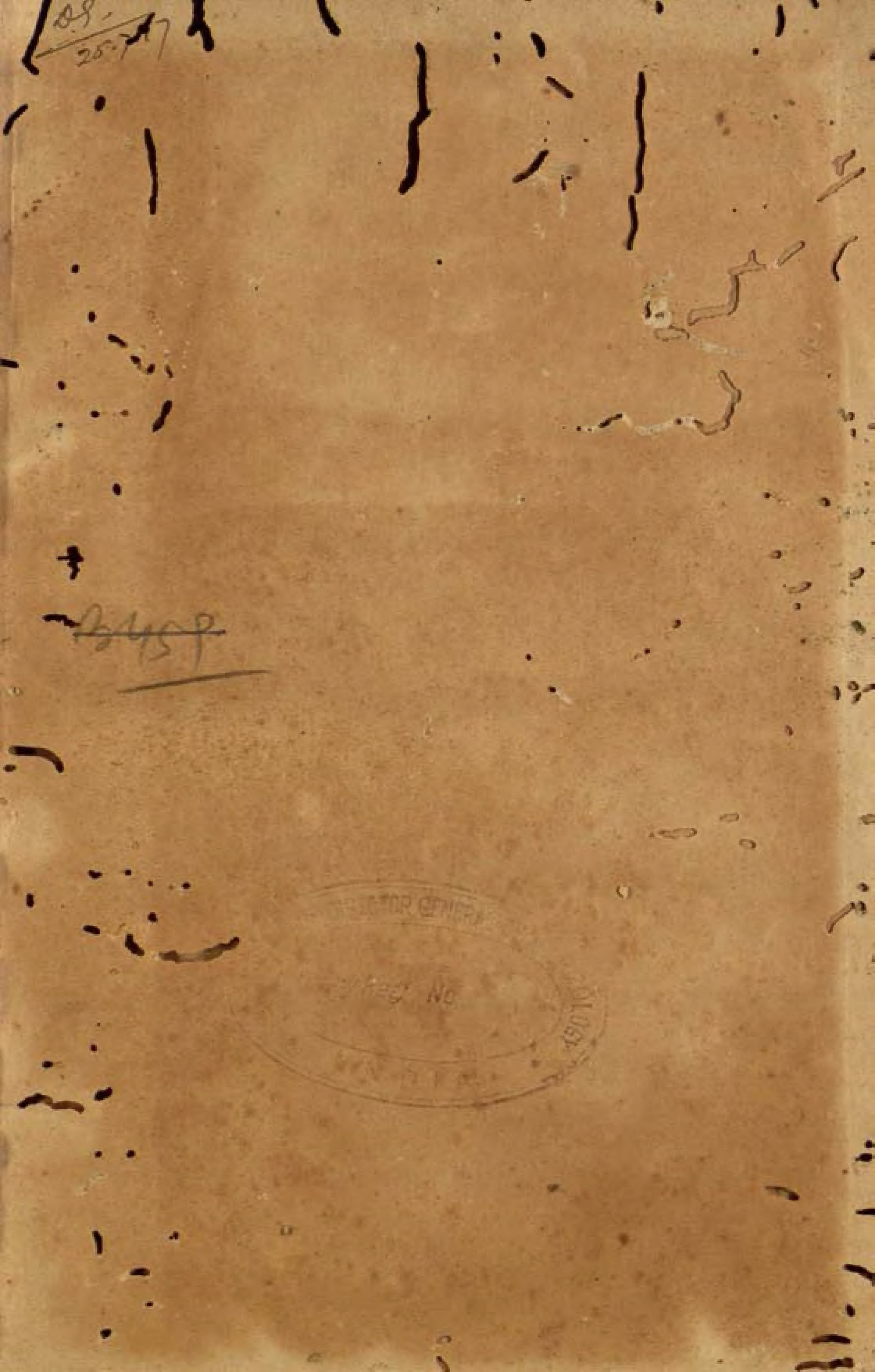
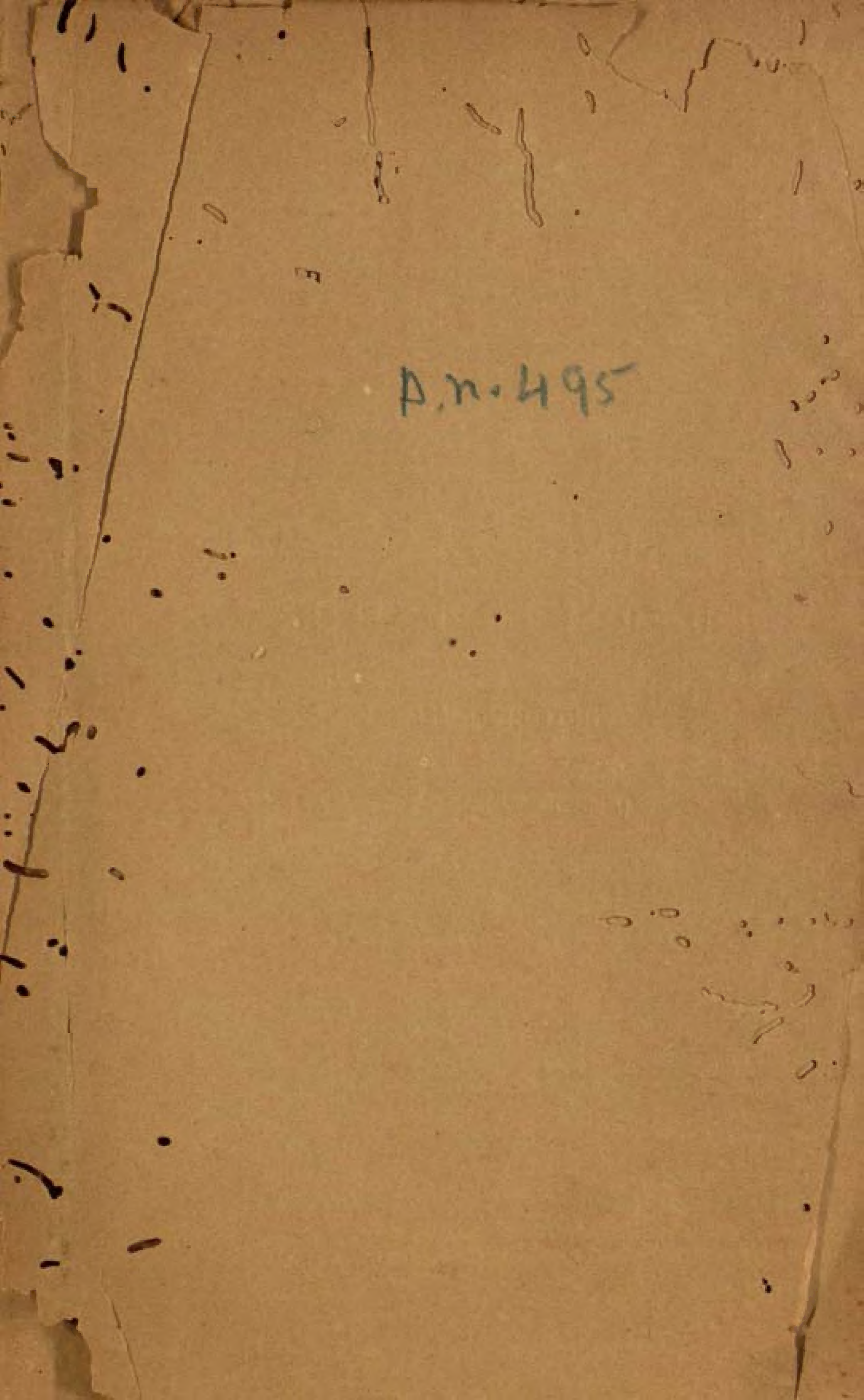



A.n.495

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXXI).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

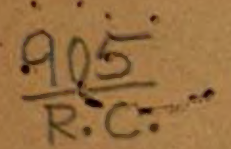
RECUEIL HEBDOMADAIRE

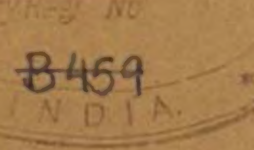
Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXI





PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1891

ANNÉE 1891

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

CHRONIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Babylonian and Oriental Record.
The English Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 5 janvier — 1891

1. — Emile Egger. **La littérature grecque.** Paris, Alphonse Picard, 1890, II-419 pages.

Ce volume est un recueil d'articles, de leçons, de mémoires publiés par M. Egger à des dates fort différentes, et que ses fils viennent de réunir avec un soin pieux. Beaucoup d'autres travaux analogues de l'auteur pourraient encore être réunis en volume. Les éditeurs ont fait un choix ; ils ont voulu présenter aux lecteurs un recueil qui, par la variété des sujets traités, fût comme un résumé des travaux de leur père sur les différentes parties de la littérature grecque, et qui donnât une idée juste de cette activité partagée également entre les devoirs de l'enseignement public et les recherches plus désintéressées, plus curieuses, plus neuves parfois, de la libre érudition. Quelques-uns de ces travaux sont déjà fort anciens ; mais, s'ils étaient en général bien connus par leurs titres, ils étaient devenus assez difficiles à retrouver dans des publications que l'on n'a pas toujours sous la main. Le nouveau recueil s'ouvre par une leçon sur l'Hellénisme. Suivent une vingtaine de morceaux sur les origines, sur le théâtre, sur la prose classique. J'y relève quelques titres d'articles particulièrement intéressants : — un épisode de l'*Odyssée* qu'Aristote semble n'avoir pas connu, — l'influence du papyrus égyptien, — la présence des femmes aux représentations comiques, — l'authenticité de l'*Eroticos* attribué à Lysias dans le *Phèdre* de Platon. Le volume se termine par des études sur les grammairiens grecs et en particulier sur le célèbre *Traité du sublime*. Ces études sont encore instructives et agréables. On y retrouve très nettement aussi la physionomie même de l'auteur, dont la personne a laissé un vif souvenir à tous ceux qui l'ont connu. En somme, ce nouveau recueil sera le bienvenu.

Alfred Croiset.

2. — W. Christ, **Geschichte der Griechischen Litteratur bis auf die Zeit Justinians**, tome VII du *Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft*, publié par Iwan v. Muller, 2e édition, Munich, Beck, 1890, 770 p. in-8, 13 mk. 50.

La première édition de cette *Histoire de la littérature grecque* date du mois d'octobre 1888, la seconde du mois de juin 1890! Pour une œuvre d'érudition, voilà un succès que ne connaissent guère chez nous des livres d'une lecture pourtant plus attrayante, et d'une science non moins solide. Aussi bien M. Christ ne doit-il pas se faire illusion : le mérite incontestable de son livre n'est pas la seule cause qui en a si vite épuisé la première édition. Rien ne répond mieux aujourd'hui aux besoins des hommes qui travaillent, que ces *Manuels* de philologie et d'antiquités classiques, où, sous une forme succincte, à bon prix, on peut trouver réunis les derniers résultats de la science. Le livre de M. C. n'a pas eu seulement la nombreuse clientèle acquise d'avance au *Handbuch* d'Iwan Müller; il s'est répandu dans les gymnases d'Allemagne, où l'enseignement du grec est toujours prospère, et il s'est vendu même en France, où nous n'avons pas, après tout, son équivalent.

Est-ce à dire que cette nouvelle histoire de la littérature grecque doive prendre une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre que notre siècle a produits? Nous ne le pensons pas. Pour le moment, elle a le mérite d'être la dernière venue, et c'est bien quelque chose. Mais, quand elle aura perdu cet avantage éphémère, elle paraîtra, je le crains, bien sèche et bien aride. Non pas que nous souhaitions de voir s'allonger encore, dans une prochaine édition, les 800 pages, grand in-8°, que contient déjà ce volume! Mais remarquons que la moitié de l'ouvrage est consacrée à la littérature alexandrine et gréco-romaine jusqu'à Justinien; la littérature classique ne remplit que 400 pages environ. Or, M. C. a voulu, dans ces 400 pages, passer en revue tous les auteurs grecs, les grands comme les petits, ceux dont on possède l'œuvre entière comme ceux dont on connaît à peine le nom, et, pour chacun de ces auteurs, il a tenu à donner des indications bibliographiques aussi complètes que possible. Il en résulte qu'une place trop restreinte est laissée soit à l'appréciation littéraire des écrivains, soit aux explications historiques qui rendraient plus facile et plus exacte l'intelligence des œuvres. Pour ne citer qu'un exemple, il est permis de trouver qu'une page unique sur Antiphon donne une idée insuffisante de cet orateur original et puissant. Les origines de l'éloquence en Grèce méritaient aussi un développement plus ample : une seule ligne accordée à Périclès (p. 314), c'est vraiment trop peu.

Il est juste, d'ailleurs, de reconnaître que M. C. a tout fait pour mettre au courant la seconde édition de son livre. Les articles parus dans les revues savantes depuis deux ans ont été dépouillés avec soin, et cités en note ou mentionnés dans le corps de l'ouvrage : c'est ainsi que 100 pages se sont ajoutées au texte primitif[1]. Quelques erreurs aussi ont été cor-

1. Il s'en faut pourtant que la bibliographie soit encore complète : sur Antiphon, par exemple, M. C. ne cite ni l'*Essai sur la langue et le style d'Antiphon*, par

rigées : le savant *Marionette* de la première édition (p. 118) est redevenu *Mariette* dans la seconde (p. 134). Nous signalerons encore à M. Christ une légère inexactitude : la patrie d'Anacréon, Téos, est une ville continentale, et non une île.

Am. HAUVETTE.

---

3. — E. ESPÉRANDIEU. **Inscriptions de la cité des Lemovices.** Paris, Thorin, 1891, in-8, 344 pages.

M. Espérandieu, après avoir réuni toutes les inscriptions du Poitou et de la Saintonge en un volume, dont j'ai parlé ici même, a voulu faire le même travail pour celles qui ont été trouvées sur le territoire de la cité antique des Lemovices. Le nombre en est beaucoup moins considérable et, parmi elles, il n'en est presque pas d'importantes : il faut d'autant plus remercier M. Espérandieu de s'être imposé cette tâche, qu'elle était ingrate. Il a suivi à peu près la même méthode que pour son précédent travail : il a seulement considérablement raccourci la partie bibliographique sans être pour cela moins complet, ce dont nous ne pouvons que le féliciter ; chaque texte est accompagné d'un fac-similé dû au crayon habile de l'auteur. Les inscriptions fausses ou suspectes, qui sont nombreuses, sont mises à part. Le livre se termine par quelques remarques intéressantes sur les voies romaines et la géographie antique de la région, sur la paléographie des inscriptions étudiées dans le travail, et sur les quelques renseignements administratifs ou historiques qu'elles contiennent. On ne pouvait guère tirer davantage des misérables débris de l'épigraphie lémovice.

R. CAGNAT.

---

4. — 1. **Gai Vetti Aquilini Iuuenci Euangeliorum libri quattuor,** ex recensione Iohannis HUEMER. Vindobonæ et Pragæ, Tempsky ; Lipsiæ, Freytag, 1891, XLV-176 pp. in-8 (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, uol. X[illegible]).

5. — 2. **L. Cæli Firmiani Lactanti Opera omnia,** accedunt carmina quæ feruntur et L. Cæcilii qui inscriptus est de mortibus persecutorum liber recensuerunt Samuel BRANDT et Georgius LAUBMANN. Pars I : Diuinæ Institutiones et Epitome diuinarum Institutionum ; recensuit S. BRANDT. Vindobonæ et Pragæ, Tempsky ; Lipsiæ, Freytag, 1890, CXVIII-761 pp. in-8. (*Corpus*..., uol. XIX).

1. Les éditions d'auteurs ecclésiastiques, entreprises par l'Académie de Vienne, se succèdent avec rapidité. M. Huemer, déjà connu par le Sedulius de la même collection, nous donne maintenant le Juvencus. Ce médiocre versificateur aura eu ainsi en quatre ans les honneurs de deux éditions critiques, M. Marold en ayant publié une première en 1886, dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Et si la commission des *Monu-*

M. Cucuel, Paris, Leroux, 1886, ni la traduction des *Œuvres complètes d'Antiphon*, par le même, Paris, Leroux, 1888.

menta Germaniae trouvait un prétexte à considérer Juvencus comme un ancêtre, nous serions menacés d'une troisième publication du même texte. Espérons qu'on s'arrêtera là.

Le travail de M. H. est d'ailleurs le bienvenu. Il a peu ajouté au matériel manuscrit exploité par son devancier : le fg. A de Karlsruhe (VIII^e s.), le *Bobiensis* (Bb, IX-X^e s.) de Milan, le ms. de Klosterneuburg (XII^e s.) et le *Gedanensis* (XIII^e s.). M. H. aurait pu ne pas encombrer son apparat des leçons des deux derniers. En revanche, M. H. a négligé quelques mss. du IX^e s. consultés par M. Marold (cf. p. XXXI). Il aurait eu avantage à consulter le ms. latin de la Bibliothèque nationale 18553 ; l'écriture a retenu encore quelques-uns des caractères des écritures nationales, et il parait antérieur au ms. 9347 dont les variantes ont été publiées. M. H. ne l'a sans doute pas vu, car il ne dirait pas (p. XXXV) qu'il est incomplet : le texte de Juvencus s'y trouve intégralement.

En retour, on aurait pu laisser de côté le *Bernensis* B, les deux *Vaticani* et les mss. postérieurs au X^e siècle. Il est très difficile d'exploiter utilement ces textes récents, à cause du grand nombre de gloses et des croisements de collations qui de bonne heure ont troublé les rapports des familles. On peut, au contraire, classer les mss. anciens avec quelque sûreté, avec plus de précision même que ne l'a fait M. Huemer. Il est certain que le précieux ms. de Corpus Christi, du VII^e s., s'oppose à tous les autres. Parmi ces derniers, il y a une famille dont l'existence se révèle au premier coup d'œil ; elle est composée de M (Munich, VIII^e s.), K1 K2 (Karlsruhe), T (Zurich), Bb [1]. Comme l'a vu M. H., LPMp (Laon, Paris 9347, Montpellier) forment une autre classe ; mais Mp semble présenter un texte complexe, résultat d'une collation du texte commun à LP sur le texte de MKTBb [2]. Quand au ms. R (Br. M. 15 A XVI), on peut le considérer comme intermédiaire entre G et LPMp.

Il est difficile de se rendre compte de ces relations des mss entre eux, à cause de l'obscurité de l'apparat. Il y a une multitude de variantes orthographiques, qui, n'important en rien à la tradition du texte, auraient dû être groupées à part, dans une dissertation sur le système graphique de l'archétype et de ses descendants actuels. Les copistes avaient leurs théories et leurs habitudes à ce sujet. La question est donc d'une autre nature que celle de l'établissement du texte. Une autre cause d'embarras se trouve dans la méthode capricieuse suivie par M. Huemer. D'ordinaire, les fautes seules sont indiquées dans l'apparat. Souvent aussi, on trouve à la suite, la leçon du texte avec sigles des mss. qui la donnent. Or, presque toujours dans ce dernier cas, en faisant le total des sigles, on n'arrive pas à trouver tous les mss. contenant le passage (cf. I

---

1. En voulant prouver la parenté de K1 K2 T, M. H. n'a fait le plus souvent que réunir des preuves pour le groupement MKTBb (cf. p. XL, et aj. 1586 : *precatio* Bb). On peut citer encore I 130 *erit*, 501 *reddet*, 545 *sufficiet*, 662 *eripe*. Cependant M d'un côté et Bb de l'autre ont dans le groupe une place à part.

2. C'est ainsi que s'expliquent les leçons de I 395, 425.

249, 251, etc.). Dans d'autres cas, la confusion de plusieurs faits différents concernant un même vers, rend extrêmement difficile le débrouillement des familles (cf. notamment I 227, 354, etc.).

La grande supériorité de l'édition Huemer sur la précédente est pourtant la conscience avec laquelle toutes les variantes ont été relevées et notées. Je dois signaler aussi à l'avantage de M. H. l'index très développé et très utile, l'indication des imitations (pourquoi ne les a-t-on pas relevées dans une table d'ensemble, comme on l'a fait ailleurs), la première partie des prolégomènes consacrée à l'histoire de Juvencus jusqu'à la Renaissance. Cette étude en particulier est très importante. Au contraire, sur le nom de Juvencus, le titre du poème, la description des manuscrits, l'authenticité de la première préface, M. Marold avait dit tout le nécessaire, avec précision et justesse. Quand M. Huemer a voulu revenir sur quelques-uns de ces points, il n'a fait que répéter son devancier, en n'accusant peut-être pas toujours assez franchement les emprunts qu'il lui faisait.

2. La perfection de l'édition du Lactance de M. Brandt permet d'être plus bref. Il est difficile de rencontrer un éditeur mieux renseigné sur toutes les questions que soulève son texte. Qu'il s'agisse de la stichométrie de l'archétype ou du texte de la Bible cité par Lactance, M. B. satisfait pleinement la curiosité avec une sûreté et une abondance de détails vraiment merveilleuses. Son introduction comprend trois chapitres : les mss. des *Institutiones*, les mss. de l'*Epitome*, les citations dans Lactance et les citations de Lactance. Il y a pourtant un sujet que j'aurais voulu voir traité par M. B., c'est l'histoire du texte depuis la Renaissance. Les éditions de Lactance ne sont pas si nombreuses qu'on ne puisse leur consacrer quelques pages. Sans doute l'œuvre principale, l'établissement du texte, peut se faire sans ce travail. Mais c'est un chapitre de l'histoire de la philologie et on y trouverait de nouveaux motifs de lire Lactance et de le lire dans l'édition Brandt.

L'apparat critique est plus clair que celui du Juvencus de M. Huemer. M. Brandt a eu le soin d'indiquer à chaque page la liste des mss. utilisés : c'est une précaution bien utile et qu'on voudrait voir prise par tous les éditeurs. Le texte de Lactance offre un très grand intérêt pour la critique des textes classiques. Certains fragments même ne sont plus conservés que dans les *Institutiones*. Aussi une table des citations est absolument nécessaire ; puisque le premier volume ne la contient pas, qu'on nous la donne dans le deuxième. Un index de ce genre ne doit pas être considéré comme facultatif. Il fait partie de la tâche de l'éditeur, au même titre que la collation des manuscrits.

Paul LEJAY.

---

6. — **A full account and collation of the greek cursive Codex Evangelium 604,** by Herman C. HOSKIER. London, David Nutt, 1890. In-4.

Ce livre est plutôt une collection de matériaux pour servir à la critique textuelle du Nouveau Testament qu'une étude particulière sur un

l'ancienne salle ne sera plus guère connue des lecteurs que par la belle représentation que nous en offrent les *Annals* de M. Macray.

Léon Dorez.

---

8. — **Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies**... publié sous la direction de Paul Joanne. Tome I. Lettres A et B. 1 vol. in-4 de 664 pages. Librairie Hachette et Cie. Prix : 25 fr.

M. P. Joanne a bien fait de refondre complètement le dictionnaire publié jadis par son père, et dont on attendait depuis longtemps la 4e édition. Il a bien fait d'en renouveler entièrement le fond et la forme, qu'on peut considérer désormais comme définitive et qui ne laisse vraiment rien à désirer. Mais ces proportions mêmes, aussi commodes que précieuses, qu'il a données au nouveau dictionnaire, entraînent avec elles cet inconvénient grave d'échelonner la publication sur une durée beaucoup trop longue. Au lieu du petit cube que tout le monde connaît, (le format et l'épaisseur des *Bouillet*), nous aurons à peu près les quatre volumes, grand in-4°, du Littré : rien de mieux. Mais il ne paraît qu'une livraison par mois...; mais le premier volume que nous annonçons a mis *plus de deux ans* à voir son achèvement. Voilà qui n'est pas trop pratique à coup sûr, car cela décourage plus d'un acheteur, je le sais, et pour bien faire, il faudrait tâcher de donner ces livraisons tous les quinze jours.

Mais si notre patience est mise à l'épreuve, il n'est que juste de dire qu'elle est récompensée par le résultat atteint : il n'y a aucun parallèle à établir entre le nouveau dictionnaire et l'ancien. Avec infiniment plus de noms, plus de détails, plus de documents, on trouve une foule de gravures et de plans de villes (il n'y a pas moins de trente-un plans dans ce premier tome), et la carte en couleur de chaque département. Il suffira, pour prouver ceci, de faire remarquer que la lettre A comprend les pages 1 à 256, et la lettre B les pages 257 à 664, et que chaque page a trois colonnes. L'impression est du reste beaucoup plus belle et plus nette, et l'illustration est généralement bonne, encore qu'il faille constater parfois un mélange peu heureux de vieux bois tirés des anciens guides, et de reproductions phototypiques, qui, notamment pour les monuments historiques, ne laissent au contraire rien à désirer.

Il est impossible de donner ici le détail du plan adopté pour les innombrables articles du dictionnaire. Notons seulement que, pour les villes, la partie monumentale et historique a été l'objet de soins particuliers, que les choses remarquables ont été bien et nettement caractérisées dans leur bref sommaire, et que dans l'énumération habituelle des personnages célèbres qui y sont nés, les dates extrêmes n'ont pas été omises. Mais c'est spécialement l'orographie et l'hydrographie de la France qui est étudiée ici avec soin : c'est un vrai plaisir de trouver ici toutes ces monographies, petites et grandes, toujours substantielles, qui ne laissent passer

aucun ruisseau, aucun pic, aucun col, sans une note à la fois nette et pittoresque. Il y a là un côté attrayant et neuf, on peut le dire, dont il faut féliciter la rédaction du dictionnaire, car on trouverait difficilement l'équivalent ailleurs. Elle s'est d'ailleurs tenue fort au courant des dernières découvertes, des ascensions récentes, etc. C'est ainsi que nous avons pu trouver les plans et les coupes de ces si curieuses excursions souterraines que M. E. Martel a faites dans les grottes des Beaumes chaudes et du Bramabiau.

Plusieurs notices sont de vraies brochures : on a bien fait d'étudier ainsi les grandes provinces, et d'insister, avec leur histoire, sur leur caractère moral, leurs usages, leurs coutumes... Tels les articles sur l'Alsace, l'Auvergne, les Basques, la Bourgogne, la Bretagne surtout, qu'illustrent de bonnes gravures, scènes et types du pays. Il faut citer aussi, parmi les plus étendues, la notice des Alpes, et celles de quelques villes, Besançon, Blois, Bordeaux. Aucun de ces articles n'est signé, mais il n'est pas difficile de reconnaître la part qu'ont prise à l'œuvre commune M. Franz Schrader, MM. E. El. et O. Reclus, M. A. Saint-Paul, etc.

Un mot des cartes. Ce sont celles qui ont déjà paru dans les petites monographies départementales cartonnées, il faut le dire tout de suite. Plusieurs toutefois ont été visiblement refaites, et fort justement; dans la région des Alpes, par exemple. Ces cartes sont claires, exactes en général, et assez remplies, mais je leur trouve deux défauts sensibles : les teintes plates, d'abord, peu agréables, et qui contribuent plus qu'on ne croit à rendre peu nette l'indication des routes et peu saillante celle des montagnes. Puis, surtout, cette vilaine méthode de terminer brusquement la figuration du terrain au ras de ces limites départementales qui, comme on sait, sont le comble de l'arbitraire. Ces petites cartes ne peuvent servir qu'à rendre compte rapidement de la position des points principaux du département : or, il est impossible, dans ces conditions, on en conviendra, d'étudier un département dans ses rapports avec l'ensemble du pays, et c'est ôter aux cartes une grande part de leur utilité. Que n'a-t-on pris la carte du service vicinal pour modèle, et que n'a-t-on fait quelque chose dans le genre des cartes de l'Atlas Schrader?

H. DE CURZON.

---

9. — L. LÉVY-BRUHL. **L'Allemagne depuis Leibniz.** Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne 1700-1848. Paris, 1890, in-12, IV-490 pages. Prix : 3 fr. 50.

« Dans la transformation que l'Allemagne a subie entre le commencement du XVIII[e] siècle et le milieu du XIX[e] siècle, quelle part revient à ses philosophes, à ses critiques et à ses poètes? Ont-ils contribué au réveil de la conscience nationale? Par quels moyens et dans quelle mesure? Ont-ils désiré l'unité dès l'abord, ou l'ont-ils préparée long-

temps sans y songer? Comment se sont modifiés pendant cette période les sentiments, les idées et les théories politiques? Telles sont les questions que ce travail essaye de résoudre ». C'est en ces termes que M. Lévy-Bruhl expose au commencement de son livre, le but qu'il s'est proposé en l'écrivant; on ne pouvait mieux mettre en évidence l'importance du sujet qu'il a abordé, ni mieux en montrer les aspects divers et complexes; l'Allemagne occupe d'ailleurs une trop grande place dans l'histoire de l'Europe depuis deux siècles, elle y a joué un rôle trop considérable, pour qu'il n'y ait pas intérêt à en suivre et à en étudier, pendant cette période, l'étonnant développement; les causes qui l'ont produit sont encore trop peu connues chez nous pour que M. L.-B. n'ait pas fait œuvre utile en s'attachant à les mettre en lumière, et il l'a fait avec un talent qui assure à son essai un succès incontestable.

On a paru reprocher à M. L.-B. [1] de n'avoir pas commencé avec Luther l'histoire de la conscience nationale en Allemagne; je ne saurais m'associer à cette critique, car c'est précisément le mouvement religieux dont le célèbre réformateur fut le promoteur, qui a brisé l'unité politique de l'Allemagne et empêché pour deux siècles ce grand pays de se considérer comme une seule nation; mais je m'explique peu aussi que M. L.-B. ait pris l'année 1700 comme date initiale de son étude; cette date ne correspond à aucun fait important, et l'action politique ou civilisatrice de trois des hommes dont il parle d'abord, Leibniz, Spener et Thomasius, s'est fait sentir bien plus tôt. Je crois qu'il aurait fallu commencer avec le traité de Westphalie qui marque et consacre l'abaissement définitif de l'Allemagne et son morcellement en quelque sorte officiel. C'est alors, bien plus qu'au commencement du XVIIIe siècle, qu'il eût été juste de dire que « le sentiment de l'unité nationale semble disparaître tout à fait ». De plus M. L.-B. eût pu ainsi parler des efforts du Grand Électeur, le fondateur véritable de la grandeur de la Prusse, — c'est-à-dire de la puissance, à laquelle il a été donné de reconstituer l'unité politique de l'Allemagne, — le prince qui a ouvert et préparé la voie à Frédéric II. Mais dans ce cas, je le sais, M. L.-B. n'aurait pu mettre en tête de son essai le nom d'un philosophe, de Leibniz, dont les aspirations politiques, il le reconnaît, ont été aussi généreuses qu'impuissantes, qui n'a pu dès lors inaugurer un nouvel état de choses, mais sous le patronage duquel il semble avoir tenu à placer sa belle étude.

Pour que l'unité politique de l'Allemagne fût possible, « il fallait refaire son unité morale, lui reconstituer avec une littérature, comme le remarque fort bien M. L.-B., un trésor commun de sentiments et d'idées, lui rendre en un mot conscience de son génie et de son originalité »; ce fut l'œuvre d'un siècle entier et les esprits les plus divers ont travaillé à cette grande œuvre. M. L.-B. a très judicieusement apprécié leurs efforts; s'inspirant du livre excellent de Karl Biedermann [2], il a fort bien

1. M. Janet dans le *Journal des savants*, septembre 1890.
2. *Deutschland im achtzehnten Jahrhundert*, II., Band. Leipzig, 1858-1876.

montré tout ce qu'eut de bienfaisant l'influence de Spener, le fondateur du piétisme allemand, et celle de Thomasius, le réformateur du droit. Je lui reprocherai seulement de n'avoir rien dit de la fondation de l'université de Halle, appelée, comme celle de Gœttingue, dont il a parlé avec tant de raison, à jouer un rôle si utile dans la première moitié du XVIIIe siècle. Ce n'est pas en diminuant le nombre des centres universitaires, comme on ne craint pas de le proposer en France, c'est en l'augmentant, qu'on a toujours cru en Allemagne travailler à élever le niveau intellectuel et moral de la nation.

Wolf a été un des premiers et un des plus célèbres professeurs de Halle; l'influence de cet « instituteur de l'Allemagne », comme l'appelle Hegel, quelque peu original qu'il soit, a été immense, et elle ne s'est pas fait sentir seulement dans le domaine philosophique, mais encore dans celui de la littérature: Gottsched a été son disciple. Plus médiocre que son maître, condamné à échouer dans ses efforts pour fonder une littérature nationale, on ne peut du moins méconnaître ce que sa tentative avait de patriotique; tout imitateur de la France qu'il était, il eut toujours le culte de la langue allemande et le souci de sa pureté. Cette langue, tant la décadence littéraire avait été profonde, fut au contraire dédaignée du prince, dont la gloire a le plus contribué, au siècle dernier, à relever le nom allemand, de Frédéric II. M. L.-B. s'est étendu longuement sur ce souverain, dont le « despotisme éclairé » fut, de son temps, regardé comme le modèle des gouvernements, travaillant au bien du peuple sans l'aimer, subordonnant tout à l'intérêt de l'État, dont il se considérait d'ailleurs comme la représentation vivante, et laissant à ses successeurs des traditions d'ordre, d'économie, d'autorité et de conduite politique qui ont fait la grandeur de la Prusse et lui ont assuré des destinées si brillantes.

M. L.-B. ne pouvait guère que répéter ce qui a été dit tant de fois déjà sur le « malentendu », qui n'a cessé d'exister entre Frédéric et les écrivains allemands contemporains, véritables représentants de la pensée et de la conscience de la nation, ainsi que sur l'influence qu'il exerça néanmoins sur eux; toutefois, s'il comprend fort bien les questions littéraires, on sent qu'elles lui sont moins familières, cela est naturel, que les questions philosophiques, et on pourrait dire qu'elles n'ont un intérêt complet pour lui qu'autant qu'elles se confondent avec ces dernières. Il n'y a rien à remarquer aussi sur ce qu'il a dit de Gellert et de Klopstock, encore moins des poètes du *Bund* de Gœttingue; mais il en est tout autrement de Lessing. C'est que le grand écrivain occupe une place à part dans l'histoire du développement de la conscience nationale en Allemagne; lui qui plus que tout autre a contribué à l'affranchissement littéraire de sa nation, n'a rien fait cependant pour y réveiller le sentiment de patrie; ce sentiment lui est non seulement inconnu, il le dédaigne encore : « Je n'ai de l'amour de la patrie aucune idée, dit-il lui-même; tout au plus y vois-je une faiblesse héroïque dont je me

passe fort bien. » Lessing se regarde avant tout comme un « citoyen du monde »; comment s'étonner s'il ambitionne si peu la « réputation de patriote »?

Herder ne fut pas plus patriote que Lessing : « Entre tous les glorieux, dit-il quelque part, le glorieux de sa nationalité me paraît un sot accompli, tout comme le glorieux de sa naissance ou de sa richesse »; pour lui, l'idée de patrie s'efface devant celle de l'humanité. Dans un de ses premiers écrits, qu'il publia de nouveau sans changements importants dans les dernières années du XVIIIe siècle, il va jusqu'à nier que les modernes puissent avoir une patrie comme les Anciens. Gœthe et Schiller n'ont guère pensé autrement. « Le patriotisme comme chez les Romains, s'écrie le premier, que Dieu nous en préserve! ». « Former une nation, ô Allemands, dira le second, vous l'espéreriez en vain : profitez-en pour devenir d'autant plus parfaitement des hommes », c'est-à-dire de vrais citoyens du monde.

Mais, comme M. L.-B. le remarque avec tant de raison de Herder, par une sorte d'ironie du sort ces écrivains cosmopolites « devaient contribuer efficacement à rendre exclusif et jaloux le sentiment national en Allemagne ». C'est par la critique que Herder y est parvenu [1]; en étudiant mieux qu'on ne l'avait fait jusque là la langue, le caractère, les traditions inconnues, le génie de sa nation, il lui donna conscience d'elle-même. En exaltant sa grandeur morale, en la conviant à être l'éducatrice du monde et « comme la philosophie vivante de l'univers », il la prépara à affirmer sa mission entre tous les peuples. De même Gœthe et Schiller, en portant si haut la littérature allemande, en achevèrent l'affranchissement et préparèrent en même temps la grandeur et l'unité morale de leur patrie.

Son unité politique seule tardait à se faire. On le vit bien lors de la formation en 1785 de la Ligue des princes; jamais le particularisme ne s'était affirmé avec plus de force. Cependant, tout travaillait à réveiller la conscience nationale; la diffusion de l'instruction, les progrès des idées de liberté et d'égalité proclamées par Rousseau, enfin celle du devoir affirmée avec tant de force par Kant. Les guerres de la Révolution et surtout celles de l'empire, fournirent au patriotisme naissant l'occasion de se montrer. Ce sentiment nouveau va bientôt remplacer le cosmopolitisme des générations précédentes. Après avoir essayé d'abord de les concilier, Fichte renonça bientôt au premier, pour ne plus voir et proclamer que le second. Dans ses *Discours à la nation allemande*, il convie tous les allemands, même ceux qui étaient jusque là soumis ou fidèles à l'étranger, à combattre pour la défense de la patrie commune.

---

1. M. L.-B. a très bien mis en lumière le principe fondamental de la critique de Herder, le retour à la nature, principe qu'il devait à Rousseau : me sera-t-il permis de m'étonner qu'il ait ignoré que cette question avait été traitée quinze ans avant la publication de son livre, dans *Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au* XVIIIe *siècle*?

« Dans l'excès du malheur public, l'idée de l'Allemagne une est née, remarque justement M. L.-B. ; elle ne s'effacera plus ». Stein, pour la rendre possible, n'eût pas hésité à supprimer les nombreuses principautés, dont l'existence entretenait l'esprit de particularisme; tout au moins, il eût voulu les réunir dans l'unité d'une seule confédération. L'opposition de Metternich fit échouer ses projets; mais la réalisation n'en était qu'ajournée : l'idée de patrie sans cesse grandissant devait les faire aboutir.

L'explosion de patriotisme qui signala la campagne de 1813, le rôle politique des universités, tout, jusqu'aux aspirations des écrivains de l'École romantique et à leur culte pour le passé, contribuait à réveiller la conscience nationale; on rêvait d'un état de choses nouveau qui rappelât les gloires de l'ancien empire; on prétendait le reconstituer dans son intégrité et sa grandeur; les traités de Paris, la politique réactionnaire de l'Autriche, les hésitations de la Prusse, firent évanouir le rêve de Stein et de Gœrres; si l'idée de la patrie allemande avait recouvré ses droits, le jour où son unité devait être reconstituée était loin d'être venu. Plus d'un facteur devait encore y travailler, avant qu'elle se réalisât.

Parmi les précurseurs de l'unité allemande, M. L.-B. paraît compter Hegel et même Feuerbach, ainsi que l'École de la Jeune Allemagne; j'avoue ne pas voir en quoi les représentants de la Jeune Allemagne ont pu contribuer à l'avancement de l'unité germanique; leurs aspirations libérales qui les rapprochaient de la France, en eussent fait plutôt des continuateurs du cosmopolitisme d'autrefois, si le cosmopolitisme eût encore été possible, que des précurseurs de l'unification de l'Allemagne; il n'en est pas de même de Hegel et de Feuerbach : Hegel sans doute n'a point convié, comme Fichte ou Stein, tous les allemands à se réunir en un seul corps de nation ; les yeux fixés sur le gouvernement prussien, il en a fait l'état modèle, et comme pour lui l'état est supérieur à la nation, quand on proclamait pour l'Allemagne la nécessité d'être un état, on l'invitait en quelque sorte à prendre modèle sur la Prusse ou à se soumettre à son hégémonie. Aussi quand les bruits de guerre eurent, en 1840, surexcité l'opinion, et « fait sentir plus vivement que jamais tout ce que l'Allemagne pouvait perdre à n'être pas une nation, plus aussi, dit fort bien M. L.-B., s'élaborait sourdement dans la région obscure de la conscience nationale, l'image encore vague et mal définie d'une Allemagne nouvelle », où la Prusse occuperait la première place.

Le Zollverein la prépara à jouer ce rôle dirigeant; l'avortement du Parlement de Francfort en 1848, en mettant en lumière l'impuissance de la nation à s'organiser elle-même, tourna tous les yeux vers elle. La nécessité d'un maître, d'où qu'il vienne, finit par se faire sentir; Dahlmann, qui avait poussé la Prusse à attaquer les duchés, n'en crut pas moins à sa mission, malgré sa retraite. Elle pouvait attendre, le temps travaillait pour elle. Elle n'avait qu'à laisser venir le moment

d'agir, dont parlait Gervinus. Moins de vingt ans après l'avortement du Parlement de Francfort, elle atteignait son but. « Elle ne s'était pas donnée à l'Allemagne, comme les *unitaires* l'en avaient tant de fois priée... C'est l'Allemagne qui, après une courte lutte, a dû se donner à elle ». Telle est la conclusion du livre de M. Lévy-Bruhl; fait, sinon toujours d'après les sources, mais d'après les auteurs les plus autorisés, qui ont retracé, depuis le commencement du XVIII^e siècle, les destinées de l'Allemagne — il faut citer au premier rang Biedermann et Treitschke, — composé avec beaucoup d'art et un véritable talent de synthèse et d'exposition, c'est une œuvre qui honore grandement son auteur et qui est aussi pleine d'intérêt qu'utile et patriotique.

Ch. J.

---

10. — Ch. Van Duerm. **Vicissitudes politiques du Pouvoir Temporel des papes de 1790 à nos Jours.** 1 vol. in-8, 456 pages. Lille, Desclée et Cie, 1890.

Nous ne partageons aucune des opinions de M. van Duerm, de la compagnie de Jésus; nous ne pensons point que le pouvoir temporel soit nécessaire au pape pour l'exercice de sa fonction spirituelle; nous ne souhaitons point que Rome devienne de nouveau un jour la possession du souverain pontife. Nous croyons que l'écrivain s'est égaré dans les jugements qu'il porte sur la franc-maçonnerie, sur la puissance « judaïco-maçonnique », suivant une expression qu'il aime à répéter. Nous ne saurions rendre, comme lui, ni Luther, ni Voltaire, ni les Loges responsables de la mort de Louis XVI. Nous pensons que le tableau idyllique qu'il trace des états romains sous le gouvernement du pape ne répond à aucune réalité; nous sommes, au contraire, persuadé que les terres pontificales, mal administrées, furent le théâtre des plus scandaleux abus. Et pourtant, nous avons lu ce livre avec le plus vif plaisir. L'auteur connaît fort bien son sujet; il a réuni un grand nombre de documents curieux, qu'on aurait beaucoup de peine à trouver ailleurs; il a donné des faits un exposé précis où nous n'avons relevé aucune erreur de détail. Parfois même, là où l'écrivain n'est pas lié par certaines convenances ou enchaîné par ses convictions religieuses, il apprécie les personnages en scène d'une manière très fine et très juste. Ce qu'il dit sur Napoléon Ier est fort sensé. Son jugement sur Napoléon III est plus hésitant. Il montre très bien qu'en 1849, le but avoué du Prince-Président était d'enlever le pouvoir à Mazzini, de faire disparaître sa République, de neutraliser les influences conservatrices de la cour de Naples, de l'Autriche et de l'Espagne intervenues dans les États romains et d'obtenir de Pie IX le maintien de toutes les réformes, introduites de gré ou de force dans ses terres. Mais il a tort de croire que le Prince, instrument des Loges maçonniques, poursuivît en secret la chute du pouvoir temporel. Toute sa conduite s'explique par son désir effréné de devenir le maître de la

France. On était à la veille des élections pour l'Assemblée législative : elles semblaient devoir être favorables à la réaction : mais le contraire pouvait aussi se produire. La mission donnée au général Oudinot était de nature à satisfaire les catholiques fervents ; celle qui fut confiée en même temps à M. de Lesseps devait plaire aux républicains et aux libéraux. Les élections du 13 mai furent un triomphe pour les réactionnaires : on désavoua M. de Lesseps. Si les libéraux avaient été vainqueurs, on eût rappelé Oudinot. De cette façon Napoléon III était sûr d'avoir sous la main sa majorité.

Le livre de M. van Duerm présente encore un autre intérêt. C'est une histoire, mais c'est aussi un document pour les historiens futurs. Il apprendra comment ont été supportés par les ultramontains les graves événements qui ont amené la chute du pouvoir temporel ; il fera connaître leurs passions, les mobiles de leur conduite, leurs espérances. Nous ajoutons qu'en dépit de certaines pages déclamatoires, en dépit de certains latinismes (p. 382, il *conste* — c'est-à-dire *constat* — par des documents authentiques ; p. 389, ces hommes *conformèrent* deux colonnes distinctes), le style est très agréable et la composition bien suivie. Pour tous ces motifs, nous n'hésitons pas à signaler cet ouvrage à l'attention de tous ceux qu'intéresse l'histoire moderne.

Ch. PFISTER.

---

11. — **L'Orthographe de nos pères et celle de nos enfants**, par A. GAZIER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Armand Colin, 1890, 24 p. in-8.

12. — **La Simplification de l'orthographe française**, par P. OLTRAMARE. (*Miszellen*, de la page 201 à 215).

Sous *orthographe* et *orthographie*, Littré ne cite que des exemples du milieu du XVIe siècle. Avant cette époque, ces mots n'existant pas, il est clair que la chose n'existait pas davantage. Il suffit, pour en être convaincu, de lire quelques-uns de nos plus anciens textes. On verra de quelle aimable liberté jouissaient en cette matière nos ancêtres. C'est peut-être pour cette raison que leur façon d'écrire était beaucoup plus simple et plus rationnelle que la nôtre : ils suivaient le commun usage, et ce n'est pas chez eux en général qu'on rencontrait des lettres « qui ne se profèrent point » ; par conséquent, ils écrivaient *afaire, atirer, atiser, aprendre, apareiller, arière, aficher*, etc. Avant le XVe siècle on ne trouve que par exception *fisique, fisicien*, orthographiés comme nous le faisons aujourd'hui. En 1520, Pierre Fabri, auteur d'une Rhétorique fort curieuse, est peut-être l'un des premiers qui se soit servi du mot *orthographie* ; il note dans cet ouvrage qu'il y a des termes qui « se orthographient par art », sous prétexte qu'ils viennent du latin ou du grec. On voit poindre dans cette remarque le commencement de ces complications que Sylvius, Meigret, Pelletier, Ramus, ne feront qu'augmenter avec leurs systèmes plus ou moins bizarres. Ce serait une erreur

de croire que le XVII[e] siècle a réglementé l'orthographe pédante et confuse du XVI[e] : M. Gazier nous cite des preuves très amusantes du contraire. Rois, princes, duchesses, grandes dames, affichaient alors un souverain mépris « pour une science que cultivent avec tant de soin les petites filles d'aujourd'hui », et l'on comprend que Fénelon ait dit de celles de son temps qu'elles lisaient mal et « manquaient encore plus grossièrement pour l'orthographe ». Au XVIII[e] siècle, on n'est guère plus avancé, et Voltaire lui-même, que l'on a cru être un révolutionnaire en orthographe comme en toutes choses, écrit en mourant : « Je scay bien ce que je désire, mais je ne scais pas ce que je feray je suis malade je soufre de la tête aux pieds il n'y a que mon cœur de sain et cela n'est bon a rien. » Un inspecteur primaire lui aurait certainement refusé ce fameux brevet que les papas et les mamans, tout glorieux de la science de leurs héritiers, font précieusement encadrer.

La conclusion de M. Gazier, on la devine aisément. Nos pères avaient relégué l'étude de l'orthographe au dernier rang; nous, leurs fils, nous lui avons donné la place d'honneur, au point que quelques-uns de nos enfants perdent des années à se mettre dans la mémoire un tas de futilités et de distinctions subtiles. Donc, simplifions l'orthographe, corrigeons-la, débarrassons-la de ces « chinoiseries » qui l'encombrent et de toutes les complications introduites par le pédantisme. Ce sera rendre un grand service aux écoliers et aussi, comme le dit M. P. Oltramare, dans son article intéressant « aux étrangers qui sont aux prises avec les gratuites difficultés de notre écriture ». MM. Bréal, Louis Havet, Clédat, se sont mis à la tête du mouvement, et comme ils ne demandent que des réformes raisonnables, doucement progressives, ils finiront par obtenir audience des lettrés et du public.

A. Delboulle.

---

13. — **Les grands écrivains français : Théophile Gautier**, par Maxime Du Camp. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 200 pp.

Il serait fâcheux qu'une collection où l'on a signalé et loué ici même des livres tels que ceux de MM. Boissier et Sorel, vît s'altérer son caractère primitif, critique et mondain tout ensemble, et devînt un recueil de panégyriques distingués. Cette remarque n'est point dirigée contre M. Maxime Du Camp personnellement, mais contre le choix qu'on a fait de lui pour l'étude consacrée à Th. Gautier. Son livre est intéressant et vivant ; mais, du moment que c'était lui qui l'écrivait, il ne pouvait guère l'écrire que sur le mode lyrique : « O Gautier, mon vieil ami... » Lui-même remarque qu'il est impossible à un ami d'être juge impassible des œuvres que son ami a laissées. Dominé par des souvenirs trop récents et trop émus, le livre perd en valeur absolue ce qu'il gagne en intérêt relatif.

Ainsi, quelle idée nous ferons-nous de Gautier homme, père, fils, ami ?

On le loue d'être resté pauvre, alors qu'il eût pu être riche (j'en doute un peu, son genre de talent n'étant pas de ceux qui font les millionnaires); d'avoir été hospitalier « comme un Arabe de grande tente » (j'aimerais à être introduit dans son caravansérail); d'avoir accepté stoïquement toutes sortes de devoirs austères et de pénibles sacrifices (mais, par une discrétion que je comprends, on ne précise pas). « Philosophiquement, il considérait la placidité comme une vertu. » Elle peut l'être en certains cas, mais, en certains autres, elle peut être un défaut grave, presque un vice. Dans quelle mesure sa placidité a-t-elle confiné à l'impassibilité bouddhique? « Il fut très jeune, et mérite d'en être loué. » Sans doute, mais de quelle jeunesse? Est-ce de celle du cœur? Où sont ses émotions juvéniles, autres que les émotions intellectuelles? Où les hautes idées morales, politiques, littéraires, qui ont guidé sa vie indolente, bien qu'occupée, réchauffé son âme sceptique, présidé à son œuvre d'une beauté tout extérieure, si la beauté peut être là où n'est pas l'âme? L'habile apologiste connaît les points faibles, et se tait.

Il montre la même complaisance pour le poète, qu'il appelle « un mage de la poésie », et place immédiatement après Hugo, Lamartine, Musset — des poètes vrais, qui ont pensé, aimé, lutté! — et pour le critique, dont il vante avec raison, mais non sans exagération, les *Grotesques*. Sincère, d'ailleurs, il nous fournit les moyens d'atténuer ce que son admiration a d'intempérant : par exemple, dans ces mêmes *Grotesques*, Gautier dit, à propos de Scudéry : « Un des premiers dons du génie, c'est l'abondance, la fécondité. Tous les grands écrivains ont produit énormément, et il n'y a jamais eu de mérite à rester fort longtemps à faire peu de chose. » Et il est certain que « le temps ne fait rien à l'affaire », mais qui ne voit que Gautier songe à lui-même et à ses pareils? M. D. ne peut pas prendre davantage au sérieux les reproches dont Gautier accable Molière, plagiaire effronté de Cyrano et de bien d'autres. Et pourquoi Gautier tient-il à démontrer que ces hommes « que l'on est convenu d'appeler des génies » n'ont rien inventé, qu'ils diffèrent de leurs émules simplement par le style? C'est qu'il ne s'est jamais distingué par la vigueur originale des idées. Il faut bien le dire, le goût critique est ce qui manquait le plus à ce critique, trop préoccupé des belles apparences pour s'inquiéter de savoir ce qu'il y avait derrière. Il lisait depuis la première jusqu'à la dernière page tous les livres qui lui tombaient sous la main, « pêle-mêle, sans sélection ni discernement », et ce qu'il y cherchait, ce n'étaient pas des idées, c'était « le mot rare ». La vue maîtresse de son rapport sur l'état de la littérature, écrit à propos de l'Exposition impériale, est fausse de tout point : ce n'est pas la publication des œuvres d'André Chénier en 1819 qui a pu être le point de départ du mouvement de la poésie moderne, puisque le *Lac* de Lamartine a été écrit dès 1817. M. D. le remarque, sans y insister; il ne semble point savoir à quel point il a raison, ni à quel point se sont modifiées de nos jours les idées sur le rôle d'A. Chénier

novateur. Et il regrette que Gautier n'ait jamais eu de loisir d'écrire une histoire de la littérature française, qui serait, affirme-t-il, un régal pour les raffinés et un trésor pour les savants. Gautier historien de la littérature française ! Quelle illusion ! Pour bien juger suffit-il d'avoir beaucoup lu ? et pour aller au fond des choses, suffit-il d'en pouvoir cataloguer, avec une exactitude pittoresque, tous les détails extérieurs ?

Si l'on ne se plaçait qu'au point de vue de la forme, Gautier reprendrait assurément tous ses avantages, et le plaidoyer de M. D. ne semblerait point chaleureux à l'excès. Mais pourquoi donc s'efforce-t-il de prouver que chez Gautier « l'idée se créait enveloppée de sa forme, toute vêtue pour ainsi dire, les deux opérations de l'esprit étant simultanées ? » Ne valait-il pas mieux borner son ambition à définir et à louer comme il convient l'esthétique du poète artiste, peintre, sculpteur, ciseleur, musicien, jamais ou presque jamais penseur et poète au sens élevé du mot ? Si M. Du Camp se fût maintenu sur ce terrain, il aurait écrit une œuvre plus complète et durable, car c'est par là que Gautier vivra, s'il vit autrement qu'à titre de curiosité. Il a préféré se faire avocat ; le sentiment auquel il a obéi est respectable au plus haut point, et communique à son livre une émotion qui ne nous laisse pas indifférents, mais ne nous persuade pas. On lira pourtant ce livre, avec réserve, mais sans ennui.

Félix Hémon.

---

14. — Amélie de Vitrolles. **Sa vie et sa correspondance**, 2 vol. in-8, xiv, 502 et 524 pages. Paris, 1890, Perrin.

Le baron de Vitrolles, celui-là même dont les *Mémoires* ont paru naguère, l'ardent serviteur de la Restauration, le correspondant et le fidèle ami de Lamennais, est le père d'Amélie de Vitrolles, morte à Florence le 23 août 1889, à l'âge de trente-deux ans.

Si Lamennais était demeuré quelques années de plus le prêtre que connut et qu'admira Mlle de Vitrolles, — objet elle-même de sa profonde vénération, — c'est par lui que la vie de cette sainte personne aurait été racontée. Il s'y préparait ; il y dut renoncer...

Un anonyme (ecclésiastique sans nul doute) s'est chargé de ce pieux et tardif devoir. Il a reçu à cet effet communication des lettres encore existantes d'Amélie à plusieurs membres de sa famille et à ses trois plus proches amies, ainsi que des notices consacrées à son édifiante mémoire par son père et par divers autres témoins autorisés. Telle est la matière des deux volumes que nous annonçons.

Le pieux éditeur se propose d'offrir à tous « un exemple fortifiant qui sera peut-être le salut de plus d'un », et plus particulièrement de propager « la grande dévotion de nos jours, qui fut celle d'Amélie, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. » Peut-être même aura-t-il ainsi réuni le dossier préliminaire d'une canonisation en règles. Les faits miraculeux, relatés dans le dernier chapitre, et sur lesquels nous voulons nous im-

poser une respectueuse réserve, semblent justifier cette conjecture.

Bien qu'à diverses reprises Mlle de Vitrolles ait été mêlée aux incidents qui ont fait de son père un personnage historique, l'intérêt de la publication, nous l'avons dit, n'est pas là. Il est tout entier dans le caractère d'ascétisme parfait — et parfaitement libre — dont Amélie porte l'empreinte, dans l'expression ardente de sa charité et de sa foi, dans l'apostolat qu'elle a exercé autour d'elle, enfin dans le pur héroïsme de ses souffrances et de sa mort. C'est l'effusion d'une âme tout à fait supérieure, possédée, dévorée par la *folie de la Croix*.

A ce titre, sans nulle pensée dévote, mais au point de vue simplement humain et psychologique, qui seul peut être ici le nôtre, ce recueil est un document du plus haut prix.

L. B.

---

15. — **La vertu morale et sociale du christianisme,** par le comte Guy de Brémond d'Ars. Paris, Perrin, 1890. In-12, iii et 438 pp.

Ce livre témoigne d'une préoccupation élevée; c'est l'œuvre d'un esprit généreux, et l'on s'associe volontiers au désir de M. de Brémond, de voir et de faire triompher le christianisme, considéré dans « sa vertu morale et sociale ». L'auteur est un homme instruit, qui a bien saisi certaines tendances, rendu avec émotion plusieurs des besoins du temps présent.

Je regrette que l'une des parties les plus importantes de ce plaidoyer soit décidément insuffisante. Je veux parler des pages destinées à fournir la démonstration de l'accord des principaux résultats de la science avec les dogmes du christianisme. Dire que la cosmogonie de la *Genèse* est en une merveilleuse harmonie avec les données de la géologie, que l'authenticité des Évangiles est établie d'une façon inattaquable, c'est se montrer peu au courant des questions d'exégèse et de critique bibliques. M. de Brémond d'Ars, après avoir manifesté quelque sympathie pour les idées transformistes, énonce, entre autres, une théorie bizarre sur les destinées de l'homme primitif; celui-ci, après avoir débuté par l'animalité (époque préhistorique), aurait été doté par la divinité d'une âme immortelle (création d'Adam), et serait alors seulement tombé dans le péché (la chute). Ce mariage du transformisme et du dogme ecclésiastique me semble une conception bien étrange. Elle fait voir que l'auteur ne recule pas devant certaines hardiesses; j'eusse préféré une discussion plus serrée et je ne dissimule pas mon étonnement de lire en guise de conclusion : « Nul des résultats de la science profane ne contredit le christianisme, mais tous le confirment. » La démonstration qu'on nous annonçait n'est pas même ébauchée.

M. Vernes.

CHRONIQUE

RUSSIE. — La section d'ethnographie de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg publiera désormais sous le titre *Jivaïa Starina* (l'antiquité vivante), un recueil particulièrement consacré à l'étude de l'ethnographie russe et slave. La rédaction de ce recueil est confiée à M. le professeur Lamansky. Les principaux collaborateurs sont MM. A.-R. Veselovsky, L. Maïkov, Oldenbourg, Pypine. Le prix annuel est de 5 roubles. Le premier fascicule paru renferme de nombreux matériaux concernant le folklore de la Russie et des pays Slaves.

SUÈDE. — M. Christian Cavallin, professeur à l'Université de Lund, bien connu par ses travaux de philologie grecque, est mort le 10 octobre dernier.

SUISSE. — Vient de paraître le XIXe fascicule (Xe du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* que MM. Fr. Staub, L. Tobler et R. Schoch publient à la librairie Huber, de Frauenfeld, au nom de la Société d'antiquité de Zurich. Il comprend les pages 1489-1648 et va de *hap-hap* à *Hirt*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 décembre 1890.

L'Académie procède au renouvellement annuel du bureau. M. Oppert, vice-président sortant, est élu président pour l'année 1891. M. Alexandre Bertrand est élu vice-président.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Schefer, président, annonce que l'Académie a élu :

Correspondants étrangers : M. Kern, à Leyde, en remplacement de M. de Kremer, décédé ; M. Wattenbach, à Berlin, en remplacement de sir Henry Yule, décédé ; M. Schuchhardt, à Gratz, en remplacement de M. de Sickel, élu associé de l'Académie ;

Correspondant français : le R. P. Delattre, à Carthage, en remplacement de M. Deschamps de Pas, décédé.

L'Académie procède au renouvellement de ses commissions annuelles. Sont élus :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, Jules Girard, Barbier de Meynard ;

Commission des antiquités de la France : MM. Delisle, Hauréau, de Rozière, Gaston Paris, Schlumberger, Siméon Luce, Héron de Villefosse, de Lasteyrie ;

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Jules Girard, Heuzey, Georges Perrot, Weil, Paul Meyer, Boissier, Croiset ;

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Le Blant, Duruy, Heuzey, Georges Perrot, Maspero, Héron de Villefosse, Barbier de Meynard ;

Commission administrative : MM. Delisle, Deloche.

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys : Terrien de Lacouperie (A.) : 1° *the Calendar Plant of China, the cosmic tree and the date palm of Babylonia*; 2° *the Onomastic Similarity of Nai Hwang-ti of China and Nakhunte of Susiana*; — par M. Georges Perrot : *Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. Peintures de vases antiques*, recueillies par Millin et Millingen (1813), publiées et commentées par Salomon Reinach; — par M. de Lasteyrie : Fichot (Charles), *Statistique monumentale du département de l'Aube*, tome II ; — par M. Barbier de Meynard : 1° Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc*, XVII : *le Solitaire du mont Liban* (François Galaup de Chasteuil) ; 2° Basset (René), *le Dialecte de Syouah*; — par M. Siméon Luce : Berlière (dom Ursmer), *Monasticon belge*, I : *Province de Namur* ; — par les auteurs : 1° Le Blant (Edmond), *l'Épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine (Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du ministère de l'instruction publique)*; 2° Duchesne (l'abbé), *Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux en Gaule* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — par M. Renan : Luzel, *Chants populaires de la Basse-Bretagne*, II.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 janvier — 1891

16. — **Das Zahlwort** vier und neun in den chamitisch-semitischen Sprachen, von Leo Reinisch. Wien, Tempsky, 1890. In-8, 40 p.

Dissertation très érudite, où l'on veut démontrer que les noms de nombre ont la même origine dans les deux familles de langues ci-dessus mentionnées et que le système commun de numération était primitivement quinaire. Les observations linguistiques portent sur les noms des nombres 4 et 9 (4 + 5). La comparaison des nombreux dialectes de l'Abyssinie : Agaou, Damot, etc., donne lieu à des remarques fort curieuses. Mais l'application du système quinaire aux noms de nombre sémitiques ne se fait pas sans violence : malgré tous les efforts de M. Reinisch, on ne voit pas encore comment le sémitique תשע vient de ארבע.

A. L.

---

17. — **Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen,** von Karl Brugmann[1]. II. II. 1. Strasbourg, Trübner, 1890. In-8, 384 pp., cotées 463-846, plus 2 pp. d'errata. Prix : 10 mk.

La seconde partie du tome II du grand ouvrage de M. Brugmann paraît près d'un an plus tard qu'il n'entrait dans les prévisions de l'auteur ; encore n'est-elle point complète, et l'étude de la conjugaison indo-européenne, qui doit terminer le volume, se fera-t-elle attendre jusqu'à l'année prochaine. Cela dit, bien entendu, à titre de simple constatation : nul ne songera à faire à l'auteur un grief du soin qu'il apporte à la composition de cette œuvre définitive. D'ailleurs, plus le temps marche, plus s'accumulent les travaux dignes d'apporter leur contingent au précieux *Manuel* : certaines questions s'éclaircissent ; sur d'autres, on voit s'affiner progressivement le dogmatisme, autrefois plus pesant, du savant indogermaniste. C'est ainsi que, après avoir à plusieurs reprises

1. Cf. *Revue critique*, XXIII (1887), p. 97, et XXVII (1889), p. 101.

et sans grand succès protesté contre les lois de la contraction proethnique telles que les promulguaient MM. Osthoff et Brugmann [1], je n'ai point lu sans quelque satisfaction la note de la p. 516 : « J'avoue volontiers qu'aujourd'hui je n'enseignerais qu'avec une plus grande réserve la plupart de ces procès de contraction[2]. » Je suis heureux également de me rencontrer avec lui (p. 598) et avec M. J. Schmidt [3] dans l'appréciation des datifs sanscrits en *-â*, où M. Pischel, dans son horreur des spéculations indo-européennes, ne veut voir qu'une innovation hindoue, mais qu'il faut évidemment rapprocher du datif gr. en -ῳ, lat. en -ō, etc. [3]. En revanche, sur la question du nominatif accusatif pluriel neutre (p. 682), M. B. fait à M. J. Schmidt de bien plus larges concessions que je n'en saurais admettre [4], et j'avoue avoir même quelque peine à comprendre comment sa doctrine actuelle résiste à l'objection péremptoire qu'il a lui-même élevée contre elle [5]. J'aurais vivement désiré aussi qu'il revînt sur la délicate question de l'abrègement latin de cette finale du pluriel neutre (*juga*, p. 683) et de celle du féminin singulier (*equa*, p. 542) : malgré son autorité et celle de M. Zander [6], je persiste à croire que l'abrègement final des mots iambiques n'a que peu de chose à voir dans ce phénomène.

Le plan suivi par M. B. est celui qu'imposait la nature même du sujet : il n'y a donc presque rien à en dire. Le fascicule débute par une étude très condensée et très complète de la numération indo-européenne (pp. 463-510) : j'y ai retrouvé à peu près tout ce que j'avais lu d'essentiel sur l'origine et l'histoire des noms de nombre, matière qui autrefois passait pour si simple, et où s'accumulent les antinomies phonétiques. Toutefois, l'auteur (p. 476) ne paraît pas avoir eu connaissance de l'essai de M. de Saussure sur les formes du numéral « six » [7], et il passe sous silence mon rapprochement de lat. *quater* avec sk. *catúr* (p. 507), auquel je tiens à cause des deux rapprochements parallèles *ager* = ἀγρός et *pitúr* = πατρός [8]. Je dois me faire illusion, puisque je suis seul de mon avis ; mais enfin je ne puis m'empêcher de croire que l'*er* final latin tient à un phénomène de phonétique proethnique, et non simplement italique. La théorie de la déclinaison nominale et pronominale tient plus de 300 pages (pp. 510-835) ; d'excellents tableaux synoptiques, à l'instar de ceux de Schleicher (pp. 736-759, 796-799, 834-835), la résument et en facilitent la revision. Les préliminaires de la conjugaison commencent avec les dernières pages du volume.

---

1. *Revue critique*, XX (1885), p. 151 ; *Esq. Morpholog.*, III (1885) et IV (1887), *passim*, etc.
2. *Pluralbildungen d. Idg. Neutra*, p. 234 i. n.
3. Cf. *Revue critique*, XXIX (1890), p. 84.
4. *Revue critique*, XXVIII (1888), p. 114.
5. *Morpholog. Untersuchungen*, V, p. 61.
6. *Versus Ital. antiqui*, p. LXXVIII, i. n.
7. *Mém. Soc. Ling.*, VII, p. 73.
8. *Mém. Soc. Ling.*, VI, pp. 202 et 373.

Cette partie de la morphologie était peut-être, de tout l'ouvrage, la plus difficile à traiter. La déclinaison indo-européenne était par elle-même déjà si touffue, elle s'est compliquée postérieurement de tant d'actions d'analogie croisées en tous sens, qu'il y a grand mérite à y rester clair sans multiplier les redites et à n'en rien omettre sans laisser l'impression d'un fouillis. Mais M. B. ne se borne plus à porter la lumière dans les moindres détails par sa minutieuse analyse : telle, par exemple, l'explication des substantifs grecs en -εύς (p. 614), dont l'énigme me semble décidément résolue. La synthèse et les vues d'ensemble lui répugnent moins que par le passé, et il écrit une page suggestive sur la désinence latente que dissimulent peut-être les nominatifs dits sans désinence (p. 521). Ce n'est pas sans étonnement qu'on le voit même s'engager plus avant sur ce terrain que ne l'oseraient faire ceux qu'il a formés à sa méthode, rechercher (p. 519), dans un indice casuel du pluriel, l'élément qui indique le cas et celui qui marque la pluralité. Il ne s'attarde point, d'ailleurs, à ces spéculations, et ne fait guère que maintenir en ce domaine périlleux ce que M. Havet a si bien nommé « les droits de la curiosité quand même [1] ».

Il serait aussi superflu de louer que d'analyser par le menu un livre qui sera demain, qui est déjà sur la table de travail de tous les indogermanistes. Mieux vaut soumettre à l'auteur quelques rapides observations qui aient chance de trouver place dans un de ses consciencieux errata.

En sanscrit, je remarque d'abord quelques traductions par à peu près, qui n'offrent aucun inconvénient dans un ouvrage de pure grammaire : *uçij* (p. 537 et passim) ne veut pas dire « verlangend », mais bien plus probablement *uç-ij* « gerne opfernd », et désigne dans les Védas une classe de sacrificateurs mythiques ; que si Bergaigne a raison de traduire *dáça-gva-* par « qui a dix vaches », — le grec ἑκατόμ-βη aurait ainsi sa contre-partie — c'en est fait du prétendu suffixe multiplicatif *-gva-* (p. 509), et de fait, ce suffixe apparent est bien insolite et isolé, la pensée de M. B. n'étant pas, je présume, de l'apparier au letto-slave *-guba-*. Enfin il est presque téméraire de traduire *sánemi* comme *sánât*, — Grassmann ici s'est séparé de M. Roth — soit « von alters her » (pp. 637 et 782), en le coupant *sáne-mi* et reconnaissant dans la finale un indice d'instrumental identique à celui du letto-slave : le sens *sá-nemi*, « avec la jante, complètement », convient à tous les passages du Rig-Véda où apparaît cette rare forme, et la glose *purâṇa* peut fort bien n'avoir d'autre fondement que l'homophonie fortuite de *sána-*. — Plus grave est l'indication de la fausse forme *gnávas* (p. 561) comme nominatif neutre : *gnávas* n'est jamais, que je sache, que vocatif masculin, et l'unique passage où il paraît être autre chose (R. V. II, 1, 5.) est à corriger par suppression de l'accent [2]. Il est vrai que le type grec ταώς = ταῶς = *távas* perd ainsi un répondant ; mais mieux vaut le laisser en l'air que

1. *Revue critique*, XXVII (1889), p. 44.
2. Cf. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 57.

l'étayer sur un barbarisme. — Malgré l'intérêt et la vraisemblance que présente l'explication des désinences ariennes anomales (v. g. loc. sg. *áçvâyâm*, etc., p. 618) par l'affixation postérieure d'un élément postpositionnel, on ne peut s'empêcher de se demander par quelle raison de préférence cet élément en est venu à se fixer toujours dans cet ordre de déclinaisons et jamais dans aucun autre.

En grec, il eût fallu faire observer (p. 534) que, si les scansions νέκυς πόλις à finale longue sont les plus primitives, elles sont pourtant archaïques, et que la plupart des mots de cette classe ont passé par analogie à celle des noms à finale brève. — On attendrait aussi (p. 610) au moins une mention de l'infinitif du type φέρειν, qui a sans doute autant de droits que l'infinitif éolien de figurer parmi les locatifs sans désinence. — J'avais toujours vu αἰεί dérivé d'un thème * αἰεσ-, comme τείχει = * τείχεσ-ι : puisque M. B. (p. 616) croit aujourd'hui pouvoir le rapporter à un thème de 2e déclinaison, comme οἴκει de οἰκο-, je me permets de rappeler que c'est moi le premier, si je ne me trompe, qui ai par deux fois [1] hasardé cette explication tombée en oubli.

Je dois également revendiquer la priorité du départ effectué (pp. 812 et 815) entre les deux formes latines *sē* et *sed*, qui ne sauraient remonter ensemble à une forme unique [2], et exprimer le regret de ne point lire le nom de F. Meunier dans une page (p. 780) qui sanctionne en la modifiant sa théorie favorite [3]. — Je n'ai pas soutenu (p. 700 i. n.) que l'*u* bref final soit tombé en latin ; j'ai simplement écrit, ce qui est bien différent, qu'il avait pu tomber accidentellement dans *mox* = * *moxu*, et la preuve, c'est que M. Stolz, dans sa *Grammaire Latine*, constate assez vivement notre divergence au sujet de *vix* = * *vixu* [4]. — Je ne saisis pas bien l'analogie qui a pu faire créer sur *equî* le génitif *equâî* (p. 571). Ce procès ne se laisse ramener à aucune formule rigoureuse. Je m'en tiens donc à mon ancienne opinion : * *equâi* devenu *equae* est un locatif, et *equâî* est un datif peut-être analogique (*fîliâî* : * *fîliâ* = *sorôrî* : * *sorôr*), lesquels se sont fondus ensemble en fonction de locatif-génitif-datif. — Il faut écrire *liĕn* (p. 528), et surtout supprimer *frūstra* et *contra* avec finale brève (p. 630) : ces deux scansions, extrêmement rares, sont de l'époque de la décadence, où la quantité de la finale n'était plus guère qu'affaire de convention. — On a peine à croire (p. 794) que le datif-ablatif *hîbus* ne soit pas une forme analogique.

Voilà ce que j'ai trouvé à glaner après la riche moisson de M. Brugmann. Mais, quoi qu'on puisse trouver encore avec plus de loisir, de

1. *Esq. Morpholog.* I (1882), p. 19, et *Analogie dans la Langue Grecque* (1883), p. 229.

2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 91.

3. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 45.

4. De sa critique un peu acerbe, M. Stolz a bien voulu publier depuis (*Neue Philol. Rundschau*, 1890, p. 220) une explication et une atténuation pleines de loyauté et de courtoisie. Je l'en remercie, comme d'un bon témoignage de confraternité scientifique, auquel, venant de lui, j'attache le plus grand prix.

savoir ou d'attention, il n'y aura qu'une voix sur le mérite de l'œuvre et le talent de l'auteur.

V. HENRY.

---

18. — Adolf PHILIPPI. **Einige Bemerkungen über den philologischen Unterricht.** Giessen, Curt von Münchow, 1890. 38 p. in-4.

La philologie allemande n'a pas l'habitude des *confiteor;* aussi le discours prononcé par M. le recteur Philippi à Giessen mérite-t-il d'être loué d'abord pour sa franchise. Ce n'est point là, d'ailleurs, sa seule qualité; il est spirituel, caustique sans méchanceté et se fait lire d'un bout à l'autre. M. P., qui a publié d'utiles travaux sur les institutions et sur l'art de l'antiquité, fait le procès de la philologie contemporaine, envisagée surtout dans ses rapports avec l'enseignement des gymnases. La critique des textes se perd dans les minuties; on tourmente inutilement les élèves à vouloir leur faire prononcer le latin à la romaine; il est enfantin de placer l'*iota souscrit* après les voyelles, au lieu de se conformer à l'usage, etc. Cette tendance à la *micrologie* a pour premier résultat de rendre illisibles les *Revues* philologiques, par exemple le *Rheinisches Museum,* qui, dans ses premiers volumes, publiait tant de travaux d'un intérêt général (p. 10). On fait trop de cas des matériaux nouveaux que les fouilles archéologiques apportent à la science : il y a plus à apprendre dans un chant d'Homère que dans cent inscriptions (je ne crois pas qu'on l'ait jamais contesté). On collationne avec un soin infini les mss. d'ouvrages sans valeur, et ces laborieuses collations ne produisent en général aucun fruit. Quand Rutherford publia, il y a dix ans, sa belle édition de Phrynichus, les critiques allemands objectèrent qu'il n'y avait pas de collations nouvelles, montrant ainsi qu'ils attachaient plus d'importance aux matériaux de l'étude qu'à ses résultats intellectuels. Les éditeurs allemands font souvent comme les scholiastes de l'antiquité, qui s'acharnent à l'explication d'un mot inutile et négligent pour cela le fond des choses. Les Français et les Anglais ont sur eux l'avantage de ne pas être encore sous le charme tyrannique de la collation *(unter dem Banne der Collation,* p. 12.)

Les archéologues ont leur tour. Eux aussi se perdent dans des hypothèses subtiles et indémontrables, qu'ils développent à l'aide d'une terminologie cabbalistique; ils ne savent plus produire d'œuvres d'ensemble comme celles d'Otfried Müller et de Brunn. « Qui donc sait écrire aujourd'hui un livre lisible sur Olympie ou sur Pergame? » (p. 13.) Notre époque est celle des spécialistes, qui élargissent sans cesse l'abîme entre la philologie et la culture générale *(zwischen Philologie und Bildung.)* M. P. trouve, avec raison, que les philologues allemands écrivent mal; il se plaint aussi qu'ils soient peu polis dans leurs polémiques. C'est là, suivant lui, l'effet d'une préoccupation excessive des petites choses. S'imagine-t-on Bœckh ou Müller consacrant des mois à dresser la statistique de telle ou

telle particularité lexicographique, métrique ou grammaticale? Cette méthode n'exige ni talent, ni individualité et, d'ailleurs, malgré sa rigueur apparente, reste presque toujours stérile.

Si la production vraiment originale se réduit à peu de chose, la marée de papier noirci monte sans cesse. Les philologues sont bavards, offrent tout au public, matériaux et conclusions, reprennent inutilement, dans chaque nouveau livre, l'examen de toutes les opinions antérieures. « C'est, dit M. P., le règne de ce qu'un Français a appelé *le culte de l'imprimé.* » Lorsque je m'insurgeais contre ce culte, il y a dix ans, j'en étais un des plus ardents néophytes; peut-être le suis-je encore. *Morbos melius novimus quam remedia,* disait le grand Scaliger.

En somme, poursuit M. P., les productions de la philologie deviennent de plus en plus stériles pour l'enseignement secondaire, et tandis que les dissertations s'accumulent, on manque en Allemagne de livres et de manuels pratiques pour l'enseignement. C'est de pareils livres qu'il faut s'appliquer à produire, que les Académies doivent encourager de leurs subsides (elles n'en feront rien, malgré l'appel de M. Philippi.) « La vulgarisation, dans le bon sens du mot, est le but ultime de toute science théorique. » Cette sentence, à laquelle je ne suis pas loin de souscrire, caractérise nettement la manière de voir du recteur de Giessen; elle est assez sérieusement motivée pour ne point passer inaperçue, tant en Allemagne que chez nous, où la tendance à la *micrologie*, à la prolixité et au pédantisme se manifeste d'une façon assez inquiétante depuis dix ans.

Salomon Reinach.

---

19. — *Πρόκλου ἐκ τῆς χαλδαϊκῆς φιλοσοφίας.* Eclogæ e Proclo de philosophia chaldaica sive de doctrina oraculorum chaldaicorum. Nunc primum edidit et commentatus est Albertus Jahnius. Accedit Hymnus in Deum platonicus vulgo S. Gregorio Nazianzeno adscriptus, nunc Proclo platonico vindicatus. Halis Saxonum, Pfeffer, 1891. In-8 de xii, 80 p. 7 fr. 50.

M. A. Jahn est assurément, aujourd'hui, le savant qui possède la plus complète connaissance de cette littérature, plutôt hellénique qu'orientale, connue sous les noms d'oracles de Zoroastre, oracles chaldaïques ou magiques, théologie assyrienne, etc. Son édition critique de Grégoire Palamas (V. *Rev. crit.* 1885, n° 41), ses *Dionysiaca* (*Rev. crit.* 1889, n° 620) lui avaient déjà donné l'occasion de faire des rapprochements importants et féconds avec cette poésie étrange. Après tant d'éditions données depuis le premier compilateur Fr. Patrizzi (1591) jusqu'à Preston Cory (1832), on attend une nouvelle réunion des *oracula chaldaica* et personne n'est mieux préparé que M. J. pour nous procurer une édition définitive de ces textes, où la théogonie et la philosophie trouvent également des données précieuses. En attendant que cette édition vienne au jour, M. J. nous apporte une contribution inédite, sous la forme d'un traité de Proclus qui renferme une foule de bribes (frustulae) appar-

tenant aux oracles dits chaldaïques, ou plutôt une suite d'extraits du commentaire de Proclus sur ces oracles.

Dans les *Anecdota varia graeca et latina* publiés par Schoell et Studemund, t. 2, p. IX, est mentionné un manuscrit de la Barberine (I, 65) contenant aux ff. 197-159, la copie faite par Luc Holstein d'un texte intitulé « Πρόκλου ἐκ τῆς χαλδαϊκῆς φιλοσοφίας ex msto Vatic. 1026 excerpta. » M. J. recourut à l'obligeance d'un membre de l'Institut archéologique allemand résidant à Rome, nommé « Aug. Mavius » qui exécuta une copie sur le Vaticanus, complétée par le Barberin. Il est constaté par le témoignage de Marinus (Vie de Proclus, 26), et celui de Proclus lui-même (In Remp. p. 359 ed. Basil.) que ce philosophe avait composé un commentaire très étendu sur les λόγια (c'est le nom que portent chez les anciens les oracles chaldaïques), travail auquel il consacra cinq années. Il est probable, comme le suppose notre auteur, que l'on fit au moyen âge des extraits de ce commentaire, qui lui-même avait été précédé de ceux de Porphyre et de Jamblique. M. J. place avec vraisemblance la formation de ces extraits sous le règne de Constantin Porphyrogénète (911-959), bien qu'ils ne figurent point parmi les κεφαλαιώδεις ὑποθέσεις qui constituaient la compilation ordonnée par ce prince ou du moins parmi les 31 groupes dont on connait les titres. Le savant éditeur a donné les variantes des deux seuls manuscrits connus, sans négliger d'ailleurs de relater toutes les corrections qu'il a cru devoir introduire. Outre l'annotation critique, il a placé à la suite du texte un copieux commentaire — trop copieux diront peut-être d'aucuns, mais telle n'est pas notre appréciation — où prennent place tous les rapprochements qu'il y avait à faire avec les citations rapportées par Psellus dans ses « scholies sur les oracles » et dans son « Exposé sommaire de la doctrine chaldaïque », et par les autres auteurs anciens auxquels nous d[illegible] connaissance des λόγια. L'anecdotum de Proclus est suivi de l'hymne εἰς Θεόν placé généralement sous le nom de Grégoire de Nazianze et que M. J. attribue à Proclus. Fred. Creuzer son maitre et V. Cousin avaient déjà exprimé l'opinion que cet hymne était plutôt l'œuvre d'un néoplatonicien. De plus, le manuscrit de Munich d'où il est tiré, contient un autre ouvrage de Proclus, sa Théologie platonique. Après avoir scrupuleusement relevé dans les œuvres de Grégoire toutes les expressions qui se rencontrent dans le texte en question, puis toutes celles qui sont communes à ce texte et aux écrits des néoplatoniciens, il tend à démontrer que l'hymne doit être ajouté à ceux de Proclus, et sa conclusion est bien près d'entraîner notre conviction. Le nouvel ouvrage de M. Jahn ramènera sans doute l'attention sur cette littérature fort en honneur aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles et qui a droit à l'attention des savants contemporains voués à l'étude comparée des religions et à l'histoire de la philosophie. Ajoutons que le savant philologue de Berne a dédié son livre à un de nos collaborateurs.

κ. α. ρ.

20. — **Etude historique sur la condition privée des affranchis Romains,** par Henry Lemonnier. Paris, Hachette, 1887, 1 vol. in-8 de 323 p.

J'ai un regret très vif à propos de ce livre. C'est de venir si tard en faire l'éloge. Une analyse trop longue serait inutile, maintenant que l'ouvrage de M. L., si complet, si nettement disposé, si clairement écrit, est entre les mains de tous ceux qui s'intéressent au droit et aux institutions de Rome. Ce qui concerne la législation et la constitution civile de l'affranchi est parfaitement traité : on sent un juriste, et un juriste qui sait réfléchir et écrire. — Il n'y aurait quelques critiques à faire qu'à propos du livre VI, *sur la condition et le rôle des affranchis dans la société romaine*. M. L. a raison de mettre au compte de la morgue aristocratique la défaveur dont les affranchis de la cour impériale furent longtemps l'objet. Mais il ne faut pas l'exagérer. Et elle tient peut-être plus à des considérations politiques qu'à des préjugés sociaux. Quand Sénèque semble s'étonner de ce qu'un affranchi ait écrit son histoire, ce qui, dit-il, était réservé jadis *honestissimo*, il n'est pas sûr qu'*honestissimus* ne signifie pas celui qui a exercé les *honores*, les magistratures. Au fond, la haine contre les affranchis paraît avoir été plus limitée encore et plus rare que ne le pense M. L. Je ne suis même pas certain que *libertinus* ait été synonyme d'homme de mauvaise compagnie, ou de parvenu : le rôle joué par les affranchis dans la province est considérable, ce sont souvent des personnages ayant les mêmes droits que les ingénus, à être représentés dans les collèges et les cérémonies. M. L. dit quelques mots à ce sujet. J'en voudrais davantage. Les recueils épigraphiques méritaient d'être mieux fouillés. Notez que la population libre était relativement peu nombreuse, et qu'entre les la affranchis et les classes nobles, il n'y avait que la plèbe, moins riche, moins intelligente, moins honorable, moins considérée à tous les égards que les hommes qui, par leur [illegible] ou leur droiture, avaient pu sortir de l'esclavage. Il est même arrivé fatalement que la *libertinité* a été un degré vers l'ordre équestre. Le *libertinus* est presque quelque chose de plus qu'un plébéien, pauvre et maltraité. — Je regrette encore que M. L. n'ait pas insisté davantage sur le côté religieux de l'état d'affranchi. Il avait son importance pour faire comprendre certaines expressions de la langue latine. — Quant à définir le droit un « ensemble d'idées conventionnelles », et à croire que la libertinité était en opposition avec le christianisme, M. Lemonnier nous permettra de n'accepter ni cette définition ni cette théorie.

Camille Jullian.

---

21. — **La guerre de Troie,** poème du xiv^e siècle, en vers octosyllabes, par Constantin Hermoniacos, publié d'après les manuscrits de Leyde et de Paris, par Emile Legrand. Paris, Maisonneuve, 1890, in-8, xv-480.

La guerre de Troie de Constantin Hermoniacos forme le tome V de l'importante Bibliothèque grecque vulgaire de M. E. Legrand. Cette

composition est de la première moitié du XIV[e] siècle. En effet, le livre est dédié à Jean II Comnène Ange Ducas, despote d'Epire (Hermon., p. 3, v. 7 suiv.; C. Hopf, Griech. Gesch., Leipzig, 1870, p. 429, col. 1, dans l'Encycl. de Ersch u. Gruber); or, ce prince mourut en 1335 (Hopf, *op. cit.*, p. 421, et, sur ce prince, d'après Hopf, G. Schlumberger, Numism. de l'Or. lat., Paris, 1878, p. 369).

Le plan est le même que celui de Jean Tzetzès et comprend les Antehomerica, les Homerica et les Posthomerica (Hermon., p. 5, v. 55-66). Toutefois l'auteur ne s'inspire pas directement des Carmina Iliaca, mais plutôt des Allégories de Tzetzès (Tzetzae Allegoriae Iliadis, éd. Boissonade, Paris, 1841, p. 1-340). La table des matières est donnée par les mss mêmes (Hermon., p. 445-458). Le poème commence à la naissance d'Homère (cf. Tzetzès, *op. cit.*, v. 50 suiv.), et finit par l'histoire d'Hécube et de Polymestor: Hermon., XXIV, 81-264; cf. Isaac Porphyr. (éd. H. Hinck, dans les Polemonis declamationes, Leipz., Teubner, 1873, p. 79); Malalas (Bonn, 1831, p. 103, 7-10); Dictys de Crète (éd. F. Meister, Leipz., Teubner, 1872, II, 18, p. 28, 24-29, 5; 20, p. 30, 6-18; 22, p. 32, 10-15; 27, p. 35, 20-31; cf. Cedrenus, Bonn, 1838, p. 222, 17 et 223, 1-14); Servius (ad Verg. Aen. 3, 49; 3, 15; 3, 6); Hygin (éd. M. Schmidt, Iéna, 1872, p. 98, 11-99, 2, p. 99, 12); Ovide (Met. XIII, 429-438; 536-575); Euripide (Hec. 1035; 1132-1182; 1265). Cet épisode manque dans Tzetzès, dans l'Excidium Ilii de Tryphiodore, dans Quintus de Smy[...] dans la Bibliothèque d'Apollodore[1]. A son tour, l'Iliad[...] imitée, copiée même par Loukanis, qui to[...] eu un Homère entre les mains (*Rev. cr*[...]

Ce texte est fort curieux pour l'[...] mythologie homérique à travers [...] M. K. Krumbacher (Gesc[...] ce sujet quelques indications [...] p. 485). Ces octosyllabes sont d'aille[...] tique. Les γάρ, les οὖν, les δέ de [...] analogues de Tzetzès, en re[...] linguistique de ce docu[...] parce qu'il est daté, en[...]

1. Dans Isaac [...] d'Euripide. – [...] apportent l'[...] sorte, représen[...] Servius, Hygin, [...] puisé directement [...] connaît Euripide. D[...] est dit d'Hécube [...] p. 352), dar[...] latini (é[...] d. gr[...]

d'un poème en médio-grec où le prétendu macaronisme des formes repose uniquement sur l'imitation d'un modèle antérieur (Essais de gramm. hist. néo-gr., Paris, 1889, t. II, CXVII, III). Félicitons M. L. d'avoir suivi les bonnes orthographes pour l'article et les substantifs.

M. L. publie Hermoniacos d'après le ms. de Leyde et les deux mss de Paris (Suppl. gr. 444; Coisl. 316). Cette édition est un modèle d'exactitude; nous n'avons pas eu jusqu'ici une reproduction aussi scrupuleuse des variantes. L'édition est, du reste, purement diplomatique et il est vraiment à regretter que nous n'ayons pas encore une seule édition critique d'un auteur populaire du moyen âge, pas même de Prodrome. L'entreprise, il faut en convenir, ne va pas sans de grandes difficultés et demande surtout des connaissances grammaticales solides et une méthode puissamment outillée.

Le volume de M. Legrand s'ouvre par une lettre (p. V-IX) que l'éditeur me fait l'honneur de m'adresser, et se termine par un Index alphabétique commode, où les principales formes néo-grecques se trouvent relevées.

Jean PSICHARI.

---

22. — **La Révolution démocratique du XIV siècle à Louvain,** par H. VANDER LINDEN. Louvain, Fonteyn, 1890. In-8, 44 pages.

Les co[...]es historiques établies depuis quelques années dans les Uni[...] où les professeurs travaillent de concert avec les [...] bons résultats. Le mémoire de M. Vander [...]ée de M. Pirenne, est une nouvelle [...]e. En quelques pages bien compo[...] l'auteur a retracé les origines, le [...]ntre la haute bourgeoisie et [...] siècle. Après de longs efforts et [...]nglantes, les gens des métiers obtin[...]vernement de la ville. Malheu[...]par la violence, fut impuis[...]it ans de guerre civile

M. PROU.

[...] *correspon-*

[...]ndant du Grand
[...]arquables de la
[...]borateurs de
[...]des cor-
[...]e, et

hors d'Europe, furent les fournisseurs généraux de l'État; ils manièrent une partie de la fortune du royaume. En examinant le détail de leurs affaires, on saisit le jeu de la politique commerciale de la France. Le travail de M. J. complète et illustre en quelque sorte les publications de Clément, de Depping, de M. Guiffrey

La maison Formont servait d'intermédiaire au Grand Électeur pour le paiement des subsides que versait à ce prince le gouvernement de Louis XIV. C'est à ce titre qu'un des chefs de la maison, Nicolas, fils de Pierre, entra en relations avec l'envoyé brandebourgeois Spanheim, et figura dans un épisode que M. J. conte par le menu : la remise solennelle d'un miroir encadré d'ambre offert par Frédéric-Guillaume à Louis XIV.

Les services rendus par les Formont à l'Électeur de Brandebourg trouvèrent leur récompense. Les Formont étaient protestants; comme leurs coreligionnaires, ils se sentirent menacés quelques années avant la révocation de l'Edit de Nantes. M. J. montre, par l'exemple d'un M. de Briquemault, l'inquiétude des réformés et leur hâte d'obtenir, par l'entremise de Spanheim, des passeports pour gagner le Brandebourg. Nicolas Formont se fit d'abord nommer « commissaire » de l'Électeur, sans doute pour se placer sous la protection de ce prince. Quand la persécution éclata, les titres des Formont à la gratitude de Louis XIV ne les sauvèrent pas. La famille dut émigrer; ses biens furent confisqués. Elle s'éteignit obscurément à l'étranger.

On voit que les recherches si modestes en apparence de M. Joret touchent l'histoire générale, et jettent un jour sur le ministère de Colbert, sur les rapports de la France avec le Brandebourg[1]. Les Formont donnent à cette étude son unité, mais non son principal intérêt.

B. A.

---

24. — **Correspondance des Consuls d'Alger** (1690-1742). [...] de GRAMMONT. Alger, 1890. Un vol. in-8, 293 pages.

M. de Grammont, avec une persévérance qu[...]
quer d'encourager, poursuit le cours de se[...]
de la Régence d'Alger depuis l'établiss[...]
jusqu'à la conquête française. Dan[...]
Régence, publiées il y a quel[...]
historique si intéressante pou[...]
XVII[e] siècle Il y exposait, av[...]
pathie, les résultats désa[...]
les Lazaristes; c'est à [...]
des lettres si curieu[...]

1. M. J. écrit (p. S[...]
du Rhin, mais il [...]
réalité, ce traité de [...]
fut admis ave[...]

livre aujourd'hui à la publicité donne la série des dépêches de nos consuls à Alger depuis le bombardement de cette ville par le maréchal d'Estrées. Comme pour le travail précédent, c'est aux Archives de la chambre de commerce de Marseille que ses matériaux sont empruntés.

Rien de plus instructif et de plus attachant que cette correspondance où se déroule, jour par jour, la lutte héroïque des représentants de la France contre le fanatisme musulman, contre la rapacité du Dey et du Divan et les violences d'une soldatesque sans discipline. Il faut lire ces lettres d'un accent toujours sincère et qui touche parfois à la véritable éloquence, pour comprendre ce qu'exigeait d'intelligence et d'intrépidité un poste si périlleux : compétitions des puissances rivales jalouses de notre prépondérance, complots ourdis par les *Sarraf* (banquiers) juifs gênés dans leur trafic usuraire, émeutes sanglantes où la vie des consuls était sans cesse en péril, tout se combinait pour rendre leur situation intolérable. Et malheureusement les obstacles ne venaient pas seulement de l'étranger. C'était aussi la cour de Versailles et la chambre de commerce de Marseille qui fermaient l'oreille aux réclamations les plus légitimes de ceux qui jouaient leur existence pour la défense des intérêts nationaux. Il est peu de lettres qui ne renferment quelques plaintes contre un abandon aussi préjudiciable à ces intérêts qu'au bon renom de la France. On rougit de voir un des meilleurs parmi ces agents, René Lemaire, consul de 1690 à 1697, venir mourir de misère à Marseille; un de ses successeurs, M. de Clairambault, quitter Alger avec une dette de 20,000 livres; plus tard, M. Baume s'endetter de 27,000 livres et M. Piolle, faute d'argent, être jeté dans les prisons du Dey. On ne saurait se figurer ce qui se cache d'amères déceptions et de désespoirs sous la rédaction froide et le calme apparent de ces dépêches officielles.

Nous savons gré à M. de G. d'avoir tiré de l'oubli le nom de ces hom[...]voués qui ont travaillé avec une abnégation admirable à
[...]la puissance nationale en pays musulman : c'est un acte
[...]temps qu'une restitution historique. Bien qu'il leur
[...] à l'autre du volume en reproduisant intégrale-
[...]nt éditeur n'a pas négligé d'en relier les
[...]xplicatives très bien faites et qui sont
[...]stoire de notre action diplomatique
[...] Remercions donc une fois de
[...]voir enrichi d'un nouveau et
[...] que personne plus que lui
[...]vre essentiellement fran-
[...]l peut être fier d'avoir
[...]

B. M.

25. — **Le palais des États de Bourgogne à Dijon,** par A. CORNEREAU. Dijon, imprimerie Darantière, 1890, grand in-8 de 144 p.

M. Cornereau rappelle que l'ensemble des bâtiments désignés aujourd'hui à Dijon sous le nom de Palais des Etats, formait avant 1789 deux parties bien distinctes, l'une, composée des restes du Palais des ducs de Bourgogne et de constructions élevées à différentes époques, servant à la réception des souverains de passage à Dijon et au logement du gouverneur de la province; l'autre comprenant tous les bâtiments construits par ordre des Etats de 1682 à 1784, pour y tenir leurs réunions et loger les élus des trois ordres. C'est la seconde partie seulement qui fait l'objet de l'excellente étude du savant magistrat. Rien ne manque à l'histoire du palais des états de Bourgogne, pas même une notice préliminaire sur l'origine des états de cette province. C'est d'après les meilleurs documents que M. C. donne avec une netteté parfaite tous les détails relatifs à la concession du terrain nécessaire à prendre dans le palais même des ducs de Bourgogne (arrêt du 9 août 1681), aux plans et devis dressés par Gétard et Noinville, architectes du roi, et élèves de Mansard, à l'adjudication des travaux (9 juillet 1682), à leur réception (11 juillet 1686), aux travaux d'embellissement (colonnade, fronton, vestibule) exécutés sur les plans de Mansard et reçus le 13 octobre 1689), à l'ameublement (bancs, gradins, fauteuils, 160 aunes de tapisserie de Beauvais, velours pour dais, portrait du roi, écussons divers, etc.), à l'inauguration de la nouvelle salle des états (20 juin 1703) [1], à la continuation d'une aile du palais ordonnée par le prince de Condé (17 avril 1731) et faite d'après les plans de Gabriel, architecte et ingénieur du roi (1738), à la construction du grand escalier (achevé en 1779), etc. M. A. n'arrête son récit qu'à l'année 1852 où l'ancien palais devint l'aile orientale de l'hôtel de ville de Dijon.

A cette curieuse monographie sont annexés divers plans (*plan de la séance des états de Bourgogne*, *plan du quartier du palais des États avant les constructions de 1776*, *plan général des bâtiments du pal[...] du Roy et des États de Bourgogne*. Je me reprocherais de ne pa[...] ler aussi une série de très intéressantes notes (on n'en comp[...] de 249, p. 85-144) qui complètent abondamment le te[...] vent de nous montrer en M. Cornereau un de ce[...] consciencieux qui ne veulent laisser à leurs le[...] chercher.

1. M. C. reproduit *in-extenso* [...]

2. Parmi ces notes, on rem[...] 1786, par Prudhon et Be[...] et sculpture au palais d[...] cartons de la mairie [...] tère de Prudhon [...]

26. — **Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans,** extraite de ses lettres originales déposées aux archives de Hanovre et de ses lettres publiées par M. L. W. Holland, traduction et notes par Ernest Jaeglé. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Emile Bouillon, 1890, 3 vol. in-8, viii, 283, 293 et 297 pages.

Il y a dix ans à peine que M. E. Jaeglé a donné la première édition de la correspondance de Madame, et déjà il est obligé d'en faire une seconde ; le succès de cette publication s'explique sans peine ; il tient sans doute à l'habileté avec laquelle le consciencieux éditeur a su traduire les nombreuses lettres d'Élisabeth-Charlotte, il tient encore plus à l'intérêt que présente ces lettres. La haute situation occupée par la duchesse d'Orléans, encore qu'elle fût tenue à l'écart des affaires, la mettait déjà à même de parler, en connaissance de cause, de la cour et des intrigues qui s'y nouaient; l'indépendance de son caractère, sa profonde honnêteté, sa clairvoyance à peine obscurcie par ses préjugés de naissance, en ont fait un témoin incorruptible des événements qui se déroulèrent autour d'elle pendant les cinquante ans qu'elle passa en France ; elle a porté sur les hommes et les choses des jugements où l'on retrouve, avec la franchise de sa nature, une vivacité d'expression, une vérité de sentiment qu'on chercherait en vain chez la plupart de ses contemporains ; restée allemande de cœur, malgré son séjour à la cour de deux rois de France, ayant conservé tout l'esprit de la réforme, en dépit de sa conversion et d'une longue pratique du catholicisme, cette opposition constante entre ses aspirations intimes et la société au milieu de laquelle elle vit donne à ses lettres une saveur, un piquant, qui en rendent la lecture doublement attrayante. Non seulement les saillies les plus fines y abondent, mais, à chaque instant, on y rencontre sur son entourage les observations les plus profondes et les plus justes. « Le même homme, dit-elle (vol. I, p. 202), dans une remarque que Labruyère aurait pu lui envier, qui à Paris fait l'athée joue le dévot à la cour. » Une autre fois, en présence du peu d'union des mariages dont elle est témoin, elle fait, comme en passant, cette réflexion qui peint si bien la société aristocratique du ...s. « L'amour dans le mariage n'est plus du tout de mode ; les époux ...ent passent pour ridicules ». Quelle pensée mélancolique et ... quand elle s'écrie (vol. I, p. 250) : « Plût à Dieu que ... de pouvoir aimer ou haïr après notre mort. Ce ne ... effrayante de mourir. » Comment aussi ne pas ... une autre fois dire (vol. III, p. 32), à propos ... mois de juillet 1719, qu'elle plaint « de ... ints par le sinistre et les pauvres

... ux-là suffisent pour donner ... Madame ; on y voit que ... honnêteté natives au ... Ce qui le prouve ... ouvenirs de son

enfance, sa fidélité à ses impressions premières, qui semblent se réveiller avec plus de force et de vivacité à mesure qu'elle avance dans la vie; c'est la franchise avec laquelle elle avoue, dans ses lettres qu'elle supposait, non sans raison, ouvertes par la poste, ses sentiments les plus intimes et la franchise encore plus grande, avec laquelle elle défend ses opinions contre les personnes de son entourage. Voilà pourquoi on lit sans effort et sans fatigue les trois volumes de ses lettres, pourquoi on ne cesse pas un instant de porter intérêt à la tragique existence d'une princesse jetée par la destinée dans un milieu si opposé à ses goûts. L'on ne peut s'empêcher de plaindre cette mère sincèrement vertueuse, à qui l'ironie du sort donna pour fils le Régent; on lui pardonne, en considération de ce qu'elle dut souffrir, son orgueil de vraie descendante des Stuarts et ses haines vigoureuses contre ses adversaires, surtout quand ils ne sont pas de haute naissance, en particulier contre Mme de Maintenon, la « pantocrate », la « vieille dame », la « vieille sorcière », ou même la « vieille ordure », comme elle l'appelle dans ses moments de colère.

Si par tant de côtés la correspondance de Madame offre déjà tant d'intérêt, elle en présente peut-être encore plus par les renseignements historiques qu'on y trouve, les récits piquants et humoristiques qu'on y rencontre si souvent. Les noms les plus illustres de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècles y passent successivement sous nos yeux; nous entendons comme un écho des évènements les plus considérables de cette grande époque; puis tout à coup, pour nous dérider, vient une anecdote amusante et humoristique, comme celle de l'évêque de Beauvais, par exemple (vol. II, p. 190), séduit par la pénitente qu'il veut convertir. Tout se réunit, on le voit, pour soutenir l'intérêt; il ne faiblit pas un moment; on peut même dire qu'il va croissant, car les lettres écrites de 1715 à l'année 1722, date de la mort de la duchesse d'Orléans, comptent parmi les plus importantes du recueil.

M. E. J. a tout fait pour mériter à sa nouvelle publication le plus sympathique accueil; la seconde édition de la correspondance [illegible] Madame est vraiment « revue et augmentée »; elle contient la [illegible] tion de toutes les lettres de 1721-1722 que M. Holland [illegible] encore publiées en 1880, ainsi qu'un nombre considéra[illegible] inédits, tirés du fonds Leibniz de la Bibliothèque [illegible] et la reproduction de la correspondance curie[illegible] grand philosophe, publiée par M. Bod[illegible] Madame à sa tante, la duchesse Sophi[illegible] velle édition sur les originaux dé[illegible] avons donc ici, à moins d'un[illegible] velles dans quelque dé[illegible] de la correspondance [illegible] lettres on ne s'ape[illegible] éloge qu'on pui[illegible]

dire à sa nouvelle publication un succès égal à celui de la précédente et plus grand encore.

Ch. J.

---

27. — G. Romano. **Ricordi Murattiani.** Un vol. in-8, 45 pp. Pavie, fratelli Fusi, 1890.

Curieuse relation de la capture et du supplice de Joachim Murat, écrite par son confesseur Masdea et retrouvée par M. G. R. dans une bibliothèque particulière de Monteleone (Calabre). Elle présente ces événements sous un aspect moins héroïque, mais plus vraisemblable que les narrations antérieurement connues. M. G. R. y a joint des documents très intéressants tirés des Archives du Pizzo, relatifs aux récompenses accordées par le gouvernement des Bourbons à la commune du Pizzo pour sa participation à la capture de Murat. Recueillons-y pieusement ce témoignage du loyalisme calabrais à l'égard du gouvernement restauré : Le Pizzo se fit accorder, entre autres dons, une pension annuelle de 3160 ducats, « mundo durante e finchè regnera la famiglia Borbone. » Pourquoi faut-il que ce recueil de documents qui n'intéressent pas moins la France que l'Italie soit destiné à rester à peu près inconnu et à devenir vite introuvable?

L. G. P.

---

28. — **L'État et l'Université** ou la vraie réforme de l'Enseignement secondaire, par Adrien Dupuy. Paris, Léopold Cerf. In-8, 288 pages. 3 fr. 50.

L'enseignement secondaire subit en ce moment une crise que M. Dupuy attribue à plusieurs causes : au mauvais recrutement des élèves payants et des boursiers ; à la réforme incomplète des études classiques et à la variation des programmes ; à l'invasion de la pédagogie suisse et allemande dans l'Université ; à tout le mal qu'on a dit à tort et à travers de l'internat, et au prétendu surmenage intellectuel, remplacé récem-
...t, à ce que j'entends dire d'une seule voix, par le surmenage des
...ons. Il est fâcheux que le titre même de son livre n'ait pas per-
...r de résumer toutes les causes en une seule, qui est celle-ci :
... secondaire depuis plus de vingt ans a eu tant de réfor-
...bsolument déformé ; il est malade d'avoir vu trop
...il me semble, plus juste, plus raisonnable de
...taquer les rédacteurs du nouveau pro-
...ait un pas en arrière en rétablissant
...ce qu'ils conseillent aux profes-
...unes générations ». Ce con-
...à propos. Mais M. D. le
...que le gouvernement
...iberté de personne,
...permet que « là-

haut, sur Montmartre, monte peu à peu le Sacré-Cœur ». Évidemment cela déplait à M. Dupuy. Aimerait-il mieux qu'on y eût ouvert un de ces cafés-concerts où une société choisie vient apprendre la morale mise en chansons? J'avoue franchement que je ne vois pas en quoi cette église met à l'épreuve sa patience républicaine : cela vient sans doute que je suis *affadi*, comme disait Montaigne, après la liberté religieuse et la liberté de conscience. On dresse bien des statues à Voltaire et à Diderot; on les inaugure avec un cérémonial imposant : quel abus de la liberté y a-t-il à élever un temple à celui qui, considéré simplement comme homme, a eu et a encore sur le monde entier une bien autre influence que ces deux écrivains? Je n'y ai jamais mis et n'y mettrai probablement jamais le pied, mais je ne saurais en vouloir à ceux qui l'ont élevé, puisque ce sont des Français, aussi prêts que M. Dupuy, j'en suis sûr, à verser, s'il le fallait, leur argent et leur sang pour le pays. Qui ne voit, du reste, que cette guerre ouverte ou sourde faite au clergé par les sectaires de ce temps-ci lui profite singulièrement? Il y a au fond de nos cœurs je ne sais quelle générosité qui nous porte à prendre le parti de ceux que l'on injurie, je ne veux pas dire par crainte d'exagération, de ceux que l'on persécute. C'est une des raisons qui expliquent le succès des collèges ecclésiastiques en ce moment, et peut être même la raison principale. M. Renan dirait pour prouver que nous ne sommes pas encore tout à fait démoralisés, que nous gardons volontiers nos préférences pour les vaincus. Que M D. me pardonne de citer l'opinion d'un écrivain qu'il n'a pas l'air d'estimer beaucoup, et dont l'esprit ondoyant et divers est justement l'antipode du sien.

J'arrive à ce qui est et fait le fond de ce livre. Jusqu'à ce jour, la plupart des professeurs de l'Université ont gardé, paraît-il, la neutralité en politique. Il est temps, si nous en croyons M. D., qu'ils se lancent dans la mêlée, et se fassent résolument les éducateurs républicains des enfants qui leur sont confiés. Il faut qu'ils affirment tout haut les sentiments d'affection, de dévouement et de reconnaissance dont ils sont pénétrés à l'égard de la République : c'est pourquoi dans les distributions de prix, dans les ouvertures des cours publics, dans les assemblées ordinaires et extraordinaires, dans l'inauguration des monuments professeurs de lettres, les professeurs de philosophie et d'histo[illegible] sans exception, saisiront l'occasion d'en célébrer les bienfai[illegible] ront là un zèle convertisseur que M. D. veut au con[illegible] les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Les professe[illegible] nement actuel, on ne peut en douter, mais il [illegible] tyrannique de les condamner au panég[illegible] eu lieu sous les régimes précédents. [illegible] à louer un homme, il y en a bien [illegible] compter que ces sortes de [illegible] naire, n'ont jamais l'a[illegible] catéchisme n'étant [illegible]

tienne à le remplacer par un autre plus nouveau, un petit catéchisme républicain, rédigé « en sentences bien frappées », dont les enfants réciteraient chaque jour, pour se former l'esprit et le cœur, un passage commenté par leurs maîtres. Il est probable que ces mots surannés « Dieu, tolérance et charité » en seraient exclus, ce qui le rendrait plus bref, mais non plus divertissant.

Jusqu'ici l'Université a eu l'esprit de corps et d'indépendance, et c'est ce qui a fait et fait encore son honneur et sa force; ses adversaires ou plutôt ses rivaux ne seraient peut-être pas fâchés qu'on lui infusât l'esprit de secte. Pour juger de la bonté et l'excellence d'un ouvrage, on ne prendrait plus l'admirable règle donnée par La Bruyère, mais ce nouveau criterium inventé par M. Dupuy : « l'œuvre est-elle en harmonie avec les idées de la société laïque? » Homère, Aristophane, Virgile, Horace, Bossuet, Corneille, Racine, Gœthe, Shakspeare, n'ayant rien ou peu fait pour l'émancipation et le progrès de cette société, seraient condamnés sans appel. C'est alors qu'il serait interdit à certains professeurs de lettres de soutenir que Voltaire, malgré tout son talent de prosateur, fut « un vilain homme », et qu'il n'a eu ni sens moral ni patriotisme, sinon on ferait entendre, en invoquant le dessus dit criterium, à ces critiques assez audacieux qui oseraient attaquer « le plus grand homme de notre littérature » (c'est l'appréciation de M. Dupuy; que « le plus menacé dans cette guerre ne serait pas celui à qui on la fait, mais ceux qui la font ». Que signifie cette petite phrase? Contiendrait-elle déjà une menace, ou simplement une antithèse, un artifice de style?

Pour maintenir sa vieille renommée, pour garder quelque chose de son influence sur le monde, la France ou la République, ce qui est pour moi la même chose, a besoin de toutes les forces de ses enfants. Il semble que le livre de M. D. soit fait pour les diviser plus qu'elles ne le sont encore, sans quoi il ne prononcerait pas des axiomes dans le genre de celui-ci : « S'il est vrai que les évêques d'autrefois ont fait la France, ceux d'aujourd'hui la défont. » Je sais bien que tel n'a pas été son but,
et qu'il est animé des sentiments les plus patriotiques. Il ne me coûte
de rendre justice à tout ce qu'il dit d'excellent sur l'internat, le sur-
la variation des programmes, et surtout, quoique avec beau-
ications, sur l'enseignement de l'histoire, mais qu'il se garde
te qui abêtit jusqu'aux gens d'esprit. « Aux présents
écrivait Montaigne, mon interest ne m'a faict
tez louables en nos adversaires, ny celles qui
j'ay suivis. » Ah! l'excellent homme!
à tous!

A. Delboulle.

29. — J. Baissac. **Les Grands Jours de la Sorcellerie**, par J. Baissac. Paris, Klincksieck, 1890, in-8, v-735 p.

Le livre de M. Baissac est dédié *A la mémoire sainte et vénérée de la plus illustre des sorcières mortes sur le bûcher*, à Jeanne Darc. Il est la suite d'une *Histoire du Diable*, qui menait les origines de la sorcellerie et de la procédure suivie dans l'Église contre les sorciers et sorcières jusqu'à la fin du xiv^e siècle. M. B. entend par les *Grands jours de la sorcellerie* « l'interminable série de lustres où le procès de sorcellerie « ne cesse d'être pendant et fut le plus acharné : cette période ne fut « guère de moins de deux cent cinquante ans, dans toute l'étendue de « la chrétienté, de la fin du xv^e siècle à la seconde moitié du xviii^e. » Le récit commence donc à la date du 9 décembre 1484, par la traduction de la bulle *Summis desiderantes affectibus* du pape Innocent VIII, et se poursuit dans la plupart des pays de l'Europe : l'Allemagne catholique et la Suisse protestante ont le triste privilège de fournir les dernières victimes, Anna Schwægel, décapitée à Kempten en 1775, Anna Gœldi, suppliciée à Glaris, le 17 juin 1782. M. Baissac n'a abordé l'Amérique qu'une seule fois, pendant le cours de cette histoire, à propos des procès de Boston et de Salem à la fin du xvii^e siècle ; l'Amérique et l'Océanie espagnoles, l'Amérique, l'Afrique et l'Inde portugaise auraient pu lui fournir un contingent de ces procès lamentables, malgré le soin avec lequel la plupart des pièces relatives à la justice coloniale ont été détruites dans les guerres de l'Indépendance, au commencement de notre siècle. Même pour l'Europe, M. Baissac a insisté un peu longuement peut-être sur les causes célèbres, celles de Gauffridi, d'Urbain Grandier, sur les possédées de Louviers, qui sont du moins suffisamment connues, et a passé sous silence de nombreux procès jugés dans l'Allemagne du Nord. On comprend, sans qu'il soit besoin de le dire, quelle indignation et quelle colère le récit de tant d'horreurs peut soulever dans le cœur d'un historien, et combien fortement il doit se sentir porté à ne pas en ménager l'expression aux juges et aux bourreaux de toute robe et de toute secte. M. Baissac a su se contenir presque partout et ne pas se répandre en déclamations aussi faciles qu'inutiles. C'est seulement à la fin du volume que la patience lui échappe, et qu'il exprime, sur la part de responsabilité qui revient dans ces atrocités à l'Église et de ses chefs, des considérations qui n'ajoutent rien à l'intérêt de l'ouvrage. Il aurait mieux fait de laisser au lecteur le soin de conclure et de passer la sentence.

M. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Albert Sorel a fait tirer à part sa *Notice sur les travaux de M. Fustel de Coulanges* (Picard. In-8°, 44 p. Extrait du compte-rendu de l'Académie des sciences morales et politiques). C'est une des meilleures notices qui aient

paru sur Fustel. M. S. analyse l'œuvre de l'historien. Il n'oublie pas les discussions que provoqua le premier volume des *Institutions*, et, en passant, montre chez Fustel « l'abus de la généralisation des faits et de la simplification du langage, l'excès dans l'emploi de la méthode, surtout dans le procédé du style. » Mais il ajoute que l'un et l'autre excès n'étaient qu'une déviation inévitable des qualités supérieures qui faisaient de Fustel un maître dans l'art de penser et dans l'art d'écrire. « Il a été un directeur d'études admirable et un écrivain parfait. Il a fortifié la méthode scientifique dans l'histoire, il a éclairé les origines de notre droit et porté la lumière sur une époque mal connue de notre passé, l'époque franque ; il laisse des découvertes achevées et acquises, d'autres qu'il a préparées et que ses élèves compléteront; il laisse par dessus tout l'exemple d'une vie pure et un grand nom de plus dans la science française. »

— Voici un nouveau fascicule — le XVII° — des *Correspondants de Peiresc* de M. Tamizey de Larroque. Il est consacré à *François de Galaup-Chasteuil* (in-8°, viii et 52 p. Extrait, à cent exemplaires, des « Annales des Basses-Alpes »), et contient, d'après les copies de la Méjanes et les originaux de la Bibliothèque nationale, dix lettres inédites écrites de Provence et de Syrie à Peiresc par le *solitaire du Mont Liban*, « celui qui eut tant de science, de vertu et d'héroïsme, qui renouvela dans la Turquie d'Asie les prodigieux sacrifices des anachorètes de la Thébaïde, qui augmenta en ces lointaines régions le renom et l'influence séculaires de la France ». M. Tamizey de Larroque ajoute, en appendice, quatre lettres de l'anachorète à son frère et une notice généalogique de M. le marquis de Boisgelin sur la famille de Galaup.

— On accueillera avec empressement, comme on la consultera avec grand profit, la *Table générale analytique et alphabétique* de la Revue « La Révolution française » (Paris, Charavay, 4, rue Furstenberg). Cette *Table* contient en 43 pages la liste des articles parus dans les dix-huit tomes de la Revue (1881-1890). Elle comprend une Table des auteurs et une Table des matières.

ALLEMAGNE. — Vient de se fonder à Berlin un *Verein für Volkskunde* qui tient huit séances par an et a pour organe la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* dirigée par K. Weinhold (Berlin, Asher. Quatre fascicules par an).

— Il s'est formé également à Berlin une *Gesellschaft für deutsche Erziehungs- und Schulgeschichte*. Un des principaux buts est de continuer la collection des *Monumenta Germaniae paedagogica*.

— Les *Mitteilungen von Forschungsreisenden aus den deutschen Schutzgebieten* que publie M. de Danckelmann, paraîtront désormais comme supplément trimestriel du *Deutsches Colonialblatt*, qui paraît sous la direction du bureau colonial du ministère des affaires étrangères.

— Paraît en même temps le premier fascicule d'une revue publiée par le IV° bureau de la marine, *Marinerundschau*.

ITALIE. — La *Revue critique*, n'étant pas une succursale des *Ricoverati* ou des *Infarinati*, ne peut que signaler le volume de vers de M. Pietro Ridolfi Bolognesi, qui a réuni des fragments de journal sous le titre de *Il mio poema* (un vol. in-12, 250 pp. Florence, Le Monnier 1890).

— Paraît chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 17° fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées par M. Alessandro Gherardi. Ce fascicule est daté du mois d'août dernier, pp. 113-152. Janvier 1290-décembre 1291. Les affaires dont il y est question, commencent à avoir plus d'importance. Il s'agit des relations de Florence avec Pise et Lucques.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 Janvier — 1891

30-31. — Ed. NAVILLE et Ll. GRIFFITH. **The Mound of the Jew and the City of Onias**; Belbeis, Samanood, Abousir, Tukh el-Karmus, 1887, by Ed. NAVILLE; **The Antiquities of Tell el Yahûdiyeh**, and Miscellaneous Work in Lower Egypt during the Years 1887-1888, by F. Ll. GRIFFITH (7th Memoir of the Egypt Exploration Fund, Extra Volume for 1888-1889). in-4. Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner and Co, VI-76 p. et XXVI pl. — Prix : 31 fr. 50.

C'est le troisième volume que M. Naville publie dans les Mémoires de l'*Egypt Exploration Fund*, depuis sept ans. Les deux premiers traitaient de Pithom et de la route suivie par les Juifs à leur sortie d'Égypte, ainsi que du pays de Goshen et du grand naos saïte de Saft el-Hinèh : celui-ci nous raconte l'exploration méthodique que M. Naville a faite des ruines considérables de Tell-el-Yahoudiyèh, la cité d'Onias.

Le site antique de Tell-el-Yahoudîyèh était peu exploré jusqu'en 1868, époque à laquelle les collectionneurs européens et les marchands d'antiquités du Caire en commencèrent la destruction. Le pillage en était à peu-près terminé en 1870, au moment où Mariette put enfin obtenir les fonds nécessaires pour le faire explorer et pour transporter à Boulaq ce qui pouvait encore être transporté. La disparition de ces ruines est d'autant plus regrettable qu'elles renfermaient l'exemple, unique jusqu'à présent en Égypte, d'un temple décoré entièrement d'une mosaïque en terre émaillée de diverses couleurs. Ce temple construit ou réparé sous Ramsès III n'était ni très grand, ni de très bon style. Il contenait pourtant, avant la démolition, des bas-reliefs entiers et de longues lignes d'inscriptions, dont quelques débris seulement ont pu être sauvés et sont dispersés aujourd'hui dans les musées et les collections particulières de l'Europe et de l'Amérique. Le désastre était complet quand M. Naville vint s'établir sur les lieux, en février 1887, et en commença l'exploration. Les fouilles ne lui ont rendu aucun objet antérieur de façon certaine à la XIXe dynastie. Le premier monument qui puisse être daté est de Séti Ier. Ramsès II y avait un colosse et un groupe que j'avais résolu de transporter au musée de Boulaq : les travaux furent interrompus malheureusement par la mort de l'entrepreneur et ne furent point repris après mon départ. Un piédestal, à moitié

enfoui dans le voisinage du site occupé jadis par le temple émaillé a compensé largement pour M. Naville l'insignifiance des premiers résultats. Il y découvrit la représentation et les cartouches d'un roi Ousirmarî-sotpouniamon, Miamon-Sibastit-Aoupouti, où il reconnut immédiatement, à grand raison, le roi Aoupouti, de la stèle de Piânkhi l'Éthiopien, qui occupait les villes de Tentramiou et de Taânto. Le second cartouche renferme un signe que M. N. déclare être le *cynocéphale assis* et qu'il lit *â*, pour en faire la première lettre du nom royal. J'y reconnais une forme plus ou moins altérée du signe de la *femme assise à tête de lionne* qui représente la déesse Bastit, et j'y vois le déterminatif du nom de cette déesse. Quoi qu'il en soit de cette lecture, le nom du roi est certain, et la découverte de M. N. nous rend un monument contemporain d'une des époques les plus obscures qu'il y ait encore dans l'histoire d'Égypte. Par malheur, aucun débris ne nous indique le nom de la cité où il s'est rencontré, et c'est par induction seulement que M. N. a pu reconnaître dans nos ruines le Pirâ ni mehtit Aounou, la *maison de Râ* au nord d'Héliopolis, qui est mentionnée au Grand Papyrus Harris.

Désespérant de plus rien tirer de la ville, M. N. chercha la nécropole, et la trouva à quinze cents mètres de distance, sur la frontière du désert. Un certain nombre de tombes appartenaient à des Juifs, comme le montrent les noms encore lisibles sur quelques rares épitaphes échappées à la manie de destruction des Bédouins du voisinage, Mikkos, Nethaneus, Barchias, Salamis, Eléazar. Les formules qui accompagnent ces noms renferment des locutions dont le sens hébraïque n'est pas douteux : ainsi l'épitaphe de Somoëdos, avec son πλῆρης ἡδὲ χάρις. D'autres tombes ont cependant renfermé des Égyptiens de race pure ou des Grecs Égyptianisés. Les corps étaient déposés dans des cercueils momiformes en terre cuite rougeâtre, analogues à ceux que j'ai rapportés d'Assouân et de l'isthme de Suez en 1882, et qui sont déposés au Musée de Boulaq. On avait placé à côté d'eux des poteries grossières dont un grand nombre sont de fabrication chypriote. L'ensemble révèle une population assez pauvre et d'origine mêlée. Tous ces faits réunis portent M. N. à admettre comme légitime l'identification proposée de longue date entre Tell-el-Yahoudîyeh et l'Onion de l'époque ptolémaïque, l'ancienne ville ruinée que Ptolémée Philomètor donna au pontife Onias, et où celui-ci bâtit un temple rival du temple de Jérusalem. Il admet également avec Jomard que Tell-el-Yahoudîyeh représente les *Scenæ Veteranorum* mentionnées dans l'*Itinéraire d'Antonin* et dans la *Notitia Dignitatum*. On voit qu'à tout prendre M. N. a été heureux dans ses fouilles : si l'emplacement ne lui a rendu aucun de ces monuments dont la découverte fait époque dans la science, il lui a donné matière à plusieurs trouvailles intéressantes et qui seront utiles à la géographie et à l'histoire des époques classiques, aussi bien qu'à la géographie et à l'histoire des époques pharaoniques.

Le reste du mémoire de M. N. est un assemblage de notes recueillies dans une demi-douzaine de localités du Delta où nulle recherche suivie n'a pu encore être entreprise. A Belbeis, quelques fragments d'inscriptions lui permirent de confirmer l'identification que Brugsch a proposé d'établir entre cette ville et la Barisit ou Pi-Barisit des documents hiéroglyphiques. A Samanhoud, Sebennytos, un débris de statue assise lui révéla le nom d'un certain Akanousha, prince héréditaire et premier prophète du dieu local Anhouri-Shou, fils de Râ, qui vivait sous Psamètik Ier et était, par conséquent, le petit-fils ou l'arrière petit-fils de l'Akanousha, prince de Samanhoud, de Behbeit et de Damiette au temps de l'Éthiopien Piônkhi, presque un siècle auparavant. Abousir, l'ancienne Busiris du Delta, a fourni un bloc au nom de Darius, et un fragment qui nous a conservé peut-être le souverain d'un Sheshonq, prince de cette ville sous Piônkhi. A Toukh el-Qarmous, autre souvenir de la même époque. Cette fois, c'est un vase en terre cuite couvert d'émail bleu, et dédié à Isis pour le double du Chef des Libyens Tahonou Paouarma, par ses fils Harouza et Penhma, en l'an XXXIII. Paouarma est le nom d'un des généraux de Piônkhi dans sa campagne contre Tafnakhti : le Paouarma de notre vase, s'il n'est pas identique à ce personnage, appartient peut-être à la même famille que lui. On voit, par ce compte-rendu rapide, quel avantage on trouverait à parcourir les villes modernes du Delta en relevant les inscriptions tracées sur les débris de monuments ou sur les menus objets qui s'y rencontrent : ce serait l'histoire entière de l'époque saïte qu'on y découvrirait pièce à pièce [1].

M. Griffith fut le compagnon de M. Naville en 1887, pendant les fouilles de Tell el-Yahoudiyêh. Le mémoire qu'il publie à cette occasion est rempli de petits faits minutieusement observés, minutieusement exposés, et dont beaucoup sont de grande importance pour l'archéologie égyptienne. Il attribue à la XIIe dynastie, sur le témoignage toujours incertain des scarabées, des tombes que M. N. affirme être d'époque saïto-grecque. La description de la nécropole donne une grande quantité de détails que nul n'avait songé à recueillir jusqu'à présent, et les planches qui l'accompagnent (pl. x-xvi) complètent de la manière la plus heureuse ce que la description, même la plus longue, laisse toujours subsister d'indécision dans l'esprit du lecteur. Toutefois c'est dans l'hiver de 1887-1888 que M. G., voyageant seul à travers le Delta, a recueilli le plus de butin et de la meilleure qualité. Un temple d'époque ptolémaïque à Terranêh ne lui a rendu que des débris insignifiants ainsi que le site d'Héliopolis. Je noterai en passant que les fragments cherchés en vain, dans cette dernière localité, par M. G., n'ont pas été détruits comme il le pense. C'étaient deux morceaux d'une statue en calcaire d'un Mnévis, que j'ai fait transporter au Musée de Boulaq : M. G. les a vus bien souvent dans la cour du Musée, mais sans les regarder, car ils

1. Le rapport de ces fouilles avait été publié par M. Naville dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 50-60.

ne payaient pas de mine, malgré l'importance qu'ils avaient comme portrait, unique jusqu'à présent, d'un des taureaux sacrés d'Héliopolis.

La petite ville d'El-Arish, à la frontière de l'Égypte et de la Syrie, possède un grand naos en granit noir, de quatre pieds de haut, que les habitants ont transformé en abreuvoir pour les animaux. Guérin[1] l'avait signalé il y a longtemps, dans un de ses voyages, mais n'avait pas pu l'estamper : M. G. résolut de l'aller chercher et entreprit un long voyage rien que pour en copier les inscriptions. Il a été récompensé de sa peine, car le monument, bien qu'étant assez mutilé, présente un grand intérêt pour l'histoire fabuleuse de l'Égypte. Il se dressait originairement à Saft el-Hinéh, et a été transféré à El-Arisch, on ne sait à quelle occasion. M. G. pense que le transport se fit après la chûte du paganisme : je croirais plutôt qu'il eut lieu vers l'époque des Antonins, au moment où l'oracle du mont Casios était en renom. Les sacerdoces locaux, n'ayant pas d'artisans assez habiles pour se fabriquer un beau naos, s'en procurèrent un en Égypte : l'enlèvement et la mise en place du monolithe qu'ils prirent à Saft n'étaient rien à côté des travaux que les architectes contemporains exécutaient, lorsqu'on leur commandait d'expédier un obélisque à Rome ou dans quelque autre ville du monde romain.

Les sculptures dont il est couvert en partie représentent les principaux édifices qui formaient le temple de Saft, *At-nobsou* (l'île du Sycomore) ou Qosmou (Qesem). Les inscriptions sont un extrait prétendu authentique des chroniques les plus anciennes de l'Égypte, et renferment les passages de ces chroniques relatifs aux embellissements et aux agrandissements successifs du Temple sous les rois de la Ire dynastie divine. Les Égyptiens plaçaient, au début des temps, une dynastie composée des cinq dieux de l'Ennéade héliopolitaine, Râ, Shou, Sibou, Osiris et Sit, qui, après avoir gouverné l'Égypte successivement, avaient cédé la place à des dieux inférieurs puis à des hommes. Ils reportaient, jusqu'à ces souverains surnaturels la fondation de leurs villes et de leurs temples principaux. Le grand temple d'Héliopolis, par exemple, était l'antique château de Râ, où ce dieu résidait quand il était sur terre, et en avait conservé le nom de *Hâit Sarou*. « Château du prince » qu'il portait officiellement. Le temple d'At-nobsou avait été, lui aussi, fondé sous le règne de Râ, mais notre texte nous montre qu'on dut le réparer et l'agrandir sous le règne de Shou. La ville s'élève à la frontière orientale de l'Égypte et avait été de tout temps en butte aux attaques des Bédouins. Ceux-ci, les enfants d'Apophi le maudit, descendaient la nuit sur son territoire et le ravageaient. Râ leur avait fait une guerre perpétuelle et avait remporté de grandes victoires sur eux : Shou releva les remparts, fortifia les bourgs voisins, construisit des édifices nouveaux dans le temple, et assura la sécurité de cette marche sans cesse menacée. Quand il eut quitté notre monde de

1. Guérin, *La Judée*, t. II, p. 241.

façon assez mystérieuse, son fils Sibou lui succéda. Le premier soin du nouveau roi fut de se rendre au pays d'At-nobsou pour inspecter les portes de la frontière. Il semble résulter de notre texte que la principale défense en était un certain nombre de talismans mystérieux, analogues à ceux que nous connaissons par les histoires du Pseudo-Callisthènes et des écrivains arabes. Sibou voulut en essayer la puissance sans prendre les précautions nécessaires. Il ouvrit la boîte qui renfermait l'un d'eux, le serpent créé et donné par Râ lui-même : « Le serpent souffla son haleine contre la Majesté du dieu Sibou, à son grand « dommage, car ceux qui accompagnaient le dieu moururent, et la « Majesté du dieu lui-même en fut brûlée. Quand Sa Majesté courut au « nord d'At-nobsou toute brûlée par le serpent, voici qu'on arriva « aux près du *hennêh*, sa brûlure n'était pas encore passée. Les dieux « qui l'accompagnaient lui dirent donc : « Prends cette mèche de che« veux de Râ qui est là, afin que ta Majesté aille et qu'elle la voie, elle « et ses vertus mystérieuses, et ta Majesté sera guérie dès que tu l'auras « posée sur toi. » La Majesté de Sibou fit donc prendre la mèche talis« manique de Piarit (le temple de la mèche), pour laquelle on a fait ce « grand reliquaire en pierre dure qui est caché au lieu secret de Piarit, « dans le canton de la Mèche divine du souverain Râ — et voici que la « brûlure s'en alla des membres de la Majesté de Sibou. Et beaucoup « d'années après cela, quant on reporta cette mèche du dieu Sibou à « Piarit à At-nobsou, et qu'on la porta au grand lac sacré de Piarit dont « le nom est *At-tostes* (la demure des vagues) pour la purifier, voici « que cette mèche devint un crocodile; elle s'envola à l'eau et devint « Sovkou (le crocodile divin) de At-nobsou. En effet, au temps que la « Majesté de Râ Harmakhis (le premier roi d'Égypte) luttait contre les « impies en cette eau d'At-tostes, et que les impies ne prévalaient point « contre Sa Majesté, Sa Majesté s'était jetée en cette eau nommée At« tostes, (pour y atteindre les ennemis qui se dissimulaient dans des « corps de poissons), sous sa forme de crocodile de Sovkou, avec une « tête d'épervier surmontée des cornes d'un taureau, et elle avait frappé « les impies dans At-tostes en At-nobsou; la boucle de la Majesté de « Sibou fit comme avait fait la Majesté de ce dieu (Râ), elle aussi. »

C'est là un bon exemple des légendes au moyen desquelles les Égyptiens prétendaient expliquer le nom de leurs temples, la naissance des dieux secondaires et l'origine des reliques et des talismans qu'on y vénérait. La suite du récit nous apprend que Sibou avait comblé de ses dons le temple d'At-nobsou, autant que ses prédécesseurs; les lacunes du texte et le mauvais état du monument l'interrompent brusquement et nous dérobent la fin de cette chronique. Tous les temples en avaient de semblables dont les unes traitaient des dieux-rois et les autres se référaient plus modestement aux rois-hommes des premières dynasties : c'est ainsi que M. Wilbour a découvert à Sehel, dans la première cataracte, le récit d'une famine qu'on mettait au temps de Zosiri, le troi-

sième roi de la IIIe dynastie. On sait que les listes de Manéthon nous donnent pour ces anciennes époques la mention de prodiges survenus en Égypte, de gouffres ouverts soudainement, d'une année où le Nil aurait roulé du miel, de famines et de guerres : divers savants et récemment encore M. L. Stern [1], ont refusé d'admettre que ces légendes proviennent de l'ouvrage de Manéthon et ont préféré y reconnaître des additions dues aux abréviateurs grecs du prêtre égyptien. La découverte de monuments tels que la stèle Wilbour et le naos d'El-Arîsh prouve que les Égyptiens tenaient pour authentiques des légendes semblables et qu'au besoin ils les consignaient sur leurs monuments. Je ne vois donc aucune raison de rejeter celles qu'on lit dans les extraits de Manéthon : c'est de l'histoire fabuleuse, mais l'histoire fabuleuse telle que les Égyptiens eux-mêmes la contaient, sans avoir besoin des Grecs pour la leur suggérer.

G. MASPERO.

---

32. — I. **Die Religion Alt-Israels** nach den in der Bibel enthaltenen Grundzügen dargestellt, von Israel SACK. Zweite unverœnderte Auflage. Berlin, Dümmler, 1889; in-12, VII, 178 pp.

33. — II. **Die Altjüdische Religion** im Uebergange von Bibelthume zum Talmudismus, von Israel SACK. Berlin, Dummler, 1889; in-12, XVI-612 pp.

34. — III. **Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament**, introduction à la lecture de la Bible, par Eugène RAPIN, pasteur. Mondon, Kretz-Betteman, 1890; in-12, 331 p.

I et II. Nous voyons avec une vraie satisfaction l'effort qui est fait à l'étranger pour répandre dans des cercles de plus en plus étendus la connaissance des études bibliques et de leurs principaux résultats. Ainsi voici M. Sack, dont le nom est nouveau pour nous et qui ne semble appartenir ni au monde de l'enseignement, ni à celui de l'érudition, qui résume dans deux livres soigneusement composés le fruit de lectures variées et bien conduites.

Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur s'est appliqué à dégager les caractères essentiels de la religion des anciens Israélites. Cette religion est ramenée par lui à quelques traits d'une grande simplicité et de la plus haute spiritualité. on en jugera par le titre seul des chapitres : 1° La conception que les anciens Hébreux se faisaient de Dieu et du monde; 2° Origine et développement de la moralité, l'éthique des peuples classiques comparée à celle des anciens Hébreux ; 3° caractère éthique de la religion de l'Israël ancien; 4° les principes de la religion des anciens Israélites : amour du prochain, dignité et égalité humaines; 5° Le principe de la justice; sainteté de la création; 6° prédominance du principe moral dans la législation mosaïque; 7° ce que les autres livres bibliques entendent par la crainte de Dieu; 8° la doctrine de la rémunération dans la Bible.

1. *Die Randbemerkungen zu dem manethonischen Kœnigscanon*, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 87 sqq.

M. S. s'est proposé d'établir que la religion juive ancienne est essentiellement et uniquement une morale religieuse, faisant appel constamment aux plus nobles sentiments et provoquant le développement des vertus qui assurent le bonheur de l'individu et de la société. En réalité, il s'est appliqué, laissant de côté les questions d'origine et refusant d'entrer dans le débat qui concerne l'évolution interne des doctrines, à mettre en lumière la philosophie de la religion israélite dans les siècles qui précèdent la captivité de Babylone. Il a atteint son but dans des conditions satisfaisantes, bien que l'ensemble de son tableau puisse sembler un peu flatté. Nous remarquerons seulement, en guise de simple réserve, qu'il y avait, en effet, beaucoup de choses à dire dans le sens de la pensée de M. S., mais qu'il fait trop aisément bon marché de très sérieuses difficultés. Nous nous gardons de soulever les questions de date, ce qui donnerait lieu à des débats sans fin; M. S. admet généralement les solutions préconisées par les écoles d'exégèse moderne, et l'on sait que ces écoles croient être arrivées à des conclusions très sûres en ce qui concerne les doctrines de la religion de l'Israël antéexilien. J'ajoute que, quand bien même il serait démontré qu'on n'en sait pas autant sur cette époque, la thèse de M. S., qui veut, avant tout, mettre en relief l'esprit de la « religion de la Bible », n'en serait pas détruite pour cela. On en serait quitte pour la rapporter à une époque plus récente.

Le second ouvrage de M. S. a un caractère passablement différent. L'auteur continue de laisser voir ses sympathies philosophiques et religieuses, mais il prétend faire, avant tout, office d'historien. Cette « vieille religion d'Israël », qui aurait été celle d'un Ezéchias et d'un Isaïe, celle d'un Josias et d'un Jérémie, que va-t-elle devenir au cours des huit siècles qui suivent la ruine de Jérusalem par les Chaldéens? Le plan est fort clair et donne une idée exacte du livre. Tout d'abord, nous assistons à la période de la captivité et voyons le judaïsme restauré sur le sol palestinien. M. S. étudie successivement le mouvement des idées et les divisions des partis chez les Juifs exilés, le retour en Judée et l'installation première des immigrants, l'époque d'Esdras et de Néhémie qui vit la réforme du judaïsme, la période de la « Grande Synagogue », enfin les caractères que l'adoption d'idées et de rites nouveaux impriment au judaïsme restauré. Dans la période consacrée à l'histoire des Juifs sous la domination grecque, nous remarquons l'attention donnée aux divisions des partis théologiques. La guerre des Machabées détermine une modification importante dans les idées. Les parties suivantes ne sont pas traitées avec moins de soin, et M. S. a donné tous les développements nécessaires à l'intelligence des institutions et des doctrines, jusqu'au temps de la dispersion définitive; on remarquera notamment les pages consacrées au christianisme et à ses relations premières avec le judaïsme [1].

1. A l'exemple de quelques auteurs israélites, M. S. veut faire du christianisme un développement de l'Essénisme; nous ne croyons pas qu'il ait été bien inspiré sur ce point.

L'auteur déclare, en guise de conclusion, qu'il voudrait voir le judaïsme dépouiller sa forme talmudique et reprendre avec les caractères de l'ancienne et pure religion d'Israël, les allures de morale pure et humanitaire qui répondent aux besoins du jour.

Voilà donc un travail considérable consacré à l'histoire du judaïsme; l'auteur a beaucoup lu et il a bien lu. Est-ce à dire que tout ce qu'il avance ait un caractère, je ne dirai pas définitif, mais solide et touche au moins à la probabilité? — Il s'en faut de beaucoup. Ce qui nous frappe, c'est, d'une façon générale, qu'il est beaucoup trop affirmatif. On assiste avec lui aux modifications des doctrines, à l'éclosion et aux luttes des partis et des sectes; nous apprenons à quelle époque précise tel livre doit son origine. Hélas! nous sommes bien loin d'en savoir autant. Le défaut que je relève chez M. S. est, sans doute, celui des livres de vulgarisation, en général; mais j'aurais bonne envie de lui donner une plus grande portée. Quand nous écrivons l'histoire de périodes insuffisamment connues, nous devrions nous abstenir de pousser trop loin les restitutions d'un caractère hypothétique. Il serait grand temps, je crois, d'apporter en matière d'histoire ancienne du judaïsme, un esprit, je ne dirai pas de scepticisme, mais de criticisme.

III. A côté des travaux méritoires de M. Sack, je place un petit volume dû à la plume d'un honorable pasteur du canton de Vaud. M. Rapin, qui est un croyant et qui voit dans la Bible la source vive de la piété, voudrait qu'on lût le livre saint; mais il sait bien que cette étude risque d'être très insuffisante sans la possession de notions préliminaires. Ce sont ces notions qu'il a exposées sous une forme simple, avec un accent de conviction très sincère. Je vois, en second lieu, que l'auteur, qui est un conservateur en matière religieuse, n'a point apporté dans son œuvre l'esprit d'exclusivisme, qui a produit de si détestables fruits au sein du protestantisme. Il cite en matière biblique l'opinion de ceux qui lui semblent avoir bien vu, quels que soit leur camp et leurs attaches. Nous le félicitons de l'effort qu'il fait pour rendre familières à la jeunesse protestante des questions trop négligées. Il ne faut pas perdre de vue que des écrits de cette nature sont destinés à être mis entre les mains de tous. M. Rapin a le privilège d'habiter un des coins du monde civilisé où le niveau des connaissances est peut-être plus élevé que partout ailleurs : c'est donc au public, que nous appelerions nous mêmes le public non lettré, qu'il donne des renseignements, dont un bon nombre ne seraient pas inutiles à ceux qui, chez nous, ont obtenu des parchemins universitaires ou adressent leur prose aux journaux et aux revues.

M. Vernes.

---

35. — P.-Fr. Girard. **Textes de droit romain**, publiés et annotés, in-8, 1890, 150 pages, chez Rousseau.

36. — Th Mommsen. **Le droit public romain**, t. VII. Traduction P.-F. Girard.

37. — P.-F. Girard. **L'Étude des sources du droit romain**, in-8, 1890, 16 pages, chez A. Colin.

M. Girard s'est donné comme tâche de familiariser ceux qui veulent s'occuper en France de droit romain avec des méthodes de travail et des publications auxquelles la majorité des étudiants est restée jusqu'ici trop étrangère : et pour atteindre son but, il a employé tous les moyens dont il disposait.

Tout d'abord il a entrepris de traduire en français le *Staatsrecht* de M. Mommsen, ce qui permettra à ceux qui savent insuffisamment l'allemand de lire et de consulter ce livre aujourd'hui classique, et aux autres, de s'en servir plus aisément. Trois volumes de cette traduction avaient déjà paru ; le quatrième vient d'être mis en vente. Je n'ai rien à dire de nouveau au sujet de ce travail que d'autres ont loué avant moi et qui continue à mériter les mêmes éloges.

En second lieu, il a eu l'excellente idée de donner aux lecteurs français un manuel analogue aux *Fontes juris romani antiqui* de Bruns ; il a voulu, par là, offrir aux hommes de bonne volonté un recueil où les sources du droit romain fussent rassemblées et se prêtassent commodément aux recherches. J'ai dit analogue et non semblable ; car Bruns n'a pas cru devoir admettre dans son recueil certains textes, parce que M. Huschke en avait fait l'objet d'une publication spéciale dans sa *Jurisprudentia antejustiniana ;* M. G., au contraire, leur a donné une place assez large dans son manuel, réunissant ainsi en un tout les matières que les deux savants allemands s'étaient partagées. Le livre de M. G. comprend donc trois parties : 1° les actes législatifs, dans le sens le plus large du mot, lois, sénatus-consultes, edits des magistrats, constitutions impériales ; 2° les ouvrages de doctrine et les titres concrets issus de la pratique — c'est ce qui manque dans le livre de M. Bruns — Institutes de Gaius, réponses de Papinien, sentences de Paul, règles d'Ulpien, *Mosaicarum et romanarum legum collatio*, même les Institutes de Justinien ; 3° les actes, testaments, mancipations, donations, contrats de vente, de louage, de société, etc. Il est inutile d'insister sur l'avantage que nous retirerons tous d'un manuel de cette espèce, où les textes sont transcrits d'après les récensions les plus nouvelles et les plus autorisées présentées sous une forme commode et précédées d'un commentaire historique et bibliographique suffisamment développé. Mais M. G. n'a pas voulu nous être utile jusqu'au bout : à l'imitation de ses modèles allemands, il ne s'est pas donné la peine de dresser une table analytique de son ouvrage, oubliant qu'on n'a plus le droit aujourd'hui de faire ou de ne pas faire d'*Index* à la fin d'un livre de science, et surtout d'un manuel. Nous voilà donc forcés, chaque fois que nous aurons besoin d'un renseignement que nous croirons pouvoir trouver dans ce recueil,

d'en parcourir les sept cent quarante-cinq pages; cette négligence de l'auteur enlèvera à la première édition du travail une partie de son utilité pratique. D'ailleurs M. G. a commis le même oubli à la fin du septième volume du sa traduction du *Staatsrecht*; mais il compte sans doute le réparer quand le reste de l'ouvrage aura paru. Il aurait pu, cependant, nous donner sans attendre une table analytique des tomes V, VI et VII, qui eût été la bienvenue.

Enfin, pour couronner son œuvre, M. G. a ouvert, l'an dernier, à la faculté de droit de Paris, un cours de sources du droit romain. Dans sa leçon d'ouverture, qu'il a publiée dans la *Revue internationale de l'enseignement*, il a expliqué en détail le plan qu'il se proposait de suivre : on peut le résumer en deux mots : donner aux étudiants l'esprit critique, leur bien montrer que les questions de droit romain ne peuvent pas se traiter comme celles de droit moderne, et qu'il faut, pour les aborder avec fruit, des connaissances philologiques et une discipline « sans lesquelles il est absolument impossible de faire des travaux personnels ayant une valeur et une tournure scientifiques ».

Nos études sont trop étroitement unies à celles du droit romain pour que nous n'ayons pas à cœur de voir réussir l'œuvre de M. P.-F. Girard et pour que nous ne lui souhaitions pas le succès que méritent son activité au travail et son talent.

R. Cagnat.

---

38. — **Flores historiarum** edited by Henry Richards Luard. 3 vol. in-8 (Rolls series). Londres, 1890. Tome I : (The creation to A. D. 1066), LVIII-599 p. Tome II (1066-1264), 505 p. Tome III (1265-1326), XXI-671 p. Prix : 10 sh. chaque.

Voici un ouvrage dont on peut dire, sans tomber dans la banalité, qu'il rendra de grands services.

Tout d'abord il résout une question controversée depuis longtemps, celle de Mathieu de Westminster. Cette question est double, car elle porte à la fois sur l'homme et sur l'œuvre.

L'attribution des *Flores historiarum* à Mathieu de Westminster repose entièrement sur le titre d'un des mss. de la chronique, ms. écrit sans doute (I, p. XI), au commencement du XVe siècle pour l'évêque de Norwich, Henry Spenser (le ms. Norwich de l'édition) : « Incipit prologus in librum qui *Flores historiarum* intitulatur, secundum Matheum monachum Westmonasteriensem [1]. » Or on n'a aucun renseignement sur ce moine; de plus parmi les moines de l'abbaye de Saint-Pierre de Westminster, aucun ne porte le nom de Mathieu avant l'an 1300 (I, p. XII, note). Déjà sir Fr. Palgrave (*Quarterly Review*, XXXIV, 250), et sir Fréd. Madden (*Historia Anglorum*, I, p. XXI), avaient nié la

1. Ces mots ont été ajoutés en tête d'un autre ms. (le ms. Fairfax, qui est un simple fragment), mais par une main postérieure et qui par là ne mérite aucune créance.

réalité du personnage, mais les erreurs commises par le premier et les partis-pris du second avaient éveillé la défiance sur ce point particulier. Un peu plus tard, sir Thomas D. Hardy avait repris la question dans le tome III de son *Descriptive Catalogue;* après un examen attentif des vingt-un mss. contenant les *Flores historiarum,* il avait démontré que Mathieu de Paris ne pouvait être, ainsi que l'avait avancé Madden, l'auteur d'une partie des *Flores,* et que cette chronique était une œuvre à part, composée d'après les chroniques de Mathieu, mais distincte de celles-ci; d'autre part il estimait qu'on ne pouvait écarter à la légère le nom de Mathieu de Westminster donné par le ms. de Norwich. M. Luard pense, cette fois avec Madden, que ce nom est le résultat d'une confusion. Il est certain en effet, d'une part que les *Flores* ont pour base la grande chronique de MATHIEU de Paris, de l'autre qu'après avoir été commencées à l'abbaye de Saint-Alban, dans le *Scriptorium* illustré par Roger de Wendover et par Mathieu de Paris, elles ont passé à Saint-Pierre de WESTMINSTER où elles ont été continuées par plusieurs mains jusque vers la fin du règne d'Édouard II. Il est donc fort possible que le scribe du ms. de Norwich, rapprochant ces deux noms, en ait conclu l'existence d'un Mathieu de Westminster. M. L. estime que c'est un personnage imaginaire et, tant que parmi les moines vivant dans l'abbaye royale dans le dernier tiers du XIIIe siècle, on n'en aura trouvé aucun du nom de Mathieu, il faudra s'en tenir à son opinion. Avec cette réserve, il faut rayer Mathieu de Westminster de la liste des chroniqueurs anglais.

D'ailleurs, alors même qu'on trouverait ce nom, les résultats obtenus par M. L. après l'étude prolongée des nombreux manuscrits de la chronique et en général de toutes les œuvres historiques sorties de saint Alban au XIIIe siècle, ne seraient pas ébranlés, car il a prouvé jusqu'à l'évidence que les *Flores* sont, non pas le travail d'un seul, mais l'œuvre de plusieurs mains.

Je ne suivrai pas M. L. dans l'analyse des vingt-un manuscrits de la chronique; ce travail est définitif et il n'y aura pas à y revenir. J'en retiendrai seulement un fait, c'est que ces mss. se répartissent en deux classes qui ont pour type, l'une un ms. écrit à Saint-Alban puis à Westminster et conservé aujourd'hui dans la Bibliothèque Chetham de Manchester, nº 6712 [1], l'autre un ms. écrit au prieuré de Merton et conservé aujourd'hui dans la bibliothèque du collège d'Éton. Ces deux rédactions, étroitement apparentées l'une avec l'autre, sont cependant indépendantes et il y a dans le ms. d'Éton beaucoup de choses que celui de Chetham ne donne point. Quant au fond même de la chronique, M. L. établit qu'elle a été composée à Saint-Alban jusqu'en 1265, puis continuée à Westminster jusqu'à la fin de 1326.

1. C'est ce ms. que sir Fréd. Madden soutenait avoir été écrit en partie (1241-1249) de la propre main de Mathieu de Paris. Après Hardy, M. Luard estime que c'est une illusion pure; la longue familiarité où il a vécu avec les œuvres écrites à Saint-Alban nous est un sûr garant qu'il a raison.

Il y distingue neuf parties. Les cinq premières, jusqu'en 1259, ont pour base essentielle les œuvres historiques de Mathieu de Paris et sans doute aussi, çà et là, des documents, des récits ou des traditions conservés au monastère. La sixième partie va de 1259 à 1265. M. L. pense que cette partie est l'œuvre du moine qui fut chargé officiellement de continuer les Grandes Chroniques de M. de Paris et qui, « ne s'estimant pas », dit-il lui-même, « digne de dénouer la courroie de sa chaussure », n'a pas cru devoir mettre son nom après le sien. Cette hypothèse est ingénieuse et elle dispense de chercher, comme on l'a fait, d'ailleurs sans succès, le nom du continuateur. Il a voulu rester anonyme et ce serait sans doute peine perdue qu'essayer de faire aujourd'hui violence à sa sincère humilité. Je doute, pour ma part, que ce continuateur anonyme soit l'auteur de toute la partie qui va de 1259 à 1265. Il y a, en effet, dans le système chronologique, un changement assez visible à partir de 1262. Le début de l'année 1261 rappelle encore tout à fait la manière de Mathieu de Paris : « Anno Domini m. cc. lxiº, regis vero Henrici III xlvº, tenuit idem rex natale suum apud Wyndesore » (II, p. 461) ; à partir de 1262, il n'est plus question de l'année du règne d'Henri III ; on indique seulement l'année de la grâce : « anno gratiæ m. cc. lxiiº » (II, 475) ; « anno dominicæ incarnationis m. cc. lxiiiº » (p. 478) ; « anno Domini m. cc. lxivº » (p. 488). Comme son prédécesseur, le continuateur anonyme termine le récit de chaque année par une « annalis conclusio » (en 1259, p. 439, en 1260, p. 461), pour l'année 1261 cette conclusion, qui est si caractéristique chez Paris et plusieurs de ses successeurs, manque, et on ne la retrouve plus dans la suite. Pour toute l'année 1262 les faits sont exposés avec une brièveté qui frappe après la lecture des années précédentes et qui dénote un changement de main ; enfin en 1263 le récit reprend une ampleur inattendue avec l'exposé de la guerre civile. A partir de cet endroit aussi, le ms. original (Chetham) contient de nombreuses annotations marginales, des manchettes, si l'on veut, qui n'existaient pas auparavant. Il me paraît donc certain que nous avons ici un autre rédacteur, également anonyme, dont le récit a d'ailleurs été reproduit séparément par Rishanger ; ce dernier en a tiré le récit « de duobus bellis apud Lewes et Evesham commissis », qu'a publié Riley en appendice à l'*Ypodigma Neustriæ* de Walsingham (cf. Luard II, 476, note 4).

Dans ce qui suit, je ne vois pas que M. L. ait tenu compte d'un élément critique important. Je ne veux pas parler de l'orthographe. On sait que les copistes du *Scriptorium* de Saint-Alban avaient certaines habitudes orthographiques qui peuvent servir comme de marques d'origine [1]. M. L. n'en dit rien et l'on peut, si l'on veut, conclure de son silence qu'il n'y a en effet aucun argument à tirer de là, quant à la composition primitive de la chronique ; mais, avec cette fâcheuse règle imposée aux collaborateurs des *Chronicles and Memorials*, de ramener l'orthographe des mss. originaux aux formes prétendues classiques, il

1. Voyez Hardy, *Descriptive Catalogue*, III, lxxvi.

reste toujours un doute. Passons donc condamnation sur ce point; il nous reste un moyen de contrôler plus évident et plus sûr. Je veux parler du système chronologique suivi par les divers auteurs qui ont mis la main aux *Flores historiarum*. A Saint-Alban, l'usage était de commencer l'année à Noël; il est scrupuleusement suivi par Roger Wendover, par Mathieu de Paris, par son continuateur immédiat et aussi par l'autre rédacteur anonyme auquel j'attribuerais le récit des années 1263 et 1264. On le retrouve également à Westminster tout d'abord; ainsi pour les années 1266 : « rex Henricus tenuit natale apud Westmonasterium » (III, p. 7), 1267 (p. 11), 1268 (p. 13), 1269 (p. 17), 1270 (p. 19), 1271 (p. 22) et 1272 (p. 23). Pour le règne d'Édouard Ier, il en va autrement. A l'année 1281 on mentionne le fait que « de la fête de la nativité de N.-S. (25 déc.) jusqu'à la Purification (2 févr.) il y eut une grande abondance de gel, de froid et de neige » (p. 55), ce qui tend à prouver que, pour l'auteur, l'année commençait après la Purification. Pour l'année 1295, c'est plus clair encore. Voici, en effet, l'ordre dans lequel les événements sont rapportés : la veille de saint André (29 nov.) aide accordée au roi par les grands du royaume pour la défense du pays; le roi célèbre les fêtes de Noël à Westminster. Le lendemain de la saint Hilaire (14 janv.) départ du frère du roi pour Bordeaux. Le 1er mars, le roi assemble son armée à Newcastle sur Tyne pour marcher contre l'Écosse; le jour des Rameaux, le cardinal évêque d'Albano arrive à Londres (18 mars 1296). Vient enfin le premier événement noté pour l'année 1296 : « anno gratiæ m. cc. xcvi°, tertio kal. aprilis » (30 mars) prise de Berwick par Édouard Ier. Le dernier événement cité pour cette même année 1296 est une assemblée des grands à Salisbury le jour de saint Mathieu apôtre (24 févr.) et le premier de l'année 1297 est une réunion du clergé de la province de Cantorbéry, à Saint-Paul, le 7 des cal. d'avril, soit le 26 mars (III, p. 100). L'année 1297 se termine par la trêve de deux ans conclue entre les rois de France et d'Angleterre et le retour d'Édouard Ier dans son royaume le 12e des cal. d'avril (21 mars); son arrivée à Westminster (p. 100) est notée, comme ayant eu lieu le 4 des cal. d'avril de l'année suivante (29 mars 1298). Ainsi, pour ce chroniqueur l'année 1298 commençait entre le 21 et le 29 mars, et comme Pâques, cette année là, tombait le 6 avril, il est certain que le style est celui du 25 mars. On pourrait objecter cet autre passage (p. 56) mis en tête de l'année 1282 : « anno gratiæ m cc. lxxxii°, qui est annus regni Edwardi I decimus, intempesta noctis hora dominicæ in ramis palmarum, princeps Walliæ..., etc. » Il s'agit du soulèvement du prince de Galles qui eut lieu, en effet, comme chacun sait, en 1282; or en cette année Pâques étant le 29 mars, le dimanche des Rameaux est le 22 : de sorte que le premier événement d'une année commençant le 25 mars aurait eu lieu trois jours auparavant. Mais la distance est si courte en réalité qu'elle ne peut fournir un argument assez fort pour prévaloir contre les faits présentés plus haut. On doit

donc admettre que cette partie du règne d'Édouard Ier, suivant un système de chronologie spécial, est distincte de la rédaction antérieure à 1272.

Une autre observation confirme cette conclusion et la précise : pour toute cette époque, ou plus exactement à partir de 1274, le chroniqueur orne la plupart de ses chapitres de rubriques dont la plupart sont formées d'un hexamètre latin. Celle qui se trouve en tête de l'année 1297 est la dernière que fournisse le ms. (p. 100; la dernière rubrique en vers est en tête de l'année 1295, p. 93). Or, à ce même endroit, le système chronologique change brusquement, et l'on revient au style de Noël : « Anno m. cc. xcix°, celebravit rex nativitatem Domini Westmonasterii » (p. 106); de même en 1300 (p. 108), en 1301 (p. 109) et en 1302 (p. 110). Enfin, à partir de 1305 ce comput est abandonné de nouveau, sans que d'ailleurs on puisse dire si le chroniqueur suit le style du 25 mars ou celui de Pâques.

Voilà donc des résultats acquis : les *Flores historiarum* ont été composées d'abord à Saint-Alban; c'est une compilation distincte de la grande chronique de Mathieu de Paris, mais basée sur celle-ci; après la mort de Paris, deux continuateurs au moins lui donnent une suite : l'un pour les années 1259 et 1260, l'autre pour les guerres des Barons (1263-1265). A Westminster, l'œuvre s'est enrichie d'additions successives : la première comprend la fin du règne de Henri III (1265-1272); une autre les vingt-cinq premières années d'Édouard Ier; une troisième la période comprise entre 1298 et 1305; une quatrième la fin du règne. Ces considérations n'auraient pas manqué, je pense, de frapper M. L. s'il avait fixé très exactement [1] et traduit en chiffres la chronologie de ses textes. Mieux que personne il était en état de le faire.

On n'a aucun indice pour donner des noms à ces continuateurs anonymes. Au contraire, le règne d'Édouard II est raconté, nous le savons (du moins jusqu'en 1325) par Robert de Reading, moine à Saint-Pierre de Westminster; la mention en est faite par le manuscrit même d'une façon qui ne laisse place à aucun doute (voy. tome III, p. 232). Malheureusement nous ne savons rien de plus sur ce personnage mort, sans doute, l'année même à laquelle son œuvre s'arrête (1325). C'est un écrivain emphatique, prétentieux, alambiqué, obscur par une affectation malheureuse de termes savants; il parle du roi avec une fureur d'invectives qu'on ne retrouve, je crois, chez aucun autre chroniqueur contemporain; c'est d'ailleurs un esprit médiocre et sans portée, mais son témoignage est de première main et il faut remercier M. L. de nous l'avoir fait connaître,

1. Il aurait aussi de cette façon rectifié quelques erreurs. Page 56 du tome III, il semble dire qu'en 1282 le dimanche des Rameaux était le 11 avril. C'est matériellement impossible. D'autre part le texte paraît placer en 1270 le meurtre d'Henri d'Allemagne, qui eut lieu en réalité le 13 mars 1271 (p. 22); il indique à tort au 15 février 1288 l'élection de Nicolas IV qui eut lieu huit jours plus tard, le 22 février, etc.

car jusqu'alors sa chronique était inédite [1]. Les deux dernières années du règne sont empruntées à Adam de Murimuth.

Tel est le texte, singulièrement bigarré, comme on voit, que M. L. a été chargé d'éditer. Voici comment il a procédé : il a pris pour base le ms. de Chetham, celui qui a été écrit primitivement à Saint-Alban, et qui porte çà et là des notes de la main de Mathieu de Paris ; à vrai dire, son texte est avant tout, il le déclare lui-même, une édition de ce manuscrit. On pourrait demander s'il était utile de reproduire ce ms. en entier, depuis la création du monde, car nous avions déjà cette compilation dans la Grande chronique de Mathieu de Paris. Jusqu'à l'année 1066 en effet, les *Flores* et les *Chronica majora* sont presque identiques ; seul le récit de la bataille de Hastings présente des différences notables. On eût donc pu très aisément faire l'économie d'un volume ; c'est ce qu'a fait M. Stubbs en éditant les *Annales Paulini*, qui reproduisent presque littéralement les *Flores* jusqu'en 1307, comme les *Flores* reproduisent presque littéralement Wendover-Paris jusqu'en 1066. M. L. a jugé bon de tout donner. Je n'approuve ni ne blâme ; je constate. Après 1066, les différences de rédaction, de plus en plus nombreuses à mesure qu'on s'avance vers le XIII[e] siècle, justifient la publication intégrale du texte. D'ailleurs il est aisé de voir, du premier coup d'œil, ce qui est des *Chronica majora* et ce qui appartient aux *Flores*, par la grandeur différente des caractères d'imprimerie. En outre, M. L. a collationné complètement le ms. Chetham avec celui d'Éton (écrit à Merton) qui donne la seconde révision, et il a fait imprimer entre crochets dans le texte les passages qui se trouvent seulement dans le ms. d'Éton. Enfin, les additions fournies par d'autres mss., et qui, pour la plupart, ont été glissées à la fin de chaque année, sont insérées aussi dans le texte, et entre crochets, mais avec l'indication, en marge, du ms. Là où cette indication manque, c'est que l'interpolation est tirée du ms. d'Éton. Quand ces additions sont trop longues, elles ont été rejetées dans le premier appendice du tome III.

1. Je ne saurais dire exactement quel système de chronologie suit Robert de Reading ; mais certainement l'année ne commençait pas pour lui à Noël. Un passage suffit à le prouver : « Anno Domini m. ccc. vicesimo. Peracto devote... *anni præteriti* jejunio quadragesimali... Norwicensis episcopus... ecclesia Westmonasterii... sanctum crisma die Jovis in cæna Domini *in exordio præsentis anni* sollempniter consecravit » (III, 192). Ainsi le Jeudi-Saint est placé « au début de l'année nouvelle, » en même temps que le carême est renvoyé à l'année précédente. Mais cette année, le Jeudi-Saint tombant le 27 mars, il est difficile de dire si le début de l'année était fixé au 25 mars ou à Pâques (30 mars).

D'autres passages peuvent être allégués pour prouver que le commencement de l'année n'était pas à Noël ; ex. III, p. 173, où le Parlement de Lincoln, qui se réunit le 27 janvier 1316 (voyez Palgrave, *Parliamentary writs* II, 1[re] partie, p. 156 et suiv. et les *Rolls of Parliament* I, 350), est mentionné à la fin de 1315, et p. 195 où il est question de juges itinérants qui siégèrent à la Tour « in declivum decursu præsentis anni stadio pro parte majori » et qui commencèrent leurs sessions « vers la Purification de Notre-Dame. » Il n'est pas possible, je crois, d'aller plus loin.

Quand le ms. des *Flores* était encore à Saint-Alban, le compilateur avait à sa disposition le volume des *Additamenta* auquel M. de Paris renvoie si souvent, et que M. L. a publié en grande partie au tome VI des *Chronica majora;* il y renvoie également. M. L., dans le second appendice, publie ces « Pièces justificatives » des *Flores*. Enfin, le troisième appendice est une table de références avec les éditions antérieures de la chronique : celles de 1567, de 1570 et de 1601 (cette dernière n'est qu'une réimpression de celle de 1570).

Sur ces éditions, M. L. donne de très curieux détails dans la préface du tome I. On savait déjà, par les appendices au tome III du *Descriptive Catalogue* de M. Hardy, combien les deux premières, données l'une et l'autre par Mathieu Parker, archevêque de Cantorbéry, différaient l'une de l'autre, combien celle de 1570 différait et du ms. Chetham et du ms. Éton (ce dernier avait servi de base à l'édition de 1567); on était prévenu que le second texte de Parker était très souvent fautif et interpolé. M. L. lui a donné le coup de grâce en dévoilant le procédé suivi par le peu scrupuleux éditeur. Son texte, à vrai dire (celui de la seconde édition) ne représente, en effet, ni aucun des mss. existant des *Flores*, ni un mélange des leçons des divers mss. connus de Parker; il contient encore des extraits empruntés à Mathieu de Paris, que Parker publiait justement à ce moment même, et, ce qui est pire, des phrases entières dont on n'a pu retrouver la source; peut-être ont-elles été tout uniment fabriquées par lui. C'était un soulagement de savoir que l'édition de 1570, si souvent citée, ne valait rien; c'est un avantage plus grand encore de posséder maintenant le vrai texte des manuscrits.

Le tome III se termine par un copieux index (pp. 389-671). M. L. paraît avoir eu quelque hésitation sur la marche à suivre. A mon sens, il aurait fallu l'établir en suivant la forme des noms tels qu'on les rencontre dans le texte et non suivant la forme que ces mêmes noms ont revêtue dans l'anglais actuel. Les recherches auraient été par là encore plus faciles; mais je ne veux pas insister, car après tout, la peine qu'a prise M. L. est considérable. Il n'en a eu que l'ennui; à nous tout le profit et nous ne pouvons que l'en remercier chaleureusement.

Voici donc une grande œuvre terminée. On peut dire actuellement qu'il n'y a plus de lacune essentielle dans l'historiographie anglaise du XIIIe siècle. Ce n'est pas à dire que tout soit éclairci; la question des continuateurs de Mathieu de Paris n'est pas entièrement réglée, le compte de William de Rishanger n'est pas encore apuré. De même, pour le XIVe siècle l'histoire des continuateurs des *Flores historiarum* et de tous les textes qui s'y rattachent plus ou moins directement, présente encore de grandes obscurités. Tout n'est pas limpide non plus dans cette nouvelle source de récits historiques qui tournent plus ou moins autour du nom de Th. de Walsingham ; mais un grand pas a été fait. Pour rester dans le XIIIe siècle, M. Luard s'est assuré une place éminente et sans rivale par ses éditions des *Annales monastici*, des *Chronica majora*, des *Flores*

historiarum. Voilà plus de vingt-cinq ans qu'il retourne ce champ fécond et qu'il en a fait jaillir de belles moissons. Si l'on trouve à reprendre çà et là dans son travail, si moi-même j'ai pu présenter quelques *desiderata*, énoncer quelques critiques, je ne serai pas des derniers, je l'espère, à manifester beaucoup de respect pour l'œuvre accomplie et de reconnaissance pour les services rendus.

Ch. Bémont.

---

59. — **Histoire de l'arrondissement de Gaillac** (département du Tarn pendant la Révolution de 1789 à 1800, par Elie A. Rossignol, lauréat et membre correspondant de plusieurs académies et sociétés savantes. Toulouse, imprimerie Chauvin, 1890, grand in-8 de 502 p.

M. Rossignol est un consciencieux et judicieux travailleur auquel nous devons d'excellents travaux historiques sur le département du Tarn et particulièrement sur l'arrondissement de Gaillac [1]. Après avoir consacré une trentaine d'années à des recherches approfondies sur les institutions qui furent emportées en 1789, il a voulu raconter avec quelques développements les événements relatifs à leur fin. Son travail se divise en deux parties, une *politique*, l'autre *administrative*. Dans la première, il indique tous les événements qui ont précédé, accompagné et suivi la suppression des anciennes institutions, comme aussi l'établissement des institutions nouvelles. En annexe sont donnés des détails précis sur le *clergé* de l'arrondissement de Gaillac pendant la Révolution, sur les *émigrés*, sur les *Comités révolutionnaires et de surveillance*, sur les *sociétés populaires*. Dans la seconde partie, l'auteur s'est particulièrement occupé de l'administration du département, du district et des communes, de l'organisation de la garde nationale, du recrutement de l'armée; il a traité des attributions des nouvelles administrations, de la vente des biens nationaux, de la levée des nouveaux impôts, des établissements de bienfaisance et d'éducation, de l'agriculture, du commerce, des réquisitions de grains. Tout cela est exposé très méthodiquement, très clairement, sans la moindre phrase superflue, sans la moindre déclamation. M. R., donnant une leçon de modération et de convenance à un trop grand nombre d'écrivains qui ne peuvent parler de la Révolution sans fièvre et sans exagération, est toujours calme, toujours impartial. Son livre tiré tout entier des documents originaux [2] conservés aux archives départementales du Tarn, sera

1. *Monographies communales. Première partie. Arrondissement de Gaillac* (Toulouse, 1864-66, 4 vol. in-8°). — *Etude sur l'histoire des institutions seigneuriales et communales de l'arrondissement de Gaillac* (Toulouse, 1866, in-8°). Ces travaux, comme les notices sur les assemblées du diocèse d'Albi (1875), du diocèse de Castres (1878), du diocèse de Lavaur (1881), ont été fort appréciés de tous les bons juges.

2. Plusieurs de ces documents ont été reproduits *in-extenso* en *Appendice* : *Etat des ecclésiastiques, fonctionnaires publics du district de Gaillac, qui ont prêté le serment ou qui l'ont refusé* (avril 1791); *État des prêtres du district de Gaillac*

placé au nombre des meilleurs qui aient été écrits en province sur l'histoire de la Révolution. C'est l'œuvre d'un honnête homme autant que d'un savant homme et l'auteur a cent fois le droit d'espérer qu'un tel travail « sera favorablement accueilli de tous [1]. »

T. DE L.

CHRONIQUE

ANGLETERRE.— Le dernier fascicule des *Transactions of the Cambridge Philological Society* (III, 3; London, Clay and sons, 1890; pp. 119-186), contient : DARBISHIRE, *notes on the Spiritus asper in Greek, addenda*; — P. GILES, *the origin of the latin pluperfect Subjunctive and other Etymologies* (les plus-que-parfaits « legissem, amassem, amassim », seraient le produit d'une composition de l'infinitif du verbe avec l'optatif de *sum*); — G. MACAULAY, *Notes on some mss. of Herodotus* (supplément important à la description et à la collation du Médiceus et du Florentinus données par Stein); — A. E. HOUSMAN, *Emendations in Ovid's Metamorphoses* (I. 259 lire « lurent » pour « lucent » I, 345 « sola » pour « loca », I, 441 « nunquam letalibus » pour « et nunquam letalibus », etc.); — H. D. DARBISHIRE, *Contributions to Greek Lexicography* (étude des sens de ἐνδέξιος et ἐπιδέξιος; l'auteur aurait gagné à consulter la *Divination dans l'antiquité*, de M. Bouché-Leclercq); — POSTGATE, *Horatiana* (lire Carm. IV, 4, 65 « pulchrior exit », Serm. I, 1, 113-114 « ut festinanti... Sic cum », ib. II, 3 « lecorisque tumultu », Ep. II, 2, 87 « rhetor erat... consulto ita frater ». — C. A. M. FENNELL, *on Horace, odes I, 12* (serait de l'an 26 avant J.-C.).

BELGIQUE. — M. Ch. L. RUELENS, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique, est décédé le 8 décembre dernier, à l'âge de 70 ans. C'était un savant à l'esprit singulièrement ouvert. Il s'était exercé dans la littérature; il aimait les arts et rien de ce qui intéressait l'histoire de son pays, particulièrement l'histoire des lettres et des arts, ne lui était étranger. Dans les dernières années de sa vie, son activité s'était portée vers l'histoire de la géographie, comme le prouvent ses mémoires sur la première édition de la table de Peutinger (Bruxelles 1884), et sa réédition en fac-similé de la première relation de Christophe Colomb (Bruxelles 1885). En même temps il s'occupait activement de la publication des lettres de Rubens, comme secrétaire de la commission instituée par le conseil communal d'Anvers pour la publi-

---

expatriés ou rendus à la Chartreuse de Saïx, en exécution de la loi du 26 août 1792; *Extrait de l'Etat général des ecclésiastiques détenus dans la maison de réclusion, du 20 juin 1792 au 23 fructidor an II*; *Etat général des émigrés du département du Tarn, dressé en exécution de la loi du 8 avril 1792*; *Extrait du registre ouvert à la préface du Tarn en exécution du senatus-consulte du 6 floréal an X pour recevoir les déclarations des prévenus d'émigration non rayés définitivement.*

1. L'éditeur des *Mémoires de Puységur* demande la permission de constater que la forme adoptée par M. R. (*Puysségur*, p. 366) n'est pas justifiée par les papiers de famille et la signature du chroniqueur et de ses fils et de leurs descendants actuels.

cation des documents relatifs à la vie et aux œuvres du grand artiste. La *Revue critique* a eu plus d'une fois l'occasion de rendre compte avec éloge de ses travaux (1882, art. 248; 1883, art. 249; 1884, art. 211; 1885, art. 78). M. Ruelens avait eu la satisfaction de mener à bonne fin les négociations à la suite desquelles la Bibliothèque royale est entrée en possession, il y a deux ans, de nombreux manuscrits d'origine belge achetés aux héritiers de sir Thomas Philipps. Il connaissait à fond le riche dépôt confié à ses soins et mettait avec une rare obligeance à la disposition de tous les érudits qui le consultaient le trésor de son érudition à la fois sûre et étendue.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 janvier 1891.

M. Schefer, président sortant, appelle à prendre place au bureau M. Oppert, élu président pour 1891, et M. Alexandre Bertrand, élu vice-président. M. Schefer et M. Oppert prononcent chacun une courte allocution. Ils se félicitent de retrouver l'Académie telle qu'elle était il y a un an, sans qu'une brèche soit faite dans ses rangs, et s'accordent à exprimer le vœu de la retrouver également intacte lors du prochain renouvellement annuel du bureau.

M. Oppert, président, annonce la mort de M. Dozon, correspondant de l'Académie.

M. Héron de Villefosse communique à l'Académie divers envois du R. P. Delattre, son correspondant à Carthage :

1° L'épitaphe d'un soldat de la première cohorte urbaine, corps détaché de la garde municipale de Rome et envoyé en Afrique pour fournir aux procurateurs une milice capable de les aider dans la perception et le recouvrement des revenus impériaux, en même temps que pour leur prêter main-forte dans la garde des domaines de l'empereur;

2° Une note sur une mosaïque païenne, ornée d'un médaillon central qui représente l'Amour et Psyché, avec des inscriptions latines qui font allusion à la toute-puissance de l'Amour;

3° Un fragment d'inscription, donnant une liste de soldats légionnaires, avec l'indication de la patrie de chacun d'eux : les cités désignées appartiennent à la Lusitanie et à l'Italie.

M. Edmond Le Blant communique, de la part de M. Helbig, correspondant de l'Académie, une plaque de collier d'esclave, en bronze, trouvée près de Velletri. On y lit une inscription ainsi conçue : *Asellus servus Praejecti officialis praefecti annonis foras murum[m] exivi. Tene me, quia fugi, reduc me ad Flor... ad to[n]sores.*

Ce texte ne présente pas de difficulté. M. l'abbé Duchesne fait observer que les mots *ad Flor...* doivent se lire *ad Flor[am]* et désignent certainement les abords du temple de Flore, sur le Quirinal.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, dans une lettre adressée au président de l'Académie, signale les travaux de M. le professeur Pigorini sur les terramares ou villes préhistoriques de l'Émilie. L'explication d'une terramare à Castellazzo-di-Fontanellato (province de Parme) a montré que ces antiques cités italiques étaient bâties sur le même plan que celle des Étrusques : on retrouve, dans les unes comme dans les autres, la forme quadrilatérale, l'*agger* et le fossé, le *decumanus* et le *cardo*. Ces faits, pense M. Geffroy, doivent être rapprochés des anciennes légendes « sur la fondation de Rome, sur la *Roma quadrata*, avec son orientation augurale, son *agger*, son fossé sacré, sur le pont de bois exempt de tout fer, sur tant de souvenirs de l'âge de bronze, conservés dans la Rome primitive ».

Sont élus membres de la commission du prix Gobert pour 1891 : MM. Hauréau, Siméon Luce, l'abbé Duchesne, R. de Lasteyrie.

M. de Lasteyrie commence la lecture d'un mémoire sur les substructions anciennes de l'église de Saint-Martin de Tours, mises au jour au cours des fouilles poursuivies de 1860 à 1887. Il combat l'opinion de M. Ratel et de Mgr Chevalier, qui ont cru reconnaître dans une partie des fragments découverts les restes de la basilique construite par saint Perpet ou Perpétue, évêque de Tours dans la seconde moitié du v[e] siècle. Selon lui, rien de ce qui a été retrouvé ne remonte plus haut que l'époque

carolingienne, et il serait chimérique de prétendre retrouver quoi que ce soit de l'édifice du v[e] siècle; l'église a été trop souvent détruite et rebâtie pour avoir conservé des fragments aussi anciens. L'hypothèse de MM. Ratel et Chevalier, si on l'adoptait, entraînerait pour la science archéologique des conséquences aussi inattendues qu'invraisemblables. Cette hypothèse est d'ailleurs fondée sur une prétendue restitution de la basilique de saint Perpet, jadis tentée par M. Jules Quicherat. M. de Lasteyrie se propose d'examiner, dans la prochaine séance, la valeur de cette restitution et de réfuter les conséquences qu'on a voulu en tirer.

M. Germain Bapst continue la lecture de son mémoire sur les mystères.

Ouvrages présentés par M. Schlumberger : Engel (A.) et Serrure (R.), *Traité de numismatique au moyen âge*, tome I.

Julien Havet.

Séance du 9 janvier 1891.

L'Académie procède à l'élection des commissions chargées de juger divers concours. Sont élus :

1° Prix ordinaire (*Étudier la tradition des guerres médiques, etc.*) : MM. de Vogüé, J. Girard, Weil, Croiset ;

2° Prix Bordin (*Étudier les sources qui ont servi à Tacite, etc.*) : MM. Duruy, Georges Perrot, Bréal, Boissier ;

3° Prix Bordin (*Étude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible*) : MM. Renan, Delisle, Hauréau, Duchesne ;

4° Prix Bordin (*Étudier l'histoire politique religieuse et littéraire d'Edesse, etc.*) : MM. Renan, Derenbourg, Barbier de Meynard, Schefer ;

5° Prix Allier de Hauteroche (Numismatique ancienne) : MM. Deloche, de Vogüé, Schlumberger, A. de Barthélemy ;

6° Prix Stanislas Julien (ouvrages relatifs à la Chine) : MM. d'Hervey-Saint-Denys, Barbier de Meynard, Schefer, Senart ;

7° Prix Brunet (*Dresser le catalogue des copistes des manuscrits grecs, etc.*) : MM. Delisle, J. Girard, Weil, Croiset ;

8° Prix de la Grange (publications relatives aux anciens poètes de la France) : MM. Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer, Léon Gautier.

M. de Lasteyrie, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés au concours cette année sont les suivants :

1° *Histoire de Charles VII*, t. IV et V, par le marquis de Fresne de Beaucourt ;
2° *Le royaume d'Arles et de Vienne (1138-1378)*, par M. Paul Fournier ;
3° *Bullaire du pape Calixte II (1119-1124)*, et *Histoire du pape Calixte II*, par M. Ulysse Robert ;
4° *Histoire de Louis XII*, 1[re] partie, t. I et II, par M. R. de Maulde-la-Clavière ;
5° *Epitaphier du vieux Paris* I, par M. Em. Raunié.

A ces ouvrages s'ajoutent de plein droit celui de M. Coville, *les Cabochiens*, qui est en possession du premier prix, et celui de M. Julien Havet, *Lettres de Gerbert*, qui est en possession du second.

M. de Lasteyrie, terminant la lecture de son mémoire sur la basilique de Saint-Martin de Tours, construite au v[e] siècle par l'évêque saint Perpet, critique la restitution de cette basilique, proposée autrefois par Jules Quicherat. Il rejette plusieurs points de cette restitution et montre qu'elle a induit en erreur les archéologues qui ont étudié les restes mis au jour dans les dernières fouilles. Selon M. de Lasteyrie, tous les débris que ces archéologues ont voulu rapporter au temps de saint Perpet remontent au plus tôt à l'époque carolingienne.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Thevet (André), *Jeanne d'Arc*, publié par Pierre Lanéry d'Arc ; — par M. Siméon Luce : Walter (L.), *Un village disparu* (Biblenheim, près Strasbourg) ; — par M. Schefer : 1° Sse-ma-tsien, *Traité sur les sacrifices Fong et Chan*, traduit par Édouard Chavannes ; 2° Avicenne, *Traités mystiques*, publiés par M. Mehren, I (en arabe) ; — par M. Delisle : Prost (Aug.), *Saint Servais, examen d'une correction introduite à son sujet dans les dernières éditions de Grégoire de Tours* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — par M. Weil : Dareste (R.), Haussoullier (B.) et Reinach (Th.), *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, I.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 26 janvier — 1891

40. — **Loqmân berbère,** avec quatres glossaires et une étude sur la légende de Loqmân, par René Basset. Paris, Ernest Leroux, 1890. In-8, xcviii et 409 p.

Dans ses « Notes de lexicographie berbère », M. René Basset nous a fait connaître les particularités phonétiques qui caractérisent quelques-uns des principaux dialectes berbères. Aujourd'hui il nous donne dans son « Loqmân berbère » une base solide pour comparer les diverses formes de langage usitées par les populations berbères qui peuplent le nord du Continent africain. Pour fournir un moyen plus commode de comparaison, M. R. B., au lieu de rechercher des contes inédits particuliers à telle ou telle des tribus dont il veut étudier la langue, a préféré traduire un même texte en divers dialectes, de façon à ce qu'aucune préoccupation étrangère ne vînt troubler le travail comparatif auquel on voudrait se livrer. Il est certain que le folklore et l'ethnographie auraient gagné à un autre choix de textes, mais le philologue, auquel l'ouvrage est particulièrement destiné, trouvera sa tâche plus aisée avec le système suivi par M. René Basset. Les apologues qui, sous leur forme arabe, ont reçu le nom de « Fables de Loqmân », étaient admirablement appropriés au but que se proposait l'auteur et le choix qu'il en a fait nous a valu, à côté des documents philologiques, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, une étude intéressante et très soignée sur le personnage que les auteurs musulmans et le Coran désignent sous le nom de Loqmân.

Suivant M. R. B., qui nous fournit sur ce sujet des éléments nouveaux d'appréciation, les faits épars se rattachant à la légende de Loqmân devraient être attribués par fractions à trois personnages différents. Le premier en date serait Loqmân ben 'Ad, un des rares survivants de cette grande tribu des premiers Adites, populations impies et dépravées qui auraient été anéanties dans un horrible cataclysme envoyé par le Ciel en courroux. C'est à ce Loqmân que se rapporterait la légende des sept vautours. Mais, comme le fait très justement remarquer M. R. B., on ne saurait établir, à cause du nom de ces oiseaux, le moindre rappro-

chement entre Loqmân et Prométhée, le vautour dans la légende sémitique n'étant qu'un simple symbole de longévité devenu ensuite un terme servant à marquer un long espace de temps. Le second Loqmân aurait été un de ces aventuriers des âges héroïques de l'Arabie, sorte de poète-brigand qui se serait acquis un grand renom par son courage autant que par la vigueur de son esprit. Enfin le troisième Loqmân, l'auteur présumé des fables qui portent son nom, n'aurait jamais eu d'existence réelle; il aurait été créé par l'imagination de Mahomet et des Arabes de son époque qui auraient ainsi voulu placer sous le nom synonyme d'esprit et de sagesse d'un de leurs compatriotes, les maximes et apologues mis en circulation parmi les Arabes et provenant pour une grande part de leurs relations avec les peuples voisins. En effet, tout ce qu'on rapporte de ce Loqmân le Sage appartient également à Ésope, et l'épithète de « sage » dont le nom du fabuliste arabe est toujours accompagné, n'est vraisemblablement, comme le fait remarquer M. R. B., que le résultat d'une confusion entre le mot σοφός et le nom même d'Ésope. Telle est en substance la conclusion du travail plein d'érudition auquel s'est livré M. René Basset. Peut-être trouvera-t-on qu'il fait une large part au second Loqmân dont l'existence réelle est loin d'être démontrée, tandis qu'il paraît hors de doute qu'une dynastie issue d'un véritable Loqmân a régné un millier d'années sur les seconds Adites : ce serait donc à ce dernier personnage seul qu'il faudrait faire remonter la légende.

Toute la seconde partie du « Loqmân berbère » est consacrée à un supplément à la bibliographie berbère déjà commencée dans le « Manuel de langue kabyle », aux textes berbères et à quatre glossaires. Grâce à ses nombreux voyages et, en particulier, à la mission qu'il a accomplie au Sénégal, M. R. B. a pu donner des spécimens de vingt-trois dialectes différents dont la plupart étaient complètement inconnus ou connus seulement par ses propres travaux. On est donc aujourd'hui à même de se livrer à une étude définitive du caractère de la langue berbère et à lui donner la place qu'elle doit occuper dans les grandes familles linguistiques. Je terminerai cette courte analyse en faisant une réserve au sujet des trois premiers glossaires donnés par M. René Basset. Il me semble qu'il eût été préférable de ne pas ainsi éparpiller les mots, à moins de considérer le Loqmân berbère comme une chrestomathie destinée aux étudiants, ce qui serait, à mon sens, dénaturer cet excellent travail qui est et doit rester une source de documents philologiques.

O. Houdas.

---

41. — Paul Allard. **La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Église.** Paris, 1890, 2 vol. in-8 (Lecoffre, éditeur).

Déjà, à trois reprises, la *Revue critique* a présenté à ses lecteurs les volumes que M. Paul Allard a consacrés à l'histoire des persécutions

de l'Église aux premiers siècles du christianisme [1]. Les deux volumes que nous signalons aujourd'hui achèvent l'œuvre que l'auteur s'était proposée ; ils conduisent l'histoire de l'Église persécutée de l'avènement de Dioclétien jusqu'au jour où Constantin commença de régner seul.

Pour ce quart de siècle (285-323), qui marque une époque décisive de l'histoire du christianisme et de l'empire, M. P. A. est resté fidèle à la méthode qu'il avait suivie dans ses trois volumes précédents. Il énumère, d'après l'ordre des temps, tous les faits, grands ou petits, qui se rapportent à l'histoire des persécutions, et il les répartit en onze chapitres : I, Les chrétiens sous Dioclétien et Maximien Hercule ; II, L'établissement de la tétrarchie et la persécution dans l'armée ; III, Le premier édit de persécution générale ; IV, Le deuxième et le troisième édits ; V, Le quatrième édit en Orient ; VI, Le quatrième édit en Occident ; VII, Les chrétiens depuis l'abdication de Dioclétien et de Maximien jusqu'à l'usurpation de Maxence ; VIII, Les chrétiens depuis l'usurpation de Maxence jusqu'à la mort de Maximien Hercule ; IX, Les chrétiens depuis l'édit de tolérance de Galère jusqu'à la guerre de Maximin contre l'Arménie ; X, La bataille du pont Milvius et l'édit de Milan ; XI, Constantin et Licinius.

On pourra reprocher à l'auteur d'avoir fréquemment puisé à la source, parfois impure, des *Acta martyrum*, et d'avoir introduit dans un livre de science plusieurs légendes pieuses dont l'authenticité n'est pas le principal mérite. On pourra attaquer ses jugements sur la valeur historique du livre de Lactance, *De mortibus persecutorum*, dont il accepte presque toujours les assertions comme des témoignages de premier ordre ; sur les motifs de l'abdication de Dioclétien, qui nous paraît un acte avant tout politique et volontaire [2] ; sur le rôle de Constantin, etc. On pourra encore, dans cette multitude de noms et de faits, contester tel épisode ou telle date. Mais ces observations de détail ne sont pas la chose la plus frappante dans la lecture de ces deux volumes. Comme leurs aînés, ils ont pour eux le double mérite d'une érudition bien informée et d'une exposition claire et attachante. L'*Histoire des persécutions* de M. Allard, que l'on possède à présent dans son ensemble, est certainement l'un des meilleurs ouvrages que ces dernières années aient vu paraître dans le domaine de l'archéologie chrétienne.

A la fin du second volume, l'auteur a discuté, dans un long appendice, la question souvent controversée du martyre de saint Maurice et de ses compagnons de la légion thébéenne. Un index des noms de personnes et de lieux termine l'ouvrage ; il se rapporte aux cinq volumes de l'*Histoire des persécutions*.

G. LACOUR-GAYET.

---

1. Année 1885, art. 222 ; an. 1887, art. 104 ; an. 1889, art. 289.

2. L'auteur, qui a suivi à la lettre sur cette question le récit dramatique de Lactance, aurait pu discuter les résultats des études de Coen, *L'abdicazione di Diocleziano* (voir la *Revue critique*, 1879, I), et de Morosi, *Intorno al motivo dell' abdicazione dell' imperatore Diocleziano* (dans l'*Archivio storico italiano*, t. V, 1880).

42. — I. **Histoire du canon de l'Ancien Testament**, leçons d'Écriture sainte professées à l'École supérieure de théologie de Paris, par A. Loisy, lecteur en théologie. Paris, Letouzey et Ané, 1890; in-8, 259 p.

43. — II. **Le poème des Psaumes**, par A. Messio, curé-doyen de Sains au diocèse d'Amiens. Amiens, imprimerie et librairie générales, 1890; gr. in-8, 267 p.

I. En recevant le livre de M. l'abbé Loisy, nous nous sommes dit : Voilà un beau sujet, de ceux auxquels on consacre le plus volontiers son attention et ses peines; en le refermant après lecture faite, nous sommes heureux de pouvoir déclarer que cette difficile matière a été traitée avec compétence, exactitude, bref dans des conditions très satisfaisantes. En dehors des mérites du fond, je tiens à louer hautement celles de la forme : les divisions sont nettes, la langue est constamment claire sans jargon ni verbiage. C'est bien le résumé d'un enseignement sérieux donné devant un auditoire désireux d'apprendre.

M. L. a divisé son livre en trois parties : I, les origines du canon de l'Ancien Testament, où il traite d'abord du canon hébreu, puis du canon chrétien; II, la discussion du canon du IVe au XVe siècle; III, la définition du canon à partir du Concile de Trente et jusqu'aux temps modernes.

Une grande difficulté pour qui traite des origines du canon biblique, est de distinguer la question de *composition* des livres pris à part de celle de leur *réunion* ou collection. Ces deux points se touchent, ce qui est une raison de plus de ne les point mêler. M. L. a parfaitement discerné l'écueil et il a su l'éviter.

Nous n'avons, en réalité, qu'à discuter ici un certain nombre d'assertions anciennes touchant la date et la personne auxquelles remonterait la formation première de la collection biblique. Voici un livre apocryphe, IVe d'*Esdras*, qui attribue la réfection complète du code sacré au scribe Esdras (Ve siècle avant notre ère). M. L. n'hésite pas à déclarer que « l'autorité du faux Esdras est nulle ». Je suis de son avis. La tradition rabbinique met en avant le rôle de la « Grande Synagogue », qui aurait rassemblé les écritures saintes; M. L. se montre sévère pour elle et nous croyons qu'il est ici encore dans le vrai. Il aboutit à des conclusions d'une grande importance, que nous citons en propres termes : « Les documents talmudiques prouvent seulement deux choses : premièrement, que les docteurs juifs des premiers siècles n'avaient, en dehors de la Bible, aucune indication véritablement traditionnelle sur la manière dont s'était formé le recueil des Écritures; deuxièmement, que, dès le second siècle de notre ère et sans doute assez longtemps auparavant, ce recueil était bien clos, excluant toute addition ou soustraction. » Voilà, c'est moi qui prends la parole à mon tour, tout ce qu'on sait sur les origines du canon biblique, sur la collection des livres sacrés du judaïsme adoptés par le christianisme comme Écriture sainte! Si les docteurs juifs étaient incapables d'en rendre compte, comment l'Église

chrétienne, qui les tient directement de la Synagogue, en saurait-elle plus long?

Cependant, après avoir établi le néant des déclarations talmudiques, M. L. cherche si l'on peut obtenir quelques données, permettant de formuler des « conclusions touchant la date ou les dates de formation du canon, le mode et le caractère plus ou moins définitif de cette formation. »

Il y a lieu de remarquer que les Juifs ont fait dans le canon une place d'honneur à la Loi, c'est-à-dire aux livres de Moïse. Mais cette Loi a existé avant de se voir conférer le caractère pleinement canonique. « La pleine canonicité de la Loi date du jour où Esdras promulgue solennellement le texte sacré, parce que, depuis lors, le code mosaïque devient réellement et d'une façon durable la règle de la croyance et des mœurs, le fondement stable, la source unique, le principe dirigeant de la vie religieuse et nationale du peuple juif. » Et M. L. ajoute cette remarque : « Comme œuvre littéraire, le livre de Josué tient de très près au Pentateuque, mais il a dû en être séparé quand celui-ci est entré en possession effective de la canonicité. » La distinction entre la composition des livres et leur admission à la canonicité peut paraître un peu subtile, cependant elle est fondée. En somme, M. L. admet que, à l'époque d'Esdras (450 environ), il existait un certain nombre de livres propres à l'usage religieux. Parmi ceux-là, on en distingua quelques-uns, qui furent revêtus désormais d'un caractère exceptionnel. Est-il prouvé que cette promotion de quelques-uns des livres bibliques au rang d'Écritures canoniques date réellement d'Esdras? M. L. l'affirme sur la foi de la promulgation racontée au livre de Néhémie (chap. VIII). Cette opinion est fort discutable; mais, en reportant au v[e] siècle avant notre ère les débuts de la formation du canon, qui ne voit quelle latitude M. L. donne à la critique? La collection des prophètes aurait été formée peu après. Quant aux Hagiographes, voici ce qu'en dit l'auteur : « Il est difficile de dire par quelles voies et à quel moment le recueil des Hagiographes se trouva constitué; pas plus que celui des Prophètes, il ne le fut en vertu d'un jugement officiel. Ici encore, ce furent l'usage et le respect traditionnel, fondé sur le caractère et l'antiquité au moins relative de ces livres, qui donnèrent crédit à la collection. Il est vraisemblable que les Hagiographes se groupèrent successivement, par les soins des lettrés, dans la période comprise entre Néhémie et les premiers Asmonéens. » M. L. ouvre la porte; il est clair que tout peut y passer. Remarquez le vague et le flottant des expressions : « La collection générale, étant une fois formée, ne pouvait que gagner en considération par le fait que tous les autres documents de l'ancienne littérature avaient disparu ; que la langue des écrits bibliques, n'étant plus parlée, prenait de plus en plus les caractères d'un idiome sacré et que l'attention des docteurs se concentrait davantage sur le recueil tel que les siècles l'avaient fait. Ce recueil, étant établi dans les circonstances qu'on vient de voir,

se trouva naturellement fermé. Une tradition d'école s'éleva bientôt, qui érigea en condition de canonicité les caractères généraux qui appartenaient à la collection existante : antiquité, composition en hébreu, étroite conformité à la Loi. » Ce que M. L. dit si bien de la formation du canon hébreu, c'est là le résumé de toute l'histoire de la Bible : les autorités ecclésiastiques prenant acte de l'usage et établissant après coup une théorie de la canonicité. Nulle part, un pouvoir régulier décrétant le caractère sacré de tel ou tel livre et l'imposant ou seulement le désignant aux fidèles. Il va sans dire aussi que, là où l'écrivain se prononce pour le v^e ou le iv^e siècle avant notre ère, il me sera loisible de descendre plus bas encore.

Ne trouverons-nous cependant aucun témoignage qui nous arrête? — Voici le livre de l'Ecclésiastique, dont on rapporte la composition à l'an 180 avant notre ère; M. L. fait voir qu'il connaissait une série de livres sacrés : la Loi, les Prophètes, divers Hagiographes. Le traducteur de ce même livre, vers l'an 130, désigne expressément la Loi, les Prophètes et les « autres livres », et prétend qu'ils avaient déjà été traduits en grec. Ici nous touchons enfin le sol : il me semble bien difficile de ne pas admettre que, dans la seconde moitié du second siècle, la collection biblique était formée dans ses éléments essentiels, sa troisième partie, section des Hagiographes, restant d'ailleurs ouverte. Je m'étonne que M. L. ait gardé le silence sur le passage du livre de Daniel, qui cite les écritures prophétiques comme autorité (ix, 2). Ce témoignage, joint à celui de l'Ecclésiastique, sont les seuls que nous possédions et je ne vois pas qu'on puisse récuser leur valeur. J'admets volontiers, pour ma part, que la Loi et les Prophètes avaient reçu leur forme dès la première moitié du ii^e siècle avant notre ère. A une époque plus récente, l'existence du canon nous est attestée par Philon et Josèphe.

La meilleure preuve que la troisième section du canon n'était pas fermée au ii^e siècle avant notre ère, c'est que les Juifs parlant grec la laissèrent ouverte et y introduisirent plusieurs livres, plus tard déclarés deutérocanoniques. Le canon de la Bible juive se clôt, semble-t-il, seulement au ii^e siècle de notre ère; quant à celui de la Bible grecque, il n'a jamais été catégoriquement fermé.

En fait, le canon de la Bible ou Ancien Testament est établi. Les chrétiens le reçoivent de la Synagogue les yeux fermés, sans enquête, sans vérification, sans qu'il vienne à l'esprit de personne de réclamer pour lui la sanction de l'autorité ecclésiastique. Or, n'oublions pas qu'il y avait deux canons, celui de la Bible hébraïque et celui de la Bible grecque ou traduction des Septante. Comme on lisait généralement la Bible en grec, c'est le canon des Septante qui obtenait la préférence. Encore ici, partout ici, l'usage et point la définition dogmatique.

Cette situation, chose étrange! devait durer jusqu'au xvi^e siècle, jusqu'au Concile de Trente. Tous les témoignages appartenant à cette longue période sont exposés et discutés par M. L. avec un grand détail et d'une façon remarquablement claire.

Enfin, en présence du protestantisme, l'Église catholique sent la nécessité de « définir » le canon de l'Ancien Testament. On lira avec beaucoup d'intérêt les développements où entre M. L. et la façon, à la fois nouvelle et ingénieuse, dont il présente les décisions du Concile de Trente. Il nous a paru comprendre que ces décisions devraient être, d'après M. L., entendues dans le sens d'une constatation autorisée de l'usage, mais qu'elles n'interdisent pas de maintenir une distinction entre le canon de la Bible hébraïque et les livres deutérocanoniques.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré au « canon de l'Ancien Testament chez les protestants ». M. L. fait ressortir avec justesse dans quel embarras se trouvaient les réformateurs pour établir la liste des livres canoniques avec le simple criterium du « témoignage du Saint-Esprit ». En fait, on adopta le canon de la Bible hébraïque et il n'est pas douteux qu'on avait en cela raison contre le catholicisme.

Je regrette de relever à la fin de ces pages, traitées d'ailleurs avec la même compétence que l'ensemble de ces délicates matières, quelques lignes légèrement ironiques : « On peut prévoir que bientôt les protestants, quels qu'ils soient, ne songeront plus à fixer le canon, vu qu'ils n'en auront plus : la Bible ne sera plus pour eux qu'une simple collection de livres, utiles sans doute pour l'éducation morale de l'humanité, mais dont chacun sera libre d'accepter ce qu'il voudra et de croire ce qui lui plaira. » Et voici la conclusion de M. L. : « Ceux qui, pour combattre la hiérarchie catholique, avaient essayé de renfermer tout le christianisme dans la foi aux Livres Saints, n'ont donc réussi qu'à mettre en péril et la religion chrétienne et la Bible : l'Église romaine, en proclamant au Concile de Trente l'autorité de la tradition, a sauvé l'une et l'autre. »

C'est la marotte des écrivains catholiques de prédire la dissolution prochaine du protestantisme ; je regrette qu'un homme aussi sérieux que M. L. soit tombé, à son tour, dans ce travers un peu puéril. L'occasion, du reste, était mal choisie. La question du canon, — le livre que j'ai sous les yeux en contient la démonstration éclatante pour les dix-huit siècles de l'histoire de l'Église chrétienne, — est de celles où l'esprit de prévision, de jugement, ou simplement le sentiment de l'ordre ont fait le plus complètement défaut chez les autorités ecclésiastiques. Nous sommes, d'un bout à l'autre, sur le domaine de l'*empirisme :* nulle part une doctrine, mais un usage et un fait. Il n'y a pas là de quoi se vanter. Que le catholicisme laisse donc sur ce point le protestantisme en repos, de même que j'engage celui-ci à ne point trop insister sur l'avantage relatif que lui donne en ces matières l'adoption du canon de la Bible hébraïque.

Nous ne nous séparerons point du livre de M. l'abbé Loisy sans lui dire la satisfaction, le plaisir et l'utilité que nous avons retirés de ses études, si solides dans le fond, si lucides dans la forme. Cette publication donne une idée très avantageuse du niveau de l'enseignement à l' « École supérieure de théologie de Paris ».

II. Nous voudrions bien être en mesure de louer dans le *Poème des Psaumes* autre chose que la bonne volonté de l'auteur; malheureusement, cela nous est impossible. M. l'abbé Messio a cru faire une découverte importante pour l'interprétation des Psaumes dits de David, et ses hypothèses témoignent, en même temps que d'une connaissance très insuffisante de la matière et de la position des questions, d'une candeur qui désarme la critique. Il y a pourtant du travail en tout cela[1].

M. M. s'est proposé de montrer que les Psaumes ne sont pas une anthologie de pièces rangées dans un ordre indéterminé, mais que leur contenu « se suit admirablement et renferme l'épopée de David, c'est-à-dire le poème chronologique, synthétique, mystique, du plus beau règne de la Bible ». — « Pas un seul de ces cantiques divins, continue-t-il, n'a su nous cacher sa cause historique, son lieu d'origine, sa date de naissance. Sans doute, il fallut un labeur immense pour retrouver ces choses et toute une vie d'études opiniâtres, enfin payée par nos heureuses découvertes. » M. M. ne met pas un instant en doute que les Psaumes soient l'œuvre de David lui-même.

La distribution qu'il en fait entre les quarante années de David est de la plus haute fantaisie. Un psaume pour l'an IX, sept pour l'an X, sept pour l'an XI, trois pour l'an XII, deux pour l'an XIII. Intervient ici une lacune de onze années. C'est que « la gloire aveugla David; le psalmiste cessa de chanter ». Et M. Messio ajoute, avec une naïveté charmante : « Son silence nous est moins pénible que serait un cantique plus ou moins contraire à la situation. »

Arrivé en l'an XXXVII, l'auteur n'a pu encore loger que trente-neuf psaumes; il lui en restait cent onze, qu'il a accumulés sur les trois dernières années du règne. Inutile de faire voir que tout cela est de l'arbitraire pur et simple.

Maurice VERNES.

---

44. — **Documents des archives de la chambre des comptes de Navarre** (1196-1384), publiés et annotés par J.-A. BRUTAILS. Paris, Bouillon, 1890. In-8, XXXVI-194 pages (forme le 84e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études).

M. Brutails vient de réunir en un volume un certain nombre de documents relatifs à l'histoire de France, recueillis par lui dans les Archives de Navarre au cours d'une mission que l'École des Hautes-Études lui avait confiée en 1883. Les Archives de l'ancien royaume de Navarre sont conservées à Pampelune au palais de la Députation; elles comprennent à la fois les archives des Cortès, presque entièrement modernes, et celles de la chambre des Comptes. C'est de ces dernières seulement que M. B. avait à se préoccuper. Les deux cent deux documents dont il a pris copie se référant aux sujets les plus divers, l'ordre

1. Particularité à noter : les Psaumes ont été traduits ici en petits vers sautillants, où l'auteur a fait preuve d'une facilité un peu vulgaire, mais incontestable.

chronologique s'imposait pour leur publication. Le plus ancien est daté de 1190 ; c'est un acte de l'hommage rendu par Arnaud-Raymond, vicomte de Tartas, à Sanche-le-Fort, roi de Navarre : le plus récent est un acte de même nature, du 26 avril 1384. Certains textes ont été transcrits en entier, d'autres analysés seulement ; c'est là une excellente méthode. Mais la première classe, celle des actes donnés intégralement, compte au moins un numéro de trop. Une analyse de l'accord entre la ville de Bayonne et Sanche-le-Fort eût suffi, puisque M. Giry l'avait imprimé tout récemment d'après la même source dans les *Établissements de Rouen,* comme M. B. l'indique lui-même. Il faut féliciter M. B. de la sobriété qu'il a su garder dans l'annotation, qualité appréciable en un temps où il est de mode d'étouffer les textes sous d'interminables commentaires. Et certes la matière n'eût pas manqué à l'éditeur s'il eût voulu étaler un grand luxe de notes, puisque la moitié des documents qu'il nous donne se rapportent aux guerres de Charles le Mauvais avec le roi de France ; et l'on sait que c'est là une période de notre histoire qui a donné lieu dans ces dernières années à un assez grand nombre d'excellentes publications ; de telle sorte que M. B. eût pu continuellement confronter les renseignements nouveaux qu'il apporte avec les résultats déjà acquis. Il a laissé à chacun de ses lecteurs le soin de tirer de son recueil les matériaux qui lui seront nécessaires, et il a eu raison. Mais puisqu'il donnait des références bibliographiques, il aurait pu, sans grossir beaucoup le volume, en ajouter quelques-unes. Par exemple, à la page 72, je trouve un document très important où il est question de la prise du captal de Buch par l'archiprêtre de Vélines. M. B. met en note le vrai nom de ce personnage, Arnaud de Cervoles. Il n'eût pas été beaucoup plus long de renvoyer à l'ouvrage d'Aimé Chérest, intitulé l'*Archiprêtre,* d'autant plus que, si j'ai bonne mémoire, l'incident auquel fait allusion la quittance publiée par M. B. n'y est pas relaté. Les documents recueillis par M. B. étaient trop disparates pour lui fournir le sujet d'une introduction. Il a toutefois esquissé une histoire des institutions financières et militaires de la Navarre, qui a pour principal mérite de nous donner l'explication de la plupart des termes que nous rencontrons dans les documents navarrais, termes dont beaucoup auraient embarrassé plus d'un lecteur français. En résumé, le recueil de M. B. sera particulièrement utile aux historiens qui étudient la première période de la guerre de cent ans jusqu'en 1384. Les textes sont établis avec le plus grand soin ; la disposition typographique est claire ; une table alphabétique des noms propres et des matières facilite les recherches.

M. PROU.

---

45. — Léon G. Pélissier. **Le cardinal Henri de Noris et sa correspondance.** Rome, imprimerie du Vatican, 1890, in-4 de 122 p.

Le nouveau recueil que nous devons à l'infatigable zèle de M. Pélissier sera utilement consulté par tous ceux qui, désireux de ne pas s'en tenir aux notices officielles, aux choses vagues et convenues, aimeront à connaître à fond le caractère et la vie du cardinal Jérôme-Henri de Noris. Ce recueil d'extraits de sa correspondance en langue italienne avec un de ses meilleurs amis, le R. P. Nuzzi d'Altamura [1], contient divers morceaux intitulés : 1° *Pour la biographie de Noris;* 2° *Un théologien à Venise en 1680;* 3° *Sur le couvent et les confrères;* 4° *Sur les relations de Noris et de Nuzzi;* 5° *Sur les travaux de Noris;* 6° *Lettres de fantaisie;* 7° *Sur la vieillesse de Noris;* 8° *La politique européenne de 1680 à 1698.* Il y a là mille curieuses particularités. Ceux qui auraient le malheur de ne pas lire les textes italiens seront dédommagés par l'excellente et parfois très piquante analyse donnée de ces textes par le savant éditeur dans une introduction de vingt et une pages consacrée en partie à *Noris intime*, en partie à la *politique européenne dans les lettres de Noris,* pendant une période de vingt années (1680-1700). De cette analyse se dégage le portrait fort net, fort vivant du bibliothécaire de l'Église, portrait qui n'est ni trop flatté, ni trop rembruni. Les points faibles y sont indiqués aussi bien que les côtés favorables. Parmi les points faibles, signalons une gourmandise extrême. Voici un amusant passage de M. P. à ce sujet (p. 7) : « Certaine recette pour la fabrication d'andouillettes suffirait à justifier son exode de Rome. Il s'intéresse partout à la cuisine. A Venise, sa première surprise, son premier plaisir, est le prix infime du gros et gras chapon qu'on lui sert au débotté. Il caractérise Venise, non par le Lido ou le Canal Grande, mais par les caisses de caroube. De Rome, il ne regrette que les sorbets qu'en dilettante achevé, il allait déguster au café Rosso, place d'Espagne. A Florence, sa cellule est, l'été, le rendez-vous de ses confrères qui viennent y boire, à la glace, des vins excellents. La prise de Tokai par les Turcs le désole, et il accable d'épigrammes le vin du P. Ambrosini [le dépensier du couvent de la Scrofa], *vin nouveau de Languedoc, âpre, épais, sans bouquet, sans arôme, dont un Allemand ne voudrait pas.* La gastronomie lui inspire même des vers ! » Un autre défaut de Noris, c'est son misogallisme. Ce devancier d'Alfieri détestait les Français en général, et Louis XIV en particulier, autant qu'il raffolait des andouillettes et des chapons. Toutes les pages écrites sur le cardinal, en Italie comme à l'étranger, sont complétées par les révélations empruntées à ses lettres, notamment en ce qui concerne son voyage à Venise [2]. On ne saurait trop

1. Les débris de la correspondance de l'historien du Pélagianisme (113 lettres), sont conservés à la bibliothèque Angélique, autrefois dépendance du couvent romain de l'ordre des Augustins, dont était membre ce célèbre érudit; ils ont été réunis par le R. P. Nuzzi, qui devint supérieur de son ordre.

2. M. P. loue avec raison (p. 8) « l'ironie charmante » du récit de l'arrivée à Venise : « Nous voici à onze heures du soir au couvent : personne n'est là pour nous rece-

louer le soin habile avec lequel M. Pélissier a tiré d'une correspondance où tout est loin d'être intéressant, des pages aussi agréables qu'instructives et qui (puisqu'il y est tant question de fine gastronomie) permettent de répéter le mot d'une femme d'esprit pour un critique supérieur indiquant un heureux choix de lectures : *C'est ne servir que les ailes*.

T. de L.

---

46. — **Chapters from the Religious History of Spain connected with the Inquisition** by Henri Charles Lea. Philadelphia, Lea Brothers et C°, 1890.

« Au cours de ses recherches pour une histoire de l'Inquisition Espagnole », nous dit l'auteur dans sa préface, « quelques phases de son activité lui ont paru dignes d'être traitées avec plus de soin qu'on ne pourrait le faire dans un récit général. Les investigations dont elles ont été l'objet sont contenues dans les essais suivants ». Le livre de M. Lea se compose, en effet, d'une série d'articles dont chacun peut être lu séparément, et qui, cependant, ont tous un lien commun : ce lien, c'est l'action toute puissante du Saint Office s'exerçant à la fois dans le domaine intellectuel, politique et religieux. Bien que les procédés de l'Inquisition soient toujours les mêmes, cependant ils prennent, suivant les circonstances, un caractère plus ou moins odieux et répugnant ; et il semble que l'auteur, dans le groupement de ses chapitres, ait ménagé une gradation savante pour nous amener aux horreurs accumulées dans les derniers. La première partie du livre nous montre les origines et le développement de la Censure bientôt concentrée entre les mains de l'Inquisition où elle devient un instrument puissant de lutte contre la Réforme, encouragée, d'ailleurs, par la Royauté dont elle assure l'autocratie, et aboutissant enfin à tuer en Espagne le génie national étouffé par une oppression systématique et décourageante. Nous assistons ensuite au développement du mysticisme, accueilli d'abord avec faveur par l'autorité religieuse, puis devenu suspect, et menaçant sans cesse de tourner à l'hérésie. *Béates, illuminés, molinistes, quiétistes*, les uns sincères, les autres exploitant la crédulité publique, défilent sous nos yeux dans des tableaux pleins de vie et de vérité. Contre eux, l'Inquisition déploie une énergie sauvage, et l'on est étonné du nombre de victimes qu'elle fait parmi ceux que leur profession même eût dû mettre à l'abri de ses coups, je veux dire les prêtres, les moines et les religieux. Ce n'est pas, d'ailleurs, que la conduite du saint Office soit exempte de tâtonnements, d'incertitudes et de contradictions : persécu-

voir ; les uns sont au lit, les autres à la comédie ; un frère convers nous donne les chambres d'un père maître qui était à la campagne ; le prieur ce soir-là prolongeait sa soirée *extra claustra* en famille. » M. P. a encore bien raison d'ajouter (p. 9) : « Les œuvres d'érudition de Noris ne montraient pas qu'il eût été un homme d'esprit : c'est ce qui ressort de ses lettres. Il avait de la verve, des plaisanteries d'une gaîté un peu grosse, mais réelle ; il tourne agréablement l'anecdote et réussit dans le développement fantaisiste. »

tant ceux qu'il a d'abord encouragés, et laissant parfois canoniser ceux qu'il avait persécutés : témoin sainte Thérèse. Entre la béatification et l'*auto-de-fe*, il semble que ce soit le caprice ou le hasard qui décide. La dernière partie de l'ouvrage, qu'on pourrait appeler la « *galerie des horreurs* », nous présente les *endemoniadas*, les énergumènes, les sorciers et autres névropathes religieux : elle se termine par une relation très curieuse concernant *el santo niño de la Guardia*. Il s'agit de cette fable d'après laquelle quelques Juifs auraient crucifié pendant la semaine sainte un enfant chrétien, pour parodier le mystère de la Passion. Le procès de ces infortunés auxquels les savantes tortures de l'Inquisition arrachent des aveux inutilement rétractés ensuite, la naissance et la formation de la légende, malgré l'impossibilité d'identifier la prétendue victime de ce complot satanique, son rôle enfin dans les croyances populaires et même dans la littérature savante, tout cela jette un jour singulier sur l'état de l'esprit humain, pendant ces mauvais jours de fanatisme et d'ignorance.

M. Lea montre des qualités très appréciables comme historien : il contrôle sévèrement les témoignages puisés, d'ailleurs, aux sources les plus directes et les plus authentiques. Dans son œuvre, la personne de l'historien s'efface toujours derrière la réalité des faits. Il est d'une scrupuleuse impartialité dans un sujet où l'*emballement* est facile : il sait faire la part de l'esprit du temps, des mœurs du moyen âge; il s'abstient de vaines déclamations ou d'attaques systématiques. C'est à peine si dans deux ou trois passages il laisse percer ses sentiments personnels, et après la lecture attentive de son livre, on ignore encore si c'est un catholique, un protestant ou un libre-penseur qui l'a écrit. Cette modération n'ôte rien de sa force à son réquisitoire. Les faits et les documents dont la multiplicité et l'originalité attestent une patiente érudition, sont groupés dans un ordre lumineux, et produisent sur le lecteur un effet d'autant plus puissant qu'il semble moins cherché. Quand j'aurai ajouté que le style est de tout point excellent, qu'il est net, sobre et précis, j'aurai rendu pleine justice à cet ouvrage qui fait le plus grand honneur au talent de l'écrivain et à la méthode de l'école historique contemporaine.

G. Strehly.

---

47. — **L'Événement de Varennes** (avec un plan et une autographie), par Victor Fournel. Paris, Champion, 1890. In-8, 404 p. 7 fr. 50.

Ce volume est le meilleur et le plus complet que nous ayons sur l'événement de Varennes. Il l'emporte de beaucoup sur tous les ouvrages qui traitent du même sujet, et particulièrement sur la *Fuite à Varennes* d'Alexandre Dumas père et sur la *Flucht nach Montmédy*, d'Ernest de Stockmar. On peut même dire qu'il fera désormais autorité sur la matière. M. Fournel est originaire de Varennes, il a grandi parmi les

témoins de l'événement, il a connu un des principaux acteurs du drame. En outre, il a consulté tous les documents qui se rapportent à la fuite et à l'arrestation de Louis XVI, et dans sa préface, il les classe fort bien, selon une rigoureuse méthode. Tout d'abord, il expose les premières idées de fuite du 14 juillet aux journées d'octobre 1789, les projets d'évasion agités pendant l'année 1790 (sans oublier l'important mémoire de Mirabeau), les soupçons et les rumeurs de Paris : c'est ce qu'il nomme la *période préliminaire*. Vient ensuite l'*événement* lui-même ; M. F. retrace les préparatifs ; il relève les imprudences et les indiscrétions qui, à l'heure du départ, entouraient déjà la famille royale (M. F. juge avec raison qu'elles viennent surtout du côté des gardes du corps, Maldent, Moustier, Valory) ; il montre qu'avant l'évasion se produisaient déjà de nombreuses dénonciations ; il indique les dispositions du marquis de Bouillé, et enfin raconte le départ, le trajet de Paris à Varennes, l'arrestation, le retour. Tout cela est narré avec la plus grande exactitude, et M. F. sait parfaitement, au milieu des témoignages qu'il étudie, contrôle et rapproche, discerner l'erreur et découvrir la vérité. On ne saurait trop le féliciter de l'esprit critique qu'il a montré dans cette partie de son étude. On louera pareillement ses jugements sur les principales circonstances de la catastrophe : il prouve que Louis XVI et les siens n'ont fait qu'enchaîner comme à plaisir les malheurs et les maladresses. Seul, Bouillé a pris des mesures avec beaucoup de soin et de prévoyance et il a su réparer le désarroi qu'avait jeté dans ses combinaisons le retard d'un jour. Mais les sous-ordres ont comme le roi, fait échouer l'opération. — M. F. termine son volume par l'exposé de la *période postérieure*, c'est-à-dire des derniers projets d'évasion (Fersen ne se décourageait pas) et par un *appendice* qui renferme les deux procès-verbaux de la municipalité de Varennes et nombre de documents inédits. Nous reprocherons seulement à M. F. d'avoir quelquefois négligé son style (cf. le résumé de la p. 256) et surtout d'avoir trop mêlé la discussion à la narration ; ce récit si consciencieux, si minutieux, si fouillé, n'est pas, à notre gré, assez rapide, assez vivant et dramatique. Il y a enfin quelques menues erreurs. Drouet ne fut pas saisi par les Prussiens et jeté en prison à Verdun (c'est une méprise de Gœthe) et M. Fournel ignore de curieux détails sur Sauce et sa femme [1].

A. C.

---

1. Cf. *Première invasion prussienne*, p. 261-263. En outre, p. 391, écrire « quatre » et non *trois* commissaires de la Convention ; p. 386, Sauce était greffier, non de la *justice de paix* de Varennes, mais du tribunal criminel de Saint-Mihiel, et par conséquent, il devait habiter cette dernière ville ; p. 367, lire Dommartin et non *Dammartin* ; p. 248, voir encore sur les deux pièces de canon données par la Constituante à Varennes notre *Valmy* (p. 66) ; p. 225, à propos de l'assassinat du comte de Dampierre, Buirette méritait plus de créance.

48. — Albert Sorel, **Madame de Staël** (Les grands écrivains français). Paris, Hachette, 1890, in-12, 214 pages. Prix : 2 fr.

Si Madame de Staël est une des plus grandes figures de notre histoire littéraire, c'est aussi une de celles dont il est le plus difficile de donner un portrait fidèle et ressemblant ; le mélange de grandeurs et de faiblesses qu'on trouve en elle, le contraste incessant qu'offrent ses aspirations généreuses et ses efforts si souvent stériles, sa haine du despotisme et les persécutions auxquelles elle l'exposa, les tourments d'un cœur ardent, qui ne sût ni se modérer ni se contenir, son ambition non satisfaite, tout, jusqu'à la nature de son talent d'écrivain, à la fois indécis et brillant, séduisant au premier abord et fatigant à la longue, lui donne quelque chose d'insaisissable ; et cependant M. A. Sorel est parvenu à faire de cette femme célèbre un portrait peut-être trop idéalisé, mais fidèle, où l'on retrouve avec ses défauts toutes ses grandes qualités, et qui inspire un mélange d'admiration et d'étonnement, sinon de respect et de sympathie.

Pour peindre Me de Staël, c'est à Me de Staël elle-même qu'il s'est adressé ; « ses ouvrages ne sont-ils pas pour ainsi dire les mémoires de sa vie sous une forme abstraite » ? Il y a aussi puisé à pleines mains, surtout pour son premier chapitre, où il a essayé de tirer du portrait qu'elle a fait de Corinne et de Delphine les traits de son propre caractère. C'est dans la maison de son père qu'il nous la montre, tout d'abord, figurant dès onze ans aux réceptions, observant en silence, « en ces années où elle se tut pour le reste de sa vie », la société qui l'entourait. Elle devait bientôt rompre ce silence si contraire à sa nature. « La conversation était son inspiration et sa muse » ; on peut ajouter le besoin d'aimer qui fera le tourment de sa vie. « Une femme trouve sa jouissance dans ce qu'elle aime », fait-elle dire à une de ses héroïnes. Ce bonheur que poursuivait sa jeune imagination, elle crut le rencontrer à quinze ans, dans le comte Guibert, le Léonce de *Delphine*, ce « roman de sa vie ». La passion qu'il lui inspira hâta au moins son développement intellectuel ; c'est à cette époque que remontent ses premiers essais, dont la variété même témoigne de l'étendue de son esprit et de l'incertitude où elle était sur la voie qu'elle devait suivre.

Parmi ces essais, il faut remarquer les *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, non à cause de leur valeur critique ou littéraire, mais parce qu'elles montrent à quelles tendances allait obéir Germaine Necker ; « elle subit le charme » du grand écrivain ; ce fut « l'idole étrangère », suivant l'expression de M. A. S., dont le culte remplit sa jeunesse avec le « culte bienfaisant de la religion domestique ». Cette religion lui avait appris l'obéissance ; il lui fallut s'en souvenir, quand, en 1786, elle épousa le baron de Staël-Holstein. « On l'avait traitée en princesse », c'est-à-dire qu'on ne lui avait pas demandé son avis pour cette union dont dépendait son bonheur. Si elle « s'étourdit d'abord du monde et du propre éclat de sa jeunesse », elle ne

tarda pas à sentir le vide de son cœur. Elle est revenue à de nombreuses reprises sur ce sujet dans ses écrits. « C'est du mariage, dit-elle, que doivent dériver toutes les affections d'une femme », et ailleurs, elle fait cette réflexion qui éclaire d'un jour attristé son existence future : « Le sort d'une femme est fini, quand elle n'a pas épousé celui qu'elle aime. » « On est vertueuse, a-t-elle dit aussi, justifiant ou expliquant ainsi les écarts de sa conduite, quand on aime ce qu'on doit aimer. » Elle ne put aimer, comme elle le devait, M. de Staël, et son cœur se laissa prendre à de folles ou coupables amours. L'impression qu'avait faite sur elle le comte Guibert ne s'était pas effacée; elle le vit, dans la foule des adorateurs qui l'entourait, « ressuscité, rajeuni et idéalisé encore sous les traits de Narbonne », l'homme qu'elle aima le plus à cette époque de sa vie, avec Talleyrand et Mathieu de Montmorency.

C'était au moment où la Révolution éclatait. Mme de Staël s'y jeta tout entière ; elle n'en fut pas la « bacchante », comme ses ennemis le répétaient ; mais elle aspira à en être la muse et l'inspiratrice. Elle put croire ses rêves réalisés, quand son père parut un instant l'arbitre des événements ; elle triompha quand plus tard Narbonne entra au ministère; la disgrâce rapide de ce faux homme d'État la rendit bientôt, dit ingénieusement M. A. S., à « sa véritable vocation : être du parti des victimes ». Il ne lui restait plus qu'à quitter Paris où elle était suspecte et calomniée ; elle ne le fit qu'à la dernière extrémité, en septembre 1792, et se réfugia à Coppet. Elle ne resta pas longtemps dans la paix « infernale » de sa solitude ; abandonnée par Narbonne, qui « désirait passer à un autre chapitre », pour faire trêve à sa douleur, elle se retira en Angleterre, dont les institutions parlementaires la remplirent d'admiration. L'année suivante elle se retrouvait à Coppet avec M. de Staël, qui, à son tour, avait fui Paris. Peu de temps après, elle perdait sa mère. M. de Necker se donna alors tout à sa fille, mais sans pouvoir la préserver d'une nouvelle chute.

« La destinée de Mme de Staël, remarque M. A. S., n'était ni de s'absorber dans la famille, ni de se laisser bercer par des affections simples. » Voilà pourquoi elle s'éprit si facilement, et d'une passion si tumultueuse, de Benjamin Constant, « ce Werther au front candide (qui) se doublait d'un muscadin au sourire sarcastique ». Jeune « visant à l'inaccessible, semblant porter en lui la souffrance de son siècle et le mystère d'une rédemption à venir », il la séduisit par ce qu'il y avait d'étrange et d'aventureux dans sa nature. Comment aussi n'aurait-elle pas été sensible à l'admiration de cet homme, qui voyait en elle « un être à part et supérieur » ? Mais elle l'aima avec trop de despotisme et le dominait de trop haut ; c'est là ce qui explique les luttes de cet amour qui devait bouleverser sa vie.

Il ne la détourna point cependant de l'intérêt qu'elle portait aux événements ; rentrée à Paris dans le courant de l'année 1795, on la voit suivre les affaires d'un œil curieux ; dénoncée, elle se mit, pour écarter les

soupçons, à publier ses essais de jeunesse, en particulier l'*Essai sur les fictions,* première ébauche du livre sur la *Littérature*. Elle ne put néanmoins échapper à la persécution et dès le mois de décembre elle retournait à Coppet. Pendant le nouveau séjour qu'elle y fit, elle composa ou acheva le livre des *Passions,* qui parut à l'automne 1796. C'était comme un appel qu'elle adressait à l'opinion. « Condamnée, disait-elle, à la célébrité sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire juger par mes écrits. » La tentative cette fois ne fut qu'à moitié heureuse; sans profondeur et sans originalité, ce livre ne vaut que par les renseignements qu'il est facile d'y découvrir sur son auteur. Il eut néanmoins du retentissement. Mme de Staël s'en félicitait parce qu'elle croyait qu'il lui ouvrirait les portes de Paris. Elle ne pouvait souffrir d'en être éloignée.

Enfin, en 1797, il lui fut donné d'y rentrer. Ses amis arrivaient au pouvoir. Elle recommença à donner des dîners et compta Lucien et Joseph Bonaparte parmi ses habitués; elle se vit néanmoins bientôt en butte à de nouvelles attaques. Les événements, d'ailleurs, prenaient une tournure peu faite pour lui plaire; au lendemain du 18 fructidor qu'elle ne crut pas devoir condamner, elle « se retrouva du parti des victimes ». Le retour triomphal de Bonaparte de sa campagne d'Italie ne changea rien à sa situation équivoque. M. A. S. paraît admettre que Mme de Staël, comme une autre Cléopâtre, songea à captiver le nouveau César. L'entreprise devait échouer. Elle perdit ses moyens de séduction devant le conquérant de l'Italie et ne sut que l'admirer et se taire. Bonaparte de son côté arrivait plein de préjugés contre elle: une sorte de défiance s'établit entre eux et ne tarda pas à se changer en haine. L'imprudence ou la légèreté de Benjamin Constant précipita la rupture: nommé tribun après le 18 brumaire, il se jeta dans l'opposition. Le discours de janvier 1800, où il dénonça « l'aurore de la tyrannie », avait été préparé dans le salon de son amie, il ne resta plus à cette dernière qu'à retourner à Coppet.

Mme de Staël mit à profit ce nouvel exil en publiant son livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales;* c'était un beau sujet, mais il lui manquait pour le traiter de connaître les littérateurs dont elle parle; elle ne savait à peu près rien des Grecs et des Espagnols, pas davantage de l'Allemagne, fort peu de l'Italie et même de l'Angleterre; elle ne pouvait sur cette base qu'élever un édifice ruineux; la théorie de la perfectibilité qui est fausse dans le domaine artistique, l'hypothèse que « la Littérature française, régénérée par les mœurs républicaines, se rajeunira par l'influence des littératures étrangères », voilà en somme ce qu'on trouve de nouveau avec quelques pensées ingénieuses, dans cet ouvrage trop vanté, mais dans lequel passe aussi, je le reconnais, un souffle libéral. Il attira néanmoins l'attention par la « chimère d'une perfection qu'il cherchait à opposer à ce qui est », comme s'exprimait Fontanes; le reproche était fondé; Mme

de Staël avait voulu, par son opposition, se venger de n'être point la muse officielle du nouveau règne, mais comment cela eut-il été possible? La république de Bonaparte était le contraire de celle qu'elle rêvait, et, comme le dit spirituellement M. A. S., « il n'y avait point de place dans son empire pour un bureau d'enthousiasme libéral ».

Mme de Staël rentra cependant à Paris; « entourée de tout ce qui osait briller en dehors de la personne du consul », elle eut un jour de triomphe; mais il fut sans lendemain; l'opposition qu'elle fit à Bonaparte devait bientôt la forcer de s'éloigner de nouveau. « Elle monte les têtes dans un sens qui ne me convient pas », disait-il; le livre de Necker, *Dernières vues de politique et de finances,* qui était comme la critique de son gouvernement, mit le comble à son irritation; désormais la guerre était déclarée entre lui et Mme de Staël, une guerre qui « la grandit, en l'élevant à la dignité de puissance à combattre », mais la condamna à un exil de dix ans. C'était au moment d'une des crises les plus grandes de sa vie. La mort de M. de Staël, dont elle vivait séparée depuis 1798, lui rendait sa liberté; en userait-elle pour épouser Benjamin Constant? Le mariage ne se fit pas; pour faire trêve à sa tristesse, elle écrivit *Delphine,* le plus personnel de ses ouvrages, l'autobiographie de sa passion, œuvre curieuse, mais dont le style vieilli fatigue, dont le héros est peut-être vrai, mais est aussi, M. A. S., le reconnaît, parfaitement insupportable. Les âmes « sensibles », n'en pleurèrent pas moins sur sa destinée. Mais ce roman n'était pas fait pour la réconcilier avec Bonaparte; elle reçut l'ordre de s'éloigner à quarante lieues de Paris: elle y répondit en partant pour l'Allemagne (1803).

Ce voyage fait époque dans la vie de Mme de Staël; avec celui d'Italie qui suivit, il acheva de mûrir son talent; il élargit son horizon, et l'étude qu'elle fit alors de la littérature germanique, étude qu'elle poursuivit sous la direction de Guillaume Schlegel, qui l'accompagna à son retour à Coppet, lui permit de se faire la révélatrice de cette littérature encore trop peu connue en France. Elle avait été brusquement rappelée en Suisse par la mort de son père; après un hommage rendu à cet homme vénéré, dans son étude *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée,* elle se rendit en Italie, dont les grands souvenirs et les ruines devaient la séduire. Elle ne revint à Coppet qu'au mois de juin 1805. Paris lui restait fermé; pour se rappeler au monde qui menaçait de l'oublier, elle écrivit *Corinne,* monument élevé à sa gloire et à ses malheurs, œuvre étrange dont la scène se passe tour à tour en Angleterre et en Italie, où la fiction et la réalité se mêlent dans un tout merveilleux et qui par ses qualités et ses défauts était bien faite pour plaire aux contemporains. Le retentissement qu'eut ce roman vint la consoler de son exil. Coppet était devenu le rendez-vous des hommes les plus illustres de l'époque; mais l'auréole de gloire qui entourait Mme de Staël cachait bien des douleurs secrètes; elle et Benjamin Constant ne pouvaient ni se tolérer ni se séparer; il était las de « l'homme-femme », ce sont ses

propres expressions, « dont la main de fer l'enchaînait depuis dix ans », et il n'osait s'arracher au joug qu'il subissait malgré lui ; elle le retenait de toute la force de sa volonté et de sa passion ; c'est, dit fort bien M. A. S., le « *Roman tragique* sur la scène du grand monde ». Napoléon l'interrompit en refusant de laisser Mme de Staël rentrer à Paris. Faute de mieux, elle retourna en Allemagne. Quand elle revint, en juillet 1808, elle trouva Benjamin marié. C'était la fin de son douloureux roman ; elle songea d'abord à aller en Amérique, elle finit par se consoler en revenant aux croyances religieuses de son enfance et en achevant l'*Allemagne*.

On sait comment l'édition de cet ouvrage fut détruite. Triste et délaissée, la pitié saisit en même temps que l'amour une fois encore Mme de Staël ; elle épousa en secret M. de Roca, revenu blessé d'Espagne et plus jeune qu'elle de vingt ans. Coppet se ranima ; mais effrayée de nouvelles menaces de proscription, moins pour elle que pour de Roca, elle prit le parti de s'éloigner ; elle se rendit en Autriche et de là en Pologne et en Russie, eut une entrevue avec Alexandre, passa en Suède, puis en Angleterre, la « terre promise de la liberté ». Elle y publia son livre de l'*Allemagne*, au moment même où les alliés franchissaient le Rhin. Elle frémit à cette nouvelle inattendue, qui l'atteignit dans son patriotisme et la rendit à ses aspirations libérales. Le retour de l'île d'Elbe dont elle vit, du premier coup, les conséquences inévitablement funestes, devait lui causer de nouvelles angoisses. Elle attendit les événements à Coppet, puis en Italie, au commencement de l'hiver, où elle se rendit. C'est là qu'elle maria sa fille. Rentrée à Coppet au printemps 1816, elle revint ensuite à Paris, où elle eut encore quelques jours brillants. Mais elle sentait la vie se retirer d'elle, elle se hâta d'achever ses *Considérations* ; il était temps ; au mois de février 1817, elle fut frappée d'une attaque de paralysie et le 13 juillet elle mourait.

Après avoir raconté, avec un intérêt qui ne se dément pas un instant, la vie de Mme de Staël, M. A. S. a étudié en détail les *Considérations* et l'*Allemagne* dans deux des meilleurs chapitres de son excellente étude. Je le trouve seulement trop indulgent pour le livre de l'*Allemagne* ; je ne voudrais pas paraître diminuer le mérite de cette œuvre considérable ; mais tout en reconnaissant les services qu'elle a rendus, je ne puis, comme semble le faire M. A. S., souscrire à la plupart des jugements littéraires qui y sont portés ; on y trouve trop souvent l'écho des préjugés de Schlegel ; sans m'élever contre ses appréciations esthétiques, comme l'a brutalement fait Jean-Paul, je crois que Mme de Staël n'avait pas pénétré assez avant dans la vie intime de l'Allemagne pour en sentir et en comprendre complètement la poésie. D'ailleurs son génie la portait d'un autre côté, vers la politique ; aussi les *Considérations sur la Révolution française* me paraissent-elles bien plus originales, moins pleines de remplissage que le livre de l'Allemagne. Elle a vécu les choses dont elle parle, elle en a souffert, et les tragiques événe-

ments dont elle a été le témoin forcé ont ouvert son esprit et aiguisé son jugement; aussi son étude abonde-t-elle en vues ingénieuses, encore, comme le fait remarquer M. A. S., que le côté héroïque de l'histoire contemporaine lui ait échappé.

Après les chapitres consacrés aux deux principaux ouvrages de Mme de Staël en vient un qui étudie l'influence littéraire de cette femme célèbre; cette influence a été incontestablement grande, mais il me semble que M. A. S. l'exagère un peu; et c'est seulement en accordant que tous « ses descendants ne sont point, à proprement parler ses disciples », qu'il peut lui reconnaître une si brillante postérité dans la politique, dans l'histoire et dans la littérature. Au premier rang il place Guizot. Que l'historien de la Révolution d'Angleterre ait subi l'influence de Mme de Staël, est chose certaine; que le souffle le plus large des Considérations ait inspiré l'*Histoire de la Civilisation*, cela est encore vrai; mais bien d'autres influences ont contribué à former le chef des doctrinaires. C'est dans le domaine littéraire que s'est à mon sens fait sentir surtout l'action de Mme Staël; non que je puisse voir avec Gœthe, dans le livre de l'*Allemagne*, « un bélier puissant qui ouvrit une large brèche dans la muraille de Chine des vieux préjugés élevés entre la Germanie et la France; » cette muraille était renversée depuis un demi-siècle; mais l'*Allemagne* rappela plus vivement l'aattention sur les choses d'Outre-Rhin, et les hommes de la nouvelle génération, Lamartine en tête, y puisèrent plus d'une inspiration.

« On a beaucoup écrit, remarque M. A. Sorel à la fin de sa belle étude, sur Mme de Staël; » son livre, tout peu volumineux qu'il est, comptera parmi les mieux faits et les plus attrayants qui lui aient été consacrés; plein d'une sympathie profonde, composé avec un rare talent et un grand charme de style, il donne de cette femme illustre un portrait à la fois idéalisé et ressemblant, et grâce à sa connaissance intime du temps où elle a vécu, il a su mieux que personne la représenter dans le milieu brillant dont elle fut l'ornement, « dernière fleur du siècle qui finit et comme la première semence de celui qui s'élève ».

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léon Dorez prépare une étude sur le *Cabinet des manuscrits de Lord Leicester* (Holkham-Hall, Norfolk).

— La *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur* (Paris, Dupont) a désormais pour rédacteur en chef M. Jules Gautier et paraît tous les jeudis.

— On trouvera de curieux détails dans la brochure que M. Frantz Funck-Brentano a fait tirer à part des « Archives historiques » (14 p.) et qui a pour titre *Les archives de la Bastille, la formation du dépôt.* On y voit que les anciennes archives, fondées en 1660 et dispersées le 14 juillet 1889, contenaient : 1° pour 1659-1775, la presque totalité des papiers provenant de la Bastille et du donjon de Vincennes; 2° pour 1715-1775, la majeure partie des papiers de la lieutenance de police;

3° quelques papiers venant de la maison du roi. Les archives, dans leur état actuel, sont un peu plus riches car elles possèdent quelques pièces d'une date postérieure à 1775, — et un peu plus pauvres, car, depuis 1789, elles ont souffert de l'incendie, du pillage, des déménagements successifs. M. Fr. Funck-Brentano rédige l'*Inventaire* de ces archives et fera paraître le premier volume dans quelques mois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 janvier 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, dans une lettre adressée au président de l'Académie, annonce une nouvelle découverte due à M. de Rossi : celle des restes de la basilique de Saint-Silvestre, avec les traces des sépultures de plusieurs papes, du IVe au VIe siècle.

M. Heuzey annonce qu'un archéologue danois, M. Kinch, vient de découvrir en Macédoine, près de la ville de Niausta, une peinture grecque, appliquée sur la muraille d'une chambre funéraire. On sait combien les peintures de l'époque classique sont rares en pays grecs. Le sujet de celle-ci est un combat entre un cavalier et un fantassin barbare. Dans le costume du cavalier, on remarque une seconde tunique jaune à manches étroites, sous un chiton bleu à bordures rouges, une peau de panthère, servant de housse, un casque en forme de bonnet phrygien, de couleur cramoisie, dont le frontal seul a le ton de l'or ou du cuivre. Le fantassin a le visage presque noir; il porte un bonnet blanc, semblable au bashlik perse, une tunique verte à manches, des anaxyrides rouges et un bouclier ovale. La peinture n'est pas de premier ordre, elle paraît exécutée rapidement, mais elle se recommande par un caractère étonnant de mouvement et de vie. Le barbare semble crier en se défendant, le cheval du Grec, maigre, nerveux, plein de feu, galope avec un entrain terrible. On remarque le même caractère dans les peintures de certains vases, et dans les batailles d'Alexandre, sculptées sur les sarcophages découverts à Sidon par Hamdi bey : c'est un signe d'époque.

M. Grandidier, de l'Académie des sciences, lit une note sur l'origine du nom de Madagascar. Ce nom a d'abord été employé par Marco Polo, pour désigner le pays de Magdocho, situé sur la côte orientale d'Afrique, au nord de l'Équateur. Martin Behaim, auteur d'un célèbre globe exécuté en 1492, comprit mal Marco Polo et figura une île imaginaire, à laquelle il donna ce même nom. Quand l'île que nous nommons aujourd'hui Madagascar fut découverte par les Portugais, en 1500, on l'appela d'abord l'île Saint-Laurent, et certaines cartes figurent Saint-Laurent et Madagascar comme deux îles distinctes. Enfin Oronce Fine, en 1531, s'aperçut de l'erreur, mais, au lieu de supprimer purement et simplement la fabuleuse Madagascar, il en donna le nom à l'île Saint-Laurent, qui l'a gardé.

M. Marcel Schwob lit une note sur *Une œuvre perdue de François Villon*. Cette œuvre est le « rommant du Pet au Diable », que Villon mentionne dans son *Grand Testament* et qu'on avait pris pour un ouvrage imaginaire; M. Schwob pense que ce roman a dû exister réellement et qu'il fut la première composition littéraire du poète. L'occasion en fut sans doute donnée par une série de rixes entre les écoliers de l'université de Paris et les sergents de la prévôté, qui eurent lieu de 1451 à 1453. Les registres du Parlement témoignent que les écoliers avaient enlevé et transporté sur la montagne Sainte-Geneviève une pierre nommée le Pet au Diable, auprès de laquelle ils organisaient des danses.

M. Frantz Funck-Brentano communique des recherches sur la bataille de Courtrai (11 juillet 1302), où les troupes du roi de France furent vaincues par les milices flamandes. Contrairement à l'opinion de MM. Kœhler, général allemand, et Pirenne, professeur à l'Université de Gand, M. Funck-Brentano rejette le récit des historiens du parti flamand, qui attribuent la victoire à l'héroïsme des milices de Flandre, et adopte la version française, d'après laquelle la chevalerie de Philippe le Bel fut amenée par surprise et précipitée dans les fossés dont elle ignorait l'existence. Cette version, ajoute-t-il, reçoit une confirmation définitive de plusieurs documents inédits découverts par lui et M. H. Moranvillé, tant aux Archives nationales qu'à la Bibliothèque nationale.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : *Études romanes dédiées à Gaston Paris, le 29 décembre 1890 (25e anniversaire de son doctorat ès-lettres), par ses élèves français et ses élèves étrangers des pays de langue française;* — par M. Hamy : Lumholtz (C.), *Au pays des Cannibales, voyage d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale*, traduit par V. et Wr Molard; — par M. de Barthélemy : *Actes de la Société philologique*, tome XVIII (3e de la nouvelle série, 1890); — par M. Boissier : Cuq, *Institutions juridiques des Romains*, 1er fascicule; — par M. Heuzey : Pottier, *les Statues de terre cuite dans l'antiquité (Bibliothèque des merveilles);* — par M. Gaston Paris : Schuchardt, *Kreolische Studien;* — par M. Le Blant : Wilpert, *Die Katakombengemælde und ihre antiken Copien.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 2 février — 1891

49. — **Kurzgefasster Ueberblick** über die babylonisch-assyrische Litteratur nebst einem chronologischen Excurs, zwei Registern und einem Index zu 1700 Thontafeln des British-Museum's, herausgegeben von Carl Bezold. Leipzig, 1886. Otto Schulze.

50. — Assyriologische Bibliothek, herausgegeben von Friedrich Delitzsch und Paul Haupt. IV. **Alphabetisches Verzeichniss** der Assyrischen und Akkadischen Wœrter der Cuneiform inscriptions of western Asia vol. II. Sowie anderer meist unverœffentlichter Inschriften, mit Zahlreichen Ergænzungen und Verbesserungen und einem Wœrterverzeichniss zu den in den Verhandlungen des VI Orientalistencongresses zu Leiden verœffentlichten babylonischen Inschriften. von S. M. Strassmaier S. J. Leipzig, 1886. S. C. Hinrichs'sche Buchhandlung. Sechs Lieferungen. Preis M 30.

51. — **Assyrisches Wœrterbuch** zur gesamten bisher verœffentlichen Keilschriftliteratur unter Berücksichtigung zahlreicher unverœffentlicher Texte von Dr Friedrich Delitzsch. Prof. ord. hon. für Assyriologie und semitische Sprachen an der Universitæt Leipzig. Leipzig, S. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1888. Erste, Zweite und Dritte Lieferung. Subscription-Preis 30 mark.

52. — A Classified list of all simple and compound cuneiform ideographs occurring in the texts hitherto published, with their Assyro-Babylonian equivalents, phonetic values etc. compiled by Rudolph E. Brünnow Ph. D. Part I, II and III. Leyden, E. J. Brill, 1887.

L'Aperçu de M. Bezold est le premier essai rationnel de classification appliquée aux tablettes cunéiformes conservées dans le British Museum. Après une introduction rappelant brièvement la découverte et le déchiffrement des textes cunéiformes (p. 1-8), l'auteur énumère les inscriptions historiques de diverse nature, comme les listes des noms propres et des éponymes, les chroniques, les tables synchronistiques et les fait suivre d'une excursion chronologique (p. 10-13). Puis viennent les inscriptions royales de l'Assyrie et de la Babylonie depuis les anciens temps jusqu'aux Séleucides, ainsi que les documents juridiques, les dépêches et les

Omina astrologiques (p. 14-163). La série des inscriptions non historiques comprend les produits purement littéraires : épopées, légendes, fables, psaumes, hymnes, incantations, pronostics, formules d'amulettes (p. 164-186). La littérature scientifique offre : 1° des recueils relatifs à la lecture et au sens des caractères, à la grammaire et à la lexicographie ; 2° des listes géographiques ; 3° des notices sur les poids et mesures, l'astronomie, l'astrologie et la mythologie ; 4° des restes d'ouvrages littéraires et médicaux (p. 187-234). L'appendice donne une liste d'environ mille sept cents tablettes du British Museum (p. 235-251), accompagnée d'un registre comprenant des références aux éditions des textes de divers recueils et une liste de noms propres assyro-babyloniens.

L'utilité de l'œuvre de classification entreprise par M. B. sur des textes souvent difficiles à lire et, en grande partie mutilés, est des plus évidentes. M. B. a accompli sa tâche laborieuse avec beaucoup d'habileté et de méthode, et il a droit à toute notre reconnaissance. J'ajouterai une remarque particulière. La manière impartiale dont il expose l'état de la question de Sumer et d'Accad (p. 197-200) doit servir de modèle à certains assyriologues qui considèrent comme un crime impardonnable l'introduction de toute opinion qui s'éloigne de la voie battue par les premiers déchiffreurs de l'écriture cunéiforme. Nous remercions M. Bezold de la franchise de son appréciation.

Pendant de longues années, les assyriologues ont dû se contenter de traduire et d'expliquer des textes partiels afin d'introduire la langue assyrienne au milieu de ses sœurs sémitiques du nord. Les premiers travaux d'ensemble ont naturellement été effectués sur les textes historiques des rois d'Assyrie ; ceux concernant les rois de Babylonie suivirent de près et finirent par être réunis ensemble dans les ouvrages consacrés à l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie. L'intérêt historique primait à bon droit celui de la philologie. Néanmoins le manque d'un dictionnaire renfermant tous les mots de la langue assyrienne n'a pas tardé à se faire sentir. L'entreprise de Norris avait pour but de combler cette lacune, mais le savant anglais ne se rendait pas compte suffisamment de la difficulté de sa tâche. Il ne possédait ni assez d'éléments pour la composition d'un dictionnaire à vaste échelle, ni la méthode scientifique nécessaire pour la classification des mots et des racines. Son dictionnaire est d'ailleurs resté inachevé et les parties publiées sont loin de pouvoir prêter le secours qu'on en attendait. Tout le monde déplorait cet échec, mais il était vraiment difficile de renouveler la tentative dans l'état d'incertitude où se trouvait alors l'interprétation des textes assyro-babyloniens. Enfin deux savants assyriologues doués de qualités très différentes se sont mis au travail. Ils ont commencé par copier dans le British Muséum toutes les tablettes cunéiformes qu'ils ont pu obtenir, et, après avoir terminé cette besogne matérielle et fastidieuse, qui leur a pris plusieurs années, ils ont commencé à dépouiller leur trésor épigraphique pour en extraire les matériaux destinés à remplir

leur dictionnaire. Le résultat de ces travaux absorbants et différemment combinés nous a donné les deux ouvrages lexicographiques mentionnés ci-dessus.

Le dictionnaire que M. Strassmaier a nommé si modestement « Alphabetisches Verzeichniss » a été terminé en 1886 et comprend six livraisons donnant plus de 1,200 pages in-quarto. Les mots y sont classés dans l'ordre alphabétique sans avoir égard à la dérivation Le système est très pratique et convient particulièrement à ceux qui ne sont pas suffisamment préparés pour dégager la racine des formes verbales, quelquefois indistinctes et prêtant à confusion. Les assyriologues plus avancés eux-mêmes se trouvent très souvent dans l'embarras à ce sujet et sont très contents de rencontrer le mot dans le dictionnaire et de pouvoir l'étudier dans les passages parallèles qui y sont enregistrés. Cette classification choisie par M. Strassmaier convenait donc parfaitement aux premiers besoins de l'étude d'une langue qui est encore si imparfaitement connue dans sa construction primitive. Une autre difficulté se présentait à l'esprit du lexicographe; elle résidait dans l'obscurité qui enveloppait encore le sens de la plupart des vocables insérés dans ce dictionnaire. La première idée de l'auteur était de donner la traduction des mots phonétiques et des syllabes idéographiques, les premiers d'après les assyriologues accrédités, et les autres, qu'il considérait comme des mots appartenant à une langue touranienne, à l'aide de comparaisons tirées des lexiques de plusieurs langues agglutinantes de l'Asie qui lui paraissaient pouvoir jeter la lumière sur ces syllabes babyloniennes, dans lesquelles on voyait alors presque généralement une langue nommée sumérienne ou accadienne. Heureusement l'auteur s'est ravisé après la publication de son premier cahier. A partir du deuxième, il a renoncé à interpréter les mots assyriens et à faire de la philologie touranienne, et il s'est mieux appliqué à donner tous les passages, ou du moins les plus importants d'entre eux qui pouvaient contribuer à l'explication du mot. Ce procédé, le seul utile et instructif, a été poursuivi jusqu'à la fin de l'ouvrage qui contient 9,072 vocables. C'est le premier travail lexicographique qui n'a pas trompé l'attente du monde scientifique et qui peut suffire encore pendant plusieurs années.

M. S. s'est scrupuleusement attaché à reproduire les textes cunéiformes dans l'écriture originale, de sorte que le dictionnaire tout entier est publié en autographie. C'était la méthode la plus naturelle et aussi la plus utile dans l'état actuel de nos connaissances. De cette façon, M. S. a pu relever la forme particulière de certains textes où de certains mots qui se distinguent des formes connues jusqu'à présent. Comme on le voit, l'utilité de la publication n'est pas seulement de l'ordre lexicographique, mais aussi de l'ordre paléographique. On peut dire que M. S. a accompli sa tâche avec la conscience la plus rare et l'habileté la plus étonnante. Ces masses de textes accumulés dans chaque article pour illustrer un seul mot fournissent aux lecteurs les éléments les plus nécessaires pour

en tirer les conclusions les plus naturelles. Ils ne peuvent plu se plaindre de la pénurie des moyens de comparaison dont l'assyriologie souffrait jusqu'ici. Désormais, cet inconvénient n'existe plus et il n'y a qu'à compulser l'ouvrage de M. S. pour y trouver tous les renseignements désirés. Un tel ouvrage ne devra manquer dans la bibliothèque d'aucun ssayriologue; c'est un instrument de travail incomparable et nous félicitons sincèrement l'auteur d'avoir mené à bien une tâche aussi hardie, dont l'accomplissement, qui semblait effrayant par l'énorme peine et persévérance qu'il exigeait, tracera la voie à des travaux ultérieurs du même genre, destinés à combler de nouvelles lacunes.

Le dictionnaire de M. le Professeur Friedrich Delitzsch est fait dans l'intention d'obvier aux inconvénients laissés forcément par les premiers essais de lexicographie assyrienne. Le savant auteur, dont il est superflu de faire l'éloge en ce lieu, s'est proposé deux tâches bien difficiles à accomplir pour des gens moins savants et moins actifs : il a voulu faire un dictionnaire qui fût en même temps le plus complet et le plus scientifique. Pour alléger le travail absorbant de la copie, M. D. se contente de donner les passages assyriens en transcription latine, pensant avec raison que la lecture des textes originaux ne présente plus aujourd'hui les mêmes difficultés qui arrêtaient les travailleurs au début des études. Il ne donne en caractères cunéiformes que les mots à lecture douteuse ou à forme insolite. La plus grande innovation introduite par M. D. est la classification des mots d'après les racines, classification certainement inévitable dans les langues sémitiques, mais pleine de difficultés quand il s'agit de dégager les racines de formes verbales qui se prêtent quelquefois à plusieurs dérivations en même temps. La langue assyrienne donne particulièrement lieu à ces sortes d'incertitudes qui influent souvent sur l'interprétation du passage entier. On sait que cette langue a presque effacé l'expression des nombreuses lettres gutturales des langues sœurs. Les consonnes *aleph*, *hé*, *aïn* sont tout à fait supprimées ou rendues par un seul signe; Le *het* lui-même tombe dans un grand nombre de mots sans laisser aucune trace, de sorte que lorsqu'on rencontre, par exemple, un verbe assyrien *alalu*, il est impossible de distinguer du premier coup si la voyelle initiale représente un *aleph* un *he* un *aïn* ou un *het*. Les autres consonnes ne sont pas non plus exemptes de confusion, car les dures comme p, t, k, etc., se trouvent souvent exprimées par les douces b, d, g etc. et *vice-versâ*. Dans d'autres cas, assez nombreux, l'interversion des classes des consonnes est le résultat de règles phonétiques plus ou moins connues. On voit à combien de difficultés on se heurte à chaque pas dans la philologie assyrienne. Mais ces inconvénients, loin d'effrayer ne font qu'attirer sur eux les efforts des travailleurs aussi persévérants que l'est M. D. Il distingue les diverses gutturales oblitérées en assyrien par des petits chiffres ajoutés au bas de la lettre *aleph*, la gutturale la plus légère des langues sémitiques. Le procédé est emprunté aux chimistes, et, en effet, qu'est donc la recherche de la racine d'un verbe si

ce n'est celle de l'élément primitif qui se cache sous l'enveloppe des formes de la conjugaison verbale? Pour les autres consonnes, cette distinction oculaire n'était pas bien praticable et M. D. y a renoncé. A mon sentiment, la distinction même des gutturales pouvait aussi être supprimée sans grands désavantages et tout en employant l'*aleph* seul dans la transcription, on pouvait indiquer entre parenthèses la forme exacte de la gutturale dans les autres langues apparentées.

La transcription des voyelles est faite avec un soin particulier, ou, pour parler en toute franchise, avec un soin quelque peu exagéré. M. D. note les voyelles conformément aux résultats des recherches les plus récentes sur la philologie sémitique en général. Il distingue donc avec un soin minutieux les voyelles longues des voyelles brèves. Le malheur veut que les Assyriens eux-mêmes étaient moins scrupuleux dans l'expression des voyelles. Il en résulte donc qu'en lisant la transcription savante dans le dictionnaire, on ne sait pas du tout comment le texte est orthographié sur les tablettes originales. Je me suis déjà expliqué de nombreuses fois à ce sujet et je suis encore d'avis que cette préparation savante ne répond nullement à ce qu'un dictionnaire doit fournir à ses lecteurs. La meilleure de toutes les méthodes de transcription est, pour moi, l'imitation fidèle de l'orthographe employée par les auteurs primitifs. Dans les questions aussi délicates que celles de la vocalisation d'une langue morte, nos spéculations les plus sagaces et les plus érudites tombent très souvent à faux et donnent les résultats les plus fallacieux. La prudence, qui, comme la crainte du Seigneur, est ordinairement le commencement de la sagesse, nous commande l'abstention la plus absolue dans cette matière. Sans jeter un discrédit sur les lois phonétiques établies par le témoignage des autres langues sémitiques, je continue à penser que nous avons encore autre chose à faire dans l'étude de l'assyrien qu'à peser les voyelles et à démêler leur degré d'intensité. Transcrivons les mots assyriens tels que les auteurs nous les ont donnés, en séparant les syllabes dans l'ordre rigoureux de l'original et nous aurons obtenu cet avantage précieux de connaître l'orthographe des Assyriens, au lieu d'avoir sous les yeux une préparation moderne et souvent décevante malgré son apparence scientifique.

Le véritable mérite de cette publication consiste, comme on peut bien s'en douter, dans la traduction des mots enregistrés. Pour pouvoir y parvenir avec quelque chance de succès, l'auteur a fait une provision extraordinaire de passages parallèles qu'il a introduits en grande abondance, de sorte que plusieurs articles ont pris les dimensions d'une concordance. Et, pour écarter les dernières ombres de doutes sur la signification dégagée, il y a fait entrer assez souvent la copie des tablettes entières qui contiennent la racine expliquée. Cette façon d'agir donne au dictionnaire en même temps l'apparence d'un répertoire épigraphique. Les hommes du métier seront loin de s'en plaindre puisqu'ils y prennent connaissance pour la première fois d'un grand nom-

bre de textes inédits. Pour les commençants en assyriologie et pour les sémitisants non assyriologues, ce procédé ne répondra pas toujours à l'idée qu'ils se font d'un dictionnaire assyrien. Mais le plus grand inconvénient réside dans la trop grande étendue donnée ainsi au dictionnaire et qui en retarde beaucoup l'achèvement. Les trois fascicules qui ont paru jusqu'à présent ont mis quatre ans à être publiés, et si cela continue dans les mêmes proportions, il faudra un espace de dix ou de quinze ans pour arriver à la fin. Et cependant un dictionnaire sur une échelle moins vaste et plus concise est un véritable *desideratum* et un fait d'actualité unanimement reconnu. Je n'en fais pas un reproche à l'auteur, je me borne à constater le désir général. Il faut que je dise encore un mot sur le traitement que le savant auteur applique aux syllabes idéographiques soit se présentant isolément dans les textes assyriens, soit occupant le texte tout entier sans mélange d'expressions phonétiques. A ce sujet, M. D. est arrivé successivement à changer d'avis et à prendre rang parmi les adversaires du système connu sous le nom de sumérisme ou d'accadisme. De tous les assyriologues qui ont accepté des premiers déchiffreurs des cunéiformes la tradition concernant l'existence ancienne en Babylonie d'un peuple et d'un idiome non sémitiques, dit sumérien ou accadien, M. D., après le regretté Lenormant, a le plus cherché à justifier cette tradition et à combattre scientifiquement les arguments que j'ai produits pour démontrer que la prétendue langue de Sumer et d'Accad n'était autre chose qu'un système idéographique, inventé par les Assyriens sémites eux-mêmes pour exprimer leur propre langue. D'après cette nouvelle théorie, inaugurée par moi en 1873, la Babylonie et sa littérature seraient absolument exemptes d'éléments allophyles et les soi-disant textes bilingues ne seraient en réalité que des textes digraphiques ayant pour base l'assyrien sémitique.

Après plusieurs années de lutte fructueuse pour l'assyriologie en faveur de l'ancienne opinion, M. D. a été lentement conduit à se convaincre que la vérité était du côté de l'antiaccadisme et ce changement de conviction a été des plus utiles à son entreprise lexicographique. Dans une note préliminaire du troisième fascicule, M. D. a publiquement annoncé son ralliement définitif à la théorie si longtemps combattue par lui. Depuis ce moment sa marche a été assurée et il a pu accueillir dans son dictionnaire les signes ou groupes idéographiques et en rechercher l'étymologie dans la direction tracée par nos travaux.

Ce n'est pas le moment de faire une analyse minutieuse d'un ouvrage en formation et destiné à être perfectionné par l'auteur lui-même à mesure qu'il avancera. Mais on ne peut pas s'empêcher de féliciter M. Delitzsch d'avoir entrepris un travail aussi gigantesque et hérissé de difficultés insurmontables pour tout autre. C'est un véritable monument qui se prépare lentement, mais sans interruption, que notre impatience voudrait voir achevé le plus tôt possible, parce que le peu que nous en avons déjà pu voir nous promet une somme énorme de rensei-

gnements et presque des révélations dans un domaine aussi important et aussi peu parcouru. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

La tâche entreprise par M. Brünnow est beaucoup plus simple, mais non moins utile que les travaux précédents. M. B. a réuni dans sa liste et disposé d'une manière rationnelle tous les signes et groupes idéographiques qui se trouvent dans les textes cunéiformes assyro-babyloniens publiés jusqu'à ce jour. Chaque signe idéographique est d'abord suivi de toutes les lectures dont il est susceptible d'après les indications formelles des documents philologiques assyriens. Puis vient l'énumération des divers emplois du même signe en qualité d'idéogramme. En dernier lieu, sont enregistrés successivement tous les groupes qui ont le même signe pour élément initial, avec leur traduction assyrienne. L'ouvrage entier, publié en trois parties, contient 12291 articles. Une autre liste de signes, en partie effacés, suit la première. L'ouvrage se termine par une liste de formes verbales non sémitiques, soit préfixes, (pages 529-549), soit suffixes (pages 549-562), accompagnée d'une liste de noms de signes (p. 562-574) à laquelle sont ajoutés une liste des valeurs phonétiques non sémitiques (p. 574-588) et une autre, comprenant les valeurs phonétiques sémitiques (p. 589-595). Il va de soi que ce que l'auteur appelle non sémitique et croit l'être, à ce qu'il paraît, n'est, en réalité, que le système que j'appelle communément hiératique ou idéographique. En changeant le terme ordinaire de « accadien » ou de « sumérien » en une expression neutre, l'auteur n'a satisfait ni les accadistes, ni leurs adversaires, les antiaccadistes. On s'attendait de lui à une prise de position plus décisive. Cela lui aurait été beaucoup plus facile qu'aux autres dont la vue n'a jamais pu embrasser une somme aussi considérable de ces formes bizarres qui, malgré leur variété stupéfiante, n'expriment pas la moindre conception grammaticale qui ne soit pas dans la langue assyrienne sémitique. Il aurait pu se demander entre autres comment cette grande multitude de préfixes et de suffixes ne parvient pas à rendre distinctement, non seulement l'idée du temps, mais celle de la personne et s'il est possible qu'une vraie langue possède plus de soixante préfixes personnels pour n'exprimer que la troisième personne du verbe. Pour nous autres antiaccadistes, ce phénomène n'a rien d'étonnant puisqu'il existe dans la langue assyrienne qui n'a réellement qu'une seule forme pour les trois personnes du verbe. En effet, si l'on excepte les verbes non faibles à la première radicale, dont le préfixe de la première personne est *a*, tous les autres verbes au *qal* désignent la première personne par les voyelles *i* ou *e*, qui reviennent encore pour la troisième personne. Cette règle est encore plus générale dans les formes dérivées du verbe où la première et la troisième personne sont représentées par la voyelle *u*. Quant au suffixe de la deuxième personne *t*, il est toujours identique et, probablement aussi, primitivement emprunté au *t* de la troisième personne du féminin. On voit combien l'expression idéographique calque les

variations du verbe assyrien en ce qui concerne l'expression des suffixes personnels. L'assyrien présente à ce sujet un phénomène exceptionnel comparativement aux langues sœurs qui ont conservé des préfixes très distincts pour les trois personnes du verbe, savoir : *aleph* pour la première, *taw* pour la deuxième et *yod* pour la troisième personne. La division de ces lettres-syllabes serviles en préfixes et suffixes répond de nouveau et aussi exactement que possible à la place occupée par les lettres serviles dans la langue assyrienne. Je ne parle pas ici du prétendu phénomène de l'incorporation des préfixes verbaux, qui n'est qu'un trompe-l'œil, puisqu'il imite la forme analytique assyrienne *shu shuatam irâmu* « il-le-aime » et ne constitue nullement ce qu'on appelle incorporation dans certaines langues. On voit donc que le répertoire de M. Brünnow, loin de favoriser la tradition erronée des accadistes, contribuera beaucoup à ouvrir les yeux aux assyriologues non compromis et à leur faire renvoyer l'accadisme ou le sumérisme dans la région des rêves d'où il n'aurait dû jamais sortir.

J. Halévy.

---

53. — K. Joh. Neumann. **Der rœmische Staat und die allgemeine Kirche bis auf Diocletian.** Leipzig, 1890, in-8, 334 pages. 7 mark, chez Veit. Tome I.

M. Neumann a entrepris d'étudier, après tant d'autres, les rapports de l'Église et de l'État romain. Il résume brièvement dans son introduction l'histoire du christianisme et sa situation dans l'empire jusqu'à la fin du IIe siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où il s'est fortement constitué, où il forme, suivant les termes mêmes qu'emploie l'auteur, un État dans l'État. Il aborde alors le récit des faits qui constituent l'histoire de l' « Église universelle » pendant le IIIe siècle, et de la politique religieuse des empereurs durant cette période avec un soin qu'on ne saurait trop louer, bien que plus d'un détail puisse prêter à la critique. Trois appendices terminent le travail : le premier relatif à l'antipape Hippolyte ; le second, aux écrits d'Origène contre Celsus ; et le troisième, de beaucoup le plus important, à la critique des *Acta sanctorum* : c'est tout un travail sur la question. Nous reviendrons sur ce livre quand le second volume en aura paru.

R. C.

---

54. — **Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes,** tome VII, Cartulaire de l'abbaye de Montiéramey, par l'abbé Ch. Lalore. Paris, Thorin, 1890, in-8, XVII-489 pages.

Ce volume sera le dernier d'un recueil qui devait être plus considérable et qui ne sera pas continué. L'auteur est mort il y a quelques mois.

Il y a près de trente ans j'étais assis dans mon cabinet aux archives de l'Aube, quand j'y vis entrer un jeune ecclésiastique, professeur au grand

séminaire de Troyes; il m'annonça l'intention de consacrer à l'étude de l'histoire ecclésiastique du diocèse les moments de loisir que lui laissait son enseignement; il me demanda des conseils. On raconte à Troyes que ma réception n'eut rien d'encourageant; j'aurais donné à M. Lalore le conseil de retourner chez lui et de s'occuper de prédication et de confession [1]. La vérité est que je lui parlai du long et persistant travail qu'exigent les œuvres d'érudition; j'insistai sur la nécessité d'une préparation plus longue et plus régulière que celle dont s'étaient contentés la plupart des écrivains amateurs qui composaient alors le monde érudit de la ville de Troyes. L'abbé L. avait l'énergie et la ténacité nécessaires pour me comprendre; il vint s'asseoir à la table sur laquelle écrivait M. Léon Pigeotte, — qui alors me donnait son concours pour la composition d'une histoire des comtes de Champagne, — et sur laquelle écrivit plus tard Alphonse Roserot, aujourd'hui chargé du classement des Archives départementales de la Haute-Marne. Il commença immédiatement à copier des chartes qu'ensuite je collationnai avec lui. Bientôt il publiait une notice sur le cartulaire de Boulancourt, un recueil de documents sur l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains de Troyes, la collection des obituaires du diocèse de Troyes, enfin six volumes de cartulaires dont le septième, annoncé en tête de cet article, est hélas! une œuvre posthume. Après avoir guidé les premiers pas de l'auteur dans la route de l'érudition, où bientôt il a su marcher seul, j'ai la douleur de ne pouvoir plus parler de lui autrement qu'au passé.

Avant les publications de M. L., on ne pouvait étudier l'histoire ecclésiastique du diocèse de Troyes que dans quatre ouvrages : 1° le *Promptuarium* de Camuzat, très bon livre, mais qui consiste en un seul volume in octavo et qui date du commencement du XVIIe siècle [2]; 2° la « Saincteté chrestienne » de Desguerrois, recueil de vies de saints et d'histoire ecclésiastique composé sans critique vers la même époque [3]; 3° la « Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes » par Courtalon, trois volumes in-8°, 1783, œuvre d'une grande autorité comme tableau du pays au moment où elle a été écrite, mais du reste sans aucune valeur; 4° la partie du tome XII du *Gallia Christiana* qui concerne le diocèse de Troyes.

Aujourd'hui, grâce aux livres précités de l'abbé L. — auxquels s'ajoute-

1. L'abbé Lalore, chanoine titulaire de Troyes, membre de la Société Académique de l'Aube [notice nécrologique par l'abbé Nioré], p. 11.

2. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinae dioecesis*... Augustae Trecarum, 1610. Il faut y joindre un petit supplément : *Auctarium promptuarii*, qui a été aussi imprimé à Troyes en 1610.

3. La saincteté chrestienne contenant la vie, mort et miracles de plusieurs saincts de France et d'autres pays qui ne sont dans les Vies des Saincts et dont les reliques sont au diocèse et ville de Troyes. Avec l'histoire ecclésiastique traitant des antiquitez, fondations et restaurations des églises, abbayes et monastères dudit diocèse. Troyes, 1637, in-4°. Desguerrois ne donne aucune preuve. L'abbé Lalore a publié sous le titre de *Probationes cultus sanctorum dioecesis Trecensis*, in-4°, 1870, un relevé des manuscrits où sont conservées les vies des saints du diocèse de Troyes.

ront deux ouvrages en cours d'impression : Recueil de statuts synodaux, Recueil d'inventaires du mobilier des églises de Troyes, — la situation est tout à fait changée, et celui qui voudrait écrire une histoire du diocèse de Troyes pourrait avoir à sa disposition, sans sortir de son cabinet, plusieurs milliers de documents tous inédits il y a une vingtaine d'années.

On a accusé M. L. d'avoir fait un certain nombre de transcriptions infidèles. Ses chartes de Montier-en-Der relatives au diocèse de Troyes, comprises dans le tome IV de la *Collection des principaux cartulaires*, ont été critiquées avec une sévérité légitime par un écrivain compétent. Mais ce critique avait eu à sa disposition pendant plusieurs mois le cartulaire de Montier-en-Der dans son cabinet. M. L. avait dû se transporter à Chaumont et consulter ce précieux manuscrit aux Archives départementales de la Haute-Marne qui alors n'étaient ouvertes que quatre heures par jour; enfin à l'époque où il a travaillé dans ce dépôt son projet était de publier de simples analyses, non pas une reproduction des documents qu'il recueillait. J'étais l'auteur de ce projet : M. Lalore devait donner un catalogue d'actes suivi d'une histoire du diocèse de Troyes. Depuis, sur le conseil d'un savant plus autorisé que moi, M. Lalore a pris parti d'éditer les textes mêmes. L'entreprise était si vaste qu'elle n'a pu être terminée, et du changement de plan se sont suivies quelques fâcheuses conséquences en ce qui concerne notamment les pièces copiées précédemment aux archives de la Haute-Marne.

Les archives de l'Aube étaient plus à portée du laborieux auteur et plus hospitalières; les transcriptions qu'il y a faites ont été exécutées moins rapidement et par conséquent avec plus d'exactitude; et l'imprimé qui en est le résultat final a plus de valeur.

Je suis fort loin d'avoir collationné avec les originaux avant l'impression toutes les copies prises par M. L. aux archives de l'Aube, mais j'en ai collationné assez pour constater qu'il savait lire, d'autre part j'ai vu qu'il se donnait la peine de collationner ses épreuves avec les originaux avant de donner le bon à tirer. Pour le cartulaire de Montier-en-Der, ce contrôle lui a été impossible; il aurait fallu faire trop de voyages à Chaumont. Une observation analogue s'applique au cartulaire de Toussaints-en-l'Ile de Châlons-sur-Marne [1].

Le cartulaire de Montiéramey est un recueil factice. L'auteur y a réuni les chartes de l'abbaye de Montiéramey conservées en original aux archives de l'Aube, celles que Fr. Pithou et Duchesne ont au XVII[e] siècle copiées dans un cartulaire aujourd'hui perdu, celles que contiennent deux cartulaires, l'un du XIII[e] siècle aux archives de l'Aube, l'autre du XIV[e] siècle à la Bibliothèque nationale, enfin quelques pièces conservées par des transcriptions plus récentes aux archives de l'Aube.

1. Voyez *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XL, p. 205-214, un très bon article de M. Ulysse Robert.

Il a donné les plus anciennes chartes *in extenso*, il a abrégé les autres. Le nombre total de ces pièces est de 452, la plus ancienne date de 837, la plus récente de 1393. Des quinze premières, 837-1088, les unes avaient été imprimées déjà, les autres paraissent définitivement perdues on n'en a plus que des analyses publiées par Fr. Pithou, et l'abbé L. a dû se contenter de reproduire ces analyses. L'authenticité d'une de ces analyses trouve dans des chartes postérieures une attestation inattendue. L'analyse concerne une charte où vers la fin du IXe siècle l'évêque de Troyes, Bodon, donnait à l'abbaye de Montiéramey les dîmes (l'abbé L. a écrit par distraction « décimes ») de Villy [en-Trode] (p. 12). En 1120, Jocerand, évêque de Langres, appelle cette localité *Villiacum* (p. 36). On trouve la même orthographe dans une bulle papale en 1137 (p. 49), et nombre de fois, à des dates plus récentes. On prononçait donc le nom de ce village au XIIe siècle, à peu près comme aujourd'hui : *Villy* ou *Villei*. Mais les archives de l'abbaye de Montiéramey avaient conservé la tradition d'une prononciation plus archaïque et antérieure à la chute des dentales médiales qui date du XIe siècle; de là vient la notation *Videliacum;* elle fait concurrence à *Villiacum* pendant les premières années du XIIe siècle (1117, 1121-1122, 1134) où cependant le *d* = *t* médial ne se prononçait plus (p. 34, 39, 44). Cette notation était empruntée certainement à un document plus ancien qui est probablement la charte de Bodon citée plus haut; cette charte date, avons-nous dit, des dernières années du IXe siècle.

La préface du volume, due à M. Léon P[igeotte], contient un pouillé de l'abbaye rédigé au XVIe siècle et qui a aidé le rédacteur de l'index à fixer la concordance des noms de lieu du moyen âge avec ceux de la France moderne. Les index sont l'œuvre du même M. Pigeotte, qui a composé aussi les index des autres volumes de la *Collection des principaux cartulaires*. On lui doit également les index du « Catalogue des actes des comtes de Champagne » et des « Premiers habitants de l'Europe. »

La *Collection des principaux cartulaires* a été imprimée à cent trente exemplaires aux frais de l'auteur qui, dépourvu de toute ambition personnelle, n'a jamais voulu présenter ses livres à aucun concours académique. Il se contentait du plaisir de penser qu'il avait fait acte de piété filiale en élevant un monument à l'histoire de l'église de Troyes, et acte de patriotisme en réunissant des matériaux à l'usage des futurs historiens de sa province. « En consacrant à mes livres tant de temps et d'argent, je crois avoir fait une bonne œuvre dans le sens chrétien du mot », me dit il un jour, « suis-je victime d'une illusion ? » — « Non » lui ai-je répondu et certes je ne l'ai pas trompé.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

55. — Gaetano Milanesi. (Trad. A. Le Pileur). **Les correspondants de Michel Ange.** I. Sebastiano del Piombo. Un vol. grand in-4. Paris, librairie et bibliothèque internationale de l'art, 1890. Prix : 20 fr.

C'est le premier fascicule d'une collection qui promet d'être très intéressante. Il contient trente-six lettres de S. Del Piombo, dont une seule n'est pas datée, qui embrassent une période de treize années (1520-1533) et qui contiennent une foule de renseignements précieux sur la vie artistique de ce temps. Dans une bonne introduction, M. Eugène Müntz a mis en lumière les traits saillants de ces lettres et signalé les renseignements nouveaux qu'elles fournissent, non seulement sur leur auteur et leur destinataire, mais encore sur Sansovino, sur G. Genga d'Urbin, sur Pietro Urbano qui devait achever le « malencontreux » Christ de la Minerve, sur les dates et les incidents de la composition de diverses œuvres de Michel Ange. Les historiens de l'art auront beaucoup à prendre dans cette publication où ont collaboré l'exactitude paléographique de M. Milanesi et l'érudition de notre savant confrère M. Müntz [1]. La traduction française de M. Le Pileur est généralement très exacte. On ne peut guère lui reprocher que de suivre de trop près le texte italien. On pourrait toutefois contester l'utilité de la traduction de documents ne s'adressant pas au grand public, que le prix même du mince volume qui les contient contribuerait à en détourner. Il est regrettable aussi, puisqu'on ne réimprimait pas les lettres déjà publiées par Gaye (Carteggio inedito d'artisti dei secoli XIV etc., II), et par Gotti (Vita di M.-A. Buonarroti), qu'on n'ait pas donné une table chronologique générale de la correspondance.

L. G. P.

---

56. — **Jean Meschinot. Les Lunettes des Princes**, publiées avec préface, notes et glossaire, par Olivier de Gourcuff. Paris, Jouaust, 156 pages. Prix : 8 fr.

> C'est un abus de vouloir *redarguer*
> Femme qui est ouvrière d'*arguer*...
> C'est un grand cas quant femmes se *topiquent* :
> Leur langue va comme gens qui *tost piquent*.
> (Guill. Cretin).
>
> Danser toujours, pareil à madame *Saqui!*
> Sachez-le-donc, ô Lune, ô Muses, c'est *ça qui*
> Me fait verdir comme l'herbe
> (De Banville).

Ces vers sont-ils beaux? — Oui, très beaux, car les rimes sont richissimes ; or « la rime est l'unique harmonie du vers, et elle est tout le vers. Tant que le poète exprime véritablement sa pensée, il rime bien ; dès que sa pensée s'embarrasse, sa rime aussi s'embarrasse, traî-

1. P. VII, l'Arétin me paraît assez mal désigné sous le nom de « célèbre improvisateur » ; p. IX, l'épithète d'*inepte* décernée à Adrien VI est trop sévère ou trop peu motivée.

nante et vulgaire, puisque pour lui pensée et rime ne sont qu'un ». Ainsi parle M. de Banville plaidant *pro domo sua*. Corneille, Molière, Alfred de Musset jugés avec ce criterium seraient certainement mis au-dessous du moindre parnassien qui s'avance chargé de rimes sonores, comme un mulet d'Espagne de grelots. Mais M. de Banville lui-même avec ses plus merveilleux disciples, serait estimé inférieur à Alain Chartier, à Molinet, à ce Guillaume Cretin, dont j'ai cité ci-dessus quelques vers, et surtout à ce Jean Meschinot dont M. Jouaust réimprime aujourd'hui l'œuvre unique ou principale. L'auteur des *Lunettes des Princes* est, en effet, le rimeur, ou comme on disait en ce temps-là, le *facteur* par excellence. Les rimes équivoquées, annexées ou enchaînées, avec trois ou quatre consonnes d'appui, ne sont pour ce vieux clown poétique qu'un jeu, un amusement :

Mais tost auras *tu milité*
L'ennemy, par *humilité*
Ceste leçon donc apprendras.
... Charité t'*enseignera*
Et la main de Dieu *t'en seignera*.

Faut-il conclure de là, d'après le fameux criterium de M. de Banville, qu'il soit un penseur? Le titre singulier de son ouvrage pourrait presque le faire supposer, et il n'est peut-être pas étranger au succès du livre qui, du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, a eu au moins une vingtaine d'éditions. Mais qu'on le lise jusqu'au bout, si possible, et l'on sera vite détrompé. La composition en est extrêmement rudimentaire, dit l'éditeur M. de Gourcuff; et puérile, ajouterons-nous, pour ne pas dire quelque chose de plus dur.

Georges Chastellain, l'historien des ducs de Bourgogne, composa un jour une diatribe en vers contre le roi Louis XI. Meschinot lui fit une assez verte réplique dirigée contre Charles le Téméraire, laquelle vaut certainement mieux que les *Lunettes des Princes*. M. de Gourcuff n'a fait aucune allusion à cette pièce dans sa préface. Le glossaire qui termine ce joli volume aurait pu être plus soigné : la locution *a certe* expliquée par *vif*, *arsure* par « *morsure* », *autieux* interprêté par « oisif », sont autant de contresens. Pourquoi dire que *porriger* est un idiotisme de Meschinot? C'est simplement un mot fait sur le latin, comme tant d'autres à cette époque.

A. Delboulle.

---

57. — **François Bosquet,** intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier. Etude sur une administration civile et ecclésiastique au XVIIe siècle, par l'abbé Henry, docteur en théologie, aumônier du lycée, membre de la Société d'archéologie de Montpellier. Paris, Thorin, 1889, 1 vol. in-8 de XII-788 pages, gr. in-8.

Auteur de l'*Histoire de l'Église gallicane*, et protégé de Peiresc, éditeur du *compendium legum* de *Psellus*, de quatre livres des Épitres

d'Innocent III, juge royal à Narbonne, procureur général en Normandie, intendant de Guyenne, intendant de Languedoc, puis évêque de Lodève et de Montpellier, négociateur pour la France à Rome au moment des premières querelles du Jansénisme naissant, agent du pape en France auprès de l'archevêque de Sens et de l'évêque de Comminges, réformateur des écoles de Montpellier, François Bosquet (1605-1676) appartient tout à la fois à l'histoire littéraire, à l'histoire politique et à l'histoire religieuse de la France.

M. l'abbé Henry a raconté la vie de son héros avec beaucoup de conscience et de soin, même avec une sorte de passion enthousiaste. La concision n'est pas la principale qualité de M. l'abbé Henry. Il n'a pas pris le temps d'être court. Il nous dit avec trop de complaisance, ses travaux, ses projets, les circonstances diverses qui y ont donné lieu avec leurs fluctuations et leurs péripéties. Quant à l'œuvre elle-même elle est intéressante, mais donne prise cependant à quelques critiques. Plus d'un lecteur, fort peu épris d'ailleurs des doctrines philosophiques du Jansénisme, se sentira comme géné et douloureusement surpris en parcourant certains passages de ce livre, notamment celui qui est consacré à Jansénius. Jansénius, comme saint Ignace, excite outre mesure les nerfs de certains historiens (et de beaucoup d'autres qui n'aspirent pas à ce titre). L'historien ne doit point avoir de nerfs.

Une jolie vignette, reproduisant les traits de Bosquet, est placée en tête du volume. Il est dédié : 1° à Sa Grandeur Monseigneur de Rovérié de Cabrières, évêque de Montpellier, Lodève, Agde, Béziers et Saint-Pons, prélat domestique de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical, comte romain (recto) ; 2° à la mémoire de M. Germain, membre de l'Institut, doyen honoraire et professeur d'histoire à la faculté des lettres de Montpellier (verso). Une lettre de l'évêque de Montpellier à l'auteur figure en tête de l'ouvrage, mais n'ajoute rien à sa valeur. Il y manque une table alphabétique qui serait fort utile.

V.

---

58. — Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII u. XIX Jahrhunderts, p. p. Seuffert, **Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur**, 1889, CXLIV et 367 p., 5 mark 80.

59. — **Ueber die bildende Nachahmung des Schœnen**, von K. Ph. Moritz. XLV et 45 p., 1888, 90 pf.

60. — **Julius von Tarent und die dramatischen Fragmente**, von Leisewitz. LXVIII et 143 p., 1889, 2 mark.

61. — Uz. **Sæmtliche poetische Werke**. XVI et 128 p., 1890.

(A Stuttgart, chez Gœschen.)

Il y a longtemps que nous n'avons rendu compte des volumes parus dans la collection des « monuments de la littérature allemande du XVIII[e] siècle », qui paraissent, sous la direction de M. Seuffert, — non plus à la librairie défunte des frères Henninger — mais chez l'éditeur Göschen, de Stuttgart. Après les *Kleine Schriften zur Kunst* de Henri Meyer

(1886), les *Aesthetische u. dramaturgische Schriften* d'Élie Schlegel, le *Buch der Lieder* de Henri Heine qu'a publié M. Elster d'après les premières éditions ou manuscrits, et la publication de K. G. Lessing, *Die Mätresse* (1887)[1], ont paru successivement :

1° Les *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur* (nos 29-30). Les trois recueils de ces lettres qu'on nomme également les lettres de Schleswig, ne pouvaient manquer dans la collection de M. Seuffert, et on les accueillera avec le plus grand gré. M. Alex. de Weilen en reproduit le texte d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Munich. Il l'a fait précéder d'une très longue introduction qui se lit avec intérêt; on y remarquera principalement tout ce qui concerne Gerstenberg (en tant que critique et auteur des lettres de Schleswig), les jugements des contemporains et surtout de Herder sur cette « quatrième faction » de la littérature, enfin les pages relatives à l'influence des *Briefe* qui ont « jeté un pont entre la critique mordante de Lessing et l'exégèse chaude et sensible de Herder » (cf. p. XCIV). Nous attendons avec impatience la biographie de Gerstenberg que M. de Weilen semble nous promettre.

2° *Ueber die bildende Nachahmung des Schönen* (n° 31). M. Sigmund Auerbach a eu l'heureuse idée de reproduire ce petit écrit qui n'eut qu'une seule édition (1788), et qu'on ne connaissait guère que par l'extrait de Gœthe. M. S. l'analyse dans sa préface, et son exposé long, détaillé, mais très clair, nous fait mieux comprendre les idées de Moritz, d'ailleurs revêtues d'une forme concise et parfois obscure; on voit que Moritz mérite une place dans l'histoire de l'esthétique, et l'édition de M. Sigmund Auerbach contribuera sans doute à lui « faire recouvrer ses droits ».

3° *Julius von Tarent* (n° 32). M. R. M. Werner a entrepris l'édition que Kutschera avait projetée. Il reproduit le manuscrit même de Leisewitz, conservé aux archives municipales de Brunswick, et relègue dans les notes les variantes des éditions de 1776. Le drame est suivi des autres œuvres de Leisewitz, d'ailleurs très peu importantes. L'introduction, fort copieuse, traite de la genèse de *Jules de Tarente* et renferme quelques détails inédits sur la vie du dramaturge hypocondre.

4° *Sämtliche poetische Werke von Uz* (n° 33). Cette édition des poésies lyriques d'Uz trouvera la même faveur que les autres volumes de la collection. Elle donne en note toutes les variantes ainsi que les passages caractéristiques de la correspondance d'Uz et de Gleim. Les seize pages qui servent d'introduction et qui ont pour auteur M. Aug. Sauer, ne contiennent ni une étude sur ce gracieux et assez mince talent, ni une histoire du genre anacréontique; elles font l'« histoire extérieure » des poésies d'Uz et mettent en lumière la valeur des diverses éditions.

A. Ch.

1. Vols. 25, (Welzsæcker), 26 (Antoniewicz), 27 (Elster), 28 (Eug. Wolff).

62. — **Gœthe**, par J. Firmery. Paris, Lecène et Oudin, 1890. In-8, 236 p. 1 fr. 50.

Ce volume fait partie de l'utile « collection des classiques populaires » que publie la maison Lecène et Oudin. Point d'érudition, point de détails inutiles, nulle analyse d'œuvres secondaires. L'essentiel, *Goetz, Werther, Iphigénie, Hermann et Dorothée, Faust*, les poésies lyriques, est sobrement, justement apprécié. Les citations sont longues et copieuses, comme l'exige le caractère de la collection. Nous recommandons ce beau et bon volume à nos élèves ainsi qu'au grand public, et nous ne ferons à l'auteur qu'un seul reproche : il insiste longuement sur la jeunesse de Gœthe et parle trop peu de sa vieillesse.

A. C.

---

63. — **Impressions, études et souvenirs**, par Georges Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne. Lyon, Emmanuel Vitte, 1890, in-8 de 391 p.

M. Tholin, qui est un excellent archéologue, est aussi un très agréable écrivain. Il y a beaucoup de couleur et de verve dans les morceaux très divers intitulés : *Le carnet d'un franc-tireur, Italie, Algérie, les animaux travestis, les nids d'oiseaux, vieux chemins et vieux moulins* [1]. Soit que M. T. raconte ses souvenirs militaires (il était, en 1870, un des volontaires du corps de Cathelineau), soit qu'il nous décrive ses impressions à Gênes, à Pise, à Florence, à Rome, à Naples, à Pompéi, en Algérie, soit enfin qu'il nous conduise aux *pays fantastiques* qu'habitent les animaux travestis par les artistes qui ont fait du symbolisme, ou qu'il nous entraîne *à travers champs*, ou qu'il nous mette en présence d'un *paysage de Gascogne*, il nous intéresse toujours. Rien de banal dans ses récits : l'auteur garde son originalité même en traitant un sujet très rebattu. Nous sommes loin des descriptions de tant de touristes qui semblent découpées dans un *Guide Joanne*. Tout ceci est de franche et vive allure, et M. Tholin a le droit de dire comme l'auteur des *Essais : j'ay un esprit primsaultier*. Je ne saurais trop recommander son recueil à ceux qui aiment à voyager dans leur fauteuil. Non seulement ils auront un spirituel compagnon de voyage, qui voit bien, qui juge bien et qui écrit bien, mais encore ils seront avec un narrateur aux sentiments élevés, généreux, et pour tout dire en un mot, avec un homme de cœur. Les patriotiques pages du *carnet d'un franc-tireur* me fourniraient de nombreuses citations à l'appui de ce dernier éloge. Je me contenterai de reproduire la fin du douloureux récit (p. 58) : « Je me souviens, avec émotion, des discours de Cathelineau à Château-Gontier. Simple soldat, je tiens, après bientôt vingt années,

---

1. Les *excursions d'un naturaliste aux bords de la Méditerranée* sont d'un frère de l'auteur, mort, jeune encore, l'an dernier, le regretté abbé A. Tholin, qui connaissait toutes les richesses des environs de La Seyne-sur-Mer, au point de vue de la faune et de la flore.

à saluer encore mon général, un Français, qui a payé sa dette au pays, et prouvé, que lorsque tout est perdu, on peut encore sauver l'honneur [1] ».

T. de L.

---

64. — I. Cesare Lombroso. **L'anthropologie criminelle et ses récents progrès.** Paris, Alcan, 1890, 180 p. in-18. 2 fr. 50.
65. — II. Ph. Tissié. **Les Rêves.** *Ibid.*, 214 p. in-18. 2 fr. 50.
66. — III. E. Joyau. **La théorie de la grâce et la liberté morale de l'homme.** *Ibid.*, 1889, 128 p. in-8.
67. — IV. S. Serguéyeff. **Physiologie de la veille et du sommeil.** *Ibid.*, 1890, 2 vols. in-8, 800 et 962 p. in-8.

I. Il n'est guère question, dans le nouvel opuscule de M. Lombroso, que des adhésions nouvelles qui sont venues à M. Lombroso, et des critiques qui se sont attaquées récemment à M. Lombroso. Ces pages rapides sont écrites avec la verve exubérante et naïve, peu soucieuse des énormités qu'elle sème en passant, qui est la marque de M. Lombroso.

II. Le livre de M. Tissié est la contribution la plus utile qui ait été apportée à l'étude des rêves, depuis l'ouvrage toujours classique de M. Maury. L'on serait grandement déçu, si l'on y cherchait quelque nouveauté psychologique, mais on y trouvera ce que l'auteur s'est modestement efforcé d'y mettre, une somme considérable de faits tant normaux que pathologiques, dont beaucoup sont nouveaux, et qui tous sont bien décrits et commodément classés.

III. M. Joyau étudie, à grand renfort de citations prises de droite et de gauche, les théories de la grâce qui se sont produites depuis l'origine du christianisme jusqu'à Malebranche. L'étude n'est ni complète, ni approfondie, ni vivante, mais elle témoigne d'un sérieux effort d'application.

IV. On savait, depuis quelques années, que M. Serguéyeff travaillait à un ouvrage d'ensemble sur la physiologie du sommeil. Il en avait exposé sommairement les grandes lignes dans une note présentée au Congrès médical de Genève de 1877. M. E. Naville développa l'année suivante le principe de la théorie dans un article de la *Revue scientifique* (13 juillet). Les deux volumes que publie aujourd'hui M. S., qui traitent, en dix-huit cents pages compactes, la première des quatre parties que doit comprendre l'ouvrage total, offrent une idée de l'importance matérielle qu'il compte lui donner. On songe avec quelque stupeur à la

1. En un genre fort différent, je pourrais citer aussi deux touchantes pages consacrées à des histoires de chiens de berger (p. 304-307). M. T. qui est un intrépide chasseur, aime les chiens presque autant que Peiresc aimait les chats. La façon charmante dont il a célébré le mérite des animaux qu'un autre chasseur s'amusait à appeler ses *collaborateurs*, prouve une fois de plus que l'on parle toujours bien de ce que l'on aime beaucoup. Voir encore le chapitre sur les *nids d'oiseaux*. Notre cher Michelet en eût été ravi.

somme de labeur intellectuel que doit coûter l'exécution d'une telle œuvre à un homme privé de la vue depuis de longues années. — Je me contente d'indiquer en peu de mots le principe de la théorie. M. Serguéyeff pense qu'il existe un appareil ganglionnaire superficiel, dont la fonction est d'assimiler une forme ambiante, dynamique et impondérable, qui chemine ensuite le long des fibres nerveuses jusqu'aux réservoirs centraux du système ganglionnaire, pour être finalement rejetée par la même voie. La veille correspond à la période d'affluence centripète de ce dynamisme, le sommeil, à sa période d'effluence centrifuge. *Emprunt vigil, rejet morphéique,* tel est le grand rythme de la vie animale. — Il est clair que le caractère purement apriorique d'une pareille thèse, dont la position même la soustrait à toute vérification et à tout contrôle scientifiques, me dispense d'exposer le détail souvent habile de la démonstration qui l'appuie. Pour n'être point de la science, ce n'en est pas moins de mauvaise métaphysique. Les philosophes ont trop bien appris à leurs dépens à se défier des hypothèses scientifiques trop séduisantes; il n'est point à craindre qu'ils imitent M. Naville, et qu'ils s'y laissent prendre.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — Trente et un collaborateurs de la *Revue critique* ont fêté lundi soir, 5 janvier, au Cercle Saint-Simon, le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de notre recueil. Les anciens directeurs étaient présents. MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Michel Bréal ont rappelé, au milieu des applaudissements, les origines et le but de la *Revue*. M. Salomon Reinach a lu les vers suivants :

Ἐγκαινίδια τῆς κριτικῆς ἐφημερίδος.

Forte sub arboreâ recubans Cyllenius umbrâ
— Tempora prisca loquor, jam quinis abdita lustris —
Incepit properante manu percurrere libros
Gallia quos docto dedit officiosa patrono.
Magnus acervus erat, quantum vix tollere possint
Pro curru bijuges ; sed qui celer ire per undas
Et potis est campos caeli transmittere apertos,
Mille legit — deus ille! — volumina pronus in horâ.
Perlectis, movet ira deum, nam rarus amator
Inventus veri, rarus qui pulvere tectas
Excutiat chartas, monumentaque pristina cogat
Historiae secreta loqui. — « Non copia deest
« Auctorum, fateor, neque vulgi laeta favore
« Scribendi cacoethes et ingeniosa venustas.
« Pars quotaquaeque tamen studiis vacat apta severis ?
« Hic, rerum ignarus formaeque intentus inani,
« Vanum rhetoricae falso praetendit amictum :
« Ille, novi cupidus, sed fontem quaerere veri
« Nescius, in sterili palatur caecus arenâ.
« Ecquis erit flagro criticae armatus, ineptas

« Verbere qui chartas laceret, pellatque profanos
« A templo quod praeteriti monumenta recondit?
« Ecquis docta volet miscens praecepta rigori
« Indoctis monstrare viam? Jam funere mersa est
« Scaligerûm fecunda domus; abiere potentes
« Cangius, et Stephani, magnique Cujacius oris :
« Jam numerosa cohors Benedicti nomine clara
« Conticuit : propriam sprevit quia Sequana prolem,
« Rhenus adoptivâ dudum se jactat alumnâ.
« Quid moror immemori natam revocare parenti?
« Gallia tota mea est, doctrinam — teste Capellâ —
« Dactylico versu quam vel mihi dicere non est,
« Conjugio accepi : prisci renoventur amores! »
Dixit, et extensis fugiens Cyllenius alis,
Inde Parisiacam delabitur hospes in urbem.
Non tecta artificum, non lauta palatia quaerit :
Atria rimatur vigiles ubi lampadis ignes
Incensum studii testantur pectus amore.
Jam deus electis secretam garrit in aurem
Quid faciant, quae sint critices verique tuendi
Officia et mores, quid sit laudabile, quid non.
Convenere duces. Meliarius ecce, cachinno
Terribilis, placidoque Breal non mitior ore,
Campanusque Paris segni metuendus Achivo,
Et Thurotus ratione potens, mordaxque Morellus
Atque Bisontini modo cultor Veilius horti.
Sunt alii quorum perscribere nomina vellem,
At versus lex dura vetat. Fugientibus annis,
Heu! quot magnanimi heroes operisque sodales
In mediâ cecidere viâ! Sed scripta supersunt
Atque exempla virûm. Primi quos pulcher amavit
Delegitque deus, quom nostram conderet arcem,
Non pauci remanent, annis et laudibus aucti :
Quos juvenes sequimur, longo licet intervallo;
Sic nemus antiquum renovatâ fronde virescit!
Non mediocris honos spernendave gloria nostro
Contigit incepto : nec quicquam pluris habendum'st
Quam favisse bonis et castigasse protervos!
Haec fuit, haec nobis est regula : semper ad illam
Majorum nos fingat amor! Date pocula Bacchi
Plena mero, rapidis Cyllenius advolet alis
Agnoscatque suos!
Vos, ruptâ lege silendi,
Obliti critices, veniam date, quaeso, poetae!

— En 1808, lors de l'installation de la Bibliothèque municipale de Reims, on commença à réunir à part les ouvrages concernant la ville et le pays rémois. Cette collection, appelée le *Cabinet de Reims*, est devenue aujourd'hui considérable. Le conservateur actuel, M. E. Courmeaux, aidé de ses collaborateurs, MM. H. Jadart et Duchénoy, vient d'en commencer le catalogue (*Bibliothèque de Reims : catalogue des imprimés du cabinet de Reims*; tome I : *Théologie, Jurisprudence*. Reims, imprimerie de l'Indépendant Rémois, 1890; xvi-515 pp. in-8°). Outre les renseignements importants que fournit la réunion même de tous ces titres (par exemple sur l'histoire de l'imprimerie à Reims), des notes nombreuses présentent de précieuses indications

sur les personnes et sur les faits de l'histoire locale; on pourrait seulement désirer qu'elles fussent toujours rédigées dans le style sévère qui est de rigueur dans un catalogue et que quelques-unes d'entre elles, assez inutiles, fissent place à d'autres qu'on cherche en vain.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 janvier 1891.

Sont élus membres de la Commission de la fondation Benoît Garnier : MM. Barbier de Meynard, d'Hervey de Saint-Denys, Senart, Hamy.

M. l'abbé Duchesne lit une étude sur le texte des actes des martyres africaines sainte Perpétue et sainte Félicité. Ces actes n'ont été connus longtemps qu'en latin. Deux savants, l'un anglais, l'autre américain, MM. Harris et Gifford, en ont récemment découvert et publié une rédaction grecque, qu'ils ont considérée comme le texte original, sur lequel le latin aurait été traduit. M. Duchesne soutient l'opinion opposée. Une série de faux sens qui se rencontrent dans le texte grec, et qui ne peuvent s'expliquer que par l'inaptitude du rédacteur de ce texte à rendre exactement certains termes latins (particulièrement les termes relatifs au costume), prouvent que le latin est l'original et le grec la traduction. La version grecque a pourtant un intérêt; elle nous a seule conservé le nom de la patrie de sainte Perpétue, *Thuburbo minus*, aujourd'hui Tebourba, près de Carthage.

M. Ravaisson annonce une découverte qui confirme sa théorie sur la restitution de la Vénus de Milo. A Locres, dans la Grande-Grèce, on a trouvé un bas-relief de terre cuite (remontant, selon M. Orsi, directeur des fouilles, à l'époque de Phidias), où l'on voit une figure de femme qui rappelle la Vénus de Milo, groupée avec une figure de guerrier qui rappelle le Mars Borghèse; elle se tourne vers lui et s'appuie sur son épaule.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre la découverte :

1° D'une plateforme et des restes de plusieurs petits temples, sur la rive gauche du Tibre, en amont du pont Saint-Ange;

2° De diverses inscriptions mises au jour au cours des travaux rendus nécessaires par la construction des quais de Rome;

3° D'un édifice antique et de plusieurs fragments épigraphiques, à Sarzana, sur l'emplacement de l'ancienne Luna (Etrurie);

4° D'un monument triomphal, érigé à Trajan en 108 ou 109, trouvé près d'Adam-Klissi (Dobroudja) par M. Tocilesco, professeur à Bukarest.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit un rapport sur les travaux des commissions de publication de l'Académie pendant le second semestre de l'année 1890.

M. Maspero annonce que M. Bouriant vient de découvrir deux monuments portant des noms de la IX^e ou de la X^e dynastie héracléopolitaines :

« L'un est une palette de scribe au cartouche Merikarî, du prince qui est nommé dans une des inscriptions de Siout. L'autre est un vase de bronze sur les parois duquel sont découpées à jour les légendes du roi Mirabrî Khiti, que les fragments du Canon royal de Turin mettent dans la X^e dynastie. M. Bouriant pense que ces objets viennent de Thèbes : j'ai tout lieu de croire qu'ils proviennent des tombeaux découverts à quelque distance de Siout, il y a trois ans, et qui, d'après ce que j'en connais, sont de l'époque héracléopolitaine.

« La découverte de M. Bouriant est des plus importantes. Les dynasties héracléopolitaines ont été longtemps introuvables sur le sol : les quelques monuments qui en subsistaient étaient classés dans la XIII^e. Je leur avais attribué les beaux tombeaux de Siout, et les travaux de M. Griffith m'avaient donné raison. Voici maintenant un roi nouveau khiti qui se manifeste, grâce à M. Bouriant. Je lui attribue un certain nombre de scarabées au cartouche Miribrî qui n'étaient pas classés jusqu'à présent. »

M. de Lasteyrie commence la seconde lecture de son mémoire sur la basilique de Saint-Martin de Tours.

Ouvrage présenté par M. Alexandre Bertrand : MOREL (Léon), *la Champagne souterraine, résultat de trente années de fouilles archéologiques dans la Marne : période gauloise.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 9 février — 1891

68. — F. C. H. Wendell, **History of Egypt**, New York, Appleton, 1890, in-12, 159 p. et 5 cartes. Prix : 2 fr. 50.

M. Wendell a voulu exposer brièvement aux élèves des écoles et des Universités américaines les principaux faits de l'Histoire d'Égypte, mais son livre est à la fois un livre de classe et un livre de vulgarisation. Il contient tout ce que doit savoir un étudiant ou un homme du monde désireux de connaître le point où en sont arrivés aujourd'hui les savants qui s'occupent plus spécialement de l'Égypte.

M. W. a puisé généralement aux bonnes sources et il est au courant des dernières recherches aussi bien que des dernières hypothèses. Peut-être est-il un peu trop porté à adopter celles-ci. Il prend, par exemple, pour fait démontré, une invasion des Hirou-Shaïtou qui se serait produite après la VI^e dynastie, et qui aurait été comparable pour la durée et les ravages à celle des Hyksos. C'est là une conjecture sans fondement et qui n'a été mise en avant que pour expliquer l'absence prétendue de monuments entre la VI[e] et la XI[e] dynastie. En fait les monuments de cette époque intermédiaire, s'ils sont rares, existent, et les recherches de M. Griffith nous ont montré que la moitié au moins des tombes de Siout ont été creusées sous les dynasties héracléopolitaines, et appartiennent par conséquent au temps où plusieurs Égyptologues placent sans hésiter la domination des Hirou-Shaïtou. Par contre, M. W. n'admet pas la théorie de Rougé sur les origines de la XI[e] dynastie. Quand M. W. aura pratiqué plus longtemps les monuments originaux, il n'aura pas de peine à reconnaître combien les raisons de Rougé sont fortes et combien faibles les objections soulevées contre elles. Il y a un grand nombre de détails de ce genre que M. W. aura l'occasion de supprimer ou de corriger dans la prochaine édition de son livre. Ce qui m'y paraît le plus sujet à caution, c'est la chronologie. Il met le

règne de Ménés en 3200 au plus tard, l'avènement de la IV[e] dynastie en 2830, l'apogée de la VI[e] dynastie vers 2530. la XII[e] dynastie de 2130 à 1932, et l'avènement d'Ahmos I[er] en 1530. Le système n'est pas de lui dans l'ensemble : il l'a emprunté à l'*Histoire Ancienne* d'Edouard Meyer. Je ne me suis jamais risqué pour mon compte à donner des dates précises, mais il y a dans l'histoire d'Egypte un certain nombre de rois connus qu'il faut placer, puisqu'ils ont régné, et qui exigent pour chaque dynastie un nombre minimum d'années. Avec la chronologie de M. Meyer, que M. W. a adoptée, on aura peine à loger la moitié seulement des rois connus, à moins de faire comme Birch. Celui-ci, dans sa petite *Histoire d'Égypte*, inscrivait bravement en tête du chapitre II les dates de 2000 à 1600 av. J.-C. pour toute la période qui s'étend de la VII[e] à la XVIII[e] dynastie, soit quatre cents ans pour onze dynasties. Cela dit, il n'introduisait aucune date dans son texte, indiquait la longueur que les listes de Manéthon donnent au règne de chacune des dynasties, les déclarait invraisemblables et laissait le lecteur se débattre comme il le pouvait au milieu des chiffres. Le lecteur, voyant que la XII[e] dynastie avait à elle seule duré deux cents ans en nombre rond, partageait de son mieux les deux cents années qui restaient entre les dix autres dynasties et classait la centaine de rois que nous connaissons pour cet intervalle, à raison de vingt ans à peu-près par dynastie et de deux ans par roi, en ne tenant pas compte, bien entendu, des lacunes que présente encore la série royale. Le système de M. Meyer et de M. W. conduit nécessairement à un résultat pareil, quand on l'examine de près.

Si pourtant on supprime les dates, — et c'est au fond le parti le plus sage, — on trouvera le livre de M. Wendell d'une lecture facile et intéressante. J'espère qu'il répandra le goût de nos études parmi les jeunes gens auxquels il s'adresse, et qu'il nous vaudra en Amérique quelques recrues nouvelles, dont nous avons grand besoin.

G. Maspero.

---

69. — (Sammlung Indogermanischer Wœrterbücher. III.) **Etymologisches Wœrterbuch der Albanesischen Sprache,** von Gustav Meyer. Strasbourg, Trübner, 1890. In-8, xvi-526 p. Prix : 12 mk.

On sait tout ce que la langue albanaise doit aux travaux de M. G. Meyer [1] : isolée et hors cadre, il a retrouvé ses titres généalogiques, il l'a fait entrer dans le concert indo-européen. Ce n'est point d'ailleurs qu'elle y joue une partie bien suivie ni aisée à déchiffrer : connue seulement sous sa forme actuelle, elle est la plus jeune des langues de notre famille, elle en est aussi la plus corrompue. La somme des éléments étrangers qu'elle renferme, aujourd'hui fixée par la statistique précise du nouveau *Dictionnaire*, est encore plus considérable qu'on ne

1. Cf. *Revue critique*, nouv. sér., XIX, p. 73 (1885), et XXVI, p. 278 (1888).

le supposait au premier abord : sur cinq mille cent quarante mots relevés, M. G. M. n'en compte pas même un douzième — environ quatre cents — qu'on puisse, avec certitude ou vraisemblance, rattacher au vieux fonds proethnique ; tout le reste est latin, turc ou slave. Dans ces conditions, il est difficile d'espérer que l'albanais fournisse jamais des documents bien précis sur le groupe européen septentrional (slavo-germain) dont il paraît relever ; mais, s'il apporte peu à la communauté en échange de ce qu'il en reçoit, le peu qu'il apporte est d'autant plus précieux, et, comme type d'hybridation minutieusement analysé, il est un des plus curieux sujets proposés à la méditation du linguiste.

Je laisse à penser la variété de connaissances et la sagacité que suppose l'établissement du *Dictionnaire étymologique* d'une pareille langue. A peine ai-je besoin d'avertir que la rigueur phonétique la plus sévère a présidé au travail de l'auteur, et que, comme il ne saurait se flatter d'éclaircir toutes les corruptions accidentelles qui ont pu y faire échec au cours des âges, nombre de dérivations demeurent encore incertaines, énoncées à titre de simple rapprochement et sous toutes réserves. Acceptons-les de même et bornons-nous à signaler dans son intéressant lexique celles qui permettent le mieux d'apprécier la portée générale de l'œuvre. Bien entendu, ce ne sont que des spécimens qu'il serait aisé de multiplier : — *arεnts*, « acier », cf. all. *erz*, autrefois *aruzzi erizzi*. — *avanî*, « diffamation », cf. fr. *avanie*, même prononciation, même origine (arabe). — *bar*, « herbe comestible », cf. lat. *fār* (ainsi et non *far* tout court) = * *farr* (?), norrois *barr*, « épeautre », etc. — *bebε*, « petit enfant », pris au sens de « pupille de l'œil », cf. le même transfert sémantique dans gr. κόρη, lat. *pūpilla*, sk. *kanînikâ*, etc. Pour le sens accessoire « reflet dans l'eau », comparer aussi le sk. *yakshá*, « reflet », qui semble bien, quoique les lexicographes n'en disent rien, figurer par métaphore la pupille [1]. — *bie*, « frapper, mener », cf. lat. *feriō* et *ferō*, etc. — *bl'etε*, « abeille » = lat. * *apetta*, fr. *avette*. — *brāvoni*, l'interjection « bravo » adressée à plusieurs = ital. *bravo* avec la désinence albanaise de 2ᵉ personne du pluriel : conséquemment le mot *bravo* a été envisagé comme un verbe signifiant quelque chose comme « bien faire, se bien montrer ». De même *éjani*, « venez ! ». — *fl'ê*, « dormir, » du lat. *flāre*, soit « respirer doucement ». — *graf-*, « crier, appeler », identique au germanique *hrôp-*, all. *rufen*. — *grêl*, « faible », du lat. *grăcilis*, cf. fr. *grêle*. — *hekur*, « fer » = peut-être * *hekro-*, rac. sk. *sic*, « verser (couler une matière fondue) ». — *jê*, « permission », cf. lat. *jūs* = * *yévos*, etc. — *kal'tεrε*, « bleu », du lat. *caltha*, nom d'une plante jaune ; et autres curieux exemples de changements sémantiques dans les noms de couleurs. — *mos*, particule prohibitive, par cumul de deux négations, * *mé* (ind.-eur.) + *s* (alban.). — *ndjek*, « poursuivre » = lith. *tekù*, sk. *tak*, « courir ». — *piso*, « chat », terme hypocoristique largement répandu, v. g. angl. *puss*,

1. Bergaigne et Henry, *Manuel Védique*, s. v.

pussy, etc. — *re*, « nuage » = vx-ht-all. *rouh*, all. *rauch*, mot qui n'a de similaire dans aucune autre langue. — *rrjeθ*, « couler » = gr. βρέχω, « mouiller », pour * μρέχω. — *s*, particule négative, tirée du préfixe latin *dis-*. J'ai essayé de montrer ailleurs [1] comment la négation en procède du préfixe inversif et cessatif qui est devenu en sk. *áva*, en lat. *au-*. Le procédé sémantique de l'albanais est exactement le même : un verbe * *dis-volo*, par exemple, soit « je cesse de vouloir, je ne veux plus », a pris le sens de « je ne veux *pas* ». — *shtpî*, « maison », du lat. *hospitium* : rapprocher prov. *oustau*, fr. *hôtel*. — *tshirpetóñ*, onomatopée du cri du moineau : all. *zirpen*, mais l'anglais *chirp* est encore plus voisin. — *vóbeke*, « pauvre », est bien le slave *ubog*; mais ce dernier n'a sans doute rien à voir au nom de Dieu et correspond à un mot sk. * *ava-bhaga*, « sans part, dénué » [2]. — *zok*, « jeune oiseau, jeune animal » : M. G. Meyer rapproche dubitativement le sk. *yahû*. Je crois que le sens de « jeune » ne peut faire de doute pour ce mot, non plus que pour son dérivé *yahvá*. Il est curieux de remarquer que *yahvá* est évidemment pris au sens de « jeune oiseau » dans la stance R. V. v. 1. 1.

V. Henry.

---

70. — **Geschichte des Jüdischen Volkes** im Zeitalter Jesu Christi, von Dr. Emil Schürer, erster Theil, zweite hælfte. Leipzig, Hinrichs, 1890; in-8, p. 257-751 et vii.

M. Schürer achève par la présente publication la seconde édition, entièrement remaniée, de l'ouvrage qu'il publiait pour la première fois en 1874 sous le titre de *Lehrbuch der neutestamentlichen Zeitgeschichte*. C'était un fort volume, très compacte d'impression et d'environ 700 pages. M. S. en a, comme on sait, dès 1886, détaché et publié la seconde partie en un volume à part de près de 900 pages, avec le sous-titre *Die inneren Zustænde Palæstinas und des jüdischen Volkes im Zeitalter J. C.* Il se réservait de publier ultérieurement la première partie, intitulée : *Introduction et histoire politique*, qui forme, à son tour, un volume de 750 pages environ. Les deux volumes réunis forment une *Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*. Nous n'avons à nous occuper, pour le moment, que de la première partie. Dans un récent article, nous avions renvoyé l'examen d'un fascicule détaché (p. 1-256) du volume I à l'époque où nous en aurions la suite; le moment est venu de nous acquitter de notre promesse (cp. *Revue*, 1890, nº 8 et une note au nº 10, p. 199).

Il s'est produit, depuis quelques années, des modifications d'une grande importance dans l'ordre des études et des recherches de la théologie. Autrefois, toutes les portions spécialement bibliques étaient sous la dépendance de la dogmatique; elles comportaient deux grandes divi-

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.
2. Cf. *Bull. Soc. Ling.*, VI, p. ccxiv.

sions, l'Ancien Testament d'une part, le Nouveau Testament de l'autre. Le contenu de ces deux livres ou plutôt de ces deux collections était examiné de préférence dans ses relations avec la formation de la doctrine chrétienne. Ce n'était qu'à partir du second siècle de notre ère, après l'époque à laquelle on rapportait la composition des livres les plus récents du Nouveau Testament, que commençait l'histoire de l'Église.

Assurément, l'on se préoccupait de reconstituer en quelque mesure la situation dans laquelle les livres bibliques avaient vu le jour ; mais l'histoire ici restait l'auxiliaire, on pourrait dire la servante de l'étude des textes sacrés. Elle n'intervenait que comme *accident*, à moins qu'on ne la considérât comme une histoire surnaturelle, miraculeuse qui pouvait passer, à son tour, pour un chapitre de la dogmatique : c'était alors l'histoire sainte, l'histoire du peuple de Dieu, et, comme quelques auteurs n'ont pas craint de s'exprimer, la première partie de l'histoire de l'Église.

Dès les premières années de ce siècle, on a toutefois commencé de traiter l'histoire du peuple d'Israël selon un procédé plus scientifique, bien que l'on n'ose pas assurer que cette histoire soit encore sortie de la période mythologique. En effet, tant que l'on verra des hommes qui accordent que les documents conservés jusqu'à nous ne remontent pas au-delà du IXe siècle avant notre ère, discuter avec un air de sérieux ce qui se rapporte aux circonstances antérieures au séjour en Égypte, autrement dit à une époque patriarcale qui aurait précédé de huit ou dix siècles les plus anciennes sources, on ne pourra pas dire que l'histoire juive ait un caractère de rigueur. Aussi, nous nous applaudissons d'avoir publié sous le titre de *Précis d'histoire juive* une analyse critique et méthodique des documents bibliques : nous croyons que nous avons fait ainsi la seule chose que la situation présente comporte. Ajoutez que la date des documents, livres historiques, législatifs, prophétiques, n'est point établie avec sûreté et que les questions dogmatiques, celles même du miracle et de la prophétie se posent indirectement à chaque page, ce qui ôte beaucoup aux auteurs de leur liberté d'esprit.

Or, voici ce qui donne une singulière valeur aux études d'*histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*; c'est d'abord que leurs bases ne sont pas liées à la date très contestable admise pour les livres bibliques; c'est ensuite qu'on peut parler en dehors de toute préférence dogmatique de ce qui concerne les Machabées, Hérode et l'administration romaine en Palestine. Il se trouve donc que M. S., par l'autorité avec laquelle il s'est installé sur ce domaine, a tout simplement jeté les fondements de la véritable histoire du judaïsme ancien qu'il faudra écrire quelque jour. C'est, en effet, avec les Machabées que commence l'histoire juive documentée ; pour les époques précédentes, il n'y a qu'un squelette, que la liste des rois israélites de 1050 à 589, agrémentée de quelques indications très brèves. Il en résulte que le centre de gravité

des questions est complètement retourné. On faisait jadis l'aumône de quelques pages à l'époque qui sépare Néhémie de Jésus-Christ : aujourd'hui, le morceau d'étoffe écrue a arraché le vieux drap. Pour la première fois, l'histoire scientifique se fait sa place dans les études qui concernent le judaïsme ancien.

Je regrette d'être obligé d'exposer sous une forme très sommaire des idées qui sont trop en avance sur l'état actuel des esprits pour ne pas risquer d'être mal comprises et défigurées : je supplie surtout qu'on n'en impute pas la responsabilité à M. S., absolument innocent en cette affaire. Voici ce que je voudrais faire comprendre ; c'est que le *Manuel* de ce savant est en train d'inaugurer une phase nouvelle des études bibliques ; et je fonde cette assertion sur les propositions suivantes, qui s'enchaînent et se conditionnent mutuellement : 1° les études d'histoire pour la période biblique (de la création ou à partir d'Abraham jusqu'à 100 de l'ère chrétienne) avaient autrefois, soit un caractère purement dogmatique, soit le rôle de complément et de renseignement pour l'explication des livres saints ; 2° l'histoire juive ancienne, même sous la plume des savants qui l'ont traitée en dernier lieu, ne saurait point encore passer pour une discipline vraiment scientifique ; elle ne pourra passer pour telle tant qu'on s'obstinera à traiter d'époques mythiques comme s'il s'agissait d'époques historiques ; 3° même une fois ce progrès accompli, l'histoire juive ancienne (de Saül à Sédécias) pourra difficilement être considérée comme une *histoire*, par la raison qu'on ne possède qu'un squelette de successions au trône, que l'indication de faits très peu nombreux, et que les livres bibliques, qui donnent seuls un corps à tout cela, portent l'empreinte d'une rédaction plus récente, à savoir des temps qui ont suivi la restauration ; 4° chacun sait qu'il n'y a pas d'histoire pour le judaïsme entre la destruction de Jérusalem et les événements qui provoquèrent la révolte des Machabées ; 6° il en résulte que M. S., en entreprenant d'écrire scientifiquement l'histoire politique de la Palestine depuis 175 avant notre ère jusqu'à 135 après Jésus-Christ, a posé, en réalité, les bases de l'histoire juive ancienne. *Quod erat demonstrandum.*

Oui, à partir de 175 avant notre ère, il peut être question d'une *histoire juive*, tandis que, pour la partie plus ancienne, il faut se borner à une discussion analytique et critique des documents. Est-ce à dire que la besogne fût facile pour M. S. et qu'il ait eu à sa disposition tout ce que requiert un écrivain, documents, textes, inscriptions, médailles, etc..., le tout daté avec certitude et suffisamment abondant ? Assurément non. Si nous disons qu'avec M. S. on a la satisfaction de se trouver sur un terrain solide et non sur le domaine de l'élégante et aimable spéculation que d'autres préfèrent, il faut avouer que sa tâche restait singulièrement délicate. Et c'est ce qu'il a merveilleusement compris. Au lieu de tracer d'une main légère un tableau flatteur pour l'œil, il s'avance lentement en produisant méthodiquement les raisons

de chacune de ses assertions. En réalité, il applique à la période de trois siècles qu'il a abordée, ce même procédé de *discussion critique* que nous avons déclaré indispensable pour les parties de l'histoire juive antérieures à la captivité de Babylone. Voyez, en effet, la nature de ses sources. Il n'en est guère que trois : les deux livres deutérocanoniques des Machabées, l'historien Josèphe, la littérature rabbinique. Elles ne peuvent être consultées, tant les unes que les autres, qu'avec d'infinies précautions.

Nous n'en dirons pas davantage. Le livre que nous avons sous les yeux est un ouvrage tout simplement admirable, fait dans des conditions exceptionnelles. M. Schürer a répondu aux remerciements qui avaient accueilli sa première édition, en lui donnant une forme définitive. Il a posé d'une main ferme, nous le répétons à dessein, les *bases* de l'histoire juive. Et maintenant, c'est à ceux qui ont le privilége d'enseigner les matières bibliques, à envisager les obligations de science exacte et scrupuleuse qui s'imposent désormais à eux.

Maurice VERNES.

---

71. — Dr von JAN. **Die Eisagoge des Bacchius.** 1 Text, Kritischer Apparat und deutsche Uebersetzung. (2 Erklærung folgt als Beilage zum Programm 1891). Strassburg, Schultz, in-4, 32 p.

72. — **Handschriften der Hymnen des Mesomedes.**

M. Carl von Jan, professeur au lycée de Strasbourg, a publié en 1890, comme annexe de programme annuel, une nouvelle édition de l'*Introduction à l'art musical,* revue sur les manuscrits de Saint Marc à Venise VI, 3 (M), du XIVe siècle, sur le Marcianus VI, 10 (V), du XIIe siècle, les manuscrits de Paris 2456 (P), 2532 (Q), 2458 et 2460 de Munich, nº 215 (O), de la Barberine 270 (B), de Hambourg 36a, 2 (H), de Leyde 47 (L), de saint Marc VI, 2 (W), de Naples 259 (N) et de Modène II, F. 8 (Mut.). Il a classé ces manuscrits. Leur prototype est V, qui remonte au XIIe siècle et dont Paul Marquard a déjà tiré un bon parti pour établir son édition avec traduction allemande d'Aristoxène. M. de J. avait pris une connaissance incomplète du ms. 2532 de Paris. Il m'en a demandé la collation qui confirme ses conjectures relativement au placement de cette copie dans son stemma. Cette édition remplace avantageusement celle de Meibom qui d'ailleurs laissait loin derrière elle celles de Fr. Morel et du P. Marin Mersenne. Nous reviendrons sur ce travail lorsque nous aurons entre les mains l'*Erklärung* annoncée, dans laquelle M. de J. nous rendra compte des nombreux passages qui prêtent à la discussion. Il a fait suivre le texte grec-allemand d'un tableau de concordance entre les notes du trope lydien, le seul en usage chez Bacchius, et l'échelle musicale moderne, et de trois autres tableaux où sont présentées les notes modernes correspondant à celles des échelles de transposition d'après Bacchius et d'après ses devanciers, ainsi que l'échelle lydienne suivant les trois genres (diatonique, chro-

matique, enharmonique) de l'ancienne mélodie grecque. Il est à souhaiter que les travaux poursuivis par le regrettable Studemund et ses disciples — M. de Jan en tête — sur le Marcianus musical VI, 10 et d'autres manuscrits musicaux, soient mis en œuvre sur le plan de cette publication.

Le même savant a fait paraître aussi dans les *Jahrbücher* de Fleckeisen une notice des manuscrits contenant les trois hymnes à Calliope, à Apollon et à Némésis dont il attribue les paroles et la musique à Mésomède, tandis qu'on faisait avant lui un certain Denys l'auteur des deux premières compositions.

Le stemma avec lequel se termine sa notice présente pour ces manuscrits presque la même filiation que celle qui concerne Bacchius. Le principal éditeur des trois hymnes, Frédéric Bellermann, ne connaissait pas le ms. V, dans lequel M. de Jan a reconnu le prototype de tous les autres manuscrits connus. Sa notice complète et rectifie heureusement le travail déjà considérable de son devancier.

C.-E. Ruelle.

---

73. — Vittorio Finzi. **Di un' inedita traduzione in prosa italiana del poema « De Lapidibus pretiosis »** attribuito a Marbodo, vescovo di Rennes contenuta in un Codice della R. Biblioteca Estense, scritto verso la fine del Secolo XIV, seguita da tre capitoli di un Bestiario in volgare. Bologna, 1890, in-8, 40 pages.

Le traité des pierres précieuses attribué à Marbode a eu une grande réputation au moyen âge, comme le prouvent les nombreuses traductions, qui en ont été faites dans presque tous les idiomes de l'Europe occidentale; l'Italie ne pouvait l'ignorer; la bibliothèque du Vatican, celle de Saint-Marc à Venise, la Nationale, la Riccardine et la Laurentienne de Florence en possèdent des adaptations connues, mais toutes sont en prose; jusqu'à présent on ne connaît aucune traduction italienne en vers de ce texte célèbre. C'est une version en prose également que M. V. Finzi a publiée dans le *Propugnatore*, d'après le manuscrit VII B, 5, n° 92 de la « Biblioteca estense », et dont j'annonce le tirage à part. Elle se recommande tout d'abord par le grand nombre de pierres — soixante-dix-sept en tout — dont les propriétés sont décrites; le long prologue placé en tête n'est pas moins digne de fixer l'attention; c'est une vraie théorie du merveilleux tel que le moyen âge le trouvait partout dans la nature. Si l'on ajoute que ce texte curieux est du xiv° siècle et offre un intérêt véritable au point de vue de l'histoire de la langue, on ne peut qu'approuver le dessein qu'a eu M. V. Finzi de le publier et le remercier du soin avec lequel il a rempli sa tâche; mais n'aurait-il pas pu donner plus de notes grammaticales et nous renseigner mieux sur les particularités dialectales que présente cette précieuse version?

Ch. J.

74. — Bibliotheca Normannica : V. **La Clef d'Amors**, texte critique avec introduction, appendice et glossaire par Auguste DOUTREPONT. Halle, Max Niemeyer, 1890; gr. in-8, XLVIII-199 pages.

75. — **Eine altlombardische Margarethen-Legende**. Kritischer Text nach acht Handschriften mit einleitenden Untersuchungen, herausg. von Berthold WIESE. Halle, Max Niemeyer, 1890; in-8, CXX-107 pages.

I. La *Bibliotheca Normannica*, qui se publie sous la savante direction de M. H. Suchier, vient de s'enrichir d'un nouveau volume. M. Aug. Doutrepont, un jeune philologue dont le nom est déjà connu, a édité dans ce tome V un spécimen assez curieux de notre littérature didactique et galante du moyen âge, la *Clef d'Amors*, petit poème en 3,427 vers octosyllabiques, dont on n'avait qu'une édition déjà ancienne et souvent peu correcte (celle de Tross, Paris, 1866). Le nouveau texte a été bien établi, avec toutes les ressources que possède actuellement la critique, et qui consistent en trois manuscrits, dont deux récemment découverts, plus un petit imprimé gothique du XVI[e] siècle, dont M. Paul Meyer avait ici même [1] signalé l'importance. Je ne dirai rien du glossaire qui termine l'ouvrage : il m'a paru complet, et les références en sont exactes. Dans son introduction, M. D. a institué une comparaison très minutieuse, très intéressante entre la *Clef d'Amors* et l'*Ars amatoria* d'Ovide, dont ce poème n'est qu'une imitation, souvent une traduction. L'étude sur la langue est courte, mais substantielle, et somme toute suffisante : à l'aide de deux caractères phonétiques essentiels, *ié* = *e* + *i* et *che* = *ce* français, l'éditeur est arrivé à localiser d'une façon relativement précise son texte, et à lui assigner, comme lieu de composition, la région qui comprend aujourd'hui les départements du Calvados et de la Manche. Il a été plus embarrassé pour le dater : toutefois, d'assez bonnes inductions, suggérées en partie par M. G. Paris, l'ont amené à proposer comme date probable 1280, et la fin du XIII[e] siècle s'accorde en effet assez bien avec le genre et le ton du poème. Enfin, M. D. avoue avec infiniment de bonne grâce qu'après bien des efforts inutiles, il a dû renoncer à deviner l'énigme où l'auteur s'est plu à envelopper son nom : il y a là des combinaisons très compliquées de chiffres et de lettres, un véritable casse-tête, dont la solution, si jamais elle tente quelqu'un, reste à trouver. Ainsi la *Clef d'Amors* est encore anonyme : mais, quel qu'il soit, son auteur n'était pas le premier venu. Il avait un certain talent, un tour d'esprit qui a trop souvent manqué à beaucoup de ses contemporains; tout en imitant de très près Ovide, il a su renouveler son sujet par endroits, lui donner quelque modernité en substituant aux développements mythologiques des détails piquants sur les usages et la société de son temps. Que la note soit çà et là un peu grossière, il faut bien en convenir ; mais la malice est en général de bon aloi, et c'est beaucoup que de pouvoir lire couramment, en y prenant plaisir, un ouvrage didactique du XIII[e] siècle. M. Doutrepont, à

1. Cf. *Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 1866, II, pp. 19-22.

vrai dire, y aide puissamment le lecteur, en lui donnant une édition soignée dans ses moindres détails, en plaçant, par exemple, en tête de chaque page, de courtes rubriques qui sont un résumé du texte, et permettent de n'en point perdre le fil : il est juste de l'en remercier.

II. Si la *Clef d'Amors* a un mérite littéraire incontestable, on n'en saurait assurément dire autant de la *Légende de sainte Marguerite*, texte lombard du XIII[e] siècle, que vient de publier M. Berthold Wiese. Ce poème hagiographique de 1,100 octosyllabes est une bien médiocre et bien froide élucubration, qui par sa raideur d'allure se rapproche encore singulièrement de nos poèmes du X[e] siècle, la *Passion* et le *Saint-Léger*. Il faut se faire quelque violence pour être bien persuadé que ces vers sont presque contemporains de Dante, et que de pareilles pauvretés n'ont pas été écrites fort longtemps avant la *Divine Comédie*. Il va de soi que ces considérations ne diminuent en rien le mérite de l'éditeur, ni l'utilité du texte par lui choisi. Si l'intérêt littéraire de la *Légende de sainte Marguerite* est à peu près nul, il n'en est pas de même de son intérêt linguistique, qui est grand. Même après les beaux travaux de MM. Mussafia, Ascoli, et quelques autres, sur les anciens dialectes de la Haute-Italie, la publication d'un document important, écrit en lombard du XIII[e] siècle, ne peut-être accueillie qu'avec faveur, surtout lorsque la publication est bien faite, et c'est ici le cas. M. W. a établi son texte sur le dépouillement de huit manuscrits, dont il enregistre les variantes ; il a classé avec sagacité ces manuscrits, et donné, dans une substantielle introduction, tous les rapprochements d'histoire littéraire que comporte le sujet. Mais ce qu'il y a de particulièrement attachant dans cette introduction, c'est l'étude détaillée et complète qu'a faite M. W. de la langue et de la métrique du texte (pp. LXVIII-CXVIII) ; le relevé des formes a été fait avec soin, ordonné avec méthode, appuyé par des observations en général exactes [1]. Les résultats auxquels aboutit l'auteur étaient assurément connus en majeure partie, mais il est tels paragraphes, notamment ceux qui concernent la flexion verbale, où sont rassemblés des faits nouveaux et qui permettront à la science de poser des conclusions plus certaines. C'est en ce sens surtout que M. Wiese a fait œuvre utile, et qu'il vient de fournir une remarquable contribution aux études dialectologiques sur le haut italien.

É. BOURCIEZ.

---

76. — F. W. BAIN. **Christina Queen of Sweden.** Londres, Allen, 1890, XXIII-382 p.

Christine de Suède n'a pas encore trouvé devant l'histoire la justice qui lui est due. Elle a étonné, scandalisé son siècle ; elle a, par sa

1. Il y a seulement, çà et là, certains points de détail sur lesquels on ne saurait être de l'avis de M. W. Ainsi (p. LXXVIII) pourquoi dire que *capon* (v. 946) n'est pas un mot populaire : il est bien établi que le mot est populaire dans les différentes langues romanes, et qu'il remonte à un type du latin vulgaire **capponem*.

conversion, soulevé la haine des protestants et l'enthousiasme des catholiques. Aucun historien n'a parlé d'elle sans passion. M. B. affirme que tous l'ont méconnue, et plusieurs calomniée. Il récuse donc leurs appréciations, même celles des plus autorisés; il critique avec aigreur Fryxell, dont il compare les jugements sur Christine à ceux de Victor Hugo sur Napoléon III; Geijer, l'écho des puritains et des rancuneux Luthériens; Ranke, dont les erreurs exigeraient un volume de réfutations; il relève enfin une phrase, d'ailleurs inoffensive, de M. Geffroy, et signale en termes discourtois l'ignorance « *or something worse* », d'un membre de l'Institut (p. XVIII. Note).

M. B. est-il lui-même si affranchi de préjugé? Ne mesure-t-il pas sa sympathie pour Christine à l'antipathie que lui ont vouée les protestants? Il est vrai que cette sympathie l'invite à pénétrer le caractère inquiet et mystérieux de son héroïne. Le trait dominant qu'il y découvre, c'est le mysticisme. M. B. explique avec beaucoup de sagacité cet état d'esprit par l'isolement où vécut la princesse pendant son enfance, par l'abandon moral dont elle souffrit, et aussi par son tempérament maladif et nerveux à l'excès. Elle reçut, par ordre du roi son père, une éducation masculine, mais elle resta bien femme par la facilité avec laquelle elle subit l'ascendant d'hommes qui surent parler à son intelligence et à son cœur. Ces hommes, chose curieuse, furent surtout des Français : l'ambassadeur Chanut, Descartes, le séduisant Bourdelot, qui devint, en tout bien tout honneur, son médecin du corps et de l'âme.

M. B. attribue, sans preuves d'ailleurs, la conversion de Christine à l'influence de Chanut et de Descartes (pour ce dernier l'assertion est au moins aventurée). Il est plus exact de dire que les aspirations mystiques de Christine ne trouvèrent leur satisfaction que dans le catholicisme. La reine, déjà fort dégoûtée des affaires politiques qui s'embrouillaient, se sentant odieuse au clergé, à son peuple, craignant pour sa vie, n'eut pas besoin sans doute de puiser dans le catholicisme, comme le croit M. B., l'idée du renoncement. L'abdication fut en partie la conséquence d'une crise religieuse. Mais elle fut dictée aussi par des raisons d'ordre temporel. C'est l'impression qui se dégage de la lettre où Christine annonce sa résolution à Chanut (p. 276).

Dans cette confession, Christine goûtait d'avance la joie de surprendre le monde par un acte qu'elle compare à un coup de théâtre. Elle ne répugnait pas, en effet, aux scènes dramatiques et aux coups d'éclat. C'est ainsi qu'elle machina le meurtre de Monaldeschi, M. B. ne discute que la légalité du fait : c'est à ses yeux le point essentiel. La Reine ne fit qu'user de la juridiction que l'Acte d'abdication lui réservait sur ses domestiques. Beaucoup de contemporains, Leibnitz entre autres, partagèrent cette opinion. Mais M. B. n'est pas un contemporain de Christine. On attend de lui qu'il se prononce sur la moralité de l'action : M. B. se borne à citer ces mots de Tacite : *habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum. Magnum exemplum!* L'assimilation est impertinente, « *or something worse* ».

Nous doutons que M. B. réussisse dans sa tentative de réhabilitation. Même s'il réformait l'histoire, il ne détruirait pas la légende. Car la figure de Christine de Suède est quasi légendaire, parce qu'elle est énigmatique. A défaut d'un arrêt définitif, M. B. apporte un plaidoyer habile, dans le procès où la mémoire de Christine est encore engagée. On louera la sûreté, la composition, la vive allure de cette biographie, dont les historiens vraiment impartiaux tireront profit.

B. Auerbach.

---

77. — **Un intendant sous Louis XIV.** Étude sur l'administration de Lebret en Provence (1687-1704), par J. Marchand, agrégé d'histoire, Inspecteur d'Académie, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1889, 1 vol. in-8 de 380 pages.

L'intendant dont M. Marchand vient d'écrire l'histoire est le petit-fils du célèbre auteur du traité *De la souveraineté du roy*. Maître des requêtes, puis intendant du Limousin (1681), du Dauphiné (1682-1686), du Lyonnais (1686), Pierre Cardin Lebret déploya, pendant dix-sept ans, en Provence (1687-1704), ses grandes qualités d'administrateur. Il était tout ensemble intendant de Provence et premier président du Parlement d'Aix.

M. M. nous fait assister à cet effort de centralisation administrative qui s'opéra par l'organe des intendants et à leur profit, mais ne fut l'œuvre ni d'un homme ni d'un jour. Pour devenir tout-puissant comme il le fut plus tard, « l'intendant, en Provence comme ailleurs, eut à triompher de deux obstacles qui purent longtemps sembler insurmontables et ne cédèrent que peu à peu : les traditions locales encore vivaces; les anciens pouvoirs toujours respectés ».

Le tableau fidèle de ces anciens pouvoirs provinciaux n'est pas la partie la moins intéressante du livre de M. M. Les chapitres consacrés aux vigueries, aux communautés et aux assemblées générales des communautés qui, depuis 1639, prirent la place des États, nous ont particulièrement intéressé. M. Marchand passe en revue les finances; l'administration militaire; la justice; l'agriculture, l'industrie et le commerce. Il a pu dresser un budget de la Provence de 1687 à 1703, budget qui donne la mesure exacte des lourdes charges imposées à ce pays.

L'ouvrage est bien écrit et bien composé. Les éléments en sont puisés aux meilleures sources. Nous regrettons toutefois que l'auteur, à l'occasion de la suppression temporaire de l'intendance en Provence (1649-1671), n'ait pas rappelé les mesures générales et le mouvement d'opinion auxquels se rattache cette longue interruption. Le chapitre consacré aux « procureurs du pays » nous a paru aussi un peu écourté : du temps même de Lebret, Cosnac, archevêque d'Aix soutint leurs droits et plaida leur cause en termes fort remarquables. Ce bon livre est muni d'une excellente table alphabétique des matières.

Paul Viollet.

78. — **Karl Graf zu Wied,** Kœniglich preussischer Generallieutenant, ein Lebensbild zur Geschichte der Kriege von 1734 bis 1763, nach den hinterlassenen Papieren des Verewigten und anderen ungedruckten Quellen, von Fr. von der Wengen. Gotha, Perthes, 1890. In-8, xv et 527 p. 10 mark.

Ce gros livre est consacré à l'un des « paladins » du grand Frédéric, le comte Charles de Wied (19 octobre 1710-8 octobre 1765), qui devint lieutenant-général dans l'armée prussienne et se distingua pendant la guerre de Sept Ans par sa valeur et son infatigable activité, notamment aux batailles de Liegnitz, de Hohengiersdorf, de Torgau et de Leutmannsdorf. « C'était, disait Frédéric, un brave officier, qui m'avait rendu en toute occasion des témoignages convaincants de son vrai zèle et dévouement pour moi et mes intérêts » (p. 511). L'auteur de cette biographie, M. von der Wengen, connu déjà par une « Histoire de la guerre de 1866 entre la Prusse et le Hanovre », a puisé très consciencieusement à toutes les sources, notamment dans des archives de famille et dans les écrits du temps. Il a divisé son ouvrage en onze chapitres : la jeunesse du héros et ses premiers services dans l'armée prussienne (I); puis son passage dans l'armée autrichienne (II); son retour en Prusse et les événements de sa vie pendant les années 1742-1755 (III); les campagnes de 1756, de 1757, de 1758, de 1759, de 1760, de 1761, de 1762 (IV-X); fin de la carrière du comte Charles de Wied, qui meurt d'un accident à la chasse. Il a donné une place considérable au récit de la guerre de Sept Ans (p. 72-501) et, sur nombre de menus détails, on devra désormais le consulter; car il connaît intimement son sujet, et corrige au passage plusieurs erreurs de ses devanciers. Ce *Lebensbild* du comte de Wied est donc en même temps un précieux ouvrage d'histoire militaire. Le chapitre qui traite de la campagne de 1762, a surtout une grande importance : on y voit, par les lettres du roi et du général-major de Gablenz au comte de Wied, l'épuisement de l'armée prussienne et les abus qui s'y glissaient. On regrettera toutefois que l'auteur n'ait pas su animer sa narration; toute pleine de détails techniques, d'ordres de bataille, de marches et de mouvements sans fin, elle ne se lit pas avec agrément.

Z.

---

79. — Rentsch (Joh.). **Johann Elias Schlegel als Trauerspieldichter mit besonderer Berücksichtigung seines Verhæltnisses zu Gottsched.** Leipzig, Beyer, 1890. In-8, 111 et 119 p. 1 mark 50.

M. Rentsch a fait là un très bon travail. Tout d'abord, comme l'indique le titre, il retrace les rapports d'Élie Schlegel et de Gottsched ; puis il passe en revue les tragédies de son héros, les analyse clairement, les apprécie avec justesse, sans toutefois insister suffisamment sur leurs sources, sur l'accueil qu'elles reçurent du public et sur l'influence qu'elles ont exercée. Le plus remarquable chapitre du travail est consacré à la

langue de Schlegel et à sa versification (p. 89-118); M. Rentsch montre d'une façon très détaillée, en examinant successivement les figures de rhétorique, les comparaisons, la césure, l'enjambement, etc., comment Schlegel est en progrès sur Gottsched, et qu'en passant (trop tard, il est vrai) de l'alexandrin à l'iambe de cinq pieds, le poète de la *Fiancée en deuil* a déjà beaucoup plus d'aisance et de souplesse.

A. C.

---

80. — **Herder's** Briefe an Joh. Georg Hamann, im Originaltext hrsg. von O. Hoffmann. Berlin, Gærtner (Heyfelder), 1889. In-8, vi et 284 p. 4 mark.

Comme le remarque M. Hoffmann, si Herder avait eu le temps d'écrire ses Mémoires, il aurait trouvé de précieux et abondants matériaux dans ses lettres à Hamann. Herder ne cachait rien au *Mage du nord*; ses intimes pensées, les moindres sentiments qui agitent son âme, les plans sans nombre qu'il roule dans sa tête inquiète, ses études multiples, les œuvres qu'il médite, qu'il commence, rejette, puis reprend et achève, les personnages connus ou inconnus qui attirent son attention, tout cela remplit sa correspondance avec Hamann, et ce *Briefwechsel* nous offre à la fois une biographie de Herder et un tableau d'ensemble de son époque. On ne connaissait jusqu'à présent que trente-quatre de ces lettres. Les autres, au nombre de trente-trois, se trouvaient, depuis le commencement de ce siècle, chez un collectionneur d'autographes qui les avait enfermées dans une cassette et les gardait si soigneusement que personne ne connaissait leur existence. Heureusement, en 1886, un libraire de Leipzig les acquit et les vendit à la Bibliothèque de Berlin. M. H. nous les communique aujourd'hui (nos 2, 4-6, 13, 17-21, 24, 38-40, 42, 43, 45, 52, la seconde moitié de 53, 54-57, la première moitié de 59, 61-64, 66, 68-71). Les lettres inédites forment près des deux tiers du volume, car elles sont plus longues, plus détaillées que les lettres connues jusqu'à présent. On remerciera M. Hoffmann du soin qu'il a pris. Il aurait bien voulu reproduire en même temps les lettres de Hamann, mais sans doute le volume eût été trop gros [1]. Les notes nombreuses qu'il joint au texte, et qui figurent *malheureusement, et selon la coutume des Allemands*, non au bas des pages, mais à la fin du volume, sont très utiles et, dans leur brièveté, très suffisantes; quelques-unes ont dû lui coûter de pénibles recherches. Un index complet rehausse la valeur de cette publication qui profitera sûrement à Herder. L'écrivain, il nous semble, n'est pas aussi mordant, aussi amer que de coutume; il parle des siens, des chagrins qu'il éprouve, des ennuis que lui cause sa « célébrité » avec une touchante mélancolie; il loue Gœthe franchement et de tout cœur. Une lettre intéressante (n° 68) nous pré-

1. D'ailleurs, M. Hoffmann a reproduit dans ses *Notes* bon nombre de passages des lettres de Hamann que Roth avait laissés de côté, et il les signale à l'attention par le mot *ungedruckt*.

sente Forster et sa femme, et le *quatro* que forment la princesse Galitzin, Fürstenberg, Hemsterhuis et Sprickmann; on a là, comme dit Herder lui même (p. 221) « une longue galerie de dessins ».

A. CH.

---

81. — **Notes pour servir à l'histoire des mathématiques dans l'ancien pays de Liège**, par C. LE PAIGE, professeur ordinaire à l'Université de Liège, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, etc. Liège, imprimerie Léon de Thier, 1890, grand in-8 de 111 p.

M. Le Paige s'est proposé de nous faire connaître les mathématiciens liégeois d'origine, les mathématiciens étrangers qui ont vécu et enseigné dans l'ancien pays de Liège, et d'analyser les travaux des uns et des autres. Son travail n'est, dit-il, qu'un premier essai qui sera plus tard développé. Tel qu'il est, ce travail rendra de grands services non seulement à ceux qui s'occupent de l'histoire des sciences, mais encore à ceux qui s'occupent d'histoire littéraire et de bibliographie. Les renseignements fournis par M. Le Paige sont très abondants, très curieux et ont tous la parfaite précision que l'on peut attendre d'un mathématicien. J'indiquerai quelques-uns des résultats obtenus par l'intrépide et excellent chercheur : c'est par erreur que les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (t. VII, p. 206), ont pensé que le chroniqueur Albéric de Troisfontaines aurait attribué peu de valeur aux travaux scientifiques d'Heriger, abbé de Lobbes (p. 7). C'est encore par erreur que les mêmes critiques ont cru qu'Adalbold, ami d'Heriger et peut-être son élève, était sorti des écoles de Reims; il sortait certainement des écoles de Liège (p. 7). Ce fut l'ami, mais non le disciple de Gerbert, comme l'a démontré M. W. Moll. Les indications biographiques et bibliographiques de M. Le Paige sur Adalbold complètent la notice de l'*Histoire littéraire de la France* (t. XII, p. 257-258) — Jean Stadius, nommé professeur au Collège de France en 1576, ne jouit pas longtemps de cet honneur. Il s'éteignit à Paris, dans la nuit du 17 juin 1579, en l'hôtel du maréchal de Retz, au faubourg Saint-Honoré. D'après certains auteurs, ce mathématicien serait mort le 31 octobre 1579 [1]. Cette date est certainement erronée, car, dans une lettre adressée à Catherine de Clermont, maréchale de Retz, et datée du 24 septembre 1579, le fils de Jean Stadius, Jérôme, mentionne déjà la mort de son père. Voir l'édition de Florus, publiée à Anvers, chez Plantin, en 1582. La date du 17 juin résulte également de l'épitaphe composée par Juste de Rycke plus connu sous le nom de Ryckius (p. 26). — L. Hulsius est probablement mort, non en 1605, mais au commencement de 1606, avant le mois de juillet, comme il résulte d'une lettre de

1. C'est la date indiquée par le président de Thou (*Histoire*, livre LXVIII), lequel a été suivi par la plupart des biographes. Goujet (*Mém. hist. et litt. sur le Collège royal de France*, t. II, p. 121) avait cité deux épitaphes rapportées dans la *Bibl. Belg.* édition de Foppens, qui font mourir Stadius le *18 juin 1579*.

J. R. Zigler à Kepler, dans le recueil intitulé : *Epistolæ ad Joanem Keplerum*, 1718, p. 354[1], à propos de l'ouvrage célèbre sur l'*Astrolabe* publié par Girard Stempel et Adrien Zelst[2] sous les auspices de leur Mécène, le prince évêque de Liège, Ernest de Bavière[3], voici deux rectifications (p. 38) : « Lalande, dans sa *Bibliographie de l'astronomie*, qui mentionne les éditions de 1602 et 1619, indique une édition d'Arnhem, 1629, in-4°. Cette édition de 1629 n'existe probablement pas plus que celle de 1609, signalée dans la *Bibliographie générale de l'astronomie* de MM. Houzeau et Lancaster. »

Recommandons, en outre, comme très instructifs et très intéressants, divers passages ou diverses séries de pages sur le cardinal Nicolas de Cuza (p. 19), Juste-Lipse (p. 30-31), le Jésuite astronome Christophe Clavius (p. 40-42), le géomètre Jean Gallé, ingénieur de l'archiduc Albert, (p. 48-52), le polygraphe Godefroid Wendelin, « une des plus grandes illustrations de l'ancien pays de Liège » (p. 52-69), le P. Fr. Hall ou Linus, le célèbre constructeur d'horloges solaires (p. 69 75), Henri Dormal (p. 78), René François de Sluse (p. 78-95), « le plus illustre géomètre dont le pays de Liège peut se glorifier » et auquel Huygens a donné ce double éloge : « *geometrarum, quos novi, omnium doctissimus candidissimusque*[4] ».

T. de L.

---

82. — Guerres de Vendée. **Notes biographiques sur le général d'Autichamp**, 1770-1859, d'après des documents inédits, par Ch. d'Availles. Ouvrage enrichi d'un portrait du général d'après Emile Lassalle. Niort, Clouzot, 1890. In-8, 192 p.

M. d'Availles a en sa possession le manuscrit des *Mémoires* du général d'Autichamp. Mais Mme la marquise d'Autichamp lui a formellement interdit de publier les souvenirs de son aïeul. M. d'A. a donc écrit ces *Notes biographiques* qui, selon ses propres expressions, suffiront pour nous faire connaître en substance les *Mémoires* du général et sauver de l'oubli des documents de haute importance. Les *Mémoires* se divisent en deux parties : la première, consacrée à l'insurrection de 1815, complète la brochure publiée par le général en 1817 ; la seconde concerne

1. M. L. P. donne (p. 31-32) les titres complets des divers traités de ce savant mathématicien, à peine mentionnés par les biographes. C'est un excellent petit chapitre bibliographique.

2. Liège, 1602, in-4°. M. L. P., fervent bibliophile et collectionneur, est l'heureux possesseur d'un magnifique exemplaire de cet ouvrage relié en vélin blanc, avec ornements dorés, portant sur les plats les armes de Maximilien, archiduc d'Autriche.

3. Voir sur ce protecteur des savants, zélé savant lui-même, les pages 23, 25, 29-37.

4. Déjà M. L. P. S. était spécialement occupé du docte chanoine : *Correspondance de René-François de Sluse, publiée pour la première fois et précédée d'une introduction* (Rome, 1885, in-4° de 252 p.). Espérons que le volume que M. L. P. doit consacrer à Wendelin « dans un avenir assez rapproché », comme il nous l'annonce (p. 31, note 2), ne sera pas moins considérable.

les événements de 1832 (alors qu'il commandait en chef les troupes de la rive gauche de la Loire) et renferme des pièces absolument inédites, ainsi que des appréciations qui ont leur prix. M. d'Availles n'a fait que toucher, en passant, aux premières guerres de la Vendée où le rôle d'Autichamp, quoique brillant, n'a été que secondaire; mais il s'est arrêté davantage sur les prises d'armes de 1815 et de 1832.

C.

---

83. — **Correspondance diplomatique du comte Pozzo-di-Borgo, ambassadeur de Russie en France, et du comte de Nesselrode, depuis la Restauration des Bourbons jusqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle**, publiée par le comte Charles Pozzo-di-Borgo. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-8, t. I (1814-1816). Prix : 7 fr. 50.

Avec les *Mémoires de Vitrolles*, dont la *Revue critique* a déjà parlé (à la date du 11 août 1884), on a vu comment l'intrigue aida au succès de la Restauration. Avec la correspondance du comte Pozzo-di-Borgo, on assiste à l'action diplomatique qui soutint ce succès. Sans doute, le retour des Bourbons offrait la seule solution possible après les désastres de 1814, et même après ceux de 1815. Mais s'il s'imposait en principe, en réalité, à cause des personnes mises en scène, il présentait mille difficultés.

La tâche que Vitrolles assumait comme citoyen, Pozzo-di-Borgo la remplit en qualité d'ambassadeur de Russie. Dans sa correspondance, il laisse sentir ce qu'elle avait de pénible. Un roi égoïste, dominé par ses favoris, d'abord l'incapable Blacas, qui contribue à la chûte de la première Restauration ; puis l'habile Decazes, qui sauve la seconde ; le frère du roi, jouet de la réaction cléricale ; une chambre plus royaliste que le roi, *la chambre introuvable*, compromettant le trône par son zèle et écartant les hommes capables, éprouvés par les régimes antérieurs. C'était contre le royalisme qu'il fallait défendre la royauté.

Le Corse Pozzo-di-Borgo, ancien rival de Napoléon Bonaparte dans son île et exilé par lui, était entré au service diplomatique russe, tout en gardant pour la France (dont il n'était pas né le sujet) une affection si vive qu'il finit par s'y établir pour toujours. Mais c'était la France monarchique qu'il aimait. Son gouvernement lui reprochait d'être « crûment bourbonnique ». A quoi il répondait, disant : « Les Bourbons sont une institution et non une famille. » C'était si bien dit que Louis XVIII songea à confier le portefeuille de l'Intérieur à l'envoyé du tsar. Pozzo refusa. Le duc de Richelieu, qui avait le même avantage que Pozzo d'être à moitié Russe et Français, fut le ministre qui convint le mieux à la situation.

Les difficultés de la tâche provenaient non seulement de l'intérieur, mais aussi du dehors. En 1814, les Alliés étaient déjà peu favorables aux Bourbons, entre autres le tsar, qui avait vu de près leur piteuse cour de Mittau. L'histoire de la première Restauration ne devait pas

contribuer à augmenter l'admiration d'Alexandre pour la race légitime. Le parti clérical avait empêché le mariage du duc de Berry avec une grande-duchesse gracieusement offerte par la Russie. Bien plus, pendant les Cent jours, le cabinet russe prit connaissance de l'alliance secrète formée au congrès de Vienne par Talleyrand qui, redevenu le disciple de Choiseul, refusait la Saxe et la Pologne à la Prusse et à la Russie, et unissait contre ces puissances la France, l'Autriche et l'Angleterre. Autocrate de toutes les Russies, en même temps que prince libéral, Alexandre Ier avait une double raison pour condamner la monarchie légitime.

Heureusement pour celle-ci, elle a un habile avocat dans la personne du sympathique Pozzo. Non pas que, dans ses dépêches, il épargne les épithètes fâcheuses aux « Tartufes ultraroyalistes ». Au fond il donne raison à Nesselrode qui dit : « Cette France est inépuisable en éléments de bonheur. Il ne lui faudrait qu'un autre *Monsieur*. Faites-lui donc comprendre une bonne fois que les puissances ne sont pas là pour soutenir ses sottises et pour le faire monter un jour sur le trône avec un système de réaction aussi insensé. Tout cela fait vraiment pitié. » Mais Pozzo reste fidèle au principe et il y convertit toute la Russie.

Les Bourbons une fois remis en selle, le gouvernement russe lui-même prend à tâche de les y maintenir. En dépit de ses traditions despotiques, il exige la promulgation de la charte constitutionnelle; il ne cesse de conseiller à Louis XVIII une politique libérale; il encourage les efforts de Pozzo et de Richelieu pour former une représentation modérée que l'on obtient enfin en 1816 en dissolvant la première chambre (ici s'arrête le volume publié). Devant l'Europe grondeuse, il prend le parti de la France monarchique. C'est après entente entre les deux cours, nous le savons maintenant, que, lors de la seconde Restauration, Pozzo rédigea lui-même la lettre si digne, où Louis XVIII se déclare prêt à abdiquer plutôt que de laisser démembrer le royaume. L'action de la Russie fut donc bienfaisante et l'accord des deux gouvernements servait la France au dedans comme au dehors. On ne saurait reprocher à l'éditeur de cette très intéressante *Correspondance* d'indiquer dans son introduction les traits d'union des deux pays; l'histoire doit servir de guide à la politique et les arguments du passé sont quelquefois bons pour le présent.

Francis Decrue.

---

84. — **Histoire de la colonie anglaise du Cap de Bonne Espérance**, par Paul Lélu. (Paris, 1890, in-8 de 144 p. et cartes).

Cet ouvrage est un très bon abrégé de l'Histoire du Cap, depuis les débuts du gouvernement de la Compagnie Hollandaise (1652) jusqu'à nos jours. L'auteur nous montre d'abord comment la politique étroite et oppressive des premiers occupants paralysa toute tentative d'extension,

et contraignit une partie des colons à émigrer pour se soustraire à un joug intolérable; en 1795, les Anglais, sous la protection desquels le prince d'Orange venait de placer la colonie, s'en emparent provisoirement pour l'occuper définitivement en 1806. Nous assistons ensuite aux longues guerres contre les Cafres, et à la persécution des Boërs, pourchassés d'asile en asile, et supportant avec un admirable héroïsme les souffrances et les infortunes déchainées sur eux par leurs oppresseurs. Tout fut vainement mis en œuvre pour les décider à accepter la suzeraineté de la Grande Bretagne; expulsés, au mépris de tout droit, et des traités conclus, d'abord du Natal, puis du Waal et de l'Orange, et en dernier lieu du Griqualand, ils espèrent encore garder une indépendance qui leur a coûté tant de sang et de peines. Mais, comme le dit fort bien M. Lélu à la fin du récit de cet émouvant exode, le pays où ils sont maintenant installés est trop riche en mines d'or pour ne pas tenter l'insatiable cupidité de leurs puissants voisins.

H.-D. DE G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. BOUCTOT nous a envoyé le tome premier d'une *Histoire du communisme et du socialisme* (Paris, Ghio, 1889). L'auteur a voulu « faire comprendre aux masses, leurrées par de vaines promesses, qu'il n'appartient pas à la puissance gouvernementale de contredire au libre jeu des *lois naturelles*, et que, si le propre de l'État est de favoriser l'expansion des institutions de sauvegarde, de protection et de bienfaisance qui viennent, chaque jour, consolider l'édifice d'affranchissement fondé par la Révolution française, l'intervention de la loi dans le domaine de la répartition des biens est une utopie » (j'abrège la phrase). La partie historique de ce petit volume ne mérite pas l'attention. L'exposé des faits contemporains est plus personnel et plus intéressant. L'auteur annonce une étude plus approfondie sur les socialistes modernes les plus connus : Proudhon, Lassalle, Karl Marx.

— M. MARIGNAN a fait paraître la traduction française d'*Études* de M. Lamprecht *sur l'état économique de la France pendant la première partie du moyen âge* (Paris, Picard et Guillaumin). Ces *Études* se composent : 1° de la thèse de doctorat de M. Lamprecht, consacrée à l'état économique de la France au XIᵉ siècle. Elle fit sensation, en 1878; 2° d'un fragment du grand ouvrage de M. Lamprecht sur l'Allemagne : *Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter*. Leipzig, 1888. Ce fragment est consacré à la civilisation franque. M. Lamprecht analyse les textes avec une patience et une conscience parfaites, sans parti pris, sans idée préconçue. C'est le moins systématique des historiens et des économistes. Le traducteur a suivi le texte allemand avec une fidélité parfois excessive mais qui n'a rien de fatigant. La lecture de ce livre est des plus attachantes. M. Marignan a complété et enrichi plus d'une fois l'annotation déjà si riche de Lamprecht.

— Sous ce titre l'*Irlande, la crise agricole et politique* M. Emmanuel FERRÉ a publié, il y a déjà quelque temps, à la librairie Perrin, une brochure intéressante consacrée à l'étude de la question agraire et du *home-rule*. A lire p. 17, l'exposé de l'abolition du régime féodal en Bavière et en Autriche.

GRÈCE. — M. COUMANOUDIS vient de trouver dans les fouilles du Vieux Marché une inscription qui contient : 1° une lettre en latin de l'impératrice Plotine, veuve de Trajan, adressée à Hadrien, son fils adoptif, par laquelle elle prie l'empereur de donner au chef de l'École Épicurienne le privilège de nommer son successeur non pas — comme cela se faisait jusqu'alors — exclusivement parmi les citoyens romains, mais aussi parmi les *peregrini*; 2° une lettre d'Hadrien à Plotine, par laquelle l'empereur lui fait savoir qu'il exauce sa demande; 3° une lettre en grec de Plotine par laquelle elle annonce au chef de l'École, Publius Theotimos, la réussite de sa démarche. Le texte sera publié et commenté par M. Coumanoudis dans l' Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς d'Athènes.

— Nous recevons la leçon d'ouverture du cours de philologie latine par M. SAKELLAROPOULOS à l'Université d'Athènes (Λόγος εἰσιτήριος εἰς τὸ μάθημα τῆς λατινικῆς φιλολογίας. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Κωνσταντινίδου, 1890). L'auteur présente en 25 pages un tableau d'ensemble de la littérature latine, puis il indique la méthode de son enseignement, rappelant pour finir le mot de Fustel de Coulanges : « La science ne se transvase pas d'un esprit dans un autre; il faut qu'elle se fasse dans chaque esprit. »

ITALIE. — M. de RUGGIERO continue régulièrement la publication de son *Dizionario epigrafico*. Les fascicules XIX et XX viennent de paraître. Ils contiennent les mots *Aqua* et tous ses composés, *Aquitania*, *Ara*, *Arabia*, *Arbiter*, *Arca*, *Arcadius*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 janvier 1891.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre un rapport de M. Croiset sur les travaux des membres des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.

La séance étant redevenue publique, M. Siméon Luce lit une note intitulée : *Du Guesclin et les ducs de Berry et de Bourgogne, à propos d'une relique de la Passion*. D'après un acte notarié dressé à Riom en 1376 et conservé aujourd'hui aux Archives de la Côte-d'Or, qui lui a été signalé par M. Prost et communiqué par M. Joseph Garnier, M. Luce expose l'histoire d'un fragment d'un des clous de la croix du Christ, conservé jadis à la Sainte-Chapelle de Bourges. Cette relique, portée par Pierre le Cruel à la bataille de Montiel (1369), fut successivement prise, à cette bataille même, par le connétable Du Guesclin, puis donnée, en 1373, par Du Guesclin à Jean, duc de Berry, et, en 1376, par le duc de Berry à son frère Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

M. Noel Valois signale un ouvrage inédit d'Honoré Bonet, prieur de Salon, auteur de l'*Arbre des batailles*. Cet ouvrage, conservé dans deux manuscrits, l'un à Rome, l'autre à Paris, porte pour titre : *Somnium super materia scismatis*. Il fut écrit en 1394 et renferme un tableau saisissant de l'état politique de l'Europe à cette date. Il fait bien comprendre le peu de secours que l'Église devait attendre des souverains chrétiens, au milieu des épreuves du grand schisme d'Occident. On y trouve, en outre, des détails nouveaux sur la vie et la carrière de l'auteur.

M. le comte de Charencey communique des *Recherches lexicographiques sur la langue basque*. Il examine un certain nombre de mots d'origine celtique, germanique ou grecque, qui, avec les mots d'origine latine et néo-latine, constituent environ les trois quarts du vocabulaire basque.

Ouvrages présentés : — par M. Clermont-Ganneau : *les Expositions de l'État au Champ-de-Mars et à l'Esplanade des Invalides* (publication faite par les soins de M. Louis JEZIERSKI, directeur des journaux officiels); — par M. Delisle : OMONT (H.), 1° *Supplément au Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de Suisse* (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*); 2° *Notice sur un manuscrit à peintures ayant appartenu au duc Louis Ier de Bourbon, conservé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan* (extrait de la *Revue de l'art chrétien*); — par M. Oppert : un mémoire de M. SCHRADER sur les textes datés des Arsacides.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 16 février — 1891

85. — Griffith et Petrie, **Two Hieroglyphic Papyri from Tanis** : 1. — The Sign Papyrus (a Syllabary) by F. Ll. Griffith ; 2.— The Geographical Papyrus (an Almanack), by W. M. Flinders Petrie, with remarks by Professor Heinrich Brugsch (15 plates of facsimile and Introductory Remarks). Extra-Memoir of the Egypt Exploration Fund. Londres, 1890, in-8, 25 pl. et 15 pl. Prix : 6 fr. 25.

Les deux papyrus que l'*Egypt Exploration Fund* vient de publier appartiennent à un dépôt de papyrus, découvert par M. Petrie en 1814, à Tanis, dans les ruines de la ville. « Il parut à M. P. que les maisons « qui semblaient avoir été détruites par un incendie fourniraient proba- « blement les résultats les plus profitables. En pareil cas, le proprié- « taire sauve hâtivement ce qu'il a de plus précieux, et laisse la plus « grande partie de son mobilier en proie aux flammes. La maison en « s'écroulant recouvre les objets de gravats, où le malheureux ne songe « guère à venir chercher sa vaisselle brûlée ou brisée, ses outils, ses « papyrus. La terre et les briques trahissent par leur couleur rouge le « site à l'explorateur moderne, et un travail de quelques jours dans des « décombres friables et faciles à remuer lui rend tout ce que le feu a « épargné. M. P. mettant cette théorie en pratique se procura de la « sorte une large collection de poteries et d'autres antiquités, ainsi « qu'une quantité de papyrus. Dans certains cas, les papyrus, serrés « sans soin dans un coin de la maison, avaient été endommagés de telle « sorte qu'on n'en peut rien sauver..... D'autres, sans être entièrement « brûlés, avaient été cuits, pour ainsi dire, par la chaleur de l'incendie, « et ensevelis dans une couche moins compacte de décombres, avaient « mieux résisté aux infiltrations des marais voisins... Ils sont d'un brun- « jaunâtre, mous, avec une tendance à s'émietter qnand on les manie. « On peut, cependant, détacher de la masse de larges parcelles, de façon

« à rendre les couches d'écriture visibles successivement, mais les par« celles ne peuvent être préservées. Il faut donc qu'un Égyptologue « se tienne à côté de l'opérateur et prenne copie des fragments au fur et « à mesure qu'on les sépare de l'ensemble » (p. 1-2). Les deux papyrus hiéroglyphiques ont été trouvés dans la maison d'un certain Bakakhouiou, qui paraît avoir vécu à Tanis au temps des Antonins[1].

Le premier d'entre eux, que M. Griffith s'est chargé de publier, était divisé en trente-trois pages, non numérotées, mais dont les fragments ont pu être classés exactement à l'exception d'un seul. Chaque page est à son tour subdivisée en colonnes séparées par des lignes verticales. La première de ces colonnes contient pour chaque ligne un hiéroglyphe très minutieusement dessiné; la seconde renferme la transcription hiératique du même signe, puis un mot ou une courte phrase également en hiératique, qui explique la nature du signe hiéroglyphique et parfois son emploi. C'est, en fin de compte, une manière de *Croix de par Dieu* pour apprendre aux jeunes Égyptiens à se servir de leur syllabaire. Le titre et le début manquent; dans ce qui suit les signes sont classés, comme dans les catalogues que nous en dressons pour l'enseignement, par ordre de figures, d'abord les figures d'hommes, puis celles de femmes, puis celles des animaux, puis les parties du corps de l'homme et des animaux, et ainsi de suite. C'est le premier syllabaire qu'on découvre en Égypte, et tout mutilé qu'il est, il nous montre, ce qu'on admettait déjà, l'existence — je ne dirai pas d'une littérature grammaticale, le mot serait trop ambitieux, — mais de livres analogues aux syllabaires de l'Assyrie. Ces ouvrages devaient être nombreux dans un pays où l'instruction était assez répandue, et si nous n'en avions découvert aucun jusqu'à présent, cela tient à ce que les Égyptiens employaient une matière fragile, le papyrus, où les Assyriens en étaient encore à se servir de l'argile cuite. On a usé beaucoup d'ingéniosité et de belles phrases à démontrer par l'absence de documents que les Égyptiens ne possédaient ni chronologie, ni histoire, ni grammaire écrites, et par suite qu'ils n'avaient ni sens historique, ni esprit de précision; toutes les spéculations auxquelles on s'est livré à ce sujet sont au moins hasardeuses, et le progrès constant des découvertes les détruit l'une après l'autre avec une rapidité qui devrait décourager les faiseurs d'hypothèses.

M. G. s'est acquitté avec beaucoup de soin de sa tâche d'éditeur. Les fac-similé qu'il donne sont très nets et rendent bien la physionomie particulière de l'écriture : ce n'était point chose facile, à cause du mauvais état des fragments. Il a transcrit en hiéroglyphes et commenté rapidement ce qui subsiste des vingt premières pages. On voit par ses traductions que les Égyptiens donnaient à chaque signe le nom de l'être ou de l'objet dont il était le dessin : ce procédé est si naturel que les égypto-

1. M. Petrie a raconté l'histoire de ce personnage et donné l'inventaire des objets trouvés dans sa maison, *Tanis*, Ist part, p. 41 sqq.

logues l'ont appliqué d'instinct aux besoins de l'enseignement, et qu'ils disent aujourd'hui que tel signe est l'*homme âgé* ou l'*homme qui marche à reculons*, comme les Égyptiens d'autrefois. Aussi préférerai-je des traductions concrètes à beaucoup des traductions abstraites que M. G. propose des définitions de son papyrus. Par exemple, il rend les mots *Aaou* (non *Aati*, le signe final est non pas le *t* et le *trait*, comme le pense M. G., mais un *ou* coupé en deux par une cassure), *Qa, Sokhdou, Ahou, Douaouî, Anou, Qadiou* (n^{os} 7-13 de la page 1) respectivement par *Old age, High, Fall, Speak, Adore, Turn back, Build :* je traduirai plutôt par les mots concrets qui décrivent le signe hiéroglyphique, *Le vieillard, l'homme qui lève (les deux bras), l'homme renversé (tête en bas), l'homme qui acclame, l'homme qui adore, l'homme qui marche à reculons* (ou plutôt *qui marche en retournant la tête et les bras vers la personne dont il s'éloigne*), *l'homme qui bâtit (un mur)*. L'écart entre les deux procédés est assez sensible : la traduction de M. G. suggèrerait plutôt au lecteur européen l'idée d'une collection d'idéogrammes dont on donne le sens ; la mienne, celle d'une collection de signes qu'on décrit matériellement sans préjuger le sens qu'ils ont. J'ai de plus relevé çà et là quelques légères méprises, qui pourront être corrigées dans une seconde édition de cet excellent ouvrage. Ainsi à propos du *prêtre* (p. IV, n° 3), M. G. dit (p. 4) : « le scribe a commis une « erreur en répandant l'eau sur le dos du petit personnage au lieu de la « répandre sur ses mains. » M. G. s'est laissé tromper par la forme que le signe en question a d'ordinaire dans le très médiocre type hiéroglyphique de Berlin. Le dessin du papyrus n'est pas faux, loin de là ; on le trouve fréquemment sur les monuments de toutes les époques, et le type hiéroglyphique de Paris en a trois variantes qui portent les numéros 211, 213, 214 au *Catalogue des Signes hiéroglyphiques de l'Imprimerie Nationale* (2e édit., 1873). De même, M. G. transcrit le mot qui définit le signe n° 5 de la page IV, TOUT ÂAT, *Great Statue*, à la suggestion de M. Naville. Le signe que M. Naville et M. G. rendent par l'adjectif ÂAT, *grand*, est simplement la forme que prend, à l'époque gréco-romaine, dans l'hiératique, *la momie* ou *la statue debout sur ses pieds* : le mot doit donc se transcrire TOUTOU (déterminé par la *momie debout* et par le signe HEH) et se traduire par *l'image, la statue*. En revanche, le signe que M. G. rend, à la ligne suivante, dans le mot SÂHOU, par cette *momie debout*, est réellement la forme gréco-romaine du déterminatif de *la statue assise sur un fauteuil*. A la page X, n° 2, je traduirai la glose ZOBÂ QMAMOU par *le doigt qui perce*, et j'y vois le nom d'un instrument en forme de doigt, dont les potiers de pierre se servaient pour travailler l'albâtre et les pierres dures. A la même page, n° 9, au lieu de MÂOU, *urinare*, je lis MÂZAOU, *le phallus*. La définition du signe NOUTIR, p. XV, n° 2, qui embarrasse M. G., AOUF-QARSOU, *il embaume*, me paraît pouvoir s'expliquer assez simplement. Il ne s'agit pas ici de NOUTIR, *dieu* (la *hache*), mais du mot BODOU qui est écrit par la *hache*

placée sur un grain d'encens et qui désigne une des substances employées dans l'embaumement. Au lieu de lire comme M. G., Noutir (la *hache simple)* aouf qarsou *Embalmed?* je lirai Bodou (la *hache sur le grain)* aouf qarsou, le *signe de la hache* (désignant la matière) *qui embaume*. Immédiatement après vient le signe de la *hache simple*, mais au pluriel noutîrou, *les dieux*, pour mieux le distinguer du précédent. Ce ne sont là que des divergences d'opinion sans importance, qui ne m'empêchent nullement de reconnaître l'intérêt et la valeur réelle de l'œuvre de M. Griffith.

Le *Papyrus Géographique* a été fac-similé par M. Petrie avec la même exactitude que le *Papyrus des Signes* l'a été par M. Griffith. L'état extrême de mutilation dans lequel il est, n'a pas permis à l'éditeur d'en donner une interprétation complète. Il résulte, toutefois, de ses recherches et de celles de M. Henri Brugsch que le livre qu'il contenait était un livre mystérieux, composé par le Dieu Thot. Le scribe qui l'avait copié racontait, dans un passage à moitié détruit, la manière dont il l'avait trouvé. « Je vous dis à [vous, hommes qui êtes sur terre « et à vous], hommes qui serez [par la suite], scribes de la *maison de* « *Vie*, savants [qui êtes instruits] des choses divines, [j'allai à] la nécro « pole, je détruisis [le mur? d'un tombeau, j'en ouvris] toutes les portes « scellées, et j'y trouvai la coudée de Thot par terre au [pied de la statue « d'un] défunt du [temps du] roi Khéops ». Le livre était au nombre des objets que contenait le tombeau, et il était rempli « des paroles de « Râ lui-même pour répartir » les dieux, les génies, les hommes par tous les nomes de l'Egypte. On sait que les Égyptiens faisaient remonter l'organisation civile, religieuse et militaire de leur pays à Râ lui-même, c'est-à-dire, au Soleil, premier roi de la première dynastie qui domina sur l'Égypte aux temps fabuleux. Cette organisation s'était transmise au second roi de cette première dynastie, à Shou, fils de Râ, et de lui aux rois divins et humains. L'ouvrage conservé dans notre papyrus était censé reproduire en une série de tableaux le détail de cette organisation. S'il était complet, il nous ferait connaître tous les rouages de l'administration du pays, les noms des nomes, de leurs villes, de leurs temples principaux, des dieux et des animaux adorés dans le temple, des bois sacrés, des animaux ou des objets proscrits dans chaque nome, du serpent ou de l'Agathodémon protecteur, les fêtes et la date de chacune d'elles et mille autres faits qu'il serait non moins curieux de posséder. Les monuments d'époque ptolémaïque et romaine nous ont conservé des inscriptions nombreuses où tous les éléments contenus dans ce livre sont mis en œuvre. L'étude comparative en permettra peut-être de rétablir au moins en ses parties principales le texte de notre papyrus. Si jamais on y parvient, le mérite principal devra en être attribué au soin avec lequel M. Petrie a reproduit, jusque dans les plus petits fragments, les débris misérables du manuscrit qu'il avait eu la bonne fortune de découvrir parmi les ruines de Tanis.

G. Maspero.

86. — C. Hude. **Commentarii critici ad Thucydidem pertinentes.** Hauniæ, 1888, 172 p. in-8.

Cette dissertation, qui a valu à M. C. Hude le titre de docteur de l'Université de Copenhague, rendra service aux futurs éditeurs de Thucydide. En attendant un appareil critique qui comprenne la collation complète de tous les manuscrits, on doit remercier l'auteur d'avoir collationné avec le plus grand soin les livres VII et VIII dans le *Vaticanus* et dans le *Laurentianus*. M. H. s'est appliqué surtout à déterminer exactement les points où ces deux manuscrits diffèrent, et à discuter la valeur de ces variantes. Nous avons donc ici, d'une part, un travail définitif, une collation qui ne sera plus à refaire, et, d'autre part, une étude personnelle, qui pourra être contestée, mais qui mérite du moins une sérieuse attention. M. Hude est de ceux qui tendent à préférer le *Laurentianus* au *Vaticanus* pour l'établissement du texte de Thucydide.

Am. Hauvette.

---

87. — Otto Ribbeck. **Histoire de la poésie latine** jusqu'à la fin de la République, traduite par Ed. Droz et A. Kontz. Paris, Leroux, 1891, 432 pp.

Le vœu qu'un de nos collaborateurs exprimait à propos de l'original allemand est aujourd'hui en partie accompli. MM. Droz, professeur à la faculté des lettres de Besançon, et A. Kontz, chargé de cours à la même faculté, nous donnent la traduction du premier volume de l'*Histoire de la poésie latine* de M. Ribbeck. Nous n'avons pas à revenir sur le mérite propre de l'original, après que M. Duvau l'a si bien indiqué. La traduction française nous a paru très exacte, autant que nous en avons pu juger par la comparaison de quelques pages prises çà et là avec le texte allemand. Elle est de plus écrite dans une langue très agréable ; on lira cette version pour elle-même. Ainsi le livre de M. Ribbeck conserve toutes ses qualités et le public lettré, pour lequel il a été écrit en Allemagne, ne lui fera pas un accueil moins favorable en France. Souhaitons seulement que les traducteurs encouragés par le succès continuent leur tâche et nous donnent bientôt l'histoire de la poésie latine au temps d'Auguste.

P. L.

---

88. — Henri Gelzer. **Georgii Cyprii descriptio orbis romani.** Accedit Leonis imperatoris diatyposis genuina adhuc inedita. Leipzig, Teubner, 1890, in-12, LXII-247 pages et trois cartes.

En 1641, la *Geographia sacra* de Charles de Saint-Paul [1], ouvrage dont la première édition est assez rare, mais qui a été réimprimé à Ams-

1. Charles de Saint Paul, de son nom de famille Vialart, était général des Feuillants, il mourut évêque d'Avranches en 1644. Voici sa notice dans la *Biographie générale*, t. IX, p. 934.

terdam en 1711, donnait le texte de documents géographiques grecs intéressants; c'était, pensait-on, une nomenclature d'évêchés. Une édition nouvelle de ce texte, revue sur les mss., vit le jour en 1648; le dominicain Jacques Goard l'avait placée à la suite de son *Georgius Codinus Curopalata, De officiis magnae ecclesiae et aulae Constantinopolitanae*, qui forme le tome XXIII de la Byzantine du Louvre; depuis Parthey l'a reproduite [1].

M. Henri Gelzer a fait paraître en 1886, une étude sur la date des *Notitiae episcopatuum* grecs. Cette étude a été insérée dans le tome douzième des « Annales de Théologie protestante », *Jahrbücher für protestantische Théologie*. Elle a été fort remarquée. Le volume dont nous venons de donner le titre en est la conclusion.

Dans le texte géographique grec, il faut distinguer trois parties. La première, p. 1-27, est une liste d'évêchés composée par un certain Basilius qui écrivait dans la première partie du IXe siècle, et qui admet la primauté du siège de Rome. La seconde, p. 28-56, a été empruntée par le même Basilius à un auteur plus ancien Georgius, dit Cyprius parce qu'il était né en Chypre. Les noms des deux auteurs nous sont donnés par le texte même, p. 49, art. 959; et p. 56, art. 1106 (cf. p. XIII). Ils semblent être restés inconnus jusqu'ici, du moins je n'en trouve aucune mention dans l'histoire de la littérature byzantine que M. Krumbacher a donnée dans le *Manuel* d'Iwan von Müller [2]. L'œuvre de Georgius était une géographie profane; elle a été écrite vers l'année 600, antérieurement aux conquêtes des Arabes, à une époque où les Grecs de Byzance avaient encore des possessions importantes en Italie et même en Espagne, c'est par conséquent un document d'un haut intérêt. La troisième partie, p. 57-83, est une nomenclature d'évêchés qui paraît dater des environs de l'an 900; elle est attribuée à l'empereur Léon VI le philosophe, 886-911, mais l'édition donnée par Goard en 1641, a pour base un texte interpolé au XIe siècle; M. H. Gelzer donne le texte du ms. de la Bibliothèque nationale Coislin CCIX; ce texte paraît bien remonter au règne de Léon VI.

Les trois documents grecs sont précédés d'une préface où la géographie de l'empire de Byzance au VIe et au VIIe siècle est étudiée avec beaucoup de science : ainsi les p. XXXII-XLIII sont très intéressantes pour l'histoire d'Espagne [3], les p. XV à XXVII pour celle d'Italie, etc.

Ce volume est certainement un des plus originaux qui soient contenus dans la collection in-12 des auteurs grecs et latins, éditée par la célèbre maison Teubner.

H. D'A. DE J.

1. Hieroclis synecdemus et notitiae græcæ episcopatuum. Accedunt Nili Doxapatrii notitia patriarchatuum et locorum nomina immutata. Ex recognitione Gustavi Parthey. Berolini in aedibus Friderici Nicolai, 1866.

2. Voyez par exemple, p. 160.

3. La ville de *Sigontia*, aujourd'hui Gisgonza, près du détroit de Gibraltar p. XXXVI, XLIII, me semble un peu suspecte.

89. — **The « exempla » or illustrative stories from the « sermones vulgares » of Jacques de Vitry**, edited with introduction, analysis and notes by Th. Fr. Crane. London, D. Nutt, 1890 (printed for the Folk-lore Society). — In-8, cxvj-303 pages.

La *Folk-lore Society*, en admettant une édition des *exempla* de Jacques de Vitri, a heureusement étendu le cercle de sa compétence. Car, à prendre *folk-lore* (terme à la vérité bien vague) dans son acception ordinaire, on ne peut pas dire que des historiettes rédigées en latin et destinées à servir de preuves à des préceptes religieux ou moraux appartiennent absolument à la littérature populaire. Tel était, en effet, l'objet des *exempla*, et l'on ne saurait mieux les comparer qu'à ces anecdotes qu'encore, à notre époque, on imprime, dans les « Mois de Marie », à la suite de l'exhortation de chaque jour. *Exemplum* est un terme très compréhensif qui s'applique à tout récit susceptible d'être invoqué à l'appui d'un enseignement. Ordinairement les écrivains du moyen âge désignent sous ce nom des récits historiques ou supposés tels, qui peuvent être empruntés à l'antiquité, à l'histoire contemporaine, aux légendes pieuses, ou même de simples « faits-divers »; mais dans le sens le plus général, on a aussi qualifié d'*exempla*, des fables dont les personnages sont des animaux ou des plantes. Les *exempla* en tant que moyen d'instruction et d'édification, sont d'un emploi tres ancien. Les *Dialogi* de Grégoire le Grand sont un vaste recueil d'*exempla*. Si les sermons antérieurs au XIIIe siècle qui nous sont parvenus n'en contiennent pas beaucoup, c'est probablement parce que les instructions spécialement destinées au peuple, où ces historiettes devaient le plus naturellement prendre place, ne nous ont pas été conservées. Mais en fait plusieurs témoignages prouvent que l'usage des *exempla* dans la prédication, est bien plus ancien que le XIIIe siècle. Guibert de Nogent, qui écrivait au commencement du XIIe, l'affirme clairement : « Placere etiam « nonnullis comperimus simplices historias et veterum gesta sermoni « inducere, et his omnibus, quasi ex diversis picturam coloribus adornare [1]. » Au commencement du XIIIe siècle, deux prédicateurs se distinguent entre tous par l'usage des *exempla*, Jacques de Vitri, évêque d'Acre depuis 1217, mort cardinal évêque de Frascati en 1240, et le cistercien Eude de Cheriton, surtout connu jusqu'ici par ses fables, mais dont les sermons, sur lesquels l'attention a été attirée depuis peu, abondent en anecdotes. Pour Jacques de Vitri nous étions depuis longtemps assez bien informés. Beaucoup de ses *exempla* avaient été publiés, anonymes il est vrai, par Th. Wright, dès 1842, dans son recueil de *Latin stories* (Percy Society); M. Lecoy de La Marche en avait fait connaitre un bon nombre dans sa *Chaire française au* XIIIe *siècle* (1868 et 1886) et dans son édition des anecdotes d'Étienne de Bourbon (1877). En 1883, M. Crane, lui-même, l'éditeur actuel des *exempla*, avait parlé

1. *Quo ordine sermo fieri debeat*, éd. D'Achery, p. 4 (Migne, Patr. lat., tome CLVI).

avec compétence de Jacques de Vitri, et, en général, de l'emploi des contes par les prédicateurs, dans un mémoire intitulé *Mediæval sermon-books and stories.*

Mais, si nous savions où chercher le texte de ces historiettes latines, il faut avouer que la recherche n'était pas commode. On ne pouvait citer avec sécurité les *latin stories* de Wright, où, sans parler des nombreuses incorrections du texte, on ne peut distinguer ce qui appartient à Jacques de Vitri de ce qui vient d'ailleurs. A la vérité, une édition partielle des *sermones vulgares* de l'évêque de Frascati a paru, en 1888, dans les *Analecta novissima* de D. Pitra (t. II), mais, outre qu'elle est incomplète, les fautes de tout genre y abondent [1]. D'ailleurs, lorsqu'elle parut, le livre de M. C. était déjà sous presse. A tous égards, une édition des *exempla* de J. de Vitri était fort désirable, et il faut savoir gré à M. C. de nous l'avoir donnée.

Cette édition satisfait-elle à toutes les exigences de la critique? Avant de répondre à cette question, il importe de se rendre compte des conditions dans lesquelles se présentent les *exempla*. On les trouve d'abord dispersés dans le texte même d'une des collections de sermons de l'auteur, les *sermones vulgares ad omnes status*, dont on a plusieurs copies. On les trouve encore copiés et à part et groupés de différentes manières, en divers recueils manuscrits, soit seuls, soit mêlés à des *exempla* d'autre provenance. M. C. connait ces recueils dont plusieurs avaient été signalés avant lui, et il donne des renseignements sur leur contenu (pp. xlvij et suiv.). Mais il ne s'en sert pas pour l'établissement du texte. Son édition repose uniquement sur le ms. Bibl. nat. lat. 17509, qui renferme les *sermones vulgares ad status*. M. C. a fait extraire tous les *exempla* que renferment ces sermons [2] et il les publie dans l'ordre même du manuscrit, sans tirer aucun parti ni des autres copies des mêmes sermons, ni des collections d'*exempla*. Le ms. 17509 est assurément fort bon, c'est celui qui a été le plus ordinairement cité par M. Lecoy, par M. Hauréau, par moi-même. Toutefois j'ai peine à croire qu'il n'y ait rien à tirer de la comparaison des autres textes. Il est notamment un certain nombre de récits qui se trouvent dans tel ou tel recueil d'*exempla* et qui manquent dans les sermons du ms. 17509, ou y figurent sous une forme différente. Est-il bien sûr qu'ils ne sont pas de Jacques de Vitri? La question valait au moins la peine d'être examinée. Dans le cas présent d'ailleurs, étant donné le but de la publication, il était médiocrement important qu'un récit fût véritablement de J. de Vitri ou qu'il lui eût été attribué à tort par le compilateur d'un

1. Voy. *Romania*, XVII, 454.

2. Ils sont généralement signalés à l'attention du lecteur par les lettres : *Ex.* placées en marge. Mais cette indication a été mise plus d'une fois devant des passages qui ne sont véritablement pas des *exempla* ; ainsi bien souvent de simples comparaisons avec des faits d'histoire naturelle, des « propriétés » comme on disait alors, ont été signalées de la sorte et par suite ont pris place, sans grande utilité, dans le recueil de M. Crane.

des recueils mentionnés plus haut. En fait, pour l'immense majorité de ces historiettes, J. de Vitri n'a pas le mérite de l'invention, et il valait mieux être trop complet que ne l'être pas assez. En outre, il est certain que l'emploi d'autres mss., à titre auxiliaire, eût été profitable à l'édition, soit en fournissant des leçons meilleures, soit simplement en facilitant la lecture du ms. 17509, qui ne laisse pas de présenter certaines difficultés paléographiques. Telle qu'elle se présente, l'édition de M. C. contient d'assez nombreuses incorrections dont beaucoup à la vérité, ne sont point imputables au ms. choisi, mais proviennent de fausses lectures. La copie des *exempla* que M. C. a fait faire il y a quelques années par un jeune homme qui est devenu un paléographe expérimenté, mais qui alors était encore sur les bancs de l'École des Chartes, aurait dû être collationnée de près, avant d'être envoyée à l'impression. M. C. a beau dire dans sa préface qu'il n'a pas fait la copie lui-même, c'est à lui qu'incombe la responsabilité de l'édition à laquelle son nom reste attaché. D'ailleurs il pouvait, en certains cas, conférer son texte avec celui de D. Pitra, qui renferme beaucoup de fautes, mais des fautes différentes[1]. Ayant remarqué, à la lecture, un certain nombre de mauvaises leçons, dont plusieurs pouvaient être corrigées à coup sûr par conjecture, j'ai pris la peine de comparer les premières pages de l'édition avec le ms., et voici quelques unes des fautes que j'ai relevées. P. 1 (I) « Audivi quod quidam de hiis *parvulus*... » Ms. *pueris*. — *Ibid.* (IV) « De sacerdote pessimo dicit Isaias ». Entre *de* et *sacerdote* le ms. porte *Sompna;* c'est le *Sobna* du ch. XXII d'Isaïe. — *Ibid.* « et isti qui caput *et* oculos mentis »; le ms. porte, non pas *et*, mais l'abréviation bien connue (.i.) de *id est.* Cette même abréviation a été, dans cette édition, l'occasion de fautes nombreuses. — P. 2 (même *exemplum*) « et respondit bubo: *Quia* in prima parte se posuit ». Il y a, non pas *quia*, mais tout ceci : *quare ita presumptuosa fuit quod.* — P. 3 (IX) « prelatus qui ad tempus constitutus est rex super Syon montem sanctum ejus *etiam* super Ecclesiam ». Au lieu d'*etiam*, qui n'a aucun sens ici, lire *id est.* — *Ibid.* « quod per annum unum *tamen* regnaret »; ms. *tantum.* — *Ibid.* « opera *sancta* conversationis »; ms. *sancte.* — P. 7 (XIX) « et posuit eos... unum post *unum* »; ms. *alium.* — *Ibid.* « *volite* me irridere »; faute d'impression pour *nolite.* — P. 123, il y a un exemple qui a été publié d'après le même ms., dans le commentaire de la récente édition des contes de Bozon. Ici il se termine ainsi «... et tamen dare recusavit, nec patri sitienti voluit *numerare* ». Ma transcription porte *ministrare* qui, est visiblement la bonne leçon. Dans l'exemple suivant (CCXCII) on a lu *melocis* au génitif, au lieu de *melotis* (taisson, blaireau, voy. du Cange). M. C. aurait trouvé *melotis* dans l'édition du cardinal Pitra. Dans le même exemple on lit : « Deus *autem* creavit animas nostras... Postquam *autem* dyabolus... » Il est de toute évidence que le premier *autem* est

1. Il est vrai que lorsque l'édition de D. Pitra parut, celle de M. Crane était en partie imprimée, mais on pouvait encore l'utiliser dans les notes ou dans un *errata*.

mauvais. Telle est à la vérité la leçon du ms. 17509. mais le ms. suivi par D. Pitra porte *enim*, qu'il fallait adopter.

Je ne veux pas prolonger cet examen du texte, d'autant plus qu'il me reste à parler de l'introduction et du commentaire. Je le ferai brièvement.

L'introduction commence par un court chapitre sur l'usage des *exempla* dans les sermons avant J. de Vitri [1]. Le deuxième chapitre, beaucoup plus long (pp. xxij-liij), est consacré à la vie et aux œuvres de l'auteur. La biographie y est traitée avec détail, sans beaucoup de nouveauté, d'après une dissertation allemande (Matzner, *De Jacobi Vitriacensis... vita et rebus gestis*, Munster [2], 1863). Le reste de l'introduction est consacré à l'histoire des *exempla* dans les sermons ou formant des recueils particuliers, après le temps de Jacques de Vitri; chap. III (p. liij) : « L'usage des *exempla* dans les sermons après J. de Vitri »; ch. IV (p. lxx) : « Collections d'*exempla* formés pour l'usage des prédicateurs »; ch. V (p. cij) : « Collections d'*exempla* non en latin, mais fondés sur des collections latines et ayant pour objet l'édification des lecteurs. » Le sujet traité dans ces trois chapitres est aussi étendu que varié, et il exigeait des recherches qu'il était difficile de conduire à bonne fin, surtout en Amérique. Il est donc juste de savoir gré à M. C. de ce qu'il a fait et il convient de se montrer indulgent pour les erreurs qu'il a pu commettre et pour les lacunes qu'il a laissées dans son travail. Ces lacunes sont considérables. M. C. du reste ne l'ignore pas, et il sait bien (voir les dernières paroles de son introduction), qu'il laisse plus que des glanures dans le vaste champ qu'il a le premier tenté d'explorer en toute son étendue. Il me semble toutefois qu'il aurait pu profiter davantage de l'édition des contes de Bozon qu'il cite dans sa préface. Il y aurait trouvé de fréquentes citations de certains auteurs ou de certains recueils qui mériteraient au moins quelques lignes, d'Eude de Cheriton, notamment, ce moine cistercien qui fut contemporain de J. de Vitri, et qui, comme lui, a bourré ses sermons d'*exempla*; ou encore de ce recueil français du XIVe siècle, connu sous le nom de *Cinous dit*, que P. Paris, il y a cinquante ans, et d'autres depuis ont fait connaître [3]. On s'étonne aussi qu'il ne fasse aucune mention de la *Gemma ecclesiastica*, de Giraud de Barry. Un dépouillement exact de diverses publications françaises, particulièrement de l'*Histoire littéraire*, des *Notices et Extraits des manuscrits*, de la *Romania*, aurait permis à M. C. de combler quelques autres lacunes, mais en somme, il faut reconnaître que le sujet, dans son ensemble, ne pouvait être traité sans une étude préalable des nombreux recueils manuscrits que renferment les bibliothèques de notre pays, et notamment la Bibliothèque nationale.

1. Dans ce chapitre M. C. dit en note (p. xix), qu'il n'a rien trouvé sur l'usage des *exempla* dans le *Liber quo ordine sermo fieri debeat*, de Guibert de Nogent. C'est cependant à ce livre qu'a été emprunté un témoignage décisif cité au commencement de ce compte-rendu.

2. Non pas de Mûnich, comme le dit par inadvertance M. Crane.

3. Voy. *Romania*, XVI, 567.

J'arrive au commentaire intitulé « Analysis and notes ». Sous ce titre M. C. donne, pour chaque *exemplum*, un résumé suivi de l'indication de toutes les rédactions qu'il en a pu découvrir. Ces résumés sont bien faits : on pourrait cependant relever çà et là quelques erreurs. Ainsi, nº XLII, *milites* doit être rendu non par « soldiers », mais par « knights ». Sous le nº CCCVIII (qui à vrai dire n'est pas un *exemplum*, et pouvait sans inconvénient être omis), nous lisons que certains hommes, sont, au début de leur conversion, pleins de ferveur, et plus tard se refroidissent, comparables à l'oiseau appelé *bruer* en français, qui la première année se nourrit de perdrix, la seconde d'oiseaux plus petits, la troisième de vermine. M. C. interprète *bruer* par « coq de bruyère ». Mais le coq de bruyère n'est pas un oiseau de proie. Le sens de *bruer*, ou plutôt *bruier* est donné dans les dictionnaires : c'est une sorte de buse. Le commentaire est riche en rapprochements. M. C. connaît assez bien ce qui a été écrit sur les contes du moyen âge, surtout en Allemagne, et il a dépouillé avec soin beaucoup d'anciens recueils latins et italiens; il est moins bien informé pour la France. Il serait facile de faire à son commentaire un supplément considérable : je me borne à consigner ici quelques remarques qui n'exigent ni discussion ni développement. Nº II, Lettre de Satan aux prélats. Commentaire tout à fait insuffisant. Voir *Bozon*, p. 269. — Nº VII, la tigresse qui se regarde dans un miroir. Les rapprochements signalés se réduisent à deux. On en trouvera bien d'autres dans *Bozon*, pp. 234-5. — Nºs VIII et XLII, histoire tirée de *Barlaam et Josaphat*. Cf. *Romania*, XIII, 591 : « Les deux frères, celui qui rit et celui qui pleure ». — Nº CCXLIV, les neuf filles du diable : voir l'article de M. Hauréau sur ce sujet dans le *Journal des Savants*, 1884, pp. 225-8, qui fait connaître diverses rédactions latines. — Nº CCL, histoire de la jeune fille qui se laissa séduire, par crainte d'être métamorphosée en chienne; le travail le plus récent sur ce sujet est celui de M. Tobler, indiqué dans *Bozon*, p. 290. — Nº CCLXXXVII, l'enfant gâté devenu criminel. A compléter à l'aide de *Romania*, XIV, 581 et du catalogue de la Bibliothèque J. de Rothschild, I, 263. — Il ne faut point exagérer l'importance des suppléments, si nombreux soient-ils, qu'on pourrait faire au commentaire de M. Crane. La littérature des contes est immense, et personne ne peut se flatter de la posséder tout entière. Ce que je reprocherais plutôt au travail, à bien des égards très méritant, de M. C., c'est la façon dont il est disposé. M. C. a trop suivi l'exemple de certains savants allemands qui se plaisent à accumuler les rapprochements sans les classer. Ce qui importe avant tout, c'est de déterminer les différents types entre lesquels les rédactions d'un même conte se distribuent. Les types une fois déterminés, le nombre des copies que l'on pourra réunir de chacun d'eux importe peu. Or M. C. n'a pas souvent pris la peine de classer par types les rédactions qu'il énumère. Que l'on prenne par exemple l'histoire si souvent contée de l'« ange et l'ermite », M. C. en indique de très nombreuses rédactions, mais quelles

variantes présentent-elles? A combien de types se réduisent-elles en dernière analyse? M. Crane ne nous le dit pas. L'article consacré au même récit dans le commentaire de *Bozon* (p. 242). est beaucoup plus succinct et surtout moins riche en rapprochements; mais là du moins on s'est efforcé de déterminer les types principaux des rédactions du moyen âge. On regrette aussi de ne pas trouver, soit dans les notes soit dans l'introduction, quelques recherches sur les sources où Jacques de Vitri a puisé ses récits.

En somme, malgré des imperfections presque inévitables, travail estimable et utile.

P. M.

---

90. — **Geschichte der Moralstreitigkeiten** in der rœmischkatholischen Kirche mit Beitrægen zur Geschichte und Charakteristik der Jesuitenordens auf Grund ungedruckter Actenstücke. Nœrdlingen, Beck, 1889. In-8, 2 volumes.

Sous ce titre le célèbre Döllinger et H. Reusch ont fait paraître deux volumes importants pour la connaissance des discussions théologiques et morales depuis trois siècles. C'est une contribution fort intéressante à l'histoire des jésuites et à celle de la casuistique. Le tome second est consacré tout entier à la reproduction de pièces inédites qui ont souvent un intérêt général On remarquera notamment les pièces 80 et 81 relatives à la condamnation du fameux livre de Bellarmin contre Barclay. A ce propos, il peut être utile de noter ici que le dernier historien de Barclay, le très regretté Ernest Dubois, s'est mépris en disant que Bellarmin n'avait pas dû avoir sous les yeux l'édition princeps du *De potestate papae* de Barclay (1609), parce qu'il en a parlé inexactement. Ce sont, au contraire, les bibliographes qui ont trompé M. Dubois. Tous les dires de Bellarmin rapportés par M. Dubois conviennent parfaitement à l'édition princeps de 1609 que nous avons sous les yeux et qui nous appartient.

L'ordre chronologique n'a pas été adopté pour la publication des textes inédits que renferme le tome second, et nous le regrettons.

V.

---

91. — Eug. Bersier. **Quelques pages sur l'histoire des Huguenots.** 1 vol. in-12, xvi-230 pages. Paris, Fischbacher, 1891.

Des amis de M. Bersier ont recueilli dans ce volume les conférences, les discours, et les autres articles que l'éminent orateur avait consacrés, dans la dernière partie de sa vie, à l'histoire des huguenots. Voici l'énumération des morceaux contenus dans ce tome : 1° Conférence sur l'amiral de Coligny. M. B. a été l'un des membres les plus actifs du comité, qui réunit la somme nécessaire pour élever une statue à l'amiral, près du temple de l'Oratoire, en face du Louvre. Il a parcouru tous les centres protestants et a fait revivre devant des auditoires nom-

breux la figure du plus grand des huguenots. Nous trouvons en tête du volume le fond de sa conférence, dont les détails ont varié, selon les villes ou les pays où l'orateur s'est fait entendre. Je ne sais ce qu'il faut ici admirer le plus, l'éloquence qui vient du cœur, ou bien la sûreté des informations, la fidélité du portrait. De telles pages vengent Coligny des fantaisies de M. Charles Buet. Est-il besoin de rappeler que M. B. avait écrit précédemment un gros volume, fort bien fait, intitulé : *Coligny avant les guerres de religion?* II. Discours prononcé le 17 juillet 1889, lors de l'inauguration du monument de Coligny. Morceau magnifique ou, comme dit M. Sabatier dans l'introduction de ce livre, « morceau de grande envergure et de beauté classique ». III. Discours prononcé à l'inauguration de l'École libre des sciences religieuses. Cette école fut organisée à Paris, à la fin de l'année 1873 ; elle disparut, quand la Faculté de théologie de Strasbourg fut transférée dans cette ville. M. B. rappelle dans son discours le rôle des Académies protestantes établies, au XVII^e siècle, à Sedan et à Saumur. Il cite avec éloge les noms des principaux savants huguenots de cette époque. IV. La Révocation. Le 22 octobre 1885, au deuxième centenaire de la Révocation de l'Édit de Nantes, les protestants se sont réunis à l'Oratoire et M. B., chargé du discours, a surtout fait ressortir que tous les hauts personnages du XVII^e siècle, magistrats et évêques, ont célébré en termes enthousiastes la faute commise par Louis XIV. Il donne, en appendice à son discours, le texte des jugements portés par les contemporains sur l'édit du roi. V. Les réfugiés français et leurs industries. C'est la reproduction d'une conférence faite devant la Société protestante du travail, le 10 mai 1886. On n'y trouvera aucun détail bien nouveau ; M. Bersier y résume seulement d'une façon éloquente les travaux de Ch. Weiss, de Smiles, de Muret, etc. VI. Le centenaire de l'Édit de tolérance. Article écrit dans le *Journal des Débats*, à l'occasion du centenaire de l'édit de Malesherbes qui accordait aux protestants le droit de vivre en France et de se marier légalement devant les officiers de justice.

Ch. PFISTER.

---

92. — **Les fables de La Fontaine**, par A. DELBOULLE, additions à l'histoire des fables, comparaisons, rapprochements, notes littéraires et lexicographiques, etc. Paris, Bouillon, 1891. In-8, 174 p.

M. Delboulle, dont on sait la vaste lecture, a eu l'heureuse idée de réunir dans ce petit livre une foule de choses qui éclairent le texte des *Fables* et qui ont échappé aux éditeurs du La Fontaine publié par la librairie Hachette ; sources où a puisé le poète, comparaisons, rapprochements, notes littéraires et lexicographiques. C'est ainsi que pour *la Cigale et la Fourmi*, il cite Horace (*Sat.*, I, 1), Virgile (*Georg.*, I, 185), le Renclus de Moilliens, Eustache Deschamps, Baïf, Jean Doublet, Fran-

çois Perrin. Il transcrit en partie ou tout entières — et il a bien fait — les fables composées du XIIIe au XVIe siècle, particulièrement les *Contes moralisés* de Nicole Bozon et les apologues de Laurent Valla si joliment agrémentés par Guill. Tardif (et il donne même à la fin du volume un glossaire explicatif des mots difficiles ou tombés en désuétude). Nous ne lui reprochons que de n'avoir pas cité le texte grec de Ménandre et de donner p. 167, la fausse date de 1694. Mais tout le monde lui saura le plus grand gré d'avoir de façon si copieuse et si neuve enrichi le commentaire des *Fables*.

Z.

---

93. — **Berliner Neudrucke.** I-II. Friedrich Nicola's Kleiner feiner Almanach 1777 u. 1778. Erster u. Zweiter Jahrgang. p. p. G. Ellinger, xxxvi et 64 p. ; xii et 86 p.

94. — III. Nicolaus Pauckers Wohlklingende Paucke, (1650-1675), und drei Singspiele Christian Reuters (1703 u. 1710), p. p. G. Ellinger. In-8, xxiv et 71 p.

95. — IV. Musen und Grazien in der Mark. Ged. von F. W. A. Schmidt, p. p. L. Geiger. In-8, xxii et 71 p.

96. — V et VI. Von gelehrten Sachen im Jahrgang 1751 der Berlin. Privil. Zeitung, p. p. B. A. Wagner. In-8. 95 p.; vii et 102 p.

Berlin, Paetel, 1888-1889. Chaque volume, 3 mark ; les six volumes ensemble, 12 mark.

Ces six volumes composent la première série d'une jolie collection que nous avons déjà annoncée à nos lecteurs, les *Réimpressions berlinoises*.

Les deux premiers volumes publiés par M. G. Ellinger, ne nous montrent pas le *Berlinerthum* sous son plus beau côté. Ils reproduisent le *Kleiner feiner Almanach* que Nicolai fit paraître en 1777 et en 1778 pour se moquer de l'admiration que la jeune école affichait pour le chant populaire. Mais, comme le dit très bien M. E., Nicolai qui ne fut qu'un autre Gottsched, manqua absolument son but : le « plat rationnaliste » cherchait à rendre ses adversaires ridicules ; bien loin de leur nuire, il perdit par l'étroitesse de son jugement et par sa lourde et grossière polémique le peu de crédit qui lui restait encore. Les introductions de M. E. renferment tout ce qu'il est utile de savoir sur ce curieux épisode de l'histoire littéraire de l'Allemagne au XVIIIe siècle. L'éditeur rappelle le chaud panégyrique du *Volkslied* qu'entonnèrent à la fois Herder et Bürger ; il montre que l'étude insérée par Bürger dans le *Deutsches Museum* excita la bile de Nicolai ; il analyse les procédés que le libraire-littérateur employa pour se moquer des *Stürmer*, et fait voir que Nicolai — tout comme dans les *Freuden des jungen Werther* — ne sut nullement manier la parodie : « sous le bonnet de fou dont il s'est affublé, sort toujours le froid et sec philistin qui prêche la raison et ne peut s'empêcher d'exhiber sa morale mal à propos » (p. XVIII). Enfin, M. E. expose les points de vue auxquels se plaça Nicolai pour composer sa collection : « mettre au jour quelques beaux

morceaux, mais y mêler de propos déterminé de très méchantes pièces pour montrer que tous les chants populaires ne valent pas la peine d'être copiés » (lettre à Lessing. Lachmann, XIII, 586). Nicolai a donc mis à côté des *Volkslieder* du XVIe siècle dont il sentait la beauté, des romances frivoles, des poésies enfantines, des chansons équivoques, sottes, rustiques, sans s'imaginer que dans ces pièces mêmes il y avait encore quelques traits charmants, ni sans songer, comme disait Lessing, qu'il confondait ces deux choses, *Volk* et *Pöbel*, le peuple et la populace.

M. E. publie encore dans la même collection la *wohlklingende Paucke* de Nicolas Peucker. Sa préface nous renseigne aussi complètement que possible sur ce poète qui représente, avec Michel Schirmer, la vie littéraire de Berlin au milieu du XVIIe siècle et qui ne fit que des poèmes de circonstance. M. E. nous le montre versifiant en toute occasion, semant dans ses poésies, selon l'usage du temps, des plaisanteries douteuses et parfois des obscénités, célébrant le grand Électeur, — assez platement et moins « joliment » que le croit son biographe — décrivant au passage les curiosités du Berlin de son époque. Aux poésies de Peucker (nous n'avons ici que le dessus du panier) M. Ellinger a joint trois opérettes de Christian Reuter, le poète le plus remarquable qui ait paru à Berlin depuis Paul Gerhardt et jusqu'à Lessing, et, comme on sait, l'auteur du *Schelmuffsky*. Voici les titres de ces opérettes : *Die frohlockende Spree*, *Das frohlockende Charlottenburg*, *Mars und Irene*.

Le quatrième volume des *Réimpressions* renferme les poésies de ce Schmidt, pasteur de Werneuchen, qui publia en 1795, à Berlin, le *Kalender der Musen und Grazien*. Gœthe, comme on sait, se moqua de lui dans une pièce de vers intitulée *Musen und Grazien in der Mark*; et Schmidt ne s'est pas relevé de ce coup ; il a passé depuis pour le principal représentant de la poésie plate et vulgaire. M. Ludwig Geiger nous donne des extraits de l'œuvre de Schmidt ; cette œuvre, dit-il, ne peut manquer dans une collection des *Réimpressions berlinoises* où il faut donner la préférence aux choses rares et caractéristiques. Il reproduit le texte de Schmidt, orthographe et ponctuation, avec une extrême fidélité, sans oublier les remarques de botanique, de géographie et de langue que le brave pasteur avait soin d'ajouter. Il cite dans son introduction, outre les vers de Gœthe, les jugements sévères des critiques du temps, entre autres de Schlegel et de Göcking. Mais il mentionne également les appréciations favorables de Reichardt, de Gœdeke, de Jacob Grimm, et d'autres encore ; lui-même, tout en reconnaissant que Schmidt copie trop littéralement la nature, qu'il a des expressions basses et triviales, que ses rimes sont recherchées, trouve aussi que Schmidt avait quelque talent naturel et parfois de la simplicité [1].

La première série des *Réimpressions berlinoises* se termine par deux volumes qui renferment tous les articles littéraires parus dans la *Gazette*

1. Citons encore les p. X-XIII de l'introduction qui retracent l'existence de Schmidt

de Voss pendant l'année 1751. Ces articles sont courts; mais ils font connaître les ouvrages que lisait le public berlinois au milieu du XVIII[e] siècle, et ils ont Lessing pour auteur. Depuis le 18 février 1751 jusqu'à la fin de l'année, le jeune écrivain a rendu compte de toutes ou de presque toutes les publications. Même là où l'on croirait ne trouver que des annonces de librairie, on découvre parfois des tournures propres à Lessing : M. Wagner qui publie ces deux volumes, revendique même pour Lessing la longue dissertation sur la constitution suédoise (n° 47). Il a du reste publié avec grand soin le texte de ces articles *von gelehrten Sachen*.

Nous parlerons prochainement de la seconde série des *Réimpressions berlinoises* qui compte quatre volumes : l'*Almanach des Muses*, publié à Berlin en 1806 par Chamisso et Varnhagen; le *Faust* de Julius von Voss (1823); des *poésies berlinoises* parues de 1763 à 1806, et recueillies par M. L. Geiger; les chants populaires sur Frédéric II, particulièrement pendant la guerre de Sept Ans.

A. CH.

---

97. — Société de l'histoire de la Révolution française. **Mémoires secrets de Fournier l'Américain,** publiés pour la première fois d'après le ms. des Archives nationales, avec introduction et notes, par F.-A. AULARD. Paris, Charavay, 1890, xx et 100 p.

Fournier l'*Américain* (il avait dirigé à Saint Domingue une fabrique de tafia), était aux 5 et 6 octobre, au 20 juin, au 10 août; il conduisit les prisonniers d'Orléans à Versailles où ils furent massacrés le 8 septembre 1792 (et il semble qu'on ne puisse lui imputer cette *septembrisade);* jusqu'à la chute du trône il a, comme dit M. Aulard, contribué de son bras au succès de tout les coups d'État populaires. Arrêté en l'an II et incarcéré à l'Abbaye, il écrivit des *Mémoires secrets* que personne n'a encore consultés et que M. A. publie aujourd'hui. Nous en conseillons la lecture. Elle offre de l'intérêt : si Fournier écrit grossièrement, brutalement, comme il a agi, si l'on voit d'après son récit qu'il ne s'est jeté dans la Révolution que par mécontentement et dépit, qu'il n'a voulu que frapper des coups et « remplir sa bourse », il avait observé; il vit ce qu'il faisait et ce que faisaient les autres. « Ne le prenez pas pour un menteur, dit M. Aulard; il a en poche presque toutes les preuves, parfois notariées, de ce qu'il avance; il ne fait rien sans demander un certificat; les allégations essentielles de ses mémoires sont déclarées conformes par des pièces dûment signées qui font partie de ses papiers aux Archives. Ces précautions, qu'il pousse à un point incroyable, ne sont point d'un véritable homme de bien, et je me garderai de présenter les mémoires de Fournier comme absolument sincères; cependant il est sûr que la plupart des faits qui y sont exposés, sont vrais ». (p. XIX). On remerciera donc l'infatigable et savant professeur d'avoir publié ces *Mémoires*, les souvenirs d'un combattant de la

rue : Fournier ajoute bien des traits au tableau des grandes journées révolutionnaires ; il corrige ou complète bien des détails importants ; il ajoute quelques particularités aux données, si rares, que nous avons sur l'histoire du club des Cordeliers. L'introduction et le commentaire rehaussent encore la valeur de cette publication. L'introduction est une biographie, aussi complète que possible de Fournier ; elle renferme nombre de faits inédits ; elle rectifie Ternaux (*Terreur*, III, 638) sur quelques points ; elle donne la liste des opuscules de l'*Américain*. Le commentaire éclaircit le récit de Fournier par des extraits de ses papiers, et surtout de son *Mémoire expositif*, du 3 février 1790, ainsi que par des notes tirées du *Moniteur* ou des témoignages des contemporains.

A. C.

---

98. — G. de Crozals. **La France. Anthologie géographique.** Paris, Delagrave, 1890, 427 p.

Une anthologie géographique est presque une nouveauté. Depuis les *Lectures géographiques* de Raffy, qui ont fait fortune, aucune n'avait paru qui fût digne d'être signalée. Le mérite de cette sorte d'ouvrages ne consiste pas seulement dans l'heureux choix des morceaux ; il se révèle bien davantage dans leur ordonnance. A ce double titre, l'élégant volume de M. de Crozals satisfait-il aux besoins du genre ? Pour la disposition, M. de C. a respecté la méthode didactique avec trop de scrupule peut-être : il sépare rigoureusement la géographie physique de la géographie politique. Pourquoi, par exemple, placer dans un chapitre les considérations géologiques, et dans un autre très éloigné, l'exploitation de la houille ? Pourquoi distraire les ports des côtes ? Pourquoi décrire à la page 128 les marais salants et à la page 393 les salines de Bourg de Batz ? M. de C. se fût, sans inconvénient, affranchi de ces distinctions factices et malheureusement classiques : il eût mis en relief l'harmonie entre les phénomènes de la nature et les œuvres humaines, entre l'homme et le milieu. Pour la quantité et la qualité des extraits, il est certain que M. de C. ne pouvait contenter tout le monde. Certaines régions se plaindront d'être négligées, la Normandie, la Flandre, la Lorraine ; et toutes jalouseront le Midi, qui semble avoir inspiré une littérature géographique plus riche. M. de C. montre un plus large éclectisme à l'égard des écrivains que des provinces : il fait à certains publicistes, à certains auteurs de seconde main, trop d'emprunts — et trop d'honneur ; il oublie quelques pages et quelques noms de marque : la discrétion nous oblige, dans l'un et l'autre groupe, à ne désigner personne. Que M. de C. ne s'en soit pas tenu aux géographes professionnels, rien de mieux ; les littérateurs, les romanciers, les poètes que M. de C. exclut, savent au moins aussi bien que les géographes, voir et dépeindre. Le tout est d'éviter les disparates. La transition est un peu bien brusque d'une explication scientifique du mistral de M. Ch.

Martin à un passage de Numa Roumestan; un délicieux morceau de Pierre Loti est enchâssé entre deux pages de définitions des climats. Le lecteur doutera aussi parfois si c'est la France actuelle ou la France d'autrefois qui défile devant ses yeux; il ne connaîtra Plombières que d'après Montaigne, Aix en Provence que d'après le président de Brosses, Montpellier, que d'après le voyageur anglais Arthur Young, Toulouse et Montauban, que par des lettres particulièrement insignifiantes de Buffon. Sans nier l'intérêt de ces descriptions rétrospectives, les écoliers, auxquels ce livre est destiné, auront plus de profit, sinon plus de plaisir, à connaître les choses et les gens d'aujourd'hui.

Le recueil prête peu à la critique doctrinale : quand M. de C. ne s'embarrasse pas d'emprunter définitions et théories aux meilleures autorités, il les trouve dans Élisée Reclus. L'on ne souscrira qu'avec réserve à la division que M. de C. adopte, d'après M. Raulin, du sol français en régions naturelles; on pourrait peut-être aussi contester le chiffre fatidique des *sept* climats de la France.

De toutes ces observations, concluons qu'il n'est pas facile de faire une anthologie, et sachons en d'autant plus de gré à l'essai de M. de Crozals. Ce livre servira l'enseignement de la géographie; il a plus d'attrait qu'un manuel, et peut-être, en dépit des lacunes, plus de vertu pédagogique : car il fait comprendre la France; il la fait aimer.

B. Auerbach.

---

99. — **Le Soudan Algérien**, par Mario Vivarez. Paris, Cerf, 1890, in-12. 3 fr. 50.

Le sous-titre de cet ouvrage est : *Projet de voie ferrée transsaharienne, Alger — Lac Tchad.* L'œuvre elle-même est une étude des conditions d'établissement du chemin de fer, qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, reliera le littoral méditerranéen aux régions centrales du Soudan. M. Vivarez nous décrit le pays et ses productions, et discute les innombrables projets de pénétration qui ont été proposés depuis quelques années. A son avis, si Timbouctou est le point qu'on veut atteindre, c'est d'Oran qu'il faut partir, en profitant de la ligne déjà construite jusqu'à Aïn-Sefra. Mais, dit-il, l'objectif sérieux doit être le lac Tchad, et la ligne, dont la tête doit être Alger, se prolongera jusqu'à Kouka ou Kano, en traversant Laghouat, les Mzab, la vallée de l'Igharghar, Temassinin, les sources du Tintarabyn et les Damerghou [1]. C'est un projet fort grandiose.

H. D. de G.

---

1. L'auteur a cru devoir adopter un nouveau mode de transcription des mots arabes en caractères latins. Ainsi, il écrit *Çahara*, pour *Sahara*; notre oreille ne perçoit pas la différence. Cela ne serait rien; mais il écrit *Cheykhr* et *Laghrouat*, *Qoran*, et veut substituer la lettre anglaise *W* à la diphtongue *ou*, ce qui conduira les lecteurs non initiés à une véritable confusion de prononciation.

100. — Alfred Fouillée. **L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience.** Paris, Alcan, 1889, XVI et 304 p. in-8. 5 fr.
101. — *Id.* **L'évolutionnisme des idées-forces.** *Ibid.*, 1890, XCIV et 303 p. in-8. 7 fr. 50.
102. — *Id.* **La morale, l'art et la religion** d'après M. Guyau. *Ibid.*, 1889, 196 p. in-8. 3 fr. 75.
103. — M. Guyau. **Education et hérédité.** *Ibid.*, 1889, XV et 304 p. in-8. 5 fr.

M. Fouillée a consacré vingt-cinq laborieuses années au développement d'un esprit éminemment susceptible de progrès ; aujourd'hui, en possession d'une culture historique et scientifique remarquablement forte, et de la pleine maturité de sa pensée, il rassemble les idées qu'il a proposées, défendues, modifiées, semées partout avec une activité sans relâche, et en entreprend l'exposition systématique en une série d'ouvrages longuement préparés. A quelques mois de distance il a donné au public l'introduction critique à l'œuvre entière, et l'exposé des principes psychologiques et métaphysiques qui en sont le fondement. Sa psychologie, nous dit-on, ne doit point tarder à paraitre. Son système de morale suivra bientôt. — Il est dès à présent certain que cet ensemble d'ouvrages fera honneur à notre temps.

Les traits essentiels de son esprit ne se sont pas modifiés ; il est resté le vigoureux excitateur qu'il a toujours été. Sa force est double ; elle est dans l'admirable lucidité et la souple vivacité de sa critique, qui faisait, dit-on, le charme entrainant de sa parole, et elle est dans la sagacité divinatrice de sa pensée, dans son sentiment délicat et vif du concret, de l'actuel, de ce qu'il y a de vivant et de nouveau dans les esprits de notre temps. Peu importe que sa philosophie ait au plus haut degré les caractères qu'il prête à la métaphysique contemporaine, qu'elle soit analytique et critique plutôt que constructive, qu'il soit plus fort dans la critique que dans la construction, qu'il soit démêleur d'idées bien plus que créateur, et qu'il reste quelque chose d'un peu vague et d'un peu fuyant jusque dans les formules les plus abstraites et les plus rigoureuses de sa doctrine. A elle seule, la critique est une belle tâche. Ne dût-il obtenir pour unique résultat que d'extraire enfin les philosophes français de l'ornière kantienne où ils dorment, parce qu'on ne peut qu'y dormir, que le service rendu serait déjà inappréciable.

Mais il y a plus. Il a le sentiment très exact et très précis de la voie ouverte à la philosophie de notre temps, et il y marche en avant des hommes qui s'y sont le plus délibérément engagés. Il est manifestement en avant de Spencer, et il est en avant de Wundt, dont il partage les idées les plus essentielles (caractère immanent de la métaphysique, primordialité de la volonté, etc.), mais dont il n'a point l'attachement à de certaines idées traditionnelles et vieillies.

Guyau est mort à trente-trois ans, laissant neuf livres dont quatre au moins méritent de vivre, et qui sont déjà l'ébauche d'une œuvre qui eût pu être grande et belle. Les belles et touchantes pages que M.

Fouillée lui consacre et son livre posthume sur l'éducation nous font apprécier une fois de plus la riche variété de son esprit et les exceptionnelles ressources de sa sensibilité. Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. A. CHUQUET vient de publier à la librairie Cerf (In-8°, 237 p. avec carte) un volume intitulé *La trahison de Dumouriez*. Nous en reproduisons la préface. « Après Jemappes, Neerwinden : la Belgique, conquise en novembre 1792, est perdue en mars 1793 ; exaspéré par ses revers, Dumouriez, qui se qualifiait de général des sans-culottes, entreprend de restaurer la monarchie, mais il pactise avec l'étranger, et son armée l'abandonne. Tels sont les événements retracés dans ce volume qui comprend cinq chapitres : *L'expédition de Hollande, Aix-la-Chapelle, Neerwinden et Louvain, Le colonel Mack, La trahison*. »

— Le troisième volume de la traduction, entreprise par M. Paul VIOLLET, de l'ouvrage d'Adolphe Schmidt, *Paris pendant la Révolution d'après les rapports de la police secrète, Affaires sociales*, a paru à la librairie Champion.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 février 1891.

M. le comte de Lasteyrie termine la seconde lecture de son mémoire sur la basilique de Saint-Martin de Tours.

M Henri Weil annonce la découverte de nouveaux fragments d'Euripide, trouvés par M Flinders Petrie dans un tombeau de Kurob (Fayoum), déchiffrés par MM. Sayce et Mahaffy et publiés par ce dernier dans l'*Hermathena*. D'après d'autres papiers trouvés dans les mêmes caisses de momie, on suppose que ces vers ont été copiés vers l'an 230 avant notre ère. Ils appartiennent à la dernière partie de l'*Antiope*, partie qui, sans être la plus dramatique de la pièce, offre néanmoins un intérêt sérieux. Les deux fils de Zeus et d'Antiope vont prendre le gouvernement de Thèbes. Hermès, apportant les ordres de Zeus, fait la paix entre ces deux princes et le roi Lycos, forcé de se démettre. Il annonce qu'aux sons de la lyre d'Amphion, des quartiers de rochers viendront d'eux-mêmes former les murs de Thèbes. C'est la revanche du poète et du penseur, qui avait, dit M Weil, soutenu la prééminence des choses de l'esprit contre son frère, le défenseur de l'éducation exclusive du corps et des choses d'une utilité immédiate : Amphion avait cédé, il avait renoncé à sa lyre ; il se trouve que la lyre est bonne à quelque chose.

M. Julien Havet, conservateur adjoint de la Bibliothèque nationale, lit une note sur la date des couronnements des rois Hugues Capet et Robert le Pieux.

On a cru pouvoir alléguer, pour fixer les dates de ces deux cérémonies, un fragment de chronique de Saint-Benoît-sur-Loire, publié au XVIe siècle par Pierre Pithou et réimprimé dans le *Recueil des historiens de France*. M. J. Havet montre que ce texte, altéré par des interpolations modernes, n'a pas la valeur qu'on lui attribuait. Les seuls témoignages qui doivent faire autorité sont ceux de l'historien Richer et des Annales de Saint-Denis.

Il résulte de ces textes que Hugues Capet fut couronné à Noyon, le mercredi 1er juin 987, dix jours à peine après la mort du dernier roi carolingien, Louis V, qui était survenue le 21 ou le 22 mai. La cérémonie fut probablement renouvelée le dimanche 3 juillet suivant. Robert, associé cette année même au trône paternel, fut couronné dans la cathédrale d'Orléans, le vendredi 30 décembre 987. Ces diverses solennités furent présidées par l'archevêque de Reims, Adalberon

Ouvrages présentés : — par M. de Barthelemy : HEISS (Alois), *Les Médailleurs de la Renaissance : Florence et les Florentins* ; — par M. Delisle, ARISTOTE, Ἀθηναίων Πολιτεία, texte grec récemment découvert et publié, sous la direction des administrateurs du musée britannique, par M. Kenyon ; — par M. Barbier de Meynard : BASSET (René), *les Dictons satiriques attribués à Sidi Ahmed*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 23 février — 1891

104. — Pleyte-Abel. **Zur Geschichte der Hieroglypherschrift,** von W. Pleyte, Conservator am Niederlændischen Reichsmusæum zu Leyden nach dem Hollændischen von Carl Abel. Leipzig, W. Friedrich, 1890, in-8, 48 p.

M. Pleyte avait publié en hollandais dans un journal d'éducation une série d'articles, où il exposait rapidement l'histoire de l'écriture hiéroglyphique. Le hollandais n'est pas accessible à beaucoup de personnes : c'est donc un service signalé que M. Carl Abel a rendu non seulement aux savants, mais au public entier, en faisant passer l'opuscule de M. Pleyte dans une langue plus répandue. Les savants trouveront dans cette brochure si courte quelques idées ingénieuses et nouvelles; le public y verra, exposée avec beaucoup de clarté, la façon dont l'écriture hiéroglyphique s'est développée de l'idéogramme à la lettre alphabétique. J'espère que plusieurs de ceux qui la liront y prendront le goût de nos études, à l'école de M. Pleyte.

G. Maspero.

---

105. — **Beitræge zur Assyriologie und vergleichenden semitischen Sprachwissenschaft,** herausgegeben von Fried. Delitzsch und P. Haupt. Erster Band, Heft 2. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1890; in-8, p. 369-636.

Plusieurs des travaux publiés dans le second fascicule de ce recueil important sont la continuation ou le complément de dissertations contenues dans la précédente livraison (v. *Revue* du 23 juin 1890). M. F. Praetorius donne la suite de ses remarques sur l'étymologie et la dérivation de certains noms éthiopiens; M. G. Steindorf achève son étude sur la transcription des noms égyptiens qui se trouvent dans les annales d'Assurbanipal; M. Delitzsch traduit et commente une nouvelle série de documents épistolaires assyriens. Les nouvelles dissertations qui sont jointes à celles-ci n'offrent pas un moindre intérêt pour la philologie sémitique en général et pour l'assyriologie en particulier. M. R. Kraetzschmar discute avec beaucoup de soin et d'érudition l'origine, le

caractère et les différents emplois du pronom relatif assyrien *sha*: il est bien douteux que cette particule ait été employée comme préposition, au lieu de *ana*; mais l'auteur lui-même, dans un appendice imprimé à la fin du volume, reconnaît que tous les exemples cités à l'appui de son opinion peuvent s'expliquer d'une autre manière. M. Martin Jaeger traite une question fort controversée, à savoir, si l'assyrien a retenu la semi-voyelle *yod*. Les conclusions de M. J. s'écartent notablement de celles qui ont été données par M. Haupt. Il admet, avec la grande majorité des assyriologues, que l'yod ne se maintient pas en assyrien au commencement des mots; mais il lit *aya*, *iya*, *eya*, *uya*, les groupes de signes *a-a*, *i-a*, *e-a*, *u-a*, que M. H. lit *a'a*, *i'a*, *e'a*, *u'a*. Il faut bien dire que les variations de l'écriture fournissent un appui plus ou moins solide aux opinions diverses qui ont été émises sur le sujet [1]. Cependant les arguments de M. J., fondés sur la comparaison des autres idiomes sémitiques, sur les lois connues de la phonétique assyrienne et sur les données même de l'écriture cunéiforme, ne laissent pas de rendre sa thèse assez vraisemblable. M. H. ne tardera pas sans doute à la discuter. Il est certain que la question avance et que l'on peut espérer une solution prochaine. Sous un titre modeste, « Comptes de tisserand babylonien », M. R. Zehnpfund publie un travail également important au point de vue de la lexicographie et à celui de l'histoire des mœurs et coutumes : il a choisi un certain nombre de textes du temps de Nabunahid[2], tous relatifs au même objet, c'est-à-dire aux fournitures d'étoffes pour l'usage religieux, l'habillement et la coiffure des statues divines. On ne saurait se flatter, en expliquant de pareils documents, de résoudre toutes les difficultés qu'ils présentent : M. Z. sait douter où il faut; mais il est arrivé dans l'ensemble à des résultats très satisfaisants; il a interprété heureusement la plupart de ses textes et fixé le sens d'un très grand nombre de mots. Enfin, M. J. Flemming a retracé dans une intéressante notice la carrière scientifique de Ludolf, qui a fondé en Europe l'étude de la langue éthiopienne.

Le second fascicule des *Beitraege* est digne du premier. De telles publications méritent tous les éloges; ou plutôt il est inutile de les louer, car elles se recommandent assez d'elles-mêmes.

A. Loisy.

---

1. Quelques-unes de ces variantes n'ont peut-être pas toute la portée qu'on leur attribue. Ainsi le mot *a-a-bu* « ennemi » se trouve écrit aussi *a-ia-bu* et *ia-a-bu*. M. J. croit à l'existence de deux mots, *ayabu* et *iyabu*. Il me semble que *ia-a-bu* est simplement une écriture irrégulière, pour *a-ia-bu*. Ne trouve-t-on pas dans les inscriptions de Sargon le nom du même personnage écrit tantôt *Rusâ*, tantôt *Ursâ*? Il y a d'autres exemples d'inversions semblables.

2. Édités par J. Strassmayer dans ses *Texte von Nabonibus*. M. Z. observe à bon droit que ce titre n'est pas exact. Les textes en question ne sont pas des inscriptions de Nabunahid; ils appartiennent seulement à son époque.

106. — Sophus BUGGE. **Beitræge zur etymologischen Erlæuterung** der Armenischen Sprache. In-8, 51 pp. Christiania, 1889.

M. Bugge donne dans cette brochure l'étymologie d'une centaine de mots arméniens dont il se sert pour établir toute une série de lois phonétiques nouvelles. De ces étymologies, quelques-unes peuvent être considérées comme acquises, (celle de *moranam, ariun* par exemple), quelques autres sont plus ou moins séduisantes, mais l'intérêt principal du livre est dans les lois phonétiques nouvelles : la plupart tendent à indiquer une influence de l'accent indo-européen sur le traitement des consonnes arméniennes. Ces lois sont en trop grand nombre pour qu'on puisse les examiner toutes ici ; nous nous bornerons à en critiquer une pour donner une idée des procédés de démonstration de M. B.

Sous les nos 101-108 de sa brochure, il se propose de montrer qu'une occlusive sourde, placée dans la syllabe qui précède la protonique indo-européenne, donne une occlusive sonore en arménien. Cet énoncé éveille à lui seul des doutes : à supposer qu'un phénomène aussi complexe se soit produit en arménien, il y a bien peu de chances pour qu'il en reste une seule trace probante dans une langue aussi obscure au point de vue étymologique. Mais il faut examiner le détail. La loi est faite pour expliquer le *d* du pronom *du* (= lat. *tu*) et du thème démonstratif *d-* (cf. skr. *ta-*) : ces mots étant, au moins dans une partie des cas, atones, ont pu se trouver quelquefois dans la position définie par la loi posée ; puis la forme ainsi produite se serait généralisée. Il n'y a pas là, on le voit, les éléments d'une démonstration ; M. B. recourt alors à quelques étymologies. Nous ne nous arrêterons pas à celle qu'il donne de *dandirn*, et dont il reconnaît lui-même la fragilité; ni au rapprochement de *gangur*, (cheveux frisés) avec le tchèque *kutchera*, (boucle de cheveux) : le rapprochement d'un mot arménien et d'un mot d'un dialecte slave moderne n'est pas assez solide pour justifier une loi phonétique. Restent les étymologies de *agrav*, (corbeau) et *blur*, (colline) pour lesquels M. B. suppose des formes indo-européennes: **k°rôwó-* **prwar'*, cf. skr. *kârava-*, *pârvata-*. Mais d'abord ni l'une ni l'autre de ces deux étymologies n'est solide : dans *agrav*, l'*a* prothétique est inexpliqué : l'*a* de *astλ*, (astre), se retrouve en grec et en latin ; l'*a* de *amis*, (mois) est accidentellement développé par *m*, comme il l'est régulièrement par *r* initiale; le r n'est pas davantage expliqué : enfin pour justifier *-av-* il faut poser la loi : i. e. *-ôw-* donne arm. *-av-* dont on n'a pas d'autre exemple ; — pour rapprocher *blur* du sanscrit *pârvata-* (montagne), il faudrait d'abord établir que ce sens n'est pas un développement purement indien (V. dict. de Saint-Pétersbourg), le zd. *paurvatâ-* un ἅπαξ dont le sens ne nous est pas donné par la tradition, n'est pas une garantie suffisante ; en dehors de cette difficulté de sens, il y a de nombreuses difficultés phonétiques. Enfin ces deux étymologies

seraient établies que l'on n'aurait encore rien obtenu : M. B. ne donne aucune justification de ses accentuations indo-européennes, et, en effet, il n'y en a aucune à donner. La loi proposée est donc une hypothèse, appuyée sur d'autres hypothèses dont nous n'avons même pas un commencement de preuve.

Heureusement plus d'une des étymologies de M. B. peut subsister en dépit de la fragilité des lois phonétiques qu'elles prétendent démontrer. Ainsi, sous le n° 13 on trouve l'arm. *aganil*, (s'habiller), rapproché de lit. *aunù*, lat *ind-uo*. Si, comme le croit l'auteur, le *g* représente ici un *w* entre deux voyelles, cette étymologie est trop directement contraire à une loi phonétique établie pour être admissible. Mais, en réalité, *g* représente ici *w* devant semi-voyelle, comme dans *taigr, kogi, aregi* (= *rewyos), génitif de *arev* (= *rewis), *loganam*. On doit sans doute expliquer *logan- agan-* par d'anciens **lown-* **awn-* où le *w* au lieu de *u* serait dû à l'influence de l'aoriste. — On voit que l'étymologie peut être justifiée et reste probable.

Ce sont là d'heureuses rencontres : ajoutons qu'on les trouve naturelles chez M. B. dont les publications sont toujours si suggestives. Mais, d'une manière générale, l'étymologie arménienne exige plus de prudence. En effet, l'accent d'intensité arménien sur la pénultième a amené la chute d'à peu près toutes les finales, et d'une partie des voyelles qui précèdent la pénultième ; des chutes de consonnes et des métathèses ont entièrement défiguré les mots ; le sort de certains phonèmes indo-européens en arménien n'est pas encore établi : ces diverses circonstances font qu'il n'y a pas de langue où il soit plus facile de donner des justifications phonétiques, et par suite qu'il y en a pas où ces justifications prouvent moins. Par exemple, le sens du nom de nombre *hing* (cinq) nous garantit son origine ; mais, si cette origine était obscure, voici les hypothèses qu'on aurait pu faire : *h* peut représenter *p*, *k2*, *s*, ou n'avoir aucune valeur étymologique ; *i* devant *n* se tire indifféremment de *ĕ*, *ê*, ou *i* ; *g* peut ici remonter à *gh* ou *k2* : total : vingt-quatre possibilités, à quoi il faut ajouter que, la finale étant tombée, le mot pouvait se terminer primitivement par une voyelle quelconque, suivie ou non d'une consonne quelconque : aussi la phonétique arménienne, qui peut à la rigueur servir de confirmation à une étymologie probable par ailleurs, ne peut-elle presque jamais servir de preuve à une étymologie douteuse. — Ce n'est pas tout : le vocabulaire arménien se compose, pour la plus grande partie, d'emprunts : or, si deux des sources d'emprunts (la source Pehlvie et la source Syriaque) sont bien étudiées, d'autres sont encore à peu près inconnues, et, par suite, le fait qu'un mot arménien n'est emprunté ni au Pehlvi, ni au Syriaque, ne crée même pas une probabilité qu'il appartienne au fonds indo-européen. Dès lors, deux précautions sont nécessaires pour établir une étymologie arménienne : 1° Prouver, par les moyens dont nous disposons, qu'il existait en indo-européen un mot tel que le mot supposé. —

2° Rendre probable que le mot arménien n'est pas un emprunt. M. B., loin de prendre ces deux précautions, ne fait pas difficulté de comparer des substantifs arméniens, c'est-à-dire l'espèce des mots la plus sujette aux emprunts, à des mots dont la forme indo-européenne est obscure, et dont il ne signale l'existence que dans une seule langue (parfois connue à date récente) en dehors de l'arménien. Un exemple montrera où peut conduire cet oubli des conditions nécessaires du sujet : pour prouver que le *t* indo-européen peut subsister en arménien, M. B. compare *talithay* (jeune fille) au grec τᾶλις. Or, *talithay* est un mot sémitique et donné pour tel dans le principal texte où il se trouve. (Ev. Marc, v, 41). Cette erreur en dit plus que toutes les critiques sur la méthode de l'auteur[1]. — Nous ne pouvons cependant terminer cet article sans rendre hommage à la puissance de combinaison dont M. Bugge a fait preuve sur un terrain si nouveau pour lui, et où il sera facilement maître, s'il veut bien se rendre compte des étroites limites imposées à la philologie arménienne.

A. MEILLET.

---

107. — **Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité,** par E. POTTIER. Ouvrage illustré de 92 gravures. Paris, Hachette, 1890. In-8, VI-314 p. (*Bibliothèque des Merveilles*).

Le vers de Martial que M. E. Pottier a choisi pour épigraphe :

Sum fragilis sed tu, moneo, ne sperne sigillum!

pourrait s'appliquer, *mutatis mutandis*, à son ouvrage. C'est un travail de vulgarisation, qui fait partie d'une Bibliothèque dite *des Merveilles* où tous les volumes d'archéologie sont négligeables; mais c'est un livre à lire, à relire, à méditer : *Tu, moneo, ne sperne libellum.*

Le premier mérite de l'auteur est d'avoir traité dans son ensemble un sujet qui ne l'avait point été avant lui. Un connaisseur de dos de livres objectera peut-être *Les terres cuites grecques funèbres* de P. Biardot; répondons d'avance que c'est un tissu d'absurdités. M. P. a eu des précurseurs et des modèles pour ses différents chapitres : il les a très loyalement cités (ce que ne font pas d'habitude les vulgarisateurs); mais comme il n'a dit nulle part que son travail est le premier qui embrasse toute la matière, je suis forcé de le dire ici en son lieu.

La seconde qualité de M. P., c'est d'avoir très bien disposé un sujet complexe et d'en avoir équilibré les développements en artiste. L'ordre suivi n'est ni chronologique ni géographique : c'est celui du progrès général de l'art. Après les terres-cuites orientales et les premiers essais en pays grecs, M. P. aborde (p. 23) ce qu'il appelle « la constitution des styles et des sujets », part de l'imitation et de la tradition dans l'œuvre des coroplastes. Avec le chapitre intitulé « le style attique »

1. M. B. a depuis reconnu et signalé son erreur.

(p. 53), nous entrons dans le domaine de l'art proprement dit; c'est dans cette section que M. P. étudie les admirables figurines trouvées à Chypre : il a bien raison, et cet exemple suffit à montrer combien le classement purement géographique serait peu heureux.

A la période *attique*, où dominent les images de divinités, succède, au IVe et au IIIe siècle, la période *tanagréenne*, où les sujets familiers s'introduisent dans l'art. M. P., comme Rayet, place les belles figurines de Tanagre au IVe siècle; il faut avouer que l'on n'en sait encore rien et qu'elles pourraient être plus récentes. En revanche, l'auteur a très finement montré (p. 97) « l'évolution qui conduit des sévères déesses du Ve siècle aux coquettes tanagréennes »; sur ce terrain, la conciliation n'est pas impossible entre les symbolistes *raisonnables* et les réalistes même militants comme O. Rayet.

Après la période dite tanagréenne commence celle de l'art hellénistique : les types de divinités, surtout ceux des cycles de Bacchus et de Vénus, dominent de nouveau dans les ateliers des coroplastes. Alors aussi paraissent les imitations des œuvres de la grande sculpture (inconnues à Tanagre), qui ajoutent tant d'intérêt à la série des terres-cuites de Smyrne. M. P. étudie successivement l'art hellénistique des coroplastes en Grèce, en Cyrénaïque, en Crimée; puis il passe aux nécropoles asiatiques et s'occupe avec détail de Myrina, de Cymé et de Tarse. Naturellement, il ne mentionne les prétendus « groupes d'Asie-Mineure » que pour les exclure de son étude; la page qu'il leur consacre (p. 195), dans un livre destiné à être lu par tous les amateurs, gênera sans doute la spéculation peu scrupuleuse qu'enrichit cette mystification prolongée. J'aurais bien quelques réserves à faire sur la forme que M. P. y donne à l'expression de ses sentiments : mais à quoi bon, puisque je sais que nous sommes d'accord? J'aime mieux louer l'excellente économie des chapitres suivants, sur les terres-cuites de Sicile et d'Italie (p. 197), de Pompéi et du Latium (p. 227), de la Gaule romaine (p. 236). La revue des monuments et des provenances achevée [1], l'auteur passe aux questions techniques que soulève la fabrication, sujet déjà bien traité par M. Martha, puis à l'irritant problème de la « destination des terres-cuites », auquel M. P. a consacré en 1883 une thèse latine — très peu lue, comme toutes les thèses latines. Il en donne ici une édition nouvelle, revue et quelque peu écourtée. La conclusion de M. P. est éclectique, sans être vague; les figurines de terre cuite ne sont pas spécialement funéraires; ce sont des ex-voto *lato sensu*, qui, par suite, se trouvent ici dans des tombes, là dans des laraires privés, là dans des temples. Reste l'objection que j'ai déjà fait valoir souvent : comment expliquer l'absence à peu

1. La table des provenances dressée aux p. 313-314 n'est pas tout à fait complète : ajouter Amorgos, Anthédon, Assos, Calymnos, Chios, Corythios, Érétrie, Lesbos, Paros, Samos. Mais M. P. n'avait ni la prétention ni le devoir d'être complet et mon observation n'est pas une critique.

près complète, du moins en Grèce et à Myrina, de figurines représentant Jupiter et Neptune? Il y a là une très grosse difficulté.

Les quatre-vingt-douze gravures insérées dans le texte sont fort bonnes; quelques-unes sont même exquises et font honneur au dessinateur M. Devillard. On voudrait parfois moins de hachures entrecroisées (p. 163) et plus de soin dans le rendu des physionomies (p. 101). Telles quelles, je les trouve bien supérieures à celles de la *Sammlung Saburoff*, tome II, qui coûtent 200 francs.

Ce qui plaira surtout dans le joli livre de M. Pottier, c'est la candeur et la vénusté du style. Il y a là des pages charmantes; rien n'y est vulgaire. J'en dirais plus si je n'étais l'ami de l'auteur, ce que je n'avais pas encore regretté.

Salomon Reinach.

---

108. — **Theologischer Jahresbericht**, herausgegeben von R. A. Lipsius. Freibourg i. B., J. C. B. Mohr, 1889. In-8, x, 170 p. (4me et dernière partie de l'Annuaire de la littérature de 1888).

En annonçant naguère (1889, n° 52) l'*Annuaire théologique* publié sous la direction de Lipsius pour les productions parues en 1888, nous déclarions n'avoir pas encore entre les mains le quatrième fascicule, consacré à la théologie pratique et à l'art ecclésiastique. Celui-ci s'est, en effet, quelque peu fait attendre et, à notre tour, nous ne nous sommes pas hâté d'en accuser réception. Voici le contenu du présent cahier : Théologie pratique à l'exception du droit ecclésiastique et de la constitution des Églises, se divisant en Homilétique, catéchétique et théologie pastorale, chapitre traité par M. Ehlers; M. Woltersdorf a analysé les publications relatives au droit et à la constitution des églises : Droit ecclésiastique en général; droit ecclésiastique national et provincial; affaires matrimoniales et éducation religieuse; rapports de l'Église et de l'État; constitution de l'Église évangélique (de Prusse). Un chapitre curieux est celui que M. Kind a établi sous la rubrique : Associations ecclésiastiques. Il y est traité de sociétés qui se proposent un but spécial tel que l'évangélisation des païens, la conversion des Juifs. M. Dreyer traite de la littérature relative à la prédication et à l'édification; M. Hasenclever, de l'art ecclésiastique; enfin M. Spitta, de la liturgique. Je tiens à signaler sous le titre de *Kaiserpredigten*, littéralement sermons impériaux, la nomenclature des discours prononcés par des ecclésiastiques à l'occasion de la mort des empereurs Guillaume et Frédéric. La liste ne tient pas moins de quatre pages et demie du texte le plus serré. L'éditeur la fait suivre de la curieuse remarque qu'on va lire : « Les nombreuses prédications qui s'impriment et se publient isolément chaque année ne peuvent pas, en général, être mentionnées dans l'Annuaire. En effet, elles n'ont la plupart du temps qu'une signification éphémère et locale. Nous faisons cette année en faveur des *Kaiserpredigten* une

exception, qui répond au vœu général. L'année 1888 restera à jamais marquée par la mort des deux premiers empereurs allemands, qui doit un si grand retentissement non seulement à la personnalité exceptionnelle des défunts, mais encore aux circonstances dont cette mort a été entourée. La prédication évangélique a montré dans ces moments qu'elle était à la hauteur de sa tâche. » Quiconque connaît tant soit peu l'Allemagne, reconnaîtra dans ces lignes l'association de l'intérêt scientifique, de la préoccupation patriotique et du sentiment religieux que nos voisins réalisent sans effort. Ici, la note religieuse est protestante, ce dont nul ne saurait s'étonner ni se choquer.

Le présent fascicule, complétant le volume de la littérature de 1888, contient : 1° une table générale des matières ; 2° une liste des périodiques analysés et cités au cours du volume ; 3° enfin sous la rubrique *Register*, une table par ordre alphabétique de tous les ouvrages analysés.

Nous ne redirons pas pour la seconde fois tout ce que nous pensons de l'utilité d'une publication telle que l'*Annuaire théologique* de Lipsius.

M. Vernes.

---

109. — G. Lanson. **Bossuet.** Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1891. In-18 jésus, xii-522 pp.

Je doute que Bossuet ait autant de chances que M. Lanson le suppose (*Avant-propos*, p. vi-x), de rentrer en grâce auprès des générations nouvelles, mais si ce regain de popularité doit se produire, cet intéressant petit livre y contribuera certainement pour beaucoup.

M. L. n'a pas prétendu « faire une étude complète de l'œuvre de Bossuet », étude qu'il serait prématuré d'entreprendre avant que des travaux de détail aient éclairci plusieurs parties assez mal connues de « cette œuvre immense ». Comment, par exemple, apprécier avec assurance la controverse avec Richard Simon, tant que les travaux d'exégèse du célèbre oratorien n'auront pas été étudiés de près par quelque hébraïsant, seul compétent pour décider si à cette date les critiques de Bossuet étaient, jusqu'à un certain point, justifiées? Et de même peut-on faire autre chose que de raconter les dehors, parfois si amusants du reste, de la querelle quiétiste, avant qu'un théologien, versé dans les Mystiques, détermine avec précision la part d'erreur et de vérité que contenaient les doctrines opposées? Mais ce que la critique doit toujours essayer, c'est « de faire sentir pourquoi il faut étudier Bossuet et comment il faut l'étudier »; c'est d'« offrir à ceux qui tenteraient cette lecture austère, un secours qui en rende les difficultés moindres et l'intérêt plus sensible ». M. L. s'est chargé de cette tâche et il l'a excellemment remplie.

Il étudie successivement, dans Bossuet, l'homme et l'écrivain, — l'orateur; — le précepteur du Dauphin, — l'historien, — le théologien controversiste, — l'évêque, — le philosophe. Aucun des aspects de ce génie si varié, aucun des emplois de cette activité si souple et infati-

gable n'est omis, on le voit, dans ce tableau d'ensemble. Sans doute chacune des questions que nous venons d'énumérer « demanderait, — M. L. le reconnaît lui-même, — tout un livre ». Sur chacune d'elles, cependant, il en a su dire assez, soit pour redresser les préjugés énormes que la majorité, même des gens cultivés, conserve sur le compte de Bossuet, soit pour éveiller et diriger la curiosité des chercheurs qui voudraient aborder directement la lecture de ces substantiels écrits, dont souvent à peine on sait les titres. M. L. ne se borne pas du reste à profiter des travaux de ceux qui, comme MM. Floquet et Gandar, comme MM. Nisard, Brunetière et Faguet, ont ouvert et élargi successivement la voie à cette réhabilitation, sinon du talent heureusement incontesté de Bossuet, du moins de sa personne et de ses idées. M. L. apporte à cette œuvre de justice littéraire la contribution de recherches originales et de réflexions personnelles. A ce point de vue, le chapitre sur *l'homme et l'écrivain*; — le chapitre sur les *Idées politiques de Bossuet*, où M. L. insiste avec abondance sur les emprunts de l'écrivain catholique à Aristote et à Hobbes; — l'exposé pénétrant et précis, dans le cinquième chapitre, des principes directeurs de la controverse de Bossuet avec les protestants, — paraîtront très neufs et très dignes d'attention.

Les informations de M. L. semblent partout irréprochables. A peine convient-il de relever quelques détails de médiocre importance. Si Bossuet a publié en 1682 le *Traité touchant la communion sous les Deux Espèces*, — duquel, au reste, M. L. ne parle et ne devait parler qu'incidemment (p. 342), — ce n'était pas uniquement pour « répliquer » à un ouvrage, tout récent alors, de Jurieu. C'est que cette question particulière avait toujours passionné les controversistes des deux partis et qu'elle s'imposait davantage à leur attention, depuis que les projets de Réunion étaient repris d'une façon précise et pratique, en Allemagne et en France, par le pouvoir civil et par les théologiens. — Je ne crois pas que l'on puisse, jusqu'à présent, affirmer d'une façon absolue, que Bossuet « ne souffrit de violence » dans son diocèse (p. 14), ni avant, ni après la Révocation. M. L. me paraît être plus dans la mesure exacte quand il reprend en détail (p. 454-455) cette question délicate. Mais il a tort de dire (p. 456) que l'assurance donnée par Bossuet (*Lettre pastorale* de 1686) que « personne, à sa connaissance, n'avait été maltraité dans son évêché », ne provoqua, de la part des intéressés, aucune contradiction. Les réfugiés protestèrent vivement en Angleterre et en Hollande (cf. la lettre du P. Johnston à Bossuet, dans le t. XVIII de l'édition de Versailles, p. 182; les *Nouvelles de la République des Lettres*, d'octobre 1686, etc.).

Les jugements de M. L. sont ceux d'un esprit élevé, très ouvert, très fin et judicieux. Parfois cependant je trouve que sa solidité classique fait des concessions un peu bien complaisantes aux modernes subtilités de la psychologie littéraire. C'est ainsi qu'il croit devoir se demander (p. 54-55) si Bossuet « ne s'est pas trop paisiblement, trop entièrement

résigné à se passer de la sainte pauvreté? » J'avoue que cette inquiétude me paraît d'un tolstoïsme excessif, surtout quand on a, comme M. L., le bon sens et la loyauté de reconnaître que Bossuet usa sans faste de ses rentes de prélat, qu'il était généreux, charitable, parfaitement détaché des richesses, et que même, en vrai chrétien, il avait au fond l'amour de cette pauvreté divine et purifiante. Après cela, ne lui en veuillons point de n'avoir pas gémi publiquement, ni même dans l'intimité, sur la nécessité d'aller d'ordinaire en carrosse. Ce « solide Bourguignon », que le soleil ni la pluie n'incommodaient (p. 9) eût probablement préféré marcher à pied. La vérité est que le bien-être et les avantages matériels lui étaient en somme fort indifférents; mais que, se sentant aussi impropre que possible aux choses d'argent et tout à fait incapable de consacrer son intelligence et son temps au soin d'économiser ou d'acquérir, il aimait à ne pas se sentir, comme il dit lui-même, « à l'étroit dans son domestique ». Cette aisance assurait celle de sa pensée et sa tranquillité de méditatif.

Où j'aurais à faire des réserves un peu plus graves, c'est sur l'esprit même du livre de M. Lanson. J'avoue bien volontiers qu' « il n'est point d'écrivain, au XVII[e] siècle ni au XVIII[e] siècle, qui ait traité plus de questions vitales » que Bossuet, et « qui les ait traitées plus sérieusement, plus fortement ». Je conviens sans la moindre difficulté « qu'on peut, même aujourd'hui, apprendre d'utiles vérités de la bouche de ce prêtre éloquent, contre qui ces deux qualités ont créé un absurde préjugé ». J'ai peur seulement que cet « absurde préjugé », en agaçant M. L., ne l'ait un peu poussé dans l'excès contraire. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter son appréciation touchant l'« actualité » pratique de la plupart des vues de Bossuet, appréciation qui est surtout une question de sentiment. Je me borne à signaler aux curieux le chapitre des *Idées politiques*, où se manifeste le plus franchement cette tendance à mon avis exagérée; on y verra comment, non seulement les conséquences, mais même le principe de Bossuet sont, suivant M. Lanson, applicables aux démocraties modernes, voire aux républiques; et l'on y suivra, sinon avec conviction, au moins avec intérêt, les efforts ingénieux du nouveau critique pour découvrir ce qui, dans la devise *Liberté, Égalité, Fraternité*, peut se concilier avec la *Politique* tirée *de l'Écriture sainte* par le conseiller d'État de Louis XIV et le précepteur du Dauphin. Du reste, si ce paradoxe assez provocateur devait avoir pour résultat de stimuler la curiosité du grand public, — auquel cette étude, si savante qu'elle soit, est faite pour plaire, — les dévots de Bossuet ne se plaindraient pas d'une outrance apologétique qui au fond, peut-être, n'est qu'un artifice innocent, et qui, au surplus, n'ôte rien à la valeur distinguée d'un ouvrage exactement informé, sérieusement pensé, et très agréablement écrit.

A. Rébelliau.

---

110. — **Etudes sur l'Espagne,** par A. MOREL-FATIO. Deuxième série. Grands d'Espagne et petits princes allemands du XVIIIe siècle. Paris, Bouillon, 1890. In-8, 453 p. 5 fr.

Le *grand d'Espagne* et le *petit prince allemand* que nous présente M. A. Morel-Fatio, sont, l'un, le comte de Fernan Nuñez, l'autre, le prince de Salm-Salm.

Fernan Nuñez, élevé aux frais du roi, enseigne aux Gardes Royales, lieutenant, puis colonel du régiment de Castille, brigadier en 1767, commence en 1772 un grand voyage qui le mène à travers l'Europe. On le trouve successivement à Vienne, où il voit les femmes se pendre follement au bras de l'aimable cardinal de Rohan, le *Cardinal-Collier* (p. 108), à Neiss et à Breslau, où il admire, en compagnie de notre Guibert, la discipline de l'armée prussienne et la précision de ses manœuvres, à Paris, où il reçoit de ses parents, les Rohan-Chabot, l'accueil le plus cordial. Il revint dans la péninsule pour prendre part à l'expédition d'Alger. Nommé ambassadeur à Lisbonne en 1778, il déploya dans ces délicates fonctions (au moment de la guerre de l'indépendance américaine) de solides qualités qui lui valurent la Toison d'or et le poste de Paris. Mais son rôle pendant le temps de son ambassade de France fut plus difficile encore; il finit par se trouver dans une fausse situation et eut son rappel en 1791; il mourut à Madrid quatre ans plus tard (23 février 1795). Il a laissé une précieuse *Vie de Charles III* et un *Journal* de sa campagne d'Afrique qu'on ferait bien de publier, et, en 1791, il donna chez Pierre Didot, une *Carta á sus hijos,* ou « Conseils d'un père à ses enfants », où l'on trouve bon nombre d'observations personnelles qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

Emmanuel de Salm-Salm que nos mémoires du XVIIIe siècle représentent comme tendrement lié avec la duchesse de Bouillon, Marie Edwige de Hesse Rheinfels, n'avait pas encore de biographe. M. M.-F. nous raconte les incidents de son existence agitée et vagabonde. Salm avait vingt-cinq ans lorsqu'il fut nommé colonel du régiment de Brabant (infanterie wallone) et envoyé en garnison à Majorque où il fit amitié avec Nuñez. En 1770, il se rend aux Pays-Bas où l'appelle la mort de son père, duc de Hoogstraeten, et, au passage, il voit Voltaire qui le juge modeste et très aimable. Puis après avoir séjourné avec son régiment à Ceuta et à Avila, il donne sa démission, visite les capitales, — le *correr cortes* était à la mode — et entre enfin au service de la France, ou, comme il dit, d'une autre branche de la maison de Bourbon (p. 100). Grâce à sa sœur, princesse de Starhemberg, qui lui ménagea l'appui de Marie Antoinette, il reçut en 1780 le brevet de colonel du régiment d'Anhalt, l'année suivante le grade de maréchal de camp, et le 22 février 1783 la qualité et les prérogatives de mestre de camp propriétaire du régiment d'Anhalt devenu le régiment de Salm-Salm. Dépossédé par la Révolution, le brillant colonel, le causeur des salons et ruelles alla mourir en Allemagne (1805).

M. M.-F. nous retrace la vie de ces deux personnages d'après les lettres de Nuñez à Salm, saisies en 1792 et déposées à la Bibliothèque nationale. Mais il a consulté, en outre, la correspondance diplomatique des ambassadeurs de France, et sa biographie de Nuñez devient ainsi un tableau du xviiie siècle espagnol. Dès le premier chapitre, nous sommes initiés à l'existence tout ensemble mesquine et fastueuse d'un grand d'Espagne. Puis nous apprenons ce qu'était l'armée espagnole, soldats et chefs, et quel esprit l'animait, quelle valeur réelle possédaient les gardes wallonnes, de toutes les troupes étrangères les mieux instruites et encadrées. Nous faisons connaissance avec O'Reilly, « le militaire à la mode, l'homme du jour » (p. 37), le *grand faiseur*, comme auraient dit, nos jeunes militaires français du xviiie siècle, O'Reilly, le souple et insinuant Irlandais qui toutefois manque de patience et d'esprit de suite, qui se lance aveuglément dans l'aventure d'Alger, qui ne montre sur le terrain ni sang-froid ni qualités militaires, et qui devient après le désastre, la personne la plus détestée d'Espagne (p. 211-224). Mais la partie la plus attachante du volume est celle qui concerne la colonie espagnole de Paris; M. M.-F. nous décrit cette société par le menu et avec une merveilleuse connaissance des documents de l'époque. C'est le lourd et médiocre comte de Fuentes. C'est son fils, le marquis de Mora, sur lequel notre auteur a recueilli des indications ignorées des chercheurs français (p. 135-136). C'est le comte d'Aranda, le fier et pétulant Aragonais, « le type le plus intéressant et le plus original de la grandeur éclairée du xviiie siècle. » — M. M.-F. lui consacre plus de quarante pages (p. 141-183) où abondent les détails curieux et les fines observations. — C'est la famille des Infantado, et celle des Santa Cruz.

Nous ferons à M. M.-F. de légères critiques. Le volume aurait dû être allégé par endroits. Quelques citations pouvaient être raccourcies ou résumées. Les documents que renferme l'appendice, ne méritaient pas tous d'être reproduits. La narration est aisée, rapide, pleine d'intérêt; mais pourquoi ne marquer les pauses que par des blancs? Pourquoi ne pas avoir coupé le récit en chapitres? Enfin, d'aucuns penseront que le livre aurait peut-être gagné s'il avait eu un autre titre et un autre plan. Ne valait-il pas mieux l'intituler *Fernan Nuñez*, faire de ce grand d'Espagne le héros du livre, diviser le livre en chapitre distincts : *Années de garnison, Voyages, Paris et la colonie espagnole, L'expédition d'Alger, La mission de Lisbonne, L'ambassade de France, Salm-Salm, Les écrits de Nuñez*? Salm, en effet, détourne l'attention du lecteur dès les premières pages; on passe de lui à Nuñez, puis de Nuñez à lui, et parfois on est un peu dérouté, désorienté; l'auteur, ce nous semble, évitait le danger en consacrant à Salm l'avant-dernier chapitre; après nous avoir présenté brièvement dans les *Années de garnison* le jeune colonel de l'infanterie wallonne, il faisait, dans cet avant-dernier chapitre, le portrait définitif de l'intime ami de Nuñez, devenu chef d'un régiment français.

Mais ces chicanes ne diminuent aucunement la haute valeur de ce livre qui renferme, sous une forme vive et brillante, tant de détails neufs et instructifs sur le XVIIIe siècle espagnol, ce siècle « qui montre notre doctrine politique, nos lettres et nos mœurs aux prises avec les traditions et les principes de la monarchie de Charles-Quint. »

A. CHUQUET.

III. — **Nouveau Traité de Versification française** à l'usage de l'Enseignement classique, par MM. Charles LE GOFFIC et Edouard THIEULIN, professeurs agrégés de l'Université. Paris, G. Masson, 152 pages. Prix : 2 fr.

I

Ce petit Traité de versification est bon et utile, parce qu'il est clair, méthodique, parce qu'il n'est ni trop ni trop peu savant. Les auteurs ne l'ont point fait, ainsi qu'ils le disent dans la préface, « dans le but d'apprendre à faire des vers, mais de chercher la loi des vers ». Leur dessein a donc été plutôt de tracer brièvement l'historique de la poésie française, de suivre son évolution depuis son origine jusqu'à nos jours, et d'en déterminer les causes. Dans le premier chapitre consacré aux origines du vers français, ils résument en quelques pages et avec intelligence, ce qui a été dit d'important sur ce sujet par Du Méril, Littré, Léon Gautier et Gaston Paris; dans le second, ils insistent particulièrement sur la valeur prosodique des groupes de voyelles où n'entre pas l'*e* muet. C'est la partie la plus délicate de la versification, et donner ici des règles absolues est bien difficile, car la prononciation, comme toutes choses, est variable. Ainsi Piron fait le mot *académicien* de six syllabes, Alfred de Musset, de cinq; *quotidien* est de trois syllabes dans Augier, de quatre dans Coppée; celui-ci fait un monosyllabe de *fouet*, cet autre un disyllabe, et chez le même poète *hier* a tantôt un son simple, tantôt double. MM. Le Goffic et Thieulin ont si bien senti le péril qu'il y avait à trop affirmer en pareille matière, qu'ils conseillent sagement de s'en rapporter à l'autorité des maîtres en poésie. L'histoire de la rime depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à nos jours est largement traitée, et les nombreux exemples qui viennent à l'appui intéresseront les élèves. Les auteurs ont bien fait de passer légèrement sur les jongleries et les tours de force des décadents du XVe siècle, afin de donner plus de place à l'étude de la structure intérieure du vers classique et romantique. Ils montrent comment l'école de 1830 a défait les règles imposées par Malherbe pour donner à la versification un rythme plus varié, plus de franchise et de souplesse, et comment aussi les poètes de la fin de ce siècle (je ne dis pas *fin de siècle)* trouvent déjà insuffisantes et presque enfantines les hardiesses de celui qui se vantait « d'avoir disloqué ce grand niais d'alexandrin ». Je crois voir que MM. Le Goffic et Thieulin ont quelque tendresse pour plusieurs de ces jeunes aèdes (car on n'est pas soi-même jeune impunément); ils citent même, tant est grande leur

charité, Le Minihy de La Villehervé dont le nom seul est un ronflant décasyllabe, et La Tailhède « gentil esprit, l'honneur des muses bien parées », dit de lui Jean Moréas, et Jean Moréas lui-même qui chante dans *Le Pèlerin passionné* sa belle maîtresse « seul mire de son cœur atramenté ». Cependant cela ne les a pas empêchés de faire un chapitre fort curieux sur l'allitération et l'assonance, et de citer des exemples de ces figures tous tirés presque de nos vieux classiques. En effet Racine, La Fontaine, Corneille même, rencontraient d'instinct les notes et les sons qui rendent l'idée visible ou sensible, mais ce qu'ils n'auraient jamais trouvé, ce sont des vers comme ceux-ci où le poète veut faire entendre le susurrement de la flûte :

Madeline, et les cordaces et les flûtes,
Les flûtes, les pas d'amour, les flûtes, vous les voulûtes.

Je cite encore M. Jean Moréas, car cet aède qui « butine un miel français sur de nouvelles fleurs », m'amuse et m'obsède au point que j'allais oublier de mentionner peut-être le meilleur chapitre de ce traité : *les poèmes à forme fixe*. Le *lai* et le *virelai* y sont fort exactement définis, et je ne vois que le *palinod* qui ait été oublié.

A. Delboulle.

II

Nous nous contenterons de signaler dans ce traité de versification, rédigé d'ailleurs avec clarté et qui répond bien au but pédagogique qu'il se propose, la netteté relative avec laquelle les auteurs ont mis en relief deux côtés de leur sujet, qui trop souvent ont été négligés ou envisagés comme des points d'importance secondaire dans les manuels de versification française, et qui cependant jouent un rôle capital dans la facture de nos vers : à savoir les césures et les assonances ou allitérations. Depuis Quicherat, ce qu'il a appelé les accents fixes et mobiles du vers, et notamment de l'alexandrin, et ce qui en réalité constitue (il le dit lui-même) les temps forts du rythme poétique, ne peut plus être passé sous silence : mais trop d'auteurs de traités prosodiques abrégés placent cet élément essentiel de la versification au second rang et appellent toute l'attention du lecteur sur la rime et sur le nombre des syllabes. Et cependant celui-ci n'existe comme élément de rythme qu'à condition de « mesurer », comme le disent bien MM. Le Goffic et Thieulin, l'étendue du vers : mais comment les syllabes peuvent-elles mesurer cette étendue, si elles n'ont pas chacune une durée rythmique déterminée qui ait avec les autres durées syllabiques une certaine relation? Il faut nécessairement pour que l'oreille saisisse la période totale que les syllabes mesurent, ou bien qu'elles soient égales entre elles comme le tic-tac d'une horloge, ou inégales et dans un certain rapport de durée, comme les temps du galop d'un cheval. Or le premier rythme (égal), qui existe exceptionnellement dans les vers [1], serait vite insupportable s'il était répété fréquemment

1. Par exemple dans les hémistiches composés d'un mot de six syllabes.

et d'une façon uniforme. En réalité, c'est la seconde forme qui est pratiquée le plus souvent par le versificateur, et cela au moyen de temps forts qui tombent obligatoirement sur la 6ᵉ et la 12ᵉ syllabes de l'alexandrin dit classique, en allongeant leur durée rythmique, et qui généralement dans l'intérieur de chaque hémistiche frappent de la même façon la 1ʳᵉ, la 2ᵉ, la 3ᵉ la 4ᵉ ou la 5ᵉ syllabes, la condition nécessaire étant que la syllabe qui porte le temps fort soit toujours la dernière sonore d'un mot et que la césure du sens coïncide avec la césure du rythme. C'est là la loi fondamentale de l'alexandrin classique dont l'alexandrin plus ou moins romantique et même décadent n'est qu'un dérivé, loi qu'il faudrait mettre en plein relief en même temps qu'on établit la règle des 12 syllabes: car l'une sans l'autre ne signifie rien comme base d'un rythme. En les combinant on arrive aisément à démontrer par des exemples pris au hasard dans les poètes (dans les bons), — ceux qu'ont cités MM. Le G. et T. sont bien choisis dans Boileau, — qu'il ne peut exister pour l'hémistiche classique qu'un petit nombre de types rythmiques qui varient suivant la position du 1ᵉʳ temps fort : par exemple :

Dans la robe ³ | on vantait ³ | (1ᵉʳ temps fort sur robe).
Sa *ta* ² | ble toutefois ⁴ | (1ᵉʳ temps fort sur *ta*ble).
De ces vert*us* ⁴ | en lui ² | (1ᵉʳ temps fort sur vert*us*) etc., etc.

Dès que l'oreille saisit un de ces types rythmiques, elle sent qu'elle est en présence d'un hémistiche d'alexandrin mesuré par des syllabes cadencées, et même sans le secours de la rime, reconnaît le rythme du vers.

Les césures, ou plus exactement temps forts, se retrouvent dans les vers plus courts que l'alexandrin et y constituent, comme dans celui-ci, la base du rythme : MM. Le G. et T. indiquent avec clarté la place variable que le temps fort mobile occupe dans les divers mètres et la cadence différente qui en résulte. Leurs exemples, pris en partie dans les poètes contemporains, nous paraissent en général justes. Mais de ce qu'ils indiquent que dans certains cas, rares d'ailleurs, la place de la césure n'est pas absolument assurée et peut varier d'une syllabe à l'autre, il ne faudrait pas à notre avis conclure, comme ils paraissent disposés à le faire, que la règle des césures est, après tout, accessoire : l'important est qu'il y ait césure, même si elle peut tomber sur une ou l'autre syllabe, et que ce soit au lecteur de choisir. Au fond on ne sort pas de ce dilemme : ou toutes les syllabes sont égales, et alors on n'obtient qu'un rythme uniforme; ou l'une a plus de durée que les autres et, dès lors il y a césure, et par là même, variété dans la cadence.

Au sujet des assonances et des allitérations, MM. Le G. et T. sont également en progrès sur leurs devanciers quoiqu'encore trop timides à notre gré. « Une correspondance secrète, disent-ils, lie *quelquefois* dans les beaux vers les sentiments et les sons... Cette analogie(?) semble dûe à deux phénomènes, l'allitération et l'assonance. » Nous regrettons dans cette phrase « quelquefois » et « semble ». Autrefois les phénomènes qu'indiquent nos auteurs étaient étudiés d'une façon vague

et sommaire dans les traités de versification sous le nom d'harmonie imitative : on fesait ressortir les *s* du vers : « pour qui sont ces serpents... » ou les *r* de tel vers qui parlait du tonnerre. Delille fournissait à ce sujet beaucoup d'exemples. Depuis, une analyse plus attentive a relevé dans *tous* les beaux vers des rappels de sons, voyelles ou consonnes qui, en outre de la rime, établissent l'unité mélodique du vers [1] : pas un seul alexandrin bien fait n'échappe à cette loi qui est une condition nécessaire sinon suffisante de sa bonne facture. On ne peut pas évidemment apprendre à un élève à faire bien un vers en pratiquant telle ou telle allitération ou telle ou telle assonance : mais on peut lui faire remarquer les éléments tangibles de l'harmonie dans les vers harmonieux et former ainsi son goût et son oreille. C'est au talent ou au génie de trouver le reste. Il faudrait indiquer aussi les rapports de l'allitération avec la règle de la consonne d'appui à la rime, règle qui sans cela apparait comme une puérilité, et qui n'est en fait qu'un cas particulier d'un principe général.

E.

---

112. G. Tarde. **Les lois de l'imitation.** Etude sociologique. Paris, Alcan, 1890, 431 p. in-8, 6 fr.

Le livre de M. Tarde a ce grand défaut qu'étant de ceux qui méritent d'être lus, il rebute souvent le lecteur par des effusions littéraires d'un style extraordinairement ambitieux et tordu. Je n'en veux citer que quelques exemples : p. 38, jamais on ne voit une onde se détacher pour aller porter au loin le virus de la tempête; p. 51, les inventeurs qui, du faîte de l'histoire, ont précipité sur nous l'avalanche du progrès; p. 60, le libre espace esthétique où la nef de l'art vogue au gré des vents que son propre passsé lui souffle ; p. 85, les Égyptiens, les Spartiates, les Hébreux, étaient des automates dont leurs ancêtres, leurs chefs politiques, leurs prophètes pressaient le ressort, quand ils ne se pressaient pas les uns aux autres; p. 109, ces poètes, la plupart singes ou plutôt *lémuriens* de V. Hugo; p. 113, les historiens, ces mauvais écuyers tranchants de la réalité; p. 137, il est possible qu'on regarde ses enfants présents toujours du même œil depuis qu'il y a des pères; p. 168, tous les ruisseaux ou les rivières de foi et de désir, qui se heurtent ou s'abouchent dans la vie sociale, quantités dont la logique sociale, sorte d'algèbre, règle les soustractions et les additions, etc.; p. 248, pour répandre l'invention, il faut une cîme sociale en haut relief, sorte de *château-d'eau* social d'où la cascade continue de l'imitation doit descendre (en général il est fait abus des *cîmes* et des *cascades*, ainsi que de la *grande échelle* sur laquelle se passe quelque chose toutes les dix ou vingt pages); p. 272, à mesure que la vie s'élève, elle consent moins

1. Voir sur ce point et aussi sur les césures le traité de versification de Becq de Fouquières dont nous avons rendu compte : *Rev. critique*, 1880, n° 18.

docilement à tourner comme une toupie sous le fouet des rayons du soleil, et, quoiqu'elle ne puisse jamais se passer de cette flagellation forcée, elle la transforme graduellement en flagellation à volonté [1]. — M. T. connait bien l'exemple de Comte, qui écrivait pourtant une langue infiniment plus ferme et plus simple, mais qui somme toute n'écrivait pas bien. Il serait déplorable que des taches de ce genre pussent nuire au succès d'ouvrages qui sortent tout à fait du commun.

M. T. est un juriste qui se distingue des juristes en ce qu'il pense librement, et en ce qu'il pense des idées. On retrouve néanmoins à de certaines pages de son livre les traces de son éducation première : on la retrouve dans la place importante qu'il fait au respect dans l'organisation sociale (p. 96 sq.), dans son amour des belles courbes statistiques, et son goût pour la belle régularité rythmique (p. 147), dans la répugnance profonde que lui inspire toute législation nouvelle devant « porter atteinte aux vieilles lois sur les successions » (p. 351), dans l'estime où il tient le rôle social de l'*honneur* (p. 393 sq.), et enfin dans de certaines manifestations de ce que les criminologistes italiens appellent le *misonéisme*. D'autre part, divers indices permettent d'apprécier dans quelle mesure il a subi, directement et indirectement (par Cournot) l'influence de Comte. On la retrouve dans sa conception de l'organisation sociale, dans les termes mêmes où il exprime son admiration pour la perfection organique du XII[e] siècle, dans sa défiance à l'égard de l'égalité, simple transition entre deux hiérarchies (p. 81), dans l'idée d'une dialectique sociale (p. 190) en vertu de laquelle le vainqueur est le supérieur ; elle apparait enfin en toute évidence dans une certaine intellectuation du réel (notamment p. 205) où l'on reconnait le formalisme idéaliste et logique qui est au fond de la doctrine de Comte, et d'où dérive manifestement l'une des idées dominantes de l'ouvrage, à savoir celle de l'antériorité, dans le progrès social, des modifications intellectuelles par rapport aux modifications réelles. — Sauf ces attaches traditionalistes ou doctrinales, la libre originalité de son esprit est entière. C'est dire que son œuvre n'est point vulgaire.

M. T. part de l'idée que voici : Les faits historiques, les mouvements historiques, petits ou grands, s'expliquent non par l'ancien dogme romantique et mythologique d'une production collective, mais, à les considérer isolément, par un acte parfaitement localisé et défini de production individuelle, et par une série de processus individuels de répétition, d'imitation, d'adaptation dont les détails sont en nombre illimité, mais dont la loi est parfaitement déterminable. Il est absurde de dire que la race est mère des faits sociaux ; il est bien plus vrai de dire que la race est l'effet et l'œuvre des actes individuels de production ou d'invention multipliés par l'imitation à laquelle ils doivent d'avoir un retentissement social.

Le corollaire de cette thèse, ou mieux de ce postulat, c'est le rejet de

1. P. 45, note, 1, mimosisme est un lapsus pour mimétisme.

la formule de l'« évolution sociale », qui nie le problème proprement scientifique de l'explication en y substituant une description à la fois empirique et mythique d'un soi-disant cours naturel des choses. L'histoire n'est pas une évolution, mais bien plutôt une série de révolutions (p. 39), de créations, ou mieux d'« insertions » successives (p. 209). L'évolution collective, qui n'est qu'un aggloméral symbolique, se résout en une série de termes individuels accessibles à l'investigation psychologique, et réductibles eux-mêmes à un système de lois mécaniques. C'est-à-dire qu'il est une mécanique de la marche des faits sociaux.

De cette philosophie de la science sociale, qui reste à créer, il est possible d'entrevoir l'achèvement idéal. Constituée et achevée, elle saurait, étant donné un état social quelconque, y démêler les états antérieurs qui y sont « absorbés », et qui s'y retrouvent dans un emboîtement parfait; elle saurait dérouler la série rétrograde de ces états antérieurs, dont l'état donné n'est que la somme algébrique, que l'abrégé et la formule. En d'autres termes, et inversement, partant de l'invention primitive, sorte d'atome de la science sociale, elle la suivrait, en descendant le cours de l'histoire, au travers des imitations qui la reproduisent et la compliquent, au travers des inventions nouvelles qui l'enrichissent, la dédoublent ou la multiplient, au travers des imitations qui en sont l'application et la réalisation sociales. Plus spécialement et plus précisément, elle serait la science qui, étant donné une invention, et connaissant la formule exacte des lois de l'imitation, saurait en calculer *a priori* l'effet social.

Je suppose réalisable et en effet réalisée la tâche que M. T. assigne à la philosophie sociale. Son œuvre sera-t-elle achevée? L'histoire sera-t-elle sans mystères? — « La société ne saurait vivre, faire un pas en avant, se modifier, sans un trésor de routine, de singerie et de moutonnerie insondable, incessamment accru par les générations humaines. » (p. 84) — Fort bien, mais l'imitation imite une invention préalable, et cette invention, nous ne savons point d'où elle vient. Ce n'est pas nous le dire que de faire de l'invention un élément incalculable et irrationnel; tout au moins faudrait-il calculer cette donnée irrationnelle avec toute l'approximation possible, et indiquer la limite de cette approximation. Il n'est pas expédient de s'en remettre, non sans quelque naïveté, à Comte ou à Cournot (p. 408 sq. 414), ou à je ne sais quel mysticisme (p. 397, note). Il n'est pas d'une saine logique de créer un concept hybride de l'imitation-mode, où entrent environ neuf dixièmes d'invention pour un dixième d'imitation. Il est enfin trop facile d'insinuer en passant « qu'une invention n'est que l'effet d'une rencontre singulière d'imitations hétérogènes dans un cerveau. » (p. 102). M. Tarde le reconnaît lui-même : la logique de l'imitation est une chose, la « logique inventive » en est une autre.

Il y a une part de vérité psychologique dans ce que dit un jour Gœthe sous une forme toute littéraire : « L'accumulation des matériaux

n'est point l'œuvre vivante; il faut que de la paille et du bois accumulés jaillisse brusquement une flamme, qui est tout, sans laquelle il n'y a rien. » Est-ce là le génie, est-ce un monstre psychologique, ou est-ce au contraire le fonctionnement quotidien et normal d'une spontanéité créatrice dont la réalité calculable et « imitable » n'épuise point le sens?

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Mythologie grecque*, de M. P. Decharme, traduite par M. Karalis, est en cours de publication à Athènes (Alex. Papageorgios); l'ouvrage paraît par livraisons depuis le 1 décembre.

— Une nouvelle brochure de M. André Joubert, *Documents inédits relatifs à la prise de Noirmoutier par les Hollandais et à la mise en liberté des ôtages détenus dans les prisons de l'amirauté de Rotterdam 1674-1675* (Rennes, impr. Lafolye. In-8°, 6 p.).

— La troisième série des *Contes alsaciens*, de M. P. Ristelhuber (tome V de la « Tradition ») a paru en tirage à part. On y trouve les contes suivants : La fileuse qui ne peut mourir, La tête de mort parlante, Saint Gangolf, L'ermitage de Widensohlen, Le pont de Herbitzheim, Bête et plus bête, Le compagnon tailleur en voyage, La demoiselle de Morimont, Jean La Motte, Le vin de pistolet.

— M. Eilert Lœseth, qui a publié tout récemment un très utile tableau d'ensemble des manuscrits de Paris du roman en prose de Tristan *(Tristanromanens gammelfranske prosahaandskrifter i Pariser nationalbiblioteket*, Christiania, 78 p.), prépare en ce moment, pour l'École des Hautes-Études, une grosse publication sur le même sujet. Il doit aussi faire paraître le troisième volume des œuvres de Gautier d'Arras.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce : 1° Alex. Riese, *Das rheinische Germanien in der antiken Literatur;* 2° *Lucani Pharsalia*, p. p. Hosius; 3° Alfred Jeremias, *Izdubar-Nimrod, eine altbabylonische Heldensage*.

— Le *Séminaire des langues orientales* de Berlin publie chez Spemann une collection de livres intéressants. Il a déjà donné : 1° *Lehrbuch der japanischen Umgangssprache*, par M. Rud. Lange, professeur de japonais au séminaire (xxx et 512 p., 24 mark); 2° *Suaheli-Handbuch*, par M. Walter de Saint-Paul Illaire, lieutenant de réserve et plénipotentiaire de la Société allemande de l'Afrique orientale (xxvi et 202 p., 10 mark 50 pf.); 3° *Wœrterbuch der Suaheli-Sprache, Suaheli-Deutsch und Deutsch-Suaheli*, p. p. Dr. Büttner, professeur de sahueli au Séminaire (ix et 269 p., 13 mark). Paraîtra prochainement; 4° *Wœrterbuch des Oshikuanjama und Oshindonga*, par M. Brincker. Sont en préparation : Plaut, *Japanisches Lesebuch*; Mitzotakis, *Neugriech. Grammatik;* Büttner, *Samml. von arabisch geschriebenen Suaheli-Schriftstücken;* Henrici, *Lehrbuch der Ephe-Sprache;* Manissadjian, *Lehrbuch der osmanischtürkischen Sprache;* Arendt, *Handbuch der nordchinesischen Umgangsspr che*, I; Moritz, *Samml. arabischer Schriftstücke aus Zanzibar und Oman*.

— M. Max Conrat (Cohn) vient de faire paraître la troisième livraison de son grand ouvrage consacré aux sources du droit romain dans le haut moyen âge, *Geschichte der Quellen und Literatur des rœmischen Rechts im früheren Mittelalter* (Leipzig,

Hinrichs, 1890). Plus de la moitié de cette livraison est consacrée à la littérature si emmêlée et si complexe des *Exceptiones Petri*. C'est un monument qu'élève M. Max Conrat.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 février 1891.

M. B. Haussoullier commence la lecture d'une étude sur l'Ἀθηναίων Πολιτεία d'Aristote, dont le texte, perdu depuis l'antiquité, vient d'être retrouvé au Musée britannique et publié par l'administration de cet établissement. Après avoir rappelé le peu que nous savions du livre d'Aristote avant la publication du papyrus de Londres, il examine la première partie du livre, l'introduction historique, et traite d'abord des sources et de la méthode d'exposition de l'auteur, puis des chapitres nouveaux que cette découverte nous permet d'ajouter à nos histoires grecques : ils sont relatifs à la constitution de Dracon, à la réforme de Solon connue sous le nom de σεισάχθεια, au rôle de l'Aréopage après les guerres médiques, au rôle de Thémistocle complice d'Ephialte.

M. Héron de Villefosse signale à l'Académie les résultats de la dernière campagne de M. de la Martinière, qui poursuit ses recherches archéologiques au Maroc, avec une persévérance infatigable.

A Lixus, le jeune explorateur a trouvé une inscription votive en caractères phéniciens; c'est le premier document lapidaire sémitique découvert dans cette localité, et tout fait espérer que d'autres textes du même genre sortiront bientôt de terre sur ce point.

A Volubilis, la récolte épigraphique a été comme toujours abondante; elle se compose de trente-cinq inscriptions inédites. La plupart sont des épitaphes. Il faut cependant mentionner à part une grande dédicace gravée en l'année 158 par les soins des membres d'un collège religieux, les *cultores domus Aug(ustae)*. Cette intéressante inscription, qui contient le nom d'un nouveau gouverneur de la province, Q. Aeronius Monianus, a été découverte à l'intérieur d'un grand édifice qui était probablement le lieu de réunion des membres du collège. Un autre texte, de l'époque de Marc-Aurèle, mentionne une conférence du procurateur de la Tingitane avec un chef de tribu, un *princeps gentium*, dont le nom manque. La tribu mentionnée devait être celle des *Baquates*, une des plus importantes du pays. Parmi les épitaphes romaines, il est curieux d'en trouver une qui se lit, non pas de gauche à droite, comme les textes romains, mais de droite à gauche, comme les textes phéniciens. C'est une particularité digne d'être notée.

M. Salomon Reinach présente à l'Académie les photographies de curieux bas-reliefs encore inexpliqués, qui sont sculptés sur un autel, formé de deux dés superposés, découvert au siècle dernier à Mavilly (Côte-d'Or). On y a reconnu des divinités gauloises, des druides avec leurs élèves, même une scène de médecine opératoire. M. Reinach montre que les personnages représentés sont simplement les Douze grands Dieux du Panthéon romain, plus le serpent à tête de bélier qui est spécifiquement gaulois. Le dieu où il reconnaît Apollon est un enfant; cela est conforme à une conception particulière de la mythologie celtique, où Apollon est qualifié de *bonus puer* par les inscriptions. Une épithète d'Apollon, *Maponus*, se retrouve avec le sens d' « enfant mâle » dans le gallois *mapon*.

M. Oppert signale la découverte d'un texte cunéiforme qui porte le nom de Gotarzès, roi des Parthes, avec la double date de « l'an 161, ce qui est l'an 225 ». On avait émis l'hypothèse que les dates qui se rencontrent dans des textes analogues devaient être calculées selon l'ère des Séleucides, commençant en l'an 312 avant la nôtre; à cette théorie, M. Oppert en avait opposé une autre, qui fixe le point de départ des deux ères des textes cunéiformes aux années 117 et 181 avant l'ère chrétienne. Le nouveau texte confirme son opinion : l'an 161 = 225, calculé d'après ces deux points de départ, répond à l'an 45 de notre ère, et l'on sait que c'est précisément là le temps où régnait le roi Gautarzès.

Ouvrages présentés : — par M. Renan : *Corpus inscriptionum semiticarum*, 1re partie (inscriptions phéniciennes), tome II, fascicule 1; — par M. Siméon Luce : Soullié (Louis), *Opposition des chapitres cathédraux de la province ecclésiastique de Reims au gouvernement du duc de Bedford, 1423 et 1428*; — par M. Delisle : 1° Fourrière (l'abbé), *la Mythologie expliquée d'après la Bible*; 2° Bladé (Jean-François), *la Vasconie cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert Ier*; 3° Bengesco (Georges), *Voltaire, bibliographie de ses œuvres*, tome IV et dernier.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 2 mars — 1891

113. — **The onomastic similarity** of Nai Hwang-ti of China and Nahunte of Susiana;

114. — **The calendar plant of China,** the cosmic tree and the date palm of Babylonia, by Dr A. Terrien de Lacouperie. London, D. Nutt, 1890. In-8, 10 et 22 p.

Les titres de ces publications indiquent suffisamment que les rapprochements signalés par l'auteur sont faits en vue d'appuyer son opinion touchant la parenté originelle des anciennes civilisations chaldéenne et chinoise. La thèse aurait besoin peut-être d'être appuyée plus solidement. On sait combien ces comparaisons fondées sur la ressemblance de certains mots, l'analogie de certaines conceptions, peuvent être décevantes, lorsqu'elles ne portent que sur un petit nombre de faits. Il convient néanmoins d'observer que la seconde brochure présente un commentaire intéressant et en partie nouveau d'un texte assyrien [1] (M. Terrien dit « bilingue », c'est-à-dire accado-assyrien) très obscur, où il est question, ce semble, de l'arbre cosmique ou pilier central du monde.

A. L.

---

115. — **Das Litauische Praeteritum.** Ein Beitrag zur Verbalflexion der Indogermanischen Sprachen, von Oskar Wiedemann. Strassburg, Trübner, 1891. In-8, xv-230 pp.

Le « prétérit » — ainsi préfère le dénommer M. Wiedemann, pour ne point préjuger dès le titre la question de savoir si ce temps est morphologiquement un parfait ou un aoriste — le prétérit, donc, des langues baltiques nous apparaît comme une des plus irritantes énigmes qui jamais aient défié la sagacité du linguiste. Schleicher enseignait qu'il n'y avait rien à en tirer et qu'en baltique le parfait et l'aoriste indo-

1. *Cun. Inscript. of W. Asia* IV, 15, c, 2, l. 52-67.

européens avaient disparu sans laisser de traces [1]. A la bonne heure; mais quelle était alors la forme qui les a remplacés? Car les trois langues baltiques possèdent un temps passé *sui generis*, qui n'est sûrement pas un passé périphrastique comme celui des langues slaves, et dont la flexion, dans la moitié environ des verbes lithuaniens, concorde de la façon la plus étrange avec la flexion du présent des verbes dérivés du type correspondant à ὁράω : v. g. *lékù* « je laisse » fait au prétérit *likaũ* : « je laissai », qui se conjugue *likaũ likaĩ lìko*, tout comme le présent *mataũ -aĩ -o* « je, tu, il voit ». En désespoir de cause sans doute, Schleicher admettait que le baltique avait utilisé une forme de présent en fonction de parfait. Eh bien, après avoir refait le long circuit dont les stades principaux sont marqués par les opinions successives de MM. Leskien et Osthoff, c'est à l'enseignement du patriarche que revient M. W., mais en l'adaptant aux découvertes récentes qui ont fait rentrer dans le giron indo-européen beaucoup de formes tenues auparavant pour « extravagantes ». Rien ne fait plus honneur à la pénétration de Schleicher, si M. W. est dans le vrai, ce que je n'ai pas le loisir d'examiner ; ce n'est déjà point une petite affaire, comme on le verra, de donner brièvement une idée claire de sa brillante argumentation. Je m'y veux efforcer de façon du moins à faire entrevoir l'originalité des aperçus de l'auteur.

Quid d'abord du vocalisme radical du prétérit baltique? Les exceptions apparentes ou réelles une fois écartées, on constate que ce prétérit, partout où son vocalisme ne s'est pas confondu purement et simplement avec le vocalisme général du verbe, présente le degré réduit de la racine (p. 142). D'où peut-il l'avoir tiré, si sa flexion remonte à l'indo-européen? Trois hypothèses : — 1° De l'aoriste thématique, qui l'a régulièrement, soit ἔλιπον = **e-liq-o-m* ; mais toutes les tentatives faites pour rattacher *likaũ* à **eliqom* par affixation d'une particule enclitique *u*, se sont brisées contre une objection phonétique péremptoire (pp. 2 et 152) et sont aujourd'hui désavouées par leur auteur. — 2° Du participe du parfait, soit *λελιπώς (on sait que λελοιπώς est analogique) = *ririkvân* = **le-liq-wós-*, et en fait le participe du parfait est conservé en baltique et y montre le même vocalisme que le prétérit : oui, mais tout indique que c'est le participe qui a subi l'influence du prétérit, bien loin de l'avoir formé à son image [2] (p. 85). — 3° Des formes faibles du parfait lui-même, qui avait régulièrement le degré réduit au pluriel et au duel ; mais, outre qu'il serait bien bizarre que pas une fois le degré fléchi du singulier n'eût survécu à cette analogie envahissante, c'est du singulier, et non du pluriel, qu'il faut nécessairement partir, si l'on

1. *Compendium* (1876), pp. 733 et 746.

2. L'un n'empêcherait pas l'autre, évidemment, et il se pourrait que le prétérit eût agi sur le suffixe du participe et le participe sur le vocalisme du prétérit ; mais les désinences du prétérit demeureraient inexpliquées. Il faut toujours en revenir là.

veut expliquer cette flexion désinentielle *-au -ai -o*, qui au surplus ne se ramène pas mieux à la flexion du parfait qu'à celle de l'aoriste indo-européen (pp. 153 sq.). — Point d'issue donc de ce côté-là.

Cette flexion *-au -ai -o* caractérise une moitié des prétérits lithuaniens : l'autre moitié se fléchit en *-iau -ei -e*. Question préjudicielle : doit-on ou peut-on ramener ces deux types l'un à l'autre ? Phonétiquement, sans doute, il n'y aurait point d'inconvénient à admettre que la seconde forme procède de la première par l'insertion d'un *j* contracté avec la désinence (p. 182) ; mais morphologiquement d'où viendrait ce *j* ? Si, comme on l'a enseigné, il est dû à l'analogie des présents très nombreux en *-ju*, pourquoi l'analogie serait-elle restée en chemin ? en d'autres termes, si un prétérit * *blíovau* a pris son *j* au présent correspondant *bliáuju* « rugir », pourquoi a-t-on *blióviau* et non * *bliáujau* avec assimilation complète[1] ? Il faut donc se résigner à tenir pour distincts les deux types de 3e personne du singulier, *lìko* « il laissa » et *minė* « il pensa ».

Or ce dernier avec son vocalisme réduit et son *ė* final[2], nous fait songer à une catégorie de formes qu'on n'hésite plus aujourd'hui à reconnaître pour indo-européenne, aux aoristes grecs en -η- (ἐ-τύπ-η-ν), lesquels remontent à une formation verbale secondaire : racine réduite + suffixe *-ē-*. Cette forme, qui s'est développée en latin jusqu'à créer de toutes pièces une conjugaison entière *(jacēre, patēre, licēre)*, jusqu'à plier à son analogie les dénominatifs en *-eō (nocēre, monēre)*, cette forme sur laquelle s'est modelée sans doute la conjugaison éolienne φίλημι pour φιλέω, était peut-être réduite à l'origine à l'unique fonction d'aoriste intransitif ; mais il n'y a rien d'impossible à ce qu'en lithuanien comme ailleurs elle ait franchi cette étroite limite. Il est plus difficile de comprendre comment une forme de signification exclusivement intransitive a pu devenir en baltique un prétérit transitif ; mais on en est quitte pour supposer que la formation, partie des verbes intransitifs, s'est répandue par analogie dans les autres ; et, de fait, certains indices tendraient à le faire croire (p. 195).

Cette catégorie aoristique en *-ē-*, dûment constatée, avait en indo-européen un pendant, moins bien établi, mais encore reconnaissable dans les imparfaits latins *er-ā-m* et *-bām* = * *fv-ā-m* (p. 175) : bref, un aoriste formé de racine réduite + suffixe *-ā-*, qui gît aussi à la base de la conjugaison éolienne (αἴδαμι pour αἰδέω) et de la première conjugaison latine *(amā-mus ama-nt* ne pouvant être contractés de * *ama-*

1. Cet argument non plus n'est pas « cogent », même avec l'appui de la loi phonétique qui veut que *ov* indo-européen donne toujours *av* lithuanien devant un *j* ; car le *j* ici peut s'être introduit postérieurement à l'effet de la loi. Mais le maximum de vraisemblance est bien du côté de l'auteur.

2. Il s'agit de l'*e* fermé long baltique, qui correspond en effet à *e* long indo-européen.

o-mus * *ama-o-nt* [1]). Or, tout justement, c'est à ce type, et non au type dérivé thématique en *-âyô* (gr. αὐδάω, lat. *amô*), qu'il convient de rapporter les présents lithuaniens tels que *mataú* (p. 161) : c'est donc à ce même type que se ramène le prétérit baltique de conjugaison exactement similaire. Le lithuanien nous a conservé, en la faisant pulluler à l'infini, une catégorie morphologique sur laquelle, jusqu'à présent, il était hasardeux de se prononcer, tant les vestiges en étaient ailleurs effacés et confus.

Je me résume : une racine * *liq*, par exemple, à côté de l'aoriste thématique ordinaire * *e-liq-o-m*, aurait pu avoir en indo-européen un aoriste * *e-liq-â-m* (cf. le subjonctif lat. *linquam*) et un aoriste intransitif * *e-liq-ê-m* (cf. le grec * ἐλίπην [2] et le latin *licet*) ; ces deux aoristes ont fourni la matière première du prétérit baltique (p. 196).

Ces conclusions, l'auteur n'a pu naturellement les formuler sans de longues études préliminaires : son livre tient donc plus encore que ne promet le titre. Il a dû repasser toute la théorie de l'apophonie vocalique et ses applications spéciales au vocalisme baltique (pp. 5-52), classer les divers types de présents primaires en lithuanien et letton (pp. 53-84), et dresser la statistique des prétérits qui correspondent respectivement à ces présents (pp. 86-97), en sorte que l'ouvrage, grâce à l'index qui le termine, peut tenir lieu de répertoire de la conjugaison lithuanienne. Chemin faisant, il a rencontré nombre de questions incidentes, qu'il a discutées avec une parfaite compétence. Sa théorie de l' « analogie quantitative » (p. 49) — le régulier sk. * *punimas* devenu *punîmas* à cause de *punâmi*, lat. * *octavos* = ὄγδοος prononcé *octâvos* à cause de *octô* — est au moins fort curieuse. J'en dis autant de la restitution d'une racine * *dôw* au lieu de * *dô* « donner » (p. 41) ; toutefois l'infinitif sanscrit *dâváne* n'y aide guère, même coupé *dâv-áne* ; car *-áne*, comme suffixe d'infinitif, n'a pas plus de consistance que *-váne* [3]. D'autres affirmations paraissent plus aventureuses ; ainsi M. W. enseigne sans hésiter (p. 74) que les présents primaires en *-yo-* avaient tous primitivement la racine réduite. Qu'en sait-il ? qui le lui a révélé ? Ce n'est pas le lithuanien, où l'immense majorité de ces mêmes verbes a le degré fort. Ce n'est pas le sanscrit, qui distingue si scrupuleusement les deux suffixes verbaux *-yá-* et *-ya-*. Mais prenons le grec : il se peut, sans doute, que χαίνω soit seul régulier et qu'on ait refait κτείνω sur κτενῶ ou, plus exactement, sur * κτενεσω. Cela se peut, oui, à condition que le phénomène se soit passé à l'époque quasi-mythique où le grec possédait encore, non seulement un *y* — car, sans cela, on eût tout simplement

1. On enseigne que ces formes sont analogiques de *amâs amat amâtis*, et il va sans dire que M. W. n'a pu prouver le contraire ; mais, si l'on s'accorde à admettre que *jacent patent latent* est régulier, il y a beaucoup de chances pour qu'*amant* le soit aussi.

2. .... ἐπεὶ λίπεν ἅρματ' ἄνακτος B 507.

3. L'infinitif grec λελοιπέναι λελυκέναι, visiblement hystérogène, n'apporte aucun élément de solution.

créé * κτένω d'après le rapport * μενϳω : μένω — mais encore un *n*-voyelle ; car on ne s'expliquerait pas autrement le contraste de κταίνω = * *ktnn-yô*, avec chute du *t* dans le groupe difficile à articuler, et de κτείνω = * *kten-yô*, avec conservation de ce *t* devant une voyelle pure.

En terminant, dût-on trouver que je me répète, je renouvellerai l'expression d'un regret : autant les maîtres de la science allemande se tiennent scrupuleusement au courant des travaux étrangers, autant les disciples semblent mettre d'affectation à ne point regarder par delà les frontières. Voici un auteur d'ailleurs parfaitement informé, qui ne sait trop que dire du subjonctif latin, et en est resté à la théorie de M. Thurneysen (p. 176). Que M. Wiedemann n'admette pas l'explication publiée en France[1], c'est absolument son droit ; mais qu'il l'ignore tout à fait, n'y a-t-il pas là quelque négligence?

V. Henry.

---

116. — Denys d'Halicarnasse. **Jugement sur Lysias**, texte et traduction française, publiés avec un commentaire critique et explicatif, par MM. A. M. Desrousseaux et Max Egger. Paris, Hachette, 1890, in-8.

Voici un bon livre, que nous devons à une circonstance presque fortuite. Le traité de Denys d'Halicarnasse sur Lysias figurait l'année dernière au programme de l'agrégation de grammaire, et nous n'avions de ce traité aucune édition satisfaisante. La maison Hachette n'hésita pas à en entreprendre aussitôt la publication ; en quelques mois, l'ouvrage fut achevé, et tout le monde y trouva son compte : les candidats eurent entre les mains le meilleur guide qu'ils pussent souhaiter pour l'explication de Denys d'Halicarnasse ; l'éditeur vendit sans peine, en peu de temps, un assez grand nombre d'exemplaires, et les amis désintéressés des lettres grecques accueillirent avec faveur une édition savante qui de longtemps sans doute n'aurait pas vu le jour sans cette occasion inattendue.

MM. Desrousseaux et Max Egger ont, dans cette publication, une part nettement distincte. L'un a établi le texte et dressé l'appareil critique ; l'autre a fait la traduction. Quant au commentaire explicatif, il est en grande partie de M. D., qui revendique notamment l'entière responsabilité des notes grammaticales. Ajoutons que chacun des deux collaborateurs a rédigé une préface séparée.

Dans son *Avertissement*, M. D. nous explique comment il a pu faire, en si peu de temps, une classification scientifique des manuscrits. Lui-même n'en a collationné que deux, à la Bibliothèque nationale ; mais, pour les autres, il a pu recourir aux collations de MM. Usener, Kaibel, Detlefsen, Kiessling. Au besoin, il a prié MM. Vitelli et Henry Stevenson de faire sur place, à Florence ou à Rome, quelques vérifications de détail. Enfin il a eu sous les yeux un appareil critique préparé par

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 347.

M. Radermacher, de Bonn, en vue d'une édition complète du traité περὶ ἀρχαίων ῥητόρων. Grâce à ce concours de bonnes volontés, il a pu contrôler par lui-même les opinions exprimées par MM. Usener et Sadée dans deux écrits relatifs à la constitution du texte de Denys d'Halicarnasse, et, tout en acceptant dans leur ensemble les conclusions de ces deux savants, il a sur quelques points rectifié une légère inexactitude ou proposé une solution originale.

L'*Introduction* de M. M. E. est courte ; mais elle contient une juste appréciation du mérite et des défauts qui caractérisent le traité de Denys. L'auteur n'a pas cru devoir, après M. Jules Girard, analyser l'atticisme de Lysias, et nous le félicitons de cette réserve. En revanche, il a bien senti et montré les difficultés de sa tâche de traducteur, et, pour s'excuser d'avance auprès des juges trop difficiles, il a heureusement invoqué un mot profond de Montaigne, et une définition judicieuse due à un bénédictin du siècle dernier. Ce passage de son *Introduction* nous a agréablement rappelé la forme et le ton qu'affectait volontiers l'érudition chez le savant helléniste dont M. Max Egger porte le nom.

Abordons maintenant l'œuvre elle-même. Le texte du traité sur Lysias est établi par M. D. d'après la méthode suivante : pour base, l'éditeur adopte en général les leçons de la famille désignée par la lettre *a*, et représentée surtout par deux manuscrits de Milan et de Rome (MP) ; mais il recourt parfois aussi aux leçons de la famille *b*, dont quelques-unes paraissent dériver d'un manuscrit primitif, antérieur même à l'archétype commun des deux familles. Lorsque l'une ou l'autre de ces deux sources ne suffit pas à donner un bon texte, M. D. adopte soit les corrections proposées par divers savants depuis le xvie siècle, soit ses propres conjectures. Quelques corrections ainsi introduites dans le texte nous semblent excellentes : citons particulièrement, p. 4, l. 7 : τῇ, au lieu de τινι (Desrousseaux) ; p. 8, l. 5-6 : φωνῇ, au lieu de τοὔνομα (*id.*) ; p. 16, l. 15 : τεχνικῶς, au lieu de τεχνικοῦ (Sadée) ; p. 24, l. 16 : κατεστραμμένα, au lieu de στρατεύματα (Tournier) ; p. 26, l. 16 : ἔτι, au lieu de τέ (Usener) ; p. 30, l. 17 : ἠξιοῦτο, au lieu de ἀξιοῦται (Radermacher) ; p. 36, l. 5 : εἴ τις, au lieu de εἰ μή τις (Desrousseaux) ; p. 46, l. 3 : εὖ δ' εἰδὼς au lieu de εἰδώς τε (*id.*), etc... M. D. n'a pas abusé de cette critique verbale ; tout au plus trouverions-nous inutiles ou douteux les changements qu'il introduit, p. 6, l. 13 (τοῖς πρότερον, au lieu de τοῖς προτέροις, d'après Sadée) ; p. 12, l. 5 (ἦν ajouté à la leçon des mss., d'après Radermacher), etc... Plus hardie et plus douteuse encore est la restitution de ἔλαττον, devant εὐδοκιμῶν, à la p. 4, l. 6. Ce passage a provoqué déjà, de la part de M. l'abbé Ragon, une critique et une restitution intéressantes, οὔ τι γε ταῖς φαυλοτάταις <ἀρεταῖς> (*Bulletin critique*, 1er nov. 1890). Nous nous demandons si le texte des mss. ne donne pas un sens, assurément un peu plat, mais après tout satisfaisant : « Lysias s'est rendu célèbre dans tous les genres d'éloquence, *et certes non pas*

dans les moindres, c'est-à-dire *et même dans les plus estimés.* » Enfin, à la p. 8, l. 5, nous regrettons que M. D. n'ait pas justifié par quelque exemple le tour qu'il adopte par conjecture : τὸ καὶ παλαίτερον, pour καὶ τὸ παλαίτερον.

Le commentaire explicatif ne pourra donner prise, ce semble, qu'à de fort légères critiques : M. D. se préoccupe avant tout de grammaire, et presque toujours ses notes consistent à rapprocher d'un passage de Denys un autre exemple du même auteur. A ces observations grammaticales, il joint, surtout quand il s'agit d'un texte de Lysias, des explications historiques brèves, mais justes, et puisées aux meilleures sources.

La traduction de M. M. E. a tout d'abord le mérite (plus rare qu'on ne pense) d'être faite réellement sur le texte adopté par M. Desrousseaux. Nous relevons seulement à cet égard une contradiction sans importance : p. 14, l. 15, M. D. écrit ὑπὸ πολλῶν, tandis que M. E. traduit la vulgate ὑπὸ τῶν πολλῶν. Partout ailleurs, à ce qu'il nous a semblé, M. E. a suivi le texte avec une exactitude scrupuleuse, parfois même avec la préoccupation excessive de reproduire jusqu'à l'ordre des mots grecs. Un mot à mot trop rigoureux l'a conduit, par exemple, à écrire cette phrase obscure, sinon incorrecte : « Parmi ses successeurs, il en est peu auxquels Lysias ait laissé de la supériorité (κατέλιπεν ὑπερβολήν, p. 5, l. 4) ». Mais c'est là l'excès d'une qualité précieuse, et nous nous plaisons d'ailleurs à reconnaître que M. E. a fort habilement rendu les morceaux de Lysias, cités par Denys : la langue exquise de l'orateur attique l'a mieux servi que la prose médiocre du rhéteur. Quant au sens, il est partout bien saisi; nous signalerons pourtant, p. 71, une traduction au moins inexacte : « Toutes ces luttes devaient nous amener au même lieu, les uns pour voir, les autres pour entendre. » Le texte dit que les Grecs, en venant à Olympie, devaient y trouver de quoi charmer *soit leurs yeux, soit leurs oreilles*, τὰ μὲν ὀψόμενοι, τὰ δ' ἀκουσόμενοι. Il nous paraît enfin que M. E, n'a pas rencontré le mot juste pour rendre ce je ne sais quoi qui s'ajoute à la beauté des corps, et que le grec appelle ὥρα (p. 20, l. 12). M. Egger traduit : *le charme*. N'est-ce pas plutôt ce que nous appelons *la fleur* de la beauté?

Am. HAUVETTE.

---

117. — Th. REINACH. **Mithridate Eupator**, roi de Pont. Paris, 1890, in-8, 494 pages (avec 4 héliogravures, 3 zincogravures et 3 cartes), chez Firmin-Didot.

Mithridate Eupator est une des grandes figures de l'histoire romaine; il a frappé d'admiration ses contemporains et ses ennemis; il a rêvé de grandes choses qu'il a accomplies en partie et a montré, dans la défaite même, une hauteur de courage peu commune. A tous ces titres, il méritait de trouver enfin un biographe versé dans la connaissance des textes littéraires, des inscriptions, des médailles, habile à les interpréter, à les critiquer, doué de cette imagination vive et saine, nécessaire à qui veut

ressusciter le passé et maniant la langue avec souplesse et éclat; il l'a trouvé dans M. Th. Reinach, dont le livre peut compter parmi les ouvrages historiques les meilleurs qui aient paru depuis longtemps.

L'auteur nous dit, dans sa préface, qu'il a dû faire précéder le travail de reconstruction historique qu'il a entrepris de longs et pénibles efforts d'assemblage et de critique. On s'en aperçoit aisément à lire les appendices qui terminent son livre. Ils sont au nombre de trois. Le premier consiste en une étude très développée des sources littéraires. M. R. a cherché à y établir la valeur relative de chacun des témoignages que nous possédons sur Mithridate et son œuvre, et à démêler, dans les écrits des auteurs postérieurs à ce prince, la trace des documents originaux où ils avaient puisé. C'est ainsi qu'il retrouve l'influence des mémoires militaires de Sylla dans la vie que Plutarque a laissée de ce général et dans Tite-Live; celle des mémoires de P. Rutilius Rufus dans le même Tite-Live et surtout dans Appien; celle des histoires de Salluste dans la vie de Lucullus par Plutarque, etc. Chemin faisant, il porte sur chacun des auteurs qu'il rencontre un jugement général, qui pourra être consulté avec fruit par ceux qui les utiliseront pour des travaux analogues. Un paragraphe spécial est consacré aux sources arméniennes de l'histoire de Mithridate; M. R. n'a pas de peine à montrer que ce sont de pures fables, composées avec des traditions grecques ou romaines plus ou moins déformées et des légendes locales embellies d'inventions toutes gratuites.

Après les textes littéraires viennent les inscriptions, dont quelques-unes ont une importance capitale pour l'histoire de Mithridate. M. R. a soumis chacun de ces textes à une révision scrupuleuse et modifié sur plus d'un point les restitutions proposées par ses prédécesseurs.

Le troisième appendice contient une liste et une description de toutes les monnaies qui peuvent éclairer l'histoire de Mithridate et de ses ancêtres; c'est le résumé d'un travail publié il y a trois ans par l'auteur *(Trois royaumes de l'Asie-Mineure)* et dont les conclusions font autorité aujourd'hui.

Ces trois appendices sont la justification du livre : ils prouvent que M. R. n'a pas avancé un fait ni une date qui ne repose sur un document précis; c'est pour cela que j'ai tenu à en parler au début de cet article. Je passe maintenant au livre qu'il en a tiré.

Avant de nous raconter la vie et les œuvres de Mithridate, il fallair nous montrer ses origines et celles de l'État qu'il allait être appelé à gouverner. M. R. n'a pas manqué de le faire : dans les trois premiers chapitres de son travail il déroule devant nous toute la généalogie des Mithridate depuis le premier, un des compagnons de Darius, fils d'Hystaspe, jusqu'au père de Mithridate Eupator; nous y voyons se constituer peu à peu ce royaume de Pont, mélange de persisme et d'hellénisme, qui sera, pendant quelque temps, l'agent le plus actif de la civilisation en Asie-Mineure.

Alors seulement, après en avoir préparé l'entrée, M. R. introduit sur la scène son héros, entouré des légendes qui accompagnent toujours l'enfance des grands hommes; puis, sans s'étendre sur la personnalité, encore à peine éclose de Mithridate, il nous le montre se mettant à l'œuvre sans tarder, reprenant les traditions de son père, préparant une armée sur le modèle des troupes helléniques, et la conduisant, sans tarder, au service des Grecs de Crimée opprimés. Cette entreprise marque le début d'une suite de guerres heureuses, qui font, en peu de temps, du jeune roi du Pont un monarque puissant : la Chersonèse Taurique, la Colchide, la Petite Arménie, la Paphlagonie, la Cappadoce, la Bithynie tombent successivement en son pouvoir; la mer Noire devient un lac mithridatique. A ce moment, il ne pouvait plus s'étendre sans se heurter à la puissance jalouse de Rome; c'est ce qui arriva. D'abord souple tant qu'il ne se sent pas entièrement sûr de son droit ou qu'il espère pouvoir gagner les Romains par des présents, il devient de plus en plus ferme à mesure qu'augmentent les prétentions des représentants de la république; la situation se tend peu à peu; quand la mesure est pleine, la guerre éclate : c'était la solution inévitable.

Les faits qui suivent la rupture de Mithridate avec Rome sont trop connus pour qu'il soit utile d'y insister. D'abord heureux, le roi du Pont se voit bientôt vaincu par son rival Sylla; il lui faut se résoudre à une entrevue et conclure avec lui une trêve qui durera douze ans.

C'est cette période de calme momentané que l'auteur a choisi pour nous faire visiter le vaste empire de Mithridate, pour passer en revue les différents peuples qui l'habitaient avec leurs coutumes et leurs religions, pour en étudier l'organisation administrative, financière et militaire, pour nous introduire enfin auprès du souverain lui-même et comme dans son intimité : souverain étrange, moitié grec, moitié oriental, qui peuple sa cour de lettrés hellènes pensionnés et s'entoure de concubines enfermées dans un harem; qui appelle près de lui des conseillers dont il se défie au point de se rendre invulnérable aux poisons et des artistes auxquels il commande des statues pour ses palais ou des camées pour sa collection; qui étudie la médecine, la musique, la toxicologie, la chirurgie; assez habile pour opérer ses courtisans, mais non pour diriger la dentition de ses filles [1] — il est vrai que ce sont que des filles; assez corrompu pour entretenir avec Monime, la plus célèbre de ses femmes, une correspondance amoureuse, dont le ton licencieux faillit scandaliser Pompée. Rien n'est mieux fait pour reposer l'esprit du cliquetis des armes et du tumulte des batailles dont le début du livre est plein, que ces chapitres sur Mithridate et son administration; c'est par une très heureuse inspiration que M. R. les a placés en cet endroit de son travail, alors que les hauts faits de son héros nous ont intéressé à

1. M. R. nous apprend que Drypétina, une des filles de Mithridate, avait une double rangée de dents à l'une de ses mâchoires.

sa personnalité et que les succès remportés nous ont prouvé l'excellence de l'organisation par lui établie.

La trêve de douze ans prend fin en l'année 73, où la question de succession au trône de Bithynie vient rallumer la guerre. Après une brillante entrée en campagne, qui pouvait faire renaître en lui les espérances passées, Mithridate vient échouer contre Cyzique : et les revers commencent. Pendant dix ans il essaie de lutter contre la fortune sans jamais désespérer ; mais l'étoile de Rome est plus brillante que la sienne : trois fois il tente de se relever, trois fois il retombe ; il se sent vaincu ; il se tue.

Tel est l'émouvant récit que M. Th. R. a entrepris de nous raconter : j'ai déjà dit qu'il en avait rapporté tous les détails avec une connaissance approfondie des textes antiques ; il est juste d'ajouter qu'il a fait œuvre d'historien et d'écrivain aussi bien que de philologue. Une de ses préoccupations est de donner aux hommes et aux choses une vie et un intérêt sans cesse renouvelés ; pour y arriver — et il a pleinement réussi — il a employé tous les moyens, classiques ou non. Celui auquel il a recours le plus volontiers est d'établir des comparaisons entre les événements du règne de Mithridate et ceux qui nous touchent de plus près ou qui nous sont plus connus : c'est un procédé habituel à M. Mommsen dont l'influence sur M. R. se sent très nettement. Ces rapprochements tantôt il les indique d'un mot, comme lorsqu'il nous parle des « *Vêpres éphésiennes* », tantôt, il s'y arrête plus longuement. Je n'en veux, comme exemple, que le récit du siège du Pirée : ce « bourgeois d'Athènes, travesti en garde national, qui surprend le monde (!) par sa bonne contenance et sa bonne humeur », qui « trouve maigre pitance au logis au retour de rudes factions sur le rempart », ne ressemble-t-il pas beaucoup au bourgeois de Paris assiégé par les troupes allemandes ? et ne sommes-nous pas plutôt en 1870 qu'en 87 av. J.-C. ? On a reproché à M. R. cette tendance aux rapprochements — d'aucuns diraient aux confusions — historiques ; on peut répondre, pour les justifier, que le récit y gagne un entrain réel et que, à tout prendre, les faits s'en gravent plus profondément dans notre esprit. Je ne trouve pas que M. R. ait dépassé de beaucoup les limites permises.

Les événements auxquels le nom de Mithridate a été mêlé ont mis aux prises trop d'hommes illustres pour que l'auteur ait pu se dispenser de retracer la physionomie de quelques uns d'entre eux : aussi bien sont-ce là des morceaux qu'il semble avoir soignés tout particulièrement. Je me reprocherais de ne point citer avec éloge le portrait qu'il a fait de Sylla « ce viveur lettré, ami des arts, mais plus dilettante que délicat, cette idole du soldat qui en exige tout avant la bataille mais pour lui tout permettre après la victoire, cet homme *providentiel* qui croit en lui et tient avant tout à son surnom d'Heureux, parce qu'il connaissait assez intimement les hommes pour savoir que la fortune trouve moins d'incrédules que le génie, car elle fait moins souffrir l'envie ».

Le portrait que M. R. trace de Mithridate n'est pas moins attachant; il est, naturellement, plus développé que les autres. J'en ai déjà signalé quelques traits plus haut; je voudrais pouvoir les rappeler tous et surtout reproduire en entier, ce passage où il nous montre son héros défait « gardant cette hauteur d'ambition et cette âpreté de haine qui atteignent presque au génie, se redressant seul et formidable, quand le cœur manque définitivement à son armée, dans sa haute taille de géant invaincu, faisant reculer la honte et sachant mourir en roi. »

On sent dans tout ce portrait, comme d'ailleurs dans tout le cours du travail, l'admiration sympathique que l'auteur professe pour celui dont il nous a raconté l'histoire.

Mais ces sentiments ne vont pas jusqu'à égarer son jugement sur le résultat final du drame: au-dessus des hommes il y a les idées, au-dessus des événements qui passent, les résultats qui demeurent. M. Th. Reinach sait se consoler de la chute de Mithridate, parce que son œuvre fut accomplie malgré la victoire de Rome, et par cette victoire même. De toutes façons « l'hellénisme devait retrouver son unité politique sous la forme que lui avait offerte Mithridate : la sujétion commune sous un seul maître étranger mais philellène »; c'était l'essentiel et peu importait après tout, « que ce maître s'appelât Mithridate ou César, que l'encens et les tributs du monde allassent à Ormuzd ou à Jupiter Capitolin ».

R. Cagnat.

---

118. — **Saint-Grégoire VII et la réforme de l'Église** au XIe siècle, par l'abbé O. Delarc. Paris, Retaux-Bray, 1889, 3 vol. in-8 de XCIX-402-532-643 p. et table alphabétique et analytique de 102 p.

L'histoire de Grégoire VII et du siècle dans lequel il vécut, avait déjà tenté des historiens allemands tels que Gfrörer et Giesebrecht; mais en France, personne n'avait encore donné sur cette grande figure un ouvrage bien complet et fait d'après de bonnes sources. Les trois volumes de M. l'abbé O. Delarc viennent réparer cette omission.

L'auteur, bien préparé à cette publication par ses études antérieures, a apporté tous ses soins à nous faire connaître, non-seulement le personnage dont il s'occupe, mais aussi le cadre dans lequel son existence se déroule. Les deux premiers volumes sont principalement consacrés à l'histoire des pontificats qui précédèrent Grégoire VII. Nous voyons successivement passer devant nous, Benoît IX, Grégoire VI, Clément II, Damase II, Léon IX, Victor II, Étienne IX, Nicolas II et Alexandre II, auquel le deuxième volume presque tout entier, est consacré. L'histoire de ces pontificats est racontée avec de grands détails. Nous assistons à toutes les luttes et à toutes les hérésies qui désolèrent cette époque. On a là de bons renseignements sur Bérenger, sur l'incontinence des clercs et la simonie qui furent alors causes de tant de luttes

et de tant de calamités. Un tableau de l'Église en général, sous Alexandre II fait prévoir tous les assauts qu'aurait à soutenir un pape tel que Grégoire VII.

Dans les deux premiers volumes, Hildebrand apparait fort peu. De temps en temps, son action directe ou indirecte, se fait sentir, mais il est encore souvent dans l'ombre. Le troisième volume lui est consacré tout entier, il s'ouvre par son élection au pontificat, et se termine à sa mort. Dans ce volume, d'un côté, la sollicitude du Pontife pour l'Église, pour lui assurer la liberté, pour étendre son influence, est bien présentée; d'un autre, l'auteur fait également ressortir avec plus de force toutes les luttes qu'il dut soutenir contre Henri IV.

De quelque manière que l'on envisage et que l'on juge ce pontificat, on ne peut nier que M. Delarc n'ait apporté le plus grand soin dans cette étude. Toutes les sources sont bien connues et bien étudiées. On pourra peut être reprocher à l'auteur d'avoir un peu abusé des citations de textes dans le corps de l'ouvrage; mais ce n'est qu'un point secondaire; on a là une bonne et sérieuse histoire de Grégoire VII. Une table alphabétique et analytique de plus de cent pages, permettra en outre aux érudits et aux historiens qui auront besoin de consulter ces volumes, de pouvoir le faire sans difficulté.

Jules Viard.

---

119. — **Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.** Première partie: Bibliographie par les pères Augustin et Aloys de Backer. Seconde partie: Histoire par le père Auguste Carayon. Nouvelle édition par Carlos Sommervogel, strasbourgeois publiée par la province de Belgique. Bibliographie, t. I. Abad-Boujart. Bruxelles, O. Schepens; Paris, A. Picard, 1890, in-4 de xvii pages, 1928 colonnes plus x pages d'addenda et errata.

Le P. C. Sommervogel, dans un avant-propos daté de « Louvain, 9 septembre 1890 », rend tout d'abord un juste hommage à ses confrères Augustin et Aloys de Backer, dont il fut le si digne collaborateur, avant d'en être le si digne continuateur. Il accorde une des premières places parmi les bibliographes du xix^e siècle, — le siècle de la bibliographie par excellence, — à ces patients et habiles travailleurs qui « pendant la plus grande partie de leur vie se sont, avec une infatigable persévérance, dévoués à l'œuvre qu'ils avaient rêvée : réunir tous les matériaux nécessaires pour faire connaitre la grande part que, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, la Compagnie de Jésus a prise au mouvement intellectuel de l'humanité. Œuvre vraiment gigantesque, car il s'agissait d'interroger trois siècles de l'histoire, de mettre à contribution tous les pays où les Jésuites ont posé le pied — et ils l'ont posé partout, — de rechercher des milliers d'ouvrages écrits par les Jésuites dans les différentes langues de l'Univers — et presque aucune ne leur a été étrangère... » Le P. S., après avoir donné un souvenir aux devanciers des PP. de Backer, Pierre de Ribadeneira (1602, 1608), André Schot (1613),

Philippe Alegambe (1643), Nathanaël Sotwel (1675), etc., raconte l'histoire des deux éditions, l'une en sept volumes grand in-8º (de 1853 à 1861), l'autre en trois volumes in-fº (de 1869 à 1876). Il nous entretient ensuite de sa propre édition, disant avec autant de modestie que de gratitude (p. III) : « Je me vois ici forcé de me mettre en scène, puisque j'ai reçu la lourde succession des PP. de Backer et accepté la mission de compléter leur ouvrage. Du reste je ne suis que leur élève et, si je sais quelque chose, c'est à eux que je le dois. Il y a trente ans, ils ont bien voulu diriger mes premiers pas dans une carrière où je ne pouvais désirer de meilleurs guides ; ils ont encouragé mes premiers efforts et les ont associés aux leurs. J'ai contracté envers eux une dette de reconnaissance ; je ne puis l'acquitter qu'en consacrant le reste de ma vie à donner à leur œuvre toutes les améliorations qu'elle réclame. »

Le nouvel éditeur a cru devoir adopter le plan des PP. de Backer, non seulement dans son ensemble, dans ses grandes lignes, mais dans tous ses détails, ajoutant : « Personne que je sache ne l'a critiqué et, vraiment, je ne vois pas ce qu'on y pourrait reprendre. » Les seuls *desiderata* formulés par les amateurs concernaient l'exécution matérielle : il leur a été donné satisfaction, soit en ce qui regarde un format plus maniable que l'in-fº, difficile à placer dans les bibliothèques particulières, soit en ce qui regarde la disposition du texte en deux commodes colonnes substituées aux trois colonnes où il était peu aisé de se reconnaître, de se retrouver, le jour ne circulant pas dans cette accumulation de titres, de documents de toute sorte, serrés, pressés, entassés comme les arbres d'une forêt vierge. C'est ici l'occasion de louer, en passant, l'excellente impression de l'ouvrage. La netteté des caractères est remarquable et la correction du texte irréprochable [1]. Rarement un bibliographe a été aussi bien secondé par son imprimeur.

Deux innovations ont paru nécessaires au nouvel éditeur : il a voulu avec raison annexer à la *Bibliothèque* une édition augmentée, refondue, du volume publié en 1864, par le P. Auguste Carayon sous ce titre : *Bibliothèque historique de la Compagnie de Jésus*, « vaste répertoire de tout ce qui a été écrit pour ou contre la Compagnie, à tous les points de vue : histoire générale, particulière, locale ; histoire des maisons, des collèges, aussi bien que des individus ». Il a voulu, avec non moins de raison, enrichir son recueil d'une table méthodique donnant une parfaite idée d'ensemble de ce que les écrivains de la compagnie ont publié dans les différentes branches des connaissances humaines, et qui sera accompagnée de deux autres tables (table des anonymes, table géographique). Ce sont là des compléments naturels d'une édition qui sera un des plus beaux monuments bibliographiques de notre siècle.

Si des choses générales nous passions aux détails, nous trouverions

1. Je n'ai rencontré qu'un tout petit lapsus typographique (col. 630) : *Cadoinu* pour *Cadoin*. Ce serait se permettre une trop mesquine chicane que noter (colonnes 631, 1376, etc.), l'absence d'un accent sur l'e du nom de *Moréri*.

presque à chaque article des améliorations à signaler. Contentons-nous d'appeler l'attention sur un petit nombre seulement des additions et rectifications introduites dans les notices sur le P. Antoine *Adam*, l'hôte de Voltaire (col. 42), sur le collège d'*Aix* (col. 95-100) [1], sur le P. Emmanuel *Alvarez* (col. 223-248), sur le P. Alphonse *Andrade* (p. 317-328), sur le P. André Jérôme *Andreucci* (col. 353-365), sur le P. *Antoniewicz* (col. 429-441), sur le collège d'*Anvers* (col. 446-471) [2], sur le P. Basile-Emmanuel *Arrillaga* (col. 582-585) [3], sur le P. Jean Henri *Aubery* col. 619-621) [4], sur le P. Étienne *Audebert* (col. 622-624), sur le P. Hyacinthe Robillard d'*Avrigny* (col. 702-703) [5], sur le P. Antoine de *Azevedo* (col. 720-734), sur les PP. André, Jean et Jean-Jérôme *Baiole* (col. 785-786), sur le P. Aloys Boleslas *Basbinus* (col. 792-808), sur le collège de *Bamberg* (col. 860-870) [6], sur le P. Daniel *Bartoli* (col. 965-985), sur la province de *Belgique* (col. 1133-1143) [7], sur le cardinal Robert Bellarmino (col. 1151-1254) [8], sur le P. Jean Bertet (col. 1372-1376) [9], sur le P. Xavier Bettinelli (col. 1415-1425), sur le P. Jean Billy (col. 1480-1482) [10], sur le P. Roger-Joseph Boscovich (col. 1828-1850), sur le P. Dominique Bouhours (col. 1886-1920).

---

1. Le P. S. a soin de citer par ordre chronologique les pièces représentées sur le théâtre du collège, ainsi que divers autres exercices littéraires.

2. Le P. S. a numéroté (bonne précaution), les pièces dramatiques et les thèses soutenues, et il est arrivé au n° 222. Soixante-douze autres numéros désignent les livres distribués comme étrennes, pendant près d'un siècle et demi, par les congrégations de la maison professe. Pour le collège d'*Augsbourg* (col. 645-659), nous trouvons cent vingt-huit pièces numérotées.

3. L'article est entièrement neuf.

4. Le P. S., qui s'occupe des œuvres inédites de ses confrères aussi bien que de leurs œuvres imprimées, et qui ne néglige pas plus les sources profanes que les sources sacrées, nous apprend que le poème latin du P. Aubery sur la victoire des Sables d'Olonne existe en manuscrit dans les archives des Condé, et rappelle que le duc d'Aumale l'a cité dans son *Histoire des princes de Condé*, t. III, p. 315, note. C'est peut-être ici l'occasion de dire que le nouvel éditeur ne s'est pas contenté de consulter d'innombrables catalogues, mais qu'il a tenu à voir de ses propres yeux et à se procurer, au prix parfois de durs sacrifices, le plus grand nombre possible des ouvrages qu'il avait à décrire.

5. Citation d'un curieux passage d'un recueil inédit, les *Anecdota* du P. Brotier.

6 Indication de cent soixante-treize thèses de théologie et de droit canon.

7. Avec liste des ouvrages classiques en cinquante-quatre numéros pour la *Flandro-Belgique*, en quarante-trois numéros pour la *Gallo-Belgique*.

8. Dans cette notice qui occupe près de cent colonnes, je ne trouve pas la mention d'un traité inédit de Bellarmin sur le *pouvoir temporel*, qui fut apporté de Rome, à l'état d'autographe, par le jésuite Jean de Lorini à Peiresc et dont il est question dans *De vita Peireskii* par Gassendi (édition de la Haye, 1655, p. 303-304), et dans une lettre du P. J. de Lorini, publiée dans le fascicule VIII des *Correspondants de Peiresc* (Marseille, 1885, seconde partie, p. 24).

9 Le P. S. prouve très bien (col. 1374) que le P. Bertet a été l'éditeur du *Journal des voyages de Monsieur de Monconys* (Lyon, 1665-1666), in-4°).

10. Article neuf en grande partie, rédigé d'après les mss. conservés à la bibliothèque de l'école Sainte-Geneviève, à Paris, et où sont corrigées diverses erreurs de trois célèbres bibliographes, Barbier, Quérard et le P. de Backer.

Le P. Sommervogel annonce (p. vi) qu'il insérera, avec des articles sur les écrivains qui mourront avant l'achèvement de son ouvrage, toutes les rectifications, toutes les additions qu'on voudra bien lui communiquer dans un supplément. Et après, ajoute-t-il, « mes successeurs pourront le continuer, en publiant de nouveaux suppléments; ainsi sera fondée, à l'imitation de l'œuvre Bollandienne [1], l'œuvre de la bibliographie de la Compagnie de Jésus ». Je ne serai que strictement juste en déclarant que, quelle que soit la durée de cette grande entreprise, aucun collaborateur ne dépassera ni en zèle, ni en savoir, le bibliographe en qui il m'est doublement doux de saluer un parent et un Strasbourgeois.

T. DE L.

---

120. — Paul MARCHOT. **Le patois de Saint-Hubert** (Luxembourg Belge). Paris, 1890, in-8, 48 pages. (Extrait de la *Revue* de philologie française et provençale).

Cette étude s'ouvre par une page de proverbes et le conte de « la fille du géant, Kannpersil », accompagnés d'une traduction française, puis vient un « abrégé de phonétique » et enfin un lexique de douze pages. Tout cela est fait avec soin et le patois de saint Hubert est si curieux qu'on ne peut que souhaiter que M. P. Marchot développe son travail, en y ajoutant une théorie de la flexion et en complétant le lexique, qui est loin de renfermer tous les mots du patois de cette petite ville. Parmi les caractères de ce parler populaire, le traitement des gutturales en particulier est à remarquer; *c+a* y donne *tch*, transformation évidemment récente, et qui suppose une forme antérieure *k*; il en est de même de *g+a=dj*. J'ai deux observations à faire sur un point de phonétique ou d'orthographe. M. P. M. écrit *in* les sons provenant de *in+o* et de *in+a*, et qui doivent être différents; s'il n'a pas cru devoir mettre d'e muet dans le second cas, pourquoi n'avoir pas écrit *in'*, comme l'a fait autrefois M. E. Rolland dans son patois de Rémilly? Pourquoi aussi mettre à côté du mot patois, tantôt sa racine latine, tantôt le mot français qui n'en donne point toujours l'étymologie? Ainsi, p. 25, *djay* (noix), où *djay* vient de *galla* et *noix* de *nucem*.

Je n'aurais pas beaucoup d'autres remarques [2] à ajouter à celles qui précèdent [3]; M. P. Marchot s'intitule modestement « étudiant »; c'est au moins un étudiant formé aux meilleures méthodes et qui fait grand honneur à son maître, M. Maurice Wilmotte, ainsi qu'à l'école naissante de philologie romane de Liège, et qui promet de devenir bientôt un maître à son tour.

Ch. J.

---

1. Voir sur Jean Bollandus et les *Acta Sanctorum* les colonnes 1624-1675. Les indications y sont au grand complet.

2. En voici encore une cependant. Comment l'*i* de *setchi* (sécher), vient-il de *y+are*? Ici *i* me paraît être tout simplement le résultat de l'atténuation de *ier*, transformation de *a* précédé d'une gutturale, comme dans l'ancien français.

3. M. P. M. a d'ailleurs lui-même corrigé plusieurs erreurs, qui lui étaient échappées, sur l'exemplaire qu'il m'a envoyé.

121. — **J. Gaudenz von Salis Seewis,** von Adolf Frey. Frauenfeld, Huber, 1889. In-8, vi et 272 p. (avec un beau portrait de Salis et une vue du château de Bothmar).

Le poète suisse Salis a trouvé un biographe excellent en M. Adolf Frey. Grâce à quelques lettres de Salis et à son journal (voir l'extrait relatif à l'année 1789, p. 241-262), M. F. a raconté par le menu l'existence du poète. Nous suivons Salis à Lausanne, où il fait ses études (on avait dit jusqu'alors qu'il avait été, à Colmar, l'élève de Pfeffel), et en France, dans ses différentes garnisons, à Arras, à Paris, à Givet, à Rouen. On pourra même reprocher à M. F. de trop insister sur d'insignifiants détails et de ne nous épargner aucune des étapes, aucun des incidents de voyage ; c'est le cas de dire, comme Salis parlant de la vie de Stilling, que mainte chose ne méritait pas d'être contée (p. 242). Mais on lit volontiers les chapitres où M. F. raconte l'excursion de Salis en Allemagne, ses visites aux grands écrivains de l'époque, à Gœthe, à Schiller, à Herder, à Wieland, sa touchante amitié, encore qu'un peu sentimentale, avec Matthisson. Les pages qui concernent le rôle de Salis pendant la période révolutionnaire, sont également pleines d'intérêt : le jeune capitaine de Salis-Samade assiste le 14 juillet à la retraite des Suisses sur Versailles ; mais, ami de Bansi, — quoique toujours sur la réserve avec cet équivoque personnage — ami de l'exalté Schweizer, grand lecteur de Rousseau, il est devenu un « *Freiheitsmann* » convaincu et inébranlable, résolu à agir pour la sainte cause de la liberté contre son propre avantage (p. 94). Après le 10 août (il était alors à Paris pour obtenir justice contre Bachmann, son adversaire politique ; voyage que M. F. nomme un peu emphatiquement et non sans obscurité *die Reise nach dem Recht),* il entre au service de la République et devient, à l'armée de Savoie, aide-de-camp de Montesquiou. Mais, à la fin de 1792, il rentre en Suisse ; « la liberté des Francs devenait *cromwellisch ;* elle n'était plus qu'une ombre que souillaient des chiens altérés de sang » (p. 122). Ce fut alors, en l'année 1793, qu'il épousa sa chère Ursina — qu'il aimait et attendait depuis six ans — et publia la première édition de ses *Poésies*. M. F. apprécie très bien l'œuvre de Salis ; il le compare justement à Matthisson et à Hölty, loue sa douce mélancolie et sa langue parfaite, trop laborieuse toutefois et mêlée par instants d' « helvétismes » ; il note qu'après ce volume de 1793, Salis n' « eut plus rien à dire » (p. 136) et que ce soldat, mêlé à la vie de Paris, aux horreurs de la Révolution, à l'écroulement de la vieille Helvétie, n'a chanté que la nature et l'amour d'Ursina [1]. Le reste du volume est consacré à la période suisse de Salis (et l'on pourrait nommer les années antérieures sa « période française ») : Salis, *patriote* du pays de Coire, dut s'enfuir

1. Ce chapitre, tout littéraire, est le xiiie de l'ouvrage (p. 124-139) ; M. Frey aurait peut-être dû y tirer parti de quelques lignes que nous avons consacrées à Salis (*Revue crit.* 1885, nº 47) ; Salis s'est inspiré du barde de la Leine beaucoup plus que ne le croit M. Frey.

à Zurich: il devint chef de la milice zurichoise, puis chef de l'état-major de l'armée helvétique et, en cette qualité, il combattit aux côtés de Masséna; puis, après avoir siégé à Berne au Conseil législatif et à la Haute Cour de justice, il rentra dans les Grisons, et dès lors sa vie s'écoule « au service obscur d'une petite république éloignée » (p. 203). M. Frey devait consulter les *Papiers de Barthélemy* qui lui auraient donné d'importants éclaircissements sur le rôle des Salis-Seewis, constamment « français », malgré tout, et lui auraient permis notamment de mettre en relief les sentiments du père de notre poète [1]. Mais nous ne terminerons pas cet article sans le remercier de la peine qu'il a prise et sans le féliciter de cet utile et instructif travail.

A. CHUQUET.

---

122. — **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution**, par Alex. TUETEY. I. Champion, 1890, gr. in-4, xlvj et 482 p. à deux colonnes.

Le premier volume de ce travail si considérable et si important mérite les éloges qu'a reçus déjà ici même le premier volume de la grande publication de M. Tourneux, (cf. *Revue*, 1890, n° 43). C'est, comme le livre de M. Tourneux, une bibliographie admirable, faite avec le soin le plus consciencieux et la plus scrupuleuse exactitude. M. Tuetey y signale tous les manuscrits relatifs à l'histoire de Paris (pendant la Constituante) qui se trouvent aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, aux ministères de la guerre et de la justice, à la Bibliothèque Carnavalet, à l'Arsenal, aux Archives départementales de Seine-et-Oise, à la bibliothèque municipale de Versailles. Il divise sa matière en trois chapitres (1° journées historiques et événements politiques; 2° élections et assemblées électorales; 3° subsistances et approvisionnements) et chaque chapitre en paragraphes. Il donne le titre des manuscrits tout au long et en indique la cote, en ajoutant des indications bibliographiques sur les ouvrages où les pièces se trouvent imprimées et des notes tirées des journaux de l'époque. Enfin, il termine son volume par une table

1. Les notes suivantes n'ont pour objet que de montrer à M. F. avec quel intérêt nous l'avons lu. Corriger p. 27 *Clootz* (Cloots); p. 38 *emboucheur* (embaucheur); p. 42 *Fontenai* (Fontenoy); p. 67 *Guynes* (Guines, cf. p. 245); p. 114 *D'Overhouet* (Daverhoult); p. 241 *Boulougne* (Boulongne) et *Heloisons* (Heloisens, c'est-à-dire « d'Héloïse »); p. 246 *Pirdemonte* (Piedemonte); p. 247 *Wirz* (Würtz); p. 248 et 252 *Feve* (Seve, c'est-à-dire Sèvres). Les *Papiers de Barthélemy*, publiés par M. Kaulek (II, 416, 420), contiennent une mention du « brave capitaine Jean Gaudence Salis Seewis » qui a tous les Salis autrichiens « en horreur » et qui « est fidèlement resté sous les nouveaux drapeaux français », ainsi que de nombreux témoignages sur le père du poète « très dévoué et qui ne craint point de manifester son attachement à la France » et qui fut longtemps l'assidu correspondant de notre ministre Barthélemy. Le tome I des *Papiers* (1886) renferme aussi de nombreux détails sur le différend qui s'éleva entre Bachmann d'une part et Burckhardt, Buxtorf, et Salis, de l'autre.

alphabétique très complète. Tel est le *Répertoire-Tuetey*. On ne saurait croire la peine qu'il a dû coûter à son auteur. Qu'on songe à l'énorme amas de papiers révolutionnaires que gardent nos archives et nos bibliothèques, et qu'on imagine la patience robuste, inébranlable dont s'est armé M. T. pour dépouiller minutieusement cette quantité de pièces, pour analyser chaque pièce, pour grouper les documents une fois réunis suivant un ordre méthodique! L'erreur était facile dans ce dernier travail de classification; il fallait posséder à fond les hommes et les événements de la Révolution pour rattacher chaque texte à tel ou tel fait; mais M. T. a désormais, grâce à l'immense labeur auquel il s'est livré, une si grande connaissance des choses révolutionnaires qu'il a rangé toutes les pièces sous la rubrique qui leur convenait, sans faire la moindre erreur, ni exciter chez son lecteur le moindre doute. Heureux ceux qui vont maintenant étudier l'histoire intérieure de la Révolution! Grâce au Repertoire-Tuetey, tout est à faire et à refaire; qu'on lise, par exemple, le récit de l'affaire Réveillon que M. T. a entrepris de nous donner, dans sa préface, d'après les sources inédites qu'il a recueillies; il démontre que les pilleurs et ravageurs n'étaient pas « des voleurs, de vulgaires malfaiteurs, attirés par la rapine, mais qu'ils se considéraient comme des justiciers populaires, soulevés contre une longue oppression, armés et combattant pour la cause du Tiers État ». Tous les travailleurs remercieront avec nous M. Tuetey d'une publication qui, de même que celle de M. Tourneux, leur rendra de si grands services.

A. Ch.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. G. Monod nous écrit la lettre suivante : « Un article de M. B. Auerbach consacré à l'*Anthologie géographique* de M. de Crozals (*Revue critique*, n° 7) dit que depuis les « Lectures géographiques » de Raffy, il n'a paru aucune anthologie géographique digne d'être signalée. Cette affirmation constitue une très grave injustice, bien involontaire évidemment, à l'égard des très remarquables volumes de *Lectures géographiques* de M. Lanier, parus à la librairie Belin. Je vous serai très reconnaissant d'insérer dans un prochain numéro cette réclamation contre un oubli qui mérite d'être réparé. »

— A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son doctorat ès-lettres — c'est le 29 décembre 1865 qu'il présentait à la Sorbonne son « Histoire poétique de Charlemagne » — M. Gaston Paris s'est vu offrir par quarante-cinq de ses anciens élèves français ou des pays de langue française un beau volume auquel ont collaboré vingt-huit d'entre eux. Ce recueil, publié par la librairie Bouillon (gr. in-8° de 552 pp. prix : 20 fr.) a pour titre *Études romanes*. En voici le sommaire : Bédier, *Le fabliau de Richeut*. Beljame, *La prononciation du nom de Jean Law le financier*. Bonnardot, *Trois textes en patois de Metz* (Chartes des Chaiviers, La grosse Enwaraye, Une fauve récréative). Constans, *Notes pour servir au classement du* Roman

de Troie. Cornu, *Études sur le poème du Cid*. Couraye du Parc, *Chants popul. de la Basse-Normandie*. Flach, *Le compagnonnage dans les chansons de geste*. Gilliéron, *Remarques sur la vitalité phonétique des patois*. L. Havet, *S. latin caduc*. Huet, *Remarques sur les réd. diverses d'une chanson du XIII^e siècle*. Jeanroy, *Une pièce artésienne du XIII^e siècle*. Joret, *La légende de la rose au moyen âge chez les nations romanes et germaniques*. E. Langlois, *Quelques dissertations inédites de Claude Fauchet*. G. Monod, *Les* Annales Laurissenses minores *et le monastère de Lorch*. Morel Fatio, *Duelos y quebrantos*. Muret, *Sur quelques formes analogiques du verbe français*. Omont, *Les mss. français des rois d'Angleterre au château de Richemont*. Pagès, *La version catalane de* l'Enfant sage. Piaget, *Chronologie des* Épitres sur le Roman de la Rose. Psichari, *Le roman de* Florimont, *contrib. à l'hist. litt., étude des mots grecs dans ce roman*. Raynaud, *La* Mesnie Hellequin, *le poème perdu du* Comte Hernequin, *quelques mots sur* Arlequin. Rousselot, *S devant T, P, C dans les Alpes*. Salmon, *Remèdes popul. du moyen âge*. Sepet, *Observ. sur le* Jeu de la feuillée *d'Adam de la Halle*. Taverney, *Phonétique roumaine, le traitement de T J et du suffixe ulum, ulam en roumain*. A. Thomas, *Vivien d'Aliscans et la légende de saint Vidian*. Wilmotte, *Gloses wallonnes du ms. 2640 de Darmstadt*.

— M. Segond vient de traduire de l'anglais et de publier à la librairie académique Didier (Perrin) la *Vie d'Antonio Rosmini Serbati, fondateur de l'Institut de la Charité*, de William Lockhart. (Un vol. in-8° de XVII-579 pp. avec un portrait de Rosmini.) Bien que la part de l'hagiographie pure soit trop grande dans ce volume, il est intéressant. A la même librairie, M. E. Segond achève la publication de la *Psychologie* de Rosmini Serbati, traduite de l'italien sur la nouvelle édition. Ce troisième et dernier volume (in-8°, 583 pp.) est consacré à la description des *Lois de l'Animalité*. La traduction paraît généralement exacte et assez claire.

ALLEMAGNE. — M. Schwan supplée à Greifswald M. Koschwitz, en congé, et M. Birch-Hirschfeld a remplacé Ebert à Leipzig.

— M. Freymond prépare une édition de la *Vengeance d'Alexandre* par Gui de Cambrai, et M. Friedwagner, une édition du roman de *Meraugis de Portlesguez*.

— Il ne manque plus au *Lateinisch-Romanisches Wœrterbuch* de M. Kœrting que l'index ainsi que les additions et corrections.

— On sait que l'Autriche, la France et l'Espagne ont exercé le droit d'exclure, à chaque conclave, un candidat à la papauté. L'histoire de ce droit a été écrite avec beaucoup de soin par le D^r Ludwig Wahrmund qui a utilisé un nombre considérable de documents inédits conservé aux archives de Vienne. L'ouvrage a paru à Vienne, chez Hœlder, sous ce titre : *Das Ausschliessungs-Recht (jus exclusivae) der Katholischen Staaten, Oesterreich, Frankreich und Spanien bei den Papstwahlen*. Un appendice de près de 100 pages est consacré à l'analyse des pièces d'archives conservées à Vienne et relatives à cette question. M. Wahrmund vient de publier une courte addition à ce livre : *Beitræge zur Geschichte des Exclusions-rechtes bei den Papstwahlen aus rœmischen Archiven* (Vienne, Tempsky, VI et 54 p.); on trouvera dans cet opuscule quelques pièces fort intéressantes qui avaient échappé aux premières recherches de l'auteur.

BULGARIE. — Le ministère de l'Instruction publique poursuit avec une louable persévérance la publication du *Recueil scientifique et littéraire* dont nous avons déjà parlé ici même. Le 3^e vol. qui vient de paraître renferme des études sur Mesembria, les rites du mariage chez les Slaves, les traditions slaves relatives à Constantin le Grand, etc...

NORVÈGE. — Le tome troisième des *Norges gamle Love indtil 1387* (anciennes lois de la Norvège jusqu'en 1387) parut en 1847. La collection vient de s'enrichir d'un tome quatrième, dû à M. G. Storm. Ce volume contient divers suppléments aux tomes I, II et III, un dépouillement considérable de manuscrits pouvant intéresser le droit norvégien, et de fort beaux fac-similés.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 février 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse à l'Académie quelques détails sur les fouilles du P. Germano au Caelius et de M. le professeur Lanciani au *corso Vittorio-Emmanuele*. M. Lanciani a retrouvé, entre le palais Sforza-Cesarini et la *Chiesa nuova*, le lieu célèbre de Terentum ou Tarentum, où étaient célébrés les jeux séculaires. Il a découvert aussi, près de Rome, l'enceinte d'Aricia, construite par Sylla.

M. Bréal communique des observations sur divers points de linguistique ancienne :

1° Certaines expressions de Cicéron (*Brutus*, 9, et *Leg.*, III, 6) semblent faire allusion à des termes d'école tels qu'*umbratilis exercitatio* ou *umbratilis oratio*, qui auraient désigné des exercices scolaires de déclamation sur des sujets fictifs. C'est, semble-t-il, la traduction du grec σκιαμαχία, « combat contre une ombre », ou comme nous dirions, « contre un mannequin ». — M. Boissier hésite à accepter cette théorie. Par *umbratilia studia*, les Romains désignaient aussi bien les études du poète, de l'historien, du philosophe, que les déclamations oratoires : le mot vient de l' « ombre » où s'enfermaient ceux qui se livraient à ces travaux, opposée à ce qu'on appelait la « lumière » du forum.

2° *Serus*, avant de signifier « tardif, du soir », a eu auparavant, comme l'atteste Servius, le sens de « lourd »; ainsi s'explique l'acception du dérivé *serius*, « sérieux » : l'homme sérieux est celui qui a du poids.

3° On ne sait à quelle langue et à quel peuple attribuer une inscription récemment découverte à Lemnos : ne serait-ce pas un échantillon de l'idiome des *Sinties*, ces habitants de Lemnos qui, au témoignage d'Homère, parlaient une langue barbare : Σίντιας ἀγριοφώνους (*Odyssée*, VIII, 294)?

4° Les mots allemands *Krone* et *Kranz*, qui tous deux signifient « couronne », sont tous deux d'origine latine. L'un vient de *corona*, l'autre d'un mot *coronatus*, par lequel on aura désigné, d'abord la distinction militaire consistant à recevoir une couronne, ensuite la couronne elle-même. — M. d'Arbois de Jubainville, sans repousser cette théorie, estime qu'il faut pour la compléter, supposer un intermédiaire roman dans lequel la première voyelle des mots *corona* et *coronatus* serait tombée : sans quoi les Allemands n'auraient pas manqué de transporter l'accent sur cette première voyelle comme ils l'ont fait dans *Koeln*, de *Colonia*, et dans *Mainz*, de *Maguntia*.

M. Haussoullier termine sa communication sur la constitution d'Athènes, d'après l'ouvrage d'Aristote récemment retrouvé et publié à Londres.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : 1° de la part du comte de Charencey, *la Tribu de Wagap (Nouvelle-Calédonie), ses mœurs, sa langue, d'après les notes d'un missionnaire mariste*, coordonnées par le P. A. C.; 2° de la part de M. Joseph Roman, *Bulletin de la Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère*, 3e série, tome XV; — par M. Bréal : 1° Tourtoulon (Ch. de), *les Dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique*; 2° Thomsen (Vilh.), *les Points de contact entre le finnois et les langues baltiques (lituanien et lette)*; — par M. Héron de Villefosse : *Bulletin des musées*, publié par Ed. Garnier et Léonce Bénédite, 1re année, 1890-1891; — par M. de Lasteyrie : Mely (F. de), *la Cathédrale de Chartres, le tour du chœur*; — par M. Delisle : Omont (H.), *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale*, 2e livraison.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 9 mars — 1891

123. — Ἀθηναίων πολιτεία. **Aristotle on the Constitution of Athens**, edited by F. G. Kenyon, M. A., Fellow of Magdalen College, Oxford. Assistant in the Department of Manuscripts, British Museum. Printed by order of the Trustees of the British Museum. Se vend au Musée même et à Londres, chez Longmans, Quaritch, Asher, Kegan Paul ; à Oxford, chez Henry Frowde, 1891. Prix : 9 fr. 40.

Les lecteurs de la *Revue critique* ont entendu parler de la très importante découverte d'un livre perdu d'Aristote l'Ἀθηναίων πολιτεία. Ce livre, retrouvé en 1890 sur un papyrus du Musée britannique, vient de paraitre et nous nous empressons de signaler cette *editio princeps*.

C'est un évènement considérable que l'apparition de ce livre, auquel nous devions tant déjà, quand nous n'en connaissions que des fragments. Il nous est rendu presque complet aujourd'hui, et l'on peut affirmer qu'à l'exemple des historiens anciens, des scholiastes et des lexicographes, nous aurons constamment recours à lui et le citerons sans cesse. Tous les amis de l'antiquité grecque et de la vérité se réjouiront de cette admirable découverte. Le livre d'Aristote est un vaste champ d'études, et notre génération aurait mauvaise grâce à se plaindre de cette fin de siècle qui lui donne l'Ἀθηναίων πολιτεία et les lois de Gortyne.

Si je m'écoutais, je terminerais ici mon article par un simple conseil. Je dirais aux hellénistes : empressez-vous d'acheter l'édition de Kenyon et de la lire. Demain vous serez débordés par des commentaires : de tous côtés viendront des *ciceroni* qui se proposeront à vous comme guides et dont vous ne pourrez vous débarrasser : il en viendra d'Angleterre, de France (j'en suis sûr), d'Allemagne, de Grèce peut-être. Ne les attendez pas. Enfermez-vous avec les trois livres suivants : l'édition de Kenyon, les fragments d'Aristote publiés par V. Rose dans la collection Teubner (1886), enfin la Politique d'Aristote (édition Susemihl), — et n'ouvrez votre porte qu'après avoir achevé votre lecture. Je vous promets un jour ou deux de pleine jouissance et d'enchantement.

L'article suivant décidera, je l'espère, ceux qui ne me croiraient pas sur parole.

Je ne dirai rien aujourd'hui du papyrus de Londres. Il en paraîtra très prochainement un fac-simile, auquel nous consacrerons un article dans cette *Revue*, et que nous rapprocherons alors des papyrus de Berlin [1].

Tel qu'il nous est conservé, le livre d'Aristote n'est pas complet. Il nous manque, au commencement les deux premières époques de l'histoire d'Athènes, celles qui pour Aristote sont représentées par les noms d'Ion et de Thésée ; à la fin, quelques pages. Plus exactement, les dernières colonnes du papyrus sont en très mauvais état de conservation et les lacunes sont considérables. En somme, le papyrus de Londres nous vaut soixante-trois grands chapitres d'Aristote : cette division n'est pas indiquée sur le papyrus, mais l'éditeur anglais l'a adoptée pour la facilité des citations et des renvois.

L' Ἀθηναίων πολιτεία comprend deux parties : A une introduction historique (ch. 1-41), renfermant l'histoire des modifications successives de la Constitution d'Athènes depuis la conspiration de Cylon jusqu'à la restauration de la démocratie en 403 ; B une partie descriptive, l'exposé détaillé des institutions d'Athènes au IVe siècle (ch. 41-63 et des fragments).

A. — Aristote a résumé lui-même toute son introduction historique dans le ch. 41. Il y fait le compte des différents changements (μεταβολαί) qu'a subis la Constitution d'Athènes et il en énumère onze depuis l'établissement d'Ion jusqu'à la restauration de la démocratie. Ce sont les onze époques de l'histoire d'Athènes, et les onze divisions de son Introduction.

1. — Sur *Ion* et sur l'époque de *Thésée*, voy. Ἀθην. πολ., 41 et les fragments 381, 382, 384, 385, 611 de l'edition V. Rose (1886).

2. — Notre livre commence à la seconde époque, celle de *Dracon*.

État d'Athènes avant Dracon. — État social (ch. 2). Institutions politiques (ch. 3).

Dracon donne ses lois dans l'archontat d'Aristæchmos. Sa constitution (ch. 4). Ce chapitre est entièrement nouveau.

3. — *Solon* (ch. 5-12). Établissement de la démocratie.

Ses réformes. La σεισάχθεια est l'abolition des dettes (ch. 6 et 10). Elle précède la réforme des poids et monnaies (ch. 10).

Ses lois (ch. 7-8).

Caractère général de sa constitution (ch. 9).

Aristote cite une inscription conservée sur l'Acropole d'Athènes (ch. 7) et plus de cinquante vers de Solon dont huit sont inédits (ch. 5 et 12).

---

1. Rappelons à nos lecteurs que la meilleure édition des papyrus de Berlin est celle de H. Diels. *Ueber die Berliner fragmente der* Ἀθηναίων πολιτεία *des Aristoteles*, avec deux tables. *Aus den Abhandlungen der K. P. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885.

4. — Tyrannie de *Pisistrate* (ch. 13-19).

État des partis à Athènes après Solon (ch. 13).

Caractère du gouvernement de Pisistrate (ch. 16).

Aristote cite Hérodote (ch. 14) et combat Thucydide sans le nommer (ch. 18).

5. — *Clisthène* (ch. 20-22).

État des partis à Athènes après le renversement de la tyrannie (ch. 20).

Constitution de Clisthène (ch. 21).

Progrès de la démocratie (ch. 22).

Aristote suit Hérodote presque mot à mot, dans la description des luttes des partis (ch. 20).

6. — Pouvoir de l'*Aréopage* après les Guerres Médiques (ch. 23-24).

Belle conduite de l'Aréopage pendant les Guerres Médiques (ch. 23). Cf. *Politique*, 1304, a, 20.

Athènes pendant les dix-sept ans qui suivirent les Guerres Médiques (ch. 23-24).

Chapitre entièrement nouveau.

7. — *Aristide et Éphialte*. Renversement de l'Aréopage. Commencement de la décadence (ch. 25-28).

Éphialte et Thémistocle s'unissent contre l'Aréopage, qu'ils dépouillent de la plupart de ses attributions, sous l'archontat de Conon (462 av. J.-C.) (ch. 25). Chapitre presque entièrement nouveau.

Affaiblissement d'Athènes. Les démagogues (ch. 26). Les citoyens de la troisième classe sont admis à l'archontat en 457 (ch. 26).

Périclès et la guerre du Péloponnèse (ch. 27). Périclès établit le salaire des tribunaux (*ibid.*). Après lui commence la décadence : les modérés (ἐπιεικεῖς) sont remplacés par les violents, Cléon, Cléophon (ch. 28).

8. — Les *Quatre Cents* (ch. 29-33).

A comparer avec Thucydide dont Aristote s'écarte plus d'une fois.

Aristote cite le décret de Pythodoros (ch. 29) avec l'amendement de Cleitophon.

9. — *Rétablissement de la démocratie* (ch. 34).

10. — *Les Trente et les Dix* (ch. 34-38).

État d'Athènes après les batailles des Arginuses et d'Ægos-Potamos. Les ἑταιρεῖαι (ch. 34).

Le gouvernement des Trente (ch. 35-36).

11. — *Rétablissement de la démocratie* (ch. 36-40).

Théramène et Thrasybule (ch. 36-38).

L'amnistie et ses suites (ch. 39-40).

Progrès de la démocratie. Le peuple devient le maître absolu, à l'assemblée et dans les tribunaux (ch. 41, fin);

Les dernières réflexions d'Aristote, les derniers renseignements qu'il nous donne sur l'établissement du salaire de l'Assemblée (μισθὸς ἐκκλησιαστικός) se rapportent au IVe siècle. Il en est de même du très intéressant tableau de tous les citoyens que faisait vivre le gouvernement d'Athènes (ch. 24) : Aristote compte plus de 20,000 citoyens qui vivaient « des tributs, des impôts et des contributions des alliés. »

Si rapide que soit ce résumé, il suffit à nous donner une idée de l'importance de cette introduction historique. Ajoutons qu'Aristote cite nombre de dates et que plusieurs archontes sont nommés pour la première fois dans son livre. Enfin, il exprime très clairement en plus d'un endroit ses opinions personnelles, ses jugements, et tous ces passages, que l'on rapprochera de la *Politique*, sont parmi les plus intéressants. Je les indique ici :

Ch. 28. Les meilleurs hommes d'État du Ve siècle sont Nicias, Thucydide et Théramène. Le jugement sur Théramène est assez longuement motivé. Tous trois ont été les chefs du parti que Thucydide appelle οἱ γνώριμοι ou bien οἱ ἐσθλοί, ou encore οἱ εὔποροι, οἱ ἐπιφανεῖς, ou οἱ εὐγενεῖς καὶ γνώριμοι.

Ch. 33 fin. Éloge de la démocratie modérée qui suivit le gouvernement des Quatre-Cents.

Ch. 38 fin et 40. Éloge des citoyens qui ont négocié avec les Trente, Rhinon de Pæania; Phayllos d'Acherdous. Éloge d'Archinos.

B. — La seconde partie de l'Ἀθηναίων πολιτεία ne se prête pas à l'analyse comme la première. Plus encore que la première, elle a été exploitée dans l'antiquité par tous ces ouvriers plus ou moins habiles que nous appelons les scholiastes et les lexicographes. Ils en ont détaché quantité de fragments, ils en ont laissé beaucoup. L'ensemble constitue un véritable *Thesaurus antiquitatum*, qu'il faudra sans cesse consulter.

Aristote a suivi l'ordre que voici :

Droit de cité. Inscription des jeunes gens sur le registre des dèmes (ch. 42). — L'éphébie *(ibid.)*.

Division des *magistratures* : le tirage au sort et l'élection (ch. 43, *init*, cf. ch. 55 *init.*; 61 et 62).

Le *Conseil* (Ἡ βουλή) (ch. 43-50). Prytanies et Prytanes (ch. 43-44).

Pouvoir judiciaire du Conseil (ch. 45).

Fonctions administratives (ch. 46). Rapports du Conseil avec les autres magistrats (ch. 47). Aristote dit avec une très grande netteté : συνδιοικεῖ καὶ ταῖς ἄλλαις ἀρχαῖς τὰ πλεῖστα *(ibid.)*. Les trésoriers d'Athéna *(ibid.)*, les polètes *(ibid.)*, le ταμίας τῶν στρατιωτικῶν, les administrateurs du Théorique *(ibid.)*; les apodectes (ch. 48), les logistes et les euthynes *(ibid.)*. Les cavaliers (ch. 49).

Suite des magistratures désignées par le sort (ch. 50-55). — Les ἱερῶν ἐπισκευασταί, les astynomes (ch. 50); les agoranomes, les métronomes, les sitophylaques, les ἐμπορίου ἐπιμεληταί (ch. 51); les Onze, les cinq εἰσαγωγεῖς et les ἔμμηνοι δίκαι (ch. 52); les Quarante, les Arbitres ou Διαιτηταί (ch. 53); les Ὁδοποιοί (ch. 54), les logistes (*ibid.*; cf. ch. 48); le secrétaire de la prytanie, le secrétaire des lois (ἐπὶ τοὺς νόμους) (ch. 54); les dix ἱεροποιοί (οἱ ἐπὶ τὰ ἐκθύματα), les dix ἱεροποιοί (οἱ κατ' ἐνιαυτόν) (ch. 54); l'archonte de Salamine et le démarque du Pirée (*ibid.*).

Suite des magistratures désignées par le sort (ch. 55-59). — Archontes, thesmothètes et secrétaire des thesmothètes,

La δοκιμασία des archontes (ch. 55).

L'archonte (ch. 56).

L'archonte-roi (ch. 57).

Le polémarque (ch. 58).

Les thesmothètes (ch. 59).

Suite et fin des magistratures désignées par le sort (ch. 60).

Les athlothètes (ch. 60).

Magistratures élues (ch. 61).

Les stratèges, les taxiarques, les hipparques, les phylarques. L'hipparque de Lemnos.

Le ταμίας τῆς Παράλου et le ταμίας τῆς τοῦ Ἄμμωνος. Le nom d'Ammon, dans l'ouvrage d'Aristote, nous reporte à la dernière partie du IVe siècle; plus haut déjà, au ch. 54 fin, nous voyons le nom de l'archonte Képhisophon (329/8).

Du salaire des magistrats (ch. 62). Cf. ch. 42, où il est parlé du salaire des sophronistes et des éphèbes. Chapitre presque entièrement nouveau.

Les tribunaux (ch. 63 et tous les fragments qui suivent p. 161-170).

Il ne faudrait pas conclure de cette sèche énumération que la seconde partie du livre d'Aristote ressemble en aucune façon à quelque lexique. Aristote a su la rendre intéressante par des comparaisons fréquentes avec le Ve siècle, par des observations comme celle-ci, qui nous montrent que l'usage était plus d'une fois en désaccord avec les lois : il nous dit au ch. 47 que les trésoriers d'Athéna étaient tirés au sort parmi les pentacosiomédimnes (c'est-à-dire les citoyens de la première classe, les plus riches), en vertu de la loi de Solon. « Car, ajoute-t-il, cette loi est encore en vigueur, et pourtant celui que le sort a désigné remplit la charge, même s'il est très pauvre ». Il nous avait appris déjà (ch. 7 fin) que, de son temps, les thètes (c'est-à-dire les citoyens de la dernière classe) pouvaient arriver aux magistratures. Cf. ch. 26. — Enfin l'on peut suivre

partout, dans cette seconde partie, les progrès du peuple qui arrive à se rendre maître de tout, à disposer de tout et dans l'assemblée et dans les tribunaux dont le pouvoir grandit au détriment du Conseil et des magistrats. C'est ce progrès constant qui caractérise la constitution du IVe siècle. Aristote l'a déjà signalé à la fin du ch. 41 : il y insiste dans cette seconde partie que couronne et domine en quelque sorte la description détaillée des tribunaux.

Tel est en quelques mots le livre d'Aristote. Encore une fois, cette analyse n'a pas la prétention d'être complète et c'est au maître lui-même que je renvoie mes lecteurs.

Je me fais un devoir, en terminant, d'exprimer toute notre reconnaissance aux Trustees du British Museum et même à l'éditeur M. Kenyon. Remercions-les d'avoir mis tant d'empressement à nous faire jouir de leur belle découverte.

Le livre est admirablement imprimé, avec ces beaux caractères gros et gras que nous devrions bien emprunter à l'Angleterre. Si je voulais chercher chicane à M. Kenyon, je lui dirais que les fautes d'accent abondent; qu'il est certaines erreurs de texte qui sautent aux yeux comme Ἀχέρδους υἱός pour le démotique Ἀχερδούσιος (ch. 39), comme ἐάν pour ἄν (ch. 31 et ailleurs encore), etc., etc., etc.; qu'il est nombre de notes peu satisfaisantes, incomplètes ou erronées (la note sur les περίπολοι, par exemple, p. 109); je lui reprocherais encore de citer des inscriptions attiques d'après le C. I. G. ou d'après les *Fasti Hellenici* de Clinton; de n'être pas au courant des formules épigraphiques (formule de l'amendement dans le décret de Pythodoros, à la dernière note de la p. 81). Mais je veux être plus généreux que ses compatriotes qui le malmènent si fort et je lui renouvelle tous mes remerciments.

B. HAUSSOULLIER.

---

124. — W. M. RAMSAY. **The historical Geography of Asia Minor** (Royal geographical Society, supplementary papers, vol. IV.) In-8, VI-495 p., avec 6 cartes. Londres, John Murray, 1890.

Paraissant en même temps que les premières feuilles de la grande carte de M. Kiepert, ce livre marque une date mémorable dans l'histoire de la géographie comparée de l'Asie-Mineure. On peut dire qu'il en clot la *période héroïque*, celle où l'absence de tout ouvrage d'ensemble qui fût autre chose qu'une compilation, de tout dépouillement des documents littéraires, épigraphiques et numismatiques, comme aussi de toute analyse scientifique des itinéraires, créait des difficultés presque insurmontables à ceux qui voulaient, pour enrichir la science, aller du connu à l'inconnu et faire porter leurs efforts sur les points qui restaient à élucider. Désormais, avec ce livre et la carte de M. Kiepert, qui doit du reste une partie de son excellence aux relevés topographiques de M. Ramsay,

on va savoir au juste ce qui est fait, ce qui reste à faire et d'après quelle méthode il convient de continuer le travail. L'École française d'Athènes ne sera pas la dernière à en profiter.

Quand M. R. arriva à Smyrne en 1880, c'était en vue de rechercher, aux environs de cette ville, les traces de la civilisation dite hittite dont son maître et ami, le professeur Sayce, venait de deviner l'extension et l'importance. Ses premières excursions, dont le récit a paru dans le *Journal of Hellenic Studies*, le menèrent en Ionie et en Éolide, où il fit d'importantes découvertes topographiques. Quand je le rencontrai à Myrina, en 1881, au moment d'aller visiter avec lui les ruines d'Aegae, il avait déjà conçu le plan des vastes explorations auxquelles son nom restera attaché dans l'avenir. Ses études et ses voyages l'avaient conduit à la conclusion que la géographie anatolienne restait à faire. Si, sur la côte, à quelques heures de Smyrne, il y avait encore de grandes rivières, comme le Pythicus, qui n'étaient portées sur aucune carte, la géographie de l'intérieur du pays était livrée à l'incertitude la plus complète : la Phrygie, notamment, était à peu près inexplorée et la grande majorité de ses villes antiques n'avaient pas encore été identifiées. Ce fut là le second théâtre des belles découvertes de M. R., découvertes à la fois épigraphiques, archéologiques et géographiques, qui développèrent en lui les facultés multiples dont la réunion est essentielle à l'œuvre de la géographie comparée. Pendant dix ans, M. R. a passé presque tous ses étés dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, où son indomptable énergie, servie par une connaissance rapidement acquise du grec et du turc, lui a permis d'explorer des régions entières où pas un européen avant lui n'avait mis les pieds. Les résultats de ses voyages ont été publiés dans une longue série d'articles, la plupart écrits un peu hâtivement, qu'il a dispersés dans le *Journal of Hellenic Studies*, l'*American Journal of Archaeology*, la *Classical Review*, l'*Expositor*, l'*Athenaeum*, la *Revue archéologique*, le *Bulletin de Correspondance hellénique*, la *Revue des Études grecques*, les *Mélanges de l'École Française de Rome*, les *Athenische Mittheilungen*, le *Philologus*, etc. Ces articles ne sont pas seulement consacrés à la publication d'inscriptions inédites et à la description de monuments figurés. S'il a eu la chance de découvrir, sans pratiquer de fouilles, plus de mille textes nouveaux et de signaler le premier quelques œuvres d'art de premier ordre, M. R. n'a jamais oublié que le but essentiel de ses voyages était la géographie comparée. Dans l'intérieur de l'Anatolie, la difficulté de cet ordre d'études était énorme, car il n'existait pas de cartes modernes dignes de foi et il fallait que le travail du topographe marchât de pair avec celui de l'archéologue. En outre, les textes relatifs à la géographie ancienne de l'Asie-Mineure n'avaient jamais été réunis et M. R. s'aperçut bien vite qu'il ne fallait compter, à cet égard, ni sur Mannert et Forbiger [1], ni sur Cramer et Texier.

1. « I have not been able to determine whether Mannert or Forbiger is the worse authority », écrit spirituellement l'auteur (p. 98).

Grâce à la bibliothèque de l'École évangélique de Smyrne, cet oasis de livres dans le désert oriental, grâce aussi aux bibliothèques des différents instituts d'Athènes, M. R. put se mettre à l'œuvre dans l'intervalle de ses nombreux voyages : il dépouilla non seulement la littérature classique, que les compilateurs modernes ont utilisée, mais les historiens de la Byzantine et les *Acta sanctorum*, où l'attendaient une multitude de documents encore vierges. C'est là qu'il eut l'occasion de montrer sa compétence comme latiniste et comme helléniste, fruit de la forte éducation universitaire qu'il a reçue. Le grand travail qu'il accomplit sur ce domaine des textes fut entièrement personnel et de première main. Il nous apprend lui-même qu'il n'apprit à connaître qu'en 1888 la *Chronographie byzantine* de Muralt et il se félicite avec raison de son ignorance, qui l'a obligé de recourir aux originaux, au lieu de puiser dans un ouvrage estimable, mais où les inexactitudes sont légion. A côté de la *Byzantine*, ce sont les *Notitiae Episcopatuum* et Hiéroclès qui ont fourni le plus de lumières à M. R. ; développant une idée féconde de M. Waddington, il a démêlé l'ordre géographique qui a présidé à l'arrangement de ces listes et a tiré de là des conclusions qui se sont souvent vérifiées sur le terrain. Je voudrais pouvoir donner ici un aperçu de ses nombreuses découvertes, mais ce serait résumer un gros volume qui est lui-même aussi condensé que possible. Qu'il me suffise d'ajouter que M. R. a parcouru presque toutes les provinces anatoliennes et que le nombre des villes antiques retrouvées ou identifiées par lui *s'élève à plus de deux cents*. Continuateur d'Hamilton, de Le Bas et de M. Waddington, M. R. les a surpassés par l'étendue et la durée de ses recherches ; déjà il a formé des élèves et des émules, comme MM. Sterrett et Hogarth, dont les fructueuses explorations ont été guidées par ses conseils et encouragées par son exemple. On citerait difficilement une activité scientifique, à la fois érudite et militante, appliquée avec autant de persévérance au même but et récompensée par des succès plus éclatants.

Si l'ouvrage d'ensemble annoncé depuis longtemps par l'auteur a tardé jusqu'à présent à paraître, cela tient à des circonstances fâcheuses qu'il a exposées dans sa préface. Le manuscrit de la première partie, achevé en 1888, fut égaré par lui, ou lui fut volé, dans un compartiment de chemin de fer entre Aberdeen et Londres ; comme il avait détruit ses notes, c'était une perte à peu près irréparable. Ses devoirs de professeur à Oxford d'abord, puis à Aberdeen, absorbèrent presque tous ses instants et, dans cette dernière ville, il ne disposait que d'une bibliothèque rudimentaire. Tous ses amis, entr'autres M. Perrot, lui ont conseillé d'écrire sur l'Asie-Mineure un grand ouvrage à la fois descriptif et archéologique, où il aurait fait entrer les nombreux articles disséminés par lui dans les *Revues* et même dans les journaux. M. R. nous dit sans ambages que, s'il n'a pas écrit ce livre, c'est qu'aucun éditeur n'a voulu entreprendre de l'imprimer. Nous touchons là du doigt une des déplorables infériorités qui pèsent sur la science en Angleterre. Chez

nous, une monographie comme celle que M. R. pouvait écrire, comme celle qu'il écrira certainement un jour, aurait été imprimée aux frais de l'État par l'Imprimerie Nationale; en Angleterre pays dont la pauvreté est proverbiale, l'auteur a été trop heureux d'insérer dans les *Supplementary papers* de la Société Géographique de Londres un résumé très condensé, forcément aride, où toute description du pays et de ses habitants fait défaut et qui ne dispense nullement de recourir à ses précédentes publications. Heureusement, les bons index qui terminent le volume et les notes bibliographiques (souvent trop peu précises) données au bas des pages, permettent aujourd'hui de retrouver, pour chaque ville antique, le renvoi au travail où M. R. s'en est occupé ailleurs. Mais nous n'avons pas là le *Thesaurus anatolicus* qu'une des grandes universités anglaises devrait demander sans retard à l'auteur et faire paraître à ses frais. C'est une esquisse excellente, d'une utilité de premier ordre, mais ce n'est encore, après tout, qu'une esquisse : nous attendons le tableau. Après comme avant, l'*Asie-Mineure* de Texier reste un livre aussi indispensable qu'il est mauvais.

L'ouvrage de M. R. comprend deux parties, l'une consacrée à l'exposé des questions générales, l'autre à la géographie historique des différentes provinces. Dans la première, il étudie la route royale de l'époque achéménide. puis les voies commerciales de l'époque grecque, enfin les voies romaines et byzantines. Un chapitre très important est consacré à l'appréciation des sources anciennes, Strabon et Ptolémée, la Table de Peutinger et les Itinéraires; un autre aux changements survenus dans l'emplacement des villes, changements qui jettent un jour très curieux sur les circonstances politiques et commerciales où ils se sont produits.

La seconde section débute par une introduction qui est consacrée en partie aux *Notitiae* et à Hiéroclès, sujet sur lequel M. R. est encore revenu dans les additions (p. 427). Les chapitres suivants concernent les cités et évêchés de l'Asie byzantine, de la Lydie, de la Phrygie, de l'Hellespont, de la Bithynie, de la Galatie, de la Cappadoce, etc., chaque nom d'évêché ou de ville étant accompagné d'une notice très concise sur son emplacement actuel, parfois aussi sur son histoire et ses cultes locaux. En général, ici comme ailleurs, M. R., qui manquait de place pour développer son sujet, a passé sous silence les faits connus que ses prédécesseurs avaient plus ou moins bien exposés. D'autres chapitres traitent des voies romaines dans les différentes provinces; l'analyse du réseau routier est naturellement fondé en première ligne sur les bornes miliaires. C'est dans cette seconde partie du livre, de beaucoup la plus considérable, que M. R. a accumulé les découvertes et les rectifications de détail; si la lecture continue en est à peu près impossible, on ne peut qu'y louer la bonne ordonnance des matières et la sévère précision du style. C'est le modèle d'un manuel fait pour être consulté; le jour où l'auteur sera en mesure de nous donner un livre *lisible* sur le même sujet, il devra adopter le format de la *Géographie* d'Élisée Reclus et c'est

tout au plus si l'immensité des matériaux lui permettra de les faire entrer dans deux gros volumes pareils à ceux de cet ouvrage monumental.

Outre six excellentes cartes, M. Ramsay a donné des tableaux hors texte où l'on trouve, classés par provinces, les noms des cités tels qu'ils apparaissent sur les monnaies, dans les listes des conciles, dans Hiéroclès et dans les *Notitiae*. Les additions et les index sont considérables et témoignent de la préoccupation persistante de l'auteur à faciliter le maniement de son livre. Nous n'avons pu en donner qu'une idée bien imparfaite et ne saurions, sans injustice, insister sur les menues erreurs et omissions qui nous ont parfois arrêté. Notre unique désir est de signaler sans retard cette œuvre fondamentale à l'attention sympathique, nous dirons même à l'admiration, de ceux que préoccupe la restitution du passé [1].

Salomon Reinach.

---

125. — **Petri Abaelardi Planctus** I, II, III, IV, V, VI. Herausgegeben von Wilhelm Meyer aus Speyer. Erlangen, Fr. Junge, 1890, 19 pp. in-8. Prix : 1 fr. 25 Separatabdruck aus der Festschrift für Konrad Hoffmann (Romanische Forschungen, hsgg. von Karl Vollmœller, Bd. V, h. 2).

M. Wilhelm Meyer, de Spire, poursuit ses études sur les rythmes latins du moyen âge [2]. Il est peu de morceaux qui témoignent d'une habileté technique plus grande et d'une recherche plus curieuse de combinaisons nouvelles que les *Planctus Abaelardi*. Greith les avait mal publiés en 1838 d'après le ms. unique du fonds de la Reine au Vatican 288, et c'est ce texte qui a été reproduit par Migne. M. W. Meyer, avec le concours de W. Brambach, a fait paraître de la troisième pièce une édition bien supérieure [3]; il complète aujourd'hui son travail en nous donnant les cinq autres *planctus* [4]. Les neumes de l'original sont remplacés par des chiffres et la disposition typographique permet de saisir d'un coup-d'œil la disposition rythmique. Dans l'introduction, M. W. Meyer ne fait guère que condenser et grouper les remarques disséminées dans la dissertation *Bemerkungen über die lateinischen Rythmen*.

P. L.

---

1. « Si j'étais l'héritier des millions de Schliemann, écrivait M. Mommsen à l'auteur dans une lettre qui a été récemment publiée, je vous ferais travailler pendant dix ans à la géographie de l'Asie-Mineure... *Ce que vous avez fait là ne pourra guère être surpassé que par vous-même* ».

2. *Anfang und Ursprung der lat. u. gr. rythmischen Dichtung*, 1885 (Ac. de Bavière, *Abhandl.*, XVII, 267) et *der Ludus de Antichristo und Bemerkungen über die lat. Rythmen des XII Jahrhunderts*, 1882 (Ac. de Bavière, *Sitzungsber.*, 1882, 1).

3. *Petri Abaelardi Planctus uirginum Israel super filia Jeptae Galaditae*, München, 1885.

4. C'est par erreur que le titre de la présente brochure annonce le troisième *planctus*.

126. — **G. A. Bürger's Sæmmtliche Gedichte**, p. p. Ed. GRISEBACH. Berlin, Grote, 1889, 2 volumes, in-8. XXXV et 359, XXIV et 244 p. 8 mark.

127. — **Das Gœthe'sche Zeitalter der deutschen Dichtung**, von Ed. GRISEBACH. Leipzig, Engelmann, 1891. In-8, 197 p.

La très jolie et presque luxueuse édition de Bürger que M. Grisebach a fait paraître, plutôt pour les bibliophiles que pour les philologues, a de grands mérites. Son premier volume renferme les poésies de l'édition de 1789 (M. G. veut de cette façon célébrer le centième anniversaire de Bürger) et, dans un appendice, toutes les variantes du texte de 1789 qu'a publiées Reinhard. Le second volume contient : 1° les poésies que Bürger n'a pas accueillies dans son édition de 1789 (au nombre de vingt et une) ; 2° les poésies que Bürger a données de 1789 à 1794 (au nombre de cinquante-sept), rangées selon l'ordre chronologique, et parmi elles, plusieurs qui manquent dans l'édition Aug. Sauer (vol. 78 de la collection Kürschner) ; 3° soixante poésies tirées des papiers manuscrits de Bürger (ms. de la bibliothèque de Berlin et ms. Kiel-Wehn consult par Strodtmann). On trouvera dans cette troisième partie nombre de pièces qui manquent encore dans l'édition Sauer ou qu'elle regarde comme « douteuses », et un morceau inédit, le *Wechselgesang* entre Meta et Nœrchen (p. 137-140) qui est tout à fait dans le ton et la manière de Bürger. A la fin du deuxième volume est un *Bibliographisches Register* des deux tomes, très utile et plein d'indications bibliographiques et autres.

Nous ne ferons pas le même éloge du *Siècle de Gœthe* du même auteur. L'ouvrage n'est qu'une suite de notices bourrées de citations et d'appréciations d'autrui. Celles que M. G. consacre à Herder (p. 9-63), à Bürger (p. 64-75), à Heinse (p. 89-106) sont banales ; celle de Schiller (p. 77-88) ne vaut que par une nomenclature, du reste bien sèche, des représentants du drame historique ; celle de Blumauer contient à peine trois pages (p. 107-109) ; celle de Brentano (p. 110-140) est la meilleure du volume, quoique encore un peu superficielle et trop remplie de citations ; celle de Heine (p. 141-160) ne brille que par des rapprochements forcés entre Brentano et l'auteur d'*Atta Troll*. Des lettres inédites, d'ailleurs insignifiantes, de Heinse et de Brentano terminent ce volume qui ne sert, en somme, qu'à nous apprendre que M. Grisebach — dont nous ne nions pas le talent poétique — est un des successeurs de Brentano (p. 119) et de Heine (p. 159).

A. CHUQUET.

---

128. — **La vie militaire sous l'ancien régime**, par Albert BABEAU. *Les Officiers*. Paris, Didot, 1890. In-8, 354 p.

On sait le mérite de ces études toujours exactes, toujours intéressantes, de M. Babeau. Il est facile de trouver sur tel ou tel point un détail qu'il n'a pas connu, une anecdote qu'il a oubliée, un menu fait qui

achèverait d'éclairer et de justifier son dire (par exemple dans ce volume des *officiers*, p. 56, sur l'enseignement de l'École militaire, où il fallait insister sur Junker et citer les *Mémoires* de Vaublanc; p. 73 sur l'Institut de Pfeffel qu'il fallait nommer et ne pas désigner vaguement « un littérateur dans le besoin »; p. 191, rappeler, à propos de Metz, les témoignages de Dommartin recueillis par M. de Besancenet; p. 269, donner au lieutenant de roi — et non « du roi » — à Francfort le nom de *Thorenc* et rappeler l'éloge que fait Pütter dans son histoire de l'Université de Gœttingue, du lieutenant-général Du Muy et de tous les officiers français; p. 281 et ailleurs, citer et utiliser le livre de M. Mention sur Saint-Germain; p. 296, dire *Lacuée* au lieu de « Cessac » et ne pas confondre Albert et Georges Duruy, etc.). Mais on félicitera M. B. de réunir et de mettre en œuvre avec tant d'aisance un si grand nombre de documents puisés de tous côtés. L'auteur retrace d'abord l'éducation première que recevaient les officiers de l'ancien régime; il les montre entrant au service comme volontaires, débutant dans les compagnies de cadets, perfectionnant leur instruction dans une *académie*, figurant encore dans les pages du roi ou d'un grand seigneur, ou, s'ils sont pauvres, devenant élèves de l'École militaire de Paris et de ces douze collèges militaires de province où des moines les préparaient à l'art de la guerre. Puis, avec M. B., nous suivons l'officier au régiment, nous le voyons en uniforme, nous le voyons se préoccuper de son avancement et monter de grade en grade; nous lisons au passage une foule de détails sur les capitaines, les colonels et les généraux, sur leurs rapports réciproques, sur leurs traitements et leurs pensions, sur le luxe qu'il déployaient dans leur équipage, sur leurs loisirs et les congés de semestre qu'un grand nombre recevaient tous les ans, sur leurs mœurs, sur les « types militaires » du temps, etc. Les trois derniers chapitres du volume traitent de l'*esprit guerrier*, de l'*esprit patriotique* et de la *Révolution* qui améliore singulièrement le sort des officiers en assurant leurs grades contre une destitution arbitraire, en leur conservant quelques privilèges, surtout en élargissant devant eux les perspectives de l'avancement. D'instructifs appendices et une table alphabétique des matières rehaussent la valeur de ce livre où l'on trouvera, somme toute, un portrait fidèle de l'officier de l'ancien régime, avec ses défauts et ses vices, mais aussi avec ses brillantes qualités et tout ce qu'il avait d'aimable, de fier et de chevaleresque.

A. C.

---

129. — H. Taine. **Les origines de la France contemporaine. Le Régime moderne**, tome I, 1 vol. in-8, III-448 pages. Paris, Hachette, 1891.

M. H. Taine vient de faire paraître le cinquième volume de cette œuvre considérable, célèbre dès son apparition, œuvre d'un grand

écrivain, d'un érudit infatigable et consciencieux, d'un penseur, d'un honnête homme.

Il y a deux manières d'écrire l'histoire, l'une procède par les fortes lignes de la synthèse, l'autre par la minutie des analyses. La synthèse historique cherche à dégager des faits particuliers, par la perception des rapports d'identité qui existent entre eux, ce que Talleyrand, puis Fustel de Coulanges, ont appelé les faits permanents. La coordination des faits permanents constitue l'histoire. Cette méthode a trouvé en Tocqueville et Fustel de Coulanges d'admirables représentants. La méthode analytique au contraire, enseignée par Macaulay, s'efforce, par l'exposé, l'accumulation des faits particuliers, de composer un large tableau, image de la réalité. Le disciple le plus fidèle, en même temps que le plus original, le plus puissant sans aucun doute, que Macaulay ait eu est M. H. Taine.

La méthode synthétique a ses dangers. Les esprits superficiels généralisent dans le vague et l'abstrait, ceux qui ont été formés par une culture trop littéraire ne pensent qu'en images, leurs œuvres se composent de phrases pures; phrases et images remplacent la perception directe et réelle des faits permanents.

La méthode analytique, elle aussi, offre des dangers. Nous y succombons quotidiennement en donnant à l'un ou l'autre des faits particuliers que nous juxta-posons une importance qu'il n'a pas, transformant ainsi un fait accidentel en cause profonde. Un autre danger de la méthode analytique est de ne pas donner par l'accumulation des détails le tableau d'ensemble qui est la raison d'être d'un livre d'histoire, et de laisser ainsi à un autre le soin de faire l'œuvre qu'on s'était proposé de faire soi-même.

Ce dernier reproche ne saurait assurément être adressé à M. Taine. Le portrait de Napoléon, par lequel s'ouvre son nouveau volume, est déjà célèbre : chacun conserve dans sa mémoire ce tableau grandiose, où le colosse apparaît dans ses proportions monstrueuses autant par les vices et les passions, que par les vertus et le génie.

Le deuxième livre, *Formation et caractère du nouvel État*, nous paraît néanmoins supérieur encore au premier. Avec quelle clairvoyance et quelle exactitude d'appréciation M. T. nous montre Napoléon reconstruisant l'édifice social détruit par l'anarchie révolutionnaire, comment Napoléon a su l'approprier aux besoins du peuple qui devait l'habiter, comment il a compris le tempérament nouveau de la nation qui a eu l'inappréciable bonheur de trouver ce réorganisateur de génie, au moment où, ayant brisé son organisation intérieure, elle se trouvait, avec un immense besoin d'une constitution adaptée à la vie nouvelle, dans l'impossibilité de se la donner. Comme M. T. saisit bien et montre, grâce à son incomparable talent d'analyse, l'opposition entre le régime administratif qui est le nouveau régime, et le régime patronal qui est le régime ancien. Quel heureux tableau il trace des vieilles

libertés locales. — M. T. va jusqu'à employer l'expression énergique et vraie de *souverainetés locales* (p. 163), — définitivement anéanties par le premier consul (pp. 371-372) continuant l'œuvre de la Révolution! Quelle conception simple et profonde de la vie sociale dans la France d'autrefois. « Depuis les origines, dans la formation et l'administration « du royaume, le roi, pour obtenir les services, l'argent, la collaboration « ou la connivence dont il avait besoin, avait toujours traité avec des « corps, ordres, provinces, seigneuries, clergé, églises, monastères, « universités, parlements, communautés de profession, d'art ou de « métier, familles, c'est-à-dire avec des pouvoirs constiués, plus ou « moins difficiles à soumettre, et qui, avant de se soumettre, ensuite, « pour rester soumis, stipulaient des conditions » (p. 298).

Cette vieille organisation sociale, la Constituante la met en pièces (p. 58).

La Législative et la Convention achèvent brutalement, sans laisser aucun espoir de renaissance, l'œuvre de la Constituante. Bonaparte apparaît et donne à la France ce qui devait remplacer à soi seul traditions et coutumes, vie locale et corps sociaux, l'administration. C'est une joie pour nous de signaler ces pages brillantes. Lorsque le dernier éditeur de Montchrétien, dans une préface qui fit grande impression, traça le hardi tableau des libertés sociales de l'Ancien-Régime il provoqua quelques cris de surprises, quelques protestations. M. T. qui met ses analyses pénétrantes là où l'éditeur de Montchrétien avait mis sa synthèse vigoureuse, donne à ces conceptions une confirmation éclatante, définitive sans aucun doute [1].

La transformation qui s'opéra à la fin du XVIII[e] siècle ne tenait pas d'ailleurs à des circonstances particulières, ni à tels ou tels individus. Elle était la conséquence entraînée par la force irrésistible des événements. Il ne faut en faire ni mérite, ni reproche à la Révolution, ni à Napoléon; la royauté de Louis XVI, comme l'a constaté un historien récent [2], se faisait déjà administrative; et la royauté de la Restauration fut heureuse de l'œuvre accomplie en son absence, elle la maintint avec autant de soin que si elle en eût été elle-même la créatrice [3].

Le dernier livre intitulé : les *Défauts et les effets du système*, est peut-être le plus remarquable du volume entier : puissante mais effrayante analyse du lent et implacable travail par lequel l'invasion de l'esprit jacobin et démagogique, — nous ne dirons pas démocratique —

---

1. Tocqueville écrivait déjà en parlant de l'Ancien-Régime (p. 183) : « Il y régnait beaucoup plus de liberté que de nos jours. »

2. H. Monin, l'*État de Paris en 1789*. — Tocqueville observe (p. 183) : « L'intendant de 1740 ne s'occupait guère que de maintenir sa province dans l'obéissance, d'y lever la milice et surtout d'y percevoir la taille, l'autre (celui de 1780) a bien d'autres soucis. »

3. M. T. écrit (p. 391) : « Promené en 1815 parmi les ponts, les canaux, les superbes chaussées du Languedoc, le duc d'Angoulême, à qui l'on rappelle que ces travaux ont jadis été faits par les États de la province, répond sèchement : « Nous « préférons les départements aux provinces ». — M. de Villèle, I, 248.

détruit peu à peu le chef-d'œuvre napoléonien, la « machine de l'an VIII, » pour nous servir des expressions de M. Taine. Quand un immense pays de quarante millions d'habitants n'aura plus ni coutumes, ni traditions, ni croyances communes, ni groupes sociaux, ni vie et indépendance locales, quand il aura par une destruction insensible miné et corrompu l'administration puissante, œuvre de génie, fortifiée et maintenue par l'honnêteté, organe essentiel de sa vie sociale, quel sort lui sera réservé?

Nous venons de présenter M. T. comme un analyseur pénétrant et minutieux; il sait aussi, quand il le veut, donner de remarquables exemples de synthèse. Dans le deuxième chapitre du livre II, par exemple, où le philosophe, prenant un moment la place de l'historien, expose en plusieurs pages, de grande envergure, ce qu'il appelle le *principe des spécialités.* « Ce principe, dit M. T. (p. 145, note), a « d'abord été établi pour les machines et pour les ouvriers par Adam « Smith. Macaulay l'a étendu des machines aux associations humaines. « Milne Edwards en a fait l'application aux organes dans toute la série « animale. Herbert Spencer l'a développé largement pour les organes « physiologiques et pour les associations humaines dans ses *Principes « de biologie* et dans ses *Principes de sociologie.* J'ai essayé ici de « montrer les trois branches parallèles de ses conséquences et, de plus, « leur racine commune, qui est une propriété constitutive et primor« diale, inhérente à *tout instrument.* » M. T. montre l'importance capitale et féconde de ce principe. Il est si bien une propriété inhérente à tout instrument qu'il peut même être appliqué, nous semble-t-il, à l'instrument mental, aux productions des lettres et des arts.

M. T. fait encore une belle synthèse lorsqu'il caractérise d'un mot le génie de Napoléon en disant qu'il avait *des idées adéquates* c'est-à-dire égales à leur objet. Quant au caractère de l'homme, M. T. n'a pas songé à en établir la synthèse, mais il a fourni, avec une précision remarquable, tous les éléments nécessaires à la faire. Peut-être a-t-il donné une importance exagérée à ce fait que Bonaparte avait, parmi ses ancêtres paternels, un Toscan. « M^me^ de Staël et Stendhal, observe M. T. « (p. 21) remontent, pour le comprendre, jusqu'aux petits tyrans ita« liens du XIV^e^ et du XV^e^ siècles : » il ajoute : « Mais ce n'est là dans « leur pensée qu'une analogie fortuite. » N'était-ce pas, réellement, une ressemblance accidentelle?

Napoléon était une nature d'un caractère simple et primitif, « res« semblant, dit M. T., à sa mère Lætitia (de famille corse) âme primi« tive que la civilisation n'a point entamée. » Bonaparte se peint lui-même comme un petit sauvage. Les natures primitives sont bien d'une race, elles ne sont d'aucune nationalité; les nations ne se forment qu'avec leurs civilisations.

Un philosophe contemporain écrit [1] : « Les idées simples sont le trait

1. *Les Sophistes allemands et les nihilistes russes*, (1887), p. 215.

« distinctif des époques primitives des peuples, les idées classiques de « leur période de splendeur, les idées incomplètes des époques de déca- « dence. » Le jeune Bonaparte était une nature primitive, esprit à idées simples, doué d'une incomparable puissance de pensée. « Cerveau « admirablement disposé à tout apprendre et à ne rien juger que par « l'impression concrète[1]; — les abstractions, du moment qu'il les con- « çoit, prennent immédiatement un caractère d'une simplicité extrême, « et se transforment en vérités concrètes[2]; — il a, comme les enfants, « les impressions vives et fraîches, mais il en a aussi les colères et les « emportements irréfléchis; les hésitations morales ou intellectuelles « lui sont sentiments inconnus[3]; — enfin si de cette force des impres- « sions résulte l'impuissance de manier les abstractions et de suivre de « grandes lignes méthodiques, ses excès d'imagination découlent de la « même source[4]. » Que si l'on veut ouvrir le livre de M. T., on verra que toutes les particularités morales et intellectuelles de Napoléon signalées par lui sont définies dans les lignes qui précèdent et qui résument la psychologie des peuples à idées simples. M. T. explique ces particularités par la Renaissance italienne, par Dante et Michel Ange, Malatesta et Borgia, Machiavel, Castruccio et quelques autres tyrans italiens des XIVe et XVe siècles.

Qu'advint-il? Le « jeune sauvageon » arriva à Paris, fut élevé dans une école du roi, aux frais du roi, nourri des idées, pénétré de la culture françaises; ses sympathies peuvent rester quelque temps attachées à l'indépendance de son petit pays natal, sa pensée n'en reçoit pas moins la fidèle empreinte du moule dans lequel elle est formée. Bientôt jeté dans la Révolution, il s'assimile l'état social, les idées, l'état moral et intellectuel qui l'entourent. Tout marque en lui avec une force et une facilité surprenantes; il devint de la sorte celui qui comprit le mieux le génie et la civilisation de la France, le caractère de la nation; il devint celui dont la nature même répondit le plus complètement à l'état où se trouvait alors le peuple qu'il allait diriger. Insensiblement, néanmoins, on voit une transformation s'opérer en lui : le cerveau qui acceptait et absorbait toutes les idées nouvelles avec tant de facilité leur devient rebelle, lui qui s'assimilait toutes choses d'une manière si complète, repousse toute impression nouvelle. Le comte Chaptal[5] écrit : « Pen- « dant le consulat son opinion n'étant pas encore formée sur la plupart « des sujets, il souffrait la discussion, et il était alors possible de l'éclai- « rer et de faire prévaloir souvent l'opinion qu'on émettait en sa pré- « sence. Mais, du moment où il a eu des idées vraies ou fausses sur « tous les objets d'administration, il n'a plus consulté personne; il se

1. *Ibid.*, p. 221.
2. *Ibid.*, p. 217.
3. *Ibid.*, p. 218.
4. *Ibid.*, p. 219.
5. Cité par M. Taine. p. 78 note 4.

« moquait avec aigreur de tous ceux qui émettaient une opinion diffé-
« rente de la sienne, il cherchait à les tourner en ridicule. Pendant qua-
« tre ans il chercha à s'entourer des hommes les plus forts en chaque
« partie, ensuite le choix de ses agents commença à lui paraître indiffé-
« férent. Il lui fallait des valets, non des conseillers. Les ministres
« n'étaient plus que des chefs de bureau; le Conseil d'État ne servait
« plus qu'à donner la forme à des décrets émanés de lui. »

Après avoir établi en France sa souveraineté, le général devenu empereur se trouve en face de l'Europe. Sa nature naguère vierge porte à présent une empreinte forte et précise, la table rase est couverte de caractères profondément gravés. La faculté d'assimilation a disparu, et l'homme qui a si bien compris la France, est impuissant à comprendre l'Europe. Loin de nous apparaître comme un esprit italien, « les nations qu'il comprend le moins bien sont précisément les nations italienne et espagnole. Il écrase ce qui reste de grandeur à la première, malmène la papauté, et soulève l'Espagne tout entière. Vis-à-vis de l'Espagne et de l'Italie chacun des mots qu'il prononce est un heurt, chacune de ses volontés une violence..... Aussi mauvais diplomate qu'il est grand organisateur, il prétend soumettre l'Europe entière à sa puissance d'organisateur de génie ; et s'il finit par soulever cette même Europe contre lui, c'est que, dans ses erreurs et dans ses fautes, il ne fut malheureusement pour lui et le pays que trop français [1]. »

Dans l'Antiquité nous voyons un homme placé dans des conditions semblables à celles de Napoléon, *barbare* de génie comme lui, comme lui jeté dans une civilisation en état de crise après sa période de splendeur : Alexandre entra dans la société grecque comme Napoléon entra dans l'état social de notre pays. Il faut beaucoup se défier des parallèles historiques, mais qu'on y réfléchisse ! l'œuvre d'Alexandre et celle de Napoléon ont été semblables, parce qu'ils se sont trouvés placés l'un et l'autre dans des circonstances identiques : et, de même que le macédonien Alexandre apparaît aux yeux attentifs comme l'une des plus glorieuses incarnations du génie grec, le corse Buonaparte restera l'une des plus puissantes expressions du génie français.

Frantz Funck-Brentano.

---

130. — Jean Moréas. **Le Pèlerin passionné.** Paris, Léon Vanier, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Dans le dernier numéro de la Revue *Art et critique*, laquelle vient de mourir d'inanition, ô ingratitude du siècle ! M. Verlaine, qui n'a pas encore tout à fait oublié son latin, saluait modestement de ce vers l'apparition du *Pèlerin passionné :*

Nescio quid majus nascitur Iliade.

1. *Traicté de l'Œconomie politique par A. de Montchrétien*, Introduction p. CXII.

Il est évidemment de ceux, l'heureux homme, qui ont su « scruter en quelle manière une sentimentale idéologie et des plasticités musiciennes se vivifient dans ce poème d'une action simultanée », comme il est dit dans la Préface. Barbare que je suis, *barbarus ego sum*, pour parler latin comme M. Verlaine, j'avoue que je n'ai pas même réussi à comprendre le titre de ce recueil de vers, ni surtout comme il se rattache au contenu du livre. Ce que j'ai bien vu et ce qui m'a fort amusé « ce sont les innovations rythmiques que, paraît-il, les plus affinés jeunes gens de ce temps sigillent », ce sont les lacis de vers inégaux, les assonances, l'absence même totale de la rime, les vieux mots morts depuis longtemps et qui hurlent de se voir accouplés à des vivants, avec je ne sais combien d'autres audaces ou prosodiques ou syntaxiques, qui « constituent une langue digne de vêtir les plus nobles chimères de la pensée créatrice ». Ainsi parle et « ratiocine » M. Jean Moréas, le divin aède, émigré des bords de l'Ilissos aux rives de la Séquane, qui « poursuit dans la prosodie et le style la communion du moyen âge français et de la Renaissance française, fondus et transfigurés en le principe de l'âme moderne ». Exemple de cette fusion et transfiguration :

Divin Tityre, âme légère! comm' houppe
De mimalloniques tymbons ;
Divin Tityre, âme légère! comm' troupe
De satyreaux ballant par bonds.

Comme plasticité musicienne et idéologie sentimentale à la fois, citons cette chanson :

On a marché sur les fleurs au bord de la route,
Et le vent d'automne les secoue si fort, en outre.
La malle-poste a renversé la vieille croix au bord de la route ;
Elle était vraiment si pourrie, en outre.
L'idiot (tu sais) est mort au bord de la route,
Et personne ne le pleurera, en outre.

On ne commente point ces trouvailles de rythme et de pensée, on les savoure. Assurément, M. Jean Moréas est un rare poète, et, pour user de son langage, le plus portentueux vaticinateur de notre temps.

A. Delboulle.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léon Arvengaud publie chez Garnier des *Extraits de Lucrèce, texte accompagné d'une introduction, d'une analyse du poème et d'un commentaire critique, historique, littéraire et grammatical* (XIV-302 pp. in-18). Ce petit livre, destiné aux élèves de rhétorique, est une bonne adaptation des travaux publiés sur Lucrèce. Je ne trouve guère d'autre omission grave dans l'indication des ressources dont M. A. pouvait disposer que le commentaire si pénétrant donné par Bernays des 685 premiers vers du livre Ier. Il aurait eu aussi quelque profit à consulter l'édition

Bockemüller, si imparfaite qu'elle soit. Dans la partie consacrée aux mss., M. A. résume encore le roman de Lachmann sur l'archétype en capitale.

ALLEMAGNE. — La librairie Perthes de Gotha nous envoie *die Armenpflege* von Pr. Dr V. Bœhmert (101 p. in-8°; *Zimmers Handbibliothek der praktischen Theologie*, abt. 34). Ce livre contient quelques indications sur l'histoire de la charité, des théories et des conseils pratiques, et une bibliographie fort incomplète; le seul ouvrage français qui y figure est un livre de M. M. Du Camp représenté par sa traduction allemande.

— M. Carl Appel publie (Halle, Max Niemeyer, 1891) un travail considérable *Zur Entwickelung italienischer Dichtungen Petrarcas;* un de nos collaborateurs en rendra compte.

ISLANDE. — M. Pall Thorkelsson vient de publier la première livraison d'un ouvrage qui ne peut manquer d'être bien accueilli, car il répond à un besoin qui ne trouvait jusqu'ici aucune satisfaction, au moins en France. C'est un *Dictionnaire islandais-français*, fait à la fois sur la langue vivante et sur les nombreux textes littéraires anciens. A en juger par cette première livraison, la nomenclature est très riche, les exemples sont abondants et instructifs, les traductions sont faites avec soin et intelligence. Le français laisse çà et là à désirer comme élégance et même comme correction, ce qui est bien pardonnable à coup sûr; nous engagerions l'auteur à faire revoir avec soin cette partie de son travail. L'impression aussi laisse à désirer, et il est fâcheux que l'islandais et le français soient dans le même caractère. Mais ce sont là de légères taches. L'ouvrage est très utile et très méritoire, et nous espérons qu'il s'en placera en France un nombre d'exemplaires qui prouve que nous savons gré à l'auteur de la peine qu'il se donne pour nous. Le *Dictionnaire islandais-français* comprendra au moins 100 feuilles et coûtera environ 50 francs. On peut souscrire à Paris à la librairie Nilsson.

ITALIE. — L'abbé Angelo Berenzi, professeur au Séminaire de Crémone, dont la *Revue* a récemment signalé un travail sur les *Luthiers de Brescia* (1890, n° 49) continue ses recherches sur la question et vient de publier dans le *Bibliofilo* (1890, n° 10-11) et à part (Brescia, tip. Apollonio, in-12, 14 pp.) des documents et notes biographiques et généalogiques sur « *Giovanni Paolo Maggini, celebre liutaio bresciano* ». Il annonce un prochain opuscule qui sera consacré à Pietro Santo Maggini.

— Le directeur de l'*Archivio di Stato* de Mantoue, M. A. Bertolotti, vient de « consacrer le mois annuel de congé accordé en Italie aux fonctionnaires des archives » (*sic*) à des recherches dans l'*Archivio di Stato* de Rome sur les prisons de Rome du XVIe au XVIIIe siècle. Il a trouvé quelques documents curieux qui confirment les opinions généralement reçues sur l'arbitraire avec lequel les prisons étaient peuplées et les prisonniers traités. Ce travail a paru dans la *Rivista di Discipline Carcerarie*, t. XX, n° VIII et XI et à part (Rome, tipog. delle Mantellate, 1890, in-8°, 41 pp.) sous le titre de : « *Le prigioni di Roma nei secoli XVI, XVII et XVIII.* »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 février 1891.

M. Hamy rend compte des résultats d'une mission archéologique au Tonkin, confiée par le ministère de l'instruction publique à M. Dumoutier. Cet explorateur a visité la rive droite du Hoang-Giang, près de la frontière du Than-Hoa. Il y a

retrouvé les ruines de Hoa-Lu, la première capitale de l'Annam, fondée vers l'an 970 de notre ère par le vainqueur des Chinois, Dinh Tien Hoang, surnommé le Roi des Dix Mille Victoires. Les vestiges de la ville détruite consistent en chaussées, fossés de défense, terrasses de palais, etc. M. Demoutier a reconnu aussi deux temples, consacrés au culte des familles royales de Dinh et de Lê, et le tombeau du roi Dinh, au haut d'une falaise de calcaire. Il a recueilli l'inscription de ce dernier monument et un grand nombre d'autres textes épigraphiques, qu'il s'occupe maintenant de traduire.

M. Georges Perrot présente les photographies du monument que les exécuteurs testamentaires de M. Piot ont fait élever sur sa tombe, selon ses désirs, au cimetière du Nord. C'est une stèle de marbre blanc, ornée de sculptures, exécutée par M. Charles Chipiez, architecte du gouvernement.

M. Anatole de Barthélemy lit une note sur la numismatique gauloise de l'Armorique. Il cherche à fixer la date du commencement du monnayage gaulois dans cette région. Il s'efforce de déterminer le tracé de la route par laquelle les monnaies grecques, qu'imitèrent les peuples de l'Armorique, étaient arrivées aux embouchures de la Loire et de la Seine. Il indique enfin l'origine de certains types monétaires pour lesquels on a cherché inutilement, dit-il, des explications empruntées à un symbolisme très conjectural.

M. Siméon Luce communique une étude sur l'hôtel de Bertrand du Guesclin à Paris. Il établit, par une série de pièces tirées des Archives nationales, que Bertrand du Guesclin, connétable de France, acheta, le 5 mars 1372, un hôtel qu'il posséda jusqu'à sa mort, en 1380. Cet hôtel était situé dans la rue de la Verrerie, à la distance de deux maisons du coin occidental de cette rue et de la rue Barre-du-Bec, représentée aujourd'hui par la section de la rue du Temple qui va de la rue de la Verrerie à la rue Saint-Merry. Les écuries et les communs donnaient sur cette rue Barre-du-Bec : à l'aide d'un mémoire d'Adolphe Berty, publié en 1856 et fondé sur un plan de l'année 1760, M. Luce fixe l'emplacement de ces dépendances au nº 17 de la rue du Temple actuel. Il émet le vœu que la municipalité parisienne fasse placer sur la maison qui porte ce numéro une inscription ainsi conçue : « Sur l'emplacement de cette maison, en face de la Barre-du-Bec, se trouvait l'une des entrées et dépendances de l'hôtel possédé de 1372 à 1380 par Bertrand du Guesclin, connétable de France. »

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Levasseur, *la Population française*, tomes I (revisé) et II ; — par M. Senart : 1° Raboisson (l'abbé), *Description géographique des anciens empires d'Assyrie*, I : *Tiglath Pileser Ier* ; 2° Regnaud (Paul), *Études védiques* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*) ; — par M. Maspero : Naville (Édouard), *Bubastis (1887-1889)*, (nº VIII de l'*Egypt Exploration Fund*) ; — par M. Oppert, au nom de M. le marquis de Vogüé : Pinches (Th.-G.), *Inscribed Babylonian Tablets in the collection of sir Henry Peek*, bart, I-III.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*.

Marquis de Castellane, Gentilshommes démocrates. Plon. — Franklin (Alfred), La vie privée d'autrefois. Les médicaments. Variétés gastronomiques. 2 volumes. Plon. — Krebs et Moris, Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution d'après les archives des états-majors français et austro-sarde 1792-1793. Plon. — Lavisse, La jeunesse de Frédéric. Hachette. — G. Moreau, Tonnerre pendant la Révolution, 1789-1799. Lechevalier. — Tatistcheff, Alexandre Ier et Napoléon d'après leur correspondance inédite, 1801-1812. — Vandal, Napoléon et Alexandre Ier, l'alliance russe sous le premier empire. I, De Tilsitt à Erfurt. Plon. — Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours par MM. Ad. Hatzfeld et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. A. Thomas. Quatre livraisons parues jusqu'ici. Delagrave.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 16 mars — 1891

131. — M. Jullien. **L'Egypte**, souvenirs bibliques et chrétiens, ouvrage illustré de 25 gravures dans le texte, in-8, 294 p. Lille, Société S^t-Augustin, Desclée, de Brouwer et C^ie, 1889.

Le livre du Père Jullien est avant tout une œuvre d'édification. Après une assez courte notice sur la Géographie, l'Histoire passée et la situation présente de l'Égypte, l'auteur raconte divers épisodes du séjour assez long qu'il fit en ce pays dans une des maisons de son ordre. C'est d'abord un *Voyage aux déserts de Scété et de Nitrie, à la recherche de l'arbre sorti du bois sec que l'abbé Jean arrosa avec tant de travail et d'assiduité*, puis un second *Voyage dans le désert de la Basse-Thébaïde, aux couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul*, puis diverses excursions *dans la terre de Gessen, à Tanis, Damiette et Mansourah (Souvenirs de Moïse et de Saint-Louis), à l'arbre de la Vierge (Souvenirs du séjour de la Sainte-Famille à Materyèh près le Caire), Une visite au Vieux-Caire (Souvenirs de la Sainte-Famille)*, enfin des *Traditions et des légendes coptes sur le voyage de la Sainte-Famille en Égypte* et une étude de *Quelques usages bibliques conservés en Orient*. Les effusions pieuses dominent dans ce volume, mais les contrées visitées par le Pere J. sont, après tout, si peu connues, que les quelques détails relatifs à la géographie ou à l'histoire naturelle, qu'on rencontre perdus dans le récit, ont une importance réelle. Il me semble que le Père J., dont beaucoup de personnes ont pu apprécier en Égypte le caractère exact et l'instruction étendue, doit avoir rapporté de ces voyages un ensemble d'observations propres à intéresser les archéologues et les savants. J'espère qu'à la suite du présent volume, destiné à l'édification des personnes dévotes, il ne tardera pas à publier une relation où les résultats scientifiques de ses courses aux Lacs de Natron et aux couvents de la Mer Rouge seront exposés plus au long.

Le Père J. a un faible pour les légendes coptes relatives au séjour de la Sainte-Famille en Égypte, et il me semble porté à leur attribuer une

certaine valeur. Je puis lui affirmer que les Coptes en possèdent beaucoup plus qu'il n'en a recueillies; il y a peu d'églises importantes entre le Caire et Girgèh où la tradition locale ne fasse séjourner Christ et ses parents. Je l'ai entendu dire à Manfalout, à Siout, à Sadféh, à Akhmîm, même au couvent de Rizagât (Rezqât) au sud d'Erment. Erment se vante aussi d'avoir donné naissance au premier martyr chrétien, Eudémon, qui rendit témoignage à Christ, alors que celui-ci était âgé de deux ans et résidait à Eschmounéin (Hermopolis Magna) avec ses parents : voilà, comme on voit, Saint-Étienne dépossédé de ses droits au titre de protomartyr.

J'ai relevé un certain nombre de fautes dans la transcription des mots arabes. La plus grave défigure le nom indigène du *Ziziphus*, le *napéca*, que les Arabes appellent *nabq;* le Père Jullien, trompé par la prononciation cairote, supprime le *q* final et écrit partout *nab*, ce qui pourrait égarer quelques botanistes.

G. Maspero.

---

132. — I. **Les huit Aventures** du gourou Paramârtta, contes tamouls traduits par Gérard Devèze. Louvain, 1890.

133. — II. Vier Erzæhlungen aus der **Çukasaptati.** Samskrt und Deutsch von Richard Schmidt. Kiel, 1890.

I. Les Aventures de Paramârtta sont connues depuis longtemps en Europe par la traduction de l'abbé Dubois, publiée à la suite du Pantchatantra (Paris, 1826). M. Devèze n'a pas cru inutile d'en donner une nouvelle traduction, plus conforme aux exigences de la science moderne, dégagée des élégances parasites et des explications interpolées, plus fidèle au texte, serrée et rigoureuse. Dans une courte introduction, M. D. discute l'origine assez problématique de ces contes : rédigés par un jésuite italien qui a mérité d'être compté parmi les classiques tamouls, le P. Beschi, ne sont-ils qu'une simple adaptation de contes européens à l'usage de l'Inde, ou sont-ils originaires du pays dravidien? La question ne paraît pas encore susceptible d'une solution définitive. M. D. semble disposé, pour des raisons assez peu précises, à en faire honneur au génie indien; mais les parallèles occidentaux qu'il cite lui-même ont une ressemblance si frappante avec les contes du P. Beschi qu'il est difficile d'admettre une simple coïncidence ou une commune parenté. A voyager de bouche en bouche sur un si vaste espace, les contes se déforment de tout autre façon; la couleur hindoue du gourou Paramârtta ne paraît être qu'un vernis léger; si peu qu'on le gratte on y reconnaît aussitôt et sans hésitation Til Ulespiègle, ou l'empereur Vespasien, etc. M. D. a négligé un élément de comparaison indispensable : les matériaux recueillis par Miss Frere dans les *Old Deccan Days* et par le pandit Nateça Çâstri dans le *Folklore in Southern India* montrent à l'œuvre l'imagination locale et donnent comme une pierre de touche pour éprouver l'authenticité des contes écrits par Beschi. — Sans attacher une

importance exagérée à des détails d'écriture, nous devons signaler à M. Devèze plusieurs erreurs dans la transcription des mots sanscrits.

II. — Les quatre contes de la *Çukasaptati* publiés avec une traduction par M. R. Schmidt ne sont qu'un spécimen; l'auteur se propose de donner une édition complète de ces contes, si populaires dans l'Inde, connus par tant de versions en langues vulgaires, mais dont le texte sanscrit est encore inédit. La tâche n'est pas sans de graves difficultés; les manuscrits accessibles sont en fort petit nombre, et de plus ils sont séparés par des divergences profondes. Le choix des leçons à admettre et des variantes à éliminer est délicat, lorsqu'il n'est pas purement arbitraire. Mais M. S. est un élève de M. Pischel et il a acquis sous la direction d'un tel maître une sûreté de méthode qui se marque dès son essai. Il publie chacun des quatre contes en deux rédactions, correspondant aux deux grandes catégories de recensions qu'il distingue : l'une, écrite en prose maigre et sèche, avec un mélange de vers empruntés çà et là, et qui donne plutôt un canevas qu'un récit complet; l'autre plus développée, rédigée dans un style prétentieux et pédantesque. La Çukasaptati prouve ainsi par un nouvel exemple l'état flottant des contes dans la littérature sanscrite. En face de la B*r*hatkathà, où tant de contes populaires étaient venus se grouper et se fixer sous une forme littéraire, une autre série d'ouvrages perpétua un genre plus ancien; rédigés en langue noble, ils n'en restèrent pas moins constamment voisins des dialectes vulgaires, constamment ouverts aux remaniements et aux interpolations, comme l'œuvre anonyme et collective d'une race entière. L'histoire de cette littérature spéciale, envisagée dans son ensemble, aiderait puissamment à expliquer l'origine et les premiers progrès de la littérature sanscrite. L'édition complète de la Çukasaptati, poursuivie par M. Schmidt sur le même plan et avec la même méthode, viendra se ranger sur la même ligne que la Vetâlapañcavi*m*çati publiée par M. Uhle, et permettra, grâce à l'abondance et à la sûreté des matériaux disponibles, d'aborder l'étude générale de ce genre littéraire.

Sylvain Lévi.

---

134. — Ch. Cucuel. **Éléments de paléographie grecque.**
135. — N. Hamant et Jos. Rech. **Exemples de syntaxe grecque.** (Nouvelle collection à l'usage des classes, XVIII et XIX). Paris, C. Klincksieck, 2 vol. in-12.

M. Cucuel a qualifié lui-même son livre une « adaptation » de la *Griechische Palæographie* publiée en 1879 par V. Gardthausen. Ce dernier ouvrage, il en fait la remarque, s'adresse aux paléographes érudits, tandis que le sien est avant tout une œuvre de vulgarisation, un résumé. Réduit à ces modestes proportions, il remplit à souhait le programme de son auteur, et l'on ne pouvait mieux faire assurément, en deux cents et quelques pages de petit format, pour répandre parmi nos étudiants de l'enseignement supérieur les principales notions relatives

à cette matière. Une étude consciencieuse de ces « Éléments » aura pour effet d'amener les lecteurs à pousser plus avant leurs connaissances et les mettra en état d'aborder avec fruit les publications de Montfaucon, de Gardthausen, de Ch. Graux et cette admirable « Commentatio palaeographica » de Fr. Bast que l'on ne consulte pas assez aujourd'hui.

Nous avons relevé peu de détails prêtant à la critique[1]. Le principal porte sur une omission qui nous paraît grave, et encore y a-t-il cette circonstance atténuante que l'on constate le même desideratum dans les paléographies antérieures. Il s'agit des signes d'accentuation, de leurs formes et de leur emploi. On aurait voulu trouver ici quelques mots sur les particularités de cet ordre afférentes aux diverses époques, aux divers copistes, et sur les différences qui existent entre l'accentuation des manuscrits et celle que l'usage de l'imprimerie a introduite et consacrée. Cette réserve faite, nous félicitons M. Cucuel d'avoir donné place en France à une étude qui nous paraît être l'auxiliaire indispensable de la critique verbale.

Les *Exemples de syntaxe grecque* réunis par MM. Hamant et Rech, sont précédés d'une *Introduction* de M. Am. Hauvette, où sont exposés l'idée mère de l'ouvrage et le plan de l'ouvrage, qui sont dus, nous paraît-il, à l'inspiration de ce jeune savant. Les auteurs ont voulu, comme il le rappelle, « rendre accessible aux élèves la connaissance des règles fondamentales de la syntaxe attique et surtout leur offrir un moyen facile d'apprendre à appliquer ces règles dans la traduction du français en grec ». La première partie, en deux cent seize paragraphes, passe en revue toutes les notions syntactiques, et bien peu d'entre eux pèchent par omission[2]. Nous ne dirons qu'un mot de la seconde partie (exemple de syn-

1. Page 55, note 1, lire παρέγγραφαι. — P. 114 (diphtongue ου), c'est un ο et non υ qui doit être surmonté d'un υ. — P. 130, il eût été bon de signaler parmi les exemples de tachygraphie le trait horizontal à la fin des lignes, représentant la lettre N, signe employé aussi dans les manuscrits en écriture ordinaire au x[e] siècle. — P. 144, ajouter cette différence entre le nombre ordinal et le nombre cardinal, que celui-ci est désigné par un trait horizontal placé au-dessus du chiffre, tandis que le premier l'est au moyen d'un trait oblique ascendant, principalement aux x[e], xi[e] et xii[e] siècles. — P. 166, le manuscrit de l'Escurial doit être coté ainsi : Ωl 1. 3 (et non pas Ω13). — P. 182, la concordance entre l'an 800 de l'ère chrétienne et l'ère byzantine exigerait, pour être absolument exacte, l'assignation à cette dernière de l'année 6308/9, comme le montre d'ailleurs l'explication donnée à la page suivante. — P. 199, lire F. Patrizzi. Ce savant eût d'ailleurs figuré à meilleur titre dans le paragraphe de l'Italie que dans celui de l'Espagne, où il était connu simplement pour avoir vendu des manuscrits à Charles-Quint. — P. 200, ne faut-il pas lire Michel Paléologue au lieu de Michel Ducas ? — Même page, Ange Vergèce méritait d'être cité non seulement pour son « activité littéraire », mais pour son talent de calligraphe.

2. §. 30, on aurait pu dire un mot du datif de possession τὸ βιβλίον αὐτῷ, *son livre*. — § 49, parmi les prépositions qui gouvernent trois cas, il fallait donner un exemple d'ἀμφί avec le datif, puis avec le génitif, et de περί avec le datif. — § 139, πρῶτος devait être signalé comme étant quelquefois synonyme de πρότερος. — Aux conjonc-

taxe grecque). Si un ouvrage à la fois élémentaire et savant peut raviver l'étude du grec en la rendant attrayante, c'est sans aucun doute un recueil qui, comme celui-ci, permette le plus souvent à l'élève de s'essayer à reconstituer un texte classique dont le livre lui donne une traduction littérale avec quelques indications concernant les règles applicables et les mots qu'il doit employer. Dispensé de rechercher ces mots dans le dictionnaire, il se livrera tout entier à la construction de sa phrase. Quelque fois aussi son travail portera sur un texte moderne et tout sera laissé à son initiative. Nous comptons beaucoup sur ce manuel pour diminuer l'aversion qu'inspire aux commençants l'étude de la langue grecque, sentiment qui s'explique trop souvent par la manière dont elle est enseignée.

C.-E. R.

---

136. — **De Archia poeta,** thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi Theodorus Reinach. Parisiis, Ern. Leroux, 1890, 68 pp. in-8.

C'était une heureuse idée de faire une thèse latine sur Archias, non qu'il y eût beaucoup de neuf à trouver dans une matière si maigre, mais précisément dans le groupement des rares détails connus et dans l'exposition des hypothèses qu'ils suggèrent, l'esprit ingénieux de M. Théodore Reinach pouvait plus facilement réveiller notre intérêt.

Dans la première partie, consacrée à la vie d'Archias, les questions embarrassantes : chronologie de la vie du poète, nature du droit de cité accordé dans les villes grecques, détermination du Lucullus accompagné en Sicile, caractère de la défense présentée par Cicéron, tous ces points d'interrogation posés par le *pro Archia* restent sans réponse certaine, à mon avis du moins. M. R. ne peut que faire des suppositions, dont quelques-unes sont vraiment séduisantes. Il semble bien en particulier que la cause d'Archias était fort mauvaise. Halm croit cependant que la partie juridique du discours, développée à l'audience, a été volontairement écourtée dans la rédaction destinée à la lecture. Cette explication, passée sous silence par M. R., n'est pas moins probable que toute autre.

La deuxième partie de la brochure traite des ouvrages d'Archias. M. R. attribue au poète d'Antioche les épigrammes de l'*Anthologie* mises sous le nom d'Archias sans épithète [1]. Ces épigrammes, écrites sur

---

tions copulatives énumérées dans le § 174, j'ajouterais καὶ δὴ καὶ, *surtout*. — A côté des conjonctions « adversatives » (§ 176) ou parmi les augmentatives (§ 186) j'aurais volontiers placé comme conjonction restrictive ἀλλά, *du moins*, lorsqu'il est le conséquent de εἰ. — Il n'était pas inutile de rappeler, § 180 ou ailleurs, que ὅτι, précédé d'un verbe d'énonciation, peut très bien être suivi du discours direct. — Les fautes typographiques sont infiniment rares. Nous n'avons rencontré que ᾧ devenu accidentellement ω (p. 29) et τῇ mal sorti, du moins dans notre exemplaire (p. 31).

1. Elles sont publiées, au nombre de dix-huit, dans un appendice à la fin du volume.

des sujets rebattus à l'aide de formules connues, trahiraient l'esprit imitateur d'un improvisateur à la mode. Il est en tout cas surprenant de ne pas y trouver de sujets nouveaux ou tirés de la vie de tous les jours, comme ceux dont Stace donne l'idée dans les *Silves* (cité par M.R., p. 26 et n. 8). Nous restons ici encore dans le domaine des vraisemblances. Mais M. R. a gardé pour la fin une conjecture tout à fait séduisante, sinon certaine. La vie de Lucullus par Plutarque contient un grand nombre de récits de prodiges et d'apparitions, dont on ne peut pas rendre responsable Salluste, source habituelle de Plutarque dans cette biographie. La couleur poétique de certains récits, un hexamètre mis dans la bouche de Vénus trahissent l'imitation d'un poète épique. Il est très naturel de songer à Archias et à ses *Mithridatica*. Cette conclusion présente un intérêt littéraire tout particulier. M. R. l'a bien vu : « eximius ille noster tragoediarum scriptor, qui in *Mithridate* fabula Plutarchiana ad uerbum expressit, non historicum, ut putabat, sed poetam poeta insciens interpretatus est. »

Malgré les doutes inévitables en un sujet si obscur, la tentative de M. Reinach a au moins le résultat de grouper tout ce qu'on peut savoir, et ceux qui par profession doivent étudier les discours de Cicéron ou qui par goût ont la tentation de les relire, lui sauront gré de nous avoir donné, dans un latin spirituel, une idée de ce qu'à pu être le poète Archias.

Paul Lejay.

---

137. — **Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France.** Départements, t. XIV. Clermont-Ferrand, Caen, Toulon, Draguignan, Grasse, Nice, Tarascon. Paris, Plon, 1890. In-8, xxxvi-587 pages[1].

Le *Catalogue général* a, entre autres mérites, celui assez rare pour une publication faite aux frais de l'État, de progresser rapidement. Huit volumes ont été consacrés aux bibliothèque de Paris (Arsenal et Mazarine) depuis 1885, et quant à la série des départements, le progrès n'a pas été moindre puisque le t. I (Rouen) a paru en 1886, et que nous annonçons présentement le t. XIV. Le t. XIII (Marseille et Cambrai) est seul resté en arrière, mais il est annoncé comme devant paraître prochainement. Prise dans son ensemble cette publication fait honneur à la science française, et permet de constater chez nous un état très satisfaisant des études de paléographie et d'histoire littéraire. C'est surtout par des jeunes gens sortis plus ou moins récemment de l'École des Chartes que ce catalogue a été rédigé, et on leur rendra strictement justice en reconnaissant que les parties les meilleures leur sont dues.

Il y a en effet dans ce catalogue des parties meilleures que les autres;

---

1. L'introduction paginée en chiffres romains n'est pas, comme on pourrait le supposer, l'introduction générale du volume, mais l'introduction particulière du catalogue de Clermont. Il semble que la numérotation en chiffres romains aurait dû être réservée à l'*avertissement* qui occupe la première page.

il y a aussi dans la façon de décrire les manuscrits d'assez grandes variétés. En une certaine mesure cette inégalité était inévitable dans une entreprise d'aussi longue haleine. Toutefois, je crois qu'elle eût pu être réduite, que bien des erreurs eussent été évitées, si les divers catalogues avaient été soumis à la révision de quelques savants compétents. Il y avait jadis au Ministère de l'Instruction publique une commission chargée de surveiller la publication des catalogues des manuscrits [1]. Cette commission fonctionnait assez mal par la faute de l'administration qui ne la convoquait qu'à de rares intervalles, et ne savait pas l'employer. Toutefois elle a rendu certains services et aurait pu en rendre davantage. C'est elle, ou plutôt c'est son président, M. L. Delisle, qui a tracé le plan suivi plus ou moins régulièrement dans la série in-8° [2]. Elle a fourni, et elle eût pu continuer de fournir des commissaires chargés de revoir les catalogues avant leur mise sous presse et d'en relire les épreuves. Ce procédé, qui est généralement suivi dans les sociétés de publication (Sociétés de l'histoire de France, de l'histoire de Paris, des anciens textes français, etc.), n'entraîne pas de retards appréciables et est une garantie contre l'insuffisance de certains rédacteurs, en même temps qu'elle assure une certaine uniformité dans l'exécution. Une surveillance incessante est particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit d'une œuvre aussi variée qu'un catalogue de manuscrits, où on passe d'un traité de scolastique à un livre liturgique, d'un texte d'auteur ancien à un recueil de poésies françaises, d'une collection d'autographes modernes à une compilation historique. Or, ici cette surveillance fait défaut. On s'en aperçoit à première vue pour peu qu'on veuille comparer deux des meilleurs catalogues de la collection, celui de la Bibliothèque Mazarine et celui de l'Arsenal, qui sont rédigés d'après des plans très sensiblement différents.

Le t. XIV contient le catalogue des manuscrits de Clermont-Ferrand, Caen, Toulon, Draguignan, Fréjus, Grasse, Nice, Tarascon-sur-Rhône. Entre ces collections une seule, celle de Clermont, a une véritable importance, les autres sont de médiocre valeur ou à peu près nulles, notamment celles de Grasse et de Tarascon. On a bien fait toutefois de ne pas les négliger : il importe de savoir exactement ce que contiennent et aussi ce que ne contiennent pas nos bibliothèques. Le catalogue de Clermont a pour auteur M. Couderc, de la Bibliothèque nationale. Il m'a paru assez bien fait ; l'histoire des fonds, notamment, est traitée avec soin. Ça et là, toutefois, il y a matière à rectification. Ainsi le n° 47 (p. 11) contient sans indication d'auteur, des *fabulæ moralizatæ*, dont les premiers mots sont : « Aperiam in parabolis os meum ». C'est la collection bien connue d'Eude de Cheriton, dont les mss. abondent et qui a

1. On en trouvera la composition en tête du t. V du *Catalogue général*, série in-4°.

2. Ce plan est dans ses parties essentielles celui que M. Delisle avait indiqué et justifié dans sa *Note sur le catalogue général des manuscrits des départements* (1873) dont on a rendu un compte détaillé ici-même, 1873, art. 166.

été plusieurs fois publiée, notamment par M. Hervieux [1], et depuis par D. Pitra dans le t. II de ses *Analecta novissima*. — Le nº 96 (p. 29) « Raymundi disputatio fidelis cum infideli » n'est pas suffisamment déterminé. Quel est ce « Raymundus »? C'est le célèbre Raymond Lull; voy. *Hist. litt.* XXIX, 148. — Nº 172 (p. 63), « Bartholomei Anglici [de Glanvilla] tractatus de proprietatibus rerum ». Pourquoi ajouter [*de Glanvilla*]? M. Delisle a démontré (*Hist. litt.* XXX, 353) que ce surnom n'a aucune authenticité. — Le ms. 262 (p. 91) qui contient Fouchier de Chartres, Raymond d'Aiguille et Gautier le chancelier, est une compilation particulière dont l'auteur un certain Guillaume Grassegals, est connu; voy. *Hist. occid. des croisades*, III, xxv. — Nº 732 (p. 196) « acte d'achat par *Nasaura*, religieuse... » Non, mais *na Saura*. Ce nom fabriqué *Nasaura* est répété à la table.

Les catalogues des bibliothèques de Provence (Toulon, Draguignan, etc.) ont été rédigés par M. l'abbé Albanès. Ils laissent particulièrement à désirer. On y trouve des fautes qu'une révision faite par un savant versé dans la littérature du moyen âge aurait fait disparaître. Quelques exemples suffisent. Draguignan, nº 9 (p. 399). « Speculum regiminis, ou miroirs métaphoriques de Philippe de Bergame. Commencement : *Si Deus est animus, nobis* [2] *ut carmina dicunt*... » A la fin de l'article, qui est fort long, M. Albanès affirme que d'après un ms. de Marseille l'auteur est bien Philippe de Bergame. Je n'y comprends rien. Ph. de Bergame est un commentateur, mais l'auteur du poème en quatre livres qui commence par *Si Deus est animus* est le Pseudo-Caton, tant de fois copié, publié et traduit, et M. Albanès ne parait pas le savoir. — Le nº 1 de Fréjus est un sacramentaire du xIIᵉ siècle. Il contient au fol. 105 un texte du trope provençal de la saint Etienne dont on a plusieurs autres copies [3]. M. Albanès publie ce texte, comme s'il était unique et inédit, tandis qu'il a été publié maintes fois, notamment dans la *Chrestomathie provençale* de M. Bartsch. Il nous laisse croire que cette copie est de la même main que le reste du ms., c'est-à-dire du xIIᵉ siècle, tandis que la langue indique évidemment une époque notablement moins ancienne. Enfin, son texte est fautif : *polmoi* pour *polmo*, plus loin *de rier* pour *derier*, puis *s'ufere* pour *sufere*. — P. 458 est décrit très longuement un Térence du xvᵉ siècle (Nice, nº 84). M. Albanès publie in-extenso plusieurs arguments « qui ne se trouvent pas dans Panckoucke, Nisard, Le Maire (*sic*). » Voilà de l'érudition bien arriérée. Les arguments de l'*Hecyra*, et du *Phormio* sont publiés comme étant en vers. Mais ils sont en prose. — P. 462 (même ms.) « Lettre d'Ulysse à Pénélope : *Hanc tibi* [4] *Penelope lento tibi mittit Ulixes*... » quatre feuillets de

1. *Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge*, II, 587 et suiv.

2. C'est ainsi qu'il faut ponctuer; M. A. met, à tort, la virgule après *nobis*.

3. Voir sur ce sujet un rapport inséré en 1867 dans la *Revue des Sociétés savantes*, 4ᵉ série, t. V, p. 297. Cf. *Revue des langues romanes*, II, 140.

4. Il faut *tua*.

texte; incomplète à la fin, elle se termine par « *Forcitan et nobis qui male fuit amor* ». J'ai cité *in-extenso* cet inconcevable article. On voit que M. Albanès n'a pas reconnu la première des héroïdes d'Ovide; qu'il ne s'est pas aperçu qu'il avait sous les yeux la première héroïde tout entière et une partie de la seconde, à laquelle appartient le vers *Forsitan et nobis qui male* FAVIT (et non *fuit*) *amor* v. 104). — Le nº 86 de Nice est une copie, datée de 1872, de la vie de saint Honorat, par Raimond Feraud. Mais de qui est cette copie? de M. Sardou, qui a publié le poëme de Feraud en 1875? Il fallait le dire.

La table, rédigée par M. Couderc, m'a paru suffisamment complète et bien conçue.

P. M.

---

138. — V. MORTET. **Maurice de Sully,** évêque de Paris (1160-1196). Étude sur l'administration épiscopale pendant la seconde moitié du XIIe siècle. Paris, 1890, 1 vol. in-8, X-206 p. et 3 planches.

M. V. Mortet était déjà connu des érudits par une excellente étude d'archéologie et d'histoire sur *la cathédrale et le palais épiscopal de Paris, du VIe au XIIe siècle* [1]. Son nouvel ouvrage achèvera d'attirer sur lui l'attention des historiens qui s'occupent du moyen âge français. Il lui vaudra l'approbation de tous ceux qui aiment à voir traiter en bons termes, avec ordre, clarté et précision, un sujet nettement délimité et par lui-même intéressant. L'évêque Maurice de Sully a été le constructeur de la cathédrale de Paris, et il appartient, par ses sermons, à l'histoire littéraire du XIIe siècle. M. M. a donc été heureux dans le choix de son personnage; il a réussi à le mettre en lumière; et de plus, il a eu le mérite, de tracer, avec les seules ressources que lui offrait sa monographie, le tableau exact et complet d'une administration épiscopale à l'époque de Louis VII et de Philippe-Auguste.

L'ouvrage se compose de trois parties. La première comprend la vie de Maurice avant son épiscopat. M. M. y a rassemblé et discuté avec soin le peu de données qu'on possède sur cette question. Il a établi que Maurice avait été chanoine de l'église de Paris avant 1159 et archidiacre de l'année 1159 au 12 octobre 1160; mais il n'ose pas affirmer, ce qui est d'une critique prudente, qu'il ait été chanoine ni archidiacre de Bourges. Tout au plus, pourrait-on reprocher ici à M. M. d'avoir tenu compte d'une anecdote sur Maurice de Sully mendiant son pain à Paris, qui a été appliquée à d'autres évêques, et par suite n'avait, en l'espèce, aucune valeur. On remarquera, dans cette première partie : 1º l'analyse et les extraits que l'auteur nous donne d'un traité théologique inédit de Maurice sur le *Canon de la messe;* 2º son appréciation des sermons de l'évêque de Paris; 3º des détails intéressants empruntés à Étienne de Bourbon sur l'élection de Maurice de Sully.

---

1. Paris, Alph. Picard, 1888, 1 vol. in-8.

Dans la deuxième partie, M. M. a étudié l'administration épiscopale de son personnage. C'est ici surtout qu'il a mis à profit les recherches approfondies et étendues qu'il a faites dans les bibliothèques et les archives de Paris et de la région parisienne. L'ordre qu'il a suivi dans ce tableau de l'épiscopat de Maurice de Sully, les divisions et subdivisions qu'il a introduites pour exposer avec clarté une matière des plus complexes, pourraient servir de modèle à tous les érudits qui ont à traiter des questions similaires. C'est un bon chapitre de l'histoire des institutions ecclésiastiques de la France à la fin du XII[e] siècle. L'auteur examine successivement avec soin les rapports de l'évêque avec le chapitre de Paris, avec le chancelier de l'église parisienne, avec les archidiacres (voir en particulier ce qui concerne l'institution des *clercs de l'évêque*, point de départ de celle des officiaux et des grand vicaires), avec les paroisses, enfin avec les abbayes, et notamment avec l'abbaye de Saint-Victor, pour laquelle Maurice de Sully avait une prédilection particulière. M. M. a prouvé que Maurice n'a pas fondé l'abbaye d'*Yerre* (il faut, je crois, adopter cette orthographe, et non pas celle de l'auteur, *Yères* [1], qui n'est pas conforme au latin *Hedera* ou *Edera*), qu'il a simplement reconstruit avant 1188, celles d'Hérivaux, d'Hermières, de Gif, de Montéty, dont la fondation lui a été attribuée, et qu'il n'a fait que confirmer en 1190 la fondation de l'abbaye de la Roche. C'est dans la section relative à l'*administration des biens épiscopaux* que M. M. a intercalé les résultats de son étude, antérieurement publiée, sur la construction de la cathédrale de Paris et du palais épiscopal. Enfin, dans une troisième section, il aborde le côté politique de son sujet, en traitant, avec la même précision et le même soin, des rapports de l'évêque de Paris avec les archevêques de Sens, les papes et les rois de France. Maurice de Sully a été chargé de plusieurs commissions importantes sous les pontificats d'Alexandre III, de Lucius III, de Clément III et de Célestin III. Louis VII l'a délégué en 1162 à la conférence de Saint-Jean-de-Losne, et on sait qu'il a été en relations constantes avec la famille capétienne, sous le règne de Philippe-Auguste.

La troisième partie de l'ouvrage, où l'auteur parle de la retraite de Maurice à l'abbaye de Saint-Victor, de sa mort, de ses dernières dispositions et de son épitaphe, est de beaucoup la plus courte. Elle est suivie d'une *note sur la date des actes de l'évêque de Paris*, d'un tableau *offrant la succession des principaux dignitaires de l'église de Paris pendant son épiscopat*, enfin d'une série de cinquante-cinq pièces justificatives, dont un extrait de sermon inédit. M. Mortet avoue, avec une franchise dont il faut lui savoir gré, « que ses recherches auraient pu s'étendre davantage » et il ne se flatte pas « d'avoir eu connaissance de tous les documents qui intéressent son sujet ». Nous le félicitons d'avoir su se borner ; il a vu et indiqué tous les actes importants et typiques qui

1. D'autant plus que dans une *notice* de la p. 194, M. M. orthographie encore d'une autre façon qui ne vaut guère mieux : *Hyères*.

sont relatifs au célèbre évêque et à son administration : ce qui est l'essentiel. Les quelques chartes de Maurice de Sully, qui peut-être restent encore enfouies dans certains cartulaires d'abbayes, n'ajouteraient rien au mérite d'une œuvre consciencieuse et bien ordonnée, qui tiendra un rang des plus honorables parmi les monographies scientifiques dont l'histoire du XIIe siècle a été l'objet.

Achille LUCHAIRE.

---

139. — **Die quaestiones des Azo** zum ersten Male aus den Handschriften herausgegeben, bevorwortet und mit Noten versehen von Dr. Ernst LANDSBERG ao. œ. Professor der Rechte an der rhein. Friedrich-Wilhelms Universitæt zu Bonn. Freiburg i. B., 1888. Mohr. 1 vol. in-8 de 111 pages.

Les historiens du droit négligent trop facilement l'illustre Azo qui a joui au moyen âge d'une si grande réputation. Je n'en veux d'autre preuve que l'aventure récente d'un savant éminent qui ne reconnut pas dans la *Somme Acé* une traduction française de la *Summa Azonis*. M. Langlois, plus avisé, se hâta de restituer l'œuvre à son auteur.

M. E. Landsberg ne veut pas que nous oubliions ainsi le grand Azo. Il nous donne aujourd'hui des *Quaestiones* inédites de ce jurisconsulte ou, du moins, des *Quaestiones* qui ont circulé sous le nom d'Azo (voyez pp. 4, 5).

Entre professeurs et étudiants on aimait, il y a six cents ans, à se poser des problèmes juridiques et à y trouver des solutions. (Ces utiles exercices ne sont point passés de mode). Les *Quaestiones* ou sont issues de ces petites conférences ou y sont une préparation. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du droit romain au moyen âge, les liront avec intérêt. — La présente édition des *Quaestiones*, établie à l'aide de cinq manuscrits, est dédiée à l'Université de Bologne où enseigna Azo.

M. VAUQUER.

---

140. — M. PELLECHET. **Catalogue des livres de la bibliothèque d'un chanoine d'Autun.** Claude Guilliaud, 1493-1551. Paris, A. Picard; Autun, Dejussieu, 1890, grand in-8 de XII-239 p.

Le rédacteur du *Catalogue* publié par la Société Éduenne a tout dit, dans sa *préface*, sur la vie, les écrits et la bibliothèque de Claude Guilliaud; il a tiré ses principaux renseignements des notes biographiques inédites consignées par un des contemporains du chanoine-bibliophile sur les feuillets de garde d'un exemplaire du *Catalogus scriptorum ecclesiasticorum*, de Trittenheim, décrit sous le n° 393 (p. 196). Résumons ces renseignements en quelques lignes avant d'examiner le travail dû à la modeste et savante main qui nous a déjà donné les catalogues des incunables de Dijon et de Versailles.

Claude Guilliaud naquit vers la fin du XVe siècle à Villefranche-sur-

Rhône [1]; il fit ses études à Paris, y obtint le grade de docteur en théologie, fut professeur en Sorbonne [2], devint chanoine d'Autun (vers 1535 probablement), théologal du chapitre, prévôt de Sussex, prononça l'oraison funèbre de Claude de Lorraine, duc de Guise (Paris, 1550), composa divers pieux et doctes ouvrages, notamment des homélies et des commentaires sur les évangiles, et mourut le 14 avril 1551, laissant au chapitre d'Autun une magnifique collection de livres : *bibliothecam amplissimam librorum omne genus, maxime theologorum, refertissimam et geographicis chartis ornatam.* « La bibliothèque du chapitre d'Autun, » dit M. Pellechet en un bien intéressant passage que je tiens à reproduire (p. vi), « était installée dans la belle salle située au-dessus de la sacristie de la cathédrale; on peut y admirer encore aujourd'hui l'élégance de la voûte, dont les nervures retombent toutes sur un pilier central. Cette salle fut bâtie par Jacques Hurault, évêque d'Autun, pour y placer en *bonne lumière* un tableau de fra Bartolommeo, les noces mystiques de sainte Catherine, conservé maintenant au musée du Louvre. Ce tableau avait été offert par les Florentins à Jacques Hurault alors ambassadeur de François I[er] auprès de la république de Florence [3]. C'est dans cette salle où Claude Guilliaud avait donné les leçons auxquelles l'obligeait sa charge de théologal, qu'après sa mort furent placés les livres qu'il avait réunis et étudiés avec tant de soin, comme le prouvent ses annotations marginales. Ils y restèrent jusqu'en 1820. » A cette époque la salle de la bibliothèque fut transformée en chapelle et le chapitre donna ses livres au Grand séminaire. Trois mille volumes avaient été légués par Guilliaud; il n'en reste que cinq cents aujourd'hui, mais leur variété, ajoute M. P., « suffit pour faire concevoir une haute estime de l'intelligence ouverte et du savoir étendu de leur possesseur ». Il a été possible, continue-t-il, « d'identifier ces livres, grâce au soin que Claude Guilliaud prenait d'écrire, sur le feuillet du titre, son nom avec le prix d'acquisition [4]». M. P. n'a rien négligé pour rendre le plus utile et le plus commode possible l'inventaire des vénérables bouquins. Chaque article est accompagné d'une notice, parfois assez développée, où satisfaction est donnée aux lecteurs les plus exigeants.

---

1. La date précise de la naissance n'a pu être indiquée, les registres paroissiaux de Villefranche ne remontant qu'à l'année 1530, mais on sait que Guilliaud était âgé de cinquante-huit ans au moment de son décès, ce qui reporte son entrée dans le monde à 1493 environ.

2. En souvenir de ce professorat, il ajoute à sa signature, sur plusieurs des livres de sa bibliothèque, les titres de *Socius Sorbonicus, Socius Sorbonæ, Sodalis Sorbonicus.*

3. Jacques Hurault de Cheverny fut le protecteur de Guilliaud. Voir la notice latine anonyme (p. VII), notice que M. P. est tenté (*préface*, p. IX) d'attribuer à un parent du chanoine, le prieur Maximilien Guilliaud, et où se ravisant (p. 196) il préfère voir l'œuvre d'un certain Hymbelot, dont le nom est inscrit sur le titre de quelques exemplaires des ouvrages du chanoine.

4. Pourquoi le rédacteur du *Catalogue* n'a-t-il pas donné ce tableau comparatif que nul ne pouvait établir mieux que lui?

Les principaux recueils bibliographiques y sont complétés sur un assez grand nombre de points, par exemple le recueil de Hain [1] et plus encore celui de J. C. Brunet [2], sans parler de recueils spéciaux tel que le recueil consacré aux impressions de Froben par Stockmeyer et Reber. A côté d'indications entièrement nouvelles on y trouve des descriptions de livres déjà connus faites avec tant de minutieuse exactitude, qu'elles sont, en quelque sorte, nouvelles aussi. Parfois aux renseignements bibliographiques s'ajoutent diverses particularités à la fois instructives et curieuses. C'est ainsi qu'à propos des *Leges dansandi* d'Anthonius Arena (nº 35) nous lisons (p. 19) : « Brunet I, 392-394, donne une liste des éditions de ce singulier ouvrage, mais aucun des titres qu'il reproduit ne concorde avec les abréviations de celui qui est cité ici. Libri, dans son catalogue imprimé en 1847, fait remarquer qu'à la fin de son exemplaire se trouvaient les figures d'un grand nombre de danses, à la mode au commencement du XVIe siècle. Ces figures sont indiquées à l'aide d'une notation particulière, que l'auteur a soin d'expliquer. Plusieurs de ces danses ont des noms français, d'autres (telle que le *brot de la vigne*) des noms en patois ; une seule *(consumo la vita mia)* est en italien ; une autre *(dulcis amica)* est en latin. Probablement ce ne sont là que les premiers mots des chansons, sur l'air desquelles on exécutait ces danses. » Au fº 3, l'auteur adresse une épigramme aux docteurs ès-lois Pierre Cassaing et Arnaud Contade, de Narbonne, et au fº 3 vº, il en adresse une autre à Pierre Cateau Catelis, de Toulouse, référendaire du sacré palais. » Citons encore cette note (nº 339, p. 169), à propos du *De rudimentis hebraicis libri III* : « Dans la lettre dédicatrice au commencement de l'ouvrage, Reuchlin donne des détails nombreux et très précis sur les principaux faits de sa vie et sur ses travaux », et cette autre note (nº 407, p. 203), à propos du *Dialogus de animi tranquillitate* de Florentius Volusanus : « Dans l'épître dédicatoire l'auteur parle avec éloge du typographe S. Gryphe, qui vient en aide aux auteurs, en faisant imprimer leurs ouvrages. »

La réputation de M. P. comme bibliographe et comme critique est si solidement établie, qu'il serait inutile d'insister sur le mérite de son nouveau travail. Contentons-nous donc d'ajouter que le volume est aussi correctement que nettement imprimé [3], qu'il est enrichi de toute sorte de tables *(Table des noms des imprimeurs et des libraires, Table des noms des villes, Table alphabétique des noms de personnes, Table sommaire des ouvrages)*, et qu'en tête de ce volume, revêtu d'un élégant cartonnage [4], ont été reproduites les armoiries de Claude Guilliaud

1. Nºs 11, 65, 290 et (à l'appendice) 5.

2. Nºs 74, 85, 93, 165, 201, 245, 282, 296, 357, 377, 401.

3. « Achevé d'imprimer le 4 août 1890 par MM. Giunta d'Albani frères, à la Haye. » Je n'ai presque pas trouvé de fautes typographiques dans tout le volume. Je noterai celle-ci (nº 19, p. 11) : « L'épithalame ne doit pas être antérieure à l'année 1500. »

4. Les bibliophiles seront sensibles à cette aimable attention des éditeurs. Puisse ce bon exemple être suivi toutes les fois qu'il s'agira d'un ouvrage destiné à être souvent consulté !

(d'azur au lion couché d'or) avec la devise *vigilandum* qui pourrait si bien être adoptée par un aussi vaillant et aussi scrupuleux travailleur que M. Pellechet.

T. de L.

---

141. — **Die Kabinetsregierung in Preussen** und Johann Wilhelm Lombard, von Hermann Hüffer. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1891. In-8, xxviii et 579 p. (avec deux portraits de Lombard et de sa femme).

Ce nouveau livre de M. Hüfler est consacré à la fois au fameux Lombard — si peu connu en réalité jusqu'aujourd'hui — et au « gouvernement du cabinet » en Prusse. Nul ne connaissait mieux ce sujet difficile que M. H. : il a eu en main les papiers de Lombard et il a consulté les archives prussiennes ainsi que les *Mémoires* de Hardenberg et la publication de M. Bailleu ; il sait écrire et mettre en œuvre les documents : le travail qu'il nous donne, est tout à fait digne de son grand ouvrage sur le *Congrès de Rastadt et la deuxième coalition.*

Les deux premiers chapitres nous font connaitre les origines de Lombard, ses brillantes études, son mariage avec Dorothée Gilly; nous le voyons entrer au service de Frédéric II comme secrétaire du cabinet, suivre Frédéric Guillaume II à Reichenbach et Lusi en Turquie, accompagner le roi dans l'Argonne et à Francfort [1].

Le chapitre troisième traite du « gouvernement du cabinet », tel qu'il existait en Prusse, à l'instant où Lombard devient un des personnages les plus considérables de la monarchie. M. H. nous retrace l'histoire du *cabinet* et de ses différentes formes; il en expose l'organisation; il montre que le père de Frédéric II s'en sert pour communiquer avec les administrations; que Frédéric II en fait un instrument subalterne qui annonce sa volonté; que Frédéric Guillaume II ne lui accorde que très peu d'action; mais que Frédéric Guillaume III lui donne la plus grande part du pouvoir. Les conseillers de cabinet sont les véritables conseillers du roi; ils exercent sur ses résolutions une plus grande influence que les ministres qui ne le voient qu'à de longs intervalles. Haugwitz est ministre des affaires étrangères; mais il ne vient même pas deux fois par semaine à Postdam et il laisse Lombard, jeune, actif, intelligent, se rendre peu à peu indispensable.

Les ambassadeurs de France ne se trompent pas sur le rôle de Lombard; ils le regardent comme un véritable ministre; et, d'ailleurs, Lombard, quoique hostile aux idées révolutionnaires, est un ami de la France; descendant de réfugiés, il a, comme la colonie française de Berlin avant 1806, de vives sympathies pour Bonaparte et admire son génie. C'est lui qu'on envoie au mois de juillet 1803 à Bruxelles pour se plain-

1. M. H. avait déjà publié dans la *Deutsche Revue* les lettres que Lombard écrivit de Champagne, à sa femme, et nous avons pu, nous même, en tirer parti. On sait que Lombard fut fait prisonnier dans la journée du 20 septembre et mené à Dumouriez qui se servit de lui pour « amorcer » la négociation avec le roi de Prusse.

dre au premier consul de l'occupation de Ritzebüttel et de Cuxhafen (et il revint sous le charme). C'est lui qui, lorsque Napoléon fait arrêter Humbold à Hambourg, écrit la lettre du roi de Prusse (IVe et Ve chap.).

Lombard est d'ailleurs si intimement mêlé aux événements des années 1805 et 1806 que les chapitres suivants (VI, VII, VIII, X), sont tout autant une histoire de la monarchie prussienne que la biographie du secrétaire royal. On connaît ces événements, et M. H. les expose de la façon la plus claire et la plus attachante : le Hanovre offert à la Prusse, Hardenberg, séduit par le mémoire de Laforest qu'il nomme un chef-d'œuvre et penchant pour une alliance avec la France; Lombard, Beyme, le roi regardant la neutralité, le *Durchwinden* entre les deux partis comme le devoir de la politique prussienne, et la déclarant, après avoir reçu de Napoléon de nouvelles et inadmissibles conditions; Bernadotte traversant le territoire d'Anspach; Frédéric Guillaume, irrité, consentant à l'entrevue qu'il refusait au tsar et signant le traité du 3 novembre, mais non sans retards et avec l'intention d'attendre l'issue de la campagne pour s'attacher aux alliés et revenir à la neutralité; Haugwitz ne partant que le 14 novembre, ne voyant Napoléon que le 28 et sans lui parler des exigences prussiennes durant un entretien de quatre heures, ne le revoyant que le 14 décembre, après Austerlitz, pour signer le lendemain un traité qu'il regarde comme le salut de l'État (p. 180), puis allant à Paris proposer des modifications, et accepter, le 15 février 1806, un autre traité que Berlin ratifie pour échapper à la guerre. Mais la guerre devait venir : Hardenberg tombe, pour son bonheur, comme dit M. H., car Napoléon lui a fait l'honneur de le déclarer son ennemi devant tout le monde, et Hardenberg est et reste désormais son adversaire (p. 210). Alors commence la campagne contre le *cabinet*. Hardenberg, en se retirant, attaque les conseillers du roi Stein rédige un virulent mémoire qu'on remet à la reine, « c'était placer dans des mains de femme la massue d'Hercule; le mémoire ne vint jamais sous les yeux du roi; il reste toutefois la plus puissante expression d'un courant politique qui amena la transformation de l'état prussien » (p. 232). Rüchel ose dire à Frédéric Guillaume que « plusieurs de ses proches serviteurs possèdent, non la confiance, mais la méfiance et le mépris » (p. 247). Jean de Müller écrit, contre les « trois ou quatre hommes du cabinet que la voix publique accuse de corruption », un factum signé par les deux frères du roi, par le prince Louis Ferdinand, par Rüchel, Phull, Stein. Mais le roi refuse de se séparer de ses conseillers, de Haugwitz, de Beyme, de Lombard, et ce dernier se justifie dans une « apologie détaillée » (p. 248-252) qui ne reste pas sans influence sur l'esprit de Frédéric Guillaume III.

Suit la déclaration de guerre. Lombard a rédigé le manifeste. Il fuit, lorsqu'il apprend les désastres; il arrive à Stettin, est arrêté par la reine, détenu pendant trois jours, relâché sur l'ordre du roi, et passe le reste de la guerre à Königsberg et à Köslin, « dispensé des fonctions de sa

place jusqu'à d'autres temps ». Mais M. H. n'abandonne pas dans ce chapitre (le Xe de l'ouvrage et qui a pour titre *D'Iéna à Tilsitt)* le « gouvernement du cabinet ». Il montre Stein, Hardenberg, Rüchel appelés au conseil après la retraite de Haugwitz et de Lombard, demandant avec énergie l'abolition du cabinet, Beyme bravant leurs efforts et demeurant dans le conseil qu'il semble présider, Stein s'irritant et irritant le roi qui le congédie, Hardenberg se réconciliant avec Beyme et se retirant, après Tilsit, sur une sommation de Napoléon, mais non sans recommander Stein au souverain.

M. H. a eu ici (dans son XIe chapitre) l'ingénieuse idée d'analyser la littérature politique des années 1807-1809. Lombard est devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et profite de ses loisirs pour composer ses *Matériaux pour servir à l'histoire des années 1805, 1806 et 1807*. Mais d'autres encore étudient et rappellent les causes de la catastrophe. M. H. nous les présente : Zerboni, Held, Cölln, l'auteur des *Vertraute Briefe* et des *Neue Feuerbrände*, Buchholtz et Massenbach, qui collaborent à la « Galerie des caractères prussiens ». Ce tableau d'ensemble n'existait pas encore, et M. H. a eu raison de nous le donner. Du reste, il trace, avec autant d'éclat que de vigueur, le portrait de ces polémistes et pamphlétaires « si impudents, si provoquants, si pleins de venin et de bile ». Mais au milieu de ces écrits politiques du temps, les *Matériaux* de Lombard méritent la place d'honneur ; point d'attaques personnelles, point d'injures et d'invectives odieuses (p. 378). Toutefois, si M. H. analyse très clairement les *Matériaux*, et s'il en fait voir les qualités, il n'en cache pas les faiblesses ; le livre est pour ainsi dire un mémoire adressé à Napoléon, et Lombard évite tout ce qui pourrait exciter la défiance de l'empereur.

Pendant que Lombard travaillait à ses *Matériaux*, que devenait le ministère ? Tel est le sujet du XIIe chapitre, intitulé *Stein et Hardenberg*. Stein devient ministre dirigeant ; il commence son œuvre de reconstitution ; il fait dissoudre le « cabinet » et, s'il se retire bientôt, ses plans demeurent ; il y a désormais un conseil d'État ; le « cabinet » n'est plus ce qu'il était ; les ministères s'organisent. Ce chapitre est peut-être le premier essai — et nous regrettons de n'y pas insister — d'expliquer les diverses faces que prennent les projets de réformes, par le caractère et les inclinations particulières des personnages dirigeants.

Deux chapitres (XIII et XIV) sont consacrés aux dernières années de Lombard — qui mourut à Nice le 28 avril 1812 — et à son caractère. M. H. l'a parfaitement jugé : Lombard avait un talent plus littéraire que politique, et en effet, il a fait des vers, traduit le quatrième livre de l'*Énéide*, et manié les deux langues avec la même aisance. Mais M. H. n'est pas trop indulgent pour son héros ; il ne dissimule pas sa légèreté d'esprit et sa frivolité ; Mencken ne nommait-il pas Lombard *flüchtig*, Rüchel ne lui reprochait-il pas son *Leichtsinn*, Stein ne le traitait-il pas de *frivoler Mensch ?* (p. 79, 83, 228). Un autre reproche que M. H.

essaie de pallier, assez justement, c'est l'immoralité de notre diplomate : il est certain que Stein exagère en attribuant aux excès de Lombard le délabrement de sa santé ; mais n'est-il pas singulier que ses contemporains s'accordent à le représenter comme *unsittlich?* (cf. encore p. 79). Quoi qu'il en soit, M. H. a raison de le réhabiliter, de le « sauver » au point de vue politique ; Lombard n'a ouvert les yeux qu'au printemps de 1806, et à cette époque seulement, il a reconnu que Napoléon l'avait trompé dans les conférences de Bruxelles ; mais il ne s'est jamais vendu ; il n'a pas déterminé la politique prussienne autant qu'on l'a dit ; il n'a fait que fortifier chez le roi le penchant à se dispenser de toute résistance vigoureuse contre Napoléon. Enfin, s'il se laissait guider par le sentiment et par ses impressions personnelles plutôt que par le froid raisonnement et par le coup-d'œil de l'homme d'État, il avait une abondance de style, une finesse et parfois une grâce et une force d'expression qu'il est rare de trouver chez les diplomates (p. 469 et 477).

Le livre de M. Hüffer est fort remarquable, et l'un des plus remarquables qu'on ait publiés depuis quelques années en Allemagne sur la période napoléonienne. Il vaut à la fois par la langue qui est excellente, toujours claire et saine, et par l'heureuse disposition des matières. L'auteur a su faire de sa biographie de Lombard un *Zeitbild* et l'histoire du « gouvernement du cabinet » en Prusse. Toutes les parties de son ouvrage se lient, s'enchainent dans un ordre lumineux, et c'est un des plus grands mérites de ce livre si attachant et si instructif.

A. Chuquet.

---

142. — D. Therkianos. Ἀδαμάντιος Κοραῆς. Trieste, impr. du Lloyd austro-hongrois, 1889-90 ; 3 vol. in-8 de p. 416, 354 et 168-ρμ'.

En donnant au public cet ouvrage, M. Thércianos a fait, en tant qu'Hellène, un acte de patriotisme, et a contribué pour sa large part à payer la dette de reconnaissance que la nation grecque a contractée envers Koraïs. Il prend cet homme illustre et modeste à sa naissance, nous fait assister à ses premiers travaux, nous conduit avec lui à Montpellier où il étudie la médecine, et nous rend témoins de son existence à Paris pendant la Révolution, dont Koraïs admirait les principes, comme tout ami de la véritable liberté. Nous suivons K. dans les moindres détails de sa vie, dans ses luttes contre la mauvaise fortune, dans son labeur acharné pour instruire et relever ses concitoyens ; nous le voyons, malgré sa santé précaire et des difficultés de toute nature, traduire d'utiles ouvrages, publier ces éditions dont la plupart sont des chefs-d'œuvre d'érudition et de bon sens, écrire ces Αὐτοσχέδιοι στοχασμοὶ qui sont peut-être son plus beau titre de gloire ; on nous montre en lui le citoyen, le savant, le moraliste ; et quand nous sommes arrivés à la fin de l'ouvrage, il nous reste de lui l'impression que M. Th. a sans doute voulu nous inspirer, celle d'un homme au jugement sain, au caractère

droit et bon, ennemi de toute flatterie même désintéressée, plein d'une science aimable quoique un peu prêcheuse, animé du plus pur patriotisme, digne en un mot de ces grands hommes de la Grèce ancienne, qu'il se plaisait à donner comme modèles à la jeunesse grecque de son temps. M. Th., dans une page pleine d'enthousiasme, le compare à Démosthène; je le rapprocherais plus volontiers de Plutarque. — Des oublis étaient presque inévitables dans un si long travail : nous apprendrions avec plaisir s'il est vrai, comme le dit Pitzipios, que K. fut excommunié par Athanase de Paros, parce qu'il habitait Paris, alors que, suivant A. Z. Mamoukas, Athanase professa toujours beaucoup d'estime pour K. et ne parla jamais de lui qu'avec éloges. On trouvera bien encore que M. Th. manque parfois d'impartialité; il est injuste pour Kodrikas, dont il souligne, avec plus de malignité que de malice, les fautes d'orthographe, et dont il passe sous silence, de parti pris, les véritables mérites; il est plus qu'injuste pour Alex. Mavrocordatos, contre lequel il lance un violent réquisitoire, qui d'ailleurs n'a rien à faire où nous le lisons. En revanche, nombre d'appréciations sont exactes et peuvent être méditées, celle-ci entre autres, relative au grec moderne : « Ceux qui prétendent écrire aujourd'hui la langue parlée n'écrivent pas la langue parlée, à proprement dire, mais empaysannent la langue écrite » (t. II, p. 250). — Quoi qu'il en soit, si M. Th. a voulu nous faire admirer et aimer son héros, il a pleinement réussi. Il n'en est pas de même s'il a voulu faire œuvre de littérateur et d'artiste. Y a-t-il un plan ? Sans doute; l'auteur a adopté l'ordre chronologique; c'est un plan comme un autre, qui dispense souvent de donner une appréciation d'ensemble; pour ma part, j'aurais vu avec intérêt un chapitre spécial, p. ex., sur K. éditeur de textes anciens, avec un jugement général sur sa méthode, ses principes de critique, sa manière d'annoter. Rien de tout cela; nous lisons au contraire qu'en telle année K. publia tel auteur, qu'il y avait avant lui telles éditions; on nous donne quelques spécimens de ses notes, on rapporte quelques corrections et conjectures; on termine enfin en citant les éditions postérieures à K., et en faisant remarquer qu'à telle page, telle page et telle autre page ces éditions mentionnent K. avec éloges. En outre, et c'est là le défaut capital de l'ouvrage, M. Th. n'a pas su se borner; les 1,000 pages très serrées qu'il a écrites pourraient sans inconvénient être réduites presque de moitié; des longueurs, des analyses inutiles, des considérations étrangères au sujet fatiguent le lecteur et détournent à chaque instant son attention, et cela dès le commencement de l'ouvrage. Est-il question, p. ex., de la publication du Περὶ ἀέρων κλ. d'Hippocrate, nous lisons, entre autres hors d'œuvre, de longues citations de Bagehot, du colonel Mure et de A. Leroy-Beaulieu sur l'influence du climat. K. a publié les Vies parallèles de Plutarque : M. Th. nous donne une sorte de biographie de l'écrivain grec, rapporte, d'après K., les jugements de Montaigne et de Rousseau, et termine par une sorte d'éloge de

Plutarque, où il est question encore de Rousseau et de Montaigne, puis de Shakespeare, de Mme Roland, d'Henri IV, de Montesquieu et de Jean Paul. Et il en est ainsi, avec un peu moins de désordre pourtant, à propos de presque tous les auteurs grecs dont K. a publié les œuvres. Grâce à cette méthode, je reconnais sans doute l'érudition de M. Th. et l'ampleur de ses informations; je lui en sais gré dans une certaine mesure; mais que n'a-t-il su se restreindre, et avoir plus souvent présent à la pensée, puisqu'il semble si bien connaître notre littérature, un vers célèbre de Boileau?

Une dernière remarque : M. Th. à la fin du IIIe volume, s'excuse de souvent mal transcrire les noms propres étrangers; il y en a en effet qui sont tellement défigurés qu'on hésite à les reconnaître. La faute en est à l'alphabet grec; mais M. Théreianos aurait bien dû adopter la transcription en caractères romains pour tous ces noms propres, comme il le fait d'ailleurs pour quelques-uns. Il est vrai que nous ne nous privons pas, en Occident, de transcrire ridiculement les noms propres grecs.

My.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Melchior de Vogüé a réuni dans un volume intitulé *Spectacles contemporains* (Colin, in-8°, XI et 366, p. 3 fr. 50) cinq articles ayant trait à « quelques moments de l'histoire contemporaine. » I. Affaires de Rome. — II. La mort de Guillaume Ier. — III. Lettres d'Asie, l'inauguration du chemin de fer de Samarcande — IV. Le général Loris Melikoff, les derniers mois du règne d'Alexandre II. — V. Les Indes noires, le partage de l'Afrique.

— Les deux volumes que M. Alfred Franklin publie à la librairie Plon auront le même succès que les précédents. L'un est consacré aux *médicaments* et renferme deux chapitres, le premier sur les apothicaires, le second sur la pharmacologie et la thérapeutique (les médicaments en général, les pierres précieuses, l'aimant, les bézoards, les eaux minérales les guérisons à distance, la poudre de sympathie, les médicaments célèbres'. L'autre a pour titre *Variétés gastronomiques* et contient, outre des éclaircissements et extraits, cinq chapitres : I. La salle à manger et le couvert; II. L'heure des repas; III. Jeûnes et abstinences, la fête des rois; IV. Louis XIV à table; V. Les cure-dents. Tout compte fait, voilà neuf volumes que M. Franklin nous donne sur la *Vie privée d'autrefois* et sur les *arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens* du XIIe au XVIIIe siècle, et la série de ces petits livres remplis de détails piquants et inédits, n'est pas près de s'épuiser.

— La librairie Desclée et de Brouwer nous envoie : *Vie de la bienheureuse Mère Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, d'après les Mémoires de la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy, secrétaire de la Sainte et cinquième supérieure du premier Monastère d'Annecy (Lille, 1891, 206 pp. in-8). Ce livre est l'adaptation, *à l'usage de la jeunesse chrétienne*, des curieux Mémoires de la Mère de Chaugy. Même modifié par l'adaptateur anonyme, ce document vaut mieux que les fadeurs pseudo-romantiques de l'abbé

Bougaud. Les éditeurs ont ajouté un assez grand nombre de mauvaises gravures, dont quelques-unes sont vraiment bien mal choisies. Il y a une vue de Dijon qui présente l'état de la ville, non au commencement du xviie siècle, mais vers 1860, avec la gare du chemin de fer au premier plan; il eût été facile pourtant de donner une réduction de la gravure de Mérian (1660). La vue de l'église Notre-Dame de Dijon n'est d'aucune époque. On est assez étonné dans un *Paris au xvie siècle*, « d'après une estampe du temps », de voir le Pont-Neuf et *Henri IV sur son cheval*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mars 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, annonce par lettre une découverte due à Mr Wilpert, chapelain du *Campo Santo* au Vatican. C'est celle d'une chambre de la catacombe des saints Pierre et Marcellin, dont la voûte est ornée de peintures du milieu du iiie siècle, représentant le Sauveur jugeant, entouré des élus; l'Annonciation; l'Adoration des Mages et les Mages apercevant l'étoile; la guérison de l'aveugle-né. Aux angles de la voûte figurent des orantes.

M. Georges Perrot commence une communication sur les fouilles dirigées en 1890 et 1891 par M. Albert Lebègue à Martres-Tolosanne (Haute-Garonne). Ces fouilles ont amené la découverte d'un grand nombre de fragments de sculptures de l'époque romaine. M. Perrot présente des photographies de plusieurs de ces fragments.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur un passage de Tite-Live, relatif au chemin suivi par les Gaulois à leur entrée en Italie. Les manuscrits donnent : *per Taurinos saltusque Juliae Alpis*, ce qui est absurde; Turin et les Alpes Juliennes (Carniole) sont situés presque aux deux extrémités opposées de la chaîne des Alpes. Madvig a proposé de corriger le texte ainsi : *per Taurinos saltus [vallem]que Duriae Alpis*. M. d'Arbois de Jubainville rejette cette correction et pense que l'absurdité doit être mise au compte, non d'un copiste, mais de Tite-Live lui-même. Celui-ci, comme en témoignent d'autres incohérences de son récit, a dû consulter et combiner maladroitement deux témoignages contradictoires. L'un, probablement dû à Timagène, contemporain de Tite-Live, plaçait l'entrée des Gaulois en Italie deux siècles avant la prise de Rome, leur assignait pour patrie la France actuelle et les faisait passer par Turin. L'autre, plus ancien, est celui d'un auteur qui croyait l'arrivée des Gaulois peu antérieure à la prise de Rome, et qui pensait que la Gaule comprenait une vaste étendue de pays à l'est du Rhin.

M. de Mély communique des remarques sur des vêtements épiscopaux qui sont conservés à l'hospice de Lisieux, dans une châsse scellée, et qui passent pour avoir appartenu à saint Thomas Becket, archevêque de Canterbury au xiie siècle. En les examinant, M. de Mély a remarqué que la forme et l'étoffe paraissent plutôt indiquer des vêtements du xiiie siècle que du xiie; de plus, on y voit des armoiries, sorte d'ornement qui n'était guère en usage au temps de Thomas Becket. Le parchemin du moyen âge, qui accompagne la châsse, porte simplement : *S. Thomas de C.* Or, il y a eu au xiiie siècle un prélat anglais du même nom qui a reçu, comme au siècle précédent Becket, les honneurs de la canonisation : c'est saint Thomas de Canteloup. Il appartenait à la famille de Gournay, alliée à celle de Bockenham, et les armes figurées sur les vêtements sacerdotaux de Lisieux sont précisément celles que les nobiliaires anglais attribuent aux Bockenham et aux Gournay. Il faut donc corriger la tradition qui a cours à Lisieux, et reconnaître dans ces vêtements des reliques, non de saint Thomas de Canterbury, mais de saint Thomas de Canteloup.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : 1° Baye (Joseph de), *Note sur des épées trouvées en Suède et en Norvège*; 2° le même, *Nécropole de Mouranka (Russie)*; 3° le même, *l'Art chez les barbares*; 4° Merlet (René), *Origine des monnaies féodales au type chartrain*; — par M. Boissier : 1° Ribbeck (Otto), *Histoire de la poésie latine jusqu'à la fin de la République*, traduite par Ed. Droz et Alb. Kontz; 2° Munro, *Commentaire de Lucrèce*, traduit par Reymond, 1er fascicule; — par M. l'abbé Duchesne : Rodocanachi (Emmanuel), *le Saint-Siège et les Juifs, le Ghetto à Rome*; — par M. Gaston Paris : Nolhac (P. de) et Solerti (Angelo), *Il Viaggio in Italia di Enrico III e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino*; — — par M. de Lasteyrie : Müntz (Eugène), *le Mausolée du cardinal de Lagrange à Avignon* (extrait de l'*Ami des monuments et des arts*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 23 mars — 1891

143. — **Der Sarpabali**, ein altindischer Schlangencult. Von Dr. M. Winternitz. Wien, 1888, in-4, 43 pp.

Deux années se sont écoulées déjà depuis la publication de cette courte étude; elle n'en mérite pas moins d'être signalée encore aujourd'hui à l'attention. M. Winternitz compte parmi les meilleurs élèves de M. Bühler; il a prouvé sa compétence comme sanscritiste par une excellente édition de l'*Apastambîya Grhyasûtra*. Mais il ne se contente pas de lire et d'étudier les textes en excellent grammairien ; il veut ranimer la lettre morte et déterminer les rapports du formulaire brahmanique avec la réalité. Il a choisi parmi les cérémonies domestiques enseignées dans les anciens manuels l'offrande aux serpents, *Sarpabali*, et il s'est appliqué à en rechercher le lien avec les croyances et les usages populaires. L'abîme qui séparait depuis si longtemps les deux domaines se comble maintenant; la littérature sanscrite descend des nues où elle s'égarait, sous prétexte de planer, et prend pied sur la terre. M. W. compare les prescriptions des différents Sûtras et dégage les traits essentiels de la cérémonie; il reconnaît, sous les formes vagues et les lignes indécises du rituel brahmanique, des indices précis et certains qui prouvent la signification réaliste du Sarpabali. L'« offrande aux serpents » est la traduction ou l'adaptation orthodoxe des hommages rendus aux reptiles par les castes inférieures et les tribus anaryennes. Les versets empruntés au Ṛg-Veda et à l'Atharva-Veda et insérés dans le rituel du Sarpabali s'éclairent à leur tour par reflet et permettent de poursuivre l'histoire de ce culte jusqu'à la période la plus reculée de l'histoire indienne. Une fois de plus, l'interprétation traditionnelle de l'exégèse indienne se trouve confirmée par les recherches des indianistes modernes; une fois de plus des traits-d'union manifestes viennent relier l'Inde contemporaine à l'Inde antique, le peuple d'aujourd'hui au peuple d'autrefois. M. W. proteste résolument contre les préjugés de l'ancienne école et des pandits actuels qui ont faussé le

caractère de l'époque védique pour l'accommoder à un idéal préconçu de noblesse et de pureté : les indiens védiques ont, comme leurs congénères présents, connu et pratiqué le culte des animaux. M. Winternitz l'a démontré par une méthode ingénieuse et personnelle, qui consiste à confronter les données vivantes du folklore avec les données abstraites de la science. La même méthode, appliquée à l'étude générale des Védas, y introduira le sentiment du réel et de la vie, et fraiera ainsi le chemin à l'histoire.

Sylvain Lévi.

---

144. — **Die im Tahkemoni** vorkommenden Angaben ueber **Harizis** Leben, Studien und Reisen von Karl Albrecht, Dr. phil., Gymnasiallehrer an der grossen Stadtschule zu Wismar. Gœttingen, 1890, in-8, p. 46.

Les *Séances* de Harizi, ce trésor des richesses de la langue arabe assouplies aux jeux de l'esprit, eurent un succès retentissant dans le monde oriental et suscitèrent de nombreuses imitations. Le *Tahkemoni* hébreu de Harizi et le *Paradis* syriaque d'Abdischo avaient la prétention de rivaliser avec ce chef d'œuvre ou, au moins, de prouver que les langues sœurs de l'arabe n'étaient pas inférieures à leur cadette en littérature. En 1883, M. Paul de Lagarde donna du Tahkemoni une édition luxueuse en comparaison des chétives éditions publiées auparavant. C'est le texte de M. de Lagarde qui fait la base de l'étude de M. Albrecht sur la vie et les voyages de Harizi. Harizi, en effet, à l'instar de son illustre modèle, raconte le voyage qu'il entreprit en Orient, au commencement du xiiie siècle, sans autres ressources que son talent de poète et de littérateur. Des montagnes de l'Espagne jusqu'aux plaines de la Suziane, il parcourut bien des pays et visita de nombreuses villes; il traversa l'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie et la Babylonie. Ses récits, instructifs pour l'histoire des Juifs de l'Orient au moyen âge, sont malheureusement trop personnels et trop avares de détails. On ne saurait en faire un reproche à l'auteur qui se proposait d'écrire une œuvre du genre récréatif, et ne se souciait guère de l'histoire contemporaine. La littérature ancienne, elle-même, n'entre dans le cadre de ses tableaux qu'autant qu'elle se prête à des traits d'esprit; ainsi, il déguise les noms des villes qu'il visite sous des noms bibliques ou allégoriques qui ne laissent pas que d'embarrasser le lecteur. M. A. a eu l'heureuse idée de tracer l'itinéraire du voyageur poète et de rétablir les noms sous leur forme véritable. Il a très bien vu, par exemple, que la désignation de Racca sous le nom biblique de Chalné était due à un jeu de mots inspiré par l'ancien nom de la ville, Callinique. Beith-Naharaïm est Édesse, comme le suppose avec raison M. A., non pas à cause des eaux qui arrosent cette ville, mais parce que autrefois l'Osrhoène était la principale contrée de la Mésopotamie. Le lexique syriaque de Bar Bahloul, col. 391, l. 1, dit également : « Beith-Nahrin, c'est la région d'Edesse », en d'autres termes, c'est l'Osrhoène.

M. A. a élucidé aussi quelques points douteux de la vie de Harizi et a parlé avec compétence des autres œuvres de cet illustre auteur. Il donne en appendice une liste des corrections qui lui ont été inspirées par la lecture du texte hébreu, ou qu'il a recueillies dans des publications précédentes. Il aurait dû comprendre dans cette liste les corrections proposées par M. Halévy dans sa recension du Tahkemoni de M. de Lagarde, voir cette Revue, 19 novembre 1883, n° 47, p. 397-399.

Cet opuscule figurerait bien en tête d'une traduction du Tahkemoni, à laquelle il pourrait servir d'introduction. Si M. Albrecht fait cette traduction, il rendra service aux personnes désireuses de connaître cette œuvre importante, sans être obligées de recourir au texte original.

Rubens Duval.

---

145. — Carl Sittl. **Die Gebaerden der Griechen und Roemer.** Leipzig, Teubner, 1890. Gr. in-8, v-386 p., avec 4 pl. et 50 gravures dans le texte.

L'absence d'un travail sur les gestes des Grecs et des Romains a été signalée depuis longtemps comme une des lacunes dans la littérature d'érudition. Les manuels renvoient à ce sujet au livre du chanoine Jorio, *La mimica degli antichi*, publié à Naples en 1832, mais il suffit de l'avoir ouvert ou d'en avoir lu le titre complet (*La m. d. a. investigata nel gestire napolitano*) pour s'assurer qu'il ne répond pas au *desideratum* souvent exprimé. Avant la publication du volume de M. Sittl, ce qu'on avait de mieux à ce sujet était le court article *Geberden* dans les *Denkmäler* de M. Baumeister, mais cette esquisse suggestive ne faisait que rendre plus sensible le manque d'une étude détaillée des mêmes questions. La difficulté d'une pareille étude est grande, parce qu'elle exige une connaissance également étendue et personnelle des textes et des monuments antiques. M. S., dont l'activité scientifique s'est déjà exercée sur des sujets très divers, dit avoir travaillé à son dernier livre, ou du moins y avoir songé, pendant dix ans ; il ne se flatte pas, d'ailleurs, de contenter tout le monde, mais seulement, comme il le déclare dans sa préface, d'apporter à tout le monde quelques informations. Même pour une préface, cela est trop modeste : M. S. a écrit un livre très intéressant où *tout le monde* trouvera beaucoup à apprendre.

On peut qualifier de *gestes* tous les mouvements non mécaniques du corps humain. Le geste est donc un mouvement expressif, mais c'est aussi, *lato sensu*, le résultat d'un mouvement, c'est-à-dire une attitude. L'idée d'un mouvement en cours d'exécution n'est pas contenue étymologiquement dans des mots comme σχῆμα, *gestus*, *Gebaerde*; une distinction rigoureuse entre les gestes proprement dits et les attitudes serait impossible à poursuivre dans le détail. Ce n'est donc pas là-dessus que peut se fonder une classification, préliminaire indispensable, à ce qu'il semble, d'une étude des gestes dans les œuvres de la littérature et de l'art.

On pourrait, d'autre part, classer les gestes suivant les sentiments généraux auxquels ils répondent : la colère, la crainte, la surprise, le désir, la joie, la douleur, l'approbation, l'improbation, la méditation, etc. On pourrait aussi, adoptant un principe plus extérieur, les étudier suivant les parties du corps et du visage qu'ils mettent en action : les pieds, les mains, la bouche, le nez, les sourcils, etc. De quelque façon que l'on procède, le champ à explorer est très vaste, même en s'en tenant aux données fournies par la littérature et par l'art antique.

De tout cela, c'est-à-dire de tout essai de classification, il n'y a pas trace dans le livre de M. Sittl. L'ordre dans lequel il a disposé ses immenses matériaux est, pour moi du moins, absolument inintelligible. Voici les intitulés de ses chapitres : I. Notion et sources de la gesticulation. II. Expressions de sentiments et de mouvements de l'âme. III. L'approbation. IV. La lamentation funéraire. V. Le salut conventionnel. VI. Les gestes symboliques. VII. Les gestes pour écarter les influences pernicieuses *(deisidaimonia)*. VIII. Symbolique du droit. IX. Actes d'hommage. X. La prière. XI. Les acteurs et les orateurs. XII. La langue des signes. XIII. La danse et la pantomime. XIV. Le comput digital. XV. Les gestes dans l'art. XVI. Intervention des divinités. — Il est impossible d'imaginer une distribution plus arbitraire; elle rendrait très difficile l'usage du livre, s'il n'était heureusement pourvu d'un bon index. Par exemple, à la p. 9 (ch. II), l'auteur s'occupe des expressions de la joie et en particulier du rire, des mouvements des sourcils, des lèvres, du ventre, etc., que le rire provoque. J'étais surpris de n'y rien trouver sur les mouvements du nez, me souvenant des *tremuli naso crispante cachinni* de Perse. Mais j'ai fini par découvrir ce texte 78 pages plus loin, dans le chapitre VI (gestes symboliques), où l'auteur le présente comme un effet du rire contenu. Il rappelle à ce propos le passage de Pline, H.N. XI, 37, 59, où il est question de la *subdola irrisio*, qui n'a évidemment rien de commun avec le gros rire décrit par Perse. N'était-il pas naturel de grouper ensemble tous les gestes, conventionnels ou non — car où est la limite de la convention dans ce domaine? — que provoquait chez les anciens le même sentiment ?

Non seulement les vastes collections de M. S. ont été mal ordonnées, mais il a laissé de côté, je ne sais pourquoi, des séries entières d'attitudes expressives, comme celle des jambes croisées, celle des mains ramenées derrière le dos, qui indiquent l'une et l'autre la réflexion, mais avec des nuances différentes. En revanche, il a longuement insisté sur certains mouvements désordonnés et lascifs qui relèvent de la basse chorégraphie, *divitis urticae*, et dont l'étude, comme celle de la danse en général, n'appartenait pas à son sujet. L'impression que laisse le livre de M. S. est celui d'un énorme magasin de fiches qu'il a fallu beaucoup de temps et de peine pour réunir; ce qui paraît avoir manqué à l'auteur, c'est le temps ou la volonté de les disposer suivant un ordre systématique, j'ajouterai : suivant un ordre quelconque.

M. S. connaît beaucoup mieux les textes que les monuments. Parmi ces derniers, il ignore presque absolument les plus curieux pour l'étude des gestes et des attitudes familières, c'est-à-dire les statuettes en terre-cuite. Je ne crois pas qu'il ait cité une seule figurine de Myrina. Les recueils de vases qu'il a dépouillés paraissent avoir été choisis un peu au hasard, et les pierres gravées n'ont pas été moins sacrifiées que les terres-cuites. Il faut dire que les éditions savantes des deux derniers siècles fournissent déjà, sur les principaux gestes, des collections de références aux textes, dont M. S. a eu l'avantage de pouvoir user, tandis que les archéologues, à l'exception de Stephani, ont généralement négligé, dans la description des œuvres d'art, l'énumération des *mouvements parallèles*. Le travail de M. S. ne sera pas inutile à ceux qui reprendront le même sujet, mais il ne doit décourager personne de le reprendre.

Je ne voudrais pas juger défavorablement un livre où est attesté tant de savoir et parfois même de finesse dans le détail. Il n'est personne, je le répète, qui ne puisse trouver beaucoup à y apprendre; les observations instructives et piquantes s'y rencontrent par centaines. L'auteur a eu le louable désir d'éclaircir son sujet par un choix discret de rapprochements empruntés aux autres littératures, au folklore et même à l'usage populaire des langues modernes. Mais la nôtre ne paraît pas lui être familière dans ce qu'elle a de plus familier; sans quoi il n'aurait pas écrit (p. 101) : « Der Franzose flucht : *Laissez vous f.....* » Cette manière de « fluchen » m'est complètement inconnue.

Salomon Reinach.

---

146. — **Der Optimismus und Pessimismus** in der jüdischen Religionsphilosophie, eine Studie ueber die Behandlung der Theodicee in derselben bis auf Maïmonides, von Dr. H. Goitein. Berlin, Mayer et Müller, 1890; in-8, VIII et 111 pages.

Ce travail, que son titre annonce avec exactitude, repose sur des études solides et originales. Le tort de M. Goitein est peut-être d'avoir voulu trop embrasser dans les limites restreintes qu'il s'était assignées; notre remarque s'applique particulièrement à la première partie, où l'auteur traite des écrits bibliques et, d'une manière plus générale, des antécédents du moyen âge. Le véritable intérêt commence dans l'analyse des doctrines de Saadias, de Joseph ibn Zaddik, de Juda Halevy, d'Abraham ibn David et de Moïse Maïmonide, qui occupe la place d'honneur. Cet ouvrage sera consulté avec profit par ceux qui s'occupent de philosophie religieuse et spécialement de l'histoire des idées au moyen âge.

M. Vernes.

---

147. — Miklosich et Müller. **Acta et diplomata graeca medii aevi**, t. VI. Vienne, Gerold, 1890. 1 vol. in-8, viii-452 p.

La précieuse collection des *Acta et diplomata graeca medii aevi*, que publient, sous les auspices de l'Académie des sciences de Vienne, MM. Miklosich et Müller, vient de s'augmenter d'un fort important volume, consacré tout entier aux chartes et diplômes du monastère de Patmos. Depuis longtemps déjà on savait quel intérêt exceptionnel offraient pour l'histoire byzantine les documents renfermés dans les archives du couvent; dès 1848, Ross signalait à l'attention du monde savant cette série, peut-être unique par sa richesse, d'actes originaux émanant des empereurs et des patriarches de Byzance, et lui-même publiait le chrysobulle accordé à saint Christodoule par Alexis Ier Comnène. Depuis lors — et surtout dans ces dernières années — plusieurs pièces importantes avaient été éditées dans des revues de Constantinople et d'Athènes; et les moines de Patmos eux-mêmes ne demeuraient pas indifférents au précieux dépôt dont ils avaient la charge. En 1868, le bibliothécaire du couvent, Hiérotheos Floridès, faisait paraître dans la *Pandore* le catalogue des actes conservés aux archives; avec la collaboration de Jean Sakkelion, aujourd'hui conservateur des manuscrits à la bibliothèque de l'Université d'Athènes, il prenait copie de tous ces documents; enfin en 1884 plusieurs de ces textes étaient publiés par les soins de Sakkelion dans le livre du diacre de Patmos Voïnis : Ἀκολουθία ἱερὰ τοῦ ὁσίου Χριστοδούλου. Pourtant le plus grand nombre des diplômes de Patmos demeureraient encore inédits, si Miklosich et Müller n'avaient accueilli dans leur collection les précieuses copies dues à l'infatigable zèle de Sakkelion.

Aujourd'hui, nous avons entre les mains l'ensemble de ces documents, dont la série s'étend presque sans interruption depuis le xie siècle jusqu'au xixe. Depuis l'année 1073 jusqu'à l'année 1336, nous n'avons pas moins de cent dix pièces : bulles originales des empereurs de la dynastie des Comnènes, des Lascaris, des Paléologues, décrets des fonctionnaires impériaux chargés de représenter le βασιλεὺς dans ses relations avec le monastère, chartes de vente et de donation, testaments de plusieurs higoumènes, et surtout la règle si curieuse imposée par Christodoule à ses moines : on y voit de quelles faveurs, de quels privilèges la protection des souverains combla le monastère de Saint-Jean, de quelle façon était faite la remise des donations impériales, de quelle vie on vivait au couvent. Malheureusement, vers le milieu du xive siècle, la série des documents s'interrompt et sept ou huit actes seulement représentent la longue période qui va de 1336 à 1504. Depuis cette date jusqu'en 1843, les archives ne renferment plus guère que des chartes émanant des patriarches grecs de Constantinople : parmi ces quarante-huit pièces, il faut particulièrement citer celles qui s'occupent au xviiie siècle de la conservation de la bibliothèque du couvent et du développement des écoles grecques de Patmos.

Dans un long appendice, les éditeurs ont placé les chartes latines relatives à Patmos, et émanant des papes, des doges de Venise et des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean. Ces documents qui vont de 1293 à 1727, ne sont point inédits : empruntés aux archives de Patmos et pour une petite part à celles de Malte, ils avaient déjà été publiés par O. Rayet et par l'abbé Duchesne : et il faut noter à ce propos la singulière erreur qui a fait attribuer à M. Bayet (p. 388) les recherches faites par son collaborateur dans la bibliothèque et aux archives de Patmos : il était bien facile pourtant, dans le *Mémoire sur une Mission au Mont-Athos*, de trouver l'indication exacte de la part qui revient à chacun des deux auteurs.

Sans doute, dans le tome VI des *Acta*, aussi bien que dans le précédent volume de la même collection, tout n'est point inédit ; parmi les textes de l'époque byzantine, quelques-uns des plus importants étaient déjà connus. Il n'en faut pas moins savoir gré aux éditeurs qui à ce noyau de documents ont ajouté tant de pièces importantes et nouvelles et qui ont réuni en un ensemble commode, bien disposé, soigneusement édité, une série précieuse de documents peu accessibles et d'un intérêt capital pour l'histoire de la civilisation byzantine.

Ch. Diehl.

---

148. — **Notices et extraits** de quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale, par B. Hauréau, membre de l'Institut. Tome premier. Paris, Klincksieck, 1890, vii-406 pp. in-8.

La littérature latine du moyen âge est aujourd'hui fort négligée ; la plupart des membres du clergé ne possèdent pas les connaissances indispensables pour lire des manuscrits souvent difficiles et en établir le texte, et les érudits laïques étudient plus volontiers l'histoire politique de cette époque et les littératures vulgaires. Les causes de cette défaveur sont faciles à marquer ; les sujets traités par les théologiens et par les sermonnaires du xii[e] et du xiii[e] siècle paraissent peu intéressants à des lecteurs modernes, et la forme même de ces écrits est d'ordinaire assez imparfaite. En littérature comme en art le moyen âge a trop négligé la forme ; beaucoup des idées exprimées par des moralistes du xiii[e] siècle ne sont pas à vrai dire plus banales que celles qu'ont exposées certains philosophes de l'antiquité, mais la grâce a fait défaut aux écrivains du moyen-âge, et une œuvre littéraire n'a quelque chance de vivre que par la perfection du style.

Toutefois si ce dédain des œuvres théologiques du vrai moyen âge, et nous entendons par là le xii[e] et le xiii[e] siècle, s'explique dans une certaine mesure, il n'en est pas moins profondément regrettable. L'Église au moyen âge a occupé une telle place dans la vie sociale, les clercs ont joué dans les affaires du siècle un rôle si prépondérant que quiconque voudra connaître les idées, les pensées intimes de la classe lettrée

à cette époque devra étudier ces œuvres en apparence mortes et sans originalité. Pour être au courant de l'état d'esprit des hommes de la Révolution, l'historien est obligé de lire bien des discours grotesques ou enfantins; de même, pour savoir ce que pensaient les moines blancs, noirs ou gris qui gouvernaient les esprits au temps de la suprématie cléricale, il devra parcourir leurs sermons, leurs sommes des péchés, leurs traités théologiques ou philosophiques. Cette étude, aride au premier abord, ne laisse pas de présenter à la longue un certain intérêt. Si le dogme est généralement respecté scrupuleusement par ces écrivains, ils jouissent dans les questions de morale et de discipline, d'une liberté à peu près entière; ils peuvent donner libre carrière à leur imagination, trouver des comparaisons ingénieuses, des expressions heureuses. Quelques-uns, véritables utopistes, décriront la société de leurs rêves; d'autres, dans leurs sermons, dans leurs homélies, censureront, avec une liberté qu'aujourd'hui on trouverait déplacée, les mœurs de leurs chefs hiérarchiques, de leurs confrères, de toutes les classes de la société. En un mot, chacun, dans ces énormes ouvrages, se peindra avec ses goûts, son humeur, ses qualités personnelles. Pour conclure, ces œuvres, écrites par les esprits les plus éminents, les plus cultivés du moyen âge, sont souvent remarquables et méritent notre étude.

Cette étude, qu'un savant d'esprit aussi libre que le vénérable Victor Leclerc, n'avait pas jugée inutile, n'a pas aujourd'hui de fidèle plus fervent que M. Hauréau. Dans quantité d'articles insérés soit au *Journal des Savants*, soit dans les *Notices et extraits*, le savant académicien a décrit minutieusement et étudié avec amour un grand nombre de manuscrits latins de la Bibl. nationale; mais ces études étaient un peu perdues dans ces recueils trop considérables et d'un usage incommode; en les réunissant, en y joignant une foule de notes moins étendues prises par lui sur divers manuscrits moins importants, M. H. a bien mérité des lettres latines et s'est assuré la reconnaissance des quelques savants qui font encore aujourd'hui de la bibliographie savante. Le premier volume, seul paru, renferme la notice de soixante-seize manuscrits de l'ancien fonds latin; le nouveau fonds, moins exploré, fournira la matière de deux, peut-être de trois volumes de même force. On ne saurait donner l'analyse d'un pareil travail; toutefois il ne sera point oiseux d'indiquer ici quelques uns des morceaux les plus importants.

L'histoire des sermonnaires du XII^e siècle est encore mal connue; il est souvent difficile de se reconnaître au milieu des attributions fantaisistes des éditeurs et des copistes. M. H. a dressé de longues listes de sermons restitués par lui à Geoffroi Babion, écolâtre d'Angers, à Pierre le Mangeur, à Achard de Saint-Victor, à saint Bernard, à Maurice de Sully, à Pierre Lombard, etc. On sait quels renseignements on peut tirer des textes homilétiques pour l'histoire des mœurs; il ne sera pas indifférent de pouvoir désormais dater sûrement chacun de ces tableaux satiriques, et d'en connaître l'auteur.

Les poèmes latins du XIIe siècle ont été également l'objet des recherches de M. Hauréau. Déjà, dans deux volumes séparés, il avait étudié le recueil attribué à Hildebert de Lavardin et connu sous le titre de *Miscellanea*, et les poèmes donnés à saint Bernard par tous les éditeurs, y compris les plus diligents. On trouvera dans ce premier volume des *Notices*, d'intéressants détails sur les œuvres poétiques de Serlon de Wilton, abbé de l'Aumône, les unes historiques et morales, les autres badines et même libres.

Ces études de bibliographie savante sont bien arides, mais elles ne sont point sans présenter quelque attrait. Si elles obligent à des recherches pénibles, elles tiennent un esprit curieux en haleine en lui ménageant d'agréables trouvailles. Voici quelques-unes des découvertes faites par M. Hauréau. Tout le monde connaît de nom la somme des offices ecclésiastiques de Jean Beleth ; elle était classique au moyen âge et elle a été maintes fois imprimée. En comparant le texte des éditions courantes, lesquelles dérivent toutes de celle de Corneille Laurimann (1553), le savant académicien a constaté que l'éditeur avait fortement remanié le texte du canoniste du XIIe siècle, ici changeant la forme et prêtant à l'auteur des traits d'esprit, des comparaisons parfois profanes, là supprimant des légendes pieuses ou des remarques enfantines peut-être, mais qui ne méritaient pas tant de sévérité.

Les historiens de la philosophie sauront également gré à M. H. d'avoir tiré de l'oubli et publié en entier le curieux commentaire sur la Genèse de Thierry, chancelier de Chartres. De ce traité on n'a plus qu'un abrégé incomplet, rédigé par un disciple de l'auteur et dédié par lui à une princesse, que l'éditeur croit être Mathilde d'Angleterre, femme d'Henri V, puis de Geoffroi Plantagenet. On y trouve un exposé complet des doctrines réalistes, telles que les concevaient les écrivains du XIIe siècle et un essai de conciliation entre les doctrines platoniciennes et la religion chrétienne. — Plus curieux encore à notre sens est le résumé de la somme de droit canon qui, longtemps attribuée à un certain Simon de Tournai, d'ailleurs inconnu, est rendue par M. H. au cardinal Robert de Courçon ; ce prélat vivait au début du XIIIe siècle. On y voit, développées avec une candeur extraordinaire, les idées que les clercs instruits se faisaient de la vie publique vers le milieu du moyen âge. L'Église était bien puissante, mais pas encore assez à leur gré ; ils rêvaient une sorte de socialisme chrétien, l'absorption complète de la vie civile au profit du monde ecclésiastique, la suppression de toute activité séculière, du commerce et de l'industrie. Il est curieux de voir un prélat du XIIIe siècle concevoir et exposer gravement pareilles rêveries ; pour résoudre le problème toujours difficile des rapports des deux pouvoirs, il recourait à la plus radicale des solutions et supprimait l'un des deux adversaires.

Signalons encore une notice intéressante sur un petit traité *De cura rei familiaris*, longtemps attribué à saint Bernard, mais que M. H.

enlève à cet auteur pour plusieurs bonnes raisons; de curieux détails sur une glose de l'*Anticlaudianus*, d'Alain de Lille, glose rédigée par un professeur anglais du XIIIe siècle, Raoul de Longchamp; une bonne étude sur les œuvres du caustique Robert de Sorbon, etc. Enfin les historiens nous sauraient mauvais gré de ne pas leur signaler le texte latin original des *Ogdoades* de Guillaume du Bellay, retrouvé par M. H. dans un manuscrit où il se cachait sous le nom de Claude Cotereau. La découverte est importante, et ces fragments, perdus en partie dès le XVIe siècle, mériteraient les honneurs d'une édition intégrale. Peu de contemporains ont été mieux renseignés que du Bellay sur les événements des premières années de François Ier.

Nous arrêterons ici ce résumé forcément incomplet; nous en avons dit assez pour inspirer à tous ceux qui s'intéressent aux choses du moyen âge le désir de parcourir les notices de M. Hauréau.

A. MOLINIER.

---

149. — **Vore Folkeviser fra Middelalderen.** Studier over Visernes Æsthetik, rette Form og Alden, af Johannes C. H. R. STEENSTRUP. Kjœbenhavn, Klein, 1891, petit in-8, VI-329 p.

Dans cet excellent livre, M. Steenstrup, bien connu par ses beaux travaux sur l'histoire des Vikings, soumet à une critique tout à fait neuve et féconde ces chants populaires dont Grundtvig a publié le recueil le plus célèbre et qui sont regardés, à juste titre, comme un des plus beaux joyaux de la littérature danoise et de la poésie populaire en général. Il étudie d'abord les rapports, jusqu'à présent trop négligés, de ces chansons et des danses dont elles étaient primitivement à peu près inséparables, et donne à ce propos de très intéressants renseignements sur l'histoire de la danse populaire dans les pays scandinaves. Il détermine ensuite, dans le fond et dans la forme, les caractères qui distinguent celles de ces chansons qui remontent vraiment à une époque antérieure à la Réforme, et signale les nombreuses altérations et modifications qu'elles ont subies dans les derniers siècles. Il cherche des éléments de datation dans la comparaison de celles qui se rapportent à des événements historiques avec nos sources d'information positive, et montre que les plus anciennes chansons ne sauraient être contemporaines des faits qu'elles célèbrent. Enfin, dans un dernier chapitre, il donne son opinion sur la date de ces chansons en général. Nous résumons ces conclusions, très importantes pour l'histoire comparée de la poésie populaire européenne. Rien n'autorise à faire remonter, comme croyait pouvoir le faire Grundtvig, plusieurs des chansons chevaleresques *(riddervise)* jusqu'au XIIe siècle; le caractère même de ces chansons ne convient pas à ce que nous savons de la civilisation danoise à cette époque. Les recueils de *viser* les plus anciens sont du XVIe siècle. Mais l'existence de quelques-unes de celles que nous avons encore est attestée anciennement.

Erik Olsen († 1486) écrit : *Quidam Rane, de quo canticum solenne frequentatur*; un vers d'une chanson sur « Holger Dansk » est tracé dans une fresque de la fin du XVe siècle (le même vers est cité en 1534 par Chr. Pedersen). Des fragments de *viser* se lisent dans des manuscrits de 1450 et 1454. Un vers d'une *vise* suédoise se trouve dans un manuscrit de la première moitié du XVe siècle. « Mais nous pouvons remonter plus haut d'un siècle entier, grâce à un fragment de *vise* écrit avec la musique dans un manuscrit de la loi de Scanie qui est à peu près de l'an 1300 [1]. Et comme nous connaissons des vers de *viser* islandaises du XIIIe siècle qui ont une forme déjà analogue à celle des vers de *viser* danoises, nous pouvons admettre que notre poésie lyrico-épique remonte au XIIIe siècle [2] ». Pour le XIIe siècle, il n'y a plus que des conjectures. Saxo Grammaticus paraphrase des chants épiques qui étaient composés en vers allittérants, mais il n'est pas impossible qu'à côté de cette forme antique les *kæmpeviser* en vers rimés aient déjà existé (en Angleterre la rime et l'allittération ont vécu côte à côte assez longtemps). Pour le XIIIe siècle déjà il est difficile de ne pas croire certains chants contemporains des événements auxquels ils se rapportent. « Le XIVe et le XVe siècles ont été visiblement le temps de la grande floraison de la poésie des *viser*, mais il est probable qu'une grande partie de nos *ridderviser* ne remontent qu'à l'époque qui a précédé ou même suivi l'introduction de la Réforme. On a récemment [3] émis l'opinion que l'époque de grande production de la poésie lyrico-épique, dans la plupart des pays européens, commence au XVe ou au plus tôt au XIVe siècle. Je crois qu'en ce qui concerne le Danemark on peut remonter un peu plus haut ; mais cette poésie n'a cependant atteint son plus grand développement et donné ses fruits les plus abondants que dans la dernière période du moyen âge. »

On voit que la première partie de ce résumé est beaucoup moins assurée que la seconde. Il est à désirer que les critiques danois reprennent, avec la rigoureuse méthode de la parfaite impartialité dont M. St. leur donne l'exemple, la question de l'origine de la forme la plus belle et la plus intéressante de leur poésie nationale. Il me semble que c'est surtout du côté de la comparaison avec la poésie similaire d'autres peuples que le livre de M. St. demande à être complété. Dans quel rapport les *viser* du Danemark sont-elles avec celles de la Suède [4], et, pour aller plus loin, de l'Angleterre, des Pays-Bas et de l'Allemagne? C'est une question d'une grande portée générale, et qui, si je ne me

1. Cette preuve n'est pas décisive, à ce qu'il me semble : le vers en question (« J'ai rêvé un rêve cette nuit, de soie et de riches étoffes ») peut aussi bien appartenir à une pure chanson lyrique, bien qu'il se retrouve dans un chant narratif.

2. Je n'ai pas, je dois le dire, trouvé aux pages auxquelles renvoie ici M. St., la confirmation bien claire de cette assertion.

3. G. Paris, *Les Chants populaires du Piémont* (Paris, Bouillon, 1890).

4. On remarquera que les chants historiques que M. St. croit pouvoir faire remonter au XIIIe siècle se rapportent à des personnages ou événements suédois.

trompe, n'a pas encore été directement et sérieusement traitée. Il y a entre toutes les poésies lyrico-épiques des diverses nations germaniques une incontestable parenté non seulement de fond et d'inspiration, mais de forme. Comment s'explique cette parenté, qui peut difficilement remonter à l'époque primitive? C'est là un beau sujet de recherches, qu'on peut aujourd'hui aborder avec quelque espoir de succès, les matériaux ayant été à peu près partout complètement et soigneusement recueillis. M. Steenstrup serait mieux préparé que personne pour l'entreprendre, et je souhaite vivement pour ma part qu'il se laisse tenter par une exploration si attrayante et dont on peut espérer de si importants résultats.

G. P.

---

150. — **Les manuscrits du château de Merville.** Notices, extraits et fac-similés, par C. Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. Paris, A. Picard; Toulouse, Ed. Privat, 1890, grand in-8 de 169 p.

Le château de Merville (Haute-Garonne), qui appartient à M^me^ la comtesse de Villèle, possède une bibliothèque assez importante, formée du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, par les Chalvet (Mathieu et François principalement), où l'on remarque vingt-un mss. (sans y comprendre la coutume de Merville, de la fin du XIII^e^ siècle, laquelle fait partie du fonds des archives de la famille). M. l'abbé Douais décrit et analyse avec beaucoup de soin chacun de ces mss. dont voici l'énumération : I. *Histoire de la guerre de Simon de Montfort contre le comte de Toulouse et les Albigeois* (original du XV^e^ siècle. Donné en 1587 à François de Chalvet par le fils aîné de Jules César Scaliger, Sylvius Scaliger ou de Lescale, seigneur de Gohas, communiqué par Chalvet à Guillaume de Catel, qui l'a cité dans l'*Histoire des comtes de Tolose)*; II. *Histoire des Albigeois et Gestes de Simon de Montfort* (de la fin du XV^e^ siècle ou du commencement du XVI^e^. Traduction de la chronique de Pierre, moine de Vaux-de-Cernay, qui diffère de la traduction d'Arnaud Sorbin de Sainte-Foy (1568) et qui lui est antérieure); III. *Interrogatoires de Bernard de Castanet, évêque d'Albi, de Nicolas d'Abbeville et de Bertrand de Clermont, inquisiteurs*, 2 décembre 1299-30 mars 1300 (des premières années du XIV^e^ siècle. Exemplaire original de B. de Castanet, évêque d'Albi, du Puy et de Porto, cardinal en 1316); IV. *Cérémonies et compliments d'honneur qui se gardent annuellement par les Capitoulz à l'entrée de leur charge et durant le cours de leur année* (rédigé en deux fois, 1619 et 1621, par le capitoul Nicolas de Saint-Pierre, autographe); V. *Confirmationes statutorum et libertatum ordinis Premonstratensis* (de la fin du XIII^e^ siècle); VI. *Statuti della sacra religione di san Giovanni Gierosolimitano, tradotti dal latino in volgare da Jacomo Bosio*, etc. (transcription faite en 1597 de la seconde édition des statuts de l'ordre de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem);

VII. *Chronica fr. Martini Poloni de romanis pontificibus et imperatoribus* (ms. parchemin postérieur à 1285 et antérieur à 1309); VIII *Sermones* (du xv[e] siècle, contenant deux poésies liturgiques inédites, l'une pour obtenir la pluie en temps de sécheresse, l'autre en l'honneur de la sainte Vierge, et soixante-cinq sermons); IX. *Ceremoniale romanum, auctore* Augustino Patrizzi (du xiv[e] siècle); X. *Tractatus de Episcopatu* (xv[e] siècle); XI. *Humbertus de Carmona, super criminibus* (xiv[e] siècle); XII. *Études de droit;* XIII. *Chronique du règne de Charles VI. Fragment* (xv[e] siècle. Il s'agit d'un fragment de la chronique du héraut Berry, compris entre les années 1413 et 1419); XIV. *Prosologion fratres Johannis Egidii ordinis Minorum* (xiv[e] siècle); XV. *Firmiani Lactanti Liber sextus* [*divinarum Institutionum de Lactance*] (de l'année 1439. Transcription de Hermann de Saxe); XVI. *Valerii Maximi urbis romane Juris peritissimi Factorum simul et dictorum memorabilium* [libri novem] (de l'année 1408); XVII. *M. Fabii Quintiliani Institutionum oratoriarum ad Victorium Marcellum libri duodecim,* (du xv[e] siècle; a fait partie de la Collection de Jean Jouffroy, évêque d'Albi et cardinal); XVIII. *Sexti Pompei Festi Glossarium* (du xv[e] siècle); XIX. *Alexandreis, sive gesta Alexandri Magni, auctore Gualtero ab Insulis* (fin du xiii[e] siècle); XX. *Discours de la nature des choses, divisé en six livres* (cette traduction de Lucrèce a été achevée en 1644); XXI. *Manuscrit de Bernard Gui et des Chroniques des papes d'Avignon* (du xv[e] siècle) [1].

M. l'abbé Douais a joint à ses excellentes descriptions et analyses, des extraits abondants, la plupart fort curieux [2], et des rapprochements très instructifs [3]. Son travail, enrichi de plusieurs fac-similés [4], fait honneur à son érudition comme à sa critique.

T. DE. L.

1. M. l'abbé D. a reproduit à la partie essentielle de sa notice spéciale, intitulée : *Un nouveau manuscrit de Bernard Gui et des Chroniques des papes d'Avignon*, insérée dans le tome XIV des *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, et dont il a été fait un tirage à part (Paris, 1889, in-4°).

2. Citons notamment les extraits de la *Chronique* de Simon de Montfort (p. 5 et suiv.), de la traduction de Pierre de Vaulx-Cernay (p. 24-27), des interrogatoires de B. de Castanet (p. 32 et 38-40 et 47-50), de la chronique de Martin de Troppau (p. 69-71), des Sermons (p. 72-80 et 83-90), de la chronique du héraut Berry (p. 99-100), du *prosologion* (p. 101-104), de la traduction du poème de Lucrèce (tout l'*Avant-propos*, p. 125-128), des mss. de Bernard Gui (pp. 147, 148-150, 151-152, 155, 161-163).

3. Par exemple, entre l'*Histoire de la guerre de S. de Montfort*, d'une part, et d'autre part, la chanson de la croisade contre les Albigeois et l'*Histoire de la guerre des Albigeois* en languedocien, publiée par Dom Vaissète; entre la traduction des *Gestes de S. de Montfort*, par A. Sorbin et la traduction anonyme du château de Merville; entre le texte de la *Chronique des papes* de la même collection et le texte adopté par M. Weiland dans les *Monumenta Germaniæ historica*, etc.

4. Ms. de la *Guerre contre les Albigeois*, ms. d'Inquisition, autographe de Bernard Gui, ms. des Sermons, ms. de Quintilien, autographe de Jean de Forto, évêque de Tarbes, recueil de Bernard Gui.

151. — Eugène Welvert. **La saisie des papiers du conventionnel Courtois.** Paris, Bourloton, 1891. In-8, 50 p.

Cette brochure est très intéressante et a coûté des recherches fort laborieuses à son auteur. M. Welvert nous apprend que Courtois vivait à Rambluzin, dans la Meuse, lorsque le 9 janvier 1816, eut lieu chez lui une première perquisition, à l'effet de découvrir Drouet ; on examina les papiers que le conventionnel emballait déjà, et on les mit sous scellés. Trois jours plus tard, la loi d'amnistie était votée, et Courtois banni de France à perpétuité. Très malade, désespéré de quitter sa maison de Rambluzin, Courtois résolut d'acheter sa grâce par une restitution et il proposa au conseiller d'État Becquey de rendre « des pièces du plus grand intérêt pour la famille royale », de « vrais monuments historiques », comme le testament de Marie-Antoinette. Becquey lui répondit qu'on ne ferait aucune exception. Mais déjà, le 3 février, le préfet de la Meuse avait fait une nouvelle perquisition ; les papiers étaient saisis, et les reliques de Marie-Antoinette envoyées à Paris ; Courtois alla mourir dans l'exil. Après la révolution de juillet, son fils aîné réclama les papiers, et — ce qu'on ne croirait guère — la police les lui rendit. Mais il déclara qu'on ne lui rendait pas tout ; il assigna le duc Decazes pour l'obliger à remettre les documents soustraits ; il perdit son procès et, furieux, en appela au public dans une brochure qui parut en 1834. Il prétendait que des lettres de Louis XVIII avaient été supprimées et, quelques années plus tard, il faisait hommage au comte de Seraincourt de la copie de ces lettres, au nombre de quatre. M. W. prouve que ces lettres sont apocryphes : tout d'abord, ce n'est pas à cause d'elles que le conventionnel Courtois a été persécuté, et s'il les avait possédées, ou s'il avait cru à leur authenticité, il aurait cherché à en tirer parti ; ensuite, ce ne sont que des copies ; enfin, elles ont été publiées dans deux pamphlets de 1815. On voit tout l'intérêt de cette brochure de M. Welvert, et les chercheurs lui sauront gré de la peine qu'il a prise.

Ch.

---

152. — **Jean-Paul Vigneu**, par L. Vignols. (Rennes, 1890, in-8 de 36 p.)

C'est une utile contribution à l'histoire locale, et à l'histoire du commerce en général. Vigneu fut secrétaire de la représentation commerciale de Nantes, de 1730 à 1746, et y rendit de signalés services. On trouve dans cette petite brochure des détails curieux sur l'établissement de la Chambre de Commerce de Nantes. Nous ferons remarquer à M. Vignols que celle de Marseille date de 1650 [1] et non de 1653 ; (p. 4) le Conseil de Commerce de Paris est établi par arrêt du 29 juin 1700. Les Cham-

1. En réalité, la Chambre de Marseille avait été instituée le 5 août 1599 ; mais l'arrêt du Conseil d'État est du 13 novembre 1650.

bres des autres villes désignées à la p. 4 furent instituées par arrêt du 30 août 1701, et non en 1702 [1].

H.-D. DE G.

---

153. — **Geometry in religion** (sans nom d'auteur). London, Brensinger, 1890; in-8, VII-96 pp., une table et des gravures.

Il est dit qu'aucune des rêveries des siècles passés ne manquera de représentant dans celui-ci, qu'on appelle, sans doute par ironie, le siècle des lumières. Un anonyme anglais propose dans une forte brochure une explication des religions et de la Bible fondée sur la géométrie astronomique. Il n'est pas dans mes habitudes de perdre mon temps à lire des élucubrations de cette espèce. J'ai remarqué seulement que l'auteur considère que l'essentiel du judaïsme est emprunté à l'Égypte, vue qui a été fréquemment soutenue, mais que la théologie *accadienne* a fourni les bases du culte. Et l'on dira que la présente publication n'est pas au courant des découvertes modernes !

M. V.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Mohr (Siebeck) de Fribourg en Brisgau, fait paraître une revue nouvelle, la *Zeitschrift für Theologie und Kirche* (six fascicules par an, 6 mark ou 7 fr. 50). La revue est dirigée par M. J. GOTTSCHICK, de concert avec MM. A. HARNACK, W. HERRMANN, J. KAFTAN, M. REISCHLE et K. SELL.

— A l'occasion du 70e anniversaire de la naissance d'Allmers, M. Ludwig BRÆUTIGAM a publié une intéressante étude sur la vie et les œuvres de ce vigoureux poète (*Der Marschendichter Herrmann Allmers, sein Leben und seine Schriften*, Oldenbourg et Leipzig, Schulze. In-8°, 45 p.).

BELGIQUE. — M. Tito ZANARDELLI, professeur aux Cours de la ville de Bruxelles, publie et dirige une revue nouvelle qui a pour titre *Langues et dialectes* (quatre numéros par an, 10 fr. Bruxelles, rue du Pépin, 19). La revue traitera principalement de philologie romane et des langues prélatines.

— M. J. KEELHOFF, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée de Tongres, vient de publier (Mons, Manceaux, 78 p., in-8°) la traduction d'un opuscule de M. W. G. Hale : *L'art de lire le latin : comment il faut l'enseigner*. L'auteur y réagit avec juste raison contre l'abus du mot à mot et de la construction dite logique dans l'explication des textes anciens.

ITALIE. — M. P. GAROFALO, dont la *Revue* a déjà signalé les travaux sur quelques magistrats romains de l'époque républicaine, vient de faire imprimer à Catane, chez Fr. Martinez, une plaquette intitulée : *Sui novem tribuni combusti*. Il y examine la légende qui s'est formée chez certains auteurs latins autour de sept tribuns militaires, tués en combattant les Volsques et dont les corps furent brûlés ensuite solennellement par les Romains.

PORTUGAL. — M. José RAMOS-COELHO vient de publier une *Historia do infante D. Duarte irmão d'el rei D. João IV* (Lisbonne, impr. de L'Académie royale des

---

1. Excepté celle de Toulouse, établie par arrêt du 29 décembre 1703.

sciences. 2 volumes in-8° de XXI-740-900 p. 25 fr. chez H. Zeferino). On y trouvera un nombre considérable de documents inédits et une foule de curieux détails sur les voyages de l'infant, son rôle dans la guerre de Trente Ans, sa captivité à Gratz et à Milan, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mars 1891.

M. Oppert, président, annonce à l'Académie la mort de l'un de ses associés étrangers les plus éminents, M. Miklosich, membre du parlement autrichien, bien connu par ses travaux sur les langues slaves.

M. l'abbé Duchesne communique des inscriptions découvertes à Tipasa, dans la basilique de sainte Salsa, par M. Gsell, maître de conférences à l'École des lettres d'Alger. M. Gsell a dégagé, au centre de l'édifice, un socle rectangulaire qui supportait le sarcophage de la sainte; ce sarcophage lui-même a été retrouvé, brisé en un grand nombre de morceaux. En arrière, entre le tombeau et l'abside, le pavé présente une inscription en mosaïque, composée de sept hexamètres barbares, qui donnent le nom de la sainte :

Ma[rtyr] hic est Salsa dulcior nectare semper
Quae meruit caelo semper habitare beata.

Dans le socle du sarcophage, à l'intérieur de la maçonnerie, a été trouvée une inscription païenne, l'épitaphe d'une Fabia Salsa, morte à soixante-deux ans, qui appartenait sans doute à la même famille que la jeune martyre.

M. le marquis de Vogüé donne des détails sur les fouilles exécutées à Carthage par le R. P. Delattre, correspondant de l'Académie. Continuant ses fouilles dans la nécropole antique de la colline de Byrsa, le savant ecclésiastique a mis au jour de nombreux tombeaux, du même caractère que les précédents, mais renfermant des objets plus intéressants. Avec des vases, des lampes, des colliers égyptiens de types déjà connus, il a trouvé des bijoux d'or et d'argent, et, pour la première fois sur ce point, un texte écrit. Sur la panse d'un vase grossier, une même formule est tracée quatre fois à l'encre; M. de Vogüé la lit : « Abdbaal, mort. » Les caractères sont araméens et semblables à ceux des papyrus et *ostraca* trouvés en Égypte. M. de Vogüé se réserve de revenir sur cette particularité curieuse.

M. Georges Perrot revient en détail sur les découvertes d'antiquités romaines faites par M. Lebègue à Martres-Tolosanne (Haute-Garonne), dont il a entretenu l'Académie dans sa dernière séance.

M. Schlumberger lit une note sur trois sceaux de plomb inédits, de sa collection, qui ont appartenu à des princes et prélats francs de l'époque des croisades en Syrie. — Le premier a appartenu au comte Renaud de Sidon, contemporain de Saladin. C'est le premier sceau connu d'un comte franc de Sidon. Au revers figure une curieuse représentation de ville, réunissant, sous la forme d'une haute porte fortifiée, les traits essentiels de deux des principaux monuments de la cité, le donjon et la cathédrale, ancienne mosquée sarrasine transformée en temple chrétien. — Le second sceau est celui de Pierre I^{er}, patriarche d'Antioche, le troisième celui d'un des abbés de la célèbre abbaye de Saint-Paul d'Antioche : le revers représente l'abbé au milieu de ses moines, sous un porche à triple abside.

M. de Mély continue la lecture de son mémoire sur les vêtements pontificaux conservés à Lisieux, qui ont appartenu, selon lui, à saint Thomas de Canteloup. Il développe le rôle politique du saint en Angleterre, comme chancelier, après la victoire de Simon de Montfort sur Henri III, sa lutte avec Jean Peckam, sa retraite et ses miracles en France, aux environs de Lisieux, aux abbayes de Fontaine et de Lyre, son voyage à Pontigny. Ces circonstances, dit-il, jointes à une certaine ressemblance de nom, auront certainement, ajoute-t-il, contribué à faire attribuer à saint Thomas de Cantorbéry, beaucoup plus connu en France, des vêtements qui, en réalité, appartenaient à saint Thomas de Canteloup.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : 1° Havet (Ernest), *la Modernité des prophètes;* 2° *Records of the past*, 2° série, t. I-IV; — par M. Georges Perrot : Kondakof (N.), Tolstoï (J.) et Reinach (S.), *Antiquités de la Russie méridionale;* — par M. Viollet : Colas de la Noue (Ed.), *l'Abbé de Portmorant;* — par l'auteur : Duchesne (l'abbé), *le Dossier du donatisme* (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École de Rome); — par M. Delisle : Babeau (Albert), *Saint-Urbain de Troyes.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 30 mars — 1891

154. — **Manuel de la langue Tigraï,** parlée au centre et dans le nord de l'Abyssinie, par J. Schreiber, prêtre de la congrégation de la mission dite des Lazaristes, fondée par St-Vincent-de-Paul. Vienne, 1887. Alfred Hœlder.

155. — **Lingua 'Afar nel Nord-Est dell' Africa.** Grammatica testi e vocabolario per Giovanni Colizza. Vienna, Alfredo Hœlder, 1887.

156. — **Die 'Afar-Sprache.** I, II et III, von Leo Reinisch. Wien, 1887. Carl Gerold's Sohn.

157. — **Die Quara-Sprache** in Abyssinien. I et II, von Leo Reinisch. Texte proben. Wien, 1885. Carl Gerold's Sohn.

158. — **Die Kafa-Sprache** in Nordost-Afrika. I, II et III, von Leo Reinisch. Wien, 1888, F. Tempsky.

159. — **Das Zahlwort** vier und neun in den chamitisch-semitischen Sprachen, von Leo Reinisch. Wien, 1890, Tempsky.

Les langues de l'Afrique orientale deviennent d'année en année plus accessibles à la science européenne. Les travaux que je me propose d'annoncer concernent tout particulièrement les langues chamitiques de l'Abyssinie et des pays environnants qui se trouvent en grande partie sous la protection des puissances européennes. J'ai rendu compte, il y a quelques années, des remarquables travaux dus à l'activité infatigable et à l'esprit méthodique de M. Leo Reinisch, de Vienne. Depuis ce temps, la linguistique africaine de l'Est a été cultivée par quelques autres savants dont les travaux sont parvenus à ma connaissance. Je crois rendre service au petit nombre de curieux de notre pays, en leur indiquant les ouvrages où ils peuvent trouver les meilleurs enseignements sur les langues de cette partie de l'Afrique.

M. J. Schreiber, prêtre de la congrégation de la mission dite des Lazaristes, fondée par saint Vincent de Paul, a profité de son séjour en Abyssinie pour nous donner une esquisse grammaticale d'une des langues dérivées de l'ancien éthiopien ou *tigrigua*, le tigraïgueez, qui est parlé à peu près sur toute l'étendue du territoire de l'ancien royaume de Tigré. Cet idiome tient le milieu entre le tigré qui se parle à Massawa et

chez les Hababs au nord de l'Abyssinie et qui est le plus proche de l'ancien guecz, et l'amharique qui constitue la langue officielle de l'Abyssinie moderne et qui s'éloigne le plus de la langue mère. Le tigré n'était pas une langue écrite avant l'arrivée des missionnaires. Ceux-ci dans l'intérêt de l'instruction religieuse des indigènes, ont traduit certaines parties du Nouveau Testament et composé quelques livres de lecture dans ce dialecte populaire transcrit dans le syllabaire guecz, augmenté d'un certain nombre de signes pour exprimer des sons inconnus à l'ancienne langue. Plusieurs prêtres d'Abyssinie ont admis cet usage de façon que le tigraï est aujourd'hui presque une langue littéraire.

Parmi les particularités les plus curieuses du tigraï est l'emploi de la syllabe *nâ* comme signe du génitif, tandis que *na* bref est le signe du datif et de l'accusatif. Le pluriel se forme aussi bien par *ât* comme dans le guecz que par *ôt* comme en amharique. Le pluriel interne ou brisé est peu fréquent et semble être plutôt une affectation littéraire ; la troisième lettre radicale prend au passé *e* au lieu de *a* si elle est gutturale : *batzhe* « arrivé », *sam'e* « entendu », au lieu de la forme ancienne *batzha*, *sam'a ;* le nom de nombre huit est *shamonta,* au lieu de l'ancien *samantu*, etc.

Le livre de M. J. Colizza, élève de M. L. R., nous reconduit dans le domaine des langues chamitiques et particulièrement dans celui de la langue afar, qui est celle des tribus qui occupent le pays plat, ainsi que quelques groupes d'îles entre la baie d'Adoulis et le golfe de Tadjoura, et qui sont nommés par les Arabes *Danaqil,* au singulier *Danqali*. La plupart des Danaqils qui occupent la côte et les îles vivent de la pêche et sont adonnés au commerce ; ceux qui habitent l'intérieur élèvent des bestiaux et vivent en complète indépendance ou sous le gouvernement de princes héréditaires, qui prennent le titre de sultan. On peut considérer l'afar comme intimement apparenté, d'un côté au dialecte *saho* du nord, de l'autre au dialecte *galla* du sud. Il est à supposer que la séparation entre les Afars et les Sahos a été amenée par l'invasion des tribus de l'Arabie méridionale, qui, vers la fin du Ier siècle de notre ère, ont fondé la ville d'Adoulis et, un peu plus tard, Aksum, capitale du royaume de ce nom et berceau de la dynastie régnante en Abyssinie. Le livre de M. C. offre un aperçu grammatical suffisant, des textes contenant des fables et des récits populaires, suivis d'un vocabulaire afar-italien et italien-afar.

La même langue est encore traitée avec un soin particulier par le maître de ces études. M. L. R., qui consacre comme d'habitude des observations fines et pénétrantes à la partie phonétique. Après la grammaire, il donne également des textes et un double vocabulaire. Le premier appendice offre un très curieux calendrier astrologique, en usage chez les Afars, où se trouve énuméré un grand nombre de constellations, dont les noms sont certainement empruntés aux Arabes, mais qui présentent des altérations telles, que l'identification devient très difficile,

sans le secours d'un indigène connaissant la littérature arabe. Avec la grammaire de la langue *quara*, M. R. complète nos renseignements sur le dialecte de la langue agau, prédominante dans l'intérieur de l'Abyssinie et dont le bilin offre la forme la plus archaïque et la moins usée. La fixation de la phonétique de ce dialecte aurait été une impossibilité absolue pour tout autre que M. R. qui possède à fond presque toutes les langues chamitiques de cette contrée. Les altérations et les contractions subies par les mots sémitiques de diverses époques empruntés par ces langues, dépassent tout ce qu'on pouvait supposer et pour les reconnaître il faut vraiment des aptitudes particulières et un flair exceptionnel. Les recherches de M. R. semblent prouver que les éléments sémitiques forment les trois quarts du vocabulaire *agau*, circonstance qui rend très difficile la distinction des éléments primitivement chamitiques. Un point intéressant à noter, c'est que les spécimens des textes sont donnés en quara et en bilin, de telle sorte que la différence entre ces deux idiomes apparaît très clairement, malgré l'origine commune. Une autre innovation utile est le recueil de dialogues et de sentences populaires en quara et en amharique.

M. R. nous donne encore une esquisse grammaticale de la langue kafa, dont on n'avait avant lui presque aucune connaissance exacte en Europe. Le matériel dont il a pu faire usage consiste dans un petit vocabulaire de mots recueillis de la bouche d'une esclave originaire du pays de Kafa, qui avait déjà presque oublié sa langue maternelle, et un recueil de phrases et de mots fait par le père Léon Désavanchers et publié par Antoni Cecchi dans son récit des voyages (paru à Rome en 1887). L'emploi de cette dernière source est devenu extrêmement difficile par suite de la notation très négligée des lettres gutturales et emphatiques. M. R. a pourtant heureusement débrouillé ce chaos pour en tirer des points de grammaire et de lexicographie qui, s'ils présentent de notables lacunes, suffisent néanmoins à nous donner une idée exacte de la langue kafa et de ses rapports avec les idiomes *galla* de l'ouest, surtout avec le *gonga*.

Le dernier travail de M. R. contient une étude des plus curieuses sur les noms de nombre *quatre* et *neuf* dans les langues chamitiques, comparé à l'expression des mêmes numéraux dans les langues sémitiques. D'après le savant auteur, le sémitique *arbá* ne serait autre chose qu'une transformation phonétique de la forme chamitique primitive *afadu*, de même, le sémitique *tisá* serait le produit du chamitique *sassa*; qui est lui-même un mot composé. Je m'empresse de souscrire à la première partie de ce travail remarquable qui témoigne de la grande érudition de M. Reinisch dans le domaine chamitique, mais j'hésite à croire que la comparaison de toutes ces formes puisse aboutir à prouver la parenté primordiale entre les langues chamitiques et sémitiques. A ce sujet, je me suis prononcé depuis longtemps dans un sens négatif, et je suis obligé de maintenir aujourd'hui encore cette opinion, qui

n'admet aucune liaison entre ces deux familles de langues, malgré l'apparence contraire des flexions grammaticales qui s'effectuent presque par les mêmes particules. Ce phénomène de ressemblance matérielle entre des langues de familles différentes est un fait connu, quoique inexpliqué dans la linguistique. Ainsi par exemple le *mantchou* fait usage des mêmes suffixes de dérivation que le *sanscrit*, et cependant ces deux langues appartiennent incontestablement à deux familles linguistiques absolument différentes. Nous avons ici un cas analogue; les particules plus ou moins semblables en sémitique et en chamitique proviennent, quand on les examine de près, de sources parfaitement distinctes. Le hasard est un des plus grands facteurs dans la formation du langage, et les lois phonétiques qui réduisent les mots d'une certaine étendue à la dimension minime d'une voyelle ou d'une consonne, produisent dans toutes les langues humaines le même résultat; on n'est donc nullement autorisé à admettre l'identité de ces sons réduits à leur dernière expression pour en conclure que les langues qui en font usage ont un lien de parenté entre elles.

J. HALÉVY.

---

160. — **Lexicon zu den philosophischen Schriften Cicero's** mit Angabe sæmmtlicher Stellen von H. MERGUET. Erster Band [A-E]. Iena, Fischer, 1887-1890; 937 pp., grand in-4.

On connaît le Lexique des œuvres oratoires de Cicéron publié par M. Merguet. Le présent lexique fait suite à cet important travail. M. M. n'a pas modifié sa méthode. Les mots sont rangés dans l'ordre alphabétique. Chaque article est subdivisé suivant la classe de mots avec lequel se construit le terme en question. Ainsi, on trouve pour un substantif d'abord les phrases où il est sujet, dans l'ordre alphabétique des verbes employés; puis, celles où il est complément du verbe; puis celles où il est complément du nom. A l'article d'un adjectif, les textes sont cités d'après le substantif qui donne l'accord. Une telle disposition n'est commode que dans un cas : lorsque l'on veut retrouver un passage. Mais, pour les recherches grammaticales, on est très embarrassé. Il importe peu, en effet, de savoir non pas combien de fois *alius* est construit avec *locus* et avec *modus*, mais bien plutôt dans quelle mesure il est employé dans les phrases négatives ou affirmatives, avec quels pronoms comme *omnis, ullus, quiuis*, avec *quam* ou avec *atque*. Pour cela, le lecteur doit s'armer de patience et lire vingt colonnes de texte serré. On aurait pu pallier quelques-uns de ces inconvénients par un emploi judicieux des caractères gras; les caractères espacés sont insuffisants et n'ont d'autre effet que de fatiguer l'œil. La classification des sens est rudimentaire ou plutôt n'existe pas; car on trouve toutes les significations groupées en paquet en tête de l'article. Ainsi : « DE, von, vonherab, aus, unter, über, wegen, hinsichtlich, nach. » Suivent trente

colonnes. La morphologie est à peu près négligée. J'en dirai autant de la critique du texte; l'auteur se sert de signes pour indiquer les endroits où il juge le texte douteux, ce qui est insuffisant. Le lexique de César de Meusel aurait pu montrer cependant comment un travail de ce genre peut dispenser d'avoir une édition critique. Après tous les progrès accomplis par la lexicographie latine dans ces dernières années, il est fâcheux que M. Merguet se soit obstiné dans des méthodes vieillies. Son œuvre suppose un labeur considérable et malgré tout rendra les plus grands services : on doit regretter d'autant plus vivement de ne pas la trouver parfaite.

Paul Lejay.

---

161. — **Le Latin dans la Langue Française,** vocabulaire des mots latins francisés, des expressions et locutions latines admises dans la langue française, suivi d'un choix des citations les plus fréquemment usitées avec leur traduction et leur application, par M. Michelin-Tronson du Coudray. Paris, Delagrave, 1890. In-12, IX-146 pp.

Autant les ouvrages de vulgarisation appellent de sympathie et d'encouragements, autant on doit souvent déplorer l'inexpérience et la légèreté de ceux qui les écrivent. A relever toutes les erreurs de ce petit volume, on noircirait cinq ou six pages sans profit pour personne : il est à refaire, et non à corriger. Il faudrait supprimer la préface, qui ne tient pas au livre et prête vraiment trop à rire [1], supprimer aussi les articles *animal, et, palus, plus, transit, tribunal, vernal*, etc. (mots français), *quitus* (non latin), *rus* (latin non francisé), *opéra* (italien), et autres similaires, retoucher enfin la plupart des citations et des traductions : *deficit* ne veut pas dire « il a manqué », mais « il manque »; *D. O. M.* est *Deo* Optimo *Maximo*, et non pas *Omnipotenti;* le *Dies irae* n'est pas un « psaume » ; le mot *item* n'est pas « d'origine grecque »; *magnificat* n'est pas un impératif; *pensum* n'a jamais signifié « repentir »; la phrase *res de quibus utitur*, « choses *dont on* se sert », eût compté deux fautes, il y a vingt ans, au baccalauréat ; le cri *tolle* vient de l'Évangile de la Passion; *utroque jure* veut dire « en droit civil et en droit canon »; *anguis in herba* est de Virgile et *anguis* n'est pas une anguille; *fugit irreparabile tempus* est de Virgile, et non de Perse; *parturiunt montes* est d'Horace, et non de Phèdre, qui n'a pas fait de vers dactyliques... C'en est assez. L'impression est satisfaisante [2], et malgré tout, ce petit répertoire pourra rendre quelques services aux personnes semi-lettrées [3].

V. Henry.

---

1. On y lit que le roumain est « à la rigueur » une langue romane, et que le français a gardé plus de souvenirs du latin que l'italien.

2. P. 105, l. 20, au lieu de *sortem*, lire *casum*; p. 116, l. 10, au lieu de *illabitur*, lire *illabatur*; p. 118, l. 24, au lieu de « seule » (contre-sens), lire « seul »; p. 146, l. 20, au lieu de « Urugne », lire Urrugne », etc.

3. Lacunes : *ense et aratro, gaudeamus igitur, mutatis mutandis, quod scriptum est scriptum est;* les mots *a minima, manu militari, optime, referendum* ne sont pas repris à leur rang alphabétique.

162. — Sohm. **Die Entstehung des deutschen Stædtewesens.** Leipzig, Duncker und Humblot, 1890, in-8, 102 pp.

Si les livres de M. Sohm ne convainquent pas toujours leurs lecteurs, on peut dire cependant qu'il en est peu d'aussi instructifs et d'aussi attachants. On est charmé par la clarté et le piquant du style, subjugué par la ferme logique de l'exposition, excité à penser par l'originalité des idées et aussi, il faut le dire, par ce qu'ont parfois de paradoxal les théories de l'auteur. M. S. a renouvelé tous les sujets qu'il a abordés. L'étude qu'il vient de publier sur l'origine du droit constitutionnel des villes allemandes est, je pense, une de ses œuvres les plus remarquables, et en tous cas, une de celles qui sont les plus caractéristiques pour sa *manière* et pour sa méthode. La nouveauté des opinions mises en avant par M. S. rend tout d'abord nécessaire un résumé exact de sa doctrine.

I. La ville du moyen âge est un marché. Le droit urbain *(Stadtrecht)* est le droit du Weichbild *(Weichbildrecht)*. Or, M. R. Schrœder a prouvé récemment [1] que le Weichbild n'est à l'origine que la croix érigée pendant la durée des foires : c'est le symbole du droit particulier qui règne au marché. Dans les villes, marchés perpétuels, cette croix de bois se transforme en un Roland de pierre [2]. Et ce Weichbild permanent, ce Weichbild de pierre est la marque toujours visible que le droit temporaire et intermittent de la foire est devenu le droit ordinaire de la ville. « Das Neue besteht darin dass Orte auftreten welche von Rechts wegen ständig Märkte sind ».

D'où provient maintenant ce droit de foire, ce droit de marché, père du droit urbain? Ici encore, la croix va répondre à la question. La croix, en effet, est un des emblèmes royaux : là où elle est plantée, là est censé se trouver le roi. Ainsi, le roi est censé toujours présent dans la ville, puisque dans la ville est érigée une croix permanente. La ville est, jusqu'à un certain point, l'habitation, la *Burg* du roi. Aussi *Stadtrecht*, *Weichbildrecht* et *Burgrecht* sont-ils synonymes. « Jede Stadt ist eine Burg und zwar eine Burg des Koenigs : der König ist darin ».

II. On voit d'ici la conséquence. Puisque la ville (le marché) est l'habitation du roi, le droit qui y règne est le droit qui règne dans l'habitation du roi. Ce droit, nous le connaissons : c'est un droit d'exception, plus sévère, plus dur que le droit ordinaire. Chaque maison en droit allemand jouit de la paix, mais la paix dont jouit la maison du roi est plus forte que toute autre. De même que le tort causé à un serviteur du roi est puni d'une amende triple, de même le délit commis dans la maison royale entraîne un châtiment extraordinaire. La rigueur du droit urbain comparé au droit du plat pays vient de là. Elle s'explique par ce fait que le marché d'abord, la ville ensuite, jouissent tous deux de la paix

1. R. Schrœder, *Weichbild* dans *Historische Aufsætze an G. Waitz gewidmet.*

2. Le perron de Liège, à propos duquel on a imprimé tant d'absurdités, est plus évidemment encore dérivé des croix de marché que les Rolands de l'Allemagne du Nord.

royale. *Pax civitatis*, *Stadtfrieden* sont synonymes de *(Königs) Burgfrieden*.

III. L'endroit qui jouit de la paix est nécessairement un asile. Si le crime qui y est commis est châtié plus sévèrement qu'ailleurs, en revanche toute violence, même la violence légale, c'est-à-dire l'action de la justice, en est exclue. En ce sens, l'endroit qui jouit de la paix est une *Freiheit*, une franchise. La *Burgfriede* et la *Stadtfriede* ont donc pour corollaires la *Burgfreiheit* et la *Stadtfreiheit*. Mais il suit de là nécessairement que la franchise doit avoir une justice propre, puisque l'individu qui est protégé par elle ne relève plus des juridictions ordinaires. Aussi le marché, asile temporaire, comme la ville, asile perpétuel, ont-ils tous deux leur tribunal particulier. Les juridictions ordinaires ne s'étendent pas à la ville : le plus ancien et le plus précieux des privilèges de la bourgeoisie est de n'être justiciable que de la justice urbaine. Et cette justice urbaine est nécessairement une justice royale, c'est-à-dire une justice publique. En effet, l'officier de justice dans la ville, quelle que soit la variété des noms qu'il porte : maire, amman, villicus, etc., n'est autre que l'officier de justice du droit franc ; c'est un écoutête, c'est-à-dire un centenier. Sous sa présidence se réunissent pour juger les personnes qui participent au droit d'asile. La ville étant un asile, son tribunal sera composé de ceux qui jouissent d'une manière permanente de cet asile. C'est-à-dire : le tribunal urbain est composé de personnes qui possèdent dans la ville des propriétés tenues en droit urbain, en Weichbild. La tenure du Weichbild est une tenure libre de tous droits domaniaux, c'est un alleu. Elle est librement transmissible, librement aliénable. Cela s'explique parce que la ville (le marché) est une colonie. Font seuls partie légalement de la ville, sont seuls *bourgeois* ceux qui participent à la propriété du sol urbain, du sol libre de l'asile.

IV-V. La juridiction urbaine dérivant directement de la juridiction du marché, sa compétence essentielle et primitive s'exerce en matière commerciale et en matière de police. Les actions pour dettes et les délits de peu d'importance appartiennent dès l'origine au tribunal de la ville. Mais à la longue les pouvoirs de ce tribunal se sont étendus. Peu à peu, il a acquis la juridiction gracieuse, la juridiction immobilière et, en matière pénale, des attributions de plus en plus considérables. Ce n'est que rarement toutefois qu'il a conquis la haute justice. Celle-ci n'est pas nécessaire à la ville. « Die Stadt war und blieb ein Markt, welcher durch die Marktfreiheit und das sonderliche Marktgericht und Marktrecht ausgeizechnet war ». En quoi consiste maintenant ce *Marktrecht*, ce droit d'exception qui règne dans la ville et dont la juridiction urbaine est l'organe? La réponse sera facile, si l'on constate en quoi le droit urbain diffère du droit ordinaire, du droit territorial. Or, il en diffère en trois points. D'une part, il possède une législation pénale plus complète et plus sévère; d'autre part, il ne connaît pas de différence dans la condi-

tion juridique des personnes : tous les bourgeois ont le même *status* ; enfin, il se caractérise par un système complet de droit commercial. Remontons pour comprendre ceci à l'origine de la ville. La ville est la maison, la *Burg* du roi : de là provient son droit pénal particulier. La ville est un asile ; tous ceux qui y habitent ont droit à la même protection ; de là, disparition dans ses murs des diverses conditions juridiques que connait le droit du plat pays. La ville est un marché ; de là, formation d'un droit commercial. Mais il importe de remarquer ici que ce droit commercial urbain n'est pas l'œuvre de la bourgeoisie. C'est un droit royal. La ville, en effet, est un marché, mais c'est un marché du roi. En principe, le roi seul peut y faire le commerce. C'est donc sous l'influence directe du roi ou du seigneur auquel le roi a donné la ville, que s'est développé le droit commercial urbain. Ainsi, les trois courants qui alimentent le droit urbain ont une même source : le roi. La ville est tout à la fois la maison, l'asile et le marché du roi. « ... allein das Amtsrecht des germanischen Königthums hat... der deutschen und der abendländischen Entwickelung das deutsche Bürgerthum geschenkt. »

VI. La constitution de la ville n'est complète que quand la ville possède un conseil. On ne sera pas étonné, après avoir lu ce qui précède, de voir M. S., trouver l'origine du conseil dans la juridiction du marché-ville. L'officier de justice urbain est un centenier, un écoutête. A l'origine, il suffit parfaitement à ses fonctions. Mais quand la population augmente, quand le commerce grandit, il faut, à côté de lui, créer des organes nouveaux pour alléger sa besogne. Le conseil n'est autre chose qu'un collège destiné à recueillir une partie des attributions de l'écoutête. Les bourgmestres, ses chefs, sont les successeurs de *judices* établis, dans le même but, dès le XII^e siècle. « In Beziehung zu dem Schultheissen, in Unterordnung unter dem Schultheissen ist der Rat ausgebildet worden ».

Ce résumé, pour rapide qu'il soit, peut suffire à montrer quelle puissante logique relie les uns aux autres, comme une forte chaîne, les différents chapitres du livre de M. Sohm. Personne ne le quittera sans avoir énormément appris et sans admiration. Au premier moment, on est convaincu. Mais quand on s'est arraché à la domination du maître, des doutes s'élèvent et l'on formule des réserves.

Si les villes, comme tout le monde l'admettra avec M. S., ne sont, dans un certain sens, que des marchés transformés, il en résulte qu'elles sont plutôt des formations économiques que des formations juridiques. Mais dès lors, la méthode de l'auteur est-elle bien légitime ? Les phénomènes sociaux sont de nature infiniment complexe et ne se prêtent guère aux procédés rigoureux et au formalisme du raisonnement juridique. M. S. est-il sûr qu'en suivant le chemin nettement tracé qui va en droite ligne de ses prémisses à ses conclusions, il a rencontré tous les éléments du problème ? Pour lui, les villes sont des créations du droit royal : c'est la royauté allemande qui a créé la bourgeoisie alle-

mande. Et pourtant villes et bourgeoisies apparaissent à une époque où le pouvoir royal est fort déchu. Bien plus, à partir du XII[e] siècle, les empereurs, au lieu de se montrer favorables aux villes, leur ont été hostiles systématiquement. La conduite des Hohenstaufen à leur égard est assez connue, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur cette première invraisemblance de la théorie de M. Sohm. Supposons toutefois que le droit royal ait eu la puissance que lui attribue M. S. et admettons avec lui que la ville du moyen âge soit une *Königsburg*. Comment expliquera-t-on alors qu'elle ne possède pas toujours et nécessairement la haute justice? Si la ville est la demeure du roi, si elle est un asile contre toute violence extérieure, elle doit être pourvue d'une juridiction complète, absolue. C'est surtout en matière de crimes, non en matière de légers délits, que le droit d'asile est précieux. N'y a-t-il pas une contradiction manifeste à affirmer d'une part que la ville est identique à l'habitation même du roi, que le roi y est toujours présent, que sa juridiction est une juridiction royale, et à n'accorder d'autre part à cette ville qu'un tribunal compétent en matière de dettes et de délits de police? Une autre objection me paraît également sérieuse. Pour M. S., la ville est une foire (un marché annuel) transformée. Des faits bien établis semblent pourtant s'opposer à cette théorie. En Flandre, par exemple, les deux plus grandes villes, Bruges et Gand, n'ont pas eu de foires au moyen âge, tandis qu'un bourg sans importance, Thourout, a été, du XI[e] au XIII[e] siècle, le siège des foires annuelles les plus fréquentées de tous les Pays-Bas. Ce qui est essentiel pour la formation de la ville, ce n'est pas l'obtention d'un privilège de foire, c'est une situation géographique favorable qui, comme à Bruges ou à Gand, y fasse nécessairement affluer le commerce et les marchands. C'est dans ces conditions que s'est développée tout d'abord la vie urbaine. Les plus anciennes bourgeoisies n'ont eu besoin pour naître ni de chartes ni de privilèges. C'est plus tard seulement que la politique princière — celle des ducs de Zaehringen, par exemple, ou celle des ducs de Saxe — a fondé des villes nouvelles suivant un plan préconçu et au moyen de concessions et d'octrois de toutes sortes. Mais je me permets de croire qu'il n'est pas plus légitime de chercher dans ces villes de seconde formation les origines du droit urbain, qu'il ne le serait de chercher dans les Capitulaires les origines du droit franc. Je terminerai par une dernière observation. On a vu plus haut comment M. S. explique la formation du conseil dans les villes. Pour lui, il n'est qu'un collège destiné à alléger pour l'écoutète le fardeau de fonctions devenues écrasantes. Il y aurait beaucoup à dire sur cette théorie : je me bornerai à une seule remarque. C'est à Medebach, en 1165, que, d'après M. S., le conseil serait mentionné pour la première fois. A Cologne, il n'apparaît que beaucoup plus tard. Si la manière de voir de M. Sohm est exacte, il faudrait donc en conclure que dans une ville de troisième ordre comme Medebach, l'écoutète n'aurait plus pu suffire à sa besogne dès la seconde moitié du XII[e] siècle, tan-

dis que, dans la métropole commerciale de l'Allemagne, le besoin de créer un conseil destiné à partager ses attributions ne se serait fait sentir que longtemps après !

H. PIRENNE.

---

163. — L. KOTELMANN, Augenartz in Hamburg, **Gesundheitspflege im Mittelalter**, Kulturgeschichtliche Studien nach Predigten des XIII, XIV und XV Jahrhunderts, Hamburg et Leipzig, 1890, in-8, chez Leopold Voss.

Recueil de textes. L'auteur a dépouillé méthodiquement les ouvrages des prédicateurs et des moralistes allemands de 1250 à 1510 environ : Berthold de Ratisbonne [1], maître Eckhardt, Jean Tauler, Geiler de Kaisersberg et les anonymes, — et il a disposé les renseignements qu'il y a recueillis sous six rubriques : *Alimentation, Habillement, Prostitution, Exercices corporels, Art médical, la Maladie et la Mort*. On devine aisément l'intérêt que présente cette compilation; elle fournit, relativement à une foule de questions sociales, des textes qu'on n'aurait pas été chercher commodément dans la littérature parénétique de l'Allemagne du XIV[e] siècle. Je ne saurais mieux comparer le travail de M. Kotelmann qu'à celui de M. Lecoy de la Marche : *La Chaire française au moyen âge*, troisième partie, (La société d'après les sermons), qui rend tous les jours tant de services.

Il existe cependant une différence notable. La majeure partie des renseignements classés par M. Lecoy de la Marche sont tirés de sources inédites; M. Kotelmann ne s'est attaché à étudier que les textes imprimés.

Ch. V. L.

---

164. — Michele BARBI. **Della fortuna di Dante nel secolo XVI.** (Pisa, tipog. T. Nistri e C., 1890, 407 p. in-8).

M. Barbi s'est proposé de montrer dans son intéressant ouvrage combien Dante, même durant ce XVI[e] siècle dont la direction lui échappe, comptait d'admirateurs fidèles et dévoués. Il a réuni une foule de faits ignorés ou peu connus, et son livre procure une agréable surprise à tous ceux qui aiment assez les grands hommes pour souffrir de l'ingratitude dont ils sont parfois victimes.

En voici une brève analyse.

Grâce à la restauration de la littérature italienne entreprise par Laurent de Médicis et par Ange Politien, la Divine Comédie avait été imprimée au moins quinze fois dans les vingt-huit dernières années du XV[e] siècle : elle l'a été quarante fois au XVI[e]; et ce retour de faveur fit franchir les Alpes à la réputation du grand poète. Si Bembo lui préféra

---

1. Cf. H. Gildemeister, *Das deutsche Volksleben im XIII Jahrhundert nach den deutschen Predigten Bertholds von Regensburg*. Iena, 1889, in-8.

Pétrarque, Lod. Dolce, Speroni, Trissino démêlèrent que le chantre de Laure a beaucoup moins de fond que le chantre de l'Enfer. Le même Dolce et Merlin Coccai élèvent Dante au-dessus de tous les poètes italiens. Tel détracteur de Dante soulève cinq contradicteurs ; tel autre s'attire jusqu'à neuf répliques. Parmi les défenseurs de Dante, figurent Gelli, Vinc. Borghini, Jac. Mazzoni. Les sujets les plus arides ne les rebutent pas ; ils disputent amplement sur l'emplacement, la forme, les dimensions qu'il attribue au séjour des damnés. Ses ouvrages secondaires occupent aussi les lettrés, notamment ses *Canzoni* et son *De vulgari eloquio* duquel Trissino s'autorise dans la controverse, toujours populaire en Italie, sur le nom qu'il convient de donner à la langue nationale. La lecture de ses œuvres aurait même été alors, du moins à Florence, au dire de Vinc. Borghini, *d'un usage plus commun et plus agréable que le pain et l'eau* (p. 290).

M. Barbi ne se borne pas à rassembler des faits, il en discute la portée ; il apprécie les factums écrits pour et contre Dante, les éditions de ses œuvres, les travaux de ses commentateurs, les leçons professées, les lectures académiques faites sur la Divine Comédie. Mérite plus rare encore chez un débutant, il n'exagère rien : il est le premier à déclarer que la critique des admirateurs de Dante au XVIe siècle manque de profondeur, non seulement chez un Zoppio ou chez un Bulgarini, mais chez Mazzoni, chez les membres de l'Académie florentine ; que Cristof. Landino s'est égaré sur la foi de Marsilio Ficino, qui avait enrôlé Dante malgré lui sous la bannière de Platon ; que son commentaire, quoique réimprimé six fois au XVe siècle et une dizaine de fois au XVIe, fatigue par d'interminables digressions ; que Varchi pèche par le même défaut ; que Trifon Gabriele, plus sage dans son plan, n'a pas le jugement beaucoup plus sûr. Il marque une médiocre estime pour le commentaire de Vellutello. Il montre qu'en général on n'a pas compris alors l'intention politique de la Divine Comédie, et il conclut sur tous ces critiques moins perspicaces que zélés, en disant : « Les études faites sur Dante au XVIe siècle n'ont pas conduit à entendre plus pleinement son poème que n'avaient fait les premiers interprètes » (p. 286).

Aussi son livre, non moins judicieux que savant, n'offre-t-il qu'un défaut : il est trop long [1]. Comme on pressent sa conclusion, comme il avertit loyalement que tous ces commentateurs ennuient plus qu'ils n'instruisent, on voudrait qu'il les énumérât plus vite ; on attend avec impatience le chapitre où il promet d'examiner l'influence de Dante sur le XVIe siècle. Ici encore on retrouve sa bonne foi et son jugement solide. Tout en rappelant que le Tasse a annoté quelques exemplaires de la Divine Comédie, il ne le donne pas, non plus qu'Arioste, pour un disciple de Dante. Il reconnaît formellement que tous les lyriques

1. Ajoutons qu'il n'est pas très commode à consulter, faute d'un index alphabétique qui était indispensable dans un pareil ouvrage ; l'extrême sécheresse des sommaires rend cette lacune encore plus fâcheuse.

du temps imitent Pétrarque, et que les poètes hébraïques, tragiques, didactiques, satiriques, bucoliques, élégiaques, se modèlent sur les anciens (p. 289), qu'on n'aperçoit l'influence de Dante que chez Carlo Lodovici, dans les *Decennali* et l'*Asino d'oro* de Machiavel et dans les pieux écrits de quelques rimeurs obscurs. On pourrait même lui reprocher de ne pas faire assez honneur à Dante de l'enthousiasme qu'il inspirait à Michel-Ange : il en rapporte les preuves qu'on connaissait déjà, de même qu'il cite les hommages rendus à Dante par Raphaël et qu'il ajoute d'intéressants détails sur le goût qu'avaient pour ses vers le Bronzino, le Pontormo et Sandro Botticelli ; mais son sujet appelait une étude originale et pénétrante de la parenté de génie qui unit ces deux penseurs. On comprendrait mieux dès lors que l'exégèse du XVI^e siècle n'a pas été entièrement inutile, et que, si les érudits de cette époque n'ont pas réussi à débrouiller les mystères de la Divine Comédie, ils ont du moins ramené l'attention sur le poète oublié, et que, au milieu de la foule dont ils n'obtenaient pour lui qu'un silence respectueux, il s'est rencontré un homme incomparablement grand dans le cœur duquel l'âme du vieux florentin a passé.

M. Barbi doit déjà au maître à qui il a dédié son livre le goût de l'érudition, de la méthode et de la mesure. Qu'il lui emprunte maintenant l'art de porter légèrement le poids de la science, et l'on inscrira son nom sur la liste déjà longue des hommes dont le mérite et la reconnaissance honorent l'enseignement de M. Alessandro d'Ancona.

Ch. Dejob.

---

165. — Madame C. Coignet. **La Réforme française avant les guerres civiles** (1512-1559). Paris, Fischbacher, 1890.

On sait qu'il ne faut pas demander à la gracieuse biographe de Vieilleville une érudition pure, des faits exacts, ni la moindre critique des textes. Dans son élégant petit volume sur *la Réforme avant les guerres civiles*, on pourrait s'appliquer à relever bien des erreurs, personnages non identifiés, titres et fonctions mal appliqués, noms et expressions fautives, phrases obscures. Au point de vue historique proprement dit, rien de nouveau, rien de précis. Mais de ces détails certaine école n'a cure.

Du reste Mme Coignet nous présente son volume, qui contient trois cents pages, comme la préface d'un livre d'histoire. Or, dans une préface, elle peut déployer à l'aise toutes les qualités d'une nature noble et distinguée : d'ingénieux aperçus, une impartialité généreuse, des pensées élevées. Nous nous bornerons à contester la thèse comprise (p. 288) en ces mots : « François I^er pouvait accomplir la Réforme en France plus aisément que Henri VIII en Angleterre. » J'ajouterai modestement que la lettre de l'ambassadeur français à Rome sur la conversion d'Andelot, résumée dans mon second volume sur Montmorency (1889),

n'est pas inédite, ainsi que le dit l'auteur qui la cite, comme nous, d'après la copie de Clairambault, t. 340, fol. 8073. Elle a été publiée tout au long dans le *Bulletin de la Société du protestantisme français*, du 15 janvier 1881, d'après l'original, indiqué B. N. f. français, t. 3132 f° 43.

F. D.

---

166. — **Un marchand de Paris** au XVI° siècle, par Ch. PRADEL. Seconde partie. Toulouse, 1890, grand in-8 de 40 p.

M. Pradel, dans la première partie de son travail, que j'ai eu le plaisir de louer ici, l'an dernier, avait retracé la vie de Simon Lecomte d'après les papiers laissés par ce riche marchand. Aujourd'hui, d'après les mêmes papiers, il publie sur les principaux correspondants de Lecomte, d'intéressantes notices qu'il nous présente, non comme des biographies complètes, mais comme de simples « glanures » réunies par ordre alphabétique. La première et la plus curieuse concerne *Beau-Semblant*. Ce n'est point là, dit-il, « le nom d'une terre où serait né Barthélemy de Laffemas et dont il aurait été seigneur, comme l'ont cru certains biographes [1]. Beau-Semblant était le surnom que le roi de Navarre avait donné à son tailleur et valet de chambre en manière de raillerie et par une espèce d'association d'idées à la façon du temps. Laffemas donnait une bonne tournure, une belle apparence, un beau semblant ». M. P. reproduit (p. 5) une très curieuse lettre, signée *Beau Semblant*, écrite de Toulouse le 22 mai 1579, dans laquelle il annonce à son créancier Lecomte que le roi de Navarre (fort mauvais payeur, comme on sait), — « luy a donné fort bons mandemens » pour être remboursé (en assignations et rentes) des 48,391 livres que lui devait S. M. La notice sur le futur contrôleur général du commerce renferme de piquantes particularités et complète tout ce que l'on a écrit jusqu'à ce jour au sujet de celui qui fut un utile publiciste et auquel nous devons quelques-unes de nos meilleures institutions commerciales. Les autres notices sont consacrées (p. 8) aux quatre frères Canaye (Philippe, Pierre, Jean et Jacques), qui furent les premiers en France à fabriquer des tapisseries de haute lisse [2]; (p. 27) aux Gobelin (renseignements

---

1. La localité du nom de *Beau-Semblant*, attribuée au Dauphiné, n'appartient qu'à cette géographie idéale qui est si richement peuplée... de nos bévues.

2. Tous persécutés comme huguenots : Philippe fut pendu à Toulouse, place du Salin; Pierre mourut dans une prison à Paris; Jean se réfugia à Genève, puis à Cologne. Jacques seul, avocat au parlement de Paris, survécut aux guerres civiles : son fils, Philippe, seigneur du Fresne, filleul du supplicié de Toulouse, fut président de la Chambre mi-partie de Languedoc, puis ambassadeur à Venise. Voir (p. 26) une lettre, du 11 octobre 1579, sur les débuts de sa carrière. Les autres documents, au nombre de sept (p. 12-25) sont des pièces du procès criminel intenté à Ph. Canaye (Arrestation, 28 juillet 1568. Conclusions du procureur du roi. Sentence de mort (12 octobre). Audition de Pierre Guérin (15 octobre), de Simon Comte (16 *id.*), de

nouveaux qui ajoutent leur lumière à celle des notices de M. Lacordaire et de M. Ch. Read sur ces artistes tellement célèbres que, selon le mot de Sauval cité par M. Pradel, leur maison, leur écarlate, leur établissement et la rivière dont ils se servaient ont pris leur nom; [1] (p. 32) à Mathurin de Longuet, maréchal du logis de la reine-mère, dont la correspondance est très épicée et que Sully *(Royales Œconomies)* dénonce comme un des faiseurs de libelles qui lui furent les plus hostiles; enfin (p. 33) le marchand Jean Rouillé, époux de Marguerite Gobelin, dont la lettre, écrite de Paris le 22 septembre 1572 (p. 34-36), mérite d'être signalée parmi les documents relatifs à l'histoire de la Saint-Barthélemy [2].

T. de L.

---

167. — **Impressions de théâtre**, par Jules Lemaître, 4e et 5e séries, Lecène et Oudin, 2 vol. in-12 de 356 et 397 pp., 1890-1891.

On n'a jamais peur d'être en retard avec M. Jules Lemaître; d'abord parce que ses fantaisies ont un fond solide, qui les préserve du sort de tant d'autres « impressions » éphémères; ensuite, parce qu'entre les feuilletons et les volumes qu'il accumule d'une main toujours légère, il passe à d'autres exercices, tels que conférences et comédies, et qu'on est sûr de le ressaisir tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre. Ce n'est même pas un des moindres attraits de ces deux derniers volumes, qu'on y puisse suivre l'écrivain dans ses transformations variées. Voici une conférence sur la *Théodore* de Corneille; voici une étude sur *Révoltée*, où l'auteur se fait son propre critique, et tient à se montrer plus sévère pour lui-même que la plupart de ses confrères ne l'ont été.

Un autre plaisir du lecteur, c'est de rencontrer souvent le sérieux dans une causerie capricieuse qu'on allait trouver un peu abandonnée, et l'abandon, le caprice, le rire bon enfant dans une étude qui s'annonçait plus grave. Au premier abord, on est frappé par le nombre proportionnellement considérable des études très modernes, trop modernes, penseront quelques-uns, que contiennent ces deux volumes. Mais prenez garde de rien dédaigner : non seulement il faut être de son temps, lors même qu'on est savant, alors surtout qu'on l'est; mais voici qu'à

Jean Gaulte (21 *id.*). Extrait des registres du consistoire de Mrs les Capitouls de Tholose (22 *id.*).

1. M. P. donne divers fragments (pp. 30-32) de lettres de Nicolas Gobelin à S. Lecomte écrites de Bordeaux (16 et 24 septembre 1572), et de Paris, le 23 janvier 1577.

2. Voir (pp. 36-40) diverses lettres de Jean et Jacques Faure (qui habitaient l'Albigeois), à S. Lecomte (26 septembre 1572, 1er mars 1573) où sont relatés les massacres d'Albi et qui, comme s'exprime M. P., « peignent bien les malheurs du temps ». Jacques Faure nous apprend qu'il fut mis en prison « que fust un temps où nous avions tous la vie et la mort qui pendoit par ung filet », mais qu'il fut sauvé « par la clémence et bonté de mondict seigneur d'Albi ».

propos des pièces de Meilhac, d'Halévy, d'Offenbach, le don Juan, le Pourceaugnac, l'Henriette de Molière, pour ne parler que de celui-là, seront évoqués, et c'est plaisir, en voyageant d'un siècle à l'autre, de voir à quel point ils sont les mêmes, plus ils changent.

Molière est l'auteur le plus favorisé des écrivains antérieurs au XIXe siècle : d'excellentes études sont consacrées à *Tartuffe*, à l'*École des femmes*, à *Georges Dandin*, au *Malade imaginaire*. En dehors, je ne vois guère à signaler particulièrement au public de la *Revue* que les pages sur l'*Orestie* d'Eschyle, sur *Athalie* (bien piquant compte-rendu d'une conférence de M. Sarcey), sur Florian. En revanche, plusieurs études sur le théâtre étranger. Il n'en faudrait pas abuser. Peut-être aussi, à mesure que se restreint la part des classiques, la part des petits auteurs, des petits théâtres, des petites industries parisiennes se fait-elle plus large. M. Lemaître semble incliner depuis quelque temps du côté de la curiosité pure. Je ne blâme pas, je constate.

Sur le fond des jugements, on aurait plus d'une réserve à faire, si l'on n'était ébloui et entraîné. Ainsi, je ne suis point convaincu qu'il y ait « deux Tartuffes d'aspect notablement différents », l'un bedeau vulgaire et goinfre, caricature haute en couleur, l'autre homme du monde dans une certaine mesure, ironique, spirituel parfois, même éloquent. Il n'y aurait, à mon sens, opposition et contradiction certaine que s'il fallait prendre tout à fait au sérieux le portrait chargé que Dorine nous trace d'un homme détesté par elle. Serait-elle Dorine si elle ne forçait pas l'ironie, et devons-nous l'en croire à la lettre? On ne voit poindre les disparates que si l'on exagère à la fois les deux aspects d'un même caractère, de façon à ne pouvoir les réunir : l'aspect grossier avec Dorine, l'aspect élégant et attirant avec les modernes. Que Molière ait réuni, en créant Tartuffe, diverses variétés de l'hypocrisie, comme de l'avarice en Harpagon, cela se peut; mais il ne serait pas Molière s'il n'avait pas su fondre ces éléments, et puis ces contradictions apparentes se rencontrent bien dans la vie. Le mérite de Molière ne serait-il pas précisément d'avoir rendu la complexité de la vie mieux que les autres classiques, qui sacrifient trop peut-être les nuances et les anomalies au trait dominant, la variété vivante à l'unité un peu abstraite?

Félix Hémon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mars 1891.

M. Oppert, président, rappelle qu'en raison de la fête du vendredi saint, la prochaine séance aura lieu le mercredi 25 mars.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse au président de l'Académie diverses nouvelles archéologiques. — On vient de découvrir dans cette même nécropole de Falérie (Cività Castellana) qui a donné dans ces derniers temps tout un musée, aujourd'hui installé dans la *villa di papa Giulio*, près de Rome, de nouvelles tombes, du IIIe siècle avant notre ère, avec des terres cuites portant de nombreuses inscriptions falisques. — On a trouvé, à Vada, l'antique *Vadum Sabatium*, près de Savone, deux mains panthées parmi beaucoup d'ex-voto. Une de ces mains porte

inscrite une dédicace à Sabazius. On en conclut avec vraisemblance qu'il y avait là un temple à cette divinité mystérieuse, et que l'ancien port a tiré de là son nom. — M. Demetrius Stephanovich Schilizzi, sujet britannique d'origine italienne établi à Athènes, vient de donner au gouvernement italien une collection très importante de plâtres d'après les monuments principaux de la sculpture et de l'architecture grecques. Les 324 caisses contenant cette collection vont arriver à Rome — Le 7 mars, M. de Rossi a donné une conférence publique dans la catacombe de Pontien, sur le Janicule, catacombe si curieuse par son baptistère alimenté d'une source vive et par ses peintures aux souvenirs orientaux.

M. Héron de Villefosse rappelle que l'on doit à M. Geffroy la connaissance de l'album de Pierre-Jacques de Reims, de la collection Destailleurs, où se trouve le dessin d'un bas-relief du Louvre, aujourd'hui débarrassé d'une restauration qui le déshonorait depuis le XVIe siècle. C'est également M. Geffroy qui a démontré, à l'aide d'un dessin du même album, que le célèbre bas-relief d'Orphée et d'Eurydice avait fait partie de la collection du Belvédère, avant d'appartenir à la collection Borghèse. Les recueils de dessins anciens sont extrêmement précieux pour étudier les origines de nos collections publiques, et l'on doit une grande reconnaissance aux érudits qui prennent la peine de les faire connaître. C'est à l'aide de recueils de ce genre que M. Ad. Michaëlis a pu entreprendre et rendre si attachante son histoire des marbres du Belvédère de Rome, dont la première partie a déjà paru.

M. Léon Heuzey communique à l'Académie des données historiques nouvelles tirées de l'étude des monuments chaldéens découverts par M. de Sarzec à Tello, l'ancienne Sirpourla des assyriologues. On peut, grâce au grand nombre des inscriptions retrouvées, établir la filiation des rois et des *patési* (prêtres-rois?) qui ont gouverné cette cité, et reconstruire une chronologie approximative, qui est comme la charpente historique de cette période reculée. Les lacunes que présente la série se comblent de jour en jour. Les deux patési Our-Baou et Nam-magh-ni, antérieurs au célèbre Goudéa, se trouvaient encore isolés : M. de Sarzec a réuni les fragments d'une coupe de pierre, consacrée par une femme qui se donne à la fois comme l'épouse de Nam-magh-ni et comme la fille d'Our-Baou. C'est le premier exemple de succession par les femmes dans les listes princières de Sirpourla. Une autre dédicace, gravée sur une coupe du même style, fait connaître un patési nouveau et non classé, Our-Ningoul. Il résulte également de plusieurs textes que le très ancien monument sculpté, connu sous le nom de Stèle des Vautours, a été érigé par un prince nommé E-anna-dou, qui s'intitule tantôt roi, tantôt patési de Sirpourla. Il était fils d'A-kour-gal, lui-même roi et patési, déjà connu pour avoir succédé à son père le roi Our-Nina, le plus ancien dynaste asiatique dont le nom soit confirmé par les monuments. Une tablette de pierre nous permet de suivre une autre branche de patési, dont le plus ancien, En-anna-dou Ier (qu'il ne faut pas confondre avec E-anna-dou), est donné pour le « fils aîné » du roi Our-Nina et pour le père du patési En-té-na, représenté à Tello par toute une série de constructions : cependant ce « fils aîné » ne figure pas sur les listes officielles des enfants d'Our-Nina. De l'ensemble de ses recherches, M. Heuzey conclut que les patési ne diffèrent pas, autant qu'on le croyait, des anciens rois, dont ils descendent directement. Ces royautés primitives sont avant tout religieuses et le prince est en même temps un prêtre.

M. Delisle met sous les yeux de ses confrères un exemplaire du fac-similé du papyrus du Musée britannique sur lequel a été retrouvé l'ouvrage perdu d'Aristote, Ἀθηναίων πολιτεία, dont il a été question récemment dans plusieurs séances de l'Académie.

M. l'abbé Douais, chanoine de Montpellier, fait une communication sur la correspondance du baron de Fourquevaux (1548-1574), conservée au château de Fourquevaux (Haute-Garonne). On y trouve des lettres originales et d'autres documents, formant un total de 1,450 pièces, d'une importance considérable pour l'histoire du Languedoc et pour celle des relations de la France avec l'Écosse, l'Italie et l'Espagne, sous les règnes de Henri II et de Charles IX.

M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, communique diverses inscriptions hébraïques gravées sur des coupes magiques. Une de ces coupes est conservée à Cannes : l'inscription qu'elle porte est destinée à exorciser une certaine Nana, fille de Khatima ; elle paraît remonter au IVe siècle de notre ère. Les autres coupes, non moins anciennes, ont été recueillies par M. et Mme Dieulafoy dans leurs fouilles de Susiane. Ces divers textes sont surtout intéressants parce qu'ils comptent au nombre des spécimens les plus anciens de la paléographie hébraïque.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, publiée par les professeurs des facultés et de l'école de médecine de Dijon, tome Ier, no 1 ; — par M. Renan : Rhys (John), *Studies in the Arthurian legend* ; — par M. Siméon Luce : 1° Merlet (Lucien), *Catherine de Thouars, femme de Gilles de Retz* (1404-1462) ; 2° Aubigné (Agrippa d'), *Histoire universelle*, publiée pour la Société de l'histoire de France par le baron de Ruble, tome IV ; 3° Dienne (le comte de), *Histoire du dessèchement des lacs et marais en France avant 1789*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 6 avril — 1891

168. — **Assyrische Grammatik** mit Paradigmen, Uebungsstücken, Glossar und Litteratur, von Friedrich Delitzsch. Berlin, H. Reuthers Verlagsbuchhandlung. 1889.

La grammaire assyrienne de M. Friedrich Delitzsch fait partie du recueil nommé *Porta Linguarum orientalium*, inauguré par feu J. H. Petermann et continué par M. Herm L. Strack, qui comprend déjà beaucoup de livres élémentaires pour apprendre les langues orientales; celui de M. D. est un des meilleurs, aussi bien au point de vue de l'intérêt attaché à l'étude de l'épigraphie assyro-babylonienne, que par la nouveauté de la plupart des règles concernant la grammaire et la syntaxe de cette langue qui se révele à nous avec un caractère si particulier et si peu soupçonné jusqu'à ce jour. Les précis de grammaires assyriennes parus jusqu'à présent n'étaient que des tentatives incompletes et provisoires La grammaire de M. D. présente au contraire tous les traits d'une œuvre classique, qui peut s'élargir et s'améliorer, mais qui n'est plus sujette aux fluctuations des premiers aperçus. Elle est destinée à former le noyau d'une grammaire classique, digne de se mettre à côté des meilleurs ouvrages analogues parus sur les langues sémitiques qui entrent, depuis longtemps, dans le programme des hautes études européennes.

Voici les principales divisions de ce livre. L'introduction offre en cinq paragraphes des notions sommaires, mais suffisantes de la langue assyrienne, avec l'histoire des fouilles, du déchiffrement et des recherches grammaticales, ainsi qu'un bref aperçu sur le contenu de la littérature cunéiforme (p. 1-8). Dans la théorie de l'écriture (§ 6-25), l'auteur expose substantiellement comment l'ancienne écriture imageaire ou hiéroglyphique s'est lentement transformée en écriture linéaire et finalement cunéiforme. Il donne ensuite un tableau des signes les plus usités. Les paragraphes 10-17 sont consacrés à l'orthographe des voyelles, entre autres du groupe vocalique *a-a* qu'il incline à transcrire

á, mais que je crois exprimer plutôt le son *a-ya*, vulgairement *i-ya*, témoin l'hébreu *iy-yar*, en face de l'assyrien *a-a-ru* ou *a-ya-a-ru*.

Le paragraphe 25 traite de la question relative à l'origine de l'écriture cunéiforme, et témoigne d'un revirement complet de la part de l'auteur sur le problème si ardemment débattu depuis quinze ans dans l'école assyriologique. On sait de quoi il s'agit. Tandis que les premiers déchiffreurs avaient attribué l'invention de cette écriture à un peuple non sémitique, dit Sumer et Accad, dont la langue se cacherait dans certaines inscriptions, suivies ou non d'une version assyrienne, l'école antiaccadiste ou antisumérienne, fondée par moi en 1873, y voit un produit du génie sémitique, et considère les prétendus vocables sumériens ou accadiens comme de simples idéogrammes destinés à exprimer la langue assyrienne. M. D., après avoir longtemps combattu la nouvelle théorie en faveur de la tradition assyriologique, est finalement arrivé à la conviction que la thèse antiaccadiste est seule capable d'expliquer scientifiquement la genèse et le développement de l'écriture assyro-babylonienne. Grâce à lui, la théorie antiaccadiste est, pour la première fois, introduite dans l'université allemande qui avait quelque peine à se détacher de l'ancienne tradition. Le résumé contenu dans ce paragraphe expose très clairement quelques-unes des preuves que j'ai formulées dans mes écrits sur cette question épineuse. Bien qu'il en reste encore beaucoup à citer, ce qui y a été dit suffit à éclairer la conscience de tous ceux pour lesquels le fameux *magister dixit* n'est pas le dernier mot de la science (p. 11-61).

La théorie phonétique rend compte de la qualité et de la quantité des voyelles et des semi-voyelles, ainsi que des mutations et des abréviations dont elles sont susceptibles. L'auteur accepte sur cette matière la plupart des résultats obtenus par les fines recherches de M. Haupt. Néanmoins, certaines distinctions entre les voyelles longues et les voyelles brèves me paraissent encore passablement prématurées, et ne se déduisent pas avec assez de certitude des formes orthographiques qu'on peut observer dans les textes originaux. Dans l'exposé des mutations relatives aux consonnes que donne ensuite l'auteur, il m'est impossible d'admettre que le *het* assyrien représente le *kha* dur des Arabes. Cette transcription, devenue générale chez les assyriologues allemands et anglais est non seulement contraire à l'analogie des autres langues sémitiques du Nord qui ne possèdent que le *het* doux des Arabes, mais aussi à la nature graphique du signe cunéiforme se lisant *ah*, *ih*, *uh*, qui dérive du signe exprimant l'esprit doux ou *aleph*. Je dois ajouter toutefois que ce détail ne diminue en rien l'importance de cette partie de la grammaire, qui contient presque le dernier mot de la phonétique assyrienne dans l'état actuel de nos connaissances (p. 72-121).

La théorie des formes (§ 54-117), comprend l'exposé le plus complet des diverses sortes de pronoms; les nouveaux textes découverts en Égypte permettront néanmoins d'y ajouter un certain nombre de for-

mes jadis inconnues. Parmi les formes nominales, M. D. distingue *faal* de *faâl*, *fail* de *faîl*, *faul* de *faûl*, etc. La chose peut être exacte, mais elle n'est pas encore tout à fait prouvée par les seules considérations des grammaires comparées. Très intéressant est l'appendice qui traite des noms de nombre et des particules. A cette occasion, je recommanderai la lecture du récent travail du regretté Arthur Amiaud sur les noms de nombre. La forme adverbiale *ish* se rapporte certainement au suffixe de la troisième personne *shu*; par contre, la désinence de l'adverbe araméen *ait* est l'ancien féminin de *âyâ* et n'a rien de commun avec l'adverbe assyrien. Je ne crois pas non plus à l'existence de la désinence adverbiale *ku*, la lecture vraie de cette syllabe me paraît être *tush*; je lis donc *mar-ça-tush* au lieu de *mar-ça-ku*. Sur l'origine de la préposition *ana*, voyez *Zeitschrift für Assyriologie*. Je ne suis pas bien sûr que la première syllabe de la préposition *lapan* soit le *lamed* des autres langues sémitiques, dont il n'y a pas trace en assyrien; il faut probablement y voir la contraction de *ela pan* répondant à l'hébreu *al pené*, dont la signification coïncide souvent avec celle de *liphné*.

La théorie des verbes offre le maximum de ce que la science assyriologique a pu déduire jusqu'à présent des textes assyriens connus. Il y a une masse énorme de verbes méthodiquement classés et encadrés dans des paradigmes fixes et désormais immuables. C'est la première fois que les formes verbales de l'assyrien sont régularisées avec un soin minutieux et bien fait pour chasser toutes les incertitudes qui planaient naguère sur cette partie importante du discours (p. 128-322).

Mais la division consacrée à la syntaxe assyrienne, bien que ne renfermant que quarante-deux pages (p. 323-364), constitue une œuvre absolument inédite, qui met fin à toutes les affirmations antérieures de quelques assyriologues, d'après lesquels la syntaxe assyrienne était inspirée d'un génie non sémitique. Grâce aux renseignements fournis par M. D., on voit apparaître en assyrien la plupart des phénomènes qui nous sont connus par les autres langues sémitiques. Même l'habitude de placer le verbe à la fin de la phrase rappelle la construction analogue employée dans la poésie hébraïque; elle est encore plus usitée en araméen et en éthiopien et finit par devenir la construction ordinaire dans les langues modernes de l'Abyssinie, surtout en langue amharique. Le fait peut à première vue paraître singulier, mais il est indéniable, et prouve ainsi que les règles étroites de la syntaxe arabe ne doivent pas servir de modèle quand on veut établir la forme primitive de la phrase sémitique.

L'ouvrage est accompagné des paradigmes des pronoms et des verbes, d'une chrestomathie un peu trop courte, initiant l'étudiant à la lecture des caractères cunéiformes, ainsi que d'un *Glossarium*, contenant les mots qui se trouvent dans les textes (p. 3*-52*). A la fin est ajouté un tableau bibliographique des ouvrages qui ont paru jusqu'à présent sur la découverte, le déchiffrement et l'explication des textes

cunéiformes, avec un appendice sur la littérature de la prétendue langue Suméro-accadienne (p. 55*-80*). La grammaire de M. Delitzsch a déjà été traduite dans plusieurs langues européennes; il est donc superflu de la recommander. Tous ceux qui s'occupent d'assyriologie ont aujourd'hui un manuel excellent à tous les points de vue, qui fait entrer la langue assyrienne dans le domaine public, et restitue à la famille de Sem un idiome et une littérature remontant aux premières époques de la civilisation humaine.

J. Halévy.

---

169. — **Lehrbuch der Dogmengeschichte**, von Adolf Harnack. Ier vol., 2me édition, 750 pages; IIe vol., 483 p.; IIIe vol., 1re et 2e édit., 789 p.
170. — **Grundriss der Dogmengeschichte**, von Ad. Harnack. 1 vol., 183 p. Freiburg i. B., 1888, 89 et 90. Academische Verlagsbuchhandlung von Mohr.

Cette histoire des dogmes chrétiens de M. Harnack renouvelle complètement l'étude de cette riche et difficile matière. Elle est certainement la production scientifique la plus importante de la théologie allemande dans ces quinze dernières années. Elle le serait peut-être déjà par la masse de l'érudition qu'elle représente; mais elle l'est bien plus encore par la nouveauté de la conception et la richesse des vues.

Cette nouveauté éclate surtout aux deux points extrêmes, dans ce que l'auteur appelle l'origine des dogmes et la fin des dogmes. Jusqu'à présent, à quelque point de vue qu'on se plaçât pour apprécier l'évolution des dogmes chrétiens, on se représentait cette évolution comme ayant commencé avec le christianisme lui-même et comme se poursuivant encore et restant toujours productive. Seulement, depuis les schismes de l'Église orthodoxe grecque et des églises protestantes, les historiens se trouvaient obligés de la suivre parallèlement dans ces diverses communions. M. H. apporte une première vue nouvelle : le dogme, en tant que dogme, est partout le même à divers degrès de développement ou de dissolution. L'évolution dogmatique est close depuis longtemps, depuis la fin du moyen âge, et l'histoire doit en être écrite comme celle d'une période achevée de la vie du christianisme. La tâche de l'historien est d'expliquer pourquoi et comment le christianisme dogmatique a commencé et pourquoi et comment il est devenu aujourd'hui chose du passé. Ce n'est donc plus qu'un problème d'histoire religieuse fort délimité, dont tous les termes sont connus et dont la solution dès lors est sûre sinon tres facile.

Entre ces affirmations de M. H. celle qui étonnera le plus sans doute, c'est que la production dogmatique dans les églises chrétiennes soit épuisée et que l'histoire des dogmes, en tant qu'elle raconte leur origine et leur développement, soit un chapitre clos dans la réalité. Et cependant ce paradoxe apparent se justifie d'une façon singulière quand on écoute et comprend les analyses historiques de M. Harnack. Son ouvrage se termine par une puissante et très neuve conclusion qui commence au

XVI[e] siècle et qu'il appelle : *der Ausgang des Dogmas*, « la terminaison ou le dénouement du dogme ». Cette terminaison du dogme, à partir de la fin de la scolastique, est triple :

1° Dans le catholicisme, les anciens dogmes sont maintenus, mais neutralisés ou plutôt annulés et absorbés dans un dogme unique, celui de l'autorité de l'Église. Le dernier concile du Vatican a décrété l'infaillibilité du pape qui fait qu'il ne saurait plus y avoir aucune discussion dogmatique et que la *fides implicita* est devenue la foi générale des théologiens comme des fidèles. Le dogme, en tant que doctrine, meurt ici dans son triomphe ; il est devenu non plus affaire de pensée, mais article de droit et de jurisprudence. A quoi bon discuter sur la vérité théologique d'un dogme quelconque, puisqu'il prévaut en définitive, non par sa vérité, mais par son autorité ? Voilà pour le dogme une première façon de mourir : c'est d'être embaumé.

2° La seconde terminaison du dogme s'offre à nous dans le socinianisme dont l'importance historique est singulièrement relevée par M. Harnack. On a tort de n'y voir qu'une secte et une exagération du protestantisme. Le socinianisme a des racines bien antérieures à la Réforme. Avec raison, M. H. le rattache au nominalisme qui avait déjà commencé et fort avancé la destruction du dogme. Le socinianisme l'a achevée de deux manières, d'abord par son exégèse en montrant que le dogme manquait de base biblique, ensuite par l'analyse philosophique en réduisant en poussière les axiomes et les principes sur lesquels en définitive il reposait. Le rationalisme du XVIII[e] siècle est le fruit du socinianisme.

3° Le protestantisme enfin et surtout le protestantisme originel de Luther représente la troisième dissolution du dogme. En niant d'abord l'autorité de l'Eglise, et ensuite en niant celle du canon traditionnel biblique, en opposant son expérience personnelle à toutes les autorités extérieures, Luther en effet a détruit le fondement sur lequel reposait jusqu'à lui le christianisme dogmatique. En en appelant au pur Evangile primitif du Christ et des apôtres, il a implicitement ouvert la revision de l'héritage dogmatique des Pères et du moyen âge, revision en effet qui n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour de la théologie protestante, malgré toutes les réactions contraires, et qui de nos jours ne va à rien moins qu'à éliminer de la religion chrétienne toute proposition de philosophie générale ou de métaphysique.

Si nous avons commencé par la fin l'analyse de ce grand ouvrage, c'est qu'il n'y avait pas de meilleure porte pour entrer dans la pensée maîtresse qui en est l'âme et en fait l'originalité. On devine, en effet, que, pour raisonner ainsi sur la fin du dogme, il faut que M. H. ait sur la nature et l'origine de ce dogme des idées qui s'éloignent fort des idées courantes en cette matière. En les mettant en lumière, nous reviendrons maintenant au point de départ de son histoire. Le christianisme dogmatique ou le christianisme exprimé sous forme de dogme n'est pas iden-

tique à l'Évangile primitif. C'est une forme nouvelle et secondaire du christianisme, qui s'est formée sur le sol de la culture antique et s'explique par l'action de la pensée philosophique de la Grèce ou de Rome sur celle des premiers apologètes et des premiers théologiens chrétiens. Comme la construction hiérarchique de l'Église s'explique par l'ancienne organisation provinciale de l'Empire romain qui lui a servi de patron et de base, de même, la construction dogmatique a pour substructure la philosophie générale de l'antiquité. Tout l'édifice est d'un style grec, car c'est l'esprit grec qui en a été l'architecte. Sans doute l'Église croit et soutient que ses dogmes ont été puisés dans la Bible et en dérivent directement. Mais c'est une pure illusion. On ne les a trouvés dans la Bible qu'après les y avoir mis, à peu près comme Philon y trouvait la sagesse grecque au moyen de la méthode d'interprétation allégorique qu'on peut appeler une véritable alchimie.

Les dogmes ne sont point isolés; ils se relient l'un à l'autre pour former un organisme logique d'une puissante unité. Voilà pourquoi M. H. emploie tantôt le mot au pluriel « les dogmes » et tantôt au singulier « le dogme » ou « la forme dogmatique du christianisme », pour exprimer toujours la même chose : une science générale et surnaturelle de Dieu, du monde et de l'histoire. Or, cette science est l'œuvre de l'esprit grec et a été faite, sur la base religieuse de l'Évangile du Christ, avec des éléments empruntés à la culture grecque contemporaine. Les moyens intellectuels par lesquels le monde gréco-romain devenu chrétien a essayé de se rendre à lui même l'Évangile intelligible, se sont amalgamés avec cet Évangile même et comme lui ont été, dans le dogme et par le dogme, élevés à la dignité de science révélée. Prenez la dogmatique du moyen âge: admettez que le fond est biblique; la forme est donnée par la philosophie d'Aristote et, du moment qu'on ne distingue plus la forme du fond, on ne voit pas, en effet, pourquoi le moyen âge aurait eu moins raison de diviniser ce qui vient d'Aristote que ce qui vient de Paul ou du Christ dans le dogme de l'Église. Voilà pourquoi le christianisme dogmatique représente en réalité un stade de développement religieux chrétien, précisément le stade où prévalaient l'espèce particulière de psychologie, de métaphysique, de science historique et de science de la nature qui sont entrées dans la constitution du dogme même. La science a déjà dépassé ce stade inférieur; non la religion. Mais, comme la religion chrétienne n'est pas née de la culture grecque, elle n'y est pas non plus à jamais enchaînée. Elle est même depuis le XVI[e] siècle en train de s'en dégager. Toutefois une question se pose : comment s'exprimera-t-elle à l'avenir, du moment qu'elle dépouillera cette vieille forme dogmatique? l'auteur ne le dit pas clairement et sans doute il ne l'aperçoit pas encore.

Or, c'est ici précisément que naît une objection radicale qu'on peut et doit faire à cette conception si originale et si féconde d'ailleurs. Cette conception du dogme n'est-elle pas trop étroite? Elle implique, nous semble-t-il, que l'Évangile a existé d'abord sans aucun élément doctri-

nal et que cet élément lui a été apporté plus tard accidentellement par l'esprit grec. Cela est-il exact? Le Judaïsme d'où est sorti historiquement l'Évangile était-il sans conception doctrinale? Comprend-on même qu'aucun sentiment religieux puisse se traduire et se différencier au dehors sans s'exprimer par la pensée et par la parole? Le dogme ecclésiastique n'est-il pas en formation dans la théologie toute juive de Paul? Et, si l'Église était restée juive, croit-on que cette Église juive, en se développant, n'aurait pas eu ses dogmes, autres sans doute que les dogmes d'origine grecque, mais des dogmes pourtant?

Pour la même raison, à supposer que le dogme des Pères de l'Église et des docteurs scolastique achève de se dissoudre ou de se transformer, conçoit-on que la vie et le culte d'une Église à l'avenir puissent subsister et s'affirmer sans quelque dogme de quelque nature? Il y a donc beaucoup de témérité à dire que l'histoire des dogmes est close. Le dogme est la création nécessaire de la vie persistante de toute église. Tant qu'il y aura des églises il y aura des dogmes. L'autorité de ces dogmes variera suivant que variera l'autorité même que s'arrogera telle ou telle église; il sera infaillible là où l'Église prétendra à l'infaillibilité; revisable et perfectible là où l'Église n'aura pas cette foi absolue en elle-même : mais immuables ou perfectibles, ces églises auront toujours des dogmes, puisqu'elles ne sauraient garder leur foi sans la confesser de quelque façon.

Toutefois nous reconnaissons que cette objection, quelque grave qu'elle soit, est d'ordre purement philosophique et n'atteint pas la construction historique que M. H. a si bien édifiée. Si l'on restreint le problème à l'application et au déchiffrement de ce phénomène historique, grandiose et particulier tout ensemble, qui s'appelle, en théologie, le dogme catholique, la solution qu'il en donne me paraît être la plus profonde et la plus juste qu'on en ait encore fournie.

Pour donner une idée de l'exécution de ce grand ouvrage, il suffira d'en marquer les divisions capitales. Prenant le dogme catholique comme achevé avec la scolastique, M. H. en divise l'histoire en deux moments : la période de création et la période de développement. La première va jusqu'au concile de Nicée environ. La seconde, plus longue, comprend deux grands chapitres : celui de la constitution de l'orthodoxie grecque qui est complète avec Jean Damascène, et celui de la transformation profonde du dogme en Occident, par l'action de saint Augustin qui introduit dans le dogme un élément subjectif tout nouveau : les doctrines de la grâce, du péché originel et de la prédestination; élément subjectif qui troublera profondément le dogme orthodoxe et finira, avec la mystique du moyen âge et l'évangélisme des réformateurs, par le faire éclater. Il y a ainsi trois grands noms dans cette histoire : Origène le créateur de la spéculation chrétienne grecque, Augustin le créateur de la mystique chrétienne, Luther, l'auteur de la crise religieuse où sombre sans remède l'ancienne unité dogmatique.

M. H. est encore jeune et il avoue candidement, dans la préface du dernier volume, qu'il n'est point « un spécialiste » dans les études sur le moyen âge ou au temps de la Réforme. Mais il est un maître dans la connaissance de l'antiquité chrétienne. On retrouve également le fruit d'études faites d'original dans les chapitres sur saint Augustin, Anselme, Thomas d'Aquin, le concile de Trente, sur le socinianisme et enfin, la théologie de Luther. Ce qui est très remarquable et très digne d'éloge, c'est qu'il a profondément renouvelé toutes les parties de cette longue histoire auxquelles il s'est arrêté. Nous avons déjà cité comme très neuve son étude du socinianisme. Celle qu'il a consacrée a saint Augustin ne l'est pas moins. Il y a un singulier plaisir à parcourir les annales chrétiennes avec un tel guide qui non seulement trouve à chaque pas le moyen d'instruire, mais encore et surtout de faire penser. Ajoutons que le dernier volume se termine par un registre ou table des matières qui rend les recherches très faciles dans ces trois gros volumes.

On aurait de la peine à comprendre, si l'on ne connaissait pas les habitudes des professeurs allemands, qu'un ouvrage de cette envergure et de cette portée s'appelle un « manuel » *(Lehrbuch)*. La vérité est que, malgré sa clarté, une pareille histoire n'est pas facilement accessible aux étudiants, surtout à ceux qui commencent. L'auteur a publié pour eux une sorte de compendium sous le titre « d'esquisse de l'histoire des dogmes ». C'est un résumé qui peut leur rendre des services, mais ce serait une erreur de penser qu'il puisse tenir lieu ou être du même profit que la lecture de l'ouvrage lui-même.

A. Sabatier.

---

171. — Dr Th. Puschmann. **Geschichte des medicinischen Unterrichts,** von den æltesten Zeiten bis zur Gegenwart. Leipzig, Veit et Cie, 1889, in-8, 522 p.

Il existe de nombreuses histoires de la médecine écrites dans toutes les langues. Œuvres d'érudition ou de vulgarisation, elles traitent des doctrines et des théories de l'art de guérir aux différentes époques, elles donnent la biographie des médecins célèbres, font connaître leurs découvertes et la part qu'elles ont eue dans les progrès de la science. Accessoirement aussi, elles parlent des écoles médicales et de l'enseignement qui y était donné. C'est à ce dernier point que le Dr Puschmann, professeur à l'Université de Vienne, vient de consacrer un long et intéressant ouvrage. Il rapporte tout ce qui a trait à l'enseignement médical dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes et enfin dans les différents pays civilisés d'Europe et d'Amérique à l'époque contemporaine. Tout en essayant d'éviter tous les développements historiques qui n'étaient pas nécessaires à l'intelligence de son sujet, l'auteur n'a pas pu moins faire que de réécrire une histoire presque complète de la médecine à laquelle vient se rattacher une étude comparative des règlements qui régissent l'enseignement médical dans les divers pays. Malgré

le désir évident de l'auteur de rattacher cette dernière étude à la partie historique proprement dite de son travail, il nous a semblé que ce livre manquait d'unité et qu'il est comme formé de deux ouvrages juxtaposés. En d'autres termes, les trois premiers chapitres du livre du Dr P. se liraient avec fruit et intérêt dans une histoire générale des sciences médicales traitant des doctrines et des méthodes, qui ne sauraient être séparées. La quatrième partie, consacrée à l'état actuel de l'enseignement médical, constituerait, selon nous, un ouvrage spécial auquel un abrégé des trois autres ne servirait que d'introduction. Il est, en effet, nécessaire d'expliquer les divergences locales par l'histoire, et c'est sur ce point que l'ouvrage du Dr Puschmann vient porter surtout la lumière. Aussi, à part les critiques de pure forme qui précèdent, nous ne pouvons que louer le savant professeur de Vienne d'avoir mené à bonne fin un travail aussi complexe. Les renseignements dont son livre fourmille, sont puisés aux sources. L'auteur fait preuve de connaissances historiques variées et lucides, d'érudition solide et étendue.

Au moment où l'on discute en France la refonte de l'enseignement médical, une traduction du savant ouvrage allemand rendrait certainement de très grands services, en dissipant bien des erreurs qui règnent chez nous, au sujet des institutions similaires à l'étranger.

L. BRAEMER.

---

172. — G. SOREL. **Le procès de Socrate.** Paris, Alcan, 1889, 396 p., in-12. 3 fr. 50.

173. — J. BARTHÉLEMY ST-HILAIRE. **Etude sur François Bacon,** *ibid.*, 1890, 201 p., in-12. 2 fr. 50.

174. — Sir John LUBBOCK. **Le bonheur de vivre,** traduit sur la 20e édition anglaise, *ibid.*, 1891, 186 p., in-12. 2 fr. 50.

I. M. G. Sorel ne se pique pas d'érudition. S'il insinue que le douzième livre de la métaphysique d'Aristote pourrait bien n'être « qu'un recueil de fragments d'Anaxagore annotés par le stagirite » (p. 113), c'est en passant, et comme en se jouant. Le procès de Socrate lui est simplement une occasion de nous donner, sous une forme qui ne se défend pas d'être « un peu agreste [1] », la confession de ses goûts et de ses haines. Le sujet n'est pas sans agrément; quelques spécimens suffiront.

M. Sorel n'aime pas Descartes, ce que nous savions déjà, et ce qu'il nous redit (p. 72, note, 106, note); ni les Anglais, « parce qu'ils ressemblent beaucoup aux Romains de la décadence » (p. 357) et parce que « ces gens, par principe, sont hostiles à l'esprit militaire » (p. 44); ni les amours dits contre nature « cette horrible corruption qui *oppressait* l'antique civilisation » (p. 19); ni les spiritualistes, dont la théologie sentimentale « révèle chez ses apôtres une profonde hypocrisie ou une

1. P. 88 « tout ce qui est dit d'Autolycus se dirait très bien d'une actrice relativement sage »; p. 367 « Socrate rase Théodote le plus gracieusement du monde »; etc.

lésion encéphalique » (p. 327, cf. p. 363); ni Platon, qui « beaucoup moins avancé que son maître dans l'étude dialectique de la connaissance, a presque toujours reculé » (p. 114, cf. p. 345), dont le Banquet et la République sont « deux livres qui déshonorent le génie grec » (p. 10), dont le Phédon est un livre « assez médiocre » (p. 355); ni les corporations savantes « sur l'incurie et la stupidité » desquelles on a écrit de longs volumes (p. 183) et qui portent « les stigmates de l'ignorance » (p. 184); ni la domination des citadins sur les ruraux (p. 179); ni le régime électif (p. 183, 186); ni la révolution (p. 272 et pass.); ni l'enseignement de l'état (p. 192); ni enfin l'état actuel des sciences économiques, qui ont du moins pour elles cette excuse que « Socrate ne s'étant pas occupé de ces questions, la science a beaucoup de peine à trouver sa voie » (p. 16). Mais il aime bien les Héliastes, qui, « *tous vieux soldats* », étaient certainement très supérieurs « au public d'une réunion populaire de France ou d'Angleterre » (p. 255).

II. On saisit mal les raisons qui ont pu déterminer M. Barthélemy Saint-Hilaire à rééditer, sous le titre d' « Études », d'assez vieilles et banales attaques contre Bacon. Je n'y trouve que deux phrases qui soient vraiment neuves et dignes d'êtres notées. En un endroit il reproche à Bacon d'avoir trop vivement critiqué les philosophes grecs; il ajoute : « Sans doute, on n'est pas obligé d'approuver la Grèce; mais, quand on parle d'elle, on devrait ne pas oublier que toutes les nations civilisées lui rendent hommage; ne serait-ce que par respect pour ces nations et par simple convenance, ne devrait-on pas énoncer son dissentiment avec plus de mesure? » (p. 23). — Ailleurs : « on ne doit pas, avec Joseph de Maistre, rendre Bacon responsable du matérialisme du xviiie siècle et lui attribuer tous les crimes que l'athéisme a fait commettre à nos pères, *et qu'il recommencerait encore* » (p. 61).

III. Sir John Lubbock offre son livre aux lecteurs de France en des termes trop aimables pour qu'on n'y réponde pas par un bon accueil, d'autant que son optimisme est d'une philosophie tout à fait charmante et heureuse. Il recommande aux ouvriers de Londres, auxquels il s'adresse, les plaisirs de la lecture, les plaisirs du voyage, les plaisirs du foyer, les joies de la science. Il faut bien croire que les ouvriers de Londres ont trouvé ces conseils appropriés et bien choisis, puisqu'il s'est vendu vingt éditions de ce petit livre.

Lucien Herr.

---

175. — **Les grands historiens du moyen âge.** Notices et extraits avec des notes grammaticales, historiques et explicatives et un glossaire détaillé, par L. Constans, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix. Paris, Delagrave, 1891, 208 pages.

Ces Extraits de Villehardouin, de Joinville, du *Ménestrel* de Reims, de Froissart et de Commynes sont choisis avec intelligence et suffisam-

ment longs pour intéresser et tenir en haleine les écoliers, mais l'annotation des textes n'est pas toujours à leur portée. Je sais par expérience que les variantes ne les touchent guère, et c'est perdre absolument son temps et sa peine de les avertir au bas de la page qu'on a corrigé *yglise* par iglise, *mervoille* par merveille, *bruis* par bruiz, *pseaume* par psaume, *avanture* par aventure, etc, etc. Il aurait mieux valu donner de temps en temps quelques notes littéraires, ou faire quelques uns de ces rapprochements qui éveillent toujours la curiosité des élèves. « Et en brief tens li venz se feri ou voile et nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veïmes que ciel et iaue. » Il était bon de montrer que Joinville, sans le savoir, se rencontre ici avec le prince des poètes latins :

...Maria undique et undique cœlum.

Que en vieux français a souvent le sens de *car*, mais à quoi bon le répéter jusqu'à satiété ? *Qui* = ce qui, *que* = ce que, sont des notes qui reviennent beaucoup trop fréquemment, et qui tiennent une place inutile. P. 43, M. Constans fait une distinction si subtile dans un double emploi de *que* qu'elle est insaisissable. Çà et là quelques erreurs méritent d'être signalées. « Il avoit *de* sa jeunesse forfait le royaume de France » ; *de* ici ne signifie pas *dans la*, mais *dès*, ainsi que dans cet autre passage : « Li rois avoit nourri un menestrel *d*'enfance. » « *Con cil que* » (p. 11) est une locution très claire, *en gens qui*, *comme gens qui*, et non *parce qu'ils*. « Grant mal apert avez fait » (p. 53) : M. C. écrit *malapert* qu'il explique par maladresse. *Malapert* existe, mais au sens de maladroit, d'impertinent. Une note singulière est encore celle ci (p. 50) : « *hastis musarz*, franc étourdi, écervelé. Les deux mots sont à peu près synonymes. » *Blac* est expliqué par Valaque ; il n'était pas moins nécessaire de dire quelle est la peuplade que Villehardouin appelle les *Commains*. Ce mot me rappelle que M. Godefroy a vu, je ne sais comment, dans « une rote commaine », c'est-à-dire une bande de Commains, une « troupe placée en avant, un corps d'avant-garde ». *Aragis* (p. 40) n'est pas un dérivé de *arage*, terre labourable, mais simplement une forme adoucie du moderne *arrachis* qui vient de *arracher*. « Faire simple ciere » (p. 113) : on attendait, dit M. C., *marrie ou morne*. Pourquoi ? puisque *simple* a anciennement la valeur de ces deux adjectifs.

Le glossaire qui termine ce volume me paraît assez complet. M. Constans y indique seulement les étymologies latines ; mais il en a trouvé pour des mots qui n'ont rien à faire avec le latin ; je citerai seulement *altesse*, *barge*, *bleceure*, *bouteïs*, *alure*, *aroi*, *aragis*, *brakenier*. L'origine de « besoing » lui est inconnue, comme jusqu'ici à tous les linguistes, ce qui ne l'empêche pas de donner à « embesongné » cette bizarre étymologie : *in-besoing-iatum*, et il y en a beaucoup trop de cette espèce.

A. DELBOULLE.

---

176. — L'abbé A.-J. Rance. **L'Académie d'Arles** au xvii^e siècle, d'après les documents originaux. Trois volumes in-8, de xvii-432, 507 et vii-443-xcii pp.

Trois volumes consacrés à l'histoire d'une académie de province qui a été, comme disait l'autre, la fille bien sage et bien modeste de l'Académie française et qui n'a jamais fait parler d'elle, cela peut paraitre beaucoup. Les premiers essais d'organisation, les petits incidents de la vie littéraire de cette société — choix des armoiries, promulgation des statuts (I, 60-87), admission des roturiers (I, 164-195), affiliation à l'Académie française (I, 195-231), démélés avec les consuls (I, 283), divers logements de l'Académie (II, 112-161), affaires des jetons de présence, difficultés avec l'Académie française (II, 244-285), fondation de l'Académie de Nimes (II, 332-373), fêtes pour le rétablissement de la santé de Louis XIV (III, 76-118) etc., etc., — tiennent peut-être beaucoup de place dans ces volumes. Il est vrai qu'à les supprimer on risquerait de réduire à rien l'histoire de cette compagnie dont les travaux académiques ont été insignifiants. Le travail de M. Rance n'est cependant pas inutile, grâce aux innombrables notes, notices et pièces justificatives qu'il a ajoutées à son livre et qui forment une mine précieuse de renseignements. Il faut signaler notamment la notice sur les *Mémoires* de Jean de Sabatier (I, 379), sur la comtesse de Suze et la marquise de Ganges (I, 381 et 385), sur le marquis de Vardes (I, 399), sur le P. Kircher (et non Kirker) (I, 409), sur l'obélisque d'Arles (I, 409 et 414), sur le gentilhomme galérien (II, 432; il s'agit d'un M. Floriot de Boys Fey, qui demande à l'Académie de contribuer à l'achat d'*un Turc* pour le remplacer), le président Potier de Novion (II, 445), les Archives et la Bibliothèque de l'Académie (III, 347), la Vénus d'Arles (III, 353), Guillaume Marcel (III, 383), le P. Albert Daugières (II, 407), auquel M. R. a récemment consacré une biographie spéciale, Esprit de Modène (III, 427), etc. Les pages i-xcii à la fin du tome III sont remplies par un Index bibliographique des œuvres des académiciens arlésiens, généralement aussi inconnues que leurs auteurs. Il sera difficile d'y rien ajouter, au moins en fait d'imprimés. M. R. a joint à l'histoire de l'Académie, éteinte en 1721, un appendice relatif aux diverses sociétés littéraires qui, depuis lors jusqu'à nos jours, ont essayé de se former à Arles sous les titres singuliers de *Chambre Noire*, d'*Embrasure*, d'*Associés du boulevard de Digne*, d'*Académie des Dames*. — En faisant nos réserves sur le principe du travail, dont l'intérêt ne vaut pas l'effort, il faut cependant remercier M. Rance d'avoir donné cette utile contribution à l'histoire littéraire et à la bibliographie de la Provence.

L. G. P.

---

177. — **Histoire générale des émigrés.** Les émigrés et la Société française sous Napoléon I, par H. Forneron, avec une introduction par M. Le Trésor de La Rocque. Tome troisième. Paris, Plon, 1890. In-8, 639 p. 7 fr. 50.

On trouvera dans ce troisième volume, que M. Forneron n'a pas eu le temps de rédiger, toutes les qualités de ce brillant esprit, et nous montrons tout d'abord ce qu'il renferme de nouveau. On y voit qu'il existait encore sous l'Empire des émigrés et que le sénatus-consulte du 26 avril 1802 accordait aux ci-devant, non pas une amnistie, mais une grâce. On y voit — ce qu'on savait déjà — une foule de nobles rentrer en France avec empressement et, entraînés par la gloire napoléonienne, prendre du service dans l'armée, Lameth, Ségur, Noailles, et tant d'autres; l'état-major de Sébastiani, en Andalousie, n'est formé que d'officiers de l'ancien régime; Narbonne, le ministre de 1792, devient aide-de-camp de l'empereur, et cela, parce qu'il a présenté un placet sur son chapeau d'uniforme, et non de la main à la main. Mais, si l'empereur ménage les uns, il ne fait aucune grâce aux autres. Il représente toujours la Révolution. Il fait aux Bourbons une guerre à mort; il défend à sa presse de les mentionner; il voudrait les rayer de l'*Almanach de Gotha*. Il n'oublie pas qu'il y a en dehors de France des gens qui ne désarment pas. Il se sent environné de conspirateurs royalistes. Aussi fait-il fusiller Frotté. Aussi fait-il arrêter Moreau et Pichegru. Aussi fait-il exécuter le duc d'Enghien. Il *rend guerre pour guerre*; il estime qu'il ne sera tranquille sur le trône que lorsqu'il aura fusillé le dernier Bourbon. Non pas qu'il ait voulu se débarrasser de Louis XVIII par le poison, comme l'insinue l'éditeur du livre, le consciencieux et habile M. Le Trésor de La Rocque — qui, soit dit en passant, s'est acquitté à son honneur de la tâche difficile de mettre en œuvre les matériaux recueillis par son ami Forneron. Mais il organise une police sévère, minutieuse, composée d'agents habiles qui, pour la plus grande partie, ont autrefois servi les Jacobins et le Directoire. Il a Fouché; il a Réal; il a Veyrat, inspecteur-général, qui, par l'entremise du valet de chambre Constant, adresse chaque jour au souverain un bulletin destiné à contrôler les rapports du préfet de police (p. 235-237); il a Desmarest, assez habile pour se faire oublier sous la Restauration, et Mengaud, et une foule d'autres, sans oublier les contre-polices. — Forneron et M. Le Trésor de la Rocque comptent jusqu'à cinq polices (Fouché, Dubois, Duroc, Moncey et les espions volontaires comme Fievée, Montchanin, M^me^ Gustave, Colleville, le comte de B..., le chevalier de La Morlière, Alphonse de Beauchamp). Les émigrés, en effet, se trahissent réciproquement, se vendent les uns les autres, et c'est ainsi que la police de l'Empire, restant la même que sous le Consulat et le Directoire, poursuit avec la même haine et le même acharnement, traque avec la même opiniâtreté bureaucratique, libéraux et royalistes. Forneron et M. Le Trésor de La Rocque ont puisé leurs renseignements, non pas dans les Mémoires de Savary, de Dumarest, de Réal, de Fouché,

mais dans les listes d'écrou, dans les rapports secrets, dans les interrogatoires qui révèlent les noms des victimes et de leurs persécuteurs. Les faits inconnus, les meurtres secrets, les procédures ignorées, ils nous les révèlent, grâce aux archives. Ils parcourent, comme ils disent, toutes les prisons d'État, « recueillent tous les cris étouffés, tous les noms oubliés, toutes les dates éparses et y recherchent les traces que les geôliers n'ont pas détruites et que le temps n'a pas encore effacées » (p. 341). Les prisonniers arrêtés par mesures de police étaient divisés en cinq classes. La première classe comprenait ceux qui étaient renfermés au Temple, à Vincennes, à Bicêtre, à La Force, à Sainte-Pélagie, au fort de Joux, aux châteaux de Ham, de Bouillon, d'If, de Pierre Châtel, de Saumur, de Bellegarde, de Lourdes, de Hâ, de Bitche, du Mont Saint-Michel, d'Embrun, de Sainte-Marguerite, de Fenestrelles, de Campiano ou dans des maisons de santé; — la deuxième classe, les prêtres (dans les mêmes prisons et dans la citadelle de Corte); — la troisième classe, les personnes acquittées par les tribunaux et condamnées après leur acquittement à la détention perpétuelle par le caprice de Napoléon; — la quatrième classe, ceux qu'on arrêtait parce qu'ils déplaisaient à un homme influent; — la cinquième classe, les vagabonds et les aliénés, parmi lesquels on rangeait plus d'un prisonnier qui appartenait aux classes précédentes. La Grimaudière, acquitté dans l'affaire Cadoudal, entre à dix-neuf ans au château d'If, et en sort à trente-trois. Kermabain y devient fou. La Cauve y demeure oublié quelques années. Garez de Mézières est détenu à Vincennes de 1803 à 1814 sans qu'on connaisse exactement la cause de son arrestation. Desol de Grisolles, bien qu'acquitté par la commission militaire, reste à Bicêtre durant sept ans, etc., etc. Les motifs d'incarcération sont souvent dérisoires; il suffit d'être soupçonné, ou d'être de ces citoyens « contre lesquels se prononce l'opinion publique » : Perbos est enfermé pour avoir été condamné à mort et non exécuté en 1793 (p. 572). Que d'anciens chouans, malgré les pacifications, les traités, les sauf-conduits, se voient détenus dans les prisons de l'Empire et jusqu'à la fin du régime! Il est inutile d'insister; Forneron et M. Le Trésor de La Rocque trouvent, à partir de 1811, plus de 2,500 prisonniers d'État. (p. 592). Tout cela est neuf, intéressant, et on félicitera M. Le Trésor de La Rocque d'avoir résumé, d'une façon si claire, si attachante, tant de faits si peu connus. Dans ce volume, comme dans les volumes précédents de Forneron, on rencontre une foule d'anecdotes piquantes et contées agréablement, une quantité de particularités curieuses exposées avec talent et tirées, non sans un flair remarquable, soit des archives, soit de documents imprimés, un certain nombre d'historiettes sur les émigrés : Forneron était un heureux fureteur. Mais il faut ajouter qu'il était léger et superficiel, qu'il n'allait pas au fond des choses, qu'il se contentait trop aisément et qu'il allait un peu vite en besogne. Aussi ses conclusions étaient-elles toujours hâtives et téméraires. Ne peut-on à propos de la politique du

premier Empire, faire valoir les circonstances atténuantes? S'il y a eu des innocents parmi les *séquestrés*, il y avait aussi des coupables, il y avait des gens qui servaient ou avaient servi l'étranger. Hyde, qui fut relâché, était un conspirateur avéré (p. 593). Et Napoléon, comme le voudrait Forneron, pouvait-il, devait-il se laisser attaquer sans riposter, et accorder l'impunité à tous ceux qui, quoique Français, s'armaient contre la France ou donnaient des armes aux ennemis de la France? En outre, chez Forneron, les erreurs sont nombreuses, et lors même qu'elles ne nuiraient pas à la vérité de l'ensemble, elles suffisent à gâter l'impression et à nous mettre irrémédiablement en défiance contre l'auteur. De même que dans ses volumes précédents, Forneron revient sur le « bureau topographique » qui aida Carnot, et sur lequel il n'a que des renseignements inexacts (p. 59). Il attribue à Jeanbon Saint-André le meurtre de Ramel. Il prétend que Rouget de Lisle improvisa « en souvenir des massacres de septembre » la *Marseillaise* qui date de la fin d'avril 1792. (p. 61.) Il fait d'Audouin, vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, un vicaire de *Limoges* (p. 62). Il reproche comme un grand crime, à Reubell (et non *Rewbell*) d'avoir demandé en cadeau les volumes publiés aux frais de l'Etat (p. 63.) Il affirme, sans raison aucune, que Saint-Just installa le tribunal révolutionnaire à Haguenau (p. 68). Il fait du roturier Beurnonville, fils d'un charron, le marquis *Pierre de Rielle* (lire « Pierre Riel », p. 89). Il oublie, en censurant le comte Walsh de Serrant, qui épousa la veuve du conventionnel Valady, que Izarn de Valady était gentilhomme (p. 90). Il attribue à l'*Archivalische Zeitschrift* (?) le témoignage de l'étudiant Hase, l'helléniste connu, reproduit dans la *deutsche Rundschau* (p. 95)[1]. Il affirme que Chépy, qui à ce moment était à Lisbonne, « a déchiré, aux massacres de septembre, le corps de la princesse de Lamballe » (p. 234). Il fait arrêter à *Dresde*, le chevalier Rumbold, qui était chargé d'affaires, non en *Saxe*, mais dans le cercle de la Basse-Saxe, et qui fut enlevé en conséquence à Hambourg (p. 295). Il croit encore que Robespierre imagina une conspiration des prisons pour immoler André Chénier (p. 537). On devra toujours consulter les œuvres qu'a laissées le spirituel Forneron, avec une précaution extrême.

A. Chuquet.

---

178. — **Diseurs et Comédiens**, par M. H. Dupont-Vernon, 1 vol. in-18 de xii, 246 pp., chez Ollendorff.

Dans le volume qu'il publie sous ce titre, M. H. Dupont-Vernon donne la suite et le complément de son traité de l'*Art de bien dire*. Il y fait preuve des mêmes qualités qui sont le bon sens, la solidité de la doctrine, la clarté dans l'exposition des idées. Il s'efforce avec raison de conserver toujours à ses conseils un caractère pratique. Il commence par poser quelques principes essentiels, résumés en formules : il les explique

1. P. 114, lire Goldbeck et non *Goldbick*; p. 146, Le Veneur et non *Le Vesneur*.

à l'aide d'exemples, de citations et de souvenirs personnels; il en fait l'application à des morceaux empruntés le plus souvent à nos grands écrivains classiques. — Néanmoins nous ne pouvons accepter sans réserve la thèse générale du livre de M. D.-V. qui consiste à confondre entièrement deux arts différents en bien des points : celui du comédien et celui du diseur. M. D.-V. n'hésite pas à penser qu'en écrivant l'art de bien dire, il écrit l'art du comédien. Il fait trop bon marché des qualités extérieures si importantes à la scène. Et il faut lui laisser la responsabilité de la théorie d'après laquelle l'intelligence, sans être nuisible au comédien, ne lui serait cependant pas indispensable. D'autre part, il n'est pas de personnage plus risible que l'homme du monde ou le professeur qui, non content de dire un morceau avec intelligence, s'efforce en outre, de le jouer comme un comédien. On signalerait encore chez M. Dupont-Vernon une tendance à l'exagération. C'est ainsi qu'il chiffre par « milliers » le nombre des *idées* jetées par M. Sarcey dans la circulation. — On lira avec grand profit ce livre d'un homme de goût et d'un professeur expérimenté. R. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — La « Collection de reproductions de manuscrits » publiée par M. Clédat, comprendra désormais des *classiques grecs* qui paraîtront sous la direction spéciale de M. F. Allègre, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon. On annonce, pour paraître prochainement, la *Poétique d'Aristote*, manuscrit grec 1741 (A^c) de la Bibliothèque nationale de Paris (x^e-xi^e siècle), précédée d'une introduction par M. Henri Omont, photolithographie de MM. Lumière, tirage limité à 180 exemplaires. Le prix de la souscription est 15 francs, plus 0 fr. 30 centimes pour frais d'envoi. Adresser sa souscription à M. Allègre, Lyon, rue Saint-Maurice, 30.

— M. P. Monet, professeur au Prytanée militaire, vient de publier une traduction de l'étude de M. Suchier, professeur à l'Université de Halle, *Le français et le provençal* (Paris, Bouillon. In-8°, vi et 224 p.). Cette traduction a été entreprise sur le conseil de M. G. Paris, et, comme dit la préface, c'est là, aux yeux du public savant, l'une des meilleures recommandations. Le travail de M. Suchier est détaché du *Grundriss der romanischen Philologie*; mais l'auteur a revu la traduction et y a modifié, amélioré nombre de passages du texte primitif, si bien qu'elle peut passer pour une nouvelle édition. Dans une lettre adressée à M. Monet, M. Suchier s'exprime ainsi sur la méthode qu'il a suivie : « J'étudie les principaux changements qu'a subis le latin vulgaire de la Gaule devenu le français et le provençal. La méthode linguistique que j'emploie est celle de Paul. Toutefois, je ne m'y conforme point d'une manière servile; j'y apporte des modifications que je dois, soit à la lecture de Schuchardt et d'Ascoli, soit à mes recherches personnelles. Le propre de cette méthode, c'est de regarder comme essentiel, dans chaque changement linguistique, le changement psychique accompli dans l'esprit des individus qui parlent la langue en question. » M. Monet s'est appliqué, dans sa traduction, à rendre exactement la pensée de l'auteur, et il s'est même servi d'expressions encore peu usitées, tout en restreignant autant que possible l'emploi de ces néologismes.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 13 avril — 1891

179. — Croiset (Alfred et Maurice). **Histoire de la littérature grecque.** Tome II, *Lyrisme, Premiers prosateurs, Hérodote*, par Alfred Croiset. Paris Thorin, 1890, 633 p. in-8.

Nous arrivons un peu tard pour parler d'un livre dont la publication remonte à près d'une année. Heureusement, l'ouvrage de M. Alfred Croiset n'est pas de ceux qui passent vite : à défaut d'une bibliographie complète, il aura toujours le mérite, plus rare et plus durable, de traduire, sous une forme élégante et précise, la pensée d'un des maîtres qui connaissent le mieux la littérature grecque. Ajoutons qu'aucune partie peut-être de ce vaste domaine n'était plus familière à M. A. Cr. que celle qui fait l'objet du présent volume : on sait combien d'efforts lui a coûtés jadis l'étude approfondie du lyrisme grec, et, pour les origines de la prose, quelques pages exquises de sa *Notice* sur Thucydide pouvaient faire pressentir ce que serait son jugement sur Hérodote.

En rendant compte, il y a trois ans, du tome Ier de ce grand ouvrage (*Revue critique*, 27 février 1888), nous faisions ressortir la hardiesse et la nouveauté des vues : en face du problème homérique, M. Maurice Croiset n'avait pas hésité à prendre franchement parti, à discuter, et à conclure : non pas qu'il méconnût sans doute la fragilité de quelques-unes de ses hypothèses ; mais il avait pensé avec raison qu'on ne pouvait rester neutre dans le débat que soulève la question homérique, et il avait loyalement exposé son opinion, avec une ampleur, une suite et une rigueur incontestables. Tout autre devait être nécessairement le caractère du second volume : ici, plus de thèse à soutenir, plus de système à édifier ; la variété des genres qui se développent dans cette seconde période de la littérature grecque, entre le VIIIe et le Ve siècle, excluait d'avance toute théorie générale, et, dans l'histoire même de chacun de ces genres, si l'hypothèse occupe encore une grande place, du moins un esprit qui ne cherche pas le paradoxe n'avait guère l'occasion d'exprimer

des idées tout à fait nouvelles. En revanche, dans le détail, l'auteur se heurtait à tous les problèmes particuliers que l'érudition accumule autour des noms et des œuvres dont le souvenir seul (ou à peu près) est parvenu jusqu'à nous.

L'unité du livre de M. A. Cr. résulte de l'application d'une méthode rigoureusement suivie, et admirablement appropriée au caractère général de l'œuvre. Quand il s'agit de traiter à fond une question spéciale d'histoire littéraire, la méthode la plus scientifique consiste sans doute à partir des faits connus, à les examiner un à un, à les grouper, et à s'élever ainsi par induction jusqu'à une conception générale du sujet : il est utile alors de discuter chemin faisant tous les problèmes qui se posent, de n'en écarter aucun, et de n'avancer aucune proposition qui ne soit d'abord démontrée. Mais un exposé général de la littérature grecque ne s'accommode guère de cette marche lente et pénible : la poésie de Pindare, à elle seule, a fourni jadis à M. A. Cr. la matière d'un gros volume; il en faudrait vingt du même format pour embrasser toutes les questions que soulève l'histoire du lyrisme et des premiers essais de la prose grecque. Aussi l'auteur a-t-il adopté une méthode toute différente : considérant le problème comme résolu, il trace d'abord, à propos de chaque genre, les caractères généraux qui le distinguent, et ces pages brillantes, par lesquelles s'ouvre chacun des chapitres de son livre, résument l'impression qu'il a reçue d'une étude directe des textes. Ainsi le lecteur est tout d'abord éclairé : au lieu de marcher vers l'inconnu, il sait d'avance où on le mène; il est prêt à comprendre les œuvres dont il va entendre parler, et c'est pour lui un plaisir délicat que de s'associer sans peine aux conclusions qu'un guide sûr et discret lui a d'avance fait entrevoir. Une pareille lecture n'exige presque aucun effort; bien plus, elle semble dissiper parfois les obscurités mêmes du sujet, pour ne laisser dans l'esprit qu'une image claire et lumineuse de la beauté grecque. Hâtons-nous de dire que cette habile exposition ne dissimule pourtant ni les lacunes ni les incertitudes de notre connaissance; mais la grande préoccupation de M. A. Cr. paraît avoir été de n'exagérer ni l'importance ni le nombre des problèmes qui restent à résoudre. Il a lui-même étudié chacun de ces problèmes; mais il a gardé pour lui toutes ses notes, moins soucieux de faire admirer son érudition que de faire goûter la poésie d'un Alcman ou d'un Simonide.

Le simple énoncé de cette méthode répond d'avance aux seules objections que nous serions tenté de faire à ce livre : non content de ce que l'auteur nous apprend, nous voudrions encore en savoir davantage, et sa réserve prudente excite parfois notre curiosité sans la satisfaire. Nous ne savons pas toujours nous résigner comme lui à l'ignorance, et un certain esprit de contradiction nous porte à rechercher précisément la solution des difficultés qu'il écarte par une formule comme celle-ci : « Heureusement ces problèmes sont secondaires » (p. 146), ou bien : « On ne peut faire à ce sujet que des conjectures plus ou moins vaines »

(p. 312), ou bien encore : « La seule chose certaine est qu'on ne sait rien : laissons donc la question de côté comme insoluble. Aussi bien n'est-elle guère importante » (p. 575). Certes, il importe peu de savoir, en effet, la date de la naissance ou de la mort de Stésichore : « la seule chose essentielle est de comprendre la nature de son rôle et la nouveauté de son œuvre » (p. 312). Mais, d'autre part, peut-on, à propos de Théognis, « se donner le plaisir d'écouter le poète et le moraliste », si l'on n'a discuté d'abord l'authenticité de ses poésies? M. A. Cr. lui-même ne s'est pas soustrait à cette obligation, et il a traité la question en quelques pages qui sont un véritable modèle (p. 137-140). Peut-être est-il permis de regretter qu'il n'ait pas appliqué le même examen, par exemple, à l'authenticité des épigrammes de Simonide : nous aurions aimé à avoir son avis sur telle épigramme célèbre qu'O. Müller admirait entre toutes, et que condamne aujourd'hui, avec MM. Kaibel et Junghahn, la critique, pourtant plus réservée, de Th. Bergk (Simonid., fr. 133). Ailleurs (p. 296), c'est le fameux *parthénée* d'Alcman, qu'on souhaiterait peut-être de voir restitué suivant une nouvelle hypothèse. Mais, encore une fois, les conjectures inutiles étaient d'avance condamnées dans un livre où les œuvres incontestables offraient déjà une matière assez riche à l'historien de la littérature.

Laissons donc de côté ce que nous n'osons pas même appeler des lacunes, et signalons quelques points où l'opinion de M. A. Cr. nous paraît pouvoir donner prise à quelques critiques. Et d'abord, une objection au titre de tout le chapitre V : M. A. Cr. l'intitule *La Chanson*, et par là il entend ce que nous sommes habitués à appeler l'*Ode ;* il applique, en effet, cette dénomination, non seulement aux poésies d'Anacréon, qui peuvent sans doute passer pour des chansons, mais encore aux strophes d'Alcée et de Sappho, auxquelles convient moins, ce semble, le sens ordinaire de ce mot. — Le même chapitre nous suggère une observation d'un autre ordre : M. A. Cr. voit dans Alcée le chantre passionné de la guerre civile, et il cite avec raison, à l'appui de cette opinion, les deux traits dirigés contre Myrsilos et contre Pittakos (p. 219). Mais doit-on, avec Bergk et M. A. Cr., rattacher à la même idée deux autres fragments où l'ardeur guerrière peut provenir aussi bien du plus noble patriotisme? Quand Alcée dit : « Les hommes courageux sont le rempart de la cité », pourquoi supposer qu'il s'agit de la liberté politique et des maux causés par le despotisme? Cette pensée a souvent été reprise par les auteurs grecs : on en trouve l'écho dans Eschyle (*Pers.*, v. 349), dans Sophocle (*Œdip.* R., v. 56-57), dans Hérodote (VIII, 61), dans Thucydide (VII, 77), et tous ces écrivains l'ont entendue de la défense qu'oppose à un envahisseur étranger un rempart d'hommes valeureux. De même, la fameuse description de la salle d'armes ne se rapporte pas nécessairement à une guerre civile, et le terme vague qu'emploie le poète, τὸ ἔργον, pourrait désigner fort bien une entreprise contre un ennemi du dehors. — A la page 311, M. A. Cr. mentionne le

texte de Suidas suivant lequel Stésichore aurait dû son nom à ses fonctions de « maître du chœur ». Il ajoute que « ces changements de noms ne sont pas rares dans l'histoire littéraire de la Grèce : Platon et Théophraste en sont les exemples les plus illustres, et il est permis de se demander si Terpandre aussi ne doit pas être joint à la liste ». Les doutes de M. A. Cr. nous paraissent ici excessifs, et nous douterions plutôt des explications ingénieuses que des auteurs de basse époque seuls nous ont fournies : presque tous les noms propres en Grèce avaient un sens, et c'est après coup seulement qu'on a dû se plaire à reconnaître dans un nom l'art ou le caractère de celui qui l'avait porté. Pour ce qui regarde Stésichore, la notice de Suidas a une bien faible autorité. Quant à Platon, Diogène Laërce, qui nous signale le fait, cite trois explications différentes de ce prétendu surnom (III, 1, 4), et nous en trouvons une quatrième dans Athénée (p. 505 e) : n'est-ce pas l'indice que nous avons simplement affaire à des combinaisons arbitraires de biographes? Les mêmes doutes s'imposent pour Théophraste, et, plutôt que de voir dans ce nom un synonyme anticipé de Χρυσόστομος, nous remarquons que deux archontes athéniens du IVe siècle ont porté ce nom (en 340 et en 313), sans le devoir sans doute à leur *divine éloquence*. — Disons enfin, pour clore la liste de ces observations de détail, que M. A. Croiset nous semble accepter un peu trop facilement l'opinion de M. Diels, suivant laquelle le mot célèbre d'Hérodote sur l'Égypte, δῶρον τοῦ ποταμοῦ, appartiendrait en réalité à Hécatée de Milet (p. 547, note 4). Les mots d'Hérodote (καὶ μὴ προακούσαντι, II, 5) signifient que l'historien avait entendu parler de l'origine récente du Delta ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement, ce me semble, que l'expression elle-même (δῶρον τοῦ ποταμοῦ) ait été empruntée à un écrivain antérieur. Aussi bien une opinion plus probable veut-elle que le mot et la chose aient été recueillis par Hérodote (et peut-être aussi par Hécatée) dans la conversation des prêtres égyptiens eux-mêmes (cf. Hérod., II, 10, l. 2, et 15, l. 12, éd. Stein).

Nous nous reprocherions de terminer ce compte-rendu sans signaler dans ce livre quelques-unes des meilleures pages que la littérature grecque ait inspirées depuis longtemps à un écrivain français : telle est, par exemple, la notice sur Sappho, et en particulier (p. 230-236) le jugement que l'auteur porte sur le caractère moral de ce poète ; ailleurs (p. 265-268), l'importance du lyrisme choral en Grèce ressort avec évidence d'une comparaison judicieuse avec la poésie lyrique des modernes ; enfin l'impression que laisse la lecture d'Hérodote est dépeinte en une page charmante qu'on voudrait citer tout entière (p. 615) [1].

Am. HAUVETTE.

---

1. Le volume de M. A. Cr. est imprimé avec beaucoup de soin et de correction. Nous relevons seulement, en vue d'une seconde édition : p. 46 l. 8, *plutôt* au lieu de *plus tôt*; p. 272, l. 11, *plus tôt* au lieu de *plutôt* ; enfin, p. 222, dans la citation d'Horace, *severus* au lieu de *severis*.

180. — Aug. Audollent. **Mission épigraphique en Algérie.** Rome, 1890. (Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome), 196 pages.

Cette publication est la première manifestation scientifique de l'École française de Rome sur la terre d'Afrique; à ce titre elle mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'exploration archéologique de l'Algérie et de la Tunisie. MM. Audollent et Letaille ont été envoyés l'an dernier en mission pendant deux ou trois mois; ils ont recueilli plus de cent cinquante inscriptions : cela n'étonnera aucun de ceux qui connaissent le pays. Il va sans dire que toutes ces inscriptions n'ont pas une égale valeur; mais dans le nombre il en est quelques unes d'un intérêt réel, aussi bien pour la connaissance des antiquités païennes que pour celles du christianisme africain. M. A. a étudié chaque texte avec un grand soin; les commentaires qu'il a ajoutés sont assez développés pour éviter la monotonie et, ce qui est plus important pour un rapport scientifique, pour éclairer la plupart des points douteux; il a su comprendre, d'autre part, que le beau temps des longues dissertations épigraphiques est passé. Les lectures sont généralement bonnes, et la reproduction des textes suffisante. Je n'en dirai pas de même des deux planches qui terminent le travail : elles ont le mérite de l'exactitude; mais c'est le seul auquel elles me paraissent pouvoir prétendre. Pourquoi n'avoir pas donné de phototypies, puisque M. A. a exécuté lui-même de bonnes photographies? Pourquoi surtout avoir négligé de nous apporter un fac-similé des graffites du camp d'Ourlal, notamment du nº 193? C'est encore là une nécessité qui résulte du progrès accompli depuis vingt ans par nos études : le fac-similé doit prendre une place de plus en plus grande dans nos publications.

Il me reste, en terminant, à souhaiter que l'École de Rome, sous l'impulsion du maître honoré qui la dirige, continue sa marche en avant en Tunisie et en Algérie et entreprenne des fouilles méthodiques. Elle peut aisément, si elle veut, suivre l'exemple de sa sœur d'Athènes : elle a, par delà la mer autant de petites Délos et de Delphes africains qu'elle peut en souhaiter; il suffit de creuser pour les faire sortir de terre. Il ne lui sera pas difficile de s'entendre avec les différentes autorités archéologiques qui se partagent l'Afrique et la place est assez belle pour qu'on n'hésite pas à l'occuper. R. Cagnat.

---

181. — **Q. Horatius Flaccus.** Recensuit atque interpretatus est Io. Caspar Orellius. Editio quarta maior emendata et aucta. Volumen alterum post Io. G. Baiterum curauit W. Mewes. Fasc. I et II (pp. 1-320, Satiræ-Ep. I, 2, 26). Berolini, Calvary, 1889-1890. In-8. Prix de souscription : 3 fr. 75 la livraison.

182. — **Quinti Horatii Flacci opera omnia.** The Works of Horace, with a commentary by E. C. Wickham. Vol. II, the Satires, Epistles, and the de Arte poetica. Oxford, at the Clarendon Press, 1891, VIII-474 pp. in-8.

I. — La quatrième édition *maior* de l'Horace d'Orelli avait été confiée d'abord à M. Hirschfelder. Après l'achèvement du premier volume,

contenant les odes et les épodes, la publication resta interrompue pendant trois ans. Elle a été reprise en 1889 par M. Mewes.

Les principes du nouvel éditeur sont connus d'avance. On sait que le point le plus délicat de la critique du texte d'Horace est la question des *Blandinii*. Ce sont des mss. du monastère de Saint-Blandin collationnés par le savant Cruquius à la fin du XVI[e] siècle, brûlés presque aussitôt par les Flamands, et connus seulement par les indications de Cruquius dans son édition d'Horace (première édition d'ensemble, Plantin, 1578). En 1859, Th. Bergk, le premier, éleva des doutes sur l'authenticité des leçons données par Cruquius. Keller, un des auteurs de la dernière édition critique, fut plus affirmatif, et, après deux articles parus en 1863 et 1864, consacra presque exclusivement ses *Epilegomena zu Horaz* (1879) à soutenir que Cruquius a mis sur le compte de manuscrits imaginaires ses propres conjectures et des leçons fausses. Cette thèse paradoxale n'a pas eu beaucoup de succès. Elle a eu pour seul résultat de faire examiner la question de très près. Les éditions diverses données par Cruquius ont été soigneusement étudiées et comparées entre elles [1]; on a prouvé que des mss., consultés avant Cruquius par son compatriote Nannius pour ses *Miscellanea* (1548), étaient identiques à quelques-uns des quatre *Blandinii* [2]; on s'est attaché ensuite à la connaissance des mss. eux-mêmes; on s'est surtout efforcé de déterminer les leçons propres au *Blandinius uetustissimus* (*V*), le plus ancien et le meilleur au jugement de Cruquius; M. Hoehn en a donné la liste la plus commode et la plus sûre [3]. Enfin, on s'est occupé du problème le plus grave, celui de l'autorité du témoignage de Cruquius. M. M. a distingué avec raison deux questions, celle de l'exactitude et celle de la bonne foi [4]. Sur le premier point, la réponse n'est pas autre que pour un savant quelconque de la Renaissance. On ne mettait pas à cette époque dans ces besognes de collations l'exactitude minutieuse et légèrement puérile que nous y mettons aujourd'hui. En gros et sauf erreur de détail, la collation de Cruquius est assez exacte pour qu'on puisse s'y fier et la prendre pour base d'une édition. Quant à la bonne foi, on se demande comment on a pu la contester. Cruquius était un homme de beaucoup

1. Schweikert, *Cruquiana*, Gladbach, 1879; articles de Zangemeister, *Rh. Mus.*, 1864, p. 321, de Mützell, *Zeitschrift für Gymnasialw.*, Berlin, 1855, p. 850.

2. Hoehn, *de codice Blandinio antiquissimo*, 1883, 3-6; F. Matthias, *Qq. Blandinianarum capita tria*, Halle, 1882.

3. *Ibid.*, pp. 27-39. Il n'y a que 150 variantes attribuées formellement à *V*; mais il faut ajouter 290 leçons données par l'ensemble des mss. consultés par Cruquius et 107 données par tous les *Blandinii*. Les efforts que l'on a fait pour classer et déterminer les leçons indiquées d'une manière plus vague, me paraissent n'avoir pas atteint sûrement leur but. Chaque cas est à étudier en particulier. Je ne crois pas, comme l'a soutenu M. Mewes, *de codicis qui Blandinius uetustissimus uocatur natura atque indole* (Berlin, 1881), que les leçons données comme celle d'*un* Blandinius proviennent toujours de *V*. — Cf. aussi Kukula, *de Cr. cod Vetustissimo*, Wien, 1885.

4. *Ueber den Wert des Codex Blandinius uetustissimus*, Berlin, 1882.

de lecture, mais un esprit étroit; ses explications et ses conjectures personnelles sont le plus souvent insoutenables et quelquefois ridicules. Il n'était pas capable de trouver des leçons excellentes et qui s'imposent si bien que Keller, malgré son parti pris, a été forcé de les adopter. Enfin il y a un moyen de contrôler les dires de Cruquius. Des onze mss. consultés par lui pour son édition, il en est un, le *Diuaeus*, qui peut être identifié avec certitude avec le ms. de Leyde 127 A. La collation faite pour Keller en avait été égarée, et Keller, tout en déclarant que cette collation justifiait ses dires, remettait « à un temps indéterminé » la publication des variantes. M. Häussner a entrepris ce travail et donné un tableau comparatif des indications de Cruquius et des leçons prises directement sur le ms. [1]. Le résultat de cette comparaison a été interprété en divers sens. M. Häussner le considère comme accablant pour Cruquius. Mais il se fonde sur des faits qui doivent être mis à part. Ainsi il fait entrer en compte les divergences orthographiques. Il est certain que Cruquius ne prétend pas donner comme exacte la graphie des mots cités du ms. toutes les fois qu'elle n'est pas en jeu. En général, le témoignage de Cruquius n'a de valeur que pour le point spécial visé dans la note. Ces remarques et d'autres de même nature, présentées par M. Kukula dans un compte-rendu très approfondi [2], atténuent singulièrement la portée des conclusions de M. Häussner. Il résulte de ce long débat que le savant flamand n'était pas un fourbe et qu'il avait la dose d'exactitude commune aux érudits de son époque. Ses indications sont précieuses : elles doivent êtres cependant utilisées avec une critique circonspecte, comme toute autre source de renseignements. Il n'y a plus qu'à s'étonner de voir que les notes du vieux professeur ont résisté a une autopsie qui aurait compromis plus d'un ouvrage moderne [3].

Il était nécessaire de résumer ce long travail de la critique pour faire comprendre dans quelles conditions se poursuit l'édition de M. Mewes. A côté des manuscrits existants, mieux connus grâce à l'édition Keller et Holder, on a les mss. perdus, mieux connus aussi grâce à ces nombreuses études dont la dispersion diminue seulement l'utilité pratique. A l'acceptation de témoignages non contrôlés s'est substituée la confiance réfléchie dans les *Blandinii* et surtout dans le meilleur et le plus ancien d'entre eux. La valeur de ceux-ci a éclaté aux yeux non

1. *Cruquius und die Horazcritik*, 1884.

2. *Zeitschr. f. d. oest. Gymn.*, 1885.

3. De la discussion résultent quelques points acquis sur la nature de *V*. C'était un ms. en minuscule, écrit au x^e ou au xi^e s. (Hoehn, pp. 53-54). Hirschfelder, Mewes, Hoehn le croient copié sur un ms. en capitale, d'après certaines confusions de lettres; mais : 1° ces confusions peuvent et doivent avoir été faites antérieurement (cf. Duvau, *Rev. de phil.*, 1888, 72); 2° d'autres confusions trahissent bien plutôt un original en minuscule, probablement même en cursive (*rs* et *ss*, *i* et *a* ouvert, *r* en ligature, *ur* et *os*, *u* et *n*; cf. Mewes, 1882, pp. 17-18); 3° ces confusions peuvent être le fait de Cruquius, très mauvais paléographe, aussi bien que du copiste de *V*.

prévenus par des comparaisons répétées. Aussi doit-on considérer le texte de M. M. comme le fruit le plus mûr de ces années de discussion. Les leçons introduites par M. M. sur la foi de Cruquius sont très nombreuses [1] et presque toutes excellentes. Beaucoup ne sont pas nouvelles, puisque les théories de Keller avaient eu peu de succès auprès des éditeurs d'Horace. Mais on sait maintenant quelle en est l'autorité.

Le commentaire d'Orelli a été profondément modifié. Il a été abrégé, bien que les longueurs n'aient pas disparu de partout. Des explications nouvelles surtout grammaticales, ont été ajoutées. Les notes historiques n'ont au contraire pas subi de changements bien grands; il y aurait eu lieu peut-être çà et là de tenir plus de compte des travaux récents et des derniers résultats de l'épigraphie [2].

II. — M. Wickham a publié il y a plus de vingt ans le premier volume d'une édition d'Horace avec notes en anglais. La seconde édition de ce volume remonte à 1878. Il se décide aujourd'hui à donner les satires et les épîtres. Ce n'est pas une œuvre très originale. Le texte est celui de Keller et Holder. Le commentaire est à peu de choses près une adaptation réduite d'Orelli. Mais, comme M. W. est très au courant des études faites sur Horace, il renouvelle aisément Orelli. Il est regrettable qu'il ait connu trop tard l'édition Kiessling.

C'est surtout dans les introductions que le travail personnel de M. W.

---

1. Voir la liste des changements apportés au texte d'Orelli d'après *V* pour le premier fasc., *Class. Rev.*, 1890, 252-253. Il est juste de remarquer que c'est surtout dans les Satires que *V* est supérieur.

2. P. 40, v. 32 : l'explication proposée est subtile. P. 59, v. 39, on voit bien comment les copistes ont pu se rencontrer pour changer *poetis* en *poetas*, mais non le contraire; cette construction était si étrange à partir d'une certaine époque que Porphyrion lit *quo tibi, Tilli,... fierique tribunum*. P. 61, v. 68, *ut sis* s'explique très bien avec *ut* = « à supposer que »; cf. Riemann, *synt.* § 211, a; la conjecture de Vahlen gâte le texte. P. 90, v. 25, le *tribunus laticlavius* était sous l'Empire un tribun quelconque de rang sénatorial; les textes cités se rapportent à une époque antérieure. P. 111, v. 24, lire Ovide, *Metam. VII*, 182. P. 118, v. 9 Wœlfflin (*Archiv*, II, 253) a fait l'histoire du groupe *modo... interdum*, bien qu'il n'ait pas cité le passage d'Horace. P. 132, 19, sur Calvus, cf. la notice de M. Plessis. P. 120, v. 25, il aurait fallu donner la citation de Salluste rapportée p. 144, v. 91. P. 131, v. 11, *tristi* « amer », plutôt que « grave »; cf. *sat.* II, 1, 21. P. 152, v. 33 : *notina tabella*, cf. A. P., v. 20. P. 110, v. 15 : *quo*, d'après la règle de Madvig, § 323 b, r. 1, serait incorrect, parce que le verbe de la proposition relative n'est pas le même que le précédent, ce qui justifie *qua* de Bentley; la règle s'applique-t-elle aux poètes? P. 197, 152 *hoc age* et *quid vis*, formules du dialogue, sont mal expliquées. P. 260, 93, remarquer l'ordre *mihi crede* devenu universel à cause du rythme (*crēdĕ mihi*) au point d'être conservé dans les vers. P. 277, v. 101, *callidus*, cp. *sat.* II, 3, 23; Cicéron emploie dans ce sens *intellegens*, Verr. II, 4, 4, etc.; *doctus*, Brutus, 190, etc.; *sapiens*, *ib.* 198; *humanus* (*humanitas*, Verr. II, 4, 98). Les articles publiés dans l'*Archiv* de Wœlfflin n'ont pas été assez complètement dépouillés. Je citerai notamment ceux de Otto sur les locutions proverbiales, si fréquentes dans les satires d'Horace; celui de Wœlfflin sur les comparaisons proverbiales comme *dicto citius* (*sat.* II, 2, 80; *Archiv*, VI, 447); etc. Les fautes d'impression sont assez rares et n'ont pas la gravité de celles du premier volume.

se fait sentir. Dans celle qu'il a consacrée aux « Épîtres littéraires », il reprend l'irritante question de la date de l'Art poétique. On sait que deux dates sont en présence : 24-20 et 12-8 [1]; suivant qu'on adopte l'une ou l'autre, on identifie différemment les *Pisons* d'Horace. Quand H. Estienne et Lambin plaçaient l'Art poétique à la fin des œuvres du poète, ils adoptaient implicitement la seconde hypothèse. On l'a généralement admise. La date la plus ancienne, proposée d'abord en 1806, a été défendue récemment par M. Nettleship dans ses *Essays in Latin Literature*, et plus complètement encore par M. Michaelis dans les *Commentationes in honorem Th. Mommseni* [2]. Cette dernière dissertation n'a guère eu d'autre effet que de montrer les difficultés du problème, ainsi que M. Mommsen l'a constaté lui-même [3]. M. W. est partisan de la seconde date, avec toute la réserve que commande l'incertitude des données. J'avais fait ici [4] aux raisonnements de M. Nettleship des objections que M. W. propose à son tour, sans avoir eu connaissance de mon article. Il fortifie sa thèse de nouvelles considérations, dont quelques-unes portent sur le développement des idées d'Horace et ne sont pas les moins sérieuses. Il discute aussi très bien, mais dans une note sur *A. P.* 63, l'interprétation proposée par Michaelis d'après Preller du passage *debemur morti nos nostraque;* la pensée d'Horace devient obscure et contradictoire si l'on identifie ces grands travaux publics avec les projets non réalisés de Jules César. On peut ajouter deux observations qui n'ont pas encore été faites. Les explications du pseudo Acron rendent bien compte des vers d'Horace dans l'hypothèse que nous défendons. Ces explications sont suspectes, parce que la véritable nature de cette compilation n'est pas encore connue; mais on n'a pas le droit de rejeter *à priori* tout ce qui s'y trouve comme faux. De plus si on admet qu'Horace ait visé les travaux d'Agrippa, notamment la création du *portus Iulius*, et qu'il ait écrit ce morceau en 742/12, ou un an ou deux après, le passage prend un sens tout à fait saisissant. Agrippa mourut en 742/12. On comprend dès lors toute la mélancolie des regrets du poète. Écrits au lendemain de ce deuil, ces vers n'avaient pas la signification obscure que Preller veut y trouver. La mort du gendre d'Auguste prouvait cruellement le néant de ses œuvres. Plus rapproché qu'il ne le pensait peut-être du terme fatal, Horace donnait un moment à son langage la gravité et l'élévation de l'oraison funèbre. Ce ton n'était pas trop déplacé dans une épître où les doctrines littéraires étaient seulement l'application et la conséquence d'une philosophie très haute. La date défendue par M. Wickham est donc plus probable

1. Je passe sous silence la thèse de M. Kiessling. Son interprétation de la lettre d'Auguste est tout à fait inacceptable. Il s'agit dans cette lettre non pas d'allusions fugitives à Auguste, telles qu'il y en a dans les épîtres du premier livre (on en trouverait aussi dans l'Art poétique), mais de lettres adressées directement à Auguste.

2. *Die Horazischen Pisonen*, p. 420 (1887); Nettleship, *Essays*, p. 168 (1885).

3. *Hermes*, XV, 1880, p. 115.

4. *Rev. cr.*, 1886, I, p. 25.

que toute autre, parce qu'elle offre moins de difficultés et répond mieux à l'ensemble des faits.

Un index complet pour les deux volumes et la collation d'un ms. d'Oxford, Queenscollege, terminent l'ouvrage.

Paul Lejay.

---

183. — **Memorials of St. Edmund's abbey.** Edited by Thomas Arnold. Vol. I. (Collection du maître des rôles). Londres, 1890, lxxv-377 p., in-8. Prix 10 sh.

M. Th. Arnold, qui est professeur agrégé (fellow) à l'Université royale d'Irlande, a été chargé de réunir et de publier les documents relatifs à l'histoire de la célèbre abbaye où fut conservé au moyen âge le corps de saint Edmond, roi d'Anglie, martyrisé par les Danois (20 nov. 870). Ces documents comprennent des chartes, des chroniques, des récits hagiographiques, des registres monastiques, etc. M. A. ne nous dit pas quel ordre il se propose de suivre. Dans le tome Ier il a réuni les textes suivants :

1° (p. 1-25) *Passio sancti Eadmondi*, par Abbon de Fleury (ou saint Benoit) sur Loire; dans son épître préliminaire à saint Dunstan, l'auteur dit qu'il avait entendu le récit du martyre de saint Edmond par saint Dunstan lui-même qui, tout jeune encore, l'avait appris d'un vieillard, lequel affirmait par serment avoir été l'écuyer *(armiger)* du bienheureux le jour de sa mort. Le morceau est connu ; il a été publié dans les *Vitæ sanctorum* de Surius et dans Migne, au tome cxxxix de la *Patrologie latine.* Après un très bref résumé de l'histoire et de la géographie de l'Anglie orientale, Abbon fait l'éloge des vertus du roi Edmond ; il raconte l'invasion de l'Angleterre par les Danois que commandaient Ingvar et Hubba, le courage du roi qui refusa de traiter avec les envahisseurs tant que ceux-ci resteraient païens, son supplice, la manière dont les habitants du pays, après le départ des pirates, retrouvèrent le corps du saint et sa tête que les Danois avaient voulu cacher dans un bois voisin du lieu du supplice, et qu'un loup protégeait, en la tenant dans ses pattes, contre les autres bêtes de la forêt, la translation de ces restes à la villa royale de Beodric (Bury), enfin quelques miracles accomplis par l'intercession du martyr. Le plus remarquable de ces prodiges fut qu'au moment de la translation, le corps du saint, que les Danois avaient criblé de traits, était intact, avec la tête adhérant de nouveau au tronc ; une mince raie rouge était la seule trace qui restât de la décollation.

2° (P. 26-92). *Liber de miraculis sancti Eadmundi*, par l'archidiacre Hermann. Si Abbon nous est assez bien connu, nous ne savons presque rien de cet Hermann. L'abbé Ul. Chevalier se contente d'indiquer qu'il vivait vers 1070, avec un renvoi au *Descriptive Catalogue* de D. Hardy. On l'a parfois identifié avec Hermann, dit de Salisbury, qui fut évêque

de Wilton, puis de Sherborne ; mais ce dernier mourut en 1077, et notre archidiacre écrivit son *Liber de miraculis* au plus tôt en 1098 [1]. Ce que fut notre Hermann, en quel sens il faut entendre son titre d'archidiacre, quels ont été ses rapports, d'abord avec l'évêque de Thetford, Arfast, puis avec l'abbé de Saint-Edmond, Baudoin, il faut le demander, non pas à M. A., qui passe un peu vite sur tout cela, mais à M. F. Liebermann qui, dans ses *Ungedruckte Anglo-normannische Geschichtsquellen* (1879), a édité toutes les parties du *Liber de miraculis* que Martène n'avait point données dans l'*Amplissima collectio*. Quant au *Liber*, il a été écrit sans doute à l'occasion de la translation du corps de saint Edmond dans l'église de pierre, que l'abbé Baudoin fit élever sous le règne de Guillaume II ; mais il a été terminé seulement après la mort de Baudoin [2]. Il est écrit d'un style prétentieux, incorrect, mais très vivant. L'auteur, qui parle de Paris avec enthousiasme [3] et des Normands avec une nuance de mépris [4], n'ose ou ne veut prendre parti entre Harold et Guillaume le Conquérant ; il se tire d'embarras en rappelant les faveurs accordées par l'un et l'autre à l'abbaye de Saint-Edmond. Il a sans doute eu sous les yeux la *Passio* d'Abbon [5] ; il cite à plusieurs reprises la chronique anglo-saxonne [6], mais il reproduit aussi des récits oraux [7], et des faits dans lesquels il a été lui-même spectateur ou acteur. En somme, c'est un auteur fort intéressant et il est bon d'en posséder une édition intégrale.

3° (93-103). *Liber de infantia sancti Edmundi*, par un certain Galfridus de Fontibus, qui dit avoir appris ce qu'il raconte dans l'entourage de l'abbé Ording (1148-1156). C'est une élucubration insignifiante et que, sans inconvénient, on aurait pu laisser ensevelie dans l'unique ms. de Cambridge où elle se trouve en entier.

4° (107-208) *Opus de miraculis sancti Ædmundi*, par l'abbé de Saint-Edmond, Samson (1180-1210). Cet ouvrage ajoute peu au récit de Hermann, dont il est une sorte de remaniement composé dans une lan-

1. Parlant des sources qu'il avait à sa disposition pour composer son livre, Hermann dit : « ad quæ contexenda non nos provocat, quod absit ! nostra præsumptio, sed *felicis memoriæ* patris Baldewini obsequenda jussio » (p. 27). Or, Baudoin, abbé de Saint-Edmond en 1065, mourut le 29 déc. 1097 ou le 4 janvier 1098.

2. Voyez la note précédente.

3. En parlant de l'invasion des Normands en 886, il dit : « Torva gens appetiit fines Franciæ gloriosæ, perveniens Parisius, *qui locus vernat ut Domini paradysus in omni re*..., » page 28.

4. Page 58, il parle d'un normand, officier du palais *(aulicus)* de Guillaume le Conquérant, qui s'était emparé d'un manoir appartenant à saint Edmond, « ceu moris est gentis illius ut quæque viderint cupitis velint gestibus. »

5. Est-ce une allusion à cette *Passio*, quand Hermann écrit : « quædam repperimus exarata calamo cujusdam difficilimo et, ut ita dicam, adamantino » (p. 27). Mais ces épithètes ne peuvent guère s'appliquer au récit simple et clair d'Abbon. Cf. page 28 : « ut prælibatum est in Passione Sancti. »

6. Voyez p. 27, p. 58.

7. Page 27 : « quædam nobis prolata credulo virorum eloquio... » « Ut majorum nobis intimarunt relata... »

gue plus correcte, mais avec moins de saveur. L'auteur a mis aussi à profit une vie de saint Edmond par Osbert ou Osbern de Clare, dont la déplorable fécondité a gâté tant de vies de saints. S'il n'avait que ce mince bagage littéraire pour le recommander à la postérité, l'abbé Samson n'aurait laissé qu'un nom des plus obscurs; mais c'était un administrateur éminent; il a restauré la fortune de l'abbaye compromise par la mauvaise gestion de ses prédécesseurs, il a su en faire respecter les droits, politiques et autres, par des rois tels que Henri II et ses fils. L'histoire de son gouvernement forme l'objet principal de la chronique de Jocelin de Brakelonde, qui est le cinquième et dernier texte publié dans le volume (p. 209-336).

Cette chronique est une œuvre des plus remarquables. Peut-être ne trouverait-on pas, parmi tant de chroniques monastiques écrites en Angleterre au moyen âge, un autre récit qui nous fasse mieux connaître la vie intérieure d'une de ces grandes communautés religieuses qui occupaient alors une si grande place dans la vie morale et matérielle du peuple anglais. Elle est d'ailleurs bien connue. A peine eut-elle été publiée par John Gage Rokewood pour la Camden Society (1840), qu'elle attira l'attention de Thomas Carlyle; l'abbé Samson lui apparut comme de ces types de rare et puissante individualité auxquels il attribuait une si grande influence dans la direction des destinées humaines; et il en a retracé la biographie tout au long dans le II^e livre de *Past and Present*. Inutile de dire que l'imagination de Carlyle a parfois embelli le modèle, et que le texte de Jocelin n'a pas toujours été suivi à la lettre. Rien ne peut remplacer la lecture de la chronique originale.

En appendice M. A. a publié : 1° le passage du Domesday book pour Suffolk, relatif à la ville et au monastère de Saint-Edmond (p. 339); 2° certains passages concernant l'abbaye, écrits en marge d'un ms. de Marianus Scotus qui se trouve à la Bodléienne (n° 297); 3° un extrait insignifiant du *Polycraticus* de Jean de Salisbury sur le martyre de saint Edmond; 4° des extraits d'un autre ms. de la Bodléienne (n° 240) contenant des anecdotes sur l'abbaye au temps de Samson et pendant les dix années qui suivirent sa mort. M. A. s'est arrêté après avoir, d'une façon très artificielle, poussé l'histoire de saint Edmond jusque vers l'année 1220.

Tel est ce volume, de composition assez arbitraire, on le voit, composé de textes déjà connus, mais tous, sauf un, intéressants à des titres divers, et qu'il est agréable de trouver réunis ensemble. Ils ont été édités avec une certaine négligence, moins rare qu'on ne croirait au premier abord, parmi les nombreux collaborateurs des *Chronicles and Memorials*. Ouvrez le volume à la page 93. Vous y verrez le *Liber de infantia* reproduit avec un soin méticuleux : les lettres qui remplacent les abréviations du ms. sont imprimées en italiques, tout comme s'il s'agissait d'un texte précieux par sa langue ou par son antiquité (il est vrai que les *ae* et les *œ*, qui ne sont certainement pas dans le ms. original, sont partout

à la place où un Latin les aurait mis); les notes sont rédigées en latin. Dans tout le reste du volume au contraire, les textes sont imprimés en caractères uniformes et les notes sont rédigées en anglais. L'introduction, pour compter 75 pages, est loin d'être complète; elle est d'une lecture difficile, parce qu'il n'y a ni méthode dans l'ensemble, ni précision dans le détail. Pourquoi, par exemple, raconter en bloc toute la légende de saint Edmond, au lieu de montrer les accroissements successifs qu'elle a reçues? Pourquoi exposer en détail l'administration de l'abbé Samson et nous dire si peu de chose sur son biographe? Pourquoi consacrer six pages imprimées en majestueux caractères pour signaler quelques notes instructives ou quelques erreurs dans l'excellente édition de Hermann par M. Liebermann, et pourquoi en avoir tenu si peu compte dans le texte lui-même? M. A. avait la chance de rencontrer dans l'édition allemande un modèle, pourquoi ne l'a-t-il pas suivi? Était-il nécessaire de raconter la bataille de Fornham où le comte de Leicester fut battu par les troupes d'Henri II (1174), parce que Jocelin y fait une brève allusion au début de sa chronique?

Quant à l'annotation des textes, elle est tout à fait arbitraire. M. A. qui, dans l'introduction, fait à M. Liebermann l'honneur de le citer et de le discuter en belle page, a emprunté à Rokewood beaucoup de notes de son édition de Jocelin; elles étaient de bonne prise; mais il fallait y ajouter encore. Si Abbon compare le martyre de saint Edmond à celui de saint Laurent, tel qu'en parle le pape saint Grégoire, ne fallait-il pas dire où se trouve le passage auquel il est fait ici allusion, d'autant qu'Abbon (p. 23) ne rapporte pas fidèlement le témoignage de saint Grégoire (voyez Migne, *Patro. lat.* tome LXXVII, col, 701)? Ceci n'est qu'un exemple pris entre bien d'autres. Si les omissions sont fréquentes, les erreurs dans ces notes ne sont pas rares. Je ne suis pas sûr que l'interprétation de l'éditeur sur le sens des mots *baculus*, *bacularis*, p. 61, soit exacte; mais celle de la page 84 contient certainement un contre-sens : Hermann dit ici : « comme on lit dans le texte écrit *(in exarato)* de la Passion de saint Edmond, les fidèles *(multitudo fidelis)* de la villa de Beodric avaient d'abord élevé une grande église en bois *(magno tabulatus opere)*; elle fut reconstruite en pierre au temps du très pieux roi Cnut et d'Emma son épouse. » Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter au texte d'Abbon : « in villa regia... construxit [provinciæ multitudo] permaximam miro ligneo tabulatu ecclesiam... » (p. 19). Ailleurs, M. A. signale une « étrange erreur » de Hermann qui donne à Guillaume II le Roux le surnom de « Longue-épée » (p. 77). Mais pourquoi Hermann, qui est un contemporain direct, se serait-il trompé? Il y avait simplement à dire que c'est le troisième personnage désigné de la sorte dans les textes anglais du XI[e] et du XII[e] siècle.

M. A. relève encore (p. 229) les « étranges jurons » proférés par les rois normands et angevins : « par les yeux de Dieu! » (Henri II); par la sainte face de Lucques! » (Guillaume II); il aurait pu en citer bien

d'autres moins convenables, car Henri II jurait aussi « Par la gorge » ou même « par les écrouelles (strumellos) de Dieu ! », et d'autres fois « Par la mort Dieu. »[1] Ceux là seraient bien dits « strange oaths ». — Page 257, Jocelin raconte le retour en Angleterre, après son exil, de l'évêque d'Ely chancelier (1193), et il nous apprend que l'abbé de Saint-Edmond, Samson, défendit de célébrer l'office divin en sa présence « parce qu'il avait entendu dire que l'évêque de Londres l'avait excommunié ». Ce bruit était il fondé? Les chroniqueurs du temps donnent à cette question des réponses contradictoires; M. Arnold en cite quelques-uns en note; il n'aurait pas dû oublier Richard de Devizes qui fait une claire allusion à l'excommunication.

On pourrait certainement multiplier ces remarques. Elles suffisent sans doute pour justifier ce qui est dit plus haut sur l'indigence du commentaire dans cette édition; ou bien alors il fallait se conformer au règlement imprimé en tête de chaque volume de la collection « that no notes should be added, except such as were illustrative of the various readings ». Mais quel est le volume de la collection où ce règlement a jamais été appliqué?

Ch. Bémont.

---

184. — Heinrich Morf. **Das Studium der romanischen Philologie.** Zürich, Orelli, 1890, in-8, 48 pages.

En ouvrant le cours de philologie romane qu'il a été appelé à faire à l'Université de Zurich, M. H. Morf a cru devoir exposer ses vues sur les réformes qu'appelle l'enseignement des langues vivantes, en particulier du français et de l'italien, soit dans le gymnase, soit à l'université, et sur la méthode qu'il convient de suivre en le donnant. « L'enseignement des langues modernes, dit-il, ne peut s'en tenir plus longtemps à la conception surannée qu'on avait des langues au moyen âge, mais il doit prendre pour base les vues nouvelles qu'on a de la nature et des développements du langage ». Partant M. H. M. proscrit la méthode qui consiste à arrêter à satiété les enfants sur les règles de la grammaire et à leur faire apprendre isolément les mots d'une langue; il faut renoncer à cette marche lentement déductive, pour suivre la méthode inductive, qui prend pour point de départ la lecture et l'interprétation des textes et s'attache à faire pénétrer l'élève dans le génie et le mécanisme de la langue qu'il doit apprendre, en meublant sa mémoire de phrases entières, de tournures idiomatiques, qui lui permettent d'acquérir pratiquement la connaissance des règles et de la grammaire de cette langue. C'est ainsi qu'il arrivera à penser dans la langue étrangère et non « à penser sur elle ». C'est ainsi également qu'il arrivera non à résoudre des difficultés inutiles ou puériles, mais à se former l'esprit et le goût en s'initiant à la pensée même du peuple dont il étudie la langue.

1. Giraldus Cambrensis. *Gemma ecclesiastica*, édit. du Maître des rôles I, 161.

Cette méthode, remarque M. H. M., exige davantage du maître ; c'est à l'enseignement de l'université à le préparer pour ce rôle nouveau ; on y parviendra en l'initiant aux principes de la science du langage, en l'accoutumant à réfléchir sur les procédés de dérivation et de transformation des langues et de leurs éléments. M. H. M. voudrait qu'aucun élève ne quittât l'université, sans être en état de se prononcer sur les théories mises en avant dans le mémoire de M. Hugo Schuchardt *Ueber die Lautgesetze* ou dans *La vie des mots* d'Arsène Darmesteter. Il part de là pour émettre ses vues sur l'objet propre des recherches linguistiques, sur les lois de la transformation des sons, le moyen d'arriver à une bonne prononciation, — ce qui lui donne occasion de recommander l'étude de la phonétique, — sur l'orthographe, question à propos de laquelle il blâme les bizarreries du français ; enfin il se prononce sur la réforme à apporter à la manière d'écrire les sons des différents idiomes. « Une simplification orthographique de nos langues écrites, dit-il à ce sujet, serait un gain infini pour nos écoles et pour notre culture ».

Enfin pour compléter la préparation scientifique des futurs professeurs de langues vivantes, il faut lui donner pour base l'étude historique de ces langues. A cette occasion M. H. M. fait quelques remarques pleines d'intérêt sur l'origine des idiomes romans, sur la part qui y revient au latin classique et au latin vulgaire. Quant au français, auquel il assigne la première place dans l'étude des langues romanes, il demande qu'on réduise le temps consacré à l'ancien idiome, dont les premiers monuments soulèvent des difficultés de tant de sortes, pour accorder plus d'importance à l'étude de la langue moderne ; il en devra être de même pour l'étude de la littérature ; il faut donner plus de temps à la période moderne, sans négliger toutefois la littérature du moyen âge. Chaque production littéraire est un document qui rend témoignage du développement intellectuel progressif d'un peuple. Mais comme il importe de faire marcher de front l'étude des différents idiomes romans, — quand il s'agit au moins de faire l'éducation du vrai philologue —, il faut aussi faire une étude comparative des diverses littératures, car elles ont exercé les unes sur les autres une action réciproque. On voit que de vues ingénieuses renferme le discours de M. H. Morf ; il se termine par cette citation empruntée aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M. Renan, et qui est tout un programme : « L'essentiel de l'éducation, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil » ; le jeune et savant professeur de Zurich a compris que dans l'enseignement de la philologie romane, comme pour tout enseignement universitaire, tenir en éveil l'esprit de l'élève est le premier devoir du maître et le meilleur moyen de le cultiver et de le former.

Ch. J.

---

185. — **Lettere inedite di Andrea Alciato a Pietro Bembo.** L'Alciato e Paolo Giovio, per Vittorio Cian. Milan, typ. Bortolotti. (Extr. de l'*Arch. stor. lomb.*, XVII), 59 pp. in-8.

L'extrême rareté des lettres imprimées du grand jurisconsulte rend précieuses pour sa biographie les huit lettres latines adressées à Bembo, que publie M. Cian, avec une copieuse introduction. Elles ont pour l'histoire de l'université de Bourges un intérêt particulier, les trois premières étant datées de cette ville, 1532-33. L'éditeur examine, dans une autre partie du travail, les relations d'Alciat avec Paul Jove, et conclut à l'authenticité de l'épître du premier imprimée par le second en tête de ses propres *Historiae sui temporis*.

P. N.

---

186. — Eugène Rigal. **Alexandre Hardy et le théâtre français** à la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e] siècle. Un vol. in-8 de XXIV, 715 pages. (Hachette, 1889).

Nous signalions ici même, il y a trois ans [1], un intéressant opuscule de M. E. Rigal : *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, de 1548 à 1635*. Cette *Esquisse* n'était que la pierre d'attente d'un travail beaucoup plus considérable, pour lequel M. R. se montrait armé de toutes pièces. Après avoir rectifié les idées courantes sur la situation matérielle des théâtres parisiens pendant la première moitié du XVII[e] siècle, et fixé notamment en 1629 les débuts de la scène du Marais, c'est-à-dire après les débuts de Corneille, — il nous promettait de traiter bientôt la question littéraire correspondante; de nous faire connaître le répertoire de l'Hôtel de Bourgogne à la même époque; enfin de lever nos incertitudes sur le poète fécond, peu accessible au public, et si diversement apprécié jusqu'alors, qui dans notre littérature dramatique remplit l'intervalle entre les purs disciples de Ronsard, poètes sans théâtre, et les prédécesseurs immédiats de Corneille : c'est Alexandre Hardy. L'étude était prête en même temps qu'annoncée; mais la primeur en était réservée, comme thèse de doctorat, à la Faculté des Lettres de Paris. C'est ce qui en a retardé la publication.

Fort apprécié de ses premiers juges, ce savant livre a fait événement dans les Revues et même dans la presse quotidienne. Nos chroniqueurs dramatiques en renom en ont résumé la partie la plus propre à piquer la curiosité des gens du monde, ce qui concerne la mise en scène. Aussi bien M. R. y a-t-il beaucoup insisté, non seulement dans le chapitre qu'il y a spécialement consacré, mais dans toutes les analyses où il s'est efforcé de restituer avec leur mouvement scénique, et comme à la lumière des « chandelles », les pièces d'un poète qui fut par dessus tout un puissant dramaturge.

---

1. *Revue critique*, du 13 février 1888.

Qu'il me suffise, après tant d'autres, de rappeler seulement les termes et la portée de la question.

La Bibliothèque Nationale possède un *Mémoire* manuscrit de Mahelot, décorateur de l'Hôtel de Bourgogne, sur la mise en scène des pièces auxquelles il avait lui-même prêté son concours. Dans le nombre figurent quinze pièces de Hardy. Or, la décoration retracée par Mahelot, avec dessins à l'appui [1], nous montre la scène partagée en un certain nombre de lieux, ou, comme on disait au moyen âge, de *mansions* : cinq ou six en général. Par exemple (c'est le décor de la *première journée* de *Pandoste*, l'une des tragi-comédies de Hardy dont nous n'avons plus le texte) : un palais au fond, à gauche un temple et une mer d'où s'avance une pointe de vaisseau, à droite une prison munie de deux larges fenêtres laissant apercevoir ce qui se passe à l'intérieur. Tel est le décor complexe, multiple, simultané. Le spectateur avait donc sous les yeux la peinture, en raccourci tout au moins, des divers endroits où allait se dérouler la pièce; mais, à chaque scène, il faisait abstraction de ceux qui, pour le moment, n'intéressaient pas l'action, et considérait celui-là seul où le dialogue était censé se tenir. De cette convention originaire du moyen âge, éclaircie par quelque signe compris de tous au début de chaque scène, admise sans difficulté par les spectateurs, imposée même au poète par la tradition et par les ressources matérielles du théâtre dont il était le fournisseur ; de cette convention résultait la diversité de lieux dans l'unité de décor. C'était, à tout prendre, un premier pas vers l'unité véritable. Survinrent, vers 1625, les réclamations des « grands réguliers ». La convention du décor complexe, comme en général toutes les conventions, était facile à convaincre d'absurdité; moins facile à bannir et à remplacer. Sur elle s'était édifié tout un système dramatique, cher et commode à une clientèle illettrée : actions complexes comme le décor, et dont les différentes parties se déroulaient à l'aise, chacune en son compartiment, sauf à se croiser et rencontrer, quand besoin était, en quelque lieu de rendez-vous, également figuré sur le fond de la scène. L'autorité des théoriciens, soutenue, comme on sait, par celle même du tout-puissant cardinal, finit par prévaloir, et Hardy vécut assez pour la voir s'imposer. La concentration s'opéra, mais lentement et par une insensible transition. Au décor complexe se substitua le décor vague, qui n'était pas encore le décor simple. La scène cessa d'être en des lieux séparés par de grandes distances : elle fut « à Séville » comme dans le *Cid*, « à Rome » comme dans *Cinna*; mais en divers lieux de Séville et de Rome, que la décoration ne distinguait plus aux yeux, mais que les spectateurs s'imaginaient, pour la plus grande commodité du poète, impuissant à réaliser dans la conduite de sa pièce la parfaite simplicité, qui seule pouvait s'accommoder de la rigoureuse unité de lieu. Cette simplicité, dont la tragédie française

1. Voir en tête du volume de M. R. le dessin représentant le décor de *Cornélie*, tragi-comédie de Hardy.

avait, en quelque sorte, la vocation; vers laquelle elle s'achemine même dès Hardy, comme l'a finement démontré M. R., elle n'y atteindra vraiment qu'avec Racine. Corneille y aspire, mais laborieusement et avec de sourdes révoltes. Il était nécessaire que l'œuvre finît par être en étroit rapport avec la scène qui lui servait de cadre, et l'histoire du décor multiple nous fait toucher du doigt l'obstacle, fort de son ancienneté, dont notre théâtre tragique avait à s'affranchir pour arriver au terme de son évolution.

Il est bien vrai, comme l'indique le titre même du livre, qu'en Alexandre Hardy se résume l'histoire de notre théâtre sérieux pendant plus de trente années. Il est certain aussi que, l'œuvre de Hardy ne se recommandant point (ou fort peu) par son mérite littéraire, la tentation était grande pour M. R. de n'en parler qu'incidemment, et de se rejeter sur les questions générales, bien autrement attrayantes, qu'il trouvait sur son chemin. Il a eu le très grand mérite de n'en rien faire, et de subordonner au contraire à son auteur toutes les parties de son vaste sujet. Hardy a les honneurs du livre. Il n'est plus seulement un illustre inconnu, un nom et une date; il est maintenant quelqu'un. La lumière est faite sur sa vie, sa bibliographie, ses œuvres (y compris celles dont il ne subsiste que des traces) et leurs sources, sur sa langue, son style et sa versification, qui font de lui un attardé de l'école de Ronsard. Je ne dirai pas que M. R. donne grande envie de pénétrer, comme lui, dans le commerce intime de Hardy. Il ne dissimule pas ce qu'une tâche semblable aurait d'ingrat, sans l'attrait de la découverte. Il n'a pas tenté de faire passer Hardy pour un classique; mais c'est comme tel, pour sa part, qu'il l'a traité, avec le dernier scrupule, et avec la conviction profonde qu'un pareil défrichement littéraire ne pouvait rendre de vrais services qu'à la condition d'être complet et définitif. Les demi-tentatives de ses devanciers, dont il était obligé de contrôler, et, si souvent, d'annuler les assertions, le lui prouvaient à chaque pas.

Le résultat est un livre de longue haleine, compacte, nourri de faits et de textes, très bien écrit, et pourtant très difficile à lire. L'annotation vaut à elle seule tout un volume de pièces justificatives, citées, interprétées, discutées, de références aux travaux modernes dont chaque allégation est soumise à une critique minutieuse; et cet utile accessoire, fruit et attestation de tant de recherches, impose aux yeux et à l'esprit une extrême fatigue.

En outre, M. R. s'est cru tenu d'analyser les quarante-une pièces de Hardy que nous possédons, plus cinq autres sur le sujet desquelles il a découvert de fortes présomptions; et non seulement il les analyse, mais il les compare au texte dont elles sont inspirées et aux ouvrages des contemporains sur le même thème. Cela tient en tout 300 pages; c'est beaucoup. Que M. Patin, dans son ouvrage le plus connu, analyse toutes les tragédies grecques parvenues jusqu'à nous et les rapproche de toutes

les imitations qu'elles ont suscitées ; comme ce sont des œuvres remplies de beautés et qui forment la base de toute éducation littéraire, cela tempère la monotonie du procédé, sans cependant la dissiper. Que M. Ribbeck, d'autre part, dans son livre sur les fragments de la tragédie romaine, cherche à reconstituer chaque pièce par induction ; c'est une œuvre purement savante et dont l'austérité n'a pas besoin d'être justifiée. Mais il y avait ici un cas intermédiaire : celui d'un poète dont les ouvrages ne sont intéressants que par les documents qu'ils fournissent à la critique, et non séparément et chacun en soi ; d'un poète qu'on ne lit pas par loisir, mais qu'on pourrait lire si d'aventure on en avait le goût, et qu'on vient de réimprimer. A quoi bon alors l'analyser tout entier ? Je sais ce que chemin faisant M. R. a répandu d'observations fines et savantes, et de preuves à l'appui de sa thèse. Mais que de longueurs et de redites, imposées par cette méthode ! Je crois qu'il aurait pu, avec avantage pour nous, présenter seulement l'examen de quelques pièces typiques, renforcé de rapprochements suggérés par l'analogie ; établir ainsi la caractéristique de chaque genre, la développer même avec plus d'ampleur et de clarté ; bref, au lieu de disperser notre attention, la fixer uniquement sur ce qui était digne de la retenir.

« Demandons-nous, dit-il (p. 100), non pas quel poète a écrit la première bonne tragédie, mais quel auteur a permis à la tragédie d'avoir sa scène, ses acteurs, son public ; en un mot, quel auteur a rendu possibles les grands poètes ; et nous n'hésiterons pas à regarder Hardy comme le créateur du théâtre moderne. Seul il lui a permis de naître ; seul, pendant de longues années, il lui a permis de vivre. » Hardy s'exerce dans ce genre de prédilection pendant ses tournées en province, l'introduit ensuite à l'Hôtel de Bourgogne, et l'impose habilement à un public d'une extrême grossièreté, dont il habitue les oreilles et l'esprit aux grandes scènes de la fable et de l'histoire ancienne, sans le déconcerter par une régularité prématurée. Au moyen de cette transaction, il porte le coup de grâce à la tragédie de collège, qui n'a de théâtral que le nom. Il a plus d'instinct que de véritable culture. C'est avant tout un homme de théâtre, pressé de produire par besoin, et d'une fécondité prodigieuse. M. R. lui attribue plus de 700 pièces, y compris sans doute bon nombre de farces en prose, simples remaniements qui lui coûtaient peu de temps et de peine. Il ne travaille que sur des traductions, même quand il adapte des sujets Espagnols ou Italiens. Il a le coup d'œil du dramaturge, qui saisit d'emblée les ressources scéniques de la donnée qu'il exploite, et qui tantôt (comme dans *Scédase*) étend en cinq actes quelques lignes de Plutarque, tantôt (comme dans *Théagène et Chariclée*) resserre tout un roman dont il dégage ce qui peut y être matière à situations dramatiques. Les règles, ou ce qu'on va bientôt appeler de ce nom, il n'en a ni la connaissance, ni le souci, mais l'intuition : il sent que le théâtre vit d'action

et de concentration. Il est « classique par goût, romantique par nécessité. » Sans cesse partagé entre son goût et les exigences de son public, il délaisse peu à peu les tragédies, pièces à caractères, pour les tragi-comédies, dont le trait essentiel est l'intérêt, l'imprévu, la complexité de l'action : la tragi-comédie, c'est le genre de la nouvelle approprié à la scène ; par conséquent, l'origine de notre drame populaire. C'est aussi chez Hardy, dans les pièces mythologiques et dans les pastorales, que se trouve le germe de l'opéra tel que le traiteront le XVIIIe siècle et le suivant. D'un genre à l'autre, dans ce théâtre, pas de démarcation précise, mais des tendances distinctes ; des éléments identiques combinés dans des proportions différentes. Ce n'est pas encore la classification régulière, mais ce n'est déjà plus le chaos. Les successeurs de Hardy sont bien ses légitimes héritiers, héritiers ingrats d'un homme qui est promptement tombé dans l'oubli, surtout par manque de style. Avec une forme moins archaïque, moins obscure, moins illisible, pour tout dire, Hardy serait encore à une distance incalculable de Corneille, mais soutiendrait du moins la comparaison, comme artisan dramatique, avec Rotrou, sur lequel il garde, en tout état de cause, la supériorité de créateur.

Telle est, ramenée à ses traits essentiels, la thèse de M. Rigal. Il n'a pas surfait Hardy, et ses conclusions, je ne saurais trop le répéter, sont à la fois modestes et fondées sur une érudition pleine de scrupule et de perspicacité. Il n'a pas seulement rendu ses titres à un poète de plus de mérite que de gloire ; il a véritablement reconstitué les origines de notre genre littéraire le plus riche, et comblé le fossé qui, jusqu'à présent, séparait Garnier de Corneille. J'ai dit pourquoi son livre ne saurait avoir, auprès du grand public, le succès retentissant qui en serait la juste récompense ; j'aime à croire que le suffrage et la reconnaissance des travailleurs l'en dédommageront.

L. Brunel.

---

187. — I. **The history of human marriage.** Part I. The origin of human marriage by Edward Westermarck. Helsingfors, 1889, XXIII-161 pages, in-8.

188. — II. **Studien zur Entwicklungsgeschichte des Familienrechts.** Ein Beitrag zu einer allgemeinen vergleichenden Rechtswissenschaft auf ethnologischer Basis. von Dr. Albert Hermann Post, Richter am Landgericht in Bremen. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz, 1890, VIII-365-VII pages, in-8.

189. — III. **Alt-arisches Jus gentium.** von Dr. B. W. Leist, ord. prof. der Rechte an der Universitæt zu Jena. Jena, Fischer, 1889, XIV-623 pages, in-8.

190. — IV. **Anvendt Darwinisme**, Anmeldelse af nogle nyere Skrifter af Professor Dr. Joh. Steenstrup, dans *Dagbladet* des 25, 27, 31 août, 4 septembre 1889.

191. — V. **Ueber die Aufgaben einer allgemeinen Rechtswissenschaft**, von Dr. Alb. Herm. Post, Richter am Landgericht in Bremen. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz, 1891, VII-215 pages, in-8.

I. — Quelques travaux récents ont singulièrement affaibli la thèse de la promiscuité primitive des sexes, qui, il y a peu d'années, se présentait

avec des garanties, en apparence, si solides et si sérieuses. Certaines *survivances* qui paraissaient porter avec elles la démonstration de cette thèse historique, ont été expliquées tout autrement; et ces explications me paraissent souvent excellentes. M. Edward Westermarck appartient à cette École nouvelle. Il combat, avec conviction, la thèse de la promiscuité primitive. « Bien des faits, se rattachant au groupe du *jus primae noctis* ou, comme nous disons à la française, au *droit du seigneur,* doivent s'expliquer tout autrement que par un « communal mariage » primitif. » « Les sauvages n'ont guère été compris par les voyageurs. Ils ont été odieusement calomniés. » Ce qu'on nous raconte des sauvages de l'Australie du Sud, notamment, n'est peut-être qu'une conjecture historique, fondée sur le langage actuel : tous ces récits méritent vérification [1] (pp. 68, 69). Une polyandrie régulière peut expliquer certains faits plutôt que la promiscuité primitive, telle qu'on l'a souvent comprise. — Nous regrettons que l'auteur ne se soit pas astreint à citer en note et *in extenso* les textes anciens favorables à la thèse qu'il combat.

II. — M. Post a des connaissances étendues et variées. Il assied ses travaux sur de larges bases (qui seraient plus sûres encore, si l'auteur s'astreignait à ne jamais citer d'ouvrages de seconde main). Il ne cherche pas à démontrer une thèse préconçue. Il classe et il inventorie les témoignages. Les observations nouvelles, défavorables à la communauté primitive des femmes, ne l'ont peut-être pas assez impressionné. Mais son exposé prudent, où la théorie ne joue qu'un rôle secondaire, éloigne les périls. La lecture de ce livre est une des plus saines et des plus utiles que je puisse recommander. L'auteur s'y occupe des divers systèmes de parenté; de la polyandrie; de la polygamie et de la monogamie; de la vengeance du sang; des fiançailles et du mariage; de la propriété dans la famille.

III. — Le docteur Leist est plus hardi et plus entreprenant. Il ne procède pas toujours à la manière du naturaliste qui remplit son herbier des plantes que le hasard des promenades et des voyages lui a fournies, les classe ensuite, en comparant attentivement les espèces. Il me rappelle quelquefois le philosophe qui, dans le silence du cabinet, se pose de difficiles problèmes, puis mande des témoins et les interroge impérieusement. Les témoins répondent, dociles. Les questions sont volontiers ténues, car le philosophe est fort curieux; mais les témoins

1. Dans son magistral *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété,* Stockholm, 1890, M. Maxime Kovalevsky a, sur le groupe Kumite et le groupe Kroki de l'Australie méridionale, deux pages importantes (pp. 13, 14). Il en faut rapprocher Westermarck : pp. 68, 69, 70, et surtout cette citation de Westermarck : the Rev. L. Fison admits that he is « not aware of any tribe in which the actual practice is to its full extent what the terms of relationship imply ». J'éprouve donc, pour ma part, le besoin d'une enquête très rigoureuse. — Je ne puis mentionner incidemment l'ouvrage de l'éminent M. Kovalevsky, sans ajouter qu'il se place au premier rang.

restent à la hauteur de la situation. Leurs réponses sont piquantes..... tout juste aussi piquantes que les questions. — Avec le docteur L., nous ne sortons pas du monde arien, mais nous le pénétrons en détail. Le village; la maison et la famille; le mariage; les idées religieuses; le droit pénal; la puissance du chef de famille; la vengeance du sang; le talion; les origines du droit civil, telles sont les principales têtes de chapitres. Le docteur L. n'aperçoit dans le monde arien aucune trace du *Mutterrecht*. La même doctrine vient d'être établie non moins solidement par un autre savant. Je réclame un mot d'explication au sujet du rôle spécial de l'*avunculus* chez les Germains.

Tout, dans cet ouvrage, est attachant et séduisant. Mais je ne me sens pas toujours sur un terrain très résistant. La précision et les distinctions du docteur Leist jettent dans mon esprit quelque trouble. Je suis tenté de me dire qu'il en sait trop long. Mes inquiétudes parfois se changent en véritables alarmes : je rencontre, par exemple, pp. 247-251, un rapprochement suspect entre Manou et Minos.

IV. — Des comparaisons et des rapprochements hasardeux éloigneraient de la sociologie d'excellents esprits. Et cela, au grand dommage de la sociologie elle-même. Historiens et philologues sont juges si difficiles! De mauvais livres systématiques et tout inspirés par des doctrines préconçues, rendent la sociologie suspecte à d'éminents savants. Par la sévérité de la méthode, nous les rappellerons à nous. Leurs avertissements, d'ailleurs, sont toujours utiles. Le docteur Johannes Steenstrup nous instruit et nous réjouit, en raillant, avec autant d'esprit que de bon sens, certains rapprochements hâtifs et systématiques, certaines applications dogmatiques du Darwinisme à l'histoire sociale.

V. — Le sage et profond docteur Post nous aidera à mieux faire et, avant tout, à nous mieux renseigner. Il publie une sorte de bibliographie raisonnée du droit comparé général : c'est le titre que mériterait l'ouvrage que j'analyse en dernière ligne. Les sources de l'histoire juridique du monde y sont passées en revue. L'auteur a placé en tête une sorte de programme d'une étude d'ensemble sur l'histoire sociale et juridique de l'humanité. Au dernier siècle, les philosophes édifiaient cette histoire « définitive » en quelques semaines. De courtes lectures suivies de courtes réflexions leur suffisaient : ils nous livraient ensuite les vérités éternelles nouvellement découvertes. Après de longues années d'étude consacrées à une enquête immense à travers le monde, un jurisconsulte historien comme M. Post semble nous dire modestement : « J'ai cru entrevoir certaines origines. Les problèmes se sont présentés à mon esprit dans tel ordre et de telle manière. Aujourd'hui, voici pour tous les chercheurs, les moyens d'aller plus avant. »

Je pourrais peut-être critiquer, çà et là, cette bibliographie parfois trop abondante en indications peu utiles, parfois trop discrète. Mais je ne veux pas rompre les proportions de cet article sommaire. Il ne me reste de temps et d'espace que pour rendre hommage, en finissant, au

savant qui déjà a fourni tant et de si bons matériaux à l'histoire du droit comparé, proposé et solidement motivé des solutions si importantes.

Paul VIOLLET.

---

192. — **Campagne de Prusse.** Prenzlow-Lubeck. Avec trois croquis, par le commandant FOUCART. Paris, Berger-Levrault. In-8, xxvi et 940 pages. 1891.

Ce n'est ni un livre, ni une de ces relations comme les voulait Napoléon (p. vi). C'est un recueil, aussi abondant et complet que possible, de pièces et de documents. Napoléon eût voulu abréger ou supprimer les détails; M. Foucart les multiplie. Il fait, non un récit, mais un ouvrage d'*instruction militaire*. Tel quel, son gros volume sera de la plus grande utilité aux historiens : le laborieux commandant publie une quantité de pièces qui proviennent du cabinet de Napoléon et de Berthier, des registres d'ordre et de correspondance du maréchal Soult, du général Compans (chef d'état-major du 4e corps), du général Belliard (chef d'état-major de la réserve de cavalerie). A ces documents M. Foucart ajoute fréquemment des réflexions qui éclairent d'une vive lumière les moindres faits de la campagne; on remarquera surtout les renseignements neufs qu'il donne au passage sur l'organisation et le service de l'état-major de Berthier et des divers corps d'armée.

C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1891.

M. Hamy rappelle qu'il a eu l'occasion, il y a environ un an, d'attirer l'attention de l'Académie sur les travaux poursuivis par les archéologues néerlandais dans les ruines de l'intérieur de Java. Les documents dont il pouvait disposer alors, se rapportaient principalement aux monuments bouddhiques de la plaine de Prambanan. Une communication de M. Yzermann lui permet de résumer aujourd'hui les nouvelles découvertes opérées dans les ruines çivaïtes de cette même plaine, anciennement connues sous le nom de Chandi-Loro-Djongrang, nom indigène de Dourgo, campagne de Çiva. M. Hamy expose les résultats des fouilles commencées par M. Yzermann et poursuivies par la Société archéologique de Djokjokarta sous la direction du docteur Groenemann. Ces fouilles ont amené le déblaiement des chambres intérieures, dont M. Yzermann a déterminé le caractère funéraire, en prouvant l'existence de puits cinéraires sous la base des statues des dieux. M. Groenemann et ses collaborateurs ont dégagé les galeries extérieures et la base des monuments encombrés de débris écroulés, enfouis dans une alluvion épaisse. Ils ont mis au jour quatre rangées de beaux bas-reliefs, dont M. Hamy met les photographies sous les yeux de ses confrères. L'une de ces rangées est, dit-il, une sorte d'illustration en pierre du célèbre poème du Ramayana. Des édifices consacrés à Brahma et à Vichnou encadrent l'édifice principal, consacré à Çiva et à sa famille. On ne saurait, ajoute en terminant M. Hamy, trop rendre justice à ce groupe d'hommes dévoués à la science, qui, dans des conditions particulièrement difficiles, ont su aborder et mener à bonne fin une entreprise si intéressante pour l'histoire de l'art et pour l'archéologie de l'extrême Orient.

M. Delisle lit une notice sur un manuscrit qui vient d'être acquis à Londres pour la Bibliothèque nationale. C'est une chronique inédite, en français, qui fournit des renseignements nouveaux sur le règne de Philippe-Auguste. Elle paraît avoir été composée dans l'Artois, peut-être à Béthune ou aux environs, au commencement du XIIIe siècle. Le récit s'arrête au milieu du siège de Douvres en 1216. La partie originale sera publiée dans le tome XXIV du *Recueil des historiens de France*. Plusieurs parties présentent une grande analogie avec les passages correspondants de la chronique que Francisque Michel a publiée pour la Société de l'histoire de France sous le titre d'*Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*. Le nouveau texte

est, en outre, une des sources auxquelles a puisé, au XIVe siècle, le compilateur des *Anciennes Chroniques de Flandre.*

M. Heuzey communique à l'Académie diverses planches encore inédites des *Découvertes en Chaldée* de M. de Sarzec, représentant des cylindres gravés, dont quelques-uns de proportions inusitées. Un de ces cylindres représente les exploits d'Isdoubar, l'Hercule chaldéen, luttant contre des animaux fantastiques. D'autres figurent des scènes de la vie des pasteurs. Parmi ces derniers, on en remarque un où des bergers contemplent avec stupéfaction un aigle, emportant dans les airs un homme nu, qui se retient à son cou : cette scène fait penser à la légende de Ganymède, à celle de Galgamès, le Persée chaldéen, et à tant de contes arabes et persans où figurent pareillement de grands oiseaux ravisseurs. La matière de beaucoup de ces cylindres, prise à tort pour du marbre ou de l'os, est un gros coquillage, qui tenait lieu de l'ivoire, inconnu alors en Chaldée.

M. G. Bénédite rend compte de sa seconde mission épigraphique dans la presqu'île du Sinaï. Parti de Suez en avril 1890, il a successivement exploré toutes les stations épigraphiques du versant *héroopolite.* La vallée dite du Ouady Moukatteb et le réseau de vallées qui porte le nom de Firan lui ont fourni, à eux seuls, plus de mille inscriptions nabatéennes. Au contraire, l'est de la presqu'île, le pays d'Akabah et les bords du golfe élamitique, n'ont presque rien donné : cette région, extrêmement aride, infestée aujourd'hui par la redoutable tribu des Alaouin, ne semble pas avoir été plus sûre au temps des pèlerinages nabatéens. M. Bénédite a visité ensuite les dunes qui bordent le désert d'El Ka'a, en suivant la côte occidentale jusqu'à Suez, où il était de retour le 7 juin. Cette mission porte à 2,400 le nombre des inscriptions ainsi recueillies pour le *Corpus inscriptionum semiticarum.*

M. le marquis de Vogüé insiste sur la valeur des résultats obtenus par M. Bénédite, au prix de grands efforts et de véritables dangers.

M. Oppert, président, félicite le courageux explorateur de la façon dont il a accompli la mission qui lui était confiée.

Ouvrages présentés, de la part de l'Œuvre de Saint-Jérôme, par M. Anatole de Barthélemy : 1° A. C. (le P.), *Dictionnaire latin-uvea, à l'usage des élèves du collège de Lano;* 2° LE MÊME, *Dictionnaire toga-français et français-toga-anglais.*

Séance du 3 avril 1891.

M. Heuzey lit une notice sur *la Masse d'armes de Goudéa.* Dans l'ancienne Chaldée, la masse d'armes, à la fois sceptre et massue, était le symbole de la puissance royale et divine ; de là le rite religieux d'exposer dans les temples des masses d'armes sacrées. M. Heuzey étudie une remarquable masse d'armes de pierre, formée de trois têtes de lion adossées, avec une inscription au nom de Goudéa, prêtre-roi de Sirpourla. M. de Sarzec, l'ayant trouvée dans ses fouilles les plus anciennes, alors qu'il n'était pas encore chargé d'une mission archéologique, l'a offerte en don au musée du Louvre. L'inscription indique que la pierre dont cette arme est faite a été tirée des montagnes, au bord de la mer, au pays d'Élam; elle apporte en outre une confirmation curieuse de la traduction proposée par feu Arthur Amiaud pour d'autres inscriptions, où il avait lu que Goudéa avait placé dans les temples des dieux des armes sacrées.

M. Abel des Michels, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, communique des recherches sur un personnage appelé Sĩ nhiếp, que les historiens Annamites donnent comme ayant régné sur le pays de Giao chi, sous le nom de « Roi lettré ». De l'examen des Annales impériales chinoises de l'Annam, M. des Michels conclut que ce prétendu prince ne fut en réalité qu'un préfet chinois. Son intelligence hors ligne et son instruction extraordinaire lui valurent une grande considération parmi le peuple et des honneurs officiels d'une nature exceptionnelle, ce qui a donné lieu à l'erreur commise plus tard à son sujet par les historiens.

M. Oppert analyse un dossier babylonien, comprenant trois actes, des années 533 avant notre ère et suivantes, relatifs à une maison située dans la ville de Babylone, au lieu dit le Marché-Étroit. L'un est un acte de partage après succession, le second un échange avec soulte, le troisième a pour objet une vente et relate des locations consenties successivement à plusieurs locataires différents. Les mesures employées dans ces documents paraissent conformes au système babylonien admis par M. Oppert : l'unité agraire est la canne carrée, la canne se divise en sept aunes et l'aune en vingt-quatre pouces.

Ouvrage présenté par M. Heuzey : SARZEC (Ernest DE), *Découvertes en Chaldée,* 3e livraison, 1er fascicule.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 20 avril — 1891

193. — **D. Iunii Iuvenalis Satira septima.** Texte latin, publié avec un commentaire critique, explicatif et historique, par J.-A. Hild. Paris, Klincksieck, 1890 ; x-96 pp.

L'édition donnée par M. Hild est surtout remarquable par l'étendue du commentaire. Tous les détails du texte sont expliqués avec une abondance parfois prolixe ; on sent trop dans ces notes la parole du professeur qui a eu à expliquer la septième satire à des étudiants ; le travail nécessaire de condensation n'a pas été fait. Les redites sont assez nombreuses, on en trouve parfois dans la même page [1].

Ce commentaire a cependant de très grandes qualités. Non seulement il ne laisse rien obscur, mais il fournit au lecteur tous les renseignements utiles pour se représenter le milieu. Non content de donner l'explication du texte, M. H. a fait, dans une mesure notable, l'histoire de cette explication. Il rapporte et discute au besoin les citations et les interprétations des anciens comme Claudien, Prudence, Sidoine Apollinaire, Martianus Capella, Priscien, Ennodius, de quelques auteurs du moyen âge, notamment Alain de l'Isle, Pierre de Blois et Jean de Salisbury, enfin des savants de la Renaissance, Juste Lipse, Casaubon, Turnèbe. Ces indications ne seront pas goûtées de tout le monde probablement. Mais elles ont un grand intérêt pour l'histoire de la philologie, donnent la mesure de la renommée et de l'influence de Juvénal, et surtout permettent de rendre la justice due aux grands érudits du XVIe siècle. On ignore trop ce que les commentaires allemands d'aujourd'hui doivent aux philologues français d'autrefois, ce que doit le *Perse* de Iahn à celui de Casaubon par exemple [2].

1. P. 72, il est dit deux fois que Quintilien recevait du fisc 100.000 sesterces par an.

2. P. 6, v. 11, l'*œnophorum* d'Horace, *sat.* I. 6, 109, n'est pas un esclave, mais un vase. P. 41, l'explication de l'insuffisance du développement consacré par Juvénal

Le texte de M. H. est sagement constitué; il admet la mesure de conjectures absolument indispensables. Un index du commentaire et un index des auteurs ayant cité ou imité Juvénal (contenant quelques renvois superflus) terminent le livre.

Avant ces tables, on trouve un morceau d'une page intitulé : Appréciation générale. Cette addition devrait être en tête et former avec les développements nécessaires l'introduction qui manque. Dans cette introduction auraient pu être discutées les idées fondamentales de la satire. De cette façon, M. H. aurait allégé d'autant le commentaire où quelques remarques disséminées manquent de la clarté et de l'intérêt qu'elles auraient eu réunies. M. H. s'est d'ailleurs borné à juger si la thèse de Juvénal était bien ou mal défendue. Il y avait autre chose à dire. C'est la thèse elle-même qui est fausse. L'erreur du poète a été de faire une cause d'une condition; l'aisance rend plus facile le travail du poète, mais toutes les largesses du monde ne feront pas d'un Stace un homme de génie. Il aurait fallu se demander si Juvénal se faisait de la littérature l'idée singulièrement étroite qu'il en donne. Les historiens, à peine mentionnés, et les avocats, voilà pour la prose; des grammairiens et des rhéteurs, il n'est question que pour leurs fonctions de professeurs, non pour leurs écrits de critique littéraire ou de théorie oratoire. L'épopée, c'est toute la poésie; si on met à part Horace et l'inconnu Rubrenus Lappa, les poètes épiques sont seuls nommés : Virgile et Lucain; Stace, Serranus, et Saleius Bassus [1]. M. Hild s'étonne de ce que Juvénal n'a pas cité Martial, bon exemple du poète pauvre avec du talent. La raison en est là : Martial n'a pas fait de *Thébaïde*. Un pareil examen n'aurait sans doute pas profité à la réputation de Juvénal. Cependant il reste dans cette satire assez de détails curieux, de tableaux esquissés mais vivants, pour la faire lire, et si nous devons essayer de devenir anciens pour comprendre les anciens, nous devons rester modernes pour les juger.

Paul Lejay.

aux historiens n'est pas très satisfaisante; si l'histoire n'était cultivée que par des écrivains riches et célèbres et par des subalternes, non inconnus, comme le dit M. H., mais pauvres, c'était bien aussi le cas des autres genres. M. H. s'attache même à prouver que Juvénal plaide en général la cause de gens qui ne méritaient pas d'être défendus P. 46, v. 118, l. 5 du bas : « au bas d'un escalier »? P. 47, v. 122, « Cicéron a prononcé trois *actiones* » dans l'affaire de Verrès? P. 21, v. 53, les trois métaphores métallurgiques ne se continuent pas. P. 23, v. 61, il faut placer certains passages du *Plutus* d'Aristophane en tête des références littéraires de la thèse de la pauvreté mère de tous les arts.

1. Saleius Bassus est compté à tort par M. Hild (p. 29) comme poète lyrique; v. le passage de Quintilien indiqué, X, 1 (non 10) 90. Il y a sans doute une confusion avec Caesius Bassus.

194. — Sammlung Romanischer Grammatiken : **Italienische Grammatik,** von W. Meyer-Lübke. Leipzig, Reisland, 1890; 1 vol. gr. in-8, xiv-336 pp.

La *Collection des Grammaires romanes,* qui s'est publiée d'abord à Heilbronn chez Henninger, puis à Leipzig chez Reisland, ne contenait encore que l'excellente *Grammaire Rhétoromane* de Th. Gartner, parue en 1883 : elle vient de s'enrichir d'une *Grammaire Italienne,* et il est à désirer que les suivantes ne se fassent pas aussi longtemps attendre. Le nouvel ouvrage est de M. W. Meyer-Lübke : c'est assez dire quelle en est l'importance et la valeur. L'auteur était de longue main préparé à cette tâche par les études franco-italiennes qu'il a publiées à diverses reprises dans la *Zeitschrift für romanische Philologie,* par le résumé considérable déjà fait dans le *Grundriss* de Gröber (*Die italienische Sprache,* pp. 489-560, en collaboration avec M. F. d'Ovidio, qui n'a traité que des voyelles toniques), enfin par le travail lui-même et la vaste enquête qu'a nécessités cette *Grammaire des Langues Romanes,* dont le premier volume a paru il n'y a guère plus d'un an, et dont le second ne paraît pas se devoir trop faire attendre. On ne peut qu'admirer la rapidité et la sûreté de méthode avec laquelle procède le jeune et savant professeur de Vienne : lorsqu'on examine ses ouvrages, on reconnait vite que bien peu de choses lui ont échappé, du moins de celles qui ont été écrites avant lui, et qui se trouvent dans le courant scientifique. M. M.-L. possède à un degré très éminent le talent de coordonner et de systématiser, de grouper les faits et d'en montrer les dépendances réciproques. Ainsi, dans cette nouvelle grammaire, où il ne s'agissait pas, bien entendu, d'étudier seulement l'italien littéraire mais où il fallait encore suivre dans leurs variétés dialectales, modernes et anciennes, les parlers de la péninsule, il a su constituer un ensemble solide avec des détails dispersés dans de très nombreuses monographies, et reprendre pour son compte, en les élargissant, quelques-unes des vues générales indiquées çà et là par M. Ascoli et par ses collaborateurs à l'*Archivio Glottologico.* Que tout soit également sûr et définitif dans ce tableau synthétique d'une des plus importantes langues romanes, ce serait évidemment trop dire : l'auteur lui-même, à plus d'une reprise, émet des doutes et formule des réserves pleines de sagesse; il se plaint, non sans raison, de l'insuffisance des matériaux qui lui étaient fournis, et sur lesquels il a dû travailler. Certains points de détail restent donc susceptibles d'être revisés et amendés : c'est affaire à ceux qui se trouvent sur place et peuvent étudier de près les parlers vivants de l'Italie, que de fournir ces additions ou ces corrections partielles. Le livre de M. M.-L. ne saurait nullement en être amoindri : il doit au contraire être considéré dès à présent comme le cadre solide et scientifique, dans lequel viendront se ranger sans peine les observations nouvelles sur la phonétique et la flexion italiennes.

J'ai dit phonétique et flexion : ce sont en effet là les deux seules par-

ties — essentielles et primordiales à vrai dire — qui se trouvent traitées dans la nouvelle grammaire. L'auteur ne nous dit pas si, dans une édition postérieure, il complètera quelque jour son œuvre en y ajoutant une syntaxe raisonnée. Ce qui tendrait à le faire croire, c'est que dans celle-ci, il a déjà commencé à donner une esquisse de la dérivation italienne (p. 263 ss.) : ce n'est encore qu'une esquisse, comme il nous en avertit lui-même (§ 483), le sujet n'étant pas assez mûr sur bien des points pour comporter des solutions définitives et pour être présenté d'une façon rigoureusement historique et géographique. Le sera-t-il même jamais, ou du moins de sitôt ? L'étude de la dérivation romane (sauf peut-être en ce qui concerne le français) n'a pas fait de grands progrès depuis Diez : il est probable qu'un pas considérable sera fait, lorsque paraîtra le second volume de la *Grammaire des langues romanes*, où M. M.-L. aura coordonné des observations aujourd'hui dispersées à l'infini, et traité la question avec son excellente méthode qui consiste à partir toujours du latin vulgaire : dans la *Grammaire italienne*, il s'est contenté pour le moment de reconnaître le terrain et de poser quelques jalons; ce qui fait que cette dernière partie, sinon par les proportions, du moins par ses résultats scientifiques, ne cadre pas absolument avec le reste du livre. L'auteur s'en est parfaitement rendu compte, et a eu soin d'en avertir tout d'abord ceux qui le liront, pour ne pas les induire en erreur : on doit l'en remercier. Ce n'est pas que dans cette étude sur la dérivation, il n'ait déjà donné çà et là plus qu'il ne semblait promettre : on pourrait dans ces pages constater une fois de plus que M. M.-L. est toujours au courant de ce qui a été dit, et noter aussi plus d'une vue personnelle qui ne manque pas d'importance. Je remarque qu'il y a de temps en temps des indications précieuses pour la topographie des suffixes : c'est avec toute raison, par exemple, que *-iere* et *-aggio* sont donnés comme des emprunts faits au français ; avec non moins de raison, M. M.-L., après MM. Salvioni et Flechia, note que dans le nord de l'Italie le suffixe participial *-ente* se substitue à *-ante* (§ 553); enfin il est plausible de voir une forme dialectale appartenant au nord ou au sud (§ 562) dans la désinence *-azzo* à côté de *-accio* (lat. *-acius*). Ce que je saisis moins, c'est d'où proviennent les doutes de l'auteur relativement au suffixe nominal *-ime* (§ 509) : en quoi est-il difficile de comprendre comment *-ĭmen* a pu passer à *-īmen*, dans *regimen* et semblables ? On avait, il me semble, *nutrīmen* (Ovide) d'après *nutrīre*, *polīmen*, d'après *polīre*, et d'autres encore : une forme **sagīmen* est assurée par l'accord des langues romanes (cf. Gröber, dans *Archiv für lat. Lex.* 5, 456). Il est très probable qu'il y a eu là action analogique : d'ailleurs cette désinence *-īmen* n'a eu de brillantes destinées que dans le latin populaire parlé dans la péninsule des Balkans, où elle a supplanté peu à peu *-tas*, *-tudo*, et où il est permis de supposer de bonne heure l'existence de noms abstraits tirés d'adjectifs, tels que **acrīmen*, **grossīmen*, etc. — Je n'ai pas ici le temps d'entrer dans de bien longs détails, ni de construire des

théories : je voudrais cependant présenter encore une observation. Pourquoi, dans la *Grammaire Italienne,* les désinences *-atto, -otto* [§ 560] sont-elles séparées du suffixe diminutif si connu et toujours si obscur *-etto* (§ 557)? D'abord, relativement à ce dernier, M. M.-L. se contente ici de signaler qu'il n'appartient pas au latin classique, mais apparaît sur des inscriptions : quitte à répéter ce qu'il a déjà dit ailleurs, il eût peut-être pu ajouter que *-ĭttus* (quelle que soit son origine, toujours contestée) se montre primitivement dans les inscriptions latines comme suffixe servant à former des prénoms, et de préférence sous sa forme féminine : dans la liste la plus considérable que je connaisse (dressée par Klein, *Rhein. Museum,* 31, pp. 297-300), et qui est loin d'être complète, on trouve quinze prénoms de femmes en *-ĭtta* contre six prénoms d'hommes en *-ĭttus* (ou *-ĭtto?).* Mais enfin là n'est pas la question. Étant donné ce suffixe *-ĭttus,* et sa propagation évidemment rapide en latin vulgaire avec une valeur diminutive, j'estime pour ma part jusqu'à démonstration du contraire que **-ŏttus* et **-attus* n'en sont que des formes variées, l'une sous l'influence de l'augmentatif *-ōnem,* l'autre sous celle du péjoratif *-aceus* (peut-être aussi de *-aster* et même de *-aculum* dans une certaine mesure). Pour confirmer cette façon de voir, il y aurait lieu d'observer que *-ŏttus* en roman [1] est chargé d'exprimer une dégénérescence du primitif précisément en ce qui concerne la grandeur ; quoique la valeur de *-attus* ne soit pas aussi claire, elle peut cependant se ramener en dernière analyse à une idée péjorative. Si les choses se sont réellement passées ainsi, si ces trois désinences sont aussi voisines que je le suppose, et que les deux dernières se soient produites par une variation de la voyelle caractéristique, due à l'analogie — chacun de ces suffixes doit nous apparaître comme essentiellement composé de deux parties : 1° un élément consonantique commun *tt-*, chargé d'exprimer l'idée diminutive ; 2° une voyelle variable *-ĕ, ŏ-, ă-*, qui fait l'individualité de chacun d'eux, *ĕ-* indiquant la diminution simple, *ŏ-* une dégénérescence en ce qui concerne la grandeur, *a-* enfin une nuance péjorative. Nous serions ainsi amenés à croire que, dans la dérivation du latin vulgaire, l'action analogique ne s'est pas exercée seulement par l'échange des suffixes entre eux, mais que le suffixe a pu parfois conserver une sorte d'identité, résidant dans la consonne, tout en revêtant une nuance accessoire par la variation de sa voyelle caractéristique [2]. Ces questions, et quelques autres qui leur sont connexes, mériteraient à

1. Il ne me paraîtrait pas impossible que ce changement de *-ĭttus* en *-ŏttus, -attus* fût originaire d'Ibérie (où nous avons aussi *-ĭttus* passant à *-ĭtus* sous l'influence de *-ĭcca)* : je ne puis qu'indiquer la chose ici. Ce qui est certain, c'est que *-ŏttus* n'a pas existé dans latin vulgaire de la Gaule du nord, auquel cas nous aurions en fr. *-*out* et non pas *-ot* : ce dernier a dû se propager à une époque postérieure, venant du midi, et d'ailleurs il est relativement rare dans les textes de l'ancien fr.

2. Autre exemple, qui s'applique plus spécialement à l'italien : *-occio, -ozzo* ne peuvent guère venir que du suffixe lat. *-ŭceus* (qui est dans *pannŭceus),* mais subissant une variation de voyelle caractéristique sous l'influence de *-ōsus* ou *-ōnem*.

coup sûr d'être examinées de plus près que je n'ai le loisir de le faire ici. L'étude de la dérivation romane, j'en ai la ferme conviction, sera renouvelée sur bien des points le jour où l'on aura soumis à une analyse rigoureuse l'influence analogique qu'exercent les suffixes les uns sur les autres, et établi dans la mesure du possible les variations de leurs éléments caractéristiques. J'espère qu'une étude poussée dans ce sens se trouvera à la fin du second volume de la *Grammaire des Langues Romanes*, auquel M. Meyer-Lübke travaille avec une admirable activité.

E. Bourciez.

---

195. — Stein, W. **Die Genossenschaft der deutschen Kaufleute zu Brügge in Flandern.** Berlin, Gærtner 1890, in-8, 136 pp.

Étude consciencieuse sur le comptoir hanséatique de Bruges au xiv^e et au xv^e siècle [1]. L'auteur consacre d'abord un chapitre général au nom de la corporation, à ses locaux, à ses membres et aux trois groupes entre lesquels ceux-ci étaient répartis suivant leur pays d'origine [2]. Il expose ensuite en détail les divers organes du gouvernement autonome de l'association (aelterleute, assemblées, fonctionnaires, etc.) ses finances et sa juridiction. M. S. ne s'est guère servi que de sources imprimées, spécialement des belles publications de la Société de l'histoire de la Hanse. Les archives de Bruges lui auraient fourni pourtant nombre de renseignements intéressants. Ajoutons qu'il ne semble pas bien au courant de divers travaux parus en Belgique dont la lecture lui eût été profitable. Néanmoins le livre est incontestablement utile. Mais on peut lui reprocher de se perdre un peu trop dans les détails et de ne pas faire suffisamment ressortir les grandes lignes du sujet. Dans l'état actuel des sources imprimées, il était possible de faire une étude complète sur les établissements des marchands allemands dans l'ouest de l'Europe. L'essentiel eût été de dégager le type de ces intéressantes associations plutôt que de nous initier aux moindres détails de leur organisation.

H. P.

---

196. — **Lettres inédites du roi Henri IV à M. de Béthune,** ambassadeur de France à Rome, du 2 janvier au 25 février 1602, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Eugène Halphen. Paris, Jouaust; Champion, Décembre 1890. Grand in-8 de 42 p. Tiré à 20 exemplaires.

J'ai raconté quelque part que mon cher maître et ami M. Paulin Paris me disait des mazarinades : quand il n'y en a plus, il y en a encore. On peut en dire autant des lettres du roi Henri IV. On a eu

---

1. Sur l'origine du comptoir v. Hardung, *Historische Zeitschrift* xxviii.

2. 1° Marchands de Lubeck, des villes vendes et des villes saxonnes; 2° Marchands de Westphalie et de Prusse; 3° Marchands de Wisby, de Livonie et de Suède.

beau en publier des milliers, il en reste toujours, et M. Halphen, qui nous en a déjà donné plusieurs centaines, nous en donnera certainement beaucoup d'autres. Celles qu'il publie aujourd'hui avec ce soin proverbial auquel on n'a plus à rendre hommage, sont au nombre de sept; elles sont conservées en original dans le ms. 3484 du fonds français. Je ne veux pas en surfaire l'intérêt, mais on y trouvera force renseignements sur le Pape dont la santé « estant tres chere à tous, est à moy tres pretieuse », sur le roi d'Espagne « mal pourveu d'argent pour fournir à tant de sortes de despenses que l'on luy fait faire », sur les événements d'Ostende au sujet desquels est exprimée cette sage maxime : « Celuy qui perd une occasion, mesmement en fait de guerre, la recouvre après difficilement », sur divers personnages tels que le prince Maurice, le comte de Fuentes, Julio de la Torre, les diplomates Barberini, Aecersens, Buzenval, les huguenots de Sainte-Foi, le cardinal Aldobrandin, Catherine de Bourbon, la sœur du roi, de laquelle on n'a « pu tirer aucune résolution sur sa conversion, à cause des traverses et oppositions que les ministres ont apportées à son instruction », sur le turbulent père Personius, sur le cardinal d'Ossat, sur un cordelier « un affronteur qui abuse de sa Sainteté », etc.

De même qu'il est inutile de louer le travail de M. Halphen, il est inutile de dire que M. Jouaust a su faire de la nouvelle plaquette un véritable bijou.

T. de L.

---

197. — I. **Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution**, d'après les archives des états-majors français et austro-sarde, par MM. Léonce Krebs, chef d'escadron d'artillerie attaché à l'Etat-major de l'armée et Henri Moris, ancien pensionnaire de l'École des Chartes, archiviste des Alpes-Maritimes. Paris, Plon, 1891. In-8, 399 et CLVII p.

198. — II. **La Défense nationale dans le Nord** de 1792 à 1802, ouvrage publié aux frais du département du Nord, par Paul Foucart, avocat à Valenciennes et ancien bâtonnier et Jules Finot, archiviste départemental du Nord. Tome premier. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1890. In-8, XV et 674 p.

199. — III. **Le peintre Collez** et les fêtes révolutionnaires à Valenciennes, par Paul Foucart, 1889. Paris, Plon. In-8, 57 p.

200. — IV. **Die Franzosen in Saarbrücken** und den deutschen Reichslanden, im Saargau und Westrich (1792-1794) in Briefen von einem Augenzeugen. Saarbruck, Klingebeil, 1890. In-8, IV et 292 p.

201. — V. **Un agent politique pendant la Révolution**, Pierre Chépy (1792-1803), par R. Delachenal. Grenoble, impr. Allier, 1890. In-8. 80 p.

202. — VI. **Le général Michel Beaupuy** (1755-1796), avec un portrait original, par Georges Bussière et Emile Legouis. Paris, Alcan, 1891. In-8, VIII et 246 p. 3 fr. 50.

203. — VII. **Tonnerre pendant la Révolution**, 1789-1799. par Georges Moreau. Paris, Lechevalier, 1890. In-8, 306 p. 3 fr. 50.

204. — VIII. **Gentilshommes démocrates**, par le marquis de Castellane. Paris, Plon, 1891. In-8, XX et 265 p. 3 fr. 50.

205. — IX. **Mémoires politiques et militaires du général Tercier** (1770-1816), p. p. C. de La Chanonie. Paris, Plon, 1891. In-8, XXXI et 451 p. 7 fr. 50.

205. — X. **Deutschland vor hundert Jahren**, II. Polit. Mein. u. Stimm. in der Revolutionszeit, Eintritt in das letzte Jahrzehnt des vorigen Jarhunderts, von Woldemar Wenck. Leipzig, Grunow, 1890. In-8, 283 p. 5 mark.

I. Le premier volume de la *Guerre dans les Alpes*, de MM. Krebs et Moris, est exclusivement militaire et technique; mais, en le considérant à ce point de vue, on peut le regarder comme excellent. Les auteurs ont puisé à toutes les sources, utilisé tous les ouvrages; et rien d'intéressant ou même de simplement curieux ne leur a échappé dans les travaux de leurs devanciers. Ils ont fouillé les archives historiques de la Guerre, celles de la section technique du génie, du ministère des Affaires étrangères et du département des Alpes-Maritimes. Ils ont dépouillé les papiers de l'officier du génie sarde Alziari de Malausséna qui avait pris part à toutes ces campagnes et qui a réuni un grand nombre de documents, soit originaux, soit copiés. Le volume comprend les campagnes de 1792 et de 1793. Il se divise en trois parties : 1° une introduction très solide, très instructive qui expose les causes de la guerre entre la France et le roi de Sardaigne, l'organisation des deux armées et la topographie militaire des Alpes; 2° campagne de 1792 (formation de l'armée du Midi, conquête de la Savoie, occupation du comté de Nice, expéditions d'Oneille et de Sardaigne); 3° campagne de 1793 (attaques de l'Authion, opérations de l'armée des Alpes, irruption de l'armée austro-sarde dans le comté de Nice, sièges de Lyon et de Toulon). Les auteurs sont entrés dans le plus grand détail, puisqu'ils se proposent, avant tout, de « fournir aux militaires des matériaux d'étude nombreux et exacts ». Leur œuvre est définitive, ou peu s'en faut : qui reprendra avec un tel luxe de renseignements, avec une telle minutie scrupuleuse, l'histoire de cette guerre des Alpes? Elle se lit d'ailleurs avec agrément, car elle est claire, précise, lumineuse, et elle renferme des parties très intéressantes même pour qui n'est pas militaire. Des cartes et plans l'accompagnent (cf. la notice de la p. 397) et une foule de pièces justificatives, état de l'armée et des milices du Piémont, des forces autrichiennes, de l'armée du Midi à diverses époques, etc. (en tout, cent seize documents) [1].

II. A l'occasion du centenaire de la Révolution, le conseil général du département du Nord a résolu de publier un grand ouvrage contenant les documents les plus curieux relatifs aux événements militaires et maritimes qui ont eu lieu dans la région de 1792 à 1802 : les faits, lisons-nous dans le texte de la résolution, doivent être groupés suivant l'ordre chronologique des campagnes et reliés par un texte qui rappelle la marche générale de l'histoire et les personnages marquants; l'orthographe des originaux sera conservée et l'on ne corrigera que les mots

1. P. xv des *Pièces*, lire Beurnonville et non *De Beurnonville*. P. 95, lire Rouyer et non *Rouger*. P. 198 et ailleurs, n'écrit-on pas ordinairement Vins, et non *Wins*? P. 236, lire Lanchère et non *Lauchère*.

défigurés et incompréhensibles. MM. Foucart et Finot ont été chargés d'exécuter l'ouvrage et de s'associer pour la rédaction de quelques chapitres MM. Jennepin, Terquem, Durieux et Quarré-Reybourbon. Voici le premier volume de la publication. Il comprend dix chapitres. Les trois premiers, rédigés par M. Foucart, retracent les préludes de la guerre et la déroute du 29 avril, la démission de Rochambeau, la nomination de Luckner, l'arrivée de Dumouriez au camp de Maulde, son départ pour l'Argonne et la marche de Beurnonville; on y remarquera le rapport de Beauharnais aux jacobins de Valenciennes, le procès-verbal de la municipalité de la même ville sur la débandade des troupes, le jugement rendu par le tribunal criminel contre les assassins de Théobald Dillon, et une foule de détails tirés du journal l'*Argus* sur les petits engagements de la frontière du Nord et notamment sur l'évacuation de Maulde et de Saint-Amand. Le quatrième chapitre, qui a pour auteurs MM. Foucart et Quarré-Reybourbon, est consacré au siége de Lille; il renferme les arrêtés du conseil général, les dépêches et les proclamations des commissaires, des lettres inédites du canonnier Delannoy et de son ami Cadot. Le cinquième chapitre (MM. Finot et Foucart) traite de la conquête de la Belgique et de la pointe de Dumouriez en Hollande: on y trouvera le texte des ordres donnés par le général, du 9 février au 23 mars 1793, et l'acte de naissance du général Ronzier. Le sixième et le septième chapitres (M. Finot) racontent la trahison de Dumouriez et les actes de Dampierre: ils reproduisent le journal, conservé aux archives du Nord, de l'officier Mastrick, sous-lieutenant de la légion américaine, des extraits de l'*Histoire de Saint-Amand* de M. Pelé, des lettres et proclamations des représentants du peuple, l'acte de décès de Dampierre, le récit de ses funérailles et le fac-similé du billet de faire part. Le huitième chapitre, écrit par M. Foucart, expose le siège de Valenciennes d'après le *Précis* de Ferrand, le *Mémoire* de Tholozé, et d'autres documents peu connus; c'est le plus utile chapitre du volume, le plus complet et le mieux traité. M. Foucart a fait aussi le chapitre suivant, le neuvième; il y rend compte des opérations de Custine; à noter des lettres de Carnot et les pages 619-622 sur Hoche et sa comparution devant le tribunal révolutionnaire du Nord. Le dixième et dernier chapitre de l'ouvrage, dû à M. Durieux, nous transporte à Cambrai (blocus de la ville, pillage des environs, sortie malheureuse de la garnison, condamnation du général Declaye): M. Durieux a consulté le registre d'ordres de Declaye et les procès-verbaux du Conseil général de la commune de Cambrai. Tel est ce premier volume. On pourra lui faire des critiques. Il n'a été composé que d'après les archives du Nord, et il laisse de côté une foule de documents précieux que renferment le dépôt de la Guerre et nos Archives nationales. Les auteurs citent encore, comme source originale, les *Mémoires d'un homme d'État*, qu'ils attribuent à Hardenberg, et les *Volontaires* de Grille qui ne renferment que des lettres fabriquées; ils ont défiguré quelques noms propres, commis çà et là plusieurs inexac-

titudes, reproduit des documents qu'on trouve aisément dans le *Moniteur*[1]. Mais leur recueil de documents, orné d'ailleurs de portraits, d'autographes et de fac-similés, sera très utile; comme dit M. Pierre Legrand dans la préface, il sera souvent consulté avec fruit et tout en faisant honneur aux auteurs, il fait honneur au département du Nord.

III. M. Foucart, dont nous venons de citer le nom, a publié, en même temps que ses chapitres de la *Défense nationale dans le Nord*, une curieuse étude sur le peintre Coliez. Ce Coliez n'est pas un grand artiste; mais il se distingua parmi les plus habiles décorateurs de son temps, et son souvenir se rattache aux fêtes révolutionnaires de Valenciennes. Dans ces fêtes, Cadet de Beaupré modelait les maquettes, Momal peignait les figures, Coliez brossait les ornements, montait les chars, disposait les groupes. M. Foucart a consulté pour son travail, outre les sources imprimées, les archives locales, et il a reçu d'un fils de Coliez de nombreux renseignements; son étude sur le peintre révolutionnaire est donc complète: il a eu soin de l'accompagner de pièces justificatives, parmi lesquelles on notera le programme de la fête du 14 fructidor an IV, en mémoire de la reconquête de Valenciennes par les Français.

IV. La Société historique du pays de la Sarre a bien fait de réimprimer

1. Lire, p. 105, Dinne (*Dinné*, cf. p. 265); p. 137, Mottié (*Mottié*); Bureaux de Pusy (*Bureau de Puzy*); p. 143, Clavière (*Clavières*); p. 150, La Bourdonnaye (*Labourdonnaie*); p. 151, Wimpffen (*Wimpfen*); p. 154, Marville (*Merville*); p. 177, Thouvenot (*Thévenot*); p. 296, *Starray* (Staroy); p. 298 Cloots (*Clootz*); p. 328, Rolduc (*Robduc*); p. 335, La Martillière (*La Martinière*); p. 357, Gossuin (*Gosselin*); p. 366, Pille (*De Piles*); p. 374, Chappuis (*Cherpieux*); p. 452 Aspre (*Haspres*); p. 580, Ferrier (*Ferriere*); p. 581, Malbrancq (*Malbrand*); p. 646, Schauenburg (*Chombourg*), etc. — P. 1-10, comment n'a-t-on pas tiré profit des travaux d'Alb. Sorel! : p. 127, lire 42,000 Prussiens et non *70,000*, et 4,500 émigrés et non *20,000*; p. 151, Luckner n'a pas « résisté le 19 août à 20,000 Autrichiens » et Longwy a été assiégé le 21, et non le 23 août; p. 152 (il aurait mieux valu me citer à la page 150 qui est tout entière empruntée à *Valmy*), on me reproche d'avoir fait erreur en disant que Dillon n'osait, le 25 août, se rendre au camp de Sedan et attendait à Givet les ordres de l'Assemblée: on prétend qu'il était encore à Valenciennes; mais n'y a-t-il pas dans le *Moniteur* du 24 août une lettre de Dillon, du 21, où il dit qu'il « attendra les ordres de l'Assemblée à Givet! »: p. 154, je persiste à dire, d'après les documents, que le conseil de guerre a eu lieu le 29, et non le 30 août; p. 155, Galbaud ne s'est pas « heurté à 30,000 hommes »; *id.*, il n'y avait pas de chef de bataillon du nom de *Dufour* au siège de Verdun: p. 156, le conseil de défense n'était pas composé de « magistrats civils »; *id.*, Kellermann n'était pas « colonel au moment de la Révolution » puisqu'il eut son brevet de maréchal de camp le 9 mars 1788: p. 176, c'est le 14, et non le 12 septembre qu'a péri le jeune prince de Ligne; p. 177, quelques détails aventurés; p. 327, Vanlo n'a pas été bombardée par Miranda; p. 330, les commissaires ne coururent pas à Paris pour obtenir l'abandon de l'expédition de Hollande; p. 357, le Delacroix cité n'est pas le père du peintre; p. 394, on a tort de dire, en parlant des plans donnés par Dumouriez aux ennemis de la France, que « les faits sont loin d'être absolument établis »; p. 456, cf. sur le Béthune-Charost qu'« ignore » l'auteur, *Jemappes*, 53.

les deux volumes parus en 1796 et 1797 sous forme de lettres et sous le titre *Die Franzosen in Saarbrücken*. L'auteur qui, d'après l'introduction, se nommait Horstmann, n'aime pas du tout les Français; mais il les a vus à l'œuvre, et tout ou presque tout ce qu'il raconte, vols, pillages, etc., est confirmé par les rapports des généraux: le Saargau et le Westrich ont cruellement souffert de l'invasion française dans les années 1792, 1793, 1794, et. l'on comprend, après avoir lu son récit, que Horstmann, poussé à bout, finit par se retirer au delà du Rhin en un pays où « un Ehrmann n'immole pas l'innocence, où un Archier ne vole pas, où l'on entend parler avec horreur de Robespierre ». Il a commis quelques erreurs — que l'éditeur aurait dû relever, — et il a quelquefois exagéré les faits (p. 75, il s'agit de René Moreaux et non de Victor Moreau; p. 87, à cette époque Schauenburg n'est pas encore suspendu; p. 100, il met au 11 septembre la bataille de Pirmasens qui eut lieu le 14 et il y fait figurer *deux* représentants du peuple au lieu de trois; p. 102 et 181, il écrit le « *tonnant* régiment des carabiniers » au lieu de *étonnant;* p. 207, il attribue à l'eau-de-vie la bravoure des Carmagnoles). Mais ses lettres contiennent plus d'un détail curieux; elles nous montrent ce qu'était l'armée de la Moselle commandée successivement par Beurnonville, par Ligniville, par Houchard, par Schauenburg, par Delaunay, par Hoche. Nous voyons à côté des sacripans de la légion de la Moselle et des volontaires indisciplinés et turbulents, le brave régiment des carabiniers et le 1er régiment d'infanterie, ci-devant colonel général, pleins d'honneur et de loyauté. Nous voyons l'armée partir joyeusement pour Trèves et revenir battue, piteuse, et maudissant le *pays de loups* où elle a fait campagne; nous la voyons s'établir à Sarrebruck et dans le pays environnant, à Saint-Jean et à Saint-Ingbert, à Blieskastel, puis reculer sous le choc inattendu des Prussiens, après Pirmasens; nous voyons tout ce qu'avait d'impuissant et de ridicule la levée en masse des *agricoles* (p. 97); nous voyons les représentants du peuple régner en maîtres, faire pleuvoir les destitutions, tenir, comme dit Horstmann, fabrique de généraux. Mais enfin Hoche arrive: on prétend que c'est un ancien pharmacien *(Exapotheker*, p. 179); toutefois, il a l'air militaire, le maintien républicain, et l'on s'étonne qu'un pareil *l. des c..s (sic)* ait pu en si peu de temps se donner cet aspect martial. Bientôt l'armée se met en marche; elle attaque les Prussiens à Kaiserslautern; elle est battue, à la grande joie de Horstmann, mais elle revient à la charge, elle reconquiert l'Alsace et Landau, elle prend ses quartiers d'hiver, et notre auteur la juge ainsi dans une lettre du 14 février 1794, une des dernières du volume: « Ce sont des gens de toutes les professions, avocats, notaires, marchands, fabricants qui ont plus d'éducation et de douceur que n'en produit l'état militaire; la plupart ont pris ce métier par contrainte ou pour leur sûreté personnelle; des milliers ont vu la ruine de leur fortune, la mort de leurs amis, de leurs frères, de leurs parents, et sont par suite compatissants. J'ai souvent oublié ma

misère personnelle pour plaindre la leur propre. Mais d'autres que le malheur n'a pas courbés, se sont honnêtement conduits. Rarement les officiers ont refusé leur aide pour empêcher les désordres des soldats; leurs efforts étaient malheureusement inutiles. Je pourrais citer aussi beaucoup de traits glorieux sur les simples soldats. Non, tous les Français qui portent les armes, ne sont pas corrompus et dégénérés. Mais ne me parlez pas des commissaires! » (p. 245-249) [1].

V. Tous ceux qui étudient d'un peu près les premières années de la Révolution, ont rencontré le nom de Pierre Chépy. Ils seront reconnaissants à M. Delachenal de son étude sur ce personnage. M D. nous apprend, d'après les documents des Archives nationales et du dépôt des Affaires étrangères, que Chépy entra dans la diplomatie, comme secrétaire de Jolivet, résident de France à Liège; qu'il alla ensuite, comme second secrétaire, à l'ambassade de Lisbonne, mais que l'ambassadeur, le comte de Châlon, refusa de le reconnaître; qu'il s'embarqua pour Londres à la fin de septembre. Chépy n'a donc pris aucune part aux affreux massacres, et ce n'était pas lui qui présidait, comme on l'a dit, le tribunal de La Force; lui-même protesta contre les massacres dans le journal de Brissot, le *Patriote français*. Il appartint ensuite à l'agence française (dont M. D. ne parle pas, cf. *Jemappes*, p. 181) avec Bourdois et Metman. Incarcéré par Dumouriez, puis relâché (cf. *La trahison de Dumouriez*, pp. 85-87), il se rendit à l'armée des Alpes comme agent politique, et fit de Grenoble le centre de ses opérations : M. D. nous donne sur le séjour de Chépy en Dauphiné des renseignements tout à fait neufs et complets (pp. 26-51). Écroué aux Carmes en 1794 — on ne lui pardonnait pas ses relations avec Brissot, — élargi au bout de huit mois de détention, renvoyé en Belgique, rappelé sur un rapport défavorable du représentant Briez, Chépy fut nommé le 24 janvier 1795 vice-consul à Rhodes; il y subit mille vexations, et se vit, après la guerre entre la Porte et la France, incarcéré et, dit-il, traité « avec la barbarie la plus raffinée ». Mis en liberté le 9 septembre 1801, nommé commissaire des relations commerciales à Jersey l'année suivante et expulsé par le gouverneur anglais, il trouva enfin quelque tranquillité dans le poste de commissaire général de police à Brest, qu'il remplit de 1803 à 1814 avec autant de zèle que d'habileté; « il était dans le rôle qui lui convenait le mieux, ayant retenu de ses anciennes fonctions l'habitude de tout observer, de tout voir, de tout rapporter à un chef hiérarchique, avec une certaine raideur autoritaire, à laquelle ce jacobin ne répugnait point » (p. 72). On perd la trace de Chépy à partir de l'année 1814; on sait seulement qu'il vivait encore vers 1822, et fort

1. Lire p. 7, 8, etc., Ligniville (*Ligneville*); p. 52, lanterne (*laterne*); p. 85, palissades (*pallisades*), sus (*fus*); p. 115, Montaut (*Montaut*); p. 117, Prilly (*Perilly*), Linch (*Lynghe*); p. 123, Schauenburg (*Schaumburg*); p. 175, des guerres (*de guerre*); p. 266, Mallarmé (*Mallarme*).

modestement, d'une pension de retraite que lui avait accordée Louis XVIII.

VI. MM. Georges Bussière et Émile Legouis travaillaient tous deux, chacun de leur côté, à une biographie de Beaupuy ; ils se sont connus ; ils ont « confronté leurs recherches », et « leurs notes respectives se sont trouvées en si parfait accord qu'il ne restait plus qu'à les façonner pour la publicité et à les signer ». C'est sans doute à M. Legouis, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, que nous devons le chapitre le plus attachant du volume, celui qui traite du séjour de Beaupuy à Blois et de ses relations avec le poète Wordsworth. Mais, sans rechercher la part qui revient à chacun, nous pouvons dire que ce travail fait grand honneur aux deux biographes. Beaupuy était presque ignoré ; MM. B. et L. l'ont tiré de l'oubli. Ils retracent d'abord l'origine de leur héros qui descend de Montaigne (cf. p. 181) et appartient à une famille noble et patriote du Périgord, les Bacharetie de Beaupuy, ses services militaires jusqu'en 1789, son rôle à l'assemblée électorale de la noblesse de sa province où le futur conventionnel Lamarque célèbre son désintéressement et son « immolation pour le bien public ». Puis ils nous décrivent les années de garnison, à Blois et à Tours : Beaupuy se lie à Blois avec Wordsworth, et plus tard, dans le *Prélude*, le poète rappellera en vers superbes le doux et enthousiaste capitaine de Bassigny : heureux Beaupuy ! *non caruit vate sacro*. Vient le départ pour l'armée du Rhin ; nommé par Custine colonel du 4e régiment de grenadiers, Beaupuy assiste au siège de Mayence. Les auteurs ont reproduit presque entièrement le journal de ses faits et gestes pendant le siège, et ils apprécient fort justement ces « notes écrites au débotté » où apparaît « le soldat intrépide, le républicain fervent, plein de franchise et de belle humeur, avec cette pointe de vanité aimable qui avait charmé Wordsworth » (p. 56). Comme tous les *Mayençais*, Beaupuy fut, après la capitulation du 23 juillet, envoyé en Vendée ; MM. B. et L. nous racontent, d'après l'ouvrage de Savary, les combats auxquels prit part leur héros, la journée de Chollet et la prise de Beaupréau, sa blessure à Château-Gontier et les services qu'il rend à Vimeux comme chef d'état-major. Enfin, Beaupuy quitte cette triste guerre de Vendée et va de nouveau lutter contre l'étranger ; il fait campagne sous Pichegru et sous Moreau ; il a pour amis Desaix et Delmas ; mais il tombe, atteint d'un boulet de canon, dans la retraite du val d'Enfer, sur les bords de l'Elz, et il expire à Emmendingen le 19 octobre 1796. On sait que l'armée de Rhin et Moselle lui éleva un mausolée près de Neuf-Brisach. Nul, disent avec raison MM. Bussière et Legouis, à la fin de leur étude aussi soignée qu'intéressante, « nul ne personnifie mieux l'esprit de la Révolution »[1],

1. Lire, p. 13, Susane (*Suzanne*) ; p. 58, Mainoni (*Menou*) ; p. 61, Meusnier (*Meunier*) et Kastel (*Cassel*) ; p. 67, Le Dieudeville (*Quendeville*), La Barolière (*Labardière*) ; p. 229, Billigheim (*Binikem*), etc. — P. 61, Gay-Vernon n'était pas encore

VII. On voit dans le volume de M. G. Moreau sur *Tonnerre pendant la Révolution* à quels excès se laissèrent entraîner les esprits, non seulement sous l'influence des idées de parti, mais sous l'empire de rivalités de famille et d'intérêt. Le personnage le plus turbulent de l'époque — et le plus important du livre — est sans contredit l'avocat Chérest (il y avait alors à Tonnerre *dix-huit* avocats); il joue dans tous les événements locaux un rôle prépondérant et il est le chef indiscuté du parti démocratique et populaire, comme Bizet, autre avocat, est le chef de la bourgeoisie et de l'ancienne compagnie de l'arquebuse. Mais au milieu de ces troubles et de ces secousses interviennent les représentants du peuple : Garnier de l'Aube, Turreau, Maure, Mailhe, Guillemardet, et, chose curieuse, ils cherchent plutôt à calmer les esprits qu'à les exciter; Maure lui-même, le *fils* de Marat, n'hésite pas à tempérer le zèle du Comité révolutionnaire. M. M. appuie son récit qui est très net et bien composé, sur des documents originaux : un manuscrit de Jacquillat Despréaux, les délibérations des assemblées communales de Tonnerre et des minutes et mémoires du temps qu'il a trouvés en quatre liasses à la bibliothèque de la ville et qu'il nomme *pièces justificatives*. Grâce à ces papiers authentiques, M. M. a composé une œuvre qui intéresse non seulement les Tonnerrois — en faisant revivre les noms de tous ceux qui remplirent une fonction de 1789 à 1799 — mais encore les curieux de l'histoire révolutionnaire. Il trace, en effet, un tableau complet de la petite ville : l'enthousiasme de la population pour les idées nouvelles, son patriotisme, les sacrifices qu'elle s'impose, les volontaires qu'elle envoie et qui font vaillamment leur devoir dans le 3e bataillon de l'Yonne commandé par Davout, les fêtes par lesquelles elle célèbre les triomphes des armées, le sort des ordres religieux qui étaient nombreux dans le Tonnerrois, les travaux du canal de Bourgogne surveillés par des chasseurs du Hainaut animés de l'esprit contre-révolutionnaire, M. Moreau n'a rien oublié; à côté de la lutte des Girondins et des montagnards, des deux clubs qui prennent le nom de l'*Hôpital* et des *Religieuses*, il nous montre les effets de l'établissement du maximum; à côté des mesures que prend Maure pour sauver la ville

colonel du génie; Gouvion Saint-Cyr ne se trouvait pas à Mayence au siège de 1793 et n'est pas aussi « exact » que le croient les auteurs; p. 83, il fallait remarquer que lorsque Beaupuy parle du commandement en second de *l'armée d'outre-Rhin*, il ne s'agit que de Kastel et de ses dépendances; p. 84, la forte expression *sous une voûte de feu* a été prise par Kléber à Dubayet (discours du 7 août 1793); p. 87, quoi qu'en dise Gœthe, Merlin était en habit de canonnier, et non de *hussard*; *id.*, dire, non pas *l'armée de Rhin et Moselle*, mais « l'armée du Rhin et celle de la Moselle »; p. 94, on ne peut dire de Dumouriez qu'il fut *girondin*. Pourquoi ne pas avoir cité dans l'appendice le texte anglais du *Prélude*? Voici un témoignage sur Beaupuy que n'ont pas connu les auteurs (Eickemeyer, *Denkwürdigkeiten*, p. 301) : « Nous eûmes à déplorer la perte du général *Baupuit* (sic), homme qui s'était distingué par son talent militaire, son courage personnel, ses mœurs douces et un rare désintéressement ».

de la famine ou pour réorganiser l'instruction primaire, il raconte ce que devenaient les églises et quelle situation était faite aux prisonniers pendant la Terreur. Bref, nous avons là une impartiale et consciencieuse étude [1].

VIII. M. le marquis de Castellane dédie son livre aux jeunes gentilshommes. Il veut leur montrer que les *gentilshommes démocrates* de 1789 ne furent ni des orléanistes ni des perturbateurs, qu'ils étaient simplement des réformateurs et qu'ils doivent servir d'enseignement. Il étudie donc successivement le vicomte de Noailles, les deux La Rochefoucauld, Clermont-Tonnerre, le comte de Castellane et le comte de Virieu. Noailles ou Noailles *à la Nuit* (comme on le nomma, parce que dans la nuit du 4 août, il monta à l'assaut le premier), a « traité la démocratie comme un état social qu'aucune puissance humaine n'est de force à modifier ». Les deux La Rochefoucauld, d'ailleurs initiés de longue date au maniement des affaires et des idées, ont « développé et organisé la démocratie naissante » et « rivalisé de libéralisme en même temps que d'intelligence politique »; ils montrent à la jeune noblesse française le rôle qui lui incombe dans une démocratie, celui de *travailleurs*. Clermont-Tonnerre, premier député de la noblesse de Paris aux États-Généraux, président de l'Assemblée nationale, est le type le plus achevé du gentilhomme démocrate; conservateur et royaliste jusqu'au bout, il a défendu toutes les idées sociales de la Révolution; il a préparé la république sans le savoir, mais il voulait fonder une monarchie démocratique, et il venait aux États-Généraux, a-t-il dit lui-même, « sans autre éducation politique que l'absence des préjugés les plus répandus et l'amour de la liberté ». Castellane, arrière-grand-père de l'auteur, proposa dans la Constituante que nul homme ne fût « inquiété pour ses opinions religieuses, ni troublé dans l'exercice de son culte »; lui aussi est à la fois constitutionnel et ami du peuple. Virieu est un personnage d'une espèce particulière, le démocrate royaliste et clérical; M. de C. lui consacre une curieuse étude, et assez neuve, car il a eu en main les dépêches de Virieu (qui représentait à Paris le duc de Parme) au ministre Ventura. Mais on ne lit pas avec moins d'intérêt les études précédentes et, dans ces études, la mort de Noailles qui se fait tuer bravement pour la France, les efforts de Liancourt pour organiser l'assistance publique et son rôle philanthropique sous l'Empire et la Restauration, la vie du comte de Castellane en son château d'Accosta. Quoique un peu gâtées par la thèse que soutient l'auteur, ces études ont donc leur prix. Nous regrettons toutefois qu'elles soient un peu superficielles et qu'elles tiennent plutôt de l'esquisse que du *portrait*; on y

1. P. 98, lire dans la notice d'ailleurs inexacte sur Boisgerard « du Quesnoy » et non « *de Quesnois* »; p. 104, Biron n'était pas *maréchal*; p. 128, le 3e bataillon de l'Yonne n'assistait pas à Valmy (qui est du 20 septembre, et non du 20 *novembre*).

trouve des répétitions (cf. 186 et 215), et les négligences d'un style trop facile[1].

IX. Tercier, neveu du Tercier de la correspondance secrète de Louis XV (cf. p. 56), s'engagea en 1770, devint lieutenant deux ans plus tard et partit pour les Antilles avec le nouveau régiment de la Martinique où il fut nommé capitaine (1774). Il connut aux colonies la future impératrice Joséphine. « J'étais, dit-il, fort lié avec toute sa famille, et j'ai souvent été passer quelques jours sur l'habitation de madame sa mère. Elle était jeune alors, je l'étais aussi... » (p. 15). Il semble, nous dit l'éditeur de ses *Mémoires*, avoir intéressé le cœur de la sensible créole, et « s'il ne traîna point une lente agonie en quelque cachot perdu des citadelles impériales, il en rendit grâces, discrètement, à l'impératrice Joséphine qui le fit sortir du Temple et qui, par une délicate intervention dont les *Mémoires* n'ont pas reçu la confidence, acquitta la dette de cœur de M[lle] de La Pagerie » (p. IX). Tercier prit part à la guerre de l'indépendance, et assista à l'attaque de la Dominique, de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Grenade. Après avoir passé neuf années en Amérique, il regagna la France ; mais il se tait sur les années 1783-1791, et ses *Mémoires* sautent brusquement de la paix de Versailles à l'émigration. Il était a Coblentz en 1791 et jugea très sévèrement ses compagnons d'exil : « Tous les vices et les prétentions de la cour sont accourus à Coblentz. L'ambition la plus effrénée prend la place du véritable royalisme. Le luxe le plus révoltant, les mœurs les plus dissolues sont donnés en spectacle aux Allemands, étonnés de notre conduite et de nos habitudes. Ce n'est point en pantoufles et en robe de chambre qu'on doit espérer de faire une contre-révolution armée » (p. 54). Il suivit les princes en Champagne, appartint à la légion de Damas et, en 1795, s'embarqua pour Quiberon. Un des combattants de la fameuse nuit du 21 juillet qu'il raconte avec détail, il approuve la relation de Vauban (p. 98) et attribue la catastrophe à l'impéritie de Puisaye et à l'inexpérience du jeune Beaumetz qui négligea de se garder. Le dernier entretien qu'il eut avec Sombreuil, est très important : d'après Sombreuil, Tercier assure que Beaumetz n'a été que la cause secondaire du désastre; la cause majeure, c'est Puisaye, qui ne voulut prendre aucune des précautions indiquées par Sombreuil ; Puisaye est le « fauteur de cette fatale journée » (p. 140). Quant à la capitulation, Tercier l'affirme expressément ; elle a été conclue « sur parole, en plein air et sans écrit ». Fait prisonnier, interrogé deux fois, mis en sursis parce qu'il se disait étranger, Tercier fut envoyé à Vannes et s'évada. Dès lors, il est chouan et fait toutes les campagnes de la chouanerie avec Tailleíer et Scépeaux, avec Rochecotte et Bourmont. Il apprend en peu de temps la tactique vendéenne : bien s'embusquer; puis, le combat engagé, aller et venir, ne pas rester longtemps à la

1. P. 201, lire Préfeln et non *Préselu.*

même place, avancer à propos, ne pas craindre de fuir, prendre la *déroute* par vingt chemins différents avec « la légèreté du cerf » et retrouver plus loin un champ de bataille. Il organise ses volontaires patiemment, sans se rebuter ; chaque jour, il s'expose aux balles, court le pays de tous côtés, fait régulièrement ses sept ou huit lieues, et la nuit, il se cache, se terre dans une caverne, sous une haie d'épines. Il a peint d'une façon saisissante cette vie de partisan, et son récit fourmille de particularités curieuses, par exemple sur les chiens des fermes qui n'aboyaient pas lorsque les royalistes traversaient un village et qui venaient les caresser en silence (p. 201), sur les femmes et leur dévouement héroïque ; « elles ont été de moitié dans toutes nos opérations militaires, elles étaient nos confidentes et nos agents » (pp. 180 et 364-365). Il raconte longuement l'affaire de Bazougers et celle de Bouere, l'attaque et la prise du Mans, le combat de Ballée où tombe Guéfontaine et celui de Meslay où meurt son ami La Volvenne. Le jugement qu'il porte à cette époque sur Bourmont et son chef d'état-major Malartic, est très dur, trop dur peut-être ; Bourmont, ce semble, croyait très sincèrement que le premier consul serait un nouveau Monk. En revanche, Georges Cadoudal a toutes ses sympathies, et, de son côté, Georges aime et estime Tercier, il met en lui la plus grande confiance, il lui communique le plan qu'il a conçu avec Pichegru et Moreau pour renverser Bonaparte, et quoique Tercier ait déjà été arrêté une fois à Paris par l'inspecteur Veyrat (p. 285), quoiqu'un séjour d'une année au Temple lui ait donné le goût d'une vie calme et pacifique, quoiqu'il soit résolu à diriger enfin « son esquif vers le port de la tranquillité », il n'hésite pas à servir de nouveau la royauté, lorsque l'appelle Cadoudal ; « un seul homme pouvait m'y déterminer, sans la moindre réflexion de ma part, c'était le général Georges » (p. 370). C'est dans un *Supplément* de ses mémoires que Tercier raconte la part qu'il prit à la conspiration de Cadoudal ; arrêté, enfermé au Temple, mis en liberté et envoyé en surveillance à Amiens, il épousa en 1807 une ancienne lectrice de la princesse Sophie de France, M^lle Le Picart de Millencourt. La Restauration récompensa ses services en lui accordant le brevet et la retraite de maréchal de camp (1816). M. de la Chanonie a droit à tous nos remerciements pour avoir publié ces *Mémoires* d'un homme un peu chagrin, un peu rancuneux, mais qui fut toujours fidèle à sa cause, à travers mille épreuves, et qui se glorifie à bon droit d'avoir *bien servi*. Il dit avec raison que Tercier a été un « chouan robuste, résolu dans l'action, tenace dans sa foi ». On remarquera, dans la partie des *Mémoires* qui a trait à la chouannerie, des notes inédites communiquées par M. Triger, entre autres sur l'officier républicain que les historiens nomment le *Grand Pierrot* ou le *Grand Allemand* et qui était un vaillant et infatigable Alsacien de la race des Schwardin, des Rapp et des Kléber, Jean Daniel Oehlert (p. 208-209)[1].

1. On trouve à la fin du volume une table des noms cités et des pièces justificatives (acte de naissance de Tercier qui a vu le jour à Philippeville ; ses interrogatoires

X. Nous ferons du second volume de M. Wenck le même éloge que nous avons fait du premier (cf. *Revue*, 1889, n° 9). Il est tout plein de citations curieuses. L'auteur a traité amplement le sujet. Il n'a pas, comme nous disions déjà, profité de l'occasion pour tracer un tableau définitif, et il a tort de rejeter ses notes (au nombre de 429!) à la fin du volume. Mais on lit avec intérêt, avec profit ses douze chapitres, touffus et denses, qui ne se suivent pas en un ordre parfait et qui toutefois contiennent bien des choses, bien des détails enfouis dans des revues et des brochures ignorées. Il nous décrit d'abord la joie que la Révolution excita en Allemagne et montre assez finement qu'elle provoqua des sympathies parce qu'on ne la jugeait que de loin, par de beaux discours imprimés ou par les rapports de voyageurs enthousiastes; il expose les progrès de la propagande qui furent moins grands qu'on l'a dit, l'influence de Strasbourg sur le sud-ouest de l'Allemagne, l'aversion que les émigrés inspirèrent par leur insolence aux populations rhénanes. Puis il montre quels étaient les sentiments de la noblesse, de la bourgeoisie, des classes inférieures, et insiste avec raison, comme l'a fait le sagace Ernest Brandes, sur les dispositions des *Gelehrten*, des professeurs et des journalistes. Un chapitre particulier (p. 96-111) est consacré à Wieland qui fut « le guide d'un grand nombre de gens instruits » et à Herder. Un autre nous fait connaître les « politiques du Hanovre » et professeurs de Göttingue sur qui soufflait l'esprit de l'Angleterre : Brandes, Rehberg, Spittler, Schlözer. Viennent ensuite des études sur la « littérature de la réaction », sur le *Hamburger politisches Journal* de Schirach et sur la *Wiener Zeitschrift* d'Alois Hofmann, sur la « réaction dans les gouvernements » et ses formes diverses en Autriche, en Prusse et dans l'Empire, sur le cosmopolitisme, sur le patriotisme allemand qui s'exaltait alors beaucoup plus qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Tout cela, on le voit, est un peu mêlé, un peu confus, et aurait dû, pensons-nous, se développer autrement, d'une façon plus claire et plus rigoureuse. Il est des personnages que M. W. a oubliés, comme Butenschön, Cloots, Schlabberndorf. Il fallait dire que Hesse-Rheinfels dénonça et fit destituer d'Arçon (p. 65), parler plus longuement des résistances que Custine rencontra en Allemagne, citer parmi les témoignages du réveil du patriotisme allemand les *Alten Franzosen in Deutschland*, citer le *Tagebuch* de Ihlee (p. 68, 77, 94, 128) où on lit que les Francfortois donnent l'exemple, qu'ils restent *deutsch und treu*, qu'ils s'acquièrent par leur conduite une gloire immortelle, la gloire de la *Deutschheit*, et qu'un jour viendra où l'esprit national se réveillera, où les guerriers nés et exercés de l'Allemagne triompheront des hordes innombrables des Francs, citer parmi les pressentiments d'un futur despotisme militaire cette phrase remarquable écrite le 24 novembre 1792 par un Mayençais (*Ueber die Verfassung von Mainz*, p. 25) : « *Bald wird aus der Anarchie ein Diktator, unterstützt von den Ohnehosen, hervortreten und*

après Quiberon; ses états de service, etc.). P. 67, Miranda n'a pas été déporté en 1793; p. 77, *Lofensard* doit être Lambusart ou plutôt Ransart.

dem Reiche despotische Gesetze vorschreiben ». Mais M. W. nous répondra qu'il aurait fait un trop gros livre, et il vaut mieux le remercier d'avoir bien voulu composer un second volume qui contient, comme le premier, une foule de faits et de jugements glanés dans les écrits et les journaux de la fin du XVIIIe siècle. Il était difficile de mettre en œuvre les matériaux que M. Wenck a recueillis au cours de ses lectures ; il n'y a peut-être pas réussi autant qu'on le voudrait ; toutefois son travail rendra de très grands services et — ce qu'il ne faut pas oublier — il reconnaît ce que l'Allemagne doit à la Révolution française (cf. p. VIII).

A. CHUQUET.

---

207. — **Edmond Scherer,** par M. Octave GRÉARD. 1 vol. in-16. de 232 pp., chez Hachette, 1890. 3 fr. 50.

Edmond Scherer n'est guère connu aujourd'hui que pour la carrière de publiciste qui a rempli les trente dernières années de sa vie ; nous nous le représentons uniquement d'après les articles de polémique, et ceux surtout de critique littéraire qu'il a publiés depuis 1860. Mais, à cette date, et lors de son arrivée à Paris, Scherer avait quarante-cinq ans Sa vie intérieure avait été d'une rare intensité. Il avait passé par une crise d'où il était sorti profondément transformé. C'est l'histoire, généralement ignorée, de ces années de préparation que M. Gréard s'est surtout attaché à retracer. Parti de la croyance, Scherer était arrivé à une conception toute scientifique des choses. « Sous quelles influences cette transformation « s'était-elle opérée ? Quels en furent les effets sur sa doctrine ? Ses sen- « timents étaient-ils toujours pleinement d'accord avec ses idées ? « L'homme de quarante ans n'avait-il laissé subsister de l'homme de « vingt ans aucune impression, aucune trace ? (p. 3) » Telles sont les questions que se pose M. G., et auxquelles il a pu répondre en s'aidant de notes manuscrites, dont les unes appartiennent à la bibliothèque de Versailles, et d'autres plus intimes ont été recueillies par des mains pieuses.

Une foi exaltée, un mysticisme confiant et résolu, voilà quel a été pour Scherer le point de départ. A Monmouth où il fait un séjour en 1831 chez le Révérend Th. Loader, à Strasbourg où il suit les cours de l'école de théologie et reçoit les leçons d'Édouard Reuss, nous le trouvons fermement attaché à l'idéal chrétien. Son discours de consécration (12 avril 1840) respire une foi sans hésitation, sans trouble, sans réserves. L'Oratoire de Genève lui confie d'abord un cours d'histoire, puis une chaire d'exégèse biblique. Mais voici qu'en juin 1849 une lettre circule parmi les amis de Scherer leur faisant connaître qu'il ne se sent plus à l'aise dans son enseignement. Dès le mois de novembre il adresse sa démission au président de l'Oratoire. Néanmoins il reste dix années encore à Genève, collaborant à la Revue de théologie, professant un cours libre dans un local privé où son talent attirait un auditoire d'élite.

Que s'était-il passé? « La ruine ne s'était pas faite en un jour et d'un « seul coup. C'est peu à peu que le doute avait gagné, pénétré, envahi « l'esprit de Scherer... En aucun temps Scherer ne rompit violemment « avec ses idées : il s'en détachait lentement, progressivement, froide- « ment. Les crises étaient chez lui le fruit mûri du raisonnement, non « l'explosion soudaine de la passion » (p. 82). Un des fondements de la doctrine de l'Oratoire était la croyance à l'inspiration plénière de la Bible. C'est cette croyance que Scherer fut d'abord conduit par ses travaux d'exégèse à repousser. Ce premier écroulement décida de la ruine totale. En soumettant à un examen rigoureux ces trois questions capitales, celles de l'autorité, du libre arbitre et du surnaturel, Scherer continuait à protester de son orthodoxie, et il espérait encore ne travailler qu'à une restauration de la foi. Mais peu à peu la philosophie occupait dans sa conscience tout le terrain d'où la foi se retirait. Kant et Hegel devenaient les maîtres de sa pensée. Il en arrivait à ne plus voir que le côté relatif des choses. Chez un logicien tel qu'était Scherer cette évolution psychologique devait avoir et elle eut en effet pour terme, le scepticisme le plus résolu.

Et tout de même Scherer ne put jamais dépouiller entièrement le vieil homme. « Sous l'impitoyable logicien subsistait le mystique, sous « l'homme de raisonnement à outrance, l'homme de sentiment en qui « l'étude et la réflexion n'ont jamais desséché les sources fraîches » (p. 147). Il se devait à lui-même d'obéir aux convictions de son esprit : il n'hésita pas. Mais il s'avouait qu'il regrettait la foi perdue, que toutes ses sympathies étaient pour le passé, que l'avenir vers lequel il était entraîné ne lui inspirait ni intérêt, ni confiance. Il en garda une tristesse, une amertume incurable. M. G. pense justement qu'il n'est « rien « de plus émouvant que cette succession de drames intérieurs, dont le « tableau évoque l'idée d'un Pascal moderne, d'un Pascal à rebours, « qui met à s'arracher du cœur la foi de sa jeunesse autant de conscience « et de passion froide que l'autre mettait d'ardeur fiévreuse et de raison- « nement désespéré à la retenir au fond de son âme et à l'y enraciner » (p. 137). Ai-je besoin de dire avec quelle pénétration, quelle sûreté et quelle délicatesse de psychologie il a retracé cette histoire d'âme?

L'étude de cette crise aurait par elle seule assez d'intérêt, elle aurait une portée assez générale, s'il est vrai que Scherer soit « du petit nom- « bre de ceux qui porteront témoignage devant la postérité des crises de « la pensée humaine au XIXe siècle » (p. 4). Mais en outre, elle était nécessaire pour nous expliquer l'œuvre de critique littéraire de Scherer. En lui en effet tout se tient. Il a écrit que « la saveur d'un livre... c'est la conception de la vie et du monde qui s'y exprime ou s'y devine [1] ». Et de fait, sa critique est le reflet de sa vie intérieure. Nous y constaterons d'abord et surtout l'influence des idées philosophiques auxquelles il

1. Scherer : *Études sur la littérature contemporaine*, VIII, 117. — Les *Études* de Scherer ont été publiées en neuf volumes chez Calmann Lévy.

s'était arrêté : mais nous y distinguerons aussi des échos venus de son plus lointain passé moral.

Le principe qui domine toute la critique de Scherer est le principe hégélien, à savoir que la vérité n'est pas, mais qu'elle se fait, qu'elle va sans cesse se dégageant de la lutte des idées opposées. « Aucune vérité n'est vraie d'une manière absolue, mais seulement dans son enchainement avec les autres, et à l'état de perpétuel développement. Une vérité pour rester vraie a besoin d'être constamment renouvelée, d'être limitée par des exceptions, d'être complétée par ses contraires. Isolez-la, vous la faussez ; fixez-la, elle vous échappe, et vous ne tenez plus qu'un mensonge [1]. » De là pour le critique la nécessité de se tenir en garde contre tout parti pris, et aussi contre « cette horrible certitude qu'on rencontre partout de nos jours [2]. » Il doit savoir « que les appréciations humaines ont toujours quelque chose de partial et de partiel, en sorte que la seule équité à laquelle elles puissent prétendre est celle qui résulte des reprises, des retouches, des contradictions volontaires [3] ». A ce prix il méritera d'être considéré comme un « esprit libre ». — C'est l'honneur de Scherer d'avoir mérité par l'ensemble de son œuvre cette qualification d'esprit libre. Il s'est efforcé de n'être en aucun cas le prisonnier de ses propres opinions. Il s'est efforcé d'éliminer de ses jugements l'absolu. Et non seulement il n'a pas craint de se contredire, mais il a saisi ou provoqué l'occasion de revenir sur ses jugements afin de les rectifier et de les compléter, en changeant de point de vue. — Y a-t-il toujours réussi ? On sait de reste que le critique le plus indépendant ne peut atteindre à cet idéal d'impartialité. Il est des dépendances auxquelles nous n'échappons jamais complètement. Or, voici ce qui est particulier à Scherer. Ce qui a le plus souvent influé et pesé sur son jugement, c'est « ce fond de rigidité calviniste et de puritanisme inquiet qu'il a toujours « conservé dans l'âme. » (p. 181). Par là s'expliquent la froideur de son admiration pour certaines œuvres de La Fontaine et de Molière, ses sévérités pour quelques écrivains du XVIII[e] siècle, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, ses haines vigoureuses contre un Baudelaire, un Zola. De là vient qu'en plusieurs de ses articles on ne sente pas ce courant de sympathie sans lequel il n'y a pas de critique tout à fait pénétrante (articles sur Châteaubriand, Lacordaire, M[me] Swetchine, Cousin, Guizot). De là vient enfin que dans un cas, unique peut être, Scherer ait fait preuve d'une complète inintelligence critique. Dans l'article fameux sur les sermons de Bossuet, il écrit : « Au total les sermons de Bossuet me paraissent surfaits ». Il signale, au cours du sermon sur l'unité de l'Église, une « discussion qui est un chef-d'œuvre de galimatias ». Et il conclut : « Le fait est que Bossuet n'a pas de fond, ou, ce qui revient au même, que le fond chez lui ne lui appartient pas. Il n'est ni un savant, ni un

1. Scherer. Études, I, VI.
2. Scherer. Et. VII, 172.
3. Scherer. Ét. VII, 154.

penseur, ni un moraliste. Il n'a jamais ce que nous appelons des vues, bien moins encore des hardiesses. Il manque d'invention, d'observation et d'esprit. Il a l'imagination belle et grande, une science consommée du style oratoire, la période nombreuse et magnifique. Mais il ne s'en sert que pour paraphraser les lieux communs du dogme et de la morale ecclésiastiques [1]. » Pour qu'un critique de tant de perspicacité et de savoir se soit exprimé en termes si fâcheux, il faut qu'il ait, ce jour-là, oublié d'être un esprit libre.

M. G. institue un parallèle entre Sainte-Beuve et Scherer. Le rapprochement s'impose, au point qu'on définirait exactement Scherer en le comparant à celui qu'il considéra toujours comme son maître et qu'il ne cessa de prendre pour modèle. Il a eu comme lui la passion des lettres, le respect et le culte de la langue française, un sentiment très vif du bon goût, de l'élégance, et du bien dire. Il a eu comme lui la sûreté et l'ampleur des informations; il se peut même que sa connaissance des langues étrangères et des méthodes scientifiques lui ait frayé des voies que le critique des *Lundis* a ignorées. Ce qu'il n'a point eu, c'est cette souplesse, et c'est ce don des métamorphoses, qui aussi bien chez Sainte-Beuve tenait du prodige. — En terminant, M. G. se demande quelles causes ont pu faire que l'influence de Scherer n'ait pas été en proportion de son talent. Il en indique plusieurs : l'indépendance de sa nature, ses habitudes d'isolement intellectuel, sa défiance à l'égard de l'époque moderne dans laquelle il ne voit qu'une décadence. « Il lui a manqué « de se mêler au mouvement d'idées qu'il avait si puissamment contri- « bué à créer. Il lui a manqué surtout de laisser venir à lui la jeunesse, « de faire accueil, en les jugeant, à ses idées, fût-ce à ses chimères » (p. 199). Peut être enfin faut-il tenir compte d'une explication dernière que Scherer va nous suggérer lui-même. Voici comment il s'exprime dans une étude sur Vinet : « Ce qui nous rend Vinet étrange et étranger, c'est qu'il était protestant ». Il analyse en grand détail les circonstances qui créent aux protestants « une atmosphère intellectuelle et morale toute différente de celle dans laquelle vivent leurs concitoyens français. » Et il ne semble pas admettre « qu'un protestant, dans quelques circonstances qu'il soit placé, perde jamais entièrement dans sa pensée et sa manière d'écrire le cachet de son origine [2] ». Si Scherer a vu juste et s'il faut lui appliquer ce qu'il dit de Vinet, c'est une preuve de plus qu'en parlant de lui on doit tenir grand compte de ces origines dont il ne s'est jamais entièrement dégagé, et qui ont pesé jusqu'au bout sur sa destinée.

Peut être voit-on maintenant pourquoi il nous a semblé que la méthode suivie par M. G. est celle qui convenait le mieux pour rendre compte à la fois de toutes les tendances dont l'œuvre critique de Scherer est le résultat. Aussi bien, après avoir lu cette belle étude, on ne refusera pas

1. Scherer Ét. VI, 260.
2. Scherer. Ét. I, 251.

d'en adopter les conclusions ; et on sera d'accord avec M. Gréard pour reconnaître que « Scherer a mérité de prendre rang dans la famille des « penseurs parmi ceux qu'il appelait les « grands sincères. »

René Doumic.

---

208. — **Le devoir social**, par Léon Lefébure. Paris, Perrin, 1890, 299 pages, in-12.

Deux choses dans cet ouvrage (qui est plutôt un recueil d'articles et de discours qu'un livre au sens rigoureux du mot). Il contient : 1° des vues modérées et empreintes d'un esprit chrétien ordinairement très sage sur la question sociale : — l'auteur s'occupe de la misère et de la charité à Paris (cartogrammes); du repos dominical ; de l'assurance ouvrière par l'initiative privée ; — 2° l'exposé d'un projet d'œuvre : — M. Lefébure veut fonder à Paris un office central d'information pour la bienfaisance et la charité. Nous renvoyons l'examen de ce projet à l'homme le plus compétent en pareille matière, à M. Mamoz. Au reste, l'annonce d'une œuvre n'est rien : aux fruits se juge l'arbre. Nous saurons dans quelques années si l'« office central » rend les services auxquels il est destiné.

Style aimable et chaud. Beaucoup d'entrain et beaucoup d'optimisme. L'un des chapitres est intitulé. « Qu'il faut être optimistes et hardis. » M. L. se conforme à ce conseil. Je crains qu'il ne voie pas toujours assez les difficultés des choses. Tel passage de son livre paraîtra à tout philosophe ou à tout chrétien réfléchi accorder une vertu spécifique trop absolue à l'idée chrétienne. La foi et le sentiment religieux n'ont jamais suffi pour résoudre les questions sociales, qui gardent, en dépit de tous les dévouements, leurs difficultés et leur complexité : M. L. le sait mieux que personne. Mais certaines pages de son livre sont faites pour donner le change à de jeunes esprits.

M. L. insiste avec raison sur l'enquête allemande de 1887, relative au repos du dimanche. Il en résume, ainsi qu'il suit, les résultats : « L'interdiction absolue ou restreinte du travail du dimanche a été reconnue possible par 67 pour 100 des patrons et 75 pour 100 des ouvriers, dans la grande industrie ; par 59 pour 100 des patrons et 73 pour 100 des ouvriers, dans la petite industrie ; par 68 pour 100 des patrons et 78 pour 100 des ouvriers, dans le commerce [1]. »

Si nous comparons ces chiffres à ceux que donne M. Block dans le résumé de la même enquête, nous relevons une divergence apparente : l'interdiction absolue ou restreinte ne serait demandée, suivant M. Block, que par 58 pour 100 des ouvriers dans le commerce. Voici le tableau de M. Block :

---

1. Lefébure, p. 168.

Pour l'interdiction.	39. 5
Pour l'interdiction mitigée.	18. 5
Contre l'interdiction	22
	100

On remarquera que les chiffres publiés ici par M. Block sont évidemment faux, car le total *100* se trouve inexact : il y a une faute d'impression.

Nous regrettons que M. L. n'ait pas parlé des réponses faites par les patrons et employés attachés à l'industrie des transports, car ici, les réponses fournies à l'enquête sont en complet désaccord avec les précédentes. Voici le tableau de M. Block [1] :

	Patrons.	Ouvriers.
Pour l'interdiction	12	16
Pour l'interdiction mitigée.	11 5	14
Contre l'interdiction	76 5	70
	100	100

Ainsi, dans cette importante catégorie, une majorité considérable s'est prononcée contre l'interdiction du travail du dimanche. On cherche vainement dans l'ouvrage de M. Lefébure une allusion à ce fait si grave.

P. V.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 avril 1891.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de M. Miklosich. Une commission, chargée de proposer des candidats, sera élue dans la prochaine séance.

M. Menant, poursuivant ses recherches sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes, étudie le mot qui, dans ces textes, signifie « roi ». Ce mot était déjà connu dans sa forme hiéroglyphique, mais on ignorait la prononciation. M. Menant le lit *saru*. En effet, une inscription présente à deux reprises une même formule, dans laquelle le titre royal est exprimé, l'une des deux fois, par l'hiéroglyphe déjà connu, et l'autre fois par un caractère représentant une main. Or, ce dernier signe se retrouve ailleurs parmi les éléments constitutifs d'un nom propre, dans lequel il ne peut avoir que la valeur phonétique *saru*. Cette remarque permet d'ajouter un mot au vocabulaire de la langue hétéenne. Elle est confirmée par un passage du traité égyptien qui intervint entre Ramsès II et le grand roi Khita-Sira.

M. Germain Bapst commence une communication sur les spectacles donnés à Paris, au moyen âge, à l'occasion de l'entrée des souverains dans la ville. En 1313, pour l'entrée de Philippe le Bel, on joua, sur des échafauds placés le long du parcours royal, des scènes de la vie de Jésus-Christ et des scènes comiques empruntées à la pantomime du Renard. En 1380, l'entrée d'Isabeau de Bavière fut célébrée avec une grande solennité et l'on prodigua les spectacles : combat dit « pas du roi Salhadin », scènes allégoriques, telles que la défense du lit de justice, par une bande de jeunes filles, contre un aigle et un lion, exercices d'acrobatie d'un Italien, descendant des tours de Notre-Dame sur une corde, combat naval sur la Seine, etc. Sous la domination anglaise et sous Charles VII, ces représentations prirent un développement de plus en plus considérable ; les spectacles allégoriques finirent par supplanter presque complètement les mystères et les scènes religieuses.

M. Julien Havet commence la lecture d'un mémoire de M. Félix Robiou, correspondant de l'Académie à Rennes, sur *l'État religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre*. L'objet de ce travail est de déterminer quels étaient les croyances et les sentiments religieux chez les différents peuples de la Grèce et de l'Orient, au moment où la conquête d'Alexandre les mit en contact intime et permanent les uns avec les autres.

Julien HAVET.

1. Dans *L'Économiste*, 1887, p. 625.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 27 avril — 1891

209. — Fl. Petrie. **Kahun, Gurob, and Hawara,** with twenty-eight plates, by W. M. Flinders Petrie, with Chapters by F. Ll. Griffith, and Percy E. Newberry. Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner and C°, 1890, in-4, 53 p. et 28 pl.

J'ai rendu compte l'an dernier [1] de l'ouvrage dans lequel M. Petrie avait publié les résultats de sa première campagne au Fayoum : voici maintenant le récit de ce qu'il fit pendant l'hiver de 1888-1889. Les sites explorés par lui ont été au nombre de trois, la pyramide d'Haouara, les ruines de Médinét Kahoun au nord de la pyramide d'Illahoun et celles de Médinét Ghorab (Gurob de son volume) au Sud, à l'entrée du Fayoum. Chacun d'eux a rendu une grande quantité d'objets, dont les principaux sont reproduits sur les planches et décrits dans le texte du nouveau livre.

La pyramide d'Haouara ne fut ouverte qu'avec peine. De la fin de janvier à la fin d'avril 1888, M. P. avait travaillé à se frayer un chemin à travers la masse de briques sèches qui forme ce qui reste de la pyramide : vers le milieu d'avril seulement, il était arrivé au toit de pierre gigantesque qui recouvre les chambres funéraires, mais il avait dû renoncer à s'y forcer passage, faute d'ouvriers habiles. Lorsqu'il revint, le 12 novembre suivant, il dut, après diverses tentatives infructueuses, appeler du Caire deux maçons; ceux-ci réussirent enfin à percer dans le calcaire un trou assez large pour qu'un homme pût s'y glisser, et débouchèrent à l'improviste dans un couloir étroit, pratiqué jadis par les voleurs qui, les premiers, pénétrèrent dans le tombeau royal. Les chambres auxquelles il menait étaient remplies de boue et d'une eau saumâtre, comme celle qui arrêta nos travaux aux pyramides de Lisht. M. P., à force de barboter, finit par reconnaître l'emplacement du sarcophage et par découvrir plusieurs monuments ou débris de monuments, qui lui donnèrent le nom du roi enterré dans la pyramide. C'est Amenemhâït III, l'avant-dernier roi de la XII^e dynastie. Le sarcophage de grès quartzeux est

1. *Revue critique*, 1890. T. I, p. 1-4.

encore en place : il ne porte aucune inscription, mais est décoré de rainures longitudinales, comme beaucoup de sarcophages de l'Ancien Empire. Il est placé dans l'axe de la chambre, et l'on construisit plus tard un second sarcophage, entre l'une de ses parois et le mur oriental. On se borna pour cela à élever en cet endroit le niveau du sol, puis à prolonger les deux petits côtés du grand sarcophage jusqu'à la rencontre de la muraille, au moyen de pièces rapportées : une dalle étroite placée au dessus servait de couvercle. Au pied de ce double cercueil, dans la partie méridionale de la chambre, se trouvaient deux petits coffres, avec couvercles, qui renfermaient les vases funéraires. L'un d'eux a été brisé, ainsi que les vases, et les morceaux en sont au musée de Boulaq ; l'autre est resté en place. Les momies déposées dans les deux sarcophages avaient des cercueils en bois incrusté d'émail, qui ont été brûlés par les voleurs qui violèrent la pyramide au moyen âge ou dans l'antiquité. Il n'en subsiste plus que des charbons et des débris d'os calcinés. M. P. a réussi à recueillir des débris du mobilier funéraire, des vases en albâtre, une grande table d'offrandes, et les morceaux d'une dizaine de boîtes d'albâtre en forme d'oie creuse, identiques pour l'aspect à celles que j'ai découvertes, il y a quelques années, dans une des pyramides de Lisht [1]. J'avais conjecturé que ces pyramides avaient servi de tombes à deux des premiers rois de la XIIe dynastie, et la trouvaille à Haouarâ d'objets identiques à ceux qu'elles renfermaient achève de confirmer cette hypothèse.

Les inscriptions des vases et de la table d'offrandes nous ont révélé le nom des personnages enterrés dans les deux sarcophages. Le maître de la tombe et du grand sarcophage était le roi Mâtniri Amenemhâît III, dont le nom se lit sur le seul fragment considérable d'inscription funéraire qu'on ait ramassé jusqu'à présent. C'est le début d'une formule fréquente dans les pyramides de Saqqarah et qu'on prononçait en versant la libation pour le mort. Les autres monuments nous apprennent que le second sarcophage appartint à une femme, *la fille royale Phtahnofriou*. On ne connaît de ce nom qu'une princesse intitulée *Sœur divine, fille royale,* et dont le nom entouré de cartouche a été lu sur un fragment de granit par M. Daréssy. M. Daréssy pense que la pierre pourrait être de la XVIIIe dynastie [2]. Elle pourrait être plutôt de la XIIe et se rapporter à notre princesse d'Haouarâ. Le lien qui la rattachait à Amenemhâît III est encore incertain. M. P. pense qu'elle était sa fille, et le seul titre qu'elle porte sur les fragments découverts dans la pyramide, *Fille de roi*, donne une grande vraisemblance à son opinion. D'autre part, ce n'est guères une fille qu'on s'attend à trouver ainsi couchée à côté du roi et dans le même lit funéraire que lui, mais plutôt une femme, et l'on peut être tenté de croire que le titre *Fille de roi* de Nofriouphtah exprime sa parenté avec le prédécesseur d'Amenemhâît III, Ousirtasen III, et non avec Amenemhâît III lui-même. Mais alors pour-

1. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 222, n°s 1954-1056.
2. *Recueil de Travaux*, T. X, p. 142.

quoi la princesse, si elle avait épousé celui-ci, ne se fait-elle pas appeler *Épouse royale*? La table d'offrandes qui lui est consacrée est fort curieuse et d'un type unique jusqu'à présent. Les objets qui composent le menu du mort sont figurés à la surface, en un relief léger, ce qui est fréquent; mais le nom de chaque objet est écrit sur l'objet lui-même, ce qui est nouveau. Nous gagnons à cette particularité de pouvoir définir exactement le sens d'un assez grand nombre de termes de cuisine et de boulangerie qu'on traduisait un peu au hasard. On reconnaît à leur forme les rognons, le foie, l'aloyau; on arrive surtout à distinguer les diverses espèces de pains et de gâteaux que les Égyptiens se plaisaient à fabriquer. Le *Pirsonou* est une galette plate, le Nouhir une flûte mince arrondie à une extrémité, aplatie à l'autre, le *hoti* a presque la même forme, mais est plus épais pour une longueur égale, le *Shonsi* affecte la forme d'une amande gigantesque, le *doupit* a celle d'un coin très allongé, coupé droit du côté le plus large, arrondi à l'extrémité la plus mince. Un boulanger habile, voyant les images, n'aurait pas de peine à en indiquer le nom moderne. Par un raffinement qui n'est pas rare, les oiseaux employés comme lettres au cours de l'inscription n'ont plus de pattes : dans plusieurs endroits, où le graveur leur en avait donné d'abord, il les a ensuite gravées avec soin. Dans les tombes de la VI^e dynastie, on voit de même les oiseaux et les quadrupèdes des inscriptions ainsi que les serpents représentés sans tête ou avec la tête coupée. Comme toutes les peintures qui couvrent les parois, les hiéroglyphes prenaient, par la vertu des prières et des cérémonies de l'enterrement, une réalité de vie qu'ils n'avaient pas et qui, selon le cas, peut être utile ou dangereuse. On coupait la tête aux serpents des inscriptions pour les tuer par avance et les empêcher de nuire au mort; on en agissait de même pour les chèvres, pour les veaux du syllabaire, afin que le mort les trouvant tout tués pût se passer de boucher et se servir immédiatement de leurs chairs comme nourriture. C'est probablement pour empêcher les oiseaux de s'en aller qu'on leur a coupé les pattes sur l'inscription. Ajoutons que le nom du dieu Thot est écrit phonétiquement dans l'une des formules Zhouti par un *sad* initial.

En même temps qu'il pénétrait dans la pyramide, M. P. explorait les tombes qui l'environnent; l'une d'elles, celle de Harouza, de la XXVI^e dynastie, lui rendit un ensemble d'objets très précieux trouvés sur une momie encore intacte. Ce n'est pas là toutefois la partie la plus importante de ses recherches, et les deux sites de Kahoun et de Médinét Ghorab lui réservaient des surprises agréables. Kahoun est une ville de la XII^e dynastie ; elle est arrivée jusqu'à nous en si bon état que M. P. a pu la décrire, comme s'il l'avait vue au temps de sa prospérité. Ainsi que plusieurs autres villes du voisinage, elle dut l'existence au soin que prit un Pharaon de se construire longuement une pyramide où reposer son double. La pyramide d'Ousirtasen II, *Hotpou*, aujourd'hui appelée la pyramide d'Illahoun, fut bâtie sur une colline rocheuse, située à la

limite du désert, à sept cents mètres environ des terres cultivées. A l'est de la pyramide, s'élevait un temple *Hâ-ousirtasen-hotpou*, « le château d'Ousirtasen-Hotpou » (pl. x, 22, 23, 24), et contre le temple une ville qui portait le même nom, et qui fut habitée par les ouvriers employés aux travaux et par leur famille. Il ne subsiste guères plus du temple qu'une enceinte en briques, épaisse de douze mètres environ, dont les parois étaient revêtues de dalles en calcaire fin sculpté. La plus grande partie en fut prise au milieu de la XIXe dynastie, quand Ramsès II construisit ou répara le temple de la grande ville voisine d'Héracléopolis Magna (Ahnas, Hénassiét-el-Médinéh). M. P. n'y découvrit plus que des débris de bas-reliefs et de statues, et, vers le milieu de l'enceinte, dans un creux ménagé à cet effet, le dépôt de fondation du temple, encore à la place où le fondateur l'avait laissé : des modèles d'outils, ciseaux, couteaux, haches en bronze, molettes en grès brun pour écraser le grain, colliers en perles de cornaline. Le mur de la ville s'appuyait au temple : il dessine sur le terrain un rectangle, dont l'aire n'a pu être explorée tout entière. Où les fouilles ont eu lieu, M. P. les a menées avec tant de soin qu'il a levé un plan fort exact, non seulement des quartiers et des rues, mais des maisons particulières. Les maisons s'alignaient régulièrement le long de rues menées d'un mur à l'autre, et qu'un seul homme de police pouvait surveiller d'une extrémité à l'autre. Les maisons sont assez petites, mais contiennent ordinairement une demi-douzaine au moins de chambres, les unes voûtées, les autres recouvertes d'un toit plat. Les portes sont généralement voûtées, et l'usage de la voûte était fréquent dans l'architecture civile, dès la XIIe dynastie. Peu de ces maisons avaient double étage ; presque toutes possèdent un escalier pour monter à la terrasse, où les Égyptiennes d'autrefois passaient une bonne part de leur vie comme celles d'aujourd'hui. Le foyer était placé généralement contre une des parois, et le site s'en reconnait encore à une dépression régulière du sol. Dans les chambres d'une certaine étendue, on soutenait le toit d'une ou plusieurs colonnes généralement en bois ; le fût en était taillé à huit pans, d'environ 0^{m} 25 de diamètre, et était posé sur une large base plate, encore en place aujourd'hui. Plusieurs des chambres sont disposées pour servir de grenier : les greniers sont souvent bâtis par deux en briques crues crépies de limon à l'intérieur et à l'extérieur, et affectent la forme conique que les peintures des tombeaux nous ont fait connaitre.

La décoration est sommaire. Le plus souvent le crépi de boue garde sa teinte naturelle ; quelquefois on l'a barbouillé grossièrement de rouge, de jaune ou de blanc, et on y a représenté divers objets, des jarres sur des selles en bois, une fois même la façade d'une maison. Le mobilier était assez pauvre. Dans beaucoup d'endroits, un siège en pierre rudement taillé, des chaises en bois aux pieds de lions, des boites et des coffres en bois de diverse taille pour la vaisselle, le linge et les bijoux. Les outils abondent, la plupart en bronze et en bois, marteaux, ciseaux,

débris d'herminettes, coudées, peignes de tisserand, etc. Le plus curieux peut-être des objets de ménage est un bâton à feu reproduit sur la planche IX (n° 6). Jusqu'à présent les quelques scènes où l'on voit l'allumage du feu ont été mal comprises : elles représentent pourtant un homme roulant un bâtonnet entre ses mains sur une autre pièce de bois. Le bâton à feu de M. P. montre encore les trous que le frottement y avait pratiqués. Cette découverte explique le nombre des archets qui ont été retrouvés dans les ruines ; ils servaient à mouvoir le bâton à feu. On maintenait celui-ci en place pendant l'opération, au moyen d'une pierre fort dure avec laquelle on pesait sur sa tête : beaucoup de ces pierres se rencontrent encore dans les ruines. J'en ai recueilli à El-Kab en 1882, qui doivent être aujourd'hui encore au musée de Boulaq : on pourrait les ramasser à la dizaine dans cette localité, mais les Égyptologues ou n'en connaissent pas l'usage ou les dédaignent. Un autre fait curieux que M. P. a mis en lumière est l'habitude d'enterrer les enfants à la mamelle dans le sol des maisons. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et je l'ai vu pratiquer non seulement en province, mais à Boulaq, aux portes du Caire. On enfermait le petit cadavre, sans l'embaumer, dans un vieux coffre à outils ou à linge, on y déposait des joujous et des amulettes, dont plusieurs sont aux noms d'Ousirtasen II et III ; on trouve quelquefois deux ou trois bébés ensemble dans la même caisse. Les joujoux sont de l'espèce ordinaire, poupées en calcaire ou en terre émaillée, en bois avec des membres mobiles et de faux cheveux (un dépôt de cheveux pour perruque de poupées, gisait à terre dans l'une des chambres), porcs, crocodiles, bateaux en terre cuite, avec une vaisselle complète pour petits ménages, vingt toupies ou plutôt vingt sabots en bois (pl. IX, 18, 19, 20), onze bâtons pour le cochonnet (pl. IX, 17). Les monuments figurés ne nous avaient pas fait connaître les jeux des enfants : nous pouvons désormais nous figurer les marmots égyptiens jetant le cochonnet ou fouettant leurs sabots par les rues, sans respect pour les jambes des passants.

Les habitants paraissent n'avoir eu qu'un respect médiocre pour les tombes des générations précédentes. On a trouvé, parmi les matériaux qu'ils employèrent à la construction de leurs maisons, des morceaux de stèles, des tables d'offrandes, des statuettes. La ville semble du reste avoir été abandonnée après la XIII[e] dynastie, et l'on n'y a recueilli aucun des monuments caractéristiques de la seconde époque thébaine. Une partie en servait de cimetière aux habitants des cantons voisins, et les tombes y ont rendu des scarabées des Pharaons des XVIII[e], XIX[e] et XX[e] dynasties. A cette époque, la population était concentrée presque entière à Médinét-Ghorab. Thoutmos III, ayant probablement fait exécuter des travaux considérables aux canaux et aux digues qui commandent l'entrée du Fayoum, construisit un temple assez grand, dont il ne subsiste plus que des piédestaux de colonnes, rangés encore à leur place primitive et des débris de sculpture au nom du roi. Le temple paraît avoir été détruit

vers l'époque de Khouniaton, et des huttes furent élevées sur le site, où l'on trouve des objets aux cartouches de ce souverain. La ville ou le village continua de prospérer sous Ramsès II, mais sa vie s'arrêta soudain après Minephtah. La population paraît avoir été composée d'éléments étrangers, probablement de prisonniers employés aux travaux publics. Un des hauts personnages de la communauté s'appelait *Anou-ni-Toursha*, avec ce nom de Toursha, qui désigne les Tyrséniens de l'Asie-Mineure et de l'Archipel, ancêtres des Tyrséniens d'Italie (pl. xix). Un autre s'appelle Sadi-amii, avec ce préfixe Sadi, qu'on trouve chez les Hittites et chez les peuples du Haut-Euphrate, Sadi-anterou, Sadi-halis (pl. xxiv, 2). Il y avait là, pense M. P., une sorte de colonie d'étrangers, qui, après avoir prospéré pendant plus d'un siècle, aurait été supprimée par Minephtah et par ses successeurs immédiats, au temps des invasions des *peuples de la mer*. Les Pharaons auraient craint que les descendants des prisonniers de guerre établis à Médinét-Ghorab fissent cause commune avec les Barbares, et ne les aidassent à conquérir l'importante province du Fayoum. M. P. incline à faire remonter très haut dans le passé l'origine des colonies étrangères en Égypte. Il pense que les Égyptiens entrèrent en rapport avec les nations méditerranéennes vers la fin de la XI[e] dynastie, sous le règne de Sonkhkarî, et que ces relations eurent, pour l'histoire générale de l'humanité, des conséquences durables. Il leur attribue l'origine de l'alphabet phénicien, et par suite de tous les alphabets aujourd'hui en usage.

M. P. n'a point développé ses idées à ce sujet. Il se contente de donner sur deux planches (pl. xxvii-xxviii) les marques de potier ou de maçon qu'il a recueillies à Kahoun sur des objets de la XII[e] dynastie, et à Médinét-Ghorab sur des objets de la XVIII[e] et de la XIX[e]. Ces marques présentent des variantes nombreuses, où l'on reconnait des signes hiératiques et des lettres des alphabets phénico-grecs. M. P. expose qu'à la suite des guerres de la XI[e] dynastie, les Égyptiens employèrent leurs prisonniers de race méditerranéenne « d'abord, comme captifs aux travaux publics. « Ces travailleurs étrangers ne furent pas probablement instruits à la « connaissance du système complexe de l'écriture égyptienne, mais vécu- « rent seulement avec des maçons égyptiens. Ils purent apprendre de « ces maçons l'usage des marques de maçons, qui consistaient originai- « rement en hiéroglyphes, et avec lesquelles beaucoup des signes repro- « duits sur les planches ont une certaine ressemblance. Ces marques « finirent par être employées à reproduire les sons qui leur étaient attachés; « de la sorte on en arriva à écrire, avec les signes nouveaux, des mots « tels que ceux qu'on lit sur le cylindre en bois de la planche xxviii, « n° 85. Ces signes furent emportés à travers la Méditerranée, par le com- « merce international qui se continuait d'un rivage à l'autre, cessèrent « d'être une convention d'ouvriers pour devenir le seul mode d'écriture « qu'on employa, et de la sorte établirent le système alphabétique. Il est « évident que des causes semblables peuvent avoir agi sur les Cypriotes

« et les Phéniciens en Babylonie, et que certains des signes qu'on trouve « ici (au Fayoum) peuvent y avoir été introduits de systèmes analogues « qui étaient là (à Babylone) en voie de développement. Le problème se « pose donc comme il suit. Étant donné, — comme éléments les hiéro- « glyphes, les signes hiératiques, et les marques de maçons des Égyp- « tiens, les caractères cunéiformes et peut-être les signes hittites, — comme « produit final, le syllabaire chypriote, les alphabets phéniciens, lyciens, « celtibériens, libyens, etc., — dans quelle relation ces états intermédiaires « d'écriture par signe (qu'on rencontre au Fayoum) au vingt-sixième siè- « cle (je dirais, puisque M. P. parle de la XII[e] dynastie, au trente-deuxième « ou trente-troisième siècle, au moins) et au treizième siècle avant J.-C., « se trouvent-ils par rapport aux éléments et au produit? Et de quelle « manière un lien peut-il être établi entre le commencement et la fin de « ces chaînes de développement, par le moyen des anneaux intermédiai- « res qui sont exposés à la lumière dans cet ouvrage? » Tel est le problème que M. P. pose au monde savant, et dont il demande la solution.

Ces belles fouilles ont produit un assez grand nombre de papyrus, dont plusieurs ont été écrits sous la XII[e] dynastie. M. Griffith, qui a étudié l'un d'eux, y a trouvé une collection de pièces relatives à une même famille, testaments, transferts de biens, papiers d'affaires des règnes d'Amenemhâït III et IV. D'autres papyrus datent du règne de Sovkhotpou I[er]. Ce sont les premiers documents de ce genre qu'on découvre en Égypte, et une prompte publication rendrait les plus grands services à la science. M. Percy E. Newberry a analysé les restes de plantes et de graines rapportés par M. Petrie, et ses recherches complètent sur quelques points celles de Schweinfurth. On voit quelle variété de renseignements renferme ce second volume : le troisième s'imprime à la hâte, tandis que l'auteur continue ses recherches au Fayoum et amasse activement les matériaux du quatrième.

G. Maspero.

---

210. — **Contributions to the Interpretation of the Veda**, second series, by Maurice Bloomfield. Reprinted from the American Journal of Philology, vol. XI, n° 3, pp. 319-356. Baltimore, 1890. In-8, 38 pp.

On sait tout ce que l'exégèse védique, particulièrement celle de l'Atharva-Véda, doit aux travaux de M. Bloomfield. Sa méthode consiste à rechercher dans le Kauçika-Sûtra, ce minutieux rituel de l'Atharva-Véda, et dans les commentaires qui l'accompagnent, les circonstances dans lesquelles telle ou telle stance trouvait son application, les cérémonies ou les médications auxquelles elle était jointe, puis subsidiairement à relever dans les traités médicaux postérieurs les symptômes ou les traitements offrant quelque analogie de nom ou de forme avec ceux que décrit le Véda, le Sûtra ou son commentaire. C'est ainsi que le mot *apachi* (?), lu dans un çâstra moderne, lui donne la clef des mystérieu-

ses *apacitas* de A. V. VII. 74., où la plupart des interprètes avaient cru voir des insectes nuisibles, et qu'il reconnaît pour un genre particulier de tumeurs ou de pustules (p. 8); et par contre-coup le *jâyânya* qui leur est associé A. V. VII. 76. passe aussi de l'entomologie à la pathologie. Les résultats ainsi obtenus sont toujours frappants de clarté et de concordance, et bien peu s'en faut qu'on ne doive les considérer tous comme définitifs.

C'est que M. B. a tout à la fois le vaste savoir qui utilise toutes les ressources des commentaires indigènes et le sens critique qui les réduit à leur juste valeur. Ou je me trompe fort, ou il ne professe pour Sâyana qu'un respect tempéré; du moins enregistre-t-il sans surprise et avec un flegme de bon aloi (p. 26) une de ses monumentales bévues. Il sait aussi que les prêtres dont l'Atharva-Véda était le bréviaire furent les premiers à en fausser le sens, en détournant de leur usage primitif des stances entières qui par malheur renfermaient un mot, un pauvre petit mot, applicable, soit directement soit par voie de calembour, à quelque autre usage (pp. 20 et 23). Qu'on ne vienne donc point nous parler d'entendre le Véda comme l'entendaient les Hindous, alors qu'il est bien démontré que, dès la plus haute antiquité, ils se sont battu les flancs pour l'entendre à faux. Certes, il peut être fort intéressant de savoir ce qu'ils y trouvaient; mais il est autrement important pour nous de découvrir ce qui y est; et c'est à quoi ils ne peuvent guère nous aider que si nous sommes bien résolus à prendre éventuellement le contre-pied de leurs réponses.

Les études de M. B. sont au nombre de six.

1° *jâyânya* et *apacit*. P. 6, l. 24, je relève un léger lapsus : il faut lire «... that the mother of the *red* apacit is *black* ».

2° *talidyà*[1], ἅπ. λεγ. = « la plante du pied », traduction toute conjecturale, vraisemblable toutefois. Mais je ne saurais me rallier à la correction *nir ásthaṃ sárvaṃ jâyânyaṃ* (A. V. VII. 76. 3.) au lieu de l'inintelligible leçon *nir ástaṃ* avec *á* accentué (p. 11). Malgré l'autorité de M. Pischel, il semble bien difficile de croire à l'existence d'une racine sanscrite *asth*, au moins bizarre, et justifiée en tout par deux exemples où les corrections *ásyan* et *ásyata* sont sous la main; mais, en supposant qu'elle existât, cette racine presque introuvable, aurait-on le droit de l'introduire en un texte d'où elle est absente? Je sais bien que *ástaṃ* est la *lectio doctior* qu'il faudrait pouvoir maintenir; mais, du moment qu'on se voit forcé de changer, pourquoi ne point lire tout simplement *ásyaṃ*, devenu *ástaṃ* précisément par l'intermédiaire d'un *ásthaṃ* fautif?

3° L'hymne dit « de l'ordalie par le feu », A. V. II. 12. C'est une simple conjuration contre un ennemi, et il faut renoncer à retrouver l'institution de l'ordalie dans le Véda.

1. Je ne sais où M. B. prend cette graphie deux fois répétée. L'édition et l'index de M. Whitney portent tous deux *talîdyà*.

4° Les pleureuses aux funérailles dans A. V. XIV. 2. 59-62. Série de rapprochements aussi ingénieux que convaincants.

5° Série de conjurations propres à éteindre le feu, R. V. X. 16. 13-14. = A. V. XVIII. 3. 6 et 60., etc. L'auteur a omis de nous dire (p. 31), pourquoi l'or est dit « le cœur des eaux » et pourquoi celles-ci sont *hiranyavarnás*. C'est à raison des paillettes d'or qu'elles charrient. Avant de savoir exploiter les gangues rocheuses on n'avait naturellement d'autre or que l'or roulé recueilli dans les rivières.

6° *padbhis*. L'an dernier, je demandais ici-même [1], à titre d'exemple, si l'on avait résolu l'énigme de ce mot; car, de le séparer entièrement de *pád*, il n'en pouvait être question à mes yeux, et pourtant le passage de dentale à cérébrale y semblait une pure anomalie. L'élégante explication de M. Bloomfield (influence régressive de la palatale subséquente dans la locution souvent répétée *padbhiç catúrbhis*, p. 38), n'est pas de celles qui s'imposent; mais enfin elle laisse entrevoir une conciliation possible, et nous dispense, au moins provisoirement, de l'obligation de voir, au lieu de « pieds », des « liens » ou des « regards », partout où apparaît cette cérébrale incommode. Si rare qu'elle soit, ce résultat n'est pas négligeable. Il n'y a pas de détail insignifiant dans un ensemble encore aussi imparfaitement compris.

V. Henry.

---

211. — Ernest Babelon. **Catalogue des monnaies grecques** de la Bibliothèque nationale. Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène. Grand in-8 de ccxxii-268 p. et 32 planches. Paris, Rollin et Feuardent, 1890.

Avec le présent volume, le Cabinet de France entre un peu tard, mais brillamment, dans la voie que lui ont tracée depuis longtemps ses rivaux et ses cadets, les Cabinets de Londres et de Berlin : la publication d'un catalogue complet et vraiment scientifique des monnaies grecques accumulées dans ses médailliers. Quand je dis « le Cabinet des médailles », c'est une façon de parler, car bien que ce volume soit signé du conservateur-adjoint du Cabinet, il ne se présente pas comme une publication officielle : c'est un imprimeur de province qui en a composé le texte, c'est un éditeur de Paris dont le nom figure sur la couverture; on assure même que le budget de la Bibliothèque nationale n'a contribué pour rien aux frais de l'ouvrage, qui ont dû être très élevés. Tout cela fait honneur au zèle de M. Babelon et au désintéressement de MM. Rollin et Feuardent, mais je n'en regrette pas moins qu'on n'ait pas compris en haut lieu que le catalogue d'une collection publique doit revêtir un caractère public : c'est la condition *sine qua non* pour qu'on ne lésine pas sur l'exécution matérielle. Si l'administration avait montré un peu plus d'initiative et d'intelligente libéralité, il est à croire qu'on aurait moins visé à l'économie dans le choix des

1. *Rev. crit.*, XXIX, p. 503.

procédés de reproduction, et les trente planches en héliotypie qui terminent ce volume présenteraient un aspect plus satisfaisant.

Ainsi, au point de vue de l'illustration, le volume de M. B. reste sensiblement inférieur au volume correspondant du Catalogue du Musée britannique; pour le texte, au contraire, il lui est supérieur. Là où M. Percy Gardner s'était borné à dresser un inventaire exact et méthodique, précédé de quelques éclaircissements sur les points douteux du classement, M. B. a fait plus et mieux.

D'abord le catalogue proprement dit a l'avantage d'être débarrassé de la division en colonnes qui rend la lecture des catalogues anglais et allemands singulièrement pénible; nous félicitons également M. B. d'avoir transcrit les légendes à l'ancienne mode au lieu d'en donner de prétendus fac similés qui ressemblent à des devinettes; il n'a pas été moins bien inspiré en donnant les poids de toutes les monnaies, même celles en bronze, et en employant pour la désignation des pièces une série continue de numéros qui facilitera les références.

Quand à l'introduction, dont la longueur (222 pages) égale celle du catalogue même, c'est une véritable histoire du monnayage des Séleucides, histoire qu'on ne se contentera pas de consulter, mais que tous les numismates liront avec intérêt et avec fruit. Sous chaque règne, M. B. passe en revue les divers types et groupe autant que possible les diverses émissions; il discute les nombreux problèmes d'attribution, de métrologie, de chronologie, d'archéologie que cette étude soulève à chaque pas et, dans la discussion de ces problèmes, il se montre non seulement érudit bien informé, mais critique sagace et souvent pénétrant. Je ne puis guère m'attarder à des exemples, car il s'agit d'ordinaire de menues rectifications de détail, dont les spécialistes seuls peuvent apprécier la portée. Je me reprocherais cependant de ne pas signaler les monographies si complètes sur les types monétaires de Séleucus Nicator et sur les bronzes d'Antiochus Épiphane, les nombreuses corrections de fausses dates accréditées par les anciens ouvrages et notamment par celui de M. de Saulcy, la très heureuse restitution de la légende d'un chalque de l'usurpateur Tryphon (p. cxxxix) où il faut lire LΔ [1] (an 4) ΑΣΚΑ. au lieu de « ΔΩΡ. ΙΕ. Κ. Α. » : la pièce a été frappée à Ascalon et non à Dora. Un catalogue n'est pas un *Corpus*, mais tout le monde félicitera M. B. d'avoir mentionné et souvent reproduit dans son *Introduction* les principaux coins de la série des Séleucides qui se trouvent dans des collections étrangères ou dans le commerce, et qui manquent à la collection nationale. C'est ainsi qu'il nous révèle (p. cl) l'existence d'un curieux statère d'or inédit d'Alexandre Zébina, statère évidemment fabriqué avec l'or de la statue de la Victoire dans le temple de Zeus à Antioche, que cet usurpateur mit au pillage.

---

1. A propos de ce sigle, on s'étonne de voir reproduite p. lxxxvi la théorie insoutenable suivant laquelle L serait la lettre initiale de λυκάβαντος. J'ai noté encore par ci par là quelques *lapsus*, comme p. lxxx « la bibliothèque royale de Haag » (!)

En somme nous n'aurions que des compliments à faire à M. B. s'il ne s'était cru obligé de joindre à sa description des monnaies des Séleucides celle des séries voisines des rois d'Arménie et de Commagène. Ici il abordait une tâche délicate, à laquelle il n'était pas assez préparé. Nous ne lui reprocherons pas de ne pas avoir connu l'ouvrage capital de MM. Humann et Puchstein sur les monuments de la Commagène, qui n'a paru que peu de semaines avant le *Catalogue*, mais les sources existantes mêmes n'ont pas été judicieusement utilisées. M. B. a péché à la fois par excès et par défaut. D'une part, il attribue une autorité exagérée aux prétendus « documents arméniens », qui ne relèvent en réalité que du domaine de la fable et du rêve. Il croit au chimérique roi Valarsace de Mar Apas Catina ; il croit au nommé Morphilig dont il fait, à la suite de Blau, le fils de Zariadrès, fondateur de la dynastie de Sophène, alors que le véritable fils de Zariadrès, Mithrobouzanès, est parfaitement connu par les sources grecques. Il attribue à Zariadrès les monnaies avec ΑΝΙΣΑΔΩ ΔΣΑΡΙ, alors qu'elles appartiennent en réalité à un dynaste inconnu Anisadès, et que le mot ΔΣΑΡΙ, ici comme dans la légende ΔΣΑΡΙ ΜΟΡΙ ne peut signifier que « dynaste, roi ». Quant au prétendu satrape Arsace de Sophène (p. cc) c'est un personnage entièrement imaginaire, qui ne doit son existence qu'à une étourderie d'Étienne de Byzance ou d'un de ses copistes.

Dans la série de Commagène, M. B. ne connaît pas l'important bronze du musée de Berlin qui porte les noms conjoints d'Antiochus et de Mithridate ; il décrit inexactement (p. ccxii) une autre pièce du même cabinet avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΙΔΑΤΟΥ ΦΙΛ(Ο)... S'il avait examiné une empreinte de cette pièce il ne dirait pas que Blau a « rectifié » la légende en écrivant ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, attendu que cette lecture n'est qu'une conjecture et une conjecture malheureuse.

Signalons enfin (puisque nous avons été personnellement pris à partie) une double dissertation (p. cxcv et ccxxi) sur la date du dynaste Xerxès d'Arsamosata « question de la plus haute importance pour le classement des monnaies de l'Arménie et de la Commagène ». Le texte principal sur ce personnage est un fragment de Polybe (VIII, 25) qui le met en rapport avec un roi nommé Antiochus. M. B. se donne un mal infini pour essayer de démontrer que Charles Müller et moi avons eu tort d'identifier cet Antiochus avec Antiochus III, et qu'il s'agit en réalité d'Antiochus IV, mais les arguments qu'il accumule et numérote avec complaisance sont insignifiants ou erronés et l'auteur aurait dû s'apercevoir que la question n'existe même pas, puisqu'elle est définitivement tranchée par le fragment 53 de Jean d'Antioche (*Fragmenta hist. gr.*, IV, 557 *b*) auquel il renvoie en note, peut-être sans l'avoir lu, assurément sans l'avoir pesé. Voici ce fragment dont la clarté ne laisse rien à désirer :

Ὅτι κατὰ τὸν χρόνον ὅτε Ἀννίβας ἐπολέμει τοῖς Ῥωμαίοις, Ἀντίοχος ὁ τῆς Συρίας βασιλεὺς ὑπὸ Πτολεμαίου τοῦ Αἰγυπτίων ἄρχοντος πολεμούμενος, Ξέρξῃ τῷ

Ἀρμενίων τυράννῳ τὴν ἑαυτοῦ ἀδελφὴν συνοικήσας, ἐκεῖνον μὲν διὰ τῆς ἀδελφῆς διεχρήσατο, τὴν δὲ Περσῶν βασιλείαν αὖθις ἀνεκτήσατο.

Nous n'aurions pas insisté sur ces vétilles — car ce ne sont en somme que des vétilles — si M. B. ne nous y avait en quelque sorte invité par son insistance et si d'ailleurs il n'était pas utile de mettre en garde les étudiants contre les erreurs que pourrait accréditer l'autorité d'un aussi excellent ouvrage. Nous espérons que l'auteur aura l'occasion de revenir dans une autre partie du catalogue sur ces deux petites séries monétaires qui peuvent se rattacher également bien à l'Asie-Mineure et aux Arsacides.

Terminons ce compte-rendu en adressant encore une fois toutes nos félicitations à M. Babelon et en souhaitant que l'année 1891 ne s'écoule pas sans nous apporter le second volume, impatiemment attendu, du monument qu'il élève à la numismatique grecque.

Théodore Reinach.

---

212. — **Acta Petri, Acta Pauli**, Acta Petri et Pauli. Acta Pauli et Theclæ, Acta Thaddæi edidit R. A. Lipsius. Lipsiæ, Mendelssohn, 1891; cxi-320 pp. in-8.

On doit aux recherches de M. Lipsius le classement des actes apocryphes des Apôtres. Ces résultats ont été consignés dans un livre devenu classique dès son apparition et dont le dernier fascicule vient précisément de paraître : *die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden* (1883-1890). Une nouvelle édition de ces actes, publiés il y a trente-neuf ans par C. Tischendorf, était devenue nécessaire après cet ouvrage. M. Lipsius s'est chargé de l'édition des actes de Pierre et Paul; M. Bonnet, dans un second fascicule, nous donnera les actes des autres apôtres.

Il existe des actes de Pierre et Paul deux groupes distincts, l'un gnostique, plus ancien à l'origine, l'autre catholique, contrefaçon orthodoxe des premiers. Dans leur forme actuelle, les actes gnostiques de saint Pierre se présentent en deux rédactions, l'une prolixe, en latin, remaniement du texte grec primitif, le *martyrium beati Petri apostoli a Lino episcopo conscriptum*, du IIIe ou IVe siècle; l'autre plus brève, qui présente, outre la passion de l'apôtre, des *actus Petri cum Simone*; le texte grec ne contient que le μαρτύριον, dans deux mss. qui ne donnent pas l'original grec, mais une traduction de la traduction latine; le texte latin donne l'ensemble de la compilation dans un curieux ms. de Verceil du VIIe siècle que Studemund avait toujours voulu publier, sans s'y décider, ni se résoudre à le voir faire par d'autres. Les actes de saint Paul ont également deux formes; la plus courte qu'on a en grec, en slave, en copte, en éthiopien, en arabe, est représentée en latin seulement par un fragment dans un ms. de Munich du VIIIe ou IXe siècle; au contraire, la rédaction la plus longue, du Ve ou VIe siècle, n'est plus aujourd'hui représentée que par le texte latin, dont

les mss. sont innombrables : M. L. en a collationné 28 et donne des échantillons de 50 autres. La rédaction courte des actes de saint Pierre et la rédaction courte des actes de saint Paul ont un lien littéraire entre elles et se sont répandues en même temps. Les rédactions développées des mêmes actes sont restées indépendantes, jusqu'à ce que les collectionneurs de textes hagiographiques les aient réunies dans les mêmes manuscrits.

Les actes catholiques de Pierre et Paul ont deux formes comme les actes gnostiques. La forme la plus longue, mise sous le nom de Marcellus, existe en plusieurs langues; le grec même présente une double rédaction, souvent confondue dans les manuscrits, et que M. L. a séparées pour la première fois; il en résulte que la traduction latine est souvent meilleure. La forme plus courte des mêmes actes, seulement en latin, n'est plus une traduction; c'est une compilation faite en Occident, à l'aide de livres latins, au VI[e] ou VII[e] siècle, dans laquelle on a multiplié les faits merveilleux et diminué ou supprimé les discussions dogmatiques; il n'y en a que deux mss., à Londres et à Florence.

Les actes de Paul et de Thècle sont le produit d'une émendation orthodoxe d'actes gnostiques composés au II[e] siècle. Outre le texte grec et des versions slave, syriaque et arabe, il y en a trois traductions et un abrégé en latin. Enfin, les actes de Thaddée, pour lesquels M. L. n'apporte d'ailleurs rien de bien nouveau, sont importants, parce qu'ils sont le point de départ du roman syriaque *La Doctrine d'Addaï* [1].

C'est surtout pour les actes de Pierre et Paul que l'édition Lipsius annule l'édition Tischendorf. La connaissance de nouveaux mss. grecs, du ms. de Verceil, la distinction des deux rédactions grecques des actes catholiques, la publication intégrale des rédactions latines font de cet ouvrage un point de départ pour l'étude des apocryphes. Ces textes n'offrent pas seulement de l'intérêt pour les théologiens; maintenant qu'ils sont établis avec toutes les ressources nouvelles dont disposait M. L., ils pourront être consultés avec fruit par les philologues. M. L. a indiqué déjà dans son introduction un certain nombre de particularités grammaticales, notamment du ms. de Verceil. L'index, auquel a collaboré M. Bonnet, permet de les retrouver facilement.

Le soin et la sagacité dont M. Lipsius a fait preuve dans cette édition, la rendent digne de figurer à côté de l'ouvrage sur les Légendes apostoliques [2].

Paul LEJAY.

1. Cf. *Rev. cr.*, 1889, I, 431.

2. On pourrait adresser à M. L. quelques critiques de détail. Le décret du pseudo-Gélase est cité, p. VIII et ailleurs, comme authentique. La description du *Vercellensis*, p. XXXIII et ss., est des plus minutieuses; on va même jusqu'à nous apprendre que l'original devait être en cursive; on oublie seulement de nous dire en quel genre d'écriture est le ms. lui-même. Les particularités grammaticales de ce ms. sont distribuées dans un ordre que nous n'avons pas réussi à comprendre. P. XLII, une partie des mots cités comme récents ne sont pas des néologismes,

213. — **Grammatik der Romanischen Sprachen**, von Wilhelm Meyer-Lübke. Erster Band : Lautlehre, Leipzig. Fues, 1890. In-8, xx-564 pages.

214. — **Grammaire des langues romanes**, par W. Meyer-Lübke. Traduction française par Eugène Rabiet. T. I, phonétique. In-8, xix-611 pages. — Prix 20 fr. le volume.

Entre les différentes branches de la linguistique, il n'en est aucune dont les progrès aient été aussi rapides et aussi réguliers que ceux de la linguistique romane. En ce domaine, autant et plus qu'en aucun autre, il a paru jusqu'en ces derniers temps des livres médiocres ou même absurdes : la *Revue critique* n'a pas laissé ignorer à ses lecteurs l'existence des livres de Granier de Cassagnac [1] et de M. l'abbé Espagnolle [2]; mais ces élucubrations mort-nées sont restées sans influence sur la marche des études. La troisième édition de la Grammaire des langues romanes de Diez, la dernière que l'auteur ait revue, n'était déjà plus, lorsqu'elle parut, de 1870 à 1872, sur tous les points au courant de la science. Diez, âgé et fatigué, n'avait pu remanier cette troisième édition dans la mesure où il avait remanié la seconde (1856-60); il s'était borné à des retouches insuffisantes. Et depuis lors, les progrès ont été si rapides qu'il a fallu renoncer au volume complémentaire annoncé dans l'avant-propos (1875) de la traduction française. C'est qu'en effet, peu d'années après la troisième édition, les matières qui auraient dû prendre place dans ce volume complémentaire étaient si abondantes qu'elles débordaient de toutes parts le cadre de la *Grammaire des langues romanes*. L'édifice à base solide construit par Diez était devenu trop étroit, et sa distribution intérieure exigeait les plus importantes modifications.

Le progrès s'est accompli par l'effort simultané de l'Allemagne et de tous les pays romans. Diez est resté longtemps sans émule ni continuateur dans sa patrie même. Mais depuis 1860 environ, des philologues imbus de ses principes ont exploré avec méthode les diverses parties du monde roman, du Portugal à la Roumanie, et partout la moisson a été abondante. La France et l'Italie se sont distinguées entre toutes les nations romanes dans cette recherche. En Italie, M. Ascoli nous a pour ainsi dire révélé le ladin, dont l'extension géographique était à

---

mais devaient être indiqués seulement p. xlv, à cause des changements de sens. Dans cette même partie de l'Introduction, M. L., qui renvoie à Schuchardt et à Rœnsch, aurait eu profit à consulter *La latinité de saint Jérôme* de M. Gœlzer, et un peu plus loin, il aurait pu renvoyer pour certains détails aux ouvrages de M. Psichari, notamment à ses *Essais de phonétique néo-grecque*. Je n'insiste pas sur cette ignorance des travaux français, parce qu'elle se produit sur un domaine un peu étranger à M. Lipsius. C'est à la même ignorance des travaux français qu'on doit l'omission du drame des Apôtres du xve siècle (cf. par ex. Petit de Julleville, *les Mystères*, I, 262, 276; II, 461), alors que M. Lipsius cite des remaniements italiens du xive siècle (p. 20).

1. Voy. *Rev. crit.*, 10 mai 1873.

2. *Ibid.*, 13 janvier 1890.

peine soupçonnée avant lui. Par ses efforts et par ceux des élèves formés à son école, les dialectes de l'Italie ont été étudiés avec une telle précision qu'il n'est aucun pays de langue latine qui puisse se vanter de posséder autant de bons travaux sur son état linguistique. En France, la tâche était immense, non seulement à cause de la variété dialectale qui est infinie comme en Italie, mais aussi en raison de l'extrême abondance des matériaux anciens qui, au temps de Diez, étaient inédits ou publiés d'une façon insuffisante. Nous avons travaillé, depuis trente ans, de façon à n'être au-dessous d'aucune nation pour l'étude de notre linguistique propre.

En fait, au temps où Diez rédigeait sa grammaire, au temps même où il en préparait la troisième édition, on n'avait pas, pour le moyen âge, et principalement pour le moyen âge français, d'éditions suffisamment correctes, et, en ce qui concerne les idiomes qui n'ont plus, ou qui n'ont jamais eu, de littérature, les informations étaient vagues, parfois même tout à fait nulles. Actuellement l'œuvre d'une grammaire des langues romanes est à reprendre sur des bases nouvelles. Diez a fait surtout la grammaire des langues littéraires; quant aux idiomes sans littérature, il les a forcément un peu négligés. Il faut maintenant accorder une place plus grande à ces derniers, et, pour les langues dont l'état ancien nous a été conservé par des œuvres écrites, il y a lieu de dépouiller les textes si nombreux qui ont été mis au jour dans ces vingt ou trente dernières années.

La composition d'une nouvelle grammaire des langues romanes, pour être, en une certaine mesure, préparée par une infinité de travaux particuliers, n'en est pas moins très ardue. Outre la difficulté de tracer un plan dans lequel puissent se classer méthodiquement une quantité de menus faits auxquels on ne songeait pas il y a trente ans, la masse des vérifications à faire est énorme, et, pour les phénomènes linguistiques les mieux établis, il reste le plus souvent à déterminer le territoire sur lequel se manifeste chacun d'eux, car la plupart du temps les philologues, dominés par la conception fausse de dialectes à limites déterminées, se bornent à indiquer l'existence de tel phénomène en tel lieu, sans se mettre en peine de chercher jusqu'où s'étend le phénomène signalé. L'œuvre à faire est donc encore, en une grande mesure, une œuvre de recherche originale et non point de simple compilation.

Cette œuvre, M. W. Meyer-Lübke l'a-t-il accomplie, au moins en partie? Nous a-t-il donné la grammaire destinée à remplacer le livre vieilli de Diez? Je dois déclarer franchement que je ne le pense pas. Je ne partage pas l'admiration presque enthousiaste que plusieurs savants ont manifestée dès l'apparition du tome I[er], avant sans doute de l'avoir examiné de près. On a su gré à l'auteur du courage avec lequel, tout jeune encore, il abordait un sujet immense, devant lequel reculaient les vétérans de la science. On lui a continué libéralement la faveur que lui avaient value ses premiers travaux, entre lesquels pourtant quelques-

uns prêtaient singulièrement le flanc à la critique. Certes M. M.-L. a sur les rapports du roman avec le latin, sur les caractères des idiomes littéraires et des idiomes populaires, sur la façon de traiter la phonétique, sur bien d'autres points encore, des idées plus justes et plus précises que celles de Diez. Il est de son temps. Mais, à côté de grandes qualités, il a bien des défauts. M. M.-L. est un esprit actif, mais mal ordonné et porté aux conclusions hâtives. Il s'entend mal à résumer les idées d'autrui et ne réussit guère mieux à exprimer clairement les siennes. Dans les unes comme dans les autres, il ne distingue pas assez ce qui est conjectural de ce qui est assuré. Son livre est très condensé, mais médiocrement digéré; les faits y sont juxtaposés plutôt que combinés, et bien des pages ont l'apparence d'une compilation de seconde main plutôt que d'une composition originale. Pour la clarté de l'exposition, comme aussi, il faut le dire, pour la somme de travail personnel, la nouvelle grammaire est très inférieure à celle de Diez. Ceux qui sont aptes à distinguer l'ivraie du bon grain pourront, au prix d'un grand labeur, en tirer quelque profit, mais ce n'est assurément pas un ouvrage à recommander aux commençants. Dans chaque chapitre, les faits généraux sont exposés et justifiés à l'aide de nombreux exemples disposés en colonnes, mais cette première tâche, relativement facile, accomplie, on se trouve en présence de faits variés, propres à telle ou telle partie du domaine roman, qui sont groupés d'une manière assez confuse en différentes séries intitulées : *changements spontanés, changements conditionnels, particularités.* Non seulement le classement laisse souvent à désirer, mais encore les formes citées ne sont pas choisies avec discernement. Des mots de création savante, ou empruntés par les patois aux langues littéraires se sont glissés en grand nombre parmi les mots de formation populaire, les seuls dont il eût fallu tenir compte. Entre ces derniers, les uns sont tirés de textes du moyen âge, tandis que d'autres sont pris aux patois en leur état actuel, sans que le lecteur soit averti qu'il a sous les yeux des formes appartenant à des âges très différents. Pour les mots de toute date, le système de notation est variable et inconséquent. Souvent les formes citées sont tellement extraordinaires qu'on se prend à douter de leur réalité. Par exemple, au § 150, on nous donne *pec* (avec un *v* sur le *c)* comme étant la forme provençale du latin *pejus;* j'avoue ne connaître dans les textes que *pietz*, *piegz*. Au § 184, *po* (prov.), pour le latin *potet* (fr. *peut)* est également une forme imaginaire. Et ainsi de bien d'autres. Tout porte à croire que l'auteur n'a de certains des idiomes romans, notamment du vieux français, du provençal, du catalan, qu'une connaissance très superficielle. L'indication des sources est donnée avec une extrême négligence. Ainsi § 197 : « La forme fondamentale du prov. est partout *ūoc*, *ūou*, ainsi dans Daurel et le rouergat actuel *fūok*, *lūok*, *būou*, *nūou*. » Que signifie ce rapprochement étrange de *Daurel*, poème du XIII[e] siècle, et du rouergat actuel? Et pour quel motif le poème de *Daurel* est-il choisi ici comme

le représentant de la langue provençale, de préférence à tant d'autres ouvrages plus importants et d'une origine mieux déterminée? Et enfin pourquoi dire qu'il y a *lūok, fūok* dans *Daurel*, quand le texte de ce poème porte *luoc, fuoc* (et aussi *loc*, ce que M. M.-L. ne dit pas)? D'autres fois, les exemples choisis comme prouvant la permutation normale et régulière, sont ceux qui font, au moins en apparence, exception à la règle[1]. Les dépouillements n'ont pas été faits directement d'après les textes : la plupart du temps ils ont été recueillis tout faits dans des dissertations ayant pour objet la langue d'une localité, et on ne s'est pas donné la peine de vérifier l'étendue géographique des phénomènes ainsi constatés. De là vient qu'au § 221 on nous donne le passage de *habet*, etc., à *o* comme propre à Gignac, tandis que ce phénomène s'observe actuellement en une très grande partie de la langue d'oc. De plus, on omet de nous dire où est situé ce Gignac[2] et de quelle date est le phénomène. Comment, avec cette façon de procéder, arriver à se faire une idée de la physionomie générale d'un idiome? Ajoutons enfin que les erreurs matérielles, faux renvois, fausses interprétations, etc., et les omissions les plus inexplicables, etc., abondent dans tout le volume.

Il m'est impossible de justifier en détail les critiques que je viens de formuler : il y faudrait consacrer un numéro entier de la *Revue critique*. Mais, pour que le lecteur soit persuadé que je n'ai rien avancé à la légère, je vais transcrire un des plus courts paragraphes de la grammaire et le soumettre à une critique détaillée.

237. Il existe en provençal la même différence qu'en français entre l'ancien et le nouvel *ai* : le latin vulgaire *-ai* 1re pers. sing. parf. a abouti à *-ei*[1] : c'est ce qu'on trouve dans une charte d'Albi de 1211, Rev. lang. rom. III, 7, etc.; *arius* a passé à *eir* d'où *iei* dans le Tarn-et-Garonne, à Toulouse, etc., et *i* en catalan. Mais, en regard, le suffixe *-arius* présente encore un autre développement en *ia* : *cavalia* Milhau 55, 69, *tesauria* 72, *premia* 271, *taulia* 1495, *intias* 2171, etc. Le plus récent *ai* persiste généralement ; il faut probablement lire *ai* dans *grayesso, frayesso, laye, maye*. Le passage à *ei* est attesté pour l'Ariège : *freise, leit, neise*; pour la vallée de la Drôme : *meire freire*; pour Die : *meire, peisse, neisse*, et aussi pour d'autres contrées[2]. Par contre en catalan, la monophtongaison s'est produite déjà au moyen âge : *fet, let, besa, fer*, etc., à côté de *fait, fayre*, etc. dans les Sept Sages; actuellement on ne trouve que *e*.

1. Ainsi, pour l'*o* fermé (§ 119), M. M.-L. qui n'a certainement pas lu avec attention le mémoire de M. G. Paris qu'il cite au § 127, donne comme normales les formes françaises *nous, espous, amour* qui sont irrégulières. Les listes d'exemples donnés dans ce paragraphe contiennent des choses étonnantes. Mais ce serait trop long à montrer par le détail.

2. Il y a des lieux du nom de Gignac dans le Lot, dans l'Hérault, dans les Bouches-du-Rhône, dans le Vaucluse. Je sais qu'il s'agit de celui de l'Hérault. Mais comment le lecteur, qui ne sait pas déjà la phonétique provençale et qui cherche à l'apprendre, pourra-t-il le deviner? On ne peut faire usage de la grammaire de M. M.-L. sans avoir constamment à la main un dictionnaire géographique très détaillé, et même alors, comme on le voit par ces exemples, on peut rester dans l'embarras.

1. Ici et en d'autres cas, l'*e* est accompagné d'un signe diacritique, désignant l'*e* ouvert, que l'imprimerie de la *Revue* ne possède pas.

2. Je modifie la ponctuation très défectueuse ici et ailleurs, de la traduction.

Il est difficile de rien imaginer de plus incohérent que cet alinéa, où les faits les plus différents sont entassés pêle-mêle. Mais entrons dans le détail. Il n'est pas vrai que le latin vulgaire *-ai* (lat. classique -a v i) se soit continué en prov. sous la forme *-ei* : les prétérits en *-ei -est -et* sont formés sur les types latins de d ĕ d i et de s t ĕ t i [1]. C'est parce que dans ces types latins il y a un *e* bref suivi à la posttonique d'un *i* final, que *ei* s'est diphtongué en *-iei*. Il n'est pas vrai que l'on trouve aucun de ces prétérits dans la charte d'Albi. Il y a bien, et plusieurs fois, *ei* dans cette charte que j'ai sous les yeux au moment où j'écris, mais cet *ei* vient de *habeo* [2]. M. M.-L. a mal pris ses notes. — La forme *-iei* d'-a r i u s (sans *r* finale) est bien récente. Les formes anciennes sont *eir, ieir, ier, er*. Il n'est pas vrai qu'a r i u s ait jamais donné *i* en catalan ; l'erreur est énorme : c'est *iei* de *e* bref suivi d'*i* posttonique qui donne *i* : m e d i u m, *mieig, mig*. En catalan -a r i u s donne *-er*. — Le développement d'a r i u s en *ia*, signalé ensuite, est récent ; il fallait au moins mentionner la forme plus ancienne *-iar*. Puis cette forme n'existe pas qu'à Milhau ; elle est fréquente dans certaines parties de la Provence. Enfin, que signifient les chiffres ajoutés à la mention de la ville de Milhau ? Qui pourra deviner qu'ils se rapportent à la publication par M. Constans du *Livre de l'épervier* ? C'est d'ailleurs un texte fautif qu'il ne fallait pas citer [3]. Sans doute M. M.-L. ne connait pas d'autres textes présentant le même fait, et pourtant il n'en manque pas. — J'ignore d'où viennent les formes *grayesso*, etc., citées sans indication de source, et par suite je suis dans l'impossibilité de contrôler ce qu'en dit M. Meyer-Lübke. — Que signifie la distinction établie entre la vallée de la Drôme et Die ? Est-ce que Die n'est pas dans la vallée de la Drôme ? Puis quand paraissent ces formes en *ei* ?

Je n'irai pas jusqu'à dire que tous les paragraphes de la grammaire de M. Meyer-Lübke contiennent la même proportion de fautes. S'il en était ainsi, il n'en resterait pas debout une seule proposition. Mais il est bien peu de paragraphes qui ne donnent prise à la critique par quelque côté. Si le second volume devait être aussi défectueux que le premier, il faudrait souhaiter qu'il ne parût jamais.

P. M.

---

1. En fait, les parfaits latins en *-avi* se sont continués, naturellement avec la forme *-ai*, non pas *-ei*, dans certains textes, que du reste M. M.-L. ne connaît pas.

2. Notum sit... que eu... *ei* donat a Deu... e la terra... qu'eu *ei* el castel... *ei* recebut... e aiso *ei* fag, *etc.* (*Rev. des l. rom.* III, 7).

3. L'éditeur n'a eu à sa disposition qu'une mauvaise copie conservée aux archives de Milhau. Il n'a pas connu l'original qui est à la Bibliothèque nationale.

215. — **Leibniz verfasser der Histoire de Bileam,** von W. Brambach, mit vollstændigem Abdruck der Histoire de Bileam in der von Leibniz gebilligten Form, 1 brochure in-8 de 38 pages. Leipzig bei Ambrosius Barth, 1887.

Cette courte brochure résout définitivement un petit problème qui a occupé assez souvent les bibliophiles. L'*Histoire de Bileam* (Balaam) en question est un petit traité anonyme d'exégèse rationaliste comme il en paraissait tant au xviiie siècle. Pour faire disparaître ce qu'avait d'incroyable l'aventure de l'ânesse de Balaam qui se met à parler à son maître, on y présentait toute cette histoire comme un songe qu'aurait eu le prophète et que l'histoire de l'Exode aurait malencontreusement présenté comme un événement réel. Cette petite dissertation avait paru pour la première fois (1707) en compagnie de quelques autres de même nature : les *Corbeaux d'Élie*, la *Mâchoire d'âne*, les *Renards de Samson* et l'*Antechrist*, tous épisodes bibliques expliqués d'après la même méthode. L'*Histoire de Bileam* fut aussi imprimée à part. C'est un opuscule devenu très rare.

Quel en est l'auteur? L'un des premiers et des plus savants biographes de Leibniz, Louis de Jaucourt, caché sous le nom de M. de Neufville, le compta parmi les œuvres du grand philosophe. Cependant Barbier, sur une note manuscrite, avait été tenté de l'attribuer à un célèbre philologue allemand, Hermann von der Hardt, lié d'amitié d'ailleurs et en correspondance avec Leibniz. Ch. Nodier, à son tour, essaya de défendre le dire de Louis de Jaucourt; il alla même plus loin, il attribua à Leibniz les quatre autres dissertations imprimées d'abord avec l'*Histoire de Bileam*. Cependant Brunet comme Barbier penchait pour le philologue.

Les Allemands faisaient de même. On démontrait par la critique des journaux du temps que tous ces petits traités étaient unanimement tenus alors pour l'œuvre de Hermann von der Hardt, professeur de l'Université d'Helmstædt.

M. Brambach a voulu tirer la chose au clair. Comme il savait qu'une correspondance avait existé entre les deux savants, il a cherché et trouvé dans la Bibliothèque de Carlsruhe une série de lettres latines de Leibniz à Hermann von der Hardt qui expliquent tout le mystère. Il résulte de ces lettres, publiées ici pour la première fois, que Leibniz est bien le véritable auteur de l'*Histoire de Bileam*, mais que von der Hardt est en revanche le créateur de la méthode et l'auteur des autres dissertations avec lesquelles celle-ci fut incorporée. Il est même probable que c'est lui qui donna le premier à Leibniz l'idée que l'histoire de l'ânesse parlante n'avait été qu'une vision ou un songe. Il n'en demeure pas moins que non seulement Leibniz s'intéressait à ces recherches d'exégèse, mais qu'il y collaborait de ses conseils et de sa plume. Et c'est le résultat le plus intéressant de ces études bibliographiques de faire apparaître le grand philosophe comme l'un des pères de cette école d'exégèse rationaliste qui a régné pendant si longtemps, et, avec Paulus de Heidelberg, a fini presque sous le ridicule.

A. Sabatier.

216. — Œuvres de **J. de La Fontaine.** T. VII. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient, outre un ballet, les comédies, les opéras et les tragédies de La Fontaine. Toutes ces pièces, qu'elles soient de l'âge mûr ou de la vieillesse du poète, sont, il faut bien le dire, d'une surprenante médiocrité. La Fontaine était trop bon, trop naïf, trop éloigné des choses de ce monde, pour faire un poète comique même passable : il lui manquait le rire amer de Molière, ses saintes colères, son besoin de moraliser. *L'Eunuque*, qui date de 1654, « n'est qu'une médiocre copie d'un excellent original », comme le dit l'auteur avec une simplicité de cœur qui désarme la critique. *Clymène* fut composée vers 1658, et quoique M. de Banville, dont les éditeurs citent le témoignage, estime cette pièce un « diamant », un « chef d'œuvre », un « enchantement », il serait trop facile de prouver par de bonnes raisons que c'est une insignifiante bagatelle. Quelques beaux vers n'en font pas oublier ni les fadeurs, ni les longueurs, ni les redites fatigantes. Le *Florentin* (1685) vaut mieux, parce que cela ressemble assez à un de ces contes où excellait le *bonhomme*, et j'en dirai autant de la *Coupe enchantée*. La comédie de *Ragotin*, empruntée au *Roman comique* de Scarron, fut faite en collaboration avec Champmeslé. Elle est « détestable », a dit Boissonade, et ce qualificatif n'est point exagéré. Il est étonnant qu'en 1684, après les comédies de Molière, on ait pu représenter jusqu'à dix fois cette pièce qui n'est qu'un tissu d'incidents grotesques ou malpropres racontés dans la langue de Scarron. Quant aux opéras et aux deux tragédies *Astrée* et *Achille*, dont la dernière heureusement inachevée n'a que deux actes, il a bien fallu les admettre dans une édition complète des œuvres du poète, ne fût-ce que pour montrer la vérité du précepte qu'il a donné, mais qu'il a eu grand tort de ne pas suivre lui-même :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Comme dans les volumes précédents, l'annotation est excellente, et je n'y ajouterai que fort peu.

Page 136, v. 143. — Pour faire court, en trois paroles,
La *courtoisie* ou le sergent.

Le mot *courtoisie*, au sens de « acte amoureux » dont les auteurs citent un exemple de Régnier, est fréquent dans les vieux conteurs que lisait La Fontaine : « Ordonna neantmoins a sa gouge qu'elle entretenist le prestre, voir sans faire la *courtoisie*. » (*Cent Nouv. nouv.*, 330, Jacob) On disait aussi dans le même sens « faire la gracieuseté ». (Guill. Tardif, *Facecies de Poge*, 134, Montaiglon).

P. 137, v. 158. — Tous tes *dauphins* ne valent rien,

dit un marchand s'adressant à un pâtissier. Évidemment le mot désigne une ancienne pâtisserie, mais il n'est cité avec cette signification dans aucun dictionnaire. En voici un exemple du xv^e siècle :

Dauphins et fleurs de lis de cresme,
Gasteaux et bons ratons de mesme.
(Viel. Test., 36120, A. T)

P. 147, v. 5. — Ce qu'on n'a point au cœur, l'a-t-on dans ses écrits ?

Ce vers rappelle le mot célèbre de Quintilien : « *Pectus est quod disertum facit.* »

P. 176, v. 195. — Portez en quelque chose aux oreilles des dieux.
Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures.
(Virgile, *Ecl.* III, 73).

P. 265, v. 195. — Mais je vaux bien Vulcan; je me suis vu dans l'eau.

Le Corydon de Virgile dit la même chose, mais plus poétiquement :

Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi
Cum placidum ventis staret mare (Ecl., II, 25).

P. 357, v. 917. — J'ai songé cette nuit un songe épouvantable.

C'est la traduction de ce vers de Plaute :

Mirum atque inscitum somniavi somnium.
(Rudens, édit. Naudet, 356).

P. 362, v. 971. — Qu'Antoine, au *berniquet*
Envoyant Cléopâtre, abaisse son caquet.

Les éditeurs, d'après Littré, donnent de *berniquet* une explication peu satisfaisante. Aux xv^e et xvi^e siècles, ce mot est usité sous la forme *bruniquet (Viel Testament, Farce de Marchandise, Débat de Charité et d'Orgueil)*, mais il est difficile d'en bien préciser le sens.

A. Delboulle.

---

217. — **Etude sur l'instruction publique à Lectoure** depuis la fin du xv^e siècle jusqu'à nos jours, par Amable Plieux, juge au tribunal de Lectoure, etc. Agen, Michel et Médan, 1890, grand in-8 de 246 p.

Étude très consciencieuse, très substantielle et qui a été très justement couronnée par la Société archéologique du Midi de la France. M. Plieux en a trouvé les principaux éléments dans les archives départementales du Gers, et surtout dans les archives municipales de Lectoure. Il a aussi fort utilement consulté les « minutes poudreuses » des notaires. De là, une masse considérable de renseignements qui ont été divisés en douze chapitres qu'on lit avec facilité et avec profit, car il y a là beaucoup de choses neuves présentées en un langage d'une agréable netteté. M. P. nous apprend qu'une école existait à Lectoure à la fin du xv^e siècle, qu'elle était située près du couvent des Carmes, que les premiers régents dont il a pu retrouver les noms étaient, en 1501, Merulus de Navalhes et Johannes Lana, que la peste, en cette année 1501, réduisit fort le nombre des écoliers, qu'en 1502 et 1516, des réparations furent faites au bâtiment scolaire, qu'en vertu d'une délibération de la jurade les enfants pauvres de la ville reçurent l'instruction gratuite (1513), qu'une nouvelle peste (1519) rendit déserte l'école qui, dès la disparition du fléau, fut, sur l'ordre des médecins, parfumée avec du

genièvre, blanchie à la chaux et entièrement remeublée, que les écoliers revinrent bientôt en grand nombre, et qu'il en arriva soixante du pays Basque, qu'à partir de 1533, l'enseignement secondaire s'ajoute à l'enseignement primaire. Toutes ces indications et bien d'autres que je néglige [1], sont groupées dans le chapitre Ier. Les autres chapitres ne sont pas moins richement pourvus, et l'histoire de la ville de Lectoure [2] s'y mêle à l'histoire de l'instruction publique depuis les guerres de religion jusqu'à notre temps. Citons particulièrement les pages relatives au traité passé avec les Doctrinaires, à la construction du collège, à sa description, aux représentations théâtrales qui y furent données, aux soutenances de thèses dont il fut témoin, à la reconstruction de l'établissement, etc. Citons encore la liste des recteurs, syndics et professeurs du collège (p. 149-162) [3] et les deux derniers chapitres récapitulatifs sur l'enseignement primaire des garçons à Lectoure depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours et sur l'enseignement des jeunes filles à Lectoure depuis la fin du XVe siècle jusqu'en 1890.

T. de L.

---

218. — Ch. Dejob. **Madame de Staël et l'Italie**, avec une bibliographie de l'influence française en Italie de 1796 à 1814. Un vol. in-12, XIV-267 pp. Arm. Colin, Paris, 1890. 3 fr. 50.

Ce volume vient à point pour compléter sur la question spéciale des relations entre Mme de Staël et l'Italie le livre de M. Sorel. Dans une série de chapitres d'une lecture facile, mais que nous voudrions munis

---

1. Par exemple, ce qui regarde le livre de Belotin Michaëlis, notaire de Lectoure, brûlé par la main du bourreau devant l'église Saint-Gervais le dimanche 6 mars 1552. M. Plieux n'a pu nous dire quel était le titre du ms. entaché d'hérésie composé en 1551 par Michaëlis.

2. Voir (*passim*) divers détails sur l'emprisonnement du duc de Montmorency au château de Lectoure, sur une émeute populaire, sur la misère des habitants, sur le jansénisme à Lectoure, sur le déplacement du cimetière du Saint-Esprit, etc. Puisque nous en sommes à l'histoire de Lectoure, je dirai qu'en tête de son *Introduction* (p. 3), l'auteur me semble pencher un peu trop du côté de ceux qui ont fait jouer un rôle odieux au cardinal Joufroy en mars 1473. Le *diable d'Arras* ne fut pas aussi *diable*, en ces circonstances, qu'a bien voulu le dire Lafaille, l'annaliste de Toulouse, lequel a trop souvent préféré la légende à la vérité. Un érudit sérieux, M. Fierville, auteur d'un ouvrage spécial sur *le cardinal Jean Jouffroy* (Paris, Hachette, 1879), a tenté de réhabiliter le belliqueux prélat. Je crains qu'il ne soit allé trop loin dans cette voie, mais n'est-on pas allé trop loin dans la voie contraire? Méfions-nous de tout excès et adoptons une sage mesure, *in medio tutissimus ibis*.

3. Cette liste est précédée (p. 34-44) d'une liste des régents qui se sont succédé dans les écoles de Lectoure jusqu'à la venue des Pères de la doctrine chrétienne, régents parmi lesquels on distingue le grammairien Jehan Maurus, ancien imprimeur à la Réole, et le poète Bernard du Poey, né à Luc en Béarn, dont j'ai publié la vie écrite par Guillaume Colletet. Voir encore (p. 202-210) la liste, fournie par le dépouillement des minutes de Lectoure, de quelques régents qui exercèrent leurs fonctions, pendant les deux derniers siècles, dans diverses communes de la Guyenne, notamment de la région connue sous les noms d'Agenais et Condomois.

de plus de références et de renvois plus précis, M. Dejob décrit successivement l'opinion vulgairement répandue sur l'Italie au XVIIIe siècle, les jugements portés sur la littérature et la psychologie italiennes par Mme de Staël dans la *Littérature* et dans *Corinne*, et l'influence exercée par elle sur le mouvement romantique en Italie. Un dernier chapitre est consacré à l'examen de cette question plus générale, « Dans quel esprit il faut étudier les littératures étrangères », où l'auteur me semble réduire singulièrement le nombre et l'importance des raisons qui doivent nous porter à cette étude. Le volume se termine par diverses notes bibliographiques et critiques sur Mme de Staël et ses amis italiens et par la *Bibliographie* citée plus haut, qui, bien que son titre assez vague la condamnât à être incomplète et peu précise, rendra des services. Page 151, un jugement sur l' « habileté de V. Hugo à colorer et à préparer ses invraisemblances » me paraît tout à fait surprenant. M. Dejob qui s'étonne que Shakespeare fasse débiter à la reine Marguerite des imprécations contre Richard III devant son ennemi même, oublie le fameux discours de Saint-Vallier à François Ier, qui n'est pas moins étrange. Toute cette comparaison entre Shakespeare et V. Hugo me semble bien discutable.

L. G. P.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — On sait qu'en outre de l'*Ἀθηναίων πολιτεία*, le Musée britannique a récemment acquis un certain nombre de papyrus classiques, dont la publication a été annoncée. Notre collaborateur, M. B. Haussoullier, nous communique à ce sujet les renseignements suivants que lui adresse M. Kenyon, l'éditeur d'Aristote : « Les fragments d'Hérodas et les autres auteurs classiques ne paraîtront pas avant quelques mois. Les fragments d'Hérodas comprennent sept poèmes, d'environ 100 lignes chacun ; ce sont de courtes scènes de la vie de tous les jours, *mostly of a humourous description*. Pour Hypéride (si le fragment est de lui), c'est la fin d'un discours, et le morceau n'est pas très long. Ces textes seront publiés en entier. De l'Homère, du Démosthène et de l'Isocrate, nous ne donnerons que des collations ; mais un des manuscrits d'Homère contient un petit traité de grammaire, mis au nom de Tryphon et qui sera imprimé en entier. Le tout formera un petit volume. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 avril 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit que l'administration italienne vient d'ouvrir un chantier de fouilles, sous la direction de M. le professeur Gatti, au bas du mur de fond de l'église des saints Cosme et Damien, siège de l'ancienne préfecture de la ville. On sait qu'à la face extérieure de ce mur avait été attaché, au temps de Septime Sévère, le plan de Rome, sur plaques de marbre, dont un certain nombre de fragments sont conservés aujourd'hui au musée Capitolin. Il faudrait retrouver le reste. Les fouilles ont commencé depuis quinze jours, mais

n'ont donné encore qu'un fragment de peu de valeur. Les travaux vont continuer en s'étendant autour de l'espace déjà creusé jusqu'à une profondeur de sept mètres. — M. le professeur Robert a fait connaître, dans la dernière séance de l'Académie des Lincei, une inscription argienne du VIe siècle, gravée sur une petite plaque de bronze appartenant à M. le comte Tyszkiewicz. Elle contient des formes très intéressantes au point de vue philologique, ἐς pour εἰς, τὸς pour τούς, etc. Elle prescrit des peines contre celui qui méprisera les décisions du tribunal établi près le temple de Minerve. — Le fascicule I-II (1891) des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, que publie l'École française de Rome, va paraître. Il contient plusieurs dessins inédits de ruines romaines, les uns et les autres de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle. Ces dessins, empruntés à la collection Destailleur, sont commentés par M. le baron de Geymüller et M. le professeur Lanciani.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de proposer des candidats pour la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de M. Miklosich. Sont élus : MM. Renan, Delisle, Gaston Paris, Schefer.

M. Heuzey présente à l'Académie, au nom de M. le capitaine Léon Berger, attaché militaire à Constantinople, le moulage d'un bas-relief qui provient des gorges de Cheïkane, dans la région montagneuse et peu explorée qui sépare l'ancienne Babylonie de la Médie et de la Perse. Cette sculpture a été estampée par le capitaine Berger sur les rochers mêmes, à 250m de hauteur. Elle rappelle un bas-relief analogue de la même région, dont le dessin a été donné autrefois par le major Rawlinson. Malgré l'exécution grossière inséparable de la sculpture rupestre, on reconnaît l'œuvre d'une population qui a subi l'influence de l'ancienne civilisation chaldéenne, avant l'époque du style proprement assyrien. La figure est celle d'un homme qui porte les cheveux et la barbe rasés, le corps ceint d'une étoffe frangée, la tête coiffée du turban assyrien : ce turban n'est autre que la *mitra*, qui, selon Hérodote, distinguait les Kissiens des Perses. A côté est une inscription en caractères cunéiformes, disposée en lignes verticales et divisée par cases, comme sur les statues de Tello. M. le capitaine Berger a rendu service à la science en allant rechercher, dans une région difficile et peu connue, ce précieux monument de l'antiquité orientale.

M. Germain Bapst, continuant sa lecture sur les spectacles publics donnés à Paris à l'occasion des entrées des souverains, étudie les entrées de Louis XI et de François Ier. Il montre qu'une collection de gravures, qui, depuis deux siècles, ont été signalées et étudiées comme représentant l'entrée de François Ier à Paris, n'est que la transformation, opérée par un falsificateur habile, d'une série de planches gravées pour représenter l'entrée de Charles Quint dans la ville de Bruges.

M. Salomon Reinach présente à l'Académie la photographie d'un joli groupe de terre cuite découvert à Myrina (Asie-Mineure). On y voit Vénus, entièrement nue, qui fouette avec sa sandale l'Amour agenouillé près d'elle. Dans un passage des *Dialogues des dieux* de Lucien, Vénus raconte qu'elle a châtié ainsi l'indocilité de son fils. Nous avons là l'explication d'un certain nombre de statuettes de bronze, qui représentent Vénus tenant une sandale et qui ont donné lieu aux interprétations les plus diverses. M. Reinach pense que le groupe de Myrina remonte à un original grec de l'époque alexandrine, où l'on prit l'habitude de figurer les dieux dans des attitudes familières et de donner à l'Amour les traits d'un enfant. A une époque plus ancienne, on le personnifiait sous l'aspect d'un adolescent. Un autre groupe de Myrina, dont M. S. Reinach montre aussi la photographie, réunit ces deux personnifications de l'Amour : on y voit un adolescent ailé, parlant à une jeune fille qui porte sur son épaule un Amour enfant. Ce dernier groupe est un des plus beaux qui aient été recueillis. Il annonce celui de l'Amour avec Psyché, qui tient une si grande place dans les monuments de l'art romain.

M. le capitaine Espérandieu communique un cachet d'oculiste romain, découvert près de Rennes. L'oculiste à qui il appartenait se nommait Sextus Flavius Basilius. Parmi les collyres qui y sont désignés, deux portent des noms qui se rencontrent pour la première fois, l'*amathystinum* et le *trigonum*. L'*amathystinum* était fait probablement, soit avec de la poudre d'améthyste, soit avec la plante appelée améthystée : M. Espérandieu tient la première hypothèse pour plus vraisemblable. Le *trigonum* devait être un collyre à la verveine.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur la religion grecque à l'époque d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : Charmes (Gabriel), *l'Égypte, archéologie, histoire, littérature* ; — par M. Renan : Réville (Jean), *Études sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 4 mai — 1891

219. — **Delectus veterum Carminum arabicorum.** Carmina selegit et edidit Th. Nœldeke, glossarium confecit A. Müller. Berlin, 1890, in-12, xiv et 240 p.

Ce petit recueil, dû à la collaboration de deux orientalistes éminents, contribuera notablement à faire connaître et apprécier l'ancienne poésie arabe, celle qui a précédé et suivi, d'un siècle environ, la naissance de l'islam. Si fragmentaire que soit la forme sous laquelle nous l'avons reçue, si douteuse la rédaction qui nous l'a conservée, elle restera la base des études littéraires, le complement indispensable de l'histoire des premiers âges musulmans. Ces vieux documents, il y a encore tant à faire, je ne dis pas pour les rétablir dans leur intégrité, c'était déjà chose impossible aux scoliastes du second siècle de l'hégire, mais au moins pour les dégager des variantes et des commentaires qui les étouffent de leur végétation touffue !

MM. Nöldeke et Müller nous donnent un excellent modèle de ce que devrait être cette tentative de restauration. A première vue, on s'étonne qu'elle figure dans une collection de traités élémentaires qui, fidèle à son titre *Porta linguarum orientalium*, ouvre largement l'accès des études de philologie orientale. Il faut bien croire cependant qu'elle y est à sa place, puisque les deux savants collaborateurs l'ont préparée tout exprès et d'après le plan adopté pour l'ensemble de la collection. Mais qu'il soit bien entendu qu'elle y occupe un rang à part, le premier incontestablement, hors de la portée des débutants, à moins d'admettre chez ceux d'Allemagne une précocité bien enviable.

M. N. lui donne sa place véritable; dès les premières lignes de la Préface, il a soin d'avertir que son travail s'adresse aux lecteurs déjà munis d'une forte préparation par l'étude de la langue littéraire. Il n'a d'ailleurs aucune prétention à l'inédit; les sources où il a puisé sont pures, mais explorées depuis longtemps, le *Hamasa*, les *Moufaddalyat*, le *divan des Hodaïlites*, les *Moallakat* et, en première ligne, ce charmant *Kitab el-aghani* qui, sous un titre frivole « livre des Chansons », est le

livre d'or de la poésie arabe. Le *Delectus* lui doit ses meilleurs morceaux, sans exclure pourtant d'autres documents dignes de confiance : la *Biographie du Prophète* par Ibn Hicham, le livre du Collier « *el-'ikd* », le *Kamil* de Moberred et enfin, à titre de références, la Chronique de Tabari et le grand dictionnaire géographique de Yakout.

Pour le classement de ses matériaux, M. N. a suivi de près, au moins dans la première moitié de son recueil, l'arrangement des premières recensions indigènes : poésies gnomiques, élégies amoureuses, odes bachiques, chants de guerre, satires et poésies légères. Comme il fallait s'y attendre, les pièces du genre héroïque ont trait pour la plupart aux *Journées des Arabes*, notamment à la guerre de Bassous; on peut y comprendre aussi les curieuses improvisations des poètes maraudeurs, poésie et brigandage ne faisaient qu'un au désert; enfin les chants belliqueux des contemporains de Mahomet et les fières provocations des Kharidjites, ces premiers révoltés de l'islamisme. A défaut de l'épopée que le génie sémitique n'a jamais pu concevoir, ces fragments, d'une authenticité incontestable quant au fond, ont le double mérite d'être des *testi di lingua* de premier ordre et d'éclairer parfois d'une vive lumière le récit des chroniqueurs. A la suite de ces morceaux, en général de peu d'étendue, viennent cinq ou six *Kaçida*, poésies lyriques choisies parmi les plus célèbres, celles de Nabigha, Lébid et Zohaïr. C'est le *Poème du manteau* (Borda) qui clôt la marche, pièce bien connue, il est vrai, publiée un peu partout, en Europe et en Orient, mais qui se présente ici avec d'heureuses retouches où se reconnaît la main exercée qui a écrit *Poesie der Alten Araben*. De cette dernière série j'aurais pourtant éliminé sans regret l'ode de Lébid ben Reby'ah (p. 100) pleine d'interpolations qui embarrassaient déjà les scoliastes du IIIe siècle de l'hégire, et en tout cas, trop difficile pour un livre d'école. Oserai-je formuler une autre réserve? Pourquoi s'être limité presque exclusivement aux œuvres classiques, celles qui ont donné naissance aux intarissables dissertations des écoles de grammaire de Basra et de Koufa? A Dieu ne plaise que je conteste la valeur esthétique et philologique de ces productions de « l'âge d'ignorance » *djahelyèh*, mais on ne peut nier qu'elles ne soient coulées dans le même moule. Leurs éternelles lamentations sur le douar abandonné, l'énumération de localités perdues dans le désert, le retour des mêmes scènes de combat, des mêmes descriptions réalistes de chamelles efflanquées et de loups affamés, tout cela, en dépit de quelques traits d'une sublimité biblique, finit par laisser une impression de fatigue et d'ennui. Grands coups d'épée et hospitalité ouverte à tout venant, voilà le thème invariable. Mais où est l'émotion, le cri du cœur, ce quelque chose d'humain qu'on est si heureux de rencontrer chez des poètes moins anciens, comme Abou Nowas et Moslim, pour nous en tenir à la fin du second siècle? Abou Nowas surtout, ce merveilleux artiste, avait ici droit de cité. On peut dire de lui comme de Farazdac, que sans lui le tiers de la langue serait perdu, et il l'emporte sur son devancier par un tour

d'esprit plus souple et plus délicat. Je reconnais au surplus que des appréciations de ce genre sont affaire de sentiment et de goût, et je craindrais de passer pour iconoclaste en insistant sur des préférences toutes personnelles, qui n'ont guère de chance de rallier encore la majorité des connaisseurs.

M. N. a usé d'une certaine indépendance dans la critique de textes de provenances si différentes, c'était son droit et, en vérité, personne n'y était plus autorisé. Dans la vocalisation des vers, il s'est gardé fort judicieusement de tenir compte des variétés dialectales, ce qui sera longtemps encore impossible, et s'est contenté de suivre les règles de la langue classique, en renvoyant pour plus ample informé aux grammaires de Caspari et de Wright. Les notes, quelques-unes d'un ton humoristique, dont il accompagne le texte, sont d'une concision voulue qui quelquefois laisse prise au doute : elles indiquent tout au plus la teneur générale des passages les plus difficiles et s'en remettent pour le reste au Glossaire.

C'est ici que commence la tâche de M. Müller, tâche d'une exécution particulièrement délicate, puisqu'elle doit toujours fournir le sens exact et précis en laissant encore une bonne part à l'initiative du lecteur. Il y a dans ce glossaire de quatre ou cinq feuilles tout au plus une somme considérable de travail : pour donner l'explication nette et arrêtée des mots difficiles, et Dieu sait s'il y en a dans la vieille poésie arabe, il a fallu dépouiller les fastidieux commentaires de Tebrîzi et pénétrer les subtilités grammaticales de Moberred. M. M. s'est acquitté de ce labeur avec autant de conscience que de savoir ; je n'y ai relevé, pour ma part, que trois ou quatre omissions légères.

Voici en outre quelques observations prises au courant de la plume :

P. 9, l. 2, on s'attendrait à *minhâ* au lieu de *fihâ* « je suis près d'elle », quoique le texte imprimé de l'Aghani soit ici d'accord avec celui d'Ibn Kotaïba.

P. 28, l. 8, la distinction que les lexicographes, d'accord avec l'usage, ont établie entre *lâ abâ laka* et *lâ oumma laka* n'est pas nettement indiquée. S'il est vrai que de ces deux locutions populaires la première se prend ordinairement en bonne part, l'autre au contraire est presque toujours injurieuse : « toi qui n'as pas de mère ! » N'est-ce pas un souvenir du temps où la noblesse venait de la ligne maternelle ?

P. 64, v. 2, le mot *taouaçîn* manque dans le glossaire, ce qui ajoute à la difficulté du vers déjà obscur par ses inversions. — *Ibid.*, v. 7, même observation pour le mot *mesnewyya*.

P. 76, l. 10, *ẓâta leïletin*, comme l'indique la glose du Hamasa, est terme circonstantiel et non le sujet du verbe *taoummou*.

P. 93, v. 2, la nuance de ce vers me paraît un peu différente. M. N. traduit en note « Virescite o arbores », je préférerais « Cur virescitis, etc. ? » C'est un regret : « la nature est en fête, mais mon cœur est en deuil ; » la particule *alâ* n'empêche pas le tour interrogatif de la phrase. — Dans le vers suivant, le voisinage du mot *touqa* « timor domini »

me persuade que *zâd* doit se prendre ici au figuré dans le sens de « provision pour la vie future » : je traduirais donc « viaticum ex pietate quærebat », au lieu de « victum e tributo lege divina sancito », etc. Dans ces premières luttes religieuses, on sait qu'un certain mysticisme se mêlait déjà aux haines politiques.

P. 105, v. 3, *Somayya* très douteux comme nom propre. Ne serait-ce pas plutôt un des pluriels de *Semâ*, ciel, nuages.

P. 106, v. 10, pourquoi ne pas lire *el-daqatil-'atani* en rapportant ces mots comme qualificatifs à *menziletin*, ce qui signifierait « une halte dont l'abreuvoir est étroit, d'un accès difficile ? »

Le texte des vers, d'une justification un peu trop serrée, et celui du glossaire sont revus avec le plus grand soin ; çà et là des points diacritiques sont tombés pendant le tirage, mais la liste d'errata y met bon ordre. En résumé, la nouvelle anthologie, pour le fond comme pour l'exécution matérielle, est un excellent travail qui ne peut manquer d'être accueilli avec faveur. Destinée à l'enseignement supérieur de la littérature arabe, tous, maîtres et élèves en feront leur profit ; les maîtres surtout qui y trouveront réunis en un format commode une foule d'exemples et d'utiles sujets de comparaison épars jusqu'ici en maint ouvrage rare et coûteux. C'est donc en toute sincérité que je joins mes remerciements à ceux qui ont déjà été adressés de l'étranger à MM. Nöldeke et Müller. On n'attendait pas moins de deux savants dont le nom fait autorité dans le domaine de la philologie et de l'érudition orientales.

A. Barbier de Meynard.

---

220. — **Aristoteles Schrift vom Staatswesen der Athener** verdeutscht von Georg Kaibel und Adolf Kiessling. Strassburg, Karl J. Trübner, 1891. 2 mark.

Voici la première traduction du nouveau livre d'Aristote. A vrai dire les auteurs ne lui ont pas donné ce titre, et ils se sont moins préoccupés de rendre le texte grec en le serrant d'aussi près que possible, que de le présenter dans leur langue à ceux de leurs compatriotes qui n'entendent pas ou n'entendent plus le grec. Comme ils le disent très justement dans leur courte préface, l'ouvrage d'Aristote n'intéresse pas seulement les savants : tout homme cultivé doit jouir de cette belle découverte, et désormais il le peut.

Les traducteurs se sont d'abord efforcés d'être aussi clairs que possible, écartant tous les mots grecs habillés à l'allemande, dont sont hérissés les manuels d'antiquités et les éditions savantes : la *Phyle* devient un *Kreis ;* les *Agoranomen* s'appellent *Marktmeister ;* les *Euthynen* changent leur titre contre celui de *Mitglieder der Revisionkammer*. Fort heureusement pour les initiés, les traducteurs ont pris le soin de mettre partout le mot grec entre parenthèses à côté du nom allemand.

Cette règle, moins gênante pour des traducteurs allemands qui ont toujours des mots composés à leur disposition, n'est pas la seule que se soient imposée Kaibel et Kiessling. Ils n'ont pas craint, par endroits, d'allonger discrètement le texte pour le rendre plus aisément intelligible et pour mieux marquer le lien entre les différentes idées, atténuant ainsi la concision de l'auteur sans trop ralentir sa marche rapide. Aussi bien la traduction tout entière est-elle écrite dans une langue très nette, d'où les locutions familières ne sont pas exclues, si bien que le lecteur le moins attique ne se sent pas perdu au milieu de tous les noms de la première partie ni de tous les détails de la seconde. Ajoutons que des dates, imprimées dans la marge, viennent en aide à la mémoire et sont d'un très grand secours. Les traducteurs ont donc parfaitement atteint le but qu'ils se proposaient, et leur petit volume, très bien imprimé, rendra de très grands services.

Les hellénistes et les savants ne seront pas les derniers à en profiter. Bien que le texte grec ne soit pas joint à la traduction, bien que celle-ci ne soit alourdie d'aucune note, Kaibel et Kiessling n'en auront pas moins contribué pour leur part à l'établissement du texte. S'ils ont laissé de côté un très petit nombre de passages, dont la restitution leur a échappé, ils en ont corrigé, complété, éclairci beaucoup d'autres, que je ne saurais noter sans entrer dans un trop grand détail. Il est clair aussi qu'ils ont laissé subsister bien des difficultés : toute la fin du chap. 53 (les éponymes et les arbitres) n'est pas encore satisfaisante.

En somme, l'œuvre est excellente, et nous ne saurions trop la recommander aux lecteurs français.

B. HAUSSOULLIER.

Puisque j'ai déjà entretenu nos lecteurs de l'édition *princeps* de l'Ἀθηναίων πολιτεία, peut-être me sauront-ils gré de les tenir en quelques mots au courant de tout ce qui a été tenté pour l'améliorer. On sait déjà que personne n'a attendu la publication du fac-simile pour proposer ses corrections et ses restitutions. Les Anglais se sont mis les premiers en campagne, et comme ils se montraient fort sévères et fort injustes pour M. Kenyon, ils ont pris toute sorte de libertés avec Aristote. L'*Athenæum*, l'*Academy*, le *Cambridge Reporter*, nous ont apporté un flot d'*emendations*, qui témoignent souvent de plus de hardiesse que de compétence. On les trouvera toutes réunies dans les numéros de mars et d'avril de la *Classical Review* : M. K. a pris la peine de les collationner sur le papyrus et d'indiquer celles qui lui semblaient possibles. Il se propose d'ailleurs de publier dans un prochain numéro de la même Revue, quelques corrections que lui a suggérées un nouvel examen du manuscrit. Les Allemands ont été plus discrets que les Anglais et seront plus utiles. H. Diels (*Deutsche Litteraturzeitung*, p. 241) et surtout F. Blass (*Literarisches Centralblatt*) ont, une fois de plus, prouvé leur profonde connaissance de la langue

attique. Un maître hollandais bien connu, H. van Herwerden (*Berliner Philologische Wochenschrift*, p. 322), a, lui aussi, grandement contribué à l'établissement du texte [1].

La publication du fac-simile (17 mars) [2] ouvre une nouvelle période. Malheureusement nombre des photographies sont assez mal venues et le déchiffrement présente de très grandes difficultés. M. Kenyon les a rencontrées avant nous et nous ne lui en devons que plus de reconnaissance.

B. H.

---

221. — I. Jakob Escher. **Triton und seine Bekämpfung durch Herakles.** Leipzig, G. Fock, 1890. In-8, 139 p.

222. — II. L. Urlichs. **Herakles und die Hydra,** ein Torso des von Wagnerschen Kunstinstituts der Universitæt Würzburg, und über einige Werke des Künstlers Pythagoras. Leipzig. Teubner, 1890 (Extrait des *Verhandlungen der 40 Versammlung deutscher Philologen in Gœrlitz*.) In-4, 26 p., avec une pl.

I. L'épisode du combat d'Héraklès contre Triton est représenté sur un grand nombre de vases à figures noires qui ont été énumérés en 1882 par M. Petersen (*Annali dell' Inst.*, 1882, p.73-89). Il est plus rare sur d'autres monuments, mais les fouilles poursuivies sur l'Acropole d'Athènes de 1883 à 1890 ont fourni deux frontons de temple en tuf poreux où cet épisode est figuré, comme il l'est aussi sur la frise du temple d'Assos rapportée au Louvre par Texier. Les frontons de l'Acropole ont donné lieu à de nombreux articles, où l'histoire du mythe d'Héraklès et de Triton a été abordée ; le travail de M. Escher a donc cet avantage que l'auteur a pu faire entrer en ligne des œuvres d'art tout récemment exhumées et les étudier avec un développement que les articles de recueils périodiques ne comportent pas.

M. E. commence par examiner la désignation d'*Halios Geron* « le vieux de la mer », appliquée non seulement à Triton, mais à Nérée, Glaukos, Phorkys et Protée. C'est là, suivant lui, le nom collectif des divinités marines d'ordre inférieur, qui s'effacèrent plus tard devant Poseidon ; ce sont « les princes détrônés de la mer ». M. E. pense que les noms de Triton, Nérée, etc. sont plus anciens que celui de *Halios Geron*, ce que je ne suis pas disposé à croire ; il semble bien plutôt que la désignation la plus vague est la première en date et que le « vieux de la mer » a été successivement identifié à des divinités locales d'un caractère analogue.

Triton, pour M. E., est le védique Trita, qui règne sur les eaux, et le Thrita du Zendavesta. Τριτογένεια, épithète d'Athéna, signifie fille de

---

1. Les corrections de Blass et d'Herwerden sont réunies dans le n° d'avril de la *Classical Review*.

2. Un certain nombre d'exemplaires étaient prêts depuis un mois et quelques savants privilégiés l'ont eu entre les mains bien avant le 17 mars : Kaibel est du nombre.

Trita ou de Triton, et M. E. admet avec M. Bréal (*Mélanges de mythol.*, p. 16) que ce nom a été mis en relations avec le vieux mot Τριτώ, signifiant *tête*, à une époque où la signification primitive en était oubliée et où le mythe de la naissance d'Athéna, sortie de la tête de Jupiter, s'était répandu dans tout le monde grec. Il n'y a là rien de nouveau, mais aussi rien de prouvé : des noms comme *Trita* et Τρίτων peuvent faire conclure à une forme indo-européenne commune dont ils dérivent, mais non pas nécessairement à l'existence d'une divinité appartenant au Panthéon primitif des Aryas. Ce πρῶτον ψεῦδος de la mythologie dite comparée n'est pas étranger aux raisonnements de M. Escher.

Dans les légendes grecques qui nous restent, Athéna ne paraît pas comme la fille de Triton, mais divers indices permettent de croire, comme l'a ingénieusement montré M. E., que la tradition la plus ancienne était d'accord avec l'étymologie. Ainsi Apollodore (III, 12, 3) raconte qu'Athéna fut élevée chez Triton, qui avait aussi une fille du nom de Pallas; la Triteia de Pausanias (VII, 22, 8) paraît bien aussi identique à Athéna. Les légendes postérieures font naître Athéna sur les bords de divers lacs nommés *Triton*. Mnaseas dit qu'Athéna est fille de Poseidon; or, Poseidon, suivant la remarque de M. E., est le successeur de Triton dans la phase de la mythologie hellénique qui nous est seule connue par des témoignages directs.

M. E. a consciencieusement étudié les différentes traditions locales de la Grèce où le mythe de Triton a laissé des traces. Les pages qu'il consacre à la question des lacs *Triton* en Afrique sont intéressantes; il pense que les Libyens adoraient une divinité guerrière que les Grecs identifièrent avec Athéna; que cette divinité, dans la légende libyenne, avait pour père un dieu régnant sur les eaux et que les Grecs assimilèrent ce dieu à leur Triton. De là le nom de Triton donné par les navigateurs hellènes à tous les lacs qu'ils rencontrèrent sur la côte d'Afrique.

Triton paraît à la fois comme dieu des eaux intérieures (lacs, rivières) et comme dieu de la mer : la première conception, prédominante chez les Éoliens, est la plus ancienne. Mais ces idées mythologiques appartiennent à une antiquité fort reculée, car Homère déjà ne nomme plus Triton et ne voit dans Tritogeneia que la fille de Jupiter. L'archéologie conduit au même résultat en nous montrant que le mythe de Triton est presque entièrement ignoré des artistes grecs depuis la fin du VIe siècle av. J.-C. On ne trouve plus, à l'époque classique, que *des* Tritons, divinités inférieures de l'élément humide que M. Brückner a heureusement appelés les « Silènes de la mer ».

Le mythe de la lutte d'Héraklès contre Triton, si fréquent sur les produits de l'ancien art attique, alors qu'il fait complètement défaut sur les vases de Corinthe, est localisé sur trois points : à Pheneos dans le Péloponnèse, où Héraklès apparaît comme vainqueur de l'élément humide, d'un Φενεὸς γέρων; dans la région du Bosphore, et, enfin, sur

la côte de Libye. Sur le premier point, l'ennemi d'Héraklès est un démon fluvial; sur les deux autres, c'est un génie de la mer. Si, comme le croit M. E., la première conception est la plus ancienne, il faut attribuer l'antiquité la plus reculée à la légende du Péloponnèse: la légende bosporane parait aussi antérieure à celle qui place ce combat sur les côtes de Libye.

Triton étant le père d'Athéna doit avoir eu, à l'origine, une forme purement humaine et M. E. pense que son type de dieu-poisson est dû à une influence orientale qui se sera exercée dans la région du Bosphore de Thrace. C'est à ce pays, en effet, qu'appartiennent les plus anciennes représentations que nous possédions du dieu, la frise d'Assos, les monnaies de Cyzique, le poisson d'or de Vettersfelde, les vases à figures noires que M. Dümmler attribue à quelque cité pontique (*Röm. Mitth.*, 1887, p. 171).

La scène du combat d'Héraklès et de Triton, telle que la représentent plus de soixante-dix vases à figures noires et les deux frontons archaïques de l'Acropole, se placerait, suivant M. E., dans le Bosphore. Cette hypothèse souffre une difficulté sérieuse, car sur un des frontons en question, le combat se passe en présence de Cécrops. Nous préférons admettre avec M. Brückner (*Athen. Mitth.*, 1890, p. 113) qu'une tradition (non recueillie par les auteurs qui nous restent) localisait le combat d'Héraklès et de Triton en Attique. L'ancienneté des relations entre l'Attique et le Bosphore explique le transport du mythe, mais ne justifie pas suffisamment la présence de Cécrops dans l'hypothèse où le combat aurait lieu au nord de la mer Egée.

Dans le même fronton, Triton appuie la main droite sur un objet indistinct, qui, d'après l'ensemble de la composition, semble être le motif et le prix du combat. M. Brückner pense que c'est un dauphin, M. E. y voit une corne à boire. La première opinion nous paraît plus vraisemblable, à en juger par l'attitude de la main qui est étendue à plat.

La dissertation de M. Escher est extrêmement intéressante; nous n'avons pu en indiquer rapidement que les points principaux, mais nous ne la quitterons pas sans signaler encore aux historiens de l'art grec archaïque les développements instructifs où est entré l'auteur au sujet de la frise d'Assos (p. 116-120).

II. Le torse qu'a étudié M. Urlichs représente Héraklès portant la dépouille de l'hydre; il a été acquis à Rome en 1888. C'est un travail romain, portant des traces de polychromie, qui paraît être la copie réduite d'une œuvre colossale. L'hydre est figurée avec un corps de serpent et une tête de jeune femme; M. U. a dressé une longue liste des monuments où ce type se rencontre, monuments qui appartiennent tous à l'époque romaine [1]. Mais les vers d'Hésiode (*Théog.*, 297 sq.) montrent que le type original de l'Hydre était, dans l'ancienne mytho-

1. M. U. écrit *Gallérie*, *Pellérin*, *Cohén*; notre *e* muet n'est pas facilement accepté en Allemagne.

logie, celui de la mère de l'Hydre, Échidna, ἥμισυ μὲν νύμφην... ἥμισυ δ' αὖτε πέλωρον ὄφιν. On peut donc admettre que, par suite d'une confusion volontaire qui doit remonter à l'époque hellenistique, le type de la mère a été prêté à la fille. La sculpture du musée de Würzbourg est jusqu'à présent la seule où Héraklès vainqueur paraisse avec les dépouilles de l'Hydre; il porte aussi la peau du lion de Némée et M. U. rappelle à ce propos les vers de Sénèque, où Junon dit, en parlant d'Hercule (*Herc. fur.*, 46) : *Armatus venit leone et hydrâ.*

La seconde partie du mémoire de M. U. concerne le texte de Pline sur le sculpteur Pythagore de Rhégium (XXXIV, 59), comparé aux informations que fournit Pausanias sur le même artiste. La statue de l'athlète Protolaos à Olympie est identique à celle du *puer tenens tabellam* dans Pline; la *tabella* serait analogue aux πίνακες attiques et aurait peut-être porté la signature du sculpteur. Le *mala ferens nudus* de Pline, qu'on a voulu généralement identifier à un Héraklès du type Farnèse, est l'athlète Dromeus de Pausanias, portant les pommes qui étaient données en prix aux athlètes vainqueurs dans les concours de Delphes (Luc., *Anach.*, IX). Ces hypothèses sont fort ingénieuses, et M. Urlichs a donné là un excellent spécimen des résultats qu'on peut obtenir par la comparaison minutieuse des listes d'œuvres d'art conservées dans Pausanias et dans Pline.

Salomon Reinach.

---

223. — **Chronologie de l'empire romain**, publiée sous la direction de R. Cagnat, professeur au Collège de France, par Georges Goyau, élève de l'École Normale supérieure. Paris (Klincksieck), 1891, in-12, LIX-635 pages. Prix : 6 fr.

La « Nouvelle collection à l'usage des classes », qui compte déjà plus d'un manuel utile, vient de s'enrichir d'une *Chronologie de l'empire romain*, appelée à un succès certain.

C'est une idée heureuse, répondant à un besoin réel, que M. Cagnat a suggérée à M. Goyau, en lui demandant de dresser, sous sa direction, une chronologie de l'histoire de la Rome impériale. Tous ceux qui s'occupent de l'histoire romaine à l'époque de l'empire, savent combien il est malaisé d'avoir sous la main un répertoire chronologique capable de les renseigner immédiatement sur le fait cherché. S'agit-il d'une date consulaire? Les listes de Klein ou de Bouché-Leclercq fournissent la réponse. S'agit-il d'un fait de la vie politique, morale, littéraire? La recherche devient très incommode. Les *Fasti romani* de Clinton sont à peu près la seule ressource; mais ils ne se trouvent pas d'ordinaire dans les bibliothèques des étudiants, et, malgré leur mérite, ils sont aujourd'hui bien incomplets. Ils datent de 1845-1850; combien de matériaux ont été réunis pour la chronologie romaine par le travail de ces quarante dernières années! Il faut donc consulter les grandes histoires ou les monographies; que de temps perdu pour trouver une date! Aussi

le travailleur qui entreprendrait de dresser une chronologie romaine pouvait être assuré à l'avance de la reconnaissance des étudiants et des professeurs.

Cette reconnaissance manquera d'autant moins à M. G. que son livre est composé avec une rigueur à laquelle les manuels de chronologie ne nous ont pas habitués en général. Chaque date y est accompagnée de sa référence; une liste des ouvrages cités, qui est comme une bibliographie alphabétique de l'histoire impériale, donne la clef des renvois. Bien entendu, M. G. ne pouvait élucider, au cours de son répertoire, toutes les difficultés chronologiques que présente l'histoire de l'empire romain; mais chaque fait qu'il cite étant accompagné de l'indication des sources anciennes ou des autorités modernes, tout lecteur aura le moyen de se faire une opinion raisonnée.

Voici le plan de ce manuel. Il comprend la période qui va de la bataille d'Actium à la mort de Théodose. Chaque page — on aurait pu faire moins d'économie sur les marges, pour laisser un peu de place aux annotations manuscrites — chaque page se divise en trois colonnes. La première donne les années de l'ère chrétienne avec les noms des consuls ordinaires et suffects, dont la liste a été conduite jusqu'à la fin du consulat; la deuxième, l'énumération des faits, une asterisque distinguant ceux dont la date est hypothétique; la troisième, l'indication de la saison, du mois, du jour, quand cette précision est possible. On regrettera l'omission dans la première colonne des années *ab Urbe condita*, elle est fâcheuse surtout pour les premiers temps de l'empire; mais on louera la richesse de la colonne des faits. M. Goyau a réuni pour chaque année tous les faits d'histoire romaine qu'il lui a été possible d'y rapporter : noms des préfets du prétoire, de la Ville, de l'annone; faits politiques, économiques, littéraires, moraux, religieux (les faits de l'histoire de l'Église ont été mentionnés avec raison); actes législatifs qui ont été conservés avec leurs dates. En un mot, il nous donne quatre siècles d'histoire impériale réduits en un index chronologique d'un peu plus de six cents pages.

Dans un livre qui ne comporte que des dates, des noms et des renvois, les chances d'erreur ne manquent pas; d'autre part, des ouvrages de ce genre, pour être utiles, doivent être impeccables. Nous n'avons pas constaté d'inexactitudes dans les pages que nous avons vérifiées. Nous avions noté un lapsus assez grave à la page 38 : 1 (Ap. C.), au lieu de 1 (Av. C.); ce qui bouleverse le système chronologique si délicat des années voisines de la naissance de Jésus-Christ; mais il a été relevé dans les *Errata*. Il est à souhaiter que la liste des *Errata* et des *Addenda*, placée en tête, soit fondue dans le texte de la prochaine édition, qui ne saurait tarder. Nous ne voyons pas que l'auteur ait consulté l'excellent manuel de Nirschl, *Lehrbuch der Patrologie und Patristik*, qui est comme le Teuffel de l'histoire ecclésiastique.

On devine ce qu'il a fallu de travail, de patience et de soin, pour

dépouiller les textes classiques, les recueils épigraphiques, les codes, les ouvrages des modernes, qui se rapportent aux quatre premiers siècles de l'histoire impériale. Cependant, cette chronologie est l'œuvre d'un jeune normalien, qui a voulu « occuper utilement les loisirs de sa seconde année d'école ». Le temps ne fait rien à l'affaire. Soit; mais il est permis de deviner dans le travailleur qui a su mener à bien une œuvre aussi laborieuse, un érudit qui fera honneur un jour à l'histoire romaine par des travaux personnels.

G. LACOUR-GAYET.

---

224. — D. D'AUSSY. **Campagnes de Du Guesclin** dans le Poitou, l'Aunis et La Saintonge (1372-1375). La Rochelle, imprimerie Noel Texier, 1890. Grand in-8 de 16 p.

Le Mémoire de M. Denis d'Aussy me paraît excellent. L'auteur a tiré un heureux parti de divers documents des Archives nationales, dont quelques-uns ont été récemment publiés par M. Guérin (tome XIX des *Archives historiques du Poitou*) [1]. Son récit est intéressant et sa discussion est concluante. Soit qu'il contredise Froissart (pp 6, 7, 11, 12, etc), soit qu'il contredise d'autres chroniqueurs tels que Cabaret d'Orville et l'auteur de la *Chronique des quatre premiers Valois* (p. 71), soit enfin qu'il s'attaque à l'historien de la Saintonge, Massiou (p. 10), il a toujours raison. Je crois pouvoir dire que ces courtes pages, où la partie chronologique et la partie topographique ont été surtout remarquablement traitées, seront utilement lues, même par ceux qui connaissent déjà le beau travail de M. S. Luce dans le tome VIII de cette édition de Froissart qui est pour le XIVe siècle ce qu'est pour le XVIIe l'édition de Saint-Simon par M. de Boislisle.

T. DE L.

---

225. — **Le comte de Montgomery**, par Léon MARLET. Paris, Picard, 1890. 1 vol. in-8, 188 pp.

On sait quelle fut la destinée tragique de ce personnage. Le nom de Gabriel de Montgomery, « celuy qui tua à jouster le roy Henry », est passé à la postérité, grâce au triste événement dont il fut involontairement l'auteur. Sa carrière s'annonça d'abord comme des plus brillantes. Né en 1530, il était déjà, peu après 1547, à un âge où la plupart ne font que débuter, capitaine de la garde écossaise et gouverneur de la Bastille. Le tournoi du 30 juin 1559, dans lequel le roi Henri II fut par lui frappé à mort, vint anéantir ses espérances. Il se réfugia alors

1. Dans une charte du mois d'avril 1373, M. d'A. a trouvé les « noms jusqu'ici inconnus » et qui « méritent d'être mis en lumière », de deux bourgeois de la Rochelle qui aidèrent fort Du Guesclin à occuper le château de cette ville et, par suite, la ville même : Bernard Gauthier et Jamet Duchesne.

pendant quelque temps à l'étranger, voyagea en Italie et adhéra peu après ouvertement à la Réforme. Il joua, à partir de ce moment, dans les luttes religieuses qui commençaient, un rôle des plus actifs, et devint l'un des chefs huguenots les plus braves et les plus audacieux. Ses opérations militaires en Normandie, et en particulier l'habileté avec laquelle il dirigea la défense de Rouen contre l'armée royale, puis ses succès dans les guerres du Midi, notamment en Bigorre et en Béarn, le mirent tout à fait en vue. Échappé à la Saint-Barthélemy, il passa aussitôt en Angleterre où il réunit une flotille avec laquelle il alla au secours de la Rochelle (1573). Il s'occupa ensuite d'organiser dans les îles normandes une expédition qu'il fit débarquer en Normandie. Enfermé dans le château de Domfront, il y fut fait prisonnier après une intrépide défense. Les conditions de la capitulation furent, à son égard, indignement violées. Poursuivi par la haine implacable de Catherine de Médicis, il fut condamné à mort par le Parlement et exécuté le 26 juin 1574. Telle est, esquissée dans ses grands traits, la vie de l'homme dont M. Marlet vient d'écrire l'histoire. Il n'y avait pas encore sur lui de travail d'ensemble et les données de sa biographie étaient éparses de tous côtés. L'auteur les a diligemment réunies et les a présentées sous une forme qu'il s'est efforcé de rendre aimable et vivante. Je lui reprocherai surtout d'avoir exagéré cette tendance. La préoccupation, à laquelle il obéit constamment, d'animer son récit par des dialogues imaginés d'après des documents plus ou moins authentiques, l'amène trop souvent à tomber dans la fantaisie, je dirai presque dans le roman. L'humour, certes, ne doit pas être bannie de l'histoire, mais pas trop n'en faut. En somme, M. M. se rapproche davantage des procédés d'Alexandre Dumas que de l'austère méthode de l'École des Chartes qu'il semble dédaigner de parti pris. Cette dernière a cependant du bon : elle lui eût appris à donner à son ouvrage des divisions un peu précises qui font complètement défaut [1], à fixer les dates avec plus de certitude, à donner des sources de son sujet une bibliographie au moins sommaire, à supprimer les phrases sonores et inutiles qui déparent cette étude, en un mot à faire œuvre de science, au risque d'enlever au livre un peu de cet agrément qui n'est pas encore le but unique de l'histoire. Le jugement final de M. Marlet sur son personnage ne se dégage nulle part avec netteté. Ses dispositions à l'égard de son héros se sont manifestement modifiées au cours de son travail Le ton de panégyrique sur lequel il termine est beaucoup moins sensible dans les premières pages. Il range Montgomery à côté des plus illustres capitaines du XVI^e siècle, au tout premier rang. C'est là une appréciation excessive qu'il est permis de ne pas partager. Quoi qu'il en soit, cette étude est intéressante et basée sur une information étendue, sinon complète. C'est

1. Ces cent quatre-vingt-huit pages se suivent sans un seul titre de chapitre ou de paragraphe, et, comme l'ouvrage est dépourvu de table, il est presque impossible de s'y reconnaître et d'y retrouver quelque chose.

une utile contribution que l'auteur, avec un peu plus de mesure et moins d'imagination, aurait pu rendre définitive.

A. L.

---

226. — E. LINTILHAC. **Précis historique et critique de la littérature française**, depuis les Origines jusqu'à nos jours. I. Des Origines au XVII^e siècle. 1 vol. in-12, Paris, 1890.

Il a paru dans ces dernières années un certain nombre de manuels d'histoire de la littérature française, dont quelques-uns (celui de M. R. Doumic, par exemple) sont fort satisfaisants; mais tous, bons ou mauvais, s'accordent à ne faire au moyen âge qu'une place restreinte. M. Lintilhac a jugé que les origines de notre littérature méritaient mieux, et il a cherché, comme l'indique son titre, commenté dans sa préface, à en renouveler l'histoire par une information plus étendue et un effort de critique personnelle. C'est bien à tort qu'il s'excuse, dans cette préface, d'avoir, en ce qui concerne le moyen âge, « risqué les jugements parmi les renseignements ». Cette méthode est, non seulement légitime, mais la seule bonne, dans un livre destiné aux classes; on ne voit pas d'ailleurs pourquoi le moyen âge aurait le privilège d'échapper à l'appréciation esthétique. Cette partie n'est pas du reste la plus personnelle du livre. M. L. est plus indépendant quand il arrive au XVI^e siècle : ses chapitres sur la Renaissance en Italie et en France, sur Marot, sur Ronsard, sur Rabelais et Montaigne sont très remarquables : ils témoignent d'une parfaite connaissance du sujet et d'un jugement sûr et fin.

Mais l'originalité de M. L. est surtout dans l'essai, louable et intéressant, de faire passer dans la circulation un plus grand nombre de faits précis. Il a visé, dit-il, à mettre le lecteur au courant des travaux les plus récents : il a tenu parole, et au-delà, puisqu'il a été jusqu'à « provoquer les confidences » des auteurs, et qu'il nous donne, par exemple, l'analyse sommaire d'une thèse future sur le *Roman de Renart*. Il n'y a pas un travail de quelque valeur, si nouveau soit-il, que M. L. n'ait mis à profit. Il ne l'a même fait qu'avec trop de zèle; il semble que sa confiance dans les ouvrages « les plus récents » ne soit pas exempte de superstition, et elle lui a fait accueillir, à côté de beaucoup de résultats assurés, quelques conclusions aventureuses. Nous pourrions encore nous demander, puisque nous sommes en train de chicaner, si un livre de ce genre est tout à fait approprié aux exigences de la classe de seconde : M. L., qui est pourtant un merveilleux avocat, n'a pas réussi à nous convaincre qu'il soit toujours resté parfaitement fidèle à l'esprit du programme universitaire, si du moins cet esprit est bien qu'on s'attache « à ce qui dure ». En d'autres termes, n'y a-t-il pas là, pour des enfants de quatorze ans, qui ont déjà tant à apprendre, beaucoup de faits, de dates, de noms? Si M. L. allait fournir de nouveaux arguments à la bruyante école qui a inventé le surmenage? Il pourrait nous objecter cent

bonnes raisons, nous dire, par exemple, que l'histoire des genres, qu'il a traitée avec un soin particulier, n'est pas moins importante que celle des auteurs. Nous sommes si bien de son avis que nous regrettons presque qu'il n'ait pas dépouillé toute préoccupation scolaire et donné à son ouvrage les développements que le plan comportait. Mais, si cet ouvrage est un peu chargé pour les élèves des lycées, il est excellent pour ceux de nos Facultés et pour des lecteurs désireux de se renseigner vite et bien sur l'état d'une question. N'est-ce pas ceux-ci du reste que l'auteur a eus surtout en vue? N'est-ce pas à leur usage qu'il a rédigé ces « Conseils pour documenter une question d'histoire littéraire » et dressé cette liste commode et complète, d' « ouvrages à consulter »?

Cette réserve faite, il faut rendre justice à l'habileté de metteur en œuvre de M. L. Il a su porter un énorme fardeau avec facilité, et même avec grâce; son exposition, si nourrie et si serrée, reste claire, vive, attachante, grâce surtout à un style, un peu cherché parfois, mais spirituel et coloré, très personnel en somme et très vivant.

Voici maintenant quelques observations de détail, presque toutes relatives à quelques chapitres pour lesquels M. L. n'était pas soutenu par de bons travaux d'ensemble. P. 13. Il faudrait, si l'on reprend à M. Brachet sa règle de la « chute des consonnes médianes », l'expliquer et la restreindre : les consonnes labiales, par exemple, ne tombent pas même entre deux voyelles. — *Ibid.* La nature de l'accent pose des questions fort complexes : il n'est pas certain qu'il fût « une élévation en même temps qu'un appui de la voix ». — P. 18. Il est évidemment impossible de donner en quelques lignes une idée de la phonétique de la « langue d'oc » ; — *abouat* est un mot refait sur le français *avoué*. — P. 21. Il y a beaucoup de textes provençaux mal édités; mais il n'y en a pas un grand nombre d'inédits (du moins parmi les textes littéraires). — P. 22. A propos du théâtre provençal, il faudrait signaler le groupe des Mystères alpins découverts il y a une dizaine d'années, et les Mystères rouergats récemment signalés par M. Thomas (*Ann. du Midi*, II, 385). — P. 28. Le n° 461 du *Grundriss* de Bartsch (à la ligne précédente, lire 460 au lieu de 400) contient une liste non de 251 *poètes* anonymes, mais d'autant de *pièces* dont beaucoup ne sont que des fragments d'autres pièces connues. — P. 29. Les dates assignées à divers troubadours sont trop précises; il ne reste pas un seul vers d'Èble de Ventadour; ceux de Richard Cœur-de-Lion sont en français. — P. 30. La question des cours d'amour est loin d'être tranchée, comme le prouvent les récents travaux de MM. G. Paris, Rajna et Crescini. — P. 43 n. 1. Confusion entre une prétendue « cantilène de saint Chinian » et la vie de ce personnage. — P. 48. Lire « Briançon » au lieu de Besançon » (voy. le contexte). — P. 76. Lire « P. Wilhelm » ou « Guilhem » au lieu de « P. Vidal »[1]. — P. 87. Ce n'est que dans un roman du XIVe siècle que la

1. D'autres erreurs sur la littérature provençale ont été relevées dans les *Annales du Midi* (III, 273). Tout ce chapitre, qui a dû être emprunté à des livres inexacts et surannés, demanderait une attentive revision.

dame de Fayel est l'amante du châtelain de Couci. — P. 129. Le texte des *Lois de Guillaume le Conquérant* ne remonte pas à leur promulgation ; la langue en a été rajeunie dans le ms. unique qui les a conservées (voy. *Rev. crit.*, 1867, I, 56) ; les *Quatre livres des Rois* sont de la fin du XIIe siècle, les *Dialogues du pape Grégoire* et les *Sermons de saint Bernard* du commencenent du XIIIe. — P. 150. Il est difficile de voir aucun rapport entre l'école de Crétin et de Meschinot et celle de Ronsard. — P. 199. C'est caractériser peu exactement la « troisième manière » de Ronsard que la rapprocher de celle des rhétoriqueurs, qui, en dépit de ce nom, n'a rien de particulièrement oratoire. — P. 180. Il avait été publié du vivant de Saint-Gelais (1547) un petit recueil de ses poésies. — P. 181. On ne peut guère admettre, avec M. Chenevière, que Despériers, si sec et si raboteux quand il écrit en vers, soit en rien un précurseur de Ronsard ; les véritables précurseurs de la Pléiade sont dans l'école de Lyon (qui eût mérité mieux qu'une rapide mention) ; Ronsard semble l'avoir senti, car il n'enveloppe point Heroet et M. Scève dans le dédain universel qu'il professe pour le passé (v. la préface en tête de la 1re éd. des *Odes*).

Voilà bien des remarques ; leur nombre prouvera du moins à M. L. notre désir de voir s'améliorer encore un livre déjà très recommandable.

A. JEANROY.

---

227. — **Les grands écrivains français. Bernardin de Saint-Pierre**, par Arvède BARINE. Hachette, 1891, 187 pp.

Si la collection ouverte par la *Mme de Sévigné* de M. Boissier se continue par beaucoup de volumes aussi légers et solides tout ensemble que celui-ci, la *Revue critique* elle-même n'aurait plus grand chose à critiquer. Le *Bernardin de Saint-Pierre* d'Arvède Barine (on sait quelle femme distinguée cache ce pseudonyme), non seulement dit sur le sujet tout ce qu'il faut et ne dit rien que ce qu'il faut, mais le renouvelle en le précisant. Jamais la physionomie *vraie* de cet élégiaque qui fut, dans la réalité, un esprit réfléchi et tenace, n'était apparue avec cette netteté. « Il est bon, dit l'auteur, de rendre au modèle ses sourcils irrités et son regard aigu. » Il les lui a rendus, et le portrait, cette fois, est définitif.

Sur quelques points de l'étude biographique, si vivante pourtant, j'aurais désiré plus de précision encore. Ainsi, il n'y a guère qu'une ligne consacrée au court passage de Bernardin à la première École normale. Despois, dans son *Vandalisme révolutionnaire*, a souligné plaisamment la persévérance que mit le professeur de morale à toucher les appointements de son emploi, sans vouloir aller au-delà de la leçon d'ouverture. Les lettres à Mme Audoyn de Pompery, publiées il y a quelques années, auraient fourni aussi plus d'un trait bien personnel : par

exemple, après des réflexions attendries sur la confiance en Dieu, Bernardin cite les *Vœux d'un solitaire,* et ajoute : « Cet ouvrage se vend chez M. Didot jeune, mon libraire ». Mais on aura craint, sans doute, en appuyant sur trop de détails, de charger une étude qui, d'un bout à l'autre, reste d'un ton si fin et si juste.

Ce personnage « romanesque et positif », selon le mot de Villemain, vit dans un milieu qui n'est pas moins particulier que lui. Qu'on lise, au dernier chapitre, l'histoire des « deux mariages » de Bernardin, avec l'infortunée Mlle Félicité Didot, la fille de *son* libraire, et avec la très heureuse Désirée de Pelleporc : la première (20 ans contre 55) fut sa très humble domestique; la seconde fut l'« amante » d'un amant de soixante à soixante-dix ans. Comment cela est conté dans ce livre, je ne le dirai pas ici, pour qu'on ait le plaisir de l'y aller voir. Qu'on lise aussi les pages curieuses sur l'amitié orageuse de Rousseau et de Bernardin. A ce propos, car j'ai scrupule, enfin, de trop louer, j'aurais voulu que les rapports du maître au disciple fussent approfondis. On aura beau faire, Rousseau nous intéressera toujours infiniment plus que Bernardin, et j'oserai dire même que Bernardin nous intéresse surtout dans la mesure où il illumine d'une lumière plus vive le caractère, la vie et l'œuvre de Rousseau. Or, si les rapports personnels de ces deux écrivains inégalement intéressants sont marqués d'un trait vif et net, leurs rapports intellectuels et de doctrine ne sont qu'indiqués. L'auteur, qui a écrit une jolie page sur l'instruction des femmes, n'a-t-il pas été tenté par le désir de comparer à la pédagogie de Rousseau la pédagogie de Bernardin, à la fois semblable et dissemblable à tant d'égards ?

Mais il est un point sur lequel il a jeté une clarté toute nouvelle, en montrant que, de ce côté, le disciple est un maître : je veux parler du sentiment de la nature. Est-ce « sentiment de la nature » qu'il faut dire, ou sentiment des beautés de la nature qui prêtent à la description ? Je ne sais trop : car je vois bien que le *Voyage à l'Ile de France* est antérieur de neuf ans à la publication des *Confessions;* que jusque là, dans la *Nouvelle Héloïse,* le paysage n'a qu'un caractère assez froid de généralité abstraite ; que même dans les *Confessions* et les *Rêveries,* on trouve plutôt des souvenirs de sensations, revécues et resenties, pour ainsi dire, que des sensations instantanées et des images présentes ; que Bernardin « sera le premier à préciser » ; qu'il a le goût du détail pittoresque avant Rousseau et plus que lui, le goût de l'exotique avant Châteaubriand, le goût de la langue descriptive, variée avec richesse, avant les romantiques. Mais, si je comprends qu'en cela il n'est plus disciple, qu'il est même précurseur, dans une assez large mesure, je ne suis pas aussi convaincu que je voudrais de deux choses : la première, c'est que ce sentiment soit nouveau absolument ; la seconde, c'est que cet enrichissement de la langue descriptive soit un grand bienfait.

Est-il sûr que les anciens n'aient pas eu l'intuition de cette correspondance mystérieuse entre le spectacle et le spectateur, dont s'inspire pres-

que toute la poésie moderne? D'Homère à Théocrite, pour ne parler que des Grecs, n'a-t-elle jamais été devinée et marquée avec une précision forte? Le point de vue, sans doute, a changé, et le naturalisme antique ne peut ressembler tout à fait au nôtre; mais n'y aurait-il pas transposition du sentiment plutôt que création pure? Est-il sûr aussi que La Fontaine ait connu, ait aimé seulement la campagne? Quelqu'un a bien découvert chez Diderot ce sentiment qui transforme la nature en un être vivant et adoré, auquel des âmes de poètes racontent leurs douleurs et leurs joies. Mais il est certain que personne avant Bernardin n'avait éprouvé « ce besoin du détail précis et pittoresque qui nous a conduits à faire le portrait d'un coin de campagne, comme on fait celui d'une personne, avec la même minutie et le même souci de la ressemblance ». Proclamons-le donc créateur en cela, pourvu qu'il nous soit permis de regretter qu'il ait été aussi le père de tous ces romanciers et de ces poètes qui ne nous font grâce, en effet, d'aucune « minutie », détaillent les beautés de la nature avec l'exactitude d'un commissaire priseur, et affaiblissent le sentiment en le délayant. J'avoue humblement qu'un mot, un seul, de Lucrèce ou de Rousseau, m'émeut de toute autre façon que les consciencieux inventaires des faux disciples de Bernardin.

Que reste-t-il de son œuvre? On ne lit plus les *Études de la Nature*, mais on lira, et avec un vif plaisir, l'analyse finement cruelle qu'en donne A. B. C'est merveille qu'on puisse rendre si attrayante l'analyse d'un livre si ennuyeux : l'ironie aisée et souriante d'une femme de bon goût y réussit. Mais l'œuvre capitale, et populaire encore, c'est *Paul et Virginie*. A ce petit livre qui, dans la pensée de Bernardin, n'était qu'un épisode du grand, et qui a fait oublier le reste, A. B. restitue son vrai caractère : rien n'est moins enfantin que cette soi-disant berquinade, toute brûlante de passion. Il ne suffira donc plus de comparer, avec l'auteur du *Génie du christianisme*, le charme mélancolique de ce « poème » à l'éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de fleurs. Sainte Beuve et Th. Gautier avaient mieux compris le charme plus troublant que paisible de cette idylle enflammée. Arvède Barine aura l'honneur d'avoir éclairé le véritable sens de l'œuvre, comme elle a éclairé la physionomie véritable de l'homme.

Félix Hémon.

---

228. — René Bazin, **A l'Aventure**, croquis italiens. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18 de v-312 p. Prix : 3 fr. 50.

Des pays qui nous entourent le plus visité, l'Italie, est peut-être celui que nous connaissons le moins. Les touristes y sont sollicités par trop de merveilles d'art et de nature pour avoir le temps de s'intéresser aux hommes, et ceux qui prennent la plume au retour ne nous renseignent pas sur cent choses que nous aurions besoin de savoir. Nous en sommes réduits à écouter MM. les journalistes, race qui unit rarement, dit-on,

l'exactitude et la bonne foi. Le petit livre de M. Bazin nous apprend, au moins, quelque chose sur cette société italienne et cet esprit italien, si différents des nôtres et si dignes d'estime et d'étude. C'est un livre sérieux sous une apparence légère. Avec une absence de prétention telle que toute critique est désarmée d'avance, l'auteur a réuni des renseignements, incomplets sans doute, mais de première main, sur des sujets parfois graves : la mêlée des races à Trieste, l'irrédentisme et la triple alliance, la colonie Érythrée, l'enseignement en Italie, la loterie, la petite bourgeoisie de Rome, la noblesse de l'Italie du nord, etc. Il y a beaucoup à apprendre avec un conteur aussi sincère et (j'en réponds pour ce que je connais) aussi bien informé. Je regrette de ne plus lire de romans : ceux qu'écrit M. Bazin doivent être d'un observateur exercé et d'un honnête homme.

P. de Nolhac.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. A. Chuquet pour les deux derniers volumes de son ouvrage sur les guerres de la Révolution (*Jemappes et la conquête de la Belgique*, et *La trahison de Dumouriez*), et le second prix du même concours à M. Alfred Baudrillart pour son *Histoire de Philippe V et la cour de France*. Elle a partagé le prix Thérouanne entre M. Jules Lair pour son *Foucquet*, M. Luchaire pour les *Communes françaises à l'époque des Capétiens directs* et M. Luzel pour ses *Chansons populaires de la Basse-Bretagne*.

— La librairie Plon doit publier très prochainement le troisième volume de l'ouvrage de M. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*. Ce volume embrasse les années 1792 et 1793 ; il est intitulé *La guerre aux Rois*.

— Deux nouvelles brochures de l'infatigable M. André Joubert : *Trois lettres de rémission du* xv*e siècle* (Vannes, Lafolye, 8 p.) et *Liste et analyse sommaire de vingt-six lettres de rémission* accordées par les rois de France à des habitants des chatellenies de Château-Gontier et de Craon aux xiv*e*-xvi*e* siècles (Laval, Moreau, 19 p.).

— M. H. Brelet, dont nous avons annoncé la Grammaire latine élémentaire, publie aujourd'hui, chez Masson, le cours supérieur, sous le titre de *Grammaire latine à l'usage de la classe de Quatrième et des classes supérieures*, XII-494, pp. in-8°. C'est un travail consciencieux, mais qu'on aurait voulu voir inspiré par l'esprit historique. Dans un si fort volume, on eût pu introduire discrètement les distinctions les plus générales entre les différentes phases du développement du latin.

— M. Léon Pineau a fait paraître dans la collection des contes et chansons populaires un volume, le xvi*e*, sur *les Contes populaires du Poitou*.

— La librairie Plon a publié la *Notice sur Hippolyte Carnot* que M. Lefèvre-Pontalis a lue récemment à l'Académie des sciences morales et politiques. (In-8°, 48 p.)

— L'éditeur Léopold Cerf publie une série d'Extraits du théâtre allemand. Ces *Extraits* sont reliés par un texte analytique très simple. Le premier volume est consacré à Goetz de Berlichingen. (*Les chefs-d'œuvre du théâtre classique allemand*,

choix et analyses, par Mlle A. Fasta, agrégée de l'Université, professeur au lycée Fénelon. Chaque volume, 60 centimes.)

— M. Julien Lugol publie à la librairie Lemerre une traduction en prose, d'ailleurs très exacte et bien tournée, des *Troisièmes odes barbares* de Carducci. M. Pierre de Nolhac a mis en tête de cette traduction une étude-préface pleine de goût et de finesse, où il insiste sur la place que tient Carducci comme versificateur et métricien; il juge du reste que les *Troisièmes odes* ne redoutent pas la comparaison avec les anciennes et que « dans le domaine de l'évocation historique Carducci est incomparable et montre l'art des grands poètes ».

— On lit avec intérêt l'étude que M. Alex. Beljame a publiée sur *la prononciation du nom de Jean-Law* (tirage à part des « Etudes romanes » dédiées à Gaston Paris le 21 déc. 1890); l'auteur a fouillé tous les documents de l'époque et conclut que le nom de Law a deux formes, une forme légale *Law* et une forme usuelle *Laws* adoptée par les amis du financier et plus que probablement par lui-même (cette *s* ajoutée est un génitif et équivaut à « fils de »); que cette forme *Laws* a été d'abord entendue et que sa prononciation écossaise se retrouve dans les orthographes *Las*, *Lass*, *Lasse*, *Laze*; que, plus tard, dans l'écriture, on a adopté la forme légale Law, mais que la prononciation déjà installée ne s'est pas laissé supprimer.

ALLEMAGNE. — La librairie Tempsky, à Vienne et à Prague, publie un *Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische für die III Classe der œsterreichischen Gymnasien* (Casuslehre) par Jos. Steiner et Aug. Scheindler (65 p. in-8°, plus un lexique formant un fascicule de 98 p. Prix : 70 kreuzer).

ALSACE. — M. Édouard Reuss est mort à Strasbourg, le 15 avril. Comme l'a dit M. Sabatier dans le *Temps*, il représentait la science biblique depuis un demi-siècle. « Personne n'a été plus novateur que lui en fait de critique biblique; il a opéré une révolution dans la manière de comprendre l'Ancien Testament et d'écrire l'histoire du peuple d'Israël; il a élucidé l'obscure question de la formation des Evangiles, découvert la clef historique de l'Apocalypse, jeté, en un mot, sur les textes sacrés des juifs et des chrétiens, au point de vue de leur apparition et de leur sens originel, une très vive lumière. Mais personne n'a fait moins de tapage, causé moins de scandale. Cela tient à deux causes : d'abord à la forme atténuée, prolixe souvent et comme entourée de ouate, dont il exprimait ses plus étonnantes découvertes, et aussi à cette circonstance que ses idées, naissant dans ses cours avant d'être imprimées dans des livres, s'infiltraient doucement dans les esprits, se présentaient avec des préparations pédagogiques savantes et par des traditions qui les rendaient aisément tolérables. »

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le fascicule 18e des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro Gherardi. Ce fascicule commence à la page 153 et finit à la page 192. Il va du 23 novembre 1290 au 10 juin 1291. Le peu de temps écoulé entre ces deux dates extrêmes indique assez que ce fascicule contient quelques délibérations plus importantes que celles qu'on relevait dans plusieurs des précédents.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 avril 1890.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse au Président de l'Académie des détails sur les fêtes célébrées à l'occasion du treizième centenaire de saint Grégoire le Grand. Il y a eu des fêtes de musique religieuse, intéressant la liturgie,

et des conférences théologiques. L'archéologie a eu sa place dans les commémorations des lieux où ont été prononcées les homélies du célèbre pontife. Le R. P. Grisar, particulièrement, a fait connaître ses recherches sur la maison de saint Grégoire Il a démontré que les débris en subsistent sous la basilique et les oratoires du mon. Caelius. Après avoir étudié chacun des fragments de murs antiques et chacune des ruines qu'il a pu atteindre, il a tracé un plan sommaire d'une demeure qui a dût appartenant à des membres de la famille Anicia, être vaste et brillante dans les temps antiques. Il y a lieu d'espérer que des fouilles régulières feront bientôt retrouver là une habitation aussi intéressante que celle des saints Jean et Paul, toute voisine, dont les fouilles du P. Germano nous ont révélé le plan, les peintures et les stucs. — Les travaux du Tibre viennent de donner une inscription en l'honneur d'Agrippa Postumus, le petit-fils d'Auguste, et, il y a quelques jours seulement, une statuette de bronze représentant un jeune homme nu, peut-être étendu à terre. — Une inscription trouvée à Chiusi mentionne un certain Aurelius Felicianus, *pinctor* (sic) *Augustorum sive omnium bonorum virorum.*

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Germain Bapst termine sa lecture sur les entrées royales au moyen âge. Il compare ces solennités avec le théâtre de la même époque et insiste sur le réalisme de la mise en scène au XVe siècle : la tendance de ce temps rappelle, à beaucoup d'égards, celle qui prévaut dans le théâtre contemporain, et offre le contraste le plus frappant avec les procédés du XVIIe siècle.

M. Lecoy de la Marche lit un mémoire sur l'atelier monétaire établi dans le château de Perpignan, au XIVe siècle, par Jacques II, roi de Majorque et comte de Roussillon. Des renseignements abondants et précis sur ce sujet lui ont été fournis par une enquête inédite et un vaste dossier de pièces, relatif à un procès intenté à ce prince par son beau-frère, Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon. On y trouve des détails sur les procédés et les ustensiles employés dans le monnayage, sur le sens des termes techniques, sur les monnaies françaises qui avaient cours en Roussillon, etc.

Ouvrages présentés : — par M. de Boislisle : Auton (Jean d'), *Chroniques de Louis XII*, publiées pour la Société de l'histoire de France, par R. de Maulde-La-Clavière, tomes I et II ; — par M. Siméon Luce : Prarond (Ernest), *Abbeville avant la guerre de cent ans* ; — par M. Alexandre Bertrand : Reinach (Salomon), *Catalogue sommaire du musée de Saint-Germain-en-Laye*, 2e édition ; — par M. Georges Perrot : 1° Goblet d'Alviella, *la Migration des symboles* ; 2° *Bulletin de correspondance hellénique*, janvier-février 1891 ; — par M. Deloche : Fage (René), *la Prise de Tulle et son occupation par l'armée du vicomte de Turenne* (1585-1586) ; — par M. Viollet : Beaudouin (Édouard), *le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise* (extrait des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*).

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*.

Vte de Broc, La France pendant la Révolution. Plon. 2 volumes. — G. Cavaignac, La formation de la Prusse contemporaine, les origines, le ministère de Stein. Hachette. — Goyau, Chronologie de l'empire romain. Klincksieck. — Aug. Himly, Livret de la Faculté des lettres de Paris. Typogr. Delalain. — E. Langlois, Origines et sources du Roman de la Rose. Bouillon. — Nauroy, Révolutionnaires. Savine. — Pizard, L'histoire dans l'enseignement primaire. Delagrave. — Mémoires du prince de Talleyrand publiés avec une préface et des notes par le duc de Broglie. Calmann Lévy. 2 volumes. — Général Thoumas, Le maréchal Lannes. Calmann Lévy. — Correspondance diplomatique de Talleyrand, ambassade de Talleyrand à Londres, 1830-1834, p. p. Pallain. Plon. — Veuve de Janzé, Études et récits sur Alfred de Musset. Plon. — Tatistcheff, Alexandre I et Napoléon d'après leur correspondance inédite, 1801-1812. Perrin. — Vandal, Napoléon et Alexandre I. L'alliance russe sous le premier Empire. I. De Tilsit à Erfurt. Plon.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 11 mai — 1891

229. — I. **Die Geschichte der Mar Abdischo** und seines Jüngers Mar Qardagh, herausgegeben und übersezt von Dr. Hermann Feige. Kiel, Hæseler, 1890, grand in-8, p. 59 et 104.

230. — II. **Acta Mar Kardaghi** Assyriæ præfecti qui sub Sapore II martyr occubuit syriace juxta manuscriptum Amidense una cum versione latina edidit nunc primum J. B. Abbeloos S. T. D. universitatis catholicæ Lovanensis Rector Magnificus. Bruxelles, Société belge de librairie, et Leipzig, Brockhaus, 1890, grand in-8, p. 106.

231. — III. **La légende syriaque de Saint Alexis l'Homme de Dieu**, par Arthur Amiaud, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études; soixante-dix-neuvième fascicule de la bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études. Paris, Vieweg, Emile Bouillon, successeur, 1889, grand in-8, p. lxxxv, 24 et 72.

232. — IV. **Acta Martyrum et Sanctorum.** Tomus primus, Parisiis, via dicta de Sèvres, 95; Lipsiæ, Otto Harrassowitz, 1890, in-8, p. x et 550.

Les Actes des saints et des martyrs occupent une place importante dans les publications syriaques les plus récentes, comme on le voit par les ouvrages dont nous avons transcrit les titres ci-dessus. L'attrait qu'offre aux orientalistes cette branche de la littérature se comprend facilement. Bien que ces Actes soient postérieurs aux événements qu'ils rapportent, ils reposent sur une tradition ancienne, et cette tradition, dégagée des miracles qui l'encadrent, forme une source précieuse pour l'histoire du développement du christianisme en Orient. Au point de vue littéraire, les Actes des saints et des martyrs sont des documents de valeur, car ils appartiennent généralement à l'époque classique, antérieure à la conquête arabe.

I et II. Tel est le cas pour les Actes de Mar Kardagh qui, par une singulière coïncidence, ont été publiés en même temps, par M. Feige en Allemagne et par M. Abbeloos en Belgique, mais d'après des sources différentes. Les six manuscrits qui ont servi pour cette double édition appartiennent à diverses époques, mais ils renferment la même rédaction

et ne varient que sur des points insignifiants. Il y a là un indice que ces Actes ne sont pas sortis du milieu où ils ont vu le jour et qu'ils n'ont pas subi les migrations pendant lesquelles les légendes se modifient en se pliant aux goûts et aux mœurs des peuples qui les accueillent. On doit donc admettre que ces Actes ont été écrits après que le nestorianisme propagé en Perse, eut créé une barrière définitive entre les Syriens orientaux et les Syriens occidentaux. La date de leur rédaction doit être fixée au VI^{e} siècle, bien que le martyre de Kardagh ait eu lieu la 49^{e} année de Sapor II, en 358 de notre ère. Le texte de ces Actes confirme cette manière de voir : l'auteur manifeste à l'égard des Romains des sentiments hostiles qui ne s'expliquent qu'à une époque où les chrétiens de la Perse avaient perdu leur ancienne sympathie pour leurs coreligionnaires de l'Occident. D'un autre côté, Nisibe est présentée comme une ville perse, tandis qu'elle ne cessa d'appartenir aux Romains qu'en 363, postérieurement au martyre de Kardagh (cf. Noeldeke, Z. D. M. G., 1890, p. 529).

Kardagh était issu de parents nobles et occupait, pendant son jeune âge, une place honorable à la cour de Sapor qui admirait son adresse à l'arc et au jeu de paume. Il fut désigné ensuite pour le gouvernement de l'Assyrie depuis le fleuve Torniara (aujourd'hui le Didjâla) jusqu'à Nisibe. Il se montra d'abord zélé partisan des Mages et persécuta les chrétiens, mais il fut ensuite converti au christianisme par Mar Abdischo, un vénérable anachorète, avec l'assistance de Mar Béri, un autre anachorète. Kardagh était un vaillant guerrier; il se construisit une citadelle dans un endroit inexpugnable appelé Melki, et se forma un puissant parti militaire. On rapportait qu'une troupe de soldats romains et arabes, profitant de son absence momentanée avait envahi sa province, faisant un grand butin et emmenant de nombreux captifs parmi lesquels se trouvaient sa femme et ses parents. A cette nouvelle, Kardagh se mit à la tête d'un faible détachement de cavaliers, rejoignit les pillards qu'il tailla en pièces et ramena les prisonniers. Il était alors chrétien. Accusé de ce chef par les Mages, il est cité devant Sapor, qui ordonne une enquête. Kardagh confesse publiquement le Christ; il est condamné à être lapidé; mais il s'enferme dans sa citadelle et tient en échec les troupes du roi. Il consent enfin à se livrer pour épargner la vie de ses parents pris comme otages. Il subit le supplice de la lapidation. Tel est le fond historique qui se dégage de ce roman édifiant, dont les miracles, comme dans les œuvres du même genre, forment le décor.

Les traductions, en allemand, dans l'édition Feige, en latin chez M. Abbeloos, nous ont paru fidèles autant que nous les avons comparées avec l'original ; il est aisé du reste de corriger, en confrontant ces deux traductions, les légères inexactitudes de l'une ou de l'autre [1].

---

1. Ainsi *utpote omnipotens*, Abb. 15 *antepen.* est plus exact que *wo mœglich*, F. 16, 9 ; au contraire, *plœtzlich blickte der Triumphator die Feinde an*, F. 38, 1,

M. F. a autographié le texte; son écriture est bonne et se lit facilement; ce procédé lui a permis de donner les points-voyelles des manuscrits. Il a ajouté, avec le concours de son maître M. G. Hoffmann, d'excellentes explications des mots intéressants. Nous croyons que c'est la première publication syriaque de ce jeune savant qui, en 1889, avait fait imprimer sa traduction et en avait fait l'objet de sa thèse de doctorat. Cette publication inaugure bien des futurs travaux de M. Feige.

L'édition de M. Abbeloos est un modèle de typographie. Elle rappelle l'édition des *Acta sancti Maris*, publiés par le même auteur en 1885. L'éditeur promet de nous donner bientôt d'autres vies de saints extraites du recueil qui lui a servi pour la vie de Mar Kardagh. Il s'acquerra par ces éditions de nouveaux titres à la reconnaissance des syrologues qui lui sont redevables déjà de tant de publications.

III. Si les Actes de Mar Kardagh ne franchirent pas la frontière de la Mésopotamie, la légende de l'Homme de Dieu ou d'Alexis eut un prodigieux retentissement et passa dans toute la littérature de l'Europe. Le roman a, en effet, des attaches avec l'Orient et l'Occident : Alexis est devenu un saint des Syriens par son séjour à Édesse ; il appartenait aussi au calendrier de l'Église latine par son origine romaine. Son histoire est bien connue : Patricien, fils de parents aussi nobles que riches, il abandonne sa famille et sa fiancée le jour même de ses noces et s'enfuit à Edesse en Mésopotamie, où il s'astreint aux privations les plus dures, vivant de mendicité et passant ses nuits et ses journées à prier et à jeûner. Couvert de haillons, il cache sa noble origine ; le sacristain de l'église qu'il fréquente surprend son secret qu'il révèle à Rabboula, évêque d'Edesse, après la mort du mendiant. Rabboula veut honorer la précieuse dépouille du saint, mais, quand on ouvre sa tombe à peine fermée, on ne trouve plus que les vêtements de l'Homme de Dieu ; le corps n'était plus là. En Occident, le roman se développe et s'augmente d'un nouveau chapitre. Alexis, c'est le nom que l'Homme de Dieu porte alors, ressuscite, retourne à Rome et vit en esclave et sans se faire connaître à la maison paternelle, où il continue son existence de jeûnes et de prières. C'est à sa mort que les Actes de sa vie rédigés de sa main révèlent sa personnalité ; alors seulement les père et mère du saint et sa fiancée reconnaissent le fils et l'époux qu'ils n'ont cessé de pleurer depuis sa disparition.

Les différentes versions de la vie de saint Alexis avaient depuis longtemps attiré l'attention des critiques. L'origine syriaque de cette Vie a été démontrée pour la première fois avec une rare sagacité par M. Gaston Paris. M. Amiaud a examiné et dépouillé avec un soin scru-

---

vaut mieux que *et ilico apparuit contra illos hostium victor*. Abb. 66, 5 ; voir au surplus, pour les corrections de ce genre, l'article de M. Nœldeke cité plus haut. Nous ferons seulement observer que dans Abb. 29, 5, on doit lire *maydnoutha* « aquositas » et non pas *m'inoutha* « gravitas » F. corrige à tort en *masyoutha* « Fäulniss ».

puleux les nombreux manuscrits syriaques qui renferment la légende et, s'aidant des versions européennes et des travaux de ses devanciers, il a déterminé le texte primitif du récit et a suivi les divers développements qu'il a reçus. Il a consigné les résultats de sa laborieuse investigation dans une magistrale introduction qui témoigne de l'érudition et des patientes recherches de son auteur. Aucune source importante n'a été négligée. La première rédaction de la légende a été faite à Édesse vraisemblablement à la fin du VI^e siècle. Elle nous a apparu, pendant la lecture du livre, comme une personnification de l'ascétisme introduit à Edesse par Rabboula, si dur pour lui-même et si charitable pour son prochain.

L'édition et la traduction française méritent les mêmes éloges que l'introduction. C'est avec une profonde tristesse que nous avons senti, après avoir lu cette excellente publication, toute la perte qu'a faite l'orientalisme français en la personne d'Amiaud enlevé par la mort au commencement de sa carrière scientifique. Cette mort est d'autant plus lamentable qu'elle était suivie, quelques mois après, de celle de l'abbé Martin, les études syriaques ont été ainsi privées en peu de temps du concours de deux savants distingués.

IV. En entreprenant une édition des Actes syriaques des Saints et des Martyrs, dont le premier volume vient de paraître, M. Bedjan s'est proposé de procurer aux Syriens une lecture édifiante. Pour la plupart des textes déjà édités, il ne s'est pas borné à une simple réimpression, mais il a donné les variantes des manuscrits qu'il a eus à sa disposition. Il a publié dans ce premier volume; 1° La Vie de saint Pierre et la Vie de saint Paul, d'après des manuscrits prêtés par M. Guidi; 2° Les Actes de saint Mares, d'après l'édition de M. Abbeloos et une copie d'un manuscrit de l'Orient; 3° Les Actes des martyrs Scharbel, Barsamia, Schmona, Gouria et Habib, d'après les *Ancient syriac documents* de Cureton; 4° L'histoire de saint Abdalmessih, d'après la publication du P. Corluy; 5° Le Discours d'Eusèbe sur les martyrs, d'après l'*History of the martyrs in Palestine* de Cureton, et les *Acta martyrum* de E. S. Assemani; 6° L'histoire du martyre de saint Georges, d'après une copie d'un ms. de l'Orient et la collation d'un ms. du Vatican: 7° L'histoire des huit martyrs d'Éphèse *(les sept Dormants)*, d'après les éditions de Tullberg et de Guidi, et une copie d'un ms. du British museum; 8° Un abrégé de l'histoire des martyrs homérites, d'après l'édition de Guidi (l'éditeur a consulté aussi les éditions d'Assemani et de Mai); 9° La seconde Invention de la Croix, d'après un ms. de l'Orient (l'éditeur ne s'est pas servi de la publication de M. Nestle, *De sancta Cruce*, Berlin, 1889; 10° La Vie de saint Jean bar Malké, d'après deux ms. de l'Orient; 11° La Vie de la bienheureuse Mariani, d'après les mêmes sources que la vie précédente; 12° La vie de saint Zeia, d'après un ms. de Djilou dans le Curdistan; 13° La Vie de saint Schalita, d'après un ms. d'Ardichai près d'Ourmiah; 14° Et

l'histoire de saint Yonan, d'après un ms. de l'Orient et deux mss. de la Propagande à Rome. Un supplément donne les variantes du ms. Sachau 222 de la Bibliothèque de Berlin, que M. B. n'a eu à sa disposition qu'après l'impression du texte. L'espace nous manque pour parler en détail de ces textes. La compétence bien connue de l'éditeur a fait de ce recueil un livre très correct, d'une lecture aussi facile qu'agréable pour les syrologues. Il serait à désirer qu'une traduction le mît à la portée des savants que l'étude de ce sujet intéresse particulièrement. Cette élégante et bonne publication est digne des œuvres précédentes de M. Bedjan, qui ont valu à leur auteur une si légitime notoriété.

Rubens DUVAL.

---

233. — 1. W. H. ROSCHER. **Ueber Selene und Verwandtes.** Mit einem Anhange von N. G. POLITIS, über die bei den Neugriechen vorhandenen Vorstellungen vom Monde. Leipzig, Teubner, 1890. In-8, XVI-202 p., avec 5 planches.

234. — 2. O. BIE. **Kampfgruppe und Kämpfertypen in der Antike.** Berlin, Mayer et Müller, 1891. In-8, 160 p.

235. — 3. B. SCHMIDT. **Korkyræische Studien.** Leipzig, Teubner, 1890. In-8, 102 p., avec 2 cartes.

1. L'excellente monographie de M. Roscher forme le quatrième cahier de ses *Studien zur Griechischen Mythologie*. L'auteur possède une très vaste érudition tant dans le domaine des monuments figurés que dans celui des textes; en outre, il sait parfaitement subdiviser un sujet complexe et en pousser l'étude dans le détail sans tomber dans la confusion. Ce sont les qualités qui rendent si précieux la plupart des grands articles publiés par M. R. ou ses collaborateurs dans le beau *Lexikon der Mythologie*, dont le 19e fascicule vient de paraître à Leipzig. Le futur rédacteur de l'article *Selene* n'aura pas beaucoup à faire pour être à la fois complet et méthodique sur un sujet vraiment difficile.

Le travail de M. R. se divise en onze chapitres. Il étudie successivement les lieux du culte de Séléné, les noms de la divinité lunaire chez les Grecs, son aspect extérieur, les mouvements qu'on lui prête, ses actes et les influences qu'elle exerce, sa famille, ses attributs, son culte, les divinités qui lui ont été identifiées, les « héroïnes lunaires » (Europe, Pasiphaé, Antiope, etc.), enfin le mythe des amours de Séléné avec Pan, considéré comme la personnification de la vie pastorale. Un très intéressant appendice, dû à M. Politis, traite des légendes et des superstitions relatives à la lune chez les Grecs modernes.

M. R. a beaucoup insisté sur le caractère lunaire d'Hécate et d'Artémis, qu'il croit avoir établi d'une manière définitive. C'est à cause de l'ancienneté plus grande de ces deux personnifications que le nom et le culte de Séléné seraient relativement peu répandus. Je ne pense pas que la question puisse être considérée comme résolue, surtout en ce qui concerne Artémis. Il est incontestable qu'elle est devenue de bonne heure la parèdre d'Apollon-Hélios, mais il ne paraît pas moins probable

qu'elle a été originairement autre chose. Malheureusement, l'étymologie du nom d'Artémis reste à découvrir, et il faut attendre que l'on ait quelque lumière sur ce point avant de rien affirmer.

Les rectifications et additions que M. Roscher sollicite de la critique seront, je crois, très peu nombreuses. A la page 15, je ne trouve pas l'indication d'une inscription grecque de Rome (*πανεπίσκοπον θεὰν Σελαίναν νυκτηφόρον*), publiée dans le *Corpus inscr. Italiae*, n° 1032 ; à la page 40, l'auteur aurait été plus complet sur les représentations de Séléné écuyère s'il avait consulté *La nécropole de Myrina*, p. 403 ; à la même page, le renvoi « *Mon. inéd.* 8, 6 » est inexact (lire 9, 6). Je répète que l'ensemble de cette monographie est digne de toute estime.

2. M. Bie est déjà connu des archéologues par une consciencieuse étude sur la représentation des Muses dans l'art antique. Son nouveau travail porte sur cette partie longtemps négligée de la science que les Allemands appellent *typologie*. Il y suit l'évolution des *motifs de combat*, depuis les bas-reliefs de l'Égypte et de l'Assyrie jusqu'aux sarcophages et aux monuments triomphaux de l'époque romaine. Ces œuvres d'art sont étudiées à deux points de vue : la formation des types individuels de combattants et la composition des scènes où ils figurent. L'ordre suivi paraît d'abord étrange, mais il s'explique quand on y regarde de près. M. B. commence par les frises du Théséion et du temple d'Athéna Niké, qu'il considère comme les morceaux les plus achevés de la série qui l'occupe. Puis il distingue deux courants, deux manières de représenter les combats, l'une réaliste et *épique*, qu'il voit naître en Orient et passer de là à Rome, l'autre idéaliste et *dramatique*, dont l'invention appartient à la Grèce et qui est surtout caractérisée par la substitution de combattants groupés à des combattants massés. M. B. montre avec raison dans l'art lycien une combinaison servile et passive de ces deux systèmes. L'art pergaménien n'innove qu'en insistant sur le côté pathétique de l'action, mais ses motifs sont ceux de l'art attique du v^e siècle ; il trahit aussi, par des traits de réalisme, une influence asiatique, qui marque le passage de l'art hellénistique à l'art romain. Sur tous ces points, il y a des observations excellentes. Parlant des sarcophages où sont figurées des batailles celtiques, M. B. paraît n'avoir pas bien saisi ma pensée à leur sujet (*Rev. archéol.*, 1889, I, p. 187-203, 317-352) ; si j'ai appelé *gréco-italiques* les guerriers aux prises avec les Gaulois, c'est seulement parce que cette désignation provisoire me permettait de décrire des monuments où, en fin de compte, j'ai reconnu des combats entre Galates et Grecs d'Asie. Du reste, M. B. est parfaitement d'accord avec moi pour rapporter ces compositions à des originaux du cycle pergaménien. La fin du mémoire décrit le retour offensif du réalisme qui, abandonnant la conception symbolique du groupe pour la représentation des masses, rapproche de plus en plus l'art romain des traditions de l'art oriental. L'idée n'est pas précisément neuve, mais elle n'avait pas

encore été exposée avec autant de suite et de précision. L'auteur a marqué avec un soin particulier la persistance des types individuels des combattants, celui, par exemple, du guerrier tombé sur le genou, qui se poursuit à travers tout l'art antique; il aurait sans doute rendu ses remarques plus frappantes si, à l'exemple de M. Hauser dans ses *Neuattische Reliefs* (cf. *Rev. crit.*, 1889, I, p. 503), il avait donné de chacun de ces types un croquis sommaire. Un reproche plus grave que je dois faire à M. Bie, c'est la difficulté que l'on éprouve à le lire; il est vraiment singulier qu'on puisse sentir aussi vivement que lui l'art attique tout en traduisant sa pensée comme un byzantin !

3. L'essai topographique de M. Schmidt sur Corcyre, venant après ceux de MM. Riemann (1879) et Partsch (*Petermann's Mitth., Ergänzungsband*, XIX, 1888), repose sur une étude personnelle de l'île, où l'auteur a résidé pendant l'automne de 1878. Il doit servir particulièrement à réfuter le paradoxe de M. Müller-Strübing (*Jahrb. f. class. Phil.*, 1886, p. 585), d'après lequel le récit de Thucydide touchant les événements de Corcyre en 425 serait un tissu de contradictions et d'invraisemblances. Comme notre connaissance de la topographie ancienne de l'île est principalement fondée sur ce récit, M. S. s'est appliqué à montrer que non seulement Thucydide n'a pas commis les bévues dont on l'accuse, mais qu'il paraît avoir lui-même visité Corcyre, où il a pu toucher lors de son voyage à Syracuse.

Les observations nouvelles dues à M. S. sont intéressantes. Ainsi il signale (p. 4) l'analogie de plan entre Syracuse et l'ancienne capitale de Corcyre, analogie qui s'explique facilement par la tradition antique touchant Archias (Strab., VI, p. 269). Il donne de bonnes raisons pour croire que l'hexastyle dorique découvert en 1822 était un Asclépieion (p. 30). L'île *située en face de l'Héraion* n'est pas Vido (Ptychia), mais, comme l'a deviné Leake, la langue de terre sur laquelle s'élevait la citadelle (p. 36) ; cette langue de terre est séparée du reste de l'île par un étroit canal. L'identification suggérée par Leake est confirmée par un texte épigraphique (*C. I. G.* 1840), dont M. S. a le premier fait ressortir l'importance. Une autre inscription (Roberts, n° 102) permet de placer approximativement l'Héraion (couvent de sainte Euphémie). La position de la montagne d'Istone, où se réfugièrent les partisans de l'oligarchie, a été fort discutée; M. S. se décide pour la chaîne de montagnes qui traverse le nord de l'île du sud-ouest au nord-est, chaîne dont l'extrémité occidentale est voisine du village actuel de *Vistonas*. L'idée que l'Istone aurait désigné une chaîne et non un sommet a pour elle le texte des mss. de Thucydide (IV, 46, 1); dans un autre endroit (III, 85, 4), M. S. propose d'écrire ἐς τὸ ὄρος τῆς Ἰστώνης, au lieu de ἐς τὸ ὄρος τὴν Ἰστώνην, correction qui ne me semble pas nécessaire. M. Schmidt entre aussi dans des détails sur les récits de Xénophon et de Diodore relatifs aux événements de 373 et au siège de Corcyre par les Péloponnésiens sous Mnasippos.

Les deux cartes de l'île de Corfou et des environs de la vieille ville sont très bien faites et rendront service.

Salomon Reinach.

---

236. — Marquis de Ségur, **Les païens et les chrétiens.** Lille (Société Saint-Augustin; Desclée, de Brouwer et Cie), in-8, 300 pp.

Sous la forme de causeries familières adressées par le curé d'un village aux jeunes gens de sa paroisse, M. de Ségur a « voulu peindre, dans un style que tout le monde pût comprendre et pût lire, d'une part les crimes, les folies et les hontes de la société païenne, de l'autre, les combats sublimes, les vertus héroïques et la beauté morale surhumaine des premiers chrétiens ». Ces entretiens sont conduits jusqu'à la mort de Constantin.

Il suffit d'avoir signalé ce livre, qui pourra servir les desseins de son auteur, comme ouvrage de propagande religieuse et d'édification, mais qui ne relève pas, à proprement parler, de la critique de la *Revue*.

G. L.-G.

---

237. — **Saint-Germier,** évêque de Toulouse au vie siècle. **Examen critique de la vie,** par C. Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, associé correspondant de la Société des Antiquaires de France. Paris, 1890. Grand in-8 de 138 p.

Depuis que le P. Papebrock a publié dans les *Acta sanctorum,* sous la date du 16 mai (t. III, Paris, 1680, p. 892), le document intitulé *Vita sancti Germerii,* quelques-uns l'ont accepté sans examen et de confiance, d'autres l'ont dédaigné (tels qu'Adrien Baillet, Victor Le Clerc, M. Longnon, etc.). M. l'abbé Douais a voulu rechercher si ce texte, insuffisamment édité et annoté par le P. Pabebrock, dit-il (p. 2), contient des données historiques et si l'on peut les déterminer. Tel est l'objet de son mémoire qu'il divise en deux parties : 1° La *vie de saint Germier ;* 2° *Examen critique de cette vie.* 1° Deux questions se posent tout d'abord : Quelle est la valeur relative des mss. de la *vie?* Quel en est l'auteur, ou quels en sont les auteurs? A la première question, M. D. répond que la copie fournie au P. Papebrock est défectueuse et qu'il faut s'en tenir au texte du ms. 477 de la bibliothèque de Toulouse, quoiqu'il ne soit pas parfaitement pur. A la seconde question il répond qu'il faut admettre deux auteurs au moins et que la rédaction primitive a été fondue dans celle du xie siècle, où on peut la reconnaître encore. 2° Dans l'examen critique de la vie de saint Germier, M. D. s'occupe de l'enfance et de la jeunesse du saint jusqu'à l'épiscopat, et de son épiscopat. Tout en discutant divers points, quelques-uns très obscurs, de ces deux périodes de la vie d'un des plus célèbres successeurs de saint Saturnin, il trace de cette vie le meilleur tableau qui en ait encore

été donné [1]. Le savant mémoire est accompagné (pp. 81-128) de textes, inédits en grande partie, tirés des manuscrits de la bibliothèque de Toulouse, de ceux de la Bibliothèque nationale (Cartulaire de saint Pierre de Lézat, de ceux des archives du grand Séminaire de Toulouse, etc.). A l'*Appendice* (pp. 128-134), nous trouvons une excellente bibliographie de saint Germier, où l'auteur a distingué d'abord les livres historiques et les livres liturgiques, et ensuite, dans chacune de ces catégories, les manuscrits et les imprimés [2]. En somme, le travail de l'abbé Douais est, à tous égards, fort recommandable.

T. DE L.

---

238. — **Monumenta Germaniæ historica** inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum edidit Societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii ævi. Indices eorum quæ tomis hucusque editis continentur, Hannoveræ, Hahn, Berolini, Weidmann, 1890, 1 vol. pet. in-fol. de 254 pages.

La magnifique collection des *Monumenta Germaniæ* a pris de tels développements qu'une table générale de ce grand recueil était devenue indispensable. Cette *Table* vient de paraître. Elle est fort bien conçue. Elle comprend deux divisions : 1° *Tabulæ eorum quæ singulis tomis continentur*; c'est le relevé des matières par séries et par volumes; 2° *Indices*. Ces *Indices* se subdivisent en : *Index auctorum; personarum; locorum; rerum variarum*. L'ordre alphabétique, si simple et si commode, est suivi dans chacun de ces *Indices;* on y remarque des combinaisons typographiques très heureuses. Les vérifications (peu nombreuses, à la vérité), que nous avons faites, nous autorisent à penser que *Tabulæ* et *Indices* sont exécutés avec beaucoup de soin et d'exactitude.

Nous n'aurions qu'une critique ou plutôt un regret à formuler : l'*Archiv* et le *Neues Archiv* sont relevés, mais non dépouillés, à la fin de la première série (p. 83). Ce simple relevé est sans utilité et fait regretter que l'*Archiv* et le *Neues Archiv* n'aient pas été l'objet du même travail que les *Monumenta* eux-mêmes. A la vérité, le contenu de ces deux revues figure à l'ordre alphabétique dans les *Indices*.

Paul VIOLLET.

---

1. M. D., qui corrige sûrement (p. 6) quelques fautes du grand Bollandiste, relève (p. 57) une erreur des rédacteurs de la *Gallia christiana* qui attribuent, on ne sait pourquoi, une durée de cinquante ans à l'épiscopat de saint Germier. D'après la *vita*, l'épiscopat du saint ne fut que de trente-six ans. Il ne faut donc pas mettre la mort du saint en 561, mais entre les années 543 et 517.

2. La bibliographie est tellement complète qu'elle comprend même un ouvrage qui n'a pas encore paru, *Toulouse chrétienne. La Dalbade*, par l'abbé Julien, curé de La Dalbade (en préparation).

239. — **Der Untergang des Templer-Ordens,** mit urkundlichen und kritischen Beitrægen von Dr Konrad SCHOTTMÜLLER, professor bei den kœniglichen Cadetten-corps, 2 vol. in-8, VIII-760 pages. Berlin, Mittler, 1887.

240. — **Procès des frères et de l'ordre du Temple** d'après des pièces inédites publiées par M. MICHELET et des documents imprimés et anciens et nouveaux (*sic*), par M. LAVOCAT, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Rouen, 1 vol. in-8, VII-410 pages. Paris, Plon et Nourrit, 1888.

241. — **Entwicklung und Untergang des Tempelherrenordens,** mit Bernutzung bisher ungedruckter Materialien von Dr Prof. Hans PRUTZ, 1 vol. in-8, X-368 pages. Berlin, Grote, 1888.

242. — **Mémoire sur les opérations financières des Templiers,** par Léopold DELISLE, 1 vol. in-4, 248 pages. Paris, imprimerie Nationale, 1889. (Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, t. XXXIII, 2e partie).

L'histoire de l'ordre du Temple semble redevenue plus que jamais à l'ordre du jour. Durant ces trois dernières années, les travaux se sont succédés sur cette matière avec une singulière rapidité : ouvrages d'ensemble, monographies, publications de textes, articles et mémoires de toutes sortes. Rarement, on a vu un sujet historique traité, en un si court espace de temps, dans des études à la fois aussi nombreuses et aussi considérables. C'est que le grand problème de la suppression de l'Ordre exerce toujours l'attrait du mystère. L'ensemble des faits qui s'y rattachent constitue une sorte de drame historique qui réussit encore, après six siècles, à passionner nos esprits. Il est facile de le constater, pour peu qu'on examine les diverses publications parues récemment sur ce sujet. Tous, ou presque tous parmi leurs auteurs, ont pris résolument parti dans la question. Aucun n'est, à vrai dire, resté neutre ou indifférent. Cette tendance n'est pas moins apparente dans les résumés d'ensemble publiés dans certaines Revues et dont quelques-uns, ceux de M. Langlois par exemple[1], présentent un intérêt égal à celui des travaux originaux. A aucun de ces érudits le problème n'est apparu comme insoluble. On peut ainsi, grâce à cette netteté d'attitude, les répartir en deux groupes bien distincts : d'une part les partisans de l'Ordre, pour qui les divers procès instruits, au même moment, dans toute l'Europe, forment une série de monstrueuses iniquités ; de l'autre, les adversaires, aux yeux desquels il n'y a eu rien que de légal et de régulier dans toute cette tragique histoire. Suivant ces derniers, les Templiers étaient coupables, au moins dans une certaine mesure, des crimes et des hérésies qu'on leur imputait; la procédure menée contre eux a été tout à fait régulière, en un mot, leur suppression n'est, au point de vue juridique, nullement condamnable. Nous ne pouvons entreprendre ici l'analyse détaillée de ces différents travaux[2], encore moins tenter de rouvrir le débat, nous contentant d'esquisser sommairement les résultats acquis par quelques-uns d'entre eux, lesquels figurent, d'ailleurs, parmi les plus importants.

1. *Revue historique*, n° de mai 1889. *Revue des Deux-Mondes*. 15 janvier 1891.
2. Plusieurs de ces publications n'ont pas été envoyées à la *Revue*.

Les ouvrages de MM. Lavocat et Schottmüller rentrent, sans aucune espèce de réserve, dans la première des deux catégories que nous venons d'indiquer. Tous deux ont obéi à une tendance apologétique aussi déclarée que possible. Il faut reconnaître tout de suite que si l'on s'en tenait, pour prendre position dans le débat, à leurs arguments, tels qu'ils les présentent, et surtout à la méthode employée par eux pour démontrer le bien fondé de leur thèse, on risquerait fort de passer aussitôt dans le camp opposé. Le livre de M. L. en particulier, rédigé « d'après les pièces *inédites publiées* par M. Michelet » est, un plaidoyer ému, d'une conviction tellement ardente qu'on croirait l'auteur contemporain des hommes qu'il attaque si vigoureusement : Philippe-le-Bel y est traité d'un bout à l'autre comme un ennemi personnel. Malheureusement, cette apologie si bien sentie se prête aux critiques les plus vives et les plus variées. Elle témoigne d'une inexpérience totale en matière d'érudition. Elle est remplie de digressions inutiles et fourmille de faits inexacts, de textes fautifs, de considérations banales, de traductions étranges et de phrases bizarres ou puériles qui lui enlèvent toute espèce de valeur [1]. C'est une œuvre sans portée à tous les points de vue. Il est regrettable qu'une pareille somme d'efforts et de bonne volonté ait été ainsi dépensée en pure perte, faute d'une préparation technique suffisante. La seule qualité qu'on puisse relever dans ce livre, c'est une sincérité de ton qui communique par endroit quelque vie à ces pages qu'on voudrait juger moins sévèrement, étant donnée l'étendue des recherches qu'elles supposent.

Le volumineux ouvrage de M. Schottmüller, professeur près le corps royal des Cadets, sera pour la solution définitive de la question, d'une utilité incontestable. C'est le résultat de recherches considérables, conduites avec suite et fournissant une masse énorme de données nouvelles : on ne saurait trop le reconnaître. Les renseignements sont groupés et classés avec soin. Mais le parti qu'en a tiré l'auteur laisse trop souvent à désirer. Dominé qu'il est par un point de vue exclusif, il en arrive à multiplier les hypothèses les plus gratuites et à fausser son récit pour justifier ce point de vue. D'après lui, il exista entre Philippe-le-Bel et Clément V, jusqu'à l'entrevue de Poitiers (mai 1308), un antagonisme des plus violents. Pour faire échec au roi de France, le pape se serait allié avec l'ordre du Temple, lequel se serait ainsi aliéné à tout jamais Philippe-le-Bel. La ruine des Templiers, décidée dès ce moment (1306), aurait été la conséquence de leur défection. Les IV, V et VI[e] chapitres du livre sont consacrés à l'exposé de cette thèse qui peut être considérée comme la base de tout le système échafaudé par M. Schottmuller. Or, il est impossible de l'admettre un seul moment.

1. Que vient faire, par exemple, l'histoire détaillée des troubles de Rouen, racontée dans d'autres livres d'une façon beaucoup plus critique? Le style est, d'une manière générale, négligé, encombré d'incidentes, de mots latins, de citations insignifiantes. Je noterai aussi un déplorable abus de l'italique.

Il faudrait pour cela supprimer la bulle *Pastoralis preeminentiae solio* (22 novembre 1307) et tant d'autres documents irréfutables. M. Prutz a du reste fait définitivement justice de cette théorie, en indiquant au cours de son ouvrage, tous les points faibles, les lacunes et le manque d'expérience qui apparaissent dans le travail du professeur de l'École des Cadets. Il n'en demeure pas moins acquis, en faisant abstraction de ces critiques qui ont pu être, en certains cas, excessives et par trop minutieuses, que les deux volumes de M. S. apportent beaucoup de nouveau et que son second volume, en particulier, renferme des textes, restés jusqu'ici inédits, du plus haut intérêt. Ces documents constituent assurément le plus sérieux appoint de matériaux qu'on ait obtenu depuis longtemps dans ce domaine. Le texte de la grande enquête conservé au Vatican, le procès de la province de Poitiers, ceux de Chypre, du patrimoine de Saint-Pierre, de Naples, d'Angleterre, publiés pour la première fois d'une façon complète et, à beaucoup d'égards, suffisante : c'est là une riche moisson, à laquelle on n'ajoutera plus guère par la suite et dont il convient d'être reconnaissant à M. Schottmüller. Le service qu'il a rendu en éditant ces textes permet de ne pas trop insister sur les faiblesses ou sur les défauts de son travail. Au reste, les diverses études parues peu après la sienne permettent de rectifier les erreurs les plus manifestes et de séparer, sans trop de peine, l'ivraie du bon grain [1].

Le volume de M. Prutz est bien supérieur au précédent tant au point de vue de la composition qu'à celui de la sûreté de la critique. Certaines de ses parties sont des morceaux achevés, d'une large envergure, écrits avec une clarté saisissante. Les cinq premiers chapitres notamment, qui traitent de l'origine et des accroissements de l'Ordre jusqu'à l'avènement de Philippe le Bel, méritent, comme l'a constaté un juge compétent, de rester classiques. Cette remarquable histoire peut être considérée à bon droit comme l'étude d'ensemble la plus importante qui ait paru sur la question. On peut en contester certaines conclusions, trouver que l'esprit général qui l'anime est par trop défavorable aux Templiers; mais on ne saurait lui refuser d'avoir fait la lumière sur un certain nombre de points essentiels, en démontrant, pour n'en citer qu'un seul, que le roi de France et le pape ont marché d'accord dès le début des hostilités contre le Temple. Ses discussions sur la doctrine secrète et les mœurs des Templiers me paraissent assez solides; leur seul défaut est de généraliser trop et de s'appuyer, pour ce qui concerne quelques pratiques hérétiques, sur des témoignages vagues et incomplets qui peuvent s'appliquer à des choses toute différentes. Le chapitre VII sur les différents changements de l'opinion des contemporains touchant l'Ordre et ses plans de réforme, le chapitre VIII sur la chute de l'Ordre et son influence sur les dispositions religieuses des Templiers figurent parmi

1. Il faut signaler aussi les appendices critiques parmi lesquels il s'en trouve de très utiles sur les sources, chroniques ou pièces officielles, et la chronologie générale de l'histoire des Templiers.

les plus attrayants. Il faut signaler parmi les appendices celui si piquant relatif au livre de M. Schottmüller. Les textes publiés sont moins étendus que les procès donnés par ce dernier, mais ils sont bien choisis et logiquement groupés. Après avoir donné un regeste des bulles inédites ou peu connues se rapportant à l'histoire des Templiers, M. P. en publie un certain nombre *in-extenso*, ainsi que des chartes de rois de France. Il lui est arrivé, faute assez fréquente aujourd'hui, de donner comme inédites des pièces publiées depuis longtemps. Viennent ensuite des chartes de l'Ordre, un extrait d'une traduction française de la Bible que M. P. attribue, à l'aide d'une argumentation assez subtile, à l'ordre du Temple. La dernière partie de ce recueil de pièces est occupée par des documents relatifs au procès en France (Bigorre, Bayeux, Caen, Cahors, Chaumont, Clermont, Renneville, Troyes), en Provence, au premier aveu et à la rétractation de Jacques de Molay, aux procès d'Aragon et de Naples, aux relevés des Templiers prisonniers, etc. Les extraits de la correspondance des ennemis de l'Ordre, que l'auteur a tirés des archives de Barcelone, sont particulièrement curieux et instructifs. Le travail définitif qu'on pourra écrire par la suite, puisque les textes sont maintenant suffisamment nombreux et que les travaux de seconde main ont entièrement déblayé le terrain, devra user, en première ligne, du travail de M. Prutz. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Le mémoire de M. Delisle est, comme on peut s'y attendre, un chef-d'œuvre de critique et de précision. C'est peut-être, de tous les travaux parus dans ces derniers temps sur l'une des faces de la question qui nous occupe, celui qui apporte les résultats les plus neufs et les plus décisifs. Tout le côté financier de l'histoire des Templiers resté jusqu'ici dans l'ombre se trouve là reconstitué avec une sûreté qu'on ne saurait trop admirer. Il faudra désormais tenir le plus grand compte de l'activité de l'ordre du Temple, en tant que puissance financière, quand on voudra déterminer exactement la place qu'il a occupée dans la société du moyen âge. M. D. montre dans son *Mémoire*, à l'aide des témoignages les plus probants et les plus explicites, comment les Templiers, précurseurs ou émules des sociétés italiennes, ont eu, durant des siècles, entre leurs mains, une grande partie des capitaux de l'Europe, et comment la confiance inspirée par le prestige dont ils étaient universellement entourés, en a fait les banquiers ou les trésoriers de l'église romaine, de beaucoup de particuliers, de princes et de rois. Les services qu'ils ont spécialement rendus aux rois de France sont considérables et méritent de former un chapitre de l'histoire de nos institutions administratives. M. D. étudie d'abord l'organisation des maisons du Temple en tant que recevant des dépôts de fonds et d'objets précieux, et gardant des séquestres et des consignations. Il examine ensuite la manière dont elles effectuaient les prêts, les avances et les cautions, les garanties dont elles s'entouraient, les modes employés par elles pour les transmissions d'argent et les payements à distance. Le mécanisme des recouvrements et des

payements pour les clients, auxquels étaient ouverts des comptes-courants, était quelque chose de très pratique et de très ingénieux. Rien ne met mieux en relief l'importance de leur rôle financier que de suivre les opérations de trésorerie dont ils s'acquittaient. Les rapports qu'ils entretenaient à ce point de vue avec les rois de France, et dont M. D. nous trace le tableau, jettent un jour singulièrement vif sur les causes qui ont pu amener leur destruction. Le crédit et la prospérité du trésor du Temple à Paris ne pourraient pas s'expliquer si l'établissement n'avait pas été dirigé par des administrateurs éminents qui doivent être comptés parmi les grands financiers du moyen âge. Un document d'un exceptionnel intérêt, le journal des opérations financières du Temple de 1295 et 1296, pendant l'administration de l'avant-dernier trésorier, retrouvé par M. Delisle et publié par lui à la suite de son *Mémoire* avec d'autres intéressants documents, lui a permis d'exposer dans le plus grand détail l'organisation et le fonctionnement de cette grande banque. Un dernier chapitre, consacré à l'établissement de la balance des comptes du roi au trésor du Temple et de la liquidation finale des biens de l'Ordre, conclut en rappelant avec raison que la part prise par les Templiers au développement de la fortune publique et le concours prêté par eux aux rois de France pour fonder et affermir l'ordre dans les finances de l'État, constituent des titres que nous ne saurions oublier ou méconnaître. Il est nécessaire de les rappeler pour porter un jugement équitable et définitif sur un ordre de chevalerie qui, après s'être illustré par de si glorieux exploits, a été emporté par une si lamentable catastrophe.

Faut-il maintenant conclure qu'après les recherches de ces derniers temps, le voile est définitivement tombé et que l'explication de cette tragique histoire est désormais acquise à la science? On a vu par le résumé qui précède que ce serait là une affirmation bien téméraire. Certes, la question a fait un pas énorme; elle est, sur la plupart des points, singulièrement éclaircie. Les récentes critiques, provoquées par les volumes dont nous venons de parler, ont encore contribué à diminuer l'obscurité; mais néanmoins la grosse question de la culpabilité, admise par les uns et repoussée par les autres avec indignation, reste toujours en suspens. Entre des détracteurs et des partisans également acharnés l'accord n'est pas près de se faire. Je crois qu'en somme la thèse la plus naturelle, la moins compliquée, et aussi la plus ancienne, a bien des chances d'être un jour ou l'autre définitivement admise, à savoir que l'Ordre était devenu gênant par son trop de richesses, qu'il avait complètement dévié de son but primitif, que le séjour en Orient lui avait donné des habitudes plus libres, que sa force même l'amenait à se transformer en une association secrète, dangereuse, que beaucoup de ses membres, ignorants et grossiers, s'adonnèrent à des pratiques que la morale réprouve, que si ces désordres ne furent point généraux et en quelque sorte officiels, ils furent du moins très répandus et tolérés par les chefs, enfin que l'Ordre était devenu inutile et que sa suppression

n'était plus qu'une question de temps quand elle fut prononcée. Et maintenant, il est bon de laisser le sujet reposer pendant quelque temps et les matériaux récemment apportés se tasser, avant d'en ajouter de nouveaux et de tenter la construction définitive.

L.

---

243. — Alessandro PALMA DI CESNOLA, F. S. A. **Catalogo di manoscritti italiani esistenti nel Museo Britannico di Londra.** Torino, 1890, in-8, [4 ff. et] 209 pages.

Il ne faut pas chercher dans ce volume, dont la préface est signée de M. Carlo Sandon, une description raisonnée des manuscrits italiens du British Museum, analogue au *Catalogue of the Spanish Manuscripts* de Gayangos; c'est une simple liste, faite sur les catalogues du Musée Britannique, et dans laquelle les titres des manuscrits sont rangés sous les rubriques : « Illuminati, Storia, Poesia, Musica, Disegno, Militari, Diplomazia, Miscellanea. » Qu'on ne s'étonne point de rencontrer par tout le volume des mentions comme celle-ci, répétées à profusion : « *Karl.* 1340 », indiquant la cote d'un manuscrit du Musée Britannique; une note (p. 9) l'expliquera au lecteur : « *Karl.* Abbreviazione del nome proprio corrispondente à Mr. *Karley*, il quale morendo lasciava la sua ricca collezione al Museo Britannico, cioè alla Nazione. » Le nom de Hans Sloane, le fondateur du Musée Britannique, n'a pas plus trouvé grâce que celui du comte d'Oxford, Harley; on le rencontre constamment répété sous la forme *Slaone*, mais aucune note ne renseigne le lecteur à son sujet. Ces deux exemples dispensent de s'arrêter plus longtemps sur le volume.

H. O.

---

244. — A. DEBIDOUR. **Histoire diplomatique de l'Europe** depuis l'ouverture du congrès de Vienne jusqu'à la clôture du congrès de Berlin, 1814-1878. 2 vol. in-8, XII-460 et 600 pages. Paris, Alcan. 15 fr.

Jusqu'à présent nous ne possédions en France, sur l'histoire diplomatique de l'Europe au XIXe siècle, que deux catégories d'ouvrages : des précis fort secs, à l'usage des classes, ou bien des livres détaillés, consacrés à tel ou tel épisode. Nous avions en outre une infinité d'articles, disséminés dans les revues ou dans les journaux et dont les auteurs exposent les plans de tel ministre ou signalent les conséquences de tel incident sur la marche des affaires. Mais un bon ouvrage d'ensemble faisait défaut. M. Debidour a comblé cette lacune. Il nous donne un livre où, d'une part, des détails bien choisis rendent le récit vivant, où, d'autre part, l'on ne perd jamais de vue les grandes lignes de la politique européenne au XIXe siècle. En écrivant ces deux volumes, il a rendu un service d'autant plus grand que l'ouvrage est remarquable.

M. D. nous expose fort bien dans sa préface ce qu'il entend par histoire diplomatique. Il a laissé de côté toutes les conventions relatives au commerce, aux douanes, aux chemins de fer, aux valeurs monétaires, à la propriété littéraire, artistique ou industrielle. Il a négligé aussi de parti pris toutes les négociations à la suite desquelles s'est modifié le droit international; il s'est borné à retracer les relations politiques entre les États, les traités d'alliance qui ont rapproché les puissances, les traités de paix qui ont décidé du sort des provinces ou modifié la carte de l'Europe. Telle quelle, sa tâche était encore considérable et il l'a remplie avec succès.

Son travail se divise en deux parties : la politique de la Sainte-Alliance, exposée au tome premier; la politique de la Révolution qui est développée au second volume. La Sainte-Alliance, préparée déjà au congrès de Vienne, s'est conclue en 1815, après la chute définitive de Napoléon. Son but est de résister aux aspirations libérales des peuples que les idées de la Révolution ont gagnés et aux aspirations nationales des pays qui cherchent à se grouper suivant leurs affinités naturelles. Les alliés répriment tous les mouvements libéraux qui se produisent en Europe et tiennent, à différentes reprises, de grands congrès où ils avisent aux moyens d'étouffer toute insurrection. Puis ils distribuent les provinces, au gré de ce qu'ils croient être leurs intérêts : à la Hollande protestante et commerçante, ils soumettent la Belgique catholique et industrielle; ils livrent l'Italie à l'Autriche; ils partagent de la façon la plus singulière les territoires disponibles en Allemagne. Mais déjà cette politique subit de graves échecs : l'Amérique espagnole et portugaise secoue le joug; la Grèce est proclamée indépendante; et ces pays vont servir d'exemple à toutes les nationalités opprimées. Arrive la révolution de 1830 et le contre-coup qu'elle produit en Europe. La Belgique s'affranchit et le royaume des Pays-Bas se partage en deux tronçons. La crise orientale éclate peu après et apporte avec elle de nouvelles préoccupations. Tous ces faits, dont quelques-uns sont si complexes, sont racontés par M. D. avec une clarté parfaite; avec lui comme guide, on ne risque pas de se perdre au milieu de ces négociations dont les fils se croisent en tous sens et s'enchevêtrent les uns dans les autres.

En 1848 déjà, les positions prises par les signataires de la Sainte-Alliance de 1815 se sont bien modifiées. A cette date, il semble qu'une ère nouvelle doit commencer. Les peuples réclament les libertés qu'on leur a refusées avec tant d'obstination; en même temps, les nationalités s'affirment et aspirent à se constituer. L'Italie veut se débarrasser des tyrans, grands ou petits, qui pèsent sur elle, et être autre chose qu'une expression géographique. L'Allemagne rêve de former une nation unie, au lieu d'être une collection d'États isolés et impuissants. Mais, si le principe révolutionnaire des nationalités va triompher, il ne devra point sa victoire aux peuples. Bien au contraire, en Allemagne du moins, ce triomphe sera assuré par un prince qui a sur les pouvoirs des rois les

mêmes idées, pour le droit populaire le même mépris que les alliés de 1815, qui cherche à réaliser son ambition personnelle et la grandeur de sa maison plutôt qu'à satisfaire les aspirations de son peuple : l'unité allemande que réclamait le peuple se fera beaucoup au détriment du peuple, qui y perdra sa liberté; elle se consommera par la plus grande injustice entreprise contre le droit populaire, depuis le partage de la Pologne, l'annexion violente de l'Alsace-Lorraine; et voilà pourquoi il faut faire quelques réserves sur le titre donné par M. D. à son second volume : La Révolution. La formation de l'unité allemande et de l'unité italienne, la défaite de la France : tel est le contenu principal de ce dernier tome. Mais des chapitres intéressants sont consacrés à la question d'Orient et au congrès de Paris de 1855, à la réouverture de la crise orientale par suite de l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1875, à la guerre turco-russe, au traité de San-Stefano et au congrès de Berlin. Une conclusion, un peu sommaire, expose les principaux faits qui se sont déroulés de 1878 à nos jours.

Cet ouvrage, dont nous venons de donner une fort imparfaite analyse, est le fruit de très sérieux travaux, laborieusement poursuivis depuis de longues années. M. D. a compulsé avec grand soin tous les témoignages; il a lu les mémoires et les correspondances qu'ont livrés au public les principaux acteurs de ces négociations; il ne s'en est pas tenu aux documents français; il les a contrôlés par les pièces parues à l'étranger [1]. Il indique ses sources au bas de chacun des chapitres, et l'on verra, en parcourant ces listes, quelle masse de documents il a mis en œuvre. Sans doute, des découvertes seront faites plus tard; tel personnage, actuellement resté dans l'ombre, sera tiré au premier plan : les chancelleries n'ont pas encore livré leurs secrets et l'avenir nous réserve bien des révélations du genre de celles que M. de Sybel vient de nous faire dans son *Histoire de l'unité allemande*, et qui a jeté un jour tout nouveau sur les agissements de Napoléon III au temps de Sadowa. Mais M. D. aura au moins le mérite incontesté d'avoir écrit cette histoire aussi bien qu'elle pouvait être écrite à l'heure actuelle, et je suis bien persuadé

1. Nous sera-t-il permis d'exprimer le regret que M. Debidour n'ait pas consulté le grand ouvrage de Treitschke : *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*? Il aurait certainement trouvé, dans les quatre volumes parus et qui mènent jusqu'en 1840, bien des détails curieux. Treitschke est un ennemi de la France; mais nous ne saurions oublier que c'est un historien de valeur. Nous avons relevé dans l'ouvrage de M. D. fort peu d'erreurs de détails. Tome I, p. 13, il écrit : « Par le traité du 30 mai 1814, notre pays redevient ce qu'il était au 1[er] janvier 1792, sauf qu'il s'agrandit légèrement à l'est, par l'acquisition de Landau. » Mais Landau était une des dix villes libres cédées à la France en 1648. Seulement elle formait enclave dans le Palatinat; le traité du 30 mai nous laisse le territoire compris entre la Lauter et Landau. — T. II, p. 554, n. 2, on parle du mariage de Henri de Battenberg avec la *princesse Alice* d'Angleterre; lisez la *princesse Béatrice*. — Nous n'aimons pas beaucoup les titres que M. Debidour donne à certains chapitres : « Le Napoléon de la paix. — L'homme fort et l'homme malade. — Sic vos non vobis. » Ils ne nous apprennent rien sur le contenu desdits chapitres

que — malgré les pièces diplomatiques qui seront amoncelées plus tard — l'on aura recours à son ouvrage, pour reconstituer, dans ses lignes générales, l'œuvre de la diplomatie au XIX^e siècle.

M. D. s'est efforcé de garder, au cours de son étude, la plus complète impartialité. Il a écrit dans sa préface : « Bien que j'aime par dessus tout mon pays et que je serve dès l'enfance un drapeau politique auquel, s'il plaît à Dieu, je resterai fidèle jusqu'à la mort, je crois n'avoir, en aucun endroit de ce livre, sacrifié ni à l'esprit de faction ni à un égoïsme patriotique qui, après les malheurs éprouvés par la France, serait, dans une certaine mesure, excusable. Je n'ai voulu plaider ni la cause d'un peuple ni celle d'un parti. J'ai voulu simplement rendre justice à tous. » Et M. D. y a presque réussi; — je dis presque; car, si l'on fait abstraction de quelques phrases un peu vives sur la Congrégation, de quelques épithètes distribués par ci par là aux ministres de l'Empire, je ne sais si, par une sorte de coquetterie, il ne s'est pas plu à faire ressortir davantage les qualités de ses adversaires politiques, et les défauts de ceux de son parti. M. Thiers, notamment, est assez malmené dans diverses parties du livre (voir entre autres t. II, 412). Il me semble même souvent qu'il a été trop indulgent pour certains ennemis de la France. Il regrette le renvoi de M. de Bismarck et il écrit : « M. de Bismarck qui était au moins pour nous un sage ennemi, a cessé de présider à la direction des affaires allemandes. » Nous ne saurions en aucune façon nous associer à ces regrets, au sujet de l'homme à qui l'Alsace doit imputer ses malheurs.

Il nous reste encore à dire un mot de la méthode de M. Debidour. Il ne fait pas d'ordinaire de portraits; il ne cherche pas à expliquer les événements par les passions, les sentiments, l'humeur momentanée des souverains ou des ministres. Il se défie avec raison de cette méthode soi-disant psychologique. Mais peut-être a-t-il négligé un peu trop ce facteur. En général, il nous présente les grands ministres de notre époque, comme, dans nos cours d'histoire, on nous montre Richelieu; il nous expose de la façon la plus nette quels furent leurs plans, formés dès l'abord et d'un coup : puis il nous indique comment, sur l'échiquier européen, ils meuvent leurs pièces, les yeux toujours fixés sur le même but. Mais ces plans ont dû subir souvent des modifications profondes; souvent même il n'y a pas eu de plan du tout et l'on s'est laissé aller au courant des faits. A un endroit de son ouvrage, M. D. dit de Bismarck (t. II, p. 374) : « Ce plan machiavélique n'était pas sans doute aussi nettement arrêté dans l'esprit du grand politique qu'il devait l'être un an plus tard. » N'empêche que M. D. expose les faits comme si le plan était arrêté. La clarté de l'exposition y a gagné; mais je crois que ce n'est pas assez tenir compte des mille incidents qui se présentent chaque jour dans la diplomatie, et qu'il est absolument impossible de prévoir : c'est aussi prêter à certains ministres un génie diplomatique par trop extraordinaire. Souvent les circonstances font le grand politique bien plus que le grand politique ne suscite les circonstances.

Ces deux volumes ne sont dans la pensée de M. D. que l'ébauche d'une œuvre plus étendue. Il voudrait consacrer le reste de sa vie à écrire une histoire très détaillée de la diplomatie au XIX^e siècle. Nous souhaitons bien vivement qu'il mène son entreprise à bonne fin. Les grandes qualités qu'atteste le présent livre — recherches étendues, grande habileté et clarté parfaite de l'exposition, style simple et entraînant, — nous sont garants que nul mieux que M. Debidour n'est désigné pour donner à la France ce grand ouvrage.

Ch. PFISTER.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Emile LACOINE, sous-directeur de l'Observatoire impérial de Constantinople, publie à la librairie Baudry une nouvelle édition de ses *Tables de concordance des dates des calendriers arabe, copte, grégorien, israélite, julien, républicain, etc.*, (Paris, 1891; XVI-64 pp. et 1 pl.). Cette brochure sera particulièrement utile aux personnes qui s'occupent d'histoire du moyen âge ou d'histoire moderne.

— Il s'est formé une *Société des archives historiques du Limousin* (Haute-Vienne, Corrèze, Creuse et territoire du diocèse de Limoges avant 1317) destinée à favoriser la publication des documents manuscrits de l'histoire de la province, en continuant, sur le modèle adopté, les deux collections inaugurées sous le titre d'*Archives historiques de la Marche et du Limousin* et *Archives révolutionnaires de la Haute-Vienne*. Les membres acceptent et paient, au prix faible, les volumes publiés. Il ne peut être publié par an plus d'un volume de chaque collection (10 fr. au plus pour un volume des *Arch. hist.* et 5 fr. pour un volume des *Arch. révol.*).

ALLEMAGNE. — M. CAUER va publier chez Gœschen (Stuttgart) une étude qui tend à démontrer que le manuscrit récemment découvert sur la constitution d'Athènes n'est pas d'Aristote.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1^{er} mai 1891.

Le ministre de l'instruction publique informe par lettre l'Académie que les membres de l'Institut seront admis gratuitement au Salon de peinture et de sculpture, sur la présentation de leur médaille.

M. Bailly, président de la Société centrale des architectes français, a écrit à l'Académie pour la prier de désigner un membre de l'Ecole française d'Athènes ou de celle de Rome, à qui sera attribuée la médaille décernée annuellement par la Société pour travaux archéologiques.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit à la date du 28 avril qu'on vient de découvrir, au-dessus de la catacombe de Priscille, sur la *via Salaria*, une *tabula lusoria* d'un intérêt particulier. Les *tabulae lusoriae*, sur lesquelles on jouait avec les dés ou les osselets, portent des inscriptions composées de trois lignes dont chacune a douze lettres. Le sens de ces inscriptions est presque toujours quelque plaisanterie, quelque devise d'expression toute populaire. Sur le pavé de marbre de la Basilique julienne, au forum, on lit un de ces textes, qui commence ainsi :

VINCIS GAVDES PERDES PLANGIS

L'inscription nouvellement découverte a ceci de particulier qu'elle semble contenir, dans ses deux premières lignes, une allusion à quelque grand événement politique et militaire :

HOSTES VICTOS ITALIA GAVDES

M. de Rossi, observant la forme des lettres qui convient à la fin du IIIe siècle, conjecture que l'allusion pourrait viser les victoires d'Aurélien, en 271, sur les Barbares, parvenus jusque dans le Picenum. — Le fascicule III des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* pour 1891 contient la curieuse inscription relative à sainte Salsa découverte par M. Gsell dans la basilique qu'il a retrouvée à Tipasa près d'Alger. M. de Rossi, dans la séance publique de l'Académie d'archéologie chrétienne de dimanche dernier 20, a émis l'opinion que ce texte intéressant datait de l'an 446 environ. Un légat du Saint-Siège, Potentius, envoyé alors en Afrique par saint Léon le Grand, aurait réparé et décoré l'autel de la sainte, après les désastres de l'invasion des Vandales. — Rien de nouveau aux fouilles pratiquées au bas du mur de l'ancienne Préfecture de la ville, où était fixé le plan de Rome dont on voudrait retrouver de nouveaux fragments. Il faut consolider le mur avant d'étendre les recherches. — L'École française de Rome vient de publier la relation de M. Gsell sur les Fouilles de Vulci : un volume in-4° de près de 600 pages, avec une centaine de dessins concernant l'architecture des tombes, et 20 planches.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Oppert, président, annonce que l'Académie a élu M. Whitley Stokes à la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de M. de Miklosich.

M. d'Arbois de Jubainville communique des recherches sur la condition des femmes chez les Celtes. Il distingue à cet égard deux périodes dans l'histoire du droit celtique.

Dans la première période, le droit des Celtes, à l'exemple du droit indo-européen primitif, tenait la femme dans un état d'infériorité complète : elle ne pouvait ni hériter, ni posséder des biens. La trace de cet état de choses se trouve, pour la Gaule, dans les Commentaires de César ; pour l'Irlande, dans le traité de la *Saisie immédiate*, qui forme une section du livre Ier du *Senchus Mor*.

Dans la période suivante, la femme fut admise à hériter et à posséder des terres : mais elle dut, en conséquence, prendre sa part du service militaire, qui était une charge attachée à la propriété du sol. Un siècle après César, on voit, chez les Celtes de Bretagne, la reine Cartismandua changer de mari et conserver la royauté ; le roi Pratusagus institue ses filles héritières, conjointement avec l'empereur Néron ; la reine Bondicca, montée sur son char, se rend au combat à la tête de son armée. Dans la littérature irlandaise, le héros Cuchulainn doit son talent militaire aux enseignements d'une femme, et c'est contre une femme amazone qu'il accomplit son premier exploit. La loi qui soumettait les femmes irlandaises à l'obligation du service militaire fut abolie à la fin du VIIe siècle de notre ère. Quant au droit de propriété et de succession, que leur reconnaissait la loi d'Irlande, il n'était pas absolu : la femme, héritière de son père, pouvait transmettre sa terre à sa fille, mais à la troisième génération le bien devait faire retour aux collatéraux mâles.

Ouvrages présentés : — par M. Anatole de Barthelemy : 1° MUGNIER (François), *Saint François de Sales, sa correspondance inédite avec les frères Cl. et Ph. de Quoex* ; 2° LE MÊME, *Histoire documentaire de l'abbaye de Sainte-Catherine ; annales de l'abbaye de Beaulieu* ; 3° LE MÊME, *le Théâtre en Savoie* ; 4° LE MÊME, *Lettres des princes de la maison de Savoie* (1393-1528) ; 5° LE MÊME, *les Évêques de Genève-Annecy depuis la Réforme* (1535-1870) ; 6° LE MÊME, *Madame de Warens et J.-J. Rousseau* ; 7° BOUDET (Marcellin), *les Premiers travaux de dessèchement du marais de Limagne, d'après les textes du moyen âge* (extrait de la *Revue d'Auvergne*) ; — par M. Menant : JEREMIAS (Alfred), *Isdubar-Nimrod* (en allemand) ; — par M. Delisle : SIEBER (L.), *Das Mobiliar des Erasmus. Verzeichniss vom 10 April 1534* ; — par M. d'Arbois de Jubainville : STOKES (Whitley), *The Anglo-Indian Codes*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 18 mai — 1891

245. — **Degli incunaboli** e di alcune edizioni ebraiche rare o pregevoli nella bibliotheca della R. università di Bologna. Leonello Modona, sottobibliothecario nella R. Palatina di Parma. Estratto dal Bibliofilo, n[i] 7, 8-9, del 1890. Brescia, Apollonio, 1890; in-8, p. 15.

M. Madona a fait tirer à part les articles qu'il a publiés dans le *Bibliofilo* sur les imprimés hébreux, rares et précieux, que possède la bibliothèque de Bologne. Le premier article est consacré à quatre incunables antérieurs à l'année 1480, dont le premier renferme la traduction hébraïque, due à Ibn Tibbon, du célèbre traité de Maimonide, intitulé le *Guide des égarés*. Les autres imprimés hébreux, qui figurent parmi les curiosités de la bibliothèque de Bologne, appartiennent au XVI[e], au XVII[e] ou au XVIII[e] siècle. M. Madona donne sur ces livres, sur leurs auteurs et les diverses éditions qui ont été publiées, des renseignements qui dénotent une grande connaissance de la littérature et de la bibliographie hébraïques. Cette brochure sera consultée avec reconnaissance par les hébraïsants et les bibliophiles qui n'ont pas à leur disposition le recueil où l'auteur a publié ses articles.

R. D.

---

246. — T. Zanardelli. **L'étrusque, l'ombrien et l'osque** dans quelques-uns de leurs rapports intimes avec l'italien. Bruxelles, 1890, 38 p., in-8.

Il serait trop long de signaler toutes les erreurs de détail, toutes les hypothèses insuffisamment justifiées contenues dans cette communication faite par M. Zanardelli à la Société d'anthropologie de Bruxelles (*Bulletin*, t. VIII) : l'idée de ce travail n'en est pas moins excellente. Rien n'est plus légitime, quoiqu'on l'oublie trop souvent, que de recher-

cher dans les sons, les formes, la syntaxe d'une langue, les traces des langues qu'elle a supplantées.

M. Z., dans son étude, s'est attaché presque uniquement à la phonétique [1]. Pour l'osque et l'ombrien, son érudition, bien qu'évidemment de fraiche date, est puisée aux meilleures sources. Il n'en est pas de même pour l'étrusque, où il a constamment suivi Corssen : nombre de changements phoniques attribués à cette langue, deviennent plus que douteux, si on ne la rattache pas, comme cet auteur, à la famille indo-européenne, — et malheureusement, c'est à l'étrusque que M. Zanardelli emprunte les principaux éléments de ses comparaisons. De là bien des erreurs ou des conjectures hasardées : mais, malgré tout, on ne lira pas sans intérêt ce travail. Nous avons été surpris de ne pas y voir signalée la tendance commune de l'étrusque et du dialecte toscan à transformer les occlusives en spirantes : c'est un rapprochement intéressant, et souvent fait déjà. Rappelons aussi que M. Meyer-Lübke, dans la *Zeitschrift* de Kuhn (t. XXX, p. 345), signalait récemment un exemple analogue de la persistance des habitudes locales dans la prononciation des provinces de la Haute Italie. Il y aurait encore bien d'autres faits de ce genre à citer.

L. Duvau.

---

247. — **Die Alliaschlacht.** Eine topographische Studie, von Ch. Hülsen und P. Lindner. Rom, Lœscher, 1890, gr. in-8, 35 p., avec une carte en couleurs de la vallée du Tibre.

Cornwall Lewis a été le premier à s'apercevoir qu'il y avait non seulement divergence, mais contradiction entre les récits de la bataille de l'Allia dans Tite-Live (V, 37) et dans Diodore (XIV, 114) [2]. La préférence a été généralement donnée au récit de Tite-Live, ou bien l'on a essayé de concilier sa version avec celle — de Fabius Pictor, peut-être — que Diodore a reproduite. MM. Hülsen et Lindner, l'un philologue, l'autre militaire, se sont appliqués à montrer les impossibilités du récit de Tite-Live, et il me semble qu'ils y ont parfaitement réussi. Suivant l'historien romain, la bataille se livre sur la rive gauche du Tibre, à l'embouchure de l'Allia, et la partie de l'armée romaine qui se réfugie à Veies (sur la rive droite) échappe aux Gaulois en traversant le Tibre à la nage. Stratégiquement, cela est peu admissible; ce qui l'est encore moins, c'est que les Romains battus passent ainsi une grande rivière au lieu de se concentrer autour de la place forte de Fidènes, entre l'Allia et Rome. Diodore, d'autre part, ne mentionne nulle part l'Allia, mais il met la scène de la rencontre sur la rive droite du Tibre, c'est-à-dire du même côté que Clusium, d'où venait l'armée gauloise, et de Veies, où

1. Il s'est beaucoup servi, en le citant très loyalement, d'ailleurs, des *Remarques* publiées par M. J. Storm dans *Mém. Soc. Ling.*, t. II, p. 48, sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien.

2. Et non V, 114, comme on l'a imprimé par erreur à la page 14.

se réfugia l'armée romaine. Une petite partie de cette armée, au lieu de se porter sur Veïes, essaya de franchir le Tibre ; les quelques soldats qui atteignirent la rive gauche, au point du confluent de l'Allia *(Fosso Maestro)*, portèrent à Rome la nouvelle du désastre en désignant le lieu de la bataille par le nom de l'Allia. De là une légende qui transportait l'action sur la rive gauche du Tibre et qui, développée par Tite-Live, a trouvé place dans la plupart des histoires romaines. Le récit même de la bataille, tel qu'on le lit dans Tite-Live, ne s'explique sur le terrain que si l'on en place la scène *vis à vis* de l'embouchure de l'Allia. MM. Hülsen et Lindner auraient pu s'en tenir là, et je ne goûte pas l'hypothèse par laquelle ils mettent la version de Tite-Live en relation avec la vieille fête des *Lucaria*, célébrée les 19 et 21 juillet (la bataille de l'Allia est du 18) sur la rive gauche du Tibre. Supposer qu'après 390 cette fête comprit un sacrifice expiatoire en mémoire de la défaite des Romains, c'est couronner une série d'observations très plausibles par une conjecture qui ne repose sur aucun texte. Le travail de MM. Hülsen et Lindner montre quel profit la critique historique peut retirer de l'étude attentive des localités.

Salomon REINACH.

---

248. — **Ad Sollemnia... universitatis Dorpatensis...** Anni MDCCCLXXXIX... rite concelebranda... invitamus rector et senatus... Inest Wilhelmi HOERSCHELMANN de Catulli carmine duodeseptuagesimo commentatio, Dorpati Livonorum. Schnakenburg typis descripsit, in-4, 24 p.

M. Hoerschelmann essaie de démontrer que le poème 68 de Catulle a été à tort, depuis Ramler, séparé en deux poèmes distincts, 68^a = v. 1-40, 68^b = v. 41-160.

Allius, l'ami de C., lui a adressé deux demandes : revenir à son existence amoureuse; tirer de là de beaux vers qu'il lui enverra. Suivant M. H., C. ne répond par un refus qu'à la première; le v. 39 : *quod tibi non utriusque petenti copia parta est* signifierait : je ne puis t'accorder les deux choses. Or, qui s'exprime ainsi veut dire qu'il en accorde une.

Mais il ne l'accorde pas tout entière; car Allius lui a demandé des vers amoureux et il lui envoie un poème où il lui exprime sa reconnaissance et recommande son nom à l'immortalité.

Pour que l'interprétation de M. H. fût possible, il faudrait — même en admettant que le v. 39 ne signifie pas : neutrius tibi copia parta est, je t'ai refusé l'un et l'autre — que C. s'expliquât plus clairement : je ne puis t'accorder tes deux demandes ; je ne puis même t'accorder la seconde dans les termes où tu me l'adresses ; je veux cependant t'envoyer des vers qui remplaceront jusqu'à un certain point ceux que tu attends.

Or, rien de pareil n'existe dans C. Le v. 41 ne se rattache par rien aux v. 39-40 qui, comme toute la pièce, ont bien le caractère d'un refus absolu. Il en résulte que 68^b n'a point de rapport avec 68^a.

M. H. a combattu les arguments qui militent en faveur de la sépara-

tion ; je ne crois pas qu'il ait réussi à les affaiblir : les principaux subsistent :

1° Le nom de l'ami de Catulle est donné pour la première pièce par les bons mss. O et B, Mali v. 11 et 30, dont les éditeurs ont fait Manli. Il est certain qu'à la fin du v. 11 il faut un mot commençant par une consonne. On pourrait supposer avec Schoell deux fois mi Alli. Mais pourquoi au v. 150 — deuxième pièce, — Catulle, employant également le vocatif, n'aurait-il pas employé la même forme?

Pour la seconde pièce nous trouvons : O B, quam fallius v. 41, qui renvoie à : qua me Allius, (me est nécessaire dans la phrase), O Allius B Manlius v. 66 ; O et B, aliis v. 150 qui renvoie à Alli.

Donc la tradition, bien que corrompue en plus d'un point, des bons mss. nous amène à deux noms différents pour les deux poèmes ; ils ne sont pas adressés au même personnage.

2° Il est impossible que le même poème ait contenu les v. 20-24 et 92-96, dont quatre sont identiques. Cette répétition n'est concevable que dans deux pièces différentes. M. H. ne résout la difficulté que par une athéthèse dans le second cas, athéthèse qui est arbitraire.

3° Dans 68 [a], C. a renoncé à l'amour, v. 19 sq. Dans 68 [b], il y a si peu renoncé qu'il déclare qu'il se montrera indulgent pour les infidélités de Lesbie, à condition qu'il n'y ait pas de scandale, v. 135 sq.,

4° Dans 68[a], l'ami de Catulle a perdu sa femme ou sa maîtresse soit par la mort, soit à la suite d'un abandon, v. 6. *Desertum in lecto caelibe*. Dans 68[b], le v. 155 qui paraît devoir être rétabli : *Sitis felices et tu simul et tua vita*, contient un souhait, qui, sans aucune allusion à la séparation des deux amants, serait bien singulier. Il va sans dire qu'en cas de mort, il est tout à fait impossible. Au moins C. aurait-il dû dire : j'espère qu'une réconciliation aura lieu et qu'alors vous retrouverez tous deux le bonheur perdu.

En résumé, la dissertation de M. H., bien qu'il analyse çà et là assez finement la pensée de C., n'aboutit pas à un résultat acceptable : 68[a] et 68[b] forment deux poèmes distincts.

Je signalerai une correction ingénieuse au v. 78 *quod temere invitis suscipiatur heris*, où heris n'a pas grand sens. M. H. lit : *suscipiam superis*. De *suscipiā superis* on aurait fait *suscipiatur eris*.

A. Cartault.

---

249. — **Die Apologieen Justins des Martyrers**, herausgegeben von Dr. G. Krüger. Freiburg i. B., 1891, Mohr ; x-64 pp. Prix : 1 M. 50.

Cette brochure est le premier fascicule d'une collection intitulée : *Sammlung ausgewählter kirchen-und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, als Grundlage für Seminarübungen herausgegeben unter Leitung von Professor G. Krüger*. Le professeur de Giessen a été frappé de la difficulté qu'ont les étudiants à se procurer les textes d'ou-

vrages isolés des auteurs chrétiens. Il se propose de mettre à la portée de tous, les documents les plus importants pour l'histoire et la dogmatique. Les deux apologies de saint Justin, par lesquelles il débute, nous donnent une idée très avantageuse de l'entreprise. Une introduction contenant les indications essentielles sur la vie de l'auteur, ses œuvres, ses idées théologiques, avec des renvois aux ouvrages et articles où ces questions sont traitées à fond; le texte; un appendice critique, mentionnant les points les plus litigieux [1]; un index des passages bibliques; un autre index des mots et des choses, très développé et pouvant tenir lieu d'un commentaire: tel est le sommaire de ce premier volume. Tout cela est sobre, clair, sûr. C'est un vrai livre d'enseignement. Nous ne pouvons que souhaiter bon succès à M. Krüger et exprimer le vœu de voir se ranger un grand nombre d'autres fascicules à côté du premier.

P. L.

---

250. — Karl Lohmeyer. **Herzog Albrecht von Preussen.** Eine biographische Skizze. 1 broch. in-8, 62 p. Danzig, Kafemann, 1890.

M. Lohmeyer avait déjà publié diverses études sur le margrave Albert de Brandebourg-Anspach, qui fut le dernier maître de l'ordre teutonique et le premier duc de Prusse. Il avait notamment rédigé l'article publié sur ce prince par l'*Allgemeine Deutsche Biographie*. Aujourd'hui, il reprend cette biographie, la rectifie sur certains points, et surtout la complète. On trouvera dans sa brochure de curieux détails sur l'enfance d'Albert, sur son élection comme grand-maître en 1511, sur la triste situation de l'ordre à cette époque, sur le fameux traité de Cracovie du 8 avril 1525, qui sécularisa la Prusse, et plaça le nouveau duché sous la suzeraineté polonaise, sur l'introduction de la Réforme dans le pays, sur la fondation de l'Université de Kœnigsberg, sur les luttes religieuses et politiques que suscitèrent les doctrines d'André Osiander et le despotisme de l'aventurier Skalitsch. Mais ce n'est là qu'une esquisse; une histoire complète d'Albert nous manque encore. Nous ferons aussi observer que la figure du duc de Prusse ne se détache pas assez. M. Lohmeyer nous a montré les principales actions d'Albert, il ne nous a pas montré Albert lui-même; il ne nous a pas dit d'une façon assez claire quelles étaient ses qualités intellectuelles et sa valeur morale.

Ch. Pfister.

---

251. — L. Gallois. **Les géographes allemands de la Renaissance.** (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon, t. XIII). Paris, Leroux, 1890. xx-266 p.
252. — **De Orontio Finæo gallico geographo,** *ibid.*, 105 p.

L'œuvre des géographes allemands des xv[e] et xvi[e] siècles avait pro-

---

1. Il serait utile de donner les dates des mss., et il aurait fallu joindre à la liste des mss. de saint Justin l'explication des sigles des mss. d'Eusèbe qui sont cités.

voqué déjà des travaux dont la liste est respectable. Pourtant l'étude de M. Gallois est neuve (non de cette nouveauté qui se confond avec l'inédit), et originale. Car M. G. a saisi cette œuvre dans son ensemble et dans son évolution. Pourquoi l'École allemande a-t-elle de préférence sollicité sa curiosité? C'est que la renaissance géographique s'annonce d'abord en Allemagne. On est surpris du fait : il semble que les nations maritimes, plus intéressées aux grandes explorations, fussent mieux placées, mieux outillées aussi pour en enregistrer, pour en interpréter les résultats. M. G. explique excellemment pourquoi l'Allemagne, pays continental, devint en quelque sorte le laboratoire géographique de l'Europe, pourquoi il y fleurit quelques écoles, nous dirions presque quelques Instituts géographiques. Outre les relations commerciales de l'Allemagne avec l'Italie, outre l'activité des nombreuses imprimeries qui sèment les nouvelles, la raison la plus décisive de ce mouvement est l'essor que prirent au xv^e siècle les mathématiques et l'astronomie. Elles ressuscitèrent la géographie, elles la vivifièrent, mais en la créant à leur image, en la marquant de leur empreinte. Cette géographie est toute mathématique; elle n'a rien, au début, d'une science physique, encore moins d'une science morale. Les savants qui la cultivent sont les disciples, les prophètes de Ptolémée. Strabon est alors méconnu, sinon inconnu. Les humanistes, que la géographie séduit aussi, ne se réclament pas de lui : car s'ils sont les collaborateurs des mathématiciens, ce n'est point pour l'amour de cette discipline. L'humanisme en Allemagne fut, en dépit de la contradiction des mots, tout national; or avec la conscience de la patrie s'éveilla le désir de la mieux connaître pour la mieux célébrer. Mais sans l'intervention maîtresse des mathématiciens, cette renaissance eût été sans doute plus historique et littéraire que géographique.

Elle fut géographique, il est vrai, par ce qu'on serait tenté d'appeler le petit côté de la géographie, par la cartographie. Mais on ne doit pas ici opposer la cartographie à la géographie, comme l'art à la science, comme l'application à la théorie. La cartographie en effet résuma, traduisit la conception de la terre qui régnait à cette époque. C'est elle surtout qui vulgarisa les découvertes. Aussi M. G. a-t-il voué tout son effort, sinon tout son livre, à la question cartographique.

Cette question comporte deux termes : d'abord la méthode de projection, la construction des cartes; en second lieu, le report sur la carte, la localisation des régions nouvellement signalées ou soupçonnées.

C'est de Ptolémée que procède la cartographie des écoles allemandes Peurbach et Regiomontanus (M. G. coupe, on ne sait pourquoi, la terminaison latine de ce dernier nom), les premiers maîtres de l'école de Nuremberg, ne s'écartèrent pas du système. Ils dressèrent toutefois des tables astronomiques rectifiées : ainsi Regiomontanus substitua des chiffres de longitude et de latitude plus exacts à ceux de Ptolémée, notamment pour les villes du Danube en amont de Vienne et révéla, pour

ainsi dire, le coude du fleuve vers Ratisbonne. C'était déjà de l'indépendance. Nicolas d'Allemagne montre un autre genre de hardiesse. Ce personnage, généralement appelé Donis, était assez mystérieux : M. G. met en lumière sinon son identité, du moins son rôle. Donis réforma la projection, d'après un procédé indiqué par Ptolémée lui-même, mais non pratiqué par lui ; il traça les contours des provinces que les cartes ptoléméennes laissaient vagues ; il publia enfin des cartes modernes, inspirées des cartes marines, mais en les adaptant au type ptoléméen. M. G. lui reproche d'avoir vicié les données expérimentales des cartes italiennes, et répandu ainsi des idées fausses.

C'est encore un fidèle du système ptoléméen que Martin Behaim, l'auteur du globe de Nuremberg, où se concilient, ou plutôt, selon l'expression de M. G., se juxtaposent les notions empruntées à Ptolémée, à Marco Polo, et aux récents découvreurs. On voit par ce monument fameux avec quelle peine, avec quelle répugnance les esprits s'affranchissent de la tradition. Ils s'émurent pourtant quand arrivèrent les lettres de Vespuce, confirmant, mais éclipsant d'abord les relations plus modestes de Christophe Colomb lui-même. Les commentateurs les plus autorisés de ces documents furent les savants de l'école alsacienne lorraine, Ringmann, Waldseemüller et Lud, qui se rencontrèrent au *Gymnase* de Saint-Dié sous le patronage du duc René II de Lorraine. C'est là que Waldseemüller publia sa *Cosmographiæ Introductio* en 1507, augmentée des quatre voyages de Vespuce et illustrée de deux cartes. M. G. s'inquiète des sources qui servirent à composer ces cartes. L'une est perdue ; quant à l'autre, une mappemonde en fuseaux, M. G. croit la reconnaître dans la collection du prince de Lichtenstein. Avec une érudition où il entre beaucoup de divination, M. G. découvre la principale de ces sources : le terme de découvrir est doublement juste, car M. G. a exhumé des Archives du service hydrographique de la marine le portulan de Canerio. M. G. se livre à la même enquête sur les cartes qui accompagnent l'édition de Ptolémée de 1513, préparée à Saint-Dié, mais éditée à Strasbourg.

M. G. affectionne ces études critiques où il excelle. Il analyse le globe de Schœner, un maître de l'École de Nuremberg, qui continua, en l'amplifiant, le programme des Alsaciens Lorrains. Nuremberg était devenu avec Augsbourg un centre d'informations et de propagande, à mesure que les intérêts commerciaux de l'Allemagne s'étaient étendus. Ce rayonnement fut propice à la géographie. Les chefs des grandes maisons de négoce protégèrent et, qui mieux est, cultivèrent cette science utile : il suffit de rappeler les noms de Peutinger d'Augsbourg, de Pirckeymer à Nuremberg. C'est grâce aux documents qui affluaient dans ces villes que Schœner composa ses traités géographiques et *ses* globes : car, outre celui qui est signé de lui, M. G. lui en attribue plusieurs autres, tels que celui de la Bibliothèque Nationale [1]. M. G. les décrit

1. M. G. a placé à la fin du volume la reproduction de trois de ces globes. Pour celui de Francfort, on voit un double tracé de l'Afrique. M. G. croit que Schœner

et démêle l'origine des tracés et des noms nouveaux : c'est ainsi qu'il démontre que le globe de Weimar, si distinct des autres, est la copie d'une carte du géographe français Oronce Finé.

Les idées de Schœner développées dans sa *Luculentissima descriptio* firent fortune, grâce surtout à son abréviateur Apian, qui les vulgarisa dans le *Cosmographicus liber*. Le principal mérite, et le plus pratique de cet ouvrage, est une table de longitudes et latitudes, empruntées soit à Schœner, soit à Ptolémée, ou bien personnelles. Ce même besoin de précision sollicite d'autres maîtres de l'école : Stœffler, et Jean Werner. Celui-ci s'occupa du problème de la mensuration des latitudes et longitudes, et proposa aussi des procédés de projection; M. G. expose avec compétence et complaisance ces essais : méthode des distances lunaires pour l'établissement des longitudes; projections cordiforme et stéréographique dont Werner donna des types curieux.

Ce travail des géographes mathématiciens a-t-il abouti à un système et, ce qui nous touche davantage, à une doctrine? Il ne le semble pas. Aussi est-ce avec quelque étonnement que l'on tombe sur un chapitre traitant des théories cosmogoniques. Ces théories, qui furent modifiées singulièrement par les découvertes et l'esprit de libres recherches, n'émanent pas des écoles jusqu'ici passées en revue. Des savants Allemands, M. G. ne cite que Stoeffler qui les ait professées, encore sans originalité. De même le chapitre des *Légendes* n'a pas avec le sujet un rapport immédiat.

Ces digressions, d'ailleurs très courtes, font l'office de transition entre les deux parties de cette étude. De la géographie mathématique nous passons à la géographie descriptive. Celle-ci s'inspire de l'humanisme. Elle brilla d'abord à Vienne où son plus illustre représentant fut Vadianus. Vadianus, dans un opuscule qui prend les proportions d'un manifeste, tout au moins d'un programme, ouvrit à la géographie des perspectives plus vastes. Pour lui, Ptolémée est simplement le plus grand des cosmographes. C'est la revanche de l'idée strabonienne. Elle fut poussée un peu trop loin, notamment par Conrad Celtès, qui a su associer la poésie érotique et la géographie, *res dissociabiles*. Les deux tendances, qui jusqu'ici avaient régi les écoles allemandes, se mêlent harmonieusement dans l'œuvre de Sébastien Munster. M. G. présente de ce savant un portrait achevé et définitif. Munster est à la fois cartographe, et même novateur en ce genre, puisqu'il a pratiqué la triangulation; il émet aussi quelques vues personnelles sur la physique du globe, par exemple sur les altérations de l'écorce terrestre, sur la nature des eaux; enfin, il peint les lieux et les hommes : la peinture de ses compatriotes est d'une précision parfois impitoyable.

C'est l'Allemagne, en effet, qui intéresse au premier chef et en toute justice les géographes allemands. Le problème de la nationalité les

a été surpris au milieu de son travail par les données nouvelles. Mais n'y aurait-il pas là une interpolation? Il faut ajouter que M. G. a ici reproduit la planche XVII de Jomard.

inquiète : car il se confond avec celui des limites naturelles et historiques de leur patrie. Le côté faible de ces limites et le plus sensible est celui de l'ouest, le point de contact avec la France. Une controverse sur ce sujet scabreux fut soulevée au début du XVI[e] siècle par l'Alsacien Wimpheling, qui englobait l'Alsace dans l'Allemagne; il fut combattu par le franciscain Thomas Murner. M. G. expose impartialement les arguments de part et d'autre. Même après cette polémique, il va sans dire que la question reste entière.

Sébastien Munster clôt dignement la série des géographes allemands de la Renaissance. Après lui, l'École allemande décline. Mais, si le travail de cette école est caduc, son effort n'a pas été vain. Mercator est son héritier direct, bien qu'il n'appartienne pas, comme l'affirme M. G., à l'École allemande. Celle-ci a le plus contribué « à affranchir la géographie de la tradition ». C'est pourquoi on y doit rattacher « le souvenir de cette petite révolution scientifique ». La conclusion est modeste.

Il en faut savoir gré à l'auteur, qui n'a pas surfait les géographes Allemands. Ce ne sont pas, en effet, des créateurs de systèmes ou de doctrines; s'ils sont novateurs, c'est en cartographie. L'on imagine que M. G. a senti cette faiblesse de son sujet, car il a suivi l'ordre chronologique et non l'ordre dogmatique. Cette manière lui a permis aussi de concentrer en un seul chapitre autour d'une question ou d'un homme tout ce qui s'y rapporte [1]. M. G. ne néglige pas le moindre élément de démonstration : il a l'œil perçant et le bras long.

Les Appendices du volume méritent d'être signalés : ce sont des tables de longitudes et de latitudes dont la comparaison aide à marquer les étapes de la cartographie; c'est la nomenclature du portulan de Canerio en regard de celle de la carte du Ptolémée de 1513 [2]; des passages peu connus d'opuscules de Munster [3]; enfin des cartes pour la plupart inédites.

— Ayant consacré un livre si docte et si français à la géographie allemande, M. G. s'est cru obligé, par une juste compensation, de mettre en relief la géographie française. Il n'a pas eu de peine à trouver un géographe français qui fît bonne figure à côté des Allemands de la Renaissance; il n'a pas eu l'embarras du choix.

Oronce Finé, dont M. G. a mis en vedette le titre de géographe français, était un Dauphinois, dont la carrière s'est presque toute écoulée

1. On signalera, par exemple, dans le chap. III, la discussion très serrée d'un texte portugais de Barros sur le point de savoir si Behaim a doté les Portugais de l'astrolabe. M. G. démontre qu'il a collaboré comme élève de Régiomontanus à des tables de déclinaison du soleil : dans le chapitre IV, l'initiative de Waldseemüller pour l'appellation de l'Amérique, etc.

2. M. G. a publié une étude détaillée sur ce document dans le Bulletin de la Soc. de géogr. de Lyon.

3. A la page 61, note 2, le renvoi doit être fait à l'appendice IX et non VIII. Il est dommage qu'il n'y ait pas une liste d'*errata* pour le volume qui en aurait besoin notamment pour les dates.

dans sa chaire du Collège de France. M. G. élucide plusieurs doutes qui planaient encore sur sa biographie : ainsi le motif d'un emprisonnement assez mystérieux : Finé avait hasardé une prédiction astrologique qui déplut en haut lieu. Il était astrologue, et par un cumul tout naturel astronome et mathématicien. Il n'était pas en France le premier ni le seul qui occupât une chaire de mathématiques. Avant lui, Lefèvre d'Etaples avait enseigné cette science au Collège du Cardinal Lemoine ; de son temps, Fernel la professait avec éclat à Sainte-Barbe. C'est par les mathématiques, à la façon des maîtres de Nuremberg, que Finé entra dans la géographie. Ce fut une conséquence de ses études, ce fut aussi une vocation :

Et toutefois cest chose tres parfonde
Savoir coucher en plat ou forme ronde
Les borts et lieux tant de mer que de terre ;
C'est un plaisir des plus grans de ce monde.

Sa géographie n'a rien de particulier ni de hardi ; elle est toute traditionnelle. En 1542, Finé écrivait encore que la terre occupe le centre du monde ; en 1543, Copernic publiait son livre des *Révolutions*. Ce n'est donc pas à lui que Finé fait allusion en injuriant les adversaires du dogme classique. M. G. soupçonne que c'est à Nicolas de Cusa, dont les hypothèses avaient éveillé les susceptibilités des conservateurs. Finé prit parti aussi dans la controverse qui agita si longtemps les esprits au moyen âge sur le rapport des continents et de la masse des eaux. M. G. donne tout au long l'argumentation de Fernel et cite de Finé un passage où l'on relève une singulière preuve en faveur des causes finales : certaines parties du globe demeurent émergées *ad viventium salutem*.

Finé est plus remarquable comme cartographe. Il emploie pour la détermination des longitudes le procédé des distances lunaires. Son seul tort est de s'en proclamer l'inventeur. M. G. lui conteste cette gloire et la restitue à Jean Werner. Une autre méthode, qui permettait aussi d'obtenir la latitude, fut pratiquée par Finé à l'aide d'un instrument qu'il nomme planisphère géographique. Dans les tables de longitudes et latitudes qu'il a dressées, les chiffres, relatifs à la France, diffèrent de ceux de Ptolémée et des Allemands ; pour l'Allemagne, ils présentent un écart de 6 degrés de longitude : c'est que Paris, lieu d'origine, est gradué avec un excédent de 5°52′ sur la mesure de Schœner et d'Apian. Enfin, pour les autres régions, Finé suit plutôt les cartes marines. Tous ses chiffres ne proviennent point d'observations astronomiques directes, mais de la compilation des itinéraires et autres documents. La construction de ces tables suppose la connaissance de la valeur d'un degré de méridien. Or Finé, par une étrange contradiction, adopte les données de Ptolémée en dépit de l'opération de Fernel, publiée dans la *Cosmotheoria* en 1528. M. G. ne voit d'autre raison de cette ignorance voulue qu'une blâmable jalousie professionnelle.

M. G. déploie dans l'examen de l'œuvre cartographique de Finé le

même sens critique, la même sûreté d'investigation que pour celle des cosmographes allemands. Il étudie d'abord sa mappemonde, puis sa carte de France, insérées à la fin du volume. On ne connaissait que la mappemonde simplement cordiforme. M. G. a eu la bonne fortune d'en retrouver une doublement cordiforme dans la collection de d'Anville aux Archives des Affaires étrangères. Ce qu'on relève de plus saillant sur ces cartes, c'est la jonction de l'Asie et de l'Amérique, c'est l'apparition d'une terre australe, « récemment découverte, mais non encore complètement explorée » (1536, suivant M. G.). Il n'existait de la carte de France de Finé que quelques réductions de facture italienne conservées à la Bibliothèque nationale. M. G. a encore eu la main heureuse : il a découvert à la Bibliothèque de Bâle un exemplaire intégral en quatre feuilles. M. G. retrace toutes les transformations que subit, depuis le type ptoléméen, l'image de la France. Celle de Finé est inégalement traitée, certaines provinces dessinées plus parfaitement que d'autres. D'où M. G. tire l'opinion qu'on possédait en France des cartes régionales, comme celle du Dauphiné, « reproduction vivante » que Finé lui-même avait exécutée de sa patrie.

Il est à désirer que cette monographie soit traduite en français, bien que M. G. écrive en un latin limpide, élégant en sa sobriété, et nourri de la lecture des humanistes et savants qu'il a pratiqués.

Chez nombre d'historiens de la géographie, l'historien domine et même efface le géographe. Chez M. G. le géographe ne le cède pas à l'historien. M. Gallois pousse jusqu'à l'austérité les vertus de l'un et de l'autre : il est géographe mathématicien ; il étudie les cartes comme des chartes. Son œuvre de début est une des plus sérieuses qu'ait produites l'école — jeune encore à tant d'égards — de la géographie française.

B. Auerbach.

---

253. — **Mairet, Silvanire,** herausgegeben von Richard Otto, chez Büchner, à Bamberg, 1890, cxvii + 160 pages, in-8.

M. Richard Otto vient de publier la *Silvanire* de Mairet avec une introduction de plus de cent pages. Voici quel est le motif, ou tout au moins le prétexte de cette longue dissertation. Jusqu'ici, on regardait la *Silvanire* comme la première pièce régulière du théâtre français et sa préface comme un manifeste capital de l'école classique. M. O. montre que cette opinion repose sur une erreur de date, que la *Silvanire* est de 1629-1630 et non de 1625, et que dès lors elle n'est plus qu'un épisode secondaire de la lutte entre les réguliers et les irréguliers. A ce propos, il retrace les diverses phases de cette lutte. Cette façon d'étendre un sujet assez restreint n'est pas sans présenter quelques dangers, et M. O. ne les a pas complètement évités. Sa préface contient bien des digressions et bien des longueurs. Ce n'en est pas moins une histoire fort intéressante de la règle des trois unités : cette règle naît au xvi[e] siècle chez les com-

mentateurs d'Aristote, chez les faiseurs de poétiques et chez les auteurs de tragédies savantes ; elle est négligée par Hardy et les tragiques populaires, elle reparait grâce à l'influence de la pastorale italienne, et, quoique combattue par Scudéry, elle triomphe enfin avec Chapelain et l'Académie. L'étude de M. Otto est très consciencieuse, elle serait complète si seulement l'auteur avait jeté quelques regards sur les littératures anglaise et espagnole. Il aurait vu que Cervantès et Tirso de Molina, que Philip Sydney et Ben Johnson sont aussi *réguliers* que les Castelvetro et les Trissin, les La Mesnardière et les D'Aubignac; et, après avoir établi que la tragédie classique n'est pas née du caprice de quelques individus, mais qu'elle procède d'un courant général d'opinion, il aurait pu ajouter que ce courant n'est ni italien, ni français, mais véritablement européen.

R. P.

---

254. — **Storia di Città di Castello** di G. Magherini-Graziani. Vol. I. Città di Castello, typ. S. Lapi, 1890, in-4 de 214 p. Prix : 50 fr.

La petite ville de Città-di-Castello, dans la province de Pérouse, est connue hors d'Italie par les productions d'une librairie importante et telle qu'on n'en trouverait, à coup sûr, aucune en France installée dans un centre analogue. Je parle de la maison Lapi, qui nous envoyait récemment le *Journal de voyage de Montaigne en Italie* édité par M. d'Ancona. La publication ici annoncée, d'un luxe typographique de très bon goût, fera honneur encore à M. Lapi et témoignera une fois de plus de la vitalité persistante de cette vieille ville, à laquelle M. Magherini-Graziani veut élever un véritable monument. L'auteur, connu du public français par une étude de mœurs toscanes (*Le Diable*, préf. de H. Cochin), a reconstitué, dans le premier volume de son nouvel ouvrage, l'histoire complète de *Tifernum* à l'époque antique. La connaissance des peuples primitifs de l'Italie, si obscure encore et où l'hypothèse tient tant de place, aura beaucoup à recueillir dans ces observations, qui, pour être restreintes à un petit champ, n'en ont qu'une portée plus sûre. M. M.-G. cherche à établir, entre autres points, que la majeure partie de l'Ombrie et particulièrement celle qu'il étudie n'ont pas été occupées par les Étrusques d'une façon suivie et durable. Ces premiers chapitres sont accompagnés de plusieurs excellentes planches reproduisant les armes et menus objets de l'âge de pierre et les bronzes ombriens ou étrusques, découverts sur le territoire de Città-di-Castello. L'auteur recherche quelles étaient au commencement du IIIe siècle av. J.-C. les conditions de Tifernum en face de Rome et démontre que c'était une des villes italiennes confédérées qui reçurent le droit de cité et devinrent municipes après la guerre contre les Marses. Suivent quelques pages sur les conditions de l'Ombrie pendant les invasions gauloise et carthaginoise et à l'époque de la guerre sociale. L'orga-

nisation de Tifernum comme municipe romain est étudiée dans ses moindres détails, à l'aide des ouvrages généraux sur la question et de la discussion des inscriptions qui se rattachent à l'histoire de la ville. La correspondance de Pline le jeune, qui eut beaucoup de relations avec Tifernum, fournit à l'auteur des renseignements précieux et l'occasion de reprendre la question de l'emplacement de sa villa. Le dernier chapitre est relatif à l'introduction du christianisme à Tifernum et à la légende de saint Crescentien, qui l'a prêché le premier dans la ville. Les principaux appendices sont relatifs à l'épigraphie de Città-di-Castello et au dialecte de la région, déjà étudié par M. Bianco Bianchi. Les monuments de l'art antique qu'on y conserve et les inscriptions sont l'objet de facsimilés ou de gravures, de nature à rendre service aux archéologues. En somme, M. Magherini-Graziani n'a rien négligé pour être complet et utile. Son œuvre sort absolument du niveau ordinaire de l'histoire locale; elle a été traitée avec un soin, une minutie, une méthode qui lui assurent bon accueil dans le monde savant.

P. N.

---

255. — **Was die Bücherei erzählt.** Litterarische Essays, von Ferdinand Gross. Leipzig, Friedrich. In-8, 308 p. 4 marcs.

Sous ce titre, assez artificiel et peu clair, sont réunies une quinzaine d'études littéraires plus intéressantes qu'elles ne le paraissent d'abord. L'auteur, qui a une certaine réputation en Allemagne, est un Viennois curieux et spirituel. Il a beaucoup de goût pour notre littérature, et il y a sans doute profité. Il connaît aussi quelques auteurs étrangers, anglais ou italiens, qu'il juge avec finesse. C'est un allemand, il répète peut-être un peu souvent et avec une complaisance emphatique : *wir Deutsche*. Le génie allemand a toutes sortes de qualités propres, qu'aucun autre ne saurait acquérir : où pourrait-on le mieux voir que dans les traductions ou les imitations que nous osons tenter du *Faust?* M. Gross en passant veut comparer dans les deux littératures, allemande et française, les œuvres lyriques, et, dans son impartialité, il ne trouve à opposer à Gœthe que le seul Béranger. C'est peut-être nous faire la part un peu mince et triompher à trop bon compte. Il est vrai que nous méritons toutes les sévérités pour notre « passivité » et notre indolence : au commencement de ce siècle, nous dit-on avec amertume, on avait beaucoup plus d'intérêt et de sympathie en France pour les œuvres du génie allemand. C'est probablement pour cette raison que M. G. insiste si volontiers sur les articles du *Globe* et sur la traduction de Gérard de Nerval : tout ce qui a été écrit depuis, critiques de *Faust*, études sur Gœthe, traductions de ses œuvres, lui paraît évidemment méprisable. Et, quand Mme Ackermann « traduit » le *Roi de Thulé* et qu'elle se permet d'ajouter deux strophes, assez malheureuses il est vrai, quel triomphe pour l'esprit allemand, et quel « abime » nous sépare de lui !

M. G. dit ailleurs que l'Allemagne a des goûts cosmopolites : comment les concilier avec cette originalité distinctive, ces qualités si personnelles et si particulières dont on nous parlait? Pourtant l'auteur a raison, et ce n'est pas seulement à propos de Vienne et de l'esprit viennois qu'il aurait pu dire : nous sommes dans une époque de transition. La littérature, en effet, à Paris comme à Berlin, et grâce précisément à ces *kosmopolitischen Interessen*, dont M. G. aurait pu ne pas réserver le privilège à l'Allemagne, semble tendre vers une forme commune et universelle, une sorte de littérature européenne où l'originalité de chaque peuple serait à peine visible. M. G. nous expose donc avec mélancolie ses réflexions sur l'esprit viennois, qui s'est passionné un moment pour les parodies, — ce qui ne suffirait pas à le distinguer d'un autre — et qui maintenant n'existe plus qu'en souvenir, ou en espérance. La figure de Bauernfeld, le dramaturge frondeur et libéral, est vivante, et le portrait, ressemblant. Celui du prince de Ligne, « Français à Vienne et Autrichien à Paris », est finement tracé, encore qu'un peu long. — Mais on regrette, même dans ces études locales, pour ainsi dire, et où l'auteur semble devoir se trouver plus à l'aise, que le jugement ne soit pas plus libre, plus original : les petits faits, les analyses détaillées ne cèdent pas assez souvent la place aux idées générales.

C'est le grand défaut qui se marque surtout dans les pages, agréables d'ailleurs et très souvent fines, consacrées à certains de nos écrivains contemporains, romanciers ou poètes. Peut-être est-il permis de ne pas admirer trop vivement la nouveauté de l'observation critique, si l'on nous dit que M. Leconte de Lisle est un « impassible », amoureux d'une forme ciselée, impeccable, que M. Sully-Prudhomme est un penseur, et en même temps un sentimental, un attendri (qui ne reconnaîtrait en lui le *Gemüth?)*, ou que M. Ferdinand Fabre nous peint avec exactitude les mœurs du bas-clergé provincial... Il y a pourtant, dans l'étude intitulée : Alphonse Daudet, une idée ingénieuse, qui est en même temps une vue d'ensemble sur l'œuvre de notre romancier parisien : M. G. a été frappé du rôle très important que les *ratés* y jouent, et il suit, à travers plusieurs romans, la figure variée de ce type. Mais n'est-il pas à craindre, si l'on fait de *Jack* le centre de cette étude, que l'on exagère encore la tendance mélodramatique à laquelle M. Daudet a trop souvent cédé?

On ne trouve dans ce livre à peu près rien de vraiment nouveau sur nos auteurs, mais c'est déjà un mérite que d'être arrivé à une opinion assez semblable à celle de nos critiques : il faut savoir le reconnaître. M. G. aurait pu sans doute mieux dégager du milieu des détails plusieurs traits généraux qui eussent dessiné avec plus de précision les physionomies littéraires qu'il voulait tracer. Mais il nous a donné, après tout, un témoignage de sa sympathie pour notre littérature : il n'est pas jusqu'à Villon qu'il n'ait lu et qu'il ne cite, il emprunte quelques vers à Boileau, il connait certains tours de notre langue familière et il en use à

propos. Et avec tout cela, malgré le soin trop scrupuleux avec lequel il recherche ce que tous nos auteurs, même les plus spéculatifs, ont pensé des Allemands et de la guerre, il y a dans ces études comme un air de bonne humeur, d'esprit enjoué, qui nous inspire une véritable sympathie.

Enfin, sur plusieurs écrivains étrangers, le moraliste S. Smiles, le poète italien Lorenzo Stecchetti, derrière lequel se cache un professeur de Bologne, la « romancière » italienne Mathilde Serao, auprès de laquelle M. Zola, paraît-il, semblerait un auteur moral, et enfin sur Ouida, M. Gross nous donne des jugements agréables. Peut-être le veut-il ainsi ; mais il n'est jamais très pénétrant ni très profond, s'il a toujours beaucoup de finesse.

E. Bourguet.

---

256. — Gustave Brunet. **Études sur la reliure des livres et sur les collections des bibliophiles célèbres.** Bordeaux, Ve Moquet, 1891, in-8 de vi-173 p.

C'est ici la seconde édition, considérablement augmentée, d'un travail qui parut pour la première fois en 1873 et qui fut examiné et loué dans le *Journal des Savants* d'août et de septembre 1876 par un des meilleurs critiques de notre temps, feu M. Defrémery, que n'ont oublié ni ceux qui furent ses amis, ni ceux qui furent ses lecteurs. M. Brunet, profitant des observations de ce juge si compétent, profitant encore plus de ses propres et incessantes recherches, a fort amélioré son essai primitif. Sans prétendre nous donner un travail d'ensemble sur la reliure, il a voulu mettre à la disposition des bibliophiles les principaux renseignements relatifs à l'histoire de cet art qui, comme il le fait remarquer (p. vi), est éminemment français. C'est pour la première fois que se trouvent réunis tant de détails sur les relieurs célèbres, sur leurs œuvres, sur les collections où ces œuvres sont conservées et admirées. M. B. a extrait, avec une patience et un soin des plus méritoires, la plupart de ces curieux détails, d'un grand nombre de catalogues rarement consultés et d'un accès parfois fort difficile. On peut dire que son volume résume d'une façon agréable des milliers de pages qu'il eût été pénible de rechercher et pénible de lire. Sachons gré au vaillant doyen de la bibliographie d'avoir ainsi concentré et vulgarisé des indications intéressantes éparses un peu partout et qui par leur diffusion extrême échappaient aux meilleurs chercheurs. Ces indications remplissent huit chapitres : le premier concerne les ouvrages relatifs à la reliure [1] ; le second renferme

1. L'auteur s'occupe (p. 1-2) du *Traité de la reliure des livres* qui parut sans lieu ni date (vers 1763). On trouve dans le *Bulletin* de la librairie Damascène Morgand, de novembre 1890, p. 464, article 18722, une petite notice qui permet de compléter et même de rectifier un peu la sienne. Le format du rarissime volume est in-8° et non in-12. Le titre est : *Traité de la reliure* et non *sur la reliure*. Enfin l'auteur, dont le

l'histoire de la reliure avant 1500; dans le troisième on trouve de rapides notices sur divers amateurs de belles reliures et sur les trésors en ce genre qu'ils ont eu le bonheur de posséder (Anne de Bretagne, Grolier, Maïoli, Marc Laurin (de Bruges), le docteur Demetrio Canevari, François Ier [1], Henri II, Diane de Poitiers, Marguerite de Navarre, François II, Marie Stuart, Catherine de Médicis, Anne de Montmorency, Charles IX, Henri III, Louise de Lorraine, Charles de Valois, Marguerite de Valois, le président de Thou, Henri IV, Charles Ier, duc de Croy. La série se continue, pour les amateurs et les splendides reliures du XVIIe siècle, dans le chapitre IV (Marie de Médicis, Louis XIII, Anne d'Autriche, Mazarin, le duc de Montausier, Marie-Thérèse d'Autriche, la duchesse d'Aiguillon, Mme de Montespan, la duchesse de Montpensier, Mme de Maintenon, la princesse Palatine, la duchesse du Maine, Marie d'Aspremont, la duchesse de Lesdiguières, Marie-Adélaïde de Savoie), et, pour le XVIIIe siècle, dans le chapitre VI (Mme de Chamillart, Longepierre, la comtesse de Verrue, le comte d'Hoym, Girardot de Préfond, Marie Leczinska, Mme de Pompadour, Marie-Adélaïde, fille de Louis XV, et ses deux sœurs, Victoire et Sophie, Mme Du Barry, Gouttard, le duc de la Vallière, Marie-Antoinette, la comtesse de Provence et la comtesse d'Artois, Mirabeau). Le chapitre VI est consacré à divers relieurs, célèbres entre les plus célèbres (Nicolas et Clovis Eve, Ruette, Le Gascon, Du Seuil, Boyet, Padeloup, Le Monnier, Derome, Bradel, Simier, Capé, Trautz-Bauzonnet, Cuzin). Dans le chapitre VII l'auteur traite du goût de la reliure chez quelques bibliophiles (le comte de Mac-Carthy Reagh, Renouard, Motteley, Charles Nodier). Le dernier chapitre est consacré aux ornements se rattachant à la reliure [2].

---

nom, d'après M. B., « n'est pas exactement connu, » s'appelait Caperonnier de Gauffecourt : il ne se contenta pas d'imprimer lui-même son livre (à douze exemplaires selon les uns, à vingt-cinq exemplaires selon les autres) dans sa maison de campagne de Montbrillant, près Genève; il s'amusa encore à le relier. M. B. affirme que l'exemplaire qui a successivement paru dans les ventes de Beaucousin, Méon, Châteaugiron et Nodier, a été relié par Gauffecourt lui-même et que cette reliure, sans être mauvaise, est, on le voit bien, non l'œuvre d'un véritable artiste, mais celle d'un simple amateur. Nodier possédait-il deux exemplaires du *Traité*, ou la reliure de Gauffecourt a-t-elle été remplacée par une reliure plus élégante? Le *Bulletin* déjà cité de Morgand annonce au prix de 125 fr. un « bel exemplaire » relié par Thouvenin et qui aurait appartenu à « Nodier, » puis à « Pieters ».

1. M. B. rappelle (p. 39), d'après l'*Armorial du Bibliophile* de J. Guigard, que « François Ier avait pour relieur Pierre Roffet, dit le Faucheux, lequel était en même temps libraire. » Il aurait pu ajouter que l'on connaît un autre relieur dont le talent fut favorisé par le *père des lettres*, car le baron Double, dans sa monographie du *Cabinet d'un curieux*, décrit un Ovide publié à Paris en 1517 et relié aux armes de Henri VIII, roi d'Angleterre, par *Pignolet, premier relieur du roi François Ier*.

2. Parmi les particularités signalées par M. B. signalons à notre tour le complément en cinquante articles (p. 23-30) du catalogue dressé par Le Roux de Lincy (1866) des livres qui ont appartenu à Jean Grolier, la liste (p. 33-34) de quelques inscriptions latines et françaises, en prose et en vers, mises par tels et tels amateurs

L'auteur, qui songe déjà à donner de son travail une nouvelle édition (on aime cette courageuse et noble confiance chez un octogénaire), termine ainsi son esquisse de l'histoire de la reliure : « Pour suppléer ce qui manque à ces notes, nous faisons un appel aux bibliophiles, aux conservateurs des grands dépôts littéraires, qui voudront bien nous prêter leur concours. Toutes les communications qui nous seront adressées seront reçues avec la plus vive reconnaissance ». Je répondrai, pour ma part, à ce pressant appel en signalant au vénérable et infatigable travailleur une lacune singulière dans le chapitre sur les reliures du XVII^e siècle : Le nom de Peiresc ne s'y trouve pas. Et pourtant quel amateur ce fut de belles reliures tantôt demandées aux meilleurs artistes de Paris, tantôt exécutées sous ses yeux dans un atelier annexé à sa maison [1] ! M. Brunet doit une réparation d'honneur à ce grand bibliophile, qui eut le culte du maroquin du Levant. J'espère qu'ayant à rendre compte bientôt d'une troisième édition des *Études sur la reliure des livres*, j'aurai le plaisir de louer, entre autres notables additions, l'addition relative à la bibliothèque d'un des plus fervents et des plus remarquables collectionneurs du XVII^e siècle.

T. DE L.

---

257. — A. de GUBERNATIS. **Dictionnaire international des écrivains du jour.** Paris, Marpon et Flammarion. Leipzig, Brockhaus. Florence, Nicolaï. In-4, 2088 p.

Les lecteurs de la *Revue critique* connaissent tous M. A. De Gubernatis, le fécond écrivain italien, à la fois indianiste, mythologue, poète, voyageur, fondateur de revues, éditeur d'encyclopédies et de dictionnaires. En fait d'œuvres de cette dernière espèce, il avait publié en 1879 un *Dizionario biografico degli scrittori contemporanei* depuis longtemps épuisé. Ce succès l'a encouragé à en donner une seconde édition mise à jour, augmentée (2,000 pages au lieu de 1,200) et cette fois *en français*. Cette préférence donnée à notre idiome ne doit pas étonner de la part d'un écrivain qui manie également bien les deux langues et qui vient précisément de terminer un livre intitulé *La France*. On peut voir un autre signe de l'intérêt que l'auteur porte à notre pays dans le nombre des articles consacrés à des écrivains français : environ 2,400, contre

---

sur leurs livres, l'énumération des prix vraiment prodigieux atteints dans certaines ventes récentes par des ouvrages aux magnifiques reliures, prix que M. B. ne manque pas de comparer aux prix d'autrefois, souvent doublés, parfois même décuplés.

1. Voir notamment : *Peiresc bibliophile* par Paul Arbaud (Aix, 1871, brochure in-8°); *Un grand amateur français du XVII^e siècle. Fabri de Peiresc* par Léopold Delisle (Toulouse, 1889); *Une lettre de Peiresc à son relieur Corberan*, dans le tome XXVI de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (1890). Voir encore dans les *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy* plusieurs passages relatifs à ce mystérieux relieur nommé Le Gascon, sur lequel M. B. n'a pu presque rien dire, passages qui avaient été déjà publiés par M. L. Delisle dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1886, p. 166.

1,800 consacrés à des écrivains allemands et autrichiens, 1,900 à des Italiens, 500 (ce qui nous paraît insuffisant) à des Anglais.

Mais ce qui nous paraît faire surtout l'originalité du livre, c'est le ton général qui y règne. Nous sortons de la sécheresse et du style officiel habituels à ces sortes d'ouvrages, et nous sommes agréablement surpris de trouver, à côté des renseignements les plus exacts et les plus circonstanciés, les appréciations d'un homme qui sent et qui pense. Inutile d'ajouter que ces appréciations sont présentées d'une façon discrète, et que si les sympathies de l'auteur se laissent entrevoir, aucune place n'est donnée à la polémique ou à l'esprit de coterie. Pour donner une idée de l'étendue des informations, nous dirons que l'article *Zola* n'a pas moins de huit colonnes, nombre qui peut sembler exagéré, si l'on considère que l'article *Augier (Émile)* n'en a que deux. C'est surtout pour les écrivains et savants étrangers que ce livre rendra service au lecteur français. Nous avons lu un certain nombre d'articles, et nous avons pu en constater l'exactitude, ce qui n'a d'ailleurs rien de surprenant, la plupart des écrivains intéressés ayant fourni eux-mêmes des renseignements. Nous terminerons en citant quelques paroles de la préface, qui donnent une idée du généreux esprit cosmopolite qui anime l'ouvrage : « J'ai désiré faire œuvre de lumière et jeter un premier grand réseau international de fils électriques entre les écrivains de tous les pays. Ce qu'on fait de tous les côtés, dans l'ordre matériel, pour rapprocher les hommes, nous devons l'essayer dans l'ordre moral. De tous les intérêts humains, le nôtre est le plus pur, peut-être, le seul qui ne s'use point, le seul qui ne soit pas destiné à périr. »

M. B.

---

258. — G. Saunois de Chevert. **La liberté de conscience en France et à l'étranger.** Paris, Perrin, 1890, 348 p. in-12.
259. — A. Ricardou. **De l'Idéal.** Paris, Alcan, 1890, 356 p. in-8. 5 fr.
260. — F. Howard Collins. **Résumé de la philosophie de Herbert Spencer,** trad. par H. de Varigny. *Ibid.*, 1891, 568 p., in-8. 10 fr.
261. — Dr Paul Sollier. **Psychologie de l'idiot et de l'imbécile.** *Ibid.*, 1891, 276 p., in-8 et 12 planches hors texte. 5 fr.
262. — Th. Weber. **Metaphysik.** Zweiter Band, Gotha, Perthes, 1891, 587 p., in-8, 11 m.

I. — M. Saunois de Chevert est de ceux qui pensent que la religion catholique est de nos jours, en France, l'objet d'une persécution qui, pour être hypocrite, n'en est pas moins horrible. Je sais que cela se dit et s'écrit, mais je ne puis arriver à entendre ce que cela peut bien vouloir dire. Comme cette soi-disant persécution, affirmée en mille endroits et nulle part prouvée, constitue, avec la violation de prétendus droits de prétendus pères de famille, le thème principal de son livre, je ne puis que confesser qu'il ne m'a pas été possible d'en saisir le sens ni la portée.

II. — Ce qui surprend le plus dans le livre de M. Ricardou, qui est

une thèse de doctorat, c'est que ce soit une thèse. On conçoit sans doute une thèse philosophique sans idées neuves, lorsque des idées anciennes y sont renouvelées en quelque manière par des arrangements qui les font valoir. On conçoit encore un ouvrage philosophique où les idées philosophiques soient tout à fait banales et médiocres, lorsqu'au moins elles s'éclairent de quelques analyses psychologiques valant par elles-mêmes. On conçoit enfin, à la rigueur, qu'il soit possible de s'intéresser à un ouvrage vieux d'idées et banal de psychologie, pourvu que la forme toute littéraire, seul apport original de l'auteur, ait quelque nouveauté ou quelque vie. Mais lorsque l'ensemble est banal, le détail banal, et la forme à la fois plate et boursouflée, les meilleures volontés renoncent.

III. — M. Howard Collins a résumé en un volume l'œuvre considérable et puissante, plus considérable que puissante, de M. Herbert Spencer. Il s'est astreint à suivre exactement, paragraphe par paragraphe, le développement systématique de l'œuvre; il nous en offre donc une réduction exacte au quinzième, ou mieux un sommaire très concis et très précis, qui peut être utile. M. Herbert Spencer se déclare à la fois charmé et surpris de la perfection du travail : il n'est guère permis de le juger après lui. — La traduction de M. H. de Varigny paraît être fidèle [1], et est claire.

IV. — Le livre de M. Sollier n'eût rien perdu de son intérêt si l'auteur s'était résigné à le faire plus complet et moins ample, plus méthodique et moins systématique. Les observations précises se trouvent un peu noyées dans des généralisations psychologiques qui deviennent d'autant moins distinctes et moins exactes qu'elles prétendent porter plus loin. La théorie est trop flottante, et les faits y sont trop à l'aise.

V. — M. Th Weber, dans le second volume de sa *Metaphysik*, prouve l'existence de l'esprit antithétique, prouve l'existence des anges et des démons, prouve la trinité et la création, et bien d'autres choses encore. Il n'a pas été satisfait des quelques lignes que j'ai consacrées à son premier volume; il le sera moins encore de celles-ci; je n'y puis rien.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons, sur la couverture du n° 18, dans l'analyse des périodiques, traduit le jugement d'ensemble que le critique de la *Berliner philologische Wochenschrift* porte sur le dernier ouvrage de M. REGNAUD, *Principes généraux de linguistique indo-européenne*. Le critique dit que ce livre est « tout un édifice d'erreurs ». M. Regnaud nous écrit à ce propos qu' « à titre de fonctionnaire public, il a pour devoir de faire respecter l'autorité de son enseignement et ses ouvrages qui en sont l'expression »; il proteste contre notre extrait qui « porte atteinte au bon renom de sa méthode »; il déclare que « cette sentence est exactement identique à

1. P. 531 « l'égoïsme *versus* l'altruisme » est d'une excessive fidélité.

celle qu'il porterait de son côté sur le *Grundriss* de M. Brugmann », et il ajoute : « Ma méthode est absolument différente ; nous ne pouvons nous entendre d'aucune manière ni sur aucun point. J'espère pouvoir coordonner et résumer prochainement tous les détails de mon système dans un *Manuel* analogue à celui de M. Brugmann et à celui de M. Henry. Quand le public savant aura entre les mains le dossier complet de l'affaire, quand il en sera saisi d'une manière qui lui en permette facilement l'étude, c'est lui qui jugera entre nous une bonne fois pour toutes. J'attends son verdict en toute confiance. »

BELGIQUE. — M. Tito Zanardelli, professeur aux Cours de la ville de Bruxelles, publie à Bruxelles, chez l'éditeur A. de Nocée, une nouvelle revue trimestrielle : *Langues et Dialectes*. Voici le sommaire du 1er numéro : I. Le préfixe *en* et *an* dans la langue osque ; II. Les éléments arabes de la langue italienne ; III. Les insultes du patois flamand de Bruxelles ; IV. Deux chansonniers namurois inédits ; V. Chansons namuroises de l'abbé Grisard ; VI. Paradigmes de la conjugaison des verbes namurois ; VII. Glossaire phonologique, étymologique et grammatical ; VIII. Remarques sur les préfixes du vieux français du Nord ; IX. Chroniqne et mouvement bibliographique. Ces articles, qui n'ont pas de signatures, paraissent avoir tous pour auteur le rédacteur en chef de la *Revue*. Le besoin d'un nouveau périodique ne se faisait pas sentir, et il ne semble pas que la valeur des articles justifie cette entreprise. En linguistique indo-européenne, ils ont pour point de départ le système vocalique de G. Curtius !

INDE. — Un ancien journaliste de l'Inde, M. Arnold Wright, publie sous le titre *Baboo English as 'tis writ, being curiosities of Indian journalism*, un petit recueil amusant — et qu'il aurait pu rendre plus instructif — contenant des spécimens du style anglais des journalistes indigènes. (Londres, Fisher Unwin, 10 fr.). Une introduction sur la presse indienne renferme quelques détails intéressants.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 mai 1891.

L'Académie se forme en comité secret

La séance étant redevenue publique, M. Ravaisson commence la seconde lecture, exigée par le règlement, de son mémoire sur *la Vénus de Milo*. Il rappelle, pour redresser une erreur assez répandue, qu'il ne s'agit pas de proposer une restauration de la célèbre statue, mais seulement de chercher à la restituer, par la pensée, comme elle devait être quand elle était intacte. Personne ne s'est montré plus vivement et plus nettement que M. Ravaisson l'adversaire de l'usage pernicieux des restaurations. Pour appuyer la restitution idéale qu'il propose, l'auteur du mémoire peut maintenant citer des monuments qui n'étaient pas connus au moment de sa première lecture : les bas-reliefs de Sidé en Pamphylie et de Locres, dont la découverte récente a prouvé l'existence, au temps de Phidias, d'un groupe semblable à celui dont la Vénus de Milo, selon M. Ravaisson, faisait partie.

M. F. de Mély signale un passage du lapidaire d'Alphonse X le Sage, conservé dans un manuscrit de l'Escurial, qui donne les noms chaldéens de trente-quatre espèces de pierre, avec la traduction de chaque nom en espagnol. Beaucoup de ces noms sont composés de plusieurs mots. L'une des pierres ainsi désignées paraît être la même que la pierre *zatu*, signalée par M. Menant dans ses *Annales* des rois d'Assyrie : ce serait une agathe, connue des lapidaires sous le nom d'*œil de bélier*.

Ouvrages présentés : — par M. Menant : Milloué (L. de), *Histoire des religions de l'Inde* ; — par M. Delisle : Corda (A.), *Bibliothèque nationale. Département des imprimés. Catalogue des factums et d'autres documents judiciaires antérieurs à 1790*, tome I ; — par M. Heuzey : *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. II, n° 3.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 25 mai — 1891

263. — René Basset. **Les dictons satiriques** attribués à Sidi Ah'med ben Yousof. Paris, imprimerie nationale, mdcccxc, in-8, 96 pages. E. Leroux, éditeur.

Les indigènes de l'Algérie exercent volontiers leur verve sarcastique à l'égard du prochain. Ils ne se piquent pas d'ailleurs de dire des choses très exactes et, pourvu que leurs dictons contiennent dans leur forme concise une pointe de méchanceté, un jeu de mots et quelques antithèses rimant à peu près, ils s'estiment amplements satisfaits. Ces épigrammes ne s'écrivent jamais, elles courent de bouche en bouche en éprouvant parfois de telles altérations qu'elles deviennent incompréhensibles sinon dans leur ensemble, tout au moins dans certaines de leurs parties. L'arabe illettré qui les emploie en comprend le sens général, et s'il y trouve des mots dont la signification lui soit inconnue, il ne s'en étonne guère, sachant qu'il existe une langue littéraire dont les termes ne lui sont pas familiers. Les lettrés musulmans ont bien rarement songé à mettre par écrit les œuvres dues à l'imagination populaire et quand ils l'ont fait, comme par exemple pour le roman d'Antar, les *Mille et une nuits,* ils ont apporté de telles modifications au texte original que c'est à peine si on rencontre de ci et de là quelques locutions vulgaires ou quelques fautes d'orthographe qui rappellent au lecteur l'origine particulière du texte qu'ils ont sous les yeux. L'écriture arabe se prête mal à la reproduction exacte des sons du langage; elle n'est claire, ou pour mieux dire suffisante, qu'autant qu'elle sert à noter des mots ou des phrases dont l'intelligence est rendue rigoureuse par l'application des règles si précises de la grammaire arabe. En dehors de cette sphère un peu limitée, l'écriture arabe est un fort mauvais instrument de notation, car elle ne donne pas en réalité le son d'un mot, mais seulement le moyen de le retrouver à l'aide d'une série de déductions dont la grammaire fournit seule la clé. Dans ces conditions on ne sera pas surpris que peu de personnes aient tenté de publier soit le texte, soit la traduction des divers produits de la littérature populaire des musulmans. Walsin

Esterhazy, Florian-Pharaon, le général Daumas ont bien essayé de nous faire connaître quelques uns des dictons attribués à Sidi Ahmed ben Yousof, mais bien qu'ils se fussent limités à un choix très restreint, la critique n'a pas toujours accepté sans réserve les leçons qu'ils proposaient. M. Basset vient de reprendre ce travail sur une plus large échelle : au lieu de se contenter de colliger 12, 16 ou 31 dictons comme ses prédécesseurs, il en a réuni 118, mais il s'est heurté aux mêmes difficultés que ses devanciers. Malgré toute l'érudition qu'il a déployée et en dépit des efforts qu'il a faits, il n'est pas toujours possible d'accepter son texte ou sa traduction. Toutefois il n'est pas aisé d'indiquer partout des corrections certaines, car s'il n'y a pas à douter que *douîna* signifie provision, vivres (n° 38) *adam*, assaisonnement (n° 100), qu'il faut lire le pronom *hou* au lieu du *waou* après le verbe *dess* (n° 38), ajouter ce même pronom au mot *oudjh* (n° 53), lire *mebîôu* au lieu de *metbou'* (n° 34), il est difficile de se prononcer sur le mot *dia* qui doit être sûrement fautif au n° 2, sur celui de *seyya*, traduit par *motif* (n° 16), etc. Quand on se rend compte de la difficulté du sujet, on n'ose trop s'en prendre à l'auteur de ces inexactitudes et l'on chercherait vainement quelqu'un qui n'ait pas péché pour lui jeter la première pierre. J'estime donc qu'on doit se montrer indulgent pour ces quelques taches et reconnaître le progrès sérieux qu'a fait faire M. B. à une branche de la littérature arabe peu étudiée jusqu'ici et qui méritait cependant d'attirer l'attention des orientalistes. Les notes nombreuses qui accompagnent le texte sont extrêmement soignées et je n'y vois guère que deux points sur lesquels je ne sois pas d'accord avec M. Basset : l'étymologie de Metidja qui doit se prononcer Mettidja et l'origine du nom propre Djalloul qui comme Zerrouq, Qaddour me paraît être simplement une forme augmentative de l'adjectif en *ou* employée pour établir un peu de variété dans les noms propres arabes, quelque chose d'analogue aux formes Nefousa, Khadoudja, Meriouma qui ne sont que des variantes de Nefisa, Khadidja, Meriem.

O. Houdas.

---

264. — **Ælii Dionysii et Pausaniae atticistarum** fragmenta collegit Ernestus Schwabe. Accedunt fragmenta lexicorum rhetoricorum apud Eustathium laudata. Leipzig, Dyk, 1890, in-8 de vi-282 p.

Parmi le grand nombre de grammairiens cités par Eustathe dans ses commentaires sur l'Iliade et l'Odyssée, deux surtout, Ælius Dionysius et Pausanias, sont importants, comme s'étant spécialement occupés du dialecte attique. Il était donc utile que leurs fragments fussent recueillis, et qu'on pût ainsi se faire, au moins approximativement, une idée générale de leur doctrine. Après Meier, Rindfleisch et Schwartz, M. Schwabe publie ces fragments, au nombre de trois cent trente-six [1]; des *Prolegomena* de quatre-vingts pages cherchent d'abord à établir que

1. Une douzaine sont tirés d'autres ouvrages anciens.

les λεξικὰ ῥητορικά mentionnés par Eustathe (fr. 337-450) ne sont pas autre chose que l'œuvre même des atticistes; suivent des considérations sur la manière dont Eustathe s'est servi d'eux, et sur les grammairiens anciens dans lesquels les atticistes avaient puisé. Il n'est pas douteux que leur doctrine ne soit un reflet des théories alexandrines, et c'est à ce titre surtout qu'elle est digne d'intérêt; M. S. l'établit en général avec assez de certitude, bien qu'il me semble parfois conclure trop vite de certaines définitions identiques que les atticistes ou les auteurs de λεξικὰ ῥητορικά ont puisé directement dans Aristophane de Byzance ou d'autres alexandrins. Ces rencontres peuvent être fortuites, et certaines définitions devaient être courantes à l'époque; disons pourtant que M. S. est généralement discret, et évite souvent d'être trop affirmatif. La partie vraiment utile sont les notes; elles sont nombreuses pour chaque fragment, et donnent toutes les références aux autres lexicographes et grammairiens; ce sont là de précieuses indications, et il convient de louer le soin et la patience que M. S. a mis à les grouper. L'exécution, au contraire, laisse à désirer : j'ai relevé beaucoup de fautes d'impression [1], et plusieurs fragments sont transcrits de telle sorte qu'ils sont incompréhensibles : p. 83, les deux dernières lignes, par suite d'une ponctuation vicieuse, n'offrent aucun sens; fr. 83, lire τόπος au lieu de ποταμός; de plus, cinq mots oubliés entre τὴν τάφρον et αὐλωτούς mettent le lecteur dans l'impossibilité de comprendre; le fr. 101 manque de clarté si l'on ne sait pas qu'il est précédé dans Eustathe de τετρασύλλαβον τὸ γέλοιον; le fr. 114 est plein de fautes et publié avec une remarquable négligence; des mots sont omis dans plusieurs des textes cités aux pages 23 et 24 [2]. — L'ouvrage est terminé par trois tables : 1) auteurs cités par les atticistes; 2) mots expliqués par eux; 3) grammairiens, lexicographes, commentateurs cités dans l'ouvrage d'Eustathe. Du second index je n'ai rien à dire; mais les deux autres sont loin d'être des modèles de précision et d'exactitude. Plus de vingt citations manquent au premier, qui contient en outre un certain nombre de renvois faux. Le troisième serait le bienvenu; mais il suffit de feuilleter Eustathe, je ne dis pas de le lire, pour s'apercevoir qu'on aurait tort d'y accorder une entière confiance. La lecture d'Eustathe est loin d'être un plaisir, et quelques oublis seraient bien excusables; mais M. S. semble tenir à passer pour complet (*ne quid omisisse videar*, p. 16), et en outre les omissions, pour ne pas parler des renvois inexacts, sont assez nombreuses pour retirer à cet index une part de son utilité. Puisque M. Schwabe voulait faire un index des sources techniques d'Eustathe, il eût rendu service à ceux qui s'occupent des grammai-

1. Quelques ex. seulement, où la faute d'impression altère gravement le texte : lire, fr. 83, ὅς dans le premier vers d'Eschyle; fr. 188 καθέξω; fr. 215 ἔχουσι; fr. 253 τροφή; fr. 279 περιεσφαλκέναι.

2. Même négligence dans plusieurs notes : fr. 206 aucune note ne correspond au dernier renvoi; de même fr. 209 et fr. 283; fr. 35 note 1 lire *Halicos* et non *Italicos!* fr. 337, n. 6 « μά n'est pas dans Théocrite »; cette interjection se trouve Id. XV, 89.

riens anciens en remplissant complètement sa tâche; il est regrettable qu'il ne l'ait fait qu'en partie.

My.

---

265. — Bastian Dahl. **Tabellarisk Oversigt** over den Latinske Litteraturs Historie. Christiania et Copenhague, Alb. Cammermayer, 1891, in-4.

Les tableaux synoptiques, que M. B. Dahl vient de publier, sont destinés à servir de complément à l'histoire de la littérature latine du même auteur qui a paru en 1889 et dont on a parlé dans cette Revue. Ces tableaux sont au nombre de six : deux (les nos 3 et 4) correspondent à ce que l'on appelle l'âge d'or de la littérature latine (78 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.); les quatre autres (nos 1, 2, 5, 6) correspondent à ce que M. D. appelle la période des origines (753-241 av. J.-C.), la période archaïque (241-78 av. J.-C.), la période d'argent (14-138 ap. J.-C.), la période de fer (138-476 ap. J.-C.). Chacun de ces tableaux se divise en trois parties; dans la 1re sont mentionnés les faits les plus importants au point de vue de la politique et de la civilisation; dans la 2e et la 3e, qui portent l'une le titre général de poésie, l'autre le titre de prose, sont rangés, sous les rubriques, drame, épopée, poésie didactique, satire, poésie lyrique, histoire, etc., le nom des auteurs latins, la date de leur naissance et celle de leur mort, — quand on les connaît, — le titre de leurs ouvrages; de plus, grâce à des caractères typographiques différents, on peut reconnaître, au premier coup d'œil, les auteurs dont il ne nous reste rien, ceux dont il nous reste quelque chose, les ouvrages perdus, ceux que nous possédons. Ces tableaux, bien conçus et bien exécutés, permettent de voir facilement la série des auteurs qui représentent tel ou tel genre, de voir aussi quels faits importants sont contemporains de l'apparition de tel ou tel ouvrage, quels ouvrages ont paru simultanément. Je ne ferai guère qu'un reproche à M. D. c'est de n'avoir pas adopté un format plus commode.

S. Dosson.

---

266. — **P. Vergili Maronis Bucolica**, hrsggb. v. Franz Hermès. Dessau, Rich. Kahle's Buchchandlung, 1890, in-12, 34 p.

Le but de cette brochure est double : publier les Bucoliques de Virgile dans leur succession chronologique, les nettoyer des interpolations considérables, qui, suivant l'auteur, défigurent la tradition manuscrite.

La disposition adoptée par M. Franz Hermès est la suivante : III, II, V, IV, VII, VI, I, VIII, IX, X. L'ordre des mss. étant celui qui paraît avoir été établi par V. lui-même, (*Georg*. IV, 565, Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi) on se demande de quel droit M. Fr. H. le modifie et où il veut en venir. Autant il est légitime de chercher dans quel ordre V. a composé les Géorgiques, autant il l'est peu de troubler

celui dans lequel il les a éditées. La critique, en ce qui concerne les auteurs anciens, a pour mission de retrouver la forme originale donnée par chacun d'eux à ses ouvrages, non de substituer à cette forme une conception moderne. En outre, en négligeant l'ordre chronologique, V. a adopté une disposition littéraire qui consiste a entremêler régulièrement les pièces dialoguées I, III, V, VII, IX et les morceaux d'une seule venue II, IV, VI, VIII, IX. Or cette disposition littéraire M. Fr. H. la conserve; il pense donc que V. avait dès sa première Bucolique l'idée du plan qu'il a adopté lors de l'édition définitive et que, pendant tout le temps qu'à duré la composition des pièces isolées, il s'est astreint à cette alternance. Cela est tout à fait inadmissible.

D'après M. Fr. H. les Bucoliques ont été pendant le 1er siècle après J.-C. outrageusement interpolées par des poètes dilettantes. La IVe églogue qui comprend soixante-trois vers n'en a plus chez lui que quarante-huit, la Ve qui en renferme quatre-vingt-dix n'en a plus que soixante-quatorze, encore en met-il cinq entre crochets, et ainsi de suite. Il faut donc admettre qu'il y avait peu de temps après la mort de V. des poètes inconnus qui s'amusaient à refaire les Bucoliques et qui y réussissaient — car, parmi les vers supprimés par M. Fr. H., il y en a d'excellents et de célèbres : *Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus,... Certum est in silvis, inter spelæa ferarum, Malle pati, tenerisque meos incidere amores Arboribus : crescent illæ, crescetis amores...* etc... —, que tout ce travail si important à été ignoré des grammairiens postérieurs. Parmi les raisons que donne M. Fr. H. de ses suppressions figurent, mais parfois bien mal appliquées, celles de tous les chercheurs d'atéthèses : VIII, 14 sq. *Frigida vix cælo noctis decesserat umbra, Cum ros in tenera pecori gratissimus herba, Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ;* le v. 15 serait grammaticalement impossible; il faudrait *erat*. Il n'a pas vu que c'est une réflexion du poète parlant pour son propre compte : c'est l'heure où la rosée attendrit l'herbe..... qui doit nécessairement être au présent. I, 71 sq. *En quo discordia civis Produxit miseros! His nos consevimus agros! Insere nunc, Melibœe, piros, pone ordine vites...* Le v. 73 ne serait pas à sa place dans la bouche de Mélibée qui s'exile; mais c'est une simple expression de dépit : Allez donc greffer des poiriers.... pour en être ensuite dépossédé!

Le principal motif qui guide M. Fr. H. dans ses atéthèses, c'est, bien qu'il s'en défende, la prétention de donner à toutes les églogues une forme strophique régulière. Ainsi il réduit la IVe au schéma suivant : 4 8 8 8 8 8 4; mais à quel prix! Il fait disparaître : les v. 1-3 — comme s'il ne fallait pas un prologue à un poème si différent des autres; les v. 13-14, les v. 26-27 — sans s'apercevoir qu'après avoir parlé dans la strophe précédente du premier âge de l'enfant merveilleux, V. annonce ici son adolescence; le v. 35, les v. 43-45 — sous prétexte que dans l'âge d'or tout le monde portera des vêtements de laine blancs et qu'il n'y aura plus de pourpre; V. ne dit rien de pareil, mais simplement que ce qui

est maintenant le fruit de l'industrie pénible des hommes sera produit par la nature, cf. v. 39 *omnis feret omnia tellus;* le v. 48 — parce qu'il n'y aura plus de charges publiques dans l'âge d'or; mais d'après Virgile l'enfant miraculeux aura un grand pouvoir; l. v. 54. C'est le pur arbitraire.

En revanche — sans doute par esprit de contradiction — M. Fr. H. ne veut pas que dans l'églogue V les deux morceaux consacrés à Daphnis aient compris juste vingt-cinq vers chacun et aient offert une correspondance parfaite — parce que, d'après les v. 14-15 et 54-55, ces deux morceaux auraient été composés avant l'églogue où ils ont été insérés. Mais qui empêche de voir là un simple artifice poétique? En tous cas les deux morceaux ont fort bien pu être écrits pour se faire pendant.

Les procédés de M. Franz Hermès seraient de nature à déconsidérer absolument la critique conjecturale, si légitime et si nécessaire quand elle est pratiquée par des gens compétents et sensés.

A. Cartault.

---

267. — Général Favé. **L'Empire des Francs,** depuis sa fondation jusqu'à son démembrement. Paris, Thorin, 1889. 1 vol. in-8, 720 p.

Cet ouvrage, qui a pour but de nous montrer la formation, la grandeur et la décadence de l'Empire des Francs, est divisé en quatre livres : le premier étudie les institutions des Francs avant Clovis, le second traite des Temps mérovingiens, le livre III des Temps carolingiens et le livre IV a pour titre le Démembrement.

La plus grande partie du livre premier a été l'objet d'une analyse de M. Havet dans cette Revue (nº 15, 13 avril 1885, p. 289). Seul le chapitre V de ce livre premier n'était pas compris dans ce compte-rendu ; il a pour titre: la date de la première rédaction de la Loi Salique, matière très controversée et sur laquelle de nombreuses opinions fortement appuyées ont été émises. « On peut affirmer, dit M. Favé, que ce code a été adopté par les Francs sédentaires pendant la première moitié du vᵉ siècle. » Sans entrer en discussion à cet égard, nous pouvons mentionner que cette opinion n'est plus guère défendue aujourd'hui, car les Allemands eux-mêmes (voir Brunner, Deutsche Rechtsgeschichte, p. 300) l'ont abandonnée.

Dans les livres suivants, M. F. nous donne l'historique des Institutions des Francs, des Wisigoths, des Ostrogoths, des Alamans, Bavarois, Saxons et Lombards, sous les Mérovingiens et les Carolingiens, puis il consacre quelques chapitres à la noblesse militaire, à la féodalité en Angleterre, dans le royaume de Jérusalem et, en France, au xiiiᵉ siècle; enfin il termine par l'étude des coutumes de Beauvaisis et de l'organisation des communes.

La méthode de M. F. consiste à prendre pour base de ses développements la traduction des principaux passages des lois de ces divers peu-

ples, ou des édits et des capitulaires des rois mérovingiens et carolingiens. C'est ainsi que M. F. nous donne la traduction complète de la Loi Salique (texte ancien) et de la Loi Salique amendée par Charlemagne, la traduction des principaux passages de toutes les lois barbares, et celle presque intégrale des Édits mérovingiens et des Capitulaires carolingiens.

Dans un travail aussi long, quelques erreurs devaient fatalement se glisser. Signalons :

Page 227, ligne 18, M. F. traduit : *nisi in nostris obtutebus præsententur*, par : « à moins que la chose n'ait lieu sous notre regard. » *Nisi* a ici le sens de : *mais* (voyez du Cange. V° nisi), et il fallait dire « mais que ces hommes soient amenés en notre présence. »

P. 240, l. 21. Dans l'Édit de 614 de Clotaire II, par suite d'un faux numérotage des articles, M. F. a oublié l'article 4 : *ut nullus judicum de quolibet ordine de civilibus causis, præter criminalia negotia, per se distringere aut damnare præsumat, nisi convincitur manifestus, excepto presbytero aut diacono. Qui vero convicti fuerint de crimine capitali, juxta canones distringantur, et cum pontificibus examinentur*. Cette erreur est vraiment regrettable, car cet article 4 est peut-être le plus important de cet Édit.

P. 248, l. 14. M. F. traduit : *et in sua dominatione revocare*, par ces mots : sans que rien puisse être révoqué. *Revocare* est ici pour *vocare, clamare*. Il fallait dire : faire rentrer en sa possession.

P. 249, l. 15. M. F. traduit : *instigante adversario*, par ces mots : à l'instigation de ton adversaire. C'est inexact ou, du moins, cela manque de précision. Il fallait dire : à l'instigation du démon. L'adversaire, dont il est ici question, est l'adversaire, l'ennemi du genre humain, c'est le démon. (Voir Thévenin. Recueil de Textes relatifs aux Institutions mérovingiennes et carolingiennes, 1re partie, n° 8, page 10, note 1).

P. 252, l. 21. *Per nostram præsentem auctoritatem*, ne peut se traduire par ces mots : De notre autorité, ainsi que le fait M. F. *Auctoritas* signifie ici : diplôme royal (voir Fustel de Coulanges. La Monarchie Franque, p. 29, n. I.)

P. 260, l. 23. M. F. oublie de traduire : *nisi*. Dans ce texte encore, *nisi* a le sens de mais, et est employé pour donner plus de force à l'affirmation qui suit. « Mais bien plus.... etc. »

J'arrête ici mes citations. Je me hâte d'ajouter que, malgré toute l'attention et le soin qu'il a mis dans sa traduction, M. F. pouvait difficilement éviter ces erreurs. C'est que « le latin mérovingien, a dit fort justement M. Fustel de Coulanges, est une langue qu'il faut connaître avec exactitude, et l'on n'y parvient que par un long usage des textes ». Il est très périlleux d'aborder, sans une forte préparation préalable, l'étude de textes écrits dans une langue aussi changeante et aussi incorrecte.

Malgré tout, il faut rendre hommage au très consciencieux effort

de M. le général Favé qui a essayé, nous dit-il dans sa conclusion, de jeter quelque lumière sur les temps obscurs qui ont précédé et amené le régime féodal. Les traductions qu'il nous a données pourront toujours fournir des indications aux personnes qui n'auraient pas du latin une connaissance suffisante.

Ernest Taillade.

---

268. — Karl Lentzner. **Three essays.** Halle, Niemeyer, 1890, in-8, 62 pages. Prix : 1 m. 60.

Les trois essais que M. K. Lentzner publie aujourd'hui ont paru à des époques différentes dans diverses revues anglaises; tous trois se rapportent à des questions d'éducation et se distinguent par une connaissance approfondie du sujet. Le premier a pour titre : « Efforts d'Andrea Angiulli en faveur d'une réforme de l'éducation », le second traite « de la psychologie moderne dans ses rapports avec la science de l'éducation », enfin le troisième nous entretient de « l'éducation supérieure ».

Positiviste, mais disciple original de Comte et de son système philosophique, Angiulli a accordé une attention toute particulière à l'éducation. La réforme de la société dépendant pour lui de la réforme intellectuelle des individus qui la composent, il n'attend que de l'éducation son rajeunissement. Mais quel système d'éducation faut-il adopter et suivre? Angiulli veut que l'instruction ait un caractère exclusivement scientifique. Même pour l'enseignement de la morale, la science, dit-il, suffit à elle seule, car c'est d'une vue vraiment scientifique et juste des choses que découle la moralité. « La science, et c'est là le résumé de sa doctrine, est le plus important des moyens qui peuvent servir à l'avancement de l'humanité. »

« Le professeur Lazarus, dit M. K. L., au commencement de son second essai, a observé avec beaucoup de raison que la psychologie est la mère de la science de l'éducation. » C'est cette vérité que le second essai doit mettre en lumière. Il s'agit ici, bien entendu, de la psychologie moderne, de celle qui tient compte de toutes les facultés de l'enfant, en connait le rapport et proportionne les efforts qu'elle lui demande à l'état de ses facultés. « L'éducation n'étant en dernière analyse que le développement de l'esprit par sa propre énergie et en harmonie avec les lois qui le régissent, l'éducateur, qui a pour mission de lui donner l'aliment dont il a besoin, d'écarter les obstacles qui peuvent arrêter sa croissance, ne peut atteindre son but que grâce à la psychologie, qui lui permet de comprendre l'âme de l'enfant et par suite de la diriger comme il convient à ses aptitudes.

Je ne dirai qu'un mot du troisième essai, dont le titre un peu vague ne donne qu'une idée incomplète. Il s'agit de la culture générale du peuple, des progrès qu'elle a accomplis, de ceux qu'elle a encore à faire, de ce qui en doit être la nature et le but. Il y a là des pages bien pensées

et bien écrites, des réflexions pleines d'actualité, comme celle-ci, « que le but et la fin de toute éducation est et reste un développement dans le sens de la liberté », et cette autre « le résultat d'un développement naturel et continu de l'intelligence est que l'homme devient nécessairement plus religieux à mesure que son éducation est plus complète », ou encore « quiconque a l'intelligence du malaise du temps présent a en même temps la capacité et le devoir de travailler à le guérir ». Cet essai tout entier montre, comme les deux premiers, que M. K. Lentzner a le sentiment le plus haut du rôle et du besoin de l'éducation dans la société, comme la vue la plus nette du malaise qui agite cette dernière.

Ch. J.

---

269. — **Les prêcheurs burlesques au XVIII siècle.** Étude sur le P. Isla, par le P. Bernard Gaudeau S. J. Docteur ès-lettres. Un fort vol. de 568 pages. Paris, Retaux, 1891.

Le double titre que M. Gaudeau a donné à sa thèse de doctorat nous avertit qu'il n'a pas entendu faire une simple monographie. A vrai dire le P. Isla occupe dans la littérature castillane du siècle dernier une place assez importante pour mériter la volumineuse étude que lui a consacrée M. G., et il nous semble que ce dernier obéit à des scrupules exagérés, en cherchant à justifier le choix de son sujet. Le traducteur élégant et sûr de plusieurs chefs-d'œuvre de notre littérature, n'est pas tout à fait un étranger pour nous et peut intéresser même les lettrés les plus indifférents aux choses d'Espagne. D'autre part, comment parler de Fray Gerundio, sans retracer l'état de la chaire espagnole et les excès de la prédication burlesque qui ont motivé l'apparition de cette spirituelle satire?

Le livre de M. G. est divisé en deux parties bien distinctes. La première (pp. 1-173) est consacrée exclusivement à la biographie du P. Isla. L'auteur, grâce à un séjour prolongé en Espagne, et, à de nombreuses et patientes recherches que lui facilitaient sa qualité, a pu s'acquitter de sa tâche de biographe d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Complétant et rectifiant les notices plus ou moins erronées qui ont eu cours, il prend l'écrivain depuis sa naissance (24 mars 1703) et le suit jusqu'à sa mort (2 nov. 1781) à travers les phases d'une existence dont l'expulsion des Jésuites, en 1767, rendit les dernières années pénibles et mouvementées. Chemin faisant il signale l'apparition des diverses œuvres de l'auteur et en donne de courtes analyses, sauf du Fray Gerundio réservé à une étude spéciale. Un chapitre assez long traite la question du Gil-Blas qui, selon une remarque de M. Morel-Fatio, « après tant d'encre dépensée n'a pas encore dit son dernier mot » : d'autant plus que le chauvinisme de certains critiques les empêchera toujours d'accepter les solutions contraires à l'amour propre national. Le Gil-Blas, ce livre si castillan par le cadre et les aventures, mais si français par l'esprit, ne serait-il qu'un plagiat de Lesage? Faut-il prendre au pied de la lettre la

déclaration du P. Isla qui se vante d'avoir non pas traduit mais *restitué* à l'Espagne le héros francisé par Lesage, et la légende de l'existence d'un manuscrit espagnol perdu que notre compatriote aurait simplement mis en français? M. G. s'attache à prouver que le P. Isla ne croyait pas plus à l'existence de ce prétendu manuscrit espagnol « que l'auteur de Fray Gerundio ne croit aux manuscrits syriaques et chaldéens dont il a tiré l'histoire de son facétieux prédicateur ».

La deuxième partie de la thèse est consacrée à l'étude de Fray Gerundio et des questions qui s'y rattachent. Bien que dû à la plume d'un jésuite, ce livre doit être rangé parmi les romans *picaresques*. Voulant ridiculiser les défauts de la prédication en vogue de son temps, le P. Isla employa l'arme qui avait si bien réussi à Cervantès, contre la littérature chevaleresque. Il parait même qu'il songea d'abord à appeler son héros Fray Quijote. En tout cas on sent qu'il avait pris pour modèle l'auteur de l'Ingénieux Hidalgo. Ajoutons que Rabelais et Molière ont laissé plus d'une trace dans son œuvre. Après un coup d'œil rétrospectif — un peu court à notre gré — sur l'histoire de la chaire espagnole avant l'apparition du Fray Gerundio, M. Gaudeau apprécie l'œuvre en elle même, les idées critiques de l'auteur, la sincérité de ses intentions réformatrices, et fait du milieu où ce livre a paru un tableau curieux, amusant même parfois, et qui aurait pu l'être davantage, s'il n'avait craint, en abusant des citations ou en les donnant dans toute leur crudité native, de manquer à la gravité de son sujet. Enfin sous forme d'appendice, de nombreux documents occupent les cent dernières pages.

En résumé, ce travail nous parait méritoire et intéressant : il nous peint sous des couleurs aimables la physionomie de ce jésuite enjoué, spirituel, libre dans ses propos, unissant à une vive admiration de nos écrivains français un chauvinisme littéraire qui parfois égare son jugement. Peut-être le portrait est-il un peu flatté, mais qui pourrait s'en formaliser? Quand on a consacré de longues veilles à un auteur, n'est-il pas naturel de s'éprendre de lui d'une affection exclusive, comme on le fait des enfants que l'on aime à proportion des soins qu'ils vous ont coûtés?

G. Strehly.

---

270. — **Mémoires du prince de Talleyrand**, publiés avec une préface et des notes, par le duc de Broglie, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy. Deux volumes in-8, xxxii et 457 p., 567 p. 15 francs.

Les *Mémoires* de Talleyrand ne devaient paraitre que trente ans après la mort de l'auteur, c'est-à-dire en 1868. La duchesse de Dino, légataire universelle du célèbre diplomate, les remit en 1862, quelques jours avant de mourir, à Ad. de Bacourt. Ce dernier — nous dit-on dans l'introduction — prépara la publication des *Mémoires* en rédigeant des notes complémentaires ou explicatives sur les points les plus importants et en faisant l'acquisition de nombreuses pièces inédites. Il mourut en

1865 et confia les *Mémoires* à l'ancien notaire Chatelain et à l'avocat Andral sous condition que la publication ne pourrait être faite avant 1888. Chatelain et Andral moururent à leur tour, et furent remplacés, le premier par son fils, le second par M. le duc de Broglie qui se hâte de faire paraître les *Mémoires*.

Ces *Mémoires* se composent de douze parties : cinq parties sont contenues dans le premier tome (I. *1754-1791*; II. *De M. le duc d'Orléans*; III. *1791-1798*; IV. *Affaires d'Espagne, 1807*; V. *Entrevue d'Erfurt 1808)*; trois dans le deuxième tome (VI. *1809-1813*; VII. *Chute de l'Empire, Restauration;* VIII. *Congrès de Vienne, 1814-1815)*. Restent donc quatre parties à publier; trois, ce semble, renfermeront le récit de l'ambassade de Talleyrand à Londres; la quatrième sera consacrée à l'affaire du duc d'Enghien (I, 292), et l'éditeur joindra à ces quatre parties un morceau sur le ministère de Choiseul et quelques autres écrits, inédits ou oubliés, qu'on peut lire encore avec intérêt.

Le premier et le deuxième volume que nous annonçons, ont été, comme M. Frédéric Masson l'avait prévu, une déception. Et, à vrai dire, on annonçait les *Mémoires* de Talleyrand depuis si longtemps qu'on les croyait pleins de révélations. Mais le temps passe, et des publications en assez grand nombre, tant récentes qu'anciennes, nous ont fait connaître et les affaires d'Espagne, et l'entrevue d'Erfurt, et la rentrée des Bourbons, et le Congrès de Vienne, et le glorieux rôle de Talleyrand au début de la Restauration. Les *Mémoires* arrivent trop tard; leur auteur oubliait que les archives finissent par s'ouvrir, et Bacourt, ainsi qu'Andral, se faisaient illusion sur l'importance et la gravité des confidences qu'ils tenaient sous clef.

D'ailleurs, Talleyrand, comme la plupart des mémorialistes, n'écrit que pour faire son apologie. Il dit quelque part que la première de toutes les qualités est la circonspection, c'est-à-dire l'art de ne montrer qu'une partie de sa vie et de ses pensées. Il déploie cette *circonspection* dans les deux volumes qui viennent de paraître. C'est entre 1816 et 1819 qu'il les a rédigés, et il pensait qu'ils seraient mis un jour sous les yeux de Louis XVIII. Il voulut flatter le roi, exciter sa confiance, se rouvrir le chemin du pouvoir : il fait de la Restauration l'inévitable dénouement de la Révolution. Selon lui, la France devait, avant de sortir de la *polygarchie* et de rentrer sous la royauté des Bourbons, passer par des régimes intermédiaires, par des ombres de royauté (Directoire, Consulat, Empire); et ces régimes intermédiaires, lui, Talleyrand, ne les a servis qu'au profit de la royauté future qu'il attendait patiemment : en toutes choses, dit-il, il faut considérer la fin. Sans doute il a pris le ministère sous les usurpateurs; mais ne devait-il pas « sauver ce qui pouvait être sauvé » et « se réserver pour l'occasion ? » Ne devait-il pas, avant de s'occuper de la maison de Bourbon, travailler au rétablissement de la monarchie? (I, 129 et 274, II, 131, etc.) Telle est l'idée maîtresse des *Mémoires*, et tout le récit de Talleyrand, les détails où il entre, les digressions où il

s'engage, ses réticences, ses omissions tendent à rendre cette idée familière à Louis XVIII. Un instant, il s'écrie : « Que Louis XVIII songe un moment à tout ce qu'il a fallu pour préparer son retour ! » Or, en dépit de tout, Talleyrand se flatte d'avoir été l'*instrument principal* de ce retour.

La première partie des *Mémoires, 1754-1791*, est très attrayante. Talleyrand y raconte en un style alerte et charmant son enfance au château de Périgord, sa première jeunesse, comment on le fit entrer malgré lui dans l'état ecclésiastique, comment, jeune et simple, à l'âge « où l'on a le plus de probité » (I. 19), il ne comprenait pas qu'on pût suivre une carrière pour en prendre une autre et aller au séminaire pour devenir ministre des finances. Il décrit la puissance de la *Société*, mais il se garde bien d'exposer les fautes de l'ancien régime; il affirme sérieusement que la Révolution éclata parce que « les prétentions avaient déplacé tout le monde » et que Chamfort prenait le bras de M. de Vaudreuil! Ce grand mouvement, dit-il, est « né de la vanité « (I, 115). S'il juge que le gouvernement aurait dû être plus fort ou plus habile, il se donne à lui-même le rôle de censeur des mœurs; il veut nous faire croire qu'il s'efforçait de relever la considération de l'Église et de faire du clergé le protecteur de la morale. Il prétend avoir suggéré, en juillet 1789, au comte d'Artois qu' « il aimait » et qui « avait de l'amitié pour lui », une sorte de coup d'état (I, 123 et 137-141, longue note de Bacourt). Pas un mot de son rôle à l'assemblée constituante qu'il présida et qu'il accuse d'avoir commis des « milliers de fautes ». Pas un mot de ses fonctions religieuses à la Fédération, de la protestation des chanoines d'Autun contre ses principes, de son *adresse au roi* (19 avril 1791) où il reprochait à Louis XVI de « favoriser les réfractaires ». Il déclare même qu'il avait une grande répugnance à se mettre en avant. Et ce fut lui qui demanda la suppression des dimes, qui proposa d'appliquer les biens du clergé aux besoins publics, d'apposer les scellés sur ses titres, d'inventorier son mobilier! Oubliait-il l'existence du *Moniteur?* Il avoue, pourtant qu'il a consacré des évêques constitutionnels; mais voici comme il s'excuse : il craignait que la France ne devînt presbytérienne et « ne pût être ramenée au catholicisme dont la hiérarchie et les formes sont en harmonie avec celles du système monarchique »!

La deuxième partie, *De M. le duc d'Orléans*, est le plus vigoureux chapitre des Mémoires, et Talleyrand a raison de dire que ce tableau met sous les yeux le *désabusement* de l'époque, « le relâchement général des mœurs » et « la dégradation dans les formes du gouvernement et les habitudes de l'administration ». La peinture est terrible, et le duc d'Orléans ne se relèvera pas du coup que lui assène son ami et commensal. Talleyrand montre qu'il est toujours resté le même, qu'il fut brouillon et mobile, qu'il n'eut « de constance que dans les excès », et il nous explique ainsi sa conduite politique : tout d'abord, « le libertinage de son caractère lui faisait voir avec plaisir un mouvement quelconque, il était

bien aise de s'agiter, de faire du bruit, de créer un embarras » sans oser davantage, et, ensuite, « une vengeance aveugle était devenue la passion dominante de son cœur » (1, 202). C'est sans doute ce morceau qui a retardé la publication des *Mémoires*. Il pouvait paraître sous la Restauration, mais non sous le gouvernement de juillet, et, comme M. A. Sorel l'a ingénieusement conjecturé (*Temps* du 27 mars), si « Talleyrand voulut le remanier, il n'en eut pas le loisir, et, voyant la mort s'approcher, il s'en remit au temps et aux révolutions futures de rendre à ses *Mémoires* de l'intérêt sans scandale et de l'à-propos sans danger ».

Dans la troisième partie des *Mémoires*, Talleyrand revient à lui-même, Mais ici encore il pratique son système d'omission, et, après tout, dit-il, les détails de la Révolution, cette *grande calamité*, « n'ont aucune importance historique; quelle leçon les hommes auraient-ils à tirer d'actes sans plan, sans but, produits spontanément par des passions effrénées »? Il omet donc ses liaisons avec Narbonne et ce Biron qu'il appelait son « cher Lauzun », la mission de Prusse qu'il suggérait vers la fin de 1791, l'influence considérable qu'il exerçait dans les premiers mois de 1792 sur la politique étrangère. S'il parle de sa mission en Angleterre, c'est pour dire qu'il était « fatigué, dégoûté », et comptait peu sur le succès; il oublie ses lettres à Biron et à Delessart — qu'on a publiées en 1889 —; et oublie la note insérée par lui ou par Desrenaudes dans le *Moniteur* du 15 décembre où sa correspondance est citée comme « la plus franchement patriotique qui existe dans les bureaux ». S'il parle de sa mission de septembre, il tait son apologie du 10 août, gage donné à Danton, et ne se souvient pas du mémoire qu'il envoya le 25 novembre, mémoire qui pourtant fait grand honneur à sa clairvoyance politique et « dont toutes les vues, dit le *Moniteur* du 15 décembre, appartiennent aux principes les plus purs de la Révolution ». Quelques pages plus loin, il prétend qu'il est rentré en France sur un décret de la Convention qui fut rendu à son insu, sans aucune sollicitation de sa part, et, de nouveau, il oublie une pétition qu'il adressa à l'assemblée pour demander son rappel, pétition qui se trouve insérée tout au long dans le *Moniteur* du 3 septembre 1795 et qui vante non seulement « les travaux multipliés qu'il entreprit à la Constituante sur les finances et l'instruction publique », mais « le dévouement qu'il a constamment montré pour la cause de la liberté » et « les opinions prononcées et irrévocables qui l'attachent sans retour au sort de la République ». Le voilà ministre, grâce à M^me^ de Staël et à Barras, et quelques semaines plus tard, il collabore au coup d'état de Fructidor. Mais il n'a garde d'insister; il écrit simplement qu'un parti qui travaillait à changer l'ordre des choses, fut renversé d'un souffle et vit ses chefs condamnés et transportés à Cayenne (I, 256). Qu'on lise toutefois sa circulaire sur l'événement; elle n'est qu'un panégyrique du Directoire dont il exalte le courage et l'« étendue des vues ». Vient sa démission. Il prétend qu'il la donna parce qu'il était attaqué comme ministre d'un gouverne-

ment méprisé et qu'il ne pouvait « empêcher que trop peu de mal » (I, 268). En réalité, il avait alors demandé aux États-Unis une *douceur* de cinquante mille livres sterling; les Américains publièrent le marché, et le scandale de cette révélation força Talleyrand à se démettre. Bonaparte le rappela, et Talleyrand reconnaît de bonne grâce qu'il s'entendit avec le général à la veille du 18 Brumaire (I, 272, note); mais le croira-t-on lorsqu'il ajoute qu'il se ralliait au premier consul parce que Bonaparte allait *réaccoutumer la France à la discipline monarchique*? Le croira-t-on lorsqu'il flétrit l'assassinat du duc d'Enghien « qui ne pouvait être ni excusé ni pardonné »? Comme si lui-même n'avait pas préparé et justifié l'enlèvement du prince! Le croira-t-on lorsqu'il blâme les traités de Presbourg et de Tilsit? Comme si lui-même ne les avait pas négociés et signés!

Cette troisième partie, d'ailleurs si courte et qui ne contient que des anecdotes et très peu de jugements, est suivie d'un récit consacré aux *affaires d'Espagne*. Ce récit offre des passages intéressants, et parfois dramatiques. Mais quel qu'ait été le flegme de Talleyrand, eut-il jamais assez de franchise et d'audace pour dire à Napoléon qui lui parlait des événements de Bayonne : « Qu'un homme fasse des folies, il pourra rencontrer encore les indulgences de la société; mais qu'il triche au jeu, il est immédiatement banni »? (I, 385). Il s'arrête quelque temps sur le séjour des princes à Valençay et sur les prévenances qu'il eut pour eux; grâce à lui, ils connurent un genre de plaisir et de liberté qu'ils ignoraient auparavant (I, 382); mais pourquoi avait-il consenti à leur donner comme prison son château de Valençay?

Dans l'*Entrevue d'Erfurt*, cinquième partie des Mémoires, Talleyrand raconte avec agrément, et non sans une ironie délicate, les conversations, les fêtes, les représentations. Il fait de piquantes réflexions sur la bassesse des princes qui courtisaient Napoléon. Il reproduit d'après ses notes les entretiens de l'empereur avec Gœthe et Wieland. Mais il est traître et ne dissimule nullement sa trahison : il rassure Vincent, l'envoyé de l'Autriche; il encourage Alexandre à résister; il fait croire à Napoléon que le tsar est sous le charme. Sans doute il déclare qu'il était partisan de l'alliance autrichienne, et qu'il croyait servir la France : néanmoins, trahir Napoléon, c'était trahir la patrie, et Talleyrand ne songeait alors qu'à ménager l'avenir, à se rendre agréable aux étrangers dont il prévoyait le triomphe final.

La sixième partie des Mémoires intitulée *1809-1813* présente un intérêt moins vif. Il n'est question que de la famille de Bonaparte et des contestations entre Napoléon et la cour de Rome.

Dans la septième partie qui embrasse les deux années 1813 et 1814, Talleyrand se relève et fait meilleure figure. Il n'a pas tort de dire que « par ses relations politiques, il avait l'avantage d'être en mesure de dire aux souverains ce qu'ils pouvaient faire ». Aussi obtint-il des conditions

qu'il rappelle fièrement, et il attend avec confiance le jugement que la postérité portera sur le traité de Paris (II, 174 et 203).

La huitième partie nous transporte au Congrès de Vienne. « Malgré le désavantage de la position où la France se trouvait à l'ouverture des conférences, elle parvint à prendre dans les délibérations un tel ascendant que les questions les plus importantes se décidèrent en partie selon ses vues » (II, 298). Suit la correspondance (publiée déjà par M. Pallain) de Louis XVIII et de Talleyrand pendant le Congrès de Vienne; mais M. le duc de Broglie a relevé entre le texte de M. Pallain et celui de Talleyrand des différences parfois curieuses : il indique en note additions et variantes; il ajoute les lettres des ambassadeurs du roi au ministre des affaires étrangères, — lettres que M. Pallain n'avait pas données.

Tels sont ces *Mémoires* désappointants, très sobres sur la vie privée de Talleyrand et sur celle des personnes qu'il a connues, assez abondants sur le monde dans lequel il a vécu avant 1789, rejetant dans l'ombre la partie révolutionnaire de son existence, ne parlant de lui que pour le montrer bourbonnien. L'histoire n'en tire qu'un assez mince profit. Mais on a plaisir à les lire. Talleyrand écrit parfois avec élégance, et son style, dans sa nonchalance de grand seigneur, ne manque pas de grâce. Il aime, comme il dit, à parler par nuances et par équivalents et non à définir, à employer les termes techniques. Aussi a-t-il des tournures très fines, comme lorsqu'il parle de Mme de Genlis qui « pour éviter le scandale de la coquetterie, a toujours cédé aisément » (I, 163) ou de Caroline Murat écrivant à Metternich « dont elle avait éprouvé la discrétion ». Certains portraits, Calonne, Siéyès, Narbonne, sont lestement enlevés, et l'on se prend à regretter que Talleyrand, l'ingrat! ait oublié de nous présenter Mme de Staël. La peinture de la société où vivait Philippe Égalité, est très forte, très vivante, et M. de Voyer, « le chef des hommes corrompus », très vigoureusement caractérisé. La page où Talleyrand décrit la nature « brute et sauvage » de l'Amérique du Nord (I, 234), rappelle une page célèbre de Buffon. Il est vrai qu'on rencontre en de nombreux passages des traces de négligence, des lourdeurs, des incorrections, et, au sortir des souvenirs de jeunesse, plus d'un lecteur aura regretté de ne plus trouver dans la suite des *Mémoires* la même légèreté, la même vivacité d'allure. Mais on n'ignore pas que Talleyrand ne se piquait pas de beau style, qu'il est inégal, même dans ses morceaux les plus remarquables, et l'on sait sa méthode; tantôt il écrivait, puis polissait et remaniait ce qu'il avait écrit (par exemple, le récit de ses premières années), tantôt, et le plus souvent, il dictait quelques pages qu'il ne revoyait plus. De là, sans doute, le désordre des papiers que Bacourt a, durant plusieurs années, rangés, classés, annotés. De là, ces « manuscrits, dictés et copiés », comme les nomme Bacourt, qui ne se lient ni ne se tiennent, qui ne forment pas une œuvre, qui ne constituent qu'une suite de chapitres isolés.

C'est ce que M. de Broglie aurait dû dire clairement dans son intro-

duction. Il nous donne une douzaine de pages distinguées sur le congrès de Vienne. Il eût mieux fait d'écrire nettement : 1° qu'il n'avait pas reçu le manuscrit des *Mémoires* de Talleyrand; 2° qu'il reproduisait simplement la copie faite par Bacourt, et pas autre chose, — avec une lacune de huit feuillets dans le chapitre *De M. le duc d'Orléans* (I, 148, note); 3° qu'outre cette copie des *Mémoires* contenue dans quatre tomes reliés en peau, il avait les *Papiers* de Talleyrand, c'est-à-dire sa correspondance; 4° qu'après les *Mémoires*, il ferait paraître les *Papiers*. Une semblable déclaration, franche et sans ambages, aurait épargné à M. de B. bien des ennuis.

En outre, puisque M. de Broglie voulait donner des renseignements biographiques, sur les personnages et éclairer les fait mentionnés dans les *Mémoires* (I, XIV), il aurait dû mettre des notes en plus grand nombre [1] et corriger brièvement, au passage, les erreurs manifestes de Talleyrand. Ces erreurs sont parfois grossières (le département de la *Seine* pour le département de Paris; la guerre avec l'Empereur, l'Empire et la Sardaigne; le *général* Carnot échappé de *Cayenne;* la Louisiane cédée à la France par le traité de Bâle; le Comtat d'Avignon réuni par la

1. Outre ces erreurs qu'on aurait dû signaler en note, il faudra corriger dans une prochaine édition les fautes suivantes : P. 72, lire Peyssonnel et non *Peissonel* (cf. sur lui Sorel, *Essais d'hist. et de crit.* p. 168 et Aulard, *Jacobins*, I, 17); p. 125, lire Élie et non *Hélie;* p. 160, manque une note sur Sheldon, Irlandais et lieutenant-général au service de France; p. 161 lire Rheinfels *(Rheinfelz)*; p. 162, Sillery fut enseigne et non *capitaine* de vaisseau; p. 174 Sémonville était ministre, non à Florence mais auprès de la Porte, et il allait à Constantinople par la Toscane; p. 177 (note sur Condé) ajouter le nom de sa seconde femme, la princesse de Monaco; p. 221, Brissot n'a pas été *guillotiné* le 31 mai; p. 254, Carnot était officier du génie, et non d'*artillerie;* p. 263, Nassau « ne rentra pas dans la vie privée » puisqu'il représenta la tsarine au camp des alliés; p. 271-273, lire Monk et non *Monck;* p. 292, Dumouriez fut général en chef, non *trois* mois, mais cinq mois après sa nomination aux affaires étrangères; p. 296, (Mack), lire Leiberich et non *Lieberich;* p. 297, La Vallette et non La Valette; p. 309, Mœllendorf et non *Mollendorf;* p. 405, Lauriston ne s'engagea pas dans l'artillerie en 1793, puisqu'il fut nommé lieutenant en second le 1er sept. 1785, avec Bonaparte; p. 414-419, figurent un grand nombre de personnages « sur lesquels on n'a pu se procurer aucun renseignement »; mais il était facile de dire un mot sur Speransky (1772-1839), sur Schrœder (conseiller d'ambassade à Paris qui figure dans la correspondance du duc de Richelieu), sur Gagarin (aide-de-camp du tsar qui avait servi de messager aux deux souverains), sur Hitrof (qu'Alexandre avait envoyé à Paris en 1803), sur le baron de Gutschmid, lieutenant-général (mort le 7 juin 1812), sur le major Thielmann (et non *Thielemann* qui commanda les Saxons à Leipzig, et qui est cité et annoté tome II, p. 362), sur Thümmel (1744-1824), Ziegesar (et non *Zigesar*, 1783-1843), Einsiedel (l'ami de Gœthe), Le Coq (et non *Le Cocq);* p. 441 manque également une note sur M. de Müller (chancelier à Weimar de 1779 à 1849); p. 448 sur les *Chevaliers du cygne* il fallait citer plus haut la p. 162 : — tome II, p. 20, dire en note que Six était conseiller d'État et Van Styrum membre des États-généraux; p. 184, lire Bliescastel et non *Bliecastel;* p. 185, Dahn et non *Dalm;* p. 287, le Sickingen cité en note (et qui revient p. 410 et 467) s'appelait Franz, comme son ancêtre; il naquit en 1787 et mourut en 1834; p. 400 lire Wessenberg et non *Wessemberg;* p. 421 Anstett et non *Anstedt;* p. 424 Zerleder et non *Zerdeler.*

Convention, I, 122, 223, 279, 285, 291). Mais il était naturel de les commettre à plusieurs années de distance, et, de même que le silence gardé par Talleyrand sur sa période révolutionnaire, elles confirment l'authenticité des *Mémoires*, du moins dans leur ensemble [1].

Nous avouons, pour notre part, que nous n'avons en Bacourt, l'éditeur de la correspondance de Mirabeau et de La Marck, qu'une médiocre confiance; il savait peu et se trompait souvent; il place dans cette *Correspondance* (III, 342), au 20 septembre, deux mois plus tard, une lettre qui date évidemment du 20 novembre; il y pratique d'évidentes coupures. Mais, tant que le manuscrit ne sera pas produit, il faut accepter le texte de Talleyraud, comme on a jusqu'ici accepté le texte de Mirabeau [2].

A. CHUQUET.

---

271. — Le comte de HÜBNER. **Une année de ma vie 1848-1849.** Un vol. in-8, 574 pp. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est un journal tenu par l'auteur, témoin oculaire et acteur dans les révolutions de mars 1848 et d'octobre 1848, à Milan et à Vienne. Envoyé par Metternich à Milan pour conférer avec Radetzky et Spaur, M. de Hübner y arriva le 6 mars; il était trop tard pour enrayer le mouvement national. L'auteur, devenu otage des libéraux, enfermé dans une demi-prison pendant presque toute la durée des événements, les a mal vus et peu connus, et ne nous apprend rien de nouveau sur les origines et les épisodes du soulèvement, les *Cinque Giornate*, et la campagne d'été de Radetzky qui termina la révolution. L'intérêt principal du livre est de fournir aux historiens les impressions d'un vaincu et le témoignage d'un ennemi. Il en résulte : 1° que ni M. de H., ni Ficquelmont, ni Spaur, ni O'Donnell, et moins encore le vieux maréchal ne comprenaient rien aux causes profondes du mouvement italien. M. de H. en voit (p. 41) les origines dans les restes du napoléonisme, l'ambition de la maison de Savoie, la complicité de l'opinion libérale européenne, et l'action des sociétés secrètes. Le fond du livre est une série de plaintes sur l'aveuglement de la Lombardie qui ne voulait pas être gouvernée *paternellement* par Radetzky. (L'auteur en arrive à écrire cette phrase étonnante : « *Le maréchal s'étant borné à nous envoyer* PATERNELLEMENT *des boulets* »); 2° que les gouvernants autrichiens croyaient que la *partie saine* de la population était avec eux : la preuve en est l'importance exagérée attribuée par M. H. à certaines paroles

---

1. Nous rappelons à nos lecteurs que le n° 10 de *La Révolution française* contient les principales pièces du débat qu'a suscité l'authenticité des *Mémoires*, et, entre autres, les articles retentissants de M. Aulard.

2. Il nous paraît très probable que Bacourt aura détruit le manuscrit, à cause des raccords et des suppressions qu'il se permit. Quant aux huit feuillets qui manquent dans le portrait du duc d'Orléans, ils auront été déchirés après la mort de Bacourt et avant que sa copie fût remise à M. le duc de Broglie.

prononcées par des Milanais restés amis de l'Autriche; 3° que la révolution à Milan fut bruyante, mais honnête et pacifique en somme ; que la vie et les biens des Autrichiens furent partout respectés (sauf quelques policiers italiens au service de l'Autriche, massacrés par la populace); à Brescia même, où il fut insulté et attaqué, M. de H. reconnaît la modération relative de la canaille qui arrête sa voiture : il déclare qu'à Paris ou à Vienne il s'en fût tiré moins aisément. — Peu utile en somme pour l'histoire générale, ce livre est fort intéressant et amusant à beaucoup d'égards. M. de H. y a réuni quantité d'anecdotes et de petits récits à effet qui ont dû lui valoir de nombreux succès, très mérités, de brillant conteur. Son journal de Milan, c'est une révolution racontée par un diplomate spirituel à une société un peu frivole. Il serait aisé de mettre la chose en scène. Rien ne manque à ce *Récit de l'ambassadeur*, les aperçus censés profonds de politique générale, l'anecdote comique ou badine (les deux maréchaux, p. 38 ; la femme abandonnée par son mari, p. 64), l'incident scabreux (histoire de la Suissesse, p. 75), le petit tableau d'intérieur (p. 219, la bataille de Giovanina et du homard); le monologue du diplomate hésitant entre l'honneur et la prudence, p. 94, l'épisode romanesque ou sentimental (adieux de deux amoureux, p. 104; la « *Madonna del ago* », p. 191), le tout raconté sur un ton léger de persiflage (qui à la longue est un peu monotone et fatigant). — Il faut signaler aussi pour les historiens deux ou trois passages ayant la valeur de témoignages originaux; p. 94, l'aspect de Milan pendant la quatrième journée; p. 262, une opinion de M. Thiers sur la puissance du catholicisme; p. 143, un trait bien significatif du caractère italien (le mot d'un homme de Brescia qui, d'un air très féroce, menace Hübner de son poignard, mais lui dit tout bas : « *Non abbia paura, è una dimostrazione* »). P. 241-65, le jugement d'ensemble sur l'Italie contemporaine (en 1890), me paraît fondé sur une fausse appréciation de la situation et absolument contestable. — Dans la seconde partie du livre, conçue sur le même plan, l'auteur raconte la révolution autrichienne du 6 octobre, le siège et la prise de Vienne par Windischgraëtz, l'avènement de l'empereur François-Joseph, le ministère Schwarzenberg, le retour de la cour à Vienne. Le journal prend fin à l'envoi de M. de Hübner à Paris en mission extraordinaire près le prince-président.

Il faut souhaiter que l'auteur continue la publication de ses mémoires et nous donne les journaux écrits pendant son séjour à Paris. Le témoignage, même un peu superficiel, d'un homme d'esprit est toujours bon à recueillir.

L. G. Pélissier.

---

272. — Schwicker (Dr Johann-Heinrich). **Geschichte der ungarischen Litteratur.** Leipzig, Friedrich, 1889, in-8, viii-944 p.

Cet ouvrage fait partie d'une grande collection qui comprendra l'histoire littéraire de toutes les nations. Mais, même considéré comme un

livre à part, le gros volume de M. J.-H. Schwicker présente un intérêt de premier ordre. Jusqu'ici, malgré les vastes et lumineuses recherches de Toldy et de ses émules, on n'avait pas sous les yeux un tableau d'ensemble de la vie intellectuelle des Magyars. Car telle est bien l'idée, la juste et large idée que M. S. se fait de son sujet. Même au moyen âge, qui ne nous a laissé que de minces fragments en langue vulgaire, — ce serait une grande illusion de croire que la Hongrie possède une vieille épopée ou un vieux lyrisme populaire comme la Russie ou la Serbie par exemple — de curieuses questions philologiques se proposent à notre historien et ne sont point négligées par lui. Au XVI^e^ siècle, au XVII^e^, la réforme, la contre-réforme, le fléau turc, le fléau autrichien inspirent des poètes religieux ou patriotes. Au XVIII^e^ siècle, les littératures étrangères, dans la croissante instruction, exercent une immense influence. Au XIX^e^ siècle, surtout depuis 1825, le grand mouvement de renaissance nationale produit enfin, et seulement alors, une littérature magyare vraiment *sui generis* et considérable.

M. S. n'est pas seulement bon historien littéraire, il est bon traducteur ou choisit de bons traducteurs, et à ce point de vue il est un véritable initiateur pour le lecteur allemand. Il le serait moins pour le lecteur français, qui ne peut recevoir aucune impression vraie de la poésie magyare à travers un voile germanique, tant le génie du peuple allemand diffère de celui des deux autres. Au moins peut-il instruire le lecteur français, et le tenir au courant jusqu'à l'époque la plus contemporaine, jusqu'à l'année 1888. En Hongrie, où l'ouvrage de notre auteur a été reçu avec plaisir et reconnaissance, on lui a reproché quelque inégalité dans le soin qui a présidé à la rédaction de ses chapitres, une étude incomplète de quelques auteurs, enfin certaines méprises, mais qui portent sur des détails insignifiants. Peut-être aussi, dit-on, l'influence des littératures étrangères aurait-elle pu être creusée plus profondément. Convenons que cela n'est pas facile : la Hongrie littéraire, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et au commencement du nôtre, a été un immense atelier de traductions et d'adaptations, notamment du français en magyar. Là-dessus il faudrait une série de monographies. Je crois qu'en somme M. Schwicker a dit et a bien compris l'essentiel. A tous les points de vue, son livre est aussi intéressant qu'instructif.

Édouard SAYOUS.

---

275. — **Beknopt etymologisch Woordenboek der nederlandsche Taal** door J. VERCOULLIE, professor in de Nederlandsche philologie te Gent. Gand, J. Vuylsteke; La Haye, Martinus Nijhoff, 1890; XXIV-320 p., pet. in-8. Prix : 4 francs.

On ne peut guère adresser qu'un reproche à cet excellent petit livre, c'est de trop justifier son titre de *Dictionnaire abrégé*. L'étymologie, si l'on prend ce mot dans son acception la plus restreinte, y est, il est vrai, traitée avec assez de détail. Chaque mot néerlandais est suivi de

l'indication de ses formes anciennes, puis des formes correspondantes des différents dialectes germaniques et des autres langues indo-européennes : une série de tableaux placés au commencement du volume, orientent le lecteur au milieu des règles compliquées de la phonétique indo-européenne et germanique; et si l'étymologie n'était que la science des origines et du développement des formes, on pourrait se déclarer pleinement satisfait. Mais elle est aussi, et surtout, l'histoire des significations, et à ce point de vue on regrette de ne pas trouver dans le livre de M. Vercoullie quelque chose d'analogue, par exemple, à la partie historique du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande* de M. Kluge.

Peut-être M. V. a-t-il craint d'effrayer les éditeurs en augmentant l'étendue de son livre; mais il est visible que l'étude des origines l'attire tout particulièrement, et, dans ce domaine, il n'a pas toujours su se borner. Cette préférence est surtout manifeste, et assez choquante pour les mots empruntés aux langues romanes. S'il était nécessaire de dire que le néerlandais *kantoor* est le mot français *comptoir*, il était à peine utile de remarquer que *comptoir* vient de *compter*, et tout à fait inutile d'ajouter que *compter* vien de *computare*, lequel enfin est lui-même composé de *cum* et de *putare*. C'est vouloir greffer sur un dictionnaire d'étymologie néerlandaise un dictionnaire d'étymologie française, et sur celui-ci un dictionnaire d'étymologie latine : le tout en 320 pages. La même remarque s'applique aux articles *kalm, mandarijn* [1], *prijs, pront* et à beaucoup d'autres encore.

Hâtons-nous de terminer cette annonce sommaire en disant bien haut que ces défauts n'empêchent pas le *Dictionnaire* de M. Vercoullie d'être un guide très sûr et tout à fait au courant de la science : on y trouvera à élaguer d'une part, à ajouter d'autre part, mais rien ou presque rien d'important à corriger. L'Académie Royale de Belgique a déjà reconnu la haute valeur de ce livre en décernant à l'auteur un des prix dont elle dispose; nous ne doutons pas qu'il n'obtienne, auprès des linguistes et des germanistes de tous les pays, et auprès du public instruit qui ne manque pas en Hollande, tout le succès que méritent ses grandes qualités scientifiques.

L. Duvau.

---

1. Si nous osions nous aventurer sur le terrain de l'étymologie portugaise, nous dirions que l'étymologie indiquée nous paraît assez contestable.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 1 juin — 1891

274. — **Die Griechischen Dialekte** in ihrem historischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen dargestellt von Dr. Otto Hoffmann. I. Band. Der süd-achæische Dialekt. — Gœttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1891. In-8, xvj-344 pp. Prix : 8 mk.

C'est un remarquable symptôme de l'activité philologique de l'Allemagne que l'apparition de ce volume, publié par les éditeurs mêmes de la collection des *Griechischen Dialekte* de M. R. Meister, et traitant des mêmes dialectes que le tome II de cette collection paru moins de deux ans auparavant. Non toutefois que les deux recueils doivent faire double emploi ; car — le titre seul de celui-ci nous en avertit — ils sont conçus dans un esprit et sur un plan sensiblement différents. M. Hoffmann, déjà connu par des travaux dialectologiques très approfondis et par une bonne étude de linguistique indo-européenne [1], s'est séparé de son devancier sur deux points essentiels, qu'il convient de préciser dès l'abord.

1° M. Meister envisage chaque dialecte en lui-même et pour lui-même, en trace les règles grammaticales à peu près comme s'il était isolé, se référant tout au plus par une courte note aux affinités relevées entre les plus voisins d'entre eux, tels que l'arcadien et le cypriote, et réserve sans doute pour le couronnement de son édifice la classification définitive de ces unités en un plus ou moins grand nombre de familles. M. H., au contraire, prétend, dès à présent étudier chaque dialecte dans ses rapports historiques avec l'ensemble dont il fait partie, et, si à certains égards la tentative peut ressembler à une pétition de principes, il faut bien reconnaître d'autre part que cette synthèse, menée de front avec l'analyse, offre de sérieux avantages, que les morphologies individuelles s'éclaireront ainsi les unes par les autres et fixeront mieux dans la mémoire leurs traits distinctifs.

2° M. Meister, avec la plupart des linguistes contemporains, a résolument rejeté l'antique division tripartite de l'hellénisme en ionien, dorien et éolien ; et de fait nous sommes presque unanimes à enseigner, comme M. G. Meyer, que cette dernière catégorie est un pur trompe-l'œil, une

1. Cf. *Revue critique*, XXVIII (1889), p. 133.

chambre de débarras où les Grecs jetaient pêle-mêle tout ce qui ne leur semblait ni dorien ni ionien. Or c'est à la triade hellénique que M. H. se propose de revenir sur leur foi : appuyé sur la théorie de M. Fick, suivant laquelle le nom d' « Éoliens » serait somme toute synonyme de celui d' « Achéens » (p. VII), il distingue un groupe nord-achéen (thessalo-béotien [1]) et une unité sud-achéenne essentiellement constituée par l'arcado-cypriote. Il étudie celle-ci dans son premier volume; dans un second, qu'il nous promet pour la fin de cette année, il la rattachera à sa congénère du continent, puis entreprendra la connexion de l'une et de l'autre avec l'éolien d'Asie Mineure, auquel il réserve exclusivement le nom d' « éolien ».

Toutes ces vues sont fort intéressantes et présentées avec talent : discutables assurément, mais difficiles à discuter dès à présent. Il serait prématuré, en effet, d'objecter à M. H. les différences capitales et les abîmes béants qui, sur certains points, séparent son achéen de l'éolien qui nous est familier. Il faut attendre qu'il nous ait donné sa théorie complète et indiqué son critérium, qu'il nous ait dit quels sont les caractères spécifiques qu'il assigne à l'achéen et sur quels motifs il s'est déterminé à les choisir. A quoi bon, par exemple, faire observer que le sud-achéen ne connaît que le datif pluriel en -οις (p. 239) et ignore absolument le locatif en -σσι, se rapprochant ainsi du dorien autant qu'il s'éloigne du lesbien et de l'éolien homérique, qui présentent cette dernière forme, sinon exclusivement, du moins avec une prédilection marquée? Il se peut que ce contraste, si frappant à mes yeux, ne soit à ceux de l'auteur qu'un accident insignifiant; il se peut même que dans ce datif et ce locatif il ne voie, comme le veut aujourd'hui M. Brugmann [2], qu'un seul et même cas. Quant nous serons éclairés sur les affinités prétendues des groupes achéens entre eux et avec l'éolien, alors seulement nous pourrons admettre la thèse ou la critiquer à bon escient. Il n'est pas interdit cependant de constater dès maintenant que, dans quelques cas, elle exige du lecteur une foi robuste et ne répond qu'à demi à la réalité des faits. Les grammairiens grecs, auxquels M. H. est le premier à accorder un grand crédit, nous apprennent que l'infinitif dorien avait la finale -εν ; or, précisément, c'est aussi la désinence de l'infinitif arcado-cypriote, auquel sont inconnues les finales éoliennes en -εμεν et -ην. Qu'imagine l'auteur pour pallier cette antinomie? que ce sont les Doriens des colonies qui ont emprunté aux Achéens eux-mêmes cette finale -εν (p. 262). Cela est possible, assurément, mais on se défie : n'est-ce point une gageure de soutenir que ce qu'il y a de plus dorien dans l'achéen est à point nommé achéen d'origine?

Ces réserves n'empêchent pas M. H. d'avoir écrit un livre excellent et très instructif, frayé un grand chemin parmi les sentiers de la dialecto-

1. Mais le béotien, fortement contaminé de dorien, peut passer pour un dialecte hybride (p. V).

2. *Grundriss*, II, p. 700.

logie grecque, et réalisé un sérieux progrès sur les travaux de ses devanciers, qu'il connait et utilise avec beaucoup de soin et de sens critique. C'est à peine si, à ce dernier point de vue, on peut lui reprocher quelques lacunes. A propos de la chute cypriote de nasale devant consonne (p. 210), on voudrait voir citée et discutée la note de M. Clermont-Ganneau [1], qui voit dans cette graphie un phénomène d'assimilation. Sur le rapport de *ἀλλαγή, ἠλλάγην* avec *ἀλλάσσω*, M. H. (p. 208) juge insuffisantes les explications de Curtius et de M. G. Meyer : je n'ose espérer que la mienne [2] trouve grâce à ses yeux, mais j'aurais aimé à en avoir son avis. Il a également négligé (p. 313) d'infirmer les témoignages sur lesquels je m'étais appuyé pour établir [3] que le sk. *áva* représente un ind.-eur- * *áwo* et qu'il est lui-même représenté en grec par la particule αὖ : par suite, l'identification du cypr. ὐ avec sk. *áva* demeure au moins problématique, et l'équation ὐ = *úd* (Baunack) garde d'autant plus de vraisemblance, que l'ind.-eur * *úd* vit encore en grec dans le type ὕστερος, tandis qu'*áva* y a complètement disparu en dehors de la fonction négative qu'il a assumée.

Certains points de détail méritent encore d'être relevés. — A raison du choix des voyelles épenthétiques en cypriote, M. H. est amené à supposer (p. 129) que le groupe d'explosive et liquide ne se répartissait pas dans la prononciation entre les deux syllabes qu'il séparait, mais appartenait tout entier à la seconde, soit donc Κύ-προς et non Κύπ-ρος. Il aura à nous expliquer comment cette hypothèse cadre avec l'usage constant de l'éolien homérique qui fait longue de position la voyelle suivie d'un pareil groupe. — « C'est dès la période indo-européenne que s'est produite la contraction de l'augment *e* et de la voyelle initiale *a* en *ā* [4] » (p. 137). L'auteur pense donc que le groupe proethnique *ea* se contractait en *ā* et non en *ē*. J'en suis très heureux : c'est un suffrage de plus à inscrire en faveur d'une loi de contraction que je n'ai jamais cessé d'opposer à celle qu'enseignaient MM. Osthoff et Brugmann. — Les astérisques manquent çà et là, ce qui peut induire les débutants en erreur et parfois même déconcerter les vétérans : ainsi, il faut lire * κρατύς p. 141, et * *plnón* (* *plnóm* je suppose) p. 145. — La loi suivant laquelle le groupe λ + ν deviendrait λλ quand le λ était consonne, et demeurerait intact quand le λ procédait d'une liquide-voyelle (p. 160), serait, si l'on pouvait la démonter irréfragablement, — mais nous ne sommes pas sûrs, après tout, que ἴλλομαι, βόλλομαι ne contiennent pas une liquide-voyelle, — d'un bien vif intérêt. Car il en résulterait qu'à l'époque prohellénique encore, à plus forte raison dans la période indo-européenne, la liquide-voyelle était bien une voyelle liquide, et non pas une voyelle minima suivie d'une consonne liquide ; autrement, il n'y aurait pas de raison pour que

1. *Revue critique*, XXIII (1887), p. 471.

2. *Analogie dans la langue grecque* (1883), p. 80, reprise et développée *Gram. comp.* nº 62 ζ.

3. *Mém. Soc. Ling.*, VI p. 378.

4. Par lapsus M. H. écrit ε et α, car je ne puis croire qu'il prétende transcrire l'indo-européen en caractères grecs.

πίλναμαι n'eût pas été traité de la même façon que ὄλλυμι. La question est délicate et mérite un examen approfondi. — La construction arcado-cypriote de ἀπό et ἐξ avec le datif-locatif (p. 307) est une anomalie sémantique fort curieuse : elle doit sans doute son origine à la conservation tardive d'un vieil ablatif * τῶ = * τῶδ, que la quasi-homophonie a fait confondre avec le datif τῶι [1] ; puis la confusion s'est étendue au pluriel et aux autres déclinaisons.

On ne saurait trop remercier M. Hoffmann d'avoir reproduit dans son livre les plus importantes inscriptions arcadiennes et cypriotes [2]. La *Sammlung*, volumineuse et chère, est affaire de collections publiques ; il faut aux bibliothèques privées et aux petites bourses des recueils de consultation courante, complets, exacts et simples. Ce desideratum est réalisé de tous points.

V. HENRY.

---

275. — A. CARTAULT. **Terres cuites grecques** photographiées d'après les originaux des collections privées de France et des musées d'Athènes. Paris, A. Colin. Gr. in-4 de LVII-97 p., avec 29 planches.

L'ouvrage de M. Cartault se compose d'une introduction à l'étude des figurines grecques et italiotes, suivie d'une série de notices relatives à quarante-trois monuments reproduits sur vingt-neuf planches d'héliotypie. Ces planches sont d'une exécution médiocre ; quelques-unes sont même mauvaises et l'on peut regretter que l'illustration d'un volume de luxe, excellemment imprimé, ait été l'objet de si peu de soins [3]. D'après le titre, on est en droit d'y chercher la reproduction d'un certain nombre de figurines du Musée d'Athènes, produit des fouilles fructueuses exécutées par l'Éphorie générale à Tanagra. Ces figurines, découvertes sous la surveillance d'archéologues honnêtes, ont évidemment une bien autre importance pour la science que les terres cuites diversement *truquées* que l'on rencontre dans le commerce et dans les cabinets des curieux. Or, vérification faite, on s'aperçoit que le Musée d'Athènes n'a fourni à M. C. que *trois* figurines, dont une seule de Tanagra, une de Corinthe et une de Mégare [4] ; les *quarante* autres sont empruntées à des collections d'amateurs et de marchands parisiens. Parmi ces dernières, il en est plusieurs qui sont évidemment fausses ; elles appar-

---

1. Il ne pouvait se confondre avec le génitif, qui, à cette époque lointaine, était encore * τοῖο.

2. Y compris, naturellement, celle de Piali récemment découverte (p. 23), la seule arcadienne importante en caractères anté-ioniens.

3. M. Cartault parle sévèrement (p. XXXIV) des héliogravures Dujardin publiées par le *Bulletin de Correspondance hellénique* ; mais la moins bonne de ces héliogravures est préférable à la meilleure héliotypie du présent volume.

4. M. Cartault se plaint de n'avoir pas rencontré chez M. Cavvadias, l'éphore général des antiquités, « la libéralité désintéressée à laquelle il s'attendait » (p. 3). La manière dont M. C. a traité M. Cavvadias et l'éphorie générale dans ses précédentes publications explique assez la réserve dont il se plaint.

tiennent à la série bien connue que M. C., à l'exemple des marchands qui l'informaient, attribuait naguère à l'Asie-Mineure et qu'il paraît aujourd'hui revendiquer pour la Grèce propre (cf. *Rev. crit.*, 1890, I, p. 41). Une des plus amusantes (pl. XXVIII) représente Ulysse naufragé, qui sort des flots et se cramponne à un rocher. « La place de ce chef-d'œuvre, écrit gravement M. C. (p. 93), est certainement au Louvre. » Cette opinion restera sans doute personnelle à l'éditeur, fort heureusement pour les conservateurs du Musée.

Le choix de M. C. comporte encore une critique sérieuse : au lieu de ne donner que des monuments inédits, il en a publié 9 (sur 43) dont il existait déjà des phototypies ou des héliogravures très accessibles ; l'une de ces figurines (pl. XII) avait déjà été publiée deux fois sous tous ses aspects. Ces reproductions inutiles d'objets déjà connus, et qui souvent ne méritaient pas une première publication (par exemple le groupe faux de la pl. XXIX), peuvent se justifier par un intérêt commercial, mais elles sont gênantes pour la science, dont la bibliographie déjà si vaste se trouve encombrée sans aucun profit.

Ces réserves faites sur l'exécution et le choix des gravures, nous passons au commentaire des planches. Les notices de M. C. témoignent d'une lecture étendue; l'auteur est certainement au courant de ce qui a été publié dans ces dernières années sur les terres cuites, et il indique, en général avec exactitude, les ouvrages modernes auxquels il fait des emprunts. Il lui arrive cependant de donner comme siennes des observations ou des idées dues à autrui. Ainsi, à la page 44, après avoir exposé la théorie de M. Froehner sur une statuette de Vénus déliant sa sandale, M. C. écrit : « *Abandonnant* l'origine picturale, très problématique, *je partirais* volontiers du célèbre bas-relief du temple de la Victoire Aptère, où l'on voit Niké debout sur la jambe gauche à demi ployée, etc. » Or, dans la *Nécropole de Myrina* (p. 290), j'écrivais, au sujet de la même figurine, et après avoir rappelé la même théorie : « *Abandonnant* à des discussions nouvelles le texte de Pétrone, nous préférons nous rallier à une hypothèse indiquée en dernier lieu par M. Newton. Il a fait observer que le même motif, ou du moins un motif fort analogue, se rencontre dans une des Nikés de la balustrade de la Victoire Aptère sur l'Acropole. » Il faut avouer que la comparaison de ces deux passages rend très singulier le « je partirais » de M. Cartault [1]. Aussi bien est-ce l'absence d'originalité et de vues personnelles qui constitue le trait distinctif des notices de M. Cartault. Les écrits de MM. Rayet, Froehner et Heuzey forment, avec la *Nécropole de My-*

1. Cf. à la p. LVI : « On est porté à croire que les figurines dorées de Smyrne remplaçaient, *pour les acheteurs pauvres, les petits bronzes.* » A rapprocher du passage suivant des *Mélanges Graux* (p. 157), que M. C. n'a pas cité : « Le coroplaste de Smyrne couvre ses figurines d'une couche de dorure qui leur donne l'apparence de petits bronzes *et en fait comme les bronzes du pauvre.* » Dans un livre où les *bas de pages* sont farcis de références, des emprunts inavoués comme ceux-là sont peu excusables.

rina, le grand magasin où il a puisé, et j'ai vainement cherché, dans ce commentaire de quatre-vingt-dix-sept pages, une seule idée que je n'eusse pas rencontrée ailleurs. Assurément, ce défaut est peu grave dans un livre de luxe, destiné surtout au grand public qui ne lit guère ; mais l'allure tranchante du style de M. C. oblige à le relever sans réticences. D'autres fois, ce style prête à la critique par une tendance à la boursouflure ou à la vulgarité. Parlant d'une statuette de la collection Gréau, qui représente une femme debout tenant une sphère, M. C. y reconnaît Uranie (p. 150) : « Elle ne s'étonne pas à la façon des mortels ignorants ; c'est une voyante, elle est dans le secret de l'organisation du cosmos, elle en suit tous les rouages avec une sorte d'extase, sans que leur fonctionnement ait rien de nouveau pour elle ». Et à la page 97 : « Quant à Hermaphrodite, son origine d'Hermès et d'Aphrodite est relativement récente. » Lorsqu'on écrit de ce style-là, on est malvenu, comme le fait M. C. (p. XLIX), à relever aigrement un *lapsus* sans importance échappé à M. Pottier, qui est un écrivain aussi simple que délicat. Ailleurs, je remarque des expressions comme celles-ci : « Le mouvement de la statuette est superbe » ou « ce geste est de toute beauté » ou « l'ensemble est d'un ragoût exquis » ; ce sont là manières de parler communes, qu'un archéologue devrait laisser au bavardage inoffensif des amateurs. Je me hâte d'ajouter que tout n'est pas dans le même ton : il y a des pages heureusement écrites et bien appropriées au sujet qu'elles traitent. Mais M. C. n'est jamais plus expansif que lorsqu'il célèbre les beautés de figurines fausses et l'on a quelque peine à voir la marque d'un goût sûr dans des notices comme celles des pl. XVII, XXII et XXIX.

J'arrive à la longue introduction qui ouvre le volume et dont le défaut le plus saillant est le même que celui des notices : absence complète et affectation hautaine d'originalité. M. C. commence par énumérer en LII pages les publications dont les terres cuites grecques et italiotes ont été l'objet. Cette bibliographie, qui aurait pu tenir en deux ou trois pages, est inutilement grossie par des jugements exprimés pour la plupart sans beaucoup de tact. Qu'il blâme ou qu'il loue, M. C. parle du haut d'un piédestal ; quand son ton n'est pas rogue, il est protecteur. Je me dispense de répondre aux amabilités qu'il débite à mon adresse, d'autant plus que M. C., ici comme ailleurs, ne fait que démarquer la prose de son ami M. Froehner. Je me contente de faire observer que n'ayant jamais ouvert un tombeau grec, M. C. n'a pas le droit de le prendre de haut avec ceux qui en ont fouillé des centaines[1]. Laissant

1. « Ils mentionnent eux-mêmes (M. Pottier et moi) combien de fois les objets découverts se sont brisés pendant les fouilles (*Nécrop. de Myrina*, p. 208, des plaques de bronze), ce qui concorde bien avec la précipitation qu'ils avouent eux-mêmes et qu'ils érigent en système. » (p. XLVI). Or, à la p. 208 de l'ouvrage visé, il est question de plaques de bronze dont la plupart sont au Louvre, où M. C. doit les avoir vues ; elles sont tellement minces qu'aujourd'hui même on ose à peine les

donc ce qu'on appelle aujourd'hui *le terrain des personnalités*, je constate que la bibliographie de M. C., bien que dressée avec le secours de M. Froehner, est très loin d'être satisfaisante. C'est ainsi qu'il ignore complètement les terres cuites grecques trouvées en Égypte qui ont été publiées en phototypie dans l'*Ancienne Alexandrie* de M. Neroutsos, les jolies figurines de la Grèce propre reproduites dans le Catalogue illustré du Musée de Madrid, les spécimens de diverses provenances gravés dans l'ouvrage de J. de Witte sur les collections de l'hôtel Lambert, les catalogues des terres cuites du Musée de Ravestein et du Musée Fol. Parmi les catalogues de ventes, si importants pour cette branche de l'archéologie, je cherche en vain ceux des collections Dufourny (1819, voir p. 55-79), Campion de Tersan (1819, voir p. 7), Greppo (1856, p. 244), Sabattini (1877, p. 36), Hamilton Gray (1887) — signalé dans la *Revue archéologique* de 1888 (t. I, p. 386) — et cela, lorsque M. C. énumère d'autres catalogues qui font double emploi avec des publications connues, et qu'il déclare lui-même de nulle valeur. Citant les périodiques qui publient ou décrivent des terres cuites, M. C. semble s'imaginer, en 1891, que l'Ὅμηρος (défunt depuis 1878), l'Ἀθήναιον (défunt depuis 1881) et le *Museo Italiano* paraissent encore ; il ne cite pas les deux revues américaines qui ont publié des terres cuites, le *Studio* et le *Century Magazine*, et ignore que l'*American Journal of archæology* en a déjà fait connaître d'intéressantes. Si M. C., comme il l'avance (p. XI), n'a voulu nommer que les ouvrages « dont il se sert d'habitude », il faut croire que l'Ὅμηρος et l'Ἀθήναιον font exception à la règle. Et puis, dans quel volume, dans quel numéro de l'Ὅμηρος — j'ai la collection de ce recueil sous les yeux — a-t-on publié ou décrit des terres cuites grecques ?

Les cinq dernières pages de l'*Introduction* sont un résumé des problèmes soulevés par l'étude des figurines en terre cuite. Après avoir traité cavalièrement MM. Heuzey, Pottier, Furtwaengler, enfin tout le monde sauf M. Froehner, M. C. nous devait l'exposé de son opinion sur le problème de l'exégèse des figurines. Mais il lui suffit d'indiquer que ce problème est très complexe, ce dont on se doutait bien, et qu'il faut distinguer les pays et les époques, ce qui est évident pour tout le monde : pas l'ombre d'une hypothèse nouvelle, d'un effort personnel vers la vérité.

Il nous reste à dire quelques mots de la singulière attitude adoptée par M. C. dans la question de l'authenticité des terres cuites dites asiatiques, dont il a déjà été question ici (*Rev. crit.*, 1886, I, p. 481 ; 1886,

manier du bout des doigts. Quant à la « précipitation érigée en système », c'est une calomnie qui n'est même pas de M. C., et à laquelle il a déjà été répondu ici (*Revue*, 1886, I, p. 484). Nous avons d'ailleurs expliqué tout au long dans la *Nécropole de Myrina* (p. 102), que les objets placés dans les tombeaux ont le plus souvent été brisés avec intention au moment des funérailles. Le fait a été constaté depuis très longtemps et n'est mis en doute par aucun de ceux qui ont fouillé des sépultures antiques.

II, p. 93 ; 1890, I, p. 41). On sait que les marchés de l'Europe ont été inondés, depuis une dizaine d'années, par des centaines de groupes et de figures isolées, d'un style généralement mièvre et ne présentant aucun caractère antique. Ces terres cuites ont été débitées d'abord comme venant de Cymé ou de Myrina ; puis, on les a attribuées à une nécropole mystérieuse de l'Asie-Mineure, nécropole au sujet de laquelle M. C. affirmait, en 1887, posséder des détails qu'il ne lui était pas permis de révéler [1] ; enfin, c'est à la Grèce continentale, à l'Attique ou à la Béotie, — d'aucuns disent même à Tanagra ! — que l'on a rapporté l'origine de ces statuettes [2]. Rayet les avait immédiatement déclarées fausses ; d'autres juges compétents firent de même et aucun Musée, à l'exception de celui de Berlin, ne consentit à en acquérir. Au Musée de Berlin, l'authenticité de ces figurines était défendue par un archéologue éminent, M. Furtwaengler ; mais, en 1887, lorsque M. C. publia sa brochure intitulée : *Sur l'authenticité des groupes en terre cuite d'Asie-Mineure*, M. Furtwaengler déclara, à la *Société archéologique* de Berlin, qu'il changeait d'avis et reconnaissait la fausseté des groupes. Tous ceux que le Musée de Berlin avait acquis furent ensevelis dans les tiroirs, d'où ils ne sont pas sortis depuis ; MM. Furtwaengler, Kekulé, Heydemann, Conze, Mayer, bien d'autres encore, ont publié des notes pour appeler l'attention des intéressés sur la mystification dont ils étaient dupes. Il s'est développé à ce sujet une *littérature* assez considérable, dont on peut trouver l'indication dans la *Classical Review* (1888, p. 119, 153). Eh bien ! Écrivant pour le grand public et les étudiants (p. VI) une introduction générale fort développée sur les terres cuites grecques, M. C. *n'a pas dit un mot* de toute cette controverse qui le gêne, et continuant lui-même, comme par le passé, à publier des monuments apocryphes, il s'est contenté de quelques allusions dédaigneuses et vagues à l'adresse de ceux qui en ont fait voir la fausseté. Encore n'a-t-il prononcé le nom d'aucun d'entre eux, ni mentionné un seul de leurs écrits, comme s'il craignait d'inspirer des inquiétudes ou d'enseigner la méfiance à ce bon peuple crédule des collectionneurs. Je n'insiste pas. L'omission volontaire que je signale ici est tellement grave que le caractère scientifique de l'ouvrage de M. Cartault s'en trouve atteint. J'avoue que la lecture m'en a laissé une impression pénible et confuse. Pour un prospectus, il contient trop de science, et pour un livre de science, il sent un peu trop le prospectus.

Salomon REINACH.

---

1. Aujourd'hui que M. C. ne maintient plus l'origine asiatique des groupes, *il doit* faire connaître le nom de la nécropole dont les marchands lui avaient fait la confidence. Je l'y ai déjà convié inutilement dans la *Revue archéologique* ; je l'y convie de nouveau.

2. Dans le Catalogue de vente de la collection Gréau (mai 1891), les groupes sont classés sous la rubrique : « Groupes provenant d'un nécropole, encore indéterminée, de la Grèce propre. » (p. 66 de la petite édition.)

276. — **Tertullian**, dargestellt von Dr. Ernst NOELDECHEN. Gotha, Perthes, 1890, x-496 pp., in-8. Prix : 9 M.
277. — **Priscillianus**, ein Reformator des vierten Jahrhunderts ; eine kirchengeschichtliche Studie, zugleich ein Kommentar zu den erhaltenen Schriften Priscillians, von Friedrich PARET. Würzburg, Stuber, 1891, VIII-302 pp., in-8.

M. Noeldechen est connu par un essai très important sur la chronologie des œuvres de Tertullien. Le présent livre est une étude complète sur l'illustre écrivain chrétien, destinée surtout au grand public. Mais elle sera fort utile aux théologiens. C'est une introduction indispensable à la lecture des œuvres de Tertullien. Il est inutile d'ajouter que, sous l'exposition de M. Noeldechen, on sent constamment le solide support d'une science étendue et sûre d'elle-même.

Le livre de M. Paret est le premier essai tenté pour expliquer les œuvres de Priscillien. On sait quelles difficultés de toutes sortes présente l'intelligence de ce texte difficile. Aussi M. P. a-t-il multiplié les traductions. Il faut du courage, et même de l'audace, pour donner une version d'un original si épineux. La question intéressante est le point précis qui a fait condamner Priscillien. M. P. le place dans une résistance à la constitution de la hiérarchie ecclésiastique, fondée sur des raisons ascétiques et mystiques, Priscillien ayant conçu la communauté chrétienne comme un tout se suffisant à lui-même. Dès lors, entre Hydatius et lui, la lutte aurait été bien plutôt disciplinaire que théologique. M. P. suppose, en effet, d'après l'histoire de leurs relations, que Priscillien était évêque en Lusitanie et qu'Hydatius réclamait un droit de visite et de surveillance à titre de métropolitain. Tout cela n'est pas encore tiré suffisamment au clair et n'est d'ailleurs qu'une phase de la procédure. M. P. est sur un terrain plus sûr quand il montre l'influence exercée par l'astrologie et surtout par l'écrit *libri matheseos* de Iulius Firmicus Maternus sur l'esprit de Priscillien, quand il précise la nature des connaissances théologiques puisées dans la lecture des œuvres de saint Hilaire de Poitiers, quand il rapproche des idées de Priscillien celles des Lucifériens et des traités le *libellus precum*. La question des Apocryphes et du canon dans Priscillien est aussi très bien exposée. Tel qu'il est, le travail de M. Paret est un premier débrouillement pour lequel nous devons lui témoigner notre reconnaissance.

P. L.

---

278. — **Die kirchliche Baukunst des Abendlandes**, historisch und systematisch dargestellt von G. DEHIO und G. von BEZOLD. Stuttgart, Gottasche Buchhandlung, 1884-1891, 3 fasc. in-8° et 4 atlas in-fol.).

Il ne me paraît pas nécessaire d'attendre l'achèvement de la vaste publication entreprise par MM. Dehio et von Bezold, pour en signaler l'importance et pour faire ressortir les services qu'elle est appelée à rendre à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'architecture du moyen âge.

Ce qui distingue cet ouvrage de tous ceux que l'on a jusqu'ici consacrés aux mêmes études, ce qui lui donnera probablement l'heureux privilège de ne pas vieillir malgré tous les progrès que la science archéologique est encore appelée à faire, malgré tous les changements de doctrine qui en résulteront forcément, c'est la richesse exceptionnelle de l'illustration.

L'Allemagne n'a rien produit jusqu'ici de comparable, que je sache, et si la France peut revendiquer avec une légitime fierté les illustrations inimitables, du Dictionnaire de Viollet-le-Duc; il faut reconnaître que par le nombre des figures, sinon par la qualité, l'ouvrage de MM. D. et B., l'emporte même sur celui de Viollet-le-Duc. Pour donner idée de sa valeur à cet égard, il me suffira de dire que les quatre livraisons parues jusqu'à ce jour comptent déjà 282 planches; chacune contenant en moyenne cinq à six figures, c'est un total de 1,200 à 1,500 dessins que nous trouvons réunis et classés méthodiquement dans ce précieux atlas. Les auteurs, cela se comprend aisément, n'ont pu faire, par eux-mêmes, le relevé d'un aussi grand nombre d'édifices, mais ils ont toujours eu soin d'emprunter les éléments de leurs dessins aux sources les plus autorisées, et comme ils ont indiqué soigneusement pour chaque monument les sources graphiques auxquelles ils ont puisé, le lecteur peut toujours apprécier le degré de confiance que méritent ces dessins. Enfin, dernier mérite à signaler, la plupart des figures consistent en plans, en coupes, en élévations, exécutés à l'échelle, et si elles n'ont pas l'apparence artistique, l'élégance d'exécution que Viollet-le-Duc a mises à la mode chez nous, si même on peut leur reprocher parfois cette sécheresse de dessin, trop commune dans les publications des architectes allemands, ces défauts sont amplement compensés par des qualités d'exactitude et de sincérité que l'on ne saurait trop louer.

Si le texte de l'ouvrage avait une importance égale à la partie graphique, MM. D. et von B. pourraient se flatter d'avoir élevé à l'architecture religieuse du moyen âge un véritable monument Je ne crois pas toutefois, malgré les développements ultérieurs qu'ils pourront donner à leur texte, qu'il réponde jamais au nombre des planches. On trouvera même dans la partie actuellement parue, — elle ne dépasse pas le XIIe siècle, — plus d'une page qui semble écourtée au milieu d'un cadre si vaste.

Les lecteurs français seront sans doute unanimes à faire un autre reproche aux auteurs. Comme le titre l'indique, MM. D. et B., ont voulu présenter un tableau historique et systématique de l'architecture religieuse en Occident. Mais de ces deux qualificatifs leur œuvre ne mérite pleinement que le second. En d'autres termes, l'exposé du développement historique de l'art au moyen âge, de la succession chronologique des phases par lesquelles il a passé, est relégué au second plan. Il est partout subordonné au classement systématique des princi-

paux éléments architectoniques qui caractérisent les monuments.

Ainsi, après une courte introduction historique, les auteurs ont consacré un chapitre entier à l'analyse esthétique et technique de ce qu'ils nomment le *Zentralbau*, c'est à dire de ce genre d'édifices composés d'une partie centrale dominant des collatéraux de moindre élévation. Le *Zentralbau* peut s'adapter à des plans très variés, MM. D. et B. les passent successivement en revue, et examinent tour à tour les rotondes de toute espèce, telles que le frigidarium des thermes de Pompéi, le temple de Jupiter à Spalato, le tombeau de Théodoric, les baptistères de Novare et d'Albenga, l'église de San-Giovanni in Fonte à Ravenne, etc.; puis les églises à coupole centrale du type byzantin, telles que Saint-Serge et Saint-Bacchus de Constantinople, ou Sainte-Sophie; puis les monuments imités du Saint-Sépulcre, au nombre desquels ils rangent Saint-Étienne le Rond de Rome, Saint-Ange de Pérouse, Saint-Michel de Fulda, Sainte-Sophie de Bénévent et le baptistère de Pise. Après la famille des rotondes, vient celle des églises en forme de croix grecque, telles que les Saints-Apôtres de Constantinople, la chapelle funéraire de Galla Placidia à Ravenne, Saint-Joseph de Gaëte, la cathédrale de Trèves, le prætorium de Mousmieh, la Martorana de Palerme, et l'église carolingienne de Germigny-des-Prés.

L'énumération que je viens de faire des principaux exemples cités par MM. D. et B. à l'appui de leur classification, permet d'en apprécier à la fois la valeur et les inconvénients. Il est à coup sûr fort curieux de voir groupés dans une même suite de planches — car j'oubliais de dire que celles-ci sont distribuées d'après le même ordre systématique que le texte — des édifices dont la structure est analogue; il est intéressant de pouvoir suivre d'un coup d'œil les transformations de certaines données architectoniques, la filiation de certaines formes. Mais, par contre, ces classifications, introduisent une grande confusion dans l'ouvrage. On est choqué de voir mentionnés côte à côte des édifices de date fort différente; on a peine à dégager de toutes ces divisions et subdivisions les traits essentiels qui caractérisent les édifices de chaque époque. Ajoutez à cela, que les auteurs intercalent parfois dans leur texte d'assez longues dissertations, qui interrompent la suite de l'exposition, et l'on comprendra les réserves que j'ai cru devoir faire sur la façon dont le livre est composé.

On aurait tort cependant de se laisser arrêter à ces défauts de forme; car le fonds de l'ouvrage est digne d'un sérieux examen. J'ai déjà indiqué le contenu des deux premiers chapitres. Le troisième est consacré à la basilique. Les auteurs examinent d'abord cette curieuse question des origines de la basilique chrétienne si peu étudiée chez nous, et qui a fait noircir tant de papier en Allemagne depuis que Zestermann, Messmer, Weingärtner, et autres ont commencé à battre en brèche les vieilles théories universellement admises depuis le XVIe siècle. Puis viennent divers paragraphes sur les dispositions générales de la basilique, sur son

plan, et son élévation intérieure; puis un chapitre sur ses dispositions extérieures, sa décoration, et son mode de construction.

Voilà pour le livre Ier. Avec le second, les auteurs abordent brusquement l'étude de l'architecture romane. Il est vrai qu'ils en font remonter le point de départ beaucoup plus haut qu'on ne l'admet d'habitude. En Allemagne [1] comme en France [2], on ne fait généralement commencer l'ère romane qu'au XIe siècle. Pour eux, elle englobe toute l'époque carolingienne, et je ne puis combattre bien vivement cette idée, car il est incontestable que dès le IXe siècle nous voyons apparaître dans l'empire de Charlemagne des édifices qui s'éloignent par bien des côtés du type primitif des églises chrétiennes. Ces caractères particuliers, MM. B. et D. les ont bien compris, et bien mis en lumière. Mais s'ils en ont reconnu l'importance, au point de vue du développement ultérieur de l'art chrétien, ils n'en ont peut être pas déterminé exactement le point de départ. Ainsi ils placent, avec raison je crois, au rang des principales innovations architecturales de l'époque carolingienne la substitution du plan cruciforme avec chœur et transept saillant au plan de la basilique des premiers siècles. Ils attribuent avec raison aux Francs le mérite de cette innovation, mais ils ont tort d'en chercher le berceau dans une région beaucoup trop limitée de l'empire de Charlemagne, dans les provinces rhénanes et la Hesse. Or la France proprement dite a eu sa part, une part prédominante, dans la formation de l'art carolingien, et il est historiquement certain que toute la partie orientale de l'empire franc obéissait encore au IXe siècle, à l'influence religieuse et artistique des grands monastères établis sur les bords de la Seine ou de la Somme. C'est un fait que le patriotisme allemand a quelque peine à reconnaître quoique il ait été fort solidement établi par des auteurs d'Outre-Rhin, qui ne sont pas suspects, notamment par Hugo Graf, dans son brillant et ingénieux mémoire sur l'*Opus francigenum*.

A cette critique, il est vrai, MM. D. et B. ont répondu par avance qu'il est difficile de déterminer la part prise par la France proprement dite au développement de l'art carolingien, car les savants français sont les premiers à déclarer qu'il n'existe plus sur notre sol aucun monument antérieur à l'an 1000. Mais si l'on appliquait aux églises allemandes réputées carolingiennes le système de critique vraiment excessif, qui a fait rajeunir chez nous tous les monuments donnés jadis comme carolingiens, que resterait-il des théories de MM. D. et consorts? Les dates qu'ils attribuent aux églises de Fulda, de Hersfeld, de Werden sur Ruhr, de Michelstadt et autres, ne sont pas mieux établies que celles qu'on attribuait jadis à beaucoup de nos églises, et qu'on rejette en bloc aujourd'hui, sans examiner si les constructions du XIe siècle n'ont pas

1. C'est l'opinion de Kugler, Mertens, Otte, Lübke, etc.

2. M. de Caumont cependant comprenait toute l'époque carolingienne dans « l'ère romane primitive ». Schnaase et Springer, sans aller aussi loin, ont fort bien reconnu les relations qui existent entre l'art carolingien et l'art roman.

respecté certaines dispositions plus anciennes et laissé debout certains fragments plus ou moins considérables. Il est difficile à des étrangers de se livrer à pareil examen ; si donc les conclusions de MM. D. et B. nous paraissent contestables, nous serions mal venus à le leur reprocher trop sévèrement.

Ils n'hésitent point d'ailleurs à proclamer la part immense prise par la France dans les progrès de l'art au moyen âge. Les pages qu'ils ont consacrées à l'art roman français sont excellentes de tout point ; elles frapperaient plus encore le lecteur, si elles n'étaient dispersées dans les nombreux chapitres ou paragraphes, entre lesquels les auteurs, toujours fidèles à leur système de classification, ont découpé l'étude des monuments du XI[e] et du XII[e] siècle. Elles dénotent une connaissance des monuments français que beaucoup de nos compatriotes pourraient envier, et qui doit rendre indulgent pour les fautes de détail que l'on peut relever çà et là [1].

Mais ce compte-rendu est déjà bien long ; quand l'ouvrage sera plus avancé j'en reparlerai volontiers. Dans les prochaines livraisons MM. Dehio et Bezold vont aborder l'étude de l'art gothique, s'ils y donnent, comme tout l'annonce, la même place à l'étude des monuments français, leur livre justifiera pleinement ce que j'en disais en commençant, ce sera pour l'architecture religieuse du moyen âge, le plus complet, le plus utile des répertoires.

R. DE LASTEYRIE.

---

279. — **Chronique de Jean Taté,** greffier de l'hôtel de ville de château Porcien (1677-1748). Document inédit publié sur la copie faite par Nicolas Baudet en 1750, avec une introduction et des notes, portraits, vues et fac-similés, par Henri JADART, secrétaire général de l'Académie de Reims. Reims, Michaud ; Paris, Picard, 1890. Grand in-8 de 196 p.

« Tout chroniqueur qu'il soit, Taté n'a pas d'histoire », dit M. Jadart, (*Introduction*, p. 6) ; « il n'a écrit ni ses mémoires, ni même son livre de raison, se bornant à livrer à la postérité une sorte de journal de son temps avec le contenu des chartes qu'il tenait en mains, n'oubliant pas non plus de prendre soin d'annoter les registres des délibérations municipales. Bourgeois de moyenne condition, échevin, syndic et enfin greffier de l'Hôtel-de-ville de Château-Porcien, il n'a rien tenté au-delà de ses forces... « Né en 1677, mort en 1748, il consacra ses soins, ses veilles, les ressources de son intelligence, le bénéfice de ses habitudes régulières, à la bonne gestion des affaires publiques de sa patrie. » Après avoir si bien résumé la paisible vie de Jean Taté, M. J. apprécie ses modestes écrits. Il reconnaît que la première partie de la compilation

1. Ils placent, par exemple, Saint-Ricquier en Normandie (p. 169) ; ils font couler la Saône à Amiens (p. 245). Ils placent à Poitiers, l'église de Saint-Maixent qui est dans les Deux-Sèvres (p. 183), etc.

(de l'an 875 à 1489) est de peu d'importance, mais il constate qu'à partir du XVIe siècle les notions sommaires sont remplacées par une ample relation de tout ce qui s'est passé de mémorable dans la région. Il rappelle que le consciencieux chroniqueur s'aida, pour la période de la Ligue et des guerres de religion, du ms., aujourd'hui perdu, de l'abbé Pruvôt, curé d'Herpy, « acteur et témoin des luttes de cette sanglante époque » et que « pour les guerres du XVIIe siècle, la Fronde notamment, le greffier de Château-Porcien avait d'abondantes et très sûres informations tant par ses registres que de la bouche même de ses contemporains ». Le judicieux éditeur n'a pas voulu restreindre la publication de la *Chronique* à la seule partie narrative et personnelle, car, comme il le remarque avec raison, « le préambule a un certain mérite par sa naïveté même et la singularité de quelques-unes de ses appréciations [1] ».

Je n'apprendrai rien à personne en déclarant que M. J. n'a nullement épargné sa peine pour donner une édition irréprochable de la *Chronique* de J. Taté. Non seulement il a entouré le texte de toutes les notes désirables [2], mais encore il y a joint une riche série de documents complémentaires (p. 123-184). On trouvera dans ces *Annexes* une liste des comtes et princes de Porcien, dressée par J. Taté, des observations du même sur le gouvernement de la ville de Château-Porcien, avec la liste des gouverneurs d'icelle ville et château, une notice sur les prieurés de Notre-Dame et de Saint-Thibaut de Château-Porcien, une notice sur les établissements hospitaliers de cette ville (maladrerie, Hôtel-Dieu), une notice sur les antiquités gauloises et romaines trouvées à Château-Porcien (communication de M. Em. Payard, de la Société des Antiquaires de France), une notice sur les sceaux et monnaies des seigneurs de Château-Porcien, une notice sur les armoiries du comté et de la ville, une notice sur l'église paroissiale et ses inscriptions, des notes sur Château-Porcien et Rethel, suivies d'un traité du blason (ms. autographe de Jacques Wilbault, conservé à la bibliothèque de Reims), une note sur

1. Le copiste du *Recueil d'histoire*, N. J. Baudet, dit dans l'*Avis au lecteur* (p. 15) que si ses *curieux compatriotes* « n'y trouvent pas toute la beauté et la politesse du langage, au moins ils auront de l'agrément d'y voir la vérité. »

2. M. J. dit (p. 49) que le président de Gramond, dans son récit détaillé du siège de Château-Porcien en 1617 « aura mis en latin un compte rendu officiel » de l'événement. J'ai eu l'occasion de constater que le magistrat-historien a le plus souvent traduit les relations du *Mercure françois*, où sont insérés tant de documents officiels. On lit dans une note de la p. 52. « Taté ne relate aucun passage de Henri IV à Château, cependant la tradition en signale un, au cours duquel le roi ayant goûté le vin du crû et complimenté les échevins, ces derniers lui auraient répondu : Sire, nous en avons encore du meilleur, mais nous le gardons pour une meilleure occasion. » En Gascogne la tradition veut que ce même mot ait été adressé au roi de Navarre par un paysan chez lequel il s'était réfugié, un jour de chasse et d'orage. — Sur la bataille de Rocroi (p. 58), le commentateur cite J. B. Lépine (1860) et le capitaine Monlezun (1877). N'y avait-il pas à citer un historien plus récent et de plus grande autorité? — On mentionne sur le marquis de Bougy (p. 63) un article du *Moréri* de 1732. On aurait encore mieux fait de mentionner un article plus développé et plus intéressant du *Dictionnaire critique* de Bayle (au mot *Révérend*).

un exemplaire de la *Chronique* de J. Taté avec suite de 1748 à 1756, une note sur un autre exemplaire où la Chronique est continuée jusqu'en 1848, des remarques sur la vigne et le vin de France tirées de l'histoire et des anciens mss. par J. Taté, une note sur le marquis d'Huxelles et le vin (fort goûté par lui) de Château-Porcien, enfin une bibliographie indiquant les principaux travaux sur l'histoire de la ville et des seigneurs de Château-Porcien. Ajoutons que l'ouvrage est terminé par une table des noms de lieux, de personnes et de choses, et une table des matières, et qu'il est orné de diverses vues et plans (Château-Porcien au XVIIIe siècle, d'après une ancienne peinture; Rethel au XVIIIe siècle, d'après une ancienne peinture; forteresse de Château-Porcien au XVIe siècle, d'après un dessin de la Bibliothèque nationale; vue de la ville et des environs au XVIe siècle *(Ibid.)*; plan de la ville et du château en 1837 d'après l'Atlas de Vendol; armoiries de la ville et du comté au XVIe siècle (de sinople au porc d'argent); portrait des peintres Nicolas et Jacques Wilbault, gravés par Ad. Varin).

T. DE L.

---

280. — P. de NOLHAC et SOLERTI. **Il viaggio in Italia di Enrico III**, re di Francia, e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino. Un vol. in-8, VII-343 pp. Turin, Roux, 1890. Pr. : 5 frs.

Le voyage de Henri III en Italie en 1574, épisode très célèbre, trop célèbre peut-être même en raison de son importance réelle [1], de l'histoire des relations franco-italiennes au XVIe siècle, n'avait encore tenté aucun historien. Il est probable qu'il n'en tentera désormais plus aucun, car les savants auteurs du présent volume n'ont presque rien laissé à glaner après eux en fait de documents originaux, manuscrits ou imprimés, littéraires et artistiques. La première partie (p. 1-39), est une bibliographie très développée des sources employées : on n'y ajoutera que peu de chose; (j'ai cependant entendu parler à Modène d'une relation inédite qui n'est pas indiquée ici. M. J. Camus doit la publier ou la signaler.) La troisième partie (p. 221 à 271) contient les documents inédits d'archives et de bibliothèques, classés par ordre chronologique, et (p. 271-339) des relations inédites de l'entrée à Venise et la description par Pirro Ligorio des arcs triomphaux élevés à Ferrare (contribution intéressante à l'histoire du symbolisme au XVIe siècle). Tout cela sera fort utile aux érudits qui s'occupent de la civilisation italienne du Cinquecento, mais paraîtra peut-être un peu aride au grand public à qui ce livre s'adresse aussi. Heureusement cette autre classe de lecteurs aura de quoi se satisfaire dans la seconde partie (p. 41-218) qui est le récit très détaillé et très pittoresque du voyage triomphal et voluptueux de Henri III, de la frontière allemande à Venise, de Venise à Ferrare, Mantoue et Turin,

---

1. Le développement de l'italianisme à la cour de France est bien antérieur à cette époque (cf. Bourciez, *Littérature de cour et mœurs polies sous Henri II*).

de son retour en France jusqu'à Lyon, et de son séjour dans les diverses villes italiennes, surtout à Venise. La description des plaisirs offerts au roi par le Doge et la Seigneurie est des plus curieuses : voyez notamment p. 110, la représentation des *Gelosi*; p. 138, la tragédie de Frangipani; p. 119, les distractions nocturnes de Henri III et Veronica Franco. (Il me semble toutefois que la mention du fameux *Catalogo*, p. 119, devrait écarter quelques lignes plus bas toute idée de rapprochement avec les *sregolatezze* commises avec les Mignons); p. 138, les achats d'objets d'art du roi; p. 143, la collation en sucre, etc. Il faudrait citer toutes les pages. Le dernier chapitre est le plus important pour l'histoire politique : la cession des places fortes françaises du Piémont au duc de Savoie y est bien expliquée. Malgré une certaine difficulté à lire cet ouvrage où les détails surabondent, il sera en somme fort utile aux historiens.

L. G. Pélissier.

---

281. — L. Séché. **Les derniers Jansénistes**, depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870). Paris, Perrin, 1891, 2 vol. in-8 de xxxvi-390 et 459 p.

Quand on lit le Port-Royal de Sainte-Beuve, on éprouve une véritable déception en voyant que l'ouvrage se termine brusquement en 1709, et que son auteur s'est refusé à suivre au travers du xviiie siècle une histoire si curieuse. Le xviiie siècle, en effet, n'est-il pas rempli, pour ainsi dire, par les interminables querelles de la bulle *Unigenitus* et des refus de sacrements, par les événements si étranges du cimetière de Saint-Médard, par la suppression des Jésuites, et enfin par la Constitution civile du clergé? Ne serait-il pas bon de pouvoir, quand on a lu Sainte-Beuve, bien connaître les personnages qui ont été mêlés d'une manière toute spéciale aux affaires du Jansénisme, le diacre Pâris, thaumaturge posthume, les évêques ou archevêques Soanen, de Noailles, Colbert, de Ségur, de Caylus, et leurs contradicteurs Belzunce, Languet de Gergy, de Mailly, etc., les conseillers Pucelle, Carré de Montgeron, les abbés Duguet et d'Asfeld, le bon Rollin, le convulsionniste Arouet, frère aîné de Voltaire, les auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques* (1728-1803), et cent autres encore? Une suite du Port-Royal de Sainte-Beuve serait donc fort bien accueillie du public, si elle était faite avec le soin, la science, la prudence, le sentiment de la mesure que réclame un sujet si délicat.

Est-ce le cas du nouvel ouvrage de M. Séché qui affiche précisément cette prétention de continuer Sainte-Beuve, et qui se propose de publier quatre ou cinq volumes, y compris une Iconographie de Port-Royal? La réponse est malheureusement trop facile à faire : je ne connais pas de livre plus mal composé, moins au courant des choses dont il faut parler, plus rempli d'erreurs de toute sorte et de bévues énormes. C'est un véritable chaos; tout est confondu, si bien que dans le premier

volume on va de la Révocation de l'édit de Nantes à MM. de Rémusat et Cousin, sauf à revenir au P. Quesnel dans le 2e volume, dont les cent dix premières pages sont consacrées à un Childebrand janséniste, M. Jacquemont, auquel Sainte-Beuve aurait pu accorder raisonnablement vingt lignes.

Quant aux assertions de M. S., elles ont souvent le mérite de l'originalité; à l'en croire, Mme de Maintenon, « courtisane puritaine sur le retour » (tome I, p. 7), aurait abjuré le protestantisme après la mort de Scarron (p. 7); la fameuse paix de l'Église en 1669 a été conclue avant la mort de Pascal (I, 15); l'abbé Grégoire a été élu député en 1789 par les trois ordres réunis, ce qui fait de ce simple curé de village un représentant de la noblesse (I, 141); Boileau a été enterré à Saint-Étienne-du-Mont (I, 36) etc., Tout le monde connaît le joli distique apposé par un plaisant sur la porte du cimetière Saint-Médard :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Si nous en croyons M. S. (I, 84), ce sont les propres termes de l'ordonnance de Louis XV, devenu poète pour la circonstance. C'est par centaines qu'il faudrait compter les erreurs de ce genre; je n'en citerai plus qu'une pour finir. M. Séché publie comme inédite (I, 17) une lettre fort curieuse du jésuite Le Tellier relativement à l'Oratoire; cette lettre n'est pas inédite, ayant été publiée il y a quelque douze ou quinze ans, ce qu'il aurait évidemment fallu rappeler.

En ce qui touche les indications et les indiscrétions relatives à nos contemporains, les inexactitudes, pour ne rien dire de plus, sont aussi graves que nombreuses, et l'auteur de cet ouvrage pourrait être exposé à recevoir de bien des côtés les démentis les plus positifs. Il ne sait même pas toujours comment doivent s'écrire les noms des gens dont il parle, tels que MM. Evrart, Hurault, etc., et l'on peut juger par là de ce que valent ses prétendues révélations.

Pour tout dire en un mot, la valeur historique du livre me paraît absolument nulle, je n'y remarque d'intéressant que les quelques lettres confiées à l'auteur par les familles de Barante et Lanjuinais, et elles auraient gagné, ce semble, à être publiées ailleurs, et encadrées d'une tout autre façon. Sainte-Beuve ne serait pas content de son continuateur.

A. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Hachette met en vente un nouveau volume des *Institutions politiques de l'ancienne France*, de M. Fustel de Coulanges. Il porte pour titre, *l'Invasion germanique et la fin de l'empire*. Il traite de l'*État de la Gaule au mo-*

ment de l'invasion (livre I) et de l'*Invasion* elle-même (livre II). Ce n'est, en aucune manière, une réimpression pure et simple de l'ancien volume des *Institutions*, tome I, 2ᵉ édit., 1877. Tous les chapitres ont été remaniés ou complétés. Beaucoup sont, d'un bout à l'autre, entièrement inédits, par exemple les chapitres sur l'*État et la puissance publique au vᵉ siècle* (liv. I, c. 1), sur l'*Église dans ses rapports avec l'autorité impériale* (liv. I, c. iv), sur l'*Affaiblissement de l'autorité publique* (liv. I, c. xii), sur *les vraies invasions germaniques* (liv. II, c. ix), sur *Clovis et les Francs* (liv. II, c. xi); etc., et ces chapitres sont peut-être les pages les plus neuves et les études les plus fouillées qu'ait jamais écrites M. Fustel de Coulanges. Ajoutons que, par ce volume, l'ouvrage des *Institutions* forme maintenant une série suivie : t. I, *la Gaule romaine*; t. II, l'*Invasion*; t. III, *la monarchie franque*; t. IV, l'*Alleu*; t. V, *Origines du système féodal*. Le t. VI, *les transformations de la royauté*, donnera la conclusion de l'ouvrage; il est en cours d'impression.

— Le baron de MONTESQUIEU publie *Deux opuscules* de son aïeul : 1° *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe*; 2° *De la considération et de la réputation*. Le premier volume qui va suivre comprendra : 1° *Discours sur Cicéron*, œuvre de Montesquieu étudiant, remarquablement écrite; 2° *Éloge de la sincérité*; 3° *Essais sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*; 4° *Histoire véritable ou le métempsycosiste*, avec une critique de cette œuvre, par Jean-Jacques Bel; 5° *Réflexions sur la politique*; 6° *Mémoire sur le silence à imposer sur la Constitution* (Bulle *Unigenitus*); 7° *Réflexions sur le caractère de quelques princes* (« Une revue de Bordeaux, *la Gironde*, a publié, en 1833, un fragment inédit de ces réflexions, qui montre dans quel esprit elles ont été écrites; c'est un parallèle entre Tibère et Louis XI : « Tibère et Louis XI s'exilèrent de leur pays avant de parvenir à la suprême puissance. Ils furent tous deux braves dans les combats et timides dans la vie privée. Ils mirent leur gloire dans l'art de dissimuler. Ils établirent une puissance arbitraire. Ils passèrent leur vie dans le trouble et dans les remords, et la finirent dans le secret, le silence et la haine publique »); 8° *Lettres de Xénocrate à Phérès*; 9° *Dialogue de Xantippe et de Xénocrate*. (Ces deux écrits traitent de la morale et de la politique); 10° *Mémoire sur les dettes de l'État, adressé au Régent*; 11° *Mémoire contre l'arrêt du Conseil du 27 février 1725*, portant défense de faire des plantations nouvelles en vignes dans la généralité de Guienne; 12° *Remarques sur certaines objections que m'a faites un homme qui m'a traduit mes Romains en Angleterre*. Les volumes suivants comprendront : 13° *Mémoires sur les mines de Hongrie et d'Allemagne*; 14° *Réflexions sur les habitants de Rome*; 15° *Voyages d'Italie, d'Allemagne et de Hollande*; 16° *Voyage à Gênes*; 17° *Galerie du grand-duc de Florence*; 18° *Mes pensées ou recueil de mes réflexions*; trois forts volumes in-4°. Les *Pensées* qui ont déjà été publiées ne forment qu'une très minime partie de ces trois volumes, dans lesquels l'auteur a mis les réflexions de toute sa vie; 19° *Spicilegium*, extraits de lectures et pensées diverses; 20° Divers dossiers contenant les matériaux de l'*Esprit des Lois*; 21° Lettres et billets du président de Montesquieu, — une série de lettres à lui adressées, — le catalogue des livres de sa bibliothèque annoté de sa main.

— Dans le n° 1 du *Bulletin de la Société des Amis de l'Université de Bordeaux*, M. CÉLESTE, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, a publié une lettre inédite, fort curieuse, de Montesquieu au président Barbot, du 20 décembre 1741. Il y est question entre autres choses de l'*Esprit des Lois* : « J'y travaille huit heures par jour, l'ouvrage est immense, et je crois avoir perdu tout le temps où je travaille à quelque autre chose qu'à cela. Il y aura quatre vol. in-12 en 24 livres. Il me tarde fort que je sois en état de vous le montrer. J'en suis extrêmement enthousiasmé. Je suis mon premier admi-

rateur, je ne sais si je serai le dernier. Je ne vous le montrerai que lorsque je n'aurai plus rien à y faire, ce qui, je crois, sera à la première vue, mais j'exigerai que vous ne m'en disiez rien, que vous ne l'ayez lu tout entier, si vous voulez le lire, et j'ose vous dire que je ne crois pas qu'on y perde son temps, par l'abondance des choses. »

— M. Th. Cart vient de publier à la libr. Belin des extraits de *Poésie et Vérité*, prescrits pour les classes de nos lycées par les nouveaux programmes. Son choix est fait judicieusement, et il fallait, en effet, beaucoup de tact pour choisir, à l'usage des classes *françaises*, des morceaux dans une œuvre de Gœthe qu'on n'a pas encore jugé bon d'expliquer dans les écoles allemandes.

— M. l'abbé Graffin, professeur à la Faculté de théologie catholique de Paris, reprend le projet d'une *Patrologie syriaque* conçu autrefois par Migne. Les volumes donneront sur deux colonnes le texte, complètement vocalisé, et une traduction latine. Pour obtenir une plus grande correction typographique, les voyelles ont été fondues sur le même caractère que les consonnes. C'est ce qui a exigé tout d'abord un long travail d'étude pour aboutir à la liste des 380 combinaisons réelles, prises parmi les six ou sept cents combinaisons possibles. Ces caractères ont été dessinés par M. A. Tattegrain et gravés par MM. Aubert, également connus par leurs travaux du même genre faits pour l'Imprimerie nationale. Le type choisi a été le jacobite, dont se sont servis les Assemani. Le premier volume, imprimé et publié par la maison Didot, paraîtra en fin janvier 1892 : ce sera le premier tome des *œuvres d'Aphraate*. Viendront ensuite les *œuvres de Jean d'Asie* (2 vol.), les *Apocryphes de la Bible* (3 vol.), etc. Chaque partie sera accompagnée d'un lexique de toutes les formes renvoyant à la page et à la ligne. Le prix de souscription est fixé à 20 fr. par volume de 500 pages grand in-8°.

ITALIE. — On a découvert au monastère de Sant'Antonio del Monte près Rieti, un certain nombre de livres imprimés et plusieurs mss. anciens qui y avaient été cachés. M. Villari, ministre de l'instruction publique, a immédiatement dépêché au monastère le professeur Monaci qui s'est trouvé en présence d'environ 500 volumes et de 69 mss. dont 55 sont très importants; la plupart sont écrits sur parchemin et datent des xe, xie, xiie, xiiie, xive et xve siècles. Ce sont des mss. théologiques et liturgiques, de droit civil et de droit canon, quelques-uns seulement philosophiques et littéraires. Plusieurs de ces mss. présentent un grand intérêt paléographique; d'autres sont ornés de très belles miniatures. M. Monaci présentera incessamment au ministre un rapport accompagné du catalogue des mss.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 mai 1891.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, adresse à l'Académie deux mémoires de MM. Legrand et Joubin, membres de cette École. Il donne des détails circonstanciés sur le plan de ces travaux et sur l'intérêt qu'ils présentent. M. Legrand a traité des antiquités de Trézène, M. Joubin des lécythes d'Érétrie et des inscriptions de Cyzique.

M. Oppert, président, annonce que l'Académie, appelée à désigner à la Société centrale des architectes français un membre de l'École française d'Athènes ou de Rome, pour recevoir la grande médaille décernée chaque année par cette Société pour travaux archéologiques, a arrêté son choix sur M. Enlart, membre de l'École française de Rome.

M. Boissier, en présentant la première livraison de l'ouvrage intitulé : *Timgad, une cité africaine sous l'empire romain*, par E. Boeswillwald et R. Cagnat, communique et commente un rapport de M. Cagnat sur les fouilles exécutées depuis six ans à Timgad (Algérie), l'ancienne *Thamugadi*, principalement sous la direction de feu M. Duthoit.

M. Cagnat et M. Boissier insistent également sur l'intérêt que présentent les restes de cette ville, qui sont actuellement dans le même état qu'au moment de la destruction de la cité par les Maures, à l'approche des Byzantins. On a déblayé de grandes voies dallées, limitées de chaque côté par des arcs de triomphe (dont un presque in-

tact), le forum tout entier, un théâtre et un marché très curieux. Tous ces édifices ont été construits en même temps et sur un plan d'ensemble nettement établi, dans la première moitié du second siècle de notre ère, comme le prouvent les inscriptions trouvées au cours des fouilles. C'est une création de l'autorité impériale, qui voulait établir un centre florissant de civilisation au milieu d'un pays récemment pacifié.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies d'une restitution de la Victoire de Samothrace, exécutée pour M. Engel-Gros, amateur alsacien qui possède à Bâle une galerie bien connue, par M. Cordonnier, statuaire, et M. Falize, orfèvre.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Revillout (Eug.), *Corpus papyrorum Ægypti ; papyrus démotiques du Louvre*, 2e livraison ; — par M. Schefer : Lacoine (Émile), *Tables de concordance des dates des calendriers arabe, copte, grégorien, israélite, julien, républicain, etc., établies d'après une nouvelle méthode.*

Julien Havet.

Séance du 22 mai 1891.

M. Oppert, président, annonce la mort de M. G. Gorresio, associé étranger de l'Académie, décédé à Turin le 20 de ce mois.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit, à la date du 19 mai, que le nouveau ministre de l'instruction publique, M. le sénateur Pasquale Villari, vient d'offrir à l'Académie royale des Lincei, pour en faire une publication étendue, la nombreuse série des photographies, plans, dessins d'architecture, aquarelles, relations écrites, etc., que l'administration italienne a fait exécuter au cours des fouilles de Cività Castellana, l'antique Falérie. On dit que ces fouilles ont donné à Rome tout un riche musée, installé aujourd'hui dans la *Villa di papa Giulio*. La description critique de cette collection serait d'un grand intérêt pour la science. — Le gouvernement italien a fait, de plus, commencer depuis quelques années les études relatives à la Carte archéologique de l'Italie. M. le commandeur Gamurrini a été nommé directeur de ce grand travail. Il a étudié tout d'abord le territoire falisque, en même temps qu'on pratiquait les fouilles de Cività Castellana. L'Académie royale des Lincei va examiner les voies et moyens pour faire ces deux publications ensemble. C'est un immense travail que celui auquel on met ainsi la première main. La Carte archéologique devra comprendre toutes les parties du sol italien. Elle montrera, par des couleurs différentes, l'état de civilisation, révélé par les fouilles, pour chaque grande époque depuis les plus anciens temps, depuis l'âge de pierre et l'âge de bronze, jusqu'à la fin de la domination romaine. — Les fouilles que le gouvernement fait faire pour retrouver de nouveaux fragments du célèbre plan de Rome dressé par Septime Sévère ont mis à jour un énorme bloc, en briques et ciment, mesurant plus de 90 mètres cubes, tombé jadis du haut de la basilique de Constantin, toute voisine. Ces fouilles n'ont donné encore qu'une quinzaine de morceaux du plan de Rome, peu importants par eux-mêmes. Toutefois M. le professeur Gatti, en les observant, a fait une remarque intéressante. Tandis que la plupart sont d'un marbre poli au revers, quelques-uns paraissent, par le revers fruste et non lisse, appartenir à une époque ultérieure. Peut-être le plan de Rome était-il « tenu à jour », des suppléments ou des corrections signalant les grandes constructions nouvelles.

L'Académie entend trois rapports qui lui sont présentés respectivement par M. Barbier de Meynard, M. l'abbé Duchesne et M. Croiset, au nom des commissions chargées de juger divers concours.

Aux termes de ces rapports, et après ouverture des plis cachetés contenant les noms des auteurs des mémoires, sont décernés :

Le prix Bordin, pour une étude sur « l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse », à M. Rubens Duval ;

Le prix Bordin, pour une étude sur « les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible », à M. Samuel Berger ;

Le prix Brunet, pour un « catalogue des copistes de manuscrits grecs », à M. H. Omont.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre la lecture du rapport de la commission du prix Gobert.

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Albert Lebègue commence une communication sur les découvertes de Martres-Tolosanes (Haute-Garonne).

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Barthélemy (A. de), *Instructions adressées par le comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du ministère de l'instruction publique : numismatique française* ; — par M. de Lasteyrie : Lasteyrie (R. de) et Lefèvre-Pontalis (Eugène), *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, 6e fascicule.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 8 juin — 1891

282. — **South-Indian Inscriptions** tamil and sanskrit edited and translated by E. Hultzsch, Ph. D. Government epigraphist. Vol. I in-4, Madras, 1890, xii et 185 p. Printed by the Superintendant, Government press.

M. Eugène Hultzsch de Vienne, au service de la Commission archéologique du sud de l'Inde, déjà connu par ses travaux d'épigraphie, a été chargé de publier les inscriptions du sud de la péninsule. Ce nouveau volume se rattache à la vaste entreprise de l'*Archaeological Survey of India* signalée récemment par la *Revue critique* (v. 19 nov. 1890). Le travail de M. H. comprend à la fois des textes déjà publiés mais qui ont été révisés par lui, et des inscriptions nouvellement découvertes. Ces dernières forment la majorité et ont été copiées par l'auteur depuis 1886 dans diverses localités de la province de Madras. Il ne nous dit pas qu'il ait pris des estampages ni qu'il en ait été fait aucune reproduction photographique ; et, en effet, ce qui manque au présent Recueil, ce sont les fac-simile des inscriptions ; l'ouvrage contient simplement la transcription et la traduction, en sorte que tout contrôle est impossible. Sans doute l'expérience et l'habileté de M. H. sont un sûr garant d'authenticité et d'exactitude, mais il y a des textes fort difficiles, des lectures quelquefois très douteuses dans l'épigraphie de l'Inde comme partout ailleurs, et nous sommes ainsi obligés, faute d'originaux, de nous en rapporter complètement au traducteur. C'est là un reproche très grave que nous croyons devoir faire non pas tant à l'auteur du travail, qu'à la Commission archéologique qui l'a ordonné et l'a fait imprimer.

Ces réserves faites, nous allons donner en quelques lignes une idée de ce premier volume d'une collection qui promet d'être féconde pour le sud de l'Inde, comme elle l'a été pour le nord. Les inscriptions comprises dans cette première partie sont, les unes en sanscrit, les autres en tamoul. Les inscriptions sanscrites sont les plus anciennes ; elles émanent

des rois Pallavas et des Chalukyas orientaux qui ont régné sur la côte de Coromandel du v^e au x^e siècle de notre ère. A cet égard, les textes dont nous nous occupons contiennent des généalogies et des indications qui ont permis de rectifier les listes et les dates des différents rois de ces deux dynasties. C'est ainsi que M. H. a pu arriver à établir la concordance ou plutôt le synchronisme (vers 634 de J.-C.) entre Pulikeçin II des Chalukyas et son vainqueur Narasimhavarman Ier des Pallavas, malgré les divers noms sous lesquels ces rois sont désignés dans d'autres documents. On trouve là un point de repère certain qui permet de fixer les dates des prédécesseurs comme des successeurs. Ce sont les inscriptions fournies par le temple de Kailâsanâtha à Kânchipouram (nos 24 à 30) et l'inscription bilingue de Kûran en sanscrit et tamoul (no 151) qui ont permis ces restitutions. Au fur et à mesure que nos connaissances augmentent en étendue et en certitude, les antiquités de l'Inde apparaissent à nous moins confuses et surtout moins éloignées; il faut en rabattre aujourd'hui de beaucoup avec toutes ces anciennes dynasties du Râjatarangini et des Pouranas qui, suivant ces documents, auraient régné bien avant l'ère chrétienne. Que n'a-t-on pas dit par exemple sur les Pallavas et leur prétendue origine parthe? Les travaux de W. Elliot, Foulkes, R. Sewell et Hultzsch remettent les choses à leur vrai point et vont inspirer ainsi plus de confiance à l'historien. Une remarque importante à signaler à cet égard c'est le fait qu'un seul et même roi peut avoir des noms différents ou *biroudas* : c'est ainsi que Narasimhavarman prend successivement dans les inscriptions les noms de Atyantakâma, Ranajaya, Çrînidhi, Çrîbhara; que Râjendra-Chola est le même que Kô-Parakesarivarman, etc., ce qui aurait pu faire croire à autant de rois distincts. C'est à M. H. que l'on doit cette découverte pour les inscriptions du sud. — Parmi les plus importantes des inscriptions sanscrites, nous signalerons, outre celles déjà citées, les chartes sur cuivre émanant des Chalukyas orientaux (nos 35 à 39) qui ont permis à M. H. de dresser (p. 32) un tableau généalogique complet de cette dynastie depuis l'an 567 jusque vers 1135. Le no 39 notamment contient une charte en 114 lignes (que M. Fleet vient de republier à son tour, avec quelques différences de lecture dans l'*Indian antiquary* du mois de déc. 1890), émanant de Vichnuvardhana des Chalukyas orientaux, rois du pays de Vengi, extrêmement importante pour la généalogie de ces princes.

Les inscriptions tamoules (nos 40 à 143) concernent les rois de la dynastie de Chola qui ont régné dans tout le pays dravidien du x^e au xv^e siècle et les différentes dynasties qui se sont succédé à Vijayanagara depuis 1330 environ. Le no 82 contient toute la généalogie des Chola. Tous ces textes sont relatifs à des temples ou à des dons, ils contiennent cependant, outre les noms propres, quelques données historiques dont M. H. a su habilement tirer parti pour jeter quelque lumière sur les événements, la géographie et les personnages.

Toutes ces diverses inscriptions sanscrites et tamoules sont écrites avec différents systèmes d'alphabets dont M. H. fait l'énumération. On peut se rendre compte à la rigueur de ces variétés quand il s'agit d'alphabets sanscrits du v^e au x^e siècle, par les autres recueils épigraphiques qui contiennent des fac-simile; mais pour les inscriptions tamoules dont M. H. nous donne la transcription, nous exprimons de nouveau le regret de ne pas avoir les photographies des originaux. Grâce à ces reproductions, nous aurions pu suivre la transformation de l'alphabet nagari et le développement des écritures tamoule, canaraise, et malayalam, chacune dans son genre, car le *South Indian Palaeography* de Burnell et les *Ancient inscriptions in Ceylon* de Édw. Muller sont maintenant insuffisants.

Si l'ouvrage manque de planches, il a en revanche un index très complet et contenant une masse de renseignements; on aurait pu distinguer toutefois les mots d'origine sanscrite des noms dravidiens.

Nous nous bornons à cette analyse sommaire qui suffira, nous le croyons, pour faire apprécier la valeur du travail de M. H., comme aussi l'importance que ces nouvelles recherches épigraphiques vont avoir pour l'histoire ancienne de l'Inde.

E. Drouin.

---

283. — F. Chavannes. **De Palladii raptu.** Berlin, Heinrich et Kemke, 1891. In-8, 83 p. Prix : 1 mark 50.

Les légendes touchant l'enlèvement du Palladium troyen ont été étudiées pour la dernière fois en 1858, dans un savant article publié par O. Jahn (*Annali*, p. 228-264). Comme les monuments figurés concernant cet épisode sont aujourd'hui mieux connus, on ne peut que remercier M. Chavannes d'en avoir repris l'examen dans son ensemble.

La première partie de sa *Dissertatio inauguralis* traite des représentations de l'enlèvement sur vases, monnaies, pierres gravées et bas-reliefs. Dans la liste des vases, je cherche en vain une peinture à figures noires autrefois dans la collection Pourtalès (n° 147 du catalogue de vente). L'original de la plupart de ces représentations, dont la communauté d'inspiration est sensible, peut être, comme l'a soupçonné M. C. Robert, une peinture vue par Pausanias à la Pinacothèque d'Athènes. Après les monuments, M. C. passe en revue les textes, en faisant un louable effort pour les grouper. La légende de l'enlèvement est inconnue aux poèmes homériques, mais nous savons par Denys d'Halicarnasse qu'elle avait été racontée par Arctinus. En Attique, la croyance que le Palladium avait été transporté dans ce pays donna naissance à trois traditions légèrement divergentes que nous connaissons par les lexicographes; une coupe du céramiste Hiéron, l'un des plus anciens monuments figurés qui représentent l'enlèvement, prouve d'ailleurs qu'il y avait encore d'autres versions, sur lesquelles nos textes littéraires sont muets. M. C. ex-

pose ensuite les traditions argiennes, dues à l'idée que le Palladium aurait été apporté à Argos par Diomède ; c'est la version de la *Petite Iliade* de Leschès, dont on retrouve l'influence dans les monuments de la plus ancienne époque. Mais Conon, qui nous l'a transmise, n'a pas utilisé directement le récit de Leschès ; M. C. a rendu probable qu'il avait eu sous les yeux un poème alexandrin (p. 49). Les Tragiques, en particulier Sophocle dans ses Λάκαιναι, ont traité à leur tour le même sujet ; c'est alors qu'intervient Hélène, favorisant l'entreprise de Diomède et d'Ulysse, comme on le voit sur un vase de Naples (n° 3231 du catalogue Heydemann). Enfin, M. C. examine les traditions populaires qui régnaient à ce sujet dans les villes de la Grande-Grèce, Lucérie et Siris, puis les prétentions d'Ilium Novum et celles de Rome à posséder le Palladium authentique. Il est possible que la fable du Palladium apporté par Énée à Rome, ou plutôt à Lavinie, soit due à l'imagination de Timée, qui avait raconté la même chose touchant les Pénates. La conclusion de l'auteur, c'est que l'histoire de l'enlèvement du Palladium est un mythe argien, se rattachant à la légende locale de Diomède, et que la poésie épique l'a emprunté aux traditions populaires d'Argos.

Les questions abordées par M. Chavannes sont de celles qui n'admettent pas de solutions rigoureuses, vu la pénurie et la mauvaise qualité de nos informations. Il n'en a pas moins rendu service en exposant, dans un latin à peu près lisible, tout ce que l'on peut savoir d'incertain sur l'enlèvement du Palladium.

Salomon Reinach.

---

284. — Th. Gomperz. **Die Apologie der Heilkunst,** eine griechische Sophisterende des fünften vorchristlichen Jahrhunderts (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Classe, t. CXX). Vienne. 1890, chez Tempsky, in-8, 190 p.

Il y a dans la collection des œuvres d'Hippocrate un opuscule d'une douzaine de pages, le Περὶ τέχνης, auquel personne jusqu'ici ne semble avoir accordé beaucoup d'importance. C'est un discours, une sorte de conférence destinée à montrer que la médecine est un art véritable, parfaitement susceptible de guérir les maladies. La dissertation de M. Gomperz a pour but de mettre cette œuvre en lumière, d'en purifier le texte corrompu, de l'attribuer à son véritable auteur, et d'en tirer une série d'importantes conclusions. « Qu'un tel écrit, dit-il (p. 16), soit complètement négligé par les modernes et que, jusqu'à présent, dans l'histoire de la science et de la philosophie, il ait à peine été jugé digne d'une mention, cela peut être considéré comme un des faits les plus étranges que puisse enregistrer l'histoire littéraire. » Il ajoute cependant que cette indifférence n'est pas sans exceptions, et que Cabanis (*Du degré de certitude de la médecine*) a rendu pleine justice à cet opuscule, qu'il croyait, naturellement, être d'Hippocrate. Il convient aussi de citer l'ouvrage de

M. Chauvet, la *Philosophie des médecins grecs* (1886), que M. G. ne semble pas avoir connu ; le savant professeur de Caen n'avait pas sans doute à s'occuper de la langue du Περὶ τέχνης ni de son importance littéraire, mais la valeur philosophique de ce traité ne lui a pas échappé ; et il importe, pour l'honneur de l'érudition française, de signaler le fait. Ceci dit, on ne saurait qu'admirer, et le mot n'est pas trop fort, l'ouvrage de M. G. ; c'est un modèle achevé de sagacité et de finesse ; par une suite d'analyses pénétrantes, qui portent sur la langue, sur la construction des périodes, sur les artifices du style, sur les théories métaphysiques de l'auteur, il nous amène insensiblement, et avec une force de persuasion rare en pareille matière, à la conclusion suivante : le Περὶ τέχνης est l'œuvre non d'un médecin, mais d'un sophiste du v^e siècle, et l'auteur appartient à l'école de Protagoras (p. 30) ; un pas de plus (p. 32), et nous sommes convaincus que nous avons affaire à un disciple fidèle et dévoué du sophiste d'Abdère. Mais ce n'est pas tout ; il y a tellement de traits communs à Protagoras et à l'écrivain anonyme, qu'il est extrêmement difficile de les distinguer l'un de l'autre, et qu'en dernière analyse l'auteur du Περὶ τέχνης n'est autre que Protagoras lui-même (p. 34). J'avoue qu'on a quelque peine à se rendre à ces derniers arguments, si ingénieux et si habilement présentés qu'ils soient ; c'est qu'ici, tout au contraire de ce que nous lisons antérieurement, nous n'avons plus que des preuves négatives, pour ainsi dire, qui peuvent se résumer de la manière suivante : Il n'est pas possible que deux écrivains aient composé des ouvrages identiques (sur l'ensemble des arts, περ. τέχ., 9 et Platon, *Soph.*, 232 *d*), s'appuient sur les mêmes principes métaphysiques, usent d'une langue à peu près semblable, sans être une seule et même personne ; il n'est pas possible que Protagoras ait si peu épuisé le sujet qu'il ait laissé place à une nouvelle lecture, faite précisément par un de ses admirateurs. Il se peut que Protagoras soit l'auteur du Περὶ τέχνης, et c'est déjà beaucoup d'avoir mis ce point en évidence ; on admettra encore que cette possibilité soit devenue une certitude dans l'esprit de M. G. ; mais des conclusions de ce genre sont nécessairement incertaines, et si nous reconnaissons volontiers que les coïncidences relevées créent une présomption, nous ne saurions aller plus loin, et accorder ce qui se dégage d'un raisonnement fondé plutôt sur une conviction intime que sur des prémisses d'indiscutable autorité.

Le texte est accompagné d'un commentaire étendu, dans lequel sont traitées les questions relatives aux manuscrits et au dialecte. M. G. établit d'une façon rationnelle la filiation des mss., et montre quelle importance on doit attribuer, pour la constitution du texte d'Hippocrate, au *Marcianus*, qui dérive d'une source intermédiaire entre celle du ms. de Paris 2253 et celle du ms. 2142 (A et H de Littré). Pour ce qui touche au dialecte, il recommande une prudente généralisation des ionismes témoignés par les mss. (p. ex. écrire νοῦσος, mais νοσέω) ; la référence dans une certaine mesure aux inscriptions, quand l'épigraphie ionienne

peut trancher une question peu soluble d'ailleurs (p. ex. les mss. variant entre σύν et ξύν, préférer le premier à cause de l'épigraphie); la comparaison des mss. d'autres auteurs, s'il y a lieu (p. ex. écrire νοῦσοι, mais βοηθεῖν, à cause d'Hérodote); une appréciation soigneuse, enfin, de la force avec laquelle les courants niveleurs ont agi sur le texte, conseil sur lequel M. G. s'étend plus longuement, et qui ne saurait être trop médité. — Que dire de plus? On voit que l'auteur a écrit cet opuscule avec amour; il apporte dans ses démonstrations une ardeur toute juvénile, et certaines pages de l'introduction (p. ex. le jugement sur Protagoras, p. 37-38) montrent une remarquable hauteur de vues. Il s'excuse, dans la préface, de n'avoir pu éviter certaines longueurs; mais qui songerait à s'en plaindre? Et qui, après lecture, ne regretterait l'absence de ces développements suggestifs, que la modestie de M. Gomperz qualifie de prolixes?

My.

---

285. — Th. Mommsen et P. Krueger. **Collectio librorum iuris anteiustiniani,** tomus III : Fragmenta Vaticana, Mosaicarum et Romanarum legum collatio recognouit Th. Mommsen. Consultatio ueteris iurisconsulti. Codices Gregorianus et Hermogenianus, alia minora edidit P. Krueger. In-8. Berlin, Weidman, 1890, 323 pp.

Ce volume, dû à MM. Th. Mommsen et P. Krueger, termine dignement l'excellente collection de textes de droit antejustinien publiée chez Weidmann. Le tome Ier contenait l'édition des Institutes de Gaius, de Krueger et Studemund et le tome II les règles d'Ulpien, les sentences de Paul et d'autres fragments plus courts du IIe et du IIIe siècle. Ici nous avons les recueils du IVe siècle, du Ve, et des débuts du VIe, et un supplément au tome II rendu indispensable par les découvertes des dernières années.

M. M. s'est chargé pour sa part des fragments du Vatican et de la *Collatio legum Mosaicarum et Romanarum*, et, des deux éditions, c'était évidemment la seconde qui éveillait le plus vivement la curiosité. Car en réalité on devait y trouver, pour la première fois, un texte scientifiquement établi sur la comparaison des trois mss. existants : les deux mss. de Vienne et de Verceil découverts et utilisés par Blume et le ms. de Pithou, actuellement à Berlin, qui n'était pas encore retrouvé quand Blume a publié son édition et duquel on n'avait publié depuis qu'un certain nombre de leçons isolées. L'édition de M. M. est, comme on pouvait s'y attendre, également importante par son texte même, par l'appareil critique dont il est accompagné et par l'ample notice qui lui sert d'introduction. On remarquera notamment, parmi les informations neuves et sûres contenues dans la notice, les observations relatives à la version de la bible antérieure à la Vulgate et très voisine de celle des mss. de Lyon et de Wurzbourg dont s'est servi l'auteur, et la démonstration tirée du ms. de Vienne et du témoignage d'Hincmar, que l'ouvrage original était divisé en plusieurs livres au premier desquels appartient

tout ce qui nous a été conservé. Quant au texte et aux notes, il faut les avoir lus la plume à la main pour savoir tout ce qu'il s'y trouve de leçons inédites, de corrections de passages corrompus et de conjectures ingénieuses et plausibles.

L'édition des fragments du Vatican, venant comme elle le fait après deux autres éditions dûes au même savant : l'éd. in-4° de 1859 et l'éd. in-12 de 1861, pouvait sembler destinée à nous ménager moins de surprises. Cependant ceux qui croiraient n'y trouver qu'une simple réimpression seraient loin de compte. Non seulement l'auteur a, pour la constitution matérielle du texte, fait procéder à un examen nouveau des passages les plus obscurs du ms. — cf., par exemple, aux §§ 90; 91 *in fine*; 249, 1, 4; 261; 291, les lectures différentes de celles des éditions précédentes, dûes principalement à une révision du ms. faite par M. K. en 1869 et 1879, — mais il a, sur nombre de points, transformé de la manière la plus heureuse les restitutions admises antérieurement. Nous citerons le § 334 désormais complété selon la proposition de M. Lenels, à l'aide du fragment de Julien, *Dig.*, 17, 1, 3, et les suppléments ajoutés aux §§ 249 et 287 dans l'ordre d'idées adopté par Huschke mais dans une langue autrement correcte et vraisemblable. Rien que dans les 100 premiers paragraphes, nous avons relevé des remaniements, petits ou grands, aux §§ 3, 5, 3, 41, 58, 59, 61, 62, 65, 68, 69, 71[a], 71[b], 74, 77, 82, 87, 90, 91, 98.

M. K. a donné, à la fin du volume, le supplément du tome II comprenant un certain nombre de textes de la période classique récemment découverts, dont il avait déjà publié la plupart dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, ainsi le fragment de Berlin *de judiciis*, les fragments de Paris et de Berlin des réponses de Papinien, le fragment de la collection de l'archiduc Renier relatif à la *formula Fabiana*, dont quelques autres, tels que le petit fragment de Bruxelles des Institutes de Paul, n'avaient pas encore été traités par lui, mais qu'il a tous soumis à une révision soigneuse et éclairée. Comme textes de la période postérieure, il a édité : la *Consultatio*, pour laquelle nous dépendons toujours des éd. de Cujas fondées sur le ms. de Loisel et il ne peut donc être question d'examen nouveau de mss., mais qui n'en soulève pas moins de nombreuses difficultés juridiques et critiques que l'auteur a touchées avec ses qualités ordinaires de prudente sagacité; les fragments du Sinaï, dont il avait déjà donné un très bon texte dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*; les *Epitome* des codes Grégorien et Hermogenien contenus dans la loi romaine des Wisigoths; les appendices ajoutés à cette loi dans quelques mss.; et enfin, entre les deux dernières classes de morceaux, une table méthodique des fragments qui nous ont été transmis des deux codes précités, où l'éditeur a reproduit les fragments qui ne se trouvaient pas déjà insérés dans d'autres parties du recueil et a rétabli pour tous l'ordre original des deux codes. On ne saurait, à notre sens, trop insister sur la valeur réelle de ce dernier

travail. Ce que nous avons là, dans le fond, c'est une édition nouvelle des deux codes infiniment supérieure à celle de Haenel, non seulement pour les informations supplémentaires dûes notamment aux fragments du Sinaï, mais pour la constitutions des textes et leur classement systématique. En laissant de côté l'*Epitome* de Gaius, — dont les passages essentiels sont d'ailleurs déjà reproduits au tome Ier dans l'appareil de l'édition des Institutes, — il ne resterait plus aux éditeurs de la *Collectio*, pour remplacer complètement le *Corpus* de Bonn, qu'à nous donner maintenant cette édition nouvelle du Code Théodosien dont le besoin scientifique est si urgent et pour la préparation de laquelle ils sont l'un et l'autre qualifiés entre tous.

P. F. Girard.

---

286. — Forestié Éd. **Les livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XVe siècle.** Première partie. Paris et Auch, 1890. in-8, cxxiii et 243 pp. (Archives historiques de la Garonne, fasc. 20).

Il n'existe certainement plus aujourd'hui à Montauban de maison de commerce aussi importante que le fut, au xive siècle, celle des frères Bonis. On peut ajouter que l'on n'en trouverait plus, dans toute la France, qui ait la même organisation. La spécialisation du commerce et l'afflux des capitaux vers un petit nombre de centres économiques ont rendu impossible pour toujours l'existence de ces grands marchands du moyen âge, à la fois épiciers, pharmaciens, droguistes, marchands de draps, de toiles, de vêtements, de bijoux, d'armes, de poudre à canon etc., prêteurs sur gages et banquiers, tels que l'étaient, au début de la guerre de cent ans, ceux que nous font connaître les textes si intéressants que vient de publier M. Forestié.

Les livres de comptes des frères Bonis, conservés aux archives départementales du Tarn-et-Garonne, sont au nombre de deux : le livre C, ou troisième registre de la série des grands livres de Bonis, renferme des comptes depuis 1339 jusqu'en 1369; le livre D, ou *libre vermelh dels Deposit* a été écrit de 1347 à 1368 [1]. Ces deux livres correspondent aux deux espèces d'opérations dont s'occupait la maison. Le premier est consacré aux ventes de marchandises, le second aux opérations de banque. Les deux registres sont écrits sur papier et rédigés en dialecte languedocien [2]. M. F. avait appelé sur eux l'attention dès 1881, au congrès des sociétés savantes. L'édition qu'il vient d'en donner, après dix ans de travail, prouve qu'il ne s'était pas trompé sur leur valeur. Peu de documents sont aussi curieux et aussi instructifs. Je m'empresse d'ajouter que l'édition de M. F. est fort bien faite. Une longue intro-

1. Les comptes renvoient souvent à des livres perdus désignés par des lettres comme les deux qui nous ont été conservés.

2. Un contemporain de Bonis, Johann Tœlner, marchand de Rostock, dont on a publié les comptes de 1345 à 1350 (*Geschichtsquellen der Stadt Rostock*. I. Rostock 1885) se sert encore du latin pour sa tenue de livres.

duction renferme tous les renseignements nécessaires à la pleine intelligence des comptes : détails sur les monnaies, les diverses espèces de marchandises, les opérations de banque, etc. On trouvera toutefois cette introduction un peu longue. M. F. semble n'avoir pas voulu laisser à d'autres le plaisir de faire un livre avec les documents qu'il a publiés. Mais telle en est la richesse qu'il reste encore à glaner après lui.

Pour l'établissement du texte il n'y a que des éloges à donner à M. Forestié. Je regrette pourtant qu'il ait poussé le scrupule de l'exactitude jusqu'à faire imprimer les nombres en chiffres romains. Puisqu'il a remplacé partout dans le texte les i et les u consonnes par des j et par des v, il eût pu tout aussi bien employer pour les chiffres la notation moderne. C'est d'ailleurs le principe qui est généralement suivi et avec grande raison, dans les éditions les plus récentes de comptes du moyen âge.

Espérons que M. F. ne se soustraira pas à l'ennuyeux devoir de dresser un index détaillé des comptes de Bonis. Faute de cet instrument indispensable, les recherches y seraient impossibles. Il faudra, non seulement donner une table des noms de personnes et de lieux, mais encore y joindre la nomenclature complète de tous les noms de marchandises, de tous les termes spéciaux empruntés à la langue juridique et économique, qui abondent dans les comptes.

Le titre de « livre des comptes des frères Bonis » n'est pas tout à fait exact, comme M. F. le fait observer lui-même. En réalité, l'aîné des frères Bonis, Barthélemy, avait seul la direction de la maison. Son frère cadet, Guirant, n'était qu'employé par lui en sous-ordre dans l'apothicairerie. Ce n'était pas du tout un associé. En revanche, il existait entre Barthélemy et son beau frère P. Guolfier, marchand à Albi, une association (companhia) sur laquelle les comptes ne nous donnent malheureusement aucun renseignement.

La variété des objets que comprenait le commerce des frères Bonis fait de leurs livres de comptes une véritable mine de renseignements sur la vie matérielle du xiv^e siècle. M. F. a fort bien montré dans sa préface le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire du costume, de l'armement, du mobilier, de l'alimentation et de la médecine. Mais ils ne sont pas moins précieux pour l'historien du droit et pour l'économiste.

Les ventes consignées dans les comptes sont presque toutes des ventes à crédit. Elles s'effectuaient devant témoins et moyennant le dépôt d'un gage par l'acheteur entre les mains de Bonis. Ces gages sont de nature fort diverse : livres, bijoux, reliquaires, effets d'habillement, vaisselle d'argent et d'or. Ces dépôts étaient si nombreux que la boutique Bonis devait ressembler de fort près à un Mont-de-piété. Souvent un notaire dressait acte de la transaction et dans ce cas Bonis notait dans ses livres le nom du notaire. On connaît ainsi par ses comptes l'existence de 75 notaires à Montauban au xiv^e siècle ! Si l'acheteur ne payait pas

au jour fixé, on entreprenait contre lui une procédure appelée *greuge* qui aboutissait à l'excommunication. Avec un tel système de garanties, on comprend que, hors les cas de guerre, d'incendie ou d'altération excessive de la monnaie, la prospérité de la maison Bonis devait être assurée. Il faut ajouter d'ailleurs que, comme tous les grands marchands du moyen âge, Bonis était un très riche propriétaire foncier. M. F. estime à un million et demi la valeur de ses terres. Il n'y a donc rien d'étonnant à le voir entreprendre des opérations de banque sous forme de prêts. La noblesse, toujours à court d'argent comptant, avait souvent recours à ce gros capitaliste bourgeois. Le même jour, nous voyons Bonis avancer à quatre seigneurs du pays une somme équivalant à 40 ou 50 mille francs de notre monnaie.

M. F. semble croire que Bonis n'exigeait pas d'intérêt pour les sommes prêtées par lui. L'interdiction du prêt à intérêt par l'église n'était cependant plus en vigueur dès le XIII[e] siècle. Il serait facile de prouver que des monastères empruntaient alors à intérêt. Si Bonis ne mentionne pas l'intérêt dans ses livres ce n'est pas une preuve qu'il n'en exigeât pas. Rien ne l'empêchait de retenir l'intérêt sur les sommes qu'il avançait à ses clients.

On voit par ces quelques lignes quelle est l'importance de la publication entreprise par M. Forestié. Tous ceux qui auront eu en main la première partie des livres de comptes de Bonis feront des vœux pour que la suite ne s'en fasse pas longtemps attendre.

H. Pirenne.

---

287. — E. Denis, **Fin de l'indépendance bohême.** T. I. Georges de Podiébiad. Les Jagellons. — T. II. Les premiers Habsbourgs. La défenestration de Prague. 2 vol. in-8, vi-433 et 563 p. Paris, Colin, 1890.

En 1878, M. Ernest Denis présentait à la Faculté de Paris une thèse fort remarquable sur Jean Hus et la guerre des Hussites. Pour la première fois en France, on mettait en lumière la vraie nature de la Réforme tentée par cet homme énergique, véritable héros des Tchèques; pour la première fois aussi, on nous racontait avec détail l'histoire des guerres sanglantes, dont la mort de Hus donna le signal en Bohême. Les Tchèques sortirent victorieux de la lutte. Après la défaite des partis extrêmes et de Procope à la journée de Lipan, ils arrachèrent à leur roi, Sigismond de Luxembourg, de grandes concessions : par le traité de Jihlava (1436), furent reconnus les compactats qui autorisaient la communion sous les deux espèces; les libertés, les institutions, les privilèges du royaume furent confirmés; aucun étranger ne devait être admis aux fonctions publiques : c'était l'indépendance religieuse, politique, nationale. Avec le triomphe de la cause tchèque, que suivit bientôt la mort de Sigismond, se terminait le premier ouvrage de M. Denis. Mais l'éminent professeur de Bordeaux a poursuivi ces études; il reprend aujour-

d'hui l'histoire de la Bohême à la date où il l'avait laissée précédemment et nous conduit depuis la fin de la dynastie des Luxembourg en 1437, jusqu'à cette fameuse bataille de la Montagne-Blanche, où sombra, en 1620, la nationalité des Tchèques.

Il divise cette longue histoire de près de deux siècles en trois périodes nettement tranchées, dont nous allons faire connaître, d'après lui, les différents caractères.

Après la mort de Sigismond, son gendre Albert d'Autriche (1437-1439), puis le fils de celui-ci, Ladislas le Posthume, un enfant encore à la mamelle († 1457) portent le nom de roi de Bohême. Mais leur autorité est nulle; la dissolution est partout. Les provinces que l'ethnographie, la géographie et l'histoire rattachaient à la couronne tchèque, les deux Lusaces, la Silésie, la Moravie, fidèles au catholicisme ou moins atteintes par les idées nouvelles, reprennent peu à peu leur indépendance. En Bohême même, les seigneurs les plus influents songent à se tailler des principautés libres. L'invasion étrangère commence, lente, insidieuse, au nord par la Saxe, au sud par la Bavière. La liberté religieuse court de graves périls. La papauté n'a pas reconnu les compactats : les envoyés du Saint-Siège, Jean Carvajal, Nicolas de Cues, Jean Capistran, Æneas-Sylvius Piccolomini, cherchent à enlever aux Hussites le calice et à les ramener dans l'orthodoxie. La crise est redoutable; mais la Bohême en sortit victorieuse, parce qu'elle eut le bonheur de trouver un chef de premier ordre : Georges Podiébrad. Soit comme administrateur général, soit comme roi — quand il eut pris ce titre, à la mort de Ladislas, — il fut à la hauteur de sa tâche. Il reconstitua la Bohême; il contraignit les partis à reconnaître une autorité régulière, il réveilla dans les cœurs le sentiment d'intérêts et de devoirs communs. Puis, quand Æneas-Sylvius, devenu pape sous le nom de Pie II, eut aboli les compactats, il engagea héroïquement la lutte. Il préserva sa patrie de l'autorité absolue du Saint-Siège; il conserva aux calixtins leurs coutumes particulières; les papes ne reconnurent sans doute pas les compactats, mais, découragés par l'inutilité de leurs efforts, ils ne firent plus à l'hérésie qu'une guerre d'escarmouches et n'attendirent plus rien que du temps. L'unité de la Bohême, son indépendance religieuses étaient sauvées, et, avec elles, l'esprit de libre examen — car, peu importe ici la valeur intrinsèque de l'hérésie. M. D. écrit en termes excellents : « Podiébrad a à son actif, à la place de succès immédiats — et c'est le signe des hommes supérieurs — à la fois un très réel service rendu à l'humanité et un service immense rendu à la patrie étroite ». Pourquoi faut-il que cette séparation de Rome ait été achetée de la perte de la Silésie et de la Moravie? — Podiébrad est le héros de cette première période; M. D. nous en a tracé le portrait avec amour; il s'y prend même à plusieurs fois, pour bien mettre au jour ses qualités éminentes. Peut-être a-t-il laissé davantage ses défauts dans l'ombre. L'ambition de Georges a été très grande, et, en somme, il n'est arrivé au pouvoir que par une usurpation.

Quand Podiébrad eut rendu le dernier soupir en 1471, les suffrages de la diète désignèrent comme roi le fils du souverain de Pologne, jeune homme de quinze ans, qui prit le nom de Vladislas II. Avec lui commence la dynastie des Jagellons qui bientôt sera appelée encore au trône de Hongrie. Vladislas était tout dévoué à la curie romaine; pour montrer la sincérité de sa foi catholique, il essaya de former un parti ultra-modéré et engagea des négociations avec le pape Alexandre VI. Le pays vit d'abord avec indifférence ces intrigues; mais, dès que les compactats furent mis en jeu, une révolte terrible prouva la vitalité du parti utraquiste (septembre 1483). Le roi fut obligé de traiter, à Kutna-Hora en 1485; utraquistes et catholiques doivent désormais jouir des mêmes droits et des mêmes franchises; les compactats sont de nouveau reconnus comme loi du royaume; et, s'il plait aux calixtins d'envoyer une ambassade au pape pour en obtenir la confirmation, leurs demandes seront appuyées par le roi et les catholiques. La paix était conclue pour trente et un ans; et, en 1512, elle fut déclarée perpétuelle. Mais ce traité ne rétablit pas le calme en Bohême; il changea seulement la nature et l'objet des luttes intérieures. Aux agitations religieuses succèdent les compétitions politiques; on dispute désormais sur les droits de la diète, la composition et la compétence des conseils, les rapports des diverses castes, les relations des paysans et de leurs seigneurs. Et M. D. en profite pour écrire un chapitre fort remarquable sur l'état social de la Bohême à la fin du xv^e siècle. De ces querelles sortit victorieuse une oligarchie médiocre et despotique, corrompue par ses usurpations, déchirée par les factions, livrée à toutes les tentations de la cupidité et de l'orgueil. Cependant, au milieu de ces maux, des esprits, avides du bien, se rapprochèrent et tentèrent d'amener, par une grande réforme morale, la régénération de la patrie. L'utraquisme ne satisfaisait plus la conscience; pour répon-pondre davantage à ses besoins, quelques hommes pieux et résolus fondèrent la grande association religieuse des frères de la loi du Christ, l'Unité bohême. Cette association fut l'un des principaux éléments de la vie nationale tchèque; elle donna à la Bohême quelques-uns de ses politiques les plus remarquables et de ses écrivains les plus éminents. Aussi M. D. a-t-il raison d'insister sur ses origines, sur la personne de son grand fondateur, Pierre Kheltchitsky, sur ses destinées ultérieures. Il s'arrête moins longuement sur le triste spectacle que présente le règne du fils et successeur de Vladislas, Louis Jagellon (1516-1526). Louis du reste passa presque toute sa vie en Hongrie; il ne fit en Bohême que de courtes apparitions et la décadence se précipite. L'œuvre de restauration, poursuivie par Podiébrad, est entièrement ruinée.

A la mort de Louis, les Tchèques comme les Hongrois acceptèrent pour souverain le mari de sa sœur, le frère de Charles-Quint, Ferdinand d'Autriche. La Bohême cessait en fait, sinon en droit, de former un État isolé et indépendant. Sa fortune était désormais indissolublement liée à celle de l'Autriche et des Habsbourgs. Ici commence la troisième période. M. D. nous expose quelle fut la conduite en Bohême des divers prin-

ces de cette maison allemande, depuis 1526 jusqu'à cette funeste date de 1620, où fut vaincue la race tchèque. Il nous raconte d'abord les efforts de Ferdinand I^er, pour restaurer, dans l'intérieur du quadrilatère, l'autorité royale; pour s'y créer une armée et des finances, puis pour rattacher, au moyen d'une administration commune, la Bohême à l'Autriche et à ses autres États héréditaires. Il nous expose ensuite comment il écrasa les éléments démocratiques, dont il n'avait pas pu obtenir l'appui; il insiste sur la conduite du roi vis-à-vis de l'hérésie, tant l'ancienne hérésie des utraquistes que les nouvelles doctrines de Luther. M. D. montre d'une façon très nette et fort délicate quelles ont été les relations de la réforme de Luther avec celle de Jean Hus; il a écrit aussi des pages charmantes sur la réaction catholique qui commence dès ce moment en Bohême. Il apprécie en termes très énergiques le rôle des Jésuites qui furent introduits à Prague en 1556 : « Nulle part, écrit-il, leur action ne fut aussi admirable et épouvantable qu'en Bohême... Ils y ont réalisé, aussi complètement qu'au Paraguay, leur idéal de gouvernement, et c'est miracle si la nationalité tchèque n'a pas expiré sous leur tyrannie ». Il y a là sur la célèbre compagnie des pages maîtresses, sur lesquelles nous attirons toute l'attention du lecteur. Ferdinand I^er meurt en 1564. Les résultats de son règne sont immenses. On peut les résumer en un mot. Il n'y a plus de politique bohême, mais une politique autrichienne; les Bohêmes épuisent leur sang et leur or pour des causes qui leur sont indifférentes. Avec Ferdinand I^er a commencé cette douloureuse étape qui, de défaite en défaite, mènera le peuple tchèque à la servitude sous Ferdinand II. En vain les nationaux mettent-ils leur confiance en Maximilien II (1564-1576), prince à l'esprit large et à l'âme douce; en vain se réjouissent-ils des déclarations de tolérance qu'il fait à la diète de 1575; la volonté vacillante du roi fléchit sous une responsabilité trop lourde; et ses promesses purement orales sont emportées par le vent. Du reste, la crise, retardée seulement, est hâtée sous le règne de l'incapable Rodolphe II (1576-1612). Elle éclate sous Mathias et sous Ferdinand II. Les catholiques font démolir deux églises protestantes, situées sur des terres ecclésiastiques; c'est le signal de la révolte. Deux conseillers fort impopulaires, Martinits et Slavata, sont précipités le 23 mai 1618 d'une fenêtre du Hradchany; cette révolte est cruellement expiée deux années plus tard par la défaite de la Montagne-Blanche et par l'horrible réaction catholique qui la suivit.

Tels sont les principaux faits que M. D. nous raconte dans ces deux volumes. Nul mieux que lui n'était apte à nous raconter cette histoire si émouvante des luttes des Tchèques pour leur indépendance religieuse et nationale. Il a vécu en Bohême; il connaît ses historiens, Palacky, Tomek; il a lu ses anciennes chroniques et a souvent eu occasion de rectifier, par une étude directe des sources, des erreurs de faits ou de faux jugements échappés à ses prédécesseurs. Il a étudié la littérature qui florissait jadis sur les bords de l'Ultava. Il a acquis ainsi la science né-

cessaire pour composer une telle œuvre. De la connaissance approfondie qu'il possède de son sujet, il résulte même un léger défaut dans l'exposition que nous devons signaler. Il écrit quelque part, à propos du règne de Rodolphe II (t. II, p. 438, n. 1) : « Je ne reviendrai pas longuement sur des événements trop connus. Je voudrais seulement rectifier sur quelques points les opinions reçues. » Sans s'en douter, il en a agi de la sorte dans tout son ouvrage; il suppose presque toujours les faits connus de son lecteur; il s'applique seulement à en montrer la portée et l'enchainement, à scruter les intentions des personnages en scène et à relever leurs qualités intellectuelles ou morales, à suivre les événements jusque dans leurs dernières conséquences. En d'autres termes, il ne raconte point assez : la narration est sacrifiée au portrait et aux considérations d'ensemble. En le lisant, on est obligé de reconstituer les faits et ce travail ne laisse pas d'exiger un assez grand effort. M. D. n'est pas seulement un savant; il possède une autre grande qualité, une qualité du cœur qui l'a soutenu dans son travail et l'a préservé de tout découragement. Il éprouve une vive sympathie pour le peuple tchèque; il a une sincère admiration pour le rôle que cette race slave a joué dans l'histoire. Il dit lui-même dans sa préface : « Je n'ai écrit ni sans amour ni sans colère », amour pour la cause tchèque, qui a toujours été celle de la liberté, colère contre les bourreaux de la Bohême, qui ont toujours représenté le despotisme. Ces sentiments donnent à son livre un très grand charme; il renferme quelques pages émues où l'écrivain a atteint la véritable éloquence. En faveur du plaisir que nous avons éprouvé, nous n'avons pas de peine à lui pardonner certains jugements trop favorables aux Tchèques, ou trop durs pour les Habsbourgs[1].

Avec ces deux volumes, M. Denis n'abandonnera point l'histoire de la Bohême. Il doit encore nous exposer la Renaissance contemporaine de la race tchèque, nous montrer la foi héroïque de Palatsky, de ses collaborateurs et de ses successeurs, les difficultées inouïes surmontées et les succès inespérés obtenus. Nous attendrons avec impatience la publication de ce nouvel ouvrage.

Ch. Pfister.

---

1. Nous avons déjà parlé de son admiration excessive pour Podiébrad. D'un autre côté, nous ne saurions approuver l'appréciation, beaucoup trop injuste, qu'il fait de Ferdinand II : « La conscience de Ferdinand II, écrit-il, n'était pas celle d'un souverain, mais celle d'un sacristain. » On peut haïr cet empereur; mais on ne saurait dénier qu'il a accompli en Allemagne de grandes choses et que son activité a été prodigieuse.

288. — A. SAMOUILLAN. **De Petro Bunello Tolosano** eiusque amicis (1499-1546). Accedunt V epistulæ nondum editæ aut extra communes editiones vagantes. Paris, Thorin, 1891. In-8 de 113 p. Prix : 3 fr.

289. — B. GAUDEAU. **De Petri Ioannis Perpiniani vita et operibus.** Accedunt nonnulla opera Perpiniani nondum edita. Paris, Retaux-Bray, 1891. In-8 de IX-207 p. Prix : 5 fr.

Les deux thèses ici annoncées, soutenues l'une à Bordeaux, l'autre à Toulouse, témoignent que les études sur l'humanisme sont parfois traitées avec soin chez nous. Ce sont des travaux intéressants et consciencieux. Pierre Bunel, dont le nom manque à quelques dictionnaires [1], n'a laissé que des lettres latines, recueillies en partie par Charles et Henri Estienne; mais il eut en son temps une telle réputation que les Français du XVIe siècle l'opposèrent fièrement aux plus habiles cicéroniens italiens. La plus grande part de sa carrière appartient d'ailleurs à l'Italie, où il vécut auprès de Lazare de Baïf et de Georges de Selve. M. Samouillan a bien raconté, d'après sa correspondance, les études qu'il fit dans ce pays et les rapports qu'il eut avec les érudits de Venise, de Padoue et de Rome; il donne une contribution utile à l'histoire des relations littéraires entre l'Italie et la France, à l'époque où celle-ci eut tant à apprendre de celle-là [2].

La renommée du jésuite espagnol Pierre Perpiña (1530-1566), pour avoir été moins bruyante que celle du lettré toulousain, s'est appuyée sur des mérites plus solides; la courte vie de ce « scholastique humaniste », ami de Muret et de Paul Manuce, fut singulièrement remplie, et son rôle de professeur et d'orateur à Rome, à Lyon, à Paris, suffit à lui assurer une place honorable dans les fastes littéraires de la Compagnie de Jésus. Son *De oratore*, retrouvé et fort bien analysé par le P. Gaudeau, et ses *praelectiones* offrent, au point de vue pédagogique, un réel intérêt; on en peut dire autant, en ce qui touche les controverses religieuses du règne de Charles IX, des discours *De veteri religione retinenda*, prononcés par Perpiña au collège de Clermont, en 1566, et de sa polémique

1. Par exemple à la *Grande Encyclopédie*. Mais l'immortalité est assurée à Bunel par Montaigne (livre III, ch. XII; chose curieuse, ce passage n'est pas cité par son biographe).

2. Les marques apparentes d'inexpérience ne sont pas rares ; beaucoup d'indications bibliographiques en note sont insuffisantes, surtout pour les éditions anciennes; la source des pièces inédites reste incompréhensible pour qui ne connaît pas la thèse de M. Guibal sur Jean Boyssonné. Fautes d'impression désagréables dans les noms propres : *Bellayii* (p. 13), *Salvyati* (p. 70), le prénom *Fulvio* imprimé seul p. 61, le nom restant dans la plume; etc. Il y a une lacune singulière à propos de Mario Nizzoli, que Bunel connut à Padoue; p. 34, M. S. lui consacre une note : *Exstant quaedam eius opuscula de latinis et graecis litteris*... L'œuvre principale de Nizzoli est tout autre chose qu'un *opusculum*, et le célèbre *Lexicon Ciceronianum*, qui fut le *vade-mecum* de plusieurs générations d'humanistes, méritait bien d'être rappelé, surtout dans un travail consacré à un cicéronien. La question du *Cicéronianisme* est un peu rapidement indiquée; M. S. se contente de renvoyer au mémoire de M. Sabbadini, à qui il reproche avec raison, p. 38, l'omission de toute mention de Bunel.

avec Lambin [1]. L'ouvrage, appuyé sur de nombreuses pièces inédites, indique chez l'auteur de bonnes habitudes de mise en œuvre en matière d'histoire littéraire.

P. DE NOLHAC.

---

290. — I. **Études sur l'histoire du droit**, par sir Henry SUMNER MAINE, traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur. Paris, Thorin, 1889, LXXVIII-704 pages, in-8.

291. — II. **De la propriété et de ses formes primitives**, par Emile de LAVELEYE, 4e édition revue et considérablement augmentée. Paris, Alcan, 1891, XXXI-562 pages, in-8.

292. — III. **Historia de la propiedad communal**, por Rafael ALTAMIRA Y CREVEA con un prólogo de D. GUMERSINDO DE AZCARATE. Madrid, López Camacho, 1890, XIV-306 pages, in-8.

293. — IV. **Les communaux et le domaine rural à l'époque franque**, réponse à M. Fustel de Coulanges, par É. GLASSON. Paris, Pichon, 1890, 183 pages, pet. in-8.

L'histoire de la propriété primitive, qui forme maintenant toute une littérature, vient de s'enrichir d'œuvres nouvelles et d'éditions nouvelles d'œuvres anciennes.

I. — Il faut mentionner avant tout les *Études sur l'histoire du droit* de sir Henry Sumner Maine. Cette traduction française, bien préférable aux éditions originales à cause des préfaces excellentes et des notes érudites et sobres du traducteur, comprend les morceaux suivants : *Communautés de village en Orient et en Occident* (3e édit.); *Influence de l'Inde sur les idées de l'Europe moderne; Théorie de la preuve; Le droit romain et l'éducation juridique; La famille patriarcale; l'Inde et l'Angleterre;* divers appendices. Ce sont, singulière coïncidence, les premiers et les derniers écrits que l'illustre sir H. S. M. ait publié à l'adresse du monde savant, durant sa vie littéraire (1856 à 1887), « sans que de la première à la dernière page, on l'y trouve — je reprends les expressions de son traducteur, — différent de lui-même, comme fermeté de doctrine, comme originalité de vues, comme supériorité de pensée, comme ampleur de style ». Sur ces 700 pages, la moitié seulement est consacrée à l'histoire de la propriété primitive. Il est superflu de refaire l'éloge de ce magnifique travail qui date de vingt ans et qui demeure intact, dans sa partie essentielle. Les autres essais ont paru dans des revues et recueils divers. Le traducteur français, en réunissant ces fragments dispersés, a rendu à nos études un signalé service. Il a traduit aussi et placé après la préface et en tête de l'œuvre de sir H. S. M., une notice biographique, très intéressante et très pensée, sur sir Henry Maine par sir Alfred Lyall [2].

---

1. Quelques documents inédits permettront, je crois, de reprendre la question relative à Lambin, traitée aux pp. 75-78.

2. Nous ne pouvons signaler ce volume d'*Études sur l'histoire du droit*, sans mentionner aussi un nouveau volume du même sir Henry Sumner Maine et du même

II. — M. Émile de Laveleye nous donne une quatrième édition très augmentée de son célèbre ouvrage, *De la propriété et de ses formes primitives*. Il faut signaler plus particulièrement dans cet important volume les chapitres consacrés à la propriété primitive chez les aborigènes de l'Amérique, à la propriété primitive dans la péninsule ibérique et en Italie, chez les Celtes irlandais et gallois, au bail héréditaire, aux caractères juridiques de l'*allmend*, etc. M. E. de L. maintient fermement et confirme par d'excellentes observations les vues que j'ai jadis proposées sur la légende de l'âge d'or et les souvenirs d'un collectivisme primitif chez les anciens, vues que M. de L. m'a fait, dès l'origine, l'honneur d'accepter et de reproduire dans son beau livre. Quant à mes hésitations et à mes réserves au sujet des Grecs, il estime qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. M. de Laveleye a entendu, avant tout, publier un ouvrage historique, non pas esquisser un plan de réforme sociale. Il indique toutefois, sans réticence, ses *desiderata*. Il souhaiterait que chaque commune rurale possédât un domaine dont le revenu pût couvrir les dépenses publiques : il voudrait qu'elle eût aussi un *allmend*, c'est-à-dire un terrain arable assez étendu pour que chaque famille en obtînt une part, comme dans certains villages de la Suisse et de l'Allemagne méridionale. Il ne verrait enfin qu'avantage à ce que le principal revenu de l'État provînt de l'impôt foncier, comme le voulaient les physiocrates.

III. — M. Rafael Altamira y Crevea s'est trouvé aux prises avec une difficulté à laquelle je me heurterais moi-même, si j'entreprenais de coordonner et de mettre en œuvre tous les matériaux que j'ai recueillis depuis vingt-cinq ans sur l'histoire de la propriété primitive. Je veux parler de la difficulté d'être, dans une certaine mesure, original et neuf, après tant de travaux accumulés sur ce sujet, travaux qui, sauf de rares dissonances, aboutissent aux mêmes conclusions. Quand on partage l'opinion commune, c'est le cas de M. R. Alt. y Cr. et le mien, il devient très difficile de fixer l'attention. Je n'ose dire que M. R. Alt. y Cr. ait toujours surmonté victorieusement cette grosse difficulté : mais ses lecteurs ne seront point déçus, car ils chercheront tout naturellement dans cet ouvrage des faits et des renseignements nouveaux sur l'Espagne. Ils trouveront ce qu'ils attendent aux pages 151-154; 231-237; 302-312; 331-358.

M. Rafael Altamira y Crevea ne partage pas les opinions de M. Fustel de Coulanges sur les origines de la propriété. Il a cependant subi, dans certains cas, trop docilement l'influence de ce savant. — Beaucoup de fautes d'impression.

IV. — M. Glasson n'a pas eu de peine à surmonter la difficulté dont je parlais tout à l'heure. Son livre est une réponse à une vive attaque de

traducteur, *Le droit international. La guerre*, Paris, Thorin, 1890, 1 vol. in-8. En tête du volume, notice sur sir Henry Maine et son œuvre, par sir Frederick Pollock, l'éminent professeur de droit comparé à l'Université d'Oxford.

M. Fustel de Coulanges [1]. La polémique est ici fort utile et tout à fait avantageuse, si on l'envisage au seul point de vue littéraire. Les circonstances ont donc bien servi M. G. Le sujet restreint qui lui était imposé était aussi une condition excellente : M. G. se place à l'époque franque et ne sort pas de l'époque franque. Il peut donc préciser certains faits, approfondir certaines questions, instruire vraiment le lecteur. Sa *Réponse* m'a paru pleinement victorieuse : sur un très petit nombre de détails je me permettrais peut-être de soumettre à mon éminent confrère, quelques scrupules et quelques objections.

Les lecteurs de la *Revue critique* qui se souviendraient des discussions ouvertes ici même en 1886 [2] et qui s'intéresseraient encore au titre 45 *De migrantibus (Loi Salique)* et à une charte de saint Gall de 890, dont il fut alors beaucoup question, trouveront sur ces deux points dans l'essai de M. Glasson des développements qui me paraissent excellents.

Paul Viollet.

---

294. — **Mémoires et Documents scolaires** publiés par le Musée pédagogique. Paris, bureaux du Musée pédagogique et librairies Delagrave et Hachette.

Le Musée pédagogique, créé en 1878 par M. Bardoux et constitué définitivement en 1879 par M. Jules Ferry, a donné naissance depuis 1885 à une collection de mémoires et documents qui, après six années d'existence, se compose déjà de cent seize fascicules, dont plusieurs sont de gros volumes. Cette publication, qui se fait à intervalles irréguliers, concerne l'instruction publique à ses divers degrés, mais surtout l'enseignement primaire. Le Musée pédagogique est donc bien riche, se dira-t-on, pour avoir tant publié en si peu d'années? Non; et voici ce qui lui a permis de se passer de budget. Ces fascicules sont des tirages à part, tantôt d'articles importants parus dans la *Revue pédagogique*, tantôt de travaux élaborés au Ministère de l'Instruction publique, tantôt de documents officiels destinés au Conseil supérieur, au Conseil d'État ou aux débats parlementaires. C'est donc une collection typographiquement assez disparate, dont l'unité n'est sauvée que par la couverture et le numérotage, mais qui a l'avantage de ne pas ajouter aux charges du budget et de rendre d'incontestables services, ce qui est le point capital.

Les documents officiels, tels que projets de loi, rapports et discussions, comptes rendus, règlements et programmes, instructions ou circulaires ministérielles, décrets et textes de lois, arrêts et arrêtés, discours et statistiques, forment le fond de la collection. Qui ne sait combien il est difficile de se reporter, quelques années après, aux délibérations d'une loi, ou de se procurer les rapports, parfois très étudiés, qu'une assemblée comme le Conseil supérieur aura entendus? C'est une excellente idée

1. Dans *L'alleu et le domaine rural.*
2. *Revue critique*, 9 août et 11 octobre 1886.

que d'avoir songé à en faciliter la connaissance à tous ceux qui s'occupent d'enseignement.

Mais les *Mémoires scolaires* ne se composent pas seulement de documents officiels : il y règne une heureuse variété. Six ou sept volumes y sont consacrés aux sujets de compositions donnés chaque année dans divers examens; une dizaine d'autres sont de simples catalogues, mais des catalogues très commodes, comme celui des vingt mille volumes de la bibliothèque du Musée pédagogique et celui des périodiques scolaires français et étrangers, ou même très précieux, comme le volumineux *Répertoire des ouvrages pédagogiques du* XVI[e] *siècle*. Naturellement les questions de pédagogie pure occupent une place importante dans cette collection : elles remplissent une vingtaine de fascicules, parmi lesquels nous distinguons l'ouvrage si complet de M. Pinloche sur Basedow et la réforme de l'éducation en Allemagne au XVIII[e] siècle, des études sur l'enseignement des jeunes filles en Allemagne et en France, sur l'œuvre et les écrits d'Horace Mann, ce rénovateur de l'éducation en Amérique, enfin le rapport si instructif de M. B. Buisson sur l'instruction publique à l'Exposition universelle de la Nouvelle-Orléans et les conférences ou discours pédagogiques de M. F. Buisson. Trois fascicules, des plus petits par l'étendue, mais des plus considérables par la science qu'ils renferment, nous ont particulièrement charmé : ce sont l'*Histoire des mots*, une vraie perle en son genre, par M. Bréal, *Comment les mots changent de sens* par Littré avec notes de M. Bréal, et *la Question de la réforme orthographique* par feu A. Darmesteter, l'ouvrage à la fois le plus hardi et le plus sage qui ait paru sur la question.

Le *Recueil des monographies pédagogiques* publiées à l'occasion de l'Exposition de 1889 comprend six magnifiques volumes et soixante monographies distinctes, dont chacune est une œuvre personnelle signée par un auteur qui assume la responsabilité de ses appréciations. C'est la seconde série et le complément naturel des *Mémoires et documents* du Musée pédagogique. Ce recueil, malgré le nombre et la diversité de ses auteurs, est une sorte de tableau d'ensemble de notre enseignement primaire actuel, de la marche qu'il a suivie depuis 1878, des institutions qui lui servent pour ainsi dire d'auxiliaires, des procédés divers applicables à chacune de ses branches, enfin des œuvres qui le complètent ou le propagent, comme les colonies de vacances, les musées scolaires, l'Alliance française. On se rendra compte de la valeur de ces monographies en constatant qu'elles sont toutes dues à des hommes compétents, tels que MM. Marion, Dreyfus-Brisac, Jallifier, Beurier, Paul Delalain, Hémon, Bréal, Foncin, etc. N'oublions pas le nom de celui qui est l'organisateur de la double collection dont nous venons de tracer l'esquisse, de M. F. Buisson, l'infatigable et habile directeur de l'enseignement primaire. Il n'a si bien réussi à grouper autour de lui tant d'excellents collaborateurs que parce qu'il est, comme l'a dit M. Bréal, « toujours à la recherche de ce qui peut élever et étendre l'horizon de ses maîtres ».

E. RAGON.

P. S. — Le dernier mémoire publié par le musée pédagogique est un *Manuel d'exercices gymnastiques et de jeux scolaires,* rédigé avec autant de sagesse que de compétence. On y a réuni, en les complétant l'une par l'autre, les deux méthodes par lesquelles peut se donner l'éducation physique, celle de la gymnastique proprement dite avec ses mouvements réglés et ses appareils, et celle des jeux libres exécutés en plein air. Il convient de louer sans réserve la Commission qui a rédigé ce manuel d'en avoir banni les exercices militaires et ceux qui exigent inutilement une dépense de force exagérée, d'avoir réduit au nécessaire le nombre des appareils employés jusqu'ici, enfin d'avoir, dans la seconde partie, accordé la préférence à nos jeux nationaux. Une multitude de figures, dessinées d'après des photographies instantanées par le crayon souple et précis de M. Quignolot, ornent cet excellent et très utile manuel.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 mai 1891.

L'Académie procède au scrutin pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert. Le vote donne les résultats suivants :

Premier prix :

M. Paul Fournier	24 voix.
M. de Maulde	9 —
M. Ulysse Robert	1 —

Second prix :

M. Ulysse Robert	26 voix.
M. de Maulde	6 —

En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Paul Fournier, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, pour son ouvrage sur *le Royaume d'Arles et de Vienne,* et le second à M. Ulysse Robert, inspecteur général des bibliothèques et archives, pour son *Bullaire du pape Calixte II* et son *Histoire* du même pape.

M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys annonce que la commission du prix Stanislas Julien a décerné ce prix au R. P. Séraphin Couvreur, pour son *Dictionnaire chinois-français.*

M. Léon Gautier annonce que la commission du prix de la Grange a décerné ce prix à M. Antoine Héron, pour sa publication intitulée : *l'Art et Science de pleine rhétorique.*

M. Ravaisson termine la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Albert Lebègue termine sa communication sur les découvertes de Martres-Tolosanne (Haute-Garonne).

L'emplacement où ont eu lieu les fouilles est situé entre la petite ville de Martres et la Garonne. Il a déjà été exploré : Dumège en a tiré des statues, les unes fort belles, les autres d'un style si étrange qu'on soupçonnait quelque fraude. Les recherches nouvelles ont dissipé ces soupçons. Les sculptures dont elles ont amené la découverte, en très grand nombre, sont de caractère varié, parfois incorrectes, souvent délicates, souvent vigoureuses, presque toujours d'une grande expression. On remarque notamment des bas-reliefs qui représentent les travaux d'Hercule, des bustes-portraits, des têtes d'enfants d'une grâce exquise. Tous ces morceaux sont en marbre du pays ; ce sont donc des spécimens de l'art indigène gallo-romain, et ils font honneur à cet art. En même temps que les sculptures, on a découvert les restes d'un grand nombre d'édifices effondrés : il y avait évidemment là, à l'époque romaine, une petite ville, dont l'histoire ne nous a laissé aucun souvenir et dont le nom même n'est pas connu.

Ouvrages présentés : — par M. H. Weil : Nicole (Jules), *les Scolies genevoises de l'Iliade;* — par M. Hamy : Dias de Carvalho (Henrique-Augusto), *Expedição portugueza ao Muatiânvua* : I, *descripção da viagem;* II, *Ethnographia e historia;* III, *Lingua da Lunda.*

Julien Havet.

Erratum. C'est par erreur que dans l'art. 248 (nº 20) le Sangermanensis de Catulle a été désigné partout par la lettre B; nos lecteurs auront rétabli d'eux-mêmes l'appellation traditionnelle G.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 15 juin — 1891

295. — Eldad Haddani. **Eldad le Danite**, ses récits et son recueil rituel d'après diverses éditions manuscrites ou imprimées avec introduction et notes accompagnées d'un mémoire sur les Falashas et leurs coutumes, rédigé en hébreu par A. Epstein. Presburg, 651 (1891).

L'aventurier qui porte le nom de « Eldad le Danite » vécut au IXe siècle de l'ère vulgaire. Il prétendit venir d'un pays du sud, voisin de la mer Rouge, où étaient établies, d'après lui, les quatres tribus israélites : Dan, Naphtali, Gad et Aser. On croit qu'il a fait successivement deux voyages pour se mettre en rapport avec les Israélites du nord. La première fois, il aurait été en Égypte et serait retourné aussitôt dans son pays. La deuxième fois, il parvint jusqu'en Babylonie et de là jusqu'à Kirwan, dans l'Afrique du nord, et même en Espagne. C'est lui qui porta, pour la première fois, à la connaissance des Juifs des pays musulmans et chrétiens, des données précises sur les dix tribus israélites, ainsi que sur les fils de Moïse *(Benê Moshé)*, que la légende avait fait émigrer dans diverses contrées inconnues de la terre. Ce qui a le plus étonné les communautés visitées par Eldad, c'est la prétention de celui-ci de ne savoir aucune autre langue que l'hébreu. Eldad affirmait en outre, que les dix tribus avaient un recueil rituel, remontant à Josué, fils de Nun, et se distinguant dans un grand nombre de détails du rituel rabbinique. La communauté de Kirwan adressa à ce sujet une consultation à R. Çemah Gaon, chef de l'Académie de Sura en Babylonie. Le Gaon répondit que cette divergence n'avait pas un grand poids, en raison de l'origine antétalmudique du rituel des dix tribus. Cette réponse, trop favorable à l'aventurier, a été la cause que le récit de ce dernier a trouvé crédit pendant longtemps chez les Israélites et même chez les chrétiens. Cela a naturellement cessé depuis le réveil de l'esprit critique chez les Israélites d'Europe. Les historiens juifs modernes sont à peu près unanimes à regarder les récits d'Eldad comme des fables absurdes.

M. Epstein cherche, de son côté, à démontrer que, malgré les exagérations extraordinaires des détails, il y a une bonne partie de faits réels, ou du moins, de faits admis alors comme réels.

Après l'introduction qui fournit une sorte d'aperçu sur la biographie d'Eldad et sur les auteurs qui le citent plus ou moins expressément, M. E. publie les divers récits manuscrits ou imprimés attribués à Eldad et contenant la description du gouvernement des dix tribus et des fils de Moïse, ainsi que les légendes, et les sentences morales qui lui ont été empruntées. Le recueil rituel relatif à l'immolation et à l'examen intérieur des bêtes égorgées pour la boucherie juive, occupe une division à part. Ces deux divisions sont accompagnées d'un vaste commentaire explicatif, où M. E. fait preuve d'une érudition peu commune dans les littératures rabbinique, ecclésiastique et musulmane. Enfin, le mémoire sur les Falashas résume tout ce qui a transpiré en Europe au sujet de cette secte juive d'Abyssinie, dont les coutumes, d'après M. E., auraient inspiré en partie le rituel d'Eldad.

Je prends la liberté de joindre ici quelques observations de détail.

P. xviii. La patrie d'Eldad a été, sans aucun doute, l'Arabie méridionale, où l'on rencontre parmi les Israélites des hommes assez instruits pour parler couramment l'hébreu, ou plutôt un hébreu plein d'arabismes, comme l'était la langue parlée et écrite par Eldad [1]. Dans l'Afrique située en face du golfe d'Aden l'hébreu était totalement inconnu, et il est même très douteux qu'il y ait jamais eu des colonies juives. — L'inscription funéraire hébraïque d'Aden, publiée par Levy dans la Z. D. M. G. XXI, p. 156, portant la date de 29 de l'ère des Séleucides, n'est pas de l'an 717-718 de l'ère vulgaire, mais de 1717-1718. Le millésime supprimé n'est pas mille, mais deux mille. Au commencement du viie siècle le nom propre purement arabe, *Meshta*, qui est celui de la défunte, n'a pas pu être en usage chez les Juifs du Yemen. En général, l'antiquité des épitaphes d'Aden a été excessivement exagérée et demande un examen plus scrupuleux.

P. xxvi. Pour apprécier la valeur des assertions d'Eldad, il ne faut pas séparer la prétention de celui-ci de fournir le recueil hébreu, qui fait loi chez les dix tribus et qui invoque constamment l'enseignement de Josué, fils de Nun. Comme la fausseté de ces deux affirmations n'est susceptible du moindre doute, il me paraît absolument oiseux de supposer qu'Eldad l'avait emprunté à quelque secte juive peu connue, qui flot-

1. Eldad faisait usage de mots insolites qui étonnaient beaucoup ses contemporains. il disait *raqqut* pour *çippōr* (oiseau). *darçin* pour *pilpél* (poivre) et *ti(n)tara* pour *yônā* (colombe). L'origine talmudique des deux premiers mots est déjà connue. Le troisième a la même origine ; il est tiré d'un passage (*Talmud babli*, fol. 130 *a*) qui compare aux ailes de la colombe les phylactères qu'on attache ou noue au front et au bras gauche pendant la prière ; or, le mot talmudique *titara* signifiant « nœud, attache, lien » s'emploie aussi en parlant des phylactères ; de là, par jeu de mot, *titara* = colombe.

tait entre le rabbinisme et le caraïsme. Dans tous les cas, les rites que contient ce recueil, n'ont rien de commun avec ceux des Falashas, qui sont d'une simplicité extraordinaire et qui n'ont jamais été rédigés en hébreu [1].

P. xxxv. Je ne m'explique pas, comment le savant auteur a pu trouver chez Eldad « un certain nombre de traits véridiques au sujet de l'existence des dix tribus et de leurs usages ». Il nous est absolument indifférent qu'Eldad ait lu ou entendu les légendes relatives aux peuples éloignés; l'essentiel est qu'il n'a jamais été dans aucun des pays qu'il décrit et où il place les tribus exilées. Quand l'auteur d'un roman historique a l'audace de faire prendre son récit au sérieux, il glisse dans le charlatanisme vulgaire.

P. xxxiii. Le nom *Siniraï* n'est pas le *Sannâr* africain, mais une faute de copie, pour *Sindaï*, le *Sind* qui fait couple avec *Hindaki* « Inde »; les dénominations *Hind* et *Sind* désignent chez les auteurs orientaux la totalité de l'Hindoustan. Il en résulte que le Targum des Chroniques a pensé à l'Inde asiatique et nullement à l'Inde africaine, comme le croit M. Epstein.

P. xxxiv. Dans le chant de guerre il faut écrire *weal* avec un alef.

Le mémoire sur les Falashas réunit tous les renseignements qu'on a, jusqu'à présent, sur cette secte mystérieuse. Plusieurs suppositions relatives à leurs usages et à leur littérature, doivent être considérablement modifiées. Ainsi, la personnification du jour de sabbat en un personnage céleste du genre féminin ne va pas au-delà des personnifications analogues qu'on rencontre dans les Midrashim. Le livre de *Gorgorios* n'est pas un traité historique ou géographique, mais contient la description du paradis et de l'enfer. Le livre de *Barok* traite le même sujet et est d'origine chrétienne. Le livre nommé *Saatat* n'a rien de commun avec l'astrologie, c'est un recueil de prières, dont j'ai publié une partie avec une traduction hébraïque. L'opuscule intitulé *Makbaba Elias*, d'origine chrétienne, contient des prédictions sur les dynasties royales jusqu'à la venue du Messie. Les noms mystérieux, que les Falashas attribuent à la divinité, sont relativement moins nombreux et moins monstrueux que ceux qu'on trouve dans certains Midrashim et même dans maint livre de prières de l'orthodoxie juive moderne. Sur la date de l'arrivée des Juifs en Abyssinie, je maintiens provisoirement mon ancienne opinion, d'après laquelle ils y auraient été transportés comme prisonniers de guerre par suite de la conquête faite par les Abyssins de l'Arabie méridionale, au vi[e] siècle. La plupart de ces Juifs, originaires d'Égypte ne savaient pas l'hébreu et se servaient pour les lectures synagogales, soit du texte grec des Septante, soit d'un Targum araméen. Après quelques années de séjour en Abyssinie, l'emploi de ces versions est devenu impraticable et les Falashas ont dû se résigner à se servir

---

1. Les écrits d'Eldad ne font pas supposer qu'il ait connu l'éthiopien ou l'agaou.

de la version éthiopienne usitée chez les Chrétiens et à l'interpréter au peuple à l'aide d'un Targum en langue agaou, qui est leur idiome familier. J'ajouterai que la tentative de reviser la version éthiopienne sur l'original hébreu n'a certainement pas été faite par les Falashas, mais par les Abyssins chrétiens, qui connaissaient la tentative analogue faite en Égypte pour la version copte.

L'ouvrage est rédigé dans un hébreu courant et facile, mais par trop imprégné de germanismes et semé de constructions diffuses. En observant plus strictement les règles de la grammaire classique, ou seulement celles de la langue mishnaïtique, l'ouvrage aurait gagné en valeur et aurait satisfait à tous les goûts. M. Epstein a le mérite d'avoir repris et presque épuisé un point historique des plus curieux du judaïsme du IXe siècle. S'il n'a pas réussi à réhabiliter le rusé aventurier, il nous a ouvert une perspective très large sur le mouvement des sectes juives et des légendes créées par elles grâce à un vaste éclectisme qui, dans son avidité de s'édifier ou de se divertir, faisait main basse sur toutes les conceptions, sans demander d'où elles venaient.

J. Halévy.

---

296. — **Balaam et la Mythologie,** par l'abbé Fourrière, curé d'Oresmaux (Somme). Paris, Roger 1891, in-12, IX-105 p.

« Le fond de notre système se réduit à dire que la Mythologie s'explique par la Bible, parce qu'elle n'est qu'un travestissement soit des faits rapportés dans la Bible, soit du texte biblique lui-même. Le travestissement des faits bibliques a produit les mythes, et celui du texte de la Bible a donné naissance à la littérature mythique, dont l'Iliade d'Homère offre le type tout à la fois le plus ancien et le plus parfait. »

Cette profession de foi, que l'auteur a eu soin de mettre au commencement de sa préface (p. VI), nous dispense de toute critique. Des personnes graves, qui ont bien voulu réfuter un ouvrage sorti de la même plume, *Les emprunts d'Homère au livre de Judith,* ont perdu leur peine; elles n'ont réussi qu'à faire écrire *La Mythologie expliquée d'après la Bible,* et la présente brochure, *Balaam et la Mythologie.* Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas besoin qu'on leur dise ce que tout cela peut valoir. Ce n'est pas même divertissant. Les rapprochements d'histoires et de textes sont faits très lourdement. Vous croiriez qu'un parallèle entre le cheval d'Achille, un cheval qui prophétise, et l'ânesse de Balaam, une ânesse qui parle, doit être fort curieux? Détrompez-vous. L'auteur ne trouve rien à dire là-dessus, si ce n'est que le « prodige mythique est tout à la fois la contrefaçon et la preuve du miracle rapporté par la Bible (p. 47) ». Cet exemple suffit pour donner une idée de sa méthode, de sa critique et de son goût.

A. L.

297. — **Duæ Choricii orationes nuptiales** primum editæ a Richardo Foerstero. Programme de l'Université de Breslau pour le semestre d'été 1891, 24 p., in-4.

Le *codex Matritensis* N, 101 avait déjà fourni plusieurs discours et déclamations de Choricius à Boissonade, à Charles Graux, à M. Foerster lui-même. Dans le présent programme le savant professeur de Breslau donne une description exacte de ce manuscrit et publie pour la première fois deux épithalames, en prose, cela va sans dire, composés par le rhéteur de Gaza, vieux célibataire (ἄγαμον ῥήτορα), pour le mariage de quatre de ses disciples (le second morceau fait trois coups d'une pierre). Il convient, dit-il, que les noces de jeunes gens lettrés soient célébrées, non seulement par des danses réelles, mais par des danses en paroles, λογικῆς μετέχειν χορείας. Les poètes anacréontiques de Gaza, dont les élucubrations ont été éditées par Matranga et par Bergk, ne s'expriment pas autrement; un d'eux s'efforce de danser en paroles (ἐν λόγοις χορεύειν) pour la fête du poète Coluthos; il débite λογικὰ μέλη aux sons d'une λογικῇ λύρῃ, et il invoque λογικὰς Μούσας. Les vers prosaïques de ces gens valent leur prose poétique : de côté et d'autre c'est le même style maniéré et alambiqué.

Remercions M. Foerster en lui proposant quelques corrections. P. 15, l. 3 : τῷ διδασκάλῳ... ὅτῳ φίλον ἀεὶ καὶ πᾶν αἴτιον αἰτιάσασθαι. Le rhéteur, qui savait son Homère par cœur, aura écrit καὶ ἀναίτιον αἰτιάσασθαι. — P. 16, l. 19. Ἐγὼ δὲ τὴν νύμφην, ὁρᾶτε ὅπως κέκληται (lisez κεκήληται) τῷ ὀνόματι καὶ σύντονον βλέπει καὶ μᾶλλον ὑπέχει τὰ ὦτα... Σαπφικῇ μελῳδίᾳ κοσμήσω. — P. 19, l. 23. Μή... λάθῃ λοιπὸν ἐκτὸς αὐτῆς πολυπαιδίας ἄπαις γεγενημένη. Lisez ἐκ τοσαύτης πολυπαιδίας. — *Ib.* l. 27 : Σκεψαμένη τὴν (lisez τιν') ἴσην ἑτέραν. — P. 22, l. 1 : Πῶς οὐδ' ἂν ἐπρίαντο νῦν τὰς νύμφας ἐξ ἀρχαίας ὑπακροᾶσθαι τῶν λεγομένων. Le sens exige : Πόσου δ' ἂν ἐπρίαντο. — P. 23, l. 24 : Πείθομαι νῦν τὰς Μούσας τὸν ὑμέναιον ᾄδειν· οὐ γὰρ δὴ τοὺς Ἑρμιόνης μὲν γάμους (στρατιώτης δὲ ἦν ὁ νυμφίος) ἐκόσμουν αἱ θεαὶ ταῖς ᾠδαῖς, ὧν δὲ τροφοὶ γεγόνασι νέων σπουδῇ γεγαμηκότων. Je ne sache pas que les Muses aient chanté aux noces d'Hermione; l'éditeur renvoie à *Odyssée*, IV, 7, où on ne lit rien de pareil. Ἑρμιόνης est sans doute une faute de copiste pour Ἁρμονίας.

H. W.

---

298. — **Mélanges carolingiens,** par MM. Bardot, Pouzet et Breyton (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon, t. VII). 1 vol. in-8, iv-39-92 et 31 pages. Paris, Leroux, 1890.

Les trois études que renferme ce volume sont l'œuvre d'étudiants à la Faculté des lettres de Lyon. Elles montrent les progrès immenses faits par notre enseignement historique, dans une Université de province. Ces jeunes gens sont habitués à manier les textes : ils ne se sont pas bornés à ramasser quelques citations au bas des pages dans un ouvrage

de seconde main; ils ont lu avec soin et en entier les documents sur lesquels ils s'appuient; ils ont cherché à en voir l'enchaînement, à en dégager l'idée générale. Ils sont aussi tout à fait au courant des travaux récents; les noms des historiens allemands qui se sont occupés de cette période, Waitz, Sickel, Mühlbacher, Simson, Bethmann-Hollweg, etc., leur sont familiers. Enfin, tout en se servant des travaux de ces maîtres, ils ne les ont pas suivis aveuglément. Ils ont voulu avoir une idée personnelle, originale : ils ont fait preuve non seulement de science, mais encore de critique. Ces essais ne sont sans doute pas parfaits, nous y avons constaté bien des inexpériences et bien des gaucheries; mais, tels qu'ils sont, ils sont fort intéressants. Certes, les efforts faits depuis quelque temps pour développer notre enseignement supérieur ont porté des fruits.

I. M. Breyton, par lequel nous commençons pour suivre l'ordre chronologique, publie des *remarques sur les causes qui ont facilité la conquête franque en Lombardie et qui en ont assuré la durée.* Le titre eût gagné à être diminué; le travail en revanche exigeait de plus longs développements. Au moins, si l'auteur ne va pas toujours au fond des choses, il montre que la conquête de Charlemagne s'explique par la situation même de la Lombardie où barbares et Romains viennent à peine d'être fondus en un seul peuple; par l'hostilité permanente entre les Lombards et les habitants du reste de l'Italie; par la grande faiblesse du pouvoir royal qui ne se perpétue pas dans une même famille; par la situation indépendante des ducs, surtout des ducs de Frioul, de Spolète et de Bénevent. Le roi Charles ne sut pas seulement prendre, mais encore garder. Il s'attacha les Lombards, en respectant jusqu'à un certain point leur indépendance, en maintenant leurs seigneurs dans leurs charges. Toutes ces considérations sont fort bien déduites. Je ne saurais, pourtant, accepter l'explication que donne M. B. de la lettre écrite par le pape Hadrien à Charles, à la fin de 775 (n° 55 des *Monumenta Carolina) :* je le prierais aussi de veiller aux titres allemands. Il écrit toujours *Forschungen zur* deutsche (au lieu de *deutschen) Geschichte.*

II. — M. Pouzet a étudié, dans son travail sur *la succession de Charlemagne et le traité de Verdun,* le caractère des divers partages du royaume franc, faits en 806, en 817, en 831 (?), en 839 et en 843. Il a comparé avec beaucoup de perspicacité ces actes les uns avec les autres; il en fait voir les tendances; il a recherché tout spécialement ce que devenait, au milieu de ces répartitions, la notion d'Empire. Nous sommes tout à fait d'accord, ou à peu près [1], avec lui sur ce qu'il dit des premiers actes de 806 et de 817; l'hypothèse par laquelle il essaie

1. En 817, Bernard n'était pas dépouillé précisément de l'Italie. L'art. 17 de l'*Ordinatio imperii* porte seulement que Lothaire, à la mort de son père, exercera sur l'Italie la même autorité que possède son père : en d'autres termes, Bernard qui est vassal du père, deviendra vassal du fils. Mais le fait que son nom n'est pas prononcé était menaçant.

d'expliquer pourquoi à Thionville, en 806, la transmission de la dignité impériale n'a pas été réglée est fort séduisante. Mais nous ne croyons pas que M. P. ait bien vu le caractère des luttes entre Louis le Pieux et ses fils. Il a été induit, à notre avis, en erreur par la thèse soutenue, il y a longtemps déjà, par M. Himly dans son livre sur Wala. Nous ne saurions voir en Wala un partisan de l'unité de l'Empire; bien au contraire, il est un de ces grands seigneurs qui cherchent, par les troubles et les divisions, à agrandir leurs privilèges au détriment de l'autorité impériale. Ces seigneurs se révoltent, au moment où Bernard de Septimanie leur rappelle leurs devoirs vis-à-vis du pouvoir central. L'acte de 817 qu'ils invoquent n'est qu'un prétexte dont ils colorent leur rébellion. Ils entraînent avec eux les fils de l'Empereur, Louis le Germanique et Pépin d'Aquitaine, qui certes n'ont été blessés en rien par la concession d'un commandement à leur demi-frère Charles, mais qui veulent immédiatement être les uniques maîtres dans leurs royaumes séparés et qui repoussent les ordres de leur père, l'Empereur. Pour des raisons analogues, Lothaire, en possession depuis quelque temps de l'Italie, se joint à eux et, dans son imprévoyance, contribue à abaisser ce pouvoir impérial dont il doit hériter un jour. Quelques évêques mécontents se rangent de leur côté : à un moment donné même, le pape se déclare en leur faveur non, comme on le croit, pour sauver l'empire, mais pour s'élever au-dessus de l'Empereur abaissé, pour se soustraire à la suzeraineté que celui-ci exerce à Rome. N'oublions pas que la masse du clergé franc, qui conserve les idées d'unité, est demeurée fidèle à son Empereur. Dans ces luttes entre Louis et ses fils, c'est Louis qui représente l'idée impériale; ses fils, le morcellement. Le fait est tellement vrai, que Lothaire victorieux reprend immédiatement vis-à-vis de ses frères la politique que Louis a suivie vis-à-vis de ses fils. On ne saurait vraiment en vouloir à M. P. de s'en être tenu ici à l'histoire traditionnelle : nous préférons le féliciter de l'analyse très fine qu'il nous fait de ce dernier acte de partage qu'on appelle le traité de Verdun. Il montre fort bien qu'on exagère d'ordinaire l'importance de ce document qui n'est qu'un règlement de succession : il n'a acquis une grande portée que par suite des circonstances. Il nous reste à adresser à l'écrivain quelques critiques de détail : nous n'attachons, pour notre part, aucune valeur propre aux textes où se trouve le mot « *concordia* »; ce terme fait partie de la phraséologie ecclésiastique et nous ne pensons pas qu'il faille fonder là-dessus tout un système d'institutions. Il n'est pas du tout certain qu'Éginhard soit l'auteur des *Annales* dites *Annales Einhardi*, comme M. Pouzet semble le croire, p. 7 (il est vrai qu'il exprime un doute plus loin, p. 85, n. 2). Pourquoi persister à dire la bataille de *Fontanet*, alors qu'il est sûr que l'engagement a eu lieu à Fontenoy dans le département actuel de l'Yonne?

III. — M. Bardot a étudié *un passage de Richer* (livre I, 22-24) qui a valu à l'historien du x^e siècle de rudes assauts. On a soutenu que le

moine de Saint-Rémi avait sciemment faussé l'histoire, afin de représenter le roi germanique, Henri Ier, comme un vassal du roi de France, Charles le Simple. M. B. le lave de ce reproche. Si, dans une nouvelle rédaction, il a mis le nom de Henri à la place qu'occupait Gislebert, duc de Lorraine, dans la première, il l'a fait avec une entière bonne foi, sans nulle malice. Dans la première rédaction, il avait raconté deux fois de suite, les démêlés de Charles le Simple et de Gislebert (au chap. XXII d'abord; puis aux chap. XXXV-XXXVIII). En revisant son texte, il s'aperçut de la redite. Mais il devait tenir fortement aux deux passages qu'il avait soignés d'une façon spéciale. Dans le premier, il avait mis dans la bouche de l'archevêque de Reims, Hervé, et dans celle de Gislebert deux beaux discours imités de l'antique; dans le second, il a tracé de Gislebert un portrait où il a emprunté quelques traits au portrait de Catilina par Salluste. Il n'eut pas le courage de rien sacrifier; et, comme d'ailleurs Henri faisait cause commune avec Gislebert, comme il accueillit le duc de Lorraine, après sa fuite de la Harbourg, comme les deux princes firent la paix ensemble avec le roi de France, à Bonn, le 7 novembre 921, il s'est cru en droit de remplacer, dans le premier passage, le nom de Gislebert par celui de Henri, de mettre dans la bouche du roi d'Allemagne le discours prêté d'abord au duc lorrain. Il reste deux morceaux mal joints; mais il n'y a pas de supercherie historique. — Il y a plus. M. B. explique fort bien, par les idées de l'époque, que Richer ait pu croire à une dépendance réelle du roi d'Allemagne vis-à-vis de Charles le Simple. Le roi de France était le seul représentant de la famille carolingienne. Il restait en théorie souverain de tous les pays qui avaient fait partie de l'empire de Charlemagne. Le même rôle avait été rempli auparavant par le carolingien Arnulf, au moment où Eude régissait la France. L'étude de M. Bardot, partie d'un point spécial, devient ainsi tout à fait générale : c'est un chapitre détaché d'une histoire des théories politiques du IXe et du Xe siècles.

Ch. PFISTER.

---

299. — **The Gild Merchant**, a contribution to british municipal history, par Charles GROSS, instructor in history, Harvard University. Oxford, at the Clarendon Press, 1890. 2 vol. in-8.

L'auteur de ce livre a publié dès 1883, à Gœttingue, une dissertation pour le doctorat intitulée *Gilda mercatoria*. C'était une esquisse de l'histoire des « guildes marchandes » d'Angleterre, d'après les documents imprimés. Le présent ouvrage est une mise au point de cette esquisse — qui avait été fort remarquée et fort utilisée, notamment par MM. Seligman et Ashley — après des recherches considérables dans les archives municipales anglaises, d'un accès encore si difficile.

La dissertation remaniée sur la *Gilda mercatoria* n'occupe que 116 pages du premier volume. M. Gross y a joint une bibliographie critique de l'histoire des guildes anglaises (I, 167-173), des appendices sur la

les guildes anglo-saxonnes, *(b)* la Hanse anglaise (Cf. *Revue historique*, XXXIII, 296), *(c)* la *Gilda mercatoria* en Écosse, *(d)* les affiliations municipales en Europe au moyen âge, *(e)* les guildes marchandes du continent [1] (d'après les ouvrages de seconde main). On trouve encore, à la fin du premier volume (pp. 300-332), une liste des autorités, qui tient beaucoup de place [2]; M. G. informe d'ailleurs le public qu'il possède, toute prête pour l'impression, une bibliographie de l'histoire municipale anglaise, qui ne compte pas moins de quatre mille articles. — Le second volume est purement et simplement un recueil de textes, en majeure partie inédits, qui servent de pièces justificatives à la dissertation principale; il est accompagné d'un glossaire et d'un index.

Voici, en résumé, les thèses nouvelles de M. G. — L'institution dite *Gilda mercatoria* apparait, en Angleterre, avec la conquête normande, à la fin du XIe siècle; au XIIIe siècle, elle était florissante dans un tiers au moins des bourgs anglais. Les historiens n'ont pas été d'accord, jusqu'ici, sur la nature de cette association. Quelques-uns disent qu'elle était une fraternité privée de marchands, étrangère à l'administration des affaires urbaines. D'autres la confondent avec la corporation municipale elle-même, et font de *Gilda mercatoria* le synonyme de commune. La vérité est que la clause : « de sorte que aucune personne étrangère à la guilde ne pourra faire le commerce dans la ville s'il n'appartient à ladite guilde », clause de style dans les chartes destinées à établir une *Gilda mercatoria*, exprime l'essence même de l'institution. La guilde marchande avait le monopole du commerce là où elle existait; par suite et par extension, le droit de réglementer, dans la ville, le commerce et l'industrie, enfin la juridiction commerciale. Ainsi la « liberté de la guilde » était un obstacle absolu à la liberté commerciale, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Identifier, comme l'a fait Thompson, *Gilda mercatoria* et *commune*, c'est prendre la partie pour le tout; la *gilda* était une partie importante, mais seulement subsidiaire, de la machine administrative municipale; elle n'avait de compétence qu'au point de vue commercial. Le trésor de la ville était distinct de celui de la guilde; les officiers des deux corporations n'étaient pas les mêmes; beaucoup de bourgeois ne faisaient pas partie de la guilde, et il n'était pas nécessaire d'être bourgeois pour y être admis. Si une amalgamation de la guilde et de la bourgeoisie a eu lieu dans un certain nombre de villes, le phénomène n'a pas été universel, et, nulle part, il n'a été primitif : le *Gildhall* n'est devenu l'Hôtel de ville, là où il l'est devenu, qu'à une date relativement récente (Voy. le chapitre VI, *Influence of the Gild upon the municipal constitution*).

---

1. M. Gross annonce la prochaine publication par le professeur Hœhlbaum, de Cologne, d'un livre intitulé : *Die æiteren Kaufgilden von West Europa*.

2. Joignez à cette excellente bibliographie celle qu'a donnée M. Geo. Laurence Gomme, dès 1886 : *The literature of local institutions* (Municipal government, pp. 59-145; Gilds, pp. 146-167.)

Second point. Les gens de métier, ouvriers, artisans, *craftsmen*, furent certainement admis dans les « guildes marchandes » au XIIe et au XIIIe siècles. Le terme « marchand », *mercator*, ne s'appliquait pas seulement alors, comme plus tard, aux gros négociants; il était beaucoup plus compréhensif. Chaque patron d'industrie, si modeste qu'il fût, était regardé comme un marchand, car il achetait des matériaux bruts et revendait ses produits en boutique. Les industriels n'étaient donc pas seulement reçus dans la guilde marchande, mais probablement ils formaient la majorité de ses membres. On a voulu représenter la guilde marchande comme une aristocratie de fortune opprimant les guildes d'ouvriers; on a parlé d'une lutte entre cette guilde et les guildes ouvrières qui se serait terminée par le triomphe des dernières et par la démocratisation des municipalités. En d'autres termes, on a prétendu qu'il y avait eu en Angleterre quelque chose d'analogue à la *Zunftrevolution* des villes allemandes. Tout cela est de pure imagination. Presque nulle part les corporations ouvrières n'ont été admises en Angleterre, en tant que corporations, au gouvernement de la Cité; nulle part on ne trouve trace d'une lutte entre une guilde marchande oligarchique et des guildes industrielles à tendances démocratiques.

Les premières guildes industrielles, *craftguilds*, sont mentionnées sous le règne d'Henri Ier Beauclerc. Le Piperoll de la 31e année d'Henri Ier parle des guildes des tisseurs d'Oxford, d'Huntingdon, de Winchester, de Lincoln, etc. La *Gilda mercatoria* réunissait des marchands, des industriels et des ouvriers de tous les métiers; les *craft guilds* ne comprirent dès l'origine que des personnes vouées au même métier, à la même profession. De leur côté, les marchands proprement dits se groupèrent aussi en fraternités spéciales, exclusives. Sous Édouard II, on distinguait déjà à Londres les *officia mercatoria*, et les *officia manuoperalia*. Les unes et les autres, corporations d'artisans et corporations de marchands, demeuraient théoriquement, il faut le remarquer, dans le sein de la guilde marchande commune; mais la vitalité de celle-ci était restreinte et sa sphère d'activité diminuée par chaque formation d'une fraternité particulière aux dépens de sa masse, primitivement homogène. La vieille organisation de la *Gilda mercatoria* devint superflue quand la surveillance du monopole commercial, son office essentiel se partagea entre les vingt ou trente fraternités étroitement professionnelles qu'elle ne fit plus qu'englober nominalement. Ce transfert d'autorité, et la désintégration de l'ancienne « guilde marchande » qui en fut la conséquence, s'opérèrent graduellement au cours du XIVe et du XVe siècles. C'est alors que les *craft guilds* atteignirent le zénith de leur prospérité. Dans la plupart des villes, le nom même de *Gilda mercatoria* disparut; dans quelques-unes, il fut conservé pour désigner vaguement l'ensemble des métiers et des compagnies marchandes. Aujourd'hui, le mot (la chose étant morte, là comme ailleurs, depuis longtemps) n'est plus usité que dans un seul bourg d'Angleterre, à Preston,

où l'on *célèbre* tous les vingt ans une *Gilda mercatoria* (la dernière tenue en 1882), en présence d'une foule qui semble considérer ce vieux et glorieux terme, dont la signification est si entièrement desséchée, comme synonyme de carnaval.

Il n'y a point dans tout cela de trace du mouvement révolutionnaire par lequel, suivant Brentano et ses disciples, la plèbe opprimée des gens de métier aurait essayé de se débarrasser du joug d'une arrogante et patricienne « guilde marchande ». Sans doute, il y eut bien çà et là en Angleterre, au moyen âge, des conflits entre les riches et les pauvres, entre les *burgenses majores* et les *burgenses minores*, mais nulle part les fraternités d'artisans (*craft gilds*) n'y prirent part corporativement.

Telles sont les principales positions de M. G., également intéressantes pour l'historien du régime municipal, pour le juriste qui s'occupe du droit d'association, et pour l'économiste. Signalons encore son histoire de l'évolution du terme « marchand » au moyen âge (chapitre VIII). Ce terme a traversé trois phases. Il désigne d'abord à la fois les commerçants, les industriels et les ouvriers, tous ceux qui s'occupent de vendre et d'acheter; c'est le temps de la vieille « Guilde marchande ». Au XV[e] siècle, il s'applique exclusivement aux commerçants qui achètent pour revendre, détaillants et négociants en gros; c'est l'âge des compagnies marchandes (pp. 127-140). Enfin il revêt la signification, qu'il a conservé en anglais moderne, de grand faiseur d'affaires commerciales; c'est l'âge des *Merchant Staplers* et des *Merchant Adventurers* (pp. 140-157).

La critique trouve difficilement à mordre sur cet excellent ouvrage, en tant du moins qu'il traite des choses anglaises, car les comparaisons instituées avec les institutions similaires du continent sont plutôt superficielles. Il ne paraît point, toutefois, absolument convaincant en ce qui touche les rapports de la *Gilda mercatoria* et des *craft gilds* anglaises. L'auteur se borne à affirmer (p. 173, note) que le lumineux exposé de W. J. Ashley à ce sujet (*Introduction to english economic history and theory*, Londres, 1888) est radicalement erroné. Après avoir lu synoptiquement les deux livres, il nous semble que la preuve de cette affirmation reste à faire et qu'elle est à la charge de notre auteur. Ch. V. L.

---

300. — **Pétrarque. Eglogues** traduites pour la première fois par Victor Develay. Paris, libr. des Bibliophiles, 1891, 2 vol. in-32 de XXIII-100 et 170 p. Prix : 5 fr.

Avec le *Bucolicum carmen*, M. Develay termine la traduction des œuvres poétiques latines de Pétrarque, commencées par lui depuis plusieurs années [1]. C'est un vrai service qu'il rend aux lettrés, en facilitant

1. *L'Afrique* (5 vol. in-32, Paris, 1882); les *Épîtres métriques* (dans le *Bulletin du bibliophile*, 1882-85). M. D. a entrepris également la traduction de la correspondance entière, travail considérable dont il faut souhaiter le prompt achèvement.

l'étude d'un des ouvrages les plus curieux et les moins accessibles du poète. Cette traduction est la première qu'on ait le courage d'essayer, car on ne peut honorer de cette désignation la paraphrase en vers italiens qui accompagne la mauvaise édition de Rossetti (Milan, 1829). Le travail n'était pas aisé et, dans l'ensemble, M. D. s'en est tiré à son honneur. Il a consulté, pour l'établissement de son texte, les manuscrits de Paris; on lui reprochera sans doute de n'avoir pas traduit sur l'autographe de l'ouvrage retrouvé en 1886 au Vatican [1]; mais il peut s'étonner à son tour qu'on n'ait pas encore songé à donner une bonne édition d'après ce manuscrit. On lui saura gré du moins de rectifier de nombreuses erreurs d'interprétation, d'annoter plus exactement que Rossetti les églogues VII, X, etc. Les travaux de M. Develay sont, par suite de l'incorrection des textes imprimés, beaucoup plus méritoires qu'il ne semble; mais l'œuvre était pour les *Églogues* particulièrement délicate, car les difficultés ordinaires s'y aggravent par les complications de la pensée et des procédés d'un poète qui fut, en son latin, un terrible « symboliste ».

P. DE NOLHAC.

---

301. — Ern. JOVY. **Bossuet prieur de Gassicourt-lès-Mantes et Pierre du Laurens.** Un factum inédit contre Bossuet. Vitry-le-François, chez l'auteur, 1891, in-8 de 52 p. Prix : 5 fr.

Travail fort minutieux sur un épisode connu de la jeunesse de Bossuet, qu'il renouvelle. Le factum pour P. du Laurens contre Bossuet, alors archidiacre de Metz, établit que les adversaires du futur évêque de Meaux, dans l'affaire du bénéfice de Gassicourt, le considéraient comme peu scrupuleux en matière d'ambitions ecclésiastiques. Quelques inexactitudes du livre de Floquet sont relevées avec la précision ordinaire de l'auteur.

P. N.

---

302. — **Massillon.** Supplément à son histoire et à sa correspondance, par E. A. BLAMPIGNON, protonotaire apostolique et professeur honoraire à la Sorbonne. Paris, librairie Oudin, Leday, successeur, 1891, in-8 de x-68 p.

On sait que M. l'abbé Blampignon s'est beaucoup et très fructueusement occupé de Massillon, qu'il a donné des œuvres de l'éloquent évêque de Clermont une édition annotée en quatre volumes in-4° (1865-1868) et qu'il a publié une *Histoire* de ce prélat, d'après les documents inédits, divisée en deux parties : *La jeunesse et la prédication* (1879, in-12); *L'épiscopat*, suivi de la *Correspondance* (1884, in-12). Son petit recueil d'aujourd'hui, tiré à fort peu d'exemplaires, sera fort goûté de tous les amis de Massillon. On y trouve des notes sur la vie du grand orateur qui toutes ont quelque chose de nouveau et qui presque toutes ont un

---

1. Cf. *R. C.*, 1886, I, p. 469.

titre alléchant et à demi mystérieux : *Une pénitente* [1], *un secrétaire* [2], *Massillon à Lyon, Massillon à Saint-Cyr, et les variations de Mme de Maintenon à son égard* [3], *l'abbaye de Savigny, la mission de Bridaine à Clermont, la Sépulture, le testament et la famille.* Ces divers morceaux sont suivis d'un *Supplément à la correspondance inédite*. Jusqu'à présent, M. B. avait pu réunir 54 lettres complètes de son pieux héros, et 7 fragments; il y ajoute quatre documents nouveaux, ce qui porte à 65 le nombre des lettres actuellement connues. Mais un seul des quatre documents est réellement nouveau, le premier du 18 juin 1738, dont le destinataire n'est pas nommé; le second document (à l'évêque de Séez, du 28 novembre 1731) avait été déjà publié par l'abbé Marais et M. Beaudouin; le troisième et le quatrième avaient déjà été mis en lumière par M. Cohendy, l'archiviste du Puy-de-Dôme (à M. Tiollier, chanoine de Saint-Genest, du 9 juillet 1737, et à M. Orry, contrôleur général des finances de 1732). Puis viennent : Le *Catalogue des lettres de Massillon avec le nom des premiers éditeurs* [4] et la *Bibliographie de Massillon* ainsi divisée : *Œuvres oratoires, œuvres pastorales et liturgiques, apocryphes, biographie, manuscrits.* Tout cela est fait avec beaucoup de soin et est parfaitement présenté. Le petit recueil est terminé par des lettres d'encouragement adressées à l'auteur par divers grands personnages ecclésiastiques et par l'académicien Caro, et qu'il a cru devoir opposer aux attaques de certains journalistes. Peut-être cette précaution n'était-elle pas nécessaire. Quand les critiques sont injustes, elles tombent d'elles mêmes *(telum imbelle)*; quand elles sont méritées, aucun bouclier ne peut protéger contre elles.

T. DE L.

---

1. Cette singulière pénitente de Massillon était Mme de Bousole, dont la toilette « d'une prétention, d'un luxe et d'un mauvais goût prodigieux » a été spirituellement critiquée dans une lettre de Coulanges à la Marquise d'Huxelles.

2. Ce secrétaire de l'évêque de Clermont était le P. Thouron, oratorien, né en 1692, non loin d'Hyères. M. B. nous donne quelques extraits de la correspondance du P. Thouron, relative à Massillon.

3. M. B. constate (p. 10) qu'avec les plus rares mérites, Mme de Maintenon avait un défaut ou un travers des plus fâcheux : « elle était mobile dans ses enthousiasmes, car elle en eut malgré sa rigidité, et inconstante dans ses affections, comme le prouve l'histoire de Saint-Cyr. Aujourd'hui, ajoute-t-il, la voilà toute flamme, demain toute glace. » M. B. (p. 15) juge le recueil des lettres de Mme de Maintenon comme je l'ai jugé moi-même ici : « Quant au plus récent éditeur, M. Geffroy, il unit le coup d'œil le plus perçant à l'information certaine, au goût judicieux et à la haute critique ». Il exprime aussi le même vœu que moi : « Puisse-t-il nous donner bientôt la correspondance complète de Mme de Maintenon ! »

4. Sur les 65 pièces maintenant connues, M. B. en a le premier publié 35 d'après les autographes, et une d'après une copie du XVIII[e] siècle. Il demande instamment (*Avertissement*, p. II) qu'on veuille bien lui signaler les autographes de Massillon qui auraient pu lui échapper.

304. — **Correspondance diplomatique de Talleyrand. — Ambassade de Talleyrand à Londres** (1830-1834). Première partie avec introduction et notes, par G. Pallain. Paris, Plon, 1891, un vol. in-8. Pr. fr. 8.

M. Pallain continue à donner au public ce que les Archives du ministère des Affaires étrangères contiennent de la correspondance de Talleyrand. Admirateur intelligent de Mirabeau, M. P. ne pouvait manquer de s'intéresser au collègue du célèbre Constituant, et le monument qu'il élève est digne du grand homme. Ses publications dénotent une vaste connaissance du sujet et un soin scrupuleux d'éditeur. Il sera plus facile d'apprécier Talleyrand d'après ses lettres écrites au jour le jour que d'après des mémoires suspects d'altération et d'arrangements, voulus déjà par l'auteur.

L'ancien évêque d'Autun, le descendant de la maison de Périgord, a été chargé à plusieurs reprises de présenter à l'Europe une France nouvelle et de la représenter dans le monde diplomatique. Dans la dernière période de sa vie, il avait pris, en 1814, au Congrès de Vienne, les intérêts de la France bourbonnienne en imaginant à cette occasion le principe de la légitimité, qui assura à la dynastie restaurée, et par conséquent au royaume, une sorte de bienveillance de la part des souverains alliés. En 1830, il obtient de l'Europe la reconnaissance de la France orléaniste et de la dynastie constitutionnelle grâce à l'appui des puissances libérales, et en cherchant un moyen terme entre l'ancien système de 1814 et la nouvelle situation due au triomphe des idées révolutionnaires. Quand on voit le gouvernement de Louis-Philippe oublier, en 1831, que son premier devoir est le maintien de l'ordre dans les rues, et donner raison à la populace qui saccage l'archevêché, on comprend qu'il n'était pas toujours aisé de défendre la France contre les préventions des États conservateurs, et, si l'on parvint à les rassurer, on peut dire que ce fut l'œuvre de Talleyrand. C'est lui qui s'est chargé de donner, dès le début, au gouvernement de 1830 l'apparence d'une solide monarchie libérale.

A cet effet, il s'établit à Londres, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à un moment où, comme autrefois à Vienne, un congrès européen se trouve réuni. De prime abord, il voit dans l'alliance anglaise le salut de la nouvelle monarchie française et de la vieille Europe. Cette alliance anglaise, déjà pratiquée sous le Régent, est l'alliance orléaniste par excellence, puisque la Grande-Bretagne est une monarchie libérale de branche cadette. « Quelques-uns des cabinets qui marchent encore sous la bannière du droit divin, écrit Talleyrand dans sa remarquable lettre du 27 novembre 1830, ont, en ce moment, des velléités de coalition... Ils soutiennent leur droit divin avec du canon; l'Angleterre et nous, nous soutiendrons l'opinion publique avec des principes; les principes se propagent partout; et le canon n'a qu'une portée dont la mesure est connue. » La France et l'Angleterre ont pour mission de maintenir la paix en Europe et de faire respecter l'indépendance des États

en s'opposant à la politique d'intervention de Metternich et de la Sainte-Alliance. Les deux alliés se flattent de gagner la Prusse à leurs vues.

Dans la défense de ce système politique, déjà cher à Mirabeau au moment de la grande Révolution, Talleyrand, arrivé à l'âge de soixante-seize ans, déploie la fermeté d'un maître sûr de lui, en possession de tous ses moyens. Il saisit l'occasion que lui offrent la révolution belge et l'organisation du nouvel État par les soins de la Conférence de Londres. Calmant les ambitions de ceux qui voudraient profiter de l'orage révolutionnaire pour annexer la Belgique à la France ou, tout au moins, pour établir à Bruxelles un prince français, Talleyrand, qui sait que cette mesure extrême changera en état de guerre l'alliance intime de la France et de la Grande-Bretagne, se déclare satisfait si l'on consacre la séparation de la Belgique et de la Hollande et si l'on dissout cet ancien royaume des Pays-Bas, hérissé de forteresses dirigées contre la France de par la volonté des vainqueurs de 1815. Il obtient ce résultat en mettant une singulière habileté à régler une question pleine d'écueils pour la monarchie de juillet, et très compliquée en raison des intérêts rivaux de la France, de l'Angleterre et même de la Confédération germanique.

La séparation des Pays-Bas en deux royaumes est d'un intérêt d'autant plus actuel, que je l'ai entendu déplorer à Bruxelles, en ce sens qu'elle a privé le libéralisme belge de l'appui des protestants hollandais, ainsi que l'industrie belge du débouché offert par les colonies bataves. Incidemment d'autres affaires d'un intérêt redevenu présent se trouvent exposées dans le volume, telles que la constitution indépendante du grand-duché de Luxembourg et la révolution du Brésil contre le premier Dom Pedro. C'est aussi le temps de Dom Miguel de Portugal, qui provoque l'expédition de l'amiral Roussin, de la candidature d'Othon au trône de Grèce, de la terrible insurrection de Pologne dont la répression sanglante fut annoncée aux chambres françaises en ces termes : « L'ordre règne à Varsovie ». Il est curieux de voir Talleyrand reprendre, à cette occasion, les idées de Napoléon Ier sur la reconstitution de la Pologne, s'effrayer de la grandeur russe et recommander les mesures propres à empêcher l'Europe de devenir cosaque.

Ainsi le premier volume de cette correspondance, qui va du 25 septembre 1830 au 27 juin 1831, est riche en événements considérables. Il est utile aussi pour la connaissance même de Talleyrand, dont l'habileté diplomatique consistait à profiter des conjonctures avec une singulière souplesse, à varier ses moyens avec une admirable richesse de ressources, à recourir surtout à des formules (tout est là) qui avaient un faux air de principes absolus et indiscutables. Talleyrand avait déjà inventé, en 1814, la formule *légitimité* ; en 1830, la formule nouvelle est *non-intervention*. Un État ne doit pas s'ingérer dans l'organisation intérieure du voisin. Ce principe ou cette formule, utile au début du gouvernement de Louis-Philippe, ne fut guère respecté par lui lors du siège d'Anvers,

de l'expédition d'Ancône et même du Sonderbund suisse. Si la politique repose sur des réalités, la diplomatie recourt à des mots bien trouvés. C'est un art où Talleyrand n'a pas été surpassé. Mais il se trompe ou veut nous tromper quand il place la communion des principes à la base des alliances des peuples : on voit bien qu'elles ne sont fondées que sur la communauté des intérêts.

Qu'il se soit jamais trompé, Talleyrand ne l'admet pas. Il sait que le prestige d'un homme d'État repose, comme celui du pape, sur le sentiment de son infaillibilité. Il a servi tous les régimes, mais il ne reconnaît pas que son dévouement ait été mal placé. Un jour cependant, il dit, en parlant des ministres anglais : « Ils devaient se souvenir d'une chose, *que j'avais oubliée*, il y a quinze ans : c'est que M. Fox avait dit et imprimé que la pire des révolutions était une restauration » (p. 102). S'i fait cet aveu, c'est qu'il lui sert à repousser une candidature hostile. Hors ce cas, il ne fait pas d'aveu, pas plus qu'il ne se livre dans ses paroles ou ses écrits. Talleyrand se dit impeccable. Il oppose avec orgueil le traité de 1814, qu'il a signé, à celui de 1815, qu'il répudie. Il fait sacrifier par le gouvernement les ambassadeurs qui ne se conforment pas à sa ligne politique. Il adresse une sévère mercuriale au pauvre Léopold I^er, qui s'est avisé d'écrire sans le consulter ; on le soupçonne d'imposer sa personnalité aux ministres britanniques ; il l'impose en tout cas aux ministres de Louis-Philippe, qui n'ont garde de résister, parce qu'ils reconnaissent en lui le meilleur chaperon de la jeune monarchie de juillet. Quand on lit les *Mémoires* de Metternich, on est frappé de voir comme les succès de la politique autrichienne se trouvent arrêtés net en 1830. Cela ne provient pas tant de la hardiesse révolutionnaire de la France ; cela vient encore plus du fait que le gouvernement de Louis-Philippe, au lieu d'effrayer les cours d'Europe, comme avait fait la première république, sut se concilier la plupart des puissances en les rassurant sur la portée de la Révolution. De cette façon le faisceau de la Sainte-Alliance se trouvait rompu, et, cette œuvre remarquable, on peut l'attribuer en grande partie à Talleyrand. L'illustre diplomate a su terminer sa carrière, toujours un peu théâtrale, par un succès qui lui assure les applaudissements de la postérité.

Francis Decrue.

---

304. — **Dictionnaire général de la Langue française** du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un *Traité de la formation de la langue*, et contenant : 1° La Prononciation figurée des mots ; 2° leur Etymologie ; leurs transformations successives, avec renvoi aux chapitres du traité qui les explique ; et l'exemple le plus ancien de leur emploi ; 3° leur sens propre, leurs sens dérivés et figurés, dans l'ordre à la fois historique et logique de leur développement ; 4° des exemples tirés des meilleurs écrivains, avec indication de la source des passages cités, par MM. Adolphe Hatzfeld, professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand et Arsène Darmesteter, professeur de Littérature française du moyen-âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des Lettres

de Paris, avec le concours de M. Antoine Thomas, chargé du cours de philologie romane à la Faculté des Lettres de Paris. — Paris, ap. Ch. Delagrave. 4 fascicules, A-B; prix : 4 francs.

Il y a quarante ans que M. Hatzfeld travaille à ce Dictionnaire : c'est lui qui en a conçu le plan, qui en a amassé la plupart des matériaux, c'est lui encore qui les a coordonnés avec cette logique serrée, cette méthode rigoureuse qui distinguent son enseignement. Il a eu pour collaborateur, pendant environ dix-sept ans, A. Darmesteter, dont M. Paris a fait le plus juste éloge en disant que « c'était un philologue érudit, un phonéticien profond, et peut-être avant tout un psychologue ». Sa mort prématurée, qui a été un deuil pour la science, fut vivement ressentie par M. Hatzfeld : il a été néanmoins assez heureux pour retrouver dans M. A. Thomas, élève de son regretté collaborateur, avec un concours dévoué une connaissance approfondie des langues romanes alliée à un goût judicieux et à une exactitude qui va, je le sais, jusqu'au scrupule, en sorte que l'œuvre, dont quatre fascicules ont déjà paru, ne périclitera point et que l'unité en restera intacte.

Ce Dictionnaire est avant tout un Dictionnaire de l'usage classique, et c'est ce qui explique son titre. Il faut bien lire l'Introduction pour voir l'esprit dans lequel il a été entrepris : elle est très nette et très instructive. Les auteurs n'admettent que « les mots qui ont un emploi déterminé dans la langue écrite ou parlée », c'est-à-dire ceux qui ont été sanctionnés par un long usage et par l'autorité de nos grands écrivains, surtout par ceux du XVII[e] siècle. Par conséquent, ils rejettent ces néologismes qu'inventent chaque jour le caprice et la fantaisie, à moins cependant qu'ils ne soient de formation populaire et comme « les produits naturels de la langue vivante ». Pour ce qui est de la terminologie des sciences, des arts et des métiers, de la flore et de la faune, ils ont eu soin de n'omettre aucun vocable utile, et ils ont même accordé une assez large place aux mots dialectaux, quand ils tendaient à pénétrer dans l'usage. Grâce à la précision des articles, la nomenclature est très riche. Ainsi dans la lettre A nous notons les mots suivants qui manquent même dans Littré : *abeillage*, *abeiller*, *abougrir*, *abracadabrant*, *abscision*, *abyssal*, employé par Bossuet et avant lui par P. Camus, *accroissance*, *acraux*, *adaptable*, *adoucissage*, *adoucisseur*, *aisselette*, *aissette*, *ameulonner*, *ameubler*, *aoûteur*, *aplanisseur*, *apparentage*, etc. Depuis Diez et Littré, la science étymologique a fait de grands progrès : les résultats acquis jusqu'à ce jour en sont savamment résumés dans le Dict. général. L'historique et l'étymologie que Littré donnait à la fin de chaque article ont été mis avec plus de raison au commencement; mais, lorsque le mot de formation populaire a passé immédiatement du latin au français, sans déformation, pour ainsi dire, et a toujours vécu dans la langue, comme, par exemple, *alose*, *air* et *aire*, l'historique n'a pas été jugé nécessaire. A la suite de l'étymologie, on a donné pour les autres l'exemple le plus ancien qu'on ait rencontré. Un mot est une idée : l'esprit est,

satisfait de savoir quand il a commencé à prendre son essor, à voler dans la bouche des hommes, surtout quand ces hommes sont nos ancêtres. Le Dictionnaire de Littré, dont la valeur est d'ailleurs incontestable, et qui, à cause de la variété et de la multitude des exemples qu'il contient, sera toujours consulté avec profit par les savants, est dans cette partie tout à fait incomplet. Sur cent mots, quatre-vingts ont chez lui un historique insuffisant. Les termes qui suivent, pour ne citer que ceux-là, *accouchement, acerbité, adjectif, aggravation, adhésion, acéphale, agenouilloir*, ne sont accompagnés que d'exemples modernes; d'autres vocables, et ceux-là très nombreux, en usage dès le XII° et le XIII° siècle, n'y sont signalés qu'aux XV° et XVI° siècles, comme *battement, battoir, béatitude, blâmable, bonace, bondine, boulangerie, boursette, boursicaut, brasseur*, etc. Cependant quelque vaste, quelque variée qu'ait été la lecture des auteurs de ce Dictionnaire et celle des collaborateurs qu'ils ont eu l'habileté de recruter, l'histoire d'un assez grand nombre de mots n'est pas encore définitivement arrêtée. Je citerai seulement *accoucher* (au sens moderne), *assermenter, aucunement*, qui datent du XII° siècle, *abecquer, accusé*, du XIII°; *abhorrer, aboyeur* 1°, *abruptement, astronomique, abâtardissement, algèbre, agriculteur* et *agriculture, allégorique, abstrus, banquet* qui existent au XIV°; *affriander, assemblage, alternatif, banqueroute* qui ne sont pas rares au XV°; enfin *affaler, affleurement, affrètement*, dont j'ai rencontré l'emploi au XVI° siècle. Et qui sait si quelques-uns de ces vocables ne sont pas antérieurs aux dates que je donne ici? Il est important aussi pour l'histoire de notre langue de noter les néologismes, mais il faut ici se garder d'être trop affirmatif, ce que n'a pas toujours fait Littré. Il donne comme étant des mots nouveaux *actualité, engloutissement*, qui apparaissent dès le XIV° siècle, et aussi *dédaléen, vulgariser, mutilateur, débordement, spécialiser*, qui sont du XVI°. Il semble croire que *compendieusement*, qui existe dès 1416, et qui depuis n'a pas cessé d'être en usage, soit de l'invention de Racine. Les auteurs du Dict. général ne sont tombés que rarement dans ces erreurs; cependant, c'est à tort qu'ils ont classé entre les néologismes *abjectement* (XVI°-XVII° siècle), *abrupt* (1512), *accrochage* (XVI° siècle) et *atonique*, usité comme terme de médecine vers le milieu du XVIII° siècle. Nous avons eu, depuis l'origine du français jusqu'à ce jour, tant d'écrivains en tout genre, qu'il faudrait un nombre infini de vies humaines pour connaître tous leurs ouvrages. On a beau en lire qui soient du Nord et du Midi, comme disait La Fontaine : le total de ceux qui restent à feuilleter demeure considérable. M. Paris, dans un article récent, souhaitait que les professeurs qui ont du loisir et une riche bibliothèque, vinssent un peu en aide aux historiens de notre langue; mais les gens de bonne volonté, hélas! ont été en tout temps des oiseaux rares, même parmi les professeurs.

Ce qui fait surtout l'originalité de ce Dictionnaire, ce qui établit sa supériorité sur tous ceux qui ont paru jusqu'ici, c'est la définition des

mots et le classement des sens : « Une définition exacte, est-il dit dans l'Introduction, doit s'appliquer au mot défini, à l'exclusion de toutes les autres, et rendre raison de toutes ses acceptions. » Si, par exemple, *carrière* est expliquée par « lieu fermé de barrières, disposé pour des courses », on confondra ce terme avec un cirque ou un hippodrome; mais si l'on substitue à cette définition celle-ci : « espace à parcourir dans une course de chars, de chevaux », on fera aisément comprendre les sens simples ou figurés de ce mot. Notre langue abonde en doublets, en synonymes qu'on définit trop souvent les uns par les autres, comme *orner* par *parer, décorer, embellir* et *parer* par *orner, embellir, décorer*. On ne marque pas assez la différence qui existe entre les doublets, tels que *plier* et *ployer*, témoin les définitions données par Littré lui même. Ici, sans doute, les nuances de sens sont difficiles à saisir, et encore plus à traduire, mais un lexicographe pénétrant comme M. H. prouve qu'il n'y a point de vrais synonymes et qu'un trait spécial distingue toujours un mot d'un autre mot. Le classement des significations est un travail encore plus délicat, et qui nécessite une grande connaissance des textes, une science étendue de l'histoire et de la logique du langage. M. Hatzfeld ne se contente pas, comme la plupart des lexicographes, de donner ce qu'on pourrait appeler l'explication la plus générale du mot, et d'en énumérer après les diverses significations, en confondant les acceptions principales avec les acceptions secondaires, mais il en détermine d'abord avec précision le sens étymologique, distingue ensuite les différents groupes de sens, s'il y a lieu, en traçant dans chaque article de grandes divisions séparées les unes des autres par un alinéa et marquées par des chiffres, de manière à indiquer nettement la route que l'esprit a parcourue pour arriver de la signification primitive à la signification actuelle : c'est admirable de déduction et de logique. Qu'on lise avec attention les articles *académie, accompagner, air, action, affaire*, et l'on se rendra compte de la méthode savante des auteurs. Pour ce qui est des exemples, ils ont été choisis avec intelligence et extraits des meilleures éditions. Les auteurs du XVII[e] siècle, qui sont restés nos maîtres dans l'art de penser et d'écrire, en fournissent le plus grand nombre, mais cela ne veut pas dire que l'on se soit fait un scrupule de citer de Vigny, Musset, Hugo, Lamartine et Sainte-Beuve.

D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 juin 1891.

M. Paul Meyer communique une ballade française contre les Anglais et en l'honneur de Jeanne d'Arc, dont il a trouvé le texte aux archives départementales de la Drôme, à Valence. Elle paraît avoir été composée en 1429, peu après la levée du siège d'Orléans; c'est le plus ancien document poétique que l'on possède sur Jeanne d'Arc. Elle est ainsi conçue :

Ariere, Englois, to[r]nez ariere,
Vostre sort si ne regne plus.
Penses deu treyner vous baniere
Que bons Fransois ont rue jus
Par le voloyr dou roy Jhesus,
Et Janne, la douce pucelle,
De quoy vous estes confondus,
Dont c'est pour vous dure nouvelle.

De trop orgueilleuse maniere
Longuemen vous estes tenus.
En France est vous[tre] semet[i]ere,
Dont vous estes pour fouls tenus.
Faucement y estes venus,
Mes par bonne juste querelle
Tourner vous en faut tous camus;
Dont c'est pour vous dure nouvelle.

Or esmaginés quelle chiere
Font ceuls qui vous ont soustenus
Depuis vostre emprisse premiere,
Je croy qu'i sont mort ou perdus,
Car je ne vois nulle ne nun
Qui de present de vous se mesle.
Si sont chetis et malotrus,
Dont c'est pour vous dure nouvelle

Pour vous gages il est conclus
Arés la goute et la gravelle
Et le coul taillé rasibus,
Dont c'est pour vous dure nouvelle.

M. Clermont-Ganneau communique trois inscriptions du Ier siècle de notre ère, gravées sur des ossuaires de pierre qui viennent d'être découverts à un peu plus de 300 m. au nord de Jérusalem, en dehors de la porte de Damas, dans un caveau sépulcral taillé dans le roc. La première, en caractères hébreux, se lit שלם, *schalôm*.

C'est, soit un nom commun, « paix, salut », soit plutôt un nom propre, probablement un nom de femme, Salomé : en effet, le couvercle de l'ossuaire présente la forme triangulaire qui caractérise, en Orient, les sépultures féminines. Les deux autres textes sont grecs : l'un ne comprend qu'un simple nom d'homme, ΚΡΟΚΟΣ, l'autre se compose de trois mots :

[Ἰω]σήπου [illegible]
[? Δρ]όσου

Δρόσος, si c'est bien ainsi qu'il faut lire, pourrait être une variante de Δροῦσος, Drusus, nom qui fut porté par divers personnages juifs.

M. de Lasteyrie annonce que M. Sauvageot, architecte chargé de la restauration de l'église de Château-Landon (Seine-et-Marne), a découvert un châssis de bois du commencement du XIe siècle, qui permet de se rendre compte du procédé au moyen duquel étaient, à cette époque, enchâssés les vitraux. C'est une découverte importante pour l'histoire et la technique de l'industrie verrière avant le XIIe siècle.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce au siècle d'Alexandre.

M. Théodore Reinach fait une communication sur trois passages du livre d'Aristote nouvellement découvert, la *Constitution d'Athènes*, qui ne lui paraissent pas pouvoir être authentiques. L'un attribue à Dracon une constitution qui offre des analogies surprenantes avec la constitution oligarchique introduite à Athènes en l'an 411 avant notre ère. Le second fait remonter à Solon l'institution du tirage au sort des magistrats. Le troisième prête à Thémistocle un rôle actif dans la ruine de l'Aréopage. M. Th. Reinach pense que ces trois morceaux menteurs auront été empruntés à un ouvrage que nous savons avoir été conçu dans le même esprit, celui de Critias, qui fut disciple de Socrate et l'un des trente tyrans.

M. Viollet, sans repousser absolument la conjecture de M. Théodore Reinach, demande si l'on doit admettre l'infaillibilité d'Aristote et s'il suffit qu'un passage de ses œuvres soit erroné pour qu'on soit en droit d'en nier l'authenticité.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : GOYAU (Georges), *Chronologie de l'empire romain*; — par M. Delisle : *Choix de lettres d'Eugène Burnouf*; — par M. Renan : CHAULIAC (Guy DE), *la Grande Chirurgie*, publication de M. E. NICAISE.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 22 juin — 1891

306. — Jos. Langen, **Die Clemensromane: ihre Enstehung und ihre Tendenzen.** Gotha, Perthes, 1890; vi-167 pp. in-8. Prix : 3 M. 60.

307. — Carl Clemen, **Die Religions philosophische Bedeutung des stoisch-christlichen Eudaemonismus in Justins Apologie** : Studien und Vorarbeiten. Leipzig, Hinrichs; viii-158 pp. in-8. Prix : 2 M. 50.

308. — Hans Staehelin, **Die gnostischen Quellen Hippolyts in seiner Hauptschrift gegen die Haeretiker** : sieben neue Bruchstücke der Syllogismen des Apelles, die Gwynn'schen Cajus und Hippolytus-fragmente. Zwei Abhandlungen von Adolf Harnack. Leipzig, Hinrichs (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, VI, 3); 1890, 133 pp. in-8. Prix : 4 M. 50.

M. Langen suppose que la collection des Apocryphes de Clément de Rome se rattache à la destruction de l'église de Jérusalem, en 135, et à l'accaparement de la primauté par l'église de Rome à la suite de cet événement. Il faudrait pour cela prouver que les Clémentines ont été connues en Occident avant la fin du IVe siècle ou tout au moins du IIIe. Rien n'est plus incertain que ce que M. L., après M. Lipsius, a voulu tirer d'Hégésippe ou du dialogue de saint Justin avec Tryphon. Malgré l'érudition déployée par M. L., il semble bien que les Clémentines restent les différentes parties d'un roman édifiant, sans portée théologique spéciale. La thèse de M. L. suppose que la primauté romaine n'a pu s'exercer avant 135. Il est obligé ainsi de négliger certains faits assez graves, dont la portée a été très bien mise en lumière par M. Harnack, auteur non suspect de *Vaticanisme* [1].

La tentative de M. Clemen, rechercher les éléments de la philosophie de saint Justin dans son *Apologie* et les traces de l'eudémonisme stoïcien, pouvait avoir son intérêt. Malheureusement tout se borne au titre de la brochure. On s'imagine que pour étudier saint Justin, il faut le lire, le citer et le discuter. La méthode de M. C. est différente. Il préfère amalgamer avec ses propres idées celles de Loofs, Harnack, Pfleiderer, Ritschl, Ueberweg, Wundt, Kaftan, Hermann, Schopenhauer, Lipsius, Biedermann, Hilgenfeld, Holtzmann, etc., etc. Quand la pensée de M. Cle-

men interprétant celle de saint Justin se sera dégagée de tout ce fatras, on pourra juger de l'eudémonisme de l'*Apologie*.

M. Staehelin fait une recherche et un classement méthodiques des sources dans lesquelles a puisé l'auteur des *Philosophoumena* pour exposer et réfuter les doctrines gnostiques. Il résulte de cet examen que l'auteur (saint Hippolyte?) a exploité une source de seconde main ; de plus les doutes élevés par M. Salmon dans l'*Hermathena* sur la réalité des systèmes réfutés et l'authenticité des citations sont plutôt confirmés qu'ébranlés. S'il en est ainsi, on peut dire que la question de l'auteur des *Philosophoumena* se pose de nouveau. Il est bien difficile d'admettre que saint Hippolyte, l'auteur reconnu jusqu'ici de cet ouvrage, ait été trompé. Peut-on admettre qu'il ait trempé sciemment dans une falsification ? Quelle que soit la réponse donnée à cette question, on doit remercier M. S. de l'analyse approfondie à laquelle il vient de se livrer. Ce fascicule des *Texte und Untersuchungen* se termine par deux courtes mais précieuses additions de M. Harnack. Il a retrouvé dans l'écrit de saint Ambroise *De paradiso* sept nouveaux fragments des *Syllogismes* d'Apelles, le disciple de Marcion. On sait que cet ouvrage était consacré à prouver, en trente-huit livres au moins, que les livres de Moïse étaient un tissu de mythes et l'œuvre des hommes. Dans le second artiticle, M. H. présente une traduction allemande (d'après l'anglais de Gwynn) de fragments des *Capita Hippolyti aduersus Gaium* retrouvés dans le commentaire du jacobite Barsalibi sur l'Apocalypse. Nous avons ainsi un certain nombre de renseignement certains sur le personnage combattu par Hippolyte. Il a réellement existé et vivait vers 200 ap. J.-C. C'était un adversaire des Marcionites, notamment de leur chef romain, Proclus. On s'était demandé si, dans sa polémique contre les Marcionites, il s'était borné à contester l'autorité de l'Apocalypse, ou s'il avait étendu son exclusion à l'évangile de saint Jean. Nous savons maintenant que la première hypothèse est seule vraie. C'est sur ce point que Gaius se sépare des aloges. Enfin ces fragments montrent que l'on mettait encore une différence entre l'*Écriture* et saint Paul, dans la communauté romaine au temps de Gaius. Cet état du canon concorde avec celui que présente le *De aleatoribus* et confirme l'hypothèse de M. Harnack sur la date de ce dernier écrit.

Paul Lejay.

---

309. — **Histoire des institutions politiques de l'ancienne France**, par Fustel de Coulanges. La Gaule Romaine, ouvrage revu et complété sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur, par Camille Jullian. Paris, Hachette, xiv-332 pages.

Ce volume est la troisième édition du commencement d'un livre qui avait déjà eu deux éditions, l'une en 1875, l'autre en 1878. L'édition de 1878 a le même titre que celle de 1891 : *Histoire des institutions poli-*

tiques de l'ancienne France; mais le sous-titre est plus développé en 1878 que dans l'édition de 1891 et il indique trois sujets d'étude : *L'empire romain, les Germains, la royauté mérovingienne.* Or l'empire romain [en Gaule] est le sujet exclusif du volume de 1891, comme l'indique le sous-titre : *La Gaule romaine.* Ajoutons même que ce sujet n'y est pas épuisé. Les six derniers chapitres de la première partie de l'édition de 1878, qui traitent de la propriété et des classes de la société sous la domination romaine, manquent dans l'édition de 1891. Mais par contre, dans cette édition, la matière étudiée est traitée avec plus de développement que dans la précédente. Aux 214 premières pages de l'édition de 1878 correspondent 329 pages dans celle de 1891.

Il y a quelques additions dans le texte : ainsi le premier chapitre de l'édition de 1878 : « Du gouvernement de l'état social des Gaulois », s'est beaucoup étendu et forme dans l'édition de 1891 trois chapitres : I. « Qu'il n'existait pas d'unité nationale chez les Gaulois. » — II. « Du régime politique des Gaulois. » — III. « Des diverses classes de personnes chez les Gaulois. » Mais les principales additions se trouvent dans les notes, où s'étale un appareil d'érudition étranger jusque-là aux publications du savant auteur.

Après avoir conquis, sur les traces de Montesquieu, un rang éminent parmi les penseurs et les écrivains français qui ont fait de l'histoire l'objet de leurs méditations et de leurs compositions littéraires, Fustel de Coulanges, pendant les derniers temps de sa trop courte carrière, a éprouvé le désir de cueillir quelques-uns des lauriers modestes qu'on peut récolter sur la route laborieusement ouverte, il y a deux siècles, par les travaux célèbres, mais peu lus, des Bénédictins. Pourtant, l'exemple des savants religieux n'avait rien d'encourageant. Mabillon est le plus illustre des érudits qu'a produit l'ordre de Saint-Benoît; et le *De re diplomatica,* celui des ouvrages de ce savant qui a obtenu le plus de succès, a eu en tout, dans l'espace de plus de deux cents ans, de 1681 à nos jours, trois éditions, dont Mabillon n'a vu que la première.

Les trois hommes qui, dans notre siècle, ont représenté, au degré le plus éminent, la science dont Mabillon a été le créateur, B. Guérard, N. de Wailly et M. Léopold Delisle, n'ont donné qu'une édition des *Prolégomènes du polyptique d'Irminon,* des *Éléments de Paléographie* et des *Études sur la condition de la classe agricole... en Normandie;* or, dès 1878, Fustel de Coulanges avait entre les mains la *septième* édition de *La cité antique,* dont la première édition avait paru quatorze ans plus tôt, en 1864.

L'ambition lui est venue pourtant de prendre B. Guérard pour chef de file. Un jour, lui et moi, nous suivions de loin l'enterrement de je ne sais plus quel confrère et nous causions de nos études : « Je suis », me dit Fustel, « l'élève de Guérard ». Il parlait avec ce ton de conviction profonde et cette sincérité qui a toujours été sa force et qui, chez ses jeunes disciples, mêle un si légitime respect à l'admiration causée par le

talent du maître. J'éprouvais, dans une certaine mesure, la même impression que les disciples de Fustel, mais je sentais aussi malgré moi un sentiment tout différent. Quel serait mon premier mouvement si un jour mon cher confrère M. Léopold Delisle me disait : « Je suis l'élève de Michelet »?

Fustel de Coulanges n'avait évidemment jamais assisté aux cours de Guérard. Je les ai suivis, et Guérard est du petit nombre des professeurs dont j'ai rédigé les leçons sans y être contraint, comme on l'est au lycée. Il n'y a jamais eu deux hommes plus différents comme méthode et comme tempérament que Guérard et Fustel.

Il me semble encore entendre, en 1849, je crois, la leçon de Guérard sur la question de savoir qui exerçait le pouvoir législatif dans la France carolingienne. Après nous avoir exposé les systèmes des savants modernes, il nous donna le relevé des textes du moyen âge sur lesquels ces systèmes sont fondés, il indiqua exactement pour chacun les éditions principales, disant le titre de chaque ouvrage, les numéros des volumes et des pages, mais sans nous apprendre quelle était à lui sa manière de voir sur cet important sujet, et il conclut : « Vous lirez ces textes, Messieurs, et vous vous formerez une opinion personnelle. » Adolphe Tardif, depuis professeur de droit à l'École des Chartes, assistait à cette leçon, il partit furieux; et je me suis procuré tout dernièrement le petit amusement de mettre dans le même état d'esprit un des élèves les plus distingués de Fustel de Coulanges, un des collaborateurs les plus actifs et les plus savants de la *Revue critique*, en lui répétant le résumé de cette leçon; je l'ai fait sortir de ses gonds : « Mais », s'écria-t-il, « ce n'était pas une leçon. »

Les procédés de Guérard étaient donc tout autres que ceux de Fustel; d'autre part, Guérard était aussi froid que Fustel ardent et passionné. D'éloquence il n'y a jamais eu trace dans les leçons de Guérard, jamais je n'y ai entendu ces applaudissements enthousiastes que provoquait Fustel et dont les murs de la Sorbonne renvoient encore l'écho. La froideur de Guérard était bien connue; un jour, en 1853, je crois, je m'étais permis de plaisanter D. Pitra — qui n'était pas encore le cardinal Pitra — sur quelques phrases un peu ronflantes de sa vie de saint Léger. « Vous « serez toujours tous », me répondit-il, « bâtis sur le modèle de votre « glacial maître Guérard, mais dites-moi le nombre qui se vend de ses « œuvres et des vôtres, puis nous comparerons vos chiffres avec le chiffre « qu'atteint la vente de la vie de saint Léger. »

Chez Fustel de Coulanges, la prétention de se poser en érudit s'est produite peu à peu, elle a été grandissant avec les années. Le livre dont nous allons faire la critique, est celui où cette ambition se manifeste au degré le plus élevé : il s'est aperçu lui-même de cette évolution et voici comment il l'explique :

« J'appartiens à une génération qui n'est plus jeune et dans laquelle « les travailleurs s'imposaient deux règles : d'abord, étudier un sujet

« d'après les sources observées directement et de près, ensuite ne pré-
« senter au lecteur que le résultat de leurs recherches; on lui épargnait
« l'appareil de l'érudition, l'érudition étant pour l'auteur seul et non
« pour le lecteur; quelques indications au bas des pages suffisaient au
« lecteur qu'on invitait à vérifier. Depuis une vingtaine d'années, les
« procédés habituels ont changé : l'usage aujourd'hui est de présenter au
« lecteur l'appareil d'érudition plutôt que les résultats. On tient plus à
« l'échafaudage qu'à la construction. L'érudition a changé ses formes et
« ses procédés, elle n'est pas plus profonde, l'exactitude n'est pas d'au-
« jourd'hui, mais l'érudition veut se montrer davantage. On veut avant
« tout paraître érudit. Plusieurs tiennent même beaucoup plus à le pa-
« raître qu'à l'être. Au lieu qu'autrefois on sacrifiait volontiers l'appa-
« rence, c'est parfois la réalité qu'on sacrifie. Au fond, les deux méthodes,
« si elles sont pratiquées loyalement, sont également bonnes : l'une régnait
« il y a vingt-cinq ans, lorsque j'ai écrit mes premiers ouvrages, l'autre
« règne au jour présent [1] ».

A lire ces lignes, il semble que depuis vingt-cinq ans, c'est-à-dire depuis 1875, date de la première édition du livre dont nous allons rendre compte, une grande révolution s'est produite dans la forme des œuvres érudites : Fustel de Coulanges aurait-il été du nombre des hommes qui, lorsqu'ils tournent la tête, croient que le monde entier la tourne avec eux?

Dans la troisième édition des *Institutions politiques de l'ancienne France*, 1891, les notes, composées en grande partie de textes latins, occupent environ un tiers des pages, tandis que dans les deux premières éditions les textes anciens tenaient peut-être vingt fois moins de place Mais le système auquel Fustel de Coulanges s'est rallié dans les dernières années de sa vie, est beaucoup plus ancien qu'il ne se l'imaginait quand il a écrit sa préface.

Non seulement c'est celui de M. L. Delisle dans ses *Études sur la condition de la classe agricole*, imprimées en 1852, vingt-trois ans avant la date fixée par Fustel, mais c'est aussi le système d'un des auteurs les plus éminents qui ont précédé Fustel dans ses études sur l'histoire la plus ancienne de la France, je veux parler de M^lle^ de Lézardière dans sa *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, ouvrage écrit au siècle dernier et publié en 1844, et que Fustel avait connu, mais qu'il avait oublié. Sans donner à ses notes le même développement que M^lle^ de Lézardière, Augustin Thierry, dans ses *Récits des temps mérovingiens*, 1840, reproduit systématiquement aux bas des pages toutes les parties importantes des textes latins sur lesquels il se fonde, et il cherche de cette manière à dispenser le lecteur sceptique de rien vérifier, tandis que, suivant M. Fustel de Coulanges, tous les auteurs français ont, jusqu'en 1875, cru inutile de rendre ce service aux critiques.

1. Pages IV, V.

La vérité est qu'il y a plusieurs manières de composer un livre d'histoire : on peut n'indiquer aucune source, c'est le procédé de M. Mommsen dans son *Histoire romaine ;* on peut renvoyer aux auteurs dont on s'est servi, en donnant seulement le titre des ouvrages avec le numéro du livre et du chapitre, c'est ce qu'a fait ordinairement M. Duruy dans son *Histoire des Romains ;* on peut enfin reproduire textuellement les monuments principaux sur lesquels on s'appuie, — soit en les insérant dans sa rédaction, comme l'ont fait, par exemple, Zeuss, *Die Deutschen*, 1838, et, depuis lors, M. Mommsen dans les notices historiques qu'il a insérées au *Corpus inscriptionum latinarum*, — soit en les plaçant en note comme M^lle^ de Lézardière, comme Augustin Thierry, comme Fustel de Coulanges dans le volume dont nous rendons compte ; — et ce dernier procédé, comme on le voit, ne remonte pas à vingt-cinq ans seulement, quoique Fustel se le soit imaginé et l'ait écrit avec la même conviction naïve que tant d'autres assertions.

Quelqu'un posera la question de savoir si, dès qu'on a mis au bas des pages d'un livre français beaucoup de notes en latin, on est par cela même un érudit. Non, répond Fustel de Coulanges. Je suis entièrement de son avis, et, comme exemple à l'appui de sa doctrine sur ce point si juste, on pourrait peut-être donner la partie de son ouvrage que je vais étudier, celle qui concerne les débuts de la domination romaine en Gaule.

L'érudition historique ne consiste pas seulement à copier exactement dans une édition les textes des écrivains de l'antiquité, un de ses objets principaux est de fixer la source où a puisé chacun de ces écrivains et d'établir ainsi quelle est la valeur de ses assertions lorsqu'il reproduit un auteur plus ancien. Quand les écrivains de l'antiquité, au lieu d'être des compilateurs ou des arrangeurs, sont originaux, l'érudit moderne doit chercher à saisir la pensée de ces écrivains. La pensée d'un homme politique n'est pas la même que celle d'un théologien, d'un philosophe ou d'un professeur d'humanité, elle ne s'exprime pas de la même façon.

Voyons dans quelle mesure Fustel de Coulanges s'est acquitté de cette double tâche de l'érudit.

Pour l'étude de la Gaule barbare, il indique, p. 1-2, cinq auteurs à consulter, César d'abord, ensuite Polybe dont il se défie, puis Diodore, Strabon, Dion Cassius « qui n'ajoutent que peu de traits à ce que dit César ». De Poseidonios, pas un mot [1].

Poseidonios, qui visita la Gaule environ quarante ans avant César, n'était pas comme César un homme politique, c'était un vrai savant ; il parcourut la Gaule pour s'instruire, et pour instruire en même temps ses contemporains et la postérité ; son livre, dont on a recueilli les débris, a été la source principale où Diodore et Strabon ont puisé ce qu'ils nous apprennent de la Gaule ancienne, et il est bien possible que la

---

1. Il y a cependant une citation de cet auteur à la p. 34.

peinture des mœurs des Gaulois au livre VI du *De bello gallico* ait été prise en grande partie chez Poseidonios par César ou par ses secrétaires. Mais, quand Fustel de Coulanges a écrit la liste des sources à consulter sur l'histoire de la Gaule, il ignorait les travaux par lesquels on a, en partie du moins, reconstitué l'œuvre de Poseidonios. César est presque le seul auteur que Fustel ait consulté, et, quand par exception il s'est servi de Diodore et de Strabon, la question de savoir si c'était Poseidonios qu'il lisait ne l'a pas préoccupé.

Le livre de César, principale source de M. Fustel quand il s'agit des Gaulois, est partout l'œuvre d'un homme politique, dont le but est l'empire dans sa patrie grandie au dehors par la conquête. Si on lit son livre sans se rendre compte de l'aspect spécial sous lequel il a forcément vu toutes choses, on s'expose à des erreurs d'appréciation analogues à celles que l'on commettrait en appliquant aux mémoires de Talleyrand les mêmes procédés de critique qu'à Grégoire de Tours ou à Saint-Simon.

Quand, au début du *De bello gallico*, écrit comme l'on croit dans l'hiver de 52-51 avant notre ère, deux ans avant le passage du Rubicon, César donne en quelques lignes la description de la Gaule dont il vient de terminer la conquête, c'est l'administrateur qui parle, c'est le conquérant qui impose le nom de Gaule à la région située entre l'Océan, les Pyrénées, les Cévennes et le Rhin, malgré la diversité des populations qui habitaient ce vaste territoire. En donnant comme titre à son premier chapitre ces mots : « qu'il n'existait pas d'unité nationale chez les Gaulois », Fustel de Coulanges exprime ou une doctrine fausse, ou une naïveté. La doctrine est fausse si l'on prend le mot Gaulois, *Galli*, dans le sens restreint. Le mot *Galli* a chez César deux sens différents: il a dans quelques passages le sens ethnographique et restreint, alors il est synonyme de *Celtae*, il désigne la population établie entre la Garonne, les Cévennes et la Seine [1], il désigne une nation; il a ailleurs le sens que César conquérant a introduit d'autorité dans la géographie administrative des Romains et qui, grâce à la domination toute puissante exercée aujourd'hui par Rome sur les esprits cultivés, est encore reçu maintenant partout : il désigne alors, sans distinction de nationalité, tous les hommes, de n'importe quelle race, qui habitent entre les Pyrénées et le Rhin. Il est une création arbitraire et ne correspond pas plus à l'état politique qui a précédé la conquête romaine, qu'à l'état politique présent de la Gaule des Romains, il n'y a donc aucune conséquence à en tirer quand on veut rechercher ce qu'était la Gaule indépendante. Que dirait-on de ce raisonnement : du Rhin aux Pyrénées, il y a bien des peuples différents : Hollandais, Belges, Allemands, Suisses, Français, donc il n'y a pas d'unité nationale en France?

L'unité nationale existait dans la Celtique; elle y existait d'une façon analogue à celle qu'a longtemps offerte la Suisse, avec mélange d'États

1. *De bello gallico*, liv. I, c. 1, § 1 et 2; liv. II, c. 1, § 3.

souverains et d'États sujets, jusqu'à la fin du siècle dernier, avec hégémonie alternative de Berne, Zurich et Lucerne, en ce siècle jusqu'en 1848. Au lieu de Berne, Zurich et Lucerne, écrivons *Arverni, Aedui*; au lieu d'hégémonie, disons *principatus* et nous aurons à peu près la Celtique ou Gaule propre de César. Fustel de Coulanges se trompe quand il affirme, p. 67, que les Gaulois « ne concevaient guère d'autres corps « politiques que leurs petits États ou leurs cités ».

Je vois encore Fustel de Coulanges lisant César dans son cabinet de travail de la rue de Tournon; c'était un exemplaire d'une de ces éditions du *De bello gallico* qu'a données la librairie Weidmann, et où le texte annoté de Kraner a été revu et corrigé par W. Dittenberger. « Je lis César, j'ai lu César », me disait-il; il lui semblait qu'une fois cela fait, il avait accompli sa tâche.

Il s'était bien gardé de lire la préface et l'index géographique de son exemplaire, l'index dont l'article *Gallia* lui aurait appris la distinction des deux sens de *Galli* chez César [1], la préface où il aurait pu acquérir des notions plus exactes sur l'effectif de l'armée romaine commandée par César en Gaule. Il y aurait vu qu'en 54, suivant César, deux légions réunies pouvaient mettre en ligne à peine sept mille combattants et qu'à la fin de la guerre civile soixante cohortes formaient un total de vingt-deux mille hommes, soit deux mille neuf cent trente par légion [2]. Il n'aurait, par conséquent, pas écrit, p. 46, que César ne dit nulle part combien ses légions comptaient de soldats.

Il avait cependant lu les passages qui contredisent sa doctrine, mais est-ce en une ou deux lectures qu'on peut parvenir à comprendre complètement un texte aussi long que le *De bello gallico*, en saisir toute la portée et se fixer tous les détails dans la mémoire, surtout quand on se prive volontairement des lumières d'autrui?

Par autrui je n'entends pas seulement nos contemporains; je parle aussi des anciens.

Quand, par exemple, on veut porter un jugement sur la valeur à attribuer au texte de César, VI, 17, concernant les dieux de la Gaule, on ne peut séparer ce texte des inscriptions où les dieux gréco-romains nommés par César sont assimilés à divers dieux gaulois. Ces inscriptions nous font comprendre la doctrine romaine formulée très brièvement par le conquérant de la Gaule. Cette doctrine consiste à réunir sous la même étiquette gréco-romaine un grand nombre de dieux gaulois différents. On a donné quelque part un relevé, évidemment incomplet, des noms des divinités gauloises que les inscriptions assimilent à ces dieux; pour Mercure, par exemple, il y en a dix. La politique romaine exigeait l'assimilation des dieux de la Gaule aux dieux romains;

---

1. Onzième édition, p. 375.

2. *De bello gallico*, liv. V, c. XLIX, § 7; *De bello civili*, liv. III, c. LXXXIX. Cf. *De bello gallico*, édition précitée, p. 42.

l'assimilation des dieux était nécessaire, si l'on voulait arriver à l'assimilation des hommes, but de la politique de César et de ses successeurs; elle était d'autant plus facile que César et le reste de l'aristocratie romaine avaient en matière de religion l'incrédulité la plus absolue. César, dit Fustel de Coulanges, a écrit: « Les Gaulois croient de ces dieux (Mercure, Apollon, etc.) à peu près ce que NOUS en croyons » (p. 115). Cela aurait voulu dire: les Gaulois ne croient pas à leurs dieux. César a écrit bien plus habilement: *De his eandem fere quam* RELIQUAE GENTES *habent opinionem* (liv. VI, c. XVII, § 2).

César était grand pontife, ajoute Fustel: donc en matière de religion, sa doctrine a une grande autorité; mais le grand pontife avait des fonctions exclusivement ritualistes, il n'était chargé d'aucun enseignement dogmatique. César a dit de la religion gauloise ce que dira toujours un homme politique sensé qui veut éviter les difficultés inutiles et que préoccupe avant tout le désir d'aplanir les obstacles; il faut être bien naïf pour croire qu'un homme politique parle et écrit la même langue que les théologiens, les professeurs d'humanités et les philosophes. Le scepticisme dogmatique absolu des Romains en matière de religion explique en grande partie les résultats qu'ils ont obtenus et qui paraissent merveilleux quand on compare à la Gaule antique l'Algérie et l'Inde modernes, quand on met en regard les résultats de l'apparente conversion de César à la religion des Gaulois et ceux de la conversion de Menou au Mahométisme. Pourquoi Jacques II a-t-il été détrôné? Pourquoi Henri IV est-il devenu catholique? et pourquoi voit-on encore, de nos jours, des princes et des princesses prendre la religion de leurs sujets? *Qui potest capere capiat.*

César a dit que les dieux des Gaulois étaient identiques à ceux de Rome, les Romains l'ont répété après lui, les Gaulois l'ont cru et la Gaule est devenue romaine; elle l'est encore aujourd'hui de langue et d'institutions: ceux qui ne comprennent pas la cause et la liaison de ces faits n'auront jamais l'intelligence de l'histoire politique. Il y aura toujours des savants qui interpréteront le texte de César comme il faudrait le faire, si l'auteur avait été leur collègue soit à la faculté de philosophie, soit dans le corps honnête et consciencieux des professeurs de gymnase, sans concevoir qu'un homme politique véritable n'a pas le cerveau fait comme eux et que la politique, par des procédés qui ne sont pas à leur usage, arrive à des résultats qu'ils n'atteindront jamais.

Fustel de Coulanges écrivait la plupart du temps avec des notes trop brèves et en se fiant pour les compléter à une mémoire infidèle; sa traduction du passage de César qui vient d'être cité en donne une preuve; en voici une autre. Au chapitre LXIII du livre VII, César expose que, dans une assemblée générale de la Gaule tenue au mont Beuvray, *Bibracte*, en 52, les *Aedui* auraient voulu se faire donner le commandement suprême, *ut ipsis summa imperii tradatur*. On alla aux voix: *multitudinis suffragiis res permittitur*, l'Arverne Vercingétorix fut élu *imperator*.

Les Aedui furent fort tristes d'avoir perdu le principat et d'être supplantés par les Arvernes : *magno dolore Aedui ferunt se dejectos principatu*. De tout ce chapitre, un seul membre de phrase était resté dans la mémoire de Fustel : *multitudinis suffragiis res permittitur*. Il écrit, p. 59, note : « Cette dictature lui fut renouvelée (à Vercingétorix) par « une assemblée un peu *tumultuaire*. César raconte comment il y fit in« tervenir *inopinément* la multitude. Il y avait apparemment un *parti* « *aristocratique* qui eût désiré un autre chef. » Il ne s'agissait ni de *parti aristocratique* ni de parti démocratique : la question était de savoir qui des *Arverni* ou des *Aedui* aurait le principat. L'intervention de la multitude n'eut rien *d'inopiné*, César ne dit rien qui puisse le faire supposer. Suivant Strabon, l'élection d'un général annuel par la multitude, ὑπὸ τοῦ πλήθους, était de régle dans chaque État [1]. L'élection du général en chef par le suffrage universel était donc toute naturelle et la qualification de *tumultuaire* donnée à l'assemblée par Fustel est arbitraire.

Arbitraire est également son assertion que la peine de mort « était « prononcée par les prêtres », p. 121. César dit que la peine la plus forte qui fût prononcée par les druides était une sorte d'excommunication (liv. IV, c. XIII, § 6), et que, lorsqu'on brûlait des criminels, les druides faisaient fonction de bourreaux (liv. VI, c. XVI) ; bourreau et juge ne sont pas synonymes.

Enfin la prétention de vouloir rejeter tout développement du texte de César, quand ce développement n'est pas fondé exclusivement sur ce texte même, est beaucoup moins scientifique que l'éminent auteur ne l'a cru.

Voici un exemple : « Les historiens modernes disent volontiers que « l'éduen Divitiac était un druide, mais César, qui a été en rapports « constants avec lui, ne mentionne nulle part cette particularité » (p. 29, note). C'est exact. Mais César mentionne deux fois le voyage de Divitiacus à Rome pour implorer le secours des Romains contre Arioviste (liv. I, c. XXXI, § 9 ; liv. VI, c. XII, § 5) ; Divitiacus, n'ayant rien obtenu du sénat, s'adressa à César qui accorda l'intervention demandée (liv. I, c. XXXI-XXXIV). Or, nous savons par Cicéron, *De divinatione*, liv. I, c. XL, que, pendant le voyage de Divitiacus à Rome, le grand orateur fut en relation avec l'ambassadeur gaulois, et c'est Cicéron qui nous apprend que Divitiacus était druide ; du silence de César sur ce point, il n'y a qu'une conséquence à tirer, c'est que, dans l'opinion de César, les fonctions sacerdotales de Divitiacus n'ajoutaient rien à la gloire de César.

Le système de Fustel de Coulanges l'a mené très loin quand il a voulu déterminer le sens des passages de César qui concernent le droit gaulois. Il s'est privé, avec intention, des lumières que jette sur ces passages l'étude des législations comparées. Il a cru cette étude inutile et ne l'a pas faite ; de là, dans son intelligence si distinguée, une lacune et l'incapacité de

1. Strabon, livre IV, c. IV, § 3, édition Didot, p. 164, l. 7-9.

comprendre la doctrine de ses contradicteurs en cette matière spéciale.

J'ai dit quelque part que, lorsqu'il s'agissait d'intérêts privés dans la Gaule barbare, le demandeur ne pouvait contraindre le défendeur à comparaître devant le tribunal public, et que les crimes et délits contre les personnes étaient considérés comme lésant seulement un intérêt privé; j'ai écrit qu'en Gaule « celui qui est accusé de vol n'est pas obligé « de se soumettre à la juridiction du tribunal public »[1]. C'est le droit primitif des Indo-Européens, c'est ce qui explique en Gaule les guerres continuelles, le patronage des grands, l'intervention amiable des druides. Fustel de Coulanges prétend que, suivant moi, « il n'existait chez « les Gaulois aucune justice publique pour vider les procès et punir les « crimes », p. 21. Mais non, il existait une justice publique, seulement on n'était pas obligé de se soumettre à elle, quand les procès ne concernaient, quand les crimes ne lésaient que des intérêts privés; c'est le droit homérique, c'est le droit le plus ancien des Germains, c'est le droit irlandais, c'est le droit primitif des Indo-Européens.

Suivant Fustel de Coulanges, je prétends retrouver le droit de l'ancienne Gaule dans de « soi-disant codes irlandais »... « qui ne nous sont « connus que par des mss. du XIIe siècle » (p. 120). Ainsi, d'après Fustel, on ne doit pas donner aux traités de droit irlandais et au droit irlandais lui-même d'autre date que celle des manuscrits qui nous ont conservé et ces traités et ce droit.

Qu'aurait-il dit de ce raisonnement ci: les manuscrits les plus anciens du *De bello gallico* de César datent du IXe siècle de notre ère, donc: 1° c'est au IXe siècle de notre ère que César a écrit le *De bello gallico*; 2° la conquête de la Gaule par les Romains date du IXe siècle; or, nous avons des diplômes mérovingiens du VIIe et du VIIIe siècle; donc la rédaction du *De bello gallico* et la conquête de la Gaule par César sont postérieures aux rois mérovingiens.

Le plus ancien ms. qui nous conserve, même fragmentairement, un texte de droit irlandais est le *Lebor na h Uidre*, écrit au plus tard en 1106. En doit-on conclure que le *Senchus Mór*, dont ce ms. contient une citation, a été rédigé entre 1101 et 1106 et que tous les principes de droit attestés par le *Senchus Mór* datent de la rédaction de ce traité ainsi fixée chronologiquement, datent, par conséquent, des années 1101-1106. Mais non: le *Senchus Mór* a été rédigé bien antérieurement à l'année 1101; sa langue l'établit et une partie des principes de droit qu'il contient sont de beaucoup de siècles plus anciens que sa rédaction.

C'est surtout sur ce dernier point que je veux insister. Les études de droit comparé mènent à des résultats chronologiques, comme la grammaire comparée.

Voici un exemple du procédé de raisonnement de Fustel appliqué à la grammaire comparée. Le plus ancien exemple du mot latin *pater* est

1. *Revue celtique*, t. VII, p. 3.

celui qui se trouve dans la loi des douze tables, table IV : *Si pater filium ter venum duit filius a patre liber esto.* Je ne discuterai pas la question de savoir si cette maxime doit être datée d'après le ms. le plus ancien de Cicéron, *De legibus,* qui nous l'a conservé. Mais serait-il même sage de raisonner ainsi : le mot latin *pater* apparaît pour la première fois dans la loi des douze tables, l'an 451 avant J.-C., donc, on ne peut affirmer que ce mot existât antérieurement à l'année 451 ? La grammaire comparée établit ce que vaut un pareil raisonnement ; le mot *pater* est indo-européen et remonte à une date antérieure à celle où les populations qui ont parlé le sanscrit se sont séparées de celles qui ont parlé le latin et le grec ancien.

Le droit comparé mène à des résultats analogues à ceux que donne la grammaire comparée. Je comprends qu'on les discute, mais la fin de non recevoir, tirée de la date des manuscrits ou même de la date de rédaction des traités, atteste l'incompétence de la critique ; c'est une nouvelle édition de l'antique maxime : *graecum est, non legitur.* « J'ai lu César, je m'en tiens là ; le reste : *graecum est, non legitur* ».

Fustel insiste : « Le droit gaulois n'exista peut-être jamais. Peut-être « y eût-il autant de droits que de peuples gaulois... César avait com- « mencé par dire : *Legibus inter se differunt* » (p. 120, note). Le texte latin est cité à contre sens. Il est tiré, non du livre VI où César parle du droit des Gaulois, mais du livre I, c. 1, § 2. César vient de dire que dans le territoire conquis par lui, dans la *Gallia* [*comata*], il faut distinguer trois parties, disons trois nations : les Belges, les Aquitains, les Celtes ou Gaulois, il ajoute que ces trois nations, *lingua, institutis, legibus inter se differunt*, c'est-à-dire que la langue, les institutions et les lois des Belges sont différentes de la langue, des institutions et des lois des Aquitains et des Celtes ou Gaulois ; qu'une différence analogue sépare les Aquitains des Celtes ou Gaulois ; mais il ne se suit pas de là que tous les peuples entre lesquels se divisait la nation des Celtes ou Gaulois n'aient pas eu la même langue, les mêmes institutions et les mêmes lois, que chez les Belges il n'ait pas existé le même accord ; tout au contraire, pour comprendre César, il faut admettre que tous les Celtes ou Gaulois avaient la même langue, les mêmes institutions et les mêmes lois, et que chez les Belges se trouvait la même unité.

Je m'arrête ici, j'aurais encore à protester contre bien des doctrines de détail, à montrer, par exemple, comment la note 2 de la page 36 sur le mot *ambactus* ne peut donner que des idées fausses au lecteur, comment ma doctrine sur la fête du dieu Lugus a été exagérée et rendue absurde (p. 3, note 3 ; p. 7, note 3), comment Fustel se trompe quand il prétendait avoir prouvé que le druidisme a succombé « sans que nous puis- « sions dire avec certitude s'il est tombé par l'effet de la politique ro- maine » (p. 114) etc., etc.

Il me suffit d'avoir indiqué en général quels sont, à mon avis, les côtés

faibles d'un des livres les plus profonds et les mieux composés qui aient été écrits en France sur l'origine de notre histoire.

Le jeune mais érudit éditeur de Fustel a mis dans sa préface quelques réserves : « Sur plus d'un point, » dit-il, « je ne puis partager l'opinion « de l'auteur, par exemple sur la question des colonies, de la disparition « de la langue celtique », etc. (p. IX). J'ignore quelle objection M. Jullian fait au paragraphe intitulé « de la disparition de la langue chez les Gaulois », p. 125. Ce paragraphe me semble un des meilleurs du volume qui est en quelque sorte le testament d'un des historiens les plus clairs, les plus consciencieux, d'un des esprits les plus généreux et les plus élevés dont la France s'honore.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

310. — **Origines et sources du Roman de la Rose.** Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par Ernest LANGLOIS, archiviste paléographe, lauréat de l'Institut. Paris, Thorin, 1891. In-8, p. 203.

Il y a plaisir à rendre compte d'une thèse aussi nette, aussi instructive, aussi nourrie de faits que celle-ci. On connait le Roman de la Rose, on n'ignore pas quelle en a été la vogue, et quelle influence il a exercée sur les esprits pendant près de trois siècles, mais ce que l'on sait peu et même ce que la plupart des lettrés ignorent, ce sont les sources de ce célèbre roman, les ouvrages que Guill. de Lorris et Jean de Meung ont mis directement à contribution, en un mot, la genèse du poème. Rien ne vient de rien, et cela est vrai surtout pour les œuvres littéraires que l'on croit les plus originales. Tout d'abord M. Langlois démontre que la littérature amoureuse nait avec le XII^e^ siècle, qu'elle se développe à mesure que la guerre devient moins sauvage, à mesure aussi que la poésie lyrique provençale passe la Loire « et vient raviver celle de la France du Midi. » Le *Concile de Remiremont*, œuvre d'un clerc mauvais latiniste, mais libertin spirituel, l'*Altercatio Phyllidis et Florae*, les versions françaises de ce débat avec les traductions et imitations d'Ovide, sont les premiers et principaux monuments de cette littérature galante, sans compter le traité d'André le Chapelain, *De arte honeste amandi*, où déjà sont codifiés les préceptes de l'art d'aimer. Vient ensuite le *Pamphilus*, ouvrage fort curieux en distiques latins où les personnages mis en scène, agissent conformément aux règles enseignées dans les Arts d'amour. C'est évidemment à ce traité que Guill. de Lorris a emprunté ses personnages, ses allégories, ses abstractions, les rôles de Malebouche, Honte, Peur ; c'est à l'auteur inconnu de ce traité qu'il doit de nous les avoir présentés sous une forme dramatique, et, comme le dit M. L., dans un cadre agréable. Quand au titre de son roman, il n'y a pas à douter qu'il lui ait été inspiré par le *Dit de la Rose* et le *Carmen de Rosa*. « Il n'a fait qu'arranger de nouveau un motif poétique, déjà mis en usage par

ses devanciers, en représentant sous l'allégorie d'une rose la jeune fille dont il recherche les faveurs. » Et à ce propos, M. L. fait un très intéressant historique de l'allégorie avant le XIII[e] siècle, en nous avertissant de ne pas la confondre avec la métaphore prolongée, ni avec la personnification. Dans le VII[e] chapitre qui finit la première partie de sa thèse, M. L. revient sur les ouvrages qui ont plus particulièrement servi à Guill. de Lorris pour remplir son cadre, et sa conclusion bien motivée est que si l'auteur manque d'originalité, il a fait au moins « avec beaucoup d'esprit et de goût un choix judicieux des matériaux employés par ses devanciers ».

Avec Jean de Meung, le continuateur de Guillaume deLorris, le Romande la Rose n'est plus un Art d'amour, un livre en quelque sorte aristocratique : il se transforme en une vaste encyclopédie des connaissances humaines au XIII[e] siècle, en un recueil de dissertations souvent hardies, violentes parfois, sur des sujets que jusqu'alors on ne pensait guère à aborder. Jean est un esprit vigoureux, mais plus encore un savant qui connaît bien tout ce que l'on possédait en ce temps de l'antiquité latine. Quoi qu'il se plût, par vanité sans doute, à citer Homère, Pythagore, Platon et même Aristote, il ignorait le grec ; M. L. en donne les preuves les plus manifestes. Ses auteurs favoris, ceux dont il est bien pénétré, sont Cicéron, Virgile, Horace, Boèce surtout, et Ovide dont l'Art d'aimer, et les Métamorphoses lui ont fourni plus de deux mille vers. Il en doit plus de cinq mille au célèbre auteur du *De planctu naturæ*, Alain de Lille, qui vivait au XII[e] siècle, car il puise aussi à pleines mains dans les commentateurs et docteurs de son temps. En somme, sur 17,000 vers dont se compose la partie du Roman écrite par Jean, M. L. a pu remonter à la source d'environ 12,000 vers qu'il a empruntés soit aux anciens, soit aux modernes. Un choix délicat dans l'imitation n'était point son affaire, ce qui n'empêche pas M. L. de conclure avec juste raison que « les parties de son poème absolument personnelles sont encore assez importantes pour nous montrer en lui un penseur et un poète ».

En composant cette thèse savante et laborieuse, M. Langlois préparait en même temps et continue à préparer une édition du Roman de la Rose. Il nous la promet : on peut être sûr qu'elle sera excellente.

A. Delboulle.

---

311. — **Premier registre de La Thorillière** (1663-1664). Un vol. in-12, de xv, 106 pages. — Paris, Jouaust, 1890.

Ce « Registre » va du 6 avril 1663 au 6 janvier 1664. Il complète le célèbre recueil de La Grange, qui en est l'extrait et le résumé pour cette courte période. Ici, outre la recette et les parts, nous trouvons l'indication quotidienne et détaillée des frais ordinaires et extraordinaires : c'est le véritable livre de comptes de la troupe de Molière. Nous

y voyons paraître dans leur primeur l'*École des femmes*, la *Critique* et l'*Impromptu*.

Ce petit volume, de la collection Moliéresque, tiré à 300 exemplaires, est un bijou typographique.

Dans une courte et substantielle introduction, M. Georges Monval fait la description et l'histoire de l'original, conservé à la Comédie, et nous présente la biographie de La Thorillière. Il nous annonce un registre analogue tenu par Hubert pendant l'année théâtrale 1672-73. C'est tout ce qui reste de la série. Si elle était complète, nous posséderions dès 1650 le journal de la troupe de Molière. C'est dire combien le peu qui subsiste nous fait regretter tout ce que nous avons perdu d'un document si précieux.

L. B.

---

312. — **Saggi critici e biografici** par Felice TRIBOLATI. Pise, Spoerri, 1891, 1 vol. in-16 de V-426 p.

M. Tribolati réimprime dans ce volume des brochures dont je puis dire par expérience qu'une partie était introuvable depuis longtemps. Il serait injuste aux lecteurs français de ne pas l'en remercier, car le tiers du livre est consacré à notre littérature, dont l'auteur parle avec autant de bienveillance que de compétence. Il pousse même l'indulgence plus loin que nous ne la portons présentement, à l'égard du *Candide* de Voltaire et surtout de sa *Pucelle* (v. par ex. p. 143). Il lui sacrifie un peu trop Jean-Jacques, qui, dit-il p. 146, n'a point fait école en Italie. Est-ce bien sûr? Les *Ultime Lettere di Jacopo Ortis* procèdent-elles seulement de *Werther?* Ou, si l'on aime mieux, Gœthe ne doit-il rien lui-même à Rousseau? Giordani, pour qui Rousseau représentait, avec Buffon, l'éloquence française (v. sa lettre du 9 février 1832 à Caterina Franceschi Ferrucci), Guerrazzi et quelques autres prosateurs italiens de la première moitié du XIX^e^ siècle, ressemblent bien plus, dans les moments où ils rappellent nos écrivains, au citoyen de Genève qu'au patriarche de Ferney. Mais en écrivant ses études sur Voltaire et l'Italie, sur l'*Epistolario italiano* de Voltaire, M. T. a fourni des arguments péremptoires contre ceux qui exagèrent la légèreté de son auteur favori. Avec l'autorité d'un juge désintéressé et instruit, il déclare que Voltaire a goûté, compris la littérature italienne (p. 16-21); il loue le style de ses lettres italiennes, même des pastiches de dialecte vénitien adressés à Goldoni. Il ne triomphe pas, comme tel autre critique d'au-delà les Alpes, des fautes qui peuvent s'y rencontrer. Manzoni disait qu'il avait fait à l'Italie le sacrifice qui coûte le plus à un poète, en composant un mauvais vers pour lui donner un bon conseil : M. T. n'en estime sans doute que plus Voltaire s'il a courageusement commis quelques gallicismes pour prouver aux Italiens combien il estimait leur langue. Ajoutons que dans cette partie du livre on trouvera une liste raisonnée des

correspondants et des admirateurs que Voltaire a eus en Italie et quelques lettres inédites de lui.

Viennent ensuite des articles sur plusieurs épisodes de la vie de Byron à Pise et à Livourne. On y remarquera le contraste des ménagements des autorités toscanes pour le lord anglais avec leur dureté pour les réfugiés italiens, et un étrange procédé de l'instruction criminelle d'alors : les accusés n'étaient montrés aux témoins que par de petits trous invisibles (p. 228) ; on y verra un exemple de l'admirable patriotisme des Anglais : dans un instant où l'on pouvait craindre que la vie de Byron ne fût menacée par la garnison à la suite d'une querelle, tous les Anglais en résidence à Pise, même ceux qui ne le connaissaient pas personnellement, venaient monter la garde devant la porte d'un homme qui avait fui l'Angleterre, qui l'anathématisait, mais qui était Anglais (p. 201-202).

L'article sur l'écrivain spirituellement licencieux, Domen. Batacchi réserve de très utiles documents au lettré ou à l'historien qui entreprendra l'étude fort désirable de l'influence de la France en Italie au temps de la Révolution et de l'Empire; on y trouvera un tableau de Pise à cette époque (p. 257 et suiv.), des données sur les traductions ou imitations d'auteurs français par des Italiens (p. 258, note 3 ; p. 259, note 1; p. 271, texte et note 2; p. 295), des détails sur quelques-uns de ces amis de la France dont le zèle pour la liberté fournit en 1799, dans la seule Toscane, aux protégés de Souwaroff l'occasion de *trente mille* procès.

Parmi les autres articles dont se compose le volume, nous citerons ceux qui roulent sur Pietro Giordani et sur Guerrazzi. M. T. ne convaincra sans doute pas la pluralité de ses compatriotes pour qui le talent de ces deux hommes tient surtout du rhéteur et qui jugent même sévèrement certains de leur actes (v. entre autres un intéressant article de M. Italo Franchi dans la *Cronaca Byzantina* du 16 sept. 1883). Mais Giordani et Guerrazzi ont ardemment aimé l'Italie et ont enflammé de leur passion des milliers de lecteurs : la génération présente doit du respect à leur courage, à leurs services. « Croyez-vous, dit M. T., à propos du premier, qu'il faille plus de bravoure pour déclamer un discours du haut des bancs de la Gauche, que pour composer l'*Orazione per le tre riacquistate Legazioni* ou la lettre écrite du fond de la prison au comte majordome de la duchesse de Parme? » M. Tribolati semble même penser que notre époque n'a pas le droit d'apprécier trop rigoureusement les écrivains qui déclament, que c'est la timidité ou la froideur qui préserve notre style de l'emphase bien plus que la pureté de notre goût ou la chaleur véritable de notre cœur; nous ne déclamons plus, semble-t-il dire, parce que nous n'osons plus prétendre à l'éloquence. Il n'a peut-être pas tort, et il y a un mérite singulier, quand on se plaît, comme lui, à la prose de Voltaire, à aimer des écrivains d'une école tout opposée.

Ch. Dejob.

---

313. — Cenek Zibrt. **Poctive Mravy** (Les bonnes manières en buvant et en mangeant, d'après les idées des anciens Tchèques. Un vol. in-8 de 79 p. Prague, Vilimek, 1890.

314. — **Listy Z ceskych dejin Kulturnich** (Fragments sur l'Histoire de la culture en Bohême, in-8 de 111 p. Prague, 1890).

315. — **Dejiny Kroje V Zemich ceskych.** (Histoire du costume dans les pays tchèques jusqu'à l'époque des guerres hussites.) In-8. Prague, Simacek, 1891.

M. le Dr Cenek Zibrt s'est proposé de raconter, dans une série de monographies, l'histoire de la vie sociale et de la culture en Bohême [1]. J'ai déjà rendu compte ici même de son intéressante monographie sur les fêtes, et les superstitions annuelles.

La série des monographies qu'il a entreprises constituera quelque jour un ensemble des plus curieux. Elle n'est pas sans rapport avec celle que publie M. Alfred Franklin sous ce titre : *La vie privée d'autrefois.*

Le petit volume consacré aux règles de la civilité en buvant et en mangeant est un véritable chef-d'œuvre de typographie. Il fait grand honneur à l'imprimerie Vilimek : il n'y manquerait rien si le brocheur avait bien voulu se donner la peine de coudre les feuillets. Nos confrères étrangers ne peuvent se figurer le mal qu'ils nous donnent en nous obligeant à lire des volumes dont les feuillets s'envolent dès qu'on les a coupés. M. Z. débute par une introduction générale sur la littérature du sujet chez les autres peuples ; il ne connait malheureusement pas le livre de M. Franklin *les Repas* (Paris, Plon, 1889) qui lui aurait fourni des renseignements intéressants. Le plus ancien écrivain tchèque qui fournisse des règles de civilité, c'est le théologien Thomas de Stitny (XIVe siècle). Vient ensuite le poète gnomique Smil Flaska de Pardubice. (XIVe siècle). A dater du XVIIe siècle on voit apparaitre des traités spéciaux, les uns traduits de l'italien, les autres originaux. M. Z. les énumère, les analyse et les commente avec une érudition aimable et abondante. Un chapitre particulièrement curieux est consacré aux toasts et à l'influence française au XVIIe siècle. Un index détaillé accompagne cette agréable et curieuse plaquette.

Les *Fragments pour servir à l'histoire de la culture* renferment des études sur des sujets très divers : Sur l'usage du fard et de la peinture du visage, sur les usages qui rappellent les anciens sacrifices, sur la symbolique des couleurs en Bohême, sur certains rites des noces, sur la légende de la peau de Zizka transformée en tambour, sur la légende de Mélusine dans les traditions populaires tchèques. Pour ce qui concerne le fameux tambour, M. Z. démontre à grand renfort de textes que son histoire est une invention d'Æneas Sylvius. Espérons que son argumentation donnera le coup décisif à cette légende trop souvent répétée [2].

1. Voir *Revue critique* 1889, p. 258 et 459.

2. En ce qui me concerne, j'ai toujours eu soin de mettre le lecteur en garde contre elle. V. mon *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, 3e édition, p. 183 et mes *Nouvelles études slaves* p. 169.

L'étude sur Mélusine nous apprend que cette tradition s'est répandue en Bohême par des traductions du texte allemand qui lui-même avait transcrit le poème de Couldrette. Du XVI^e au XVIII^e siècle le livre fut plusieurs fois réimprimé; il l'a été encore dans notre siècle. Le nom est devenu tellement populaire qu'il a servi à désigner les Sirènes. Le peuple en est arrivé à regarder Mélusine comme un être surnaturel qui fait souffler les vents d'orage. On lui offre du sel et de la farine pour l'apaiser.

L'histoire du costume est écrite en collaboration avec M. le D^r Zikmund Winter qui est, lui aussi, un connaisseur très distingué de l'histoire de la civilisation en Bohême. Le premier fascicule dû à M. Cenek Zibrt va des origines au XIII^e siècle. Nous reviendrons sur l'ouvrage quand il sera plus avancé. En attendant, nous pouvons toujours signaler la richesse de l'apparatus documentaire, la netteté des illustrations empruntées aux miniatures, sceaux et monnaies. Il est fort à souhaiter que cet ouvrage trouve de nombreux souscripteurs et soit promptement mené à bonne fin.

L. LEGER.

---

316. — Dr. Adolf LAFFON, Prof.: **Sint ut sunt.** Für das alte Gymnasium wider die Neuerer. Fünf Thesen. Berlin, Walther et Apolant, 1890, in-8, 81 pages.

Cette brochure est un plaidoyer convaincu et éloquent en faveur des études classiques et de leur maintien intégral dans le gymnase ou lycée.

M. A. Laffon a divisé la thèse générale qu'il défend en cinq propositions particulières que voici :

1° Notre système scolaire, tel qu'il existe présentement, est le vrai produit historique de notre développement intellectuel et national, et, s'il peut admettre des améliorations de détail, il ne saurait souffrir des changements fondamentaux. De tels changements ne seraient pas exécutables et l'on n'en pourrait même faire l'essai sans arrêter ou fausser dans son développement l'esprit national.

2° L'école, au sens propre du mot, n'a pas pour but de faire des spécialistes, mais de donner une culture générale à l'esprit, de discipliner en particulier l'intelligence, le cœur et la volonté. La signification sociale et politique d'un enseignement plus élevé consiste en ce qu'il met ses élèves en état de devenir de dignes membres des classes dirigeantes.

3° L'enseignement des langues est la base essentielle de l'enseignement scolaire. Le moyen le plus sûr de préparer l'esprit à comprendre la pensée des autres et à se rendre maître de sa propre pensée, est l'étude des langues et des littératures classiques... Tout amoindrissement de ces études nuirait à l'esprit national et l'abaisserait.

4° Les mathématiques, comme moyen de culture, viennent aussitôt après les langues et en forment le complément nécessaire. Ensuite prend place l'enseignement si important de la religion et de l'histoire avec

l'enseignement géographique, l'auxiliaire de ce dernier. Les sciences naturelles ne viennent qu'en troisième lieu et doivent se contenter du temps et de la place que leur laissent les autres enseignements plus importants...

5° La Réalschule est un produit historiquement légitime de notre développement moderne. Mais elle ne peut avoir de valeur pour former les classes dirigeantes, qu'autant qu'elle vise à leur donner une culture élevée et se sert dans ce but en première ligne de la langue et de la littérature latines.

M. A. L. a développé chacune de ces thèses particulières avec beaucoup de talent et de compétence; on sent qu'il a beaucoup réfléchi sur l'éducation et qu'il en parle avec une entière connaissance de cause. Nul n'a mieux compris le rôle de l'école, la place que doit occuper chaque discipline et le but supérieur vers lequel elle doit tendre : former et développer les intelligences. On lira, en particulier, avec intérêt, ce que M. A L. dit de l'étude du latin; bien loin d'en demander la suppression et de la déclarer inutile, comme on ne craint pas de le proclamer chez nous, il en réclame le maintien même dans la Réalschule, car c'est à ses yeux le meilleur moyen de culture intellectuelle. Ce n'est pas lui qui proposerait de mettre une langue vivante à la place du latin, ni même qui croirait préférable de n'en commencer l'étude qu'après celle d'un idiome moderne, innovation qui a produit chez nous les beaux résultats que l'on sait : l'ignorance de plus en plus profonde du latin, sans une connaissance plus grande des langues vivantes. M. A. L. n'aurait pas eu davantage l'idée de scinder en trois la classe de philosophie, afin de permettre sans doute aux élèves de se spécialiser dès le collège, — ce qui est en contradiction même avec sa nature, — et comme si une étude générale de la philosophie, des mathématiques et des sciences naturelles n'était pas le complément rationnel et le couronnement nécessaire de l'enseignement du lycée? M. A. L. ne songe point non plus à demander qu'on apprenne à y parler les langues vivantes; c'est dans la Réalschule seulement qu'il permet d'en développer l'étude; il ne pense point davantage qu'on doive au collège accorder une importance exagérée à l'étude de la géographie; il n'en fait que l'auxiliaire de l'histoire; les sciences naturelles aussi ne doivent être étudiées que dans leurs résultats principaux. Partout, en un mot, on trouve dans son mémoire l'esprit pratique et réfléchi, qui ne voit dans l'enseignement du gymnase qu'un moyen de culture générale, que devra venir compléter plus tard l'enseignement prolongé de l'université. Que nous sommes loin d'en être là en France, où chaque nouvelle réforme scolaire tend à développer l'importance du lycée aux dépens des facultés! On ne peut aussi que recommander la brochure de M. A. Laffon à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'occupent chez nous des questions d'enseignement.

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juin 1891.

Le prix ordinaire de l'Académie (dit prix du Budget), pour lequel le sujet mis au concours était une *Étude sur la tradition des guerres médiques*, est décerné au seul mémoire qui ait été déposé sur cette question. L'auteur de ce mémoire est M. Amédée Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. l'abbé Duchesne communique le résultat de ses recherches sur l'origine des faux privilèges de l'église de Vienne (Isère). La série de ces pièces s'étend depuis le second siècle jusqu'au temps de l'archevêque Gui de Bourgogne (1088-1119) : mais certaines d'entre elles ont laissé trace dans deux rédactions successives du livre épiscopal de Vienne, toutes deux du temps de l'archevêque Léger (1030-1070) et antérieures à l'année 1068. En conséquence, M. Duchesne distingue parmi ces faux deux séries. L'une comprend les pièces prétendues les plus anciennes, entre autres une fausse lettre de Léon IX, mort en 1054 : elle a dû être formée vers 1060; c'est celle-là qui a influencé la rédaction du livre épiscopal sous Léger. L'autre, composée de fausses pièces au nom de Grégoire VII, d'Urbain II et de Pascal II, a été ajoutée à la première sous l'archevêque Gui de Bourgogne.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. G. Lafaye, professeur à la faculté des lettres de Lyon, annonce la découverte d'une très belle mosaïque romaine, trouvée à Saint-Romain-en-Gal (Rhône), près Vienne (Isère). Elle représente les Saisons et les travaux champêtres des diverses époques de l'année : c'est une sorte de calendrier figuré analogue à ceux qui décorent les portes de nos églises du moyen âge. M. G. Lafaye a rédigé, sur cette découverte, un rapport, dont la lecture est mise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : *les Voyages en Asie, au XIVe siècle, du bienheureux frère Odoric de Pordenone, religieux de saint François*, publiés avec une introduction et des notes par Henri Cordier (tome X du *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle*); — par M. Siméon Luce : 1° Marin (Paul), *la Mission de Jeanne d'Arc*; 2° Nerlinger (Ch.), *Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace (1469-1474)*; — par M. Héron de Villefosse : Beurlier (E.) : 1° *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus*; 2° *le Culte impérial, son histoire et son organisation depuis Auguste jusqu'à Justinien.*

Julien Havet.

CHRONIQUE

BOHÊME. — Sous ce titre *Das Fürstenthum Bulgarien*, M. J. Constantin Jireczek vient de publier (librairie Tempsky, Prague et Vienne), l'ouvrage le plus complet et le mieux informé qui ait été édité sur la Bulgarie. C'est un grand in-8° de près de 600 pages, orné de nombreuses gravures, accompagné d'une carte. M. Jireczek qui a résidé pendant cinq années en Bulgarie, a résumé dans ce volume tout un ensemble d'informations qu'on chercherait vainement ailleurs. L'ouvrage jadis classique de Kanitz, *Donau Bulgarien*, est absolument dépassé par ce nouveau travail de l'auteur, auquel on doit déjà la meilleure histoire de Bulgarie qui ait été publiée jusqu'ici.

ITALIE. — M. Pietro Orsi nous adresse une conférence qu'il a faite le 8 mars 1891 à Venise sur les terreurs de l'an mille. *Le paure del finimundo nell' anno 1000*. Il montre qu'en réalité ces terreurs n'ont point existé. Cette thèse est aujourd'hui tout à fait admise en France. Nous renvoyons aux travaux de dom François Plaine : *Les prétendues terreurs de l'an mille* (Revue des questions historiques, 1873, p. 145), de Jules Roy : *L'an mille*, Paris 1885, de Ch. Pfister : *Études sur le règne de Robert le Pieux*, p. 321.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 29 juin — 1891

317. — **La Péninsule sinaïtique**, par M. Georges Bénédite, (extrait du Guide-Joanne, Syrie-Palestine). Paris, Hachette, 1891.

Ce petit livre ne sera pas utile qu'aux voyageurs. L'histoire et la géographie de la péninsule sinaïtique intéressent les exégètes. M. Bénédite raconte ce que l'on sait des établissements égyptiens dans la région du Sinaï antérieurement à l'époque présumée de l'Exode, et il discute, sans se prononcer d'une manière décisive, les opinions diverses qui se sont produites touchant le site particulier auquel la tradition juive rattachait le souvenir de son alliance avec Jahvé. Dans sa notice sur les inscriptions du Sinaï, M. Bénédite a oublié de dire que le millier de textes, pour la plupart inédits, qui « viennent d'être apportés à l'Académie des Inscriptions », ont été, si je ne me trompe, recueillis par lui dans une récente expédition à la sainte montagne.

A. L.

---

318. — Cagnat. **L'année épigraphique** (1889). Paris, Leroux, 1890.

Nous avons déjà signalé l'heureuse idée qu'a eue M. Cagnat de publier, d'abord dans la *Revue archéologique*, puis dans un tirage à part annuel, la plupart des inscriptions latines qui se découvrent chaque jour dans toute l'étendue de l'ancien monde romain. Le second fascicule, consacré à l'année 1889, n'offre pas moins d'intérêt que le premier. Il contient 188 textes nouveaux, dont quelques-uns ont une véritable importance. Aux pages 53 et 54, on trouvera un plan de la caserne des Vigiles récemment déblayée à Ostie. Fidèle à son système, M. Cagnat indique tous les travaux qui se rapportent à l'étude de l'épigraphie et des insti-

tutions romaines. Un index sobre, mais complet, facilite les recherches. On ne peut qu'engager l'auteur à poursuivre sur le même plan une entreprise qui rend déjà de grands services et dont les érudits lui savent beaucoup de gré.

Paul GUIRAUD.

---

319. — **Das Rote Buch von Weimar,** zum erstenmale herausgegeben und erlæulert von Otto FRANKE. 1 vol. in-8, VI-168 pages. Gotha, Friedrich And. Perthes, 1891.

Le *Livre rouge*, conservé aux archives publiques de Weimar, comprend deux parties : I. Au milieu du XIVe siècle, les Wettin, landgraves de Thuringe, qui possédaient déjà le comté palatin de Saxe (capitale Eisenach); le marquisat de Misnie (capitale Dresde); l'Osterland (capitale Leipzig), et le Pleisnerland (capitale Altenbourg), acquirent, à la suite d'une longue guerre, la plupart des domaines des comtes d'Orlamuende, entre autres la ville de Weimar. Les landgraves firent inscrire dans un registre la liste exacte de tous les droits utiles que leur rapportaient leurs nouvelles possessions : c'est la première partie du *Livre rouge*. — II. Les Wettin firent des partages de leurs biens, à diverses reprises, entre autres en l'année 1382. Le *Livre rouge* renferme l'énumération des fiefs et des droits que reçut à ce moment, avec la ville de Weimar, le landgrave Balthasar. En outre des scribes ont profité des pages blanches du registre pour y inscrire différents comptes des XIVe et XVe siècles et touchant le landgraviat de Thuringe. M. Otto Franke a publié avec beaucoup de soin ces documents où l'on trouve des renseignements curieux sur la culture des terres, sur les redevances seigneuriales, etc. etc. ; il les a enrichis de nombreuses notes géographiques et généalogiques. Son livre, très précieux pour l'histoire locale, n'est naturellement pas d'un intérêt général bien grand. Cette publication forme le second volume de la *Thüringisch-sächsische Geschichtsbibliothek*, fondée par M. Paul Mitzschke. La *vita Paulinae* de Sigeboto, que nous avons analysée dernièrement, en constitue le tome premier.

Ch. PFISTER.

---

320. — Florent DUMAS (abbé). **Hermann et les Hohenzollern ou les destinées de la Prusse,** 1 vol. in-8°, 286 p. Lille, Desclée de Brouwer, et C.

Livre étrange et ridicule ! L'auteur commente une prophétie qui a paru en 1723 dans un recueil de Schültze : *Gelehrtes Preussen*, et qui a été réimprimée en ce siècle, en 1850 et en 1873, à Ratisbonne. Elle est attribuée à Hermann, abbé de Lehnin dans le Brandebourg. M. Dumas explique cette prophétie par les événements qui se sont déroulés dans la famille des Hohenzollern. Il va plus loin : il essaie de deviner par elle

l'avenir. Elle prédisait, selon lui : 1° la fin de la dynastie des Hohenzollern ; 2° le retour de la Prusse au catholicisme ; 3° la reconstitution de l'empire germanique en dehors de la Prusse.

C. P.

---

321. — **Recueil des actes du comité de salut public** avec la correspondance officielle des représentants en mission p. p. AULARD. Tome troisième. Paris, Hachette, 1890, grand in-8, IV et 648 p.

322. — Vicomte de BROC. **La France pendant la Révolution.** Paris, Plon, 1891. 2 volumes in-8.

323. — Paul MARMOTTAN. **Le général Fromentin et l'armée du Nord,** 1792-1794. Paris, Dubois, 1891. In-8, 260 p. 7 fr. 50.

324. — **Journal du canonnier Bricard,** 1792-1802. Paris, Delagrave, 1891. In-8, XLIV et 494 p. 3 fr. 50.

325. — **Napoléon I,** par A. FOURNIER, membre de la Chambre des députés autrichienne, professeur ordinaire à l'Université allemande de Prague, traduit par E. JAEGLÉ. Tome premier. Paris, Bouillon, 1891. In-8, VIII et 298 p. 3 fr. 50.

326. — **Mémoires du général baron de Marbot.** I. Paris, Plon, 1891. In-8, XII et 390 p. 7 fr. 50.

327. — Ch. NAUROY. **Révolutionnaires.** Paris, Savine, 1891. In-8, 318 p. 3 fr. 50.

328. — A. ABAUT. **Lariboisière.** Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 92 p. 2 fr.

329. — M. GIROD (de l'Ain). **Le général Drouot.** Paris, Berger-Levrault, 1890. In-8, 126 p. 2 fr. 50.

330. — Général THOUMAS. **Le maréchal Lannes.** Paris, Calmann-Lévy, 1891. In-8, VI et 388 p. 7 fr. 50.

331. — Général THOUMAS. **Vertus guerrières.** Le livre du soldat. Paris, Berger-Levrault, 1891. In-8, VI et 400 p. 3 fr. 50.

332. — Alfred DUQUET. **Paris, Chevilly et Bagneux,** 20 septembre-20 octobre 1891. Paris, Charpentier, 1891. In-8, 332 p. 3 fr. 50.

333. — **Changarnier,** par le comte d'ANTIOCHE, Paris, Plon, 1891. In-8., 487 p. 7 fr. 50.

334. — Ch. CHOPPIN. **Trente ans de vie militaire.** Paris, Berger-Levrault 1890. In-8, XV et 248 p. 3 fr. 50.

Le tome troisième du *Recueil Aulard* sera aussi utile que ses devanciers. Il a pour objet la période comprise entre le 1er avril 1793 et le 5 mai suivant, c'est-à-dire la création et les débuts du Comité de salut public. Mais, cette fois, l'éditeur a jugé utile de se restreindre. Il a compris que la correspondance des représentants en mission avec le pouvoir central devenait trop fréquente, trop abondante pour qu'il fût possible de l'imprimer textuellement en entier. Il ne donne donc plus que le texte des lettres qui sont pleinement intéressantes et substitue des analyses au texte des autres. Toutefois il a soin d'indiquer avec précision où se trouvent les originaux. Les historiens de la Révolution sauront gré à M. Aulard de poursuivre sans relâche cette publication qui leur offre de sûrs et importants matériaux.

Les deux volumes de M. de Broc sur la *France pendant la Révolution* témoignent de très consciencieuses recherches et d'une lecture très vaste. Le malheur est que tout ce que dit M. de B., a déjà été dit par M. Taine,

et par bien d'autres ; que peut-être il aurait dû lire et fouiller encore davantage pour nous donner du neuf et de l'inédit ; enfin que, dans ce tableau, il oublie... l'armée. Faut-il ajouter qu'il reproche aux apologistes de la Révolution de « pervertir la conscience publique »? Mais on lira sans ennui, sans peine, et avec profit ce vaste recueil de citations. Dans le premier tome M. de Broc décrit d'abord le gouvernement révolutionnaire, ses doctrines, ses actes avant et après le 9 thermidor ; puis il nous introduit dans les prisons, nous montre ce que fut la justice révolutionnaire à Paris et en province, nous décrit les exécutions et les massacres, nous présente les victimes que la Révolution fit dans la classe du peuple, insiste sur le « beau rôle qui appartient et reste aux vaincus et aux opprimés », sur tous les courages qui « passèrent dans le sombre défilé de la mort ». Le second tome renferme les chapitres suivants : la Bastille ; Paris ; les villes ; les campagnes ; le clergé ; la bourgeoisie ; l'instruction publique ; la spoliation et la misère. On remarquera, dans l'appendice qui termine cette suite de petits tableaux, un récit du 10 août par le capitaine Durler, de la garde suisse.

Le général Fromentin, dont M. P. Marmottan s'est fait le pieux biographe, naquit le 2 août 1754 à Alençon. Il s'engagea en 1778 et fit la guerre dans les Indes. Nommé en 1791 lieutenant-colonel du 1er bataillon des volontaires de l'Orne, il servit à l'armée du Nord, et nous le trouvons au mois d'avril 1793 commandant de Bergues. Général de brigade en août, puis de division en septembre de la même année, il prend part à la bataille de Hondschoote et à celle de Wattignies. C'était lui qui, dans les journées du 15 et 16 octobre, commandait l'aile gauche. Mais on lui reprocha l'année suivante de n'avoir pas débloqué Landrecies, et, quelques jours avant Fleurus, il fut renvoyé de l'armée ; il se tira un coup de pistolet dans la bouche et survécut à sa blessure. Il est mort à Marbaix en 1830. Telle est l'existence que M. M. nous raconte en 180 pages. C'est peut-être trop, et il a fallu pour les remplir que M. M. se rabatte sur les actions de l'armée du Nord. Aussi son héros disparaît-il, pour ainsi dire, au milieu des événements ; le récit est confus, désordonné, et flotte souvent au hasard ; évidemment, malgré les travaux antérieurs dont il nous donne la liste en tête du volume, M. M. manque encore d'expérience et ne sait pas faire un livre. Ajoutons qu'il a commis çà et là quelques erreurs — précisément parce qu'il parlait de tout autre chose que de la carrière de Fromentin — et qu'il n'a pas suffisamment soigné son style (nous lisons p. 50, que l'armée *rappliqua* sur Maubeuge et que les commissaires *stoppèrent* à Lille ; p. 150, que la lutte se *corsa*). En somme, l'ouvrage vaut surtout par les notes, par les

---

1. Lire tome I, p. 126, Schauenburg et non *Scharwembourg* ; l'appendice III contenant un précis des faits militaires (p. 403-407) fourmille d'erreurs ; où l'auteur a-t-il pris que le 7 août 1792 il y eut une *victoire de Luckner à Cassel* ? Où a-t-il vu que Nerwinde date du 8 mars ? que Landau fut sauvé par Hoche et Pichegru en *avril 1794* ?

pièces justificatives qui sont au nombre de soixante-six et par l'index alphabétique. M. Marmottan, chercheur zélé, consciencieux assembleur de documents, assidu colligeur de petites et précieuses notes bibliographiques, n'est pas encore historien; il doit apprendre le *lucidus ordo*, apprendre à mettre en relief l'essentiel, à laisser de côté l'insignifiant et l'inutile, à composer un livre vivant, et non une aride chronique. Le *Général Fromentin* sera lu, consulté, mais on le voudrait plus clair et mieux composé [1].

Il est inutile de parler longuement du *Journal* du canonnier Bricard. Le voici déjà à sa deuxième édition. Comme le dit M. Loredan Larchey dans sa préface, Bricard est l'idéal du volontaire parisien; il a plus d'intelligence et d'instruction que Coignet et Fricasse; et il montre « la même horreur de toute vilenie, le même respect du devoir ». C'est un modéré; s'il déteste les réactionnaires, il exècre les massacreurs de septembre qui « font horreur à l'humanité et à la Révolution » (p. 2): il a pour les grandes gloires un respect touchant et il admire de confiance le « vertueux Virgile » à qui la garnison de Mantoue rend hommage; il ne recherche pas l'avancement et, comme dit encore M. L., il est de « la race de ces vieux artilleurs, types de droiture inébranlable, dont Eblé et Drouot sont restés les éclatantes personnifications ». Par quelles misères il a passé! Que de marches forcées, désespérées, sous la pluie froide et incessante! Que de méchants bivouacs! Que de mauvais repas, composés tantôt de pain, tantôt d'oignons sans pain, tantôt de mauvaises herbes ou de viande assaisonnée de poudre délayée! Aussi voit-on

1. P. 37, Arthur Dillon était cousin, et non *frère* de Théobald; — p. 39, on n'a pas, à Valmy, « mis en déroute les colonnes prussiennes tant par la canonnade qu'à la baïonnette et au cri de Vive la nation »; — p. 40, Dumouriez est revenu à l'armée du Nord, non *le 1er novembre*, mais le 20 octobre, et il a quitté Valenciennes, non *le 3 novembre*, mais le 28 octobre; — p. 40, quelle exagération de dire qu'à Jemappes le lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires, Fromentin, *foudroya la gauche de l'ennemi par d'habiles manœuvres*; — p. 41, les hussards de Lauzun n'étaient pas avec Chamborant et Berchiny, c'étaient les chasseurs de Normandie; — p. 44, l'*intelligent* commissaire Ronsin!; — *id.*, le *général* Gobert (qui n'était encore qu'ingénieur); — p. 45, Dumouriez *traîne* à Anvers et *agit assez sournoisement*; — p. 47, le Comité de salut public existait-il, comme dit M. M., au 24 février?; — *id.*, Beurnonville a-t-il « restitué Dumouriez à l'armée d'invasion »?; — p. 48, le rôle de Dampierre et de Gobert « assumant le commandement d'une division », et celui de Duhesme sont bien exagérés; — p. 49, *150,000* Prussiens, Hollandais et Hanovriens!! le chiffre est un peu fort; — p. 49-50, M. M. a tout à fait tort de ne pas citer en note le livre de M. Pelé sur Saint-Amand auquel il emprunte, sans le dire, des détails topographiques; — p. 52, le bataillon de l'Yonne n'était pas alors à Valenciennes et ne venait pas « battre l'estrade »; il quittait le camp; — p. 61, Dampierre est qualifié de *cet autre Marceau!*; — p. 83, la phrase *les jouvenceaux s'arrachent des bras paternels* est un peu démodée; — p. 93, le prince de Hardenberg n'a pas composé les *Mém. d'un homme d'État* (la citation semble empruntée à Louis Blanc, IX, 325); — p. 113, lire Ehrenbreitstein et non *Ehrembreisten*; — p. 158, « un nommé Lécuyer », c'est un lieutenant de Dumouriez et le grand prévôt de l'armée Lescuyer.

dans le journal de Bricard, bien des actes de découragement et de défaillance, les fuites, les paniques, les désertions, sans oublier les pillages et les actes de brigandage commis par ceux que notre canonnier appelle les *mauvais soldats* et les *scélérats*. Mais on y trouve aussi de belles actions, des fatigues supportées avec bonne humeur, des périls héroïquement affrontés, des obstacles quotidiens surmontés avec une énergie qui ne se lasse presque jamais (cf. p. 238, l'admirable défense du chef de bataillon Laforest). On y trouve quelques jolis traits de mœurs : les bonnes amies d'Aix-la-Chapelle ne se séparant qu'avec larmes de nos soldats et celles d'Erlangen leur faisant la conduite pendant deux lieues; la mobilité italienne (p. 282); la cordiale hospitalité des Belges. Çà et là un simple mot, mais qui émeut, sur les confiseuses de Verdun, sur les jolies filles de Thionville. Les erreurs sont rares : Bricard a bien vu, bien observé; tout ce qu'il dit de la trahison de Dumouriez est parfaitement exact, et son journal peut être rangé parmi nos bonnes sources historiques; il faudra toujours le consulter sur les campagnes du Nord, des Pays-Bas et d'Allemagne comme sur la campagne d'Italie et celle d'Égypte. Bricard nous apprend, jour par jour, non seulement comment vit le soldat de la République, mais comment il pense; il nous montre comment l'armée abandonna Dumouriez, comment elle honorait les chefs à la fois intègres et intrépides (Kleber, Desaix, etc.), comment elle détestait les généraux qui « répandaient la désolation par leurs contributions et leurs désordres »; il fait voir, suivant l'ingénieuse remarque de M. Larchey, ce que coûta l'indulgence de Jourdan comparée à l'inflexibilité de Pichegru qui fut « mille fois plus humain »; il prouve le mépris qu'inspirait un Menou, à qui Lanusse disait en mourant : « Va, je suis f.... et ta colonie aussi! » (p. 456). Bref, l'éditeur des *Cahiers* de Coignet et du *Journal* de Fricasse mérite une troisième fois nos remerciements les plus vifs pour ce volume nouveau où il recueille pieusement les souvenirs de nos aïeux et nous expose, comme modèle à suivre, l'existence d'un volontaire qui marcha, non par ambition, mais par patriotisme, pour délivrer la patrie, qui fit la guerre durant dix années, sans se plaindre ni se rebuter, et qui, parvenu de grade en grade à l'épaulette, reprit simplement, modestement, son métier de tapissier [1].

La librairie Bouillon a eu l'heureuse idée de faire traduire le *Napo-*

1. p. 10 Bricard se trompe en disant que Kellermann « attaqua » le 25. — p. 11, il y avait trois, et non *deux* commissaires de la Convention; — *id.* la côte de *Briare* doit être la côte de Biesme; — p. 14, lire « de » et non *du* Regret : — p. 26, Linnich et non *Sinnich*; — p. 39, Racour et non *Roucon*; — p. 49, le discours prononcé par Dumouriez n'est autre que sa proclamation imprimée du 3 avril insérée au *Moniteur* du 8 (Bricard l'a-t-il conservée ou recopiée ?); — p. 63, *Reune* doit être Raismes; — p. 66, *Chamoran*, Chamorin, Champmorin ou O'Moran; — p. 75, *Davesne* doit être écrit « Davaine »; — p. 89, *Ortaing* doit être Onnaing; — p. 110, *Isenghem* (Iseghem); — p. 122, *Lire* (?); — p. 131, *Hostein* (Osten).

léon Ier de M. Aug. Fournier. Le livre méritait cet honneur. En trois petits volumes, l'auteur a su résumer tous les travaux antérieurs sur la vie et les actes de son héros, ne donnant que l'essentiel, et mettant toutefois en relief les traits caractéristiques, ajoutant à l'exposé des faits des réflexions judicieuses et des conclusions souvent originales (il publie du reste à la fin de chaque volume une ample bibliographie qui, sans être complète, suffit à montrer qu'il s'est tenu toujours au courant). En outre, il est impartial; sans négliger les petits côtés de Napoléon, sur lesquels on a tant insisté de nos jours, il met en relief sa « puissante génialité »; il montre que Napoléon a été à la fois « la création et l'achèvement » de la Révolution. Enfin, il écrit avec vivacité, avec éclat, parfois même avec un peu de recherche; mais ce souci de l'élégance est fait pour nous plaire [1]. On saura donc gré à M. Bouillon de mettre à la portée du public français cette belle et utile publication que doivent posséder tous ceux qui veulent étudier et connaître de près l'histoire moderne. La traduction du premier volume, par M. Jaeglé, est d'ailleurs exacte et claire [2].

Rien de plus attachant que les *Mémoires* de Marbot dont le premier volume vient de paraitre. Fils d'un général qui, quoique noble, sert la Révolution, Marbot est élevé au collège de Sorèze, puis s'engage au 1e hussards et accompagne son père en Italie. Brave, ardent, aventureux, il profite des leçons des deux frères Berthelay, et le voilà en quelques jours maréchal des logis et sous-lieutenant. Enfermé dans Gênes où son père meurt à ses côtés, aide de camp de Masséna, il raconte d'une façon saisissante les péripéties de ce siège où « se joignaient aux horreurs de la famine et du typhus celles d'une guerre acharnée et incessante ». Après la capitulation, Masséna l'envoie porter la nouvelle à Bonaparte et c'est ainsi que Marbot assiste à la bataille de Marengo; il fut le seul, avec le commandant Graziani, qui eût vu à la fois la bataille et le siège de Gênes. Attaché au 25e chasseurs à cheval, envoyé un instant dans la péninsule hispanique, il entre à l'école de cavalerie casernée aux grandes écuries de Versailles, puis devient aide de camp d'Augereau. Dès lors, il fait la grande guerre; il remet à Napoléon les drapeaux pris à Bregenz; il voit Austerlitz et sauve sous les yeux de l'empereur un Russe blessé qui flottait sur un glaçon dans l'étang de Satschan; il est de ceux qui entrent à Iéna; il suit Duroc à Graudenz auprès du roi de Prusse; il

1. *Napoléon Ier, eine Biographie.* A Vienne, chez Freytag et à Prague, chez Tempsky. Les trois volumes ont paru dans la collection : « Das Wissen der Gegenwart » et coûtent chacun 1 fr. 35.

2. P. VII, au lieu de « notices littéraires » il fallait dire « notes bibliographiques »; — p. 29, au lieu d'*Isola Rossa*, Ile Rousse; — p. 47, au lieu d'armée du *Sud*, armée du Midi; p. 102 (texte allemand p. 90) on a oublié de traduire les deux mots *auch œusserlich* et les deux dernières phrases qui terminent la note; p. 104 (texte p. 91) oublié également la phrase — importante dans ce récit d'Arcole — « une attaque des Autrichiens mit tout en désordre. » — Pourquoi mettre sur le titre *le Dr* A. Fournier, comme si M. Fournier était docteur en médecine?

se bat à Golymin, à Eylau où il court les plus grands dangers et n'échappe à la mort que par un miracle inouï, à Friedland. Le volume fourmille d'anecdotes curieuses et parfois amusantes. Mais, avant tout, il est instructif et il apporte beaucoup à l'histoire. Ce qu'était devenu le collège de Sorèze sous la Révolution, ce qu'on appelait la *clique* du 1er hussards, les souffrances de la garnison de Gênes, la cour de Prusse à la veille de la guerre (p. 283), tout cela se lit avec intérêt. Le *clou* du volume, c'est le portrait d'Augereau : ce tapageur, ce sacripant, cet homme dur et avide nous apparaît doué de belles qualités, bon, poli, affectueux, et Marbot affirme que des cinq maréchaux qu'il a servis, le duc de Castiglione était le plus favorable aux populations et le plus aimable envers ses officiers. Citons enfin le chapitre sur la conspiration de Rennes et sur le rôle de l'astucieux Gascon Bernadotte qui dirigeait tout, mais qui rejeta tout sur Simon, Pinoteau et Fourcart ; Marbot a raison de dire qu'il donne sur cette conspiration des détails qui n'ont jamais été connus du public, ni peut-être de Bonaparte (p. 155)[1].

M. Nauroy a publié sous le titre *Révolutionnaires* plusieurs études intéressantes. 1° *Mme Tallien* (p. 5-144), le morceau le plus important du volume : on y trouve une foule de documents tirés des archives sur Theresia Cabarrus, ses maris et ses enfants ; 2° *Dumouriez et la campagne de 1792* (quelques lettres de Biron, de Lafayette, de Dumouriez, etc., déjà connues d'ailleurs et mises à profit par d'autres) ; 3° *Lauzun* (curieuse correspondance avec Mirabeau) ; 4° *La mort de Lepeletier de Saint-Fargeau* (M. N. donne des détails sur la famille et prétend que le meurtrier de Lepeletier, Pâris, n'est pas mort à Forges) ; 5° *Diderot ;* 6° *Helvetius ;* 7° *La famille d'Holbach* (nombre d'actes de naissance, de mariage et de décès) ; 8° *les Carnot ;* 9° *Bakounine* (deux pages de souvenirs) ; 10° *Les dernières années du second empire* (fragment de mémoires, p. 297-318, où M. N. nous raconte, entre autres choses, une réunion du parti républicain en octobre 1867 et l'affaire du 2 novembre au cimetière Montmartre). Pourquoi M. Nauroy ne dit-il pas dans un bout de préface que toutes ces études, à l'exception des trois dernières, ont paru dans son *Curieux*[1] ?

---

1. Lire p. 139 Viseu pour *Visen* ; — p. 149, et dans tout le volume, Defermon pour *Défermont ;* — p. 178, Donzelot pour *Dongelot ;* — p. 188, Ronsin pour *Roucin ;* — p. 195 Klinglin pour *Klingin* ; — p. 197, Lajolais n'était pas « Breton », comme le dit Marbot ; — p. 204, pourquoi ne pas nommer *le général S. (Sarrazin)?* — p. 216, lire Rapperschwyl *(Raperschwill)* ; — p. 222, Villeneuve ne s'est pas fait « sauter la cervelle » ; — p. 231, lire Braunau *(Branau)* ; — p. 247, Marbot a-t-il raison d'attribuer un langage « franco-alsacien » à Morland qui est du Verdunois ? — p. 232, lire Kahla *(Kala)* et p. 383, Dombasle *(Domballe)*.

1. Lire p. 152 Rancennes *(Ancennis)* ; — p. 165, Ferrier *(Ferrière)* et Delémont *(Dellemont)* ; — p. 167, Brouennes, *(Broeul* ; — p. 169, pourquoi un point d'interrogation après *la Suippe* qui est très-correct ? — la lettre citée p. 145-151 a été publiée par Pallain *(La mission de Talleyrand à Londres*, p. 264-270) ; — celle qu'on trouve p. 166-170 se trouve dans Ségur, *Hist. des princ. évén. du règne de Fred. Guill.* II, 1800, tome II, p. 288-294. — Pourquoi nous dire p. 318 que l'auteur, arrêté par une

Le travail de M. Abaut sur Lariboisière est digne d'éloges. L'auteur l'a composé d'après les archives et les mémoires du temps. Il nous décrit l'activité que Lariboisière déploya en 1795 comme sous-directeur de l'artillerie à Landau, dans les deux années 1796 et 1797 comme membre du Comité Central que présidait d'Aboville, et en 1799 comme directeur général de l'artillerie de l'armée de Mayence. Puis il montre Lariboisière réunissant, avant la bataille de Zurich, le matériel nécessaire à l'exécution des plans de Masséna, secondant Moreau dans la campagne qui se termina par la bataille de Hohenlinden, constituant à Strasbourg ces approvisionnements qui devaient « alimenter pendant dix ans les grandes armées de l'Empire » (p. 41). Vient l'époque la plus glorieuse dans la vie de Lariboisière. Attaché au corps du maréchal Soult, c'est lui qui, à Austerlitz, tire sur les étangs et achève la ruine de l'infanterie russe. Général de division après la campagne de 1806, il commande l'artillerie de la garde, contribue à la capitulation de Danzig, gouverne un instant le Hanovre, court en Espagne assister à l'attaque de Madrid, puis revient décider la victoire de Wagram par cette grande batterie de cent pièces qui ébranle le centre des Autrichiens. Premier inspecteur général de l'armée et successeur de Songis, il prépare la campagne de 1812, lutte contre les difficultés avec un infatigable courage, dispose encore après Moscou de six cents bouches à feu approvisionnées chacune à 350 coups, mais voit bientôt « cette belle artillerie organisée par ses soins, semer ses débris tout le long du chemin et, vaincue par les éléments, disparaître peu à peu » (p. 89). Fatigué, malade, il put se traîner jusqu'à Königsberg, et y mourut le 21 décembre 1812 [1].

Même après les nombreuses études jusqu'ici consacrées à Drouot (Marion, Nollet, etc.), le travail de M. Girod de l'Ain se laisse lire et n'est pas inutile. On y trouve un état inédit de renseignements sur les services de Drouot (1807) et de curieux documents tirés des archives de la guerre et des archives nationales. Chemin faisant, M. G. cite ou réfute Pion des Loches dont le récit, dit-il avec esprit, est « un procès fait par l'intempérance à la sobriété ». Il insiste particulièrement, et avec raison, sur les campagnes de 1813 et de 1814. Il se réfère, pour le séjour de l'île d'Elbe, aux lettres que Drouot écrivait au capitaine Planat; pour ses efforts en 1815, à la correspondance de Napoléon Ier; pour son procès, à la brochure publiée sur le sujet en 1816. On sait que Drouot eut sa retraite après son acquittement; M. Girod de l'Ain nous communique, à la fin de son travail, des lettres du général [Drouot refuse tous les emplois et se contente d'être premier lieutenant de la compagnie d'artil-

---

nuit de septembre 1868 dans un coin des Vosges, risqua sa vie pour la République, et qu'en récompense, la République lui « opposa MM. Gréard et de Freycinet, lorsqu'il fut candidat à l'Académie française? »

1. P. 8, Lariboisière fut promu au grade de chef de bataillon le 16 avril et non le 16 mai 1793, et on devait dire qu'il était alors sous-directeur du parc, sous les ordres de Douay; — p. 57, lire Dr Anthouard et non *Danthouars*.

lerie de la garde nationale). Les trois dernières pages (p. 124-126) résument très nettement la carrière de Drouot.

Le maréchal Lannes, celui que Napoléon regardait comme le premier de ses lieutenants et que ses contemporains surnommèrent le Roland de la Grande Armée, n'avait pas encore trouvé de biographe, et, à vrai dire, on manquait de renseignements précis sur son compte. Mais M. le général Thoumas a reçu communication des papiers du maréchal ainsi que des *Mémoires* complets de Marbot, aide-de-camp de Lannes, et il s'est mis au courant de toutes les traditions qui se sont perpétuées dans la famille du héros et à Lectoure, sa ville natale. Grâce à ces renseignements, M. Th. a mis en lumière la figure de Lannes. Nous voyons d'abord l'ouvrier teinturier, sous-lieutenant dans les volontaires du Gers, devenir chef de brigade à l'armée des Pyrénées-Orientales et général à l'armée d'Italie, se signaler devant Saint-Jean d'Acre, à la bataille d'Aboukir, au combat de Montebello, dont le nom sera pour lui un titre de noblesse, à Marengo. Puis, après son ambassade de Lisbonne dont il se tire avec honneur, nous le suivons en Allemagne, à Ulm, à Amstetten, à Vienne, à Hollabrünn, à Austerlitz, et, quelques mois plus tard, à Saalfeld, où il se montre une fois de plus le type du général d'avant-garde, à Iéna, où un curé saxon le mène par un sentier peu connu sur le Landgrafenberg, à Prenzlow, à Pultusk, devant Danzig, à Friedland, où il donne « un exemple frappant de ses talens, de sa présence d'esprit et de sa ténacité ». Puis, c'est la guerre d'Espagne; mais M. Th. dit avec raison que Lannes n'a pas détourné Napoléon de cette aventure; « sa liberté de langage n'allait pas jusqu'à donner des conseils ». Deux noms résument le rôle de Lannes en Espagne : Tudela et Saragosse; à Tudela, il fit voir, rapporte Marbot, ce que peut la présence d'un seul homme quand il est capable et énergique; à Saragosse, durant ce siège acharné de cinquante-trois jours, « son activité qui ne s'épargna à aucun moment la peine et la fatigue, le sang-froid qu'il montra dans les positions les plus critiques, l'ardeur et la patience dont il donna l'exemple aux troupes, furent pour beaucoup dans le succès »(p. 269). Vient la guerre de 1809 : Lannes prend une part éclatante à la campagne des *cinq jours*, emporte Ratisbonne, et tombe à Essling frappé d'un biscaïen. M. Th. aurait dû, puisqu'il insiste sur le siège de Saragosse, se servir de la relation de Miot (*Mém.*, IV, p. 73-77) et peut-être, dans tout le cours du livre, a-t-il trop longuement développé les récits de batailles et, par suite, en détournant notre attention sur d'autres personnages, rejeté dans l'ombre le maréchal Lannes. Mais, si l'on regrette que le duc de Montebello ne soit pas toujours en relief et comme sur le devant de la scène, si l'on souhaite à la narration, non pas plus d'animation et de vivacité, mais un style parfois plus châtié et plus soutenu, M. Th. n'a ni surfait ni rabaissé son héros. Il le montre susceptible, ombrageux, emporté; il ne cache pas ses dissentiments avec Bessières et Murat; il analyse clairement son caractère et peint avec une vigoureuse vérité sa vraie physionomie

arrangée et altérée par la plume académique de Thiers et de Villemain. Ce dernier a fait parler Lannes comme un rhéteur, comme un soldat sensible et mélancolique qui s'élève contre l'ambition de l'empereur et maudit la guerre. M. Th. se moque avec raison de Villemain et nous dit simplement : « admirateur passionné du génie de Napoléon, éprouvant pour sa personne une profonde et sincère affection, mais impressionnable, sensible à la moindre marque d'indifférence comme à la plus légère marque d'amitié, jaloux dans son affection, Lannes n'a jamais dissimulé le mécontentement qu'il ressentit en certaines circonstances. En dehors des sentiments que lui inspirait l'Empereur, il était lui-même avide de gloire, ambitieux de se placer au premier rang parmi les grands capitaines ; mais, d'un autre côté, aimant tendrement sa femme et ses enfants, il envisageait avec complaisance les perspectives de bonheur qui fuyaient toujours devant lui sans qu'il ait jamais pu les atteindre. Le premier effet produit sur lui par l'ordre de partir pour une nouvelle guerre n'était donc rien moins que de la satisfaction » (p. 272) [1].

Outre son *maréchal Lannes*, M. Thoumas publie, en même temps, sous le titre de *Vertus guerrières*, un recueil d'anecdotes et de faits qui doivent servir d'exemples aux soldats. Il énumère sous vingt-deux rubriques, rangées par ordre alphabétique (*adresse*, *affection*, *amour de la patrie*, *courage*, *devoir*, etc.), quelques-unes des actions méritoires et héroïques que renferment les annales de notre armée. Il s'arrête toutefois au seuil de la guerre de 1870. Comme toujours, il fait preuve, dans ce volume, d'une lecture considérable et d'une vaste mémoire. On lui reprochera d'ajouter foi à de merveilleux exploits contés par les auteurs de *Victoires et conquêtes* et par d'autres [2] ; mais son livre est un bon

1. P. 16, le « vieux général Fabrefond » n'était pas un vieux général ; c'était Fabre-Fonds, frère de Fabre d'Églantine, qui assista à Valmy et commanda, vers la fin de 1792, à Nancy un corps d'*éclaireurs*, lequel devint par un décret du 28 février 1793 le 9e régiment de hussards (il était né en 1752 et devait mourir en 1828 ; il fut nommé général de brigade en 1793 et se trouvait, au mois de mai de cette année, à l'armée des côtes de la Rochelle) ; cf. sur lui une note terrible de la première partie du *Compte rendu* de Phélippeaux, p. 39 ; — p. 125, ce qui est dit sur le jugement d'Auersperg et de Mack est inexact (cf. les art. de Wurzbach et autres) ; — p. 159 et 160, lire Heiligen et non *Heilingen* ; — p. 277 et 278 Donauwœrth et non *Donawerth* ; — p. 279, Kollowrath et non *Kolkowrath* ; — p. 280, Dinzlingen et non *Dinzling* ; — p. 281, Tann et non *Thann* (et qu'est-ce que la bataille de *Tengen* ? Les Allemands disent Hausen et les Français, Tann) ; — p. 282, Rohr et non *Rœhr* ; — p. 283 et 284, Seligenthal et non *Seelingthal* ; — p. 297, Mauthhausen et non *Muthausen* ; — p. 297-298 Traun et non *Traün* ; — p. 303, Pœlten et non *Polten*.

2. On saura gré à l'auteur de l'Index alphabétique des noms. P. 16, lire Sasbach et non *Salzbach* ; — p. 20, on raconte autrement la mort d'Abbatucci, et un témoin assure que Foy lisait à haute voix *Jacques le fataliste* et non l'*Énéide* lorsque le canon autrichien l'interrompit ; — p. 141, tous les détails imaginés sur la famine qui régnait à Mayence sont controuvés ; — p. 164, pareillement, la garnison de Landau ne fut pas « exposée aux plus cruelles privations » ; — p. 166, noter que Schwardin était alsacien et citer sur lui les *Souvenirs* d'Érasme de Contades ; — p. 219, qu'est-ce que le combat de *Marcon* (?) près Condé, du 17 mai 1792 ? ; — p. 234, l'anecdote de Moreaux se fai-

livre, très utile, très patriotique, où l'on apprendra les vertus guerrières que nos pères surent déployer aux heures glorieuses et douloureuses de notre histoire. Les officiers puiseront dans ce *livre du soldat* de quoi encourager et stimuler leurs hommes. Les historiens y trouveront de curieuses citations tirées des *Mémoires* inédits d'un ancien officier d'artillerie de la garde impériale.

On retrouve dans le volume nouveau de M. Duquet les qualités que nous avons déjà louées chez l'auteur : une conscience extrême, le désir de tout savoir et detout connaître, l'imprimé et l'inédit, une impartialité rigoureuse. L'auteur nous raconte les premiers jours de l'investissement, le combat de Chevilly, l'installation des Allemands autour de Paris, les mesures prises par le gouvernement du 30 septembre au 13 octobre et l'engagement de Bagneux. Il ne se contente pas de narrer les combats; il décrit la physionomie de la ville, il fait le tableau de la garde nationale et de la population, il montre le « chaos intellectuel et moral » de Paris. Comme toujours, il porte des jugements sévères sur les principaux acteurs : il traite Trochu de discoureur, de rhéteur, de soldat-notaire, de fatal bavard; il flétrit la « pusillanimité » des gouvernants de Paris, leur « incapacité », leur « nullité »; il reproche au général et à ses collègues d'avoir laissé subsister dans la ville assiégée « ces deux grands facteurs de la perte des nations envahies, la presse et la tribune ». Beaucoup de lecteurs l'approuveront sur ce point. Mais M. D. ne pousse-t-il pas trop loin la sévérité à l'égard de M. Rameau, et de la municipalité de Versailles? Il a raison de condamner tous ceux qui, comme le maire de Longjumeau, ont profité de la défaite pour s'enrichir. Il a raison de dire, en termes énergiques, qu'« il revient moins cher à un pays de changer ses provinces en désert par l'exode de sa population et par l'incendie que de conserver leurs richesses, et, à ce prix, d'assurer la victoire finale ». Il a raison de formuler la règle : « disparition ou inertie de la population en présence de l'ennemi. » Mais était-ce possible en 1870, et y avait-il alors, pour nous servir de ses propres expressions, un gouvernement qui eût la conscience de ses devoirs et une population décidée à tous les sacrifices? Est-il sûr que, « quelques Chartons de moins et quelques Caprons de plus, l'installation des Allemands en France eût été impossible » ? Cela dit, et tout en reprochant encore à M. D. d'alourdir un peu son récit par le nombre infini des citations, nous le remercierons d'avoir donné au public ce cinquième volume de

---

sant lier sur son cheval n'est pas sérieuse ; — p. 301, la défense de Huningue en 1855 est un fait *fabuleux*, plus fabuleux que ne le croit l'auteur, et Barbanègre ne fut pas un héros ; on ne compte toujours dans la garnison que les soldats de ligne et les douaniers ; on oublie les quatre bataillons de la garde nationale du Haut-Rhin ; — p. 303, la mort du jeune soldat qui se tua à Verdun, après Beaurepaire, est très inexactement con. ée (cf. *Revue crit.*, 22 oct. 1883 et *Inv. pruss.*, 254), et d'ailleurs inutilement répétée plus loin ; — p. 311, outre Jaffa, l'armée française « a eu à se reprocher » le sac de Pavie.

sa *Guerre de 1870-1871*. Il montre fort bien l'influence du combat de Chevilly qui mit les assiégeants en éveil et rendit les sorties ultérieures des assiégés plus difficiles. Il donne de copieux détails sur les rapports des Allemands avec les populations, sur les reconnaissances qu'ils firent en allant à la découverte des vivres, sur leurs réquisitions et razzias. Il prouve enfin que l'affaire de Bagneux fut aussi mal conçue que mollement exécutée.

On lit avec intérêt le gros volume que M. le comte d'Antioche vient de consacrer à Changarnier. L'auteur avait évidemment entre les mains les papiers du général, et il en communique de nombreux et curieux extraits : par exemple les lettres de félicitations que reçut Changarnier après la retraite de Constantine et sous la deuxième République (p. 265-270), la correspondance qu'il échangeait avec Bugeaud sur les affaires d'Afrique, ou avec d'autres pendant l'Empire (à noter une lettre du comte de Chambord, p. 361). Il raconte, en la semant d'une foule de détails attachants et d'anecdotes, la carrière brillante de Changarnier en Algérie, la renommée qu'il donna au 2e léger, — « plus brave que qui que ce soit, disait le capitaine de Mac Mahon, il garde toujours son sang-froid et il inspire aux troupes une confiance immense » (p. 79) — toutes ces opérations incessantes, menées rapidement, audacieusement, et qui témoignent de grandes qualites, de dextérité, de décision, d'une remarquable intelligence de la guerre. Le récit de M. d'A. est vif, animé, et, après d'autres, il a su narrer d'une façon saisissante l'expédition des sept colonnes, la prise de la Smalah et la quatrième campagne de l'Ouarensenis. La période héroïque de Changarnier est terminée dès lors; il entre dans la vie politique; il ne revoit plus l'Afrique que pour commander la division d'Alger et remplir un instant les fonction de gouverneur-général. M. d'A. raconte longuement le rôle joué par Changarnier durant la Révolution de février; il lui reproche d'avoir parlé alors, et constamment, « comme dans une sorte d'ordre du jour (p. 330), d'avoir fait, sans calcul ni mystère, des déclarations solennelles, d'avoir eu une invincible confiance dans l'ascendant des inspirations patriotiques ». Il aurait dû ajouter « et dans lui-même ». Changarnier était avantageux, infatué de son mérite; il se croyait l'arbitre de la situation; il affectait de protéger l'Assemblée et de mépriser le président. M. d'A. reconnait que son langage n'était « peut-être pas assez exempt de superbe » (p. 264). C'est trop d'indulgence : Changarnier ne disait-il pas tout haut qu'il ferait coffrer le président à sa première incartade ; que le jour où l'armée aurait à choisir entre un aventurier et le héros d'Afrique, elle n'hésiterait pas une seconde ? M. d'A. n'insiste pas suffisamment sur ce point ; il ne donne pas intégralement le discours que prononça le général après le voyage de Dijon (« le soldat entendra toujours la voix de ses chefs... dans cette voie fatale on n'entrainerait pas un bataillon, pas une compagnie, pas une escouade... »), et il ne reproduit que la phrase *Mandataires de la France, délibérez en paix!* Mais M. d'A. n'a-t-il pas omis

la fameuse lettre où Changarnier sollicitait le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France (« l'habitude de manier des troupes, la confiance qu'elles m'accordent, une expérience éclairée par des études sérieuses, l'amour passionné de la gloire, la volonté et l'habitude de vaincre me permettent sans doute de remplir avec succès tous les devoirs qui pourraient m'être imposés »). Nous ne suivrons pas Changarnier avec M. d'A., sur la terre d'exil, et nous venons à son rôle en 1870 : on sait que le général était à l'armée de Metz ; mais a-t-il bien fait d'aller dans un camp où il était à peine avocat consultant ? Il ne rendit, en somme, d'autre service que de proposer à Frédéric Charles des conditions qui ne furent pas acceptées et d'informer Bazaine qu'un complot se tramait contre lui. Après la guerre, il présida la commission des grades : mais ses décisions ont-elles toujours été justes, et ne peut-on lui reprocher d'avoir maintenu dans leur scandaleux avancement des officiers récompensés par Bazaine à la veille de la capitulation ? A-t-il toujours été digne dans ses attaques contre ses adversaires politiques ? N'a-t-il pas mérité que Denfert lui jetât cette apostrophe : « Vous vous appelez Metz et nous nous appelons Belfort » ? Bref, cet homme intrépide, instruit, doué de la plupart des talents qui font l'homme de guerre, mais un peu bravache et déclamateur, a eu tort, comme le reconnaît M. d'Antioche, d'aborder la politique (p. 331)[1].

Les souvenirs que M. Choppin intitule *Trente ans de la vie militaire* et que M. E. Grammont a joliment illustrés, ont de la verve et de l'humour. L'auteur raconte d'une façon alerte, vive, charmante, les divers épisodes gais et tristes de sa carrière, son début qui fut rude, l'histoire de ses chevaux, du *Tout puissant* qu'il dompta par la douceur, de *Sidi*, de *Caporal* qui lui sauva la vie à Gravelotte (voir les pages si touchantes 220-222), son premier duel, ses relations avec les *mercantis* d'Afrique, ses aventures en Crimée et en Italie, ses souffrances sur le plateau de Kasach et sous les murs de Metz. Les anecdotes abondent, et on lira avec plaisir le « duel du général », les fantaisies du lieutenant Tourlouzine, le portrait de la cantinière (type aujourd'hui disparu) et les chapitres piquants sur *Déjeuner à la fourchette* et *Écrire au ministre*. « Je tiens à faire connaître, dit M. Choppin (p. 162) quelle était la vie militaire à l'époque dont je parle ; je donne ces histoires à bâtons rompus ; on les prendra pour ce qu'elles valent. »

A. Chuquet.

Lettre de M. Cartault et réponse de M. S. Reinach.

M. S. Reinach attaque dans la *Revue* du 1er juin mes *Terres cuites grecques* avec une aigreur qui ne me surprend point ; il se venge[2]. Absence d'originalité, plagiat,

1. Lire p. 444, Woippy (*Voippy*) ; — p. 445, Davout (*Davoust*) ; — p. 447, Stiehle (*Stiehles*).

2. Des propos impolis de M. Cartault ? Mais ils ne m'atteignent pas, non plus que ses lourdes erreurs ne touchent la science, M. C. se flatte. — S. R.

boursouflure et vulgarité du style, ton rogue et pédant, manque de goût et de tac, tels seraient mes moindres défauts. Mes lecteurs jugeront, en se rappelant le vers de Molière :

Vous donnez *poliment* vos qualités aux autres 1.

Je ne reviendrai pas sur les fouilles de Myrina, qui ont été conduites — chacun le sait 2 — sans méthode et sans expérience. Que le jeune âge de M. S. R. lui serve d'excuse ! D'ailleurs n'a-t-il pas écrit lui-même que ses fouilleurs étaient des « *tas de maladroits*, qui tapaient comme des sourds 3 » ? Cet aveu suffit 4.

Je me bornerai à relever quelques-unes des erreurs — volontaires ou non — dont l'article fourmille.

M. S. R. me reproche d'avoir reproduit dans « un intérêt commercial » neuf terres cuites déjà publiées, mais d'une valeur exceptionnelle. — L'insinuation 5 me laisse froid : je ne la souligne que pour montrer à quels procédés de polémique descend M. S. Reinach.

M. S. R. me reproche de lui avoir emprunté sans le nommer cette idée banale que les terres cuites dorées remplaçaient les petits bronzes pour les acheteurs pauvres. — On lit dans la notice U4 de la *Collection Lecuyer*, écrite avant d'avoir lu les *Mélanges Graux* 6 : « Les terres cuites dorées faisaient sur le marché concurrence aux bronzes, sur lesquels elles l'emportaient par le bas prix. Les amateurs obligés de compter pouvaient se faire jusqu'à un certain point illusion à eux-mêmes et ne pas trop envier le bonheur de leurs rivaux plus fortunés. » Cette réflexion vient là comme conclusion logique de la comparaison entre une terre cuite et un bronze.

M. S. R. me reproche d'avoir « traité cavalièrement M. Heuzey ». — Dans une lettre que M. Heuzey veut bien m'écrire à propos de mon ouvrage, je relève la phrase suivante : « Cette diversité de manière de voir me fait attacher une importance encore plus grande aux *bienveillantes* appréciations dont mon petit catalogue est l'objet de votre part. » De quel droit M. S. R. se fait-il si mal à propos le porte-parole de M. Heuzey 7 ?

---

1. C'est la réponse connue : *tu en es un autre*. Je ne la trouve pas très concluante. — S. R.

2. Cela est aussi contraire à la vérité qu'à la justice ; M. C. le sait comme moi. Les auteurs des fouilles de Myrina n'admettant pas l'authenticité des groupes dits asiatiques, les admirateurs et les vendeurs de ces groupes n'ont rien de mieux à faire que de déprécier les fouilles de Myrina. Cette tactique ne trompera personne. — S. R.

3. Voir ma brochure *Sur l'authenticité...* p. 27 (*note de M. Cartault*).

4. M. C. extrait ce prétendu *aveu* d'une lettre particulière que M. Lecuyer avait sollicitée de moi après m'avoir montré sa collection. Je m'y exprimais ainsi : « Quand on a passé huit ou dix mois à Myrina, couché à plat ventre huit ou dix heures par jour sur le bord des tombeaux, criant à tue-tête : « Mais prenez donc garde, tas de maladroits ! » à des fouilleurs qui tapaient comme des sourds, la tête au soleil, les yeux à la poussière, déçu neuf fois sur dix par des tombeaux chichement meublés, on se prend d'envie pour le collectionneur qui, sans se faire de mauvais sang, etc. » En publiant, sans mon autorisation, cette lettre humoristique, M. Lecuyer s'est rendu coupable d'un procédé fâcheux ; mais comment qualifier celui de M. C. qui, isolant quelques mots du contexte, prétend trouver là un témoignage accablant contre la manière dont les fouilles de Myrina ont été conduites ? — S. R.

5. Quelle insinuation ? Il n'y a là que la constation d'un fait. S. R.

6. Je crois M. C. sur ce point, puisqu'il l'affirme, mais ma publication est antérieure à la sienne et il la connaissait bien quand il a donné ses *Terres cuites grecques*. M. C. passe d'ailleurs prudemment de côté l'autre passage où je l'ai convaincu de plagiat. — S. R.

7. M. C. sait parfaitement que s'il a parlé en termes élogieux du *Catalogue* de M. Heuzey, il l'a pris de haut avec ce savant dans d'autres passages (p. XXVII, XXXIX). C'était son droit, mais c'est aussi le mien de constater ce qui est, sans me faire le porte-parole de personne. Les dénégations de M. C., portant ainsi sur des choses évidentes, ne peuvent faire de tort qu'à lui-même. — S. R.

M. S. R. reproche à ma bibliographie d'être incomplète. — J'ai dit, p. xi : « Cette bibliographie n'a point la prétention d'être complète; peut-être la donnerai-je un jour avec toute la rigueur scientifique qu'elle comporte. Pour le moment je poursuis un but pratique en indiquant, suivant le mot à la mode, une *orientation* [1]. » Voici du reste qui montrera la bonne foi du critique : d'après M. S. R., « j'ignore complètement *les spécimens de diverses provenances* gravés dans l'ouvrage de M. de Witte sur les collections de l'hôtel Lambert ». Or ces spécimens *de diverses provenances* se réduisent à *trois* statuettes de *Tanagra* n^os 143-145 [2]; l'ouvrage, qui contient cent cinquante-sept numéros, est consacré aux vases et j'ai quelque raison de le connaître, ayant prié jadis M. de Witte d'en faire cadeau à la bibliothèque de l'Université [3].

Si M. S. R. voulait faire étalage d'une érudition facile, il eût mieux fait de citer les *Münchener Antiken* de von Lützow, qui offrent six planches de terres cuites [4]. Quant aux *Catalogues* qu'il signale, il faut croire qu'il n'en parle que par ouï dire ou qu'il se moque délibérément du public. Aucun n'est spécialement consacré aux terres cuites [5] et n'a à ce point de vue la moindre valeur, ni le moindre intérêt [6]. Le *Catalogue Dufourny* (prix 2 francs) [7] contient quelques fragments du genre de ceux qui ont été publiés par d'Agincourt, quelques figurines italiennes, reliefs, antéfixes, gouttières, etc. Le *Catalogue* de l'abbé Campion du Tersan renferme quelques terres cuites au milieu de curiosités diverses, instruments d'optique et de mathématiques, livres de théologie, tableaux, etc. Les vases sont pêle-mêle avec les terres cuites, ce qui en grossit un peu le nombre. Les *Catalogues Greppo* et *Sabattini* sont des catalogues de médailles [8]. Voici quelques spécimens de ce que contient le catalogue Greppo sous la rubrique *figurines*, n^os 112-134 : n° 120. Plusieurs statuettes de diverses grandeurs. 131. Un bélier. 132. Deux petits cochons. 134. Un œuf, une grenade, etc. [9]. Quant à M. J. Hamilton Gray (dont le catalogue est daté de 1888 et non de 1887 comme l'imprime par erreur M. S. Reinach), il ne possédait que des vases. Mais on a compris dans sa vente deux lots de figurines appartenant à des amateurs anonymes qui voulaient s'en défaire [10]. Rien de tout cela ne mérite une mention dans un ouvrage sérieux.

---

1. Encore fallait-il ne citer alors que des ouvrages véritablement importants. M. C. en a cité d'absolument inutiles, parce que le hasard voulait qu'il les connût ; ce n'est pas ainsi qu'on *oriente* les étudiants. — S. R.

2. J'ai eu tort d'écrire : *de diverses provenances*. — S. R.

3. Cela ne me regarde pas. — S. R.

4. Et sans doute aussi le *Bulletin du Musée Parent*, les *Antiquities of Kertch* de Macpherson, la *Collection Fould* de M. Chabouillet, tous ouvrages où sont gravées des terres cuites et dont M. C. ne dit rien. — S. R.

5. Je n'ai pas prétendu qu'il en fût ainsi. — S. R.

6. C'est faux ! — S. R.

7. Qu'est-ce que cela fait ? — S. R.

8. M. C. « se moque du public. » Le catalogue Sabattini est intitulé : « Médailles grecques et romaines, antiquités trouvées en Grèce, *terres cuites de Tanagra*. » Les terres cuites sont classées sous les n^os 125-17[illegible] ; il y en a de très importantes. — S. R.

9. M. C. oublie de mentionner les quatres figurines de Cérès, les statuettes de Vénus, d'Atys, d'Amazone, de Mercure, qui sont signalées dans le même catalogue, — alors qu'il l'a sous les yeux ! — S. R.

10. Ceci est parfaitement indifférent à l'affaire ; il n'en reste pas moins que ledit catalogue mentionne un grand nombre de terres cuites intéressantes. C'est pourquoi je l'ai signalé dans la *Revue archéologique* (1[illegible], I, p. 387). — S. R.

M. S. R. me reproche de n'avoir pas cité les deux revues américaines le *Studio* et le *Century Magazine*. — Ce ne sont point des revues scientifiques. En outre, il a été si rudement malmené dans le *Studio* [1], qu'il y avait quelque mérite à n'en rien dire; je m'attendais à des remercîments. Enfin les terres cuites du *Studio* et du *Century Magazine* ont été déclarées fausses par M. S. R. lui-même — ce qui d'ailleurs ne les empêche pas d'être excellentes [2].

D'après M. S. R., j'ignore que l'*American Journal of Archaeology* a déjà fait connaître des statuettes « intéressantes ». — J'ai cité ce journal p. LI [3] et dit, p. L, que que je ne prétendais pas imprimer le catalogue que j'ai dans mes notes des articles de revues. Le plus joli, c'est que ces statuettes « intéressantes » ont été publiées par M. S. R. lui-même [4]. J'aurais dû modifier mon plan pour lui faire un peu de réclame [5].

M. S. R. s'écrie : « Dans quel volume, dans quel numéro de l'Ὅμηρος — j'ai la collection de ce recueil sous les yeux — a-t-on publié ou décrit des terres cuites grecques? » — Ὅμηρος, sept. 1876, p. 360-361 ; avril 1877, p. 164-166 (vignette): ce ne sont que des lampes, mais les sujets ont de l'intérêt [6].

M. S. R. me reproche de ne pas formuler une hypothèse nouvelle sur l'exégèse des figurines. — Le but de l'ouvrage était justement de montrer qu'en l'absence de fouilles faites scientifiquement et de monographies suffisantes, toute explication d'ensemble était prématurée [7]. Avant de critiquer, il faudrait comprendre.

M. S. R. a contesté *tous* les groupes que j'ai publiés dans la COLLECTION LECUYER. Ici il ne conteste que *quatre* figurines; je suis en progrès et je méritais bien quelques félicitations [8].

M. S. R. essaye d'enrôler mon ami Rayet parmi les archéologues qui ont suspecté les figurines et les groupes d'Asie-Mineure. — Or Rayet, dans son *Catalogue de vente*, a défendu celles des figurines d'Asie qu'il avait vues [9]. M. Lecuyer me rappelle qu'il lui a montré son beau groupe d'Hermès psychopompe et que, le tenant dans ses mains, Rayet l'a reconnu parfaitement authentique [10].

M. S. R. me reproche de n'avoir pas mentionné les écrits concernant la question

---

1. Par une personne intéressée au commerce des terres cuites ! — S. R.

2. Puisque M. C. croit ces terres cuites excellentes, il devait les mentionner. — S. R.

3. « *Ce sera* un sujet d'études pour l'*American Journal* », écrit à cet endroit M. Cartault. Pour tout juge de bonne foi, cela confirme parfaitement ma critique. — S. R.

4. Ce n'est pas moi qui ai publié dans ce recueil les terres cuites t. III, pl. XV, XVI; t. IV, pl. VI. — S. R.

5. Est-ce que M. C. croit que je revendique pour moi le mérite de ces statuettes? De pareils propos ne sont pas sérieux. — S. R.

6. Ceci dépasse les bornes. M. C. a eu soin d'avertir (p. XII, note 1) qu'il ne comprend pas dans sa bibliographie les publications concernant les lampes ; et maintenant, pour s'excuser d'avoir cité l'Ὅμηρος mal à propos, il y signale des vignettes de lampes! Comme je veux être poli, je laisse au lecteur le soin de juger. — S. R.

7. Alors il était inutile de publier un gros volume où il n'y a rien de nouveau. — S. R.

8. Le sel de cette plaisanterie m'échappe. Il y a d'ailleurs plus de quatre figurines suspectes dans le recueil de M. Cartault. — S. R.

9. Il n'est pas question d'un *seul groupe* dans ce Catalogue ! — S. R.

10. J'y étais. En sortant de chez le collectionneur en question, je demandai à Rayet : « Quelle est, à votre avis, la valeur du groupe de Charon ? » Rayet me répondit : « A l'hôtel des Ventes, on en donnera peut-être quinze mille francs ; si j'étais conservateur du Louvre, je n'en offrirais pas quinze sous. » J'ai d'ailleurs publié une lettre de Rayet où il se déclare formellement convaincu de la fausseté des groupes (*Rev. archéol.*, 1887, I, p. 363).

d'authenticité. — J'ai dit, p. XLVII, que je ne voulais pas entrer dans cette polémique. A quoi bon aller recueillir des assertions comme celles-ci, que ne peuvent pas prendre au sérieux ceux-mêmes qui les formulent : — Les douaniers du Pirée, surtout sous le ministère Tricoupis sont incorruptibles [1].— Le gouvernement grec considère comme une bonne fortune la fabrication et l'exportation d'antiquités fausses [2]. — Ces fantaisies ne méritent pas d'entrer dans la science, et, si je les ai négligées, c'est que je n'ai trouvé dans tout ce fatras ni une preuve, ni un commencement de preuve, mais toujours les mêmes affirmations qui, pour être répétées à satiété, tantôt en français, tantôt en anglais, n'en acquièrent point pour cela plus de valeur [3]. Au surplus, le prétendu faussaire est toujours introuvable. M. S. R. a dû convenir lui-même qu'il ne le connaissait pas [4]. Aussi n'en est-il plus question dans l'article qui m'occupe; il faudra bientôt croire, sous peine d'excommunication, que ces « centaines de groupes et de figurines isolées, dont les marchés de l'Europe ont été inondés depuis une dizaine d'années », sont tombées du ciel [5].

Pour moi, sceptique par nature, je continuerai à étudier chaque objet sans idée préconçue et à constater si la terre est antique ou non. C'est là le véritable critérium [6]. Les statuettes restaurées en Orient présentant de temps à autre soit une base, soit un morceau refait, on arrive avec de l'habitude à distinguer — sous cette réserve que personne n'est infaillible — la terre antique de celle qui a été travaillée récemment. Examinées par qui sait voir et confrontées l'une avec l'autre, elles se révèlent à l'œil par un aspect différent. Quant à déclarer fausses, comme le fait ici M. S. R., d'après des phototypies qu'il trouve détestables, des terres cuites qu'il n'a jamais vues, c'est ce que je ne me permettrai jamais : je tiens à être classé non point parmi les journalistes archéologues [7], mais parmi les archéologues sérieux [8].

A. Cartault.

CHRONIQUE

FRANCE. — Encore une nouvelle Revue! Cette fois, ce sont des bibliothécaires et des bibliographes, à coup sûr mieux placés que personne pour apprécier les inconvénients de la multiplicité des périodiques, qui assument cette lourde responsabilité. Ils fondent, chez l'éditeur Bouillon, sous la direction de M. Émile Chatelain, la *Revue des bibliothèques*, publication mensuelle (15 fr. pour Paris, 17 fr. pour les départements et l'union postale). Le premier numéro, daté d'avril 1891, et par con-

1. Je défie M. C. de montrer le passage où j'aurais écrit une pareille sottise.— S. R.

2. Parfaitement; car cela diminue d'autant le nombre des antiquités authentiques que l'on exporte. — S. R.

3. Il faut bien pourtant qu'elles en aient, puisque tous les archéologues sérieux se sont, l'un après l'autre, déclarés convertis à mon opinion. Le seul qui résiste — et je le regrette pour lui comme pour la science — est M. Froehner. — S. R.

4. Si je le connaissais, la question serait résolue et ne regarderait plus que les tribunaux. — S. R.

5. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? — S. R.

6. C'est facile à dire; mais quels sont donc, s'il vous plaît, les caractères distinctifs d'une *terre antique?* — S. R.

7. Ne l'est pas qui veut. — S. R.

8. Je regrette de dire que M. C. n'y réussit point, du moins dans le domaine de l'archéologie figurée. Je tiens encore à constater ici qu'ayant pour la seconde fois, dans l'article auquel répond cette lettre, prié M. C. de faire connaître la provenance des groupes, dont il se disait informé en 1887, je n'ai obtenu aucune réponse. Les savants apprécieront ce silence et concluront. — Salomon Reinach.

séquent, déjà en retard de deux mois, contient les articles suivants : *Programme* : « Nous désirons combler une lacune en créant un organe spécial qui permette aux fonctionnaires de nos bibliothèques de faire mieux connaître au public studieux les dépôts qui leur sont confiés... L'histoire des bibliothèques anciennes et modernes occupera la première place dans notre recueil ; les collections de manuscrits et d'imprimés rassemblées au moyen âge ou dans les siècles suivants ont été dispersées dans toutes les villes de l'Europe; nous recevrons avec reconnaissance tous les articles qui permettront de les reconstituer. Une chronique tiendra le lecteur au courant des communications officielles ou officieuses, relatives aux bibliothèques et au changement dans le personnel ». — *Catalogue des mss. de l'abbaye de Lobbes*, par M. Omont, (Saint-Pierre de Lobbes, au diocèse de Liège). — *Un précieux ms. de Virgile mutilé au* XVI[e] *siècle*, par M. Ém. Chatelain (important : on a retrouvé dans la couverture de la *Civilitas morum Erasmi*, Argentorati, Chr. Mylius, 1566, un fragment contenant *Æn.*, I, 1-128 et qui provient du même ms. que le fg. conservé dans BN. lat. 7906; les possesseurs d'autres exemplaires du même volume retrouveront peut-être d'autres feuillets de ce ms.). — *Les mss. de l'ancien collège du Trésorier*, par Ém. Chatelain (la plupart sont aujourd'hui à la Sorbonne). — *Projet d'association entre les bibliothécaires français*, par Ch. Mortet. — *J. Petzholdt*, par V. Mortet. — *Chronique des Bibliothèques.* — *Bibliographie, annonces, ouvrages nouveaux, catalogues de libraires, ventes publiques.* On le voit, l'érudition ne sera pas l'unique objet de cette Revue; elle contiendra une partie administrative qui constituera un poids mort pour la science. Ce sera de plus un de ces recueils, d'unité toute factice, où se rencontreront pêle-mêle l'orientalisme, la philologie classique, l'histoire du moyen âge, les articles techniques et les changements apportés par les conseils municipaux de Péronne et de Pont-Audemer « dans leur comité d'inspection près la bibliothèque de la ville ». Des trois articles de portée scientifique cités plus haut, le premier et le troisième auraient pu figurer dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* et le second dans la *Revue de philologie*.

— M. C. Lecuyer nous adresse la lettre suivante : « Dans la *Revue critique* du 1[er] juin 1891, M. S. Reinach affirme que deux terres cuites de ma collection représentant la femme à la fontaine et Ulysse naufragé sont *évidemment* fausses. Je tiens à prévenir vos lecteurs que M. S. Reinach *n'a pas vu* ces terres cuites, du reste parfaitement authentiques. Ceux d'entre eux qui désireront juger en connaissance de cause les verront, lorsqu'ils le voudront, chez moi, où je les accueillerai avec le plus grand plaisir. »

— Le 5[e] fascicule du *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas vient de paraître. Il contient les pages 305-384 et va du mot *Brouette* au mot *Cependant*.

ANGLETERRE. — M. Leland, le grand gipsologue, vient de publier à Londres (Fisher Unwin, 1891 ; in-8°, 270 pages illustrées par l'auteur) sous ce titre : *Gipsy-Sorcery and fortune telling*, un charmant volume de sorcellerie, dédié « aux membres du Congrès des traditions populaires de Paris, juillet 1889, et en particulier aux membres français du Congrès ». C'est un trésor d'incantations qui peut servir aux lecteurs et aux lectrices dans toutes les circonstances de la vie. Un index abondant en facilite l'emploi.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 juin 1891.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place d'associé étranger, laissée vacante par la mort de M. Gorresio. L'élection de la commission, chargée de proposer des candidats à l'Académie, est fixée au vendredi 23 octobre.

Le prix de numismatique (Allier de Hauteroche) est décerné à M. Ernest Babelon, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, pour son *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale* (tome I).

Le prix Bordin, sur cette question : *Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires*, est décerné à M. Philippe Fabia, professeur au lycée d'Aix.

Les récompenses du concours des Antiquités de la France sont décernées ainsi qu'il suit :

1re médaille : M. Camille Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux;*

2e médaille : M. Mercier : *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie);*

3e médaille : M. Jeanroy, *les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge;*

4e médaille : M. Edouard Forestié, *les Livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du* XIVe *siècle;*

1re mention honorable : M. J. Roman, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes;*

2e mention : M. Victor Mortet, *Maurice de Sully, évêque de Paris* (1160-1196);

3e mention : M. Louis Guibert, *la Commune de Saint-Léonard-de-Noblat au* XIIIe *siècle;*

4e mention : M. Jules de Lahondès, *l'Eglise Saint-Etienne, cathédrale de Toulouse;*

5e mention : M. N. du Puitspelu, *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais;*

6e mention : M. Joseph Roux, *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens.*

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Héron de Villefosse communique un mémoire de M. G. Lafaye, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, sur la mosaïque romaine récemment découverte à Saint-Romain-en-Gal (Rhône), près de Vienne (Isère). Le sujet principal représente les Saisons, sous la forme de quatre personnages allégoriques, accompagnés chacun de petits tableaux représentant les opérations de la vie rustique propres à chaque saison. Sur ces vingt-huit petits sujets, dix-neuf sont conservés, notamment tous ceux qui concernent l'hiver et l'automne.

M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, lit une note sur une coupe du musée de Winterthur (Suisse), qui porte une inscription magique chaldéenne du ve siècle. Cette inscription lui a été signalée par un éminent numismate suisse, M. Imhoof-Blumer, elle est particulièrement intéressante au point de vue paléographique.

M. Oppert signale un document publié par le R. P. Strassmaier, qui nous fait connaître un épisode, ignoré jusqu'ici, de l'histoire de Babylone. C'est un acte privé, relatif à un règlement de dot, qui est de la 1re année du règne d'un roi Samas-irib. Ce roi n'est pas connu : mais les parties qui figurent au contrat le sont, et l'on sait qu'elles vivaient sous le règne de Xerxès; on peut même fixer presque avec certitude la date de la pièce à l'an 481 avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque de l'expédition de Xerxès en Grèce. Il est permis d'en conclure que Babylone avait profité de l'absence du grand roi pour secouer le joug perse et se donner un prince autonome : Samas-irib fut le chef de cette tentative de sécession. Ainsi s'explique la sauvagerie avec laquelle, peu de temps après, au rapport des historiens, Xerxès, de retour de Grèce, dévasta Babylone, détruisit les temples de la ville et mit les prêtres à mort.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Ecole française de Rome. Fouilles dans la nécropole de Vulci*, exécutées et publiées, aux frais de S. E. le prince Torlonia, par Stéphane Gsell; — par M. Barbier de Meynard : Müller (H.), 1° *Al-Hamdâni's Geographie der arabischen Halbinsel*, 2° *Glossen zum Corpus inscriptionum semiticarum;* — par M. Schefer : Mohammed en-Nesawi, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti, prince du Kharezm*, texte arabe publié par O. Houdas; — par M. Deloche : Guyon, *la Préparation des lois;* — par l'éditeur : Euripide, *Alceste, texte grec*, avec un commentaire critique et une notice par H. Weil; — par M. Delisle : Vogüé (le marquis de), *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'Histoire de France, le 5 mai 1891* (extrait de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société); — par l'auteur : Duchesne (l'abbé), 1° *Liber pontificalis*, 6e livraison, 2° *le Liber diurnus et les élections pontificales au* VIIe *siècle* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-cinquième année 5 janvier 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 972 : MOORE, Dante and his early biographers (intéressant). — MALLESON, The Indian Mutiny of 1857 (souvenir instructif d'un héroïque épisode de l'histoire anglaise). — Tales by Leigh Hunt p. p. KNIGHT ; Tales and stories by Mary Wollstonecraft Shelley, p. p. GARNETT. — FRASER, Locke. — Julian Notary's ed. of the Kalender of Shepardes. — Superstitious use of the alphabet. — School books and the University Presses. — TAMM, Etymologisk Svensk Ordbog, I ; Zinck, Nordisk archaelogi ; REVENTLOW, Kongl. Vitterhets Historie og Ant. Ak. Manadsblad, oct déc. 1890, Yxformar fran Stenaldern ; Ringsjö fynden ; PETERSEN, Hypothesen om religiöse offer-og votivfund, fra Danmarks forhistoriske tid. (Aarb. f. nord. oldkynd. og hist., p. 209-252).

— N° 973 : FROUDE, Lord Beaconsfield. — Lives of Saints from the Book of Lismore, p. p. W. STOKES (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — SKINNER, Fifty years in Ceylon. — A Midsummer Night's Dream (Skeat). — Milton and Vondel (Edmundson). — Norfolk Manor Rolls, the Barwick mss. (Toynbee). — Homer and Odysseus (Lloyd). — GLASER, Skizze der gesch. Arabiens, I u. II (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — A Luther relic.

The Athenaeum, n° 3295 : NANSEN, The first crossing of Greenland, transl. from the Norwegian by GEPP, 2 vol. — MARSH, Annals of the hospital of St Wulstan. — BROWNE, Nelson (superficiel en somme). — MACRAY, Annals of the Bodleian Library (cf. *Revue*, n° 1). — Thomas Mun. — Poems in George Washington's copy-book. — A Hebrew poem on the Gunpowder Plot (Neubauer). — EVANS, The coins of the ancient Britons, supplement. — The musical notation of the middle ages (cf. *Revue* 1889, n° 31).

— N° 3296 : Beddoes, poetical works p. p. GOSSE. — Mrs OLIPHANT, Royal Edinburgh, her saints, kings, prophets and poets. — GASQUET and BISHOP, Edward VI and the Book of Common Prayer : an examination into its origin and early history (très intéressant et important). — Market Harborough Parish Records. — Sir Richard Steele (Aitken). — Talleyrand. — Experimental psychology (sur les recherches de M. MÜNSTERBERG). — Trad. en vers des « Greek dramatists ».

The Babylonian and Oriental Record, n° 12, (vol. IV) : CASARTELLI, The dog and death. — TERRIEN DE LACOUPERIE, The silk goddess of China.

Theologische Litteraturzeitung, n° 23 : ROHDE, Psyche, Seelencult u. Unsterblichkeitsglaube der Griechen, I. (excellent). — GIESEBRECHT, Beitr. zur Jesaiakritik (instructif). — BACHMANN, Praepar. u. Commentar zu den Psalmen. — CRAMER, De Brief van Paulus van de Galatiers. — SABATIER, De la vie intime des dogmes (cf. *Revue*, n° 47). — KUKULA, Die Mauriner Ausg. des Augustinus (cf. *Revue*, n° 41). — LEA, Chapters from the religions history of Spain (cinq études détaillées). — DALTON, Die evangel. Kirche in Russland. — JANSSEN, Zeit = und Lebensbilder, 4° ed.

— N° 24 : DELITZSCH, Assyr. Gramm. — DELFF, Das Vierte Evang. — HERRIS, Biblical fragm. from Mount Sinai. — PAULSON, Symb. ad Chrysostomum, II et Not. sur un ms. de Chrysostome. — STRICKER, Calvin als erster Pfarrer der ref. Gem. zu Strassburg. — DARDIER, Court de Gebelin. — PACHTLER, Ratio stud. et instit. schol. soc. Jesu, III.

— N° 25 : EURINGER, Der masorahtext des Koheleth. — LEFÉBURE, Hypogées royaux de Thèbes ; AMÉLINEAU, St Pakhôme. — CORSSEN,

Alterc. Sim. Jud. et Theoph. (cf. *Revue*, n° 46). — STAEHELIN, Gnost. Quellen Hippolyts in seiner Hauptschrift gegen die Haeretiker. — Zum Liber Diurnus. — BONNET, De mir. a. Mich. arch. Chonis patrato (cf. *Revue*, n° 147.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, III, 2 : Ad. SCHMIDT, Der Abschluss des deutschen Verfassungswerkes auf dem Wiener Congress. — SCHEFFER-BOICHORST, Die Urkunde über die Theil. des Herzogtums Sachsen 1180. — HAUPT, Waldensertum u. Inquis. im südl. Deutschland seit der Mitte des XIV Jahrh. — *Kleine Mittheil.* : BERNHEIM, Zur Sage von der Päpstin Johanna. — BERNAYS, Der Beiname gran capitan. — DRUFFEL, Ueber den Vertrag zwischen Kaiser u. Papst 1546. — FREY, Bindi's Monum. Stor. e art. degli Abruzzi. — SCHMARSOW, Puglia bei Lucca, der Stammort des Nicola Pisano? — *Nachr. u. Not.* — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* (d'oct. 1889 à fin avril 1890).

— IV, 1 : CHROUSTH, Zu den Konstanzer Konkordaten. — M. RITTER, Unters. zur Gesch. Wallensteins, 1625-1629. — HOOGEWEG, Die Kreuzpred. 1224 in Deutschland mit bes. Berüks. auf die Erzdiöcese Köln. — GOTTLOB, Des Nuntius Coppini Antheil an der Entthron. des Königs Heinrich VI u. seine Verurtheil. bei der röm. Kurie. — *Kleine Mittheil.* : v. BELOW, Zum Ursprung der deutschen Stadtverf. — V. GRUNER, Der Eindruck des Schill'schen Ausmarsches in Berlin. — SAUERHERING, Die neue Ausg. der Corresp. Fr. von Württemberg mit Napoleon. — Zur Hinrichtung der Sachsen 782. — *Berichte u. Resprech.* : BACHMANN, Die neuere deutsche Geschichtschreib. in Böhmen. — LIEBERMANN, Nuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter. — W. FISCHER, Nuere Liter. zur byzant. Gesch. — *Nachr. u. Not.* — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* (d'avril à fin juillet 1890, par O. MASSLOW).

Zeitschrit für Katholische Theologie, IV, 1890 : *Abhandlungen* : FRINS, Das Wesen der Sünde, IV. — SCHEID, Unfehlbark. des Papstes bei der Heiligsprech. — WIEZER, Zur Charakt. Luthers. — SCHMID, Verhältnis der Quantität zur Subztanz. — *Recensionen* : OSWALD, Die dogm. Theol.; OHLE, Die Essäer des Philo, Die pseudophil. Essäer u. Therapeuten; EBERLE, Social-polit. Fragen der Gegenwart; MELCHER, 150 Cyclus-Predigten; HILARIUS, Comp. theol. mor.; von MONTEFELTRO, Predigten; MONSABRÉ, Conferenzreden; Hosii ep. p. p. HIPLER et ZAKRZEWSKI. — *Analekten* : Streifl. auf das schrift. Wirken des sel. Petrus Canisius; Zum vierten Schöpfungstag; Ein fester Punkt für die Gesch. der Psalmensamml.; Zur Gesch. der Bodleiana; Die wissensch. Verd. der engl. Juden im MA; Der episc. Aciensis; Homilet. zu den Sonntagsevangelien.

Forschungen zur brandenb. u. preuss. Geschichte, III, 2 : LIESEGANG, Zur Verfassungsgesch. von Magdeburg u. Salzwedel. — SELLO, Die deutschen Rolande. — PACZKOWSKI, Der grosse Kurfürst u. Chr. Ludw. von Kalckstein, III. — NATZMER, Ein Jugendfreund Friedrichs des Grossen, Carl Dubislav von Natzmer. — KOSER, Zur Schlacht bei Mollwitz. — M. SCHNEIDER, Aus dem Nachlass des kurs. Artilleriehauptmanns Tielke, ein Beitrag zur Quellenkritik der Gesch. des siebenj. Krieges. — BORNHAK, Die preuss. Finanzreform von 1810. — *Kleine Mitt.* Zur Chronica marchionum Brand. (Sello); Preussen u. Schweden beim Ausbruch des siebenj. Krieges (Arnheim); Die Besetz. der Berliner Kommandantenstelle von dem siebenj. Kriege (Naudé). — Sitzungsber. des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg. — Aus den Sitzungsber. der Berliner Akademie. — Neue Erscheinungen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 25 : von WLISLOCKI, Vom wandernden Zigeunervolke (à n'utiliser qu'avec une extrême précaution). — Urkun-

denbuch der Stadt. Basel, I p. p. WACKERNAGEL et THOMMEN, (une des meilleures publications de ce genre). — Mitteil, zur vaterl. Gesch. hrsg. vom hist. Verein in St Gallen, XXIV. — Von ŒTTINGEN, Ant. Averl. Filaretes Tractat über die Baulust nebst seinen Büchern von der Zeichenkunst u. den Bauten der Medici. — GÜNTHER, Joh. Kepler u. der tell. Kosm. Magnetismus. (cf. *Revue*, nº 28).

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), tome XXXIII, 6e livr. : THIL-LORRAIN, Quels furent les vrais inventeurs de l'imprimerie ? — *Comptes-rendus* : VECKENSTEDT, Gesch. der griech. Farbenlehre (utile pour la lecture des épiques grecs). — Catulle, p. p. BENOIST-THOMAS; ELLIS, A comment. on Catullus (cf. *Revue*, nº 46). — RIEMANN, Synt. lat. — P. RENAN, La France chevaleresque ou les origines héroïques de la nation française, Epopée nationale. 1887 et 1888, 3 vol. (épopée en prose ou, si l'on veut, roman historique). — Corresp. secrète de Mercy, avec Joseph II et Kaunitz, p. p. d'ARNETH et FLAMMERMONT, I. (excellente). — GOODWIN, Syntax of the moods and tenses of the Greek verb. (clair, sûr, abondant). — Varia (A. de Ceuleneer). — (Actes officiels).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nov. 1890 : DEMBINSKI, Rome et l'Europe à la veille de la 3e période du Concile de Trente. — KETRZYNSKI, Die polnischen Urkunden des XII Jahrh.

Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino, fasc. II, vol. IV : ZENATTI, Una canzone capodistriana del sec. XIV sulla pietra filosofale. — *Varietà* : TEDESCHI, artisti istriani poco noti; GABOTTO, Senofonte Filelfo a Ragusa; JOPPI, Due carmi di Gerolamo Amaseo in lode dell' Alviano; ZENATTI, Calendimarso; SGULMERO, Giacomo da Riva pittore in Verona nel sec. XIV.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Vingt-cinquième année 12 janvier 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue de Belgique, 15 déc. 1890 : ROMBERG, Études de propriété littéraire. — GITTÉE, A propos du folklore des anciens. — *Essais et notices :* Em. de Laveleye, livres d'Italie. — MASPERO, Lectures historiques. (cf. *Revue*, 1890, n° 47, p. 379).

Literarisches Centralblatt, n° 52, (1890). G. A. MÜLLER, Christus bei Josephus Flavius (sera le bienvenu). — J. HAVET, Quest. mérov. V. Les origines de S. Denis. — Libri memor. capit Lundensis, p. p. WEEKE. — Cola di Rienzo, epistolario, p. p. GABRIELLI (donne l'idée du caractère du tribun, idée en somme peu favorable). — PRIBRAM, Oesterr. Vermittelungspol. 1654-1660 (cf. *Revue*, 1890, n° 32). — GHIRON, Annali d'Italia, III. — Kriegsgesch. Einzelschriften, XIII. Der Anteil des schles. Heeres an der Schlacht bei Paris 30 März 1814, (instructif). — THUDICHUM, Femgericht u. Inquis. ; LINDNER, Der angebl. Ursprung der Vemeger. aus der Inquis. (Lindner a raison, mais sous une forme trop acerbe). — REGNAUD, Princ. gén. de linguist. indo europ. — CASSEL, Die dreispr. Sardin. Inschrift (sagace). — OTTO, Die Sprichwörter u. sprichw. Redensarten der Römer, ges. u. erkl. (bon et utile). — DZIATZKO, Gutenberg's früheste Druckpraxis (compare les deux premières Bibles imprimées). — Gautier d'Arras, Œuvres, p. p. LÖSETH, I, Eracle (attendre l'introduction). — PETITOT, Accord des mythol. dans la cosmogonnie des Danites archiques. — WOLF, Das röm. Lager zu Kesselstedt. — HAUPT u. WEYSSER, Die Bau = und Kunstdenkm. Ratzeburg. — MOORE, Devel. and char. of Gothic archit. — CAUER, Staat u. Erziehung. — JUNGE, Die Vorgesch. der Stenogr. in Deutschl. XVII u. XVIII Jahrh.

— N° 1 : HEFELE, Conciliengesch. VI, 2e Ausg. p. p. KNÖPFLER. — PRASEK, Medien u. das Haus des Kyaxares (clair et convaincant). — Günther's Ligurinus, deutsch von VULPINUS (cf. *Revue*, 1890, n° 24). — MEISTER, Die Hohenstaufen im Elsass (bon). — Die böhm. Landtagsverhandl. VI, 1581-1585. — NÜBLING, Ulms Baumwollweberei im Mittelalter (recommandable). — SCHMIDT-WEISSENFELS, Das XIX Jahrh. Gesch. seiner ideellen, nation. u. Culturentw. (superficiel). — FRÖBEL, Ein Lebenslauf. I. (Mémoires détaillés d'un révolutionnaire). — PISCHEL u. GELDNER, Vedische Studien, I. — CHATZIARAPIS, Hero et Léandre (cf. *Revue*. 1890, n° 49). — G. MEYER, Etym. Wörterb. der alban. Sprache (très bon). — Eine altlomb. Margarethenlegende p. p. WIESE. — Ferd. Wolf, Kleine Schriften, p. p. STENGEL (recueil de fines et profondes études). — RAJNA, Le corti d'amore (conclusion vague, remarques savantes). — OHLE, Shakspeare's Cymbeline u. seine roman. Vorläufer (lecture, savoir, méthode). — Deutsche Literaturdenkm. des XVIII Jahrh. 29-30 et 32. — WIEDEMANN, Die Religion der alten Aegypter (cf. *Revue*, 1890, n° 50).

Deutsche Literaturzeitung, n° 51 : HASENCLEVER, Aus Gesch. u. Kunst des Christentums I. (six études pleines de savoir). — MARCKWALD, Elsasslothringh. Bibliographie, I. — Sili Italici Punica p. p. BAUER I, 1-10. (bon). — WEBSTER, Zur gutturalfrage im Gotischen. — KALFF, Geschiedenis der nederl. Letterkunde in de XVI Eeuw, 2 vol. (soigné et vivant). — SCHORN, Eiflia sacra oder Gesch. der Klöster u. geistl. Stift. der Eifel. — WENCK. Deutschland vor hundert Jahren, II. (très bon). — FÆH, Grundr. der Gesch. der bild. künste, I. Die vorchristl. Kunst. (court et superficiel). — KIRCHENBERGER, Josef II als Reformator des öst. Militärsanitätswesens. — Th. Storms Gesamm. Schriften, 19. — Gesellsch. für deutsche Liter. (séance du 19 nov.) — Röm. Institut der Görresgesellschaft.

— N° 52 : Bratke, Wegweiser zur Quellen = und Literaturkunde der Kirchengesch. (cf. *Revue*. 1890, n° 43). — Il Nuovo Risorgimento, I, 1 (recueil nouveau). — Delitzsch, Assyr. Wörterbuch III. — P. Girard, L'éduc. athén. (cf. *Revue*. 1889, n° 48). — Walther, Die deutsche Bibelübers. des M. A. I, Der erste Uebersetzungskreis. (important). — Giesebrecht, Gesch. der deutschen Kaiserzeit III. (cf. *Revue*, 1889, n° 10). — Pierling, Papes et tsars (cf. *Revue*, 1889, n° 52). — Berger, Gesch. der wiss. Erdkunde der Griechen, II (cf. *Revue*, 1890, n° 19). — O. Rossbach, Griech. Antiken des archäol. Museums in Breslau.

— N° 1 : Krauss, prakt. Theologie, I. — Bellesheim, Gesch. der kathol. Kirche in Irland, I (beaucoup de matériaux, mal composé). — Loth, Chrestom. bretonne (art. de Zimmer qui loue le travail, et profite de l'occasion pour prendre à partie M. d'Arbois et la *Revue critique*). — Schütz, Sophokl. Studien (point de vue conservateur). — Quintiliani de Inst. orat. liber I, p. p. Fierville (très louable). — Basch, W. Scherer et la philologie allemande (fort intéressant et chaud; l'auteur fait à ce propos l'éloge des travaux des Français, et ajoute qu'ils disputent la palme aux allemands avec sérieux et succès; « was sich in ihrem vornehmen und unparteiischen kritischen Organ, der *Revue critique*, abpiegelt »). — Bulle, Dantes Beatrice (presque sans valeur). — Pietschmann, Gesch. der Phönicier (remarquable). — Kaiserurk. in abbild. IX u. X. — Jungfer, Der Prinz von Homburg (étude historique, soignée, un peu confuse). — Antoniewicz, Ikonogr. zu Chrestien de Troyes (important). — Kuropatkin, Krit. Rückblicke auf den russ. türk. Krieg, III (à lire et à méditer).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 51 : Schütz, Sophokl. Studien (De bonnes remarques, laisse une impression défavorable). — Kahl, Democrit in Ciceros philos. Schriften (grand soin). — Beckmann, Num Plato artefactorum ideas statuerit (résultats à approuver en général). — Horaz Oden u. Epoden, erkl. von Küster (commentaire abondant). — Ovid, Tristia, p. p. Owen, (cf. *Revue*, 1890, n° 3). — Baumeister, Bilderhefte aus dem griech. u. röm. Altertum. — Varrentrapp, Joh. Schulze u. das höh. prakt. Unterrichtswesen in seiner Zeit.

— N° 52 : Mopsos u. Torrhebos (Knaack). — Dict. des antiq. grecques et rom. XIV. — W. Stern, Theopompos eine Hauptquelle des Diodor (ne s'occupe encore que de la langue). — Ries, De Aeneae Tactici comment. poliorcetico (contestables). — Güldenpenning, Die Kirchengesch. des Theodoret (cf. *Revue*, 1890, n° 19). — Ihm, Studia Ambrosiana (solide). — Harzmann, Quaest. scenicae. — Loret, Les flûtes égytiennes antiques. — Butel, L'éduc. des jésuites autrefois et auj. Un collège breton (histoire du collège de Vannes, et surtout, apologie de l'éduc. des jésuites).

— N° 1 : Lepsius, Griech. Marmorstudien, I. — Ilias, p. p. Cauer, I. 1-12 (1er art.). — Wessely, Griech. papyri des Louvre u. der Bibl. nat. (nouveaux textes de valeur). — Ausone, La Moselle, p. p. La Ville de Mirmont (beaucoup de soin et de zèle, mais à la fois « ergebnisslos » et « anspruchsvoll »; (cf. *Revue*, 1890, n° 10). — Trede, Das Heidentum in der röm. Kirche, Bilder aus dem relig. u. sittl. Leben Süditaliens (trop hostile à la vie italienne). — Vasconi, Il mito di Scilla e Cariddi nell' Odyssea. (Sans critique). — Bencker, Der Anteil der Periegese an der Kunstschriftstellerei der Alten (éclaircit des questions importantes). — Curti, Die Sprachschöpfung (n'est pas réussi). — Deecke, Beitr. zur Auffass. der latein. Infinitiv = Gerundial = und Supinumconstructionen. — Cricii carmina p. p. Morawski.

Zeitschrift für kathol. Theologie, I. — STENTRUP, Der Atheismus u. die sociale Frage. — SCHELLER, Wiederaufl. der durch eine Todsünde ertödteten Verdienste. — LIMBOURG, Das affective Moment in Predigt u. Katechese. — SCHMID, Defin u. Wesen der Quantität. — MICHAEL, prof. Sdralek über Altmann von Passau u. Gregor VII. — *Recensionen* : SCHELL, Kath. Dogm. I u. II; Les bened de Solesme, paleogr. music.; PIERLING, Papes et tsars; PIETRASANTA, Rectif; BÄUMKER, Das problem der Materie in der griech. Philos.; SCHWANE, Dogmengesch. der neueren Zeit; BEISSEL, Gesch. der Trierer Kirchen, II. — *Analekten* : Eine neue Erkl. des Hexameron, Asterisken zur Gesch. der Ordin. des hlg. Ignatius; Die ungar. Titularbischöfe; Wie dachte Gregor VII über die weltl. Gewalt; Abergl. Verehr. der 24 Aeltesten der Apoc.; Die Chorbischöfe VIII u. IX Jahrh.; Die Recurspflicht im neuesten Absolutionsrechte; Die griech. Orthodoxen u. der deutsche Protestantismus.

Theologische Literaturzeitung, nº 26 : KOLDE, Grenzen des histor. Erkennens. — Josephi opera, IV, p. p. NIESE (cf. *Revue*, 1890, nº 48). — SACK, Die altjüd. Religion im Ueberg. vom Bibeltum zum Talmudismus (écrit dans l'esprit d'A. Geiger). — ZAHN, Ein. Bemerk. zu Harnack's Prüf. der Gesch. des neutest. Kanons. — ZAHN, Gesch. des neut. Kanons, I, 2. — LOOFS, Leitfaden zum Studium Der Dogmengesch. 2ᵉ aufl. — Lactantii op. p. p. BRANDT et LAUBMANN, I (cf. *Revue*, nº 1). — KREBS, Die polit. Publicistik der Jesuiten u. ihrer Gegner vor Ausbruch des dreissigj. Krieges (bon : compétent et impartial).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-cinquième année 19 janvier 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 974 : Wemyss Reid, The life, letters and friendships of Richard Monckton Milnes. — Jephson, Emin Pasha and the rebellion of the Equator.— Scartazzini, Prolegomeni della Divina Commedia (indispensable). — Mackintosh, Scotland from the earliest times to the present Century (fait avec conscience). — Some American books (Frothingham, Boston Unitarianism, 1820-50; Smith, A synopsis of English and American literature; Axon, W. L. Garrison). — Why was the horse driven before it was ridden? (Ridgeway). — Widishins (Gollancz) — Vome English vii Documents temp. Henry (The Barwick mss.) — Stirling, Philosophy and theology. — Oriental translit. (Keane). — The early civilis. of Arabia (Glaser). — Schliemann. — The Antigone at Queen's College.

The Athenaeum, n° 3297 : G. Smith, A modern apostle. Al. N. Somerville. — Knight, Tales by Leigh Hunt; Garnett, Tales and stories by Mary Wollstonecraft Shelley; Robertson, Tales by Douglas Jerrold; Tales and sketches by Lord Beaconsfield. — Andrews, Old-time punishments. — Harris and Gifford, The acts of the Martyrdom of Perpetua and Felicitas; Harnack, De aleatoribus (cf. *Revue*, 1890, n° 47); Koetschau, Die Textüb. der Bücher des Origenes contra Celsus. — Sir Samuel Garth. — The rival Oriental Congresses. — Photography at the Bodleian library — Cartailhac, La France préhist. (cf. *Revue*, 1889, n° 48). — T. Sidney Cooper, My life. — Schliemann (Mahaffy).

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Ritter, 30 Jahre protest. Mission in Japan. — Luther, Kleiner Katechismus, Urtext p. p. Ebeling. — Kroman, Logik u. Psych. (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Böhmer, Reg. des Kaiserr. 751-918, p. p. Mühlbacher. — Urkundenbuch der Stadt Strassburg IV, 2 p. p. Schulte u. Wolfram. — Diplom. Aktstyker 1818-1819, p. p. Nielsen. — K. von Hase, Jugenderinn. — Otto u. Hasselblatt, Von den 14 000 Immatriculierten (destinées des anciens élèves de Dorpat : 131 professeurs d'universités; 1100 pasteurs; 1726 médecins; 313 officiers). — Harrisse, Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français (clair et intéressant, cf. *Revue*, 1890, n° 9, p. 178). — Francke, Die Abgabe der Pflichtexemplare von Druckerzeugnissen (sujet traité à fond). — Schellong, Die Jabim-Sprache. — Pleyte, Zur Gesch. der Hieroglyphenschrift (trad. du hollandais et méritait cet honneur). — Zander, Versus italici antiqui (très soigné, mais contestable dans les détails). — Galiens li Restorés p. p. Stengel (très méritoire publication avec des remarques instructives). — Filaretes, Tractat über die Baukunst, p. p. Oettingen.

Deutsche Litteraturzeitung n° 2 : Holtzmann, Comm. zu den Synopt. u. zur Apostelgesch. — Delectus veterum carminum arabic. p. p. Noeldeke (choix riche et caractérisque). — Josephi opera omnia, I, II, p. p. Naber (se justifie et a sa valeur propre, à côté de Niese). — Zander, Versus ital. ant. (nouveau livre sur le saturnien). — Henkel, Gœthe u. die Bibel (sans prétention). — Ransome, Short studies of Shakspeare's plots (clair). — Libri memor. capit. Lundensis. — Corresp. dipl. de Pozzo di Borgo et de Nesselrode, I; Maggiolo, Corse, France et Russie, Pozzo di Borgo. — Peters, Aus pharmaceutischer Vorzeit in Wort und Bild. — Wastler, Das Landhaus in Graz. — M. Bloch, Das mosaisch-talmudische Erbrecht. — Streng, Gesch. der Gefängnisverw. in Hambourg 1622-1872. — Kätchen von Heibronn, p. p. Siegen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 2. Lepsius, Griech. Marmorstudien, II. — Cauer, Homeri Ilias (2e art.) — Ludwich, Moschopuli in Batrachomyomachiam comm. — Maximiani elegiae, p. p. Petschenig

(très recommandable, cf. *Revue*, 1890, n° 44). — Laemmerhirt, De prisc. script. locis a Servio allatis (recherches difficiles et méritoires). — Dittmar, De Atheniensium more exteros coronis publice ornandi (intéressant). — K. Miller, Reste aus röm. Zeit in Oberschwaben: Karte der röm. Strassen u. Niederlassungen in Oberschwaben. — Schrumpf, A first Aryan reader (cf. *Revue*, 1890, n° 38). — Cauer, Staat und Erziehung

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-cinquième année 26 janvier 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet (Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1890. N° 1. A. DUMÉNIL, Auguste et la fondation de l'empire romain. — J.-F. BLADÉ, La Vasconie Cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert I. — L. G. PÉLISSIER, Catalogue annoté de quelques manuscrits de la bibliothèque Corsini. — Paul TANNERY, La question de Tacite.

— N^os 2 et 3. J.-F. BLADÉ, La Vasconie Cispyrénéenne (suite). — E. BOURCIEZ, La conjugaison gasconne d'après des documents bordelais. — MONDRY-BEAUDOIN, Une imitation provençale des Syracusaines. — P. HOCHART, Boccace et Tacite. — Marius MICHEL, Les Livres des Différences d'Isidore de Séville. — P. HOCHART, Siatutanda.

Revue historique, I, janvier-février : FAGNIEZ, Richelieu et l'Allemagne, 1624-1630. — Th. REINACH, Les periochae de la guerre sociale. — HAUSER, Ant. de Bourbon et l'Allemagne, 1560-1561. — *Bulletin :* France (P. Girard : Orient et Grèce; Monod et Farges, Hist. relig. et temps mod.); Italie (Cipolla : hist. du moyen-âge, I); Grèce (Carolidès). — *Comptes-rendus :* DIEHL, L'admin. byz. dans l'exarchat de Ravenne; HARTMANN, Unters. zur Gesch. der byz. Verwalt. in Italien; SEGER, Byz. Histor. des X u. XI Jahrh. — WALTHER, Die deutsche Bibelüb. des Mittelalters I; HAUPT, Waldenserthum u. Inquis. im süd-östl. Deutschland (très intéressants). — MEAUME et DES ROBERT, La jeunesse de Nicole de Lorraine. — GARDINER, A student's history of England from the earliest times to 1885, vol. I. (excellent pour les écoliers). — DE RUBLE, Ant. de Bourbon et Jeanne d'Albret; Le traité de Cateau-Cambrésis. — SCHLOSSBERGER, Polit. u. milit. Corresp. Koenig Friedrichs von Würtemberg mit Napoleon I, 1805-1813.— BAPST, Hist. des joyaux de la couronne de France. — Lettres de Grotius à Oxenstiern, p. p. NYSTRÖM (public. de l'Académie royale d'histoire de Suède).

La Révolution française. X, 7, 14 janvier : VIGUIER, La lutte électorale de 1789 en Languedoc. — RABBE, Les papiers de Sir James Bland Burges. — A. STERN, Une lettre de Mirabeau. — *Réimpressions :* Baudin des Ardennes. Du fanatisme et des cultes. — *Chronique et bibliographie :* PALLAIN, Le min. de Talleyrand sous le Directoire; LATASTE, Tables de la Constituante; MONCEAUX, La Révolution dans l'Yonne; ROUVIÈRE, Lundis révolutionnaires; TAINE, Le régime moderne (beaucoup d'objections et de remarques de détail à faire).

The Academy, n° 975 : poetical works of Matthew Arnold. — DOBSON, Four Frenchwomen (Ch. Corday, M^me de Genlis, M^me de Lamballe, M^me Roland) — NEWMAN, Miscellanies, III. — Some historical books (Domestic Papers of the reign of Charles I, 1644-1645, p. p. HAMILTON; Lina HUG and STEAD, Switzerland; SPENCE, Dreamland in history, the story of the Norman dukes; EWALD, Paper and parchment; EVERITT, Guillotine the Great. — Kinglake (not. nécrol.) — Ralf Strode. — Browning and Dante. — Why was the horse driven before it was bidden? — Odysseus and the Cyclops. — Widershins. — C. N. E. ELIOT, A Finnish grammar. — Buddhaghosa's description of old Hindu ascetics. — The early civilisation of Arabia. -- Ch. Keene.— The preservation of the monuments of ancient Egypt.

The Athenaeum, n° 3298 : TAINE, Les orig. de la France Contemp. Le régime moderne, I. — BARING GOULD, In Troubadour Land, a ramble in Provence and Languedoc. — The Century Dictionary, prepared under the superint. of W. D. WHITNEY, vols. II and III. — CHAPIN, Mountaineering in Colorado. — Kinglake (not. nécrol.) —

Photography at the Bodleian Library. — G. Chapman. — Platonic Teaching in ancient India. — Chaucer's prioress' greatest oath. — — Ch. Keene. — The date of Summer's last will and testament.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : Theolog. Jahresbericht, IX. — Evers, Luther .XIII. (nul) — Cheikho, Kitabu suarai'n-Nasrânijati. — Die ält. osnabrück. Gildeurkunden bis 1500, p. p. Philippi. — Walahfridi vita beati Galli; Vadian. Briefsamml. I. 1508-1518. (Excellente public. de la soc. hist. de Saint-Gall; l'art. contient nombre de corrections et remarques utiles). — Egloffstein, Fürstabt Balthasar von Dermbach 1570-1606. — Kiefer, Pfarrbuch der Grafsch. Hanau-Lichtenberg. — A. Schultz, Alltagsleben einer deutschen Frau zu Anfang des XVIII Jahrh (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Gerth, Der Begriff der vis major im röm. u. Reichsrecht. (très utile). — Toku-gawa-Gesetz-Sammlung, p. p. Rudorff. — Bugge, Etrusk. u. Armenisch (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Christ, Gesch. der griech. Liter. (Cf. *Revue*, 1891, n° 1). — Josephi opera omnia, p. p. Naber, II (plus utile que la petite édition de Niese). — Nöldeke, Beitr. zur Gesch. des Alexanderromans. (Importants résultats pour l'hist. de l'Orient et de la littérature générale). — Karten von Attika, aufgen. durch Offiziere u. Beamte des k. preuss. grossen Generalstabes, mit erl. Text von E. Curtius u. Kaupert. III-VI, Erl. Text von Milchhoefer.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3 : Baur. Zwinglis Theologie, ihr Werden und ihr System. (« gründlich und grundlegend »). — Hardy, Der Buddhismus (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Scott, Buddhism and christianity. — Lasswitz, Gesch. der Atomistik (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Hayn, Bibliotheca germ. nuptialis (supplément à la Bibl. germ. erotica du même auteur). — Abel u. Winckler, Keilschrifttexte zum Gebrauch bei Vorles. — Handb. der Klass. Altertumsw. p. p. Iwan Müller. II, griech. u. lat. Sprachw. (2e édit. revue par Brugmann et Stolz, très recommandable). — Hartman, De Phaedri fabulis (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — Heusler, Der Ljothahattr, eine metr. Unters. (Définitif). — Gréard, Edm. Scherer (très intéressant). — Friedländer, Darst. aus der Sittengesch. Roms, 6e éd. — Cronache Veneziane antichissime, p. p. Monticolo, I; Diario di Infessura, p. p. Tommasini (cf. *Revue*, 1890, n° 40). — Stadelmann, Aus der Regierungstät. Friedrichs des Grossen. (manque de dates et de références). — Harrisse, Chr. Colomb, les Corses et le gouv. fr. (cf. *Revue*, 1890, n° 9, p. 178). — Pollock, Das Recht des Grundbesitzes in England, uebers. von Schuster. — Oesterr. Städtebuch, III. — Sievers, Demetrius, Waterloo, Gedichte.

Theologische Literaturzeitung, n° 1 : The Critical Review of theol. and philos. Literature. — Düsterwald, Die Weltreiche u. das Gottesreich nach den Weissag. des proph. Daniel. — Bloch, Das mos. talm. Erbrecht. — Schiffers, Amwâs, das Emmaus des hlg. Lucas. — Kabisch, Das IV Buch Esra auf seine Quellen unters. — Herzog, Abris der ges. Kirchengesch. 2e Auf. p. p. Koffmane, I. — Sdralek, Die Streitschriften Altmanns von Passau u. Wezilo's von Mainz. — Koppelmann, Imm. Kant u. die Grundl. der christl. Religion.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

RUE BONAPARTE N° 28.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Journal asiatique, publié depuis 1822.
Une collection complète (1822-1889).. 1,000 fr.
Abonnement annuel. Paris : 25 fr. — Départements : 27 fr. 50. — Étranger : 30 fr. — Un mois : 3 fr. 50.

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX

Voyages d'Ibn Batoutah, texte arabe et traduction, par MM. *Defrémery* et *Sanguinetti*, Imprimerie nationale, 1873-1879 (nouveau tirage), 4 vol. in-8°........ 30 fr.

Index alphabétique pour Ibn Batoutah, 1859, in-8°.......................... 2 fr.

Maçoudi. Les Prairies d'or, texte arabe et traduction, par M. *Barbier de Meynard* (les trois premiers volumes en collaboration avec M. *Pavet de Courteille*), 1861-1877, 9 vol. in-8°.. 67 fr. 50

Chants populaires des Afghans, recueillis, publiés et traduits par *James Darmesteter*. Précédés d'une introduction sur la langue, l'histoire et la littérature des Afghans, 1890, 1 fort vol. in-8°.. 20 fr.

Le Mahavastu, texte sanscrit, publié pour la première fois, avec des introductions et un commentaire, par M. *Em. Senart*, membre de l'Institut. Tome I, 1882, in-8°.. 25 fr.

Tome II, 1890, in-8°.. 25 fr.

Meng-tseu, seu Mencium, Sinarum philosophum, latine transtulit *Stan. Julien*. Lut. Par., 1824, in-8°.. 9 fr.

Fables de Vartan, en arm. et en franç. par *Saint-Martin* et *Zohrab*, in-8°. 3 fr.

Éléments de la Grammaire japonaise, par le P. *Rodriguez*, traduits du portugais par *C. Landresse*; précédés d'une explication des syllabaires japonais, par *Abel Rémusat*, avec un supplément, in-8°.............................. 7 fr. 50

Élégie sur la prise d'Édesse par les Musulmans, par *Nersès Klaietsi*, publiée en arménien, par *J. Zohrab*, in-8°.. 4 fr. 50

Essai sur le Pali, ou langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange; avec six planches lithographiées et la notice des manuscrits pâlis de la Bibliothèque royale, par *E. Burnouf* et *Chr. Lassen*, 1 vol. in-8° (épuisé)................ 15 fr.

Observations sur le même ouvrage, par *E. Burnouf*, grand in-8°.......... 2 fr.

La Reconnaissance de Sacountala, drame sanscrit et prâcrit de Calidasa, publié en sanscrit et en français, par *A.-L. Chézy*, 1830, in-4°.................. 24 fr.

Yadjnadattabadha, ou la mort d'Yadjnadatta, épisode extrait du Râmâyana, en sanscrit et en français, par *A.-L. Chézy*, 1 vol. in-4°........................ 9 fr.

Vocabulaire de la Langue géorgienne, par *Klaproth*, in-8°............ 7 fr. 50

Chronique géorgienne, texte et traduction, par *Brosset*, 1 vol. in-8°...... 9 fr.

La traduction seule, sans le texte.................................... 6 fr.

Chrestomathie chinoise, publiée par *Klaproth*, 1833, in-4°.............. 9 fr.

Éléments de la Langue géorgienne, par *Brosset*, 1 vol. in-8°............ 9 fr.

Géographie d'Abou'lféda, texte arabe, publié par *Reinaud* et *de Slane*, 1840, in-4°.. 24 fr.

Radjatarangini, ou Histoire des rois du Kachmir, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. *Troyer*, 1840-1852, 3 vol. in-8°........................ 20 fr.

Précis de législation musulmane, suivant le rite malékite, par *Sidi Khalil*, cinquième tirage, 1883, in-8°.. 6 fr.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Vingt-cinquième année 2 février 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de l'Est, n° 1, janv. 1891 : PROST, Les instit. judic. dans la cité de Metz. — THIAUCOURT, Les biblioth. univ. et municipales de Strasbourg et de Nancy. — NERLINGER, Hagenbach et la domin. bourguignonne en Alsace (suite et fin). — *Variétés :* A. COLLIGNON, Une lettre inédite de Mirabeau. — *Comptes rendus :* Récentes public. sur Jeanne d'Arc (Blaze de Bury, Lesigne, Alex. Sorel, Mahrenholtz, Lanery d'Arc, Siméon Luce, etc.) — SEYBOTH, Das alte Strassburg (très complet; cf. *Revue*, 1890, n° 50). — Strassb. Zunft = und Polizeiverordnungen des XIV u. XV Jahrh. p. p. BRUCKER. I (cf. *Revue* du 8 déc. 1890). — BESSON, Fischart (excellent art. de Ch. Schmidt; cf. *Revue*, n° 31).

The Academy, n° 976 : Minutes of the Manchester Presbyterian Classis p. p. SHAW, I. — SAINTSBURY, Essays in English Literature 1780-1860 (toujours les mêmes mérites). — Mrs OLIPHANT, Royal Edinburgh. — GASQUET and BISHOP, Edward VI and the Book of Common Prayer, an examin. in to its origin and early history, with an appendix of unpubl. docum. — Mrs GOOCH, Face to face with the Mexicans; Susan HALE, Mexico (le premier ouvrage est naïf et sincère; le second, œuvre historique, est mal composé et négligé). — Glosses from Rome and Paris (W. Stokes). — Tunip and the land of Naharina (Howorth). — Why was the horse driven before it was ridden? (Ridgeway et Ely). — Odysseus and the Cyclops (Lloyd). — Widershins (Gollancz). — PRASEK, Medien und das Haus des Kyaxares (Sayce : très recommandable; entre autres, un fort juste jugement sur Ctésias; « full of original views and critical acumen »). — Sanskrit plays preserved as inscriptions (Kielhorn). — The Babylonian legend of Etana (Harper et Pinches). — T. Sidney COOPER, My life.

The Athenaeum, n° 3299 : Two sets of reminiscences (DE LÉON, Thirty years of my life on three continents : BEALE, The light of other days seen through the wrong end of an opera glass). — MOORE, Lect. and papers on the hist. of the Reform. in England and on the continent; WORSLEY, The dawn of the English Reform., its friends and foes; BECKETT, The English Reform. of the XVI century. — GUILLEMARD, Magellan (soigné et intéressant). — The Vicar of Wakefield, with a preface by A. DOBSON. — MAHAFFY, The Greek world under Roman sway, from Polybius to Plutarch (clair, attachant, suggestif, mais souvent des erreurs et des inexactitudes). — CLINCHE, Marylebone and St. Pancras. — The hon. Lady Taylor. — Autobiographic plagiarism (Seb. Evans). — Schliemann (Lambros). — Notes from Egypt.

The English Historical Review, janvier : MACAULAY (g. c.), The capture of a general council, 1241. — Miss Mary BATESON, Archbishop Warham's visitation of monasteries, 1511. — POLLEN, Dr Nicholas Sander. — WEYMANN, Oliver Cromwell's Kinsfolk. — DUNLOP, The plantation of Leix and Offaly. — Arthur PARNELL, Dean Swift and the memoirs of Captain Carleton. — *Notes and documents :* Γαραδδειδής (Bury); The Grammar Schools at Oxford, 1321 et the Black Death in Lancashire (Little); the will of Thomaso Giunti (H. F. Brown); Tunbridge Wells in 1659 (miss Hickson). — *Reviews of books :* WILSON, The State; MORRISON, The Jews under Roman rule; VIOLLET, Hist. des inst. polit. et admin. de la France, I (« as an index to historical literature Viollet's book is invaluable... thick of new suggestions »). — RHYS and EVANS, The Text of the Bruts from the Red Book of Hergest; DENIFLE and CHATELAIN, Chartularium Univers. Paris.; LUMBY, Edit. of Chronicon Glenrici Knighton; SHEPPARD, Literae Cantuarienses; WALPOLE, Life of Lord John Russell; BODEMANN, Briefe der Kurf. Sophie von Hannover.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : H. SCHMIDT, Handbuch der Symbolik. — STAEHELIN, Die gnost. Quellen Hippolyts in seiner Streitschrift gegen die Häretiker. — Juvencus p. p. HUEMER (fait avec grand soin; cf. *Revue*, n° 1). — PASTOR, Gesch. der Päpste, II, im Zeitalter der Renaissance bis zum Tode Sixtus' IV (très intéressant, et contient nombre de documents inédits). — Cartularium der Abtei Marienweerd, p. p. de FREMERY. — TOLLIN, Gesch. der franz. Colonie in Magdeburg III, 2. — KRONES, Joseph Freiherr von Simbschen u. die Stell. Oesterreichs zur serb. Frage (plus détaillé et profond que le travail de Beer). — BUCHHOLTZ, aus dem oldenburger Lande. — MIDDENDORF, Ollanta, ein Drama der Keshua-Sprache. — KANELLAKIS, Χιακὰ ἀνάλεκτα (complément précieux du livre de Pospatis). — Nicole Bozon, Contes moralisés p. p. Lucy Toulmin SMITH et Paul MEYER (très important pour la connaissance de la poésie didactique du moyen âge, et surtout des fables). — DREXLER, Der cultus der aegypt. Gottheiten in den Donauländern (fait avec soin). — H. CASSEL, Unser Meister Adolf Diesterweg.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 26 : HANN, Die Vertheil. des Luftdrucks über Mittel und Südeuropa. — FALIGAN, La légende de Faust ; TILLE, Die deutschen Volkslieder vom Doctor Faust.

— N° 1 : W. cf. NEUMANN, Der Reliquienschatz des Hauses Braunschweig — Lüneburg. — KRAUSS, Lehrb. der prakt. Theol. ; ACHELIS, Prakt. Theologie, I. (cf *Revue*, 1890, n° 50). — K.-J. NEUMANN, Der röm. Staat. u. die allgem. Kirche bis auf Diocletian, I. (à la fois solide et lumineux).

Zeitschrift für romanische Philologie (Halle, Niemeyer), 1891, 1-2. NAGEL, Die altfr. Uebersetz. der Consolatio philos. des Boethius von Renaut von Louhans. — SUCHIER, Inhalt u. Quelle des ält. franz. Gedichts, die Sequenz auf Eulalia. — RAJNA, Frammenti di redazioni italiane del Buovo d'Antona. — SCHUCHARDT, Romano-Magyarisches. — VORETZSCH, Der Reinhard Fuchs Heinrichs des Glichezâre und der Roman der Renart. — STIEFEL, Lope de Rueda u. das italien. Lustspiel *et* Notizen zur Gesch. u. Bibliogr. des span. Dramas. — MUNTHE, Verm. span. Beiträge. — *Vermischtes :* SCHULTZ, Guiraut Amic bei G de Montanhagol ; R. KÖHLER, Zu Stengels Sammlung kleinerer Schriften von Ferd. Wolf ; SCHULTZ, Ein Lied von Gautier d'Espinau ; SCHUCHARDT, prov. altfr. *anceis*, etc., ital. *adesso*, franz. *maint*, span. *dejar ;* W. MEYER-LÜBKE, ital. *attillare*, span. *cacho*, franz. *gosier et mélèze*, ostfr. *nazier*, nordit. *patta*, ital. *seccia ;* franz *voison ;* SETTEGAST, franz. *coche*, Sau ; *andain*, *andare*. — *Besprechungen :* LAUCHERT, Gesch. des Physiologus (cf. *Revue*, 1889, n° 24). — Literatura populara romana de M. GASTER, (Rudow). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (cf *Revue*, 1890, n° 50). — Revista Lusitana, p p. Leite de VASCONCELLOS, I. — Archivio glottologico. XI, etc.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, déc. 1890 : WINDAKIEWICZ, Les mss. de Callimaque. — MIODONSKI. Incerti auctoris exhortatio de pœnitentia (Bibl. de l'Arsenal. n° 550, saec. XIII, fol. 128-130). — W. ABRAHAM, Die Kirchl. Verhältnisse Polens bis zur Mitte des XII Jahrh. (forme l'introd. d'une histoire du droit ecclésiastique en Pologne).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingt-cinquième année 9 février 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 7, janv.-févr. 1891 : GAIDOZ, La fée Mélusine à Luxembourg. — KRAUSS, L'opération d'Esculape. — TUCHMANN, La fascination, A, Effets de la fascin. — H. G. La lecture de la pensée. — La chanson de Petit-Jean, III. — Chans. pop de la Basse-Bret. XXV. La femme aux deux maris (Ernault). — Les rites de la construction, V. — Les aqueducs, I. — Les digues, I, en pays flamand. — Oblations à la mer et présages, XIII. Le jour néfaste des pêcheurs achantis. — Le passage de la ligne, IV. King Arthur. — Le suicide, III, chez les Malabres. — *Bibliogr.* : HARTLAND, The science of fairy tales (étude qui sera la bienvenue); MAC RITCHIE, The testimony of tradition (ne satisfait pas entièrement, mais on reconnaitra l'étendue des recherches et l'ingéniosité des rapprochements); STEINTHAL, Zu Bibel und Religionsphilosophie, Vorträge u. Abhandl. (sermons laïques).

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 1 : BORGEAUD, Premières constitutions de la démocratie américaine. — BOUTMY, La place des sciences écon. et sociales dans l'enseign. sup. — SILVESTRE (J.), Introd. à l'étude du droit annamite (suite). — GAUVAIN, Les cinq missions de Lord Stratford de Redcliffe à Constantinople. — P. de QUIRIELLE, Pie IX et l'Eglise de France. — Répertoire de l'hist. diplom. depuis le Congrès de Westphalie (suite). — *Analyses et comptes-rendus* : COPPIN, Quatre républiques de l'Amérique du Sud; RADCLIFFE COOKE, Four years in Parliament with hard labour.

The Academy, n° 977 : LE GALLIENNE, G. Meredith. — Albert of Erbach. — Edm. GOSSE, Ph. H. Gosse. — Longinus on the sublime, transl. by HAVELL. — SETON-KARR, The Marquess Cornwallis (clairement exposé et en un style souvent excellent). — Lives of saints from the Book of Lismore. — In Taphnis. — Tunip and the land of Naharina. — Why was the horse driven before it was ridden ? — BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul IV (cf. *Revue*, 1890, n° 41). — Shambala. — Excav. in Egypt (Petrie). — Discoveries at Thebes (Isaac Taylor).

The Athenaeum, n° 3300 : Card. Newman. — H. MEYER, The first ascent of Kilimanjaro. — EVANS, Hist. of Hendon. — FLETCHER, Gustavus Adolphus and the struggle of protestantism for existence (bon travail). — Notes from Cambridge. — Walpole's hints for discovering Junius. — A source of the Book of Tobit (Bickell). — The Dictionary of Antiquities. — POLLARD, English Miracle Plays, Moralities and Interludes.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : ZAHN, Das Deuteronium. — RÖHRICHT, Bibliotheca geographica Palaestinae. — JOHNSON, The rise of christendom (encore un de ces coups de pistolet, partis d'Angleterre, qui viennent soudain nous troubler dans notre quiétude; en somme, ouvrage d'un nouvel Erostrate, passer à l'ordre du jour). — JURITSCH, Otto von Bamberg (cf. *Revue*, 1890, n° 11). — MAYER, Die Neuorgan. Herzog Albrechts V (instructif). — B. SCHMIDT, Reiseerinn. Heinrich's Reuss Posthumus 1593-1616. — Fournier l'Américain, mém. secrets, p. p. AULARD (cf. un prochain art. de la *Revue*). — LAMMERT, Gesch. der Seuchen, Hungers = und Kriegsnoth zur Zeit des dreissigjähr. Krieges (méritoire à un haut degré). — SALHANI (S. J.). Contes arabes (on sera très reconnaissant de ce don au savant père). — GOMPERZ, Apologie der Heilkunst, griech. Sophistenrede V Jahrh. — COSTOMIRIS, Les écrits inédits des anciens médecins grecs (très louable entreprise dont on souhaitera le prompt achèvement). — NOELDECHEN, Tertullian (bonne caractéristique, parfois un peu courte, mais une biographie de T. est-elle possible? En tout cas, travail qui marque un progrès à beaucoup

d'égards). — HOLZ, Urgerm. geschl. e u. Verwandtes (intéressant et habilement fait).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : HARRIS, and GIFFORD, The Acts of the Martyrdom of Perpetua and Felicitas (art. de O. Gebhardt). — The Kauzika-Sutra of the Atharva-Veda, p. p. BLOOMFIELD, (important). — IMMISCH, Klaros, Forsch. über griech. Stiftungssagen ; BURESCH, Klaros, Unters. zum Orakelwesen des späteren Altertums (Le travail d'Immisch est manqué et doit être refait avec une sévère méthode ; celui de Buresch est assez bon, mais gâté par un style prétentieux). — Cats' Spaens Heydinnetie, p. p. HETTEMA, Hooft's Granida, p. p. VAN DEN BOSCH. — E. ETIENNE, La langue française, depuis les origines jusqu'à la fin du XIe siècle, I, phonetique, déclin. conjug. (à peine recommandable aux commençants et bien inférieur aux ouvrages qui poursuivent le même but). — MENZEL, Die Entsteh. des Lehnwesens (de la sagacité, mais contestable). — G. Weber, Allgem. Gesch. — König Maximilian II von Baiern u. Schelling, Briefwechsel p. p. TROST u. LEIST, (source de premier ordre pour l'histoire du roi, quelques traits pour la caractéristique du philosophe). — Chr. GRUBER, Die Bedeut. der Isar als Verkehrsstrasse. — DUHN u. JACOBI, Der griech. Tempel in Pompeii (réussi, mais en partie seulement). — PEISKER, Die Knechtschaft in Böhmen. — NEFF, Gesch. des Infanteriereg. von Goeben. — NEUBOURG, Bensberg u. sein Cadettenhaus.

— N° 5 : KOFFMANN, Herzogs Kirchengesch. I u. II. — FRAZER, The Golden Bough (instructif en somme). — Gesenius' Hebr. Gramm. 25e éd. p. p. EUTING. — DANIELSSON, Epigraphica (cf. *Revue*, 1890, n° 29). — TRAUTWEIN, De prologorum Plautinorum indole atque natura (art. de discussion de Dziatzko). — MUNCKER, Klopstock *et* Klopstocks Oden (cf. *Revue*, 1889, n° 41). — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. I (intéressant, souvent neuf, mais la méthode historique n'est pas sûre). — EGLOFFSTEIN, Fürstabt Balthasar von Dermbach u. die cathol. Restaur. im Hochstifte Fulda. — GIZYCKI, W. L. Garrison. — SELER, Altmexican. Studien (renferme deux essais « Ein Capitel aus dem Geschichtswerk des P. Sahagun », et « Sacrale Gefässe der Zapoteken »). — OECHELHAUSER, Der Bilderkreis zum wälschen Gast des Thomasin (sur les enluminures de dix mss.) — WALCKER, Adam Smith (soigné). — LIPPMANN, Gesch. des Zuckers (excellent).

Philologische Wochenschrift, n° 3 : Erinn. an Schliemann, I. — L. von SYBEL, De Platonis prooemiis academicis. — GÜNTHER, De ea quae inter Timaeum et Lycophronem intercedit ratione (résout la question). — Casina p. p. SCHOELL (1er art.) — FABRICIUS, Theben (cf. *Revue*, 1890, n° 29). — KOPECKY, Die attischen Trieren (utile). — VIERECK, Sermo graecus quo s. p. q. r. in scriptis publicis usi sunt (en somme, soigné et sera le bienvenu).

— N° 4 : Schliemann, II. — Dionis Cassii hist. rom. p. p. MELBER, I (en progrès sur Dindorf, mais à beaucoup d'égards insuffisant et n'est pas encore l'édition qu'on attendait). — Casina, p. p. SCHOELL, (2e art. sur ce travail très méritoire et qui éclaire plus d'un passage). — MAHAFFY, A hist. of classical Greek literature (au-dessous de Jevons). — HOLM, Griech. Gesch. III. 4 Jahrh. bis zum Tod Alexanders. — HAEBERLIN, Studien zur Aphrodite von Melos. — LANÉRY D'ARC, Hist. de la propriété prétorienne à Rome (clair, sans rien de nouveau, et quelques assertions erronées). — CARRÉ, Les pédagogues de Port Royal. — VOSS, Die pädag. Vorbild. zum höh. Lehramt in Preussen u. Sachsen.

Le Puy. Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingt-cinquième année 16 février 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales du Midi, n° 9, janvier : OMONT, Les mss. de Pacius chez Peiresc et Holstenius. — L.-G. PÉLISSIER, Quelques lettres de Bayle et de Baluze. — TAMIZEY DE LARROQUE, Billets languedociens inédits extraits de la Méjanes (Cujas, Du Faur de Saint-Jory, Desclau, Garrigues). — *Mélanges et documents* : I. Levée d'un subside dans le diocèse d'Albi, en 1407, pour le rachat du château de Lourdes (Portal); II. Un dicton gascon dans la « Revue des Deux Mondes » (A. T.). — *Comptes-rendus* : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Rech. sur l'orig. de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (livre d'une haute portée qui dévoile et illumine un vaste horizon, à peine entrevu confusément jusqu'ici). — APPEL, Provenz. Inedita aus Pariser Handschriften. — MASSIP, Le collège de Tournon. — MOULENQ, Le livre juratoire de Beaumont de Lomagne. — DUBOUL, La fin du parlement de Toulouse. — MÉCHIN, L'enseignement en Provence avant la Révolution.

The Academy, n° 978 : MOORE, The hist. of the Reform. in England and on the continent. — BIKELAS, Seven essays on Christian Greece, translated by the Marquess of BUTE. — CHERRY, Lectures on the growth of criminal law in ancient communities. — Some classical translations. — G. Meredith and his critics. — Potiphera and similar names (Tomkins). — The gods of the Slavs and Scythians (Ch. Johnston). — Lives of saints from the Book of Lismore (Mac Carthy). — GLADSTONE, The impregnable rock of Holy Scripture, (très regrettable publication qui réjouira les ennemis de M. Gladstone et effraiera ses amis). — Schliemann. — The ancient Egyptian monuments (H. Wallis).

The Athenaeum, n° 3301 : Correspondence of Princess Lieven and Earl Grey, p. p. Guy LE STRANGE, III. — H.-F. BROWN, The Venetian printing press, an historical sketch, based upon documents for the most part hitherto unpublished (très intéressante et importante contribution à l'histoire de l'imprimerie à Venise). — W. WALLACE, Life of Arthur Schopenhauer. — The British Museum papyri. — The friends of Keats. — The Petrie papyri. — Talleyrand.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : HAUPT, Waldensertum u. Inquisition im südostl. Deutschland. — Der eth. Tractat der Mischnah Pirke aboth, übers. von KRISTELLER. — SDRALEK, Die Streitschriften Altmann's von Passau u. Wezilo's von Mainz (fait avec grand soin). — SAEGMÜLLER, Die Papstwahlen u. die Staaten 1447-1555. — Doc. sur les relat. entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1583, p. p. P.-L. MÜLLER et DIEGERICK. II. Troubles des malcontents et des Gantois, 1578-1579. — Württemb. Jahrb. für Statistik u. Landeskunde, I, 3. Anteil der würt. Felddivision am Kriege, 1870-71. — JEPHSON u. STANLEY, Emin Pasha u. die Meuterei in Aequatoria. — HIRTH, Chines. Studien, I. (méritoire). — DIELS, Sibyllin. Blätter (petit livre agréable à lire). — SCHIPPER, Zur Kritik der Shakespeare-Bacon Frage (cf. *Revue*, 1890, n° 28). — WÖLFLIN, Salomon Gessner (intéressant). — KINCH, L'arc de triomphe de Salonique (bon travail). — A. SPRINGER, Der Bilderschmuck in den Sakramentarien des früheren Mittelalters (clair et fécond en résultat). — DONOP, Ausstell. der Radier. von B. Mannfeld; Fr. Geselschap u. seine Wandgem. in der Ruhmeshalle. — GRÆSEL, Grundzüge der Bibliothekslehre, neubearb. von Petzholdt's Katech. der Bibliothekslehre.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : SCHILLING, Quellenlectüre u. Geschichtsunterricht. — SCHUBERT, Herodots Darst. der Cyrussage. — ALTSCHUL, De Demetrii rhetoris aetate; BEHEIM-SCHWARZBACH, Libellus Demetrii nomine inscriptus quo tempore compositus sit. — THEWREWK

DE PONOR, Festus, I (réimpression améliorée du texte de Müller). — POGATSCHER, Zur Lautlehre der griech. lat. u. rom. Lehnworte im Altengl. (intéressant). — IMHOOF-BLÜMER, Griech Münzen. — GITTERMAN, Ezzelin von Romano, I. Die Gründ. der Signorie (très détaillé et neuf). — CHILD, Church and state under the Tudors (tableau fidèle et habilement tracé — excepté l'introduction). — ZIMMERMANN, Maria die Katholische (pamphlet). — SCHÜTZ. Der Seifenbergbau im Erzgebirge u. die Walensagen. — ESCHER, Triton u. seine Bekämpf. durch Herakles (soigné et sagace).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 2 : BINDI, Monum. stor. ed artistici degli Abruzzi (cf. *Revue*, 1890, n° 26). — ESCHER, Triton u. seine Bek. durch Herakles (travail fait avec beaucoup de peine, mais dont on ne peut approuver les parties essentielles). — MEISTER, Die Hohenstaufen im Elsass (détaillé et fait connaître les possessions des Staufen en Alsace pour la première fois ; mais le tout manque « an Zuverlässigkeit, Vollständigkeit, richtiger Schätzung und Unterscheidung »). — GOTTLOB, Aus der Camera apostolica des XV Jahrh (cf. *Revue*, 1890, n° 9). — BAUMANN, Einf. in die pädagogik, Gesch. der philos., Elem. der philos. (art. de l'auteur).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 5 : Schliemann, III. — DIELS, Sibyll. Blätter (recherches importantes pour l'histoire de la civilisation romaine et de la religion antique). — Juvencus p. p. HUEMER, (cf. *Revue*, n° 1). — STSCHUKAREW, Unters. auf dem Gebiet der athen. Archontenliste des III Jahrh. 300-265 (travail de grand mérite et qu'on peut déclarer excellent en maints endroit). — KOLDEWEY, Die antiken Baureste der Insel Lesbos (la tâche a été remplie avec dévouement, habileté et bonheur). — SKUTSCH, De nomin. latinis suffixi *no* ope formatis (cf. *Revue*, 1890, n° 52).

— N° 6 : Zur griech. Anthologie (Rubensohn). — RUPPERSBERG, Die Eirene des Aristophanes (très recommandable). — Thukydides-Classen, II, 2, 4° ed. p. p. STEUP. — Horaz, Episteln, deutsch von KIPPER. — PETERS, de C. Val. Flacci vita et carmine. — Statius, Lied von Theben, deutsch von IMHOF. — DE VRIES, De cod. Cicer. Cat. Maj. Parisino (« essai réussi »). — SCHLUMBERGER, Nicéphore Phocas (cf. *Revue*, 1890, n° 26). — DIEHL, Exc. archéol. en Grèce (cf. *Revue*, 1890, n° 44). — LUEBECK, Das Seewesen der Griechen u. Römer (soigné et habile). — EBERS, Die hierogl. Schriftzeichen der Ægypter — GEORGES, Lexicon der lat. Wortformen, II-V (très bon). — NEFF, Uldaricus Zasius, ein Beitr. zur gesche des Human. am Oberrhein, I.

Theologische Literaturzeitung, n° 2 : GRILL, Zur Kritik der Komposition des Buchs Hiob. — LOBSTEIN, La doctrine de la sainte Cène (remarquable). — GEORGIADES (en grec, publication qui contient le 4° et dernier livre du commentaire d'Hippolyte sur le Livre de Daniel). — MYER, Qabbalah, (matériaux abondants, manque un peu de clarté). — LANGE (K.), Der Papstesel — Public. des Vereins für Reformationsgeschichte : GURLITT, Kunst u. Künstler am Vorabend der Reform ; KAWERAU, Murner u. die Kirche ; SCHALL, Hutten ; BAUMGARTEN, Wie Wertheim evangelisch wurde ; MEINHOF, Dr. Pommer-Bugenhagen u. sein Wirken. — OTTO, Gesch. der Reform im Erzherzogtum Oesterreich unter Maximilian II. — TOBIEN, Kirchengesch. von Schwelm bis im XVII Jahrh.

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII, oct.-déc. 1890 : *Abhandlungen* : SEMBRZYCKI, Die Reise des Vergerius nach Polen 1556-1557, sein Freundeskreis u. seine Königsberger Flugschriften aus dieser Zeit. — BUCHHOLZ, Erkl. u. Emend. zu den drei Königsb. Zwischenspielen 1644. — BONK, Ortsnamen in Altpreussen. — BECKHERRN, Nachtrag zu dem

Aufs. Gesch. der Befestig. Königsbergs. — TREICHEL, Handwerks-Ansprachen. — *Kritiken und Referate :* Hanserecesse, III, 1477-1580, p. p. D. Schäfer, 4; *id.* II, 1431-1476, p. p. VON DER ROPP, 6; Liv = Est = und Kurländ. Urkundenbuch IX, 1436-1443; KNAAKE, Schenkendorf, der deutsche Kaiserherold, sein Leben u. seine Bedeutung; WITT, Geschichte aus der Geschichte; HECHT, Worin besteht die Hauptgefahr für das human. Gymn. u. wie lässt sich derselben wirksam begegnen; ULE, Die Tiefenverh. der Masurischen Seen; LEJEUNE-DIRICHLET, Güssfeldt u. das hum. Gymn. — *Mitteil u. Anhang :* SZADOWSKI, Urkundenfund u. Urkundl.; SEMBRZYCKI, Die Kirche zu Gr. Rosinsko; CONRAD, Die Figuren auf dem Burgkirchenplatzthor zu Königsberg. — REICKE, Kantbibliogr. 1889. — Univ. Chronik 1890. — Altpreuss. Bibliogr. 1889.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent 23.

N° 8 Vingt-cinquième année 23 février 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 1 : D'Arbois de Jubainville, Recherches sur la plus ancienne hist. des Teutons. — De La Villemarqué, Anciens noels bretons. — Whitley Stokes, The second battle of Moytura. — Thédenat, Noms gaulois, barbares ou supposés tels dans les inscr. — Nettlau, Notes on Welsh consonants. — *Mélanges :* Textes irl. p. p. Windisch. — D'A. de J. Dennotaurus. — S. Reinach, Les Hyperboréens. — D'A. de J. Saint-Denis portant sa tête sur sa poitrine. — *Bibliographie :* D'A. de J. Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France. — Chronique.

The Academy, n° 979 : Mozley, Letters from Rome. — Fletcher, Gustav Adolphus and the struggle of Protestantismus for existence (instruit et attachant). — Hill, With the Beduins. — Wallace, Life of Schopenhauer. — Dean Plumptre. — Aristotle on the constitution of Athens (Sandys). — Southern Palestine in the XV century (Sayce). — Live of saints from the Book of Lismore (Stokes) — Euripides on Menander (Lowdall). — Lectures and papers on the hist. of Reform. (Coolidge). — Plautus, Miles gloriosus, p. p. Goetz (indispensable et tiendra le premier rang pendant longtemps). — New Jaina inscr. from Mathurâ (Bühler). — The Siloam inscription (Conder).

The Athenaeum, n° 3302 : Morley, Studies in literature. — La polit. franç. en Tunisie. — Corresp. of W. Aug. Miles on the French Revol. 1789-1817, p. p. Ch. P. Miles (importante publication). — Hatch, The influence of Greek ideas and usages upon the Christian church (des négligences en assez grand nombre, mais le livre « is full of wise suggestions »). — Oriental literature : Persian plays; Biddulph, Afghan poetry of the XVII century, J. Darmesteter, Rapport annuel à la Soc. asiat. (rapport élevé à la dignité de l'histoire); Cordier, Notice sur la Chine (suivie d'informations); Hirth, Chinesische Studien ; Blumhardt, Catal. of Hindustani printed books in the library of the British Museum ; — The date of the Constitution of Athens. — A Barlaam and Joasaph parable in the Mahabharata (Clouston). — The unanimous vote in primitive assemblies (Gomme). — The Roman wall and ditch of London. — The Scottish metrical psalter of 1566.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : Acta et decr. sacr. concil. rec. VII. — Alker, Die Chronologie der Bücher der Könige (n'avance pas la science). — Gerdes, Gesch. des deutschen Volkes u. seiner Cultur zur Zeit der carol. u. sächs. Könige (travail qui enrichit la littérature historique sur le moyen âge). — Urkundenb. des Hochstiftes Halberstadt, p. p. Schmidt, IV. — Fürstenberg. Urkundenbuch, VI. — Wertheimer, Gesch. Oesterreichs u. Ungarns im ersten Jahrzehnt des XIX Jahrh. II. Von Presburg bis Schönbrunn. — Lippmann, Gesch. des Zuckers (très solide et sérieux). — Keilschriftl. Bibliothek. p. p. Schrader, II. — Noeldeke et Müller, Delectus veterum carminum arabicorum (très utile). — Strack, Hebr. gramm. 3e éd. — Klotz, Grundzüge altrömischer Metrik (à faire beaucoup de menues objections qui ne rabaissent pas le mérite de l'auteur). — Heine, Sämmtl. Werke, p. p. Elster, VII.

Deutsche Literaturzeitung, n° 7 : Eusebius, The church history, transl. by Giffert ; *id.* The life of Constantine, transl. by Richardson. — Intern. Journal of Ethics. — Lasson, Sint ut sunt ; Walter, Bildung, nicht Gelehrsamkeit ; Conradt, Dilettantentum, Lehrerschaft u. Verwaltung ; De Lagarde, Güssfeldt's Reorganisation unserer Gymnasien ; Baenitz, Das neue Gymn. ; Zeller, Gymn. u. Univ. ; Dohna-Wundlacken, Der Feind im eignen Lager ; Ohlert, Die deutsche Schule

u. das Klass. Gymn. — Aristotle on the Constitution of Athens, p. p. KENYON (art. de Diels; cf. un prochain art. de la *Revue*). — KELLE, Die St. Galler deutschen Schriften u. Notker Labeo (très solide). — Urkundenbuch der Stadt u. Landschaft Zürich, p. p. ESCHER u. SCHWEIZER, I. — Mém. du duc des Cars (cf. *Revue*, 1890, n° 25). — H. MEYER, Ostafrikan. Gletscherfahrten. — HEYD, Die grosse Ravensburger Gesellschaft (important pour l'hist. du commerce allemand). — FOUCART, Camp. de Prusse, Prenzlow-Lubeck.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 3 : ZAHN, Gesch. des neutestam. Kanons, I, 2 (long art. de Weizsäcker). — TSCHACKERT, Urkundenbuch zur Reformationsgeschichte des Herzogthums Preussen. I. Band, Einleitung. II. Band, Urkunden, 1523-1541. III. Urkunden, 1542-1549 (art. de l'auteur).

Theologische Literaturzeitung, n° 3 : DELITZSCH, Commentar über das Buch Jesaia (4e édit. entièrement remaniée). — ZAHN, Das Deuteronomium (rien de nouveau, et n'est pas toujours au courant). — BOUSSET, Die Evangeliencitate Justins des Märtyrers in ihrem Wert für die Evangelienkritik (début très méritoire). — BAUM, Kirchengesch. für das evangel. Haus, 2e éd. — WIRTH, Acta SS. Nerei et Achillei, graece ed. — Coll libr. juris antejustiniani, p. p. KRUEGER, MOMMSEN, STUDEMUND, III.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
Rue Bonaparte, 28, PARIS

COLLECTION PH. BURTY

CATALOGUE

DE

PEINTURES ET ESTAMPES

JAPONAISES

De Miniatures Indo-Persanes

ET DE

LIVRES RELATIFS A L'ORIENT ET AU JAPON

QUI SERONT VENDUS

Hôtel des Commissaires-Priseurs, rue Drouot, n° 9

SALLE N° 3

Du Lundi 16 au Vendredi 20 mars 1891

A DEUX HEURES PRÉCISES

Par le ministère de Me MAURICE DELESTRE, Commissaire-Priseur
Rue Drouot, 27

Avec l'assistance de M. ERNEST LEROUX, Libraire-Expert
Rue Bonaparte, 28

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Dimanche 15 Mars 1891, de 2 heures à 5 heures.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-cinquième année 2 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Romania, janvier 1891, n° 77 : BATIOUCHKOF, Le débat du corps et de l'âme. — GUARNERIO, Postille sul lessico sardo. — P. MEYER, Le langage de Die au XIII[e] siècle. — DONCIEUX, La chanson de la Pernette. — *Mélanges* : Clovis en Terre Sainte (Lot) ; Robert le Clerc d'Arras, auteur des Vers de la Mort (G. P.) ; Les Trois Maries, cantique provençal du XV[e] siècle (P. M.). — *Comptes-rendus* : KAWCZYNSKI, Origine et hist. des rythmes ; Erec et Enide, p. p. W. FÖRSTER (G. P. : texte constitué d'une manière très satisfaisante ; remarques pleines d'indications utiles et de rapprochements instructifs ; introduction qui contient beaucoup de choses intéressantes) ; APPEL, Provenz. Inedita aus Pariser Hss ; FORESTIÉ, Les livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XIV[e] siècle ; HÉRON, Le grand et vrai art de pleine rhétorique de Pierre Fabri. — *Chronique*.

La Révolution française, n° 8, 14 février : AULARD, Le culte de la Raison, préliminaires, séance du 17 brumaire an II. — KUSCINSKI, Les conventionnels en exil. — CHARAVAY, La défense nationale dans le Nord (sur le I[er] volume de MM. FOUCART et FINOT). — Les sources de l'histoire de la Révol. La Revue de la Révol. (analyse des art. les plus importants). — Réimpr. : Baudin des Ardennes, Du fanatisme et des cultes (suite et fin). — Chron. et bibl. : DE LA PIJARDIÈRE, L'assemblée administrative de l'Hérault ; CARPENNE, Voyage de Martin ; BAILLEU, Preussen u. Frankreich 1759-1807 ; Ch. Labussière (d'après un art. de M. LODS) ; WELVERT, La saisie des papiers de Courtois

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, XXXIV, 1[re] livraison : A. W. Sur l'interprétation d'un passage de St Jérôme (comment. sur Isaïe, l. VII). — WALTZING, La critique des textes et l'épigraphie. — DELBŒUF, A propos d'un passage des Nuées d'Aristophane (le plaidoyer du Juste en faveur de l'éducation). — *Comptes-rendus* : SPANOGHE, Emendationes Tullianae (des réserves à faire, mais n'est pas sans mérite). — NÈVE, La renaissance des lettres et l'essor de l'érud. ancienne en Belgique (cf. *Revue* 1890, n° 36). — CROISET, Hist. de la litt. grecque, I. (la meilleure en langue française, érudition et sens littéraire). — SOHM, Die Entsteh. des deutschen Städtewesens (rend de grands services et ouvre de nouvelles perspectives qui méritent d'être examinées avec le plus grand soin).

The Academy, n° 980 : BROWNE, Nelson (n'est pas une biographie, ni un vivant tableau ; manque de symétrie et de justes proportions). — Corresp. of princess Lieven and Earl Grey, p. p. LE STRANGE, III, 1834-1841. — SIMCOX, The revelation of St. John the Divine : The writers of the New Testament, their style and characteristics. — GRÉARD, Scherer. — Some books on foreign countries. — Aristotle on the constitution of Athens (Bywater ; H. Richards ; J. A. Smith). — Chaucer's references to Almansor, Hermes and Ptolemy (Skeat). — Tunip and the land of Naharina (Tomkins). — Why was the horse driven before it was ridden ? (Isaac Taylor). — Aristotle on the constitution of Athens, p. p. KENYON (art. de Fr. T. Richards qui n'est pas satisfait de l'établissement du texte). — The progress of Egypt in the destruction of its ancient monuments (Sayce). — The ancient inscribed stome on Winsford Hill, Exmoor (Page).

The Athenaeum, n° 3303 : MERIVALE and MARZIALS, Life of Thackeray. — GROSS, The Gild Merchant, a contrib. to British municipal history (très solide). — TATISTCHEFF, Alexandre I[er] et Napoléon d'après leur corresp. inédite, 1801-1812 (intéressant). — BARRERE and LELAND, A Dictionary of Slang, Jargon and Cant, embracing English, American,

and Anglo-Indian Slang, Pidgin English, Tinker's Jargon and other irregular phraseology (très utile). — Mrs Lina Hug and Stead, Switzerland (fait partie de la collection « Story of the nations ») — Hartland, The science of fairy tales. — The fragment of the Athenian Constitution (Wyse). — The Fleming Papers. — Wilkess' North Briton (Sherborn). — The Venetian printing press. — Footprints of Charles Lamb (Kent). — The late Dr. Plumptre. — Bryan, Diction. of painters and engravers, biographical and critical, new ed. revised and enlarged, ed by Amstrong and Groves, II.

The Babylonian and Oriental Record, vol. V, n° 1 : Oppert, The Chaldean Perseus. — Imbert, The Lydian legend on four coins of Alyattes. — Terrien de Lacouperie, The silk goddess of China and her legend. — Scheil, The Iovanoff seal. — Mengedoht, The tablett of Mendusa. — De Harlez, The Tan Shu. — T. de L., Note on the Tan Shu, or Red Book of the ancient Chinese. — Van den Gheyn, On a Syriac word. — T. de L., The Sino-Annamite dialect of the Chinese.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : Delff, Gesch. des Rabbi Jesus von Nazareth. — S. Berger, Les bibles provençales et vaudoises (cf. *Revue*, 1889, n° 43). — Meckl. Urkundenbuch, XV. — Lombard. Urk. 11 Jahrh. aus der Samml. Morbio p. p. Hortschansky u. Perlbach. — Dresdner, Cultur = und Sittengesch. der italien. Geistl. im X u. XI Jahrh. (intéressant). — Neudegger, Die Hof = und Staatspersonaletats der Wittelsbacher im XVI Jahrh. I bis 1579 (renferme tous les matériaux d'une hist. de la bureaucratie bavaroise). — Beitr. zur Gesch. der Saldria in Brandenburg (de valeur). — Schliephake, Gesch. von Nassau fortg. von K. Menzel, VII, 1 u. 2 (très soigné et habilement fait). — Kobert, Hist. Stud. aus dem pharm. Institute der Univ. Dorpat (cf. *Revue*, 1890, n° 38). — Achelis, Die ält. Quellen des orient. Kirchenrechts, I, die Canones Hippolyti (fait avec grand soin et une critique pénétrante). — Kamarowsky, Ueber die Friedensbestreb. der Völker. — Maltekovits, Die Zeitpolitik der österr. ung. Monarchie u. des deutschen Reiches seit 1868 u. deren nächste Zukunft (recueil très abondant de documents). — Köttgen, Studien über Getreideverkehr u. Getreidepresse in Deutschland (travail de statistique). — Vollers, Lehrb. der ägypto-arab. Umgangssprache, mit Uebungen u. einem Glossar (fait avec talent et connaissances). — Cucuel, Elem. de paléogr. grecque (recommandable). — Krumbacher, Gesch. der byzant. Literatur von Justinian bis zum Ende des oström. Reiches, 527-1453 (une des productions les plus éminentes sur le domaine des études byzantines, l'auteur est un chercheur diligent, et sur maint domaine un découvreur qui trouve de nouveaux et importants chemins). — Flaischlen, Graphische Literaturtafel. Die deutsche Liter. u. der Einfluss fremder Liter. auf ihren Verlauf von Beginn einer schriftl. Ueberliefer. an bis heute. (essai bien réussi). — Bielschowsky, Gesch. der deutschen Dorfpoesie im XIII Jahrh. I. Leben u. Dichten Neidhart's von Reuenthal (savant, et composé avec sagacité et bon sens). — Petersen, Faust u. Brand. Hamlet. Zwei Vorträge (sans valeur particulière). — Die Hschr. nebst den älteren Druckwerken der Musik-Abteil. der Bibliothek zu Wolfenbüttel, beschr. von Vogel.

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : Riehm, Einleit. in das Alte Testament, p. p. Alex. Brandt. — Curti, Die Sprachschöpfung. — G. Müller, Quaest. vestiariae (traite du vêtement à l'époque homérique et dans l'Athènes des VIᵉ et Vᵉ siècles). — Plauti Casina p. p. Schoell (texte auquel on peut se fier désormais). — Brandstetter, Proleg. zu einer urkundl. Gesch. der Luzerner Mundart (instructif). — Storck, Ca-

moens' Leben (la meilleure introduction à l'étude des poèmes). — Prasek, Medien u. das Haus des Kyaxares (assez bon). — Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières, p. p. Desdevizes du Dezert (fait avec soin). — Berner, Gesch. des preuss. Staates, 1 et 2, reich illustriert mit Taf. Beilagen u. Textbild (très belle publication à tous égards). — Boeheim, Waffenkunde. — M. Mayer, Quellen zur Behördengesch. Baierns, die Neuorganis. Herzog Albrechts V (laisse à désirer et n'apporte pas de résultats essentiellement nouveaux).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 7 : Ἀθηναίων πολιτεία. — A. u. W. Gemoll, Krit. Blätter (n'analyse et n'annote que le premier article « Zu den homerischen Hymnen »). — Odysseis, p. p. Ameis. — Jahn, Dionysiaca (cf. *Revue*, 1889, n° 50). — Bieger, De Persii codice Pithoeano C recte aestimando. — Brandes, Des Rusticius Ged. de Christi Jesu beneficiis (cf. *Revue*, 1890 n° 45). — Max Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours (art. de Petschenig sur un livre qui est important pour les philologues, les lexicographes et les amateurs du bas-latin). — Schubert, Herodots Darstell. der Cyrussage (critique pénétrante). — Morrison, The Jews under Roman rule (n'offre pas un grand gain à la science). — Maspero, Hist. anc Lectures (cf. *Revue*, 1890, n° 47, p 379; on ne peut imaginer une lecture plus intéressante et plus suggestive pour la jeunesse). — Wrightson, The sancta respublica romana, a handbook to the history of Rome and Italy from the division of the Roman world to the breaking-up of Charlemagne's Empire (insuffisant). — Seitz, De fixis poetarum latinorum epithetis, I (renferme des détails intéressants). — Brieven van Daniel Elsevier aan Nicolaas Heinsius, 9 mai 1675 — 1 juli 1679 (important pour l'histoire de la librairie et de la philologie classique dans les Pays-Bas).

— N° 8 : Wie starb Cambyses (Lincke). — Kiepert, u. Koldewey, Itinerare auf der Insel Lesbos. — Kammer, Ein aesthet. Comm. zu Homers Ilias (écrit avec enthousiasme et un délicat sentiment esthétique). — Fourrière, Les emprunts d'Homère au livre de Judith (cf. *Revue*, 1889, n° 22). — Cicero, De oratore, p. p. Piderit, 6e éd. p. p. Harnecker, II, 2. (1er art). — Ciceronis paradoxa ad M. Brutum; Somnium Scipionis p. p. Anz. — Schvarcz, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (critique souvent pénétrante). — Imhoof-Blumer u. O. Keller, Tier-und Pflanzenbilder auf Münzen u. Gemmen des klass. Altertums (excellent). — Götz, Die Verkehrswege im Dienste des Welthandels (fait avec grand soin et a une certaine utilité). — Westermeyer, Der sprachl. Schlüssel oder die semit. ursprachl. Grundlage der griech. Deklination u. der indogerm. überhaupt (comique). — Baudrillart, De cardinalis Quirini vita et operibus. — Ohlert, Die deutsche Schule u. das klass. Altertum.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier : Bibliothèque des écrivains polonais du xvie siècle, livr. 9-11 ; 9. Jean Seclucianus, Æconomia, p. p. Celichowski ; 10. Pussman, Très merveilleuse hist. de la création du ciel et de la terre, 1551. p. p. Celichowski ; 11. Conversation entre un Polonais et un Lithuanien, 1473, p. p. Korzeniowski. — Cwiklinski, Ueber das Leben u. die Ged. des poln. latein. Dichters Clemens Janicius, 1516-1543, I. — Rubczynski, Die Schrift von den Stufen des Seins u. Erkennens u. ihr vermuthl. Verfasser Vitellio.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-cinquième année 9 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 981 : Cook, Studies in Ruskin — Dom Doreau, Orig. du schisme d'Angleterre, Henri VIII et les martyrs de la Chartreuse de Londres (intéressant). — Lyrics, selected from the works of A. Mary F. Robinson, Mme Darmesteter. — Finck, The pacific Coast scenic tour. — Recent works on Old Testament criticism (Book of Isaia, p. p. G. A. Smith ; Wright, An introd. to the Old Test ; Giesebrecht, Beitr. zur Jesaiakritik). — Aristotle on the constit of Athens (Wyse et Ridgeway) — The parentage of Queen Teie, ancien towns in Palestine (Sayce). — Tunip and the land of Naharina (Howorth et Cheyne). — Lives of saints from the Book of Lismore (Maccarthy). — Madjohi Sindhia (Oldenbuck). — A reference wanted to Plotinus (Bosanquet). — Horace, II. p. p. Wickham — Some books China (De Harlez, I. li; l'Ecole philos. mod. de la Chine; Cordier, Notice sur la Chine).

The Athenaeum, n° 3304; Later leaves further remin. of Montagu Williams. — Pallain, Amb. de Talleyrand à Londres. — A Plea for Liberty, an introd. by Herbert Spencer and essays by various writers. — Amphlets, A short history of Clent. — The life of Thackeray (Spielmann). — The Dictionary of antiquities (Cecil Torr.). — William Hunnis, gentleman of the Chapel Royal. — Relics of Gray (Gosse). — The fragm. of the Athenian constitution (Paton). — The portrait of Chatterton (Ingram).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : The Acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas, the original Greek text, p. p. Harris and Gifford. — Sack, Die altjüd Religion im Uebergange vom Bibeltum zum Talmudismus (ces 612 pages ne renferment rien qui ne soit aussi bien et même mieux dit ailleurs). — Luchaire, Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs (clair, lumineux, très scientifique en même temps). — Eckart, Kloster Marienstein in Hannover. — Inventaire des frankf. Stadtarchivs, p. p. Jung. — Seyboth, Das alte Strassburg (cf. *Revue*, 1890, n° 50) — Ziegler, Zweite Wandkarte der Schweiz. — La loi Gombette, p. p. Valentin-Smith. — Schvarcz, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (va souvent au delà du but). — Anthologiae Planudeae appendix Barberino-Vaticana p. p. Sternbach (édit. excellente et qui contient une foule de fines remarques). — Wiedemann, Das litauische präteritum (cf. *Revue*, n° 9). — Needler, Richard Cœur-de-Lion in literature (travail hâtif et à recommencer). — Briefw. zwischen Enk von der Burg u. Halm. — O. A. Hoffmann, Herm-Apollo Stroganoff.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9; Sorof, Die Entsteh. der Apostelgesch. (très instructif). — Reich, Grillparzers Kunstphilosophie. — Ehrensberger, Bibl. liturg. ms. — Shams, Fachrii Ispâhan. Lexicon persicum, p. p. Salemann, I. (très utile et recommandable). — Goodwin, Syntax of the moods and tenses of the Greek verb (clair et bien fait). — Abaelardi planctus, p. p. W. Meyer (cf. le présent n° de la *Revue*). — Fr. Kauffmann, Gesch. der schwäb. Mundart im Mittelalter u. in der Neuzeit (doit être étudié avec soin). — Othmer, Das Verh. von Christians von Troyes Erec et Enide zu dem Mabinogion des roten Buches von Hergest Geraint ab Erbin (fait avec grand soin et réussi dans l'ensemble). — Mecklenb. Urkundenbuch, XV, 1360-1365. — Bernays, Petrus Martyr Anglerius u. sein Opus epistolarum (intéressant). — Merveilles biogr. et hist. ou chron. du cheikh Abd-el-Rhaman el Djabarti, trad. de l'arabe, II-III. — Flegel, Vom Niger-Benue — Naudé, Deutsche städt. Getreidehandelspolitik vom XV-XVII Jahrh. mit besond. Berücks. Stettins u. Hamburgs (long art. de Dietrich Schäfer sur un livre qui a coûté du travail, mais qui n'est pas réussi). — Kriegsgesch. Einzelsch. XIII.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 9 : Thucydides p. p. Poppo, 3e éd. I, 2. — De Oratore, p. p. Piderit, 6e éd. p. p. Harnecker, II, 2. (deuxième art.). — F. Barthélemy, Recherches archéol. sur la Lorraine avant l'histoire (des matériaux, mais pas de méthode). — Hölder, Die röm. Thongefässe der Altertumssamml. in Rottweil. — O. A. Hoffmann, Hermes u. Kerykeion, Studien zur Urbedeut. des Hermes (Roscher juge que ce travail manque de critique et témoigne de légèreté et de témérité). — Votsch, Ulrich von Hutten nach seinem Leben u. seinen Schriften geschildert (étude que l'auteur eût mieux fait de ne pas publier). — Pietzker, Humanismus u. Schulzweck; Schule u. Kulturentwick.;-und Treutlein, Der Zudrang zu den gelehrten Berufsarten.

Theologische Literaturzeitung n°4 : Bibl. de l'École des Hautes Études. Sciences relig. I. — Massebieau, Le classement des œuvres de Philon (très solide). — Pfleiderer, Der Paulinismus (2e éd. d'un livre classique en son genre). — Friedrich, Das Lukasevangelium u. die Apostelgesch. — Leeuwen, Proleg. von bijbelsche godgeleerdheid. — Ficker, Die altchr. Bildwerke im christl. Museum des Laterans (fait avec exactitude et méthode, indispensable). — Appel, Die Lehre des Scholastiker von der Synteresis. — Becker, Imm. Tremellius, ein Proselytenleben im Zeitalter der Reform. 2e éd.

LA

TURQUIE D'ASIE

GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE

STATISTIQUE

DESCRIPTIVE ET RAISONNÉE DE L'ASIE-MINEURE

PAR

M. Vital GUIMET

Cet ouvrage s'adresse à toutes les classes lettrées, industrielles et commerciales de l'Orient et de l'Occident. C'est le premier grand travail d'ensemble publié sur ce pays si curieux, si intéressant, si utile à connaître.

Il comprend une notice distincte pour chacun des vingt-trois vilayets et quatre mutessarifats dont se compose la Turquie d'Asie, avec une carte d'ensemble et une carte spéciale, administrative, routière, forestière, pour chaque province séparée. Il fait connaître pour chaque localité importante, le climat, la topographie, la géologie, les productions naturelles et industrielles, les mines, les forêts, les salines, les eaux minérales, les monuments anciens et modernes.

L'agriculture y est traitée dans les détails les plus minutieux. On y mentionne le chiffre des animaux de race bovine, ovine, chevaline, etc., qui sont élevés dans chaque contrée.

Les routes ouvertes au trafic et celles qui sont en projet, les distances par kilomètres ou par heures entre les principaux centres, les ports du littoral, le mouvement commercial et maritime de ces derniers, la question des transports par terre et par eau (mode et prix), etc., etc., ont été l'objet d'un travail soigné et approfondi.

De nombreux tableaux sont joints au texte pour les productions naturelles et industrielles, le commerce (exportation et importation), pour les revenus du fisc, les taxes et impôts, les dîmes et autres contributions. Enfin, on y trouve les divisions administratives, les autorités civiles, militaires et religieuses, la population, races et nationalités, les mœurs et usages, les écoles, la climatologie, des notices historiques, etc. C'est, en un mot, le tableau exact de la Turquie d'Asie TELLE QU'ELLE EST.

L'ouvrage sera publié en huit ou neuf livraisons qui formeront deux forts volumes grand in-8, avec de nombreuses cartes. — Chaque livraison comprenant deux ou trois vilayets, se vend séparément. . . 4 fr.

Prix de souscription à l'ouvrage complet . . . . 30 fr.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingt-cinquième année 16 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mars-avril : KAREIEV, Les causes de la chute de la Pologne. — J. HAVET, Les couronnements des rois Hugues et Robert, un document interpolé par Pierre Pithou. — PERRET, L'ambassade de l'abbé de Saint Antoine de Vienne et d'Alain Chartier à Venise. — KOHLER, La conquête du Tessin par les Suisses 1500-1503. — *Bulletin :* France, antiq. rom. (S. Reinach); moyen âge (A. Molinier); Hist. de l'art et des mœurs (G. Monod); Italie, moyen âge, 2e partie (Cipolla). — *Comptes-rendus :* HUMANN et PUCHSTEIN, Reisen in Kleinasien u. Nordsyrien. — GAUDENZI, Un' antica compilazione di diritto romano e visigoto con alcuni frammenti delle leggi di Eurico; Nuovi frammenti dell' editto di Eurico (les introductions sont des modèles de critique). — Il libro di Montaperti p. p. Ces. PAOLI (texte capital, une des bases essentielles de toute étude sur l'organisation intérieure et la topographie de la république florentine au moyen âge; il est édité avec le soin qu'on peut attendre de l'excellent paléographe et diplomatiste qui a fondé à Florence une véritable école de paléographie). — Les La Tremoïlle pendant cinq siècles, tome I, Guy VI et Georges 1343-1466 (1er vol. d'une série de publications ayant pour objet de montrer quel fut l'état de fortune des La Tremoïlle depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIIIe). — RIEZLER, Geschichte Baierns, III, 1347-1508 (volume de près de mille pages où l'abondance des matières et la sûreté des informations révèlent immédiatement le souci du détail et la conscience scientifique). — PASTOR, Gesch. der Paepste, 2 volumes (immense labeur, méthode de recherches excellente, toutefois le zèle orthodoxe nuit à la justesse des vues et l'ouvrage n'est pas complet et équilibré dans toutes ses parties).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : KRENKEL, Beitr. zur Aufhell. der Gesch. u. der Briefe des Apostels Paulus. — NIPPOLD, Gesch. des Protestantismus seit dem Befreiungskriege, I, 1, Gesch. der deutschen Theologie, 3e éd. — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim p. p. DOEBNER, IV, 1428-1450. — LETTOW-VORBECK, Der Krieg von 1806 u. 1807, I, Iena u. Auerstedt (très instructif et intéressant). — HIRSCHBERG, Aegypten, Geschichtl. Studien eines Augenarztes. — HUBER, System u. Gesch. des schweizer. Privatrechtes. — BRUGMANN, Grundriss der vergl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II, 2, 1. — Galeni scripta minora, p. p. Iwan MÜLLER, II. — KENYON, Aristotle on the Constitution of Athens (cf. *Revue*, n° 10). — Erlanger Beitr. zur engl. Philologie, p. p. VARNHAGEN (deux études méritoires). — LAISTNER, Das Räthsel der Sphinx (beaucoup de matériaux). — LUTSCH, Mittelalterl. Backsteinbauten Mittelpommerns von der Peene bis zur Rega — WALSEMANN, Methodik des Erziehungsunterrichtes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : WOKER, Gesch. der kathol. Kirche u. Gem. in Hannover u. Celle. — THOMMEN, Gesch. der Univ. Basel 1532-1632 (très abondant). — BLOCH (A), Phönicisches Glossar (fait avec soin et sera très utile). — MAHAFFY, New fragments of the Antiope of Euripides (il faut provisoirement remercier l'éditeur du déchiffrement pénible et de la rapide publication de ces fragments précieux). — DAHL, Latinsk Litteraturhistorie (bon dans les détails). — Die beiden alten deutschen Volksschauspiele vom Doctor Faust p. p. ENGEL u. TILLE. — KRUMBHOLTZ, Samaiten u. der deutsche Orden bis zum Frieden am Melnosee (bon). — Thomas Ebendorfers Chronica regum romanorum p. p. PRIBRAM (bonne publication). — Souv. du baron de Barante. — PFISTER, La limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine (article de This, un peu aigre, mais qui reconnait dans cette brochure une habile réunion de tout ce qui a paru sur le sujet). —

Anzengruber, gesamm. Werke; BETTELHEIM, Anzengruber. ROSNER, Erinner, an Anzengruber (long et fort intéressant art. d'Erich Schmidt).

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, p. p. QUIDDE, IV, 2. 1890, 4e fasc. : H. PRUTZ, Louvois u. die Verwüst. der Pfalz 1688-1689. — BUSSON, Die Schlacht bei Alba zwischen Konradin u. Karl von Anjou, 1268. — *Kleine Mitteil.* BERNHEIM, Das Verhältnis der Karolinger zu den Papstwahlen. — *id.* Zur Sage von der Päpstin Johanna, Nachtrag. — HARTWIG, Il libro di Montaperti. — FISKE, Waldenserprocess in Regensburg 1395. — SCHELLHASS, Das Vicekancellariat Kaspar Schlicks. — PASTOR, Die Originalhandschrift von Platina's Gesch. der Päpste. — FREY, Pulia Lucchese, der angebl. Geburtsort Nicolas Pisano. — Replik, von SCHMARSOW (mit Duplik von FREY). — CHROUST, Nachtrag zu den Konstanzer Konkordaten. — *Berichte u. Besprech.* HUBERT, Die neuere belg. Geschichtswiss. — Berichtig. zu Bachmann's Bericht. — *Nachrichten u. Notizen.* — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* IV u. V : avril-oct. 1890; VI et VII, juin 1889, oct-1890 (Masslow). — M. Quidde étant devenu secrétaire de l'Institut historique prussien à Rome, M. G. SOMMERFELDT le représente désormais à Munich « in Führung des Redactionsgeschäftes ».

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-cinquième année 23 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 982 : Dunckley, Lord Melbourne. — Hans Meyer, Across East-African glaciers, an account of the first ascent of Kilimanjaro, transl. by Calder. — Studia biblica et ecclesiastica, essays, etc., by members of the University of Oxford, II. (démontre la vitalité des études bibliques à Oxford, mais cette vie n'est pas aussi chaude, vigoureuse, féconde qu'on l'aurait voulu). — The national epic of the Georgians : Schota Rustaweli, der Mann im Tigerfelle, aus dem Georg. übers. von Leist. — Some Scotch books. — Mr Balfour at Trinity College, Dublin (texte du « speech » latin de M. Palmer). — Aristotle on the constitution of Athens (Tyrrell). — The etymol. of fiann and féne (Stokes). — Prof. Earle's flexional infinitive (Mayhew). — Commentat. Woelfflinianae (Ellis). — George Bertin (not. nécrol.). — Stratia (Sweet et Simcox). — The annual general meeting of the Egypt Exploration Fund. — Notes from Egypt.

The Athenaeum, n° 3305 : Martin, In the footprints of Charles Lamb ; Hazlitt, Some unpubl. letters of Ch. and Mary Lamb. — Plautus, Amphitruo, p. p. A. Palmer (commentaire clair, curieux, intéressant). — Wheatley, London past and present, its history, associations and traditions. — Corbett, Sir Francis Drake (petit livre recommandable). — The liter. of the New Test. (Vaughan, The Epistle to the Hebrews ; Simcox, The writers of the N. T., their style and characteristics). — Footprints of Ch. Lamb. — The leading families of New-York. — Unanimous vote of the primitive assembly. — The Life of Thackeray.

Literarisches Centralblatt, n° 11 : Lindemann, Echtheit der Paul. Hauptbriefe ; Gloel, Die jüngste Kritik des Galaterbriefes. — Urkundenb. der Stadt Basel, p. p. Wackernagel u Thommen, I. — Meister, Die ält. gewerbl. Verbände der Stadt Wernigerode. — Ebendorfers chronica regum romanorum (très bonne édition). — Rich. Schmidt, Vier Erzähl. aus der Çukasaptati (cf. *Revue*, n° 11). — Inscr. graeca Siciliae et Italiae, additis graecis Galliae, Hispaniae, Britanniae, Germaniae inscr. p. p. Kaibel, Galliae inscr. p. p. Lebègue (très bon, fait avec énergie, quelques critiques à faire). — Josephi opera, V, p. p. Niese. — Weisweiler, Das latein. participium futuri passivi (solide). — Prou, Manuel de paléogr. lat et franç. (pouvait être plus parfait et reste à l'ancien point de vue ; « on voit avec surprise venir du pays de Mabillon et de Léopold Delisle, sous les apparences d'une production scientifique, un pareil travail insuffisant »). — Haendcke, Arnold Böcklin. — Bischoff, Chronik des Steiermärk. Musikvereins.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 4 : E. Brückner, Klima-Schwankungen seit 1700 nebst Bemerk. über die Klimaschwankungen der Diluvialzeit. — Gottlieb, Ueber mittelalterl. Bibliotheken. — H. Haupt, Waldensertum u. Inquisition im Südöstl. Deutschland (résultats à approuver).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 10 : Funde von Limburg (Mehlis). — Homeri Odysseae epitome p. p. Stolz (peu scolaire). — Kroker, Die Tugendlehre Schleiermachers mit spez. Berücksicht. der Tugendlehre Platons (soigné). — De Oratore, p. p. Piderit, 6e éd. p. p. Harnecker, 2, II. — Lohsee, Tulliana (de bonnes remarques). — Dürrbach, De Oropo et Amphiarai sacro (utile). — Drexler, Mythol. Beitr. I. Der Kultus der aegypt. Gottheiten in den Donauländern (beaucoup de matériaux importants). — Bassi, La leg. di Aiace Telamonio nell' antichità, I. (du savoir et un bon jugement). — Die Orakelinschriften aus Dodona. Die Inschriften Achaias u. seiner Kolonien, p. p. O. Hoffmann. — Weisweiler, Das latein. participium futuri passivi (fait avec soin et profondeur).

Theologische Literaturzeitung, n° 5 : NEUMANN, Das erste Buch der Bibel. — BACHER, Die Agada der Tannaiten, II. (abondant et à utiliser). — CRAMER, Exegetica et critica. — DRUSCHKY, Lucas, 15 u. 16. — NOESGEN, Gesch. der neutestam. Offenbarung, I, 1. — WENDT, Die Lehre Jesu, I. — HAUCK, Kirchengesch. Deutschlands (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — G. WOLF, Der Augsburger Religionsfriede.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Vingt-cinquième année 30 mars 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, n° 3, mai-juin 1890 : Amélineau, Les traités gnostiques d'Oxford (fin). — Goldziher, Le rosaire dans l'Islam. — Paul Regnaud, Etudes védiques, deux appréciations récentes du Rig Véda. — Arthur Strong, Les conférences de M. Robertson Smith sur la religion des Sémites. — *Revue des livres* : Baethgen, Beiträge zur semitischen Religionsgeschichte. Der Gott Israels und die Götter der Heiden (trois essais : 1° divinités des Sémites païens ; 2° rapports d'Israël avec le polythéisme; 3° pluralité des dieux sémitiques et du monothéisme d'Israel; le premier essai est le plus parfait et à l'abri de toute attaque). — René Basset, Le Loqmân berbère (préparé avec persévérance et sagacité, avec conscience et érudition).

— XXII, n° 1, juillet-août 1890 : Jean Réville, Etudes sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche. — d'Arbois de Jubainville, La religion celtique d'après M. Rhys. — J. Halévy, La religion mandéenne d'après M. Brandt. — Decourdemanche, La légende d'Abraham d'après les Musulmans. — Goblet d'Alviella, Une application pratique du syncrétisme religieux en Angleterre. — *Revue des livres* : Bergaigne et V. Henry, Manuel pour étudier le sanscrit védique. — Anat. Leroy-Beaulieu, L'empire des tsars et les Russes, III, La religion (ouvrage dont la lecture s'impose à l'historien des religions comme au philosophe religieux).

— XXII, n° 2, sept.-oct. 1890 : Jean Réville, Etudes sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche (2° art.) — Léon de Rosny, Les origines du taoïsme. — J. Halévy, La cosmologie babylonienne d'après M. Jensen. — Albert Réville, Les personnages ailés des monuments assyriens, d'après M. Ed. Tylor. — Lettre de M. V. Henry. — *Revue des livres* : Petitot. Accord des mythologies dans la cosmogonie des Danites arctiques (l'auteur, autodidacte, peut compter, en matière de critique biblique, parmi les candides hardis). — Kuenen, Historisch-critisch Onderzoek naar het ontstaan en de verzameling van de Boeken des Ouden Verbonds, II, Les livres des prophètes, 2° éd. revisée. — Cramer, De brief van Paulus aan de Galatiers.

— XXII, n° 3, novembre-décembre 1890 : Jean Réville, Etudes sur les origines de l'épiscopat, la valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche (fin). — J. Halévy, De l'introduction du christianisme chez les tribus turques de la Haute-Asie, à propos des inscriptions de Semirjetschie publiées par MM. Chwolson et Radloff. — Paul Regnaud, Etudes védiques, l'hymne III, 1 du Rig Véda. — Et. Coquerel, L'Utah, un essai de théocratie au xix° siècle. — Alb. Réville, Une nouvelle Vie de Jésus. — Revue des livres récents relatifs à l'histoire d'Israel : E. Renan, Histoire du peuple d'Israel, III; Ed. Reuss, Die Geschichte der heiligen Schriften alten Testaments; Budde, Die Bücher Richter und Samuel.

— Tome XXIII, n° 1, janvier-février 1891 : Courdaveaux, Tertullien. — Sylvain Lévi, Le bouddhisme et les Grecs. — Pierre Paris, Bulletin archéol. de la religion grecque, nov. 1889-oct. 1890. — Monseur, Travaux récents sur la religion scandinave. — Sichler, Légendes russes. — *Revue des livres* : Neumann, Der römische Staat und die allgemeine Kirche, I (peu de résultats nouveaux, mais la question est traitée d'une façon complète et claire, sans parti-pris, après une étude directe et personnelle des documents). — Gebhart, L'Italie mystique, hist. de la renaissance religieuse au moyen âge (études qui apportent à la fois plaisir et profit). — Jundt, Rulman Merswin et l'ami de Dieu de l'Oberland, un problème de psychologie religieuse. — Gréard, Scherer.

La Révolution française, 14 mars 1891 : AULARD, Le culte de la Raison (suite). — J. GROS, La Révolution à Dolomieu (Isère). — ÉT. CHARAVAY, Les élections aux États-Généraux par le bailliage d'Amiens. — *Réimpressions :* Pache, sur les factions et les partis. — *Chronique et bibliographie :* Séance de la Société de l'histoire de la Révolution. — A. CHUQUET, Jemappes ; La trahison de Dumouriez (Aulard : « C'est un récit clair, solide et attachant, comme tous ceux qui sortent de cette plume alerte et probe. Après tant d'écrits allemands et français sur les mêmes faits, M. C. trouve moyen d'être original et neuf, sans paradoxe et même sans thèse, et rien que par la parfaite connaissance d'un sujet complexe et difficile. M. C., dont la lecture est prodigieuse, ne possède pas seulement les sources essentielles ; il a lu tous les textes accessoires, anecdotiques ou simplement curieux, qui, de loin ou de près, se rapportent à son sujet ou à la biographie de ses personnages. C'est à peine si on trouve à lui signaler un seul texte important, le procès-verbal de la Convention dont il a oublié de se servir, et qui, négligé par presque tous les historiens, aurait offert à son récit quelques traits nouveaux. Cette lacune n'empêche pas que cette partie du récit (Querelle de Dumouriez avec Pache) ne soit traitée avec une clarté magistrale, encore que l'auteur ne soit un peu trop porté à proclamer la parfaite innocence de son héros en matière d'argent. Mais ce qu'il y a le plus à louer, c'est l'aisance avec laquelle M. C. manie tous ces textes si divers et parfois contradictoires qui, dans un esprit moins critique et dans une mémoire moins maîtresse, tourbillonneraient en chaos. Il n'y a dans ces pages si nourries aucune obscurité, aucune longueur, ni confusion, ni désordre. Tant de citations guillemetées, mais courtes et vives, entrent agilement dans la trame du récit et du style, sans en alourdir jamais le mouvement. A ce point de vue, l'auteur est en progrès ; ses précédents volumes offraient les mêmes qualités de savoir, mais non peut être de rapidité et d'aisance. On voit qu'il conservera, accélérera même cette allure de force heureuse qui va droit à son but. Dans le récit de Jemappes, il avait un devancier redoutable dans Jomini ; mais comparez les deux récits et vous verrez avec quel bonheur la nouvelle narration complète et corrige l'ancienne. Ce qu'il y a de moins satisfaisant, c'est la partie relative à la mission de Danton, Delacroix et autres. M. C., sans d'ailleurs parler des accusations de dilapidation (et pourquoi se dérober ainsi ?) accepte sans les critiquer les griefs légendaires et croit que Danton et Delacroix passèrent le temps en Belgique à faire la fête. Il se fie là-dessus au témoignage cité par Borgnet, d'un certain Fabry, maire de Liège, chef du parti libéral modéré, ennemi ardent de la politique de Danton et des Jacobins. Est-ce un témoin impartial et sûr ? M. C. n'est pas toujours juste pour Danton. Quant au récit de la trahison, c'est le triomphe de son talent et de sa science. On n'a rien écrit d'aussi dramatique et d'aussi fort sur ce célèbre épisode. La psychologie du traître et les vicissitudes de sa trahison sont exposées avec une clarté qui satisfait et passionne. Le narrateur ne s'indigne pas ; mais, sans un mot d'appréciation, il fait qu'on s'indigne contre cet homme d'esprit qui sacrifia sa patrie à sa vanité. J'aurais cependant aimé, puisque M. C. termine son récit par un jugement d'ensemble sur la vie et le caractère de Dumouriez, que le mot « traître » fût, une fois et dans la dernière phrase, sorti de sa plume. Il a jugé qu'il valait mieux amener le lecteur à se prononcer de lui-même Je crains que cette délicatesse d'artiste ne soit pas comprise par tous, d'autant plus que l'auteur, tout impartial qu'il soit, ne ménage pas les épithètes désobligeantes aux Jacobins et aux adversaires politiques de Dumouriez. Il ne faut point croire cependant que M. C. soit un ennemi de la Révolution. Mais il écrit l'histoire des guerres, et dans la querelle du pouvoir civil avec le pouvoir militaire, il lui arrive ce qui est arrivé à tous ses devan-

ciers, c'est-à-dire de prendre parti pour celui-ci contre celui-là, de s'impatienter des efforts des députés et des ministres pour prévenir les redoutables effets de l'ambition des généraux. Il ne voit que telle opération militaire contrariée par un Pache; il oublie la nécessité de la méfiance au milieu de tant de trahisons de soldats. Et en vérité, la défection de Dumouriez n'explique-t-elle pas la contradiction de ceux qui à la fois louaient ses victoires et redoutaient sa personne? C'est tôt fait de railler les Jacobins et leurs sempiternels soupçons; mais, sans cette vigilance jacobine, sans cette inquiétude à la fois tracassière et patriotique, est-ce que les généraux n'auraient pas, en 1793, dix fois livré la patrie? Voilà mes critiques et mes réserves. Toute œuvre vivante et originale en provoque d'analogues, par cela seul qu'elle accuse des différences d'opinions. J'espère que mes regrets, tout autant que mes éloges, recommanderont l'œuvre, à certains égards admirable, de M. Chuquet. Ouvrez ces volumes; je vous défie bien, quand vous aurez commencé, de ne pas lire jusqu'au bout tout d'une haleine. Si les livres sont faits pour le public, quel plus bel éloge peut-on faire d'un livre que de dire qu'il n'en est guère de plus intéressant? »)

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Vingt-cinquième année 6 avril 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PERIODIQUES

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1890, n° 4 : — NÉCROLOGIE. M. Henri Ouvré. — Ch. CUCUEL, L'origine du langage dans le Cratyle de Platon. — Ant. BENOIST, Le Système dramatique de Racine. — J.-F. BLADÉ, La Vasconie Cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert Ier (suite et fin). — MESPLÉ, L'éloquence des Gracques.

Revue de l'Art chrétien, livraison de janvier 1891. — Histoire de l'art pendant la Renaissance. Italie; les Primitifs, de M. Eugène Müntz, par M. Jules HELBIG. — Esquisse topographique de Constantinople, par M. MORDTMANN. — *Mélanges :* Lampes chrétiennes de Carthage (suite), par le R. P. DELATTRE. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. E. ESPÉRANDIEU. — Lettre de M. G. ROHAULT DE FLEURY. — Revue des Inventaires, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* La collection Spitzer (suite). — Les Constantin, seigneurs de Varennes et de la Lorie, par A. JOUBERT. — Le cabinet des Antiques à la Bibliothèque nationale, par E. BABELON. — Le comité des travaux historiques et scientifiques (histoire et documents), par M. X. CHARMES. — Vie de saint Yves, tirée d'un manuscrit sur vélin du XIVe siècle, par M. le docteur BONNEJOY. — Saint Mathurin (étude historique et iconographique), par M. E. THOISON. — Traité d'iconographie chrétienne, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.

The Academy, n° 983 : Political and social letters of a lady of the XVIII century 1721-1771. — MERIVALE and MARZIALS, W. M. Thackeray (le premier a fait sept. et le second, cinq chapitres). — KEYNES, The scope and method of political economy. — D. G. THOMPSON, The philosophy of fiction in literature. — KÖHLER, Die Entwickl. des Kriegswesens u. der Kriegführung in der Ritterzeit, III. — The new Russian Historical Society. — Aristotle on the constitution of Athens (Bury). — The flexional infinitive (Earle). — The Ossianic saga (Nutt et O'Grady). — Tunip and Naharina (Tomkins). — The bibliography of Cyprus (Cobham). — The Ion of Euripides, p. p. VERRALL (introd. notes et traduction en vers : « An excellent piece of work, and worthy of the best traditions of Cambridge scholarship »)— Some philological books : BUGGE, Etrusk. u. Armen.; REINISCH, Das Zahlwort vier und neun in den chamit. semit. Sprachen; CURTI, Die Sprachschöpfung; BANG, Uraltaische Forsch.; TIMMERMANS, L'onomatopée. — The discovery at Thebes (lettre de M. Grébaut à un ami d'Angleterre). — The ancient monuments of Egypt (Wallis).

The Athenaeum, n° 3306 : Talleyrand, *Mém.* I et II. — KITTON, Dickens by pen and pencil. — KEARY, The Vikings in Western Christendom. — E. THOMPSON, Homeric grammar for upper forms of schools. — Scottish ecclesiastical history. — Books of travel. — The Dictionary of Antiquities (C. Torr). — The life of Thackeray (Spielmann). — The portrait of Chatterton (Kent). — Bryan's Diction. of painters and engravers.

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : W. Robertson SMITH, Lectures on the religion of the Semites, I, the fundamental institutions (court, mais important). — BONHÖFFER, Epictet und die Stoa (solide et important, quoique les défauts ne permettent pas une satisfaisante impression d'ensemble). — Zeitschrift für lateinlose höhere Schulen, p. p. FIEDLER, FIRNHABER, GALLENKAMP, HOLZMÜLLER, etc., hrsg. von WEIDNER, I. — O. HOFFMANN, Das Präsens der indogermanischen Grundsprache in seiner Flexion und Stammbildung (n'est ni complet ni fait avec méthode; ne peut que tromper les commençants et fournit à peine aux savants

quelques pensées utiles). — Anthologia lyrica sive lyricorum graecorum veterum praeter Pindarum reliquiae potiores, post Th. Bergk quartum edidit Ed. Hiller. — Briefe der Brüder Jacob und Wilhelm Grimm an G. Fr. Benecke 1808-1825, p. p. W. Müller. — Max. Du Camp, Théophile Gautier (cf. *Revue*, n° 1). — Ihne, Römische Geschichte, VII° vol. Die Bürgerkriege bis zum Triumvirat; VIII° vol. Das Triumvirat bis zum Kaisertum. — Dresdner, Cultur = und Sittengeschichte der italienischen Geistlichkeit im X und XI Jahrhundert (beaucoup de matériaux). — Kluckhohn, Ueber Lorenz von Westenrieders Leben und Schriften (beaucoup de nouveau). — Jephson und Stanley, Emin Pascha und die Meuterei in Aequatoria. — Lutsch, Die Kunstdenkmäler der Landeskreise des Reg. Bezirks Breslau. — Ufer, Nervosität und Mädchenerziehung in Haus und Schule; Geistesstörungen in der Schule. — De Singly, L'infanterie de marine.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

GASTON BOISSIER
De l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LA

FIN DU PAGANISME

ÉTUDE

SUR LES DERNIÈRES LUTTES RELIGIEUSES EN OCCIDENT

AU IVe SIÈCLE

2 volumes in-8, brochés. . . . . 15 fr.

Du même auteur

Cicéron et ses amis. 8e édition. 1 volume.

La Religion romaine, d'Auguste aux Antonins. 3e édition. 2 volumes.

Promenades archéologiques : Rome et Pompéi. 3e édition. 1 volume.

Nouvelles Promenades archéologiques : Horace et Virgile. 2e édition. 1 volume.

L'Opposition sous les Césars. 2e édition. 1 volume.

Prix de chaque volume broché. . . . . 3 fr. 50

Madame de Sévigné. 1 vol. in-16 de la collection des *Grands écrivains français*. Broché. . . . . 2 fr.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Vingt-cinquième année 13 avril 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 984 : Sir Edward HAMLEY, The war in the Crimea (clair et habilement fait, très bien proportionné). — GARNETT, Selections in English prose from Elizabeth to Victoria. — Some books on ancient history ; REICH, Graeco Roman institutions (cf. *Revue*, 1889, nº 42) ; WIEDEMANN, Die Religion der alten Aegypter (cf. *Revue*, 1889, nº 50) ; Th. REINACH, Mithridate Eupator, roi de Pont (cf. *Revue*, 1890, nº 9) ; SCALA, Die Studien des Polybios (cf. *Revue*, 1889, nº 38) ; DIELS, Sibyllinische Blätter ; POSNANSKY, Nemesis u. Adrasteia. — Unpublished works of Giordano Bruno (K. Blind). — Designated to be bishop (Freeman). — Aristotle on the constitution of Athens (Benn et Adam). — The new fragment of Euripides (Housman). — Defoe and Mary Astell (Bülbring). — London Stone (Round). — Prof Earle's flexional infinitive (Mayhew). — Tunip (Neubauer). — Proposed excavations at Chester.

The Athenaeum, nº 3307 : OVERTON, John Wesley ; A Layman, Methodism and the church of England, a comparison ; HAMMOND, John Wesley, « being dead, yet speaketh », a contrib. to the centenary of 1891. — W.-M. RAMSAY, The Historical Geography of Asia Minor, vol. IV (cf. *Revue*, nº 10). — STOKVIS, fonctionnaire au ministère des colonies à La Haye, Manuel d'histoire, de généalogie et de chronologie de tous les états du globe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, tome I, Asie, Afrique, Amérique, Polynésie ; tome II, les États de l'Europe et leurs colonies (utile). — Lord Beaconsfield's birthplace (Heble et Dixon). — Notes on the constitution of Athens (Bury). — A letter of Thackeray. — The portrait of Chatterton. — The Journal of Indian Art. (Birdwood). — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, nº 12 : H. v. SODEN, Der Brief des Apostels Paulus an die Philipper (excellent petit livre). — Novum Testam. graece rec. TISCHENDORFF, editio octava critica major, vol. III, proleg. scripsit GREGORY, II. — Aristoteles' Metaphysik, übers. von BONITZ, aus dem Nachlass hrsg. von WELLMANN. — DELBRÜCK, Die Strategie des Perikles erklärt durch die Strategie Friedrichs des Grossen (cherche à prouver que la méthode de Périclès était fondée en théorie et conséquente dans la pratique ; polémique continue contre Dunker et Harttung ; point de vue de l'historien militaire ; écrit avec agrément et souvent avec humour et bonheur). — Em. HÜBNER, Römische Weltherrschaft in Europa (recueil d'essais fort intéressants). — HODERMANN, Bilder aus dem deutschen Leben des XVII Jahrhunderts, I, eine vornehme Gesellschaft. — Il Kitâb al Istidrak di abu Bakr az-Zubaidi p. p. GUIDI (livre qui a une grande valeur et qui est excellemment édité, fort intéressant pour tous ceux qui s'occupent de la langue arabe et de son histoire). — Casina p. p. SCHOELL (paraît pour la première fois avec un appareil critique qui satisfait pleinement de justes exigences). — KEYSERLING, Bibliotheca espanola portugueza judaica, Dictionnaire bibliographique des auteurs juifs, de leurs ouvrages espagnols et portugais et des œuvres sur et contre les Juifs et le judaïsme, avec un aperçu sur la littérature des Juifs espagnols (comble une lacune et mérite un accueil favorable). — FRANKE, Phrases de tous les jours, 3e éd. — LITZMANN, Fr. Holderlin's Leben (témoigne d'un long commerce avec le poète). — HUMANN et PUCHSTEIN, Reisen in Kleinasien und Nordsyrien (ouvrage très instructif, mais d'un prix trop élevé, comme la plupart des livres archéologiques). — MOHR, Die Kirchen von Köln, ihre Geschichte und Kunstdenkmäler. — HOLTZINGER, Die altchristliche Architektur in system. Darstellung, Form, Einricht. u. Ausschmückung der altchristlichen Kirchen, Baptisterien u. Sepulcralbauten (sera le bienvenu).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Vingt-cinquième année 20 avril 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement es franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ilt désirent un compte-rendu

Mélusine, n° 8, mars-avril : La fraternisation, IX, Ukraine (Volkov), X, boire schmollis (Gaidoz). — Les aqueducs (Ristelhuber). — L'opération d'Esculape (Crusius). — Les devinettes de la météorologie, V, la neige (Gaidoz). — Jean de l'Ours, V. — Les cheveux rouges. — Effets de la fascination (Tuchmann). — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXVI. les Soniou de Luzel et Le Bras. — Les chemins de fer, III. — Sittl, Die Geberden der Griechen u. Römer (cf. *Revue*, n° 12).

Revue de l'instruction publique en Belgique, XXXIV, 2e livr. : Catulle, XLVI, 11 (P. Thomas). — Congrès histor. et archéol. de Liège (Magnette). — Explic. linguistique d'Homère (Kügener). — *Comptes-rendus;* Apollonii Pergaei fragm. p. p. Heiberg, I (contient les trois premiers livres des Coniques). — Hertzberg, Hist. de la Grèce sous la domin. des Romains, trad. par Bouché-Leclercq (trad. consciencieuse qui peut être consultée avec autant de confiance que l'original). — Land, Geulincx u. die Gesammtausg. seiner Werke. — Liebenam, Zur Gesch. u. Organ. des röm. Vereinswesens (1er art.) — Em. Egger, La littér. grecque. — Aristotle on the const. of Athens (1er art.).

The Academy, n° 985 : Letters of J. H. Newman, p. p. A. Mozley. — G. Moore. Impressions and opinions. — Lea, Chapters from the relig. hist. of Spain ; Morel-Fatio, Et. sur l'Espagne, II (cf. *Revue*, nos 4 et 8). — Barkley, A ride through Asia Minor and Armenia. — Burne, Parson and peasant, some chapters of their natural history. — Mary Fitton again (Furnivall). — The flexional infinitive in English (Earde). — The new fragm. of Euripides (L. Campbell). — The Ossianic saga (K. Meyer). — Tunip and Dinhaba (Tomkins). — The Eagle of Etan-Gilgamos and his kindred in folklore (Kohler). — Rudens, p. p. Sonnenschein (très bon). — Miklosich.

— N° 986 : Sir W. Hunter, The Earl of Mayo (très intéressant). — The Book of Ecclesiastes, with a new translation, by Sam. Cox. — Essex Papers, 1672-1679, p. p. Airy, I. — Mary Fitton again (Tyler). — Aristotle on the const. of Athens (Mayor). — The new fragm. of Euripides (Housman). — Lives of saints from the Book of Lismore (Stokes). — Defoe and Mary Astell (Carruthers). — G. Bühler, Die Indischen Inschriften und das Alter der Indischen Kunstpoesie.

— N° 987 : Letters of J. H. Newman. — Kovalevsky, Modern customs and ancient laws of Russia (du plus haut intérêt). — Baring-Gould, Historic oddities, II. — Chaucer at work (Skeat). — Mary Fitton again (Furnivall). — The new fragm. of Euripides. — The Eagle of Etan-Gilgamos. — Hamerton, Turner ; Alexandre, Barye ; Em. Michel, Hobbema, Ruysdael ; Pilet, Mme Vigée Le Brun.

The Athenaeum, n° 3308 : F. W. Newman, The early hist. of the late Cardinal Newman : Oxford Movement. — Leland, Gypsy Sorcery and Fortune-telling, Journal of the Gypsy Lore Society, I and II. — Arist. Ethica Nicomachea, p. p. Bywater (très soigné). — W. Hunnis, gentleman of the Chapel Royal, II under Elizabeth. — The Harris papyri. — Sir W. Stirling-Maxwell, annals of the artists of Spain.

— N° 3309 : Livres sur Stanley et Emin Pacha (Casati, Jameson, Ward, Bourne). — Bellesheim, Hist. of the catholic Church in Scotland from the introd. of christianity to the present day (4 volumes, peu de recherches originales et de jugement indépendant, mais forme intéressante). — Fifty poems of Meleager, transl. by Headlam. — Giornale del viaggio di Montaigne p. p. Alessandro d'Ancona (cf. *Revue*, 1891, n° 19). — Prof. Rossi. — An unpublished letter of Washington.

— N° 3310 : SMILES, Mem. of John Murray. — OMAN, Warwick the Kingmaker (fait avec soin). — Aristotle on the const. of Athens (cf. *Revue*, n° 10). — Bibliographical liter. (sur les livres de Rogers, Gottlieb, Röhricht, Kayserling). — THOMSON, The Barbizon school of painters. — The portrait of Chatterton (Scharf et Owen).

Literarisches Centralblatt, n° 13 : SOROF, Die Entsteh. der Apostelgesch. — BRAUNSCHWEIGER, Die Lehrer der Mischnah. — SCHNEIDER (J.), Die alten Heer = und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche, IX. — LINDNER, Deutsche Gesch. unter den Habsburgern u. Luxemburgern, I, von Rudolf von Habsburg bis zu Ludwig dem Baiern (clair). — PRINGSHEIM, Beitr. zur wirthschaftl. Entwickelungsgesch. der verein. Niederlande im XVII u. XVIII Jahrh. (études détachées et intéressantes). — INGRAM, Gesch. der Volkswirthschaftslehre, übers. — MOMROTH, Gesch. der preuss. Staatsbesteuerung (beaucoup, et même trop de matériaux). — SCHANZ, Die Steuern der Schweiz in ihrer Entwick. seit Beginn des XIX Jahrh. — O. FRANKE, Die indischen Genuslehren mit dem Text der Linganuçasana (intéressant). — CONSBRUCH, De veterum περὶ ποιήματος doctrina (soigné et utile). — SEELMANN, Bibliogr. des altfr. Rolandsliedes. — A. von Eyb, Deutsche Schriften, p. p. HERRMANN, II. — SCHAFF, Literature and poetry (études qui n'ont rien de neuf, mais qui se lisent avec agrément). — Rud. SCHLÖSSER, Zur Gesch. u. Kritik von Gotter's Merope. — V. SCHULTZE, Die altchristl. Bildwerke u. die wissensch. Forschung.

— N° 14 : Al. SCHAEFER, Erkl. der zwei Briefe an die Thessalonicher u. des Briefes an die Galater. — MEYER VON KNONAU, Jahrb. des deutschen Reiches unter Heinrich IV u. Heinrich V, I, 1056-1069; WINCKELMANN, Kaiser Friedrich II, I, 1218-1228. — TRANSEHE-ROSENECK, Gutsherr u. Bauer in Livland im XVII u. XVIII Jahrh. (plein d'intérêt). — BEHR, Kriegsbilder aus dem Araberaufstand in Deutsch Ostafrika. — OERTMANN, Die Fiducia im röm. Privatrecht. — GROSSMANN, Die gutsherrlich bäuerlichen Rechtsverh. in der Mark Brandenburg XVI-XVIII Jahrh. — EGGELING, Catal. of the Sanskrit ms. in the library of the India Office, II. Gregorii Barhebraei chronicon syriacum (cette édition, donnée par Bedjan, n'est pas critique, mais on l'accueillera avec gratitude). — HUMBERT, Nochmal das e muet u. der Vortrag franz. Verse. — KÖSTER, Schiller als Dramaturg (recherches importantes). — Von BAHDER, Grundlagen des nhd. Lautsystems, Beitr. zur Gesch. der deutschen Schriftsprache im XV u. XVI Jahrh. (vastes connaissances). — ROCHEBLAVE, Caylus (livre d'un historien compétent et soigneux). — Von WERNER, Deutsches Kriegschiffsleben u. Seefahrkunst.

— N° 15 : Catal. cod. hagiogr. latin. antiq. saeculo XVI, qui asservantur in Biblioteca nationali Parisiensi, edid. Bollandiani, I. — SOHM, Die Entsteh. des deutschen Städtewesens (cf. *Revue*, 1890, n° 13). — GARDINER, The constit. documents of the puritan revol. 1628-1660 (très utile et méritoire). — BAASCH, Zur Gesch. der Berlin-Hamburger Reihenfahrt. — BLEY, Deutsche Pionierarbeit in Afrika. — BLAYDES, Advers. in comic. graec. fragm. I (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Josephi op. IV, p. p. NIESE (cf. *Revue*, 1890, n° 18). — LOTH, Chrest. bretonne, I (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — Die Discourse der Mahlern, p. p. VETTER, I. — GEHMLICH, Chr. Reuter. — KLINCKSIECK, Zur Entwickelungsgesch. des Realismus im Roman des XIX Jahrh. (du jugement et de la finesse). — BURKHARDT, Das Repertoire des weimar. Theaters unter Goethe's Leitung, 1791-1807 (sera le bienvenu). — BARAGIOLA, Il canto popolare a Bosco o Gurin. — UZIELLI, Leonardo da Vinci e tre gentildonne milanese del secolo XV. — Jahresber. für das höh. Schulwesen, p. p. RETHWISCH, IV.

Deutsche Literaturzeitung, nº 12 : Godet, Johannes evangelium, I. — Hohlfeld u. Wünsche, Krause, Vorles. über das System der Philos. 2e ed. — Erman, Sprache des Papyrus Westcar (cf. *Revue*, 1890, nº 22). — Joh. Canabutzae mag. au principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halic. comment. p. p. Lehnerdt (montre le peu que savait et que pouvait faire un grec du xve siècle). — Max Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours (très important). — Bruder Hermanns Leben der Gräfin Jolande von Vianden p. p. Meier. — Needler, Richard Cœur de Lion in literature (de mince valeur). — Braun, Die letzten Schicksale der Krimgoten (intéressant). — Urkundenbuch der Stadt Erfurt, I, p. p. Beyer. — Walafridi Vita beati Galli, Vadian. Briefsamml. I (public. de la Soc. hist. de Saint-Gall). — Fritzsche, Glarean, sein Leben u. seine Schriften (esquisse instructive). — Aus der Anomia, archäol. Beitr. Carl Robert zur Erinner. an Berlin dargebracht. — Allgemein statistisches Archiv, p. p. Mayr, I.

— Nº 13 : Budde, Bücher Richter u. Samuel. — Fichte, Popular works, transl. by W. Smith (cf. *Revue*, 1890, nº 21). — Andreae, Diesterweg. — Keil-inschriftl. Bibliothek, II. — Droysen (H.), Die griech. Kriegsaltertümer (bon en général, quoique incomplet). — Fr. Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm, p. p. Walzel (très important; cf. *Revue*, 1890, nº 52). — Hübner, Röm. Herrschaft in Westeuropa (cf. *Revue*, 1890, nº 36). — Dieffenbacher, Lambert von Hersfeld als Historiograph. — Lady Blennerhassett, Frau von Stael. — Wölfflin, Salomon Gessner (bon). — Heusler, Gœthe u. die italien. Kunst.

— Nº 14 : Tschackert, Urkundenbuch zur Reformationsgesch. des Herzogtums Preussen, trois volumes. — Bugge, Etruskisch und Armenisch (cf. *Revue*, 1890, nº 47). — Rzach, Krit. Studien zu den sibyll. Orakeln. — Skutsch, De nominibus latinis suffixi « no » ope formatis (cf. *Revue*, 1890, nº 52). — The Monsee fragments, p. p. Allison. — Westenholz, Byrons historische Dramen (exagère l'élément biographique). — Holm, Griech. Gesch. III. (toujours les mêmes mérites, et plus grands encore). — Quellen u. Forsch. zur Gesch. der Abtei Reichenau, I, p. p. K. Brandi. — E. Bekker, Elisabeth u. Leicester (consciencieux). — 90e Programm zum Winckelmannsfeste der Archäol. Gesellsch. zu Berlin. — Schtscherbatoff, Paskewitch (en russe, deux volumes avec cartes et plans).

— Nº 15 : Friedrich, Lukasevang. u. Apostelgesch. — Heidenhain, Averrois paraphrasis in librum poeticae Aristotelis Jacob Mantino interprete. — Pinloche, Basedow (très soigné, profond, solide, scientifique). — Winckler, Tontafelfund von el Amarna (cf. *Revue*, 1890, nº 25). — Aelii Dionysii et Pausaniae fragm. p. p. Schwabe (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Lactanti op. p. p. Brandt, I (cf. *Revue*, nº 1). — Gosche, Erinnerungsblätter — Meyer von Knonau, Jahrb. des deutschen Reiches unter Heinrich IV u. Heinrich V., I (clair, critique, simple). — Corresp. de Talleyrand, Directoire, p. p. Pallain (pourrait être édité avec plus de soin). — Schaible, Die Juden in England. — Gurlitt, Gesch. des Barockstiles, des Rococo u. des Klassicismus (intéressant et plein de détails).

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie : Zdziechowski, La poésie de Shelley considérée dans ses rapports avec celle de Byron. — Ulanowski, Hist. de la fond. et de la dotation du couvent des religieuses de l'ordre de S. Benoît à Staniatki.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Vingt-cinquième année 27 avril 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement es franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ilt désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, Tome III, n° 12, oct.-déc. 1890 : *Partie administrative :* Documents administratifs. — *Partie littéraire :* H. WEIL, Sur quelques fragments de Sophocle. S. REINACH, Oracle de la Pythie de Delphes adressé à la ville de Magnésie du Ménandre. Th. REINACH, La dynastie de Commagène. H. OMONT, Le Typicon de Saint Nicolas di Casole près d'Otrante. — *Variétés :* C. BELLAIGUE, Trois leçons de M. Bourgault-Ducoudray sur la musique antique. — *Chronique :* Bulletin épigraphique (B. Haussoulier). Correspondance grecque (D. B.). Actes de l'Association, ouvrages offerts. — *Bibliographie :* Bibliographie annuelle des études grecques, par C.-E. RUELLE.

Revue de l'Art chrétien, mars 1891 : Les vêtements de saint Thomas de Canteloup à Lisieux, par M. F. DE MÉLY. — Iconographie de saint Nicolas, par M. l'abbé Jules LAROCHE. — L'architecte Frédéric Schmidt, par M. Jules HELBIG. — *Mélanges :* Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine E. ESPÉRANDIEU. — Lettre de M. J. MALLET. — Revue des Inventaires, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Der Reliquienschatz des Hauses Braunschweig-Luneburg, par le Dr W.-A. NEUMANN. — Les repos de Jésus et les berceaux reliquaires, par E. NIFFLE-ANCIAUX. — Grundriss der Geschichte der bildenden Kunst, von Dr ADOLFF FÆH. — La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise, par Paul ALLARD. — Histoire du comté de Fallais, par Eug. POSWICK. — Les abbés du monastère de la Blanche, à Noirmoutier, par le Dr VIAUD. — Analecta hymnica medii ævi cantiones Bohemicæ, par le P. Guido DREVES. — Eléments de paléographie et de diplomatique du moyen âge, par le chanoine E. REUSENS, etc.

La Révolution française, 14 avril : J. CLARETIE, Soc. de l'Hist. de la Révol. Allocution. — Et. CHARAVAY, Mission du capitaine Malet 21 juillet-6 août 1792. — VIGUIER, La fin de l'ancien régime en Provence (d'après le second vol. de M. GUIBAL sur Mirabeau et la Provence). — L. de MONTLUC, La carrière judiciaire du conventionnel Méaulle. — Le débat sur l'authenticité des Mémoires de Talleyrand (reprod. des principaux art.). — *Chronique :* DEBIDOUR, Hist. diplom. de l'Europe (utile et indispensable; on ne trouvera nulle part, en deux volumes maniables, autant de renseignements précis); CASTELLANE, Gentilshommes démocrates (l'auteur est venu trop tard; il aurait dû siéger sur les bancs de la Constituante, à l'aurore de la France nouvelle); NAUROY, Révolutionnaires.

The Academy, n° 988 : HÜBNER, Une année de ma vie. — SMITH, Canada and the Canadian Question. — The Memoirs of Alex. Dumas père, sel. and transl. by DAVIDSON. — HAZLITT, Studies in jocular literature. — Rjedkin. (Alexandrenko). — LUCAS, Appendiculae historicae or shreds of history hung on a horn. — Mary Fitton again (Tyler). — Browning's The statue and the bust (Rolfe). — The science of textual criticism (Sonnenschein). — The balade to Rosemounde. — Mrs Augustus Craven. — The Memoirs of John Murray, I. — Reminiscences of Thackeray. — NORTH, English bells and bell lore. — A missing Roman inscription (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3311 : BRIDGETT, Life and writings of Sir Thomas More, Lord Chancellor of England and martyr under Henry VIII (très intéressant). — DE WINDT, A ride to India across Persia and Beluchistan. — Mrs Thrale, afterwards Mrs Piozzi, a sketch of her life and passages from her diaries, p. p. SEELEY. — NICOLAY and HAY, Abraham Lincoln, a history (dix volumes!) — Chaucer's Persian element in Mar-

cionism (Conybeare). — The eagle of Etan-Gilgamos (Casartelli). — Isaiah und Phut in the Babylonian inscriptions (Sayce). — Some notes on Godefroy's Old-French dictionary, I (Paget Toynbee). — RAVEN, The church bells of Suffolk.

The Classical Review, avril : SALE, Notes an Horace ; PALMER, Horatiana ; CROSS, Quotations in the Fourth Gospel ; SCHWENKE, Appar. crit. to Cicero, N. D. — Jebb's Philoctetes ; Gwatkin and Schuckburgh's edit. of Aeschines in Ctesiphonta ; Bywater's Ethics ; Aristotle, Const. of Athens, c. 53, the διαιτηταί ; c. 44, the deposit. of Pericles ; c. 4, const. of Draco ; c. 22, 23, 28 ; c. 25, Themistocles ; c. 52, the Eleven ; Wickham's Horace, II ; Eton Latin Grammar, ed 2, p. Sonnenschein ; Notes on the Const. of Athens, Emend. Alphabet. Un-aristotelian words and phrases ; New fragm. of Antiope. — Aen. VI, 743 ; Soph. Aj. 651. — Mahaffy.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : MOSES, Nadub u. Abihu oder der Unterg. der Sauliden (insoutenable). — ANTZE, Die Relig. Jesu Christi. — BRUNNHOFER, Iran u. Turan (du savoir, mais trop de fantaisie). — Urkund. Worms, p. p. Boos, II (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — WISLICENUS, Handb. der geogr. Ortsbestimm. — Morpholog. Unters. auf dem Geb. der indog. Sprachen p. p. OSTHOFF, u. BRUGMANN, V (fin, avec table). — The sacred Books of the East, transl. and ed. by Max Müller, XXXIII, The Minor Law-Books, transl. by JOLY, I, Narada, Brihaspati ; JOLLY, Der Vyavaharadhyaya. — HAURÉAU, Notices et extraits (cf. *Revue*, 1890, n° 12). — Anal. hymn. medii aevi, VI-VIII (ces trois volumes du P. Dreves contiennent encore beaucoup de choses intéressantes et importantes). — WERTH, Altir. Jagdbücher nebst Hs. (étude bibliographique soignée). — STORCK, Camoens' Leben (répond à toutes les exigences scientifiques). — DU CAMP, Théophile Gautier (cf. *Revue*, 1891, n° 1). — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, 20-34. — Ch. HENRY, Applic. de nouv. instrum. de précision. — WOLFRAM, Die Reiterstatuette Karls des Grossen (cf. *Revue*, 1890, n° 42). — HEITZ, Originalabdr. von Formschneider-Arbeiten (cf. *Revue*, 1890, n° 41). — DE GUBERNATIS, Dictionn. intern. des écrivains du jour, 8-17.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16 : ZAHN, Das Deuteronomium. — JESPERSEN, The articul. of speech sounds represented by means of analphabetic symbols (beaucoup de remarques imposantes). — Epigr. Anthologia Palatina p. p. COUGNY, III (idée excellente, mais l'exécution réclamait un philologue, et Cougny ne l'était pas du tout). — HIRT, Substantievirung des Adjectivums bei Quintilian (très recommandable). — K. FISCHER, Gœtheschriften, III. Tasso (instructif et suggestif). — Christian von Troyes sämmtl. Werke p. p. W. FOERSTER, III, Erec u. Enide (très soigné). — Carmen de bello saxonico p. p. HOLDER EGGER. — BAUMGARTEN, Gesch. Karls V. II, 2 (suite de ce remarquable ouvrage, de Pavie à Cambrai). — DIEFFENBACH, Der franz. Einfluss in Deutschland unter Ludwig XIV u. der Widerstand der Kurbr. u. Kursachs. Politik (travail de dilettante). — Apollonii Pergaei quae graece extant p. p. HEIBERG, I (avec traduction latine). — Aus dem siebenjährigen Krieg. Tageb. des preuss. Musketiers Dominicus p. p. KERLER (intéressants détails).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 11 : Textverbesserungen zu Aristoteles ed. Kenyon. — LIEBOLD, Ans. über die Entsteh. u. das Wesen der gentes patriciae in Rom aus der Zeit der Humanisten bis auf unsere Tage. — Xenophontis hist. graeca rec. O. KELLER, ed. major (1er art.). — DASSARITIS, Die Psychologie u. Pädagogik des Plutarch (en grec moderne ; recueil méritoire). — Horaz, erkl. von Kiessling, I, Oden

und Epoden (2e édition améliorée). — Lactantii opera omnia, I. Divinae institutiones et epitome divinarum institutionum pp. Sam. Brandt (nouveau et important volume qui enrichit le Corpus de Vienne). — Imhoof-Blumer, Griechische Münzen, neue Beiträge und Untersuchungen (travail qui est digne des précédentes études de l'auteur). — Oehler, Bilderatlas zu Cäsars Büchern de bello gallico (livre à recommander, malgré quelques défauts). — Bæumker, Das Problem der Materie in der griechischen Philosophie (1er article). — Schönbach, Ueber eine Grazer Handschrift lateinisch-deutscher Predigten (très satisfaisant et très instructif). — Clarissa Lohde-Boetticher, Aus dem Leben Karl Boettichers.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : Acta Sanctorum Hiberniae p. p. Smedt et Baker (long art. de H. Zimmer).

— N° 6 : Hoffmann, Die griech. Dialekte, I. Südachäisch (puisse l'auteur continuer !) — Klotz, Altröm. Metrik (très soigné, très consciencieux). — Posnansky, Nemesis u. Adrasteia (fait avec bon sens et en détail). — Pomtow, Beitr. zur Topogr. von Delphi (cf. *Revue*, 1889, n° 33). — Sal. Reinach, Peint. de vases antiques rec. par Millin et Millingen (fort utile et commentaire très au courant). — Doutrepont, La clef d'amors (aussi parfait que possible). — Röhricht, Bibliotheca geographica Palestinae.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1890, XIV, 3 et 4 : Schiavo, Fede e superstizione nell' antica poesia francese. — Bonnier, Etude crit. des chartes de Douai, 1203-1275. — Osterhage, Studien zur fränk. Heldensage. — Behrens, Etymologisches (mazette ; sener, cener ; maufé ; accon ; flétrir ; flet ; tepe ; gomo ; mat ; calafatare). — Salvioni, Per la fonte della Sequenza volgare di Santa Eulalia. — Horning, Zur Lautgesch. der ostfr. Mundarten. — Gauchat, Le patois de Dompierre (Broyard). — O. Schultz, Der provenz. Pseudo-Turpin. — A. Schmidt, Aus altfr. Hs. der Gr. Hofbibliothek zu Darmstadt. — *Comptes-rendus :* Ribeiro, Grammatica portugueza ; Storck, Camoens' Leben ; Schwan, Gramm. des altfr.

Theologische Literaturzeitung, n° 6 : Bois, Les orig. de la phil. judéo-alexandrine. — Philo, lib. de opificio mundi p. p. Cohn (de grande valeur). — Krenkel, Beitr. zur Aufhell. der Gesch. u. Briefe des Apostels Paulus (très recommandable). — Langen, Die Klemensromane (intéressant). — Noeldechen, Tertullian (attachant et écrit avec esprit). — Schaff, A select library of the Nicene and Post-Nicene fathers of the Christian Church, I. — Usener, Der hl. Theodosios, Schriften des Theodoros u. Kyrillos. — Döllinger, Die Papst-Fabeln des Mittelalters, 2e ed. ; Kleinere Schriften. — Linder, Simon Sulzer u. sein Anteil an der Reform. im Lande Baden. — Andreä, Zwanzig Predigten p. p. Schmoller.

— N° 7 : Annales du musée Guimet, X, XIII. — Mitteil. des akad. orient. Vereins zu Berlin. — Abbot, The authorship of the Fourth Gospel and other critical essays. — Manen, Paulus, I, De handelingen der Apostelen. — H. Schultz, Die evang. Theol. in ihrem Verh. zu Wissensch. u. Frömmigkeit.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingt-cinquième année 4 mai 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de l'Est, n° 2, avril 1891 : Campaux, De la critique du texte d'Horace d'après Peerlkamp. — Aug. Prost, Les instit. judiciaires dans la cité de Metz (suite). — A. Fournier, Une épidémie de sorcellerie en Lorraine aux XVI[e] et XVII[e] siècles. — *Variétés :* Roserot, Construction d'une route entre la Lorraine et la France au XVII[e] siècle. — A. Collignon, Notes prises dans la collection d'autographes de la Bibl. municip. de Nancy. — *Comptes-rendus :* Pierson, L'Univ. de Nancy et la décentralisation. — Brucker, L'Alsace et l'Église au temps de saint Léon IX (quelques taches, mais œuvre d'érudition autant que de foi). Schickelé, Le vieux Strasbourg (consciencieux). — Cuvier, Trois martyrs de la Réforme brûlés en 1525 à Vic, Metz et Nancy. — Debidour, Hist. diplom. de l'Europe depuis l'ouvert. du Congrès de Vienne, jusqu'à la clôture du Congrès de Berlin (seront les bienvenus de tout le public lettré). — Beuchot, Notre Dame des Trois Epis dans la Haute-Alsace (puisé aux bonnes sources). — Bulletin de la Société philomathique vosgienne, 14[e] et 15[e] année (sommaire qui signale les lacunes et inexactitudes des travaux contenus dans le Bulletin).

Revue Celtique, n° 2, avril 1891 : A. Nutt, Les derniers travaux allemands sur la légende du Saint-Graal — Nettlau, Du texte irlandais « Togail Bruidne da Derga » et des récits qui s'y rattachent. — Thédenat, Noms gaulois, barbares ou supposés tels, tirés des inscriptions. — Luzel, Sacrament ann nouenn, l'extrême onction, conte breton. — *Mélanges :* Loth, Acigné, Aguenéac : Guaroimaou, Goariva. — H. Jones, Les romans d'Arthur. — *Bibliographie :* Pinkerton's Lives of the Scottish Saints, p. p. Metcalfe (rendra de grands services). — Chronique : Bellesheim, Gesch. der Kathol. Kirche in England (le laborieux et éloquent auteur est trop dominé par la préoccupation apologétique) ; Dans quelle mesure la littérature ossianique a subi l'influence scandinave système nouveau de M. Zimmer, sa critique par MM. Nutt, Whitley Stokes, Kuno Meyer ; Étude de M. Kuno Meyer, sur l'argot des chaudronniers d'Irlande ; Recueil de chansons bretonnes, p. p. Luzel et Le Braz, II, etc.

The Academy, n° 989 : Memoirs of Talleyrand. — Thursfield, Peel. — G. Washington's Rules of civility, traced to their sources and restored p. p. Conway. — De Windt, A ride to India across Persia and Baluchistan. — The London Lithuanian Bible (Morfill). — Mary Fitton again (Furnivall). — Aristotle on the constitution of Athens (Richards) — The Gaelic sgith (Purton). — Sayce, Records of the Past, being English translations of ancient monuments of Egypt and Western Asia I-IV. — Further Jaina inscriptions from Mathura (Bühler). — Bradley, The life and works of Giorgio Giulio Clovio. — Egyptian Exploration, the oldest pyramid and temple (Petrie). — The grave of Aristotle (Waldstein).

The Athenaeum, n° 3312 : Tuckwell, Tongues in trees and sermons in stones. — Freeman, The history of Sicily from the earliest times, I and II (a tiré profit des travaux antérieurs, mais dans ces proportions, l'ouvrage sera très long). — Lightfoot, The Apostolic Fathers, I, S. Clement of Rome, a revised text with introd. notes, dissertations and transl. 2 volumes. — J. Campbell, The Hittites, their inscriptions and history (étrange). — Rickaby, General metaphysics. — The Memoirs of John Murray, II. — Bunyan's Gipsy origin (Robbins). — The leading families of New-York. — Williamson, Trade tokens issued in the seventeenth century.

The English Historical Review, avril 1891 : Geffcken, The unity of Ger-

many. — HOLLAND, The origin of the University of Oxford. — MARKHAM, A doubtful verdict reviewed, Richard III. — Miss Eliz. LAMOND, The date and authorship of the Examination of complaints attributed to William Stafford. — DOW, The political ideal of the English commonwealth. — BAIN, The second partition of Poland, 1793. — Signora VILLARI, Ulysse de Salis, a Swiss captain of the seventeenth century. — *Notes and documents :* A charter of William, Earl of Essex, 1170, p. p. ROUND; The Praerogativa Regis, by MAITLAND; The Suppression of the Talmud by Pope John XXII by Reginald L. POOLE. — *Reviews of books :* HOLM, Gesch. Griechenlands, I-III; LUCHAIRE, Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs; Ancient charters, royal and private, I p. p. ROUND; HALL, Court life under the Plantagenets; EHRLE, Hist. bibliothecae romanorum pontificum, I; Miss ZIMMERN, The Hansa towns; CHILD, Church and state under the Tudors; WATSON, The Swedish Revolution under Gustavus Vasà; Ecclesiae Londino-Batavae archivum p. p. HESSEL; Constitutional documents of the Puritan Revolution 1628-1660; SHAW, Minutes of the Manchester Presbyterian Classis and Materials for an account of the Provincial Synod of the county of Lancaster, 1646-1660.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : GRAF, Naturgesch. des Teufels (causerie agréable qui peut être regardée comme une œuvre savante). — VLIET, Studia eccles. Tertullianus, I, critica et interpret. (fait avec critique et savoir). — Le clergé français en 1890. — Théod. REINACH, Mithridate (a étudié les sources à fond, cf. *Revue*, n° 9). — KRUMBHOLTZ, Samaiten u. der Deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See (fait avec beaucoup de zèle et de soin). — VOLZ, Emin Paschas Entsatz u. Stanleys Zug durch das dunkelste Afrika. — BAUNACK, Aus Epidauros eine epigr. Studie. — Em. EGGER, La littér. grecque (cf. *Revue*, n° 1). — RÖNSCH, Collectanea philologica (54 contributions à l'étude de la latinité postérieure et biblique). — WITTHOEFT, Sirventes Joglaresc, ein Blick auf das altfr. Spielmannsleben (très estimable contribution à la connaissance de la vie du joglar provençal). — RAUSCHEN, Die Legende Karls des Grossen im XI u. XII Jahrh. mit einem Anhang über die Urk. Karls u. Friedrichs I für Aachen von LOERSCH (édition soignée de trois textes qui ont rapport à Charlemagne et à Aix-la-Chapelle). — Anecdota Oxoniensia, Lives of saints from the Book of Lismore, p. p. Whitley STOKES (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — PAULI, Die Renaissancebauten Bremens. — NIECKS, Chopin. — HANNOVER, Watteau. — DE GUBERNATIS, Dizionario degli artisti italiani viventi. — VERNECKER, Gesch. des Gymn. zu Lyck, II. — HAECKEL, Das Sprichwort bei Chaucer, zugleich ein Beitr. zur vergl. Sprichwörterkunde (bon travail et qui donnera l'impulsion). — Deutscher Liederhort, auswahl der vorzügl. deutschen Volkslieder p. p. ERK. — MOLINES, Etudes sur Alex. Vinet (très détaillé, un peu prolixe). — PFEIFFER, Klingers Faust (instructif). — LERMOLIEFF, Kunstkrit. Studien über italien. Malerei. I. Die Galerien Borghese u. Doria Panfili in Rom. II. Die Galerien zu München u. Dresden.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : GOTTSCHICK, Die Kirchlichkeit der sg. Kirchl. Theologie. — SCHVARCZ, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (critique qui devient pamphlet). — GOTTLIEB, Ueber mittelalterl. Bibliotheken (fait avec hâte et devra être remanié). — Joh. de Capua Direct. vitae humanae p. p. J. DERENBOURG (cf. *Revue*, 1890, n° 2). — PAULSON, Symb. ad Chrysostomum et Notice sur un ms. de Chrysostome (cf. *Revue*, 1890, n[os] 16 et 49). — Luc. MUELLER, De Pacuvii, De Accii fabulis disputatio (deux travaux utiles, malgré le manque de clarté et la dispersion des détails). — BERGER, Friedrich der Grosse u. die

deutsche Literatur (habilement fait). — Bürgers sämmtl. Ged. p. p. GRISEBACH (cf. *Revue*, n° 10). — UNGEMACH, Die Quellen der fünf ersten Chester plays. — RENAN, Hist. du peuple d'Israël, III (court art. de Wellhausen qui juge que malgré tout, l'auteur sait « den Schein des Concreten und Realistischen zu erzeugen »). — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim p. p. DOEBNER, IV. 1428-1450. — MORFILL, Russia (populaire, commode, coulant, mais sans valeur scientifique). — HAUSER, Die neuattischen Reliefs (de grande valeur). — Gesch. der preuss. Fahnen u. Standarten seit 1807.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 12 : Ein unverst. Witz Ciceros. — Xenophontis hist. graeca p. p. O. KELLER, ed. major (2e art.) — PABST, De Melissi Samii fragm. (très important). — Ciceros Rede de imperio Cn. Pompei p. p. THÜMEN. — LUCHS, Emend. Liv. partic. IV (4e partie des excellentes « emendationes »). — MOYLE, The Institutes of Justinian transl. in English; Imp. Just. inst. libri 4. — Teuffels Gesch. der röm. Lit. p. p. SCHWABE, 5e éd. — BAÜMKER, Das Problem der Materie in den griech. Philos. (2e art.). — Die Inschr. von Aigina, Pholegandros, etc. p. p. BECHTEL. — STOWASSER, Dunkle Wörter (sans méthode; cf. *Revue*, 1890, n° 52).

— N° 13 : Ein unverst. Witz Ciceros. — Herodots II Buch p. p. WIEDEMANN (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Andocides, De myst. and reditu p. p. MARCHANT (populaire). — Strabo, XII-XIV, p. p. KAROLIDES (trop d'inexactitudes). — Plutarch, Timoleon p. p. HOLDEN (bon). — RUDENS, p. p. SONNENSCHEIN (très méritoire). — HARTEL, Patrist. Studien, 4 Hefte (une foule de conjectures, souvent heureuses, sur Tertullien). — Aus der Anomia, arch. Beitr. Carl Robert zur Erinn. an Berlin dargebr. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Rech. sur l'origine de la propr. fonc. et des noms de lieux habités en France (cf. *Revue*, 1890, n° 50). — GIRI, Del tradurre presso a Latini.

— N° 14 : Das Theater in Megalopolis. — Euhemeri reliq. p. p. NEMETHY (soigné et critique). — Joh. Canabutzae in Dion. Hal. comm. p. p. LEHNERDT. — Catulle, p. p. BENOIST et E. THOMAS, II (très utile, cf. *Revue*, 1890, n° 46). — Coll. libr. juris antejust. III, p. p. KRÜGER u. MOMMSEN. — FORCHHAMMER, Die Kyanen u. die Argonauten (toujours original et surprenant). — MATZAT, Eine neue Gleich. für die Sonnenfinst. des Ennius. — CHRISTIANSEN, De apicibus et i longis (peu de résultats nouveaux, mais soin et reflexion).

— N° 15 : Mykenisches. — LUNAK, Quaest. Sapphicae (beaucoup de choses justes). — Teletis reliq. pp. HENSE (très remarquable). — SCHNEIDEWIN, Die horaz. Lebensweisheit aus den Oden (rien de scientifique). — Röm. Elegiker, eine Auswahl p. p. SCHULZE u. BIESE. — The corresp. of Cicero p. p. TYRRELL and PURSER, III. — WERNICKE, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen. — KIRCHNER, Prosopographiae Atticae specimen (exact et soigné). — KANELLAKIS. Χιακὰ Ἀνάλεκτα (très recommandable.) — REGNAUD, Principes généraux de linguistique indo-européenne (« tout un édifice d'erreurs »).

Theologische Literaturzeitung, n° 8 : DELITZSCH u. HOFMANN, Theolog. Briefe. — GOOSZEN, De Heidelbergsche Catechismus. — Acta et decreta sacrorum conciliorum recentiorum, coll. Lacensis, VII. — SCHULZE, Pietismus, Ritschl'sche Theologie u. Luthertum. — LASSON, Zeitliches u. Zeitloses.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingt-cinquième année 11 mai 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'Alsace, janvier-février-mars 1891 : A. Benoit, Le cardinal de Rohan, grand aumônier de France (suite et fin). — Rod. Reuss, L'Alsace pendant la Révolution française (suite, xxxviii-li). — Waltz, Félix-Henri-Joseph Chauffour, dit le syndic (suite et fin). — Liblin, Le château de Ribauvillé en 1793 (suite). — Chroniques centenaires de la Haute-Alsace (l'auteur de ces articles fera bien de soigner l'orthographe des noms propres; il écrit p. 117, *Muribon, Montauld, Soubrain et Recams* pour « Maribon Montaut, Soubrany et Ruamps »). — Berdellé, Petits épisodes de l'histoire d'Alsace. — Jul. Sée, Idées d'Euloge Schneider sur les Juifs (pourquoi l'auteur ne dit-il pas que cet article est traduit d'une *Beilage* du nº VII de l'année 1793 de l'*Argos?)* — La porte de France à Belfort.

Annales du Midi, nº 10, avril 1891 : Cabié, Sur trois chartes albigeoises concernant les origines de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — Perret, Boffille de Juge, comte de Castres et la République de Venise. — Spont, L'équivalent aux aides en Languedoc, 1450-1515. — *Mélanges et documents :* Le maréchal d'Audrehem et le château de Saint-Léonard (A. Thomas). — Arnaud de Cervole et le drame de Glaizé (A. Thomas). — Note sur la vie de saint Orientius, évêque d'Auch (Lécrivain). — *Comptes-rendus :* Barrière-Flavy, Hist. de Saverdun (patientes et minutieuses recherches). — Recueil général et complet des fabliaux des xiiie et xive siècles imprimés ou inédits p. p. An de Montaiglon et G. Raynaud, 1872-1890, six volumes. — M. Fornier, Hist. gén. des Alpes Maritimes ou Cottiennes et partic. de leur métropolitaine Ambrun, tome I, p. p. B Guillaume. — Noël Valois, Raymond Roger, vicomte de Turenne et les papes d'Avignon 1386-1408. — Cais di Pierlas, Statuts et privil. accordés au comté de Vintimille et Val de Lantosque par les comtes de Provence. — Saige, Docum. hist. sur la princip. de Monaco, I et II (deux énormes volumes, d'une exécution typographique presque luxueuse; le premier contient 301 documents, le second, 335; deux mémoires qui occupent l'un 279, l'autre 248 pp. en tête de ces volumes, retracent l'histoire définitive de la principauté sous les Grimaldi). — Flach, Etudes sur l'histoire du droit romain au moyen âge; Conrat, Gesch. der Quellen und Liter. des röm. Rechts im früheren Mittelalter. — Le Blant, L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine (petit chef-d'œuvre). — Macé de Lépinay (not. chron.). — Lintilhac, Précis histor. et critique de la littér. française, I (quelques pages grandiloquentes sur la littérature provençale, mais il y faudrait plus de précision et de critique; cf. *Revue*, nº 18).

The Academy, nº 990 : Smiles, Memoir and corresp. of the late John Murray. — Bridgett, Life and writings of sir Thomas More, lord Chanchellor of England and Martyr under Henry VIII (très louable travail). — Longstaff, Studies in statistics. — The ninth congress of Orientalists (Isaac Taylor). — Egypt and Syria during the XIX dynasty (Howorth). — Mary Fitton again (Tyler). — Bidene, binene and quod (Hempl). — James, The principles of psychology. — Jaina inscriptions from Mathura (Cunningham). — On a passage in the Dhammapada (Morris). Vachon, Rapport sur les musées et les écoles d'art industriel en Angleterre. — The grave of Aristotle (Waldstein). — The Œdipus Rex at Utrecht (Logeman).

The Athenaeum, nº 3313 : Westcott, Essays in the history of religious thought in the West. — Mrs Traquair and Dr. Black. Dante, illustrations and notes; Select. from the Canzoniere of Petrarca, transl. by Cyfaill; Counsels and reflections of Franc. Guicciardini, transl. by

Thomson. — Mrs. Steele, Kavanagh. — Peter the Great. — The Petrie Papyri, III (Mahaffy). — The Dict. of Nat. Biogr. and Sir William Rowan Hamilton (Graves). — Notes from Rome (Lanciani). — Roman remains at Chester.

Literarisches Centralblatt, n° 18 : Schabbâth, p. p. Strack. — Abweich. des gedruckten Textes der Jad Hachasaka (Amsterdamer Ausg. 1702) von einer Hs. aus Anfang des XIV Jahrh. — Güthgens, Die Bezieh. zwischen Brandenburg u. Pommern unter Kurfürst Friedrich II, 1440-1470 (trop péniblement minutieux). — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurf. Friedr. Wilhelm von Brandenburg, XIII polit. Verhandl. 9 p. p. Brode; XIV Auswärt. Acten, p. p. Pribram. — Kiepert, Neue Specialcarte der deutschen u. brit. Schutzgebiete u. Interessensphäre in Aequatorial-Ost-Afrika. — Plutarchi Moralia p. p. Bernardakis, III (fait d'après les mêmes principes que les volumes précédents). — Meister, Die griech. Dialekte, II, Eleisch, arkadisch, Kyprisch (cf. *Revue*, 1890, n° 20). — Oehler, Bilderatlas zu Caesa's Büchern de bello gallico. — Hilgenfeld, L. Annaei Senecae epist. morales, quo ordine et quo tempore sint scriptae collectae editae (contestable). — Hartmann, De Phaedri fabulis comment. (cf. *Revue*, 1890, n° 45). — Otto, Altlothr. geistl. Lieder (très important au point de vue de la langue). — Schierenberg, Der Ariadnefaden für das Labyrinth der Edda oder die Edda eine Tochter des Teutoburger Waldes (patriotisme local, qu'on ne peut suivre). — La clef d'amors p. p. Doutrepont (très satisfaisant). — Flügel, Allgem. Englisch-Deutsches u. Deutsch-Englisches Wörterbuch, 4e ed. I, 1. — Werder, Vorles. über Schiller's Wallenstein; Kühnemann, Die Kantischen Studien Schiller's und die Composition des Wallenstein (le second travail a plus de solidité et de pénétration que le premier).

Deutsche Literaturzeitung, n° 18 : Corssen, Die Alterc. Simonis et Theophili (cf. *Revue*, 1890, n° 46). — E. H. Meyer, Völuspa (opposé à Müllenhoff, mais contestable). — Cauer, Staat u. Erziehung. — Bacher, Die Agada der Tannaïten, I u. II (bon). — Lincke, De Xenophontis libris Socraticis (peu convaincant). — Weisweiler, Das latein. Participium futuri passivi in seiner Bedeut. u. syntakt. Verwend. (très méthodique, très au courant, jugement sûr et juste). — Greinz, Die tragischen Motive in der deutschen Dichtung seit Gœthes Tode (du savoir, mais fait sans plan et au hasard). — Monum. germ. hist, Indices (cf. le présent n° de la *Revue*). — David Gans' Chronikartige Weltgesch. unter dem Titel Zemach David, 1593 zum ersten Mal aus dem hebr. übertr. von Klemperer, p. p. Grünwald (traduction superflue). — Westkamp, Das Heer der Liga in Westfalen zur Abwehr des Grafen von Mansfeld u. des Herzogs Christian von Braunschweig, 1622-23 (très détaillé et soigné). — V. Guérin, Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux (ouvrage d'un croyant qui pousse très loin son « conservatisme », mais qui est un chercheur bien informé). — Dieckerhoff, Gesch. der Rinderpest. — Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : Thukydides, IV p. p. Rutherford (déception, « Textverwüstung »). — Aeschines against Ctesiphon p. p. Richardson. — Sophokles, Antigone p. p. Schubert, 2e ed. — Narratio de miraculo a Michaele Archangelo Chonis patrato adiecto Symeonis Metaphrastae da eadem re libello p. p. Max Bonnet (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Luciani Muelleri de Horatii epist. II, 1, 53-62 (rien de nouveau). — Ciceros Rede für den König Deiotarus p. p. Strenge (très soigné). — T. Livi II, libri VI-X, p. p. Zingerle. — Wroth, Pontus, Paphlagonia, Bithynia and the Kingdom of Bosporus

(très instructif). — Lejay, Inscr. antiques de la Côte d'Or (méthode sûre, « acribie » profonde, jugement réfléchi, connaissance pénétrante de la littérature philologique, cf. *Revue*, 1890, n° 6). — Posnansky, Nemesis und Adrasteia (témoigne de soin et d'érudition). — Von Heyden, Die Tracht der Kulturvölker Europas vom Zeitalter Homers bis zum Beginne des XIX Jahrh. (très serré et n'est pas toujours exact). — Anagnostakis. La méthode antiseptique chez les anciens (complète les faits recueillis par Puschmann). — Lucien Maury, Les postes romaines (destiné aux employés des postes et télégraphes ; rien de scientifique). — Ch. Graux, Notices sommaires des manuscrits grecs en Suède, p. p. Alb. Martin (excellent travail).

— N° 17 : Das Theater in Eretria. — Aristotle on the const. of Athens p. p. Kenyon (cf. *Revue*, n° 10). — Larsen, Studia crit. in Plutarchi Moralia (sera lu avec intérêt et profit). — Ciceronis orat. sel. p. p. Nohl, IV et VI. — Quintilien I, p. p. Fierville. — Sixt, Die lyr. ged. des Aurelius Prudentius Clemens (jugement juste, peut-être trop favorable). — Esperandieu, Epigr. rom. du Poitou et de la Saintonge (fait avec soin et réflexion, cf. *Revue*, 1890, n° 6). — Funk, De Thebanorum ab anno 378 usque ad annum 362 actis (estimable et instructif). — Wolff, Das röm. Lager zu Kesselstadt bei Hanau.

— N° 18 : Neue Inschriften von der Akropolis zu Athen. — Aus der Dresdener Skulpturensammlung (Treu). — Der Grabhügel von Marathon. — Aristotle on the constitution of Athens p. p. Kenyon (2e art.). — Loria, Il periodo aureo della geometria greca (bon). — Spanoghe, Emendationes Tullianae (forcé et inutile). — Hermes, Krit. Beitr. zu den Briefen des Ann. Seneca (souvent juste et toujours attachant par la réflexion et le savoir de l'auteur). — Kalb, Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt (1er art.). — G. Meyer, Etym. Wörterb. der alban. Sprache (cf. *Revue*, n° 6).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-cinquième année 18 mai 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble, T. III, nº 1 : Paul JANET, Sur la dilatation thermique des cristaux. — E. DUGIT, Racine et la tragédie classique. — Ed. BEAUDOUIN, Le Culte des Empereurs dans les cités de la Gaule Narbonnaise. — J. de CROZALS, Les Mémoires de Saint-Simon. — SCHEURER, De l'emploi des mots étrangers en allemand. — Dr G. CARLET, Les organes sécréteurs de la cire chez les abeilles. — Dr L. MONTAZ, Des sinus frontaux et de leur trépanation.

Revue historique, mai-juin 1891 : FLAMMERMONT, Le second ministère de Necker, I. — H. LOT, De l'origine du mot Carolingien. — BONET-MAURY, Le testament de Renée de France, duchesse de Ferrare. — Bulletin hist. France, hist. moderne (Farges et G. Monod) ; Espagne (Altamira) ; Russie (Jakouschkine). — *Comptes rendus :* GOMME, The Village Community, (mal écrit, confus, plein d'observations fines et de folles hardiesses) ; P. FOURNIER, Le royaume d'Arles et de Vienne (modèle de science, de précision et de clarté) ; GREGOROVIUS, Gesch. der Stadt Athen im M. A. (savant et brillant, conscience, soin, talent) ; Th. MÜLLER, Das Konklave Pius IV (belles qualités d'historien) ; WIESENER, Etudes sur les Pays-Bas au XVIe siècle (n'augmente pas le nombre des bons travaux sur le sujet) ; RUEBSAM, J. B. von Taxis (intéressant) ; Lettres de Henri IV à Rochepot, p. p. LAFFLEUR DE KERMAINGANT ; HENDERSON, The casket letters and Mary queen of Scots (les preuves de l'authenticité ne sont pas irréfutables) ; GARDINER, A Student's history of England, II (suite de cet excellent manuel) ; BEUDANT, Le jus italicum (le travail le plus complet sur le sujet) ; H. von SYBEL, Die Begründ. des deutschen Reiches durch Wilhelm I (grande maîtrise du sujet, lucidité d'exposition, brièveté et précision de style peu communes, aucune révélation nouvelle) ; JASTROW, Kleines Urkundenb. zur neueren Verfassungsgesch. (rendra de grands services) ; JOHNSON, The defense of Charleston 1863-1865 (très instructif) ; HÜFFER, Die Kabinetsregier. in Preussen u. Joh. W. Lombard (complet et d'un haut intérêt) ; UNZER, Convention von Klein-Schnellendorf (très bonne étude).

The Academy, nº 991 : NANSEN, The first crossing of Greenland, transl. — KEGAN PAUL, Faith and unfaith and other essays. — SANDERS, Sheridan (malgré les travaux antérieurs qui suscitent parfois une comparaison défavorable à l'ouvrage, on peut le regarder comme « an attractive little mélange of biography and criticism »). — Some books on Greek history : ABBOTT, Pericles and the Golden Age of Athens ; HOLM, Griech. Gesch. III ; FABRICIUS, Theben ; FREUND, Wander. auf Klass. Boden. — The Folk-lore Congress of 1891. — The University for London. — Sir Thomas More's treatment of heretics (Lloyd). — The Persian element in Marcionism (Conybeare). — Herbert Spencer's Essays in America. — The Lord's prayer in Lithuanian. — BRINTON, Essays of an Americanist. — Notes on some Pâli and Jacisa-Prâkrit words, I (Morris).

The Athenaeum, nº 3314 : DIXON, History of the Church of England from the abolition of the Roman jurisdiction, IV, Mary 1553-1558. — Dict. of National Biography, XXIV-XXVI, Hailes-Hindley (1er art.) — NISBET, A colonial tramp. — Philological books : Chaucer, the Prologue to the Canterbury Tales, p. p. SKEAT ; ELLIS, English dialects, their homes and sounds ; Dr. ROBERTSON, A glossary of dialect and archaic words used in the county of Gloucester ; HESSELS, An eighth century Latin-Anglo-Saxon glossary preserved in the Library of Corpus Christi College, Cambridge ; KLUGE, An etymol. Dict. of the German language, transl. — How the Irish papers are edited. — The leading families of New York. — Canon Woodard.

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Brugsch, Die bibl. sieben Jahre der Hungersnoth nach dem Wortlaut einer altaegypt. Felsen-Inschrift (beaucoup à critiquer). — Döllinger, Kleine Schriften, gedr. u. ungedr.; Die Papstfabeln des M. A. 2e Aufl. — Alfarabi's philos. Abhandl. p. p. Dieterici (sera le bienvenu). — Manitius, Deutsche Gesch. unter den sächs. u. salischen Kaisern, 911-1125 (détaillé, mais ne perd pas de vue l'ensemble). — Das zweitälteste Erbebuch der Stadt Reval 1360-1383, p. p. Nottbeck. — Lamprecht, Deutsche Geschichte, I (occupera une place originale; développe surtout la situation intérieure, insiste sur la « Cultur » et trace un vivant tableau d'ensemble en un style plein de goût, parfois poétique, mais qui ne touche jamais à la phrase). — F. von Sybel, Nachr. über die soester Familie Sybel. — Wüstenfeld, Der Imam el-Schafii, seine Schüler u. Anhänger (encore un travail commode et utile du Nestor des arabisants). — Babylon. Verträge des Berliner Museums in Autographie, Transcription u. Uebers. p. p. Peiser, nebst einem jurid. Excurs von J. Kohler (155 inscriptions publiées, commentées et traduites!) — Swoboda, Die griech. Volksbeschlüsse, epigr. Untersuch. (très soigné et indispensable). — Eckius dedolatus p. p. Szamatolski. — Frey, Salis-Seewis (cf. *Revue*, n° 9). — Andrae, Via Appia, III (en danois, fait avec soin et au courant).

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : Reindell, Luther, Crotus und Hutten, eine quellenm. Darst. des Verhältn. Luthers zum Humanismus (réfléchi et promet beaucoup). — Wiedemann, Die Religion der alten Aegypter (cf. *Revue*, 1890, n° 50). — P. Barth, Die Geschichtsphilosophie Hegels u. der Hegelianer bis auf Marx u. Hartmann (clair). — Griech. Dialektinschr. III, 3 u. 4 : Prellwitz, Die argiv.; Bechtel, Aigina, Pholegandros, Anaphe, Astypalaia, Telos, Nisyros, Knidos; II, 2. Hoffmann, Die Orakelinschr. aus Dodona. — Cloetta, Beitr. zur Literaturgesch. des M. A. u. der Ren. 1. Komödie u. Tragödie im M. A. (soigné). — Rosenhagen, Unters. über Daniel vom blühenden Tal vom Stricker. — D'Arbois de Jubainville, Rech. sur l'orig. de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (recherches très abondantes et très originales, cf. *Revue*, 1890, n° 50). — Die Statuten des Deutschen Ordens, p. p. Perlbach (cf. *Revue*, 1890, n° 50). — Assmanns Gesch. des M. A. 375-1492, 2e Aufl. III. Die beiden letzten Jahrh. des Mittelalters von E. Mayer u. L. Viereck, 1. — Letters of Carlyle 1826-1836 p. p. Norton. — Thode, Die Malerschule von Nürnberg im XIV u. XV Jahrh. in ihrer Entwick. bis auf Dürer (ouvre une voie sûre et nouvelle). Ant. de Montchrétien, Traicté de l'écon. pol. p. p. Th. Funck-Brentano. — Pigeonneau, Hist. du commerce de la France, II (travail très utile et fécond). — Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806 u. 1807, I (bon travail d'ensemble).

Zeitschrift für katholische Theologie, II : *Abh.* : Probst, Duchesne über die drei ält. röm. Sacramentarien. — Stentrup, Die sociale Frage u. das Christentum. — Scheller, Das Nichtwiederaufleben der schweren Sünde. — Stentrup, Zwei Grundfragen in der Lehre von der Genugthuung Christi. — *Rec.* : Conc. Coll. Lacensis, VII. Concil. Vatic.; Brucker, Leon IX; Wahrmund, Das Ausschliessungsrecht der kathol. Staaten bei Papstwahlen. — Thalhofer, Liturgik, II, 1; Story, The church of Scotland, I, II; Dresdner, Culturgesch. der ital. Geistl. X u. XI Jahrh.; Becker, Die Weissag. als Kriterien der Offenb.; Hettinger, Timotheus. — *Analekten* : Armachanus über Irrthümer in der hl. Schrift; Tempelmusik u. Psalmenüberschr.; Henners Beitr. zur Gesch. der Inquis.; Ranke üb. die span. Inquis.; Zur Bibliogr. der Ges. Jesu; Der philos. Standpunkt des gefeiertsten protest. Theologen; Exceptis Italis et Hebraeis; Amwâs, das Emmaus des hl. Lucas.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingt-cinquième année 25 mai 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 mai : BRETTE, Le serment du Jeu de Paume et ses signataires. — BABELED, Le départ de Mesdames, tantes du Roi. — MONIN, Philippe-Egalité. — MARTINIEN, Les officiers généraux tués ou blessés pendant le premier Empire. — *Chronique et bibliographie :* Les mém. de Talleyrand; Cam. PELLETAN, De 1815 à nos jours; MUEL, Gouvernements, ministres et constitutions de la France.

Revue d'histoire diplomatique, n° 1 : Fr. MASSON, Berlin il y a cent ans. — D'AVRIL, La conférence antiesclavagiste de Bruxelles. — SCHEFER, Mém. dressés depuis la mort du roi sur les aff. étrang. sept. oct. nov. 1715. — DOINEL, Réceptions d'ambassadeurs à Orléans au m. a. — DE MARTENS, La Russie et l'Angleterre au début de leurs relations réciproques. — *Comptes rendus :* MOREL-FATIO, Etudes sur l'Espagne, II (livre très érudit et très vivant); DE MAULDE, Hist. de Louis XII. — *Chronique :* Allemagne et Autriche (Pribram), Espagne (Rubio y Lluch), Russie (Oulanitzki).

— N° 2 : KERVYN DE LETTENHOVE, Un mém. inédit de Marguerite de Valois. — D'AVRIL, La confér. antiesclavagiste de Bruxelles (suite). — LÉONARDON, Un mobilier d'ambassadeur au XVIII^e siècle. — DE MARTENS, La Russie et l'Angleterre au début de leurs relations réciproques (suite). — AUBERT, La cour d'Espagne et la situation de la Savoie en 1746, d'après une corresp. contemporaine. — *Comptes rendus :* Corr. diplom. de Talleyrand, Directoire et Londres 1838-1834, p. p. PALLAIN; Souvenirs du baron de Barante ; STERN, Das Leben Mirabeau's; THOUVENEL, La Grèce du roi Othon; WALISZEWSKI, Pologne et Europe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle; DEBIDOUR, Hist. diplom. de l'Europe du congrès de Vienne au traité de Berlin.

The Academy, n° 992 : De Quincey Memorials, being letters and other records, p. p. JAPP, 2 vol. — GREGOROVIUS, Gesch. der Stadt Athen im M. A. (c'est plutôt une histoire de l'occupation franque en Grèce après la quatrième croisade). — Sarah STEELE, Life of Arthur Macmorrough Kavanagh. — PRICE, A short history of political economy in England. — Luard (not. nécrol.) — The Society of Historical Theology. — Chaucer's Compleynt of Venus, a proposed emendation (Paget Toynbee). — Sir Thomas More's treatment of heretics (J. Gairdner). — Cyril Tourneur (Gondon Goodwin). — The etymol. of fane (Rob. Brown). — The London Lithuanian Bible (Naaké). — Ernest RENAN, The Future of Science, ideas of 1848, translation. — A Buddhist and Jaina Gâthâ (Morris).

The Athenaeum, n° 3315 : Sir Robert Peel, from his private corresp. p. p. PARKER; THURSFIELD, Peel. — Select Epigrams from the Greek anthology, p. p. MACKAIL (à louer sur certains points et à blâmer sur d'autres). — MONTAGU, Camp and studio. — GREGOROVIUS, Gesch. der Stadt Athen im M. A. (tableau instructif et intéressant). — Thackerayana. — University notes. — How the Irish state papers are edited. (Atkinson). — Three deaths (Chéruel, Gregorovius, Luard).

The Classical Review, n° 5 : HARDIE, Allusive language in Greek lyric-poetry. — CARTER, Notes on Thucydides, IV. — MILES, Latin Infinitive passive. — SCHWENKE, Appar. crit. on Cicero N. D. — SONNENSCHEIN'S, Rudens; GOETZ, Miles Gloriosus; BENOIST, Virgil; JACOB, Fables of Aesop; HILGARD, Greek Grammarians; BLASS, Pronunc. of Ancient Greek, English transl.; WHARTON, Etyma latina; MERRIAM, Telegraphing among the ancients; Three elementary books on Greek; The constit. of Athens (Attic phratries, The authorship, Miscellaneous, Unaristotelian words). — *Notes :* Soph. Aj. 651 : Swallows in the house; Arist. post. Anal. I, 5, 2; Verg. Georg. I. 316; Aen. VI, 567; Antiope; Hiberno-

Saxon symbol for autem; νερό. — Cecil Torr. — Monthly record : Tozer's Islands of the Aegean; Theatre of Megalopolis; Reexcavated relics; Acquis. of the Brit. Museum; A vasepainting; A Carthaginian ambassador in a Greek inscription.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : Paulson, Symb. ad Chrysostomum. — Schneider, Gesch. der evang. Kirche des Elsass 1789-1802 (recommandable). — Sakellarios, Chypre, I (en grec : gigantesque recueil de notes qui ne forme pas un ensemble). — Ranke, Zur eig. Lebensgesch. p. p. Dove. — Aristotelis Ethica Nicomachea p. p. Bywater (marque un progrès considérable). — Diophantus von Alexandria, Die Arithmetik u. die Schrift über die Polygonalzahlen, übers. p. p. Wertheim (exact et très utile). — Gottlieb, Ueber mittelalterl. Bibliotheken (beaucoup de choses utiles et notables, mais écrit un peu vite, aurait dû être revu avec soin, à consulter avec précaution). — Gelbhaus, Parcival (ne bat que de la paille). — Wittmann, Würzburger Bücher in der Universitätsbibliothek zu Upsala. — Schmarsow, S. Martin von Lucca u. die Anf. der tosc. Sculptur im M. A. — Vogel, Marco da Gagliano, Florent. Musikleben 1570-1650. — Wislicenus, Ergebn. der allgem. Marine-Conferenz zu Washington u. ihre Bedeut. für Deutschlands Seewesen.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : Soden, Handcomm. zum Hebräerbrief u. den Briefen des Petrus, Jakobus u. Judas. — Weisbach, Die Achämenideninschriften, zweiter Art. (travail solide et méritoire). — Metlikowitz, De Sophoclis codice Laurentiano plut. XXXI, 10 (toute estime pour l'activité de l'auteur qui a, comme une abeille, produit une très respectable quantité de cire; mais on aimerait mieux du miel). — Von Hartel, Patrist. Studien, I, II, III. Zu Tertullian (très recommandable). — Hettema, Bloemlezing vit Oud-Middel — en Nieuwfriesche Geschriften, med Glossarium, I, III (très important pour l'étude du frison). — Flügel, Allgem. engl. deutsches u. deutsch-engl. Wörterbuch, 4e ed. — Päbstl. Urk. u. Regesten 1353-1378, p. p. G. Schmidt — Ramos-Coelho, Historia do Infante D. Duarte (très détaillé et en somme définitif). — Peters, Die deutsche Emin-Pascha-Expedition. — Henner, Beitr. zur Organ. u. Competenz der päbstl. Ketzergerichte (bon). — H. Heines sämmtl. Werke, p. p. Elster, 7 volumes (excellent).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 19 : Aristotle on the constit. of Athens, p. p. Kenyon (3e art.) — Wertheim, Die Arithmetik u. die Schrift über Polygonalzahlen des Diophantes (très bien traduit). — Ciceronis orat. sel. p. p. Kornitzer. — Ciceros ausgew. Reden, p. p. Halm; II. Die Rede gegen Caecilius u. die Anklagerede gegen Verres IV u. V, 9e ed. p. p. Laubmann; für Roscius, p. p. F. Richter, 3e ed. p. p. Fleckeisen. — Kalb, Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt (2e art. sur cet ouvrage soigné et important). — Oehmichen, Ueber die Anf. der dramat. Wettkämpfe in Athen (sagace et détaillé). — Salomon Reinach, Minerva (atteindra son but). — Bloch, Phönicisches Glossar (manuel très utile qui sera aussi le bienvenu pour les amis des littératures classiques).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 7 : Th. von Ditfurth, Gesch. des Geschlechts von Ditfurth. — Schröder, Vorles. über die Algebra der Logik, I.

Theologische Literaturzeitung, n° 9 : Keilinschriftl. Bibliothek III, 2. — Kaulen, Assyrien u. Babylonien nach den neuesten Entdeck. 4e ed. — Spitta, Christi Predigt an die Geister. — Zahn, Gesch. des neutestam. Kanons, II, 1. — Rosin, Reime u. Ged. des Abraham Ibn Esra, IV. — Walther, Luthers Bibelübersetzung kein Plagiat. — Gedeon, Πατριαρχικοὶ Πίνακες.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Vingt-cinquième année 1 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 993 : Parker, Sir Robert Peele in early life, as Irish secretary and as secretary of state, 1788-1827, from his private correspondence. — The poets and the poetry of the century p. p. Miles, vol. 1 and 6 (desappointe). — Clowes, Black America, a study of the ex-slave and his late master. — Walter of Henley's Husbandry, together with an anonymous Husbandry, Seneschaucie and Robert Grosseteste's Rules, transl. by Eliz. Lamond, introd. by Cunningham (trad. faite avec grand soin et introd. utile). — Sophia Poole (not. nécrol.). — The Lithuanian Bible of 1660 (Neubauer). — Sir Thomas More's treatment of heretics (Lloyd). — The Annexed Book of Common Prayer (Servant). — The Nemean Odes of Pindar with introd. and commentary by Bury (commentaire attachant). — Some notes on Godefroy's Old. french Dictionary II (Paget Toynbee). — The mutilation of monuments in ancient Egypt (Chauncey Murch).

The Athenaeum, n° 3316 : Peters, New light on Dark Africa. — Dictionary of National Biography, XXIV-XXVI, Hailes-Hindley (2e art.). — G.-G. Alexander, Confucius the great teacher, a study (« very readable »). — Flores Historiarum p. p. Luard, 3 volumes (cf. *Revue*, n° 3). — Bussière et Legouis, Le général Michel Beaupuy (cf. *Revue*, n° 16). — Modern India — Dickensiana. — Keat's letters to his sister. — The word blizzard (Watts). — The date of the Constitution of Athens (Torr). — The Memoirs of John Murray III. — Roman remains at Chester (Haverfield). — Notes from Cairo.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : Harnack, Lehrb. der Dogmengesch. III. — Hönig, Die Ophiten. — Gothein, Wirthschaftsgesch. des Schwarzwaldes u. der angrenz. Landschaften, I (fait la meilleure impression). — K. Biedermann, 25 Jahre deutscher Gesch. vom Wiener Congress bis zum Thronwechsel in Preussen (toujours les mêmes mérites). — Reichenau, Erinner. aus dem Leben eines Westpreussen (sans aucun intérêt général : voyages, événements de famille, etc.). — Muss-Arnolt, Semitic and other glosses to Kluge's Etymol. Wörterbuch (pour la plupart très discutables, et l'auteur, si bien doué et savant qu'il soit, ne devra parler sur le ton de De Lagarde, que lorsqu'il aura atteint la même hauteur scientifique). — Juvenalis satira VII p. p. Hild (soigné et consciencieux). — Apuleius, Amor u. Psyche, p. p. Weymann (a le mérite de défendre en de nombreux endroits la tradition du ms. attaquée à tort). — Braun's Briefwechsel mit den Brüdern Grimm u. Joseph von Lassberg (intéressant). — Goerres, Studien zur griech. Mythologie, II (il suffit de citer quelques assertions de l'auteur pour connaître la valeur de l'ouvrage, et lire entre les lignes le jugement du critique). — Koch u. Seitz, Das Heidelberger Schloss, 1-6. — Lutsch, Die Kunstdenkmäler des Regierungsbezirkes Liegnitz. — Lammers, Die Verpflanz. der Kinder ins Freie.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : Hauck, Kirchengesch. Deutschlands, II (toujours très remarquable : sûreté, maîtrise du sujet, exposition simple). — Nürnberger, Aus der liter. Hinterlassenschaft des h. Bonifatius u. des h. Burchardus (soigné). — Junge, Die Vorgesch. der Stenographie in Deutschland XVII u. XVIII Jahrh. — Die Apologie der Heilkunst, p. p. Gomperz (cf. le prochain n° de la *Revue*). — Briefw. zwischen Michael Enk von der Burg u. Fr. Halm. — Kremer, Prosopographiae Atticae specimen. — Lövinson, Die Mindensche Chronik des Busso Wadensted eine Fälschung Paullinis. — Hüffer, Lombard (cf. *Revue*, n° 11). — Hogarth, Devia Cypria (cf. *Revue* 1890, n° 7). — Grenser, Zunftwappen u. Handwerkerinsignien ; Philippi, Die ält. osnabr. Gildeurkunden bis 1500.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8 : BLOOMFIELD, The Kauçika-Sutra of the Atharva-Veda (très bon travail, et qui a été très pénible). — NEUMANN, Die innere Verwandtschaft buddhist. u. christl. Lehren; Des Sârasangaho erstes Kapitel. — TREUSCH VON BUTTLAR, Der Kampf Joachims I von Brandenburg gegen den Adel seines Landes (le premier exposé du sujet, détaillé et satisfaisant). — GROSSMANN, Die gutsherrlich-Bäuerl. Rechtsverhältn. in der Mark Brandenburg (il faut s'en tenir malgré tout, à Korn et à Knapp). — HORTSCHANSKY u. PERLBACH, Lombard. Urkunden des XI Jahrh. aus der Samml. Morbio auf der Universitätsbibliothek zu Halle. — THOMMEN, Gesch. der Universität Basel, 1532-1632 (très méritoire et à continuer). — Cleomedis de motu circulari corporum caelestium libri duo p. p. ZIEGLER (édition digne d'être recommandée, avec traduction nouvelle et très fidèle).

— N° 9 : HOLDER, Altceltischer Sprachschatz, 1re livr. A. Atepatus (heureuse et très opportune pensée). — Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zurich, I, II, 1. p. p. ESCHER u. p. SCHWEIZER — OPET, Gesch. der Processeinleitungsformen im ordentlichen deutschen Rechtsgang, I.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20 : Van HERWERDEN, Nachträgl. Bemerk. zu Aristote, Const. of Athens. — Aristotle, Const. of Athens p. p. KENYON (4e art.). — Sili Italici Punica p. p. L. BAUER, libr. 1-10 (fait avec soin et diligence). — MARBACH, Die Psychologie des Lactantius (soigné). — BURESCH, Klaros, Untersuch. zum Orakelwesen des späteren Altertums (plein de choses neuves et instructives). — FISCH, Die Walker oder Leben und Treiben in römischen Wäschereien (habilement groupé, mais incomplet, et de fausses interprétations). — ALBRECHT, De adiectivi attributi in lingua latina collocatione specimen (à remarquer).

— N° 21 : Meister, Inschrift eines troischen Spinnwirtels. — M. Fränkel, Zeus Eubuleus. — Hymnus homericus in Mercurium p. p. LUDWICH. — CHRIST, Homers Ilias in verkürzter Ausgabe (il faut protester vigoureusement contre de pareilles façons d'arranger une œuvre d'art). — THOMMEN, Studien zu Thukydides (deux études : Th. et Brasidas; Th. et Nicias; mais l'auteur va trop loin dans ses conjectures). — Vergils Aeneis p. p. KLOUCEK, 2e ed. — Caesaris comment. p. p. Em. HOFMANN (nouvelle édit. avec préface et comment. détaillé). — Cornelii Nepotis vitae p. p. WEIDNER, 3e ed. p. p. Joh. SCHMIDT. — OTTO, Die Sprichwörter u. sprichwörtl. Redensarten der Römer (très utile). — BAUMGARTEN, Italien. Frühlingstage. — ROHDE, Psyche, I (fort instructif).

Theologische Literaturzeitung, n° 10 : The Jewish Quarterly Review, p. p. ABRAHAMS and MONTEFIORE, I, II, III. — The Holy Bible with various renderings and reading p. p. CHEYNE, DRIVER, CLARKE, GOODWIN, SANDAY (rien de semblable dans la littérature allemande et à recommander très chaudement). — JEREMIAS, Izdubar. — Nimrod, eine altbabylon. Sage (très bon). — BRUGSCH, Die biblischen sieben Jahre der Hungersnoth nach dem Wortlaut einer aegypt. Felseninschrift (le titre trompe, mais que de détails de toute sorte!) — Ernest HAVET, La modernité des prophètes (« la critique de Vernes poussée à l'extrême »). — ACHELIS, Die ält. Quellen des orient. Kirchentextes, I. Die Canones Hippolyti (étude hardie qu'on ne pourra négliger). — SCHÖNBACH, Ueber eine Grazer Hs. lat. deutscher Predigten. — SCHMIDT (Herm.), Handbuch der Symbolik. — W. RÖMER, Die Vorrechte u. Graden des Jesuiten-Ordens, nach der latein. Originalausg. zum erstenmal veröffentlicht.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-cinquième année 8 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).
MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 9, mai-juin 1891 : Gaidoz, Le chevalier au lion. — E. Rolland, Le courroux de l'enfant Jésus. — Gaidoz, Une incantation énumérative. — Tuchmann, La fascination, A. Effets (suite). — H. G., La fraternisation. — Rolland, La bergère résignée. — Gaidoz, La coupe de la vie. — *Bibliographie :* Jacques de Vitry, p. p. Crane; Rua, Intorno alle Piacevoli Notti di Straparola; Beside the fire, a collection of Irish Gaelic folk stories, p. p. Hyde, with addit. notes by Nutt; Gowis, Botanica popular, ab gran nombre de confrontacions.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, tome XXXIV, 3e livr. : Soc. pour le progrès des études phil. et hist. 36e séance, 4 avril 1891. — De Harlez, A propos de trois vers d'Aristophane (v. 520-525 de la parabase des Nuées). — *Comptes rendus :* Liebenam, Zur Gesch. u. Organis. des röm. Vereinswesens (suite : critiques à faire, omissions et erreurs de détail à signaler, mais ce travail rendra de grands services). — Kühner, Ausführl. Gramm. der griech. Sprache, I, 3e ed. p. p. Blass (excellent ouvrage complété et remis au courant).

The Academy, n° 994 : Church (R. W.), The Oxford Movement. 1833-1845. — Church (W. C.), The life of John Ericsson. — The Book of Record, a diary written by Patrick, first Earl of Strathmore and other docum. relating to Glamis Castle 1684-1689, p. p. Millar. — G. Boissier, La fin du paganisme (suite de portraits frappants et de brillantes peintures). — The Bodleian Library. — Egypt and Syria in the time of the nineteenth century (Sayce). — The Shakspere Quarto Facsimile Series (Furnivall). — Sir Thomas More's treatment of heretics (Gairdner). — The city of Pudhu Yavan (Krall). — Max Müller, Physical religion. — Blass, Pronunciation of Ancient Greek, transl. by Purton ; Teuffel, History of Roman Literature. — The mutilation of the Ancient Egypt (Chauncey Murch).

The Athenaeum, n° 3317 : Margaret O. W. Oliphant, Memoir of the life of Laurence Oliphant and of Alice Oliphant, his life. — Runeberg, Nadeschda, a poem in nine cantos, transl. from the Swedish by Shipley. — Atkinson, Danby in Cleveland. — Sir Frederick Pollock, Oxford lectures and other discourses. — Erinner. aus dem Leben des General-Feldmarschalls Hermann von Boyen, p. p. Nippold. — Rosemounde (Hart). — The sonnets of sir Thomas Wyatt (Sam. Waddington). — Keats relics (Jenks). — The Irish State Papers. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 22 : Kuenen, Hist. Krit. Einl. in die Bücher des A. T. — Trede, Das Heidenthum in der röm. Kirche, II u. III (intéressant, mais trop passionné). — Henner, Beitr. zur Organ. und Competenz der päpstl. Ketzergerichte. — Werner (R. M.), Lyrik u. Lyriker, eine Untersuchung (très soigné). — Wichert, Die ewigen Rätsel, II. — Du Prel, Studien aus dem Gebiete der Geheimwissensch. I. — Hallsen, Die deutschen Städte im M. A. I. Gründ. u. Entwickel. der Städte (de la conscience, du savoir, mais la méthode n'est pas scientifique). — Kehr, Die Urkunden Otto's, III. — Collischonn, Frankfurt am Main im Schmalkad. Kriege. — Wippermann, Deutscher Geschichtskalender für 1890. — Fitting, Die Institutionenglossen des Gualcausus u. die übrigen in der Hsch. 328 des cölner Stadtarchives enthalt. Erzeugn. mittelalterl. Rechtsliteratur. — Ebers, Die hieroglyp. Schriftzeichen der Aegypter (contient les faits les plus importants sous une forme intéressante). — Walter, Anata wa nihon-go wo o-hanashi nasaremasu Ka? Lehrb. der mod. japan. Umgangssprache (remplit parfaitement son but). — Aristophanis Nubes, p. p. Blaydes (trop de

répétitions et de contradictions). — Flaischlen, Gemmingen, mit einer Vorstudie über Diderot als Dramatiker (très complète et judicieuse étude). — Hebbel's Briefe mit Freunden u. berühmten Zeitgenossen p. p. Bamberg, I. — Conway, Literary remains of Albrecht Dürer.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Perthes' Handlexicon für evangel. Theol. — Carriere, Sittl. Weltordnung. — Eucken, Der Kampf um das Gymn.; Treitschke, Die Zukunft des deutschen Gymn.; Hartmann, Der deutsche Unterr. u. die Schulreform; Lange, Die Ueberfüll. der Gymn. u. das Berechtigungswesen; Keferstein, Ideale u. Irrthümer der Unterrichtsprogr.; Pietzker, Schule u. Culturentwickel.; Krumme, Das höhere Schulwesen im Ausland; Perthes, Hoffn. u. Befürcht. bei der Rede S. Maj. der Kaisers zur Eröffn. der Schulenquête. — Steinthal, Gesch. der Sprachw. bei den Griechen u. Römern, I, 2e ed. — Otto, Die Sprichwörter u. sprichwörtl. Redensarten der Römer (comble une lacune). — Ohle, Shakspeares Cymbeline u. seine roman. Vorläufer. — Stein, Die Genossenschaft der deutschen Kaufleute zu Brügge (cf. *Revue*, n° 16). — Nirrnheim, Hamburg u. Ostfriesland in der ersten Hälfte des XV Jahrh. — Keutgen, Die Bezieh. der Hanse zu England im letzten Drittel des XIV Jahrh. — Salamon, mém. inédits p. p. Bridier (cf. *Revue*, 1890, n° 30). — Günther, Kepler u. der tellurischkosmische Magnetismus (cf. *Revue*, 1889, n° 28). — Bertillon, La photographie judiciaire. — Le Opere di Galilei, p. p. Favaro, I, *et* Favaro, Galilei e Suor Maria Celeste (deux art. d'Em. Wohlwill) — Generalvers. der Gœthegesellschaft, 8 mai 1891.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Das Theater in Megalopolis. — Hirschfeld, Ein neues Symptom für die geist. Beweg. der Neugriechen. — Sophokles, Aias, p. p. Paehler (beaucoup d'endroits contestables) — Metlikowitz, De Sophoclis codice Laurentiano Plut. 31 (nouv. collation du ms. L 6). — Schöll, Die Anfänge einer polit. Liter. bei den Griechen (intéressant). — Führer, Ein Beitrag zur Felicitasfrage (presque complet et témoigne d'un jugement juste). — Lederer, Ist Virgil der Verfasser von Culex und Ciris? Zugleich ein Beitrag zur Gesch. des Hexameters (utile). — M. J. Hofmann, Krit. u. exeget. Bemerk. zu den Satiren Juvenals. — Roscher, Studien zur griech. Mythologie u. Kulturgesch. vom vergleich. Standpunkte, IV. Ueber Selene u. Verwandtes (cf. *Revue*, n° 19). — Wide, De sacris Troezeniorum, Hermion. Epid. comm. (cf. *Revue*, 1889, n° 19). — Salomon Reinach, Descript. rais. du Musée de S. Germain en Laye, I, époque des alluvions et des cavernes (l'auteur tient ce qu'il a promis; son manuel offre, avec tout l'exposé des matériaux et une vue d'ensemble sur les questions importantes, une riche et précieuse bibliographie; on attend la suite avec espoir) — Bugge, Etruskisch u. Armenisch (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — G. Hofmann, Ueber einige phönik. Inschriften (plein de savoir et très instructif).

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, V, 1, 1890, 1re livraison : Huberti, Friede u. Recht, eine rechts = und sprachvergl. Untersuchung. — Hans von Kap-Herr, Bajulus, podesta, consules. — O. Hartwig, Ein Menschenalter florentinischer Geschichte, 1250-1292, VII. — Brosch, Elisabeth und Leicester. — *Kleine Mittheilungen* : Koehne, Zum Ursprung der deutschen Stadtverfassung. Entgegnung; Below, Replik; Sackur, Die Waulsorter Fälschungen, zur Abwehr; Sommerfeldt, Zur Lebensgesch. des Johannes de Cermenate; Fraenkel, Die Schrift des Aristoteles über die athen. Staatsverfassung; Schellhass, Das Vicekanzelariat Schlick's, Nachtrag. — *Berichte u. Besprechungen* : Maurer, Zur Geschichte Islands; Molinier, Neueste Liter. zur Gesch. Frankreichs im M. A. — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen

Geschichte : I, Liter. avril-déc. 1890 ; II et III, juillet-déc. 1890, p. p. Masslow.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingt-cinquième année 15 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Babylonian and Oriental Record, n° 2 : Abercromby, Note on the Yenessei inscription ; Pinches, Sir Henry Peek's Oriental Cylinders ; Terrien de Lacouperie, From ancient Chaldea and Elam to Early China, a historical loan of culture ; De Harlez, The antiquity of the ancient Chinese Sacred Books.

— N° 3 : Arkwright, Vocalic harmony in Lycian ; De Harlez, The antiquity of the Ancient Chinese Sacred Books (fin) ; Terrien de Lacouperie, From ancient Chaldea and Elam to Early China (suite) ; Bibliography of the late G. Bertin, assyriologist.

— N° 4 : Rob. Brown, Yenessei inscriptions, II ; Terrien de Lacouperie, From ancient Chaldea and Elam to Early China (suite) ; Beal, The Pu' Yao King, a fragm. of the life of the Buddha ; T. de Lacouperie, Several tutelary spirits of the silkworms in China, a supplement to the Chinese goddess and her legend.

The Academy, n° 905 : Viscount Hardinge, by his son and private secretary in India. — Rev. J. C. Atkinson, Forty years in a Moorland Parish. — Kitton, Ch. Dickens by ken and pencil, includ. anecdotes and reminiscences collected from his friend and contemporaries ; Langton, The Childhood and youth of Ch. Dickens ; Fitzgerald, The history of Pickwick, an account of its characters, localities, allusions and illustrations. — Döllinger, Declarations and letters on the Vatican Decrees, 1869-1887. — Recent theology. — Some books on the colonies. — A hymn from Harleian 1563 (W. Stokes). — The Lithuanian Bible of 1660 (Neubauer). — The Greek mss. in the Vatican (Nestle). — Egypt and Syria in the time of the nineteenth dynasty (Howorth). — The legend of Etan-Gilgamos and his kindred in folklore (Harper). — Iwan Mueller's Handbuch der klass. Altertumswissenschaft : Oehmichen, Das Bühnenwesen der Griechen u. Römer ; Schanz, Gesch. der röm. Literatur, I, in der Zeit der Republik. — Two books on modern languages ; Harvey, A practical Spanish Manual ; Swan, Traveller's Colloquial French. — Some notes on Godefroy's Old-French Dictionary (Paget Toynbee). — Milanesi, Les corresp. de Michel-Ange, I. Sebastiano del Piombo, transl. by Le Pileur.

The Athenaeum, n° 3318 : Russell, Collingwood (beaucoup de critiques à faire). — Curtin, Myths and folklore in Ireland ; Hyde, Beside the fire, a collection of Irish Gaelic folkstories ; Curtin, Myths and folktales of the Russians, Western Slavs and Magyars ; James Darmesteter, Chants populaires des Afghans (ce dernier livre est excellent et rendra de grands services). — Herkless, Cardinal Beaton, priest and politician. — Blizzard (Lydia T. Morris et H. Read). — Sonnets of Wyatt (Ward). — Laurence Oliphant. — Roumanille. — Antonine's wall (Neilson). — Notes from Cairo.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Gedeon, Πατριαρχικοὶ πίνακες. — Luchaire, Louis VI le Gros, annales de sa vie et de son règne, avec introd. hist. (comble une lacune importante ; publication remarquable que les historiens allemands du moyen âge peuvent prendre pour modèle). — Steinhoff, Gesch. des Fürst. Blankenburg. — Masslowski, Der siebenjähr. Krieg nach russ. Darstell. II. Fermor 1757-1759, übers. von Drygalski (trad. suivie de remarques qui complètent et expliquent le texte). — Von Löher, Archivlehre, Grundz. der Gesch. Aufg. u. Einricht. unserer Archive. — Veröff. aus dem kön. Museum für Völkerkunde, I, 2-3, Pander, Das Pantheon des Tschangtscha Hutuktu, ein Beitrag zur Ikonographie des Lamaismus, p. p. Grünwedel ; I, 4, Seler, Altmexican. Studien, I, ein Kapitel aus dem Geschichtswerk des

P. Sahagun ; 2 die sogen. sacralen Gefässe der Zapoteken. — H. BLOCH' Phoenicisches Glossar (l'auteur aurait dû se proposer un but plus élevé et faire de ce glossaire un dictionnaire ; quelques points d'interrogation à poser parfois ; mais utile et important ouvrage). — Apollonii Pergaei quae graece extant cum comm. ant. p. p. HEIBERG, I (excellent ; nous souhaitons suite et achèvement). — KALB, Roms Juristen, nach ihrer Sprache dargest. (complète excellemment et avec méthode l'ouvrage du même, « Juristenlatein »). — MORF, Das Stud. der roman. Philologie — Libeaus disconus, die mittelengl. Romanze vom schönen Unbekannten, nach 6 Hss. hrsg. von KALUZA (le travail tout entier livre le meilleur témoignage de l'érudition et de la méthode de l'auteur). — BICKEL, Die Eisenhütten des Klosters Haina. — DRASCH, Das hessische Willkomm, ein Prachtpokal 1571. — KOOPMANN, Raffael-Studien mit bes. Berücksicht. der Handzeichn. des Meisters. — P. de LAGARDE, Mitteilungen, 3 volumes (il faut en dire : eme, lege ; lege, relege).

Deutsche Literaturzeitung, n° 23 : KABISCH, Das IV Buch Esra auf seine Quellen untersucht. — G. MEYER, Etym. Wörterbuch der albanes. Sprache (fait avec le plus de compétence et de critique possible). — Metrodori Epicurei fragm. p. p. KOERTE (fait avec savoir et sagacité). — MERCHANT, De Ciceronis partitionibus oratoriis (dissertation d'un Américain, soigné, mais n'avance pas beaucoup la question). — Lessing, Sämmtl. Schriften, p. p. Lachmann — MUNCKER, IV-VI. — Basler Chroniken, IV, p. p. BERNOULLI. — SCHIEMANN, Russland, Polen u. Livland bis ins XVII Jahrh. (l'auteur a le mérite incontestable d'avoir manié avec grand soin et traité d'une façon claire, parfois attachante, un sujet étranger, important, très abondant ; toutefois, n'est pas toujours au courant). — MICHAEL, Englands Stell. zur ersten Teilung Polens (prouve que le rôle de l'Angleterre fut alors faible et hésitant). — Die Forschungsreise S. M. S. Gazelle 1874-1876. I. der Reisebericht. — ADAMY, Architektonik auf histor. u. aesthet. Grundlage, II. M. A., 3, goth. Stil. — LEHMANN-FILHÉ'S, Isländ. Volkssagen, aus der Samml. von Jon Arnason ; Neue Folge.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : Myken. aus Mykenä, Thorikos, Pherä und Sizilien. — O. Immisch, zu Arist. de re publica Ath. 71. — Sophokles, Antigone, p. p. RAPPOLD. — RODEMEYER, Das Präsens historicum bei Herodot u. Thukydides (insuffisant à certains égards). — CLEMEN, Die religionsphilos. Bedeut. des stoisch-christl. Eudämonismus in Justins Apologie (malgré des critiques, recommandable). — Caesar, comm. de bello civili, p. p. Kraner, 10e éd. p. p. Fr. HOFMANN. — Tacitus, I-III, p. p. NOVAK ; I, p. p. MASOM and FEARENSIDE. — E. EGGER, La littér. grecque (cf *Revue*, n° 1). — MAHAFFY, The Greek world under Roman sway from Polybius to Plutarch (très intéressant ; un des ouvrages les plus attachants et les plus instructifs sur le sujet ; beaucoup de savoir ; bref, livre de très haute importance). — OVERBECK, Griech. Kunstmythologie, III, 5. Apollon (les mêmes qualités que dans les volumes précédents). — W. SCHULTZ, Die Harmonie in der Baukunst, I. — ZANARDELLI, L'étrusque, l'ombrien et l'osque dans quelques-uns de leurs rapports intimes avec l'italien (sans valeur, aucune des connaissances nécessaires, comparaisons tout à fait superficielles).

Altpreussische Monatsschrift, 1891, janvier-mars, I et II : Jugendschriften, Liebesgeschichten u. Gesinnungsbildner. — BOLTE, Ein Zwischenspiel Joh. Raues, Danzig, 1648. — R. FISCHER, Der preussische Nusskrieg vom Jahre 1563. — SEMBRZYCKI, Die Nord = und Westgebiete der Jadwinger u. deren Grenzen. — FRISCHBIER, Volkswitz. — ZANDER, Kinderreime. — SEMBRZYCKI, Noch einige Bemerk. zu den Drei Königsberger Zwischenspielen 1644. — SPRENGER, Zu den Königsberger

Zwischenspielen 1644. — Cordt, Johannes von Müller's Briefe an Kar Morgenstern. — *Kritiken und Referate* : Tschackert, Urkundenb. zur Reformgesch. des Herzogthums Preussen, 3 volumes; Michael, Englands Stellung zur ersten Theilung Polens; Buchholtz, Gesch. der Buchdruckerkunst in Riga 1588-1888. — Alterthumsgesellschaft Prussia. — *Mittheilungen und Anhang* : Szakowski, Lucas Cranach der Aeltere neu aufgef. zu Königsberg; Sembrzycki, Auffind. der alten Burg Oneda *et* Zur Gesch. des Lycker Gymn. — Universitäts-Chronik 1890-1891. — Lyceum Hosianum in Braunsberg, 1891. — Altpreuss. Bibliographie, 1889.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 4, avril 1891 : Biblioth. des écriv. pol. livr. 12-15 : Jean Mrowinski Ploczywlos, De l'état matrimonial, 1561, rééd. par S. Celichowski; Hist. authentique arrivée à Landa, ville allemande, 1568, p. p. Celichowski; Henri Corn. Agrippa, De la noblesse et de la précellence de la femme, trad. de Wirzbieta 1575, p. p. Tomkowicz; Zawacki, Memoriale œconomicum, 1616, p. p. Rostafinski. — Sternbach, Menandrea. — Blatt, Ueber die Sprache der Satiren des Martin Bielski. — Lisiewicz, Ueber die Besetzung der Bistümer in Polen, I, Das Zeitalter der Piasten. — Lewicki, Ueber die Politik Polens gegen die Nachbarstaaten u. gegen die Ruthenen 1432. — Smolka, Rapport sur les recherches faites dans les archives de Rome (par MM. Windakiewicz et Koneczwy qui se sont occupés, le premier, de l'étude des ms. de l'Allemagne, le second, de la collection des correspondances de Possevino). — Heck, Bericht über die Stadtarchive der ehematigen Herzogthümer Oswiecim und Zator.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent 23.

N° 25 Vingt-cinquième année 22 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 996 : FREEMAN. The history of Sicily from the earliest times, I and II (premier art.). — BUCHANAN, The coming Terror and other essays and letters. — Miss DOWIE, A girl in the Karpathians. — J. W. WARTER, An old Shropshire oak, vol. III and IV. — A new fragment of the Bodleian Genesis (Sweete). — Harleian ms. 7653 (Warren). — The Theosophical Society 1783-1788 (Higham). — Two books on Teutonic philology (SKEAT, principles of English etymology ; KLUGE, An etymological dictionary of the German language). — Some German books on ancient Greek : CAUER, Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben ? (Petit essai suggestif) ; GOERRES, Studien zur griech. Mythologie, II. ; STOWASSER, Dunkle Wörter ; O. HOFFMANN, Die griech. Dialecte, I. der südachäische Dialect. — The American Oriental Society.

The Athenaeum, n° 3319 : Mrs. Sutherland ORR, Life and letters of Robert Browning ; Henry JONES, Browning as a philosophical and religious teacher. — Max BONNET, Le latin de Grégoire de Tours (recherches laborieuses très intéressantes, et de fort haute valeur). — HAY, Swift, the mystery of his life and love (beaucoup de négligences, et Swift n'a rien gagné à avoir « un advocate so careless in his statements and so feeble in his arguments »). — The collected writings of Thomas de Quincey, new and enlarged edition by David MASSON, quatorze volumes ; JAPP, Thomas De Quincey, his life and writings ; The un collected writings of Thomas De Quincey, p. p. HOGG 2 vol. — The Codex Scardensis (Eirikr Magnusson), — Dr. Grossart's privately printed editions (A. Weber). — A volume of Waldensian tracts (Abbott). — Steele's remains (Aitken). — Blizzard (Kinahan). — Thackeray and the Westminster Review (Johnson). — MACKLIN, Monumental brasses.

Classical Review, juin : CROSS, Hours of the Day in the Fourth Gospel. — WHITELAW, and CARTER, On some uses of the aorist participle. — PLAISTOWE, On sonant Z. — Campbell's Aeschylus (Nollard) ; Dakyn's translation of Xenophon (Shuckburgh) ; Aristophanes, use of prepositions (Marchant) ; Some books on palaeography (Maunde Thopson) ; Stowasser's dunkle Wörter (Nettleship) ; Studies by Studemund's pupils (Sonnenschein) ; Montague, selected letters of Cicero (Abbott) ; Stephenson, Livy, XXVII (Talham) ; Weymouth, The greek aorist and perfect. *Correspondence* : Dr Verrall on the fire-signals in the Agamemnon. — The constitution of Athens, new readings of the mss (Kenyon) ; On the use of the hiatus (Headlam) ; Un-Aristotelian words and phrases (Richards) ; Emendations (Wardale) ; Emend. by foreign scholars ; further notes (Wise), Thompson, Torr, Smith). — *Notes* : A Carthaginian ambassador (C. T.) ; Plato, Rep. 532 B (Palmer) ; Arist. Ran. 1433 (Richards) ; Hor. Ep. I, 2, 31 ; Ov. R. A. 207 ; Ov, Trist. III, XI, 33 ; The exile of Juvenal ; Wilkin's Roman Literature ; Danger of quoting from memory. — *Archaeology* : The harbours of Carthage (Torr ;) Theatre of Megalopolis : Summaries ; Monthly Record.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10 : S. LÉVI, Le théâtre indien (très bon travail et qui montre que l'auteur est digne de la confiance qui l'a appelé à succéder à Bergaigne). — Ed. GLASER, Skizze der Gesch. Arabiens ; Skizze der Gesch. u. Geographie Arabiens (A. Müller). — KÖRTE, Metrodori Epicurei fragmenta. — SCHULTZ, Die Harmonie in der Baukunst, I.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingt-cinquième année 29 juin 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Révolution française, 14 juin : Et. Charavay, Colfavru. — Aulard, Le culte de la Raison, l'opinion populaire à Paris, le culte de la Raison en province. — Brette, Le serment du Jeu de Paume et ses signataires (suite et fin). — Coyecque, Les prélimin. de la Rév. en Bugey. — *Chronique et bibliographie :* Picavet, Les Idéologues (travail à signaler et à recommander aux historiens de la Révolution auxquels il rendra, malgré quelques imperfections, plus d'un service; le plan est ambitieux; il y a beaucoup d'excursions, de digressions, de hors-d'œuvre qui fatiguent et encombrent; il y a aussi d'assez graves erreurs historiques et des lacunes regrettables; on regrette de rencontrer trop souvent une abondance stérile de noms propres énumérés à la file, une accumulation de petits papiers, une autobibliographie candide et sans façon; mais on s'instruit à ce livre mal composé; Cabanis est justement remis en honneur; l'auteur a l'esprit libre et ouvert; il a recouru à des sources dédaignées ou ignorées, à des textes inédits ou rares, entre autres, à la Décade, ce qui est un important service; son érudition, variée, avisée, sera donc utile aux études historiques; mais si son livre est un répertoire de recherches neuves, et non de connaissances vulgaires, on y trouve plus de science que d'ordre; M. Picavet fera bien de se dégager de ce monceau de notes et de dominer les textes). — Bussière et Legouis, Michel Beaupuy (cf. *Revue*, n° 16).

Revue des études grecques, n° 13. *Partie administrative :* Statuts de l'Association; La Médaille de l'Association; Souscription pour les Monuments grecs; Assemblée générale du 2 avril 1891 (discours de M. Maspero, président; rapport de M. P. Girard, secrétaire; 6ᵉ concours de typographie; rapport de la commission administrative); Membres fondateurs. — *Partie littéraire :* R. de Tascher, Les cultes ioniens en Attique. Sylvain Lévi, La Grèce et l'Inde d'après les documents indiens. A. H. Sayce, Inscriptions grecques de l'Égypte. Charles Baron, De l'unité de composition du Phèdre. — *Notes et documents :* H. Omont, L'édition de la Palaeographia graeca de Montfaucon; Montfaucon et l'Imperium orientale de Banduri. Emile Legrand, Poésies inédites de Théodore Prodrome; Contribution à la biographie de Simon Portius. Th. Reinach, La constitution de Dracon et la constitution de l'an 411. — *Variétés :* T. R., Un poème grec sur la mort de Louis XVI. — *Chronique :* Correspondance grecque (D. B.); Actes de l'Association, ouvrages offerts. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, n° 1 : J.-F. Bladé, L'Aquitaine et la Vasconie cispyrénéenne depuis la mort de Dagobert Iᵉʳ jusqu'à l'époque du duc Eudes. — Eug. Bouy, Paris et la société philosophique en 1766. — E. Delage, Babrius et ses Fables.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : Sander, Fr. Lücke, Abt zu Burfelsde u. Prof. der Theologie zu Gottingen, 1791-1855. — Von Berger, Dramaturgische Aufsätze. — Brutails, Doc. des arch. de la Chambre des comptes de Navarre (cf. *Revue*, n° 4). — Perlbach, Die Statuten des Deutschen Ordens (cf. *Revue*, 1890, n° 49). — Heidenhain, Die Unionspolitik Landgraf Philipp's von Hessen (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Kaufmann, Die letzte Vertreib. der Juden aus Wien u. Niederösterreich 1625-1670. — Büttikofer, Reisebilder aus Liberia. — Brugsch, Thesaurus inscript. Aegypt. 1-5, (Livre très cher, trop cher, mais qui ne peut manquer dans la bibliothèque d'aucun égyptologue). — Middendorf, Dramat. u. lyrische Dicht. der Keshua — Sprache (quatrième volume qui termine ce grand ouvrage). — Wilcken, Tafeln zur aelteren Palaeographie (ne convient pas à l'enseignement). — Demosthenes,

Rede vom Kranze, p. p. Blass (très bon). — Goldziher, Muhammedanische Studien, II (aussi excellent que le premier volume). — Peintures de vases antiques recueillies par Millin et Millingen p. p. Salomon Reinach (on ne peut, en somme, que crier un joyeux : « Vivat sequens »).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : H. Schmidt, Handbuch der Symbolik. — Romesh Chunder Dutt, A history of civilization in Ancient India, based on Sanscrit Literature, III. (effort qu'on ne peut considérer sans une chaude sympathie). — Aristoteles'Schrift vom Staatswesen der Athener verd. von Kaibel u. Kiessling (cf. *Revue*, n° 18). — Hauréau, Notices et extraits de quelques mss. latins de la Bibliothèque Nationale (cf. *Revue*, n° 12). — Liesenberg, Die Stieger Mundart, ein Idiom des Unterharzes. — Freeman, The history of Sicily from the earliest times, I et II. (critique très réfléchie, l'auteur est maître de son sujet et apporte du nouveau). — Reginonis abbatis Prumiensis chronicon p. p. Kurze (très soigné). — Maria Krummacher, Unser Grossvater (bon et intéressant). — H. Wölfflin, Die Jugendwerke des Michelangelo. — Katsch, Medicinische Quellenstudien, Entwicklungsgang des Aehnlichkeitsaxioms von Empedokles bis auf Hahnemann. — Bücher, Die Bevölkerung des Cantons Basel-Stadt am Dec. 1888. — Taeglichsbeck, Die Gefechte bei Steinau an der Oder 1632-1633 (exact et détaillé).

Theologische Literaturzeitung, n° 11 : Leop. Löw, Gesamm. Schriften. — Ed. Reuss, Die Gesch. der hlg. Schriften A. T., 2° éd. (« la longue vie de l'auteur a porté des fruits abondants; son livre auquel son nom reste attaché, est un beau monument »). — Tappehorn, Erklärung der Genesis (n'est pas scientifique). — Albers, Die Quellenberichte in Josua I-XII, Beitrag zur Quellenkritik des Hexateuchs. — Gloag, Introd. to the Johannine writings. — Gayet, Le grand schisme d'Occident d'après les docum. contemp. déposés aux archives secrètes du Vatican. Les origines, I et II (encore cinq volumes semblables ! De grâce, crions halte à l'auteur au nom de la science; qu'il se contente d'imprimer les documents et avec plus de correction et d'exactitude). — Th. Müller, Das Konklave Pius' IV (cf. *Revue*, 1890, n° 36). — Sattien, Die Verhandl. Kaiser Ferdinand I mit Pabst Pius IV über den Laienkelch. — Sander, Friedrich Lücke, Abt zu Bursfelde.

Berliner philologische Wochenschrift; n° 24 : Ohnefalsch-Richters Ausgrabungen in Kypern. — Moschopulos' Kommentar zur Batrachomyomachia (Ludwich). — Ilias p. p. Stier Odyssea, p. p. Weck. — Bethge, De Septem adversus Thebas fabulae Aeschyleae episodio altero (connaissances insuffisantes et critique faible). — Αἰσχίνου κατὰ Κτησιφῶντος p. p. Gwatkin and Schuckburgh (fait avec soin, savoir et habileté). — Aeneis p. p. Geyza Nemethy; Pulvermacher, De Georgicis a Vergilio retractatis (le travail de Nemethy est un peu inégal; celui de Pulvermacher, méthodique, sagace, remarquable à plusieurs points de vue). — Mythology and monuments of ancient Athens, being a transl. of a portion of the Attica of Pausanias by Margaret de G. Verrale, with introductory essay and archaeological commentary by Jane E. Harrison (très long art. de Milchhöfer). — Engelmann, Bilderatlas zum Homer, zu Ovid. — Peiser, Babylon. Verträge des Berliner Museums; Kohler u. Peiser, Aus dem babylonischen Rechtsleben, I. — Wharton, Etyma latina (ne satisfait pas complètement nos exigences).

Zeitschrift für Katholische Theologie, III : *Abhandlungen* : Michael, Döllinger, eine Charakteristik. — Limbourg, Zum Begriff der zuvorkommenden Gnade. — Kellner, Die patristische Tradition inbetreff des Geburtsjahres Christi. — *Recensionen* : Holtzmann, Lipsius u. aa. Hand-Commentar zum N. T. (Nisius); Atzberger, Die christl. Escha-

tologie in den Stadien der Offenb. A. u N. T. (Hurter); DE GROOT, Summa apologetica de eccl. cath.; DALPONTE, Comp. theol. dogm. spec. (Rinz). — *Analekten :* Die päpstl. Quinquennal-Facult. u. der Index libr. except. (Nilles); Moderne Excurse über Molina (Limbourg); Entgegnung auf Lehners Gleiches Recht für Alle (Liell); Patrologisches (Hurter); Der hlg. Thomas u. das Kirchenrecht in der neuen Welt (Nilles); Die neue Ausg. der Reden Bossuets (Bäumer); Ein neues Buch über Perikopensystem; Lindner über die Gelehrten S. Blasiens (Hurter); Eine fallacia accidentis (Limbourg); Zur Beleucht. der Wissenschaftlichkeit gewisser protest. Theologen (Pesch.)

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiöcese Köln. 51e fascicule : SCHROEDER (F.), Ein clevischer Dichter vor 200 Jahren. — KLINKENBERG, Die neuesten römischen Funde am Domhügel zu Köln. — KORTH, Wipperfürth. — SCHOLTEN, Zur Gesch. von Hönnepel und Niedermörmter. — JOERRES, Urkunden. — DÜSSELL, Verzeichniss von Ortschaften des Landgerichtsbezirks Neuwied, in denen mehrere Rechte nebeneinander gelten. — *Miscellen :* Zur Lebensgesch. des Abtes Niklas Heyendal zu Klosterrath (Rolduc) bei Herzogenrath. — PAULS, Erlass des Aachener Raths vom 26 März 1779 gegen die Freimaurerversammlungen zu Aachen. — PAULS, Ein Brief zur Gesch. der grossen Heiligthümer in Cornelimünster 1804. — Berichte über die Generalversamml. des histor. Vereins für den Niederrhein, Xanten (4 juin 1889), Brühl (15 oct. 1889), Siegburg (20 mai 1890), Cologne (28 oct. 1890).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXII).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1891

ANNÉE 1891

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

CORRESPONDANCE

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 26 juin au 18 décembre 1891).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École des sciences libres et politiques.
Annales de l'Est.
La Révolution française.
Mélusine.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue des études grecques.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Theologische Literaturzeitung.
Zeitschrift fur Katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review.
The Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne).

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 6 juillet — 1891

335. — Zakas, Κριτικαὶ καὶ ἑρμηνευτικαὶ παρατηρήσεις (Eschyle, Sophocle, Lysias, Platon, Lycurgue et Démosthène), 1re partie : Eschyle. Athènes, impr. Ἀλήθεια, 1890, 1 vol. de 9-288 pp. en une seule suite.

Ces remarques critiques sur le texte d'Eschyle doivent être suivies, comme l'indique le titre et comme l'auteur le dit dans sa préface, de cinq autres parties, dont la dernière sera accompagnée d'une table générale. M. Zakas nous annonce, en outre, qu'il prépare une édition de Lysias, et réclame l'indulgence du lecteur, pour le cas où quelques ouvrages ou revues de l'Occident lui seraient demeurés inconnus. « J'espérais, dit-il, pouvoir travailler à Athènes; mais on n'y peut avoir une place que si l'on est protégé par un député ou si l'on fait partie d'une société; or je n'ai pas de représentant puisque je suis Epirote, et les sociétés ne sont que des coteries. » M. Z. n'est guère philosophe; qu'il se console pourtant, en pensant que la Grèce n'est pas une exception. On ne saurait d'ailleurs lui refuser l'indulgence qu'il demande; il est à peu près impossible de connaitre exactement tout ce qui est proposé dans le nombre toujours croissant des revues, pour remédier, comme on dit, au mauvais état d'un texte. M. Z. n'est qu'un médecin de plus autour du texte d'Eschyle, déjà si tourmenté; il semble avoir d'excellents principes, comme beaucoup de critiques, qu'il transgresse de temps en temps, toujours comme beaucoup de critiques. C'est ainsi qu'il recommande de ne pas s'éloigner du texte fourni par la tradition, et cependant il se livre aux conjectures les plus étranges; il mérite franchement le reproche qu'il adresse souvent à d'autres : ταῦτα εἶνε παίγνια τῆς φαντασίας. Il reste, d'ailleurs, dans la vieille habitude, dont les textes grecs ont tant souffert : « Le sens réclame..., le poète n'a pu dire que..., la pensée d'Eschyle est évidemment... », sont formules commodes, mais dangereuses, grâce auxquelles tout devient clair comme eau de roche; mais

nous lisons le texte du critique, et non le texte de l'auteur. Un peu moins d'imagination et un peu plus de sens grammatical feraient beaucoup mieux. — On n'attend pas sans doute que j'entre dans des détails : il faudrait examiner chaque passage, et juger chaque correction à part, ce qui ne convient pas à un simple compte rendu. Mais voici, dans l'ensemble, comment nous pourrons établir le bilan de M. Z. : quelques bonnes corrections, qui pourraient être admises dans le texte ; un certain nombre d'autres fort ingénieuses, mais qui ne s'imposent pas nécessairement ; plusieurs enfin donnent sérieusement à réfléchir ; en revanche, beaucoup de conjectures inutiles, de changements arbitraires, d'interprétations fantaisistes, parfois même de singulières idées [1] ; de plus, M. Z. en prend un peu trop à son aise avec la métrique (p. ex. p. 19, 29, 35, 200) [2]. En somme, il ne faudrait pas que M. Zakas se fît illusion ; il a beaucoup travaillé, a pris beaucoup de peine, et il nous le dit (p. 6) ; mais le résultat n'est pas en proportion de ses efforts, et le texte d'Eschyle n'est pas sensiblement amélioré.

My.

---

336. — **Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins**, herausgegeben, von W. Studemund, t. II, Berlin. Weidmann, 1891 ; 436 pp. in-8. Prix : 9 M.

Ce volume, comme le précédent, contient un certain nombre de dissertations déjà connues par une publication antérieure. Ce sont les articles suivants : J. Schroeder, *de fragmentis Amphitruonis Plautinae* (1879) ; Ed. Kellerhof, *de collocatione uerborum Plautina quaestiones selectae* (1881) ; P. Scherer, *de particulae quando apud uetustissimos scriptores Latinos ui et usu* (1883, la plus grande partie) ; J. Bach, *de usu pronominum demonstratiuorum apud priscos scriptores Latinos* (1885, le premier chapitre). Le dernier morceau, *Herstellungsversuch der Plautinischen Cistellaria*, écrit en 1871 par Studemund, avait depuis lors reçu plusieurs changements ; M. O. Seyffert l'a publié en les y introduisant et en tâchant de donner à cet essai la forme qu'il avait fini par prendre dans la pensée de Studemund. Le présent recueil est le bienvenu ; il réunit sur divers points de syntaxe latine des listes complètes pour la période étudiée, et permet par là de se faire une idée plus juste de l'histoire de la langue. Mais un index aux deux volumes n'au-

1. Un exemple : au v. 782 des *Perses* (p. 64) : Ξέρξης δ' ἐμὸς παῖς ὢν νέος νέα φρονεῖ (Dind.), M. Z. corrige : Ξ. δ' ἐ. π. σός τε νέος ὢν νέα φρονεῖ, sous l'étrange prétexte que Darios, parlant à Atossa, ne peut dire ἐμὸς παῖς. « Est-ce que Xerxès n'était pas aussi le fils d'Atossa ? Il est nécessaire que cela soit dit » ! Ce n'est pas la peine de reprendre si souvent les autres interprètes (p. ex. p. 39, 78, 201) ; d'ailleurs le dactyle au 5e pied est irrégulier.

2. P. 246, κλέπτων proposé à la fin d'un trimètre ne peut être qu'une erreur typographique.

rait pas été superflu, ou tout au moins une table détaillée des subdivisions de chaque morceau. Il m'a été impossible de savoir, par exemple, si le passage *Hec.* 74, qui semble fait à plaisir pour faire ressortir l'opposition de *hic* et de *iste*, a été mentionné par M. Bach. Une liste des passages principaux étudiés et discutés aurait aussi permis de se servir plus souvent de ces dissertations dans l'explication des comiques latins.

L.

---

337. — Joh. Hoops. **Ueber die altenglischen Pflanzennamen.** Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Philosophischen Doctorwürde eingereicht bei der hohen philosophischen Facultæt der Albert-Ludwigs-Universitæt zu Freiburg im Breisgau. Freiburg i. B., Chr. Lehmann, 1889, in-8, 84 pages.

M. Joh. Hoops a formé le projet de publier un Dictionnaire des noms de plantes de l'ancien anglais; la dissertation dont on vient de lire le titre est l'introduction même de cet ouvrage. Elle se compose de trois parties : la première traite du rôle des plantes dans l'ancienne poésie anglaise; la seconde indique la place qu'elles ont occupée dans les superstitions, enfin la troisième nous fait connaître la nature et l'origine des noms de plantes usités autrefois en Angleterre.

On sait peu de chose du sentiment de la nature chez les anciennes races germaniques; M. J. H. a essayé de découvrir ce que les Anglo-Saxons ont pensé en particulier du monde végétal; interrogeant d'abord les noms de plantes qui se rencontrent chez leurs différents auteurs, il a cherché quelle idée a présidé à leur formation, quand ils n'ont pas été empruntés au latin, ce qui fait pressentir de quel point de vue les plantes avaient été considérées par les anciens poètes anglais; le plus souvent toutefois, remarque-t-il, ils n'ont pris garde qu'à leurs caractères généraux; c'est leur éclat qui les a frappés, ainsi que la vie et la beauté qu'elles donnent à la terre, dont elles sont la parure; manière de voir, il est vrai, qui paraît, en partie au moins, avoir été inspirée aux poètes anglo-saxons par leurs modèles latins. Quant aux plantes isolées, bien peu ont été l'objet d'une description particulière; il n'y a guère d'exception parmi les fleurs que pour la rose et le lis; mais les œuvres où elles figurent ont un caractère savant et sont traduites ou imitées du latin. La mention des algues, dont aucune espèce n'est distinguée d'ailleurs, celle de ce que M. J. H. appelle simplement une « arundinacée » *(röhricht*, ags. *særyric)* — il s'agit évidemment du *Triticum junceum* L. (angl. *bent*), — ou de la plante qu'il prend pour un « chardon de mer » *(Eryngium maritimum* L.*)* et qui doit être une laiche, comme le nom même ags. *eolxsecg* l'indique suffisamment [1],

---

1. *Eolx* ou *Eolhxsecg* est composée de *eolh*) : élan, et de *secg* : laîche; l'*eolhxsecg* est donc une laîche ou plante marécageuse, qui sert de nourriture ou de litière à l'élan, a description en convient d'ailleurs très bien à une cypéracée, et non à l'*Eryngium maritimum*, qui ne croît pas dans les marais, mais dans les sables maritimes.

339. — **Les œuvres poétiques de M. Bertaut**, évesque de Sees, abbé d'Aunay, premier aumosnier de la royne; publiées, d'après l'édition de 1620, avec introduction, notes et lexique, par Adolphe Chenevière, docteur ès lettres. Paris, librairie Plon, 1895, in-16 de 2 ff., lxiv et 517 p.

Ce volume sera sans nul doute accueilli avec joie par tous les amis de notre ancienne littérature. Il est le premier de ceux que MM. Plon et Nourry se sont proposé d'ajouter à la *Bibliothèque elzévirienne*, depuis qu'ils se sont rendus acquéreurs du fonds de cette collection; il met à notre portée les œuvres d'un vrai poète, éditées par un érudit distingué; il renferme enfin près de deux fois autant de matières que la plupart des volumes jadis publiés par Jannet.

M. Ad. Chenevière, connu déjà par d'estimables travaux sur Bonaventure Des Périers, a toute compétence pour annoter et pour commenter les poètes du xvi[e] siècle. Il a fait précéder les œuvres de Bertaut de deux solides études : Introduction littéraire et Introduction biographique. Il n'était pas inutile de remettre en lumière les mérites de l'évêque de Sées. Malgré la grande réputation dont il jouit de son temps, on peut dire qu'il est inconnu aujourd'hui. Les éditeurs de la grande anthologie poétique, dont M. Crépet a dirigé la publication, éditeurs qui ont traité avec une singulière indulgence les moindres rimailleurs contemporains, ne nous ont donné aucune pièce de Bertaut. M. Ch. montre pourtant que les vers supérieurement frappés abondent chez notre poète, et les exemples qu'il cite pourraient être multipliés.

Nous ne possédons que peu de détails sur la vie de Bertaut. Ce que nous en savons est pour la plus grande partie emprunté à ses œuvres. Après Huet, le P. Sanadon, l'abbé Guiot, etc., M. Ch. dit qu'il était né à Caen. Cette assertion nous paraît, quant à nous, peu vraisemblable. Jacques de Cahaignes, qui était le contemporain de Bertaut, et qui a certainement eu des relations avec lui, n'aurait pas manqué de lui consacrer un article des *Éloges* qu'il a composés à la louange de tous ses concitoyens plus ou moins célèbres. Bertaut avait cinquante-quatre ans, et ses *Œuvres poétiques* avaient déjà obtenu les honneurs de deux éditions, quand il fut nommé à l'évêché de Sées (1606). Ce diocèse avait déjà été gouverné par deux poètes : Pierre Du Val (1545-1563) et Claude de Morenne (1601-1606); aussi les fidèles ne durent-ils pas être surpris d'avoir pour pasteur un disciple des muses.

M. Ch. a pris pour base de sa réimpression l'édition de 1620, qui est la plus complète; nous regrettons qu'il n'ait pas cru devoir indiquer, en tête de chaque pièce, le recueil où elle a paru pour la première fois. On peut, à la vérité, suppléer à cette lacune en se reportant à la *Bibliographie;* mais les notes éloignées du texte compliquent la tâche du lecteur. Cette bibliographie, qui termine le volume, est traitée avec beaucoup de soin; nous y avons pourtant remarqué plusieurs omissions. Les premiers vers imprimés de Bertaut que nous ayons rencontrés sont ceux qui figurent dans le *Tombeau de Ronsard* (1586); or, ce recueil n'est cité

ni à la p. 120, ni à la p. 528. M. Ch. ne mentionne pas non plus le *Tombeau de M. Bertaut, evesque de Seez* (Paris, 1611, in-8 de 8 pp.), poëme très rare, signé : Tartière [1].

L'éditeur a respecté avec raison l'orthographe de son auteur; il n'a même pas voulu distinguer les *u* et les *v*, les *i* et les *j*, suivant l'usage moderne; aussi sommes-nous surpris qu'il ait laissé les typographes introduire sans motif des *u* majuscules qui font le plus mauvais effet :

AV ROY
POUR LE CONUIER DE REUENIR A PARIS (p. 38),
CHANT NVPTIAL
SUR LE MARIAGE DU ROY ET DE LA ROYNE (p. 45).

M. Chenevière, de crainte de grossir démesurément son volume, s'est montré très sobre dans ses notes. Nous aurions volontiers sacrifié quelques observations purement grammaticales au profit des annotations historiques. Nous aurions surtout désiré que les noms propres, assez peu nombreux dans les œuvres de Bertaut, fussent relevés dans une table spéciale; mais ne chicanons pas l'éditeur pour ces détails, et remercions-le d'avoir mis entre nos mains un poëte vraiment digne d'être connu.

Émile Picot.

340.— **Livre de l'institution de la femme chrestienne tant en son enfance que mariage et viduité aussi de l'office du mary** *naguères composez en latin par Jehan Loys Vives et nouvellement traduictz en langue françoyse par* Pierre de Changy, escuyer, avec préface et Glossaire, par A. Delboulle. Havre, Lemale et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1891, in-16 de xvi-392 p. Tirage à 475 exemplaires dont 20 sur Japon, 30 sur Wathman, 425 sur Rives, à la forme.

On ne sait pas grand'chose de Pierre de Changy et de sa famille. Malgré d'actives recherches, malgré de nombreux appels adressés « un peu de tous côtés et à des hommes aussi savants qu'obligeants », M. Delboulle, dont je vais résumer l'agréable préface, n'a pu presque rien ajouter aux maigres renseignements fournis par du Verdier, Moréri, l'abbé Papillon et quelques autres bibliographes. Il rappelle que les Changy furent d'abord attachés à la maison du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon; il croit reconnaître l'aïeul de Pierre dans le vaillant chevalier Michault de Changy, mentionné si honorablement par le chroniqueur Chastellain [2], et le père de ce même Pierre dans Jean Andras, écuyer, seigneur de Changy, qui vivait, selon d'Hozier, en 1491; il nous apprend

1. Biblioth. de M. le duc de La Trémoille.

2. Ce Blangy était le même sans doute, comme l'a conjecturé M. Émile Picot, qui fut mis par Antoine de la Sale, l'auteur des *Cent nouvelles nouvelles*, « au nombre de ces conteurs qui amusaient de leurs joyeux devis la cour du duc Philippe-le-Bon, ce qui prouve qu'il était aussi brave que bien *enlangagié*, comme on disait en ce temps là. »

ensuite, d'après une des pièces liminaires du volume de 1542 [1], que Pierre guerroya longtemps et qu'atteint, dans sa vieillesse, de mille infirmités, il voulut se consoler de ses ennuis et de ses souffrances en traduisant pour ses filles le traité célèbre de Louis Vivès qu'il appelle « homme éloquent ». [2] Déjà, étant plus jeune, P. de Changy s'était diverti, au milieu des camps, [3] à mettre en français quelques extraits de Pline l'Ancien qui parurent sous le titre de *Singularitez de Pline* [4]. M. D. n'a pu retrouver la date exacte du décès de notre traducteur mise par les uns en 1553, par les autres en 1563. Du reste, au point de vue bibliographique comme au point de vue biographique, on nage, pour les Blangy, en pleine incertitude. Brunet prétend que les ouvrages de Pierre auraient été publiés, après sa mort, par son fils Blaise, curé d'Epoisses, auteur de l'*Histoire authentique de l'Escuyer Girard et damoiselle Alyson, contenant l'honneur, fidélité et intégrité des dames* (Lyon, 1545, in-8°); mais on voudrait savoir, remarque M. D. (p. VIII), sur quels documents il appuie cette affirmation. Brunet n'a pas connu la première édition de l'*Institution de la femme Chrestienne*, celle dont notre collaborateur donne aujourd'hui le texte (Paris, Jacques Kerver, 1542). L'auteur du *Manuel du Libraire* cite une autre édition par Jacques Fezandat, pour Jacques Kerver, (1543, petit in-8°) avec un titre un peu différent et plus alléchant : *Livre très bon, plaisant et salutaire de l'institution*, etc. Quoique l'ouvrage ait eu plusieurs autres éditions, il est néanmoins devenu fort rare, et, comme il est aussi fort intéressant, on doit, avec M. D. (p. IX), féliciter M. Lemale « de le remettre au jour, dans son gracieux costume du XVIe siècle, pour la joie de ceux qui aiment les beaux et bons livres ». Il faut aussi féliciter l'habile imprimeur d'avoir choisi un collaborateur tel que M. D. qui s'est montré, dans la *Préface*, si excellent critique, et, dans le *Glossaire*, si excellent philologue. Je ne dirai rien du *Glossaire*, entièrement digne de l'auteur des *Matériaux* [5],

---

1. *Symonis Romygiaci Andegavensis ad lectorem carmen.* M. D., qui s'est imposé le pénible devoir de ne donner aucune note, nous aurait peut-être appris quelque particularité sur le poète angevin, lequel n'a pas d'article dans cet inappréciable *Dictionnaire biographique de Maine-et-Loire*, où les omissions sont aussi rares que les erreurs.

2. Pour *ses filles*? Est-ce une distraction de l'éditeur? La traduction est adressée (p. 13) : « A Marguerite, *ma fille*. »

3. Aujourd'hui nos généraux en retraite charment leurs loisirs en traduisant... je veux dire en estropiant, Horace. Ces vieux guerriers rendent au poète les blessures qui leur ont jadis été faites.

4. M. D., qui a vu un exemplaire de ce rarissime bouquin à la bibliothèque de Rouen, n'en donne pas la description et n'en indique même pas la date, en quoi il imite l'auteur du *Manuel du Libraire* se contentant de mentionner les *Extraits de Pline le naturaliste*. Cette omission étonne de la part d'un des meilleurs rédacteurs de la *Revue critique*, où la précision la plus rigoureuse possible a toujours été en honneur. Apportons partout les bonnes habitudes de la maison : Souvenons-nous tous que nous appartenons au *régiment de Champagne*.

5. On y remarquera les mots *Contractation* (attouchement. Manque dans les dictionnaires), *Crustulle* (enduit, fard. Godefroy donne crostule, mais avec un autre sens).

mais je reviendrais à la *Préface*, pour en citer un passage qui donne une séduisante idée de la traduction de Changy et qui mettra nos lecteurs en appétit (p. IX-X) :

« Cette traduction est presque une œuvre originale, en ce sens que Pierre de Changy abrège, supprime les longueurs du texte, dont il *prend le commun*, c'est-à-dire les idées principales, et prête ainsi au judicieux, mais un peu verbeux latiniste du XVIe siècle, cette naïveté, cette bonhomie qui s'accorde si bien avec le savoureux langage du vieux temps. Il a des tours heureux, des expressions pittoresques, un peu crues parfois, que ne rencontrent presque jamais ni Mayerne Turquet, ni Linocier qui, après lui, ont traduit textuellement Loys Vivès. Souvent il ajoute à l'original des traits charmants comme ceux ci : *La bonne fille se doit rendre obeissante sans murmurer, hongner, respondre, fumer, ou dire patenostres de cynge. — Une couleur fait les joues vermeilles, l'autre les lèvres corallines. Lorsque tu es ainsi deffigurée, Dieu ne te cognoist point entre ses brebis, tu as falsifié sa monnoye.* — On chercherait inutilement dans Vivès ce joli passage sur la femme savante : *Aussi ne contrefera son langage par termes exquis, pour se vouloir montrer savante, et l'avoir apprins par la lecture des livres, car son tenuissime cerveau ne peult comprehendre d'entrer en eloquence, et en usant d'aucuns termes terminisans* (c'est-à-dire recherchés), *semblera que les clercs luy ayent soufflé en l'oreille par le vent de Zephirus, qui tendra plus à derision que a louenge.* »

M. D. n'a pas trop vanté le charme naïf de la traduction de Changy. Il n'est pas un seul des cinquante chapitres de l'ouvrage qui ne soit un régal pour les plus délicats. Voici, pour ne prendre qu'un seul exemple, quelques lignes d'une grâce piquante (p. 32) que l'on peut rapprocher des lignes citées par M. D. :

« Plus est deturpee la main de la vierge de la tendre à homme legierement que de la maculer de quelque saulse... J'ay veu en Espaigne et en Gaule faire bonne estime et reputation des filles, femmes et brux, et estre tenues moult chieres et aymees pour les viandes qu'elles sçavoient apprester : et par le contraire, autres inutiles hayes et desextimees, pour ce qu'elles ne se vouloient empescher ou entremettre du faict de la cuysine, et se excusoient que de tel art ne sçavoient riens. Aussi sera honneste à la jeune fille de cultiver herbes et violettes es courtils et jardins selon

---

Deosculation (baiser. Absent des dictionnaires), *Desviateur* (celui qui égare. Même observation), *Ennuciatif* (qui révèle. Manque en ce sens dans Littré, La Curne, Godefroy), *Meslouer* (désapprouver. Exemple antérieur à tous ceux que cite Godefroy) ; *Napleux* (qui est atteint du mal de Naples, mot qu'on ne trouve nulle autre part) ; *Noverque* (marâtre, mot oublié par La Curne, par Godefroy); *Parmesler* (mêler tout à fait. On ne connaissait qu'un seul exemple, du XIIe siècle, indiqué par Godefroy); *Pasdane* (objet de toilette qui n'a pas encore été défini); *Persevcrité* (persévérance. Un seul exemple dans Godefroy avec le sens d'*obstination*); *Revocquer* (éloigner, détourner. Sens qui manque dans les dictionnaires); etc.

leur vacation et exercice, pour les induire par après à meilleur et plus grant besongne. »

Il y aurait à signaler, en certains chapitres scabreux (sur la *virginité*, sur le *mariage*, sur *la continence de la veuve)*, la chaste hardiesse, les singuliers bonheurs d'expression à la François de Sales, du père de famille qui veut que, dans les pages qu'il offre à sa fille, cette dernière puise « plusieurs bons et utiles renseignements » et augmente ainsi sa « vertu et renom ». Toutes ces perles rendent bien précieuse la traduction tirée de l'oubli par M. Delboulle. Le public lettré auquel il la présente la recevra avec une double joie, car *si un bon livre est un bon ami*, comme le rappelle l'éditeur à la fin de sa *Préface*, un livre qui est à la fois bon et beau est un *ami parfait*.

T. de L.

---

341. — Godefroy Cavaignac. **La formation de la Prusse contemporaine**, ses origines, le ministère Stein, 1806-1808. Paris, Hachette, 1891, in-8°, viii et 510 p.

Ce livre considérable, un des plus attachants et des plus instructifs que nous ayons lus depuis longtemps sur l'histoire étrangère, comprend seize chapitres qui se valent tous ou presque tous par l'étendue des informations, comme par la profondeur et l'originalité des vues, par la vigoureuse clarté de l'exposition. M. G. Cavaignac étudie d'abord la formation politique de l'État prussien, les caractères du pouvoir monarchique; il montre, avec Isaacsohn et Bornhak, que les diverses provinces reçoivent au xviii^e siècle une organisation assez uniforme et par suite une sorte d'unité nationale; il montre ce qu'est alors le despotisme éclairé; puis, pénétrant dans la constitution intime de la société prussienne, dégageant les traits généraux du régime de la propriété, il prouve que le paysan, serf ou non, appartenait toujours à quelqu'un, et que Frédéric II, malgré tous ses efforts, n'a pu guère modifier cette servitude agraire, qui est « en quelque sorte la rançon abandonnée à l'aristocratie foncière en échange du pouvoir politique dont elle a été dépouillée » (p. 79). Droysen et Treitschke assimilent l'autorité absolue des Hohenzollern à une magistrature populaire, ils prétendent que le pouvoir monarchique était un arbitre et comme un représentant des classes populaires, et qu'il a fait beaucoup pour les progrès de l'égalité sociale. M. C. les réfute, souvent par eux mêmes, et fait voir que la constitution de la propriété rurale en Prusse était bien moins conforme aux idées de justice sociale qu'en France et que les misères de la classe agraire sont une des principales causes de l'effondrement de 1806. « L'aristocratie faisait aux yeux de Frédéric la force de l'État; la propriété foncière et son régime, tel qu'il s'était constitué en Prusse, faisaient la force de l'aristocratie; cette double idée au service de laquelle les rois mettaient tous les moyens d'action du pouvoir le plus absolu, aboutissait à la constitution d'une

caste qui enserrait, dans l'immutabilité d'une organisation fermée, non seulement les personnes et les familles, mais les terres et le sol lui-même; cet État qui offre le type du gouvernement personnel le plus intrusif, le plus étouffant, est en même temps un État féodal » (p. 83 et 97). Quant à la bourgeoisie, à la population urbaine, elle n'a ni indépendance municipale, ni vie politique, ni action commune; elle a été « réduite sans réserves et sans restrictions » par Frédéric Guillaume et le grand Electeur (p. 108-109). Tel est l'ancien régime. M. C. en décrit la visible décadence : Frédéric II avait concentré en lui-même toute connaissance et toute direction; après lui, le pouvoir passe à des agents subalternes; au gouvernement personnel se substitue le gouvernement de cabinet; les tendances provinciales se manifestent; l'autorité souveraine s'affaisse; tous les ressorts, excessivement tendus, se relâchent; l'administration est impuissante, vénale. C'est que non seulement Frédéric-Guillaume II fut un esprit mobile, et Frédéric-Guillaume III, un indécis; mais, comme le remarque ingénieusement M. C., ces deux rois subissaient l'influence du milieu : la Prusse n'échappait pas à l'évolution sociale du xviii[e] siècle, et elle aurait dû suivre cette évolution d'une allure plus alerte (p. 128). Par malheur, son aristocratie, la caste à laquelle la royauté prussienne avait sacrifié le développement de la nation, ne pouvait ni agir ni rien diriger; elle tenait à ses privilèges et les gardait obstinément; elle écartait passionément les idées nouvelles. M. C. nous la montre au vif dans un court et beau portrait de Marwitz et de Hoym. « Sans activité et sans éclat dans l'administration; en proie, dans l'armée, à l'esprit de routine et d'intrigue; dissipatrice sur ses terres, corrompue partout, elle est devenue odieuse à tous par sa tyrannie, son arrogance et son incapacité; plus le rôle qui lui a été fait, a été prépondérant et exclusif, plus les désastres devront apparaître et apparaîtront, en effet, comme la banqueroute de la classe privilégiée » (p. 140). Et toutefois, la décadence n'est pas irrémédiable; au sein même de cette décadence se formait le personnel qui devait refaire l'État; d'une administration inerte et corrompue allait sortir le personnel de la réforme qui fonderait la grandeur de la Prusse; l'administration, dit très bien M. C., en était arrivée à se considérer comme étant au service de l'intérêt général presque autant qu'au service du monarque; elle se recrutait elle-même par une sorte de cooptation; elle avait attiré à elle des hommes de premier ordre; elle était inamovible; et ainsi, quoique hétérogène, l'État prussien devenait la patrie morale des Allemands, le refuge de l'activité politique. D'ailleurs, l'administration prussienne était accessible aux idées nouvelles; la Révolution française détermina des tentatives de réformes qui n'aboutirent pas, mais le problème agraire fut abordé de 1799 à 1806 sur les domaines royaux où les serfs se virent affranchis de la corvée, et — du moins dans les Marches et le Brandebourg — devinrent propriétaires de leur tenure (p. 158-159). On essaya même, en 1799, de supprimer le servage sur les biens nobles. Déjà la population rurale se

soulevait ou se plaignait très haut en certains endroits, et M. C. consacre deux pages intéressantes (p. 166-167) à cette propagande révolutionnaire que les *Winkelschriftsteller* « petits scribes de campagne, agents d'affaires ou conseillers occultes » encourageaient dans les campagnes. Mais l'aristocratie foncière, loin de se prêter aux essais de réforme sociale, ou même de les approuver platoniquement, protestait violemment, et y avait-il en Prusse un tiers état, assez formé et politiquement instruit, pour se faire l'interprète des revendications de la population rurale? La Prusse ne pouvait donc réaliser par elle-même la réforme. M. C. n'oublie pas pourtant le mouvement intellectuel dont Berlin était le centre; mais, après avoir cité tous les grands noms, il fait justement observer que ce mouvement n'était pas politique : « à la fois individualiste et cosmopolite, dit-il en termes frappants, l'Allemand de la fin du XVIII^e siècle ne conçoit pas entre la famille et l'humanité cet intermédiaire qui est l'État; l'Allemagne offre alors à la fois le spectacle d'un développement littéraire incomparable et de l'incapacité politique la plus éclatante » (p. 189). Cependant, le temps marchait; les événements extérieurs mettaient fin à la domination des illustres écrivains; Gœthe restait seul; la Révolution, victorieuse par les armes, contraignait l'Allemagne à sortir de sa torpeur et à prendre conscience d'elle-même; l'Allemand vit la situation unique de la Prusse et la forte constitution politique de cet État qui, « sans avoir répudié la sentimentalité nationale, y ajoutait étrangement la rudesse, la brutalité, le génie pratique de la race » et il alla vers cet État « pour lequel il éprouvait l'éloignement mêlé d'attrait qu'inspire la force aux impuissants » (p. 194). Sans doute, à ce moment même où l'Allemagne sentait le besoin d'un appui, cet appui s'écroulait; le *rocher de bronze* tombait en poussière; mais il y avait en Prusse des germes d'avenir, et l'inévitable Iéna fut suivi d'un inévitable effort de réorganisation. Si affreuse que fut la déroute, si profonde que fut la démoralisation, on ne doit pas oublier que la Prusse « où l'œuvre de la civilisation avait été plus retardée et plus ardue, avait conservé plus marqué le cachet de l'individualité nationale; l'attitude de la reine, l'exaltation patriotique de ce monde si frivole et si léger qui entourait le prince Louis-Ferdinand, le rôle de Hardenberg dans la politique extérieure, étaient autant de symptômes d'une existence nationale; il y avait, derrière la façade vermoulue de cet édifice suranné, le noyau latent d'une nationalité que l'occupation étrangère devait achever de former » (p. 255). Aussi, malgré le roi, malgré la crise ministérielle de la fin de 1806, malgré l'éloignement de Stein, une révolution se produit dans le gouvernement de la Prusse : le roi doit, en dépit de tout, compter avec l'opinion ; Hardenberg, un instant renvoyé, revient tout puissant, renverse Zastrow, et force le gouvernement personnel à capituler ; déjà apparaît l'esprit de résistance, s'allume la guerre de partisans, Götzen se bat en Silésie, Gneisenau et Nettlebeck défendent Colberg, et à Eylau, Scharnhorst ébranle un instant le corps de Davout. Bientôt,

après Friedland et Tilsit, arrive Stein que Napoléon conseillait de prendre à la place de Hardenberg; il est le seul homme qui puisse par ses défauts autant que par ses qualités et par l'âpreté même de son caractère, par la trempe de sa volonté, faire face à la situation, commencer ce qu'on appelait la révolution d'en haut; il exerce la dictature; il fait signer l'édit du 9 octobre 1807 qui supprime le servage, l'ordonnance du 28 octobre 1807 qui supprime la sujétion héréditaire sur les domaines royaux, celle du 27 juillet 1808 qui confère aux paysans des domaines prussiens le droit de propriété. En même temps a lieu la réforme militaire entreprise par des hommes qui, pas plus que Stein et Hardenberg, n'appartiennent de naissance à la Prusse; Scharnhorst et Gneisenau, chez lesquels l'idéalisme et les conceptions aventureuses n'excluent pas l'esprit pratique. Mais que d'opposition rencontrent les réformateurs! Enfin, paraissent les ordonnances des 3 et 6 août 1808; elles ne renferment que des demi-mesures; il n'y a pas encore d'armée nationale, et l'accès du corps d'officiers ouvert à toutes les classes sociales est une conquête plus théorique que réelle; mais la condition du soldat s'adoucit, le recrutement des mercenaires n'existe plus, et Scharnhorst, tout en réduisant l'effectif des compagnies, imagine d'appeler successivement les cantonistes, demeurés dans leurs foyers, à s'exercer durant un mois au régiment; ces soldats d'un mois, les *Krimper*, doivent constituer le plus réel élément du mouvement national. La réforme administrative s'exécute en même temps que la réforme agraire et celle de l'armée; mais Stein n'ose la pousser à fond; il n'ose, malgré tout ce qu'il y avait en lui d'impérieux et d'autoritaire, supprimer le droit de police seigneuriale et, en effet, avant de briser le pouvoir administratif de l'aristocratie foncière, ne fallait-il pas briser son autorité sociale? (p. 425). En revanche, l'ordonnance municipale du 19 novembre 1808 qui donne le droit électoral à tout citoyen possédant un fonds quelconque dans la ville ou un revenu annuel de 150 thalers, opère une considérable révolution politique. Mais Stein avait contre lui les partisans de la soumission à tout prix, les intrigants de cour, les ambitieux déçus, tous ceux qui le traitaient, lui et les siens, de jacobin, qui craignaient la politique révolutionnaire et qui, au besoin, s'appuyaient sur Napoléon, sur le vainqueur; Hardenberg lui-même voulait que Stein fût écarté, afin de poursuivre comme but suprême, l'affranchissement de la domination française, en évitant toute apparence de provocation, en repoussant les appels que Stein proposait de faire à la nation. Stein, d'ailleurs condamné par Napoléon, quitta le ministère. M. C. a jugé son œuvre comme il faut la juger, sans exagération ni parti pris. Il prouve que Stein n'obtint que des résultats restreints; Stein avait un programme, mais il ne l'a pas réalisé; il n'a pas apporté l'affranchissement social; il n'a pas arraché aux propriétaires des biens nobles leurs pouvoirs politiques; il a laissé l'aristocratie foncière écraser le paysan; « en dehors des domaines royaux, l'édifice royal était à peine entamé par

les ordonnances de Stein » (p. 484). L'énergique et rude ministre a dominé toute la crise et incarné toute une politique; mais aujourd'hui encore on donne à ses idées beaucoup plus de netteté, de portée qu'elles n'en eurent jamais dans son esprit. Ce n'était pas du tout un révolutionnaire; s'il préparait l'insurrection, s'il voulait la mettre aux voix dans une assemblée des représentants de la nation, s'il favorisait le développement des sociétés secrètes, il se montrait hésitant et timide dans ses réformes sociales : et, de fait, n'eût-il pas fallu refondre complètement la société prussienne? Voilà ce que démontre nettement M. C. Et de là, la grande idée qui gouverne son livre. Les historiens prussiens veulent que la Prusse ait accompli pour elle-même, à elle seule, l'œuvre de la Révolution et qu'elle ait même eu, pour ainsi dire, sa Révolution à elle, dans la période de réformes intérieures qui suivit Iéna et Tilsit. Ils méconnaissent presque toujours l'influence prépondérante que la Révolution française a exercée sur les destins de l'Europe. Mais qu'a donc fait Stein? On l'a vu, il a reculé devant la tâche que la Révolution avait accomplie. Quant à Hardenberg, dont les conceptions sont plus larges et les vues plus hautes, il personnifie l'influence de notre Révolution sur la Prusse; il a devancé Stein et son assidu collaborateur Schön par la législation de 1811 qui fut son œuvre propre; il a proclamé dès le début que les principes mêmes de la Révolution française devaient diriger la régénération de l'État prussien, et, au mois de septembre 1807, dans un rapport remarquable au roi, il écrit : « La force des principes de la Révolution est telle, et ils sont si généralement reconnus et répandus, que l'État qui refusera de les accepter, sera condamné à les subir ou à périr. Napoléon suit ces principes sur des points essentiels. Des principes démocratiques dans un gouvernement monarchique, telle me paraît être la formule appropriée à l'esprit du temps » (p. 339-343). Enfin, Gneisenau et les chefs militaires ne comprennent-ils pas le rôle des éléments purement moraux dans la puissance et les succès des nations? Ne sont-ils pas pénétrés des exemples de la Révolution et imbus de son esprit? « La Révolution, dit Gneisenau, a mis en œuvre la force nationale tout entière du peuple français, et, si les États européens veulent rétablir les anciens rapports des nations entre elles et l'équilibre qui en résultait, il faut qu'ils puisent aux mêmes sources. » (p. 407) — Tel est le livre de M. C., retraçant dans ses lignes essentielles l'organisation de la Prusse, telle que l'avaient faite les Hohenzollern, exposant la crise de 1806 à 1808 et ses péripéties dramatiques, recherchant et discutant les jugements qu'on a portés en Allemagne sur l'évolution intérieure de la France. On y trouve, non seulement des portraits fouillés, comme celui de Stein, celui de Hardenberg, celui de Frédéric Guillaume III, que l'auteur juge, non sans raison, un monarque faible, irrésolu, incapable de résolution vigoureuse, ami des atermoiements, toujours disposé à courber la tête sous la puissance des événements; non seulement de solides et vigoureux tableaux d'ensemble, comme celui de

la politique extérieure de la Prusse avant Iéna et de ses vicissitudes qui s'expliquent plus encore par son développement intérieur que par le tempérament du roi (p. 220-221), ou des origines du parti national, ou encore de la situation des territoires occupés par les Français; non seulement une étude minutieuse de cette question agraire qui domine toute la politique intérieure (p. 157); mais toute cette suite de faits et de jugements se déroule et s'étend d'un bout à l'autre du volume, durant près de cinq cents pages, avec clarté, avec logique. M. C. — dont le coup d'essai est vraiment un coup de maître — possède complètement son sujet; il a lu et dépouillé tous les historiens allemands et les mémoires de l'époque; il résume de la façon la plus lumineuse ce qu'ont dit avant lui tant d'écrivains attirés par ce sujet intéressant des causes de la prépondérance de la Prusse en Allemagne; pas un texte de quelque importance, on peut le dire, ne lui a échappé, et il pousse la conscience à tel point qu'il cite souvent au bas des pages, en allemand, la phrase ou le mot décisif. On saura le plus grand gré à M. Cavaignac d'un travail si considérable qui lui a coûté sûrement plusieurs années, et nos lecteurs féliciteront avec nous le jeune et vaillant érudit d'avoir repris à son tour avec une si courageuse persévérance et à son point de vue personnel, au point de vue français, l'œuvre des érudits d'outre-Rhin et, tout en exposant dans ses moindres détails l'organisme prussien, tout en retraçant le travail patient et silencieux qui prépara cet édifice fortement cimenté de la monarchie de Brandebourg, tout en mettant sous nos yeux les origines, la formation intérieure et les caractères particuliers de l'État frédéricien, aussi bien que les causes et les incidents de sa chute momentanée, d'avoir montré que l'école historique allemande n'est pas toujours impartiale, qu'elle se laisse souvent égarer par les tendances nationales, et qu'elle oublie trop volontiers les origines de la situation actuelle qui, comme l'a dit récemment Guillaume II, datent de l'époque de la Révolution française [1].

A. CHUQUET.

---

342. — Le P. Fred. ROUVIER. **Saint François-Xavier**, Apôtre des Indes de la Compagnie de Jésus.

343. — **Trois apôtres de la Nouvelle France**, les PP. Jean de Brébeuf, Is. Jogues et G. Lalemant de la Compagnie de Jésus. Lille, Société Saint Augustin s. d.

La Compagnie de Jésus a fourni d'illustres missionnaires et de glorieux martyrs. Le P. Rouvier a raconté pour l'édification des âmes l'histoire de quelques-uns de ces apôtres. Pour l'édification seulement : il n'a cure de l'instruction. Ces petits livres n'apprendront donc rien à personne.

---

1. L'appendice renferme des lettres (de Clarke, de Soult, de Hardenberg) et des documents qui font connaître l'état des esprits en Prusse et notamment les impressions des Français.

Saint François-Xavier a inspiré de nombreux panégyristes. L'auteur ne recourt qu'aux biographies des PP. Torsellini et Bouhours. Il eût pu consulter l'édition des *Lettres* de M. Léon Pagès, publiées en 1854. Mais c'eût été peine perdue. Le P. R. a narré la carrière de son héros, sans oublier le plus petit miracle. Il ne s'est point soucié de la commenter par des explications historiques ou des identifications géographiques, qui eussent éclairé l'intelligence sans atténuer la foi du lecteur.

Les Apôtres de la Nouvelle France nous intéressent davantage. Ils ont travaillé pour la France. Mais le P. Rouvier est peu touché de l'œuvre patriotique qu'ils ont tentée. Il voit en eux le chrétien et le prêtre plus que le Français. Il n'extrait de leurs mémoires et relations rien qui nous renseigne sur l'état de la Nouvelle France, sur le régime et les mœurs des tribus indiennes. Le missionnaire tient toujours le premier plan et remplit tout le cadre. On eût tiré de là une utile contribution à l'histoire de la colonisation française.

Mais c'est de l'hagiographie et non de la biographie; et ce genre exige l'absence de critique. Ces récits de martyres se présentent sous un joli format, imprimés sur papier riche en caractères élégants; toilette plus digne d'un sujet léger et mondain.

A.

---

44. — Jules Thomas, **Principes de philosophie morale** suivis d'éclaircissements et d'extraits de lectures conformes aux programmes de l'enseignement secondaire spécial, etc. Paris, Alcan, 1 vol. in-8, 364 p. 1890.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire des doctrines enseignées dans l'Université de France pourront constater, en lisant le livre de M. Thomas, qu'une nouvelle évolution, depuis longtemps prévue, s'y est produite. Après le spiritualisme éclectique de Cousin et de ses disciples est venu le spiritualisme idéaliste de MM. Ravaisson et Lachelier... A son tour le « spiritualisme phénoméniste » de MM. Renouvier et Pillon a fait de nombreuses recrues. Mais la disparition de la *Critique philosophique* semble indiquer que les progrès se sont arrêtés. Peut-être la philosophie universitaire en viendra-t-elle, enfin, comme la philosophie contemporaine, à être surtout et avant tout scientifique.

F. Picavet.

Le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

A Monsieur le Directeur de la *Revue Critique*,

Le numéro du 15 juin de la *Revue critique* contient sur le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld, Arsène Darmesteter et Thomas, un article signé D. qui débute par les lignes suivantes :

« Il y a quarante ans que M. Hatzfeld travaille à ce Dictionnaire :

« c'est lui qui en a conçu le plan, qui en a amassé la plupart des « matériaux, c'est lui encore qui les a coordonnés avec cette logique « serrée, cette méthode rigoureuse qui distinguent son enseignement. » Suivent quelques phrases élogieuses pour les deux collaborateurs successifs de M. Hatzfeld, qui, au cours de l'article, paraît seul, comme l'esprit directeur et l'auteur principal de l'œuvre.

Je regrette que l'auteur de cet article ait cru avoir à faire la part des divers collaborateurs dans une entreprise qui, dans la pensée des auteurs, devait se présenter au public et à la science, avec le caractère élevé d'une œuvre une et où la fusion des efforts arrivait presque à l'anonymat. Je regrette que, s'étant cru autorisé à faire ce départ, il ne se soit pas adressé, pour éclairer sa conscience, soit à M. Hatzfeld, soit à M. Thomas, soit au frère d'Arsène Darmesteter, et qu'il ait reporté, de son autorité privée, à M. Hatzfeld, dont la loyauté ne peut être que blessée de cet excès de zèle, la part maîtresse dans l'originalité de l'œuvre. J'ai, dans la biographie de mon frère [1], rendu assez éclatante justice aux talents de M. Hatzfeld et à son droit de priorité dans le projet du Dictionnaire, pour qu'on ne puisse m'accuser de vouloir grandir la part de mon frère aux dépens du collaborateur survivant, qui achève vaillamment, avec l'aide de M. Thomas, la revision et l'impression de l'œuvre faite en commun. Mais j'ai suivi de trop près l'histoire du Dictionnaire, et je sais trop bien ce que mon frère y a jeté de sa pensée, de son âme et de sa vie pour permettre à M. D. de le réduire au rôle de servant de la pensée d'autrui.

Un juge plus au courant que le critique inconnu, M. Hatzfeld, disait sur la tombe de mon frère : « Le vaste travail que nous poursuivions en commun depuis tant d'années et auquel il se consacrait avec d'autant plus d'ardeur qu'il se sentait plus atteint, est presque achevé, grâce à Dieu, et, s'il ne peut recevoir de son précieux concours le dernier perfectionnement que nous en attendions, il gardera la marque ineffaçable de cette belle intelligence. »

Cette « marque ineffaçable », l'auteur de l'article l'aurait aisément reconnue, s'il était un peu philologue et psychologue : je demande la permission de la mettre en lumière, puisqu'il ne l'a pas fait. Je n'ai pour cela qu'à résumer l'histoire de la collaboration de mon frère, telle que je l'ai écrite dans les *Reliques scientifiques*.

Il y a vingt ans, vers 1871, M. Marguerin, directeur de l'École Turgot, proposa à mon frère de collaborer à un nouveau dictionnaire de la langue française. « Un des membres les plus distingués de l'Université, M. Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis le Grand, avait été conduit par le maniement du dictionnaire de Littré [2] à la conclusion que, mal-

1. Arsène Darmesteter, *Reliques scientifiques*, recueillies par son frère, 1890.

2. Les chiffres coûtent peu à l'imagination échauffée de M.D. et les quarante ans de travail de M. Hatzfeld lui donnent la priorité sur Littré même, dont la publication n'a commencé que vers 1867. — Mieux vaudrait un sage ennemi.

gré l'immense progrès réalisé par cette grande œuvre, le problème de la lexicographie française n'était pas encore résolu ; que, si l'historique des formes était fondé, le classement des sens restait à faire ; que des classements qui donnent pour un mot cinquante ou soixante sens ne peuvent être ni scientifiques ni pratiques : qu'un mot a seulement un ou deux sens, qui peuvent se dédoubler en sens propre et sens figuré, et que les acceptions innombrables données par les lexiques ne sont que les applications du sens premier : il pensa donc qu'il y avait place, même après Littré, pour une œuvre nouvelle qui ferait l'ordre dans le chaos des sens. » Il présenta son idée à l'éditeur Delagrave, qui l'accepta : mais il avait besoin d'un collaborateur qui l'aidât à mettre en œuvre son idée et qui se chargeât de la partie historique. Mon frère, encore inconnu et qui débutait alors dans les études romanes, accepta avec plaisir une offre si flatteuse, qui lui permettait de passer en revue tout le matériel de la langue. Les deux collaborateurs se mirent à l'œuvre dès 1871. Dans les débuts, l'influence de M. Hatzfeld fut prédominante. « M. Hatzfeld, homme d'un goût fin et délicat, connaissait admirablement la littérature classique, et, ce qui est plus, était doué d'un esprit de logique et d'analyse des plus rares : c'était l'esprit classique dans sa perfection, mais avec une ouverture et une souplesse qui n'est point toujours le privilège de l'esprit classique. » Je vois encore dans ces débuts mon frère tout émerveillé de l'art avec lequel son collaborateur ramenait à un ou deux sens le chaos des acceptions entassées dans les lexiques. Mais les trois années que devait durer le travail se passèrent bien vite sans en voir l'achèvement et, à mesure que mon frère, à la sévère discipline de la philologie romane, prenait conscience de la méthode historique et de ses nécessités, il reconnut que la méthode suivie n'était point la vraie ; il reconnut « que le classement logique ne répond « à la réalité des faits que dans les mots dont le sens essentiel n'a pas « changé ; que dans les mots les plus intéressants pour l'histoire et la « psychologie, ceux qui ont marché, la méthode logique peut aboutir à « des classements ingénieux et commodes, mais court le risque de créer « un ordre qui n'est point celui des choses, car la logique de l'esprit « n'est point toujours celle des faits. » Il fallait donc appliquer au classement des sens la méthode historique dans toute sa rigueur : c'est en elle que consiste l'originalité profonde et féconde du nouveau Dictionnaire, venant après celui de Littré qui, en fait, n'avait appliqué cette méthode qu'au classement des formes et à l'extérieur de la langue. Et cette substitution de la méthode historique à la méthode logique, dont celle-là est généralement le contre-pied ; cette substitution de l'esprit scientifique à l'esprit classique dans le domaine de la psychologie du langage ; cette substitution qui ne pouvait être faite avec succès et avec suite que par un philologue doublé d'un psychologue, c'est là précisément la marque ineffaçable que proclamait la loyauté de M. Hatzfeld et que n'a point reconnue la sagacité de M. D., qui pourtant répète, sans en comprendre

la portée, le mot de M. Paris : « Arsène Darmesteter était un philologue érudit, un phonéticien profond, et peut-être avant tout un psychologue. » Cette marque ineffaçable, tous ceux qui ont un peu l'esprit de méthode scientifique, tous ceux qui connaissent l'œuvre de mon frère, depuis son traité sur la *Formation des mots composés* jusqu'à la *Vie des mots*, tous ceux-là la reconnaîtront d'eux-mêmes à chaque page du nouveau Dictionnaire ; et j'aurais cru à peine utile de relever ce déni de justice scientifique s'il ne s'était glissé dans un recueil aussi autorisé que la *Revue critique*.

James Darmesteter.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le prince Roland Bonaparte a fait paraître deux brochures intéressantes, l'une intitulée *Démocratie suisse* (article paru dans l'*Événement* du 5 juin 1890), l'autre *Assemblées démocratiques en Suisse* (article paru dans le *Figaro* du 28 mai 1890), ainsi qu'un grand et beau livre *Une excursion en Corse*, sur lequel nous reviendrons plus longuement.

— M. Joseph du Teil vient de publier chez Picard un petit volume in-8° de 134 pages, intitulé *Le village de Saint-Momelin*. Ce village, situé aujourd'hui au canton de Bourbourg, arrondissement de Dunkerque (Nord), dut sa naissance à un monastère que créa, au viie siècle, l'un des compagnons de saint Bertin. Au moyen âge, il forma une seigneurie que possédait l'abbaye de Saint-Bertin ; on ne sut jamais si cette seigneurie dépendait des états d'Artois ou des quatre membres de la Flandre et de nombreux procès furent engagés à ce sujet. Au traité de Nimègue, le village fut réuni à la France en même temps que la ville voisine de Saint-Omer. M. Joseph du Teil nous raconte cette histoire avec beaucoup de bonne grâce. En appendice, il dresse un inventaire sommaire des archives de cette commune antérieures à 1789.

ITALIE. — On nous envoie une brochure intitulée *Questione litteraria, Vallauri-Garizio* (Torino, tipogr. Fratelli Canonica, 1891, 34 pp.). C'est un recueil d'articles de polémique échangés entre les professeurs Vallauri et Garizio, où ils essayent de se prouver mutuellement qu'ils ne savent pas le latin. M. Vallauri est connu depuis longtemps comme un dernier représentant de l'humanisme égaré dans notre siècle. Malheureusement pour lui, il a affaire à forte partie. M. Garizio lui prouve, textes de Cicéron en main, qu'il a tort, qu'il ignore bien des règles de la prose classique et que les méthodes philologiques, qualifiées en Italie comme en France de *teutoniques*, peuvent former en même temps des savants et des latinistes. Cette discussion, dont le ton comme le sujet rappelle les discussions des érudits de la Renaissance, est un curieux épisode de l'histoire de la philologie classique à notre époque.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juin 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 23 juin, que les fouilles entreprises par l'administration italienne au forum de la Paix pour rechercher les fragments du célèbre plan Capitolin sont interrompues et ne seront

reprises sans doute qu'en octobre. La cause de cette interruption, outre la saison avancée, est la nécessité de pourvoir à la consolidation des murs mis à jour par les excavations profondes qu'on a déjà pratiquées. Il faut d'ailleurs se débarrasser d'eaux souterraines qu'on a rencontrées, comme naguère aux fouilles du forum d'Auguste. — Les travaux du Tibre ont donné un nouveau fragment du plan Capitolin, enseveli dans la berge du fleuve en avant du palais Farnèse, comme les deux cents petits fragments retrouvés en ce même lieu en 1888. Ils ont fait découvrir aussi de nouveaux *Cippi terminales*, des années 746 et 747 de Rome. — Cinq cents volumes, dont soixante-dix manuscrits, viennent d'être retrouvés dans un couvent de Franciscains près de Rieti. Les moines, quand la loi italienne les avait forcés de se disperser, en 1860, avaient caché ces volumes sous un plancher. Comme le couvent allait être vendu, récemment, à un particulier, un des moines survivants est venu informer le sous-préfet de Rieti. Quelques-uns des manuscrits remontent aux x[e] et xi[e] siècles; quatre ou cinq, du xiv[e] siècle, ont des miniatures importantes. En somme, la découverte n'offre rien d'une suprême valeur. — On vient de signaler à la *biblioteca Braidense* de Brera, à Milan, un manuscrit de la Divine Comédie qui porte les armoiries de la famille Alighieri. Antérieur à 1337, il pourrait être la première copie de l'original autographe. — Après avoir rendu compte de diverses autres découvertes en Italie et à Rome, M. Geffroy ajoute qu'il a le plaisir d'annoncer à l'Académie le succès des fouilles de M. Jules Toutain, membre de l'École française de Rome, en mission en Tunisie. M. Toutain a découvert, près de Tunis, sur le sommet appelé Bou Kourneïn, le sanctuaire d'un Baal africain romanisé : *Saturnus Balcaranensis Augustus... Dominus... Deus magnus*. La fouille a déjà donné cinq cents fragments de stèles et d'inscriptions, dont un assez grand nombre offrent un réel intérêt, toute une série de textes absolument intacts, avec plusieurs dates consulaires nouvelles. A la date du 17 juin, la fouille commençait à mettre à jour un des angles de la construction où étaient contenus ces débris. M. Toutain est sans doute en présence des fondations mêmes du temple.

M. Georges Perrot communique une note de M. Wolfgang Helbig, correspondant de l'Académie à Rome, sur la découverte faite en cette ville de l'ensemble des outils dont se servait un artiste qui travaillait à repousser le métal. Les différents poinçons ont été trouvés ensemble, renfermés dans la boîte où les serrait l'ouvrier. Ils sont en bronze et non en fer, mais en un bronze particulier, d'une dureté extraordinaire, que M. Helbig se propose de faire analyser. Le nom de l'artiste, Aemilius Faustus, est gravé sur un des outils, en caractères du dernier siècle de la république.

M. Menant exprime l'espoir que cette découverte, en éclairant la technique de l'industrie du bronze chez les anciens, pourra jeter quelque jour sur les bas-reliefs assyriens de Balawat, qui figurent en grand nombre dans la collection de Clercq. C'est une question encore douteuse de savoir si ces bas-reliefs sont en bronze repoussé ou fondu, ou obtenus par un procédé qui combinait la fonte et le repoussé.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire sur l'antique croyance à des moyens secrets de défier la torture. Cette croyance, que les actes des martyrs montrent répandue aussi bien chez les anciens chrétiens que chez leurs persécuteurs, a traversé tout le moyen âge et a subsisté aussi longtemps que la torture elle-même. M. Le Blant le montre par des citations empruntées à des textes de toutes les dates, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes.

M. Hamy lit un mémoire intitulé : l'*Œuvre géographique des Reinel et la découverte des Moluques*. Il étudie les documents géographiques laissés par les Reinel, célèbres pilotes portugais du commencement du xvi[e] siècle, et les rapproche des renseignements écrits relatifs aux expéditions d'Abreu, de Serrano, etc., dans la Sonde et aux Moluques. En comparant les documents géographiques et historiques, il arrive à suivre pas à pas les Portugais dans ces audacieuses navigations vers l'est qui leur ouvrirent « la route des Épices » et qui, dit-il, « achevèrent la révolution qui déplaça au profit de Lisbonne l'axe commercial de l'Europe ».

M. Héron de Villefosse termine sa communication sur la mosaïque romaine de Saint-Romain-en-Gal (Rhône).

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey Saint-Denys : *Histoire géographique des seize royaumes*, traduite du chinois par Abel des Michels ; — par l'auteur : Schlumberger, *Sceaux et bulles des empereurs latins de Constantinople* (extrait du *Bulletin monumental*) ; — par M. d'Arbois de Jubainville : *On the metrical glossaries of the mediæval Irish* (extrait des *Transactions of the Philological Society*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 13 juillet — 1891

345. — Charles HUIT, **Etudes sur le Banquet**. Paris, Thorin, 1889, 1 vol. in-8 138 p.

M. Charles Huit s'est tout spécialement consacré à l'étude de Platon. Il a suivi, ce semble, une marche excellente en s'attaquant successivement à chaque dialogue pour en déterminer le contenu et l'authenticité, avant de se demander ce qu'était, dans son ensemble, l'œuvre platonicienne.

Les études sur le *Banquet* comprennent : I. la scène du dialogue ; II. les personnages ; III. le plan ; IV. le sujet ; V. la discussion, avec les discours de Phèdre, de Pausanias, d'Eryximaque, d'Aristophane, d'Agathon, de Socrate ; VI. l'esthétique platonicienne ; VII. l'éloge de Socrate ; VIII. date et histoire du Banquet ; IX. conclusion.

Le travail de M. H. est, à l'imitation du Banquet, littéraire et philosophique. On y trouve tout ce qu'il faut pour l'intelligence du texte, car M. H. a mis à profit tout ce qui a été publié en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne [1]. En ce qui concerne la date de la composition, sur laquelle ont eu lieu déjà tant de discussions, M. H. croit que ce dialogue se place entre 387 et 375, vraisemblablement vers 385 ou 384, sous l'impression encore récente de la destruction de Mantinée (193 A) et quelque temps après le Phèdre. On ne trouve rien sur cette question dans le Lysis, dans le Lachès, l'Euthyphron ou l'Euthydème : « tout-à-coup, comme à un brusque détour du chemin, nous sommes introduits dans un monde nouveau, plein de poésie, de réminiscences célestes, de métaphores et d'allégories que crée en se jouant une brillante imagination ». Et ce qui n'est pas moins curieux, c'est que l'enthousiasme a disparu dans les écrits où il donne une exposition complète et cependant encore fragmentaire de son système. Si le monde idéal subsiste, c'est par la dialectique surtout que Platon veut nous y conduire.

Sur l'histoire du Banquet, il y aurait quelques questions à faire à

1. En même temps paraissaient en Allemagne *Platons Technik an Symposion*, etc. de L. von Sybel, et les *Akademika* de Dümmler (c. III, *das Gastmahl*).

M. Huit. Est-il sûr que certains romans de chevalerie forment, à l'insu de leurs auteurs, un gracieux commentaire du Banquet? Ne faudrait-il pas plutôt faire appel au néoplatonisme? D'une façon générale, on parle trop vaguement de l'influence de tel ou tel écrivain antique sur les hommes du moyen âge. Il faudrait que, pour chacun d'eux et pour chacun de leurs ouvrages, il y eût une monographie spéciale, qui nous indiquât ce qu'on en a connu et ce qu'on en a utilisé aux différentes époques. C'est ce que d'ailleurs, M. H. a depuis entrepris de faire pour Platon, et déjà les *Annales de la philosophie chrétienne* ont inséré deux articles, où sont résumés les résultats auxquels il est arrivé pour cette intéressante question.

Je n'aime pas beaucoup les rapprochements modernes et je ne vois pas bien comment Platon peut nous fournir des solutions, même partielles, des questions que le développement des sciences et des relations sociales ont entièrement renouvelées. Mais M. H. ne serait pas embarrassé de me montrer qu'il a de nombreuses autorités pour appuyer sa façon d'entendre l'histoire de la philosophie. Il pourrait même me renvoyer à ceux qui n'estiment l'histoire qu'autant qu'elle conduit à juger.

Les Études sur le Banquet venant après celles qui ont eu pour objet le Parménide, le Gorgias, le Philèbe, le Politique, nous font souhaiter l'apparition du Mémoire, couronné par l'Académie des sciences morales, dans lequel M. Huit a donné les résultats auxquels l'ont conduit ses longues et consciencieuses recherches sur Platon.

F. Picavet.

---

346. — Ant. Elter, **De forma urbis Romae deque orbis anti qui facie dissertatio I et II.** (Progr. univ.) Rome, 1891. in-4°, xx et xxvi p.

L'occasion de ces deux dissertations est le plan de Rome, gravé sur marbre sous le règne de Septime Sévère et fixé contre le mur du temple *Urbis Romae*. On sait que l'on en a retrouvé au moyen âge un certain nombre de morceaux qui sont conservés aujourd'hui au Musée du Capitole; on recherche actuellement les autres, ce qui donne aux dissertations de M. Elter un à propos sur lequel il ne comptait pas. Dans la première, l'auteur établit que l'orientation du plan est une innovation de Septime Sévère; la façon dont Auguste numérota les différentes régions de la ville suppose une carte dont la partie supérieure regarde le Midi; c'est la méthode suivie encore dans la *Notitia* de Constantin. Le plan de Septime Sévère est conçu différemment; le haut regarde l'Est, et la *spina* du *Circus maximus* sert de *cardo*. Dans sa seconde dissertation, M. E. cherche les raisons de ce changement; il les trouve dans les modifications apportées à la topographie de la ville depuis Auguste, à l'importance prise par le cirque et par les palais impériaux accumulés sur le Palatin. Pour terminer, M. Elter, étendant la question aux représentations de l'Italie et même du monde romain, arrive à

établir que, à en juger par les documents géographiques de toute sorte que l'on possède, l'habitude de prendre le midi comme la partie supérieure des cartes était constante à l'époque impériale.

R. C.

---

347 — **Le de Viris illustribus de Pétrarque.** Notice sur les manuscrits originaux suivis de fragments inédits par Pierre de Nolhac. Tiré des Notices et Extraits des ms. de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXIV, 1re partie. Paris, imprimerie nationale, 1890, 92 pp., in-4 (en vente à la librairie Klincksieck).

M. de Nolhac publie le détail de ses découvertes dans les manuscrits de Pétrarque. Dès l'annonce qui en avait été faite dans les comptes rendus de l'Académie, elles avaient excité le plus grand intérêt; l'exposé qu'en fait aujourd'hui l'heureux auteur n'est pas de nature à causer une déception. D'après ces recherches, Pétrarque adopta successivement pour le *de uiris illustribus* trois plans, dont aucun n'a été réalisé complètement.

1° Il conçut l'idée d'un vaste recueil de biographies de tous les hommes illustres, ainsi définis : *quos excellenti gloria floruisse doctissimorum hominum ingenia memorie tradiderunt* (p. 54); ce recueil portait le titre d'*Epitome* et devait comprendre *ex omnibus terris ac saeculis illustres uiros* (Fam. VIII, 3; Fracassetti, I, 420). Il est resté complètement inconnu jusqu'à présent et c'est M. de Nolhac qui a en a retrouvé la seule partie exécutée, dans B. N. lat. 6069 I. Il y a là douze vies nouvelles de héros appartenant à l'antiquité sacrée, orientale ou mythologique (Adam, Noe, Nemroth, Ninus, Semiramis, Abraam, Ysaac, Iacob, Ioseph, de Moise, de Iasone, de Hercule). Le ms. est une copie exécutée après la mort du poète. Le texte doit remonter à la première époque de la vie littéraire de Pétrarque, alors qu'il était encore à Vaucluse.

2° Pétrarque renonça à ce plan immense et limita son travail aux héros de l'histoire romaine; l'ouvrage gardant toujours le titre d'*Epitome*, fut dédié à François de Carrare et resta inachevé. L'élève de Pétrarque, Lombardo della Seta, le compléta et un exemplaire de luxe, avec miniatures, fut offert par le disciple à François de Carrare. M. de N. a identifié cet exemplaire avec B. N. lat. 6069 F. De la simple inspection du ms., il résulte que Lombardo della Seta a écrit, non pas quatre biographies seulement, mais douze, depuis celle de Flamininus. Des considérations accessoires confirment ce fait, matériellement attesté par la disposition du volume.

3° Comme l'exécution du grand recueil (décrit au 2°) n'allait point assez vite, au gré de François de Carrare, ce prince en demanda par avance un résumé à Pétrarque, le *Compendium*, resté inachevé. C'est sous cette forme qu'on trouve le *de uiris* publié dans les éditions complètes de Pétrarque, l'*Epitome* ayant paru pour la première fois dans

son entier en 1874, à Bologne. Le ms. du *Compendium*, offert par Lombardo della Seta à François de Carrare, a été retrouvé par M. de N. dans B. N. 6069 G.

Enfin, deux des biographies, celle de Scipion et celle de César, ont une histoire particulière reconstituée par M. de Nolhac. La biographie de Scipion l'Africain, le héros favori de Pétrarque, se présente en deux rédactions; la seconde, augmentée presque du double, était inconnue avant que M. de N. la retrouve dans le ms. 6069 F. La vie de César avait été pendant longtemps attribuée à Iulius Celsus, l'auteur de souscriptions dans les mss. de César et sous le nom duquel on trouve cité le *de bello gallico* dès la fin de l'antiquité. Le véritable auteur fut reconnu par notre compatriote Bernard de La Monnoye, mais elle fut publiée seulement en 1827 avec l'attribution exacte. S'il pouvait rester des doutes, ils sont levés par la découverte de M. de Nolhac. Il a, en effet, retrouvé l'*autographe* de Pétrarque dans B. N. 5784.

Ainsi est couronnée la série de ces recherches où le bonheur a récompensé l'habileté. M. de N. termine en donnant le texte des vies nouvellement acquises, à l'exception de celles de Jacob et de Joseph, trop longues pour être présentées autrement que par extrait. On voit par cet exposé combien est important ce fascicule des *Notices et Extraits*. Il éclaire d'une façon singulière la biographie de Pétrarque et nous fait connaître sa méthode de travail. Toutes ces conséquences, soit qu'il s'agisse du caractère particulier des études de Pétrarque, soit que l'on veuille recueillir des données sur ses lectures, n'ont pu qu'être indiquées en passant dans une notice bibliographique. On retrouve, dans ces trop rares et trop courtes remarques, la délicatesse d'observation morale habituelle à M. de Nolhac. Il parle souvent de l'édition à venir de Pétrarque; à cette édition devrait faire pendant une biographie approfondie. L'homme capable de nous donner ces deux ouvrages, l'« inventeur » de l'autographe du *Canzoniere* sait bien que, pour le moment, il n'aurait peut-être pas besoin d'être cherché en Italie.

Paul Lejay.

---

348. — **Histoire d'Abbeville.** Abbeville avant la guerre de cent ans, par E. Prarond. Paris, Alph. Picard, 1891, in-8 de xxxv-402 p.

M. Prarond s'occupe avec un zèle infatigable, depuis une quarantaine d'années, de l'histoire de son pays natal. Il n'a pas consacré moins de cinquante-sept publications, grandes ou petites, à un sujet qui lui est si cher [1].

---

1. Voir, à la fin du volume, sous le titre de *Pages publiées*, la liste détaillée des ouvrages ou opuscules de M. P. divisée en six catégories : I, *Histoire d'Abbeville*; II, *Variétés sur Abbeville*, III, *Histoire de l'arrondissement*, IV, *Essais divers*; V, *Bibliographie*; VI, *Bibliophilie* (c'est-à-dire publication ou réédition d'écrivains Abbevillois ou qui se sont occupés d'Abbeville).

Aujourd'hui, résumant en un ouvrage général les recherches de toute sa vie, il entreprend de nous donner une histoire complète de la ville dont il a été l'administrateur habile et dévoué. Il y a quelque chose de touchant dans le patriotisme si fidèle, dans la piété filiale si active avec lesquels il se consacre à faire revivre le passé de la ville qui fut son berceau. Honorons des sentiments aussi généreux et empressons-nous d'ajouter qu'en M. P. le consciencieux érudit n'est pas moins louable que le bon citoyen. L'auteur n'a rien négligé pour réaliser de son mieux le programme qu'il s'est ainsi tracé : « Mettre hors de discussion le plus grand nombre possible de faits. » Après avoir recueilli dans les livres et encore plus dans les manuscrits [1] tous les faits, même les plus minutieux, qui constituent l'histoire d'Abbeville et des lieux environnants depuis le commencement du XIIe siècle jusqu'aux trente-sept premières années du XIVe, il examine ces faits avec une scrupuleuse attention et les discute avec une heureuse sagacité. Les matériaux employés à la construction de l'édifice sont de premier choix et assurent à cet édifice une inébranlable solidité. C'est surtout dans l'établissement de la liste de ses devanciers, les *maieurs* d'Abbeville, que M. P. a montré toutes ses qualités de patient chercheur et d'excellent critique. L'écheveau, malgré diverses tentatives anciennes et même récentes [2], restait singulièrement difficile à débrouiller. Sans doute toutes les ombres n'ont pas été dissipées, toutes les incertitudes n'ont pas disparu, mais un grand nombre de nouveaux jalons ont été plantés d'une main ferme sur un terrain qui était en certains points à peine défriché, et, en somme, le vaillant annaliste est parvenu à reconstituer la plus grande partie du tableau des magistrats qui, de 1133 à 1337, furent placés à la tête de l'administration municipale. Souvent le nom du *maieur* est accompagné des noms de ses collaborateurs, les jurés ou échevins. Souvent encore sont indiqués les noms des témoins de tels ou tels actes, ce qui amène peu à peu l'énumération des princi-

1. L'énumération et l'appréciation des sources remplissent les pages II à VIII. M. P. a tiré le plus grand parti des riches archives municipales d'Abbeville, ces archives qui, en l'année 1217, tenaient tout entières dans une simple huche (p. 121) : il a eu la bonne pensée de reproduire littéralement divers extraits des documents du XIIIe siècle (*livre rouge*, *livre blanc*, etc.), ce qui enrichit son livre de nombreux spécimens du dialecte picard, lesquels intéresseront fort les philologues. On rapprochera ces extraits, des textes déjà publiés dans les *Monuments inédits du tiers état* par Augustin Thierry, ou, pour parler plus exactement, par M. Charles Louandre, « collaborateur, avec M. Bourquelot, du savant aveugle dont ils étaient les yeux et les mains. » (p. 105). Pourquoi M. P. fait-il toujours cérémonieusement précéder le nom de *Thierry* du mot *Monsieur*? L'auteur des *Récits mérovingiens* est trop célèbre pour qu'on le nomme autrement qu'*Augustin Thierry* tout court.

2. *Histoire des Comtes et des Mayeurs* par Pierre Waignart, le maître des historiens d'Abbeville (ms. de la Bibliothèque communale); *Histoire chronologique des Mayeurs* par le P. Ignace (Jacques Sanson), ms. de la même bibliothèque; *Notes* du marquis Lever (*Ibidem*), enfin les travaux imprimés de François César Louandre, le père de Charles Louandre nommé dans la note précédente (*Histoire d'Abbeville* 1834-44; *les Mayeurs et les Maires d'Abbeville*, 1851).

paux bourgeois d'Abbeville pendant le moyen âge [1]. A la mention des magistrats municipaux et des habitants notables sont jointes diverses particularités qui sont dans l'aridité du dénombrement ce que sont les oasis dans les sables du désert. On trouvera toutes ces particularités signalées dans une copieuse table analytique qui occupe les trente dernières pages du volume. En voici quelques-unes : Don par le Comte de Ponthieu aux frères infirmes du terrain sur lequel s'élèvera l'Hôtel-Dieu (1158); Autorisation de défricher la forêt de Gadain ou Gaden accordée aux bourgeois (1178); Don par un bourgeois aux lépreux de 270 journaux de bois (1196) [2]; Établissement de moulins dans la ville et dans la banlieue (1196); Église de Saint-Vulfran prise sous la protection du comte Guillaume, dont la lettre est très curieuse pour la topographie d'Abbeville à cette date (1206); Accord entre le comte de Ponthieu et les bourgeois d'Abbeville pour la navigation de la basse-Somme (1211); Introduction des Franciscains à Abbeville (1230); Fondation de l'hôpital du Saint-Esprit (1231); Construction du refuge de l'abbaye de Saint-Riquier (1236); Maladie contagieuse (1237); Fabrication des draps et des toiles à Abbeville au milieu du XIIIe siècle; Larron mis au pilori, puis pendu aux fourches de la ville (1258); Construction du château de Drugy, qui recevra Jeanne d'Arc prisonnière (1268); Substitution des tuiles aux roseaux qui couvraient encore les maisons, amenée par un incendie (1277); Poing coupé en plein échevinage à un individu qui lui-même avait coupé le poing de son ennemi (1284); [3] Contrefacteur de la marque des draps marqué au front (1286); Fustigation et bannissement d'un grand nombre de filles légères (1286); Oreille coupée à une femme simplement soupçonnée d'avoir coupé une bourse (1294) ; Femme d'un faux monnayeur enterrée vive, pendant que le mari, en sa qualité de clerc, était remis à la justice de l'évêque (1296) [4]; Bannissement d'une fille qui avait battu beaucoup trop fort [5] un jeune homme (1299); Ordonnance privant du droit de parler en l'échevinage un bourgeois qui a dit *vilaines paroles* du maieur et des échevins (1299) ; Ordonnance in-

---

1. Parmi les témoins d'une charte de 1158 nous retrouvons (p. 13), un Rorgon d'Abbeville qui eut l'honneur d'être un des correspondants de Saint-Bernard.

2. Un peu plus loin, sont mentionnées (1199-1200) des donations de 19 et 24 journaux de terre faites à ces malheureux. De semblables donations se multiplient en tout le XIIIe siècle. Parfois les lépreux reçoivent des charretées de bois de chauffage. On peut dire qu'ils sont l'objet principal de la charité des Abbevillois.

3. On voit que la loi du talion était admirablement appliquée dans Abbeville.

4. M. P. constate que le privilège de cléricature couvrant même les maris, l'échevinage se rattrapait sur leurs femmes. Il aurait pu rappeler que dans d'autres régions la législation n'était pas plus clémente pour le crime de fausse-monnaie et que les coupables étaient condamnés à être *bouillis* vivants dans une chaudière.

5. L'auteur dit seulement *un peu trop fort*, mais je me permets de regarder son *un peu* comme inacceptable, car, d'après le texte du *Livre rouge*, Agnès Galet avait frappé son adversaire d'un bras si vigoureux, que le coup produisit dans le dos de la victime une apostume qui amena la mort.

terdisant aux forgerons l'emploi du fer d'Allemagne (1309); Démolition de la maison d'un homme qui avait commis un acte de violence envers le garde de la ville (1302); Confiscation des biens d'un clerc, marchand, qui s'était tué, et démolition de sa maisons au son des trois cloches (1305). Arrêtons là une énumération qui nous entraînerait beaucoup trop loin, et contentons-nous de renvoyer, pour le surplus, soit aux textes mêmes, soit à la table analytique déjà citée, soit enfin aux indications groupées dans l'introduction, laquelle est intitulée : *Coup d'œil général sur ces annales*. Nous aurons, du reste, l'occasion de nous occuper bientôt de la suite de l'ouvrage, car l'auteur prépare déjà l'histoire d'Abbeville pendant la guerre de Cent Ans [1], où nous le retrouverons digne encore une fois de l'éloge que lui-même donne à un de ses prédécesseurs, le marquis Le Ver, qu'il appelle, quelque part, un *persévérant* et *savant explorateur*.

T. DE L.

---

000. — Ernest LAVISSE. **La Jeunesse du grand Frédéric.** Paris (Hachette), 1891. Un vol. in-8. Prix : 7 fr. 50.

Il est plus facile de s'expliquer la fin des empires que leur commencement. Les conjonctures y sont pour beaucoup : les hommes y sont pour quelque chose. L'opinion courante ne se trompe guère quand elle voit dans Frédéric II l'auteur de la puissance prussienne. D'une biographie de ce prince on ne saurait cependant détacher l'étude des origines de sa maison et de son État, ni celle des prédécesseurs immédiats, le premier roi de Prusse, son aïeul, et le célèbre Frédéric-Guillaume Ier, son père.

Dans son œuvre magistrale, M. Lavisse s'attache à la personne même de Frédéric II, sans s'attarder aux origines de l'État prussien qu'il a traitées ailleurs, ni même à celles de la maison de Prusse. Il aurait pu rappeller cette bisaïeule française du héros germanique, Eléonore d'Olbreuse, dont Frédéric tenait sans doute un peu de son esprit français et de son admiration pour Henri IV. Car Frédéric avait dans l'Angoumois des cousines rapprochées, dont la dernière descendante recevait naguère une pension de la reine de la Grande-Bretagne, parente au même titre. Avec les croyances actuelles à l'hérédité, ces remarques ne sont pas superflues, et Frédéric qui, d'après les quatre premiers quartiers de noblesse, est pour les trois quarts du sang d'Este Brunswick, presque un Guelfe, diffère trop de goûts avec son père le Brandebourgeois, pour qu'on ne cherche pas aussi de ce côté l'explication du contraste. Par des calculs de ce genre, les Allemands revendiquent parfois tel héros ou littérateur français : sans rien exagérer, rendons leur la pareille.

---

1. M. P. réserve l'histoire antérieure à la Charte communale (1184). Cette histoire qu'il espère pouvoir établir plus tard, en partie sur des faits certains, en partie sur des inductions vraisemblables, lui fournira la matière d'un volume distinct.

Ce n'est pas qu'au point de vue politique Frédéric ne rappelle son père. M. L. le dit excellemment : le grand Frédéric, c'est un Frédéric-Guillaume grandi par le génie. S'occuper du fils sans s'occuper du père est impossible. Le père a rassemblé, pour qu'il les employât, toutes les ressources dont s'est servi le fils. Ce dernier n'aurait pas fait ce qu'il a fait si son père ne lui eût préparé les voies. Le père et le fils se complètent l'un par l'autre et ils le comprendront plus tard eux-mêmes. Ils travaillent tous deux à la constitution de cette puissance prussienne où l'État est un camp bien fourni, le peuple une armée bien montée et la famille royale un état-major.

Dans ce premier volume, M. L. s'arrête au mariage de Frédéric et il raconte, avec le charme qu'on lui connaît, cette première jeunesse du prince royal et cette éducation toute française. Le récit tient à la fois de l'idylle, du drame et de la comédie. L'idylle, une idylle bien courte, anime les pages où sont racontées les relations du frère et de la sœur, Frédéric et Wilhelmine de Baireuth, qui rappellent celles de François I[er] et de Marguerite de Navarre; le drame éclate dans l'histoire des luttes du père et du fils qui suivent de douze ans seulement la sanglante tragédie de la famille de Pierre le Grand, mais où Frédéric, plus heureux que le tsarewitch Alexis, n'est condamné que dans la personne de son ami Katte; la comédie paraît dans les épisodes relatifs à la vie de famille, aux projets de mariage et au mariage même du prince avec la princesse de Brunswick. L'élément comique prédomine, grâce à l'intervention du roi sergent, du roi bouffon.

Hâtons-nous de le dire, M. L. n'est pas homme à rechercher le succès de rire facile dans lequel se sont complus les biographes de Frédéric-Guillaume, à commencer par la fille même de celui-ci, la margrave de Baireuth. Il sait rendre justice à ce rude économe, à ce monarque actif qui a préparé les triomphes de sa dynastie. Dans les querelles de ménage, on prend moins le parti de la mère et du fils. De même, dans l'histoire domestique de Mirabeau, qui n'est pas sans rapport, *mutatis mutandis*, avec celle de Frédéric, M. de Loménie a présenté le père sous un jour plus avantageux. A ce sujet, M. L. rectifie plus d'un point de vue et détruit la légende d'après laquelle le père de Marie-Thérèse aurait sauvé, par son entremise, la vie du grand Frédéric.

En revanche, l'auteur n'insiste guère sur l'impression que le despotisme et la captivité produisirent sur le caractère de Frédéric. A notre avis, c'est par là que se développa le germe de cette amertume, de cette fourberie, de ce cynisme qui se remarquera dans la suite. Les épreuves injustes modifient le caractère, et le plus souvent en mal; elles tuent la croyance au bien, surtout dans ce monde, et ce monde était le seul dont Frédéric se préoccupât.

D'autre part, de même que quelque quarante ans plus tard les prisons de Mirabeau devaient faire de lui l'orateur, les prisons de Frédéric le préparèrent au gouvernement des peuples. Il en sortit administrateur

excellent, fin diplomate et même bon officier. Dans sa relégation de Custrin, il avait, à peine âgé de vingt ans, tracé le plan précis des agrandissements de la Prusse qu'il accomplit plus tard. Quant à sa vie privée, mauvais fils par l'épreuve, il devait, par principe, faire un méchant mari. Mais ce détail n'intéresse pas l'histoire, ni même l'Allemagne.

Tel est le premier volume que M. L. consacre à son héros. Inutile d'ajouter qu'il s'est entouré de toutes les ressources que lui offraient, avec les meilleures publications allemandes, anglaises et françaises, les archives de France et de Prusse et encore la vue des lieux. M. Koser, on le sait, a traité récemment le même sujet; mais, grâce à de nouveaux renseigements, l'ouvrage français ne fait pas double emploi. Il est écrit avec l'impartialité et le talent auxquels M. Lavisse nous a habitués dans ses livres antérieurs et dans ses cours. L'art y embellit la science. C'est vif, coloré, spirituel. Telle phrase se grave dans l'esprit comme un passage de Voltaire. Voilà du bon français. Si nous étions Anglais ou Allemand, nous nous étonnerions de ce que l'auteur ait fait précéder les noms de famille des knights et baronnets de la qualification de *sir* sans prénom, et de ce qu'il écrit Cnyphausen avec un *C* au lieu d'un *K*. Mais, n'étant ni l'un ni l'autre, nous nous félicitons de nous trouver en meilleure situation pour goûter la belle langue historique du maître de Sorbonne.

Francis DECRUE

---

330. — **Spanische Funde**, von Karl VOLLMŒLLER, I-III, Erlangen, Elwert, 1890, 33 pgg., in-8.

Cet ouvrage est un tirage à part du 5e volume des *Romanische Forschungen*, dédié au romaniste M. Konrad Hofmann, de Munich (mort en octobre 1890) pour son soixante-dixième anniversaire. L'auteur nous donne les renseignements les plus intéressants sur quelques trouvailles concernant l'ancienne littérature espagnole, faites en 1888. On a trouvé la troisième partie de la *Silva de varios romances*, cette célèbre collection de vieilles romances espagnoles dont on ne connaissait que les deux premières parties. Le petit volume qui contenait, outre la *tercera parte*, un exemplaire de la *segunda parte de la Silva de v. r.* et une autre collection de romances, inconnue auparavant, le *Vergel de amores*, a été acheté pour une somme considérable par M. le marquis de Jérez de los Caballeros à Séville. La *tercera parte*, publiée à Saragosse en 1551, contient soixante-quinze romances, dont ving-neuf ont été absolument inconnues jusqu'aujourd'hui et que l'auteur a le mérite d'avoir le premier signalées. M. Volmöller donne une description fort détaillée du précieux volume aussi bien que les indications les plus exactes sur les romances déjà imprimées et non imprimées se trouvant dans la *tercera parte*. Ces dernières sont les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10 (?), 12, 13, 14, 15, 19, 20, 22, 23, 25, 38, 39, 40, 60, 61, 62, 71, 73, 74 de la série des soixante-quinze romances de la troisième partie de la *Silva*. Les roman-

ces num. 33, 34, 35, 36, 42, 68, 74 sont aussi des plus rares, ne se trouvant que dans les *Prager Flugblätter*, collection de romances en feuilles volantes exhumée par M. Ferd. Wolf. — L'autre trouvaille est celle de la seconde édition de la *segunda parte de la Silva de varios romances (Çaragoça 1552)*. Le livre, possédé antérieurement par un ecclésiastique anglais, le Rev. Barnes, appartient aujourd'hui au British Museum. M. V. montre qu'il manque dans la seconde édition de la *segunda parte* vingt-deux romances qui se trouvent dans la première; mais qu'en revanche, elle contient quatre romances, qui ne sont pas encore dans cette première édition (mais qui sont imprimées plus tard dans d'autres collections de romances) et sept *chistes* entièrement inconnus auparavant. Les quatre nouvelles romances suivent immédiatement la table, tandis que les sept nouveaux *chistes* sont placés à la fin du livre. — La troisième trouvaille, le *Vergel de amores (Çaragoça 1551)* est moins précieuse. Toutes les romances qu'il contient sont déjà connues. Ces indications rapides font voir quelle est l'importance de l'étude de M. Vollmöller; non seulement le professeur de Goettingue nous fait part de ces curieuses trouvailles, mais il accompagne cet exposé d'excellentes remarques explicatives. Sa publication est indispensable à tous ceux qui s'occupent sérieusement des romances espagnoles.

George Steffens.

---

351. — **L'enseignement français et l'enseignement supérieur des langues romanes**, par Bourciez. Bordeaux, ap. vᵉ Cadoret, 1891, Brochure de 8 pages.

« Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde » : c'est pourquoi l'on est en train d'organiser un nouvel enseignement dit classique français. Cela signifie que les poètes et les prosateurs du xviiᵉ siècle vont remplacer dans l'instruction d'une grande partie de la jeunesse, Homère, Hérodote, Sophocle, Virgile, Horace, Tacite, bref toute l'antiquité grecque et latine. On vivra encore dans la lumière, mais dans une lumière moins pure, voilà toute la différence. Je ne serais pas loin pourtant d'approuver cette nouveauté, à condition qu'elle fût plus radicale, c'est-à-dire à condition qu'elle exterminât sans hésiter le grec et le latin d'un grand nombre de lycées, puisque aussi bien c'est là que l'on veut en venir. Il serait absurde de laisser les deux enseignements à côté l'un de l'autre, car les pères de famille qui auraient à choisir, choisiraient toujours pour leurs enfants le vieil enseignement qui n'a pas encore été discrédité par des maîtres tels que ceux qui sont sortis de Cluny. Leur incapacité (je ne parle, bien entendu, que de ceux qui enseignaient le français) a été si notoire, sauf quelques exceptions, qu'il n'est pas du tout étonnant qu'on ait décrété la suppression des certificats d'aptitude

et d'agrégation spéciale [1]. C'est donc parmi les licenciés et agrégés des lettres que sera recruté le personnel de l'enseignement classique français. Ceux-là seuls, en effet, qui ont fait de bonnes humanités sont capables de comprendre eux-mêmes et de faire comprendre à leurs élèves Corneille, Bossuet, Molière, la Fontaine, et tout le XVII^e siècle nourri « de la vénérable antiquité », comme disait Fénelon. Égaux par le diplôme et le traitement à leurs collègues de l'enseignement grec et latin, ils demanderont beaucoup moins à sortir d'une carrière pour rentrer dans une autre où ils n'auraient ni plus de considération, ni plus d'avantages pécuniaires. M. Bourciez se trompe quand il dit que la plupart des professeurs aspirent à enseigner la rhétorique : j'en ai connu plusieurs qui ont refusé cet honneur. Je crois qu'il se trompe encore davantage en croyant qu'il serait utile de créer pour l'enseignement français une agrégation des langues romanes. Ignorerait-il que cet enseignement, tout en étant historique et littéraire, sera au fond très pratique; qu'il sera donné à des enfants qui devront consacrer la plus grande partie de leurs heures de travail aux sciences mathématiques et physiques, et qu'on ne leur mettra sans doute dans les mains qu'un recueil d'anciens textes suivis de la traduction en français moderne? Il s'agira donc simplement de leur expliquer sans appareil scientifique les principales lois de la formation de notre langue, et il n'est pas besoin pour cela de spécialistes. J'ajoute que si l'on créait des professeurs romanistes ou romanisants, le nouvel enseignement ne tarderait pas à redevenir un enseignement *spécial* d'une autre sorte, en sorte que d'un mal on retomberait dans un autre et peut-être dans un pire [2].

A. DELBOULLE.

---

352. — **J. u. W. Grimm. Deutsches Wœrterbuch,** tome IV, par Rudolf Hildebrand. Leipzig, Hirzel, 1891.

Il y a vingt-cinq ans, au tome premier de la *Revue critique*, je rendais compte de la continuation, par M. Rudolf Hildebrand, du grand Dictionnaire historique des frères Grimm. Il s'agissait de la troisième livraison du tome V. Je viens aujourd'hui, après un quart de siècle, entretenir nos lecteurs du même ouvrage, qui n'est toujours pas terminé (au contraire), et auquel n'a cependant cessé de travailler, concurremment avec une demi-douzaine d'autres savants, l'infatigable

---

1. Je suppose que la suppression des agrégations *spéciales* d'allemand et d'anglais est aussi décidée « Il faut, disait récemment M. J. Dietz, que le maître de langue et de littérature étrangères soit un véritable lettré, un véritable professeur classique, et que sa fonction se confonde avec celle du maître de littérature et de langue française ».

2. Pendant que cet article était à l'impression, l'enseignement classique français changeait déjà de nom : il s'appelle aujourd'hui « enseignement secondaire *moderne* », mais peut-être que demain cette épithète sera remplacée par une autre qui ne vaudra pas mieux.

germaniste. Ce que cet espace de temps représente de savoir accumulé, ceux-là en ont une idée qui ont pris la peine de suivre cette admirable publication.

Il s'agit cette fois du tome IV. Par une destinée qui doit s'être présentée rarement dans la vie des lexicographes, M. R. H. a dû remonter le cours de l'alphabet, et après avoir rédigé à lui seul *(grande opus !)* la lettre K, il s'est attelé à une autre partie non moins lourde, qui était restée en souffrance, la lettre G. Pour donner une idée du développement des articles, il suffira de dire que cette lettre, laquelle n'est pas près d'être achevée — on en est au mot *Geriesel* — compte déjà plus de douze cents pages. Dans une exposition internationale des Dictionnaires de cette sorte, nul doute que le dictionnaire de Grimm aurait la première place pour les proportions colossales de l'entreprise, et, parmi les collaborateurs de cette œuvre, la première médaille, pour l'activité et la persévérance, serait certainement à Rudolf Hildebrand.

Mais ces qualités ne sont pas les seules. Il y a d'abord l'ordre et la clarté : par un système de numéros, de chiffres et de sous-chiffres, les articles sont divisés de telle manière que le lecteur va sans trop de retard au renseignement dont il a besoin. Je prends, par exemple, un mot singulièrement difficile, à cause du caractère fuyant de la signification, le mot *Geist*. L'auteur traite d'abord de la forme, qu'il compare en vieux haut-allemand, en anglo-saxon, etc. Il indique (ce qu'on ne fait pas d'habitude) les dialectes germaniques qui ne connaissent pas ce mot : ainsi ni le gothique, qui dit *ahma*, ni le danois, ni le suédois, qui disent *andi*, *ande*, ne le possèdent. Ces indications sont précieuses pour la synonymie comme pour l'histoire. Puis, après avoir énuméré toutes les formes dialectales, il passe à l'étymologie. Le mot vient sans doute d'un verbe signifiant « bouillonner », comme *halitus* vient de *halare* et *spiritus* de *spirare*. Ce verbe existe dans les dialectes scandinaves, et il se retrouve peut-être en allemand sous la forme *gören* (anciennement *gësen*). Il s'employait en parlant du vent ou d'une liqueur qui fermente. En suédois, il existe un mot *gajst* qui désigne une certaine manière bruyante et importante de se comporter dans le monde. M. R. H. rappelle à ce propos qu'autrefois on brassait la bière chez soi, ce qui fait encore mieux comprendre l'image tirée de la chaudière en ébullition. Pour achever ce qui concerne la forme du mot, un alinéa est consacré à la prononciation, laquelle ressort de la comparaison de certaines rimes.

Puis l'auteur passe au sens et à l'usage. D'abord « l'haleine de la bouche, le souffle, la vie » (*den Geist aufgeben* « rendre l'âme ») — puis « l'âme des morts en tant qu'apparition » (*Geisterseher, die Geister beschwören*) — « tout être immatériel, un génie » (*dienstbare Geister*). A partir du XVI[e] siècle, le mot allemand prend les divers sens du latin *genius : der Geist des Berges, ein guter Geist*. C'est en ce sens qu'il figure au premier acte de Faust. Mais des idées bibliques s'y mêlent :

himmlische Geister, der Geist der Hoffart. C'est Luther qui le premier emploie la locution *wes Geistes Kind er ist*, pour traduire le passage de Luc (IX, 55) οἵου πνεύματος. *Kind* a été ajouté par Luther. Nous sommes en pleine théologie chrétienne avec l'expression : *der heilige Geist* (τὸ ἅγιον πνεῦμα), et c'est au sens théologique qu'on a dit *geistlich* par opposition à *weltlich*.

..... Nous pourrions longtemps continuer ainsi, car l'article que nous résumons en est seulement à sa troisième page, et il en compte plus de cinquante. Les sens ne se déduisent pas toujours les uns des autres, car il y a les influences des langues étrangères, sans compter les influences des mots voisins, soit contraires, soit synonymes. Pour rester dans le même ordre d'idées, il est intéressant de voir à quelle série d'observations, autant littéraires et psychologiques que linguistiques donne lieu l'article *Gemüth*, avec son inévitable dérivé *gemüthlich* ! Chaque demi-siècle y a introduit une coloration différente. Quand la sémantique sera étudiée chez nous avec le détail et le soin qu'elle mérite, ces articles du Dictionnnaire de Grimm pourront servir d'exemple. On n'a jamais scruté le langage avec une pareille entente des nuances les plus délicates. M. Rudolf Hildebrand, qui a hérité des frères Grimm, non seulement la science, mais quelque chose de plus rare et de plus intime, a dignement continué, en l'agrandissant, le monument qu'ils élevaient à la langue allemande : mais il a en même temps travaillé pour la science du langage en général, et tous ceux qui, dans l'avenir, voudront contribuer au progrès de la linguistique, sur quelque idiome qu'ils travaillent, verront en lui un modèle et un maître.

M. B.

---

353. — **Vers oubliés remis en lumière,** par Ch. Urbain. **Une ode de Théophile. Un sonnet de Corneille.** Paris, librairie Techener, 1891, in-8 de 11 p.

A l'occasion d'une soutenance de thèse en Sorbonne, il y a de cela bien longtemps, j'entendis le vénéré doyen de la Faculté, M. J.-V. Le Clerc, déclarer que l'on avait tort de négliger les vieux recueils imprimés où l'on trouve parfois des choses presque aussi nouvelles que dans les recueils inédits. M. Urbain prouve aujourd'hui la vérité d'une assertion qui semblait avoir une teinte paradoxale. C'est dans le *Trésor chronologique et historique* du P. Guillebaud (en religion, dom Pierre de Saint-Romuald) [1] qu'il a eu « la bonne fortune de découvrir deux pièces de vers qui ne se trouvent que là, et que le grand nom de leurs auteurs[2]

1. Paris, 1643-1647, 3 vol. in-fol.

2. *Grand nom !* Ce n'est que juste pour Pierre Corneille : c'est beaucoup trop pour Théophile de Viau. Quoique ce dernier soit mon compatriote et ait été presque mon *voisin*, j'estime que le mot *célèbre* suffirait parfaitement. Théophile eut du talent Corneille du génie. Il y a un abîme entre les deux.

recommande à l'attention des lettrés et des érudits ». La première de ces pièces est une exquise paraphrase de l'ode d'Horace, *Sic te Diva potens Cypri.* Cette ode, une de celles où brille le plus le génie de l'aimable poète, a été mille fois traduite ou imitée en vers. Je doute que jamais imitation ait été plus heureuse que celle qui nous est aujourd'hui rendue par M. Urbain, après deux siècles et demi d'ensevelissement [1]. Tout le monde connaît le quatrain attribué au grand Corneille sur la mort de Richelieu :

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal, etc.

Le sonnet retrouvé dans le tome III du *Trésor chronologique* (p. 957) « développe, avec plus d'ampleur et de noblesse, une idée analogue » à celle du quatrain et il devra désormais figurer dans toutes les éditions complètes de l'auteur.

Souhaitons à M. Urbain de nouvelles et aussi précieuses trouvailles dans l'exploration des vieux bouquins.

T. de L.

---

354. — Todt (B.), **Die Tragœdien des Æschylos,** verdeutscht, Wien, Tempsky, S. ix-414, in-8.

Cette traduction nouvelle d'Eschyle s'adresse, comme on dit, aux gens du monde : la forme poétique elle-même exclut d'avance une rigoureuse exactitude, et les chapitres préliminaires, mis en tête du volume, donnent également l'idée d'une œuvre destinée à des lecteurs profanes. Mais, par un curieux mélange de préoccupations littéraires et philologiques, l'auteur a joint à son travail un appendice critique, où il note les variantes et les conjectures adoptées par lui dans sa traduction : à l'occasion, il renvoie même aux articles spéciaux qu'il a fait paraître dans le *Philologus.* Voilà des scrupules d'érudit, bien rares chez nos traducteurs français! Mais quoi? la qualité d'helléniste n'est-elle pas, après tout, la meilleure garantie que puisse offrir un traducteur d'Eschyle?

Il nous semble donc inutile de louer chez M. Todt l'interprétation généralement précise et juste du texte grec. Signalons plutôt l'effort qu'il a tenté pour rendre le plus exactement possible dans ses vers, sans faire

---

1. Tome I, p. 834. Le P. Guillebaud dit de cette paraphrase écrite par Théophile peu de temps avant sa mort pendant son séjour à Selles en Berry : « Je l'enchasseray en ce lieu afin de donner d'autant plus de contentement aux admirateurs d'un si bel esprit. » M. Urbain, qui n'est pas moins heureux dans ses trouvailles de documents en prose que dans ses trouvailles de pièces poétiques, reproduit (p. 41) une quittance, du 28 mai 1621, tirée du f. fr. 26201, de laquelle il résulte que Théophile, « professeur ès langues », titre qu'on ne lui connaissait pas, avait été chargé par le roi d'une mission secrète en Agenais. M. Urbain, en constatant que cette quittance a échappé à tous les biographes, ajoute que l'œuvre de Théophile « mérite une étude approfondie ».

violence au génie de la langue allemande, l'esprit et le ton de la tragédie d'Eschyle. Dans le dialogue, il n'a pas employé le vers iambique de six pieds, malgré la ressemblance de ce vers avec le trimètre iambique des Grecs : « En allemand, dit-il, cette mesure a quelque chose de majestueux et de pesant, tandis qu'elle représentait en grec la vivacité même de la conversation ». Il y a substitué le vers iambique de cinq pieds, qui est d'un usage courant depuis Lessing. Dans les chœurs, au lieu de chercher à reproduire la variété des strophes grecques, il s'est borné à des systèmes lyriques où entrent l'iambe, le trochée, le dactyle et l'anapeste. En un mot, M. Todt, malgré son érudition, n'a pas voulu effaroucher son lecteur par des nouveautés rythmiques : c'est encore un mérite, et une preuve de goût.

Am. HAUVETTE.

CHRONIQUE

ITALIE. — L'éditeur Sansoni, de Florence, vient de mettre en vente le 19e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la p. 193 à la p. 232 et de juin à décembre 1292. On y remarque principalement les avis émis sur l'organisation constitutionnelle dans ses détails.

— M. l'abbé BERENZI continue ses études sur l'histoire de la lutherie et des luthiers italiens. Au mémoire déjà signalé *Di Giovanni Paolo Maggini, celebre liutaio bresciano*, il faut joindre un autre court mémoire sur *La Patria di Giovanni Paolo Maggini* (Crémone, typ. Ghisani, in-8°, 14 pp.). Il y établit que cet artiste est né avant le 25 août 1580, à Botticino Sera et qu'il y a été baptisé à cette date. — Le même auteur annonce un travail sur l'École de lutherie de Crémone.

— M. Giuseppe ROBERTI a publié à part sous le titre *Il cittadino Ranza-Ricerche documentate* (un vol. in-8°, 135 pp. Turin, Bocca), un important mémoire paru dans la *Miscellanea di Storia Italiana*, éditée par la *R. Deputazione di Storia patria* de Turin (t. XXIX, 1890). C'est une excellente biographie d'un des hommes dont le rôle a été le plus grand pendant la révolution française, à Vercelli, à Alba, d'abord, puis à Turin en 1799-1801.

— Le même auteur a publié dans la *Rivista Storica Italiana* (VI, 1889) et à part une bonne étude sur les relations de Charles Emmanuel III et de la Corse pendant la guerre de la succession d'Autriche (*Carlo Emanuele III e la Corsica al tempo della guerra di successione austriaca*; in-8°, 34 pp. Turin, Bocca). L'article se termine naturellement par un regret que Charles Emmanuel n'ait pas pu assurer à la Corse « une tranquillité certaine et la prospérité économique et aurait conservé ce joyau précieux à la couronne de la mère patrie italienne ».

— Le nouveau volume que M. Alberto CANTONI, dont on n'a pas oublié la polémique avec M. Rod, vient de publier à Florence (Barbera, 1 vol. in-12, 216 pp.), sous le titre : *Un Re Umorista, Memorie*, s'est trompé de route en venant à la *Revue*. C'est un essai d'humourisme, assez singulier et curieux qui procède de la même inspiration que les livres de Maurice Barrès, avec beaucoup moins de rigueur dans l'étude du moi et beaucoup trop d'incidents et de détails de mise en scène romanesques et

même romantiques. A noter cependant une définition prêtée au roi, humoriste et à marier. Il appelle l'Europe centrale : « Un blond vivier de princesses ». Le mot est drôle, mais que va penser la *Triplice*?

— Parmi les conférences faites l'année dernière à Florence pour célébrer le sixième centenaire de Bice Portinari, quatre avaient été couronnées par le Comité de l'exposition Béatrice. La meilleure de ces quatre vient d'être imprimée (Naples, Bideri, in-8°, 35 pp.). Mme Maria Savj Lopez y parle de *La Donna Italiana del Trecento*, l'Italienne du XIIIe siècle. Son travail est intéressant, très clair, et moins superficiel que beaucoup de discours analogues. Ce n'est qu'un panégyrique et qu'une conférence, mais c'est une brillante conférence et un panégyrique persuasif.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juillet 1891.

M. Georges Perrot donne lecture d'une lettre de M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, qui rend compte des principaux travaux archéologiques accomplis en Grèce et en Orient depuis le commencement de l'année.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. de la Borderie entretient l'Académie des fouilles qui ont été exécutées récemment dans un îlot de la baie de Saint-Brieuc, l'Ile de Lavret, à 300 mètres à l'est de l'île de Bréhat. Ces fouilles ont mis au jour divers objets de l'époque mérovingienne, lance, couteau, peigne en os ou en corne de cerf, garniture d'aumônière de même matière, etc. On a dégagé aussi les substructions d'un certain nombre de loges ou cellules circulaires en pierre, isolées les unes des autres. Ce sont les restes d'un monastère mérovingien, dont l'existence est d'ailleurs attestée par l'histoire. Ils sont parvenus jusqu'à nous, mêlés aux ruines d'un établissement de l'époque romaine.

M. le baron de Baye décrit un trésor de bijoux d'or trouvés à Somlyó (Transylvanie) et actuellement déposés au musée national de Budapest. Ce sont des fibules, des bracelets, des coupes, etc., ornés de pierreries cloisonnés. M. de Baye les croit exécutés au IVe siècle, par les Visigoths, qui occupaient alors la contrée où la découverte a été faite.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie : Mommsen (Th.) et Marquardt (J.), *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. Gustave Humbert : XI, *De l'organisation militaire chez les Romains*, traduit par M. Brissaud ; — par M. Boissier : *la Chioma di Berenice* (poème latin de Catulle, traduit en italien par le comte Nigra) ; — par M. Barbier de Meynard : Delphin (G.) : 1° *l'Astronomie au Maroc* ; 2° *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé* ; — par M. l'abbé Duchesne, au nom de M. J. Derenbourg : Guttmann, *das Verhältniss des Thomas von Aquino zum Judenthum und zur jüdischen Literatur (Avicebron und Maimonides)* ; par M. Simon Luce : Pimodan (le marquis de), *la première étape de Jeanne d'Arc* ; — par M. Delisle : Omont (H.), *Inventaire des manuscrits la collection Moreau* ; — par M. Viollet Beaudouin (Édouard), *le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise*, 2e fascicule.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 20 juillet — 1891

355. — J.-D. Luciani. **Traité des successions musulmanes (ab intestat).** Extrait du commentaire de la Rahbia par Chenchouri, de la glose d'El Badjouri et d'autres auteurs arabes. Paris, 1890, Ernest Leroux. In-8 xvi et 578 pages.

Bien peu d'orientalistes s'occupent du droit musulman et l'on ne saurait vraiment les blâmer de cette indifférence, car le résultat auquel on arrive en poursuivant ces études n'est point en rapport avec la peine que l'on se donne pour déchiffrer le grimoire des jurisconsultes arabes. Sans doute, au point de vue pratique, il est indispensable que, nous Français surtout, nous connaissions la loi des populations placées sous notre autorité directe ou sous notre protectorat, mais le caractère artificiel qu'a déterminé dans le droit musulman une ingérence excessive des idées religieuses, en rend l'étude scientifique fort difficile et fastidieuse. Aussi, est-ce dans un but d'application immédiate que les travaux sur cette matière ont été faits jusqu'à ce jour. M. J. D. Luciani, en publiant son traité sur le droit successoral, vient d'apporter une contribution importante aux travaux de ses devanciers, en élucidant, d'une manière complète, un des sujets les plus importants et à coup sûr le plus compliqué de la loi musulmane. Toutefois, il a adopté dans son ouvrage un système de composition qui offre de graves inconvénients aussi bien pour l'érudit que pour l'officier ministériel qui aura simplement à faire un partage de succession. Prenant pour point de départ le texte du poème didactique intitulé la Rahbia avec les commentaires et les gloses de Chenchouri et d'El-Badjouri, il y a ajouté ses observations personnelles en les entremêlant si bien à celles des auteurs dont il s'est servi qu'on ne sait plus discerner la part qui revient aux auteurs musulmans de celle qui est propre à M. J. D. Luciani. En procédant d'une autre façon on aurait pu, je crois, arriver à obtenir un travail plus concis et plus clair. Pour cela il eût fallu laisser à part la traduction de la Rahbia, donner en notes les extraits des commentaires, et résumer ensuite toute cette théorie des successions avec la clarté et la méthode françaises dont les jurisconsultes musulmans n'ont jamais eu la moindre idée. Faute d'avoir suivi ce plan, M. J. D. Luciani a perdu une partie des fruits de

son travail, d'ailleurs si complet, et dans lequel il n'y a guère à relever que quelques négligences de transcriptions, telles que, par exemple, « Rouched » pour « Rochd », etc...

O. Houdas.

---

356. — A. Cauchie. **La querelle des investitures dans les diocèses de Liége et de Cambrai.** 1re partie, 1 vol. in-8, xcii-124 pages.

357. — A. de Ridder. **Les droits de Charles-Quint au duché de Bourgogne.** 1 vol. in-8, 160 pages. Louvain, Peeters, et Paris, Thorin, 1890. (forment les fascicules 2 et 3 du recueil de travaux, publiés par les membres de la Conférence d'histoire, à l'Université de Louvain.

Nous avons rendu compte ici même, il y a quelque temps, de mélanges historiques publiés par des élèves de la Faculté des lettres de Lyon. Un pareil exemple méritait d'être suivi et il l'a été par l'Université catholique de Louvain. Les membres qui suivent, dans cette Université, la conférence d'histoire de M. le professeur Ch. Moeller, viennent d'entreprendre un recueil de travaux; deux fascicules, les nos 2 et 3 (le no 1 ne doit être publié que plus tard), ont paru et ils contiennent des études estimables.

I. La querelle des investitures eut son contre-coup dans chaque évêché; partout, deux partis, celui de la Réforme et celui du maintien des anciens abus, celui du pape et celui de l'empereur, étaient en présence et se livraient de rudes assauts. M. Cauchie s'est proposé de nous raconter l'histoire de cette querelle dans les deux diocèses de Cambrai et de Liége. Il débute par un très long préambule où il nous montre quelle était la situation de l'Église, au xie siècle, en Belgique. Ensuite il aborde son sujet; dans ce fascicule, il nous mène seulement jusqu'en 1092. Cette période correspond à l'épiscopat de Gérard II à Cambrai (1076-1092), à celui d'Henri Ier le Pacifique à Liége (1075-1091). Enfin, dans un appendice, il analyse deux traités de controverse dont l'auteur était un impérialiste fervent : les *Dicta cujusdam de discordia pape et regis* et l'*Epistola cujusdam adversus laicorum in presbyteros conjugatos calumniam*, le premier attribué à Sigebert de Gembloux, le second qui est sûrement de lui. M. C. connait bien les sources de l'histoire de cette époque et les travaux allemands sur la même matière; on trouvera chez lui des renseignements très précis, entre autres sur le mouvement monastique à Liége et à Cambrai, sur les grandes abbayes de Saint-Hubert, de Saint-Trond, d'Anchin, d'Affligem, d'Arrouaise, etc. On cherchera aussi dans son livre de curieux détails sur les écoles de la Belgique et sur les nombreuses chroniques qui furent rédigées dans ce coin à la fin du xie siècle. Mais le plan qu'il a suivi ne me semble pas bon. Pourquoi avoir séparé complètement l'histoire de Cambrai de celle de Liége? M. C. a été ainsi exposé à de nombreuses redites, obligé par exemple de nous raconter à deux reprises la vie de Poppon de Stavelot. Nous lui

reprocherons encore d'avoir exagéré l'importance du rôle joué par certains prélats belges, et de les avoir trop attirés dans le parti de la Réforme. Il a essayé, par des raisonnements très compliqués et très vains, de prouver que le prélat de Liège, Wason, avait connu Hildebrand et qu'il avait eu sur lui une grande influence; il a écrit cette phrase qui fait sourire: « Wason est le vrai précurseur de Grégoire VII. » De même, il a à peine indiqué que l'évêque Henri I[er] avait prononcé la déposition de Grégoire VII, qu'il avait proclamé pape Guibert de Ravenne; ces deux faits lui paraissent peu importants eu égard à certaines protestations banales de dévouement à la papauté faites par le prélat liégeois. Nous devons encore indiquer quelques erreurs de détail. M. Cauchie écrit partout *Hugues de Dié* au lieu de Hugues de Die; *Saint-Vannes* au lieu de Saint-Vanne; il met *Ivoi* pour Ivois. La forme *Foulbert de Chartres* me semble bien étrange. Le monastère de *Vaslogium* (p. LXVIII) est Beaulieu-en-Argonne. L'auteur donne aussi à tort aux rois d'Allemagne le titre d'empereur, avant la date où ils ont reçu du pape la couronne impériale.

II. Au traité de Madrid, signé le 14 janvier 1526, Charles-Quint obligea François I[er] de lui abandonner, outre ses prétentions sur l'Italie, toutes ses possessions de Bourgogne et des Pays-Bas qui provenaient de Charles le Téméraire. Presque tous les historiens ont trouvé ces conditions exorbitantes et reprochent à l'Empereur d'avoir abusé de la victoire. M. Alfred de Ridder s'inscrit en faux contre ce jugement, et il prétend que jamais depuis 1477 les descendants du Téméraire n'avaient renoncé à recouvrer l'héritage de leur ancêtre. Pour le prouver, il fait un historique complet de cette succession bourguignonne de 1477 à 1526. Il montre d'abord que la Bourgogne n'était pas un apanage, mais un fief et devait suivre la règle ordinaire des fiefs pour lesquels on admettait la succession en ligne féminine : cette discussion juridique, toute hérissée d'abstractions et de citations de feudistes, est un peu longue, pas très convaincante. Au XV[e] siècle déjà, on produisait les mêmes arguments pour la cause de Marie de Bourgogne; les juristes de Louis XI leur en opposaient d'autres d'égale force, et il est impossible de savoir où est la vérité. Les arguments de part et d'autre ont une grande valeur, selon le point de vue auquel l'on se place. Puis, M. de R. nous montre que cette question de Bourgogne n'eut jamais qu'une solution provisoire; elle fut réservée au traité d'Arras de 1482; on oublia de la régler à la trêve de Senlis du 23 mai 1493; on la rouvrit aux traités de Blois de 1504, quand furent fiancés la fille de Louis XII, Claude de France et Charles de Luxembourg (le futur Charles-Quint). Ainsi, conclut l'écrivain, l'Empereur, en revendiquant à Madrid la Bourgogne, ne faisait que réclamer un bien injustement enlevé à son aïeule et auquel jamais ni Marie de Bourgogne, ni Maximilien d'Autriche, ni Philippe-le-Beau n'avaient renoncé. « Sa cause était juste en elle-même... On ne peut pas plus l'accuser de rapacité ou d'ambition que l'on ne pourrait

adresser aujourd'hui de tels reproches aux Français si, après une guerre heureuse, ils reprenaient l'Alsace et la Lorraine. » Cette conclusion me paraît forcée. Il y a entre la situation du duché de Bourgogne en 1526 et celle de l'Alsace à l'heure actuelle une différence énorme : en 1526 les Bourguignons ne se souciaient pas de devenir sujets de Charles-Quint; ils étaient Français dans l'âme, et ils furent les premiers à protester contre les conséquences qu'aurait eues pour eux l'exécution du traité de Madrid. La thèse de M. de Ridder me semble par suite très contestable; mais il n'en reste pas moins dans son livre des remarques justes, des réflexions fines, dont nous pouvons faire profit.

Ch. Pfister.

---

358. — **La Lettre R du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. Godefroy, ap. Émile Bouillon. Paris, 1890, 6 fascicules, p. 30 fr.

M. Godefroy nous offre dans ces six fascicules une ample et riche récolte; on y trouvera, appuyés comme toujours de nombreux exemples, une multitude de mots curieux, inconnus jusqu'alors aux lexicographes. L'auteur du Dictionnaire, ainsi que ses collaborateurs de Belgique et d'ailleurs, ont droit à nos plus sincères éloges. Il y a encore pourtant de nombreuses omissions; nous n'en donnerons qu'une liste très abrégée, et je dis cela sans aucune intention de malveillance. *Prodesse volumus, non lædere* : c'est une admirable maxime.

Voici dans l'ordre alphabétique les mots manquants : *rabastement*, subst. verbal de *rabaster*, *rabattue*, rabais, *rabler*, ronfler, *racaillerie*, tas de racailles, *racalencier* (xiiie s.), « pour *racalencier* xiii aunes de cendal des couvretures? », *racontéis* (xiiie s.), récit, *racourcisseure*, *racrudir*, aigrir, *radoubage* (xve s.), *ragat* et *ragachat*, goujat, *ragencir* (xive s.), *rageur* (xve s.), rage, *raletier* (xiie s.), alaiter de nouveau, *ralenter*, composé de *alenter* qui a été admis dans le Dictionnaire. C'est une inconséquence assez ordinaire à M. G. : inversement il donne *racoustrage* et omet *acoustrage* qui est plus ancien. *Rallette* (aller à la), aller tout doucement, en se baissant, comme pour surprendre quelqu'un; *ramonester* (xii s.), *ramonette* (xve s.), petit balai, *rampure*, rampement, *rancotter*, râler, *rapiere* (xiiie s.), touffe de buissons ou de ronces, *rapinerie* (xiiie s.), *raplanier* (xive s.), *rapon*, « le laict, la chair de porc, les *rapons*, les moelles? »; *rebbardeure* (xive s.), tripes de mouton, *recendaler* (xive s.), *recepteure* (xve s.), celle qui donne asile, *recidivation* (xive s.), *rechignerie*. Quoique ce dernier vocable soit du xvie siècle, il n'était pas à rejeter d'un Dictionnaire où l'on a accueilli *revescherie*, qui est du même temps. *Reconcilieur* (xive s.), *recontrebatre* (xiie s.), *recouvreure* (xve s.), *redesevrer* (xiiie s.), *refectif* (xvie s.), *reflambance* (xve s.), *refondeur*, empirique, charlatan, *refouleure* (xive s.), *refragant* (xve s.), odorant, *regallement* (xive s.), royalement; M. G., a

recueilli la forme savante *regal* = royal. *Regraciatif, releveure*, relief, *relasche*, au sens de toile d'araignée, *relaissement* (XIV[e] s.), relâchement, *relaxatif* (XV[e] s.), *rembarement* (XIV[e] s.), qui semble signifier pillage. *Rememorable*, mémorable, *rememoratif*, qui se souvient, et aussi ce qui fait souvenir; *rememoriser* dont la simple *memoriser* est dans la lettre M. *Remengier* (XII[e] s.), manger de nouveau; Littré donne ce verbe, mais sans exemple ancien ni moderne. *Rembosqué* (XV[e] s.), planté de bois, *remonstratif* (XV[e] s.), de remontrance, *remunerable* (XIV[e] s.), *renauld* (parler), nasiller, *rencorbeillement* (XIV[e] s.), *rencourtiner* (XII[e] s.), *renduire*, composé de *enduire*, digérer, *renetier* (XIII[e] s.), *renfonceure, rengrievement*, aggravation. *Renheuder* (XIII[e] s.), redonner du courage, et au sens neutre, reprendre du cœur; *reourmillier* (XIV[e] s.), regarnir de dentelles, *repentie*, crevasse, gerçure, *repleue*, pléthore, *replicatif* (XIV[e] s.), de réplique, adjectif qu'on trouve dans Littré, mais comme terme de botanique seulement. *Repremiature*, récompense, *remmaillier* (XV[e] s.), émailler de nouveau, *repromission* (XV[e] s.), *rensprendre* (XII[e] s.), enflammer de nouveau, *repuron*, caillebotte, *respanchement, respection* (XV[e] s.), *respondable, responsionnaire*, (XIV[e] s.), recueil de répons, *restagnation, retorteil*, frisure. *Retraitement, retraiture*, contracture, *revelatoire, revernisser*, qui sont tous les quatre du XIV[e] s., — *rhetorical* (XV[e] s.), *ricaler*, être paresseux, *riemont* (XIII[e] s.), terre en friche, *roal*, ivoire de *roal*? (XIII[e] s.) *rollin*, peut-être collier ou bracelet : « Un *rollin* garni de VI perles et de VI rubis » (XV[e] s). — *Ronçage, ronciere* et *ronçoie*, touffes de ronces, *rondeleur* (XV[e] s.), poète qui fait des rondeaux : je recommande ce mot à M. J. Moréas. *Rongnonnement, ropart*, bélier, *roser*, ronger, *rosteur* (XV[e] s.), celui ôte à son tour, *rougisseure, roul*, navette de tisserand, *rouseau* (XV[e] s.), variété du héron, *routée*, rot, *rudissement* (XIV[e] s.), essai, *rusquilleux* (XV[e] s.), raboteux.

Entre les mots du XVI[e] siècle disparus du français moderne M. G. en admet comme toujours un certain nombre, quoique avec plus de réserve dans ces derniers fascicules, tandis qu'il élimine les autres. Il lui serait certainement impossible d'expliquer pourquoi; je ne veux citer que quelques exemples : *repratiquer, romipeter, regazouiller, rechatouiller* (ces deux derniers sont déjà dans Littré), ont été reçus plutôt que *rempestrer, renglacer, rafroidir, raviler*, et beaucoup d'autres de cette sorte. Pourquoi *recalfeutrer*, qu'il attribue à tort comme Littré à Olivier Basselin [1]? Assez souvent, ce dont je suis bien loin de le blâmer, M. Godefroy, fait place à des termes qu'il n'a rencontrés qu'au XVII[e] et même au XVIII[e] siècle, parce qu'ils sont ou qu'il les *croit* être de l'ancienne langue, comme *riboutte, rochoir, ruileau*, mais ses préférences sont trop exclusives. Ainsi les mots *roulier*, étable ou l'on engraissait les porcs, *rhumillon*, rouleau ou cylindre de bois, *ribotté* (lait), lait battu, *ruel-*

1. Littré est excusable : il ne pouvait connaître la thèse de M. Gasté sur Jean Le Houx, laquelle n'avait pas encore été publiée.

lage, ancien terme de viticulture, *revanne*, résidu d'un second vannage, appartiennent plus sans aucun doute au vieux français que *regazouiller*, etc., quoique je n'en puisse pas citer d'exemples antérieurs au xvii^e siècle. J'en dirai autant de *regaudir*, *regaudissement*, *resquage*, pommes restées à l'arbre après le lochage, qu'on *érèque* ou abat avec des gaules, *rigauder*, boire à tire-larigot, *regosiller*, se *recampir*, se redresser, et cent autres omis dans tous les dictionnaires.

Il me reste quelques erreurs à noter. *Raement* n'est pas un nom, mais le part. présent de *raembre* dans les deux exemples cités : *por arme raement*, équivaut à la locution latine *pro anima redimenda*. Se *ramuser* ne signifie pas « s'amuser », mais bien au contraire « froncer le nez », ou mieux « faire un nez », comme dit la locution populaire si expressive. *Rensouchier*, « garnir d'un nouveau socle », est une définition fantaisiste : on ne met pas un socle à des talus ; il fallait expliquer ainsi ce verbe : « refaire, raffermir le pied de ». *Reversi* interprété par « bouleversé » est synonyme du terme anatomique « récurrent » : « Nerfs reversis= nerfs récurrents ». Le mot d'ailleurs a été employé bien antérieurement à d'Aubigné. *Repaumer* et *repaumoier* ne veulent pas dire « recouvrir de branchages », mais « plaquer de nouveau le mortier, et l'étendre avec la truelle ». *Rudelier* = « brave, qui fait de rudes coups », est une mauvaise explication empruntée à La Curne. Ce mot est une forme variée de « rondelier », laquelle, du reste, n'est pas rare : « des couards archers, *rudeliers* ou porteurs de targes d'osières ». *Ros* 2° n'est pas un cheval, mais une épithète qui caractérise un cheval ; cfr. *baucent*, *ferrant*, etc. *Rumeau* que l'on rencontre souvent écrit *romeau*, *rommeau*, devait être défini par *râlement* et non par « extrémité. » Beaucoup de mots, ce qui n'étonnera personne, sont suivis d'un point d'interrogation, comme *reugillon* que je crois être le même que *ranguillon*, et *resomp* une forme bizarre de *reson*, *resson*, comme le prouve le contexte. Par *rabaicte*, il faut entendre « huile de rabette » et le mot *randon* désigne à n'en pas douter l'émouchet à cause des *randonnées* qu'il fait avant de tomber sur sa proie.

A. Jacques.

---

359. — **Les Idéologues.** Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789, par F. Picavet, docteur ès lettres, agrégé de philosophie, maître de conférences à l'École des Hautes Études, lauréat de l'Institut, un volume in-8, xii-628 pages. Paris, Félix Alcan, 1891 (Bibliothèque de philosophie contemporaine).

I

Les Idéologues ont succédé, dans le dernier quart du xviii^e siècle, aux Encyclopédistes. Durant près de cinquante ans, ils ont représenté seuls, avec un éclat et un retentissement que tout le monde n'a pas oubliés, la science et la philosophie françaises. Leur rôle politique n'a pas été

moindre que leur rôle intellectuel : on connaît la haine qu'inspiraient à Napoléon « ces douze ou quinze nébuleux métaphysiciens » qui contribuèrent presque autant à la chute de l'empire qu'à la fondation du consulat. Cependant « c'est chose à peu près convenue, en France et à l'étranger, de laisser de côté, dans l'histoire de la philosophie, les Idéologues ». Il y avait là une flagrante injustice que M. Picavet a voulu réparer. Il l'a fait avec une mesure parfaite. N'ayant cherché « qu'à être vrai et juste, exact et impartial », il a ajouté un chapitre définitif à l'histoire de la pensée humaine.

Il consacre son introduction à rechercher les origines de l'Idéologie au XVIIe et au XVIIIe siècles. C'est à Descartes, à sa méthode et à sa théorie des sciences qu'il la rattache tout d'abord. Mais il fait aussi la part de Bacon, de Gassendi, de Bayle, de Locke, qui conservent des partisans et des continuateurs pleins de zèle, Helvétius, d'Holbach, Mably, enseignent le matérialisme, l'athéisme, le communisme. Turgot signale les progrès successifs de l'esprit humain, entrevoit la loi des trois états et écrit pour l'Encyclopédie « l'article *Existence*, admiré tour à tour par Condorcet et Cousin ». L'élaboration de tous ces éléments, leur combinaison en proportions diverses, donne naissance à l'Idéologie.

Dans un chapitre en quelque sorte préliminaire, M. P. détermine quels philosophes on doit comprendre parmi les Idéologues. Il consulte successivement le Dictionnaire de l'Académie, celui de Littré, Damiron, Destutt de Tracy, l'inventeur des mots « *idéologie, idéologistes* », Cabanis, le représentant le plus éminent de l'école, et Napoléon, qui a tant contribué à populariser l'épithète d'idéologue, en l'employant « pour désigner ceux qui essayaient de défendre contre lui la liberté ». Il prend pour point de départ la définition modeste de D. de Tracy et considère comme idéologues ceux qui continuent les traditions philosophiques du XVIIIe siècle tel qu'il a essayé de le faire connaître : « l'Idéologie, alliée de la Révolution française, naît et grandit avec elle. » Il étudie ensuite l'influence politique exercée par ces philosophes, les sociétés particulières qu'ils avaient formées entre eux à Auteuil et dans la rue du Bac, le fonctionnement de l'Institut, qui développa leurs théories, et des écoles centrales, spéciales et normales, où ils les enseignèrent, les journaux par lesquels ils les répandirent, et surtout la *Décade philosophique*, qui fut leur organe en quelque sorte officiel.

Au commencement du second chapitre, l'auteur distingue trois générations d'Idéologues. La première comprend ceux qui sont morts ou ont acquis leur plus grande célébrité avant la fin du siècle : Condorcet, dont se réclament D. de Tracy et Cabanis ; Sieyès, Rœderer et Lakanal, qui ont été, comme Condorcet, des hommes politiques ; Volney et ses disciples Dupuis, Maréchal, Naigeon ; Saint-Lambert qui, après un long silence, reparaît avec une œuvre *(Principes des mœurs chez toutes les nations* ou *Catéchisme universel)* dont le succès a été grand, même après sa mort ; Garat, le prototype du professeur éloquent, dont le cours aux

écoles normales excite un véritable enthousiasme; Laplace et Pinel, qui publient avant le XIXe siècle leurs ouvrages les plus importants.

Avec la seconde génération sont étudiés les hommes qui, « dans l'école et pour l'opinion publique, ont occupé la première place sous le Directoire et sous le Consulat », et auxquels on réserve d'ordinaire le nom d'Idéologues : Cabanis (l'Idéologie physiologique), dont la monographie complète et pénétrante, divisée en deux parties, *Cabanis avant le 18 brumaire, Cabanis après le 18 brumaire*, ne remplit pas moins de cent seize pages compactes; D. de Tracy (l'Idéologie rationnelle) exposé avec la même ampleur, comme philosophe, législateur, pédagogue, grammairien, logicien, sociologiste, économiste et moraliste; puis les auxiliaires de Cabanis et de D. de Tracy, Daunou, l'ancien oratorien, M.-J. Chénier, Andrieux dont Napoléon disait, non sans mauvaise humeur, « qu'il y avait autre chose en lui que des comédies »; B. Constant pour son ouvrage sur la *Religion*, J.-B. Say pour son *Traité d'Économie politique*, Brillat-Savarin, pour ses *Vues et projet d'Économie politique* et même pour sa *Physiologie du goût;* Lancelin, dont le nom ne figure dans aucune histoire de la philosophie, dans aucun dictionnaire biographique, auteur d'un intéressant mémoire sur l'influence des signes, qu'il publia en trois parties sous le titre d'*Introduction à l'analyse des sciences;* Bichat, pour ses *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, le naturaliste philosophe Lamarck, précurseur de l'évolutionnisme, Draparnaud, Broussais, pour son livre de l'*Irritation et la Folie;* Fr. Thurot, « un de ces hommes modestes dont on utilise les travaux et qu'on ne cite guère, qui eut le mérite d'unir la philologie et l'idéologie, au grand profit de l'une et de l'autre »; A.-M. Ampère, pour l'*Essai sur la philosophie des sciences*, « où l'on retrouve en plus d'une page le lecteur de l'*Encyclopédie* et l'ami de D. de Tracy »; enfin Fauriel, que Sainte-Beuve loue à tort d'avoir « le premier, tenté d'introduire l'histoire de la philosophie au sein de l'idéologie ».

Les Idéologues de la troisième génération, Portalis et Sicard, Degérando et Prévost, surtout Laromiguière et ses disciples (Valette, Gibon, Saphary) donnèrent à l'école une popularité nouvelle. M. P. analyse leurs ouvrages, sommairement, comme il convenait, car il remarque lui-même que leurs doctrines, de plus en plus restreintes, finirent par constituer une *paupertina philosophia* qui ne gêna ni ne satisfit plus personne. Mais il a soin d'excepter Laromiguière de cette juste condamnation : il rappelle les qualités de l'homme et les mérites de l'écrivain et il examine ses travaux philosophiques avec une prédilection que personne ne songera sans doute à lui reprocher.

Soucieux de rendre les Idéologues aussi vivants pour ses lecteurs qu'ils lui étaient apparus à lui-même, il les a replacés dans leur milieu : les biographies de Volney, de Cabanis, de D. de Tracy, de Daunou, de Laromiguière, nous apprennent ce qu'il faut penser d'une école dont les représentants sont les plus honnêtes gens, les esprits les plus sensés et

les plus profonds, les cœurs les plus droits, d'une époque si tourmentée et si féconde.

L'étude détaillée de tous les faits et de toutes les idées dignes d'être rappelés n'exclut pas, dans ce travail, comme il arrive trop souvent, les vues d'ensemble ; elle les provoque au contraire et leur sert de point d'appui et de moyen de contrôle. On nous montre Descartes remis en honneur par les fondateurs de l'Idéologie, Condillac approuvé pour sa méthode, librement critiqué dans son système et complété en psychologie par l'étude des sensations internes (Cabanis) et par celle de la motilité (D. de Tracy), une foule des découvertes que l'on attribue à Biran (lois de l'habitude), Ampère (classification des sciences), Cousin (éclectisme), A. Comte (théorie des trois états), dues en réalité à l'école idéologique ; la philosophie écossaise, le positivisme français et anglais, le pessimisme allemand, l'évolutionnisme de H. Spencer, s'inspirant de cette même école ; la philosophie italienne subissant aussi son influence avec Galuppi, Borelli et Bozzelli ; enfin Sainte-Beuve, Littré, MM. Renan, Taine et Ribot, « tous ceux qui s'efforcent, non sans succès, de restaurer en France la philosophie scientifique », avouant les services rendus par l'Idéologie ou mettant à profit ses leçons.

Ce n'est pas tout encore. « Généraux, orateurs et politiques, romanciers et poètes, littérateurs et critiques, professeurs et journalistes, administrateurs et diplomates, mathématiciens et naturalistes, physiciens et moralistes, historiens des hommes, des institutions et des idées, économistes et philologues, psychologues et métaphysiciens, » les Idéologues, comme l'a montré M. P., n'intéressent pas seulement le philosophe : ils appartiennent à l'histoire littéraire (Volney, Saint-Lambert, Fauriel, H. Beyle, Sainte-Beuve), à l'histoire des sciences (cosmologie, mathématiques, physique, géographie, ethnologie, pédagogie, physiologie, pathologie et médecine, science des religions), à l'histoire proprement dite (Cabanis, D. de Tracy, Lakanal, Daunou, Portalis, A. Marrast) aussi bien qu'à l'histoire de la philosophie.

Signalons enfin un mérite qui n'est pas non plus sans importance. Le style de cette « thèse pour le doctorat ès-lettres » a toute l'élégance que l'on a le droit d'attendre d'un écrivain philosophe, mais il est surtout net et sobre, et par suite très exactement adapté à son objet, à l'exposition et à la discussion des doctrines d'une école qui a mis au-dessus de tout, dans ses préoccupations, la clarté, la probité et l'indépendance de la pensée. D'ailleurs le ton s'élève, toutes les fois que la matière l'exige, et il atteint la vraie éloquence, « celle qui se moque de l'éloquence », dans les dernières pages où est agitée la question de savoir « ce que ferait aujourd'hui un idéologue qui, comme Cabanis ou D. de Tracy, serait, avec un esprit très ouvert et un caractère très élevé, également dévoué à la recherche de la vérité et à l'amélioration de ses semblables ».

Aussi, après avoir lu ce livre, est-on de l'avis du maître illustre qui

appliquait à l'auteur, au terme d'une intéressante soutenance, la définition du vrai professeur : « *Vir bonus dicendi et docendi peritus*[1]. »

J. Caldemaison.

II

Si le livre de M. Picavet, qui est un gros livre, n'est pas un bon livre, ce n'est pas à coup sûr faute d'un labeur suffisant. M. P. nous dit avec une naïve et touchante complaisance le long et obstiné travail de ce lent et pénible enfantement. Il a « fait la bibliographie du sujet », il a « exploré les quais et consulté les catalogues », il a « visité les bibliothèques et demandé des renseignements à tous ceux qu'il croyait capables de lui en fournir », il a « consulté les revues et les livres qui paraissaient en France et à l'étranger pour en extraire, le cas échéant, des documents nouveaux ; cf. *passim* » ; il a enfin réuni une telle masse de faits et d'idées qu'il a pu, sans que même il y paraisse, non seulement réduire, sur le conseil de M. Paul Janet, son introduction de 200 à 20 pages, mais encore « en détacher une histoire du scepticisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, une histoire de la philosophie en France depuis le IXe siècle, outre les volumes et opuscules qu'il a fait paraître, *Instruction morale et civique, Philosophie de Condillac, de Cicéron, La Mettrie*, etc.[2] ».

Si donc le livre de M. P. n'est que gros, c'est uniquement parce qu'il l'a voulu tel (puisqu'il lui eût suffi, pour le faire énorme, de n'en rien « détacher »); et si le livre de M. P. n'est qu'un gros livre et n'est pas un bon livre, c'est évidemment faute d'autre chose que d'une préparation suffisante.

Sous le nom d'« idéologues » l'opinion commune se représente un groupe assez nettement délimité de personnages qui, sans avoir contribué pour autant que le pense M. P. à la chute de l'empire ni à la création des idées philosophiques contemporaines, conservent néanmoins quelque importance historique, ne fût-ce que pour avoir été les seules têtes qui aient pensé, et médiocrement pensé, entre Thermidor et Waterloo. Il est manifeste que M. P. l'entend autrement que le vulgaire, sans que toutefois il dise nulle part en quel sens il l'entend. Le vulgaire, qui n'est pas prévenu, est en droit de montrer quelque surprise lorsqu'il voit rangés au nombre des idéologues Condorcet et Laplace, Bichat et

1. J'adresserai à M. P. quelques critiques de détail : p. 5, Descartes n'a pas substitué, autant que Condillac, les hypothèses à l'observation des faits ; — p. 21, M. P. aurait dû consulter, sur la signification du mot *idéologie*, des dictionnaires du commencement du siècle ; — p. 313, n. 3, il faut remplacer idéalogie par idéalogie, qui est le mot proposé par Hamilton pour désigner la science des idées ; — p. 589, l'épître en vers « Au citoyen Garat » ne méritait pas d'être citée dans l'Appendice : elle n'a de remarquable que sa platitude.

2. M. Picavet renvoie volontiers à ses écrits ; trop volontiers ; c'est faire preuve d'intempérance que de renvoyer (p. 16, note 1) à un article qui n'a pas été publié comme s'il l'avait été.

Broussais, Stendhal et Brillat-Savarin, Talleyrand et Grégoire, Saint-Lambert et Naigeon, Camille Jordan et Armand Marrast, Sainte-Beuve et Littré, M. Taine et M. Renan. Le vulgaire sait que le sens des mots est affaire de convention, mais encore désirerait-il qu'on lui fît part de la convention admise, et qu'on l'instruisît des traits caractéristiques qui décèlent l'idéologue ; et cela, il faut qu'il se résigne à ne pas l'apprendre.

Nous devons penser que si M. P. n'a pas satisfait sur ce point capital la curiosité de ses lecteurs, c'est qu'il ne l'a point voulu, et que, s'il ne l'a point voulu, c'est qu'il a eu de bonnes raisons pour ne point le vouloir. Sa discrétion s'explique par l'intention qui a dirigé son travail. « Nous souhaiterions, dit-il quelque part en une phrase peu française, mais intelligible [1], de renouer les traditions philosophiques, historiquement ininterrompues en notre pays depuis le moyen âge. » Cela veut dire, si je l'entends bien, qu'il s'est proposé de montrer que l'évolution des doctrines philosophiques, de Descartes à nos jours, s'est faite du même au même, suivant une ligne unique et continue. Il était donc nécessaire de prouver que les idéologues se trouvèrent placés au confluent naturel des idées qui remplirent le XVII[e] et le XVIII[e] siècles, et que l'on retrouve chez eux, en même temps qu'une mixture savamment dosée des idées de leurs devanciers, l'annonce et la préparation des doctrines philosophiques de notre temps ; il devenait nécessaire, pour que la tradition apparût comme une et identique, de Descartes à MM. Taine et Renan, de s'en tenir aux caractères communs, c'est-à-dire à ceux d'entre les caractères qui sont non pas les plus généraux et les plus profonds, mais bien les plus extérieurs et les plus accidentels ; il devenait dangereux de préciser philosophiquement, au moyen d'une subordination des traits adventices et secondaires aux quelques idées dominantes qui sont l'esprit d'une philosophie, ce qui peut être la marque distinctive de l'école idéologique ; il devenait nécessaire de noter uniquement les rencontres fortuites ou indifférentes et les rapprochements superficiels [2] ; il devenait indispensable, faute d'une intelligence claire de la marche historique des idées, de brouiller la succession chronologique et de jeter tout pêle-mêle, de créer des classes artificielles déguisées sous le nom de « généra-

1. Des phrases qui ne sont ni l'un ni l'autre se détachent parfois sur le fond uniformément gris de son style ; celle-ci, par exemple, qui mérite d'être notée : « Ainsi, il rédige, disait de Tracy qui connaissait l'influence, sur Fauriel, de ce démon de la procrastination, dont parle B. Constant, et qui ne devait pas voir paraître cette œuvre » (p. 482).

2. P. 235 : Cabanis a dit « que le cerveau *digère* les impressions et fait organiquement la sécrétion de la pensée » ; Descartes a dit : « Ceux qui *digèrent* le mieux leurs pensées afin de les rendre claires ». — P. 156, Saint-Lambert dit quelque part : « Si les enfants ont eu une attention suivie, louez-les en » ; en note : « Ribot, *Psychologie de l'attention* ». — P. 249 : Cabanis parle accidentellement de Cérinthe ; en note : « Cf. les travaux sur la gnose, les gnostiques, etc. » — P. 444, note 1 : « Lancelin, Laromiguière... font une place à l'attention : cf. Ribot, *Psych. de l'attention* ». — Toute la méthode de M. P. est dans ces rapprochements.

tions », de ranger Bichat et Lamarck dans je ne sais quelle deuxième génération, après Cabanis et Destutt de Tracy, avec J.-M. Chénier et Broussais, Lancelin et Benjamin Constant, tandis que Lakanal est classé dans la première avec Garat et Rœderer.

Il n'est que juste de rendre hommage à la magistrale virtuosité avec laquelle M. P. manie cette méthode [1]. Les résultats en sont frappants. D'une lecture attentive de ces 628 pages on sort la tête toute brouillée; après une seconde lecture, je puis l'attester, on n'y voit plus rien. Descartes et ses continuateurs, Gassendi et les Anglais, Voltaire et Rousseau, Diderot et Condorcet, Condillac et les impuissants qui le suivent à la lettre, Bichat, Lamarck, Cabanis et les quelques têtes robustes qui vont de l'avant, tous, ceux qui sont de grands esprits et ceux qui sont de petits cerveaux, ceux qui inventent et créent et ceux qui copient et récitent, tous apparaissent comme noyés dans un océan de médiocrité où rien ne se détache, où rien n'est caractérisé, où rien ne vit, où personne n'est intelligent, tous sont ramenés de force, par écrasement, à la désespérante platitude de l'histoire anecdotique.

M. Picavet a cru faire de l'histoire générale et philosophique ; il s'est trompé. Il a fait de l'histoire anecdotique, ce qui est encore une manière d'écrire l'histoire, mais il l'a faite mauvaise. Il s'est dit que, la pensée de l'historien étant un apport subjectif qui ne peut que vicier sans aucun profit la fidélité objective de l'histoire, il convenait enfin de bannir d'une œuvre d'histoire vraiment scientifique toute pensée, c'est-à-dire toute trace de réflexion; il s'est dit que, le classement, l'organisation et la mise en œuvre des matériaux étant encore une contamination subreptice de la réalité des faits, il fallait enfin oser jusqu'au bout, et sacrifier sans regret cette dernière idole de la subjectivité. Il a vidé ses documents, tout crûs, non dégrossis, et il s'est complu dans son œuvre.

L'échec est trop manifeste, et l'on s'en voudrait de pousser plus loin la critique. En présence de cette débâcle extraordinaire de petits papiers mal épinglés et qui se rejoignent comme ils peuvent, en présence de ces hottées de documents ramassés sans choix, étudiés sans critique et jetés là sans triage, l'on ne s'aperçoit même plus du mépris de toutes les exigences légitimes du travail scientifique, des vices de méthode, des erreurs de fait, des graves défauts qui à eux seuls rendraient l'ouvrage inutilisable; l'on n'ose plus s'en prendre à ce luxe naïf de références inutiles et maladroites, ni à ces bibliographies extravagantes, ni à ces quelques centaines de citations sans renvoi exact qui permette de s'y reporter, ne fût-ce que pour en faire le contrôle, ni à cet insupportable procédé par « narrations », par « rédactions » et par résumés scolaires, pratiqué avec une étonnante et inimitable sérénité, ni à cette prolixité

---

1. Avant de donner au public ce spécimen de l'emploi de la méthode dont il est l'inventeur, M. P. en a expliqué la théorie et l'usage dans un opuscule qu'il se plaît à citer.

extraordinairement complaisante dans sa facile, plate et fluide monotonie, ni enfin à ce ton d'assurance inconsciente et de déférence sans modestie qui laisse dans l'esprit du lecteur je ne sais quelle pénible impression d'inquiétude et de gêne.

Lucien HERR.

---

360. — **Documentos escogidos del archivo de la casa de Alba.** Los publica la duquesa de Berwick y de Alba, condesa de Siruela. Madrid, imp. de Manuel Tello, 1891, in-8 de XXIII et 610 pages. Prix 15 fr.

L'exemple donné par l'aristocratie anglaise qui entr'ouvre ses archives privées, en laisse dresser l'inventaire et en communique au besoin les trésors a déjà produit de bons résultats. Chez nous aussi, quelques particuliers qui portent des noms illustres accueillent gracieusement les chercheurs de documents historiques; il en est même qui savent tirer parti de leurs papiers de famille et en livrent au public les pièces les plus intéressantes.

Ce bon exemple vient encore d'être suivi en Espagne, et il appartenait certainement à M^me^ la duchesse d'Albe de commencer la divulgation des archives de la Grandesse Fille aînée du duc de Fernan Nuñez et titrée comtesse de Siruela avant son mariage avec le duc d'Albe, Doña Rosario Falcó, qui est aussi intelligente que lettrée, ne pouvait manquer de s'intéresser vivement aux gloires de l'illustre maison où elle entrait; aussi n'a-t-elle point perdu de temps pour examiner par elle-même ce que les vicissitudes de la fortune ont laissé subsister des archives des ducs d'Albe et pour former dans ces archives une collection de papiers historiques. Elle a fait beaucoup mieux encore, et afin qu'on pût juger de la valeur de ces papiers, elle en a publié un premier choix qui répond à l'attente des plus difficiles, qui la dépasse même.

Les *Documents choisis des archives d'Albe* sont d'une variété charmante; la duchesse n'a pas voulu faire de jaloux et s'est appliquée avec un rare bonheur à contenter tout le monde. L'historien politique ou militaire, l'historien de l'art, des mœurs ou de la littérature aussi bien que le juriste ou le diplomate, chacun y trouvera son compte, c'est-à-dire des lettres de souverains ou de personnages de premier ordre qui sont des pages d'histoire; des inventaires de tableaux, de joyaux ou d'armes, même des compositions musicales, des lettres d'artistes éminents; des correspondances intimes de courtisans de Philippe II ou d'autres rois; des documents précieux pour l'histoire littéraire de l'Espagne et de la France, enfin des négociations diplomatiques et jusqu'à des textes juridiques, des *fueros* dont un daté de 1172. Il y a bien là, en effet, de quoi tenir en joie longtemps la grande famille des érudits.

La richesse et l'extrême variété de ce volume en rendent l'analyse difficile. Nous ne signalerons ici que les morceaux les plus remarquables et ceux surtout qui ont trait à l'histoire de France.

Le XVe siècle et les origines de la maison d'Albe — le premier comte d'Albe mourut vers 1462 — sont représentés par des lettres de Jean II d'Aragon, de Henri IV de Castille, de sa sœur Isabelle et du mari de celle-ci, Ferdinand le Catholique, puis de Henri VII d'Angleterre adressées au premier comte et aux deux premiers ducs d'Albe. Pour le XVIe siècle, on remarque aussi une belle série de lettres de rois et de reines à Don Fadrique, deuxième duc d'Albe et au grand Fernando Alvarez de Tolède, son petit-fils qui succéda directement à son aïeul, Don Garcia, fils aîné de Don Fadrique étant mort, comme on sait, dans l'île de Djerba, les armes à la main, du vivant de son père. Dans cette série figurent plusieurs lettres de Catherine de Médicis au duc Fernando et à sa femme, Doña María Enriquez, qui n'ont pas été recueillies par M. de La Ferrière. Il y en a de Ferdinand le Catholique, de Philippe II, de Marie Stuart, d'Elisabeth d'Angleterre, de l'empereur Maximilien II, etc., etc. Comme il va de soi, une partie notable du volume est consacrée à la personne et aux faits et gestes du grand duc Don Fernando, à son gouvernement des Pays-Bas, aux négociations avec Rome, à la conquête du Portugal, à sa vie privée. Après viennent d'autres affaires auxquelles Fernando a été plus ou moins mêlé : la surveillance de Barbara Blonbergh, mère de Don Juan d'Autriche, dont les étranges débordements préoccupaient à juste titre son fils et Philippe II, puis les grandes entreprises militaires de Don Juan, c'est-à-dire Lépante et Tunis. Au XVIe appartient encore une série de documents concernant les Indes dont trois portent la signature de Christophe Colomb, le fameux *Xpo ferens*.

Moins étendue mais non moins intéressante est la partie du livre attribuée aux XVIIe et XVIIIe siècles. Notons, entre autres, un long mémoire de Luis de Haro, sur l'acquisition des tableaux de la collection Arundel ; des lettres du marquis del Carpio, fils aîné de Luis de Haro, sur les intrigues de la cour de Madrid ; une relation d'un aventurier, du nom de Juan Gutierrez, qui se prétendait fils naturel de Philippe IV ; de curieux billets de l'Archiduc au comte de Galve, son partisan, qui devint par la suite onzième duc d'Albe, où apparaît bien la frivolité du futur empereur Charles VI ; enfin une correspondance d'Aranda avec le duc Don Fernando de Silva pendant l'ambassade du premier en Portugal, où l'on peut recueillir en abondance des « impressions » sur la vie à Lisbonne au lendemain du tremblement de terre, beaucoup de boutades et de propos assez libres sur les hommes et les choses de l'époque. Mais ce qui doit particulièrement attirer l'attention de nos érudits, ce sont six lettres de Rousseau adressées au même duc Don Fernando, en 1772 et 1774, l'une surtout, du 1er octobre 1772, qui roule sur la maladie du philosophe genevois, maladie semblable à celle dont souffrait le duc d'Albe venu à Paris en 1771 pour y consulter nos médecins.

On voit par cette rapide analyse ce qu'est ce recueil et quelle reconnaissance est due à Mme la duchesse d'Albe pour avoir pris le soin de

choisir, d'imprimer et d'éclaircir tant de précieux documents qui sans elle demeureraient inaccessibles et inutiles. Nous serait-il permis, après l'avoir remerciée de cette libérale et intelligente communication, de formuler un vœu? L'introduction de ce volume, où est expliqué avec beaucoup de précision et une connaissance approfondie du sujet l'intérêt que présentent les documents qu'il renferme, montre que Mme la duchesse d'Albe serait mieux qualifiée que personne pour écrire l'histoire des membres les plus marquants de la glorieuse maison d'Albe. Ne serait-il il pas à désirer, par exemple, qu'elle consentît à faire revivre deux figures bien attachantes de la famille des ducs : l'une, cette Marie Enriquez, femme de tête et de cœur, qui fut la compagne du grand duc Don Fernando, l'amie et la protectrice de Louis de Grenade et de sainte Thérèse; l'autre, cette fantaisiste et fringante Marie-Thérèse de Silva, qui fut la reine de l'Espagne élégante et rieuse au temps de Charles IV? Voilà deux sujets, semble-t-il, qui seraient des mieux choisis et que Mme la duchesse d'Albe traiterait à merveille. Souhaitons qu'elle se décide à le faire et à se créer ainsi de nouveaux titres à notre reconnaissance.

Alfred Morel-Fatio.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Paul Marmottan nous écrit la lettre suivante: « Monsieur le Directeur, Dans le nº de la *Revue critique* du 29 juin dernier, vous avez pris à partie mon ouvrage « *le général Fromentin* » en des termes si sévères que je me vois obligé de vous prier d'accueillir les rectifications suivantes. Je vous les eûsse adressées dès le lendemain, sans mon absence de Paris. M'occupant de la biographie d'un soldat qui a fait presque toute sa carrière à l'armée du Nord, j'ai crû nécessaire de donner *le précis* d'un très grand nombre d'événements militaires se déroulant aux frontières de Belgique entre 1792 et 1794. N'était-ce pas d'ailleurs le sujet, puisque Fromentin a été mêlé activement à la plupart d'entre eux? Je me suis appliqué surtout à relever dans les archives suivies au jour le jour, des faits ignorés ou très peu connus se rattachant à cette période, de façon à donner à mon œuvre une originalité propre, minutieusement exacte et d'un sentiment bien personnel. Tel est le cadre vrai de mon sujet, telle est la manière dont je l'ai envisagé. — Les pièces justificatives reproduites sont au nombre de quatre-vingt-une, et non de soixante-six, en comptant les quinze intercalées dans le récit. Les sommaires des chapitres se recommandent par leur extrême clarté et servent de points de repère au lecteur au cas ou celui-ci, très difficile comme vous, trouverait la narration diffuse. Une autre fois je mettrai les titres à la marge au fur et à mesure, suivant l'ancienne méthode. Certains mots qui vous ont paru impropres ne blessent pourtant pas la langue et témoignent, en tout cas, de mon souci de varier un vocabulaire vite épuisé en l'espèce, sous peine de tomber dans les répétitions. Si d'aventure quelques inexactitudes se sont glissées « çà et là », je les dois à la confiance que m'ont inspirée des sommités historiques aux noms fai-

sant autorité. — Quant à l'ouvrage de M. Pelé, sur Saint-Amand, en 1793, je n'avais pas à le citer par suite de ma connaissance approfondie des lieux décrits par lui. J'étais non seulement au courant de la bibliographie locale, mais j'ai habité à maintes reprises ce pays berceau de ma famille et où elle possède encore des propriétés. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juillet 1891.

M. Heuzey met sous les yeux des membres de l'Académie une tête de marbre de la collection de Clercq, qui paraît avoir été détachée de quelque grande statuette chaldéenne. C'est, dit-il, un morceau de sculpture dont le style, à la fois puissant et raffiné, peut se comparer à celui de quelques belles œuvres grecques archaïques. On y remarque surtout un luxe minutieux dans l'arrangement de la chevelure et de la barbe, en opposition avec les têtes rasées que l'on rencontre ordinairement dans les représentations chaldéennes. Les deux usages contraires, ajoute M. Heuzey, ont existé parallèlement en Chaldée dès la plus haute antiquité : le type chevelu et barbu distingue les dieux, les héros, les personnages de sang royal ou princier ; l'usage contraire paraît conserver un caractère d'observance sacerdotale.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. le comte du Paty de Clam, contrôleur civil suppléant à Tôzeur (Tunisie), une inscription romaine découverte entre Tôzeur et Gafsa par les agents du service forestier. Ce texte, gravé sous Nerva, en 97, nous apprend que le consul *suffectus* Quintus Fabius Barbarus, nommé dans un diplôme consulaire de Trajan conservé au musée de Saint-Germain-en-Laye, s'appelait de ses noms complets Quintus Fabius Barbarus Valerius Magnus Julianus, et qu'il avait exercé les fonctions de légat de la province de Numidie, où il eut pour successeur L. Munatius Gallus, fondateur de Thamugadi (Timgâd). Il donne en outre un nom géograhique, celui du *castellum Thigensium*, établi sur une voie importante qui mettait en communication la région des oasis et la province proconsulaire d'Afrique. Enfin il permet d'affirmer une fois de plus que toute la région saharienne au sud de la Proconsulaire était placée sous l'autorité du légat impérial de Numidie.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce au IVe siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'), ERNAULT (E.) et DOTTIN (G.), *les Noms gaulois chez César et Hirtius « De bello Gallico »*, 1re série, *les Composés dont « rix » est le dernier terme* ; — par M. Hamy : MONTESSUS DE BALLORE (F. DE), *le Salvador précolombien* ; — par M. Heuzey : *Collection de Clercq*, vol. II, livraison 1, fascicule 2 ; — par M. Deloche : DRAPEYRON (Ludovic) : 1° *l'Évolution de notre premier atlas national sous Louis XII* ; 2° *la Géographie et la Topographie au service du maréchal de Moltke.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 27 juillet — 1891

361. — **The Apology of Aristides, edited and translated** by J. Rendel Harris, with an Appendix by J. Armitage Robinson. (*Texts and Studies*, contributions to biblical and patristic Literature, edited by J. Armitage Robinson. I, 1. Cambridge, University Press; London, C.-J. Clay, 1891; IV-118 pp.; 28 pp. de texte syriaque et une pl. en photogravure. Prix : 5 Sh.

L'apologie d'Aristides n'était connue jusqu'ici que par un fragment de la traduction arménienne. M. J. Rendel Harris a retrouvé une traduction syriaque de cette apologie dans le manuscrit syriaque 16 du couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï. C'est ce texte qu'il publie dans le présent livre avec une introduction et une traduction anglaise. Ce travail est sans doute très utile, sans pourtant sortir du cercle limité de l'orientalisme [1], mais il a été le point de départ d'une découverte fort importante qui a motivé un appendice aussi étendue que la dissertation M. Harris.

En faisant ses recherches sur la version latine de la passion de sainte Perpétue, M. Armitage Robinson fut frappé de l'analogie d'un des discours de la Vie de Barlaam et Josaphat avec l'ouvrage d'Aristides. Un examen plus attentif lui permit de conclure à l'identité. Ainsi le texte grec de l'Apologie se trouve inséré tout entier, malheureusement avec certaines altérations, dans ce roman, par un procédé habituel à ce genre de littérature, et nous pouvions le lire, imprimé depuis longtemps, soit dans les *Anecdota* de Boissonnade (t. IV), soit dans la *Patrologie grecque* de Migne (t. 96). Le texte de Boissonnade, reproduit par Migne, est mauvais ; M. R. a essayé de l'améliorer à l'aide de trois manuscrits

1. Grâce au syriaque cependant, on connaît à quel empereur l'apologie était adressée. Cet empereur n'est pas Hadrien, comme on l'avait cru jusqu'ici sur la foi d'Eusèbe, mais son successeur Antonin.

anglais, qui ne sont pas sensiblement supérieurs à ceux de Boissonnade. L'édition reste donc à faire. Mais on comprend que la publication de M. Harris perd par suite beaucoup de son intérêt. Elle ne restera pas absolument inutile, parce que le texte grec a été modifié par le compilateur.

Cette découverte n'a qu'une importance secondaire pour l'histoire. Aristides se contente d'opposer aux erreurs des païens (Chaldéens, Grecs, Égyptiens), les croyances des Juifs et des chrétiens. Cependant l'Apologie d'Aristides facilitera l'intelligence de l'histoire de certaines idées, et surtout permettra d'établir avec plus de précision les rapports qui existent entre les divers écrits, authentiques ou apocryphes, de la littérature chrétienne de cette époque. C'est ce que font entrevoir les indications groupées dans l'introduction de M. Robinson. Il faut le remercier de nous avoir fait part si promptement de son heureuse découverte. Elle prouve une fois de plus combien la littérature des apocryphes et des légendes, à peine explorée, réserve d'agréables surprises à ceux qui s'y aventurent. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter la publication d'une édition définitive, où le texte grec, mieux établi, sera entouré des deux versions orientales et de sa traduction latine. Alors seulement on pourra discuter avec quelque profit les comparaisons et les rapprochements de détail que provoque ce vénérable document [1].

P. L.

---

362. — **Lucrèce, de la nature.** Livre I. Texte latin, avec le commentaire de H. A. J. Munro, traduit par A. Reymond. Paris, Klincksieck, 1890.

A partir du moment où il fut retrouvé par le Pogge dans quelque monastère allemand, le poème philosophique de Lucrèce n'a jamais manqué de lecteurs ni d'admirateurs, à commencer par les humanistes italiens du XVe siècle et leurs successeurs immédiats, les grands philologues de l'école française, les Lambin, les Turnèbe, les Scaliger. Toutefois, ce n'est guère que depuis Lachmann que l'on possède un texte de Lucrèce scientifiquement constitué d'après la méthode d'une saine critique.

Lachmann cependant a voulu, avant tout, faire une revision du texte, laissant à d'autres le soin de le commenter. Or, personne ne s'est acquitté de cette tâche avec autant d'éclat et d'autorité que Munro, dont le travail est indispensable à quiconque veut faire une étude approfondie de Lucrèce.

---

1. Il y aurait ingratitude à ne pas remercier MM. Harris et Robinson des deux excellents indices dont ils ont accompagné leur brochure : *Index of Greek words* et *Index of the subject matter*. — Un aperçu des comparaisons et des réflexions que peut suggérer cette publication se trouve dans les deux importants articles consacrés par M. Harnack dans la *Theol. Literaturzeitung*, 1891, 301 et 326.

En traduisant, à l'usage de ceux à qui le français est plus familier que l'anglais, le riche et substantiel commentaire de Munro, M. Reymond a rendu un véritable service à tous les amis de la poésie latine. Son travail mérite d'autant plus d'attention que, sauf pour le cinquième livre, il n'existe pas encore en français d'édition savante de Lucrèce, malgré la faveur dont son poëme a toujours joui en France. Le système adopté par le traducteur pour la disposition du texte et des notes est préférable, à plusieurs égards, à la division de l'édition anglaise. En effet, le commentaire explicatif est placé sous le texte, au lieu de former un volume à part, et l'introduction, coupée en deux dans l'original, a été réunie en un seul tout.

M. Reymond a fait preuve d'une grande fidélité dans son travail de traducteur, en même temps qu'il montre beaucoup de réserve, n'ajoutant aux notes de Munro que quelques remarques discrètes et judicieuses. Son travail rendra de réels services comme livre de classe, et les professeurs chargés d'expliquer Lucrèce auront là un guide excellent et commode à consulter. Il est fort désirable que l'accueil fait à cet essai, qui ne comprend que le premier livre, encourage le traducteur et l'éditeur à nous donner bientôt le reste du poëme *de la Nature*.

Émile Baudat.

---

363. — I. Luciani Muelleri. **De Horatii epistularum, II. 1, 50-62 disputatio.** Berolini Calvary, 1890, 16 p.

364. — II. Martini Hertz, **De Horatii operum exemplari olim Guyetiano Narratio II.** En tête de l'*Index lectionum* de l'Université de Breslau. Semestre d'hiver 1890-1891, 17 p.

I. Si la question que M. Lucien Müller vient d'étudier n'est pas neuve, elle est certainement intéressante, surtout lorsqu'elle est reprise par un philologue aussi éminent que lui. Il s'agit de ce passage si connu de l'épître à Auguste, où Horace résume l'opinion de ses contemporains sur les poètes de la période archaïque. M. M., prenant pour point de départ de son travail la récente édition de Kiessling, propose un commentaire nouveau des douze vers en question. Ses raisonnements sont si rigoureusement enchaînés qu'il serait difficile de les analyser en peu de mots, au risque de tomber dans l'obscurité. Aussi ne signalerons-nous que deux points de son étude, le premier où nous nous permettons d'être en désaccord avec lui, le second, au contraire, où il nous paraît avoir raison contre Kiessling. — Le premier se rapporte au vers si souvent cité :

Ennius et sapiens, et fortis et alter Homerus.

M. M. considère qu'Horace y vise exclusivement les *Annales* d'Ennius. *Sapiens* serait une allusion au début de ce poëme : Ennius y raconte, d'après un songe où Homère lui était apparu, que l'âme du vieux poète grec avait passé dans la sienne, suivant la doctrine pythagoricienne de la métempsychose, après avoir animé le corps d'un paon. *Fortis*

signifierait habile, parfait de tous points, et *alter Homerus* serait la conclusion de l'éloge que les épithètes précédentes servent à marquer. Quant à nous, nous préférons nous en tenir à l'interprétation que notre regretté maître, M. E. Benoist, avait adoptée : *sapiens* serait une allusion aux ouvrages philosophiques d'Ennius, *fortis* servirait à rappeler la position de centurion qu'il avait occupée, et *alter Homerus* indiquerait ses prétentions prouvées par le songe dont nous avons parlé tout à l'heure. — Mais si sur ce point nous n'acceptons pas entièrement les conclusions de M. M., nous croyons avec lui, à propos du v. 58 :

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi

que Kiessling a eu tort de donner à *properare* le sens de *accedere* ou *contendere*. *Properare* est employé ici *absolument* (Cf. Carm. IV, 12, 21). — Nous regrettons de ne pas pouvoir insister davantage sur l'opuscule de M. Lucien Müller, mais les quelques points, que nous en avons mentionnés, en mettront en lumière, nous l'espérons, la réelle valeur.

II. M. Martin Hertz, dans la seconde partie de son travail [1], signale tous les passages que François Guyet déclare interpolés dans les satires et épîtres d'Horace. Il laisse à M. Gustave Türk le soin de dresser (p. 11-16) la liste des variantes proposées par le « savant Angevin », il conclut en reconnaissant que Fr.-H. Bothe et P. Hofmann-Peerlkamp sont les véritables successeurs de Guyet, à qui ils ont beaucoup emprunté, mais il ne croit pas qu'on puisse mettre à côté d'eux Bentley, philologue plus prudent que son devancier. Il n'en constate pas moins les analogies de la méthode que tous deux ont employée. — Quoi qu'il en soit, et bien qu'à cet égard nous ne partagions pas tout à fait son avis, plus que personne (on comprendra pourquoi) nous savons gré à M. Martin Hertz d'avoir fait connaître le commentaire de Guyet sur Horace. Il a ainsi rendu service à ceux qui voudront montrer jusqu'à quel point les travaux des grands philologues français ont été utiles pour l'interprétation des textes anciens.

Isaac Uri.

---

365. — Ferdinand Laban. **Der Gemuethsausdruck des Antinous. Ein Jahrhundert angewandter Psychologie auf dem Gebiete der antiken Plastik.** Berlin, Spemann, 1891. In-8, 92 p. Prix : 3 mark.

L'amusante brochure de M. Laban a pour objet la démonstration d'une vérité qui n'est, je crois, contestée de personne, mais qu'il n'était pas inutile de rendre sensible, comme il l'a fait, en choisissant un exemple concluant. L'art n'est pas adéquat à la réalité ; il s'adresse moins à l'entendement qu'à l'imagination ; il suggère plus d'idées qu'il n'en ex-

1. Nous avons rendu compte de la première partie dans la *Revue critique*, 1890 n° 18.

prime. Par suite, les jugements sur les œuvres d'art, en particulier l'interprétation des *airs de tête*, ont toujours quelque chose de subjectif : bien plus, ils obéissent à certains courants d'idées philosophiques, qui sont propres à chaque siècle, à chaque génération de critiques. L'exemple choisi par M. L. est le type plastique d'Antinoüs. Il reproduit et commente les jugements portés sur ce type par une cinquantaine d'historiens de l'art, presque tous allemands, depuis Winckelmann jusqu'à M. Dietrichson. Lorsque ces jugements sont personnels, là où les critiques ne se sont pas contentés de copier, de juxtaposer ou de fondre arbitrairement les appréciations de leurs prédécesseurs, M. L. montre qu'ils trahissent des manières de sentir bien différentes, parfois même des tendances tout opposées. Ainsi, pour J.-H. Meyer, l'ami de Gœthe (1789-1832), le buste de la villa Mondragone (aujourd'hui au Louvre) exprime, du moins par la bouche et les lèvres « le doux contentement d'une âme pleinement satisfaite »; c'est ce que M. L. appelle la « tendance optimiste » du XVIII[e] siècle. Pour Braun (1809-1856), Antinoüs est déjà l'expression de la mélancolie suprême, du *Weltschmerz*; c'est la « tendance pessimiste idéaliste » du XIX[e] siècle commençant. Enfin, pour M. Helbig, né en 1839, l'expression d'Antinoüs est un mélange de sensualité ardente et de sombre fanatisme : voilà le « réalisme pessimiste » de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Il y aurait bien à dire sur cet essai de classement, qui est lui-même assez subjectif; ainsi M. L. fait figurer parmi les « optimistes » le grand Winckelmann, qui a pourtant cité, à propos des portraits d'Antinoüs, les vers de Virgile sur Marcellus : *At frons laeta parum*, etc. Mais, dans l'ensemble comme dans le détail, son travail est fort intéressant. L'auteur s'est permis quelques railleries à l'adresse d'écrivains qui ont célébré la beauté d'Antinoüs en phrases inintelligibles ou niaisement sentimentales; un des plus maltraités est M. George Ebers, dont le style est qualifié par M. Laban de « *Höhere-Töchter-Schulengebräu* ». Cette expression, et quelques autres de même sorte, auraient pu être sacrifiées sans inconvénient.

Salomon REINACH.

Lateinische Litteraturdenkmaeler des XV und XVI Jahrhunderts.
366. — I. Gulielmus GNAPHEUS. *Acolastus*, herausgegeben von J. BOLTE.
367. — II. *Eckius Dedolatus*, h. von Siegfried Szamatolski. Berlin, Speyer et Peters, 1891, 2 vol. in-12 de XXVII-84 et XV-52 pages. Prix : 1,80 m. et 1 m.

Ces deux publications donnent la meilleure idée de la collection entreprise par MM. Max Herrmann et S. Szamatólski et dont la *Revue* a fait connaître déjà le programme général (1890, II, p. 239). Textes établis avec soin, substantielles introductions, typographie élégante, rien n'y manquera, pas même le fac-similé des titres des éditions originales. Le premier travail intéresse surtout l'humanisme. C'est la plus importante des comédies scolaires dues au hollandais Willem de Volder (*Guliel*

mus Gnapheus gymnasiarcha Hagiensis), sur qui l'éditeur, M. Bolte, a réuni en préface beaucoup de renseignements. L'*Acolastus* offre, en 1529, le premier exemple d'un sujet biblique traité dans un cadre antique, comme la Renaissance devait le faire souvent dans la suite. C'est l'histoire complète de l'*Enfant prodigue*, de son départ à son retour, qui se déroule en scènes imitées de Térence. Les plus nombreuses, celles qui prêtaient le mieux aux effets comiques empruntés aux anciens, sont naturellement les scènes de la vie de débauche du héros ; la vigueur du trait n'y manque point. La plupart des noms de personnages sont pris à Térence (Chremes, Sannio, Syrus, etc.), ou à Plaute (Bromia), un à Horace (Pantolabus), plusieurs à Aristote. On trouve la division en scènes, le *prologus*, la *periocha*, avec quelques erreurs sur la comédie antique que comportait l'état des connaissances du temps : il y a, par exemple, des chœurs sur les mètres d'Horace à la place des *cantica*, dont on ignorait alors la scansion. L'éditeur a joint une étude bibliographique et la table des imitations d'auteurs anciens.

— L'*Eckius dedolatus* ouvre la série des pièces qui ont un intérêt direct pour l'histoire morale de l'époque de la Réforme [1]. Ce pamphlet littéraire ou plutôt cette œuvre de diffamation personnelle, où l'humanisme et la scolastique confondent leur langage et leurs procédés de polémique, a été dirigé contre le célèbre théologien d'Ingolstadt, Jean Eck, qui eut maille à partir avec Érasme et fut surtout, comme on le sait, un des adversaires les plus redoutables de Luther. La pièce, publiée sous le pseudonyme de Jean-François Cotta de Lemberg, poète lauréat, a été attribuée à tort, selon M. Szamatólski, à Wilibald Pirkheimer, à qui reviendrait plus vraisemblablement la paternité de l'*Oratio* prêtée à Jean Eck et qui termine le volume. Le dialogue en prose, farci de mots grecs, où figurent les personnages les plus divers et un chœur, est un spécimen instructif de la satire du moment; il introduit de plain pied dans les querelles sans vergogne de ces années troublées, où tous les moyens furent bons contre l'adversaire religieux ou littéraire; il rappelle à certains égards, la comédie d'Aristophane, dont l'auteur, d'ailleurs, s'inspire directement. Quelques lecteurs regretteront que les citations et imitations antiques n'aient pas été relevées comme pour le précédent volume. Mais j'exprimerai un regret plus général portant sur l'ensemble de la collection; on peut trouver fâcheux que, dans la liste déjà longue des publications préparées et qui n'appartiennent pas toutes à l'Allemagne, ne figure aucun travail représentant l'humanisme français, dont l'activité fut si considérable et si féconde au commencement du XVI[e] siècle.

P. DE NOLHAC.

---

1. Le 3[e] vol., que je reçois en corrigeant l'épreuve de cet article, se rattache à la fois aux deux séries : Thomas Naogeorgus (Kirchmeyer) *Pammachius*, tragédie dédiée à Morus et à Luther, éd. J. Bolte et Erich Schmidt (XXVI p. 2,80 m.)

368. — **Un gentilhomme gascon du XVe siècle, Jean d'Armagnac, seigneur de Sainte-Christie en Armagnac**, par le chanoine J. de Carsalade du Pont, secrétaire général de la société historique de Gascogne. Auch, Foix, 1890, in-8 de 29 pages.

369. — **Un familier du château de Cadillac, Jean de Montferrand, vicomte de Foncaude**, par le même. Paris, H. Champion, 1891, in-8 de 11 pages.

Les deux notices, écrites d'une plume facile et spirituelle, et consacrées à deux personnages dont on ne savait presque rien, sont doublement intéressantes.

Le récit des aventures de Jean d'Armagnac, tiré tout entier de pièces authentiques et inédites conservées aux archives de Pau (carton E. 284) est des plus pittoresque. Que l'on en juge par les premières lignes où nous trouvons un portrait si vivement enlevé du singulier héros : « En l'année 1455 vivait, à la cour de Monseigneur Jehan comte d'Armagnac, un page jeune, intrigant, plein de ruse et d'audace, beau joueur, aimant follement les dés et les dames, piafleur et arrogant comme un prince, au demeurant joyeux compagnon, un vrai page de Gascogne ». M. l'abbé de Carsalade raconte avec une verve charmante la vie très accidentée de Jean d'Armagnac qui tantôt courtise la maîtresse de Jean V, Huguette de la Rosière, l'enlève et l'épouse, tantôt administre à la veuve de Jean V, emprisonnée dans le château de Buzet (Agenais) un breuvage qui la fait avorter et qui, pour le plus grand profit de la politique de Louis XI, éteint ainsi à tout jamais la race d'Armagnac, tantôt est poursuivi devant le parlement de Bordeaux comme faux monnayeur, tantôt est nommé gouverneur du comté d'Armagnac (1497), et meurt enfin centenaire en 1517, laissant de son second mariage (avec Jeanne de Latrau) une fille (Jeanne) qui eut deux maris, d'abord Jeannot de Viella et ensuite Jean d'Antras, seigneur de Samazan.

La seconde notice n'est ni moins neuve, ni moins piquante. L'auteur en a trouvé les matériaux dans les archives d'un vieux château de Gascogne, le château de Puységur. Après avoir décrit d'une façon saisissante ce château en ruine, M. de C analyse finement les lettres adressées à Jean de Chastenet, seigneur de Puységur, vice-sénéchal de Guyenne, par son ami Jean de Montferrand, second fils de François de Montferrand, premier baron de Guyenne, lettres où il est fort question du duc d'Épernon et de sa famille, du voyage en quelque sorte triomphal du gouverneur de la Guyenne en cette province (décembre 1631-janvier 1632), du bal donné en son honneur dans les salons de l'évêché de Condom, par Mgr Antoine de Cous, etc. Le correspondant de Puységur lui raconte d'amusantes anecdotes. En voici une qui nous montre la veuve du maréchal de Roquelaure obligeant le général des Galères, Emmanuel de Gondi, duc de Retz, père du fameux cardinal, à entrer au couvent (p. 10) : « Le général des Galères se renferma mercredi dernier, qui étoit le 7 de ce mois (avril 1627), dans les prêtres de l'Oratoire. On a

mandé de Paris qu'il le fit par désespoir de ce que Madame la maréchale de Roquelaure lui avoit ôté l'espérance qu'il avoit de l'épouser. » M. de Carsalade ajoute : « Voilà certes une piquante révélation. Les historiens de l'Oratoire n'ont pas connu le motif de l'héroïque résolution du duc de Retz, et Tallemant des Réaux, l'indiscret conteur, ne l'a pas notée dans ses *Historiettes* ».

T. de L.

---

370. — **L'abbaye de Flaran en Armagnac.** Description et histoire avec sept planches, par Pierre Benouville, architecte du gouvernement et Philippe Lauzun, membre de la Société historique de Gascogne. Auch, imprimerie Foix, 1890, grand in-8 de 136.

L'abbaye de Flaran, à 800 mètres environ de la ville de Valence (Gers), et « admirablement située dans une île que forme avec le cours principal de la Baïse une de ses dérivations, est, sans contredit, un des plus remarquables spécimens de l'architecture monastique au moyen âge. Grâce aux soins intelligents dont elle est restée entourée depuis la Révolution, son église, bien conservée, offre un des types les plus parfaits de l'École cistercienne. A ce titre seul, elle mérite une monographie spéciale, que réclament également les multiples et curieux détails architectoniques des autres parties du monastère ». Ainsi s'expriment (p. 1) les deux zélés archéologues qui ont si bien complété ce qu'avaient écrit sur l'abbaye de Flaran, au siècle dernier (1746), Dom Brugèles *(Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch)* et, de notre temps, le marquis Hector de Galard-Magnas *(Revue d'Aquitaine)*. Comme les archives en furent brûlées par Mongonmery en 1569, c'est à grand peine et à la suite des plus minutieuses recherches que les deux auteurs ont pu reconstituer les annales du monastère pour la période des débuts. Les archives municipales de Condom, de Valence, de Montréal, les archives départementales du Gers, le précieux dépôt du grand séminaire d'Auch, ainsi que l'important cartulaire de Sainte-Marie ; à Paris, le trésor des Chartes, les registres de Doat, les recueils de Dom Estiennot (dans le fonds latin), enfin plusieurs pièces originales des collections particulières de la Gascogne, leur ont permis de combler beaucoup de lacunes ; pour la période moderne, ils ont consulté avec fruit les minutes des notariats de Valence et celles des notariats voisins qui notamment leur ont fourni « une foule de détails inédits sur les actes d'administration de l'abbaye, souvent même des relations fort piquantes sur la décadence de la vie monastique. » La partie descriptive n'est pas moins soignée que la partie historique [1], et il faut louer également l'habile crayon et la savante plume des deux collaborateurs.

T. de L.

---

1. A la description technique de l'abbaye de Flaran (p. 7-18) sont jointes de nombreuses planches où la reconstitution du monument du XII[e] siècle est complète et

371. — A. de Ruble. **La première jeunesse de Marie Stuart**, 1 vol. in-8, 320 pages Paris, Em. Paul et Cie, 1891.

M. de Ruble est certainement l'érudit français qui connaît le mieux l'histoire du XVIe siècle. Il a édité pour la Société de l'histoire de France les commentaires de Monluc, les mémoires de Michel de la Huguerye jusqu'à présent inédits ; en ce moment même, il poursuit avec une activité infatigable la réimpression de l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné. Il a composé en outre une histoire très compacte d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, où l'on trouve réunie une masse prodigieuse de documents : cinq gros volumes (*Le mariage de Jeanne d'Albret*, 1877 ; *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, 4 vol. 1881-1886) ont été consacrés par lui à ce sujet et il ne nous a conduits que jusqu'à la mort d'Antoine : de nouveaux tomes nous raconteront la fin de la vie de Jeanne d'Albret. Ce sont là les travaux essentiels de M. de R. ; mais, tandis qu'il poursuit ses recherches dans les archives et dans les bibliothèques, il lui arrive souvent de faire des découvertes qui ne se rapportent pas directement à son sujet principal ; il les communique dès lors au public dans d'autres ouvrages qui, sans le détourner de ses études préférées, sont pour lui une salutaire distraction C'est ainsi qu'il a écrit ses livres sur le traité de Cateau-Cambrésis et sur le colloque de Poissy dont la *Revue critique* a rendu compte jadis : c'est ainsi qu'aujourd'hui il publie cette étude sur la jeunesse de Marie Stuart.

Le titre n'est peut-être pas exact. Sans doute, Marie Stuart est le centre du récit ; mais, en réalité, l'auteur nous fait l'histoire de l'éducation des enfants d'Henri II. Il nous raconte leur naissance ; il nous trace e portrait de leurs nourrices et nous indique le jour exact où ils furent sevrés ; il nous montre les progrès de leur intelligence et nous rapporte leurs premiers bons mots, ces réponses d'enfants qui font la joie des mères ; il les suit dans leurs déplacements de château en château ; il nous énumère les domestiques attachés à leurs personnes et il fait le compte exact des dépenses de leur maison. Il insiste aussi sur leur éducation intellectuelle, — leur précepteur fut Jacques Amyot — et il indique comment s'est développé en eux le goût des arts, notamment de la peinture et de la poésie. Le 24 avril 1558, Marie Stuart épousa le dauphin, et bientôt, après la mort tragique de Henri II, elle allait devenir reine

parfaite. Les pièces justificatives, au nombre de six, sont toutes dignes d'attention : *Liste des abbés de Flaran ; Premières donations faites à l'abbaye* 1155-1160 (Archives municipales de Condom) ; *Bulle du pape Innocent IV en faveur de l'abbaye de Flaran*, du 3 octobre 1247 (Chartrier du Grand-Séminaire d'Auch) ; *Sentence arbitrale entre les religieux de Flaran et le Seigneur de Maignant*, du 14 mai 1259 (même Chartrier) ; *Actes relatifs à la chapellerie de Massencome fondée en l'église de Flaran (Ibid) ; Attestatoire de l'incendie du monastère de Vaupilhon et des saccagements et pilleries que les troupes huguenotes y commirent en l'année 1569 au mois d'octobre* (Manuscrits d'Aignan du Sendat, tome IV, à la Bibliothèque municipale d'Auch).

de France. A partir de cette date, M. de R. ne s'occupe plus que de son héroïne ; il nous montre son rôle un peu effacé, pendant le règne de son mari ; il nous dépeint sa tristesse, lorsqu'elle dut prendre tout d'un coup le costume blanc des veuves ; il nous raconte toutes les intrigues qui se formèrent autour d'elle, quand Philippe II d'Espagne demanda sa main pour don Carlos ; il nous décrit d'une façon attendrie son départ de la France le 15 août 1561, et son arrivée à Leith, le 19 août. Là s'arrête son récit. Il est fort attachant, et nous l'avons lu avec un vif plaisir. La multiplicité des petits détails, qui rend parfois fatigante la lecture d'*Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, a ici son charme et augmente l'intérêt. Avec M. de Ruble, la critique n'a point d'erreur à relever : tout au plus, pouvons-nous lui reprocher sa dureté envers les Écossais. On conçoit qu'ils n'aient point aimé une reine qui, le 4 avril 1558, un peu avant son mariage, avait fait donation au roi de France de son royaume d'Écosse.

Ch. Pfister.

---

372. — **Histoire littéraire de la Suisse romande,** par Virgile Rossel 2 vol. Genève-Bâle-Lyon. H. Georg, éditeur, 1890 et 1891.

L'histoire littéraire de la Suisse française, qui jusqu'ici n'avait été écrite que par fragments, vient de se constituer dans deux ouvrages publiés coup sur coup, mais non moins différents d'exécution que de conception. La *Revue critique* a déjà signalé le livre de M. Philippe Godet ; les deux volumes de M. Virgile Rossel ont fait moins rapidement leur chemin au delà des frontières de la Suisse. Ils méritent cependant d'attirer l'attention, tant à cause de la richesse des matières qu'en raison de l'originalité du point de vue et des jugements.

M. R. a voulu faire œuvre non seulement de vulgarisation, mais d'érudition. Il vise à être complet, un peu trop peut-être. C'est là son principal défaut. Après avoir cité quelques mauvais vers, il s'excuse ainsi : « Peut-être me blâmera-t-on d'exhumer ces vénérables pauvretés lyriques. Il ne serait ni consciencieux ni loyal de ne prendre que la fleur de nos écrivains et de mettre le surplus au bénéfice d'un facile ou d'un habile silence. » Singulier scrupule ! Comme si le rôle de l'histoire littéraire n'était pas de distinguer et de trier précisément ce qui est caractéristique d'une époque et d'une société ! M. R. dira ailleurs, à propos de *Corinne*, qu'il taxe un peu complaisamment de chef-d'œuvre : « Ce livre est trop connu pour que je m'y arrête plus longtemps. » C'est une autre forme de la même erreur ; les grandes œuvres sont toutes connues, et si l'on voulait pousser ces deux principes à l'extrême, il ne faudrait plus parler que des écrivains de troisième ou de quatrième ordre. M. R. est loin de tomber dans cet excès. Il craint seulement les redites ; il aime les chemins non battus. Il se défie des considérations générales, dont il est très sobre ; mais la qualité compense la quantité. Il veut des faits, des

analyses qui puissent au besoin suppléer à la lecture des œuvres elles-mêmes.

La Suisse romande est littérairement une province de la France, mais une province qui a sa physionomie propre et prétend la garder. A vrai dire, sa littérature n'est le plus souvent qu'un pâle et tardif reflet. Il est cependant des époques où ce reflet est si vif qu'on pourrait le prendre pour la lumière d'un foyer original; il en est d'autres même où le foyer s'allume bien réellement et rayonne à son tour. Tel est le cas en particulier au XVIe siècle, à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe. A tous ces moments, il est impossible de faire l'histoire de la littérature romande sans empiéter sur le domaine de la littérature française. M. R. n'a-t-il pas dépassé un peu la mesure en analysant l'*Institution chrétienne* et *les Tragiques*, pour ne prendre que ces deux exemples. Car enfin, ni Calvin ni d'Aubigné n'étaient encore Genevois quand ils les ont écrits, et ni l'un ni l'autre ne s'y occupe d'affaires genevoises. Il me semble même qu'à la place de M. R. j'aurais eu quelques scrupules à parler de Mme de Staël et de Benjamin Constant, dont les œuvres s'adressent uniquement au public français (n'est-ce pas un peu comme si l'on revendiquait Hamilton pour l'histoire de la littérature anglaise?). Ou plutôt, j'aurais réservé ces écrivains et aussi Rousseau, pour un chapitre spécial où j'aurais étudié l'influence de la Suisse romande sur la pensée française.

Cette question d'économie intérieure n'est sans doute que d'une importance secondaire; aussi n'y insistérai-je pas davantage. La part de la critique faite, je suis à l'aise pour louer chez M. R. l'abondance et la sûreté des informations. Il fournit, je crois, bien peu d'erreurs, et sans gravité. La seule que je trouve à relever est vénielle; elle est relative au père Girard, qu'il fait mourir à Lucerne, tandis qu'il est mort, si je ne me trompe moi-même, à Fribourg. Les analyses sont claires et bien faites, l'érudition presque toujours de première main. M. R. avertit candidement son lecteur toutes les fois qu'il n'a pas pu se procurer quelque ouvrage, ou qu'il n'a pas eu le courage de le lire jusqu'au bout. Il y a beaucoup de choses indigestes dans cette littérature suisse, à laquelle ce qui manque le plus ce sont précisément les qualités littéraires. Je reprocherai encore à M. R. de n'avoir pas assez fait ressortir ce dernier point. Il est parfois bien indulgent dans ses appréciations. Il cite trop complaisamment des vers médiocres, et va jusqu'à dire que les *Contemplations de la nature* de Ch. Bonnet « touchent d'assez près au chef-d'œuvre ». On le comprend d'autant moins qu'il vient de faire d'assez fortes réserves sur le style du naturaliste genevois. Peut-être est-il moins sensible à la forme qu'il ne le faudrait. Il juge « mesquin » d'appliquer aux *Poèmes helvétiques* d'Albert Richard « les procédés d'une critique minutieuse », parce que l'inspiration en est noble et haute; mais l'inspiration ne suffit pas à faire de beaux vers, et il n'est jamais mesquin de critiquer un style lâché. Cela ne veut pas dire que

M. R. ne soit pas bon juge; il sait fort bien relever les défauts et les faiblesses; mais ces défauts et ces faiblesses, il est trop porté à les excuser. Ce qu'il y a de remarquable en revanche, c'est l'indépendance parfaite de sa pensée. Cet éloge peut paraître banal en France, où l'on ne sait pas de quel poids pèse sur les auteurs de la Suisse française la préoccupation du public piétiste. C'est lui qui en général achète les livres, et le souci de ne pas lui déplaire ôte bien plus de liberté aux écrivains que la pire censure. M. R. n'a pas songé à en prendre l'oreille avant de parler de Calvin ou de Vinet.

M. Rossel écrit une langue savoureuse, piquante, sentant le terroir, point académique. Son style est plein de traits d'une bonhomie familière. Il vous parlera des « tartines philosophiques » de Toepfer, il vous dira que tel conteur avait « le tempérament un brin paresseux » ou que telles stances le réconcilient « un tantinet » avec leur auteur. Cette allure « simplette et vieillotte », pour me servir d'une de ses expressions, ne manque ni de grâce ni de charme.

Henri Warnery.

---

373. — Geoges Guibal, **Mirabeau et la Provence**. 2e partie, du 5 mai 1789 au 4 avril 1791. Paris, Thorin, 1890. un vol. in-8.

J'ai eu déjà l'occasion de faire l'éloge, dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, du premier volume que M. Guibal a consacré aux relations de Mirabeau et de la Provence. Ces relations sont réelles jusqu'au moment de l'élection du grand orateur à l'Assemblée nationale. Appartenant à la noblesse locale, fortement trempé du caractère du Midi, lié par toute espèce de raisons à l'histoire de la province, par sa famille, par les domaines paternels, par le mariage, comme par ses prisons et ses procès, Mirabeau est à tel point un enfant du pays que les deux villes principales, Aix et Marseille, se disputent l'honneur de le nommer député aux États généraux. Sa candidature réussit, grâce à sa popularité, grâce surtout aux intrigues, grâce aux services qu'il rend en tâchant de maintenir l'ordre.

Une fois député, garde-t-il de véritables relations avec son pays? Sans doute, il reste en communication avec lui, en rendant compte des premières journées de la Révolution dans les *Lettres à mes commettants*; ces lettres sont continuées par des collaborateurs, de plus en plus indépendants, dans le recueil qui prend le nom de *Courrier de Provence*. A part cela, rares sont les occasions dans lesquelles Mirabeau agit comme le délégué de la province. Du reste, les provinces ont été abolies dès l'aurore de la Révolution, et c'est comme représentant du peuple français tout entier que Mirabeau déploie son activité dans la Constituante. S'il parle comme Provençal, ce n'est pas toujours à son honneur : il couvre de calomnies le prévôt Bournissac, coupable de poursuivre de criminels émeutiers, et il soutient ces derniers contre la répression de ce qui restait le gouvernement légal.

Sans doute, M. G. blâme les torts de Mirabeau, mais il n'insiste pas assez sur ce fait : un homme politique, radical dans sa localité, devient conservateur, ou à peu près, quand il arrive à diriger les affaires générales du pays. Si Mirabeau a cherché, d'une façon plus ou moins heureuse et sincère, à rétablir l'ordre en France, il est resté un révolutionnaire en Provence, d'autant qu'il avait été élu député en sa qualité de révolutionnaire. L'esprit de parti a persisté en matière de politique locale. L'autre remarque que l'on peut faire sur l'ouvrage de M. G., c'est l'importance que donne l'auteur à des relations qui, à partir de 1789 (nous venons de le voir) n'existèrent, pour ainsi dire, plus entre Mirabeau et la Provence. Aussi pour remplir un volume de 560 pages grand in-8°, est-il obligé de rappeler des faits déjà connus de la vie politique de Mirabeau dont il ne cite pas toutes les sources. Il s'étend surtout sur l'histoire mouvementée du peuple provençal pendant les années 1789, 1790 et 1791, et son livre devrait s'intituler la *Révolution en Provence*. C'est même là son intérêt. Fouillant dans les archives locales, il a recueilli de précieux renseignements qu'il compare de la façon la plus sincère et la plus impartiale. Grâce à eux il a fait un tableau animé des luttes qui agitèrent une population ardente. A cet égard, comme j'ai déjà eu le plaisir de le faire pour un premier volume, on ne peut qu'apprécier doublement chez M. Guibal les mérites de l'érudit et du narrateur, les deux qualités qui constituent le véritable historien.

Francis Decrue.

---

374. — Grand Carteret. **Crispi, Bismarck et la Triple alliance en caricatures.** Paris, Delagrave. In-18. 320 pp. avec 140 caricatures. Pr. 3 fr. 50.

C'est un livre amusant, mais qui ne répond pas tout à fait à son titre, puisqu'il n'est presque jamais question du troisième allié et qu'au contraire il est longuement parlé des types généraux de la France et de l'Italie. Les caricatures sur Crispi italien, allemand et africain sont ingénieusement groupées. Mais l'ouvrage est superficiel : l'auteur se borne trop à commenter ses reproductions, qui ne sont pas toutes très bien choisies. Il accorde trop de confiance aux livres de M. Narjoux, « qui seront l'éternel honneur du pays (!!!) », et il ignore plusieurs bons ouvrages tout récents sur l'Italie, notamment celui de M. Bazin. M. Grand Carteret nous semble ne connaître guère l'Italie que d'après les journaux. Il dit, par exemple, que le *Secolo* de Milan est *dévoué* à la France : il est dévoué aux idées radicales, et son attitude francophile nous nuit plus qu'elle ne nous sert (se rappeler l'incident Paronelli d'octobre 1889); p. 81, « Tizio et Caio sont des personnages de la comédie italienne ». Erreur : ce sont des noms latins italianisés, très communs, employés à peu près comme chez nous les noms de Pierre et Paul. Rien de commun, comme le croit M. G. C., avec M. Prudhomme ; p. 99, « Stentarello (le guignol de Florence) » lire *Stenterello*. Stente-

rello est, non pas un guignol, mais le type traditionnel, « la maschera » de la comédie florentine. Il joue à Florence le rôle de Gianduia à Turin, de Rugantino à Rome, de Pulcinella à Naples, de Meneghin' à Milan, etc.; p. 154, dans la légende du dessin du *Fischetto*, M. Grand Carteret traduit *cancellare* par *chanceler*, c'est *effacer* qu'il faut. Il y a un calembour en italien entre *cancelliere* et *cancellare*; p. 167, « Cecco diminutif de Francesco, *en patois* ». En patois est une erreur; p. 159, l'énorme poing que l'on prête à Crispi est une allusion, non pas à la main du despotisme, mais à l'habitude de Crispi de donner des coups de poing sur la tribune en discourant; p. 205 sqq., le récit de la colonisation italienne en Afrique est fort mal fait. Cette tentative est beaucoup plus légitime, plus sérieuse et plus utile pour l'Italie qu'on ne le croit généralement en France. L'opposition contre l'Erythrée est aussi injuste que celle contre le Tonkin ou la Tunisie chez nous; p. 211, la caricature sur Dogali et Saati (alias Baganetti) est mal expliquée; p. 216-7, il fallait dire que la légende de la caricature coloriée représentant M. Crispi *primadonna de la Triplice, amoureux avec la France, père noble avec la Grèce, tyran à Montecitorio et galant avec l'Erythrée*, est elle-même une imitation des titres généralement cocasses des *stenterellate*; p. 219, l'explication du trône de Ménélik est inexacte. Crispi ne représente pas la « déesse fécondante de la nature », il a la pose et les attributs du *Nil* antique, *etc. etc.* — L'introduction dans le volume de caricatures inédites françaises n'ajoute pas, à mon avis, à son intérêt *historique*. En somme, c'est un recueil d'images curieux, mais dont on devra consulter le texte avec défiance.

L. G. Pélissier.

---

375. — James Condamin. **Le Centenaire de Joukowsky.** 1 vol. in-12 de 99 pp. Moscou, Gauthier, 1891.

Bien qu'il ait pour éditeur un libraire de Moscou, ce petit volume est imprimé en France, il sort des presses de l'imprimerie Vitte à Lyon et il leur fait grand honneur. M. Condamin a voulu contribuer lui aussi à l'Exposition française de Moscou et il a réimprimé une agréable étude qui avait déjà paru dans le volume intitulé : *Croquis artistiques et littéraires* (Paris, Leroux, 1883). Cette plaquette apprendra certainement beaucoup à ceux qui ignorent l'œuvre littéraire de Joukowsky. En leur en conseillant la lecture, je me contenterai de les mettre en garde contre deux lapsus. Il n'y point de poète russe appelé *Holtsol*. Lire Koltsov : cette faute d'impression se trouva déjà dans le volume des *Croquis*. Voici qui est plus grave. M. Condamin attribue à Joukowsky l'opéra *La vie pour le Tsar*. J'ignore où il a pris cette attribution peu flatteuse pour le poète, car les vers de ce libretto sont bien mauvais. *Jizn za Tsaria* est l'œuvre du baron Rosen. Le nom de Rosen figure sur les nombreuses éditions de cet opéra et dans les ouvrages bibliographiques comme le Catalogue de Mejov. Ce baron Rosen (Égor Ivanovitch) né en 1805

mort en 1860 est un littérateur de quatrième ordre dont le talent n'a rien de commun avec celui de Joukowsky.

L. L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le Musée pédagogique vient de publier deux nouveaux mémoires. Le premier est un *Recueil des arrêts* rendus par le Conseil d'État et par le tribunal des conflits sur les affaires relatives à l'enseignement primaire; une table chronologique et une table méthodique des matières rendent ce recueil très commode. Le second mémoire est un *Catalogue d'ouvrages de lecture* pour les bibliothèques scolaires, divisé en onze séries : grammaires et dictionnaires, histoire et biographies, géographie et voyages, littérature et morale, ouvrages pour les enfants, économie politique sciences, hygiène, industrie, agriculture, beaux-arts; ce catalogue, très clairement rédigé et imprimé, se termine par une double liste des auteurs et des éditeurs qui y figurent.

— M. Max Bonnet publie sa leçon d'ouverture à la Faculté des lettres de Montpellier, sous le titre *Qu'est-ce que la philologie*? (Extrait de la Revue internationale de l'Enseignement du 15 mai 1891; Paris, A. Colin, 1891, 23 pp. in-8°). Voici la réponse à cette question : « Les études relatives à l'antiquité classique forment ensemble une science que nous pouvons appeler philologie classique... Cette science est une science appliquée, et non une science pure. Elle se compose d'une série de sciences diverses, toutes comprises dans la vaste sphère des sciences historiques ou sciences morales. On les a groupées en vertu d'un besoin pratique, et non d'une affinité naturelle. Ce besoin, c'est la nécessité de posséder les connaissances fournies par ces diverses sciences pour faire servir l'étude des auteurs anciens à l'éducation de la jeunesse et plus spécialement de nos jours et dans notre pays à la préparation des futurs étudiants de nos facultés et grandes écoles ». Nous ne pouvons accepter cette définition qui revient à dire : la philologie est une science qui n'existe pas. Le point de départ de cette définition doit être placé dans certaines conceptions métaphysiques à peine indiquées dans la brochure. Or ce n'est pas là, semble-t-il, le véritable jour sous lequel se présente la question. La philologie classique est une science historique qui comme toutes les sciences historiques se circonscrit d'après des données ethnographiques et chronologiques. Tout ce qui peut nous servir à la connaissance de l'antiquité fait partie de la philologie classique. M. B. cite à l'appui de sa théorie la création de la philologie romane. On ne pouvait plus mal choisir. On ne fera croire à personne, que la philologie romane, telle qu'on la cultive aujourd'hui en Allemagne et en France, est destinée à fournir des professeurs au médiocre enseignement du français donné dans les gymnases et..... dans les lycées. L'apparition de la philologie romane ne s'est révélée dans notre enseignement classique que par l'addition de deux auteurs aux programmes. A part cela, il n'y a rien eu de changé. Les différentes philologies répondent à des conceptions historiques qui se sont de plus en plus imposées à notre époque, conceptions qui n'ont rien d'abstrait et de logique, qui sont l'expression des faits. C'est là ce qu'est leur raison dernière, c'est de là aussi qu'elles ont tiré leur méthode. Malgré cette divergence sur l'idée fondamentale de l'étude de M. B., nous lui sommes reconnaissants de tout ce qu'elle suggère de réflexions et de tout ce qu'elle contient par ailleurs d'excellent. Elle témoigne d'une rare vigueur de pensée.

ALLEMAGNE. — Nous recommandons très vivement à nos lecteurs la cinquième édition du Dictionnaire étymologique de la langue allemande *(Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache)* de M. Fr. Kluge (Strasbourg, Trübner). Le premier fascicule vient de paraître; il va de *Aal* à *burschikos* et renferme un grand nombre d'additions. Nous reviendrons très prochainement sur ce fascicule.

— La librairie Ehlermann, de Dresde, qui publie une collection de biographies intitulée *Führende Geister*, désire donner au public une excellente biographie de Gœthe et décernera pour cet objet trois prix, le premier de 3,000, le deuxième de 1,500, le troisième de 1,000 mark.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 juillet 1891.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit le 14 juillet, que les fêtes du XIII[e] Centenaire de l'élection de saint Grégoire le Grand vont avoir leur épilogue par un concours que vient d'ouvrir Léon XIII. Trois questions sont proposées, la première est historique : « De l'influence exercée par le pontificat de saint Grégoire sur les pontificats suivants, pendant les VII[e] et VIII[e] siècles. » La seconde question est liturgique : « Exposer l'état actuel de la science quant à l'œuvre liturgique de saint Grégoire. Examiner ses propres écrits à ce sujet, et la question du chant. » La troisième question est archéologique : « Restituer par des dessins avec couleurs les peintures que saint Grégoire avait fait exécuter dans son habitation du Cœlius, et que son biographe, Jean Diacre, a décrites en détail. Justifier les restitutions à l'aide des données archéologiques, en un mémoire écrit. » Le terme du concours est le 1[er] août 1894. Les mémoires couronnés seront imprimées aux frais du saint Père. — Un décret royal du 28 juin a mis à la retraite le commandeur Fiorelli, directeur général des antiquités et beaux arts. Cette direction est abolie, et remplacée par deux divisions établies au ministère de l'instruction publique, l'une pour les monuments et les arts de l'antiquité, l'autre pour l'art moderne. Une junte archéologique et une commission permanente des beaux arts sont instituées. En même temps, une circulaire aux Préfets recommande la rédaction dans toutes les communes italiennes d'un catalogue des monuments ou objets d'art dont la conservation importe le plus à l'Etat. — M. Geffroy ajoute en *post-scriptum* qu'il vient de recevoir une lettre de M. Georges Doublet, inspecteur chargé du service des antiquités et des arts en Tunisie, l'informant que M. Jules Toutain, membre de l'Ecole française de Rome, en mission archéologique, a été autorisé à réserver pour le musée du Louvre un certain nombre des stèles, bas-reliefs et inscriptions trouvés par lui dans sa fouille du Bou-Korein.

M. Ravaisson termine la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur l'état religieux de la Grèce au temps d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, mai-juin 1891 (M. Perrot signale à cette occasion la reprise des séances de l'Institut de correspondance hellénique, qui, fondé en 1876 par Albert Dumont, ne s'était plus réuni depuis 1878); — par M. Siméon Luce : Vachez (A.), 1° *Biographie de M. Valentin-Smith*; 2° *l'Acquisition des terres nobles par les roturiers en Lyonnais, Forez et Beaujolais*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31-32 — 3-10 août — 1891

376. — **Hebraeische Grammatik,** mit Uebungsbuch von Hermann L. Strack der Theologie und Philosophie Doctor, Ao. Professor der Theologie in Berlin. Dritte, neu bearbeitete Auflage. Porta linguarum orientalium, inchoavit J. H. Petermann, continuavit Hermann L. Strack, pars I; 1890, Berlin, Reuther, in-12, p. xviii, 158 et 112.

Le succès de la grammaire hébraïque publiée en 1884 par M. le professeur Strack dans la *Porta linguarum orientalium* s'affirme par la troisième édition qui suit de près les deux premières. Ce manuel pratique, mis à la portée des élèves qui commencent l'étude de l'hébreu biblique, n'est pas seulement répandu en Allemagne, mais son usage en a été facilité dans les autres pays de l'Europe et en Amérique par des traductions en anglais, en français et en danois. Dans notre compte rendu de l'édition française, paru dans cette Revue le 15 avril 1889, n° 15, nous avons fait connaître le plan et la méthode adoptés par l'auteur et les mérites de l'œuvre. La troisième édition renferme des améliorations qui portent sur quelques paragraphes de la grammaire, sur les exercices et le vocabulaire, mais qui ne modifient pas le cadre et les divisions de l'ouvrage. Ces améliorations sont signalées par l'auteur dans la préface qui précède la grammaire.

R. D.

377. — **Hand-Commentar zum Neuen Testament,** bearbeitet von Prof. Holtzmann, etc. Band II, Abtheil. I, II, Thessalonicherbrief ; I, II, Korintherbrief ; bearbeitet von Schmiedel. I Haelfte. Mohr., Freiburg I. B. 1890, in-8, 112 p.

Le présent fascicule contient le commentaire des deux Épîtres aux Thessaloniciens, et une partie seulement du commentaire de la première

Épître aux Corinthiens. Les questions relatives à l'origine, à l'authenticité, à la date des quatre Épîtres sont discutées dans les introductions qui précèdent le commentaire. Cette partie du Manuel exégétique est digne de celles qui ont déjà paru. Le commentaire très substantiel, très succinct, ne contient rien d'inutile et dit tout ce qu'il faut. Les introductions sont rédigées avec la même sobriété de style, mais avec une grande abondance d'érudition. Les Épîtres sont minutieusement analysées ; toutes les particularités qui peuvent jeter quelque jour sur les circonstances de leur composition sont soigneusement relevées ; leur authenticité est discutée avec beaucoup de science, de finesse et de sincérité. Il est à craindre seulement que la critique de M. Schmiedel ne soit parfois trop subtile et trop absolue dans ses déductions. M. S. admet l'authenticité de la première Épître aux Thessaloniciens, mais non celle de la seconde. Celle-ci ne serait pas de saint Paul, parce que l'auteur, dans ce qu'il dit de la parousie, ne paraît pas s'accorder avec les données de la première Épître sur le même sujet. Des critiques très indépendants n'ont pas été frappés de cette contradiction. Sans doute ils comprenaient que la doctrine des apôtres sur la parousie ne pouvait pas être quelque chose de bien défini. Un seul point de leur croyance était net, à savoir : le Christ va revenir, il doit revenir. Quant aux circonstances possibles ou probables de ce retour, on conçoit qu'elles n'aient pas été coordonnées logiquement et arrêtées d'une manière absolue dans la pensée des premiers fidèles. Or M. S. raisonne, ce semble, comme si saint Paul avait dû avoir un système très déterminé sur un sujet qui exclut la détermination. Il croit aussi que l'Antechrist est désigné trop clairement dans la seconde Épître aux Corinthiens pour que cette Épître ait pu être écrite avant la mort de Néron. Mais est-il bien sûr que l'idée de l'Antechrist n'existait pas avant Néron ? L'auteur de l'Épître parle de l'Antechrist comme d'un être actuellement existant, mais on ne voit pas qu'il le connaisse et l'identifie à un personnage en vue parmi les contemporains.

Les deux Épîtres aux Corinthiens sont authentiques. Mais M. S. pense que la deuxième est formée de deux Épîtres primitivement distinctes. Les ch. x-xiii, 10, de la II[e] aux Corinthiens, seraient empruntés à une lettre écrite avant celle qui est contenue dans II *Cor*. I-IX, XIII 11-13. La discussion de cette hypothèse, qui est très admissible en soi, nous mènerait trop loin. Disons seulement que M. S., au lieu d'expliquer la formation de notre seconde Épître par une série d'accidents qui seraient arrivés au texte, aurait peut-être mieux fait de chercher la solution du problème dans les conditions où s'est constituée la collection des Épîtres pauliniennes, et d'admettre que les deux lettres en question avaient été réunies intentionnellement, pour servir aux lectures de la communauté, à une époque où on n'avait plus souvenir ou souci de leur rapport chronologique. Dans l'hypothèse de M. Schmiedel, il ne manquerait guère à la seconde lettre que le préambule, c'est-à-dire une partie qui n'avait plus aucun intérêt pour les Corinthiens, vingt ou trente ans

après la mort de saint Paul, et qu'on a bien pu supprimer pour réunir ensemble deux documents que rapprochait l'analogie de leur contenu.

A. LOISY.

---

378. — **Les Scolies Genevoises de l'Iliade** publiées avec une étude historique descriptive et critique sur le Genevensis 44 et une collection complète de ce manuscrit, par J. NICOLE, professeur à la Faculté des Lettres de Genève. 2 vol. Genève, Georg. 1891.

Henri Estienne, qui a publié à Genève en 1566 une édition des Poètes épiques grecs, s'était surtout appuyé pour constituer le texte d'Homère sur l'autorité d'un manuscrit dont les leçons lui avaient paru supérieures à celles de toutes les autres éditions. Depuis Estienne son manuscrit avait disparu; M. Nicole vient de le retrouver à la Bibliothèque publique de Genève et il le publie dans deux volumes qui feront sensation dans le monde philologique. Le manuscrit répond, en effet, à la bonne opinion qu'en avait son ancien propriétaire et constitue, soit au point de vue du texte, soit à celui des scolies, une contribution très importante à la critique homérique.

Le texte du Genevensis permet de le classer aux côtés du Laurentianus D et immédiatement après le Venetus A parmi les tout premiers manuscrits de l'*Iliade*. C'est du Laur. D que le Gen. se rapproche le plus; mais, bien que le Gen. soit plus récent (la partie primitive date du XIIIe siècle), il n'est pas une copie du manuscrit de Florence et a conservé dans beaucoup de cas plus fidèlement que lui la tradition de l'archétype. Le Gen. contient donc un grand nombre de leçons originales dont plusieurs remontent à Aristarque et à Zénodote. Souvent ces leçons sont excellentes et viennent confirmer les corrections des critiques modernes ou en suggérer de nouvelles. La paraphrase interlinéaire qui accompagne le texte jusqu'au vers 455 du chant XII et dont la rédaction est probablement antérieure au XIIe siècle permet souvent aussi de tirer des conclusions importantes au point de vue du texte.

Mais ce qui donne au manuscrit de Genève toute sa valeur, ce sont les scolies qui accompagnent le texte en très grand nombre. M. N. en distingue trois catégories principales : ce sont celles de première main qui ont de beaucoup le plus d'intérêt. Un certain nombre d'entre elles reproduisent, souvent en en améliorant le texte, les scolies qui se trouvent dans d'autres manuscrits; d'autres sont entièrement inédites et dans le nombre les scolies du chant XXI ont une importance capitale. Elles donnent des extraits d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien et de toute une série de grammairiens inconnus au Venetus A, qui nous permettent de remonter aux travaux d'Aristarque. Mais elles font mieux encore : elles contiennent des fragments inédits d'Alcée, de Sophocle, d'Euphorion, d'Apollodore, de très beaux vers de Xénophane, une loi de Solon, un fragment des ἀπορήματα d'Aristote.

En voilà assez, me semble-t-il, pour faire comprendre toute la portée de la publication de M. N. : il est impossible d'énumérer en quelques lignes tous les renseignements précieux qui sont contenus dans ses deux volumes. Il faut lire en entier les notices que le savant professeur de Genève a consacrées à l'histoire, à la description et à la critique de son manuscrit et qui sont des modèles d'érudition et de sens critique. Les restitutions, rendues souvent nécessaires par des transpositions qui sont dûes à la négligence du copiste, sont également très heureuses. Pendant longtemps le manuscrit de Genève n'a pas eu de chance : il est toujours tombé entre les mains d'hommes trop ignorants ou trop pressés pour l'apprécier à sa juste valeur; il prend sa revanche aujourd'hui, car il a trouvé en M. Nicole un éditeur digne de lui.

Horace MICHELI.

---

379. — **Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne**, gravés d'après les photographies de Charles GRAUX, avec transcriptions et notices par M. Albert MARTIN. Paris, Hachette, 1891, in-8, VII-127 pages. et atlas grand in-folio de 18 planches. 25 fr.

Charles Graux, au cours de ses deux missions en Espagne, en 1876 et 1879, avait formé le projet et réuni les éléments du recueil de fac-similés publié aujourd'hui par les soins d'un de ses élèves, M. Albert Martin. Dans son *Rapport sur une seconde mission en Espagne*, Ch. Graux exposait ainsi le plan et la méthode qu'il comptait suivre : « J'ai cherché à réunir dans ces quinze planches les principaux types d'écritures grecques qu'il est d'une réelle utilité aux philologues de savoir lire... Entre le IXe siècle et l'année 1453, ces quinze planches contiennent des spécimens d'à peu près toutes les sortes d'onciales et de minuscules, soit calligraphiées, soit abrégées, qui ont été en usage. A partir de l'an 1000, quelques fac-similés en très petit nombre représentent des manuscrits non datés, mais remarquables à certains égards : tous les autres sont tirés de manuscrits datés... »

M. A. M. a suivi exactement le plan que s'était proposé Ch. Graux, mais, aux quinze planches dont le recueil devait tout d'abord se composer, il en a ajouté trois autres qui le complètent très heureusement. Ces planches offrent en effet des fac-similés de deux manuscrits, objets l'un et l'autre d'une étude particulière de Ch. Graux, le *Plutarque* et le *Choricius* de Madrid, et M. A. M. y a joint six autres fac-similés de manuscrits œuvres de savants ou de copistes, tels que Constantin Lascaris, Nicolas de la Torre, André Darmarios, etc., qui ont enrichi les bibliothèques espagnoles aux XVe et XVIe siècles et fourni plus d'un chapitre à Ch. Graux dans son *Essai sur le fonds grec de l'Escurial*.

On pourra juger au reste de l'intérêt et de la variété de ce recueil par la liste des planches :

Pl. 1, nos 1-2. *Évangéliaire*, en onciale (Κτῆμα τοῦ ἁγίου Ἰωάννου

τοῦ Χρυσοστόμου), conservé dans le « Camarin » ou sacristie de l'*Escurial*. — IXe siècle.

— — 3-4. *Recueil d'homélies*, en onciale (*Escurial*, Φ-III-20). — IXe siècle.

— II, 5-6. *Gloses de l'Iliade*, en minuscule et petite onciale (*Madrid*, N-71). — Xe siècle.

— — 7. *Commentaire sur Job*, et THÉOPHANE CERAMEUS, *Homélies*, en onciale et minuscule; palimpseste (*Madrid*, N-16). — IXe et XIVe siècles.

— III, 8. EUSÈBE, *Préparation évangélique*, et THÉOPHANE CERAMEUS, *Homélies*, en minuscule; palimpseste (*Madrid*, N-16). — XIe et XIVe siècles.

— — 9. *Contenu ecclésiastique* et JEAN TZETZES, *sur Lycophron*, en minuscule; palimpseste (*Escurial*, R-I-18). — XIe et XIVe siècles.

— IV, 10-14. *Évangiles*, avec chaîne de commentaires, en minuscule et petite onciale (*Tolède*, 1-12; actuellement à *Madrid*). — Xe siècle.

— V, 15-16. *Nouveau Testament*, en minuscule et petite onciale (*Madrid*, O, 78). — Xe siècle

— — 17. S. DENYS L'ARÉOPAGITE, *Lettres* (*Escurial*, T-III-17). — Xe siècle.

— — 18. PAUL D'EGINE, etc.; ms. sur papier, copié par Georges, moine et médecin (*Escurial*, Υ-III-14). — 1323.

— VI, 19. *Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate* (*Escurial*, Σ-II-10). — IX-Xe siècles.

— — 20. XÉNOPHON, *Cyropédie* (*Escurial*, T-III-17). — Xe-XIe siècles.

— VII, 21-23. S. NIL, *Opuscules*; ms. de provenance italienne (*Madrid*, O-74). — XIe siècle.

— — 24-25. S. JEAN CLIMAQUE, *Échelle du paradis*; ms. copié par Euthyme, prêtre (*Escurial*, Ψ-IV-2). — 1000.

— VIII, 26-27. *Évangiles*; ms. copié par Luc, moine et prêtre (*Escurial*, y-III-5). — 1014.

— — 28-29. *Opuscules ascétiques*; ms. copié par Pierre, prêtre (souscription postérieure). (*Escurial*, Ω-IV-32) 1035 (?).

— IX, 30-31. JEAN DE S. SABAS, *Histoire de Barlaam et Joasaph*; ms. copié par Eustathe, calligraphe (*Escurial*, T-III-3). — 1057.

— — 32. *Opuscules ascétiques*; ms. copié par Léonce, moine et prêtre (*Escurial*, X-III-6). — 1107.

— X, 33-37. *Évangiles*, avec peintures (*Escurial*, X-IV-17). — XIIe siècle.

— — 38. *Nouveau Testament;* ms. sur papier, copié par Cyprien, moine (*Escurial*, X-IV-9). — 1332.

— XI, 39-41. *Évangiles*, avec peintures; ms. copié par Basile, notaire, ὁ Ἀργυροποῦλος (*Escurial*, X-IV-21). — 1140.

— — 42. *Hymnes*, avec peintures; ms. sur parchemin, de provenance italienne (*Escurial*, R-I-19). — xv^e siècle.

— XII, 43. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane* (*Escurial*, Φ-III-8). — xii^e siècle.

— — 44-45. Zonaras, *Lexique;* ms. sur papier, copié par Jean, diacre, ὁ Δαλασσῆνος (*Escurial*, Ψ-III-16). — 1256.

— — 46-47. Porphyre et Ammonius, *Commentaires sur Aristote;* ms. sur papier, copié par Jean Cabasilas (*Escurial*, Φ-III-10). — 1286.

— XIII, 48-50. Théophylacte, *Commentaire sur les Évangiles;* ms. sur papier, copié par Syméon, νομικὸς de Rhodes, ὁ Καλλίανδρος (*Escurial*, Ω-I-16). — 1293.

— XIV, 51. Homère, *Iliade;* ms. sur papier, copié par Jean ὁ Κατράρης (*Escurial*, Φ-II-19). — 1309.

— — 52-52 *bis*. *Ménologe;* ms. sur papier, copié par Michel, prêtre (*Madrid*, Université). — 1326.

— XV, 53. *Octoechus;* ms. sur parchemin, copié par Etienne Synadenos (*Escurial*, Ψ-II-5). — 1392 (ou 1420 (?)).

— — 54. *Recueil d'homélies;* ms. sur papier (*Escurial*, Ω-III-10). — 1436 (?).

— XVI, 55-56. Plutarque, *Vies parallèles;* ms. sur papier (*Madrid*, N-55). — xiv^e siècle.

— — 57. Choricius, *Discours;* ms. sur papier (*Madrid*, N-101). — xiii^e siècle.

— XVII, 58. Proclus, *Commentaire sur le Parménide de Platon;* ms. sur papier, copié par Jean Mauromate (*Madrid*, O-20). — 1550.

— — 59. *Basiliques;* ms. sur papier, copié par Nicolas de la Torre (*Madrid*, Bibliothèque du roi, n° 37). — 1565.

— XVIII, 60. Hérodote, *Histoires;* ms. sur papier, copié par Constantin Lascaris (*Madrid*, N-31). — 1487.

— — 61. S. Cyrille d'Alexandrie; ms. sur papier, copié par Antoine Calosynas (*Madrid*, O-56). — 1575.

— — 62. Choricius, *Discours;* ms. sur papier, copié par Constantin Lascaris (*Madrid*, N-115). — Fin du xv^e siècle.

— — 63. Georges Chomatian, *sur les Conciles;* ms. sur papier, copié par André Darmarios (*Madrid*, O-88). — 1571.

Ces dix-huit planches, contenant soixante-trois fac-similés, nous donnent des reproductions choisies dans trente-six manuscrits grecs, vingt-deux de l'Escurial et quatorze de Madrid :

Escurial, *Camarin*, pl. I, nos 1-2.
— R-I-18, — III, — 9.
— R-I-19, — XI, — 42.
— Σ-II-10, — VI, — 19.
— T-III-3, — IX, — 30-31.
— T-III-17, — V, — 17-20.
— Υ-III-14, — V, — 18.
— y-III-5, — VIII, — 26-27.
— Φ-II-19, — XIV, — 51.
— Φ-III-8, — XII, — 43.
— Φ-III-10, — XII, — 46-47.
— Φ-III-20, — I, — 3-4.
— X-III-6, — IX, — 32.
— X-IV-9, — X, — 38.
— X-IV-17, — X, — 33-37.
— X-IV-21, — XI, — 39-41.
— Ψ-II-5, — XV, — 53.
— Ψ-III-16 — XII, — 44-45.
— Ψ-IV-2, — VI, — 24-25.
— Ω-I-16, — XIII, — 48-50.
— Ω-III-10, — XV, — 54.
— Ω-IV-32, — VIII, — 28-29.

Madrid, N-16, pl. II, n° 7, et III, n° 8.
— N-31, — XVIII, — 60.
— N-55, — XVI, — 55-56.
— N-71, — II, — 5-6.
— N-101, — XVI, — 57.
— N-115, — XVIII, — 62.
— O-20, — XVII, — 58.
— O-56, — XVIII, — 61.
— O-74, — VI, — 21-23.
— O-78, — V, — 15-16.
— O-88, — XVIII, — 63.
— *Bibl. du roi*, n° 37, — XVII, — 59.
— *Université*, — XIV, — 52.
— (Tolède, 1-12), — IV, — 10-14.

La description détaillée et raisonnée de ces manuscrits, accompagnée de la transcription du texte des fac-similés, forme la matière d'un demi-volume, qui est l'œuvre propre de M. A. M. ; elle nous renseigne d'une façon aussi complète et précise qu'on le peut désirer sur les manuscrits reproduits et fait très bien ressortir l'intérêt paléographique de chacun d'eux. Ch. Graux n'avait laissé pour la plupart d'entre eux que quelques notes ; aussi ces manuscrits ont-ils été étudiés à nouveau par M. A. M. au cours d'une mission en Espagne, pendant laquelle il a en même temps révisé et préparé pour la publication les *Notices des manuscrits grecs d'Espagne*. Ces *Notices* sont sous presse et le premier volume, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître, faisant suite aux *Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède*, que Ch. Graux avait rédigées en partie et qui ont également paru par les soins de M. A. M., en 1889, dans le tome XV des *Archives des missions*. (et tirage à part in-8; Paris, E. Leroux.) Ainsi vont se trouver peu à peu mis au jour les travaux et les notes d'un maître, qui devait être si tôt et si cruellement ravi à la science, à ses élèves, à ses amis et aux siens.

H. Omont.

380. — Ἡσιόδου τὰ ἅπαντα, ἐξ ἑρμηνείας Καρόλου Σίττλ, Ἀθήνησι, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν ἀδελφῶν Περρῆ, in Commission bei Karl Beck in Athen, 1889, 645 pp. in-8. Prix : à Athènes, 10 fr. ; à l'étranger, 12 fr. 50.

381. — K. Sittl, **Die Glaubwurdigkeit der Hesiodfragmente**, extrait des *Wiener Studien*, t. xii (1890), p. 65.

382. — Joh. Paulson, **Index Hesiodeus**, Lundae, Hjalmar Moller, 1890, 94 p. in-8.

I. — La première de ces publications relatives à Hésiode fait partie de la Ζωγράφειος Ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη, publiée sous la direction du *Syllogue philologique* de Constantinople. Cette origine nous explique la présence, en tête du volume, d'une belle héliogravure Dujardin, représentant le généreux donateur à qui nous devons cette nouvelle collection des auteurs grecs. D'autre part, le livre est dédié au directeur de la Μεγάλη τοῦ γένους Σχολή de Constantinople ; enfin, pour achever de donner à cette édition d'Hésiode un caractère vraiment national, c'est en grec que l'éditeur allemand, M. Karl Sittl, professeur à l'Université de Würzbourg, a rédigé la préface, l'introduction et le commentaire tout entier.

Une autre condition s'imposait encore à M. K. S. : le plan d'ensemble adopté par le *Syllogue* de Constantinople pour les quatre-vingt-dix volumes qui doivent composer la collection totale, exigeait que l'éditeur s'efforçât dans son commentaire de rapprocher le présent du passé, en signalant tout ce qui chez les modernes peut rappeler les habitudes, les mœurs, les croyances mêmes des contemporains d'Hésiode. Cette tâche, il faut le reconnaître, était assez facilement applicable au poète des *Travaux et des jours*, et M. K. S. paraît s'être très vivement intéressé à cette partie de son œuvre. Après avoir lu et étudié une foule d'écrits sur l'agriculture et l'économie domestique de la Grèce moderne, il a entrepris tout exprès un voyage en Béotie, et recueilli sur place les témoignages des paysans eux-mêmes. Cette enquête a fourni la matière de notes abondantes, qui n'ont rien de banal : même dans la *Théogonie*, des rapprochements de ce genre, parfois assez inattendus, contribuent à soutenir agréablement l'attention du lecteur. Ainsi, à propos des Océanides, αἳ κατὰ γαῖαν ἄνδρας κουρίζουσι (v. 346-347), c'est-à-dire « qui sur la terre font grandir la race des hommes[1] », M. K. S. cite, à côté des témoignages anciens sur la κουροτροφία des fleuves, plusieurs superstitions modernes encore vivantes en Arcadie, et l'usage qui naguère, aux environs d'Athènes, voulait que les femmes stériles allassent boire l'eau de source de Kæsariani.

Loin de nous la pensée de prétendre que tout le commentaire de M. K. S. se réduise à cette sorte de notes ! En réalité, ce commentaire

1. C'est évidemment par erreur que plusieurs éditeurs et traducteurs d'Hésiode interprètent κουρίζουσι par « font couper la chevelure des hommes ». L'usage antique de consacrer aux fleuves la chevelure des jeunes gens venait précisément de la croyance à l'action salutaire des eaux sur la croissance des hommes.

est explicatif, au sens le plus large du mot, et il comporte toutes les remarques grammaticales, littéraires et historiques que l'on peut souhaiter. La critique même du texte n'est pas négligée, tant s'en faut ; elle a sa place dans un long appendice, où l'auteur accumule tous les renseignements possibles sur l'histoire du texte d'Hésiode. A cette étude se rattache une description des manuscrits, et une planche bien faite reproduit, en tête du volume, un spécimen de l'un des manuscrits les meilleurs. Ajoutons que près de cent pages sont consacrées à l'analyse des fragments d'Hésiode.

Malgré tout, ce n'est pas une édition vraiment critique qu'a prétendu faire M. K. S. : l'absence de recherches et de discussions sur la formation et l'authenticité des poèmes d'Hésiode, sur les interpolations et additions faites au texte primitif, est à cet égard significative. M. K. S., d'ailleurs, en fait l'aveu (p. 6') : il n'a pas pratiqué cette critique supérieure, τὴν λεγομένην ὑψηλοτέραν κριτικήν, qui tend à mutiler les poèmes d'Hésiode ; il a voulu seulement les faire comprendre.

Bien des observations intéressantes mériteraient d'être relevées dans la spirituelle préface de M. K. Sittl. Notons, entre autres (p. ζ et ιά), une très fine analyse des raisons qui l'ont décidé à employer en grec une langue assurément factice, mais cependant intelligible pour tous les hommes qui, en Grèce comme en Europe, seront appelés à lire son ouvrage.

2. — C'est, au contraire, à une sévère critique que le même savant, dans un article des *Wiener Studien*, a soumis quelques-uns des fragments attribués jusqu'à ce jour à Hésiode. L'intérêt même que ces fragments présentent pour la connaissance de la mythologie grecque doit rendre la critique fort circonspecte. M. K. Sittl s'est appliqué, dans cet opuscule, à classer systématiquement les causes d'erreurs qui ont fait introduire à tort dans le recueil d'Hésiode des fragments étrangers.

3. — Déjà connu par des *Studia Hesiodea*, relatifs à la métrique des poèmes hésiodiques, M. J. Paulson donne aujourd'hui un index, fait avec un soin extrême, et destiné à rendre les plus grands services aux savants qui voudront désormais étudier la langue d'Hésiode.

Am. HAUVETTE.

---

383. — **Methodius von Olympus**, von G. Nath. BONWETSCH ; I, Schriften. Erlangen u. Leipzig, Deichert, 1891, XLVII-408 pp. in-8.

Methodios, évêque d'Olympe, en Lycie, martyrisé en 311, avait écrit des traités théologiques pour combattre Origènes et concilier le platonisme et le dogme chrétien. Ces préoccupations se trahissent le plus dans le *Symposion decem Virginum*. Dix vierges y font l'éloge de la chasteté en présence d'Arete, fille de Philosophia. C'est un des premiers monuments de cette littérature allégorique et symboliste qui passera en Occi-

dent, popularisée par la Psychomachia de Prudence, et se perpétuera pendant tout le cours du moyen âge dans les genres les plus différents. Au XI[e] livre du Symposion, est intercalé un hymne tonique avec refrain, un des premiers essais aussi de cette poésie nouvelle. Les manuscrits de cet ouvrage sont malheureusement très altérés. Les autres traités n'existent guère qu'à l'état de fragments plus ou moins longs. Le cardinal Pitra avait signalé une traduction slave des œuvres de Methodios. M. Bonwetsch en a recherché les manuscrits. Ils présentent un véritable *Corpus Methodianum*. Après une étude attentive du texte slave et de sa tradition paléographique, M. B. l'a traduit en allemand aussi littéralement que possible. C'est cette traduction qu'il publie dans le présent volume. Il a jugé utile d'y joindre le texte grec des parties conservées, ce qui l'a conduit à en donner une nouvelle édition critique, surtout d'après les manuscrits Coislin 276 et 294. Il a poussé le soin jusqu'à établir lui-même le texte des citations d'Eusèbe en se conformant aux principes posés par Heikel. Le résultat de ces recherches est donc une édition critique, aussi rigoureusement établie que possible. Malheureusement, le *Symposion* ne faisant point partie de la traduction slave, s'est trouvé exclu du recueil. On a ainsi seulement les traités *de autexusio, de resurrectione, de cibis, de lepra, de sanguisuga*, περὶ τῶν γεννητῶν, κατὰ Πορφυρίου et les fragments. Les deux derniers traités n'existent que sous forme de longs extraits ; ils ne se trouvent pas dans la traduction slave ; dès lors, on ne s'explique pas l'exclusion du *Symposion*, pour lequel on doit encore recourir à la dernière édition complète de Methodios, donnée par Jahn en 1865 [1] M. B. nous fait connaître, pour la première fois, grâce à la traduction slave, un deuxième traité qui est peut-être la conclusion du *de autexusio*, le *de cibis*, le *de sanguisuga* et le texte complet du *de autexusio* et du *de resurrectione*. Le quadruple index : *biblicus, scriptorum, nominum, uerborum* porte sur le *Symposion* comme sur les autres œuvres. Ce sera là un guide très précieux qui permettra de s'orienter et d'étudier de près les œuvres de Methodios, en attendant le travail que M. Bonwetsch prépare comme deuxième volume de sa publication [2].

P. L.

1. C'est par erreur que Herzog-Schaff indique une édition de Paris, 1880 ; c'est une thèse de doctorat sur cet ouvrage. M. B. aurait dû citer à propos du cantique du *Symposion* le P. Bouvy, *Poètes et Mélodes*, p. 30.

2. Parmi les *testimonia* sur Methodios, M. B. cite le martyrologe romain. Cette compilation suspecte, dont Baronius s'est fait le reviseur responsable, ne peut être considérée comme une source historique sérieuse. Dans le martyrologe hiéronymien, il n'est pas question de Methodios. C'est seulement à partir d'Adon, que Methodios entre dans les martyrologes occidentaux.

384. **Observationes criticae et palaeographicae ad Flori epitomam de Tito Livio.** Scripit. J. W. Beck, Groningae, 1891, 28-xxxi pp. 2 ff. in-4.

Le texte de Florus est fondé sur deux sources différentes, le *Bambergensis* (ix^e^ siècle) et l'archétype de mss. divers dont le *Nazarianus* (ix^e^ siècle, à Heidelberg) est le plus ancien dérivé. A ce dernier ms, M. Beck ajoute deux mss. de Leide (Voss. 77, in-8, xiii^e^ siècle; Voss. 14, 8°, xi^e^ siècle), et un ms. du British Museum (Harl. 2620, xi^e^ siècle). En rapprochant les leçons de ces derniers de celles du *Nazarianus*, M. B. arrive à déterminer plus exactement les variantes de l'original et sa valeur. Déjà M. Opitz [1] avait montré que le texte de Florus connu par Orose et par Jordanes a plus de rapport avec celui de la seconde classe qu'avec celui du *Bambergensis* [2]. M. B. prouve que Jahn a exagéré beaucoup la supériorité de ce dernier et a eu le tort de se fier trop exclusivement au *Nazarianus* comme représentant de la seconde classe. Un futur éditeur de Florus devra donc mettre les deux témoins sur la même ligne et nul autre que M. Beck lui aura rendu cette tâche plus facile.

Paul Lejay.

---

385. — G. Loesche. **Die Kirchen, Schul-und Spital-Ordnung**, von Joachimsthal, brochure in-8 de 54 pages. Wien, Manz'sche Buchhandlung, 1891.

Joachimsthal est une ville de la Bohême, située dans les districts miniers de l'*Erzgebirge*. La Réforme y fut introduite par un disciple de Luther, Jean Mathésius. En 1551, le célèbre prédicateur rédigea pour sa cité une ordonnance ecclésiastique qui a été publiée à la suite de son ouvrage : *Grosse Evangelien Postille*. M. Lœsche, qui avait déjà écrit divers articles sur Mathesius dans des revues théologiques protestantes, analyse ici d'une façon assez agréable cette ordonnance et montre en quels points elle se rapproche, en quels autres points elle s'éloigne des doctrines de Luther. Cette brochure est un extrait du *Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus in Oesterreich*.

C. P.

---

386. — **Storia della letteratura italiana** di Adolfo Gaspary, trad. dal tedesco da Vittorio Rossi. Vol. II. La letteratura italiana del Rinascimento. Turin, Loescher. 1891, in-8. Deux parties de vii-371 et 311 p. Prix : 7 fr. 50 et 6 fr.

M. Gaspary est en train, comme on le sait, d'écrire une grande histoire

---

1. Opitz, *In Iulio Floro spicilegium criticum*. 1884.

2. M. Mommsen avait soutenu le contraire dans l'édition de Jordanes. C'est par erreur que Teuffel-Schwabe semble indiquer que cette opinion a été adoptée par M. Opitz; cf. *Spicilegium*, p. 3 et surtout p. 4. M. Opitz avait aussi déjà réhabilité partiellement le *Nazarianus*, cf. p. 13.

de la littérature italienne dont les deux premiers volumes ont paru, véritable monument élevé par la critique moderne à l'une des plus importantes littératures de l'Europe. Je n'ai pas à exprimer ici l'admiration que m'inspirent l'étendue d'information de l'auteur et son talent de mise en œuvre; mais la traduction qui se publie en Italie doit être signalée, car c'est plus exactement une *seconde édition*, corrigée et sensiblement modifiée, qui devient indispensable même aux possesseurs de la première. La seconde partie, qui forme deux tomes en italien, comprend avec deux chapitres terminant l'étude du XIV[e] siècle, le XV[e] siècle et le XVI[e] siècle presque entier. Cette période est d'une fécondité exceptionnelle et les travaux qu'elle a provoqués en ces dernières années ont été si nombreux que M. G., toujours soucieux de perfectionner son œuvre, a dû remanier de nombreux chapitres. Le chapitre sur Boccace a été peu retouché, rien de capital n'ayant paru sur le sujet depuis 1887; mais il en a été tout autrement des pages relatives aux *Novellieri* du *trecento* (Ser Giovanni, Sercambi, Sacchetti). Le chapitre sur les humanistes du XV[e] siècle a subi diverses modifications (par exemple, pour Salutato, Malpaghini, les polémiques philosophiques, etc.) [1]; on en trouvera d'autres à propos de Matteo Franco, de Bellincioni, de Pistoia, de l'*Orlando innamorato* et du *Mambriano*. A noter encore des indications nouvelles sur l'Arétin, sur Merlin Coccaie et la poésie macaronique, sur les traductions italiennes des poètes antiques, sur le théâtre du XVI[e] siècle, etc. Les grands chapitres sur Machiavel, Guichardin, Bembo, l'Arioste, Castiglione ont reçu très peu de changements. Le traducteur idéal est celui qui, aux qualités ordinaires de fidélité et de clarté, joint la connaissance personnelle du sujet traité dans l'ouvrage; tel est le cas de M. V. Rossi, le biographe de B. Guarini et d'Andrea Calmo, justement désigné pour mener à bien cette délicate besogne par les importantes études qu'il a consacrées à l'histoire littéraire de son pays. Les travailleurs, après l'avoir vu à l'œuvre, n'ont qu'à féliciter de son choix M. Gaspary.

P. DE NOLHAC.

---

387. — G. MONTICOLO. **I manoscritti e le fonti della cronaca del Diacono Giovanni** (Bulletino dell'Istituto Storico Italiano, n° 9. Un vol. in-8, 328 pp. Rome. Palazzo dei Lincei et Lœscher, 1890. Prix : 5 fr.

388. — O. TOMMASINI. **Diario della città di Roma di Stefano Infessura scribasenato** (a cura di). Istituto storico Italiano. Fonti per la Storia d'Italia n. 5 Un vol. in-8, XXXI-334 6 pp. Rome, Palazzo dei Lincei et Lœscher, 1890. Pr. 10 f.

389. — Cost. CORVISIERI. **Notabilia temporum de Angelo de Tummulillis da Sant'Elia**, (a cura di, (I. S. I. id. 407). Un vol. in-8, XV-309 pp. Rome, ibid. 1890. Pr. 7 fr.

---

1. Dans les notes bibliographiques excellentes qui terminent le volume, p. 334, on regrette de ne pas trouver mention du livre de MM. Eug. Müntz et Paul Fabre, *La Biblioth. du Vatican au XV[e] siècle*, Paris 1887.

390. — G. Monticolo. **Cronache Veneziane antichissime (pubblicate a cura di)** (I. S. I. id. nº 9). Tome I. Un vol. in-8, xl-220-6 pp. Rome, ibid. 1890. Pr. 6 fr. 50.

Le dernier volume du Bulletin que l'Institut consacre à l'annonce et à la préparation de ses éditions des sources historiques est presque tout entier rempli (de la p. 37 à la p. 328) par le mémoire sus-indiqué de M. Monticolo. Ce mémoire est consacré à une étude minutieuse de la chronique du diacre Giovanni. Après avoir justifié la nécessité d'une réédition par l'insuffisance de l'édition de Zanetti (1765 : « ne pouvait être en aucune façon utile aux érudits. ») et par les défauts de celle de G.-H. Pertz, il étudie les manuscrits. Il reconnaît avec Pertz la supériorité du Vat. Urb. 440, admet qu'il est l'œuvre d'un Vénitien, mais ne croit ni qu'il ait été écrit par la même main, ni qu'il soit autographe. Il signale justement les particularités phonétiques dialectales, utiles pour l'histoire du dialecte vénitien qui ont subsisté dans le texte de l'Urbinas. — Le Vat. Lat. 5269 dérive immédiatement de l'Urbinas, mais a une grande importance en raison d'une lacune de trois cahiers au début de l'Urb. — Le Marcianus Lat. X, 141, dérive à son tour du Vat. Lat. 5269, mais le reproduit avec tant de négligences qu'il ne peut servir à rien. — M. M. examine ensuite diverses questions d'authenticité et de crédibilité de son texte : 1º authenticité des passages correspondant dans le Vat. 5269 à la lacune de l'Urbinas; 2º sources vénitiennes de la chronique et leurs rapports avec elle : Chronicon Gradense, Chron. de singulis patriarchis nove Aquileie, Chronicon Altinate, lettres de Grégoire II, documents vénitiens antérieurs à 1009; 3º sources étrangères, Liber pontificalis, Grégoire de Tours, Beda, Paul Diacre (beaucoup moins bien utilisées que les sources vénitiennes); 4º importance de la chronique pour la chronologie et l'histoire (cf. notamment §§ XI, XII et XIII). M. M. montre que Giovanni a utilisé pour les origines un catalogue des doges, divers catalogues des patriarches de Grado, des évêques de Torcello et d'Olivolo, une chronique aujourd'hui perdue qui commençait par un récit bref des origines de la commune de Venise et une description du golfe, de divers récits traditionnels très voisins des faits sur l'histoire de Fortunato II, sur la querelle du patriarche Pierre et du doge Orso Ier Particiaco, sur l'administration de Pier Candiano Ier, enfin de la tradition orale pour la période postérieure à la chute de Pier Candiano IV. — Il termine en proposant diverses conjectures qui rendent en effet le texte plus clair : une des plus importantes et des plus ingénieuses consiste à voir des noms propres dans les mots Tribunus et Patricius que Pertz avait pris pour des titres de dignités et où M. M. retrouve les noms de divers membres des familles Tribuni et Patrizi. Les pp. 267 à 328 sont remplies par des dissertations sur d'autres textes d'histoire vénitienne et par des documents. Ce mémoire, auquel on peut reprocher trop de prolixité et d'insistance dans des démonstrations parfois superflues, met en somme en lumière l'intérêt de la chronique

de Giovanni. — Les pp. 1-37 du Bulletin sont occupées par un important rapport de la *Società Romana di Storia Patria* sur le travail préparatoire de la publication du *Codex Diplomaticus Urbis* et par le texte du *De Mediolano civitate* de Benzo d'Alessandria, publié par L. A. Ferrai (cf *Bulletino*, VII, pp. 97-137).

2. J'ai rendu compte ici même des mémoires consacrés par M. O. Tommasini au *Diario* d'Infessura. Dans son édition qui inaugure, on ne pouvait mieux, la part de la Società Romana à la collection des *Fonti*, M. O. T. se borne à résumer les résultats obtenus dans ses études antérieures. Il expose avec plus de vigueur et de netteté encore son opinion sur le mode de formation du Diario autour de deux noyaux, l'un latin, le récit *De Bello Sixti* (pp. 89-107), l'autre italien, *Ricordo della presura e morte del protonotario Colonna* (pp. 107-152). Autour de ces deux récits de faits dont il a sans doute été témoin oculaire, Infessura a groupé des informations tirées de ses papiers officiels, des légendes et des anecdotes recueillies un peu partout, mais surtout chez les Colonna et au Capitole. — M. T. donne ensuite la liste des manuscrits par lui vus, dont beaucoup sont des copies modernes sans importance, et les groupe en deux classes, d'après les sentiments manifestés à l'égard des maisons Colonna ou Orsini. — L'édition suit le manuscrit provenant de la bibl. Gentili del Drago, aujourd'hui dans celle de M. O. T., qui a été soigneusement collationné avec le *Vat. Lat.* 6389 et le *Capitolinus*, XIV, 5 (*Archivio Storico Communale* de Rome). L'édition donne les variantes importantes des mss. et quelques identifications, mais il est fâcheux que pour se conformer aux règles sévères de l'*Organico* de l'Institut, M. T. ait dû imposer à son commentaire une telle sobriété. — Le volume est enrichi de cinq phototypies dont les deux plus intéressantes représentent le supplice des prêtres voleurs de la basilique de Saint-Jean de Latran; ce sont les reproductions d'un dessin représentant une ancienne fresque aujourd'hui détruite de la basilique, qui est actuellement conservé dans l'*Archivio Capitolare Lateranense*, et qui est très curieux et utile pour la topographie médiévale du Latran. — Des index, dont un, des formes dialectales *romanesche*, fera plaisir aux philologues, complètent cette édition. On pourra contester quelques-unes des vues de M. Tommasini sur la formation de la chronique; mais il faut lui savoir très bon gré d'avoir donné une édition critique aussi soignée d'un texte aussi capital pour l'histoire du xv[e] siècle que le Diario d'Infessura.

3. La chronique d'Angelo de Tumulillis n'est pas moins importante pour l'histoire du royaume de Naples au xiv[e] siècle et surtout au xv[e] (1419-1467) que celle d'Infessura pour l'histoire de Rome au même temps. Elle était inédite jusqu'à présent et l'on n'en connaît qu'un manuscrit, conservé dans les archives de la famille Boncompagni à Rome. Elle en occupe les pp. 45 à 116 : les précédentes sont remplies par les discours bien connus de la duchesse de Calabre à Pie II et de la réponse du pape (1479), et par la réponse de Pie II aux ambassadeurs

de Louis XI (1462) que M. Corvisieri a joints bien inutilement à son édition. Dans la préface, M. Corvisieri a rassemblé les quelques faits connus de la vie de son auteur, donné la description du manuscrit. Mais il ne montre pas suffisamment l'importance de ces *Notabilia*. Son édition est soignée, munie d'index abondants, mais il n'y a aucune note historique ou bibliographique, pas même d'identifications. C'est vraiment insuffisant pour aider les lecteurs à se débrouiller dans ce texte compact et jusqu'ici inconnu.

4. La collection des très anciennes chroniques vénitiennes doit comprendre toutes celles qui sont antérieures au XIV^e siècle et qui ont servi au doge Andrea Dandolo à composer la sienne sur un plan, il est vrai tout à fait différent. Dans ce premier volume, M. Monticolo a réuni trois chroniques à peu près contemporaines et qui reproduisent le même récit du synode de Grado de 579 : la Chronica de singulis patriarchis nove Aquileie (pp. 3-17), le Chronicon Gradense (pp. 17-43), et la chronique du diacre Giovanni dont il a été question plus haut (pp. 57-175). Il y a joint une très courte chronique des origines du patriarcat de Grado (pp. 53-57). — Toutes les quatre sont relatives au X^e et au XI^e siècles. Dans sa préface, l'éditeur décrit les manuscrits de ces diverses chroniques, leur origine, leurs sources, leur valeur. Il établit que la première a été composée à Grado même dans les archives de l'église métropolitaine et sur les documents y contenus; 2° que la seconde n'est qu'un ensemble de matériaux pour la rédaction d'une chronique jamais écrite : composée en grande partie d'extraits de la *Cronica Aquileie* et du *Chronicon Altinate*, elle ne fournit pas de renseignements inconnus d'ailleurs, mais prouve que la première partie du *Chronicon Altinate* est bien du XI^e siècle. — L'éditeur résume ensuite son mémoire sur la *Cronica del diaconi Giovanni*. — Les pp. 195 à 189 sont occupées par d'intéressantes pièces historiques annexées à la chronique, les pp. 189 à 216 par des index. — Le texte est partout commenté, trop peu abondamment, comme dans les autres volumes (c'est notre plus grand grief, à nous qui sommes habitués aux amples annotations de la *Société d'Histoire de France)*, mais du moins l'essentiel y est.

Léon-G. Pélissier.

---

391. — **Studien zu Lope de Vega Carpio. Eine Klassifikation seiner Comedias,** von D. Wilhelm Hennigs. Goettingen 1891, in-8 VI et 105 pp.

Dans cet ouvrage, qui est une thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'université de Gœttingue, l'auteur s'est efforcé de servir de guide à travers le labyrinthe des pièces innombrables de Lope de Vega. En général il y a réussi et il faut lui en savoir gré, ainsi que de la peine qu'il a prise d'ajouter à son étude un index alphabétique et une bibliographie assez complète. M. Hennigs commence par critiquer les essais qu'on a faits pour grouper les comédies du poète espagnol,

puis il propose lui-même une classification en dix-neuf groupes, qui s'appuie principalement sur celle de M. de Schack (qui a proposé douze groupes dans le deuxième volume de son *Histoire des arts dramatiques et littéraires de l'Espagne).* Il va sans dire que M. H. n'a pu faire entrer en ligne de compte toutes les pièces de Lope de Vega; il n'a pu même les réunir mais il examine trois cent soixante pièces et cite le titre de quatre-vingt-douze autres : c'est déjà une partie fort considérable des *comedias* que nous possédons aujourd'hui [1]. Quant aux analyses des pièces, cinq sont fort détaillées, mais les autres sont bien courtes, trop courtes quelquefois. Toutefois M. Hennigs nous avertit que ces études ne sont qu'une sorte d'introduction à d'autres travaux sur le même sujet. Nous le prions de ne pas trop tarder à remplir sa promesse.

Georges STEFFENS.

---

392. — **Histoire du luminaire**, depuis l'époque romaine jusqu'au XIXe siècle, par Henry-René d'ALLEMAGNE, archiviste-paléographe. Paris, Picard. 1891. 1 vol. in-4 de 710 pages, avec 500 gravures dans le texte et 80 grandes planches hors texte, Prix : 40 fr.

393. — W. EFFMANN. **Heiligkreuz und Pfalzel**, Beitraege zur Baugeschichte Triers (Index lectionum in universitate Friburgensi) Friburgi Helvet. 1890, 1 vol in-4 de 159 pages avec 107 figures.

394. — **Le Costume en France**, par Ary RENAN. (Bibl. de l'enseignement des Beaux-Arts). Quantin, in-8 de 274 p. avec fig. Prix : 3 fr. 50.

395. — **Les Armes**, par Maurice MAINDRON (même collection), in-8 de 343 pages avec fig.

Sous le titre d'histoire du Luminaire, M. H.-R. d'Allemagne a voulu réunir, en un classement commode et rigoureux, tous les documents écrits ou figurés qui peuvent se rattacher aux appareils, ustensiles, matières lumineuses constituant l'éclairage artificiel. Cet étude lui a été suggérée et facilitée par une collection personnelle importante, dont il a complété les éléments en consultant les autres collections privées et publiques de la France et de l'étranger. En sorte que la première utilité de cet énorme volume, si copieusement illustré, est de servir de guide au collectionneur spécialiste. Évidement l'*Histoire du luminaire* n'est pas cela seulement, et l'auteur, pour justifier son titre, n'a pas voulu se borner à un sec enregistrement d'objets; il a cherché, à l'aide des chroniques et des scènes de mœurs qu'il pouvait rencontrer, à montrer sur le vif l'usage et l'effet de tous ces instruments inventés par l'homme pour éclairer ses veilles ; et il y a réussi en plus d'une page,... mais sans toutefois ôter à l'ensemble ce caractère difficilement évitable de « guide du collectionneur ».

Un guide des plus curieux d'ailleurs, très soigneusement étudié, et

1. Lope de Vega avait composé quinze cents pièces environ; les deux tiers sont perdus.

d'une grande clarté de composition. Afin d'éviter nettement ces confusions de mots comme il y en a tant dans les inventaires anciens, entre des objets très différents, M. d'Allemagne établit trois classes d'appareils : chandeliers (ou lampes) mobiles, suspendus, fixes : division judicieuse, qui comprend tous les systèmes possibles, et que l'auteur reproduit dès lors invariablement pour chaque époque, en y joignant comme annexe naturelle l'étude de l'éclairage public. — On voit donc bien sa manière de procéder, et comment il a compris son livre. Une série chronologique de chapitres, subdivisés eux-mêmes en paragraphes, et où les objets caractéristiques sont successivement passés en revue. Puis, en manière d'épilogue, l'histoire des matières éclairantes et de la lumière artificielle même, du gaz particulièrement.

Il ne peut être question d'entrer ici dans le détail des sept cents pages du volume, qui, sans viser à l'érudition, a été, je le répète, préparé avec un soin des plus méritoires. Je ne lui ferai que deux reproches au point de vue de l'ordonnance générale. Il y a vraiment surabondance de détails : cent quarante pages pour le XVIIIe siècle, c'est beaucoup; cinquante pages pour le XIXe, et cinquante encore pour la seule histoire du gaz, c'est trop. Le texte des derniers chapitres est réellement encombré de trop de choses dépourvues d'intérêt. Et puis, s'il faut le dire, j'aurais voulu que l'auteur s'efforçât de hausser un peu à nos yeux la valeur de cette branche assez secondaire de l'histoire du mobilier, en en développant davantage le côté artistique; j'aurais voulu que la beauté des objets vraiment remarquables fût plus soulignée, même au détriment de la foule des insignifiants, et j'ajoute encore que j'aurais volontiers sacrifié la plupart des reproductions de modèles et de planches plus ou moins fantaisistes du siècle dernier, pour une demi-douzaine de belles photogravures de plus.

— L'étude de M. W. Effmann peut servir à montrer ce qu'un travail patient et curieux sait tirer d'un sujet médiocre. Les deux églises qu'il a prises pour objet de ses recherches sur l'histoire monumentale du pays de Trèves, la chapelle de la Heiligkreuz et l'ancienne abbatiale de Pfalzel, toutes deux situées dans la banlieue de Trèves, sont peu importantes et paraissent fort laides. Elles ne laissent pourtant pas d'offrir leur intérêt par les transformations qu'on y constate et les rapprochements qu'elles permettent de faire.

La Heiligkreuz, croix latine qui a des rapports avec la chapelle de Galla Placidia à Ravenne, avec lanterne, date de la seconde moitié du XIe siècle; elle est absolument défigurée aujourd'hui. L'église de Pfalzel, bien plus laide encore, et quasi abandonnée, est la transformation d'un temple païen; reconstruite au XIe siècle, puis voûtée au XIIIe, elle est toutefois plus curieuse, car elle était importante et belle, jadis, et M. W. Effmann a pu très justement la rapprocher de la cathédrale de Trèves, qu'il étudie de près également. — En somme ces pages, pleines de documents minutieusement expliqués, bourrées de figures fort nettes, parmi

lesquelles des restaurations très bien faites, constituent un travail sérieux et qui fait honneur à l'Université de Fribourg.

— Le volume de M. Ary Renan sur *le Costume en France*, est un manuel assez net et commode, mais qui n'apprendra rien à ceux qui ont déjà étudié par eux-mêmes la matière en question, et n'apporte aucun document nouveau, texte ou figures. L'auteur, du reste, n'a eu aucune prétention à ce sujet; comme il le déclare avec beaucoup de modestie, « l'admirable livre d'érudition et de critique de J. Quicherat a été son « guide perpétuel. On ne saurait s'écarter de lui sans risquer de s'égarer. » — Il y aurait cependant quelque chose à faire en ce genre, de plus difficile, mais de plus nouveau à coup sûr, c'est un manuel sur le costume hors de France. Sera-t-il fait? Nous pouvons l'espérer. Après tant d'études sur la peinture, les arts industriels, le mobilier, à l'étranger, le costume doit n'être pas oublié, et il l'est un peu trop, généralement.

— La monographie de M. M. Maindron sur *les Armes*, est beaucoup plus solide et originale; elle est nouvelle d'abord, du moins en France, comme l'auteur a quelque droit de s'en vanter. Elle acquiert surtout une valeur très réelle par suite de ce principe, rigoureusement suivi par l'auteur, de ne baser autant que possible ses conclusions, et de n'établir ses descriptions, que sur les objets mêmes qu'il a pu voir et dessiner dans les musées. Il fait fi des monuments figurés, qui trop souvent déforment et égarent, et d'ailleurs semble se défier des classifications mesquines et sèches, l'écueil des manuels archéologiques. Prenant l'homme à l'époque de l'âge de la pierre, il le conduit jusqu'au XVIII^e siècle en neuf aperçus, larges et précis à la fois (car ce système descriptif a certainement l'avantage d'une extrême clarté) et s'applique, sans trop insister, à montrer la place que cette étude des armes doit occuper dans l'histoire sociale et politique générale. — Il laisse de côté l'artillerie.

On trouvera à la fin un petit répertoire des marques des plus fameux armuriers; mais un petit glossaire, comme celui du volume de M. A. Renan, ou au moins une table analytique, n'eût pas été de trop et manque réellement.

H. DE CURZON.

---

396. — Charles THURIET. **Proverbes judiciaires.** Paris, ap. Emile Lechevalier sans date. In-8, 183 p. 10 fr.

Ce livre fait honneur à l'imprimerie D. Dumoulin et C^ie : papier de choix, caractère d'une admirable netteté, texte encadré dans de beaux filets rouges, c'en est assez pour tenter les bibliophiles. Si le fond répondait à la forme, l'ouvrage de M. Thuriet serait parfait. Il ne l'est pas, ce qui n'empêche pas qu'il soit très récréatif, et j'avoue qu'il m'a fait passer sans ennui quelques heures d'une journée où il pleuvait à torrents. L'auteur qui cherchait, dit-il dans la préface, « à se récréer stu-

dieusement, a essayé de jeter dans un moule à lui quelques-unes de ces maximes aussi vieilles que le monde », et il a réussi à être, comme on le verra bientôt, singulièrement original : *son moule est à lui*, sans conteste. Mais le titre du livre est trompeur ; les proverbes judiciaires y sont en petit nombre, tandis que les maximes de Publius Syrus qui n'était pas, que je sache, un jurisconsulte, y abondent avec des sentences extraites de Virgile, Horace, Ovide, Tacite, Sénèque, Phèdre, Hésiode, Eschyle, le tout traduit, expliqué ou paraphrasé « dans la langue des Muses ». Tout le monde connait ce beau vers « *indocti discant et ament meminisse periti* », dont le président Hénault est l'auteur, et qui sert d'épigraphe à son *Abrégé chronologique*. M. T. le transcrit tout de travers « *ignoti discant et ament meminisse periti* » ; en revanche il le commente dans cet élégant distique qu'il applique à son recueil :

Si les étudiants y trouvent du profit,
Les savants du plaisir, ce succès me suffit.

Je le crois bien ; il y a beaucoup de gens qui seraient satisfaits à moins.

La France ne veut plus de sceptre pour égide :
La souveraineté dans le peuple réside.

Au-dessous de ces deux vers est cité le fameux adage « *vox populi, vox Dei* » qui n'est pas assurément un proverbe ni judiciaire, ni judicieux, puisque de l'aveu de l'auteur :

Sur les traces des gens honnêtes,
Si, pour les contraindre à marcher,
On attachait toutes les bêtes,
Les cordes coûteraient trop cher.

Spirituel quatrain qui sert de développement à ce vers bien connu d'Alfred de Musset : « Les sots, depuis Adam, sont en majorité. » Car M. T. ne se contente pas de faire « un effort viril » pour traduire *poétiquement* les adages des anciens, il met aussi en vers, à l'occasion, la prose de Montalembert, de Chamfort, de Daguesseau, de Buffon, et même celle de Rabelais, de Montaigne et de Pascal, afin de nous montrer sans doute :

Qu'on peut, soit en vers, soit en prose
De plus d'une façon dire la même chose.

Et il ajoute :

Mais il faut prendre garde aux mots harmonieux :
Souvent on dit plus mal en croyant dire mieux.

Cela est vrai, et M. T. nous donne ici, comme partout d'ailleurs, l'exemple avec le précepte. Savourez ces maximes qu'il a coulées dans *son moule à lui* :

Quand on n'a pas fixé l'époque du payement,
La dette est exigible immédiatement.
Comme on sait son *Pater* et son *Confiteor*,
On sait que de plusieurs un contrat est l'accord.
Ainsi qu'un bon croyant peut être radical,
Un mécréant souvent se montre clérical.

Sans doute, c'est honnête, c'est plein de bonnes intentions, mais il y a

dans ces vers un excès de simplicité qui nous force à dire avec l'auteur :

En vérité, l'homme est un étrange animal :
Il ne veut pas mal faire, et pourtant il fait mal.

Il y avait moyen de faire mieux, et pour cela M. T. n'avait qu'à feuilleter attentivement nos anciens Coutumiers : c'est là qu'il aurait trouvé des adages de toute sorte bien frappés et dans la bonne langue populaire, comme ceux-ci que je prends au hasard : « — Un seigneur de paille, de feurre ou de beurre vainct et mange un vassal d'acier. — Jamais chien ne mordit l'Eglise qu'il n'enragea. — On lie les bœufs par les cornes et les hommes par les paroles. — Gentilhomme ne peut tenir terre avant vingt et un an, mais la fille si à l'âge de quinze ans. On peut ainsi voir que mauvaise herbe croît assez plus tost que la bonne. — Touz jors dit l'on que li bon soufreur vainquent tout, etc. ». Donc que M. Thuriet nous fasse désormais grâce de ses vers ; qu'il nous fasse grâce aussi de ceux d'un certain Marsoudet qu'il aime fort à citer, parce que c'est un poète célèbre... à Salins, ce que nous ne trouvons pas suffisant.

A. Delboulle.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. Dannreuther, pasteur à Bar-le-Duc, nous adresse deux plaquettes dont il est l'auteur : *Une epitaphe lorraine à Bâle* (il s'agit de Ferry de Saulny, † 1587, seigneur lorrain, converti à la Réforme et obligé d'émigrer) et *Les Marlorat* (il s'agit d'une famille de Bar-le-Duc, à laquelle appartenait Augustin Marlorat, ministre protestant à Rouen, mis à mort après que le duc François de Guise se fut emparé de cette ville en 1562). L'une et l'autre brochure contiennent des détails intéressants

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juillet 1891.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Casati fait une communication sur le lion de bronze de la colonne de la *Piazzetta* à Venise, qui vient d'être déposé à terre pour y subir des réparations indispensables. L'origine de ce morceau de sculpture est inconnue: aucun document historique, aucune pièce d'archives n'en fait mention, et les opinions les plus diverses ont été émises : les uns l'ont attribué au moyen âge, les autres y ont vu une œuvre assyrienne. M. Casati le rapproche de divers monuments etrusques, notamment d'une chimère qui porte en caractères étrusques une dédicace à Jupiter, et il conclut à reconnaître dans le célèbre lion de Venise une œuvre de l'art étrusque.

M. Menant estime qu'en tout cas l'hypothèse d'une origine assyrienne doit être résolument écartée.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au IV^e siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Delalain (Paul), *Etude sur le libraire parisien du XIII^e au XV^e siècle, d'après les documents publiés dans le cartulaire de l'Université de Paris* ; — par M. Jules Girard : *Damascii successoris Dubitationes et Solutiones de primis principiis in Platonis Parmenidem*, ed. C.-Aem. Ruelle, pars I ; — par M. de Barthélemy : Baye (le baron J. de) : 1° *De l'influence de l'art des Goths en Occident* ; 2° *les Bronzes émaillés de Mostchina, gouvernement de Kalouga (Russie)*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33-34 — 17-24 août — 1891

397. — **Les erreurs scientifiques de la Bible**, par Émile Ferrière. Paris, Félix Alcan, 1891 ; in-8, 400 p.

Œuvre de polémique dont le besoin ne se faisait pas vivement sentir. L'auteur veut réfuter la doctrine catholique de l'inspiration, et il ne paraît pas la connaître à fond. Il se donne la satisfaction de prouver que les écrivains bibliques avaient une cosmogonie, une astronomie, une géologie, une météorologie, une zoologie, une botanique, une physiologie, une physique très primitives et fort différentes des nôtres. Les théologiens eux-mêmes s'en doutaient depuis assez longtemps, et M. Ferrière n'a pas fait là une grande découverte [1].

A. L.

---

398. — **Vergleichendes Woerterbuch der Indogermanischen Sprachen**, von August Fick. Vierte Auflage, bearbeitet von Adalb. Bezzenberger, Aug. Fick und Whitley Stokes. Erster Theil : Wortschatz der Grundsprache, der Arischen und der Westeuropæischen Spracheinheit, von August Fick. — Gœttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1891. In-8°, xl-580 pp. Prix : 14 mk.

Si le terrain étymologique est encore le moins sûr de toute la grammaire comparée, il est aussi, à n'en pas douter, le plus attrayant. Nombre d'esprits s'intéressent plus volontiers au sort d'une racine et à l'histoire, même conjecturale, du sens d'un mot, qu'à l'évolution, même certaine, d'une désinence grammaticale. Il faut donc tenir grande ouverte cette porte par laquelle on accède à la linguistique : beaucoup la fran-

1. On recommande aux exégètes la définition du Pentateuque et de l'Hexateuque, p. 23, note ; la notice concernant la Vulgate hiéronymienne, p. 37 ; enfin, p. 98, la curieuse réfutation d'un passage de M. Renan, que M. F. n'a pas compris.

chissent en simples curieux, qui peu à peu, séduits par les merveilles du lieu, s'y engagent plus avant et y fraient leur propre route.

Ainsi s'explique l'universelle et légitime faveur qui a accueilli et accompagné dans ses transformations l'excellent *Dictionnaire étymologique* de M. Fick : il a tout à l'heure un quart de siècle d'existence, il a été le livre de chevet de bien des linguistes, et sans doute nous en aurions vu beaucoup plus tôt la quatrième édition, n'était le mauvais tour que le hasard s'est plu à jouer à la troisième (1876). A peine eut-elle paru qu'on vit fourmiller les savantes monographies qui devaient bouleverser de fond en comble la théorie ancienne du vocalisme indo-européen ; trois ans après, l'œuvre magistrale de M. de Saussure en présenta la synthèse, et, dès 1880, les graphies *e* et *o*, timidement introduites par M. F. lui-même dans le vocabulaire européen, avaient supplanté jusque dans le vocalisme indo-européen les épels sanscrits par *a* et *ā*. Conséquence : il n'y avait presque pas un article du *Dictionnaire* qu'on pût consulter sans le remettre au point. Ce léger effort d'attention, insignifiant pour les maîtres, mais malaisé aux débutants, était incommode pour les uns et les autres. Il va sans dire que cet inconvénient a aujourd'hui disparu : l'*e* et l'*o* ont pris les places qui leur revenaient; il en résulte que beaucoup d'articles ont changé de rang alphabétique; la plupart ont été refaits ou profondément remaniés; deux collaborateurs, dont le nom seul vaut le plus long éloge, MM. Bezzenberger et Whitley Stokes, ont apporté à M. F. l'appoint de leur savoir et de leur irréprochable méthode : bref, le livre que j'ai sous les yeux est, dans le détail, bien plutôt un livre nouveau qu'une simple réédition. Quant à l'ensemble, il faut, pour en juger, attendre que l'ouvrage soit complété, ce qui ne saurait tarder d'après la note de l'éditeur. Bornons-nous à dire que le tome Ier de 1876 contenait le vocabulaire de l'unité indo-européenne, celui de l'unité indo-éranienne et celui de l'unité européenne, et que le tome Ier de 1891, en maintenant les deux premiers, substitue au troisième le vocabulaire de l'unité européenne occidentale (Grecs, Italiotes, Celtes et Germains). Le tome II complètera l'ouvrage, qui précédemment en comptait quatre.

Malgré ma vive admiration pour le talent de M. F. et l'adhésion presque sans réserve que j'ai donnée dans mon enseignement à sa restitution éolienne des poèmes d'Homère, je ne voudrais pas laisser croire que je partage toutes ses opinions en phonétique : il s'en faut de beaucoup ; mais j'estime que ce n'est pas ici le lieu de les discuter. Dans un dictionnaire étymologique, le choix de tel ou tel symbole importe peu, pourvu que, le symbole une fois choisi, l'emploi en soit régi par une rigoureuse logique. Il ne me gêne en rien, par exemple, de lire * *ékwos*, * *pibō*, * *anghús*, là où l'auteur écrit * *éçvos*, * *pibhō*, * *an̥zhús*, et, comme en définitive le même signe correspond toujours invariablement au même phonème, c'est toujours aussi le même phonème que je lirai sous une graphie différente de la mienne. Je n'examinerai donc point s'il y

avait primitivement deux ou trois ordres de gutturales, — si des consonnes que je ne puis me représenter originairement que comme des fricatives *(ç, ź, źh)*, ont pu en européen occidental devenir d'énergiques explosives *(k, g, gh)*, et comment le fait s'est produit, — si, en dépit de sk. *pibati* et de lat. *labium*, la langue proethnique était dépourvue de l'articulation si facile et naturelle du *b*, alors qu'elle possédait toutes les autres explosives sonores non aspirées, — si les longues *ê* et *ô* devaient s'affaiblir en *e* et *o* lorsqu'elles terminaient la syllabe, ou, comme le veulent MM. de Saussure et Brugmann, se réduisaient en *a* en toute position, etc. Toutes ces questions ont déjà été débattues, le seront encore à grand renfort d'arguments, et encore une fois, s'il est nécessaire de leur donner au moins un semblant de solution pour établir un dictionnaire étymologique, on peut, sans prendre parti sur aucune d'elles, le consulter très utilement, en tirer même tout l'essentiel.

Ce qui importe bien davantage, c'est le sens critique qui ne se laisse point séduire aux apparences, si spécieuses soient-elles ou même si attrayantes. A cet égard, il y a bien peu de reproches à adresser à M. F., et bien légers. Il serait le premier à convenir que l'existence simultanée des mots sk. *krshnâtâ* et sl. *crnota* (p. 30), sk. *ghorâtâ* et got. *gauritha* (p. 41), got. *aftiuhan* et lat. *abdouco* (p. 351), etc., n'impliquent point du tout celle des prétendus mots indo-européens **krsnêtâ* (ou * *krsnotâ*?) « noirceur », * *ghourêtâ* « aspect effroyable », **apodeukô* « j'emmène », etc., attendu que, les primitifs et le type de dérivation ou de juxtaposition une fois donnés, chaque langue a pu parfaitement créer toute seule et pour son compte une infinité de mots pareils. Il eût été bon, dès lors, d'en avertir le lecteur au moins une fois. Je n'aime guère non plus, je l'avoue, les dérivations du genre pittoresque, comme *catvâras* rapproché de *cat* (cacher) parce qu'il faut « cacher un doigt » pour signifier « quatre » (p. 23), ou l'allemand *brücke* rapporté à *bhrû* (sourcil) sous prétexte que le pont est « le sourcil de l'eau [1] » (p. 497). Mais après tout, je suis peut-être un esprit chagrin : pourquoi les mystères de l'étymologie ne seraient-ils point susceptibles d'ornements égayés ?

Ces réserves une fois faites, feuilletons rapidement le livre et relevons-y article par article, sans autre peine que celle de nous borner, — mais c'en est une, — les mentions les plus intéressantes. — P. xvii et xxvi, on s'étonne de voir cité comme correspondant à une apophonie primitive le type εἴδχμεν visiblement analogique de εἶδα : le radical étant suspect, il semble que la désinence le devienne aussi. — P. xxxi, M. F. enseigne la contraction primitive de *ea* en *â* et de *eo* en *ô*, telle que je l'ai toujours soutenue [2] : je crois que cette doctrine est décidément en

1. Les premiers ponts furent de simples planches ou poutres toutes droites qui n'eurent aucune ressemblance extérieure avec un sourcil : faut-il croire que les Gaulois et les Germains ont attendu, pour nommer leurs ponts, que l'arc romain en clef de voûte se fût révélé à eux ?

2. Cf. notamment *Revue critique*, XX (1885), p. 151.

voie de prévaloir. — P. 2 : si, d'après ὀκρυόεις, le sk. *áçru* (larme) doit être ramené à * *okru*, il se peut qu'on y reconnaisse un ancien * *ókru*, modifié comme gr. ὀρέγω pour * ὠ-ρέγω, c'est-à-dire contenant la racine * *kru* (couler) précédée du préfixe * *ó*, cf. sk. *á çru*. — P. 4, sous 2 *ár árus*, ajouter sk. *anarvá* (invulnérable) [1]. — P. 5, *ávo* (de haut en bas) : je maintiens que le vocalisme proethnique de ce préfixe doit être restitué * *ówo* [2]. — P. 6, l'incise « wie ἔλεγον neben τέτροφα beweist » aurait grand besoin d'un commentaire, et la restitution d'une 3e pers. du pl. *iénti* au lieu de * *iy-nti* est peu recommandable. — P. 12, j'en dis autant de *ésóme* pour la 1re pers. du pl. du subjonctif du verbe « être » : l'indice est *o* bref, allongé seulement à la 1re pers. du sg. * *ésô*, cf. lat. *erimus* et gr. ἔσομαι ; ἔωμεν a un allongement analogique comme le classique ἴωμεν pour l'homérique ἴομεν [3]. — P. 13, ἠεροφοῖτις (sic, et non -φοιτίς, I 571, T 87) Ἐρινύς : la vraie leçon est bien plutôt εἰαροπῶτις [4] « buveuse de sang ». — P. 21, le rapprochement de ἐπίσταμαι et de sk. *cittá* (pensée) est ingénieux ; mais pourquoi le grec a-t il un π là où on attendrait un τ ? Cet hiver, à mon cours, voulant expliquer le grec Περσέφαττα par * *carshani-ghnî* « tueuse d'hommes », le même scrupule m'a arrêté. Je ne puis comprendre la corrélation d'une labiale grecque devant ε et ι avec une vélaire primitive, que par l'analogie d'une forme où la vélaire était suivie d'une autre voyelle qu'*e* ou *i* ; et ici ce secours fait défaut. — P. 49, on se demande ce que c'est que le lat. *gu-nere* : il n'existe que *dégûnere ;* encore Paul Diacre en est-il le seul garant. — P. 63, je ne pense pas que *ter* équivaille à *trs* (r-voyelle) : *ter* est sans doute * *tris* aussi légitimement que *ácer* est *ácris* et *ager agros* [5]. — P. 76, *dhwór :* avant d'admettre que l'indo-éranien *dvár* et l'européen * *dhwór* (porte) soient deux mots distincts, il faudrait avoir épuisé toutes les tentatives de conciliation, et la flexion * *dhváras* * *dhurbhís*, devenue naturellement * *dhváras durbhis*, puis par analogie *dváras durbhis*, en offre une au moins très plausible [6]. — P. 79, sur * *pétrom* (aile) = * *pét-tro-m*, M. F. paraît ignorer la lumineuse notice de M. de Saussure [7]. — P. 86, dans πρόχνυ = * πρό-γνυ, on ne saisit pas comment « l'influence du ν » a pu assourdir et faire aspirer la gutturale. C'est bien plutôt là un doublet proethnique. — P. 94, sous *bhlégô*, ajouter lat. *flâmen* (flamine) = sk. *brahmán*, et cf. infra p. 263. — P. 113, comment faut-il se représenter la prononciation des mots qui commencent par *y* suivi d'une consonne ? — P. 129 (et 546), sous *védhris*, ajouter ἔθρις (corriger ἴθρις ?) τομίας

---

1. Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 186.
2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.
3. Cf. Henry, *Gramm. comp.*, p. 303.
4. Cf. Hoffmann, *Griech. Dial.*, I, p. 112.
5. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 202 et 373.
6. V. Fierlinger, *K. Z.*, XXVII, p. 474.
7. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 246.

κριός « bélier châtré » Hesych [1]. — P. 138, l'équation lat. *sēdēre* = sk. *sedīré* ne peut être donnée tout au plus que pour une approximation : l'équivalent latin exact serait * *sēderī*. — P. 130, il en faut dire autant de ἄνουσι = *sanvánti* : à *sanvánti* devrait répondre * ἄνϝαντι, cf. att. ἐξανύουσι. — P. 145 (et 570), sur *stoká* (goutte), il fallait au moins mentionner la conjecture de M. de Saussure [2], que je crois encore préférable. Il est vrai que M. F. n'admet pas non plus l'identité de * *speciô* et σκέπτομαι (p. 147). — P. 186, on est surpris de trouver sk. *sakrt* sous la racine *kart* (couper), alors que plus haut (p. 24) il a pris rang, bien plus vraisemblablement, sous le chef *ker* (faire). — P. 213, le mot mède σπάκα semble, d'après le texte d'Hérodote, être un accusatif : le thème doit être * *spak-*. — P. 238, pourquoi rattacher sk. *dā́nu* (humidité) à une racine qui signifie « répartir » ? — P. 263, *bráhman brahmán* ne se rattachent point à *barẓh* : ils signifient à l'origine « splendeur, resplendissant » et se comportent à l'égard de *bhrāj* comme *bhug* (φεύγω) par rapport à *bugh (biugan)*, alternance que M. F. admet sans difficulté [3]. — P. 276 : on a donné recemment une bien meilleure étymologie du sk. *nā́satya* [4]. — P. 310, *uç-ij* est, comme l'indique l'accentuation, un composé dont le second terme paraît être la racine *yaj* (sacrifier). — P. 324, si sk. *sákhā* est le gr. ἑπά-ων, lat. *socius*, il se rattache donc à la racine *seq* (suivre) : il faudrait alors expliquer l'aspirée indo-éranienne. — P. 330 : autant sk. *sasyá*, zd. *hahya* sont certains dans le sens de « céréales », autant sk. *sasá* l'est peu dans le sens vague de « nourriture », inventé par des commentateurs aux abois. Bergaigne traduisait partout « dormeur » (rac. *sas*). C'est le plus sûr. — P. 339 : de même, *visrúh* (cf. rac. *ruh* et le mot *vīrúdh)* signifie « rejeton » et non « ruisseau » ; mais il est possible que deux quasi-homophones se soient confondus. — P. 369, la dérivation de οὐ n'explique pas son sens négatif ; pour moi, je le tire de * *ówo*, supra p. 5. — P. 382, le sk. *catús* doit en réalité être restitué *catúr* = lat. *quater* = * *qet(v)ris*, supra p. 63. — P. 417, sous *ghrā* « odorare », joindre ὀσφραίνομαι [5]. — P. 418, χρυσός (υ long) ne saurait être * χρυδσός, et les rapprochements proposés pèchent au point de vue sémantique. — P. 425, lat. *cincinnus* est un emprunt certain. — P. 440, *taedet* : la phonétique reste en souffrance, et la sémantique s'accommode mieux de l'ingénieuse conjecture de MM. Bréal et Bailly [6]. — P. 450, pourquoi τοῖδε ne serait-il pas τεῖδε, si ἄλλοι est ἄλλαι ? — P. 491, sous *bhedo-*, ajouter fr. *bidon* (emprunt). — P. 511, * *kun-musia* ne peut expliquer le gr. κυνά-μυια : il y avait un doublet

1. Le texte porte τάλμιας, qui est inintelligible.
2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 162.
3. Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 267.
4. Colinet, *Vedic Chips*.
5. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 100.
6. *Diction. étymolog. latin*, p. 383.

kun- et *kwn* (n-voyelle). — P. 512. *meditor* : M. Bréal [1] croit à un emprunt grec (μελετάω), et les raisons qu'il en donne sont absolument convaincantes. — P. 522, sous *yĕr*, ajouter probablement Ἥρα (temps, saison, année divinisée). — P. 532, *lancea* est un emprunt selon Varron [2]. — P. 534, *lûna* (arch. *losna)* est sûrement pour **lucsna*, non pour **lucna*, et je saisis cette occasion pour protester contre la trop grande facilité avec laquelle l'auteur admet la chute d'une gutturale latine devant nasale avec allongement compensatoire. — P. 546, un redoublement quelconque est aussi peu admissible dans Ὀδ-υσσ-εύς que dans Ὠγ-υγ-ία (sic) : Ὀδυσσεύς est très probablement « le lumineux [3] » soit *ὠ-λυκ- = sk. *á ruc*, comme Ὠγυγία, où Calypso le retient, est sûrement « l'obscurité » ou « la cachette », soit ὠ-γυγ- = sk. *á guh*. — P. 571, un primitif **strozdhos* aurait donné en grec *στροσθος, et non στρουθος. — Mais, p. 580, un primitif **swigâ* a fort bien pu donner σιγή en doublet syntactique après un mot terminé par une voyelle, puisque le groupe *sw* médial devient σσ, cf. homér. κοιλ-σσαλος [4].

Je regrette d'être obligé d'ajouter que l'exécution matérielle laisse un peu à désirer. L'errata tient trois pages, ce qui n'est pas exagéré pour un aussi gros livre, mais il ne relève pas tous les lapsus. Certaines graphies paraissent à ce point systématiques, qu'on hésite à les ranger sous ce chef, encore qu'on n'en aperçoive point la raison : ainsi, M. F. pointe en bas tout *t* final indo-européen *(épekset* p. 78, *ébhût* p. 92, etc.), et pourtant l'on cherche en vain dans son tableau du phonétisme proethnique (p. XXIX) la mention d'un *t* pointé. Ailleurs, il introduit un *o* inconcevable à la finale du parfait primitif *(g'egomo* p. 401, *grégoro* p. 403, *g'heghono* p. 415), laquelle n'a pu être que *a* ou *e*; et ceci sans doute n'est point volontaire, puisque p. 431 il écrit correctement *gegóne*. Ce n'est pas volontairement non plus qu'il omet souvent l'esprit rude sur le ρ initial — car il écrit dans la même page ρέω ρεύσω ρυτός et ῥόος ῥοή (p. 151) — ou l'accent dans les mots sanscrits. Il est à souhaiter que le tome II soit revu avec plus de soin, et contienne pour le tome Ier une liste complémentaire de corrections dont ci-dessous quelques exemples [5]. Une cause de confusion fâcheuse réside dans l'identité du signe abréviatif pour

1. *Dictionn. étymolog. latin* p. 185.
2. Gell., *Noct. Att.*, XV, 30.
3. Ulysse est, bien entendu, un héros solaire.
4. Cf. Henry, *Gramm. comp.*, p. 76 i. n.
5. P. 2, l. 28, lire *áj* ; p. 5, l. 18, lire *vietá*; p. 8, l. 35, lire *áçva* ; p. 11, l. 31, lire ἄργυρος ; p. 42, l. 15, lire *çapho*; p. 96, l. 15, lire *neç* ; p. 106, l. 31, lire *Quirl* ; p. 108, l. 27, lire βραχύς ; p. 125, l. 5, lire *vâyas* ; p. 131, l. 14, lire *vrçtis* ; p. 140, toute la tête d'article *stha* est à revoir et à refaire ; p. 159, en bas, lire *ójîyâms* ; p. 193, l. 7, lire *agitari* ; p. 204, l. 14, lire *jahi vadhar* ; p. 220, l. 25, lire *hi*, l. 28, lire *hyás* ; p. 229, l. 14, lire *tri-çatám* ; p. 238, l. 15, lire *daviau* ; p. 250, l. 12, lire *pûteó* ; p. 286, l. 17, lire *mrlîká* ; p. 292, en bas, lire *çam yos*, *çám ca yóç ca* ; p. 334, l. 8, lire *çtarebyó* ; p. 339, l. 22, lire ἰός ; p. 374, l. 18, lire ὁ-νδρ (?) ; p. 424, l. 4, lire *cale-faciô* ; p. 496, l. 3, lire *frâc-tum*, etc.

« *Voir* » (siehe) et du signe abréviatif pour « sanskrit » : il faudrait *sk.* pour ce dernier.

Une dernière observation : la préface de M. F. contient, avec d'excellentes choses, des réflexions peu dignes d'un savant aussi sérieux. Il est amusant de l'entendre reprocher aux Français de ne point accepter le piteux vocable « Indo-Germains » parce qu'il leur déplaît d'emboîter le pas aux Germains, et engager avec grâce les Anglais à s'y rallier par la raison qu'ils sont des Germains eux-mêmes (p. x-xii). Que l'auteur se persuade que nous sommes tous, Anglais et Français, peu accessibles à cette rhétorique *ad hominem*. Si nous repoussons le mot « indogermanique », c'est que ce mot « weder kurz noch treffend ist », — je ne le lui fais pas dire — et qu'à tant faire que de choisir un terme inexact, c'est le moins qu'il soit commode. C'est pourquoi nous préférons « indo-européen », qui a tout au moins l'avantage d'une exactitude relative. Que si l'on se décidait pour la commodité, j'ai déjà avoué ma prédilection pour le terme « âryen » : il est inexact, soit, mais pas plus que « sémite » ou « chamite »; il est court, sonne bien, fournit aisément sa négative, car on ne peut nier que « anâryen » soit plus gracieux que « nichtindogermanisch ». Les vrais Aryens, on en serait quitte pour les nommer « Asiates » ou « Indo-Éraniens », comme je fais toujours. Mais passons; il en sera longtemps de cette question comme de celle du méridien-origine. La seule chose dont je veuille convaincre M. Fick, c'est que nous n'y mettons pas d'amour-propre national comme lui. La preuve, c'est que nous n'avons jamais proposé « Indo-Latins [1] », et que je me déclare prêt à ratifier son choix motivé d' « Arioteutes » (p. xxvii), s'il parvient à le faire prévaloir. Mais quoi ? il ne fait que le suggérer, et passe outre : serons-nous plus royalistes que le roi ?

Je ne voudrais point terminer sur une critique. Demain ce livre sera dans toutes les mains : Ariens, Teutariens, Indo-Germains, Indo-Européens et Japhétides le consulteront à l'envi, et les services qu'il rendra feront oublier les faiblesses que j'ai cru devoir signaler. C'est avec un sympathique respect qu'on saluera le monument si laborieusement élevé par l'un des vétérans de la science allemande.

V. HENRY.

---

399 — DELOUME. **Les manieurs d'argent à Rome** : les grandes compagnies par actions; le marché; puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire Paris, Thorin, 1890, in-8 de 500 p. Prix : 9 fr.

Le sujet traité par M. Deloume est très intéressant et a une grande portée. Mais il faut avouer qu'il est étudié dans le présent ouvrage d'une façon insuffisante; même dans le domaine juridique où il était plus spécialement compétent, l'auteur est loin d'avoir dit tout l'essentiel ; on n'a

1. Ce serait au moins aussi légitime : le méridien antipode de l'Inde passe à l'ouest du Mexique, où l'on parle espagnol.

qu'à lire, pour s'en convaincre, le chapitre qu'il consacre aux opérations des banquiers (p. 176 et suiv.) Quant à la partie historique, elle paraîtra également très sommaire ; je n'en indique pas les lacunes ; elles sautent immédiatement aux yeux.

M. D. s'est fréquemment servi des livres de seconde main; mais il n'a pas toujours consulté les meilleurs; parmi ceux qu'il a eu le tort de négliger, je me contenterai de signaler les travaux de M. Voigt. Beaucoup de textes, surtout épigraphiques, lui ont échappé ; j'en connais au moins une dizaine, d'une importance capitale, dont il semble ignorer l'existence. Sa méthode est peu rigoureuse. Voici un exemple de ses références (p. 30) : « Mommsen, t. IV, 46, III, XI; Duruy, p. 52, des Gracques à Auguste. Dion Cass. XLV, 16 ». Toutes ne sont pas aussi énigmatiques, mais la plupart sont très incomplètes. Les citations des écrivains grecs, en particulier de Polybe, sont faites d'après la traduction latine de la collection Didot. Les inscriptions du premier volume du C. I. L. sont, à plusieurs reprises, reproduites d'après le vieux recueil d'Egger, *Latini sermonis reliquiæ*. Enfin on trouve çà et là des erreurs assez graves sur des points de détail, qui attestent une connaissance superficielle de l'histoire romaine.

En somme l'ouvrage de M. Deloume n'est rien de plus qu'une ébauche. Il contient des remarques justes, même quelques vues personnelles; il témoigne du bon vouloir de l'auteur, du goût qu'il a pour les problèmes difficiles : mais il appelle une étude approfondie du même sujet, bien loin de la rendre d'avance inutile.

P. D.

---

400. — **An introduction to the latin language**, by Maurice C. Hime, 2e éd. I : The Accidence and Prosody, I-XXVII, I-156 ; II : The Syntax, etc., I-XVIII, 157-778. London, Simpkin, Marshall et Co ; Dublin, Sullivan ; 1890. In-8.

Ce manuel de latin comprend d'abord un exposé des formes et de la syntaxe avec des exercices. Mais de plus on y trouve les principales abréviations latines anciennes et modernes, le « syllabus of latin Pronunciation » ; des chapitres sur le calendrier et la division du jour, les monnaies et les mesures; des tables d'intérêt ; un chapitre sur les noms et les signes des nombres, et enfin, dans un pêle-mêle intitulé « notanda », des notions sur la composition et la dérivation, sur les figures de grammaire, sur le style et les formules épistolaires, sur les noms de personnes, etc. On le voit, l'auteur a cherché à être complet, sauf à ne pas ordonner très rigoureusement ces renseignements de nature variée. Il n'y a pas lieu de blâmer M. Hime d'avoir dépassé le cadre ordinaire des grammaires latines. Il n'est pas le premier à l'avoir tenté, et il y a plusieurs années déjà que M. Mommsen a déclaré que « l'étude de la forme des lettres, des chiffres, des abréviations, de l'interponction doit rentrer

dans la grammaire latine, historiquement et scientifiquement traitée [1] ».

La doctrine exposée dans le livre de M. H. est d'ailleurs assez exacte en général. Il aurait fallu pourtant établir une ligne de démarcation entre les diverses époques de l'histoire du latin; ce n'est pas là un raffinement, mais une simplification. En se plaçant à ce point de vue, M. H. n'aurait pas donné de règles d'emploi vagues et impraticables, à l'article de *quanquam* et de *quamuis* (p. 391); il n'aurait pas fait suivre une règle fausse et des exemples incorrects d'une remarque qui les contredit et qui est elle-même fort obscure, au paragraphe du participe en *-rus* (p. 459); il n'aurait pas parlé d'une prétendue ellipse de *ut*, dans *oportet seruias* (p. 531). Ce défaut tient à un autre plus général. M. Hime ne paraît être informé que très imparfaitement des études grammaticales poursuivies sur le continent. Autrement, il n'aurait pas donné une explication très contestable du parfait en *-si*, du parfait à voyelle longue (p. 561), du rapport de *tlatum* à *latum* (p. 563). De même, il n'aurait pas indiqué, comme différence entre *amatum esse* et *amatum fuisse*, des nuances de signification assez rares, et il aurait exposé la théorie générale de la distinction entre les formes passives composées avec *est*, *erat*, *erit*, *esse* et celles où entre *fuit*, *fuerat*, *fuerit* ou *fuisse*. On pourrait encore insister sur quelques observations moins importantes . Mais il convient de reconnaître que l'ouvrage est de nature à rendre service dans les écoles d'Angleterre, bien que la rédaction en soit verbeuse et prolixe, imperfection fréquente dans les livres qui nous viennent de ce pays.

P. L.

---

401. — Louis GUIBERT. **La commune de Saint-Léonard-de-Noblat au XIIIe siècle.** Limoges. V. Ducourtieux; Paris, A. Picard, 1891, grand in-8 de 243 pages.

Bonne et substantielle étude, comme toutes celles qui ont été publiées par M. Guibert, classé depuis longtemps parmi nos plus recommandables travailleurs provinciaux [3]. Le consciencieux érudit, après avoir donné un aperçu sommaire de l'histoire des communes du Limousin, décrit le château de Noblat et la ville de Saint-Léonard [4], s'oc-

1. *Hermes*, t. XXII, p. 596, n. 1.

2. M. H. écrit en toutes lettres *Caius* et en sigles G. et Gn. (pp. 660 et 661); les abréviations *d(e) s(ua) p(ecunia)*, *p(onendum) c(urauit)* ne sont pas spéciales aux monuments funéraires; p. 660, l'emploi du prénom ne paraît pas avoir été une marque d'intimité, comme on le dit généralement, cf. Tyrrel, *the Correspondence of M. Tullius Cicero*, I, 48-49.

3. Voir sur la couverture du volume la liste des publications de l'auteur. Je n'en compte pas moins d'une soixantaine, grandes ou petites. S'il en est quelques-unes de littéraires, et même de poétiques, la plupart concernent l'histoire et l'archéologie.

4. Il y a là des pages fort pittoresques et on est tout heureux de trouver en un érudit aussi sérieux que M. G. un aussi habile *peintre de paysage*.

cupe des seigneurs de Noblat et de leurs relations avec les évêques de Limoges, étudie l'origine du bourg de Noblat (VIIe ou VIIIe siècle) et les commencements (XIIe siècle) de la commune, continue en plusieurs chapitres pleins de choses l'histoire très mouvementée de cette commune, racontant les incidents divers de l'ardente lutte engagée entre les évêques et les consuls, nous montrant Gilbert de Malemort et les bourgeois devant le parlement, la commune en état de révolte ouverte, puis examinant tour à tour l'enquête de 1280, les arrêts du parlement de 1285 et de 1286, l'enquête de 1288, signalant l'intervention du roi au milieu de ces interminables débats, la nouvelle rébellion des bourgeois, la négociation de l'évêque avec le roi, la conclusion d'un traité de pariage auquel la commune oppose une énergique résistance qui se brise enfin contre de nouveaux arrêts. Il résulte du récit de M. G. et des pièces inédites, soit analysées, soit reproduites *in extenso*, qui servent de preuves à ce récit [1], que « le milieu du XIIIe siècle a été marqué non par une poussée de l'esprit d'émancipation communale, mais au contraire par une réaction bien caractérisée du pouvoir féodal contre les libertés des bourgeoisies ». Soit par la nouveauté de la thèse ainsi soutenue, soit par le mérite des recherches et de la mise en œuvre, le volume de M. Guibert mérite l'attention des travailleurs, et ceux-mêmes qui n'accepteraient pas toutes les idées de l'auteur, ne méconnaitront pas la haute valeur d'une monographie que l'on citera désormais dans toutes les discussions relatives non seulement à l'histoire particulière des communes limousines, mais à l'histoire générale de la France au moyen âge [2].

T. de L.

---

402. — **Œuvres complètes de Branthôme** publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreuses variantes et de fragments inédits, suivies des œuvres d'André de Bourdeilles et d'une table générale avec une introduction et des notes par Prosper Mérimée et M. Louis Lacour, archiviste paléographe. T. X., Paris, librairie Plon, 1891. Prix : 6 fr.

Cette édition des œuvres de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de

1. Voir à l'Appendice : *Extraits des privilèges de la ville de Saint-Léonard, produits par les consuls au procès de la commune avec l'évêque de Limoges* (huit documents, de 1213 à 1280); *Description et analyse sommaire de six rouleaux ou fragments de rouleau se rapportant au procès entre l'évêque de Limoges et la commune de Saint-Léonard, avec un relevé des noms, qualités, âge et demeure des témoins dont les dépositions sont consignées à trois d'entre eux* (1279-1308); *Extraits des dépositions recueillies aux enquêtes* (en neuf numéros); *Lettres et documents divers extraits des procédures* (onze pièces, de 1285 à 1307); *Procuration donnée par les consuls et la commune de Saint-Léonard aux États généraux de Tours* (1er mai 1308).

2. Nous allions oublier de mentionner une ample *Table alphabétique* (p. 215-240), une *Table méthodique* où sont très bien résumés les quinze chapitres de l'ouvrage et les pièces justificatives, un plan de la ville de Saint-Léonard.

Branthôme par la grâce du roi Henri II, commencée il y a plusieurs années par Janet dans ce format elzévirien si gracieux, si commode à la fois, et annotée par un écrivain dont les qualités maîtresses furent la netteté et la précision, méritait bien d'être continuée. Aussi nous félicitons les imprimeurs Plon et Nourrit d'en reprendre la publication interrompue depuis si longtemps, et nous leur souhaitons autant de succès qu'ils nous causent de plaisir.

Ce Branthôme qui, comme Ulysse, fit maints beaux voyages à travers les villes et les nations, qui connut Catherine de Médicis et sa cour « telle que jamais emperiere de Rome de jadis n'en a tenu », auquel la reine Marguerite, dans la préface de ses Mémoires, rendait ce témoignage flatteur d'être « un cavalier d'honneur, nourri des rois son père et frères, parant et familier amy des plus galantes et honnestes femmes de son temps, de la compagnie desquelles j'ay eu, disait-elle, ce bonheur d'être », allait pourtant, après beaucoup de déboires, offrir en aventurier ses services à l'Espagne contre la France, lorsqu'une chute de cheval lui fracassa les reins, et le rendit estropié et souffrant pour tout le reste de sa vie. Condamné par cet accident à une résidence forcée dans son abbaye, Branthôme, qui avait beaucoup vu et beaucoup retenu, se mit, pour se consoler, à écrire ses souvenirs. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'appréciation de ses œuvres complètes; nous dirons seulement quelques mots de ce tome dixième, intitulé *Recueil des Dames*, qui contient sept discours dont le deuxième sur Catherine de Médicis, le troisième sur Marie Stuart, le cinquième sur Marguerite, reine de France et de Navarre, sont les plus intéressants et aussi les plus développés. Branthôme commence par faire de Catherine de Médicis un portrait superbe : il prend plaisir à nous décrire sa beauté rayonnante, sa gorge blanche et pleine, sa toilette qui avait toujours quelque gentille et noble invention, sa grâce à monter à cheval jusqu'à l'âge de soixante ans, son adresse à jouer à la paulme « et à tous honnestes exercices ». Puis viennent des anecdotes qui nous la montrent simple, aimable, clémente même et surtout magnifique. De son amour effréné pour le pouvoir, de sa politique tortueuse, rien ou presque rien : sonder les cœurs et les reins, c'est l'affaire d'un historien comme Tacite, ce n'est pas celle de Branthôme qui n'est qu'un charmant conteur. Il dit pourtant qu'elle a taillé de la besogne à ceux qui voudraient faire un recueil de sa vie et de ses gestes, et il a raison, mais quand il ajoute *et de la belle*, on pourrait prendre cela pour de la plus fine ironie, si l'on ne connaissait sa sincérité. Est-ce à dire qu'elle soit seule responsable des guerres civiles et religieuses, des massacres qui désolèrent le XVI^e siècle, ou faut-il, comme Branthôme en rejeter l'horreur sur « ceux de la religion qui eurent grand tort de faire telles menaces qu'on dict qu'ilz faisoient »? Je ne crois pas que la question soit encore définitivement résolue, et elle ne le sera pas, tant qu'il y aura des historiens qui jugeront les faits avec leurs passions catholiques ou protestantes.

Le discours sur Marie Stuart, cette pauvre reine d'Écosse, est peut-être ce que Branthôme a écrit de plus délicieux, de plus attendrissant et en même temps de plus dramatique, mais ce n'est pas de l'histoire, c'est un beau panégyrique de la première ligne jusqu'à la dernière. Comme Ronsard, comme tous ses contemporains, P. de Bourdeilles est resté sous le charme de cette « divine beauté, de son doulx, mignard et agréable parler » : aussi les légèretés, les imprudences, les fautes morales de la jeune reine, ses caprices de femme passionnée, il les soupçonne à peine ou les excuse, et traite d'impostures, d'abus et de menteries les accusations portées contre elle. Il va jusqu'à souhaiter « qu'il vienne d'icy à quelques années quelque bon pape qui la canonise pour le martyre qu'elle a souffert en l'honneur de Dieu et de sa loy ». Même aujourd'hui que la lumière est faite sur ses actes, que de braves gens sont encore tout prêts à répéter cette parole d'un personnage de Walter Scott : « Eh bien! on peut dire tout ce qu'on voudra, maint noble cœur prendra parti pour Marie Stuart, même quand tout ce qu'on a dit d'elle serait vrai. »

C'est plus qu'un panégyrique, c'est un hymne *délirant* (le mot est, je crois, de Sainte-Beuve), que Marguerite de Valois, fille, sœur et femme de grands rois, inspire à Branthôme. « La clarté de sa beauté, dit-il, brusle tellement les ailes de toutes celles du monde qu'elles n'osent ny ne peuvent voler, ny comparestre à l'entour de la sienne. » C'est là une métaphore à la Pétrarque, qui était fort à la mode en ce temps là, mais dans ces éloges outrés, il y a quand même, on le sent bien, un accent de vérité. Branthôme aimait cette princesse qui l'avait distingué, et avec laquelle il entretint jusqu'à la fin un commerce littéraire. Il savait qu'à la beauté, à une générosité toute royale, elle joignait de l'esprit, de la finesse, « un grand entendement », et ces qualités, il les a fait délicieusement valoir. Quant aux *vertus morales*, ce n'était pas l'affaire de Branthôme de reprocher à son idole d'en avoir absolument manqué : d'ailleurs ni lui, ni Marguerite, n'avaient appris à connaître le sens de ces mots.

A. Delboulle.

---

403. — **La France à Madagascar, de 1674 à 1750,** par Léon Vignols. Paris, 1890, brochure in-8 de 13 p.

Ces quelques pages, extraites de la Revue de géographie, sont destinées à démontrer que, contrairement à des affirmations erronées [1], la France n'a jamais délaissé ses droits sur Madagascar et ne les a jamais laissé prescrire; l'auteur fait la preuve, par des citations de nombreuses ordonnances et instructions, que le Conseil royal ne se désintéressa pas de la Grande Ile, même aux temps où nos revers sur le continent nous empê-

1. L'auteur vise particulièrement l'ouvrage de M. Saillens et les paroles prononcées par M. G. Périn à la Chambre des députés (27 fév. 1886).

chèrent d'y maintenir une occupation effective : la Compagnie française des Indes, loin d'y cesser ses relations, les augmenta et les régularisa, y fonda des comptoirs. Tout cela devait être mis en lumière, pour ne pas laisser accréditer de fâcheuses erreurs, et on doit remercier M. Vignols de l'avoir fait.

H. D. DE G.

---

404. — **L'Europe et la Révolution française**, par Albert SOREL, membre de l'Institut 3e partie, La guerre aux rois. 1792-1793, Paris, Plon, 1891. In-8. 556 pages. 7 fr. 50.

Ce volume est le troisième du grand ouvrage de M. A. Sorel sur l'Europe et la Révolution. Il comprend deux livres, dont l'un a pour titre *L'Invasion et la République* et le second, *La Coalition et la Terreur*. Le livre qui traite de l'invasion et de la République, comprend cinq chapitres : I. *La guerre d'indépendance nationale* (le conseil exécutif où siège Danton, les plans de Le Brun, la campagne de l'Argonne), II. *La guerre d'affranchissement* (retraite des Prussiens, prise de Mayence, entrée des Français en Savoie et à Nice), III. *La guerre d'expansion* (conquête de la Belgique et décret du 19 novembre), IV. *La guerre de révolution* (décret du 15 décembre et exécution du roi), V. *La guerre de conquête* (rupture avec l'Angleterre et l'Espagne, les votes en Belgique et sur le Rhin, les annexions). Le livre qui s'intitule « la coalition et la Terreur », renferme quatre chapitres : I. *La trahison de Dumouriez*; II. *Le premier comité de salut public* (politique de Danton); III. *La guerre de terreur* ; IV. *Le gouvernement révolutionnaire*.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la façon à la fois large et lumineuse dont se déroulent devant nous les événements si pressés, si nombreux, de la fin de 1792 et de l'année 1793. L'auteur a su, avec beaucoup d'art et infiniment de clarté, et, on peut dire, avec le talent le plus admirable, exposer et répartir en chapitres toute cette suite de faits. Au milieu des détails qu'il a tirés des archives et des documents imprimés, au milieu des ingénieuses et pénétrantes réflexions dont il entremêle ses récits et ses tableaux, il ne cesse de montrer comment la France est amenée à déborder ses frontières, comment, en étendant sa propagande, elle étend son domaine et atteint les limites de l'ancienne Gaule, les limites naturelles. L'Europe l'a condamnée à la guerre; il faut vaincre, il faut pourvoir aux frais de la victoire, et, comme le déficit grandit, comme les assignats se discréditent, comme les caisses se vident d'espèces, il faut faire payer l'ennemi ; de là le décret du 15 décembre. Mais au lieu d'affranchir, la Convention municipalise; elle rompt avec les doctrines de 1789; elle équivoque sur les mots de *peuple* et de *liberté*; « elle ne reconnaît pour peuple qu'une catégorie sociale et pour liberté que le système révolutionnaire de la France ; elle exclue de son programme d'affranchissement

le premier article de la charte des peuples, l'indépendance nationale; elle soulève une résistance plus redoutable que celle des rois et de leurs armées, la résistance des peuples, suscitée par les principes mêmes de la Révolution française » (p. 237). De là les revers de Dumouriez et de Custine. Il faut dès lors, faire, non plus une « guerre de magnificence » mais une « guerre commune »; il faut envahir puisque l'offensive est un avantage; il faut faire vivre les armées aux dépens de l'ennemi, puisque c'est une économie; il faut occuper des territoires, puisque on a besoin de gages pour traiter plus tard; mais les peuples « suivront leurs destinées »; le décret du 13 avril reconnaît des puissances et la République renonce à s'immiscer dans le gouvernement de ces puissances, pourvu qu'elles la reconnaissent et qu'elles renoncent à se mêler de ses propres affaires. « La Convention fit ce qu'elle fit toujours, elle se plia aux faits accomplis et rendit un décret de circonstance. A mesure que les armées françaises s'étaient avancées dans les pays voisins, elle avait étendu ses ambitions et développé ses principes à l'avenant. Ainsi le décret du 19 novembre après Jemappes, le décret du 15 décembre après la déclaration du principe des frontières naturelles, les décrets de réunion après la conquête de la Savoie, de Nice, de la Belgique et de la rive gauche du Rhin. A mesure que les armées se retiraient sur les frontières de la France, la Convention, à son tour, se retirait pour ainsi dire sur ses premiers principes et resserrait ses ambitions; la République étant menacée, la Convention ne parlait plus que de la défendre; les frontières de la Gaule étant perdues, elle cessait d'en faire une loi de la nature; la propagande devenant impraticable, elle y renonçait; la France étant menacée d'invasion et de démembrement, elle se renfermait dans ces deux maximes fondamentales : la souveraineté nationale et l'indivisibilité de la République; enfin elle offrait la paix aux rois. On verra la suite des variations de cette assemblée sur ce grand objet, et l'on verra que ces variations n'ont jamais eu d'autre cause que les événements, les nécessités de la défaite ou les tentations de la victoire » (p. 388-389).

En même temps que M. S. nous explique ainsi les revirements de la politique conventionnelle, il nous décrit les efforts de la coalition et nous introduit, nous guide dans son *labyrinthe*. Les alliés réservaient à la France, aux mois de février et de mars 1793, un démembrement, même avec la restauration de la monarchie, et, en tout cas, un anéantissement de puissance; « les plus forcenés des conventionnels n'ont jamais menacé l'Europe de desseins plus effroyables que ceux qu'agitaient alors, dans leurs conversations polies et leurs lettres en style noble, les agents de la coalition; ce ne sont point des déclamations d'énergumènes : ce sont des intentions d'hommes d'Etat, froides et concertées » (p. 335). Et un instant, ces intentions parurent près de se réaliser. Au mois d'août 1793, après la victoire des montagnards, la France « aurait eu le temps de périr dix fois par l'incapacité de ses nouveaux maîtres et par le seul effet de leurs discordes qui ruinaient tout, paralysaient tout » (p. 439). Mais

les dissentiments des alliés nuisent encore plus à l'attaque que celles des républicains ne nuisaient à la défense; pendant que la Convention se déchire à Paris, la coalition piétine aux frontières, et, comme dit M. S., « il était plus aisé de mettre aux prises les monarchies de l'Europe que de réconcilier les factions de la République française ». La politique suspend en 1793 les mouvements des Austro-Prussiens qu'elle avait déjà ralentis en 1792; Frédéric-Guillaume II, réuni à Wurmser, aurait pu écraser les Français et s'emparer de l'Alsace; il s'en garde bien; il veut régler auparavant les affaires de Pologne. Toute cette histoire des compétitions et négociations relatives au partage de la Pologne est racontée par M. S. très nettement, sans aucune confusion, sans aucune obscurité; il la résume avec sa vigueur habituelle dans ces mots : « les intérêts des alliés se concentraient sur les conquêtes qu'ils pourraient faire en France et en Pologne, et leurs divisions au sujet des conquêtes à opérer en Pologne les empêchaient de s'unir pour conquérir en France » (p. 460).

Faut-il ajouter que, dans ce volume, comme dans les précédents, ressort avec force et un puissant relief — sans toutefois que l'auteur ait l'air d'insister — cette idée si vraie, si naturelle, mais si peu entrevue avant M. S., que la Révolution est l'héritière de l'ancien régime et ne fait que suivre les vieilles traditions? L'historien rapproche de la Saint-Barthélemy les massacres de septembre, et de l'invasion de Henri II l'invasion de Custine (p. 100). Lorsqu'il expose les vues révolutionnaires sur l'Italie, il montre que ce sont les anciennes vues d'agrandissement royal, qu'elles n'ont de révolutionnaire que le prétexte et qu'elles ont été ouvertes par des hommes d'ancien régime (p. 120). S'il touche en passant l'affaire des émigrés, il rappelle que les légistes de la Convention possèdent le répertoire de la jurisprudence établie sous Louis XIV (p. 185). S'il analyse le décret du 15 décembre, il montre que la Convention, en requérant des pays occupés l'entretien et la nourriture de la guerre, suivait les coutumes de tous les États de l'ancien régime (p. 236). Il remarque, à propos de la lutte engagée par les Anglais contre la France révolutionnaire (p. 322), qu'ils ne supportaient pas plus la propagande jacobine qu'ils n'avaient supporté le prosélytisme des jésuites et que, de même qu'au temps de Louis XIV, ils avaient besoin d'intéresser l'Europe à leur querelle, de « se faire Européens pour que l'Europe se fît anglaise ». Il rappelle, au grand moment de l'influence diplomatique de Danton, que le projet de liguer Suède, Danemark et Turquie venait des survivants de la diplomatie secrète (p. 396), et lorsque s'établit la terreur républicaine, la véritable « guerre aux rois », la terrible loi des représailles, il nous fait souvenir des anciennes guerres d'extermination et cite Louvois à côté de Barère (p. 471-472). Enfin, s'il retrace les projets des alliés, il compare la coalition de 1793 à celle de 1709; c'est toujours la même Europe, avide à la curée; mais c'est toujours la même France, et, de même que les convoitises des alliés firent de la guerre dynastique de Louis XIV une guerre d'indépendance nationale, de même les convoitises

des coalisés firent que tout bon Français confondit la cause de la Révolution avec celle de la France (p. 505-506).

Mais tout en explorant aussi ingénieusement le passé, M. S. jette parfois un regard vers l'avenir, et certains de ses aperçus méritent d'être notés au passage. Lorsqu'il expose les vues de Hénin et de Naillac, il montre « dès 1792, et sortant pour ainsi dire des cartons de la diplomatie classique, les desseins et les moyens de 1796, ceux de l'expédition de Bonaparte et ceux de la politique du Directoire » (p. 120). Lorsqu'il analyse le discours que Kersaint prononça le 1er janvier 1793, il fait voir que dans ce premier débat se révèle tout ce qui se passa depuis : « on discerne du premier coup toutes les conséquences de la lutte, les plus directes, comme le camp de Boulogne, les plus lointaines, comme le mouvement tournant par l'Inde, les plus démesurées, comme le blocus continental » (p. 245). Lorsqu'il cite le discours de Cloots qui veut joindre les bouches du Rhin à celles du Rhône et « détruire Carthage en Hollande », il s'écrie : « Telle est la force des choses, telles sont les nécessités de la guerre et les fatalités de la politique qu'un rhéteur banal (Barère) et un énergumène cosmopolite furent conduits à signaler comme la seule issue de la lutte, la conception hyperbolique à laquelle aboutira treize ans plus tard, au milieu du continent conquis ou assujetti, la politique du plus puissant inventeur militaire et du plus prodigieux spéculateur d'État que le monde ait connu : terrifier les royalistes, supprimer les Bourbons, anéantir l'Angleterre en la bloquant dans son île, voilà, dans les mois d'août et de septembre 1793, le programme du nouveau comité de salut public, et ce sera l'inévitable destinée de l'Empire napoléonien » (p. 477-478). Un autre discours, celui que fit Danton le 31 janvier, paraît également à M. S., non sans raison, très important et fécond en terribles résultats : « ces paroles échappaient, toutes véhémentes, à un homme qui était comme l'interprète spontané de la force des choses dans la Révolution. Elles s'imprimèrent profondément dans les esprits, et devinrent la maxime fondamentale de l'État pendant toute la durée d'une guerre qui dura vingt-trois ans. On cherchera vainement l'explication de l'avènement et de la chute de Bonaparte, le secret de ses desseins et le lien de l'histoire de la France sous l'Empire avec l'histoire de la République, si on ne le cherche là. La portée du discours de Danton dépassait beaucoup sa pensée. Danton n'en discerna les conséquences qu'à l'application, quelques semaines plus tard, en quoi il se montra politique; il s'effraya ce jour-là et recula sur lui-même; mais il était trop tard. Les paroles du 31 janvier étaient de celles qui une fois lancées ne s'arrêtent plus; elles ont des ailes, et le souffle du temps les porte avec soi. » (p. 279.)

Le portrait de Danton, dont le nom revient si souvent dans ce volume, est de tout point excellent. Il faudrait le citer entièrement; bornons-nous à quelques extraits. « Familier, exubérant, sans aucun scrupule sur les moyens, encore moins sur les liaisons, tenant que la politique, ce sont les

hommes, et que les hommes sont faits pour qu'on joue de leurs passions, de leur sottise et de leurs vices, on le voit mêlé à toutes les agitations, répandu dans tous les complots, la main dans toutes les séditions, orateur aux Cordeliers, meneur dans les sections... A le considérer, on s'étonne d'apprendre qu'il n'a pas trente-trois ans. Il n'a rien du jeune homme. Il apparaît fier, puissant, massif, presque monstrueux. Mais ses traits, hideux dans la colère, s'illuminent tout à coup et s'adoucissent sous l'éclat d'un sentiment généreux, sous le frisson de l'amour, dans l'effusion de la sympathie, dans l'emportement de l'enthousiasme. Il est homme; il l'est surtout par l'intensité de ses passions et la fougue de ses revirements. Il supprime qui lui fait obstacle; il ne saurait demeurer vindicatif à des ennemis vaincus. Il sera toujours prenable par les entrailles, accessible à la pitié; il conserve dans les pires fureurs un fonds toujours sensible d'affection, des larmes qui montent à ses yeux comme l'écume à ses lèvres..... Il ne se pique pas de théories sociales, il ne se soucie point de gouverner l'homme idéal; il s'occupe de mener les hommes qui l'entourent, qu'il connaît, avec lesquels il vit... Mais il lui manque l'harmonie des facultés, la tension de l'esprit, l'impulsion sourde et continue de la volonté, cette persistance de vues et de moyens que donne l'ambition personnelle et concentrée. Le travail méthodique l'excède; les écritures l'énervent. Dans le péril, il a toutes les audaces; dans le courant de la vie, il a toutes les paresses. Bien que ses paroles aient porté loin dans l'avenir, son action présente s'arrête à l'étreinte de son bras » (p. 10-13; et p. 427-429).

Citons encore, outre cette merveilleuse peinture, le portrait de Thugut, l'appréciation des Girondins, et parmi les plus beaux chapitres de l'ouvrage, le procès de Louis XVI (p. 184-197 et p. 264-270), et nos lecteurs seront convaincus avec nous que ce troisième volume est tout à fait digne des précédents : on y trouve la même ampleur, la même abondance de choses, de détails, d'idées, et aussi la même clarté, le même enchaînement logique, et tout cela est plein d'éclat, de mouvement, d'entraînante chaleur; bien peu d'historiens ont su, comme M. Sorel, joindre à l'étendue des connaissances, à la profondeur de l'analyse, à la hauteur et à l'originalité des vues une telle vigueur, une telle vivacité de style et unir le brillant au solide [1].

A. Chuquet.

---

1. P. 1 lire au lieu de *Campagne de l'Argonne* « Valmy »; — p. 49, on ne peut dire que Dumouriez « n'a point pris part au combat de Valmy » (*Valmy*, 196-197 et 212); — p. 100, c'est le père de Boehmer, et non Boehmer, qui était « professeur de droit canon à Gœttingue »; — p. 102, Vogt doit être barré de la liste des fanatiques; — p. 103, Forster n'avait pas « trouvé le bonheur intime »; — p. 104 Stamm était Alsacien, et non Mayençais; *id.* l'Électeur a quitté la ville le 4, et non le 5 octobre; — p. 109, Neuvinger n'a pas « saisi quatorze millions de florins; » — p. 169, lire Carra (*Barra*); — p. 178, écrire Hofmann et non *Hoffmann*; — p. 289, il est impossible que les Prussiens aient « le 5 janvier occupé Kastel »; *id.*

405. Costa de Beauregard, **Les dernières années du roi Charles Albert** (Épilogue d'un règne. Milan, Novare et Oporto.) Un vol. in-8, de xvi-587 pp. avec un portrait du roi Ch.-A. (Eau forte de R.-Victor Meunier), Paris, Plon et Nourret, 1890. Prix : 7 fr. 50.

Le marquis de Beauregard a jadis consacré à la jeunesse du roi Charles Albert un volume curieux, en grande partie établi sur des documents inédits provenant d'archives particulières; mais le portrait qu'il y traçait du prince qu'il nomme, comme un simple héros de Paul Féval « *Le Roi mystère* », avait soulevé de nombreuses critiques, assez souvent justifiées, dont nous avons rendu compte ici-même. Dans son nouvel ouvrage, M. C. de B., négligeant le récit des années tranquilles du règne de Charles Albert, reprend l'histoire du roi au début du réveil italien de 1848 et la conduit jusqu'à sa mort à Oporto. Il n'a pas eu pour ce volume les mêmes ressources d'inédits que pour le précédent (sauf quelques lettres de Charles Albert et du feu marquis Costa); aussi a-t-il tiré ses informations des ouvrages imprimés contemporains, auxquels il se réfère d'ensemble à la fin de sa préface, et il ne semble pas qu'il ait consulté les archives italiennes : ce volume a donc le caractère d'une compilation. — L'auteur avait à y étudier la révolution lombarde et la guerre austro-sarde de 1848, le caractère de Charles Albert et son attitude vis-à-vis des libéraux italiens, sa politique vis-à-vis de l'Autriche. Sur la révolution lombarde et la guerre de 1848, il n'y a presque rien de nouveau. La peinture du caractère du roi a, malgré qu'en ait l'auteur, une teinte apologétique trop accentuée, et l'auteur n'impose pas sa conviction, à savoir que Charles Albert n'a été qu'un mystique et qu'un illuminé. Cela est certainement vrai pour la dernière période de son règne: « *Le roi*, écrivait le père de l'auteur, s'abandonne à la fatalité où

---

il y a contradiction entre ces deux phrases qui se suivent à quelques lignes de distance « les Prussiens cernaient la place » (Mayence) et « on s'attendait à voir Mayence bloqué »; *id.* Grégoire et Simon étaient, non des représentants, mais des commissaires du pouvoir exécutif; — p. 348, l'aile gauche, à Neerwinden, fut accablée par l'archiduc Charles, et non par *Clerfayt*; — p. 350, le personnage qu'on a toujours nommé jusqu'ici Potocki, s'appelle et signe *Patocki*; — *id.* 67 membres assistaient à la première séance, 90 ont voté la réunion, et non *cent*; — p. 361, lire Le Veneur au lieu de *Leveneur*; — p. 363, le *général* Tauentzien n'était encore que major; — p. 373, « Custine quitta Mayence et vint s'établir autour de Wissembourg »; il fallait dire que c'était à la suite d'une déroute, celle de Bingen; — p. 421, Corbeau de Saint Albin était-il un « ami particulier » de Danton? M. S. ne l'aurait-il pas confondu avec Rousselin, son fils adoptif? En tout cas, ledit Corbeau, lieutenant-colonel au 5e d'artillerie, n'était plus à Mannheim au mois de juin, puisque le 4 mai Custine le fait arrêter; — p. 427, c'est Basire et non *Barère* qui a prononcé le mot « nous avons fait un pacte avec la mort »; — p. 439, Saint Cyr qui n'est pas toujours véridique, a eu tort de faire de Carlenc un *capitaine de dépôt*; il était lieutenant-colonel du 11e dragons; — p. 483, écrire archevêque et non *évêque* (il s'agit de l'électeur de Mayence); — p. 513, Jeanbon n'a pas été pasteur *au désert* (c'est à Castres et à Montauban); — p. 532, je crois que Blanié (ou plutôt Blanier) s'occupait plus d'observations militaires et diplomatiques que de propagande révolutionnaire.

qu'elle doive le conduire. Il croit son concours nécessaire à une volonté supérieure manifeste. « Mais il faut chercher la clef de la politique de Charles Albert dans ses relations avec les libéraux et les carbonari, et dans la trahison par lui commise à leur égard, qui le condamnèrent à n'être jamais cru, par l'Autriche, quand il parlait de réaction, par les libéraux, quand il parlait d'italianisme. — Enfin, dans le récit de la guerre de Novare, l'auteur me semble trop diminuer au profit du roi la part des révolutionnaires des Cinque Giornate. — Ce livre est gâté par l'allure romanesque et mélodramatique, assez déplacée, que lui a donnée l'auteur. Il y a trop de citations étrangères au sujet, trop de *pensées* générales plaquées çà et là, trop de mise en scène, de dialogues, d'alinéas, de points suspensifs. M. Costa de Beauregard a cité avec raison ce mot de Charles Albert : Ma vie a été un roman. Cela ne l'autorisait pas à l'écrire avec des tendances au feuilleton. Ce sont ces défauts de style et de méthode qui diminueront, plus que les idées contestables, mais toujours intéressantes de l'auteur, l'autorité et la valeur historique de ce livre estimable.

L. G. P.

---

406. — **La politique française en Tunisie,** par P. H. X. Paris, Plon, 1891, in-8 de xi-489 p.

A proprement parler, cet ouvrage ne relève pas de la critique historique ; c'est, avant tout, un plaidoyer politique, destiné à démontrer que le *protectorat* offre au protecteur tous les avantages de l'*annexion*, et n'a aucun de ses inconvénients. On pourrait en dire long à ce sujet, et demander ce qu'il arrivera, au jour inévitable où le souverain protégé, cédant à un caprice, ou à l'influence d'une nation hostile, déclarera vouloir désormais voler de ses propres ailes. Mais ce n'est pas ici que nous pouvons entamer une semblable discussion, et nous nous contenterons d'observer que, d'après les leçons du passé, tous les protectorats se sont fatalement terminés par la conquête ou le délaissement du pays occupé.

L'auteur[1] passe successivement en revue les causes de l'intervention française, cette intervention elle-même, et le mode de gouvernement qui lui succéda ; il fait tout particulièrement l'éloge des moyens employés depuis quelques années, et nous montre (ce qui est, du reste, incontestable) que la Tunisie est mieux gouvernée qu'elle ne l'avait jamais été, et que les Indigènes n'ont qu'à se louer du changement survenu. Les nombreux détails donnés sur l'administration du Beylik et sur l'organisation des divers services rendent cet ouvrage très instructif et très intéressant.

H. D. de G.

---

1. On peut lire : *les auteurs*.

407. — **Chansons populaires de la France**, a selection from French popular ballads, edited with introduction and notes by T. F. Crane, New-York, Putman, 1891, in-32, xxxix et 282 p. 7 fr. 50.

Volume aimable de tout point, très élégant et très joli. M. Crane, un érudit et un délicat que nos lecteurs connaissent bien, y réunit quatre-vingt-trois chansons narratives de notre pays. Il les a fait précéder d'une intéressante préface (p. xxxix) qui retrace l'histoire de la chanson populaire en France et en expose les traits essentiels. En outre, il a mis à la fin de son volume des notes qui expliquent les rares difficultés du texte et indiquent les chansons similaires. On saura le plus grand gré à M. Crane de cette charmante anthologie qui fera connaître notre poésie populaire au public des États-Unis.

C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 juillet 1891.

M. Menant commence une lecture sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes ou hittites. Il expose les méthodes employées jusqu'ici par les savants qui se sont occupés de ces recherches, et il fait ressortir l'importance de l'inscription bilingue dite de Tarkondemos, qui doit servir de base à tous les travaux sérieux sur cette matière. Il ajoute que, suivant une méthode indiquée par E. Burnouf, il a dressé une liste générale des signes de l'écriture hétéenne, qui comprend 148 caractères au moins : par l'examen de la position que chacun de ces signes occupe dans les textes, il croit pouvoir déterminer la valeur d'un grand nombre d'entre eux.

M. Edmond Le Blant lit une note sur une grosse pièce d'argent du temps de Charles VII, qui a fait partie de la collection Benjamin Fillon et est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale. C'est une sorte de talisman : on y lit les noms des trois rois mages et diverses formules mystiques, parmi lesquelles figure un mot cabalistique dont on connait quelques autres exemples : *Ananizapta*.

M. Salomon Reinach communique à l'Académie une inscription grecque récemment découverte à Erythrée, dont une copie lui a été envoyée par un antiquaire de Smyrne, M. Contoléon. C'est un petit poème d'une facture agréable, gravé sur un bloc de marbre dans une grotte consacrée aux Nymphes Naïades, où se trouvait une fontaine ornée de sculptures. La Sibylle y raconte qu'elle est fille d'une Naïade et d'un certain Théodore, qu'elle est née à Erythrée et qu'elle a vécu neuf cents ans, pendant lesquels elle a parcouru toute la terre. « Maintenant, ajoute-t-elle, je suis de nouveau assise auprès de la pierre sur laquelle j'ai rendu mes oracles, jouissant de l'agréable fraîcheur des eaux; je suis heureuse de voir venir le jour où j'ai prédit qu'Erythrée serait bien gouvernée et prospère, à l'arrivée d'un nouvel Erythros dans ma chère patrie. » Le personnage ainsi désigné comme second fondateur d'Erythrée est sans doute un empereur romain du IIe siècle de notre ère, peut-être Lucius Verus, qui visita l'Asie-Mineure en 164. Il existait une vieille querelle entre la ville d'Erythrée et celle de Marpessos, qui prétendaient l'une et l'autre avoir donné le jour à la Sybille : le but principal de cette inscription est d'affirmer les droits d'Erythrée. M. Salomon Reinach fait connaître quelques autres textes découverts au même endroit et exprime le vœu que des fouilles y soient instituées; elles ne manqueraient pas de donner des résultats intéressants.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : Lovatelli (la comtesse), *Miscellanea archeologica*, II ; — par M. Boissier : Cuq (Éd.), *Institutions juridiques des Romains*, fasc. II.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35-36 — 31 août-7 septembre — 1891

408. — A. Erman. **Die Mærchen des Papyrus Westcar** (fasc. v et vi des *Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen*) : — I. *Einleitung und Commentar* (mit 12 Lichtdrucktafeln), 72 p. — II. *Glossar, Palæographische Bemerkungen und Entstellung des Textes*, 84 p. et xxiii pl. autographiées. In-4. Berlin Spemann, 1890.

Le *Papyrus Westcar* est demeuré longtemps inconnu. Donné à Lepsius, il y a plus de trente ans, par une dame anglaise, miss Westcar, il fut acquis en 1886 par le Musée de Berlin, et, dès le 14 mai 1886, une brève analyse, due à la plume de M. Erman, en révéla le contenu. C'était un recueil de contes fantastiques à joindre aux nombreux débris que nous possédons de la littérature romanesque des anciens Égyptiens. Je n'en indiquerai pas ici le détail : qui voudra, pourra les lire dans la seconde édition de mes *Contes populaires de l'Égypte antique*. M. E. avait bien voulu m'envoyer une transcription hiéroglyphique de plusieurs pages, et une traduction allemande qu'il m'autorisa à traduire en français et à insérer dans mon petit volume : c'est une libéralité dont je l'ai remercié déjà, mais dont je ne saurais trop le remercier. Les principaux héros de l'ouvrage sont des magiciens célèbres en leur temps, et dont les princes de la famille royale racontent les prodiges au roi Khéops. Khéops lui-même est témoin d'un miracle opéré par un sorcier dont on lui signale l'existence, puis apprend que ses descendants seront détrônés, trois générations après lui, par des enfants que le dieu Râ vient d'avoir d'une prêtresse du temple de Sakhibou. Nous connaissions, par Hérodote et par d'autres historiens grecs, plusieurs contes appartenant au cycle traditionnel de Khéops et des rois constructeurs de pyramides. Le *Papyrus Westcar* nous a rendu la première version authentique que nous possédions d'un conte nouveau : je ne désespère pas de voir reparaître

un jour ou l'autre l'original de quelqu'un des récits que le bon Hérodote nous a transmis sur la foi de ses guides.

M. E. a déjà consacré à l'étude grammaticale du *Papyrus Westcar* un mémoire fort complet, que j'ai signalé en son temps [1]. Il nous offre à présent le texte même, sous plusieurs formes. Avant tout, la reproduction photographique, planche à planche, et en grandeur naturelle de l'original. C'est un véritable service rendu aux étudiants. Les fac-simile ordinaires ne donnent jamais qu'une idée incomplète de l'apparence d'un manuscrit. Ils ne tiennent compte ni des teintes plus ou moins sombres du papyrus, ni des nuances de l'encre, ni surtout de ces taches et de ces traits presque imperceptibles, de ces écorchures, qui sont réparties à la surface des parties d'où la pellicule d'encre est tombée, et qui permettent souvent de rétablir à coup sur des lettres, des mots, des lignes entières dont on désespérait au premier coup d'œil. Le plus habile dessinateur ne réussit pas toujours à rendre ces aspects fugitifs du manuscrit, et les restes qu'il saisit et fixe sur la pierre, le rouleau de l'imprimeur les empâte d'une encre sans finesse, la presse les écrase, et dans la plupart des endroits où le document porte encore des traces susceptibles de lecture, le fac-simile lithographique n'a plus que des taches lourdes et sous lesquelles on ne peut démêler aucune forme. Le fac-simile photographique de M. E. est d'une bonne teinte et d'un bon tirage. Il serait insuffisant dans les endroits où l'usure a graissé et embû la surface du papyrus, si M. E. n'avait pris la précaution d'y joindre une transcription complète, page à page et ligne à ligne, en caractères hiéroglyphiques. Elle présente l'avantage d'être plus complète que le papyrus ne l'est actuellement. Lepsius avait fait exécuter un calque par M. Weidenbach : depuis lors, plusieurs parcelles se sont détachées, emportant des portions d'écriture, et la copie d'autrefois renferme plus de texte que l'original d'aujourd'hui. M. E. a incorporé dans sa transcription tout ce qui nous a été conservé de la sorte. Un glossaire, une traduction, une transcription, un commentaire suivi, qui renvoie sans cesse au mémoire grammatical publié il y a deux ans, sont joints au double texte. Une étude de paléographie comparée termine l'ouvrage. M. E. y a esquissé sommairement l'histoire de la cursive égyptienne entre la XIIe dynastie et l'apparition du démotique vers le VIIIe siècle av. J.-C. C'est un sujet qu'on a singulièrement négligé jusqu'à présent, et les quelques pages que M. E. lui a consacrées sont du plus haut intérêt.

M. E. qui a hérité si justement la place et le titre de Lepsius au Musée de Berlin a tenu à honneur de faire connaître, aussi vite qu'il l'a pu, un des legs les plus précieux que son prédécesseur a laissés à notre science. S'arrêtera-t-il là? Lepsius avait promis, en 1849 [2], le texte

1. Cfr. *Revue critique*, 1890, T. I, p. 422-423.

2. Lepsius, *Vorläufige Nachricht über die Expedition, ihre Ergebnisse und deren Publikation*, p. 32.

explicatif de son grand ouvrage les *Denkmäler aus Ægypten und Æthiopien;* mais diverses raisons l'ont empêché de tenir sa promesse. C'est, du reste, la destinée de ces œuvres gigantesque de demeurer inachevées, et l'on sait que Champollion lui-même est encore à moitié inédit. Tels qu'ils sont les *Denkmäler* sont presque inintelligibles dans certaines de leurs parties. Les volumes consacrés à l'architecture contiennent un nombre considérable de plans et de coupes qui ne peuvent être expliqués ni utilisés faute de commentaire. Les volumes de dessins et d'inscriptions ne sont pas plus faciles à étudier. Lepsius a choisi des tableaux dans un ensemble, il a isolé des figures, il a extrait une ligne par ici, deux par là, d'inscriptions parfois assez longues; souvent enfin, il a supprimé les représentations qui accompagnaient une inscription. Il a eu bien certainement ses raisons pour en agir de la sorte, mais ces raisons quelles sont-elles? Mon impression est qu'en général, il choisissait de préférence, parmi les monuments, ceux qui lui paraissaient renfermer des faits à l'appui de son système d'histoire ou de chronologie égyptienne, et que les *Denkmäler* sont surtout les matériaux et les pièces justificatives de son *Königsbuch*. Il n'en est que plus nécessaire de savoir l'origine exacte de beaucoup des sujets qu'il a reproduits, le site où ils se trouvent et qu'il a indiqué trop brièvement au bas des planches, la valeur qu'il y attachait. Enfin la publication des *Denkmäler* n'a point épuisé ses portefeuilles. Ils renferment encore des copies de monuments dont plusieurs ont disparu depuis lors. Ce serait rendre un service réel à l'Égyptologie que de mettre en ordre les notes de Lepsius, d'en composer le texte manquant, et d'y joindre les inscriptions demeurées inédites jusqu'à ce jour: M. Erman est tout indiqué pour entreprendre ce travail, et le gouvernement allemand d'aujourd'hui ne lui refusera certainement pas les subventions que le gouvernement prussien d'il y a cinquante ans avait si libéralement accordées à son prédécesseur.

G. Maspero.

---

409. — **Catalogue of oriental coins in the British Museum,** vol. IX et X additions to vol. I-VIII by Stanley Lane Poole and Reginald Stuart Poole. 2 vol. in-8. 1889-1890, London, printed by order of the Trustees. 33 pl. en héliograv.

Ces deux volumes ferment la série des Catalogues des monnaies musulmanes proprement dites, publiés par les administrateurs du British Museum. Il a été déjà rendu compte, à plusieurs reprises, dans la présente *Revue*, de cette importante publication commencée en 1875 et qui a été menée à si heureuse fin, ce qu'aucun autre établissement public en Europe n'a encore eu la bonne fortune d'obtenir.

Les pièces décrites dans ces deux volumes supplémentaires (au nombre de huit cent quatre-vingt-dix) ont été acquises depuis la rédaction des volumes antérieurs et proviennent des collections Soubhi-Pacha, Co-

dera-y-Zaïdin et Houtum Schindler, ce qui donne un ensemble d'environ quatre mille quatre cent médailles pour l'état actuel de la collection anglaise. Les additions portent principalement : sur les Khalifes orientaux qui sont augmentés de moitié (mille quatre cent pièces au lieu de neuf cent), la série des Arabes d'Espagne qui de cent quatre-vingt est portée à quatre cent quatre-vingt-dix, les Ghaznévides dans la même proportion, les Mongols de la Perse, les Chirvanides, les Khans du Turkestan — et sur un assez grand nombre de petites dynasties peu connues et jusqu'ici non représentées dans les collections telles que : les Bektegi-nides d'Arbil, les Selgharides de Chiraz, les Rasoulides du Yemen, les Mirdasides d'Alep, les Atabeks-Bourides, les Saldoukides de l'Iran, les Aïoubites d'Arabie, etc.

Parmi les nouveautés on peut citer : un dinar unique du khalife abbasside El-Moktefi de l'an 548 H, qui manque à notre collection française — quatorze dinars samanides — trois médailles de Aïch ben Saad gouvernante de Chiraz sous Abaka-Khân en 676 et 684 H. (cette pièce rarissime avait été publiée en 1834 par Fraehn parmi les monnaies de Abaka, mais les noms de Aïch n'avaient pas été lus) — un dinar du sultan fatimite El-Hakem frappé à El-Kahira (le Caire) en 394 H. — des pièces fort intéressantes des gouverneurs abbassides de Sana — et des dinars ou dirhems, la plupart inédits, de princes qui n'ont eu que des règnes très courts et dont quelques-uns d'entre eux ne sont même connus que par leurs monnaies. J'ai relevé presque une centaine de ces monnaies inédites que les rédacteurs du Catalogue auraient dû signaler dans l'introduction pour faire ressortir l'importance de leurs *additamenta*. Une des pièces les plus intéressantes parmi les modernes est le *talari* de 20 piastres frappé à Khartoum dans le Soudan par le fameux El-Mahdi le vainqueur de Gordon en 1302 H. (1885); le nom du rebelle est écrit en forme de *toghra* à l'imitation du chiffre impérial ottoman.

Le supplément contient enfin la description des monnaies arabo-chrétiennes des premiers temps de l'Hégire frappées en Syrie, en Afrique et en Espagne à l'imitation des monnaies byzantines, la plupart avec des légendes latines qui ont été si heureusement déchiffrées par M. Lavoix (v. *Rev. critique*, 21 mai 1888) dans son Catalogue de 1887. Les rédacteurs du Catalogue anglais ne paraissent pas avoir connu le travail du savant français, car ils donnent comme incertaines des légendes que l'on pourrait lire, au moins quelques-unes d'entre elles.

L'ouvrage se termine par trois index fort importants : la liste de toutes les pièces frappées, année par année, avec les noms des princes depuis l'an 77 H., qui est la plus ancienne date coufique de la collection anglaise (Le cabinet de France remonte aux années 40, 73, 75 et 76 H.) jusqu'à nos jours — la liste des ateliers monétaires, au nombre de trois cent soixante avec l'indication des souverains — et enfin l'index de tous les sultans, princes, émirs et gouverneurs dont les noms sont sur les monnaies, avec renvoi à la dynastie à laquelle chacun d'eux appar-

tient, détail très utile, vu le grand nombre d'homonymes. Ce dernier index, qui contient environ onze cents noms, complété par la liste des titres arabes se trouvant à la fin de chacun des huit premiers volumes, constitue un véritable répertoire de l'onomastique musulmane. En donnant ces deux volumes de supplément, les rédacteurs du Catalogue du British Museum, MM. Stanley Lane Poole et Reginald Stuart Poole, ont complété dignement une œuvre considérable très appréciée des Numismatistes et qui a rendu en même temps de grands services aux Orientalistes.

F. Drouin.

---

410. — **The Latin Heptateuch**, published piecemal by the French printer William Morel (1560) and the French Benedictines E. Martène (1733) and J.-B. Pitra (1852-88), critically reviewed by John E. B. Mayor. London, C.-J. Clay; Cambridge, University Press. Warehouse. 1889. LXXIV-268 pp. in-8.

411. — **Cypriani Galli poetae Heptateuchos**, ex recensione Rudolfi Peiper (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiæ Litterarum Vindobonensis. vol. XXIII). Pragae et Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. XXXIX-348 pp. in-8.

Dans les derniers siècles de l'Empire, un chrétien assez familiarisé avec la littérature classique mit en vers latins les principaux livres historiques de l'Ancien Testament. Ce qui reste aujourd'hui de cette entreprise a été publié successivement au hasard des découvertes dans les manuscrits : en 1560, cent soixante-cinq vers de la Genèse, par Guillaume Morel ; en 1773, mille quatre cent quarante-un vers de la Genèse, par dom Martène; en 1852 et en 1888, cinquante-sept nouveaux vers de la Genèse (qui atteint le chiffre de mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit vers), l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué, les Juges. Ainsi l'on est arrivé à reconstituer la collection mentionnée dans les anciens catalogues sous le titre d'Heptateuque. Il est probable que nous n'avons là qu'une partie d'un vaste ensemble. On a retrouvé des vers isolés des quatre livres des Rois, des deux livres des Paralipomènes, de Job, et d'anciens catalogues mentionnent Judith et Esther.

La date et le nom de l'auteur ont été longtemps en discussion. On a mis Juvencus et saint Avit en avant. Mais les incorrections prosodiques sont trop nombreuses pour permettre de défendre l'une ou l'autre opinion. M. L. Müller, le premier, a vu juste, quand il a attribué l'Heptateuque au ve-vie siècle. On trouve, en effet, dans cet ouvrage des imitations de Claudien et d'Ausone, tandis qu'il a certainement[1] été imité par Cl. Marius Victor, mort avant 450 et vraisemblablement peu après 425. C'est donc entre cette date et 397 (panégyrique de Claudien sur le quatrième consulat d'Honorius) que doit se placer la composition de l'Heptateuque. Ainsi s'explique l'emploi d'une ancienne version de la Bible au lieu de la Vulgate de saint Jérôme. Quant à la personne de l'auteur,

1. Le fait est pourtant mis en doute par M. Petschenig.

on ne sait rien ; les manuscrits l'appellent Cyprien, et M. Peiper l'avait identifié avec Cyprien, évêque de Toulon et disciple de Césaire d'Arles ; mais le personnage à identifier vivait au commencement du vie siècle, et non au commencement du ve siècle. C'était vraisemblablement un Gallo-Romain, comme semblent le prouver certaines particularités de langage et la présence de l'Heptateuque dans une sorte de *Corpus* de poètes chrétiens dont les principaux sont Cl. Marius Victor et saint Avit.

La préface du livre de M. Mayor résume, un peu longuement, l'état de la question. Elle contient beaucoup de citations, beaucoup de digressions sur les idées et sur les personnes. Elle n'en est pas moins fort intéressante et présente au lecteur tous les documents importants relatifs à l'histoire littéraire de l'Heptateuque. C'est aussi là qu'on peut se faire une idée de l'importance de ce texte au triple point de vue de la science des anciennes versions de l'Écriture, de la connaissance de la prosodie des derniers temps et de la paléographie. Le volume lui-même est consacré à des interprétations, à des émendations, à des rapprochements qui ne laissent presque pas un seul vers inexpliqué. Le travail de M. M. est une excellente introduction à l'étude si difficile des auteurs latins chrétiens. C'est un secours indispensable à qui voudra lire l'Heptateuque. L'éminent *scholar* qui nous a donné la meilleure édition de Juvénal comprend que la philologie doit étendre son domaine et il donne un exemple excellent. Si parfois, comme dans l'Introduction, on pourra faire des réserves sur certaines assertions de l'auteur, on accueillera toujours avec une respectueuse sympathie des sentiments exprimés avec tant de sincérité et de largeur généreuse [1].

M. M. a dédié son livre au cardinal Pitra qui est mort avant la fin de l'impression. A la touchante inscription mise par M. M. à la dernière page, il est piquant d'opposer le jugement de M. Peiper (p. xiii) : « Ex his tribus libris parum diligenter enotatis J. B. Pitra, proditor potius quam editor Cypriani dicendus... fragmenta edidit... cum imaginibus codicum parum scite factis..; multo post totum librum Iudicum, etc... non maiori

1. M. M. s'est exagéré (p. 62, n.) la portée des distinctions purement honorifiques dont a été revêtu l'abbé Gaume, l'iconoclaste auteur du *Ver rongeur*. La meilleure preuve du peu de succès des idées de l'abbé Gaume, même dans le monde où elles auraient pu exercer une influence, c'est que deux importantes librairies catholiques ont encore en magasin les exemplaires des éditions de « classiques chrétiens » exécutées en 1852 et 1853. Encore quelques menues rectifications. P. viii, SIMON AMAILLE de la dédicace de Morel est Simon de Maillé de Brézé. P. xii, Morel avant d'être seul chargé de l'imprimerie royale en 1555, a été quelque temps associé à Turnèbe ; cf. Aug. Bernard, *Hist. de l'imprimerie royale du Louvre*, p. 13. M. M. aurait trouvé dans cet ouvrage des détails complémentaires sur l'histoire des Morel, notamment une lettre inédite de Turnèbe rapprochée par Bernard de la lettre à Charles IX du saint Cyprien de 1564. P. xxxiii, M. Chatelain (*Rev. de phil.*, 1888, 37), avait songé pour *Alethia*, I, 90, à *revirescere* ; mais il donne de bonnes raisons d'adopter plutôt *uiridescere* ou *uirdescere*.

cum diligentia typis exscribi iussit..., quæ omnia scatent erroribus turpissimis ». Sans doute l'imperfection des publications de Pitra a été la raison de la longue ignorance dans laquelle on a vécu à leur égard en Allemagne; en 1854, Oehler, en 1866, L. Müller, en 1871, M. Hartel ne connaissent pas les fragments édités pour la première fois en 1852 dans le *Spicilegium Solesmense;* en 1872, on commence à en parler vaguement : Bernhardy les mentionne, sur ouï-dire, car il commet une grosse erreur. C'est seulement avec le premier volume d'Ebert, en 1874, que ces textes entrent dans la circulation hors de France. Il n'y a pas que Pitra qui ait été la victime d'un pareil oubli. Oehler et Hartel ne soupçonnent pas plus l'édition de la *Genesis* de dom Martène parue en 1733 que celle des nouveaux fragments du *Spicilegium;* leurs connaissances bibliographiques ne vont pas au-delà de 1560 et du petit volume de Guillaume Morel [1]. Il reste à voir si ceux qui ont mis si longtemps à découvrir Pitra ont le droit de le juger avec sévérité, comme le fait M. Peiper.

M. P., dont M. M. rappelle sans méchanceté les précédents travaux [2], a collationné lui-même les trois manuscrits de l'Heptateuque, deux manuscrits de Laon et un de Cambridge. Les variantes sont indiquées dans l'apparat. Or, p. xxx, on lit : « Addenda et Corrigenda, maximam partem lectiones libri Cantabrigiensis, quas a me neglectas u. d. Mayor roganti subpeditauit; maioribus litteris, quae *in ipsis uersibus,* minoribus, quae in adnotatione mutata velim expressi. » Suivent huit colonnes de rectifications, dont un assez grand nombre doivent prendre place dans le texte même. Ceci rappelle la mésaventure d'un éditeur du *de uiris illustribus* de saint Jérôme nommé Herding *(Bibliotheca Teubneriana).* Après avoir établi et imprimé consciencieusement son texte d'après de mauvais manuscrits, un de ses amis, de passage à Paris, l'avisa de l'existence d'une source fort ancienne. C'était le palimpseste de saint Germain (B. N. 12161), du VIIe siècle, bien connu de tous les paléographes. Herding n'a plus eu que la ressource de mettre en tête du volume les leçons du *Germanensis* qu'il aurait voulu voir dans son texte qui reste ainsi inférieur à celui des Bénédictins.

Après ce supplément, tiré du manuscrit de Cambridge, se trouve un deuxième supplément, tiré du livre de M. Mayor. Ce sont les corrections proposées par M. M. et que M. P. n'a voulu ni introduire dans son texte, ni, ce qui est singulier, mentionner dans son apparat. Ainsi quiconque se servira de l'édition, devra : 1° lire le texte; 2° consulter l'apparat critique; 3° se reporter au commencement du volume pour les

1. Cf. Chatelain, *Rev. de phil.*, 1880, 68 note.

2. Ce sont des éditions latines : le *Querolus*, sans valeur pour le texte, et qui n'a que l'utilité d'un livre de renseignements; les tragédies de Sénèque, essai manqué; un Ausone, proposé par M. Seeck comme exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Ces travaux témoignent plus de bonne volonté et de travail que de savoir faire et de méthode. Seul, le saint Avit de la collection des *Monumenta* a une valeur reconnue.

leçons de C et le texte définitif; 4° prendre connaissance quelques pages plus loin des corrections de M. Mayor. De plus il devra : 5° courir à la fin du volume pour trouver les imitations faites par le pseudo-Cyprien. Ce qui ne le dispensera pas d'avoir sous les yeux une Bible et le livre de M. Mayor. S'il veut scander les vers et se rendre compte des particularités de prosodie, il lui faudra enfin s'adresser à l'index IV, où il ne trouvera pas toujours ce qu'il cherchera.

Auparavant, il fallait pour lire l'Heptateuque mettre en ligne trois volumes, un de la *Patrologie* de Migne et deux de Pitra. Le théologien innocent, qui croyait voir sa besogne simplifiée, doit se détromper : elle sera un peu plus compliquée avec un seul volume. Il n'est pas sûr que le texte qu'il lira vaudra mieux. M. P. a fait beaucoup de conjectures surtout pour remplacer celles de Pitra; on peut douter qu'il y ait progrès. *Leuit.* 4, les manuscrits donnent : *(mox cura sacrorum natibus incubuit...) hostia peccatum quae demeret quaeue salutem caesa daret;* Pitra : *p. quae demeret atque salutem;* Peiper : *p. demeret quae quaeue salutem.* Résultat : une construction insolite et une faute de quantité. L'auteur anonyme en a bien d'autres à son actif, mais il est contraire à la méthode d'en augmenter le nombre par conjecture, quand se présente une autre lecture très simple et aussi explicable paléographiquement. Il serait facile d'indiquer un grand nombre de changements peu justifiés. On verrait que la besogne du premier éditeur n'était pas si mal faite [1]. En tout cas, ce n'était pas à l'éditeur de 1891 de porter sur son devancier un jugement sévère. Il peut craindre qu'on ne le lui applique à son tour. Car l'*Heptateuque* reste à publier. Le livre de M. Peiper était peu digne de figurer à côté du *Lactance* de Brandt, du *Priscillien* de Schepss, du *Commodien* de Dombart [2].

Paul Lejay.

---

412. — Varnhagen, **Zur Geschichte der Legende der Katharina** von Alexandrien, nebst lateinischen texten nach Handschriften. Erlangen, Junge, 1891 v-50 pp.

Le livre de M. Knust [3] sur l'histoire de la légende de sainte Catherine

---

1. *Leuit.*, XIX, 14 : *non maledices surdo;* M. Peiper admet la leçon des mss. (v. 1493) *neu dicere surdo | surde uelis*, qui ne s'explique guère, et rejette l'ingénieuse conjecture de Pitra : *neu dicere surdo | surda uelis.* Les cas sont assez nombreux où, comme ici, M. Peiper donne un texte altéré pour ne pas adopter une correction proposée par Pitra. C'est le cas de Exod., v. 561 (XV, 25) : *infecto perfundit melle fluores*, où *infectos* est mis hors de doute par *infectas sordes* du v. 733. On peut encore citer *Leu.* 218 (XXII, 13) comme exemple frappant de ce procédé ; les mss. et Peiper ont : *si coniuge functo | aedibus in patriis coepit consistere, sumat | quem genitor, secura cibum panemque uicissim*, ce que je ne comprends pas ; Pitra rétablissait le sens facilement : *cum genitore secura*... Voilà, pris au hasard, quelques échantillons des innovations de M. Peiper.

2. L'impression, faite avec un matériel usé et par des ouvriers inexpérimentés, est très mauvaise. L'Académie n'a pas gagné en quittant Holzhausen.

3. Cf. *Rev. crit.*, 1890, 2, 163.

d'Alexandrie est moins une étude systématique des développements successifs de cette légende que l'inventaire détaillé des formes qu'elle a revêtues. Ce premier travail était indispensable, mais il était impossible de le pousser plus avant, tant que l'on n'aurait pas le texte grec du récit d'Athanase. En attendant que M. Varnhagen puisse nous en donner une édition critique, il étudie dans le présent tirage à part des comptes rendus de la quarante-unième réunion des philologues allemands, les rapports des traductions latines entre elles et publie en appendice une de ces rédactions encore inédite. Les plus anciens remaniements italiens sont ensuite l'objet d'une tentative analogue de classification. Ce sont là de précieux jalons pour l'étude d'ensemble que M. Varnhagen nous promet.

P. L.

---

413. C. Bémont et G. Monod. **Histoire de l'Europe et en particulier de la France de 395 à 1270**, 1 vol. in-12, xi-588 p. Paris, Alcan, 1891.

Ce nouveau précis, destiné aux élèves de troisième, se distingue de tous les autres par certains mérites propres que nous devons faire connaître. D'abord, les auteurs sont tout à fait au courant des dernières découvertes de la science historique, et ils en font profiter leurs lecteurs, sans entrer pourtant dans aucune discussion. Ainsi, ils nous donnent pour l'avènement de Pépin le Bref la date de 751, pour la mort de Dagobert I[er] celle de 639; ils affirment qu'au XII[e] siècle le régime municipal des Romains avait totalement disparu; ils nous disent que les *Établissements de saint Louis* ne sont qu'une compilation d'une coutume angevine et d'une coutume orléanaise, sans aucune valeur officielle; ils donnent aux souverains de l'Allemagne le titre de *rois* qu'ils ont porté réellement et ne les appellent empereurs qu'après leur couronnement à Rome [1]. Puis, on trouve dans ce précis des indications bibliographiques nombreuses. MM. Bémont et Monod énumèrent pour chaque période les sources auxquelles doit puiser l'historien; ils donnent les titres des livres à consulter, même ceux des ouvrages les plus remarquables écrits en langue étrangère. Mais nous tenons surtout à les louer d'avoir donné une place très importante aux institutions, à l'histoire de l'Église, au progrès des arts et des lettres. Les chapitres qui traitent ces sujets sont les plus remarquables du volume. L'élève qui

---

1. Nous devons pourtant signaler quelques petites inexactitudes : p. 12, la lettre de l'évêque de Rome Anastase II à Clovis est fausse; elle a été fabriquée par Jérome Viguier; p. 433, les baillis n'ont pas été établis en 1190; il est question d'eux dans des diplômes de Philippe-Auguste antérieurs au fameux testament; p. 528, on lit que saint Bernard fonda l'abbaye de Clairvaux dans une vallée des *Vosges*; ce mot a besoin d'être expliqué aux élèves, si toutefois il n'y a pas là un simple *lapsus*; p. 531, je lis : « les maîtres ès arts enseignaient depuis longtemps sur la montagne Sainte-Geneviève ». Denifle me semble avoir combattu avec raison cette doctrine.

aura lu leur livre saura ce qu'est un archidiacre et un official ; il ne confondra pas un abbé avec un prieur; il connaitra les divers ordres religieux qui ont joué dans le monde du moyen âge un rôle prépondérant. Non seulement il aura appris quels sont les principaux sujets traités par l'épopée française : Roland, Arthur et Alexandre-le-Grand; mais il n'ignorera ni les Nibelungen ni Gudrun; et, à côté des noms des trouvères et des troubadours, il retiendra ceux des principaux *Minnesinger*. Il aura aussi quelques notions précises sur l'architecture au moyen âge et il ne donnera plus le nom d'ogives aux ouvertures formées en arcs brisés. Il est un dernier éloge que nous devons adresser aux auteurs : ils se sont attachés à donner à leur livre une certaine unité; au lieu de jeter les événements les uns à la suite des autres, ils ont groupé les faits secondaires autour des faits principaux, et ainsi ils ont montré quel est le caractère général de chaque époque et comment, d'une façon lente, la société s'est transformée. Tels sont les mérites très réels de ce volume, qui lui assignent sûrement l'une des premières places parmi nos livres scolaires. Nous sera-t-il permis de regretter quelques-unes de ces anecdotes qui se trouvaient dans nos anciens manuels, qui piquaient la curiosité de l'écolier et se gravaient si facilement dans sa mémoire?

Le volume est orné de nombreuses gravures, fort bien choisies; elles montrent aux yeux des lecteurs les costumes d'autrefois, les vieux monuments et les anciens sceaux. A chaque gravure est joint un commentaire fort sobre, mais très exact. Cinq cartes coloriées hors texte sont placées à la fin du volume. Nous les aurions souhaitées plus complètes. Dans le cours du récit, nous avons lu les noms de Château-Gaillard, de Chalus, de La Roche aux Moines, d'Andelot, etc. Nous ne retrouvons pas ces noms sur la carte de France.

Ch. Pfister.

---

414. — Lud. Zdekauer. **Statutum potestatis comunis Pistorii anni MCCLXXXXVI.** (Nunc primum edidit.) Præcedit de statutis pistoriensibus seculi xiii dissertatio. Un vol. in-4°, lxviii-344 pp. Milan, Hœpli, 1888. P. : 20 fr.

M. Zdekauer, professeur de droit à l'université de Sienne, s'occupe depuis longtemps du classement des Archives de Pistoia, et il en a véritablement fait son domaine. Nous avons signalé de lui des *Studî Pistoiesi* d'une critique pénétrante et ingénieuse. Les mêmes qualités de finesse et de solidité dans la méthode se retrouvent dans l'édition *princeps* qu'il donne du statut du podestat de la commune de Pistoie (1296). Le texte est établi sur le manuscrit original, connu sous le nom de *codex Strozzianus (Statuti*, cod. 20 cl. xii, 355 de l'*Archivio di stato* de Florence), dont une description minutieuse est donnée (préf., p. v-vi). La dissertation liminaire est consacrée à définir l'époque de la rédaction de ce statut. M. Zd. établit avec une grande précision que, dans le texte conservé par le ms., sont insérés des morceaux antérieurs

à l'année de sa rédaction définitive (1296) : le *noyau* de ce statut a été rédigé sous l'influence du parti guelfe qui a dominé à Pistoia à partir de 1267 ; le statut a été promulgué au nom du roi Charles d'Anjou qui a reçu, précisément en 1267, le serment de fidélité du podestat Cialdo de Cancelleriis; (le nom de la reine Blanche d'Anjou y est mentionné, et on sait que Charles Ier devint veuf en 1267). Ces divers faits permettent donc de dater de l'année 1267 même la plus grande partie des statuts; divers articles déjà existant y ont été insérés alors; il y a eu ensuite des additions diverses jusqu'en 1295 ; puis après la remise de la souveraineté et juridiction faite par Pistoia à Lucques et Florence en commun, en 1295, après l'envoi, le 7 décembre, d'un podestat florentin, le *Consilium generale communis* abrogea, le 29 avril et 3 mai 1296, divers articles des statuts et il en fut fait la récension que contient le *cod. Strozzianus*. Sur ces divers points, M. Zd. entre dans des explications minutieuses et probantes que nous ne pouvons reproduire ici. Les dernières pages de cette dissertation sont consacrées à une comparaison suggestive du statut de Pistoia de 1296 et du statut florentin de 1324, encore inédit et dont il y a deux mss. aux archives de Florence : M. Zdekauer prouve par quelques exemples bien choisis « qu'une grande partie du vieux droit florentin est contenue dans la récension du statut de Pistoia de 1296 ». Un *Index* des cotes des documents cités dans cette dissertation la termine.— Le texte du statut, divisé en cinq livres : I De officialibus, II De civilibus, III Maleficiorum, IV De extraordinariis, V De publicis operibus (entre les livres III et IV est intercalé un : Tractatus judicis de dampnis datis), est ensuite publié diplomatiquement. Le volume se termine par dix *Index* qui y rendent les recherches singulièrement faciles : noms de personnes, — noms de lieux, — termes de droit et institutions ecclésiastiques, — politiques, — civiles et sociales — relatifs à la famille et au mariage, — expressions et formules juridiques, — *res rustica*, — chronologie et métrologie, — *notabilia varia*. — Il est à souhaiter qu'un éditeur aussi pénétré de son sujet et aussi consciencieux continue par d'autres publications analogues à préparer l'histoire du droit médiéval italien.

L. G. PÉLISSIER.

---

415. — **Les Tragédies de Montchrestien**, nouvelle édition avec notice et commentaire par L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Sorbonne. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. De la collection de la Bibl. elz.. 330 p. — Prix : 6 fr.

Montchrestien, dit Sainte-Beuve dans sa *Poésie française au* XVIe *siècle*, vivait sous Louis XIII. Ce n'est pas précisément une erreur, mais un manque d'exactitude : ce poète, qui devait finir en économiste et en rebelle, naquit à Falaise vers 1575 et mourut en 1621, victime de la guerre civile et religieuse où l'avait jeté son ambition plus que ses croyances. La première édition de ses tragédies parut en 1601, la seconde plus

complète en 1604. Elles ne sont pas sans valeur; mais ce qui est presque tout le drame, ce qui en fait le principal ressort, l'action en est, pour ainsi dire, totalement absente. Nous y reconnaissons non pas « un émule hors de pair », comme le dit M. Lintilhac (*Littérature française*, 214), mais un disciple distingué de Robert Garnier, qui fait comme lui de belles dissertations en vers sur des lieux communs, et atteint parfois dans les chœurs les beautés de la poésie lyrique, surtout quand il est soutenu par un ancien, comme Sénèque ou Horace :

Il verra tresbucher
Sur son chef la voute du monde,
Premier que delascher
Le pied sur lequel il se fonde,
Ferme comme un rocher
Qu'on ne peut eslocher.

Ces poètes du xvi[e] siècle, ce qui est à noter, ne peuvent marcher sans lisière. Les beaux vers, les belles maximes ne manquent pas dans le théâtre de Montchrestien, mais on y sent trop l'imitation, l'effort de la mémoire, et tous les procédés de la rhétorique de Ronsard prodigués sans l'habileté ni le génie du maître. Dans la plupart des dialogues, les personnages se donnent la réplique à coups de sentences (*Tragédie d'Hector*, p. 5, 6, 22, 23, 24, 25, 35, 36) et font comme assaut d'esprit. Rien de plus fatigant à la lecture; sur la scène ces rhétoriqueurs seraient insupportables. Corneille, on le sait, n'a pas évité ce défaut, et il peut se faire qu'il le tienne de Robert Garnier autant que de Montchrestien dont les œuvres furent éditées dans sa ville natale. L'*Écossaise*, qui met en scène la condamnation et la mort de Marie Stuart, est, si nous en croyons M. Lintilhac (*ouvr. cité*, p. 220), la meilleure des tragédies de Montchrestien : il serait injurieux de dire qu'il ne l'a pas lue; mais il l'a lue trop rapidement, sans quoi son appréciation serait toute différente. Montchrestien n'a point fait, sauf le *David*, une pièce plus terne, plus froide, moins dramatique que celle-là : il était trop jeune et n'avait pas d'ailleurs l'esprit assez pénétrant pour comprendre les caractères compliqués d'Élisabeth et de Marie Stuart. Venu vingt ou trente ans plus tard, Shakespeare aurait été de taille à traiter un pareil sujet. Quelle plus pauvre invention que de faire graviter autour de la reine d'Angleterre un *chœur des États* qui lui débite force maximes politiques, et autour de la reine d'Écosse un autre *chœur de dolentes damoiselles* qui ne cessent de gémir et de se lamenter! Brantôme a raconté la mort de Marie Stuart : le récit de l'anecdotier est autrement dramatique que la tragédie de Montchrestien. S'il fallait classer les œuvres du poète, je donnerais, quoiqu'on y rencontre des tirades oratoires interminables, une entre autres de plus de deux cents vers (p. 180), la seconde place aux *Lacenes*, où l'auteur a fait preuve par endroits de force et de vigueur, la première à la tragédie qu'il a intitulée *Aman*. Si Esther, dit avec raison M. de Julleville dans la Préface, n'a chez lui « ni vie, ni charme, ni vérité », en revanche le caractère d'Aman est plus énergiquement tracé

que chez Racine, et sa haine pour les Juifs et leur Dieu s'exhale avec une sorte de férocité sauvage ; mais il ne faudrait pas pousser plus loin la comparaison entre les tragiques.

Cette publication, comme les œuvres de Robert Garnier éditées par M. Foerster et le théâtre de Hardy par M. Stengel, est très utile. On mesure mieux la hauteur à laquelle se sont élevés Corneille et Racine quand on connaît les tragédies, même les meilleures, de leurs devanciers. Un glossaire bien fait et très complet termine ce volume; je n'y relèverai que quelques fautes. Il fallait écrire *à gré* et non *agré; combien que* signifie quoique, et non à *quelque degré que, importable* pénible, insupportable et non *important, effoucher*, disperser et non pas *affoler*.

A. Delboulle.

---

416. — **Œuvres oratoires de Bossuet.** Edition critique complète par l'abbé J. Lebarq, docteur ès lettres. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer. Tome I. 1648-1655, LXIII-595 pp., portrait et 3 fac-similés; tome II. 1655-1659, XXXII-575 pp., grav. (1) et 2 fac-sim. in-8, 1890 et 1891.

L'œuvre considérable, à laquelle M. l'abbé Lebarq travaillait depuis plus de six ans quand il a soutenu sa thèse en 1889, était tout près d'être achevée. En préparant la thèse sur la critique des sermons de Bossuet, il préparait l'édition. Deux volumes viennent de paraître, et il faut espérer que les quatre autres ne tarderont pas.

L'introduction générale se trouve répartie entre ces deux volumes; dans l'une est esquissée l'histoire du développement de l'éloquence de Bossuet, dans un style qu'on voudrait plus sobre; à la suite sont rangées dans l'ordre alphabétique des remarques sur la grammaire et le vocabulaire; elles doivent tenir lieu du lexique complet, dont l'étendue aurait dépassé le cadre de l'édition. L'introduction du second volume traite de la chronologie des sermons; elle a aussi un appendice, le tableau des principales singularités orthographiques des manuscrits de Bossuet qui avait figuré dans la thèse, mais il est fort augmenté. Je ne comprends pas pourquoi ces deux introductions n'ont pas été fondues en une seule. Les discussions chronologiques réservées au deuxième volume et les particularités orthographiques qui en sont la base, portent en partie sur des sermons publiés dans le premier volume. Il y a là une disposition défectueuse. Au contraire tous les lecteurs de M. L. lui seront reconnaissants d'avoir fait imprimer à la fin de chaque volume la concordance entre l'ordre chronologique, suivi par lui, et l'ordre liturgique, suivi par ses prédécesseurs.

Mais tout ceci n'est que l'extérieur de cette édition. Ce qui en fait la valeur, c'est le texte. Il a été revu sur les manuscrits, toutes les fois que

1. Cette gravure (intérieur de la cathédrale de Metz) souille le faux titre du volume; une publication illustrée à bon marché refuserait un pareil monstre. Le portrait gravé en tête du premier volume est au contraire excellent.

les manuscrits ont été accessibles, et il en est bien peu sans doute qui auront échappé à la poursuite intelligente de M. Lebarq. Certains discours ont été entièrement établis, le panégyrique de saint Gorgon, par exemple, dans le premier volume. M. L. nous donne un sermon nouveau, pour le jour de Pâques (1654; t. I, 494). Dans d'autres cas, les doubles rédactions fondues arbitrairement par les anciens éditeurs ont été séparées soigneusement, et la seconde forme seule admise dans le texte; ces cas sont très nombreux, j'indique au hasard un passage vers la fin du sermon pour la fête du Rosaire, de 1651 (I, 94 ss. [1]). Ailleurs des attributions fausses avaient été faites à certaines pièces. C'est ainsi que Lachat avait intitulé « seconde conclusion du sermon précédent pour la profession de Marie-Anne de Saint-François de Bailly » les deux derniers points du sermon de profession de la sœur Claude Maillart (Metz, 1659; II, p. 560).

Enfin, il y avait à supprimer des sermons les interpolations des éditeurs. Elles étaient de toute sorte et de toute étendue. Dans un sermon pour la nativité de la Sainte Vierge, les éditeurs avaient abrégé l'exorde et ajouté une conclusion d'emprunt (I, 163). Le style avait été rajeuni « *auxquelles* » pour « *esquelles* » (I, 400) « cette bouche divine de laquelle *découlaient* des fleuves » pour « *inondaient* » (I, 405), « ce *violent* prince d'Aquitaine » pour « cet *enragé* » (I, 416), « les flammes *de* l'enfer » pour « *d'*enfer » (I, 418), etc. Quant aux fautes de lecture corrigées, elles sont innombrables. J'en cite quelques-unes en note parmi les plus caractéristiques [2].

Il me reste trois réserves à faire sur le beau travail de M. Lebarq. Je regrette d'abord que l'orthographe de Bossuet n'ait pas été conservée. Puisque Bossuet avait des théories orthographiques — le malheureux! — et que ces particularités sont un élément de chronologie, M. L. ne devait pas les reléguer dans un tableau où personne n'ira les chercher [3]. Ce tableau est d'ailleurs un choix. Quelque esprit grincheux insinuera que ce choix a été fait de façon à appuyer les idées particulières de M. L. et le nouvel éditeur court le risque d'être traité comme il a traité Lachat, ce qui serait fort injuste. En second lieu, M. L., si dur pour Lachat, a quelque peu négligé de rendre justice à ses devanciers dans ses

1. L'exemple le plus frappant est peut-être le sermon pour la Pentecôte (1654, I, 545), « l'écheveau le plus embrouillé » des mss. de Bossuet.

2. I, 5 « le vêtement marque l'adhérence » Lebarq, « marque la tyrannie » éd.; I, 8 « employez la Mère de Dieu » (comme médiatrice) L., « la mort de Dieu » éd.; I, 576 « saint Jean, le favori du Sauveur » L., « le fermier du Sauveur » Lachat; II, 523 « il se voit peu d'hommes assez insensés pour se consoler de leur mort par l'espérance d'un superbe tombeau ou par la magnificence de leurs funérailles » L., « de ses funérailles » éd.

3. Sans compter que si, comme il faut l'espérer, l'orthographe actuelle subit une réforme, le texte de L. ne représentera ni l'orthographe de Bossuet ni celle de ses lecteurs.

notes critiques et même parfois dans ses introductions [1]. Je sais bien que M. L. m'alléguera le manque de place : mauvaise excuse, quand il s'agit de payer une dette. Enfin, M. L. nous donne-t-il une édition définitive? L'édition définitive sera celle qui reproduira typographiquement l'aspect du manuscrit. Il est des détails que M. L. ne mentionne jamais : par exemple, les corrections que Bossuet apporte lui-même à son texte : mot substitué à un autre, commencement de phrase abandonné, etc. Ce sont pourtant ces détails qui peuvent nous faire entrer dans les secrets de la composition de Bossuet, nous faire assister à la naissance de ses chefs-d'œuvre. Il y a là un intérêt psychologique qui n'est nullement satisfait par M. Lebarq. Il a fait peut-être une édition définitive pour les littérateurs du commun : les raffinés attendent encore leur Bossuet.

A.

---

417. — **Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres**, par Henri CLOUZOT, attaché aux archives des Deux-Sèvres. Niort, L. Clouzot, libraire-éditeur, 1891, grand in-8 de III-163 p.

Le travail de M. Clouzot est très soigné : on y apprend à bien connaître tous les imprimeurs de Niort antérieurs à la Révolution, depuis Thomas Portau (1594) [2] jusqu'à Pierre Elies, dont la dernière publication est l'*Almanach de Poitiers pour l'année de grâce 1787*. Les productions de chaque imprimeur sont décrites d'une façon très précise, le plus souvent avec la marque et la signature [3]. Le plus célèbre de tous

---

1. J'ai cherché en vain « l'heureuse correction » de Lachat, indiquée par M. L., I, 584; pour une fois la chose en valait la peine. M. Rébelliau avait, ici même, déjà établi que l'exorde sur le Jugement dernier publié par M. Choussy était de Bossuet et vraisemblablement de l'époque de sa jeunesse (*Rev. crit.*, 1885, I, 213).

2. Thomas Portau arrivait de Pons où il avait apporté la première presse dès 1590. On le croit fils de Jean Portau, imprimeur à la Rochelle de 1576 à 1587. Portau, qui est à Niort le premier en date, y est aussi le premier en mérite, et M. C. ne dit rien de trop en ce passage (p. 6) : « Certaines de ses impressions, telles que les *Histoires des poètes*, les *Tragédies de Robert Garnier* et le *Marot* de 1596, parviennent à un point de perfection tel que l'art typographique niortais n'a jamais pu s'y maintenir ni y atteindre dans l'avenir. Il suffit pour s'en rendre compte de feuilleter cette charmante édition de Marot en petits caractères, dont les exemplaires reliés en maroquin par Boyet font encore la joie des bibliophiles de nos jours. »

3. Voir p. 5 la marque de Thomas Portau, p. 6 sa signature, p. 21 la marque de René Troismailles, p. 24 sa signature, p. 31 la signature d'Anthoine André, p. 37 la marque de Jean Lambert, p. 40 la marque de Jean Moussat, p. 41 la signature de Marie Portau, veuve de Jean Moussat, p. 57 la marque de Jean Bureau, p. 59 la signature de Marie Mathé, veuve de ce dernier, p. 60 la marque et la signature de leur fils et successeur Philippe, p. 61 la signature d'Anne le Morne, veuve de Philippe, p. 81 la marque de François Mathé, p. 84 la signature de Joseph Lagrange, p. 86 la marque d'Antoine Faultré, p. 87 sa signature, p. 92 la signature de Léonard Martin Dessables, p. 105 la marque de Jean Elies, p. 106 sa signature, etc.

ces typographes, après Portau, fut Jean Moussat qui était peut-être son gendre, car la femme de Moussat s'appelait Marie Portau ; il vint à Niort vers 1615 et joua un rôle considérable sous la direction d'Agrippa d'Aubigné qui en fit son imprimeur à gages et l'établit à Maillé. Les pages que M. Clouzot consacre à l'imprimerie particulière d'où sortirent les *Tragiques* (1616), l'*Histoire universelle* (1616-1618-1620), les *Aventures du baron de Feneste* (1617), présentent le plus vif intérêt (p. 42-50). Signalons aussi des renseignements bien curieux (p. 51-53) donnés, d'après la correspondance du savant historien du Poitou, Jean Besly, sur l'édition des *Mémoires des choses passées en Guyenne ès années 1621 et 1622* par Bertrand de Vignolles. Besly se plaint avec une extrême vivacité d'une déloyale manœuvre : on avait mis sous son nom, en tête de l'ouvrage, comme recommandation et passe-port, une épître à laquelle il était complètement étranger [1].

Aux notices sur les imprimeurs, enrichies parfois de documents inédits, sont jointes [2] des notices sur les auteurs des livres sortis de leurs presses, par exemple, sur Georges Pacard, pasteur de la Rochefoucaut, de Châtellerault, de Saint-Claude, polémiste ardent (p. 8), sur François Mizière, médecin, antiquaire, collectionneur, etc., qui aida Portau à éditer, en 1595, les œuvres de Marot (p. 8), sur Christophe des Francs, sieur de la Chalonniere, auteur des *Histoires des poètes* en 18,000 alexandrins (p. 10) [3], sur Israel Harvet, docteur-médecin à Orléans, l'adversaire de Laurent Joubert (p. 15), sur le ministre Vallier, « un des membres du petit troupeau calviniste de Mme de la Boulaye » (p. 17), sur le capitaine Bruneau, sieur de Rivedoux, auteur de l'*Histoire véritable de certains Voiages perilleux et hazardeux sur la mer*, etc. Niort, Portau, 1599, in-12, édition princeps qui n'avait encore été signalée par aucun bibliographe (p. 18).

Mentionnons un chapitre spécial sur les libraires de Niort jusqu'à la Révolution, une notice (à l'appendice) sur l'imprimerie dans quelques villes des Deux-Sèvres (Bressuire, Châtillon-sur-Sèvre, La Forêt-sur-

---

1. Quand j'ai donné une nouvelle édition des *Mémoires de Vignolles (collection méridionale*, fascicule I, Bordeaux, 1869), j'ignorais cette supercherie littéraire qui fut cause — tant les protestations indignées et les menaces de Besly effrayèrent l'auteur de la réclame — de la destruction de presque tous les exemplaires.

2. Voir (p. 22-24) un acte notarié du 21 juillet 1600 au sujet de l'impression par René Troismailles pour Pierre Morin, marchand libraire à la Rochelle, du *Tableau des différens de la religion*, par Ph. de Marnix, seigneur du Mont Sainte-Aldegonde, une quittance (p. 40-41) de la veuve de Jean Moussat, du 17 avril 1629, etc. L'auteur a utilisé, çà et là, divers documents étrangers, notamment en ce qui concerne les Desbordes qui, chassés par la persécution, allèrent occuper une des premières places parmi les imprimeurs hollandais, des documents recueillis à Amsterdam et à Leyde (p. 94-97).

3. M. C. emprunte quelques citations à la fable de Philémon et de Baucis, transformés par le malencontreux poète en paysans poitevins (p. 10-11).

Sèvre[1], Melle, Parthenay, Saint-Maixent, Thouars), la liste chronologique des imprimeurs et libraires du département des Deux-Sèvres de 1789 à 1870, enfin une table des noms de personnes et de lieux. Ajoutons que le volume, très bien imprimé sur beau papier, est digne des deux bibliophiles dont il porte le nom, l'auteur ayant eu pour éditeur son père, qui est un de nos libraires les plus instruits.

T. DE L.

---

418. — **Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade et du Danube à l'Adriatique.** Par M. René MILLET. Hachette et Cie, in-12. p. VIII-397.

M. René Millet qui, dans sa carrière de diplomate, a entendu beaucoup de gens trancher la question d'Orient, remarque au début de son avant-propos qu'il y a deux manières d'aborder ce grand problème de la politique contemporaine : celle qui consiste à le résoudre en cinq minutes. « C'est la méthode la plus commode et la plus répandue. A ceux qui la pratiquent, les conquêtes, les démembrements, les annexions ne coûtent rien. Ils font un massacre effroyable de territoires... Celui-ci soutient que les Turcs n'en ont que pour huit jours et d'un geste large les rejette en Asie. Cet autre déclare que l'Autriche se meurt... Quant aux peuples secondaires on n'en fait qu'une bouchée. »

L'autre méthode consiste à connaître les choses dont on parle, même lorsqu'il s'agit de politique. « C'est la plus difficile ; pour connaître il faut comprendre et ne comprend pas qui veut. Il faut pour bien connaître l'Europe une force de sympathie peu commune qui vous transporte en quelque sorte dans l'âme des autres peuples... S'il vous est impossible, fût-ce pour quelques heures, de vous fabriquer un cœur anglais, russe ou allemand, si vous ne pouvez concevoir vivement les mobiles qui poussent chacun de ces peuples et les calculs qui les retiennent, si vous ne parvenez pas à vous placer au centre de leurs passions et de leurs intérêts, vous pouvez être estimable négociant, brave soldat, bon patriote, mais politique clairvoyant, non pas. »

C'est par ce second procédé que l'auteur a voulu, se trouvant en bonne situation pour le faire, étudier la péninsule des Balkans. Il a cherché à « sentir battre le cœur » des populations, noyaux ou débris de nations, comprises entre le Danube et le Bosphore. Il a pris le chemin de fer là où la locomotive roule depuis quelques années, le cheval ou le bâton du voyageur en l'absence du rail d'acier, et il s'est promené en regardant choses et gens, les villes modernes ou modernisées et les ruines du passé, remontant souvent dans l'histoire, recherchant les influences du sang, de la race, de la foi, de la conquête, pensant que tout est bon pour « découvrir le secret des âmes » lequel est le secret de l'avenir, et

---

1. C'est dans le château de ce nom que furent imprimés par Jean Bureau les *Mémoires* de Philippe de Mornay, seigneur du Plessis. Voir de curieux détails à ce sujet p. 58.

il est résulté de son exploration un volume intéressant, rempli et presque fourmillant d'idées, attrayant et facile à lire malgré la gravité des questions qui y sont soulevées, pittoresque dans ses descriptions [1], suggestif dans son tour vif, instructif sous sa forme dépouillée de toute pédanterie, parfois un peu papillotant comme les choses et les costumes d'Orient.

Au milieu de ses digressions de touriste ou de ses réminiscences d'historien, une idée maitresse reste toujours présente à l'esprit de l'auteur et assure l'unité de son livre, qui, sans cela peut-être, éparpillerait trop l'attention du lecteur : comprendre et faire comprendre comment la nature et l'histoire ont désuni et continuent à désunir des peuples qui, contrairement à ce qui s'est passé dans le reste de l'Europe, n'ont jamais pu se fondre, qui constituent à l'est de notre continent une fourmilière de petites nationalités inquiétantes pour la paix générale, aucune n'ayant les qualités nécessaires pour être le Piémont ou la Prusse d'une Italie ou d'une Allemagne, trop fortes individuellement pour disparaitre sous la conquête extérieure, ou se coaguler en confédération comme la Suisse ou les États-Unis. Quelles sont donc les causes du manque de cohésion de la péninsule orientale et en quoi diffèrent-elles de celles qui ont existé partout, qui n'ont pas empêché, sous la pression des grandes mêlées historiques, la cristallisation des états européens actuels? C'est là un vaste sujet où vient se résumer une bonne partie de l'histoire du monde, difficile par suite à traiter en un petit volume. M. M. s'y reprend avec insistance à travers toutes les rencontres ou les impressions de la route. Dans une suite de chapitres brillants et appuyés sur un fonds d'observations ou de lectures solides, il étudie les divers facteurs du problème : le sol se prêtant mal par sa conformation à une fusion des habitants; les races et les langues qui ont pris en Orient une importance si excessive chez les zélateurs de nationalité, « esprits entichés d'origines et de parchemins », pour

1. Plusieurs de ces descriptions (Salonique, la Bosnie, Raguse, etc.), pourraient plus tard figurer dans un recueil de morceaux choisis : elles porteraient bien la marque de notre époque littéraire en ce qu'elle a de meilleur : le don de la vie, la claire vision des choses matérielles, l'amour de la planète, la recherche de ce qu'elle a de familier, et comme de maternel pour l'homme. Peut-être aussi nos descendants seront-ils un peu surpris de tout ce que nous voyons ou de tout ce que nous mettons dans un site, dans un nœud de montagnes, une fuite de rivière, ou une enfilade de vallons. Nous établissons une connexité étroite, et qui n'est peut-être pas aussi réelle qu'elle nous apparait, entre les aspects extérieurs de la nature et les âmes qui y habitent. Par une sorte d'anthropomorphisme continuel, nous habillons ces objets de formes et de vêtements pareils aux nôtres. Les Grecs apercevaient des dieux et des déesses partout; nous voyons partout des corps d'hommes et surtout de femmes. Une bonne partie de nos comparaisons est prise là. Le livre de M. M abonde en images de ce genre. Malgré leur justesse et souvent leur fraîcheur, c'est un peu monotone. Quelquefois aussi, sous la plume de l'auteur, une comparaison devient une raison plus séduisante pour l'imagination que satisfaisante à qui va au fond des choses. L'abus des métaphores nous sera un jour sévèrement reproché.

les prétentions desquels M. M. a de justes paroles de sévérité et de bon sens, si intéressants cependant parfois ou si touchants dans leurs visées littéraires ou patriotiques; la religion qui, en l'absence d'autres causes d'unité morale, semblait apte à jouer là le rôle qu'elle a rempli ailleurs, à « imprimer à la péninsule un caractère solide que ni la nature, ni l'histoire ne lui avaient donné », et qui cependant a elle aussi échoué dans sa tâche; la conquête ottomane, qui tandis qu'elle allongeait son ombre inféconde sur l'Asie et l'Europe, bouleversa sans unifier, campant comme on l'a dit, au lieu de fonder, « tenant les vaincus à distance et perpétuant leurs divisions »; ce qui a perpétué le morcellement.

Arrivé au bout de son examen, l'écrivain se trouve en plein drame moderne, un drame qui n'a pas encore de dénouement, dont le dénouement même est une énigme. Cette énigme s'éclaircit, si elle ne se résout pas, sous la plume ingénieuse de M. M. qui en condense les principales données ethnographiques, politiques, religieuses.

Il n'a pas d'ailleurs la prétention de fournir des solutions définitives : celles qui ont été proposées ou imposées par les Congrès ne lui paraissent pas toutes satisfaisantes, loin de là: il le dit nettement et il explique son opinion. Sa définition de la notion du progrès et de la vie même, si différente chez l'oriental et l'occidental, source (ou résultat?) de tant de conceptions antagonistes, est suggestive. L'important, dit l'auteur en une conclusion un peu écourtée mais juste, est de ne pas vouloir imposer nos catégories à ceux qui ne les comprennent pas, enfermer dans le cadre compliqué de notre civilisation à compartiments des cerveaux habitués à plus de simplicité et de souplesse en matière politique ou administrative. Cependant il a l'instinct profond que l'œuvre d'initiation ou de réparation doit se faire, qu'il est nécessaire que tant de territoires stérilisés par le croissant, qui n'ont été séparés qu'artificiellement de l'Europe, qui furent la richesse et l'ornement de l'antiquité, soient rendus au plein soleil de la civilisation méditerranéenne, que celle-ci reprenne conscience de son unité dans toute sa plénitude. La rénovation, pense M. M., se réalisera surtout par nos arts de la paix, et c'est sur cette idée, rassurante au point de vue du rapprochement des deux continents, qu'il termine son livre. Tout en laissant à Constantinople les Turcs, perfectionnés à leur manière, environnés en Europe de petites nations libres, tampons ou freins des grands états voisins, il a bon espoir dans nos ingénieurs et nos savants « qui feront certainement la conquête de l'Asie », dans les chemins de fer qui pour mélanger et fondre « ont une force de persuasion qui manque parfois aux diplomates ».

Sous sa forme un peu chatoyante, humoriste par endroits, le livre de M. Millet restera pour ceux, hommes d'étude ou de politique, qu'attache la question d'Orient, un témoignage oculaire précieux, une source abondante d'informations recueillies par un observateur sagace, rompu aux problèmes d'État aussi bien qu'à l'histoire et qui possède en

même temps les dons rares de l'écrivain, la clarté, la vie, l'art de faire penser.

Eugène D'EICHTHAL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 août 1891.

M. Heuzey entretient l'Académie de la figurine de terre cuite, connue sous le nom de la Danseuse voilée, qui fut recueillie en Grèce en 1845 par Auguste Titeux, architecte, et dont M. Cavelier, statuaire, vient de faire don au musée du Louvre. Les reproductions en sont très répandues : il est d'autant plus intéressant pour le musée de posséder désormais l'original. On peut présumer qu'il provient des fouilles qui furent entreprises par Titeux en avant des Propylées d'Athènes, et qui, reprises plus tard par Beulé, ont amené la découverte du célèbre escalier de l'Acropole. On a trouvé en effet, dans la même région, des fragments de figurines anologues, ainsi qu'un bas-relief votif du dieu Pan dont M. Heuzey met le dessin sous les yeux de ses confrères : on y voit, devant le dieu assis, une danseuse voilée, dont la pose et les draperies se retrouvent point pour point dans la petite figure de terre cuite.

M. Menant annonce la découverte d'une nouvelle inscription hétéenne, relevée l'été dernier par MM. Ramsay et Hogarth, dans les défilés du Bulgar-Maden, en Asie-Mineure; l'existence en a été signalée d'abord à M. Menant par M. Abriet, drogman de l'ambassade de France à Constantinople. Elle est d'une conservation parfaite; le texte en est étendu et apporte par conséquent des éléments précieux pour l'étude de l'écriture et de la langue des Hetéens. M. Menant reconnaît au commencement la filiation et les titres d'un prince dont on a déjà trouvé d'autres inscriptions, puis une invocation aux divinités protectrices de son royaume : ensuite vient l'exposé du sujet principal de l'inscription, qui sera sans doute la partie la plus difficile à déchiffrer; à la fin sont commémorées, une seconde fois, les divinités précédemment invoquées.

M. Deloche communique des observations sur un anneau sigillaire trouvé dans une sépulture d'homme à Wittislingen (Bavière). Cet anneau est en or; sur le chaton est gravé un visage barbu, vu de face, avec un casque ou diadème à rayons. Une fibule recueillie dans la même tombe porte une inscription où se lit le nom propre Uffila, qui paraît goth; l'aspect de la tête gravée sur l'anneau rappelle également les productions de l'art des Goths. D'autre part, les trois cabochons disposés en trèfle, qui entourent le chaton, sont une marque distinctive de l'orfèvrerie franque. M. Deloche en conclut que nous avons là un monument de l'industrie artistique des Goths, déjà modifiée par l'influence franque.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou.

Ouvrages présentés : — par M. G. Paris : 1° MALORY (sir Thomas), *la Morte Darthur*, edited by H. Oskar SOMMER (3 vol.); 2° MAC INNES (D.), MACDOUGALL (J.) et NUTT (Alfred), *Waifs and Strays of Celtic tradition. Argyllshire series*, nos II-III, *Folk and hero tales*; 3° HYDE (Douglas) et NUTT (Alfred), *Beside the fire, a collection of Irish Gaelic folk stories*; 4° NUTT (Alfred), *Studies on the legend of the holy grail, with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin*; — par M. H. Weil : ARISTOTE, *la République athénienne*, traduit par Théodore REINACH; — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. 15; — par M. Wallon : *Phœnix, nuntius latinus internationalis*, fasc. 3 (contenant un compte rendu des séances de l'Académie des inscriptions, pendant les trois premiers mois de 1891, rédigé en langue latine).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37-38 — 14-21 septembre — 1891

419. — **Die Genesis mit äusserer Unterscheidung der Quellenschriften uebersetzt** von E. Kautzsch, Professor zu Halle und. A. Socin, Professor zu Leipzig, namentlich zum Gebrauch bei akademischen Vorlesungen. Zweite vielfach verbesserte Auflage. Freiburg, I. B. 1891. Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr.

Cette nouvelle traduction de la Genèse réalise avec beaucoup de savoir et de tact le plan conçu par le regretté François Lenormant sur l'impulsion féconde de M. Renan. La *Genèse* de François Lenormant distingue, pour la première fois, au moyen de types différents, les documents élohistes et les documents iahwéistes, dont ce livre se compose d'après l'école critique moderne. François Lenormant y a ajouté un procédé beaucoup plus décisif, en réunissant successivement, sous forme de deux recueils entièrement séparés, toutes les pièces attribuées à chacun de ces auteurs. Cette dernière manipulation, qui donnait deux fois le même texte, avait cet avantage de faire ressortir avec la plus grande évidence les lacunes et les solutions de continuité que présentait chacun de ces documents. Cependant il était impossible de le mettre en pratique d'une manière rigoureuse dans la traduction du Pentateuque tout entier que MM. Kautzsch et Socin se sont proposé de nous donner; cela aurait doublé le volume. Ces savants continuateurs de Lenormant ont en revanche enrichi leur traduction par la distinction des autres sources pentateutiques, dont Lenormant n'a pas tenu compte. Ils ne distinguent pas moins de 8 sources : 1° Le document principal des quatre livres du Pentateuque (*Q*), dit Elohiste ou *CS* (Code sacerdotal, Ps. Priestercodex, chez Dillmann *A*); 2° Le Iawéiste (chez Dillmann *C*); 3° L'ancien Iahwéiste (*I*); 4° L'ancien Elohiste (*E.*), apparenté au Iahwéiste (chez Dillmann *B*) 5° Les passages où les deux sources principales ne peuvent plus être séparées l'une de l'autre (*IE*); 6° La narration du chapitre XIV; 7° Les passages ajoutés par le rédacteur final (*R*); 8° Les gloses qui ont été insérées dans le texte à des époques relativement récentes. La multiplicité de ces sources littéraires est de nature à effrayer ceux qui croyaient jusqu'à

présent que les quatre premiers livres du Pentateuque et même le Deutéronome étaient l'œuvre d'un seul auteur; mais l'opinion que la forme actuelle du Pentateuque est le résultat de diverses rédactions successives, est fermement maintenue par la critique moderne, qui va même jusqu'à distinguer plusieurs collaborations dans chaque classe de rédaction. MM. K. et S. ont bien fait de ne pas tenir compte de cette dissection par trop minutieuse. Une autre question est de savoir si cette octuple division répond à la réalité des choses, en d'autres termes si la critique moderne a toujours réussi à nous donner la vraie solution des difficultés que présente le texte du Pentateuque. Jusqu'à présent, malgré les études que j'ai faites dans cet ordre d'idées et malgré ma meilleure volonté de m'assimiler ces résultats, je ne suis pas encore arrivé à me faire une conviction. Sous l'empire d'un tel état d'esprit, il me paraît très urgent de formuler nettement quelques-unes de mes objections afin de les soumettre à l'appréciation des critiques, et principalement des savants traducteurs de la Genèse. Les remarques suivantes se bornent à des points relativement secondaires, en laissant de côté la question de fond touchant l'Elohisme et le Yahwéisme, question dont la discussion ne peut entrer dans le cadre d'un simple compte rendu. Je m'attacherai de préférence à certaines traductions et à certaines notes qui ne paraissent pas répondre à une nécessité bien prouvée.

P. 3. La mention de la terre avant le ciel G., II, 4^b est conforme aux sections I, 2-5 et 6-10. Autrement elle indiquerait l'antériorité de la terre sur le ciel, qui est une idée étrangère à la conception biblique. Ce verset doit donc appartenir à l'Elohiste, chez lequel on trouva aussi l'expression *beyom* suivie d'un infinitif (V, 1).

La traduction de *kol-siah'* et *kol-'èseb* par « aucun arbrisseau », (*kein Gesträuch*) et « aucune plante », (*keine Pflanzen*) me paraît bien invraisemblable, car le manque de la pluie ne produit nullement cet effet extrême en Palestine, où la rosée abondante et l'eau souterraine suffisent souvent à la végétation. Puis, la production des plantes n'est mentionnée nulle part dans ce récit et cela ne peut être que parce que cette production est déjà mentionnée dans le chapitre précédent, et de telle sorte, le mot précité doit être pris dans le sens de « tout ». L'auteur veut dire que, par l'absence de la pluie, plusieurs espèces de plantes ne réussirent pas à croître, surtout les plantes comestibles, servant à la nourriture de l'homme, ce qui est indiqué par le mot *sadé*, qui désigne ordinairement les champs ensemencés ou pouvant être ensemencés.

P. 8. Le mot *h'at'at* (Gen. IV, 7) ne signifie certainement pas ici *péché*, (*Sünde*). C'est plutôt l'expression figurée pour « victime » souffrant par l'injustice des autres; c'est une allusion à Abel destiné à être tué par son frère, malgré l'affection qu'il lui porte. — J'ai montré ailleurs que la construction d'une ville dans le désert n'implique pas

d'idée contraire à la vie nomade, laquelle ne peut jamais se passer d'un centre fixe pour y faire écouler le surplus de ses troupeaux, en échange de comestibles ou d'étoffes indispensables. Il n'y a donc aucune nécessité de séparer ce passage du récit précédent.

P. 11 Les mots « et aussi plus tard » (VI, 4), appartiennent certainement au premier auteur, qui ne devait pas ignorer la légende relative à l'existence des géants *(Nephilim, Anaqim, Rephaîm)*, dans divers endroits de la Palestine et spécialement au delà du Jourdain. Ceux-ci ne pouvaient être conçus, que comme un produit relativement récent et ne formant pas la descendance directe des géants antédiluviens qui périrent dans le déluge.

P. 16. On peut difficilement imaginer que l'auteur sacerdotal ait cru que la sortie de l'arche par Noé se soit accomplie sans que celui-ci ait offert à Dieu un sacrifice de reconnaissance ; il en résulte que le passage VIII, 20-22, malgré le nom de Iahwé, qui y figure, appartient à l'auteur élohiste du récit qui suit immédiatement au chapitre IX.

P. 17. L'expression « Noé l'agriculteur » (IX, 20) fait visiblement allusion à la prédiction consignée dans V, 29 ; elle ne peut donc pas être attribuée à l'auteur supposé plus ancien *I*. — Je ne vois pas pourquoi les mots « Ham, père de » seraient une interpolation. Rien ne nous autorise à faire de Chanaan un frère de Sem et de Japhet ; en effet, ces deux noms sont des personnifications d'idées (renommée, extension), ce qui est aussi le cas de *Ham* (chaleur), tandis que Chanaan constitue un terme géographique.

P. 20. Tout à fait à changer est, suivant moi, la traduction de *kol haareç* (XI, 1) par « toute l'humanité » (die ganze Menschheit), impliquant l'idée traditionnelle d'une seule langue mère pour tout le genre humain, idée qui, selon moi, n'est admise ni par le Iahwéiste, ni par l'Élohiste, qui placent la dispersion des peuples et la multiplicité des langues avant la construction de la tour de Babel. L'auteur du chapitre XI ne parle que de la race sémitique seule, pour laquelle la Babylonie forme, en effet, un point central très convenable. Il faut donc traduire « tout le pays » au sens strict du mot *ereç*.

P. 25. Je ne m'explique pas comment on peut prendre le chapitre XIV pour l'œuvre d'un auteur différent que celui du chapitre XV, dont le début : « sois sans crainte, Abraham » (v. 1), montre d'une part qu'Abraham craignait quelque vengeance de la part des puissants de la terre, d'autre part qu'il venait de gagner la faveur divine par une action remarquable. Le chapitre XIV, mettant le patriarche aux prises avec le puissant Chodorlogomor, qui pouvait revenir à tout instant, pour venger sa défaite, et faisant offrir ensuite, par Abraham, la dime à Malki-Zedeq, prêtre du Dieu Très-Haut, rend parfaitement compte de ces deux circonstances, qui autrement resteraient tout à fait inexplicables. Du reste, l'historicité de l'invasion Élamite

à l'époque d'Abraham, est maintenant démontrée par des documents authentiques, contemporains de ces événements, et cela suffit à prouver la haute antiquité de ce récit.

P. 29. L'attribution des versets XV, 19-21 au dernier rédacteur est contredite par Deutéronome II-III, qui mentionne les *Rephaim* comme les habitants primitifs de la Palestine trans-jordanique.

P. 52. Je ne vois pas la nécessité d'admettre que le rédacteur ait retiré après le verset XXIV, 61, le récit de la mort d'Abraham. Si celui-ci n'est pas mentionné à l'occasion du retour de l'esclave avec Rebecca, c'est que par la circonstance particulière que nous relate l'auteur, la réception de ces deux personnages a été faite par Isaac. L'état de choses est celui-ci : Isaac, revenu du voisinage (*mibbô*) du puits, nommé *Lahay Roi*, était sorti ce jour-là dans la campagne nord de Bersabée pour couper des broussailles (*lasûah*) et rencontra ainsi la caravane de l'esclave amenant sa fiancée. Le narrateur n'avait pas besoin de dire ce qui va de soi, qu'Abraham prit connaissance de ce retour. La phrase « Isaac se consola avec Rebecca de la perte de sa mère » (v. 67) est on ne peut plus exacte. La nécessité de changer les mots « de sa mère » en « de son père » ne s'impose nullement. Ajoutons que l'expression *Sarah immo* n'est pas non plus « de l'hébreu monstrueux » (*Ein monstruoses Hebræisch*). C'est le mot précédent *haohela* qui doit être corrigé en *ohel* « il l'établit dans la tente de sa mère Sara. »

P. 54. — L'expression « jusqu'au voisinage d'Assur » (XXV, 18), est des plus authentiques; Assur désigne simplement la Mésopotamie, qui, depuis le règne de *Tiglat Pilesser* I[er], faisait déjà partie de l'Assyrie. La phrase finale : « il demeura en face de tous ses frères », annonce l'accomplissement de la prédiction de XVI, 12; le verbe *naphal* marque bien l'établissement des nomades (Juges VII, 12) ; la forme du singulier a été choisie pour faciliter cette allusion.

P. 62. La traduction « il arriva au lieu saint d'aujourd'hui » (da gelangt er an die [jetzige heilige] Stätte) du verset 8 XXVIII, 11 ne peut pas se soutenir un seul instant ; le mot *maqom* ne signifie jamais à lui seul « lieu de culte » (*Kultstätte*). Dans II Rois V, 11 *maqom* désigne le siège de la plaie et non le sanctuaire. Le verbe *haniah yad* n'exprime jamais le geste de la prière, il faut pour cela l'expression *paras kappaïm*.

P. 63. Le membre de phrase *Wehinnê Iahwé niççab ãlâw* « et Jahwé se tenait près de lui » (XXVIII, 13), ne soulève aucune difficulté, car le sens de « servir quelqu'un » n'est qu'accidentel. Comparez Gen. XVIII, 2.

P. 65. Je ne vois pas pourquoi les trois versets (XXXI, 26-28) ne seraient pas du même auteur que le reste du récit ? ou bien la critique a-t-elle trouvé une accusation plus fulminante pour la mettre dans la bouche de Laban ? Alors il aurait fallu l'indiquer.

P. 73. L'attribution à Jacob de l'élévation de la stèle ne souffre pas le

moindre doute et il est impossible de considérer le nom de Jacob comme une glose erronée ; au verset 51 il faut lire *yarita* au lieu de *yariti*. L'auteur, qui considère Jacob comme un monothéiste très sévère, n'a certainement pas songé à le faire participer à un repas préparé à l'occasion d'une cérémonie païenne. Cette réflexion nous montre en même temps que l'explication de *Miçpâ* (v. 49), qui joue sur le mot *maçêbâ* (v. 50), appartient au même récit. D'autre part le mot Elohim, malgré l'emploi de *Iahwé* au verset précédent, convient parfaitement dans la bouche d'un polythéiste, qui, tout en reconnaissant le Dieu de Jacob, n'oublie pas ses dieux à lui.

P. 77. L'idée d'attribuer la réponse du v. XXXIII, 5, à un auteur différent de celui de la question du même verset, me paraît bien invraisemblable. En déclarant que les jeunes gens étaient ses enfants, il a fait comprendre par cela même que les femmes étaient ses épouses. C'est conforme aux habitudes de l'Orient de ne donner les nouvelles des femmes que d'une manière indirecte. Le nom d'*Elohim* est en plein emploi dans tout le récit et on ne s'attend pas à un autre nom dans cet endroit.

P. 78. On ne sait pas pourquoi le verset XXXIII, 18, appartiendrait à un auteur différent de celui du passage précédent, auquel appartient le récit constatant la blessure reçue par Jacob dans sa lutte contre Elohim ; le verset suivant doit venir aussi du même auteur, puisque le nom de l'endroit n'est pas donné ; il m'est également inexplicable pourquoi les mots « *le père de Sichem* » seraient une insertion postérieure ; ils sont nécessaires pour préparer le lecteur au récit du rapt de Dina, où Hamor joue un rôle d'intermédiaire.

P. 83. La difficulté invoquée pour justifier l'attribution du verset XXXV, 14, au dernier rédacteur, me semble reposer sur des prémisses bien contestables. Je nie formellement que l'érection d'une stèle ait été considérée par le code sacerdotal comme un acte illégitime à l'époque du patriarche. Le culte des *Maççêbot*, reposant sur la croyance que la divinité demeurait dans la pierre consacrée, rendait le Temple presque inutile et nuisait à l'autorité de celui-ci, qui représentait une demeure plus noble et plus digne de la Majesté divine. Mais avant la construction du Temple, il ne serait venu à l'idée de personne de défendre les *Maççêbot*. D'autre part, la liaison des versets 15 et 16 est prouvée par la nécessité qui s'imposait à l'auteur d'expliquer le nom de *Bethel* et de faire voir que ce nom est dû à Jacob lui-même.

P. 85. La note 1878 doit être rayée aussitôt que possible. Les mots *Nahat wazerah Shamma Umizza*, même torturés à l'excès, ne peuvent pas signifier *Herabsteigen und Aufsteigen, dort und hier*. D'autre part, je ne crois pas que cette liste des tribus Séirites et Iduméennes soit dûe à un auteur postérieur à l'exil et vivant à une époque où les Iduméens eux-mêmes étaient déjà depuis longtemps chassés de leur pays par les Nabatéens et obligés de se réfugier en Palestine pour échapper à la

destruction. Ajoutons que pas un seul nom des Iduméens qui nous sont connus de cette époque ne figure sur la liste de la Genèse. Il paraît même que les Iduméens ne parlaient plus à ce moment leur ancienne langue, qui était un dialecte phénicien, mais un dialecte araméen, proche parent de celui du Nabatéen. Dans de telles circonstances, il serait vraiment étonnant qu'un auteur hébreu ait pu se procurer une liste de chefs Iduméens anciens, fût-elle même d'une nature légendaire ou fabuleuse.

P. 87. Les versets XXXVII, 1-5 présenteraient d'après la critique un réseau bien compliqué de différentes rédactions. Je ne crois pas que ce soit le dernier mot de la science. Deux points sont à corriger dans la traduction admise par MM. K. et S. D'abord le verbe *raʿa*, suivi d'un complément consistant en un être humain, ne signifie pas « paître », mais « diriger. » (Cf. II Samuel, VII, 6). La particule *et* ne peut être dans ce passage celle qui signifie « avec », par cette bonne raison que la garde des troupeaux est habituellement exécutée par des garçons d'un très jeune âge. L'incidente « il était encore jeune » ne peut donc se rapporter au modeste travail de berger, mais à la fonction de directeur qu'il exerçait malgré sa jeunesse relative, sur ses frères, beaucoup plus âgés que lui. On comprend ainsi pourquoi l'auteur spécifie expressément que les frères, sur lesquels Joseph exerçait la surveillance, étaient les fils des concubines de son père. L'auteur nous fait comprendre par là que Jacob n'a pas commis l'imprudence de nommer Joseph chef de ses frères, nés de mères libres. Ensuite, les mots *dibbatam raʿâ* n'indiquent pas les mauvaises paroles qu'on rapportait sur le compte de ses frères (*wenn man ihnen etwas Schlimmes nachsagte*), mais : « il faisait de mauvais rapports sur eux ». Le verbe *Vay-âbê* est employé au lieu de *Vayôçê* à cause du complément *el abihem*. Le verset 3 donne le motif de l'élévation intempestive de Joseph, en disant que celui-ci avait la préférence de son père parce qu'il était l'enfant de sa vieillesse et que cette préférence était devenue manifeste par la tunique particulière que son père lui faisait porter comme une marque de supériorité sur les autres. Cette distinction éveilla la jalousie de tous ses frères et leur inspira contre lui une haine inextinguible.

P. 89. Le nom de *Reûben*, dans le verset XXXVII, 21, ne me paraît pas susceptible du moindre doute. Le projet de tuer Joseph et de prétendre qu'il a été dévoré par une bête féroce, n'a pas été proposé à l'insu de Juda, qui était le chef de ses frères, tandis que Reûben a pu ne l'apprendre que plus tard. Le conseil de celui-ci, consistant à jeter Joseph dans un puits et à le laisser mourir de faim, était au fond plus cruel pour le coupable, aussi l'auteur se hâte-t-il d'ajouter que Reûben avait l'intention de le retirer en cachette et de le ramener à son père. Le conseil rusé de Reûben fut accepté à l'unanimité, parce qu'il flattait en apparence les instincts vindicatifs de ses frères; voilà pourquoi l'auteur a cru inutile d'ajouter les mots « et ses frères y consentirent », comme il

a fait à l'occasion de la proposition faite par Juda de vendre Joseph comme esclave aux Ismaélites, pour faire sentir que l'autorité de Juda était seule capable d'obtenir l'atténuation de la peine de mort qu'on devait infliger à Joseph.

P. 99. Avant les mots *asher bahem* (XLI, 56) il y avait primitivement *okel*, provision de bouche. La chute de ce mot s'explique par le mot précédent *kol*, qui se termine par les consonnes *kl*. C'est une allusion à ce qui est dit au verset 47 ; il faut donc traduire « Joseph fit à leur arrivée ouvrir tous les magasins de provisions qui se trouvaient dans les campagnes de l'Égypte. » Il est inutile de changer avec les Septante et le Samaritain, *Shanim* en *Hashshanim asher haya hassaba*, « les années pendant lesquelles eut lieu l'abondance ; » la chose s'entend d'elle-même d'après le verset précédent. Le pluriel *hayu* au verset 48 se rapporte à *kol okel*, qui est une expression collective.

P. 100. L'insertion de la phrase « il leur parla durement » ne me paraît pas très satisfaisante au verset XLII,9, qui parle des rêves et n'est pas la justification de l'accueil dur en apparence que Joseph leur avait fait ; il est donc superflu de la répéter dans ce verset.

Nous ne comprenons pas davantage pourquoi le mot *anahnu* doit être regardé comme une interpolation inexacte au verset 13 ; l'hébreu préfère d'habitude la construction juxtaposée à celle de la subordination. Il y d'ailleurs ici une double énonciation : « nous sommes 12 frères ; le plus jeune reste avec notre père et l'autre a disparu. » La traduction « *unser zwölf sind deine Sklaven* » contient une exagération inutile, tandis qu'en réalité le nombre 12 répond à l'accusation d'espionnage, étant notoire qu'un père n'envoie pas tous ses enfants dans une mission dangereuse, qui peut causer leur mort. A cela Joseph répond : Je ne suis nullement convaincu de la bonne intention de votre père, puisqu'il a hésité à envoyer avec vous son fils cadet, dont la présence ici pourra seule me convaincre de votre honnêteté.

P. 101. Au verset XLII, 20 les mots « et ils firent ainsi » sont indispensables pour indiquer leur consentement au propos de Joseph, introduit à la ligne 18 par les mots *zot 'asû*, « faites ceci. » La note 205 doit être biffée à la première occasion. Au verset 25, où il faut lire *lemalot* au lieu de *waymalleu*, le sujet du verbe *way'aas* est le fonctionnaire chargé de la commission.

Il me paraît évident que le mot *saq* (v. 26, 27) est le terme général indiquant toute sorte de sacs, tandis que *amtahat* indique particulièrement un sac de blé, et il n'est nullement nécessaire d'attribuer le premier mot à l'ingérence du dernier rédacteur.

P. 117. Je ne comprends pas bien la traduction du verset 22 du chapitre 48 ; comment peut-on offrir un *Bergrücken* et où est-il dit que Jacob l'avait enlevé aux Amorrhéens ? Il faut absolument revenir à la traduction habituelle de *shekem* par « lot, partie ». Mais, au lieu de faire allusion à la ville de *shekem*, comme on le croyait jusqu'à présent,

l'auteur a simplement pensé au territoire transjordanique qui est échu à la moitié de la tribu de Manassé. Voilà pourquoi il le désigne comme ayant appartenu primitivement aux Amorrhéens, tandis que la ville de *Shekem* formait la possession des Hiwites ou Héwéens. Le passé *laqahti* est un futur passé : « je te donne un lot de plus qu'à tes frères, lorsque je le prendrai (ou lorsque je l'aurai pris) de la main des Amorrhéens avec mon épée et mon arc. » Le patriarche s'identifie avec ses descendants devenus une nation par suite de la coopération de toutes les tribus à la conquête du pays.

La traduction du verset XLIX, 3, est peu satisfaisante; le verbe *hotir* est ici comme partout « conserver, garder ». La phrase finale: *mein Lager hat er bestiegen*, traîne sans cohésion avec ce qui précède. Pour remédier à cet inconvénient, il faut lire *yeçuai* au lieu de *yeçuī* et *aléha* au lieu de *ala*. « Ne garde pas ta passion débordante, car tu as attenté à l'honneur de ton père et à ce moment tu as profané ma couche au sujet d'elle ». L'objet du verbe exprimé par les mots « *mishkebê abika*, ainsi que le suffixe de *aléha* se rapporte à la concubine Bilha, séduite par Reûben.

Les mots du verset 7 « je les séparerai en Jacob et les diviserai en Israël », qui se rapportent au sort futur des tribus de Siméon et de Lévi, fournissent un autre exemple de la manière dont le patriarche s'identifie avec ses descendants; c'est selon moi une preuve convaincante que la fin du chapitre XLVIII appartient au même auteur que le chapitre XLIX.

Il va sans dire que les observations précédentes affectent plutôt le système général de la critique biblique que les vues particulières à MM. Kautzsch et Socin, qui ont su donner à leur traduction une forme aussi élégante et aussi exacte que possible. Maintes fois ils ont simplifié très considérablement les complications, résultant de recherches trop microscopiques. Sachons leur gré de cette tentative de triage éclairé et exprimons la conviction que leur entreprise trouvera partout des imitateurs et contribuera à répandre dans les masses une appréciation plus scientifique des documents vénérables qu'ils cherchent à rendre populaires.

J. HALÉVY.

---

420. — **Homers Ilias.** Edition abrégée à l'usage des classes, par A.-Th. Christ. Vienne et Prague. Tempsky. 1890.

421. — **Homers Odyssee.** Edition abrégée, par le même. Vienne et Prague. Tempsky, 1891.

Dans les quelques pages de préface dont il a fait précéder son édition abrégée de l'*Iliade*, M. Christ n'a point la prétention de donner même un aperçu sommaire de ce vaste champ de critique que l'on nomme la

question homérique. Il se borne à plaider contre la « Liedertheorie » la cause d'une unité primitive de l'*Iliade*, d'un plan original et bien coordonné qu'il rapporte à un poète ayant réellement existé sous le nom d'Homère.

Le texte lui-même, tel qu'il est donné dans cette édition, est réduit d'un bon tiers. Pour ne pas parler de nombreuses coupures de peu d'étendue, M. C. a laissé de côté le catalogue des vaisseaux au chant II et, dans la Dolonie, les 200 premiers vers qui nous peignent les inquiétudes des Atrides, les allées et venues des chefs, ainsi que les vers de la fin, comprenant le retour d'Ulysse et de Diomède. Au chant IX, l'éditeur a retranché une bonne moitié de la réponse d'Achille aux ambassadeurs des Grecs et, en deux fois, une centaine de vers du long discours de Phénix ; il a agi de même pour le discours par lequel Nestor, au chant XI, cherche à fléchir Achille. De nombreux épisodes de combats ont été aussi eliminés dans les chants V, XI et XVII, de même que les ἆθλα ἐπὶ Πατρόκλῳ, près de 250 vers au chant XXIII.

Tout en procédant à ces éliminations, M. C. a laissé subsister bon nombre des contradictions et des inconséquences que la critique a relevées dans le tissu du poème, et l'on peut se demander s'il était bien nécessaire de se livrer à ce travail dans une édition destinée aux classes. Ce procédé peut offrir des avantages, quand on veut se livrer à une lecture rapide des poèmes homériques, afin de s'en faire une idée d'ensemble. Mais ne vaut-il pas mieux, en tout état de cause, conserver au texte homérique sa physionomie propre, même ses redites et ses longueurs, les passages où sommeille le bon Homère, quitte à laisser au maître, s'il le juge nécessaire, le soin d'attirer l'attention de ses élèves sur ces particularités et d'indiquer les conséquences qu'on peut en tirer pour la composition du poème?

L'accueil fait à cette édition de l'*Iliade* dans les gymnases autrichiens a engagé M. C. à faire le même travail pour l'*Odyssée*. La revision de P. Cauer a servi de base au texte, tandis que pour la morphologie, l'éditeur a suivi la grammaire du dialecte homérique de Hartel. En ce qui concerne la formation de l'*Odyssée*, M. C. admet que le poème est le résultat d'un travail de revision, ayant pour but de fondre l'ancienne épopée du retour et de la vengeance d'Ulysse avec d'autres poèmes dont Télémaque est le héros. Un certain nombre de récits isolés servent à compléter l'ensemble.

Dans l'*Odyssée*, M. C. n'a pas trouvé à retrancher de passages aussi étendus que dans l'*Iliade*. Les parties qui ont subi le plus de déchet sont les chants III et IV, qui racontent le séjour de Télémaque à Pylos et à Lacédémone, ainsi que l'évocation des morts au XI[e] chant, où la liste des héroïnes a été supprimée. Les prédictions de Circé, qui ouvrent le XII[e] chant, et l'histoire d'Eumée, qui termine le XV[e], ont été retranchées. Outre cela, M. Christ a supprimé quantité de groupes de vers plus ou moins considérables; le plus souvent, il allège le récit en retran-

chant ces vers descriptifs qui surchargent, il est vrai, la phrase, mais qui sont un des grands charmes de la narration épique.

Émile BAUDAT.

---

422. — C.-L. NIEMANN. **Das Oldenburgische Muensterland in seiner geschichtlichen Entwickelung.** II. Band. Bis zur Vereinigung mit dem Herzogtume Oldenburg. 1 vol. in-12,387 p., deux plans. Oldenburg und Leipzig. Schulze.

Nous avons rendu compte jadis du premier volume de M. Niemann (*Revue critique*, 1889, 2e sem., p. 474). L'auteur a poursuivi sa tâche avec succès. Il nous raconte, dans ce second volume, d'une manière assez sommaire, les principaux événements politiques dont les deux baillages de Vechta et de Cloppenbourg furent le théâtre, depuis 1520 jusqu'à 1803, depuis les premières prédications de Luther jusqu'à l'incorporation de ces terres au duché d'Oldenbourg. Il insiste surtout sur les ravages auxquels ces pays furent livrés lors de la guerre de Trente-Ans, sur les épidémies qui les ravagèrent, sur les incendies qui en détruisirent les villages. Puis, il nous énumère toutes les maisons féodales qui avaient des possessions dans ces deux districts. Enfin, dans une troisième partie, il nous décrit la situation religieuse de ces contrées ; il indique comment la Réforme y fut d'abord introduite, favorisée par l'évêque de Munster lui-même, François de Waldeck (1543) : comment, plus tard, un prélat plus orthodoxe, Ferdinand de Bavière, y ramena le catholicisme (1613). Il dresse, d'après des documents puisés aux archives, la liste de tous les curés qui se sont succédé dans les diverses paroisses de l'un et l'autre baillage de 1613 à nos jours. Il consacre un chapitre au couvent des franciscains de Vechta et à leur collège. L'auteur a eu tort de séparer, d'une façon aussi absolue, l'histoire politique de l'histoire ecclésiastique : l'une ne s'explique pas très bien sans l'autre. Mais, s'il ne montre pas très bien l'enchaînement des faits, s'il met les événements bout à bout sans aucune liaison, du moins il a réuni des matériaux nombreux, et il nous a exposé, d'une manière simple et impartiale, l'histoire du petit coin de terre qu'il habite.

Ch. PFISTER.

---

423. — **Dante,** par Ed. ROD. 1 vol. in-12 de 237 p. Paris, Lecène et Oudin, 1891.

Ce volume, composé surtout d'analyses, que relient de nombreuses citations, aura probablement pour résultat de faire passer les plus beaux morceaux du grand poète florentin sous les yeux de lecteurs en général peu familiers avec les littératures étrangères. Il faut donc savoir gré à M. Rod de l'avoir écrit.

Mais, il faut bien l'avouer, il a dû l'être vite et non sans quelque

négligence, et il est notablement inférieur à plusieurs de ceux qui l'avaient précédé dans la même collection. M. R. a, comme de parti pris, évité les plus intéressants côtés de son sujet. Le désir d'abréger, d'éclaircir, de ne rien avancer que d'inattaquable, l'a amené à éliminer totalement certaines questions, à tracer de son héros une image simplifiée et par là même infidèle. Les éditeurs inscivent en tête de leurs volumes le titre de « Classiques populaires », soit; ils ne disent pas « Classiques enfantins ». MM. Faguet, Ducros, Debidour, Couat et d'autres ont donné, dans cette même collection, des exemples d'une exposition à la fois simple et nourrie, claire et originale. Ne pouvait-on, sans tomber dans la fantaisie ou le paradoxe, — et ne le devait-on pas — tenter de caractériser l'amour étrange et maladif qui fait le fond de la *Vie Nouvelle?* Sur cette épineuse et attachante « question de Béatrice », M. R. se borne à écrire quelques lignes inexactes et contradictoires (il laisse croire que le nom de Béatrice Portinari est en toutes lettres dans l'œuvre du poète). Il n'essaie pas de donner une idée, même approximative, des poésies lyriques de Dante, de ses prédécesseurs du *dolce stil nuovo*, et s'il cite Guinicelli (dans son analyse de la *D. C.*), c'est pour l'appeler Guinizelli (p. 171). A propos des chansons philosophiques, dont quelques-unes sont analysées bien peu fidèlement (p. 53), M. R. soutient que l'interprétation allégorique leur a été appliquée après coup et qu'elles avaient été composées pour chanter de réelles amours, ce qui est inadmissible pour plusieurs. (M. R. les a-t-il vraiment relues? et comment écrit-il *Amor che* sulla morte *mi ragiona*?) Du *Convivio*, dont il reconnaît pourtant l'importance (p. 57), il se borne à dire que c'est une œuvre longue, souvent puérile, et que le troisième traité est le plus « pénible » de tous (p. 56). Le chapitre sur les sources, le but, la portée morale du poème est aussi maigre et indécis que faiblement écrit. « Le but que poursuivait Dante est, *à l'en croire,* un but de morale pratique». Mais faut-il *l'en croire?* Il est excellent de citer des textes, mais il eût été utile aussi d'analyser cet art de Dante, si personnel, si déconcertant au premier abord. La conclusion est juste, mais moins originale que ne tendrait à nous le persuader un « croyons-nous » négligemment jeté dans l'énoncé d'une pensée incontestable. L'auteur ayant élagué de la biographie du poète le plus de faits possible (pourquoi n'a-t-il pas simplement reproduit l'intéressant article qu'il a publié récemment sur ce sujet dans la *Revue des Deux-Mondes),* les erreurs matérielles sont rares [1]. Il n'en est pas de même des fautes d'impressions : M. R. a-t-il vraiment corrigé ses épreuves lui-même? Les noms propres surtout sont affreusement mutilés : on lit Reguccione (lisez Uguccione) (p. 15), Buoncon (p. 19), Philelphie (p. 25), Ceno (lisez Corso) (p. 29),

1. Pourquoi parler d'une croisade contre les Albigeois (p. 12), à la fin du XIII[e] siècle? Il faudrait être aussi moins affirmatif sur le voyage de Dante à Paris, et l'authenticité de la lettre « à un ami florentin. »

Rugghieri (p. 130). M. R. écrit avec une obstination inexplicable (p. 41-81) *Opere minore*. Pourquoi n'a-t-il pas laissé aux réimpressions de la Bibliothèque Charpentier le grotesque « Gérault Bertueil (!!), rimeur de Limoges », qui s'y perpétue depuis 1841 ? L'édition Scartazzini et d'autres portent correctement Guiraut de Borneil. Ces erreurs sont d'autant plus regrettables que le public auquel s'adresse M. Rod est plus nombreux et qu'il n'a guère de moyens de contrôle. Grâce à lui, « Gérault Bertueil », à peu près inoffensif jusqu'à présent, enseveli qu'il était dans une note de la traduction Brizeux (p. 413), va passer définitivement dans la circulation.

A. Jeanroy.

---

424. — **Documents inédits.** *XI. Quelques lettres de Bayle et de Baluze, recueillies dans les bibliothèques florentines et publiées avec un avertissement et des notes*, par Léon-G. Pélissier, ancien membre de l'école française de Rome. Toulouse, Privat, 1891, grand in-8 de 41 p.

Si M. Pélissier a réuni sous le même titre quelques lettres de l'historien limousin et du philosophe ariégeois, c'est uniquement, comme il nous l'explique (p. 3), en raison de leur commune provenance et de l'analogie des matières dont elles traitent. Les lettres de Bayle sont au nombre de dix, écrites de Rotterdam, de 1698 à 1706, quatre en latin, les autres en français. Les lettres latines sont adressées, les trois premières, à Magliabecchi [1]; la dernière, à Henricius; les lettres françaises ont pour destinataires le duc de Noailles [2] et l'abbé Du Bos. Les sept lettres de Baluze, de 1680 à 1687, sont toutes en langue latine et toutes adressées à Magliabecchi. Tous ces documents, soigneusement et savamment annotés, sont fort dignes d'attention. L'éditeur en a trop bien parlé, pour que je ne lui laisse pas ici la parole : « On ne connaissait, hier encore, dit-il (p. 5), qu'un petit nombre de lettres imprimées de Bayle. Les lettres imprimées de Baluze ne sont pas moins rares. Leur rareté même donnera quelque valeur à celles-ci. Cette valeur est encore accrue par le nombre et l'intérêt des renseignements curieux et inédits qu'elles fournissent, soit pour la bibliographie de leurs auteurs, soit pour la bibliographie générale de l'époque. On y trouvera quelques éléments

---

1. Les lettres à Magliabecchi sont dans des papiers conservés à la Bibliothèque *Nazionale Centrale*. Voir dans le fascicule X des *Documents annotés* une note sur *les papiers de Magliabecchi*.

2. Douze lettres de Bayle avaient été recueillies avec d'autres *Lettres de gens de lettres à M. le duc de Noailles* en 2 vol.; ces deux volumes sont arrivés entre les mains de G. Libri : il les a mutilés, séduit par la valeur commerciale de certains autographes. Au nombre des pièces qu'il a arrachées du premier volume sont six des douze lettres de Bayle. Le recueil fut ensuite vendu à lord Ashburnham, et, racheté par le Gouvernement italien, il a été déposé avec le reste du fonds Libri à la bibliothèque Laurentienne.

utiles de leur portrait. Les lettres de Baluze nous révèlent sa ténacité laborieuse, sa sincérité d'appréciation des ouvrages d'érudition, la noblesse de ses sentiments envers P. de Marca, et quelques-uns des premiers soucis qui allaient attrister le début de sa vieillesse. Bayle, dans ses lettres, s'attribue sans mystère la paternité de certains écrits qu'il n'avouait pas publiquement. » Parmi les noms qui figurent dans la correspondance de Bayle et de Baluze, je citerai Vincent Coronelli, Grævius, Gronovius, Vincent Minutoli, Jean Leclerc, Perizonius, Jansenius, Jacques Basnage, Bernardo Trevisano, Apostolo Zeno, Van Dale, Humphred Hody, le P. Quesnel, Crenius « le plus infatigable compilateur qu'on ait jamais vu, » M^me^ Guyon, Hobbes, Pierre Faydit, Campanella « dont les aventures, l'esprit et les opinions eurent quelque chose de singulier et de fort bizarre », l'abbé [futur cardinal] de Polignac, le prince Eugène, le maréchal de Villeroy, le maréchal Tallard, Marlborough, Fénelon, Jacques II, le P. Antoine Pagi, le Pogge, Henri de Noris, Casimir Oudin. *J'en passe et des meilleurs* [1].

T. DE L.

---

425. — Alessandro d'ANCONA. **Origini del teatro italiano.** 2e édition. Turin, Florence, Rome. Loescher, 2 vol. gr. in-8, 670 et 626 pages.

M. d'Ancona vient à peine de terminer sa *Commemorazione di Michele Amari;* hier encore il publiait deux relations italiennes sur Paris et la cour sous l'ancien régime, et voici qu'il nous donne une seconde édition de ses *Origini del teatro italiano.* C'était déjà une œuvre fort importante que les deux volumes in-12 publiés en 1877; mais la science a marché depuis; quelques livres d'une importance capitale, celui de M. Petit de Julleville, par exemple, ont paru : M. d'A. lui-même a repris certaines de ses investigations; il a donc voulu, du moins pour ce qui touche l'Italie, dire, s'il se peut, le dernier mot sur la question tout entière.

M. d'A. n'apporte pas et ne devait pas apporter une théorie nouvelle sur le théâtre du moyen âge, dont le mérite assez mince et les phases principales sont connus. Il restait à établir une foule de points de détail et à présenter le vaste tableau des recherches relatives à cette partie de la littérature du moyen âge. C'est ce qu'a fait M. d'A. avec une science qu'aucun de ses lecteurs ne nous accusera d'exagérer, si nous la qualifions d'admirable. Du reste, on peut en croire le docte Allemand qui a

---

1. Je n'aperçois qu'une seule petite inexactitude en toutes les abondantes notes de l'éditeur : il dit (p. 5) : « pendant que je corrige ces épreuves, j'apprends la publication par M. Gigas de *trois* volumes de lettres de Bayle et de ses correspondants (Paris, Didot, 1890), que je n'ai point vu encore. » Malheureusement M. Gigas n'a pas donné *trois* volumes, mais un seul, dont il a été rendu compte ici (n° du 22 décembre 1890).

pillé la première édition (V. p. 241 du IIe vol.); car, si l'on ne prête qu'aux riches, on ne vole aussi que les riches.

Un numéro tout entier de la *Revue critique* suffirait à peine pour une véritable analyse : nous nous bornerons à un sec résumé.

La plus ancienne représentation dramatique d'un drame religieux en Italie fut donnée à Padoue en 1243 ou 1244; on ne sait si ce fut une pièce avec paroles ou une pantomime, et, au cas où il y aurait eu des paroles, si la pièce était écrite en latin ou en langue vulgaire (I, p. 87 et suiv.). Puis on trouve des représentations données dans le Frioul en 1298 et 1303 (I, 91). Les *Laudi* dramatiques de l'Ombrie, qui étaient jouées et non pas seulement chantées, donnèrent l'essor à la dramaturgie pieuse; c'est d'elle et non des drames liturgiques que naquirent les *Rappresentazioni sacre*, et les *Maggi* villageois. Après quelques essais tentés dans les Abruzzes et dans la Vénétie, le drame religieux établit son siège à Florence qui mit à son service la pompe de ses pantomimes traditionnelles. Des artistes comme Brunelleschi lui prêtèrent leur concours. Ces représentations se donnaient surtout à la Saint-Jean. Elles fleurirent particulièrement sous Laurent le Magnifique, l'auteur de *San Giovanni e Paolo* (où, par parenthèse, on trouverait des rapprochements curieux avec quelques passages de *Cinna* et d'*Athalie)*. Hors de Florence, au xve siècle, elles se réduisaient à des pantomimes, quoique ce soit à Revello, près de Salucés, qu'on a joué une Passion de treize mille vers. Le mètre des *Rappresentazioni sacre* est presque toujours l'*ottava rima* qu'avant comme après l'Arioste et le Tasse les poètes populaires ont souvent employée. Les femmes, sauf dans les couvents de religieuses où elles jouaient tous les rôles, ne paraissaient pas sur les planches. La langue des *Sacre Rappresentazioni* est d'autant meilleure que presque toutes ont été écrites par des Florentins. A la fin du xve siècle, on composa plusieurs drames profanes dans le libre système de ces drames, par exemple l'*Orfeo* d'Ange Politien dans sa première rédaction, le *Timone* de Bojardo et plus tard *Lautrec* qui roule sur les revers essuyés par les Français en 1521. La farce elle-même tendait à se modeler sur le même type. Si donc quelque esprit vigoureux s'en fût mêlé, il se serait formé en Italie, au moment où les *Sacre Rappresentazioni* perdirent la vogue, un théâtre profane affranchi des unités, médiocrement estimées, semble-t-il, de M. d'Ancona.

A ceux qui refusent aux Italiens l'aptitude pour le théâtre, M. d'A. oppose de plus, dans un premier appendice, les *Maggi* de Toscane : ce sont des drames joués aujourd'hui encore dans les campagnes, au printemps, comme le nom l'indique. Ces pièces, composées dans le goût des drames du moyen âge, attestent tout d'abord qu'en Toscane les villageois, qui ne lisent guère que les légendes chevaleresques ou religieuses, les préfèrent également pour le théâtre [1], mais elles témoignent aussi du

1. Ils n'ont guère versifié dans l'histoire moderne que la mort de Louis XVI. V. p. 277-279 du IIe vol.

goût vif des Toscans pour l'art dramatique : beaucoup de leurs villages ont des théâtres qui ne le cèdent guère aux *Arene* des villes; les auteurs des pièces qu'on y joue sont de véritables paysans, tout au plus quelquefois des hommes qui, après avoir fait leurs classes, vivent parmi les paysans; les acteurs, de même; et il n'est pas sans exemple qu'une pièce ait été répétée pendant deux mois.

Dans un autre appendice sur le théâtre mantouan au XVIe siècle, on remarquera, outre de nombreux détails utiles, soit à l'histoire du *Pastor Fido* de Guarini, soit à celle du théâtre italien en France, un très curieux chapitre sur la condition des Juifs à Mantoue, sur la troupe dramatique permanente qu'ils y formaient pour la cour ducale, sur leur poète Leone De Sommi.

Ce n'est pas la faute de M. d'A. si certaines parties de son sujet paraissent épineuses; mais peut-être eût-il pu abréger notablement ses deux volumes. Certes, un esprit aussi maître de toutes ses facultés ne tombe jamais dans la diffusion ; mais l'érudition déborde parfois : il n'était pas nécessaire d'écrire quatre-vingts pages sur les comédies profanes (II, 63-144) pour montrer qu'elles dégoûtèrent des drames sacrés; les citations qu'il multiplie offrent l'avantage de nous faire vivre avec les poètes des *Sacre Rappresentazioni*, mais on ne désirait peut-être point passer un si long temps en leur compagnie. M. d'A. prête trop généreusement à tout le monde sa puissance de travail : Boileau dirait qu'il croit qu'on lit ses livres aussi vite qu'il les fait.

Mais, outre que son érudition est souvent fort piquante [1], loin d'émousser sa perspicacité, elle l'aiguise ; ou plutôt l'une et l'autre sont guidées par un patriotisme aussi éclairé que profond. On surprendrait bien et on corrigerait peut-être certains critiques, si on leur signalait tout ce que la science doit dans ce livre à l'amour pour l'Italie. Je ne parle pas seulement de pages chaleureuses [2], mais c'est le patriotisme qui a montré à M. d'A., dans les souffrances de l'Italie à la fin du XIIIe siècle, dans son besoin de consolation la véritable origine et l'efficacité des *Laudi ;* c'est lui qui a dicté le plus beau, et non le moins savant chapitre de l'ouvrage, le Xe du Ier livre ; c'est lui qui soulève l'intéressante question du mérite respectif des Mystères français et des *Sacre Rappresentazioni*. M. d'A. donne l'avantage à celles-ci, qui, sauf la Passion

---

1. V., entre mille exemples, les passages où Tertullien et saint Jean Damascène expliquent aux fidèles que les mystères de la foi sont plus dramatiques que les tragédies (I, p. 12-14), les documents sur la persistance des divertissements payens et licencieux au moyen âge (I, 49-52), sur les magnifiques fêtes de saint Jean à Florence (ch. XVI du liv. Ier), sur la machination et la mise en scène des drames sacrés (ch. IX et X du liv. Ier). On lit aussi avec plaisir plus d'un des passages qu'il détache des *Laudi* et des *Sacre Rappresentazioni* (V. I, 137-153, 157-162 ; V. aussi I, p. 386-387, un prologue qu'on pourrait rapprocher de *Vert-Vert*).

2. V., sur le génie de Florence, I, 427-8, et sur la chute du théâtre italien au XVIIe siècle, II, 196-197.

précitée, ne sont jamais interminables comme nos drames sacrés (I, 458), que le public écoute dans un pieux silence (I, 383-4), d'autant qu'elles ne lui présentent pas les froides abstractions de nos Moralités [1]. Oserons-nous dire que nous regrettons que M. d'A. n'ait pas sacrifié les discussions techniques pour traiter uniquement l'histoire des croyances et des mœurs de l'Italie au moyen âge d'après le théâtre? Il a réuni dans plusieurs pages des observations très fines sur la peinture des mœurs dans les *Sacre Rappresentazioni* [2]; mais, dans les phases d'un art informe, il ne fait pas assez souvent apercevoir les phases par lesquelles a passé l'âme de l'Italie. Toutefois n'oublions pas que ce sont des pages profondes de M. d'A. lui-même qui suggèrent l'idée d'un autre plan pour son ouvrage, et que son livre tout entier donne la conviction que personne n'eût mieux traité que lui le sujet ainsi modifié. Tel qu'il est, c'est un des travaux les plus considérables dont l'érudition italienne puisse s'honorer. M. d'Ancona, qui en avait dédié la première édition à la mémoire d'Edelestand du Méril, a dédié celle-ci aux collègues et aux anciens élèves qui naguère fêtaient sa trentième année d'enseignement à l'Université de Pise. Il règne entre lui et l'Italie lettrée une émulation d'affectueuse gratitude dont les savants de toutes les nations recueillent les fruits [3].

Charles Dejob.

---

426. — **Deutsche National litteratur**, historisch-kritische Ausgabe hrsg. von Jos. Kuerschner, Stuttgart, Union Deutsche Verlagsgesellschaft. (Vols. 125-160). Prix du volume broché : 2 mark 50.

La collection Kürschner suit toujours son cours régulier, et les volumes se succèdent avec tant de rapidité qu'on a peine à se tenir au courant.

L'ancienne littérature allemande prend une place de plus en plus grande dans la Collection. En même temps qu'il fait paraître une édition des *Nibelungen* (nos 139 et 158) en deux volumes dont le premier renferme, outre la *Klage* et un excellent résumé de la question des Nibelungen, et le second, le texte du grand poème avec un commentaire très détaillé et trois bons index, M. Paul Piper publie son deuxième tome sur la poésie religieuse au moyen âge *(Die geistliche Dichtung des Mit-*

1. I, 535. M. d'Ancona oppose spirituellement la Divine Comédie dont le symbolisme part de la réalité au Roman de la Rose qui ne sort pas de l'abstraction. — V. encore sur les rapprochements avec nos Mystères, I. 523, 534-5.

2. Par exemple sur la manière médiocrement flatteuse dont on y peint la classe pauvre, I, 609 et suiv., sur les femmes qui y sont toujours des saintes ou des commères, I, 632 et suiv.

3. L'exécution typographique est très belle, à part l'encre trop pâle, malheureusement assez à la mode en Italie. — M. d'Ancona a mis à la fin un Index des poètes et des poèmes cités ; il eût facilité encore davantage les recherches, en y relevant aussi les noms des érudits aux travaux desquels il renvoie.

telalters, n° 128). Ce tome est consacré aux légendes et à la poésie de l'Ordre Teutonique; il renferme, entre autres textes, tout l'Évangile de Nicodème, de Henri Hessler, d'après le manuscrit le plus complet, celui de Görlitz (p. 142-285); un lexique (p. 296-369) qui termine le volume, contient les mots cités dans les quatre tomes que M. Piper a donnés sur la poésie des jongleurs et sur la poésie religieuse.

M. Piper commence également la publication d'une nouvelle édition des poèmes de Wolfram d'Eschenbach (*Wolfram von Eschenbach, Einleitung, Leben und Werke*, n° 153). On trouve dans ce premier volume, outre une introduction de cent vingt pages sur la vie et l'œuvre de Wolfram, les poésies lyriques, les chants du Titurel (tels que les a fixés Bartsch) et de copieux extraits du *Willehalm* reliés par des analyses; M. Piper y a joint quelques fragments des continuateurs du *Willehalm* (Ulrich von dem Türlin et Ulrich von Türheim).

Après avoir fait paraître un volume sur la littérature didactique mondaine et séculière du XIV[e] et du XV[e] siècle, M. Ferdinand Vetter nous donne un second volume sur la littérature didactique religieuse de la même époque (*Lehrhafte Literatur des XIV und XV Jahrhunderts*, n° 138). C'est un recueil de textes qu'on accueillera avec reconnaissance; outre des poèmes, comme la *Fille de Sion* du moine de Heilsbronn et des poésies comme celles d'Oswald de Wolkenstein, M. Vetter reproduit des extraits d'Eckart, de Tauler et autres mystiques.

Citons aussi, en descendant les siècles, l'édition nouvelle du *Narrenschiff* de Sébastien Brant que donne M. F. Bobertag (n° 134) et surtout le volume que M. Balke consacre à Murner (n° 140). Après avoir raconté dans une introduction fort intéressante la vie du franciscain et reproduit les principaux passages de la *Badenfart*, de la *Geuchmatt* et de la *Mühle von Schwindelsheim*, M. Balke publie, avec des notes courtes et précises, le texte de la *Schelmenzunft* et de la *Narrenbeschwörung;* ce sera un des volumes les plus consultés de la collection.

On louera pareillement le tome où M. Muncker publie les fables et chants d'église de Gellert (n° 125). La préface renferme une excellente caractéristique des *Bremer Beiträger* ou des collaborateurs du « Journal de Brême », des membres du cercle poétique de Leipzig. M. M. donne, à la fin de cette introduction, une table des matières des *Beiträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes* en ajoutant aux articles anonymes et pseudonymes, autant que faire se peut, d'après la correspondance et les recueils de vers postérieurs, les noms des auteurs. Cette table des matières qui comprend les quatre volumes des *Beiträge* jusqu'à l'année 1748, est suivie d'une autre table consacrée à la *Sammlung Vermischter Schriften von den Verfassern der Beiträge* qui parut de 1748 à 1757. Signalons enfin, dans ce précieux volume, l'étude sur la vie et les œuvres de Gellert — et ajoutons que le texte des fables a été donné avec un soin extrême, tel que le poète l'avait fixé en dernier lieu. Toutefois M. Muncker n'a pas manqué de reproduire les variantes

des textes antérieurs, et l'on voit ainsi combien le style de Gellert a gagné peu à peu en aisance et en aimable légèreté.

M. Muncker ne se contente pas de présenter Gellert aux lecteurs de la collection Kürschner; dans un volume suivant (n° 127), il donne des extraits de Rabener, des poésies choisies de Cramer, l'*Hermann* et la *Stumme Schönheit* d'Élie Schlegel, et le *Renommist* de Zachariä.

R. Boxberger réimprime le *Nachlass* de Lessing (n°ˢ 131 et 137) d'après le texte de l'édition Hempel, et non sans reconnaître ce qu'il doit à l'infatigable Redlich; mais, comme il a consulté tous les livres cités par Lessing, il a, au passage, rectifié les erreurs commises par Lessing lui-même et par les éditeurs précédents. Le second volume de ce *Nachlass* se termine par une longue étude sur la vie de Lessing (p. 447-571).

M. Hans Lambel poursuit son édition des œuvres de Herder; deux volumes nous donnent, l'un (n° 135), les *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* (avec une introduction et quelques notes), l'autre (n° 150), la première des *Kritische Wälder*, les études sur Ossian, sur Shakespeare, sur la poésie anglaise du moyen âge, le travail intitulé *Plastik*, les Éloges de Winckelmann et de Lessing.

L'édition de Schiller arrive à sa fin. Boxberger a publié les *Poésies* (n°ˢ 132 et 133), les petits récits et le *Visionnaire* (n° 130), les traductions et remaniements de tragédies étrangères (n° 147), *Marie Stuart* et la *Pucelle* (n° 126); M. A. Birlinger a donné, de son côté (n° 143), la trilogie de Wallenstein; enfin, Boxberger et M. Birlinger se sont unis pour faire paraître en un volume (n° 145) la *Fiancée de Messine, Guillaume Tell*, l'*Hommage des arts, Sémélé* et le *Misanthrope*.

L'édition de Gœthe marche de même à grands pas. M. Schroer continue la publication des drames; M. Düntzer celle des romans et nouvelles; M. Steiner, celle des œuvres scientifiques. M. Schroer donne dans le 155ᵉ volume de la collection le *Menteur, Mahomet, Tancrède, Palaeophron et Neoterpe, Was wir bringen*, le *Vorspiel* de 1807, et dans le volume suivant (n° 156), le *Réveil d'Épiménide*, les *Theaterreden*, les *Maskenzüge*, etc. M. Düntzer public coup sur coup quatre volumes : 1° Werther, le Voyage de Suisse, les Affinités Électives (n° 142); 2° et 3° les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister (n°ˢ 148 et 149); 4° les petits romans (Entretiens d'émigrés allemands, Nouvelle, Les bonnes femmes, Voyage des fils de Megaprazon, le *Hausball*, n° 144). M. Steiner, enfin, donne une édition très soignée de la *Farbenlehre* (n° 154).

La part que fait M. Kürschner aux écrivains du xixᵉ siècle devient de plus en plus importante, et il faut l'en féliciter et le remercier. M. Hauffen a été chargé de publier deux volumes sur le drame de la période classique; il reproduit dans le premier volume (n° 160) le *Hausvater* de Gemmingen, le *Porträt der Mutter* de Schröder, les *Jäger* et les *Hagestolzen* d'Iffland ; dans le second (n° 157) trois pièces

de Kotzebue (*Menschenhass und Reue, Die Indianer in England, Die deutschen Kleinstädter*) et le *Regulus* de Collin.

M. Ad. Stern s'est fait l'éditeur de Théodore Körner ; il donne, dans un premier tome, les poésies lyriques (*Leier und Schwert*, n° 146); dans un deuxième, les charades et logogryphes, les fragments épiques, les récits, les « contributions dramatiques » *die Braut, der grüne Domino, der Nachtwächter, Toni, die Sühne, der Vetter aus Bremen*, ainsi que la tragédie en cinq actes de *Zriny* (n° 146); le troisième, les drames, *Hedwig, Rosamunde, Joseph Heyderich*, et d'autres pièces, opéras, opérettes, fragments (n° 152).

M. Max Koch a, cette fois encore, composé un des meilleurs volumes de la collection (*Arnim, Klemens und Bettina Brentano, J. Görres*, première partie, n° 161). Il reproduit l'étude de Görres *Die teutschen Volksbücher*, celle d'Arnim *Von Volksliedern* (ainsi que ses poésies et sa « Papesse Jeanne »), les poésies de Clément Brentano et des extraits de son *Erfindung des Rosenkranzes*. Une longue introduction, pleine de citations et de détails peu connus, rehausse surtout la valeur de ce volume.

Il faut en dire autant d'un autre tome de la collection, dû également à M. Max Koch (n° 129). Il contient la *Bezauberte Rose* de Schulze et plusieurs récits de Hoffmann (*Des Vetters Eckfenster, Don Juan, Die Vision auf dem Schlachtfelde bei Dresden, der goldene Topf, Meister Johannes Wacht, Die Elixire des Teufels*); on lit avec intérêt et profit les études du jeune critique sur Schulze et sur Hoffmann, dont la personne, comme toutes les œuvres, est un « *wunderliches Gemisch* ».

Deux volumes clôront cette énumération ; tous deux sont dûs à M. Bobertag. Dans l'un (n° 136), le professeur de Breslau reproduit le *Don Juan et Faust* de Grabbe, le *Struensee* de Beer, le *Belisaire* d'Édouard Schenk ; dans l'autre (n° 159), il a commencé par le *Lichtenstein* la publication des œuvres de Hauff.

A. CHUQUET.

---

427. — **Un armateur marseillais, Georges Roux,** par A. Artaud. Paris, 1890, in-8 de 405 p.

L'histoire de Georges Roux est des plus intéressantes. Fils d'un marchand originaire de l'île de Tino (Archipel) naturalisé français en 1714, il mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, marquis de Brue, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, secrétaire du roi et conseiller d'État. Son existence fut un long roman, et il n'est pas étonnant que l'imagination populaire ait entouré son nom de nombreuses légendes. Qui n'a entendu parler de la fameuse déclaration de guerre adressée par *Georges Roux à Georges, roi d'Angleterre?* Le fait est que, s'il ne déclara pas la guerre aux Anglais, il la fit à ses frais, et leur fit subir de très grandes pertes. Tour à tour négociant, colonisateur, armateur, corsaire, indus-

triel, il apporta dans ces diverses professions une activité et une intelligence des plus remarquables. Les mauvais jours arrivèrent; cet homme, qui avait possédé trente millions, et armé de véritables flottes, mourut ruiné et presque misérable; son faste et sa prodigalité contribuèrent à son malheureux sort; mais ses concitoyens n'auraient pas dû oublier qu'en 1745, au moment où les Anglais menacèrent sa ville natale, Roux en avait organisé la défense, et avait offert d'en faire les frais. En somme, c'est une des grandes figures de Marseille, et on doit savoir gré à M. Artaud de l'avoir mise en lumière.

H. D. de G.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* annonce que M. C. Kraus, de Vienne, prépare une édition du saint George de Reinbot von Durne; — que M. L. Wimmer, de Copenhague, a été nommé membre correspondant de l'académie de Berlin; M. H. Schuchardt, membre de l'académie de Vienne; M. G. Meyer, membre correspondant de cette dernière société; M. Ad. Tobler, membre étranger de l'académie des sciences de Turin; — que M. Sauer a été nommé professeur ordinaire à l'Université de Prague; — que M. John Meier s'est « habilité » à Halle pour la philologie germanique; — que M. Antoine Birlinger, directeur de l'*Alemannia*, est mort à Bonn le mois dernier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 août 1891.

M. Siméon Luce lit une notice sur le « lieu fort » de Longueil-Sainte-Marie, village du département de l'Oise, non loin de Compiègne, illustré par la défense d'une poignée de paysans qui s'y assemblèrent en 1359 et, abandonnés par la royauté, se défiant de la noblesse, soutinrent seuls la lutte contre les Anglais. Depuis la publication du 3ᵉ volume de l'*Histoire de France* de Michelet (1837), tout le monde connaît cet épisode héroïque, transmis à la postérité par les récits des chroniqueurs Jean de Venette et Jean de Noyal. Le capitaine de ces paysans, Guillaume l'Aloue, périt dans le combat, tandis que son valet, le « Grand Ferré », battait les brigands anglo-navarrais « comme blé en grange ». Le « lieu fort » de Longueil, ancien manoir pourvu d'une enceinte de murs et d'une porte fortifiée, est aujourd'hui une ferme appartenant à M. Hongre, maire de la commune. M. Siméon Luce, qui l'a visité récemment, y a trouvé des vestiges importants des anciens ouvrages de défense. Il propose de classer parmi les monuments historiques cette ferme, qui représente, dit-il, « ce que l'on peut appeler les origines militaires de Jacques Bonhomme ».

M. Menant continue la lecture de son mémoire sur les inscriptions hétéennes. Il constate dans ces inscriptions la présence d'un certain nombre de noms de divinités, dont il cherche à établir la lecture. Il arrive, par une série d'observations et de déductions, à déterminer les noms de trois dieux, *Tarku*, *Sandu* et *Kamus*; il indique, en outre, l'idéogramme du dieu Soleil, représenté dans sa forme symbolique. Quant aux déesses, il propose, mais très hypothétiquement, de reconnaître dans le symbole de l'une d'elles le nom d'Antarata, l'Astarté des Syriens ou la Cybèle de l'Asie-Mineure.

Ouvrage présenté par M. Le Blant : Hardy (Michel), *la Station quaternaire de Raymonden et la sépulture d'un chasseur de rennes.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 28 septembre — 1891

428. — 1. H. BRUGSCH. **Die biblischen sieben Jahre der Hungersnoth nach dem Wortlaut einer altægyptischen Felsen-Inschrift,** in-8, (162 p. mit 32 autographischen Tafeln und 5 Holzschnitten) Leipzig, Hinrichs, 1891.

429. — 2. PLEYTE. **Schenkingsoorkonde van Sehêle uit het 18de Jaar van Koning Tosertasis** (extrait des comptes rendus de l'Académie des Sciences, 3e série, t. VIII). Amsterdam, Müller, 1891, in-8, 20 p. et une planche.

Commençons par dire que le monument égyptien que M. Brugsch vient de traduire et de commenter n'a rien de commun que la mention d'une famine de sept ans avec l'histoire de Joseph. Les événements dont il prétend avoir gardé le souvenir n'intéressent en rien les Hébreux, l'époque à laquelle ils sont censés se passer est antérieure de plus de deux mille ans au temps présumé de l'Exode : s'il a quelque intérêt ; c'est pour l'histoire de l'Égypte seule et non pour celle des Enfants d'Israël [1].

M. B. débute par rappeler en peu de mots comment il fut découvert. Dans les premiers jours de janvier 1890, un Égyptologue américain, M. Wilbour, qui, depuis dix ans, fait presque chaque année son tour du Nil, découvrit entre Assouan et Philæ, en pleine cataracte, dans l'île de Sehel, une longue inscription qui avait échappé à l'attention de Champollion, de Lepsius, de Mariette, de tous les savants qui ont exploré ces parages. Il en prit une photographie dont il envoya un exemplaire à tous les Égyptologues en activité de service. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la découverte mit en émoi notre petit groupe de travailleurs et le groupe voisin des hébraïsants. Plusieurs transcriptions

1. M. Brugsch avait d'abord pensé le contraire. Voir l'article enthousiaste qu'il a écrit à ce sujet, *Joseph in Ægypten,* dans la *Deutsche Rundschau,* 1890, (mai) p. 237-254.

furent entreprises, plusieurs mémoires annoncés : M. B. a paru le premier, mais avec une avance de quelques jours seulement sur M. Pleyte. Les deux brochures se recommandent par des mérites sérieux. M. P. met en planche l'inscription que M. B. donne seulement en texte courant. Par malheur M. P. n'a ajouté à la planche qu'une note de vingt pages, qui renferme, avec une critique des premières opinions de B., une traduction complète et quelques notes fort judicieuses, mais écrites en hollandais. Le hollandais n'est pas au nombre des langues qu'on lit couramment, et le travail remarquable de M. P. est perdu pour le plus grand nombre des lecteurs, comme tous les mémoires qu'il a publiés, ainsi que Leemans, dans sa langue maternelle. M. B. au contraire a joint à sa traduction des études historiques, géographiques et religieuses, qui éclaircissent la plupart des points obscurs du texte et permettent de comprendre dans quelles circonstances le monument de Sehel fut élevé.

Sehel est située dans le premier nome de la Haute-Égypte, celui dont Éléphantine fut la capitale. Le nom du nome est écrit d'ordinaire par l'*arc nubien* qu'on avait lu Konsit, jusqu'au jour où M. Lepsius proposa le premier, si je ne me trompe, de le lire *Khonti*. Cette lecture a été adoptée en général : je crois pourtant qu'elle n'est pas aussi certainement démontrée qu'on le pense, et qu'on peut donner des arguments très forts en faveur de la vieille lecture. Je n'insisterai pas sur ce point qui reste à débattre entre Égyptologues : il suffit pour le moment de dire que tout le monde est d'accord pour reconnaître que le nom du premier nome est identique à celui de la Nubie extérieure. Le territoire égyptien s'arrêtait jadis aux rapides de Silsilèh, et de là est venu l'usage de prendre El-Kab (Nekhabit) comme marquant l'extrême sud de la terre de Kîmit. Le canton compris entre Silsilèh et Philæ est une partie de la Nubie annexée à une époque très ancienne et formant marche du côté du midi, comme les nomes de l'Arabie et de Libye formaient marche à l'est et à l'ouest du Delta. La cataracte passait pour marquer l'endroit où le Nil descendait du ciel sur la terre, et le pays qui s'étendait au-delà pour être la *Terre des dieux*. Plus tard, la source du Nil et la *terre des dieux* reculèrent vers le sud, à mesure que les conquêtes agrandissaient le cercle des connaissances géographiques. Elles disparurent derrière les marais du Haut-Nil, mais non sans laisser derrière elles quelques traditions attachées au sol, comme celle de la cataracte qui se précipitait de très haut sur la terre et assourdissait les riverains d'Éléphantine, ou celle des rochers Krôphi et Môphi d'où le Nil jaillissait entre Syène et Philæ.

Les plus anciens monuments trouvés au voisinage de la première cataracte sont de la V^e^ dynastie. Les Pharaons de la VI^e^, qui exerçaient des droits de suzeraineté sur le canton qu'on appelait le Dodécaschène à l'époque gréco-romaine, vinrent plusieurs fois à Éléphantine ; Ouni, un de leurs ministres les plus actifs, fit même creuser et agrandir en

cinq endroits le chenal que les gros bateaux sont obligés de suivre pour franchir la cataracte. Le beau granit rouge et noir du pays était nécessaire pour la construction des tombes royales ou particulières : on en faisait des stèles, des tables d'offrandes, des sarcophages, dès la fin de la IIIe dynastie. La présence d'objets en granit de Syène dans les ruines de cette époque nous prouve qu'on exploitait déjà régulièrement les carrières de la cataracte : les rois de la Ve dynastie ont dû y venir, seulement nous n'avons pas encore retrouvé leurs monuments. Une tradition que Manéthon avait recueillie, mais dont nous ne connaissons pas l'origine, racontait que la Ve dynastie venait d'Éléphantine. Les princes de cette ville, chargés de garder la porte méridionale de l'Égypte, étaient des barons d'importance, dont le domaine s'étendait des environs d'Edfou au nord, jusqu'au delà de la cataracte vers le sud. Leurs tombeaux ont été découverts partiellement en 1886, et nous en font connaître plusieurs qui vivaient de la VIe à la XIIe dynasties. Éléphantine cessa d'être ville frontière sous la XIIIe dynastie, et ne le redevint que vers la XXVIe. Depuis lors, elle a toujours été la clef de l'Égypte vers le midi, elle ou Syène sa voisine. Sa valeur religieuse n'égala point pendant longtemps sa valeur politique et militaire. Elle adorait un dieu Nil, Khnoumou, et deux fées des eaux Anoukit, *la serreuse,* Satit, *l'archère,* qui incarnaient le courant de la cataracte. Le dieu, dont le culte s'étendit par la conquête jusqu'à la seconde cataracte, resta, jusqu'aux derniers jours de l'indépendance égyptienne, un dieu local sans influence et sans renom. Il ne commença à se répandre qu'après la conquête perse et macédonienne, quand les garnisons grecques établies à Syène entrèrent en contact avec lui et avec l'Isis de Philæ. Les rapports journaliers que les étrangers avaient forcément avec ses prêtres lui firent, chez les Grecs d'Égypte puis chez les peuples du dehors, une popularité qu'il n'avait pas chez les Égyptiens proprement dit. Khnoumou est le Khnouphis, le Kneph des premiers siècles de notre ère, dont le dogme est mêlé si bizarrement aux croyances de certaines sectes chrétiennes.

Ce dieu, devenu célèbre tardivement, n'avait pas une fortune égale à son renom. Il ne possédait que les ressources restreintes d'un dieu de province, et sa voisine de Philæ détournait vers elle une partie des largesses qu'il aurait dû recevoir. Quelque part dans le second siècle des Ptolémées le sacerdoce de Khnoumou, voulant stimuler la pitié et la générosité royale, eut recours à un procédé qui devait être aussi commun en Égypte qu'il l'a été dans notre Europe du moyen âge. Le sacerdoce de Khonsou à Thèbes voulant, cinq à six siècles plus tôt, se donner des droits à l'héritage d'Amon dont l'autorité décroissait, avait fabriqué une stèle officielle racontant des miracles opérés par son dieu sous le règne de Ramsès II : c'est ce que M. de Rougé appelait la Stèle de la princesse de Bakhtan et qu'on a pris pour de l'histoire, jusqu'au jour où M. Erman eut découvert l'artifice. Les prêtres de Khnoumou

n'hésitèrent pas à pratiquer une fraude pieuse du même genre, mais ils attribuèrent une plus haute antiquité au document qu'ils fabriquèrent de toutes pièces. Ils rédigèrent l'inscription gravée à Sehel, et qu'ils donnèrent pour la copie d'un vieux texte datant de l'an XVIII d'un roi de la IIIe dynastie manéthonienne, Zosiri, probablement le premier prince de ce nom Zosir-sa. En ce temps-là, le prince de Syène, Madiri, reçut un message de Pharaon, qui se plaignait des sept années de famine qui avaient signalé son règne, et lui demandait ce qu'il savait des origines du Nil, de son régime et de ses dieux. Madiri répondit naturellement par un éloge de Khnoumou et des divinités de la cataracte : Zosiri vint leur rendre hommage, leur présenta des offrandes et leur fit des fondations pieuses dont il garantit la durée éternelle. C'est le précédent créé par ce roi primitif que les prêtres proposaient discrètement en exemple au Ptolémée sous lequel ils vivaient. Le cartulaire de chacun des temples égyptiens devait être riche en titres de ce genre. C'est peut-être d'après des pièces fausses que Dendérah et Edfou prétendaient avoir été reconstruits par des souverains de l'Ancien et du Moyen Empire. Il est probable que la ruse des prêtres de Khnoumou leur rapporta, sinon tout ce qu'ils désiraient, au moins un gain satisfaisant ; ils n'auraient pas fait graver en bonne place un document qui ne leur eût été d'aucune utilité.

La traduction de M. Pleyte ne diffère que par le détail de celle de M. Brugsch. Il me semble reconnaître çà et là sur la photographie de M. Wilbour des mots que je ne reconnais pas dans la transcription des deux auteurs, et, dans plus d'un endroit, j'aurais à proposer des interprétations nouvelles. Elles ne changeraient pas grand chose au sens général du morceau, et ne porteraient pour la plupart que sur des points secondaires. Les dissertations géographiques de M. B. sont particulièrement riches en faits nouveaux et en combinaisons ingénieuses. La partie relative aux dieux d'Éléphantine me paraît être moins heureuse : mais nous sommes placés, M. B. et moi, à des points de vue si éloignés pour envisager la religion égyptienne, que je ne suis peut-être pas bon juge de ses théories. En résumé le mémoire est fort intéressant, et tel qu'on était en droit de l'attendre de M. Brugsch [1].

G. Maspero.

1. J'ai noté en relisant le volume quelques détails que je réunis en cette note. — P. 55, M. Brugsch signale la mention dans notre inscription (l. 11) du mur de briques, dont on voit les ruines entre Syène et Philæ, et dont Letronne attribuait la construction à Dioclétien. J'ai indiqué ailleurs (*Recueil*, t. XIII, p. 204) que ce mur remonte peut-être à la XIIe, peut-être même à la VIe dynastie. — P. 106, note 1. Birch avait raison de lire *fakat*, *fakait*. Cette forme est fréquente, même pour le nom de la péninsule du Sinaï : *mâfkait*, qui est employé ordinairement, en est un développement par *m*, *mâ*, préfixe, comme *mirou* à côté de *rou* ou *arou*, *mirit* à côté de *irit*, *l'œil*, etc. — P. 141, note 1. Le mot *râit*, que M. Brugsch ne connaît pas, ne serait-il pas une variante du mot fréquent *ârit*, *ârrit*, écrit aussi *râit*, magasin, entrepôt, *ergastulum* ?

430. — **Panini** *(sic)*. Ein Beitrag zur Kenntniss der Indischen Literatur und Grammatik. Von Bruno Liebich, Dr. phil. Leipzig, H. Haessel, 1891. In-8. 164 pp.

M. Bruno Liebich consacre la première moitié de son livre à l'étude de deux questions déjà débattues, qu'il ne prétend point résoudre, mais auxquelles il apporte incontestablement de sérieux éléments de solution : — 1° en quel temps a vécu Pâ*n*ini? — 2° le grand grammairien hindou nous enseigne-t-il une langue proprement dite, réellement écrite ou parlée par ses contemporains, ou bien une forme artificielle de langage qui n'eut jamais d'existence que dans les spéculations des théoriciens?

A raison de la méthode employée par l'auteur, les deux problèmes n'en font qu'un; car c'est dans les écrits même de l'Inde qu'il prétend retrouver l'application des règles que Pâ*n*ini n'aurait fait que codifier, et par suite il n'hésitera point à le considérer comme à peu près contemporain de l'œuvre dont la langue se rapproche le plus de celle qu'il enseigne. Déjà il nous avait fait voir l'étroit rapport de la théorie pâ*n*inienne des cas avec l'emploi des formes casuelles dans la prose de l'Aitareya-Brâhma*n*a [1]. Aujourd'hui, complétant et développant ses vues, il dresse dans quatre textes, chosis à des époques différentes, la minutieuse statistique des formes verbales qui concordent avec la doctrine de Pâ*n*ini et de celles qui en divergent, en calcule la proportion, et arrive à cette conclusion (p. 37) que le père de la grammaire sanscrite doit avoir vécu postérieurement à la rédaction de la B*r*hadâra*n*yaka-Upanishad et antérieurement à celle de la Bhagavad-Gîtâ.

Même en tenant ce résultat pour certain, il laisse encore, il est vrai, une assez vaste marge; mais la méthode de M. B. L. ne permet guère de déterminations plus approchées. Celle de M. Sylvain Lévi [2] fournirait des données plus précises, si l'on pouvait être sûr que le ga*n*apâ*t*ha ne s'est pas encombré d'additions postérieures à Pâ*n*ini ou que celui-ci n'y a point introduit des paradigmes de beaucoup antérieurs et traditionnels. C'est, je pense, en les combinant l'une et l'autre, et en multipliant dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde les points de repère et les synchronismes, qu'on parviendra à se fixer sur l'âge exact de la compilation pâ*n*inienne.

Mais ce qui sera décisif, ce sont les synchronismes et autres éléments extrinsèques, non pas les rapprochements grammaticaux. Quelque science, quelque rigueur que déploie M. B. L., c'est M. Lévi qui a vu juste en allant chercher en dehors de la grammaire les données du problème qu'elle pose sans le résoudre. Car — on ne saurait trop y insister — l'extrême ressemblance de la langue de Pâ*n*ini et de celle d'un autre écrit de l'Inde ne prouvera rien quant à la contemporanéité de ces deux

1. *Bezzbg. Btr.*, X, p. 205 sq. et XI, p. 273 sq.
2. *Journ. Asiat.*, 8e sér., XV, p. 236.

ouvrages, tant qu'on ne sera point sûr par ailleurs que Pânini a enseigné une langue vraiment existante : que son sanscrit soit ou non de fantaisie, par cela seul que c'est du sanscrit, il faut bien qu'il ressemble à un certain sanscrit littéraire plus qu'à tous les autres, et sa concordance avec la langue de la B.-U. ne deviendra un argument irréfutable que du jour où précisément une chronologie plus avancée aura établi la date de la B.-U., la date de Pânini, et de combien la première est antérieure au second.

C'est là, si je ne me trompe, le point délicat de l'argumentation de M. B. L. : l'antithèse où se complaisait Benfey « admirable grammaire d'une langue inexistante » lui répugne à ce point, qu'il ira jusqu'à écrire (p. 55) : « Et où donc Pânini aurait-il pris cet incroyable métaplasme, si la langue même ne le lui avait fourni? » Ainsi, moins serait vraisemblable une forme pâninienne, plus elle s'imposerait à notre foi. Ce n'est point, sans doute, ce que l'auteur a voulu dire, mais c'est son raisonnement poussé à bout, et il n'en faut pas davantage pour faire voir l'impossibilité de rien construire encore de définitif sur ce sable mouvant. Il a beau exposer et critiquer d'une manière aussi complète que loyale les travaux de ses devanciers : on ne pourra s'empêcher de le trouver sévère pour M. Whitney, qui peut-être, de son côté, l'avait été trop pour les grammairiens hindous. Après tout, raffiner à l'infini sur une langue, ce n'est pas, si l'on veut, la forger de toutes pièces ; mais ce n'est pas non plus, convenons-en, l'enseigner telle qu'elle se parle ou s'écrit. Le μέμνησ' ἀπιστεῖν était ici mieux que jamais en situation.

Au cours de son exposition M. Liebich a eu l'occasion d'exprimer le vœu que la grammaire de Pânini soit minutieusement scrutée dans toutes ses parties et transposée à l'européenne, pour qu'on puisse juger de la valeur de son enseignement. Dans la seconde moitié de son livre, l'auteur joint l'exemple au précepte : il nous donne en appendices la théorie de la voix dans les verbes et celle de la formation du féminin des noms d'après Pânini. On ne peut que louer la haute compétence et la conscience scientifique qui ont présidé à l'exécution de l'une et l'autre partie de cette remarquable étude.

V. Henry.

---

431. — **Pseudo-Aristoteles** ueber die Seele, eine psychologische Schrift des XI Jahrhunderts und ihre Beziehungen zu Salomo ben Gabirol (Avicebron) von Dr. A. Loewenthal. Berlin, Mayer et Mueller, 1891, in-8, p. 131 et 12.

432. — **Das Verhaeltniss des Thomas von Aquino** zum Judenthum und zur jüdischen Litteratur (Avicebron und Maimonides) von. Dr. J. Guttmann Landrabbiner zu Hildesheim. Gœttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1891, in-8, p. 92.

I. M. Loewenthal publie dans la première de ces monographies le résultat de ses recherches sur le traité pseudo-aristotélique *De anima* qui appartient à l'époque de la Renaissance philosophique en Espagne après la conquête arabe. Il avait déjà effleuré ce sujet dans sa thèse,

présentée à l'université de Kœnigsberg, sur Dominique Gundisalvi et son compendium de psychologie. Cet auteur écrivait dans la première moitié du xii^e^ siècle. Raimond, archevêque de Tolède de 1126-1150, l'avait chargé, concurremment avec Jean de Séville, de traduire en latin des livres arabes de la riche collection de la bibliothèque de Tolède. Jean de Séville eut dans cette entreprise le rôle principal; l'œuvre de son collaborateur se borna à quelques retouches du latin. Mais Dominique rédigea plusieurs traités de philosophie. Son compendium débute par le même prologue qui se lit en tête du traité hébreu de Gerson ben Salomo sur l'âme, intitulé *Schaar ha-schamaïm*, et que Gerson donne comme étant d'Aristote. Ce prologue sert encore de préface à la version latine du *Liber VI naturalium* d'Avicenne faite par Jean de Séville. Gerson n'a pu emprunter sa préface à Dominique ni à Jean de Séville, car il ne savait pas le latin et, à l'époque où il écrivait, vers 1150, on ne traduisait pas encore d'ouvrages latins en hébreu. Il faut donc supposer que le traité *De anima*, auquel ces auteurs firent des emprunts communs, était écrit en arabe. Gerson en possédait une version hébraïque; Dominique le connaissait par une version latine. Si l'on considère que le philosophe juif Solomo ibn Gabirol, plus connu sous le nom d'Avicébron, écrivit sur la psychologie, on peut admettre qu'il est l'auteur du traité *De anima*. Il est sans doute surprenant que Gerson, au lieu de conserver le nom de l'auteur, lui ait substitué celui d'Aristote. Cependant le voile dont le moyen âge couvrit la personnalité de Salomo ibn Gabirol, justifie jusqu'à un certain point l'hypothèse de M. Loewenthal. On sait que c'est Munk qui, par sa pénétrante sagacité, souleva ce voile et remit en lumière le philosophe juif confondu parfois avec Aben Ezra.

Quel fut l'auteur de la version latine de ce traité? Albert le Grand, dans sa *Summa theologiæ*, cite un ouvrage *De anima* d'un certain *Collectanus;* dans un autre endroit, il parle du traité *De anima* de *Johannes archiepiscopus Toletanus*. Collectanus n'est qu'une corruption de Toletanus; ces deux mots désignent une même personne : Jean de Tolède. Albert le Grand a confondu Jean de Tolède avec l'archevêque du même nom qui succéda à Raimond.

En résumé, on doit se représenter : 1° un original arabe du livre sur l'âme en dix questions, dont l'auteur est probablement Salomo ibn Gabirol; 2° une traduction latine de ce livre faite par Jean de Tolède; 3° une traduction hébraïque de l'original arabe, dont Gerson ben Salomo a conservé des fragments; 4° le compendium de Dominique Gundisalvi contenant en grande partie la traduction de Jean de Tolède. M. L., qui a montré autant de jugement que de savoir dans l'examen des livres de Gundisalvi et de Gerson, ne formule ses conclusions que comme des hypothèses vraisemblables; on devra en tenir compte jusqu'à ce que de nouveaux documents permettent de faire la lumière complète.

A la fin de sa monographie, M. L. a imprimé des extraits du com-

pendium de Gundisalvi et du traité de Gerson. Le premier de ces ouvrages n'était connu jusqu'à présent que par un manuscrit de la Bibliothèque Nationale. M. Loewenthal a eu la bonne fortune d'en retrouver un second exemplaire dans un manuscrit du collège de Caius et Gonville à Cambridge, dont il a donné les variantes.

II. La publication de M. Guttmann qui est dédiée au savant membre de l'Institut, M. Joseph Derenbourg, à l'occasion du 80e anniversaire de sa naissance, apporte une nouvelle contribution à l'histoire de la scolastique au moyen âge. Elle met en évidence la part qui appartient à la philosophie juive dans la direction et le développement que prit la théologie chrétienne au XIIIe siècle. Un des plus éminents représentants de cette théologie fut Thomas d'Aquin dont la célèbre *Somme* demeura classique. Esprit empreint d'un grand libéralisme à une époque où le prosélytisme était si ardent, Thomas condamna les mesures de rigueur, comme les conversions forcées des Juifs et des païens et le baptême des enfants juifs avant l'âge de raison ; il s'inspira des écrits des philosophes juifs, tels qu'Isaac Israeli, Avicébron et surtout Maimonide.

Sur la question des *substances spirituelles,* Thomas combat et réfute Avicébron qui croyait ces substances composées de matière et de forme. Cette réfutation écarta définitivement de la théologie des Dominicains la philosophie d'Avicébron, que l'ordre rival des Franciscains suivit à l'inspiration de Duns Scot. A cette influence en sens contraire d'Avicébron est due la doctrine différente des Thomistes et des Scotistes sur la nature des anges, l'un des principaux points qui séparent les deux écoles. Si Avicébron trouva un accueil empressé chez les Franciscains, Maimonide jouit d'une grande considération auprès des Dominicains. Ainsi la vie intellectuelle du moyen âge qui se concentrait dans les deux ordres, reçut son essor de la littérature juive.

Le *Guide* de Maimonide apprit aux théologiens comment la philosophie d'Aristote qui, dans la nouvelle école, avait remplacé celle de Platon, pouvait se concilier avec la Bible. En comparant les passages analogues du *Guide des égarés* et de la *Summa theologiæ*, M. G. montre jusqu'à quel point la philosophie de l'auteur juif avait pénétré l'enseignement du théologien chrétien. Thomas suit Maimonide dans sa théorie de la connaissance de Dieu basée sur la raison et la révélation, de la nature divine et de ses attributs, de la création. Il s'éloigne de lui au sujet de la nature des anges qui, pour le philosophe juif, n'était qu'une question secondaire, tandis que la scolastique lui donna une grande importance. Mais il s'en rapproche dans son étude du prophétisme et pour l'explication des commandements mosaïques.

Tel est l'objet de cette publication qui n'est pas conçue, comme on pourrait le croire, dans la pensée de rehausser l'importance de la philosophie juive au détriment du docteur chrétien. En l'écrivant, M. Guttmann ne semble avoir eu d'autre perspective que l'intérêt historique. A

l'occasion, il rend hommage à l'élévation des sentiments, à la profondeur de la science et à la grandeur d'âme du célèbre théologien.

Rubens Duval.

---

433. — Holm. **Griechische Geschichte,** Tome III. Berlin, Calvary, 1891, in-16 de 520 pages. Prix : 10 m.

Le présent volume contient l'histoire de la Grèce depuis la fin de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la mort d'Alexandre. L'auteur déclare qu'il n'a pas voulu, à l'exemple de Curtius, s'arrêter à la bataille de Chéronée, parce qu'il pense qu'Alexandre est un Hellène, au même titre que Périclès ou Démosthène. Sans examiner ici ce point particulier, il est clair que M. H. a eu raison de poursuivre son récit au-delà de l'année 338. Une histoire de la Grèce qui n'atteint pas la conquête romaine est tronquée; elle ne nous donne qu'une idée incomplète de cet admirable peuple; elles nous en cache sans doute les plus graves défauts; mais elle nous dérobe aussi quelques-unes de ses plus belles qualités.

M. H. n'écrit pas pour les érudits, mais plutôt pour le grand public. Il serait par suite injuste de lui adresser les critiques qu'entraîne forcément cette manière de raconter l'histoire. On trouvera par exemple qu'il passe bien vite sur une foule de questions intéressantes, que ses assertions ne sont pas toujours entourées de preuves suffisantes, qu'il tranche d'une façon trop sommaire des difficultés presque insolubles. Ces inconvénients tiennent au genre plus encore qu'à l'auteur. Mais ce que le genre lui-même comportait et ce qu'on regrette de ne pas rencontrer ici, c'est un récit vivant et coloré. L'exposition de M. H. a de la netteté et de la précision; mais elle est sèche, froide et terne. Il aurait dû aussi sacrifier un certain nombre de détails secondaires, notamment dans les chapitres qui traitent de la politique extérieure, pour concentrer toute son attention sur les événements les plus saillants et les personnages les plus considérables. Or il me semble qu'il a souvent oublié d'obéir à cette loi de perspective.

L'ouvrage de M. H. est loin pourtant d'être sans valeur. Il atteste une connaissance personnelle du sujet; il marque un effort très louable pour l'embrasser dans toutes les parties; il n'offre pas un simple résumé de ce qu'on savait déjà; il renferme des appréciations originales, qui méritent tout au moins de ne point passer inaperçues. J'ajoute que les érudits eux-mêmes trouveront profit à le consulter. A chacun de ses chapitres M. Holm a joint des notes qui parfois deviennent de véritables dissertations. Telles sont ses observations sur les sources de la période comprise entre 403 et 362 (p. 15-23), sur celles de la période qui va de 360 à 336 (p. 242-249), sur Eubule et le Théorikon (p. 252-257), sur la paix de Philocrate (p. 291-297), sur les monnaies des villes grecques de l'empire perse (p. 357-364), sur le système monétaire de la Grande-Grèce (p. 471-480.

Le livre se termine par une sorte d'appendice consacré aux principes du droit public des Grecs.

Paul Guiraud.

---

434. — **Notes on Greek Manuscripts in Italian libraries** by Thomas William Allen. London, David Nutt, 1890, p. in-8, xii-62 pp.

Les notices qui, revues et complétées par l'auteur, forment cet opuscule, ont paru d'abord dans la *Classical Review* (années 1889 et 1890). M. T. W. Allen ne s'est pas contenté de publier ses notes sur les mss. qu'il a examinés dans ses voyages; il a fait précéder d'une bibliographie assez complète l'article consacré à chaque dépôt, et il a eu soin de dresser la liste des mss. datés, des copistes et des anciens possesseurs. Telles qu'elles sont, ces notices rendront donc de grands services à l'histoire littéraire et à la paléographie grecque. Mais, puisque l'auteur se donnait tant de peine pour atteindre des mss. plus ou moins inconnus, il aurait dû en prendre une description plus détaillée et surtout adopter, dans ses descriptions, un plan uniforme : tantôt la mesure des mss. est soigneusement relevée et tantôt elle manque pour toute une collection; les abréviations sont parfois simplement reproduites et parfois résolues; enfin les explications font trop souvent défaut. Malgré ces taches, le petit livre de M. Allen mérite d'obtenir un excellent accueil auprès de tous ceux qui s'intéressent à la littérature grecque et qui savent combien ces sortes de recherches sont longues et difficiles.

Léon Dorez.

P.-S. — Les renseignements qui émanent de l'auteur lui-même et ceux qu'il nous transmet de seconde main, sont également dignes de foi. Je viens d'en faire l'expérience à Viterbe. M. A. dit (p. ix) qu'ayant demandé s'il se trouvait à la bibliothèque capitulaire de cette ville des mss. grecs provenant de Latino Latini, l'un des chanoines lui répondit négativement. D'autre part, on m'avait assuré que ces mss. existaient : j'en doute maintenant très fort. Grâce à la bienveillance de Mgr Paolucci, évêque de Viterbe, et de M. le chanoine Bevilacqua, j'ai pu me livrer, dans ce curieux dépôt, à de minutieuses recherches. En fait de mss. grecs, il n'y a guère là que quatre ff. d'un ms. du xiie siècle (sans doute un commentaire sur les Évangiles) servant de gardes à deux précieux in-folios. En ouvrant ces deux volumes, on croirait en effet avoir sous les yeux des mss. grecs, tant est parfait l'état de conservation de ces quatre ff., et l'on comprend qu'un chercheur trop pressé ait pu s'y tromper. Le premier contient le commentaire de Pier Vettori sur l'Éthique à Nicomaque : *Petri Victorii Commentarii in X libros Aristotelis de Moribus ad Nicomachum*, Florence, Juntes, 1584, et porte en tête cette note de Latini : *Latini Latinii Viterbiensis auctoris munere* 1584; le second contient le Martyrologe Romain de C. Baronius (Rome, D. Basa, 1586)

et porte également en tête une note intéressante : *Latini Latinii Viterbiensis munere R. Cæsaris Baronii* XIIII. *Kal. Sept.* M. D. LXXXVI. — En revanche, la bibliothèque capitulaire contient un certain nombre de chartes et de registres anciens, ainsi qu'une quarantaine de mss. latins qui ne proviennent pas tous, il s'en faut de beaucoup, de Lat. Latini. Parmi ces mss, qui datent des XIV^e^, XV^e^ et XVII^e^ siècles, on remarque (outre les lettres de L. L. et le *Pantheon* de Godefroi de Viterbe) quelques mss. classiques : ouvrages de rhétorique de Cicéron (d. 9, d. 38, d. 40), *Tusculanes* (d. 48 et d. 50), lettres de Sénèque (d. 39), commentaire sur le *de Bello Gallico* (d. 37), un recueil de poésies latines du XV^e^ s. (d. 48) et la traduction des lettres attribuées à Phalaris, par François d'Arezzo (d. 16); les autres, presque tous postérieurs, sont des mss. de droit et de théologie. La bibliothèque possède d'ailleurs un index ancien, assez mal rédigé, mais qui parait complet. Il y aurait sans doute quelque profit, malgré les deux ouvrages bien connus qui furent publiés au XVII^e^ s. sur L. L., à revoir de près cette curieuse collection. Viterbe nous réserve peut-être encore quelques détails inédits sur l'humaniste qui fut un des siens : M. Cesare Pinzi, le savant historien et bibliothécaire de la ville, m'a montré une liasse de lettres autographes de L. L. qu'il a retrouvées récemment et qui sont toutes adressées aux magistrats de cette commune.

L. D.

---

435. — **Fausti Reiensis et Ruricii Opera**, ex recensione Augusti Engelbrecht, (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, uol. XXI). Vindobonae et Pragae, Tempsky; Lipsiae, G. Freytag, 1891. LXXX-505 pp. in-8. Prix : 16 m.

436. — **S. Aurelii Augustini operum** sectionis VI, pars I. Ex recensione Iosephi Zycha (Corpus, uol. XXV). Vindobonæ et Pragæ, Tempsky; Lipsiæ, Freytag. 1891, 797 pp. in-8. Prix : 20 M. 40.

M. Engelbrecht avait indiqué ses principes de critique dans une brochure dont j'ai rendu compte il y a un an [1]. Comme il n'a pas modifié ses vues depuis lors, je n'ai pas à insister beaucoup sur l'édition. Sur un point cependant il semble avoir reculé. La collection des sermons attribués à Eusèbe ne figure pas dans le volume, sans qu'on nous dise pourquoi. Cependant dans l'introduction, M. Engelbrecht continue à l'attribuer à Fauste. A la suite des œuvres de l'évêque de Riez se trouvent les lettres de Ruricius. Ce volume, qui a de bons indices, n'a en revanche pas de table, suivant l'usage allemand. Ce n'aurait pas été superflu avec des matières aussi variées. Une table de tous les commencements de sermons eût été particulièrement indispensable, ne fût-ce que pour compléter les *Initia librorum* publiés par l'Académie de Vienne.

Je profite de cette occasion pour annoncer l'apparition d'un volume de saint Augustin. Il contient les traités suivants : *de utilitate cre-*

1. 1890, II. 115.

dendi, de duabus animabus, contra Fortunatum, contra Adimantum, contra epistulam fundamenti, contra Faustum. Je reviendrai sur cette publication, quand M. Zycha nous aura donné le deuxième volume qui doit contenir l'introduction.

P. L.

---

437. — **Le latin de Grégoire de Tours**, par Max Bonnet. Paris, Hachette, 1890; 781 pp. in-8.

Ce livre, commencé en 1882 et terminé en 1888, est un des plus importants que l'on possède, je ne dirai pas sur les auteurs de la décadence, mais sur un auteur latin d'une époque quelconque. Il serait à souhaiter que les ouvrages existant sur les classiques aient été exécutés avec cette rigueur de méthode, cette puissance de pensée, cette sûreté et cette conscience. Bien des questions encore obscures auraient trouvé leur solution.

Après une introduction sur les œuvres de Grégoire, les manuscrits, la langue maternelle de Grégoire, le latin parlé en Gaule au VIe siècle, l'éducation littéraire de Grégoire, son ignorance grammaticale et celle de l'époque, les principes de critique à appliquer, M. Max Bonnet passe en revue les catégories traditionnelles : phonétique, vocabulaire, morphologie, syntaxe, style. Il est difficile d'entrer dans le détail des menus faits qui sont le tissu même de ce gros volume. On ne peut qu'en indiquer l'esprit.

Il est excellent. Il y a deux façons de considérer les faits : au point de vue de l'histoire du langage, ou au point de vue de l'histoire littéraire. Ce sont là deux méthodes, toutes deux indispensables, trop souvent séparées. M. B. a su tenir une mesure exacte. Il ne s'est pas laissé entraîner à des généralisations hâtives et a pu, grâce à cette sagesse, dissiper des malentendus très répandus. Telle est son attitude devant la question du latin vulgaire, présenté habituellement par les romanistes comme une langue distincte du latin classique, en lutte avec lui, triomphante enfin, grâce à une espèce d'asphyxie de la langue littéraire, et mère des langues romanes. M. B. a montré ce que cette conception avait d'artificiel. Il y a des vulgarismes, il n'y a pas de langue vulgaire. Quand on écrit, on a à sa disposition toutes les ressources lexicographiques et syntactiques, mais on fait un choix, parce qu'on écrit. La nature de ce choix dépend de la culture de l'auteur, de la nature du sujet, des conventions littéraires, de la mode, d'une foule de causes extérieures ou psychologiques dont le sujet écrivant n'a pas toujours conscience. De même, il est des cas où même en parlant on fait un choix. Le langage dont un sous-officier use avec ses hommes n'est pas le même que celui qu'il emploie avec ses supérieurs. Il n'y a pas là deux langues cependant, mais deux langages; de même les Latins disaient *sermo cottidianus* et *lingua graeca*. Une autre confusion née de l'expression de latin vulgaire est très bien indi-

quée par M. B., surtout dans ce passage (p. 34) : « Prétendra-t-on qu'on puisse opposer au bon français, sous le nom de français populaire, un mélange dans lequel entreraient les parisianismes ou les provincialismes de la classe bourgeoise; les fantaisies de l'argot des collégiens, des étudiants, des militaires, des comédiens; une quantité, si grande soit-elle, de fautes de prononciation, comme je l'ai vu, collidor, cinque francs, exeprès.... de fautes de genres, comme une omnibus, une escalier, de fautes de conjugaison... comme je pensons; enfin ces expressions et ces tournures assez nombreuses dont on se sert sans scrupule en parlant et qu'on évite en écrivant? » En d'autres termes, l'expression de latin vulgaire est une étiquette trop commode, qui sert à marquer pêle-mêle les catégories les plus diverses et les plus hétérogènes, depuis l'écart entre la prononciation toujours en évolution et l'écriture presque toujours immobile *(cosul* et *consul)*, jusqu'à des particularités de vocabulaire et de syntaxe qui constituent moins des langues que des styles différents, comme l'emploi des diminutifs ou de *bellus* pour *pulcher* dans Catulle [1]. Le signe de la décadence, c'est la réunion de tous ces caractères dans la même œuvre. Par suite d'un oubli de la tradition orthographique, les changements phonétiques de la langue se sont trahis dans l'écriture. D'un autre côté, les changements qui sont plus spécialement du ressort de la psychologie et dont le sujet parlant et écrivant a plus facilement conscience, ont reçu droit de cité peu à peu grâce à la perversion du goût littéraire et à la diminution progressive de l'influence des classiques négligés ou mal compris. On en est arrivé ainsi à faire des fautes et à mal écrire, mais c'était la même langue. Il y a lieu de féliciter M. B. d'avoir formulé si nettement l'état véritable de la question [2]. Toute cette discussion abonde du reste en remarques excellentes [3].

On peut voir par cet exemple quelle décision M. B. porte dans ces délicates études. Il part constamment des faits et cherche à en dégager

---

1. Sans parler des reconstructions hypothétiques d'après les langues dérivées. M. B. n'a pas, semble-t-il, assez insisté, p. 31, n. 1, sur le caractère spécial des reconstructions linguistiques. Ce ne sont que des formules, résumant de façon concrète l'état de la science et commodes pour l'enseignement. Ce n'est pas un but, mais un moyen mnémonique. D'ailleurs les signes dans les reconstructions ont une valeur purement relative; il suffit que nous distinguions chaque élément.

2. Les distinctions établies par M. B. ne viennent qu'à temps; le latin vulgaire est en train de devenir, surtout sous la plume des vulgarisateurs, un parasite rongeur attaché à la perte du latin littéraire. Voir par exemple l'article de la *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1891, *Le latin vulgaire*, étonnant mélange d'erreurs surannées et de paradoxes récents.

3. Sur la façon dont le latin a été introduit en Gaule, p. 35 et n. 3 (quand on parle du soldat romain apportant en Gaule le latin vulgaire, on oublie qu'il n'y avait d'armée que dans les Germanies, sauf la cohorte urbaine de Lyon, mille hommes environ); sur le latin appris par chacun suivant sa situation (ce qui explique l'uniformité des vulgarismes, les basses classes de chaque province ayant été mises en rapport partout avec la classe correspondante de Romains et d'Italiens), p. 36; sur l'action de l'école, p. 38; sur les provincialismes, p. 41 et n. 4; etc.

la vérité, sans se préoccuper de contredire des théories en faveur. On pourrait citer, dans le même ordre d'idées, tout ce qui concerne l'*m* finale. Doit-on voir dans l'omission capricieuse de l'*m* finale un signe de sa disparition dans la prononciation ou de la confusion des cas, ablatif et accusatif? Après une enquête attentive (p. 154) et une contre-enquête sur l'*m* ajoutée à tort à la fin des mots (p. 513), M. B. conclut que le son de cette lettre devait être très sourd pour Grégoire, mais non pas nul.

Si le sujet, à cause de ses limites étroites, permet à M. B. de l'épuiser, précisément pour le même motif il laisse attaquables quelques-unes de ces théories en apparence si solidement appuyées sur les faits. On peut citer entre autres celle de la recomposition. Elle a rencontré de vives contradictions à la soutenance, bien qu'il semble que l'objection la plus forte soit celle de l'impossibilité réelle ou supposée de la pénétration dans toute la langue d'une fantaisie de savant. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet; M. B. pourrait citer, en réponse, la restauration de l'*s* finale au temps de Cicéron, restauration qui a eu pour point de départ un détail de métrique grecque copié servilement par les poètes latins [1]. Quoi qu'il en soit, on peut faire deux observations, qui ne sont pas de nature à ébranler la thèse de M. Bonnet : 1° Ce qu'on entend par recomposition dans le deuxième terme d'un composé est un phénomène identique à ce qu'on appelle dissimilation à propos du premier terme. Il n'y a pas lieu de disjoindre, comme l'a fait M. B., les deux chapitres (l'un est dans la phonétique, pp. 176 ss.; l'autre, dans la morphologie pp. 486 ss.). Dans Grégoire de Tours, *cumsalutare* est le produit de la même tendance que *reclausa* ou *obaudio*. Si l'un est artificiel, l'autre doit l'être également. 2° Si ce premier point est acquis, il y a lieu de tenir compte de ce fait, mis en lumière par Francken [2], qu'aux siècles classiques l'assimilation est la règle, jusque vers 150 ap. J.-C. et qu'à partir de cette date, la dissimilation ne cesse de faire des progrès. Il faudrait rechercher sous quelles influences ce changement s'est produit.

Ces réflexions suffiront pour donner une idée de l'intérêt et de l'importance des questions si habilement traitées par M. Bonnet. Pour terminer, je signalerai le dernier paragraphe de l'Introduction : principes de critique à appliquer à l'étude de la langue de Grégoire. C'est une théorie très exacte et très sûre de la méthode dans cet ordre de recherches. Trop souvent les travaux de ce genre sont des catalogues, des dictionnaires avec l'incommodité d'un ordre faussement logique. D'un autre

1. L. Havet, *L'S latin caduc*, ap. *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, pp. 303 ss. M. B. a cité ce phénomène ailleurs (p. 39, n. 3); mais il ne se doutait pas encore que c'était une preuve aussi décisive que la rend l'explication de M. Havet.

2. *Verslagen en Mededeelingen der kon. Academie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde*, t. II, 14 sept. 1885, p. 344; je dois reconnaître que je n'ai connaissance de cet article que par le résumé de la *Revue des Revues*, p. 378, ap. *Rev. de phil.*, 1886.

côté, dans les études relatives au latin de la décadence, on recueille de toutes parts des formes de toute nature sans les contrôler. Ainsi on a des amas de matériaux, sans conclusions, ou des conclusions sans fondements solides. Comment peut-on juger qu'une forme n'est pas due à une inadvertance? Comment retrouver la leçon primitive à travers les contradictions des manuscrits? Doit-on l'attribuer au copiste ou à l'auteur? Dans quelle mesure l'auteur est-il intervenu dans la rédaction? A-t-il publié lui-même ses ouvrages? Dictait-il à des secrétaires? Ses écrits, mis au net par des copistes, ont-ils été au moins revus par lui? Voilà autant de questions qu'on doit se poser et résoudre avant de citer une seule forme d'un texte. Une pareille enquête ne peut être menée par le grammairien pour chaque question. Elle doit être faite au sujet de chaque auteur. Après s'être rendue maitresse des résultats généraux le plus facilement réalisables, la philologie romane doit attendre que tous les faits qui ont servi de base à sa construction soient minutieusement repris et éprouvés un à un par la philologie latine. Suivant M. B., « il n'est pas inutile d'avoir préparé une certaine quantité de matériaux avec un soin qu'il n'est pas toujours possible d'y mettre quand on se trouve en présence de monuments divers ». J'irai plus loin; cette tâche est nécessaire maintenant et elle doit s'étendre à toutes les catégories de documents dont on dispose. M. Bonnet a montré la marche à suivre, formulé la méthode et donné un modèle [1]. De tous les mérites dont il a fait preuve, en grammaire, en linguistique, en paléographie, en critique, en histoire littéraire, c'est celui de la connaissance de la méthode qui est le plus grand; c'est grâce à la méthode que tant de science et de travail a pu porter des fruits et que ce livre sur le latin de Grégoire de Tours est, comme l'a dit un des juges de la thèse, « une continuelle leçon de philologie ».

Paul Lejay.

---

458. — J. Zeller **Histoire d'Allemagne**, t. III. La Réforme, Jean Huss. Premiers empereurs de la Maison d'Autriche. 1 vol. in-8, 423 pages. Paris, Perrin.

Nous avons rendu compte ici-même, il y a quelque temps, du tome VI de l'*Histoire d'Allemagne* de M. J. Zeller; l'auteur avait annoncé qu'un septième tome suivrait immédiatement et il a tenu promesse. Nous parcourrons rapidement ce nouveau volume, en en signalant les mérites et en faisant aussi çà et là quelques réserves.

1. Plus que cela pourtant. Il est impossible en effet de ne pas signaler le rare bonheur de M. B. dans le choix de son sujet. M. Gœlzer avait esquissé dans son livre sur saint Jérôme l'histoire des origines de l'évolution dont Grégoire de Tours est le terme, ou plus exactement un nouveau moment. On doit ajouter qu'une pareille étude n'est possible que sur une édition critique : il faut juger d'après les documents non d'après le témoignage toujours revisable d'un éditeur. Bien des pages du livre de M. B. prouvent que les meilleurs éditeurs se trompent.

Il se partage en cinq livres. Le premier est consacré à Jean Huss et à l'histoire des deux grands conciles de Constance et de Bâle. C'est un résumé d'une exposition nette et agréable. On y rencontre quelques trouvailles d'expression, quelques formules heureuses qui rappellent celles de Mignet. « Le rôle de Jean Huss, écrit M. Z., fut de réunir et d'exprimer, dans sa conduite hardie, dans sa langue nationale, dans ses prédications et dans ses doctrines, la triple protestation de la nationalité, de la moralité et de la tradition dogmatique tchèque contre l'invasion allemande, contre la corruption de l'Église et la tradition dominante. » On y trouve aussi des récits fort vivants, par exemple celui de la mort de Jean Huss, du trépas de Jérome de Prague; celui de la bataille de Lipan, où, le 30 mai 1434, succomba la cause des Taborites. Il y a là en outre des portraits excellents, par exemple celui de l'Empereur Sigismond. « D'un roi il n'avait que l'apparence et du pouvoir il n'aimait que l'éclat. » Puis les tableaux d'ensemble, représentant la situation de l'Église, de l'Empire, de l'Europe, sont peints avec une grande sûreté de main. Mais peut-être M. Z. a-t-il quelquefois recherché le pittorresque au détriment de la stricte vérité historique. Il aime beaucoup les anecdotes légendaires qui donnent du piquant au récit. Pour ses portraits, il emprunte sans doute les traits essentiels aux chroniqueurs contemporains; mais, d'après les traits connus, il en devine d'autres. Enfin ses tableaux d'ensemble sont d'une couleur trop uniforme, sans nuances variées comme dans la réalité. Ainsi l'image qu'il nous donne de l'Église au début du XV^e^ siècle est trop sombre; il n'est pas juste d'englober tous les prélats allemands dans une condamnation aussi générale.

Dans le second livre, M. Z. nous raconte l'histoire des rois et empereurs de la maison d'Autriche qui ont précédé Charles-Quint sur le trône. Le premier, Albert II (1437-1439) est un prince énergique, entreprenant. Il veut défendre les frontières de l'Empire, menacées par les Turcs, et maintenir, par la création des cercles, la paix publique en Allemagne. Mais bientôt la peste l'emporte dans les plaines de la Hongrie. Les électeurs lui donnent comme successeur un descendant de la branche cadette des Habsbourgs, Frédéric III (1440-1493). Le jugement que porte M. Z. sur ce prince est, à notre avis, tout à fait équitable. Il aurait pu le réhabiliter, pour faire preuve d'originalité; il a préféré, ce dont nous le félicitons, être exact, et il n'a point flatté son modèle. Lorque, le 19 mars 1452, Frédéric prenait à Rome la couronne impériale, il n'accomplissait qu'une vaine cérémonie. En réalité, l'empire romain germanique n'existait plus. L'autorité de l'Empereur est nulle en Italie, nulle dans le royaume d'Arles où Louis XI s'empare de la Provence. La Bohême avec Podiébrad, la Hongrie avec Mathias Corvin lui échappent. En 1485, Frédéric est même chassé de Vienne et réduit à demander aux couvents et aux villes une hospitalité qu'ils n'offrent pas toujours avec bonne grâce. Pourtant, alors même qu'il est au comble de la misère, il croit en son étoile; il a foi dans les destinées

glorieuses de sa race, il n'éprouve pas une heure de découragement ni de doute. Et, en fait, il voit succomber ses ennemis les uns après les autres et, par le mariage de son fils Maximilien avec Marie de Bourgogne, il prépare la grandeur future de sa maison. M. Z. qui a apprécié si justement Frédéric III n'a point voulu davantage élever de piédestal à Maximilien (1493-1519), tout en reconnaissant les incontestables qualités de celui-ci, son caractère aimable, son esprit vif, sa grande culture intellectuelle. Il a fort bien montré, comme déjà Ulmann l'avait fait, que les réformes, introduites à ce moment dans la constitution impériale, ne sont pas son œuvre; elles ont été dirigées en partie contre lui et il fit tous ses efforts pour les faire échouer. Le conseil de régence qu'on prétendait lui imposer devait en réalité partager avec lui l'autorité impériale, et le tribunal d'empire, dont les assesseurs étaient nommés par les diètes, portait atteinte à ce vieux principe : « L'empereur est la source de toute justice. »

Le troisième livre nous retrace le tableau de la Renaissance allemande avant la Réforme. M. Z. célèbre tour à tour la découverte de l'imprimerie, la multiplication des universités, l'apparition de l'*humanisme* : il indique fort bien par quels caractères cette Renaissance allemande se distingue du mouvement italien. Il en arrive à la littérature populaire, analyse les sermons de Geiler de Kaisersberg dont à tort il fait, suivant la tradition, un précurseur de la Réforme; la Nef des fous de Sébastien Brant, et les *Fastnachtspiele* de Hans Rosenplut, de Nuremberg. Quelques pages, à notre avis trop courtes, nous montrent les progrès de la peinture avec Schoen, ceux de la gravure sur bois avec Durer, ceux de la fonderie artistique avec Peter Vischer. Nous regrettons de ne point trouver ici les noms d'Adam Krafft, de Memling, de Baldung et de Grunwald. Peut-être M. Z. aurait-il dû ici puiser davantage dans l'ouvrage de Janssen, dont les conclusions nous paraissent fausses, mais où sont réunis, avec un grand talent, une quantité prodigieuse de faits sur l'histoire intellectuelle de l'Allemagne à la fin du xv^e^ siècle. Mais il avait hâte d'en arriver à Érasme, à Reuchlin, à Ulrich de Hutten. Les pages qu'il leur consacre ont dû être écrites avec amour; elles comptent parmi les meilleures de ce long ouvrage. M. Z. avait pris, il y a longtemps déjà, Ulrich de Hutten pour sujet de thèse de doctorat; pour la seconde fois, le spirituel auteur des *Epistolae obscurorum virorum* lui porte bonheur.

Cette renaissance a préparé la Réforme qui lui devait porter plus tard un coup fatal. Dans le quatrième livre, M. Z. expose l'histoire de la jeunesse de Luther jusqu'à la dispute de Leipzig avec Eck et Carlstadt. Évidemment, sur un sujet aussi fouillé, il ne pouvait nous apporter rien de bien nouveau; pour certains détails même (la naissance de Luther sur la place du marché, l'assassinat du jeune Alexis) il reste fidèle à l'histoire traditionnelle et ne partage point les doutes des derniers biographes du Réformateur, Kœstlin et Félix Kuhn. Mais il analyse

d'une manière très fine les dispositions d'esprit du jeune Luther; il montre comment, au fond de sa conscience, a germé l'idée que l'homme est sauvé par la foi, comment cette idée s'est développée par la lecture de saint Augustin et la méditation des épîtres de saint Paul, comment elle est devenue un système et une doctrine, le jour où le moine d'Erfurt fut appelé à professer à l'Universisé de Wittemberg. M. Z. a fort bien compris que la Réforme est issue d'une conviction profonde, d'un acte de foi, et non pas d'une ambition démesurée, d'une vanité froissée, d'un intérêt terrestre. Plus tard elle se développera par suite de convoitises inavouables ou de basses rancunes; mais, du moins, sa source est entièrement pure.

Le cinquième et dernier livre de ce volume ne comprend que l'espace de trois années; il est rempli par l'histoire de l'élection de Charles-Quint qu'on lit avec plaisir, même après Mignet, et par le récit très bien mené de la diète de Worms. M. Z. s'arrête dans l'histoire générale au moment où Luther est enfermé à la Wartbourg; mais, avant de poser la plume, il suit jusqu'à l'année de sa mort le philosophe Érasme, qui, inquiet des conséquences de la grande révolution commencée, désenchanté des hommes, meurt en 1536, dans la cité de Bâle, devenue protestante.

Les petites négligences sont moins nombreuses dans ce volume que dans le précédent; il y en a pourtant encore beaucoup. Les noms propres ne sont pas toujours bien orthographiés; ce qui est plus grave, presque tous les mots allemands sont mal écrits. M. Z. cite de la façon suivante le premier vers du cantique de Luther : *Ein fester Burg ist unser Gott* au lieu de *Ein' feste Burg.* (p. 368). Nous aurions désiré aussi des renseignements bibliographiques plus nombreux, des renvois plus exacts aux documents. Nous n'aimons pas ces indications vagues. « *le chroniqueur dit* » (p. 78), « *On lit dans une savante histoire littéraire de ce temps* » (p.228) : nous voudrions savoir le nom du chroniqueur et celui de l'auteur de cette histoire. Mais ce sont là de petites chicanes : M. Zeller, négligeant les détails, a voulu donner un tableau d'ensemble de l'histoire d'Allemagne et il y a réussi. Son ouvrage se recommande par des recherches nombreuses, des idées justes, une exposition vivante, parfois éloquente. On le lit avec intérêt et même avec plaisir. Ces sept volumes sur l'histoire d'Allemagne, auxquels, nous l'espérons, se joindront bientôt d'autres, constituent une œuvre dans toute la force du terme.

Ch. Pfister.

---

439. — Comte de PUYMAIGRE, correspondant de l'Académie espagnole et de l'Académie d'histoire de Madrid. **Les vieux auteurs castillans.** *Histoire de l'ancienne littérature espagnole*. Nouvelle édition, deuxième série. Paris, A. Savine, 1890, in-18 de II-322 pages.

Un spécialiste universellement apprécié, M. A. Morel-Fatio, a décerné ici (nº du 27 juillet 1873) un grand éloge à la première édition de l'ouvrage de M. de Puymaigre, en déclarant que cet ouvrage « sur certains points, a réellement fait avancer la science ». La nouvelle édition a été complétée et améliorée à tel point que l'auteur a pu dire en toute vérité que c'est un travail nouveau. Beaucoup d'extension a été donnée à l'examen des œuvres de don Alfonso X (chapitres I, II, III, et IV) et de celles de l'infant don Juan Manuel (chapitre IX). La notice sur la *Gran conquista de Ultramar* (ch. VII) a été profondément remaniée. L'auteur s'est étendu sur le *Livre de Calila et Dimna* (ch. VI), précédemment à peine indiqué. Il s'est arrêté à la *Geste de Fernan Gonzalez* (ch. VIII), aux *Chroniques des rois de Castille* (ch. X). Le recueil, ainsi développé, ainsi refondu, trouvera plus de succès encore qu'il n'en a trouvé voilà trente ans [1]. L'érudition de l'auteur, qui est très sérieuse, et qui a devancé les remarquables travaux des Gaston Paris et des Milà y Fontanals [2], s'enveloppe des formes les plus agréables. De curieux rapprochements [3], de piquantes rectifications [4], excitent à tout moment l'intérêt, et, pour un voyage dans la vieille Espagne littéraire, on chercherait vainement un guide plus aimable et mieux informé.

T. DE L.

---

1. M. de P. constate avec une spirituelle malice (p. II) qu'il a été très pillé, ce qui est une des marques les plus décisives du succès : « Ne dois-je pas aussi, dit-il, quelques remerciements à deux ou trois écrivains qui m'ont fait l'honneur de m'emprunter des idées, des phrases, des pages même et qui ont eu assez de confiance en moi, pour, par l'omission de mon nom, ne pas me laisser la responsabilité de mes dires? »

2. Voir (p. 148) les justes observations de l'auteur : « Je tiens à rappeler que mon livre a précédé de trois ans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, de treize ans le volume : *De la poesia heroico-popular*. Si on perdait de vue la date des *Vieux auteurs Castillans* (1861), on pourrait croire à des plagiats de ma part, tandis que je me suis seulement quelquefois rencontré avec les maîtres qui me devaient suivre. Quant aux découvertes faites par eux depuis la publication de mon ouvrage, j'aurai soin d'en toujours indiquer scrupuleusement l'origine. »

3. Voir surtout pp. 54, 62, 84, 101, 103, 106, 113, 134, 150, 160, 168, 200, et suiv. 268, 273, 274, 277, 281, 284 etc. M. de P. fournit une foule de références aux commentateurs de nos fables et fabliaux. Il a eu bien raison de dire (p. II) que son livre est une série d'études sur une période de cette littérature intéressante « où *tant de fois on peut saisir les reflets de nos vieux écrivains* ».

4. Voir pp. 4, 35, (contre le P. Mariana), 25 (contre Florian de Ocampo), 119, 277 (contre l'*Histoire littéraire de la France*), 169 (contre J. A. de Los Rios), 281 (contre Germond de Lavigne), 296 (contre Baret), 309 (contre Bouterwek, Sismondi), 315 (contre Viardot), etc. Je n'adresserai à M. de P. qu'une seule observation. Comment, dans sa belle étude sur Alfonso X, n'a-t-il pas contesté l'authenticité du mot non moins douteux que fameux : *Si Dieu m'avait appelé à son conseil, j'aurais pu lui donner quelques bons avis?*

440. — **Studier i den klassiska språkundervisningens historia i Finland med afseende fäst vid förhållandena i Sverge och andra länder** af Ernst Lagus, Helsingfors, J. Simelii arfvingar. 1890, viii-153-xv p. gr. in-8.

Ces *Études sur l'histoire de l'enseignement des langues classiques en Finlande avec références à la Suède et aux autres pays* n'intéressent pas seulement les hommes du métier; leur portée dépasse les étroites limites de la pédagogie : elles nous aident, en effet, à comprendre comment les tribus finnoises se sont, dans l'espace de six siècles seulement, élevées d'un état fort primitif à une civilisation très développée : c'est que, dès le temps du catholicisme, les Suédois leurs vainqueurs, devenus leurs frères, avaient commencé de les initier aux sciences et aux méthodes de l'Europe méridionale et occidentale. Il s'en fallait d'ailleurs beaucoup que toutes les branches de l'enseignement y fussent représentées. Le grec, par exemple, était complètement négligé en Finlande avant la Réformation; mais, pendant le grand mouvement religieux du xvi[e] siècle, les Protestants, qui tiraient leurs arguments des textes les plus anciens, étudièrent avec ardeur non seulement le latin, mais encore le grec, l'hébreu, dans lesquels sont écrits les livres saints, et même d'autres langues orientales qui leur offraient des points de comparaison. Au reste la question du surmenage était déjà posée, et, dans la *Loi ecclésiastique de 1572* qui règle l'enseignement, le latin et le suédois étaient seuls obligatoires dans les écoles, « parce que, dit le législateur, il n'est pas utile de surcharger les élèves de toute sorte de leçons ». Ceux qui voulaient faire apprendre d'autres langues à leurs enfants devaient eux-mêmes chercher des maîtres. Le grec ne fut introduit dans les écoles qu'en 1576; mais bientôt il devint, concurremment avec le latin, un des véhicules de l'enseignement dans le *Collegium Rudbeckianum* (1610). Le premier ouvrage en cette langue *(Oratio Isocratis de officiis)* qui fut imprimé en Suède, ne parut qu'en 1584.

En 1630, la Finlande fut dotée de son premier gymnase, le *Collegium Aboënse*, pourvu de dix professeurs ordinaires et élevé, dix ans plus tard, au rang d'université avec dix professeurs seulement; celui de grec enseignant aussi l'hébreu. Après que cette ville eut été réduite en cendres (septembre 1827), l'Académie fut transportée dans la nouvelle capitale, à Helsingfors, et le nombre des professeurs porté de vingt à vingt-un, mais celui des adjoints réduit de dix-neuf à seize. Ces chiffres ont été notablement augmentés à diverses reprises. Les études classiques y sont bien représentées; mais on a le regret de constater avec l'auteur (p. 152) que « la place départie aux langues classiques dans les écoles élémentaires de la Finlande, est, dans le cours des siècles, devenue de plus en plus restreinte ». Pour sa part, loin de laisser de côté les établissements secondaires, M. Lagus précise les matières qu'on y enseignait, les méthodes qui y étaient appliquées et l'esprit qui les a dirigées aux différentes époques. Les détails qu'il donne sur les siècles précédents sont plus complets

qu'on ne pouvait l'espérer après les incendies qui ont successivement détruit la plus grande partie des documents et des archives scolaires. Le sujet avait d'ailleurs été déjà en partie élucidé dans de nombreux ouvrages nationaux et étrangers. L'auteur en cite une trentaine rien que pour la Finlande. A cette liste des sources placée en tête du volume, qui se termine par une bibliographie des manuels et des textes pour l'enseignement classique imprimés en Finlande de 1649 à 1889, il aurait bien dû joindre une table analytique, qui eût permis de retrouver facilement les innombrables dates et faits dont son livre est rempli.

E. Beauvois.

---

441. — **Ronsard,** par Bizos, in-8; Lecène et Oudin, 1891, 240 pp., 10 gravures.
442. — **Madame de Lafayette,** par le comte d'Haussonville, Hachette, in-8°, 1891, 233 pp., un portrait.
443. — **Saint-Simon,** par J. de Crozals, in-8, Lecène et Oudin, 1891, 239 pp. 6 gravures.
444. — **Mirabeau,** par E. Rousse, Hachette, in-8, 1891, 224 pp., un portrait.

Les collections Hachette et Lecène se poursuivent, avec un succès à peu près égal, mais dans des conditions et dans un esprit bien différents. L'une est confiée surtout à des hommes du monde ou à des professeurs mondains; l'autre, à des universitaires, qui ont du monde aussi sans doute, mais essayent moins de plaire que d'instruire. Tandis que l'une, s'adressant à un public pressé, traite en gros les questions, et ne marque chez les auteurs que les traits essentiels de la physionomie, l'autre entre dans le détail, cite et juge davantage, vise, non plus une élite mondaine, mais le public lettré tout entier.

C'est à ce public que s'adresse et c'est à ce public que plaira le *Ronsard* de M. Bizos. Le très distingué recteur de Grenoble a fait des citations nombreuses et copieuses de son auteur; il a souvent cité de même les critiques qui ont jugé Ronsard, bien ou mal, Sainte-Beuve, Gandar, d'autres encore, et je trouve même qu'il les a trop cités, incorporant trop intimement leurs jugements aux siens, donnant souvent pour fin à une phrase commencée telle fin de phrase empruntée à quelqu'un d'entre eux. Ce n'est point paresse d'esprit, ni manque d'idées, car M. B. sait fort bien penser et juger par lui-même; c'est plutôt excès de modestie. On le voit bien quand il juge en son propre nom. Je ne crois pas qu'on ait jamais mieux fait le départ entre le faible et le fort de Ronsard, en se tenant plus fermement à distance égale de ce parti pris de dénigrement que la vieille critique classique apportait en ces sortes d'études, et du parti pris de réhabilitation qui serait plutôt le défaut de a critique moderne. Ainsi, M. Bizos professe une admiration raisonnée pour les odes de Ronsard, ce qui ne l'empêche pas de sentir et de faire sentir l'écrasante supériorité d'un Pindare. Il venge des injurieux dédains de Boileau la langue et la versification de Ronsard, mais ne se croit pas obligé pour cela d'admirer les yeux fermés la *Franciade*.

Lorsqu'on a lu ce livre, non seulement on embrasse mieux dans son ensemble l'œuvre de Ronsard (bien que la division par genres en morcelle un peu l'unité), mais on voit nettement comment elle se rattache aux âges suivants, comment elle a préparé les classiques et ce Malherbe même qui le biffera d'un trait de plume; comment on y trouve le sentiment de l'élégie avant Chénier, de la nature et de la rêverie avant nos modernes. Une conclusion en quelques pages, très nette et bien près d'être définitive, couronne ce livre, que les amateurs exclusifs d'inédit ne liront peut-être pas, mais qui rendra les plus grands services.

Il y a de l'inédit dans l'agréable petit livre de M. d'Haussonville, *M^me de la Fayette*. M. d'H. a fait usage, non seulement de lettres inédites échangées entre Ménage et son ancienne élève, mais de divers documents, qui lui ont permis d'aboutir à certaines constatations piquantes : par exemple, il a établi que le mari de M^me de la Fayette, ce mari éclipsé, ou, selon le mot de la Bruyère, enterré par sa femme, n'était mort que le 26 juin 1683, survivant ainsi de trois ans à la Rochefoucauld. M^me de la Fayette a donc été mariée vingt-huit ans! Qui s'en doutait? Il serait moins important, mais non sans intérêt encore, de fixer la date exacte de la mort de Catherine de Vivonne, l'épouse silencieuse de la Rochefoucauld (1668 ou 1669), car la liaison intime entre M^me de la Fayette et la Rochefoucauld n'est dans toute sa force que peu après; vers cette date, dit M. d'H., M^me de la Fayette est abandonnée par son mari depuis près de dix ans. Nous aurions aimé qu'on nous fournît quelque preuve à l'appui de cette affirmation.

Alors même que les faits ne seraient pas souvent nouveaux, l'aristocratique aisance du ton, une certaine façon distinguée d'indiquer les questions délicates, de les éclairer, puis de se dérober sans les résoudre, suffiraient à donner à ce livre son charme propre. Mais, si la psychologie en est fine, parfois profonde, les qualités critiques y sont plus effacées. D'abord, la forme n'est pas suffisamment sobre et sévère : qu'on lise, à la p. 61, la phrase un peu précieuse où l'auteur regrette que le phonographe n'eût pas été inventé au XVII^e siècle; ou, à la p. 67, la définition du mot *sympathie*, si touchant « puisqu'il signifie *souffrance ensemble* » (le sens de *souffrance* n'est qu'un sens dérivé). Puis, la discussion des faits et des textes manque parfois de rigueur : je citerai comme exemple toute la discussion sur les lettres de M^me de la Fayette à Madame Royale, découvertes par M. Perrero dans les archives de Turin, et, subsidiairement, sur l'authenticité de la *Princesse de Clèves*. M. d'H. y reproche à Arvède Barine d'avoir peint M^me de la Fayette sous un jour nouveau, d'après ces nouveaux documents. Et pourquoi? parce que d'autres ont été trop loin dans la voie ouverte par Arvède Barine. A ce compte, il ne faudrait jamais dire la vérité, parce qu'on en peut faire abus et la fausser. Il me reproche aussi d'avoir nié, dans la *Revue bleue* du 3 mai 1879, l'authenticité de la première lettre publiée par M. Perrero, ce que je n'ai jamais fait, ce que je ne pouvais

pas faire, car, perdu alors au fond de la Bretagne, sollicité par M. Yung de dire mon opinion dans la *Revue bleue*, je n'ai pu que faire mes réserves sur la question de fait, engagée en dehors de moi par la *Revue*, et que traiter la question générale des romans de Mme de la Fayette. Les deux phrases que M. d'H. veut bien emprunter à cet article ne sont pas exactement citées.

Sa bonne foi assurément est entière; mais le sens critique n'est pas chez lui, je le crains, à la hauteur du sens littéraire. Ainsi, j'ai vainement cherché quelque chose de précis et de solide en tout ce qu'il dit de la religion très controversée de Mme de la Fayette, contrairement à ce qu'en a dit Sainte-Beuve. Je vois bien qu'il souhaite que Mme de la Fayette ait toujours été une chrétienne; je ne vois pas qu'il le prouve, et je regrette que la très curieuse originalité de cet esprit libre, qui ne fuyait ni la gauloiserie, ni, à l'occasion, l'ironie sceptique, semble lui avoir échappé. Avait-il son siège fait? A coup sûr, tout parti-pris n'est pas absent de ce livre, qui a les allures d'une causerie, et parfois cependant ressemble à une thèse. Un seul et dernier exemple : effleurant la question de l'amitié amoureuse qui unit Mme de la Fayette à la Rochefoucauld, M. d'H. incline du côté de l'amour plus que du côté de l'amitié; et, pour prouver que l'amour était possible, écrit : « Il pouvait plaire encore, et la goutte qui devait plus tard le travailler si fortement, n'avait point encore fait des siennes ». C'est aux environs de 1670 que M. d'H. place le début de cette liaison. Or, dix-huit ans auparavant, pendant la célèbre chevauchée d'Agen à Bléneau, la Rochefoucauld souffrait déjà beaucoup de la goutte, et son fidèle Gourville nous raconte, dans ses *Mémoires*, comment il s'y prit pour le soulager. Ce ne sont là, d'ailleurs, que des taches légères, et qui ne doivent point faire oublier, aux lettrés l'élégance facile; aux érudits, la nouveauté relative du livre de M. d'Haussonville.

Dans le *Saint-Simon* de M. de Crozals il y a nécessairement plus de place pour les faits et moins de place pour les conjectures. Toutefois, les faits n'expliquent pas tout : il en faut interpréter le sens et trouver la liaison. M. de C. l'a fait en unissant les citations à son texte, par une couture un peu peu trop étroite peut-être, il est vrai, et trop fréquemment répétée. La partie la plus originale de son *Saint-Simon* nous paraît être celle où il caractérise le mérite, non pas de l'historien, mais de l'homme politique, dans ses rapports avec le duc de Bourgogne, sur qui il a fondé tant d'espérances brusquement évanouies; avec Fénelon, dont il perce à jour l'ambition secrète, si soigneusement dissimulée; avec Mme de Maintenon, la « vieille fée », la « veille sultane », près de qui il sollicite une charge de capitaine des gardes, alors qu'il la poursuit d'une haine que son génie a presque fait partager à la postérité. M. de C. met en relief l'insuffisance absolue de Saint-Simon homme politique; tout le troisième paragraphe du ch. IV est piquant et probant : l'homme qui, au lendemain de la mort du roi, supplie le régent, pour sauver l'État,

de permettre que les ducs et pairs restent couverts dans l'enceinte du Parlement, et qui s'oppose de toutes ses forces au rappel des protestants, était à coup sûr un politique à courte vue, quoique sincère et désintéressé.

Historien, M. de C. devait accorder une importance particulière à cette étude historique. L'étude littéraire est moins approfondie, mais remarquable encore par la façon dont on définit cette curiosité passionnée ; « cette promptitude des yeux à voler partout », comme dit Saint-Simon lui-même ; cette étrange vocation d'un homme qui, au seuil de la vie, à dix-neuf ans, se lie comme par un vœu à l'œuvre d'étudier son temps pour le raconter, et, dès lors, commence à prendre des notes, qu'il reverra, élargira, vivifiera plus tard : cette sincérité que l'écrivain tourne souvent contre lui-même ; cette alliance curieuse de la chronique exacte et de l'histoire générale, littérairement ; moralement, des scrupules chrétiens les plus inattendus (si l'on ne savait que Saint-Simon est le disciple le plus enthousiaste de M. de Rancé) et de la franchise la plus cruelle, de la rancune la plus vindicative. Sur les sentiments religieux de Saint-Simon, M. de Crozals a écrit quelques pages très piquantes. Je crois que l'on compléterait utilement son beau livre, si l'on étudiait de plus près chez Saint-Simon les progrès du talent de l'observateur, de l'historien, de l'écrivain, si l'on esquissait, pour ainsi dire, l'histoire de son histoire, ses transformations et ses éditions, sans compter l'histoire de ses papiers, grossis par des découvertes successives. On le ferait avec sobriété, comme il convient à une publication qui ne s'adresse pas aux seuls érudits.

Si nous en croyions l'enthousiasme de M. Rousse, la littérature française compterait « un écrivain de génie, un Saint-Simon *presque* aussi grand peintre », et ce serait Mirabeau..... le père. Il aurait donc plus de droits que son fils à figurer dans la collection des « grands écrivains », car le style du fils, « bien moins personnel que celui de son père, a presque toujours l'élan, l'harmonie flottante et suspecte du discours ». Ce mouvement de la phrase oratoire, les avocats qui se font écrivains le gardent aussi : qu'on lise la *péroraison* du *Mirabeau* de M. Rousse. Il n'a donc pas fait une œuvre critique ; il n'a, dit-il, « aucune visée documentaire ». La plupart du temps, il suit la Correspondance de La Marck, publiée par M. de Bacourt (on sait qu'il faut s'en défier) et surtout *les Mirabeau* de MM. de Loménie père et fils : toute la première partie est consacrée à étudier les Mirabeau avant Mirabeau lui-même. Dans une seconde partie est racontée la vie privée du grand tribun : le rôle que joua Mirabeau vis-à-vis de Sophie y est caractérisé avec une sévérité qui ne me semble avoir rien d'excessif. La vie publique est exposée et jugée dans la troisième et dernière partie, où le rôle de Mirabeau vis-à-vis de la cour est surtout approfondi.

De tout cela se compose un livre animé, dramatique, plus que personnel et précis. M. R. se défend, n'étant pas homme politique, d'étu-

dier dans le détail et de juger à fond Mirabeau, en tant que politique. Cette doctrine irait loin, et rendrait bientôt impossible toute critique un peu large. Notez que M. R. a jugé politiquement Mirabeau ; mais, supposant, sans doute, ces choses connues, il a cru pouvoir se dispenser de faire revivre le milieu politique où Mirabeau s'est révélé, de le replacer sur le terrain mouvant de ses luttes et de ses victoires contestées. Quelques mots sur Barnave et sur d'autres adversaires ; mais le cadre est bien étriqué pour le portrait. L'auteur a consacré une cinquantaine de pages à la famille des Mirabeau, pour faire comprendre l'homme privé ; pour éclairer la tactique de l'homme public, ne pouvait-il accorder une égale attention à cette Constituante où tant de partis divers s'agitaient déjà ? Et ne pouvait-il aussi se dispenser des hypothèses gratuites, comme celle qui nous montre Mirabeau émigré, puis grand dignitaire de l'Empire, « s'il eût vécu » ?

Enfin, ce qui, dans ce livre, étonne et refroidit ceux mêmes qu'entraîne l'agrément du récit et le mouvement du style, c'est une sorte de parti pris d'allusions et d'épigrammes : « Est-ce dans l'*Ami des hommes* ou dans un journal d'hier qu'on lit des phrases comme celles-ci ?... Voilà bien le portrait de M. de Calonne ;... d'autres pourraient s'y reconnaître... Aujourd'hui que la diplomatie se fait dans les gazettes et que les dépêches des ambassadeurs figurent dans les catalogues des libraires, on serait moins sévère... Un député doublé d'un journaliste ! Il avait devancé de cent ans une des plus dangereuses inventions de la politique. » Sur la statue que la République a élevée à Mirabeau, sur les prétendues conquêtes de la Révolution, sur l'intervalle séculaire d'anarchie morale et politique qui nous sépare d'elle, il y a bien des mots ironiques ou sévères jusqu'à l'injustice, et l'on n'a pas besoin d'être révolutionnaire pour trouver bien timorée la conclusion de M. Rousse. Je ne me donnerai pas le ridicule de lui reprocher les opinions qu'il trahit ainsi à tout moment ; mais je ne crois pas que nos préférences ou nos rancunes aient quelque chose à faire avec la critique impartiale. M. Rousse n'était pas ici obligé de plaider.

Félix Hémon.

---

445. — **Bavière, Palatinat, Deux-Ponts.** Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, avec une introduction et des notes, par André Lebon. Paris, Alcan, 1889, xxxv-416 p.

Il faut savoir gré à la Commission des Archives diplomatiques de n'avoir pas dédaigné les relations de la France avec les États secondaires. La grande politique se joue même sur les petites scènes. C'est surtout en Allemagne que cette vérité se justifie. On serait incomplètement éclairci sur les pensées maîtresses qui inspirèrent la diplomatie française dans l'Empire, si l'on se bornait à en suivre les manifestations

à Vienne ou à Berlin seulement, alors qu'elles se révèlent avec plus de franchise et même de naïveté à Mayence, à Ratisbonne par exemple, ou à Munich.

Aussi se félicitera-t-on de la publication de ce volume. M. Lebon ne s'est pas exagéré l'importance du sujet auquel il s'est appliqué. « L'histoire des rapports de la Bavière et du Palatinat avec la France ne prête, écrit-il modestement, ni aux effets oratoires ni aux exposés doctrinaux. » Pour les effets oratoires, nous en faisons bon marché. Quant à des exposés doctrinaux, ils ne seraient pas tout à fait déplacés ici, quoi qu'en dise M. L. Il vaut la peine, en effet, de dégager les idées, les sentiments qui meuvent les États de second ordre, de retracer la lutte dont ils souffrent entre l'instinct de conservation particulariste et la conception unitaire de la patrie allemande. Il n'est pas oiseux non plus de mettre en lumière les fatalités géographiques qui font de la Bavière, l'ennemie naturelle de l'Autriche et du Palatinat, un point stratégique que la France a le devoir de maîtriser.

M. L. s'est limité aux considérations et aux combinaisons purement diplomatiques. Sa tâche était compliquée par la simultanéité, et, pour un temps, par la contradiction des négociations en Bavière et en Palatinat. L'auteur a, par un méritoire artifice de composition, triomphé, dans son introduction, de cette difficulté.

Dans ce morceau, M. L. apprécie avec sagacité et de haut les faits qu'il a étudiés. Il signale les incertitudes, les faiblesses des deux partenaires. Nous aurions désiré qu'en quelques mots de conclusion il résumât son jugement sur les systèmes en présence : celui de la Bavière qui « n'était que de tirer de l'argent des deux côtés », ainsi qu'on le reconnut un peu tard ; celui de la France qui subit, au milieu du XVIIIe siècle, un si étrange revirement. Si M. L. encadre sa narration dans l'histoire générale, peut-être concentre-t-il sa vue trop jalousement sur la Bavière et le Palatinat, et néglige-t-il le mouvement de l'Allemagne. Un coup d'œil aux alentours lui eût montré que les articles secrets par où les princes allemands promettaient leur suffrage à Louis XIV en cas d'une élection impériale, étaient passés en quelque sorte de style dans les pactes, et ne lui eût pas prêté l'apparence d'insister, comme sur une nouveauté, sur le traité de 1670 (p. XII). De même M. L. relève avec raison une tendance de la politique bavaroise à la fin du XVIIe siècle, qui se décèle par le désir d'acquérir des pays étrangers, le Milanais ou les Pays-Bas. Ce qu'il n'ajoute pas, c'est que cette ambition fut ressentie par tous les princes allemands à la même époque. M. Waddington, dans le chapitre V de son livre sur *l'Acquisition de la couronne royale de Prusse*, a jeté un jour singulier sur cette « épidémie ». Le Palatin rêva même la couronne d'Arménie.

Le Recueil est assurément bien fourni. Et cependant il offre des lacunes. Les Instructions sont souvent séparées par un intervalle de plusieurs années, pendant lesquelles les relations se sont poursuivies mais modi-

fiées au gré des événements. Des extraits de la correspondance eussent avantageusement comblé les vides. Il est vrai que des notices concises et substantielles suppléent en partie à ce défaut. Ce que l'on regrettera davantage, c'est l'absence d'indications bibliographiques. Sans exiger une nomenclature indéfinie, on eût accueilli avec reconnaissance la mention des travaux qui forment le complément et parfois la contre-partie des documents français [1].

B. AUERBACH.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 août 1891.

M. Edmond Le Blant donne une seconde lecture de son mémoire sur l'*Antique Croyance à des moyens secrets de défier la torture.*

M. Salomon Reinach présente des observations sur une belle statuette de terre cuite, qui fut acquise en Grèce, vers 1840, par le comte de Sartiges, alors chargé d'affaires à Athènes, et qui représente Bacchus jeune, debout, couronné de lierre, une coupe dans la main droite, la main gauche appuyée sur un thyrse. Une figurine de bronze analogue, qui de la collection de Phouadès pacha a passé dans celle de M. Sambon, a été publiée par M. Milani, qui a proposé d'y voir une copie du Bacchus de Praxitèle, décrit par Callistrate. Si cela est, la terre cuite de M. de Sartiges, dont le motif est identique à celui du bronze Sambon, ne peut être qu'une autre copie du même original. M Salomon Reinach estime que l'hypothèse de M. Milani a pour elle toutes les vraisemblances : il y adhère et l'appuie d'arguments nouveaux.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie d'une découverte de M. Champoiseau, l'un de ses correspondants, à qui le Louvre doit un monument antique des plus admirés et des plus célèbres, la Victoire de Samothrace. M. Champoiseau vient de faire de nouvelles fouilles à Samothrace, en compagnie de M. Degrand, consul de France à Andrinople, et de M. Letaille, ancien élève de l'École des Hautes Études; elles ont donné des résultats intéressants, dont il rendra compte lui-même prochainement. Il a trouvé, entre autres, dans la chambre où avait été découverte la Victoire, un fragment d'inscription ainsi conçu : Σ ΡΟΔΙΟΣ. C'est un argument nouveau en faveur de l'opinion de M. Murray, qui incline à voir dans la Victoire de Samothrace l'œuvre d'un artiste rhodien.

M. Alexandre Bertrand annonce que l'examen approfondi de deux objets récemment découverts par M. Fréd. Moreau, et donnés par lui pour des étriers gaulois, y a fait reconnaître, non des étriers, mais des mors d'une forme particulière, dont il est difficile de déterminer l'époque.

Ouvrage présenté par M. Ravaisson : *les Manuscrits de Léonard de Vinci*, publiés par Charles RAVAISSON-MOLLIEN, tome VI et dernier.

Séance du 28 août 1891.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, donne des détails sur les fouilles et explorations des membres de cette École pendant l'été de cette année.

M. Oppert communique :

1° De la part de M. Michel Erlanger, une brique où a été imprimée, en deux exemplaires semblables, à l'aide d'une forme en bois, une inscription cunéiforme au nom d'un roi Parza-abba, qui vivait au moins deux mille ans avant notre ère;

2° De la part de M. le prince Czartoryski, sept petits cônes sur lesquels sont gravées des inscriptions sumériennes et où se lit le nom du roi Goudéa.

M. Héron de Villefosse signale les heureux résultats obtenus par M. de la Martinière, dans son dernier voyage d'exploration dans la Maurétanie Tingitane. Il met sous les yeux de ses confrères un curieux brûle-parfum de l'époque chrétienne, en bronze, trouvé par le jeune voyageur à Volubilis.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : HAURÉAU (B.), *Notices et Extraits de quelques*

---

1. A noter : l'oubli du voyage du maréchal de Gramont à Munich, en vue de l'élection impériale de 1658, — p. 42, Denis de la Haye Vantelet succède à son père, et non à son frère, comme ambassadeur à Constantinople. Quelques noms à rectifier : p. ex. p. 57. Delmück et Leidel au lieu de Delbouque et Leidsr, etc.

manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, tome II; — par M. Barbier de Meynard : Margoosian (Grégoire), [*Balance de la poésie*] (en arabe); — par l'auteur : Weil (H.), *les Hermocopides et le peuple d'Athènes*; — par M. Paul Meyer : *Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc (1522-1675)*, publié et annoté par Philippe Tamizey de Larroque.

Séance du 4 septembre 1891.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Par un arrangement intervenu entre la Bibliothèque et l'Académie, la première a été autorisée à choisir, parmi les livres provenant de la succession de M. Piot et vendus au profit de l'Institut, les ouvrages à sa convenance, jusqu'à concurrence de vingt mille francs. En échange, l'Institut devait recouvrer les deux cahiers de dessins de Léonard de Vinci qui lui ont été autrefois dérobés et que la Bibliothèque nationale a pu racheter du comte d'Ashburnham. La Bibliothèque ayant fait son choix et étant entrée en possession des livres prélevés par elle à la vente, M. Delisle remet à l'Académie les deux cahiers destinés à être réintégrés dans les collections de l'Institut.

M. Hamy lit un mémoire intitulé : *Un naufrage en 1332; documents destinés pour servir à l'histoire des marques commerciales au XIVe siècle*. Un dossier relatif au naufrage d'un navire de Santander, sur les confins du territoire d'Oye (Pas-de-Calais), a révélé à M. Hamy l'existence, dès le XIVe siècle, d'un système de marques commerciales ou signes spéciaux apposés sur les marchandises expédiées au loin. C'est un fait qui n'était pas connu jusqu'ici.

M. Menant continue la lecture de son mémoire sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : Houdas et Delphin, *Recueil de lettres arabes manuscrites*, 2e édition; — par M. Delisle : *Comptes rendus des échevins de Rouen*, publiés par Félix; — par M. Alexandre Bertrand : 1° Bertrand (Alexandre), *la Gaule avant les Gaulois*, 2e édition; 2° Nadaillac (le marquis de), *les Progrès de l'anthropologie*; 3° Nadaillac (le marquis de), *les Plus anciens vestiges de l'homme en Amérique*.

Séance du 11 septembre 1891.

M. Edmond Le Blant communique à l'Académie une inscription latine du musée de Narbonne, trouvée près de cette ville, à Celeyran. Elle est chrétienne et contient une liste de noms de martyrs. On avait cru pouvoir l'attribuer au XIIe siècle : M. Thiers, membre de la commission archéologique de Narbonne, a fait remarquer justement qu'elle doit être beaucoup plus ancienne. Elle paraît contemporaine des inscriptions de l'évêque Rusticus (Ve siècle).

M. Menant commence la seconde lecture de son mémoire sur le déchiffrement des antiquités hétéennes.

M. René de la Blanchère, délégué du ministère de l'Instruction publique et chef de la Mission archéologique française en Tunisie et en Algérie, expose l'organisation donnée depuis un an à cette Mission, au Service tunisien des antiquités et des arts et à l'Inspection générale des musées et bibliothèque d'Algérie et de Tunisie, dont il est chargé. La Mission se compose actuellement de MM. de la Blanchère, Doublet, inspecteur des antiquités en Tunisie, Pradère, conservateur du musée du Bardo, Woog, Gauckler et Marye. M. de la Blanchère donne des détails sur les travaux exécutés cette année, sur l'état actuel et les progrès des musées d'Afrique, sur les fouilles exécutées par MM. Privat, Hannezo et de Bray, du 4e régiment de tirailleurs, à Sousse, Bordier, contrôleur civil, à Maktar, Toutain, de l'École de Rome, au Djebel Bou-Kornein, et autres, enfin sur les publications officielles en cours : *Collections du musée Alaoui, Musées et Collections de l'Algérie, Catalogue général des musées d'Afrique*. La campagne de 1891 n'aura pas été inférieure, par les résultats obtenus, à celle de 1890, dont on se rappelle les succès.

A propos d'un passage de cette communication, M. Héron de Villefosse établit des rapprochements entre la mosaïque des Oulad Agla et celle de Lillebonne. Ces deux mosaïques présentent des dispositions analogues, et l'on se rappelle que la mosaïque de Lillebonne porte la signature d'un artiste africain, *c(ivis) K(arthaginiensis)*. Elle doit être rattachée à la série des mosaïques africaines.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : *Livret de l'École des chartes*, publié par la Société de l'École des chartes; — par M. Héron de Villefosse : Pallu de Lessert (Clément), *Nouvelles observations sur les assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 5 octobre — 1891

446. — J. Krall, **Studien zur Geschichte des Alten Ægypten : IV. das Land Punt.** (extrait des comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, vol. cxxi), Tempsky, Vienne, 1890, in-8, 82 pages.

Des études sur la chronologie égyptienne ont conduit M. Krall à étudier de fort près les renseignements que nous possédons sur le pays de Pounit ou Pouanit. La plupart des égyptologues admettent que ce nom s'appliquait aux pays situés sur les deux rives de la Mer Rouge depuis Massaouah environ, sur la côte africaine, la partie méridionale de l'Arabie, la région des Somâli, bref toutes les terres qui produisaient les parfums employés dans les sacrifices, la myrrhe et l'encens. M. Brugsch a montré de plus qu'un certain nombre des noms indiqués par la liste de Thoutmosis III comme appartenant au Pounit sont situés sur la côte égyptienne de la Mer Rouge entre Suez et l'emplacement antique de Bérénice. M. K., tenant compte de ces données et y ajoutant le résultat de ses propres investigations, s'applique à démontrer les huit thèses suivantes :

1° Le pays de Pounit n'a rien de commun avec l'Arabie;

2° Il s'étend sur la côte du golfe Arabique, des environs de Saouakîn à ceux de Massaouah, à l'endroit où les communications sont le plus faciles entre la mer et les centres de la culture éthiopienne Napata et Méroé. Les produits du pays de Pounit sont en partie identiques à ceux du pays de Kaoushou, l'Éthiopie proprement dite : ceux qui lui sont particuliers viennent probablement de la Nubie et de l'Abyssinie ;

3° Les principaux produits de Pounit sont les résines parfumées que les Égyptiens nommaient *Anti*, et surtout la gomme dite arabique ;

4° Or la gomme arabique arrivait et arrive encore de l'intérieur de l'Afrique à Saouakin, à Massaouah et sur la partie de la côte qui avoisine ces deux ports;

5° L'encens, au contraire, nous est donné, dès le xv° siècle avant notre ère, comme arrivant en Égypte par la Syrie méridionale. Il y venait d'Arabie par terre, le long de la route fréquentée par les caravanes au temps des Grecs et des Romains. Il n'était importé de Pounit qu'en petite quantité;

6° Les habitants de Pounit sont des Chamites, mais entremêlés de Nègres et en rapport de commerce avec les Asiatiques de l'Arabie. A côté d'eux, dans le désert situé entre le Nil et la Mer Rouge, habitaient les Ilim, prédécesseurs et ancêtres des Blemmyes. A Déir-el-Bahari les tributs des gens de Pounit, des Ilim et des Trogodytes de Nubie sont représentés tous ensemble;

7° Les déserts entre le Nil et la Mer Rouge portaient des noms variés, Persété, Tatoshiri, Tonoutir, les deux derniers s'appliquant, d'une manière générale, Tatoshiri aux régions septentrionales, Tanoutir aux régions méridionales du désert. La plus ancienne des tribus qui habitaient le Tatoshiri est celle des Hiroushâitou, que l'inscription d'Ouni affirme être des Amou (des Sémites?);

8° La première mention de Méroé est dans Hérodote: les stèles éthiopiennes sur lesquelles Méroé est nommée sont toutes postérieures à Hérodote.

M. K. a eu grandement raison d'appeler l'attention des égyptologues sur tout ce qui a trait au pays de Pounit. Je crois que sa démonstration est en partie convaincante et qu'il a raison de mettre la côte située entre Souakin et Massaouah dans le pays de Pounit. Les faits qu'il a rassemblés sur la production et le commerce de la gomme en ces parages ne laissent guère place au doute. Mon impression est pourtant qu'il a restreint par trop l'étendue géographique du terme de Pounit. Brugsch a montré des localités se rapportant à ce pays jusqu'au fond du golfe de Suez: je crois qu'on pourrait en montrer d'autres sur la côte de Somâli. En d'autres termes, j'estime que le pays de Pounit s'étendait de Suez au cap Guardafui sur la côte africaine, sans compter l'espace qu'il couvrait sur la côte asiatique. La simple énonciation des raisons qui m'entraînent à lui attribuer cette extension m'obligerait à faire un mémoire plus long peut-être que celui dont je parle en ce moment. Je me bornerai donc à résumer en quelques lignes le résultat de mes recherches.

Les premiers Égyptiens ont arrêté leur connaissance positive du monde aux montagnes qui traversent du Nord au Sud le désert arabique et dont on aperçoit les pics lointains de la vallée du Nil. Qui aurait pu en escalader les cimes serait parvenu à l'endroit où se levait le soleil chaque matin, au pays où les dieux vivaient dans une atmosphère toujours parfumée, aux terres divines *To-noutri*. Une vague connaissance de la Mer Rouge leur a peut-être suggéré l'idée de ce fleuve Océan qui entourait

le monde et sur lequel le soleil naviguait. Le Nil se séparait de l'Océan en Nubie au pays de Konsit et descendait sur terre par la première cataracte. Quand on eut exploré les pays voisins de l'Égypte, les Terres divines s'en allèrent vers l'Est, le Konsit vers le Sud, mais les noms demeurèrent aussi attachés aux localités qui les avaient portées primitivement, et le versant égyptien de la Mer Rouge demeura la *Terre divine*, sans préjudice des *Terres divines* inconnues où se levait le soleil. Comme doublet de ce nom de *Terres divines*, doublet géographique d'un terme d'origine mythologique, les Égyptiens employèrent le mot de Pounit. Ce mot s'appliquait d'abord aux parages désignés par M. Krall entre Bérénice et Adulis, où affluaient les gommes et les parfums récoltés dans les montagnes. Il s'étendit au Nord jusqu'à Suez, au Sud aussi loin que portèrent les navigations des Égyptiens. A la XVIII[e] dynastie, il devait avoir gagné déjà au-delà du Bab-el-Mandeb et je ne doute pas que les vaisseaux de la reine Hatshopsitou ne soient descendus jusqu'aux rivages des Somâli. Je crois reconnaître le nom de Massaouah (écrit jadis par un *sad* ou par un *tsa*, *Matzouah*) dans le nom *Maza*, *Mazaou*, qui occupe le milieu des noms de Pounit dans la liste de Thoutmosis III : les noms précédents s'échelonnent entre le cap Guardafui et Massaouah, comme les suivants entre Massaouah et l'isthme de Suez.

G. MASPERO.

---

447. — **Hiob** nach Johann Georg Ernst HOFFMANN. Kiel, Hæseler, 1891, in-8, p. 106.
448. — **Der Masoratext des Koheleth.** Kritisch untersucht von Sebastian EURINGER, priester der Diœcese Augsburg. Leipzig, 1890, in-8, p. 136 et 48.

1. Le *Livre de Job*, ce poème original et unique en son genre, soulève une foule de problèmes qui, de tout temps, ont exercé la sagacité des interprètes et sur la solution desquels l'accord n'est pas encore près de se faire. Et d'abord quelle est la note dominante de ce poème philosophique? Telle est la première question traitée par M. Hoffmann qui, en publiant une nouvelle traduction, n'a eu d'autre but, dit-il, que de faire ressortir le lien qui unit les pensées enveloppées dans le corps de l'œuvre ou disséminées dans les paraboles et les membres de phrase. L'auteur, pense M. H., est plus théologien et rhéteur que poète. Il veut établir, contrairement à l'ancienne croyance d'Israël, que le mal n'est pas nécessairement le châtiment de l'impiété : souvent il est hors de proportion avec la faute commise; l'homme juste même, qui a conscience de ne s'être jamais écarté du droit chemin, est frappé dans sa personne et ses plus chères affections; en sens inverse, le pervers jouit parfois des biens de ce monde en pleine tranquillité et meurt au sein de l'abondance et saturé d'années. Mais la divine Providence, de qui émane le mal comme le bien, ne saurait être accusée d'injustice, car ses desseins sont impénétrables à l'esprit humain; l'individu disparaît dans la collectivité qui l'absorbe, est-ce lui qui peut donner la mesure du juste et de l'injuste? Cette spéculation philosophique, à une époque où les

idées eschatologiques et la foi aux récompenses et aux châtiments de la vie future n'avaient pas encore cours, est empreinte d'un sentiment élevé de la divinité. Elle confirme la religion au lieu de l'ébranler. La conséquence à tirer était que le mal résulte des lois de la nature, mais l'esprit sémitique était trop religieux et trop peu scientifique pour arriver à la connaissance de ces lois; de là le vague des discussions qui tournent dans le même cercle du commencement jusqu'à la fin du livre [1].

Le second problème est relatif à l'âge du livre. Les passages des Prophètes qui, rapprochés de certains versets de Job, dénotent un emprunt ou une réminiscence, prouvent-ils en faveur de l'antiquité du poème? La réponse dépend du point de vue où l'on se place. Si les Prophètes ont puisé dans Job, la composition de ce poème peut remonter au commencement du VIII[e] siècle, comme l'admet M. Renan. Si, au contraire, Job a imité les Prophètes, il faut le faire descendre au commencement du VI[e] siècle, et c'est à cette hypothèse que M. H. s'arrête, en cherchant à prouver que l'auteur connaissait Isaïe, Jérémie et Zacharie. Il croit retrouver aussi une influence de la religion mazdéenne. Cependant cet auteur est au courant des choses de l'Égypte auxquelles il fait souvent allusion, tandis qu'il ne semble pas connaître la Perse; il y a là un indice frappant d'une époque antérieure à l'exil. De plus, comme M. Renan le fait ressortir, le style de l'œuvre est sobre et nerveux; il appartient à la bonne époque malgré quelques aramaïsmes.

L'extrême concision qu'affecte le poète n'est pas la seule cause des difficultés que présente l'interprétation du texte. Tous les hébraïsants reconnaissent que ce texte a subi des interpolations et qu'il a été endommagé par des fautes de copiste. Mais, sauf pour le discours d'Elihou que l'on s'accorde à rejeter hors de l'œuvre primitive, on ne s'entend plus sur les passages à corriger ou à retrancher. M. Renan, dans son *Livre de Job,* se montre avec raison extrêmement réservé. M. H. procède également avec circonspection; il ne repousse que quelques versets, notamment 1-4 du chap. XLI, mais il admet un certain nombre de changements qui semblent s'imposer : ainsi les chap. XXVII-7 à XXIX sont certainement à leur place dans la bouche de Zophar. La transposition du chap. XL après XLI est peut-être moins justifiée, car XLII fait bien suite à XLI. Comme le remarque très justement M. Renan, il ne faut pas chercher dans une œuvre sémitique l'esprit de méthode et de critique que nous sommes habitués à trouver chez les auteurs modernes.

Dans sa traduction M. Hoffmann a serré le texte de très près. Non seulement il a fait un choix judicieux des leçons proposées avant lui; mais il a, avec autant de science que de sagacité, expliqué les versets obscurs et précisé la pensée de l'auteur du poème en trouvant d'heureuses corrections nouvelles. Cette traduction sera consultée avec fruit par les hébraïsants qui étudieront le *Livre de Job.*

---

1. Voir la remarquable préface de M. Renan dans *Le Livre de Job*, 3[e] éd., p. LXXIV.

II. Dans quelle mesure le texte masorétique, qui est la base de l'exégèse biblique, représente-t-il l'original hébreu primitif? C'est la question que tout interprète se pose quand il est arrêté par une difficulté. La Masore, considérée dans son travail d'ensemble et avec ses signes de vocalisation et de ponctuation, n'est pas antérieure au VII^e siècle de notre ère. A défaut de manuscrits anciens, ce sont les premières versions bibliques et les citations contenues dans la littérature juive qui permettent de remonter à une époque beaucoup plus haute; la concordance de ces autorités avec la Masore forme un criterium certain en faveur de celle-ci. En cas de divergence, il y a lieu d'examiner quelle source possède la bonne leçon. Dans cet examen on doit tenir compte des tendances qui ont influencé les traducteurs et préférer les versions littérales aux versions paraphrastiques. En outre, suivant un principe admis en philologie, un mot obscur de la Masore doit être *a priori* considéré comme la leçon primitive en regard du mot vulgaire qui lui a été substitué. Telle est la méthode, expose M. Euringer, qui doit être suivie pour la critique du texte masorétique, et qu'il a appliquée à l'Ecclésiaste dans la publication dont nous rendons compte.

L'Ecclésiaste ouvre un vaste champ aux conjectures et a été souvent traduit et commenté. M. E. n'a pu consulter tout ce qui a été écrit sur ce livre; des recherches de cette nature demeuraient d'ailleurs en dehors du but qu'il poursuivait. Il s'est contenté de citer le commentaire de Delitzsch : mais il a tenu à refuter par des arguments solides la thèse de M. Bickell qui suppose dans le texte primitif un ordre tout différent de celui dans lequel nous le possédons. Les versions utilisées par M. E. sont : La Septante, les versions d'Aquila, de Symmachus et de Théodotion, l'Itala, la version Copte, les versions de saint Jérôme, le Targoum, la Peschito. Les citations sont tirées des Talmuds, de la Tosephta et des anciens Midraschim. Dans ce travail de comparaison, M. E. a agi avec beaucoup de prudence; il n'a pas admis de correction qui ne soit pleinement justifiée; il estime avec raison que le doute doit profiter au texte traditionnel. En somme il n'a trouvé qu'une trentaine de passages susceptibles d'être modifiés. « Au point de vue critique, conclut-il, le résultat général est à la fois petit et grand. Petit, si l'on considère le nombre des corrections nécessaires; grand, si l'on envisage la fidélité de la tradition du texte biblique. A peu d'exception près, le texte masorétique de l'Ecclésiaste, tel qu'il nous est parvenu, est sûr d'une manière critique. Pour les autres parties de l'Écriture sainte, sera-ce aussi le cas dans la même mesure? C'est ce que les recherches montreront, si mon travail est continué par des savants pour d'autres livres de la Bible. »

Les citations de l'Ecclésiaste tirées des écrits rabbiniques antérieurs au VII^e siècle sont réunies dans un appendice à la fin du livre. La courte analyse que nous avons faite de cette publication montre suffisamment l'intérêt de la nouvelle méthode inaugurée d'une manière si heureuse par M. Euringer. Nous souscrivons bien volontiers au vœu qu'il ex-

prime, et nous souhaitons que l'accueil fait à sa publication, l'engage à continuer lui-même un travail pour lequel il est si bien préparé. Il méritera la reconnaissance des exégètes auxquels il épargnera de longues et fastidieuses recherches.

Rubens Duval.

---

449. — Hertzberg. **Histoire de la Grèce sous la domination des Romains**, traduit de l'allemand sous la direction de M. Bouché-Leclercq. Tome III, in-8 de 626 p. Paris, Leroux, 1890. Prix : 10 fr.

Ce volume s'étend depuis l'avènement de Caracalla jusqu'à la mort de Justinien. L'auteur lui a donné pour sous-titre : *L'université d'Athènes;* mais il n'y traite pas seulement de l'état des études littéraires dans cette ville ; il y mentionne aussi tous les faits sociaux et politiques dont les documents nous ont conservé le souvenir ; le malheur est qu'en dehors des invasions barbares ces faits sont peu nombreux. L'ouvrage de Hertzberg n'est plus au courant, M. Bouché-Leclercq a jugé inutile d'en combler les lacunes, parce que ce travail de remaniement eût été beaucoup trop considérable. Il s'est contenté de le traduire ou plutôt d'en confier la traduction à M. Huschard, professeur au lycée Michelet. De plus, comme ce volume est le dernier de l'histoire de Hertzberg, il y a joint, suivant son habitude, une table chronologique et un Index général dressé par M. Ortmans. Avec ce livre se termine l'entreprise de M. Bouché-Leclercq, celle qui avait pour objet de nous donner d'après Curtius, Droysen et Hertzberg, une histoire complète de la Grèce depuis les origines jusqu'au VIe siècle de notre ère. On ne saurait trop le remercier d'avoir mené à bonne fin une tâche si longue, et, à certains égards, si ingrate.

P. G.

---

450. — **Histoire de la littérature latine**, par MM. Jeanroy, chargé de cours à la Faculté des lettres de Toulouse, et Puech, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Rennes ; Paris, Paul Delaplane, 1891.

Lire le manuel de MM. Jeanroy et Puech, c'est faire à travers la littérature latine un voyage en train express. Il reste de cette course vertigineuse à travers un pays une impression vague et confuse de paysages entrevus, de coins riants et de plaines arides, de rivières et de montagnes, etc. Le défilé des points de vue a été tellement rapide, que pas une seule impression de détail n'a eu le temps de se graver dans l'esprit. Et c'est là le grand inconvénient des manuels abrégés d'histoire littéraire. Pour ma part, je suis peu partisan de ces sortes de livres scolaires et j'estime qu'il y aurait un réel profit pour nos élèves à ignorer très sincèrement le nom des écrivains dont ils ne liront jamais une ligne et qu'ils ne connaîtront que par ouï-dire. Le temps qu'ils perdent à se mettre

dans la mémoire cette liste d'auteurs et d'ouvrages, qui doivent leur rester d'ailleurs inconnus, serait, à mon avis, mieux employé à lire quelques pages de plus des écrivains qui figurent dans leurs programmes. On pourrait me répondre, il est vrai, que l'appréciation, même sommaire, d'un écrivain et de son œuvre pourra suggérer à quelques-uns l'envie de le voir de plus près et de le lire, ne fût-ce que dans une traduction. J'avoue que, si le fait se produit, il suffit à justifier les manuels d'histoire littéraire. Cette réserve faite, je dois déclarer que le livre de MM. J. et P. m'a paru fort bien conçu et fort bien exécuté. C'est une tâche difficile que celle de faire tenir ainsi, dans un volume de 300 pages in-12, l'histoire de toute une littérature et de porter des jugements sur toute la série de ses écrivains. On est forcément incomplet et l'on risque ainsi d'être partial. MM. J. et P. ont évité l'écueil. Ils ont dit l'essentiel sur chaque période et sur les principaux écrivains, avec la sobriété imposée par le cadre de leur travail, mais aussi avec une grande justesse, mettant en relief les qualités et les défauts dominants de chacun et précisant en quelques mots la nature de son talent et de son génie. Je n'hésite donc pas, puisque les manuels restent en vogue, à recommander celui-ci comme étant parmi les meilleurs.

Je me permettrai toutefois quelques critiques de détail. Je n'aime pas du tout, dans les résumés qui suivent chaque chapitre, cette façon de mettre en vedette les idées et les mots *de valeur* par l'impression en caractères gras. Cet artifice typographique accentue encore davantage la physionomie du manuel destiné à être appris par cœur : on semble inviter les élèves à retenir surtout les mots *noirs* pour les servir à l'examen oral du baccalauréat.

Le tableau de la première période (la période archaïque) me semble trop raccourci et il ne pourra donner aux élèves qu'une idée bien vague et bien superficielle. Il eut été utile de leur mettre sous les yeux un ou deux échantillons de cette langue dure et précise, par exemple, un fragment des XII tables et les *Elogia Scipionum ;* d'autant plus que les lectures recommandées renvoient à des ouvrages d'érudition que certainement les élèves ne liront pas et qu'ils ne doivent pas lire, comme la volumineuse thèse latine de M. Havet sur le vers saturnien.

Il faudrait insister un peu plus aussi sur le service rendu à la langue latine par les réformes prosodiques d'Ennius. En pliant les mots latins aux exigences de l'hexamètre homérique, il a rendu leur quantité aux syllabes que la prononciation populaire négligeait. Comme le dit fort bien Ribbeck (*Histoire de la poésie latine*, p. 41 de la traduction française), « la règle rigoureuse selon laquelle il ne dut plus y avoir que des brèves et des longues fit disparaître toute la racaille insoumise des syllabes douteuses », et Ennius sauva ainsi la langue latine d'une dégradation prématurée. Autant que possible donner une liste complète, avec les titres latins, des ouvrages des auteurs, par exemple des tragédies et des comédies d'Ennius, de Naevius, de Pacuvius, etc. J'applaudis au

jugement sévère porté sur Corn. Nepos, et ce très médiocre historien mérite à peine l'honneur d'occuper la critique. Mais il figure dans nos programmes et, avec son style simple et un peu sec, classique, quoique émaillé de vulgarismes, il peut être pour nos enfants une lecture utile et attrayante. Pour ces raisons, je trouve que MM. J. et P. l'ont expédié un peu lestement. De même quatre lignes pour Quinte-Curce, c'est peu. Columelle n'est pas mieux partagé. « Columelle, de Gadès, a écrit douze livres *de Re rustica*. Le livre X, sur les jardins, est en vers; Columelle a voulu combler une lacune laissée par Virgile dans *les Géorgiques.* » Voilà les élèves bien renseignés sur Quinte-Curce et sur Columelle. Le silence complet ne serait-il pas préférable?

Les auteurs ne disent à peu près rien des *Histoires* de Salluste. Il serait à propos d'expliquer l'intention de l'auteur, de dire ce qui est resté de ce grand ouvrage, de mentionner au moins les fragments importants, les quatre discours et les deux lettres, et citer dans les textes à consulter les principaux recueils de ces fragments, ceux de Dietsch et de Kritz.

Pour la traduction des passages d'auteurs, je recommanderai de se méfier des traductions toutes faites : elles ont toutes besoin d'être contrôlées, même celle de Plaute, par Naudet, qui oublie, dans le passage cité p. 33, de traduire le mot *cursu* du vers 425 des Bacchis. Pourquoi, dans ce morceau, supprimer certains passages que les élèves pourraient très bien entendre? Notez bien que, ces passages supprimés, la tirade de Lygdus ne signifie plus rien et l'opposition entre l'ancienne et la nouvelle éducation disparaît. — Il n'y aurait pas grand inconvénient non plus, je pense, à dire que l'objet des amours de Properce fut une femme qu'il appelle Cynthia, puisque c'est de ses relations avec cette femme que date le premier livre des *Élégies*. De même pour Tibulle et sa Délia (1er livre), sa Némésis (2e livre).

Je terminerai en relevant quelques erreurs matérielles. — P. 2. Pourquoi traduire l'*Excudent alii spirantia*, etc., de Virgile par : « D'autres *sauraient* mieux animer le marbre?... » Anchise parle de choses futures, qui arriveront certainement ; ce conditionnel est donc une sorte de contre sens.

P. 71 : « Ce n'est que vers la fin du 1er siècle que l'habileté, etc.». C'est évidemment le IIe siècle que les auteurs ont voulu dire.

P. 84. L'orthographe Cnéius n'existe pas; il faut choisir entre *Gnaeus* (orthographe préférable), *Cnaeus* et *Cneus*.

P. 109, traduction d'un passage du *pro Milone :* « Milon assiste au sénat *ce soir là même*... » Ce n'est pas le soir, mais le matin que Milon avait assisté au sénat, et il était parti de Rome vers dix heures et demie. Cicéron dit « cum in senatu fuisset *eo die* »,que la traduction Panckoucke rend par *ce soir-là*, ce qui implique une impossibilité matérielle.

P. 254. Pour l'édition de Pline l'Ancien, on dit généralement « l'édi-

tion Jan », quoique l'éditeur Jan ait la particule *von*, qu'il ne faut pas, dans tous les cas, écrire avec un grand V. Les auteurs mentionnent une édition de Quintilien par Fierville, sans autre indication ; M. Fierville a publié cette année même le premier livre seulement de l'*Institution oratoire*, mais avec une introduction très complète sur Quintilien, les manuscrits, les éditions, etc.

P. 277. Dans les lectures recommandées pourrait figurer le livre de M. Pellisson : « Les Romains au temps de Pline le Jeune. »

P. 307 : « Aussi le *second* siècle est-il la période la plus stérile. ... » C'est le « troisième » siècle sans doute qu'il faut lire.

Ces légères critiques de détail n'empêchent point le livre de MM. Jeanroy et Puech d'être, comme je l'ai dit, un très bon manuel, bien rédigé, d'un style ferme, concis et agréable, plein de jugements courts et précis, portés en connaissance de cause et avec une grande sûreté.

A.

---

451. — **Cornuti Artis rhetoricae Epitome** ; edidit et commentatus est Ioannes GRAEVEN, Berolini, apud Weidmannos, 1891. LXXII-55 pp. in-8. Prix : 4 m.

Dans le ms. grec de Paris 1874, du XIII^e siècle, se trouve un traité de rhétorique publié en 1840 par Séguier de Saint-Brisson, sous le titre de Τέχνη τοῦ πολιτικοῦ λόγου. M. Graeven a étudié de nouveau le texte et essayé d'en déterminer l'auteur. Dans la dissertation placée en tête de l'édition, il est arrivé aux résultats suivants Le traité du ms. 1874 est l'abrégé d'un ouvrage plus considérable. Cet ouvrage avait pour auteur Cornutus, un rhéteur distinct de L. Annaeus Cornutus, le maître de Perse. Ce Cornutus devait vivre à peu près au temps d'Apsines (vers 235). Il n'appartenait pas à l'école d'Hermogènes, mais au contraire se rattachait aux rhéteurs plus anciens. Après cette discussion, qui jette beaucoup de lumière sur la chronologie des rhéteurs de l'empire et sur les doctrines des différentes écoles, M. Graeven tente une reconstruction de l'*Ars* perdue. L'édition de l'*Epitome* vient ensuite, avec l'indication des variantes du ms. et la citation des passages parallèles. Le texte en a été grandement amélioré grâce à une nouvelle collation, aux corrections de l'éditeur et de MM. H. Sauppe et Wilamowitz. Ce travail est donc une importante contribution à l'histoire critique de la rhétorique ancienne.

L.

---

452. — **O Roma nobilis**, philologische Untersuchungen aus dem Mittelalter, von Ludwig TRAUBE. (Aus den Abhandlungen der k. bayer. Akademie der Wiss., I Cl., XIX Bd. II. Abth.) München, 1891, Verlag der K. Akademie in Commission bei G. Franz. 99 pp. in-4 et 2 pl. en héliogravure.

Cette brochure contient une série d'études qui ont cela de commun que, sauf la première, elles ont pour objet la renaissance carolingienne.

La première traite au contraire de deux pièces rythmiques : *O Roma nobilis* et *O admirabile Veneris ydolum*, composées vraisemblablement au xe siècle, à Vérone, et publiées pour la première fois par Niebuhr [1]. Voici quels sont les autres sujets traités par M. Traube : *Vita Adalhardi des Radbertus Paschasius* : la partie prosaïque serait la lettre circulaire envoyée à la mort d'Adalhard, rédigée par Radbert et retouchée ensuite; la partie métrique, le recueil des *epitaphia* des couvents qui ont reçu le *rotulus*, distribué par Radbert sous forme de dialogue entre les deux monastères de *Corbeia*. — *Meginfridus Trithemii* : étude détaillée de cette falsification, d'où il résulte que Tritheim a démarqué les vers du recueil de Saint-Riquier, publié dans les *Carmina Centulensia (Poet. Carolini*, III). — *Hermafroditus*. La pièce la plus longue est de Pierre de Riga; la plus courte *(Anthologie latine*, Riese n. 786; Baehrens, *P. L. M.*, IV, p. 114), de Matthieu de Vendôme. — *Angilbert de Corbie et Angilbert de Saint-Riquier*. Les vers du ms. de saint Augustin *de doctrina christiana* (B. N. lat. 13359) sont d'Angilbert de Saint-Riquier. Cet article est particulièrement intéressant parce que M. T. arrive à reconstituer l'histoire du ms. de Fortunat aujourd'hui à Saint-Pétersbourg. M. T. ne paraît pas se douter que l'autre partie du ms., séparée du reste dès 831, est aujourd'hui à Paris, B. N. 7701 [2]. La conclusion de l'étude de M. T. est que l'écriture de ces mss., souvent appelée lombarde, est propre à la France, peut-être à Saint-Riquier (et à Corbie?) [3]. C'était déjà la conviction de beaucoup de paléographes que M. T. confirme de la façon la plus certaine. — *Dungali*. Essai biographique sur les Irlandais du nom de Dungal généralement confondus. — *Sedulius Scottus*. C'est une notice complète sur ce personnage, un des exemples les plus curieux de l'influence exercée par les Irlandais dans la renaissance du ixe siècle. L'histoire du texte de la Bible, la paléographie, l'histoire de la philologie grecque trouveront dans cet article d'utiles renseignements. — *Étude d'un recueil d'extraits (Cusanus C 14)*. Ce recueil a été formé par Sedulius; il est célèbre à cause des fragments d'auteurs anciens qu'il nous a conservés (Végèce, Cicéron, Valère-Maxime). — *Audradus Modicus*. M. Traube s'occupe notamment dans cette notice du *liber reuelationum*.

On voit par cette brève analyse l'utilité de ces recherches. La place manque pour montrer dans le détail tout ce que nous y apprenons. Mais il était nécessaire de les signaler à l'attention des philologues et des paléographes.

L.

---

1. Les pages des mss. contenant les deux pièces sont reproduites en héliogravure.
2. *Poetae christiani minores*, I, 518.
3. Cf. *Bul. crit.*, 1891, p. 50.

453. — **Historia Bibliothecæ Romanorum pontificum**, tum Bonifatianæ, tum Avenionensis, narrata et ex antiquis eorum indicibus aliisque documentis illustrata, a Francisco Ehrle, S. J. Tomus I, Romae, typis Vaticanis, 1890, 4°, xvi-786 pages. Planches.

L'histoire de la librairie pontificale jusqu'au xiii[e] siècle a été magistralement traitée par Rossi; sur la librairie du xiv[e] siècle, on possédait beaucoup de travaux de détails, mais ce grand dépôt littéraire, l'un des plus anciens de l'Europe, n'avait pas encore ses annales complètes. Le P. Ehrle, dont tous les érudits qui s'occupent de l'histoire religieuse du moyen âge, connaissent les savantes études sur les mystiques du xiv[e] et du xv[e] siècle, s'est proposé de combler cette lacune. L'ouvrage complet aura trois volumes; le premier, seul paru, renferme la description et l'histoire des collections de Boniface VIII et des papes d'Avignon; disons tout de suite que le travail semble définitif et que l'auteur paraît avoir à peu près épuisé le sujet.

Au temps de Boniface VIII, la librairie faisait partie du trésor pontifical; elle fut donc inventoriée en même temps que ce dernier par ordre du pape en 1295. L'inventaire du trésor a été publié depuis peu [1]. La librairie comme le trésor subirent naturellement des pertes importantes lors de l'affaire d'Anagni, et les successeurs immédiats de Boniface VIII, Benoît XI, Clément V et Jean XXII, durent, à plusieurs reprises, fulminer des bulles contre les détenteurs de joyaux appartenant au saint siège. Transportée par Benoît XI à Pérouse, la librairie y resta et fut inventoriée en 1311 par ordre de Clément V. C'est cet inventaire que le P. E. nous donne d'après le manuscrit original; il est très complet, rédigé avec un soin minutieux, et indique 430 volumes ou ouvrages, dont l'éditeur donne ensuite la liste alphabétique et le catalogue méthodique; on y voit que les papes possédaient quelques manuscrits grecs, parmi lesquels deux dialogues de Platon et quelques traités d'Aristote, et les œuvres des principaux écrivains latins des xii[e] et xiii[e] siècles. En somme, cette collection était déjà une des principales de l'Europe; le P. E. n'en connaît que deux plus nombreuses, celle de la Sorbonne, qui comptait alors 1720 volumes et celle de Christ-Church à Canterbury, qui en renfermait 698. La collection a malheureusement disparu; transportée de Pérouse à Assise après 1312, elle y fut encore inventoriée plusieurs fois, jusqu'en 1339, et dut plus tard être dispersée, du moins le P. E. n'a retrouvé aucun des articles inventoriés en 1311 dans la bibliothèque des Franciscains à Assise.

La seconde partie du volume, beaucoup plus étendue, renferme l'histoire de la bibliothèque du palais d'Avignon, de 1305 à 1403. Jusqu'à la mort de Clément V (1314), la cour pontificale n'est point encore définitivement fixée en France; c'est sous le successeur de ce pape, Jean XXII, qu'elle s'établit pour un siècle à Avignon; en même temps

1. Dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

qu'il agrandit le palais épiscopal, dont il a fait sa résidence, le nouveau pontife y rassemble les débris du trésor de Boniface VIII, celui de Clément V et fonde la librairie, l'une des plus célèbres et des plus considérables du xiv^e siècle. Le P. E. a réuni sur les origines et les accroissements de cette collection de nombreux renseignements empruntés aux registres pontificaux. Des volumes acquis, les uns sont achetés directement ou commandés à des écrivains d'Avignon, les autres sont dévolus au pape par droit de résignation et de dépouille; ajoutons-y beaucoup de manuscrits envoyés par les auteurs du temps (Bernard Gui, Jean de Granson, etc.), enfin ceux que des évêques ou de grands personnages offrent en cadeau au pape. Le chapitre des acquisitions à prix d'argent est des plus considérables, et les textes réunis par le savant éditeur seront d'un grand secours pour l'étude des termes techniques de l'époque, du prix des copies et même pour l'histoire littéraire. Le droit de dépouille paraît s'être exercé pour les livres comme pour les objets mobiliers, laissés par les prélats morts à la cour pontificale. C'était une extension quelque peu rigoureuse du droit de nomination aux bénéfices possédés de leur vivant par ces mêmes prélats. Quoi qu'il en soit, les commissaires de la chambre apostolique exerçaient avec intelligence ce droit draconien, vendant les livres peu importants, envoyant les autres à la librairie d'Avignon.

Grâce à toutes ces mesures, la librairie d'Avignon ne tarda pas à s'accroître. En 1369, Urbain V en fait dresser un inventaire complet que le P. E. publie avec des notes et éclaircissements; la librairie comptait à cette date 2059 articles ou volumes; c'était probablement la plus considérable de l'époque. Elle était sans doute moins variée comme composition que la célèbre librairie du Louvre, mais elle était en somme digne du saint siège et renfermait ce que les théologiens, les juristes et les philosophes du moyen âge avaient produit de plus important. Un autre inventaire, daté de 1375, rédigé par ordre de Grégoire XI et publié également par le P. E., n'indique plus que 1677 ouvrages, mais le manuscrit unique retrouvé par l'éditeur, à défaut de la copie complète possédée jadis par Gabriel Naudé, est incomplet et en mauvais état.

La dernière partie de l'ouvrage renferme, après quelques pages sur les bibliothèques particulières des différents papes d'Avignon, bibliothèques qui vinrent toutes successivement enrichir la librairie pontificale, une longue étude sur le palais construit par ces papes et sur l'emplacement attribué à la bibliothèque. Les chroniques du temps ne renfermant rien de précis sur l'origine et la date de ce somptueux édifice, c'est aux registres de la chambre apostolique, déjà exploités par MM. Müntz et Faucon, que le P. E. a dû puiser ces renseignements; les détails tirés par lui de ces documents administratifs sont souvent bien secs, mais ils fournissent des dates plus exactes et des faits plus certains que tous les écrivains du monde. Ces fragments, soigneusement colligés, permettent à l'auteur de décrire le palais pontifical tel qu'il fut

élevé par ordre de Benoît XII, et d'indiquer les additions et agrandissements dûs aux successeurs de ce pontife. Il serait impossible d'affirmer la parfaite exactitude de toutes les conclusions tirées par le P. E. des textes publiés par lui ; aux archéologues qui examineront à l'avenir le palais, incombera l'obligation d'accepter ou de rejeter les opinions du savant auteur. Mais on doit reconnaître que le P. E. a étudié la question avec le soin le plus méticuleux, il a longuement visité le monument, réfléchi sur les textes, et sa restitution du palais, au temps de Benoît XII, et, de ce même palais au temps de Clément VI, paraît tout au moins acceptable jusqu'à plus ample informé.

Le reste du volume est occupé par des détails sur le rangement intérieur de la librairie ; beaucoup de manuscrits étaient déposés hors de la bibliothèque proprement dite ; à la trésorerie par exemple, on conservait les doubles et les triples exemplaires dont le pape faisait de temps à autre largesse à des monastères et à des universités. Dans la librairie proprement dite, les livres étaient disposés comme partout ailleurs, la plupart sur des tablettes, les autres, les plus consultés, enchaînés à des pupitres. L'ouvrage se termine par un court aperçu de la composition de la librairie d'Avignon. Dans les prochains volumes, l'auteur nous racontera comment fut dispersée cette admirable collection et comment, une fois réinstallés à Rome, les souverains pontifes s'appliquèrent à se créer une nouvelle bibliothèque, origine et noyau de la Vaticane. Dès maintenant, on doit recommander l'ouvrage du P. Erhle à tous ceux qui s'occupent de l'histoire artistique et littéraire de la fin du moyen âge ; depuis le *Cabinet des manuscrits* de M. Delisle, il n'avait paru aucun ouvrage aussi important sur cette branche des études du moyen âge.

A. Molinier.

---

434. — Paul Marin. **La mission de Jeanne d'Arc.** Gênes, Ciminago, 1891, 1 vol. in-12, 63 pages.

M. Paul Marin a déjà consacré deux volumes à *Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste*. Il y soutient cette thèse que la bonne Lorraine, venue de son village natal, fut le plus accompli des généraux d'armée ; qu'elle fit des plans de bataille merveilleux, frappant toujours là où il était nécessaire de frapper. Avant de livrer à la presse son troisième volume, il a expliqué, dans une conférence faite à Gênes à la *Società di Letture e Conversazioni scientifiche*, comment il comprenait la mission de Jeanne d'Arc et voici la conclusion tout à fait stupéfiante à laquelle il est arrivé : « Il existe des intelligences en dehors des vivants. Ces intelligences peuvent prendre une forme corporelle, puisque tel fut le cas dans les expériences scientifiques de Crookes. Au point de vue des événements qui accompagnèrent la mission de Jeanne d'Arc, on est en droit de ne plus admettre l'explication par une hallucination subjective

comme la seule plausible. On n'est plus fondé à refuser un caractère réel aux apparitions de la Pucelle. Car, comment admettre l'impossibilité de pareilles apparitions objectives aux yeux de Jeanne d'Arc, lorsque les appareils photographiques du docteur Crookes ont saisi sur le vif les multiples apparitions de Katie King? » Tous les partis politiques et religieux ont successivement revendiqué en ces derniers temps Jeanne d'Arc; ne nous étonnons point que le spiritisme l'ait réclamée à son tour; mais ne nous lassons point de dire qu'il y a du fétichisme dans le culte que nous rendons à l'héroïne de Domrémy. Non, Jeanne d'Arc n'a point sauvé seule la France et la victoire éclatante de notre patrie s'explique par des raisons purement humaines. Les historiens de Jeanne oublient trop la valeur incontestable de Charles VII, le courage à toute épreuve de ses capitaines; ils oublient que, au début du xv^e siècle, la nation s'est levée tout entière, que les États, généraux et provinciaux, ont consenti de grands sacrifices d'argent, que nos engins destructeurs s'étaient perfectionnés. Ils oublient aussi de nous signaler la lassitude des Anglais, la discorde qui régnait entre les régents d'un roi mineur, la guerre civile sur le point d'éclater au-delà de la Manche; si bien que de cette histoire inouie de la délivrance de la France, il ressort cette leçon : qu'un pays se relève par le travail et le sacrifice de tous ses citoyens, par le concours qu'ils prêtent à la chose publique; qu'un pays se perd, au contraire, par les discussions intestines, par les égoïsmes, les ambitions individuelles.

Ch. Pfister.

---

455. — Flamini (Francesco). **La lirica toscana del rinascimento anteriore ai tempi del Magnifico.** Pisa, tipog. T. Nistri, 1891. in-8 de viii-811 p.

M. Flamini a pensé avec raison que l'histoire de la poésie lyrique en Toscane pendant les cent années qui s'écoulent entre la mort de Pétrarque et les premières œuvres d'Ange Politien valait la peine d'être étudiée. On savait bien que la lyre florentine n'était pas demeurée muette durant cette période; on avait publié les vers ou écrit la vie de plusieurs poètes du temps; mais on n'avait pas approfondi la transformation qui s'opère alors dans la poésie italienne.

Ni le zèle, ni le jugement n'ont manqué à M. F. : sa méthode seule me paraît défectueuse. Il part d'une idée fort juste, à savoir que des faits nouveaux sont toujours bons à recueillir; mais il en conclut à tort qu'il suffit de beaucoup de faits nouveaux pour composer un gros volume. Justement satisfait de la masse des documents qu'il a réunis, il les distribue avec clarté, les expose avec ampleur; par exemple, en cent pages, il présente, dans l'ordre chronologique, tous les passages de ses poètes qui se rapportent à l'histoire intérieure ou extérieure de Florence; en cent cinquante autres, il raconte leur vie; puis il étudie avec autant de conscience la forme et le fond de leur œuvre, pour ne se

reposer qu'après la page 574, que suivent les Appendices. Ce serait fort bien, si les pièces de vers qu'il analyse jetaient véritablement un jour nouveau sur les épisodes de la politique, ou si elles offraient l'attrait de talents supérieurs; mais, sur le premier point, M. F. sait parfaitement que ces poésies requièrent du commentateur beaucoup plus d'éclaircissements qu'elles ne lui en fournissent; et, sur le second, il ne cesse de nous avertir que la valeur littéraire en est généralement médiocre. C'est même un trait fort honorable de cette jeune école de Pise [1] que le goût et la loyauté avec lesquels elle s'abstient d'exagérer le mérite des vieux écrits qu'elle exhume. Mais enfin pourquoi M. F. nous retient-il si longtemps sur des œuvres si médiocres? On voit trop que l'oubli où elles gisaient est leur meilleur titre à sa curiosité. Il répondrait peut-être qu'il a voulu renouer la chaîne des temps, et montrer que les *trecentisti* et les genres qu'ils avaient cultivés ont continué d'inspirer les poètes dans le siècle qui a suivi leur mort; mais le fait était certain d'avance et ne demanderait une longue discussion que si l'on découvrait un chef-d'œuvre méconnu de ces obscurs imitateurs.

Heureusement il peut nous opposer encore une autre réponse, qui, sans justifier la longueur ni le plan de son livre, commandera l'attention des lecteurs. Il a parfaitement vu, et souvent très bien montré, un certain genre d'intérêt qui s'attache à ces poésies : si elles offrent peu de jouissances à l'amateur, peu d'instruction à l'annaliste, elles aident à comprendre la décadence et le relèvement partiel dont Florence est le théâtre au XVe siècle, alors que d'un côté les mœurs et les vertus républicaines disparaissent, et que de l'autre l'esprit s'étend et s'affine. En se restreignant à cette considération, il eût composé un livre moins long, mais dont à la lecture on eût plus constamment senti l'utilité.

Écoutons-le, en effet, dans les endroits où il traite le sujet de la bonne manière.

Au XVe siècle, nous dit-il, les Florentins raffolent des concours littéraires dont les manuscrits conservent à l'envi la mémoire; en dix jours, deux cents exemplaires des morceaux récités dans telle de ces circonstances courent toute la péninsule; l'Altissimo trouve des auditeurs pour écouter les quatre-vingt-dix-huit chants de son *Primo Libro dei Reali di Francia*, dont la récitation dure plusieurs jours (p. 157); les églises comme les places publiques retentissent de *canzoni* et de sonnets; Pérouse donne soixante florins d'or par an au poète Niccolò Cieco d'Arezzo; Florence, pour égayer et édifier tout ensemble la table du Prieur, du Gonfalonnier et de leurs hôtes, institue la charge des *Araldi della Signoria*, qui, tour à tour magistrats et poètes, leur chantent les

1. M. Flamini est sorti de l'École normale supérieure de Pise, comme M. Barbi dont nous avons récemment analysé le livre sur la *Fortuna di Dante nel secolo XVI*.

hauts faits de Rome ou de Florence et accompagnent les ambassadeurs [1]; mais toute cette poésie est vénale, qu'elle traite d'amour ou d'affaires d'État, qu'on la chante aux pieds d'une belle, ou qu'on l'affiche à la porte d'un adversaire politique qu'on veut intimider. Les Médicis l'honorent en composant des vers, mais la déshonorent en achetant les poètes. L'Araldo Ant. di Meglio, ancien protégé et ami des Albizzi, écrit des vers infamants pour leurs effigies attendues par le bourreau. Les Médicis payant mieux que personne, ces rimeurs, si mêlés aux révolutions intérieures, n'ont garde pour la plupart de s'apercevoir que la liberté va périr (p. 354 et suiv.); un tiers au moins de leurs vers sont inspirés par la flatterie (p. 368-369). Ils témoignent de l'insouciance avec laquelle Florence passe de la démocratie à l'oligarchie, puis au despotisme ; ils émettent, avant Machiavel, des principes machiavéliques ou au moins suspects, qui n'avaient pas chez eux l'excuse du patriotisme réduit à croire à l'impuissance de la vertu (V. le premier tiercet du sonnet cité à la p. 135, et les vers cités au bas de la p. 145). Ils attestent précisément la corruption de leur pays parce qu'ils ne la voient pas [2]. Mais les banquiers florentins qui ont commencé par exploiter la poésie finissent par l'aimer pour elle-même; ces *cantastorie*, ces *canta in panca* ont fini par grouper autour d'eux jusqu'aux savants, par leur faire goûter l'*ottava rima*, le sirvente aussi bien que les mètres réputés plus nobles; et, quand les savants, à force de piller les anciens, leur ont enfin dérobé les secrets de l'art, une inspiration à la fois docte et populaire anime les écrits d'Ange Politien : un nouveau siècle de gloire va commencer pour Florence d'abord, pour l'Italie entière ensuite (p. 567 et suiv.).

En énumérant moins de faits nouveaux, M. F. eût mieux fait ressortir la nouveauté de son aperçu. Il eût d'ailleurs pu l'étendre, soit en comparant la chute de la poésie patriotique à Florence avec la renaissance de la poésie patriotique en France à la même époque (une Italienne, Christine de Pisan, n'y a-t-elle pas aidé?), soit en cherchant si les artistes ont subi au même degré que les poètes l'influence de la servitude. Qui sait même si les *cantastorie* n'ont pas ébauché pour l'Arioste l'art de porter dans l'épopée les talents du conteur de Nouvelles?

Tel est le plan que je me permets de soumettre à M. Flamini, ou plutôt tel est le plan d'un des deux livres que je voudrais extraire du sien : l'autre, sous forme de pur catalogue, se composerait de son fort utile répertoire des pièces de vers du XVe siècle et des recueils imprimés ou manuscrits qui les renferment (p. 618-752); c'est là qu'il aurait pu placer ses notices biographiques et les meilleurs des morceaux qu'il

---

1. Ils réunissaient, selon M. Flamini, les attributions du *Cavaliere di Corte* et celles du *Sindaco e Referendario del Comune*. M. Gaetano Milanesi prépare leur histoire.

2. M. Flamini fait remarquer que dans la satire morale ils s'inspirent de Juvénal, non de l'expérience.

cite; il y aurait joint sa table des *capoversi* et son index des *persone e cose notabili* auquel il aurait mêlé celui des érudits dont il mentionne les travaux.

Après tout, si c'est un tort que de mettre deux livres dans un seul ouvrage, les deux livres qu'il nous donne sous la même couverture n'en sont pas moins utiles et n'en promettent pas moins un érudit patient et judicieux.

Charles DEJOB.

---

456. — **Zur Culturgeschichte Frankreichs im XVII und XVIII Jahrhunderte.** Aus dem Nachlasse von Ferdinand Lotheissen. Mit einer biographischen Einleitung von Anton Bettelheim. Wien, 1889, in-8, xv-259 pages.

Ce volume se compose de sept fragments ou articles qui ajouteront peu à la réputation de M. Ferdinand Lotheissen, mais qu'on n'a pas moins bien fait de réunir et de publier. Enlevé dans la force de l'âge et de son talent, l'infatigable écrivain, malgré des infirmités précoces, travaillait depuis plusieurs années à une histoire de la civilisation en France pendant le XVII^e et le XVIII^e siècle; il était préparé de longue date par ses études antérieures à cette œuvre considérable, et le fragment étendu (1-135) qui ouvre ce recueil montre dans quel esprit libéral et généreux il l'aurait composée.

Après avoir rapidement exposé quel était l'état politique de la France à la fin du XVI^e siècle, M. F. L. examine, dans quelques pages pleines de vues ingénieuses, quels furent le caractère et les idées dominantes de l'époque qu'il voulait étudier : établissement de la royauté absolue, influence de la philosophie cartésienne et efforts de la France pour arriver à la suprématie politique en Europe, voilà ce qu'il trouve au XVII^e siècle; puis au XVIII^e, les progrès de l'esprit philosophique, les projets de réforme sociale en présence de la faiblesse du pouvoir, l'intolérance religieuse du clergé et l'incrédulité des hautes classes : anarchie morale qui devait fatalement conduire à une révolution sociale et politique. Le triomphe de la royauté absolue, préparé par Henri IV et Richelieu et achevé par Louis XIV, les abus qu'elle entraîna et qui éclatèrent à tous les yeux sous le règne du frivole Louis XV, devaient non moins fatalement conduire à un effondrement général; Louis XVI était trop faible et les abus trop grands pour qu'on pût l'empêcher. Dans une lettre de 1776 adressée à La Harpe, Voltaire avait déjà prononcé le terrible « sauve qui peut »; en 1789, il n'était plus au pouvoir de la royauté de se sauver et de sauver avec elle l'ancienne société.

Les articles qui suivent ce long fragment, où l'on trouve l'esquisse complète du grand ouvrage que projetait M. F. L., n'en ont ni l'étendue, ni l'importance, malgré l'intérêt que présente quelques-uns d'entre eux. Dans le premier, écrit en 1885 à l'occasion de l'*Histoire des princes de Condé pendant le XVI^e et XVII^e siècles* par le duc d'Aumale, il retrace, en suivant ce guide si sûr, les destinées de cette famille célèbre :

c'est d'elle aussi qu'il s'agit dans le second article, écrit l'année suivante, après la lecture du livre de M. Allaire : *La Bruyère dans la maison de Condé;* M. F. L., en s'aidant de cet excellent ouvrage, nous fait pénétrer dans l'intérieur du grand Condé et connaître sa famille pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. Dans *la High-Life au siècle dernier*, troisième article écrit aussi en 1887, nous retrouvons encore l'aristocratie, ses fêtes qui nous ramènent à ce qu'elle fut sous Louis XIV, sa transformation sous Louis XV, ses salons où règnent les femmes par l'esprit encore plus que par la beauté.

Un quatrième article, qui ne paraît pas avoir été publié par l'auteur, nous entretient des médecins au XVIIe siècle, de ceux de Molière d'abord, mais en particulier de ce Guy Patin, réputé sans doute par sa science, mais plus connu de nous à cause de son esprit caustique et de son scepticisme. L'article suivant, resté aussi, il semble, inédit, fait l'histoire des « galères et des galériens », sombre sujet qui montre quel mépris on eut longtemps pour l'humanité et ses droits les plus imprescriptibles. C'est l'honneur de Voltaire de s'en être fait le défenseur, entreprise généreuse qui excuse bien de ses erreurs. C'est sous cet aspect particulier que nous le montre M. F. L., dans un septième article également inédit. On y retrouve toute les qualités de l'historien de la littérature française au XVIIe siècle, surtout cette exposition claire et cet esprit libéral qui ne l'abandonne jamais. Il a jugé Voltaire, comme l'avait fait Dubois-Reymond; comme lui, il reconnaît hautement tout ce que la tolérance, la liberté de penser et la dignité humaine doivent au patriarche de Ferney.

M. F. L. se proposait aussi d'étudier Voltaire comme écrivain épistolaire; il n'a pu même commencer cette étude, si bien faite pour son talent; mais il a laissé assez d'œuvres pour que son nom ne périsse pas; après des débuts pénibles, il s'est fait une grande place dans la littérature historique, comme plus tard dans l'enseignement universitaire. M. Anton Bettelheim dans une notice, inspirée par une pieuse reconnaissance, a raconté en termes émus cette vie d'honnêteté et de travail; il a dit quels efforts M. F. L. avait dû faire avant d'être, en 1881, nommé professeur à l'université de Vienne; il nous fait connaître son intérieur, ses amitiés, la méthode qu'il a fidèlement suivie; pour lui, dit-il, l'histoire de la littérature ne se séparait pas de l'histoire de la civilisation; c'est parce qu'il les a toujours fait marcher de front que les ouvrages de M. F. Lotheissen, offrent tous, même quand le sujet n'a peut-être pas été assez creusé, un intérêt soutenu et véritable.

Ch. J.

---

457. — **Des restaurateurs sceptiques de religions à propos de Bernardin de Saint-Pierre. — De quelques vues profondes ou judicieuses de Bernardin de Saint-Pierre en matières de sciences et d'entreprises d'utilité publique**, par Ch. Dejob, chargé de conférences à la Faculté des lettres de Paris Br. de 32 p. ap. A. Colin.

1° M. Dejob prouve que Bernardin de Saint-Pierre, ce qui a été peu remarqué, « a semblé un instant, dans ses *Études de la nature*, se rallier explicitement au christianisme et devancer Chateaubriand, sinon comme apologiste, du moins comme fidèle respectueusement soumis ». Sa correspondance démontre qu'il se tenait pour catholique. Le roman de Paul et Virginie, qu'il publia en 1778, témoigne déjà d'un changement notable dans ses sentiments, mais ce n'est qu'en 1784 qu'il adhère au déisme de son maitre J.-Jacques. Pendant la Révolution, lorsqu'il y avait quelque générosité à prendre le parti du christianisme, Bernardin l'attaqua avec violence. Au fond ce n'était qu'un épicurien : la religion ne l'avait touché « que par la douce mélancolie qu'elle fait naître » et par les beaux sujets qu'elle offre au talent. — 2° Très faible comme mathématicien, Bernardin de Saint-Pierre vaut mieux comme naturaliste. La science peut tirer profit de ses observations et de quelques-unes de ses théories. Ce rêveur a encore été le promoteur de réformes utiles et tout à fait pratiques. — En somme, brochure intéressante à lire, même après la biographie de Bernardin par Arvède Barine.

A. D.

---

458. — **La littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration (1789-1830)**, par Maurice Albert. Lecène et Oudin, in-12, 1891, 358 p. 3 fr. 50.

A lire l'agréable livre de M. Maurice Albert, on sent nettement deux choses : la première, c'est qu'il est le résumé d'un cours oratoire; la seconde, c'est que ce cours a été fait à des jeunes filles. L'auteur s'est trop hâté peut-être de transformer certaines leçons en études. Elles ont gardé — mérite et défaut à la fois — les formes du langage parlé, par exemple la fréquente tournure interrogative « Pourquoi? », et les inégalités de style, inévitables dans le discours plus ou moins improvisé. Approfondies, d'excellentes choses, qui ne sont qu'indiquées, eussent pris une valeur toute nouvelle. Mais on ne peut demander compte à M. A. que de ce qu'il a voulu faire.

Dès le début, il se dit « bien décidé, pour des raisons multiples, à ne pas dépasser la date de 1830 », et il se condamne ainsi à arrêter l'étude des grands écrivains au moment même où leur génie se transforme et s'élargit. Ce cours n'éclaire donc que les origines du romantisme, déjà esquissées par M. A. père. Encore est-il toute une période de ces origines que l'auteur n'aborde pas sans répugnance et se hâte d'abandonner. « Nous y arriverons, à cette terre promise, et le plus vite possible.»

Mais il faut dire d'abord ce que fut cette littérature de la Révolution et de l'Empire. C'est le désert à traverser, avec çà et là quelques oasis. » Et pourtant M. A. vient d'écrire qu'il y a eu, pendant cette période « incubation, recueillement, fécondation ». Il semble donc que l'intérêt de cette époque de transition doive être vif pour le critique puisque, si elle ne crée rien, elle prépare tout. Mais on sent trop que M. A. a hâte de la traverser pour courir à la « terre promise ». De là des à-peu-près : si l'on montre par où Mme Roland est l'élève de Rousseau, on ne montre pas assez en quoi elle se distingue de son maître; si l'on écrit sur André Chénier un bon chapitre où l'on prouve qu'il n'a pas été, qu'il n'a pu être le précurseur des romantiques, on se croit quitte envers Marie Joseph Chénier avec quelques épigrammes. Cette première partie est couronnée par deux chapitres substantiels et judicieux sur Chateaubriand et Mme de Staël. Pour Chateaubriand, on voudrait une sévérité moins tranchante dans l'appréciation du caractère, qu'on imagine toujours trop immuablement figé dans l'égoïsme et dans l'ennui, et qui pourtant admet bien quelques nuances.

La seconde partie, qui comprend la Restauration jusqu'en 1830, est plus développée; mais ici M. A. retrouvait à chaque pas le souvenir d'études antérieures. Il n'en a pris que ce que pouvait désirer en savoir le public auquel il s'adressait, et il y a mêlé ses observations personnelles. Ce qui lui appartient en propre, c'est cette tendance toute critique à expliquer les choses plus qu'à les admirer, et à faire suivre de près l'éloge d'une réserve: par exemple, il signale des traces de « vieux jeu » dans les *Méditations* et dans les *Odes;* il caractérise avec indépendance, avec sévérité même le style « insipide » de Thiers. Mais, pour rendre justice à l'originalité des critiques du XIXe siècle était-il bien nécessaire de leur sacrifier tous leurs prédécesseurs, de dire : « Ce sont les questions de forme qui avaient intéressé les Boileau, les Fénelon, les La Bruyère. » Je crois cet arrêt vrai seulement des critiques classiques de la décadence, comme La Harpe. Nous avons une tendance à nous imaginer que nous avons tout inventé. Il est des choses que l'on avait au moins entrevues avant nous.

Çà et là, quelques négligences de forme : ainsi, dans l'étude sur V. Hugo, qui n'est pas très favorable, M. Albert ne cite pas exactement les vers célèbres :

> Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
> Mit au centre de tout, comme un écho sonore.

Écho sonore, et non *airain sonore*. Ce sont là de petites chicanes. Et, d'ailleurs, il faut considérer ce livre, nous le pensons, comme un commencement, et attendre la suite, pour juger de l'ensemble. Il y a de la finesse jusqu'à présent plus que de la force; mais un livre sérieux qui se fait lire, ce n'est point si commun.

Félix Hémon.

---

459. — L'abbé J. LORIDAN. **Voyages des astronomes français à la recherche de la figure de la terre et de ses dimensions.** Lille, Société de Saint-Augustin, 1890, 281 p.

La prolongation de la méridienne de la France jusqu'au cœur du Sahara menée à terme en 1888, est le couronnement d'une entreprise inaugurée par notre pays il y a deux siècles. Cette vaste et glorieuse opération s'accomplit sur divers points du globe. Les savants, les académiciens qui l'exécutèrent durent se transformer en explorateurs. Ils eurent toutes les vertus du métier : ces astronomes ne virent pas que par leurs lunettes et ne regardèrent pas que le ciel : ils surent voir de leurs yeux et observer les choses et les gens d'ici-bas. Aussi savons-nous gré à M. Loridan de nous promener à leur suite d'un bout du monde à l'autre : à Cayenne avec Richer, en Laponie avec Maupertuis et ses confrères; avec Bouguer, La Condamine et Godin au Pérou ; avec Delambre à l'Ile de France, avec Méchain, dans les Pyrénées; avec Biot et Arago aux Baléares, puis avec le seul Biot, aux iles Shetland; avec Perrier enfin et ses collaborateurs, dans le désert africain.

La plupart de ces voyageurs improvisés ont écrit des relations souvent en forme de mémoires adressés à l'Académie. On y trouve sur des régions, alors à peine connues, des détails précieux. On est frappé aussi du courage que déployèrent ces hommes de cabinet dans des passes critiques.

Chose curieuse ou plutôt bien naturelle. Les obstacles et les dangers viennent plutôt des hommes que des éléments, et des civilisés plutôt que des sauvages. Les plus saisissants épisodes sont le soulèvement de la populace de Cuença contre la mission française ; les odyssées d'Arago en Espagne et en Algérie, et surtout la tragi-comique aventure de Delambre aux environs de Paris, en 1792 : à cette phase aiguë de l'affolement révolutionnaire, les signaux, les instruments géodésiques furent suspects ; les paysans empêchèrent le fonctionnement des stations et Delambre fut contraint sur la place publique de Saint-Denis, d'expliquer à ses concitoyens méfiants l'usage de ses instruments. Lui-même a narré la scène avec beaucoup d'humour. Aussitôt après la Terreur ceux que Marat dénonçait comme «les charlatans de l'Académie» purent reprendre leurs campagnes.

M. L. a fort habilement composé son volume, les morceaux sont heureusement choisis. On louera aussi dans un ouvrage qui sort des presses austères de la Société Saint-Augustin une liberté d'esprit qui ne craint pas de citer Voltaire et de transcrire tout au long à l'usage de la jeunesse (car c'est à la jeunesse que ce livre est présenté) des couplets bien légers de Maupertuis. L'auteur rend hommage aussi aux travaux accomplis sous la troisième République, travaux qui ont agrandi le territoire de 500,000 hectares, conquête éminemment pacifique [1].

---

1. Pourquoi M. L. s'obstine-t-il à accoler à l'Académie des sciences l'épithète royale?

En remémorant cette « épopée » de la science française, M. L. a mis un relief un des plus sérieux titres d'honneur de notre patrie. Grâce à l'initiative de la France, grâce à cet effort qui pendant deux siècles ne s'est pas découragé, la méthode cartographique est à jamais fixée. Aussi M. Loridan a-t-il pu inscrire en épitaphe cette phrase du général Perrier qui résume l'œuvre : « Ce sont les Français qui ont créé la géographie scientifique. »

B. A.

---

460. — Dr Johannes Baumgarten. **Ostafrika, der Sudan und das Selen-gebiet. Land und Leute.** etc. Gotha, Perthes. 1890, xvi-563 p.

Ce livre est écrit pour la plus grande gloire de l'Allemagne colonisatrice et des missions protestantes allemandes. Mais il garde l'apparence innocente d'une anthologie. Nous ne reprocherons pas à l'auteur d'avoir pratiqué un peu trop exclusivement les publications allemandes : le pullulement de la bibliographie africaine excuse cet exclusivisme. Ce qui le justifie, c'est le désir de flatter l'amour-propre national, d'éveiller la sympathie du lecteur allemand, en lui montrant combien rayonne par le continent noir l'activité allemande. Ce n'est pas dans les morceaux descriptifs, d'ailleurs bien choisis, qu'il faut chercher la tendance véritable de l'ouvrage. Elle se révèle dans les chapitres consacrés à la mission, à la traite des noirs, à l'action coloniale, où M. Baumgarten parle en son nom.

Étudiant les procédés et les résultats des missions, M. B. juge que le système le plus rationnel et le plus méritoire à l'égard des noirs africains est l'éducation par le travail. Il se prononce contre la christianisation à l'aide du catéchisme, des oraisons et des cantiques. Il se plaît à signaler que cette méthode est le propre de quelques missions anglaises (p. 8). Ce christianisme là ne paraît pas assez pratique; il ne procure le salut temporel ni spirituel des néophytes. L'évangélisation allemande serait de meilleur aloi : aussi M. B. adresse-t-il un pressant appel aux candidats théologiens des Universités pour cette œuvre patriotique. On sent que la concurrence britannique chagrine M. B. En revanche, la propagande catholique, surtout française, lui inspire une singulière estime : les efforts si féconds des Pères français à Bagamoyo, à Tabora, servent en somme l'influence allemande.

Sur la question de l'esclavage, M. B., tout en s'élevant contre les horreurs de l'institution, professe une certaine réserve. Cette réserve vient autant de la difficulté d'une abolition immédiate et radicale que de la méfiance suscitée par l'agitation antiesclavagiste du cardinal Lavigerie. Tout en rendant hommage au saint Bernard de la nouvelle croisade, à cet apôtre « dont l'imposante prestance, l'œil flamboyant et la puissante barbe blanche descendant au-dessous du rebord de la chaire », rehaussent encore le prestige, M. B. se montre sceptique, sinon ironi-

que, à l'endroit du mouvement. Au fond, M. B. craint la prépondérance catholique et surtout française. Car la France est capable de brouiller les cartes en Afrique. Sait-on qu'elle a provoqué, soutenu l'insurrection de Mahdi? qu'elle a, par l'entremise d'une maison de Marseille, fourni des armes aux Derviches? qu'elle a donné au Mahdi comme conseiller (*sic*) Olivier Pain, ancien personnage de la Commune? (p. 516). C'est sur la foi de Louis Jacolliot, dont les contes fantastiques ont eu du succès, hors de France, que M. B. avance ces vérités. Enfin, la France a déjà dressé le plan d'une expédition africaine, s'il en faut croire, avec M. B., M. le marquis de Bonaldi du Mesnil [1], qui a dévoilé tout au long cette organisation, dans une brochure qui n'a pas ému extraordinairement le public français (p. 540). On voit que M. B. est encore mieux instruit des choses africaines que des françaises.

Pour l'action coloniale, M. B. en est un chaud partisan. Il prône la nécessité d'une entente avec l'Angleterre. Aucun homme d'État anglais, prétend-il, sauf peut-être Gladstone « devenu à demi gâteux » (*sic* p. 563) ne méconnaît cette nécessité. M. B. doit être, depuis le 13 juillet dernier, enchanté de Lord Salisbury.

D'ailleurs les nations rivales doivent, de gré ou de force, céder la place à l'Allemagne. « L'esprit religieux allemand, s'écrie M. B., l'idéalisme allemand constituent aujourd'hui et constitueront aussi dans l'avenir le germe vivace de la culture humaine en Europe », et conséquemment hors d'Europe. Cette phrase témoigne en tous cas que l'idéalisme allemand n'est pas un vain mot.

Le livre de M. Baumgarten trahit l'état d'esprit de nombre d'adeptes de la politique coloniale en Allemagne. Ici se rencontre, à un autre degré que chez les Anglais, le mélange des sentiments mercantiles et confessionnels. C'est à ce titre que nous avons insisté sur cette partie de l'ouvrage plus suggestive que la partie purement géographique [2].

B. Auerbach.

---

461. — Max Leclerc. **Choses d'Amérique. Les crises économiques et religieuses aux États-Unis.** 1 vol. in-12, Plon, Nourrit et Cie, éd. (1891). I-VII-1-277. p.

M. Max Leclerc vient de réunir dans un volume, sous le titre de « *Choses d'Amérique* », les lettres qu'il avait, durant un voyage aux États-Unis, adressées l'année dernière au *Journal des Débats*. C'est une vue fragmentaire et rapide de quelques-uns des épisodes récents

---

1. C'est *Bonardi* qu'il faut lire.

2. Les extraits géographiques n'appellent aucune critique. On peut douter cependant de la compétence de l'auteur en cette matière, lorsqu'il donne à Bastian la qualification de *Grossmeister der Geographen und Ethnographen*. Les géographes et ethnographes, même allemands, n'accepteront pas sans réserve ce jugement.

de la vie nationale, religieuse et économique d'Amérique à un moment particulièrement intéressant, puisqu'il coïncidait avec l'agitation soulevée par le bill Mac-Kinley, la crise des fermiers, et l'intervention particulièrement active du clergé catholique dans les questions sociales. Le livre de M. L. renferme sur ces différents sujets des indications précises, prises sur place par un observateur à l'esprit aiguisé et au style clair. En attendant un ouvrage d'ensemble écrit en français sur les États-Unis actuels, du genre du livre anglais de M. Bryce *(The American commonwealth)*, ou à l'instar de l'« *Empire des Tsars* » de M. A. Leroy-Beaulieu, ouvrage qui serait bien désirable, et que M. Leclerc pourrait peut-être nous donner, s'il résidait assez longtemps en Amérique, des volumes comme celui-ci seront bien accueillis par ceux qui voudraient connaître et suivre, d'après des documents sûrs, la Grande République dans sa rapide évolution.

E.

---

462. — **A propos du code civil du Monténégro.** Quelques mots sur les principes et la méthode adoptés pour sa confection. Lettre à un ami, par V. Bogisic, Paris, chez l'auteur, 1886, 23 pages in-8.

463. — **Etude sur le nouveau code civil du Monténégro** et sur l'importance des principes suivis par l'auteur de ce code en matière de codification, par C. Dickel, Amtsrichter à Berlin, traduit par J. Brissaud, professeur à la Faculté de Droit de Toulouse, Paris, Thorin, 1891, 76 pages in-8. (Extrait de la *Revue générale du Droit.)*

La législation officielle des divers pays slaves a tenu peu de compte du droit coutumier. « Si on étudie la législation de ces divers peuples, on y trouve, écrivent MM. Pypine et Spasovic, des traditions féodales, des imitations du droit romain, la trace des influences bureaucratiques modernes ou des grandes idées répandues par la science; on n'aperçoit presque jamais des souvenirs de l'ancien droit et la marque des traditions populaires. Et cela est vrai pour les Slaves de l'Orient comme pour ceux de l'Occident [1] ». — « L'ancien droit coutumier a disparu presque en entier devant la législation nouvelle créée par les princes [2] ».

Un seul pays slave faisait exception, c'est le Monténégro. Les plus vieilles institutions de la race slave s'y sont longtemps conservées : les actes législatifs très sommaires de 1796, 1803 et 1855 ne portaient pas de très graves atteintes au vieux droit populaire : la vengeance du sang était encore admise dans le code de 1855 : la guerre privée ou, si on veut, le duel y était reçu également, pourvu que les parrains (lisez les témoins) ne prissent pas part à l'action [3]. Le nouveau prince, Nicolas I[er], « s'est

1. Pypine et Spasovic, *Histoire des littératures slaves*, trad. Denis, p. 38.
2. Dickel, p. 3.
3. Code de Daniel I[er], art. 39 *(vendetta* admise contre l'assassin, mais non contre ses parents); art. 40 (duels) (dans Aristarchi Bey, *Législ. ottomane*, 2[e] partie, *Droit public intérieur*, 1874, p. 174).

efforcé, écrit M. Dickel, de faire jouir le Monténégro des bienfaits de la civilisation moderne ». Animé de si généreuses intentions, ce prince ne devait aux Monténégrins rien de moins qu'un code. Depuis le 1er juillet 1888, ils en ont un, tout neuf, en 1031 articles. Je ne puis lire ce code, bien que je l'aie sous les yeux; mais son rédacteur, M. Bogisic, m'en a remis une analyse et, pour partie, une traduction littérale, sans parler du commentaire précieux qu'il m'en a donné oralement. De son côté, M. D., dans une étude fort bien traduite par M. Brissaud, nous en offre un substantiel résumé. Je puis donc en dire quelques mots. Ce qu'il y a de meilleur et de plus original en ce code, c'est qu'il est essentiellement respectueux du droit coutumier serbo-croate. De tous les jurisconsultes-législateurs de l'Europe moderne M. B. est peut-être le seul qui professe pour le droit populaire ce sentiment vraiment scientifique sans lequel les codes écrits sont des œuvres factices et mauvaises. Ouvrez, par exemple, le chapitre consacré à la famille : vous croirez lire une œuvre antique, car M. B. a eu la sagesse de ne presque point rajeunir ce droit primitif :

« Toute maison, c'est-à-dire chaque communauté de famille, est considérée comme personne morale indépendante, en tout ce qui concerne les biens et l'avoir de la famille. »

« Le bien de la famille est tout ce qu'elle possède d'antérieurement acquis et tout ce que les membres de la famille acquièrent par leur travail, à l'exception toutefois du pécule des différents membres. »

« Aucun membre de la famille de l'un ou de l'autre sexe n'a le droit d'acquérir pour lui seul un pécule particulier par son travail personnel, tout le gain provenant du travail de ses membres appartenant de droit à la communauté. Celui-là seul peut avoir ce droit auquel la communauté l'accorde. »

Ce n'est pas à dire qu'aucune influence savante ne se fasse sentir dans ce nouveau code. Les principes du droit romain en matière de possession sont introduits dans le droit monténégrin [1]. La théorie des obligations se rattache aux doctrines romaines [2].

Je me suis demandé si, occupant la place de Nicolas Ier, j'aurais osé légiférer sur l'avis du plus sage des jurisconsultes et d'un petit nombre de conseillers en titre. Il me semble que j'aurais partagé ce soin avec mon peuple ou avec tous les notables réunis à Cettigné. Il y a quelqu'un, en effet, qui connaît les traditions mieux que Nicolas Ier et M. B., quelqu'un qui sait mieux qu'eux ce qu'il convient de respecter, ce qu'il convient de modifier dans le droit ancien, ce qu'il convient de raidir en le consignant par écrit, ce qu'il convient de laisser souple et malléable, en ne l'écrivant pas; ce quelqu'un, c'est le petit peuple Monténégrin. Ce peuple, je l'aperçois encore avec un peu de bonne

1. Dickel, p. 33.
2. Dickel, p. 27.

volonté, en 1855, derrière les « chefs de la nation », qui, réunis au chef-lieu de Cettigné, « le jour du grand martyr et triomphateur saint Georges », sont censés promulguer, de concert avec Danielo, le code en quatre-vingt-treize articles. Dans le code de 1888, je cherche ce populaire : je ne l'aperçois plus, même caché sous quelque formule. L'éminent M. B. m'offre, il est vrai, des garanties sérieuses : il remplace « les chefs de la nation » ; il remplace le populaire dont il a le contact et dont l'âme lui est ouverte. Mais demain (un demain que j'éloigne de tous mes vœux !) M. Bogisic, ne sera plus et la méthode nouvelle de légiférer avec des savants subsistera en Monténégro. Et, alors, il n'y aura plus de raison de distinguer la Montagne noire des autres pays slaves, car les jurisconsultes se chargeront d'effacer, là comme ailleurs, les souvenirs de l'ancien droit et les vieilles traditions populaires.

P. V.

---

464. — E. Horn, **La grande nation. 1870-1871**, préface de Jules Simon. Paris, Plon, 1891, in-8, XIII-338 p. 3 fr. 50.

Les traductions d'ouvrages parus en Hongrie soit en magyar soit en allemand sont assez rares pour que ce volume soit signalé aux lecteurs de la *Revue critique*, quoique relatif à la politique contemporaine. C'est déjà de l'histoire, d'ailleurs, une histoire douloureuse et instructive, bienfaisante cependant, car les articles de son père, le célèbre économiste du Parlement hongrois, que M. Émile Horn a eu la bonne idée de recueillir, et que M. Jules Simon a fait précéder d'une belle et courte préface, sont un monument de sympathie clairvoyante élevé à la France malheureuse. En les lisant on revivra l'année terrible et ses événements, vus de loin, mais appréciés avec une grande sûreté de coup d'œil par un écrivain qui avait vécu parmi nous. Les illusions n'y manquent pas non plus, mais le sentiment est toujours juste et élevé, et l'appréciation, finalement, se trouve presque toujours bien fondée.

E. Savous.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu de M. Luciani la lettre suivante que nous regrettons de n'avoir pu insérer plus tôt : « Je viens de lire, dans le numéro de la *Revue critique* du 20 juillet, une note de M. Houdas relative à mon « traité des successions musulmanes. ». Cette note, dont il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître le caractère impartial et même bienveillant, contient cependant une phrase qui me paraît de nature à m'attirer un reproche immérité. M. Houdas fait remarquer que « *prenant pour point de départ le texte de la Rahbia avec les commentaires et les gloses de Chenchouri et d'El Badjouri, j'ai entremêlé si bien mes observations per-*

sonnelles à celles des auteurs dont je suis servi, qu'on ne sait plus discerner la part qui revient aux auteurs musulmans de celle qui m'est propre. » Les personnes qui n'ont pas lu mon travail, et qui liront la note de la *Revue critique* penseront sans doute que j'ai voulu présenter comme mien, ce qui appartient en réalité à Chenchouri et à El Badjouri. Or, j'ai commencé par déclarer dans l'introduction, page II, que « *mon travail n'est pas une œuvre exclusivement personnelle, mais plutôt une traduction*; que « *quelques notes ou éclaircissements y ont seulement été ajoutés, pour compléter ou développer certaines indications du texte arabe* ». Je crois donc avoir respecté la part qui revient aux auteurs arabes, dont j'ai tenu d'ailleurs à inscrire les noms sur le titre même du livre. C'est pour le bien établir que je vous serai reconnaissant, Monsieur Le Directeur, d'accueillir dans votre Revue cette courte explication. »

— M. Charles Ravaisson-Mollien vient de faire paraître le sixième et dernier volume de sa belle publication des *Manuscrits de Léonard de Vinci*. Ce tome renferme les fac-similés, transcriptions littérales et traductions françaises des manuscrits H de la Bibliothèque de l'Institut et des mss. Ash. 2038 et 2037 de la Bibliothèque nationale, provenant de lord Asburnham et dont le dernier avait été soustrait au ms. B de l'Institut. Dans l'appendice le savant éditeur donne le premier folio du ms. A, à rebours, puis redressé comme dans le miroir ou par transparence; un alphabet et des spécimens de l'écriture de Léonard; un répertoire alphabétique des quatorze manuscrits de la publication et qui rendra de grands services; un essai de chronologie des manuscrits qui les date des années comprises entre 1490 et 1514; une concordance succincte des biographies et des autographes de Léonard, une bibliographie rapide des ouvrages le concernant. Le ms. H traite des sujets les plus variés : histoire naturelle, architecture, grammaire; le ms. Ash. nº 2038 est spécialement consacré à la peinture; ce sont des pages capitales pour l'art; le ms. Ash. nº 2037 est surtout remarquable par ses croquis. Ce volume porte à 2178 les fac-similés édités par M. Ch. Ravaisson : c'est près de la moitié des autographes qui restent L'Italie s'occupe en ce moment de publier en fac-similé les pages qu'elle a conservées; M. Ch. Ravaisson exprime le vœu que les précieux fragments conservés en Angleterre voient le jour dans les mêmes conditions. Quoi qu'il arrive, on peut dire que l'essentiel de la pensée de Léonard est maintenant sauvé; et c'est à l'initiative française qu'en revient la gloire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 septembre 1891.

La séance publique annuelle de l'Académie est fixée au 6 novembre. M. Edmond Le Blant est désigné pour lire son mémoire sur l'antique croyance à des moyens secrets de défier la torture.

M. d'Arbois de Jubainville, dans une note intitulée : *le Serment gaulois*, signale les termes dans lesquels un texte du VIIe siècle de notre ère formule un serment prononcé, dans une circonstance solennelle, par Conchobar ou Connor, roi d'Ulster : « Le ciel est sur nous, la terre au-dessous de nous, l'Océan autour de nous tout en cercle. Si le ciel ne tombe pas, jetant de ses hautes forteresses une pluie d'étoiles sur la face de la terre elle-même; si une secousse intérieure ne brise pas la terre elle-même; si l'Océan aux solitudes bleues ne s'élève pas sur le front chevelu des êtres vivants : moi, par la victoire dans la guerre, les combats et les batailles, je ramènerai à l'étable et au bercail les vaches, à la maison et au logis les femmes enlevées par l'ennemi. »

M. d'Arbois de Jubainville estime que cette formule remonte à une haute antiquité, et qu'elle a été connue des Grecs au IVe siècle avant notre ère. Il en retrouve, en effet, les traces dans deux passages, l'un de Ptolémée Lagide (fragment 2), cité par Strabon et par Arrien, l'autre d'Aristote (*Éthique à Nicomaque*, III, 2).

M. Théodore Reinach fait une communication sur les poèmes grecs d'Hérodas récemment découverts sur un papyrus égyptien du Musée britannique. Ce sont de petites pièces dialoguées, qui mettent en scène des personnages et des mœurs de la vie réelle. Les Grecs appelaient ces pièces des *mimes*; Sophron avait créé le genre, mais on n'en avait pas conservé de spécimen, sauf les *Syracusaines* de Théocrite. Les mimes d'Hérodas n'ont pas une grande valeur poétique; mais ils offrent un intérêt de premier ordre pour l'histoire de la langue et des mœurs. C'est un numéro de la *Vie parisienne* d'il y a deux mille ans. M. Th. Reinach en donne des analyses et des échantillons. Il en place la composition au IIIe siècle avant notre ère et croit que l'auteur a vécu dans l'île de Cos.

M. Menant continue la seconde lecture de son mémoire sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes.

M. de la Martinière entretient l'Académie des résultats de sa dernière mission au Maroc. Il a exploré le Sous et traversé l'Atlas. Il a rencontré, dans des cantons reculés, de curieuses ruines, qu'il attribue à l'époque comprise entre la domination byzantine et la venue d'Idris dans le Moghreb. Il a pu visiter la cité fanatique et peu accessible de Taroudant, et il a trouvé, à Agadir Sirir, des chapiteaux et autres fragments d'un travail byzantin nettement accusé, qui jettent un jour nouveau sur la domination byzantine dans cette partie de l'Afrique.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : *Revue de l'art chrétien*, 4e série, tome II, fasc. 1-3; par M. de Barthélemy : 1° Baye (J. de), *Sépulture gauloise de Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne)*; 2° Blanchet (J.-Adrien), *le Livre du changeur Duhamel*; — par M. Saglio : Milani (Luigi-A.), *Aes rude, signatum e grave, rinvenuto alla Bruna presso Spoleto*; — par M. Héron de Villefosse : Papier (A.), *Lettres sur Hippone*; — par M. Delisle : Castan (A.), *la Rivalité des familles de Rye et de Granvelle au sujet de l'archevêché de Besançon, 1544-1586*.

Séance du 25 septembre 1891.

M. Menant termine la seconde lecture de son mémoire sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes.

M. Hamy communique une nouvelle note de M. Devéria sur les inscriptions dites tchoudiques, qui ont été recueillies depuis deux siècles dans la Sibérie et dans la Mongolie septentrionale, et dont la langue et l'écriture sont demeurées jusqu'ici indéchiffrables. Dans une note communiquée à l'Académie en 1890, M. Devéria avait avancé que ces inscriptions devaient être antérieures à la fondation du khanat des Ouïgours (an 744 de notre ère). Cette conclusion vient d'être confirmée par une découverte due à M. Heikel, professeur à l'Université de Helsingfors. A une trentaine de kilomètres au sud du lac Ougheinor, dans la vallée de l'Orkhoun, le savant finlandais a trouvé une stèle funéraire bilingue, dont une face porte une inscription en caractères dit tchoudiques, l'autre une inscription chinoise. Celle-ci, datée de l'an 732 de notre ère, nous apprend que la stèle a été érigée à la mémoire du prince Gueuk Téghin, frère de Mekilien, Khan des Turcs Tou-kiuè, qui régna de 716 à 731. Il est permis d'en conclure que les monuments en question appartiennent à ce peuple des Turcs Tou-Kiuè et que les éléments du déchiffrement doivent être cherchés dans les dialectes turcs orientaux; l'écriture en question pourra désormais être désignée sous le nom d'écriture turco-altaïque.

M. Hamy annonce en terminant le départ de deux missions scientifiques chargées de recueillir de nouveaux documents pour l'étude de ces questions. L'une est composée de savants hongrois; l'autre, envoyée par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, comprend M. Radlov, correspondant de l'Institut de France, M. Radlov fils, M. Yadrintsev, M. Klements, deux topographes, un botaniste et des interprètes chinois et mongols.

M. H. de la Martinière continue sa communication sur son dernier voyage d'exploration au Maroc. Il donne des détails sur les antiquités de la région montagneuse du Djebel Zerhoûn et en particulier sur la cité de Volubilis, où les fouilles entreprises par lui ont fait sortir de terre tant d'inscriptions, communiquées successivement à l'Académie par MM. Héron de Villefosse, et qui constituent presque toute l'épigraphie latine connue de la Tingitane. Il soutient, en appuyant son opinion sur des témoignages d'auteurs arabes, que la domination romaine dans cette province s'est étendue beaucoup plus loin au sud qu'on ne le croit ordinairement. Il rend en terminant un hommage de gratitude au ministère de l'instruction publique, qui l'a constamment aidé de ses encouragements et de son appui, et à M. Bourron, chargé d'affaires au Maroc, qui a protégé d'une manière efficace, dans ce pays si troublé, les travaux des explorateurs archéologues.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 12 octobre — 1891

465. — R. Basset. **Le dialecte de Syouah.** Paris, Ernest Leroux, 1891, in-8, VIII-98 p.

L'oasis de Siouah, l'ancienne Oasis d'Amon, est habitée par une tribu de langue berbère; mais les rapports du monde civilisé avec elle sont si rares et si difficiles qu'on n'a pu encore recueillir d'une manière complète le vocabulaire du dialecte qu'on y parle. La publication, dans les comptes rendus de l'Académie des Lincei, d'un mémoire de M. Bricchetti-Robecchi, *Sul dialetto di Siuwah*, a fourni à M. Basset l'occasion de rassembler tout ce qu'on sait, jusqu'à présent, sur la question.

M. B. a consacré un premier chapitre intitulé *les Loouatah* à faire l'histoire du dialecte. Était-il déjà en usage dans l'ancienne Oasis d'Amon, ou fut-il apporté par des migrations berbères qui, à des époques postérieures, vinrent s'établir dans le pays? « La question est douteuse, » répond M. B., et ne sera peut-être jamais résolue. » M. B. reconnaît que les documents égyptiens montrent l'existence d'une population berbère à l'est de l'Égypte, dans les régions où l'oasis est située. J'ai fait remarquer à plusieurs reprises que nous trouvions dans le texte des mots berbères transcrits en caractères hiéroglyphiques. J'ai signalé, parmi les plus significatifs, *abakaourou*, nom d'un chien, aujourd'hui *abaïkour*, *masou*, *mas*, prince, chef; il y en a une quinzaine d'autres. Ces faits donnent, quoi que M. B. en dise, une valeur réelle au témoignage d'Hérodote, d'après lequel les gens de l'oasis parlaient une langue qui tenait de l'égyptien et de l'éthiopien. Certes Hérodote n'était qu'un linguiste médiocre en fait d'idiomes barbares; mais les Égyptiens de son temps, dont les armées contenaient tant de mercenaires libyens, étaient à même de juger des qualités d'un dialecte que beaucoup d'entre eux avaient souvent l'occasion d'entendre. L'analogie avec leur propre langue n'était sans doute qu'une illusion, due à ce fait que les Ammo-

niens d'alors, placés depuis des siècles sous l'influence de l'Égypte, devaient avoir adopté autant de mots égyptiens que les gens de Siouah y ont reçu de mots arabes.

Les deux chapitres suivants contiennent des *Notes de grammaire*, et des *Phrases et textes*. Ces phrases et textes sont malheureusement en bien petit nombre, et la manière dont elles ont été recueillies prête à plus d'une incertitude. Il me paraît qu'en général M. B. n'a pas tenu un compte suffisant des mots étrangers qu'elles renferment, et a tâché d'expliquer par le berbère des mots arabes dont l'origine est évidente. Ainsi, p. 22, la phrase *ladi haruà necciu* de Robecchi *non vi è più nulla da mangiare*, répond plutôt à *la di ghéiroua netchiou*, « il n'y a point *outre cela* que nous mangions » avec l'arabe *ghêïr*, qu'à *la di r'erouen netchou* « il n'y a point *chez vous* que nous mangions » : Robecchi ne donne point *chez vous* dans sa traduction italienne. — P. 24, au lieu de *haju ghegiarigg aniss*, je crois qu'il faut lire *haju gheghariqq aniss* et que *ghaŗrig* est l'arabe *kharag, sortir*, avec la prononciation populaire de l'Égypte. — P. 25, *ouallahi toumaïa ammi*, que M. B. n'analyse point, est rendu par Robecchi *ora tutto è finito* : *toumaïa* est évidemment l'arabe, *toum*, achèvement, fin, avec une terminaison berbère. Dans le même texte M. B. traduit *erhdurh* par *noyau? de dattier*; M. Robecchi donne le vrai sens *il lif dei datteri*, c'est-à-dire l'écorce fibreuse des palmiers, et surtout la bourre, l'étoupe qu'on en tire et dont on fabrique tant d'objets divers. On pourrait multiplier les observations de ce genre. En général il me paraît que M. B. ne tient pas assez compte des traductions que M. Robecchi a jointes au texte de ses phrases. Où M. Robecchi donne par exemple, *Io vorrei sollevare il mio cuore affranto*, M. B. obtient le sens suivant : « L'homme est vendu [?] par le châtiment, la blessure du cœur est blâmée. » Il y a trop de différence entre cette traduction et l'interprétation recueillie sur les lieux, dans la bouche des indigènes, pour qu'on n'éprouve pas des doutes sérieux sur sa légitimité.

Le glossaire occupe naturellement la plus grande partie du volume. M. B. l'a composé par la réunion de cinq glossaires formés depuis le commencement de ce siècle par Cailliaud, Minutôli, Müller, Kœnig et Bricchetti-Robecchi. Ce sont en effet les sources principales, mais il y en avait d'autres, moins importantes, il est vrai, que M. B. n'a pas connues. Ainsi, le petit glossaire que Bayle-St-John a publié (p. 151) dans son voyage au désert libyen, et qui contient trente mots que l'auteur a rapprochés des mots correspondants des autres dialectes berbères. Plusieurs de ces mots ne figurent pas dans le livre de M. B., *Giddee*, sable, *Geer*, garçon, *Usaghus*, écriture, *Tagillah*, pain; d'autres se présentent avec une orthographe différente des orthographes connues et souvent plus exacte, ainsi, *Shâl*, ville au lieu de *chaille* que donnait Cailliaud, *Agbin*, maison, *Tabragh*, tabac, *Timseeh*, feu, *Tibber*, or, *Amelal*, blanc, *Dahan*, huile, etc. L'oubli n'est pas considérable, mais,

lorsqu'il s'agit d'un dialecte aussi peu connu, le moindre document a sa valeur. M. Basset n'en a pas moins l'avantage d'avoir réuni dans un volume bien classé et d'un usage commode des renseignements qui étaient épars dans des ouvrages et dans des revues parfois difficiles à trouver. Le mérite d'avoir fait le premier travail d'ensemble sur le dialecte de Siouah, compense largement les petites imperfections que son œuvre peut présenter.

G. Maspero.

---

466. — **Der accentuirte Satzschluss in der griechischen Prosa** vom IV. bis XVI. Jahrhundert nachgewiesen von Wilhelm Meyer aus Speyer professor in Gœttingen. Wilhelm Christ gewidmet zum 2. August 1891. Commissionsverlag der Deuerlich'schen Buchhandlung in Gœttingen. 28 p. in-8.

Cette plaquette contient beaucoup.

On savait qu'au moyen âge l'accent mélodique des temps anciens était devenu rythmique, comme il l'est encore dans la plupart des langues de l'Europe ; que par exemple λόγος ou *béne*, prononcés dans les temps anciens avec une première syllabe plus *aiguë* que la seconde, en étaient venus à se prononcer avec une première syllabe plus *forte* que la seconde ; cette transformation est le plus important de tous les phénomènes phonétiques des bas siècles. On savait qu'alors le grec et le latin ont eu une versification fondée sur le jeu des syllabes portant ou ne portant pas l'accent (l'accent transformé). On savait qu'en bas-latin l'observance de l'accent transformé a eu son rôle même dans la prose, comme l'observance de la quantité avait eu le sien chez les orateurs latins ou grecs, et qu'il y a eu des théoriciens pour les « spondées » et « dactyles » d'accent, c'est-à-dire les groupes de syllabes accentués sur la pénultième ou l'antépénultième, comme il y en avait eu pour les vrais spondées, dactyles et péons de la prose classique[1]. M. Meyer (de Spire), professeur à Gœttingue, vient de montrer qu'en grec aussi une loi d'accent règle le style d'une foule de prosateurs. Elle régit toute l'époque byzantine ; elle apparait déjà chez des écrivains qui avaient vu le règne de Constantin, et elle est encore en vigueur après Mahomet II.

M. M. est parti d'une observation faite par le P. Bouvy dans sa thèse française, *Poètes et mélodes*, Nimes, 1886. Le P. Bouvy avait remarqué que Sophrone, patriarche de Jérusalem au VII^e siècle, termine toutes ses phrases et incises par un double dactyle d'accent : σωτῆρος γενέθλια, κυριακῇ καταστήσαντα, φθαρτικὴν ἐπανάστασιν, καταυγάζουσαν κάλλεσι..... A cette trouvaille il avait mêlé quelques erreurs, que rectifie M. Meyer. Celui-ci, le vrai séparé du faux et le champ d'observation élargi, est arrivé à dégager une loi très générale, loi claire et certaine, quoique l'énoncé de M. M. donne lieu à quelques critiques.

---

1. Voir les travaux de M. Noël Valois et de M. l'abbé Duchesne, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XLII (1881, p. 161 et 257, et L (1889), p. 161.

J'exposerai ces critiques tout à l'heure; pour ma part je formulerais la loi ainsi : *A la fin d'une phrase ou d'une incise, les deux syllabes qui précèdent l'accent dernier n'ont d'accent ni l'une ni l'autre.* La plupart des écrivains ne s'inquiètent pas de ce qui suit l'accent dernier, de sorte que pour eux les finales σωτῆρος γενέθλια, σωτῆρος ὁμοίως, σωτῆρος ἐρῶ sont également bonnes. Sophrone applique la loi comme les autres; seulement, par un raffinement personnel, il s'en tient au seul type σωτῆρος γενέθλια.

Beaucoup d'écrivains complètent la loi par une règle accessoire. Soit une fin de phrase σωτῆρος καταστήσαντα, où les deux derniers accents sont séparés par trois syllabes. La loi, telle que je l'ai formulée, paraît satisfaite, et certains écrivains, Agathias par exemple, admettent ce type de finale. Mais, les syllabes τῆ et στή étant séparées par trois non accentuées, il tend à se développer sur la seconde des trois une nuance d'intensité, analogue ou pareille à l'accent (l'accent transformé des temps byzantins), et qu'on appelle pour cette raison *accent secondaire*. Ainsi la prononciation sera à peu près κάταστήσαντα, et le dernier accent (στή) ne sera précédé en réalité que d'une seule syllabe non accentuée; la loi sera violée en dépit de l'apparence. En conséquence, *quand l'accent dernier est précédé de trois non accentuées, les écrivains qui savent s'écouter ont soin que la quatrième ne soit pas accentuée non plus.*

En définitive, dans les textes où la loi et la règle accessoire sont appliquées toutes deux, chaque accent dernier est précédé ou de *deux* non accentuées, ou d'*au moins quatre*. S'il n'y en a que deux, la troisième syllabe avant l'accent dernier a un accent; s'il y en a au moins quatre, cette même syllabe, enfermée entre des non accentuées, recevra par contraste un « accent secondaire ». De toutes façons, chez les écrivains sévères, l'accent dernier sera précédé d'un dactyle d'accent.

Mais y a-t-il toujours dactyle chez les écrivains comme Agathias? M. M. l'admet, un peu vite peut-être. Suivant lui, les groupes de trois non accentuées recevraient un « accent secondaire », contigu au vrai accent : στρατηγοῖς διανομίσας, τεταγμένων διεξῄει. Ici je ne me déclare pas convaincu. Je conçois fort bien la contiguité de deux accents mélodiques, et je la constate dans des groupes classiques comme οἷόν τε; celle de deux accents rythmiques me paraît à peine croyable; et de fait, dans la prose rythmique et la versification rythmique, le second accent d'οἷόν τε ne compte pas. Pourquoi Agathias n'aurait-il pas admis, à la même place, des dactyles (d'accent) et des péons? Lui et les autres excluent le trochée; voilà une règle négative, comme il convient en pareille matière; de plus, les stylistes qui renchérissent sur Agathias s'interdisent le péon, parce qu'il tend à dégénérer en ditrochée; voilà une nouvelle règle négative; mieux encore, un corollaire de la première. Que veut-on de plus? Rien ne montre que des prosateurs aient cherché tel pied. Ils n'ont pas eu à songer au dactyle; ils ont eu soin d'écarter le trochée, soit seulement le trochée proprement dit, soit aussi celui qui dérivait du péon.

L'accent de troisième syllabe n'est pas le principe de la loi ; il en est la conséquence (chez Agathias, conséquence ordinaire ; chez de plus sévères, conséquence constante). Et M. M. n'aurait pas dû faire figurer cet accent dans son énoncé de la loi ; c'était mêler à des faits une erreur peut-être, en tout cas une hypothèse. — De même que, devant l'accent dernier, on évite le trochée d'accent, on évite aussi l'accent contigu (σαφοῦς πίστεως, μαθὼν τοῦτο). Agathias, si M. M. a vu juste, l'admet devant l'accent avant-dernier (τεταγμένων διεξῄει). Mais ici l'accent avant-dernier a chance d'être imaginaire. Les prosateurs en général admettent-ils qu'un accent soit contigu à un vrai accent avant-dernier, finissent-ils par διπλοῖς κάλλεσι λάμπουσα, par Θεοῦ φόβος οὐδείς ? Nul mieux que M. M. n'est capable de répondre à cette question ; il faut que l'affirmative soit démontrée, avant que τεταγμένων paraisse, je ne dis pas probable, mais soutenable.

J'ai parlé jusqu'ici comme si tous les accents écrits faisaient foi. Les lecteurs qui voudront vérifier la règle sur quelque texte devront noter, une fois pour toutes, que les mots auxiliaires sont traités comme sans accent ; ainsi καὶ, σὺν, ὑπὸ, ἂν, τῶν. Sont réputés nuls aussi les seconds accents nés d'enclitique, comme l'aigu d'οἷόν τε, cité tout à l'heure ; rien de plus naturel, après la transformation de l'accent mélodique en accent rythmique. Sont absolument confondus l'aigu, le circonflexe et le grave, si bien distingués avant cette transformation. Je remarquerai, en passant, que M. M. ne la note pas avec la précision désirable ; elle est pourtant l'origine de tous les phénomèmes élucidés dans ses beaux travaux.

Sa découverte suggère des aperçus multiples. On comprendra mieux, étant donnée l'importance de l'accent à la fois dans l'hymnographie et dans la prose, comment les copistes byzantins ont été si soigneux de le noter sur le parchemin. On soupçonnera qu'il a pu arriver parfois, à ceux d'entre eux qui en savaient trop long, d'enjoliver la vieille prose en y rajeunissant l'accentuation des fins de phrase. On trouvera curieux de constater le développement parallèle de la prose grecque et de la prose latine, qui fait que Théodore Prodrome et la chancellerie papale obéissent à un même principe de style (M. M. annonce un travail d'ensemble sur la prose rythmique latine). Pour les érudits et pour les lettrés il sera intéressant de voir dégénérer en une sorte de versification, au bout de huit cents ans, cette belle prose grecque qui était sortie de la poésie. Les linguistes puiseront dans les prosateurs, en ce qui touche l'accent, des renseignements meilleurs que dans les poètes ; ni les grossiers hexamètres de Commodien ou les savants scazons de Babrius, ni les vers politiques ou les séquences comme le *Dies irae*, ne peuvent valoir comme documents la prose rythmique du IVe et du Ve siècle ; il s'y retrouve toujours, en effet, quelque compromis entre les règles originales de l'accent et les règles imitées, tandis que, dans la prose, l'action de l'accent est dégagée de tout mélange. Enfin certains se demanderont si par hasard il y aurait connexité, comme il y a synchronisme, entre

la transformation de l'accent, en latin et en grec, et la christianisation de l'empire. Un mouvement passionné des masses, qui les affranchit de l'imitation des classes cultivées, et qui suscite une éloquence indépendante des écoles, peut bien avoir une influence sur le phonétisme ; c'est ainsi que, suivant l'idée de Charles Thurot, la Révolution a dû modifier la prononciation française. Mais ceci n'est qu'une question. Ce qui est une certitude, c'est qu'il vient de s'ouvrir, grâce à M. Meyer, une ère nouvelle pour la critique des textes byzantins.

Louis Havet.

---

467. — J.-E. Kuntze. **Die deutschen Staedtegruendungen** oder Roemerstaedte und deutsche Staedte im Mittelalter. Leipzig, Veit. 1891.

On croyait en avoir fini décidément avec l'origine romaine des villes du moyen âge et il semblait que les théories d'Eichhorn et de Raynouard n'eussent plus aujourd'hui d'autres partisans que quelques archéologues très vieux, au fond de provinces très reculées. Aussi c'est avec une vive surprise que les spécialistes ont appris qu'un romaniste distingué de l'Université de Leipzig venait de les reprendre pour son compte et de s'en constituer le champion. Je n'étonnerai personne, je pense, en disant tout de suite que ses efforts ont été vains. Pourtant, l'apparition de sa brochure est un petit événement assez curieux et il ne sera pas sans intérêt, semble-t-il, de lui consacrer quelques lignes.

Les lecteurs de la *Revue critique* se rappelleront peut-être que M. Sohm a publié tout récemment un livre des plus remarquables sur l'origine des villes allemandes du moyen âge. D'après lui, la ville est un marché, mais un marché royal. C'est le commerce qui est la cause première de la formation des villes, mais c'est la royauté germanique qui a donné à ces villes leur droit et leur constitution [1]. M. Kuntze n'a pu se résigner à admettre cette théorie purement germanique. Romaniste, il n'a pas voulu croire que la législation impériale fût restée sans influence sur le développement des villes allemandes. Avec une généreuse ardeur il a entrepris de réfuter M. Sohm et de démontrer que l'on trouve en germe, déjà sous Dioclétien et sous Constantin, les constitutions municipales du moyen âge.

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni. Mais, il est aussi dangereux d'aborder l'histoire constitutionnelle du moyen âge sans être médiéviste que de se livrer à l'étude du *Corpus juris* sans être jurisconsulte. M. K. semble n'en pas avoir été suffisamment convaincu. Il parle de la *Richerzeche* de Cologne, sans connaître aucun des travaux récents consacrés à cette curieuse institution ; il invoque la célèbre charte colonaise de 1169, sans savoir que la fausseté en a été démontrée

1. Voy. *Revue critique* du 30 mars 1891.

depuis longtemps ; il donne au mot *forum*, si fréquent dans les textes du moyen âge, le sens de tribunal qu'il a dans le latin classique et non celui de marché. Ailleurs, il invoque, comme un argument puissant en faveur de sa théorie le passage suivant de la vie de sainte Adalheid : *in loco qui dicitur Salsa, urbem decrevit fieri sub libertate Romana*. Or, je ne pense pas qu'aucun médiéviste voie dans les mots *libertas Romana* une allusion au droit romain : il s'agit tout simplement dans ce texte de la subordination directe du monastère de Selz au siège de Rome.

Pour M. K. le caractère essentiel de la ville du moyen âge comme de la ville romaine doit être cherché dans la juridiction : *das Gericht machte die volle Stadt*. La *civitas* possède un tribunal qui, d'après l'auteur, a survécu à l'effondrement de l'Empire. « Pouvons-nous croire, s'écrie-t-il, que les grandes villes de la Gaule, du Danube et du Rhin, avec leurs imposantes traditions de civilisation et leur prérogatives judiciaires, aient été complètement annulées dans l'État franc? » Cette apostrophe ne constitue malheureusement pas une preuve suffisante de la persistance des institutions municipales romaines à l'époque mérovingienne. M. K. cite bien, pour établir l'existence des tribunaux urbains au VIe siècle, une formule de Marculf où l'on parle d'*admallare per mallos, vicos, castella, oppida et* CIVITATES, mais il ne faut voir dans ces mots qu'une de ces énumérations tautologique habituelles au style formulaire. Waitz (*V. G.* II, 413) nie formellement que les villes franques aient possédé une juridiction publique particulière. Quant à Fustel de Coulanges, qui ne sera certainement pas suspect d'hostilité contre les influences romaines, s'il admet que les cités de la Gaule ont conservé quelques vestiges de leur ancienne juridiction après l'invasion, il déclare très nettement que cette juridiction n'était que tolérée, mais qu'elle n'était pas légale et que la puissance coercitive lui faisait défaut (*La monarchie franque* p. 378 et suiv.). Si la théorie de M. K. était exacte, si vraiment les villes n'avaient cessé de posséder depuis l'époque romaine une paix, un droit, un tribunal particulier, on se demande pourquoi on trouverait régulièrement dans les chartes urbaines l'octroi fait à la bourgeoisie d'une juridiction d'exception. Il importe peu, qu'au XIIIe siècle, les habitants de Magdebourg aient cru que le droit de leur ville avait une origine romaine. Les Liégeois, à la même époque, et sans de meilleures raisons, ne vénéraient-ils pas dans Charlemagne le fondateur de leurs franchises?

Il serait injuste, après toutes ces critiques, de ne pas reconnaître que la polémique de M. K. contre M. Sohm renferme des remarques excellentes. Il a parfaitement montré, me semble-t-il, que ce dernier a poussé trop loin l'identification de la ville avec le marché. Pour M. Sohm, en effet, la ville est un marché permanent et la croix urbaine, le Roland, est l'emblème de ce *Marktrecht* perpétuel dont jouit la ville. Mais s'il en est ainsi, il devient impossible d'expliquer l'existence

des foires urbaines que l'on rencontre dès une époque très ancienne. Car pendant ces foires règne un droit d'exception et une croix est dressée aussi longtemps que ce droit reste en vigueur. A côté de la croix urbaine il existe donc *alors* dans la ville une croix de foire et l'on se voit forcé d'admettre que ces deux croix, l'une perpétuelle, l'autre temporaire, n'ont pas la même signification. Partant, au dessus du droit urbain *(Marktrecht)* il y a place pour un droit de marché spécial et dès lors le droit de la ville et le droit de la foire n'étant pas absolument identiques, la ville est autre chose qu'un marché permanent. Ailleurs, M. K. rejette avec raison l'étymologie que M. Sohm donne du mot *Weichbild*. D'après ce savant, *Weichbild* serait formé de *Weich* = endroit fortifié, *Burg*, et de *bild* = représentation, emblème. Le *Weichbild* ne serait donc autre chose que la représentation symbolique d'une *Burg* (royale) et la ville, dont le territoire porte le nom de Weichbild ne serait elle-même autre chose qu'une demeure royale. Il suffit d'ouvrir le dictionnaire de Kluge pour être convaincu que tout cela n'est qu'hypothèse pure. En réalité, *Weichbild* est composé de *wik* (vicus) et du vieux mot germanique *bilida* qui signifie droit. *Weichbild* se traduit donc tout simplement par: juridiction locale, *Ortsgerichtsbarkeit*.

On doit savoir gré à M. Kuntze d'avoir montré très clairement ce que les idées de M. Sohm ont parfois de trop ingénieux et de trop téméraire. Comme il arrive souvent, la meilleure partie de son livre est celle qu'il a consacrée à la critique.

H. PIRENNE.

---

468. — O. KALLSEN. **Die deutschen Staedte im Mittelalter.** I. Gruendung und Entwickelung der Staedte. Halle, Buchhandlung der Waisenhauses. 1891. 710 pp.

En écrivant l'histoire des villes allemandes au moyen âge, M. Kallsen a voulu, en même temps, faire une histoire de l'Allemagne. Pour lui, chacune des grandes époques du développement historique de l'Empire revit et s'incarne en quelque sorte dans un certain nombre de villes. Strasbourg, Worms, Mayence, Cologne nous reportent à la période romaine; Saint-Gall, Brême, Francfort, Aix, Ulm, Hambourg, représentent celle des Carolingiens; celle des empereurs saxons est caractérisée par la fondation de Luneboug, de Magdebourg, de Dantzig, de Halle, tandis que les villes flamandes, Soest, Fribourg en Brisgau, Nuremberg symbolisent celle des Saliens, comme Lubeck, Brunswick, Vienne, Berlin et Prague celle des Hohenstaufen. Si cette manière de voir est contestable, elle est au moins neuve et originale. Écrit dans un style vivant et pittoresque, le livre de M. K. aurait pu être en même temps instructif si l'auteur eût été mieux au courant de son sujet. Malheureusement il semble ne pas même se douter de l'existence des questions si nombreuses et si difficiles que soulève l'histoire municipale. Ce gros

volume de 700 pages est superficiel, et je ne pense pas que la lecture en puisse être profitable à personne. J'ajoute que les erreurs de détail y abondent. Dans les six pages qui sont consacrées aux villes flamandes, il y en a une, à peu près, par phrase. Par exemple : Charles le Bon n'est pas mort en 1126, mais en 1127; la bataille de Courtrai n'a pas eu lieu au commencement du XIII^e siècle, mais au commencement du XIV^e; Gand n'a jamais été un *castrum* romain et il n'y existe pas de monastère consacré à saint Benoit; Bruges ne doit pas plus son nom à deux châteaux reliés par un pont (!) qu'Anvers à un certain Antorf fondé par des Allemands; Bruxelles n'est pas mentionné au VI^e siècle; Gand n'a pas été la résidence des comtes de Flandre, il est inexact que son beffroi soit resté inachevé, qu'on y ait travaillé pendant un siècle et demi et que le dragon qui le surmonte provienne de Constantinople; Jacques van Artevelde n'était pas tisserand et, enfin, l'alliance des villes qui fut conclue de son temps ne comprenait pas les villes de la Zélande, mais celles du Hainaut. A côté de ces erreurs on trouve une idée, mais elle est fausse. M. K. croit que le soulèvement des bourgeoisies flamandes contre Guillaume de Normandie s'explique par une réaction germanique contre ce prince d'origine française. Il est regrettable pour l'exactitude de cette théorie que la révolte ait débuté à Lille et à Saint-Omer, c'est-à-dire dans la Flandre wallonne. En voilà assez, me semble-t-il, pour prouver que l'on ne trouve pas dans le livre de M. Kallsen les qualités d'exactitude et de méthode habituelles aux travaux allemands.

H. PIRENNE.

---

469. — W. VARGES. **Die Gerichtsverfassung der Stadt Braunschweig** bis zum Jahre 1374. Marburg. Elwert, 1890.

L'histoire constitutionnelle de Brunswick présente un intérêt particulier. Brunswick s'est formé, en effet, de la réunion successive en un seul corps de ville de cinq communes indépendantes les unes des autres à l'origine : Altstadt, Neustadt, Hagen, Alte Wick et Sack. C'est à Altstadt que la vie urbaine se manifeste tout d'abord. Par l'établissement d'un marché, le village se transforme en *Weichbild*; un droit nouveau y apparaît et une juridiction spéciale s'y établit. Neustadt, où de bonne heure se fixent aussi des marchands, suit le mouvement. Au milieu du XII^e siècle Henri le Lion fonde Hagen où il établit des tisserands flamands. Nous ne possédons plus la charte qu'il a accordée à cette ville neuve, mais elle a été utilisée par un document du commencement du XIII^e siècle : les *jura et libertates Indaginis*. Quant à Altstadt, elle obtint par le *privilegium Ottonianum*, que M. Varges place entre 1223 et 1226, la ratification de son droit et de ses libertés. Plus tard, Alte Wick et Sack, deux villages domaniaux à population non libre, vinrent s'agglomérer aux trois *Weichbild* primitifs. Après 1374,

l'œuvre d'unification est terminée. Brunswick n'a plus désormais qu'un même droit et qu'une même administration.

J'espère vivement que M. V. nous donnera quelque jour une histoire complète de la formation si curieuse de cette ville. L'étude qu'il vient de publier sur son organisation judiciaire montre, en effet, qu'il possède les connaissances et la méthode indispensables pour aborder ce sujet. Bien qu'il se soit plutôt attaché à décrire qu'à expliquer les diverses institutions judiciaires qui ont existé à Brunswick antérieurement à 1374, la lecture de son travail est fort instructive. Les spécialistes remarqueront surtout les §§ I et II où M. V. cherche à fixer la date du *privilegium Ottonianum* et des *jura et libertates Indaginis*. Tandis que M. Frensdorff considère les *jura* comme la source du *privilegium*, M. Varges croit, au contraire, que les deux textes sont contemporains et complètement indépendants l'un de l'autre. Les raisons sur lesquelles il appuie son opinion paraissent fort sérieuses. Il faut s'attendre à ce que l'on revienne sur cette question qui est, pour l'histoire constitutionnelle de Brunswick, d'une importance fondamentale.

H. Pirenne.

---

470. — J. Trefftz. **Kursachsen und Frankreich**, 1552-1557. 1 broch. in-8, 164 p. Leipzig. Fock. 1891.

M. Trefftz ne perd pas son temps à présenter des considérations générales; il ne se donne pas même la peine de nous rappeler que, le 15 janvier 1552, l'électeur de Saxe, Maurice, avait signé à Chambord, en même temps que les princes protestants de l'Allemagne, un traité d'alliance contre Charles-Quint avec le roi de France, Henri II; qu'en vertu de cette convention, le Valois s'était emparé des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun. Son sujet commence à la date précise du 2 août 1552, au moment où fut signée la trêve de Passau, qui assurait aux États protestants le droit de célébrer le culte selon le nouveau rite. M. T. ne s'est pas arrêté aux préliminaires pour pouvoir donner de longs et interminables détails sur les relations de Henri II et de Maurice, depuis le 2 août 1552 jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée le 11 juillet 1553. Il résulte de son récit que la cour de France ne cessa jamais ses intrigues en Allemagne et mit tout en œuvre pour y créer un parti hostile à l'Empereur, que ses propositions furent accueillies avec empressement par l'électeur, qu'une alliance offensive contre Charles-Quint allait être conclue, lorsque la blessure reçue par Maurice sur le champ de Sievershausen mit fin aux négociations. A Maurice succéda dans l'électorat de Saxe son frère Auguste. Dans un second chapitre, M. T. nous raconte les rapports du nouvel électeur avec Henri II, de 1553 à 1557. Ils furent assez insignifiants; la France cherche à attirer Auguste dans son parti; mais celui-ci, très hésitant, se tient sur une prudente réserve; quand Henri lui propose de poser sa candidature

à la couronne impériale, il décline nettement cet honneur. Un peu plus tard, quand au mois d'août 1557, notre pays, eut subi le revers de Saint-Quentin, il refuse d'intervenir entre les deux belligérants, comme l'aurait voulu le landgrave Philippe de Hesse. Ici s'arrête d'une façon très brusque le récit de M. T. L'auteur néglige de nous exposer les relations hostiles qui suivirent, lorsque la France se rapprocha de la branche ernestine.

M. Treffiz a étudié son sujet avec conscience; il connaît tous les documents imprimés ou manuscrits qui s'y rapportent. Quelques-uns des faits qu'il expose présentent de l'intérêt. Mais sa narration est sans cesse interrompue par l'analyse de longues pièces diplomatiques; on ne la lit pas sans éprouver de la fatigue; au milieu de ces tout petits incidents sur lesquels il appuie, on perd souvent de vue l'objet principal des négociations.

Ch. Pfister.

---

471. — **Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles**, abbé et seigneur de Branthôme. Discours sur les duels, t. viii. Bibl. elz. Paris, ap. Plon et Nourrit. Prix : 6 fr.

Le duel de nos jours n'est plus, Dieu merci, qu'une plaisanterie. C'est un voyage aux frontières de Belgique ou une excursion aux environs de Paris qui se termine le plus souvent par un échange de deux balles, lesquelles ont bien soin de s'égarer loin du but et ne sont dangereuses que pour les curieux. A l'épée, il passe pour avoir été terrible, et tous les journaux en parlent, si l'un des duellistes a reçu à la main ou au bras une légère éraflure. C'est alors que le blessé, le bras en écharpe, se promène fièrement le soir sur les boulevards, et entend, sans sourciller, les félicitations un peu ironiques de ses amis qui le complimentent de sa bravoure. Au xvi[e] siècle, le duel était une affaire plus sérieuse : il était rare, comme le dit Branthôme, que l'un des combattants n'en sortit point « estropié de bras et de jambes »; autant lui valait être « assommé », ce qui, du reste, arrivait fréquemment. Un exemple entre cent autres : M. de Bayard, le fameux chevalier, a un duel avec don Alonzo; il enfonce son estoc de quatre doigts dans la gorge de son adversaire, au point qu'il ne le peut retirer. « Don Alonzo se sentant frappé à mort, laissa son estoc et saisit au corps M. de Bayard qui le prit aussi comme par maniere de luicte, et se pourmenarent si bien que tous deux tombarent a terre l'un pres de l'autre. Mais M. de Bayard, diligent et soudain, prit son poignard et le mit dans les nazeaux de son ennemy en luy escriant : Rendez vous, seigneur Alonzo, ou vous estes mort. Mais il n'avoit garde de parler, car il estoit desja trespassé. » C'est toujours sans s'émouvoir et avec je ne sais quelle gaieté d'expressions que Branthôme raconte ces atrocités. Tuer son ennemi était, selon les Espagnols et les Italiens, « gens froids et advisez » une bonne affaire : on s'assurait ainsi

qu'il ne reviendrait plus à la charge. Les Français étaient plus généreux, partant plus imprudents. Ainsi Matas, un vieux routier d'armes, se bat avec le jeune Achon, neveu du maréchal de Saint-André. Il lui fait voler l'espée hors des mains, s'amuse à le plaisanter, et lui tourne le dos pour remonter à cheval. L'autre ramasse son épée, et la passe au travers du corps de Matas qui ne s'y attendait guère. Branthôme, qui ne sait pas s'indigner, tire simplement cette conclusion de cet *assassinat*, que l'on a tort de pardonner à son ennemi quand on le tient à sa merci, et cet exemple, ajoute-t-il, doit servir d'avertissement à plusieurs. Pour une question de préséance, pour un mot lâché, pour un geste, un rien, on s'envoyait des cartels, et il arriva maintes fois que les témoins ou parrains des duellistes se prenaient aussi de querelle « par gaieté de cœur, plus par envie de mener les mains que par grandes inimitiez qu'ils eussent ensemble ». Quand ils voyaient croiser le fer, qu'ils entendaient le cliquetis des épées, ils avaient honte de rester simples spectateurs : un afflux de sang leur montait à la tête, et comme des bêtes farouches, ils se lançaient les uns sur les autres, en sorte que le duel devenait une mêlée générale. Malheur à qui essayait de s'interposer au milieu de ces bretteurs! Ils se réunissaient tout d'un coup contre « le séparant », et l'expédiaient sans merci, « n'estant rien si fascheux, dit Branthôme, à un vaillant et brave homme, que quand on luy rompt son coup et son desseing d'armes. » Une copieuse saignée était seule capable de détendre les muscles de ces furieux.

Des anecdotes, parfois très plaisantes, égaient cette longue enfilade de duels meurtriers. Nous citerons seulement celle-ci : Pedro Tamayo, cavalier castillan, en garnison à Gaëte, achète un jour à un paysan un panier de pêches. Survient un gentilhomme aragonais nommé Lunel qui prend, sans cérémonie, la plus belle du panier. L'acheteur se fâche; l'autre, après lui avoir fait inutilement des excuses, met l'épée à la main pour le charger. Mais Tamayo, sachant qu'il avait affaire à un rude joûteur, s'esquive, passe en Espagne, et se fait homme d'Église. C'était le seul moyen d'échapper à la poursuite de Lunel qui plantait et affichait partout des cartels en Italie et en Espagne « avec de grands dangers et de grands cousts. » Tamayo, au fond d'un monastère, riait et s'amusait d'avoir fait dépenser à Lunel tant d'argent, et de vivre désormais à l'abri des coups d'épée et d'estocade. Rien n'arrêtait les duellistes qu'un peu la crainte de l'excommunication. C'est sous cette peine que le Concile de Trente avait interdit les combats singuliers en pays catholique, mais restaient les terres protestantes où l'on était sûr de ne pas être inquiété. En France, cette manie du duel désola le XVI[e] siècle et le commencement du XVII[e] : quatre mille gentilshommes, sous Henri IV, furent tués dans ces jeux sanglants. Il était temps que parût l'édit de 1626, soutenu par la main de fer de Richelieu.

A. Delboulle.

---

472. — **La Muse normande de David Ferrand,** publiée d'après les livrets originaux, 1625-1653, et l'Inventaire général de 1655, avec introduction, notes et glossaire, par A. Héron. Rouen, imprimerie Espérance Cagniard, 1891. Tome I. Pet. in-4 de cxx et xvii pp. 1 f., 263 pp. et 2 ff. (Société rouennaise de bibliophiles.)

M. Héron, qui s'est fait connaître par plusieurs publications normandes d'un réel intérêt, vient d'acquérir de nouveaux titres à l'estime des philologues en entreprenant de réimprimer *La Muse normande* de David Ferrand. Le titre de ce curieux recueil est familier à tous les bibliophiles; mais peu l'ont vu, et moins encore ont été à même de l'étudier. Il a fallu à M. H. une remarquable persévérance pour rechercher dans les dépôts publics ou chez les amateurs les divers essais du poète-imprimeur rouennais, pour les collationner et pour en établir un texte lisible. Le système suivi par la société qui a fait les frais de l'édition exclut malheureusement les notes et les corrections au bas des pages, en un mot l'appareil ordinaire des travaux modernes d'érudition. M. H. ne s'est pas laissé arrêter par cet obstacle. Il a donné dans une introduction très développée tous les renseignements qu'il a pu se procurer sur David Ferrand, et il y a joint une précieuse bibliographie des éditions partielles ou collectives de *La Muse normande*, ainsi qu'une étude sur le langage « purinique ». Il nous donne ensuite le texte des six premiers livres du recueil (lequel en compte en tout vingt-huit), puis les variantes des diverses éditions et les notes. La publication n'aura toute sa valeur que quand elle sera complète et que nous aurons en mains le glossaire de la langue parlée par les drapiers rouennais. Ce glossaire exigera un travail considérable, que M. H. semble parfaitement préparé pour mener à bonne fin. Dès aujourd'hui le lecteur peut se faire une idée du jargon écrit par Ferrand; mais bien des mots lui paraîtront obscurs ou même inintelligibles.

Les notes qui terminent le volume ne se rapportent naturellement qu'aux six premiers livres; elles sont pour la plupart excellentes. Voici quelques observations que nous avons faites au courant de notre lecture :

P. 191. — Le sieur des Viettes s'appelait en réalité Pierre Beaunis; Nizebeau n'était qu'un anagramme. Beaunis s'intitulait bravement « historiographe du roy ». On peut supposer avec vraisemblance qu'il avait reçu ce titre à une époque où Henri IV ne le ménagerait pas. Outre les ouvrages cités par M. H., on a de ce singulier personnage : *Le Hola des gens de guerre, faict par le messager de la paix*, 1614[1], et *Le Cahier royal*, 1618[2].

P. 228, note sur la p. 89. — En qualifiant de « chansons » les Psaumes traduits par Marot, le poète qui signe P. M. ne fait que reproduire une

1. Biblioth. Rothschild (fonds Pécard). — Cf. Lelong, II, n° 20184.
2. Lelong, II, n° 27564.

expression dénigrante mise à la mode par les catholiques dès le xvi[e] siècle. On connaît la satire d'Artus Désiré, plusieurs fois réimprimée: *Le Contre-Poison des cinquante-deux chansons de Clement Marot, faulsement intitulées par lui Psalmes de David* (Paris, 1560, in-8°) [1].

P. 233, note sur la p. 98, v. 7. — Il semble que dans ce passage le mot *bigorne* ait simplement le sens de « diable », être cornu.

P. 247, note sur la p. 146, v. 14. — A propos des « bastards de Caux », il est intéressant de rappeler la farce rouennaise que nous a conservée le célèbre manuscrit du duc de La Vallière [2].

P. 249, note sur la p. 150. — La mode des bottes fait encore le sujet d'une pièce facétieuse décrite au Catalogue Rothschild [3] : *Procez nouvellement intenté entre messieurs les savatiers savatans de la ville et faux-bourg de Paris et les courtissans* (sic) *de la Necessité* (Paris, 1634, in-8).

Quelques-unes des productions de David Ferrand ont échappé aux recherches faites autrefois par M. Frédéric Baudry et à celles de M. Héron; souhaitons que l'annonce de la présente publication fasse retrouver les pièces qui manquent encore à la collection. Il nous paraît également désirable que M. Héron réimprime les suites de *La Muse normande* qu'il décrit lui-même. Nous aurons ainsi un parnasse « purinique » bien complet, et le glossaire ne pourra que gagner en intérêt.

Émile Picot.

---

473. — R. Koser. **Kœnig Friedrich der Grosse.** 1[er] Band. Stuttgart (Cotta) 1890, gr. in-8.

M. Koser poursuit le cours de ses études sur le grand Frédéric dans la collection de M. de Zwiedineck-Südenhorst, intitulée *Bibliothèque d'Histoire allemande*. Disons tout de suite que cette Bibliothèque gagnerait à être imprimée dans un autre format. Il est déjà incommode de manier les livres brochés allemands, peu ou pas cousus; il ne faut pas encore en compliquer l'usage par l'emploi d'un volume à la fois trop mince, trop long et trop large pour être tenu en main. De plus, avec une désinvolture toute germanique, M. K. dédaigne certaines recherches de forme propres à faciliter la tâche du lecteur. Ainsi l'absence de table des matières; ainsi l'absence de toute indication de sources. On le réserve peut-être pour un autre volume : cela ne simplifiera pas les recherches. Pour le moment, le lecteur en est réduit aux suppositions. M. K. a sans doute recouru aux archives prussiennes, publiées et inédites, ainsi qu'aux meilleurs écrivains allemands, anglais et français. Mais je ne vois pas

---

1. Voy. Brunet, II, 629.

2. *Recueil de farces, moralités et sermons joyeux, publié par Leroux de Lincy et Francisque Michel*, III, n° 7.

3. II, n° 1808.

de renseignement qui paraisse tiré du ministère des Affaires étrangères de la France, alors alliée de la Prusse. L'auteur semble s'en référer pour cela aux livres de M. de Broglie.

L'absence de notes bibliographiques autorise ces conjectures, d'autant que l'on ne trouve pas que M. K. apporte, après MM. Carlyle, Droysen, ou Oncken, par exemple, beaucoup de faits nouveaux. Sa manière consiste surtout à donner des citations de la correspondance du grand Frédéric, souvent traduites du français en allemand Je me plais à reconnaître qu'il le fait avec tact et mesure; la lecture n'en est point alourdie; elle y gagne, au contraire. Le livre intéresse et paraît fait avec une conscience toute scientifique. Tel tableau est bien présenté, ainsi la situation de la Prusse et de l'Autriche à l'avènement de Frédéric II et de Marie-Thérèse, et celle de l'Empire à l'avènement de Charles VII. Mais l'état général de l'Europe, où la rivalité maritime anglo-française remplace la guerre continentale de France et d'Autriche, est négligé. Les revendications prussiennes sur les duchés silésiens sont clairement déduites; mais l'auteur passe légèrement sur le *revers* de Frédéric I^er^.

Ce livre concerne donc la première partie du règne de Frédéric II que remplissent les guerres de Silésie. L'auteur reste placé au point de vue exactement prussien. Lorsque Frédéric s'enfuit du champ de bataille de Mollwitz, piteuse entrée en campagne dont le grand homme a ri lui-même, ce fait est présenté comme le résultat d'une sorte de conseil de guerre tenu froidement dans la débâcle sous la présidence du maréchal de Schwérin. Schwérin voulait donc se réserver les lauriers de la victoire? Quand Frédéric, allié de Louis XV pendant toute cette période, le trahit à Kleinschnellendorf d'abord, abandonne l'Autriche ensuite et de nouveau la France en 1742, à Breslau, M. K. s'en rapporte aux arguments du roi de Prusse qui, comme on sait, énuméra les cas où il est permis de fausser sa foi. Pardon, l'auteur reproche à la convention de Kleinschnellendorf d'être une faute politique; mais la morale n'y a que faire. Je croyais qu'un historien devait être un peu moraliste. J'estime même que la figure de Frédéric ressort bien plus vivante quand on n'en dissimule pas les ombres. C'est le diminuer que de faire du philosophe de Sans-Souci un personnage officiel, impeccable. Il y a de plus un contraste marqué entre la période silésienne et la guerre de Sept ans où le roi de Prusse se relève à nos yeux par sa grandeur d'âme. Mais, pour que l'on constate le relèvement, il convient d'indiquer d'abord les défaillances.

M. K. ne regarde pas si loin. Il s'en tient aux campagnes de Silésie, destinées à prouver l'habileté militaire et politique du conquérant. Il consent toutefois à les comparer entre elles : tandis que la diplomatie et la stratégie sont de pures improvisations dans la première de ces guerres, elles témoignent, dans la seconde seulement, d'un génie supérieur. Cette conquête de la Silésie établit bien, comme le fait l'auteur, le dualisme allemand; mais il est excessif d'y voir indiquée déjà la solution en

faveur de la Prusse. Après ces réserves d'ordre général et sans nous arrêter aux critiques, nous n'en saluerons pas moins chez M. Koser un auteur précis dans la forme comme dans le fond, utile et intéressant à lire; nous l'admirerions davantage s'il voulait étudier son héros avec toute l'indépendance d'un historien [1].

Francis Decrue.

---

474. — Lucien Perey. **Le duc de Nivernais.** Paris, Calmann-Lévy. 2 vol. in-8. 1890-1891. Prix : fr. 15.

Le roman tombe. Un genre nouveau le remplacera où, sans combinaison de banales intrigues, l'étude de l'homme, de la société, de la nature sera fondée sur des documents d'une authenticité plus précise. Le public s'attache à certains ouvrages qui conduisent à ce genre, et dont plusieurs sont de l'histoire. Tels les livres de Lucien Perey sur le xviiie siècle, dont la vie politique et sociale est plus mêlée qu'aucune autre à la philosophie et à la littérature. On sait que notre auteur, en puisant même dans les archives de famille, a la main heureuse pour en faire sortir tout vivants les types de la société du siècle passé.

Plus que Galiani, Mme d'Épinay ou la princesse de Ligne, le duc de Nivernais est un personnage historique, et, à ce titre, la *Revue critique* ne saurait le passer sous silence. Petit neveu de Mazarin, pair de France investi du dernier grand duché féodal, Nivernais n'avait pas seulement rang à la Cour et au Parlement, mais il jouissait des privilèges d'un souverain au petit pied. Comme pair, il fait opposition au parlement Maupeou; comme duc, il opère les plus libérales réformes dans sa province. Je ne parle pas ici de sa situation à l'Académie française et dans le monde, qui concerne surtout l'histoire littéraire. Mais, familier de Mme de Pompadour et beau-frère de Maurepas, il servit le roi à l'armée et dans la diplomatie. Il géra trois ambassades : à Rome, à Berlin et à Londres; il fut même ministre d'État à la veille de la Révolution.

Dans le premier volume, intitulé : *Un petit neveu de Mazarin,* son ambassade de Berlin forme le centre du récit. C'était à la veille de la guerre de Sept Ans. Ayant à choisir entre la France, qui lui offrait le Hanovre, et l'Angleterre qui, s'il l'acceptait, le menaçait de l'invasion russe, Frédéric se décida pour l'Angleterre, tant la Russie lui paraissait déjà redoutable! Cette volte-face obscure de la politique franco-prussienne de 1756 retire de nouveaux éclaircissements de la lecture du livre de L. Perey. Nivernais n'y paraît point dupe, ni Frédéric fourbe.

---

1. En fait de détail, que signifie le terme de *Roi-Connétable* donné à Frédéric II à la bataille de Hohenfriedberg? Quelle est cette maison de *Brabant* qui possède en 1742 les principautés de Cassel et de Darmstadt? Est-ce un surnom de la maison de Hesse? Ajoutons que l'ambassadeur de France se reconnaît mieux sous le nom de M. de La Chétardie que sous celui de *Marques Chetardie*, et l'ambassadeur de Prusse sous le nom de M. de Chambrier (au lieu de *Baron Le Chambrier*).

Dans le nouveau volume, *La Fin du* XVIIIe *siècle*, la vie de Nivernais se trouve racontée depuis l'année 1763 jusqu'à sa mort en 1798. Il est curieux de suivre l'existence de ce grand seigneur resté pendant la Terreur à Paris. Le libéralisme qu'il avait appliqué dans les réformes de son duché, la philosophie qu'il avait pratiquée toute sa vie lui permirent de se plier au nouvel état de choses. Après avoir perdu biens et honneurs, fils et *femmes* (il avait épousé en secondes noces Mme de Rochefort), le citoyen Mancini-Nivernais, emprisonné, menacé de mort, se rattache à la vie avec la force superbe de la vieillesse. A tant d'épreuves un homme de trente ans n'aurait pas résisté.

Dans un récit sans prétentions, relevé par la spirituelle correspondance des contemporains de Voltaire, l'histoire de Nivernais se déroule avec charme et sérénité. Les lecteurs de tout genre, même ceux de la *Revue critique*, gagneront à prendre connaissance de cet ouvrage, qui ne rentre pas uniquement dans *le genre gracieux*.

Francis DECRUE.

---

475. — **Laberinto amoroso.** Ein altspanisches Liederbuch. Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Karl VOLLMOELLER. Erlangen, Fr. Junge, 1891. 8°, x et 93 pp.

Le *laberinto amoroso* fait partie d'un groupe de collections de romances espagnoles qui n'appartiennent pas au genre populaire, et qui sont plutôt des œuvres d'art, par exemple, le *jardin de amadores*, *maravillas del parnasso*, *vergel de amores* (récemment retrouvé), et dont on connaît plus ou moins les auteurs. Il faut remercier M. Vollmoeller d'en publier une nouvelle édition, le *laberinto amoroso* étant un rarissimum bibliographique. Des soixante-seize pièces qu'il contient (vingt sept letrillas, quatre liras, deux redondillas et quarante-trois romances), quarante-deux ont été absolument inconnues jusqu'alors, les autres ne se trouvent que dans quelques vieilles éditions qui sont naturellement fort rares : ce qui justifie le sous-titre du titre, « sacados de los proprios originales ». L'arrangeur, le licenciado Juan de Chen, doit avoir fait un bon choix parmi les romances qu'il connaissait; car il parut encore une autre édition de son ouvrage. Du moins, on n'en connaît que deux éditions, celle de 1618, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque publique de Munich, et celle de 1638, qui est au British Museum depuis deux ans. Le texte que nous donne M. V. est un texte critique d'après ces deux éditions. Mais il ne s'est pas borné à réimprimer le texte seul; il y a joint une fort bonne introduction — un peu courte cependant —, trois index très utiles et, avant tout, d'excellentes notes explicatives, critiques et bibliographiques. Il est vrai que la rédaction de ces notes a retardé de plusieurs années la publication; mais, par leur profusion, elles rendent vraiment précieuse cette nouvelle édition du *laberinto amoroso*, et sans elles nous serions certainement embarrassés, en beaucoup de cas, de bien

expliquer le texte. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail, ni indiquer quelques corrections de peu d'importance. Espérons que M. Vollmoeller ne tardera pas à remplir la promesse qu'il a donnée, de publier encore deux autres trouvailles importantes de la littérature espagnole, la *tercera parte de la silva de varios romances* et le *fuero de Sobrarve*.

Georges STEFFENS.

---

476. — **Correspondance du marquis de Croix,** capitaine général des armées S. M. C., vice-roi du Mexique. 1737-1786. Nantes, Emile Grimaud. Paris, Calmann Lévy, 1891; in-4° de xi et 357 pp.

C'est à l'un des arrière-neveux du marquis de Croix que nous devons la publication de cette correspondance, conservée dans les archives de la famille et presque uniquement composée de lettres écrites par le marquis à son frère aîné. Dépouillées de tous leurs détails intimes, ces lettres ont pris la physionomie d'un journal, rédigé par un homme qui non seulement est bien informé des nouvelles politiques et militaires de l'Europe, mais qui, le plus souvent, ne fait que raconter, avec beaucoup de simplicité, ce qu'il a vu ou exécuté lui-même, de sorte qu'une partie de ses récits, en nous remettant en mémoire les événements contemporains, sert, pour ainsi dire, de cadre à ce qu'il y a d'inédit et d'intéressant dans le reste.

Les états de service du marquis ont été placés en tête du volume, et, d'un coup-d'œil, nous pouvons juger de l'importance des fonctions qui lui furent successivement confiées à la tête des armées ou dans le gouvernement de S. M. C. Brigadier de cavalerie en 1732, il fit la guerre en Italie avec le grade de maréchal de camp, puis de lieutenant général. En 1751, il fut envoyé comme gouverneur à Ceuta, puis, en 1754, en Andalousie, et, l'année suivante, en Galice. Enfin, le 20 décembre 1765, il fut nommé vice-roi du Mexique, par une distinction d'autant plus honorable qu'il était Flamand d'origine, et que, jamais avant lui, on n'avait confié de vice-royauté aux Indes occidentales qu'à des Espagnols de naissance. Lorsque le marquis mourut, en 1786, il était capitaine général des armées de S. M. C., grand cordon de Charles III et capitaine général du royaume de Valence.

L'éditeur de la correspondance l'a divisée en trois parties. La première, de 1737 à 1748, contient quelques détails sur la guerre d'Italie et sur les opérations combinées des Espagnols et des Français en Provence et du côté de Gênes, de 1746 à 1748. Dans la seconde partie sont comprises les lettres de la période de 1749 à 1766, pendant laquelle le marquis gouverna successivement Ceuta, l'Andalousie et la Galice. La lutte de l'Autriche et de la France contre la Prusse est suivie de très près par le marquis, et d'autres lettres, écrites d'Allemagne, viennent s'ajouter à ses propres lettres et les complètent par le récit de quelques épisodes. On trouve aussi dans la correspondance de cette

époque des détails sur les rigueurs qu'amena la tentative d'assassinat dirigée en 1758 contre le roi D. José, et à la suite de laquelle les jésuites furent expulsés du Portugal. Enfin, par sa position même de gouverneur de la Galice, le marquis se trouve parfaitement renseigné sur les opérations des Espagnols, lors de leur campagne de 1762 contre les Portugais.

La dernière partie est formée par le récit du voyage de Cadiz à la Vera-Cruz et par les lettres écrites pendant la vice-royauté de M. de Croix. Cette partie, complétée par diverses notes biographiques, par des extraits historiques, et surtout par les instructions que laissa le marquis à son successeur au Mexique, est certainement, et de beaucoup, la plus curieuse. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, le marquis fit preuve d'une activité et d'une probité qui étonnèrent ses administrés, peu accoutumés à se voir gouvernés par des gens absolument intègres. Le commandeur de Croix, qui fut plus tard gouverneur du Mexique septentrional et vice-roi du Pérou, avait accompagné son oncle; il montra les mêmes qualités que lui, le seconda de tout son pouvoir, et, grâce à eux et au *veedor general*, on évita au trésor de S. M. C. des pertes considérables. Le tableau de l'état du pays, des réformes opérées ou désirées, de l'organisation du gouvernement de la vice-royauté, tel qu'il nous est présenté par la correspondance et les instructions, est d'un très sérieux intérêt. Du reste, malgré les coupures et les intervalles assez grands entre les lettres, le volume se lit facilement et même avec agrément.

Les notes qui ont été jointes aux lettres n'ont évidemment d'autre prétention que de donner quelques brefs renseignements historiques ou biographiques. Elles sont courtes et peu nombreuses, et même on pourrait trouver qu'elles sont parfois trop rares. Ce dont il faut féliciter M. le marquis de Croix, c'est d'avoir fait suivre la correspondance de son arrière-grand-oncle de deux tables très complètes des noms des personnes et des localités citées au cours de l'ouvrage. Ce n'est que de cette façon que l'on rend utile une publication de documents [1].

Le volume, édité avec soin dans le format in-4°, est orné de deux portraits à l'eau-forte du marquis de Croix et de son neveu, le chevalier de Croix, commandeur de l'Ordre teutonique et vice-roi du Pérou en 1784.

H. Léonardon.

1. Signalons à l'éditeur quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres. Il faut écrire le marquis de *Ensenada*, tel que ce nom se trouve orthographié, — par hasard peut-être? — p. 112, et non *Enseñada* (p. 114 et 190, et table). Au lieu de marquis de *los Balbales*, il faut lire de *los Balbases*. Enfin, p. 151, on a transcrit D. Ventura de *Cordona*, là où il y avait évidemment *Cordoua*, c'est-à-dire *Cordova*, ce qui revient au même que Córdoba. La Fuente, dans son *Historia eclesiastica*, signale ce chanoine: D. Ventura de Córdoba Espinola y la Cerda, qui devint patriarche des Indes et fut promu cardinal par Benoît XIV. — La faute : *Il* golfo de las Damas, p. 193, pour *El* golfo, ne peut être qu'une erreur typographique.

477. — **L'histoire dans l'enseignement primaire**, par Alfred Pizard, Inspecteur de l'Académie de Paris. Paris, Delagrave. In-8, 1891, 222 p.

Dans le premier chapitre de cet ouvrage, M. l'inspecteur primaire Pizard n'a pas de peine à démontrer que, de 1789 à 1833, on n'enseignait que peu ou point l'histoire dans les écoles, et je suis de son avis. Aux siècles antérieurs à cette époque, on n'avait point pensé non plus, que je sache, à tracer un programme spécial de cet enseignement pour des bambins de sept à dix ans. Nos pères n'étudiaient pas l'histoire; ils la faisaient, ce qui valait mieux. S'ensuit-il cependant que, jusqu'à ce jour, tous les Français aient vécu et soient morts dans l'ignorance du genre humain, comme dit Bossuet, parce qu'un magister, avec l'aide de l'imagerie scolaire, ne le leur avait point enseigné dès leur enfance? Je n'en crois rien, et la preuve, c'est que notre pays a été plus fécond que tout autre en historiens, chroniqueurs, mémorialistes. Auraient-ils écrit, s'ils n'avaient pas eu l'espoir d'avoir des lecteurs? Et je ne parle pas de ces nombreux traducteurs qui aux XIIIe et XIVe siècles traduisent en français les historiens de l'antiquité : ceux-là aussi comptaient être lus. Je ne nie pas, qu'on le remarque bien, l'utilité de l'enseignement de l'histoire; ce qui me semble douteux, c'est son efficacité sur de très jeunes enfants. L'expérience ne suffit pas, il faut encore de l'instruction, et beaucoup d'instruction, pour se mettre à leur niveau. Il y a des faits à négliger, d'autres sur lesquels il faut insister plus longuement, quelques-uns qu'il faut taire en vertu du précepte *maxima debetur puero reverentia* : or, les maîtres d'école d'aujourd'hui, comme ceux d'il y a trente ou quarante ans, sont trop ignorants, j'entends en histoire, pour être capables de faire ce choix délicat. Il y en a pourtant qui font des miracles, mais c'est le très petit nombre, et M. P. en est au désespoir. Pour se consoler et donner un exemple aux autres, il cite à la fin de son livre une leçon, qu'il qualifie simplement de *merveilleuse*, faite en présence de M. Lavisse sur le régime féodal par un *instituteur d'élite*, et recueillie depuis par son *extraordinaire* auditeur, publiée en outre dans les grandes Revues. Je ne sais si M. Lavisse sera satisfait de cette épithète *extraordinaire* que lui applique bon gré mal gré M. Pizard; ce que je sais bien, c'est que je ne trouve pas du tout cette leçon *merveilleuse*. Il ne faut pas avoir l'esprit critique pour s'en contenter. Raconter à des enfants que les anciens rois ont été utiles à la France, qu'ils ont fait du mal dans la suite, mais qu'ils ont commencé par faire du bien; leur faire croire que dans ce temps-là tous les paysans ne travaillaient que pour les seigneurs, ce n'est pas là de l'histoire sérieuse. Si ce magister avait lu autre chose que des manuels, il aurait appris que les temps modernes, ainsi que le dit Littré, « dans leur ignorance et leurs préjugés, ont frappé d'un oubli méprisant et d'une réprobation haineuse l'ère de la féodalité florissante » ; il aurait su que ce régime a été favorable à notre développement national, à notre puissance et à notre fortune, et que la France de ce temps-là « loin d'être dégradée, avait un grand renom dans le

monde occidental ». L'ignorance du maître d'école est excusable, celle de M. l'inspecteur Pizard l'est moins.

A. DELBOULLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 15e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* a paru à la librairie Hachette. On y remarque, entre autres articles, *Elephant* (S. Reinach), *Eleusina* (Lenormant et Pottier), *Elogium* (Lafaye), *Emissarium* (de La Blanchère), *Emphyteusis* (Baudry), *Ephebi* (P. Girard), *Ephesis*, *Ephetai*, *Ephorio*, *Epikleros* (Lécrivain), *Epimeletai* (Glotz), etc.

— La librairie militaire F. Dubois (18, rue des Grands Augustins), publie une « petite bibliothèque d'art et d'histoire militaires ». Le deuxième volume vient de paraître. Il a pour titre *Maximes, instructions et conseils pour la cavalerie, tirés des grands généraux et des meilleurs écrivains militaires* (petit in-8º de 140 p. 2 fr.). L'auteur, M. Gustave MARCHAL, à qui l'on doit déjà deux volumes sur la guerre de Crimée et le drame de Metz, a divisé son petit livre en dix chapitres : I. Recrutement et instruction; II. Questions d'organisation; III. Des différentes espèces de cavalerie; IV. Armement, équipement, habillement; V. Le commandement; VI. Marches; VII. Services de sûreté et d'exploration; VIII. Raids et surprises; IX. Cavalerie contre cavalerie; X. La cavalerie sur le champ de la bataille. Le recueil se lit avec intérêt et a été composé avec goût; on a mis surtout à contribution de Brack, Morand, Nolan, etc. P. 35, dans la citation d'Andlau, on ne sait à qui se rapporte *il*; — p. 58, lire *Armee* et non « Armée »; — p. 65, quoi qu'aie dit Napoléon, Stengel (et non *Steingel*), n'était pas Alsacien; il était sujet palatin et originaire de Neustadt.

— M. l'abbé RABIET, professeur de philologie romane en Suisse et ancien doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Fribourg, vient de mourir à la Bourboule à l'âge de trente-trois ans. Il avait été à Fribourg en Brisgau l'élève de Paul, de Neumann et de Brugmann. Il avait suivi ensuite, à la Sorbonne et à l'École des hautes études, les leçons d'Arsène Darmesteter, de MM. G. Paris, Muret et Gilliéron. Sous l'influence de ce dernier maître et de M. l'abbé Rousselot il s'était donné tout entier à l'étude des parlers vivants et avait collaboré dès l'origine à la *Revue des patois gallo-romans*. Il y a donné un travail sur le *Patois de Bourberain (Côte-d'Or)*, son pays d'origine. Cette monographie est un modèle de précision, d'analyse délicate et de méthode; elle a été très remarquée à l'étranger (cf. notamment la partie consacrée par M. Morf aux articles de Rabiet dans son compte rendu de la *Revue des patois gallo-romans*, *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1er janvier 1889). C'est dans le même esprit qu'il avait accepté de traduire la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke; cet ouvrage s'annonçait, en effet, comme fondé surtout sur l'observation des dialectes locaux. Mieux que personne peut-être, il se rendait compte des difficultés inhérentes à une pareille synthèse, peut-être prématurée. On peut dire qu'il a essayé de porter remède à certains défauts extérieurs de l'original, en soignant la bibliographie; en traduisant, soit en tête du volume soit dans le texte, les références algébriques à des brochures inconnues; en habillant partout d'un français clair et précis la pensée nébuleuse de l'auteur allemand. On reconnaît dans ces soins sa délicatesse de goût et ce sens esthétique qui l'avait attiré un moment vers l'archéologie. Pendant longtemps il avait

songé à un travail sur le culte de Diane et avait accumulé dans ce but les dessins et les photographies. Il ne reste de lui dans cet ordre d'études qu'un court article sur les *Inscriptions de Cadenet (Vaucluse)*, inséré en 1888 dans le t. XLVIII des *Mémoires* de la Société des Antiquaires de France. On y retrouve à la fois les connaissances spéciales de l'épigraphiste puisées aux conférences de M. Héron de Villefosse et la formation philologique et paléographique due aux leçons de MM. Louis Havet et Chatelain. Cette excursion sur le domaine de l'antiquité classique ne lui a pas été inutile; mais il en aurait surtout tiré grand profit dans ses travaux futurs, en abordant des sources d'information fermées aux purs romanistes et en apportant dans des études spéciales une largeur de vues due aux connaissances les plus diverses. Sa destinée ne le lui a pas permis. Il laisse quelques notes, non rédigées, en vue de ses cours de l'Université (Grammaire du vieux français, Explication de fragments de la Chanson de Roland et de la Chrestomatie de Bartsch) et des matériaux en grand nombre sur les parlers du pays de la Gruyère et des environs de Dijon. Il laisse surtout à tous ceux qui l'ont connu le souvenir de l'amabilité accueillante, de l'intelligence large, de la curiosité sans cesse éveillée qui donnaient tant de charme à son amitié.

ALLEMAGNE. — M. Carl von Jan, professeur au lycée de Strasbourg, vient de publier la seconde partie de son travail sur le musicographe Bacchius l'ancien *(Die Eisagoge des Bacchius Erklærung)* comme supplément au programme de l'année scolaire 1890-1891. La *Revue critique* (9 février 1891, p. 107) a parlé avantageusement de la première partie, contenant le texte revu sur de nouveaux manuscrits et accompagné d'une traduction allemande et d'une annotation paléographique. M. von Jan publie aujourd'hui un bon et minutieux commentaire, d'où il ressort que le texte de Bacchius, même après les améliorations qu'il y apporte, renferme encore de nombreux passages qui demandent une nouvelle étude, et quelques-uns qui probablement resteront à tout jamais inexplicables.

La librairie Teubner, de Leipzig, annonce pour paraître très prochainement: 1° *Wissenschaftliche lateinische Grammatik*, von G. Landgraf, J.-H. Schmalz, Fr. Stolz und C. Wagener (en quatre volumes); 2° *C. Sallusti Crispi historiarum reliquiæ*, p. p. Bert. Maurenbrecher (2 parties, la première contenant les *Prolegomena*, la seconde, les *Fragmenta)*; 3° l'*Électre* de Sophocle, p. p. Th. Plüss; 4° *Die Kulte und Mythen Arcadiens*, par Walter Immerwahr (en deux volumes, dont le premier est consacré aux cultes); 5° *Chronik des Johannes Skylitzes 911-1079, Johannis Scylitzae historiarum compendium*, p. p. H. Seger.

— La librairie Gœschen de Stuttgart, annonce pareillement la publication de la *Correspondance* de Ed. Mœrike et de Théod. Storm, par M. J. Baechtold et une deuxième édition des *Ansichten* de Grillparzer sur la littérature, le théâtre et la vie d'après ses entretiens avec Adolphe Foglar.

— M. Carl Stejskal a publié un *Repertorium* des quarante premières années de la *Zeitschrift für die œsterreichischen Gymnasien* des années 1850-1889 (à Vienne, chez Gerold, 8 mark).

— MM. Rudolf Henning et Julius Hoffory éditent à la librairie Mayer et Müller, de Berlin, les *Acta Germanica*, organe pour la philologie allemande, qui comptent déjà deux volumes en plusieurs fascicules. 1er volume: I. *Untersuchungen zur Lokasenna*, par M. Hirschfeld (2 mark 50); II. *Der Ljothahattr, eine metrische Untersuchung*, par M. A. Heusler (2 mark 50); III. *Der Bauer im deutschen Liede, 32 Lieder des XV-XIX Jahrhunderts (mit Musikbeilage)*, par Joh. Bolte (4 mark); *Die altnordische Sprache im Dienste des Christentums*, par B. Kahle; IV. *Die Prosa* (4 mark). 2e volume: I. *Die Ræthsel des Exeterbuches und ihr Verfasser*, par M. G.

Herzfeld (2 mark 50); II. *Geschichte der deutschen Dorfpoesie im XIX Jahrhundert I, Leben und Dichten Neidharts von Reuenthal*, par Alb. Bielschowsky (9 mark 50); II. *Studien zu Hans Sachs, I. Hans Sachs und die Heldensage*, par Carl Drescher (3 mark).

— La même librairie Mayer et Müller publie une collection de manuels de philologie germanique ou *Lehrbücher der germanischen Philologie*. Le premier volume qui est une mythologie germanique *(Germanische Mythologie*. In-8°, 354 p., 5 mark) et qui a pour auteur M. Elard Hugo Meyer, vient de paraître. Il sera suivi d'autres volumes du même format qui auront trait aux antiquités germaniques, à la grammaire, à la métrique aussi bien qu'à l'encyclopédie et à la méthodologie de la mythologie germanique.

— M. Otto Schroeder a publié à la librairie Walther et Apolant de Berlin une deuxième édition de son ingénieux et intéressant travail *Vom papiernen Stil*. Nous avons comparé cette édition à la première; elle compte neuf pages de plus, et l'on y remarquera, entre autres nouveautés, les observations sur *ein* (p. 16), sur les mots étrangers (p. 18), sur l'expression *Euer Majestæt* qu'un prince allemand devrait remplacer par *Ihr* (p. 22), sur la place de *sich* devant le verbe (p. 25), sur l'emploi de *welcher* (p. 31), sur l'allitération wagnérienne (p. 41). En outre M. Schroeder a tantôt supprimé, tantôt ajouté quelques exemples. Il imprime les vers en petits caractères. Il écrit *dennoch* au lieu de *nichts desto weniger* qu'il trouve sans doute trop lourd (p. 59). A-t-il raison de dire « die Spindel, damit die Gœttin *wirkte*» ? Il semble que *spinnen* vaudrait mieux que *wirken* (p. 38).

— La collection des *Quellen und Forschungen zur Cultur = und Sprachgeschichte der germanischen Vœlker*, que publie la librairie Trübner, de Strasbourg, compte maintenant soixante-huit fascicules. Voici les plus récents : LIX. *Ueber die Sprache der Wandalen, ein Beitrag zur germanischen Namen-und Dialectforschung*, par Ferdinand Wrede, (3 mark); LX *Die Poetik Gottscheds und der Schweizer*, par Fr. Servaes. (3 mark 50); LXI. *Der Vers in Shakspeares Dramen* par Goswin Kœnig, (3 mark 50); LXII. *Beowulf, Untersuchungen*, par Bernhard Ten Brink. (6 mark); LXIII. *Geschichte der Ablaute der starken Zeitwœrter innerhalb des Südenglischen*, par Karl D. Bülbring; (3 mark 50) LXIV. *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im altenglischen*, par Alois Pogatscher; (5 mark); LXV. *Neue Fragmente des Gedichts van den vos Reinaerde und das Bruchstück van Bere Wisselauwe* par Ernst Martin (2 mark); LXVI. *Caspar Scheidt, der Lehrer Fischarts, Studien zur Geschichte der Grobianischen Literatur in Deutschland* par Ad. Hauffen, (3 mark); LXIII. *Ulrichs von Hutten deutsche Schriften, Untersuchungen mit einer Nachlese zu Huttens Werken* par Siegfr. Szamatolski (4 mark); LXVIII. *Ueber die Sprache der Ostgoten in Italien*, par Ferd. Wrede (4 mark.) Vont paraître : LXIX. *Prothèse und Aphaerese des H im Althochdeutschen*, par H. Garke; LXX. *Isidor, Kritischer Text mit photolithographischem Facsimile* p. p. Georg. A. Hench.

— La librairie Trübner commence également une autre collection : les *Alsatiche Studien*. Le 1er fascicule qui vient de paraître, a pour auteur M. Hans Lienhart et a pour titre *Laut-und Flexionslehre der Mundart des mittleren Zornthales im Elsass*.

— A la même librairie M. Hermann Büttner fait paraître des études sur le Roman de Renart et le Reinhart Fuchs; premier fascicule : *Die Ueberlieferung des Roman de Renart und die Handschrift O* (in-8°, 229 p., 5 mark) ; second fascicule : *Der Reinhart Fuchs und seine Quelle* (in-8°, 123 p., 2 mark 50).

— Va paraître en même temps chez Trübner la seconde moitié du deuxième volume de la *Geschichte der englischen Literatur*, de M. Bernhard Ten Brink; on sait que l'ouvrage entier se composera de quatre volumes; le premier va jusqu'à Wiclif; le second, jusqu'à l'avènement d'Élisabeth.

— C'est aussi à la librairie Trübner, et non plus chez le libraire berlinois Oppenheim, qu'on trouvera désormais le *Lord Byron* de Karl Elze (3e édit. vi et 516 p., 9 mark), le *William Dunbar* de M. J. Schipper (xviii et 412 p., 7 mark), le *Coleridge* de M. Brandl (xii et 437 p., 7 mark), le *Holberg* de M. Brandes (vi et 254 p., 4 mark 50), les sept volumes de Karl Hillebrand, *Zeiten, Voelker und Menschen* (chaque volume 4 mark), les *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde* de M. Meyer (viii et 412 p., 7 mark); les essais de H. Schuchardt, *Romanisches und Keltisches* (viii et 438 p., 7 mark 50); etc.

— La même librairie annonce en outre, pour paraître prochainement, le quatrième et le cinquième volumes, par M. A. von Düring, de la traduction allemande des œuvres de Chaucer.

GRÈCE. — On nous écrit d'Athènes : Parmi les nouvelles publications, nous signalons aux lecteurs de la *Revue critique* les suivants : Κριτικαὶ καὶ ἑρμηνευτικαὶ παρατηρήσεις, par J. Zakas, deuxième partie, *Sophocle*. La première partie, *Eschyle*, a été l'objet d'un article de la *Revue*.

— La traduction grecque de la *Mythologie* de M. P. Decharme. L'ouvrage se publiait en livraisons et il vient d'être achevé.

— La traduction grecque, par Sp. Papageorgios (Corfou, 1891), des Κερκυραϊκαὶ Μελέται de Bernhard Schmidt.

— Περὶ τῆς Κρητικῆς διαλέκτου (deux livraisons), par A. N. Skias.

— Le prof. N.-G. Politis a publié la leçon d'ouverture de son cours d'archéologie grecque. Elle se signale par la théorie nouvelle, d'après laquelle il présente l'*exposé de la vie des Grecs* ou archéologie comme faisant partie de la *sociologie* générale.

— M. A. Sakellarios vient de donner une nouvelle édition de son ancien livre entièrement refondue. Le premier volume seul a paru sous le titre : Κυπριακά, Ἱστορία καὶ Γεωγραφία τῆς Κύπρου. Le deuxième volume comprendra les monuments de la langue et des usages et coutumes.

— Une Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ιθ' αἰῶνος (Athènes, 1891), par P. Karolides, est aussi à mentionner.

— J. Sakkelion, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque d'Athènes et paléographe bien connu, vient de mourir.

ITALIE. — M. le professeur Élie Lattes, publie dans les *Rendiconti dell' Istituto Lombardo* (sér. II, vol. XXIV, fasc. VI et XIV, pp. 358 sq. et 933 sq.) deux études d'épigraphie étrusque : *Note di Epigrafia Etrusca* et l'*Interpunzione congiuntiva nelle Iscrizioni Paleovenete*. L'auteur s'inspire visiblement de la méthode de M. Pauli, pour laquelle il professe une vive admiration. C'est la bonne, à coup sûr, et l'on doit s'applaudir de voir, après tant de tentatives avortées, la philologie étrusque trouver enfin sa voie. Mais le but est encore bien éloigné. Raison de plus pour encourager les voyageurs.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 19 octobre — 1891

478. — F. Loofs. **Leontius von Byzanz** und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche. Erstes Buch : das Leben und die polemischen Werke des Leontius von Byzanz (fasc. 1 et 2 du 3e vol. des Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur, publ. par O. von Gebhardt et A. Harnack) Leipzig, Hinrichs, in-8 de 317 p.

Ce volume est le premier livre d'un ensemble de recherches sur les écrivains ecclésiastiques qui portèrent le nom de Leontius. M. Loofs étudie ici les œuvres attribuées à Leontius de Byzance, et se propose en même temps de déterminer ce que l'on peut connaître de sa vie et de son rôle dans les querelles théologiques d'alors; c'est là un point d'une grande importance pour l'histoire religieuse des ve et vie siècles. La première partie de l'ouvrage traite des œuvres de Leontius. Remontant aux premières éditions et aux manuscrits, M. L. conclut que les quatre ouvrages connus sous les noms de *Tres libri adversus Nestorianos et Eutychianos*, *Libri VII adversus fraudes Apollinaristarum*, *Epilysis* et *Triginta capita adversus Severum* étaient réunis déjà longtemps avant l'an 1000 dans un recueil des œuvres de Leontius; et les *Tres libri* en particulier lui paraissent avoir été « un des ouvrages dogmatico-polémiques les plus importants de ce temps ». Dans une analyse critique fort détaillée, conduite avec une sagacité pénétrante, appuyée sur une interprétation sérieuse des textes et sur une solide connaissance de l'histoire des dogmes religieux, M. L. nous montre Leontius comme un adepte de la philosophie aristotélicienne et un partisan déterminé des définitions du concile de Chalcédoine, qu'il défend contre Sévère et les Monophysites; il date les ouvrages qui portent le nom de Leontius, et conclut, tout en laissant *in suspenso* certaines difficiles questions, en attribuant à un même auteur trois de ces ouvrages; il fait ses réserves en ce qui concerne le *adversus fraudes Apollinaristarum*. D'autres

recherches sur la tradition byzantine relative à Leontius et à ses œuvres amènent M. L. aux conclusions qui suivent : Leontius de Byzance a écrit deux ouvrages indépendants, vraisemblablement réunis dans un même recueil déjà au VII^e siècle : 1) les *Tres libri;* 2) les Σχόλια, œuvre importante dirigée contre les Ariens et d'autres hérétiques, dont les écrits cités plus haut reproduisent des morceaux plus ou moins remaniés par des compilateurs inconnus. L'importance de l'œuvre de Leontius conduit M. L. à se demander pourquoi Leontius de Byzance est si peu connu; d'où la seconde partie de son ouvrage, les recherches critiques sur la vie de Leontius. C'était sans nul doute un des « moines scythes » connus à Constantinople en 519 et 520, et un parent de Vitalien; M. L. l'identifie, après une discussion qui ne laisse rien au hasard, avec un Leontius connu pour avoir pris part à une conférence avec les Sévériens en 531, et avec Leontius l'Origéniste mentionné dans la Vie de saint Sabas. Un dernier paragraphe examine quelles relations furent possibles entre Leontius et Justinien; sans oser être trop affirmatif à ce sujet, M. Loofs se borne à remarquer que le système théologique représenté par Leontius était précisement le système approuvé par l'empereur. La conclusion générale est que Léontius, un des plus importants théologiens de l'époque, a pu jouer un rôle considérable dans la théologie grecque, que ses œuvres nous montrent — à la fin de sa période de développement — au commencement de sa période scolastique. L'ensemble de ce livre est un modèle de clarté, de précision et d'enchaînement logique : on sent que l'auteur marche sur un terrain qu'il a minutieusement exploré, et dont les moindres accidents lui sont connus. Ses conclusions inspirent partout la confiance, et lui-même, d'ailleurs, sait mettre le lecteur en garde contre ce que certaines de ses assertions pourraient avoir de prématuré; c'est la véritable bonne foi scientifique [1].

My.

---

479. — **Harvard Studies in classical Philology,** edited by a committee of the classical instructors of Harvard University. vol. II. Boston and London, Ginn; Leipsig, O. Harrassowitz, 1891. 213 pp. in-8. Prix : 6 sh.

L'Université d'Harvard publie, depuis 1890, un volume annuel de dissertations relatives à la philologie classique. Celui de 1891 contient les travaux suivants :

1° H. W. Haley, *Quaestiones Petronianae.* M. Haley fixe la date du voyage d'Encolpius en Campanie au commencement du règne d'Auguste, entre 735 et 746 de Rome. Ce résultat est très acceptable. M. H. aurait dû cependant remarquer qu'il ne faut pas trop presser les données chronologiques répandues par Pétrone dans son roman. Ces sortes d'indications comportent toujours un certain à peu près. Ainsi l'empereur est qualifié de *pater patriae,* titre pris par Auguste en 752. M. H.,

1. Je relève une inadvertance p. 61 : [illegible]... [illegible]!

pour sauver son système, fait remarquer qu'avant 752 des particuliers ont appelé ainsi Auguste. Mais Pétrone a-t-il songé à cela? Néron était qualifié de *pater patriae;* ce titre avait été porté par tous ses prédécesseurs depuis Auguste, à l'exception de Tibère. Il était naturel de le donner parmi les autres appellations officielles de l'empereur. Je retrouve la même tendance à subtiliser et à prétendre savoir des choses que nous ignorerons toujours dans l'explication du surnom *Maecenatianus* de Trimalchio : « Credimus Petronium duobus de causis Maecenatiani cognomen Trimalchioni dedisse, ut et adrogantiam et mollitiem eius salsissime ostenderet. » M. H se demande ensuite quelle était la ville de Trimalchio. Après avoir écarté Naples et Cumes, il conclut pour Pouzzoles.

2° Frank W. Nicolson, *Greek and Roman barbers*. Le titre est inexact. Il ne s'agit en réalité que des barbiers grecs, d'après les témoignages des auteurs. Cet article sera utile pour l'explication des textes et pour l'étude de la terminologie.

3° Morris H. Morgan, *Some constructions in Andocides*. Ces constructions sont l'infinitif avec des verbes impersonnels, l'infinitif avec μέλλω, et les modes dans le discours indirect. Ce travail est purement statistique. Il aurait été intéressant d'étendre les recherches aux constructions personnelles des deux premières catégories et de vérifier pour Andocides les conclusions de M. A. Sidgwick, dans la *Classical Review* (1889, 147).

4° Frederic D. Allen, *Gajus or Gaïus?* De l'ensemble des textes latins et de la comparaison avec les dialectes italiques et avec les notations grecques, il résulte : 1° que le prénom désigné par les Romains à l'aide de la sigle *C* était primitivement *Gāuius :* 2° que cette forme a passé à Gāïŭs vers 190 avant Jésus-Christ, mais a survécu plus longtemps sur quelques points de l'Italie; 3° que la prononciation trissyllabique a subsisté, au moins dans les classes élevées, jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère. L'assertion de la page 80 : the *Gauia* gens is unknown at Rome before the empire and in all probability drifted in from the south, pouvait être confirmée par le cas de P. Gauius, la victime de Verrès, que M. A. ne mentionne nulle part.

5° John C. Rolfe, *An inscribed kotylos from Boeotia* Il s'agit d'un vase, trouvé en mars 1889 à Kakosia, par l'auteur de l'article. Ce vase porte l'inscription : Γοργῖνός ἐμι ὁ κότυλος · καλὸς κ[αλό]. M. R. part de cette inscription pour étudier les formes que présentent les vases ains nommés, et conclut que cette terminologie n'avait rien de fixe.

6° J. W. H. Walden, *Nedum*. C'est une étude complète sur l'origine de la conjonction et sur son histoire. M. W. montre par une succession d'exemples quelle abréviation d'expression a donné naissance à *nedum*.

7° J.-B. Greenough, *Some uses of neque* (nec) *in Latin*. Sur l'emploi purement négatif de *nec* ou *neque*.

8° J. R. Wheeler, *The participial construction with τυγχάνειν and*

κυρεῖν. Statistique d'après vingt-neuf auteurs et trois inscriptions, d'Homère à Xénophon et aux orateurs attiques. La construction normale est le présent du verbe (τυγχάνω, λανθάνω, φθάνω, etc.), avec le participe présent, ou l'aoriste du verbe avec le participe aoriste, ou l'infinitif présent du verbe avec le participe présent, ou l'infinitif aoriste avec le participe aoriste; en d'autres termes, l'absolue identité de temps entre le verbe principal et le participe.

9° John Williams White, *The « stage » in Aristophanes*. M. W. cherche à décider la question de la scène dans le théâtre grec, d'après l'étude du texte d'Aristophane. Il arrive à cette conclusion que les pièces d'Aristophane n'ont pu être jouées sur la scène de Vitruve. M. W. passe en revue les différentes situations qui excluent l'idée d'une scène plus élevée que l'orchestre, et montre les erreurs d'interprétation auxquelles a donné lieu l'hypothèse contraire. La pièce qui présente le plus de difficultés dans l'ancienne théorie est Lysistrata. M. W. annonce un travail analogue sur les trois tragiques. Il sera le bienvenu.

Cette brève analyse donne une idée de la diversité des sujets et de l'activité des auteurs. On prend à cet examen une opinion très avantageuse des études classiques dans l'université d'Harvard. Les progrès qu'elles font en Amérique devraient donner à réfléchir à certains peuples du vieux monde.

P. LEJAY.

---

480. — **Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps**, par Aimé PUECH. 1891, Paris. Hachette, VIII-334 pp. 7 fr 50.

Ce livre n'est pas un livre d'histoire religieuse, mais un livre d'histoire morale ; la seconde partie du titre seule en donne une idée exacte. Le sujet est la peinture du IVe siècle dans les œuvres de saint Jean Chrysostome. On voit dès lors que M. Puech n'a pas repris inutilement un travail fort bien fait par ses devanciers. Ceux-ci s'étaient placés à un point de vue plus général, plus historique, ou plus théologique; M. P. ne voit dans Chrysostome qu'un témoin et il l'interroge sur son auditoire, sur les différences sociales des classes, sur la famille, sur la religion, sur les spectacles, sur la cour et la politique. C'est ainsi qu'il peut renouveler une matière qui paraissait épuisée et redresser des erreurs commises par Amédée Thierry, par Gibbon ou par Villemain. Il relève tantôt les *à priori* téméraires ou les contresens de ce dernier, tantôt la légèreté dédaigneuse de l'auteur du XVIIIe siècle (pp. 165-166; 168, n. 4; 37, 123, etc.). Certains côtés avaient échappé à Amédée Thierry, qui faisait plutôt œuvre d'historien que de moraliste ; il avait été ainsi amené à porter des jugements contestables : il voyait dans le prédicateur chrétien un tribun et l'émule des Gracques; M. P. a montré avec beaucoup de finesse la différence des situations et des rôles. Parfois cependant la méthode de M. P. ne lui permet pas de faire sentir

comme il conviendrait l'importance de certaines idées ; précisément en lisant le chapitre consacré aux classes de la société et à l'attitude de saint Jean vis-à-vis des riches, on se doute à peine qu'on touche le point vital de la prédication de Chrysostome, et que les théories de l'orateur se retrouvent dans toutes ses homélies, exposées avec une vigueur et une netteté qui ont fait de lui le docteur du socialisme chrétien. C'était là évidemment un inconvénient du sujet. M. P. ne pouvait pas y remédier, puisqu'il n'a fait qu'imprimer le mémoire couronné par l'Académie des sciences morales à la suite d'un concours proposé par elle. On pourrait relever quelques légers oublis, qui prouvent que si M. P. possède son saint Jean Chrysostome, il est moins complètement préparé sur les détails de l'histoire ecclésiastique [1]. Il est préférable d'insister sur le mérite sérieux du livre. Le ton en est parfait, ce qui chez l'auteur est un progrès. M. Puech excelle dans les peintures morales et après l'avoir lu, on garde une image juste et précise du caractère de Chrysostome et des mœurs de son époque. Le style enfin est très agréable, malgré quelques longueurs. Cet ouvrage est donc destiné à tous points de vue à édifier les gens du monde.

P. L.

---

481. — CAGNAT. **L'année épigraphique (1890).** Paris, Leroux, 1891.

Après avoir loué une fois de plus le soin qu'il apporte à cette publication, nous voudrions faire une petite chicane à M. Cagnat. Il nous semble qu'il ne reproduit pas un assez grand nombre de textes. On ne lui demande certainement pas de rééditer tous ceux qui paraissent; car il en est qui sont à peu près insignifiants. Mais tous ceux qui, à un titre

1. Ce qui est plus grave, c'est l'absence totale de chronologie. Tout est sur le même plan. M. P. a du reste senti lui-même ce défaut et s'en est excusé avec autant de bonne grâce que de raison (pp. 32-33). Cependant si fragmentaires que puissent être nos renseignements, on aurait voulu les trouver groupés dans un chapitre ou un appendice spécial. M. P. avoue l'intérêt d'une pareille étude pour bien connaître les variations des sentiments politiques de saint Jean Chrysostome (p. 307, n.); mais il a eu peur de fatiguer le lecteur de discussions chronologiques. En général, M. P. croit trop facilement à l'ennui possible de ses lecteurs. — P. 103, l'Église n'avait-elle pas donné l'exemple de la conservation des cérémonies païennes du mariage? Cf. Duchesne, *Origines du culte*. — P. 161, on avait facilité de toute manière la lecture des Écritures, en en mettant des exemplaires à la portée des fidèles, par exemple dans les [illegible]. — P. 178, parler de l'invention de la croix par Hélène à propos du temps de saint Chrysostome est presque un anachronisme. — P. 220, 261, etc., M. P. remarque la scission entre les fidèles et le clergé, les fidèles tendant de plus en plus à rejeter sur le clergé la pratique des préceptes et des conseils évangéliques. Il oublie d'indiquer combien dissolvante a été l'action des ascètes, dont la vie devint bientôt aux yeux des fidèles le modèle nécessaire de celle du clergé. C'est ainsi que s'imposèrent aux prêtres les deux plus lourdes obligations de leur ministère dans les temps postérieurs, celles du célibat et de la prière privée (office canonial). Le fossé qui les séparait des fidèles fut élargi du même coup.

quelconque, présentent un véritable intérêt, devraient trouver place dans son recueil. Pourquoi, par exemple, ne pas donner quelques-unes des inscriptions gravées sur les bornes échelonnées le long du Tibre (cf. p. 22)? On comprendrait à la rigueur qu'il se contentât d'une simple référence, quand le document est d'un accès facile. Mais les *Arch. Epigr. Mittheil. aus Œsterreich* ne sont pas partout, pas plus que le *Bulletin de la commission archéologique de Rome*, ni les *Comptes rendus des séances de l'Académie de Berlin*. Pour être vraiment utiles, il faudrait, je crois, que les fascicules annuels de M. Cagnat continssent tous les textes qui n'auraient pas encore été imprimés dans l'*Ephemeris epigraphica*, abstraction faite de ceux qui peuvent sans inconvénient être négligés. Les érudits auraient ainsi à leur disposition deux petits suppléments au *Corpus*, qui se compléteraient l'un l'autre au grand profit de la science historique.

P. G.

Beitraege zur Landes- und Volkeskunde von Elsass-Lothringen. Strasburg, Ed. Heitz.

482. — Heft XI. **Die Armagnaken im Elsass** von D. H. Witte. 1 vol. in-8, 168 pages.

483. — Heft XIV. **Das staatsrechtliche Verhaeltniss des Herzogthums Lothringen zum deutschen Reich seit dem Jahre 1542** von D. Siegfried Fitte. 1 vol. in-8, 102 pages avec carte.

484. — Heft XV. **Deutsche und Keltoromanen in Lothringen nach der Voelkerwanderung** von D. Hans Witte. 1 vol. in-8. 99 p. avec carte.

I. L'histoire des invasions des Armagnacs en Alsace, dans les années 1439 et 1444, est l'un des épisodes les plus célèbres et les plus connus des annales de cette province. Les écrivains suisses ont célébré à l'envi la bataille de Saint-Jacques et raconté quelles en furent les suites; assez récemment, deux écrivains français, M. Tuetey *(Les écorcheurs sous Charles VII)* et M. de Beaucourt *(Histoire de Charles VII*, tome IV) ont fait un tableau très précis, très vivant de la double invasion des bandes françaises dans la vallée du Rhin. M. Tuetey a même ajouté à son récit un volume de pièces inédites, provenant des archives municipales de Strasbourg. Pourtant, après eux, M. Witte a voulu refaire cette histoire et l'a fort bien refaite [1]. Si les écrivains français connaissaient le récit du *præceptor* d'Isentheim, ils ignoraient ceux des continuateurs de Kœnigshofen, publiés par Mone et Louis Schnéegans, et que M. W. met largement à contribution. L'auteur a aussi trouvé aux archives municipales de Strasbourg, des pièces fort importantes que Tuetey avait laissées de côté; il a de même exploré, avec quelque succès, les archives de Bâle, d'Obernai, d'Augsbourg. Son récit, qui

---

1. M. H. Witte avait déjà publié un récit de l'invasion de 1439 dans un programme du lycée de Strasbourg : *Die Armen Gecken oder Schinder und ihr Einfall ins Elsass im Jahre* 1439.

n'est pas neuf, renferme pourtant une grande quantité de faits nouveaux. En outre, lui seul a réussi à nous expliquer un certain nombre d'événements; le premier, il met en pleine lumière les errements de la politique de Frédéric III, lors de la diète de Nuremberg (1444). J'ajoute que sa critique est d'ordinaire très sagace; entre des témoignages contradictoires, il se décide toujours pour le plus probant. Sa narration est nette, bien conduite. Nous avons lu son ouvrage avec le plus vif plaisir. Citons surtout sa description de la bataille de Saint Jacques, où, sans tomber dans les exagérations de Jean de Müller, il célèbre en termes très dignes l'héroïsme des Suisses : citons encore les pages où, d'une façon très discrète, il raconte les violences commises par les pillards. Nous regrettons qu'il n'ait pas entrepris quelques recherches dans les archives de Metz : l'expédition de Charles VII contre la cité épiscopale aurait sûrement éclairé d'un jour nouveau l'expédition du Dauphin en Alsace. M. W. semble moins bien connaître l'histoire de la Lorraine que celle de l'Alsace. P. 134, il commet une erreur assez grave, en affirmant qu'Épinal, placée en 1444 sous la protection du roi de France, revint plus tard sous la domination des évêques de Metz. Il n'en fut rien; mais, en 1466, la ville, avec l'assentiment de Louis XI, se mit « sous l'autorité, puissance et souveraineté du duc de Lorraine et ses successeurs, pour être unie et incorporée à son domaine ». Ce sont là de légères critiques, qui n'enlèvent rien au mérite très réel de l'ouvrage de M. Witte.

II. M. Siegfried Fitte s'est posé cette question : Quelle a été, dans les temps modernes, la situation légale du duché de Lorraine vis-à-vis du saint empire romain germanique? Il prend pour point de départ, après une introduction assez superficielle sur le moyen âge, le pacte de Nuremberg, conclu, en 1542, entre Charles-Quint et le duc de Lorraine. Aux termes de cet acte, l'indépendance du duché de Lorraine était reconnue : « *non incorporabilis ducatus* »; le duc de Lorraine relevait seulement de l'empire un certain nombre de fiefs : le marquisat de Pont-à-Mousson, le comté de Blâmont, la seigneurie de Clermont en Argonne, le château de Bilstein, la protection de la ville de Toul et de l'abbaye de Remiremont, etc. [1]. L'empereur s'engageait en outre à défendre le duc de Lorraine en toute occasion. M. F. nous montre comment, plus tard, selon les circonstances, l'on invoqua ou l'on négligea ce pacte. D'un côté, les ducs de Lorraine, du moins au XVIe et au début du XVIIe siècle, se firent investir par les empereurs des fiefs allemands; plus tard même, quand ils eurent acquis la possession de Nomeny, autre fief impérial,

1. Le fief de Hattonchatel ne fut acquis que plus tard, en 1546, après la cession faite à la Lorraine par l'évêque de Verdun (dom Calmet, 1re édititon, Pr. III, CCCIX). Le château de Bilstein est situé dans la Haute-Alsace, derrière Riquewihr, non pas au Val de Villé, comme le soutient M. Fitte, p. 34. Le renvoi à dom Calmet, p. 31, n. 12, est inexact; il faut lire 2e édition, t. VIII, p. 428.

ils se firent représenter à la Diète où ils disposaient d'une voix : la voix de Nomeny ; puis, parfois, quand leurs états étaient occupés par la France, ils invoquèrent la protection impériale ; l'empereur faisait mine de les défendre : ainsi, en 1635, au traité de Prague, il s'engagea à faire rendre à Charles IV son duché. Mais, d'un autre côté, l'empereur signa la paix de Munster, sans se soucier du pacte de Nuremberg et de la protection promise au duc ; Charles IV traita, en 1641, avec Richelieu et lui céda Clermont, fief impérial, sans se soucier de l'empire ; en 1662, à Montmartre, le même Charles adopta Louis XIV comme l'héritier universel de ses États, duché indépendant, fiefs français et fiefs impériaux, et il ne consulta même pas l'empereur. De ces faits contradictoires, il résulta qu'on ne sut plus où était le droit ; les uns soutenaient que la Lorraine était complètement indépendante, les autres prétendaient qu'elle était un membre de l'empire, ou qu'elle avait du moins à remplir certains devoirs envers lui. On échangea à ce sujet des brochures, les unes affirmant la thèse, les autres l'antithèse à grands renforts de textes juridiques. M. Fitte expose ces faits sans les approfondir ; il a indiqué un très beau sujet qu'il n'a pas creusé d'une façon suffisante ; presque partout il reste à la surface. Nous souhaitons qu'en France la question soit reprise et traitée d'une façon un peu plus complète.

III. L'étude de M. Hans Witte [1] est une étude très curieuse, très intéressante, très aventurée. M. W., si nous ne nous trompons pas, se propose de rechercher comment, sur le territoire de la Lorraine actuelle, étaient répartis, après les grandes invasions, les Germains et les Gallo-Romains, et comment s'est formée peu à peu, dans ce pays, la limite des langues. Aucun auteur ancien ne nous donne à ce sujet de renseignements ; M. W. se sert uniquement, pour résoudre son problème, des noms de lieux, non pas des noms actuels, mais de ceux qui sont fournis par les anciennes chartes antérieures au XI^e siècle. Pour ces noms de lieux, il ne considère que la terminaison, en faisant abstraction de la première moitié du mot et il pose ce triple principe : 1° toutes les localités dont les noms se terminent par *ingen*, *heim*, *hausen*, *hof*, *stadt*, *dorf*, *bach*, *brunnen*, etc., ont été habitées par des populations germaniques ; 2° toutes celles dont les noms se terminent en *acus*, *acum*, *iacum*, *dunum* sont restées les demeures de Gallo-Romains ; 3° on ne saurait tirer aucune conclusion des noms de localités terminés en *villare*, *curtis*, *masnil*, *mons*. Même, quand ces mots sont réunis à un nom propre germanique : *Gerberti-villare* (Gerbéviller), *Romarici-mons* (Remiremont), ils ne prouvent pas que la population ait été germanique ; et M. W. montre avec beaucoup de force que, de la race du propriétaire qui a donné son nom à une *villa*, on ne saurait tirer aucune conclusion sur la race des *manants* de cette *villa* ; que, d'ailleurs, les personnages portant des

1. Hans Witte n'a aucun lien de parenté avec M. Heinrich Witte, l'auteur des *Armagnacs en Alsace*.

noms germaniques, ne sont pas nécessairement d'origine germanique. Cette thèse, qui a été démontrée depuis longtemps en France par M. Fustel de Coulanges, est assez nouvelle en Allemagne et nous savons gré à M. W. de l'avoir soutenue avec tant d'autorité. Allant même plus loin, M. W. incline à croire que les noms de localité terminés en *willare* ou *weiler* sont plutôt d'origine romane; car la formation de ces noms ne répond pas à l'origine aux règles de la grammaire allemande. Ce triple principe posé, M. W. transcrit sur une carte de Lorraine, avec des couleurs différentes, les noms de localités en *ingen* ou *heim*, ceux en *acus* ou *dunum*, ceux en *villare*. Les premiers se trouvent en grande majorité du côté allemand de la limite des langues, telle qu'elle existait à la fin du moyen âge et telle que M. W. l'a tracée naguère dans le *Jahrbuch der Gesellschaft für Lothringische Geschichte*; les seconds sont du côté français de cette limite. Du côté français, les exceptions sont peu nombreuses. M. W. cite Marbache près de Nancy et Hurbache près d'Étival; ces noms indiqueraient des îlots germaniques dans le groupe roman; du côté allemand, au contraire, les noms gallo-romains sont encore abondants; mais ces noms se trouvent surtout dans les vallées de la Moselle, de la Nied, de la Saar. Là, soutient M. W., a subsisté une population gallo-romaine assez dense; mais cette population s'est fondue peu à peu avec la population germanique; et cette fusion est accomplie à la fin du VIIIe siècle. A cette époque disparaissent les derniers noms celtiques de localités ou pour le moins ces noms prennent un aspect tout à fait germanique. En 713, on lit encore dans des chartes pour Wissembourg : *Chaganbach qui vocatur Ditiagus* (il s'agit de Hambach, au canton de Durlingen, Bas-Rhin); à partir de la fin du VIIIe siècle, on ne trouve plus que *Haganbache*.

Telle est la thèse de M. W.; dans ses lignes générales, elle nous a paru juste et nous reconnaissons que l'auteur a eu du courage à proclamer que jamais Metz n'a appartenu au domaine de la langue allemande; mais, sur beaucoup de points de détails, nous devons nous séparer de lui. M. Witte sait que les auteurs de chartes avaient l'habitude de prendre pour modèle des chartes antérieures, de les transcrire souvent mot pour mot; par suite, il est fort possible que ces mots : *qui vocatur Ditiagus* (la villa de Décius) proviennent d'une de ces anciennes chartes, remontant aux Ve et VIe siècles, et que le mot *Ditiagus* était complètement oublié dès le début du VIIIe siècle. Nous ne croyons pas que Hurbache et Marbache soient des noms germaniques. Hurbache s'est appelé *Orbacum* : rapprochez ce nom de Orbey et de *Urbach* ou Freland, localités welsches de l'Alsace. Peut-être y a-t-il là l'ancienne terminaison celtique *acum* qui n'a point subi les transformations ordinaires de la phonétique romane. Les anciennes formes de Marbache : *Merbechia*, *Mebarhia*, *Marbagium*, ne semblent point indiquer une terminaison primitive en *bach*.

Ch. PFISTER.

485. — Cornelio Desimoni. **Di alcuni recenti Giudizi intorno alla patria di Cristoforo Colombo.** Lettura fatta alla Societa Ligure di Storia Patria..... Genova, 1890. In-8°, 96 p.

La question de savoir où est né Christophe Colomb est une de celles qu'on peut considérer maintenant comme résolues. Les laborieuses et patientes recherches du marquis Staglieno dans les archives du notariat de Gênes ont mis au jour un certain nombre de pièces qui permettent pour ainsi dire d'assister à la vie de Colomb dans ses premières années, et à celle de sa famille [1]. Le père de Christophe Colomb, Domenico, habitait Gênes depuis 1439 et comme Christophe est né, au plus tôt, en 1446, on peut affirmer que selon toutes vraisemblances il est originaire de Gênes même. Depuis que ces faits sont établis par des documents irrécusables, les prétentions des villes rivales n'ont jamais été plus bruyantes. Les revendications assez inattendues de la Corse présentées par les abbés Casanova et Perretti, surtout par ce dernier dans son gros volume *Christophe Colomb, Français, Corse et Calvais,* ont soulevé parmi les écrivains compétents assez de critiques pour n'avoir pas besoin d'être rappelées. Le professeur Ambiveri, de son côté, a soutenu les droits de Plaisance dans plusieurs travaux peu connus en France, et qui ne reposent pas sur une critique beaucoup plus solide que les précédents. On a beau avoir cent fois raison, il est toujours désagréable de rencontrer des contradicteurs aussi obstinés. Dans une conférence adressée à ses compatriotes, M. D., bien connu par ses travaux consacrés à l'histoire de la géographie et particulièrement à Colomb, a voulu répondre au reproche qu'on fait, paraît-il, aux Génois de ne plus se passionner pour le grand découvreur. Il réfute une fois de plus les théories hasardées des adversaires de Gênes, et expose une fois encore les droits de sa patrie, en rappelant surtout les passages des écrivains contemporains. Est-il nécessaire d'analyser la brochure de M. Desimoni? Il déclare lui-même qu'il n'expose que des faits connus. Nous sommes d'accord avec lui et avec les écrivains compétents pour juger désormais inutile toute controverse nouvelle sur cette question. Gênes a le droit de ne plus se passionner puisqu'elle a cause gagnée.

L. Gallois.

---

486. — **Opere minori in versi di Torquato Tasso,** edizione critica sugli autografi e sulle antiche stampe a cura di Angelo Solerti. T. I et II : Poemi Minori. Bologne, Zanichelli, 1891, in-12 de LXXIV-425 et LXXX-553 p. Prix : 5 fr. le vol. (Biblioteca de scrittori italiani).

La grande édition critique des œuvres en prose de Tasse donnée à Florence par feu Cesare Guasti appelait un complément, l'édition des œuvres poétiques. Voilà plusieurs années qu'on en annonçait la prépa-

1. La plupart de ces pièces sont reproduites par M. Harrisse qui en a tiré un très bon parti dans son *Christophe Colomb*, 2 vol. Paris 1884.

ration : les deux premiers volumes viennent de paraître et seront suivis, à bref délai, des cinq autres dont la copie est déjà entre les mains de l'éditeur, M. A. Solerti. Ces deux volumes forment d'ailleurs une partie distincte dans la publication, car ils contiennent la série complète des *Petits poèmes* de l'auteur des deux *Gerusalemme* : le *Rinaldo*, son œuvre de début publiée à dix-huit ans, en 1562, le *Monte Oliveto*, la *Genealogia di Casa Gonzaga*, le *Mondo creato*. De ces poèmes, le second a été publié sur un manuscrit revu par l'auteur, qui est à Montpellier et dont notre collaborateur, M. L.-G. Pélissier, a relevé les variantes ; le texte du dernier est donné complet pour la première fois d'après l'autographe. On est, en effet, assez heureux pour posséder en assez grand nombre des autographes ou manuscrits originaux des œuvres de Tasse. Les appendices, riches en inédit, contiennent six chants de la *Gerusalemme liberata* d'après un brouillon primitif, des corrections autographes au chant XII, d'après un manuscrit de Montpellier, la *Vita di S. Benedetto*, stances inédites d'un poème inachevé, et les stances ajoutées par Torquato au *Floridante* de son père Bernardo. Des indications bibliographiques étendues sont réunies dans les préfaces. En outre, un prix sérieux est apporté à l'édition par le travail sur les sources historiques de la *Genealogia* des Gonzague, dû à M. C. Cipolla, et surtout les études de M. G. Mazzoni sur le *Rinaldo* et le *Mondo creato*. Le second sera particulièrement accueilli en France, car il se recommande du nom d'un grand dédaigné qui semble rentrer en faveur, le poète Du Bartas. L'auteur de la *Sepmaine* passe, en effet, pour avoir été imité par Tasse dans le *Mondo creato*. La comparaison minutieuse établie par M. Mazzoni entre les deux ouvrages l'amène aux conclusions suivantes : l'idée de chanter la création en un poème divisé en sept parties, correspondant aux sept journées du Seigneur, y compris le jour du repos, vint au poète italien très probablement de la lecture de Du Bartas, mais il prit soin de ne l'imiter directement dans aucun de ses épisodes. Il n'y eut, par conséquent, point d'imitation proprement dite. Bien que la bibliographie soit parfois trop riche au point de vue français (les *Curiosités italiennes* de Valery, par exemple, sont sans autorité), la recherche est d'une précision remarquable. — On voit que M. Solerti n'a rien négligé pour donner à son œuvre un caractère complet et définitif, et je le louerais plus à l'aise, si les liens d'affectueuse collaboration qui m'unissent à lui pour d'autres études ne gênaient l'expression de mon jugement. Au reste, de nombreux lecteurs apprécieront eux-mêmes l'importance du travail qu'il a entrepris, car l'édition des *Opere minori* va se trouver promptement dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à Tasse.

P. DE NOLHAC.

487. — **Nicolas Bacquenois, le premier imprimeur de Reims (1552-1560)**; sa vie, ses œuvres, à Lyon, à Reims et à Verdun. Communication de M. H. Jadart, délégué de l'Académie de Reims, au congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, le 27 mai 1890. (*Travaux de l'Académie de Reims*), tome LXXXV, 1890, pp. 1-68).

488. — M. JADART. **Nicolas Bacquenois, le premier imprimeur de Reims (1552-1560).** Paris, Leroux, 1890. In-8 de 9 pp. et 1 planche en photogravure. Extrait du *Bull. histor. et philol. du Comité des travaux historiques et scientifiques.*)

489. — **Les Origines de l'imprimerie à Reims.** Les trois premiers imprimeurs : Claude Chaudiere, Nicolas Trumeau, Nicolas Bacquenois. Par A. CLAUDIN, lauréat de l'Institut. Paris, A. Claudin, 1891. In-8 de 24 pp. (Extr. du *Bull. du Bibliophile.*)

L'académie de Reims avait mis au concours de 1866 l'étude des origines de l'imprimerie rémoise. M. Henri Menu, libraire de Paris, qui prit une part sérieuse à ce concours, a le premier recueilli de nombreux documents sur les débuts de la typographie dans sa ville natale. Son mémoire, resté inédit, a été mis à profit par M. Jadart [1], bibliothécaire de Reims, qui a fait, à son tour, d'heureuses découvertes dans les archives municipales et sur les rayons du dépôt qui lui est confié. Au commencement de son travail, M. J. mentionne les noms de *Nicolas Trumeau* et de *Claude Chaudière*, dont le premier, dit-il, fournit, en 1550-1551, des brevets à l'administration urbaine, et dont le second « tenta de s'établir à Reims en 1551 », mais « ne persista pas davantage, bien qu'il paraisse y avoir séjourné et travaillé plus longtemps ». M. J. n'a pu citer aucune des productions des deux premiers imprimeurs rémois; pour lui le véritable introducteur de l'imprimerie dans l'antique cité où étaient sacrés les rois de France est *Nicolas Bacquenois.*

Bacquenois parait avoir été originaire de Beine, près de Reims. Né vers 1510, ce fut à Lyon qu'il apprit l'art typographique. On l'y trouve en 1548, d'abord associé de *Jean Pidier*, puis chef d'une maison, dont les clients ordinaires étaient les libraires *Thibault Payen* et *Guillaume Gazeau*. En 1552 ou 1553, il quitta Lyon pour s'établir à Reims, où l'appelait le cardinal Charles de Lorraine. Ce prélat le nomma son typographe ordinaire et le prit sous sa protection. En dépit de la devise qu'il avait adoptée : *Sequitur fortuna laborem*, l'artiste champenois paraît avoir eu une existence assez difficile; aussi accepta-t-il en 1560 les offres de l'évêque de Verdun, Nicolas Psaulme. Il transporta une partie de ses presses dans cette ville et laissa les autres à son beau-gendre, *Jean de Foigny*, dont il fut pendant plusieurs années l'associé. Il mourut, selon toute vraisemblance, à Verdun, vers 1575. M. J. a donné une liste des productions de Bacquenois qui ne comprend pas moins de cinquante articles sans compter neuf ouvrages plus ou moins douteux qui portent des numéros bis.

1. M. Jadart mentionne en outre, un mémoire soumis au concours, en 1856, par l'abbé Cerf; mais le manuscrit de ce mémoire paraît s'être perdu.

M. Claudin a eu la bonne fortune de découvrir les productions de *Claude Chaudière* et de *Nicolas Trumeau* qui avaient échappé aux recherches de M. Jadart. Claude, fils de *Regnault Chaudière,* avait débuté comme prote chez son oncle *Simon de Colines;* il était dès 1546 associé avec son père à Paris. En 1551, il s'établit à Reims, et M. Cl. a retrouvé de lui un fragment d'un livre didactique qui porte cette date. La partie supérieure de ce fragment, qui contenait l'intitulé, a malheureusement disparu; mais il s'agit des *Principia elementária juvénibus maximè accómoda,* dont on connaît une édition parisienne de 1546. La Bibliothèque nationale possède le *Premier livre des Accusations de M. T. Ciceron contre Caius Verres, nommé Divination, faict françois par Claude Chaudiere* (Rheims, 1552, in-4), volume que M. J. (n. 6) n'avait cité qu'avec doute d'après M. Lacatte-Joltrois. Il ne reste plus qu'à retrouver le *Dialogue* cité par La Croix du Maine à la date de 1555, et *L'Accord de vertu à la vie humaine* mentionné par Du Verdier à la date de 1557. Si cette dernière date est exacte (et nous n'avons aucun motif sérieux pour la suspecter), Chaudière n'avait pas encore quitté Reims quand le titre d'imprimeur de monseigneur le cardinal de Lorraine fut transféré à son concurrent. Toujours est-il qu'il rentra dès lors à Paris, où il exerça encore pendant quelques années.

Nicolas Trumeau, sur qui M. J. cite un document de 1550-1552, a signé en 1552 l'édition d'un édit royal : *Ampliation de l'edict de la creation des conseillers, magistrats et juges presidiaux,* etc. [1]. Il appartenait à une famille qui a pratiqué l'art typographique à Provins et à Troyes. Lui-même fit souche à Reims. Il mourut en 1571, laissant pour successeurs *Nicolas* II, cité en 1577 et en 1588, et *Jean,* cité en 1577.

Les études de M. J. et de M. Cl. abondent en renseignements intéressants dont les bibliographes curieux feront leur profit. Voici quelques additions que nous nous permettons de leur suggérer.

Les deux bibliographes citent ensemble sept impressions lyonnaises de N. Bacquenois; nous en connaisssons une huitième :

Hieronymi Fracastorii Veron. Libri de Sympathia et Antipathia rerum... Lugduni. Apud Gulielmum Gazeium, 1550. [A *la fin* :] Lugduni, Excudebat Nicolaus Bacquenois. In-16 de 2 ff. et 558 pp.

Biblioth. Mazarine. Voy. Harrisse, *Biblioth. americ. vetust., Additions,* p. 169.

Aux productions rémoises de Bacquenois il faut joindre le *Missale ad usum percelebris monasterii Cluniacensis,* 1556, in-fol., dont on cite un exemplaire à la bibliothèque Mazarine et un autre, incomplet, à Cambrai [2].

---

1. Un exemplaire de cette pièce a figuré il y a quelques mois à une vente faite par les successeurs de Mme veuve Techener: nous l'avons acquis pour la bibliothèque du château de Chantilly.

2. Voy. Weale, *Catalogus Missalium ritus latini,* p. 240.

Les impressions rémoises sont fort rares et M. J. n'en décrit *de visu* que le plus petit nombre. Le n° 13 de sa bibliographie (*Livre VI de demandes et inventions diverses de N. Tartaglia*, 1556, in-8), se trouve à la bibliothèque de Bordeaux, n° 23,265 A (*Sc. et A.* 8665 ²). Du *Missale ad usum percelebris archimonasterii sancti Remigii*, 1556 (Jadart, n° 14), Weale cite un troisième exemplaire à Luxembourg [1]. Le *Temple de Mars*, de Pierre d'Origny, 1559 (n° 29) est conservé dans la bibliothèque du château de Chantilly. Des exemplaires des n°s 45 et 50 sont portés au catalogue Chartener, 1885, n°s 467 et 74.

A la bibliographie de N. Bacquenois appartiennent encore divers ouvrages imprimés à Reims par son beau-gendre *Jean de Foigny*, alors que les deux typographes restaient associés, c'est-à-dire avant le 11 mai 1568. Plusieurs de ces ouvrages portent les deux noms; mais il en est d'autres que l'on ne rencontre qu'avec le nom de *Jean de Foigny*, ou l'adresse de son correspondant parisien *Nicolas Chesneau*. Il y aurait lieu, croyons-nous, de citer ici ces derniers volumes, puisque Bacquenois a probablement eu une part quelconque dans leur publication, et qu'il en a peut-être existé des exemplaires à son adresse. Voici ceux de ces volumes qui nous sont connus :

1. *Discours sur ce que les pilleurs, voleurs et brusleurs d'eglise disent, qu'ils n'en veulent qu'aux moines et prestres; par Gentian Hervet*, 1562 (ou 1563). In-8.

Ce discours se vendait à Paris, chez *Nic. Chesneau*.
Brunet, III, 138.

2. *L'Ordre des ceremonies faites specialement à Paris après le trespas de... François de Lorraine, duc de Guyse*, 1563. In-8.

Biblioth. nat., Lb. 33, 112.

3. *Briefve Apologie contre Calvin, par F. Fremin Capitis*, 1563. In-8.

Cat. La Vallière, par Nyon, n° 1397.

4. *Sermon funebre fait à Nancy aux obseques... de... François de Lorraine, duc de Guyse*, 1563. In-8.

Se vendait chez *N. Chesneau*, à Paris.
Cat. Rothschild, I, n° 337.

5. *Oraison funebre faite à Rome aux obseques... de... François de Lorraine, duc de Guise..., par Julius Pogianus*, 1563. In-8.

Se vendait chez *N. Chesneau*, à Paris.
Biblioth. nat., Ln. 27. 9402.

6. *Parasceve congratulatoria... ad optatissimum Caroli cardin. a Lotharingia reditum, per Nic. Querculum*, 1564. In-4.

Biblioth. d'Amiens, B.-L. 1347, I, art. 29.

7. *Exhortation au peuple de Rheims sur le retour du... cardinal de*

1. *Ibid.*, p. 227.

Lorraine, tournée du latin, de Nic. Chesneau, en rhyme françoise par Nic. Pintheau, 1564. In-4.

Même recueil, art. 30.

Il ne faut faut pas confondre Nicolas Chesneau, ou Querculus, Rhételois, chanoine de Reims, avec le libraire parisien Nicolas Chesneau, Angevin. Il y avoit peut-être entre eux cependant un lien de parenté.

8. *Trois Epistres tendans à ce que les ministres acceptent l'offre qu'on leur a fait de gager..., par Gentian Hervet*, 1565. In-8.

Biblioth. de Bordeaux, 19531 (Th. 7112).

9. *Confutation d'un livre pestilent et plein d'erreurs nommé par son auteur : Les Signes sacrés, etc.; par Gentian Hervet*. 1565. In-4.

Biblioth. nat., D 7658. — Biblioth. de Douai, Th. 2601.

10. *Les Sermons et Instructions sur l'Oraison dominicale, par François Le Picart*, 1566. In-8.

Se vendaient chez *Nicolas Chesneau* à Paris.

Jadart, p. 56.

11. *Le sainct, sacré, universel et general Concile de Trente... par Gentian Hervet*, 1566. In-8.

Cat. de l'abbé Rive, 1793, n° 101.

12. *Le Pourtrait du bon Pasteur, par frere Legier Bon Temps*, 1566. In-8.

Cat. Baillieu, 31 oct. 1878, n° 221.

13. *La Sauvegarde et Protection de la foy catholique, par F. Fremin Capitis*, 1566. In-8.

Biblioth. du Mans, Th. 4945.

M. Jadart (n° 47) cite, sous la même date, un autre ouvrage de Fremin Capitis qui se rencontre sous le nom de *J. de Foigny*, ou sous celui de *Bacquenois*; il en est probablement de même de *La Sauvegarde*.

14. *Conference sur quatre passages de l'Escriture sainte, entre René des Freuz, Chartrain, et les ministres de la nouvelle religion à Orleans*, 1566. In-8.

Ouvrage mal indiqué par La Croix du Maine.

15. *Epistre, ou livre de saint Augustin de l'unité de l'Eglise, contre Petilian, evesque donatiste, trad. par Jacques Tigeou*, 1567. In-8.

Cat. Lefebvre, de Bordeaux, juin 1880, n° 3427.

16. *L'Anti-Hugues, par Gentian Hervet*, 1567. In-4.

M. J. nous donnera sans doute bientôt des renseignements précis sur ces ouvrages et sur les autres productions de J. de Foigny. Nous voudrions qu'il nous parlât aussi des libraires qui ont exercé à Reims pendant le premier siècle de l'imprimerie. Voici ceux qui nous sont connus :

1. *Pierre Boicel*, qui publia, vers 1508, les *Precepta synodalia*, par ordre de l'évêque Charles de Caretto [1].

---

1. Biblioth. de Reims, Th. 572.

2. *Vincent de La Vacquerie* et son serviteur Adrien *Baçoche*, poursuivis et sévèrement condamnés, le 20 août 1547, pour avoir été trouvés saisis de plusieurs livres réprouvés et censurés [1].

3. *Eustache Josseteau*, qui succomba dans un procès à lui intenté par Nic. Bacquenois en 1554 (Jadart, p. 16).

4. *Gerard Colbert*, qui vendait en 1557 les *Coustumes de Vermandois* (Jadart, n° 18) et qui fut parrain en 1577 d'une fille de Nicolas II Trumeau (Claudin, p. 24). Gerard appartenait sans doute à la même famille que le célèbre ministre de Louis XIV.

5. *Jacques Martin*, qui publie en 1568 le *Bref Discours sur les moyens que le cardinal de Lorraine a tenus et tient encore pour accroistre sa maison*, etc.,

Cat. Chartener, 1885. n° 469.

Il y avait effectivement à Reims une famille *Martin*, qui paraît avoir exercé la librairie. *Nicolas Martin*, qualifié « marchand à Reims », est mentionné dans un acte reçu, le 10 avril 1574, par Cothereau, notaire à Paris, comme devant au libraire parisien *Nicolas Bonfons* la somme de 112 s. t. [2]. Cependant le *Jean Martin*, dont le nom figure sur plusieurs éditions de *La Legende de Charles cardinal de Lorraine* (1576 et 1579) et du *Tocsin contre les massacreurs* (1577 et 1579), paraît être un personnage purement imaginaire [3].

6. *Jean Mouchar*, qui signe, en 1577, la *Resolution claire et facile sur la question tant de fois faite de la prise des armes par les inferieurs* et la *Vive Description de la tyrannie et des tyrans* [4], est sans doute aussi un libraire supposé.

---

1. N. Weiss, *La Chambre ardente, étude sur la liberté de conscience en France* (Paris, 1889, in-8,) p. 13.

Vincent était peut-être parent du docteur de Sorbonne Nicolas de La Vacquerie, dont Bacquenois a imprimé, en 1559, un discours contre les protestants (Jadart, n° 27.

A propos de la Réforme, la tolérance dont le cardinal de Lorraine fit preuve envers le commis de Bacquenois, Geoffroy, protestant déclaré, mérite d'être relevée (voy. Jadart, p. 12). Comme bien d'autres prélats, le cardinal entretenait des relations amicales avec certains partisans de la Réforme, par exemple avec Ramus, et laissait exercer des poursuites pour cause de religion. M. Weiss cite (p. 376) cinq habitants de Reims inquiétés et peut-être condamnés en 1550.

2. Notes mss. de M. le baron Pichon, V, 264. Cet acte est particulièrement curieux, parce qu'il semble prouver que la famille Chaudière avait conservé des relations avec Reims. En effet, Nicolas Bonfons donne procuration à Guillaume Chaudière pour lui faire payer 18 livres par Jean Du Boys, marchand de Reims, et 112 s. par Nicolas Martin, demeurant dans la même ville, tous deux ses débiteurs.

3. Il y avait en 1565 un *Jean Martin*, libraire à Genève (Cat. Renard, 1881, n° 159). Un autre *Jean Martin*, imprimeur à Paris, natif de Tours, fut condamné le 21 mars 1566 au bannissement pour avoir falsifié un privilège du roi. Ce même Jean se retrouve à Paris en 1576 et 1577; mais il ne se serait pas risqué à signer des livres aussi compromettants. Du reste, ce qui montre bien que Jean Martin de Reims est un être fictif, c'est qu'une édition de la légende datée de 1579 porte : *Pierre Martin*.

4. Voy. Barbier, *Dict. des Anonymes*, IV, 1042.

La *Declaration des Trois Estats de France sur les remonstrance, du roy de Navarre* (1589) porte le nom de *J. Cousin*. Si nous rappelons *Catherine Jabot, veuve de Jean Ier de Foigny*, *Gilbert de Foigny*, fils de Jean Ier et de sa première femme Françoise Gosme, cité comme libraire à Paris en 1605 (Jadart, p. 22), *Simon de Foigny*, fils et successeur de Jean Ier et de sa femme, associé en 1620 avec son frère *Jean II*, nous aurons dit tout ce que nous savons des libraires rémois du XVIe siècle. Espérons que MM. Jadart et Claudin nous ménagent d'autres découvertes.

Émile Picot.

---

490. — **Choix de lettres d'Eugène Burnouf (1823-1852)**, suivi d'une bibliographie avec portrait et fac-simile. Paris, Champion, 1891. Grand in-8 de XVI-184 pages.

L'auteur de l'*Avertissement*, écrivain de cœur et de talent, explique ainsi (p. V, VI) l'origine et la destination du beau volume dont on vient de lire le titre : « Bien des années se sont écoulées depuis la mort prématurée d'Eugène Burnouf. Les témoins de sa vie et les amis qui gardaient fidèlement son souvenir disparaissent à leur tour. Ses grandes découvertes dans le domaine de la philologie et de l'histoire ne sont pas connues de tout le monde, et les livres dans lesquels il a prodigué les trésors de son merveilleux esprit ne s'adressent qu'à un petit nombre de lecteurs. Si donc, plus tard, dans les nouvelles générations qui se succèdent, ses petits-enfants ne peuvent pas tous connaître les travaux qui ont illusré le nom de leur aïeul, il faudrait, du moins, que tous pussent entrevoir quelques rayons de sa brillante et belle intelligence, et sentir que dans cette âme d'élite la vertu égalait le génie. Le seul moyen de réaliser un vœu si légitime était de rechercher, de réunir et de conserver par l'impression ce qui pouvait se retrouver de la correspondance d'Eugène Burnouf. Les lettres que nous avons recueillies ne sont pas très nombreuses. Elles suffiront cependant pour laisser voir, dans les rapports d'Eugène Burnouf avec sa famille, la tendresse de son cœur; avec ses amis, la sûreté et l'agrément de son commerce ; avec tous ses correspondants, l'étendue et la profondeur de ses vues, la justesse de son jugement, l'aménité de son caractère, et cette grâce aimable qui séduisait tous ceux qui l'approchaient. Elles peindront le savant, le père de famille, l'homme de bien, le causeur spirituel, d'une façon plus vraie et plus vivante que ne pourrait le faire la meilleure des biographies. »

On ne saurait mieux dire ni mieux juger, et tous les critiques, même les plus sévères, tous les lecteurs, même les plus exigeants, donneront, comme moi, raison sur tous les points à des appréciations qui sont la pure et simple constatation d'éclatantes vérités.

Les lettres d'E. Burnouf peuvent se diviser en trois groupes principaux : les premières, écrites dans la période de la jeunesse, sont presque toutes adressées à Christian Lassen, son collaborateur, pour l'*Essai sur le Pali*, et à François Bopp, « le grand philologue allemand ». Quoiqu'elles traitent presque uniquement de questions de philologie indienne et qu'on doive les ranger parmi les travaux d'érudition, il était impossible de les exclure du recueil, car, d'abord, ce sont les seules que l'on possède de cette époque, et, ensuite et surtout, elles sont précieuses en cela « qu'elles montrent la manière dont E. Burnouf travaillait, et par quelles suites de raisonnements, par quels efforts persévérants, aidés d'une merveilleuse sagacité, il arrivait à ses découvertes. Elles sont précieuses aussi par les indications qu'elles fournissent sur l'origine et le plan de ses premiers travaux : l'*Essai sur le Pali*, la publication du *Vendidad sadé*, l'un des livres de Zoroastre rapporté en France par le zèle héroïque d'Anquetil Duperron, et le *Commentaire* d'une partie de cet ouvrage dont il avait en même temps conçu le dessein ». Viennent ensuite, ajoute l'auteur de l'*Avertissement*, c'est-à-dire le meilleur de tous les guides, « des lettres d'un caractère moins exclusivement scientifique. On y trouvera des détails intéressants pour l'histoire des études orientales dans la première moitié du XIXe siècle, de curieux récits de la manière dont on voyageait en France et à l'étranger avant les chemins de fer, d'amusants tableaux de mœurs, et des observations fines et toujours judicieuses sur les hommes et sur les choses. A ce groupe des lettres de voyage, intimes et familières, succède la correspondance plus générale des dernières années ».

Les lettres, au nombre de cent soixante-quinze, proviennent des collections de la famille (Mme Eugène Burnouf, M. Burnouf père, M. Charles Burnouf, oncle, et M. Émile Burnouf, cousin germain, l'ancien directeur de l'école d'Athènes) [1], des collections publiques (lettres à Lassen, dans la bibliothèque de l'université de Bonn, lettres à F.-A. Pott, dans la bibliothèque de l'université de Halle, lettres à Auguste Guillaume de Schlegel, dans la bibliothèque royale de Dresde), enfin des collections laissées par des amis français ou étrangers (Théodore Benfey, Bopp, Ch. Lenormant, Obry, etc.). Toutes ces lettres — est-il besoin de le dire, puisqu'on a deviné déjà le nom de l'éditeur, le plus soigneux et le plus exact des éditeurs ? — sont publiées avec une reli-

1. Les lettres conservées par la famille ont été accrues par un don de Mme Mohl, d'une série de lettres à M. Jules Mohl, « l'ami le plus cher d'Eugène Burnouf ». Les unes et les autres ont été données par Mme Eugène Burnouf à la Bibliothèque nationale avec tous les papiers scientifiques de son mari. L'importance de ce legs est ainsi signalée dans l'*Avertissement* (p. XV) : « La masse de ses ouvrages restés manuscrits dépasse encore de beaucoup celle de ses livres imprimés. Quelle somme de travail représentent tous ces volumes, au nombre de plus de cent, qui sont venus enrichir les fonds orientaux de la Bibliothèque nationale ! »

gieuse fidélité [1] : elles sont accompagnées de notes sobres, claires, précises, où l'on reconnaît encore sa manière excellente.

Je me contenterai d'indiquer quelques-uns des passages les plus intéressants d'une correspondance où les pages sérieuses sont si instructives, où les pages intimes sont tantôt si touchantes (épanchements de l'époux, du fils, du père), tantôt si spirituelles (impressions de voyage dans le monde savant et dans diverses parties de la France et de l'Europe) : veut-on des appréciations, parfois quelque peu malicieuses, sur les orientalistes contemporains de l'auteur, lesquels ne furent pas toujours de parfaits confrères pour lui ? Qu'on lise ce qui regarde A. L. de Chézy (pp. 5, 12, 68, 79, 80, 94, 183), S. de Sacy (pp. 18, 22, 29, 454), Garcin de Tassy (pp. 22, 29, 237, 252, 255), Saint-Martin (p. 23), Loiseleur Des Longchamps (pp. 76, 77), Stanislas Julien (p. 101), Langlois (p. 183), etc. Veut-on des hommages rendus avec délicatesse et chaleur d'âme à des maîtres éminents, à des confrères dévoués? Qu'on lise les éloges donnés à Bopp (p. 3), à Abel Rémusat (pp. 5, 8, 21, 22, 89), à Lassen (pp. 61, 174), à Guillaume de Humboldt (pp. 78, 81), à Jules Mohl surtout (pp. 29, 60), etc. [2]. Il y a infiniment de verve et d'humour dans les récits de voyage en Allemagne, en Angleterre, en Auvergne, notamment dans les descriptions de l'Alsace et de Strasbourg (pp. 137-147), du pays de Bade et de sa capitale (142-149), de Calsruhe (160), de Heidelberg (162), de Darmstadt (164), de Francfort (165), de Mayence (170), de Bonn (171), de Londres et d'Oxford (203-235), de Vichy (287-301), etc. Aux détails très pittoresques sur les villes, les campagnes, les monuments, se mêlent des détails fort piquants sur les personnages [3], avec de plaisantes anecdotes contées d'une façon toute parisienne, c'est-à-dire on ne peut mieux. Voitures, hôtelleries, repas, incidents divers, tout est peint d'une plume alerte, enjouée, et l'on est tout heureux de trouver en un si grand savant un si séduisant

1. Quelques suppressions ont paru nécessaires. L'éditeur ne s'est résigné qu'avec un serrement de cœur à cet inévitable sacrifice. Voir (p. VIII) ses excuses que tout le monde agréera et ses regrets que chacun partagera.

2. L'éditeur a dit (p. x) de Burnouf et de Mohl : « Une égale bonté de cœur, le même genre d'esprit, les mêmes goûts et presque les mêmes études avaient créé entre les deux savants une amitié vraiment fraternelle, dont le charme se révèle dans leur correspondance. » E. Burnouf et son ami se moquent avec toute la gaîté gauloise de prétendus savants qui appartenaient à l'école des *fleuristes*, au *bétail oriental*, et il fait, à cette occasion (p. 65) cette belle profession de foi : « Je ne puis aimer autre chose que le bon sens et le positif. »

3. Par exemple sur Schlegel, sur Wilson. La description du dîner fait chez ce dernier (p. 206-207) est aussi amusante qu'est attachante la description (p. 210, 211) de la bibliothèque d'Oxford. Schlegel, malgré son mérite éminent, était « la vanité en personne ». Burnouf le peint d'un trait (p. 174) et, dans la même page, il lui oppose Lassen, homme « d'une science merveilleuse et d'une grande simplicité ». Le voyageur trace un portrait très peu flatteur des femmes allemandes (p. 159).

narrateur [1]. Mon incompétence me défend de toucher aux choses d'érudition orientale, mais je puis du moins déclarer que ces choses y sont exposées par E. Burnouf avec une netteté qui les rend accessibles aux profanes et qui autorise à dire qu'il avait de bonnes raisons pour vanter comme il le fait (p. 161) « notre belle et délicieuse langue française ».

L'appendice, d'étendue considérable (p. 477-555) mérite la plus sympathique attention, car les trente documents qui y sont contenus, intéressants soit par leur sujet, soit par le nom des signataires, complètent fort bien le recueil que je viens d'analyser. En voici l'énumération : lettre du baron Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, annonçant au futur membre de l'Institut sa nomination d'élève de l'École des Chartes (février 1822); correspondance entre J.-L. Burnouf et F. Bopp. 1822-1825 [2]; une lettre de F. Rosen à E. Burnouf (de Londres, mars 1829); des fragments de trois lettres de Jules Mohl au même (de Londres, 1830); rapport sur le concours du prix Volney par le baron S. de Sacy (30 avril 1831); lettre de F. Bopp à E. Burnouf (de Berlin, mai 1832); lettre de Schlegel au même (de Bonn, novembre 1834); lettre de Christian Vatten au même (de Bonn, novembre 1834) [3]; lettre de Frédéric Creuzer au même (de Heidelberg, janvier 1835); six lettres de J.-L. Burnouf à Eugène Burnouf (de Paris, 1835); lettre de F. Rosen au même (septembre 1835); lettre du baron S. de Sacy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, à M. Burnouf père (mars 1836); lettre de Robert Lenz à E. Burnouf (de Saint-Pétersbourg, mars 1836); lettre de James Prinsep au même (de Calcutta, juin 1837); lettre de G. Pauthier au même (janvier 1838); lettre de Guizot au même (mai 1838); dernière lettre de J. Prinsep au même (Calcutta, octobre 1838); lettre de HH. Wilson au même (de Londres, mai 1839); deux billets de David d'Angers au même (avril 1840 et septembre 1842); deux lettres de Fr. Creuzer au même (de Heidelberg, janvier et octobre 1841); une lettre du philosophe Schelling au même (de Munich, juin 1841); deux lettres d'Alexandre de Humboldt au même (de Berlin, 1843, et de Paris, 1843); trois lettres se rapportant à la mort de J.-L. Burnouf, survenue le 8 mai 1844 (de Jules Michelet,

---

1. L'auteur loue (p. 129), dans une lettre à sa femme « les jolis feux d'artifice » d'une causerie spirituelle. Ces *jolis feux d'artifice* abondent dans toute la partie de la correspondance adressée à Mme Burnouf et à M. Mohl.

2. L'éditeur constate (p. xiv) que les lettres « adressées à M. Bournouf père, rappellent à chaque ligne et le souvenir et les études de son fils »; il ajoute : « Au premier rang des pièces les plus importantes il convient de mettre la petite correspondance échangée entre Jean-Louis Burnouf et François Bopp. C'est là que se montre, pour la première fois, le goût passionné d'Eugène Burnouf pour les études orientales. On voit qu'il le tenait de son père, épris lui-même de ces belles études, auxquelles de graves devoirs l'empêchaient de se livrer comme il l'aurait souhaité. »

3. Traduit de l'anglais, comme les lettres qui vont suivre de James Prinsep. On a aussi traduit de l'allemand les lettres de Frédéric Creuzer, de F. Rosen, etc.

de Chr. Lassen et de Philippe Le Bas); une lettre de J. Mohl (de Berlin, septembre 1847); une lettre du même au même, après les journées de juin; une lettre de Ch. Lenormant au même (de Paris, janvier 1849); enfin une lettre d'A. de Humboldt au même (de Sans-Souci, avril 1850).

L'appendice est suivi d'une bibliographie des travaux d'E. Burnouf ainsi divisée: 1° Travaux publiés isolément; 2° Travaux publiés dans le *Journal Asiatique;* 3° Travaux publiés dans le *Journal des savants;* 4° Liste des travaux manuscrits d'E. Burnouf (extrait de l'article inséré par M. Barthélemy Saint-Hilaire dans le *Journal des savants*, de septembre 1852); 5° Liste des articles sur les travaux d'E. Burnouf et des notices biographiques (Abel Rémusat, Lerminier, Obry, L. Jourdain, J.-J. Ampère, Biot, Félix Nève, Ch. Lenormant, E. Renan, Ph. Chasles, Ad. Tardif, J. Mohl, Barthélemy Saint-Hilaire, Th. Pavie, Naudet, etc.).

Un dernier mot : le *choix de lettres d'Eugène Burnouf*, dû à une piété filiale aussi tendre qu'éclairée, fait admirablement connaître, en son grand cœur comme en son grand esprit, celui qui, pour me servir des paroles de Jules Mohl [1] « a rehaussé la gloire littéraire de la France », et dont le « nom ne cessera pas de grandir avec les études qu'il a créées ».

T. DE L.

---

491. — O. TOMMASINI. **Scritti di storia et di critica.** (Bibliotheca italiana, I). Un vol. in-12. VII-390 pp. Roma. Lœscher, 1891. 5 fr.

Dans ce volume qui inaugure la nouvelle collection d'histoire et de critique de la librairie Lœscher, M. Tommasini a réuni des discours et des études déjà anciens et dispersés dans plusieurs recueils où il aurait été fâcheux de les oublier. L'étude sur l'histoire médiévale de Rome et ses plus récents historiens (p. 1-71) a dignement inauguré l'archivio de la R. *Societa Romana di storia Patria.* On y trouve, avec un brillant résumé de l'histoire de la ville de Rome, des vues critiques sur les livres de Papencordt, Gregorovius, Höfler, Reumont et Graf et les principes qui les ont inspirés. Le discours sur la Méthode scientifique dans l'histoire (pp. 73-103), prononcé à l'ouverture des cours pratiques de Méthodologie fondés par la *Societa Romana* contient un bon résumé de l'histoire des études historiques en Italie, depuis Muratori jusqu'aujourdhui et de sages indications sur la façon dont il convient d'éditer les textes historiques. — Les études sur *Guido monaco d'Arrezzo e la sua fama nella storia* (pp. 107-149) et sur Pietro Metastasio *e lo svolgimento del melodramma italiano* (pp. 149-222) sont des portraits biographiques et littéraires intéressants.— Les notices biographiques sur Atto Vannucci et sur Michele Amari font très bien connaitre ces deux savants qui ont tout fait, le second surtout, pour le progrès de l'histoire en Italie et pour

1. Rapport à la Société Asiatique, 1852.

le maintien des bonnes relations entre l'Italie et la France. — Je ferai une seule observation à M. Tommasini. Il cite, p. 93, divers érudits français, *Labbé* et *Dacher*; il faut lire Labbe (l'accent est une erreur très commune même en France) et d'Achery (l'erreur vient probablement d'une mauvaise traduction du latin Dacherius); cette remarque prouvera au savant auteur avec quel soin il a été lu.

L. G. Pelissier.

---

497. — **De l'enseignement des langues anciennes.** Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne, par Michel Bréal. Paris, ap. Hachette. Petit in-8, 152 p.

Ce Recueil de conférences est un plaidoyer habile et discret en faveur des langues anciennes. Qu'on le lise avec attention, et qu'on le médite bien. Il s'ouvre par une intéressante histoire de l'étude du latin jusqu'à nos jours suivie d'excellents conseils pédagogiques qui dégoûteront les esprits raisonnables de ces systèmes qu'enfantent chez nous l'ignorance des uns et la vanité des autres. Et d'abord, pourquoi apprend-on le latin? Parce que, répond M. Bréal, il est impossible d'expliquer la grammaire française sans l'aide de cette langue; parce que notre littérature a ses principales attaches dans l'antiquité; parce que l'on ne saurait dire que des choses vagues sur les défauts et les qualités de Corneille, si l'on ne comprend pas la langue de Sénèque et de Lucain; parce qu'on ne peut goûter Racine sans connaître Euripide, ni l'*Iphigénie* de Goethe quand on est incapable de lire dans le texte la tragédie grecque [1]. Ce ne sont pas là sans doute des vérités bien nouvelles, mais répétées par M. B., elles acquièrent plus de force et d'autorité, et nous vivons à une époque où il est plus que jamais nécessaire de les enfoncer dans les esprits. Après avoir fait l'histoire de l'étude du latin au moyen âge, après avoir démontré qu'il existait alors dans l'enseignement des écoles je ne sais quoi de vivant et de libre où l'on faisait plus d'attention aux idées qu'aux mots, M. B.. regrette que la Renaissance ait repoussé « tout ce que le moyen âge avait estimé et aimé ». Les savants ou plutôt les lettrés de cette époque ne lisent plus les anciens pour le seul amour du savoir : ils ne cherchent dans leurs œuvres que des modèles de style, et s'appliquent l'un à imiter Cicéron, l'autre Tite-Live, celui-ci Virgile, celui-là Horace. Le verbalisme triomphe : « *Explodere barbariam et restituere linguæ latinæ puritatem* sont les deux propos qui reviennent constamment. » C'est le latin d'apparat, c'est la forme seule que préconisent maîtres et élèves, et dès lors ce latin expurgé ne tenant plus par aucun lien aux âmes et aux esprits devient une langue morte. Au XVII^e siècle il n'y a

---

1. Aussi j'ai toujours trouvé extraordinaire qu'on ait pu donner le titre d'*agrégés* à des professeurs de langues qui ne savaient ni le latin ni le grec. Pour eux, ils estiment la chose toute naturelle, l'ignorance étant toujours prête à s'admirer.

plus que ce qu'on appelait les *pédants* qui écrivent en latin; néanmoins les traditions de la Renaissance subsistèrent dans l'enseignement jusqu'à nos jours, et le pompeux discours latin en fut le dernier vestige. L'Allemagne passa par les mêmes destinées que la France; mais au XVIII^e siècle vint Herder qui dit « sur le ton d'un hiérophante » : La nature et la Grèce, c'est tout un, et à sa voix les hellénistes qui étaient alors très rares se multiplièrent, d'autant plus qu'il n'en manqua point d'assez *ingénieux* (l'Allemagne, dit Olivier de Serres, est la mère des ingénieux entendements) pour trouver je ne sais quelle affinité entre le génie grec et le génie germanique. Wolf et de Humboldt, disciples de Herder, propagent la doctrine de leur maître, et ils ont eux-mêmes des successeurs qui créent la philologie classique. On sait quels services elle a rendus, mais aussi dans quels abus et quels excès elle a glissés Après la funeste guerre de 1870, nous empruntâmes à nos vainqueurs tout ce qu'il y avait de mauvais chez eux : de petits et de gros professeurs plus ambitieux que bien intentionnés s'improvisèrent du jour au lendemain romanistes, critiques de textes, philologues, et jusque dans les classes de cinquième et de sixième on fit une véritable débauche de grammaire comparée. De là une réaction violente chez nous comme en Allemagne contre l'enseignement du grec et du latin qu'on accusa de ne pas répondre aux sociétés modernes, contre ces professeurs qui s'égaraient avec leurs élèves dans les minuties de l'érudition, qui transformaient les lycées en petites facultés. Les vrais savants furent les premiers qui poussèrent le cri d'alarme, et qui essayèrent de ramener les bergers et leurs troupeaux dans la bonne voie : mais le mal était fait et l'on s'en ressentira encore longtemps. Cependant ce n'est pas une raison pour jeter tout à bas : il vaut mieux corriger, tenter quelques réformes faciles [1], et revenir par quelques endroits à l'ancien système qui avait du bon, puisqu'il a formé des hommes dont les derniers survivants sont l'honneur et la gloire de la fin de ce siècle. Si l'étude du grec, si celle du latin surtout venait à disparaître, la France y perdrait encore plus que l'Allemagne, car « nous tenons à Rome, répète à dessein M. Bréal, par notre langue, par nos lois, par notre littérature, par les arts, par la religion, par mille autres liens ». Que l'on crée pour les besoins des démocraties modernes différents types d'instruction, mais que l'enseignement des langues anciennes garde toujours dans notre pays le premier rang. Pour vivre une nation a besoin de commerçants et d'industriels de toute sorte; mais, pour mieux vivre, ne l'oublions pas, il faut à l'élite de ses enfants ces belles études qui, disait Michelet, « accordent à nos poitrines l'élargissement d'une moralité plus douce et vastement humaine ».

A. DELBOULLE.

---

1. M. Bréal les indique aux maîtres dans les deux dernières conférences toutes pleines des conseils les plus sages et les plus pratiques.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 octobre 1891.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire intitulé : *la Question de la légitimité à l'avènement de Hugues Capet*

Les hommes, dit-il, ne se défont que péniblement et avec une lenteur extrême des conceptions politiques auxquelles le temps les a habitués. Soumis pendant des siècles au pouvoir de Rome, l'Occident chrétien s'était accoutumé à concevoir le gouvernement du monde à la façon romaine : toute théorie politique supposait un maître, un empereur, et les théoriciens sujets des rois éprouvaient quelque embarras pour justifier l'autorité absolue de leurs maîtres. Ils s'arrêtèrent à cette combinaison de mots : « Le roi est empereur en son royaume. » Tant que la couronne de France avait continué d'appartenir aux descendants de Charlemagne, on pouvait imaginer encore qu'un prince français réussirait à réunir sur sa tête, comme son illustre aïeul, les titres de roi et d'empereur. L'avènement de Hugues rendit cette perspective impossible et acheva de ruiner, pour de longs siècles, toute chance d'une restauration même temporaire de la domination impériale sur l'Europe chrétienne.

Cet avènement soulevait une question de droit fort délicate. Au xe siècle, la naissance et l'élection réunies faisaient le roi. La première de ces conditions, la naissance, manquait à Hugues. Il rencontra en général peu de résistance, et les légitimistes carolingiens s'inclinèrent assez vite devant le fait accompli. Cependant, on doit noter les protestations de quelques historiens et les formules de quelques chartes, où la date est tournée de manière à exprimer une opposition théorique à l'usurpateur. Ce sentiment s'accentua plus tard et l'on en vint à juger utile, pour assurer à la dynastie régnante une légitimité parfaite, un mariage qui unirait les descendants de Charlemagne et ceux de Hugues. C'est pourquoi Louis VII épousa une descendante de Charlemagne, et Philippe-Auguste, né de ce mariage, fut salué du nom de Carolide. Philippe-Auguste, à son tour, épousa une descendante d'Ermengarde, la fille de Charles de Lorraine. Cette dernière union fut très remarquée et plusieurs chroniqueurs la notèrent avec joie : *regnum in ipso redactum ad progeniem Caroli Magni ; de reditu regni Francorum ad stirpem Caroli.*

Néanmoins, jusqu'au xiiie siècle, et encore dans la seconde moitié de ce siècle, il y eut des princes qui maintinrent, d'une façon d'ailleurs toute théorique et pacifique, leurs prétentions à la couronne de France, qui contestèrent pour la forme les droits de saint Louis et de Philippe le Hardi. En 1270, ce prétendant honoraire était Jean Ier, duc de Basse-Lorraine : c'était le gendre du roi Louis IX ; il avait épousé, dit M. Viollet, « Marguerite, fille du pieux intrus qui mourut sous les murs de Tunis ».

Séance du 9 octobre 1891.

M. Dutreuil de Rhins, chargé par l'Académie d'une mission d'exploration scientifique dans l'Asie centrale, annonce, par une lettre en date du 5 août, son arrivée et celle de ses compagnons à Sampoula, près de Kotane.

L'Académie se forme en comité secret.

Sur la proposition de la commission des travaux littéraires, l'Académie décide qu'à l'avenir le prix Brunet sera décerné, sans programme indiqué d'avance, au meilleur des ouvrages de bibliographie savante publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant la clôture du concours.

L'Académie nomme deux commissions chargées de proposer des sujets à mettre au concours :

1° Pour le prix ordinaire (antiquité classique) : MM. Georges Perrot, Schlumberger, Duchesne, Boissier ;

2° Pour le prix Bordin (études orientales) : MM. Renan, Derenbourg, Barbier de Meynard, Maspero.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire (voir la séance précédente).

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Oppert : Terrien de Lacouperie (A.), *l'Ère des Arsacides en 248 avant J.-C. selon les inscriptions cunéiformes* (extrait du *Muséon*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 26 octobre — 1891

494. — Maurice Anciaux. **Les confréries musulmanes et leur rôle politique.** (Extrait de la Revue de Belgique). P. Weissenbruch, Bruxelles, 1891. In-8, 23 pp.

Un résumé fort exact de l'organisation des confréries musulmanes d'après les travaux de MM. Rinn et Duveyrier, des aperçus très justes sur le danger que font courir les associations religieuses à la civilisation européenne qui s'implante de tous côtés dans le continent africain, telles sont les qualités qui distinguent la brochure que nous signalons aux lecteurs de la *Revue*. Peut-être cependant M. Maurice Anciaux n'a-t-il pas suffisamment indiqué les causes de ce mouvement politico-religieux qui tire sa principale force du besoin qu'éprouvent les Musulmans d'avoir une sorte de charte politique qui leur assure quelques droits immuables, aussi bien dans le pays où ils vivent sous la domination de leurs propres chefs que dans ceux où ils sont soumis à une autorité étrangère.

O. Houdas.

---

495. — **Pentateuchus samaritanus.** Ad fidem librorum manuscriptorum apud Nablusianos repertorum edidit et varias lectiones adscripsit H. Petermann. Fasciculus V, **Deuteronomium** ex recensione Caroli Vollers. Berlin, Mœser. 1891, in-8, p. 469-553.

Nous avons la satisfaction d'annoncer la publication du cinquième fascicule de la version samaritaine du *Pentateuque*, qui comprend le *Deutéronome* et qui achève l'importante édition commencée par Petermann et continuée par M. Vollers. On avait pu craindre que les nouvelles fonctions auxquelles avait été nommé en Egypte M. V., appelé à la direction de la Bibliothèque khédiviale du Caire, ne l'empêchâssent de continuer les soins qu'il donnait à cette édition. Heureusement il a pu

disposer du temps nécessaire à l'achèvement de l'œuvre, bien que son éloignement de l'Europe ne lui ait pas permis d'utiliser plusieurs documents qu'il avait à sa disposition à la Bibliothèque royale de Berlin. Dans le précédent fascicule il exprimait l'espoir de donner pour le *Deutéronome* les variantes des fragments de Saint-Pétersbourg et de la triglotte Barberini. Ce vœu n'a pu être réalisé que pour les fragments de Saint-Pétersbourg; la triglotte est restée en dehors de ses collations. En outre, il n'a pu se servir du texte de la polyglotte de Londres que dans la réimpression que M. Brüll en a faite en 1875 et qui est loin de présenter toute garantie d'exactitude, comme M. V. le remarque dans la préface de son quatrième fascicule. Nous avons collationné quelques passages des chapitres XXXII et XXXIII du *Deutéronome* de l'édition de M. V. avec les passages correspondants de la triglotte Barberini et de la polyglotte de Londres, publiés en appendice dans l'édition de la *Genèse* de M. Heidenheim, *Die samaritanische Pentateuch-Version, die Genesis*, pp. 96-97, et nous avons constaté avec regret le manque d'un certain nombre de variantes importantes.

En rendant compte dans cette *Revue*, 19 juillet 1886, n° 29, du quatrième fascicule renfermant les *Nombres*, nous nous sommes étendus sur les mérites de cette publication, la méthode adoptée par les éditeurs et les manuscrits nouveaux qu'ils avaient entre les mains et qui donnent à leur œuvre une importance particulière. Nous avons peu de choses à ajouter aujourd'hui. M. V. nous informe dans sa préface que la copie, *apographon*, qui sert de base à son texte, est due au grand prêtre actuel des Samaritains de Naplouse, Jacob ibn Haroun, et qu'il est admissible que l'original de cette copie et les autres manuscrits collationnés par Petermann se trouvent à Naplouse, soit dans la synagogue, soit dans une maison privée.

Cette édition sera désormais indispensable aux sémitistes que l'étude du samaritain intéresse pour la comparaison des dialectes araméens, et aux théologiens qui pour l'exégèse biblique doivent consulter la version samaritaine. Il est donc fâcheux que l'éditeur, M. Mœser, en ait élevé le prix à 72 mark ou 80 francs (12 mark pour le *Lévitique* et 15 mark pour chacun des quatres autres fascicules), chiffre exorbitant pour un volume in-octavo de cinq cent cinquante pages. Nous louons fort le mérite et le désintéressement d'un libraire qui fait les frais coûteux de publications qui ne s'adressent qu'à un public restreint. Mais l'exagération du prix de vente ne va-t-elle pas, en effrayant les acheteurs, à l'encontre du but que l'on se propose? Dans le cas actuel le prix paraîtra d'autant plus élevé que cette édition, comme nous l'avons dit, ne donne pas toutes les variantes connues et, par cela même, ne dispense pas de recourir aux publications précédentes. Elle est évidemment bien supérieure à ses devancières, mais elle ne peut être considérée comme une édition critique définitive.

Comme couronnement de ses études samaritaines, M. Vollers annonce

la publication d'un dictionnaire samaritain qu'il fera précéder d'une étude grammaticale. Il s'acquerra par là la reconnaissance des orientalistes qui lui sont déjà redevables d'excellents travaux sur la bibliographie arabe et sur le dialecte arabe de l'Égypte.

Rubens Duval.

---

496. — **Phœnicisches Glossar.** Von Dr A. Bloch. Berlin, Meyer et Muller, 1891. 64 p. in-8.

Le Glossaire phénicien de M. Bloch n'est pas le premier ouvrage qui ait paru sur cette matière. Sans parler de l'Index des *Monumenta* de Gesenius et de ceux qui font suite à la grammaire phénicienne de Schröder, M. A. Levy de Breslau a publié, en 1864, un *Phönizisches Wörterbuch*, conçu sur le même plan que le *Phœnicisches Glossar* de M. B. Le nom de dictionnaire était un peu pompeux pour une plaquette de cinquante pages, comprenant en tout neuf cents mots; en réalité, le *Wörterbuch* de Levy n'est guère que l'index des *Phönizische Studien*, par lesquels il a rendu de si grands services à l'épigraphie phénicienne.

Depuis lors, les inscriptions se sont multipliées: elles ont été réunies partiellement dans la *Phönizische Sprache* de Schröder, puis, d'une façon complète dans le *Corpus inscriptionum Semiticarum* qui s'est ainsi trouvé remplacer les travaux antérieurs. Le tome Ier de la partie phénicienne a paru, le tome II est en cours de publication. C'est le tome Ier du *Corpus* qui a été l'occasion du nouveau « Glossaire » de M. B., et qui en forme le principal contenu. M. B. ne s'est pas toutefois borné au *Corpus*; il s'est tenu au courant de toutes les inscriptions publiées depuis; il les utilise et il donne, en tête de son Glossaire, la bibliographie très exacte des travaux qui y ont trait [1].

Il n'est pas sans intérêt de comparer ces deux dictionnaires et de voir les progrès qu'a faits, depuis vingt-cinq ans, la connaissance du phénicien. La première impression que l'on reçoit est celle d'une déception. Le *Wörterbuch* de Levy formait cinquante pages comprenant plus de neuf cents mots; le Glossaire de M. B. n'en comprend que mille, répartis sur cinquante-quatre pages. Il semble donc, au premier abord, que notre lexique phénicien ne se soit pas sensiblement enrichi. Pourtant, un examen plus attentif prouve que ce calcul de pages et de mots est illusoire. Je prends au hasard la lettre M. Sur cent dix articles environ dont elle se compose chez Levy, trente-cinq viennent d'inscriptions néo-puniques dont M. B. ne s'occupe pas; vingt-cinq autres

1. Je n'ai guère qu'une addition à y faire: Renan. *Inscription phénicienne inédite de Sidon*, dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. II, nº 3, 1891, p. 75-79. On aurait aussi désiré y voir figurer les diverses récensions dont le *Corpus* a été l'objet.

ont été rayés; par contre, M. B. a introduit dans le dictionnaire soixante-sept articles nouveaux. Le lexique phénicien a donc été plus qu'à moitié renouvelé; il s'est enrichi par la suppression de formes ou de lectures reconnues fausses, et par l'addition d'un grand nombre de mots nouveaux.

Malgré tout, on ne peut s'empêcher de trouver que ce glossaire est bien maigre. Cela tient en partie, il faut le reconnaître, à la pauvreté de l'épigraphie phénicienne. Un dictionnaire épigraphique est toujours pauvre, parce que les inscriptions sont peu riches en formes grammaticales; ce sont toujours les mêmes mots et les mêmes tournures qui y reviennent; le caractère défectif de l'écriture phénicienne, en supprimant les voyelles, restreint encore le nombre des formes grammaticales que nous pouvons atteindre avec certitude. Mais cette pauvreté vient aussi en partie de la façon dont M. B. a conçu son plan et dont il l'a exécuté.

M. B. nous annonce dans sa préface qu'il a laissé de côté les inscriptions néo-puniques qui feront l'objet d'un travail spécial. On regrette qu'il se soit ainsi privé du quart peut-être des mots que nous connaissons. Il est vrai que l'orthographe des inscriptions néo-puniques est très capricieuse; elles ont des lettres quiescentes, c'est-à-dire des consonnes faisant fonction de voyelles, qui sont mises d'une façon assez arbitraire, et qui introduiraient un certain disparate dans un glossaire où les formes phéniciennes viendraient se heurter aux formes néo-puniques. En outre, leur onomastique est en partie latine ou berbère. Elles correspondent à une autre période du développement de la civilisation phénicienne en Afrique, dont leur écriture, si différente de l'écriture punique, est la marque; mais la langue de ces inscriptions est le phénicien, ou du moins un de ses dialectes. La limite, d'ailleurs, n'est pas facile à établir. De quel droit M. B. laisse-t-il de côté les inscriptions de Constantine, qui sont en caractères intermédiaires entre le punique et le néo-punique, plus proches du premier que du second, et la grande inscription de Dougga, qui est franchement punique, et celle du disque en bronze d'Iol, et tant d'autres encore? Si l'on veut faire une coupure, il faut la mettre avant Carthage; car c'est à Carthage que nous trouvons les premiers germes d'un dialecte différent de celui de la côte de Phénicie, notamment l'emploi de l'*alef* à la place du *iod* comme pronom suffixe. A l'article *Alef*, M. B. écrit : « *Es dient als suffix. verb. und nom. der 3 Pers. sing. masc. und fem. statt des gewœhnlicheren iod* ». Il aurait dû ajouter « à Carthage »; faute de quoi sa remarque est de nature à induire en erreur. On pourrait facilement obvier aux inconvénients qui résulteraient de la confusion des différences dialectales, en indiquant, par une lettre, à la suite de chaque mot, s'il appartient à la Phénicie, ou à Carthage, ou aux inscriptions de l'époque romaine, c'est-à-dire néo-puniques.

Toute la partie relative aux légendes des monnaies est aussi traitée d'une façon insuffisante. Pour la Phénicie et l'île de Chypre, M. B. suit

Gesenius et la *numismatique de Satrapies* du duc de Luynes; mais beaucoup de leurs lectures sont bien vieilles et auraient besoin d'être réformées; le point d'interrogation dont M. B. accompagne les plus douteuses ne suffit pas. Pour l'Afrique, il avait pour se guider la *numismatique du nord de l'Afrique* de Muller, mais il ne l'utilise que d'une façon incomplète. Ainsi, pourquoi citer Vermina et omettre Bocchus? Pourquoi omettre les monnaies de Saraï et de Suthul, dont l'attribution n'est pas plus douteuse que celle de maint autre nom de ville qu'il a admis dans son dictionnaire?

M. B. classe à leur rang alphabétique les abréviations. On pourrait à la rigueur se demander si leur place est bien dans un lexique, surtout lorsque ces lettres ne se suivaient pas dans le mot, ou même faisaient partie de mots différents. Je ferai, à ce propos, une petite querelle à M. B. J'ai établi que bon nombre de ces abréviations étaient formées des lettres initiale et finale du nom. M. B adopte cette opinion et cite l'abréviation *Mn* = Mikipsân [1], en la faisant suivre des mots : « *Nach Ledrain, Revue d'Assyriologie*, etc. » Il aurait dû dire : « *Nach Berger.* » M. B. me pardonnera d'insister, mais c'est une découverte que j'ai faite et j'y tiens. Ensuite, citant *Mn*, il aurait dû citer également *Al* = Adherbaal, *Gn* = Gulussân, etc. Pour les abréviations étrangères à la numismatique, mêmes lacunes; ainsi *alef* seul se trouve non-seulement dans Cl. G. Sc. n° 40, mais sur un sarcophage de Byblos, CIS. N° 2; *aïn-alef*, CIS. N° 398.

Ces réserves faites, je m'empresse de reconnaitre que le Glossaire de M. B. est consciencieusement fait et en général exact.

Il n'y a que peu d'erreurs à y relever. Peut-être pourrait-on lui reprocher de ne pas faire assez rigoureusement le départ entre ce qui est certain et ce qui ne l'est pas, surtout pour les travaux postérieurs au *Corpus;* il semble que ce soit pour lui paroles d'évangile. De ce qu'un travail est récent, il ne s'en suit pas qu'il soit définitif; on ne saurait apporter trop de prudence, surtout lorsqu'il s'agit de graffits à peine visibles, qui ont été vus différemment par des voyageurs différents, et l'on doit hésiter longtemps avant d'introduire un dieu nouveau, tel que Menqueçat, dans le dictionnaire phénicien. Même pour les mots pris au *Corpus*, il est certaines lectures qui auraient dû être accompagnées d'un point d'interrogation. Je veux bien qu'*aglat* signifie un « char »; je suis porté à le croire; mais le sens du texte où se trouve ce mot n'est pas certain. D'autres fois, au contraire, M. B. abandonne, un peu légèrement peut-être, des traductions qui auraient mérité d'être au moins mentionnées. Je sais d'ailleurs combien la distinction entre le certain et le probable, le vrai et le faux est souvent délicate. J'en signalerai à M. B. un exemple tiré du *Corpus*. Le n° 264 se termine par ces mots : « *Es beam*

1. Il aurait pu ajouter : et Massinissan, ainsi que M. Babelon l'a démontré : *Revue de Numismatique*, 3e série, t. VII, 1889, p. 398.

beit Melqart », c'est-à-dire « qui est du peuple du temple de Melqart ». Il s'agirait donc d'une sorte de confrérie sacrée. Or, un nouvel examen m'a prouvé qu'il faut lire : « *Ros-Melqart* » et non *Beit-Melqart* », c'est-à-dire « du Cap de Melqart ». C'est donc une indication géographique, un des nombreux *Caput Herculis* que mentionnent les auteurs anciens, sans doute la ville d'Héraclée, dont les monnaies portaient cette même légende. C'est un exemple que M. B. pourra joindre, dans sa prochaine édition, à l'article « *Ros* ».

Je n'insisterai pas sur les fautes typographiques; d'ailleurs M. B. a rectifié les plus grossières dans ses *Corrigenda*. Je signalerai seulement en passant, p. 17 : Es mounama*m* pour Es mounama*s*; p. 42 : A*m*penat pour A*s*penat; p. 43 : Mesa*r* pour Mesa*d*. Il lui arrive aussi d'introduire dans son glossaire, comme mots, de simples fautes de lapicide. A*b*nbaal doit peut-être se lire dans l'inscription C. 53; mais c'est une simple faute pour A*d*onbaal, par la confusion du *b* et du *d*; ce n'est pas un nom nouveau devant se lire *Abinubaal* « *unser Vater ist Baal* ». De même Himi*n*chat est une faute pour Himi*l*chat, cela ne signifie pas « *Bruder der Minchat*; il n'y a jamais eu de déesse Minchat.

Je relèverai encore, en finissant, une ou deux inexactitudes : Le pluriel de Çidoni s'écrit bien en général Çidonim; mais on trouve la forme Çidonjim, dans l'inscription bilingue du Pirée (Ath. 9). Pumæjaton s'écrit avec un seul *iod*, et non avec deux, sur les monnaies : Pumiaton; enfin, certaines omissions, peut-être plus graves encore : Ainsi je n'ai trouvé dans le glossaire, ni le suffixe *iod* qui est d'un si grand usage comme pronom suffixe soit de la 1re personne, soit de la 3e masc. sing. (en dehors de l'Afrique), soit même de la 3e fém. sing. (CIS. 93, 4.); même remarque pour le pronom suffixe de la 2e pers. sing. *ka*, et de la 1re plur. *nou*. Cela est d'autant plus surprenant que M. B. mentionne le pronom suffixe de la 3e pers. sing. à Carthage, *alef*, et celui de la 3e plur. *âm* ou *nâm*.

En général, l'analyse des parties du langage n'est pas poussée assez loin; il semble que M. B. flotte constamment entre l'index qui se borne à relever les mots et à renvoyer aux sources, et le dictionnaire qui analyse et qui classe. Son glossaire est trop développé pour un simple vocabulaire, trop peu approfondi pour un dictionnaire.

On doit néanmoins se féliciter de voir les études phéniciennes donner naissance à des travaux de ce genre. C'est la meilleure preuve de l'utilité du *Corpus* et des services qu'il est appelé à rendre. Il faut maintenant que M. B. fasse le même travail pour les inscriptions néo-puniques. Cela est d'autant plus nécessaire qu'elles sont très dispersées et d'une lecture en général très difficile. Si j'avais un conseil à lui donner, ce serait d'en profiter pour refondre tout son glossaire. Il faudrait y joindre la table des mots phéniciens qui se trouvent dans le *Pœnulus* de Plaute, et celle des mots qui nous ont été conservés par les auteurs anciens, ou qui ont passé en grec et en latin. L'entreprise avait déjà

été tentée par Gesenius dans ses *Monumenta*, et elle pourrait être reprise aujourd'hui avec de bien plus grandes ressources. On pourrait ainsi se faire une idée à peu près complète des vestiges de la langue phénicienne qui nous sont parvenus. Dès à présent, le « Glossaire » pourra servir utilement d'index pour les inscriptions déjà publiées; on y trouvera même les éléments d'un dictionnaire, à condition de s'en servir *cum grano salis*, c'est-à-dire : avec un brin de critique.

Ph. BERGER.

---

497. — P. MILLIET. **Études sur les premières périodes de la céramique grecque.** Paris, Giraudon, 1891. 1 vol. in-8 de 169 p.

On a si rarement l'occasion de rencontrer un artiste écrivant, même quelques pages, sur l'histoire de l'art, qu'il faut s'empresser de signaler les publications rédigées dans ces conditions exceptionnelles. M. P. Milliet est un jeune peintre, élève de l'École du Louvre, auteur de l'ouvrage intitulé : « Vases peints du cabinet des médailles et antiques. » Le volume que nous avons sous les yeux est un extrait d'une thèse soutenue à l'École. Il contient un résumé historique de la décoration céramique dans l'antiquité grecque. Une introduction de dix pages pose les bases d'une classification ethnographique des vases peints, précédée d'un aperçu sur les peuples grecs qui se sont partagé la fabrication de ces vases. Le chapitre premier les classe sous trois chefs : sujets, provenance, formes, et les chapitres suivants traitent « de la fabrication primitive, du style gréco-asiatique, des vases à figures noires, des coupes doriennes, dites de Cyrène ou de Naucratis, des vases chalcidiens, des prolongements et survivances de la technique à figures noires ». Enfin un appendice fait connaître « les phases principales de la grande peinture en Grèce ». M. P. M. a trouvé dans les plus importantes publications spéciales, dont il donne la nomenclature, la plupart des éléments qui ont servi à composer son livre, et, par une attention qui mérite la gratitude du lecteur profane, il a fait le départ des notions positives et des hypothèses présentées par les maîtres. Ce procédé tout nouveau, mais qui devra être imité, a l'avantage de fixer l'esprit sur les points acquis et de le stimuler quand il y a controverse. Qu'il nous permette une critique de détail sur un passage de son ouvrage où il emprunte à l'histoire de l'ancienne musique grecque un argument peu solide. « Un peintre de Mélos, dit-il (p. 49), a représenté Apollon debout sur un char; le dieu tient à la main une lyre à sept cordes. Ce détail indique, pour la peinture, une époque postérieure au VII^e siècle avant notre ère ; car, selon la tradition, c'est à cette date que Terpandre aurait, pour la première fois, construit une lyre à sept cordes. » Une autre tradition tout aussi valable donnait pour attribut au Dieu Apollon une cithare munie d'autant de cordes que l'instrument inventé par Timothée (vers 400 avant J.-C.) et c'est en invoquant cette tradition

que le citharède milésien fut relevé de l'accusation portée contre lui par les juges de Lacédémone (*Athénée, Deipnosophistes*, p. 636). Or le nombre de ces cordes était supérieur à sept. L'invention de Terpandre consistait dans l'accord établi entre les deux cordes extrêmes de la cithare. M. P. Milliet est d'ordinaire plus circonspect quand il rencontre des faits qui tendent à vieillir les peintures sur vases, et il observe avec raison qu'un procédé archaïque s'est quelquefois maintenu longtemps dans la pratique. On lira ses *Études* avec plaisir et profit.

C. E. R.

---

498. — I. F. Gustafsson. **De Livii libro XXI emendando**, Helsingfors, 1890. 24 p. in-4.

499. — II. Ant. Zingerle. **T. Livi ab urbe condita libri.** Pars. II. Liber VI-X. ed. major et ed. minor. Vienne et Prague, Tempsky ; Leipzig, Freytag. Præf. V-VII. Texte ed. maj. 1-245 in-12.

500. — III. R. Novak **Titi Livi ab urbe condita libri XXI et XXII.** Prague. Otto, 1891, in-8. Texte 1-109. Adnotatio critica, 110-116.

501. — IV. R. Novak. **Corneli Taciti ab excessu Divi Augusti libri I-III.** Prague, in-8, 1890. Texte 1-107. Adnotatio critica 108-112.

I. La mode est aux centenaires, aux multiples ou fractions de centenaires. L'Université de Finlande ou autrement d'Helsingfors a célébré l'an dernier ses deux siècles et demi d'existence par la publication de quelques ouvrages ou programmes. Voici l'un d'eux. L'auteur est connu par une édition des *Fragmenta veteris testamenti in latinum conversi* d'après le palimpseste du Vatican, par des études sur Sidoine-Apollinaire, sur le premier livre du *De Finibus* et les *Tusculanes* de Cicéron, etc. Ici, comme autrefois dans son travail sur Cicéron, M. Gustafsson cherche à se rendre compte des fautes habituelles et particulièrement des additions ou gloses qu'on relève dans le manuscrit qui a servi d'archétype. Il étudie ainsi le *tempérament* du copiste et il montre pour Tite-Live que contrairement à ce qu'avait affirmé Madvig, l'archétype du XXIe livre, tel que nous l'avons, contenait plus d'additions que d'omissions. Ce fondement posé, M. G. examine d'autres parties du texte où il est vraisemblable que les mêmes fautes ont été commises. Les corrections proposées consistent le plus souvent dans la suppression de mots dont l'addition est expliquée d'une manière plus ou moins vraisemblable. Il me semble que M. Gustafsson tire des conséquences quelque peu forcées de la remarque qui lui sert de point de départ ; mais son travail est certainement fort intéressant.

II. J'ai déjà eu plus d'une fois [1] l'occasion de parler ici de l'édition de Tite-Live que donne M. Zingerle dans la collection Schenkl. La seconde partie de la première décade vient de paraître. On retrouve dans le pré-

---

1. Voir la *Revue* du 3 février 1890, p. 87, et notamment pour la première partie de la première décade, la *Revue* du 16 juillet 1888, p. 48.

sent volume les qualités de sûreté et de conscience qui recommandent les publications précédentes. Sur les passages controversés, on sera renseigné autant et même plus qu'il n'est nécessaire; toutes les conjectures anciennes ou récentes qui présentent quelque intérêt sont ici recueillies; les contributions les plus récentes au texte de Tite-Live, insérées dans les périodiques, sont rappelées dès la première note de la préface.

En France nous voudrions avoir au commencement de chaque livre ou l'epitome, ou un sommaire. Il nous paraîtrait surtout indispensable de rencontrer en tête de chaque volume l'explication des signes critiques. Nous trouvons ici (p. vi) des suppléments aux notes des livres XXXI et XXXII. Elles manqueront au lecteur de ces livres comme celui qui n'aura que ce second volume manquera de la clef nécessaire à la lecture des sigles. M. Zingerle suppose que l'on a devant soi et toujours *tous* ses Tite-Live, sans compter les autres secours : ce qu'il regarde comme la règle pourrait bien n'être en fait que l'exception.

III. On a déjà signalé dans cette *Revue* deux éditions de M. Novák [1]. Ce savant a depuis étendu ses travaux à d'autres auteurs, mais en suivant la même méthode. Je ne la crois pas bonne. Renverser la règle connue et partout *quieta movere*; regarder comme suspect tout ce qui fait difficulté, alors que les expressions même qui choquent M. N. doivent être tenues comme caractéristiques du style de l'auteur, quand elles ne sont pas, et c'est le cas le plus fréquent, un simple emprunt à la langue des simples poètes ou à la langue familière; risquer de lourdes additions à côté d'un très grand nombre de conjectures ou de suppressions presque toutes inutiles ou contestables : tout cela n'est guère qu'un jeu d'esprit. Par l'abondance de ses productions, par les excès de sa critique, M. N. rappelle Bährens; mais il y avait chez celui-ci certaines intuitions et de très précieuses connaissances paléographiques qui faisaient jusqu'à un certain point compensation. Donc ici malheureusement, comme dans les publications qui ont précédé, grand étalage de critique sans grand résultat.

Les ouvrages de M. N. déplaisent d'abord aux éducateurs par le défaut qui vient d'être signalé. Ils leur déplairont davantage par la mobilité d'esprit que l'auteur ne dissimule en aucune façon. En cours d'édition de Tacite, après avoir publié le dialogue avec les autres petits traités, M. N. s'avise que le dialogue est de Quintilien. Il est fort honorable en tout état de cause, mais surtout dans les controverses de pure science, de dire ouvertement ce qu'on pense. Mais le résultat le plus sûr d'un aveu aussi grave que celui-ci sera infailliblement de nous ôter toute confiance solide dans les productions actuelles de M. N. puisqu'elles risquent d'être bouleversées de même par celles de demain.

---

1. Voir la *Revue* du 9 juin 1889, p. 442. Cf. aussi l'article de la *Revue* du 15 décembre, 1890, p. 446.

M. Novák dans ses *Adnotationes criticæ* signale ici par un astérisque ses conjectures personnelles. Il a donné la traduction de ce signe conventionnel dans son édition de la Germanie. Dans les autres éditions, il supprime cet avertissement que les lecteurs sont censés connaître. Il ne faudrait cependant pas trop s'y fier.

Émile THOMAS.

---

502. — Bibliothèque nationale. Département des imprimés. **Catalogue des factums et d'autres documents judiciaires antérieurs à 1790**, par A. CORDA, sous-bibliothécaire au département des imprimés. Tome I. Abadie-Cyvadat. Paris, Plon, 1890, grand in-8 de XI-567 p.

La collection connue à la Bibliothèque nationale sous le nom de collection des factums forme un ensemble d'environ 57,000 articles, comprenant des documents assez divers, mémoires, consultations, plaidoyers, requêtes, jugements, arrêts, lettres, etc., mais qui, dit M. Corda en son *Avant-propos*, présentent tous ce caractère d'avoir été rédigés ou publiés en vue d'établir ou de réfuter les prétentions des plaideurs, de se rattacher par un lien quelconque à une affaire litigieuse. Trente-deux mille de ces articles, qui sont de la période antérieure à la Révolution, ont trouvé place dans le Catalogue que je viens examiner. Ce Catalogue a été rédigé d'après des règles excellentes et avec un soin minutieux. C'est un travail qui fait le plus grand honneur à la patience et à la sagacité de M. Corda. Il y avait mille difficultés à vaincre : elles ont été toutes très heureusement vaincues. Tous ceux qui, soit comme simples curieux, soit comme sérieux chercheurs, auront à consulter le très commode et très précieux inventaire, seront reconnaissants à l'auteur de la peine qu'il a daigné prendre pour faciliter leur lecture ou leurs investigations. Et combien ils seront nombreux ces curieux et ces chercheurs ! Qu'il s'agisse de l'histoire des localités [1], de l'histoire des individus, ou même de l'histoire générale, les indications sont si abondantes qu'il y en a pour tous les goûts et qu'elles s'adressent en quelque sorte à tout le monde. Mais laissons M. C. nous signaler lui-même quelques-uns des trésors que son Catalogue aidera si bien à connaître : « Est-il besoin d'insister, dit-il (p. X), sur l'intérêt que présentent beaucoup de pièces de cette collection classées à des noms diversement fameux : *Beaumarchais, Brinvilliers, Cadière, Calas, Dupleix, Gesvres;* de citer, parmi les plus illustres, *Condé, Conti, Guise, Longueville, Nemours* [2] ;

1. Voir les articles *Abbeville, Agde, Agen* et *Condom, Aigues-Mortes, Aire, Aix, Albi, Alet, Amiens, Angers, Arles, Armentières, Arras, Auch, Autun, Avignon, Bar-le-Duc, Bar-sur-Aube, Bayonne, Beaucaire, Béziers, Bordeaux, Cahors, Châteaudun, Châteauroux, Chinon.*

2. M. C. aurait pu ajouter Sully, qui lutta tour à tour devant les tribunaux contre Étienne Boisseau, les sieurs de Jaucourt, les habitants de Saint-Amand et surtout contre Nicolas Denest, évêque d'Orléans. On trouvera, au sujet de ce dernier procès (p. 190-191) sept factums, trois pour le prélat, les quatre autres pour Maximilien de Béthune.

de rappeler l'affaire du Collier, les procès de la Compagnie des Indes et tant d'autres affaires, historiques au premier chef, qu'il serait trop long d'énumérer? C'est, comme le disait M. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale [1], *une immense galerie où l'ancienne société française semble s'être donné rendez-vous pour nous permettre de la passer en revue.* Artisans, bourgeois, gentilshommes, aventuriers, prélats, gens de robe et d'épée, tous pressés et confondus, y défilent en un instant sous nos yeux. Avec ces pièces, nous pénétrons dans le secret de la vie intime de nos pères : nous assistons à leurs luttes, à leurs souffrances, à leurs misères. Ce spectacle, si humain et si vrai, ne saurait nous laisser indifférents. »

Parmi les personnages marquants qui figurent dans le tome Ier du *Catalogue des factums,* je me contenterai de citer, à côté de ceux dont on vient de lire les noms, l'évêque de Dax, Bernard d'Abadie d'Arboucave, le comte d'Aranda, le marquis et la marquise du Coudrai, Abbatucci, Charles et Jean d'Abzac, marquis de la Douze (le dernier emprisonné), A.-L.-C.-S. de Lostange, marquis de Saint-Alvère, la marquise d'Acigné, les petits-neveux de « messire Cornélius Jansénius, évêque d'Ipre », Louis Foucquet, évêque et comte d'Agde, le marquis d'Agoult, duc d'Aiguillon, duchesse d'Aiguillon, le président de Galiffet, le cardinal Grimaldy, archevêque d'Aix, Daniel de Cosnac, archevêque d'Aix, Honoré d'Alagonia, sieur de Mésargues, le prince de Rohan, de Bertrand-Moleville, Marie-Gabrielle d'Audibert de Lussan, veuve de milord Henry Fitzjames, duc d'Albemarle, J.-B. d'Albertas, marquis de Bouc, Gaspard de Daillon du Lude, évêque d'Albi, Charles le Goux de la Berchère, archevêque d'Albi, César Phœbus d'Albret, sire de Pons, maréchal de France, Louis de Bassompierre, évêque de Saintes, Charles Amanieu d'Albret, comte de Miossens, Emmanuel Théodose de la Tour d'Auvergne, duc d'Albret, Anne de Pardaillan, Marie de Lévy de Ventadour, le marquis d'Alègre, Philippe de Béthune, le maréchal de Fervacques, Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, Charles de Fortia, Anne de Buade, président et présidente d'Alègre, Gabriel de Roquette, évêque d'Autun [2], Guy Allard, président en l'élection de Grenoble, le marquis d'Allemans, H.-L. d'Allogny, marquis de Rochefort, le cardinal Georges d'Amboise, le marquis d'Ambres, de Bar, gouverneur d'Amiens, Fr. Faure, évêque de cette ville, cardinal de Créqui, évêque de la même ville, L.-Fr. Gabriel d'Orléans de la Mothe, évêque de la même ville, J.-V. d'Ancezune, marquis de Caderousse, Juste-Joseph d'Ancezune, duc de Caderousse, le cardinal d'Estrées, le marquis d'Ancre et sa femme, le baron d'Andlau,

---

1. *Note sur les Catalogues de la Bibliothèque nationale*, 1889, p. 12.

2. Appelé à tort *de la* Roquette (p. 20). Le nom est exactement reproduit plus loin (p. 78). Autre faute d'impression à la page 126 : Les marquis de Poyanne étaient Antoine et Philippe de Baylenx et non de Baylëux. Enfin, à la page 254, lisez Guy de Maniban et non Manifan.

J.-M. de Brancas, marquis d'Oise et le duc de Brancas, Jérôme Andréossy, J. d'Angennes, évêque de Bayeux, Henry Arnauld, évêque d'Angers, Charles Myron, évêque de la même ville, Charlotte-Catherine de Gramont, abbesse du Ronceray, le duc de la Trémouille, la marquise d'Angluse, Marie de Montesson, le duc de Mazarin, d'Anthelmy, évêque de Grasse, le duc d'Antin, Gillette de Montmorency, Pâris du Vernay, Emmanuel de Crussol, duc d'Uzez, H. de la Rochefoucault[1].

Tout cela dans les cinquante premières pages. *Ab quinquagenta disce omnes.*

T. de L.

---

503. — **The Buke of John Maundeuill** being the Travels of Sir John Mandeville, Knight 1322-1356 a hitherto unpublished English version from the unique copy (Egerton Ms. 1982) in the British Museum edited together with the French text, notes, and an introduction by George F. Warner, M. A., F. S. A. Assistant-Keeper of Manuscripts in the British Museum. Illustrated with twenty-eight miniatures reproduced in fac-simile from the additional MS. 24, 189. Printed for the Roxburghe Club. Westminster, Nichols and Sons, MDCCCLXXXIX, gr. in-4, pp. XLVI-232 28 miniatures.

Cette publication remarquable qui met au point, si je puis m'exprimer ainsi, la question de Mandeville, n'a pas été suffisamment connue dans le monde savant français, et je ne sache pas qu'elle ait eu en Angleterre, sauf dans deux publications périodiques estimées[2] et dans le monde spécial de la bibliophilie l'accueil qu'elle méritait.

Il est bien entendu pour le grand public et même pour quelques autres, que Jean de Mandeville, chevalier anglais, natif de Saint-Albans, passa « la meer lan millesme CCC^me^ vintisme et secund, le iour de Seint Michel »[3] et qu'il a voyagé dans l'Asie entière au XIV^e^ siècle ; que pour se reposer de ses fatigues, il écrivit dans la retraite le récit de ses voyages, et enfin qu'il mourut le 17 novembre 1372 à Liège, où il fut enterré dans l'église des Guillemins.

Rarement ouvrage jouit d'une plus grande popularité : tandis que le colonel Sir Henry Yule cite soixante-dix-huit manuscrits du plus grand voyage en Asie à l'époque du moyen âge — Marco Polo, — que j'en

---

1. Indiquons encore : au roi et à Nosseigneurs du Conseil. Requête de l'Académie de peinture, au sujet des persécutions que ses membres ont à souffrir de la part de certains maîtres et jurés peintres et sculpteurs (1648, in-f°). — Factum pour les intéressés en la Compagnie d'Afrique demeurant à Marseille (1710, in-f°). — On trouve çà et là des renseignements utiles à l'histoire littéraire. Les bibliographes savaient-ils que le terrible Jean de Launoy est l'auteur de *Réflexions sur la procédure des chanoines de Vézelay, pour servir de factum à M. l'évêque d'Autun contre lesdits chanoines* (s. l. n. d., in-f°) ? Une note manuscrite, citée p. 78, dévoile l'anonyme.

2. *The Academy*, sept. 6, 1890, notice par Alfred W. Pollard. — *Edinburgh Review*, 1891.

3. Brit. Mus., Harley, 4383, f. 1 verso.

marque soixante-treize pour Odoric de Pordenone, qui vient immédiatement après l'illustre Vénitien par ordre d'importance, c'est par centaines que l'on compte les copies de Mandeville. Quant aux éditions imprimées, elles sont légions; Carl Schönborn en a donné en 1840 une bibliographie fort incomplète [1]; Tobler a été moins étendu, mais meilleur dans sa *Bibliographia Geographica Palestinae* (1867); je crois pouvoir ajouter, quoiqu'elle soit inconnue de M. Warner, ma *Bibliotheca Sinica*, qui décrit les éditions de Mandeville, col. 944/959, et va être terminée dans peu de temps par un supplément.

La première édition imprimée est incontestablement, comme pour Marco Polo [2], en langue allemande, s. l. n. d. [3], mais probablement de Bâle, vers 1475, découverte par le libraire Tross, et faisant aujourd'hui partie de ma collection particulière. Puis viennent l'édition française du 4 avril 1480 suivie de celle du 8 février de la même année, Pâques tombant le 2 avril, et des éditions latines, hollandaises, italiennes, enfin des impressions anglaises de Pynson et de Wynkin de Worde.

Mais en quelle langue avait été écrite la relation?

Quoique la première édition imprimée soit en allemand, elle n'indique, comme nous l'avons déjà dit pour Marco Polo, qui a été dicté en français, que l'activité scientifique plus grande et l'impulsion donnée à la presse dans les villes de Bâle, Nuremberg et Augsbourg. On a cru tout d'abord à l'existence de trois textes originaux probablement en français, en anglais et en latin vulgaire : le doyen de Tongres, Radulphus de Rivo, originaire de Bréda, écrit en effet dans les *Gesta Pontificum Leodiensium*, p. 17 [4] : « Hoc anno Ioannes Mandeuilius natione Anglus vir ingenio, et arte medendi eminens, qui toto fere terrarum orbe peregrato, *tribus linguis* peregrinationem suam doctissime *conscripsit*, in alium orbē nullis finibus clausum, lōgeque hoc quietiorem, et beatiorem migrauit 17. Nouembris. Sepultus in Ecclesia Wilhelmitarum non procul a moenibus Ciuitatis Leodiensis. » Le doyen de Tongres est mort en 1483 [5] : M. Warner marque 1403 [6].

1. *Bibliographische Untersuchungen über die Reise-Beschreibung des Sir John Mandeville...* Breslau, br. in-4, p. 24.

2. Nuremberg, 1477. Cf. *Bibliotheca Sinica*. col. 909-910.

3. Voir toutefois l'édition hollandaise signalée par Campbell, qui doit au moins, dit-il, remonter à 1470.

4. « Radvlphi de Rivo Decani Tongrensis Gesta pontificvm Leodiensivm. Ab anno tertio Engelberti a Marcka vsque ad Ioannem a Bauaria dans le Vol III, de: Qui Gesta pontificvm Leodiensivm scripservnt avctores Praecipvi, Ad seriem rerum et temporum collocati, ac in Tomos distincti. Nunc primum studio et industria R. D. Ioannis Chapeavilli Canonici et Vicarij Leodiensis typis excusi, et annotationibus illustrati, et ad nostra vsque tempora deducti. Tomvs III et Vltimvs. Leodii, Typis Christiani Ouvverx iunioris, propè sanctum Dionysium sub signo Patientiae. » Anno 1616, in-4.

5. *L. c.* Vita Radvlphi de Rivo ex eivs scriptis : « Obijt Radulphus anno 1483 ».

6. « De Rivo died in 1403, so that, unless the words « tribus linguis » are a subsequent interpolation in his chronicle, we must suppose that an English translation of

Mandeville lui-même a cependant dit à la fin de son introduction [1] : « Et sachez qe ieusse cest escript mis en latyn pur pluis briefment deuiser; mes, pur ceo qe plusours entendent mieltz romantz qe latin, ieo lay mys en romance, pur ceo qe chescun lentende et luy chiualers et les seignurs et lez autres nobles homes qi ne sciuent point de latin ou poy, et qount estee outre meer, sachent et entendent, si ieo dye voir ou noun, et si ieo erre en deuisant par noun souenance ou autrement, qils le puissent adresser et amender, qar choses de long temps passez par la veue tornent en obly, et memorie de homme ne puet mye tot retenir ne comprendre » [2]. D'Avezac, il y a longtemps, avait penché pour une unique version française d'après ce passage et d'après le texte latin [3]. Le manuscrit anglais du British Museum (Cott., Titus C.XVI) donne d'autre part dans le prologue (cf. éd. 1725, p. 6) : « And zee schulle undirstonde, that I have put this Boke out of *Latyn* into *Frensche*, and translated it azen out of *Frensche* into *Englyssche*, that every Man of my *Nacioum* may undirstonde it » [4]. Mais en dehors de l'importance du passage français cité plus haut, mal compris sans doute par le traducteur anglais dont le texte est reproduit dans le Titus C.XVI, nous verrons que la version anglaise dont nous venons d'extraire une phrase qui ne se rencontre pas d'ailleurs dans les manuscrits latins, est certainement postérieure au texte français et que par suite l'extrait de Titus C.XVI n'a qu'une maigre valeur. Il ne peut y avoir de doute pour l'antériorité que pour le français et le latin, dont il y a, suivant le Dr Vogel, cinq versions différentes, dont une seule a été imprimée.

Le Dr Carl Schönborn et M. Eduard Mätzner [5] ont démontré que les textes latin et anglais n'ont pu être rédigés par Mandeville lui-même, et, dit M. Nicholson, le Dr J. Vogel marque la même chose pour les textes

---

some kind was made long enough before that date to have become known on the continent. Be that as it may, it could not have been long after 1400, that the defective text, as we now have it, fell into the hands of those who have the means of comparing it with a complete French manuscript (perhaps, indeed, more than one) and took the opportunity of revising it and supplying the omitted matter. » (Warner, p. xi.) M. Warner s'appuie (p. xxxiv), pour la date 1403, sur le *Bulletin de l'Inst. archéol. Liégeois*, XVI, 1882, p. 358.

1. Warner, texte du Harley, 4383.

2. Le Dr Vogel donne le même passage d'après le plus ancien manuscrit français connu, celui de 1371 écrit par Raoulet d'Orléans et provenant de la Bibliothèque de Charles V, jadis Barrois XXIV et depuis qu'il a passé de la collection Ashburnham à la Bib. Nationale, à Paris, N. Fr., 4515.

3. Ce qui est confirmé par l'intitulé de la version latine : « Incipit itinerarius a terra Angliae ad partes Iherosolimitanas et in ulteriores transmarinas, editus primo in lingua gallicana a milite suo autore anno incarnacionis Domini m. ccc. lv., in civitate Leodiensi, et paulo post in eadem civitate translatus in hanc formam latinam ». (P. 33 de la *Relation des Mongols ou Tartares par le frère Jean du Plan de Carpin*, Paris, 1838).

4. Ce passage n'existe ni dans le ms. Egerton, 1982, ni dans les versions latines.

5. *Altenglische Sprachproben*... Berlin, 1869, Vol. I, pp. 152-221.

latins inédits qu'il a découverts au British Museum, ainsi que pour la version italienne [1].

L'universalité de la langue française à l'époque serait encore un argument en faveur d'une édition originale dans cette langue, si des noms propres corrompus, des abréviations dans le texte latin, etc., ne rendaient plus vraisemblable encore ce fait [2].

L'histoire de la version anglaise racontée par MM. Nicholson et Warner, est fort intéressante. Une première version a été faite sur un texte français incomplet, ainsi que le montre M. Warner, p. x, au commencement du xv^e siècle; elle a servi de modèle à tous les manuscrits anglais, sauf deux, et elle a fourni les textes imprimés jusqu'à 1725. Ainsi que l'a marqué M. Nicholson, elle est incomplète de tout le passage donné par Halliwell (1839) d'après Titus C.XVI, depuis la page 36, l. 7 « And there were to ben 5 Soudans », jusqu'à la page 62, l. 25 « the Monkes of the Abbeye often tyme » qui répond dans le texte Egerton de Warner à la p. 18, l. 21 « for the Sowdan », à la page 32, l. 16 « synges oft tyme ». C'est ce mauvais texte, disons-nous donc, qui a été imprimé, avec de nombreuses variantes, jusqu'en 1725, même par M. Ashton [3], qui a reproduit dans une édition sans valeur et sans critique, celui de East, et non celui de la Cottonienne, sous prétexte que celui-ci est illisible [4].

Deux révisions de la version anglaise furent faites dans les vingt cinq premières années du xv^e siècle et sont représentées l'une au British Museum par le Ms. Egerton 1982 et à la Bodléienne par le Ms. abrégé e Mus. 116, l'autre, au British Museum par le Ms. Cotton. Titus C.XVI [5]. Ce dernier est celui de l'édition de 1725 souvent réimprimée jusqu'à celle de Halliwell (1839 et 1866). Le Ms. Egerton 1982 est celui qui est reproduit dans le magnifique ouvrage dont nous parlons aujourd'hui [6]. A dire vrai, le Ms. Egerton 1982 est le seul manuscrit anglais complet que possède le British Museum, car en dehors des sept copies du texte défectueux, le Cotton. a trois ff. en moins après le f. 53, le texte de l'édition de 1725 ayant été complété avec le Ms. Royal, 17. B.

Malgré sa grande popularité, la version de Mandeville ne pouvait manquer néanmoins de frapper par son extrême ressemblance avec

---

1. *Encyclopaedia Britannica*.

2. *The Academy*, X, p. 477. — *Encyclopaedia Britannica*, 9th ed., XV, p. 475.

3. « The Voiage and Travayle of Sir John Maundeville Knight which treateth of the way toward Hierusalem and of marvayles of Inde with other ilands and countreys. Edited, Annotated, and Illustrated in Fac-simile by John Ashton... » London, Pickering et Chatto, 1887, gr. in-8, pp. xxiv-289, 100 ex. imprimés sur grand papier.

4. *L. c.*, p. vi.

5. Le British Museum renferme vingt-neuf mss. de Mandeville, dont dix français, neuf anglais, six latins, trois allemands et un irlandais. Cf. Warner, p. x.

6. Cf. Warner, p. 61.

certains autres récits de voyages, celui du frère Odoric de Pordenone notamment [1]. Cette similitude a fait parfois donner le religieux de saint François comme compagnon au chevalier de Saint-Albans, par exemple, dans des manuscrits de Mayence et de Wolfenbüttel. D'autres ont été plus loin et ont traité, soit de plagiaire, soit de menteur, le moine d'Udine. L'excellent Samuel Purchas, dans son avertissement au lecteur avant Marco Polo, p. 65, a soin de nous rappeler son compatriote, Mandeville, *après* le célèbre Vénitien, de tous les voyageurs en Asie le plus grand, et encore! il nous laisse entendre que le travail du chevalier a été pillé par quelque prêtre! Astley est plus brutal : il traite Odoric de menteur, *liar*.

D'autres, plus équitables, Malte-Brun, par exemple, avaient signalé les emprunts faits par Mandeville à Odoric. La Renaudière n'est pas moins explicite dans la *Biographie universelle*.

Ce que Malte-Brun et La Renaudière indiquaient d'une façon générale, d'autres allaient tout récemment le marquer d'une façon irréfutable, et démontrer, non seulement que l'ouvrage entier ou presque entier est pillé principalement de Vincent de Beauvais, de Jacques de Vitry, de Guillaume de Boldensel, de Jean Du Plan de Carpin, d'Hetoum l'Arménien, d'Odoric, etc., mais encore que le récit de voyages imaginaires n'est dû ni à un chevalier de Saint-Albans, ni à un Anglais, ni à un sire Jean de Mandeville, mais très probablement à un médecin, Jean de Bourgogne ou Jean à la Barbe. Ce résultat est dû à M. le Dr S. Bormans [2], au colonel sir Henry Yule, à M. E.-B. Nicholson [3], au Dr J. Vogel [4], à M. Léopold Delisle [5], à M. A. Bovenschen [6], et enfin, à M. G.-F. Warner.

Dans un répertoire de *La Librairie de la Collégiale de Saint-Paul à Liège au* XV^e^ *siècle*, publié par le Dr Stanislas Bormans, dans le *Bibliophile Belge*, 1re année, Bruxelles, Olivier, 1866, in-8, p. 236, se trouve indiqué sous le n° 240, *Legenda de Joseph et Asseneth ejus uxore, in papiro. In eodem itinerarium Johannis de Mandevilla militis apud guilhelmitanos Leodienses sepulti.*

Le Dr B. a ajouté à cette indication la note suivante : « Jean Mandeville, ou Manduith, théologien, médecin et mathématicien, était

1. Cf. *Odoric de Pordenone*, publié par Henri Cordier... Paris, E. Leroux, 1891 gr. in-8, pp. L-LII, 211, 326, 352, 361, 468.

2. *Vide infra*.

3. E.-B. Nicholson. — Letters to the *Academy*, Nov. 11, 1876; Feb. 12, 1881. — E.-B.-N. et Henry Yule, MANDEVILLE dans *Encyclopaedia Britannica*, 9th ed. 1883, pp. 472-475.

4. Dr J. Vogel. — Die ungedruckten Lateinischen Versionen Mandeville's (Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Crefeld), 1886.

5. *Vide infra*.

6. Untersuchungen über Johann von Mandeville und die Quellen seiner Reisebeschreibung. Von Albert Bovenschen (*Zeitschrift d. Ges. für Erdkunde zu Berlin*, XXIII Bd., 3. u. 4. Hft. n. 135, 136, pp. 177-306.

né à Saint-Alban en Angleterre, d'une famille noble. On le surnomma, pour un motif inconnu, *ad Barbam* et *magnovillanus*. En 1322, il traversa la France pour aller en Asie, servit quelque temps dans les troupes du sultan d'Égypte et revint seulement en 1355 en Angleterre. Il mourut à Liège, chez les Guilhemins, le 17 novembre 1372. Il laissa audit monastère plusieurs mss. de ses œuvres fort vantés, tant de ses voyages que de la médecine, écrits de sa main; il y avait encore en ladite maison plusieurs meubles qu'il leur laissa pour mémoire. Il a laissé quelques livres de médecine qui n'ont jamais été imprimés, des *tabulae astronomicae, de chorda recta et umbra, de doctrina theologica*. La relation de son voyage est en latin, français et anglais; il raconte, en y mêlant beaucoup de fables, ce qu'il a vu de curieux en Égypte, en Arabie et en Perse. »

Puis vient un extrait, d'après Lefort, héraut de Liège, à la fin du XVII^e siècle, de Jean d'Outremeuse, que nous aimons mieux tirer d'une autre publication du Dr. S. Bormans, parce que cette dernière contient en plus la phrase finale : « Mort enfin, etc. »

En effet, dans son introduction à la *Chronique et geste de Jean des Preis dit d'Outremeuse*. Bruxelles, F. Hayez, 1887 *(Collection des chroniques belges inédites)*, le Dr. Stanislas Bormans, écrit, pp. CXXXIII-CXXXIV : « L'an M. CCC. LXXII, mourut à Liège, le 12 novembre, un homme fort distingué par sa naissance, content de s'y faire connoître sous le nom de Jean de Bourgogne dit à la Barbe. Il s'ouvrit néanmoins au lit de la mort à Jean d'Outremeuse, son compère, et institué son exécuteur testamentaire. De vrai, il se titra, dans le précis de sa dernière volonté, messire *Jean de Mandeville, chevalier, comte de Montfort en Angleterre, et seigneur de l'isle de Campdi et du château Perouse*. Ayant cependant eu le malheur de tuer, en son pays, un comte qu'il ne nomme pas, il s'engagea à parcourir les trois parties du monde. Vint à Liège en 1343. Tout sorti qu'il étoit d'une noblesse très distinguée, il aima de s'y tenir caché. Il étoit, au reste, grand naturaliste, profond philosophe et astrologue, y joint en particulier une connoissance tres singuliere de la physique, se trompant rarement lorsqu'il disoit son sentiment à l'égard d'un malade, s'il en reviendroit ou pas. Mort enfin, on l'enterra aux FF. Guillelmins, au faubourg d'Avroy, comme vous avez vu plus amplement cy dessous. »

Ce n'était pas la première fois que l'on rencontrait en même temps les noms de Jean de Mandeville et de Jean à la Barbe, car Ortelius, dans sa description de Liège, renfermée dans son itinéraire de Belgique, avait donné l'épitaphe du chevalier médecin [1] : « Leodium primo aspectu ostentat in sinistra ripa (nam dextra vinetis plena est), magna, et popu-

1. « Itinerarivm || per nonnvllas || Galliae Belgicae partes, || Abrahami Ortelii et || Ioannis Viviani. || Ad Gerardvm Mercatorem, || cosmographvm. || Antverpiae, || Ex officina Christophori Plantini. || CIↃ. IↃ. lxxxi. || pet. in-8, pp. 15-16 ».

losa suburbia ad collium radices, in quorum iugis multa sunt, et pulcherrima Monasteria, inter quae magnificum illud ac nobile D. Laurentio dicatum ab Raginardo episcopo, vt habet Sigebertus, circa ann. sal. M. XXV aedificatum est in hac quoq. regione Guilelmitarũ Coenobium in quo epitaphiũ hoc Ioannis à Mandeuille excepimus : HIC JACET VIR NOBILIS, D. IOANNES DE MANDEVILLE ALITER DICTUS AD BARBAM. MILES, DOMINUS DE CAMPDI, NATUS DE ANGLIA, MEDICINAE PROFESSOR, DEUOTISSIMUS, ORATOR, ET BONORUM LARGISSIMUS PAUPERIBUS EROGATOR QUI TOTO QUASI ORBE LUSTRATO, LEODIJ DIEM VITAE SUAE CLAUSIT EXTREMUM. ANNO DOM. 1371 [1]. MENSIS NOUEMBRIS DIE 17 [2]. »

« Haec in lapide, in quo caelata viri armati imago, leonem calcantis, barba bifurcata, ad caput manus benedicens, et vernacula haec verba : VOS KI PASEIS SOR MI POVR LAMOVR DEIX PROIES POR MI. Clypeus erat vacuus, in quo olim laminam fuisse dicebant aeream, et eius in ea itidem caelata insignia, leonem videlicet argenteum, cui ad pectus lunula rubea, in campo caeruleo, quem limbus ambiret denticulatus ex auro, eius nobis ostendebãt et cultros, ephippiaque, et calcaria, quibus vsum fuisse asserebãt in peragrando toto fere terrarum orbe, vt clarius eius testatur itinerarium, quod typis etiam excusum passim habetur. »

Dans une lettre datée de la Bodléienne, 17 mars 1884, et insérée dans *The Academy*, april 12, 1884, nº 623, M. Edward B. Nicholson, attirait l'attention sur l'extrait de Jean d'Outremeuse, et en tirait cette conclusion que l'auteur de la relation de Mandeville est un grand menteur, *a profound liar*, et qu'il est le professeur de médecine de Liège, Jean de Bourgogne ou à la Barbe. Il ajoute : « If, in the matter of literary honesty, John a Beard was a bit of a knave, he was very certainly no fool. »

D'un autre côté, M. Léopold Delisle [3] nous montre que deux manuscrits, Nouv. acq. franç. 4515 (Barrois, 24) et Nouv. acq. franç. 4516 (Barrois, 185), faisaient jadis partie d'un même volume copié en 1371 par Raoulet d'Orléans et donné au roi Charles V la même année par son médecin Gervaise Crestien, c'est-à-dire une année avant la mort du prétendu Mandeville; or, l'un de ces manuscrits, — aujourd'hui séparés, renferme le livre de Jehan de Mandeville, l'autre, un traité de « la preservacion de epidimie, minucion ou curacion d'icelle faite de maistre Jehan de Bourgoigne, autrement dit à la Barbe, professeur en medicine et cytoien du Liege », en l'an 1365. Ce rapprochement n'est pas fortuit.

Enfin, il est un point intéressant à signaler, dans la relation de Mandeville, c'est l'absence de renseignements personnels, d'anecdotes typiques, d'incidents de voyage, du nom de ses compagnons, en un mot, de

---

1. Lire 1372.
2. Suivant la transcription de Purchas, *His Pilgrimes*, 3rd part., Lond. 1625, p. 128.
3. Bibliothèque nationale, *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, par Léopold Delisle. Paris, H. Champion, 1888, in-8º, cf. pp. 251-253.

tout ce qui fait la vie d'un récit. Ce fait seul suffirait à marquer le caractère général et non particulier, du voyage de Mandeville. M. Montégut, qui a lu Mandeville, comme on eût pu le faire il y a cent ans, a bien relevé cette circonstance, mais elle n'a pu lui ouvrir les yeux [1].

Aussi croyons-nous que l'on peut dire aujourd'hui que le récit de voyages qui porte le nom de Mandeville, rentre, sauf peut-être en ce qui concerne la Palestine et l'Égypte, dans la série des voyages imaginaires que nous a légués le moyen âge, qu'il est l'œuvre d'un habile géographe en chambre, qui ne serait autre d'une part, d'après le passage du chroniqueur de Liège, Jean d'Outremeuse, de l'autre, par la coïncidence avec certains ouvrages du même auteur, que le médecin Jean de Bourgogne ou à la Barbe.

La publication de M. Warner se compose de : 1° une introduction, pp. V-XLIII, datée du 20 nov. 1889; 2° d'un glossaire, pp. XLV-XLVI; 3° des textes anglais et français imprimés l'un sous l'autre, pp. 1-156; le texte anglais est d'après le manuscrit du British Museum, Egerton, 1982; le texte français d'après le ms. du Brit. Mus., Harley, 4383, qui est incomplet et s'arrête au milieu du chap. XXII, p. 103 : ce dernier est complété par le manuscrit Royal 20. B. X; 4° notes, pp. 157-222; 5° index, pp. 223-232; 6° vingt-huit planches d'après les miniatures du manuscrit du Brit. Mus. Add. manuscrit 24, 189.

Ce magnifique volume, édité aux frais du Roxburghe Club, en 1889, qui ne devait être au début, que la reproduction des miniatures d'un manuscrit du Musée Britannique, est devenu, grâce à M. Warner, un document extrêmement précieux pour l'étude de la géographie de l'Asie à l'époque du moyen âge, et prendra place à côté des travaux de Yule.

Henri CORDIER.

---

504. — **Annales de la typographie néerlandaise au XVe siècle**, par A. F. A. G. CAMPBELL, bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale à la Haye. 3e et 4e suppléments. La Haye, Martinus Nijhoff. 1889 et 1890, gr. in-8 de 29 et de 5 pages.

Rappelons que les *Annales de la typographie néerlandaise au* xve *siècle* ont paru en 1874, que M. Campbell n'a cessé, depuis cette époque de chercher, avec le plus infatigable zèle et le plus louable scrupule d'exactitude, à les perfectionner, et que les deux premiers suppléments à son important travail ont été publiés, l'un en 1878, l'autre en 1884. Le troisième supplément s'est surtout enrichi des communications de M. le docteur Ad. Schmidt, secrétaire de la Bibliothèque de la cour à Darmstadt, lequel a fourni une description précise de divers numéros qui

1. Curiosités historiques et littéraires. — *Sir John Maundeville*, par Émile Montégut. — I. L'homme et le conteur (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1889, pp. 277-312). — II. Le Philosophe (*ibid.*, 1er déc. 1889, pp. 547-567). — Voir note, p. 284. — Cf. *T'oung Pao*, art. de Henri Cordier, déc. 1890, pp. 344-5.

manquaient aux *Annales* ou qui n'y étaient décrits que d'une manière insuffisante. M. C. signale, dans son *Avertissement* (p. III), la découverte d'un Donat (nº 615 a), exécuté avec les types qui ont servi à l'impression du *Speculum humanæ salvationis,* mais traduit en langue française, particularité inconnue jusqu'à nos jours, et d'où, ajoute-t-il, « j'ai tiré quelques conséquences qui, je pense, ne manquent pas d'intérêt [1]. » A la fin de ce même avertissement, daté de mai 1889, M. C. s'exprimait ainsi : « Jusqu'à ce que l'occasion se présente de donner une quatrième suite à mes *Annales.* » Hélas! il n'a pas eu le temps de donner cette nouvelle suite. Comme nous l'apprend son éditeur, M. Nijhoff, en tête du *quatrième Supplément,* l'éminent bibliographe « dès le mois de juillet, avait commencé à recueillir et mettre en ordre pour l'impression quelques notes, et il poursuivait cette tâche, quand la mort est venue le frapper, le 2 avril 1890. » Quoique ces notes se bornent à la description de huit incunables [2], M. Nijhoff a bien fait de les publier. Il ne faut rien laisser perdre de ce qui sort de la main d'aussi excellents travailleurs. Remercions donc l'intelligent éditeur du service qu'il a rendu à la science bibliographique et disons avec lui que, dans ces dernières notes, « on admirera une fois de plus le savoir profond et la rare perspicacité qui ont fait de M. Campbell le maître incontesté de la prototypographie néerlandaise ».

T. DE L.

---

505. — Reinhold RŒHRICHT, **Bibliotheca Geographica Palaestinae.** Chronologisches Verzeichniss der auf die Geographie der heiligen Landes bezüglichen Literatur von 333 bis 1878 und Versuch einer Cartographie. In-8, XX et 744 pages. Berlin. Reuther, 1890.

L'excellente bibliographie géographique de M. Röhricht, dédiée à la mémoire du comte Paul Riant, est la seconde édition, très fortement augmentée, de la *Bibliographia geographica Palaestinae* donnée en 1868 par M. Tobler. L'auteur a tenu compte de tous les travaux pu-

---

1. M. C. constate (p. 10) que cet incunable apporte une nouvelle preuve en faveur de son système « qui veut que toutes les productions des presses de la prototypographie néerlandaise aient vu le jour à Utrecht ».

2. Voir (p. 2) une curieuse note sur le *Sydrack* de Leyde (1495) et (p. 3) une autre curieuse note sur le *Mandeville* de Zwoll (1483). Cette édition, citée par Maittaire, Panzer, Jansen, Hain, est tellement rare, que M. Campbell la considérait comme douteuse, avant d'en avoir trouvé un exemplaire, en juillet 1886, dans la bibliothèque des comtes de Stolberg, à Wernigerode. M. Campbell a eu, pour deux des descriptions du quatrième *Supplément* (1204 et 1503*) un collaborateur, ou, pour mieux dire, une collaboratrice, (car je n'ai plus à garder un secret connu à la Haye comme à Paris : je veux parler de Mlle Marie Pellechet à laquelle il rend le plus juste hommage (p. 4) et qui occupe parmi les *incunablographes* français le rang qu'occupait l'ancien directeur de la bibliothèque de la Haye parmi les *incunablographes* des Pays-Bas.

bliés jusqu'en 1878 ; à partir de cette date, la *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins* dispense, en effet, d'une bibliographie spéciale. Après une liste des sources bibliographiques (p. xi-xx), commence la description raisonnée de plus de trois mille cinq cents ouvrages, imprimés ou manuscrits, classés autant que possible d'après la date de la publication. Vient ensuite une *Cartographie*, qui ne remplit pas moins de cent soixante-cinq pages de petit texte et où sont inventoriés sept cent quarante-sept cartes ou plans. Le tout se termine par un index d'environ quatre mille noms propres et par un *Index locorum, archiviorum, bibliothecarum, codicum, variorum*, qui en comprend au moins mille deux cents. On ne peut qu'admirer le soin et la patience avec lesquels tous ces documents ont été réunis ; l'exactitude bibliographique ne saurait être poussée plus loin. La seule partie de la bibliographie palestinienne qui laisse fortement à désirer est celle qui concerne les ouvrages écrits en grec moderne ; M. R. n'a évidemment pu connaître à temps le premier fascicule de l'utile publication de M. A. Miliarakis, Νεοελληνική γεωγραφική φιλολογία (Athènes, 1889), où l'on trouve, p. 112-114, la liste de trente-huit écrits consacrés par des Grecs à la géographie de la Syrie et de la Palestine. Les autres erreurs que j'ai pu relever sont insignifiantes [1] et je ne puis que recommander l'ouvrage de M. Röhricht comme le modèle, très difficile à égaler, de ce que doit être une bibliographie géographique.

Salomon REINACH.

---

506. — NERUCCI (Gherardo). **Ricordi storici del Battaglione Universitario Toscano alla guerra dell'indipendenza italiana del 1848** con ritratti, illustrazioni e copiosi documenti. Un vol in-8, xv-320 p. Prato (Toscana) G. Salvi.

Les moindres détails de l'histoire de leur indépendance ont actuellement le don de passionner les Italiens. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il se soit trouvé un homme de loisir « habitant la campagne où les journaux ne lui parviennent pas », pour consacrer un gros volume à un de ses épisodes les plus insignifiants. Le bataillon universitaire toscan de 1848, composé de trois cent six volontaires, dont seize seulement ont été tués pendant la campagne, n'a joué qu'un rôle très secondaire dans la campagne, n'a assisté qu'à un combat (Curtatone) et n'a duré que

---

1. P. 187, l'édition de Belon publiée à Paris en 1588 a paru chez H. de Marnef et la veuve Guillaume Cavellat. P. 189, l'édition de Thevet publiée à Paris en 1575 est indiquée par M. R. comme ayant paru chez G. Chaudière ; mon exemplaire porte le nom d'éditeur *Pierre l'Huilier*. P. 348, la seconde édition des *Christian Researches* de W. Jowett forme un seul volume. — P. 520, les *Travels* de Newton ne se sont pas étendus à la Syrie. — P. 534, n° 2956, lire *Juliette*. Une singulière omission est celle des *Inscriptions de la Syrie* de M. Waddington (1870), dont le commentaire est si riche en indications géographiques.

quatre-vingt-neuf jours. Les lettres très minutieuses adressées par G. Nerucci à sa mère et à d'autres personnes de sa famille, dénotent un bon naturel et un jeune homme soigneux, mais manquent d'intérêt. C'est un sentiment très vif et très noble de patriotisme libéral qui entraînait ces jeunes gens. Il est fâcheux qu'à la juger à travers les détails bourgeois et grotesques réunis par l'auteur, leur entreprise semble inspirée non par Garibaldi, mais par Tartarin. On ne saurait trop louer du reste l'abondance d'informations, la sincérité de témoignage, la bonne foi évidente de M. Nerucci; c'est un document psychologique très curieux.

L. G. P.

CHRONIQUE

FRANCE. — MM. A. CROISET, membre de l'Institut et professeur à la Faculté des lettres de Paris, et J. PETITJEAN, agrégé de grammaire et des lettres, professeur de cinquième au lycée Buffon, viennent de publier les *Premières leçons de grammaire grecque* (Paris, Hachette. In-8°, 191 p.). L'ouvrage a été rédigé conformément aux indications données par le programme de 1890 pour la classe de cinquième. Les auteurs se sont toutefois écartés en quelques points de la lettre du document officiel : ils ont consacré deux courts chapitres aux noms de nombre et aux conjonctions, rattaché les interjections aux adverbes exclamatifs, englobé les noms et adjectifs contracts dans l'appellation générale de noms et adjectifs en les laissant à leur rang traditionnel dans la déclinaison. Ils ont en outre donné pour les déclinaisons, et en particulier pour la troisième, des paradigmes assez nombreux et y ont joint des explications destinées à faire comprendre l'origine des formes Quelques règles de syntaxe, les plus simples, sont mêlées à l'étude des formes. Ce petit livre, d'ailleurs très clair, remplira son but. Les deux auteurs préparent une *Grammaire grecque* à l'usage des classes de grammaire et de lettres, « grammaire plus complète, quoique très élémentaire encore, dont ces *Premières leçons* ne sont qu'une esquisse ». M. J. PETITJEAN et M. V. GLACHANT, professeur agrégé au lycée Lakanal, ont sous presse des « Exercices d'application » sur les *Premières leçons* et préparent d'autres « Exercices » sur la *Grammaire grecque*.

— La librairie Hachette fait paraître en même temps des *Morceaux choisis des auteurs français* à l'usage de l'enseignement classique avec des notices et des notes par M. Albert CAHEN, professeur de rhétorique au collège Rollin (classe de quatrième, XVII°, XVIII° et XIX° siècles, prose et poésie). On remarquera la variété du recueil qui fait une grande place non seulement aux classiques, mais à tous les écrivains qui « par l'originalité de leur génie ou la perfection de leur style, ont contribué au progrès des lettres et de l'esprit français ». Nous trouvons dans les morceaux en prose *Galeswinthe* et le *Naufrage de la Blanche-Nef* (Aug. Thierry), *Annibal* (Thiers), *Les mercenaires* et *L'alouette* (Michelet), *Prisonnier sur parole* (Vigny), *La noce espagnole* et *La fin d'Asculum* (Mérimée), *La lecture de Tacite* et *Lutèce* (Quinet), *Ce que c'est qu'aimer Molière* (Sainte-Beuve), *Oncle et neveu* (Musset), *Influence de Rome dans les arts et les lettres* (V. Duruy), *Martyrs chrétiens* (Renan), *La société polie à Rome au temps de César* et *Horace dans sa maison de campagne* (Boissier),

La blouse et *Les deux Tartarins* (Daudet); et dans les morceaux de poésie, des vers de Gautier, Leconte de Lisle, André Lemoyne, Manuel, Bornier, Sully-Prudhomme et Fabie.

— Les *Extraits en prose* de Jean-Jacques Rousseau que M. L. Brunel publie à la librairie Hachette, sont faits avec savoir et avec goût. M. Brunel présente en réduction l'œuvre de Jean-Jacques dans l'ordre même où les contemporains l'ont vue se dérouler. Pour mieux rendre sensible l'unité de l'œuvre et, dans chaque ouvrage, l'esprit et la place des morceaux, il a fait précéder chaque série d'extraits d'une *Notice* analytique et critique. Ces extraits sont en général un peu étendus; « ce qu'il y a de plus remarquable en Rousseau, c'est l'abondance, le souffle, la belle allure oratoire d'un développement au terme duquel se trouve toujours une conclusion morale ». Une très intéressante *Introduction* où M. Brunel a su condenser les résultats acquis par les nombreuses études parues sur Rousseau depuis une trentaine d'années, expose en soixante pages la vie de l'écrivain.

— Signalons encore les *Lectures historiques* que M. J.-H. Mariéjol publie pour la classe de seconde (Histoire du moyen âge et des temps modernes, 1270-1610. Hachette. In-8°, 473 p.). L'éditeur donne la préférence, non aux chroniqueurs et aux historiens contemporains des événements, mais aux écrivains de notre temps qui « rassemblent en une description mille détails dispersés dans les écrits de l'époque », et, parmi ces écrivains, il a su faire un choix heureux. Citons au hasard : *Pierre du Bois, les Valois, l'hôtel Saint-Paul* (Renan); *Les grandes compagnies, Le grand Ferré, Le patriotisme de Jeanne d'Arc* (Luce); *La défense de Prague* (Denis); *L'empire germanique* (Lavisse); *La Hanse* (Janssen); *La bibliothèque de Mathias Corvin* (Sayous); *Le Domostroï* (Leger); *Outlaws* et *Pèlerins* (Jusserand); *L'Espagne en France* (Morel-Fatio); *La route de l'Ouest* (Harrisse); *Les condottieri* (Yriarte); *Le machiavélisme* (Taine); *L'armée française en Italie* (Müntz); *La diplomatie de François Iᵉʳ* (J. Zeller); *Alger et les pirates barbaresques* (de Grammont); *La cour de Henri II* (Bourciez); *Montmorency* (Decrue); *Un châtelain de Normandie, G. de Gouberville* (Baudrillart); *Rabelais* (Gebhart); *Palissy* (P. Albert); *Les Anglais en Russie* (Rambaud); *Les lansquenets* (Anquez); *Les pamphlets* au temps des guerres de religion (Lenient); *La France et Paris* à la fin du règne de Henri IV (Hanotaux). Cette énumération fait juger de la variété du volume où prennent place, pour ainsi dire, toutes les manifestations de la civilisation. M. Mariéjol a joint à ses *Lectures* des indications bibliographiques (textes et livres de seconde main) qui ne seront pas aussi superflues qu'il le croit.

— M. Auguste Durand, conseiller de collège, professeur au Lycée de Bielaia-Tserkof (gouv. Kief, Russie), ancien élève de l'académie technique de Cracovie, nous envoie un opuscule où il propose une *Nouvelle orthographe française* (Partie pratique). Il suffirait de transcrire le titre de cette brochure pour donner une idée des théories de l'auteur; il écrit son prénom *Ogust*, « Lycée » *Lisé*, et se dit *élèv de l'Akademij teknik de Krakovij*. Évidemment, la maladie de la réforme orthographique est passée à l'état aigu. Faut-il répéter que nous sommes partisans de ceux qui veulent simplifier raisonnablement l'orthographe, et ennemis déclarés de tous les fabricants de méthodes phonétiques? La brochure qui compte 36 pages, se vend 2 francs chez l'auteur, rue de Richelieu, 23 *bis*.

— Notre collaborateur, M. Félix Hémon, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, vient de faire paraître chez Delagrave, les deux premiers volumes d'un *Cours de littérature* qui en comprendra six environ. Ils sont composés d'études particulières, très développées, sur la Chanson de Roland, Joinville, Montaigne, Cor-

neille, La Fontaine, Molière. Les deux volumes suivants, dont l'un paraîtra bientôt, seront consacrés à Boileau, Racine, Pascal, Bossuet, Mmes de Sévigné et de Maintenon.

— Fidèle à sa promesse, mentionnée par nous dans l'article où nous avons rendu compte de l'*Atlas de Géographie moderne*, publié par la maison Hachette l'année dernière, M. F. Schrader donne aujourd'hui, sous le titre de l'*Année Cartographique*, le premier supplément annuel à son atlas. Il comprend trois cartes avec texte : pour l'Asie, les itinéraires Grombtchevsky, Bonvalot, etc.; pour l'Afrique, les dernières délimitations; pour l'Amérique, quelques détails sur la carte topographique des États-Unis et sur diverses explorations. — Cette mise au courant est une des meilleures idées qui aient concouru à la publication de l'Atlas.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETRRES

Séance du 16 octobre 1891.

Après délibération en comité secret, l'Académie décide de mettre au concours les questions suivantes :

1° Pour le prix ordinaire :

Faire l'histoire de la domination byzantine en Afrique d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments. (L'Egypte est, bien entendu, en dehors du programme.)

2° Pour le prix Bordin :

Etudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaïtique jusqu'au temps de la conquête arabe.

M. Viollet termine la seconde lecture de son mémoire sur la question de la légitimité à l'avènement de Hugues Capet.

M. l'abbé Duchesne conteste l'opinion, récemment émise par M. Mommsen, que le concile de Tunis (vers 400) ait été récemment tenu à Tours et qu'il y ait là un démarquage opéré par les copistes. L'éminent historien allemand s'est étonné de rencontrer un concile italien mêlé aux querelles de l'épiscopat de la Gaule. M. l'abbé Duchesne montre que rien n'est plus naturel : à cette époque, les églises des Gaules et des autres provinces reconnaissaient à l'évêque de Milan, c'est-à-dire de la capitale politique de l'empire, une autorité considérable, et soumettaient volontiers leurs différends aux conciles assemblés sous sa présidence.

M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, fait une communication sur la culture de la rose au moyen âge. Contrairement à l'opinion de quelques érudits, il affirme, d'après le témoignage concordant des auteurs de tous les temps, que la rose double où à cent feuilles n'a jamais cessé d'être connue et cultivée depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Fortunat a chanté les roses de la reine Ultrogothe, femme de Childebert. Charlemagne recommandait de cultiver la rose dans les jardins de ses domaines. Walafrid Strabon en a dit les vertus symboliques, Hildegarde les vertus curatives. Plus tard, Albert le Grand et Barthélemy l'Anglais l'ont étudiée avec le soin le plus minutieux; le premier en a donné une description à la fois charmante et scientifique, ainsi que des autres fleurs qui peuplaient les jardins du moyen âge et qui ont été chantées par les trouvères.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : 1° Rougé (J. de), *Géographie ancienne de la Basse Egypte;* 2° Chélu (A.), *le Nil, le Soudan, l'Egypte* (avec cartes); — par M. Delisle, *Collection Spitzer* (2 vol. gr. in-fol. avec planches).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 2 novembre — 1891

507. — **L'Assyriologie depuis onze ans**, par A. J. DELATTRE, S. J. Paris Leroux, 1891 in-8, 119 p.

Pourquoi *depuis onze ans*, et non *depuis dix ans*? C'est que le P. A. J. Delattre a publié, en 1878, un mémoire sur *Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, et que la présente brochure est le tirage à part d'une série d'articles qui ont commencé à paraître dans la *Revue des questions scientifiques* en 1889. L'auteur expose les progrès de l'assyriologie durant ces onze années, en ce qui concerne « la découverte et la publication des textes, ainsi que les travaux de philologie pratique ». Il n'y a pas lieu, ce semble, de lui reprocher aucune omission importante. Les jugements sont empreints de modération et d'impartialité; à peine trouve-t-on une fois ou deux, dans les notes, quelque trace de polémique. L'état actuel de la question suméro-accadienne est présenté dans les dernières pages avec beaucoup de justesse et de clarté.

A. LOISY.

---

508. — **La Bible travestie par Homère**, Iliade, tome I. fascicule 1, par l'abbé FOURRIÈRE, curé d'Oresmaux (Somme). Paris, Roger, 1891. In-12, XXIV-158 p.

Si M. Fourrière est capable d'écouter un bon conseil, il fera sagement de ne pas pousser plus loin la plaisanterie et de ne pas continuer à travestir l'Iliade.

A. L.

---

509. — A. RZACH. Χρησμοὶ Σιβυλλιακοί. — **Oracula Sibyllina.** Vindobonae, F. Tempsky, MDCCLXXXXI, in-8, XXI et 322 pages.

M. Rzach a voulu donner une édition critique définitive de ce texte

curieux. Il semble y avoir parfaitement réussi. Son apparat est d'une richesse extraordinaire et d'une exactitude qui ne l'est guère moins. J'ai collationné après lui quelques vers de Q (Vat. 1120) et je n'ai relevé que des omissions à peu près insignifiantes et dont quelques-unes sont peut-être volontaires : par exemple les variantes παιζεύσεις (p. 131, v. 13), βίματος (p. 154, v. 222), et ἔσσετ' ἀνδρῶν (p. 131, v. 15), qui ont si peu d'importance pour l'établissement du texte. M. R. pousse même quelquefois un peu loin la minutie : je ne sais trop pourquoi il nous signale, dans les mss. de la première classe, l'abréviation δαδ pour Δαυίδ (p. 131, v. 16). Ce sont là de bien petites taches. Ce qu'il faut regretter, c'est que M. R. ait mis une préface si courte en tête d'un opuscule qui a tant d'intérêt pour la littérature grecque et pour les origines ecclésiastiques; mais il est maintenant engagé d'honneur à composer cette dissertation qui complétera son consciencieux travail. Il le fera d'autant mieux qu'il a déjà dressé (pp. 240-316) une liste excellente des *Memoriae Homericae et Hesiodeae aliorumque poetarum epicorum loci similes*. L'impression de ce livre est d'ailleurs fort soignée et les fautes y sont rares (p. 155, v. 135 : ἀνθρώποισι). Ajoutons que l'on trouve dans Onofrio Panvinio (*De Sibyllis et Carminibus Sibyllinis*, Venise, 1558, in-fol., p. 29 et suiv., à la suite du *De ludis saecularibus*) deux versions latines de l'acrostiche sur le Christ, qui sont assez différentes de celle que cite M. Rzach p. 153.

Léon Dorez.

---

510. — Louis Dyer. **Studies of the Gods in Greece at certain sanctuaries recently excavated,** being eight lectures given in 1890 at the Lowell Institute. London, Macmillan, 1891. (1 vol. in-8 de 447 pages.)

Un jeune savant américain, appartenant à cette phalange chaque jour plus nombreuse d'hellénisants, philologues ou explorateurs, qui mettent dans l'érudition le sens positif de leur pays, vient de réunir les conférences qu'il a faites d'abord à l'institut Lowell, puis « devant plusieurs universités, collèges et sociétés », et qu'il a revues et complétées par le travail d'une année. Ces conférences forment autant de chapitres, intitulés : — 1. Introduction; — 2. Demeter à Éleusis et à Cnide; — 3. Dionysus en Thrace et dans l'ancienne Attique; — 4. Dionysus à Athènes; — 5. Les dieux à Éleusis; — 6. Esculape à Epidaure et à Athènes; — 7. Aphrodite à Paphos; — 8. Apollon à Délos. Mentionnons aussi onze appendices : 1. La déification des empereurs romains; — 2. Dionysus Eleuthéréen; — 3. Second lieu d'origine de Dionysus; — Ses affinités avec l'Orient; — 4. Apollonius de Tyane; — 5. Position sociale des « docteurs » grecs modernes; — 6. Le temple de l'antique Paphos; — 7. Aphrodite chez les Grecs, chez les Hittites et chez les Phéniciens; — 8. Le mont Olympe et le (fleuve) Bocarus à Chypre; — Hettore Podocatharo et Jean Meursius; — 9. Les Cyclades et les Sporades; — 10. Le

culte d'Aphrodite et des dieux étrangers à Délos; — 11. Liste de photographies rapportées de Grèce par MM. Malcolm, Macmillan, par l'auteur et par M. Walter Leaf [1]. Un index des auteurs et des sources, et un index analytique général terminent l'ouvrage. M. Dyer passe en revue les principales fouilles exécutées en Grèce et dans l'Asie Mineure; mais ce n'est pas un simple rapport sur les résultats matériels qu'il nous met sous les yeux; il s'applique à faire revivre la société religieuse de l'antiquité. Doué d'un esprit philosophique et tout ensemble d'une imagination réglée par une connaissance consommée des textes littéraires, il voyage de ruine en ruine, et on l'accompagne avec une curiosité sympathique. Vues générales sur la religion des anciens grecs, traits caractéristiques et détails significatifs du culte voué à chaque divinité, historique des évolutions survenues dans la suite des temps, tout cela est ordonnancé avec art et forme un développement méthodique qui constitue l'unité du livre. Il nous serait impossible d'analyser ou de relever cette multitude de notions nouvelles ou presque ignorées touchant l'archéologie, l'histoire, la mythologie, qui se succèdent ici pendant plus de 400 pages. Le seul énoncé des titres courants nous entraînerait déjà trop loin. En résumé, cet ouvrage est la mise en œuvre des explorations entreprises dans ces dernières années et la vulgarisation des conclusions qu'il est permis d'en tirer, non pas érigée en système, mais instituée pour ainsi dire en un corps de doctrine. Substantiel par le fond, d'une lecture attachante, ce livre mériterait d'être traduit en français.

C. E. RUELLE.

---

511. — J. Adrien BLANCHET. **Études sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine.** In-8, 160 p. et 2 pl. Paris, 1891. (Extrait des Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France, t. LI.)

Les figurines en terre cuite de fabrication gallo-romaine ont été jusqu'à présent fort négligées. Le seul ouvrage d'ensemble qu'on leur eût consacré, celui de Tudot (1860), a été tiré à un petit nombre d'exemplaires et paraît être devenu fort rare; ce n'est là, d'ailleurs, que le moindre de ses défauts. Tudot était un dessinateur habile, mais son éducation scientifique laissait fort à désirer. Il ne faut attendre de lui ni renseignements exacts sur les provenances, ni détails sur les circonstances des découvertes, ni étude de la filiation des types, ni exégèse raisonnable. En somme, son volume ne vaut que par les gravures et le texte en est à peu près dénué de valeur. Depuis Tudot, plusieurs antiquaires de province, en particulier M. Cohendy, ont formé le dessein d'étudier les

---

1. La plupart de ces appendices sont placés à la suite de la conférence à laquelle ils se rapportent. Les nos 1, 4, 5, 9 ne sont pas dans ce cas. Ils auraient peut-être été mieux placés à la fin du volume.

terres cuites gallo-romaines, mais aucun de ces projets n'est parvenu à maturité. Nous devons peut-être nous en féliciter, car en présence d'un travail de ce genre, même médiocre, M. Blanchet n'aurait pas entrepris le sien, qui, fondé sur des connaissances étendues et conduit avec une rigoureuse méthode, est certainement l'une des meilleures monographies dont l'archéologie de la Gaule romaine ait été l'objet.

L'intérêt des statuettes étudiées par M. B. n'est pas proprement artistique, car la plupart sont extrêmement grossières. Il tient surtout à la présence, dans ces œuvres d'inspiration gréco-romaine, d'éléments proprement gaulois, tant dans la conception des figures et des groupes que dans les détails de leur exécution. M. B. l'a parfaitement compris ; il a compris aussi que sur un domaine aussi peu exploré, où les difficultés de l'exégèse se compliquent de l'absence de textes quelconques, la plus grande réserve était commandée à l'archéologue. Ses conclusions sont donc, en grande partie, négatives; mais quand il se montre affirmatif, c'est toujours avec d'excellentes raisons. Ainsi je ne puis qu'approuver son hypothèse d'après laquelle les types de la Vénus nue et de la déesse Kourotrophe, si fréquents dans la coroplastie gallo-romaine, se rapportent à une même divinité, analogue à l'Aphrodite orientale. Je crois aussi qu'il a eu parfaitement raison de reconnaître en Gaule au moins deux centres de fabrication des statuettes, l'un arverne, l'autre occidental. Les produits de ce dernier groupe se distinguent par une décoration qui rappelle d'une manière frappante les ornements des monnaies gauloises. Enfin, je ne puis que le louer d'avoir renoncé à toute classification chronologique, par ce motif que les figurines datées, découvertes en même temps que des monnaies, sont encore beaucoup trop rares dans les collections.

M. B. a étudié plusieurs musées, notamment celui de Saint-Germain, qui est d'une richesse exceptionnelle en statuettes ; il a parcouru un très grand nombre de recueils périodiques et a réuni pour la première fois des indications jusqu'alors disséminées. Ce travail préliminaire lui a permis de donner quelques listes très utiles, dont les archéologues lui sauront beaucoup de gré : celles des noms gravés sur les moules (p. 19), des statuettes découvertes avec des monnaies (p. 44), des trouvailles faites dans les étangs, les sources, les villas, les tombes, etc. (p. 79) ; il a aussi publié des catalogues des types (p. 92) et un excellent inventaire des figurines classées par trouvailles et par musées (p. 141). Je me suis assuré que rien d'essentiel ne lui a échappé et que ses listes représentent, d'une manière satisfaisante, l'état actuel de nos connaissances sur les terres cuites gauloises.

Dans le détail, je n'ai que peu d'objections à faire. Sans parler de quelques noms propres inexactement transcrits [1], je reprocherai à M. B.

---

1. P. 121, 130, 145, *Lindenschmitt* (lire *Lindenschmit*); p. 98, *Kühn* (lire *Kuhn*); p. 147, *Bannassac* (lire *Banassac*).

d'avoir voulu expliquer par des légendes grecques le type de l'enfant étendu sur un dauphin (p. 125). Ici, par exception, c'est Tudot qui a raison contre M. Blanchet : l'enfant ainsi figuré est certainement un enfant mort, et ne peut être assimilé au Palémon ou au Taras que l'on rencontre sur les monuments gréco-romains. M. B. n'aurait pas dû non plus répéter, d'après Stephani, que la coquille symbolise l'αἰδοῖον γυναικεῖον (p. 106) : pour avoir été développée avec complaisance par le savant directeur de l'Ermitage, cette opinion n'en est pas moins tout à fait absurde. A la p. 121, il y a deux erreurs bizarres : l'auteur parle de statuettes découvertes *à Rheinhessen* et *à Rheinpfalz*, alors que le premier de ces mots désigne la Hesse Rhénane et le second le Palatinat Rhénan. Ces légères taches et quelques autres que j'ai notées [1], n'enlèvent rien à la valeur de son travail ; je souhaite seulement qu'il ne donne bientôt une seconde édition, accompagnée de planches nombreuses, ou, ce qui serait encore préférable, de gravures dans le texte. Personne n'est plus qualifié que M. Blanchet pour publier un véritable *Corpus* des statuettes gauloises qui, en précisant ce que nous savons à leur sujet, fournirait aux recherches de nos antiquaires de province le point de départ qui leur a si longtemps fait défaut.

Salomon REINACH.

---

512. — I. **C. Sallusti Crispi de Bello Catilinae liber**. Texte revu et annoté par P. THOMAS. 2e édition. — Mons. Manceaux, 1890. xx-130 p.

513. — II. **Des C. Sallustius Crispus Bellum Catilinae bellum Jugurthinum**, und Reden und Briefe aus den Historien, herausgegeben von August SCHEINDLER. Zweite Auflage. Wien und Prag. Tempsky 1891. xiii-174 p.

514. — III. PAOLO BELLEZZA : **Dei fonti e dell' autorità storica di C. Crispo Sallustio.** Milano 1891. 182 p.

I. La première édition du *Catilina* de Salluste publiée par M. Paul Thomas était de 117 pages, la deuxième en renferme 130. C'est dire les nombreuses additions que M. Th. a faites à son premier travail. La méthode est restée la même. Les notes, si elles sont plus nombreuses, sont courtes en général, rédigées avec clarté, sobriété et précision. Rien de trop : tel est le principe appliqué par M. Thomas. Tout au plus peut-on lui reprocher quelquefois de ne pas nous donner assez. Le commentaire historique, par exemple, occupe dans son œuvre une place

---

1. P. 9, il n'est pas exact que les céramistes gallo-romains aient surmoulé des bronzes; le contraire paraît même certain. — P. 72, le relief en plomb mentionné ne provient pas de Tanagre. — P. 75, le travail d'Ihm est mal cité, et il ne fallait pas citer celui de Friederichs, désormais inutile. — P. 121, l'objet tenu par Epona ne peut être qu'une patère. — P. 135, la dénomination de *Risus* doit être abandonnée : c'est un Panisque ou l'Apollon enfant des Celtes. A la même page, *syrinx* est à deux reprises du masculin. — P. 139, la terre cuite signalée par M. B. ne peut pas représenter Europe : c'est la déesse *Bubona*, correspondant à *Epona*, et figurée assise sur un taureau comme Epona est assise sur un cheval.

qu'on s'attendrait à voir plus importante quand il s'agit de Salluste. C'est au commentaire grammatical qu'il s'attache surtout : et il nous y renvoie le plus souvent à l'excellente grammaire de M. Gantrelle, ce qui est peut-être d'une bonne méthode en Belgique, s'il n'y a pas d'autres livres de ce genre dans les établissements d'instruction publique de ce pays; mais nous regretterions qu'on adoptât ce procédé en France, où il n'y a pas précisément disette de grammaires. D'ailleurs les élèves ont besoin de trouver dans les notes des éditions, les renseignements qui leur sont nécessaires; il ne faut pas leur demander de consulter à propos d'un texte plusieurs livres à la fois. — Le commentaire de M. Th. est précédé d'une notice sur Salluste, courte, mais fort intéressante et fort juste, dont nous ne retrancherions que l'adverbe « largement » appliqué aux emprunts faits par l'historien latin à la langue populaire, et d'un appendice critique où M. Thomas indique les différences qui existent entre le texte qu'il a adopté et celui de Jordan [1].

II. Dans sa première édition des œuvres de Salluste, M. Scheindler s'était exprimé en latin, dans la deuxième, il s'exprime en allemand... Dans la première, il avait fait connaître les passages où il s'était séparé de Jordan pour l'établissement du texte; dans la deuxième, il a supprimé cette indication. Ce changement ne présente aucun avantage. Le tableau en question pourrait être fort utile aux professeurs qui aiment à se rendre compte de la valeur du texte qu'ils ont sous les yeux. — M. Sch. n'a pas encore ajouté de notes à son édition; il nous annonce que le commentaire nous sera donné « en son temps » (seiner zeit). Nous espérons que ce moment n'est pas éloigné. — La deuxième édition l'emporte sur la première par l'aspect, qui en est séduisant, par la netteté de l'impression; une carte très claire, un tableau chronologique des événements que raconte Salluste, et un excellent index analytique et alphabétique des noms propres y sont joints. Ajoutons que M. Scheindler a eu raison de retrancher de son travail les écrits faussement attribués à Salluste.

III. L'étude de M. Bellezza sur les sources de Salluste et, par suite, l'autorité de l'historien, tire son prix de la quantité de textes qu'elle renferme. L'auteur examine successivement les sources du *Catilina*, de la *Guerre de Jugurtha*, des *Histoires*, puis la valeur historique de ces différents ouvrages et enfin dans une troisième partie les sources et aussi la valeur historique des *discours* et des *lettres* qu'il a détachés de l'ensemble de l'œuvre de Salluste. M. B. comprend qu'il n'a pas résolu définitivement cette question si difficile. Sur quelques points cependant, il

1. Notons, en passant, que p. 65 M. Th. aurait pu rapprocher *mutari omnia student* de *sese student præstare* qu'on lit p. 1 : que, p. 75, il n'a pas suffisamment précisé le sens de *actionibus*, et que, p. 84, il a tort de donner à *frequens* dans *senatus frequens* le sens de « très nombreux ». *Senatus frequens* signifie le sénat *en nombre*, sans qu'il soit pour cela « très-nombreux ».

croit être arrivé à la certitude. Par exemple, il est convaincu que Salluste a consulté les *senatus consulta decretaque* dont il parle en différents passages. Nous ne sommes pas de cet avis. De ce que Salluste dit en certains endroits *senatus decernit uti* ou *senatus decrevit* ou *senati decretum fit,* faut-il conclure qu'il a vu ces documents officiels? Des suppositions sont permises à cet égard, mais non des affirmations. D'autre part, M. B. dresse une liste fort complète et souvent probante des « réminiscences » de Salluste dans son œuvre. Cette partie de son travail est intéressante. Mais croit-il que, lorsque Salluste a fait dire à Micipsa (Jug. ch. x). : *Quis amicior quam frater fratri,* il a pensé au passage de Ménandre νομίζ' ἀδελφοὺς τοὺς ἀληθινοὺς φίλους? — Enfin, M. Bellezza compte que son ouvrage pourra servir à des recherches ultérieures sur la même question. Nous croyons plutôt que son étude est utile par elle-même, malgré les affirmations trop hardies qu'on y rencontre. Mais quant aux « recherches ultérieures », nous doutons qu'elles aboutissent à des résultats précis et certains [1].

Isaac Uri.

---

515. — **Observationes et Emendationes scripsit** J.-S. Speyer. Groningae, J.-B. Wolters, 1891; 79 pp. in-8.

La brochure de M. Speyer comprend trois chapitres : *de geminis formis uerbi quod est* ἔδω, ἔδι; *loci horatiani; miscella.* Mais le titre résume exactement le contenu : il y a à la fois des corrections et des observations grammaticales. M. S. est moins heureux dans les premières que dans les secondes. Je n'en veux d'autre preuve que sa conjecture sur la sixième strophe de la seconde ode d'Horace : Audet in *ciues acuisse ferrum* | *quo graues Persae melius perirent,* | audet in *pugnas uitio parentum* | praua *iuuentus.* On peut imaginer difficilement quelque chose de plus plat. M. S. se pose d'ailleurs des questions qui prouvent qu'il n'a pas le sentiment de la poésie latine : pourquoi *iuuentus audiet?* ce sont les *pueri* qui apprennent l'histoire. Il ne se rend pas compte que les discordes civiles affaiblissant les Romains de la génération présente au profit des Parthes, ce sera aux jeunes gens à soutenir le choc des barbares; la pensée de la *iuuentus* vient ainsi naturellement à l'esprit par une de ces associations d'idées que la poésie latine se plait à éveiller sans les préciser. Les remarques grammaticales de M. S. ont, au contraire, une tout autre valeur. Je signalerai sa dissertation sur *quod* = *at hoc,*

---

1. M. Bellezza est en général bien informé; il est au courant des plus récents travaux qui aient paru en France sur Salluste; thèses et éditions lui sont connues. Aussi sommes-nous étonné qu'il ne signale en note, p. 2, comme édition, « les plus recommandables », que celles d'Aubertin et de Deltour, et enfin celle de Durozoir *qui n'est que la traduction française, dans la collection Panckoucke.* Au cours de son ouvrage, M. B. cite fréquemment l'édition savante de MM. Lallier et Antoine! Elle aurait mérité d'être désignée en première ligne.

(p. 26), sur *esto* (p. 29), sur le génitif grec en *-us* des noms féminins, mais surtout le premier chapitre de la brochure. La conclusion de ce chapitre est que les formes du verbe *edo* créées par analogie avec la troisième conjugaison ne sont pas classiques; sont légitimes seulement les formes dites athématiques. Toutes les formes de la bonne époque, dans lesquelles on a cru voir la 3e conjugaison normale, appartiennent au subjonctif *edim*. C'est par le subjonctif *edam* qu'a commencé l'action de l'analogie (peut-être Ovide, inscriptions de Pompéi, Martial, Stace et Quintilien); les autres personnes sont encore beaucoup plus récentes. Voilà un point de l'histoire si complexe des formes latines enfin élucidé. Cette discussion inspire le regret de ne pas voir M. Speyer se consacrer tout entier à ces questions de grammaire.

Paul Lejay.

---

516. — **Die griechischen Studien des Horaz**, von Theodor Arnold. Neu herausgegeben von W. Fries. Halle as., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. 1891. xiii-143 pp. Prix : 2 m.

Th. Arnold avait préparé un travail sur les études grecques d'Horace qu'Eckstein publia après sa mort, en 1855 et en 1856, dans deux programmes depuis longtemps difficiles à trouver. C'est le travail le plus complet que l'on possède sur ce sujet. Aussi faut-il applaudir à l'idée qu'on a eu de réimprimer cet opuscule. M. Fries l'a fait précéder d'une courte préface indiquant les divers articles ou brochures parus depuis 1855, et il a ajouté çà et là quelques notes rendues nécessaires par ces nouvelles recherches. Il est regrettable qu'il n'ait pas jugé à propos de faire un index ou tout au moins une table.

L.

---

517. — **Fragmentum uitae sanctae Catharinae Alexandrinensis metricum, e libro ms.** Edidit Johannes Paulsson. Diuendit Hjalmar Mœller, Lundae, MDCCCXCI. xxxi-72 pp. pet. 8

Un ms. écrit au xiiie siècle probablement par un Français, contient, avant et après la Somme de Pierre Cantor, des proverbes latins, généralement en vers léonins, entremêlés de quelques proverbes français, et 642 v. d'une rédaction métrique de la vie de sainte Catherine d'Alexandrie. Cette rédaction n'est qu'une mise en œuvre de la version abrégée de la vulgate [1]. M. Paulsson donne une édition diplomatique de ce texte versifié. Son ms. serait, d'après lui, l'autographe même de l'auteur de ce

1. C'est le nº 6 de la classification de M. Varnhagen *(Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien*, p. 3). On sait que ce texte a été distingué typographiquement des additions de la vulgate par Knust, pp. 231-314. Le fg. métrique ne correspond d'ailleurs qu'à une partie de ce texte : il va jusqu'à la p. 260 de Knus-

travail. La préface contient, outre la publication des proverbes mentionnés, une étude très minutieuse des particularités grammaticales, orthographiques et métriques du ms. M. P. applique donc ici la même méthode de dépouillement que pour les mss. de saint Jean Chrysostôme. C'est dire qu'à côté de quelques faits intéressants il y a beaucoup d'inutilités. Un *index uerborum* complet termine la brochure.

P. L.

---

518. — **Essai sur l'administration du royaume de Sicile sous Charles I et Charles II d'Anjou**, par Léon Cadier, membre de l'Ecole française de Rome. Paris, 1891, in-8, VIII-310 pages. (Fascicule 59ᵉ de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.*)

Un mémoire intitulé : *Un épisode de l'histoire municipale du Béarn au* XIVᵉ *siècle*, le *Cartulaire de Sainte-Foi de Morlaas*, une étude sur *La Sénéchaussée de Lannes sous Charles VII*, un livre consacré à l'histoire des *États de Béarn*, un rapport sur *les Archives d'Aragon et de Navarre*, un recueil des *Bulles originales conservées dans les Archives de Navarre*, un catalogue des *Bulles d'or des rois de Sicile*, un mémoire sur le *Tombeau du pape Paul III Farnèse*, des *Documents pour servir à l'histoire des origines de la Réforme en Béarn*, le *Livre des syndics des États de Béarn* : tant et de si excellents ouvrages, qui auraient suffi à honorer une longue vie, accomplis, au milieu des premières atteintes de la maladie, par un jeune homme mort à vingt-huit ans, ne témoignent-ils pas d'une activité intellectuelle extraordinaire et d'une rare maturité d'esprit ? Les énumérer, c'est louer notre regretté Cadier, et le faire, me semble-t-il, d'une façon digne de lui, car toutes les forces de son esprit, il les tourna vers la recherche scientifique. Bien loin qu'un travail persévérant ait hâté sa fin, c'est plutôt dans son amour de l'étude que Cadier a puisé la force nécessaire pour résister quelques années aux assauts d'un mal qui épargne rarement ceux qu'il a une fois saisis. Le livre que nous présentons aux lecteurs de la *Revue critique* est formé de la réunion des deux mémoires que Cadier avait adressés à l'Académie des Inscriptions comme membre de l'École française de Rome. MM. Stéphane Gsell et Éd. Jordan en ont surveillé l'impression. Bientôt ils nous donneront une autre œuvre posthume de Cadier, le *Registre de Jean XXI*. Le premier mémoire est consacré à l'étude du gouvernement de Charles Iᵉʳ d'Anjou et surtout de ses réformes administratives de 1282 et 1283. C'est comme l'introduction d'une histoire constitutionnelle du royaume de Sicile sous la dynastie angevine que Cadier se proposait de faire. Il s'est efforcé d'établir le caractère de la politique de Charles Iᵉʳ, et de mettre en lumière le double but auquel ce prince voulait atteindre : fonder une dynastie sur une base solide en l'entourant d'une noblesse toute française, concilier cet intérêt dynastique avec les besoins des populations de son royaume. Cette seconde partie du programme que, d'après Cadier, s'était tracé Charles d'Anjou,

a été, à mon avis, bien imparfaitement remplie, et il semble que le frère de saint Louis s'en soit peu soucié. C'était l'opinion d'Amari, l'historien des Vêpres Siciliennes. Cadier ne la partage point. Il cherche à justifier Charles d'Anjou de toutes les accusations de tyrannie dirigées contre lui, à montrer qu'il fut uniquement préoccupé de faire régner l'ordre et d'établir la paix dans son royaume, et si le livre d'Amari n'est qu'un long réquisitoire contre le prince français, il faut avouer que celui de Cadier est surtout un éloquent plaidoyer en sa faveur. Sur bien des points, Cadier a raison. Il est certain que beaucoup d'abus dont on a rendu Charles d'Anjou responsable, remontaient jusqu'à Frédéric II. Personne, non plus, ne niera que Charles n'ait été un excellent administrateur; mais c'est de cette administration tracassière, minutieuse, et qui prenait tout le pays comme en un réseau, que les Siciliens se plaignaient. Il n'en reste pas moins que Charles d'Anjou, sans avoir été le plus abominable des tyrans, a traité la Sicile en pays conquis et a tiré d'elle tout ce qu'il a pu. Sa conduite fut telle que le souverain, malgré toutes ses qualités, ne fit pas oublier le conquérant. C'est sous ce dernier aspect qu'il dut apparaître à ses nouveaux sujets, aux nobles surtout dont il confisquait les terres pour les donner à ses compagnons d'armes. Les historiens contemporains nous ont transmis les plaintes du peuple. Sans doute, on doit se mettre en garde contre l'opinion d'écrivains partisans de Pierre d'Aragon. Mais on ne saurait, d'autre part, attacher une grande importance aux préambules des ordonnances de Charles I^er^, où ce prince déclare vouloir s'opposer à l'oppression des faibles par les puissants et aux charges intolérables dont ses officiers accablent ses sujets. Ce sont là formules habituelles aux souverains. Les ordonnances de Charles I^er^ rendues en vue d'arrêter les exactions des représentants du pouvoir royal sont nombreuses, mais dans quelle mesure furent-elles appliquées? Le fait même que le roi les renouvelle sans cesse prouve son impuissance à réprimer les abus de pouvoir de ses officiers. Si les historiens siciliens se sont parfois laissé emporter par leur haine contre la domination étrangère, tout n'est pas déclamation dans les tableaux qu'ils ont tracés de leur patrie et des maux qu'elle eut à souffrir sous le règne de Charles I^er^. Que pourrait-on opposer aux griefs si précis articulés par Bartolomeo de Neocastro et aussi par Nicolas Speziale dans leurs histoires? Ce qui prouve bien l'exactitude de leur témoignage, c'est qu'à la plupart des exactions qu'ils rappellent, ou peu s'en faut, répond un article des *Capitoli* de San Martino, promulgués par Charles d'Anjou après les Vêpres Siciliennes en vue de la réforme de son royaume et confirmés en 1285 par Honorius IV dans sa Constitution. Tout en ne pouvant souscrire à l'opinion de Cadier sur la politique de Charles d'Anjou, je me plais à reconnaître que son mémoire se recommande par l'étendue des recherches, une remarquable exactitude dans les détails, et surtout par de larges vues d'ensemble, et une chaleur de style trop rare dans les ouvrages d'érudition.

Le second mémoire abonde en renseignements inédits. Il est d'un tout autre caractère que le premier. Voilà qui montre bien la souplesse d'esprit de notre regretté ami. L'histoire de la cour royale et des grands officiers pendant les règnes de Charles Ier et de Charles II d'Anjou en forme le sujet. C'est une étude minutieuse sur ces matières traitées jusqu'ici superficiellement. L'auteur passe en revue les divers officiers de la cour de Naples : connétable, amiral, logothète, protonotaire, chambrier, chancelier, grand sénéchal, maréchaux. Il recherche les attributions de chacun d'eux et faisant la biographie des personnages qui ont rempli ces offices, montre que l'importance de ceux ci dépendait surtout de la valeur personnelle des officiers. Mais rien n'est plus intéressant que la comparaison entre les institutions du royaume de Sicile et les institutions correspondantes de la France à la même époque. On ne pouvait mieux rendre hommage à la mémoire de Cadier qu'en publiant ces deux essais qui, comme le déclarait l'an dernier l'Académie des Inscriptions, sont « l'œuvre d'un homme rompu aux recherches historiques. »

Maurice Prou.

---

519. — J. Kallenbach. **Les Humanistes polonais.** In-4°, 72 pages. Imprimerie de l'œuvre de Saint-Paul. Fribourg (Suisse.)

M. Kallenbach est professeur des littératures slaves à l'Université récemment fondée de Fribourg. En dépouillant au British Museum la correspondance des humanistes Casaubon et Jean Dousa, il a découvert plusieurs lettres signées de noms illustres dans la littérature polonaise. Jean Zamoyski, Simon Szymonovicz (Simonides), et Jacques Sobieski: Ces lettres sont intéressantes pour l'histoire de l'humanisme en Pologne. En se décidant à les publier, M. K. les a fait précéder d'une introduction d'une cinquantaine de pages. Elle apprendra certainement beaucoup aux lecteurs occidentaux généralement peu familiers avec la littérature polonaise ou même polono-latine. Des détails particulièrement curieux sont ceux que M. K. donne sur Jean Zamoyski, lequel fut au xvie siècle un des élèves les plus assidus du Collège royal. De retour en Pologne il insinua au roi Batory l'idée « de créer à Cracovie un Collège royal à l'instar du gymnase royal de Cambrai, fondé à Paris par François Ier ». Ce projet n'aboutit pas, mais Zamoyski créa à ses frais le remarquable gymnase de Zamosc qui acquît dans toute l'Europe savante une grande renommée.

La brochure de M. Kallenbach n'est qu'un chapitre d'un livre qui pourrait être fort intéressant. Pourquoi l'auteur ne nous le donnerait-il pas quelque jour? *Dimidium facti qui bene cepit habet.*

Louis Leger.

520.— **A propos de J. de Barclay**, par l'abbé Ch. Urbain, (extrait du *Bulletin du Bibliophile*). Paris, librairie Techener, 1891, in-8 de 20 p.

La vie et les œuvres de Jean de Barclay ont été l'objet de deux thèses pour le doctorat [1] et d'une étude très fouillée de M. Jules Dukas [2]. Malgré ces travaux, la biographie du poète-romancier présente encore bien des lacunes. M. l'abbé Urbain signale « certains points obscurs qui peuvent », dit-il avec raison, « recevoir quelque lumière des documents » qu'il publie. Parmi ces documents, tirés de la Bibliothèque nationale et qui n'avaient encore été cités par personne, on remarque surtout quatre lettres écrites de Rome en 1617, 1620 et 1621, par Barclay (elles conservent encore son cachet armorié), trois au vicomte de Puysieux, secrétaire des commandements du roi, la quatrième au roi lui-même. Dans la première, Barclay offre à Puysieux son *Paroenesis ad Sectarios* ; dans la dernière, il fait, quarante-huit heures avant sa mort, le 10 août 1621 [3], hommage de l'*Argenis* à Louis XIII. Les deux autres contiennent de curieux détails d'histoire littéraire : on y apprend que certains passages de l'*Argenis* ont été retranchés sur l'avis du chancelier de Sillery, lequel joue dans ce roman allégorique [4] un rôle attribué jusqu'à ce jour à Villeroy. Les autres documents retrouvés par l'heureux chercheur sont une lettre du beau-frère de Barclay, le sieur de Bonnaire, à Puysieux, pour le remercier de la protection donnée à la veuve de l'écrivain (de Rome, 12 février 1622), le brevet d'une pension de 1200 livres accordée par le roi au jeune Barclay (3 avril 1622), enfin deux lettres où il est question de l'auteur de l'*Argenis*, l'une du cardinal Bonzi, évêque de

---

1. L. Boucher, *De J. Barclaii Argenide*, Paris, 1874, in 8°; A. Dupond, l'*Argenis de Barclay*. Paris, 1875, in-8°.

2. *Étude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Jean Barclay*. Paris, 1880, in-8°.

3. La mort de Barclay est incontestablement du 12 août, et l'assertion du *Dictionnaire de Moréri*, à cet égard, est confirmée par la plupart des biographes. Un érudit anglais, cité par M. U. (p. 17) a eu tort de donner à cet événement la date du 15 août. M. U. n'aurait pas dû laisser ses lecteurs indécis entre les deux dates. Mes autres observations seront peu nombreuses. Il aurait fallu citer sur le séjour des époux Barclay à Marseille (p. 8), une lettre de leur hôte, le poète Balthazar de Vias, adressée à Peiresc le 10 décembre 1615 (Cf le fascicule VI des *Correspondants de Peiresc*, Marseille, 1883). On voit dans cette lettre que ce fut Peiresc, et non Du Vair, qui introduisit Barclay et sa femme auprès de B. de Vias. M U. mentionne (p. 9), après le bibliographe allemand Adelung, une édition de 1647, absolument imaginaire, d'une plaquette contenant une epitre en vers latins de Vias à Mme de Barclay et la réponse également en vers latins faite sous le nom de celle-ci par Barclay, de même que Guillaume Colletet composait les vers de sa femme Claudine. La plaquette fut publiée en 1617 et l'indication de l'année 1647 résulte évidemment d'une faute d'impression qui a déjà trompé beaucoup de monde, y compris le savant bibliophile M. Jules Dukas.

4. M. Boucher avait prétendu, dans sa thèse, que le roman de Barclay n'a rien d'historique. A moins de récuser le formel témoignage de l'auteur lui-même, il faut reconnaître dans l'*Argenis* la peinture des événements et des personnages du temps.

Béziers, membre de la congrégation du Saint-Office (de Rome, 19 septembre 1617), la seconde, du marquis de Cœuvres, ambassadeur du roi de France auprès du pape (de Rome, 15 juillet 1620). M. Urbain a tiré un fort bon parti de ces diverses trouvailles et de quelques autres pièces déjà imprimées (*Journal* de Casaubon, *Épistres françoises* à M. de la Scala, poésies de Balthazar de Vias, etc.) : il a tant ajouté aux résultats obtenus par ses devanciers qu'on ne pourra désormais se dispenser, quand on voudra s'occuper de la famille si littéraire des Barclay, de consulter une plaquette qui est aussi substantielle qu'intéressante.

T. DE L.

521.— **La Doctrine de Malherbe,** d'après son commentaire sur Desportes, par Ferdinand BRUNOT, ancien élève de l'École normale supérieure, chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des Lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française. Avec cinq planches hors texte, Paris, G. Masson. Grand in-8 de 600 pages, prix : 10 fr.

M. Brunot a raison : les notes de Malherbe sur les poésies de Desportes ne sont pas d'un poète, mais celles d'un rhéteur qui s'attache beaucoup moins au fond qu'à la forme extérieure du vers. De mauvaises rimes, des inversions forcées, une construction irrégulière, des heurts de syllabes mal agencées ou mal sonnantes, voilà surtout ce qui le choque, ce qui irrite sa bile. Tout ce qui n'est point clair, précis, tout ce qui est mis « pour la bourre ou la cheville », les epithètes banales, inutiles ou redondantes, les hyperboles italiennes, les pointes, les concetti, ce style métaphorique qui transforme une maîtresse en soleil éblouissant, un amoureux en papillon qui vient se brûler à l'éclat des yeux de sa déesse, tous ces défauts et ces fadeurs trouvent en lui un censeur inflexible. C'est avant tout un critique de mots et d'expressions. Mais il y a longtemps, très longtemps que nous savions tout cela, et je doute qu'il fût nécessaire de consacrer plus de trois cents pages à démontrer ce qui n'était plus à démontrer. Deux articles de Sainte-Beuve, le dernier surtout, écrit en 1859, nous en apprennent plus sur le rôle rempli par le célèbre réformateur que tout le gros livre de M. Brunot. D'ailleurs, ce Commentaire méritait-il qu'on y attachât une telle importance? Puisque, de l'aveu même de M. B., Malherbe enviait l'homme, dédaignait l'écrivain, ignorait le poète, pourquoi tenir tant de compte de ses appréciations? La colère est aussi mauvaise conseillère que mauvais juge, et ce qui le prouve, c'est que Malherbe n'a point critiqué chez son disciple Maynard tout ce qu'il condamnait dans Desportes.

Qu'on relise (mais pour cela il faut avoir du courage et du temps à perdre) les œuvres du poète toulousain dont *la grande figure*, dit M. B., ressort entre les médiocres disciples du maître. Qui a plus que lui usé et abusé « de ces niaiseries puériles et cherchées, de cette singerie de la singerie de la passion italienne ?» Son *Philandre*, traversé dans ses

amours, verse tant de pleurs qu'il en noie la terre, et « ses vapeurs soucieuses » s'exhalant dans l'air, font étinceler la foudre, gronder le tonnerre, et dégringoler les rochers de la cime des montagnes. Quoi de plus extravagant et de plus bouffi? Cependant le réformateur a été indulgent pour les gasconnades et les « éclatantes folies » de ce poétastre que je mets infiniment au-dessous de Desportes, ce qui ne veut pas dire que je fasse grand cas de ce dernier. Cette indulgence du maître s'explique : Maynard le comblait de louanges hyperboliques, et Malherbe ayant fait sa trouée était devenu plus doux et plus traitable. M. B., qui a un faible pour Desportes, dit (p. 113) que Malherbe s'est affranchi de toute convenance dans la rédaction de ses notes, ce qui est vrai, et il ajoute qu'à cette époque, ce qui est encore vrai, c'était l'usage d'user contre ses adversaires de toutes les licences du langage. Il semble croire que c'était, au XVIe siècle, une habitude particulière seulement aux gladiateurs de la république des lettres. Qu'il se rappelle comment Voltaire au XVIIIe siècle, et Victor Hugo de nos jours, traitaient leurs critiques ou leurs ennemis, et il reconnaîtra que « les idées élevées de tolérance littéraire » sont bien lentes à faire leur chemin sur cette machine ronde.

Au lieu de nous donner un lexique de mots et d'expressions, une sorte de grammaire du XVIe siècle (car cette thèse n'est pas autre chose, et à ce titre elle sera utile à ceux qui n'ont aucune notion historique du français), j'aurais voulu que M. Brunot fît l'histoire vraiment littéraire de la doctrine de Malherbe soutenue par Boileau. J'aurais voulu qu'il examinât si elle a réellement triomphé au XVIIe siècle. Les grands poètes de ce temps, Molière, la Fontaine, en ont-ils subi le joug? N'y a-t-il pas dans Racine même des hardiesses que la grammaire et la rhétorique de Malherbe auraient réprouvées? Bossuet, lorsqu'il composait ses sermons, avait-il entendu parler de ce regratteur de mots? Autant de questions qui méritaient d'être étudiées. Et, s'il faut dire ce que je pense, la doctrine de Malherbe n'a eu sur la poésie, au XVIIe siècle, qu'une très médiocre influence, sans quoi, à la place du *Cid* et d'*Athalie*, au lieu du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*, nous aurions eu tout de suite des tragédies et des comédies versifiées comme celles de Voltaire, de La Harpe ou de Luce de Lancival.

A. DELBOULLE.

---

522. — **Le Père Joseph et Richelieu, la déchéance politique et religieuse du protestantisme et la première campagne d'Italie (1622-1628)**, par G. FAGNIEZ. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*) Paris, 1890, 55 p. in-8.

523. — **Richelieu et l'Allemagne (1624-1630)**, par le même. (Extrait de la *Revue historique*), Paris, Alcan, 1891, 40 p. in-8.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, signalé les savantes études consacrées par M. Gustave Fagniez à la politique intérieure, comme à la

politique étrangère de Richelieu, et de son principal auxiliaire, le P. Joseph. Rédigés sur les sources les plus sûres, en bonne partie inédites, ces fragments, disséminés dans les recueils spéciaux, finiront, je l'espère, par constituer un beau travail d'ensemble, non pas seulement sur le P. Joseph, mais sur toute la politique étrangère de la France, durant le règne de Louis XIII. Nul mieux que M. F. ne connaît à cette heure le détail des innombrables négociations diplomatiques de ce temps; nul n'en démêle, comme lui, les fils, fort embrouillés parfois, et n'en suit mieux, avec une pénétration rarement en défaut, la direction constante, à travers tous les chemins de traverse et les retours en arrière.

Dans le premier de ces nouveaux mémoires, M. F. a surtout examiné l'attitude du cardinal et de son conseiller intime vis à vis du protestantisme, dans les années qui précèdent et qui suivent immédiatement le siège de la Rochelle. Il y fait ressortir surtout la situation passablement difficile du grand ministre entre les partis extrêmes, tâchant de se concilier les catholiques ardents en écrasant les hérétiques, mais entendant bien ne pas se laisser forcer la main par les ultras. Il s'efforce au contraire de trouver dans l'éclat même de sa victoire l'appui moral nécessaire pour continuer la lutte contre l'Espagne, dont nombre d'âmes pieuses restaient, malgré tout, les admirateurs passionnés, cette puissance étant, à leurs yeux, le véritable champion de l'orthodoxie catholique. M. F. nous fait voir aussi que Richelieu « n'a pas seulement vu dans les protestants, comme on est trop porté à le croire, un parti politique à désarmer, mais aussi une secte religieuse à convertir [1] ». Comment il s'est efforcé de ramener au bercail les brebis égarées, l'auteur nous le montre par de nombreux exemples, avouant qu'il est entré sans scrupule « dans la voie qui a conduit le grand roi à la révocation. » En effet, ce P. Bonaventure d'Amiens qui « se fait suivre de vingt soldats, taxe à neuf ou dix écus par jour les protestants récalcitrants, et, faute de payement, saisit bétail et mobilier », est bien un digne prédécesseur des missionnaires bottés de Louis XIV. Nous comprenons qu'il se soit vanté d'avoir fait rentrer dans le giron de l'Église des villes et des villages entiers, en quelques semaines; mais ce que nous comprenons moins c'est qu'on nous parle après cela de « la cordiale bonhomie des humbles enfants de Saint-François, qui faisaient luire dans les esprit assombris par une foi tout intérieure, la lumière d'une

1. M. F. nous a habitué à une exactitude si scrupuleuse, à une impartialité si entière dans ses travaux que nous ne pouvons nous expliquer que par l'influence du milieu ambiant où a paru son premier travail, l'erreur de fait que nous devons relever ici. P. 38, il dit : « C'est s'abuser, que de se représenter seulement les villes de sûreté comme des asiles de la foi protestante ; elles abritaient souvent aussi de vieux abus et une véritable tyrannie... *une mort barbare attendait les catholiques et surtout les ecclésiastiques qui s'y hasardaient.* » Et p. 17 il nous raconte lui-même que *trois mille catholiques* habitaient la Rochelle!

religion qui rit à l'imagination et aux yeux » (p. 59). Richelieu peut être excusable de n'avoir point compris que c'était une folie de croire qu'on peut rétablir dans un pays l'unité religieuse, quand les esprits ont été mis en éveil ; il peut être même loué, je l'accorde, de n'être point allé jusqu'au bout des plus odieuses persécutions, puisqu'aujourd'hui même on rencontre encore dans certains pays de soi-disant hommes d'État qui rêvent de chimères pareilles. Mais, même au point de vue purement politique — nous laissons de côté toute considération morale — il est permis de se refuser à reconnaître la preuve d'une grande hauteur de vues et la manifestation d'une politique supérieure dans une attitude qui reste à la portée des plus médiocres tyrans.

Le second mémoire de M. F. s'occupe des relations de la France avec l'Allemagne durant les années de la guerre de Trente Ans qui précèdent l'intervention de la Suède dans la lutte, et depuis le moment où Richelieu exerce une influence prédominante sur la politique française. Il est consacré, dans une certaine mesure, à une espèce de réhabilitation morale du cardinal, que trop d'historiens modernes s'obstinent encore à considérer, au dire de l'auteur, comme un ministre ambitieux et violent, préoccupé surtout d'établir en Europe la suprématie de son pays et peu scrupuleux sur les moyens d'y parvenir, pourvu qu'il y arrive, un de ces puissants *réalistes* de la politique, comme d'autres époques en ont connus. C'est là, de l'avis de M. F., « un vrai contre-sens psychologique », et l'on méconnaît « le côté fondamental » de la politique de Richelieu, « en ne voyant pas ce qu'il y a d'élévation morale, ...de préoccupation dominante pour les intérêts supérieurs de l'humanité, d'idéalisme chrétien » dans les desseins et les actes du grand cardinal. N'y aurait-il pas aussi dans cette conception un peu trop « d'idéalisme? » Pour notre part, nous croyons Richelieu plus préoccupé des intérêts *immédiats de la France*, que des intérêts *supérieurs de l'humanité*, et nous avons peine à nous figurer le rusé politique et le terrible justicier comme un vertueux idéologue. Cela ne nous empêchera pas de rendre pleine justice au travail de M. F., d'autant plus qu'il ne tend pas absolument à confirmer, selon nous, l'impression personnelle que l'auteur vient de nous communiquer sur la nature et le caractère de Richelieu. Déjà le P. Joseph, tout passionné qu'il fût, — ou prétendit l'être — pour son « but idéal de l'union des nations chrétiennes contre les Infidèles », a parfois perdu de vue ce but, car c'était y aller par de bien longs détours, que de vouloir paralyser d'abord à la fois les États protestants de l'Europe et la maison d'Autriche, pour écraser ensuite les Ottomans. Quant à Richelieu, sans nier le moins du monde qu'il fût accessible aux impressions et même aux passions religieuses, — nous venons de voir le contraire — j'estime pourtant que ses projets politiques ont été rarement déterminés par ses affinités confessionnelles, quand d'autres considérations, toutes politiques, ne contribuaient pas à lui faire préférer les catholiques aux protestants. On suit, avec un vif intérêt, le tableau

des négociations intimes de tous les capucins italiens, bavarois et français, chargés d'aboucher officieusement la France et la Ligue catholique et de gagner la Bavière et ses alliés à la politique de Louis XIII. Certes Richelieu, comme son habile auxiliaire, y mirent beaucoup de finesse et beaucoup d'entrain; il est très possible qu'au fond, son plus grand bonheur aurait été de pousser à la contre-réformation universelle, en dehors de Vienne et de Madrid, et de pouvoir éliminer entièrement de son échiquier tous les pions hérétiques. Mais il n'éprouva jamais, d'une façon visible, une répugnance majeure à les faire manœuvrer à sa guise contre les rois et les reines catholiques, et cela non seulement contre Ferdinand II ou Philippe IV, mais contre l'électeur Maximilien Ier lui-même, l'objet préféré de ses sympathies et de ses combinaisons politiques. Si ce n'est point là de la politique *réaliste*, elle lui ressemble du moins à s'y méprendre. Où M. F. a tout à fait raison, selon nous, c'est quand il montre jusqu'à quel point la politique de Richelieu, si habile qu'elle fût, a dû pourtant sa réussite finale à des événements et des faits qu'il lui était impossible de prévoir, et surtout d'arranger à sa façon. La défiance des protestants d'Allemagne à l'égard de l'intraitable adversaire des huguenots était grande, autant que légitime d'ailleurs. Ferdinand II sut si bien les désespérer par l'impolitique *Édit de restitution* qu'ils n'eurent plus d'autre chance de salut que de se fier malgré tout à la France, une fois la paix de Lubeck signée. La Ligue catholique refusait d'entendre les propositions discrètes qui lui parvenaient de la part du cardinal; ce fut encore Ferdinand qui força, pour ainsi dire, les électeurs et les princes catholiques de l'Allemagne à s'appuyer sur la France, grâce à la mise à sac de leurs terres horriblement foulées par les troupes de Waldstein et celles de l'Espagne. Plus tard, Lützen débarrasse Richelieu, au moment utile, bien moins d'un auxiliaire que d'un rival. Finalement M. F., en constatant que Richelieu « fait arme de tout » dans sa lutte inégale contre la maison d'Autriche, « qu'en parlant beaucoup de pacification », il est à la recherche des « portes pour entrer dans les pays voisins, jalons de la frontière rêvée », revient lui-même, comme par un détour, au Richelieu qui nous est plus familier et nous semble plus vrai que celui qu'il voudrait mettre à sa place. Grâce aux travaux de M. Fagniez lui-même, on aura toujours quelque peine à le regarder sérieusement comme le représentant de « l'idéalisme chrétien », comme « l'avocat de la tolérance qu'il pratique chez lui »; on sera pleinement d'accord avec lui, par contre, pour admirer le coup d'œil sûr et rapide, l'inébranlable énergie, la variété de ressources et la souplesse même, dont le puissant ministre a fait preuve à chaque instant de sa carrière et qui lui ont valu la première place parmi les hommes d'État français de l'ancien régime et peut-être aussi du nouveau.

R.

514. — **Un héros ignoré. Le soldat La Pierre d'Unet**, par Philippe Tamizey de Larroque. Tonneins, Ferrier, 1891, in-18, 16 p.

515. — **Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc (1522-1675)**, publié et annoté par Ph. Tamizey de Larroque. Paris, Picard, 1891, in-8, 47 pages.

En 1627, un simple soldat, bravant mille dangers, porta au général de l'armée royale qui assiégeait la Rochelle, des dépêches de Toiras bloqué par les Anglais dans le fort de Saint-Martin de Ré, et sauva de la famine la petite garnison. Comment se nommait ce héros? Scipion du Pleix, comme, après lui, Charles Bernard, l'a appelé Pierre Lolanier; le P. Arcère, Pierre Lanier. Le *Mercure françois*, publication quasi-officielle et qui recevait les communications des ministres, donne le nom véritable La Pierre, et c'est la forme qu'adopte M. l'amiral Jurien de la Gravière. Mais du Pleix et Arcère ont commis encore une autre erreur; ils font naître le brave La Pierre à Aimet ou Eymet, en Agenais. Or, le *Mercure françois* déclare formellement que La Pierre est natif de Gascogne, près Tonneins, et Eymet se trouve en Périgord et assez loin de Tonneins. M. Tamizey de Larroque propose de lire *Unet* qui est tout près de Tonneins et qui a toujours fait partie de l'Agenais. Sa lecture est de toute évidence, et tout en le félicitant de son savoir et de sa sagacité, nous nous associons de grand cœur au vœu patriotique, éloquent qu'il exprime. « Après avoir établi que La Pierre est bien le nom de ce pauvre soldat — comme l'appelle du Pleix avec une touchante sympathie — et que le village d'Unet est bien son berceau, il me reste un devoir à remplir. Je voudrais qu'en ce village un monument fût élevé — oh! rien de somptueux! — un monument modeste comme le héros lui-même! — immortalisant le souvenir de son dévouement... un monument qui redirait, maintenant et toujours, combien il faut admirer et au besoin imiter l'esprit de sacrifice, la vertu militaire de l'humble collaborateur de Toiras. Sur le piédestal de la statue qui représenterait un soldat du régiment de Champagne, de ce régiment dont le nom seul formait le plus beau des éloges, on pourrait graver cette pittoresque phrase de l'historiographe Michel Baudier : un État ne peut périr quand pour sa défense les hommes y deviennent lions au combat et poissons à la nage. »

Le *Livre de saison de la famille Dudrot*, que M. Tamizey de Larroque publie en même temps, d'après une copie très bien faite que lui a communiquée M. Soubdès, est un petit livre en forme de cœur et qui devait contenir dans l'origine des prières à la Vierge. Le premier auteur interrompit promptement son travail. Les douze premiers feuillets contiennent des prières en latin, avec un encadrement rouge. Viennent ensuite des prières en vers français, écrites d'une autre main et remplissant six feuillets. Le reste du livre se compose de soixante-quatorze feuillets et fut utilisé dans la suite pour inscrire les faits mémorables de la famille

Dudrot : le pieux début garantissait la conservation des notes qu'on y insérait. La première de ces notes, avec date, est de 1552. On y rencontre des mentions d'événements publics, comme la relation du séjour de François Ier à Nérac dans les derniers jours d'octobre 1542 (séjour inconnu, car les historiens du Languedoc dissertent longuement pour suivre la trace du roi lorsqu'il partit de Béziers pour la Rochelle). On y trouve aussi diverses poésies qui se rapportent à des faits de la première moitié du XVIe siècle. M. T. de L. a publié ce recueil de la façon suivante. Il groupe dans une première partie les indications relatives à l'histoire de la famille Dudrot et la mention des événements grands et petits de l'histoire locale. Les poésies en langue française, pieuses et profanes, mêlées aux récits en prose, trouvent place dans une seconde partie. « Les prières adressées à la Vierge, dit M. T. de L., avaient-elles déjà été imprimées avant d'être copiées par un des auteurs de notre manuscrit ? Dans le doute, je n'ai pas osé les écarter, ce sont de modestes *fleurettes*, dépourvues d'éclat et de parfum, mais qui sont protégées contre tout dédain par leur grâce simple et naïve, et aussi par leur extrême rareté, car, en supposant qu'elles aient été familières aux âmes dévotes du XVIe siècle, qui donc les connait aujourd'hui ? » (p. 8). Quant aux pièces profanes, elles forment une série de chants historiques ou mieux une sorte de chronique rimée. Elles sont inédites et appartiennent évidemment au premier tiers du XVIe siècle (*guerres*, *trahisons*, *tempête*, *de Luther*, *pardon papal*, *expédition de Barberousse et de Charles-Quint*.

(Lampereur avec grosse puyssance
Assailhist le royaulme de France
Et la Provence; lost estoit a Nyce,
Lieu mal propice, car la jaulnice
Grevoyt des gens estans en grans dangers;
Peste regnoyt et navoyt que manger.)

Un appendice contient : 1° un document de 1541 sur la levée de la taille à Condom ; 2° une table chronologique des naissances, mariages, morts énumérés par les rédacteurs successifs du livre ; 3° une autre table chronologique des faits divers relatés dans le mémorial ; 4° une notice sur la filiation de la famille Dudrot. On lira avec grand intérêt le texte publié par M. Tamizey de Larroque, et qu'il a, comme toujours, — non sans l'aide de M. Soubdès, qu'il reconnait avec bonne grâce — accompagné d'un commentaire aussi intéressant que copieux.

A. C.

---

526. — **Recueil des Instructions aux Ambassadeurs et Ministres de France, depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution Française.** *Russie*, par Alfred RAMBAUD. Deux vol. in-8. Paris, Alcan, 1890-91.

Nul n'était désigné comme M. Rambaud pour publier ce recueil. Il apportait à cette tâche non seulement sa connaissance singulière des

choses russes, mais encore cette sympathie qui se concilie avec la plus scientifique impartialité. Sentiment nécessaire pour développer avec une pareille ampleur, pour animer l'histoire de relations qui ne furent ni cordiales ni heureuses. La France de l'ancien régime et la Russie s'apprécièrent mal et ne s'aimèrent point. M. R ne dissimule pas cet antagonisme, mais ne s'en console qu'avec peine; il regrette que la France l'ait entretenu et même provoqué. Il est certain que la France dédaigna par un « fol mépris », selon le mot de Saint-Simon, les avances de la Russie ; qu'elle s'obstina, pour l'accomplissement de ses desseins contre la maison d'Autriche, à se servir d'instruments moins efficaces, moins solides et peu sûrs, la Suède, la Pologne, la Turquie. Tant que la Russie demeura ignorée, reléguée dans un Orient barbare, la France eut toute raison de conserver ces alliés qui menaçaient à revers les provinces des Habsbourgs; mais, quand elle ne put même plus se faire illusion sur leur force et leur fidélité, à quoi bon les soutenir et les soulever contre la Russie qui s'offrait à remplir leur rôle? M. R. montre l'impuissance matérielle, l'anarchie morale où étaient tombés ces États de la *Barrière de l'Est* : la Pologne surtout est peinte en un merveilleux tableau, plein de vie et de tumulte. Est-ce à dire que M. R. condamne la politique française, sans circonstances atténuantes? Il suffit de feuilleter les instructions pour discerner la pensée maîtresse des hommes d'État français. C'est avec défiance et inquiétude qu'ils voient la Russie grandir et s'insinuer dans les affaires de l'Europe. Ils ne veulent se résoudre à favoriser cette fortune. Ils veulent écarter de l'échiquier européen ce pion redoutable. Cette aversion ne s'affaiblit pas, en dépit des rapprochements qu'amenèrent les combinaisons diplomatiques. Aussi, bien que M. R. fixe avec une rare précision les phases par où passèrent les rapports des deux puissances, ces périodes n'ont en quelque sorte qu'une valeur formelle.

Avant que les gouvernements ne prissent contact, la Moscovie n'était pas pour les Français une terre inconnue. Dès le XVI^e siècle des marchands l'avaient explorée : bientôt des compagnies s'organisèrent pour y commercer M. R. fournit sur ces tentatives des renseignements curieux, d'où se dégage cette vérité, de plus en plus évidente à mesure que sont étudiées les origines du commerce français, que l'esprit d'initiative n'a jamais manqué à nos nationaux. Ceux-ci surent même s'élever au-dessus des considérations mercantiles, et eurent conscience de l'importance politique et morale de leur action qui devançait et suppléait celle de la diplomatie (v. charte de 1628, I, p. 22).

Les chancelleries n'entrèrent en jeu que vers le milieu du XVII^e siècle. A cette époque, sous le règne d'Alexis, la Moscovie opérait une double transformation : au dedans elle se civilisait; au dehors elle prenait position. Sa diplomatie débutait avec une habileté, une hauteur, une étrangeté de manières qui étonnaient ses partenaires. M. R. rappelle que cette diplomatie russe est fille de la byzantine. Il croque spirituellement

au passage les envoyés du tsar, décrit leur train tout oriental que la France défraie non sans humeur. De son côté, le tsar s'entoure d'un appareil et impose une étiquette qui déconcerte et parfois humilie les ambassadeurs du Roi Soleil (v. l'audience de Béthune, 1680, I, p. 68).

Car, quoi qu'on en ait, il faut traiter d'égal à égal. De la part de la France, ce froissement d'amour-propre n'est pas pour peu dans l'opiniâtreté qu'on déploie à défendre la Suède, malgré ses traîtrises. M. R. insiste sur cette erreur traditionnelle, à laquelle on ne renonça qu'à la onzième heure. Par moment, on feint d'abandonner cette cliente perfide, mais indispensable ; c'est pour leurrer la Russie (Instructions à Châteauneuf, à Tessé, 1717 ; à Campredon, 1721, I, p. 234). Et quand la Suède est par trop abattue, on se prévaut d'une autre alliance pour rebuter la Russie : sous la régence, c'est l'Angleterre qui sert, si l'on nous permet l'expression, de repoussoir. Et cependant la Russie veut forcer l'amitié de la France: Pierre le Grand rêve de marier sa fille Élisabeth à Louis XV. Comme pour narguer cette prétention qui offusque l'orgueil des Bourbons, Louis XV épouse la fille d'un roi de Pologne dépossédé par la Russie. Celle-ci, en désespoir de cause, s'unit à l'Autriche par le traité de Vienne de 1726 ; union qui, comme le remarque M. R., dura autant que l'ancien régime.

Pendant la période d'hostilités sans rupture officielle qui va de 1726 à 1756, période où le parti allemand s'affermit à Pétersbourg, l'influence française faillit triompher non par le mérite d'une conception politique, mais grâce à l'intrigue et à l'audace d'un seul personnage, La Chétardie. A vrai dire, cet ambassadeur eut carte blanche, et l'instruction dont on le munit trahit l'embarras de son gouvernement. On s'avise bien que l'union de la Russie et de l'Autriche « était une chose extrêmement dangereuse » (I, p. 344); mais on ne s'ingénie pas à parer au danger. On sait l'aventure de La Chétardie. Quelques documents produits par M. R. éclairent encore cet épisode. La France dut racheter l'incartade de son envoyé en accordant à la tsarine le titre d'impératrice.

Élisabeth, bien qu'elle nourrît pour Louis XV cette passion platonique que M. Vandal a si galamment contée, ne fut pas touchée de la concession. Elle laissa libre carrière à son chancelier Bestoujeff, qui battit froid au plan hasardeux d'un système du Nord, englobant la Russie, la Suède et la Prusse, avec la France comme garante ; elle ne répondit pas à une « lettre d'agacerie » que Louis XV écrivit sur le conseil du grave d'Argenson; et en 1748, au moment où ses troupes atteignaient le Rhin elle rappela de Paris son agent, « vu la malveillance invétérée du gouvernement français envers notre empire ».

Pendant quelques années les relations furent suspendues ; si quelques négociations secrètes furent amorcées, par un marchand d'origine rouennaise, Michel, ou un émissaire sans caractère, l'Écossais Douglas, elles furent sans portée. Le *Renversement des alliances* fit de la Russie l'alliée indirecte de la France, sans atténuer leur antipathie. Le marquis de

l'Hôpital a ordre de déclarer que la France tient à la liberté de la Pologne, comme à l'intégrité de la Suède, et le roi exige l'annulation d'une clause « secrétissime » préjudiciable à la Turquie, que Douglas avait imprudemment consentie. La France répugne à verser de l'argent à la Russie : elle subventionne l'Autriche, qui payera des subsides à la Russie. Cette aversion se traduit même dans un mémoire que M. R. croit adressé par le contrôleur général à l'ambassadeur (II, p. 49), où il est dit que l'unique profit à tirer d'un accord avec la Russie est une convention commerciale. Ce scepticisme est partagé par la diplomatie : celle-ci est alors double, l'une émane du ministère, ou plutôt de Choiseul, l'autre, du cabinet même du roi. En réalité leurs tendances ne sont pas contradictoires, en dépit de quelques divergences de vues toutes contingentes ; toutes deux visent à enrayer l'agrandissement de la Russie, à l'écarter des affaires de l'Europe, et travaillent à la constitution d'une Pologne forte et dévouée, sur le flanc de l'empire russe. Qu'on lise les Instructions officielles et secrètes ; on n'y saisit aucune opposition essentielle (P. ex. Instructions à Breteuil).

Après la mort d'Élisabeth, que n'avait pu ni voulu séduire le comte de Breteuil, beau colonel de vingt-sept ans, choisi avec préméditation pour cet office (II, p. 118), après l'avènement de Catherine II, l'action française en Russie s'éclipse : tandis qu'éclate la crise polonaise, la France n'est représentée à Pétersbourg que par des agents subalternes, chargés seulement d'observer et d'exciter au besoin le grand duc héritier Paul contre sa mère. Mais, quant à s'opposer aux agissements de la Russie, on n'en fait pas mine. Aussi l'aigreur est d'autant plus vive que la contenance est plus piteuse. L'instruction à Sabatier de Cabre (1769) a des violences de pamphlet contre Catherine.

L'humeur se dissipa au bout de quelques années, quand Louis XV, le protecteur de la Pologne, eut disparu. Le gouvernement français se résigna aux faits accomplis.

Par un étrange revirement, c'est la Russie qui est invoquée comme tutrice de l'équilibre en Allemagne et en Pologne ; elle exerce, de concert avec la France, la médiation au congrès de Teschen et Vergennes s'en félicite (II, p. 344). Quant à la Pologne, elle est condamnée sans recours. « Toute spéculation sur son sort à venir devient superflue », écrit Vergennes au marquis de Vérac en 1780. La Russie y maintient, ajoute-t-il non sans ironie, « ce qu'elle appelle l'ordre et la tranquillité » (p. 368). C'est le même « ordre » qui régna plus tard à Varsovie.

Il n'eût tenu qu'à la France de gagner l'intimité de Catherine II — et le marquis de Ségur se flatta de préparer les voies, par la négociation d'un traité de commerce — si elle eût abandonné délibérément les États de la *Barrière de l'Est,* barrière sensiblement ébréchée dès lors. Le sacrifice parut trop cruel (p. 462). Cette persistance dans une tradition désormais vaine, dans une fidélité qui ne fut pas toujours payée de retour, est tout à l'honneur de la France, d'autant que l'alliance russe

eût en quelque mesure atténué — et c'est sous cette alléchante perspective que Catherine la présentait (p. 441). — les embarras intérieurs du gouvernement de Louis XVI. Catherine ne fit rien pour empêcher la ruine de la monarchie; mais elle voua une haine inexpiable à la Révolution. Les diplomates qui représentèrent à Pétersbourg la France révolutionnaire, essuyèrent de rudes affronts, mais surent, comme Genet, soutenir leur dignité.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir analysé ni même résumé l'œuvre considérable de M. Rambaud. Nous avons essayé seulement de faire ressortir l'unité, on dirait presque l'uniformité de la politique française. Cette uniformité n'affecte en rien l'œuvre elle-même. Elle est dissimulée par la variété des documents et des renseignements, par le mouvement de la narration. Car ce n'est pas là un simple répertoire, c'est une histoire, où les *Instructions* sont encadrées avec un tel art dans le récit et le commentaire qu'elles cessent pour ainsi dire de figurer comme les pièces saillantes; elles sont fondues dans l'ensemble. Ce qu'on louera encore particulièrement dans cette publication, c'est la science et la conscience bibliographiques. M. Rambaud a donné un modèle aux futurs éditeurs de ces Recueils; nous n'oserions dire qu'il leur a, suivant l'expression vulgaire, gâté le métier.

B. AUERBACH.

---

527. — **Alexandre I et Napoléon,** d'après leur correspondance inédite (1801-1812) par Serge TATISTCHEFF. Paris, (Perrin) 1891, in-8

528. — **Napoléon et Alexandre I.** L'alliance russe sous le premier Empire, tome I. De Tilsit à Erfurt, par Albert VANDAL, Paris, Plon. 1891, in-8.

Voilà deux volumes qui font double emploi, dira-t-on : Alexandre et Napoléon, Napoléon et Alexandre, c'est bonnet blanc, blanc bonnet. Erreur. Ils diffèrent par le fond et la forme, par les conclusions et la méthode. Ce n'est pas assez que l'un juge au point de vue russe, l'autre au point de vue français; que le premier dise qu'Alexandre fut porté vers Napoléon par Laharpe, le second qu'il en fut détourné par lui; que M. Tatistcheff avance que la rupture de l'alliance vient de Napoléon et M. Vandal, d'Alexandre. Il y a plus encore.

M. T. s'est borné à faire un livre de l'ensemble de plusieurs lettres d'Alexandre à Napoléon trouvées à Pétersbourg et publiées par lui en 1890 déjà dans la Revue de Mme Adam. M. V. vient après. Mais quelle différence de procédés! M. T. édite des textes avec un commentaire court et mal écrit. M. V. fait de l'histoire et de la grande histoire. A la recherche de tous les documents contemporains de l'Europe, il s'est livré à un prodigieux travail d'archiviste, après quoi il a pris la peine de faire œuvre d'artiste.

S'il faut de l'histoire diplomatique, pas trop n'en faut, de crainte de fatiguer le lecteur. M. V. l'a compris et raconte aussi la guerre, la

société, les hommes. S'il désire autant que M. T. le renouvellement de l'alliance franco-russe, il sait rendre quand même justice à l'ennemi. Il y a quelque enfantillage chez M. T. à condamner « la rage d'expansion des Hohenzollern », au moment même où Napoléon et Alexandre se partagent le monde. M. V. est impartial. Il peint à ravir la figure mécontente du roi de Prusse à Tilsitt et la coquetterie politique de la belle reine à l'adresse du vainqueur du monde. Ses descriptions des entrevues de Tilsitt et d'Erfurt sont des chefs-d'œuvre. Si M. T., en dilettante de rêveries politiques, semble admettre la sincérité de Napoléon et d'Alexandre dans leurs projets de conquête en Europe et aux Indes, M. V. y met plus de réserve, sans en mettre peut-être assez. Car Metternich et Talleyrand ont appris ce qu'il faut rabattre de ces desseins superbes.

Sans refuser à M. T. le mérite d'avoir mis au jour quelques lettres du généreux Alexandre, ainsi que le piquant récit de l'entrevue de Napoléon et de Balachoff, on ne recommandera guère aux lettrés comme au grand public que le livre de M. Vandal. En lisant les gazettes du jour, on en conseillera en particulier la lecture aux journalistes qui confondent Erfurt et Leipzig ou qui croient combler une lacune des mémoires de Talleyrand en mentionnant la présence de Gœthe à Erfurt. On sait, au contraire, que les entretiens de Napoléon et de Gœthe forment, avec la confession des petites trahisons du prince de Bénévent, le fond du récit de cette partie des mémoires de Talleyrand. Ils verront dans le livre de M. V. (qui passe trop sous silence la position prise par la grande Catherine et par Paul devant la France révolutionnaire) comment, après l'écrasement de la Prusse, Alexandre sacrifie à Napoléon son allié de la veille, bien que celui-ci ait refusé, au début de la guerre, d'abandonner Alexandre. Alors germe dans le cerveau des deux monarques ce partage de l'Europe en deux moitiés, l'empire français d'Occident, l'empire russe d'Orient, séparés par quelques marches germaniques et polonaises.

Rêve que tout cela! Chimère, à l'égal du prétendu projet de République chrétienne de Sully! Dès le début, on ne s'entend pas. Napoléon, qui semblait offrir Constantinople à la Russie, ne la laisse pas même s'établir sur le Danube. Il n'y consent qu'après les désastres d'Espagne, dans l'espoir de dompter l'Angleterre et de détruire l'Autriche. Mais Alexandre se dérobe, persuadé par le perfide raisonnement de Talleyrand : « Le peuple français est civilisé, son empereur ne l'est pas ; le peuple russe est barbare et son empereur est civilisé. C'est donc à l'empereur de Russie d'être l'allié du peuple français. »

Dès lors, Napoléon est lâché. Les motifs de rupture abondent : ne seraient-ce que ces derniers ménagements pour la Turquie et la Suède, que cet essai de reconstitution de la Pologne qui faisaient retomber la France dans son ancien système, hostile à la Russie. Du reste, à force de se rapprocher en partageant le monde, le parvenu corse (pour

employer un mot fameux) devait rencontrer face à face l'autocrate slave. Faute d'un tiers, plus de ces haines partagées, dans lesquelles M. V. voit l'origine de toute alliance, et, pour mieux dire, plus d'intérêts communs. La périodique historique, qui s'étend d'Erfurt à Moscou, comprise dans le livre de M. Tatistcheff, fera l'objet d'un second volume de M. Vandal qui promet de n'être pas moins piquant ni moins suggestif.

Francis Decrue.

---

529. — **Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie,** par L. Rinn. (Alger, 1891, gr. in-8 de 666 p., et deux cartes.)

L'histoire de l'insurrection algérienne de 1871 se divise en quatre phases bien distinctes : 1° les révoltes locales et la levée de drapeaux de Mokrani [1] (14 juillet 1870-8 avril 1871) ; 2° la guerre sainte, qui embrase le pays, de la mer au Sahara (8 avril-5 mai); 3° la lutte et la défaite des insurgés (5 mai-13 juillet); 4° la répression et l'écrasement des derniers rebelles (13 juillet 1871-20 janvier 1872). Ces quatre phases embrassent donc une période de plus d'un an et demi de l'existence de l'Algérie française, période bien critique, autant par la violence de la révolte que par les tristes circonstances au milieu desquelles elle éclata ; on eut pu croire, (plus d'un l'espéra!) que la France, saignée à blanc et durement rançonnée par son vainqueur, déchirée par une lutte criminelle et fratricide, ne trouverait plus la force nécessaire pour supporter cette nouvelle épreuve; grâces à Dieu, elle ne tourna qu'à sa gloire, en lui permettant de montrer que ses malheurs ne lui avaient rien enlevé de son énergie guerrière.

Il y a vingt ans de cela, et une semblable guerre attendait encore son historien; aujourd'hui, l'œuvre est accomplie, au prix d'un labeur obstiné; car la tâche était loin d'être facile. Il a fallu réunir les documents relatifs à trois cent quarante combats, livrés sur un immense échiquier qui mesure 760 kilomètres du Nord au Sud, et 600 de l'Est à l'Ouest; toutes les dates ont dû être contrôlées, et souvent rectifiées ; enfin, il a été nécessaire de relier les unes aux autres les opérations militaires accomplies à la même heure sur des points fort éloignés du territoire, et mettre l'ordre qui était indispensable pour présenter avec clarté cette multitude de faits, qui semblait, à première vue, un véritable chaos.

Tel est le fond de l'œuvre de M. Rinn; nul n'était mieux préparé que lui à l'entreprendre. Ancien officier des affaires indigènes, devenu plus tard chef de ce service, puis conseiller de gouvernement, il a pu avoir une parfaite connaissance des hommes et des choses, et nous donner la

---

1. Depuis quelque temps, on a trouvé bon, dans la transcription des mots arabes, de supprimer le K, et de le remplacer par un Q; or, la règle absolue est que : *la lettre Q ne s'écrit que suivie d'un U, à moins qu'elle ne soit finale.* Au commencement et au milieu d'un mot, et non suivie de l'U, elle ne représente donc *rien du tout*, en tant que transcription française

narration fidèle d'une guerre à laquelle il a pris part; ce n'est cependant pas là son principal mérite, et la moëlle du livre se trouve dans la magistrale introduction qui en remplit les cinquante-trois premières pages. « L'Insurrection de 1871, nous dit l'auteur, n'a été que le sou-« lèvement politique de quelques nobles mécontents et d'un sceptique « ambitieux que le hasard de sa naissance avait rendu le chef effectif « d'une grande congrégation religieuse musulmane....... Les nobles de « la Medjana et les seigneurs religieux de Seddouq ne combattirent que « pour la conservation de privilèges, d'immunités et d'abus qui pesaient « lourdement sur les pauvres et les humbles enrôlés sous leurs bannières. « Ceux-ci, Arabes ou Qbaïls, comme jadis les paysans vendéens ou « bretons, se firent tuer et ruiner pour une cause qui n'était pas la leur. » Rien n'est plus vrai que cette appréciation; M. R. la développe en faisant le tableau fidèle de la féodalité indigène, telle que nous la trouvâmes constituée, en possession de droits régaliens, et d'une autorité presque absolue, situation que nous fûmes forcés d'accepter au début de la conquête, en échange d'une soumission plus ou moins spontanée, mais que nous cherchâmes plus tard à modifier, dans l'intérêt même des populations, victimes d'abus innombrables. Les Grands Chefs, atteints dans leur orgueil de race et dans leurs intérêts matériels, ne s'inclinèrent que par impuissance, et conservèrent une sourde irritation de cette diminution de leur influence et de leur fortune; parmi les plus amoindris, se trouvait la famille jadis royale des Mokrani.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, le chef de cette grande maison était El-Hadj-Mohammed, bachagha de la Medjana; bien qu'il crut avoir de nombreux sujets de mécontentement, il était resté fidèle, et s'était contenté de donner sa démission, le jour où il avait appris que l'Algérie serait soumise au *régime civil* (mars 1870); néanmoins, sur les instances du maréchal de Mac-Mahon, il avait consenti à continuer provisoirement ses fonctions. Au début de la guerre, il prit même l'initiative de l'*adresse*, par laquelle les Grands Chefs des trois provinces offrirent à la France leurs biens et leur sang; il eut été d'une bonne politique d'utiliser ce concours franchement offert, et de ne pas laisser désorganiser les bureaux arabes, au moment où on allait en avoir besoin plus que jamais.

Survinrent nos désastres, suivis de la proclamation de la République, et des désordres qui se succédèrent à Alger. Les Indigènes virent des bandes d'émeutiers expulser, arrêter, injurier les plus dignes représentants de l'autorité; ils virent les comités révolutionnaires s'ériger en maitres et mépriser les ordres venus de France; les mauvaises nouvelles leur arrivèrent, grossies et envenimées par la haine jalouse des *beldya*; ils en arrivèrent vite à conclure que nous étions anéantis et que le moment, toujours désiré par eux, de la révolte, était enfin arrivé [1]. Des

1. L'auteur donne les motifs de l'hostilité sournoise du *baldi* (citadin); si cette race métissée n'était pas, par nature, tout ce qu'il y a de moins belliqueux au monde.

émissaires prussiens les excitaient, et un des fils d'Abd-el-Kader arrivait pour se mettre à la tête du mouvement qui se préparait. La gravité de la crise était augmentée par les décrets maladroits ou intempestifs du Gouvernement, (décrets sur la naturalisation des Israélites, le gouvernement civil, le jury, les bureaux arabes, etc.). Alors, de tous côtés, on achète des fusils, des chevaux, de la poudre; les spahis qu'on veut mobiliser s'insurgent; Souk-Arhas est attaqué. Enfin, après avoir bien hésité, le bachagha prend les armes et assiège Bordj-bou-Areridj; mais c'est en vain qu'il fait appel à la noblesse militaire, et il se voit forcé de conclure un accord avec le chef religieux des Rahmanya. L'assemblée tenue à Seddouk déclare le Djehad, et donne en un seul jour cent mille combattants à l'insurrection; de plus, elle en change le caractère; car Mokrani s'opposait aux violences et aux pillages, désireux de se ménager une porte de rentrée pour le jour où ses succès eussent forcé la France à compter avec lui et à lui restituer ses privilèges féodaux. Mais, une fois la guerre sainte proclamée, il est complètement débordé, et cela dure jusqu'au 5 mai 1871, où il tombe mortellement frappé, au combat de l'Oued-Soufflat. Les colonnes françaises parcourent le pays, sous le commandement des généraux Lallemand, Lapasset, Saussier et Cérez; elles débloquent les places assiégées (Fort-National, Bougie, Dellys, Dra-el-Mizane, etc.), puis, au prix de longs efforts et de fatigues indicibles, elles obtiennent la soumission complète et sans réserve des rebelles.

La répression fût dure, et M. Rinn observe avec raison que les insurgés furent traités simultanément comme *belligérants vaincus* (contribution de guerre) comme *indigènes algériens révoltés* (séquestre et confiscation) et enfin comme *sujets français* (renvoi devant les cours d'assises). Cette dernière mesure, déjà illogique et excessive par elle-même, fut encore aggravée par la composition des jurys; car les colons, dont plusieurs avaient été victimes des violences commises, se trouvèrent à la fois juges et parties; il en résulta que les peines furent quelquefois appliquées avec peu de discernement et avec beaucoup de disproportion.

Nous engageons tous ceux qui se préoccupent de l'avenir politique de l'Algérie à étudier ce bon et beau livre, qui est, en somme, l'histoire de la chute irrémédiable de la féodalité indigène; nous n'avons plus à compter qu'avec l'élément religieux. Ici, nous eussions voulu voir l'auteur nous parler un peu plus longuement du danger que peut faire courir à notre domination l'extension toujours croissante des confréries des Khouan [1]. Il ne faudrait pas oublier que, jusqu'en 1871, l'influence

---

ils pourraient créer de graves embarras (v. p. 87 et 252). J'ajoute que c'est auprès de ces mêmes gens que la plupart de ceux qui viennent d'Europe pour étudier la politique algérienne vont puiser des renseignements plus ou moins authentiques, qui leur sont prodigués avec une amabilité toute féline.

1. On peut dire que, si M. Rinn n'a pas abordé cette question, c'est parce qu'il n'a pas voulu le faire; car il a prouvé par son livre, de *Marabouts et Khouan* qu'il la connaissait mieux que personne.

des Djouad contrebalançait celle des Marabouts et des Mokaddems ; aujourd'hui, celle-ci n'a plus de rivale, et qui ne voit quel incendie terrible pourrait allumer un homme assez habile pour former un faisceau de ces forces éparses, et soulever d'un mouvement commun les nombreuses sectes, dont une seule, en un seul jour, a fourni cent mille combattants à l'insurrection de 1871 !

H.-D. DE GRAMMONT.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETRRES

Séance du 23 octobre 1891.

L'Académie procède à la nomination d'une commission qui sera chargée de présenter une liste de candidats à une place d'associé étranger, en remplacement de M. Gorresio, décédé.

Sont élus : MM. Renan, Jules Girard, Bréal, Barbier de Meynard.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Schlumberger communique une monnaie d'or inédite de l'empereur iconoclaste Théophile, de sa femme et de ses trois premières filles.

Un des chapitres les plus compliqués et les plus obscurs de la numismatique byzantine, dit M. Schlumberger, est celui qui concerne les monnaies de l'empereur iconoclaste Théophile et de sa famille. Sur les unes, ce prince est seul ; sur d'autres, il figure avec deux princes inconnus à l'histoire, un Michel barbu et un Constantin, ou avec ce dernier seul ; sur d'autres enfin, il a à ses côtés son fils et successeur, le futur Michel III, dit l'Ivrogne. La Bibliothèque nationale vient d'acquérir un sou d'or inédit du même empereur. Il y est représenté en compagnie : 1° de sa femme Théodora, qu'il avait épousée, en 830, à la suite d'un concours de beauté organisé dans la capitale de l'empire pour faciliter le choix du jeune souverain ; 2° de ses trois premières filles, les princesses Thècle, Anne et Anastasie, qui furent plus tard, en 856, reléguées dans un cloître par ordre de leur frère. M. Schlumberger estime que cette pièce a dû être frappée dans les derniers mois de l'année 832 ou dans les premiers mois de l'année suivante.

M. Amélineau présente des considérations sur les embouchures du Nil, d'après Hérodote. Cet auteur compte sept bouches du Nil : la Pélusiaque, la Canopique, la Sébennytique, la Bolbitine, la Bucolique, la Saïtique et la Mendésienne. Strabon et Ptolémée nomment à peu près les mêmes branches du fleuve, mais M. Amélineau pense que les noms qu'ils emploient ont chez eux un autre sens : selon lui, la Sébennytique d'Hérodote est identique à la Phatmitique de Ptolémée, et la Bucolique d'Hérodote à la Sébennytique de Strabon. Quant à la Saïtique, elle n'aurait jamais existé, et ce nom, dans le texte d'Hérodote, serait une faute pour Tanitique. Enfin, la ville de Bauto, qu'Hérodote met sur la Sébennytique (aujourd'hui branche de Damiette), devrait être placée cinquante lieues plus loin à l'ouest, sur la Bolbitine : c'est aujourd'hui Abtou.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : CHARENCEY (le comte DE), *Chrestomathie maya, d'après la chronique de Chac-Xulud-Chen* (extrait des *Actes de la Société philologique*, t. XIX et XX) ; — par M. Renan : *Poésies hébraïco-provençales du rituel israélite comtadin*, traduites et transcrites par S. M. dom PEDRO D'ALCANTARA, empereur du Brésil ; — par M. Alfred Croiset : CROISET (Alfred et Maurice), *Histoire de la littérature grecque*, tome III.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

N° 45 — 9 novembre — 1891

530. — **La Justice dans les coutumes primitives**, par J. DECLAREUIL, docteur en droit, Paris, Larose et Forcel, 1889, in-8 de 126 pages. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, 1889).

Dans cet important essai de droit comparé, M. Declareuil s'est appliqué à rechercher comment les hommes ont suppléé au pouvoir judiciaire absent des sociétés primitives, comment la justice s'organisa peu à peu et donna une sanction au droit à ces époques lointaines où l'État n'existait pas encore. A l'initiative privée, servie par la force, succédèrent les juridictions arbitrales. On s'accoutuma à rechercher pour les fonctions d'arbitres des hommes que leur réputation, leur science, leur autorité morale désignaient au choix des plaideurs. (Comparez le juge souverain d'appel chez les Kirghiz [1].)

Les prêtres remplissaient toutes les conditions requises pour être d'excellents arbitres. La justice se confondit avec la religion. Enfin l'État s'empara de ce vaste domaine de la justice. Il mit la main sur cet organisme primitif construit sans lui et en dehors de lui. Il en fit une des branches les plus importantes de la puissance publique.

Tel est le résumé rapide de cette étude qui sera très remarquée de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des institutions primitives. J'aurais, sur quelques points, des objections à soumettre à l'auteur, quelques légères modifications ou quelques compléments à lui proposer. Ainsi je ne partage pas ses vues sur le tribunal germanique (pp. 76, 77). Je serais tenté d'accorder une valeur primitive au droit de justice du roi, qui

1. Victor Dingelstedt, *Le régime patriarcal et le droit coutumier des Kirghiz*, Paris, 1891, p. 48.

pourrait bien, chez certains peuples, dériver de l'autorité patriarcale du chef de famille. Tel n'est pas l'avis de M. Declareuil (p. 65). Ces problèmes resteront toujours trop délicats et trop complexes pour que des esprits divers les envisagent sous des aspects identiques.

L'étude que je viens de signaler aux lecteurs de la *Revue critique* se recommande, sans parler de la science et de l'érudition, par des qualités littéraires qui en rendent la lecture facile et attrayante.

Paul VIOLLET.

---

531. — M. Tulli CICERONIS. **Orationes selectae**, schol. in usum ed. H. NOHL. vol. VI : Philippicarum libri I, II, III. ed. major. Vienne et Prague, Tempsky ; Leipzig, Freytag. Præf. p. V-VIII. *De Ciceronis orat. Philippicis*, p. VIII-XII. Texte, 1-87.

On sait [1] avec quel soin, souvent avec quelle originalité M. H. Nohl a édité déjà plusieurs discours de Cicéron dans la collection Schenkl. Voici les premières philippiques. Aux deux premières qui sont dans la plupart des collections, M. N. a joint la troisième qui se lie très bien aux deux précédentes. Mais peut-elle dans l'histoire de cette lutte tenir lieu de conclusion? N'aurait-on pu la remplacer à cet effet avec avantage par l'une des onze qui suivent? Le résumé de celles-ci, qui remplit plus de deux pages (p. X), en donnera-t-il une idée suffisante aux élèves? Autant de points dont on peut douter.

Suivant l'habitude de M. Nohl l'apparat critique est très clair; les mots du principal ms. omis dans le texte, sont signalés; l'impression est très correcte, espacée, élégante dans le nouveau caractère adopté pour la correction; enfin, les conjectures, si vraisemblables qu'elles soient, ne sont que très rarement reçues dans le texte. En résumé, excellente édition, tout à fait digne de ses aînées et ce n'est pas peu dire [2].

Émile THOMAS.

---

532. — Q. Horatius FLACCUS. Recensuit Guilelmus **Mewes**. Volumen alterum. Berolini, Calvary, MDCCCXCI. 188 pp. pet. in-8. Prix : 1 m. 80.

Ce second volume d'une édition d'Horace, — le premier paraîtra plus tard, — contient le texte des satires et des épîtres avec un apparat critique donnant les variantes essentielles de quinze manuscrits (onze de

---

1. Voir dans la *Revue* les numéros du 16 juillet 1888, p. 49 et du 3 mars 1890, p. 164.

2. Signalons à titre d'exception une faute d'impression dans le texte, p. 70, 12, *desigatos*; une conjecture très gauche qui y est insérée, p. 32, 17 : *tum quidem*; p. 21, 5, et p. 14, 10 la leçon de V n'est pas indiquée. M. N. relève avec soin les fautes habituelles au copiste et en les rapprochant les corrige l'une par l'autre : mais pourquoi n'a-t-il pas signalé plus nettement ce fait que quand V réunit deux variantes, c'est la première qui mérite la préférence! — Notons encore que M. N. a donné dans les *Commentationes Wœlfflinianæ*, p. 264 et suiv. une étude critique développée sur le passage de la 2e Philippique : *ut mustela*...

Keller et Holder et les quatre Blandinii). Comme l'annonce M. Mewes dans un court avant-propos, ce n'est au fond qu'un extrait de la nouvelle édition maior de l'Horace d'Orelli. J'ai dit à propos de celle-ci tout le bien que je pensais des principes et de la méthode de M. Mewes. Keller et Holder, en négligeant les Blandinii, nous avaient privés d'un élément d'information, de sorte que le présent travail vient à propos combler cette lacune.

P. L.

---

533. — **Essai sur la vie et les ouvrages de Gonzalo de Ayora**, par E. Cat. (Paris, Leroux, 1890, in-8 de 59 p.)

Gonzalo de Ayora, capitaine des hallebardiers de la garde royale et ingénieur de talent, fut l'auteur d'œuvres nombreuses dont une faible partie est parvenue jusqu'à nous. M. Cat a eu le bonheur de découvrir deux fragments de la *Chronique latine des Rois Catholiques*, chronique qu'on croyait entièrement perdue ; il publie aujourd'hui ces textes intéressants, ainsi qu'une lettre inédite du même auteur, adressée à Miguel Perez de Almazan, secrétaire et conseiller de Ferdinand le Catholique ; cette publication est accompagnée d'une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur, qui, en dépit du rôle important qu'il a joué, paraît avoir été peu ou mal étudié jusqu'ici. On doit savoir gré à M. C. d'avoir mis en lumière la figure originale de ce soldat lettré, quelque peu ambitieux et avide, mais assez humain et courageux pour s'opposer aux rigueurs de l'Inquisition contre les *Nouveaux Chrétiens*. Les documents édités sont précieux pour l'étude du règne de Ferdinand ; l'un d'eux, celui dans lequel on trouve la narration de la fameuse déroute de Misserghin, diffère quelque peu du récit de Suarez Montanes ; mais la préférence doit être donnée à Gonzalo de Ayora, qui était à même d'être bien renseigné sur un combat, dans lequel son frère Juan avait failli perdre la vie. Terminons en manifestant l'espoir que M. Cat ne s'en tiendra pas là, et qu'il nous fera goûter peu à peu les fruits de ses recherches dans la précieuse collection de Luis de Salazar.

H.-D. de G.

---

534. — **Zur Entwickelung italienischer Dichtungen Petrarcas.** Abdruck des cod. Vat 3196 und Mitteilungen... von Carl Appel. Halle, Niemeyer, 1891. In-8 de VIII-195 p. Prix: 6 m.

On ne manquera pas désormais d'éléments précis pour l'étude complète et minutieuse du *Canzoniere* et des *Trionfi*. M. Monaci vient de donner la reproduction intégrale des feuillets autographes du *Vat. 3196*, contenant divers brouillons du poète, surchargés de corrections et de notes de toute espèce (*Archivio paleogr. ital.*, vol. I, fasc. 5 et 6.) Ces planches, qui sont bonnes, ont un intérêt paléographique et lit-

téraire incontestable. Elles ne sont pas toujours, il est vrai, par la faute même du manuscrit, très aisées à étudier, et, en tous cas, ne pénétreront pas facilement chez tous les travailleurs. C'est donc déjà un travail utile que fait M. Appel en nous présentant le fac-similé typographique des célèbres feuillets avec une exactitude tout autre que celle de l'édition faite par Ubaldini au xvii[e] siècle, et en l'enrichissant d'une annotation et d'une confrontation perpétuelle avec le *Vat. 3195*, mise au net originale du *Cançoniere* complet. Je n'insiste pas sur ce travail, d'une minutie exemplaire et qui, dans la plupart des cas, tiendra lieu des planches ; je tiens à signaler surtout deux parties plus neuves, l'introduction et les suppléments. L'introduction comprend une histoire des feuillets autographes, qui avaient été conservés, après la mort de Pétrarque, dans la région de Padoue. Ils étaient bien plus nombreux que ceux que Fulvio Orsini acquit du fils de Bembo et qui arrivèrent ensuite à la Vaticane. Lodovico Beccadelli ne nous dit-il pas, par exemple, qu'un prélat romain en envoya une certaine quantité à François I[er] ? et une lettre d'Orsini lui-même (v. mes *Fac-Similés de l'écrit. de P.*, p. 16, ne parle-t-elle pas d'une copie d'œuvres de Pétrarque qui lui vint dans les mains en 1583 et qui avait été prise sur des *fogli archetypi*, analogues à ceux qu'il avait achetés à Bembo ? M. A. a groupé et réimprimé tous les documents que le xvi[e] siècle a laissés sur la question et notamment les dépouillements exécutés dans la première moitié du siècle, par Beccadelli et Bernardino Daniello. Il a tiré de ces documents le meilleur parti possible et s'en est servi pour établir la provenance des suppléments aux brouillons de Pétrarque qu'il publie à la suite du *Vat. 3196* et dont il a retrouvé les traces sur les marges de deux manuscrits du xv[e] siècle, exécutés par des amateurs du poète. D'importance secondaire est le *Laur. Plut. XLI*, 14, qui contient des variantes aux *Trionfi* mises par un collationneur d'après des leçons autographes ; mais dans le *Casanat. A III*, 31 sont des extraits fort étendus des feuillets perdus. Les notes latines de Pétrarque, qui y ont été assez fidèlement transcrites, avec les variantes du texte, présentent le même caractère que celles des feuillets conservés. Il y a des dates et des indications de valeur, comme celle, par exemple (p. 129), où Pétrarque déclare s'être inspiré d'Arnaut Daniel, pour le sonnet *Aspro core e selvaggio*, et qu'on connaissait seulement par une brève mention de Beccadelli [1]. Toute cette partie du travail de M. Appel, ainsi que les observations variées qui l'accompagnent et que je ne puis discuter ici, est particulièrement précieuse. Je ferai à l'en-

1. On doit sans doute lire ainsi cette note, écrite en deux fois : *1350. Septembris 21 martis, hora 3, die Mathei apostoli, propter unum quod legi Padue in cantilena Arnaldi Danielis* : Aman preian s'afranca cors ulces. [Dans Canello, p. 114]. *Transcriptum in ordine. 1356. dominico in uespera, 6 nouembris, nullo mutato nisi uno uerbo, pro ripensando, rimembrando ; quia sic et ego dicam, et alii iam et ita esse putabant.* [Cf. les v. 10-12 du sonnet qui sont imités d'Ovide et d'autres poètes latins] Voilà un spécimen des transcriptions qu'on aurait souhaitées.

semble de sa publication le reproche d'être trop exclusivement paléographique. Toutes les abréviations des manuscrits sont conservées, par des artifices de typographie parfois ingénieux et qui ont donné, à coup sûr, une peine extrême à établir; néanmoins, le texte en est plein outre mesure, Pétrarque employant à son usage des abréviations particulières, et il se trouve que certains morceaux sont d'une lecture difficile et, naturellement, bien plus compliquée que celle du manuscrit; en certain passages même, j'avoue abandonner la partie. A côté de cette reproduction lettre pour lettre, dont l'utilité n'est pas douteuse, il y avait place pour la lecture personnelle de l'éditeur, au moins pour la plupart des notes latines. Il a été arrêté par la peur d'errer ou de rester incomplet sur certains points; mais, quel qu'eût été le résultat, beaucoup de peine eût été épargnée à son lecteur et il eût intéressé un public plus large. Dans l'état actuel, son livre ne va qu'au cercle bien restreint des pétrarquistes de profession; il y est accueilli, du reste, je n'hésite pas à le dire, avec une reconnaissance profonde.

P. DE NOLHAC.

---

535. — **Der Augsburger Religionsfriede** von Gustav WOLF. Stuttgart, Gœschen. 1890, VII, 171 p. 8.

Bonne monographie sur une des diètes impériales les plus importantes du XVIe siècle, celle où furent arrêtées les stipulations qui devaient mettre fin aux querelles confessionnelles dans l'Empire, et qui suspendirent, au moins pour un instant, les conflits armés entre protestants et catholiques allemands. M. Wolf qui s'est déjà occupé de l'histoire de cette époque dans un précédent travail sur la situation des luthériens d'Allemagne, de 1555 à 1559, a pu consulter un grand nombre de pièces inédites et notamment les procès-verbaux des trois collèges de la Diète (électeurs, princes et villes libres), la correspondance de Ferdinand d'Autriche avec son frère, ses ministres; les rapports officiels et secrets adressés à l'électeur Auguste de Saxe, etc. L'auteur n'est pas entré d'ailleurs dans l'examen de toutes les matières traitées à la diète d'Augsbourg, de février à septembre 1555. Il a consacré son travail à l'examen exclusif de la *paix de religion*, qui fut sanctionnée par le *recès* final du 25 septembre, à la façon dont les négociations furent menées à ce sujet, à l'appréciation des résultats obtenus de part et d'autre. Son travail témoigne d'une bonne méthode, d'un jugement sain, et les conclusions en sont parfaitement établies. M. W. est d'avis que ce sont les intérêts particuliers des princes impliqués au débat, bien plus que les intérêts généraux des partis religieux en présence, qui ont déterminé le vote final et le texte des différents articles du recès. L'antagonisme entre la politique saxonne et palatine, qui devait être si fatal plus tard à l'Allemagne protestante, s'y fait déjà vivement sentir. Contrairement à l'avis de plusieurs autres historiens récents, M. Wolf regarde néanmoins

comme d'une très sérieuse importance les avantages obtenus par les adversaires religieux de Charles-Quint. Jamais celui-ci n'avait consenti à traiter d'une façon définitive et durable avec les hérétiques; il avait sans cesse défendu aux membres de la Ligue de Smalkalde de recruter de nouveaux adhérents. Il faisait des concessions forcées et temporaires aux adversaires trop forts pour être écrasés; il n'a jamais capitulé sur les principes. Maintenant la paix était proclamée perpétuelle et non révocablement; c'était reconnaître des droits égaux à chacun des deux groupes religieux de l'Empire. La *reservatio ecclesiastica*, la défense pour les princes *ecclésiastiques* de séculariser leurs territoires et de convertir leurs vassaux au détriment de l'Église catholique, était sans doute un succès plus ou moins considérable pour l'église et le parti des Habsbourgs, mais autorisait implicitement tous les princes *laïques* à passer à la réforme de Luther; seconde et grave concession pour l'avenir, si les temps restaient propices à la foi nouvelle. Enfin la clause de *réserve ecclésiastique* elle-même, bien qu'inscrite au recès, n'y avait été portée que d'ordre royal; les États protestants avaient bien signé le document lui-même, mais y avaient fait insérer la déclaration formelle qu'ils n'adhéraient point à ce paragraphe spécial. En fait, le texte de la loi ne les a jamais empêchés, après comme avant 1555, de séculariser les évêchés et les abbayes de l'Allemagne du Nord. Au fond, l'antagonisme entre les deux manières de voir était irréductible autrement que par les armes, et la paix, sous cette forme imparfaite, n'avait été possible que par l'épuisement des deux partis. Selon que les protestants se sentirent plus ou moins forts, plus ou moins unis, plus ou moins soutenus du dehors, ils observèrent aussi plus ou moins sincèrement le pacte de 1555; ils le violèrent le plus souvent — il faut l'avouer, — quand l'occasion leur sembla bonne. Seulement ce n'est pas au parti religieux, c'est aux convoitises intéressées, au besoin d'agrandissement des dynasties princières qu'il faut faire remonter la responsabilité de cette façon d'agir. Leurs rivalités même et leurs convoitises jalouses les affaiblirent bientôt et ils sentirent, trop tard, tout le danger d'une politique pareille, quand le catholicisme, retrempé par suite de ses défaites mêmes, eut réorganisé ses forces et repris conscience de son pouvoir, un demi-siècle plus tard.

R.

---

536. — P. Pierling, S. J. **La Russie et l'Orient**. Mariage d'un tsar au Vatican. 1 vol. elzévir de VIII-210 pp. Paris, Leroux. 1891.

Ce volume continue la série des intéressantes études de l'auteur sur les rapports de la Russie et de la cour de Rome. L'un des épisodes les plus curieux de ces rapports est assurément le mariage du grand prince Ivan III avec la princesse Zoé, fille de Thomas Paléologue. Après la chute de Constantinople, Thomas Paléologue s'était réfugié à Rome et y vivait aux frais du saint-siège. Bessarion eut l'idée de marier sa fille au

grand prince de Moscou. C'était un moyen de rapprocher les Moscovites de l'église romaine et peut-être aussi de reconstituer quelque jour l'empire byzantin. Cet épisode était déjà connu par quelques textes russes et italiens. Le P. Pierling en a — comme toujours — découvert de nouveaux et il les a mis à profit avec une érudition qui n'exclut pas l'agrément du récit. On lira avec profit ce petit livre en Occident; mais c'est surtout aux historiens russes qu'il se recommande. Il intéresse d'ailleurs l'histoire générale par de curieux détails sur les origines de la question d'Orient, sur les diplomates et les artistes étrangers en Moscovie.

L. L.

---

537. — **Der Feldzug des Jahres 1622** am Oberrhein und in Westfalen bis zur Schlacht von Wimpfen, von Karl Freiherrn von Reitzenstein, Heft I. Muenchen, Zipperer, 1891, 188 p. 8°. Prix.

Les études spécialement militaires sur l'histoire de la guerre de Trente Ans ne font pas défaut. Néanmoins il reste beaucoup à faire à cet égard, la plupart des savants de cabinet qui se sont consacrés à l'étude de cette époque n'ayant acquis, tout naturellement, que des connaissances très vagues ou très fragmentaires sur la tactique et sur le côté technique de l'art militaire en général. Toute contribution d'un homme du métier sera doublement la bien-venue quand il s'agira d'un chapitre d'histoire militaire particulièrement embrouillé, comme celui que traite le présent ouvrage. M. de Reitzenstein veut nous retracer dans son travail, dont le premier fascicule seul a paru, l'historique de la campagne, ou plutôt des campagnes entreprises en 1622 par Ernest de Mansfeld, Chrétien de Brunswick et Frédéric-George de Bade-Dourlach, contre les troupes de la Ligue catholique, de l'empereur, de l'évêque de Strasbourg et du roi d'Espagne. C'est une question, vivement controversée dès l'origine, et jusqu'à nos jours, de savoir si le célèbre condottiere Mansfeld a suivi dans ses courses errantes à travers l'Allemagne du sud un plan de campagne quelconque ou s'il s'est borné, comme une espèce de chef de brigands, à piller une région après l'autre, ayant grand soin de se tenir aussi éloigné que possible de tout adversaire; c'est cette dernière manière de voir, naturellement, qui l'emporte dans beaucoup d'ouvrages récents, écrits en l'honneur de Ferdinand II, de Maximilien de Bavière et de Tilly. Le récit de M. de R., sans faire de Mansfeld un personnage idéal — nul ne comporterait moins que lui cette transfiguration dont on fait profiter tant de personnages historiques de nos jours, — montre pourtant qu'il ne fut pas le chef maladroit d'un ramassis de coquins que MM. Klopp, Schreiber, de Villermont et autres ont voulu nous faire voir en lui, mais un homme du métier, personnellement courageux, prudent ou hardi, selon les occurences, et fort capable de tenir tête aux meilleurs généraux de la Ligue ou de Ferdinand. Des recherches prolongées dans les archives de Munich, si riches pour l'histoire diplomati-

que de la guerre de Trente Ans, lui ont permis de réunir dans les *Kriegsakten* une foule de détails, nouveaux et très intéressants au point de vue militaire, tant sur la première tentative de Chrétien de Brunswick pour gagner le Palatinat, que sur les préparatifs du margrave de Bade, et sur les luttes avec les Espagnols, afin de conserver au moins quelques lambeaux de son territoire au malheureux électeur palatin, Frédéric V [1]. La campagne entreprise par Mansfeld en Basse-Alsace est la partie la moins complète de son très estimable travail. Il n'a point visité les archives de Strasbourg, qui lui auraient fourni des document en assez grand nombre, et la littérature imprimée du sujet ne lui est pas non plus entièrement connue [2]. Mais nous voudrions surtout prier l'auteur de donner un peu plus de soin à la *composition* de son récit; la masse de renseignements de détail est si grande, en quelques endroits, que le travail en prend l'aspect d'un recueil de matériaux plutôt que d'un récit historique de proportions harmonieuses. On est comme écrasé à certains moments par le fouillis des citations d'archives et des titres de tout genre. Cette surabondance de biens finit par impatienter le lecteur, et n'est pas partout également nécessaire. Cependant le travail de M. de Reitzenstein, est, nous le répétons, un travail fort consciencieux et très utile pour apprécier dorénavant, et pour une époque donnée, les récits d'opérations militaires fournis par les sources contemporaines, et pour contrôler ceux des historiens contemporains eux-mêmes; aussi nous souhaitons que la seconde partie ne s'en fasse pas trop attendre.

R.

---

538. — **Œuvres oratoires de Bossuet.** Edition critique complète par J. Lebarq. Tome III : 1659-1661. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer et Cie. 11-783 pp. in-8. Extraits et fac-similés.

Parmi les sermons contenus dans ce gros volume, se trouvent les Carêmes des Minimes et des Carmélites (1660 et 1661). C'est dire l'intérêt qu'il présente. Les fac-similés donnent au reste au premier coup d'œil l'impression de l'éloquence *pleine et vigoureuse, exubérante même, toute d'inspiration et comme improvisée sur le papier* (avert., p. I) qui est le propre de cette période de la vie de Bossuet; on le pressent à la vue de cette écriture large, rapide, presque sans ratures. Le portrait qui sert de

---

1. M. de R. utilise beaucoup la *Relation* de Francisco de Ibarra, publiée récemment par M. A. Morel-Fatio dans son volume *L'Espagne au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*. Il aurait pu consulter également les mémoires de Du Cornet (?) sur les campagnes du Palatinat, publiées dans la collection des *Mémoires pour l'histoire de Belgique*

2. Il trouvera pour les Archives des indications précieuses dans l'*Inventaire sommaire* de M. Brucker (t. II et III); dans la littérature imprimée, consulter par exemple, l'*Histoire d'Obernai* par l'abbé Gyss, l'*Histoire de Haguenau* de l'abbé Gerber, une série de brochures contemporaines, examinées par moi dans plusieurs articles de la *Revue d'Alsace* (année 1870) : *Un poème alsatique sur Ernest de Mansfeld*, etc.

frontispice a été gravé par M. Pannemaker d'après le premier tableau de Rigaud en 1698; ce n'est donc pas tout à fait le Bossuet de l'époque des sermons du volume. Mais il est peu connu et, à ce titre, cette reproduction a de l'importance pour l'iconographie de Bossuet. Quant au texte, l'éditeur a suivi les mêmes principes que dans les volumes précédents; il est inutile de s'expliquer de nouveau sur l'originalité et les mérites du travail de M. l'abbé Lebarq.

A.

---

539. — **Voltaire, Siècle de Louis XIV,** publié avec une introduction historique et critique, une liste des enfants de Louis XIV et de ses ministres, des notes, un index et une carte, par Emile Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Hachette, 1891; 1 vol. petit in-16 de LXIV-884 p.

Cette nouvelle édition du chef-d'œuvre de Voltaire, faite par un historien de profession, a l'avantage d'être accompagnée d'une longue introduction historique et critique, d'un bon index et d'une carte géographique spéciale, dressée avec beaucoup de soin. Le commentaire a généralement pour objet de redresser les erreurs de Voltaire et de montrer quelles sont au juste ses intentions. M. Bourgeois fait très bien voir que le Siècle de Louis XIV a changé de nature sous l'influence fâcheuse de la marquise du Châtelet. Il devait être, dans la pensée de son auteur, une histoire aussi sérieuse et aussi impartiale que possible; il est devenu un pamphlet, une satire perpétuelle du gouvernement de Louis XV, un simple chapitre de l'*Essai sur les mœurs.*

Le commentaire est en général très judicieux; on peut seulement regretter qu'il s'y soit glissé quelques erreurs assez graves. Ainsi, p. 778, note, M. B. dit que Fénelon est mort « quelques mois après Louis XIV », et il aggrave sa faute en disant qu'à ce moment même le Régent « lui faisait porter par Saint-Simon l'assurance de son respect et de son admiration. » Or tout le monde sait que l'archevêque de Cambrai mourut en *Janvier* 1715, près de huit mois *avant* Louis XIV. — P. 743 M. Bourgeois distingue à tort l'*Abrégé de la morale de l'Évangile* du P. Quesnel et les *Réflexions morales* du même auteur. C'est un seul et même ouvrage, repris et développé, et l'*Abrégé* de 1671, si fort goûté par le pape qui devait le condamner, contenait déjà 10 des 101 propositions censurées.

Les notes littéraires et grammaticales auraient aussi besoin d'être revues; la note 2 de la p. 15 sur le sens du mot *génie* est loin d'être exacte, et la note 3 de la p. 1 ne fait qu'obscurcir une phrase très claire dans laquelle Voltaire établissait une différence entre l'esprit philosophique et le sens artistique, deux choses fort distinctes.

Enfin il est peut-être fâcheux que cette édition toute classique ne reproduise pas intégralement le texte de Voltaire; il y manque surtout cette *Liste des écrivains* que l'on supprime trop volontiers et qui est si curieuse à tous égards. Elle grossirait démesurément le volume, c'est

possible, mais le lecteur égoïste n'entre pas dans ce genre de considération et les éditeurs doivent tenir compte de ses exigences.

A. G.

---

540. — **Magny et le piétisme romand (1699-1730)**, par Eugène RITTER, doyen de la Faculté des lettres de Genève. Extrait des *Mémoires et documents de la Suisse romande*. Seconde série, tome III. Genève, 1891, gr. in-8 de VII-66 p.

M. Ritter, qui est un des meilleurs érudits de la Suisse et qui s'est tant et si bien occupé de Jean-Jacques Rousseau [1], s'occupe encore indirectement de son héros dans ce nouveau travail, car François Magny, secrétaire du conseil de Vevey, la ville natale de Mme de Warens, exerça une grande influence sur les sentiments religieux de l'amie de Rousseau et, par contre-coup, sur ceux de Rousseau lui-même. « En lisant le livre VI des *Confessions*, dit M. R., on est frappé de voir le développement que Rousseau donne à l'exposé du système théologique de Mme de Warens : c'est de Magny qu'elle tenait ses idées; c'est la théologie piétiste que Rousseau connut par elle. Magny et Mme de Warens ont été les intermédiaires par lesquels un écho des idées de Spener est arrivé jusqu'à l'auteur d'*Emile*. » M. R. a réuni, dans sa curieuse étude, d'abondantes données sur les piétistes de Vevey et de la contrée environnante, Mlles et Mme de la Tour, entre autres, les tantes et la belle-mère de Mme de Warens, sur la vie de Magny « une des têtes de colonne des piétistes, un de ces inconnus qui ont joué un rôle de premier ordre, » sur les poursuites qui furent exercées contre lui, sur ses défenses, sur ses lettres, sur ses ouvrages [2], etc. Les originaux des documents reproduits par le savant critique sont aux archives de Genève, dans la bibliothèque publique de Lausanne, dans la collection de M. Albert de Montet [3], à Chardonne, etc. A l'aide de toutes ces pièces, M. Ritter nous fait aussi bien connaître le piétisme romand, « l'atmosphère religieuse au milieu

---

1. On possède une bonne douzaine de publications spéciales de M. Ritter sur Rousseau, sa famille, ses amis, etc. J'ai eu l'honneur d'en signaler plusieurs à l'attention des lecteurs de cette Revue.

2. Traduction d'un traité théologique d'un illuminé allemand, Jean Tennhard, intitulé : *A Dieu seul la gloire*. 1712, in-4° de près de huit cents pages. Il est permis de croire qu'il y avait là, pour employer une phrase de Magny (lettre du 19 janvier 1712), beaucoup de ce que « les profanes appellent du galimathias ».

3. M. R. donne de grands éloges (p. IV) au travail que vient de publier M. de Montet sous ce titre : *Madame de Warens et le pays de Vaud* (Lausanne, 1891). De cette histoire si bien faite de la jeunesse de la pauvre femme, il rapproche l'ouvrage, excellent aussi, récemment consacré à sa vieillesse par M. Magnier, conseiller à la cour de Chambéry (*Madame de Warens et Rousseau*, Paris, 1891). Quel dommage que M. R. n'ait pu avoir et nous donner communication des lettres de Mme de Warens à Magny jalousement gardées dans un impitoyable tiroir! Nous redirons tous mélancoliquement avec lui (p. VII) : « La postérité, *cette grande décachete use de lettres*, comme on l'a appelée, a quelquefois affaire à des dépositaires trop réservés et discrets, dont les refus la désespèrent ».

de laquelle Mme de Warens a passé son enfance et sa jeunesse, » ainsi que l'apôtre François Magny, qui, après avoir été le tuteur de la jeune fille, devint son maître de religion, son directeur, et qui, grâce à la remarquable étude que je viens d'analyser, « aura désormais une place dans l'histoire de la philosophie religieuse. »

T. de L.

---

541. — **La Société des Jacobins**, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris, par F. A. Aulard. Tome II, janvier à juillet 1791. Paris, Jouaust, Noble, Quantin, 1891, In-8, VII et 634 pages.

542. — Rod. Reuss, **Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révolution, 1789-1804**, d'après des documents inédits. Paris, Fischbacher, 1891, in-8, VI et 264 p.

543. — **Mémoires du général baron de Marbot, II.** Madrid, Essling, Torres Vedras (avec portrait et héliogravure). Paris, Plon, 1891. In-8, 495 p. 7 fr. 50.

544. — **Id., III**, Polotsk, la Bérésina, Leipzig, Waterloo (avec une héliogravure et fac-similé d'autographes). Paris, Plon, 1891. In-8, 446 p. 7 fr. 50.

545. — Général Thoumas. **Causeries militaires.** Troisième série. Paris, Plon. 1891. In-8, 380 p. 3 fr. 50.

546. — Général Thoumas. **Les grands cavaliers du premier empire.** Notices biographiques. Première série. Paris, Berger-Levrault, 1890. In-8, 513 p.

547. — Lefèvre-Pontalis, membre de l'Institut. **Notice sur M. Hippolyte Carnot.** Paris, Picard et Plon. 1891. In-8, 48 p.

548. — Amédée Delorme. **Journal d'un sous-officier**, 1870. Paris, Hachette, 1891. In-8. 331 p. 3 fr. 50.

Le deuxième volume des *Documents* sur la société des Jacobins est consacré aux six premiers mois de l'année 1791. M. Aulard a suivi la même méthode que dans le tome premier; il s'efforce de suppléer à la perte des procès-verbaux et à l'absence d'un journal de la Société en tirant des écrits de l'époque quelques comptes rendus. Il a trouvé d'intéressantes informations dans le *Journal de la Révolution* et dans le *Lendemain ou Esprit des feuilles de la veille*, deux journaux qui avaient échappé jusqu'ici aux historiens et qui racontent assez régulièrement, à partir du mois d'avril 1791, les séances du club des Jacobins, le premier d'une façon un peu sèche et écourtée, le second avec un esprit d'hostilité satirique. Il a pareillement profité des lettres d'Oelsner et il donne à la date du 28 février la traduction d'un récit très animé, très dramatique que le jeune Allemand rédigea au sortir de cette fameuse séance où Adrien du Port et Alexandre de Lameth attaquèrent Mirabeau. A partir du 1er juin commença la publication du *Journal des débats de la Société des amis de la constitution* qu'on a coutume de désigner, par abréviation, sous le nom de Journal des Jacobins. Dès lors M. A., changeant de méthode et de plan, fait de ce *Journal* le texte essentiel de sa publication; malheureusement, il ne peut le reproduire intégralement : raisons d'espace. Il laisse de côté toute la correspondance, à l'exception des circulaires du club; il substitue même des analyses — imprimées entre crochets et en caractères plus petits —

à certaines parties des comptes rendus, notamment aux longs discours. Mais tel quel, le volume rendra d'utiles services; on y trouve de curieux et rarissimes pamphlets et, parmi les discours, celui de Collot d'Herbois sur les carabiniers (6 juillet) et celui de Brissot sur le jugement de Louis XVI (10 juillet)[1].

M. Rod. Reuss nous envoie de nouveau un de ces livres comme il sait les faire, modérés dans le ton et pleins d'impartialité, très exacts, très consciencieux et composés uniquement d'après les documents originaux. Il donne d'abord une idée générale de ce qu'étaient l'enseignement et le personnel du Gymnase protestant de Strasbourg au moment de la Révolution. Puis il retrace l'influence que le grand mouvement de 1789 exerce sur l'école (qui conserve les domaines affectés à son entretien), la création des bataillons scolaires, l'affaiblissement de la discipline, l'anarchie des esprits pénétrant jusque dans les classes. Il n'oublie pas de nous montrer, à côté du Gymnase protestant, le Collège royal, devenu national, laïcisé sous la direction de Chayrou, et obtenant bientôt la protection de la nouvelle municipalité et de la fraction radicale de la bourgeoisie strasbourgeoise[2]. Le Gymnase au contraire encourt de plus en plus la suspicion; son personnel est mal noté; le directeur Oberlin et l'un des plus anciens maîtres, Beyckert, sont arrêtés; enfin, on le détruit, pour ne « laisser aucune trace de l'esprit germanique ». Au lendemain de la Terreur, les professeurs se réunissent pour le réorganiser, et quoique la municipalité tente d'empêcher la réouverture du Gymnase et de le réunir au Collège national, l'école protestante se relève et, à travers mille difficultés, son enseignement se poursuit jusqu'à la fin de l'hiver de 1795 à 1796. Vient l'établissement des Écoles centrales; à dater de juillet 1796, le Gymnase n'est plus pour le département et la cité qu'une institution privée, sans attache officielle, sans privilège légal, et l'administration centrale ordonne même aux professeurs de cesser leurs fonctions à partir du 30 vendémiaire an IV. Mais sur une injonction ministérielle, cet arrêté de clôture est retiré, et, malgré le vote des Cinq-Cents qui déclare biens nationaux tous les biens des établissements protestants, — vote qui ne fut pas suivi d'effet, — le Gymnase n'a plus à craindre pour son existence, d'autant qu'il ne se refuse pas

1. Lire p. 361, au lieu de *Boisset*, « Foissey », comme p. 362 et 363. On nous permettra de remercier l'éditeur d'avoir signalé et utilisé dans son *Avertissement* notre article du 10 mars 1890.

2. P. 57 et 62, il est question d'Isnardi; cf. sur ce personnage *Jemappes*, p. 233, note 6. J'ai trouvé depuis quelques détails sur cet Italien; ses prénoms sont Joseph-Gaspard, il résidait en France depuis 1773 et s'établit à Strasbourg en 1780; après sa mission de Belgique, il fut confirmé dans sa place de commissaire national à l'armée du nord (8 avril 1793) et nommé quelques mois plus tard (17 septembre), commissaire des guerres par Levasseur et Bentabole. Le commissaire ordonnateur Ollivier lui reconnaît de la « fermeté » et « toute la capacité désirable ».

aux réformes et ne réclame aucun subside du gouvernement. Vainement le Lycée qui remplace l'École centrale, prend un développement rapide, grâce aux faveurs du gouvernement et à l'incessant accroissement de l'élément français. Le Gymnase, placé sous l'administration de l'Académie protestante et sous le contrôle supérieur de l'Église de la Confession d'Augsbourg, survit à la crise révolutionnaire. M. R. a retracé avec une sincère sympathie et un soin pieux les destinées de la vieille école strasbourgeoise; il ne cache pas ses lacunes et ses faiblesses : il montre que les professeurs étaient trop peu nombreux, que leur besogne les accablait, qu'aucun d'eux n'avait la vigueur et l'enthousiasme de la jeunesse, que les anciens candidats en théologie, déjà avancés en âge, n'enseignaient que par routine, bref que le Gymnase n'était qu'une école primaire supérieure où l'on donnait, par surcroît, des leçons de latin. Mais, ajoute M. Reuss, « ils ont atteint leur but en définitive; ils ont su nous faire aimer le travail, nous faire aimer notre École; ils ont réussi à nous inspirer pour eux-mêmes reconnaissance et respect »[1].

Le deuxième et le troisième volume des *Mémoires* de Marbot ont suivi très rapidement le premier. Dans le deuxième tome, le général, aide-de-camp de Murat, de Lannes, de Masséna, nous raconte ses aventures en Espagne et pendant la campagne de 1809 en Autriche. Il arrache Godoy à la mort : « Bien que cet infortuné fût horriblement blessé et tout couvert de sang, les gardes du corps qui l'escortaient avaient eu la cruauté de lui mettre des fers aux pieds et aux mains, et de l'attacher sur une mauvaise charrette découverte, où il était exposé aux brûlants rayons du soleil et à des milliers de mouches qu'attiraient le sang de ses plaies ;..... depuis cinq jours on ne l'avait même pas pansé; sa chemise, imbibée de sang coagulé, était collée à sa peau, il n'avait qu'un soulier, pas de mouchoir, était à demi nu, et la fièvre le dévorait » (II, 21). Il s'acquitte de périlleuses missions; il assiste à Somo-Sierra, gravit le Guadarrama, reçoit une blessure au siège de Saragosse; la balle extraite de son corps est envoyée à Napoléon pour lui montrer le fanatique acharnement des Espagnols. Puis il combat en Portugal, et là, il voit de près les malheureux dissentiments qui font avorter les campagnes de 1810 et de 1811 : le généralissime se fâchant avec ses lieutenants, Ney, Reynier, Montbrun et Junot, ceux-ci le poussant à un échec, le critiquant ensuite sans pitié et lui désobéissant formellement, Soult refusant de renforcer son collègue, Bessières n'amenant ni munitions de guerre ni provisions de bouche, et, à Fuentès d'Onoro, défendant d'engager la garde pour faire battre Masséna. Ces divisions entre généraux ne sont pas l'unique cause des revers que l'armée française éprouve dans la Péninsule : non seulement les chefs de corps ne veulent pas s'entr'aider et donnent à tout instant de funestes exemples d'égoïsme et de désobéissance ; mais

1. P. 75, Haussmann était représentant de Seine-et-Oise, et non du Haut-Rhin.

Napoléon s'imagine qu'il peut diriger de Paris les mouvements de ses armées; Joseph s'oppose à la volonté de l'empereur et arme imprudemment les soldats espagnols; les régiments étrangers ne cessent de déserter; l'infanterie anglaise, formée sur deux rangs et fréquemment exercée à la cible, l'emporte de beaucoup sur l'infanterie française par la justesse du tir (II, p. 479-485). Entre temps, Marbot avait accompagné Lannes en Bavière et en Autriche. Il décrit avec sa verve habituelle divers épisodes de la bataille d'Eckmühl, notamment la charge finale de cavalerie qui décida de la nécessité des cuirasses doubles (II, 125), le siège de Ratisbonne où il monte le premier à l'assaut des remparts avec une audace extraordinaire, le passage du Danube. C'est alors, près de la petite ville de Mölk, qu'il accomplit la plus belle de toutes ses actions de guerre, celle dont le souvenir le flatte le plus agréablement (II, 148) : il faut traverser le fleuve pour enlever un soldat autrichien, et le Danube est sorti de son lit à près d'une lieue de large, un vent impétueux l'agite, on entend mugir ses vagues, la nuit est des plus obscures et il pleut à torrents, les bateliers tombent à genoux, pleurent, assurent que les sapins charriés par les eaux heurteront la barque et la défonceront, que les saules la crèveront sur le bord opposé. Un instant, un très court instant, Marbot hésite, et une sueur froide inonde tout son corps; mais presque aussitôt « un sentiment qu'il ne saurait définir et dans lequel l'amour de la gloire et de son pays se mêle peut-être à un noble orgueil, exalte au dernier degré son ardeur » (II, 151). Il se jette dans un bateau; il atteint à travers mille dangers la rive gauche, fait trois prisonniers, et au milieu des boulets regagne le camp français. Il expose pareillement sa vie à Essling, où Lannes tombe et meurt entre ses bras, à Wagram, à Znaïm. Nous le trouvons dans le troisième volume en Russie, en Allemagne et à Waterloo. Il n'est plus aide-de-camp. Il commande le 23e régiment de chasseurs dont il fait un des régiments les plus superbes de l'armée, et à la tête de ce corps où « tout le monde marchait du même pied, tant pour la valeur que pour le zèle », il entreprend la campagne de 1812. On remarquera les jugements qu'il porte sur les historiens de cette campagne; selon lui, Labaume n'a fait qu'un libelle; Ségur, un roman militaire, très bien écrit, rempli d'exagérations et trop hostile à l'Empire; Gourgaud, un panégyrique de Napoléon; Boutourlin, une narration sage et impartiale, quoique souvent inexacte (III, 49-50 et 51). Marbot, lui, ne veut être ni détracteur ni flatteur; il sera « véridique ». C'est ainsi qu'il montre dans Marmont « une des erreurs de Napoléon », dans Oudinot un homme très brave, mais sans talent militaire, et dans Saint-Cyr un guerrier calme, studieux, méditatif, mais jaloux de ses camarades, peu soucieux du bien-être de ses soldats et qui, après la victoire de Polotsk, au lieu de passer les troupes en revue, de les féliciter, de s'informer de leurs besoins, court s'enfermer dans sa maison et se livrer à sa passion dominante, qui était de *jouer du violon!* (III, 125). Il est sévère pour les Polonais et les accuse d'avoir refusé aux Français

les choses les plus indispensables : s'ils avaient déployé à cette époque la centième partie de l'énergie et de l'enthousiasme dont ils firent preuve en 1830, ils auraient peut-être recouvré leur indépendance; mais la noblesse de la Lithuanie qui parlait sans cesse de liberté, tenait ses paysans dans le plus rude servage et craignait que Napoléon ne les affranchît (III, 62). Il raconte le passage de la Bérésina de la façon la plus émouvante et prouve qu'on aurait pu éviter la plus grande partie du désastre, si l'on avait fait traverser les ponts, dans la nuit du 27 au 28 novembre, et aux bagages et aux trainards ou *rôtisseurs* (III, 199). Comme dans le volume précédent, il énumère les causes du désastre : 1° fautes de Napoléon qui porta la guerre dans le Nord avant d'en finir avec l'Espagne, dissémina les troupes vraiment françaises, joignit à ses bataillons ceux des alliés, « affaiblit un vin généreux en y mêlant de l'eau bourbeuse » (227), et forma les deux ailes de la Grande Armée avec les contingents de la Prusse et de l'Autriche ; 2° mauvaise organisation du pays conquis, défaut de garnisons sur les derrières, les malades rétablis ne pouvant rejoindre l'armée, *pas un seul* des cent mille prisonniers ne sortant de l'empire russe, les officiers polonais laissés dans leurs régiments au lieu d'être placés dans chaque corps pour servir d'interprètes. Après la retraite de Russie, Marbot combattit en Allemagne. Il est trop rigoureux envers Jomini qu'il qualifie de traître et pour qui Sainte-Beuve a plaidé les circonstances atténuantes; il reproche, et ce semble, avec raison, à Exelmans d'avoir manqué d'esprit de suite; il compare Macdonald à Mack et le juge trop compassé, trop lent dans ses mouvements stratégiques, quoique capable de désarmer la critique par un noble aveu de ses erreurs (295). On notera, dans la narration de cette campagne, la peinture des Baskirs que nos soldats surnommaient les *Amours* à cause de leurs arcs et de leurs flèches, et surtout les pages consacrées à la bataille de Leipzig ; d'après Marbot, Berthier serait le principal auteur de la catastrophe qui coûta la vie à Poniatowski et à tant d'autres ; « Berthier, capable, exact, dévoué, mais ayant souvent éprouvé les effets de la colère impériale, avait conçu une telle crainte des boutades de Napoléon qu'il s'était promis de ne jamais prendre l'initiative sur *rien*, de ne faire aucune *question*, et de se borner à faire exécuter les ordres *par écrit* ; vainement on lui représentait combien il était nécessaire d'établir de nombreux passages pour assurer la retraite en cas de revers; Berthier avait constamment répondu : « L'empereur ne l'a pas ordonné : » on ne put rien en obtenir, pas une poutrelle, pas une planche » (329-330). Ce fut Marbot qui recueillit sur l'Elster les débris de l'armée. En 1814, il est à Mons où il sait conjurer le soulèvement de la population ; en 1815, à Waterloo, mais ici les mémoires s'arrêtent et l'on n'a sur cette campagne que des lettres ou fragments de lettres. — Tels sont, en raccourci, les *Mémoires* de Marbot. Aucune autobiographie des héros de l'épopée impériale n'est plus attachante, plus dramatique. Non seulement, comme nous l'avons dit du premier volume, les anecdotes y

foisonnent et font de l'ouvrage une lecture singulièrement captivante : Marbot, comme disait Cuvillier-Fleury, alliait aux talents militaires une curiosité très littéraire et un génie d'expression spontanée et de description pittoresque. Mais l'historien trouvera beaucoup à prendre et à apprendre dans son travail — en y mettant les précautions dont il faut user avec tout auteur de *Mémoires* et surtout avec un homme comme Marbot dont ses intimes nous disent l'esprit pétillant, la faconde étincelante et l'imagination inventive. Qui d'entre nous, par exemple, connaissait Sainte-Croix, ce Sainte-Croix (que Napoléon comparait à Desaix et à Lannes, ce Sainte-Croix à l'activité infatigable et à l'intelligence prodigieuse que l'empereur employait et consultait assidument avant la bataille de Wagram, que Masséna regardait comme son plus sûr conseiller, que Marbot tient pour un « génie hors ligne »? (II, 337). On ne saurait trop louer, trop consulter les chapitres où Marbot nous présente les états-majors des diverses armées : je ne citerai que le portrait du général Pelet, mathématicien profondément instruit, ignorant de la *pratique*. Mais ce sont surtout les maréchaux de l'empire, les lieutenants de l'empereur, que Marbot s'attache à nous peindre en détail et qu'il fait revivre, soit dans le courant de son récit, soit dans des chapitres particuliers et composés avec soin. Lannes et Masséna occupent, l'un dans le deuxième, l'autre dans le troisième volume des *Mémoires*, la place qu'avait Augereau dans le tome premier : Lannes, bouillant, emporté jusqu'à la fureur, apprenant toutefois, non sans peine et à force de temps, à se calmer et à se maîtriser ; Masséna, dissimulé et rancuneux, avide, rapace, totalement dépourvu d'instruction, mais ayant le coup d'œil juste et la décision prompte, faisant tout d'inspiration, arrivant sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il allait entreprendre, tenace et incapable d'abattement et après Zurich, après Gênes, après Wagram, échouant en Espagne parce qu'il devient circonspect jusqu'à la timidité et redoute de compromettre une gloire déjà acquise [1].

M. le général Thoumas publie la troisième série de ses *Causeries*, si intéressantes, si pleines de faits curieux, si fécondes en rapprochements. L'auteur touche à tous les sujets de la vie militaire, et il sait les traiter avec beaucoup de clarté, de vivacité et de relief. D'ordinaire, il puise dans les *Mémoires* qui sont une mine d'anecdotes ; parfois, il donne des documents inédits. Ce qu'il connaît le mieux, c'est l'histoire du premier Empire, et presque toujours il revient dans ses *Causeries* aux campa-

---

1. On devra remercier l'éditeur d'avoir mis à la fin du troisième volume un index des noms propres. Pourtant, l'ouvrage n'est pas exempt d'erreurs et de menus lapsus qu'on aurait pu rectifier ; signalons au hasard dans le tome III, p. 139, la mention que Marmont aurait été camarade de Napoléon au collège de Brienne, p. 107, que *Robert, chef de brigands* était joué en 1789 au théâtre de la Cité ; p. 75, *Hogendorf*, pour Van Hogendorp ; p. 378, *Lurlai*, etc.

gnes de Napoléon, de ses lieutenants, de ses officiers. C'est ainsi que, dans le présent volume, il raconte l'héroïsme du sergent Triaire, retrace la carrière de Curély, montre ce que les colonels devenaient sous Napoléon, ou la façon dont l'empereur entendait la partie morale de l'art du commandement. Mais il remonte parfois à l'ancienne monarchie, et, par exemple, il explique l'œuvre de Gribeauval. Plus souvent encore, il descend jusqu'à nos jours, décrit le combat de Noisseville, la surprise de Fontenoy-sur-Moselle, le rôle du 38e à Coulmiers. Un des passages les plus utiles de ce volume concerne le vaillant Druge — que Saint-Cyr appelait *Truche* — et qui promettait à la cavalerie française un chef de premier ordre (p. 131-139) [1].

Les grands cavaliers du premier Empire sont peut-être le meilleur ouvrage de M. Thoumas. Le premier tome renferme sept biographies : Lasalle, Kellermann, Montbrun, les trois Colbert, Murat. Toutes ces biographies sont excellentes; on ne peut imaginer de *Notices* plus exactes, plus complètes et plus remplies de détails instructifs, utiles, souvent peu connus. En un style clair et rapide, M. T. nous présente d'abord celui qui fut le général de cavalerie parfait et achevé de tous points; Lasalle, hussard brillant et sémillant, aimé des plus belles Italiennes, joyeux compagnon, habile officier d'avant-garde, élève et rival de Stengel, Lasalle, qui décidait la victoire à Rivoli et aux Pyramides, qui s'emparait de Stettin à la tête d'une brigade de hussards, et qui est pour M. T. l'original du superbe portrait tracé par Foy : « Un coup-d'œil plus rapide et un éclair de détermination plus soudain que le coursier emporté au galop, de la vigueur, de la jeunesse, de bons yeux, une voix retentissante, l'adresse d'un athlète et l'agilité d'un centaure » (p. 44). Puis se montre à nous le fils du vainqueur de Valmy, François-Étienne de Kellermann, qui par sa vigueur et son à propos assura le succès à Marengo. M. T. raconte amplement cette journée d'après la plupart des documents, et il conclut avec Marmont que Kellermann rendit alors un immense service ; mais il ajoute très justement que cette charge de Marengo qui fit la gloire du jeune général, fit aussi le malheur de sa vie : Bonaparte, jaloux, le laissa dans des positions secondaires. Il est vrai, et M. T. ne le cache pas, que Kellermann était cupide et avare. Le colonel de Gonneville l'a même qualifié de concussionnaire impitoyable. Mais, comme disait Napoléon et comme dit M. T., on ne doit que se souvenir de Marengo et de Waterloo ; la charge des Quatre-Bras est le plus saisissant exemple d'une *procella equestris;* « quand je pense à Kellermann revenant, entraîné dans la déroute de ses soldats aussi subite que leur triomphe, suspendu à l'encolure de deux chevaux de cuirassiers, dans une course folle, désarmé, tête nue, furieux de ne pas avoir été soutenu,

1. P. 122, lire Tettenborn et non *Tettenhorn*.

je n'imagine rien de plus palpitant dans le drame des batailles » (p. 111) Après Kellermann, paraît le brave, l'intrépide, l'héroïque Montbrun, celui de tous les grands cavaliers de la Grande-Armée qui éveille peut-être la plus vive idée de charges audacieuses et de vigoureux coups de sabre, Montbrun, élevé à l'école de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous la direction de Kléber, de Richepanse et de Ney, Montbrun qui se révéla un maître dès ses premiers pas dans la Grande-Armée pendant la campagne de 1805, qui dirigea l'attaque de Somo-Sierra, contribua par ses manœuvres et sa ferme attitude à la victoire de Tengen, livra à Fuentès d'Onoro un des plus beaux combats de cavalerie que cite l'histoire, et vint mourir à Borodino. A Montbrun succèdent les trois frères Colbert. On croit d'ordinaire qu'il n'y eut qu'un seul Colbert qui combattit en Égypte, puis à Wagram, enfin à Waterloo. M. T. détruit cette confusion et, d'après les *Traditions et souvenirs* du marquis de Colbert, des notes manuscrites et des correspondances communiquées par la famille, il marque distinctement la physionomie propre de chacun des trois frères : Édouard, Alphonse et Auguste. C'est ce dernier qui fut le plus remarquable; Ney disait qu'il ne dormait tranquille que lorsque Auguste commandait ses avant-postes, et M. T. assure que sur les champs de bataille, à Iéna, à Tudela, à Elchingen, « Colbert ne fut dépassé par aucun autre pour la soudaineté et la précision de ses charges » (p. 377). Murat clôt cette première série de nos grands entraîneurs de cavalerie. M. T., après avoir retracé la vie du roi de Naples, montre qu'on aurait tort de le considérer comme un sabreur sans instruction : sa correspondance est un modèle, ses lettres sont simples, nettes, correctes, et ses billets mêmes, d'une extrême clarté. Comme homme de guerre, il n'entendait rien à la stratégie; mais il savait faire à propos un mouvement décisif, et par d'incroyables hardiesses forcer la fortune. Instruit par les leçons de Napoléon — et par ses reproches — il se signala à la Moskowa et à Dresde, et réussit à retarder la marche de la grande armée de Bohême sur Leipzig. Comme général de cavalerie, il n'avait pas soin de sa troupe, la fatiguait, la dépensait inutilement. Il se laissa plusieurs fois dérouter par les ennemis et les chercha où ils n'étaient pas. Mais, lorsqu'il tenait la piste, il déployait une activité merveilleuse, poursuivait l'adversaire avec énergie et ne lui laissait aucun repos, poussait jusqu'à leurs dernières limites les conséquences d'une victoire. On le blâme de n'avoir eu d'autres règles que le mot *chargez*. Mais, conclut M. Thoumas, n'est-ce pas souvent la meilleure tactique? Pour « Murat, la conception, la décision, l'exécution se succèdent rapides comme l'éclair. Si on veut le juger, il faut comparer les batailles dans lesquelles il commanda la cavalerie à plusieurs de celles où il fut absent. Qui sait ce qui fût arrivé à Waterloo, si le sublime effort de la cavalerie sur le plateau du Mont-Saint-Jean avait été dirigé par Murat? Brillant, entraînant, irrésistible, voilà Murat. C'est à lui que peut s'appliquer cette expression pittoresque du général Foy : « Déchaîner les ouragans de la cavalerie » lui, pour

qui, d'après le *Bulletin de la Grande-Armée*, apercevoir l'ennemi et le charger était tout un »[1].

On lit avec intérêt la notice sobre et consciencieuse, un peu trop semée d'allusions politiques, que M. Lefèvre-Pontalis a consacrée tout récemment à M. Hippolyte Carnot. M. L.-P. retrace les rapports de M. Carnot avec l'école Saint-Simonienne, sa participation aux travaux de la Société de la morale chrétienne, son rôle « un peu effacé » à la Chambre des députés, son ministère de l'année 1848 où il s'aida de la collaboration de Jean Reynaud et de Charton et « suivit une politique de modération ». Il rappelle que M. Carnot fonda l'École d'administration qui devait être une grande pépinière des services publics et qui n'eut qu'une durée éphémère. Il le montre siégeant au Corps législatif de l'Empire, puis à l'Assemblée nationale de 1871, enfin au Sénat. Les travaux de M. Carnot sont justement appréciés par M. L.-P. et il a raison de louer les notices sur Lakanal, sur Grégoire, sur Barère, — que M. Carnot aurait dû toutefois, non pas rattacher au parti modéré, mais mettre au ban du parti modéré (p. 36). On approuvera pareillement la longue analyse de ces *Mémoires sur Carnot*, que les historiens militaires de la Révolution devront toujours consulter, mais il ne faut pas dire que Lazare Carnot a « réorganisé les commandements » de l'armée du Rhin (p. 39); l'expression est trop forte. La notice de M. Lefèvre-Pontalis se termine assez joliment. « Le 3 décembre 1887, M. Hippolyte Carnot faisait partie du congrès où la présidence de la République était donnée à son fils. C'était un hommage rendu au moins autant au nom que le nouveau président portait, qu'à la façon dont il y faisait honnêtement et modestement honneur. L'apparence impassible que M. Carnot sut conserver, malgré les applaudissements qui le saluaient sur son banc, ne dissimulait guère le juste orgueil de sa joie. Il avait toujours été fier de son père; il se sentait fier de son fils, et s'il avait connu l'heureuse fortune d'être un descendant, une satisfaction plus douce encore et à laquelle il ne pouvait s'attendre lui était réservée : il devenait un ancêtre. »

Le *sous-officier* anonyme dont M. Amédée Delorme publie le Journal, nous raconte ses impressions de campagne avec une exactitude, une sincérité, un profond sentiment de la réalité qui méritent tous les éloges. C'est un récit fait de bonne foi et à l'honneur des jeunes conscrits qui résistaient sous les ordres de l'opiniâtre Chanzy à l'invasion allemande. On ne lira pas certaines pages sans émotion. Le « sous-officier » s'engage à Toulouse, après la nouvelle de Sedan; mais il ne gagne les bords de la Loire que dans les derniers jours du mois de novembre. Il nous présente auparavant ses camarades, un lieutenant énergique et actif, un

1. P. 4, c'est Théobald, et non *Arthur* Dillon qui périt.

sous-lieutenant dédaigneux, le sergent-major, les sergents, parmi lesquels on remarquera le Marseillais Laurier, avantageux, impertinent, un peu couard, et ce pauvre Nareval qui rêve l'épaulette et qui tombe le 9 décembre après avoir eu la veille le pressentiment de sa mort. Puis se déroulent à nos yeux toutes les scènes de la guerre : le douloureux spectacle d'un camarade qui meurt fusillé par les Français avant d'avoir vu les Prussiens, les longues et lassantes étapes à travers un pays dévasté, la retraite soudainement commandée et s'opérant avec précipitation dans la nuit profonde, sur un sol détrempé, avec la crainte d'être ramassé par l'ennemi « comme un vagabond par des gendarmes », puis le retour offensif, la marche vive, résolue, stimulée par le bruit du canon et par la rumeur de la bataille, l'idée du combat prenant corps de plus en plus, les artilleurs fouettant leurs chevaux et les déchirant de l'éperon, les servants secoués violemment sur les caissons et se soutenant les uns les autres, la ligne bleue des fantassins ondulant au loin... Mais le régiment où se trouve notre sous-officier, n'entre pas en ligne; il bat la semelle à côté de Terminiers pendant que Sonis et les zouaves de Charette se font écraser à Loigny, et il voit de loin les flammes qui enveloppent le village, et le clocher « se profilant en noir au sein des langues de feu et dans la nuée rougeâtre qui progressivement s'épaississait et encombrait le ciel ; à la ronde, le champ de bataille en était éclairé, comme par une aurore boréale » (p. 192). Pour la seconde fois il faut fuir, sans avoir brûlé une cartouche, fuir à travers bois dans des chemins défoncés, au milieu de l'encombrement de véhicules de toute sorte; mais Chanzy veille, et en deux jours il refait de cette foule d'hommes épars une armée valeureuse et compacte. De nouveau, on marche en avant, dans la neige, sur une « steppe blanche à perte de vue ». On aperçoit Chanzy et son état-major : « le général montait un cheval arabe à longue crinière. Il tenait droite sa tête fine, aux moustaches effilées, aux sourcils froncés légèrement. Sauf ce dernier signe de perpétuelle réflexion, sa physionomie martiale respirait la confiance et le calme. Qu'il fût battu, il avait du moins tenté tout ce qui était en son pouvoir; mais il semblait croire sincèrement à la victoire. Il communiqua son espoir à ceux de nos camarades qui occupaient les tranchées ; en passant, il leur promit la revanche. Cette figure, animée du plein éclat que donnent les grandes responsabilités courageusement acceptées, contrastait avec l'air fatigué des aides-de-camps surmenés nuit et jour. Ces jeunes têtes pâles émergeaient à demi du col des pelisses fourrées, autour du visage austère du général Vuillemot (chef de l'état-major) qui semblait allonger encore sa barbiche blonde » (p. 221-222). Quelques heures après, éclate la bataille ; la compagnie de notre sous-officier se déploie en tirailleurs, et il essuie le feu dignement, sans se courber, bien que ses camarades tombent autour de lui. Mais le lendemain, 9 décembre, le péril est plus redoutable : il faut s'élancer sous le feu du canon prussien, puis se jeter à terre et dans un champ nu, découvert, tirer sans relâche

sur les artilleurs qu'on voit « s'agiter, comme des ombres chinoises, sur le fond blanc de la fumée » (p. 248). Notre sous-officier a le bras gauche cassé; il est hors de combat, et à travers mille péripéties, il regagne Toulouse, heureux d'avoir fait son devoir et prêt à le faire encore [1].

A. CHUQUET.

---

549. — **Mémoires de Marmontel,** publiés avec préface, notes et table, par Maurice TOURNEUX. Paris, librairie des Bibliophiles, 1891, en trois volumes in-16 elzévirien de xxv-297, 378 et 377 p.

La *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France,* heureux complément de la *Nouvelle bibliothèque classique,* contenait déjà d'excellentes éditions, dues à des érudits justement renommés, des mémoires d'Agrippa d'Aubigné, de la duchesse de Brancas, de l'abbé de Choisy, de Mme de la Fayette, de Louvet de Couvrai, etc. L'édition des souvenirs de Marmontel prendra dans l'exquise collection une place à part, surtout si l'on considère le mérite de la difficulté vaincue. Les *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants* n'avaient été jusqu'à ce jour l'objet d'aucun travail critique. M. Tourneux a pu dire en toute vérité (p. xxiv) : « Mes prédécesseurs m'avaient laissé tout à faire, et j'ai dû procéder à l'égard de ce texte comme s'il était inédit. A défaut de la collation du manuscrit, à laquelle je ne pouvais songer, j'ai pris à tache d'identifier les noms propres mal lus par les éditeurs de 1804 et reproduits tels quels depuis lors. » Les améliorations apportées par l'habile critique dans l'établissement d'un texte si déplorablement tronqué et corrompu sont telles qu'on peut affirmer que nous lisons pour la première fois les mémoires de Marmontel. Non content de nous rendre la véritable leçon à force de patientes et sagaces recherches, M. T. a mis tous ses soins à l'éclairer [2] de notes qui disent tout ce qu'il faut. Les allusions sont expliquées, les noms des gens et les titres des livres sont rétablis, les circonstances y sont précisées, en un mot rien ne manque à ce commentaire si riche dans sa sobriété, car l'auteur y a condensé tous les renseignements utiles que l'on pouvait attendre de sa profonde connaissance des événements et des hommes du XVIIIe siècle [3].

---

1. Des notes historiques complètent l'ouvrage. Mais on ne doit pas oublier de noter dans le courant du récit les pages relatives aux « zouaves pontificaux » (p. 151) et au général de Sonis que notre auteur juge très actif, vaillant, chevaleresque, plein d'élan, mais qui manquait de la « perception nette d'une situation étendue et complexe. » Sonis, en se jetant sur Loigny avec le bataillon des zouaves qui l'avait « fasciné », n'a fait qu'une héroïque folie (cp. p. 188-189).

2. Voir t. I, p. 34 le P. *By* et non *Bis*, p. 26 le P. *Decobié* et non *Cibier*, p. 89 le P. *Nolhac* et non *Noaillac*, p. 218 *La Poupelinière* et non *La Popelinière* ; t. II, p. 316 le chevalier *Verhulst* et non *Vérule* ; t. III, p. 50, *Célésia* et non *Silesia*.

3. Comme exemple de note parfaite, je citerai (t. I, p. 183) les quinze lignes sur Mlle Navarre où les indications sont aussi complètes que piquantes. Il faut en rapprocher une curieuse note sur Aurore de Saxe (t. I, p. 221). Citons encore, parmi les notes qui se recommandent le plus à l'attention, celle qui roule sur l'empoison-

C'est avec un égal plaisir que l'on savourera, dans ces trois volumes si élégants, les récits — enfin corrects et complets — de Marmontel — et la préface et les annotations de M. Tourneux. Mêlant sans réserve mes éloges à ceux qui ont été déjà donnés à la nouvelle, *très nouvelle* édition par des juges aussi compétents que M. Brunetière et M. de Lescure, je dirai que si l'impression est digne des célèbres presses de Jouauste, le travail critique est digne de l'érudit auquel nous devons de si belles publications (Diderot, Grimm, Beaumarchais, la bibliographie de Paris révolutionnaire, etc.)

T. DE L.

---

550. **Histoire abrégée de la littérature allemande** depuis ses origines jusqu'en 1870, avec un choix de morceaux traduits, des notices et des analyses, par A. BOSSERT, inspecteur général de l'instruction publique. Paris, Hachette, 1891. In-8, III et 569 p. 4 fr.

Ce livre donnera au grand public une idée générale de la littérature allemande. Il comprend deux parties qui se développent parallèlement et se complètent l'une l'autre : 1° un précis de la littérature, depuis les origines jusqu'en 1870 ; 2° un choix de morceaux traduits. La première partie a paru, il y a quelques années, dans la *Grande Encyclopédie* ; c'est un solide et bon morceau d'histoire littéraire que notre recueil avait déjà signalé; l'auteur s'attache particulièrement à marquer le mouvement des idées, la succession des périodes, — il en compte sept (origines, moyen âge féodal, moyen âge bourgeois, Réforme, imitation française, littérature classique, romantisme et écoles contemporaines), — la filiation des écoles, l'influence des grands écrivains ; il est clair, sobre, net, ne dit que l'essentiel, et, bien des fois, supplée à la brièveté de ses aperçus d'ensemble par des notices biographiques et des analyses des œuvres. La seconde partie, formée d'extraits, était chose délicate. M. Bossert a fréquemment emprunté les traductions à ses devanciers, surtout aux poètes ; le plus souvent il traduit lui-même, non sans succès, et, pour emprunter ses propres expressions, en respectant tout ensemble le génie des auteurs qu'il traduit et le génie de la langue fran-

---

nement de Marmontel à la Bastille (t. II, p. 130), celle qui est consacrée aux procédés de Rousseau à l'égard de Mme d'Épinay, de Mme d'Houdetot et de Diderot (*Ibid.*, p. 249), celle enfin (t. III, p. 197) où sont décrits les huit brouillons, préparés par Louis XVI et par ses sept collaborateurs, du discours que prononça le roi, le 5 mai 1789, dans la séance d'ouverture des États généraux. Une observation seulement. Comment M. T. n'a-t-il pas mis en garde le lecteur contre cette assertion de Marmontel (t. III, p. 321) : « Son confesseur (le confesseur de Louis XVI), au pied de l'échafaud, lui dit ces mots à jamais mémorables : *fils de Saint-Louis, montez au Ciel?* » Si jamais il y a eu mot *historique* fait après coup, c'est assurément celui-là. J'ai entendu raconter que l'abbé Edgeworth de Firmont a toujours affirmé qu'il n'avait rien dit de pareil. On ajoutait même que le malheureux abbé se plaignait des félicitations imméritées autant qu'importunes qui lui étaient sans cesse adressées à ce sujet, et qui, si l'expression n'est pas trop familière pour la *Revue critique*, tournaient à *la scie*.

çaise [1]. On remarquera parmi les morceaux qui lui ont coûté le plus de peine, le « bonheur d'un pasteur suédois » de Jean-Paul, un fragment d'un discours scolaire de Herder, la lettre de Luther aux magistrats des villes allemandes pour les engager à fonder des écoles, etc. Cette histoire d'un nouveau genre qui n'a presque rien de dogmatique et laisse la parole aux écrivains eux-mêmes, est donc à la fois intéressante et utile ; elle rendra même des services à ceux qui peuvent aller aux sources, en leur donnant des vues générales et en leur faisant lire ou relire des morceaux que M. Bossert a su choisir avec goût [2].

A. Ch.

---

551. — **Historia de la Literatura** por el Padre Manuel Poncelis, de la Compania de Jesus. 2a Edn corregida y aumentada. Léon Mirau, Buenos-Ayres, 1891. 1 vol. 478 p.

Si un livre condensant en quatre cent cinquante pages l'histoire de toutes les littératures du monde depuis Moïse, Manou et Confucius jusqu'à Villemain, H. Heine et Ch. Dickens peut rendre quelque service, c'est à condition que les divers résumés qui le composent soient faits avec une parfaite compétence. Malheureusement le Père Poncelis était insuffisamment préparé pour sa tâche. Pour écrire en quelques pages un bon abrégé de l'histoire d'une littérature, il faut la connaître un tant soit peu : et le moyen qu'un seul homme connaisse toutes les littératures! L'érudition du P. P. est superficielle sur beaucoup de points, au moins sur ceux où j'ai été en état de contrôler ses renseignements; on sent trop que ses résumés sont fait de seconde et peut-être de troisième main; il est trop souvent dans le vague, l'à peu près, l'inexact; ses jugements manquent de portée, ses appréciations n'ont guère de valeur personnelle, lorsqu'elles ne sont pas empreintes d'un regrettable esprit de parti. Enfin les erreurs de détail, les bévues inévitables quand on parle de ce qu'on ne sait pas, les noms défigurés, émaillent çà et là ses courtes analyses. Quelle idée le lecteur pourra-t-il se faire de la littéra-

---

1. M. Bossert a bien fait de nous donner le chant de Hildebrant; mais je lui proposerais certains changements : au lieu de « c'était un homme *noble, d'un esprit prudent* », « c'était le plus noble et il avait plus d'expérience de la vie »; — *un bracelet de grand prix* », « des anneaux tordus faits de monnaie d'or impériale ; — « que tu n'as pas encore *erré loin de cet empire* », « que, sous ce règne, tu n'as pas encore vécu en banni »; — « *un destin funeste s'achève* », « le destin de malheur s'accomplit! »; — *jamais je ne suis tombé entre les mains de mes ennemis* », « on n'a pu devant aucune ville m'attacher la mort » ; — « qui des deux *prendra les dépouilles de l'autre* », « doit laisser son haubert » ; « *les boucliers* », « le bois de tilleul ».

2. P. 281 Louise n'est pas une princesse *palatine*, elle est fille de Louis IX, landgrave de Hesse-Darmstadt; *id.* Gœthe assista, non aux *conférences* d'Erfurt, mais aux fêtes; p. 417 Forster n'a pas été « chargé en 1792 de négocier la réunion de Mayence »; il fut envoyé en 1793 à Paris par la Convention rheno-germanique et demanda l'annexion de Mayence, dans la séance du 30 mars, à la Convention française.

ture hindoue. ou de la littérature du moyen âge par les pages insignifiantes qu'il leur consacre? Et puisque l'auteur a la prétention d'être universel, d'où vient qu'il ne souffle mot des littératures slaves, dont la place dans une histoire générale, est au moins aussi marquée que celle de la littérature *gauchesque* ou des pampas? Est-ce bien comme il le dit p. 180 « a fin de no hacer demasiado voluminoso el texto »? Belle raison en effet, et qui pourrait s'appliquer à toutes les autres littératures. N'est-ce par ce motif que « le han llegado escasas noticias de estas literaturas», en d'autres termes, parce qu'il n'a pu se procurer une traduction d'un abrégé de leur histoire?

En voilà assez pour prouver la témérité de l'entreprise du Père Poncelis. Pour être juste, ajoutons qu'il écrit non pour les savants, mais pour la jeunesse. Mais si lui-même a des idées si peu nettes sur bien des sujets qu'il effleure, il est à craindre qu'il ne laisse dans l'esprit de ses lecteurs une impression encore plus vague et plus confuse, comme ces estampages négligemment pris, dont les traits s'affaiblissent en se décalquant

G. Strehly.

---

552. — **Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne.** *Repertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux,* etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires ou biographiques, par Jules Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. Tome III. *Supplément.* — *Index méthodique.* Paris, Alph. Picard; Agen, Michel et Médan, 1891, grand in-8 de VIII-362 p.

Le volume que Mme veuve Virgile Lenthéric a achevé d'imprimer à Agen le 8 juillet dernier, est un des plus beaux produits des presses provinciales. Tous les bibliophiles admireront l'élégance et la pureté de l'exécution et tourneront avec une joie particulière ces pages dont le papier si fort et si sonore convient si bien à un ouvrage dont l'utilité sera durable à jamais. Digne des tomes I et II au point de vue typographique, le tome III du recueil de M. Jules Andrieu n'en est pas moins digne au point de vue bibliographique. Soit dans le *Supplément* (pp. 1-184), soit dans l'*Index méthodique* (pp. 187-343), on retrouvera les qualités qui, pour la forme comme pour le fond, distinguent les précédentes publications de l'auteur. L'ordre, la netteté brillent partout et rendent commodes et faciles les recherches au milieu des innombrables éléments du Répertoire. Les énumérations et descriptions des livres, les notes littéraires et bibliographiques, sont de la plus minutieuse exactitude. L'auteur a mit tant de zele à perfectionner son œuvre et il a été si heureux dans ses nouvelles recherches, qu'il a pu dire dans sa *préface* (p. v) : « Le regain a été d'une richesse inespérée. De précieuses collections particulières ont prodigué les surprises, les découvertes imprévues

se sont multipliées [1], l'activité des producteurs est venue apporter aussi un sérieux appoint [2], et voici que le tome III de ce répertoire, offrant réellement un intérêt propre, est bien près de ne le céder guère en importance à ses deux aînés. » Sans craindre de me laisser entraîner trop loin par le patriotisme et par l'amitié, je crois pouvoir déclarer que le recueil bio-bibliographique de M. J. Andrieu est un modèle qu'il serait bien désirable de voir imiter dans chacune de nos anciennes provinces [3].

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Colin publie, tous les trois mois, des *Annales de géographie* (abonnement annuel, 15 francs). Le recueil est dirigé par MM. Vidal de La Blache et Marcel Dubois; il veut suivre systématiquement les progrès des sciences géographiques dans toute leur ampleur; donner, au lieu de chroniques et de dernières nouvelles, un exposé large et cohérent des résultats acquis; mettre les résultats nouveaux à leur place et dans la pleine lumière, en les rattachant à tout un passé de recherches et de travaux analogues; *acclimater* à la géographie tous les renseignements utiles qui s'éparpillent et se perdent dans les recueils spéciaux. Les *Annales* seront divisées comme suit : 1° une première partie sera consacrée à l'étude de questions géographiques et contiendra deux ou trois articles de fond ; 2° la deuxième partie, de beaucoup la plus étendue et la plus importante, la partie vraiment essentielle, renfermera des comptes rendus critiques et bibliographiques: des rédacteurs, spécialement affectés aux diverses régions, retraceront chaque trimestre le progrès des connaissances ; 3° une place relativement restreinte sera faite à la correspondance, aux études régionales et aux articles d'information. A la fin de chaque année, les *Annales* présenteront à leurs lecteurs un tableau résumé du progrès des connaissances géographiques. Elles recherchent franchement le caractère scientifique et rompent avec la coutume fâcheuse de ne parler que d'explorations africaines ou de voyages en pays lointains et de ne donner que des nouvelles à sensation. Elles rendront compte des explorations avec toute l'exactitude désirable, mais avec la liberté de critique qui est de devoir en ces matières; « les éloges ne seront pas mesurés à l'étendue des pays parcourus, mais à la valeur des résultats rapportés; quand un explorateur aura fait plus de bruit que de besogne, on nous trouvera prêts à le dire

1. Parmi les brebis égarées enfin rentrées au bercail, il faut citer plus d'une centaine de plaquettes rares et curieuses, relatives aux guerres de religion, à la Fronde, à la Révolution, etc.

2. Parmi ces *producteurs* il en est un dont les publications n'occupent pas moins de neuf colonnes (p. 163-167). Je le nommerai d'autant moins qu'on l'a déjà reconnu.

3. L'Anjou et le Maine ont déjà été l'objet de deux ouvrages célèbres dus à deux membres de l'Institut, M. C. Port, d'une part, et M. B. Haureau d'autre part. La Bretagne va avoir son tour, grâce à l'infatigable M. R. Kerviler et à ses dévoués collaborateurs. Mais où sont les travaux d'ensemble sur l'histoire littéraire et bibliographique des régions de Bordeaux, de Cahors, de Toulouse, etc. ?

avec la plus courtoise sévérité ». Le n° 1 des *Annales* contient les articles suivants : Foncin, La France extérieure ; Vidal de La Blache, Récents travaux sur la géographie de la France ; Schirmer, La France et les voies de pénétration au Soudan (avec carte en couleur) ; Camena d'Almeida, Géographie de l'Europe dans ces dernières années ; Schirmer, La géographie de l'Europe en 1880 et en 1890 ; Gallois, Amérique ; M. Dubois, Océanographie et Océanie ; A. Rainaud, Note sur le développement de la navigation du Rhône ; Guilloux, Notes de voyage sur la Bulgarie du nord ; Camena d'Almeida, Le chemin de fer transsaharien ; Eug. Guillot, Chronique.

— La librairie May et Motteroz (ancienne maison Quantin) commence une *Bibliothèque d'Histoire illustrée* sous la direction de MM. B. Zeller et Vast. Le premier volume de cette collection est une monographie de notre collaborateur : M. Édouard Sayous ; *Les deux révolutions d'Angleterre et la nation anglaise au* XVII*e siècle* (un vol. in-8° de 256 pages). L'ouvrage est illustré d'une façon fort intéressante par des reproductions de documents contemporains ou d'œuvres d'artistes du XVIIe siècle.

— Outre l'édition du *Siècle de Louis XIV* qu'a donnée M. Ém. Bourgeois, la librairie Hachette vient de publier : 1° une édition de l'*Histoire de Charles XII* par M. Albert Waddington où l'on remarquera l'introduction (M. Waddington juge avec raison que l'ouvrage est admirable de précision et de netteté, et il met à profit les études de M. Geffroy) ; 2° une édition des lettres I, IV et XIII des *Provinciales* avec introduction, notes et appendice par M. Ferd. Brunetière ; 3° une troisième édition, revue et corrigée, des *Extraits de la Chanson de Roland*, avec introduction littéraire, observations grammaticales, notes et glossaire complet par M. Gaston Paris ; 4° des *Extraits des chroniqueurs français*, avec notices, notes, appendice, glossaire des termes techniques et carte par MM. G. Paris et A. Jeanroy. En publiant pour la troisième fois les extraits de la Chanson de Roland, M. G. Paris ne les donne pas tels quels. Il ajoute un morceau, le dernier qui contient la scène de la mort de la belle Aude. Il a revu très soigneusement le texte et introduit dans la représentation graphique des phonèmes l'innovation importante qui consiste à distinguer le *d* et le *t* caducs, — lesquels sont tombés peu après l'époque du poème, mais avaient certainement alors une valeur toute particulière — du *d* et du *t* qui se sont maintenus jusqu'à nos jours. Enfin, il a remanié presque complètement, du moins pour la phonétique, les observations grammaticales, perfectionné le glossaire, et composé une courte introduction sur l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème. — Dans le volume qui contient les *Extraits des chroniqueurs*, M. G. Paris a seul préparé les extraits de Joinville qu'il avait donnés en 1888 et en 1889 avec ceux de la Chanson de Roland. M. Jeanroy a préparé et rédigé le reste du volume dont M. G. Paris a revu plusieurs fois les épreuves ; il a fait une large part à Villehardouin, à Commines, à Froissart, mais il imprime en outre dans un court appendice quelques pages empruntées à des historiens intermédiaires. On a ainsi dans ce volume des spécimens de l'ancienne langue dans ses diverses étapes du commencement du XIIIe siècle au début du XVIe.

— Nous avons reçu sous le titre *Othon Riemann* (23 juin 1853-16 août 1891) une plaquette qui renferme les discours prononcés le 23 août 1891, au cimetière Montparnasse devant la tombe du jeune philologue par ses maîtres, ses camarades et ses élèves. On sait que Riemann est mort en Suisse, le 16 août ; il était parti le 9 de Wilderswyl près Interlaken avec deux hommes du pays pour escalader le Morgenberg ; à six heures du soir, on le rapportait sans connaissance, étendu sur un brancard, le crâne brisé en plusieurs endroits : il avait glissé sur une pente raide, parmi des éboulis de rochers, et avait ainsi parcouru, dit-on, près de 100 mètres ; il

vécut encore toute une semaine. M. G. Perrot a retracé dans son discours la carrière de Riemann et ce qu'était son enseignement à l'École normale : « Connaissant merveilleusement tous les faits, même les plus menus, il excellait à les classer et à choisir entre eux, à ne retenir, pour les présenter à son auditoire, que les plus significatifs et les plus importants » M. Boissier a dit ce que fut Riemann comme grammairien. « Il appartenait à l'école ancienne. Par Thurot, pour lequel il avait conservé un culte, il se rattachait à Madvig ; par Madvig il remontait aux maîtres de l'ancien temps ; c'était un classique. Il connaissait à merveille les deux grandes langues du monde ancien ; il l'a prouvé par ses travaux sur les dialectes grecs. Mais, depuis quelque temps, le latin l'attirait davantage, et dans le latin même, il faisait un choix. Les primitifs, surtout Plaute et Térence, lui étaient familiers; c'est chez eux que se trouvent les racines du latin classique, et il allait volontiers les y chercher. En revanche, les auteurs de la décadence ne lui plaisaient pas ; je ne crois pas que, dans ses études, il ait consenti à dépasser Tacite. Il aimait surtout à se renfermer entre Cicéron et Tite-Live. Son domaine n'était pas fort étendu ; mais quel champ merveilleux d'exploration quand on est décidé à le parcourir tout entier et qu'on veut y pénétrer jusqu'au fond ! Ce qui a rendu l'enseignement de Riemann fécond, c'est qu'il avait des jours ouverts sur le dehors, de tous les côtés. Ses connaissances, dont il ne faisait pas étalage, étaient étendues et variées. Dans ce savant grammairien, il y avait un lettré fort distingué. Ce qui le tourna vers la philologie et la grammaire, c'est le besoin qu'éprouvait son esprit d'épuiser les questions qu'il étudiait et de n'y rien laisser de vague et d'obscur. Il a dit, dans la préface de son *Tite-Live*, « ce n'est pas assez d'affirmer que Tacite est concis et que son style a une couleur poétique ; il faut faire voir par le détail en quoi se montre cette concision et en quoi consiste cette couleur poétique ». Ainsi entendues, la philologie et la grammaire deviennent un complément à l'histoire de la littérature ; elles permettent au critique, c'est encore lui qui parle, de mieux se rendre compte de ses impressions et de donner plus de sûreté à son jugement. Mais, si la grammaire sert au lettré, la littérature n'est pas inutile aux grammairiens. On s'en aperçoit bien, quand on lit les travaux de Riemann. Il n'était pas de ces savants qui prennent au hasard dans les écrivains et entassent sans choix les exemples dont ils prétendent appuyer leurs théories grammaticales. Il les choisissait, lui, en homme de goût, qui comprend la pensée de son auteur jusque dans ses plus fines délicatesses et ne lui prête jamais que ce qu'il a voulu dire. C'est dans cet esprit que sont composées ses *Études sur la langue de Tite-Live* et sa *Syntaxe latine*, deux livres auxquels l'étranger a rendu justice et qui resteront parmi les meilleurs que la science ait produits en France de nos jours. Nous espérions que, quand il aurait achevé ces études de détail, il nous donnerait un grand ouvrage d'ensemble où il résumerait l'histoire du latin classique, nous montrant de quelle manière il s'est formé pendant le VIIe siècle de Rome, par quels degrés et quels progrès il a passé, et comment il est devenu l'instrument merveilleux dont Cicéron et Virgile se sont si admirablement servis. C'est la tâche à laquelle il se préparait en silence depuis plus de dix ans.... Le voilà mort, comme Bergaigne, mort de la même manière, dans la maturité du talent, dans le plein épanouissement de sa vie. Quanp on songe à ce que lui promettait l'avenir, à ces travaux commencés, à ces rêves interrompus, à ces récompenses qui l'attendaient, et qu'on voit que tout a été emporté en quelques minutes, on a peine à se défendre d'éprouver au fond de l'âme comme un sentiment de révolte contre cette injustice du sort. »

ALLEMAGNE. — M. Frédéric ZARNCKE qui dirigeait le *Literarisches Centralblatt* depuis plus de quarante ans, est mort le 15 octobre. Son fils, Édouard ZARNCKE, a pris la direction de la revue.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETRRES

Séance du 30 octobre 1891.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Gustave Schlumberger met sous les yeux de ses confrères un fragment de pariétal gauche, recouvert d'une plaque d'argent portant l'effigie et le nom (en grec) de saint Akindynos, martyr à Nicomédie sous Dioclétien. C'est une relique historique, qui vient d'être retrouvée par un hasard heureux. En 1200, elle était conservée à Constantinople, dans l'église des saints Cosme et Damien : elle est mentionnée, à cette date, dans la relation de voyage d'un pèlerin russe, l'archevêque de Novgorod. Quatre ans plus tard, en 1204, Constantinople était prise et pillée par les croisés venus d'Occident ; le fragment du crâne de saint Akindynos fut alors donné à l'abbaye de Rosières, dans le Jura. Un inventaire du trésor de ce monastère, en 1714, mentionne l'os et la plaque d'argent qui le recouvrait. En 1791, le trésor de l'abbaye fut dispersé et les reliques disparurent. Tout récemment, un archéologue franc-comtois, M. l'abbé Guichard, faisant des fouilles à Grozon, près de Rosières, a trouvé la relique du martyr de Nicomédie, toujours munie de sa plaque d'argent, dans un monceau de cendres provenant de la combustion du bois pour l'exploitation d'une saline. C'est lui qui l'a confiée à M. Schlumberger, pour être communiquée à l'Académie.

M. Clermont-Ganneau présente des observations sur une pierre gravée, publiée récemment par un savant américain, M. Jastrow. C'est un ellipsoïde d'agate, à usage de cachet, sur lequel est représenté un monstre ailé, de style assyro-babylonien, avec les images de la lune et du soleil et deux lignes de caractères phéniciens. M. Jastrow a lu et traduit : « [Sceau] d'Adongallah, [fils d']Abdamonrab ». M. Clermont-Ganneau émet des doutes sur la lecture du premier nom ; dans le second, il isole le mot *abd*, qui doit être traduit par « serviteur de », et lit ensuite Ammi-nadab, nom qui se rencontre plusieurs fois dans les livres bibliques.

M. Paul Fabre signale un manuscrit du chroniqueur Ricobaldo de Ferrare, récemment découvert par lui à Poppi, dans la haute vallée de l'Arno. La préface de ce manuscrit contient des détails sur l'œuvre littéraire de Ricobaldo, qui permettent d'établir définitivement la série des ouvrages sortis de sa plume : deux grandes compilations historiques, l'une de 1297, l'autre de 1307, et deux abrégés des mêmes ouvrages, écrits l'un en 1313, l'autre en 1318.

M. Aristide Marre communique des observations sur les noms des mois en usage chez les Malgaches. Dans un travail précédent, M. Marre s'était attaché à établir que l'émigration malaise dans Madagascar avait précédé l'introduction de l'hindouisme à Java et à Sumatra. Il confirme aujourd'hui cette conclusion, en montrant que les Malgaches des provinces emploient, pour désigner les mois, des noms différents de ceux d'origine arabe dont se servent les Hovas ; ces noms locaux se rattachent à un calendrier natif et rural, analogue à celui des anciens Javanais.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : Belfort (A. de), *Description générale des monnaies mérovingiennes, par ordre alphabétique des ateliers*, d'après les notes manuscrites de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt, tome I ; — par M. Georges Perrot : 1° Monceaux (Paul) *la Légende des pygmées et les Nains de l'Afrique équatoriale ;* 2° Gulbenkian (Calouste S.), *la Transcaucasie et la Péninsule d'Apchéron, souvenirs de voyage*, — par M. Hamy : Marcel (Gabriel), *Note sur une sphère terrestre en cuivre faite à Rouen à la fin du* XVI*e siècle ;* — par M. Barbier de Meynard : Lavoix (Henri), *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale : Espagne et Afrique ;* — par M. Renan : Derenbourg (Hartwig), *les Monuments himyarites et sabéens de la Bibliothèque nationale* (dédié à M. J. Derenbourg pour son 80e anniversaire) ; — par M. Delisle : 1° Port (Célestin), *Archives de Maine-et-Loire : don de collections angevines ;* 2° *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le* XVe *siècle*, recueillis et publiés, par ordre de S. A. S. le prince Albert Ier, par M. Gustave Saige, tome III.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 16 novembre — 1891

553. — **La Doctrine des douze apôtres** et ses enseignements, par l'abbé E. JACQUIER. Paris, Lethielleux, 1891. In-8, 271 p.

Depuis que le texte grec en a été édité pour la première fois par le métropolite Bryennios, en 1883, la doctrine des douze apôtres a donné lieu à de nombreux écrits et a fait faire aux érudits toutes sortes d'hypothèses. Le travail que nous annonçons n'a pas la prétention de donner le dernier mot sur tous les problèmes que l'on peut soulever à propos de ce livre. M. Jacquier a voulu être simplement « un rapporteur, qui, après avoir étudié les diverses opinions, choisit celle qui lui paraît se rapprocher le plus de la vérité » (p. 2). Il traite d'abord les questions relatives à l'origine de la Διδαχή; puis il en reproduit le texte avec traduction et commentaire; enfin, il en discute les enseignements. On doit reconnaître qu'il a rempli consciencieusement son rôle de rapporteur. Il résume, trop longuement peut-être en certains endroits, tout ce qui a été dit avant lui. Il discute librement les opinions diverses et se tient en garde contre les solutions extrêmes. On peut trouver cependant qu'il va un peu loin lorsqu'il essaie de montrer dans la Διδαχή « une catéchèse apostolique, le type de la prédication morale des Apôtres » (p. 83), « des fragments de prédication apostolique » rassemblés « par un chrétien de Jérusalem » (p. 85), « vers 50-70 après Jésus-Christ, ou tout au moins avant l'an 80 » (p. 96). Ces conclusions sont très hypothétiques : il eût été sage de les présenter bien clairement comme telles; plus sage encore peut-être de suivre la majorité des critiques, en retardant la composition de la Διδαχή après l'an 80, et en ne voyant pas dans cette compilation un écho tout à fait direct de la prédication apostolique. L'examen des enseignements contenus dans la Διδαχή est la partie la plus intéressante du livre, et celle où M. J. a fait voir le plus de prudence et de

sagacité critique. Il convient de citer en particulier le chapitre du *ministère chrétien*. « Ce chapitre, nous dit-on (p. 216), n'est pas intitulé *la hiérarchie ecclésiastique*, parce que, ces termes désignant une institution bien définie, leur emploi trancherait une question qui n'est pas résolue. » En définitive, M. Jacquier a fait une œuvre utile pour le public français, surtout pour le clergé catholique, où les recherches approfondies sur les documents de l'antiquité chrétienne n'ont peut être pas été jusqu'à ce jour suffisamment appréciées.

A. LOISY.

---

554. — **Collection internationale de la Tradition**, publiée par MM. Émile BLÉMONT et Henry CARNOY. Vol. I-VIII. Paris, Maisonneuve, 1889-90. Prix : 3 fr. 50 le vol. in-12.

On sait que *la Tradition* est une revue de folk-lore qui compte déjà quatre années d'existence. Mais le format restreint d'une revue ne s'accommode guère d'œuvres de longue haleine : il faut les refuser ou les morceler, alternative également désagréable à l'auteur et au public. Les directeurs ont tourné la difficulté, en annexant à leur publication une élégante collection, tirée à petit nombre, et d'un prix pourtant accessible, où les mythographes et les simples amateurs de contes trouveront ample matière, les uns à méditer, les autres à se divertir.

Il n'est pas un de ces petits volumes qui ne présente un intérêt particulier; mais, s'il me fallait faire entre eux un choix, j'avouerais sans détour mes préférences pour les *Études traditionnistes* de M. Andrew Lang et *l'Esthétique de la Tradition* de M. Émile Blémont. Le premier de ces ouvrages est précédé d'une introduction, où M. Blémont fixe la place et le rôle de M. A. Lang dans le traditionnisme contemporain, et offre un large terrain de conciliation entre les partisans de l'hypothèse naturaliste — j'en suis un fort entêté — et les adeptes des doctrines nouvelles. Quant à l'esthétique de la tradition, nul n'en pouvait parler à meilleur escient que celui qui en a extrait tout le suc, l'exquis auteur des *Poèmes de Chine* et des *Pommiers en fleur*.

La collection de *la Tradition* comprend à cette heure huit volumes.

I. Les contes d'animaux dans les Romans du Renard, par H. Carnoy : commode répertoire qui peut épargner de très longues recherches.

II. Les Livres de Divination, traduits sur un manuscrit turc inédit par Jean Nicolaïdès.

III. La Musique et la Danse dans les traditions des Lithuaniens, des Allemands et des Grecs, par le Dr E. Veckenstedt.

IV. Traditions Japonaises sur la chanson, la musique et la danse, par le Dr D. Brauns.

V. Les Conciles et les Synodes dans leurs rapports avec le traditionnisme, par Fr. Ortoli.

VI. Études traditionnistes, par A. Lang : le *boycottage* primitif; le

pouvoir royal dans la tradition et l'histoire; un côté négligé de la religion grecque; singularités des *Préceptes de Vishnou;* les contes populaires dans Homère [1]; les revenants dans les sermons du moyen âge; traditionnisme de l'Écosse.

VII. Esthétique de la tradition, par E. Blémont.

VIII. Les Vilains dans les œuvres des trouvères, par A. Ledieu : intéressants aperçus sur la vie et les mœurs campagnardes aux temps féodaux.

Au lendemain du succès du Congrès de Londres l'avenir des études de folk-lore paraît assuré en France comme dans le reste de l'Europe; mais ceux qui savent au prix de quels efforts, ne ménageront pas aux directeurs de *la Tradition* l'expression de leur sympathie.

V. H.

---

555. — **Luciani Muelleri de Accii fabulis disputatio.** Berolini. Apud S. Calvarium et Soc. A. MDCCCXC. (Excerpt. ex Actis Minist. Instit. Publ. Ross. januarii 1890.)

Il est certain qu'Otto Ribbeck a rendu service à la philologie latine en publiant ses *Tragicorum Romanorum fragmenta* (2e édit. 1871) et *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik* (1875). Mais, malgré leurs mérites, ces deux ouvrages ont de grands défauts. O. R. n'est pas toujours heureux dans ses tentatives pour guérir des textes profondément corrompus; au point de vue de la métrique, ses restitutions laissent parfois à désirer ; en essayant de reconstituer — souvent avec quelques vers — les tragédies perdues, il s'engage dans des combinaisons bien aventureuses. La richesse d'information est très grande; il appelle à son secours les fragments des tragiques grecs et les peintures des vases. Mais, dans une entreprise qui laissera toujours un champ bien vaste aux hypothèses, il s'est souvent départi des règles de la prudence.

L'œuvre était à refaire. Avec sa magistrale édition de Nonius, si important pour les tragiques latins, M. Lucien Müller avait achevé plus de la moitié de la besogne. Après ses études sur Ennius et sur Pacuvius, il nous donne aujourd'hui une dissertation sur Accius. Il ne se propose pas d'y discuter le texte des fragments — qu'il a constitué dans l'édition de Nonius,—bien qu'il apporte çà et là du nouveau; il s'attache à mettre les fragments en ordre, à en tirer toutce qu'ils paraissent pouvoir nous révéler sur le sujet et la structure des pièces auxquelles ils appartiennent. Sur un terrain si mouvant, il n'a pas la prétention d'atteindre toujours la certitude, mais il se tient beaucoup plus près du texte qu'O. R. et réduit autant que possible le champ des conjectures.

---

1. Circé, que je sache, n'est point fille d'Atlas (p. 72, l. 1), mais bien Calypso, « la recouvreuse », incarnation de la nuit. Deux lignes plus bas il faut lire *Sômadêva.*

Veut-on se rendre compte de la différence des deux méthodes? O. R. voit dans l'Égisthe d'Accius le meurtre d'Agamemnon par Égisthe et Clytemnestre, *Röm. Trag.* p. 464 sq. Le v. *Cui manu' materno sordet sparsa sanguine,* Non. 170, 5 ne peut cependant se rapporter qu'à Oreste parricide. O. R. suppose qu'il figure dans une prophétie de Cassandre. De même le v. *Heu! cuiatis stirpem funditus fligi studet?* Non., 110, 37, qu'il rapporte à la tentative faite pour assassiner le jeune Oreste, serait emprunté à un pressentiment de Cassandre. Il est beaucoup plus naturel de partir avec L. M. p. 4 sq. de ces vers si caractéristiques pour établir que la pièce a comme sujet le meurtre de Clytemnestre et d'Égisthe, d'attribuer le premier à la description de l'état d'Oreste teint du sang de sa mère, le second aux efforts d'Égisthe pour faire périr la descendance d'Agamemnon, Oreste et Électre. Quant au v. *Celebri gradu gressum adcelerasse nunc decet,* Non. 89, 25, il servira à montrer quelles incertitudes règnent malgré tout dans ce genre de recherches. — Dans le système — insoutenable du reste d'O. R. — il s'appliquerait assez facilement à Clytemnestre ou aux Mycéniens allant au-devant d'Agamemnon victorieux. L. M. se borne à dire : « Potuit esse Electræ exultantis, cum de pœna Ægisthi et Clytemnestræ audisset. » Mais la joie ne se manifeste pas nécessairement par une marche rapide.

La restitution de l'Alphesibœa par les deux critiques donnerait lieu à des réflexions analogues. Celle de L. M. est supérieure en clarté et en vraisemblance.

En général, L. M. serre de bien plus près le texte et donne moins à la fantaisie individuelle. Cela ne veut pas dire que tout soit à approuver chez lui : ainsi dans l'Alcmeo, Non. 393, 29, il lit : *Suos deseruit liberos superstites* et il explique : Alcméon a laissé après lui des enfants qui sont sains et saufs et s. ent. qui le vengeront, *deseruit = reliquit.* C'est faire violence au latin. On se tient plus près des mss. en lisant : *Suos deseruit liberos — Superstites Sunt,* et en entendant ainsi avec O. R.: Alcméon est revenu à la cour de son beau-père Phégée qu'il veut tromper; la ruse a été découverte; avant que Phégée le fasse périr, il est accusé auprès de lui, et le passage en question peut bien être un fragment de dialogue : Il a abandonné ses enfants — dit l'accusateur. Oui, mais il a respecté leur vie, — dit le défenseur.

On ne saurait entrer ici dans le détail; le travail de L. M. repose sur une collation plus exacte des mss. sur lesquels O. R. a parfois des renseignements incomplets ou erronés. Au point de vue de la langue, il élimine certains archaïsmes dont l'école de Ritschl est tentée de faire descendre l'usage beaucoup trop bas. Comme métricien il est très supérieur à O. R.; il suffit de comparer ces deux anapestes quaternaires : *O deirumque hostificúmque diem! o Vim tórvam adspecti adque hórribilem,* Non. 485, 27, qu'Otto Ribbeck avait édités comme une octapodie dactylique : *ó dirum hostificúmque diem, o vim toruam aspecti atque hórribilem!*

En somme la dissertation de L. Müller fait faire un réel progrès à notre connaissance du tragique Accius. L'auteur serre de très près la vérité, s'il ne réussit pas toujours à l'atteindre. Il faut le féliciter en outre d'avoir renoncé à des habitudes de polémique acerbe familières à sa plume et d'avoir traité avec égards son prédécesseur.

A. CARTAULT.

---

556. — Otto SCHULTHESS. **Der Prozess des D. Rabirius** von Jahre 63 v. Chr. Beilage zum Programm der thurgauischen Kantonschule pro 1890-91. Frauenfeld, Huber, 1891, in-4. 77 p.

Du canton de Thurgovie nous arrive cet excellent programme sur une question très difficile. L'auteur était connu par un travail antérieur sur le droit attique [1]. Le sujet qu'il a choisi cette fois touche à la fois au droit, à l'histoire, à la littérature de Rome. M. Sch. le traite surtout au point de vue juridique. Son travail a été inspiré par M. Rud. Schöll de Munich. Pour l'histoire, la situation générale est indiquée d'après Mommsen.

Si, depuis Niebuhr les secours manquent un peu moins pour étudier le procès de Rabirius, si, sur le point spécial qui est ici traité, ils ont été, surtout dans ces dix dernières années, particulièrement nombreux, et il faut, parmi eux, mettre en première ligne l'excellente édition de Heitland (Cambridge 1882), d'autre part les difficultés cependant ne manquent pas; presque toute la dernière partie du discours est perdue; Suétone ne parle du procès qu'en passant; Dion plus soigneux et plus exact ignorait le véritable caractère de la *perduellio* et les usages de la fin de la République. A défaut de textes on en est réduit aux raisonnements, et l'on sait en pareil cas comme ils pullulent. De fait c'est par induction, avec beaucoup de détours, avec très peu de certitude qu'on peut dire quel a été le procès, devant qui et à quel moment a parlé Cicéron.

En tête, un très bon index bibliographique [2]. Puis un court résumé des données de la tradition sur la marche du procès. Sur le discours même, exposé des systèmes de Niebuhr, Wirz et Schneider. Un chapitre inspiré ou extrait de Lallier, sur le caractère politique du procès. Enfin un supplément d'une quinzaine de pages sur le mode de nomination et les fonctions des duumvirs dans la *perduellio*; sur les *multæ* non plus simple moyen de coercition avec un taux fixé par la loi, mais véritable peine et à un taux si élevé qu'on ne peut la payer, la *multæ irrogatio* pouvant ainsi avoir les mêmes effets que l'*aquæ et ignis interdictio* (système fort ingénieux, proposé par M. Sch.); sur le

---

1. Vormundschaft nach attischem Recht, Freiburg i. B. 1886.

2. A y relever l'indication des travaux français de Mérimée et de Lallier. Était-il si nécessaire d'y mentionner le lexique de Merguet? — Pourquoi ranger les travaux par ordre alphabétique plutôt que d'après leur importance?

droit de prendre les auspices, droit qu'à l'époque du procès n'avaient pas très probablement les tribuns ; enfin sur les fragments trouvés par Niebuhr.

M. Sch. (p. 16) déclare qu'il n'entend pas résoudre ici les difficultés de toutes sortes que dans un tel sujet on rencontre à chaque pas. Il soumet la question à un nouvel examen et relève les faiblesses et les lacunes qu'il a cru voir dans l'argumentation de ses prédécesseurs. Sa conclusion est qu'un second procès a été intenté à Rabirius devant la plèbe sous la forme d'une *mulctæ irrogatio* tribunitienne. Avec cette hypothèse, la *multa* étant si forte qu'elle ne puisse être payée et entraînant, par conséquent, l'exil, l'infamie et la confiscation des biens de l'accusé, tous les fragments qui nous restent et tous les textes peuvent, suivant M. Sch., se concilier et s'expliquer.

Le travail est fait avec méthode; on ne pouvait apporter plus de soin à une revue de tout ce qu'on sait ou de ce qu'on peut conjecturer sur le sujet. L'essai, conçu comme il l'a été, ne pouvait être original. Le défaut principal serait que la minutie des détails sur lesquelles se porte la discussion empêche souvent la dernière impression d'avoir la clarté désirable. Les vues différentes des quatre ou cinq savants qui ont traité le sujet, revenant sans cesse les unes après les autres pour être pesées, comparées, combattues, on a besoin d'une grande attention pour ne pas se perdre à chaque instant dans ces distinctions qui ne laissent pas d'être souvent subtiles.

Émile Thomas.

---

557. — **Ant. Swoboda. Quæstiones Nigidianæ.** (p. 1-64). Dissertationes philologæ Vindobonenses, volumen alterum ; Tempsky à Vienne et à Prague; Freytag à Leipzig. 1890.

Dissertation toute hérissée de renvois non pas seulement aux sources nécessaires, mais à tous les philologues qui se sont occupés jusqu'ici de Nigidius : à ce compte, la lecture d'un travail devient si pénible, qu'on aime mieux s'en rapporter à d'autres sur l'excellence des résultats. La thèse de M. Arm. Rœhrig sur Nigidius (Leipzig, 1887) était claire et se lisait avec intérêt. Ici, la dragée qui, par elle-même, n'est pas sans amertume, se trouve, grâce à l'auteur, enrobée dans un mélange de vinaigre et d'absinthe : l'avale qui voudra. Le sujet était fort ingrat ; il n'est pas tellement important; présenté comme il l'est ici, ce sera merveille si, même parmi les clercs, deux ou trois peuvent y prendre quelque intérêt. J'avoue, à ma honte, que je n'en suis pas.

Admettons par provision que l'obscurité dont je me plains, aurait entièrement disparu, si j'avais sous la main le recueil des fragments de Nigidius que M. Swoboda a publié l'an dernier à Vienne chez le même éditeur.

E. T.

---

558. — **C. Plinii Caecilii Secundi Epistulae ad Traianum imperatorem cum eiusdem responsis.** Edited, with notes and introductory essays by. E. G. Hardy. London, Macmillan. 1889. x-251 pp. in-8.

A la fin du xv[e] siècle. il y avait en France un manuscrit contenant la correspondance échangée entre Pline et Trajan. C'est d'après une copie des quatre-vingts dernières lettres (41-121) qu'Avantius publia en 1502 la première édition de cette partie de la correspondance. Mais une copie complète du ms. fut faite à Paris par Giacondo (Iucundus) et procurée au célèbre imprimeur vénitien Alde Manuce par l'intermédiaire de Mocenigo, ambassadeur de Venise en France. D'après cette copie Alde prépara son édition qu'il put achever en ayant sous les yeux le ms. lui-même, envoyé de France. Cette édition parut en 1508. Le ms. lui-même disparut, de sorte que les seules ressources que l'on eût jusqu'à ces derniers temps pour l'établissement du texte étaient les deux éditions d'Avantius et d'Alde Manuce. Mais en 1889, M. Hardy trouva à la Bodléienne un exemplaire composé ainsi : 1° l'édition Beroald de 1498; 2° l'édition des lettres 41-121 de Pline et de Trajan d'Avantius de 1502; 3° plusieurs feuillets mss. contenant le supplément au texte d'Avantius; en outre l'imprimé d'Avantius portait d'assez nombreuses corrections de la main qui avait complété le recueil. La dernière page du texte d'Avantius portait la note suivante : « Hae Plinii iunioris epistolae ex uetustissimo exemplari Parisiensi et restitutae et emendatae sunt opera et industria Ioannis Iucundi praestantissimi architecti hominis imprimis antiquarii. » Il n'y avait plus de doute, et une comparaison sommaire avec l'Aldine de 1508 achevait de prouver qu'on était en présence de l'exemplaire préparé par Alde pour l'impression. Ainsi ce livre avec ses annotations et ses additions représente fidèlement la copie de Giacondo. Il permet donc d'en retrouver la leçon primitive, en certains endroits changée par Alde pour la leçon des éditeurs précédents, pour ses propres corrections, ou peut-être quelquefois pour le texte du ms. original envoyé par Mocenigo. Cette découverte est très importante, car elle nous fournit un témoignage antérieur à celui de l'Aldine et une preuve de la supériorité d'Alde sur Avantius pour les parties communes; sur ce dernier point, M. H. Keil avait adopté la conclusion contraire. Enfin, comme il arrive toujours quand on découvre une source nouvelle, un certain nombre de conjectures y trouvent leur confirmation.

L'intérêt principal de l'édition de M. H. vient surtout de cette heureuse découverte. Son texte réalise un progrès notable sur celui de Keil. Mais il est juste d'ajouter que ce n'est pas le seul mérite de son travail. La correspondance de Pline et de Trajan a une grande importance pour l'histoire des institutions. M. H. s'est efforcé, soit dans sa longue introduction, soit dans son commentaire, de résoudre les problèmes de ce genre soulevés par le texte. C'est ainsi que l'interprétation de la lettre relative aux chrétiens donne lieu à une longue discussion dans

l'introduction et à un appendice. M. H. pense que la distinction entre juifs et chrétiens n'était pas encore faite à Rome par le gouvernement au temps de Trajan. En Orient au contraire, le grand nombre des juifs et leur hostilité à l'égard des chrétiens avaient attiré plus tôt l'attention et conduit les gouverneurs de provinces à reconnaître la différence des deux religions. La difficulté soulevée par Pline au sujet des chrétiens serait née de l'application aux chrétiens d'un édit interdisant les *hetaeriae*, et la réponse de Trajan serait conçue dans le même esprit. Ce système présente certains côtés spécieux. Mais outre qu'il n'est pas tenu grand compte du texte de Suétone (*Dom.* 12) sur le *fiscus iudaicus*, on ne voit pas bien comment cette théorie cadre avec les textes mêmes de Pline et de Trajan. A côté de cette question des chrétiens, M. H. attire le plus l'attention sur l'administration des provinces sous le Haut-Empire. Tout ce qu'il dit à ce sujet, dans les notes et dans l'introduction, est excellent, malgré une certaine diffusion habituelle aux livres anglais.

En somme, on doit remercier M. Hardy de nous donner un texte si soigneusement établi et commenté.

Paul Lejay.

---

559. — **Collectanea philologa** von H. Rœnsch, nach dem Tode des Verfassers hggeben von Wagener. Bremen, Heinsius, 1891; 325 pp.

Hermann Rönsch est mort le 5 novembre 1888, après avoir exercé des fonctions religieuses et laissé deux œuvres importantes, *Itala und Vulgata* (1869 et 1875) et *das neue Testament Tertullians*. Il avait de plus dispersé, dans les revues les plus diverses, quantité de notes et d'articles sur le latin biblique et sur les versions latines; ce sont ces fragments que M. Wagener réunit aujourd'hui au nombre de cinquante-cinq. Parmi ces morceaux, quelques-uns sont fort importants, comme l'étude sur la latinité d'Hégésippe. Un seul est inédit : *die ältesten lateinischen Bibelübersetzungen nach ihrem Werte für die lateinische Sprachwissenschaft*. C'est probablement un discours, écrit en 1880, et qui forme comme l'introduction naturelle aux œuvres de Rönsch. On ne saurait trop remercier M. Wagener d'avoir rassemblé tant de précieux matériaux. Un index des mots en rend l'usage facile [1] et les *Collectanea philologa* pourront prendre place à côté de *Itala und Vulgata*, ce bréviaire des études sur la langue ecclésiastique.

P. L.

---

1. Une biographie de Rœnsch eût été la bienvenue.

560. — Paul Fournier. **Le royaume d'Arles et de Vienne, 1138-1378.** Un vol. in-8, xxii-554 p. Paris, Picard, 1891.

L'histoire du royaume d'Arles présente de bien intéressants problèmes. Jusqu'à quel point l'autorité des souverains allemands s'est-elle exercée dans ces régions, par dessus celle des comtes de Bourgogne, des dauphins, des comtes de Savoie, des marquis et des comtes de Provence, de la féodalité ecclésiastique? Comment la France a-t-elle fait pénétrer peu à peu son influence dans les vallées de la Saône et du Rhône? Comment a-t-elle triomphé des éléments germaniques et a-t-elle réussi à s'annexer ces riches territoires? Ces questions fort curieuses n'avaient été traitées que dans des monographies assez courtes de Hüffer [1], de Sternfeld [2], de Winckelmann [3], et quelques autres; un livre d'ensemble nous faisait défaut : M. Paul Fournier vient de nous donner cette œuvre que nous attendions; et il faut tout d'abord le féliciter du choix de son sujet, qui est fort attrayant par lui-même et qui avait été jusqu'à présent complètement négligé en France.

Nous devons le féliciter surtout de la manière dont il l'a traité. Elle est tout à fait supérieure. M. P. F. est un érudit de premier ordre. Il connaît tous ses textes [4]; il a lu, outre les documents, tous les livres publiés en France ou en Allemagne sur la période correspondante de 1138 à 1378; et ce n'est pas un mince mérite que de n'avoir nulle part fléchi, d'avoir, avec une égale science, parcouru une si longue période de près de 300 années, d'avoir déployé les mêmes qualités, soit qu'il nous entretînt des règnes des deux grands Hohenstaufen, Frédéric Barberousse et Frédéric II, soit qu'il nous exposât les projets flottants d'un Louis de Bavière ou d'un Charles IV de Luxembourg. Il y a plus. M. F. a visité nos dépôts d'archives de Paris ou des villes situées dans l'ancien royaume d'Arles; il a recherché si aucune pièce n'avait échappé aux investigations de ses devanciers, et il en a trouvé; mais, chose rare, il ne s'exagère point l'importance de ses découvertes; il les cite tout simplement en note, sans prétendre qu'elles vont faire une révolution dans la science. Peut-être même ici est-il trop réservé. Ainsi il a mis la main aux Archives nationales sur la bulle d'or, par laquelle l'empereur Charles IV confère, le 7 janvier 1378, au dauphin Charles (le futur Charles VI) le titre et la qualité de vicaire impérial dans tout le royaume d'Arles; au lieu de publier en appendice cette pièce si intéressante, il se borne à nous en donner une brève analyse dans le corps de son

---

1. *Das Verhæltniss des Kœnigreiches Burgund zu Kaiser und Reich.* Paderborn, 1874.

2. *Das Verhæltniss des Arelats zu Kaiser und Reich.* Berlin, 1881.

3. *Die Beziehungen Kaisers Karls IV zum Kœnigreich Arelat.* Strassburg, 1882.

4. Quelquefois pourtant, il renvoie à d'anciennes éditions, par exemple pour Mathias de Neuenbourg à Bœhmer, t. IV; l'édition de Studer, Berne 1866, est bien préférable.

ouvrage. Nous reconnaissons enfin une dernière qualité à l'écrivain; il connaît fort bien la topographie du pays dont il parle; il en a visité les principaux sites; il a replacé les événements du passé dans leurs cadres, qui sont restés aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois et, par suite, il les a reconstitués d'une manière à la fois plus précise et plus vivante.

M. F., dans une courte introduction, nous expose quelle était la situation du royaume d'Arles, au moment où le souverain d'Allemagne Conrad II mit la main sur ce pays. Puis, il saute immédiatement de 1033 à 1138. Nous ne pouvons que regretter qu'il n'ait point raconté l'histoire de ces pays, pendant le règne des empereurs franconiens. Pour bien comprendre la politique des Hohenstaufen dans les vallées de la Saône et du Rhône, n'était-il pas nécessaire de nous montrer tout d'abord quelles furent, sur ces rivages, les prétentions de Henri III, de Henri IV et de Henri V? N'aurait-il pas été intéressant pour le lecteur de savoir que la politique et l'histoire de Barberousse ont été la politique et l'histoire de Henri IV? Henri IV, lui aussi, avait tenté de s'appuyer sur le clergé contre la noblesse; mais, quand il eut eu rompu avec la papauté, les évêques s'étaient insurgés contre lui, et étaient devenus les partisans les plus dévoués de Grégoire VII : le légat du souverain pontife en Gaule avait été Hugues de Die. Cette omission est sans doute fâcheuse; mais toute lacune peut être comblée, et nous sommes bien convaincu que M. F. nous donnera un jour ce premier chapitre, qui manque en tête de son volume.

Le sujet, tel que M. F. l'a conçu, peut se diviser en deux périodes : 1° le royaume d'Arles sous la maison de Souabe (1138-1250); 2° le royaume d'Arles pendant le grand interrègne et sous les empereurs autrichiens, luxembourgeois, bavarois du xiv^e siècle. Pendant la première, l'histoire du royaume d'Arles est un chapitre détaché d'une histoire générale de l'Allemagne; pendant la seconde, elle est l'histoire des empiètements successifs des rois de France, celle de la lente absorption des pays entre le Rhône et les Alpes par les Capétiens.

M. F. s'était déjà occupé de la première période dans diverses communications faites à l'Académie delphinale en 1883 et en 1885. Aujourd'hui, il ajoute à ses travaux antérieurs de nouveaux développements; en reprenant ses anciennes conclusions, il les élargit et leur donne une portée plus grande. Nous devons ici donner un résumé fort sec de ces conclusions. Le Saxon Lothaire II de Supplimbourg n'a aucune autorité sur le royaume d'Arles; le Hohenstaufen Conrad III, le premier, essaie de changer en réalité la suzeraineté nominale que l'Allemagne possède sur les pays du Jura et de la Provence; il ne peut rien faire lui-même; mais il a le mérite d'indiquer la politique que suivra son neveu et successeur, Frédéric I^{er} Barberousse. Du commencement à la fin de son règne, Barberousse prit au sérieux son titre de roi de Bourgogne et de Provence; au nord, par son mariage avec l'héritière de la Comté, il devint possesseur direct de la vallée du Doubs; et ayant ainsi

un point d'appui solide, il s'efforça d'imposer son autorité aux habitants de tout le royaume, jusqu'alors indifférents ou hostiles. Il travailla même à créer dans ces régions un personnel de hauts administrateurs qui fissent pénétrer partout la volonté du souverain; il fonda une chancellerie spéciale à la tête de laquelle fut placé l'archevêque de Vienne. Sans doute cette œuvre fut compromise pour un temps par la guerre religieuse que Frédéric Ier livra à l'Église; les évêques se détachèrent momentanément de lui; mais quand la paix eut été signée à Venise et à Constance, le gouvernement sut rétablir son autorité et ce ne furent pas de vaines cérémonies que celles du couronnement de Frédéric à Saint-Trophime d'Arles (1178) et à Saint-Ambroise de Milan (1186). Henri VI, tout entier à l'Italie, négligea les affaires du royaume d'Arles qui ne furent guère rétablies pendant la rivalité de Philippe de Souabe et d'Otton de Brunswick. Mais Frédéric II essaya de reprendre l'ascendant que son grand-père avait eu dans ces régions. Il ne cherche sans doute pas à protéger dans la Comté ses cousins; mais il porte tous ses efforts sur la Provence. Grâce à ses établissements d'Italie et d'Orient, il est devenu le chef d'une grande puissance maritime : par la Sicile, par Pise qui est dans sa dépendance, par Jérusalem où ses conseils sont écoutés, il domine la Méditerranée, et dès lors il ne veut pas que les côtes du midi de la Gaule échappent à sa domination. Par la création de vice-rois, par des privilèges artistement distribués, par une intervention continuelle dans les querelles des villes et des seigneurs, il croit rendre son autorité effective; il y eût peut-être réussi, s'il ne s'était obstiné à faire à la papauté une guerre d'extermination. Cette lutte une fois engagée, les prélats se révoltent contre lui comme ils s'étaient jadis soulevés contre son aïeul; sur le territoire de son royaume, à Lyon, se tient le grand concile où Innocent IV lance sur lui les foudres de l'excommunication et bientôt un fils de Louis IX, grâce à son mariage, établit l'influence française sur ces côtes tant convoitées, en attendant qu'il fasse périr sur l'échafaud, dans le royaume des Deux-Siciles conquis, le dernier des Hohenstaufen. Désormais l'autorité de l'Allemagne sur les vallées de la Saône et du Rhône est détruite; après Frédéric II, on pourra encore bien tenter de ressusciter le nom du royaume d'Arles au profit de l'Empire; on ne le ressuscitera pas en fait.

Pendant que l'anarchie règne en Allemagne, et sous les règnes impuissants de Rodolphe de Habsbourg, d'Adolphe de Nassau, d'Albert d'Autriche, la France est la première puissance dans le royaume d'Arles et cherche à l'absorber lentement. Charles d'Anjou vient à bout des dernières résistances de la Provence; Philippe III prend les bourgeois de Lyon sous sa protection : des décimes ecclésiastiques sont levés en faveur de la France sur le clergé de ce royaume; le comte de Bourgogne Otton se place sous la puissance de Philippe-le-Bel et bientôt sa fille Jeanne épouse un fils du roi, le futur Philippe-le-Long, auquel elle

apporte en dot la Comté. Malheureusement aucun enfant mâle ne naît de ce mariage et la Comté passa successivement au duc de Bourgogne et au comte de Flandre, maris des filles de Philippe-le-Long et de Jeanne; le roi de France n'en a pas moins été tout puissant pendant plusieurs années sur les bords du Doubs. Vers le même temps, le pape se retire à Avignon et met son autorité spirituelle au service de Philippe-le-Bel. Et pourtant un souverain d'Allemagne, Henri VII, ose tenir tête à la France et lui disputer le royaume d'Arles. Une foule de seigneurs de ces pays accourent en Italie sous sa bannière. Il doit cet avantage aux liens étroits qui l'unissent à la maison de Savoie, et plus encore au prestige, que lui donnent sa générosité chevaleresque et sa bravoure incontestée. Mais ce n'est qu'un avantage passager : Philippe-le-Bel continue sa marche en avant et s'empare de Lyon. Bientôt, Philippe de Valois acquerra le Dauphiné, et M. F. nous expose fort bien, après M. Guiffrey, comment cette annexion a eû lieu. Enfin, l'auteur s'arrête assez longuement sur la période où Charles IV de Luxembourg gouvernait l'Allemagne. Il rectifie avec beaucoup de raison quelques idées fausses qu'on a l'habitude de se faire de ce prince. On lui a reproché d'avoir livré à la France le royaume d'Arles; mais rien n'est moins fondé qu'un pareil reproche ; Charles IV se montra au contraire au début de son règne très hostile aux Valois; il arrêta autant qu'il put l'expansion française ; il réclama l'hommage des dauphins, fils des rois de France ; il fit lui-même dans le royaume d'Arles un voyage solennel (1365), où il prit la couronne à Saint-Trophîme d'Arles et où il créa les Universités d'Orange et de Genève. Mais à cette royauté ne correspond aucun pouvoir effectif : en réalité, la puissance française devient de jour en jour plus forte sur ces territoires. Le Dauphiné appartient au fils aîné du roi ; un frère de Charles V crée la seconde maison d'Anjou et s'implante en Provence ; un autre de ses frères, Philippe-le-Hardi, épouse l'héritière de la Franche-Comté, Marguerite de Flandre. Que doit faire, en présence de cette intrusion, le faible Charles IV de Luxembourg? Se résigner. Quand, en 1378, lors de son voyage à Paris, il confère au dauphin le titre de vicaire impérial dans le royaume d'Arles, il ne renonce qu'à une ombre de puissance.

Tels sont les principaux faits que raconte M. Fournier [1]. Sur ces événements très embrouillés dont les fils se croisent en tous sens, il a jeté la clarté; il les a groupés d'une façon très artistique et en a dégagé des idées générales. On lit son livre sans aucune fatigue, et même avec un véritable plaisir. Quelques portraits sont fort bien enlevés, quelques résumés faits avec une grande vigueur. Sa conclusion forme une mai-

1. Un *index* des noms propres de lieux et de personnes fait défaut; nous le regrettons; car une semblable table, à la fin d'un ouvrage aussi considérable qu'on consultera souvent, eût rendu les plus grands services.

tresse page. L'Académie des Inscriptions a décerné à M. Fournier pour cet ouvrage le grand prix Gobert. Nous applaudissons à ce choix et nous sommes bien convaincu que ce vote aura l'approbation unanime des lettrés et des érudits.

Ch. PFISTER.

---

561. — **Anacréon et les poèmes anacréontiques**, texte grec avec les traductions et imitations des poètes du XVI siècle, par A. DELBOULLE, Havre, Lemale, 1891, petit in-8 de XI-182 p.

Si l'on me permettait de commencer par une métaphore un article consacré à un recueil où les métaphores abondent, je dirais que M. Delboulle nous présente dans une corbeille artistement tressée les plus charmantes fleurs de cette littérature spéciale à laquelle le poète de Téos a donné son nom. Rien ne manque à l'anthologie formée avec tant de savoir et de goût par notre collaborateur : le texte des riantes odelettes et de leurs imitations est d'une pureté qui ne laisse rien à désirer ; ces imitations elles-mêmes ont été toutes très heureusement choisies et les lecteurs délicats trouveront grand plaisir à rapprocher des vers d'Anacréon et de ses disciples, des vers de Remi Belleau, de Ronsard, de Jean Doublet, de Claude de Morenne, d'Olivier de Magny, de Richard Renvoisy, de Melin de Sainct-Gelays, de Baïf, de Pierre Tamisier, de Gilles Durant, de Germain Colin Bucher, de Jacques Bereau. Parmi toutes ces imitations on admirera particulièrement celles de Ronsard dont le talent eut tant de souplesse et sût être tantôt si élevé et tantôt si gracieux : on dirait des diamants étincelants au milieu de perles d'inégale valeur [1]. On goûtera fort aussi quelques imitations tirées (par exception) des *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle [2], et M. D. n'a pas eu tort de croire, comme il le dit en son élégante préface (p. XI), que « les lecteurs qui aiment à faire des comparaisons, ne s'en plaindront point. » Il n'a pas eu tort non plus de mêler aux pièces grecques et françaises quelques pièces d'une agréable latinité, traductions dues à Henri Estienne, le premier éditeur des poésies anacréontiques, et à Helias Andreas, rival souvent heureux du docte Henri Estienne.

Le commentaire est peu étendu : il ne l'est peut-être pas assez. Plus

---

1. La prodigieuse supériorité de Ronsard n'éclate pas moins dans les citations dont Littré a émaillé son *Dictionnaire* : les vers empruntés çà et là au grand poète semblent illuminer tout l'article. Je supplie ceux qui auraient quelques préventions contre l'auteur du *Bocage* de tenter l'épreuve : ils ne résisteront pas au charme de ces fragments qui sont comme des rayons de soleil dans un ciel d'hiver.

2. M. D. n'a fait qu'une autre exception, en faveur de La Fontaine, dont l'*Amour mouillé* n'est guères moins délicieux que celui de Ronsard. Aucun des autres traducteurs modernes, ajoute-t-il, ne saurait être mis en comparaison avec ceux du temps passé :

Ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux.

d'un regrettera, comme moi, le parti-pris qui s'annonce dans cette phrase : « Quelques notes, que nous n'avons pas voulu prodiguer... » Parmi ces notes, il en est de philologiques, de savantes, qui intéresseront les érudits ; il en est d'anecdotiques, qui intéresseront tout le monde, par exemple celles qui reproduisent (pp. 23, 36, 48, 72, 145, 155, 166) d'amusantes citations du Commentaire de Mme Dacier, accompagnées de piquantes remarques de l'éditeur. Je voudrais que, dans une nouvelle édition, M. D. semât, *non à plein sac*, mais d'une main moins discrète, des notes où il lui serait facile de mettre beaucoup d'attrait. Je voudrai aussi qu'il augmentât son recueil de quelques imitations qui lui seraient fournies par celui de tous nos poètes qui a sû le mieux faire « des vers antiques », André Chénier, et aussi par un poète du XVIe siècle que j'ai eu le plaisir de déterrer jadis et qui a chanté la rose d'une façon ravissante [1]. Mais, en attendant, la présente édition, non moins admirablement imprimée par Lemale que l'*Institution de la femme chrestienne* de Pierre de Changy que j'ai eu tant à louer ici, et enrichie, comme l'Institution, d'un *lexique* fait de main de maître, obtiendra tous les suffrages : elle eût obtenu certainement ceux de deux hommes qui étaient à la fois de fervents bibliophiles et d'éminents critiques, le savant helléniste E. Egger et Sainte-Beuve, le plus fin de tous les connaisseurs de la poésie du XVIe siècle.

T. de L.

---

561. — **Die politische Publizistik der Jesuiten und ihrer Gegner in den letzten Jahrzehnten** vor Ausbruch des dreissigjaehrigen Krieges von Richard Krebs. Halle, Niemeyer, 1890, 248 p. in-8.

La Réforme avait vaincu l'Église, en bonne partie du moins, en faisant appel à l'opinion publique. Mais quand une fois elle se fut remise de son premier émoi, l'Église en appela, elle aussi, à l'opinion publique mieux informée, et ce grand conflit religieux mit en pleine lumière, pour la première fois, l'immense influence de la presse sur les idées et les passions humaines. A partir de ce moment, les brochures et les pamphlets, précurseurs du journalisme moderne, ont été, de part et d'autre, les instruments d'une lutte incessante soutenue principalement, du côté catholique, par les Pères de la Société de Jésus. Toujours prêts à

1. *Collection méridionale, tome sixième. Œuvres de Jean Rus, poète bordelais de la moitié du XVIe siècle publiées d'après l'unique exemplaire qui paraisse subsister* (Bordeaux, 1875, in-8°, p. 12-21). Dans l'*Avertissement* (p. 5), j'ai rapproché du *Blason de la Rose* de Jean Rus les pièces inspirées par la reine des fleurs à Ronsard, à Baïf, à Jean de la Taille, et à un poète latin du XVIIe siècle, Jean Costebadie (de Tonneins, en Agenais). J'avais omis dans mon énumération deux pièces que reproduit M. D. : *Les louanges de la rose* par Remi Belleau et *Rose des Dieux* par Richard Renvoisy (p. 158 et p. 162).

saisir la plume, à déverser sur l'adversaire leurs sarcasmes, à l'accabler sous leurs invectives, comme à l'envelopper dans les filets de leur dialectique habile, les jésuites furent, dans ces combats littéraires, les meilleurs et les plus craints des soldats du Saint-Siège. Si leur nom devint synonyme dans l'Europe protestante, et particulièrement en Allemagne, de tout ce que l'imagination surexcitée des fidèles pouvait imaginer de dangereux et de diabolique, c'est surtout à leur activité remuante dans le domaine de la controverse et de la polémique politico-religieuse qu'il faut l'attribuer. En répétant sans cesse depuis Bellarmin (1586) qu'un État ne saurait professer deux religions distinctes et qu'un chef d'État n'a pas le droit, même s'il le voulait, d'en tolérer une seconde sur son territoire, ils niaient catégoriquement le droit à l'existence du protestantisme, et l'on n'ignore pas que, dans la pratique, ils s'efforçaient d'appliquer hardiment leurs théories, soit en France, soit en Angleterre, soit en Allemagne. Une polémique analogue, en sens contraire, où la poésie s'associait à la prose, où les caricatures et les dessins symboliques venaient en aide à l'écrivain, était suscitée par la leur et lui renvoyait ses belliqueux échos [1]. D'avance, on légitimait, pour ainsi dire, les luttes à main armée qui se préparaient dans l'ombre, les violences personnelles, et les persécutions odieuses, que l'avenir réservait à l'un comme à l'autre des deux partis.

C'est l'ensemble de cette polémique, politique et juridique presque autant que religieuse, que M. Krebs a eu l'heureuse idée d'examiner de plus près. Son travail fait partie de la série d'études sur l'histoire du XVII[e] siècle, inaugurée par les élèves du *séminaire* de M. Droysen, et c'est un des plus volumineux comme un des plus neufs de cette série déjà longue. M. Krebs a étendu ses investigations au delà des frontières de l'Allemagne, et s'occupe aussi bien de la littérature afférente italienne, anglaise et espagnole, que des controverses si vives entre les jésuites et les parlementaires français. Son volume se compose de deux parties différentes. La première est un exposé général des opinions avancées par les publicistes de la Société, exposé qu'il emprunte naturellement à leurs principaux ouvrages. La seconde partie du livre comprend une soixantaine de paragraphes, analysant plus spécialement certains d'entre ces écrits, (Mariana, par exemple), ou donnant sur certains points déjà touchés, des détails supplémentaires. L'auteur a bien étudié son sujet, et les traite d'une façon suffisamment impartiale, quoi que les apologistes des doctrines de la Société puissent penser de la sévérité de son jugement final. S'il n'a pas donné la bibliographie complète du sujet, il a moins encore parlé de *tous* les écrits de même nature qui parurent de 1590 au début de la guerre de Trente Ans; ni l'un ni l'autre ne rentrait dans le plan de son travail. On aurait seulement voulu, dans ce dernier, un peu

1. Nous rappelons seulement les pièces satiriques du poète Jean Fischart.

plus d'air et de lumière, des divisions en chapitres ou du moins en paragraphes. On ne peut pas lire attentivement une centaine de pages, bourrées de faits et d'idées, sans quelques coupures naturelles, et l'occasion manque de se reposer en passant. A la fin du volume se trouve le catalogue alphabétique des brochures examinées dans le livre; il y en a trois cent vingt environ, sans compter celles qui ne sont que mentionnées en passant dans les notes[1].

R.

---

563. — **Œuvres complètes de Christian Huygens,** publiées par la Société hollandaise des sciences. *Correspondance.* Tome II (1657-1659) et tome III (1660-1661). La Haye, Martinus Nijhoff, 1889 et 1890, in-4 de 638 et 591 pp.

J'ai cru devoir donner au compte rendu du tome I[er] des *Œuvres complètes de C. Huygens* un grand développement (n° du 26 novembre 1888, p. 437-443). Cela me permet d'examiner beaucoup plus rapidement les deux volumes suivants qui, je me hâte de le dire, sont, à tous les points de vue, dignes du premier, auquel un si bon accueil a été fait en toute l'Europe savante. Je me contenterai d'appeler l'attention sur quelques passages particulièrement intéressants de la correspondance de C. Huygens avec sa famille et avec ses amis, plus nombreux en France que partout ailleurs.

Dès la première page du t. II, nous trouvons, dans une lettre de Claude Mylon à son illustre confrère de la Haye (5 janvier 1657) diverses indications sur Carcavi, Pascal, Fermat, Boulliau « un peu désorienté depuis la mort de Monsieur Dupuy », le président de Thou, que Boulliau allait suivre en qualité de secrétaire dans son ambassade aux Pays-Bas. Ce début d'une autre lettre de Mylon, du 2 mars 1657 (p. 8) mérite d'être cité : « Quoy qu'il soit tres difficile d'aborder Monsieur Paschal, et qu'il soit tout à fait retiré pour se donner entièrement à la devotion, il n'a pas perdu de veuë les mathematiques; lorsque Monsieur de Carcavi le peut rencontrer et qu'il luy propose quelque question, il ne luy en refuse pas la solution et principalement dans le sujet des Jeux de hazards qu'il a le premier mis sur le tapis. N'estant pas si bon que ces deux messieurs, j'ai toutes les peines du monde à les voir, car leurs habitudes sont dans les religions et dans les affaires, et je ne visite ces

---

1. Nous n'avons remarqué qu'une seule erreur à la lecture; l'ouvrage intitulé *Leberis jesuitica*, n'est pas du jurisconsulte George Obrecht, comme il est dit p. 70 et 193, mais du docteur Théophile Dachtler (*Theophilus Elychnius*), secrétaire de la ville de Strasbourg dans la seconde décade du XVII[e] siècle. Quant à indiquer des titres de brochures manquant dans l'index, ce serait une besogne aussi superflue que facile à faire avec le catalogue de quelque grande bibliothèque publique. L'auteur ne visait pas, je le répète, à être complet sous ce rapport, et je ne crois pas qu'un écrit vraiment marquant de l'époque lui ait échappé.

lieux là que fort rarement [1]. » Je ne ferai qu'indiquer, en passant, une lettre bien galante pour un grave mathématicien tel que C. Huygens adressée à M[lle]..... (4 septembre 1657, p. 53) [2]; mais je citerai quelques lignes de Chapelain (19 octobre 1657, p. 68) où ce fervent amateur d'astronomie félicite son correspondant de la Haye de ses découvertes relatives à Saturne : « C'est de quoy je n'ay peu m'empescher de me resjouir avec vous, pour la part que je prens à vostre gloire, aussi bien que pour l'utilité que l'Astronomie recevra d'un travail aussi heureux que celuy-là. Je vous en ay voulu encore feliciter, pour l'esperance qu'un si bel essay me donne, que vous n'en demeurerés pas en si beau chemin, toute sorte de raisons voulant que la plante qui a peu si jeune porter un si rare fruit, ne le portera pas seul, et que quand elle sera venüe à sa grandeur naturelle, elle en produira de plus excellens encore, et remplira toute la Terre de sa bonne odeur. Je vous augure cet avantage par cet Apollon, avec qui vous croyés que j'ay quelque familiarité... » Disons, du reste, que, dans ce volume, comme dans le suivant, parmi toutes les lettres françaises, ce sont, outre celles du héros de la publication, les lettres de Chapelain et de Boulliau qui présentent le plus d'intérêt. J'emprunte à une lettre du premier de ces grands curieux (27 février 1658) ce passage sur un cercle savant qui eut une brillante célébrité (p. 143) : « Le mesme jour que M. Tassin me rendit vostre dernière lettre, en quelque mauvais estat où je feusse pour une cheute que j'avois faitte sur nos glaces, je l'allay faire voir dans nostre assemblée de chés Monsieur de Montmor [3] à tout ce qu'il y a d'illustre en sçavoir soit Philosophique, soit Mathématique à Paris et je vous puis assurer que vous en receustes un grand applaudissement de chacun et que tous me prierent de vous maintenir dans l'amour de cette belle discipline qui vous faisoit produire des fruits si précieux et si utiles au Public [4]. » Reproduisons une historiette qui, si elle est authentique,

---

1. Voir (même lettre, p. 10) ce qui concerne la publication des lettres de Descartes.

2. En voici la première phrase : « Ce ne m'est pas chose indifférente, que d'estre bien ou mal avecq la plus belle et plus aimable personne du monde. » Il faut en approcher une lettre-madrigal adressée, le 21 juillet 1661 (t. III, p. 304), à M[lle] Marianne Petit, la fille d'un confrère en mathématiques. C. Huygens avait fait le portrait de cette charmante parisienne, et, comme il arrive bien souvent, en pareil cas, l'artiste s'était épris d'un modèle trop admiré.

3. Mentionnons (p. 147) une lettre de Henri-Louis Habert de Montmor à Chapelain, du 28 février 1658, où figurent « un illustre solitaire duc et pair de France » (c'est-à-dire Charles d'Albert, duc de Luynes), « Monsieur de Gassendy », et où resplendit un quatrain en vers latins composé par Montmor lui-même en l'honneur du Saturne de C. Huygens, ce dont l'astronome se montre (p. 156) singulièrement flatté.

4. Huygens — sincèrement ou non — s'était trouvé trop livré et avait reproché à Chapelain ses hyperboliques compliments. Celui-ci répond à de tels reproches avec une comique fierté (12 avril 1658, p. 165) : « Si dans mes deux lettres vous avés trouvé quelque chose qui eust l'air d'une cajolerie, je le desavoüe comme contraire à

montrerait en Descartes un rival de Fermat plus jaloux que ne devrait l'être un sage : Fr. Vanschooten raconte (19 septembre 1658, p. 221) qu'étant allé voir Descartes à Endegeest (près de Leyde) et lui ayant parlé, en se promenant avec lui, des magnifiques découvertes dont Fermat s'énorgueillissait, l'auteur du *Discours de la Méthode* lui répondit : Monsieur Fermat est Gascon, moy non. Il est vray qu'il a inventé plusieurs belles choses particulières, et qu'il est homme de grand esprit. Mais quant à moy j'ay tousjours estudié à considerer les choses fort generalement, affin d'en pouvoir conclurre des reigles, qui ayent aussi ailleurs de l'usage [1]. » Signalons une importante lettre de Boulliau (du 27 septembre 1658, p. 226-228) sur la constellation du Cygne, et tirons d'une autre lettre du même astronome cette piquante anecdote qui donne une bien peu favorable idée du caractère et de l'éducation du géomètre-académicien Gilles Personne de Roberval (p. 287, 6 décembre 1658) : « Pour Monsieur de Roberval il a faict une sottise chez Monsieur de Montmor, qui est comme vous sçavez homme d'honneur et de qualité ; il a esté si incivil que de luy dire dans sa maison, s'estant picquez sur une des opinions de Monsieur des Cartes que Monsieur de Montmor approuvoit, qu'il avoit plus d'esprit que luy et qu'il n'avoit rien de moins que luy que le bien et la charge de Maistre des Requestes, et que s'il estoit maistre des Requestes, qu'il vaudroit cent fois plus que luy. Monsieur de Montmor qui est tres sage luy dist qu'il en pourroit et devroit user plus civilement, que de le quereler et le traicter de mespris dans sa maison. Toute la compagnie trouva fort estrange la rusticité et pedanterie de Monsieur de Roberval [2]. » C'est encore Boulliau qui nous fournira une savoureuse citation sur un des plus orageux épisodes de l'histoire de l'Académie française (p. 376-377, 14 mars 1659) : « Il est survenu une grande division dans l'Academie françoise, deux partis s'y estant formez pour l'admission ou exclusion de Monsieur Boileau

---

mon intention. J'estime l'amitié trop sacrée pour en faire un commerce de complimens, lequel n'est une pasture que de gens de cour et de testes ou fourbes ou legeres. Je traitte philosophiquement avec les personnes sinceres et solides comme vous et ne me laisse jamais eschapper une parole que je ne vueille faire bonne jusqu'au bout. Pour vous coster tout scrupule consultés seulement Monsieur Heinsius sur la confiance qu'on peut prendre en ma candeur et je suis certain que vous prendrés tousjours au pied de la lettre ce que je diray à un homme aussi vertueux que vous. »

1. Veut-on une autre historiette sur Descartes ? Voir (t. III, p. 215) ce que Constantin Huygens, père, raconte à V. Conrart de l'horreur que le philosophe avait des visites, horreur telle qu'elle lui fit fuir un pays parce que, disait-il, « le compliment y porte : *Monsieur, je vous iray voir.* »

2. Les savants du XVII[e] siècle étaient furieusement inflammables, s'il faut en croire un autre récit que j'extrais du t. III (p. 182, 18 novembre 1660) et qui fait jouer un vilain rôle à l'ancien secrétaire et ami du doux Gassendi, Antoine de la Poterie : « Le Frere mande de Paris qu'il s'est trouvé dans une assemblée chez Monsieur de Montmor, où il y avoit plus de trente beaux esprits ensemble, dans laquelle ne fut traité autre chose si non *an punctum geometricum sit ens reverà existens*, ce que

[Gilles]. Je suis fasché que cela ayt esté cause de la rupture entre Messieurs Chapelain et Menage. Celluy-la porte le sieur Boileau, et celluy-ci sollicite contre luy, pour ce qu'il en a esté mal traicté en des escrits imprimez. Monsieur Pelisson est le chef du parti contre Boileau, poussé par Mademoiselle de Scuderi [1], pour ce que Boileau a faict une satyre contre Sappho et Herminius, qui dans la Clelie sont Mademoiselle de Scuderi et Monsieur Pelisson; je trouve à redire que cette Damoizelle ayt appellé son ami, Herminius, au lieu de l'avoir nommé Phaon. Les grands de la cour prennent parti dans cette querelle, et ils s'en meslent. Monsieur le Chancellier, quoique chef de l'Academie, a declaré qu'il ne s'y vouloit point trouver lundi prochain, que l'on doibt remettre cette affaire sur le tapis; l'abbé de Boisrobert l'avoit prié instamment de s'y trouver. Monsieur Menage a fait des sollicitations contraires, et declaré à tous ceux qui seroient pour Boileau qu'ils perdroient son amitié. Ceux de ma portee qui rampent contre terre voyent du pied du Parnasse les foudres et les tempestes que ces beaux esprits y forment. Ces esclairs qui en viennent les esblouissent. Comme cette discorde donnera lieu à une cruelle guerre, qui fera qu'un parti chassera l'autre, nous verrons voler en l'air les poëtes et les prosateurs lançant en terre satyres, apologies et autres pots à feu qui noirciront les malheureux sur qui ils tomberont. Quel fracas et tintamarre l'on entendra de toutes parts! Dieu veuille oster de leur route tout baston et arme à feu, pource que je prevoy qu'ils en viendront aux mains!... » Relevons dans une lettre de C. Huygens à P. de Carcavy (22 mai 1659, p. 411) ce détail : « Monsieur de Wit, nostre pensionnaire de Hollande qui se plaist fort au mathematique », et dans une lettre du même à Boulliau (7 août 1659, p. 454) cette terrible tirade contre Vossius : « Donnez en un [exemplaire de son traité de Saturne] à Monsieur Chapelain avec les deux autres, afin qu'il l'envoye à Monsieur Huet, lequel je connois dès long temps estre une personne très docte et curieuse, et particulièrement par ce

---

Monsieur des Argues que connoissez ayant soustenu par un long discours, il se suscita un adversaire qui se mit a luy contredire avec une furie si grande qu'à touts coups il sembloit se mettre en posture de luy sauter au col et autre chose ne se traita pour lors. »

1. Nous retrouvons Mlle de Scudéry et Pellisson dans une autre lettre de Boulliau, écrite avec non moins de verve et d'esprit (p. 383, 4 avril 1659), lettre qui roule encore sur la querelle académique. Après avoir loué le style « fort beau et très net » de Pellisson, Boulliau ajoute : « Il est fort disgracié de visage et grand ami de Mademoiselle de Scuderi, qui luy ressemble aussi beaucoup en beauté d'esprit et de visage, l'un et l'autre se trouvant très richement laids. » Boulliau dit de Gilles Boileau : « Il a aussi un bel esprit, mais malin et satyrique... il est du nombre de ceux qui ayment mieux perdre un ami qu'un bon mot... » Revenons à Mlle de Scudéry : elle reparaît dans le t. III (p. 234, 10 février 1661) avec « un corps de jupe noir, une robe de bleu mourant, de grands yeux noirs, et les cheveux de mesme, un peu sourde, etc. » Le portrait est à rapprocher de celui que « l'illustre Sapho » a tracé d'elle-même dans le *Cyrus* et que V. Cousin a reproduit.

qu'il a objecté dernièrement à Monsieur Vossius, lequel ayant avancé des choses estranges dans ses commentaires sur Pomponius Mela, touchant la refraction, il l'a censuré très à propos, car certainement nostre Vossius en cet endroit *totus alienus est et absurdus*, et ce qui est le pis incapable de recevoir meilleure instruction. »

Le tome III ne nous fournirait pas moins de curieuses particularités que nous trouverions surtout dans les lettres de Boulliau, de Chapelain, de V. Conrart, de Frenicle de Bessy, de l'intendant Pierre Petit [1], de Melchisedech Thevenot, que Chr. Huygens appelle (7 décembre 1661, p. 395), « un des meilleurs et des plus honnestes hommes de Paris [2]. » Mais tout cela nous entraînerait trop loin et il vaut mieux soumettre aux consciencieux et savants éditeurs du beau recueil quelques observations qu'ils considéreront comme un témoignage de ma grande estime pour un travail aussi difficile et aussi remarquable. Après avoir constaté que les notes bibliographiques, dans les tomes II et III comme dans le tome I, ne sont pas moins abondantes qu'irréprochables, j'indiquerai un certain nombre de modifications à introduire dans quelques autres notes. Tome II, p. 13. Le mot *peut-être* doit être remplacé par *assurément*, car c'est bien du professeur de philosophie André Martin qu'il s'agit à la fin du billet de P. de Fermat. — P. 304. La note sur G. Wendelin est insuffisante. On pourrait l'améliorer à l'aide des très exacts renseignements réunis par M. C. Le Paige (*Notes pour servir à l'histoire des mathématiques dans l'ancien pays de Liège*, 1890, p. 52-59) [3]. — P. 367. C'est par inadvertance que le duc de Montausier est présenté

---

1. Petit (p. 398, 8 décembre 1661) exprime à Huygens au sujet du climat de Londres ces plaintes qui devaient être, depuis, si souvent répétées : « Vous ne me surprenez pas de me dire que l'air de Londres vous a maltraité. J'en ay ressenty les mauvais effects moy qui suit d'un naturel sain et robuste. J'impute cette malignité de l'air aux vapeurs de la rivière et terroir marescageux de Londres jointes aux espaisses et noires fumées que la quantité du charbon de terre exhale continuellement dans cette grande ville. »

2. Voir surtout la lettre du 2 septembre 1660, p. 120, où éclate une bien amusante admiration pour l'Ode de Chapelain sur la paix et le mariage du Roy (Huygens rendait là avec usure au poète les excessifs compliments dont son traité de Saturne avait été l'objet) et la lettre du 4 février 1661 où il raconte (p. 233) la visite qu'il fit, en compagnie de Ménage, à la bibliothèque du cardinal Mazarin « où l'on avoit estalé une grande quantité des plus beaux tableaux d'Italie... Je vous souhaitay la pour voir un si bel amas de choses exquises, de Titien, Paulo Veronese, Michel-Ange, etc., car jamais je ne vis rien d'approchant. » On croyait que Mazarin achèterait tous ces tableaux, mais ce fut Foucquet qui les enleva au prix de « 80 mille escus ».

3. Citons une malice de Chr. Huygens contre son confrère en astronomie (t. II, p. 523 lettre à Boulliau du 11 décembre 1659) : « L'erreur du bonhomme Wendelinus a esté plaisante, en cette mesme eclipse, car il l'attendoit un jour auparavant qu'elle ne devoit arriver et cela avec toute la préparation nécessaire, et en compagnie de plusieurs qu'il y avoit conviez, desquels estoyent entre autres ceux qui me l'ont raconté. »

comme un « savant historien ». — P. 369. Nicolas Lefevre de la Boderie a été transformé en la *Roderie*. — P. 370. Il faut lire *Fabrot* et non *Fabert*. — P. 529. Qui reconnaîtrait Antoine de *la Poterie* dans le personnage dont il est dit : « Il s'appelait *Poteria?* » — Tome III, p. 103 : Balthazar de Monconys, fils du lieutenant-*amiral* de Lyon. Il fallait imprimer : lieutenant *royal*. — P. 391 : Les éditeurs disent de Marie Mancini : « Louis XIV voulut l'épouser, mais Mazarin, *craignant que sa nièce ne l'éclipsât*, fit échouer ce projet. » L'explication n'est pas recevable. — P. 223 : Substituez *Loudun* à *Laudun*, de même que (p. 505) *Lavaur* doit être substitué à *Lavour*. — P. 233 : S'agit-il là de du Guast, « premier favori du roi Henri III »? Je me demande si ce ne serait pas plutôt le célèbre marquis du Guast, Alphonse d'Avalos, gouverneur du Milanais et grand capitaine, comme le fut son oncle, le marquis de Pescaire. — P. 307. « Le nombre des opuscules de Raymond Lull est porté jusqu'à quatre mille. » Il y a fort à rabattre de ce chiffre impossible. Voir le magistral article de M. B. Hauréau dans un des derniers volumes — que je n'ai pas sous la main — de l'*Histoire littéraire de la France*. — P. 390. Lisez Cureau et non Cuzeau de la Chambre. Les éditeurs font beaucoup d'honneur au médecin-académicien en l'appelant « polygraphe érudit, éloquent ». — P. 502 : Bernard Medon « entretenait une correspondance suivie avec Nicolas Heinsius : elle se trouve à la bibliothèque de Leiden, fonds Burman ». On aurait pu ajouter que cette correspondance, qui se compose de plus de cinquante pièces, a été insérée en entier dans le recueil de Pierre Burman (*Sylloges epistolarum*, Leyde, 1727, in-4°, t. V). — La note de la p. 512 sur *Emeric* Casaubon fait double emploi avec la note de la p. 430 sur le fils de l'éminent érudit, dont le prénom y a été raccourci et est devenu *Méric*. Autre changement dans les noms de la mère qui (p. 430) est appelée *Hermie Estienne* et (p. 512) *Florence Etienne*. Mais c'est assez s'occuper de ces grains de poussière que l'on aperçoit à peine sur le vaste monument.

T. de L.

---

564. — **Cartulaire de Mulhouse**, par Xavier Mossmann, archiviste de la ville de Colmar. Tome sixième et dernier. Strasbourg, Heitz; Colmar, Barth, 1891. VIII-759 p. in-4. Prix : 25 fr.

Après un quart de siècle de labeurs préparatoires, et sept années consacrées à mettre sous presse et à revoir un total de près de quatre mille cinq cents pages in-4°, M. Mossmann a eu la satisfaction de pouvoir donner le bon à tirer de la dernière feuille de son *Cartulaire de Mulhouse*. Nous avons, à plusieurs reprises déjà, signalé cet ouvrage d'une importance capitale pour l'histoire de la Haute-Alsace et des contrées environnantes. Ce sixième volume comprend d'abord les documents relatifs aux longues querelles de la petite république avec

quelques-uns de ses citoyens exilés, les frères Finninger, querelles qui aboutirent à une levée de boucliers dans l'intérieur même de la cité, à l'intervention des cantons protestants de la Suisse (1587) et à une longue rupture avec les *Eidgenossen* catholiques. La régence d'Ensisheim exploita cette situation troublée (l'affaire des Finninger lui fournissant des prétextes pour intervenir, jusqu'aux abords de la guerre de Trente Ans) pour molester la petite ville enclavée dans les terres autrichiennes, de mille et mille manières; le cartulaire contient à ce sujet des pièces bien curieuses. Sans les péripéties inattendues de la lutte trentenaire, sans l'apparition des Suédois en Alsace, puis l'occupation du pays par la France, il est douteux que Mulhouse, n'ayant d'amis véritables que les trois cantons de Berne, Bâle et Zurich, eût pu résister, à la longue, à la maison de Habsbourg. Quand une fois les traités de Münster et de Nimègue eurent solidement établi la domination de Louis XIV sur la rive gauche du Rhin, l'insignifiance même de la ville libre la protégea, plus efficacement que tout le reste, contre des velléités d'annexion possibles. Mulhouse passe alors un siècle et quart au sein de la tranquillité la plus parfaite, mais elle cesse d'avoir une histoire. Aussi le recueil de M. M. perd-il beaucoup de son intérêt à partir de la fin du XVIIe siècle, d'abord parce que les faits de quelque peu d'importance deviennent rares, et puis parce que les documents s'y rapportant, ne sont plus inédits, ayant été déjà imprimés pour la plupart, dans le volume afférent des recès de la diète helvétique *(Sammlung Eidgenoessischer Abschiede)*. La dernière fois que Mulhouse mobilisa son contingent, ce fut en 1712, lors du conflit entre Zurich et Berne et les cantons catholiques, conflit connu sous le nom de *Guerre de Toggenbourg*. Mais ses cent hommes n'étaient pas encore en marche quand l'accord se fit entre les « belligérants ». La majeure partie du XVIIIe siècle est remplie par d'interminables débats suscités par la prétention de Mulhouse d'assister à celles des séances de la Diète helvétique où l'on délibère au sujet de l'alliance des cantons avec la France. Pendant plus de quarante ans les cantons catholiques s'y opposent [1] et ce n'est qu'en 1777 que cette mesure, de pure forme d'ailleurs, est votée, de guerre lasse, à l'unanimité. Les vingt dernières années de l'existence de la petite république auraient pu, ce nous semble, être un peu plus documentées. Il doit y avoir, sinon dans les archives de Mulhouse, du moins dans celles de Bâle et de Berne, comme aussi dans celles de Paris, des correspondances officielles et des documents secrets relatifs à la situation de Mulhouse dans les premières années de la Révolution; les extraits tirés des *Recès de la Diète* sont bien clairsemés et bien laconiques, et l'on s'attendait en tout cas à trouver

1. Encore en 1768 le vindicatif petit canton d'Uri, refusant, seul entre tous, son adhésion à un vote affirmatif, motivait le sien sur ce fait qu'en 1587 on avait arrêté dans les rues de Mulhouse et quelque peu bousculé trois valets du landammann d'Uri (p. 716).

à la fin l'acte même de la réunion solennelle de Mulhouse à la France.

Le volume se termine par des *Additions* et des *Errata* aux volumes précédents et par une table des matières. Il serait bien désirable que quelque jeune savant pût, sous la direction de M. Mossmann, refondre les six tables des matières en un *Index* général; ce qui abrégerait considérablement les recherches dans cet énorme amas de matériaux réunis par son patient labeur. Il est vraisemblable, sans doute, que des découvertes nouvelles, quelque heureux hasard, permettront d'ajouter plus tard quelques numéros supplémentaires aux trois mille deux cent vingt-sept numéros renfermés dans les six volumes du *Cartulaire de Mulhouse*. Mais ce n'en est pas moins une œuvre complète et définitive que nous devons au savant archiviste de Colmar; elle donnera lieu, peut-être, çà et là, à des retouches minimes, elle ne sera plus reprise à fond, et l'honneur lui reste d'avoir, le premier en ce siècle, mené à bonne fin un travail diplomatique aussi considérable sur l'histoire d'Alsace et de l'avoir terminé tout seul, comme il l'avait commencé de même.

R

---

565. — **Manuel José Quintana (1772-1857).** Ensayo critico y biografico, por Enrique PIÑEYRO. Paris, A. Briquet, in-12 de 251 pages. Prix : 4 fr.

La sympathie que Quintana témoigna toujours aux Américains dans ses vers aussi bien que dans ses écrits politiques et les protestations éloquentes contre l'ancien régime colonial de l'Espagne qu'il sut faire entendre, au risque de se compromettre gravement auprès de ses compatriotes, voilà ce qui d'abord paraît avoir provoqué la publication de ce livre. Mais comme il possède une instruction littéraire étendue et variée et qu'il a le tact très sûr et très fin, M. Piñeyro ne pouvait pas éviter de traiter aussi de Quintana en tant qu'écrivain et que poète. Il nous montre donc et nous décrit les diverses formes du talent et de l'activité de son auteur qui a brillé dans plus d'un genre, quoique les critiques espagnols modernes ne s'accordent guère sur la place qu'il convient de réserver, soit au poète, soit au prosateur, dans la hiérarchie littéraire de l'Espagne.

Né en 1772, Quintana appartient bien au XVIIIe siècle « éclairé »; il partage en philosophie et en politique les doctrines de Voltaire et de Rousseau ; il est né et il est resté toute sa vie humanitaire et idéologue. Seule, la grande secousse de la guerre de l'Indépendance a renforcé son patriotisme espagnol, mais non pas au préjudice de ses convictions libérales : après comme avant la crise Napoléonienne, qui troubla et fit rétrograder tant d'esprits, Quintana détesta toujours la théocratie et le fanatisme de l'ancienne Espagne et ne cessa de les poursuivre de ses sarcasmes. De même l'artiste demeura attaché aux principes littéraires qui régnaient au temps de sa jeunesse, et quoique sa vie se soit prolongée jusqu'en 1857, il ignora ou feignit d'ignorer le romantisme :

rien dans les œuvres de son âge mûr ne se ressent des doctrines nouvelles que l'Espagne importa de France ou d'Angleterre.

Les deux principaux mérites de Quintana sont d'avoir peu écrit et de n'avoir écrit que mû et soutenu par une conviction profonde. Sauf quelques morceaux de circonstance et qui ne comptent pas dans l'œuvre, ses vers tout autant que sa prose ont des tendances élevées et sérieuses, quelque chose d'entraînant et de persuasif qui impose le respect alors même qu'on résiste parfois à se laisser gagner par ces éloquentes tirades. De là la supériorité de Quintana sur ses contemporains, notamment sur les poètes de la fin du XVIIIe siècle trop abondants et trop lâchés dans l'expression, trop pauvres d'idées, trop anodins ou fades, et dont même certaines grâces légères ne plaisent qu'à moitié, parce qu'en les lisant on ne peut se défendre de l'idée que l'époque réclamait de ses poètes autre chose que des bouquets à Chloris.

Que penser du style de Quintana? M. P., qui a étudié minutieusement et la langue de son auteur et ses procédés de composition ou de versification, le place très haut; il raille les soi-disant puristes qui reprochent à Quintana ceci ou cela, sans d'ailleurs s'entendre sur ce qu'ils estiment péchés graves contre le bon usage castillan. M. P. fait toucher du doigt l'incohérence et le peu fondé de la plupart de ces critiques. Qu'ils seraient embarrassés les Espagnols qui taxent en gros de « mal écrit » telle ou telle œuvre de leurs écrivains illustres, si on leur demandait d'établir par le menu leur opinion! Chacun sait que l'étude historique du castillan est à peine commencée, que nous ne possédons encore de vocabulaire d'aucun des grands écrivains de l'époque classique et que l'annotation grammaticale des œuvres les plus célèbres de la littérature espagnole, sans excepter Cervántes, est tout entière à faire. Que les puristes se résignent donc à attendre, qu'ils attendent au moins l'achèvement du dictionnaire de D. Rufino José Cuervo — autre Américain qui en fait de syntaxe en sait plus long que tous les académiciens de la Langue réunis — pour se prononcer en quelque connaissance de cause, et, s'ils ont des loisirs, qu'ils les emploient à lire et à comparer, mais se gardent de jugements qu'un souffle peut détruire.

M. P. suit Quintana à travers les diverses phases de sa carrière et commente ses œuvres avec une délicatesse de touche qui n'est pas moins à louer que sa connaissance pleine et entière du sujet. Son livre est en somme une monographie excellente à laquelle rien d'essentiel ne manque. A vrai dire, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire, on la voudrait plus longue, augmentée de quelques chapitres où serait étudié, non plus l'auteur lui-même, mais son milieu; on voudrait à ce portrait si bien rendu un fond et un cadre qui lui donneraient plus de relief encore. Mais M. P. a le don rare de la sobriété; ne l'en blâmons point et souhaitons seulement avec lui que ce livre détermine quelqu'un de compétent à publier une édition définitive des œuvres de Quintana. En laissant de côté les *Vies des Espagnols célèbres* dont il existe des éditions

suffisantes, le reste, c'est-à-dire les poésies, les écrits politiques et de critique littéraire, tiendrait dans deux volumes. L'entreprise n'a donc rien qui puisse faire reculer d'effroi un libraire même timoré. Que l'éditeur se trouve ou plutôt, ce qui serait très préférable, que M. Piñeyro lui-même se charge de ce soin et ne laisse pas à un autre le mérite d'un travail qu'il exécuterait mieux que personne.

Alfred MOREL-FATIO.

---

566. — **La letteratura contemporanea in Italia.** Libro uno di Francesco GUARDIONE. Palerme, Clausen, 1890. In-12 de VIII-192 p. Prix : 3 fr. 50.

Livre de polémique et de passion, où l'on n'a point à chercher un tableau précis de la littérature présente de l'Italie, mais les idées personnelles de l'auteur sur les tendances de la production littéraire autour de lui. Il trace un tableau, généralement poussé au noir, des écrivains, de la critique, de la presse. Certaines conditions fâcheuses de la littérature, qu'il relève d'ailleurs avec raison, ne sont pas particulières à l'Italie. On remarquera l'article intitulé *Risorgimento e rinnovamento nella letteratura italiana*, destiné à combattre l'idée fondamentale du *Terzo rinascimento* de Guerzoni. Les jugements de M. Guardione sur ses confrères, morts ou vivants, prêteraient à bien des réserves. Il faut lui accorder le mérite de la franchise. Il appartient, en outre, à l'école méridionale, qui ne pèche point par excès de modestie, si on en juge par des phrases comme celles-ci : « Gli scrittori meridionali, il cui ingegno meditativo, sintetico, si tien lontano dalle minute disquisizioni, e se pure imprende a trattarle, ne supera gli ostacoli... » — « La mente di B. Zumbini rivela l'*altezza degli intelletti meridionali.* » On croirait entendre un de nos félibres.

P. N.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Emile THOMAS, professeur à la Faculté des lettres de Lille, publie chez Hachette une édition savante de la *Divinatio in Q. Caecilium* (70 pp. in-8). Il a suivi dans ce travail la même méthode que dans ses précédentes éditions de discours de Cicéron. C'est dire avec quel soin et quelle science il a établi son texte et rédigé son commentaire. M. T. donne une collation détaillée et exacte du ms. latin de la Bibliothèque nationale n° 7776 (XI[e] siècle, XIII[e] siècle à tort dans le catalogue), jusqu'ici fort mal connu. Nous reviendrons du reste plus longuement sur cet ouvrage.

— Nous recevons de la librairie Poussielgue : BURADOUX et BENNE, *Recueil de narrations françaises empruntées aux écrivains du XIX[e] siècle*, 1891 ; 208 pp. in-12. « Nous n'avons pas tardé, disent les auteurs dans leur avant-propos, à nous apercevoir que les sujets surannés n'intéressent guère les jeunes gens et nous avons été amenés peu à peu à circonscrire nos recherches dans le cercle, très vaste d'ailleurs, des écrivains contemporains... Nous ne nous sommes pas astreints à donner, à proprement parler, des « Corrigés », correspondant pour l'étendue et pour le mode,

à des devoirs d'élèves. Il nous a semblé que c'est torturer nos bons auteurs, que de vouloir tirer de leurs ouvrages ces petits récits artificiels qu'ils n'ont point voulu faire. Nous avons cru plus utile de montrer, à propos d'un sujet proposé, commen un écrivain développe une idée : ce qu'il faut apprendre, en effet, c'est l'art d'écrire et non le talent de remplir trois ou quatre pages d'un style à peu près correct. Voilà pourquoi certains de nos extraits sont assez longs et pourquoi nous avons admis même des modèles en vers. » Ces principes sont la raison et l'expérience mêmes, et si un professeur peut avoir besoin d'un tel livre, le présent recueil lui rendra service.

ITALIE. — Pendant les vacances, M. de Ruggiero vient encore de donner deux fascicules de son *Dizionario epigrafico*. A signaler les articles *Armenia*, *Arnensis*, *Arvales* (composé par M. Gatti), *Ascia*, *Asia* (rédigé par M. Vaglieri).

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 6 novembre 1891.

M. Oppert, président, annonce les prix décernés en 1891 et les sujets des prix proposés.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M.* Alexandre-Charles Germain, membre libre de l'Académie.

M. Edmond Le Blant donne lecture de son mémoire *Sur l'antique croyance à des moyens secrets de défier la torture.*

JUGEMENT DES CONCOURS.

Prix ordinaire. — « Etudier la tradition des guerres médiques, etc. » L'Académie décerne le prix à M. Amédée Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Antiquités de la France. — 1re Médaille, M. Camille Jullian, *Inscriptions antiques de Bordeaux*; 2e médaille, M. Ernest Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française*; — 3e médaille, M. Alfred Jeanroy, *les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*; — 4e médaille, M. Edouard Forestié, *les Livres de compte des frères Bonis, marchands montalbanais du XIVe siècle.* — 1re mention honorable, — M. J. Roman, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*; — 2e mention, M. Victor Mortet, *Maurice de Sully, évêque de Paris* (1160-1196); — 3e mention, M. Louis Guibert, *la Commune de Saint-Léonard-de-Noblat au XIIIe siècle*; — 4e mention, M. Jules de Lahondès, *l'Eglise Saint-Etienne, cathédrale de Toulouse*; 5e mention, M. du Puitspelu, *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*; — 6e mention, M. Joseph Roux, *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens.*

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche, est décerné à M. Ern. Babelon, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, pour son Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale.

Prix Gobert. — Le premier prix est décerné à M. Paul Fournier, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, pour son ouvrage intitulé : *le Royaume d'Arles et de Vienne* (1138-1378); le second prix à M. Ulysse Robert, inspecteur général des Bibliothèques et archives, pour ses deux ouvrages intitulés : *Bullaire du pape Calixte II* (1119-1124), et *Histoire du pape Calixte II.*

Prix Bordin. — « Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible. » L'Académie décerne le prix à M. Samuel Berger. — « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » L'Académie décerne le prix à M. Rubens Duval. — « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires. » L'Académie décerne le prix à M. Philippe Fabia, professeur de rhétorique au lycée d'Aix.

Prix Brunet. — « Dresser le catalogue des copistes de manuscrits grecs; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives à ces copistes. » L'Académie décerne le prix à M. Henri Omont, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

Prix Stanislas Julien. — L'Académie décerne le prix au Père Séraphin Couvreur pour son *Dictionnaire chinois-français.*

Prix de la Grange. — L'Académie décerne le prix à M. Alexandre Héron, de Rouen, pour ses deux volumes intitulés : *l'Art et Science de pleine rhétorique*, du curé Fabri, publiés par la Société des bibliophiles de Rouen.

Fondation Garnier. — Sur les arrérages de cette fondation, M. Dutreuil de Rhins a été chargé, l'an dernier, d'une mission dans la haute Asie, mission qui se continue et dont l'Académie attend les premiers rapports.

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1891, 1892, 1893 ET 1894.

Prix ordinaire (2,000 fr.). — Pour 1892 : « Etude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre qui sont généralement connus sous le nom d'*Ars dictaminis.* » — Pour 1893 : « Etude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et de l'autre série, et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire. » — Pour 1894 : « Faire l'histoire de la domination byzantine en Afrique, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments (L'Egypte est en dehors du programme.) »

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 francs seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans les années 1890 et 1891 sur les *Antiquités de la France*, qui auront été déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1892. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix biennal de numismatique fondé par Madame veuve Duchalais sera décerné, en 1892, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1890. — II. Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1893, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1891. — Chacun de ces prix est de *800 francs.* Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut : pour le concours Duchalais, le 31 décembre 1891 ; pour le concours Allier de Hauteroche, le 31 décembre 1892.

Prix Gobert. — L'Académie s'occupera de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1891, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les auteurs des ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus les ouvrages des membres et des associés étrangers de l'Académie. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut *avant le 1er janvier* 1892, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin (3,000 fr. chacun). — Pour l'année 1892 : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes Alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. » — Pour l'année 1893 : I. « Étude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » II. « Étude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les Croisés. » III. Etude sur les dialectes berbères. » — Pour 1894 : « Etudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaïque jusqu'au temps de la conquête arabe. » — Chacun de ces prix est de 3,000 fr.

Prix Louis Fould, (5,000 fr.), en faveur de l'auteur du meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du XVIe siècle. — Ce prix sera décerné en 1892. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1892.

Prix La Fons-Mélicocq (1,800 fr.), en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). — L'Académie choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1890, 1891 et 1892, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1892.

Prix Brunet (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira lui-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. — L'Académie décernera en 1894, le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés au Secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1894.

Prix Stanislas Julien (1500 fr.), en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. — L'Académie décernera ce prix en 1192. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1892.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.). — L'Académie décernera, en 1892, le prix

au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1890, destinés à ce concours, devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1892. — Le prix sera décerné en 1894 au meilleur ouvrage d'archéologie ou de littérature ancienne classique. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1892, devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1894.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). — Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée, et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. Les membres de l'Institut ne seront pas écartés du concours. Le prix sera toujours décerné intégralement. Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait le mériter entièrement, sa valeur serait délivrée à quelque grande infortune scientifique, littéraire ou artistique. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1895.

Prix de la Grange (10,000 fr.), en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. — Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1892.

Fondation Garnier, destinée à subvenir aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. L'Académie disposera, en 1892, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours la date de 1776. — Ce prix sera décerné en 1892. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française, anglaise, espagnole et italienne, depuis le 1er janvier 1889. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires avant le 31 décembre 1891, au secrétariat de l'Institut. Le lauréat, outre les exemplaires adressés pour le concours, devra en délivrer deux autres à l'Académie qui les fera parvenir, un au *Columbia College* à New-York, et l'autre au *New-York Historical Society* de la même ville.

Fondation Piot. — M. Eugène Piot a légué à l'Académie la totalité de ses biens. Les intérêts du capital doivent être affectés chaque année « à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, soit sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle ». — L'Académie disposera, pour la première fois, en 1892, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les ouvrages envoyés aux concours devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut. Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

L'Académie déclare que les élèves de l'École des Chartes qui ont été nommés *archivistes paléographes* par arrêté ministériel du 2 janvier 1891, conformément à la liste dressée par le Conseil de perfectionnement de cette École sont : MM. Merlet (Henri-Lucien-Georges-René); Marichal (Paul-Georges-François-Joseph); Bruchet (Maxime-Marie-Pierre); Dorez (Marie-Louis-Léon); Feugère des Forts (Étienne-Albert-Philippe); Duchemin (Henri-Louis-Félix).

Sont nommés archivistes paléographes hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures : MM. De Roux (Auguste-Joseph-Henri); Sœhnée (Henri-Alexis-Frédéric).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 23 novembre — 1891

567. — **Die innere Verwandtschaft buddhistischer und Christlicher Lehren...** von Dr Karl Eugen Neumann. Leipzig : Max Spohr, 1891, in-8 109 p.

Cette brochure a pour sous-titre : « Deux Suttas bouddhiques et un traité de Maître Eckhart. » — Les deux Suttas sont : 1° (p. 21-60) « le fruit de l'ascétisme » (en pâli *Sâmanya-phala)*, deuxième texte de la compilation intitulée Dîgha-Nikâya; 2° (p. 61-74) « la plénitude de la douleur » (en pâli *Mahâdukkhakkhandha*) treizième texte de la compilation dite Majjhima-Nikâya. — L'auteur a choisi ces deux textes parce qu'ils répondent l'un à l'autre, qu'ils font antithèse (Gegensatz), le premier faisant connaître les bienfaits de ce qu'il y a de meilleur — l'ascétisme; — l'autre les maux de ce qu'il y a de pis, — la douleur, qui est la vie même.

Le premier de ces Suttas est connu par une traduction d'Eugène Burnouf, publiée il y a quelque quarante ans. Les rectifications qu'il y a lieu d'y apporter, et dont la plus importante a été signalée depuis longtemps, ne nécessitaient pas une traduction nouvelle. Toutefois, nous ne reprocherons à M. Neumann de nous avoir donné la sienne, d'abord parce que c'est son droit, ensuite à cause de l'importance de ce Sutta, où la doctrine de chacun des six adversaires du Bouddha est résumée en même temps que sa morale est comme codifiée dans un développement spécial (qui, du reste, se retrouve ailleurs); enfin, parce que le travail de Burnouf, placé, ainsi que beaucoup d'autres, à la suite du « Lotus de la Bonne Loi » est devenu presque inaccessible. — Quant au second Sutta, il n'avait pas encore été traduit, que je sache.

Mais ce n'est pas précisément pour nous faire connaître ces textes que M. N. nous en offre la traduction, c'est pour montrer la « parenté intime » qu'il a découverte entre le Christianisme et le Bouddhisme ;

aussi les fait-il suivre d'un traité de Maître Eckhart, traduit de l'allemand moyen (p. 75-91), le traité sur le « détachement » (Abgeschiedenheit). Mais alors voilà Eckhart transformé en représentant authentique du Christianisme. De quel droit? M. N. invoque le témoignage de Luther. C'est une imposante autorité dont je reconnais toute la valeur ; l'éloge donné par Luther est un grand honneur pour Maître Eckhart. Mais il n'en résulte pas que ce docteur éminent soit, pour Luther lui-même, et doive être pour nous l'interprète autorisé de la pensée chrétienne. Eckhart a surtout exprimé les idées d'Eckhart.

Quoi qu'il en soit, c'est par la comparaison ou la simple juxtaposition des trois textes précités que M. N. prétend justifier la thèse établie dans son Introduction (p. 1-20). Il reconnaît qu'on s'est souvent attaché à des points secondaires dans la comparaison du Christianisme et du Bouddhisme; mais, selon lui, les deux religions ont un fond commun. « En dépit du Monothéisme ferme comme un roc de l'une et du Panthéisme effréné, pour ne pas dire de l'Athéisme de l'autre, elles procèdent d'une seule et même pensée, celle de la « délivrance » (Erlösung). — Cette notion du « salut », complétée par celle de « l'amour sans bornes » (unbegränzte Liebe) ou de la « compassion illimitée » (schrankenlose Mitleid) — et de « l'ascétisme » ou du « renoncement » (Askese, Verläugnung), est la base de cet accord qui accuse une véritable identité.

Telles sont les vues de M. Neumann. — Le lecteur les appréciera. Je ne puis les discuter ici : il me sera du moins permis de dire que je ne les partage pas. Ces rapprochements me paraissent, après tout, superficiels. Je ne puis admettre que le Monothéisme et le Panthéisme (ou l'Athéisme) constituent une différence secondaire : il y a là un abîme entre les deux systèmes. Le « Sauveur » des Chrétiens diffère essentiellement de celui des Bouddhistes. La charité chrétienne, ἀγάπη, n'est pas la Maitrî et part d'un tout autre principe. Le « renoncement » peut s'entendre de bien des manières : Luther ne l'entendait pas comme Eckhart, et ne l'a pas toujours compris de la même manière : Chrétiens et Bouddhistes l'entendent très différemment, même quand une pratique analogue semble le rapprocher ou les confondre. L'ascétisme proprement dit est un accident dans le Christianisme, il est essentiel dans le Bouddhisme. Je vois là des ressemblances extérieures, très curieuses et dignes d'attention, j'en conviens; d'unité fondamentale, je n'en vois point. *Idem, sed aliter* dit M. Neumann. Je réponds : *Similiter, sed aliud.*

L. Feer.

---

568. — **Catalogus codicum hagiographicorum latinorum, antiquiorum saeculo XVI** qui asservantur in bibliotheca nationali Parisiensi; ediderunt Hagiographi Bollandiani. T. I, 4 ff.-600 pp., 1889; t. II, xv-640 pp., 1890; In-8. Bruxellis, apud editores, et O. Schepens; Parisiis, A. Picard.

Le recueil entrepris au milieu du xvii[e] siècle par Rosweyd et Bolland a eu jusqu'ici une certaine uniformité qui dissimule mal les vices essen-

tiels du plan adopté. D'interminables discussions critiques allongent l'ouvrage et en reculent le terme à mesure qu'on semble s'en rapprocher Le vieux cadre liturgique est l'ordre le moins favorable qu'on puisse imaginer pour l'étude des légendes ; il rend très difficile toute tentative pour comparer entre elles celles qui sont de même famille et disperse au hasard du calendrier les membres des groupes locaux, formés et constitués dans une ville, dans une province déterminées. Les fondateurs de la collection ont été victimes d'une tradition qui a exercé la même influence dans d'autres domaines ; c'est ainsi que s'explique la distribution si défectueuse des sermons dans toutes les éditions données à cette date par les Bénédictins. Mais ce plan ne peut plus être modifié. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'essayer d'en pallier certains inconvénients. La génération actuelle de Bollandistes, qui est une génération révolutionnaire, a voulu donner au public une demi-satisfaction. Aux exigences des gens pressés et avant tout désireux d'être « orientés », elle a répondu par la fondation des *Analecta Bollandiana* en 1882 et par la confection des catalogues des manuscrits hagiographiques de Bruxelles, de Chartres, et enfin de Paris.

Le catalogue de Paris, qui compte déjà deux volumes, comprend deux parties fondues ensemble : la description des manuscrits et la publication des textes inédits. Ces derniers sont à la suite de la table des manuscrits d'où ils sont tirés. Peut-être y aurait-il eu avantage à ne pas interrompre le catalogue et à grouper tout l'inédit à la fin de chaque volume. Une critique plus grave doit être adressée à la description des manuscrits. Il paraît qu'un certain nombre de savants, *non pauci uiri eruditi*, avaient exprimé le désir de voir réduite cette partie. Apparemment ces *uiri eruditi* n'étaient pas des paléographes. Sans charger outre mesure les descriptions, il était facile d'indiquer en quelques formules brèves et choisies une fois pour toutes, la reliure importante à connaître pour l'histoire du volume, la distribution des cahiers qui seule peut révéler la formation des recueils factices, les différents copistes successifs, le caractère de l'ornementation et les couleurs des initiales. On pouvait au moyen de petits caractères entasser beaucoup de détails du même genre dans quelque bas de page où n'auraient pas été les chercher ces personnages respectables. La conséquence de l'excessive simplification a été l'omission de faits fort instructifs. Ainsi le n° 1771 est cité à cause d'une vie de saint Ambroise, qui s'étend des ff. 49ª à 59ª ; or cette vie est en deux écritures très différentes, une grosse anglo-saxonne, jusqu'au f° 51ᵇ, l. 18, et ensuite une minuscule approchant de la caroline. Le catalogue du XVIIIᵉ siècle date le manuscrit du VIIIᵉ et du IXᵉ siècle ; il y a des raisons de croire que tout le manuscrit a été écrit au VIIIᵉ siècle, mais puisque les Bollandistes acceptent les deux dates, ils devaient dire laquelle des deux s'applique à la vie mentionnée.

Ceci m'amène à présenter une autre observation. Les Bollandistes n'ont pas cherché à dater les manuscrits ; ils ont adopté simplement

les conclusions des catalogues officiels. Ils savent bien cependant qu'il est difficile de s'y fier [1]. La négligence des détails matériels a même conduit les Bollandistes à omettre des indications indispensables. Ainsi le manuscrit 2319 a été folioté en chiffres romains jusqu'à CLXXVI ; or il ne reste plus que 174 ff. Grâce à l'ancienne numérotation, on voit que ce sont les ff. LXVIII et LXIX qui manquent, au milieu de la passion de saint Clément. Cette lacune n'est pas mentionnée par les Bollandistes. Ils annoncent qu'ils ont mis le plus grand soin à relater les anciennes provenances. Ils en ont oublié quelques-unes : le ms. 1796 est un Tellerianus. Ils auraient pu rappeler d'un mot le caractère de l'écriture ; ils ne l'ont pas fait pour l'anglo-saxonne du nº 1771, ils ont été aussi discrets pour les recueils martiniens sortis de l'école calligraphique de Tours (5325, 5580, 5582, 10848). Enfin le deuxième volume contient un oubli bien étrange. J'ai cherché en vain le manuscrit d'Epternach du martyrologe hiéronymien, écrit au commencement du VIIIe siècle dans le monastère fondé par saint Willibrord [2], aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous le nº 10837. L'omission est certainement singulière, le martyrologe hiéronymien ayant en hagiographie à peu près la même importance que les fastes capitolins en histoire romaine [3].

Les textes énumérés par les Bollandistes sont publiés s'ils sont inédits ou s'ils apportent des améliorations importantes à des récits déjà connus. Parmi les passions ou vies dont nous avons ici la primeur, je citerai comme particulièrement intéressantes la curieuse défense de la légende de saint Denys (I, 123), les passions des saints Faustus et Pigmenius (I, 520), de sainte Salsa (I, 344), les vies de l'abbé Barsanorius (I, 525), de saint Philippe Benizzi (II, 438), les miracles de saint Martial (I, 195), de saint Nicolas (I, 503 et 535), etc. On ne sait, à vrai dire, quels principes critiques ont guidé les éditeurs ; tantôt ils corrigent les fautes des manuscrits, tantôt ils les respectent. Il y a là, comme ailleurs, les traces d'une hâte regrettable. Quant aux textes déjà connus, le lecteur est renvoyé à l'imprimé. Cette bibliographie est çà et là quelque peu arriérée. Pour la vie de saint Maurilius, attribuée à Fortunat, Migne est seul cité ; or Migne a reproduit le texte de Luchi lequel l'a emprunté au vénérable Surius (1574). Mais M. Br. Krusch a donné de cette vie

---

1. Le ms. 2266, 1° *(Aduentio sanctae crucis)*, est d'une onciale trop régulière pour remonter au VIe siècle. Cette date a été adoptée par M. Holder, et le cas est embarrassant. Mais il y a bien d'autres occasions où l'erreur du catalogue est évidente.

2. Cf. *Paleograph. Soc.*, pl. 139-140, 1873-1883 (notice de M. Bradshaw sur un ms. Cambridge Univ., Kk V 16, de même provenance).

3. Je ne puis croire que ce manuscrit rentre dans la catégorie visée par ces lignes de la préface : « Non quidem prorsus ab elencho nostro eliminanda, sed in Supplementum ultimo eius tomo annectendum reicere uisum est Breuiaria et alia collectanea hagiographica quae fere lacinias tantum uel compendia Vitarum continent inter celebrationem officii canonici recitanda. »

une bonne édition dans les *opera pedestria* de Fortunat, en 1885. Le renvoi à Krusch avait d'autant plus d'intérêt, que le manuscrit 2266, du IXe siècle, est resté inconnu à cet éditeur; il n'a eu à sa disposition que des manuscrits du XIe siècle (12600 et 1378).

Les critiques précédentes ont pour but d'indiquer les perfectionnements que les Bollandistes pourront introduire dans leur méthode. Si elles peuvent paraître minutieuses, c'est qu'ils nous ont donné le droit d'être pour eux exigeants et sévères. Une œuvre de ce genre n'en doit pas moins être accueillie avec respect et admiration. C'est avant tout une œuvre de désintéressement. Nous obtiendrons peut-être ainsi peu à peu et par fragments, cet inventaire détaillé de nos richesses manuscrites dont nous avons trop souvent à regretter l'absence. Il y a donc lieu de remercier vivement les Bollandistes de nous donner des instruments de travail si précieux. La petite phalange que commande le P. de Smedt mérite toute notre reconnaissance et pour ses travaux et pour l'exemple qu'elle donne de science, d'abnégation et d'indépendance critique.

Paul Lejay.

---

569. — **La France chevaleresque**, par Paul Renan. Paris, ap. Marpon et Flammarion. 4 vol. Prix : 16 francs.

Dans cette Épopée en prose qui ne forme pas moins de quatre volumes, chacun de plus de cinq cents pages, M. Thil-Lorain, sous le pseudonyme de Paul Renan, retrace la lutte que les Parisiens, sous les ordres du comte Eudes et de leur évêque Gozlin, soutinrent contre les Normands vers la fin du IXe siècle. L'auteur a voulu faire, dit-il « une œuvre de régénération, une épopée nationale, un poème le plus vaste, le plus varié qui ait jamais paru chez aucun peuple ». Comme l'Iliade lui a semblé « le type le plus parfait de la beauté littéraire épique », il a entrepris de l'égaler, en mêlant dans son œuvre le comique et le tragique, car partout dans l'humanité, « les larmes côtoient le rire, le ridicule la sublimité ». Tout cela n'est guère modeste, ni bien neuf : pourtant le courage de l'auteur mérite quelque admiration. Parseval de Grandmaison disait un jour à Nodier : « Je suis en train de composer un poème de deux mille vers sur Philippe-Auguste. » — « Il faudra bien deux mille hommes pour le lire », lui répondit assez brutalement Nodier. Je crois qu'il en faudrait tout autant, sinon plus, pour achever de lire d'un bout à l'autre celui de M. Paul Renan. Je ne connais rien de plus ennuyeux, rien qui fatigue comme ce style solennel, mélange hybride de mauvais Chateaubriand, de Marchangy, de Salvandy, de Richard d'Arlincourt, et de tous les romantiques d'antan, exemple : « Sur l'aile des brises s'envolaient les émanations aphrodisiaques des fleurs accomplissant le grand œuvre de la fécondation universelle. Les insectes bruissaient sous l'herbe encore humide de rosée, en faisant entendre de légères vibrations de passion ardente, etc., etc. ». Il y a par centaines des descriptions de cette

espèce, et des inversions prétendues poétiques comme celle-ci : « Inexprimable sera dès lors la consternation de l'armée des Ases. » Le vicomte d'Arlincourt écrivait de même : « Bleu était le ruban qui d'Élodie ceignait la taille. » Avec cela point de nom qui n'apparaisse escorté de son adjectif, comme d'un valet de chambre. Les attraits sont toujours *irrésistibles*, les fantômes *affreux*, l'exaspération *effrayante*, les casques *étincelants*, les chevelures *luxuriantes*, les applaudissements *frénétiques* comme à la Chambre, les incantations *infernales* ou *homicides*. Quelques-uns en traînent deux, trois, quatre ou cinq à leur suite : une voix *rauque, brisée, poignante* et *féroce ;* un paysage est *délicieux* et *grandiose*, un remords *inexorable, incessant* et *inextinguible*, une apparition *fantastique, belle, majestueuse, rayonnante*. Des bataillons reculent *brisés, disloqués éparpillés, sabrés, transperçés, tués*. Ainsi certains romanciers, payés à la ligne, prodiguent les épithètes au bas de certains journaux ; mais ceux-là sont excusables. Ils sont les premiers à se moquer d'eux-mêmes, et comme M. Paul R., ils ne croient pas « avoir revêtu l'ensemble de leurs idées d'un style simple et varié, souple et nerveux, imagé et concis, harmonieux et limpide. » Si l'on peut appeler cette épopée un dictionnaire d'épithètes, elle est aussi un vaste recueil de métaphores *truculentes*. Un guerrier qui se précipite sur son adversaire « les yeux sanglants, la rage sur les traits », ressemble « à une montagne dont le cratère béant va vomir à la fois la foudre et la mort ». Deux champions d'une bravoure égale sont comparés « à ces rochers qui, depuis l'origine des temps, surplombent l'immensité de l'Océan ». On voit des Amazones « fondre sur les Francs plus formidables que la trombe qui, dans ses spirales homicides, broie les vaisseaux », etc. ; les flots de la mer « bondissent comme des étalons furieux. » Un professeur qui voudrait faire goûter à ses élèves la sobriété, le naturel, l'aimable simplicité d'un Voltaire ou d'un Lesage, n'aurait qu'à leur lire cinq ou six pages de M. Thil-Lorain. On peut qualifier de bizarre, c'est un mot très doux, l'idée qu'il a eue de prendre le nom d'un écrivain dont le style est tout l'opposé du sien. M. Thil-Lorain, il est vrai, se détend, s'égaie quelquefois, mais alors ce sont des plaisanteries *éléphantiques* de ce genre : « A qui ressemble le mieux un homme que la crainte fait geindre comme une femme en mal d'enfant? — Au derrière de mon cheval qui pette *(sic)* », répond le héros qui fait la question. Plus loin l'abbé de Saint-Germain-des-Prés apostrophe en ces termes les assiégés qui faiblissent : « Attendez-vous, leur dit-il, que l'âne de saint Bacch vienne vous c... des alouettes toutes rôties dans la bouche? Un immense éclat de rire *souleva* toutes les poitrines. » Il y avait bien de quoi. On appelle peut-être cela de l'atticisme au delà de nos frontières ; en France nous sommes plus délicats, car tout le monde ne fait pas son régal des œuvres de Zola. Je doute surtout qu'à Paris « cette montagne de fange qui a des entrailles de volcans » (c'est encore une métaphore de M. Paul R.), on goûte *ces beaux mots*. Nos vieilles chansons de Geste sont des idylles comparées à

cette épopée où se succèdent les duels, les tueries, les boucheries, entremêlés de descriptions de banquets et de tortures, de dissertations philosophico-naturalistes, et de tout le bric-à-brac de la mythologie scandinave. J'allais oublier les amours de la belle Pharaïlde, abbesse de Chelles; M. Thil-Lorain en a fait une hétaïre moderne qui a toutes les séductions et les roueries de son métier. Elle enveloppe ses amants « de son regard fauve et pénétrant », elle abaisse sur eux « son regard chargé de flamme », elle fait circuler « dans leurs veines des laves bouillantes », et les voilà domptés. Suivent des peintures qui n'ont rien d'austère : M. Thil-Lorain ne connait ni la grotte où Virgile cache les amours de ses héros, ni le nuage dont le bon Homère les enveloppe.

Dans les préfaces multiples de ces quatre volumes M. Paul Renan, prend plaisir à donner le texte des journaux qui ont dit du bien de son ouvrage. Ce sont l'*Intransigeant*, la *Réforme*, la *Liberté*, le *Rappel*. Il cite encore quelques lignes insignifiantes des *Débats* et surtout un article de feu Gaucher dans la *Revue Bleue*. Or dans aucun de ces journaux, sauf le *Rappel* qui a essayé, dans aucune Revue, personne n'a tenté d'analyser cette épopée, par la raison que la chose est à peu près impossible. Tous les critiques se sont tirés de la difficulté par de belles épithètes très vagues à l'adresse de l'œuvre et de l'auteur : amas d'épithètes, mauvaises louanges, dit La Bruyère. Au reste, je suis convaincu qu'aucun d'eux n'a eu le courage d'aller bien au delà du premier volume.

A. DELBOULLE.

---

570. — **Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfursten Friedrich Wilhelm von Brandenburg.** Vierzehnter Band. Auswärtige Acten III *(Oesterreich)* herausgegeben von Dr Alfred Francis PRIBRAM. 2 parties X 1421 p. Berlin, Reimer, 1890.

Cette belle collection ne comptait jusqu'ici que deux volumes consacrés spécialement à la politique extérieure de l'Electeur Frédéric-Guillaume (France et Pays-Bas) et tous deux parus depuis vingt-cinq ans. Les chapitres dont se compose la série des *Politische Verhandlungen*, ont trait, pour la plupart, aux affaires allemandes, mais ce sont des morceaux dispersés et fragmentaires. Les rapports avec la cour impériale méritaient d'être présentés dans leur ensemble, et les documents brandebourgeois d'être complétés et éclairés par ceux de source autrichienne. M. Pribram se recommandait tout naturellement pour cette tâche : il est l'historien attitré désormais et définitif du règne de Léopold I. M. P. s'est piqué de surpasser ses devanciers : les tomes publiés des *Auswärtige Acten* n'embrassent qu'une période restreinte, quelques épisodes seulement d'une longue suite de négociations. Tout au contraire le recueil édité par M. P. manque de lacunes : nous voulons dire que les documents surabondent. Ils se suivent par ordre chronologique et présentent souvent, par la diversité des

matières dont ils traitent, une regrettable incohérence, outre des répétitions et des renseignements oiseux. On aurait désiré avec plus de sobriété, une meilleure, ou tout au moins une autre méthode dans le classement. L'éditeur a remédié en partie à cet inconvénient par des introductions élégantes et substantielles, par des notes, par des analyses qui encadrent et mettent en saillie les idées et les paroles des personnages. Il a coupé les chapitres d'après les missions qui coïncident plus ou moins avec les phases des négociations. Encore cette division n'est pas d'une extrême rigueur. Le premier chapitre est intitulé *Mission de Blumenthal, le différend de Juliers*, etc., 1640-1651; or la première pièce porte la date du 19 août 1647.

C'est seulement après les traités de Westphalie que Frédéric-Guillaume prend contact avec l'Empereur. L'action s'engage par des escarmouches : la question de Clèves, celle de Jägerndorf. Mais bientôt éclatent les complications du Nord : Frédéric-Guillaume tente d'arracher à la cour de Vienne son appui matériel et moral contre la Suède, en marchandant son suffrage pour l'élection impériale. Le début est peu cordial de part et d'autre : l'intérêt suprême et exclusif de la patrie commune est dominé par l'intérêt particulier. C'est ainsi que l'Électeur vota l'article de la Capitulation impériale qui entravait l'intervention de l'Empereur en faveur de l'Espagne et contre la France, article qui chagrina fort la chancellerie de Vienne et qui donna lieu à l'apparition de trois diplomates à Berlin.

L'Electeur, ce faisant, se préoccupa moins de soutenir les droits des princes ou de préserver la paix de l'Allemagne que de détourner l'Empereur vers la Suède et la Pologne et d'exploiter sa coopération. La tactique lui réussit. Mais après le traité d'Oliva, l'Autriche vit d'un œil envieux la grandeur du Brandebourg; et Frédéric-Guillaume, sentant cette hostilité, se mit à coqueter avec la France. Pour prévenir une étroite union avec cette couronne, Léopold employa le plus remarquable de ses diplomates, Lisola. M. P. avait publié déjà une partie de la correspondance officielle de cet homme d'État. Dans les dépêches mises sous nos yeux, se révèle encore cette clairvoyance, cette hauteur, cette haine de la France, qui font de Lisola une figure. Ce qui nous plait encore, c'est, chez ce mortel ennemi de la France, ce génie, cet accent tout français; son latin, alerte et de tournure française, contraste avec ce jargon où se marient l'allemand, le latin, le français déformé, et qui sert de langue politique en Allemagne. Lisola prêcha la nécessité de gagner l'Électeur par des concessions palpables : il énumère, ou plutôt numérote, avec sa précision ordinaire, les avantages de cette alliance (I, p. 138). Il s'impatiente des tergiversations, des lésineries de sa cour; il réclame des ordres explicites, refusant une instruction *semicocta et indigesta*. Mais Lisola échoue! *Trahendus ero ad gemonias tanquam inutile cadaver*, s'écrie-t-il. Frédéric-Guillaume s'affilia, en effet, à la ligue du Rhin.

Dès lors la défiance s'accroît entre Vienne et Berlin; et le successeur

de Lisola, le baron de Goess, est fort empêché de son personnage, car il agit dans l'ignorance des voies et des manœuvres secrètes de sa cour; on lui cache, dans la succession de Pologne, l'intrigue en faveur du duc de Lorraine; on lui cache, quand s'ouvre la guerre des Pays-Bas et qu'il est chargé de pousser l'Électeur contre la France, le traité de partage éventuel de la monarchie espagnole conclu entre Louis XIV et Léopold. Aussi Frédéric-Guillaume se gausse de l'ambassadeur impérial auquel il dénonce ces menées: c'est « un brave homme qui répète ce qu'on lui ordonne » (p. 357).

Le dénouement de la crise polonaise de 1668 ne fut pas pour réconcilier l'Électeur. L'Empereur s'était obligé, après beaucoup de façons, à patronner le duc de Neubourg, candidat du Brandebourg et de la France; mais un piast fut élu, Michel Wiesnowiecki, lequel s'empressa de solliciter la main d'une princesse autrichienne. Goess, qui n'osa du coup affronter la colère de l'Électeur, entendit des allusions très significatives, *neminem nominando*. Frédéric-Guillaume usa de représailles: dans les discussions de la Diète, où s'élaborait, sous le titre de Capitulation, une charte constitutionnelle, il combattit la prérogative impériale. La mésintelligence s'accentua au point que Goess parla de provoquer son rappel (p. 429, octobre 1669).

Sa seconde mission fut plus délicate encore, lorsque s'augura l'attaque de Louis XIV contre les Provinces Unies. L'Électeur fit mine de prendre parti pour elles. On comprend mal l'ardeur que mit l'Autriche à le distraire de ce dessein. M. P. voit la raison déterminante de cette attitude dans le désir de l'Empereur de rétablir tout à loisir ses affaires en Hongrie et en Pologne, tandis que Louis XIV était occupé par cette entreprise à l'autre bout de l'Europe; dans la nécessité de garder intactes toutes les forces de l'Empire, afin de pouvoir les jeter sur la France épuisée par cette lutte. Cette arrière-pensée perce, semble-t-il, dans l'instruction à Goess, du 4 mars 1672, où l'on promet assistance à l'Électeur, promesse que l'ambassadeur n'avancera que *suaviter et cautissime, damit solches Frankreich nit allzu frühe erfahre* (p. 519).

Cette assistance, Frédéric-Guillaume l'implorait immédiate. Anhalt fut dépêché à Vienne (juin 1672). En dépit du parti de la guerre, des exhortations et des conseils de Montecuccoli, on laissa Frédéric-Guillaume succomber. A son tour, celui-ci sépara sa cause de celle de l'Empire, officiellement engagé dans la guerre, et signa le traité de Vossem. Goess avait compris l'impossibilité d'éviter ce résultat : aussi avait-il quitté Berlin et couru à Cologne, à la Haye, à Bruxelles pour la bonne cause. La responsabilité de l'échec retombe sur les ministres autrichiens ; les procès-verbaux de leurs délibérations sont des chefs-d'œuvre de prudence, de mesquinerie et de formalisme.

Ils ne furent pour rien dans la conversion de Frédéric-Guillaume. La perspective de reconquérir la Poméranie avec les subsides des coalisés le ramena dans le giron de l'Empire. Mais à Vienne on n'entendait pas

l'aider efficacement contre la Suède : aux instances de Crokow, et même à une insinuation sur la perpétuité de la couronne impériale dans la maison d'Autriche (II, p. 819), on répondit par des échappatoires : on refusa de proclamer la Suède ennemie de l'Empire, sous prétexte qu'elle était susceptible de s'amender (p. 831). Fehrbellin déconcerta l'Empereur et les princes allemands. L'Empereur manifesta sa répugnance à prendre en main la satisfaction du Brandebourg, laissée à l'arbitrage des futures négociations de paix, c'est-à-dire à la volonté de Louis XIV. Sa mauvaise humeur se marqua encore dans l'assignation de quartiers dérisoires aux troupes brandebourgeoises. Frédéric-Guillaume perdit patience : il menaça de prendre une résolution, *die Ew. Kay. May*[tt]. *undt dem gemeinen Interesse zum Nachtheill undt Schaden gereichen möchte* (p. 849).

Cette affaire des quartiers prend une importance extrême (mission de Sternberg, janvier-mars 1676), elle accompagne en sourdine et interrompt par une note discordante les négociations de cette époque. On y voit poindre l'aigreur qui anime les deux cours. Frédéric-Guillaume eut la conscience de sa situation : *Ej scheindt, das man jalus von mir ist, das der höchste meine Waffen so augenscheinlich gesegenet, undt mir misgönnet wirdt*. Il pressentit qu'on s'accomoderait à ses dépens : *mich lasst man schtecken*.

Son pressentiment se réalisa à Nimègue. Il dut abandonner ses conquêtes chèrement et glorieusement acquises. Il cria à la trahison du fait de l'Empereur. M. P. plaide en faveur de ce dernier les circonstances atténuantes. Il traite au contraire fort durement l'Électeur qu'il accuse de s'être ravalé au rang d'un vassal de Louis XIV, après le pacte de Fontainebleau, par où il accorda sa voix au roi de France, en cas de vacance de l'Empire. Il est vrai que Frédéric-Guillaume affecta à l'égard des affaires allemandes un parfait détachement. A l'abbé de Bantz, à Lamberg, qui viennent le tenter après qu'a éclaté le scandale des Réunions, il réplique que ce sont là des conséquences de « la paix de l'Empereur ». (*Weill ihre Kay. Mayu. zu Nimägen Ihren friden geschlossen* p. 913). C'est ce qu'il répète narquoisement après la prise de Strasbourg, en ajoutant : *er wisse nicht zu rathen*. Il admit aussi la session de la France à la Diète, du moment que l'Empereur avait rendu à la Suède le droit de siéger.

Frédéric-Guillaume resserre dès lors l'alliance française. Quand le prince d'Anhalt, partisan de l'entente avec l'Autriche, élabore, à Vienne, un projet de traité, son maître y répond par une lettre si discourtoise que l'envoyé l'attribue à une humeur bizarre, résultat de l'insomnie.

La France eut le tort de ne point satisfaire l'Électeur aux dépens de la Suède, sa perfide cliente. Elle se l'aliéna aussi dans le règlement de la succession Palatine. L'Empereur s'avisa d'attiser ce mécontentement : ce fut l'objet des efforts de Fridag à Berlin, pendant les années 1685 à 1688, M. P. a raconté, dans deux Mémoires, cette phase de la diplomatie autri-

chienne. L'antipathie des deux États s'y décèle toujours, politique et confessionnelle. *Man habe mit Calvinisten zu thun, so arglistig*, opinent les conseillers de Sa Majesté Impériale (p. 1159). Ils se montrèrent plus astucieux encore, quoique bons catholiques. Pour amadouer Frédéric-Guillaume, et obtenir un corps contre les Turcs, puis contre la France, on lui céda Schwiebus en Silésie, mais Fridag fut autorisé à négocier en grand mystère avec le Prince Electoral une renonciation qui aurait son effet à la mort de son père, moyennant une compensation pécuniaire (p. 1248, procès-verbal du 26 janvier). Si cette intrigue fait peu d'honneur aux ministres, M. P. avec raison ne disculpe pas le Prince Electoral, qui pratiqua la politique d'héritier présomptif. Frédéric-Guillaume mourut dans l'alliance et dans la défiance de l'Autriche (dép. de Fridag du 9 avril 1688, p. 1403).

Des documents reproduits dans ces deux volumes se dégage l'impression que l'antagonisme entre l'Autriche et le Brandebourg est une fatalité historique et géographique. Déjà, au XVIIe siècle, se dessine le dualisme qui a gouverné si longtemps et troublé les destinées de l'Allemagne. La cour impériale eut la pleine intelligence de cette situation : elle redouta dans le Brandebourg le seul État capable de lui faire contrepoids. Cette vérité, les historiens prussiens l'ont singulièrement exagérée : à leurs yeux, dès le règne du Grand Électeur, l'histoire de l'Allemagne se résume et s'absorbe dans celle du Brandebourg. M. Pribram est Autrichien ; il ne partage pas cette foi; il a récemment, dans sa critique du livre de Zwiedineck Südenhorst (*Hist. Zeitschr.* XXX 3 p. 560), protesté avec discrétion contre ce dogme dont Droysen est le grand pontife. Il est difficile, à vrai dire, de juger qui, au XVIIe siècle, de l'Autriche ou du Brandebourg, représenta avec le plus d'autorité l'idée allemande. Pour les Autrichiens d'aujourd'hui, la question n'évoque d'ailleurs qu'un intérêt platonique et même un souvenir gênant[1].

B. AUERBACH.

---

571. — **Les guerres sous Louis XV**, par le comte PAJOL, général de division. Tome VII, accompagné du portrait de l'auteur. Paris, Didot, 1891. In-8, VII et 597 p. 8 fr.

572. — **Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau** avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz, publiée par M. le chevalier d'ARNETH et M. Jules FLAMMERMONT. Tome second. Gr. in-8 (589 p.) et introduction (p. LXXXVI). Paris, imprimerie nationale. 1891.

573. — **Le cardinal de Franckenberg**, archevêque de Malines, par Arthur VERHAEGEN. Bruges et Lille, Desclée et de Brouwer. 1891. In-8, 429 p.

574. — **D'Essling à Wagram**, LASALLE. Correspondance recueillie par A. ROBINET DE CLÉRY. Paris, Berger-Levrault, 1891. In-8, 212 p. 4 fr.

---

1. P. 147, note 7 : lire *Geffroy* et non *Geoffroy* ; p. 181 spéciale *fœdum* (*sic*) ; p. 470, L'auteur des *Justes prétentions du Roi sur l'Empire* s'appelle *Aubéry* et non d'*Aubry*.

575. — **Geschichte der Stadt Mainz waehrend der zweiten franzoesischen Herrschaft, 1798-1814**, von K. G. Bockenheimer. 2e édition. Mayence, Florian Kupferberg, 1891. In-8, et 446 p. 6 mark 50.

576. — **Das Zeitalter der deutschen Erhebung, 1807-1815**, von Rudolph Goetze. Gotha, Perthes, 1891. In-8, viii et 409 p. 7 mark.

577. — **Les Monologues de Napoléon I**. Paris, Baudoin, 1891. Petit in-8, 157 p.

578. — **La guerre sur les communications allemandes en 1870**, première campagne de l'Est, campagne de Bourgogne, par J. B. Dumas, capitaine br. d'état-major. Paris, Berger-Levrault. In-8, x et 335 p. 7 fr. 50.

579. — **Zur eigenen Lebensgeschichte**, von Leop. von Ranke, hrsg. von Alfred Dove. Saemmtliche Werke. Dreiundfuenfzigster und vierundfuenfzigster Band. Leipzig, Duncker et Humblot. 1890. In-8, xii et 730 pages.

Le septième et dernier volume des *Guerres sous Louis XV* du général Pajol offre les mêmes défauts que les volumes précédents : des détails inutiles ou mal exposés et nombre d'erreurs ou de fautes de transcription. C'est ainsi que l'auteur ajoute des notes tout à fait superflues sur le Limousin, sur Colbert, sur Louvois (p. 135, 398, 399), sur le duc de Richelieu (p. 534); qu'il parle de Pharamond comme d'un roi de la première race (p. 28) et ignore l'origine bien connue de la locution : « Je suis du régiment de Champagne » (p. 110); qu'il nomme *Wreder-Salzback* l'endroit où Turenne a été tué (p. 273), écrit *Heylesem* pour Heylissem (p. 402), etc. Mais le livre mérite d'être étudié, consulté; il fait comprendre tous les états successifs de l'armée française de 1715 à 1774. L'auteur présente le tableau des régiments qui ont existé dans cette période; maison du roi, infanterie française, régiments étrangers, troupes légères, légions, régiments des colonies et de la marine, milices, cavalerie, hussards, dragons. Il donne un court historique de ces régiments et des mestres de camp et colonels qui les ont commandés, avec les dates. On remarquera notamment tout ce qu'il dit des régiments étrangers et des corps francs, des légions, des compagnies de volontaires. Il y a dans ce travail considérable et qui, selon les mots mêmes de feu Pajol, témoigne d'une « application tenace », une foule de menus faits qu'on ne trouve pas ailleurs. Le dernier chapitre, ou *Lexique* des lois, décrets et ordonnances qui règlent l'organisation de l'armée, des usages et coutumes qui étaient en vigueur parmi les troupes, des termes spéciaux et expressions propres à l'art militaire (p. 439-591), ne sera pas aussi utile que le croyait Pajol. Les éditeurs ont mis en tête du volume le portrait du regretté général, et on les remerciera d'avoir rendu ce pieux hommage à la mémoire d'un chercheur consciencieux.

MM. le chevalier Alfred d'Arneth et Jules Flammermont viennent de publier le second volume de la correspondance secrète de Mercy avec Joseph II et Kaunitz. Le volume s'arrête au départ de Mercy pour la Hollande en octobre 1790. Il comprend deux parties : 1° les lettres des

trois personnages depuis le 4 janvier 1786; 2° un appendice renfermant la correspondance particulière de Kaunitz et de Mercy. Les lettres de l'ambassadeur à Joseph II n'ont pas le même caractère que les lettres à Marie-Thérèse et l'on n'y trouve plus ces menus détails intimes, ces petits faits de la vie privée qui avaient tant d'intérêt pour une mère. Mercy ne parle que de l'action politique de Marie-Antoinette, de son influence sur Louis XVI et sur les ministres, de l'usage qu'elle fait de son pouvoir. Il nous donne donc de précieux renseignements sur la marche des affaires. Le 10 mars 1786, par exemple, il écrit que « le gouvernement surpasse en désordre et en rapines celui du règne passé » et que l'état de choses ne peut subsister sans une catastrophe (p. 9). Mais, à côté des lettres à l'empereur, il faut lire celles que Mercy adressait à Kaunitz par le même courrier : il disait tout au chancelier qui avait été son protecteur et qu'il regardait comme son maître; il le savait sage, expérimenté, arrivé à cette sérénité qui juge froidement et sans passion hommes et choses; il n'ignorait pas au contraire que Joseph, ardent, inquiet, fébrile, ne se maîtrisait pas sur certaines nouvelles. Aussi, lorsque Marie-Antoinette ne peut ou ne veut pas faire ce que Mercy lui propose dans l'intérêt de la maison d'Autriche, c'est Kaunitz seul qui est informé. A la mort de Vergennes, l'ambassadeur tente de faire obtenir à Saint-Priest le ministère des affaires étrangères qui est donné au « petit » Montmorin; mais il n'ose mander son insuccès à l'empereur ni lui « exposer l'ensemble de ses fâcheuses remarques ». C'est au chancelier qu'il écrit, et sa lettre honore la reine : « Quoique ses bontés à mon égard ne se soient jamais démenties un instant, quoiqu'elle m'accorde une confiance assez étendue, quoique je sois personnellement et constamment bien traité, l'expérience m'apprend de jour en jour à mieux évaluer la manière d'être de cette princesse, et ce que j'y observe m'affecte au delà de toute expression. Elle conserve un penchant pour sa patrie, de l'attachement pour son sang, de l'amitié pour son frère; mais elle est incapable d'agir conséquemment à aucun de ses sentiments. Il lui a pris tout à coup le scrupule qu'il n'était pas juste que la cour de Vienne nommât les ministres de celle de Versailles. J'eus à essuyer, à l'appui de cette thèse, les réflexions les plus étranges; j'y répondis par des raisons, même par des vérités un peu fortes, et il s'ensuivit que plus par contrainte que par persuasion la reine fit de légères tentatives pour Saint-Priest. L'Empereur n'a pas une parfaite connaissance de la tournure du caractère de sa sœur. V. A. observe relativement à la reine qu'il y a beaucoup plus à désirer qu'à espérer. Pénétré de cette vérité jusqu'au découragement, je conçois qu'il ne sera pas impossible, dans certaines circonstances isolées, de tirer quelque parti utile de l'influence de cette princesse, mais ce seront toujours des effets du hasard » (p. 80-81). Et Kaunitz, toujours calme, répond à cette lettre navrée qu'il faut prendre patience et ne point se fâcher; que, si Marie-Antoinette était reine ailleurs qu'en France, on ne lui permet-

trait aucune ingérence dans les affaires; qu'elle serait nulle dans toute l'étendue du terme : « Supposons pour un moment que ce soit de même en France, ne comptons jamais sur rien de sa part, et contentons-nous d'en tirer comme d'un mauvais payeur tout ce que nous pourrons. Je conviendrai avec vous que cela fait d'assez tristes consolations; mais que faire? Montmorin est un pauvre sire. Pourvu que nous parvenions à faire comprendre à cet animal la vraie valeur de l'alliance et combien il est intéressant pour la France de la conserver! » (p. 85). Les lettres de Mercy sont toutefois d'un témoin bien informé. Nul ne se tenait mieux au courant. Qu'on songe seulement qu'il fut le confident de Choiseul et le mentor de Marie-Antoinette; qu'au besoin, en de rares occasions, il savait par l'abbé de Vermond ce que la reine lui cachait; qu'il fréquentait la maison de M. de Laborde; qu'il avait partout des affidés, corrompait domestiques et agents, qu'enfin il ne manquait nullement de clairvoyance. Il n'a donc rien ignoré de ce qui se passait, et on ne peut guère le prendre en défaut. Sincère, cherchant toujours la vérité et la disant, non pas avec la brutale franchise d'Aranda, mais sans recueillir aveuglément tous les bruits de la cour et de la ville, comme le baron de Goltz, Mercy nous a laissé dans sa correspondance la source la plus importante peut-être pour l'histoire de la France sous Louis XVI. Les deux éditeurs ont du reste complété les lettres secrètes de Mercy par de nombreuses et longues notes où l'on trouve des passages de ces *dépêches d'office* que l'ambassadeur envoyait régulièrement à Kaunitz par des courriers mensuels. L'*introduction* a, suivant la promesse donnée, paru avec le second volume. Elle renferme une vie de Mercy, et cette biographie, aussi complète, aussi exacte, aussi précise que possible, rectifie sur bien des points les erreurs de Bacourt. Les deux éditeurs n'ont pu pénétrer dans les archives de la famille de Mercy-Argenteau et ils ne peuvent nous dire où et comment le célèbre diplomate acheva ses humanités. Mais, à partir de 1752, ils suivent de très près la trace de Florimond de Mercy; ils nous le montrent à Paris, en qualité de chevalier d'ambassade, se formant à l'école de Kaunitz, et apprenant, sous lui, à se dispenser de la représentation, à négliger le grand monde de la ville et de la cour, à vivre au milieu des financiers, des gens de lettres, voire des acteurs et des actrices. D'abord un peu gauche, maussade, taciturne, timide, Mercy se façonne peu à peu dans la société élégante de Paris; il représente l'empereur à Turin (1754-1761), à Saint-Pétersbourg, à Varsovie; puis, après être resté sans emploi pendant deux ans, il remplace le prince de Starhemberg à Paris. MM. d'Arneth et Flammermont nous renseignent sur cette période française de l'ambassadeur; ils nous décrivent sa maison de Chennevières et retracent sa liaison avec une actrice de l'Opéra, Rosalie Levasseur, qui lui donna un fils; ils ne parlent qu'en passant de l'influence de Mercy sur la reine et sur les affaires de la France, puisque M. Flammermont prépare depuis de longues années et fera prochainement paraître *Le règne de Marie-*

Antoinette [1]; mais en revanche, ils insistent sur les dernières années de Mercy, et, d'après Fersen, Thürheim, Vivenot-Zeissberg, nous font le tableau de cette fin d'une brillante existence, assombrie par l'orage révolutionnaire, par l'exécution du roi et de la reine, par le douloureux spectacle des fautes que commettent les alliés, par les pressentiments d'une revanche manquée.

Le cardinal Franckenberg n'avait pas encore son biographe. Il l'a trouvé dans M. Verhaegen qui puise, pour raconter sa vie, aux archives de l'État et des anciens évêchés suffragants de Malines. M. V. nous retrace, dans un premier chapitre, les premières années de Franckenberg qui naquit à Grossglogau le 18 septembre 1726 et, après de brillantes études, obtint en 1759, par la protection de Marie-Thérèse, l'archevêché de Malines. Les chapitres suivants exposent et analysent l'administration de l'archevêché, la promotion de Franckenberg au cardinalat, sa lutte contre les réformes de Joseph II, ses protestations énergiques qui ne contentent pas les ultras (Feller, Dedoyer, etc.), le voyage qu'il entreprend à Vienne pour arracher à Joseph le maintien des séminaires épiscopaux, les mémoires qu'il présente à l'empereur, le fameux examen auquel il soumet, sur le conseil de l'abbé Du Vivier, l'enseignement du séminaire général, sa volumineuse déclaration doctrinale du 26 juin 1789 qui forme, dit M. V., un « traité complet de la doctrine catholique » et qui fait du cardinal « le vengeur de la foi catholique, le défenseur des libertés belges, le défenseur de la patrie » (p. 250-251). Le ministre Trautmannsdorff veut faire arrêter Franckenberg dans Bruxelles; l'archevêque répand le bruit de sa fuite, reste à Bruxelles, et pour mieux dépister la police, change trois fois de cachette. La révolution brabançonne éclate; mais Franckenberg refuse d'appartenir aux États-Généraux et au Congrès. Faut-il dire néanmoins, avec M. V., qu'il ne « s'occupe pas de politique »? Quoi qu'en pense M. V., le mandement de carême du 31 janvier 1790 était un acte politique, et Vonck déclare avec raison que ce mandement sonna le tocsin de la persécution. M. V. lui-même ne reconnaît-il pas que Franckenberg venait, par ce mandement, de prêter « l'appui de son immense influence religieuse aux États? » Il est vrai que M. V. se déclare *statiste* et qu'à ses yeux les États seuls devaient recevoir le dépôt de la souveraineté nationale! (p. 281) Dans les derniers chapitres de l'ouvrage M. V. raconte les rapports de Franckenberg avec le gouvernement autrichien après la chute de la république belge, son rôle durant les invasions françaises [2], sa fuite après Fleurus et sa retraite en Hollande, sa rentrée, son refus de prêter serment et obéissance aux lois de la République, sa déportation

1. M. Flammermont est chargé, en outre, par le ministère de l'Instruction publique de publier la *Correspondance des ambassadeurs impériaux en France au XVIIIe siècle.*

2. Lire p. 318 de Wisch et non *Weisch*; p. 323 Dufresse et non *Dufrenne*; p. 349 il y a bien de la sévérité dans l'appréciation de la conduite de l'archiprêtre Huleu.

au-delà du Rhin, ses différents séjours à Emmerich, à Borken, à Breda (où il meurt le 11 juin 1804). M. V. n'a négligé aucune source d'informations; c'est un écrivain solide, consciencieux, habile, qui a voulu s'acquitter de sa tâche avec sérieux, et nous louerons volontiers ses recherches et son savoir. Mais il a trop d'enthousiasme pour Franckenberg; il le proclame un évêque accompli; il vante sa grande intelligence, son jugement sûr, son zèle infatigable; il qualifie d'« irréfléchis » et d'« injustes » les jugements que les historiens libéraux ont portés sur le cardinal. Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire, avec M. Rahlenbeck, que le *Prussien* Franckenberg est responsable des malheurs de la Belgique; Franckenberg était devenu Belge de cœur, d'aspirations et d'habitudes, mais s'il a montré quelque modération, s'il a lutté contre Joseph II et contre le Directoire avec quelque grandeur, s'il a déployé dans l'administration de son archidiocèse une remarquable activité, bref, s'il a été bon prêtre, nous regretterons, avec Dewez, Juste et Borgnet, qu'il n'ait pas compris l'utilité de certaines réformes et se soit laissé mener par les fanatiques qui formaient son conseil, notamment par l'abbé Du Vivier; nous déplorons, pour sa renommée, qu'il ait tellement contribué à l'écrasement des vonckistes [1].

Sans se laisser décourager par la *notice* que M. le général Thoumas consacrait naguère à Lasalle [2], M. Robinet de Cléry vient de publier une biographie du général. Elle est plus ample et plus complète. Elle nous renseigne avec précision sur les origines messines de Lasalle et sur ses débuts. Elle passe rapidement sur les campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Espagne; aussi bien son but est-il de nous mener, comme l'indique son titre, d'Essling à Wagram. Mais elle retrace avec le plus grand détail la part considérable que Lasalle prit à la campagne d'Autriche, en 1809; elle montre ce Roland de l'armée « incomparable de vigueur et d'entrain » dans la journée d'Essling (p. 22), assurant avec la plus vive sollicitude dans les cantonnements des bords du Danube la subsistance de ses onze régiments (p. 37), appuyant l'attaque de Gudin sur Engerau (p. 69), surveillant le cours du fleuve, se gardant, s'éclairant avec le plus grand soin, poussant à fond des reconnaissances, se montrant bon à tout, et quoique officier de cavalerie et hussard, jetant des ponts sur des rivières, disposant de batteries de siège (p. 104), devenant pontonnier et artilleur (p. 147 et 161), menant vivement l'attaque de Raab, canonnant et bombardant, comme il sabrait, — à outrance, et obtenant, avec Lauriston, dans la journée du 22 juin, la capitulation de la ville. Mais Wagram approche, et le dénouement de la campagne, et la mort de Lasalle : les circonstances de cette mort ont été diverse-

1. Cf. sur Franckenberg notre *Jemappes* chapitre I, p. 5, 15-16, 27.
2. Cf. *Revue critique*, n° 45.

ment rapportées, et non sans inexactitude; M. R. de C. les précise d'après le journal historique des opérations de la division Marulaz, les mémoires de Masséna, une note du général Walmoden remise à Pelet, et le récit de Maurice du Coëtlosquet, aide-de-camp de Lasalle. Comme l'a dit M. Thoumas, d'après un témoin des faits, le sous-lieutenant et futur général de Waldner, Lasalle a péri après la dernière charge de la cavalerie légère et le ralliement sonné; un blessé autrichien qui se trouvait à quinze pas de lui, lui a logé une balle entre les deux yeux; mais M. Thoumas a tort d'écrire que le général expira deux heures après à Schönbrunn; Lasalle fut tué sur le coup et transporté mort au palais Rasumoffsky. Les dernières pages de M. R. de C. nous retracent l'inhumation du héros au cimetière viennois de Saint-Marx et la translation récente de sa dépouille mortelle dans les caveaux des Invalides. Comme M. Thoumas, M. R. de C. demande que la statue de Lasalle s'élève sur une place publique, dans une ville de garnison de cavalerie, à Nancy, à Lunéville, puisque Metz n'est plus française; cette statue, dit-il, « serait une preuve sensible de la reconnaissance nationale, et cet honneur ne devrait pas être refusé à l'ancien officier de l'armée royale qui, au jour des grands périls, s'est fait simple soldat pour défendre dans les armées républicaines l'intégrité du sol de la patrie ». Un grand tableau généalogique de la famille Lasalle, un croquis du Danube de Vienne a Raab — dressé par le capitaine Matuzinski — treize belles gravures rehaussent la valeur de l'ouvrage. Mais ce qui en fait le prix incomparable, c'est la correspondance de Lasalle entre Essling et Wagram. M. R. de C. a reproduit le texte complet des lettres que le grand cavalier écrivait jour par jour et plusieurs fois par jour. Non seulement elles révèlent dans ses détails la vie des avants-postes, et décrivent, souvent de façon saisissante, le Danube, ses deux rives, ses îles innombrables; mais elles montrent Lasalle sous un aspect inattendu : l'ardent et fougueux officier témoigne à ses supérieurs déférence et respect; il exécute scrupuleusement leurs ordres; il leur donne des avis pleins de prudence; il met et recommande une extrême circonspection dans le service des reconnaissances, si téméraires qu'elles paraissent. L'homme qui disait à Rœderer qu'il n'était pas fait pour être plumitif, rédige journellement jusqu'à sept ou huit rapports. Pas un instant de préoccupation personnelle : il ne songe qu'à ses troupes et à leur bien-être; il défend avec énergie ses subordonnés injustement accusés; il loue leurs services; il sait obtenir des Hessois qui sont sous son commandement, un concours utile et dévoué, parce qu'il les encourage et les traite amicalement, sans hauteur ni dédain. Qui eût soupçonné en Lasalle de pareilles qualités? C'est pourquoi, dit M. Robinet de Cléry (p. 26) « on ne peut se défendre, à la lecture de ces lettres, d'une émotion douloureuse, en songeant qu'elles sont les dernières et que quelques jours après, la mort devait trancher une existence si courte et si remplie d'actes héroïques ».

M. Bockenheimer a fait en un gros volume de plus de quatre cents pages très serrées l'histoire de la ville de Mayence pendant la seconde occupation française, de 1798 à 1814. Son livre regorge de détails, et l'on y voudrait par instants un peu plus d'ordre et de lumière. Mais les renseignements dont il abonde, seront utiles aux historiens, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir recueilli et colligé, avec tant de patience, tant de soin et, comme disent ses compatriotes, avec une véritable application d'abeille, aussi bien dans les documents imprimés que dans les archives de la ville et des administrations publiques, ces innombrables renseignements de tout genre sur la domination française à Mayence. Il ne s'est pas du reste absolument confiné dans son sujet; il sait l'étendre et l'éclairer; il est au courant de tout, et il a, par exemple, utilisé, outre Taine, Lanfrey et la correspondance de Napoléon, des études spéciales, comme celles de Crémieux et de Clément sur les conseils de préfecture, celles de Gazier sur Grégoire et l'église de France, de Sciout sur la constitution civile du clergé, etc. Il expose, au début, les premiers actes de nos généraux, la guerre qui dure encore dans les années 1799-1801, la paix de Lunéville (p. 1-46). Puis il montre ce que fut, d'abord sous le Directoire, ensuite sous le Consulat et l'Empire, l'administration de l'État et de la ville (p. 87-156). Il consacre des chapitres spéciaux à la justice (p. 157-187), aux impôts, à la législation ecclésiastique, aux établissements d'instruction, au commerce et à l'industrie (p. 188-368). Enfin, outre un court aperçu des événements dont Mayence fut le théâtre de 1798 à 1814 (cf. p. 55-86), il donne un tableau chronologique des faits, lois et ordonnances importants pour l'histoire de la ville. M. B. conclut que les habitants de la rive gauche étaient, à la fin de notre domination, de « bons Allemands » et qu'on leur attribue sans raison un profond attachement à la France. Il n'oublie pas de rappeler les lettres de Jeanbon Saint-André que Sainte-Beuve a reproduites dans sa belle étude sur l'ancien conventionnel (p. 371). Mais n'est-ce pas trop dire que de qualifier les Mayençais de 1815 de *gute Deutsche*? M. B. cite en un endroit (p. 76) le curieux livre que J.-A. Boost fit paraître en 1819 sur le destin des Rhénans; ce Boost est Allemand et se pique de l'être; il s'élève avec force contre ceux qui voient dans ses compatriotes de la rive gauche des « bâtards méprisables » des deux peuples; il ne cache pas les fautes qu'ont commises les Français; mais il ajoute « le régime était sévère et viril; pourtant, les Rhénans vivaient unis dans un heureux ensemble, et grâce à la grandeur de leur pays, à l'activité mutuelle, ils se procuraient facilement leurs besoins; ils avaient une constitution libérale et une condition égale à celle des autres; ils trouvaient les manières, à la fois aimables et libres, des Français plus agréables que le ton rude et pédantesque de leur race allemande; ils ne sentaient rien ou bien peu des misères dont Napoléon remplissait l'Europe, puisque leur territoire servait de lieu d'entrepôt où la France déposait son butin; ils voyaient employés et dépensés dans

leur propre pays non seulement le montant de leurs propres impôts, mais des sommes considérables venues de tout l'empire. » Voilà la vérité sur les sentiments de la population mayençaise [1]. Il faut ajouter toutefois que M. B. rend justice aux talents de Jeanbon; il reconnaît que le préfet du Mont-Tonnerre avait une intelligence pénétrante et une tenace persévérance, qu'il était vraiment homme d'affaires, qu'il se dévoua noblement à ses fonctions, qu'il s'efforça avec un zèle infatigable de relever le commerce et l'industrie, qu'il rendit à son département des services essentiels (p. 105-107). On regrettera qu'il n'insiste pas sur les années 1813 et 1814 auxquelles il a consacré, il y a cinq ans, un volume spécial. Mais, malgré cette lacune voulue, ce nouvel ouvrage de M. Bockenheimer, le plus considérable qu'il ait publié, est une des plus solides et des meilleures « contributions » à l'histoire des Français sur le Rhin [2].

M. Gœtte veut faire en plusieurs volumes l'histoire du mouvement de l'unité allemande au XIXe siècle. Son premier tome, intitulé : « L'époque du soulèvement allemand de 1807 à 1815 », comprend deux livres : 1° le temps du ministère Stein en Prusse; 2° le soulèvement autrichien

1. J.-A. Boost, *Was waren die Rheinlænder als Menschen und Bürger und was ist aus ihnen geworden*, p. 197-201, et surtout p. 205.

2. Il est impossible d'analyser longuement un livre d'histoire locale qui renferme une foule de noms propres, de détails techniques, de chiffres et qui par instants ressemble à une statistique. P. 77, lire Du Bais au lieu de *Dubais;* — p. 104 (et 428), Reubell et non *Rewbell;* — p. 165, Razen et non *Ratzen;* — *id.*, l'auteur ne cite que Razen comme membre de la Convention rhéno-germanique; il aurait dû ajouter Blau, Boost, Caprano et Schlemmer qui furent élus, le premier par Bodenheim, le deuxième par Wendelsheim, le troisième par Dudenhofen, le quatrième par Gumbsheim (je suis heureux de communiquer à M. B. ce renseignement inédit); — *id.*, d'après M. B., Blau n'avait pas encore, en 1798, « revêtu les fonctions de juge »; il était, dès 1795, juge du tribunal civil du département des Forêts; — p. 109, Reiset était de Colmar, et Daigrefeuille (cf. p. 89 et 91) ou mieux d'Aigrefeuille (Jean Dagobert), né à Colmar le 8 juin 1733, curé de Cernay, puis de Guebwiller, avait été, dans le Haut-Rhin, le premier à renoncer au sacerdoce; — p. 167, l'auteur pouvait dire que Westhofen appartint également à la Convention, et citer sur Nimis le deuxième tome de Remling (p. 384, 399, 415); — p. 177, le Widenlœcher que nomme l'auteur, est le même que le Widenlœcher cité dans la note de la p. 202; il était commandant de la garde nationale de Molsheim et se trouvait à Worms lorsque Merlin de Thionville demanda par une lettre du 6 janvier 1793 et obtint pour lui la place de commissaire des guerres; — p. 182, Meyenfeld (qui paraît déjà p. 97 et 108) avait été commissaire du pouvoir exécutif avec Simon et à la place de Grégoire en 1793; — p. 225, lire « Gobel » au lieu de *Goblet;* — p. 321, il fallait citer sur Butenschœn la notice d'Ét. Barth parue dans la *Revue d'Alsace*, et la mention « *Argus*, IV, 17 » est inexacte; — p. 366, Erasmus Lennig est déjà cité dans la *Darst. der Mainzer Revol.*, p. 179; — p. 401, lire Chambarlhac et non *Chamberlac;* — p. 427, Duhem était représentant du Nord, et non de *Douai;* — *id.*, lire « hargneux » et « caustique » au lieu de *largneux* et *corustique;* — la table des matières est commode et utile, mais parfois incomplète; je n'y trouve ni Reubell, ni Koeler (p. 427), ni Meynier (p. 150), ni Erasmus Lennig, etc.

et l'époque de recueillement. Dans le premier de ces livres, M. G. retrace successivement, en cinq chapitres, les commencements du mouvement national, le gouvernement de la Prusse sous Stein et Hardenberg jusqu'à la paix de Tilsit, la réorganisation de l'État et de l'armée en Prusse, l'éveil de l'esprit patriotique sous la domination étrangère, la politique extérieure de la Prusse jusqu'au renvoi de Stein. Le deuxième livre renferme trois chapitres : l'Autriche et la Prusse avant l'explosion de la guerre; le combat de l'Autriche pour la liberté *(Freiheitskampf)*; réformes qu'entreprend Hardenberg, le successeur de Stein. Cette simple table des matières suffit à montrer que M. G. traite un sujet déjà rebattu. Tout ce que dit l'auteur a été dit et redit avant lui. Son mérite, c'est d'avoir tracé un vaste tableau d'ensemble où rien n'est oublié, sauf, ce nous semble, la situation nouvellement créée par le *Rheinbund*. Peut-être voudrait-on de temps en temps des détails plus abondants, plus nouveaux; M. G. pouvait, en compulsant les journaux et les écrits du temps, ajouter à ce qu'on sait déjà quelques particularités peu connues, quelques traits curieux. Mais, dit-il dans sa préface, il veut représenter le mouvement organique du peuple allemand dans le siècle présent, et non une suite de faits qui témoignent de l'effort vers l'unité (p. vi). Son œuvre est donc le travail d'un habile vulgarisateur. Le commencement est un peu long et pénible, — quoique M. G reconnaisse loyalement qu'il ne veut pas, comme Ranke, justifier la paix de Bâle, et que cet acte est une « déviation des principes qui ont fait la grandeur de l'État des Hohenzollern » (p. 21). Mais le reste du volume se déroule avec clarté, avec aisance ; M. G. sait résumer à grands traits, d'une façon nette et attachante, les minutieuses recherches de ses devanciers. On peut le chicaner sur quelques points [1]; toutefois, il est au courant, et il intéressera le grand public par ses rapides analyses des œuvres, par ses récits de batailles (cf. p. 279-299, 315-320) — bien qu'à vrai dire, Essling et Wagram ne dûssent pas tenir une si grande place dans une histoire de l'unité allemande, — par un exposé aussi net que fidèle des réformes administratives de Stein et de Hardenberg. Il est même permis de dire que ce premier tome n'est, en somme, qu'un précis du gouvernement de Frédéric-Guillaume III et de la politique prussienne sous le premier Empire, précis d'ailleurs exact, consciencieux, sans sécheresse et qui parfois ne manque pas d'éclat.

---

1. P. 13 « Kurmainz, Erfurt », mais Erfurt appartenait à Kurmainz; — p. 14, c'est en 1792, et non en *1793* que les troupes mayençaises se joignirent aux alliés; — p. 20 « Pfalz-Zweibrücken », comme dit l'auteur, le Palatinat et les Deux-Ponts n'ont pas donné aux émigrés la même hospitalité que les électorats ecclésiastiques; — p. 51, Forster n'est pas « devenu une victime du jacobinisme », ni mort « dans la misère »; — p. 178, pourquoi faire de Kalkreuth un « général », après l'avoir nommé p. 132 « feld-maréchal? »; — p. 197, l'auteur est bien sévère envers Gœthe; — p. 209, on n'imagine pas les reproches que l'auteur adresse à la Marguerite de Faust : « *Verleumdungssucht, Gier nach goldenem Schmuck, Unlauterkeit!* »

Jomini suppose dans un de ses ouvrages que Napoléon, arrivant parmi les morts, raconte ses campagnes à Alexandre, à César et à Frédéric. L'auteur des *Monologues de Napoléon* pratique en petit le procédé de Jomini; il fait parler le héros dans les principales circonstances de sa vie, sur la chaussée de Paris à Nice, lorsqu'il va prendre le commandement de l'armée d'Italie, au soir de Lodi, après l'entrée à Milan, sur la route de Vienne, devant Saint-Jean d'Acre, après le 18 brumaire, lors de la proclamation de l'Empire, devant le tombeau de Frédéric, après Wagram, au passage du Niemen, à Smorgoni, dans une plaine de Champagne, sur le chemin de Fromenteau, au débarquement de l'ile d'Elbe, le soir de Waterloo, à bord du *Northumberland*, à son lit de mort. Ce n'est pas de la véritable histoire; ce n'est pas non plus une œuvre d'imagination, de pure littérature; c'est de la psychologie. On voit que l'auteur est comme hanté par le souvenir de Napoléon, qu'il a depuis longtemps réfléchi sur son caractère, qu'il veut surprendre et fixer sa pensée intime aux heures décisives de son existence. On regrettera peut-être qu'il n'ait pas cherché à imiter cette parole brève, saccadée, qui allait droit au but; mais il serait tombé dans le pastiche, et lui-même nous avertit qu'il ne s'est préoccupé que des idées de Napoléon, qu'il a fait du fond le principal et de la forme l'accessoire. Tels quels, les *Monologues* offrent une lecture intéressante, piquante, utile. Non seulement — quoique l'auteur ait écarté toute espèce de notes, — il ne reproduit que des faits de la plus rigoureuse exactitude, et l'on devine que, s'il l'avait voulu, il aurait pu documenter toutes les paroles qu'il met dans la bouche de Napoléon. Mais il est sincère et juste; il n'abaisse ni ne surfait le personnage; il essaie loyalement, curieusement, d'approfondir dans Napoléon l'homme intérieur, et, comme il dit, de « saisir ses sophismes et ses déguisements habituels, en ouvrant çà et là, aux heures de crise, le registre de son dialogue intime ».

Les opérations entreprises en 1870 contre les communications des armées allemandes dans le sud-est de la France, n'avaient encore fait l'objet d'aucun travail considérable. M. J.-B Dumas a composé ce travail. Il le divise en deux parties : 1° *Première campagne de l'Est*; 2° *Campagne de Bourgogne*. Après avoir décrit la situation de la région au commencement de septembre, il retrace la défense que le commandant supérieur, général Cambriels, organisa dans les Vosges, le combat de la Bourgonce où des conscrits inexercés disputèrent le terrain pendant sept heures à sept mille ennemis, le ralliement des troupes derrière la Vologne, la belle défense de Rambervillers, les engagements de Bruyères et de Laval, la retraite sur Besançon et l'établissement d'un camp retranché autour de cette ville, les heureux combats de Châtillon-le-Duc — ou, comme disent les Allemands, de l'Ognon, — qui relèvent le moral des soldats. Mais à l'instant où l'armée dite de l'Est se retirait sur Besançon, on créait une armée dite des Vosges commandée par Gari-

baldi, et ce dernier, indépendant, croyant, comme dit M. D., qu'un personnage historique de son importance ne reçoit pas d'ordre, ne fut jamais subordonné à personne; de là, des opérations décousues, des efforts impuissants; « il est permis de regretter absolument, au point de vue militaire, l'emploi qui fut fait de Garibaldi » (p. 81). Bientôt les Allemands entrent à Dijon, après la mort de ce brave colonel Fauconnet, à qui M. D. rend un légitime hommage (p. 109). Cambriels, malade, fatigué, donne sa démission; son successeur Michel, découragé, jugeant la position critique, affirme la nécessité de quitter le camp retranché de Besançon; on le remplace par Crouzat qui reçoit l'ordre de se rendre à Gien pour renforcer l'armée de la Loire; on renonce à toute action dans l'Est; on « substitue à la défense latérale, si puissante quand elle est active, la défense normale »; on cesse de menacer les communications de l'ennemi pour entreprendre des opérations moins fécondes en résultats; comme M. D. le répète après Chanzy, on n'avait plus confiance dans l'issue de la lutte (p. 156-157). — M. D. raconte avec la même exactitude, la même abondance de détails précis et techniques, et aussi avec la même franchise de jugement, la campagne de Bourgogne. On sait qu'elle ne fut pas infructueuse. L'armée des Vosges assaillit audacieusement Dijon, puis, saisie de panique, recula, désordonnée, désorganisée, et pour longtemps condamnée à l'inaction. Mais pendant que Garibaldi, qui voulait opérer seul, se rejetait sur Autun, le général Bressolles, qui commandait à Lyon, organisait, malgré d'incessants conflits d'autorité, la brigade Crémer, et Crémer, victorieux à Nuits, refoulait sur Dijon la brigade Keller. Malheureusement « le moral de l'armée des Vosges avait été trop éprouvé pour qu'elle pût reprendre la campagne et Garibaldi se refusait à concourir à aucune opération avant que sa réorganisation fût terminée » (p. 230). Werder lança dans la direction de Beaune la division badoise de Glümer: Crémer, quoique renforcé, dut se concentrer à Nuits et sur le plateau de Chaux; dix mille huit cents Français soutinrent dans cette position, durant six heures, une lutte honorable contre les Allemands; finalement, « l'énergie de l'adversaire, sa supériorité numérique, la direction logique imprimée à ses efforts par des cadres expérimentés et instruits, eurent raison de la résistance de nos jeunes troupes » (p. 246). Nuits fut emporté. Crémer gardait néanmoins le plateau de Chaux; mais il avait deux mille trois cent cinquante hommes hors de combat; il manquait de munitions de réserve; il n'osait s'exposer à un engagement sérieux pour le lendemain (cf. la note 1 de la p. 250); il se replia sur Beaune, puis sur Chagny, où, sur l'ordre de Gambetta, il devait tenir jusqu'à la dernière extrémité, *jusqu'à la mort,* pour couvrir les grands mouvements de concentration qui préparaient la deuxième campagne de l'Est. Ici se termine le travail de M. Dumas. L'ennemi suspend son offensive et ne s'éloigne pas de Dijon; le deuxième combat de Nuits « l'arrête dans ses projets et l'empêche d'atteindre son objectif. Les succès obtenus doivent

nous faire regretter qu'une direction unique n'ait point présidé aux opérations. Le lien qui doit relier les forces mises en jeu, avait fait défaut. Les efforts avaient été successifs et trop décousus. Nulle entente, nul concert n'avait pu être établi entre des chefs qu'aucun commandement supérieur ne dirigeait. On avait rompu l'unité de la pensée militaire. Les résultats en avaient été amoindris » (p. 259). Cette instructive étude, composée d'après les archives et des pièces particulières, se termine par une *post-face* (p. 261-264) sur le rôle et l'esprit de l'infanterie et par un *appendice* (p. 267-326) qui renferme plusieurs documents de grand intérêt, entre autres le calcul des effectifs allemands d'après le chiffre des rationnaires, l'état général de situation des levées françaises au moment de l'armistice, un état complet des corps francs.

Le volume de Ranke que nous annonçons, est un volume double, *Doppelband* et contient le 53ᵉ et le 54ᵉ volumes des œuvres complètes de l'historien. Il renferme : 1° quatre études autobiographiques dictées en 1863, en 1869, en 1875 et en 1885; 2° des lettres choisies par l'éditeur, M. Alfred Dove, et groupées sous six chefs : le gymnase de Francfort-sur-l'Oder, l'université de Berlin, le voyage d'études en Italie et à Vienne, le retour, le mariage, le veuvage; 3° des fragments d'un journal ou *Tagebuchblätter;* 4° des variétés. On remarquera dans les études biographiques ce que dit Ranke de son enfance, de ses études, de l'impression que firent sur lui Gœthe et Schiller, comment il fut choqué par les romans de Walter Scott et attiré par Commines. Les lettres sont souvent intéressantes; nous voyons Ranke partir pour l'Italie, pour les archives du Vatican où « repose une histoire encore inconnue de l'Europe » (p. 169); nous le voyons faire sa moisson dans les bibliothèques, augmenter avec une joie profonde et une « jouissance incroyable » sa collection d'extraits, jurer tous les jours de ne pas s'écarter de la vérité qu'il reconnait (p. 233). La gloire lui vient, mais il ne se lasse pas d'étudier et de raconter le passé : il vient à Paris en 1850, en 1855, en 1860, en 1861, en 1865, et s'étonne que les Français lui laissent une partie de leur histoire à découvrir (p. 339). Mais la partie la plus attachante du volume est le Journal (p. 571-655). On y notera les pages sur la cour de Weimar et surtout les entretiens avec Thiers au mois de novembre 1871. Ranke connaissait Thiers qui l'avait nommé un jour le plus grand historien de l'Allemagne et peut-être de l'Europe (cf. p. 376). Il jugeait que Thiers avait contribué à l'élévation de Napoléon III et à la formation de l'esprit chauvin par son *Histoire du Consulat et de l'Empire;* mais il le regardait comme un des Français les plus aimables et les plus spirituels qu'il connût. La conversation s'engage d'abord sur la guerre; Thiers l'attribue surtout à l'influence de l'impératrice; il ajoute que la catastrophe est imputable aux défauts personnels de l'empereur qui avait toujours eu en lui quelque chose de chimérique; il admire Bismarck et le proclame un grand homme d'État; il n'a aucune

idée de la situation de M. de Moltke que Ranke lui présente comme la personnification de l'état-major général. Puis, et tout naturellement, vient sur le tapis la question d'Alsace. Thiers refuse avec énergie toute cession de territoire. « Je ne pourrais mieux, dit-il, déshonorer mes cheveux gris que si j'acceptais au nom de la France des conditions qui démentiraient tout ce que j'ai dit pendant ma vie entière », et ses compagnons assurent qu'il n'y aura pas en France un seul ministre qui signe la cession de l'Alsace. « Quoi ! s'écrie Ranke, en un moment où la paix de deux grands peuples est en jeu, ainsi que l'existence de Paris, personne n'aurait le courage de signer des conditions qui seraient le salut, et d'assumer sur lui toute la haine ! » — « Eh ! lui répond Rémusat, qu'un de vous ait le courage, en face des exigences allemandes, de donner aux Français une paix qu'ils peuvent accepter ! » — « Vous devez vous souvenir, dit l'historien, que la France et l'Allemagne étaient des parties du vieil empire d'Occident. On essaya de faire entre elles un empire intermédiaire qui ne put se réaliser. Les deux nations se disputèrent ce territoire ; nous étions faibles, et vous nous avez arraché deux de nos provinces de l'Ouest ; vous ne pouvez vous étonner que nous les ayons réclamées aujourd'hui. » Rémusat objecte que la guerre sera éternelle entre les deux pays. « Cela ne peut être autrement, réplique Ranke, la France ne nous pardonnera jamais l'événement de Sedan, et l'Allemagne qui a versé son sang, demande une sûreté pour l'avenir. Notre nation ne supporterait pas que ses anciennes provinces restent dans des mains françaises ; quand le roi le voudrait, il ne peut vous rendre votre territoire intact ; il nous faut Strasbourg et Metz ». Vainement Thiers déclare que la France est encore capable de résistance, qu'elle mettra bientôt deux cent mille hommes sous les armes, et que, si ces troupes sont indisciplinées, nul ne connaît la puissance du patriotisme. Vainement il consent au démantèlement des forteresses. « La guerre, dit encore Ranke, n'est plus dirigée contre Napoléon qui se trouve en captivité, ni contre la nation et pour elle-même ; nous désirons que la France garde une certaine grandeur ; mais nous combattons la politique de Louis XIV qui mit autrefois à profit la faiblesse de l'empire allemand pour arracher Strasbourg à nos mains, non seulement sans aucun droit, mais même sans aucune revendication. Cette iniquité n'a jamais été oubliée, et c'est elle qui enflamme aujourd'hui la nation allemande, sinon à la vengeance, du moins à une réaction. Réparons cette vieille injustice et ensuite restons amis. » On lui réplique que la conquête d'une province aussi hostile que l'Alsace sera pour l'Allemagne comme pour la Prusse une cause d'affaiblissement, et non de force. « Laissez faire, répond Ranke ; avec quelle rapidité Landau a été *regermanisé* sous l'influence bavaroise ! » — Citons encore, outre ces conversations, quelques lignes sur Frédéric-Guillaume IV (p. 598) et Olmütz, les études sur Pertz que Ranke qualifie, non de *genial*, mais de *gediegen* (p. 613), sur Thiers, Roon, les Bonaparte, sur Charles Giraud qu'il nomme

« l'homme du *Journal des savants* et des séances de l'Académie » (p. 641), etc. La quatrième partie de la publication, intitulée « Variétés » renferme six morceaux : réponse à une attaque de Leo (printemps 1828) ; sur les testaments politiques de Frédéric II ; mémoire politique au temps de la guerre de Crimée; esquisse d'une histoire de la science en Allemagne : le monument de Frédéric-Guillaume III ; idée d'une académie allemande [1].

A. CHUQUET.

---

580. — **L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis**, par M. L. BOUQUET, docteur et professeur honoraire de Sorbonne, aumônier du Lycée Saint-Louis. Notes et documents pour la plupart inédits avec un dessin de Rochegrosse et plus de soixante-dix vignettes, sceaux, écussons, plans, vues, portraits, etc. Paris, Delalain, 1891. In-8, xv et 734 p. 6 fr. 50.

Il suffirait de citer les titres des huit chapitres du livre de M. Bouquet pour montrer qu'il est bien ordonné et clairement composé. Dans un premier chapitre (p. 1-40), M. B. nous retrace l'organisation de la *Nation de Normandie* qui tint ses assemblées au collège d'Harcourt, le protégea, approuva ses proviseurs et ses régents, et, malgré des querelles de mots et de préséance, rendit de grands services à l'Université. Un deuxième chapitre (p. 44-89) expose la fondation du collège d'Harcourt qui fut établi en 1280 par Raoul d'Harcourt et agrandi par son frère Robert, évêque de Coutances ; M. B. publie les statuts que Robert dressa en 1311, statuts animés de ce sage esprit de liberté qui faisait des collèges de Paris, comme dit Thurot, des chapitres réguliers d'étudiants. Le troisième chapitre est consacré aux deux premiers siècles harcuriens, au XIVe et au XVe siècles (p. 91-159) ; M. B. nous présente les proviseurs du collège, d'après les renseignements qu'il a pu recueillir ; deux, Jean Boutin et Thomas de Saint-Pierre, sont physiciens ou médecins de Charles VI. Il nous fait connaître les harcuriens qui ont joué un rôle : Gilles Deschamps ; Ursin de Talvende ; Robert Cybole, qui fut associé à l'œuvre de réforme universitaire entreprise par le cardinal d'Estouteville ; Jean Boucard qui, comme Cybole, travailla à la réhabilitation de la mémoire de Jeanne d'Arc, etc. Dans le quatrième chapitre (p. 161-250), M. B. traite du troisième siècle harcurien, du XVIe siècle ; il décrit le régime de l'établissement, le *plein exercice* et la situation des maîtres, le collège florissant sous Nicolas Maillard et Jean Alain, mais tombant en décadence et en ruine durant les guerres de religion et sous l'administration négligente d'Olivier de Quittebœuf et de Marguerin de la Bigne, les boursiers dissipant les revenus, vendant les meubles à l'encan, et transformant leurs bourses en prébendes, les principaux *à louage* « troublant toute la discipline scho-

1. P. 380 lire Lavallée et non *La Vallée* ; p. 408 et 417 Circourt et non *Circonet*.

lastique ». Mais au xvii[e] siècle Harcourt, comme le montre M. B. en son cinquième chapitre (p. 253-331), se relève. Les proviseurs Turgot et Padet lui rendent son ancienne prospérité, et lui assurent son renom de bonnes études. Le premier attire des maîtres distingués, combat vigoureusement les jésuites et demande même la complète sécularisation de l'enseignement : le roi, dit-il, doit défendre à tout religieux, de « s'ingérer désormais en l'instruction publique ou privée d'aucuns enfants de condition séculière » et à ses sujets sans exception « ayant enfants non religieux, de les envoyer instruire aux maisons et collèges de quelque ordre que ce soit, hors le royaume. » (p. 271). Le second lutte pareillement contre les jésuites et agrandit le collège, l'enrichit de nombreuses fondations, au point qu'on l'appelle le second fondateur d'Harcourt. Sous les successeurs de Padet, sous Fortin, sous Le François, s'accroît le nombre des pensionnaires : on cite alors parmi les élèves Boileau, Racine, Polignac, le futur cardinal Fleury. Le xviii[e] siècle auquel M. B. consacre le sixième et le septième chapitres de son livre (p. 333-396 et 399-459) nous offre encore parmi les maîtres et les écoliers d'Harcourt, des noms célèbres : Grenan qui prononce l'oraison funèbre de Louis XIV (p. 353) et forme, entre autres, l'abbé Prevost et Loménie de Brienne, Gardin-Dumesnil, l'auteur des *Synonymes latins*, et le voltairien Dupuis. C'est au collège d'Harcourt que Diderot termine ses études. Deux années de suite, en 1756 et en 1757, un harcurien, La Harpe, remporte le prix d'honneur au concours général, et les succès scolaires d'un autre harcurien, Lemierre, lui valent la place de secrétaire du fermier général Dupin. Talleyrand, Choiseul-Gouffier, Hérault de Séchelles, Firmin Didot sont pensionnaires du collège d'Harcourt. M. B. cite encore les dramaturges Duval et Picard, le maréchal Macdonald, le prince Eugène de Beauharnais, Anquetil, Boissonnade, Burnouf qui, en 1792, obtint le prix d'honneur de discours latin au concours général. Le huitième et dernier chapitre de l'ouvrage (p. 461-567) retrace brièvement les destinées d'Harcourt, supprimé en 1793, changé en prison, puis en caserne, vendu en 1798, rétabli en 1813, devenu en 1814 une maison de correction, et six ans plus tard, en 1820, attribué à l'enseignement secondaire sous le nom de Saint-Louis (mais, grâce à d'énergiques réclamations, le lycée porte sur sa façade la mention d'ancien collège d'Harcourt).

Dans les dernières pages, M. B. décrit l'établissement actuel et sa chapelle : il fait passer devant nous les proviseurs — dont il esquisse la biographie à l'aide des états de service et des appréciations que renferme l'annuaire de l'Association des anciens élèves — ; il énumère les censeurs, les maîtres les plus remarquables, les élèves qui se sont fait un nom, etc. Voilà donc décrit le passé d'une illustre maison de notre Université, et non seulement les harcuriens, mais les amis de l'histoire remercieront M. B de son travail. Le savant aumônier n'a pas ménagé sa peine. Il a recueilli de toutes parts, dans les archives et les bibliothèques, des rensei-

gnements précieux. C'est ainsi qu'il retrace, d'après le cartulaire d'Harcourt qui est à Chartres, l'ensemble des curieux règlements de la Nation de Normandie, ses offices ou dignités, ses *comitia*, réunions d'affaires, fêtes, solennités particulières, cérémonies religieuses ou *supplications*, élections, prestations de serment, ses examens, ses revenus, l'autorité qu'elle exerçait. Sur plusieurs points, il complète Thurot et rectifie Du Breul, ainsi que Du Boulay. Il ajoute quelques détails importants à la biographie de certains personnages et à l'histoire du théâtre dans les collèges. L'appendice contient d'ailleurs les textes les plus notables des documents que l'auteur analyse ou mentionne au cours de son récit. Un grand nombre de plans, vues, portraits, sceaux, écussons tirés, pour la plupart, de dessins de l'époque, augmentent encore la valeur de l'ouvrage de M. Bouquet.

Tous ceux qui voudront écrire l'histoire d'un collège, devront se proposer ce livre comme modèle [1].

A. Ch.

CHRONIQUE

FRANCE. — Ernest Havet avait donné trois éditions des *Pensées* de Pascal (1852, 1866, 1881) ainsi qu'une édition abrégée pour les classes, tirée de la première édition complète. M. Louis Havet vient de donner une nouvelle édition classique qui reproduit l'édition abrégée en la mettant au courant de la dernière édition complète. (*Pensées de Pascal*, etc. Paris, Delagrave, 1891, in-8°, 692 p.) Il n'y avait d'ailleurs qu'à faire imprimer le texte de Pascal directement d'après l'édition de 1881 avec toutes les améliorations qu'il avait reçues. Quant au commentaire, il exigeait une besogne plus compliquée : il a fallu, tout en n'employant aucune phrase qui ne fût d'Ernest Havet, mettre au bas des pages, sous forme de notes, des remarques étendues, placées auparavant à la suite de chaque article des *Pensées*; en outre, il a fallu alléger le commentaire, et élaguer ce qui paraissait le moins indispensable. Le texte de la *Vie* de Pascal, par Mme Périer, a été revu sur l'édition des *Pensées* de 1684 (Amsterdam) et celui de la *Préface* de Port-Royal — qui ne figurait pas dans l'ancienne édition de classe — revu sur l'édition de 1669.

ALLEMAGNE. — MM. R. Kukula et K. Trübner publient à la librairie K. Trübner, de Strasbourg, sous le titre *Minerva*, un *Jahrbuch der Universitæten der Welt* (25 feuilles, prix 5 francs environ). Cet Annuaire renfermera la liste du personnel de toutes les universités et bibliothèques universitaires du monde entier.

— M. Eugène Kilian a rassemblé et publié, sous le titre *Dramaturgische Bausteine* (Oldenbourg et Leipzig, Schulze. In-8°, VII et 172 p.), quelques essais d'un des meilleurs feuilletonistes qu'ait eus l'Allemagne, Feodor Wehl, qui a fait de petites comédies et dirigé le théâtre de Stuttgart. Ces essais sont au nombre de dix : I. Remarques sur le rôle de Franz Moor; II. Les personnages d'*Othello*; III. Indications pour

1. Il fallait citer sur Choiseul-Gouffier le livre de M. Pingaud (p. 420), mentionner Gondinet et Pontmartin parmi les anciens élèves du lycée, dire de quel Desjardins et de quel Feugère il s'agit (p. 535).

la représentation de *Minna de Barnhelm*; IV. Ophélie et Hamlet; V. Marie Seebach dans le rôle de Marguerite; VI. Marie Seebach et Charlotte Wolter dans le rôle d'Adrienne Lecouvreur; VII. Marie Seebach dans le rôle de Kriemhild et Clara Siegler dans le rôle de Brunhild (*Nibelungen* de Hebbel); VIII. Observations sur Kainz dans le rôle de don Carlos; IX. La conjuration de Fiesque; X. Sur la représentation de la trilogie de *Wallenstein*.

ANGLETERRE. — M. A. Wilson Verity a publié à l'University Press de Cambridge, avec introduction, notes et index, une édition fort soignée de quelques poèmes de Milton, l'ode *On the morning of Christ's nativity*, *L'allegro*, *Il Penseroso et Lycidas*.

BELGIQUE. — M. H. Pirenne vient d'être nommé membre de la commission royale d'histoire.

— M. H. Logeman, docteur ès lettres de l'Université d'Utrecht, chargé du cours de philologie anglaise à l'Université de Gand, a fait tirer à part son étude sur l'*Inscription anglo-saxonne du reliquaire de la vraie croix au trésor de l'église des SS. Michel-et-Gudule, à Bruxelles* (tome XVI des « Mém. de l'Académie royale »). Il donne le texte de l'inscription, la traduit et la commente savamment, tout en rectifiant les explications données par un M. Thirion. Le travail se termine par une courte description du reliquaire.

ESPAGNE. — Sous le titre de *Coleccio de monografias de Catalunya*, M. Joseph Reig J. Vilardel a entrepris la publication d'un répertoire historique et géographique des localités de la province de Catalogne. Les quatre premiers fascicules parus en 1890 et 1891 chez l'éditeur Ramon-Molinas, à Barcelone, vont jusqu'au nom *Barruera*. L'article *Barcelone* compte près de 200 pages. Cette publication paraît faite avec soin et compétence; elle est agréablement illustrée par plusieurs artistes catalans.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETRRES

Séance du 13 novembre 1891.

L'Académie se forme en comité secret pour la discussion des titres des candidats à la place d'associé étranger, laissée vacante par la mort de M. Gorresio.

La séance étant redevenue publique, M. Oppert, président, annonce que l'Académie vient d'élire associé étranger, en remplacement de M. Gorresio, M. Graziadio Ascoli, son correspondant à Milan.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Hamy, au nom de M. Barbier de Meynard : Ferrand (Gabriel), *les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*; — par M. Georges Perrot : *Collections du musée Alaoui*, publiées sous l direction de M. René de la Blanchère, 1re série, 6e et 7e livraisons.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 30 novembre — 1891

581. — **Les Dialectes Doriens, Phonétique et Morphologie**, par Émile Boisacq, docteur en philosophie et lettres. — Paris, Thorin, 1891. In-8, xii-220 pp.

A mesure que sortent de terre les inscriptions grecques en divers dialectes, les études dialectologiques se multiplient en tous pays, monographies ou travaux d'ensemble. Celle qui nous arrive aujourd'hui de l'Université de Bruxelles appartient à cette dernière catégorie. M. Boisacq s'est proposé, dans sa thèse d'agrégation, de colliger toutes les formes proprement doriennes que fournissent l'épigraphie, les auteurs et les lexiques, et d'en induire les caractères spécifiques du dorisme, en limitant d'ailleurs son terrain de recherches au Péloponnèse et aux colonies linguistiques qui en dépendent (Propontide, Cyclades, Crète, Cyrène, Sicile et Grande-Grèce). C'est un champ bien assez vaste, et, lorsqu'il aura été entièrement exploré, il sera temps d'y adjoindre les menues enclaves encore si mal connues de l'Hellade du nord et du centre, si tant est qu'elles soient vraiment doriennes, ce qu'il est malaisé de préjuger dès à présent.

M. B. est très conséquent dans sa méthode et toujours parfaitement informé. Si j'avais un reproche à lui faire, ce serait de l'être trop bien, de nous donner sur un grand nombre de points litigieux trop complètement l'opinion d'autrui et trop rarement la sienne propre, alors que sa compétence spéciale l'autoriserait autant que tout autre à en formuler une. Il est tel problème à côté duquel il passe sans nous apporter la solution qu'on attendrait de lui. Soit, par exemple, le subjonctif crétois δύναμαι (α long) — je ne crois guère à l'accentuation δυνάμαι (p. 199): — d'où vient-il ? est-ce, comme l'a enseigné M. Osthoff à l'appui de ses lois de contraction procthnique, un véritable subjonctif indo-européen

contracté d'un type primitif * *da-na-o*? n'est-ce, comme je l'ai soutenu [1], qu'un allongement hystérogène calqué sur le rapport connu φέρωμαι : φέρομαι? L'avis de l'auteur me serait précieux. Je ne m'accommode pas non plus, sans explication préalable, de la forme Ζᾶν ou Δᾶν (p. 44) donnée en dorien pour le nom de Zeus : à moins que le dorisme tout entier n'ait emprunté à l'Élide le nom du dieu d'Olympie, je ne saurais m'expliquer cette substitution presque unique d'un α long dorien à un η primitif, et surtout j'ai peine à comprendre que M. B. l'ait noyée parmi les cas d'α long primitif remplacé par un η ionien. Peut-être enfin, quoique le crétois et l'argien conservent assez tard le groupe νς médial ou final, y avait-il lieu de mentionner, parmi les caractères spécifiques du dorisme distingué de l'éolisme (p. 205), l'allongement en α long, η et ω de la voyelle suivie de ce groupe, en opposition à sa diphtongaison lesbienne en αι, ει et οι, fait relevé pourtant à la p. 22; car, de dire que ces deux domaines dialectaux ne diffèrent que par le traitement d'αε en contraction, c'est trop peu vraiment pour constituer deux unités linguistiques.

D'une manière générale, j'aurais souhaité que M. B. se fût attaché davantage à préciser, par un classement rigoureux et toujours nettement apparent, ce que le dorisme a maintenu intact de la phonétique ou de la morphologie primitives, et ce qu'il en a perdu ou corrompu. Voici, par exemple, une remarque puérile, mais d'autant plus typique. Le mot ἄσταχος (p. 40) — tous les lexiques donnent ἀσταχός — s'oppose à l'attique ὄσταχος (homard) : mais ἀσταχός n'est pas plus dorien qu'ionien, il est panhellénique, ainsi que l'auteur le constate, et par suite très vraisemblablement primitif : les Attiques, seuls entre tous les Grecs, en ont fait ὄσταχος par un jeu d'étymologie populaire qui le rattachait à ὀστοῦν. C'est donc ici l'attique qui est dans son tort, et il faudrait le dire, y insister même, ne fût-ce que pour prévenir dans l'esprit de l'élève l'illusion qui lui fait prendre l'attique pour la forme du langage grec et croire corrompues de l'attique toutes les formes qui s'en écartent.

Je ne m'attarderai point aux critiques de détail, d'ailleurs peu nombreuses et insignifiantes. Je me contenterai de protester avec énergie contre la graphie * φρυσί (p. 38 et 161), fausse si le υ est consonne, insuffisante s'il est voyelle. Le document où on lit ΜΑΠΟΕΣΕ (même page) n'est pas « un vase d'origine incertaine », mais un casque trouvé à Olympie, et je suis depuis longtemps [2] d'avis que la vraie lecture est sûrement μα πόησε, non μ' ἀπόησε. Il n'est pas exact de dire (p. 99) que la sibilation du θ n'est pas prouvée pour le crétois; car le type διδέθθω = διδέσθω (p. 95), parallèle de μουσίδδει = * μυθίζει, révèle aux yeux l'assimilation régressive de deux sifflantes, la première alvéolaire et la seconde interdentale. L'aoriste ἐνεγκεῖν (p. 190) ne relève pas de sk. *naç*,

1. Déjà *Analogie*, p. 377.
2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 93.

mais bien plutôt de sk. *aç*, dont le parfait est *ânamça*. Enfin, dans ἀλλήλο- = * ἀλλ-αλλο- (p. 45), l'allongement n'est pas dû à la réduction du groupe λλ, — autrement on aurait aussi *ἦλος pour ἄλλος, — mais à l'affection bien connue qui atteint souvent en grec l'initiale du second terme des composés [1].

Lorsqu'un livre est bon, on le lit à la loupe. J'ai donc conscience d'avoir été très sobre d'éloges envers celui de M. Boisacq. Il faut juger de tout le bien que j'en pense par tout le mal que je n'en dis pas. On n'en saurait juger trop favorablement.

V. Henry.

---

582. — **Collection des classiques grecs,** publiés sous la direction de M. Alfred Croiset. Platon, apologie de Socrate, publiée avec une introduction et des notes, par Ch. Cucuel. Paris, Armand Colin et Cie, s. d. 1 vol. in-12 de 139 p.
583. — **Même collection.** Lucien. Choix de dialogues des morts, avec notes et lexique, par R. Pessonneaux.

I. Le temps n'est plus, heureusement, où les éditions scolaires d'auteurs grecs et latins se succédaient, en France, avec une sereine uniformité, sans laisser paraître le moindre souci des améliorations apportées dans le texte par la critique philologique. Aujourd'hui, les libraires-éditeurs demandent mieux aux professeurs qui préparent ces sortes de publications. La maison Hachette, par sa collection d'éditions savantes, à laquelle on ne peut reprocher qu'une trop lente allure, et par les petites éditions qui en dérivent, a provoqué une émulation féconde, au grand profit de la science pédagogique. C'est ainsi que MM. Armand Colin et Cie viennent d'inaugurer une « Collection de classiques grecs » sous les auspices de l'éminent helléniste à qui l'on doit un beau livre sur la poésie de Pindare et qui publie avec son frère une grande histoire de la littérature grecque. M. Cucuel débute par une introduction, véritable thèse doctorale mise à la portée des élèves, mais pleine de détails, d'aperçus, d'observations personnelles où il n'y a rien à reprendre. L'influence des *Nuées* d'Aristophane sur la condamnation de Socrate y est singulièrement et justement amoindrie. Cette introduction est divisée en cinq chapitres : Biographie de Platon. — Le procès de Socrate. L'accusation. — La défense. — La condamnation. — La langue et le style dans l'*Apologie*. Suivent quatre pages de « notes critiques ». Là, nous ne partageons pas toujours l'avis du savant éditeur. Pour établir son texte, il s'est servi de l'édition Martin Schanz et subsidiairement de celle de Chr. Cron. Les « Notes critiques » ont pour principal objet de discuter les corrections, additions et athétèses des philologues. Or, M. C. professe, pour les manuscrits, surtout lorsqu'ils sont unanimes, un culte qui nous semble aller parfois jusqu'à la superstition. En plusieurs cas, il a raison de les suivre quand ils sont aban-

---

1. Wackernagel, *das Dehnungsgesetz d. gr. Composita*, p. 31 sq. — P. 203, l. 12, « de loin » est un non-sens : lire « de beaucoup ».

donnés par Schanz, Baiter ou Cobet. Dans quelques autres [1], il défend des leçons où nous croyons voir avec ces critiques des interpolations à peu près certaines. Dans d'autres enfin, nous sommes avec lui pour maintenir des mots qu'ils ont supprimés. Au point de vue typographique, l'aspect du volume est agréable, le texte imprimé correctement. Les notes sont nombreuses, trop nombreuses peut-être, ne laissant plus assez dire au professeur ni assez faire à l'élève, mais on y trouve une doctrine grammaticale et une exégèse irréprochables. Signalons, en terminant, deux innovations. La pagination du texte publié par Henri Estienne a été reproduite en marge. De plus, l'éditeur a eu l'ingénieuse attention de faire placer *ad calcem* un cahier de feuillets blancs pour que l'élève puisse enrichir son exemplaire des notes recueillies en classe ou dans ses lectures.

II Cette nouvelle édition des dialogues des morts de Lucien est précédée d'une courte notice sur cet écrivain. Un avant-propos d'une page nous apprend que l'auteur a eu sous les yeux le texte de Fritzsche et l'édition de Jacobitz. M. R. Pessonneaux ajoute : « Notre travail étant à l'usage des classes, nous avons adopté, dans tous les passages contestés, la leçon qui nous a paru la plus facile. » Ce procédé nous paraît, à nous, fort périlleux. On se demande aussi pourquoi l'accent placé sur la dernière syllabe d'un mot suivi de la virgule est un accent grave, contrairement à l'usage d'aujourd'hui. Pourquoi M. Pessonneaux a-t-il imprimé σῇς au lieu de σῆς (p. 39. 162, etc.)? Du reste, le livre se recommande par l'abondance des notes utiles, un lexique fait avec soin et la reproduction de quelques morceaux littéraires modernes, rapprochés des dialogues avec lesquels ils ont du rapport.

C. E. R.

---

584. — **Die attischen Trieren**, v. Josef Kopecky,..., mit 31 Abbildungen im Text. Leipzig, Veit und Comp. 1890, 8°, viii-154 p.

M. Kopecky est capitaine au long cours; il traite M. Breusing de

---

1. Donnons quelques exemples. Page 19 D d'Henri Estienne. Οὔτε τούτων οὐδέν [ἐστιν]. Suppression de Schanz, non admise par M. C., mais justifiée, selon nous, par la suite de la phrase, qui se termine avec les mots οὐδὲ τοῦτο ἀληθές. Il y a là sans doute addition opérée par un trop zélé copiste. — P. 19 E, Τούτων ἕκαστος [οἷός τ' ἐστί]. Suppression de Schanz pour cause de dittographie. L'inélégance de cette répétition, sans parler de son inutilité, nous fait admettre la suppression. Le grand argument de M. C., c'est que « tous les manuscrits donnent ces mots », mais il tombe devant cette considération que si l'on rencontre un archétype où se soit glissée une faute, l'accord de tous ses dérivés ne prouve absolument rien. — P. 40 A. Ἡ γὰρ εἰωθυῖά μοι μαντική [ἡ τοῦ δαιμονίου]. Suppression de Schleiermacher. Les mots dont la suppression est proposée nous semblent être là aussi une nouvelle glose qui est passée de la marge du prototype dans le texte. Pour notre part, dans cette phrase de la p. 18 B : Ἐμοῦ γὰρ πολλοὶ κατήγοροι γεγόνασι πρὸς ὑμᾶς καὶ [πάλαι] πολλὰ ἤδη ἔτη καὶ οὐδὲν ἀληθὲς λέγοντες..., nous supprimons πάλαι qui doit être une glose écrite en marge pour expliquer πολλὰ ἔτη, puis incorporée dans le texte.

simple théoricien qui n'entend rien aux choses de la marine et l'attaque avec une vivacité d'expressions regrettable. Ce qui est certain, c'est que M. K. n'est pas un philologue; autant il me semble pédant et puéril de juger un ouvrage d'après quelques fautes d'impression échappées à l'auteur, autant nous sommes en droit de protester lorsque, dans un livre consacré à l'antiquité, les citations grecques et latines abondent en incorrections et en fautes de toute nature [1].

M. K. a jugé à propos de refaire ma *Trière athénienne*. Comme moi, il donne une explication de la plupart des termes nautiques anciens, propose un système sur la disposition des rames et une reconstruction avec chiffres à l'appui des trières attiques. Peut-être n'était-il pas nécessaire de reprendre ainsi en sous œuvre tout mon travail et eut-il mieux valu se borner aux points sur lesquels M. K. n'est pas d'accord avec moi. Ce sont ces points qu'il convient de discuter.

P. 9 sq., M. K. voit dans les δρύοχοι les *tins* ou les *accores*, tandis que M. Br., p. 30 sq., les identifie, à tort selon moi, avec les *couples*. C'est par inadvertance qu'au lieu de *tins* ou d'*accores*, j'ai parlé dans ma *Trière* de *colombiers*. Cf. Vars, p. 40, note 1. P. 13 note, je crois que M. K. a raison de repousser le nom d'οἰήκιον donné par M. Br. au gouvernail d'après deux passages d'Apollonius de Rhodes mal compris. P. 14, l'ἐπισεῖον est considéré, peut-être avec raison, comme la *lisse de hourdi*. P. 15, la remarque, d'après laquelle le *maître couple* était dans les trières plus rapproché de l'avant que de l'arrière, mérite d'être signalée. P. 53 sq., pour M. K. le navire ἄφρακτος est celui qui n'a pas de parapet; il voit dans la trière de l'Acropole une trière kataphracte, parce qu'on pouvait garnir la balustrade de la *parados* de *prélarts* garantissant latéralement les rameurs. Je ne puis être de son avis; si l'on regarde la trière de l'Acropole, on voit s'élever à partir du plat-bord des allonges soutenant au-dessus de la tête des rameurs un pont supérieur; les ouvertures laissées entre ces montants pouvaient être fermées par des panneaux en planche et c'est là ce qui constituait le navire kataphracte.

Le chapitre sur la *voilure* et le *gréement* est particulièrement développé. M. K. a raison de combattre certaines de mes assertions à ce sujet; mais il aurait pu dire qu'une étude plus approfondie m'a amené depuis plusieurs années à y renoncer, et que par conséquent il enfonce une porte ouverte [2]. Je crois comme lui que la trière ne portait que deux mâts et qu'elle n'avait pas de voiles latines. P. 78, il explique, avec plus de soin que je ne l'avais fait comment ce mât était implanté dans la *carlingue*; j'avoue que je ne suis pas certain que les Athéniens l'abaissassent pendant le combat; Xénoph., Hellén. VI, 227, nous dit bien qu'Iphicrate a laissé à terre les grandes voiles, mais il ne parle pas des

1. P. 66 M. K. ignore que καθεῖσαι est un participe féminin pluriel de καθίημι.

2. *De quelques représentations de navires*, 1886, p. 25 sq. (Extrait des *Monuments grecs*, nos 11-13.)

mâts et l'on sait que ceux-ci servaient à lancer le dauphin ; je ne suis pas certain non plus que les mâts n'eussent qu'une vergue et que le pluriel des inscriptions s'explique par ce fait que l'État livrait des vergues de rechange. P. 96 sq., il entend par πρότονοι les *haubans* et par ἐπίτονος l'*étai*; je pense qu'il se trompe ; avec Br. je persiste à voir dans les κάλοι les *haubans*, dans les πρότονοι les *étais d'avant*, dans l'ἐπίτονος l'*étai d'arrière*. P. 100, après Bœckh il identifie les ἱμάντες avec les *balancines* en remarquant que les *balancines* servent auxiliairement avec la *drisse* à hisser la vergue ; je persiste avec Br. à y voir la *drisse*. P. 109 sq., il croit que les anciens connaissaient les *ris;* je pense actuellement que non et qu'ils se servaient des cargues pour diminuer la toile au besoin. P. 115, la tentative pour expliquer le *supparum* par une grande voile latine est particulièrement malheureuse; nous savons que le *supparum* était une petite voile. P. 118, si l'on peut voir dans le κατάβλημα une tente servant à préserver les matelots des intempéries, il n'en est pas de même de l'ὑπόβλημα, dans lequel on ne saurait reconnaître qu'un grand *prélart*, servant à recouvrir au besoin les sabords de nage.

Pour les dimensions que M. K. donne à sa trière, nous sommes sur un terrain absolument hypothétique et qui, par conséquent, se dérobe à la discussion. Pour la long. — 36 m. environ — et la larg. — 4 m. 50 — ses chiffres se rapprochent des miens ; nous différons pour la hauteur, que j'ai supposée autrefois trop considérable. Mais je ne saurais admettre que la trière fût un navire bas sur l'eau ; le pont supérieur, qui réunissait les gaillards d'avant et d'arrière et, passant par dessus la tête des rameurs, offrait aux soldats un poste de combat, suppose une superstructure assez élevée.

En ce qui concerne la disposition des rameurs, M. K. se défend d'introduire un système nouveau, mais tire simplement les conclusions qu'on peut déduire de l'examen de la trière de l'Acropole, considérée comme un modèle réduit dans toutes ses parties d'après des proportions fixes ; et il se base sur un calcul fort ingénieux. On a tiré d'un passage corrompu de Vitruve, I, II, 4, par une simple conjecture, il est vrai, et qui n'est pas adoptée par le dernier éditeur Müller-Strübing, la conclusion que l'interscalme était dans la réalité d'environ 0 m. 925. D'autre part, dans la réalité, la hauteur moyenne d'un matelot, dans la position des *thranites* visibles sur la trière en question, est, suivant M. K., d'environ 0 m. 77. Or, sur le relief la hauteur du *thranite* est de 0 m. 46 et la distance des sabords est de 0 m. 55. On peut donc établir la proportion suivante où x = la taille réelle du rameur, $\frac{0,55}{0,925} = \frac{0,46}{x}$ d'où l'on tire x = 0 m. 773, c'est-à-dire justement le chiffre qui nous est donné par la conjecture introduite dans le texte de Vitruve. D'autre part, si l'on désigne par y la distance des sabords de nage, on a $\frac{0,46}{0,77} = \frac{0,55}{y}$; d'où l'on tire y = 0 m. 920, ce qui est presque exactement le chiffre de Vitruve. Donc le relief est symétrique ; donc de l'une de ses dimensions on peut déduire les autres.

Ceci posé M. K. remarque que les rangées horizontales de sabords sont très rapprochées suivant la verticale et que dans la réalité et suivant la verticale le sabord thranite était d'environ 0 m. 20 au-dessus du sabord zygite, le sabord zygite d'environ 0 m. 46 au-dessus du sabord thalamite. Il en conclut que les trois rangées de rameurs n'étaient pas superposées dans un plan vertical, mais seulement la rangée thranite et la rangée thalamite, la rangée zygite se trouvant entre les deux, mais plus rapprochée de l'axe longitudinal du navire.

Comme archéologue, je ne saurais discuter utilement cette hypothèse; en effet, les monuments ne nous montrent que les sabords de nage mais point la disposition intérieure des rameurs, les textes ne sont pas assez explicites pour permettre une restitution certaine. Dans cet état de choses on ne peut que déterminer les conditions auxquelles doit satisfaire toute hypothèse proposée par les gens du métier pour être admissible :

1° Les rameurs étaient rangés par files horizontales le long du bord, les thranites plus élevés que les zygites et ainsi de suite : voilà ce que nous apprennent les textes; mais ils ne disent pas qu'ils fussent dans un plan vertical. D'autre part, le thranite était plus rapproché de la poupe que le zygite inférieur correspondant et ainsi de suite;

2° Les monuments nous montrent constamment les sabords de nage des trois rangées très rapprochées dans la direction verticale; cela exclut la superposition des trois files de rameurs dans un plan vertical que j'avais adoptée après Graser et à laquelle j'ai renoncé depuis longtemps;

3° M. Breusing a démontré qu'avec des avirons de dimensions trop différentes il était impossible que les rameurs des différentes files pussent observer dans leurs mouvements l'ensemble nécessaire; d'où la nécessité d'exclure *a priori* toute hypothèse qui suppose entre les avirons des écarts de dimensions trop considérables.

Tels sont les éléments du problème; on ne peut le résoudre que par hypothèse et c'est aux marins à le faire; l'archéologue n'aura qu'à accepter la solution qui, en respectant ces données fondamentales, sera jugée par les marins la plus pratique; maintenant faut-il avec l'amiral Serre rapprocher de l'axe longitudinal du navire la file de rameurs thranites plus que la file de rameurs zygites et ceux-ci plus que les thalamites? Faut-il avec M. Zoeller superposer dans un plan vertical les thalamites et les zygites et rapprocher de l'axe longitudinal les thranites ou bien avec M. Kopecky superposer dans le plan vertical les thranites et les thalamites, en rapprochant de l'axe longitudinal les zygites? Ce sont des questions qu'il appartient aux marins seuls de trancher.

J'ai encore à examiner une objection qui a été en dernier lieu formulée par M. Bauer [1] et qui intéresse singulièrement nos études. D'après M. Bauer le relief de l'Acropole représenterait non pas une trière mais

1. *Neue philologische Rundschau*, 1890, n° 21 p. 326 sq. Cf. *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1890, n°s 110, 111, 112.

une monère, d'où l'impossibilité d'en tirer une reconstruction de la trière athénienne ; ce qu'on a pris pour les deux rangées inférieures de rames ce sont tout simplement les écharpes obliques reliant et consolidant les deux préceintes visibles et la preuve c'est que, tandis que les rames thranites sont figurées en relief par dessus ces préceintes, les rames inférieures ne le sont pas ; j'ai déjà répondu ici même [1] que cette différence peut tenir à ce que l'artiste a voulu figurer la perspective et ne pas mettre sur le même plan les rames thranites et les autres ; j'ajouterai que sur la photographie il me semble distinguer par place sur les préceintes les traces d'un léger relief ; mais, dans l'état actuel de dégradation du monument, on ne saurait se prononcer avec certitude. L'idée de voir dans les renflements visibles au-dessus de la préceinte la plus basse non pas les askômes des rames thalamites, mais des têtes de poutres traversant le bâtiment, me paraît singulière ; pourquoi ces poutres traverseraient-elles le bordage ? Enfin, comment admettre ces écharpes obliques qui s'enfonçant sous l'eau pour aller rejoindre une préceinte invisible entraveraient singulièrement la marche du bâtiment ? Dans un navire qui n'avait qu'une force de propulsion relativement faible, celle des bras humains, et dont pourtant la qualité maitresse devait être l'agilité et la vitesse, ce serait une faute de construction toute gratuite et qu'on ne saurait imputer aux ναυπηγοὶ d'Athènes.

Enfin, dans les navires primitifs du Louvre [2], il est impossible d'admettre que le dessinateur a voulu représenter les deux files de rameurs rangées le long de chaque bord ; ce sont bien deux files superposées à babord qu'il nous a montrées et il a fort bien rendu ce qu'il a voulu rendre. Je maintiens donc l'importance de ces peintures de vases et du relief de l'Acropole pour la reconstruction de la trière.

A. CARTAULT.

---

585. — REINACH (Salomon), **Chroniques d'Orient**, documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique de 1883 à 1890. Paris, Firmin Didot, 1891, xv-786 p. gr. in-8. Prix : 15 fr.

Tous les lecteurs de la *Revue archéologique* connaissent les *Chroniques d'Orient* rédigées par M. S. Reinach depuis le début de l'année 1883. La réunion de ces *Chroniques* en un volume ne marque pas, Dieu merci, le terme de cette publication périodique : c'en est plutôt la première étape. L'auteur a pensé qu'il pouvait rendre service aux travailleurs en rassemblant ces pages dispersées dans une volumineuse collection : plusieurs d'entre elles n'avaient jamais été tirées à part, et d'ailleurs l'absence d'un index rendait presque impossibles les recherches. Aujourd'hui, grâce au zèle infatigable de M. S. R., le premier venu peut se mettre en quelques heures au courant de toutes les découvertes

1. *Revue critique*, 10 mars 1890, p. 184.
2. *De quelques représentations*..... pl. L.

faites en Grèce et en Orient depuis huit ans, et de tous les problèmes nouveaux qui sollicitent l'attention des archéologues.

Hâtons-nous d'ajouter que M. S. R., si dévoué aux intérêts des savants qui ne disposent pas d'une riche bibliothèque, ne saurait encourir le reproche de vulgariser la science. Il a l'amour, mais aussi le respect de l'archéologie : s'il s'emporte contre les amis jaloux qui veulent la tenir enfermée dans des publications luxueuses, d'un prix inabordable, il n'est pas moins sévère pour ceux qui, sous prétexte de la faire connaître au grand public, la dénaturent et la rabaissent. Il ne manque pas une occasion de signaler les grossières erreurs dont elle est l'objet soit dans les journaux soit dans certains livres plus ambitieux ; il est impitoyable pour les écrivains, même de talent, qui cherchent des effets de style dans la terminologie archéologique ; il ne craint pas de faire rire aux dépens des profanes qui parlent de l'Acropole comme d'un *temple* (p. 665) ! Mais, en même temps, il se moque des savants prétentieux qui, sous prétexte d'érudition, défigurent les noms les plus connus de l'antiquité classique par une orthographe bizarre. Cette impartialité, inspirée par un amour sincère de la science, me paraît être le trait saillant de la critique chez M. S. R. : avec une singulière équité, il distribue aux uns ou aux autres les bonnes ou les mauvaises notes, suivant qu'il voit les intérêts de l'archéologie bien ou mal défendus ; ici, c'est à la Grèce qu'il fait la leçon ; là, c'est à la Turquie ; tantôt il s'en prend aux savants étrangers, tantôt il sait ne pas ménager même ses compatriotes ; il va jusqu'à avertir doucement ses meilleurs amis. Mais l'impartialité n'est pas l'indifférence, et il y a de la passion chez M. S. Reinach. Il y a un attachement très-vif aux opinions qu'il croit vraies, et une ardeur infatigable à les défendre. Il faut du courage pour entreprendre une polémique, quand on n'est pas journaliste de profession, et plus d'un savant a reculé devant la nécessité de descendre dans l'arène. M. S. R. n'a rien changé aux articles qu'il avait fait paraître jadis sur les fameux groupes de terre cuite, de provenance soi-disant asiatique, qui se sont répandus depuis plusieurs années dans les collections particulières. Ce problème est de ceux qui intéressent le plus encore aujourd'hui les archéologues ; M. S. R. ne pouvait l'éluder, sans paraître trahir la cause qu'il croit la bonne.

D'autres polémiques tiennent quelque place dans ces *Chroniques*, sans avoir la même importance ; mais, si l'auteur ne prenait pas le parti de reproduire intégralement ses écrits d'autrefois, comment choisir au milieu de tant de détails ? Certes, le volume que nous offre aujourd'hui M. S. R. contient bien des menus faits qui en eux-mêmes ne méritaient guère l'honneur d'une nouvelle publication, et nous pourrions citer, par exemple, un véritable *canard* lancé par deux journaux d'Athènes, en 1883, au sujet de l'enseignement du grec moderne dans les lycées de France (p. 17). Ailleurs, on pourrait signaler des redites, des corrections à des informations antérieures. Mais, pour rectifier ces détails, il

eût fallu modifier tout le plan de l'ouvrage, écrire une histoire des découvertes archéologiques, au lieu de fournir un simple recueil de documents.

L'origine de ce livre explique aussi certaines libertés de style et d'expression qui ne se rencontreraient peut-être pas dans un travail longuement médité. C'est une jolie trouvaille, que cette définition des statuettes de Tanagra : « le demi-monde de la céramique. » Mais est-ce bien juste? Et pourquoi appeler Niobé la *mater dolorosa* du paganisme? M. S. R. parle parfois d'archéologie dans un style extrêmement moderne.

Mais ces hardiesses de plume, qui donnent d'ailleurs du relief à la pensée, n'ôtent rien à la valeur, à la sûreté des renseignements innombrables qui constituent pour l'archéologue un véritable trésor. Nous avons eu nous-même l'occasion, cet été, de parcourir quelques parties de la Grèce en prenant M. S. R. pour guide : nulle part nous ne l'avons trouvé en faute, ni à Icarie, où les fouilles de l'École américaine ont amené la découverte de statues et d'inscriptions si intéressantes (encore entassées pêle-mêle dans une maison de Stamata), ni à Thespies, où M. Jamot a terminé cette année ses fouilles, ni au sanctuaire d'Apollon Ptoos, aujourd'hui entièrement déblayé par M. Holleaux. Mais les informations de M. S. R. sont surtout précieuses quand il s'agit de fouilles et d'explorations lointaines, entreprises dans les parties les plus reculées de l'Asie Mineure : lorsque M. Ramsay expose lui-même les résultats de ses voyages, ou que M. S. Reinach commente les recherches et les découvertes archéologiques de M. Démosthène Baltazzi, les *Chroniques d'Orient* prennent, aux yeux de tout lecteur impartial, la valeur d'une publication vraiment scientifique.

Am. Hauvette.

---

585. — **Dissertationes philologæ Vindobonenses,** vol. III, grand in-8, 1891. Frider Ladek, *De Octavia prætexta*, p. 1-108 [1].

Après avoir rappelé d'après Leo la distinction en deux groupes des manuscrits de Sénèque, et la place caractéristique de l'*Octavia* dans la recension la moins bonne; après avoir résumé les arguments décisifs par lesquels on a prouvé que la pièce n'est pas de Sénèque, M. Ladek s'efforce, à la suite de tant de savants, de déterminer avec quelque précision à quelle époque elle a été composée. On sait que sur ce point les avis ont différé du tout au tout, les uns tenant pour le règne de Néron; les autres pour une époque postérieure à Tacite dont les *Annales* seraient la source et l'original de l'*Octavie;* un savant a même reporté la composition de la pièce en plein moyen âge. M. L. après avoir réfuté très

1. Sur deux travaux contenus dans les deux volumes précédents, voir la *Revue* du 6 janvier 1889 p. 6, et celle du 16 novembre dernier, p. 338.

brièvement les fantaisies qui sur ce sujet se sont données carrière, s'est proposé comme tâche de serrer de près et de discuter à fond ce qui est le nœud de la question : les faits rappelés dans l'*Octavie* et les allusions qui y sont semées, sont-ils tels que nous soyons autorisés à croire, ce qu'a soutenu Braun, que l'auteur de l'*Octavie*, étranger aux événements et au temps où ils se sont passés, n'ait fait que puiser dans Tacite et dans d'autres écrivains? — La conclusion de M. L. est que l'*Octavie* par le style comme par la métrique ne diffère pas sensiblement des tragédies de Sénèque; qu'elle ne paraît pas d'une époque postérieure; que rien n'autorise à affirmer que l'auteur étranger à cette époque, n'ait fait que s'inspirer de Tacite. L'attribution de cette pièce à Sénèque est exacte en ce sens qu'elle n'a pas dû être écrite beaucoup après Sénèque; la composition a dû suivre de très près la mort de Néron. Sur l'auteur même, et aussi sur l'époque à laquelle l'*Octavie* a été jointe aux tragédies de Sénèque, on ne sait rien et l'on ne doit rien affirmer. A la fin un court appendice (10 p.) où sont discutés, au point de vue critique, quelques passages de l'*Octavie*.

On trouvera peut-être que la dissertation de M. L. n'apporte pas beaucoup de nouveau sur une question souvent et vivement débattue. Mais c'est déjà un mérite que d'avoir résumé clairement tout ce qui a été publié, et dans un tel sujet, c'était, l'expérience l'a montré, une originalité réelle que de savoir éviter les thèses de fantaisie et les affirmations sans preuve. Les ouvrages tels que l'*Octavie* sont remplis de traits, de mots, d'idées qui étaient d'un emploi courant dans les écoles et aussi dans la littérature de l'empire. A défaut de toute autre indication, voir dans de tels passages des allusions à des événements contemporains, c'est bien évidemment se tromper soi-même comme à plaisir. Il faut laisser à cet ouvrage singulier le caractère impersonnel dont le poète n'a pas su ou n'a pas voulu se dégager. Dans cette conclusion, comme en bien d'autres points, il n'y a qu'à louer M. L. de sa réserve; c'est en lui une marque de sagacité autant que de bon sens.

La rédaction n'est pas toujours d'une lecture facile, ni agréable; elle se compose le plus souvent de citations ou de renvois aux ouvrages antérieurs sur le sujet. Cependant M. L. a apporté sa contribution sur plus d'un point de détail [1], et ses remarques toujours sensées sont souvent ingénieuses.

Exprimons seulement un regret : il est très fâcheux que dans cette collection des *Dissertationes Vindobonenses*, qui contient des travaux approfondis, mais aussi très longs, on néglige systématiquement tout ce qui aide à la clarté. Que perdraient ces dissertations si l'on pouvait mieux s'y orienter, et pourquoi s'abstenir partout et toujours de tout ce qu'on emploie partout ailleurs : titres, table ou index? Pourquoi

1. Ainsi p. 25 ou un vers difficile (196) est expliqué par le rapprochement avec une inscription peu remarquée (C. I. L. XI, 1414).

ne s'adresser de parti pris qu'à des lecteurs d'une patience inaltérable? Je trouve la chose regrettable pour les auteurs comme pour nous.

Émile Thomas.

---

587. — **Monumenta Germaniae historica, t. IX.** Berlin, in-4, chez Weidmann.

La collection des *Monumenta Germaniae historica* vient de s'enrichir d'un nouveau volume dû à l'inépuisable activité de M. Mommsen. Il renferme les chroniques relatives à l'histoire romaine composées au ivᵉ siècle et dans les siècles suivants. On y trouvera le chronographe de l'an 354 (déjà édité ailleurs par M. Mommsen) qui nous a conservé, ainsi qu'on le sait, la liste des consuls depuis la fondation de Rome, la liste des préfets de la ville, les fêtes de l'église latine, la série des rois, des dictateurs, des empereurs de Rome, etc.; le *Chronicon paschale;* et différents fragments de fastes qui nous mènent jusqu'aux derniers temps de l'empire. C'est une publication capitale pour la chronologie romaine.

R. C.

---

588. — E. Beurlier. **Le culte impérial, son histoire, son organisation,** depuis Auguste jusqu'à Justinien. Paris, 1891, in-8, chez Thorin.

589. — Ed. Beaudouin. **Le culte des empereurs dans les cités de la Gaule Narbonnaise.** Grenoble, 1891, in-8, imprimerie Allier.

590. — Ch. Pallu de Lessert. **Nouvelles observations** sur les assemblées provinciales dans l'Afrique romaine Paris, 1891, in-8, chez Pédone-Lauriel et Picard.

L'attention a été appelée plusieurs fois, durant les dernières années, sur le culte des empereurs dans le monde romain, soit par des découvertes importantes, soit par des publications distinguées. L'ouvrage de M. Beurlier, venant le dernier, a pu profiter des uns et des autres : c'est le plus complet des traités que nous possédions aujourd'hui, aussi bien sur l'ensemble du sujet que sur chacune des questions particulières qui le composent. Quand j'aurai ajouté qu'il est tout à fait au courant des textes et des livres relatifs au culte impérial, et dénote une saine méthode, également éloignée des minuties inutiles et des généralisations dangereuses, j'aurai énuméré les qualités que je prise le plus dans ce travail.

L'histoire du culte des empereurs pendant les trois premiers siècles de l'empire occupe, comme il convenait, la plus grande partie de l'ouvrage. Nous le voyons naître à Rome, avec Jules César à l'imitation de ce qui se passait dans le monde oriental, pour prendre une forme définitive avec Auguste et se répandre peu à peu dans les provinces; là nous le retrouvons avec ses cérémonies et ses prêtres, à tous les degrés : dans l'assemblée provinciale dont il est la raison d'être fondamentale,

dans les municipalités, dans les collèges, dans les familles; nous y voyons surtout, sous une forme ou sous une autre, l'empereur adoré, et tous, sauf quelques dissidents, dont l'idéal religieux est plus élevé, empressés à donner au souverain cette marque de déférence et de dévotion. Avec Constantin, commence une seconde période, qui marque une division naturelle du sujet : le culte impérial se sécularise ; il cesse d'être une manifestation religieuse, que des empereurs chrétiens ne pouvaient guère favoriser, pour devenir, avant tout, une manifestation politique ; c'est la forme qu'il garde jusqu'au jour où il disparaît avec l'empire romain lui-même [1].

Ce culte, son histoire, ses différentes expressions, la nature de ses prêtres soulèvent, naturellement, un grand nombre de questions que M. Beurlier a successivement abordées et dans la discussion desquelles il n'y a pas lieu de le suivre ici; il me suffira de constater que les solutions qu'il a proposées sont généralement simples et vraisemblables ; tel est le cas de celle qu'il adopte relativement aux *Seviri Augustales* : il a eu raison de reprendre l'opinion émise autrefois par Egger; car elle soulève bien moins de difficultés que celles qui ont été émises depuis lors. Deux chapitres me paraissent devoir être signalés particulièrement à cause du sujet qui y est traité. Il y examine la politique des empereurs envers les Juifs et les chrétiens au sujet du culte impérial ; on y constate non sans quelque étonnement, que les Juifs, depuis Caligula, et pendant toute la durée de l'empire, ont été laissés libres de refuser leur adoration aux empereurs, tandis que les chrétiens étaient, de ce fait, poursuivis devant les tribunaux et condamnés à mort. M. Beurlier admet que la tolérance des Romains à l'égard des Juifs s'explique par le fait que l'on reconnaissait en eux un peuple à part, de qui l'on ne devait rien exiger que fût contraire à sa loi. Est-ce bien là le vrai et le seul motif d'une liberté aussi exceptionnelle ?

Le dernier chapitre du travail est consacré aux rapports de l'Église chrétienne et du culte impérial après Constantin. M. Beurlier y combat la théorie des auteurs qui ont voulu voir dans l'organisation du culte impérial le modèle des métropoles ecclésiastiques et qui regardent les archevêques et les évêques comme les successeurs locaux des flamines provinciaux ou municipaux.

Le livre se termine par deux appendices : une liste des *Divi* et des *Divae* connus, qui complète et améliore les listes dressées avant lui ; et une étude topographique sur les temples des *Divi* à Rome, dont j'avoue ne pas comprendre l'intérêt; elle contient trop ou trop peu : trop, parce que la question ne se rattache que de fort loin au sujet; trop peu parce

---

1. Dans une brochure intitulée : *Les vestiges du culte impérial à Byzance* (Paris, 1891, in-8, chez Picard. Extrait du Congrès scientifique international des catholiques). M. Beurlier a étudié les survivances de ce culte à l'époque chrétienne et jusqu'au début du moyen-âge. Ce petit travail est plein de détails piquants.

qu'il n'y a pas de raison pour ne pas avoir réuni aussi ce que l'on sait sur les temples provinciaux des empereurs, dont on connaît de beaux spécimens, encore bien conservés de nos jours.

Dans une conclusion nourrie, bien qu'un peu courte, M. Beurlier a nettement exposé l'importance du culte impérial pour l'histoire de Rome: il a montré que cette religion avait affermi l'autorité impériale, c'est-à-dire la seule force capable de civiliser l'univers à cette époque et unifié le monde romain, en faisant participer tous les provinciaux, chacun dans leur sphère, au culte de celui qui était comme l'image vivante de l'État.

Presque en même temps que le livre de M. B., paraissait un travail de M. Ed. Beaudouin sur le culte des empereurs dans la Narbonnaise. Ce que le premier avait entrepris pour tout l'empire, le second l'a tenté, avec non moins de succès, pour une province, dont tous les documents sont à notre portée depuis la publication du douzième volume du *Corpus inscriptionum latinarum*. Ce dernier travail diffère un peu du premier et il devait en être ainsi : le sujet étant plus restreint, la discussion de détail devait y tenir plus de place; aussi est-ce plutôt une œuvre d'érudition, une étude de l'institution en elle-même et en vue de la connaissance exacte des moindres faits, non pour le rôle qu'elle a joué dans l'histoire du monde antique. La méthode pourtant des deux auteurs est la même et, par suite, ils se rencontrent sur presque tous les points. Il en est un, pourtant, où M. Beaudouin diffère et veut différer, (cf. l'appendice, p. 157) de M. Beurlier. Celui-ci avait admis que, dans toutes les provinces, l'empereur était adoré de son vivant, non pas seulement avec la déesse Rome *(Roma et Augustus)*, mais séparément, et cela, aussi bien par les villes que par les particuliers. M. Beaudouin, au contraire, soutient que le fait ne s'est produit que sous Auguste, alors que le culte impérial n'était pas encore réglé, mais que, dans la suite, tous les exemples que l'on peut alléguer sont le fait soit de l'ambition d'empereurs excentriques ou d'un « loyalisme» exagéré. On adorait bien, dit-il, le « génie » de l'empereur, ou son « *numen* », mais non l'empereur lui-même;et la différence est capitale;car tous les êtres,même les objets animés, avaient un génie que l'on invoquait. Cette distinction est parfaitement juste; mais faut-il y attacher une grande importance? et y a-t-il, pour le culte impérial, une si complète différence entre adorer le prince ou seulement son génie? les deux actes ne sont-ils pas, en somme, deux manifestations d'une même dévotion? Les proconsuls qui avaient à juger les chrétiens ne faisaient pas, en tout cas, cette différence; il leur suffisait que l'accusé consentit à jurer par le génie du souverain : c'était bien là à leurs yeux adorer le prince; et les chré ens étaient du même avis. « Nous jurons par le génie de l'empereur notre maître, dit le proconsul Saturninus, et nous prions pour sa conservation; il faut que vous fassiez comme nous! » Et une femme lui répond : « Nous rendons à César l'honneur qui est dû à César, mais la crainte

et le culte nous les réservons pour le Christ, notre maître. » M. Beaudouin a donc établi là une distinction qu'il était utile de marquer, mais qui, tout bien pesé, est plutôt dans les mots que dans les faits. Je ne vois pas que sur ce point MM. Beurlier et Beaudouin soient des adversaires irréconciliables.

M. Pallu de Lessert, de son côté, qui étudie depuis longtemps le culte impérial en Afrique et qui a écrit, il y a quelques années, une excellente dissertation à ce sujet, vient de la compléter en quelques pages. Il y examine d'abord quelques questions générales que des documents nouvellement trouvés permettent de préciser; celle qui paraît lui tenir le plus à cœur est l'absence, en Afrique, du culte de Rome et d'Auguste, qui y serait remplacé par celui des *Divi*. J'avoue qu'il ne m'a pas entièrement persuadé. La seconde partie de la brochure contient les textes nouveaux qui servent de bases à ses dissertations et une esquisse des Fastes du culte provincial (prêtres et patrons de la province). Il y établit par un texte de Marini, qui avait échappé à tous ceux qui se sont occupés de la question jusqu'à présent, l'existence du culte provincial en Tingitane; une inscription, rapportée du Maroc récemment et que M. Pallu de Lessert n'a pu insérer dans son travail, conduit à la même conclusion.

R. CAGNAT.

---

591. — KONDAKOFF. **Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures**, édition française originale, publiée par l'auteur, sur la traduction de M. Trawinski. T. II. Paris, 1891. Librairie de l'Art. 1 vol. in-4 de 184 p. avec 13 gravures.

Dans l'histoire de l'art byzantin, les miniatures des manuscrits ont une importance particulière. Elles offrent, depuis les origines jusqu'aux derniers jours de l'empire grec, une série ininterrompue de documents précieux; elles présentent dans leur illustration la plus riche variété; enfin — et par là leur étude devient pour l'histoire singulièrement instructive — elles sont en un étroit rapport avec l'état intellectuel et religieux du siècle qui les a vues naître. Moins soumises que l'art officiel à de monotones et immuables traditions, les miniatures laissent plus libre place à la personnalité de l'artiste; fortement pénétrées d'influences populaires, elles traduisent les passions dominantes du temps, les idées théologiques et les goûts favoris du jour; et par là elles représentent plus d'une fois la vie publique et monastique de l'époque. Sans doute, elles ne sont qu'une branche de l'art byzantin, mais une des plus curieuses : aussi ne peut-on trop favorablement accueillir un travail d'ensemble sur cette délicate matière, surtout lorsque ce travail vient d'un homme que sa naissance, sa religion, ses études antérieures préparaient tout particulièrement à comprendre les formes compliquées que la théologie byzantine a imposées à l'art. Aujourd'hui que les études d'archéologie byzantine semblent retrouver quelque faveur, le livre de

M. Kondakoff ne peut manquer de rendre les plus grands services; et il est fort utile qu'une traduction vienne mettre à la portée du lecteur français cette importante publication.

Le premier volume de l'ouvrage, publié en 1886, conduisait l'histoire de l'art byzantin depuis ses origines jusqu'à la fin du IXe siècle. Après avoir fait connaître les beaux manuscrits du Ve siècle encore inspirés de l'art antique, M. K. étudiait dans les ouvrages du VIe et du VIIe siècles l'âge d'or de la miniature; et après avoir recherché l'influence qu'exerça sur l'art byzantin l'époque des iconoclastes, il montrait fort curieusement l'importance que prit au IXe siècle l'illustration du *Psautier*, où se résume sous une forme vivante et populaire la science théologique de l'époque et où parfois éclatent, avec une singulière âpreté, les passions politiques et religieuses du temps. Le second volume, qui vient de paraître, est consacré presque entièrement au second âge d'or de l'art byzantin, depuis la fin du IXe siècle jusqu'au commencement du XIIIe. Pour cette période brillante, l'une des mieux connues et des plus admirées dans l'histoire de l'art byzantin, M. K. est pourtant plus sévère que ses devanciers. Tout en louant l'incomparable technique, la prodigieuse habileté, la rare perfection de la forme, il montre la monotonie du fond, la pauvreté des idées, l'uniformité des types, qui peu à peu asservissent l'art aux règles fixes de l'iconographie; et fort ingénieusement, il justifie ces théories générales en étudiant successivement les divers groupes de manuscrits auxquels s'est appliquée l'illustration artistique de cette période : *Psautiers* illustrés, *Homélies de saint Grégoire de Nazianze*, *Bibles* illustrées, *Ménologes*, œuvres d'édification (*Échelle du Paradis — Homélies sur la Vierge*), *Évangiles* illustrés, etc.

On voit quelle méthode originale a présidé à l'ordonnance de l'ouvrage. Ce n'est point d'après l'ordre chronologique, mais d'après le sujet traité que sont classés les manuscrits illustrés. Et, en effet, suivant M. K. ce n'est point au hasard que les miniatures ont été peintes aux feuillets des manuscrits; entre l'illustration et le texte, il y a un rapport naturel et voulu, qui éclaire le sens des peintures et que l'on ne saurait négliger. Aussi n'est-ce point indistinctement qu'il faut passer d'un manuscrit à un autre, de l'Évangile aux Homélies, du Ménologe au Psautier, se bornant à analyser et à comparer le style des miniatures; il faut, suivant l'expression de M. K., « se convaincre que les différents manuscrits sont nés par groupes distincts, à peu près à la même époque, sous les mêmes influences, dans les mêmes endroits », et les classer d'après les matières qu'ils traitent, afin de suivre dans chaque famille le développement artistique. Aussi bien chaque groupe apparaît-il à son heure; sous certaines influences religieuses ou politiques, l'art s'applique tour à tour à telle ou telle branche de la littérature : le Psautier illustré devient populaire à partir du IXe siècle; la faveur des Homélies de saint Grégoire date de l'époque des iconoclastes; le groupe des Évan-

giles illustrés n'apparaît qu'au x^e siècle, celui du Livre de Job qu'au XII^e : et M. K. explique fort curieusement comment le développement des légendes relatives à la vie de la Vierge a produit au XII^e siècle une floraison artistique, quelle influence la vogue de la littérature ascétique a eue sur l'illustration. Sans insister sur d'autres considérations ingénieuses, il faut reconnaître que la classification adoptée offre fréquemment un réel intérêt : elle montre à merveille comment, dans un même groupe, les divers manuscrits se rattachent à un type primitif, comment, durant plusieurs siècles, les miniatures reproduisent et copient l'ordonnance primordiale d'un même sujet : l'étude du Psautier de Paris (B. N. 139) et de ses dérivés est à cet égard particulièrement instructive (II, 30-56). Toutefois, si originale qu'elle soit, la méthode de M. K. a un défaut réel : elle fait bien comprendre les transformations d'un même type, elle ne fait point suffisamment sentir le caractère de l'art à une même époque : entre la fin du IX^e siècle et le commencement du XIII^e, l'art byzantin a subi des changements profonds; on s'en rend mal compte dans le livre de M. K., et dans ce cadre chronologique trop ample, les détails utiles demeurent confus ou disparaissent. J'ajoute qu'entre les groupes établis, les différences ne sont pas toujours ni ne peuvent être très tranchées : on trouve dans les Homélies de saint Grégoire des scènes qui se rencontrent dans les Ménologes; l'illustration des Homélies de la Vierge se confond en maint endroit avec celle des Évangiles. A quoi sert la classification employée, si elle cesse d'être parfaitement exacte, et ses inconvénients ne l'emportent-ils point alors sur des avantages devenus un peu illusoires?

Pour que cette méthode fût vraiment aussi instructive qu'elle promet d'être, il faudrait, à côté des analyses de détail souvent ingénieuses et solides, des idées générales très nettes et très fermes. J'ai regret à dire qu'elles manquent trop souvent. Constamment les jugements particuliers contredisent les théories d'ensemble, d'ailleurs assez confuses, exprimées dans le chapitre qui ouvre le volume (cf. 49 et 7; 58 et 89-90); les appréciations, très incertaines, tiennent souvent un compte insuffisant de la chronologie et par là troublent singulièrement le lecteur. Autant le livre est précieux par l'excellente étude des détails, par le grand nombre de manuscrits analysés, et parfois, comme ceux de la Bibliothèque du Sinaï, révélés pour la première fois (p. 87, 90, etc.), autant il a de valeur par les curieuses observations qui s'y rencontrent à chaque page, autant aussi il laisse dans l'ensemble une impression confuse : et malgré l'ingéniosité de la méthode suivie, malgré la masse de renseignements apportés, je renverrai quiconque veut prendre une idée nette de l'art byzantin aux chapitres si précis et si clairs du livre de M. Bayet.

Je ne chicanerai point M. K. sur le dernier chapitre, vraiment un peu écourté, de l'ouvrage, ni sur les allures de catalogue que prend parfois l'énumération des manuscrits. Je dois pourtant noter quelques erreurs un peu surprenantes : p. 12, les mosaïques de Sainte-Sophie de

Salonique datent du vi^e siècle, non du ix^e (Bayet, *Recherches*, p. 91-92); p. 13, 17, les mosaïques de Nicée ne ressemblent en rien à la décoration qu'on leur prête ; p. 18, il est singulier de voir omettre les mosaïques de Saint-Luc en Phocide qui datent du xi^e siècle, et dont l'importance est fort supérieure à celles de Nicée ou de Daphni; p. 66, la parabole du Bon Samaritain se rencontre déjà dans l'Évangile de Rossano [1].

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Kondakoff rendra à tous ceux qui s'occupent d'archéologie byzantine un réel service, et il faut remercier la librairie de l'Art d'en avoir entrepris la traduction. Mais il est infiniment regrettable que ce volume, imprimé avec soin, soit illustré de façon si pauvre et si insuffisante. Le premier volume déjà laissait fort à souhaiter sur ce point : celui-ci donne moins encore. Sur *treize* gravures, *sept* reproduisent des mosaïques de Palerme ; il reste pour les miniatures *cinq* gravures seulement. Il n'était pas difficile pourtant de faire reproduire au moins quelques peintures des manuscrits de la Bibliothèque nationale ; c'est chose indispensable, dans un livre de cette sorte, qu'une illustration faite avec soin. Ch. DIEHL.

---

592. — **Die historischen Handschriften der kœniglichen œffentlichen Bibliothek zu Stuttgart**, beschrieben von Dr W. von Heyd. 2 vol. grand in-8, xv-326 et 236 p. Stuttgart, Kohlhammer 1891.

La France possède d'excellents catalogues imprimés des manuscrits que contiennent ses bibliothèques. Elle n'a rien à envier à ce sujet aux pays étrangers, même à l'Allemagne, on pourrait dire : surtout à l'Allemagne. Tandis qu'à l'heure actuelle nos richesses manuscrites sont inventoriées à peu d'exceptions près, nos voisins ne peuvent nous opposer que quelques catalogues, parmi lesquels celui de la bibliothèque royale de Münich tient incontestablement le premier rang. Ni Berlin ni Carlsruhe ni Trèves n'ont encore livré à la publicité l'inventaire de leurs manuscrits, j'entends des manuscrits latins et germaniques. Aujourd'hui M. von Heyd allonge la liste des catalogues allemands, en nous faisant connaître les manuscrits historiques de Stuttgart; il ne nous dit pas quand viendra le tour des manuscrits théologiques [2], juridiques et scientifiques, renfermés dans le dépôt dont il a la garde.

1. Il faut relever dans le texte plusieurs erreurs où l'on voit que le traducteur est peu familier avec les choses de Byzance : p. 76, Théodorète pour Théodoret; 104, Minaeus pour Ménas; 117, Taraise pour Tarasios; 129, Théophanie pour Théophano; 143, Iverinsky pour Iviron; 145, le couvent d'Ivez pour le couvent d'Iviron; 151, domestique des Écoles pour des Scholes; 152, note, Roman Lacapenus pour Romain Lacapène; 163, talare pour talaire; 164, Euthymios Zagabenus pour Zigabenos; 176, Dictyos pour Dictys.

2. Beaucoup de manuscrits que l'ancien bibliothécaire Gottlieb Schott a rangés parmi les *manuscripta theologica* contiennent sans doute des renseignements historiques, ainsi les vies de saints. On voit donc combien il serait nécessaire, même au point de vue historique, de publier le catalogue complet.

La bibliothèque de Stuttgart est la création du duc Charles-Eugène, qui gouvernait le Würtemberg à la fin du siècle dernier. Sans doute auparavant quelques ducs avaient rassemblé des livres rares; ainsi, au xvᵉ siècle, Eberhard V le Barbu, le fondateur de l'Université de Tubingue. Mais toutes ces anciennes collections furent dispersées au milieu des horreurs de la guerre de Trente Ans. Charles eut tout à refaire. Il n'épargna aucune peine ni aucun argent pour enrichir la bibliothèque publique. Il y fit transférer les manuscrits et les livres qui se trouvaient dans les bibliothèques spéciales de Stuttgart, par exemple dans celles du conseil secret et du conseil de régence; il eut des correspondants dans les principales villes de l'Europe qui lui signalaient les occasions d'achat; et s'il cherchait surtout à se procurer les belles Bibles anciennes, il ne négligeait point les manuscrits historiques; ainsi, en 1785, il acquit la bibliothèque de Frommann, qui renfermait de nombreux documents sur l'histoire du Würtemberg. La période révolutionnaire fut stérile pour la bibliothèque; mais le duc Frédéric Iᵉʳ, qui allait devenir le roi Frédéric, en s'emparant, en 1803 et en 1806, de nombreuses abbayes et maisons religieuses, prit aussi leurs livres et leurs manuscrits; une partie d'entre eux forma sa bibliothèque privée (aujourd'hui *Hofbibliothek*); une autre partie fut donnée à la bibliothèque publique de Stuttgart, qui obtint notamment les manuscrits de Combourg, d'Ellwangen, de Zwiefalten, de Schönthal et de Wiblingen. Depuis ce temps, la bibliothèque a fait quelques achats et reçu quelques dons; mais ces nouvelles acquisitions ont une mince importance en comparaison des anciennes.

Les manuscrits historiques, comme du reste les autres, sont rangés en trois catégories, d'après le format. On compte 753 *codices in-folio*, 317 *in-quarto*; 87 *in-octavo*. Ce nombre ne doit pas nous faire illusion. Une lettre ou une charte isolée est souvent comptée pour un numéro. La très grande majorité des manuscrits se rapporte à l'histoire würtembergeoise; on y trouve, entre autres, des chroniques des principales villes comprises dans le royaume actuel; mais n'oublions pas que du Würtemberg a dépendu jusqu'en 1793 la ville aujourd'hui bien française de Montbéliard; la bibliothèque de Stuttgart a gardé de nombreux documents sur ce coin du département du Doubs. Signalons surtout les recherches très approfondies sur le comté de Montbéliard, que lui a laissées l'ancien archiviste Louis Scheffer. Le même dépôt contient des copies de traités conclus entre les rois de France et le duc de Würtemberg, au xviiiᵉ siècle. Il possède aussi l'un des manuscrits les plus précieux sur l'histoire de l'Alsace : les Annales des dominicains de Colmar qu'ont éditées successivement Böhmer (1845), Gérard et Liblin (1854) et Jaffé dans les *Monumenta* (1861). Parmi les codices d'un intérêt plus général, nous devons mentionner le manuscrit de la Germanie de Tacite (Q. 152), provenant du chapitre de Combourg; un manuscrit d'Orose du xiiᵉ siècle (F. 410) et la chronique universelle d'Ekkehard

(F. 411), venus de Zwiefalten. Il nous faut encore citer la chronique et le nécrologe de cette abbaye, l'histoire de sa fondation écrite au XIIe siècle par le moine Ortlieb: documents qui nous fournissent bien des renseignements sur l'histoire de l'Allemagne au moyen-âge.

Le présent catalogue est fait avec un très grand soin. M. von Heyd indique toujours, autant que possible, l'âge et la provenance du manuscrit; s'il contient différentes pièces, il nous en donne un *index* détaillé. Il énumère les éditions faites d'après le manuscrit et nous renseigne sur leur valeur. Il relève parfois lui même de curieuses variantes. Son travail est accompagné d'une table des matières très détaillée, qui apprendra tout de suite aux érudits s'ils trouveront à Stuttgart un manuscrit sur l'objet de leurs études.

Ch. Pfister.

---

593. — **Ancien armorial équestre de la Toison d'Or et de l'Europe au XVe siècle.** Fac-similé contenant neuf cent quarante-deux écus et soixante-quatre figures équestres, en cent quatorze planches chromolithographiées, reproduites pour la première fois d'après le manuscrit n° 1790 de la Bibliothèque de l'arsenal, par Lorédan Larchey. Paris et Nancy, Berger-Levrault, XXVI-293 p. de texte. (Tiré à 500 exemplaires, prix de l'exemplaire, teinte de fabrication spéciale : 200 fr.)

Comme l'indique le titre, ce superbe in-folio est le fac similé complet d'un manuscrit du XVe siècle qui reproduit en cent quatorze planches chromolithographiées, de vingt-cinq centimètres sur dix-huit, les écus des grandes familles de l'Europe ainsi que l'effigie de tous les rois et de tous les princes, souverains à cheval, en grand costume héraldique, — sans excepter les électeurs de l'Empire et les douze pairs de France.

Ces figures équestres n'ont pas naturellement de caractère individuel. Elles représentent, non l'homme, mais les attributs héraldiques de sa situation sociale, et l'on pourrait les comparer à des mannequins. Leur attitude est uniformément raide. Leurs chevaux sont incomplets dans beaucoup de détails; s'ils ont leurs jambes presque toujours lancées au galop, leurs naseaux ne se profilent jamais hors des housses, et il n'est pas aisé de reconnaître les têtes. Peu ou point de perspective. A part quelques-uns (roi de France, comte de Champagne, évêques de Langres et de Laon), les visages des cavaliers ne paraissent pas davantage.

Mais ces enluminures faites assez grossièrement à la gouache et ce dessin, dans ce qu'il a de naïf et de primitif, produisent un effet saisissant. Tous ces types chevaleresques ont l'aspect de vieux vitraux d'église — d'autant qu'on a reproduit également, dans leurs mutilations et les incertitudes de leur alignement et de leur orthographe, les légendes gothiques qui devaient transmettre le nom de chaque cavalier et de chaque écu. Les armes et le costume sont tels que dans les tournois décrits par les chroniqueurs du XVe siècle : heaume, salade ou barbute recouverte du chapel de Montauban, lambrequins ou hachements, cimier

aux formes extraordinaires, bavière ou gorgerin, surcot, cotte ou manteau d'armes, braconnière, cuissots, gantelets, solerets à la poulaine, épée à garde et à poignée très simples, haute selle.

En regard de chaque figure, l'éditeur, M. Lorédan Larchey, a placé une notice instructive et complète. Il relève dans cette notice les légendes de la figure, décrit les particularités de costume et d'armement, ajoute sous la forme la plus brève les renseignements historiques nécessaires. De même pour les écus : en regard de chaque planche, M. L. a réuni les variantes et les indications qu'il a pu recueillir [1].

L'auteur du manuscrit ne s'est pas nommé, mais il fait à l'ordre de la Toison d'or une si grande part qu'on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'il était roi d'armes de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et qu'il fit son travail sous le règne de ce prince. Il s'arrête à la promotion de 1461 et cite le fils du duc Philippe sous le nom de comte de Charolais, que le Téméraire porta jusqu'à 1467. Mais à cette époque, le principal officier d'armes de Bourgogne était Jean de Saint-Remy, dit *Toison d'or* ou *Charolais*, car il cumulait, exerçait un double office, celui de roi d'armes de la Toison et celui de héraut d'armes du duc. M. L. conjecture que Saint-Remy est l'auteur de l'armorial. Il remarque que, parmi les chevaliers des trois premières promotions de la Toison d'or, qui ont leurs figures équestres dans le manuscrit, deux manquent : Jean de Montaigu et Adrien de Toulongeon, le premier qui fut exclu de l'ordre pour s'être enfui dans un combat, le second qui mourut en Terre Sainte avant d'avoir reçu le collier; or, Saint-Remy, en sa qualité de roi d'armes, devait aller porter le collier de Toulongeon et reprendre celui de Montaigu; voilà pourquoi il n'a pas fait leurs effigies. En outre, il donne à David de Brimeu les armes écartelées, tandis que Florimond porte de Brimeu plein; c'est que Saint-Remy avait lui-même donné son avis sur le procès entre les deux cousins. On sait du reste que chaque roi d'armes tenait et devait tenir armorial ; les hérauts se communiquaient leurs *livres,* et leurs relations avaient un caractère vraiment international ; à Azincourt, les hérauts de France et d'Angleterre demeurent côte à côte au même poste d'observation pour noter les actes des combattants, et Montjoie ne quitte pas le champ de bataille sans attester que la victoire doit être attribuée à l'Anglais.

M. L. a reproduit un extrait des *Mémoires* de Saint-Remy (p. 61-79), celui qui raconte la fondation de « la noble ordre » de la Toison d'or, et il retrace dans son introduction (p. xiii) les principaux faits de l'existence du héraut d'armes qui naquit à Abbeville en 1393 et mourut en 1468. Il pense qu'après la mort de Saint-Remy, l'armorial fut pos-

1. Ajoutons en passant que le manuscrit traite un point qu'aucun roi d'armes de ce temps n'avait encore abordé et qu'il contient le plus ancien armorial polonais connu; l'auteur avait profité du séjour que faisait à Arras en 1434 un ambassadeur de Pologne.

sédé par un héraldiste flamand qui a écrit sur le manuscrit en surcharge des légendes flamandes, lesquelles font double emploi avec les légendes françaises. Le troisième propriétaire (1530-1550) aura été encore un héraldiste; il a parfait les légendes d'un certain nombre d'écus écossais. Après avoir passé par bien des mains, le manuscrit finit par arriver dans la bibliothèque du marquis de Paulmy et, de là, à l'Arsenal.

On ne saurait trop reconnaître la peine qu'a prise M. L. et le labeur immense auquel il s'est livré. Sans être rebuté par les peintures grossières, par les feuillets mutilés, par les légendes raturées et surchargées, par le manque absolu de texte, par les lacunes évidentes, par un ensemble « souillé et rompu comme un vieux jeu de tarots », il s'est mis à l'œuvre dès 1875, sur les encouragements de Jules Quicherat, et a poursuivi son travail pendant les vacances de onze années. Il croyait avoir fini en 1886; mais le premier cliché le déçut cruellement; son interprétation était trop grêle et n'atteignait pas la vigueur du contour qui devait se détacher nettement à l'œil. Il n'hésita pas à retoucher tout, à revenir sur chaque trait en doublant sa force, depuis la première planche jusqu'à la dernière. Mais la reproduction en couleur assurait mieux la vente du volume, et la chromotypographie du tout fut décidée. On avait déjà peint quarante figures pour un amateur; M. L. enlumina à son tour trente-quatre figures ainsi que les écus, au nombre de neuf cent quarante-deux; et qu'on songe au temps qu'il a dépensé pour lire et déchiffrer des légendes mal conservées ou rognées à moitié, pour rechercher et trouver les noms des personnages auxquels appartiennent les écus, soit en compulsant les grands recueils généalogiques, soit en comparant les textes des livres d'armes manuscrits du xv^e^ siècle! Bien d'autres se seraient bornés à une simple reproduction.

Sans oublier la maison qui publie le volume, ni M. Édouard Müh, l'habile chromotypographe, on devra donc remercier M. Lorédan Larchey d'offrir par ce fac similé un exact équivalent du précieux original et de restituer, si fidèlement, si complètement, un monument si important et si curieux au point de vue héraldique [1].

A. C.

---

594. — L. Séché. **Lettre au P. Bliard**, de la compagnie de Jésus, en réponse à son livre, les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier. Paris, Perrin, 1891, 76 p. in-8.

M. Séché, qui croit devoir initier le grand public à ses querelles de rédacteur et de directeur d'une revue locale, vient de publier, en fort beaux caractères et sur très beau papier, une lettre et deux articles rela-

1. Citons encore, à la fin du volume, les tables qui en rehaussent la valeur : table héraldique des écus, housses et cottes d'armes, table héraldique des cimiers, table des écus sans légendes, maisons nobles et souveraines citées dans l'armorial, sources consultées, index des matières (p. 263-292).

tifs à l'ouvrage récent d'un P. jésuite. Il s'agit du fameux Le Tellier, dernier confesseur de Louis XIV; le P. Bliard s'est efforcé de réhabiliter son confrère, que l'histoire a pour jamais cloué au pilori; et d'autre part, M.S. prétend prouver que Saint Simon et les autres contemporains qui ont parlé de Le Tellier ne l'ont nullement calomnié. Ce qu'il y a de plaisant dans cette affaire, c'est que les deux adversaires ne connaissent pour ainsi dire pas le premier mot de la question. Le P. Bliard a fait un gros volume sans même soupçonner l'existence des *Mémoires* du chanoine Legendre, publiés il y a plus de vingt-cinq ans, et M. S. invoque avec une candeur étonnante le témoignage de ce Legendre, digne secrétaire du scandaleux Harlay de Chanvallon. Les pièces d'archives, les documents originaux, les confidences des contemporains, rien de tout cela n'est entré en ligne de compte. Il semble donc que la critique appelée à décider entre les deux parties n'ait qu'à les renvoyer dos à dos. L'histoire religieuse du XVII^e et du XVIII^e siècle finira bien par être connue comme elle doit l'être, et ce jour-là on n'aura pas besoin de recourir aux Mémoires souvent calomnieux d'un Legendre [1] pour démontrer que Le P. Le Tellier a été le plus audacieux des malfaiteurs.

A. G.

---

595. — L'abbé ANGOT. **L'Instruction populaire dans le département de la Mayenne avant 1790**, avec une préface du R. P. dom Piolin. Paris, Picard, un vol. in-8 de LXXVI-278 p.

Le travail de M. l'abbé Angot présente un intérêt véritable, et sans doute il sera consulté avec fruit par tous ceux qui veulent connaître l'histoire de l'Instruction publique avant la Révolution. L'enquête à laquelle s'est livré M. A. a certainement exigé de lui un travail considérable, et elle paraît faite avec un soin minutieux. Les résultats obtenus sont fort beaux; si l'on en croyait M. A., l'Ancien Régime aurait couvert d'écoles la région qui a formé depuis le département de la Mayenne; il s'y serait trouvé, en 1789, plus de trois cents écoles pour deux cent soixante-quatorze communes!

Transporté d'enthousiasme à la vue de ces résultats, vraiment surprenants quand il s'agit d'un département de l'Ouest, M. A. embouche la trompette guerrière, et je n'ai pas besoin de dire ce qu'est à ses yeux la prétendue œuvre scolaire de la Révolution. Il va plus loin, et fait même quelques incursions sur le domaine de la politique contemporaine, laquelle ne devrait rien avoir à démêler avec l'érudition proprement dite; l'enquête tourne volontiers au panégyrique ou au pamphlet.

Mais pour avoir le droit de parler ainsi, il faudrait être bien sûr de ce que l'on affirme, il faudrait aboutir à des conclusions que rien ne puisse

1. Il parle, p. 205, de M^lle de Mauléon, veuve de Bossuet, et son livre contient beaucoup d'autres infamies du même genre.

ébranler. Est-ce bien le cas de M. Angot? Si je me reporte au tableau qu'il a lui-même dressé p. xxv et suivantes, et si je fais ce qu'on appelle la contre-épreuve, je vois que quatre-vingt-quatorze communes paraissent n'avoir jamais eu d'écoles de garçons, et que cent soixante-treize n'avaient pas d'écoles de filles; c'est ici plus de la moitié; et là près du tiers des anciennes paroisses qui, de l'aveu de M. A., croupissent dans l'ignorance, et le résultat n'est déjà plus aussi merveilleux.

Ce n'est pas tout encore, bien que je rende pleine justice à la loyauté de M. A., je me demande ce qu'il faut penser, au point de vue de la sincérité absolue, du procédé employé par lui. M. A. entasse les documents qu'il a rencontrés sur sa route; mais on peut lui poser la question suivante : Les trois cents écoles dont l'existence est constatée entre les années 1500 et 1789 existaient-elles encore à cette dernière date? Si oui, M. A. a raison de triompher; si non, l'édifice qu'il a construit avec tant de peine s'écroule de lui-même. De ce qu'une école est mentionnée dans un document d'archives au xvi^e^, au xvii^e^ ou même au xviii^e^ siècle, il ne s'ensuit nullement que cette école ait subsisté jusqu'en 1789. A ce compte, tous les villages de France, sans en excepter un seul, auraient eu des écoles. Quelle est, en effet, la bourgade qui n'en a jamais eu depuis le moyen âge, alors qu'il suffisait d'un curé instruit de ses devoirs pour assurer aux enfants de sa paroisse les bienfaits de l'instruction élémentaire? Mais ce qu'avait fait la piété de l'un, la coupable indifférence des autres l'a détruit. Quand l'évêque était bon, les curés et les vicaires instruisaient les enfants; mais quand le premier pasteur était un prélat de cour qui ne résidait jamais dans son diocèse, la situation devenait déplorable. Or, nous savons tous ce que valaient la plupart des évêques du xviii^e^ siècle, et M. A. a négligé de nous dire si celui du Mans, en 1789, faisait exception à la règle générale [1].

Il y a plus, M. A. prouve lui-même de la manière la plus positive que certaines communes, autrefois pourvues d'écoles, ont cessé d'en avoir au xviii^e^ siècle. J'en citerai un seul exemple, celui de La Horps (1,534 habitants). M. A. dit, p. 139, qu'il y avait dans cette paroisse, au xvii^e^ siècle, non seulement une école de garçons, mais même un petit collège. En 1708, on y appelle deux sœurs de cette congrégation modèle qui, d'après M. A., a peuplé toute la contrée d'institutrices. Et voilà qu'en 1778 un document officiel, l'*État du diocèse* [2] constate que « la paroisse est peu instruite », — on sait ce que veut dire cet euphémisme. Le même fait s'est reproduit plusieurs fois, et par

1. Il n'y avait pas d'évêques de Laval sous l'Ancien régime; l'évêque du Mans, en 1789, était François-Gaspard de Jouffroy de Gonssans; il émigra et mourut en Allemagne.

2. Il semble que cet *État du diocèse* devait être le plus important des documents utilisés par M. A.: on est tout étonné de le voir cité si rarement, et d'après un extrait communiqué à M. A. par une personne tierce. Un tel procédé n'est pas sans inspirer au lecteur quelques réflexions.

conséquent, M. A. me paraît pouvoir être taxé de témérité quand il rappelle avec tant de confiance les trois cents écoles du département de la Mayenne. Lui qui accuse ses contradicteurs de « défigurer absolument la vérité historique (p. XVIII) » est-il bien assuré de n'avoir pas à encourir le même reproche ?

Il faut bien, pour finir, dire un mot de la *Préface* placée par dom Piolin en tête du livre de M. A., et dont le ton est encore plus agressif. Chose curieuse, dom Piolin donne à M. A. un certificat d'inexactitude tout à fait en règle : « Pourquoi, dit-il en propres termes (p. IX), l'auteur a-t-il laissé de côté les petites écoles jansénistes fondées *en très grand nombre* dans le Bas-Maine vers le milieu du XVII[e] siècle ? Peut-être parce que les établissements sont rarement consignés dans les registres de paroisses où il aime surtout à prendre ses renseignements. Ce sont, en effet, des sources excellentes... mais ce ne sont pas les seules authentiques... Le petit épisode auquel nous faisons allusion repose sur des données très exactes et auxquelles il ne serait pas équitable de refuser une pleine confiance. » Ainsi, voilà M. Angot pris en faute par celui-là même auquel il a demandé une préface à effet; il a négligé des sources d'information importantes. Il est vrai que dom Piolin garde le silence sur les « données très exactes » dont il parle. Je n'entrerai pas à ce sujet dans une longue discussion ; mais d'où vient donc que ces innombrables instituteurs jansénistes ont été, de même que leurs puissants protecteurs les ducs de Mayenne, inconnus des jansénistes du XVIII[e] siècle, si attentifs à placer dans leurs Nécrologies tous les « Amis de la vérité », même les femmes du peuple les plus obscures? Quelles sont enfin les « données très exactes » d'après lesquelles Ambroise Paccori, très connu celui-là, a « fondé » ce collège de Céaulcé dans lequel lui, Paccori, fut élevé avec cinq cents autres jeunes gens ?

A. GAZIER.

---

596. — **Vie de Mirabeau,** par A. MÉZIÈRES, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1892. In-8, VIII et 341 p. 3 fr. 50.

Ce n'est pas à proprement parler une *Vie de Mirabeau,* et si la librairie Hachette n'avait publié récemment l'étude de M. Rousse, l'auteur aurait sans doute — ce qui valait mieux — intitulé son volume *Mirabeau* tout court. Ceux qui voudront lire une biographie détaillée du grand orateur, devront toujours se référer à l'ouvrage de M. Charles de Loménie et aux deux volumes si exacts et si copieux de M. Alfred Stern. Mais le livre de M. Mézières, moins complet, moins circonstancié, et qui ne raconte pas tout au long l'existence de Mirabeau, a le grand mérite d'être élégant et lumineux dans sa brièveté. C'est une étude ou, si l'on aime mieux, un *portrait*, et un portrait fort ressemblant. M. M. passe rapidement sur la jeunesse de Mirabeau, sur ses amours, sur son séjour à Berlin, — il dit toutefois l'essentiel, et il le dit avec beaucoup

d'agrément et d'esprit. Mais il insiste, non sans raison, sur le Mirabeau de 1789. Il montre l'enfant de la Provence acclamé par les Provençaux qui retrouvent en lui une nature essentiellement méridionale, véhémente, passionnée, et, tout en notant ces emportements et ces traits de caractère qui trahissent l'origine, il marque finement les retours de bon sens, les éclairs de raison, tout ce qui fait du révolutionnaire un modérateur et un sage. Signalons surtout les pages consacrées aux relations de Mirabeau avec la cour et à sa grande évolution politique ; « la raison, d'accord avec l'intérêt, l'emporta sur la passion, et l'homme d'État, averti et effrayé par les événements, essaya de calmer les orages que le tribun du peuple avait contribué à déchaîner » (p. 228). M. M. n'est peut-être pas assez sévère envers ce Lafayette que Mirabeau nommait Gilles César ; mais il analyse fort bien l'état d'âme de Mirabeau, se faisant payer par le roi pour exprimer son opinion personnelle sur les affaires publiques : « De tous les marchés qu'il avait conclus, c'est encore le plus honnête » (p. 252). Il résume parfaitement les mémoires ou notes que Mirabeau adressait à la cour [1] et toute cette correspondance où « l'on sent le frémissement intérieur d'un homme qui aspire à gouverner, mais qui s'épuise en objurgations désespérées pour faire passer quelque chose de son énergie dans des âmes inertes » (p. 308), et il nous amène à conclure avec lui que le tribun en arrivait, pour sauver la royauté et réduire l'anarchie, à rétablir un pouvoir absolu. Le tableau des derniers instants de Mirabeau et un jugement sur l'homme, le politique et l'orateur terminent cet attachant volume. M. M. ne cache pas l'immoralité, la vénalité, la duplicité de l'homme : « vivre aux dépens d'une femme, d'un banquier, d'un ministre, écrire des libelles contre son père au profit d'une mère dont il connaît les torts et la honte, présider la Société des Jacobins, y couvrir de fleurs les Lameth, et en même temps les dénoncer à la cour, être à la fois le chef le plus ardent du parti populaire et le conseiller salarié de la reine, voilà des actes qui ne lui coûtent à accomplir ni un scrupule ni un remords. Machiavel aurait reconnu en lui une âme italienne avec des profondeurs insondables de corruption et d'astuce » (p. 331-332). Mais le critique ne manque pas de faire la part du siècle, de la race, de la famille, et il montre que l'hérédité qui déprave Mirabeau par certains côtés, le relève par d'autres. Il apprécie la valeur de l'œuvre qui nous reste. Il avait retracé déjà (p. 162-167) l'étendue et la variété des connaissances de son héros et la supériorité que lui donnait sur ses collègues une vie pleine d'aventures et de labeur ; il juge, cette fois, l'œuvre oratoire et tout en notant, — pas assez fortement peut-être, — le ton emphatique, tout en appréciant, avec trop d'indulgence, selon nous, et trop brièvement, les procédés de style, et en oubliant ce qu'il y a de pénible et d'un peu filandreux dans les discours de Mirabeau, il admire l'abon-

1. M. M. fait, à ce propos, des réflexions très justes sur la publication de Bacourt.

dance des vues, la vigueur et le relief de la pensée, cette langue qui vise tantôt à l'ampleur, tantôt à la concision. L'étude de M. M. mérite donc d'être lue et consultée après tant de travaux sur le même sujet [1]; l'œuvre de M. Charles de Loménie lui a servi de base, et M. Mézières ne change rien au fond des choses; mais il a réussi à être vrai, il a compris et fait comprendre le génie extraordinaire de Mirabeau, et, comme il dit, « mêlé depuis bien des années déjà à la politique active, ayant l'expérience des assemblées, il était en mesure de démêler quelques mobiles cachés des actions humaines, quelques ressorts des événements qui auraient pu échapper à la sagacité des historiens spéculatifs ».

A. CHUQUET.

---

597. — **Étude sur Alexandre Vinet, critique littéraire,** par Louis MOLINES, docteur ès lettres, pasteur de l'Église réformée; Paris, Fischbacher, 1 vol. in-8 de VI-490 pages.

C'est une thèse de doctorat que cette étude sur Alexandre Vinet, et la thèse a été soutenue devant la Faculté des lettres de Montpellier. On voit qu'elle a été faite avec beaucoup de soin, et sans doute elle pourra servir à mieux faire connaître la tournure d'esprit du célèbre critique, ainsi que le caractère particulier de son talent.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recevons de notre collaborateur, M. Haussoullier, la note suivante. « M. KENYON a achevé le déchiffrement des fragments détachés du manuscrit d'Hérodas, dont il est parlé à la p. VI de l'Introduction de l'édition publiée par le Musée Britannique. Ces fragments paraîtront en décembre dans la *Classical Review* et dans notre *Revue de Philologie*. Les savants français sauront gré à M. Kenyon de cette attention délicate. D'ailleurs tous ceux qui se sont occupés de l'*Ἀθηναίων πολιτεία* savent avec quelle bonne grâce M. Kenyon répond à leurs questions. Les nouveaux fragments sont très peu considérables : il ne reste souvent qu'un ou deux mots des 113 lignes qu'ils nous font connaître. Nous y retrouvons pourtant le titre d'une nouvelle pièce d'Hérodas, le nom d'un de ses prédécesseurs, un nouveau proverbe et quelques mots rares. »

— La librairie Delagrave commence la publication d'une suite de petits volumes sur *les arts de l'ameublement*. Ces volumes, rédigés par M. Henri HAVARD dont l'on sait la compétence, seront au nombre de douze. Ils contiendront chacun, en 160 pages environ, un exposé de la technique de l'art auquel ils sont consacrés, et un résumé de son histoire, le tout agrémenté par une centaine d'illustrations. Trois volumes ont déjà paru : la *Menuiserie*, l'*Orfèvrerie*, la *Décoration*. Trois autres paraîtront dans les premiers jours de l'année prochaine : la *Serrurerie*, la *Tapisserie* et l'*Horlogerie*.

---

1. P. VII, il eut fallu citer le travail de M. Francis Decrue sur les idées politiques de Mirabeau.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 novembre 1891.

M. le prince Auguste d'Arenberg, président du Comité de l'Afrique française, demande par lettre à l'Académie d'examiner si, à l'aide des ressources mises à sa disposition par le legs de M. Benoît Garnier, elle ne pourrait venir en aide au Comité pour l'exploration du bassin du Tchad.

M. Maspero présente, au nom d'un membre de la Mission archéologique française du Caire, M. P.-Hippolyte Boussac, architecte, une série de dessins en couleurs qui reproduisent l'architecture et les peintures d'un tombeau thébain de la XVIIIe dynastie, le tombeau d'Anna, grand dignitaire des rois Thoutmosis Ier, Thoutmosis II, de la reine Haishopsitou et de son neveu Thoutmosis III. Ce tombeau est un chef-d'œuvre de l'art funéraire égyptien, un modèle de la sépulture des riches particuliers égyptiens au début des grandes dynasties thébaines. Il comprend un portique à piliers, ouvrant sur la plaine, d'où l'âme du mort pouvait contempler quand il lui plaisait la ville où son corps avait vécu. Outre la chambre funéraire, il contenait une galerie de statues du mort et de sa famille, et des peintures d'un pinceau délicat, d'une couleur vive et gaie : on y voit des scènes de pêche, de chasse et d'agriculture, le jardin du mort, avec ses plantes rares et ses lacs d'eau vive, de longues processions de serviteurs apportant des offrandes et accomplissant des sacrifices. Le tombeau était la maison du mort, où son âme vivait, où on la nourrissait par des offrandes périodiques; ce qu'on y voyait peint sur les murs avait pour objet de lui assurer à perpétuité la jouissance des biens nécessaires à la vie. En regardant sur les murs la figure des pains, de la viande et des liqueurs qu'il désirait, il s'en donnait la réalité immédiate, et l'ombre des objets représentés était une nourriture suffisante à son ombre.

« M. Boussac, ajoute M. Maspero, a copié d'autres tombeaux de même époque, que j'aurai, je l'espère, l'honneur de présenter à l'Académie l'an prochain. La publication des sépultures thébaines est une des tâches que j'ai imposées, avec l'approbation de M. Charmes, à l'activité des membres de notre Mission française. Nous avons déjà livré au public celles que M. Virey avait copiées : outre M. Boussac, MM. Bouriant, Bénédite, Amélineau et moi-même ont travaillé et travaillent encore à cette œuvre. J'espère qu'une trentaine d'années seront assez pour épuiser la nécropole thébaine. C'est sans préjudice de l'inventaire général des monuments que nous avons entrepris : l'*Edfou* de M. de Rochemonteix est sous presse, ainsi que le *Médinet-Habou* de M. Bouriant et le *Louxor* de M. Gayet. MM. Bénédite et Baillet ont copié en entier le temple de Philæ, et ce n'est pas tout; malheureusement nous ne pouvons publier aussi vite que nous copions, et il faudra des années avant que nous puissions donner au public tout ce que les membres de la Mission ont recueilli au cours de leurs laborieuses campagnes. »

M. Georges Perrot communique, au nom de la Mission archéologique française du nord de l'Afrique, des photographies des salles du Musée Alaoui, au Bardo près Tunis. On sait que la création de ce Musée est due au Service beylical des antiquités et des arts, organisé par cette Mission, sous la direction de M. René de la Blanchère.

M. Amédée Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, fait une lecture sur les fouilles récentes pratiquées dans le tumulus de Marathon par le gouvernement grec. Ce tumulus, considéré, depuis le commencement de ce siècle, comme la sépulture des combattants de Marathon, des compagnons de Miltiade, avait été fouillé sans succès en 1884 par Schliemann, qui voulait y voir un cénotaphe préhistorique. Les dernières fouilles confirment l'opinion traditionnelle, car on y a trouvé, en même temps que des ossements, des vases du VIe siècle avant notre ère, ou du commencement du Ve.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : Thédenat (H.), *Apollo Vindonnus*; — par M. Barbier de Meynard : Harlez (C. de), *les Religions de la Chine*; — par M. Siméon Luce : 1° Allain (l'abbé), *l'Œuvre scolaire de la Révolution (1789-1802), études critiques et documents inédits*; 2° Ristelhuber (Paul), *Strasbourg et Bologne, recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Bologne de 1289 à 1562*; — par M. Gaston Paris : 1° *Extraits des chroniqueurs français*, publiés par MM. Gaston Paris et A. Jeanroy; 2° Ploix (Ch.), *le Surnaturel dans les contes populaires*; 3° Certeux (A.), *les Calendriers à emblèmes hiéroglyphiques*; — par M. Delisle : Robert (Ulysse), *les Signes d'infamie au moyen âge*, 2e édition.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 7 décembre — 1891

598. — **Les noms gaulois chez César et Hirtius, de bello gallico**, par H. d'Arbois de Jubainville, avec la collaboration de E. Ernault et G. Dottin. Première série : les composés dont rix est le dernier terme. Paris, 1891. xv-259 pages in-12.

M. d'Arbois de Jubainville raconte dans sa préface comment ce livre est formé de notes recueillies en vue d'un dictionnaire gaulois. M. Alfred Holder a, sur ces entrefaites, commencé la publication d'un travail du même genre. Donnant l'exemple d'un désintéressement rare, M. d'A. de J. a renoncé à son premier dessein et utilise aujourd'hui quelques-uns de ses matériaux à refaire l'ouvrage vieilli de Glück, *Die bei C. Iulius Caesar vorkommenden keltischen Namen*. Dans ce nouveau livre, les lecteurs de l'*Origine de la propriété foncière* retrouveront la même érudition puisée aux sources, la même abondance de rapprochements, le même flot tranquille de récits historiques et légendaires. Les anecdotes que conte si bien M. d'A. de J. sont si amusantes qu'on oublie facilement de lui reprocher ces digressions.

Un reproche qui pourrait paraître plus grave d'abord, porterait sur l'omission complète des questions de critique de textes. Si par hasard M. d'A. de J. cite les mss., on voit bien qu'il n'a pas d'opinion personnelle et qu'il s'en fie à autrui. Dans l'état actuel de la critique de César, les philologues ne peuvent que se louer de l'attitude prise par M. d'Arbois de Jubainville. L'auteur leur apporte, en effet, un témoignage indépendant qui devient ainsi un élément distinct d'information. Pour comprendre cette appréciation, il n'est pas inutile de refaire brièvement l'historique de la question.

C'est Nipperdey qui a fondé la critique scientifique de César en publiant son édition de 1847. Il a reconnu deux familles de mss. du

de bello gallico qu'il a qualifiées respectivement de classe des *lacunosi*, réputée la meilleure (B. N. 5763, x[e] siècle, en est un représentant) et de classe des *integri* ou *interpolati* (B. N. 5764, xi[e] siècle, par exemple). Il fallait donc attacher une importance capitale à la première (α) et rejeter très loin au second plan les leçons de la seconde (β). On suivit si complètement ce système qu'on en vint, comme M. A. Holder dans son édition critique, à ne donner les leçons de β que très incomplètement et fort inexactement. Il faudrait donc de nouvelles collations pour trancher définitivement la question. On a pensé cependant pouvoir, dès maintenant, arriver à une conclusion différente de celle de Nipperdey. C'est ce qu'ont prouvé simultanément trois articles de la *Zeitschrift für Gymnasialschulwesen* de Berlin, publiés en 1885 par MM. R. Schneider et Meusel (t. XXXIX) et en 1886 (t. XL) par M. Meusel, enfin et surtout le *Lexicon Caesarianum* que fait paraître ce dernier depuis 1884, instrument de travail indispensable à quiconque s'occupe de César et véritable édition critique mise par ordre alphabétique des mots du texte. M. Schneider a établi que la famille β était déjà constituée en 418, puisque Orose se servait d'un ms. de cette famille. De plus, il a montré, ainsi que M. Meusel, que cette classe donne en bien des cas la vraie leçon, altérée dans α et rétablie quelquefois par simple conjecture. Désormais la conduite des éditeurs doit être éclectique et l'on ne peut attacher plus d'importance à α qu'à β.

Un des points sur lesquels on s'est le plus appuyé pour réhabiliter β a été l'orthographe des noms propres. Voici quelques exemples. *Atrebatibus* β (cf. VII), *Atrebatis* α (II, 16, 2); — *Aulerci* β et Orose, VI, 8, 18; *Aulurci* α (III, 17, 3); — *Caemani* β et Orose, VI, 7, 14; *Paemani* α (II, 4, 10); — *Coriosolites*, αβ, sauf *Curiosolites* α dans III, 7, 4; — *Cotuatus*, αβ, et non *Gutruatus* dans VII, 3, 1 (dans VIII, 38, 5, le mot est une glose, et VIII, 38, 3, est très incertain); — *Deuiciacus*, αβ, et non *Diuitiacus* (il y a des divergences isolées, mais c'est très probablement l'orthographe de l'archétype); — *Diablintes*, β et Orose, VI, 8, 8, *Diablintres* α; — *Domnacus*, β (Hirtius) et Orose; *Dumnacus* α; — *Metiosedum* β, et quatre fois α; *Mellodunum* α deux fois, deux autres fois les mss. α sont divisés; — *Sotiates*, β et Or. VI, 18, 19; *Sontiates*, α; — *Tribocos*, β et Or. VI, 7, 7; *Triboces* α (I, 51, 2; IV, 10, 3 : *Tribucorum* α, mais le mot manque dans β); — *Veromandui* α (II, 16 2), *Viromandui* β dans II, 16, 2 et tous les manuscrits dans II, 23, 4. De ces différentes formes, le livre de M. d'A. de J., sur des considérations d'onomastique comparée, tranche le débat en faveur de : *Atrebatibus* (p. 192, cf. p. 159); *Coriosolites* (pp. 194-195); *Deuiciacus*, si la première partie du mot est identique au premier élément de * *Deuodurus* (p. 205); *Dumnacus*, pour *Dubnacus* (p. 54); *Tribocos* (p. 222 et ss.); *Viromandui* (pp. 134-135). Il résulte de cette liste, si courte qu'elle soit, un enseignement général, c'est la valeur incontestable des leçons de β qui ont le plus souvent confirmées par les déductions de M. d'Arbois de

Jubainville. On voit par ces échantillons, pris dans les limites des articles de Schneider et de Meusel et du livre de M. d'A. de J., l'utilité de ces recherches. Mais ici se pose une question. Peut-on corriger le texte de tous les mss. de César d'après les travaux des celtistes? D'une façon générale, je ne le crois pas. Rien ne prouve que la prononciation de tel mot n'a pas été altérée par les Romains ni surtout que ceux-ci n'ont pas adopté une orthographe plus ou moins fantaisiste. De plus, des raisonnements conjecturaux, si forts qu'ils paraissent, ne doivent pas conduire à altérer un document. Ainsi les éditeurs ont certainement tort d'adopter la graphie *Ædui*, qui ne se trouve dans les mss. que par suite de fautes de copistes; il faut admettre *Haedui*, alors même que l'on n'aurait pas de raisons de croire que c'est l'orthographe même de César [1]. Au contraire, M. Holder est tout à fait dans son droit, quand, non plus dans son édition, mais dans son *Altkeltischer Sprachschatz*, il écrit *Aeduus* ou même *Aiduos* [2].

J'ai insisté sur ce point particulier, parce que j'avais l'occasion en même temps d'indiquer l'un des plus signalés services que puisse rendre la philologie celtique. S'il est vrai, comme je l'ai entendu dire, que l'on ne fait pas une langue avec des noms propres, la philologie celtique sera du moins un auxiliaire de la philologie latine et à ce titre lui apportera un concours inappréciable.

Paul Lejay.

---

599. — **Dove e quando i Cimbri abbiano valicato le Alpi per giungere in Italia e dove esse siano stati distrutti da Mario e da Catulo.** Ricerca di Ettore Pais. Turin et Palerme, Clausen, 1891. 27 p. in-8.

La date du 30 juillet 101, que donne Plutarque pour la défaite défini-

1. Voir toute la discussion de Meusel, *Z. f. Gw.*, t. XL, pp. 265-269.

2. On pourrait appliquer à la critique d'autres auteurs ce que je dis ici de la critique de César. Ainsi Amm. Marc XV, 11, 10 donne *Catelauni* d'après *V*; mais le même ms. a (XXVII, 2, 4) *Cautelaunos*, qui paraît bien être une correction fourvoyée pour *Catuelaunos* (d'A. de J., pp. 25-26 et n.). Les ms. de Pline, N. H. IV, 23 (non 24), donnent *gessoricuses*, sauf le ms. de Leyde *A*, dû à un copiste ignorant mais fidèle; il donne *iesomeuses*, qui en dépit du vulgarisme (?) *i* pour *g* et de la confusion paléographique *m/ri* confirme la présence d'une seule *s* (cf. p. 300). Pour ce qui est de Fortunat III, 23, 1 (d'A. de J., p. 140) et de l'orthographe *Veriduna* ou *Vereduna* (*Vireduna* qui serait correct n'est plus connu de Fortunat), je note que la première graphie est la seule authentique, quoique rejetée dans l'apparat par Léo; les titres n'ont pas d'autorité et *Vered.* est dans le texte une innovation de *DGBL* qui a passé dans *F* mais à laquelle a résisté *R* et qu'on ne trouve par conséquent ni dans *M* ni dans la famille ϡ; ceci confirme les rapprochements de M. d'Arbois. — Encore quelques remarques. P. 130, je risque l'équation *Biliomus* : *Biliomagus* = *Andomus* : * *Andomagus* (*Inscr. ant. de la Côte d'Or*, p. 240). P. 137, M. d'A. aurait pu peut-être tenir compte de la quantité * *uīr* que M. L. Havet croit pouvoir restituer. P. 162, n. 1 : les *poetae latini minores* de Brugmann pour Burmann, est une erreur pardonnable à un linguiste. P. 211, *uernos* : cp. la verne (Littré le fait du masculin), espèce d'aune.

tive des Cimbres, n'est pas contestée; mais la retraite de Catulus devant les Cimbres et la bataille d'Aix sont moins aisément rapportées à une époque exacte. M. Mommsen place ces deux événements en l'été de 102; suivant M. Pais, les Teutons furent battus à Aix dans l'automne de 102, et les Cimbres passèrent les Alpes peu après le 1er janvier 101. Son argument le plus sérieux nous paraît être celui-ci : on vint annoncer à Marius son cinquième consulat peu après la bataille d'Aix, et la désignation au consulat était alors faite en novembre.

Au sujet de la route qui conduisit les Cimbres en Italie, deux traditions sont en présence : Plutarque les fait venir διὰ Νωρικῶν et admet que Catulus se retrancha derrière l'Ἀτισών; suivant les auteurs latins, dont Tite-Live, au jugement de M. P., serait la source commune, les Cimbres descendirent en Italie par le pays de Trente, et Catulus se retrancha derrière l'Athesis. M. P., qui préfère le récit de Plutarque corrige Ἀτισών en Νατίσων et interprète le mot Νωρικῶν en le rapprochant de certains passages de Strabon; il conclut que les Cimbres suivirent la route des Alpes carniques, déjà traversées par eux en 113; cette route promettait seule un débouché facile à des hordes chargées de bagages et traînant leurs chariots après elles.

Quant aux *campi Raudii*, où furent vaincus les Cimbres, M. P. ne les retrouve ni près de Verceil ni près de Vérone. Il refuse d'admettre que les Cimbres, au lieu de passer immédiatement le Pô, se soient dirigés de l'est à l'ouest jusqu'à la Sesia; et l'identification des *campi Raudii* avec le territoire de Verceil lui paraît aussi rendre inexplicable la présence des députés de Parme (Plut., *Marius*, 27) sur un champ de bataille aussi éloigné de leur patrie; cette dernière remarque, à vrai dire, nous semble d'importance secondaire : car la leçon Παρμητῶν, substituée à Πανορμιτῶν dans les éditions modernes de Plutarque, et plus vraisemblable assurément, n'est pas tout à fait certaine. M. P. s'attaque au passage de Plutarque, *Marius*, 25 : τὸ πεδίον τὸ περὶ Βερκέλλας; il corrige Βερκέλλας en Βρίξελλον, et montre que cette nouvelle lecture est conciliable avec tous les détails topographiques que nous possédons sur la bataille. Je dirais volontiers que les arguments de M. P. en faveur de Brixellum sont plus probants que ses arguments contre Verceil. Il se flatte d'avoir fait une découverte (p. 16); des trois conclusions auxquelles nous amène son opuscule, cette dernière, tout à fait neuve et suffisamment solide, est en effet la plus digne d'attention.

Ajoutons qu'en rapprochant deux passages de Plut., *Sylla*, 4, et de Florus, I, 38, M. P. a fort heureusement déterminé le rôle de Sylla dans la guerre des Cimbres.

M. P. aime à deviner dans les textes ce qu'on n'y avait pas vu avant lui. Il lui faut du nouveau : là où il ne peut deviner, il conjecture. Par exemple, dans une note qui termine son écrit, il insinue que les Teutons songèrent d'abord à traverser le Petit-Saint-Bernard pour envahir l'Italie et tendre la main aux Cimbres; il ne se cache pas,

du reste, que cette hypothèse, si elle était admise, rendrait une grande vraisemblance à la marche des Cimbres du côté de Verceil! M. Païs joue galamment avec ses conclusions, comme avec les textes; toujours ingénieux, il l'est parfois à ses dépens.

Georges Goyau.

---

600. — Flam. Nencini. **De Terentio ejusque fontibus.** R. Giusti à Livourne, 1891. 172 p. in-12.

Il y aurait à faire sur le titre et sur la forme extérieure de cet élégant petit volume certaines réserves préliminaires. Les comédies de Térence ne ressemblent guère à des traités : pour désigner ses modèles, peut-on en cédant à la mode du jour, parler correctement de ses sources *(fontes)*? D'autre part une fois qu'on a dépassé les premières pages, les fautes d'impression deviennent nombreuses et gênantes, et d'un bout à l'autre l'auteur a adopté un système d'abréviations qui n'est de mise que dans des notes personnelles. M. Nencini, qui parait être un débutant, et qui débute fort bien bien d'ailleurs par le présent travail, connaît le mérite de la clarté; on ne peut que louer ses divisions, sa table générale, ses index fort bien compris. Comment n'a-t-il pas senti que dans un sujet épineux où l'on n'agite souvent que des hypothèses nuageuses, où tout le monde subtilise, et pour son compte M. N. ne s'en est pas fait faute, il serait bon cependant de songer au lecteur qui perd pied à chaque instant, de prévenir sa fatigue, dans la rédaction, et dans le détail, dans la suite des développements de mettre, et cela était possible et facile, autant de clarté qu'il y a ici dans le cadre?

Toutes réserves qui ne m'empêchent nullement de reconnaître le mérite de cette étude très soignée, très approfondie et pleine de vues.

M. N. a scrupuleusement réuni et étudié la littérature du sujet; ce qui n'est pas aussi facile qu'il peut paraître tout d'abord; car presque toutes ces études sur les originaux de Térence sont dispersées dans des thèses, programmes et articles de revue portant les dates les plus diverses. De plus, tandis que les prédécesseurs de M. N. n'avaient pour la plupart étudié que des pièces distinctes ou n'avaient traité que certains côtés de la question, nous avons ici un travail d'ensemble, bien étudié, bien établi, qui entre dans le détail, discute toutes les hypothèses et enfin conclut.

On trouvera sans doute dans ce petit livre plus d'une affirmation qui paraîtra paradoxale. M. N. n'a nullement le culte de la tradition. Telle thèse soutenue par lui renverse les opinions reçues, mais n'en est pas moins fort ingénieuse, et repose sur des raisons qui devront être pesées et discutées [1].

1. Ainsi p. 87, sur l'âge de Chremes et celui de Chéréas dans l'Eunuque de Ménandre; p. 33 et suiv., sur les personnages de Charinus et de Byrria de l'Andrienne (ils ne seraient pas comme on le dit, un emprunt fait à la *Périnthie*); p. 50, dans l'Hécyre, l'original de Térence serait Ménandre, etc.

La contribution personnelle de M. N. consiste dans des corrections à Donat; dans la lecture de quelques scolies du Bembinus où le texte grec est rétabli, dans des fragments incertains de Ménandre rapprochés heureusement des vers de Térence; mais surtout dans des vues d'ensemble prudentes et sagaces qu'on acceptera volontiers comme conclusion tout en repoussant certains jugements de l'auteur [1].

Par l'abondance des renseignements, par tout ce qu'il emprunte aux études des critiques antérieurs, et aussi par tout ce qu'il y ajoute, le livre de M. Nencini sera désormais indispensable à tous ceux qui s'occupent de Térence ou même du théâtre des Romains et de ses rapports avec la comédie nouvelle.

Emile THOMAS.

---

601. — **Extraits de la Chanson de Roland** publiés avec une introduction littéraire, des observations grammaticales, des notes et un glossaire complet, par Gaston PARIS, membre de l'Institut. Troisième édition, revue et corrigée. Paris, Hachette 1891, petit in-16 de XXXIV-160 p.

602. — **Extraits des chroniqueurs français Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines,** publiés avec des notices, des notes, un appendice, un glossaire des termes techniques et une carte, par Gaston PARIS, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, et A. JEANROY, chargé de cours à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, même librairie, 1891, petit in-16 de III-480 p.

Il est depuis longtemps inutile de faire l'éloge de M. Gaston Paris. Il est encore plus inutile, s'il se peut, de faire son éloge dans la *Revue critique*. Je me contenterai donc d'analyser les deux volumes qu'il vient de publier et qui, destinés particulièrement à la jeunesse, s'adressent en réalité à tout le monde, car ils intéresseront les lecteurs les plus délicats et ils instruiront les lecteurs les plus érudits.

C'est pour la troisième fois que M. P. reproduit les *Extraits de la Chanson de Roland* déjà publiés par lui en 1887 et en 1889 avec des Extraits de Joinville. Ces fragments d'un des plus admirables poèmes qui existent ne reparaissent pas tels quels. D'abord l'éditeur ajoute un important morceau, le dernier, qui, dit-il (*Avertissement*, p. I), « contient l'émouvante scène de la mort de la belle Aude et qui donne une idée du style du poème dans un genre différent de celui auquel appartiennent les autres morceaux. » Le texte, continue-t-il, a été revu très soigneusement. Les observations grammaticales ont été soumises à une revision qui, pour la phonétique, est à peu près un remaniement com-

---

1. Pour en indiquer quelques-uns : p. 19 et suiv., *nova fabula* n'a certainement pas dans les prologues de Térence le sens fort que M. N. croit avoir découvert; p. 72, le vers grec de la scolie, *Heaut.* II, 3, 44, ne peut avoir été fabriqué sur le vers de Térence; p. 34 au mil., la phrase citée de Donat n'est qu'une exagération de grammairien qui ne fait pas preuve; p. 23. *amicum* du prologue de l'*Heautontimorumenos* ne peut désigner Cécilius en même temps que Scipion et ses amis, etc.

plet. Le glossaire a reçu aussi quelques perfectionnements. Enfin signalons une addition capitale, une introduction sur l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème lui-même, où l'on retrouve, harmonieusement fondues ensemble, plusieurs pages du *Manuel d'ancien français* (tome I), une étude spéciale jadis insérée dans la *Romania* (tome XI) résumée à grands traits, et des remarques nouvelles. Le glossaire est aussi clair que complet. Tout est parfaitement clair, du reste, dans le précieux petit volume sur le mérite duquel je me suis promis de ne pas insister. Je voudrais cependant, moi qui aime tant les notes, dire combien sont excellentes et intéressantes celles où M. P. a expliqué tout ce qui paraissait difficile, illustrant les textes par des renseignements comparatifs et n'épargnant rien pour « faire pénétrer dans l'esprit de notre ancienne épopée », cette épopée dont il s'est tant et tant occupé qu'on peut dire qu'elle est, dans le domaine immense de son érudition, le point cultivé avec le plus d'amour et les plus féconds résultats. Les *Extraits de la Chanson de Roland*, ainsi enrichis et perfectionnés, seront plus que jamais « un guide commode et sûr pour ceux qui voudront aborder l'étude de l'ancien français » ou revenir à cette étude si attachante, et j'ose certifier que le succès de la nouvelle édition sera plus rapide et plus considérable que celui des deux premières.

Le recueil des *Extraits des chroniqueurs français* est digne — et c'est tout dire — d'être rapproché du recueil des *Extraits de la Chanson de Roland*. Les textes sont on ne peut mieux choisis, reproduits, éclairés par de nombreuses notes et par un ample glossaire, ainsi que (en ce qui regarde les récits de Villehardouin) par une très bonne carte du théâtre des opérations décrites par le maréchal de Champagne. Les notices sur les quatre historiens « depuis longtemps réputés comme classiques » sont assez développées et ne laissent rien à désirer soit au point de vue biographique, soit au point de vue critique. Les auteurs ont très justement constaté que l'on s'habitue avec trop de facilité à l'idée que seuls parmi nos vieux chroniqueurs, ces quatre écrivains méritent d'être cités. Pour dissiper ce préjugé, ils ont imprimé, dans un court appendice (p. 417-463), quelques pages empruntées à des historiens intermédiaires dont la valeur, déclarent-ils, n'est pas contestable (Robert de Clari, Jean Sarrazin, le Ménestrel de Reims, Jean le Bel, Monstrelet, Olivier de la Marche, Chastellain); ils n'y ont guère admis, du reste, que « des morceaux complétant ceux qui figurent dans le corps du volume ou pouvant prêter à d'intéressantes comparaisons avec ceux-ci. »

L'auteur de l'*Avertissement*, M. Jeanroy, indique ainsi (p. III) la part qui revient à chacun des deux signataires du volume : « M. G. Paris a seul préparé les *Extraits* de Joinville qu'on trouvera ici réimprimés tels qu'ils avaient été donnés en 1888 et en 1889 avec des *Extraits de la Chanson de Roland*. Je me suis borné à y ajouter quelques notes rendues nécessaires par la suppression du glossaire joint à cette édition. Le reste du volume a été préparé et rédigé par moi, mais mon cher maître en a

revu à plusieurs reprises les épreuves; il a beaucoup fait pour l'amélioration des textes et il n'est presque aucune des notes grammaticales qui ne lui doive quelque chose. Je n'ai pas besoin de dire tout ce que mon travail a gagné à cette revision, pour laquelle j'éprouve un grand plaisir à lui témoigner ici une reconnaissance. » Les lecteurs des *Extraits des chroniqueurs français* s'associeront aux sentiments exprimés par M. Jeanroy, mais ils partageront leurs félicitations entre l'illustre maître et le disciple qui l'a si bien secondé.

T. de L.

---

603. — H. Sachsse. **Ein Ketzergericht.** 1 broch. in-8, 23 p. Berlin, Reuther, 1891.

604. — H. Du même. **Bernardus Guidonis Inquisitor und die Apostelbrueder.** 1 vol. in-8, 50 p. Rostock, Leopold, 1891.

En 1879, M. Léopold Delisle, dans son étude sur Bernard Gui (*Notices et extraits de la bibliothèque nationale*, t. XXVII), signalait l'importance de la *Practica inquisitionis*, laissée par le célèbre inquisiteur et conservée dans des manuscrits de Toulouse, de Paris et de Londres. L'année suivante, M. Charles Molinier, dans sa thèse sur l'Inquisition, analysait avec soin ce document et en tirait des indications précieuses sur la procédure inquisitoriale et sur les sectes du début du xiv^e siècle. Il devait nous donner une édition définitive et raisonnée de ce traité, lorsqu'il fut prévenu par M. l'abbé Douais, qui le publia à la hâte et sans grande critique. M. Sachsse, professeur de droit à l'Université de Rostock, s'est appuyé sur cet ouvrage pour nous donner dans sa première brochure, un aperçu de la justice telle que l'inquisition la pratiquait : modes de comparution, témoignages, interrogatoires, sentences, pénalité. Son exposition, un peu déclamatoire, comme il sied dans une leçon d'apparat, est claire et intéressante, sinon bien neuve. Le second ouvrage est, au contraire, un travail d'érudition. M. Sachsse extrait de la *Practica* et du *Liber sententiarum* du même Bernard Gui, publié en 1692 par Limborch, tous les passages concernant la secte des Faux-Apôtres, ces communistes qui voulaient en revenir à l'égalité primitive, et, en s'appuyant sur eux, il veut démontrer : 1° que l'inquisiteur de Toulouse, ayant envoyé en 1316 à l'archevêque de Compostelle une lettre sur la manière de procéder contre six Faux-Apôtres, faits prisonniers, conçut l'idée de rédiger un traité plus général ; 2° que la *Practica*, issue de cette réflexion, doit être datée de 1323, peu de temps avant l'époque où Bernard échangea son poste d'inquisiteur contre l'évêché de Tuy en Galice. La première conclusion est plausible ; la seconde nous paraît entièrement certaine.

Ch. Pfister.

---

605. — **Histoire de l'Église**, traduite de l'allemand de M. le Dr Funk, par M. l'abbé Hemmer, licencié en théologie de l'Institut catholique de Paris, avec une préface de M. l'abbé Duchesne. Tome I, xii-550 pp. In-18. Paris. A. Colin, 1891.

Les étudiants catholiques d'Allemagne ont à leur disposition trois manuels d'histoire ecclésiastique, sans parler d'ouvrages moins récents comme celui d'Alzog. L'un, assez étendu et de date un peu ancienne, est dû à la plume du cardinal Hergenroether; il représente l'ultramontanisme pur, ce qu'on pourrait appeler l'extrême droite du catholicisme. Le deuxième est un livre d'extrême gauche, c'est celui du professeur F. X. Kraus, de Fribourg en Brisgau; une des éditions fut mise à l'index; on doit reconnaître que l'auteur n'est pas toujours très sûr et se plait à trancher des questions non encore résolues. Entre les deux, se place l'ouvrage de M. Funk, de Tubingue, bien connu pour la plus commode des éditions des Pères apostoliques; c'est un homme d'opinion modérée et qui, à tous les points de vue, représente cette moyenne dont on ne peut guère s'écarter dans un livre d'enseignement. Ses deux concurrents avaient eu les honneurs d'une traduction française, si l'on peut se servir de cette expression à propos de la traduction d'Hergenroether qui est manquée. Comme il arrive, c'est le plus digne qui attire le dernier l'attention. On ne saurait trop applaudir à l'idée qu'a eue un élève de M. Duchesne, M. l'abbé Hemmer, de nous faire connaître enfin le livre de Funk.

La besogne de M. H. ne s'est pas bornée à la traduction, d'ailleurs claire et agréable, de la deuxième édition allemande. Si on compare son texte avec l'original, on voit bien vite que M. H. s'est donné beaucoup de peine pour que ce manuel écrit pour les étudiants allemands rende vraiment service aux étudiants français : additions à la bibliographie de travaux français, ou même de travaux étrangers parus récemment, renvois aux traductions françaises des livres allemands cités, développements nouveaux relatifs surtout à l'histoire ecclésiastique de Gaule et de France [1]. Pourquoi M. H. a-t-il gâté son livre par un système vraiment trop allemand d'indications bibliographiques [2]? Combien de ses lecteurs comprendront-ils en lisant, p. 95, *Hist. pol. Bl.* qu'il s'agit des *Historische politische Blätter?* Défaut léger en somme, mais qui sera facile à éviter dans une seconde édition.

A la fin de sa lettre au traducteur, M. l'abbé Duchesne forme le vœu,

1. Citons entre autres additions du traducteur : § 13, n. 3, sur l'évangélisation de l'Allemagne et des provinces danubiennes; § 14 entier, sur le christianisme dans les Gaules; p. 108 (§ 27, 2) tout ce qui concerne la question de la Pâque; p. 155 (§ 40, 1), sur Aristide d'après les nouvelles découvertes; p. 165, sur saint Hippolyte; p. 167, sur Methodius d'après le livre de Bonwetsch (*Rev. cr.*, 1891, II, 77); p. 546 et sq., liste des monuments français dans chaque style d'architecture, etc.

2. Une clé est donnée p. xi; mais elle est incomplète et le même sigle est susceptible de traductions différentes.

de voir cette traduction bientôt remplacée par un livre français du même genre et de même valeur; la façon dont M. Hemmer s'est acquitté de sa tâche nous inspire le regret qu'il ne nous ait pas donné ce livre. Tel qu'il est, celui dont nous avons maintenant le premier volume[1] rendra service et fera pénétrer un peu d'air dans de vieilles maisons fermées depuis longtemps[2].

P. L.

---

606. — H. Jadart **Bibliographie** des ouvrages concernant la vie et le culte de saint Remi, évêque de Reims, apôtre des Francs. Reims, Michaud, 1891.

Cette liste, de 126 numéros, comprend en quatre divisions les ouvrages relatifs à la vie et aux miracles du saint, à ses lettres et à son testament, à son culte, et enfin les panégyriques. Des renseignements intéressants, des renvois à des comptes rendus, parfois des appréciations rendent cette nomenclature moins aride et plus utile. Peut-être est-ce pousser trop loin le scrupule d'être complet que d'annoncer des ouvrages en préparation; le moindre inconvénient est de donner aux auteurs des qualifications qui ont cessé d'être justifiées (v. n° 56). En somme, ce travail est tout à fait digne de l'Académie de Reims, qui le fait paraître à l'occasion du centenaire, et de l'infatigable et savant érudit, qui l'a signé.

L.

---

607. — Strzygowski, **Byzantinische Denkmaeler, I. Das Etschmiadzin-Evangeliar.** Vienne, 1891. Imprimerie de la Congrégation des Méchitaristes, 1 vol. in-4, 128 pages avec 8 planches.

Le volume que nous annonçons ici est le premier d'une série qui promet d'être fort intéressante. M. Strzygowski, *privat-docent* à l'université de Vienne, et déjà connu par plusieurs travaux sur l'histoire de l'art chrétien et byzantin, vient, pendant un voyage de près de deux années, de recueillir et d'étudier à Salonique, au mont Athos, en Grèce, et à Constantinople, à Trébizonde et au Caucase, ailleurs encore, les principaux monuments que ces régions conservent de l'art grec du moyen âge; et il se propose de nous faire connaître, en une suite de publications, la riche collection des documents ainsi rassemblés, se réservant d'étudier ultérieurement, à l'aide de ces matériaux, le développement historique de l'art byzantin. Si l'on songe combien sont rares encore les reproductions satisfaisantes des monuments de cet art, on ne peut qu'applaudir à

---

1. Il comprend l'histoire de l'Église des origines à Célestin V (1294); l'ouvrage complet aura deux volumes.

2. Sur la décadence des études d'histoire ecclésiastique dans le clergé français, cf. p. 22, tableau peu flatteur ajouté par le traducteur.

l'initiative prise par M. S. et souhaiter à son œuvre une prompte continuation.

Le premier volume de la collection, publié sous le patronage et aux frais de la congrégation des Méchitaristes de Vienne, est consacré à un évangéliaire arménien du x^e siècle, conservé au monastère d'Etschmiadzin. Pourtant l'art arménien du moyen âge tient dans ce livre la moindre place : placée à l'extrême frontière du monde chrétien, sur les limites de deux civilisations rivales, l'Arménie, en effet, n'a que rarement trouvé des inspirations artistiques ; jusqu'au IX^e siècle, ses églises imitent scrupuleusement le style byzantin ; jusqu'au X^e siècle, ses copistes font venir de Byzance les miniatures qui illustreront leurs manuscrits ; et au XIII^e siècle même, où l'art arménien atteint son apogée, ses peintres subissent surtout les influences byzantines. C'est cette étroite dépendance, fort instructive pour l'histoire de l'art grec au moyen âge qui donne à l'évangéliaire d'Etschmiadzin son principal intérêt. Pour rehausser le prix de ce manuscrit du X^e siècle, on l'a illustré, en effet, d'une double série de miniatures plus anciennes, on l'a relié entre deux diptyques d'ivoire de date visiblement antérieure au X^e siècle : ce sont ces monuments fort curieux qui forment l'essentiel de l'étude de M. Strzygowski.

Par d'ingénieux rapprochements, M. S. a montré la parenté étroite qui unit les diptyques d'Etschmiadzin à la célèbre chaire de Maximien, et il a cru pouvoir, en conséquence, attribuer ces ivoires à l'école de sculpture de Ravenne et les dater — ce qui semble incontestable — de la première moitié du VI^e siècle. Les miniatures, d'autre part, quoique fort inférieures aux peintures de l'évangéliaire de Rossano et de la Bible syriaque de Florence, offrent cependant une parenté avec ce dernier manuscrit : aussi M. S. n'hésite pas à y reconnaître une origine syriaque et à les dater de la première moitié du VI^e siècle. Elles sont, à coup sûr, fort intéressantes par la manière dont elles combinent des représentations nouvelles aux données traditionnelles de l'art chrétien primitif, et aussi par certaines ressemblances inattendues qu'elles offrent avec des manuscrits carolingiens du VIII^e siècle, visiblement inspirés de l'art oriental.

Il faut louer la vaste érudition et l'ingéniosité remarquable avec laquelle M. S. a tenté, par le rapprochement des types artistiques, de déterminer la date et la provenance des monuments qu'il étudiait. Toutefois, certains rapprochements semblent un peu forcés, certaines observations trop superficielles pour être vraiment probantes (p. 57-72) ; je crains en outre qu'à force d'analyser les éléments de détail, l'auteur n'ait un peu perdu la vue nette de l'ensemble : et lorsque, après avoir lu la démonstration faite dans le texte, on compare les planches représentant les deux séries de miniatures, on est vraiment surpris de leur voir attribuer, je ne dis pas la même date, mais du moins la même origine artistique. Je crains aussi qu'à force de vouloir préciser les attributions, on ne s'engage en des distinctions bien subtiles : et, si ingénieuses que soient les remar-

ques sur les différentes écoles de sculpture du VIe siècle, il est peut-être difficile actuellement de tracer des limites bien tranchées entre l'art de Constantinople et l'art de Ravenne, et il faudrait être au préalable très assuré de la provenance de la chaire de Maximien pour attribuer à l'école de Ravenne les diptyques d'Etschmiadzin. Il n'en demeure pas moins que nous devons à M. S. la connaissance de plusieurs monuments curieux de l'art byzantin du VIe siècle, d'intéressantes remarques sur les formes que cet art a revêtues à cette époque à Ravenne, à Constantinople et en Syrie, des informations importantes sur l'influence durable qu'exerça sur l'art arménien l'inspiration byzantine. Il faut souhaiter que M. Strzygowski se hâte d'appliquer à des monuments plus considérables — ceux qu'il publie aujourd'hui sont de second ordre seulement — les remarquables qualités d'érudition, de conscience et d'ingéniosité dont il a fait preuve dans cette étude.

Ch. DIEHL.

---

608. — A. SOLERTI. **Ferrara e la corte Estense nella seconda metà del sec XVI.** F. Discorsi di Annibale Romei. Città di Castello, S. Lapi, 1891. In-8 de CXXXVII-287 p. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est consacré à la vie de Ferrare au temps de Tasse, d'après les livres du temps et les pièces d'archives. A l'origine, ce travail devait servir d'introduction aux *Discorsi* de Romei, le Baldassare Castiglione de la cour ferraraise, qui sont, en effet, réimprimés dans le volume. Quelque intérêt s'attache à l'œuvre de ce moraliste, qui a pour lui d'avoir été le dernier théoricien des mœurs polies d'une société en train de disparaître; mais je défie le lecteur de soutenir longuement la lecture de ces dissertations fades sur l'amour, le duel, etc., surtout s'il a l'esprit plein des élégantes conversations du *Cortegiano*. L'éditeur a donc bien fait de donner la première place à *Ferrara e la corte Estense*, devenu aisément la pièce de résistance. L'abondance des détails n'y nuit pas à la clarté de l'exposition. Au premier rang des sources consultées figure cette correspondance de Canigiani, le malicieux envoyé de Toscane à Ferrare, dont le *carteggio* diplomatique, plein de détails curieux et de récits pittoresques est bien connu de qui a eu à s'occuper de l'histoire intérieure de l'Italie dans la seconde moitié du XVIe siècle. On peut dire que Canigiani surtout a introduit M. Solerti dans l'intimité de la cour d'Alphonse II, et lui a permis de colorer les portraits qu'il nous trace du duc, des duchesses, de la noblesse des hommes d'état ou de plaisir de Ferrare. Le duc Alphonse, le prétendu bourreau de Tasse, gagne, aux yeux de la postérité, aux recherches de son récent historien, et il inspire, par ses chagrins privés que dissimule mal la vie brillante dont il s'entoure, une pitié mêlée d'un certain respect. Cette cour de Ferrare a, pour la comparaison avec les mœurs françaises, un attrait spécial. Fils d'une française illustre, Renée de

France, le duc avait introduit autour de lui beaucoup d'usages du pays de sa mère, avec lequel la maison d'Este restait en relations constantes; De Thou, visitant Ferrare en 1373, dit de ses compagnons et de lui-même : *Quasi in aula Francica sibi versari videbantur, adeo ille [Dux]... nostros mores imbiberat, ut nihil praeter locum in toto convictu mutatum appareret* (cit. p. XVII). Toutes les parties de la vie ferraraise sont passées en revue par M. S. : réunions, bals, musique, plaisirs du carnaval, réceptions d'hôtes princiers, etc. Le tableau serait complet si le théâtre n'était négligé, l'auteur en ayant fait l'objet d'un article particulier, en collaboration avec M. Domen. Lanza (*Il teatro ferrarese nella sec. metà del sec. XVI Giorn. Storico*, vol. XVIII). Fidèle chroniqueur, il n'ignore aucun détail pouvant intéresser l'histoire des mœurs; s'il narre un banquet à Belriguardo, il est en mesure d'en faire connaître le menu, et s'il nomme une dame louée des poètes, il sait la liste de ses amants. Les notes sont pourtant plus sobres qu'on ne s'y attendrait d'un érudit dont les cartons regorgent et qui doit avoir la tentation d'en abuser. Louons M. Solerti de sa discrétion et d'avoir bien illuminé son livre des derniers rayons de la Renaissance italienne. C'est une introduction neuve et piquante à la lecture des œuvres de Tasse.

P. de NOLHAC.

---

609. — **Les Mémoires de Pierre Mangon, vicomte de Valognes,** par M. Léopold DELISLE. Saint-Lô, imprimerie F. Le Tual, 1891. Grand in-8 de 32 p.

M. L. Delisle croit « accomplir un acte de justice en appelant l'attention de ses compatriotes sur un homme dont les services n'ont pas été suffisamment reconnus et qui mérite d'occuper une place très honorable parmi les historiens normands du XVII^e siècle ». Un premier hommage a été rendu à Pierre Mangon, sieur du Houguet, vicomte de Valognes, né vers 1632, mort le 16 novembre 1705, par M. de Pontaumont (*Mémoires de la Société académique de Cherbourg*, 1861, p. 492-498). Mais, lors de la publication de cette notice, « on ne soupçonnait pas même l'existence des recueils qui font briller dans tout son éclat la science, la curiosité et l'activité du plus ancien historiographe du Cotentin ». C'est tout récemment qu'un heureux hasard les a fait rencontrer par M. D. dans la bibliothèque publique de Grenoble, où ils sont conservés en treize volumes in-4°, classés sous les n^{os} 1390-1402[1]. Après avoir indiqué la composition de ces treize volumes, l'éminent critique recherche comment ils sont arrivés de Basse-Normandie en Dauphiné. Ils furent achetés, après la mort de Mangon, par le célèbre collectionneur Nicolas-Joseph Foucault, intendant de la généralité de

1. Voir le *Catalogue des manuscrits de Grenoble* dressé par MM. Paul Fournier, Maignien et Prudhomme, publié en 1889.

Caen [1], et ils passèrent ensuite entre les mains de l'abbé de Rothelin, qui avait recueilli une notable partie de la bibliothèque de Foucault. A la vente des livres de l'abbé, les treize volumes dont il s'agit furent acquis par Jean de Caulet, évêque de Grenoble, dont les collections ont formé le noyau de la bibliothèque de cette ville. M. D. apprécie en quelques lignes (p. 4-5) la valeur des pièces réunies par P. Mangon: « Ces treize volumes contiennent d'excellents matériaux pour l'histoire ecclésiastique et civile de la plupart des paroisses du Cotentin. L'auteur a soigneusement compulsé les cartulaires et les archives de presque tous nos établissements religieux, notamment des abbayes de Cherbourg, de Saint-Sauveur, de Montebourg, de Lessay et de Blanchelande. Il a puisé à pleines mains dans les papiers du domaine royal, où il a surtout trouvé des aveux et dénombrements qu'il a transcrits ou fait transcrire dans toute leur étendue. »

M. D. nous donne ensuite beaucoup de détails sur la famille et sur la vie de P. Mangon. Les mss. de Grenoble lui ont fourni d'abondantes particularités sur le père du collectionneur, Jean Mangon, sur sa femme, Charlotte Le Roux, sur le collectionneur lui-même, sur ses diverses fonctions, sur sa maison de Valognes, sur son tombeau à l'église du couvent des Cordeliers de cette ville, sur ses armes, sur ses relations, sur ses trouvailles d'antiquités et de médailles romaines, sur les volumes de très grande valeur qu'il possédait. Dans un chapitre intitulé : *Extraits des Mémoires de Pierre Mangon*, M. D. montre la variété et l'importance des informations recueillies par celui que Toustain de Billy, en son *Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances*, a qualifié de *personne très savante et très curieuse*. Il cite la *Vie de saint Germain, patron de Carteret et de Flamanville*, quarante chartes du prieuré de Héauville à La Hague, un document sur l'établissement des Cordeliers dans les îles de Saint-Marcouf, qu'il fallut abandonner en 1454, divers actes relatifs à la féodalité [2], la prisée de la baronnie de Saint Sauveur-le-Vicomte, en 1474 (en 136 feuillets), des lettres d'anoblissement accordées par Henri II, en septembre 1551, à l'intrépide corsaire François Le Clerc, souvent mentionné dans le *Journal de Gilles de Gouberville*, des pièces sur la Ligue dans le Val de Saire, tirées surtout du *registre de maistre Guillaume Le Tort, curé de Réville*, du

1. M. D. cite (p. 4) une lettre adressée par René Toustain de Billy, le 26 août 1705, à Foucault (F. fr. 4900), où on lit ceci : « Feu M. du Houguet, du nom de Mangon, ancien vicomte de Valognes, était curieux, de bon goût et de bon esprit ; a laissé beaucoup de Mémoires sur ces cantons, c'est-à-dire de Valognes et des environs ; vous les avez ; il y a mille bonnes choses. »

2. M. D. indique (p. 14) la formule : *le bon plaisir du roi*, dans un aveu du 20 mars 1540, et il établit que cette formule a été non seulement employée dès le temps de François Ier, mais encore sous le règne de Louis XI. Il y a là une parfaite petite discussion à laquelle sont mêlés Sully, Peiresc et Diderot lui-même. M. D. explique très bien que *plaisir*, dans la fameuse locution, signifie non *caprice*, mais seulement *volonté*.

registre de feu M Nicolas Ermisse, ancien bourgeois de Barfleur, des pièces sur les fortifications de Tatihoa, de La Hougue et du littoral du Cotentin, sur les événements militaires des années 1611-1702, etc.

M. D., en finissant son très intéressant mémoire, exprime le vœu qu'un de ses compatriotes étudie à fond les papiers de Mangon et mette en lumière tout ce qu'ils renferment de précieux pour l'histoire. Souhaitons à ce travailleur de retrouver les volumes perdus de Mangon [1]. Souhaitons-lui surtout d'apporter à son travail définitif les diverses qualités qui rendent si remarquable le simple essai de M. Delisle.

T. DE L.

---

610. — Demetrius G. MOSTRATOS. **Die Paedagogik des Helvetius.** Oldembourg, Berlin, 1891. 58 pp. in-8.

Les études pédagogiques sont décidément en grand honneur à l'heure presente. Elles règnent chez nous, elles règnent hors de nos frontières. Voici par exemple un jeune savant grec, M. Mostratos, qui vient de présenter à une Université allemande une thèse sur la pédagogie d'Helvétius, telle qu'elle est exposée dans son traité de l'*Homme et de ses facultés intellectuelles*.

M. M. se vante beaucoup de la nouveauté de son sujet. « Helvétius, dit-il, n'est cité dans aucune histoire de la pédagogie. » M. M. se trompe : avant lui, M. Compayré a parlé d'Helvétius dans son *Histoire des doctrines de l'éducation;* et il est surprenant que M. M., qui cite justement parmi ses sources le livre de M. Compayré, l'ait ou si mal lu ou si vite oublié.

Il est vrai que M. M. a traité ce sujet avec plus d'abondance que n'avait pu le faire son devancier. Il expose longuement les doctrines d'Helvétius, et non seulement celles d'Helvétius, mais celles de tous ses prédécesseurs, depuis Rabelais jusqu'à Rousseau. Il étudie les idées de son auteur sur l'égalité originelle des esprits, sur l'importance intellectuelle et sociale de l'éducation, sur le rôle qu'y doivent jouer et le hasard et l'attention de l'enfant et ses intérêts et ses passions, sur les collèges et l'internat, sur la sensation, la mémoire et le jugement, etc., etc. Cette analyse est consciencieuse : j'oserai dire pourtant qu'elle ne donne pas une idée très fidèle de l'ouvrage d'Helvétius. M. M. parle du *Traité de l'homme* comme il parlerait du *Traité des études* ou de l'*Éducation des filles :* il ne semble pas voir que l'œuvre d'Helvétius

---

1. P. Mangon laissa plus de trente volume de recueils (p. 5). M. D. signale à Valognes, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et dans son propre cabinet) trois volumes qui sont à joindre à ceux de Grenoble. Il en resterait donc une quinzaine à retrouver.

est polémique bien plus que pédagogique. Il dit lui-même qu'il n'a pas voulu relever toutes les critiques de son auteur contre les théories de l'*Émile* : je crois qu'il a eu tort, et que le *Traité de l'homme* n'est précisément pas autre chose qu'une attaque dirigée à la fois contre les Jésuites et contre Rousseau.

D'une part, en effet, il est rempli d'épigrammes contre les moines, d'injures à l'adresse du christianisme, de polissonneries irréligieuses à la mode de Voltaire; l'épigraphe en pourrait être cet axiome complaisamment développé : « Point de prêtres ou point de morale. » — Mais, si Helvétius est très dur contre l'éducation religieuse, il est loin d'être favorable à Rousseau : il ne lui pardonne pas d'avoir maudit la civilisation et l'instruction, et, tout en protestant de son respect pour lui, il le compare aux Jésuites et l'accuse presque de *cléricalisme*. Il n'admet pas que l'homme soit naturellement bon; il le croit plein d'égoïsme et de perversité. Mais il ne retombe pas pour cela dans le système de répression qu'il reproche aux prêtres. Tout au contraire, il favorise le développement des passions, et se borne à demander qu'on les utilise au profit de la société, en les prenant par l'appât des récompenses matérielles et des jouissances sensibles. Le christianisme croit nos instincts mauvais et les combat, Rousseau les croit bons et les encourage; Helvétius les croit mauvais comme le christianisme, et cependant, comme Rousseau, c'est sur eux qu'il fonde tout l'édifice de l'éducation.

Ce que vaut une pareille doctrine au point de vue logique et moral, nous n'avons pas à l'examiner. Du moins il importe de bien voir qu'ici Helvétius représente toute l'école matérialiste du XVIIIe siècle, également éloignée de l'optimisme de Rousseau et de l'ascétisme chrétien. Il en avait exposé la psychologie dans le livre *de l'Esprit* : dans son second ouvrage il en a formulé la pédagogie et la morale.

C'est cette position philosophique d'Helvétius que M. Mostratos aurait dû, ce semble, mettre en pleine lumière. Il ne l'a pas fait, mais au moins, grâce aux matériaux qu'il a recueillis, on pourra le faire un jour. Il faut lui en savoir gré.

R. Pichon.

---

611. — Johannes Petersen. **Faust und Brand.** Hamlet, zwei Vertræge. Gotha, Fr. And. Perthes, 1890, in-8, VII, 64 pages.

L'auteur de ces deux conférences n'est plus, et c'est la main pieuse d'un ami qui s'est chargé de les publier deux ans et demi après sa mort. Méritaient-elles cet honneur posthume? Valait-il mieux les laisser dans l'oubli où elles étaient tombées, la première depuis 1879? Quiconque les lira ne le croira pas et saura gré à l'éditeur de les avoir mises au jour. Ce n'est pas que J. Petersen soit un critique hors ligne; mais ses vues sont plus d'une fois originales, ses appréciations souvent ingénieuses, son exposé clair, enfin il possède un talent de conférencier incontestable.

Tout a été dit sur *Faust*, et J. P. n'a point prétendu innover dans l'analyse qu'il a faite de cette pièce ; mais il a eu l'heureuse idée de comparer le drame de Goethe au *Manfred* de Byron et celle plus nouvelle de lui opposer le *Brand* du poète norvégien, Henrik Ibsen. Je dis opposer et non comparer, car comment serait-il possible d'établir un parallèle entre le héros de Gœthe et celui de Ibsen, entre Faust, qui sacrifie tout à l'insatiable désir de savoir et de posséder, et Brand qui immole ses affections les plus légitimes à ce qu'il regarde comme son devoir ? Nature de réformateur que dévore la charité, mais à qui manque l'humilité, caractère trop peu humain, pour être vraiment tragique et qui ne rappelle Faust que par l'énergie titanesque de sa volonté.

J. P. a étudié plus longuement *Hamlet* que *Faust*, comme si la pièce de Shakespeare soulevait plus de problèmes esthétiques que celle de Gœthe. C'est qu'il ne s'est pas borné à l'analyser et à la commenter, il a voulu montrer le héros du tragique anglais sous un aspect nouveau ; ce n'est pas le caractère faible et irrésolu, impuissant à remplir la tâche qui lui est imposée, qu'il a cherché, après tant d'autres critiques, à mettre en lumière, c'est l'ironie de sa nature qu'il s'est attaché à découvrir dans tout les actes de sa tragique existence, c'est de ce point de vue nouveau qu'il prétend expliquer l'économie du drame de Shakespeare. Il y a là, sans doute, quelque chose d'ingénieux, mais en même temps une exagération manifeste. S'il n'est point impossible, ni difficile de trouver de l'ironie dans le langage et l'attitude de Hamlet, il me semble aussi singulièrement inexact d'y voir le trait distinctif de son caractère et non moins faux de vouloir expliquer toute sa conduite par un prétendu travers de sa nature ; mais cela n'empêche pas qu'on lise avec intérêt la conférence de Johannes Petersen.

Ch. J.

---

612. — Emile FAGUET. **Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle.** Première série, 1891, Paris, Lecène et Oudin, in-12, 1-XIX-371. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est le premier d'une série de volumes dans lesquels M. Faguet étudiera l'histoire et le mouvement des idées au XIXe siècle. Comme le titre l'indique, ce sont des études politiques et morales, au cours desquelles nous savons de reste que la littérature retrouvera son compte. Le plan général en est largement tracé, avec une simplicité qui est même inquiétante. Les idées morales d'une époque sont chose si souple, si fuyante, qu'elles ne se laissent pas toujours emprisonner dans les cadres inflexibles d'un système. Celui de M. F. est toujours si rigide et si nettement dessiné, qu'on en peut estimer l'élégance plus qu'on en doit affirmer la solidité. En étudiant les quarante-huit premières années de notre siècle, M. F. y voit deux parts à faire, dont la seconde s'étend de 1830 à 1848, et marque l'avènement de la croyance mystique et du gâchis dans les théories politiques. Quant à la première époque, celle qu'il

étudie seule dans le présent volume, elle continue logiquement le XVIIIe siècle dont elle a conservé l'esprit critique et les théories sociales, devenues des sentiments. L'habitude de la discussion, de la réflexion, du contrôle, les recherches scientifiques et les exigences sans cesse croissantes de la raison ont tué le principe religieux, la foi au surnaturel, le respect du dogme révélé. La morale devient une science autonome ; elle a brisé les racines qu'elle plongeait autrefois dans la religion.

Avec celle-ci a disparu encore le sentiment dynastique. Par quoi remplacé? par deux principes politiques que le siècle précédent nous léguait, liberté et démocratie, sans cesse en conflit malgré leur origine commune, puisque le bien être général est la plus impérieuse contrainte qui puisse limiter la liberté de l'individu. En un mot, chrétiens fervents ou tièdes, protecteurs de l'individu ou de la masse, les hommes de cette première période ont été des idéologues toujours, tantôt des individualistes, tantôt des démocrates, le plus souvent plus habiles politiques que moralistes.

En vérité, il n'était pas aisé de réunir, pour leur donner un air de famille, des physionomies aussi différentes que celles qu'on a groupées ici. C'était risquer de rencontrer quelques récalcitrants, que d'entrainer dans le même courant Joseph de Maistre, cet Hobbes catholique, Bonald, le logicien du dogme, la poétique Mme de Stael, le tendre Benjamin Constant, l'austère Royer Collard et le charmeur que fut Guizot, encore que l'on soit un peu surpris de ne trouver là ni Chateaubriand au début, ni Lamennais à la fin ; à moins que l'on ait craint d'exagérer des disparates qui disloqueraient l'unité du livre.

Quoi qu'il faille penser des théories et des jugements de l'auteur sur les idées et les hommes, on doit rendre pleine justice à l'incontestable talent avec lequel M. F. a composé ces remarquables études. Par l'élévation de la pensée, par la finesse des déductions, par la rigueur, quelquefois perfide, des conclusions, par l'aisance avec laquelle le raisonnement évolue au milieu des abstractions, par la hauteur des spéculations et par l'impeccable austérité de la forme, ce livre est assuré de prendre place aux premiers rangs parmi les études critiques de notre temps. La physionomie de chaque écrivain est vue avec une lucidité qu'égale la netteté du dessin. Si l'on voudrait écarter le léger nuage qui brouille un peu la figure de Mme de Stael, il faut louer sans réserves l'habile portrait de Benjamin Constant, et quant à Joseph de Maistre, je doute si on en a jamais tracé une esquisse plus fouillée et plus étrangement expressive. Quelques personnes, les femmes surtout, ont déploré que le style de ces études en rendit l'idée moins facilement accessible par sa forme trop ingénieusement étudiée et quelquefois un peu enveloppée. C'est un beau reproche, auquel M. F. sacrifiera aisément, quand il le voudra, quelques tournures archaïques dont, aussi bien, il sait qu'il n'a pas la primeur en ce temps-ci. Quant au reste, c'est un plaisir rare de goûter ce style ferme, nerveux, plein de sens et d'idées, gracieux rarement

(sauf les pages sur *Adolphe*) mais grave à dessein, fertile en maximes et en axiomes d'une concision ingénieuse et éloquente, en conformité avec le caractère et le talent des hommes que le critique étudie et qui semblent l'inspirer. M. Faguet montre à son honneur que la peinture est une imitation.

Léo Claretie.

---

613. — **Sigmund Billings Kleine Chronik der Stadt Colmar hrsg.** von Andreas Waltz. Mit mehreren Abbildungen. Colmar, Barth et Lorber. 1891. In-8, vii et 374 p.

La *Petite chronique* colmarienne de Billing était connue depuis longtemps. En 1873, Rathgeber avait publié les pages relatives à Colmar sous le règne de Louis XIV (1648-1715) et pendant la Terreur (1786-1796). M. Waltz nous la donne aujourd'hui entière et complète d'après le manuscrit même de Billing qui appartenait à Chauflour et que la bibliothèque municipale de Colmar a récemment acquis. Mais il existait deux copies de ce manuscrit, la copie Kiener et la copie Marzloff-Mossmann, abrégées d'ailleurs de la moitié, n'allant que jusqu'à l'année 1788, et toutefois contenant quelques additions. M. W. a reproduit entre crochets dans le texte même les passages de la copie de Kiener qui manquent dans le manuscrit Billing, et dans l'appendice les passages de la copie de Marzloff. On accueillera avec la plus vive reconnaissance ce texte précieux qui commence à l'origine de la ville de Colmar et se termine au 22 septembre 1796. Billing ne cite pas souvent ses sources; mais on ne peut douter — puisqu'il fut, dit-il lui-même (p. 318) *Archivats-adjunkt* et qu'il était à la fois érudit et curieux — qu'il a consulté, outre les documents imprimés et les manuscrits et notes de sa propre collection, nombre de pièces inédites déposées aux archives. D'ailleurs, à partir de l'année 1773, il parle en son propre nom, retrace ce qu'il a vu et entendu, rédige une sorte de journal. Il est un peu sec; mais il semble réfléchi, mesuré, impartial, à moins qu'il ne vienne à parler des affaires religieuses et des excès de la Révolution. Mais qui lui reprochera de qualifier Euloge Schneider de « scélérat, comme il y en a beaucoup encore dans la République » et de dire à propos de l'arrestation de ce « verloffener Mönch » : *Domine, judicia tua sunt justa!* (p. 308-309). M. Waltz a conservé l'orthographe du manuscrit, à l'exception des majuscules et de la ponctuation; mais il donne, à la fin du volume, une table très soignée des noms de lieux et de personnes (p. 349-374) et il met au bas des pages des notes brèves et instructives sur les événements et leur date, sur les localités, sur les hommes remarquables qui sont cités dans la *Chronique*. Félicitons le laborieux et savant bibliothécaire, et remercions le encore une fois du nouveau et signalé service qu'il rend à l'histoire de l'Alsace [1].

A. Ch.

---

1. P. 289 et 368 lire Guittard et non *Quittard*.

614. — H. DRUMMOND. **Inner-Africa. Erlebnisse und Beobachtungen,** Gotha, Perthes, 1891, IX-253 p.

L'auteur a remanié son ouvrage *Tropical Africa* pour l'adapter au goût et, en l'honneur de l'alliance anglo-allemande, à l'amour propre du public allemand. Cette élégante traduction, habillée avec le luxe un peu crû de la reliure anglaise, a trouvé le succès : elle en est à sa deuxième édition et au quatrième mille. Cette faveur n'est pas imméritée : M. Drummond a les dons du vulgarisateur, au point qu'on oublie presque en lui l'explorateur et le savant. Le volume est coupé en chapitres variés, où sont traités, sans lien apparent, les problèmes géographiques, scientifiques, politiques, qui poussent sur la terre africaine.

M. D. a parcouru la région qui, de l'embouchure du Zambèse s'étage jusqu'au socle où sont creusés les lacs Chiroua, Nyassa, Tanganika. S'il n'a rien découvert, il a du moins tout observé. Il décrit le paysage en naturaliste, et les hommes en philanthrope, encore qu'un peu gouailleur. On lui sera reconnaissant surtout d'avoir tracé les traits géologiques de cette tranche du continent noir : une zone littorale, marécageuse, dont l'ossature est un récif de polypiers et que borde à l'intérieur un renflement de grès : c'est la base d'un premier palier de quartzite blanc, bossué de mamelons, et qui se hausse jusqu'au plateau central, massif de granite et de gneiss. Deux questions d'ordre économique, se rattachent à ce sujet : celle des gîtes carbonifères et celle de l'origine des lacs. Le charbon est répandu sur plusieurs points (bien que M. D. ait en vain cherché un gisement signalé par Livingstone), mais il ne vaut pas la peine d'être exploité. Les cuvettes lacustres sont-elles dues à l'érosion glaciaire ou sont-elles les bassins aujourd'hui isolés d'une mer intérieure? M. D. se prononce contre la première hypothèse, n'ayant relevé aucune trace d'action glaciaire. Ce qui le touche davantage, c'est l'amoindrissement des nappes d'eau jadis plus étendues, phénomène qui entravera sans doute l'œuvre des voies de communication. M. D. a étudié avec un intérêt particulier la dénudation ou plutôt la transformation incessante de l'écorce terrestre dans ce coin de l'Afrique; il en a pénétré le mystère, et célébré l'agent, ou plutôt le héros : c'est un termite, la fourmi blanche, auquel est consacrée une monographie des plus curieuses. M. D. a une prédilection pour le monde des animaux : le chapitre intitulé « Mimicry » fournit des exemples originaux, avec gravures à l'appui, de la faculté que quelques animaux possèdent de revêtir la couleur et la forme des objets environnants; M. D. a vu le premier un insecte qui a la figure d'une incongruité d'oiseau. Il tire occasion de ces faits pour écrire quelques pages de philosophie plus ou moins darwinienne.

Du ton humoristique et narratif, M. D. s'élève à l'éloquence et même à la prédication, lorsqu'il aborde la mission de l'Europe en général et de l'Angleterre en particulier sur la terre d'Afrique. Les Anglais, et, comme pis aller sans doute, les Allemands, sont les peuples élus qui doivent régénérer l'Afrique, et l'affranchir. M. D. revendique pour l'Angleterre

contre le Portugal, qui est fort malmené, le droit d'annexer le plateau central. Elle seule est qualifiée pour détruire l'esclavage, dont M. D. en deux chapitres qui ont le tort de se répéter, dépeint les horreurs. M. Drummond indique comme remède à cette « maladie organique » *(Herzkrankheit)* la conquête pacifique, la christianisation, la charité. Mais il n'indique pas la manière de les appliquer.

B. Auerbach.

---

615. — **Etmylogisches Wœrterbuch der deutschen Sprache**, von Friedrich Kluge, Professor an der Universitaet Iena. Fuenfte verbesserte Auflage. 1. Lieferung. Strassburg, Trubner. 1891. 1 mark.

Nous avons annoncé déjà (nº 30, p. 68) ce premier fascicule de la cinquième édition du *Dictionnaire étymologique* de M. Kluge, en ajoutant qu'il renfermait un grand nombre d'additions. Un simple rapprochement fera voir combien l'édition de 1891 est supérieure à celle de 1888.

Tout d'abord, un grand nombre de termes qui ne se trouvaient pas dans l'édition précédente, ont pris place dans la présente édition : *Abschätzig, Abstecher, Abstimmung, Adamsapfel, ade, aehneln, Altan, altfränkisch, Altweibersommer, anheimeln, Anhöhe, anstellig, anzetteln, anziehend, Apfelsine, aufhören, aufwiegeln, Ausbund, ausmerzen*, et ces mots nouveaux ne sont pas simplement mentionnés; M. K. les traite avec détail. *Abschätzig* vient du Sud, Wieland l'employa souvent, Lessing ne le comprit pas; — *Abstecher* n'est cité qu'en 1807 par Campe, mais on le trouve dès 1769 et 1772 dans des traductions; — *Abstimmung* est né vers 1790; — *Adamsapfel* est mentionné pour la première fois en 1592 et M. K. nous donne tous ses synonymes dans les divers dialectes; — *ade*, très usité dès le xvie siècle, est aujourd'hui remplacé par *adieu* qu'on trouve dès 1644; — *aehneln* ne pénètre que dans la seconde moitié du xviiie siècle et détrône *aehnlichen* qu'employait Luther; — *Altan* ne paraît dans les dictionnaires que depuis Stieler (1691), mais la Bible d'Eck donne déjà *althana* comme glose de *Söller*; — *altfränkisch* est très employé par les écrivains de la Haute-Allemagne au xvie siècle; — *Altweibersommer* a de nombreux synonymes et peut être comparé à nos « fils de la vierge » et à l'angl. *gossamer*; — *anheimeln* est noté en 1709 par Dentzler et introduit par les écrivains suisses; — *Anhöhe* paraît à la fin du xviiie siècle et remplace *Amberg* qu'on rencontre chez Voss; — *anstellig* est recommandé par Lavater, saisi au vol par Nicolai, employé par Schiller dans *Tell* (au xviiie siècle, ajoute M. K., on disait *activ, agil*; Luther avait écrit *ausrichtig*, d'autres, *anschlägig*); — *anziehend* remplace *interessant* à la fin du dernier siècle; — *Apfelsine* vient de Hambourg vers 1700 et supplante *Chinapfel*; — *aufwiegeln*, que Luther ne connaît pas (il emploie *erreggen*), paraît tout d'abord en Suisse; — *ausmerzen* est pareil-

lement inconnu de Luther (qui se sert de *aussondern*) et vient de *mārz* ou mars, parce que dans ce mois on sépare du troupeau les brebis mauvaises; cf. l'espagnol *marcear*.

En outre, les anciens articles sont considérablement augmentés. M. K. fait d'une façon rapide, mais substantielle, l'histoire des mots. Il montre, à l'art. *Aar*, que ce mot avait presque disparu au XVIe et au XVIIe siècles, mais qu'il subsistait dans ses composés et devint par suite un terme poétique dans la moitié du XVIIIe siècle, — et il cite à ce propos un exemple topique de Goeckingk, ainsi que Gœthe et Schiller. Il rappelle que *Abbild* fut employé par Haller, Withof et Ch. Lessing, malgré les railleries de Schönaich. Il dit, dans l'art. *Aberglaube*, que Luther préférait *Missglaube*, que les dictionnaires de Frisius et de Maaler semblent préférer *Apostützlerei* et que le bas-allemand emploie *bîglôve*. Il trace l'historique du mot *Almanach*, et donne les sens du mot *Alp* dans les dialectes. Il complète de vingt lignes au moins l'art. *Auster*, etc.

Enfin, les mots étrangers ont désormais leur place dans le Dictionnaire, et M. K. les traite avec le même soin, le même souci de l'exactitude que les mots germaniques : *abonnieren* (mentionné par Kinderling et Campe); *absolvieren* (Hutten); *Accent* (1564, 1571, 1616); *addieren* (1532); *Adjutant ; Admiral ; Adresse ; Advocat ; Agio ; Agraffe ; Akt ; Akten ; Aktie* (1716); *alert* (1695); *Alkohol ; Alt* (mus.); *Amarant ; Amber ; Amethyst ; Amnestie* (date de la guerre de Trente Ans, ainsi que *Generalpardon*); *Amulet ; amusieren ; Ananas ; Anchovi ; Anis* (figure déjà dans la quatrième édition, mais compte dix lignes de plus); *antik ; Antipathie ; Aeonen* (encore un mot raillé par Schönaich, mais qui perce, grâce à Bodmer et Wieland); *Apanage ; apart ; Apotheke ; Appetit ; Aprikose* (qui arrive par les Pays-Bas et n'est d'abord usité que dans la Basse-Allemagne); *apropos* (1685); *Archiv ; Arie ; Arithmetik, Arkade ; Armee ; aromatisch ; Arrak ; Arras ; Arrest ; Arsenal ; Arsenik ; Artillerie ; Artischoke ; Atlas ; Atout ; Attentat ; Audienz ; Auktion ; ausstaffieren ; Autor* qui se produit à la fin du XVIe siècle.

Nous n'avons encore examiné que la lettre A. Mais nos remarques s'appliquent pareillement à la lettre B (ce premier fascicule s'étend jusqu'au mot *burschikos*). M. K. y a fait aussi des changements qui méritent d'être signalés. *Baar* qui ouvrait la lettre B, est désormais plus loin, sous la forme *bar*. *Bagage, Bagatelle, Bajonett, Balkon, Ballet, Ballon, Bambus, banal, Banane, Bande* (au sens de troupe), *Bandit, bankerott, Baracke, Barde, Barriere, Barricade, Basalt, Bataillon, Batterie, Belletrist* (1750), *Bergamotbirne, Bibliothek, Bigamie, Bilanz, Billard, Billet, Biskuit, Bivouak, bizarr, blamieren, Blankett, blockieren, blümerant* (de « bleumourant » et que le puriste Zesen proposait de remplacer par *sterbeblau*), *Bombe, Bonbon, Bonmot, Bouquet, boycottieren, Brigade, brillant, Bronze, brünett, Büffet, Büreau*, sont des mots étrangers que n'avaient pas accueillis les éditions antérieures. D'autres mots germaniques, précédemment oubliés, ont pris

place dans le récent fascicule : *Bänkelsänger, beiern* (tinter les cloches), *bewahrheiten, Biedermann, Bifang*, (verger), *Blaustrumpf* (où M. K. n'oublie pas le sens spécial du mot dans les *Brigands* de Schiller), *Bö* (coup de vent), *Bockshorn* (ins Bockshorn jagen), *Böschung, Büchel, Buchweizen*. D'autres ont reçu de notables additions : *Bankert* (où l'on nous donne les synonymes *Hübschkind, Liebkind, Mantelkind)* ; *Bastei* (où l'on cite des exemples de 1450, de 1460, de 1561) ; le pluriel *Bauten; Bazar; Beifuss* (où l'on nous rappelle une superstition du passé) ; *Bemme; bieder, blank, blond* (avec de nombreuses citations de leur emploi) ; *Bocksbeutel* (qui vient du hambourgeois et se répandit à la suite de la pièce de Borckenstein) ; *Böhnhase, Bordell, brav.*

Cette énumération suffit à montrer ce que vaut et vaudra la cinquième édition du Dictionnaire de M. Kluge. L'auteur ne cesse d'améliorer son œuvre ; il ne se contente pas d'être clair, précis, et aussi sûr que possible dans ses étymologies ; il s'efforce d'être complet.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recevons un peu tard, — mais on nous saura gré de l'annoncer — une étude de M. A. GASCARD, intitulée *Tableaux du vieux temps* Elle a paru dans le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (2e semestre 1888, p. 335-350). M. G. trace, d'après les manuscrits enluminés, les peintures et les textes du moyen âge, une série de tableaux qui présentent sous tous ses aspects la vie de nos pères et nous permettent de suivre un homme du XVe siècle depuis le berceau jusqu'à sa tombe. Cette étude très documentée, très fouillée, et qui renferme en quelques pages une quantité de détails à la fois curieux et importants sur les baptêmes, mariages et enterrements de l'époque, fait grand honneur à M. Gascard, et nous ne saurions trop encourager l'auteur de ce remarquable travail à nous donner plus tard un livre sur la vie privée de la France au moyen âge, d'après les sources et documents qu'il dépouille avec tant de conscience et d'ardeur.

ITALIE. — M. Hippolyte ISOLA, bibliothécaire de la ville de Gênes, avait déjà publié les deux premières parties d'une *Storia delle lingue e litterature romanze* dans le volume III des « Storie Nerbonesi » qui paraissent dans la « Collezione d'opere inediti e rare » de Romagnoli à Bologne. Il vient de faire paraître le premier fascicule de la troisième partie de ce travail (Gênes, 1891, in-8°, CXXVIII p.).

— Dans une lettre adressée à M. MONACI et publiée dans les comptes rendus de l'Académie *Dei Lincei* (Di un aneddoto Dantesco, 6 p. in-4), F. CARTA, bibliothécaire de l'*Estense* à Modène, signale l'existence à la Bibliothèque Brera (Milan), d'un exemplaire inconnu de la *Divine Comédie* aux armes de la famille Alighieri et qu'il croit écrit par Francesco di Ser Nardo da Barberino, sur l'ordre d'un Alighieri vers 1337. Dans une note préliminaire, M. Monaci fait ressortir l'intérêt de cette découverte.

— M. Isidore DEL LUNGO vient de publier trois conférences faites en mai 1891 à l'Institut des études supérieures de Florence sur la représentation historique du

moyen âge italien dans le poème de Dante. (La figurazione storica del medio evo italiano nel poema di Dante. I. Della realtà storica nella Divina Commedia secondo gl' intendimenti del poeta (35 pp.). II. I communi. I signori, le corti, il clero. III. Il Papato, l'Impero (72 pp.), — (in-8, Florence, Sansoni). Ce sont des études brillantes et superficielles, écrites avec la prolixité naturelle à l'auteur. On y trouvera des idées intéressantes sur l'histoire de l'Italie à l'époque dantesque, mais les références manquent absolument.

RUSSIE. — M. Volter, auquel on doit déjà d'intéressantes études sur le folklore lithuanien, vient de faire paraître à Pétersbourg un volume de *Matériaux pour l'ethnographie des Latyches* (ou Lettes) du gouvernement de Vitebsk. Cette première partie comprend des chansons de fête et de famille. La seconde partie donnera un commentaire grammatical.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETRRES

Séance du 27 novembre 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit que les récents travaux du Tibre ont fait découvrir de nouveaux fragments de la décoration de l'ancien pont construit, à peu près au lieu où se trouve aujourd'hui le *Ponte Sisto*, sous Valentinien et Valens, entre 364 et 367, notamment un pilastre avec inscription votive à la *Victoria Augusta comiti dominorum... nostrorum*. Une statue de la Victoire était évidemment placée sur ce piédestal, et c'est à elle qu'appartenait sans nul doute une grande aile de bronze qu'on vient d'extraire du fleuve. Dès 1878, on avait retrouvé aux mêmes lieux des fragments de bronze, sans doute des deux statues de Valentinien et de Valens. Quelque tremblement de terre aura précipité dans le Tibre toute cette décoration du pont du IVe siècle. — En rapprochant beaucoup de fragments similaires de marbre sculpté trouvés aussi dans le lit du fleuve, on a recomposé presque entièrement une statue archaïque d'Apollon, qui paraîtrait dater d'avant Phidias. — Le 3e fascicule des *Monumenti antichi* publiés par l'Académie royale des Lincei vient de paraître : il contient les deux inscriptions sur les jeux séculaires trouvées dans les berges du Tibre il y a un an, et le commentaire de M. Mommsen. — La dernière saison des fouilles de Pompéi a donné beaucoup de nouvelles peintures murales, et un nouveau cadavre, celui d'un robuste jeune homme, dont le vêtement est presque entièrement conservé. — M. Jules Minervini, correspondant de l'Académie, vient de mourir à Rome.

M. Boissier présente à l'Académie un compte rendu des fouilles faites par M. le docteur Carton, médecin militaire à Teboursouk (Tunisie), et M. le lieutenant Denis, dans quelques-unes des villes romaines de la contrée. Ces fouilles, très importantes, ont produit de beaux débris d'antiquités. A Dougga, l'ancienne Thugga, MM. Carton et Denis ont fouillé presque complètement le temple de Saturne, où ils ont trouvé des stèles puniques, des débris de colonnes d'un beau caractère, et sur les murs des *cellae* des revêtements de stuc très intéressants. Ils ont commencé à mettre au jour un hippodrome et un théâtre, qui paraît très bien conservé. A El Matria *(civitas Numiulitana)*, ils ont dégagé un temple en l'honneur de Jupiter *Optimus Maximus*, de Junon et de Minerve, et entamé l'étude d'autres monuments qu'il serait facile de rendre au jour. M. Boissier demande et obtient que l'Académie adresse ses félicitations et ses remercîments aux jeunes explorateurs, et souhaite qu'on leur fournisse les moyens de continuer leurs recherches.

M. Dieulafoy commence la lecture d'un mémoire sur *les édifices religieux des Perses*.

Ouvrages présentés : — par le marquis d'Hervey-Saint-Denys : Strindberg (Auguste), *les Relations de la France avec la Suède jusqu'à nos jours, esquisse historique des relations des deux pays* (dédié à l'Alliance française); — par M. Le Blant : Wilpert (Joseph), *Ein Cyclus christologischer Gemælde aus der Katakombe der heiligen Petrus und Marcellinus*; — par M. Gaston Paris : *le Roman de Thèbes*, publié par Léopold Constans (publication de la Société des anciens textes français); — par M. Jules Girard : Garnier (Charles) et Ammann (A.), l'*Habitation humaine*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 14 décembre — 1891

616. — **Grundzuege des Systems der articulierten Phonetik zur Revision der Prinzipien der Sprachwissenschaft**, von Karl Borinski. Stuttgart G.-J., Gœschen, 1891. In-8, XI-66 pp. Prix : 1 mark 50.

M. Borinski attribue à « la plus grande résistance de la sphère labiale » (p. 47) le fait de la conservation de l'hiatus attique entre voyelles autrefois séparées par un *v*. Jusqu'à lui, on s'était contenté de dire que le *y* et l'*s* intervocaliques avaient disparu en grec antérieurement à l'époque de la contraction des voyelles, tandis que le *v* n'était tombé que longtemps après. Combien « plus grande résistance de la sphère labiale » est plus joli! M. B. croit aussi (p. 51) que *Saül* est devenu *Paul* par changement d'*s* en *p* et que l'*r* peut-être a permuté en *b* dans l'anglais *Bob* = *Robert*. Ce sont des conceptions hardies. Les linguistes timides se bornent à constater que le redoublement des consonnes n'est pas sans exemple dans les appellations familières, et qu'il arrivait parfois aux Juifs du temps de la conquête de latiniser ou d'helléniser leurs noms. En dépit de ces aperçus risqués, il y a d'excellentes choses et des considérations capitales dans cet opuscule : — au point de vue logique, le mot précède l'objet, comme l'œil précède la lumière (p. 64); — c'est la langue qui crée la race, bien plus que la race ne crée la langue (p. 62); — l'étude des langues vivantes, des patois et des jargons même est le premier devoir du linguiste (p. 38); — l'accent est le grand facteur de la construction et de la destruction du langage (p. 27); — les prétendues « lois phonétiques » ne sont pas des lois dans le sens propre

du mot et ne constituent que la généralisation d'un ensemble de faits qui auraient pu être tout autres qu'ils ne sont (p. 23)[1]; — bien des langues ont précédé l'*ursprache* que le linguiste est en mesure de reconstituer (p. 33); — l'étymologie demeurera un jeu stérile, tant qu'elle s'obstinera à perdre de vue le caractère purement idéal des éléments radicaux qu'elle isole (p. 61). Tout cela est vrai, trop vrai peut-être. Mais, comme ces précieux principes ont été formulés bien des fois avant lui, que tous les vrais linguistes en sont pénétrés et s'efforcent de les appliquer, que les autres ne le liront pas, — ils ne lisent rien, ils se mettent des œillères et vont de l'avant, — ou n'y comprendront rien si d'aventure il leur prend fantaisie de le lire, les gens de difficile composition ne manqueront pas de se demander pour quelle raison M. Borinski a écrit son livre, tout en reconnaissant qu'il aurait pu beaucoup plus mal employer son temps.

V. H.

---

617. — Πινδάρου Ἐπίνικοι Νεμεονίκαις. The Nemean Odes of Pindar edited, with introduction and commentary, by J.B. Bury, M. A., fellow of Trinity College, Dublin. London, Macmillan and Co. 1890. LXI et 272 p. gr. in-8.

De tous les poètes grecs Pindare est peut-être celui qui a le plus besoin de commentaire : on peut savoir le grec sans comprendre Pindare. Le lyrisme, et particulièrement le lyrisme chorique, a son vocabulaire, ses tropes, ses métaphores, ses procédés de construction à lui ; or nous avons perdu Stésichore et les autres précurseurs de Pindare, et si nous les possédions, il resterait toujours la vive originalité d'un grand poète au fier langage, au vers sonore, retentissant, aux fortes pensées revêtues d'images éclatantes. Ajoutez des difficultés d'un autre genre : tant d'allusions devenues obscures pour nous, un certain mystère qui rebute quelques lecteurs et qui attire d'autres. M. Bury est du nombre de ces derniers. Il connaît bien son poète, il l'admire et il l'aime ; il connaît aussi ses commentateurs, et il a profité de leurs lumières, comme de raison, mais avec indépendance, en gardant la liberté de son jugement. Aussi ses introductions et ses notes frappent-elles par un accent personnel ; le lecteur y sent une chaleur qui le gagne. Le commentaire lutte vaillamment avec les difficultés du texte, les traductions et les paraphrases ne serrent pas seulement l'original de près, elles en rendent souvent avec bonheur le tour poétique.

Quelque sincères que soient ces éloges, je crains qu'ils ne touchent guère M. Bury. Car je n'ai encore rien dit de ce qui, à ses propres yeux,

---

1. M. B. a une comparaison ingénieuse et topique : la pierre que j'ai jetée est désormais soumise aux lois de la chute des corps ; mais il n'était pas dit que je dusse la jeter, ni dans quelles conditions, et ces faits échappent à toute loi. A la bonne heure ; mais, une fois jetée, elle suit une direction constante. Nous n'en demandons pas davantage.

constitue le vrai mérite et la raison d'être de son édition, ce qui lui a mis la plume à la main. Les hommes en général, et les auteurs en particulier, ont souvent le travers d'attacher peu de prix à leurs qualités solides et de faire grand cas de leurs singularités et excentricités. M. B. paye son tribut à cette infirmité. Que n'a-t-il médité les fines et judicieuses observations que M. Alfred Croiset a faites dans cette *Revue* (1881, I, p. 61 sqq.) au sujet du *Pindare* de F. Mezger? Ce savant prétendait trouver dans certains mots répétés aux places correspondantes de deux ou plusieurs strophes la pensée maîtresse de l'ode. « S'il en était ainsi, dit M. Croiset, Pindare aurait écrit intentionnellement en logogryphes et en charades. » M. B. trouve, au contraire, que M. n'a pas poussé ce principe assez loin; en étudiant à son tour ce qu'il appelle les systèmes d'écho, *echo-systems*, il fait les découvertes les plus inattendues. Dans la VI[e] *Néméenne* le poète parle des aimables jeux de Némée, Νεμέας ἐξ ἐρατῶν ἀέθλων (*Ant.* I, 5); un peu plus bas (*Ep.* I, 4) il appelle les rameaux d'olivier d'Olympie ἔρνεα; et ce même mot désigne plus loin (*Ep.* IV, 1) les rejetons de Latone (ἔρνεσι Λατοῦς). Ces mots ne sont pas choisis sans une intention profonde; les deux premières lettres, identiques dans ἐρατός et dans ἔρνος, font allusion à ἔρα, la terre. Or, les éclipses de gloire dans la famille des Bassides sont comparées par le poète aux intermittences de fécondité auxquelles la terre est sujette, et l'ode tout entière est, à proprement parler, un chant de la Terre, *a song of the Earth*. Il est vrai que Pindare dit καρποφόροι ἄρουραι sans se servir du mot ἔρα; n'importe, la clef du poème ne s'en trouve pas moins dans les deux lettres EP. — Dans la 3[e] antistrophe (v. 6) de *Ném.* III, Chiron préside au mariage de la noble fille de Nérée, νύμφευσε... ἀγλαόκαρπον (ou ἀγλαόκρανον) Νηρέος θύγατρα. Dans la 4[e] strophe (v. 6) Aristoclide marie le collège des théores d'Egine à de nobles ambitions, ἀγλααῖσι μερίμναις. Je traduis *marie* pour faire plaisir à M. Bury; le verbe προσέθηκε, dont se sert Pindare, n'implique pas l'idée de mariage. Mais remarquez la ressemblance des deux épithètes. A bon entendeur salut! Ne voyez-vous pas que le poète met ainsi Aristoclide sur la même ligne que Chiron et qu'il attribue au vainqueur la sagesse du Centaure? Je n'ai pas le courage d'analyser les derniers vers de la même ode: c'est tout un imbroglio d'allusions, de jeux de mots, d'*échos* entrecroisés. Il n'est pas une ode à laquelle M. Bury n'applique son étonnant système d'interprétation. Voilà les écarts où une sagacité excessive et le flair d'intentions cachées peut entraîner un esprit distingué et un savant de grand mérite. On dirait qu'il est aussi dangereux d'interpréter Pindare que de l'imiter; plus d'un commentateur du poète thébain a eu le sort d'Icare,

> vitreo daturus nomina ponto.

Henri WEIL.

---

618. — Franz Cumont. **Notes sur un temple mithriaque d'Ostie** *(Recueil des Travaux de l'Université de Gand, faculté de philosophie et lettres, fasc. 4.)* Gand, Clemm, 1891, 23 p., 2 planches.

Dans cet opuscule M. Cumont décrit soigneusement l'édifice découvert en 1885, et le rapproche des autres mithréums connus. L'explication des sujets représentés sur les mosaïques dont l'intérieur était entièrement garni, le conduit à reconnaître les éléments, en quelque sorte fixes, de la décoration de ces sanctuaires : savoir, indépendamment du bas-relief de Mithra égorgeant le Taureau qui occupe la place d'honneur, c'est-à-dire la niche du fond, le couteau du sacrifice, les sept planètes, les sept portes qui leur correspondent et marquent les sept degrés que l'âme doit franchir, les deux porte-flambeaux en costume oriental qui sont vers l'entrée. Ici toute cette décoration occupe le pavement de la nef centrale, réservée aux cérémonies, le gradin et les parois verticales, le stéréobate, si l'on peut dire, des deux *podia* dont cette nef est flanquée. De l'étude des dimensions de ces *podia* et de l'inclinaison de leur surface, M. C. conclut, contrairement à ses devanciers, que les initiés n'étaient ni assis sur le bord, ni couchés sur le dessus de ces banquettes; ils s'y tenaient agenouillés, et pouvaient s'y prosterner, ce qui cadre parfaitement avec le caractère oriental de la religion de Mithra. Enfin les dimensions extrêmement restreintes des cryptes mithriaques (dans celle où les deux bancs sont le plus longs, à Spolète, ils n'ont chacun que 16 m.) sont à considérer. Malgré le grand nombre de ces sanctuaires, il est douteux que, petits comme ils sont, ils eussent pu suffire à un culte si en vogue, si les femmes y avaient pris part comme les hommes. Mais M. Cumont avance qu'elles n'y étaient pas admises; et, bien qu'il se défende de conclure d'une façon absolue, ne poussant pas à fond la discussion, il nous paraît avoir raison sur ce point comme sur les autres.

M. R. de La Blanchère.

---

619. — Nils Sjœstrand. **De vi et usu supini secundi latinorum.** Mœller, Lund, 1891, 54 pp in-8.

Travail suédois, clair, sensé et très développé sur un point de détail. Je n'en vois pas bien l'originalité et par contre, il porte en bien des pages des traces d'inexpérience [1].

E. T.

---

620. — **La fondation de Lyon**, par Em. Jullien, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Lyon. Lyon, Stork, 1891. Un fascicule, 82 pages.

Une inscription figurant au *Corpus* et un récit assez embrouillé de

---

1. Pourquoi ne pas donner le titre et la date du travail fondamental de Richter sur les supins? — Toutes sortes de choses inutiles dans le 3e chapitre; mauvaise classification dans le 5e. *Major videri* (p. 3.) est dans Silius une réminiscence de Virgile, *En.* VI, 49, etc.

Dion Cassius, tels sont à peu près les seuls documents qui nous renseignent sur la fondation de Lyon par L. Munatius Plancus. M. Jullien a essayé d'élucider le problème soulevé par cet important fait historique. Son petit opuscule, malgré ses dimensions étroites, est riche d'érudition : sa discussion est serrée et bien conduite, les témoignages dont il étaie son argumentation, présentés dans un ordre lumineux, les conclusions auxquelles il aboutit, sinon certaines, du moins très vraisemblables. Si nous ajoutons qu'un style, à la fois sobre et élégant, relève l'aridité du sujet, nous aurons rendu pleine justice à ce travail, où l'on retrouve les excellentes qualités qu'avaient fait remarquer l'auteur de l'étude sur les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome.

G. S.

---

621. — **Selected fragments of roman poetry from the earliest times of the Republic to the Augustean age.** Edited with introductions and notes by W. W. Merry, Oxford, at the Clarendon press, 1891. VIII-290 pp. pet. in-8.

C'est une idée assez heureuse que celle que M. Merry a tenté de réaliser dans ce petit volume. Il a voulu réunir, à l'usage des personnes qui s'occupent de littérature latine, les principaux fragments de la poésie archaïque, depuis le chant des Saliens jusqu'à M. Tullius Laurea. Des notices et des analyses mettent le lecteur au courant et l'aident à se représenter l'ensemble de chaque œuvre mutilée. Rarement une note résoud un problème de langue ou d'antiquités. Pour ces différentes besognes, M. Merry a eu recours aux derniers travaux allemands ; de même pour l'établissement du texte. On doit regretter qu'il n'ait pas tenu compte des nombreuses corrections proposées par M. L. Havet dans une série d'articles récents de la *Revue de philologie*.

L.

---

622. — A. Campaux, **Histoire du texte d'Horace.** Paris et Nancy. Berger-Levrault. 1891. 108 pp. in-8.

Ce travail purement bibliographique est intéressant surtout dans ses dernières parties, le récit des controverses soulevées aux XVIIIe et XIXe siècles par le texte d'Horace. Il témoigne d'une grande bonne volonté qui n'a pas toujours été servie par une égale intelligence et connaissance du sujet. De là un trop grand nombre de méprises, principalement au début[1].

1. En voici quelques exemples, pris dans quatre des premières pages. P. 8 : on connaît aujourd'hui plus de *sept* mss. mavortiens. P. 9 : le *magister Felix* de la suscription est sans doute le *Securus Memor Felix rhetor urbis Romae*, qui a revu en 535 un ms. de Macrobe; la traduction « qu'il a collationnée avec moi » de *conferente mihi magistro*, me parait peu exacte, il n'est pas absolument certain que « nous possédions le ms. de Virgile corrigé de la main d'Asterius » ; enfin, bien d'autres écrivains

M. Campaux n'a sans doute pas d'opinion personnelle; dans un grand nombre de circonstances, il se contente d'enregistrer, avec une passivité qui confine le manque de critique, les éditions et les systèmes, et si l'on trouve des jugements, ce sont les échos des jugements d'autrui [1]. La première condition nécessaire pour s'occuper utilement d'histoire de la philologie, c'est d'être philologue.

P. L.

---

623. — **Apulei de Psyche et Cupidine fabula, adnotationibus criticis instructa** a Carolo WEYMANN. Friburgi Helvetiorum, 1891; VI-52 p.

La nouvelle Université fondée à Fribourg est devenue rapidement un centre important d'études. De jeunes professeurs, formés aux rigoureuses méthodes enseignées en Allemagne, ont introduit dans cette région du domaine roman la critique et la recherche vraiment scientifiques. Un ancien élève de M. Wölfflin, le célèbre latiniste de Munich, a choisi pour appendice du programme d'été de l'Université, une recension critique de l'épisode d'Apulée, Amour et Psyché. C'était la matière de son enseignement l'année dernière. Le texte est publié à nouveau dans les vingt-sept premières pages; suit la justification de ce texte dans

---

qu'Horace et Virgile ont été revus par un consul : Tite-Live, Macrobe, Prudence, Sedulius; et Solin l'a été par un empereur. P. 10, le plus ancien ms. conservé en Italie (Ambr. O 136 sup.) est du IXe, non du XIe siècle; encore vient-il d'Avignon. P. 11, les surcharges des mss. ont eu surtout des conséquences pour les copistes qui ont croisé les familles. P. 12, la diversité des textes n'a guère été supprimée par l'imprimerie; il aurait fallu donner plus de détails sur la première publication des œuvres d'Horace. — M. C. soulève, p. 25, un petit problème sans s'en douter. D'après lui, Lambin a établi son texte sur onze mss. Il suit en cela sans doute les indications de la préface de la seconde édition : *praeterquam quod omnes scripturae varietates ex decem libris veteribus, quibus Romae sum usus, et uno, quo Lugduni exscriptas... diligentissime recognovi.* Dans la même préface, on lit plus haut : *Cum... Q. H. F. olim in Italia cum decem libris manuscriptis contulissem,* ce qui confirme l'assertion précédente. Mais il y a là une méprise de Lambin lui-même. Car : 1° dans le titre de la première édition (1561), donné en note par M. C., il n'est question que de dix mss. : *ex fide atque auctoritate decem librorum mss.*; 2° dans le compte détaillé de ces mss. fait dans la préface de cette édition, il n'y a non plus que dix mss. : cinq du Vatican; 6° celui de Donato Gianotti; 7° celui de Gabriel Faerno; 8° celui du card. Ranuccio Farnèse, qui était en réalité un imprimé contenant des collations de mss.; 9° celui de Lodovico Orsini — ces deux derniers procurés par l'entremise de Fulvio Orsini, — et enfin, 10° le ms. de Tornesius, de Lyon. Donc, en tout, neuf mss. italiens et un français. Il est facile de voir quelle confusion a faite Lambin entre les neuf mss. italiens et l'ensemble des dix mss. et on doit se fier avant tout à la préface de l'édition pour laquelle ils ont été consultés et au catalogue détaillé qu'il en a donné.

1. P. 9 : « comme le dit très bien M. Eugène Benoist »; « ... ajoute Peerlkamp suivi en cela par Lucien Müller »; p. 10 : « ... suivant Peerlkamp et Lucien Müller à qui nous laissons la responsabilité de cette opinion... »; « comme le rapporte M. Eugène Benoist (répétition de la page précédente) »; « Keller croit en effet... »; etc.

un appendice d'étendue presque égale. Toutes les difficultés y sont discutées et éclaircies, le plus souvent à l'aide de rapprochements avec les auteurs de la même époque et avec Apulée lui-même. M. Weymann fait preuve d'une étude attentive de ces textes difficiles et dans bien des cas a l'avantage sur des philologues très pénétrants, mais dont les lectures se sont trop exclusivement bornées aux écrivains classiques. La critique de M. W. est réservée; souvent il se contente de défendre la tradition, ou de justifier entre plusieurs hypothèses celle qui se rapproche le plus de la leçon des manuscrits. Quelquefois il hasarde des conjectures en général fort heureuses [1]. M. Traube lui en a suggéré aussi quelques-unes qui s'imposent à l'attention. Mais ce qu'il y a peut-être de plus précieux dans ce programme, ce sont les discussions et les rapprochements. M. W. a su condenser sous cette forme un grand nombre de faits grammaticaux importants, faciles à retrouver grâce à l'index. Aussi cette brochure est indispensable à quiconque s'occupe du latin de la décadence. Il n'y a qu'un regret à exprimer. M. W. ne nous apporte pas de renseignements nouveaux sur les manuscrits des Métamorphoses. On sait quelle incertitude règne encore sur ce point et combien une collation minutieusement exacte du Laurentianus est désirable. Ce sera là une tâche nécessaire pour le futur éditeur d'Apulée. Souhaitons que M. Weymann, préparé par cette étude préliminaire et encouragé par le succès, se décide à nous donner un jour le texte définitif du rhéteur de Madaure [2].

Paul Lejay.

Schriften zur germanischen Philologie, hrsg. von Dr Max Roediger Berlin, Weidmann, in-8.

624. — **III. Untersuchungen** zur Ueberlieferung, Uebersetzung, Grammatik. der **Psalmen Notkers,** von Johann Kelle. 1889. x et 153 p. 7 mark.

625. — **IV.** Deutsche Schriften des **Albrechts von Eyb,** hrsg. u. eingel. von Max Herrmann. Erster Band. Das Ehebuechlein. 1890. lii et 104 p. 7 mark.

626. — **V. Id.** Zweiter Band. **Die Dramenuebertragungen,** Bacchides, Menaechmi, Philogenia, 1890. xliii et 150 p. 7 mark.

Le troisième fascicule des *Schriften zur germanischen Philologie*, dû à M. J. Kelle, est consacré aux *Psaumes* de Notker et traite : 1° des manuscrits; 2° du traducteur; 3° de la grammaire. La première partie

---

1. A citer surtout : IV, 29 : *praetermeantur, praeferuntur* mss.; V, 1 : *superbe, super* mss.; V, 7 : *difflebant, deflebant* mss.; V, 7 : *affligitis, effligitis* mss.; V, 12 : *in morem, in more* mss.; V, 13 : *deuotae de uinctaeque* ; V, 17 : *procacis bestiae*; V, 20 : *uiam quae sola deducit[iter] ad salutem*; V, 25 : *ullo mortis accersito[te] genere perimas*; V, 26 : *sed cum aliquam multum uiae... pererrasset, inscio quodam tramite*; V, 31 : *altrouorsus*; VI, 15 : *adreptum completumque festinat, adreptam completamque f.* mss.

2. Depuis que cet article est écrit, M. Weymann a quitté Fribourg; il a été remplacé par un autre élève de Wœlfflin, M. Miodonski, dont le nom n'est pas inconnu aux lecteurs de la *Revue*.

de ce travail se recommande par la clarté vigoureuse de la démonstration et par ses curieux résultats. On ne peut que résumer cette intéressante argumentation qui se produit à grand renfort d'exemples. La traduction des *Psaumes*, attribuée à Notker, qui se trouve imprimée dans le premier volume du *Thesaurus* de Schilter, repose, non sur le ms. de Saint-Gall 21, comme le soutenait Wackernagel, mais sur l'original disparu de ce ms. Une copie de cet original, pareillement disparue, fut faite en 1675 par Simon de La Loubère qui la transporta de Soleure à Paris ; là, en 1697, par l'intermédiaire de Mabillon, elle fut copiée pour Schilter. Mais de 1695 à 1698 séjourna à Paris un savant Danois, Frédéric Rostgaard, qui, d'après les recherches de M. K., possédait une connaissance profonde de l'ancien-haut-allemand et qui prendra désormais une place considérable dans l'histoire de la philologie germanique. Rostgaard copia et fit copier la copie de Schilter. Son travail est à la bibliothèque de Copenhague et a été libéralement envoyé par le directeur de cet établissement, M. Bruun, à M. Kelle. Il est bien meilleur que le texte du *Thesaurus* qui renferme un grand nombre de lapsus, de fautes d'impression, voire de lacunes; Rostgaard l'a comparé avec soin, non seulement à la copie de Schilter, mais à celle de La Loubère. La copie de Rostgaard est même meilleure que le ms. Saint-Gall 21 qu'elle rectifie et améliore en beaucoup d'endroits (cf. la longue liste des p. 29-31). Après avoir ainsi prouvé la valeur et l'utilité du ms. Rostgaard, M. K. aborde la deuxième partie de son sujet (p. 42-47); il y fait voir que, d'après les mots et les formes et jusque dans le moindre détail, toutes les traductions de Saint-Gall sont l'œuvre d'un même homme et que le personnage qui a traduit et commenté Boèce, Capella, Aristote, a pareillement traduit et commenté les *Psaumes*. La troisième partie de la dissertation est purement grammaticale; c'est une étude très longue, très minutieuse du verbe et du substantif dans les *Psaumes* et autres œuvres de Notker; elle confirme d'une façon éclatante ce que M. K. avait avancé dans sa seconde partie. On ne pourra plus parler désormais, comme l'a fait Baechtold, d'une école de traducteurs qui aurait existé à Saint-Gall; M. Kelle l'a tuée.

M. Max Herrmann prépare un grand travail sur Albert d'Eyb et le printemps de l'humanisme allemand. En attendant, il réimprime dans le quatrième et le cinquième fascicule des *Schriften zur germanischen Philologie*, les œuvres principales de son héros : le livre du mariage ou *Ehebüchlein* et les traductions de drames. L'*Ehebüchlein* méritait une réimpression. C'est un des livres les plus intéressants qui aient paru à la fin du moyen âge, une des premières œuvres qui, comme dit M. H., « exploitent les veines d'or de l'antiquité classique nouvellement ouvertes » (Eyb tire surtout ses exemples de Plaute, Térence, Cicéron, Valère Maxime, Apulée, Macrobe et Lactance — parfois aussi de Pétrarque), un des meilleurs écrits en prose allemande qui aient été publiés

avant la Réforme. L'*Ehebüchlein* existe en cinq manuscrits; mais aucun n'est l'original qu'Eyb dédiait au sénat de Nuremberg le 1er janvier 1472, et quatre d'entre eux sont insignifiants; le seul qui mérite considération, est celui de Berlin, *b*, inconnu jusqu'ici. Quant aux imprimés connus, au nombre de douze, qui vont de 1472 à 1540, trois seulement ont de la valeur : C (Fritz Creussner de Nuremberg), K (Antoine Koberger de Nuremberg), Z (Günther Zeiner d'Augsbourg); tous trois appartiennent à l'année 1472. M. H. a pris pour base de son texte C ou l'édition de Koberger, quoiqu'il y ait évidemment entre elle et l'original deux intermédiaires; mais il justifie son choix par de très bons arguments; c'est Koberger qui travaillait pour le sénat de Nuremberg, et c'est son édition — quasi officielle — qu'a reproduite en 1517 le neveu d'Albert d'Eyb, l'évêque Gabriel d'Eyb (imprimé O). Citons encore dans cette introduction qui se rapporte purement à la bibliographie et à la critique du texte — M. Herrmann traite Albert d'Eyb comme on traite les classiques — un *Rechtsgutachten* ou consultation juridique de l'humaniste (p. XLI-LII) où l'on retrouve parfois les mêmes phrases que dans un passage de l'*Ehebüchlein* (p. 19 et suiv.), et ajoutons que l'éditeur termine son utile publication par une table des noms propres (p. 100-103) qui sera non moins utile.

Les traductions de drames qu'avait faites Albert d'Eyb, ont paru pour la première fois en 1511, sur l'ordre de l'évêque Gabriel d'Eyb et par les soins assez maladroits du chanoine Jean Huff, à la suite du *Spiegel der Sitten*. Ce sont deux comédies de Plaute, de ce Plaute qu'Albert d'Eyb nommait « frölich » et « grosslustig », les *Bacchides* et les *Ménechmes*, et la *Philogenia* d'Ugolinus Parmensis (Ugolino Pisani). Elles offrent des « côtés brillants » (p. XXVIII); elles sont pleines de fraîcheur et de verdeur; elles ont le ton franc, hardi, populaire, l'allure des *Schwänke* allemands. Scherer les a nommées une *Germanisirung* et M. Max Herrmann, de son côté, les compare à une adaptation plutôt qu'à une véritable traduction *(Uebertragung* plutôt que *Uebersetzung)*. Albert d'Eyb, en effet, ne se tient pas à la lettre du texte, comme font ses contemporains; il en use librement avec l'original; il s'efforce de traduire la pensée, et non les mots, *nach dem sinn und mainung der materien*, pour citer ses propres expressions, et non *von worten zu worten*. M. H. examine dans son introduction de quel texte s'est servi Albert d'Eyb, et tout le monde le félicitera de la belle et heureuse découverte qu'il a faite sur ce point. Il prouve que l'humaniste a, pendant un séjour à Pavie, copié sur le manuscrit qui appartenait au professeur Balthasar Rasinus, les *Bacchides*, les *Ménechmes* et le *Poenulus*. La copie d'Eyb existe à la bibliothèque d'Augsbourg; c'est le codex 126 qui renferme, outre les trois pièces de Plaute, plusieurs comédies latines du moyen âge, entre autres la *Philogenia* d'Ugolino Pisani, et c'est d'après cette copie qu'Albert d'Eyb a composé, vers 1472 et 1473, les trois traduc-

tions que M. H. réimprime aujourd'hui. Albert d'Eyb a même, comme le démontre M. H., introduit dans sa traduction les gloses, les scolies, les sommaires qu'il trouvait dans sa copie, c'est-à-dire le commentaire que faisait Rasinus à ses élèves et les *arguments* que le professeur dictait en langue latine à son auditoire. M. H. a d'ailleurs eu le soin très louable de donner dans les notes, d'après l'autographe d'Albert d'Eyb, tous ces passages de Rasinus, ainsi que toutes les lectures du texte latin qui s'écartent de la deuxième édition du Plaute de Ritschl. L'introduction qu'il a mise en tête de sa publication est très précieuse. Non seulement il nous renseigne sur son importante trouvaille, mais il ajoute de curieux détails sur les études d'Albert d'Eyb en Italie et la bibliographie de ses traductions de drames (1° à la suite du *Spiegel der Sitten*, Augsbourg, 1511; 2° chez Steiner, Augsbourg, 1537 — à noter, en passant la façon dont M. H. caractérise cet imprimeur « ebenso grossartiger wie leichtsinniger Betrieb »; 3° en appendice au *Schimpf und Ernst* de Pauli, Francfort, 1550). Enfin, M. Herrmann apprécie deux autres tentatives qu'on fit en Allemagne au XVI^e siècle pour mettre en allemand les pièces déjà traduites par Albert d'Eyb et les « donner sous une empreinte un peu changée ». Il compare avec le plus grand détail aux travaux d'Albert d'Eyb, les *Ménechmes* de Hans Sachs et la *Philogenia* de Martin Glaser, un poète qui, avec Hans Sachs, Peter Probst, Salomon Newber et Leonhard Culmann, porte à cinq le nombre des *Fastnachtspieldichter* de Nuremberg au XVI^e siècle. Il juge avec raison que la comédie de Hans Sachs a été complètement manquée et que le cordonnier-poète a tout à fait gâté son modèle. Quant à la pièce de Glaser, c'est une imitation péniblement fidèle de la *Philogenia* d'Albert d'Eyb.

A. Ch.

---

627. — **Il libro di diritto di Tubinga** edito da Max Conrat secondo i manoscritti (Estratto dal *Bulletino dell' Istituto di Diritto romano*, anno III, fasc. 1, 2 et 3), 66 pp. in-8, s. l. n. d.

Le *Libro di diritto di Tubinga*, que publie le Dr Max Conrat, est une des sources principales des *Exceptiones Petri* dont M. Flach s'est occupé récemment avec tant de succès. Cette précieuse édition complétera fort utilement l'étude déjà si importante que le Dr Max Conrat a consacrée lui-même aux *Exceptiones Petri* dans son beau livre intitulé *Geschichte der Quellen und Literatur des römischen Rechts im früheren Mittelalter*. A propos des *Exceptiones Petri*, il peut être utile de noter ici, en passant, que le ms. lat. 1730 de la Bibliothèque nationale ne donne pas, dans le prologue, ce nom propre : *Saxiloni* (comme M. Flach l'a dit ou plutôt l'a laissé croire, par suite peut-être d'une faute d'impression [1]), mais bien celui-ci : *Saxòlino* (au nominatif

1. « Le livre est dédié non pas à un Odilon, mais à un Saxilon, magistrat. » (*Etudes critiques sur l'histoire du Droit romain au moyen âge*, p. 215). En disant *Saxilon*, M. Flach francise un mot latin *Saxilo*. Il faudrait dire *Saxolin* en francisant *Saxolinus*.

Saxolinus). J'ajoute cette observation : dans le même ms. lat. 1730, au ch. 1 du livre IV, on trouve les mots *ad Odilonem* et non *ad Saxolinum*. J'en conclus que, probablement, le prologue primitif portait : *Odiloni* et non : *Saxolino* ; ce qui peut devenir important pour l'histoire et la critique du texte.

Paul VIOLLET.

---

628. — André LE BRETON. **Le roman au dix-septième siècle.** Paris, Hachette, 1890. In-12, x et 322 pages. 3 fr. 50.

L'histoire du roman français au XVII^e siècle a été écrite, il y a quatre ans, en Allemagne, par M. Heinrich Koerting. M. André Le Breton a-t-il connu cet ouvrage? Il ne le dit pas; en tout cas, il n'a pas voulu rivaliser avec lui, et c'est même une œuvre toute différente qu'il a entreprise. Ce n'est pas, en effet, une histoire de la fiction en France, durant le siècle de Louis XIV, que nous donne le jeune et habile critique, mais une série d'études brillantes sur quelques-uns des romans — je devrais dire des ouvrages, car ce n'est que grâce à une hypothèse un peu forcée que M. A. L. B. a fait entrer les *Mémoires du comte de Grammont* dans son livre. — Y compris ces Mémoires, les œuvres successivement étudiées sont au nombre de onze seulement : l'*Astrée*, le *Berger extravagant*, la *Vraie histoire comique de Francion*, le *Roman comique*, le *Roman bourgeois*, le *Grand Cyrus*, la *Clélie*, le *Télémaque* de Fénelon avec le *Traité* de Huet, *Zayde* et enfin la *Princesse de Clèves*.

Si l'on est surpris de voir les *Mémoires du comte de Grammont* rangés parmi les romans, uniquement parce qu'il « est arrivé (à Hamilton) d'altérer les faits ou d'en intervertir l'ordre », on ne l'est pas moins de les trouver placés entre la *Clélie* et *Zayde*. On s'étonne tout autant que le *Télémaque* soit étudié avant la *Princesse de Clèves*. Sans doute, ce dernier ouvrage marque la dernière étape du roman au XVII^e siècle; mais peut-on en parler après le *Télémaque*, qui appartient, lui, à une autre époque? C'est sacrifier la vérité historique à je ne sais quelle symétrie littéraire que la critique ne peut que condamner.

Un autre reproche qu'elle est en droit ou plutôt qu'elle a le devoir d'adresser à M. A. L. B., c'est le mépris ou l'indifférence absolue qu'il affecte pour les influences étrangères ou autres. Les œuvres qu'il a étudiées et analysées dans son livre, y apparaissent comme autant de productions nées spontanément sur notre sol. Rien par exemple sur les Pastorales et le Roman héroïque d'où est sortie l'*Astrée*; sur le roman picaresque espagnol, modèle et source de l'*Histoire comique de Francion*; tout au plus le nom de Cervantès est-il prononcé à l'occasion du *Berger extravagant*. En trouvant aussi le *Grand Cyrus* et la *Clélie* placés entre le *Roman bourgeois* et les *Mémoires du comte de Grammont*, on serait tenté d'oublier, comme parait le faire M. A. L. B., par quels liens étroits les deux romans de M^lle de Scudéry se rattachent à l'*Astrée*.

Encore une remarque, plutôt qu'une critique. M. A. L. B. a peut-être supposé trop connus de ses lecteurs les pères du roman français. C'est à peine s'il donne sur quelques-uns d'entre-eux de rares renseignements biographiques. Je m'empresse d'ajouter que ces renseignements sont très habilement choisis; mais on peut aussi les trouver parfois insuffisants.

Je n'examinerai point en détail chacun des onze chapitres du livre de M. A. L. B. Tous se distinguent par un style vif, clair, facile. Dans tous on trouve des analyses lucides et attrayantes. Les jugements, quelquefois trop courts, ont presque toujours de la mesure, de la justesse, et témoignent d'une grande sûreté de goût. Plus d'un lecteur pensera peut-être, non sans raison, que M. A. L. B. a apprécié trop favorablement Charles Sorel et la « Vraie histoire comique de Francion »; mais que de remarques judicieuses aussi sur l'éducation du héros, qui était celle de tous les hommes de sa génération; quelle satire vraie des représentants de la justice; quelle peinture spirituelle des cercles littéraires! Il était difficile également de caractériser en meilleurs termes le talent de Scarron dans le « Roman comique », ainsi que celui bien inférieur de Furetière. Les pages consacrées à la famille Vollichon, en particulier, sont pleines d'une verve piquante.

Après V. Cousin, M. A. L. B. a su parler avec intérêt du *grand Cyrus* et de la *Clélie;* s'il trouve dans le premier de « jolis crayons de la vie mondaine », il a grand raison de dire que les « carêmes prenants » du second sont, en réalité, de « pauvres sires ». Mais il a su découvrir, au milieu de tout ce bavardage de convention, un effort encore inconnu « pour décomposer le sentiment le plus complexe de tous », c'est-à-dire celui de l'amour. Si je n'ai pas caché ma surprise de trouver dans une étude du roman les Mémoires du comte de Grammont, je dois ajouter qu'on pardonne sans peine à M. A. L. B. d'en avoir parlé, tant il l'a fait avec agrément.

Mais pourquoi a-t-il réuni dans un même chapitre le *Traité du Roman* de Huet et le *Télémaque* de Fénelon? Ce n'est point parce que le premier a pensé que « la fin principale des romans est l'instruction des lecteurs », mais uniquement parce qu'il était le précepteur d'un prince, que Fénelon a fait dans son livre une si large part à l'enseignement moral. Cet enseignement, aux yeux de M. A. L. B., nuit à l'intérêt de la fiction, comme la fiction lui paraît amoindrir la portée des leçons de morale ou de politique. Rien de plus vrai au point de vue contemporain, mais en était-il de même pour les lecteurs du XVII^e siècle? Assurément non, et cette circonstance justifie, du moins en partie, Fénelon. « Un roman, remarque M. A. L. B., dans lequel un recueil de sermons est intercalé, n'instruit personne, parce qu'il n'est pas une image de la vie »; cela peut être vrai encore, dans une certaine mesure, mais ne s'applique qu'à moitié au *Télémaque;* le critique me paraît avoir été mieux ins-

piré, quand il dit de cette œuvre gracieuse et étrange que « c'est l'âme d'un saint François de Sales errant à travers une fiction païenne ».

Quelque intérêt que présentent les neuf premiers chapitres de l'étude de M. A. L. B., je crois que les deux derniers leur sont supérieurs; c'est du moins ceux où il s'est montré le plus incontestablement original. Je trouve néanmoins le portrait de Mme de la Fayette trop idéalisé. La Française qui vendait au duc de Savoie — ce que M. A. L. B. paraît avoir ignoré ou oublié — les secrets de sa cour, est-elle bien cette figure « très maladive, détachée de tout », qu'il nous peint? La physionomie, en apparence « grave, douce, un peu fermée de Mme de la Fayette », l'a trop séduit sans doute, tout en lui inspirant des pages d'une fine et subtile analyse.

On voit, par ce que je viens de dire, quelles qualités distinguent cette étude de M. André Le Breton; si c'est, comme je le crois, un début, c'est un début qui lui assure, dès aujourd'hui, une place honorable parmi nos critiques littéraires.

Ch. J.

---

629. — **Œuvres de J. de La Fontaine**, t. VIII. Paris, Hachette. Un volume in-8, 511 p. Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, outre les *Amours de Psyché* et le *Songe de Vaux*, contient divers opuscules de prose et de poésie où l'on ne reconnaît qu'en de bien rares endroits l'auteur des *Contes* et surtout le poète des *Fables*. Son roman de Psyché, a dit un critique moderne, « est une pastorale de courtisans du XVIIe siècle habillés à la grecque, occupés à disserter longuement, à rire froidement, et à sourire mignardement. « Quant au *Songe de Vaux*, fiction mythologique à laquelle La Fontaine « consuma trois années », sorte de plaidoyer où les déesses Apellanire, Palatiane, Hortésie et Calliopée, se disputent le prix d'excellence, il est difficile de le lire sans ennui. Je ne dirai rien de ses élégies ni de ses odes; ces dernières, il les limait avec soin et longuement, car, disait-il, avec une gravité amusante :

L'ode, qui baisse un peu
Veut de la patience, et nos gens ont du feu.

L'annotation de ce volume laisse, il me semble, à désirer. Sans être un savant, le *bonhomme* avait beaucoup lu et beaucoup retenu : c'est ce que les éditeurs ont paru un peu oublier.

P. 20. — « Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je considère le goût du siècle. » — Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût du siècle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits. (La Bruyère, *Caract.*, I).

P. 47. — « J'aimerai mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle était quand elle plaida sa cause devant un berger. » C'est-à dire telle que la décrit Jean Le Maire dans ses *Illustra-*

tions de Gaule, au chapitre XXXIII, intitulé : De la requeste couverte et moderee que le juge rural Paris Alexandre feit de voir les dites trois déesses nues. Et de la dénudation des corpulences d'icelles. Explication de leurs beautez souveraines, etc.

P. 51. — « On dit que dans cette terre (l'Afrique) il y a de toutes sortes de monstres ». Ad hoc malefici generis plurima animalia, (Salluste, *Jugurtha*, XVII). Quale portentum... Nec Jubæ tellus generat, leonum arida nutrix. (Horace, *Od.*, 1, 22).

P. 64. « Ainsi le feu, l'air, la terre avec l'eau,
« Entretenoient une cruelle guerre. »
Obstabatque aliis aliud, quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis, etc. (Ovide, *Métamorph.*, I.)

P 79. — « N'est-ce point (dit Psyché à l'Amour), que vous commencez à vous dégoûter? En vérité, je le crains, non pas que je sois devenue moins belle; mais, comme vous dites, je suis plus votre que jamais ». — En amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. (La Bruyère, *Caract.*, III).

P. 94. — « La maigreur étant inséparable de l'envie ».

Invidus alterius rebus macrescit opimis. (Horace, *Epist. ad Lol.)*

P. 106. — « La pitié (dit Ariste ou Boileau) est celui des mouvements du discours qui plait le plus ». — Boileau, dans son *Art poétique*, parle de ces beaux mouvements qui excitent en notre âme une « pitié charmante ».

P. 114. — « Je me souviens (dit encore Ariste ou Boileau) que les maux d'autrui nous *divertissent*, c'est-à-dire qu'il nous attachent l'esprit. »

La Tragédie en pleurs...
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et pour nous *divertir* nous arracha des larmes.
(*Art poét.* III.)

P. 205. — « Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts (de fourmis.) »

It nigrum campis agmen. (Virgile. *Énéide*, IV 404.)

P. 210. — « Le royaume des morts a plus d'une avenue ».

Mille capax aditus et apertas undique portas
Urbs (Stygia) habet. (Ovide, *Métamorph.*, IV. 439.)

P. 230. — « C'est une nécessité qu'il y ait du bruit là où il y a tant de femmes. » Aussi nos pères disaient malicieusement :

« Deux femmes font un plaid,
Trois font un grand caquet,
Quatre un plein marché. (Ler. de Lincy, *Prov.*, I, 221.)

P. 234. — *Muance* est un mot qui date du XII^e siècle. Il ne vient point de *mutatio*, lequel a donné *muaison*, mot assez fréquent que Godefroy n'a pas recueilli.

P. 247. — « Sous les lambris moussus de ce sombre palais. etc. » Lire dans les Métamorphoses d'Ovide la description de la demeure du Sommeil; on verra que La Fontaine en a traduit ici plusieurs vers.

P. 250. — « Homère épand toujours ses dons avec largesse. » Ovide avait déjà comparé Homère à une source intarissable :

Adjice Mæoniden, a quo, ceu fonte perenni.
Vatum Pieriis ora rigantur aquis. (*Amor*, Lib. III.)

P. 250. — « Ce que vous souhaitez, il vous faut l'accorder :
C'est à moi d'obéir, à vous de commander. »

Tuus, o regina, quid optes
Explorare labor, mihi jussa capessere fas est. Virg., *Énéide*, I. 14.)

P. 255. — « Je sais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages. »

Allusion évidente à ce passage de l'Énéide où Virgile nous montre Énée, dans un temple de Carthage, contemplant les tableaux qui représentent les malheurs des siens :

Artificumque manus inter se operumque laborem
Miratur, videt Iliacas ex ordine pugnas
Bellaque jam fama totum vulgata per orbem .
(*Énéide*, I, 455).

P. 280. — « Il (l'amour) détruit l'embonpoint et rend la couleur blême;
Il donne du souci. »
Sed tamen haeret amor...
Et tenuant vigiles corpus miserabile curæ,
Adducit que cutem macies. (Ovide, *Méthamorph.*, Lib. III.)

P. 315. — « Comparaison d'Alexandre, de César, et de Monsieur le Prince. » Les éditeurs ont négligé de renvoyer à Montesquieu qui, dans l'*Esprit des lois* (Liv. X, ch. XIV), a porté sur Alexandre un jugement très original, et aussi à Thiers qui, dans le dernier volume de son *Histoire de l'Empire*, compare Napoléon aux conquérants anciens et modernes.

P. 349. « L'ennemi de Philippe, Démosthène) est semblable au tonnerre;
Je frappe, il surprend, il atterre. »

« Je frappais, j'abattais, j'atterrais (Fénelon, *Dial. des Morts*, XXXII). Fénelon, comme La Fontaine, applique à Démosthène ce qui a été dit de Périclès, « eum tonare et fulgurare, quem fulminibus et celesti fragori comparant comici », lisons-nous dans Quintilien.

P. 350. — « Car je dispose de ce qui est à lui (mon ami), comme s'il étoit à moi-même »; en vertu de cette maxime citée par Térence dans les *Adelphes* :

Communia esse amicorum inter se omnia.

P. 356. — Que vous le trouveriez différent de lui-même? »

Quantum mutatus ab illo! (Virgile, *Énéide*, II. 274.)

P. 451. — En parlant de la princesse de Conti :
« L'herbe l'auroit portée; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas. »

De même la *Camille* de Virgile :

> Illa vel intactæ segetis per summa volaret
> Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas. (*Énéide*, VII, 808.)

P. 467. — Et non le bois de *calambour*. »

La note des éditeurs sur ce mot est trop vague. Le dictionnaire de Darmesteter et de Hatzfeld les aurait mieux renseignés. Ils y auraient trouvé une définition de ce mot plus exacte que celle qu'ils donnent et un exemple plus ancien que celui qu'ils citent.

P. 484. — « Père de l'univers, dominateur des cieux, etc. »

Ces vers ne sont pas une traduction de Cicéron, mais de Sénèque, « Parlons, dit ce dernier (Épit. CVII, trad. de Malherbe), parlons à Jupiter qui conduit la machine du monde avec les mêmes vers dont Cleante luy parloit. *Je croy qu'à l'imitation de Cicéron, il me sera permis de la mettre en notre langue.*

A. Delboulle.

---

630. — Theodor Vetter. **Zurich als Vermittlerin** englischer Literatur im achtzehnten Jahrhundert Zurich, Schulthess, 1891. In-8, 26 p.

631. — **Die Discourse der Mahlern, 1721-1722, mit Anmerk. hrsg.** Von Th. Vetter. Erster Theil Frauenfeld, Huber, 1891. In-8, 128 et 13 p. (Bibliothek aelterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, II, 3 fr.

632. — Ludwig Hirzel. **Wieland und Martin und Regula Kuenzli, ungedruckte Briefe und wiederaufgefundene Bruchstuecke.** Leipzig, S. Hirzel, 1891. In-8 vi et 240 q.

633. — Heinrich Wœlfflin. **Salomon Gessner, mit ungedruckten Briefen.** Frauenfeld, Huber, 1889. In-8, viii et 160 p.

634. — Carl. C. T. Litzmann. **Fr. Hœlderlins Leben, in Briefen von und an Hœlderlin.** Berlin, Hertz, 1890, in-8, viii et 684 p.

635. — **Emil Brauns Briefwechsel mit den Bruedern Grimm und Joseph von Lassberg, hrsg.** von Ehwald. Gotha, Perthes, 1891. In-8, 169 p. 3 mark.

Zurich a été au xviiie siècle la *Vermittlerin*, la médiatrice et comme le trucheman entre la littérature allemande et la littérature anglaise. Dans une brochure substantielle, toute pleine de noms et de détails, M. Th. Vetter retrace ce rôle de Zurich. Il montre que le public allemand n'a compris nettement l'importance de la littérature anglaise que par Bodmer et ses amis (*Discourse der Mahlern*, traduction du « Paradis perdu » que Bodmer ne cesse d'ameliorer, et de la « Dunciade », recueil de ballades tirées de Percy « qu'il ne faut pas regarder avec mépris », éloge de Snakespeare). Notons, sur ce dernier point, une intéressante remarque de M. V. ; on sait que Bodmer parle en 1740 de *Saspar* et en 1741 de *Sasper*, et l'on en conclut qu'il ne connaissait pas le poète dont il estropiait le nom ; mais M. V. observe qu'en 1732 il avait écrit *Shakespear* et que, sans doute, huit ans plus tard, il fit un essai malheureux d'orthographe phonétique (il écrit pareillement *Scha-*

ser pour Chaucer), et qu'en tout cas il ne connaissait le poète anglais que par le *Spectator*. M. V. cite, outre Bodmer, le diacre de Winterthur, Jean Henri Waser, qui traduisit sous le nom de Breitenfels les œuvres de Swift (1756-1766). l'*Hudibras* de Butler (1765), le *Catéchisme* de Watt, les *Éléments de philosophie morale* de Fordyce, — Jean Tobler qui traduisit les *Saisons* de Thomson et quatre sermons d'Isaac Barrow, — Henri Escher qui traduisit Tillotson et Jeremy Taylor. C'est encore à Zurich qu'on mit en allemand, parmi les théologiens, Samuel Clarke, Doddrige, Hervey, Sterne, Duchal, Hurd ; parmi les philosophes, Ferguson et Webb ; parmi les naturalistes et voyageurs, Lewis, Makbride et Coxe. Mais on ne doit pas oublier les revues comme l'*Uebersetzer* et comme celle qui portait le titre un peu long, mais expressif *Das Angenehme mit dem Nützlichen* (1756-1757) et qui renferme un grand nombre de morceaux tirés de l'anglais. Citons aussi, en terminant, et comme l'a fait M. Vetter, le nom de la librairie Orell, Gessner et Cie qui eut l'honneur d'éditer les premières traductions allemandes des œuvres de Shakespeare, celle de Wieland (1762 1766) et celle d'Eschenburg (1775-1782).

M. Vetter nous ramène à Zurich avec sa réédition des *Discourse der Mahlern*. Il nous avait donné naguère la *Chronique* de cette société zurichoise qui s'efforçait de répandre le bon goût et de débiter la morale en « feuilles volantes à la façon des gazettes » (p. 9). Il reproduit aujourd'hui les vingt-quatre articles qui forment la première partie des *Discourse* (p. 1-124), tels qu'ils ont paru avec un fac-similé de la couverture, la dédicace au spectateur anglais et la table des matières. Les notes qui se trouvent à la fin du volume (p. 3-13) achèvent la démonstration que M. V. avait faite précédemment, à savoir que les *Discourse* doivent au *Spectator* non seulement leur origine, mais leur méthode et, comme disent les « peintres » dans la dédicace, tout ce qu'ils ont d'agréable. M. Vetter ne se borne pas en effet à lever le masque du « peintre » qui tient tel ou tel *discours* (Bodmer, Breitinger, Zellweger) ; il indique exactement les sources où ont puisé les Zurichois : tantôt Locke, Shaftesbury et même Du Bos, tantôt, et surtout, ce *Spectator* dont ils vantent avec une sorte d'effusion le bon sens et l'imagination vive, le savoir et l'expérience (p. 2) ; il commente certains endroits et les rapproche de passages analogues du *Mahler der Sitten* et des *Vernünftige Tadlerinnen ;* il rectifie les citations et les attribue à qui de droit.

Le travail de M. L. Hirzel renferme nombre de renseignements inédits sur Wieland. En 1755 le jeune écrivain était précepteur à Zurich, et avait tout un *sérail* de belles et spirituelles amies, les deux dames Grebel, les demoiselles Melissa Schulthess et Élisabeth Meyer de Knonau. M. H. ajoute à ce cercle un nouveau nom, celui de Regula Künzli,

dont Wieland se proclamait le dévoué correspondant et l'« amant platonique » (p. 154). Mais il ne se contente pas de raconter par le menu ce commerce sentimental; son *Introduction* très fouillée nous introduit dans cette famille des Künzli qui était une des meilleures de Winterthur et qui a produit des hommes remarquables par leur savoir ou par les emplois qu'ils ont revêtus. Le frère de Regula, Martin Künzli, que nous révèle M. H., a été pasteur et professeur dans sa ville natale; il a été l'ami de Bodmer et du sarcastique Waser (p. 1013), dont le nom paraît presque toujours uni au sien dans les correspondances de l'époque; il a subi l'influence de son compatriote Sulzer qu'il a défendu contre ses critiques et adversaires. M. H. apprécie les divers écrits de Künzli : la prétendue réfutation de Sulzer par Kinderlieb où l'on remarque beaucoup d'humour et de verve caustique, la suite de cette satire ou le *Klarer Beweis* qui fut revu par Bodmer, les *Moralische Betrachtungen und Urtheile* qu'on attribue à Waser, mais auxquels Künzli a sûrement collaboré (M. H. reproduit entièrement p. 39-48 ce curieux document que les biographes de Klopstock ne pourront négliger), le travail qu'il soumit à l'Académie de Berlin sur le système de Pope (il n'obtint pas, malgré Sulzer, le prix de cinquante ducats que Maupertuis, Formey, Premontval et Merian firent donnner à Ad. Fr. Reinhard, p. 107-118), enfin la part active qu'il prit à la guerre des Zurichois contre Gottsched et les *Dunse*. En outre M. H. retrace les rapports de Martin Künzli avec l'auteur de la *Messiade*, son voyage qu'il reconstitue d'après le journal de Ring et des lettres à Bodmer, sa liaison avec Wieland — et à ce propos M. H. analyse l'*Edward Grandisons Geschichte in Görlitz* qui est certainement de Bodmer, mais que Wieland et Gessner s'attribuèrent et « adoptèrent » du consentement de Bodmer (p. 73-92). C'est particulièrement sur Wieland qu'insiste M. H. dans cette introduction longue et pleine de détails. Il a découvert une œuvre de l'écrivain qui n'a encore été citée nulle part, ni dans les histoires de la littérature allemande, ni dans les biographies de Lessing et de Wieland. Cette œuvre, à laquelle Waser a collaboré, que Künzli cite dans une lettre et qu'il semble avoir annoncée dans les *Freimüthigen Nachrichten* de Zurich, que Bodmer intitule *ein Schreiben an den Verfasser der Dunciade für die Deutschen* et où Wieland signale une singulière faute d'impression, a été retrouvée par M. H. grâce à cette faute d'impression; elle porte le titre que lui donne Bodmer et devra figurer désormais dans toute édition des œuvres de Wieland (p. 118-121). On voit ce que le livre de M. H. renferme de nouveau et d'intéressant. Non seulement il nous fait connaître Regula Künzli, « l'aimable et sage Winterthuroise » à qui Wieland avait destiné d'abord le manuscrit d'*Araspes und Panthea* (p. 108) et son frère, le gai et satirique Martin, qui, avec le grand poète, « appartint à l'état-major littéraire de Bodmer ». Non seulement il nous représente au vif le Zurich littéraire du milieu du XVIII^e^ siècle. Mais il nous décrit l'existence et les œuvres de Wieland

dans une des périodes les plus décisives de sa carrière, dans ces années 1753-1757 où il s'abandonne à son exaltation religieuse, mais où perce déjà, par instants, le futur auteur de *don Silvio de Rosalva*. M. Hirzel n'a pas manqué de retracer cette métamorphose qui attrista profondément Martin Künzli. « De Wielandio melius est silere quam pauca dicere, écrivait-il le 10 septembre 1764; je déteste son caractère, si jamais il eut un caractère : c'est un Protée; on dirait qu'il veut jouer tous les rôles et terminer sa vie à Bedlam » (p. 147). On trouve à la suite de l'introduction : 1° les lettres de Wieland à Regula Künzli; 2° une bibliographie des œuvres de Waser, des lettres inédites de Gleim à Wieland (10 mars 1755), de Wieland à Zellweger, de Klopstock à Bodmer (12 décembre 1752): le dernier chapitre des *Sympathien* de Wieland d'après l'édition de 1756, et le factum qu'il composa, en collaboration avec Waser, contre le jugement rendu par l'Académie de Berlin au concours de 1755.

On n'avait jusqu'ici sur Gessner que la monographie un peu vague et trop enthousiaste, publiée par Hottinger en 1796. L'étude de M. Wölfflin vient donc à point. Malgré des exagérations et des lacunes, elle se lit avec autant d'agrément que de profit. Le jeune érudit ne s'est pas proposé de raconter par le menu la vie de Gessner; il s'efforce d'apprécier aussi justement que possible l'œuvre poétique et artistique de son héros. Son volume comprend deux parties : 1° la biographie proprement dite (p. 3-54) où M. W., avec agrément et avec goût, retrace les principaux incidents d'une existence d'ailleurs calme et heureuse, analyse les œuvres, expose l'enthousiasme qu'elles excitèrent de tous côtés; 2° des jugements de longue étendue (p. 57-146). Cette seconde partie est originale et très attachante à tous égards : sans doute, M. W. a trop d'indulgence pour Gessner, mais il montre que le « poète » — *Dichter* (voire *ein echter Dichter*, p. VIII et *der zarteste Idyllendichter*, p. 13) — a réussi parce qu'il donnait à ses contemporains ce qu'ils désiraient, et, selon le mot de Zimmermann, leur ouvrait l'Arcadie; il fait voir en lui le précurseur de Rousseau et marque nettement le *Drang zur Natur* qui se manifeste, parfois avec plus de vivacité qu'on ne le croirait, dans *Daphnis* et ailleurs; il étudie finement ce monde de bergers, cette société qu'il nomme *staats = und ständelos*, sans État et sans états; il insiste sur l'antique du « costume » : Gessner, dit-il fort bien, « cherche le doux, le pur, le clair; il a le sentiment de la ligne et du mouvement mesuré; il peint non des ruines, mais de jolis petits temples, et il nomme tout cela le goût antique » (p. 89). Le chapitre que M. W. consacre à la « sensibilité » renferme d'intéressantes remarques sur les jardins et sur la façon dont Gessner conçoit l'amour; il aurait pu être développé davantage. En revanche, on approuvera complètement tout ce que dit M. W. de la langue — il n'oublie pas la dissertation curieuse de notre Turgot — et surtout de l'art de Gessner. On a, chez l'auteur de la *Mort*

d'Abel, tenu assez peu de compte de l'artiste, et pourtant il a fait de jolies vignettes pour illustrer ses propres œuvres (quelques-unes ont été reproduites p. 126, 130, 132, 136, etc., etc. et rehaussent la valeur du volume). M. W. retrace les études artistiques de Gessner, et, avec L. Richter, il juge que l'écrivain a été en même temps un paysagiste fort distingué. Mais Watelet n'avait-il pas raison, tout en louant la recherche et le fini, tout en trouvant que Gessner fixait les détails de la nature les uns après les autres avec une extrême attention, qu'il manquait à sa manière je ne sais quoi de prompt et de large, et qu'en somme le but n'était pas atteint, c'est-à-dire l'effet général? On regrettera pareillement que le travail de M. W. si ingénieux, souvent si exact, toujours si soigné dans les détails, n'ait pas une composition plus serrée. La seconde partie de ce volume abonde en remarques fines et en particularités qui ont leur prix; mais (outre que l'écrivain est décidément jugé avec trop de faveur), l'ensemble manque un peu, et l'on serait tenté de dire par instants, en se servant d'une expression de l'auteur, qu'il reste à tout cela, comme à l'œuvre de Gessner, *etwas Dilettantisches*. Cette étude est évidemment la première qu'ait publiée M. W.; elle a quelque chose de trop littéraire, si je puis dire, de trop aimable, de trop flottant; M. Wölfflin, dont nous ne nions d'ailleurs ni le savoir, ni le talent, ni l'esprit, devra, dans une prochaine œuvre, s'attacher plus sérieusement, plus sévèrement à la suite, à la liaison, à l'enchaînement des faits [1].

---

1. Il y aurait eu à citer, parmi les témoignages des contemporains, les « iconoclastes » Mauvillon et Unzer qui nomment Gessner le poète de la nature, le fils de la vraie simplicité, et l'admirent à l'égal d'un dieu (I, 130 et II, 98); les Stolberg (Janssen, 8, 46, 213; ils admirent surtout les dessins qui sont « tout à fait dans l'esprit des idylles »), Miller (*Siegwart* II, 146, III, 27 et *Burgheim* I, 226), Boie (lettres à Knebel, 121, 127), etc. — Il faudrait aussi rappeler les imitations de Klopstock. Dans la *Nuit*, comme dans le *Lac de Zurich*, Gessner appelle ses amis qui sont loin, puis soudain il entend monter un bruit de chants et de rires; ce sont ses amis, ses frères qui viennent s'asseoir sous la charmille et chanter avec lui une gaie chanson de table. Cf. tous les personnages des idylles, surtout de *Daphnis* qui s'expriment à chaque instant en un langage klopstockien, toujours dans le ravissement (*Entzücken*), tressaillant, frissonnant de joie ou de douleur, versant des larmes, aimant le clair de lune. On peut même ajouter que Gessner, de même que Klopstock, esquisse à peine les caractères et ne cherche qu'à peindre des situations émouvantes; lui-même (et M. W. n'insiste pas assez p. 26) se prenait pour une sorte de poète épique, voulait, dans la *mort d'Abel*, « aborder un sujet plus élevé » et composer, lui aussi, sa *Messiade*. — Ne pas oublier pareillement les réminiscences de l'époque : il parle dans la *Nuit* des dames qui ne connaissent pas la jalousie et ne se vengent que par un sourire sans colère du mari qui les trompe pour une soubrette. — Noter aussi dans la préface de la traduction de Huber les causes de la vogue inouïe de Gessner : « prose mesurée, genre mitoyen entre les vers et la prose commune, qui a presque toute l'aisance de celle-ci avec une bonne partie des agréments de ceux-là » et caractères romains du texte allemand « l'ancien caractère n'approche pas du romain pour la beauté du coup d'œil et la netteté ». — Enfin, Gessner est plus ana-

Le gros volume qui porte le nom de Hölderlin, est l'œuvre d'un admirateur passionné du poète, d'un homme qui pendant de longues années a rassemblé, avec un soin infatigable et sans reculer devant aucun obstacle, des lettres de l'auteur d'*Hyperion*. M. Charles Litzmann est mort avant l'impression entière de l'ouvrage, mais le *Corpus Hölderlinianum* qu'il nous laisse, conservera son nom. Nous avons là, rangée selon l'ordre chronologique, toute la correspondance de Hölderlin que le vaillant chercheur a pu réunir; sur deux cent trente-huit lettres, cent quarante-trois sont publiées pour la première fois d'après les manuscrits (cent trente et une ont été trouvées dans les papiers de Chr. Th. Schwab et sont aujourd'hui à la bibliothèque de Stuttgart) et trente-neuf paraissent en un texte plus correct ou plus complet. M. L. a divisé ces lettres en huit sections ou chapitres, et il a mis en tête de chaque section un précis net, élégant, très bien fait, qui retrace la vie de Hölderlin et analyse ses œuvres. Ces huit précis abondent non seulement en détails biographiques et en jugements littéraires, mais encore en citations et en extraits; réunis et rattachés les uns aux autres, ils formeraient une excellente biographie de Hölderlin. M. L. nous présente d'abord le jeune élève de Nürtingen, de Denkendorf et de Maulbronn, déjà mélancolique, épris de solitude, plein d'affection pour les siens, amoureux de Louise Nast (p. 3-64). Viennent ensuite les années d'université, l'amitié nouée à Tubingue avec Neuffer et Magenau, la liaison avec Hegel, Schelling et Sinclair, la lecture de Platon et de Spinoza, des poèmes imités de Schiller ; même éclat, même luxe d'images, même fusion de philosophie et de poésie, et le début d'*Hyperion* (p. 67-174). Au sortir de l'Université, Hölderlin entre dans la carrière du préceptorat; ses quatre voyages ou *Wanderschaften* forment dans la publication de M. L. quatre chapitres distincts (p. 177-285 ; 289-362 ; 365-392 ; 395-610). A Waltershausen, chez Mme de Kalb, le poète est d'abord heureux ; toutes ses lettres respirent le contentement ; il se sent plus serein, plus dispos, plus sociable ; mais bientôt il se dégoûta de son métier et, renonçant au préceptorat, il vécut à Iéna, près de cette université qui se distinguait alors par l' « énergie des idées », près de Schiller qu'il admirait de toute son âme et qui s'était fait son patron, mais qu'il a peut-être quitté imprudemment et trop tôt, partageant son temps entre l'étude de la philosophie et ses propres travaux poétiques, écoutant Fichte et le comparant à un Titan qui combattait pour l'humanité, travaillant à *Hyperion*. Après Waltershausen et Iéna, Francfort, ce Francfort où, comme disait alors Mme de Staël, tout le monde parle français et s'appelle Gontard. C'est là qu'il se détourne de

créontique que le croit notre auteur; cf. les Amours qui figurent dans ses idylles, ces Amours qui se dérobent parfois à la vue des mortels, mais qui se trahissent par le doux frémissement des feuilles, par le parfum des roses, par leurs jeux espiègles avec les rubans et les fleurs qui parent le sein des jeunes filles (*Daphnis* 120).

la philosophie, qu'il fait paraître le premier volume d'*Hyperion*, qu'il compose de petits poèmes, courts, simples, saisissants, où, mieux que tout autre, il sait dire ce qu'il souffre. Car il est humilié, blessé par les dédains qu'il essuie dans la maison de Gontard. On a toujours prétendu qu'il avait ardemment aimé la mère de ses élèves et que son âme s'était assombrie en s'efforçant d'étouffer une passion à laquelle Susanne Gontard ne pouvait répondre. M. L. fait observer que cet amour était, comme l'a nommé Hölderlin, une « éternelle et sainte amitié » ; l'amitié, dit-il, était le plus profond besoin d'Hölderlin, et son attachement à la femme en laquelle il voyait personnifié son idéal de la beauté, conserva ce caractère chaste; Diotime resta pour lui une amie et une sœur, son ange gardien ; rien, — ajoute M. L. —, absolument rien ne prouve qu'elle-même ait eu à son égard d'autres sentiments que ceux de l'amitié ; mais elle ne put le préserver des froissements auxquels il était exposé et qui révoltaient son orgueil (p. 309-311). Hölderlin quitta Francfort, et passa quelque temps à Hombourg, près de Sinclair ; il composait une tragédie sur la mort d'Empédocle. Nous le trouvons ensuite à Hauptwyl, puis à Bordeaux ; mais M. L. n'a pu donner que trois lettres datées de France (une de Lyon et les deux autres, de Bordeaux). Il prouve néanmoins que Hölderlin ne quitta pas brusquement le Midi sur la nouvelle de la mort de Susanne Gontard (p. 599). On sait que depuis ce fatal voyage, comme disait Hegel, le poète était devenu fou ; aussi, dans les deux chapitres VII et VIII qui terminent le volume et qu'il intitule, l'un *Geistesdämmerung* (p. 611-633), l'autre *Geistesnacht und Ende* (p. 637-671), M. L. ne publie que cinq lettres de son héros ; mais il montre qu'en 1802, le poète pouvait encore « tenter un libre essor » et qu'il a fait preuve de grandeur dans des pièces comme *die Wanderung, Andenken, der Rhein, Patmos*. Nous n'insistons pas davantage sur cet utile et beau recueil. Signalons, toutefois, outre deux tables dressées par le fils de M. Litzmann [1], le portrait de Diotime, d'après Ohmacht : pour la première fois, se révèle au public cette noble et classique figure, et l'on comprend les mots de Hölderlin (p. 404) « mein Schönheitssinn ist nun vor Störung sicher, er orientirt sich ewig in diesem Madonnenkopfe » !

On remerciera M. R. Ehwald d'avoir publié en un joli volume la correspondance d'Émile Braun. On ne connaît guère Émile Braun ; mais M. E. a eu la bonne idée de mettre, en tête de sa publication, sous forme de préface, une autobiographie du personnage, rédigée à la demande du duc Ernest Ier de Saxe-Cobourg-Gotha. Braun était non seulement archéologue, et, comme dit M. E., un commentateur des œuvres de l'art antique, un guide enthousiaste à travers les musées et

1. Le jeune et actif professeur d'Iéna qui nous promet une édition complète et critique des poésies de Hœlderlin (p. VIII).

les monuments de Rome; il était aussi germaniste, et ses lettres nous transportent en pleine époque de « germanisme », au temps des Grimm et des Lassberg, des Schmeller, des Massmann, des Docen; lui-même d'ailleurs se montre bon garçon, dévoué, fidèle, tout plein d'abnégation, tout prêt à sacrifier son temps et sa peine. Il n'est question dans cette correspondance que de manuscrits du moyen-âge, de copies de manuscrits, de publications de manuscrits. Des jugements sur les hommes et les œuvres se rencontrent quelquefois : W. Grimm apprécie avec une juste sévérité l'« Histoire de la poésie allemande » de Rosencranz (p. 15); J. Grimm expose ses principes sur l'édition d'un texte (« Kein anderes Verfahren als ein kritisches », p. 26); Lassberg, ou, comme Braun le nomme, Sepp d'Eppishusen, le vieux veneur, fait l'éloge du Freidank, tout en regardant l'édition de Myller « comme non avenue » (p. 68). Ajoutons qu'on retrouve dans les lettres de *maître Seppi* à son « cher camarade Aemilius Bruno », sa bonne humeur ordinaire : *Heiterkeit und Ruhe*, dit-il une fois (p. 71) sont les meilleurs compagnons dans le voyage de sa vie. Les notes que M. Ehwald a mises à la fin du volume, éclaircissent de nombreux passages de la correspondance; presque toujours elles sont faites avec très grand soin et renferment des indications biographiques et bibliographiques aussi utiles qu'exactes.

A. CHUQUET.

636. — **Gœthes Hermann und Dorothea** edited with an introduction and notes by Waterman T. HEWETT, professor of the German langage and literature in Cornel University. Boston, Heath. 1891. In-8, L et 243 p.

Cette édition du poème de Gœthe nous vient des États-Unis et fait partie de la collection Heath (Heath's Modern Language Series). C'est une des meilleures que nous connaissons. L'introduction, courte et substantielle, expose les sources du poème (exilés de Salzbourg, campagne de France), le *background* historique et la composition, compare *Hermann* et la *Louise* de Voss, énumère les variantes, apprécie l'hexamètre allemand et la façon dont Gœthe l'a manié. Vient ensuite le texte de l'œuvre. Le volume se termine par des notes (p. 105-212), par une bibliographie et par un index général. Le commentaire est très copieux; comme il sied, M. Hewett reconnait ce qu'il doit à ses prédécesseurs, à Cholevius et à Düntzer, et surtout, à une édition française qu'il déclare « admirable »; ce qui est trop dire. Mais il a trouvé lui-même nombre de rapprochements et de réflexions dont les lecteurs du poème feront leur profit (cf. *geflügelt*, p. 167; la citation de Longfellow, p. 205; etc.[1].)

A. CH.

1. P. XIX « At Mainz », et ailleurs; p. XLVII, lire « nœhernd » et non *nœhrend*; p. 112, « Stolberg » et non *Stalberg*; p. 116, dans le vers de Uhland, *milde* n'a pas, ce nous semble, le sens de « généreux », tel qu'on l'entendait au moyen âge; p. 194 lire « Pillon » et non *Pillau*; p. 201 la locution *Land und Leute* ne peut être rapprochée de *Rat und That*, *Weg und Steg*, *Dach und Fach*.

637. — **Sæmtliche poetische Werke** von J. P. Uz. (vols. 34-36 et 37-38 des « Deutsche Litteraturdenkmale ») Stuttgart, Gœschen. 1890. LXXV et 422 p. avec le vol. 33.

Ces deux volumes terminent la publication des œuvres poétiques d'Uz dont nous avons annoncé récemment le premier tome. M. Sauer a pris pour base du texte les premières et authentiques éditions; il relègue en note les variantes des autres éditions et celles des manuscrits ainsi que les remarques critiques et les corrections de Gleim (mais pas celles de Ramler). La suite et la fin de l'introduction nous montrent d'une façon très détaillée et intéressante comment Uz, devenu l'élève des Français plutôt que des Anglais, l'ami de Chaulieu plutôt que de Milton, l'adversaire des Suisses, mais non le partisan de Gottsched (p. XXIV) rompit des lances contre Wieland qui l'avait fort injustement attaqué et contre Dusch. Ce travail, entrepris avec infiniment d'exactitude et de conscience, et accompagné de bonnes tables, est tout à fait digne de l'éditeur d'Ewald de Kleist. On regrettera seulement que les trois fascicules qui le composent, n'aient pas été réunis en un seul volume.

A. C.

---

638. — **Kants Kritik der reinen Vernunft.** Hgg. von Erich ADICKES, Berlin Mayer u. Müller, 1889. 3 m.

639. — **Kant. Premiers principes métaphysiques de la science de la nature.** Trad. Ch. ANDLER et Ed. CHAVANNES. Paris, Alcan, 1891, CXXX et 96 p. in-8, 4 fr. 50.

640. — **Kant. Prolégomènes.** Traduction nouvelle. Paris, Hachette, 1891. 276 p. in-12.

I. L'édition de M. Adickes se distingue des éditions usuelles de la Critique de la raison pure par deux nouveautés dont la première est un essai d'annotation explicative, et la seconde un essai de décomposition de l'ouvrage en trois classes de fragments hétérogènes, rédigés à de longues années d'intervalle, assez mal liés entre eux et assez mal fondus dans l'ensemble pour qu'il soit aisé de les discerner. Il ne paraît avoir tout à fait réussi ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux tentatives. L'annotation est tout à la fois trop discrète, trop extérieure et trop peu pénétrante pour être vraiment utile. Quant à l'essai de désarticulation, je crains qu'il ne soit tout à fait manqué. Il est entendu que Kant écrivait difficilement et composait mal; et nous savons que s'il ne consacra que quelques mois à donner à la Critique sa forme définitive, la lente élaboration de l'œuvre lui coûta plus de douze années d'efforts. Je veux bien que les 850 pages de la première édition n'aient pas été écrites en un jour, et je considère même comme tout à fait certain que ces 850 pages ne furent point écrites d'une venue; mais, de ce que l'on ne peut empêcher qu'il ne pousse à quelque micrologue désœuvré ou fanatique la curiosité de savoir en quelle année et quel jour Kant peut bien avoir

écrit telle page, il ne suit point qu'il y ait là un problème philosophique ni philologique. Quant à la question de la genèse, c'est-à-dire de l'invention successive des différents thèmes dont l'ensemble systématisé devint la critique, il faut pour la résoudre d'autres données que quelques incohérences bénignes et quelques apparentes contradictions, et d'autres ressources que celles d'une critique toute littéraire et sentimentale. M. Adickes n'est pas le seul qu'ait séduit et fourvoyé le succès relatif de l'élégante opération pratiquée par M. Benno Erdmann sur les *Prolégomènes*.

II. La traduction que MM. Ch. Andler et Ed. Chavannes donnent des *Metaphysische Anfangsgründe* est exacte, précise et fidèle au point que la phrase française reproduit parfois avec une apparente complaisance la lourdeur embarrassée de l'original. Dans aucun des passages que j'ai comparés au texte, je n'ai rien trouvé qui vaille la peine d'être relevé. — L'introduction de M. Ch. Andler, qui contient, dans ses 130 pages compactes, la matière d'un volume ordinaire, est l'étude la plus pénétrante et la plus claire que je sache de la philosophie de la nature de Kant (sans omettre l'ouvrage classique de Stadler). Peut-être y eût-il eu avantage à placer en tête de l'étude les chapitres IV et V, qui exposent la genèse des idées de Kant antérieurement à la période critique. Cette transposition eût rendu plus commodément intelligible l'histoire de la doctrine kantienne et de ses transformations, de l'*Histoire du ciel* à l'informe esquisse du fameux ouvrage posthume, dont M. Andler a fait tout l'usage possible [1].

III. Quelques jeunes philosophes ont eu la louable idée de traduire les *Prolégomènes*, et, leur travail achevé, n'ont pas craint de le donner au public. Je relève en note, au hasard, quelques-unes des très nombreuses imperfections qui rendent leur traduction à peu près inutilisable [2]. — Dans une note critique placée à la fin du volume, ils ont

---

1. Ce qui est assez peu de chose. La faute en est pour une bonne part à M. Albrecht Krause, qui l'a publiée, et qui eût mieux fait de laisser ce soin à d'autres. L'édition qu'il en a donnée (Francfort-sur-le-Mein et Lahr, 1888) est médiocre et incomplète, ce qui est grave, et encombre le marché pour longtemps, ce qui est plus grave.

2. P. 3, l. 18 « admirant.... », est un faux-sens; p. 4, l. 10 « jusqu'alors », traduisant *eben daher*, est un faux-sens; *ibid.*, l. 13 « un premier exemple » est inexact *ibid.*, l. 15 « einige Zeit » est essentiel, et est omis; p. 5, l. 1 « les études de ce genre » est un non-sens »; le mot *Nachfrage* n'est pas compris; *ibid.*, l. 5 « va se produire » ne traduit pas *bevorstehe*, qui signifie *s'impose*; p. 6, l. 6 d'en bas, « de cette expérience » est inintelligible; *daraus* veut dire *de cette association*; p. 8, l. 5 d'en bas « Si l'application ne dépassait pas..... », est un contre-sens; p. 9, l. 9 « ce qui les eût dérangés », est un faux-sens; p. 16, dernière ligne « on met en avant... », est un contre-sens: p. 19, l. 8 « soit qu'il la rejette radicalement..... car il ne peut se soustraire à ses conditions », est un contre-sens; le sens est « soit qu'il la réfute à fond..... car il ne peut l'écarter tout simplement »; p. 22, l. 4 d'en bas « mais pourtant on devra... », est un contre-sens; p. 24, l. 2 « étendu » pour *inétendu* est un lapsus, mais un contre-sens; p. 25, l. 14 « qui sont certainement à priori », est un

résumé succinctement la question des *Prolégomènes*. La correction de texte qu'ils proposent au bas de la page 266 a ce résultat que la phrase, qui ne cesse point d'être boiteuse, cesse d'être allemande.

Lucien HERR.

---

641. — **L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut de France,** par le comte Henri DELABORDE, Paris, Plon, 1891. Petit in-8.

642. — F. DE MÉLY. **Visite aux trésors de Saint-Maurice-d'Agaune et de Sion.** Mémoire lu au Congrès des Sociétés savantes, avec 7 planches. Paris, Leroux, 1890. In-8.

643. — F. DE MÉLY. **Le Trésor de la Cathédrale de Chartres. — Le tour du chœur de la Cathédrale de Chartres.** Chartres, 2 brochures in-18. Prix : 50 cent.

644. — **Die Kunstdenkmaeler der Rhein provinz, herausg.** von Paul CLEMEN. Duesseldorf 1891. Tome I, fascic. 1 et 2, petit in-4. Prix : 3 marks 50.

645. — **Inventaire général des richesses d'art de la France. — Province : Monuments civils.** Tome V. Plon. 1891. 1 vol. gr. in-8. Prix : 9 f.

Nul, cela va sans dire, n'était plus à même que M. le comte H. Delaborde, de donner au public, sous une forme attrayante et solide à la fois, parée de ce style précis et clair et que l'on connaît, l'histoire et la physionomie générale de cette Académie des Beaux-Arts dont tant de noms illustres ont fait la gloire. Très sobre de discussions ou d'appréciations personnelles, et cependant très net dans l'exposé de certaines périodes où l'opinion, trop passionnée, a pu s'égarer, on est toujours certain de trouver chez lui une note sûre et impartiale, un jugement qui reste et auquel il est bon de se tenir. Nous visons ici spécialement les pages sur David et son rôle odieux pendant la période révolutionnaire (chap. I), sur le vandalisme inique, le pillage sans contrôle de la seconde invasion (chap. V), puis sur le mouvement romantique, dont on a tant parlé et qui se réduit, en art, à si peu de chose, enfin sur les stupides abominations de la Commune. Citons encore, un peu au hasard, parmi les pages les plus intéressantes : la mort de Grétry et sa succession ; l'organisation de l'École des Beaux-Arts ; l'Académie de France à Rome ; la mort de Cherubini ; le dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts... — Des listes chronologiques et une bonne table alphabétique complètent heureusement le volume.

---

faux sens, le texte porte « qui sont certains à priori » ; p. 26, l. 4, contre-sens ; p. 27, l. 3 sq., faux-sens et addition sans aucun sens ; p. 31, l. 7 d'en bas « règles pratiques », est à la fois un faux et un non sens ; p. 35, l. 4 « non par concepts », est un faux-sens, et n'est pas kantien. Autres faux-sens : p. 36, l. 15 ; p. 38, l. 4 (lapsus !) ; p. 40, l. 2, etc. Autres contre-sens : p. 41, l. 9 d'en bas ; p. 43, l. 1 sqq. ; p. 45, l. 4 ; p. 46, l. 4 ; *ibid.*, l. 7 d'en bas ; p. 47, l. 4 ; p. 50, l. 13 ; p. 51, toute la grande phrase ; p. 60, l. 3 d'en bas (deux en une ligne) ; p. 61, l. 9 ; p. 65, l. 11 (*Urbild* traduit par *image !*) ; *ibid.*, l. 15 ; p. 67, l. 8 d'en bas ; p. 74, l. 12 ; *ibid.*, l. 4 d'en bas ; p. 76, l. 6 ; *ibid.*, l. 14-15 ; *ibid.*, l. 17 ; *ibid.*, l. 25 ; sq. ; etc., etc. — P. 54, note omise.

Les trois brochures de M. de Mély, dont nous avons inscrit les titres, sont de celles qu'on ne peut guère que signaler aux curieux et aux érudits, pour l'utilité qu'elles peuvent leur offrir. — Les deux notices sur le trésor et les sculptures du tour du chœur de la cathédrale de Chartres sont d'un usage commode et remplies de fort bonnes phototypies. L'étude sur les trésors de saint Maurice d'Agaune et de Sion est plus considérable : elle apporte quelques additions et corrections au grand travail de M. Aubert, puis d'intéressantes descriptions nouvelles, et est ornée de très curieuses reproductions d'un certain morceau d'étoffe, imprimé xylographiquement au XIVe siècle, où a été figurée l'histoire d'Œdipe. Cette notice a paru dans le Bulletin archéologique du Ministère de l'instruction publique.

La publication entreprise par MM. Hugo Loersch et Paul Clemen promet d'être considérable et intéressante. C'est un inventaire méthodique, sobre, mais bien complet et documenté de nombreuses figures, plans, croquis et reproductions phototypiques, de tous les monuments artistiques anciens de la Province Rhénane. Chaque article comprend successivement : la *littérature* du sujet, les sources manuscrites ou figurées, puis l'histoire, la description, l'inventaire détaillé des richesses d'art. On voit qu'encore ici, c'est surtout l'usage et la curiosité d'un dictionnaire qu'il faut chercher. — Jusqu'à présent, l'ouvrage comprend peu de monuments de grande importance : les *cercles* étudiés ne sont pas les plus riches de la province, tant s'en faut. Le cercle de Kempen ne renferme guère d'un peu considérable que Kempen, auquel on peut joindre toutefois Brüggen, Dülken, Hüls... ; et celui de Geldern compte surtout Geldern, avec Kevelaer, Straelen... Tout est fort soigné du reste, impression et figures ; c'est une entreprise qui s'annonce bien.

Le volume récemment paru de l'inventaire des richesses d'art de la France ne frappe pas par l'importance et le nombre des œuvres de premier ordre. Mais on ne peut pas exiger que tous les volumes soient consacrés à des musées de premier ordre aussi : il n'y en a pas tant, en province. Celui-ci contient les catalogues artistiques : de la Manufacture de Sèvres, par Champfleury (1886), du musée de Besançon, par M. A. Castan (1888) et du musée de Tours, par MM. F. Laurent et A. de Montaiglon (1890). — Une table analytique très copieuse et très complète termine comme d'habitude le volume.

H. DE CURZON.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Salomon REINACH nous envoie la lettre suivante. « Je n'ai jamais écrit, comme on le dit (*Revue critique*, n° 48, p. 398) que les statuettes de Tanagra fussent « le demi-monde de la céramique ». Ce n'eût pas été une « jolie trouvaille », mais une bêtise. J'ai qualifié ainsi les figurines *dites* d'Asie-Mineure que je crois fausses (cf. *Chron. d'Orient*, p. 568), et M. Pottier a déjà cité cette expression, en l'appliquant aux mêmes objets, dans ses *Statuettes de terre cuite*, 1890, p. 195. »

— Nous avons reçu trois brochures dues à M. André Joubert : 1° Notes et documents inédits sur *Urbain de Laval-Bois-Dauphin*, marquis de Sablé, maréchal de France, 1592-1615; 2° Les armes, les livres, les papiers et le mobilier de *François de Saint-Offange*, ligueur angevin, au temps de Henri IV; 3° *Élie Sorin* (notice sur le bibliothécaire en chef de la ville d'Angers).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 décembre 1891.

M. Jules Gauthier, archiviste du département du Doubs, adresse à l'Académie quelques observations sur la communication faite par M. Schlumberger, à une des dernières séances, au sujet de la relique de saint Akindynos, retrouvée par M. l'abbé Guichard.

M. Georges Perrot communique un monument épigraphique dont la découverte est due à M. Victor Waille, professeur à l'École des lettres d'Alger. C'est un diplôme militaire, le premier que l'on trouve en Algérie. Il a été recueilli à Cherchel, dans une tombe, près de la porte d'Alger, au cours des fouilles que poursuivent, d'après les indications de M. Waille, les détenus militaires placés sous les ordres de M. le capitaine Clouet.

Le diplôme émane de l'empereur Trajan. Le titulaire est un soldat de la 4e cohorte des Sicambres, nommé Lovessius; il était originaire de Braga, en Tarraconnaise, ce qui prouve que les cohortes auxiliaires pouvaient se recruter en partie parmi d'autres peuples que ceux dont elles portaient les noms. Des deux tablettes qui composent le diplôme, l'une est intacte, l'autre brisée en plusieurs morceaux, mais qui se rapprochent aisément. Le texte, répété mot pour mot à l'intérieur et à l'extérieur, a pu être reconstitué sans lacunes. L'acte, daté du 24 novembre 107, fait connaître les noms de deux consuls pour les derniers mois de l'an 107, Gaius Julius Longinus et Gaius Valérius Paulinus, et d'un gouverneur de la Maurétanie césarienne, Titus Césernius Macédo. Il donne, en outre, l'effectif des troupes réunies dans la Maurétanie au temps de Trajan. C'est une des découvertes les plus intéressantes qui aient été faites depuis longtemps dans le domaine de l'épigraphie africaine.

M. Dieulafoy termine sa communication sur les édifices religieux de la Perse ancienne.

Selon Hérodote, les Perses n'avaient pas de temples. Comment concilier cette affirmation avec l'inscription célèbre de Bissoutoun, où Darius déclare avoir rétabli les édifices religieux démolis par les mages; avec d'autres textes formels de l'Avesta, de Strabon, de Pausanias, qui montrent chez les Perses des édifices clos consacrés au culte? C'est que pour Hérodote le mot ναός, que nous traduisons faute de mieux par temple, avait un sens plus étroit : il désignait un édifice où habitait l'image du dieu et où on lui offrait des sacrifices sanglants et publics; chez les Perses, le sanctuaire du feu, fermé même aux sectateurs les plus purs, ne renfermait ni image ni autel, et les sacrifices se faisaient au dehors.

M. Dieulafoy distingue, dans le mazdéisme perse, trois stages successifs :

1° Stage achéménide : le sanctuaire du feu est un petit oratoire clos et les sacrifices sanglants se font en plein air;

2° Stage parthe : on voit apparaître une porte de temple proprement dit;

3° Stage sassanide : le temple et le sanctuaire du feu sont réunis dans un même édifice, et les sacrifices sanglants sont remplacés par des sacrifices symboliques.

M. Dieulafoy présente et explique ensuite en détail à l'Académie le plan d'un sanctuaire du feu, du temps d'Artaxerxès Mnémon, découvert au cours de ses fouilles de Suse.

M. Théodore Reinach communique une inscription inédite de l'île de Cos. C'est un règlement de sacrifices qui impose des offrandes déterminées à plusieurs catégories de personnages officiels, notamment aux divers fermiers des impôts et des domaines, et qui jette une vive lumière sur l'organisation financière de l'île dans l'antiquité. On y rencontre la mention d'un impôt sur le vin blanc additionné d'eau de mer, qui était une des spécialités de Cos. L'inscription paraît appartenir à l'époque de la suprématie rhodienne, c'est-à-dire au premier tiers du IIe siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : l'ensemble des publications du prince Filangieri, relatives à l'histoire de l'art; — par M. Paul Meyer : Murray, *a New English Dictionary*, t. I, 6e partie *(clouer-consigner)* et t. III, 1re partie *(e-every)*; — par M. Delisle : 1° Babeau (Albert), *le maréchal de Villars, gouverneur de Provence, d'après sa correspondance inédite*; 2° Decombe, Espérandieu, Robiou et Decker, *Milliaires de Rennes*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 21 décembre — 1891

I

646. — **Die Entstehung des Alttestamentlichen Kanons.** Historisch kritische Untersuchung, von Dr G. WILDEBOER, ord Prof. d. theol. zu Groningen. Gotha, F. A. Perthes, 1891. In-8, 164 p.

Cette traduction d'un livre publié en hollandais il y a deux ans met à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs une étude fort bien conçue, érudite, sainement critique, sur les origines du canon de l'Ancien Testament. L'auteur insiste à bon droit sur le rôle des lettrés *(soferim)* dans la canonisation des Prophètes et des Hagiographes, ainsi que dans la fixation du texte biblique.

A. L.

647. — **Kudatku-Bilik,** fac-simile der Uigurischen Handschrift der K. K. Hofbibliothek in Wien etc. Herausgegeben von Dr W. RADLOF Pétersbourg 1890, XIII et 200 p. — 2e partie : Transcription, 4e Petersbourg, 1891, XCIII et 252 p.

M. le Dr W. Radlof, qui s'occupe depuis plus de trente ans, en Russie, de l'enseignement des langues turques et tartares, vient de publier un monument important de la littérature ouïgoure : il s'agit du *Kudatku-Bilik* « la science de rendre heureux », espèce de traité de morale composé au ve siècle de l'Hégire (1069 de J. C.) et dont il n'existe qu'un manuscrit unique à la Bibliothèque de Vienne, daté de l'an 1439. Les monuments en langue ouïgoure sont rares, on ne connait que quelques manuscrits dont les plus importants paraissent être le *Tezkereh-i-ewlia* « Mémorial des Saints » publié en 1889 à notre imprimerie nationale par le regretté Pavet de Courteille (en ouïgour et en français) et le *Kudatku*. Ce dernier, qui est le plus ancien, nous donne l'état de la langue turque orientale au XIe siècle de notre ère à Kashgar. Quoique déjà imprégnée de mots arabes et persans par suite de l'influence musulmane et du

voisinage de la Perse littéraire, la langue du *Kudatku* est néanmoins encore plus pure que le turc du *Tezkereh* et que le djagataï.

Laissant à d'autre plus compétents le soin d'apprécier le Kudatku sous le côté linguistique, je ne m'occuperai ici que des services que la publication des textes ouïgours peut rendre aux études épigraphiques. Jusqu'ici tout ce que nous possédions en ouïgour était postérieur à la conquête musulmane, mais depuis les récentes découvertes faites par les savants russes en Mongolie, en Sibérie et dans le Turkestan, d'inscriptions et de médailles des VIII et IX siècles, nous nous trouvons avoir des textes remontant pour ainsi dire à l'origine des écritures tartares. On sait en effet que c'est vers la fin du VII^e^ siècle qu'a pénétré par le Turkestan, la Semirietchié et jusqu'en Chine, l'alphabet dont se servaient les missionnaires Nestoriens, et qu'il fut adopté aussitôt par les Ouïgours qui, à l'aide de quatorze caractères pris dans cet alphabet, parvinrent à rendre les vingt-huit sons de leur langue. L'alphabet ouïgour ainsi créé devint aussi plus tard celui des Mongols (en 1204) et des Mandchoux (en 1620) de sorte qu'à l'aide des caractères ouïgours on peut lire le turc oriental ancien, le mongol et le mandchou. Aussi M. R. s'est-il servi pour la transcription du manuscrit de Vienne, des types mandchoux qui existent à l'imprimerie impériale de Pétersbourg, avec quelques modifications. Cette transcription était fort utile, car l'écriture du manuscrit n'est pas toujours nette et les points diacritiques y sont fort rares.

Le deuxième volume est précédé d'une vaste introduction écrite en russe et en allemand, dans laquelle M. R. traite de l'origine du nom *d'ouïgour*, de l'histoire légendaire d'*Oghouz* Khan, de l'ethnographie et de l'histoire des diverses tribus qui composent la race turque. Il va sans dire que l'auteur a utilisé les annales chinoises qui sont les plus précieuses et les plus exactes pour l'histoire et les émigrations des peuples voisins du Céleste empire, les auteurs musulmans tels que Aboulghazi, Rachideddin, et enfin les sources mongoles. Il met en parallèle avec ces historiens les indications que nous ont laissées les géographes anciens (Ptolemée, Denys le Periegète) et les auteurs byzantins sur les *Oïkhardaï*, les *Ounnoi* et les divers peuples Ourogues, Onogoures, Saragoures, Outigoures et Kotrigoures qui avoisinaient l'empire grec aux VI^e^ et VII^e^ siècle et qui appartenaient à la famille ouïgoure. M. R. termine son introduction par un aperçu sur l'écriture ouïgoure, son origine et le tableau de l'alphabet en le comparant avec les lettres syriaques. A cet égard je crois que M. R. aurait dû prendre pour point de comparaison, non pas le cursif jacobite, mais l'estranghelo qui rend bien mieux compte de l'origine et qui était du reste l'écriture des missionnaires nestoriens dans l'Asie centrale, ainsi qu'en fait foi l'inscription de Singanfou. Cette partie de l'introduction est la plus utile au point de vue du déchiffrement et de l'étude de la langue des inscriptions que MM. Heikel, Yadrintzef et autres ont déjà rapportées et vont découvrir

encore dans la vallée de l'Orkhon, lesquelles inscriptions sont pour la plupart bilingues, c'est-à-dire en chinois et en caractères ouïgours du VIII^{e} et IX^{e} siècle. Dès que ces découvertes auront été publiées et surtout seront parvenues en France, on pourra aborder l'étude de ces textes lapidaires et tenter en même temps le déchiffrement des monnaies (encore inédites) émises par les Khans Ouïgours après leur destruction de l'empire des Turcs-Tou-Kioué en 745.

La publication de M. R. n'est pas la première de ce genre. Déjà, en 1825, l'orientaliste français A. Jaubert avait écrit une notice sur le même manuscrit de Vienne qui avait été envoyé par P. de Hammer à Abel Rémusat. Cette notice contient le facsimile des deux premières pages du Kudatku avec transcription en caractères arabes et traduction française, et en outre la traduction du titre des soixante-treize chapitres qui composent l'ouvrage. Le travail du savant français qui a le premier (avec Klaproth et Abel Rémusat) fait connaître à l'Europe savante, il y a soixante-dix ans, ce que c'était que l'ouïgour, aurait mérité d'être cité par M. R., qui cependant rend hommage aux travaux bien postérieurs de Vambéry et de Pavet de Courteille. Nous avons cru devoir signaler cet oubli pour rappeler que la France a été, au commencement de notre siècle, l'initiatrice de toute l'Europe pour les langues orientales. Ceci dit, nous ne pouvons que donner des éloges à l'immense travail de M. Radlof, et remercier l'Académie impériale des sciences qui a patronné cette publication.

E. Drouin.

---

648. — Constantino Nigra. **La Chioma di Berenice, traduzione e commento, col testo latino di Catullo** riscontrato sui codici. Milan, Hoepli, 1891. In-4. Préface, p. 1-30. Dédicace en vers, p. 31-35. Argument, traduction, texte latin, — p. 46. — Variantes, — p. 49. — Notes, — p. 70. — Cinq appendices. — p. 175.

L'ambassadeur d'Italie à Vienne s'est délassé de ses travaux en éditant l'élégie la plus alexandrine de Catulle avec beaucoup de soin et beaucoup de luxe. Sommes-nous bien en plein XIX^{e} siècle et à la fin du XX^{e} ? L'Italie aurait-elle son Heinsius? Extérieurement l'édition est tout à fait et dans tous les sens diplomatique; mais il sera bon d'y regarder de près. Il est arrivé si souvent que sous ces beaux dehors, forme élégante, livre documenté, tout ce qui sent l'ambassade, il se trouvait qu'au fond il n'y avait rien.

Mais d'abord pourquoi ce choix qui peut paraître singulier de l'élégie sur la chevelure de Bérénice? C'est ici une particularité du goût italien. Nos voisins ont toujours eu un faible pour l'élégie LXVI de Catulle; ils l'ont mainte fois étudiée, commentée et surtout traduite. M. Nigra compte et caractérise vingt-sept de ces traductions. Le poème alexandrin, avec ses qualités et ses défauts, surtout par ceux-ci, répondait sans doute au goût de la nation; Callimaque avait sans le savoir préludé à toute une

partie de la littérature italienne. En consacrant à une élégie qui n'a pas cent vers ce gros et beau volume, M. N. reste donc dans la tradition de son pays; il la consacre, l'étend et efface tous ses prédécesseurs ; car cette édition de luxe, avec frontispice, où l'on voit en tête la reproduction fort élégante d'une monnaie représentant Bérénice, rejettera forcément dans l'ombre tout ce qu'on a tenté en Italie sur le même sujet.

De la traduction, de l'étude sur celles qui ont précédé, on comprendra que nous ne disions rien ici et que nous ne nous occupions que de ce qui peut intéresser le lecteur en deçà comme au-delà des Alpes.

Résumons d'abord le contenu de la préface et des appendices. M. N. indique d'après Hygin et Justin les événements historiques auxquels il sera fait allusion dans l'élégie; il la caractérise avec exactitude et avec assez de bonheur d'expression, sans dissimuler ses défauts; enfin il rappelle comment depuis l'évêque Rathier le texte de Catulle est arrivé jusqu'à nous, et il cite la suite des éditeurs et des commentateurs jusqu'aux plus récentes publications. Cinq appendices : le premier est une étude sur les vers 51-58 ; M. N. revient au texte et à l'explication d'Estaço : *Locricus alisequus*; il reprend aussi et, suivant moi, bien à tort, au v. 58 la leçon *Grata*. Deuxième appendice : comment Catulle a-t-il traduit Callimaque? On retrouve là les textes et en somme, sauf quelqu'adoucissement, la conclusion de Schneider. Troisième appendice : les traductions italiennes du poème. Quatrième appendice : du livre de Ugo Foscolo; son mérite et aussi ses défauts. Cinquième appendice : les mss. de Catulle; quels sont ceux qu'on cite; les plus anciens mss. et leurs sources; description de vingt-quatre mss. italiens; variantes de ces mss.

Cette dernière indication attirera surtout l'attention, puisque c'est incontestablement une contribution nouvelle. Avant de savoir ce qu'elle vaut, qu'on me permette d'exprimer par occasion des sentiments auxquels je n'ai pas su toujours résister. Il suffit de parcourir ces pages pour reconnaître que, même en fait de travail philologique, il n'est pas indifférent d'être ambassadeur. On peut en pareil cas avoir recours aux chefs de service qui rivalisent d'obligeance. A Milan, à Vicence, à Venise, les bibliothécaires, ailleurs des professeurs, ont fait pour M. N. toutes les collations qu'il a voulu. M. Delisle (p. 61 note) s'est offert sans doute pour toutes les vérifications à Paris. Reste à savoir ce que vaut ce travail tout imprégné d'un parfum officiel. Je pourrais chercher et je trouverais, ici même, mainte consolation pour les obscurs travailleurs; il me serait bien facile de leur prouver à l'occasion de cet exemple éminent qu'on n'en a jamais que pour sa peine.

Mais il vaut mieux prendre la question tout à fait de haut et dire en résumé sur cette contribution que même après les données nouvelles de M. N., en prenant les résultats auxquels il arrive et comme il les donne, la question des manuscrits n'a pas avancé; elle aurait plutôt, par le fait de M. N. ou si on l'en croit, reculé d'une manière

très sensible. Tout cet inédit ne nous apporte en réalité que des matériaux tout bruts et qui sont de la valeur la plus médiocre. Il s'en faut que M. N. ait tenté de les mettre en œuvre. Ses descriptions ou plutôt celles qu'on lui a fournies et qu'il nous transmet telles quelles sont très insuffisantes; M. N. omet pour la plupart des mss. d'indiquer s'ils ont été ou non corrigés; s'ils portent des variantes et quelles variantes au-dessus du texte, deux points qui sont ici d'extrême importance [1]. M. N. avoue pour le ms. de Vicence (p. 166 en haut) que ses leçons n'ont pas de valeur parce qu'elles ne sont que les conjectures de savants italiens. Il aurait pu dire la même chose de tous sans exception [2]. Si quelques-uns se rapprochent de O, cela prouve simplement que dérivés de G, ils auront subi quelques corrections empruntées à l'autre source. M. N. indique dans une remarque perdue à la fin d'une notice (p. 167) que la ressemblance de D Ric Ln Ma Ma^3 a prouve une origine commune, et p. 168 en haut, il relève le fait que bien des leçons sont communes à A^3 A^4 Ma^3 H B La^5. Mais n'allez pas croire qu'il tire rien de ces remarques ou tâche d'aboutir à quelque groupement. L'apparat critique est embarrassé de variantes qui ne sont pour la plupart que des fantaisies de correcteurs ou des fautes de copistes. Qu'on le compare à celui de Schwabe ou aux notes de Schmidt, et l'on sentira combien la vaine abondance de ces données nouvelles nous laisse incertains et en fait appauvris.

A la manière dont M. N. à l'occasion de chaque conjecture l'examine longuement, posément et au point de vue paléographique, et au point de vue du sens, on pense à un ouvrier qui dissimulerait le défaut d'expérience ou même le manque d'apprentissage en étalant ses outils, en les décrivant, en les nommant, et à qui il ne manquerait que d'en savoir le maniement. Et, en fait, on croit reconnaître ici à toutes sortes de marques la superbe, mais les faiblesses d'un savoir qui date de la veille. Les noms les plus connus sont estropiés [3]; il y a un étalage voulu de biblio-

1. L'omission de ces renseignements pour le ms. de Venise (*Ven.* p. 166) est ici très caractéristique. Cf. tout ce que nous en avait dit antérieurement M. Schulze dans l'Hermès (1888).—Certaines inexactitudes sont bien propres à mettre en défiance: ainsi p. 163, O a LXIV, 249: *Quæ tū*, et non *Quæ tamen*. M. N. qui relève avec tant de scrupule les lapsus des éditeurs précédents (p. 58 et 61) a lu très faussement dans G au v. 57, *Cyphiritis*; la première lettre est très clairement et très sûrement un *Z*.

2. Ce jugement ressort de l'examen attentif des variantes reproduites par M. N. Je cite comme type la leçon suivante: au lieu de *deum me* au vers 63, G O ont *decūme*; La^3 Ma^3 N^1 écrivent *diane*; La^5 *dionae*; voilà l'interpolateur pris sur le fait et ces mss. nettement caractérisés. Comment peut-on après cela les citer ailleurs comme source du texte?

3. P. 27 au bas et passim : l'édition *Rostau*; p. 71 vers le bas : M. *Robertson* Ellis. — P. 161, M. N. après avoir relevé inexactement un passage où M. Benoist ne faisait que citer Bæhrens, paraît ignorer qu'outre le fac-similé d'Ellis on a une reproduction plus ou moins exacte de la première page du ms. d'Oxford dans un programme de G. Henkel, Iéna, 1883.

graphie, et cela à côté de l'expression du dédain très net que ressent l'homme du monde pour cet ennuyeux remplissage [1]. Parmi les variantes et les conjectures, M. N. entend user de son choix et recueillir celles qu'il préfère. Il est fâcheux que d'ordinaire il ait la main des plus malheureuses [2]. Certains lapsus surtout sont très caractéristiques [3].

Après tout, peut-être avons-nous ici bien plus un travail italien qu'une étude sur un poème de l'ancienne Rome; remarquez la dédicace en cent cinq vers (une dizaine de plus que l'élégie); la place de la traduction avant le texte; le long appendice sur les traductions italiennes; tout cela n'est pas fait pour nous. En serait-il ainsi de tout le livre, et s'agirait-il ici beaucoup moins de Catulle que de M. Nigra?

Mais ceux qui ont étudié d'un peu près quelques pièces de Catulle; qui savent à combien de difficultés de toute sorte on bute à chaque pas; combien il est difficile d'éviter les erreurs; ceux qui se rappelleront surtout combien ce poème en particulier est souvent ardu et énigmatique, n'en doutez pas : tous ceux-là auront des trésors d'indulgence pour tous les défauts que nous avons signalés. M. N. quoique respon sable de son livre, a eu certes des collaborateurs. En bonne justice c'est à eux que revient au moins une partie des critiques que nous avons faites et que nous pourrions faire encore. L'Italie n'a pas encore son Heinsius; mais nous avons sur un texte obscur un bel et beau livre composé *con amore*, avec bonne foi, avec scrupule, d'un labeur poussé parfois jusqu'à la naïveté, et suggéré par une admiration certainement sincère pour Catulle. Ce sont des qualités précieuses; peut-être faut-il dire qu'elles priment tout et sauveraient tout. Afin qu'on ne croie pas que je plaide les circonstances atténuantes, je citerai encore dans le deuxième appendice le jugement général sur cette élégie, où il n'y aurait à reprendre que l'exagération de quelques traits, et aussi le deuxième paragraphe de la préface. M. Nigra y indique (p. 14) très bien le caractère de l'élégie LXVI, œuvre d'un poète de cour, mais des plus habiles, qui « par son scepticisme discret, par un certain parfum d'incrédulité indulgente répandu dans toute la composition, a su

---

1. Voir p. 28 en haut; et aussi p. 157 au bas : « *poco gioverebbe a sarebbe tedioso* il discorrere di tutti questi codici... » Opposer à cela p. 59-60 la dissertation pédantesque sur les différences de *i* et *j*, pour ne pas insister sur la note 2 de la p. 82 et sur tout l'appendice I.

2. 11, *avectus*; 45, *propulere*; 93, Sidera *cur hærent*; faut-il ajouter que cette dernière conjecture est due à M. N. Personne j'imagine ne lui en disputera la propriété.

3. P. 54, sur le v. 28, par une distraction de lecture, M. N. a cru comprendre et déclare que Sillig a proposé comme fin du pentamètre : fortior *aut aliis*, ce qui sans compter le reste n'a aucun sens et n'est qu'une variante de *Dresdensis*. Sillig en tait incapable; mais M. N. n'y a pas vu malice. Et de même p. 58 sur le v. 59. Estaço laissait dans le doute le premier mot du vers; mais M. N. lui attribue cette conjecture qui fait carrément le vers faux : *Uti* juvenile Phaos; ô métrique, voilà bien de tes coups!

faire pardonner l'invraisemblance de tout ce qu'il a conté. Si l'auteur entendait imposer la créance en son récit, le lecteur regimberait. Mais quand le poète lui-même a l'air de ne pas prendre au sérieux ce qu'il raconte avec tant de grâce, on finit par sourire avec lui et par céder à la séduction de son esprit ». Voilà qui est à la fois très spirituel et d'une critique clairvoyante, et c'est sur la citation de ce jugement discret et fin que j'aime mieux terminer.

Émile THOMAS.

---

649. — **Grundriss der Germanischen Philologie** unter Mitwirkung von K. von Amira, W. Arndt, O Behaghel, A. Brandl, H. Jellinghaus, K. Th. von Inama-Sternegg, Kr. Kalund, Fr Kauffmann, F. Kluge, R. Kœgel, R. von Liliencron. K. Luick, A. Lundell, J. Meier, E. Mogk, A. Noreen, J. Schipper, H. Schueck, A. Scholtz, Th. Siebs, Ed. Sievers, B. Symons, F. Vogt, Ph. Wegener, J. Te Winkel, J. Wright, herausgegeben von Hermann PAUL, Strassburg, Trubner 1889-1891. (Prix de la livraison de 16 feuilles, 4 mark; de 8 feuilles, 2 mark.

C'est une grande et très utile entreprise que ce *Grundriss der germanischen Philologie* qui se publie par livraisons à la librairie strasbourgeoise de Trübner. Elle fait honneur à tous ceux qui se sont associés pour la mener à bonne fin.

L'idée de l'ouvrage appartient à l'éditeur, M. Ch. Trübner, qui songeait, dès 1884, à faire un pendant au *Grundriss der Romanischen Philologie*. Il en causa avec MM. Kluge, Paul, Sievers. Ce dernier accepta la direction de l'entreprise, puis, se désistant, la remit entre les mains de M. Paul. C'est donc M. P. qui a conçu le plan de ce nouveau *Grundriss*, qui a réuni les principaux spécialistes, qui a réparti la besogne. Les manuscrits devaient être livrés à la fin de 1887. Mais l'impression ne put commencer qu'au mois de juillet 1888, et la première livraison ne parut qu'au mois de mai 1889. Il y eut des retards, des démissions; on dut entamer le second volume avant d'avoir fini de publier le premier; on dut diviser le second volume en deux parties. Enfin, aujourd'hui, l'œuvre touche presque à son terme. Les six fascicules qui forment le premier volume, ont paru, et, pareillement, le second tome compte déjà six livraisons (quatre pour la première partie, deux pour la seconde).

M. P. devait ouvrir et comme inaugurer le *Grundriss*. Il a rédigé les trois premiers chapitres. Après avoir traité de « l'idée et de la tâche de la philologie germanique », il trace à grands traits l'historique de cette discipline jusqu'à nos jours (p. 9-151). Il divise son sujet en sept périodes : le moyen-âge; de la Réforme à Junius; de Junius à Gottsched et à Bodmer; de Gottsched à la fin du XVIIIe siècle; le romantisme; fondation de la philologie germanique comme science indépendante; temps modernes. La matière avait été traitée par Raumer et par le continuateur de Raumer, Bechstein. Mais le tableau de M. P. est plus rapide, plus vivant; le savant philologue n'a d'ailleurs rien oublié, et l'on

notera les pages qu'il consacre à la philologie anglaise et scandinave. La partie la plus intéressante est peut-être celle qui fait passer devant nous les frères Grimm, Lachmann, Haupt, etc. Elle a le charme d'une histoire contemporaine. M. P. y montre tout ensemble beaucoup de savoir et beaucoup d'impartialité. On le trouvera néanmoins un peu rigoureux pour W. Scherer; s'il apprécie en fort bons termes et avec une singulière justesse l' « Histoire de la littérature allemande », il voit trop, ce nous semble, le feuilletoniste et le pur littérateur dans le germaniste austro-prussien; il insiste trop sur les défauts de Scherer, et pas assez sur ses qualités brillantes. Mais quelle quantité de renseignements sur les études grammaticales depuis 1868, sur la lexicographie, sur l'histoire littéraire! Nous avons là, pour ainsi dire, un vaste bulletin bibliographique, tout plein, non seulement de titres d'ouvrages, mais de jugements courts et solides.

Vient ensuite une *Méthodologie* (p. 152-237). M. P. expose d'abord des principes généraux, puis traite de l'interprétation et de la critique du texte, de l'histoire de la langue et de la littérature; tout cela fourmille de conseils et d'observations dont l'étudiant fera son profit.

Aux trois chapitres de M. P. succède un quatrième chapitre en deux parties : 1° les runes et les inscriptions runiques, par M. Sievers (p. 238-250); 2° des éléments de paléographie latine, par M. W. Arndt (p. 251-265).

M. Sievers reparaît dans le cinquième chapitre du premier volume (p. 266-299), consacré à l'histoire de la langue, et donne en trente pages un excellent résumé de phonétique.

Après M. Sievers, M. Kluge expose l'histoire des anciens dialectes germaniques. C'est encore un précis digne de grands éloges. M. Kluge le divise en neuf parties : introduction, consonantisme, accent, vocalisme, lois de l'*Auslaut*, le germanique oriental et occidental, conjugaison, déclinaison, formation des mots. Il ne dit que l'essentiel, ne donne que des résultats certains ou vraisemblables, aborde toutefois les questions importantes. Citons en passant des pages intéressantes sur les rapports des Germains avec les Romains, les Grecs et les Slaves, la liste des mots latins passés dans le vieux germanique, les observations sur l'ancien accent, et tout le paragraphe sur la *Lautverschiebung*.

M. Sievers, que nous rencontrons pour la troisième fois, fait ensuite l'histoire de la langue gothique (p. 407-416); M. Noreen, celle des langues du Nord (p. 417-525); M. Behaghel, celle de la langue allemande (p. 526-633); M. Te Winkel, celle de la langue néerlandaise (p. 634-722); M. Siebs, celle de la langue frisonne (p. 723-779); M. Kluge, celle de la langue anglaise (p. 780-944); M. Lundell, celle des dialectes scandinaves (p. 945-959); M. Kauffmann, celle des dialectes allemands et néerlandais (p. 960-974); M. Wright, celle des dialectes anglais (p. 975-981)

On remarquera parmi ces diverses études celles de MM. Noreen,

Behaghel, Te Winkel, Siebs et Kluge. M. Noreen connaît son sujet mieux que personne et le traite aussi complètement, aussi minutieusement que possible. Il parle d'abord, en quelques pages, du développement de la langue dans le Nord (vieil islandais, vieux norvégien, vieux suédois, vieux danois et leurs dialectes); puis, sans cesser d'appliquer son attention aux différents dialectes, il étudie la phonétique du *Gemeinnordisch* : 1° jusqu'à la fin de l'époque des vikings (de 700 à 1050); 2° jusqu'à la Réforme; enfin, il fait l'histoire des formes et flexions.

M. Behaghel trace dans son étude les limites du *deutsches Sprachgebiet* — p. 527 lire Schnierlach et non *Schmierlach* — énumère et caractérise avec une brièveté pénétrante les dialectes, expose rapidement leur histoire en même temps que celle de la langue écrite, insiste finement et avec plus de relief qu'on ne l'avait fait jusqu'ici sur l'accent (notamment sur le *Satzton)*, puis traite longuement des sons et des formes. Cette dernière partie du travail de M. Behaghel est fort remarquable; sans s'interdire les excursions sur le domaine de l'ancienne langue, l'auteur ne se lasse pas de faire des rapprochements entre les dialectes actuels et de porter son attention sûr la période du *neuhochdeutsch*.

M. Te Winkel a pris la peine de rédiger en fort bon allemand une très attachante monographie. Il ne donne pas seulement un précis de l'histoire du *nederlandsch*, de sa grammaire, de son orthographe; il retrace la formation des mots composés; il indique les termes que la langue a perdus, ceux qu'elle a pris aux idiomes voisins, ceux qui doivent l'existence à l'étymologie ou à l'esprit populaire *(Volksetymologie, Volkswitz)*, ceux qui ont changé de sens; il étudie l'influence du latin, du français, du haut allemand sur le néerlandais et dresse une liste des mots et des expressions tirés de la Bible, des langues orientales et romanes. Il a considérablement étendu son programme; personne ne s'en plaindra.

L'histoire de la langue frisonne ou de la langue parlée dans les îles et sur la côte de la mer du Nord entre le Rhin et l'Ems, ne pouvait être confiée à de meilleures mains qu'à celles de M. Siebs. Il a publié en 1889 une très bonne étude sur le sujet. Aussi, son précis, à la fois clair et détaillé, mérite d'être accueilli avec reconnaissance.

M. Kluge s'est chargé de l'histoire de la langue anglaise. Mais il a laissé M. Behrens retracer les emprunts de l'anglais au français et M. Einenkel exposer la syntaxe. Il s'est servi lui-même, pour tracer l'historique de la phonétique anglaise, du grand ouvrage d'Ellis et plus particulièrement, pour la période du moyen âge, de la grammaire de Chaucer par M. Ten Brink.

Le sixième chapitre du premier volume a trait à la mythologie (p. 983-1138). M. Mogk qui l'a composé, énumère les sources, puis fait l'histoire de la mythologie germanique (les Grimm. Wilhelm Müller, Kuhn et Schwartz, Max Müller, Mannhardt, Lachmann et Müllenhoff,

Gruppe et sa théorie de l' « adaptionisme », Weinhold, Pfannenschmid). Il expose ensuite le culte des morts et la croyance à la vie de l'âme qui peut, une fois échappée du corps, prendre toutes les formes et revêtir la nature de Protée (p. 1009), fait passer devant nous les fantômes et ce qu'il nomme les *Drückgeister* (Alp, Mare, Trude) — à propos des Valkyries, M. M. aurait dû dire que *valr* signifie, non pas les morts, mais les tués, les victimes du champ de bataille — les sorcières, les Nornes, l'*Elf*, le *Wicht*, le nain, les esprits de la maison, des bois et des champs, les démons des eaux et du vent, les géants, Grendel et sa mère, le mythique Mimir. Viennent enfin les anciens dieux germaniques et les détails du culte, sacrifices, temples, prêtres, divination, enchantements. Tout cela est complet. Pourtant M. M. n'a pu éviter l'écueil qu'offre ce genre de recherches mythologiques ; il a beau dire qu'on doit se défier de l'Edda et du manuel de Snorri, se référer surtout aux sagas, aux inscriptions et aux trouvailles, n'accepter d'ailleurs qu'avec réserve la poésie islandaise. Nous avons là une mythologie noroise ou nordique plutôt qu'une mythologie allemande, et, pour emprunter ses expressions, ce qu'il donne est sans doute *germanisch*, mais *speciell nordisch*.

Ici se termine le premier volume du *Grundriss* qui compte 1,135 pages. Le second volume qui n'est pas encore entièrement publié, se composera de deux parties : la première contiendra la légende héroïque, l'histoire littéraire, la métrique ; la seconde comprendra l'économie ou *Wirthschaft*, le droit, la guerre, les mœurs *(die Sitte)*, l'art.

Dans la première partie du second volume ont paru : 1° *La légende héroïque* par M. Symons (VII° chapitre, p. 1-64). L'auteur étudie avec très grand soin les sources, puis l'un après l'autre les divers cycles ; il nous prévient que son travail était terminé à Pâques 1888 et qu'il n'a pu tenir aucun compte de la littérature postérieure du sujet. 2° *L'histoire littéraire* (VIII° chapitre). M. Sievers écrit en six pages l'histoire de la littérature gothique (p. 65-70) : cette brièveté était commandée tant par le sujet que par les études de l'auteur que renferme le premier volume.

M. Mogk s'est fait l'historien de la littérature norvégienne et islandaise (p. 71-142). Son travail clair, bien divisé, abondant en détails, offre l'analyse de l'Edda, de la poésie des scaldes, des *rimur*, des *sögur* de toute sorte.

M. Schück (p. 143-158) étudie la littérature suédoise et danoise qu'il divise en deux périodes : l'époque païenne — dont on n'a presque rien conservé — et le moyen âge qui s'étend jusqu'au commencement de la Réforme, vers le second quart du XVI° siècle ; la bibliographie qu'il ajoute à son exposé, sera très utile.

M. Kögel fait l'histoire de la littérature de l'ancien-haut-allemand et de l'ancien-bas-allemand (p. 159-244). Il a peut-être tort d'affirmer, d'après le Chant de Louis, la présence d'un *Vorsänger* chez les anciens Germains et, d'après Tacite, le frappement cadencé des épées contre les boucliers (p. 166). Il abuse des rapprochements avec les Grecs, et

notamment l'épisode de Diomède et de Glaucos ne peut être comparé au tragique combat de Hildebrand et de son fils (p. 180) Mais il n'omet aucun des « monuments » de cette époque ; il les analyse longuement, les apprécie, ajoute même des remarques souvent neuves, parfois fécondes sur quelques passages. Ce n'est pas une simple énumération ; c'est une véritable histoire littéraire, nullement aride, malgré les détails techniques.

Sous une forme plus brève, M. Vogt déploie la même abondance de renseignements dans son exposé de la littérature du moyen-haut-allemand qu'il commence au *Memento mori* et termine aux sermons de Geiler de Kayserberg (p. 245-418). Rien ou presque rien à redire à ses analyses et à ses appréciations. Tous les chapitres et paragraphes, nets, instructifs, témoignent de la connaissance la plus étendue du sujet.

La littérature du moyen-bas-allemand, a été l'objet d'un *Aufsatz* de M. Jellinghaus (p. 419-452). On remerciera l'auteur de ce travail d'ensemble qui manquait jusqu'ici et qui foisonne d'indications bibliographiques; toute la production littéraire, comme il dit, est passée en revue.

M. Te Winkel était naturellement désigné pour traiter de l'histoire de la littérature néerlandaise (p. 453-493). D'après ses propres travaux et ceux de Jonkbloet, de Jan Ten Brink, de Serrure, de Stecher, d'Ernst Martin et d'autres encore, il retrace cette histoire depuis Henri de Veldeke — qui, comme on le sait aujourd'hui, était Limbourgeois, c'est-à-dire Néerlandais, et a écrit ses poemes dans un néerlandais fortement coloré du dialecte du Limbourg Il insiste, comme il le faut, sur Maerlant qu'il nomme le représentant le plus efficace de l'esprit populaire et la grande figure de la littérature néerlandaise du moyen âge, sur les élèves de Maerlant, sur le théâtre, sur les chambres de rhétorique, particulièrement sur Castelein. Il dépasse même, cette fois encore, les bornes de son sujet, à notre grande satisfaction, pour étudier brièvement la poésie de la Réforme (Anna Bijns, la Sapho néerlandaise et les chants des Gueux), pour mentionner Marnix qui mérita par son *Bienkorf* d'être nommé le père de la prose néerlandaise, pour apprécier enfin l'influence de l'humanisme et nous présenter l'énergique et mâle Coornhert.

Dans la seconde partie du second volume du *Grundriss* ont paru :

1° (xe chapitre, p. 1-34), la *Wirtschaft* ou Économie, par M. d'Inama-Sternegg, qui traite successivement l'ordre social, la culture, la constitution des villes et les métiers, le commerce et les communications (ligues, Hanse et monnaie);

2° (xie chapitre, p. 35-200), le *Recht* ou Droit, par M. d'Amira, exposé fort détaillé, fort instructif et qui abonde en détails curieux. L'auteur étudie les *Monuments* du droit : les lois gothiques et burgondes, celles des Francs, des Longobards et des Anglo-Saxons, les « travaux privés » ou la littérature juridique qui commence, gloses, formulaires, *Rechtsbücher*, etc ; puis, du Sud, il nous transporte dans le Nord, chez les Scandinaves. Il passe ensuite aux *antiquités :* le pays (*Markt*,

Stadt, polit. Landgemeinde), les gens *(Freie, Adel, Klerus, Minderfreie, Unfreie, Rechtlose* et *Ehrlose, Gäste)*, le souverain *(Königtum, Kaisertum, Immunität, Munt, Grundherrschaft, Landeshoheit, Räte* des villes, *Goden* d'Islande), la parenté, la fortune, les crimes et châtiments; la justice et la procédure, voilà les sept chapitres de ce très recommandable précis. Tous ceux qui ne sont pas spécialistes, s'y plairont et y profiteront;

3° M. Alwin Schultz en a pris à son aise dans le XIIe chapitre (p. 201-207, la guerre, les armes; il traite son sujet d'une façon bien sommaire, et, cavalièrement, nous renvoie à un ouvrage qui n'est pas absolument digne de toute confiance, celui de Jähns;

4° En revanche, M. Kalund (XIIIe chapitre, p. 208-252), intéressera le lecteur par son tableau des pays scandinaves et de leurs coutumes. Aidé des travaux de R. Keyser, de Weinhold et de quelques autres, il examine tour à tour la famille (enfance, jeunesse, mariage, domesticité, funérailles), l'existence dans ses moindres détails, l'habitation, le vêtement, — où il a été secondé par la collaboration de M. Gudhmundsson, — les repas, les meubles et ustensiles, les exercices du corps, les jeux.

Restent à publier, dans le VIIIe chapitre, les histoires de la littérature frisonne (Siebs), anglo-saxonne (Kluge), anglaise du moyen âge (Brandl), des notices sur la poésie populaire scandinave (Lundell), allemande et néerlandaise (Meier), anglaise (Brandl); dans le VIIIe chapitre des travaux de M. Schultz sur les mœurs anglo-allemandes et de M. Mogk sur les coutumes populaires du présent; le IXe chapitre sur la *métrique* (métrique germanique et nordique, par M. Sievers; métrique allemande, par M. P.; métrique anglaise, par M. Schipper; métrique de la poésie allitérée, par M. Luick), et le XIVe chapitre consacré à l'*art* : art plastique (Schultz), musique (Liliencron).

M. P. dit à la fin de sa préface (6e livraison du tome I, p. VI), qu'il ne se dissimule pas l'imperfection de l'ouvrage, que les chapitres sont inégalement traités, qu'il y a quelques lacunes à combler. Il demande l'indulgence et prie ses critiques de songer aux difficultés que présente une semblable tâche. Quels que soient les défauts de l'entreprise — et tout en regrettant que l'époque moderne n'y soit pas représentée, tout en souhaitant que l'éditeur puisse dans quelque temps publier à part, et, s'il est possible, à bon marché plusieurs des études que renferme le *Grundriss* — on félicitera M. Paul d'être venu à bout de cette œuvre immense. Elle est indispensable à quiconque étudie, de quelque façon que ce soit, une des langues et littératures germaniques, et elle rendra sûrement les plus grands services.

A. Chuquet.

---

650. — Jean LULVÈS. **Die Summa cancellariae** des Johann von NEUMARKT. Berlin, Mayer et Müller, 1891. 1 vol. in-8, VI-127 p.
651. — ALTMANN. **Studien zu Eberhart Windecke.** Berlin, Gaertners Verlagsbuchhandlung. 1891. 1 vol. in-8, 109 p.

I. Il nous est parvenu plusieurs formulaires de la chancellerie de Charles IV, souverain d'Allemagne. Deux de ces formulaires, le *Collectarius perpetuarum formarum*, édité par Hoffmann (*Sammlung ungedruckter Nachrichten*, Halle, 1796) et le *Collectarius diversarum litterarum*, signalé par Dudik (*Iter romanum*, t. I, p. 291 et ss.) ont pour auteur Jean de Gelnhausen; un troisième, intitulé dans certains manuscrits *Summa cancellariae*, a été compilé par Jean de Neumarkt, qui, de 1354 à 1374, avec une courte interruption, a exercé l'office de chancelier de Charles IV. De ce dernier recueil, dont quelques pièces seulement ont été publiées, il subsiste diverses versions. M. Jean Lulvès, élève de Harry Bresslau, se propose de livrer en entier à la presse ce document, qui présente un intérêt historique et juridique considérable. Dans le présent ouvrage, il nous communique les résultats de son travail préliminaire; il a découvert quinze manuscrits de la *Summa*, qui représentent quatre versions différentes; il nous fait connaître dans quel ordre ces versions se sont succédé; il détermine la date de leur rédaction — la plus ancienne est postérieure à 1574, date où Jean est sorti de charge — et il dresse le *schema* des *codices*. Ses conclusions nous semblent très probantes et cette étude nous fait très bien augurer de l'édition qui, espérons-le, ne tardera pas à paraître.

II. La source la plus importante pour l'histoire de Sigismond, fils de Charles IV, est assurément la chronique d'Eberhard Windecke. Mais ce texte n'a pas encore été publié en entier; une partie seulement a été donnée au début du XVIII^e siècle dans le recueil de Mencken, et, en 1886, le D^r v. Hagen en a fait une traduction en allemand moderne dans la collection des *Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit*. M. Altmann étudie, dans la présente brochure, les manuscrits d'Eberhard, particulièrement le codex V² (n° 2913 de la bibliothèque de la cour de Vienne). Dans ce manuscrit, se trouvent des passages qu'on ne lit point dans les autres, ni dans V¹ (à Vienne), ni dans C (Cheltenham, une copie moderne se trouve à la bibliothèque universitaire de Göttingen) ni dans G (Gotha), ni dans H (Hanovre). M. A publie ces passages qui ont trait à l'origine des ducs de Bavière, aux évêques de Spire et de Liège, au Palatinat, au royaume de Chypre; un fragment très curieux se rapporte à Jeanne d'Arc. Nous en détachons l'anecdote suivante: « Un autre jour, la jeune fille était assise non loin du roi et mangeait; et tout d'un coup elle se mit à rire très fort à part elle; le roi s'en aperçut et lui dit: Ma chère, pourquoi riez-vous ainsi? Elle lui répondit: Seigneur, je vous le dirai après le repas. Après le dîner, elle lui dit: Sire, en ce jour, cinq cents Anglais qui voulaient venir dans votre pays pour vous nuire se sont

noyés, et voilà pourquoi j'ai ri et, dans trois jours d'ici, vous en aurez nouvelle certaine. Et la chose se trouva ainsi. » M. A. n'hésite pas à attribuer ces additions à Windecke lui-même, et il pense que ce manuscrit de Vienne, le plus complet de tous, devra être pris pour base de l'édition future de la chronique. Nous sommes d'un avis entièrement différent du sien. Le codex V² a été écrit en 1466 à Strasbourg. Or, au xv^e siècle, il régnait dans cette ville une assez grande activité littéraire. On y copiait et recopiait la chronique de Kœnigshofen en l'interpolant et en la continuant; parfois on y ajoutait de très longs passages sur l'histoire des pays étrangers, de la France, des Pays-Bas, de la Suisse, et des provinces allemandes voisines. Nous ne doutons point que le copiste d'Eberhard Windecke n'ait eu une semblable continuation de Kœnigshofen sous les yeux et qu'il ne lui ait emprunté ces passages que publie M. A. L'auteur est obligé d'avouer qu'au moins l'un de ces fragments (p. 34) a une origine strasbourgeoise; nous croyons qu'il en est de même des autres; nous en sommes entièrement sûr pour le récit de la bataille de Woerth, livrée entre le seigneur Jean de Fenétrange et le comte Geoffroi de Linange (p. 75), et pour celui du siège de la Petite-Pierre par le comte palatin Frédéric le Victorieux (p. 78). Des narrations tout à fait analogues se trouvent dans une continuation de Kœnigshofen de la bibliothèque nationale (fond allemand, n° 83). Ainsi nous pensons qu'il est prudent de donner, pour une édition de Windecke, la préférence au manuscrit le plus court, au lieu de choisir le plus long; c'est celui-là qui contiendra le moins d'interpolations. La thèse de M. Altmann nous paraît fausse; mais, comme dit l'autre, les morceaux en sont bons. Il lui faut être reconnaissant des passages nouveaux qu'il a mis au jour.

Ch. Pfister

---

652. — **Etude sur la chaire et la société française au XVe siècle. Olivier Maillard, ses prédications et son temps,** par M. l'abbé Alexandre Samouillan, docteur ès lettres, directeur au Petit-Séminaire de Toulouse. Toulouse, éd. Privat; Paris, Thorin, 1891. Grand in-8 de 353 p.

I

Olivier Maillard n'est pas un inconnu, dit (p. 3) M. l'abbé Samouillan qui rappelle que Labouderie, Levot, le marquis du Roure, G. Peignot, Arthur de la Borderie ont écrit sa biographie, qu'un état bibliographique de ses œuvres assez complet est dû aux recherches savantes de ce dernier, que quelques maitres de la critique littéraire, Ch. Labitte, Gérusez, Aubertin, Lenient nous ont laissé sur le célèbre Cordelier des appréciations très justes inspirées par le goût le plus sûr. Il restait, ajoute-t-il, à compléter ces quelques détails biographiques en remontant à leurs sources et à mettre en relief cette austère et curieuse physionomie du moine breton. Le nouveau biographe a voulu approfondir et

creuser le filon historique ou littéraire ouvert devant lui; il a voulu étudier de plus près les sermons de Maillard et montrer avec plus de détails le parti que l'histoire de la société et des mœurs peut en tirer. Il a eu soin de contrôler et de confronter les citations souvent données des discours de Maillard, pour leur restituer leur véritable sens et leur vraie portée, de les compléter et de les coordonner en vue d'une étude d'ensemble large et impartiale. Nous n'avions que des esquisses biographiques; l'abbé S. nous a donné une ample monographie, remarquable surtout par la sincérité des récits et des appréciations et digne du travailleur qui a adopté cette devise qui résume toute la vie de son héros : *unius veritatis amicus.*

La monographie se divise en trois parties : *Biographie ; Maillard, prédicateur ; Peinture de la société.* Chaque partie se subdivise en plusieurs chapitres : l'*homme*, le *négociateur*, le *cordelier ;* langue de ses sermons, matière de ses sermons, forme et ton ; *Les grands et le gouvernement, l'Église, revue des principaux états, divertissements et superstitions, la femme et le bourgeois.* Dans ce vaste tableau, tout est fidèle, tout est intéressant. Dès la première page, au sujet du lieu de la naissance de Maillard, on reconnaît le critique judicieux qui n'accepte point les assertions gratuites et ne prétend marcher que sur un terrain solide. Se séparant de ses devanciers dès qu'ils entrent dans le vague et l'incertain, l'abbé S. s'efforce de ne donner que de sûres informations. C'est ainsi qu'il dira (p. 17) que Maillard a prêché à Paris, à Nantes, à Poitiers, à Laval, à Tours, à Toulouse, à Albi, à Cahors, ajoutant : « ce sont les seules villes pour lesquelles il nous reste une indication positive. » C'est encore ainsi que, repoussant (p. 55) une légende trop accréditée, il constate, au sujet du décès du populaire orateur (13 juin 1502), que « rien ne prouve qu'il soit mort de chagrin, comme le veulent quelques biographes ». Le travail si consciencieux de l'abbé Samouillan n'est pas seulement très instructif [1] : les particularités curieuses y abondent tellement et y sont si agréablement présentées, que peu de livres d'érudition sont aussi faciles à lire.

T. DE L.

II

Cette thèse est divisée en trois parties : biographie d'Oliv. Maillard, sa prédication, peinture de la société d'après les sermons. Le célèbre prédicateur né en Bretagne vers 1430 entra tout jeune dans l'ordre de

1. Je dois un éloge à la *notice bibliographique* (p. 7-9) où l'auteur mentionne quelques-unes des éditions des sermons qui ont échappé aux recherches de M. A. de la Borderie (*Œuvres françaises d'Olivier Maillard*, 1877). La liste des livres consultés et cités (p. 10-12) montre combien le futur docteur ès lettres s'était solidement armé pour le combat. J'allais oublier de dire que le volume est orné d'un portrait de Maillard d'après l'*Histoire de l'Ordre* (1587), où François de Gonzague a fait graver une série de médaillons représentant tous les vicaires généraux des Cordeliers.

Saint-François, et vint achever ses études à Paris où il enseigna la théologie avec une telle orthodoxie, ce qui est à noter, que le pape Innocent VIII lui adressa une lettre où il le complimentait de sa science. Il ne commença à prêcher qu'en 1460, dans la France qu'il parcourut du Nord au Midi, dans la Flandre, en Espagne, en Hongrie, en Angleterre, et partout il conquit l'estime de ses auditeurs par l'indépendance de sa parole, la pureté de sa vie et la fierté de son caractère. Il brava les menaces de Louis XI dont il osa blâmer la politique cauteleuse, fut le confesseur en même temps que le conseiller de Charles VIII, et au nom des principes de la doctrine catholique, il ne craignit point de prendre le parti de la princesse Jeanne répudiée par Louis XII, « de prescher hautement qu'elle estoit la vraye et légitime reine de France, » hardiesse qui peut-être lui mérita l'exil. Il nous reste de lui environ cinq cents sermons qu'on peut distribuer en trois classes différentes, ceux qui ont été rédigés par l'orateur lui-même, ceux qui ont été écrits sous sa dictée, ceux enfin qui auraient été recueillis d'après les notes précises de ses auditeurs. A-t-il prêché en français? Le fait ne paraît pas douteux, car son auditoire habituel était composé de gens de tous les états et de toutes les conditions. Mais, ainsi que le fait justement remarquer M. l'abbé Samouillan, comme le latin était la seule langue admise dans l'Église, la seule qui fût comprise par les prédicateurs des différentes nations de l'Europe, il n'est pas surprenant que les sermons aient été aussitôt *vulgarisés*, non pas dans la langue de Cicéron ou de Politien, mais dans ce latin semi-barbare, mêlé d'idiotismes français dont les traducteurs n'avaient pu trouver les équivalents. Du reste le sermon sur le *Mystère de la Passion* que M. l'abbé S., analyse, afin de nous montrer avec quel art l'orateur savait concilier le dogme et les Ecritures Sacrées avec la mise en scène, prouve qu'Oliv. Maillard parlait au besoin un français qui ne manquait ni d'énergie ni de couleur.

Ce qui distingue sa prédication, ce n'est pas seulement un langage hardi, mordant, plein de malice et d'allusions, semé de proverbes populaires, c'est encore le souci de la vérité et de l'orthodoxie. M. l'abbé S. a raison d'insister sur ce dernier point. Si le prédicateur se plaît à étaler aux yeux la cupidité du clergé de son temps, le libertinage des religieux et des religieuses, les désordres des prélats et des abbés, en un mot toutes les plaies du corps sacerdotal; s'il va jusqu'à condamner hautement le marchandage des indulgences, il se garde bien de commettre l'autorité du Pape dans ces trafics scandaleux. C'est ce que les polémistes protestants qui se sont tant plu à le citer, entre autres H. Estienne, ont eu soin de taire. « Comment, s'écrie Oliv. Maillard, l'autorité du chef de l'Eglise serait-elle en cause dans des questions où on le trompe? » Il semble qu'il avait prévu qu'on abuserait de son nom et de ses paroles. De même quand sa verve caustique, son indignation d'honnête homme s'emporte contre les gens de justice qui spéculent sur les procédures, contre les gens de finance sans cesse à l'affût des pots-de-vin, contre les

gens d'armes qui battent, dépouillent *le bon homme* et déshonorent sa fille, contre les princes qui abusent de leur puissance, contre les nobles qui achètent les bénéfices pour eux ou pour leurs enfants, il n'accuse pas le roi, il ne se prévaut pas contre lui des désordres de ceux qui le représentent, « et garde toujours au milieu de ses audaces le respect des institutions ». Ce croyant sincère, ce défenseur de la foi catholique fut inconsciemment un révolutionnaire: il ne pensait guère que ses hardiesses satiriques préparaient les voies à la Réforme, et que son autorité serait maintes fois invoquée pour abattre ce qu'il avait essayé toute sa vie de redresser et de maintenir debout.

Cette thèse fait honneur à M. l'abbé Samouillan : on y sent partout circuler un esprit large et indépendant, ami avant tout de la vérité. Qu'il nous donne une histoire complète de la prédication au xv^e siècle : il est capable de la mener à bonne fin. Je ne lui ferai qu'une petite critique. Sa thèse l'obligeait à traduire de nombreux passages des sermons de Maillard ; pourquoi n'avoir pas donné en note le texte latin ? Cela eut mieux valu que de renvoyer le lecteur à des ouvrages insignifiants ou sans valeur, comme *la Satire en France au moyen âge* par Lenient, *La vie au temps des libres prêcheurs* par Ant. Méray, etc.

A. DELBOULLE.

---

653. — R. SABBADINI, **Biografia documentata di Giovanni Aurispa** con sei appendici. Noto, Fr. Zammit, 1891, in-12 de 208 p. Prix : 3 fr.

654. — *Id.* **Cronologia documentata della vita di Giovanni Lamola.** Bologne, 1891. In-8 de 22 p. (Extrait du *Propugnatore*).

655. — Id. **Vita di Guarino Veronese.** Gênes, 1891, in-8 de 177 p. (Extrait du *Giorn. ligustico*).

656. — L. BAROZZI ET SABBADINI. **Studi sul Panormita e sul Valla,** Florence, 1891, in-8 de XI-268 p. Prix : 7 fr.

Coup sur coup et en quelques mois, l'historien du « Cicéronianisme » et l'éditeur de tant de pièces intéressantes pour l'histoire de l'humanisme italien met au jour quatre publications nouvelles sur le sujet ordinaire de ses études. Pour la biographie des humanistes du xv^e siècle, malgré beaucoup de travaux anciens et récents, la critique jusqu'à présent a fait plus défaut que les documents. M. Sabbadini apporte l'une et multiplie les autres. Il semble qu'il veuille consacrer à chacun des personnages les plus éminents du grand mouvement littéraire qu'il étudie, une monographie spéciale. Celle qu'il donne sur Aurispa, et dont une esquisse avait déjà été tracée en 1886 [1], restera sans doute une des plus importantes ; elle jette une grande lumière sur la vie du savant Sicilien qui, par son voyage à Constantinople et son activité de chercheur de livres eut, sur la première moitié du siècle et

1. Cf. *Revue critique*, 1886, II, p. 163.

spécialement sur le développement des études grecques, une influence considérable. M. S. s'est livré à un dépouillement systématique de toutes les correspondances d'humanistes, existant en si grand nombre dans les manuscrits et dont l'accès est si difficile pour qui n'en possède pas les clefs; il a pu, grâce à cet ensemble de sources, reconstituer, pour la première fois dans sa continuité une carrière singulièrement active, et suivre Aurispa année par année dans ses déplacements et au milieu de ses occupations diverses, au moins de 1414 à 1460, date de sa mort [1]. Les documents inédits, émanant d'Aurispa ou de ses amis, sont mêlés continuellement au récit; la lecture est par suite assez pénible, mais les renseignements précieux abondent, notamment sur les études des humanistes : M. S. a pu, pour ne citer qu'un seul exemple, traiter à fond la question de la découverte et de la diffusion du commentaire de Donat sur Térence [2].

La biographie de Giovanni Lamola, écrite suivant le même plan, donne un travail beaucoup plus court, l'humaniste étant bien moins considérable. On y remarquera, p. 19, la liste de ses compositions. — Le nom seul de Guarino de Vérone indique l'importance du troisième travail. On doit saluer en Guarino une des plus sympathiques figures de l'humanisme. Son caractère et son mérite ont trouvé grâce, même devant le regretté Voigt, si peu favorable pourtant aux lettrés italiens dont il racontait l'histoire. M. S., abandonnant son usage ordinaire, a composé un texte suivi, sans documentation et même sans notes, qui n'est pas sans quelque agrément. La solidité de l'information ne laisse d'ailleurs prise à aucune inquiétude. Nous avons ici le récit de la vie du grand professeur qui répandit la bonne parole à Venise, à Vérone et surtout à Ferrare; les sources nouvelles de ce récit seront discutées quand l'auteur nous donnera l'*Epistolario* inédit de Guarino, dont quelques spécimens servent déjà de pièces justificatives à plusieurs de ses travaux. Suit, selon l'excellente habitude de M. S., un index des noms, où la mention des auteurs de l'antiquité rendra service à qui voudra consulter le livre pour l'histoire des études classiques à la Renaissance.

Ce qui a été dit plus haut de la méthode de l'auteur et l'importance de ses résultats pour la vie d'Aurispa, s'applique également à la biographie chronologique des deux plus illustres humanistes du groupe napolitain, Panormita et Valla. Ce travail a été composé comme introduction à un mémoire posthume de Luciano Barozzi, ancien élève de

1. Parmi les appendices figure un inventaire des manuscrits d'Aurispa à signaler aux bibliographes. Il y avait, ce semble, à tirer partie des menus renseignements de *La Bibliothèque de F. Orsini*, p. 216. La citation du même ouvrage semble omise au travail sur Lamola, p. 13 n. 2.

2. V. sur ce dernier sujet l'important travail de M. S. *Storia e critica di alcuni testi latini (Cicerone, Tacito, Varrone, Donato.* (Dans *Mus. d'Antich. class.*, t. III) où sont invoqués de nombreux textes inédits d'humanistes.

l'Institut des Hautes-Etudes de Florence, sur Laurent Valla, ses œuvres grammaticales et philosophiques, sa critique et son influence. Le mémoire déjà ancien du jeune écrivain est écrit avec une ardeur et une impétuosité qui en sont à la fois le charme et le défaut; il verse aisément dans la déclamation, et ses jugements sur l'action de « l'humaniste révolutionnaire » demanderaient sans doute à être revisés sur quelques points. D'une solidité tout autre, et qui plaît mieux au goût présent des travailleurs, est l'introduction de M. Sabbadini. Chargé de publier l'œuvre de son ami remontant à 1873, il a dû la mettre au courant des progrès des recherches, et a été amené à en éclairer la lecture par des indications biographiques indispensables. Mais en dressant la chronologie de la vie très agitée et très voyageuse de Valla, il s'est trouvé du même coup avoir réuni les éléments d'un travail semblable sur Antonio Beccadelli, dit Panormita, qui fut le confrère et parfois l'adversaire de Valla et dont le rôle le cède peu en intérêt à celui de l'auteur de *Elegantiae* et du *De libero arbitrio*. L'étude sur Panormita est moins complète et s'arrête à l'année 1435, époque où il se fixa définitivement auprès du roi Alphonse; on laisse aussi de côté les années 1429 à 1434, la mise en ordre préalable des documents se rapportant à cette période *(Epistolae Gallicae)* n'ayant point encore été tentée. Les deux travaux documentaires occupent plus de la moitié du volume publié dans la collection de l'Institut Florentin. Toutes ces publications affirment une fois de plus la supériorité d'information de M. S. sur le *quattrocento* de l'humanisme; elles font souhaiter qu'il refasse un jour, pour le grand public, le livre de Voigt qui commence à être bien insuffisant. Personne, je pense, ne lui disputera cet honneur.

P. DE NOLHAC

---

657. — F. des ROBERT. **Le cardinal de Lattier de Bayane**, d'après ses souvenirs inédits, 1735-1818. Paris et Nancy, 1891. 97 p.

M. des Robert a résumé dans cet opuscule les souvenirs inédits du cardinal de Bayane. Il a cru sans doute rendre service moins à la mémoire de ce prélat qu'à l'histoire, ce qui est plus louable. L'abbé de Bayane vit de près quelques épisodes de la politique française à la cour de Rome, pendant sa longue carrière d'auditeur de Rote. Il débuta, en 1772, par une mission assez étrange : tandis que le gouvernement français réclamait officiellement, de concert avec l'Espagne, la suppression de la Compagnie de Jésus, l'abbé fut dépêché à Rome par le duc d'Aiguillon pour dénoncer secrètement l'opposition de ce personnage à cette mesure. Il se défia de la sincérité de ce sentiment, et agit en conséquence. M. d. R. admet aussi la duplicité du duc d'Aiguillon. Il est à présumer cependant que le ministre hésitait à ménager un triomphe aux jansénistes et aux parlementaires.

L'abbé de Bayane s'intéressa toujours, s'il ne prit point une part effec-

tive à la diplomatie de la France près du Saint-Siège. Comme il avait nourri l'ambition d'être ambassadeur, il ne se fit pas faute de critiquer et au besoin de calomnier le cardinal de Bernis, qui représenta la France jusqu'à la Révolution; M. d. R. rétablit la vérité à l'aide du livre de M. Masson sur le cardinal de Bernis.

Bayane n'a pas laissé de souvenirs sur la période la plus active de sa vie, celle où il intervint comme négociateur entre Napoléon Ier et Pie VII. Cette lacune est un aveu ; car il fit en cette affaire un fort vilain métier. C'est avec le magistral ouvrage de M. d'Haussonville que M. d. R. complete son travail.

M. d. R. est un biographe consciencieux et impartial ; il pardonne bien des choses à Bayane, sa méchante langue et ses vers trop galants ; il lui pardonne moins d'avoir médit des Jésuites. M. d. R. a suffisamment encadré sa narration dans l'histoire générale. Ses jugements historique sont modestes : en voici un toutefois qui prête à réflexion : « L'émancipation des esprits comme la revendication des libertés politiques, dont les jeunes gentilshommes, revenus d'Amérique, avaient, *les premiers* (sic) conçu l'espérance » (p. 42).

Quel que soit le mérite du biographe, on ne lui eût pas su mauvais gré de se borner au rôle d'éditeur : les souvenirs de Bayane, écrits d'une plume alerte et mordante, fertiles en piquantes anecdotes, pouvaient être goûtés pour eux-mêmes, sans commmentaire et sans notes explicatives. M. des Robert a voulu mêler l'utile à l'agréable.

B. A.

---

658. — **Gœthe Jahrbuch** herausgegeben von Ludwig Geiger. Zwœlfter Band. (Mit dem sechsten Jahresbericht der Gœthe-Gesellschaft.) Frankfurt am Main. Literarische Anstalt, Rütten et Loening). 1891. In-8, VII et 359 p.

659. — Berliner Neudrucke. Zweite serie. Band. I. **Musenalmanach auf das Jahr 1806**, hrsg. von L. A von Chamisso u. K. A. Varnhagen, hrsg. von Ludwig Geiger. Berlin, Paetel. 1889. In-8 XXVI et 122 p. 4 mark.

660. — Id, Band. III. **Berliner Gedichte, 1763-1806**, gesammelt u. hrsg. von Ludwig Geiger. Berlin, Paetel, 1890. In-8, LVI et 197 p. 6 mark.

661. — Id. Band. II. **Faust**, Trauerspiel mit Gesang und Tanz, von Julius von Voss, hrsg. von Georg Ellinger. Berlin, Paetel, 1890. In-8, XXXVI et 85 p. 3 m.

Le *Gœthe-Jahrbuch* de 1891 est aussi intéressant que ses aînés. L'inédit y foisonne. M. Suphan fait paraître une dissertation de Gœthe sur Spinoza (elle a été sans doute dictée à Mme de Stein qui servait parfois de secrétaire à son ami), ainsi qu'une étude du poète sur le *Bertram* de Maturin et une traduction en vers de quelques passages de cette tragédie anglaise. M. R. Steig publie la correspondance de Gœthe et de Thérèse-Albertine-Louise von Jacob qui, sous le pseudonyme de Talvj, formé des initiales de son nom, publia en 1825 et dédia à Gœthe, avec une introduction historique, une traduction en vers des chants populaires serbes. M. Friedländer communique, sous le titre *Musikerbriefe*,

des lettres de Mendelssohn, ainsi qu'une lettre de Schubert, une lettre de Berlioz (qui fait hommage au poète de sa partition de *Faust*)[1], deux lettres de Mozart tirées de la collection d'autographes formée par Gœthe. M. Wahle donne une lettre de F.-J. Frommann sur la mort et les funérailles de Gœthe (datée d'Iéna, 27 mars 1832) et un fragment des *Mémoires* d'Henriette d'Egloffstein sur la cour de Weimar en 1787 (portraits curieux : Amélie, Louise, Charles-Auguste, Mme de Stein, Einsiedel). M. Ruland éclaire les études scientifiques de Gœthe en reproduisant trois lettres de Seebeck, de Hegel et de Schweigger. Voilà pour la première partie du volume intitulée *Neue Mittheilungen*. Les *Abhandlungen* ou articles de fond qui forment la seconde partie de l'Annuaire de Gœthe, sont au nombre de quatre : une étude sur Jenny de Pappenheim, baronne de Gustedt, l'amie d'Ottilie de Gœthe ; un travail de M. Steiner sur les travaux scientifiques du poète et le profit qu'on peut en tirer ; des recherches intéressantes de M. Bielschowsky sur l'authenticité et la chronologie des *Lieder* de Sesenheim ; une fine et originale analyse, par M. Gilow, des portraits que renferme *Dichtung und Wahrheit*. Comme toujours, la troisième partie du volume renferme des Mélanges, une chronique, une bibliographie. Signalons, dans les Mélanges, une comparaison instituée par M. Jacoby entre Egmont et le *Jules César* de Shakespeare ainsi que le *Wallenstein* de Schiller ; quelques mots de M. Fränkel sur le docteur Faust en Angleterre ; tout un faisceau de rapprochements recueillis par M. Jonas entre les *Sprüche* en prose et des œuvres soit de Gœthe, soit d'autres ; une note de M. Arnheim sur le jeune avocat de Francfort qui conduisit en 1774 l'orientaliste suédois Björnsthal à la bibliothèque de sa ville natale ; une lettre inédite de Wieland à Gœthe (21 mai 1796). Une notice nécrologique d'Urlichs, due à M. Seuffert, remplit la chronique. La bibliographie, dressée par M. Ludwig Geiger, directeur du *Jahrbuch*, est, comme toujours, complète et fort bien ordonnée.

Nous retrouvons M. Ludwig Geiger dans la seconde série des *Réimpressions berlinoises*. Deux volumes de cette série portent son nom. Dans le premier, l'infatigable érudit reproduit, d'après l'exemplaire

1. P. 99. « Monseigneur, depuis quelques années *Faust* étant devenu ma lecture habituelle, à force de méditer cet étonnant ouvrage (quoique je ne puisse le voir qu'à travers les brouillards de la traduction, il a fini par opérer sur mon esprit une espèce de charme : des idées musicales se sont groupées dans ma tête autour de vos idées poétiques, et bien que fermement résolu de ne jamais unir mes faibles accords à vos accents sublimes, peu à peu la séduction a été si forte, le charme si violent que la musique de plusieurs scènes s'est trouvée faite presque à mon insu... Dans l'atmosphère de gloire où vous vivez, si des suffrages obscurs ne peuvent vous toucher, du moins j'espère que vous pardonnerez à un jeune compositeur qui, le cœur gonflé et l'imagination enflammée par votre génie, n'a pu retenir un cri d'admiration. »

rarissime de la bibliothèque de Berlin, le texte de l'*Almanach des Muses* que Chamisso et Varnhagen publièrent en 1806. M. G. aurait pu tout aussi bien reproduire l'une ou l'autre des deux années 18 4 et 1805; mais, — et il l'avoue avec bonne grâce, — ces deux années étaient plus rares encore que l'année 1806, et l'*Almanach* qu'il nous donne aujourd'hui, est, à son avis, le plus mûr et le plus parfait, celui où les éditeurs se sont efforcés de faire de leur mieux pour entraîner enfin le public et la critique qui ne les avaient accueillis qu'avec froideur. C'était aussi l'opinion de Fouqué qui trouve cet *Almanach* en progrès et lui reconnaît une forme plus claire, plus achevée. D'ailleurs, l'*Almanach* est de la plus grande importance pour quiconque veut étudier l'école romantique de Berlin. Trois amis collaborèrent à l'œuvre : Varnhagen, Chamisso et W. Neumann. Ils cherchaient leur voie. Varnhagen n'avait pas encore trouvé cette prose polie, délicate, aristocratique et gœthéenne — comme la caractérise justement M. Geiger. Chamisso n'avait pas encore son aimable humour ; il luttait avec la langue et s'essayait péniblement dans des odes lourdes et bizarres ; il imitait avec zèle et sans succès les Grecs, au lieu de suivre sa nature et d'imiter les Français. Neumann déclarait nettement qu'il n'avait d'autre maître que Pétrarque et ne ferait que des sonnets; du reste, souple, maniant les vers et la rime avec aisance, badinant avec légèreté, mais badinant trop. M. G. montre que ces trois jeunes gens n'étaient unis par d'autre lien que par l'amitié ; ils ne se groupaient pas autour d'un maître, ils ne cherchaient la victoire d'aucune doctrine, ils s'aimaient et croyaient qu'ils sauraient mieux exercer et employer leurs forces en s'unissant qu'en s'isolant (p. v). Mais ils avaient les mêmes dieux : les Schlegel et Tieck, Schiller, Gœthe. On trouvera dans l'introduction, aussi piquante que détaillée, de M. G. de curieuses particularités sur ce trio de poètes, sur les *Almanachs* de 1804 et de 1805, sur l'article de Merkel et notamment sur la recension foudroyante (*Blitzmordrecension,* disait Chamisso) que publia la Gazette d'Iéna et qui rendait assez exactement l'opinion de Gœthe et de son entourage, sur la satire assez grossière et maladroite que Varnhagen, Neumann et Bernhardi lancèrent contre Merkel et qu'ils nommèrent *Testimonia auctorum de Merkelio.* Quant à l'*Almanach* de 1806, M. Geiger le donne tel quel, après l'avoir soigneusement purgé de ses innombrables fautes d'impression et présenté au lecteur les autres collaborateurs du recueil, ceux qui signent de leur nom comme ceux qui prennent un pseudonyme, Hitzig, Robert, Uthmann, Koreff, Theremin, Bernhardi, La Motte Fouqué et sa femme Caroline.

M. L. Geiger publie dans un autre volume des « Réimpressions » un recueil de poésies parues à Berlin dans la longue période de paix qui s'étend entre la fin de la guerre de Sept Ans et l'écroulement de l'état prussien. Il a feuilleté les recueils du temps, les revues, les journaux, et il en a tiré soixante-dix-neuf pièces de vers qu'il range sous cinq rubri-

ques : celles qui célèbrent le roi (*Königslieder*, I-IX) ; celles qui chantent les grands événements (*Zeitereignisse*, X-XXVII); celles qui décrivent Berlin et ses alentours (*Berliner Landschaft*, XXVIII-XXXII); celles qui nous introduisent dans la société berlinoise et nous initient à ses mœurs et à ses plaisirs (*Gesellschaft. Sitten, Vergnügungen*, XXXIII-LIV) ; celles qui sont relatives aux personnes (par exemple, sur le monument de Schwerin, sur la mort de Lessing, de Gluck, de Hertzberg, de Fleck, sur le départ de Moreau pour l'Amérique, etc.). On remarquera dans la seconde partie le poème en l'honneur de « la liberté de l'Amérique » (l'auteur, sans doute le professeur Herel, exalte Hercule-Washington et les insurgents, ces « Hellènes de nos jours ») et le poème de Pfeffel au comte de Brühl. Cette pièce du fabuliste était déjà connue; mais nous l'avons ici sous sa première forme ; elle offre un éclatant témoignage de l'enthousiasme qu'inspirait la Révolution à ses débuts; Pfeffel voit dans Paris « cette seconde Babylone », naguère « le tombeau du courage et des mœurs », une autre Rome, et le trône même de la liberté; il loue le monarque, devenu « sujet des lois » et ce peuple, d'ordinaire si léger, aujourd'hui libre, fier et fort de sa nouvelle liberté, détruisant « la noire citadelle» de la Bastille et acclamant la Constituante où « le paysan s'assied avec les barons à côté des Solon et des Lycurgue ». Mais bientôt le panégyrique se change en hymnes de colère et de haine ; les pièces suivantes déplorent le sang qui « coule à torrents dans les plaines de la Gaule », vouent à la mort les « rebelles » et la « caste des bourreaux », prophétisent la victoire des Prussiens. La quatrième partie du volume est la plus abondante; elle présente l'image des diverses classes de la société berlinoise : les entours du roi, ministres et fonctionnaires, les membres du *Montagsclub*, les francs-maçons, etc. M. Geiger n'a pas fait sans peine ni fatigue cette ample récolte ; mais il ne se borne pas à reproduire tel quel le texte des poèmes; son introduction où il examine l'un après l'autre les morceaux qu'il publie, indique, autant que possible, les noms des auteurs. Des réflexions judicieuses sur le sujet traité et de nombreux témoignages, empruntés aux écrits de l'époque, accompagnent ces renseignements bibliographiques. Aussi peut-on dire que cette analyse renferme, autant que les poèmes eux-mêmes, une foule de détails sur le Berlin du dernier siècle [1].

Le troisième volume des *Berliner Neudrucke* que nous devons annoncer, contient le texte d'une tragédie de Jules de Voss, *Faust*, qui méritait d'être réimprimée. Non pas qu'il y ait du talent; Jules de Voss n'y montre pas ce don d'observation dont il fait preuve ailleurs ; ses inventions,

1. M. Geiger trouvera dans le tome III de Laukhard (*Leben und Schicksale*, 1796, p. 390-391), un jugement très sévère sur les *Bravourlieder* d'Eckhardt, que le soldat-écrivain nomme une « jæmmerliche Dichterei von Schimpfwœrtern und Drohungen über und an die Franzosen ».

comme dit l'éditeur, M. Ellinger, sont gauches et maladroites; en outre, le poète imite trop fréquemment Klinger et Schink (cf. p. XXXIII-XXXIV). Mais l'ouvrage est rare, et il tient sa place dans la littérature de Faust. On saura gré à M. Ellinger d'avoir retracé, dans sa préface, l'existence de Jules de Voss — le seul qui, avant 1806, ait essayé de représenter dans des romans et des comédies la Prusse de son temps, — et d'analyser minutieusement quelques œuvres de cet écrivain trop oublié. Nous l'engageons vivement à publier dans la collection qu'il dirige, soit entièrement, soit par extraits, le roman que Voss fit paraître en 1807 sous le titre *Geschichte eines bei Iena gefangenen preussischen Officiers;* malgré le manque de composition et la négligence du style, ce roman, nous dit-il, représente une fidèle image de la Prusse avant 1813; il mérite donc, à meilleur titre que le *Faust*, d'être arraché à l'oubli. Le vigoureux et satirique tableau que Voss intitule *Loos des Genies*, nous semble pareillement digne d'une réimpression.

A. CHUQUET.

---

662. — L. DESCHAMPS. **Histoire de la question coloniale en France.** Paris, Plon et Nourrit.

L'histoire de la colonisation française est aujourd'hui étudiée et connue. L'histoire de la question coloniale est à peine abordée. Par question coloniale M. Deschamps entend « la participation spéculative et effective de la nation à l'œuvre coloniale ». On lui devra la première étude d'ensemble sur ce sujet, étude qui s'inspire sans doute des suggestifs et savants travaux de M. Pigeonneau.

La nation s'est elle préoccupée, sous l'ancien régime, de l'action coloniale? L'a-t-elle favorisée, l'a-t-elle condamnée? Assurément la nation, prise comme personnalité politique, dans le sens moderne, n'a point de rôle; mais l'esprit public se manifeste sous diverses formes et par divers organes : dans des assemblées à de rares intervalles, par le groupement des intérêts, et de façon permanente, par les écrits, la polémique. M. D. prétend tirer des manifestations de l'opinion d'autrefois des leçons dignes d'éclairer l'opinion actuelle. L'intention est louable.

La question coloniale a varié avec l'action coloniale. Celle-ci s'est poursuivie sur des théâtres différents, et, ce qui importe davantage, avec des principes, des méthodes, des [illegible] différentes. Aussi M. D. en a-t-il distingué les phases chronologiques : avant Richelieu, *les découvertes;* durant le XVIIe siècle, *la plus grande expansion*, — *les compagnies;* enfin, *le déclin*, qui s'annonce sous Louis XV et se consomme sous l'Empire. On ne chicanera pas M. D. sur ces divisions : toutefois on contestera que le système des Compagnies caractérise exclusivement les ministères de Richelieu et de Colbert; il fleurit aussi vigoureusement et peut-être donna tous ses fruits au XVIIIe siècle.

Dans chaque période, l'auteur considère d'abord *l'action*, c'est-à-dire la conquête et l'organisation; puis ce qu'il appelle *l'intérêt*, titre vague sous lequel il comprend surtout les publications; enfin *la discussion*. Ici encore on trouverait à redire; ainsi dans le chapitre consacré à Colbert et Louis XIV, il place sous la rubrique *l'intérêt* : le gouvernement après Colbert; les agents ;morceaux qui entrent plutôt, semble-t-il, dans le cadre de *l'action* Mais ce sont là des bagatelles de la porte.

M. D. voit une preuve de l'ardeur coloniale de la nation française dans la passion avec laquelle fut suivi, au XVIe siècle, le mouvement des découvertes, et dans le goût prononcé pour la science géographique. « Qui dit colonisateur dit géographe, et inversement ». A quoi l'on répondrait que nulle part le zele n'éclata plus qu'en Allemagne,et pourtant sans arrière-pensée de colonisation. M. D. confond ici deux sentiments distincts; la curiosité plus ou moins désintéressée des terres nouvellement explorées, et la volonté d'acquérir et d'exploiter quelques unes de ces terres. L'argument n'a donc qu'une médiocre valeur.

M. D. commet des erreurs d'interprétation plus graves. Il prête souvent aux autorités qu'il cite, des idées dont on cherche en vain l'expression dans leur propre langage. Monluc, par exemple, est rangé parmi les adversaires de la colonisation. On aurait beau jeu à montrer que le passage de Monluc (p.44) s'appliqueà un fait particulier, l'expédition de son fils, et à des circonstances politiques toutes contingentes; on n'y soupçonne aucune théorie. Il était donc inutile de présenter Monluc comme un *opposant*. — Bodin professe la doctrine du libre échange (p. 53). M. D. veut y discerner « une excitation à la fondation d'établissements coloniaux ». Il ajoute d'ailleurs que le texte de Bodin « implique » ladite excitation. Bodin professe encore que les « communautés » ne peuvent s'établir sans l'autorisation de l'État, et que celui-ci doit veiller à ce qu'on n'y « couve des conjurations et des monopoles ». Et M. D. écrit : « On peut tirer des écrits de Bodin une opinion *implicite* sur le système colonial... On peut voir dans ces paroles, *semble-t-il*, une condamnation des fameuses Compagnies ». M. D. a découvert, le premier, que nous sachions, une *opposition classique* à la politique coloniale. C'est celle des moralistes et des poètes qui ont repris et développé le lieu commun d'Horace et de Virgile : *Illi robur et æs triplex*, ou bien *O fortunatos nimium*. Montaigne, Ronsard, la Fontaine, Boileau ont de ce chef commis un crime de lèse-patrie. Jugez-en : ils ont insinué aux Français « comme un poison, à l'aide de leurs belles tirades d'emprunt, ce dégoût et ce mépris de l'activité commerciale dont notre société souffre à cette heure » (p. 217). En effet, tout s'explique.

On s'étonnera moins de rencontrer simultanément certains publicistes parmi les *opposants* et les *apôtres* de la colonisation, Montesquieu et Voltaire, par exemple. La composition en souffre, mais non la vérité. Car le problème colonial est complexe.

M. D. en a su dégager les termes saillants : monopole des Compa-

gnies et liberté commerciale ; administration déléguée aux Compagnies, ou administration directe. C'est sur ces antinomies, sur la première tout spécialement, que porta la controverse depuis Montchrétien jusqu'à Turgot. M. D. présente tour à tour les hommes et les doctrines des deux écoles ; doctrinaires du privilège ; presque toujours des hommes d'État ou des agents gouvernementaux ; champions de la liberté : gens d'affaires, économistes. Cet historique serait excellent, si M. D. ne mêlait à la question coloniale des particularités qui concernent uniquement le commerce extérieur. Ainsi les enquêtes de 1626 et 1636 auprès des Chambres de commerce de Rouen et de Marseille ne touchent guère la colonisation. Ainsi encore plusieurs publications de la seconde moitié du xvii[e] siècle (2[e] partie, chap. iii, et l'histoire de la querelle sur les superstitions chinoises), dont l'analyse alourdit l'exposé, n'ont point de rapport avec ce sujet spécial.

La surabondance de documents et de renseignements n'a point toutefois obscurci la critique de M. Deschamps. Il apprécie avec sagacité l'œuvre de Richelieu et celle de Colbert. La première avait été déjà traitée magistralement par M. Pigeonneau. M. D. a saisi le trait essentiel du système de Colbert, la substitution, à partir de 1674, du gouvernement direct, au Canada et aux Iles, au régime des Compagnies à privilège. Aussi l'auteur a-t-il tracé un parallèle judicieux de Richelieu et de Colbert.

Louis XV a trouvé en M. D. un réhabilitateur chaleureux. Les désastres coloniaux qui survinrent pendant son règne sont imputables à la Compagnie des Indes. Louis XV et ses ministres « ont brillamment suivi, puis hardiment réformé le système de Colbert et de Louis XIV ». La thèse est ingénieusement soutenue : des chiffres précis témoignent du progrès du peuplement et de l'extension du commerce aux colonies. Cependant M. D. signale avec « la sagesse théorique l'inexpérience pratique en matière coloniale du gouvernement de Louis XV », et mentionne à l'appui, « ces deux expériences *néfastes* » du Mississipi et de la Guyane. Voilà qui atténue l'apologie. Même, si l'on met à l'actif de Louis XV l'abolition du privilège de la Compagnie des Indes et l'octroi de la liberté commerciale, on remarquera que c'était une mesure *in extremis*.

Pendant la seconde moitié du xviii[e] siècle, deux thèses alimentent et dominent la polémique coloniale : celle du Pacte colonial et celle de l'esclavage. Avec cette dernière surtout, le débat est élevé et se passionne, parce qu'il prend un caractère philosophique et humain. On saura gré à M. D. d'avoir remis au point et replacé dans son cadre cette noble controverse ; il a, en passant, fait justice du légendaire : Périssent les colonies ! faussement attribué à Robespierre.

Nous omettons bien des détails de valeur disséminés dans ce livre. Il reste à en juger la portée. L'auteur, on l'a dit, nourrit l'ambition d'éclairer ses contemporains à la lumière du passé. Il s'indigne d'avoir à dissiper

encore de si épaisses ténèbres. Il fait le procès du système colonial actuel, fulmine contre l'inertie des capitaux, la répugnance à l'émigration, vérités tristement banales, mais enfin banales. M. Deschamps montre plus d'originalité en indiquant le remède. « Il faut refaire notre caractère national. C'est l'affaire d'une génération ou deux ». Par quel moyen? Il faut « tout simplement réformer notre enseignement secondaire ». Car pour l'auteur, « la question coloniale se réduit à une question d'éducation ». Aussi prêche-t-il la diffusion de l'enseignement pratique et moderne. On admirera dans cette conclusion l'inquiétude respectable du patriote et l'illusion non moins respectable du pédagogue [1].

B. AUERBACH.

663.— Aug. ROIZZI **Paralleli letterari tra poeti greci, latini ed italiani.** Livourne, imprimerie Giusti, 1891. In-12, VI et 284 pp.

C'est une seconde édition revue et augmentée. On y voit comment les anciens et les modernes ont tour à tour décrit les tremblants reflets de la lumière, l'éclat des armes, un rocher dans les flots, le choc furieux des vents, les fleuves impétueux, la nuit, les songes, la bête sauvage blessée, le lion affamé, la fuite du lion, et quantité de thèmes aussi nouveaux. Ce livre palpitant d'intérêt nous reporte aux plus mauvais jours de notre histoire, quand régnaient la métaphore et l'amplification.

L.-G. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 décembre 1891.

M. l'abbé Duchesne est nommé membre de la Commission chargée de la publication des *Historiens occidentaux des croisades*.

M. Ch. Kohler est nommé auxiliaire attaché aux travaux de l'Académie, pour la même publication.

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui proposer des candidats aux places vacantes parmi ses correspondants étrangers et français. Sont élus : pour les correspondants étrangers (trois places à pourvoir), MM. Gaston Paris, Maspero, Boissier, Héron de Villefosse; pour les correspondants français (une place à pourvoir), MM. Delisle, Hauréau, Croiset, l'abbé Duchesne.

M. Heuzey fait une communication sur le costume palmyrénien. Il étudie, d'après les monuments, la longue persistance du costume oriental dans l'antique Palmyre,

---

1. Les incursions de M. D. dans la politique ou plutôt la polémique contemporaine ne sont pas très discrètes. P. 169 : il compare l'impopularité de Colbert à celle de M. Ferry. Colbert se rendit impopulaire surtout par des mesures fiscales. Quant à l'impression produite par l'action coloniale de M. Ferry, elle s'est sensiblement modifiée : ce dont M. D. eût dû se douter. C'est le cas de répéter que comparaison n'est pas raison. P. 125, M. D. « recommande » avec beaucoup d'assurance un mode d'organisation de l'armée coloniale « à nos gouvernants d'aujourd'hui », dont il signale l'embarras en cette matière. On ne discerne pas bien ce qu'il y a de nouveau et d'ingénieux dans cette « recommandation ».

sous les formes du style grec qui s'était imposé à la sculpture de cette région. Dans plusieurs de ces représentations, empruntées aux sépultures, le mort est à demi couché sur un lit de festin ; une femme voilée, de proportions plus petites, est assise à ses pieds sur des coussins. C'est l'usage grec du banquet héroïque ou funèbre. En dépit du style grec des draperies, le costume du personnage couché est resté tout asiatique : tunique à manches (*candys*), larges pantalons (*anaxyrides*), dont l'extrémité est passée dans des bottines fermées à la mode des Perses, courte épée suspendue sur la cuisse droite, selon l'usage particulier du même peuple. Souvent ce costume est complété par une tiare cylindrique basse.

Parmi les riches ornements de pourpre, brodés ou brochés, qui décorent le vêtement, on remarque surtout la bande verticale qui descend sur le milieu de la tunique, comme un véritable *clavus*. Ce serait pourtant une erreur de vouloir y reconnaître le laticlave romain. Lorsque l'empereur Héliogabale offrait ses sacrifices au dieu soleil des Syriens, Hérodien fait figurer dans ces fêtes les plus hauts dignitaires de l'empire, « portant une seule bande de pourpre au milieu de leur tunique » ; ce qui est, ajoute-t-il, « une mode des Phéniciens. » Le laticlave romain était formé par deux bandes de pourpre et non une seule ; l'historien blâme les officiers impériaux d'avoir revêtu un costume asiatique et barbare, et ce costume est celui même de nos sculptures palmyréniennes.

Deux de ces bas-reliefs funéraires, dont les inscriptions ont été interprétées par M. Ledrain, nous montrent séparément le père et le fils, d'un côté Malkou, de l'autre Theima, fils de Malkou, accompagnés d'une même femme assise, Dida, qui figure ici comme épouse et là comme mère du défunt.

M. Maspero annonce la découverte de deux antiques monuments chaldéens. M. de Morgan, dans sa longue mission de Perse, a eu la bonne fortune de pouvoir relever un certain nombre d'inscriptions cunéiformes ou pehlevies, qui n'avaient été qu'indiquées par ses devanciers. Il en a pris l'estampage au péril de sa vie, et a fait faire par le R. P. Scheil la traduction de deux d'entre elles, qui remontent aux premiers temps de l'empire chaldéen.

La plus considérable, celle de Séripoul, est accompagnée d'un bas-relief où l'on voit un roi armé en guerre, massacrant un captif renversé sous ses pieds ; la déesse Ishtar, debout devant lui, lui amène une file de prisonniers destinés au même sort. C'est un souvenir des victoires remportées en ces parages par un roi du pays de Louloubi, nommé Anoubanini. Le texte de l'inscription nous apprend, en outre, que le mont où a été trouvé ce monument était appelé le mont Batir.

La seconde inscription est gravée sur une montagne à 108 kilomètres au nord de la précédente, près du village de Sheikh-Khân. Un roi, dont le nom est perdu, y avait fait placer son image ; un gouverneur chaldéen, venu longtemps après dans ces parages et nommé Tar...douni, fils de Sin-ipsah, restaura la figure et y joignit une inscription commémorative de cette restauration.

Le style des deux bas-reliefs et celui des deux inscriptions sont également archaïques. En les comparant aux œuvres de Goudéa, conservées au Louvre, on leur reconnaît un caractère incontestable d'antiquité plus haute. Ce sont probablement, à l'heure actuelle, les monuments les plus anciens que nous possédions de l'art chaldéen.

Avec les estampages de M. de Morgan, on a pu obtenir de bons moulages qui vont être déposés dans plusieurs musées.

M. Georges Perrot présente, de la part de M. Wolfgang Helbig, correspondant de l'Académie à Rome, le moulage d'un coin-matrice trouvé à Civita-Castellana. On y voit gravé le type d'une monnaie d'Auguste, de l'an 12 avant notre ère. Diverses considérations portent M. Helbig à y reconnaître un coin clandestin, qui a dû servir à un faux monnayeur.

M. Héron de Villefosse lit une note de Mgr Toulotte, évêque de Tagaste, sur la situation du mont Papua, où Gélimer, dernier roi des Vandales, poursuivi par Bélisaire, se réfugia et soutint, avant de se rendre, un long blocus. Mgr Toulotte pense qu'il faut chercher cette montagne à l'ouest du Milève, dans le massif du Zouagha ou dans celui du Ferdjoua, sur la limite de la Numidie et de la Maurétanie. Il croit que l'inscription célèbre du col de Fdoulès se rapporte à cet événement.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : DENIFLE (H.) et CHATELAIN (Ém.), *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. II, pars I ; — par M. Delisle : BRUGUIER-ROURE (L.), *Cartulaire de l'œuvre des églises, maison, pont et hôpitaux du Saint-Esprit (1265-1791)*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 28 décembre — 1891

---

664. — **Hand-Commentar zum Neuen Testament** bearbeitet von Prof. D. H. J. Holtzmann, etc. II. Band, 2 Abtheilung. Die Briefe an die Galater, Rœmer, Philipper. Bearbeitet von R. A. Lipsius.

L'éloge de cette publication n'est plus à faire. Les trois Épitres commentées dans le présent fascicule ne sont pas les moins importantes de la collection paulinienne : M. Lipsius discute les questions relatives à leur origine et à l'intégrité de leur texte, avec beaucoup d'érudition, de prudence et de sagacité. Il ne croit pas décisives les objections que l'on a faites dans ces derniers temps contre l'authenticité de ces Épitres, et il n'approuve pas non plus les critiques qui, pour des raisons subjectives, découpent arbitrairement le texte, en y signalant de prétendues interpolations. Il pense que, dans l'Épître aux Romains, le fragment XVI 1-20 était destiné à l'Église d'Éphèse et qu'il a été introduit dans l'Épître, soit par un accident de transcription, soit parce que Phœbé, la messagère qui était recommandée aux chrétiens d'Éphèse par le billet de l'Apôtre, porta aussi aux fidèles de Rome la lettre qui leur était destinée. Ce sont là des hypothèses fort incertaines. En tous cas, personne ne reprochera à M. Lipsius de présenter d'une manière trop compliquée l'origine de l'Épître aux Romains.

A. L.

665. — **Contributions to the interpretation of the Veda, third series**, by Maurice Bloomfield. (From the Journal of the American Oriental Society, vol. XV, 1891.) In-8, 46 pp. cotées 143-188.

M. Bloomfield a transporté sur un nouveau domaine védique ses rares facultés d'investigation : à l'explication de texte[1] il fait succéder celle de fond, en s'attaquant à trois légendes qui ne nous sont guère connues que par voie d'énigme ou d'obscure allusion : le combat d'Indra et Namuci; les deux chiens de Yama; le mariage de Saranyû. Sa méthode, définie en termes excellents (p. 185), consiste à faire avec soin le départ des attributs primitifs d'une entité mythique et des éléments secondaires que l'imagination humaine y a surajoutés après qu'elle eut pris corps. Le principe, toutefois, n'est pas aussi nouveau qu'il paraît à l'auteur : il a inspiré notamment en France les lumineuses études de M. Bréal, qui demeureront toujours les modèles du genre[2], et ce n'est plus guère que dans les travaux d'érudition de seconde main, — par exemple chez M. Ehni, si justement critiqué par M. Lévi[3] et M. Bloomfield, — qu'on rencontre l'insupportable prétention de ramener le moindre détail d'un conte à l'hypothèse naturaliste et de fixer sur la rose des vents le repère précis des deux chiens de Yama.

Ce principe connu et appliqué, dis-je, ne serait-il pas possible de le serrer de plus près encore? Je le crois, et je l'ai essayé dans mes leçons de l'année dernière. Pour moi, le mythe en général n'est ni l'expression d'un symbolisme profond, ni le produit d'une élégante métaphore, ni une explication de la nature telle que la peut concevoir l'intelligence d'un sauvage, ni même la plupart du temps une maladie du langage. C'est tout simplement, à l'origine, une devinette ingénieusement puérile, telle qu'en ont colligé en masse et en tous pays les amateurs de folk-lore. Le critérium est donc sûr : toutes les fois qu'on pourra réduire les traits essentiels d'un conte à une semblable devinette, très courte et très simple, visant un objet naturel, le conte sera naturaliste, et tous les traits qui ne rentreront pas dans les termes de la devinette seront des additions postérieures. Un exemple entre mille :

« Qu'est-ce qui plonge dans l'eau et ne peut boire ? »

La sagesse des nations répond : « Le soleil. »

Et, d'autre part, c'est le noyau du mythe de Tantale : l'homme plongé jusqu'au menton, l'eau qui se retire, la transformation du fait naturel en un supplice infernal, autant d'enjolivements surajoutés par la fantaisie des conteurs successifs.

La méthode une fois admise, il va sans dire qu'elle pourra donner lieu à quelques divergences dans l'application. Ainsi je serais disposé

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXI, p. 325.

2. *Hercule et Cacus, le mythe d'Œdipe*, in *Mélanges de Mythologie et de Linguistique* (Paris, 1877).

3. *Revue critique*, XXX, p. 354.

à voir dans la jolie devinette de Sara*n*yû (R. V. X. 17. 1-2) beaucoup plus d'éléments naturalistes que n'y en veut retrouver l'auteur [1]. Je ne vois pas non plus en quoi M. Ehni est si coupable (p. 187, n. 1) d'interpréter Yama par le soleil nocturne : si, comme l'enseigne M. B. (p. 170), les deux chiens de Yama sont le soleil et la lune, il me paraît difficile de croire que Yama lui-même soit autre chose qu'un personnage solaire. Mais ce sont là de simples nuances et le principe d'interprétation reste sauf. La seule objection grave que j'aie à formuler le laisse intact, car elle ne procède que d'un scrupule grammatical.

M. B. est-il bien sûr que *ná-muci* signifie « qui ne lâche pas » (p. 162)? C'est bien l'opinion de Pâ*n*ini ; mais peu nous en chaut, et je ne connais pas un seul composé védique par *ná-* qui présente sûrement le sens négatif : *ná-vedas* veut dire « qui sait » ; quand à *nâsatya* quoi qu'on doive penser de l'étymologie conjecturale de M. Colinet, je crois que la dérivation par *ná asatyá* est pour toujours abandonnée. Somme toute, le sens le plus probable de *ná-muci* — soit par *muc* et *na-* = gr. ἀνά? — serait « le delieur » ou « le libérateur ».

Namuci serait donc, à l'origine, un Asura bienfaisant qui délivre les eaux, bref un « double » d'Indra. Ainsi s'explique un trait conservé par la légende, trait inintelligible, remarquons-le bien, dans toute autre hypothèse : le pacte d'amitié qui l'unit à Indra. Plus tard, lorsque l'envahissante personnalité d'Indra eut accaparé à elle seule le rôle de « libérateur », quand les Asuras, de Dieux qu'ils étaient, furent devenus des démons [2], lors enfin que les raffinements étymologiques de l'école interprétèrent à contre-sens le nom de Namuci, on ne vit plus ce que ce monstre venait faire aux côtés d'Indra et on lui assigna la digne fin d'un démon de l'orage : sa tête roula emportée par l'écume. Lui qui peut-être enivrait Indra pour lui donner des forces contre leurs ennemis, il fut censé l'avoir abruti d'eau-de-vie, et, sur le détail naturaliste de l'écume emportant sa tête, la fantaisie d'un conteur broda les termes du pacte bizarre qu'Indra ne violait pas en le tuant.

Je ne sais ce que M. Bloomfield pourra penser de cet essai contradictoire d'interprétation ; mais en tout état de cause ce ne serait qu'un faible apport aux résultats de sa critique si pénétrante et si sûre d'elle-même. V. HENRY.

---

666. — **Ilios et Iliade**, par Gaston SORTAIS, S. J. Paris, Emile Bouillon, 1892. In-12 de x-417 p.

Sous le titre d'ILIOS ET ILIADE, le P. Sortais, naguère professeur à Saint Mary's College de Canterbury, publie un livre court, facile à lire,

---

1. Mais je me rallie entièrement aux raisons décisives par lesquelles il démontre (p. 181) que l'époux de Sara*n*yû ne saurait être son propre père Tvash*t*ar.

2. Cf. Bergaigne, *Relig. Ved.*, II, p. 349, mais sans référence à l'étymologie quelconque du nom de Namuci.

écrit avec chaleur, dont l'objet principal est de mettre sous les yeux de es lecteurs une restauration de l'Iliade primitive, telle qu'il la conçoit, Son ouvrage, outre le mérite de la clarté, a aussi celui d'une entière sincérité. L'auteur, sans se laisser dominer par aucune idée reçue, se fait librement ses opinions, qui ne manquent pas de hardiesse, et il les dit tout haut sans ménagements. Par là il ne peut manquer de rendre à ceux qu'il ne convaincra pas, le service de les faire réfléchir; ce qui est après tout la moitié de la tâche de la critique.

Les vues générales de l'auteur sur la formation de l'Iliade sont à peu près conformes, ainsi qu'il le déclare au début (p. 37), à celles que j'ai moi-même proposées naguère *(Histoire de la littérature grecque,* t. I, ch. III). Nous sommes d'accord pour admettre que l'Iliade primitive était moins un poème proprement dit qu'un groupe de chants, assujettis sans doute à une donnée commune, mais non à une suite rigoureuse. Seulement, au lieu de se contenter d'énoncer cette opinion sous forme de conjecture, le P. S. a voulu en tirer des conséquences pratiques. Il a cru « servir la gloire » d'Homère en dégageant son œuvre des additions successives dont elle a été surchargée et qui « l'enlaidissent » (p. VIII). C'est à peu près ce qu'avait déjà tenté autrefois Koechly dans ses « Iliadis carmina XVI ». Selon le P. S., l'Iliade primitive devait se composer de douze chants, très inégaux d'ailleurs en étendue et en importance. Sans se prononcer sur l'ordre probable de leur composition, il les range dans un « ordre formel, qu'imposent, l'œuvre étant achevée, la suite logique des faits et l'évolution naturelle des passions » (p. 102); cet ordre est le suivant : *la Querelle* (ch. I), *la Défaite des Achéens* (XI, 1-643), *l'Ambassade* (IX, 89-426; 622-657; 669-713), *la Patroclie* (XV, 592-746; XVI, 1-174, 198-418, 684-867), *la Douleur d'Achille* (XVIII, 1-242), *la Réconciliation* (XIX, 1-275), *les Adieux d'Hector et d'Andromaque* (VI, 213-529), *la Mort d'Hector* (XXI, 525-611 et XXII), *le Rachat d'Hector* (XXIV). Il est impossible, croyons-nous, de relire ces chants ainsi groupés sans être frappé de ce qu'il y a nécessairement d'artificiel et d'arbitraire dans ce genre de restaurations. Tout d'abord celle-ci laisse de côté quelques unes des plus belles parties du poème, par exemple le récit des exploits de Diomède, qui forme le V[e] chant. Est-ce alléger l'Iliade et la rendre plus digne d'admiration que d'en écarter d'aussi émouvantes narrations? En second lieu, cette série, établie au prix de tels sacrifices, présente-t-elle réellement une suite logique de faits? En aucune façon. L'*Ambassade* suppose bien une défaite antérieure des Achéens; mais, en son état actuel, la défaite dont elle parle n'est pas celle du XI[e] chant; car Ulysse, dans son discours à Achille, voulant peindre la détresse des Achéens, ne fait aucune allusion aux plus graves événements de cette journée, par exemple aux blessures des principaux chefs ni même à la sienne. Et, pareillement, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque* semblent bien, sans doute, avoir été composés à l'origine pour la dernière entrevue des deux époux; mais si l'on

place cette admirable scène après la *Patroclie*, la réponse d'Hector à Andromaque semble vague et faible; car il ne dit rien de la mort toute récente de Patrocle, preuve éclatante de la faveur des dieux, qui devrait lui servir à rassurer sa femme. Ces simples remarques, qu'il serait possible de multiplier, montrent assez que, si l'on peut soupçonner un ordre primitif de composition différent de l'ordre actuel, c'est du moins une tentative vaine que de vouloir le restituer. Au poème admiré de tous, qui dissimule si habilement ses légères incohérences, on ne fait ainsi que substituer une série de fragments mutilés, dont le manque de suite est frappant.

Ajoutons qu'en jugeant ces chants supposés primitifs, le P. Sortais, qui les admire pourtant sincèrement, émet certaines appréciations, où le théologien fait vraiment tort au lettré. L'intervention des dieux dans les choses humaines, quand elle lui paraît compromettre l'idée qu'il se fait de la liberté morale, le scandalise. Il écrit par exemple, à propos de la crainte que Zeus, à la fin du XIe chant, excite dans le cœur d'Ajax : « C'est par cette frayeur subite, non motivée, que Zeus écarte du combat l'intrépide fils de Télamon; *on ne pouvait terminer plus misérablement* une bataille si bien conduite et si furieusement disputée » (p. 325). Mais ces défaillances, auxquelles les plus braves sont sujets, n'est-ce pas justement un des mérites de la poésie homérique que de les exprimer si naïvement? Et qu'aimons-nous le plus en elle, sinon qu'étant héroïque elle est néanmoins profondément humaine? Son prétendu tort, serait-il d'imputer aux dieux ce qui est de l'homme? Sommes-nous donc si maîtres de nos sentiments? Et s'ils surgissent en réalité d'un fond mystérieux, que la psychologie moderne ne saurait se flatter d'avoir sondé, comment reprocher à ces vieux poètes d'avoir appelé dieu cet inconnu et d'avoir cru l'âme humaine toute pénétrée de sa puissance?

Tel qu'il est, ce livre, dont nous n'acceptons ni la méthode ni les jugements, ne doit pas passer inaperçu. C'est l'œuvre d'un homme qui a cherché dans une question difficile ce qui lui a paru être la vérité. Il y a toujours profit à lire ce qui est sérieux et sincère.

Maurice Croiset.

---

667. — Aristote, **La république athénienne**, traduite en français pour la première fois, par Théodore Reinach. Paris, Hachette. 1891. xxxi-124 p. in-16.

La première traduction française du nouveau livre d'Aristote a paru dès le mois d'août dernier : personne ne s'étonnera que l'honneur de cette publication rapide appartienne à M. Théodore Reinach [1]. Aussi bien l'auteur a-t-il fait mieux que de donner une simple traduction du

1. Nous pouvons annoncer aux lecteurs de la *Revue* que la traduction du même ouvrage, préparée depuis longtemps par M. Haussoullier, paraîtra incessamment dans la *Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Études*.

texte établi par M. Kenyon : la nécessité même de traduire l'a amené à discuter les leçons du premier éditeur, à en proposer de nouvelles, et à éclaircir sur plus d'un point l'œuvre d'Aristote. Cette étude critique a certainement coûté plus d'efforts à M. T. R. que la traduction elle-même ; elle provoquerait aussi des observations beaucoup plus nombreuses.

La préface de M. T. R. a le double mérite de la clarté et de la concision : en quelques pages, il rappelle l'origine de l'Ἀθηναίων πολιτεία, l'autorité qui s'attacha tout d'abord à ce livre, et les citations diverses qu'on en trouve dans les auteurs. Passant ensuite au papyrus du Musée britannique, il le décrit, le date, et détermine aussi l'époque où fut composé l'ouvrage (vers 325). Puis vient un exposé du plan suivi par Aristote, une courte discussion des sources où il avait puisé, et enfin une appréciation délicate du caractère qui distingue ce nouvel écrit. Nous n'aurions rien à reprendre dans toute cette préface, si nous ne croyions devoir avertir le lecteur de certaines hardiesses de critique, que M. T. R. annonce ici en passant, mais qu'il ne justifie pas assez, ce semble : « Des morceaux tout entiers, dit-il, empruntés sans doute à un ouvrage antérieur sur le même sujet, mais de mince autorité, ont été insérés dans le texte à leur place chronologique, sans égard pour les contradictions criantes qui en résultent (p. XVII-XVIII). » C'est résoudre un peu trop sommairement des questions controversées [1]. M. T. R. a le droit d'avoir une opinion aussi ferme, et cette opinion a du poids. Mais il est à craindre qu'elle ne paraisse trop décisive. La présente traduction aura surtout pour lecteurs des étudiants, des candidats à la licence et à l'agrégation d'histoire, par exemple : il nous eût semblé préférable d'offrir à ces lecteurs la traduction complète du manuscrit, sans expulser du texte et reléguer au bas des pages les morceaux que condamne une critique encore contestable.

C'est avec la même assurance que, dans le cours de l'ouvrage, M. T. R. supprime, transpose ou corrige des phrases entières. Aucune de ces corrections ne s'impose avec évidence, et chacune d'elles eût exigé une discussion un peu développée. Ce léger défaut de méthode ne peut que nuire à la confiance que mérite d'ailleurs l'érudition de M. T. Reinach : on sera toujours tenté de déclarer aventureuse une critique qui ne porte pas avec elle toutes ses preuves.

Pour la même raison, nous regrettons que M. T. R. n'ait pas toujours indiqué expressément les passages où sa traduction diffère du texte donné par M. Kenyon : à côté de leçons manifestement défectueuses, l'édition *princeps* contenait certaines conjectures qui valaient la peine d'être discutées. Citons, par exemple, le paragraphe où Aristote

1. Il est vrai que M. T. R. renvoie le lecteur à ses articles de la *Revue des Etudes grecques*, t. IV, 1891, p. 82-85 et 143-158.

parle des juges du Palladion et du Delphinion [1]. M. Kenyon propsoait de lire le nom des ἐφέται dans une lacune que présente à cet endroit le manuscrit; M. T. R. substitue à cette lecture le nom des jurés ordinaires, sans nous dire comment il rétablit le texte. Certes, nous n'affirmons pas qu'il se trompe, et nous inclinons même à lui donner raison; mais encore aurait-il dû avertir le lecteur de la difficulté à résoudre.

Nos réserves portent, on le voit, sur la forme qu'a donnée l'auteur à sa critique du texte; pour le fond, nous serions souvent d'accord avec lui. Mais nous ne pouvons entrer ici dans le détail des discussions historiques que soulèvent, par exemple, la prétendue constitution politique de Dracon (§ 4), le mode d'élection des archontes au temps de Solon (§ 8), la part de Thémistocle dans l'abaissement de l'Aréopage (§ 25). Même en dehors de ces questions fondamentales, les problèmes abondent, et tout le monde saura gré à M. T. R. de nous en avoir rendu l'examen plus facile, en nous donnant de l'Ἀθηναίων πολιτεία une traduction à la fois exacte et agréable à lire.

A une connaissance solide du grec [2], M. T. R. joint des qualités littéraires dont nous n'avons plus à faire l'éloge. Non content de rendre la prose d'Aristote dans une langue ferme et précise, il a traduit en vers tous les fragments de Solon, et nous estimons qu'il a bien fait : ainsi éclate tout d'abord aux yeux du lecteur le véritable caractère de cette Ἀθηναίων πολιτεία que nous connaissions en partie déjà par les citations des lexicographes, mais qui gardait toujours de cette origine l'apparence d'un manuel d'antiquités athéniennes. Nous voyons aujourd'hui que cette œuvre portait bien la marque du maître qui l'avait écrite, et M. Théodore Reinach n'aura pas peu contribué à la faire mieux comprendre et mieux apprécier.

Am. HAUVETTE.

---

668. — **Neu entdeckte Fragmente Philos nebst einer Untersuchung** ueber die urspruengliche Gestalt der Schrift de sacrificiis Abelis et Caini, von Paul WENDLAND. Berlin, 1891. x-152 p. in-8. Prix : 5 m.

Cette brochure est un recueil d'études sur le texte de Philon. Ce qui en fait l'unité, c'est que M. Paul Wendland cherche dans chacune d'elles à retrouver quelques fragments de l'écrivain juif, négligés dans des manuscrits connus ou noyés dans des ouvrages postérieurs. C'est ainsi qu'il retrouve : 1° un morceau important du *de uictimis* (ou *de anima-*

---

1. C'est le § 57 de Kenyon, 56 de la traduction française

2. Nous pensons que M. T. R. pousse trop loin le scrupule en refusant de traduire § 20) πρότερον Ἀλκμεωνιδῶν par « avant les Alcméonides », comme s'il y avait πρότερον, ἢ Ἀλκμεωνίδαι. S'il ne se rencontre pas d'autre exemple de cette tournure avec πρότερον il serait facile de citer de nombreux cas analogues (Madvig, *Syntaxe de la langue grecque*, § 90, rem. 1). — Il est regrettable que dans l'impression du grec M. T. R. ait laissé échapper plusieurs fautes d'accents : p. IX, il faut écrire πολιτεῖαι, p. XXVI, συναχθεῖσα, p. 84, ὑπαρχόμενος, p. 112, ἐπιτεῖν, p. 113, ἀναρρῆξαι.

libus sacrificio idoneis), dans le Laurentianus LXXXV, 10, ce qui permet de combler une lacune évidente dans le texte actuel, entre les §§ 3 et 4, et prouve du même coup la valeur du ms. utilisé jusqu'ici pour de bonnes leçons adoptées un peu au hasard; 2° des débris du deuxième livre perdu περὶ μέθης, recueillis dans le florilège de Leontius et Jean; 3° toute une série de morceaux des ζητήματα καὶ λύσεις, dans le commentaire de Procope de Gaza (VIe siècle) sur le Pentateuque, grâce à une comparaison entre la traduction arménienne des ζητήματα et l'abrégé fait par Procope lui-même sur son grand ouvrage, grâce aussi à des rapprochements avec Théodoret et Origène, qui ont servi souvent d'intermédiaires à Procope. En revanche, M. W. supprime un traité de l'œuvre de Philon, le *de mercede meretricis*. Il démontre que ce que nous lisons aujourd'hui sous ce titre est formé de deux parties : l'explication de l'exclusion de l'offrande de la courtisane (§ 1), qui est à rétablir après le § 4 du *de uictimis*, et le développement du thème connu, la volupté et la vertu personnifiées par deux femmes (§§ 2-4), qui se trouvait primitivement dans le *de sacrificiis Abelis et Caini*. Tels sont, dans leur ensemble, les résultats de ces premières recherches de M. Wendland. On pourrait formuler çà et là des réserves sur des détails, par exemple sur la division en livres et la forme des *quaestiones* telles que les conçoit l'auteur. Mais il est prudent de s'abstenir, en attendant la publication des traités retrouvés en Égypte. Tout fait bien augurer de l'édition que M. Wendland prépare en collaboration avec M. Léop. Cohn.

L.

---

669. — Frid. Leo, **Culex carmen Vergilio ascriptum** rec. et enarravit. Accedit copa elegia. Berlin, Weidmann, 1891, 122 p. in-12.

En ouvrant cet élégant petit volume, la première impression ne peut être qu'agréable; il se présente bien, est signé d'un nom fort honorablement connu par de bonnes éditions de Plaute et des tragédies de Sénèque; il est dédié avec deux distiques à H. Usener en l'honneur de ses noces d'argent et aussi de ses vingt-cinq années d'enseignement à Bonn, ce qui est d'un heureux accord; si les vers de dédicace sont médiocres, le lecteur n'en est pas moins touché; les philologues ne sont pas des ennemis nés, et ils ont assez de peines pour estimer, fêter entre eux et ménager leurs joies.

Sans doute tout cela est de bordure. Mais pour le fonds même l'occasion était favorable et un travail mesuré, approfondi sur le *Culex*, ne pouvait être présentement que le bienvenu. C'est un poème quelque peu étrange dont jusqu'ici, M. Léo a raison de le remarquer, l'art n'a peut-être été ni bien démêlé ni senti comme il convient. Le public n'en peut mais, alors que les éditions même les mieux signées ont l'air de se travestir l'une l'autre : comparez les textes de Haupt, de Ribbeck

et de Bæhrens. Pour reposer des fantaisies qui sont le propre de ce dernier, on devait souhaiter un retour dans un sens conservateur. C'est bien en ce sens, en effet, qu'est faite la présente édition. Mais en ce sens elle va à son tour dans l'excès, et j'ai grand peur que tout estimable qu'elle soit, la tentative n'ait de fait échoué et que nous n'ayons encore à attendre un véritable éditeur de ce texte pseudo-virgilien. Mettons, s'il y a échec, qu'il s'explique pour une partie par la difficulté même de la donnée; mais il faut avouer aussi que la méthode de M. L. n'est point celle qui semble la plus naturelle et la plus sûre.

Le manque de clarté est chez lui des plus marqués. On retrouve ici, et personne ne l'eût désiré, le latin obscur des prolégomènes du Sénèque. Sous prétexte de rapprochements, les remarques sur des vers différents se suivent en un plein désordre. Enfin et surtout les notes sont surchargées et enchevêtrées d'un ballast fort inutile de rapprochements forcés [1], de corrections et de citations qui n'en finissent pas. On a la surprise de retrouver ici dans un moderne la maladie de ces anciens grammairiens chez qui les exemples se suivaient comme des chapelets d'œufs de poisson.

Que devient cependant le texte? On est frappé d'abord de ce qui fait le principal mérite de la présente édition : au dessus d'un apparat critique très simple et très clair, le texte est donné avec une pleine *franchise*. Les croix assez nombreuses, les hémistiches laissés en blanc empêchent d'accepter par paresse les chevilles qu'a imaginées la vulgate. Ici tous les *loci* du poème sautent aux yeux. D'autre part M. L. a fait un effort visible pour s'écarter le moins possible du texte du *Bembinus* [2] et des mss. de la même famille. Mais il ne conserve fort souvent cette leçon qu'au prix des constructions les plus contournées et des explications les plus subtiles. Son conservatisme est étroit, exclusif et paraît entaché de parti pris. C'est presque à chaque remarque que le lecteur se rebiffe, les objections les plus graves lui venant forcément à l'esprit. Dès lors il n'apprécie plus le mérite qu'il faut reconnaître à M. L. de n'avoir pas essayé de remèdes factices dans des passages tout à fait corrompus (318), ou sa juste défiance à l'égard de ses propres conjectures (par exemple au v. 300); un régime de suspicion se trouve établi et M. L. n'est plus qu'un guide qu'on ne suit pas et qu'on ne veut pas suivre.

Sur l'authenticité du *Culex*, rien ici d'important. M. Léo ne paraît

1. Il est naturel que dans le nombre il y en ait qui soient parfaitement inintelligibles, comme p. 40 : *velut I. 760*. Je n'en finirais pas s'il me fallait relever les erreurs de sens que renferme, suivant moi, le commentaire. Voici seulement l'une des plus singulières : p. 42, cum *optatum aurum* manifesto significet aureum; voir l'emploi répété de cette épithète dans Catulle, LXIV.

2. M. Léo va ici à l'encontre de Bæhrens qui avait pris pour base le *Vossianus*; M. Léo regarde ce ms. comme très interpolé, sauf vers la fin du poème où il porterait des traces d'une recension différente. C'est un système bien compliqué.

pas sentir combien il nous est difficile d'admettre que dans un poème de cette date, Auguste ait été désigné par *Octavius... puer*.

Émile Thomas.

---

670. — J. Prammer. **C. Julii Caesaris Commentarii de Bello Gallico.** Leipzig, 1891. in-8. Chez Freytag. 252 p.

671. — H. Furneaux. **Cornelii Taciti Annales,** (libr. xi-xvi). Oxford, 1891, in-8. Clarendon Press. 700 p.

L'édition de César de M. Prammer est un livre destiné aux classes; il ne faut point lui demander davantage. Le texte m'en a paru soigneusement édité; il ne s'y trouve ni notes ni commentaires d'aucune sorte. Un appendice, dû à M. Kalinka, contient des renseignements élémentaires sur l'armée romaine à cette époque, qui ont le mérite d'être assez complets, tout en étant présentés sous une forme succincte. Quelques illustrations les accompagnent; elles ont été prises de tous côtés; on y trouve, à côté du légionnaire du musée de Saint-Germain, des figures empruntées aux ouvrages de Marquardt et de M. Lindenschmitt; quelques unes comme le groupe de la page 242, qui est tiré de la colonne Trajane, constituent des anachronismes qu'il eût fallu éviter.

L'édition de Tacite de M. Furneaux a plus de prétentions : ce veut être une édition savante, et elle l'est, en effet, non point par la constitution du texte lui-même — c'est celui de Halm que l'auteur a reproduit, sauf quelques modifications — mais par l'abondance des commentaires. Non content d'expliquer avec une grande précision dans les notes les difficultés qu'il rencontre et de les élucider au passage par des développements intéressants, M. F. s'est donné la peine d'étudier, dans une introduction de cent cinquante pages, les questions historiques les plus importantes que soulèvent les cinq derniers livres des *Annales;* ainsi il a consacré deux chapitres, l'un aux relations de Rome avec les Parthes et l'Arménie depuis Auguste jusqu'à Néron, l'autre à la conquête de la Bretagne sous Claude et son successeur. J'avoue que de semblables dissertations, malgré leur mérite, me sembleraient bien mieux à leur place dans quelque revue ou dans un ouvrage spécial; il me parait qu'il y a là une confusion de deux genres différents et que la tâche d'un éditeur est plus restreinte; mais peut-être ne partagera-t-on point mon avis et trouvera-t-on commode de rencontrer réunis sous la même couverture le texte de Tacite et des dissertations qui l'éclairent. Il faut, en tout cas, rendre à l'auteur cette justice qu'il a puisé ses commentaires aux bonnes sources et qu'il est au courant de l'histoire et de l'administration romaine sous l'empire.

A. Cagnat.

672. — L. Compain. **Étude sur Geoffroi de Vendôme.** 1 vol. in-8, xvi-296 p. Paris, Bouillon, 1891.

Nous ne saurions parler de cet ouvrage qu'avec une profonde sympathie. Son auteur, M. L. Compain, jeune homme de grand avenir, est en effet mort récemment, à la suite d'une douloureuse catastrophe, sans avoir eu la joie de voir paraître un travail, qu'il avait écrit avec amour.

Il y avait deux manières de traiter le sujet qu'il avait choisi. Geoffroi de Vendôme a laissé, outre des sermons et des opuscules théologiques et des traités dogmatiques, en partie encore inédits, cinq livres de lettres; ces lettres sont disposées, dans les deux manuscrits qui nous en restent et qui se trouvent actuellement dans les bibliothèques de Vendôme et du Mans, d'après l'ordre hiérarchique des destinataires; en tête les missives adressées aux papes et à leurs légats en Gaule, puis les lettres adressées aux évêques, plus loin celles qui ont été envoyées à des abbés ou à des moines, enfin celles qui ont été expédiées à des laïques. On pouvait se proposer de rétablir ces documents dans l'ordre chronologique, de restituer ainsi année par année, jour par jour, la biographie de l'abbé de la Trinité, de dévoiler les allusions historiques contenues dans chaque pièce, de faire, en un mot, le commentaire raisonné de cette vaste correspondance. On pouvait aussi, en négligeant ces détails techniques, se servir de Geoffroi de Vendôme comme d'un prétexte, pour nous montrer quelles étaient, à la fin du xie siècle et au début du xiie siècle, sous les règnes de Philippe Ier et de Louis VI le Gros, les idées, les manières de voir des moines, et spécialement des moines exempts, placés sous l'autorité immédiate du Saint-Siège. M. C. s'est prononcé très nettement pour la dernière méthode plus générale et par suite plus attrayante, mais peut-être moins sûre, laissant une plus grande place à la conjecture et exposant à de nombreuses redites. Ajoutons qu'une telle étude ne saurait être entièrement définitive, tant que le travail de classement des lettres et de critique des textes n'aura point été fait.

M. C. s'est tiré à son honneur du sujet compris de cette façon. Il l'a divisé en quatre parties qui se suivent dans un ordre rigoureusement logique. Dans la première, on trouve un résumé des origines et des privilèges de l'abbaye de la Trinité, les principaux faits concernant son histoire avant l'avènement de Geoffroi, en août 1093, et sa situation matérielle à la fin du xie siècle. Dans la seconde, on nous montre en Geoffroi le moine et l'abbé; on nous indique comment il gouvernait les moines placés sous ses ordres, veillant à la fois à leur instruction littéraire et au salut de leur âme; comment il se liait par les liens de la confraternité avec les autres communautés monastiques. La troisième partie peut être intitulée : Geoffroi et la société laïque; l'auteur y passe tour à tour en revue ses relations avec les comtes de Vendôme, ses voi-

sins immédiats — avec les comtes d'Anjou, les protecteurs de son abbaye, — avec les ducs d'Aquitaine, dans le territoire desquels se trouvaient quelques-uns de ses prieurés, à Oléron, à Saint-Agnan, à Olonne, — avec les rois de France, les suzerains de tous ces princes [1]. A la dernière partie on peut donner pour titre : Geoffroi et la société ecclésiastique. Nous y apprenons quels rapports l'abbé de la Trinité entretint avec les évêques, les archevêques, les légats du pape, le pape lui-même. Ce plan est, à quelques exceptions près [2], fort bien suivi : si quelques chapitres, par exemple celui sur les devoirs des moines, renferment des banalités, d'autres contiennent des détails très intéressants, comme celui où sont énumérés les droits du Saint-Siège sur l'abbaye exempte. Il faut aussi louer l'auteur des recherches faites à la bibliothèque de Vendôme et à la Bibliothèque nationale. Il y a trouvé quelques chartes inédites relatives à la Trinité. Dans le manuscrit du Mans, il a découvert quelques billets adressés à Geoffroi et que Sirmond avait laissés de côté dans son édition des œuvres de l'abbé vendômois.

M. C., chose rare chez un biographe, a tracé de Geoffroi un portrait peu flatté ; il nous le dépeint comme un esprit étroit, ayant peu d'idées, très absolu dans ses principes et ne les faisant point céder aux circonstances, pourtant assez âpre au gain et amené à confondre la cause de son monastère avec celle de l'Église universelle.

L'impression du volume est en général faite avec soin, bien qu'on devine à certains détails que l'auteur n'y a pas mis la dernière main. Ainsi, p. 112, dernière ligne, on lit l'*archevêque* de Chartres ; p. 116, on place en 1045 une bulle de Clément II, qui n'a été élu pape que le 24 décembre 1046 ; p. 135, on parle à diverses reprises du traité de Hugues de Clèves, au lieu de Hugues de Clères ; p. 279, on nous affirme que Geffroi assista en octobre 1132 au concile de Reims, et quelques lignes plus loin qu'il mourut le 26 mars 1132. Le concile de Reims où l'antipape Anaclet (Pierre de Léon) fut excommunié, est en réalité d'octobre 1131.

Ce volume atteste chez l'auteur de très sérieuses qualités : M. Compain promettait de devenir un excellent historien. Comme l'écrit dans sa préface notre maître, M. Gabriel Monod : « Il avait l'intelligence lucide, le caractère droit et énergique, l'âme tendre. De toutes ces promesses d'avenir, il ne reste aujourd'hui qu'un profond souvenir au cœur de ceux qui l'ont aimé, et ce livre, par lequel il pourra encore vivre et être utile. »

Ch. Pfister.

1. En réalité les rois de France n'interviennent point dans les affaires de la Trinité de Vendôme. Louis VII, le premier, eut des relations avec les abbés de ce monastère. Mais il faut remarquer que ce fut moins en qualité de roi que de duc des Aquitains.

2. Ainsi on peut se demander pourquoi l'auteur place dans la seconde partie le chapitre où il expose les idées de Geoffroi sur la simonie et l'investiture laïque.

673. — **Erasmus-Studien...** von Arthur RICHTER. Dresde, 1891, impr. J. Pæssler, in-8 de XXIV-64 p. (Inaugural-Dissertation de l'Université de Leipzig.)

674. — **Erasmiana** collegit J.-B. KAN. Rotterdam, 1891, W. Wenk, in-4 de 56 p. *(Erasmiani Gymnasii Programma litterarium, 1891-92.)*

Les études érasmiennes ont fait récemment deux pertes sérieuses par la mort d'Ad. Horawitz et de Ludwig Sieber. Mais elles ne sont pas près de disparaître des pays de langue allemande : M. Hartfelder annonce la réimpression annotée des œuvres poétiques et pédagogiques d'Érasme, et voici une substantielle brochure de M. A. Richter, qui n'est, je l'espère, que l'annonce d'un travail plus considérable. M. R. pense justement qu'avant d'entreprendre une révision d'ensemble de la biographie d'Érasme, il faut voir dans le classement de sa correspondance plus clair que n'y ont vu les éditeurs de Leyde, tout consciencieux qu'ils aient été, et qu'il est d'une grande importance d'y établir au préalable une chronologie assurée. Il a fait lui-même cet examen pour la première partie de la vie, celle où la correspondance, pour être plus clairsemée, n'en est pour cela que plus difficile à mettre en ordre. Cet essai méthodiquement institué sera utile. L'auteur a tiré un heureux parti de pièces oubliées et notamment des lettres de Robert Gaguin à Érasme qu'il n'a pas craint de réimprimer. Deux questions accessoires sont traitées dans ces *Études*, l'année de naissance d'Érasme (fixée à 1466) et sa connaissance des langues vivantes ; mais le point le plus intéressant à signaler est la constitution de ces *Regesta Erasmiana* qu'on voudrait voir continuer.

Un vétéran bien connu des mêmes études, à qui nous devons, entre autres choses, l'édition du testament d'Érasme daté de 1536, M. J.-B. Kan, consacre une fois de plus au grand Hollandais le programme de l'*Erasmiaansch Gymnasium* dont il est recteur. On y trouvera le texte du premier testament d'Érasme fait à Bâle en 1527, l'inventaire en latin de son mobilier écrit sur son ordre par Gilbert Cousin, en 1534, enfin l'inventaire en allemand dressé aussitôt après sa mort par le notaire public de Bâle, le 22 juillet 1536. Cette série de documents a été publiée pour la première fois, à Bâle, par Sieber, en plaquettes d'un goût admirable, mais tirées à petit nombre. M. Kan les met à la portée du large public hollandais qui s'intéresse à Érasme, et les accompagne d'une annotation minutieuse, en y joignant une note sur l'origine du nom d'Érasme et la reproduction du testament définitif de 1536, donné par lui au public en 1881. Ce dossier complète et remplace, au point de vue documentaire, les plaquettes du regretté Sieber. C'est, hélas ! la dernière fois que paraît, uni au nom illustre qu'il vénérait, celui du modeste et savant bibliothécaire de l'Université de Bâle ; ses publications, ses encouragements, ses conseils ne viendront plus visiter et réjouir les amis d'Érasme.

P. de NOLHAC.

---

675. — Moeller (Charles). **Introduction critique à l'histoire moderne.** Paris, Thorin, 1891, in-8. 200 p.

Cet opuscule de M. Charles Mœller, bien que son auteur, par un sentiment respectable de piété filiale, le présente comme un complément du *Traité des études historiques* de Jean Mœller [1], n'en est pas moins une œuvre indépendante. C'est une sorte de leçon d'ouverture d'un cours d'histoire moderne où le professeur indique la route à suivre et les écueils à éviter quand on aborde l'étude de l'histoire politique depuis le xv^e siècle. Ainsi envisagé, le travail de M. M. pourra rendre de réels services dans les Universités. Après quelques pages consacrées aux mémoires, M. M. se hâte d'arriver aux documents d'archives. La note sur la littérature des mémoires me paraît écourtée. Les mémoires, successeurs des chroniques, seront toujours la base de l'histoire. Prétendre tirer tous ses renseignements des archives serait se condamner à faire une œuvre froide, incomplète et même erronée. Un historien ne doit pas avoir de préférence pour telle ou telle espèce de documents ; il doit les faire servir tous à son dessein, mais suivant leur importance relative. C'est cette juste proportion dans l'emploi des matériaux qui donne à une œuvre toute sa valeur. Je sais que pour les temps modernes, les archives renferment d'innombrables correspondances où l'on peut saisir les hommes et les événements sur le vif. Il n'en demeure pas moins que les mémoires sont le canevas de l'histoire. J'aurais désiré que M. M. y insistât. D'autant plus que, tout en estimant autant qu'il convient les ressources que fournissent les archives, en montrant nettement leur importance, il n'a pas la superstition de l'inédit, et, à plusieurs reprises, il met en garde les étudiants contre la tentation qu'ils auraient de publier sans discernement tout ce qu'ils rencontreront dans les archives. Comme il le dit très justement : « Pour faire un travail original, il n'est pas toujours nécessaire d'explorer les archives. On en a déjà tiré et publié une masse considérable de matériaux qui n'ont pas encore été mis en œuvre ou l'ont été imparfaitement. » M. M. indique les principaux recueils de documents, d'abord ceux qui contiennent des actes officiels de la politique extérieure, puis ceux qui sont consacrés aux actes officiels de la politique intérieure. M. M. n'a pas voulu dresser une bibliographie complète, mais puisque sa bibliographie est critique, il fallait éliminer, dans la liste des inventaires analytiques d'archives, ceux qui ne sont relatifs qu'à des textes du moyen âge. Que viennent faire les registres des papes publiés par l'École française, tous du xiii^e siècle, dans une introduction à l'histoire moderne? Pourquoi citer les layettes du *Trésor des Chartes*, de Teulet ; et les actes du Parlement de Paris, de Boutaric? Puisque nous parlons bibliogra-

1. Voyez un compte-rendu de cet ouvrage par M. Salomon Reinach, dans la *Revue critique*, du 8 octobre 1888, art. 444.

phie, disons que M. M. a trop souvent négligé de se conformer aux règles bibliographiques dans l'indication des ouvrages qu'il cite. La troisième section de son travail est consacrée à la littérature de l'histoire moderne, dans laquelle il distingue trois groupes : 1° les histoires détaillées (classement chronologique) ; 2° les histoires nationales (classement géographique); 3° les histoires générales. M. Mœller n'a pas seulement donné les titres des principaux ouvrages à consulter, mais, dans des notes concises, il en a marqué la valeur, la portée et le caractère, soucieux de justifier l'épithète *critique* donnée à son *Introduction.*

Maurice Prou.

---

676. — H. Lonchay. **La principauté de Liège, la France et les Pays-Bas** au XVIIe et au XVIIIe siècle, 1 vol. in-8, 190 p. Bruxelles, Hayez, 1890.

De nombreux historiens ont raconté l'histoire des révolutions intérieures de la principauté du Liège au xviie siècle, de la lutte acharnée entre conservateurs et révolutionnaires, *Chiroux* et *Grignoux*, qui remplirent la turbulente cité du bruit de leurs querelles, jusqu'au jour où Maximilien de Bavière confisqua ses antiques privilèges (1684). On s'était moins attaché à retracer l'histoire extérieure de la principauté qui pourtant présente à cette époque et au cours du xviiie siècle un intérêt très vif. Tous les événements de l'histoire générale ont eu leur contre-coup dans la vallée de la Meuse et la grande lutte entre la France et la maison d'Autriche a eu aussi pour théâtre ce petit coin de terre, où chacun des deux ennemis cherchait à faire triompher son influence. C'est cette histoire extérieure que nous expose M. H. Lonchay, depuis l'année 1580, où un prince étranger, Ernest de Bavière, fut proclamé évêque de Liège, jusqu'à l'année 1794, où la France se rendit maîtresse de cette province. Son étude est puisée aux sources; il a fouillé aux archives du royaume à Bruxelles la correspondance des gouverneurs des Pays-Bas avec les rois d'Espagne; il a dépouillé à Paris, au ministère des affaires étrangères, les rapports adressés par les résidents français à Liège à leur gouvernement. Le dépôt de la guerre à Paris, puis les archives de l'État, à Liège, lui ont fourni ces informations précieuses. De tous ces documents, il a tiré un récit curieux et bien vivant. Il s'efforce de garder une grande impartialité, en signalant les erreurs de chaque parti et en plaidant pour ces fautes des circonstances atténuantes. Mais je n'oserais pas affirmer qu'il ait toujours tenu la balance égale. Nous l'avons trouvé dur pour La Ruelle et les *Grignoux* qui, au début du xviie siècle, voulurent défendre les libertés de leur cité contre Ferdinand de Bavière; indulgent au contraire pour ces évêques bavarois qui se sont succédé à Liège, et qui ont vu dans leur fonction non une tâche à remplir, mais un revenu à percevoir. Il trace aussi du gouvernement des prélats du xviiie siècle un tableau trop idyllique : « Ici, écrit-il p. 170, pas d'im-

pôts directs, pas de conscription ; libertés politiques très étendues, garanties individuelles nombreuses, gouvernement paternel et débonnaire. Si l'égalité civile, la liberté religieuse leur étaient refusées, les citoyens ne souffraient du moins d'aucun de ces maux qui provoquent et justifient une révolution. » Nous ajoutons qu'il n'est pas toujours très juste pour la France. Sans doute les Français ont commis des déprédations, dans leurs nombreux passages à travers le pays ; mais l'auteur n'exagère-t-il pas, en parlant de la *barbarie* des Français ? N'y a-t-il pas de la déclamation dans des phrases de ce genre : « Il était réservé aux Français de dépasser en rigueur les Bourguignons et les Espagnols. Les soldats du Téméraire avaient eu à répondre aux provocations des habitants, on comprend, jusqu'à un certain point, leurs cruautés, mais les Français qui se donnaient comme les défenseurs de notre neutralité, quelle excuse avaient-ils, lorsqu'ils ruinaient notre pays ? » (p. 111) et plus loin : « Rien n'était à l'abri du despotisme de Louvois. Intercepter des dépêches, en falsifier le contenu, donner le change à l'opinion en calomniant ses adversaires, en leur imputant les plus sinistres projets, n'était qu'un jeu pour ce ministre sans scrupule. »

Néanmoins, nous n'hésitons pas à recommander aux érudits la lecture de cet ouvrage, où ils trouveront des renseignements nouveaux et des réflexions judicieuses. L'auteur met surtout en lumière l'antagonisme qui existait entre les Liégeois et les Belges ; sans la France qui en 1794 les unit sous sa domination, leur donna ses institutions et ses lois, jamais ces deux peuples n'auraient été fondus en une seule nationalité.

Ch. Pfister.

---

677. — **Johann Joachim Ewald's Sinn-Gedichte,** Abdruck der ersten Ausgabe von 1755, hrsg, von Ellinger. (Berliner Neudrucke, zweite serie, Band IV). Berlin, Paetel, 1890. In-8, xv et 52 p. 2 mark 50.

Ce volume clôt la deuxième série des Réimpressions berlinoises et en forme le quatrième volume. (cf. notre précédent article de la *Revue,* n° 51). M. G. Ellinger y reproduit le texte de la première édition des Épigrammes ou *Sinngedichte* de Jean Joachim Ewald. Cet Ewald était fort peu connu jusqu'ici ; mais M. Pröhle, dans son *Lessing, Wieland, Heinse*, M. Sauer, dans son excellente édition des œuvres de Kleist, d'autres encore, MM. Lier, Werner, Schüddekopf, dans l'*Archiv für Litteraturgeschichte,* avaient appelé l'attention sur le poète. M. E. a donc bien fait de réimprimer l'édition de 1755, — à l'exception des traductions de l'italien — et d'ajouter les autres pièces de vers publiées par Ewald dans l'édition postérieure de 1757 (p. 26-40 ; à remarquer, entre autres, la pièce sur le tremblement de terre de Lisbonne) et, en appendice, (p. 41-52) quelques épigrammes et petits poèmes tirés de diverses sources. Il retrace dans l'introduction l'existence agitée d'Ewald, —

plus intéressante que ses œuvres — l'amitié qui l'unissait à Kleist, ses voyages. On ignore la fin de cet inquiet et aventureux personnage; on sait seulement qu'il se rendit en Italie, se brouilla avec Winckelmann, se convertit au catholicisme, parut à Livourne sous le froc d'un moine mendiant, obtint de marchands allemands un viatique pour regagner la Prusse, et s'embarqua pour Alger ou Tunis; depuis, on perd sa trace. M. Ellinger a bien jugé Ewald : il loue son érudition, sa connaissance des langues étrangères, ses goûts artistiques; il cite la dure appréciation de Nicolai qui ne voyait dans Ewald qu'un aimable étourdi et qui regrettait que cet esprit frivole et changeant eût si peu joui et profité du commerce de Kleist; il montre que l'auteur des *Sinngedichte* a été surtout à l'école des anacréontiques, qu'il manque d'imagination, que ses épigrammes — au reste remaniées et repolies par des amis complaisants — n'ont ni pointe ni esprit.

A. Ch.

---

678. — Theodor KŒRNER, **Zum 23 September 1891.** Leipzig, Brockhaus 1891. In-4, 198 p. 12 mark (15 fr.)

Cet ouvrage a été publié par un des chefs de la grande librairie de Leipzig, M. Rodolphe Brockhaus, le 26 août, à la date du jour où — soixante-dix-huit ans auparavant — l'auteur de *Leier und Schwert* tombait, à huit heures du matin, sur la route de Gadebusch à Schwerin, sous la balle d'un tirailleur français. M. B. a voulu glorifier ainsi, à sa façon, qu'on ne saurait trop louer, le centième anniversaire de la naissance de Théodore Körner que toute l'Allemagne a célébré le 23 septembre comme une fête nationale.

Le volume, d'une exécution magnifique, renferme soixante pièces tirées de la riche collection d'autographes que possède l'éditeur. Tout est inédit, à l'exception de deux lettres du comte Gessler qui ont déjà paru, presque entièrement, dans les *Grenzboten* (nos 24 et 25) et de trois lettres que M. B. nous donne en fac-similé pour la première fois : 1° celle où Körner annonce à son père en hâte et fébrilement, d'une plume rapide et précipitée, ses fiançailles avec la belle et célèbre actrice Antonie Adamberger ou, comme il la nommait, Toni (j'aime, j'aime un ange!); 2° celle où Toni écrit à la mère de Théodore et pleure le départ de son fiancé (mon tout, mon âme, ma vie est en danger!); 3° le billet du 25 août 1813 à Parthey, — ce sont sans doute les dernières lignes que le poète ait tracées.

Ces trois fac-similés forment la première partie de la publication. La deuxième partie comprend les lettres de la famille Körner à et sur Théodore (nos 4-14); la troisième partie, des écrits de la première jeunesse du poète (nos 15-20, un devoir d'écolier, quatre billets à Fritz Henoch et une pièce de vers insignifiante, mais qui prouve que Théodore était aussi gai et *fidel* que tout autre étudiant de Freiberg); la qua-

trième partie, des poèmes, des vers d'album — tirés du *Stammbuch* de Minna Körner, — des lettres à et sur Théodore et sa famille (nos 21-60).

Ces documents de toute sorte sont reproduits très exactement, d'après les autographes et selon l'ordre chronologique. Le premier date de 1786 et le dernier, de 1848. Le père du poète, Christian Gottfried Körner, l'intime ami de Schiller, a toujours le ton grave et digne ; il répond à son fils qui s'engage dans le corps de Lützow : « tu ne t'es pas trompé à mon égard, nous nous entendons » et plus tard, « nos pensées sont toujours près de toi, et l'apparition de chaque lettre de toi sera un point lumineux dans notre vie actuelle » (p. 33-35). E. von Pfuel écrit à Théodore que, s'il était poète comme son jeune ami, il cesserait de chercher le minerai et chanterait *dass Alles in Allarm gerieth* (p. 78). Caroline Pichler le félicite de sa *Rosamunde*. Castelli regrette son départ en méchants vers. Le roi de Bavière, Louis Ier, remercie le père de Théodore de l'envoi de *Leier und Schwert* Citons encore parmi les noms qui figurent dans le volume, Huber, Élise von der Recke et sa sœur la duchesse de Courlande, Caroline et Guillaume de Humboldt, le ministre d'Altenstein, Frédéric Foerster, Streckfuss, et n'oublions pas deux lettres du poète : celle où, de Freiberg, il se plaint à son bon Henoch de faire des visites en bas de soie (p. 57) — s'il ne sacrifiait pas tous les soirs à ses dieux domestiques, à Schiller et à Gœthe, il s'ennuierait à la mort — et celle du 13 juillet 1813 où, de Karlsbad, il mande à Herrl qu'il est, malgré la blessure reçue à la surprise de Kitzen, de nouveau *ganz frisch und stark* et tout prêt à rentrer en campagne (p. 98).

M. R. B. a fait suivre ces documents d'un appendice où il les décrit et les illustre de notes qui témoignent d'un goût fin, d'un savoir étendu et de la plus intime connaissance de la famille Körner et de ses entours. Mais il ne s'est pas contenté de ces remarques détaillées. Il reproduit, à la fin du volume, un fragment considérable des souvenirs que M. d'Arneth a récemment publiés sous le titre *Aus meinem Leben* pour ses amis, et non pour le public. Le directeur des archives de la maison, de la cour et de l'État d'Autriche est le fils de Toni. La fiancée de Théodore avait en 1817, avec l'approbation de la famille Körner, épousé le chevalier Joseph d'Arneth. M. Rodolphe Brockhaus a eu la louable idée de réimprimer les pages de ces souvenirs relatives au poète, et de nous donner, en outre, trois lettres des parents de Théodore à Toni. Aussi a-t-il dédié son ouvrage à M. d'Arneth, « en l'honneur de sa mère qui, dans d'heureux jours depuis longtemps disparus, fit à Théodore Körner un printemps d'amour, et qui, après des années de deuil, voua son cœur et sa main à un homme d'honneur, et lui donna des fils distingués ».

A. Chuquet.

679. — Vicomtesse de Janzé. **Étude et récits sur Alfred de Musset.** 1 vol in-18 de 280 pages. Paris, Plon, 1891. 3 fr. 50

Mme de Janzé a cédé au désir de manifester pour Alfred de Musset sa vive préférence; préférence toutefois plus exclusive que motivée, et dont par conséquent la critique n'a rien à tirer. Mme de J. a connu, connaît encore beaucoup d'amis d'Alfred de Musset; elle a recueilli de leur bouche un certain nombre d'anecdotes piquantes et inédites, mais sur la provenance desquelles elle fournit trop peu de données pour qu'un biographe scrupuleux n'hésite pas à s'en emparer. A l'inédit, et sans faire le départ, elle ajoute et mêle quantité de détails déjà rebattus, — ce qui est proprement compiler. Elle émet, chemin faisant, des idées générales et personnelles, d'un à-propos et d'une valeur très variables, mais dont Alfred de Musset n'est que le prétexte, l'occasion : elle nous communique libéralement ses vues sur diverses questions de morale pratique ou de bienséance, mais c'est tout autre chose qu'elle nous annonçait. « Le style, c'est l'homme, » nous dit-elle après Buffon, qui l'entendait tout autrement, à la vérité, qu'on ne se le figure d'ordinaire quand on le cite par ouï-dire. Mais contre-sens à part, où se trouve l'« Étude », annoncée par le titre, sur l'union très étroite chez Alfred de Musset entre l'homme et le poète? Le sujet n'est plus intact, mais aurait pu sans doute être renouvelé par des confidences d'ordre intime. Le fac-similé de deux dessins d'Alfred de Musset serait, comme on paraît le croire, une illustration d'un réel intérêt, mais seulement si le texte en fournissait un commentaire instructif. De même, des lettres inédites à Listz, à Vigny, deviendraient de précieux documents, mais à la condition de n'être pas jetées au hasard et comme égarées à la page où elles se trouvent.

On ne saurait nier, avec cela, que ce volume soit d'une lecture agréable. Musset est de ceux dont il y a toujours plaisir à entendre parler, même sans suite et sans critique. Mais évidemment, dans sa ferveur, Mme de Janzé avait des visées plus hautes. Revenons-en au mot bien connu de La Bruyère : « C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule. »

L. B.

---

680. — **I migliori libri italiani consigliati da cento illustri contemporanei.** Un vol. in-12, xx-434 pp. Ulrico Hœpli, Milano. Prix : 3 fr. 50.

Ce petit livre contient une bibliographie élémentaire de la littérature italienne qui rendra des services. Il est amusant grâce à la collection de conseils que M. Hœpli a demandé à cent écrivains ou savants italiens contemporains. On ne s'imaginerait pas combien de sottises ou d'absurdités peuvent répondre cent personnes sur les trois questions suivantes : « Quels sont les meilleurs livres italiens dans tous les genres et ceux qui ont eu le plus d'influence sur le « cours lumineux » de la

carrière de l'interrogé? Quels sont les meilleurs livres pour s'instruire dans une science spéciale? » A part quelques anthropologistes, un astronome, un ingénieur, quelques géologues et un cardinal qui ont donné des choix techniques et motivés, les gens consultés ont répondu *à côté*. L'un nous apprend qu'il habite une villa ayant appartenu aux Bentivoglio, à un kilomètre de la station de Lavezzola; un autre qu'il a, dans le dernier quart de sa vie, étudié l'antiquité chrétienne au moyen des publications étrangères. Plusieurs, ceux dont les réponses auraient le plus d'intérêt, comme Carducci, se sont dérobés. Un autre nous révèle que « chaque cervelle, chaque personne, chaque nature humaine a besoin de sa nourriture spéciale, et cette nourriture ne peut s'indiquer qu'à ceux dont on connait à fond la cervelle et le cœur » : c'est un romancier psychologue. Quelques-uns, avec la candeur de Lagingeole, se contentent de dire : « Prenez mon ours ». L'ours, dans l'espèce, c'est le théâtre de Pullé (Leo de Castelnuovo), c'est le *Bulletin d'archéologie chrétienne* : un savant tel que M. de Rossi devrait se mettre au-dessus de pareilles petitesses. Mais la palme, dans le nombre, appartient à ce Flammarion de la pathologie secrète qu'on appelle Mantegazza, il indique gravement sous les numéros I, II, III : *Il gran libro della Natura*. — Un autre aspect curieux de cette consultation, c'est le petit nombre d'auteurs français cités : à part MM. Balzani, Farina, Mme Vertua-Gentile et quelques autres, aucun n'a conseillé nos classiques. Molière et Voltaire ne sont nommés qu'une fois dans ce plébiscite où Goldoni a quinze suffrages et d'Azeglio vingt-six. Corneille n'est pas nommé. Victor Hugo est cité, comme romancier, entre Eugène Sue et Sandeau. Dumas père est conseillé aux « incurables ». Michelet est cité comme auteur de « livres de médecine et de physiologie populaire » (!!). Montesquieu, Guizot, Fustel de Coulanges, Sainte-Beuve, Renan, Taine, Balzac, Stendhal ne sont pas mentionnés. Notre littérature n'est-elle plus lue en Italie?

L. G. P.

---

681. — **(Bibliothèque Linguistique Américaine, tome XIV.) Langue Mosquito,** grammaire, vocabulaire, textes, par Lucien Adam. Paris, Maisonneuve, 1891. Gr. in-8, 134 pp. Prix : 10 fr.

L'activité de M. L. Adam ne se dément pas. Sur les quatorze volumes dont se compose aujourd'hui la *Bibliothèque linguistique américaine* fondée par Ch. Leclerc, il en a composé, seul ou en collaboration, près de moitié : six en y comprenant le taensa, dont la querelle [1] semble désormais apaisée puisque M. L. A. dédie son nouveau livre à

1. Cf. *Revue critique*, XX (1885), p. 157. Au reste, M. Fr. Müller, après une solide discussion linguistique et psychologique, n'a pas hésité à donner place au taensa dans les *Nachtræge* de son *Grundriss* (IV, 1, p. 150).

M. Brinton. Il serait à souhaiter que toutes les polémiques scientifiques finissent de façon aussi amiable.

Le mosquito, confiné sur la côte occidentale de la petite république de Nicaragua (12-15° lat. N., 86° long. O.), est un idiome isolé et jusqu'à présent à peu près inconnu. Même après les recherches de M. A., la phonétique en demeure très incertaine ; car les vénérables témoins qui nous ont transmis quelques rares documents sur cette langue, n'ont pas jugé opportun d'en préciser les nuances de prononciation. Mais la morphologie, qui autrefois pouvait tenir en quatre pages [1], s'espace aujourd'hui sur quatre grandes feuilles d'impression ; et les paradigmes de conjugaison notamment se sont fort enrichis. Le mosquito est donc bien désormais « acquis à la linguistique », ainsi que le constate M. A., qui ne rapporte qu'à ses devanciers l'honneur de cette conquête.

Il lui a fallu pourtant débrouiller un rude chaos, collationner deux ou trois esquisses grammaticales, œuvres de médiocres linguistes, et traduire à fond un recueil de deux cents pages devenu introuvable, *Bible Stories* en langue mosquito, livre d'édification bien plus que d'étude [2]. De tout cela il a extrait, outre sa grammaire, une chrestomathie et un lexique qui donnent une idée assez claire de cette langue exclusivement suffixante, peu apte à la composition, et remarquablement analytique pour une langue américaine.

Une seule observation : s'il est constant que les Mosquitos s'appellent de leur vrai nom *Misskito*, on doit regretter que M. Adam n'ait pas eu le courage d'inscrire ce nom en tête de son livre. La géographie et l'ethnographie fourmillent encore de *blunders* de ce genre ; c'est le moins que la linguistique s'en tienne exempte et travaille à les en affranchir.

V. H.

---

682. — J.-G. Vogt. **Das Wesen der Elektrizität und des Magnetismus** auf Grund eines einheitlichen Substanzbegriffes. 1 Teil. Leipzig, Wiest, 1891. 472 p. in-8. 8 m.

683. — Id. **Das Empfindungsprinzip und das Protoplasma auf Grund eines einheitlichen Substanzbegriffes.** Fasc. 1 à 4. Ibid. 1891. 4 m.

684. — Id. **Die Menschwerdung.** Die Entwickelung des Menschen aus der Hauptreihe der Primaten. *Ibid.* 1892. 392 p. in-12. 6 m.

685. — **Aus den Lebenserfahrungen eines Siebzigers.** Gotha, Perthes 1891. 199 p. in-12. 3 m.

686. — E. Belhache. **La pensée et le principe pensant.** Paris, Perrin, S. d. 379 p. in-8.

I à III. Au dire des physiciens de profession, ce que les livres de M. J. G. Vogt contiennent de science est ou inintelligible ou inadmissible. Ce qu'ils contiennent de philosophie est ou très obscur, ou très

---

1. Fr. Müller, *Grundriss*, II, 1, p. 314-317.
2. Sans préjudice de quelques textes vraiment indigènes, p. 100 et 104.

vulgaire, ou très fantastique. J'entends bien qu'il se propose de renouveler la science; j'entends bien qu'il postule un monisme à double face; j'entends même ce qu'il veut dire lorsqu'il parle d'un processus universel de concentration, d'un passage à la fois mécanique, logique et psychologique de l'état initial, infiniment raréfié, à un état final aussi condensé que possible, et d'une identité exacte, ou mieux d'une indissoluble association de la sensation et du mouvement. Tous ces principes, Noiré et M. Otto Caspari les ont posés avant lui, avec plus de netteté et de subtilité, et il ne nous dit pas plus qu'eux d'où il les tire, ni ce qu'il en tire, ni ce qu'ils signifient. Non pas qu'il soit sans talent : il écrit d'une manière vivante, un peu échauffée, parfois déclamatoire, le plus souvent décousue et embrouillée; il a le style creux, mais sonore. S'il sait mal, du moins sait-il beaucoup, et il s'entend à mettre en œuvre ce qu'il sait. La vérité, c'est qu'en bon autodidacte, M. V. est inhabile à manier les idées abstraites, et ignore ce que c'est que la rigueur. Il se peut qu'il ait quelque chose à dire, et il n'est pas démontré qu'il parvienne à le dire. A l'heure qu'il est, il n'est qu'un Grassmann moins la force d'abstraction et de construction, qu'un Dühring avec moins de pénétration, de vigueur et de logique, avec plus d'emphase sereine et redondante; il n'est qu'un de ces producteurs isolés et obstinés, dont l'étonnant labeur aboutit à un profit médiocre ou nul.

IV. L'auteur « septuagénaire » et anonyme de ce petit livre est un moraliste à l'allemande, sérieux et cultivé, sentimental et précieux. L'on ne trouvera chez lui rien de très nouveau, ni de très vif, ni de très pénétrant : une psychologie facile, un peu douce et vague et plate, un demi-rationalisme effacé et affaissé, une demi-indépendance d'esprit, patiente et respectueuse, une conception bourgeoise et religieuse, soumise et un peu passive de la vie; de la lecture et du goût, un style modeste, souvent banal, jamais guindé ni vulgaire.

V. Il y a soixante ans, on eût trouvé la doctrine de M. Belhache un peu bien vieillote et timide. M. B. a entendu dire, il y a très longtemps, que « le corps a sa vie propre, comme nous avons la nôtre », que « la personnalité suppose, avant tout, la liberté et la conscience », que « les facultés ne portent aucune atteinte à l'unité de notre être », que les doctrines matérialistes et idéalistes « semblent avoir rompu, comme à plaisir, avec les lois les plus évidentes de notre constitution pensante », que le génie de Lucrèce a transmis la théorie des idées-images « sous une forme poétique qu'elle ne méritait guère », que « par la raison nous saisissons la cause première d'où dérivent toutes les autres », que lorsqu'on pénètre dans la voie du sensualisme « pour être conséquent avec soi-même, c'est jusqu'au nihilisme qu'il faut aller ». Ces choses, M. Royer-Collard les disait vers 1811. M. Belhache nous redit ces choses, comme en un demi-sommeil. Il ne faut pas le réveiller tout à fait.

Lucien Herr.

687. — **Minerva.** Jahrbuch der Universitaeten der Welt, herausgegeben von Dr R. Kukula und K. Truebner. Erster Jahrgang. 1891-1892. Strassburg, Karl J. Truebner, 1891. In-8, 359 p.

Ce petit volume de forme élégante et maniable est destiné, — comme disent les éditeurs, M. Kukula, attaché à la bibliothèque de Klagenfurt, et l'honorable libraire Ch. Trübner, — au public savant international. Il comprend la liste du personnel enseignant de toutes les unités et instituts analogues du monde habité. Cette liste, rédigée selon l'ordre alphabétique des villes, commence à Aberdeen et finit à Zurich. Elle nous paraît faite avec le soin le plus minutieux, exacte, complète autant que possible. C'est ainsi que nous trouvons à l'article *Paris* les noms de tous les professeurs et bibliothécaires des Facultés, du Collège de France, du Muséum, de l'École des hautes études, de l'École des langues orientales vivantes. Cette liste (p. 1-274) est suivie d'un erratum (p. 275-276), de deux tableaux ou *Tabellen* (année de fondation des Universités et nombre de leurs auditeurs pendant le semestre d'hiver 1890-1891) et d'une table alphabétique des noms propres cités dans le volume (p. 282 359). Nous reprocherons aux auteurs d'avoir oublié, à l'article Paris, l'École normale supérieure; de répartir, nous ne savons pourquoi, les professeurs du Collège de France en trois classes : professeurs, membres de l'Institut, *Docenten* ou, comme ils disent, chargés de cours (d'autant qu'il y a parmi les dix «professeurs» qu'ils citent, huit membres de l'Institut); d'écrire *Léger* au lieu de « Leger »; d'attribuer à M. M. Vernes (et non à M. H. Derenbourg), le titre de professeur à l'École des langues orientales vivantes. Mais très clair, très nettement divisé, très agréable à l'œil, et très bien informé, ce petit volume — qui ne peut manquer, au reste, de recevoir encore avec le temps quelques perfectionnements — rendra de grands services au monde universitaire, et je sais déjà maint professeur de nos Facultés qui se promet de l'avoir sur sa table.

A. Ch.

CHRONIQUE

FRANCE — M. O. Houdas, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, vient de commencer à l'École des sciences politiques, un cours de Droit Musulman, dont l'importance n'échappera à aucune des personnes intéressées aux questions algérienne et tunisienne.

— La *Revue Encyclopédique* vient de publier un numéro spécialement consacré à la Russie; il renferme des études de MM. Leger et de Vogüé sur le mouvement littéraire en Russie, de M. Rambaud sur l'histoire, de M. A. Leroy-Beaulieu sur l'administration, de M. Vandal sur l'histoire diplomatique, de M. Vachon sur l'art, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 décembre 1891.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport des commissions chargées de présenter des candidats aux places vacantes parmi les correspondants.

M. Siméon Luce lit une note sur Du Guesclin au siège de Rennes.

Au lendemain du désastre de Poitiers, la ville de Rennes, bloquée par le duc de Lancastre, soutint contre les Anglais un siège de neuf mois, du 3 octobre au 5 juillet 1357. Cuvelier, dans sa chronique rimée, a vanté la part glorieuse que prit à la défense de la place le chevalier Bertrand Du Guesclin, encore presque inconnu à cette époque. On regrettait de n'avoir, à l'appui de ce témoignage qui semblait de peu de valeur en lui-même, aucun document historique de nature à inspirer pleine confiance. Ce document positif qui manquait aux historiens un élève de l'École des chartes, M. Lemoine, vient de le découvrir à Londres, au Musée britannique. Ce sont des lettres en date du 6 décembre 1357, par lesquelles Charles V, alors duc de Normandie et régent du royaume pendant la captivité de son père, donne une rente viagère de 200 livres tournois à Bertrand Du Guesclin, « par les grands constance, sens et loyauté duquel, dit-il, la ville de Rennes a été sauvée et défendue contre les ennemis du roi et les nôtres ».

M. René de la Blanchère lit un mémoire sur l'aménagement de l'eau courante dans l'Afrique romaine.

On sait que les territoires qui forment aujourd'hui l'Algérie et la Tunisie ont été, dans l'antiquité, beaucoup plus peuplés et plus cultivés qu'aujourd'hui. M. de la Blanchère cherche par quels procédés les anciens avaient réussi à le mettre en valeur. L'obstacle capital n'était pas le manque d'eau : la moitié du pays en reçoit une moyenne supérieure à celle du bassin de la Seine, l'autre à peu près autant que le sud-est de la Russie; c'est l'inégale répartition des pluies, concentrées toutes dans quelques mois, où les torrents inondent et dévastent le pays, tandis que le reste de l'année on souffre de la sécheresse. Pour assurer une meilleure distribution de l'eau, les anciens avaient couvert le pays tout entier, Zeugitane, Byzacium, Maurétanies d'un réseau de travaux d'art, dont les traces encore subsistantes ont été examinées et étudiées en détail par M. de la Blanchère. Le principe qui domine la création et le fonctionnement de ces ouvrages, c'est qu'aucune portion de l'eau n'est abandonnée à elle-même. Dans les plus petits ravins des montagnes, des barrages rustiques en pierres sèches retiennent l'eau et les terres. Dans les vallons, d'autres barrages retiennent encore les eaux déjà réunies; et à l'entrée de chaque grande vallée, un système de digues, de canaux et de vannes assure à la fois l'arrosement du sol et le passage des eaux dans les conditions de lenteur et d'absorption voulues. Cet ensemble considérable est l'œuvre de plusieurs générations successives : les Carthaginois l'avaient commencé, les Romains l'ont continué et achevé; l'époque où il a fonctionné de la manière la plus complète est le IIIe siècle de notre ère. Après cette date, les guerres intestines, les luttes religieuses et enfin l'invasion arabe, détruisant la population, ruinant l'agriculture, ont amené l'abandon, puis la dégradation des travaux ; les eaux de montagne, reprenant chaque année au moment des crues leurs cours torrentiel, ont emporté ce qui restait des ouvrages antiques, et ont eu vite achevé la dévastation du pays.

M. Aymonier rend compte de sa mission épigraphique en Indo-Chine. Après une description sommaire des pays qu'il a parcourus, il présente des considérations sur quelques points de l'histoire du Cambodge. Selon Francis Garnier, les auteurs chinois mentionnent, vers l'an 420 ou 430 de notre ère, l'avènement d'un prince Kiao-tchen-jou, de la secte des Po-lo-men, c'est-à-dire des Brahmanes, qui aurait introduit au Cambodge les lois et les mœurs de l'Inde. M. Aymonier pense que ce prince n'est autre que Çruta-varman, le fondateur de cette dynastie des Varman qui a fait tant bâtir et tant écrire sur la pierre au Cambodge, du VIe au XIIe siècle de notre ère. En effet, les auteurs chinois donnent au fils de Kiao-tchen-jou le nom de Tcheli-ta-pa-mo, transcription chinoise de Çrestha-varman, nom du fils de Çruta-varman dans les inscriptions cambodgiennes. La fondation du Cambodge indien paraît donc pouvoir être rapportée approximativement à l'an 425 de notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : JULLIAN (Émile), *La Fondation de Lyon;* — par M. Maspero: REINACH (Salomon), *Chroniques d'Orient*, — par M. Renan: 1° BERGER (Philippe), *Histoire de l'écriture dans l'antiquité;* 2° HUBER (Ch.), *Journal d'un voyage en Arabie* (publication posthume, faite par les soins de la Société asiatique et de la Société de géographie).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Vingt-cinquième année 6 juillet 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble, t. III, n° 2. : J. Collet, La méthode des coïncidences. — P. Morillot, La doctrine poétique de Boileau. — Ed. Beaudouin, Le culte des empereurs dans les cités de la Gaule Narbonaise (fin). — Rob. Beudant, Sur quelques difficultés relatives à la *litis contestatio*. — C.-C. Charaux, Pensées. — Dr A. Deschamps, Du choix des lunettes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : Spitta, Christi Predigt an die Geister. — Von Berger, Dramaturg. Vorträge. — Methner, Poesie u. Prosa, ihre Arten u. Formen. — Wright, Lectures on the comparative grammar of the Semitic languages (très instructif et donne pour la première fois, quoique d'une façon limitée, les contours d'une morphologie comparée des langues sémitiques). — Rabe, De Theophrasti libris περὶ λέξεως (clair et détaillé). — Fisch, Die Walker oder Leben u. Treiben in altröm. Waschereien, mit einem Excurs über lautliche Vorgänge auf dem Gebiete des Vulgärlateins (amusant, mais fait venir fullo de fulno, fulmino, der Blitzer). — Jellinek, Die Sage von Hero und Leander in der Dichtung (cf. *Revue crit.* 1890, n° 49). — Gernandt, Die erste Romfahrt Heinrich V (manque de relief et de clarté). — Th. Müller, Das Konklave Pius' IV 1559 (cf. *Revue crit.* 1890, n° 36). — Comtesse de Mirabeau, Le prince de Talleyrand et la maison d'Orléans, lettres du roi Louis Philippe, de Madame Adélaïde et du prince de Talleyrand. — Ed. Brückner, Klimaschwankungen seit 1700. — Fr. Rott, Die Wehrpflicht im deutschen Reich, I. — Schulze-Gaevernitz, Das preussische Staatsrecht, II. — Settegast, Die deutsche Viehzucht. — G. Meyer, Griech. Volkslieder in deutscher Nachbildung (petit volume charmant, cf. *Revue crit.* 1890, n° 51).

— N° 26 : Solger, Das Urevangelium, Studien zur Entwicklungsgesch. der christl. Lehre u. Kirche. — Jodl, Gesch. der Ethik in der neueren Philosophie. II, Kant u. die Ethik im XIX Jahrh — Die Matrikel der Universität Rostock II, 1. mich. 1499 — Ostern 1563, p. p. Hofmeister. — Herodots zweites Buch p. p. Wiedemann (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Flavii Josephi opera p. p. Niese (suite). — Horace p. p. Wickham, II (cf. *Revue*, 1890, n° 15). — Noreen, Utkast till föreläsningar i urgermansk judlära (très utile) — Urkundenbuch des Hochstifts Halberstadt u. seiner Bischöfe p. p. G. Schmidt, II-IV, 1236-1425. — Brandenburg, König Siegmund u. Kurfürst Friedrich I von Brandenburg (fait sobrement et avec bon sens). — Rogge, Das Buch von den preussischen Königen (chaud et vivant). — Sievers, Zur Kenntniss des Taunus; Pröscholdt, Der Thüringer Wald u. seine nächste Umgebung. — Heitmüller, Hamburg. Dramatiker zur Zeit Gottscheds u. ihre Bezieh. zu ihm (sera le bienvenu). — Fragmenta Vaticana, Mosaicarum et Romanarum legum collatio recogn. Mommsen, Consultatio veteris cuiusdam iurisconsulti, codices Gregorianus et Hermogenianus, alia minora. p. p. P. Krueger. — Franz Joseph Prinz von Battenberg. Die volkswirthschaftliche Entwicklung Bulgariens von 1879 bis zur Gegenwart, nach amtlichen Quellen bearb. — Batsch, Admiral Prinz Adalbert von Preussen, ein Lebensbild.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai 1891 : Morawski, Leben und Werke des Humanisten Jacob Gorski. — Krzymuski, Joseph Szymanowski, étude pour servir à l'histoire de la réforme du droit pénal et de l'instruction criminelle en Pologne, vers la fin du xviiie siècle. — Codex epistolaris saeculi decimi quinti, vol. II p. p. Lewicki (monumenta medii aevi, res gestas Poloniae illustrantia, vol. XII).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-cinquième année 13 juillet 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, avril : P. Meyer, Nouvelles catalanes inédites (suite.) — A. Dietrich, Les parlers créoles des Mascareignes. — *Mélanges :* La croix des royaux de France (F. Lot). — Chansons à la Vierge en vers français et latins alternés (P. m.). — Adserum, innoctem, demane (E. Langlois). — Tateron et teteron (A. Salmon) — Bibeux (Ch. Joret.) — Avoir des crignons, des gresillons ou des grillons dans la tête (A Delboulle). — *Comptes rendus :* Jacobs, The fables of Aesop (livre à lire avec circonspection ; là où il expose les résultats acquis et donne le résumé des nombreuses études faites dans le domaine de la fable, il est presque toujours excellent ; là où il prétend éclaircir des points obscurs et faire avancer la science, il est la plupart du temps chimérique. Ce serait toutefois injuste de ne le regarder que comme un bon ouvrage de vulgarisation. Quelque hasardées que soient ses hypothèses, il les a développées avec une telle largeur d'idées et une telle abondance de faits que l'on peut en tirer un sérieux profit ; malgré ses défauts, l'ouvrage comptera parmi les meilleurs et les plus instructifs qui aient été composés sur la matière). — Libeaus Desconus, Die mittelenglische Romanze vom Schœnen Unbekannten, nach sechs Hs. hrsg. von Kaluza ; Der Bel Inconnu des Renaut de Beaujeu in seinem Verhältniss zum Lybaus Desconus, Carduino u. Wigalois, eine literarhist. Studie, von Mennung (Le premier ouvrage donne enfin un bon texte, établi sur les six ms. connus de la rédaction anglaise du Bel Inconnu ; le second accepte tout le système exposé par M. G. Paris et en précise et perfectionne quelques détails). — G. Raynaud, Rondeaux et autres poésies du xv[e] siècle (très riche en renseignements nouveaux). — Du Puitspelu, Dictionnaire étymologique du patois lyonnais (dans l'ensemble, témoigne d'une attention soutenue et d'une préparation philologique que les auteurs de dictionnaires patois possèdent bien rarement au même degré ; le classement des formes laisse souvent à désirer ; mais l'œuvre est remarquable).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 11 : Münsterberg, Beiträge zur experimentellen Psychologie, I-III. — Salemann et Shukovski, Persische Grammatik mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar (sera très utile, cf. *Revue critique,* 1890, n° 17).

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : H. Haupt, Waldensertum u. Inquisition im südöstl. Deutschland. — Francis Bacon, the essays on counsels, civil and moral, p. p. S. H. Reynolds. — Schema des Realkatalogs der königl. Universitätsbibliothek zu Halle a. S. — A. Weber, Quousque tandem, der achte internationale Orientalistencongress, und der neunte? — Scholia recentia in Pindari Epinicia p. p. Eug. Abel, I. — Preis, Adiectivum utro ordine apud optimos Romanorum scriptores coniunctum sit cum substantivo quaeritur (bon). — G. Gnapheus, Acolastus p. p. Bolte ; Eckius Dedolatus p. p. Szamatolski. — Meyer-Lübke, Grammatik der romanischen Sprachen, I (« très suggestif, très utile pour nos études, et ce n'est pas un mince mérite ; c'est pour ce mérite que l'auteur a droit à notre reconnaissance et ce mérite — quoi qu'en dise le « recensent » de la *Revue critique,* me semble assez grand pour justifier la tentative qu'il a faite, de combler une lacune que d'autres n'osaient combler »). — Kloevekorn, Die Kämpfe Cäsars gegen die Helvetier im Jahre 58 (rien de scientifique). — Gerhard Rauschen, Die Legende Karls des Grossen im XI u. XII Jahrh. mit einem Anhang von Hugo Loersch (édition très louable et importante). — Briefw. der Brüder). G. Müller u. Joh. von Müller 1789-1809 p. p. Haug, I. — Baumgartner, Nordische Fahrten, II. — Bie, Kampfgruppe u. Kämpfertypen in der Antike (cf. *Revue crit.,* n° 19).

Literarisches Centralblatt, nº 25 : HERZOG, Abriss der gesammten Kirchengeschichte, 2ᵉ éd. pp. KOFFMANE, I, 2, Die röm Kathol. Kirche des Mittelalters (très recommandable). — BONNET, Le latin de Grégoire de Tours (armé d'excellentes connaissances philologiques, Bonnet a, par une application intense à la langue de Grégoire, créé une œuvre d'une si minutieuse et profonde exactitude qu'il en existe peu de semblables pour nos auteurs classiques). — MACKESPRANG, Deutsche Kaiser in Schleswig (tendance patriotique). — VON WEECH, Badische Geschichte (sans couleur et abrégé, ce qui est naturel, une histoire du pays de Bade n'ayant pas de point central). — VON HOLLNACK, Kriegserinner. eines alten Siebenunddreissigers (banal). — Barttelot, Stanley's Nachhut in Yambuya. — WÜSTENFELD, Der Imâm el-Schâfi' i und seine Anhänger (on admire toujours cette fraîcheur d'esprit que Wüstenfeld conserve au-delà des limites d'une vie habituelle de savant). — Recueil des inscriptions juridiques grecques, texte, trad. comm. par DARESTE, HAUSSOULLIER et Th. REINACH, I (on aura bientôt fait de dire comment la tâche a été résolue; « geschickt und geschmackvoll », habilement et avec goût, selon la coutume des Français; l'entreprise est vraiment une heureuse pensée.) — ALY, Cicero, sein Leben und seine Schriften (rendra de bons services). — X. KRAUS, Die altchristlichen Inschriften der Rheinlande von den Anfängen des Christenthums bis zur Mitte des VIII Jahrhunderts (édité avec luxe et contient les inscriptions de la période romaine et mérovingienne jusqu'en l'année 750). — Hartmann von der Aue, Iwein der Ritter mit den Loewen, p. p. HENRICI, I. Text. (la science doit de grands remerciements au nouvel éditeur pour son travail). — Neogeorgus, Pammachus, p. p. BOLTE et Erich SCHMIDT. — DANNENBERG, Grundzüge der Münzkunde (petit livre auquel il faut souhaiter la bienvenue). — H. SCHILLER, Lehrbuch der Geschichte der Pädagogik (2ᵉ éd. augmentée et qui rehausse la valeur de l'ouvrage).

— Nº 26 : LOBSTEIN, La doctrine de la sainte Cène, esssai dogmatique (rappelle par ses qualités de la méthode et l'impartialité du jugement l'école à laquelle appartient l'auteur; son œuvre est consacrée à la mémoire de Ritschl). — JACOBOWSKI, Die Anfänge der Poesie, Grundlegung zu einer realistischen Entwickelungsgeschichte der Poesie (le livre ne témoigne même pas d'imagination : c'est un symptôme de la malheureuse tendance qui règne aujourd'hui, d'attaquer les problèmes les plus difficiles en se donnant des airs de connaissance profonde en sciences naturelles, — ce qui n'est qu'un jeu de coquetterie — sans avoir d'ailleurs acquis la méthode scientifique). — BRUNNHOFER, Vom Pontus bis zum Indus, hist. geogr. und ethnolog. Skizzen (suite d'essais instructifs). — KEHRMANN, Frankreichs innere Kirchenpolitik von der Wahl Clemens VII u. dem Beginn des grossen Schismas bis zum Pisaner Concil und zur Wahl Alexanders V, 1378-1409 (des résultats scientifiques qui ne sont pas sans importance). — ANDERSON, English intercourse with Siam in the seventeenth century (soigné, mais bondé de détails insignifiants). — MARQUARDT, Charakterzüge u. Anekdoten aus dem Leben Kaiser Wilhelms I, bearb. u. übersichtl. geordnet. (n'indique pas ses sources). — HAHN, Fürst Bismarck, sein polit. Leben u. Wirken urkundl. in Thatsachen u. des Fürsten eigenen Kundgebungen dargestellt, fortgef. von WIPPERMANN, V Bd. 1885 bis 1890, bis zum Rücktritt des Prinzen. — Homeri Odyssea rec. LUDWICH, II. — Georgii Cyprii descriptio orbis romani p. p. GELZER (cf. *Revue*, nº 7). — VOLLMÖLLER, Spanische Funde, I-III. — LUNDELL, Nyare Bidrag till kannedom om de svenska landsmalen ock svenskt folklif. — KAHLE, Die altnordische Sprache im Dienste des Christenthums, I, die Prosa (travail soigné). — WIESENBACH, Die blinden Hessen, eine sprachlich historische heraldische

Studie (est-ce une plaisanterie, une mystification? Hélas, non; l'auteur écrit avec un sérieux amer). — Shakspeare's Macbeth, nach der Folio von 1623, mit den Varianten der anderen Folios p. p. A. Wagner (très utile). — Ehni, Der vedische Mythus des Yama verglichen mit den analogen Typen der pers. griech. u. german. Mythologie (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — Sepp, Die Religion der alten Deutschen u. ihr Fortbestand in Volkssagen, Aufzügen u. Festbräuchen bis zur Gegenwart; Kaufmann (Fr.), Deutsche Mythologie (Sepp est un des extrêmes partisans de Wolf; Kaufmann s'en tient à la poésie eddique; tous deux ont un point de vue qui ne répond plus à nos exigences; tous deux dépassent le but; le premier amasse confusément toutes les légendes populaires possibles; le second pourtant est réfléchi et s'abstient d'hypothèses). — Von Andrian, Der Höhencultus asiatischer und europäischer Völker, eine ethnolog. Studie (quelques éclairs dans l'introduction, mais le reste n'est qu'un amas confus de matériaux). — Wehle, Das Buch, Technik u. Praxis der Schriftstellerei.

— N° 27 : Trede, Das Heidenthum in der römischen Kirche, IV (4e et dernière partie d'un livre intéressant). — Kuntze, Die deutschen Städtegründungen oder Römerstädte u. deutsche Städte im Mittelalter (contestable). — Fabricius, Island u. Grönland zu Anfang des XVII Jahrh. kurz u. bündig nach wahrhaften Berichten beschrieben, in Original u. Uebersetz. hrsg. u. mit geschichtl. Vormerk. versehen von Tannen (importante trouvaille). — Widmann, Geschichtsel, Missverstandenes u. Missverständliches aus der Gesch. gesammelt u. erklärt (confus et sans forme). — Rassmus, O quae mutatio rerum! Reminiscenzen eines alten Jenensers (peu d'esprit). — Die Forschungsreise S. M. S. Gazelle 1874-1876. — Zarncke, Causa Nicolai Winter ein Bagatellprocess bei der Univers. Leipzig um die Mitte des XV Jahrh. — P. de Lagarde, Register u. Nachträge zu der 1889 erschien. Übers. über die im Aramäischen, Arab. u. Hebr. übliche Bildung der Nomina. — Wetzel, Selbst. u. bezogener Gebrauch der Tempora im Latein, zugleich eine Entgegn. auf die gleichnam. Schrift von Lattmann. — Mollweide, Auteurs français, I, Samml. der besten Werke der franz. Unterhaltungsliteratur. — Deutsches Wörterbuch, p. p. Hildebrand u. Heyne, IV, 1, 2, 8; VIII, 6. — Strzygowski, Das Etschmiadzin-Evangeliar. Beitr. zur Gesch. der armen. ravennat. u. syroägypt. Kunst.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 25 : Papageorg, Neuer archäolog. Fund in Serres-Inschriften aus Thessalonike. — Antwort, Berichtigung (Ludwich). — Versmeeten, Isocratis admonitio ad Nicoclem (clair et sensé; joli travail). — Apollonii Pergaei quae graece extant cum commentariis antiquis p. p. Heiberg, I. — Cicero, pro Sestio p. p. Kornitzer; über das Imperium des Cn. Pompeius p. p. Richter u. Eberhard, 4e éd.; oraz. per il ritorno di Marcello, p. p. Cornali. — Cypriani galli poetae heptateuchos, acced. incertorum de Sodoma et Iona et ad senatorem carmina et Hilarii quae feruntur in Genesin, de Maccabaeis atque de evangelio p. p. Peiper (louable). — Puchstein, Pseudohethitische Kunst, ein Vortrag. — Keilinschriftl. Bibliothek, Samml. von assyr. u. babylon. Texten in Umschrift u. Uebersetz. p. p. Eb. Schrader, II.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Vingt-cinquième année 20 juillet 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 997 : Abbott, Philomythus, an antidote against credulity ; Newmanianism, a preface to the second edition of Philomythus — Freeman, History of Sicily, I and II (2e art.) — Two Wykehamical books : Holgate, Winchester Commoners 1836-1890 ; Wrench, Winchester Word-book — Greek in the previous examination at Cambridge. — A warning to librarians and book-collectors. — The Greek mss in the Vatican (Batiffol). — The Lithuanian Bible of 1660. — Farnell, A greek Lyric Poetry, a complete collection of the surviving passages from the Greek song-writers, arranged with prefatory articles, introductory matter and commentary (bon).

— N° 998 : Russell, Collingwood. — Sanday, The Oracles of god. Thereianos, Adam. Korais (cp. *Revue* n° 11) — Three Cambridge prize essays : Headham, Election by lot at Athens ; The fragments of Zeno and Cleanthes, with introd. and explanatory notes, by Pearson ; F. W. Thomas, The history and prospects of British education in India. — John Boxwell. — The honorary degrees at Cambridge. — Discovery of a fragm. of the Shepherd of Hermas (Mahaffy). — Isaac Taylor on Sicilian history (Freeman). — On the etymology of letum (Whitley Stokes : de detom qui est parent de l'anc. irl. « dith », destruction). — General Avitabile (W. Mercer). — Höffding, outlines of psychology ; Ladd, Outlines of physiological psychology — Zeitlin, Bibliotheca post-mendelsohniana, I ; Albrecht, Die im Taklemoni vorkommenden Angaben über Harizi's Leben, Studien u. Reisen. — Further discoveries among the British Museum papyri. — Bie, Kampfgruppen und Kampfertypen in der Antike (Cf. *Revue*, n° 19).

— N° 999 : Dixon, History of the church of England, from the abolition of the Roman jurisdiction, IV, 1553-1558. — Pearl, an English poem of the XIV century p. with a modern rendering by Gollancz — Essays, poems of Leigh Hunt p. p. R. Br. Johnson. — Freeman, The history of Sicily from the earliest times, 1 and II (3e art.) — Hensleigh Wedgwood. — Books published in India. — The new coinage. — Discovery of a fragment of the Shepherd of Hermas (Bernard). — Old-English Efenehde (Hempl.). — A colonial tramp (Nisbet). — La chioma di Berenice col testo latino di Catullo viscontrato sui codici, traduzione e commento di Cost. Nigra. — Prof. Kielhorn on the Vikrama Era (Burgess).

— N° 1000 : Davidsons, and Bentham, Archibald Campbell Tait, archbishop of Canterbury. — O. Wilde, Intentions. — Morris, Great commanders of modern times, and the campaign of 1815. — Some books on philosophy. — R. H. Major (not. nécrol.) — Two passages in the Saxon Chronicle (Ch. Plummer). — Old. English Efenehth (Stevenson et H. Bradley). — M. Freeman's Sicily (Isaac Taylor). — Strong, Logeman and Wheeler, Introd. to the history of language. — Some notes on Godefroy's Old-French dictionary IV (paget Toynbee). — prof. Jebb on the progress of Hellenic studies (rapport du 22 juin).

The Athenaeum, n° 3320 : The strife of love in a dream, being the Elizabethan version of the first book of the Hypnerotomachia of Francesco Colonna p p. A. Lang.— The memoirs of the tenth Royal Hussars p. p. Liddell. — Kinns, Graven in the rock or the historical accuracy of the Bible confirmed. (« full of blunders »). — Genealogical literature : Payne, Collections for a history of the family of Malthus ; Guppy, Homes of family names in Great Britain ; Index to the first volume of the Parish Registers of Gainford. — Dickensiana (Sabin). — A letter of Charles Lamb. — Blizzard (Ward et Biddell). — The Royal House of

Stuart, illustrated by 40 plates in colour drawn by Gibb with an introd. by Skelton and notes by Hope.

N° 3321 : Davidson and Benham, Life of Archibald Campbell Tait, archbishop of Canterbury. — A Dictionary of Classical antiquities, from the German of Seyffert, revised and edited by Nettleship and Sandys. — Scartazzini, prolegomena della Divina Commedia; Dante's treatise De divina eloquentia, translated into English by Howell. — Palmer, A history of the Older Nonconformity of Wrexham and its neighbourhood. — Apologia pro Hypnerotomachia sua (a. Lang). — Ahmed Vefik pacha. — A letter of Charles Lamb (Ward). — The will of James V (Paton). — The Historical mss. Commission. — The Dictionary of Antiquities (Cecil Torr). — Jahrbuch der Königl. preuss. Sammlungen, XI. — Notes from Egypt. — Notes from Rome (Lanciani).

N° 3322 : Saintsbury, Essays in English literature, 1780-1860. Essays on French novelists (études consciencieuses, bien informées et bien faites). — Facsimile of the Original ms. of the Book of Common Prayer. — Loftie, London City, its history, streets, traffic, buildings, people. — The text of the Bruds from the Red Book of Hergest. p. p. Rhys and Evans. — Th. Reinach, Mithridate (excellent à tous égards). —The historical mss Commission : I The Charlemont Memoirs; II. The Athol and Home mss. The unique map of the Coverdale Bible. — Voltaire and England (Scott). — Blizzard. — Mellin de Saint Gellais and introd. of the Sonnet into France (Tilley). — India Office Records. — La collection Spitzer, II.

— N° 3223 : Continental literature, juillet 1890-juillet 1891. — The epitaph on Lord Robertson. — The Dictionary of antiquities (Seaton). — The Rival Oriental Congresses. — A charge of plagiarism (Black). — Westminster Abbey. — The theatre at Megalopolis (Eug. Sellers).

Theologische Literaturzeitung, n° 12 : Gutschmid, Kleine Schriften, p. p. Rühl, I zur Aegyptol. u. Gesch. der griech. Chronographie; II. Zur Gesch. u. Liter. der semit. Völker u. zur ält. Kirchengesch. — Nikel. Die Lehre des A. T. über die Cherubim u. Seraphim (les deux pages de Delitzsch dans le Neues Commentar über die Genesis ont plus de valeur que ces cent pages). — The Apology of Aristides, edited and translated by Harris, With an appendix by J. Armitage Robinson (on l'a et on ne l'a pas; on l'a, car il ne manque peut-etre aucune phrase d'Aristide; on ne l'a pas, parce qu'on nous donne deux remaniements du texte authentique indépendants l'un de l'autre). — Rönsch, Collectanea philologa, p. p. C. Wagener. — Séché, Les derniers jansénistes (intéressant, parfois nouveau, n'est qu'une suite de causeries; cf. *Revue*, n° 22). — Trede, Das Heidenthum in der römischen Kirche, Bilder aus dem religiösen und sittlichen Leben Süditaliens, III u. IV (beaucoup de rapprochements malheureux).

— N° 13 : The Old Testament in greek according to the septuagint, p. p. Swete, II. — Pentateuchus Samaritanus p. p. Petermann, V. — Wildeboer, Die Entstehung des alttestamentlichen Kanons, hist. crit. Unters. — Psalms of the Pharises, commonly called the Psalms of Solomon p. p. Ryle, The text newly revised from all the mss. edited with introduction, English translation, notes, appendix and indices (fait avec grand soin). — The apology of Aristides p. p. Robinson (2e article). — Krumbacher, Gesch. der byzantin. Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches, 527-1453 (clair, bien écrit et fort instructif). — Gretillat, Exposé de théologie systématique.

Literarische Centralblatt, n° 28 : PARET, Priscillianus (cf. *Revue*, n° 22). — Fr. KÖRNER, Die weltgesch. Kämpfe des altertums (sans aucun soin). — BERNAYS, Petrus Martyr (bien fait). — Mme COIGNET, La réforme française avant les guerres civiles (cf. *Revue crit.*, n° 14). — Erinner. u. Erlebn. des hannov. Generalmajors Dammers (mém. du dernier aide-de-camp du roi Georges V). — STÄHELIN, In Algerien, Marokko, Palästina u. am Rothen Meere. — Samkhya-pravacana-bhashya, p. p. GARBE. — Porphyrii quaest. homericarum ad Odysseam pertinentium reliquias coll. disp. ed. H. SCHRADER (travail pénible fait avec beaucoup d'exactitude et un jugement juste). — SCHÖLL, Die Aufänge einer polit. Litteratur bei den Griechen (remarquable par des jugements fins et de bonnes caractéristiques). — P. MEYER, Notices sur quelques manuscrits français de la bibliothèque Philipps à Cheltenham (contient un certain nombre de faits nouveaux). — KRAUS (X.), Die Kunstdenkmäler des Kreises Villingen, beschreib. Statistik in Verbind. mit DURM. — PACHTLER, Ratio studiorum et instit. scholast. Soc. Jesu per Germaniam olim vigentes, vol. VIII, 1600-1772.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : RIEHM, alttestamentl. Theologie, p. p. PAHNCKE (instructif) — POSNANSKY, Nemesis und Adrasteis, eine mytholog. archäol. Abhandlung (soigné et habilement fait). — Die Schulund Universitätsordnung Kurfürst Augusts von Sachsen, 1580, p. p. WATTENDORFF — VOLLERS, Lehrbuch der ägypto-arabischen Umgangssprache (livre qui désappointe) — Thirty-six engravings of texts and aphabets from the Herculean fragments, taked from the original copperplates executed under the direction of the Rev. John Hayter and non in the Bodleian library with introductory note by Bodleys librarian — Juvencus p. p. HUEMER (cf. *Revue crit.* n° 1) — HEUSLER, zur Gesch. der altdeutschen Verskunst (utile, original, fait avec savoir et esprit) — ANTONA-TRAVERSI et MARTINETTI, poesie di Ugo Foscolo giusta gli autografi e altri manoscritti — VON PFLUGK-HARTTUNG, Untersuch. zur Gesch. Kaiser Konrads II. (bon) — HAYM, Das Leben Max Dunckers. (excellente biographie) — PENCK, Die Donau — KLEINWÆCHTER, Die Staatsromane, ein Beitrag zur Lehre vom Communismus u. Socialismus.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Houtsma, Zu Arist. de republ. Ath. — B. Die Skulpturen von Sendjirli im Berliner Museum. I. — RZACH, Kritische Studien zu den sibyllinischen Orakeln (ne peut être accueilli qu'avec joie). — Isokrates' Panegyrikos, p. p. KEIL (sans grande valeur critique, recommandable toutefois). — Rendel HARRIS, The Diatessaron of Tatian, a preliminary study (beaucoup de soin et a consulté pour la première fois le Tatien arabe ; mais n'est pas tout à fait sans prévention ni parti-pris). — S. Hilarii episcopi Pictavensis tractatus super psalmos p. p. ZINGERLE (solide et consciencieux). — K. BAUMANN, Römische Denksteine und Inschriften der Vereinigten Alterthums-Sammlung in Mannheim. — RIESS, Nechepsonis et Pesoridis fragmenta magica (intéressant). — BAEDEKER, Aegypten, Handbuch für Reisende, II, Oberaegypten und Nubien bis zum zweiten Katarakt. — LATTMANN, Eine ausgleichende Lösung der Reformbewegungen des höheren Schulwesens ; O. Perthes, Die Notwendigkeit einer durchgreifenden Umgestaltung unseres Schulwesens, eine Antwort auf Jägers Schrift das humanistische Gymnasium ; JULING, Das Gymnasium mit zehnjährigem Kursus.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Vingt-cinquième année 27 juillet 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Révolution française, 14 juillet, n° 1 : Aulard, Le culte de l'Etre Suprême, la réaction contre le culte de la Raison. — Viguier, Les émeutes populaires dans le Quercy, 1789 et 1799. — Babled, Le départ de Mesdames, tantes du roi (fin). — Robiquet, Les enfants naturels et la Révolution. — Bizos, La confédération des gardes nationales des Hautes-Alpes. — Nouvelles diverses. — La tombe de Mirabeau-Tonneau à Fribourg en Brisgau. — Marmottan, Le général Fromentin. (La personnalité de Fromentin disparait trop souvent et elle n'est plus le sujet principal qu'indique le titre ; c'est là un défaut de composition. On doit savoir gré à l'auteur de s'être constitué le biographe d'un intrépide guerrier et d'avoir mis au jour un grand nombre de documents intéressants pour l'histoire militaire de la Révolution. Il n'y a presque pas d'erreurs de noms propres; il y en a davantage dans le récit des événements, et à la p. 56 il est question, non de Fromentin, mais de Nicolas Barthel.)

Mélusine, n° 10 : Gaidoz, Le chevalier au lion, I en Islande, II au Maroc, III Inter leones, IV à la Sorbonne. — Les Védas réduits à leur juste valeur (cf. l'article de M. S. Lévi dans le n° du 23 mars de la *Revue critique*). — L'étymologie populaire et le folk-lore, VIII, saint Nébo et saint Ploto. — Corporations, compagnonnages et métiers, VII. Les femmes galantes à Paris, 1. La confrérie de sainte Madeleine, 2. La dévotion à saint Roch. — Effets de la fascination (Tuchmann). — Chansons populaires de la Basse-Bretagne, XXVII, La lavandière (Ernault) ; XXVIII à propos d'Ann hini goz. — La fraternisation, XII. — L'enfant qui parle avant d'être né, X (M. Schreiner). — La clef des champs (Eug. Rolland). — Les ongles, VI, chez les Bobo. — Les serments et les jurons, XII. — Les esprits forts de l'antiquité classique, XXV. — L'opération d'Esculape, IV. — *Bibliographie :* Rich. Andree, Die Flutsagen, ethnogr. bearb. (très intéressant) ; Leland, Gypsy Sorcery and Fortune Telling (se lit avec agrément) ; Crane, Chansons populaires de la France ; Pineau, Les contes populaires du Poitou; Ch. Thuriet, Proverbes judiciaires.

The classical Review, n° 7 : Housman, Adversaria orthographica. — Conway, Origin of the Latin gerund and gerundive. — Postgate, Latin future infinitive in -turum. — Tarbell, Greek deliberative subjunctive in relative causes, — Schwenke, Apparatus criticus on Cicero, N. D. — Bury, Nemean odes; Merry, ed. of the Birds; Demosthenes, de Corona, p. p. Blass ; Plutarch, Galba and Otho, p. p. Hardy; Epigramms of Crinagoras ; Krumbacher, Hist. of Byzantine literature ; Rossbach and Westphal, Greek metres ; Schoell, Casina ; Peskett, Caesar, B. C., I ; Whibley, Livy, V ; Lindsay, Juvenal; Scott, transl. of Calpurnius ; Autenrieth, Homeric dictionary ; Gelzer, Georgius Cyprius ; Etienne, La langue française ; Goyau, Chronol. de l'empire romain ; Perry, Greek literature; Fagan, British Museum ; Greek Elegiacs ; Aristotle, Athenian constitution (Richards, Wyse, Thompson, Poste). — Pindar, Nem. IX, 22 ; Aen. VI, 567 ; III, 702 ; Hor. C. II, XI, 21 ; Ep. I, VII, 29 ; Νερό ; Reply to prof Clement (Wilkins); Telegraphy among the ancients (Merriam, Paton); Split Totems. — Acquis. of the British Museum ; The Greek theatre ; A Megaric inscription.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Albert, Die Quellenberichte in Josua I-XII, Beitrag zur Quellenkritik des Hexateuchs. — Hülsen u. Lindner, Die Alliaschlacht (les auteurs semblent avoir trouvé l'hypothèse la plus croyable). — Beckh-Widmanstetter, Die kärntnerischen Grafen von

Ortenburg. — Weskamp, Das Heer der Liga in Westfalen zur Abwehr des Grafen von Mansfeld u. des Herzogs Christian von Braunschweig. — Schrader (O.), Augusta, Herzogin zu Sachsen, die erste deutsche Kaiserin, Zügl u. Bilder aus ihrem Leben und Charakter (très recommandable). — Nouveau recueil général des traités, contin. du grand recueil de Martens par Félix Stoerk, 2e série, tomes XIV et XV. — Huyghens, Œuvres complètes, III, Corresp. — Proksch, Die Literatur über die venerischen Krankheiten von den ersten Schriften über Syphilis aus dem Ende des XV Jahrh. bis Mitte 1889, II, 1. — Schwind, Zur Entstehungsgeschichte der freien Erbleihen in den Rheingegenden und den Gebieten der nördlichen deutschen Colonisation des Mittelalters, eine rechtsgeschichtl. Studie (l'auteur a épuisé le sujet en consultant avec soin les matériaux d'ailleurs abondants dont il disposait). — Averrois paraphrasis in librum poeticae Aristotelis Jacob Mantino Hispano Hebraeo medico interprete p. p. Heidenhain. — Studemund, Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins, II. — C. Asinius Pollio, Bericht über die spanischen Unruhen des Jahres 48 v. Chr. Bellum Alexandrinum 48-64, auf Grund des Codex Ashburnhamensis p. p. Landgraf (hypothèse très séduisante). — Keil, Commentationes in Varronis rerum rusticarum libros tres (une riche mine pour la langue de Varron et de l'ancienne époque).— Haigh, The Attic theatre, a description of the stage and theatre of the Athenians, and of the dramatic performances at Athens (renouvelle avec habileté et compétence les travaux allemands et avant tout le manuel de A. Müller ; prend position sur tous les points, sans prétendre avancer la science ; en somme, ouvrage important). — Adressbuch der deutschen Zeitschriften und der hervorragendsten politischen Tagesblätter, Hand = und Jahrbuch der deutschen Presse (begründet von C. H. Haendel) 32 Jahgrang, 1891, bearb. von Sperling.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29 : Sander, D. Friedrich, Lücke, Abt zu Bursfelde u. Professor der Theologie zu Göttingen 1791-1855. — Alfarabi's philosophische Abhandlungen, p. p. Dieterici. — Heinrichs, Das Schulbücherwesen muss verstaatlicht werden. — H. D. Müller, Zur Entwiklungsgeschichte des indogermanischen Verbalbaus (original mais très contestable). — Sophocles, plays and fragments, with critical notes, commentary and translation in English prose by Jebb, IV. The Philoctetes (« se rattache aux précédents volumes en une ressemblance fraternelle »). — C. Asinii Pollionis de bello Africo commentarius, p. p. Wölfflin et Miodonski ; Landgrof, Der Bericht des C. Asinius Pollio über die spanischen Unruhen des Jahres 48 vor Chr. — Flaischlen, Otto Heinrich von Gemmingen, mit einer Vorstudie über Diderot als Dramatiker (monographie définitive et qui peut passer pour un modèle). — Goerlich, Der burgundische Dialect im XIII und XIV Jahrhundert (contribution solide à la dialectologie du vieux français et qui n'a recueilli que des éloges). — Lesigne, La fin d'une légende, Vie de Jeanne d'Arc ; Mahrenholtz, Jeanne d'Arc in Geschichte, Legende, Dichtung auf Grund neuerer Forschung dargestellt (Lesigne n'est pas au courant et n'a fait que répéter des erreurs souvent réfutées ; Mahrenholtz a fait un livre méritoire, résumé les résultats des dernières recherches, touché brièvement à tout, et rendu un grand service). — Catalogus actorum et documentorum res gestas Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis Italicis servatis expeditionis Romanae cura 1886-1888 deprompta sunt, *et* Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani 1409-1590 p. p. Korzeniowski. — Von Eberstein, Handbuch für den deutschen Adel, I, Hand = und Adressbuch der Genealogen und Heraldiker unter besonderer Berücksichtigung der Familiengeschichtsforscher — Casati, Zehn

Jahre in Aequatoria und die Rückkehr mit Emin Pascha, nach dem italien. Originalmanuscript ins Deutsche übertragen von Reinhard-Stoeltner. — Cavallari, Appendice alla topografia archeologica di Siracusa (fait avec grand soin et mérite notre reconnaissance). — Moltke, Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei 1835-1839, 5e édition.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 12-13 : Maxwell (James Clerk), The scientific papers p. p. Niven.

Theologische Literaturzeitung, no 14 : Theologischer Jahresbericht, vol. IX. — J. Barth, Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen (le système n'est pas faux, mais l'auteur a trop généralisé les conséquences). — Bludau, De Alexandrinae interpretationis libri Danielis indole critica et hermeneutica (très recommandable). — Vernes, Essais bibliques (recueil d'articles que le recueil se borne à énumérer). — De Visser, Hebreeuwsche Archaeologie. — Renan, Histoire d'Israel, III (à remarquer surtout les portraits des grands prophètes, qui sont « extrêmement vivants, et à certains égards plus fidèles que nature »). — Die Apologien Justins des Märtyrers, p. p. Krüger. — Harris, The Diatessaron of Tatian, a preliminary study. — Dashian, Zur Abgar-Sage. — Streane, A translation of the treatise Chagigah from the Babylonian Talmud. — Loewenthal, Pseudo-Aristoteles über die Seele.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, 4e volume, 1re moitié : Zickermann, Das Lehnsverhältnis zwischen Brandenburg und Pommern im XIII u. XIV Jahrh. — Sello, Der Hostienschändungs-process vom Jahre 1510 vor dem Berliner Schöffengericht. — Kiewning, Herzog Albrecht von Preussen u. Markgraf Johann von Küstrin als Unterhändler zwischen dem deutschen Fürstenbunde u. England. — Breysig, Aus den Denkwürdigkeiten zweier brandenb. Staatsmänner, Bruchstücke aus den Memoiren von Nic. Barth. Danckelman u. Leberecht von Guericke. — Schmoller, Eine Schilderung Berlins, 1723. — Koser, Tagebuch des Kronprinzen Friedrich aus dem Feldzuge von 1734. — Granier, Der Prinz von Preussen u. die Schlacht bei Lobositz. — *Kleine Mitteilungen* : Sello, Zur Vorgesch. des Kammergerichts in Wetzlar ; Die Descendenz Markgraf Ottos I, Verzeichnis der von Bernauer Bürgern bei den dortigen Juden kontrahierten Schulden, 1461. — Meinardus, Beitr. zur Gesch. der Berliner reformirten Gemeinde im dreissigjährigen Kriege. — E. Fischer, Die Familie von Schapelow. — Breysig, Die nachgelassenen Schriften Zacharias Zwantzigks. — Koser, Aus dem Soldatenleben des siebenjähr. Krieges; Zur Gesch. des Krieges von 1806; Zur Gesch. der Finanzreform von 1810. — Neue Erscheinungen : I Zeitschriftenschau (Hotze et Treusch von Buttlar). — Universitätsschriften u. Schulprogramme (Runge). — Bücher (entre autres Kämmel, Deutsche Geschichte; Schwebel, Aus Alt-Berlin; Breitenbach, Das Land Lebus unter den Piasten; Brandenburg, König Sigmund u. Kurfürst Friedrich I von Brandenburg; Nachfahl, Der Stettiner Erbfolgestreit; Dickel, Friedrich der Grosse u. die Prozesse des Müller Arnold; Unzer, Hertzbergs Anteil an den preuss. österr. Verhandl. 1778-1779; Materialien zur Lebensbeschreib. des Grafen Nikita Petrowitsch Panin, p. p. Brückner, III; Meisner, Die Herzogin Maria Anna von Bayern u. der Reichstagsgesandte von Schwarzenau 1778-1785; Batsch, Admiral Prinz Adalbert von Preussen; Häring, Gesch. der preussischen Garde.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31-32 Vingt-cinquième année 3-10 août 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'Art chrétien, livraison de mai 1891 : Les Arts à la cour des Papes du xiv[e] siècle. Les Fondations de Grégoire XI à Avignon et dans le Comtat Venaissin. D'après des documents inédits, par M. Eug. Müntz. — Protection et enseignement des Beaux-Arts, par M. Adolphe d'Avril. — Esquisse topographique de Constantinople (2[e] article), par M. Mordtmann. — *Mélanges :* Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine Em. Espérandieu. — La cloche de l'église de Chantecorps; Une visite archéologique à Beaune, par Mgr X. Barbier de Montault. — L'église Notre-Dame et l'Hôtel-Dieu de Beaune, par M. A. Arnoult. — Lettre de M. J. Guiffrey. — Revue des Inventaires, par Mgr X. Barbier de Montault. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Venise et ses arts décoratifs, ses Musées et ses Collections, par Em. Molinier. — I monumenti e le opere d'arte della cita di Benevento, Lavoro Storico, Artistico, Critico, dell' Ingegnere Architetto Almerico Meomartini. — Anciens fondeurs de cloches Nivernais ou ayant travaillé dans le Nivernais avant 1790, par l'abbé Boutillier. — Notice sur trois cloches anciennes, par l'abbé P. Brune. — Eglise Sainte-Trinité de Cherbourg avant le xix[e] siècle, par l'abbé Leroux. — Die christlichen Inschriften der Rheinlande, par F. X. Kraus. — Histoire du luminaire depuis l'époque romaine jusqu'au xix[e] siècle, par H.-R. D'Allemagne. — Monographie et histoire de la commanderie de Saint-Jean-des-Prés en Forez, par le lieutenant V. Jannesson, etc. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — Planche III. — Plan de Constantinople par Seutter (xviii[e] siècle), d'après l'exemplaire du British Museum.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 3, 15 juillet : Vandal, La France et la Russie pendant la campagne de 1809 (fin). — Stourm, Bibliographie des finances du xviii[e] siècle, IV. — Cruchon, L'affaire de Terre-Neuve. — Marcé, Des autorités préposées à la vérification et à l'assurement des comptes de l'Etat et des localités en Angleterre. — Baraudon, Le roi de Sicile Victor Amédée II et la Triple Alliance 1715-1720. — *Analyses :* Deloume, Les manieurs d'argent à Rome. — Recueil des instructions : I. Bavière, Palatinat et Deux-Ponts par A. Lebon; II Russie 1, par A. Rambaud. — Schrader, Prudent et Anthoine, Atlas de géographie moderne. — Lyon-Caen et Renault, Traité de droit commercial. — Lallier, De la propriété des noms et des titres. — La vie politique à l'étranger.

Revue d'Alsace, avril-mai-juin : Liblin, Coup d'œil rétrospectif sur le sort des manuscrits de Grandidier et fragments inédits. — Rod. Reuss, L'Alsace pendant la Révolution française (suite). — X. Mossmann, Matériaux pour servir à l'hist. de la guerre de Trente Ans (suite). — A. Benoit, Dépêches concernant les armées de la Moselle et du Rhin, 1793-1794 (que l'éditeur veille à l'orthographe des noms propres : lire Blaux et non *Braux*; Soubrany et non *Soubrary*; Lémane et non *Leemand*; Arlande et non *Arlunde*). — Waltz, Mémoires du syndic Chauffour, II. Territoires, revenus, droits, etc., de la ville de Colmar avant la Révolution. — Bibliographie (petite chronique de Sigismond Billing p. p. Waltz; Lavisse, La question d'Alsace; Bardy, Le folklore du val de Rosemont).

Annales de l'Est, n° 3, juillet : Aug. Prost, Les institutions judiciaires dans la cité de Metz (suite). — Thiaucourt, Les bibliothèques universitaires et municipales de Strasbourg et de Nancy (suite). — Ch. Pfister, Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile (suite). — *Comptes rendus :* Rappolsteinisches Urkundenbuch, 759-1500,

p. p. K. Albrecht, I Band (textes excellemment reproduits, et la table onomastique ne compte pas moins de 90 pages). — Kiefer, Pfarrbuch der Grafschaft Hanau-Lichtenberg; Steuern, Abgaben u. Gefälle in der ehemaligen Grafschaft Hanau-Lichtenberg; Rathgeber, Der letzte deutsche Fürst von Hanau-Lichtenberg, Landgraf Ludwig IX von Hessen-Darmstadt; Hermann Ludwig (von Jan), Die letzte Huldigung des Hanauer Ländels an seinen Landesherrn. — Boyé, La cour de Lunéville en 1748 et 1749 ou Voltaire chez le roi Stanislas (vive et agréable peinture). — Herrenschneider, Versuch einer Ortsgeschichte von Weier auf'm Land (on devrait posséder sur chaque localité alsacienne une semblable monographie). — Gallois, Les géographes allemands de la Renaissance (l'auteur de l'art. insiste sur les chapitres IV et XI qui intéressent et illustrent le passé de l'Alsace et de la Lorraine). — Engel (A.) et Serrure, Répertoire des sources imprimées de la numismatique française; Traité de numismatique du moyen âge (méritent de figurer au premier rang des bibliothèques numismatiques, et les deux savants qui en ont conçu le plan et qui ont été capables de l'exécuter avec une telle virtuosité, ont droit à la reconnaissance de tous les travailleurs). — Suchier, Le français et le provençal, trad. par P. Monet.

The Academy, n° 1001 : Margaret Oliphant, Memoir of the life of Laurence Oliphant and of Alice Oliphant, his life; Leisching, Personal reminiscences of Laurence Oliphant, a note of warning. — Saintsbury, Essays on French novelists. — The voyages and adventures of Ferdinand Mendez Pinto, done into English by Henry Cogan, with an introd. by Vambéry. — Classical school books : Seyffert's Diction. of classical antiquities, p. p. Nettleship and Sandys; Herodotus, VI p. p. Strachan, VII, p. p. Agn. F. Butler; Ilias XXII p. p. Edwards. — A war of Ramses II against Mitanni and Assyria (Dixon). — Notes on the review of Pearl (Gollancz). — Tenserie (Round et Paget Toynbee). — The Monogamous Sultan (Garnett). — The Temple at Luxor (Wallis).

The Athenaeum, n° 3324 : Rear-Admiral Colomb, Naval warfare, its ruling principles and practice historically treated; Rear-Admiral Ammen, The old navy and the new. — The speech of Demosthenes against the law of Leptines, p. p. Sandys. — Hartshorne, Hanging in chains. — De Broc, La France pendant la Révolution (cf. *Revue*, n° 26). — Brugmann, A comparative grammar of the Indogermanic languages, II Morphology (Stem formation and inflexion), 1, translated from the German by R. Seymour Conway. — Th. Parkinson, Yorkshire legends and traditions as told by her ancient chroniclers, her poets and journalists, II. — The litterature of the Old Testament. — The will of James V. — The Petrie Papyri, IV (Mahaffy). — Blizzard. — Mellin de Saint-Gallais and the introduction of the sonnet into France (Sam. Waddington). — An unpublished letter of George Washington (lettre du 17 août 1799). — Andrew Trollope, An inventory of the church plate of Leicestershire. — Ashburnham House (Rutherford). — The British School at Athens. — Lowe, Robert Betterton. — Shakspeare Reprints : n° 11, Hamlet, parallel texts of Quartos 1 and 2 and Folio I p. p. Vietor.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : V. Schultze, Evangelische Polemik. — Zeitschrift für Psychologie u. Physiologie der Sinnesorgane, p. p. Ebbinghaus u. A. König, II, 5. — Stejskal, Repertorium über die 40 ersten Jahrgänge u. das Supplementheft des 37 Jahrganges der Zeitschrift für die österr. Gymnasien. — Peiser, Babylon. Verträge des Berliner Museums in Autographie, Transcription u. Uebers. hrsg. u. commentiert, mit einem jurist. Excurs von J. Kohler; Peiser u. J. Kohler, Aus dem babylon. Rechtsleben, I. — Gildersleeve, Essays and studies

educational and literary. — Rudens, p. p. Sonnenschein (très recommandable). — Hugo von Knebel Doeberitz, Karl Ludwig von Knebel (bon). — Herzfeld, Die Rätsel des Exeterbuches u. ihr Verfasser (contribution importante à l'histoire de la littérature anglo-saxonne). — Giulio Beloch, Storia greca, I, La Grecia antichissima. — Gerdes, Gesch. des deutschen Volkes u. seiner Kultur zur Zeit der Karoling. u. Sächsischen Könige (l'auteur est très instruit et a beaucoup lu, mais il n'a pas fait le livre qu'on désirait). — Briefe von J. G. Zimmermann, C. von Fellenberg, S. Schnell, K. Schnell u. Meyer von Knonau an Ph. A. Stapfer p. p. Luginbühl. — Cobo, Historia del Nuevo Mundo, p. p. D. M. J. de La Espada (description du Nouveau Monde rédigée en 1653 par un jésuite, très important non seulement pour l'américaniste mais pour le botaniste). — Herrmanowski, Die deutsche Götterlehre u. ihre Verwertung in Kunst u. Dichtung (ouvrage en deux volumes qui s'adresse surtout à l'artiste et a un but patriotique). — Richard Schröder, Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte, II (à remarquer la partie, la plus brillante de l'ouvrage, qui traite de l'époque germanique et de l'époque franque). — Pringsheim, Beiträge zur wirtschaftl. Entwickelungsgesch. der Vereinigten Niederlande im XVII u. XVIII Jahrhundert. — Buchard, Marines étrangères. — Gesellschaft für deutsche Literatur, 24 juin.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 29-30 : Zur Topographie von Athen. — Antwort (Peppmüller). — Programme : Kirchner, Prosopographiae atticae specimen; Schlengel, Erkl. Bemerk. u. Verbesserungsvorschläge zu einigen Stellen unserer Schulklassiker; Hamelbeck, Die rhythm. Verhältnisse in den lyr. u. chor. Dichtungen der Griechen; Jordan, Die Subskription des Clarkianus 39. — Roscher, Ausführliches Lexicon der griech. u. röm. Mythologie, I, Aba-Hysiris (très utile à consulter). — Gruppe, Die rhapsodische Theogonie u. ihre Bedeutung innerhalb der orphischen Literatur (excellente méthode, résultats à accepter sans réserve). — Théod. Reinach, De Archia poeta (exposé avec agrément). — Paulson, Symbolae ad Chrysostomum, I, de codice Lincopensi; Notice sur un ms. de Chrysostome utilisé par Erasme et conservé à Stockholm. — Klotz, Grundzüge altrömischer Metrik (2e art. sur un ouvrage, contestable en certains endroits et qui parait quelquefois écrit avec précipitation, mais qui mérite l'attention en son ensemble et qui rendra service, ne serait-ce qu'en provoquant à un nouvel et soigneux examen de nombreux problemes). — Wissowa, De feriis anni Romanorum vetustissimi observationes selectae (détaillé et bien fait). — Linde, De Iano summo Romanorum deo (rien de nouveau). — K. L. Roth, Griechische Geschichte nach den Quellen erzählt, 4e éd. p. p. Westermayer. — P. Guiraud, La vie privée et publique des Grecs, lectures historiques (choix fait dans l'ensemble avec justesse et finesse). — Prasek, Medien und das Haus des Kyaxares (fait avec sagacité et bonheur). — Ohlenschlager, Prähistorische Karte von Bayern (dernière livraison). — Alfred von Gutschmid, Kleine Schriften, hrsg. von Franz Rühl, II, Zur Gesch. u. Liter. der semit. Völker u. zur älteren Kirchengeschichte. — Szamatolski, Ulrichs von Hutten deutsche Schriften (intéressant). — Hofmeister, Die Matrikel der Universität Rostock, II, 1499-1653. — Momferratos, Κληρονομικὸν δίκαιον τῶν κληρικῶν καὶ μοναχῶν ἐν Ἑλλάδι καὶ Τουρκίᾳ (très utile et au courant de la littérature du sujet). — Königliche Museen zu Berlin, Verzeichnis der vorderasiatischen Alterthümer und Gypsabgüsse.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33-34 Vingt-cinquième année 17-24 août 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, nos 2 et 3 : J.-F. Bladé, L'Aquitaine et la Vasconie Cispyrénéenne depuis la mort de Dagobert Ier jusqu'à l'époque du duc Eudes. — Antoine Benoist, Molière et ses prédécesseurs. — Edouard Bourciez, Les sonnets de Fernando de Herrera. — P. Hochart, Tacite et les Asprénas.

Revue celtique, no 3 : A. de Barthélemy, Le monnayage du nord-ouest de la Gaule. — H. d'Arbois de Jubainville, Comment le druidisme a disparu. — Whitley Stokes, Vie de saint Féchin de Fore — Thédenat, Noms gaulois, barbares ou supposés tels, tirés des inscriptions. — Max Nettlau, Notes sur les consonnes galloises. — *Mélanges* : Loth, Remarques sur les noms de lieu en ac en Bretagne ; Ledenes. — *Chronique* (notes sur les écrits de M. Zimmer qui deviennent si nombreux que « pour en rendre compte d'une façon complète, il faudrait à la « Revue celtique » un secrétaire spécial » et qui témoignent d'ailleurs, malgré les fautes, d'une « vaste érudition comme d'une imagination brillante » ; étude de M. Traube sur Sédulius ; Espérandieu, Inscr. de la cité des Lémovices ; etc.).

Revue historique, juillet-août : M. Marion, Une famine en Guyenne, 1747-1748. — G. Pagès, Les frères Formont et les relations du Grand Électeur avec la cour de France. — A. Babeau, L'intervention de l'État et l'instruction primaire en province sous la Régence. — Robiquet, La municipalité parisienne et la Révolution, période constitutionnelle. — *Bulletin* : France, moyen âge et hist. moderne (Farges, Aug. Molinier, G. Monod). — Lettre de M. de Maulde. — *Comptes rendus* : Letourneau, L'évolution polit. dans les diverses races humaines ; L'évolution jurid. — Rawlinson, History of Phœnicia (utile, malgré les fautes et les lacunes). — P. Girard, L'éduc. athén. au ve et au ive siècle (beau et intéressant livre). — Kretschmer, Die phys. Erdkunde im christl. Mittelalter (répertoire commode). — Jüritsch, Bischof Otto I von Bamberg. — Regesta comitum Sabaudiae, p. p. Carutti. — Ed. Winkelmann, Jahrb. der deutschen Gesch. Kaiser Friedrich II (instrument de travail de 1er ordre). — De Fremery, Cartularium der abdy Marienweerd. — Gaehard, Études et not. hist. sur l'hist. des Pays-Bas. — Kernkamp, De Steutels van de Sont. — Pribram, Zur Wahl Leopold I. — Erinner. aus dem Leben des General-Feldmarschalls von Boyen p. p. Nippold (la plupart des documents sont de réelle valeur).

The Academy, no 1002 : Mrs. Sutherland Orr, Life and letters of Robert Browning. — The correspondence of William Augustus Miles on the French Revolution 1789-1817 (renferme bien des détails de grand intérêt historique). — Swan Sonnenschein, The best books, a contribution towards systematic bibliography. — A few more words on « The court of Love » (W. Skeat). — M. Isaac Taylor on Sicilian history (Freeman). — A lost book by Marat (Bailey). — The Histories of Tacitus, p. p. Spooner ; Gorgias p. p. Lodge. — The tombs of Beni Hasan (Griffith).

— No 1003 : John Rhys, Studies in the Arthurian legend (livre d'érudition). — Ireland, Life of Jane Welsh Carlyle. — Maurice, War. — Edm. Bapst, Deux gentilshommes-poètes de la cour de Henry VIII. — M. Freeman's Sicily (Isaac Taylor). — Pearl (Morris). — Pudha-Yawan (Gloser). — Anglo-Indian « elk » and « entertain ». — Tenserie. — Ondemot. — The Eton Latin Grammar, for use in the higher forms, 2e éd. — Tibetan lexicography. — Mathematical nomenclature. — The excavations at Henassieh (Naville). — The Temple at Luxor (Ross).

The English Historical Review, juillet : ROUND, The introduction of Knight Service into England. — James GAIRDNER, Did Henri VII murder the princes? — OPPENHEIM. The royal and merchant navy under Elizabeth. — OWEN (S. J.), Count Lally. — Notes and documents : Eddi's Life of Wilfrid (Wells); Three letters written to Dorothy, Lady Pakington (Pocock). — Reviews of books : DIEHL, Etudes sur l'admin. byzantine dans l'exarchat de Ravenne (Balzani); KELLETT, Pope Gregory the Great et ALLIES, The Holy See and the wandering of nations, and Peter's Rock in Mohammed's Flood (Maude); MAC GIFFERT's edition of a Dialogue between a Christian and a Jew (Turner); STUBB's edit. of Wilhelmi Malmesburiensis de Gestis Regum Anglorum and Historia Novella (Hutton); Descriptive catalogue of ancient deeds in the Public Record Office (Maitland); MUGNIER, Les Savoyards en Angleterre au XIII[e] siècle (Coolidge); Oxford Historical Society, collectanea, II (Little); GASQUET and BISHOP, Edward VI and the Book of Common Prayer (Dixon); MARCKS, Die Zusammenkunft von Bayonne (Armstrong); Hume BROWN, Georges Buchanan et MACKINSTOSH, Scotland from earliest times (Smith); LAW, The conflicts between Jesuits and Seculars in the reign of Queen Elizabeth; KERNKAMP, De Sleutels van de Sont (Edmundson); JENKS, The constitutional experiments of the commonwealth; BIKELAS, Seven essays on Christian Greece; WEEDEN, Economic and social history of New England; W. A. SCHMIDT, Gesch. der deutschen Verfassungsfrage 1812-1815; SANDER's edit. of Lord Melbourne's papers; Bishop HOBHOUSE's edit. of Churchwarden's Accounts; GILBERT's edit. of the Register of the Abbey of S. Thomas, Dublin; MONTAGUE's edit. of Bentham's Fragment on Government; SYMES, The prelude to modern history; STEVENSON's edit. of Records of the borough of Nottingham.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : LANGEN, Die Clemensromane (riche en hypothèses, ne convaincra pas, mais original). — BUDDE, Die Bücher Richter u. Samuel, ihre Quellen u. ihr Aufbau. — Krause, zur Sprachphilosophie p. p. WÜNSCHE. — H. GEFFCKEN, Die Krone u. das niedere deutsche Kirchengut unter Kaiser Friedrich II 1210-1250. — RACHFAHL, Der Stettiner Erbfolgestreit, 1464-1472. — NIRRNHEIM, Hamburg u. Ostfriesland in der ersten Hälfte des XV Jahrh. — Kriegsgesch. Einzelschriften, XIV u. XV : Der Rechtsabmarsch der I. Armee unter Gœben auf S. Quentin, jan. 1871; Die Verfolg. der franz. Loire-Armee nach der Schlacht bei Le Mans durch das Detachement von Schmidt. — B. von KLEIST, Die Generale der preuss. Armee 1840-1890. — TRINIUS, Thüringer Wanderbuch-Cleomedis de motu circulari corporum caelestium p. p. ZIEGLER (nouvelle édition très recommandable, d'après un Laurentianus du XII[e] siècle, avec traduction latine) — Eclogae e Proclo de philosophia chaldaica sive de doctrina oraculorum chaldaicorum p. p. A. JAHN (traite avec détail toutes les questions). — Christian von Troyes, Erec u. Enide, p. p. W. FOERSTER (fait avec très grand soin). — BOURQUIN, Grammatik der Eskimo-Sprache (à louer sans réserve aucune, et fait avec le plus grand goût, quoique imprimé à Stolpen). — Isländische Volkssagen, aus der Sammlung von Jon Arnason übers. von LEHMANN FILHÈS. Neue Folge griech. u. röm. Porträts nach Auswahl u. Anordn. von Brunn u. Arndt p. p. BRUCKMANN, I (de grande importance et fait avec goût). — Otto SCHROEDER, Vom papiernen Stil, 2[e] éd.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35-36 Vingt-cinquième année 31 août-7 septembre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET (Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Athenaeum, n° 3325 : Viscount Hardinge. — E.-L. Wilson, In Scripture Lands, new wiews of sacred places. — Acts of the Privy Council, 1542-1550, p. p. Dasent. — Earle, English prose, its elements, history and usage. — Theal, History of South Africa, 1795-1834. — The manuscripts of George Eliot's works. — Mellin de Saint-Gelais and the sonnet. — The Duddon sonnets. — The fate of John Goodman, the seminary priest (Mary Marks). — More Junius letters (Rae). — Old Bibles (Dore). — The Sarts of Russian Turkistan. — Linton, History of wood engraving.

— N° 3326 : G. Moore, Impressions and opinions. — Arcana Fairfaxiana. — Strong, Longeman and Wheeler, Introduction to the study of language (ce sont les « Principien der Sprachgeschichte » de Paul vus à travers trois paires de lunettes). — Corresp. of Edward, third earl of Derby, during the years 24 to 31 Henry VIII, p. p. Toller. — Moule, New China and old, personal recollections and observations of thirty years; Lyster, With Gordon in China. — Ireland, Life of Jane Welsh Carlyle. — The public schools in 1891. — More Junius letters. — The will of James V (Paton). — The Dictionary of Antiquities (Cecil Torr). — M. Dore's old Bibles (Roberts). — Dr. Rost. — Browning's relations to Matthew Arnold. — Richard Redgrave, a memoir compiled from his diary. — The autobiography of Joseph Jefferson. — Melise, a French comedy. — The theatre at Megalopolis. (Dörpfeld.)

Literarisches Centralblatt für Deutschland, N° 31 : Bratke, Das neuentdeckte vierte Buch des Daniel Commentars von Hippolytus, nach dem Originaltexte des Entdeckers Georgiades. — Kerler, Aus dem siebenjährigen Krieg, Tagebuch des preuss. Musketiers Dominicus. — Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne, II (rien n'a échappé à l'érudition de l'auteur et il a réussi à représenter d'une façon sympathique le comte de Fernan Nunez, dont on devrait bien publier l'histoire de Charles III et le Journal de l'expédition d'Alger). — Sigm. Münz, Aus Quirinal und Vatican, Studien und Skizzen (jugement mesuré). — Graf Julius Szapary an der Spitze Ungarns, ein Lebens = und Charakterbild. — Gallois, Les géographes allemands de la Renaissance (très impartial, très détaillé, et de très grand mérite). — Helmert, Die Schwerkraft in Hochgebirge. — Middendorf, Die Aimara-Sprache, mit einer Einleit. über die frühere Verbreitung der diese Sprache redenden Rasse u. ihr Verhältnis zu den Inkas. — Beck, Observ. crit. et palaeographicae ad Flori epitomam de Tito Livio (cf. n° 31-32). — Étienne, La langue française depuis les origines jusqu'à la fin du xi^e siècle. I, phonétique, déclinaison, conjugaison (des pages sur lesquelles semble flotter l'esprit d'Arsène Darmesteter, mais que d'erreurs grossières et élémentaires; la bonne impression s'efface vite; c'est une œuvre commencée par un maître, achevée par un apprenti). — Ludwig Hirzel, Wieland u. Martin u. Regula Künzli (intéressant). — Bie, Kampfgruppe u. Kämpfertypen in der Antike (beaucoup d'erreurs et de hasardeuses assertions exprimées avec grande assurance).

— N° 32 : Vernes, Essais bibliques (sept essais; l'auteur annonce un certain nombre d'ouvrages à paraître prochainement; aideront-ils à gagner beaucoup de gens aux vues qui sont exposées ici sur la formation de la littérature de l'Ancien Testament? Le critique en doute). — Pijper, Geschiedenis der boete en biecht in de christelijke kerk, I deel. — Hamerlin, Die Atomistik des Willens. — Das rote

Buch von Weimar p. p. Franke (cf. *Revue*, n° 26). — H. Höffer, Lombard (cf. *Revue*, n° 11) — Hans Meyer, Ostafrikanische Gletscherfahrten. — Holder, Altceltischer Sprachschatz, 1. A-Alep (livre utile et méritoire). — De Sancto Thomas, Grammatica o arte de la lengua general de los Indios de los Reynos del Peru, edicion facsimilar (réimpression très intéressante). — Das Drama der classischen Periode, II, 2 Kotzebue u. Collin p. p. Hauffen. — Tille, Die deutschen Volkslieder vom Doctor Faust; E. Kraus, Das böhmische Puppenspiel vom Doctor Faust.

Theologische Literaturzeitung, n° 15 : Perthes' Handlexicon für evangel. Theologen, 13-30 Lfg. — Budde, Die Bücher Richter u. Samuel, ihre Quellen u. ihr Aufbau (très instructif et renferme une foule de résultats). — K. von Hase's Gesamm. Werke. — Jean Réville, La valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche; Jenkins, Ignatian difficulties and historic doubts (le travail de Réville est excellent et très propre à délivrer Jenkins de ses scrupules). — Clemen, Die religionsphilosoph. Bedeut. des stoisch-christl. Eudamonismus in Justins Apologie (résultats justes et très remarquables). — Preger, Ueber die Verfassung der franz. Waldesier in der älteren Zeit; Haupt, Waldensertum u. Inquisition im südöstlichen Deutschland (long art. de W. Möller). — Latein. Literaturdenkm. des XV u. XVI Jahrh. I. Gnapheus Acolastus, p. p. Bolte; Eckius dedolatus, p. p. Szamatolski. — Hille Ris Lambert, De kerkhervorming op de Veluwe, 1523-1578 (contribution à l'histoire du protestantisme dans le comté de Gueldre).

Deutsche Literaturzeitung, n° 31 : Kraus (F. X.), Ueber das Studium der Theologie sonst und jetzt. — Aristoteles. Metaphysik, übersetzt von Bonitz, p. p. Wellmann (traduction remarquable par la clarté et la précision de l'expression). — Papyros Ebers, Das aelteste Buch über Heilkunde, aus dem aegypt. zum ersten Mal vollständig übersetzt von Joachim (trad. faite par un médecin berlinois avec l'aide de Lieblein; ce médecin prépare une traduction complète de la grande collection des manuscrits de Leipzig relatifs à la médecine). — Diodor p. p. Vogel, II (nouvelle réimpression améliorée de l'édition Dindorf, utilise et communique la collation du Patmensis faite par Bergmann). — Transactions of the American Philological Association, 1889, vol. XX. — Elias Schlegel (réimpression de Seuffert; travaux de Wolff et de Rensch). — Hölscher, Die mit dem Suffix acum, iacum gebildeten französischen Ortsnamen (intéressants résultats). — Das Rote Buch von Weimar p. p. Franke (cf. *Revue critique*, n° 26). — Krebs, Hans Ulrich Freiherr von Schaffgotsch, ein Lebensbild aus der Zeit des dreissigjährigen Krieges (fait avec le plus grand soin et agréable à lire). — Jahrbuch für Münchener Geschichte, p. p. Reinhardstoettner u. Trautmann, III. — Ramsay, The historical geography of Asia Minor (témoigne d'une application infatigable). — H. Seidel, Gesammelte Schriften, VIII, IX. — Verein für Volkskunde, 26 juin.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 15 : Du Moulin-Eckart, Leudegar, Bischof von Autun (ce travail peut être regardé comme manqué dans l'essentiel, mais il contient mainte bonne observation: entre autres points, le jeune érudit a déterminé très exactement l'influence de l'évêque Hermenar sur l'auteur de la Vie anonyme, ainsi que les intrigues du moine Marcolin et du couvent de Saint-Symphorien contre Léger). — Ramsay, The historical geography of Asia Minor (ouvrage d'un homme qui est sans contredit le meilleur connaisseur de l'Asie-Mineure intérieure; il est impossible de dire le nombre de localités qu'il a retrouvées

et des questions qu'il a, sinon résolues ou complètement éclairées, du moins rendues accessibles; on trouve dans ce livre une somme tout à fait étonnante de recherches profondes et absolument originales dans les résultats heureux ou manqués; cf. *Revue critique*, n° 10). — Historia bibliothecae Romanorum pontificum tum Bonifatianae tum Avenionensis enarrata et antiquis earum indicibus aliisque documentis illustrata a Fr. EHRLE, I (travail très remarquable, profond, sûr, dû à une érudition étendue et à un soin considérable; puisse-t-il trouver l'estime qu'il mérite, et puisse le deuxième volume paraître prochainement). — BRANDES (Hermann), Die jüngere Glosse zum Reinke de Vos (étude faite avec grand soin). — HAUS, Der protestantische Kultus.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin : SMOLKA, L'Europe et la constitution du 3 mai en Pologne. — MIODONSKI, Ueber die Entstehungszeit des Geschichtswerkes des Florus.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37-38 Vingt-cinquième année 14-21 septembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, juillet 1891 : RAJNA, I piu antichi periodi risolutamente volgari nel dominio italiano. — LONGNON, Un fragment retrouvé du Meliador de Froissart. — DIAGET, La Court amoureuse de Charles VI. — *Mélanges :* Poésie française à la Vierge, copiée en Limousin (P. M.); Cabaret (Geijer); Coquilles lexicographiques (Hatzfeld et A. Thomas). — *Comptes rendus :* BONNET, Le latin de Grégoire de Tours (travail considerable, écrit avec soin, où l'on remarque une érudition étendue, une connaissance complète des sources, une critique sûre, nombre de fines observations et de rapprochements ingénieux). — Egberts von Lüttich Fecunda Ratis, zum ersten Mal hrsg. u. auf ihre Quellen zurückgeführt von E. VOIGT (tient une place importante dans l'histoire de la production et de la transmission des contes et des fables au moyen âge; par sa date et par les intéressants morceaux qu'elle nous a transmis, la Fecunda Ratis fournit à cette histoire une contribution des plus inattendues, que les notes de M. Voigt ne font que rendre plus précises). — FRIEDWAGNER, Ueber die Sprache des afr. Heldengedichtes Huon de Bordeaux (essaie de résoudre certains problèmes et joint à une érudition suffisamment sobre et précise un esprit d'initiative qui nous fait bien augurer de ce début). — Pedro de MUGICA, Gramatica del castellano antiguo (livre qui devra être recomposé de fond en comble). — BURADA, Cercetari despre scoalele romanesci din Turcia.

The Academy, n° 1004 : Letters of John Kenk to his family and friends. — Ten years in Equatoria and the return with Emin Pesha, by major Gaetano CASATI, transl. by CLAY and LANDOR. — Recent French works on Biblical criticism (RENAN, La modernité des prophètes; M. VERNES, Les résultats de l'exégèse biblique et Essais bibliques). — Some historical books (GARDINER, A student's history of England, II; Lady Elizabeth CUSTS, Some account of the Stuarts of Aubigny in France, 1422-1672; W. H. HAMILTON, The strife of the Roses and Days of the Tudors in the West; PAYNE, Collections for a history of the family of Malthus; ANDREWS, Old-Time punishments; HARTSHORNE, Hanging in chains). — Extension of the Vatican Library. — The arrangement of Chaucer's Canterbury Tales (Skeat). — The etymology of hatchment (Toynbee et Murray). — An anecdote about Browning (Noel). — Noctes Manilianae, dissert. in Astronomica Manilii, acced. coniecturae in Germanici Aratea, scripsit R. ELLIS. — Some Pâli and Jaina-Prâkrit words II. Nûma (Morris). — R. M. REDGRAVE, Richard Redgrave, a memoir compiled from his diary. — Hittite discoveries in Asia Minor. — The Temple of Luxor (Wallis).

— N° 1005 : The posthumous works of Thomas de Quincey, edited from the original mss, with introd. and notes, p. p. JAPP, I. — Sir Richard Church, Commander-in-chief of the Greeks in the war of Independence, by Stanley LANE-POOLE (concis et interessant) — LANGE (Konrad), Der Papstesel, ein Beitrag zur Kultur = und Kunstgeschichte des Reformationszeitalters. — Some volumes of sermons. — Rajendra Lala Mitra (not. nécrologique sur un amateur, mais qui le fut dans la meilleur sens du mot). — Wordsworth and Shakespeare (Graues). — Pearl (Gollancz). — Phut and Saba (Ed. Glaser). — CROLL, The philosophical basis of evolution. — Some books on classical philology (Jahresber. über die Fortschritte der class. Altertumswiss. p. p. Iwan MÜLLER; Epitoma Vaticana ex Apollodori Bibliotheca, p. p. R. WAGNER; Apollodori Bibliotheca Fragmenta Sabbaitica, p. p. KERAMEUS; Zur handschriftl. Ueberliefer. des Scholia Didymi, von SCHIMBERG). — The American phi-

lological Association. — Three numismatic books (WILLIAMSON, Trade tokens issued in the seventeenth century, II; John EVANS, Supplement to the Coins of the ancient Britons; Catalogue of Oriental Coins).

The Athenaeum, nº 3327 : MARKHAM, Sir John Franklin. — The Eclogues of Calpurnius, rendered into English verse by Edward SCOTT. — Ely Episcopal Records, compiled by GIBBONS. — Lord Ronald GOWER, Rupert of the Rhine, a biographical sketch of the life of Prince Rupert, prince palatine of the Rhine, duke of Cumberland. – CHEYNE, The origin and religious contents of the Psalters in the light of Old Testament criticism and the history of religions. — YOUNGHUSBAND, The Queen's commission, how to prepare for it, how to obtain it, and how to use it. – CRENE, The Exempla of illustrative stories from the Sermones Vulgares of Jacques de Vitry. — Larboard (Skeat). — Chattertoniana. — Milton's Lycidas (Hales). — Rajendralala Mitra. — Thackerayana (Sabin). — Leigh Hunt (R. B. Johnson). — Notes from Athens (Lambros). — The Congress of archaeological societies. – The signature of Charlemagne (Hyde Clarke).

— Nº 3328 : DOBSON, Horace Walpole, a memoir; The letters of Horace Walpole, p. p. CUNNINGHAM. — SMITH, WAYTE and MARINDIN, A Dictionary of Roman and Greek antiquities (3ᵉ édition revisée et augmentée). — MACKERLIE, Galloway, ancient and modern. — GOLLANCZ, Pearl, an English poem of the fourteenth century. — A. HEULHARD, Rabelais, 74 voyages en Italie, son exil à Metz. — Calendar of letters, despatches and state papers relating to the negotiations between England and Spain, preserved in the archives at Simancas and elsewhere, V, 2, 1536-38; VI, 1, 1538-42, p. p. DE GUAYANGOS. — School-Books. — Genealogical literature. — Larboard (G. B.) — Swift and Stella (Aitken). — The authorship of Tales from Boccaccio and Florentine Tales (Dyer). — WESTERMARCK, The history of human marriage (très remarquable). — Explorations in Eastern Egypt. — Original drawings by Rembrandt Harmensz van Rhyn, reproduced in phototype, III.

Literarisches Centralblatt, nº 33 : BAUMGARTNER, Étude critique sur l'état du livre des Proverbes. — HESSELMEYER, Die Pelasgerfrage u. ihre Lösbarkeit (instructif; critique sobre et conservative). — Bullarium Trajectense, roman. pontificum diplomata quotquot olim usque ad Urbanum Papum VI (1378), in veterem episcopatum trajectensem destinata reperiuntur, p. p. BROM, I (aura 8 livraisons). — SIMONSFELD, Analekten zur Papst = und Konziliengesch. im XIV u. XV Jahrhundert (dix documents inédits). — CAVAIGNAC, La formation de la Prusse contemporaine (impartial et détaillé). — CONRAT (Cohn), Gesch. der Quellen u. Literatur des römischen Rechts im früheren M. A., I. (Début d'un grand et très méritoire travail). — Vatik. Akten zur deutschen Gesch. in der Zeit Ludwigs des Bayern. — CAUER, Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben? Ihr Ursprung und Werth für die aeltere athenische Geschichte (prétend que l'œuvre est due non à Aristote, mais à un élève d'Aristote; ce travail porte des traces de précipitation et on ne peut l'approuver). — Plauti Rudens, p. p. SONNENSCHEIN (très louable). — TECHMER, Beiträge zur Gesch. der franz. u. engl. Phonetik u. Phonographie, I (profond et sagace). — UZIELLI, Leonardo da Vinci e le Alpi con sette carte antiche in fac simile.

Deutsche Literaturzeitung, nº 32 : BANG, Kirkehistoriske Smaastykker. — Die Gesch. des Mâr Abhdîsô und seines Jüngers Mâr Qardagh, p. p. FEIGE. — Leibniz, Philos. Schriften, p. p. GERHARDT, VII. — BAUMEIS-

TER, Bilder aus dem griech. u. röm. Alterthum für Schüler. — HOSTMANN, Studien zur vorgeschichtl. Archäologie, gesamm. Abhandl. — SCHIMBERG, Zur handschriftl. Ueberliefer. der scholia Didymi, I, II (très méritoire.) — Juvénal, satire VII, p. p. HILD (clair et sain). — TSCHIASSNY, Studia Hyginiana, I (réussi). — CRECELIUS, Oberhessisches Würterbuch. — A. SOREL, Mme de Staël (très attachant et écrit avec autant d'esprit que de savoir). — Kaiserurkunden u. Abbildungen, p. p. SYBEL u. SICKEL, II. — Ritter von ARNETH, Aus meinem Leben, die ersten dreissig Jahre, 1819-1849, als Manuscript gedruckt (très intéressant; on ne peut rendre le parfum poétique qui entoure le livre; qui pinguit florem, non pinguit floris odorem; l'auteur doit donner son œuvre au grand public). — KENNAN, Zeltleben in Sibirien u. Abenteuer unter den Korjäken u. anderen Stämmen in Kamtschatka und Nordasien. — HUMANN u. PUCHSTEIN, Reisen in Kleinasien und Nordsyrien. — H. GEFFCKEN, Die Krone u. das niedere deutsche Kirchengut unter Kaiser Friedrich II, 1210-1250. — MATLEKOVITS, Die Zollpolitik der österreichisch-ungarischen Monarchie u. des deutschen Reiches seit 1868 u. deren nächste Zukunft. — WLISLOCKI, Volksdicht. der siebenbürg. u. südungar. Zigeuner, ges. u. aus unedierten Originaltexten übersetzt.

Theologische Literarturzeitung, n° 16 : DOUGHTY, Travels in Arabia Deserta (très abondants détails). — SCHMIDT (Paul), Anmerk. über die Composition der Offenbarung Johannis; ERBES, Die Offenbar. Johannis, kritisch untersucht. — JURITSCH, Otto von Bamberg; WIESENER, Die Gesch. der christl. Kirche in Pommern zur Wendenzeit. — REINHARDT, M. Henrici Hirtzwigii rectoris de Gymnasii Moeno-Francofurtensis ratione et statu ad Balthazarum Menzerum epistola. — BERLINER, Censur u. Confiscation hebräischer Bücher im Kirchenstaate, auf Grund der Inquisitions-Acten in der Vaticana u. Vallicellana dargestellt. — SCHOLLER, Kirchengeschichtliches aus dem deutschen Süden, Mitteil. aus dem Leben von Lutz, Pfarrer in Oberroth. — TAVAGNUTTI, Katholisch theologische Bücherkunde der letzten 50 Jahre, II. Christologische Bibliographie. III. Mariologische Bibliographie, system. nach Materien geordnet u. mit einem Autorenregister versehen. — CARRIERE (M.), Die sittliche Weltordnung, 2e erweit. Auflage.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Vingt-cinquième année 28 septembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Révolution française, 14 août 1891 : L'inauguration de la statue de Danton. — AULARD, Le culte de l'Être Suprême, le décret du 18 floréal an II. — ROBINET, Marat inconnu, d'après un livre récent. — *Bibliographie :* le tome III des *Mém.* de Talleyrand ; Corresp. diplom. et Mém. inédits du cardinal Maury, p. p. RICARD (ajoute une page à l'histoire de la papauté et à la biographie politique de Louis XVIII).

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome 34, 4e livr., MAGNETTE, Guillaume d'Orange et la pacific. de Gand. — CUMONT, Notes sur les vies des sophistes d'Eunape. — THIL-LORRAIN, Un Rabelais inconnu. — *Comptes-rendus :* Chassang, Gramm. grecque revue et modifiée par CLAIRIN, Cours supérieur. — HOOGVLIET, Proagoon, Eenvoudige handleiding tot de studie der grieksche taal. — Monum. antichi public. per cura della reale Accad. di Lincei, I. — BEURLIER, De divinis honor. quos accep. Alexander et successores ejus ; Sur le culte rendu aux empereurs romains (deux œuvres consciencieuses). — KENYON, Un nouveau traité d'Aristote (suite de l'analyse). — SAMOUILLAN, Olivier Maillard (travail sérieux, déparé par un étalage de notes inutiles et absolument déplacées).

The Academy, n° 1006 : Psalms of the Pharisees, commonly called the Psalms of Salomon, edited, with introd., transl. and notes, by RYLE and JAMES. — The poetical works of Thomas Lovell Beddoes, p. p. GOSSE. — Sir William FRASER, Disraeli and his day. — R. WALLACE, The rural economy and agriculture of Australia and New Zealand. — Some biographical books : HAY, Swift, the mystery of his life and love ; etc. — The New English Dictionary, special quotations wanted, I. — Did Tiglath-Pileser III carry into captivity the Transjordanic tribes? (Orton). — Some notes on the Faery Queen, I (Percival). — The three fragm. of the Romaunt of Rose (Skeat). — KENYON, Aristotle on the Athenian constitution : POSTE, *id.* : 1. BAUER, Liter. u. histor. Forsch. zu Arist. — The new sanskrit ms. from Mingai (Bühler). — The etymol. of hatchment (O'Neill).

— N° 1007 : Herbert SPENCER, Justice. — MARKHAM, Life of Sir John Franklin and the North-West Passage. — IMBERT DE SAINT-AMAND, Marie-Antoinette, Joséphine and Marie-Louise. — WETZ, Shakspeare vom Standpunkte der vergl. Literaturgesch. I. — James Russell Lowell (Lewin). — The new English Dictionary, Special quotations wanted, II. — Old French fel, felon. — The Nuptial Number (J. Adam). — Kyd's Spanish Tragedy (Brandl). — Notes on some Pâli and Jaina-Prâkrit words (R. Morris).

— N° 1008 : BRADLEY, A new English dictionary III, 1. — GROSS, The Gild Merchant. — Some classical studies and translations. — The New English Dictionary, special quotations wanted, III. — Efenhedh (Hempl). — The new Sanscrit ms. from Mingai (Morris). — YRIARTE, Autour des Borgia. — Some inscribed stones in the North (Rhys). — The Roman inscr. at West Park (Haverfield).

— N° 1009 : CHEYNE, The origin and religious contents of the Psalter. — Mrs. KEMBLE, Further records. — GILBERT, Calendar of ancient records of Dublin, II. — LOWELL, Noto, an unexplored corner of Japan ; Alice M. BARON, Japanese girls and women ; Edm. de GONCOURT, Outamoro. — Sidney Williams. — Kyd's Spanish Tragœdy (Daniel). — A remin. of Lermontoff. — Tallyho, honni (O'Neill). — Efeuchdu (Bradley). — FICK, Vergl. Wörterbuch des indog. Sprachen, I. — The discov. of the American exped. to Babylonia (Pinches). — Græco-Roman influence

on the civilisation of Ancient India. — Some inscribed stones in the North, II (Rhys).

The Athenaeum, nº 3329 : Archbishop Porter's letters. — WHARTON, Etyma Latina, an etymol. lexicon of Classical Latin. — GRAY and BELL, The voyage of François Pyrard of Laval to the East Indies, the Maldives, the Maluccas and Brazil, translated into English from the third French edit. of 1619. — AIRY, Text-Book of English history for colleges and schools. — LORIMER, Studies national and international. — Walter of Henley's Husbandry, together with an anonymous husbandry, seneschaucie and Robert Grosseteste's rules, the transcripts, translations and glossary by Elizabeth LAMOND, with an introd. by W. CUNNINGHAM. — Lady Eliz. CUST, Some account of the Stuarts of Aubigny in France, 1422-1672 (« a highly creditable and beautiful piece of work »). — Early Christian liter. (STÄHELIN, Die gnost. Quellen Hippolyts in seiner Hauptschrift gegen die Häretiker; HARNACK, 7 neue Bruchst. der Syllogismen des Apelles, Die Gwynnschen Caius u. Hippolytus-Fragmente, etc.). — French literature. — Larboard, lair-cart. — The Dictionary of Antiquities. — The authorship of Tales from Boccaccio and Florentine Tales. — Prof. Cheyne on the Psalter. — Elie RECLUS, Primitive folk. — BRADLEY, Clovio. — De BAYE, Etudes archéol., époque des invas. barbares, industrie anglo-saxonne. — Notes from Asia Minor (Ramsay).

— Nº 3330 : HUGGINS, Address to the British Assoc. — GOVETT, The King's Book of Sports, a history of James I and Charles I as to the use of lawful sports on sunday. — RHYS, Studies in the Arthurian legend (très important). — CHAMBERLAIN, Things Japanese, being notes on various subjects connected with Japan; EXNER, Japan, Skizzen von Land u. Leuten, mit bes. Berücks. commerc. Verhältnisse. — Dom DOREAU, Orig. du schisme d'Angleterre, Henri VIII et les martyrs de la Chartreuse de Londres. — American history. — Larboard, lair-cart. — Keats. — The Dict. of Antiquities. — Lowell. — A. DAWSON, Henry Dawson, landscape-painter. — Exploration in Asia Minor (Hogarth et Munro).

— Nº 3331 : MOZLEY, Letters from Rom on the occasion of the Œcumenical Council. — WICKHAM, Horace, satires, Epistles and de Arte poetica. — SPENCER, Justice. — ELIOT, A Finnish grammar. — THOUMAS, Lannes; Mém. de Marbot. — Crozet's voyage to Tasmania transl. by ROTH. — Canadian history. — Behramji Malabari. — Demure (Skeat). — The Diction. of Antiquities (Vaillant). — Nos poma natamus (Fergusson). — A sonnet by Coleridge. — The Eisteddfod. — The British Association. — BOWES, Japanese Pottery.

— Nº 3332 : Letters of John Keats to his family and friends, p. p. COLVIN. — Oxford City docum. 1268-1665, p. p. Th. ROGERS. — REEVE, How we went and what we saw, a flying trip through Egypt, Syria and the Aegean islands. — The Athenian constit. : trad. de Th. REINACH, KENYON, POSTE, DYMES, FERRINI, travaux de BAUER et de CAUER (la trad. franç. est la plus claire et la plus soignée). — Calendar of wills proved and enrolled in the court of Husting, London, II, 1358-1688, p. p. SHARPE. — Airy's Text-Book of English History. — The new fragm. of Herondas (Headlam). — Notes from Asia Minor, II (Ramsay).

Literarisches Centralblatt, nº 34 : HAVET (E.), La modernité des prophètes (appartient à l'école qu'on a nommée, dans la patrie de l'auteur, le boulangisme de la critique). — PUECH, Chrysostome (tableau plein de vie et qui distribue justement la lumière et l'ombre). — LINDENSCHMIDT, Die Altertümer unserer heidn. Vorzeit, IV, 8. — LÖVINSON, Die Mindensche Chronik des Busso Watensted. — CAUCHIE, La querelle des investit. dans

les diocèses de Liège et de Cambrai, II (soigné). — Philonis de aetern. mundi, p. p. CUMONT (bien venu). — ELLIS, Noctes Manilianae sive dissert. in astronomica Manilii (très instructif). — STANGL, Virgiliana, die grammat. Schriften des Galliers Virgilius Maro (excellent et neuf à beaucoup d'égards). — COHN, Die Suffixwandl. im Vulgärlatein u. im vorliterar. Frankreich nach ihren Spuren im Neufr. (une des meilleures monographies qui aient été écrites sur l'histoire des langues romanes). — Cypriani Galli poetae heptateuchos, p. p. PEIPER (fait avec un soin louable). — Shakspeare reprints, II Hamlet, parallel texts of the first and second quartos and first folio, p. p. VIETOR. — MUCKE, Histor. u. vergl. Laut = und Formenlehre der niedersorb. Sprache.

— N° 35 : S. Hilarii tract. über Psalmos, p. p. ZINGERLE (très recommandable). — CASPARI, Briefe, abhandl. u. predigten aus den letzten zwei Jahrh. des Kirchl. Altertums u. dem Anfang des MA. — DÖLLINGER, Akadem. Vorträge. — STEIN, Leibniz u. Spinoza. — KUNZE, Hanseakten aus England 1275-1412. — KUHL, Gesch. des Gymnasiums zu Jülich. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig für das Jahr 1889. — HERWERDEN, Studia critica in epigrammata graeca (peu profond, cette fois, et il est trop aisé de corriger Cougny). — MAHAFFY, On the Flinders-Petrie Papyri (bien fait et répond à toutes les exigences). — Etrusk. Spiegel. p. p. GERHARD, V, bearb. von KLÜGMANN u. KÖRTE, 5. — HAUFFEN, Leben u. Fühlen im deutschen Volkslied (petit livre utile). — Bremer Beiträger, II, p. p. MUNCKER. — J. SCHMIDT, Gesch. der deutschen Liter. von Leibniz bis auf unsere Zeit, IV. — R. HILDEBRAND, Gesamm. Aufs. u. Vorträge (études variées et instructives). — EFFMANN, Heiligkreuz u. Pfalzel. — GRÉARD, Edm. Scherer (montre bien les traits essentiels et le développement de la vie de Scherer).

— N° 36 : Walafridi Strabonis liber de exordiis, p. p. KNOEPFER. — MÖLLER, Lehrb. der Kirchengesch. Das M. A., II, 1. — JOACHIMSON, Greger Heimburg. — A. von PFISTER, Herzog Magnus von Württenberg (fait habilement). — NANSEN, auf Schneeschuhen durch Grönland. — ALBRECHT, Die im Tahkemoni vorkomm. Ang. über Harizi (excellent). — Facsim. de mss. grecs d'Espagne gravés d'après les photogr. de Ch. Graux, p. p. Alb. MARTIN (très remarquable et utile). — PAULSON, Index Hesiodeus. — Cornuti Artis rhetoricae specimen, p. p. GRAEVEN (consciencieux). — Samml. span. Ged., p. p. KRESSLER. — BEER, Heilige Höhen der Griechen u. Römer (d'abondants matériaux). — IMHOOF-BLUMER, Griech. Münzen. — PRÜFER, Ausserkirchl. Kunstgesang in den evang. Schulen des XVI Jahrh.

— N° 37 : Theolog. Briefe von Delitzsch u. v. Hofmann, p. p. VOLCK. — GLASER, Skizze zur Gesch. u. Geogr. Arabiens. — FINKE, Forsch. u. Quellen zur Gesch. des Konstanzer Konzils (très utile). — Briefw. des Conradus Mutianus, p. p. GILBERT (trop de fautes dans le texte). — GRUNZEL, Die commerc. Entwick. Chinas. — O. LEHMANN, Quellen zur deutschen Reichs = u. Rechtsgesch. ; ALTMANN u. BERNHEIM Ausgew. Urk. zur Erläut. der Verfassungsgesch. Deutschlands im M. A. — Deutsche Puppenspiele, p. p. KOLLMANN, I. — Theodor Körner zum 23 sept. 1891 (très beau livre).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Vingt-cinquième année 5 octobre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

La Révolution française, 14 septembre : BRETTE, La collection Camus aux Archives nationales. — AULARD, Le culte de l'Etre Suprême, la fête du 20 prairial an II. — STERN, La bibliothèque municipale de Zurich. — *Réimpressions :* Extraits des Mémoires de Thibaudeau portés au programme de l'agrégation d'histoire. — *Chronique :* ROBERT, BOURLOTON, COUGNY, Dictionnaire des parlementaires.

The Academy, n° 1010 : HOWELLS, Criticism and fiction. — HERKLESS, Cardinal Beaton, priest and politician. — WHEATLEY, The story of the Imitatio Christi. — Some biographical books (FREDERIC, The young emperor; BURNE, Clyde and Strathnairin; MACLAUGHLIN, Lewis Cass). — Blanco White's sonnet, « night and death ». — Cilurnum and other river-names (Macclure). — The study of Celtic in Scotland (Nutt). — The date of Kyd's « Spanish Tragedy » (Schröer). — SZARVAS et SIMONYI, Lexicon linguae hungaricae aevi antiquioris. — The Oriental Congress. — The first introduction of Buddhism into China (Allen). — Kadasman (Pinches). — DYER, Studies of the gods in Greece at certain sanctuaries recently excavated; RICE, Inscriptions at Sravana Belgola; arch. epigr. Mitteil aus Oest. Ungarn. — The Sikels on the Egyptian monuments (Sayce).

— N° 1011 ; Apology of Aristides p. p. HARRIS. — Balladen u. Romanzen p. p. BUCHHEIM. — Mrs. CHAPMAN, Some distinguished Indian women. — SCHIRRMACHER, Gesch. Spaniens, vornehmlich im XIV Jahrh. — Some books on social subjects. — New light on the execution of Charles I from contemporary sources (Firth) — The newly discovered poems of Herodas (Tyler). — The Egyptian ape (Renouf). — LERMOLIEFF, Die Galerien zu München u. Dresden. — Falkland Palace.

The Athenaeum, n° 3333 : KNIGHT, The Rambles of a Dominie. — MILLER, Alone through Syria; KEAN, Among the Holy Places; ST CLAIR, Buried cities and Bible countries. — R. WALLACE, The rural economy and agriculture of Australia and New-Zealand — Sir Philip Sidney, An apologie for poetrie p. p. SCHUCKBURGH; Sir Ph. Sidney, The defense of poesy, p. p. COOK. — Philological books : MOORE, The surnames and place-names of the isle of Man; WRENCH, Winchester wood-book, a collection of present and past notions; Harvard Studies in classical philology, I; James DARMESTETER, La grande inscription de Qandahâr (essai du plus grand intérêt et de la plus haute importance); C. ABEL, Aegyptisch und Indogermanisch. — Mrs Gaskell's father — Nos poma natamus. — The new fragments (Headlam). — The Book of Sindibad, I (Clouston). — Keats's letters (Colvin). — The Annals of the Barber — Surgeons of London, by S. YOUNG. — RAVEN, The church bells of Suffolk. — Catal. of Oriental Coins in the B. M. IX, X. — The Scottish National Museum of Antiquities. — Exploration in Asia Minor (Hogarth, Munro). — CROWEST, Cherubini.

— N° 3334 : Reports of State Trials, I, II, III, 1820-1840, p. p. MACDONELL. — Corresp. of Cicero, III, p. p. TYRRELL and PURSER. — BAKER, Ludlow town and neighbourhood. — PERCY, Le duc de Nivernais; Comtesse d'ARMAILLÉ, La comtesse d'Egmont. — GARDINER, A student's history of England from the earliest times to 1885 (très instructif et remarquable) — Keats's letters (Forman). — Prof. H. Graetz. — Browning and St Andrews. — Kultur u. Industrie südamerik. Völker nach den im Besitze des Museums für Völkerkunde in Leipzig befindl. Samml. von Stübel, Reiss u. Koppel. — A Roman wall problem (Neilson).

Indogermanische Forschungen. (Un nouveau journal de philologie comparée, dirigé par MM. Karl Brugmann, professeur de linguistique à l'Université de Leipzig, et Wilhelm Streitberg, professeur de linguistique à l'Université de Fribourg en Suisse. Strasbourg. Trübner, 16 marks par an).

Tome I. Cahier 1 et 2 (27 juillet 1891) : Brugmann et Streitberg, Le centenaire de François Bopp. — H. Hirt, De l'accent traîné et de l'accent frappé dans les langues indo-germaniques. — R. Schmidt, Contributions à la grammaire celtique. — K. Brugmann, Latin *velimus*, gotique *vileima* et anglo-saxon *eard*. — W. Streitberg, *Nasalis sonans* accentuée. — A. Noreen, Sur la correction grammaticale. — E. Maass, Ἴαις. — K. Brugmann. Etymologies. — Ch. Bartholomae, Arica. — O. Wiedemann, Gotique *hrot*.

Literarisches Centralblatt, n° 38 : Wiedemann, Die relig. Beweg. in Oberösterr. — Korzeniowski, Catal. act. et docum. res gestas Poloniae illustrantium ; Excerpta ex libris ms. archivi consistorialis romani. — Gramis, Acta betreffend die Bezieh. Schlesiens zum Baseler Concile. — Hübner, Ein Jahr meines Lebens. — Taysen, Die äussere Erschein. Friedrichs des Grossen nach den nächsten Angehörigen seines Hauses, mit 29 Bildn. — Penck, Die Donau, Vortrag. — Fürstenau, Das Grundrecht der Religionsfreiheit nach seiner gesch. Entwick. u. heut. Geltung in Deutschland. — Dahlmann, Die Sprachkunde u. die Missionen 1500-1800 (utile). — Dionis Cassii hist. romana, p. p. Melber, I (très recommandable). — Classical texts from Papyri in the British Museum, including the newly discovered poems by Kenyon ; Herondas, a first recension by Rutherford (à remarquer surtout l'Herondas que l'auteur de l'article analyse longuement et de façon très intéressante). — Ephemeris epigraphica, VIII, 1. — Holland u. Rostro, Jenny Lind. — Lundell, Etudes sur la prononciation russe, I Compte rendu de la littérature, 1. — Uz, Werke. — Balladen u. Romanzen, selected, p. p. Buchheim. — Paralipomena zu Gœthe's Faust, Entwürfe, Skizzen, Vorarbeiten u. Fragmente, p. p. Strehlke. — Forchhammer, Prolegomena zur Mythologie als Wissenschaft u. Lexicon der Mythensprache (l'auteur sera mis à côté d'Olaus Rudbeck).— Braunschweig. Schulordn. p. p. Koldewey, II.

— N° 39 : Max Müller, Natürl. Religion. — Alexandri Aphrod. in Aristotelis Metaphysica comm., p. p. Heyduck ; in Topic. libros octo comm., p. p. Wallies (fait avec beaucoup de soin et d'exactitude). — Von Gutschmid, Kleine Schriften, p. p. Rühl. — Faulmann, Die Erfind. der Buchdruckerkunst (intéressant, utile, beaucoup trop de polémique contre Linde). — Griessdorf, Karl V gegen Metz, 1552 (insuffisant). — Goette, Das Zeitalter der deutschen Erhebung 1807-1815 (assez bon). — Haym, Das Leben Max Dunckers (épuise le sujet). — Prüscholdt, Der Thüringer Wald. — Stein, Die akadem. Gerichtsbarkeit in Deutschland. — Thukydidis libri VI-VIII, p. p. Hude. — Scheuer, De Tacitei de oratoribus dialogi codicum nexu et fide (soigné). — Soames, An introd. to phonetics (utile). — Funck, Lavater u. Markgraf Karl Friedrich von Baden (de l'inédit). — Strehlke, Wörterbuch zu Faust (rendra des services).

Deutsche Literaturzeitung, n° 33 : Langen, Die Clemensromane. — Krauss, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslaven. — Albrecht, Harizis Leben, Studien u. Reisen. — Goldstaub, De ἀδείας notione et usu in jure publico attico (assez bon). — S. Hilarii Episcopi Pictaviensis Tractatus super Psalmos, p. p. Ant. Zingerle (la 1re édit. critique). — Rehorn, Der deutsche Roman (un peu inégal). — Gelber, Shaksp. Probleme, Plan u. Einheit im Hamlet.— Kehrmann, Frankreichs innere Kirchen-

politik 1378-1409 (exact et judicieux). — D. KAUFMANN, Die letzte Vertreib der Juden aus Wien. — SCHREIBER, Gesch. Baierns in Verbind. mit der deutschen Gesch. (ne peut être comparé à Riezler). — LÜBKE, Lebenserinn.

— N° 34 : BONNET, Narr. de mirac. a Michaele archangelo Chonis patrato (très soigné). — DREXLER, Mytholog. Beitr. I: Der cultus der aegypt. Gottheiten in den Donauländern (matériaux). — GRÄDEL, Grundz. der Bibliothekslehre. — HUTH, The Chandoratnâkara of Ratnâkaraçânti; Die tibet. Version der Naihsargikaprâyaççittikadharmâs. — Xenophontis hist. graeca rec. O. KELLER. — Miles gloriosus, p. p. GŒTZ. — Carmina norræna, p. p. WISEN. — KUNST, Leg. der Katharina von Alex. u. Maria Aegyptiaca. — KALLSEN Die deutschen Städte in M. A. — MÜMMENHOFF, Altnürnberg. W. LANG, Von u. aus Schwaben. — BERTOLINI Storia del risorgimento italiano (contient l'essentiel).

— N° 35 : SCHAFF, Creed revision in the Presbyterian churches. — BEER, Heilige Höhen der alten Griechen u. Römer (documents non mis en œuvre). — Neue Heidelb. Jahrb. I, 1. — Die sieben Mu'allakât, p. p. ABEL (très solide). — GEMOLL, Das Recht von Gortyn. (utile). — KALB, Roms Juristen nach ihren Sprache dargest. (fort instructif). — Hartmann, Iwein, p. p. HENRICI, 1. — APPEL, Zur Entwick. italien. Dicht. Petrarcas (important. — KAULEN, Assyrien u. Babyl. nach den neuesten Entdeck; MÜRDTER, Gesch. Assyr. u Babyl. (deux bons travaux qui se complètent l'un l'autre) — HERRE, Ilsenburger Annalen als Quelle der Pöhlder Chronik. — Fröbel, ein Lebenslauf, 1. — W. SCHULTZ, Die Harmonie in der Baukunst. — DIEHL, Proudhon; MÜLBERGER, Studien über Proudhon. — MASSLOWSKI, Der siebenj. Krieg nach russ. Darst. II.

— N° 36 : SACK, Die altjüd. Religion im Uebergange vom Bibeltume zum Talmud. (sans méthode). — PÉRIES, La fac. de droit dans l'anc. Univ. de Paris (de bonnes connaissances). — MURKO, Die Gesch. von den sieben Weisen bei den Slaven (travail remarquable). — Acta SS. Nerei et Achillei, p. p. WIRTH (plein de fautes). — BECK, Observ. crit. et palaeogr. ad Flori epit. (très méritoire). — EHRENTHAL, Zu den Liedern der Vaganten (quatre essais sur les Carmina Burana écrits avec chaleur et compétence). — PRÖHLE, Abhandl. über Gœthe, Schiller, Bürger u. einige ihrer Freunde. — MURET, Encyclop. englisch-deutsches u. deutsch-englisches Wörterbuch, I, 1, a-alody (le pendant de Sachs). — WEILAND, Beitr. zur Kenntnis der liter. Tätigkeit des Mathias von Neuenberg. — WEBER, Der Friede von Utrecht (beaucoup de soin et de travail, manqué en son ensemble). — M. S. LOPEZ, La donna italiana del Trecento — WOLFRUM, Die Entsteh. u. erste Entwick. des deutschen evangel. Kirchenliedes in musikal. Bezieh. — BROCK, Das brandenburgische Heer in den Kriegen von 1688-1697.

— N° 37 : HOLTZMANN, Johann Evangelium — BRUGSCH, Die bibl. 7 Jahre der Hungersnot nach dem Wortlaut einer aegypt. Felseninschrift (trouvaille importante). — HŒFER, Konon (très méthodique). — Comment. phil. Ienenses, IV. — KELLE, Notkers Psalmen (soigné et détaillé). — RICHTER, Verwaltungsgesch. der Stadt Dresden. — V. PFISTER, Herzog Magnus von Würtemberg (petit livre aimable). — VANDAL, Napoléon et Alexandre, I (très remarquable).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-cinquième année • 12 octobre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'Art chrétien, Livraison de juillet 1891, *Texte :* Le culte des Docteurs de l'Eglise, à Rome (premier article), par Mgr X. Barbier de Montault. — Sur une Vierge d'argent donnée, en 1515, à la cathédrale de Senlis par Philippe Pot, neveu de l'évêque Charles de Blanchefort, par le chanoine Eug. Müller. — *Mélanges :* Lampes chrétiennes de Carthage (suite), par le R. P. Delattre. — Tapisseries de l'église de Vernon (Eure), par l'abbé L. Marsaux. — Les Artistes Flamands et Allemands en Italie au xvᵉ siècle, par M. Eug. Muntz. — Revue des Inventaires, par Mgr X. Barbier de Montault. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* La collection Spitzer (suite). — Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie, par le comte de Mas-Latrie. — Geschichte der trierer Kirchen, ihrer Reliquien und Kunstschaetze, par le R. P. Steph. Beissel. — L'art gothique, par Louis Gonse. — L'architecture française du siècle, par L. Magne. — Etude archéologique sur l'abbaye de N.-D. des Vaux-de-Cernay; Résumé historique et description du Monastère, par L. Morize. — Trésor de la cathédrale de Chartres, par F. de Mély. — Catalogue des grands Baillis de Caux, du xiiiᵉ au xviiiᵉ siècle; Note sur le monastère des Emmurées de Rouen, par l'abbé Sauvage. — Claude de Hery, médailleur du roi Henri III, par A. Mazerolle, etc. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — *Planche :* Planche IV. — Reliquaire du xviiᵉ siècle.

The Academy, nº 1012 : Young, The history of Dulwich College. — The works of Heine transl. by Leland, I. — Ch. Booth, Labour and life of the people, II. — Wilson, In Scripture Lands, new views of sacred places.— Butler, Sir Charles Napier.— Some books on Hebrew literature (Siegfried and Stade, Hebr. Wörterbuch; Fürst, Glossarium graeco-hebraeum; Wildboer, Die Entsteh. des alttest. Kanons; John de Witt, The Psalms). — Some books on education. — Notes on Herondas (Hall). — Senjerli and Samalla-land (Tomkins et Sayce). — Anandibai (Manning). — Philological books : Mayhew, Synopsis of Old English Phonology; Laura Soames, Introd. to Phonetics; public. de l'English Dialect Society; Cappeller, Sanskrit Dictionary; Indogerm. Forschungen. — The Celt-Iberians (Rys et W. Webster). — Ohnefalsch Richter's excavations in Cyprus. — Cruikshank's etchings to Grimm's tales. — Sir John Steel.

The Athenaeum, nº 3335 : Lucy Garnett, The women of Turkey and their folk-lore. — Lettres de Marie Bashkirtseff.— O' Connor Morris, Great commanders of modern times and the campaign of 1815 : Griffiths, French revolutionary generals. — Classical texts from the Papyri of the British Museum (including Herodas) p. p. Kenyon; Herondae Mimiambi, a first recension, by Rutherford (remercie les deux éditeurs). — English writers, an attempt towards a history of English literature by Henry Morley, VI, from Chaucer to Caxton, VII, from Caxton to Coverdale. — Honor est a Nilo (Abel). — Nos poma natamus (Roberts). — Chancellor, The ancient sepulchral monuments of Essex. — Notes from Asia Minor (Hogarth et Munro).

Literarisches Centralblatt, nº 40 : Schwarzlose, Der Bilderstreit (n'a pas tout consulté). — Lobstein, Dogme de la naiss. mirac. du Christ. — Reg. del cardinali Ugolino d'Ostia e Ottaviano degli Ubaldini p. p. G. Levi. — Roessler, Gesch. der Schule Grimma. — Horn, Die Denkw. Schâh Tahmâsp's des Ersten von Persien 1515-1576 (sera le bienvenu). — Briefw. der Brüder Müller, p. p. Haug. I. — Arenhold, Die hist. Entwickl. der Schiffstypen (très solide). — Steyrer, Der Ursprung der Sage der Arier. — Fränkel, Die Inschriften von Pergamon, I (très

soigné). — Arvède Barine, Bernardin de Saint-Pierre (fait avec beaucoup de goût). — Haas, Rügensche Sagen u. Märchen (sans prétention). — Aug. Mommsen, Ueber die Zeit der Olympien (mérite l'attention). — Kade, Die aeltere Passionskomposition bis 1631. 1. — Krause, Abriss der Entwickelungsgesch. der Oper.

Deutsche Literaturzeitung, n° 38 : Usener, Der hlg. Theodosios, Schriften des Theodoros u. Kyrillos. — Le Roi, Die evang. Christenheit u. die Juden. — Sayce, Records of the past. — I. Mülller, Handb. der class. Altertumswiss. (suite). — Ed. Zarncke, Die Entsteh. der griech. Litteratursprachen. — Blattner, Die Mundarten des Cantons Aargau. — Knortz, Gesch. der nordamerik. Liter. (sans ordre ni méthode, quoique commode à feuilleter). — Kubitschek, Imperium romanum tributim descriptum (indispensable à quiconque étudie l'histoire de Rome). — Griessdorf, Karl V gegen Metz (fait sans soin). — Ranke, Zur eigenen Lebensgesch. p. p. Dove. — B. Schmidt, Korkyräische Studien. — E. L. Meyer u. Tesdorpf, Hamburg. Wappen u. Genealogien. — Specht, Die Mystik im Irrsinn. — Arenhold, Die histor. Entwickl. der Schiffstypen vom röm. Kriegsschiff bis zur Gegenwart.

— N° 39 : Schoen, Weyland, Spitta, Schmidt, Erbes, L'apocalypse de S. Jean. — Weisslovits, Prinz u. Derwisch, ein indischer Roman p. p. Hommel. — Herondas, p. p. Kenyon et Rutherford (on ne peut se servir que de Kenyon, et Rutherford fera bien de retirer son édition du commerce). — Aust, De aedibus sacris populi romani (important). — Reuling, Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen (insuffisant). — Friedwagner, Die Sprache des afr. Huon de Bordeaux (a tous les défauts des travaux de ce genre). — Gubernatis, Dict. intern. des écrivains du jour (oriente très bien sur les Italiens). — Hertzberg, Gesch. der Stadt Halle, II. — Bodemann, Briefe der Kurfürstin Sophie von Hannover u. der Herzogin Elis. Ch. von Orleans. — Dannenberg, Grundz. der Münzkunde (utile). — H. Schröder, Zur Waffen = und Schiffskunde des deutschen M. A. bis 1200. — Guillaumet, Tableaux algériens. — Monumenti antichi, I, p. p. Accademia dei Lincei. — Von Mensi, Die Finanzen Oesterreichs 1701-1740.

Berliner philologische Wochenschrift, nos 31-32 : Kock, Comic. attic. fragm. III (la critique du texte constitue le principal mérite de l'édition). — Reitzenstein, Inedita poetarum graec. fragm. (très intéressant programme). — Æneis, p. p. Brosin et Heitkamp, V. — Dick, De Martiano Capella emendando (prouve la grande valeur du ms. de Berne). — Usener, Der heilige Theodosios, Schriften des Theodoros u. Kyrillos (très fécond pour l'histoire de l'Eglise). — Swoboda, Die griech. Volksbeschlüsse (1er art). — Hogarth, Devia Cypria (manque un peu d'exactitude). — Benndorf u. Niemann, Das Heroon von Gjölbaschi-Trysa. — Cantarelli, I motaci Spartani (savoir et sagacité; quelques points douteux).

— N° 33 : Philonis de aeternitate mundi, p. p. Cumont (progrès essentiel sur Bernays). — Caesar, De b. c., p. p. Garizio. — T. Livi, xxxvi-xxxviii, p. p. M. Müller. — Fourriere, La mythol. d'après la Bible. — Swoboda, Die griech. Volksbeschlüsse (2e art. : travail soigné, très utile, souvent remarquable, mais non définitif). — Landgraf, Lat. Schulgramm.

— N° 34 : Ilias, p. p. Cauer, xiii-xxiv. — Vahlen, In Platonis Phaedri locos quosdam quaest. gramm. (bon). — Gorgias, p. p. Christ. — Sermonen des Horatius, deutsch v. Bahrdt I. Das Buch von der Dichtkunst (très bon). — Cicero, Philipp. Reden, 1, 4, 14, p. p. Gast. — Fröhlich, Das Kriegswesen Cäsars, II, III (très bon, peu de critiques et d'additions

à faire). — Comment. Fleckeisenianae. — Zöller, Grundriss zur Gesch. der röm. Lit. (assez bon). — Reisch, Griech. Weihgeschenke (excellent et abondant). — Hartel, Aufg. u. Ziele der class. Philologie. — Brauns Briefw. mit Grimm u. Lassberg.

— N° 35 : Thucydides VI-VIII, p. p. Hude (très méritoire). — Euthyphro, p. p. Adam. — Leppermann, De corrupt. vocab. iamb. apud Plautum (soigné et utile). — Costa, Il diritto privato romano nelle comedie di Plauto. (habilement fait). — Titi Livi libri I et II, p. p. Novak (profitable). Kroker, Katechismus der Mythologie (fait avec soin). — Dumont et Chaplain, Les céramiques de la Grèce propre, I et II. Hist. de la peint. des vases grecs; Mélanges archéologiques (à remarquer les additions et corrections de Pottier).

— N° 36 : Schuchardt, Schliemanns Ausgrab. (inexactitudes et omissions). — Scholia rec. in Pindari Epinicia, p. p. Abel, I. — Demosthène, Lept., p. p. Sandys. — Caesar, B. G. VII, p. p. Doberenz et Dinter. — Caesar, B. C. I, p. p. Peskett. — Agricola, p. p. Tücking. — Th. Reinach, Mithridate (à la fois livre savant et livre d'art, très important, et l'une des meilleures œuvres qui aient paru sur le domaine de l'antiquité. — Koldewey, Braunschw. Schulordn. bis 1828. — Kritisches in Sachen des antiken Seewesens.

— N° 37 : Schuchardt, Schliemanns Ausgrab — Nilen Adnot. Lucianeae (soigné, on souhaite plus d'ordre). — Trautwein, De prolog. Plautin. indole atque natura (1[er] art.). — Pro Murena, p. p. Pasdera. — Wiedemann, Gesch. von Alt.-Egypten (tracé à grands traits). — Brugsch, Die bibl. 7 Jahre der Hungersnot. (beaucoup de neuf pour les égyptologues, rien de positif pour la Bible). — P. de Coubertin, Univers. transatlantiques.

Gœttingische gelerhte Anzeigen, n° 16 : Roscher, Studien zur griech. Mythol. u. Culturgesch. vom vergl. Standpunkte IV (témoigne de la science et de l'activité de l'auteur). — Lohmeyer, Herzog Albrecht von Preussen (n'est pas sans défauts pour le fonds et la forme).

— N° 17 : H. Weiss, Samml. theol. Lehrbücher. — Amélineau, Not. sur le papyrus gnostique Bruce (l'auteur de l'art. reproche à Am. de manquer de méthode et de savoir). — Thucydides, VI-VIII, p. p. Hude (vaut surtout par une nouvelle comparaison des mss.). — Boos, Urkundenbuch der Stadt Worms, II. — Burkhardt. Das Repertoire des weimar. Theaters unter Gœthes Leitung.

Theologische Literarturzeitung, n° 17 : The Jewish Quarterly Review, III, 12. — Drane, Pseudepigrapha; Thomson, Books which influenced our Lord and his apostles. — Laible, Jesus Christus im Talmud. — N. T., p. p. Wordsworth a. White. — Lightfoot, The apostolic fathers, I. S. Clement of Rome, a revised text (recherches menées avec soin et qui montrent et aplanissent le chemin). — Sepp, Uit het predikantenleven van vroegere tijden.

— N° 18 : Philonis, De aetern. mundi, p. p. Cumont. — Eine neue Hs. zum Daniel-Commentar des Hippolytos (Ph. Meyer). — Georgii Cyprii descr. orbis romani, p. p. Gelzer. — Patzig, De Nonnianis in IV orationes Gregorii Naz. comm. — Thikötter, Giord. Bruno u. das hierarch. System Roms. — Herold, Alt.-Nürnberg in seinen Gottesdiensten; Lösche, Die Kirchen —, Schul — u. Spitalordn. von Joachimstal. — Beck, Ph. ad. von Münchhausen der aeltere, ein Lebenszeuge u. Laienprediger der luther. Kirche während des siebenj. Krieges. — Die russ. Sektierer. — Woltersdorf, Zur Gesch. u. Verf. der evang. Landeskirche in Preussen. — Wolfrum, Die Entst. u. erste Entwick. des deutschen evang. Kirchenliedes in musik. Bezieh.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 42 Vingt-cinquième année • 19 octobre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Revue historique, sept-oct. 1891 : MONCEAUX, La légende des Pygmées et les nains de l'Afrique équatoriale. — BONET-MAURY, Le testament de Renée de France, duchesse de Ferrare (suite et fin). — MOREL-FATIO, La marquise de Gudanes. — *Bulletins :* France, Nécrologie (A. Dupuy), par H. CARRÉ; Public. relatives à l'hist· moderne, par Louis FARGES. — Anglèterre, Public. relatives à l'hist. du moyen âge, par Ch. BÉMONT. — Italie, Public. relat. à l'hist. moderne (Orsi). — *Comptes rendus :* Bibliotheca geogr. Palaestinae. Chronol. Verzeichniss der auf die Geographie des heiligen Landes bezügl. Literatur 333-1878, u. Versuch einer Cartographie, hrsg. von ROEHRICHT. — SCHULTESS, Papst Silvester II (Gerbert) als Lehrer u. Staatsmann (clair et précis). — Documentos escogidos del archivo de la casa de Alba, los publica la duquesa de BERWICK Y DE ALBA, condesa de Siruela (puisse ce recueil servir de modèle à des publications du même genre!). — Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, II, par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE (on ne dira jamais tout le bien que mérite l'éditeur ; on ne peut être ni plus savant, ni plus dévoué à son héros, ni plus dévoué à sa tâche). — KRAUSHAAR, Le procès de Sigismond Unrug. — KUNTZIGER, Febronius et le febronianisme (important). — KOVALEVSKY, Modern customs and ancient laws of Russia (instructif et intéressant).

Mélusine, n° 11, sept.-oct. 1891 : DONCIEUX, La belle dans la tour, texte critique. — GAIDOZ, Le tien ou le mien. — *Id.*, Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXIX, le Barzaz-Breiz de M. de la Villemarqué (« on a nommé M. de la V. le Macpherson de la poésie armoricaine. Si Macpherson vivait de notre temps, il serait président d'honneur d'une société de folklore »). — *Id.*, La fraternisation, XIII, à Saint-Pétersbourg, en 1891. — *Bibliographie :* GOBLET D'ALVIELLA, La migration des symboles (à lire avec soin). — BOURKE, Scatologic rites of all nations (ouvrage de bonne foi autant que de recherche). — Irische Texte, p. p. STOKES, u. WINDISCH, III, 1. — MACDOUGALL, Folk and Hero Tales, with an introd. by NUTT. — CAMPBELL, The Fians. — De PUYMAIGRE, Les vieux auteurs castillans, 2e éd. — MANGO, Novelline popolari sarde ; TOZZETTI, Saggio di novelline, canti ed usanze popolari della Ciociaria. — J. De NÉTHY, Ballades et chansons populaires de la Hongrie (document important pour l'histoire littéraire).

Revue d'Alsace, juillet-août-septembre : BRIÈLE, L. Ph. Hugot, archiviste de Colmar. — THIERRY-MIEG, La succession de Jean Thierry de Venise et la branche alsacienne des Thierry. — LIBLIN, Coup d'œil rétrospectif sur le sort des mss. de Grandidier et fragments inédits (suite). — WALTZ, Mém. du syndic Chauffour, II. — *Bibliographie* (LALANCE, L'avenir des peuples de l'Europe centrale).

The Academy, n° 1013 : GUYAU, Education and heredity. — Lamennais, Words of a Believer, The Past and Future of the people. — Mrs FIELD, The child and his book, some account of the history and progress of children's literature in England. — Prince Roland BONAPARTE, Une excursion en Corse (très utile). — Some books on folk-lore (Miss GARNETT, The women of Turkey ; JANVIER, Stories of Old New Spain ; Elard Hugo MEYER, German. Mythologie, I ; PINEAU, Contes popul. du Poitou). — Lefroy (not. nécrol.). — A ballade of our lady, by Lydgate (Skeat). — Notes on Herodas, II (Nicholson). — John of Westphalia (Proctor). — Tallyho (O' Neill et Toynbee). — Content, contents. — WESTERMARCK, The history of human marriage (très étendu et plein de renseignements). — The introduction of Buddhism into China (Terrien

de Lacouperie). — On the word bujjhaka in the Dîpavamsa (Morris). — The Amorites and Hebrews in early cuneiform inscriptions (Sayce).

The Athenaeum, n° 3336 : Hunter et Robinson, The life of Robert Coates. — Leadman, Praelia Eboracensia, battles fought in Yorkshire. — Abbott, Pericles (fait avec clarté et vigueur). — Paul Fournier, Le royaume d'Arles et de Vienne, étude sur la form. territ. de la France (de grande valeur). — Acts of the privy Council, vol. III, 1550-52, p. p. Dasent. — Fragm. of a destroyed edit. of Laud's Scottish Prayer-Book (Dowden). — The Book of Sindibad, II (Clouston). — Dict. of Nat. Biogr. (futurs art. de Miagh à Moivre). — Goncharov. — Codrington, The Melanesians. — Dyer, The gods in Greece. — Uzielli, Leonardo de Vinci e le Alpi. — Greek christian inscriptions in the Cyclades and in Crete (Halbherr).

Literarisches Centralblatt, n° 41 : Bellesheim, Gesch. der Kathol. Kirche in Irland (très remarquable et comble une lacune). — Gigas, Choix de la corresp. inédite de Bayle. — Goyau, Chronol. de l'empire romain publiée sous la direction de Cagnat (très meritoire, soigné, solide). — Manfrin, Gli Ebrei sotto la dominazione romana, II (utile). — Sello, Beitr. zur Gesch. des Landes Würden. — J. Meyer, Erinn. an die Hohenzollernherrschaft in Franken. — Sievers, Zur Kenntniss des Taunus. — Diwân Al-Ahtal, p. p. Salhani, I. — Sütterlin, Zur Gesch. der verba denomin. im Altgr. I (très méthodique). — Metrodori Epicurei fragm., p. p. Koerte. — Saalfeld, De Bibliorum Sacrorum Vulgatae editionis graecitate. — Rosegger, Persönl. Erinn. an Hamerling. — Laban, Der Gemüthsausdruck des Antinous (instructif, mais des inexactitudes). — Adamy, Die fränk. Thorhalle u. Klosterkirche zu Lorsch. — Lutsch, Die Kunstdenkm. des Reg. Bezirks Liegnitz. — Bohme, Die Gesch. der Musik zusammengefasst. — Reichau, Ursprung u. Wesen der Schule.

Deutsche Literaturzeitung, n° 40 : Koppelmann, Kant u. die Grundlage der christl. Religion ; Schrempf, Die christl. Weltanschauung u. Kant. — Stein, Leibniz u. Spinoza. — Hertslet, Schopenhauer-register. — Sillem, Die Matrikel des akadem. Gymnasiums in Hamburg. — Crivellucci, I codici della libreria raccolta da S. Giacomo della Marca nel convento di S. Maria delle Grazie presso Monteprandone. — Delitzsch u. Haupt, Beitr. zur Assyriologie u. vergl. semit. Sprachwiss. I, 12 (« hocherfreulich »). — Porphyrii quaest. Homer. ad Odysseam pertin. reliq. p. Schrader (matériaux importants). — M. Porci Catonis de agri cultura liber, M. Terenti Varronis rerum rusticarum libri tres, p. p. Keil II, 2. — Bielschowsky, Gesch. der deutschen Dorfpoesie im XIII Jahrh. I. Leben u. Dichten Neidharts von Reuenthal (soigné et fort instructif). — The Earliest Complete English Prose Psalter together with eleven canticles and a translation of the Athanasian Creed, p. p. Bülbring, I. preface and text (soin et conscience). — Beloch, Studi di storia antica (quatre études instructives). — Finke, Ungedr. Dominicanerbriefe des XIII Jahrh. (très utile). — Brosch, Gesch. von England, VI (beaucoup de qualités qui méritent l'estime ; à continuer ; mais que la forme soit plus belle et plus noble). — Ratzel, Anthropogeographie, II. — Neuwirth, Peter Parler von Gmünd, Dombaumeister in Prag, und seine Familie. — Berendes, Die Pharmacie bei den alten Culturvölkern, hist. krit. Studien. — Fermat, Œuvres, p. p. Ch. Henry et P. Tannery, I. — Hasbach, Untersuch. über Adam Smith u. die Entwick. der polit. Œconomie.

— N° 41 : G. Hoffmann, Hiob (trop d'assurance dans la traduction et les corrections). — Fester, J.-J. Rousseau u. die deutsche Geschichtsphilosophie (remarquable). — Schaefer, Der formale Bildungswert des

Franz. — Comment. Fleckeisenianae. — FROITZHEIM, Lenz u. Gœthe (ne pas suivre le chemin qu'indique l'auteur). — SCHNELLER, Tirol. Namenforsch.: GÖTZINGER, Die roman. Ortsnamen des Cantons St. Gallen. — HÜLSEN u. LINDNER, Die Allia-Schlacht (exact). — CAUCHIE, Querelle des invest. Liége et Cambrai, II (clair et fouillé). — SAMOUILLAN, Olivier Maillard. — v. HIRSCHFELD, Friedrich Franz II, Grossherzog von Meklenburg-Schwerin, u. seine Vorgänger. — Fr. BERGER, Die Septimerstrasse (important pour l'histoire des routes du moyen âge). — LAUTNER, Wer ist Rembrandt?

Berliner philologische Wochenschrift, n° 38 : SCHUCHARDT, Schliemanns Ausgrab. (3e art.). — Aristoteles, vom Staatswesen der Athener, verdeutscht von KAIBEL u. KIESSLING (bon). — Polybios ins Russische übersetzt von MISTSCHENKO. — TRAUTWEIN, De prologorum Plautinorum indole atque natura (2e art.). — Titi Livi liber XXI p. p. WÖLFFLIN, 4e éd. — BARBIER DE MONTAULT, Traité d'iconographie chrétienne (point de vue tout à fait dogmatique, nullement historique, l'unique mérite de l'œuvre consiste dans une grande érudition mais qui n'est qu'extérieure; satisfait peu dans l'ensemble; sera utile toutefois à cause de son abondance et de sa claire ordonnance). — J. WACKERNAGEL, Das Studium des class. Altertums in der Schweiz.

— N° 39 : Herwerden, Bemerk. zu Herondas, I. — RABE, De Theophrasti libris περὶ λέξεως (plein de savoir). — BONHÖFFER, Epiktet und die Stoa (indispensable et de haute valeur, malgré quelques faiblesses). — De Officiis p. p. DETTWEILER. — BIE, Kampfgr. u. Kämpfertypen (méritoire). — ACHELISS, Die ältesten Quellen des orient. Kirchenrechtes, I. Die Canones Hippolyti. — THEREIANOS, Korais (1er art.).

— N° 40 : Herwerden, Bemerk. zu Herondas' Mimiamben, II. — Zum lat. u. griech. Unterricht. VII. — WEISSENFELS, De Platon. et Stoicae doctrinae affinitate. — DÜRRBACH, L'orateur Lycurgue (clair, sensé, détaillé). — Metodori Epicurei fragm. p. p. KOERTE (complète fort bien Usener). — Tito Livio. XXIV p. p. BONINO. — HAUPT (C.), Livius-Commentar, Buch I. — HESSELMEYER, Die Pelasgerfrage u. ihre Lösbarkeit (livre d'un enthousiaste, et qu'on ne peut suivre sur tous ses chemins). — THEREIANOS, Corais (2e art.). — GOTTLIEB, Ueber mittelalterl. Bibliotheken (1er art.).

— N° 41 : Agamemnon u. Kassandra zu Amyklä u. Mykenä. I. — Thucydides, p. p. SITZLER, I. — GENTSCH, De enuntiatorum condicionalium apud Antiphonem, Andocidem, Lysiam formis et usu (soigné). — LANDGRAF, Das bellum Alexandrinum u. der Codex Ashburnam. — Ed. BERTRAND, Cicéron artiste (travail de dilettante). — MÜRDTER, Gesch. Babyl. u. Assyriens, p. p. DELITZSCH, 2e éd. — WINDELBAND, Gesch. der Philosophie, II. — LIEBENAM, Zur Gesch. u. Organis. des röm. Vereinswesens (intéressant, mais à consulter avec précaution). — SITTL, Würzburger Antiken. — GOTTLIEB, Ueber mittelalt. Bibliotheken (2e art. sur cette œuvre d'un mérite durable).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 18 : GRASS, Das Adamsspiel, anglonorm. Gedicht des XII Jahrh. — MOORE, The surnames and place-names of the Isle of Man. — SCHRÖER, Ueber Titus Andronicus, zur Kritik der neueren Shakspeareforschung. — Classical texts from papyri in the British Museum p. p. KENYON (art. de Blass).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 43 Vingt-cinquième année 26 octobre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Révolution française, 14 octobre 1891 : KUSCINSKI, Les lacunes de l'état civil des conventionnels. — AULARD, Le culte de l'Etre Suprême en province. — Santhonax, Les Mém. de Marmontel. — Docum. inédits : LODS, Lettres de Jeanbon Saint-André à Lasource. — Chronique et bibliographie : SOREL, L'Europe et la Révolution, III (ouvrage important et complet ; belle et juste ordonnance qui arrive aux effets les plus heureux : style élégant et clair ; pas une phrase qui ne soit un jugement ; cf. *Revue crit.* n° 33-34). — V. BARBIER, Corresp. de Robespierre jeune avec Buissart. — A. DENIS, Un épisode de l'émigration.

Revue d'histoire diplomatique, n° 3 : BIKELAS, Le philhellénisme en France. — Justific. de Talleyrand sur le meurtre du duc d'Enghien. — FRAKNOÏ, La polit. extér. du roi Mathias de Hongrie. — BAUDRAN, Une lettre du connétable de Montmorency à la ville de Strasbourg. — DONIOL, Rapport de La Luzerne, ministre de France à Philadelphie, sur la situation polit. milit. et commerc. des Etats-Unis à la fin de 1781. — *Comptes rendus* : Mém. de Talleyrand ; FUSTEL DE COULANGES, Hist. des instit. polit. de l'anc. France ; L'alleu, etc. ; SOREL, Not. sur Fustel de Coulanges ; RUBLE, La première jeunesse de Marie Stuart ; MILLET, Souv. des Balkans (cf. *Revue crit.* n° 35-36).

— N° 4 : Vladan GEORGEVITCH, La Serbie au Congrès de Berlin. — La prison du prince Charles-Edouard Stuart, tragédie anglaise à l'imitation de Shakspeare, 1749, commun. par le duc de BROGLIE (drame fait par le marquis d'Argenson, assez médiocre au point de vue littéraire, mais il met en scène le roi et les ministres, nous fait connaître le jugement d'Argenson sur le caractère de personnages qu'il a vus de près). — *Comptes rendus* : PRADIER-FODÉRÉ, Traité de droit international ; DONIOL, Hist. de la particip. de la France à l'établissement des Etats-Unis, III ; de VOGÜÉ, Spectacles contemporains ; LAVOLLÉE, Essais de littér. et d'hist. ; RODOCANACHI, Le ghetto de Rome. Le Saint-Siège et les Juifs ; ODIER, Des privilèges et immun. des agents diplomatiques en pays de chrétienté ; P. Raphael, Etat de la Perse en 1660, p. p. SCHEFER.

Annales de l'Est, n° 4, octobre 1891 : Ch. BENOIT, Les origines historiques du roman de Paul et Virginie, de Bernardin de Saint-Pierre. — Aug. PROST, Les institutions judiciaires dans la cité de Metz (suite). — A. DENIS, Notes sur la Révolution à Toul en 1789. — PIERSON, Helvétius et la critique impressionniste. — *Comptes rendus* : Rod. REUSS, Les collectanées de Specklin ; Corrp. paris. à Güntzer ; Hist. du gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révol. (trois travaux de grande importance). — KRAUSE, Der Weissenburger Handel (cf *Revue*, 1er sept. 1890). — BÉCOURT, L'enseign. second. en Alsace et à Befort depuis le XVIIe siècle. — MARCKWALD, Elsass-lothr. Bibliographie. — AUVRAY, Les gens d'Epinal. — LANGLOIS et STEIN, Les archives de l'Hist. de France, I (livre dont le besoin se faisait absolument sentir et qui sera le Baedeker des érudits).

The Academy, n° 1014 : SIDGWICK, The elements of politics. — PURVES, The Iliad translated. — Aug. Theod. DRANE, The history of Saint Dominic, founder of the Friar Preachers. — YEATS, Representative Irish tales. — Some books on the colonies : CALDECOTT, English colonis. and empire ; LUCAS, Histor. geography of the British colonies, II ; Crozet, Voyage to Tasmania p. p. ROTH ; OLIVER, The voyage of Leguat ; MURRAY, South Africa from Arab domination to British rule. — Alleyn and Shakspere, a warning. — Notes on Herodas, III (Nicholson, Headlam, Crawley). — The Gupta-Valabhi era (Burgess). — The excavations at Silchester.

The Athenaeum, n° 3337 : MOLTKE, The Franco-German war of 1870-71. — HEDDERWICK, Backward Glances or some personal recollections. — Mem. of Hurstwood. — BRADY, Anglo-Roman papers. — GILBERT, Calendar of ancient records of Dublin, II. — Coleridge's Friend. — Wilken. — The Holy Coat of Trèves. — Abbott's Life of Pericles. — The International Folk-lore Congress. — Notes from Athens (Lambros).

The Classical Review, octobre 1891, n° 8 : HICKS, JACKSON, ELLIS, On Herodas. — CAMPBELLS, On the Papyrus fragment of the Phaedo. — CLARKE, The Library of J. G. Graevius. — LINDSAY, Latin Accentuation. — STRACHAN, Ambulare. — THOMAS (F.-W.), Non, Nœnum, Nodunos. *Comptes rendus* : ELLIS, Noctes Manil.; HESSEL, Latin Anglo-Saxon glossary; SEYFFERT, Dict. of classical antiq.; WEIDNER, Juvenal; HENRY, Compar. Gramm.; PAUL, Hist. of Language; ALLEN, Greek mss.; BOYFIELD, Alcestis. — *Notes* : Aesch. Agam. 557, 1118, 1125, 1227; Supp. 819, 970; Soph. Trach. 504; Plut. Them. 21; Inscribed whorl from Troy (Sayce); Herodas IV (Murray); Thuc. IV, 64 (Marindin); Liddell and Scott (Torr). — *Archaeology* : Monthly record (Walters); Notes from Italy and Greece (Tubbs); Summaries.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Jahresber. der Geschichtswiss. XI. — BELLEZZA, Dei fonti e dell' autorità storica di Sallustio. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (plein de savoir). — TSCHACKERT, Urk. zur Reformationsgesch. des Herzogtums Preussen. I-III. — O. WEBER, Der Friede von Utrecht (très étudié). — MENGER, Der Böhmische Ausgleich. — BARTHOLOMAE, Indogerm. sk und skh. II. (très utile). — Aristoteles Schrift vom Staatswesen der Athener verd. von KAIBEL u. KIESSLING, (très lisible et fait avec goût).

Deutsche Literaturzeitung, n° 42 : Döllinger, Die Papstfabeln des M. A.; Kleine Schriften. — PANDER, Das Pantheon des Tschangscha Hutuktu. — MAHAFFY, On the Flinders Petrie Papyri (« la troisième œuvre monumentale que la philologie anglaise nous donne en un an ») — Cypriani Galli poetae Heptateuchos p. p. PEIPER (très méritoire). — Die Volsungasaga p. p. RANISCH (utile). — BULTHAUPT, Dramaturgie des Schauspiels, III (intéressant). — BARAGIOLA, Il canto e popolare a Bosco o Gurin. — PLEW, Quellenunters. zur Gesch. des Kaisers Hadrian. — VARGES, Die Gerichtsverf. der Stadt Braunschweig (cf. *Revue*, n° 41). — GRÜNHAGEN, Schlesien unter Friedrich dem Grossen, I (très instructif). — Brief Hehns an Wichmann. — JIRECEK, Das Fürstentum Bulgarien (très complet et excellent à tous égards). — WOLFRAM, Die Reiterstatuette Karls des Grossen zu Metz. — Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins, XI u. XII.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42 : Agamemnon u. Kassandra zu Amyklä u. Mykenä, II. — RAMSAY, The histor. geography of Asia Minor (1er art.). — BADER, De Diodori rerum romanorum auctoribus (1er art.). — KARO, Hands. u. krit. Beitr. zum Bellum Hispaniense (bon début). — Livy, IV, p. p. STEPHENSON, V p. p. WHIBLEY. — KOEBERLIN, De participiorum usu Liviano (très satisfaisant). — von COHAUSEN, Die Alterthümer im Rheinlande (bon petit guide d'un caractère populaire). — Chassang, Gramm. grecque p. p. CLAIRIN, cours supérieur.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, hrsg. von QUIDDE, Ve volume, année 1891, vol. I : O. HARTWIG, Ein Menschenalter florentinischer Geschichte, 1259-1292, fin. — Fritz ARNHEIM, Beitr. zur Gesch. der nordischen Frage in der zweiten Hälfte des XVIII Jahrhunderts, III-IV.

— *Kleine Mitteilungen* : Brücking, Die Lossagung des Bischofs Eusebius von Angers von Berengar von Tours. — J. Fritz, Zum Deutschen Königsgut. — Chroust, Zu den Pressburger Verhandl. im April 1429. — Philippson, Die Inquisition in den Niederlanden während des Mittelalters. - A. Stern, Paul Usteri über K. E. Oelsner, 1799. — Wenck, Zu Arelat als Reichsland. — *Berichte und Besprechungen* : Neuere Czechische Geschichtsforschung (Vancura). — Neuere Literatur zur Gesch. Englands im Mittelalter (Liebermann). — Nachrichten u. Notizen. — Bibliographie zur deutschen Geschichte, dec. 1890 → Milieu mars 1891 (Masslow).

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, avril-juin 1891 : *Abhandlungen* : Diederichs, Zu Herders Briefwechsel. — Sembrzycki, Westpreussische Schlösser im XVI Jahrhundert. — Neubaur, Ein Nachtrag zum Corpus Reformatorum (Melanchton). — Frorlich, Beitr. zur Kulturgesch. von Polnisch Preussen 1473-1686. — Sembrzycki, Uebersicht über für Ost = und Westpreussen wichtige polnische Literatur der letzten Zeit. — *Id.* Zu den Königsberger Zwischenspielen von 1644. — Treichel, Das Alphabet in preussischen Redensarten *et* Das Lied von Krambambuli. — *Kritiken und Referate* : Sitzungsberichte des Vereins für die Gesch. von Ost = und Wespreussen, 1890-1891 (Tesdorpf). — Sitzungsber. der Altertums-Gesellschaft Prussia 1890. — *Mitteilungen und Anhang* : Theodor Gottlieb Hippel, der christliche Humorist, als Student der Theologie in Königsberg 1756-1759 (Tschackert). — Zu J.-G. Hamann's Universitätsstudien (Tschackert). — Universitätschronik 1891. — Altpreuss. Bibliographie 1890.

Theologische Literaturzeitung, n° 19 : L. Gautier, La mission du prophète Ezechiel (attachant). — Wendland, Neuentdeckte Fragmente philos. — Joh. Weiss, Die Johannes — Apocalypse. — H. A. W. Meyer, Krit. exeget. Komm. über das N. T. IV. — Th. Gottlieb, Uebermittelalt. Bibliotheken.

— N° 20: Elhorst, De profetie van Micha (fait avec le plus grand soin). — Godet, Komm. zu dem I Briefe an die Korinther. — Studia biblica et ecclesiastica, II and III (suite des travaux de l'Université d'Oxford). — Lilley, The Lord's Supper, a biblical exposition of its origine, nature and use. — Petavel-Olliff, Le problème de l'immortalité.

Zeitschrift für katholische Theologie, IV, 1891 : *Abhandlungen* : Michael, Döllinger, eine Charakteristik, II. — F. A. Stentrup, Zur Frage über die innere Vollkommenheit der Genugthuung Christi. — Zenner, Der dritte Psalm. — *Recensionen* : Desilve, De schola Elnonensi S. Amandi; Flügel, Die Seelenfrage; Coconnier, L'âme humaine; Rapp, Die Hexenprocesse in Tirol u. ihre Gegner; Mozley, Letters of Newman; Newman, Contrib. to the early hist. of card. Newman; Lipsius, Die apokr. Apostelgesch. — *Analekten* : Ezechiels Vision über Noe, Job, Daniel u. ihre symb. Deut. im Jus can. (Nilles); Cyprians Auffass. von der Ketzertaufe (Hoensbroech); Bertis Breviarium hist. eccl. in neuer Aufl. (Hurter). — L. von Hammersteins Schriften (Hurter); Zur Abwehr, Duplik gegen Feldner (Kern); Aus Döllingers Correspondenz (Michael); Das neue Recht der Regularen (Nilles); Die Evangelien in poet. Bearbeit. durch Juvencus u. Mazzolini (Nisius). — Kleinere Mittheil. bes. aus der ausländ. Literatur.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-cinquième année 2 novembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Revue des études grecques, mai-juin : Partie littéraire : D. COTOMIRIS, Étude sur les écrits inédits des anciens médecins grecs, Alexandre, Timothée, Léon le philosophe, Théophane, Nonnos, les Ephodes. — G. SCHLUMBERGER, Sceaux byzantins inédits. — Th. REINACH, Aristote ou Critias? — P. GIRARD, Thespis et les débuts de la tragédie. — *Notes et documents* : Th. REINACH, Inscription archaïque d'Argos. — A.-E. CONTOLÉON, Inscriptions d'Asie-Mineure. — H. OMONT, Un portrait de Manuel Chrysoloras. — E. LEGRAND, Testament de Nil Damulas; une bulle inédite de Gabriel, patriarche d'Achrida. — *Chronique* : Bulletin archéologique, Correspondance grecque, Nouvelles diverses. — *Bibliographie* : Comptes rendus.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 4, 15 octobre 1891 : BOUTMY, La formation de la nationalité aux Etats-Unis. — LE MIÈRE, La conversion de la dette anglaise 3 o/o. — D'ORGEVAL, Les protectorats allemands. — G. PIGEONNEAU, La question nègre aux États-Unis. — KAREL-KRAMAR, La situation politique en Autriche. — ARNAUNÉ, La monnaie de l'Indo-Chine. — MARCÉ, Des autorités préposées à la vérification et à l'apurement des comptes de l'État et des localités en Angleterre. — *Analyses et comptes rendus* : SOREL, L'Europe et la Révol. franç. III (fait de main de maître, d'un style large et à la fois précis, où le document exact se sent toujours sans qu'il s'étale pourtant et fatigue le lecteur en lassant son attention ; nous sommes en présence d'une histoire philosophique ; les titres de chapitres seuls — car le livre est merveilleusement composé — suffiraient à montrer comment l'auteur a envisagé son œuvre ; cf. *Revue*, n° 33-34). — LEFÈVRE-PONTALIS, Notice sur M. Hippolyte Carnot.

The Academy, n° 1015 : COLOMB, Naval warfare. — HODDER, Sir George Burns. — GULBENKIAN, La Transcausasie et la péninsule d'Apchéron ; DINGELSTEDT, Les mœurs des Khevsoures — John Williams. — Hoskyns Abrahall. — Notes on Herondas (Jevons, Hardie). — Measure for measure, I, 1 (Whiteford). — Guill. de Digulleville (Paget Toynbee). — Papal infallibility (de Harlez). — JEREMIAS, Izdubar-Nimrod, eine altbabyl. Heldensage (bon et utile). — The Celtic etymologies in Fick's comparative dictionary, I (Stokes). — SMITH, WAYTE and MARINDIN, A dictionary of Greek and Roman antiquities, 3e éd. — The mention of an Ionian Greek in the tablets of Tel el-Amarna (Sayce). — The story of the Sekhti (Griffith). — The Amorites and Hebrews in early cuneiform inscription (Tomkins).

The Athenaeum n° 3338 : Ch. WORDSWORTH, Annals of my early life 1806-1846. — STEVENS, Through Russia on a mustang ; Isabel MORRIS, A summer in Kieff. — FITZGERALD, Life of James Boswell. — The Apology of Aristides p. p. HARRIS (important). — Memorials of the Civil War in Cheshire and the adjacent countries by Thomas Malbon and Providence improved by Burghall, p. p. HALL. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Mole à Morritt). — Ch. RAVAISSON-MOLLIEN, Les mss. de Leonard de Vinci, VI.

The English Historical Review, octobre 1889 : ROUND, The introd. of Knight Service into England, II. — HERFORD, The Confraternities of Penitence. — COOLIDGE, The early history of the referendum. — EDMUNDSON, Louis de Geer. — O'Connor MORRIS, Ireland, 1793-1800. — *Notes and documents* : The old English charters to St Denis (Stevenson) ; The chronology of the provincial ministers of the Friars Minor in England and a record of the English Dominicans, 1314 (Little) ; A forged account of the demolition of the shrine of St Thomas de Canter-

bury (Warner). — *Reviews of books :* Gross, The Gild Merchant; Howlett, Chronicle of Robert of Thorigni; Stokes, Ireland and the Anglo-Norman church; Poole, Wyclif de dominio divino; Dasent, Acts of the Privy Council, I-II; Weiss, La Chambre Ardente; Grætz, Gesch. der Juden, VIII, IX; Schürer, History of the Jewish people; Rodocanachi Le Saint-Siège et les Juifs; Wolf, Der augsb. Religions-friede; Pierling, Papes et tsars; Muller et Diegerick, Relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas; Funck-Brentano, Montchretien, Traité de l'Économie politique; Firth, The Clarke Papers; Inderwick, The Interregnum; Taylor, Origin and growth of the English constitution; Small, Beginnings of American nationality; Walker, New Hampshire federal convention of 1788, Essays in the constit. hist. of the United States. Constit. history az seen in the developm. of American law; Alex. Brown, The Genesis of the United States; Sir Robert Peel's correspondence; Pella y Forgas, Historia del Ampurdan; Kovalevsky, Modern customs and ancient laws of Russia.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : Hilliger, Die Wahl Pius' V zum Papste. — Horning, Johann Pappus von Lindau — Maag, Die Freigrafschaft Burgund 1477-1678 (travail méritoire sur l'histoire de Suisse). — Horn, Die Verwaltung Ostpreussens 1525-1875 (œuvre de dilettante, notes extraites à la hâte et jetées pêle-mêle sans aucun soin). — Eyssenhardt, Italien. — Fürst, Glossarium graeco-hebraeum oder der griech. Wörterschatz der jüd. Midraschwerke (instructif à certains égards). — Audouin, Etude sommaire des dialectes grecs littéraires, autres que l'attique (à la hauteur de la science). — Naetebus, Die nichtlyr. Strophenformen des Altfranz. (utile).

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : Johnson, The rise of christendom. — Kühner, Augustins Anschauung von der Erlösungsbedeutung Christi. — The fragm. of Zeno and Cleanthes p. p. Pearson. — Essen, Index Thucydideus; Thucydides. p. p. Poppo u. Stahl. — Aly, Cicero, sein Leben u. seine Schriften (très recommandable). — Jacob Grimm, Kleinere Schriften, III. — Karpeles, Gœthe in Polen. — Sir Philipp Sidney's Astrophel and Stella und Defence of Poesie p. p Flügel; Ph. Sidney, An Apology for Poetrie p. p, Shuckburgh (deux travaux qui se complètent mutuellement). — Hadgkin, Theodoric the Goth (clair et plein de l'esprit scientifique). — Hans Witte, Zur Gesch. des Deutschtums in Lothringen, die Ausdehn. des deutschen Sprachgebietes im Metzer Bistume zur Zeit des ausgeh. M. A. bis zum Beginne des XVII Jahrh. (résultats qu'on devra contredire, mais études qui avancent la science, matériaux rassemblés avec un soin extraordinaire). — von Weech, Badische Geschichte (bon). — Klein, Die griech. Vasen mit Lieblingsinschriften (abondant, mais le nouveau n'est pas toujours bon). — Mataja, Grossmagazine und Kleinhandel.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 43 : Ramsay, The historical geogr. of Asia minor (2e art.). — Bader, De Diodori auctoribus (2e art.). — Sjöstrand, De orat. attic. in oratione obliqua temporum ac modorum usu (soigné). — Castellani, Intorno alle due edizioni venete 1471 e senz' anno delle Institutizioni di Quintiliano. — De la Broise, Mamerti Claudiani vita eiusque doctrina de anima hominis. — Lipsius, Die apokr. Apostelgesch. u. Legenden; Acta apost. apocr. — Acta ss. Nerei et Achillei p. p. Wirth. — Wagner, Gebr. des imperat. Infinitives im Griech. (utile). — Massip, Le Collège de Tournon.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 19 : Rud. Hübner, Gerichtsurkunden der fränkischen Zeit (travail très méritoire et très réussi, fait avec une patience et une habileté qu'on ne peut qu'admirer). — Fitting, Die

Institutionenglosse des Gualcausus u. die übrigen in der Hs. 328 des Kölner Stadt-Archivs enthaltenen Erzeugnisse mittelalterl. Rechtsliteratur als Entgegnung gegen Flach (très long art. de Bremer). — Inama-Sternegg, Deutsche Wirthschaftsgesch. II, X-XII Jahrh. (art. de Below qui reconnaît le labeur de l'auteur et la clarté de son exposition, mais lui fait beaucoup de critiques). — G. Jacob, Welche Handelsartikel bezogen die Araber des Mittelalters aus den nordisch-baltischen Ländern? 2e éd.

Theologische Literaturzeitung, n° 21 : Wright, Lectures on the comparative grammar of the Semitic languages (indispensable). — Bissell, A practical introductory Hebrew grammar (mérite le titre de « pratical »). — Buhl, Kanon und Text des Alten Testaments. — Stengel, Griech. Kultusalterthümer (clair et savant). — Hatch, The influence of Greek ideas and usages upon the Christian church (de haute valeur). — Paulson, Fragm. vitae Sanctae Catharinae Alexandrinensis metricum. — Luther's Tischreden 1531-1532 p. p. Preger. — Die Predigt der Kirche, klassikerbibliothek der christlichen Predigtliteratur, mit einleit. Monographien, p. p. Leonhardi, X, XI, XIII.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXIV, 5e livraison : Duflou, Anna Byns et L'enseignement de la philologie germanique à Berlin et à Utrecht en 1890. — *Comptes rendus* : Langlois et Stein, Les archives de l'hist. de France, I. — Luchaire, Louis le Gros (un modèle du genre). — Reusens, Elém. de paléogr. et de diplomatique de M. A. (bon pour les débutants). — Galbert de Bruges, Hist. du meurtre de Charles le Bon, p. p. Pirenne (édition exacte et complète d'une source importante). — Coville, L'ordonnance cabochienne. — Dubois, De recuperatione terre sancte, p. p. Langlois. — P. Renan (Thil Lorrain), La Flandre héroïque (sera une des gloires de la patrie flamande). — Springuel, Les distractions poétiques d'un juge de paix. — Bréal, De l'enseign. des langues anciennes (1er art.). — *Varia* (texte de l'oracle découvert à Magnésie du Méandre).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 45 Vingt-cinquième année 9 novembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales du Midi, n° 12, octobre 1891 : SPONT, La gabelle du sel en Languedoc; La taille en Languedoc. — MUTERSE, Le siège d'Antibes 1746-1747. — *Mélanges et documents :* I. Textes romans du Gard (A. Thomas). II. Les capucins de Béziers et le président Pierre d'Ausserré (Douais). III. L'Histoire générale de Languedoc (A. Benoist). IV. Le passage d'une reine d'Espagne en Gascogne, 1714 (Sayous). — Périodiques. — Chronique.

The Academy, n° 1016 : The Hall of Lawford Hall, records of an Essex house and of its proprietors from the Saxon times to the reign of Henry VIII. — HEDDERWICK, Backward glances. — FINCK, Spain and Morocco, studies in local colour. — Lady WILDE, Notes on men, women and books. — Fr. HARTMANN, The life and doctrines of Jacob Boehme. — Notes on Herodas, IV (Headlam). — Culex, p. p. LEO.

The Athenaeum, n° 3339 : Sir William MUIR, The Caliphate, its rise, decline and fall (la première partie est vivante; la seconde, sur les Ommyades, est moins bonne). — CLARKE, A history of tithes. — Sir Owen Tudor BURNE, Clyde and Strathnairn. — LEACH, Visitations and memorials of Southwell Minster. — The true source of Chaucers Boethius (Skeat). — Dict. of national biography (futurs art. Morse-Mytton).

Literarische Centralblatt, n° 44 : BLAU, Masor. Unters. — WIEDEMANN, Gesch. von Alt-Aegypten (très recommandable, quoique contestable sur beaucoup de points). — Gans, Chronikartige Weltgesch., p. p. GRUNWALD. — RICHTER, Verwaltungsgesch. der Stadt Dresden (il valait mieux donner un recueil de documents ou d'extraits). — GOMPERZ, Philodem u. die aesthet. Schriften der Herculan. Bibliothek. — PAULSON, Fragm. vitae sanctae Catharinae (cf. *Revue*, n° 44). — RESTORI, Letteratura provenzale (pour le grand public, mais au courant). — Ein altfr. Marienlob, p. p. ANDRESEN. — WETZ, Shakspeare vom Standpunkte der vergl. Literaturgesch. I, Die Menschen (relève de Ludwig, de Klein et surtout de Taine). — ZÖLLER, Die Universitäten u. tech. Hochschulen. — OUROUSSOW, Ueber erste Erziehung.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : SCHÜRER, Gesch. des jüd. Volkes im Zeitalter J. C., I. 2e édit. — BOSSENGE, Die Send. Augustins zur Bekehr. der Angelsachsen, 596-604 (dissertation pour le doctorat, du soin, mais de la prolixité, et pas de méthode). — ALTMANN, Die Doctordissertationen der deutschen Univ. 1885-86, 1889-90. — MARGOLIOUTH, An essay on the place of Ecclesiastics in Semitic literature (ne peut être approuvé). — RHYS, Studies in the Arthurian legend (« repose sur des piliers lézardés et n'est pas élevé d'après un bon plan »). — POLLACK, Hippodromica (remarquable). — CONSBRUCH, De veterum περὶ ποιήματος doctrina (soigné). — ULLRICH, De libri secundi Tibulliani statu integro et compositione. — TEN BRINK, Beowulf, Untersuchungen (seront longtemps instructives et utiles sur ce domaine). — Laberinto amoroso, p. p. VOLLMÖLLER : Span. Funde. — CUNTZ, Agrippa u. Augustus als Quellegschriftsteller des Plinius in den geogr. Büchern der Natur. Hist. (exact et sûr), — Zeitschrift für die Gesch. des Oberrheins, VI, 1 u. 2. — Corresp. diplom. de Talleyrand, Londres, 1830-34, p. p. PALLAIN. — SAKUYA YOSHIDA, Geschichtl. Entwickel. der Staatsverf. u. des Lehnwesens von Japan (plein d'intérêt).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingt-cinquième année 16 novembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, nov. déc. : JULLIAN, Ausone et son temps, I. — TESSIER, La chronique d'Ekkehard. — XÉNOPOL, L'empire valacho-bulgare. — CARTELLIERI, La naissance de Philippe-Auguste. — VAUCHELET, Le général Gobert, I. — *Bulletin :* France (Molinier et Monod) ; Italie (Cipolla). — *Comptes rendus :* ALLART, Hist. des persec. de l'Eglise, IV et V (honnêteté scientifique et consciencieuse érudition). — STEPHENS, A history of the French revol. I (des erreurs, des bizarreries, des banalités ; œuvre sympathique à la Constituante). — MALLESON, Akbar. Dupleix ; Sir William Wilson HUNTER, Dalhousie ; Sir Richard TEMPLE, Lord Lawrence. — KRUMBACHER, Gesch. der byzant. Liter. (le premier travail d'ensemble sur le sujet ; soin, conscience, modestie remarquables ; service capital rendu aux études byzantines). — DENIS, La fin de l'indép. bohême (de très grande valeur). — STRINDBERG, Relat. de la France et de la Suède (mal composé, absence complète de sens et de connaissances historiques). — SCHLITTER, Kaiser Franz u. die Napoleoniden (pièces intéressantes).

The Academy, n° 1017 : WESTCOTT, Essays in the history of religions thought in the West. — The life of Robert Coates. — The Rauzat-us-safa or Garden of Purity I, 1, transl. by REHATSEK p. p. ARBUTHNOT. — Classical books : HOLDEN, Thucydides, VII ; MARCHANT, Thucydides, II ; TURNER, Plato, Protagoras ; MORICE, Loculi, a Junior Latin reading-book ; Th. REINACH, La Républ. athén. trad. en français pour la première fois (bien fait) ; BIESE, Griech. Lyriker in Auswahl für den Schulgebr. — Notes on Herodas (Kenyon, Jevons, Hardie, Tyrrell, Crawley, Nicholson). — The Old-English Celmertmonn (Bradley). — CODRINGTON, The Melanesians studies in their anthropology and folklore. — Notes on some Pali and Jaina Prakrit words. Autti (Morris). — Indian Numismatics (V. A. Smith). — The Chester pigs of lead (Rhys).

The Athenaeum, n° 3340 : WINGATE, Madhiism and the Egyptian Sudan, being an account of the rise and progress of Madhiism and of subsequent events in the Sudan to the present time. — PEARSON, The fragm. of Zeno and Cleanthes (« a valuable addition to the literature of Greek philosophy »). — The Roxburghe ballads, XXI p. p. EBSWORTH — Public. of the Huguenot Society of London, VI. Despatches of Michele Suriano and Marc Antonio Barbaro, 1560-1563 p. p. Sir Henry LAYARD. — Sir E. W. WATKIN, Alderman Cobden of Manchester, letters and reminiscences of Richard Cobden. — Guide Books : Guides Joanne, Grèce continentale et îles ; TIRARD (H. M. and N.), Sketches from a Nile steamer for the use of travellers in Egypt ; Illustrated Guide to the Riviera. — The verb « to slate » (Skeat). — Lamb's John Woodvil, I (J. Dykes Campbell). — James Parton (not. nécrol). — Roman remains at Chester (Haverfield).

The Classical Review, nov. : CLAPP, Bayfield's doctrine of the conditional sentence. — NICHOLSON, Notes on some fragm. of Menander. — CAMPBELL, Notes on the Antiope. — LINDSAY, Latin accentuation. — SCHWENKE, Appar. crit. to the Natura deorum. — *Comptes rendus :* SCHRADER, Porphyrii quaest. Homer. ad Odysseam pertin. relig. ; NICOLE, Les scolies genevoises de l'Iliade ; PLUMMER, The general epistles of St James and St Jude ; WILCKEN, Tafeln zur aelt. griech. Palaeogr ; GRAUX et A. MARTIN, Facs. de ms. grecs d'Espagne ; LIEBENAM, Zur Gesch. u. Organ. des röm. Vereinswesens ; FREEMAN, Hist. of Sicily ; SMITH, Dict. of antiq. 3e éd. ; Val. Max. p. p. KEMPF : Juvenal VII p. p. HILD ; R. FOERSTER, De Apulei Physiognomia ; Isocrates, Evagoras p. p. CLARKE ; Sabrinae Corolla, 4e ed. ; GRAVES, The burial customs of the ancient Greeks. — *Notes :* Πολλοὶ καὶ ἄλλοι (Humphreys) ; Scholia on the Electra of Euri-

pides (Keene); Notes on Propertius (Mulvany); Tisidium (Rushforth); Pronunc. of Suidas (Sandys); Suum cuique (F. W. Thomas); Herod. VIII, III (Richards). — *Archaeology*: Monthly record; Theatre at Megalopolis.

Literarisches Centralblatt, n° 45 : Abälards Tract. de unitate et trinitate divina. aufgef. u. erstmals hrsg. von Stölzle. — The apology of Aristides p. p. Harris. — Jerusalem, Laura Bridgman. — Lœwenthal, Pseudo-Aristoteles ueber die Seele (cf. *Revue*, n° 39). — Reich, Grillparzer's Kunstphilosophie. — Trautmann, Lehre vom Schönen. — Fitte, Das staatsrechtl. Verh. des Herzogtums Lothringen zum deutschen Reich (cf. *Revue*, n° 42). — Harless, Beitr. zur Kenntn. der Vergang. des belg. Landes in Skizzen zur Gesch. vom Amt u. Freih. Hückeswagen. — Von Hirschfeld, Friedrich Franz II, Grossherzog von Mecklenburg-Schwerin u. seine Vorgänger. — De Beauregard, Le circulaire 94. de Paris à Vienne par Oberammergau. — Zeitlin, Bibl. hebraica Post-Mendelssohniana; Michael, Umfass bibliogr. u. literarhist. Wörterbuch des rabbin. Schrifttums. — Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit, I (solide et utile travail, qu'il faut continuer). — Rahstede, Wander. durch die franz. Literatur, I. Voiture 1597-1648 (très intéressante étude sur Voiture).

Deutsche Literaturzeitung, n° 45 : Lipsius et Bonnet, Acta apostol. apocrypha, I. — Lipsius, Die apocr. Apostelgesch. u. Legenden. — Woltersdorf, Gesch. u. Verf. der evang. Landeskirche in Preussen, ges. Aufsätze-Herbarts pädag. Schriften, p. p. Bartholomäi, 5e ed. p. p. Sallwürk. — Diwan al Ahtal, p. p. Salhani, I. — Arist. politeia p. p. Kaibel et Wilamowitz (beaucoup de corrections). — Hey, Semas. Studien; Hölzer, Beitr. zu einer Theorie der latein. Semas. — Schönbach, Ueber eine Grazer Hs. lat. deutscher Predigten (très suggestif). — Stricker, De düdesche Schlömer p. p. Bolte (très bien édité). — Timon, Shakspeares Drama in seiner natürl. Entwick (beaucoup de chaleur et peu de méthode). — Die Chron. der westf. u. nieder. Stædte, II. Soest; Hansen, Westfalen u. Rheinland im XV Jahrh. I. Die Soester Fehde. II. Die münster. Stiftsfehde. — Hübner. Ein Jahr meines Lebens. — Lucas, A historical geogr. of the British colonies, II (excellent). — C. Robert, Der Pasiphaesarkophag (instructif). — Post, Ueber die Aufg. einer allg. Rechtswiss. — Greinz, Liederfrühling aus Tyrol. — Goldmann, Richard Voss (détaillé et fait avec soin et amour). — Baier, Aus der Vergangenheit, akad. Reden u. Vorträge.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 45 : F. Müller, Zum Kampf bei Pylos nach Thukydides IV, 8-14. II. — Verrall, Ion, with a transl. wito English verse and introd. and notes. — Schirlitz, Beitr. zur Erkl. der Rede des Sokrates in Platons Symposion. — Bessel, Coniecturale Diodorae (du savoir et de la critique). — De finibus p. p. Giambelli. II, 4-5. — Occioni, Scritti di letteratura latina (études savantes et sous une forme élégante). — S. Levi, Quid de graecis veterum ludorum monumenta tradiderint. — A. Schneider, Zur Gesch. der Flöte in Altertum (essai malheureux). — Schumacher. Beschreib. der Samml. antiker Bronzen in Karlsruhe. — Allen, Notes on Greek ms. in Italian libraries (cf. *Revue*, n° 39). — Kallenberg, Ueber den griech. Artikel (méritoire). — Florilegium graecum, V-X (in usum primi gymnasiorum ordinis collectum a philologis Afranis).

Theologische Literaturzeitung, n° 22 : Blake, How to read Isaiah. — Röhricht, Biblioth. geogr. Palaestinae (cf. *Revue*, n° 43). — Cypriani Galli poetae Heptateuchos p. p. Peiper (cf. *Revue*, n° 35). — Schwarzlose, Der Bilderstreit, ein Kampf der griech. Kirche um ihre Eigenart u. um ihre Freiheit. — Lettere di S. Alfonso Maria de' Liguori, I e II.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingt-cinquième année 23 novembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania n° 80, octobre 1891 : Batiouchkov, Le débat du corps et de l'âme (fin). — P. Meyer, Nouvelles catalanes inédites (fin). — *Mélanges :* Coquilles lexicographiques (Hatzfeld et A. Thomas : basconette, bateuil, bérubleau, borgue, boujeau, bousure, bouteau, brairète, bran, bresagne, brutier, bruyer). — Périodiques. — Chronique.

The Academy, n° 1018 : Rockhill, The land of the Lamas, notes of a journey through China, Mongolia and Tibet. — Fitzgerald, Life of James Boswell of Auchinleck. — The golden treasury of the best songs and lyrical poems in the English language (nouvelle édition revue et augmentée). — S. Ameer Ali, The spirit of Islam (remarquable). — Lynch, Modern authors, a review and a forecast. — Recent theology. — Prince Louis Lucien Bonaparte (not. nécr.) — Shelley's centenary. — Notes on Herondas (Palmer, Winbolt, Hall, O'Neill). — Loculi (Morice). — Krumbacher, Gesch. der byzant. Liter. (mine admirable d'informations). — Sanskrit asva, water (Sibree). — De Rougé, Geogr. anc. de la Basse-Egypte. — An ancient tombstone at Inishowen (Macclure). — The Irganat of Shalmaneser II (Tomkins). — The Chester pigs of lead (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3341 : Froude, The divorce of Catherine of Aragon (essaie de justifier Henry VIII). — Dundas of Fingask. — La Morte Darthur p. p. Sommer, trois volumes. — Hodder, G. F. Angas, father and founder of South Australia. — An early Polish ms (Naganowski). — The Petrie Papyri, V (Mahaffy). — Mrs Browning's early poem « the battle of Marathon ». — Kirkstall Abbey (Micklethwaite). — Racine's dramatic works, transl. by Boswell.

Literarisches Centralblatt n° 46 : Samouillan, Olivier Maillard (intéressant, mais haine fanatique contre la Réforme). — Grosse, Spencers Lehre von dem Unerkennbaren. — Zivi, Der Comm. des Maimonides zum Tractat Demai. — Blencke, Die Trenn. des Schönen vom Angenehmen in Kants Kritik. — Niemann, Das Oldenb. Münsterland, II (cf. *Revue*, n° 37-38). — Bodemann, Aus den Briefen der Herzogin Elis. Charlotte von Orleans. — Mem. des Fürsten Talleyrand, I (lire dans cet art. Bacourt et non *Baroult*). — Papadimitracopoulos, Nouv. docum. épigr. démontrant l'antiquité de la prononc. des Grecs modernes (ne voit pas et ignore tout ce qui est contraire à sa thèse). — Ciceros philos. Schriften, Auswahl p. p. Weissenfels. — Armeno, Peregrinaggio di tre giovani, figliuoli del re de Serendippo nach dem aelt. Drucke vom J. 1557 p. p. Gassner, mit einem antikrit. Vorworte von Varnhagen. — Schumacher, Beschreib. der Samml. antiker Bronzen zu Karlsruhe. — Hübsch, Die Reform auf dem Gebiet der Volksschule im Hochstift Bamberg, 175-1795.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46 : Krenkel, Beitr. zur Aufheil. der Gesch. u. der Briefe des Apostels Paulus. — Tocco, Giord. Bruno, Opere latine e inedite. — Noack, Iliupersis, de Euripidis et Polygnoti quae ad Troiae excidium spectant fabulis (sagace, mais souvent contestable). — Aristotelis Ethica Nicomachea p. p. Bywater (clair et soigné). — Plauti reliq. Ambrosianae p. p. Studemund (inachevé, et pourtant l'œuvre la plus remarquable de Studemund). — Albrecht von Eyb, Deutsche Schriften p. p. Herrmann (travail très solide). — Erlanger Beitr. zur engl. Philologie, p. p. Varnhagen, I u. II : Linow, The desputisoun bitwen the bodi and the soule ; Buchholz, Die Fragm. der Rede der Seele an den Leichnam in zwei Hs. — Giesebrecht, Gesch. der deutschen Kaiserzeit, V, 2. — Simonsfeld, Analekten zur Pabst = und Conciliengesch. im XIV u. XV Jahrh. (important). — Taysen, Die äussere

Erschein. Friedrichs II. — GIETTE, Gesch. der deutschen Einheitsbeweg. (cf. le présent numéro). — ZIMMERLI, Die deutsch-franz. Sprachgrenze in der Schweiz, I (très intéressant et instructif). — BURCKHARDT, Das Repertoire des weim. Theaters unter Gœthe (très utile).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 21 : Erinn. aus dem Leben von Boyen, p. p. NIPPOLD (plein d'intérêt par les anecdotes et les traits personnels, par les peintures de caractères, surtout par la personnalité de Boyen lui-même). — PFLUGK-HARTTUNG, Untersuch. zur Gesch. Konrads II (très long art. de Steindorff). — Quellen zur Frankfurter Gesch., p. p. GROTEFEND, II. — ETIENNE, La langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XIe siècle (rien de nouveau et beaucoup d'hypothèses et d'erreurs).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46 : Vom Akropolismuseum in Athen (Lolling). — Bädekers Palästina und Syrien. — Hesiode, p. p. SITTL (très remarquable, nous fait connaître deux nouveaux ms.). — Xenophon, Cyropædeia, VI, VII, VIII, p. p. HOLDEN (très utile). — FLIERLE, Nachahm. des Demosthenes, Thukydides u. Xenophon in den Reden der Röm. Archäol. des Dionysius von Halicarnasse. — SCHNEIDER, De aliquot libris Diodori Siculi scriptis (clair et méthodique). — Juvénal, VII, p. p. URI, p. p. HILD (le travail de Hild fait bien augurer de sa future édition complète de Juvénal). — De Oratore, Brutus, Orator, etc., p. p. FRIEDRICH (« grand opus »). — Fessler, Institutiones patrologiae, p. p. JUNGMANN, I (« manque d'impartialité et d'objectivité », mais rendra des services). — GOLDSTAUB, De ἀδείας notione et usu in jure publico attico (soigné, mais diffus). — PAPPRITZ, Thurii, seine Entst. u. Entwick. bis zur sicil. Expedition. — MIDDLETON, The engraved gems of classical times (fait avec soin). — Festschrift zur Feier des 25en Bestehens des Gymnasiums zu Jauer.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, VI, 1 Heft : JUDEICH, Die Schlacht bei Adrianopel, 9 august 398. — DAVIDSOHN, Enst. des Consulats, mit bes. Berücks. des Comitats Florenz Fiesole. — STIEVE, Herzog Maximilian von Baiern und die Kaiserkrone. — *Kleine Mitt.* : WEGELE, War der Dichter der Göttlichen Komödie der Verfasser der Schrift De Monarchia ; SCHELLHASS, Zur Trierer Zusammenkunft 1473 ; VARGES, Weichbildsrecht u. Burgrecht ; WICHERT, Zur oberrhein. Historiogr. des XIV Jahrh. ; HEIGEL, Frankreich u. die Wittelsbacher nach franz. Gesandtschaftsinstructionen ; SCHMITT, Die Send. von Pechlin nach Petersburg 1760 ; HÜFFER, Haugwitz nach der Schlacht bei Austerlitz. — *Berichte u. Bespr.* : Neuere Englische Liter. seit dem XVI Jahrh. (Brosch) ; Neuere Liter. zur Gesch. Englands im M. A. (Liebermann). — *Nachrichten u. Notizen.* — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* : déc. 1890-juin 1891 (Allgemeines) ; mars-juin 1891 (M. A. und Neuzeit), bearb. von MASSOW.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 48 Vingt-cinquième année 30 novembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions. XXIII, n° 2, mars-avril : E. Amélineau, Un tombeau égyptien. — E. Babelon, La tradition phénicienne du déluge. — L. Horst, Études sur le Deutéronome. — I. Goldziher, Glanures païennes dans l'Islam. — Dr Faust, Oryx et les étoiles filantes. — Un office bouddhique au musée Guimet. — *Revue des livres :* E. Hardy, Der Buddhismus nach älteren Pâli-Werken. — A. Hillebrandt, Die Sonnwendfeste in Alt-Indien. — E. Archinard, Israël et ses voisins asiatiques (beau livre). — E. Rafin, Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. — E. Johnson, The rise of christendom (paradoxe à la Hochart, qu'on s'étonne de voir réfuté si longuement). — F. Patetta, Le Ordalie (prouve une fois de plus les rapports entre l'histoire du droit et l'histoire des religions). — E. Pottier, Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité (cf. *Revue,* n° 8).

— XXIII, n° 3, mai-juin : A. Bouché-Leclercq, Tyché ou la Fortune. — Paul Regnaud, Les origines du mythe d'Aurora. — Lucien Dollfus, Un saint du XIe siècle, Domingo de Silos. — L. Leblois, Christianisme et Bouddhisme. — *Revue des livres :* de C. Harlez, I-Li. — G. Wissowa, De feriis anni Romanorum uetustissimis (important.) — Travaux récents de W. Drechsler, Schaafhausen, et Wiedemann, sur le culte des divinités alexandrines le long du Danube et du Rhin. H. Bois, Essai sur les origines de la philosophie judéo-alexandrine (bon). — E. Hatch, The influence of Greek ideas and usages upon the Christian church. — J. Baissac, Les grands jours de la sorcellerie (cf. *Revue,* n° 2).

— XXIV, n° 1, juillet-août : C. Piepenbring, Histoire des lieux de culte et du sacerdoce en Israël. — A. Audollent, Bulletin archéologique de la Religion romaine pour 1890. — L. Finot, La religion et le théâtre dans l'Inde. — L. Massebieau, La langue originale des actes des saintes Perpétue et Félicité. — *Revue des livres :* Max Müller, Physical religion (intéressant, mais apprendra peu à ceux qui ont suivi les travaux du savant professeur). — E. Hartland, The science of fairy tales (modèle de méthode dans l'application de la mythologie comparée à l'étude des contes populaires). — W. Forchhammer, Prolegomena zur Mythologie (l'auteur est un apôtre... qui prêche dans le désert). — L. Gautier, La mission du prophète Ezéchiel.

La Révolution française, n° 5, 14 nov. 1891 : Bussière, La Révol. en Périgord. — Viguier, La réunion d'Avignon et du Comtat à la France. — M. B. Les sources de l'histoire de la Révol., art. de Saint-Joanny (dans le journal La Ville de Paris, 1883-1884). — Documents inédits : la Vendée en juin 1793 (lettre de Goupilleau et de Jard-Panvillier). — Chron. et bibliogr. : P. de Casteras, La société toulousaine à la fin du XVIIIe s. (sera lu avec plaisir et profit). — Deschamps, Hist. de la question coloniale en France (intéressant, bien qu'un peu sommaire).

The Academy, n° 1019 : Macchiavelli, Il Principe, p. p. Burd, with an introd. by Lord Acton. — Sir Edwin Arnold, Seas and lands. — Watts, Life of Miguel de Cervantes (plein de détails). — Ten years of Upper Canada in peace and war 1805-1815, being the Ridout letters, with annot. by Matilda Edgar, also an appendix of the narrative of the captivity among the Shawanese Indians 1788 of Ridout, afterwards surveyor-general, and a vocabulary compiled by him of the Shawanese language. — The ballade adressed by Eustache Deschamps to Geoffrey Chaucer (Toynbee). — Notes on Herodas (Palmer). — The Divan-i-Hafiz, transl. for the first time out of the Persian into English prose, with critical and explan. remarks, with an introd. preface, a note on

Sufi-ism and a life of the author, by Lieut.-Col. H. W. Clarke (art. de Vambery). — The introd. of Buddhism into China (Allen). — Salomon Reinach, Chroniques d'Orient, docum. sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique (à la fois instructif et vivant). — Führer's excavations at Mathurâ (V. A Smith). — The Chester pigs of lead (Rhys).

The Athenaeum, n° 3342 : Craufurd, General Craufurd and his light division, with many anecdotes, a paper and letters by Sir John Moore, and also letters from the Right Hon. W. Windham, the Duke of Wellington, Lord Londonderry, and others. (a useful « memoire pour servir »). — Hall, The antiquities and curiosities of the Exchequer. — Parke, My personal experiences in Equatorial Africa as medical officer of the Emin Pasha Relief Expedition. — Nicole, Les scolies genevoises de l'Iliade (fait avec soin et sera utile). — Letters of Catherine Hutton. — G. Rosen (not. nécrol.). — Lamb's John Woodvil, VI (J. D. Campbell). — Elkanah Settle (lettre de 1718 au roi). — Roget, A history of the Old-Water-Colour Society. — Notes from Rome (Lanciani). — Notes from Egypt.

Litterarisches Centralblatt, n° 47 : Schürer, Gesch. des jüd. Volkes im Zeitalter J. C. 2e éd. I, 2. — Müller, Lehrb. der Kirchengesch. II. M. A. (remarquable). — Fuld, Beth aharon. — Saadya de Fayyoum, comm. sur le Yefer Sesira, ou livre de la Création p. p. Mayer Lambert. — Brown, The genesis of the United States, 1605-1616 (une foule de détails, beaucoup d'exactitude et de conscience). — Irmer, Die Verhandl. Schwedens u. seiner Verbündeten mit Wallenstein u. dem Kaiser, III, 1663-64 (très intéressant). — Moltke, Gesch. des Krieges 1870-1871. — Ratzel, Anthropogeographie. — Sutta Nipâta, eine Samml. von Gesprächen, welche zu den canon. Büchern der Buddhisten gehört, aus dem Engl. übers. von Fausböll. — Libanii apologia Socratis, p. p. Rogge (assez bon, manque de sûreté). — Zakas, Recherches sur Eschyle (en grec; beaucoup de choses instructives). — Lungo (del), Beatrice nella vitta, poesia del secolo XII (très méritoire). — Dissert. Hallenses, XII, 1.

Deutsche Literaturzeitung, n° 47 : Noeldechen, Tertullien (d'abondants materiaux). — Ritter, Dreissig Jahre protest. Mission in Japan. — G. Goerres, Studien zur Griech. Mythologie, II (« constructions et polémiques sans but »). — Bolin, Feuerbach. — Hochegger, Die Blockbücher mit besond. Rucksicht auf den Liber Regum seu Hist. Davidis. — L. v. Schroeder, Die Hochzeitsgebräuche der Esten u. einiger anderer finnisch-ugrischer Völkerschaften. — Die Inschr. von Pergamon p. p. Fraenkel, I (en collaboration avec E. Fabricius et C. Schuchhardt; documents importants; mais le commentaire de Fraenkel devrait être plus precis, plus instructif; ton orgueilleux et provoquant). — Weise, Charakteristik der latein. Sprache (très utile pour les classes superieures). — Collitz, Die Behandl. des urspr. ausl. ai im Got. Ahd. u. Alts.; Jellinek, Beitr. zur Erkl. der german. Flexion. — Bonet-Maury, Bürger. — Holfft, France, Franceis und Franc im Rolandsliede; Ed. Schneegans, Die Quellen des sogen. Pseudo-Philomena u. des Officiums von Gerona zu Ehren Karls des Grossen (deux travaux très soignés). — A. Bauer, Liter. u. hist. Forsch. zu Aristoteles' Politeia (bon et instructif, ne sent pas la hâte). — Hayn, Ritter Hilger Quattermart von der Stessen. — Ulmann, Maximilian I (deuxième volume très digne d'éloges). — Keck, Das Leben Edwins von Manteuffel (intéressant, trop d'enthousiasme). — Jameson, Forsch. u. Erlebnisse im dunkelsten Afrika, Gesch. der Nachhut der Emin-Pascha-Entsatzexpedition. — Ficker, Die altchristl. Bildwerke im christl. Museum des Laterans (très satisfaisant et peut même passer pour un modèle). — Saegmüller,

Die Papstwahlen u. die Staaten von 1447-1555, Nicolaus V, Paul IV; Wahrmund, Beitr. zur Gesch. des Exclusionsrechtes bei den Pabstwahlen. — Cleomedis de motu circulari corporum caelestium libri duo, p. p. Ziegler.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : Pindar, The Nemean odes p. p. Bury (méthode qu'on ne peut approuver). — Aristoteles' Metaphysik, übers. von Bonitz, (clair, précis, supérieur à Schwegler). — R. Wagner, Epit. Vatic. ex Apollodori bibliotheca. — Wendland, Neu entdeckte Fragmente Philos (recherches profondes, détaillées, que l'auteur continuera). — Headlam, Election by lot at Athens (instructif et très louable). — Wilcken, Tafeln zur aelt. griech. Paläographie. — Von Rössler, Die Bäder der Grenzkastelle. — Kuntze, Die deutschen Städtegründungen oder Römerstädte u. deutsche Städte im M. A. (cf. *Revue*, n° 41).

Theologische Literaturzeitung, n° 23 : Kautzsch et Socin, Die Genesis, 2e ed. — Hoskier, A full account and collation of the Greek cursive codex Evangelium 604. — Walker über Lightfoot's Apostolic Fathers, I. — Valloton, Die Bibel; Dieckhoff, Die Inspir. u. Irrtumslosigkeit der hlg. Schrift; Haug, Die Autorität der hlg. Schrift u. die Kritik; Haupt, Die Bedeut. der hlg. Schrift für den evangel. Christen; Kier, Bedarf es einer besond. Inspirationslehre; Gess, Die Inspir. der Helden der Bibel u. der Schriften der Bibel. — Eucken, Die Lebensansch. der grossen Denker, eine Entwickelungsgesch. des Lebensproblems der Menschheti von Plato bis zur Gegenwart.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juillet : Radlinski, Dictionnaires des dialectes Kamtchadales, I. dial. des Aïnos, île de Choumchou. — Karlowicz, Sur les abrév. des noms propres polonais. — Porebowicz, Catal. des livres castillans du xvie siècle (biblioth. de l'univ. de Cracovie).

— Octobre : Bostel, Contrib. à l'étude de l'orfèvrerie xvie et xviie siècles. — Sokolowski, Quelques mots sur Hans Dürer ; Un don ignoré de la reine Hedvige à la cathédrale de Cracovie. — Lepszy, Notes sur un vase d'argent, travail cracovien fort peu connu. — Tomkowicz, Commun. à la Commission de l'hist. de l'art. (11 juillet, 31 déc. 1890). — Blumenstok, Et. sur l'hist. de la propriété immobilière chez les peuplades germaniques, I. L'homme et le sol chez les Francs saliens avant l'inv. de l'Emp. romain.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingt-cinquième année 7 décembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1020 : Cox, The centuries of Derbyshire annals ; Hall, The antiq. and curios. of the Exchequer ; Sir Fred. Pollock, Oxford lectures and other discourses ; The story of Howard the Halt, of the Banded Man, of Hen Thorir, of the Ere-Dwellers, 2 vol. Done into English out of the Icelandic by W. Morris and Eirikr Magnusson. — Johnston, Livingstone and the exploration of Central Africa. — Hodder, Georg Fife Angas, father and founder of South Australia (intéressant et instructif). — Prince Louis Lucien Bonaparte — Content, contents (Murray). — Confusion of John, Jona, Jonas and Jonah in the author. and revised versions of the N. T. (Chance). — Lermontoff's first duel (Johnston). — The Iphigeneia at Aulis of Euripides p. p. England. — The Ogham inscriptions at Ballyknock (W. Stokes). — Recent discoveries in the Egyptian Delta (Sayce).

The Athenaeum, n° 3343, Cooke Taylor, The modern factory system ; Victorine Jeans, Factory act legislation, its industrial and commercial effects, actual and prospective. — Monck, My Canadian leaves ; Marchioness of Dufferin, My Canadian journal. — A. Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne, II (excellent et admirable ouvrage). — Gaudeau, Les prêcheurs burlesques en Espagne. — Marquis de Courcy, L'Espagne après la paix d'Utrecht. — The Bustan of Shaikh Muslihu-d-Din Sa'adi photographed from as ms. prepared under the superintendence of Platts, further collated with original mss and annotated by Rogers ; The Diwan-i-Hafiz, transl. for the first time out of the Persian into English prose by H. W. Clarke. — Philological books : Dixon, Diction. of idiomatic English phrases ; Addy, Supplem. to the Sheffield glossary ; Behaghel, A short histor. grammar of the German language, transl. by Trechmann ; Löwy, Catal. of Hebraica and Judaica in the library of the Corporation of the City. — Verses by Leigh Hunt. — And shall Trelawny die ? (Latimer). — Molinier, Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections. — Kirkstall Abbey (Palmer).

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Finke, Ungedr. Dominikanerbriefe des XIII Jahrh. (intéressant). — Holtzmann et Zöpffel, Lexikon für Theologie u. Kirchenwesen 2e éd. — Brandenburg, König Sigmund u. Kurfürst Friedrich I von Brandenburg (recherches pénétrantes). — Steinberger, Breslauisches Tagebuch 1740-1742, p. p. Träger (attachant, retrace l'entrée et l'établissement des Prussiens à Breslau). — Springer, Der russ. türk. Krieg 1877-1878 in Europa (très fouillé et jugement sûr et solide). — Zöller, Deutsch-Guinea. — Mensi, Die Finanzen Oesterreichs 1701-1740 (vaste travail d'après des pièces d'archives). — Bloomfield, The Kauçika-Sûtra of the Atharva-Veda (fait avec compétence et grand soin). — D'Haussonville, Mme de La Fayette (rien de nouveau, mais se lit avec plaisir). — Körting, Latein. roman. Wörterbuch, 3-6 (suite d'une entreprise soignée et savante). — Vodskov, Rig-Veda og Edda eller den Komparative Mytologi (original et scientifique). — Bréal, De l'enseign. des langues anciennes (remarquable par l'exactitude des connaissances, la sûreté du jugement, la forme classique ; cf. *Revue*, n° 42). — Pokel, Die Anf. des Volksschulwesens in der Bukowina 1774-1786.

Deutsche Literaturzeitung, n° 48 : Theod. de Nyem de scismate p. p. Erler (la source la plus importante pour l'époque du grand schisme). —

Troeltsch, Vernunft u. Offenbar. bei Gerhard u. Melanchton (recherches étendues, méthode sûre, jugement théologique). — Hirtzwig, de Gymnasii Mœno-Francof. ratione et statu ad Mentzerum epistola p. p. Reinhardt (sera le bienvenu). — Alberts, Linguist. medicin. Beitrag zur Culturgesch. der Türken (soigné et abondant en matériaux). — Dionis Cassii hist. rom. p. p. Melber, I (progrès sur Dindorf). — Paulson, Fragm. vitae sanctae Catharinae (cf. *Revue*, n° 44). — Köster, Schiller als Dramaturg (très bon, unit le goût et le savoir). — Schiller, Die Künstler, 1789, p. p. Grosse (édition soignée). — Laura Soames, An introd. to phonetics (fait avec application d'après Sweet, Evans, Passy, Vietor). — Martin, Gesch. des Libanon, ins Arab. über. — Ausgew. Urk. zur Erleut. der Verfassungsgesch. Deutschlands im M. A. p. p. Altmann u. Bernheim. — Wolf, Der Augsb. Religionsfriede (cf. *Revue*, n° 45). — Denkw. aus dem Leben Gerlachs, Gen. der Inf. I. — A. Philippson, Der Peloponnes, I. — Niecks, Chopin als Mensch u. Musiker. — Herkner, Die soc. Reform als Gebot des witschaftl. Fortschrittes. — Hamerling, Stat. meiner Lebenspilgerschaft; Lehrjahre der Liebe; Polzer, Hamerling; Rosegger, Persönl. Erinn. an Hamerling.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 22 : Stölzle, Abaelards 1121 zu Soissons verurteilter Tractatus de unitate et trinitate divina, aufgefunden und erstmals hrsg. (découverte importante). — Martin Luthers Werke, kritische Gesammtausgabe VIII Band. und XIII Band. — Ficker Die Konfutation des Augsburgischen Bekenntnisses, ihre erste Gestalt und ihre Geschichte (recherches utiles et fécondes). — G. Müller, 39 Estnische Predigten aus den Jahren 1600-1606, mit einem Vorwort von W. Reiman.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 48 : Römerstrassen in der Rhein pfalz (Mehlis). — Ludwich, Hymnus Homericus Mercurii germanice versus. — Cleomedes de motu circulari corporum caelestium p. p. Ziegler (bon). — Anabasis p. p. Bachof, II, 4-7; Strack, Wörterbuch zu Xenophons Anabasis; Hansen, Wörterbuch zu Xenophons Anabasis u. Hellenika. — Sitzler, Abriss der griech. Literaturgesch. (très érudit). — L. Mueller, Livi Andronici et Naevi fab. reliquiae; De Pacuvii fabulis; De Accii fabulis (indispensables). — Studien auf dem Gebiete des arch. Lateins p. p. Studemund, II. — Wunderer, Ovids Werke in ihrem Verh. zur antiken Kunst.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingt-cinquième année 14 décembre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Mélusine, n° 12, nov. déc. 1891 : Gaidoz, La pierre de serpent. — Tuchmann, La fascination, A. Effets de la fascination. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXX, un mot sur le ms. de Guinclan (Le Braz); XXXI. La nourrice et les voleurs (Ernault). — Gaidoz, Croyances et pratiques des chasseurs, IV, Oubanghi. — I. Lévi, Les aqueducs, III. — Gaidoz, Les décorations, V. — *Bibliographie* : Gerber, Great Russian Animal Tales (le mérite est moins dans les 50 contes analysés ou traduits que dans le commentaire et l'étude comparative et historique). — Celtic Fairy Tales, p. p. Jacobs. — Ragusa-Moleti, Poesia dei popoli selvaggi o poco civili. — Lucy Garnett, The women of Turkey and their folk-lore (écrit sans préjugés et témoigne de la sagacité d'observation).

The Academy, n° 1021 : General Craufurd and his light division (dans la guerre d Espagne). — Le Misanthrope, p. p. Markheim. — Mannering, With axe and rope in the New Zealand alps. — Graetz, History of the Jews, I and II. — The new English Dictionary, vol. II. C.-D. Special quotations wanted. — The corresp. of Cowper (Wright). — Etym. of dismal (Skeat). — Men-Turannos (Marshall). — Neu entdeckte Fragm. Philos. p. p. Wendland.

The Athenaeum, n° 3344 : Lord Rosebery, Pitt. — Hume Brown, Early travellers in Scotland. — Syed Ameer Ali, The life and teachings of Mohammed or the spirit of Islam (intéressant, important, sérieux, mais quelques défauts). — Sir Edwin Arnold, Seas and lands. — The sign or signature of William the Conqueror (De Gray Birch). — Constable's Miscellany. — Lord Lytton. — Hulme, Symbolism in Christian art. (n'est pas à recommander).

Literarisches Centralblatt, n° 49 : Hardy, Der Buddhismus. — Pfleiderer, Der Paulinismus, 2ᵉ Aufl. — Geulinck, Opera philos. recogn. Land. I. — Otto Harnack, Livland als Glied des deutschen Reiches XIII-XVI Jahrh., ein Vortrag (fait revivre la connaissance d'une liaison avec l'empire allemand, « qui malheureusement ne vit plus dans la conscience du peuple »). — Hodgkin, Theodoric the Goth, the barbarian champion of the civilisation (populaire, mais fait d'après les sources). — Zimmermann, Ueber Archive in Ungarn (utile). — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurf. Friedrich Wilhelm von Brandenburg, Oesterreich p. p. Pribram (cf. *Revue*, n° 47). — Stubei, Thal u. Gebirg, Land u. Leute. — Brunetière, L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature, I (A. Br. « beaucoup de remarques, mais rien de proprement nouveau; grand mérite comme conférences, mais n'enrichissent pas notre connaissance scientifique; livre où les mots sont plus grands que les choses »). — Codex regius af den aeldre Edda p. p. Wimmer, u. Jonsson. — Weisker, Slav. Sprachreste, insbes. Ortsnamen, aus dem Havellande u. den angrenz. Gebieten, I. — Salomon Reinach, Chroniques d'Orient (Cf. *Revue*, n° 48). — Lepsius, Griech. Marmorstudien (monographie distinguée, extrêmement soignée et consciencieuse).

Deutsche Literaturzeitung, n° 49 : Holtzmann, Briefe u. Offenbar. des Johannes. — Ad. Harnack, Grundr. der Dogmengesch. — Hude, Comm. crit. ad Thucydidem pert.; Thucy. hist. libri VI-VIII; G. Meyer, Der gegenw. Stand der Thukydideischen Frage; Ostbye, Om plan og Kompos. i Thukyd.; Herbst professori die XXX Junii 1891 natalem octogesimum celebranti pie memores gratulantur Johannaei rector et collegae (Hude est un philologue habile, sagace et bien exercé; Meyer donne une bonne vue d'ensemble; Ostbye semble bien connaître son

sujet). — Cicero, recogn. C. F. W. Mueller I, opera rhetorica recogn. G Friedrich, II de oratore, Brutus, Orator, De optimo genere oratorum, partit. Orat. topica. — Wolkan, Böhmens Anteil an der deutschen Literatur des XVI Jahrh. I Bibliographie, II Ausgew Texte. — Edw. Schröder, Jacob Schöpper von Dortmund u. seine deutsche Synonymik (intéressant). — Is. del Lungo, Beatrice nella vita e poesia del sec. XIII (très recommandable, un peu diffus et trop orné). — Urkundenbuch der Stadt Worms p. p. Boos, I et II. — Tercier, mém. p. p. De La Chanonie (cf. *Revue*, premier sem., p. 308). — Nansen, Auf Schneeschuhen durch Grönland. — Gurlitt, Andreas Schlüter. — Brock, Die Brandenburger bei Szlankamen u. im Türkenkriege 1691-1697 (court et clair).

Berliner philologische Wochenschrift, nº 49 : Aeschylus, Agamemno, p. p. Verrall (recommandable). — Reinhardt, De infinitivi cum articulo coniuncti usu Thucydideo. — Margoliouth, Anal. orient. ad Poeticam Aristotelicam ; Heidenhain, Averrois paraphrasia in librum Poeticae Aristotelis Jacob Mantino Hispano Hebraeo interprete (art. de Susemihl, très favorable à Heidenhain, et beaucoup moins à Margoliouth). — D'Arbois de Jubainville, Les noms gaulois chez César (offre beaucoup plus qu'on ne l'attendrait, d'après le titre ; cf. *Revue*, 49). — Jeremias, Izdubar-Nimrod (vaut surtout par la traduction). — Io. Aug. Ernesti narratio de Io. Matthia Gesnero ad Davidem Ruhnkenium, editio nova, p. p. Pökel, — Verh. über Fragen des höheren Unterrichts. Berlin, 4-17 déc. 1890.

Theologische Literaturzeitung, nº 24 : Solger, Das Urevangelium. — Gloel, Die jüngste Kritik des Galaterbriefes — Theol homilet, Bibelwerk von Lange, Des N. T. XIV Theil, Die Briefe Petri u. Judä. — Bernhard, Bibl. theolog. Untersuch. I. Die Versuch. unseres Herrn. — Hilliger, Die Wahl Pius' V zum Papste. — Dausch, Die Schriftinspiration, eine bibl. geschichtl. Studie. — Erhardt, Mechanismus u. Teleologie. — Kuno Fischer, Einleit. in die Gesch. der neuern Philosophie, 4ª Aufl. — Kuno Fischer, Gesch. der neuern Philosophie, neue Gesammtausg. 2 Bd. Leibniz. 2ª Aufl. — Eucken, Die Lebensanschauungen der grossen Dichter, eine Entwickelungsgesch. des Lebensproblems der Menschheit von Plato bis zur Gegenwart.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, IV, 2 : von Niessen, Die Erwerb. der Neumark durch die Askanier. — Liesegang, Zur Verfassungsgesch. von Perleberg. — Stölzel, Die vermeintl. Kammergerichtsordn 1526. — Hirsch, Der grosse Kurfürst u. die Altstadt Magdeburg bis 1666. — Koser, Der preuss. Staatsschatz 1740-1756 — Hermann, Zur Charakt. des Gaudischen Journals über den siebenj. Krieg. — Tschirch, Ein Angriff auf Friedrich den Grossen in Klopstocks Gelehrtenrepublik. — Koser, Aus dem ersten Regierungsjahre Friedrich Wilhelms II, Berichte des kurbraunschweig. Gesandten von Beulwitz. — Zur Trachtengesch. der Mark Brandenburg ; Neumärk. Mirakel (Sello). — Sitzungsber. des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg. — Zeitschriftenschau (Lohmeyer). — Bücher.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Vingt-cinquième année 21 décembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), tome XXXIV, 2e livr. : LOGEMAN, L'ensign. des langues modernes. — KEELHOFF, Καλῶς ποιῶν τινα. — DELBŒUF, quelques réflexions grammaticales à propos d'une étude sur les principaux adverbes affirmation, négation, manière par BASTIN (les ouvrages de Bastin sont savants sans être rébarbatifs, cherchent à concilier la tradition et la logique. — *Comptes-rendus* : Waltzing, concours généraux des classes sup. des Athénées. — BRÉAL, De l'enseig. des langues anciennes (aureolus libellus, qui renferme beaucoup de bonnes choses excellemment dites (cf. *Revue*, n° 42). — BRUNOT, la doctrine de Malherbe d'après son comment. sur Desportes (« le succès inouï de Malherbe s'explique comme celui de Boulanger, avec cette différence qu'il dure encore, cf. *Revue*, n° 44. »). — Tacite, Hist. p. p. SPOONER (marque en Angleterre un progrès considérable). — TROOST, Zenonis Citiensis de rebus physicis doctr. fundam. ex adjectis fragm. const. (bon exposé). — Roersch (nécrol.).

The Academy, n° 1022 : The colleges of Oxford ; PARAVICINI, The early history of Balliol college. — Edm. SCHERER, Essays on English literature, transl. by SAINTSBURY. — WINGATE, Madhiism and the Egyptian Sudan (très digne d'éloges) — A. LANG, Angling sketches. — Sir James A. Picton, a biography. — Chaucer's ballade in the Legend of good Women (Skeat). — New light on the execution of Charles I from contemporary sources (Thope). — The etymology of dismal (Chance). — NISBET, the insanity of genius and the general inegality of human faculty, physiologically considered. — The Egypt Exploration Fund. — How are the monuments of Egypt to be preserved ? (Sayce).

The Athenaeum, n° 3345 : Letters of Moltke. — Adventure series : A master mariner, being the life and adventures of Captain Robert William Eastwick, ed. by H. COMPTON. — Mrs GRIMWOOD, My three years in Manipur. — HISSEY, Across England in a dog-cart, from London to St David's and back. — FOREMAN, Philippine Islands. — Patristic literature. — Notes from Cambridge. — The early editions of Rabelais (Tilley). — Cowper's letters (Wright). — The Guildhall Catalogue of hebraica (Löwy). — A Teaching University for London. — Steele's Conscious Lovers and the publishers. (Aitken).

The classical Review, déc. 1891 : ADAM, The myth in Plato's Politicus WALKER, philological notes. — FENNELL, Brugmann's theory of the nasalis sonans — CAMPBELL, on the papyrus fragment of the Phaedo. — ELLIS, on the epoch of Herodas. — SCHWENKE, apparatus criticus to the natura Deorum (fin). — WILAMOWITZ-MOELLENDORFF Herakles; Recent literature on the Athenaion Politeia ; Cambridge Texts and studies, I, 1 ; DYERS, studies of the gods in Græce ; Varro. comm. p. p. KEIL ; Ciceronis opera rhet p. p. FRIEDRICH, II ; Iliad, XXIII, p. p. EDWARDS ; Herodot, VII, p. p. STEIN ; Xénophon, Memor. p. p. MÜCKE, MARSHALL ; Cyrop. VI, VII, VIII, p. p. HOLDEN ; Anab. IV, p. p. STONE ; Hellen. I, p. p. DOWDALL ; The fragm. of Zeno and Cleanthes, p. p. PEARSON. — Additional fragments of Herodas (Kenyon). — Notes on Herodas IV, (Paton et Pearson). — Aristoph. Ach. 920-925 (Brennan) ; Ov. Trist. III (Sandford) ; Juv. Sat. XI, 121 (Mayor) ; scrupuli (Darbishire). — *Archaeology*, Monthly Record ; Plin. N. H. XXXV, 132 (Benson) ; Macmillan Lekythos (Lloyd) ; E. CURTIUS, Die Stadtgesch. von Athen.

Literarisches Centralblatt, n° 50 : PAULSON, symb. ad Chrysostomum, Not. sur un ms. de S. Chrysostome. — SACHSSE, Bernardus Guidonis

(cf. *Revue*, n° 49). — Urbare der Stifte Marienberg u. Münster, p. p. Schwitzer. — Briefe von Moltke. — Büdinger, Don Carlos' Haft und Tod (résultats analogues dans l'essentiel avec ceux de Ranke et de Gachard; nouvel et interressant essai de soumettre l'image du prince, telle que nous pouvons la retracer d'après les documents, au point de vue du pathologiste; selon l'auteur, don Carlos aurait succombé à un mal inguérissable, une faiblesse d'esprit menant au délire furieux). — Selenka, Ein Streifzug durch Indien. — Diener, Der Gebirgsbau der Westalpen. — Stutz, Das Verwandtschaftsbild des Sachsenspiegels u. seine Bedeut. für die sächs. Erbfolgeordn. — Statist. Jahrb. deutscher Städte. — Von der Gabelentz, Die Sprachwiss, ihre aufg. Methoden u. bish. Ergebn. — W. Caxton's Infantia Salvatoris, p. p. Holthausen. — Kühnel, Die Slav. Orts : und Flurnamen der Oberlautsitz, 1 (soigné). — Unsere nation. Erziehung von einem Oberdeutschen 2e éd.

Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : Briefw. zwischen Martensen u. Dorner; Martensen, Aus meinem Leben. — Lippert, De epist. pseudarist. περὶ βασιλείας. — Guttmann, Verh. des Thomas von Aquino zum Judentum (cf. *Revue*, n° 39). — Poten, Gesch. des Militärerzieh. u. Bildungswesens in den Landen deutscher Zunge, II. — Holder, Altcelt. Sprachschatz, I, A. Atepatus (long art. de Hübner, avec de nombreuses critiques, mais qui reconnait la valeur et l'utilité de la publication). — Graux et A. Martin, Facsim. de ms. grecs (cf. *Revue* n°s 31-32. — Müllenhoff, Beowulf; G. Sarrazin, Beowulfstudien. — Trautmann, Oberammergau u. sein Passionsspiel (très soigné). — Hesselmeyer, die pelasgerfrage u. ihre Lösbarkeit (très stérile et malheureux). — Irmer, Verh. Schwedens mit Wallenstein, III. — Schultz, Das höf. Leben zur Zeit der Minnesinger, 2e éd. — Bibl. denkw. Forschungsreisen, p. p. Falkenhorst. — Quetsch, Gesch. des Verkehrswesens am Mittelrhein (sans valeur et ennuyeux). — Frankl, Lenau u. Sophie Löwenthal.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 50 : Bonner Studien (recueil de travaux dédié à Kekulé). — Gravenhorst, Die Perser des Aeschylos (mauvais). — Ullmann, proprietates sermonis Aeschylei in diverbio. — Senofonte, Agesilao, p. p. A. Levi (élémentaire). — Aristote, poétique, ms. 1741 fonds grec B. N. p. p. Omont et Allegre. — Von Stern, Das hannibal. Truppenverzeichnis bei Livius (très utile) — Dietze, Quaest. Hyginianae. — Pascal, Caratteri ed origine dell nuova Poesia latina nel Periodo Aureo (intéressant pour le « laique »). — Rud. Beer, Heilige Höhen der alten Griechen u. Römer (trop dilettante). — Weise, Charakt. der lat. Sprache (très instructif). — Klette, Beitr. zur Gesch. u. Lit. der ital. Gelehrten-renaissance, III, (compétence et sens critique). — Eucken, Der Kampf um das Gymnasium; E. Zeller, Gymn. u. Universität; Conradt, Dilettantentum, Lehrerschaft u. Verwalt. in unserem höheren Schulwesen.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-cinquième année 28 décembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 15, juillet-septembre : Th. Reinach, Hérodas le mimographe. — Ch. Em. Ruelle, Problèmes musicaux d'Aristote (traduction et commentaire). — S. Reinach, Deux inscriptions de l'Asie Mineure. — A. Sorlin-Dorigny, Phylactère Alexandrin contre les Epistaxis. — *Notes et documents :* A. E. Contoléon, Inscriptions grecques inédites. — H. de la Ville de Mirmont, Notes sur divers passages d'Apollonios de Rhodes. — *Chronique :* Bulletin épigraphique (Th. Reinach). — Bibliographie. *Comptes rendus*.

Revue celtique, n° 4, octobre 1891 : Ernault, Noms bretons des points dans l'espace. — W. Stokes, Seconde vision d'Adamnan. — Nettlau, Etude sur le texte irlandais du Togail Bruidne Da Derga. — *Mélanges :* Kuno Meyer, Mots que le vieil irlandais a empruntés au vieux norois, à l'anglo-saxon, au latin, à l'ancien français. — *Chronique :* Irische Texte, III, 1 ; A. Bertrand, Nos origines, la Gaule avant les Gaulois d'après les monuments et les textes (œuvre archéologique de premier ordre) ; Rhys, Le q et le p chez les Celtes ; Williams, Die franz. Ortsnamen keltischer Abkunft ; Loth, Les mots latins dans les langues britanniques ; Epaves de la tradition celtique III et IV ; Jacobs, Celtic fairy tales, etc.

La Révolution française, 14 déc. 1891 : Jeanvrot, Le Masle, évêque constitutionnel du Morbihan. — Chassin, La préparation de la guerre de Vendée. — Bapst, Inventaire des bibliothèques de quatre condamnés. — Thénard, Un ordre du roi, 25 juin 1789. — Charavay, Rapport de Masséna sur l'insurrection romaine de 1798. — *Bibliogr. :* A. Richard, Les archives départementales de la Vienne ; Mireur, Procès-verbaux des élections des sénéchaussées de Draguignan, Grasse et Castellane ; Mézières, Vie de Mirabeau (cf. *Revue*, n° 48) ; Pognon, Hist. authent. d'une famille de laboureurs au XIXe siècle (d'après les archives de Landaville).

The Academy, n° 1023 : Morse Stephens, History of the French Revolution (cf. le prochain numéro de la *Revue critique*). — Collins, The study of English literature (attaque les universités d'Oxford et de Cambridge). — Mrs Grimwood, My three years in Manipur and escape from the recent mutiny. — Manipur, compiled from the columns of the Pioneer. — Archdeacon Balston. — W. Balestier. — Sir R. F. Burton's works (I. Burton). — Notes on Herodas (Headlam). — New light on the execution of Charles I, from contemp. sources (Firth). — The etymology of dismal (Skeat). — Wolter, Materiali dlia etnografii Latishkago Plemeni Vitebskoi Gubernii. — Hunfalvy. — Petrie, Illahun, Kahun and Gurob (travaux de l'auteur dans le Fayoum en 1890).

The Athenaeum, n° 3346 : The Colleges of Oxford, their history and traditions ; Early history of Balliol College. — Rockhill, The Land of the Lamas. — St William of Norwich (Jessopp). — Hunfalvy. — Day, The music and musical instruments of Southern India and the Deccan.

Literarisches Centralblatt, n° 51 : Ellissen, F. A. Lange. — E. Curtius, Stadtgesch. von Athen (« travail d'un homme mûr qui a consacré de longues années à cette étude »). — Pommersches Urkundenbuch, III, 2. — Ulrich, Bilder aus Hannovers Vergangenheit. — Steinhausen, Gesch. des deutschen Briefes, II (important). — Philippson, Der Peloponnes, auf geolog. Grundlage. — Chaignet, La rhetorique et son histoire (attachant). — Abel, Scholia rec. in Pindari Epinicia, (inutile). — Hultsch, Die erzähl. Formen bei Polybios (modèle de cette sorte de monographie). — Die engl. Bühne zu Skespeare's Zeit, übers. von

Gelbcke, eingel. von Boyle (très bon) — Heitmüller, Hamburg. Dramatiker zur Zeit Gottscheds (soigné et souvent neuf). — Schwarz, Reste des Wodancultus in der Gegenwart (fantaisie). — Herrmanowski, Die deutsche Götterlehre u. ihre Verwerth. in Kunst u. Dicht. I (n'est pas absolument scientifique). — Stengel u. Oehmichen, Die griech. Sacralalterthümer u. das Bühnenwesen der Griechen u. Römer (travaux très soignés et consciencieux).

Deutsche Literaturzeitung, n° 51 : H. Grimm, Aus den letzten fünf Jahren (recueil d'essais). — Sittl, Die Gebärden der Griechen u. Römer (cf. *Revue crit.* 1er sem. p. 223). — Brinkmann, De dialogis Platonis falso addictis. — Hölderlins Leben p. p. Litzmann (cf. *Revue*, n° 50). — Trentalle S. Gregorii p. p. Kaufmann; How the wyse man taught hi sone p. p. Fischer; Freudenberger, Fehlen des Auftakts in Chaucers heroischem Verse; Haeckel, Das Sprichwort bei Chaucer. — Hess. Urkundenbuch II, Hanau, 1. 767-1300. — Döllinger, Akadem. Vorträge. III. — L. v. Kobell, Döllinger. — Zeitschrift für deutsche Culturgesch. — Andree, Die Flutsagen (très réussi) — Friedländer, Altdorfer, der Maler von Regensburg. — Firmenich, Bruyn u. seine Schule. — Foucart, Une div. de caval. en 1813, Altenbourg.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Bonner Studien (2e art.). — Eysert, Rhesus im Lichte des Euripid. Sprachgebr. (rectifie diverses erreurs). — Acharn., Ranae, p. p. Blaydes (cf. un prochain art. de la *Revue*) — Apulei de Psyche et Cupidine fab. p. p. Weymann (cf. *Revue*, n° 49). — Beloch, Studi di storia antica, I. — Rossbach, Griech. Antiken des arch. Museums zu Breslau. — Hey, Semasiol. Studien.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24 : Th. Reinach, Mithridate Eupator, roi de Pont (vivant et savant). — Liebich, Panini (cf. *Revue*, n° 39). — Tümpel, Poseidon-Brasilas von Kos in Athen.

Zeitschrift fuer katholische Theologie, I, 1892 : Michael, Döllinger, III. — Felchlin, Unterschied zw. Wesenheit u. Dasein nach St Thomas. — Schmid, Gehört die Consecration beider Gestalten zum Wesen des euch. Opfers ? — *Recensionen :* Hauréau, Poèmes latins attribués à S. Bernard : Bellesheim, Gesch. der kathol. Kirche in Irland, II und III ; Van Gestel, De justitia et jure civili ; Weiss, Entsteh. des Christentums; Von Duerm, Viciss. polit. du pouvoir temporel des papes; Rolands (Alexander III) Sentenzen p. p. Gietl; Gaspari, Tract. can. de matrimonio ; De Angelis, Praelectt. jur. can. IV. — *Analekten :* Zum Dogma der zeitl. Schöpfung (Stentrup); Die Priesterehe der orient. Kirche (Nilles) ; Ein protest. Religionsbegriff (Rinz). — Kleinere Mitteil. bes. aus der ausl. Literatur.

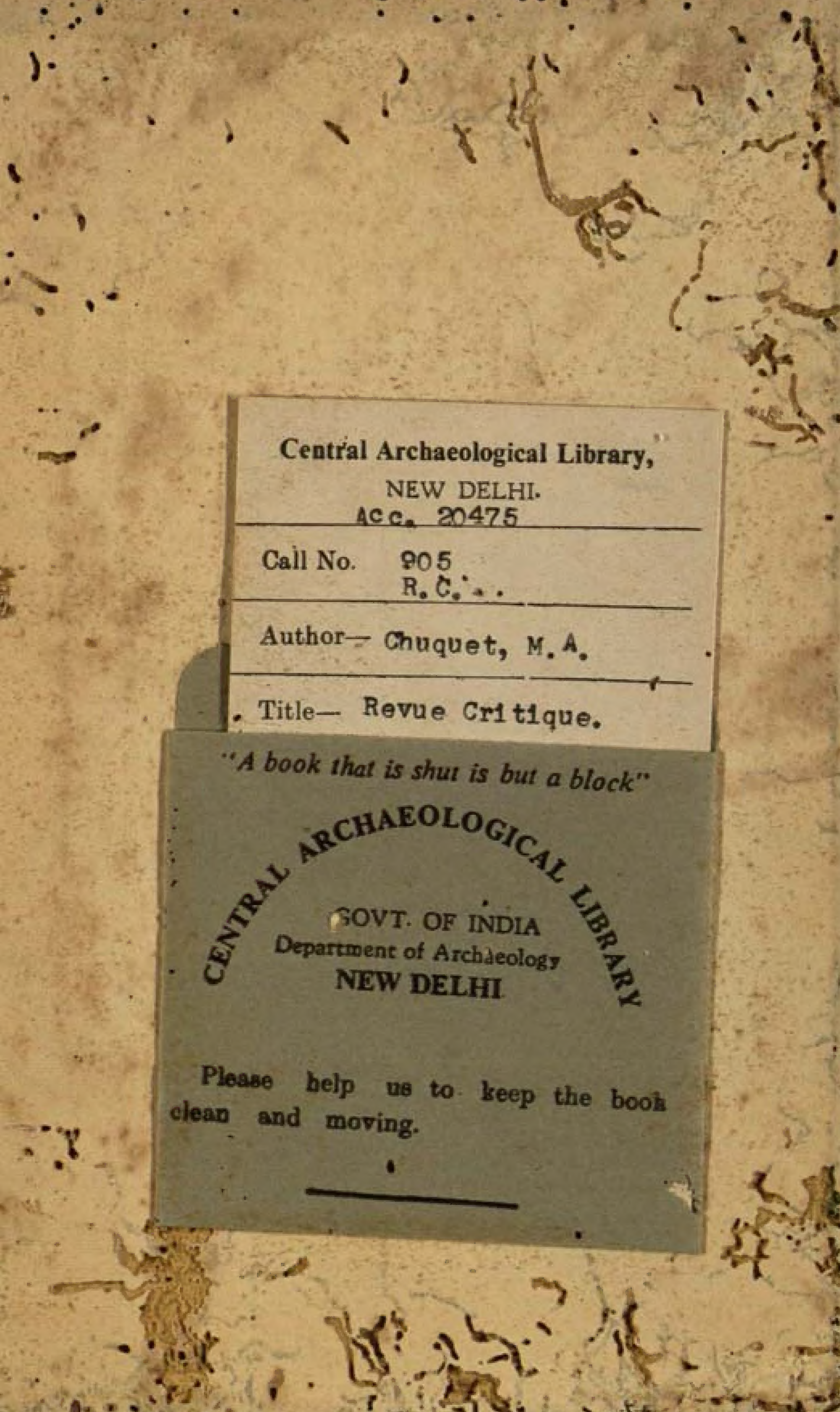
Theologische Literaturzeitung, n° 25; Brückner, Die chronol. Reihenfolge in welcher die Briefe des N. T. verfasst sind. — Chase, The Lord Prayer in the Early Church. — Kühner, Augustin's Anschauung von der Erlösungsbedeutung. — Der Briefw. des Conradus Mutianus, p. p. Gillert.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, novembre : Finkel, Bibliographie de l'hist. de Pologne. — Pickosinski, Legisl. de Casimir le Grand. — Lutoslawski, La logique de Platon. Vient de paraître : Paul de Rousiers, La Vie américaine, ouvrage illustré d'une héliogravure et de trois cent vingts reproductions sur cuivre de Ch. G. Petit et Cie, d'après les photographies faites spécialement pour l'ouvrage par M. Georges Rivière et accompagné de dix-sept plans ou cartes dont deux en couleur (Paris, Firmin Didot et Cie.

—

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

No 6



Central Archaeological Library,
NEW DELHI.
Acc. 20475
Call No. 905
R.C.
Author— Chuquet, M.A.
Title— Revue Critique.
"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI
Please help us to keep the book clean and moving.